Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Stahlstiche #54 - 104 (ohne 53 u. 70)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

J
13

1873

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

DEUXIÈME ANNÉE

1873

PARIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

RUE DRouot, 28, AU BUREAU DU MONITEUR UNIVERSEL ET DU MONDE ILLUSTRÉ

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

DEUXIÈME ANNÉE

1873

PARIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

AUX BUREAUX DU *MONITEUR UNIVERSEL* ET DU *MONDE LLUSTRÉ*

13, QUAI VOLTAIRE, 13

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara
ZC
8580

LA REVUE DE LA MODE, Gazette de la Famille,

a été fondée le 1er Janvier 1872, dans le but de soutenir, par le crayon,

le pinceau et la plume, la prépondérance des PRODUITS FRANÇAIS *et des* MODES FRANÇAISES,

et de répandre de plus en plus, en France et à l'Étranger, le culte du bon goût, du bon ton et de la saine élégance.

La REVUE DE LA MODE *est donc un journal* ESSENTIELLEMENT FRANÇAIS; *tout ce qu'elle publie est créé et composé à Paris*

par des artistes français : MM. Gustave Janet, Edmond Morin, Albert Adam, G. Genin, Palisse, Gourdon, Bertrand, G. Fath, Marcal,

Charles Wintz, Faccio, E. L'Évêque, Dutheil, Morel, Verdeil, Dumont, Maurand, Lara, Coste, Deschamps, Fauxier,

Chevauchet, Daudenarde, A. Carrache, Bonnard, Bracquet, Lacourrière, Chaillot, Thierry, etc.

La Rédaction est confiée à Mme Marie de Saverny, comtesse de Bassanville

E. Bougy, Anaïs Ségalas, Zénaïde Fleuriot, et à MM. Albéric Second,

Baron Brisse, Charles Deslys, Francis Tessen,

Eug. Muller, Xavier Aubryet, etc.

Universitätsbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TABLE DES MATIÈRES DE L'ANNÉE 1873

TEXTE

NOUVELLES ET VARIÉTÉS

Albani (Mme), 15.
Alouette prisonnière (poésie), par Francis Tesson, 214.
Alsacienne (l'), par Hector Malot, 151.
Ame de l'enfant (poésie), par Francis Tesson, 54.
Ane d'Achmet (l'), par Rebboni, 246.
Août, par Mme de Bassanville, 245.
A propos d'une dot, par Legouvé, 350.
Avril, par Mme de Bassanville, 119.

Bibliothèque (la), par Marie de Saverny, dans tous les numéros, depuis la page 118.
Bureau de tabac (le), Charles Joliet, 55, 63, 71, 79.

Café (le), docteur Izard, 134.
Causerie, Mme de Bassanville, 38.
Causerie sur l'éducation première, Mme de Bassanville, 48, 54.
Cheveu blanc (un), A. de Bragelonne, 263, 270, 278.
Cholérine et choléra, docteur Izard, 288.
Chute des cheveux, docteur Izard, 326.
Cloche de Saint-Antoine (la), G. Debans, 294, 302, 309, 318, 326.
Cœur de mère (un), Zénaïde Fleuriot, 398.
Comédie de mon temps (la), Bertall, 415.
Comment se coiffaient nos aïeules, par Mme de Bassanville, 22.
Conseils du docteur, docteur Izard, 55, 118.
Coqueluche, docteur Izard, 87.
Cosmétiques, docteur Izard, 359, 375, 383.
Courrier de la mode, vicomtesse de Renneville, du n° 53 au n° 65.
Courrier de la mode, Marie de Saverny, tous les numéros depuis la page 110.
Curiosités de la mode, 360, 376.

Décembre, comtesse de Bassanville, 390.
Devoir et le bonheur en mariage (le), comtesse de Bassanville, 198.
Divers ameublements, comtesse de Bassanville, 166.
Diverses modes depuis deux siècles, comtesse de Bassanville, 237.
Duel aux lanternes (un), Édouard Didier, 158, 167, 175, 183, 191, 199, 207, 214, 222, 231, 238.

Engelures, docteur Izard, 72.
En sentinelle, Alfred des Essarts, 311, 318, 327, 334, 342.
Esquinancie, docteur Izard, 150.
Etrennes (les), 399, 406, 414.
Excentricités de la mode 231, 271.
Explications des ouvrages à l'aiguille, E. Bougy, dans tous les numéros.
Exposition de printemps, 136.
Fille adoptive, H. Pirou, 392, 398.
Fontaine aux violettes (la), A. Lepage, 239, 247, 254, 262.
Foudre (la), comtesse de Bassanville, 206.
Français (les) à l'Exposition de Moscou, 46.

Gants (les), F. Fertiault, 174.

Héroïnes de la Charité (les), 286.
Histoire des bals masqués, de Lyden, 62.
Histoire de deux bassons de l'Opéra, Albéric Second, 374, 382, 391.
Hygiène de la chevelure, docteur Izard, 166, 183, 198, 222, 238, 254, 270, 303, 334.

Il ne faut pas courir..., X. Aubryet, 279, 287, 293.

Janvier, comtesse de Bassanville, 31.
Juillet, comtesse de Bassanville, 230.
Junon (la), Charles Deslys, 6, 15, 23, 31, 39, 46.

Lettres d'une amie, E. Bougy, 15, 32, 48, 64, 72, 87, 96, 103, 120, 128, 136, 152, 159, 168, 176, 184, 192, 200, 216, 232, 256, 272, 288, 304, 312, 336, 360.

Mai, comtesse de Bassanville, 142.
Mariage à Constantinople (un), 32.
Mars, comtesse de Bassanville, 79.
Mode chez les Gauloises (la), Jeanne de Beaulieu, 50.
Monde illustré (le), 416.
Mosaïque (la), 399.
Musique (la), Marie de Saverny, tous les nos depuis la page 126.

Neige et les vertes feuilles (la), H. Audeval, 358, 367, 373.
Novembre, comtesse de Bassanville, 357.

Octobre, comtesse de Bassanville, 325.
Offrande (l'), 151.

Pâles couleurs, docteur Izard, 102.
Parisiennes en 1572 (les), 112.
Petit soulier d'or (le), F. Fertiault, 80.
Printemps (conseils à propos du), docteur Izard, 118.
Printemps (le) et les fleurs, comtesse de Bassanville, 126.
Promenade à Pompéi, comtesse de Bassanville, 382.

Quelques usages bizarres, comtesse de Bassanville, 63.

Revue des magasins et de l'industrie, 383, 392, 408, 416.
Ridicules du jour (les), comtesse de Bassanville, 277.
Rhumes de cerveau, docteur Isard, 72.

Septembre, comtesse de Bassanville, 293.
Soirées d'automne à la campagne, comtesse de Bassanville, 341.

Tenue du monde officiel, Chapus, 366.
Toilettes de ville au théâtre, Marie de Saverny, 413.
Travers du jour (les), comtesse de Bassanville, 261.
Trois poupées (les), J. Denizet, 47.

Veuve (le), comtesse de Bassanville, 94.
Veuve (une), E. Richebourg, 335, 343.
Vingt-cinq mille francs de dot, Victor Poupin, 87, 95, 103, 111, 119, 127, 135, 143.
Visite à l'Exposition des beaux-arts, Marie de Saverny, 182, 190, 196.

RECETTES D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Abricots, 280.
Amandes, 296.

Brou de noix, 288.

Cake ou gâteau anglais, 248.
Cassis, 256.
Cerises, 207.
Cold-cream, 296.
Conservation des aliments, 304, 312.

Framboises, 240.
Fraises, 216.

Galette cherbourgeoise, 248.
Groseilles, 256.

Orgeat, 296.
Oseille aux petits pois, 296.

Pâte pour les mains, 296.
Pêches, 288.
Poires, 328.
Pommade à la moelle de bœuf, 240.
Pommes, 336.
Procédé pour réargenter, 240.
Prunes, 280.

Quiche ou galette lorraine, 248.

MUSIQUE

Chansons du bon vieux temps, par Buchmann, 8.

Chérubins, polka-mazurka, par Philippe Stutz, 384.

Koeljars-March, par A. Lemaire, 224.

Les Larmes d'un ange, paroles de A. Nettement, musique de Mme Yan'Dargent, 320.

Pie Jesu, par Faure, 160.

GRAVURES

TOILETTES, CHAPEAUX, LINGERIES ET ACCESSOIRES DE TOILETTE

Aigrettes en jais, 395.
— en scarabées, 76.

Bande plissée, 74.
Bas de jupon, 211, 338.
Bijoux : Aigrettes, 237, 348.
— Bracelets, 52, 102, 348.
— Broches, 237.
— Boutons, 348.
— Collier, 348.
— Croix, 102.
— Epingle, 52.
— Médaillon, 348.
— Pendants, 52, 102, 348.
Blouse de nuit pour bébé, 404.
Bonnets de bébé, 187.
— d'intérieur, 13.
— de matin, 236.
Boucles, 132, 388.
Boutons, 90, 298.
Bracelet porte-bonheur, 402.
— velours, 90.
Brassière anglaise, 186.
— de bébé, 187.

Caulsolés, 228, 345, 411.
Cache-peigne jais, 395.
Capelines, 21, 44, 346, 363.
Ceintures, 34, 59, 90, 154, 388.
Chapeaux de bébé, 187.
— de dames, 91, 92, 108, 125, 154, 179, 211, 268, 301, 308, 324, 389.
— de deuil, 363.
— de demi-deuil, 340.
— d'enfants (garçons et filles), 146, 180.
— (Formes de), 362.
Chaussures d'appartement, 51.
— de dames, 18, 252.
— d'enfants, 186, 252.
Chemises de bébés, 187.
— de dames, 228, 404.
Coiffures d'amazone, 396.
— de bal, soirée, théâtre ou dîner, 28, 35, 100, 106, 133, 156, 162, 285, 340, 349, 397, 412.
— de dames d'un certain âge, 292.
— (Détails d'une), 77.
— de jeune fille, 341.
— de mariée, 348.
— de matin, 13.
Col en lingerie, 130.
Collerettes, 35, 99, 203.
Colliers et fraises, 59, 111, 179, 203, 234, 370.
Communiant et communiante, 97.
Confections, 116, 117, 140, 141, 177, 292, 297, 300, 314, 316, 317, 333.
Corsage riche, 2.
Corsage et tunique chasseur, 69.
Corselet ou cuirasse, 36.
Corselet velours découpé, 276.
Costumes de bains, 181.
— bohémien, 13.
Costumes de cachemire, 196.
— de chasse, 345
— de demi-saison, 109.
— de demi-toilette, 20.
— duchesse, 201.
— d'enfants (fillettes et garçons), 84, 85, 93, 97, 121, 148, 164, 181, 197, 245, 261, 284, 313, 314, 322, 325, 331, 361, 385, 405.
— en faille lilas, 108.
— en faille noire, 209.
— François Ier, 201.
— Gisèle, 341.
— Henri II, 212.
— Henri III, 277.
— d'homme, pour soirée, 409.
— Jane Grey, 52.
— Lodoïska, 28.
— Manita, 153.
— Marion Delorme, 300.
— Montpensier, 153.
— Titania, 37, 130.
— pour travestissements (8 modèles), 17.
— Valréas, 138.
— Watteau, 9, 36.
— velours noir, 68.
— vigogne, 61.
Couche-pantalon, 187.
Cours de coupe, amazone, 219.
— mac farlane, 11.
— mantelet, 235.
— mantelet Marie-Antoinette, 235.
— mantelet à capuchon, 235.
Leçon de coupe polonaise, 155.
— tunique à basques, 155.
— tunique Princesse, 75.
— waterproof, 11.
Cravate crêpe de Chine, 93.

Douillette d'enfant, 188.
Draperie modestie, 76.

Épingles à cheveux, 76.
Eventails, 242.

Fichu-layette, 186.
Fichu-paysanne, 136.
Flèche à cheveux, 395.
Fraises et colliers, 75, 234, 370.

Gilet-plastron, 386.
Gilet en satin, 2.

Jackson, 188.
Jaquette de matin, 386.

Layette complète, 186, 187, 188, 189.

Manche à la Religieuse, 99.
Manteau de lit, 229.
— de matin, 386.
— Page, 45.
Mantille en dentelle, 49.
Matinée en nansouk, 132.

Nœuds de cou et de cheveux, 34, 90, 99, 132, 154, 234, 346.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ombrelles, 170.

Paletot de matin, 2.
Paletot Soubise, 44.
Pantalon de femme, 226.
Parures, 4, 36, 37, 51, 107, 138, 172, 242, 268, 306, 331, 365, 404, 411.
Peignes girafes et espagnols, 69.
Peignoir de bain, 226.
Pèlerines, 4, 60.
Plastron élégant, 386.

Robe de baptême, 189.
Robe de chambre, 29, 68, 73, 74, 308, 329.
Robe de maison, 186.
Robes de fillettes, 188.
Roche en lingerie, 263.

Saut de lit, 100.
Sorties de bal et de théâtre, 25, 372, 373.

Tabayeule, 189.
Toilettes d'amazones, 177, 396.
— d'appartement, 132.
— de bal, 33, 37, 81, 129, 357, 380, 381, 409.
— de campagne, 173, 204, 220, 244, 245, 253.
— de Casino, 201, 221, 225.
— de cérémonie, 1, 45, 57, 89, 101, 321, 349, 393, 412.
— de château, 345.
— de concert, 21, 41.
— de courses, 169.
— de déjeuner, 161, 241.
— de deuil et demi-deuil, 138, 225, 257.
— de dîner, 41, 105, 121, 125, 265, 273, 308, 309, 325, 341, 364.
— de douairière, 413.
— de fillette, 5, 261.
— d'intérieur, 4, 9, 61, 75, 109, 148, 212, 217, 220, 289, 348, 364, 365, 369, 372, 385, 405 412.
— de jeune fille, 148.
— de lever, 100.
— de mariée, 113, 401.
— de matin, 388.
— de messe de mariage, 401.
— de plage, 161, 221, 229, 249.
— de première communion, 97.
— de printemps, 124, 125.
— de promenade, 4, 9, 36, 52, 57, 93, 145, 180, 185, 189, 197, 204, 212, 229, 244, 249, 266, 284, 337, 356, 365.
— de réception, 168, 137, 397.
— de soirée, 65, 356, 397.
— de sortie, 5, 20, 29, 74, 261, 388
— de théâtre, 81.
— de ville, 27, 44, 145, 149, 158, 193, 197, 205, 257, 269, 281, 293, 305, 324, 353, 385.
— de visites, 13, 36, 44, 52, 57, 61, 65, 69, 99, 105, 109, 124, 137, 173, 187, 237, 249, 269, 356, 377.

Toilette de voyage, 29, 236, 237, 273, 266.
Tournures, 66, 242, 243, 346.
Trainasse de scarabées, 76.

Veste amazone, 386.
— d'appartement, 3, 20.
— hussard, 61.
— polonaise, 12.
— postillon, 60.

OUVRAGES DE DAMES

Abat-jour sur tulle, 27.
Alphabet, filet, 171.
Aumônière, 178, 412.

Bandes en application, 98, 267, 268, 276.
— broderie Cluny, 202.
— broderie au passé, 283.
— broderie Renaissance, 203, 218, 275.
— broderie sur toile, 227.
— crochet tunisien, 147, 163, 234.
— point russe, 218, 410.
Bas d'enfant, tricot, 370.
Bavoirs, 186.
Blague, 194, 195.
Blonde perlée, 299.
Boîte à cigares, 364, 402.
Bordure mousse, 114.
Brassière, tricot, 50, 354.
— crochet tunisien, 50.
Broderie sur tulle grec, 371.
Brosse essuie-plumes, 191.

Cache-pot, 18.
Capeline au tricot, 363.
Calotte grecque, 258, 259, 370, 371.
Carré, broderie sur filet, 3.
— broderie Renaissance, 202, 394, 395.
— crochet et broderie, 226.
— guipure, 35, 67, 299.
— lacet, 258, 322.
Chausson de bébé, au tricot, 12, 403.
— crochet tunisien, 387.
Ceinture flanelle, 362.
Chemise, tricot, 394.
Coiffure catalane, tricot, 402, 403.
Coin, broderie Renaissance, 243.
Coin de mouchoir, broderie Renaissance, 243.
— plumetis, 362.
Corbeille de bureau, 138, 139.
— japonaise, 68.
— à jeu, 220.
— à lainer, 259.
— layette, 188.
— Rachel, 18.

Dentelle, broderie Renaissance, 26, 178, 298, 338, 370.
— au crochet, 10, 27, 99, 107, 178, 203, 266, 2 8.
— au filet, 82.
Dentelle guipure de laine, 210.
— guipure Renaissance, 43, 235.
— lacet Renaissance, 275, 307, 355.
— lacet et cordonnet, 291.
— perlée, 212.
— tricot, 35, 82.
Dessus de coussin, 78, 379.
Dessous de lampe, 115, 387.
— de plateau, 372.

Écran, 10, 66, 291, 344, 404.
Empiècement de chemise, 122, 123, 179.
Encoignure en bambou, 68.
— en broderie Renaissance, 42, 122, 123, 260, 315.
— en filet, 26.
Entre-deux, broderie Renaissance, 26, 42.
— crochet, 178, 203.
— guipure, 50.
— lacet, 107.
Essuie-plumes, 51.
Étoiles, crochet et mignardise ou lacet, 115, 162, 250, 275, 298, 338, 347.
Éventail, guipure, 330.
— papillon, 404.

Fac-simile d'étoffe, 354, 362.
Fenêtre d'antichambre, 106.
— de chambre à coucher, 107.
— de salon, 107.
Filet (principes du), 82, 83, 274, 275.
Filet (dentelle au), 82.
Flèche essuie-plumes, 218.
Fleurs en laine, bluet, 67.
— coquelicot, 43.
— pâquerette, 43.
— pensée, 67.
— rose, 67.
— rose trémière, 123.
Fourragères, 26, 27.

Genouillère, tricot, 394.
Garniture en guipure, 263.
Guipure, soie noire, 3.
Guirlande au passé, 338.

Hotte vide-poche, 42, 43.

Jours en guipure Renaissance (principes), 131, 154, 155, 162, 179.

Lambrequin, 51.

Mouchoirs, 18, 354, 379, 402.
Mouffle, crochet siamois, 410.

Nappe d'autel, 147, 267.

Panier mexicain, 282.
— valise, 402.
Pantoufle, application, 251, 252, 323.
Papeterie, 196.
Passementeries, 50, 104, 139, 282, 290, 298, 306, 331, 338, 370.
Plastron, 362.
Plomb à ouvrage, 196.
Plumeau essuie-plumes, 194.
Points du filet (principes), 274, 275.
Portière de salle à manger, 107.
Porte-cigares, 178, 194, 235, 290, 315.

Rond, broderie Renaissance, 274.
— crochet mignardise, 372, 410.

Sac à ouvrage, 51.
Sachet à mouchoir, guipure, 347.
Serviette à œufs, 172.

Tabouret, 34, 51.
Taies d'oreiller, 186, 211.
Tapisserie, alphabet gothique, 163.
— bande, 19, 74, 251, 275, 282, 307, 353.
— carrés, 83, 114, 122, 146, 195, 219, 267, 411.
— coin de coussin, 219.
— encoignure, 307.
Tricot dentelle, 82.
Tricot (principes du), 330.

Vide-poche hamac, 139, 354, 355.
Voile au crochet, 250.
— de fauteuil, 58.

ILLUSTRATIONS DIVERSES

Albani (Mlle), 16.
Anciennes coiffures du département de l'Eure, 376.

Bourgeois et bourgeoises de Paris, 112.
Braves gens (les), 400.

Coiffure à la nation, 272.
— aux charmes de la Liberté, 272.
Cuir chevelu (le), 222.

Doche (Mme), 413.

Education maternelle, 184.
Eglise Saint-Front, 406.

Fac-simile d'une gravure contre l'abus des grandes coiffures, 272.

Henri IV, 407.

Malherbe, 216.
Marchande de poisson bordelaise, 368.
Merveilleux et Merveilleuse, 232.

Reposoir pour Fête-Dieu, 165.

Scherzo, 208.

Terre de désolation (la), 400.

Violoneux de la Saplnière (le), 400.

SUPPLÉMENTS

PLANCHES COLORIÉES

1 Planche de tapisserie avec le n° 59.

52 Planches de modes, une planche avec chaque numéro.

Chapeaux, nos 74 et 87.

Murlée, n° 57.

Toilettes d'enfants, nos 56, 68, 69, 80, 88, 98.

PLANCHES DE PATRONS

24 PLANCHES DE PATRONS ET DE BRODERIES

Amazone, n° 76.

Bains (blouse et pantalon), 76.
Blouse Louis XV ou Watteau, 57, 72.
Bonnets, 85.

Camisole, 81.
Capeline, 96.
Ceinture flanelle, 98.
Chemises, 85, 103.
Confections, 68, 70, 88, 90, 92, 94, 96.
Corsages, 53, 59, 61, 66, 74, 76, 79, 85, 96, 98, 101, 103.
Costume, 90.

Dolmans, 57, 70, 90, 94.

Gilets-plastrons, 53, 101.

Jaquette, 101.

Manteau de lit, 81.
Mantelets, 55, 72, 83, 90.

Pantalons, 76, 81.
Parures, 74, 83, 103.
Peignoir, 81.
Pèlerine, 76.
Plastron en flanelle, 98.
Polonaise, 66.

Tuniques, 59, 74, 103.

Vestes, 53, 55, 59, 85, 92, 98.

—

Ouvrages en broderie, en guipure, en soutache, chiffres, etc., dans toutes les planches de patrons.

VÊTEMENTS D'ENFANTS

Costumes de garçons, 63, 88, 92.

Costumes de fillettes, 53, 63, 79, 83, 85, 88, 92.

Layette, 76, 81, 103.

Travestis, 55.

Vêtements soutachés ou brodés, 61, 62, 68, 70, 72, 79, 83, 88, 94, 96, 101, 103.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 53 (avec patrons). Dimanche, 3 Janvier 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE DE GRANDE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DE Mme DU RIEZ. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

Gravures : Toilette de grande cérémonie. — Corsage riche (2 dessins). — Deux filets de dames. — Deux manches. — Paletot du matin (devant et dos). — Veste d'appartement (devant et dos). — Guipure en soie noire. — Carré à broder sur filet. — Parure Albani. — Parure Ophélia. — Pélerine Favart. — Toilette de promenade. — Toilette d'intérieur. — Toilette de soirée. — Deux toilettes de fillettes. — Rêves.

Musique : Chanson du Bon vieux temps, par G. Bachmann.

Suppléments : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons.

4. GILET EN SATIN ROSE.

2. CORSAGE RICHE (DEVANT).

6. GILET DE SATIN BLEU.

5. MANCHE ACCOMPAGNANT LE GILET N° 4.

3. CORSAGE RICHE (DOS).

7. MANCHE EN MOUSSELINE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de grande cérémonie — Sous-jupe de taffetas blanc ; bouillonné de crêpe Dona-Maria sur le tablier, sur lequel sont disposés trois volants d'application d'Angleterre; guirlande de pensées en velours aux tons nuancés. Long manteau de cour en velours noir découpé à dents de loup allongées et liserées de satin blanc; cette tunique est encadrée d'une haute dentelle d'application d'Angleterre ayant pour tête une riche guirlande de pensées à feuillages de velours. Une tunique en dentelle d'Angleterre avec longue traînasse de pensées retombe devant sur le tablier et derrière sur le manteau de cour. Corsage en velours noir bouillonné de gaze Dona-Maria, voilé de dentelle et de pensées en rapport avec l'ornement de la robe. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce corsage. — Modèle de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

2 et 3. Corsage riche. — Modèle du *Petit-Saint-Thomas*. — Corsage en mousseline unie entouré d'un riche entre-deux au plumetis, point de plume et point de sable, lequel fait pied à une riche valenciennes montée assez froncée pour le tour, et formant sur tout le devant un riche coquillé qui se prolonge jusqu'aux entournures. Ce corsage peut se poser sur une robe de soie de couleur décolletée, dont les manches ressortiront de l'emmanchure droite qui formera jockey. Si l'on se contente de porter un dessus de corset en percale ou en taffetas blanc, on ajoutera des manches blanches en mousseline unie semblables à notre modèle 7. Le biais et le nœud de ruban, qui est en moire, seront de couleur claire assortie à la toilette.

Notre dessin 3 représente le même corsage vu de dos. La basque est fendue, et à la naissance de la taille, se trouve disposée une large ceinture en moire pouceau; les coques plates se trouvent au nombre de trois et fournissent deux larges pans espacés. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce corsage.

4. Gilet en satin rose agrémenté de blonde satinée noire, laquelle entoure les basques, les poches et l'encolure, et se dispose en coquillé bien fourni sur le devant de la poitrine. Ce coquillé est formé de la même dentelle que la bordure; mais elle sera plus haute. Nœud de moire rose. Notre supplément contient les patrons de ce gilet.

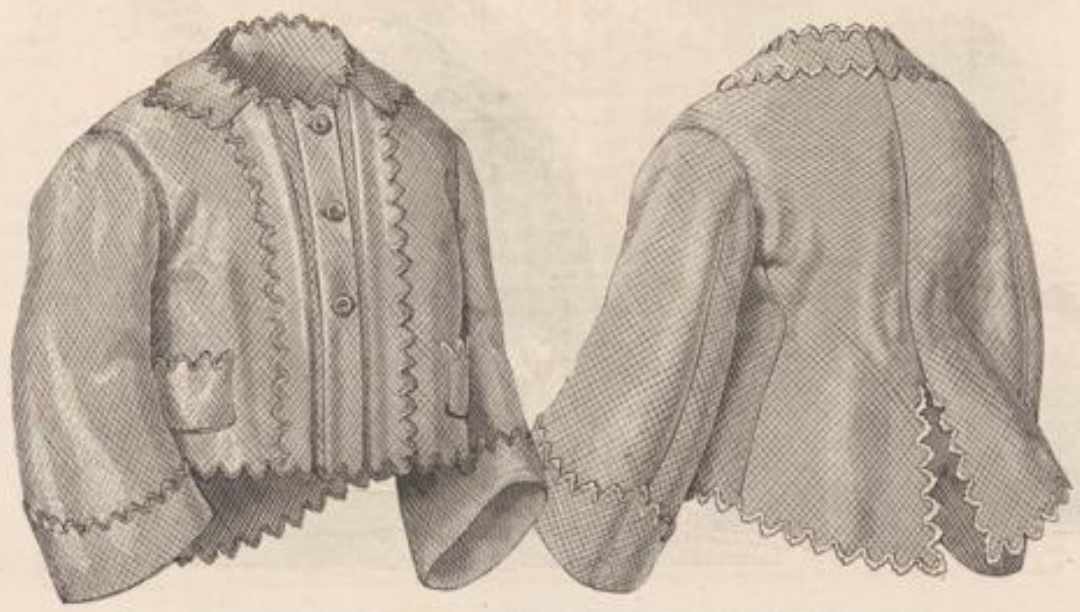
5. Manche de mousseline assortie au gilet, ornée de deux rangs de dentelle noire montés à tête-bêche; la plus petite en tête et la plus grande retombant sur la main; elles doivent être assorties à celle du gilet n° 4, et le biais et les nœuds en moire rose également de même couleur que le vêtement.

6. Gilet de satin bleu turquoise encadré d'une blonde blanche qui, sur le devant, forme double jabot et se continue en collerette tuyautée à l'encolure. Les poches, qui sont rapportées, se posent à la cambrure de la taille. — Modèle du *Petit-Saint-Thomas*. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce gilet.

7. Manche, en mousseline unie, assortie au corsage n° 2 et au gilet n° 6.

8 9. Paletot du matin. — Ce modèle, d'une simplicité charmante, est en même temps des plus confortables; il se fait en gros piqué molletonné quadrillé. Notre dessin 9 le montre de dos. On se rend compte aussi que, grâce à la couture du milieu, il est cambré; quant au devant, que représente notre dessin 8, il est droit, agrémenté de deux petites poches coquettes, et orné en étole d'une bande festonnée au point de rose; cette même dent se répète tout autour du vêtement. — Modèle du *Petit-Saint-Thomas*. (Voir, sur notre supplément, les patrons de ce paletot.)

10-11. Veste d'appartement (devant et dos). — Cette veste, qui est cambrée dans le dos, à l'aide d'une couture qui le cintre, est fermée tout autour; elle est en beau piqué molletonné; elle se croise sur la poitrine comme une redingote d'homme; le tout est encadré d'un beau feston en dents de loup bien bourré; dans les coutures, se trouve un liseré ou biais de



8-9. PALETOT DU MATIN. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

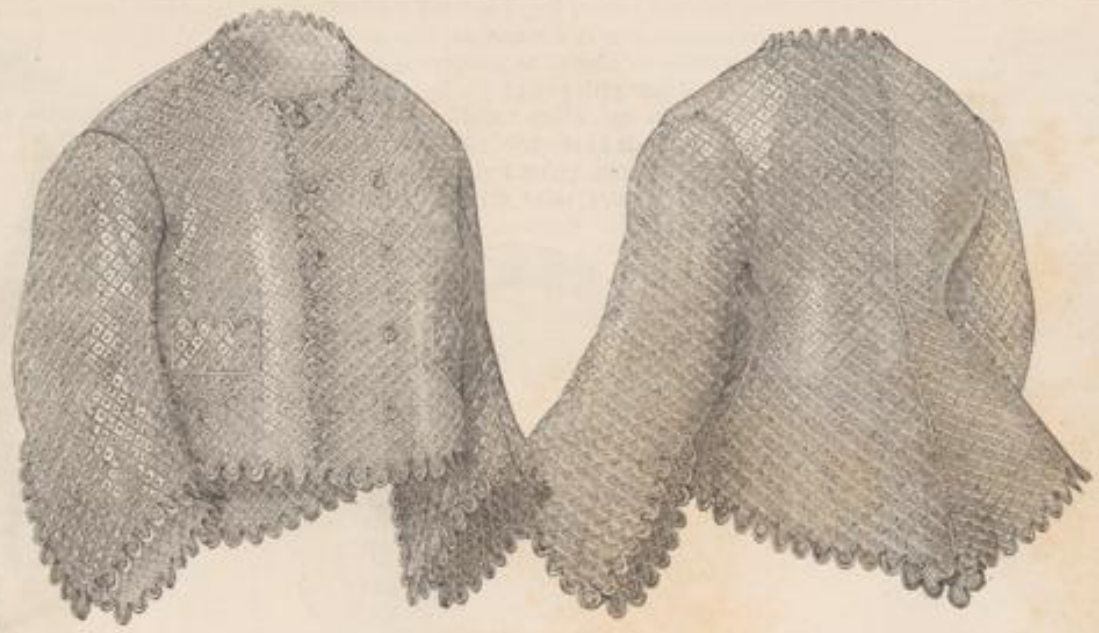
nansouk. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

12. Guipure en soie noire. — A l'aide de mignardise de soie noire et de cordonnet assorti de grosseur, nous allons créer une délicieuse guipure pour garnir nos robes, nos confections, nos parures, etc.

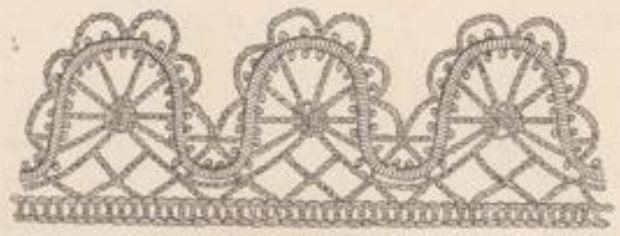
La galerie se fait à part, avant ou après le travail de la dent; pour moi, je l'ai faite avant, ainsi que le rang de zigzag ou dents aiguës alternées qui relie la galerie au travail principal.

Ceci dit, piquons notre crochet dans un picot; faisons 5 chaînettes, 1 bride prise sur le haut d'un V. Remontez 5 chaînettes, faites une bride triple, et allez prendre dans 1 picot de la mignardise 1 chaînette, 1 bride triple prise dans 1 picot, en en laissant 2 d'intervalle; 1 chaînette, 1 bride triple dans 1 picot, 2 d'intervalle; 1 quadruple bride, 1 chaînette, 1 quadruple bride, en en laissant 3 d'intervalle, 1 chaînette, 1 triple bride, en en laissant 2 d'intervalle; 1 chaînette, 1 triple bride, 2 d'intervalle; une triple bride, 1 picot d'intervalle, 1 chaînette. Fermez le rond; 3 chaînettes, 1 bride qui vient prendre sa base sur le même point sur lequel s'est basée la bride qui a commencé la dent; 5 chaînettes, 1 demi-point pris dans 1 picot, et, sur le milieu d'une dent aiguë de la base. 5 chaînettes, 1 demi-point pris dans 1 picot, et, sur le milieu de la seconde dent aiguë, 5 chaînettes, 1 bride prise sur la dent aiguë suivante, puis remonter comme précédemment dans l'intérieur de la dent.

Pour le rang extérieur, faites 5 chaînettes, 1 demi-point dans 1 picot, 2 d'intervalle; 5 chaînettes, 1 demi-point dans 1 picot, 2 d'intervalle; 7 chaînettes, 1 demi-point dans 1 picot, 2 d'intervalle; 7 chaînettes, 1 demi-point, 2 d'intervalle en dedans de la dent, 5 chaînettes, 1 demi point, 2 picots d'intervalle; 5 chaînettes, 1 bride dans 1 picot, 2 d'intervalle; 1 bride dans 1 picot, 1 d'intervalle, 1 bride, 1 demi-point dans 1 picot, 2 d'intervalle; 1 bride, 1 picot d'intervalle; 1 bride. Ces 4 brides consécutives doivent rentrer d'un coup dans la dernière des 5 chaînettes qui ont commencé l'intervalle de la dent creuse. Remonter 5 chaînettes, 1 demi-point dans 1 picot, 2 d'intervalle.



10-11. VESTE D'APPARTEMENT.



12. GUIPURE EN SOIE NOIRE (MIGNARDISE ET CORDONNET).

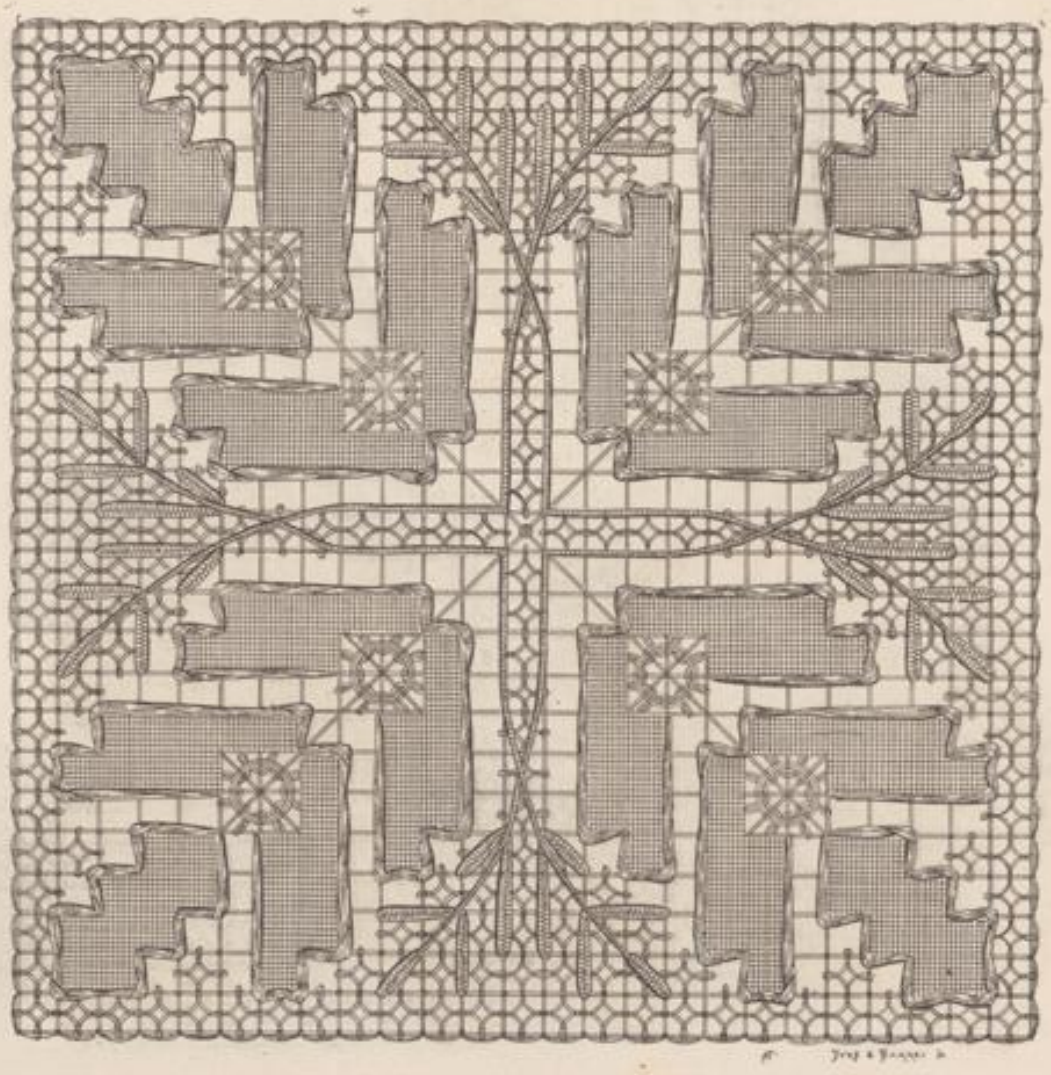
13. Carré à broder sur filet. — Ce carré est d'un effet mat qui produira un heureux contraste lorsqu'on le placera à côté d'un carré fort clair; le travail consiste en points de toile entourés de fils passés, en points d'esprit, en roues, et enfin en reliefs pour les feuillages.

14. Parure Albani. — Cette parure riche et de toilette élégante est en velours noir, liséré de faille ou de satin noir. Une riche guipure encadre tout le plastron et deux nœuds de turquoise cerise servent de broche en haut et en bas de la parure. — Modèle de Mme Du Riez.

15. Pèlerine Favart. — Deux biais de mousseline claire encadrent le fichu, qui est tout en crêpe de Chine bleu turquoise; une belle dentelle en application d'Angleterre entoure ce fichu et se trouve répétée en diminutif parmi les nœuds doublés du devant. — Modèle de Mme Du Riez.

16. Parure Ophélia. — Cette parure ravissante se porte sur un corsage de robe tout uni, lequel peut se transformer pour grande toilette à l'aide des délicieuses parures fantaisie que nous avons données dans le dernier numéro, et qui peuvent se porter indifféremment l'une après l'autre.

Le corps de cette parure est en crêpe de Chine bleu turquoise; les revers sont en velours noir; le tout est encadré d'une riche valenciennes haute de 7 à 8 centimètres; aux revers, elle est un peu plus étroite, mais elle doit être assortie de dessin. Un velours n°40 au plus doit faire tête à la dentelle. Un nœud de faille bleue assortie de nuance sert d'agrafe au corsage qu'il retient. — Modèle de Mme Du Riez. — Voir le supplément.



13. CARRÉ A BRODER SUR FILET.

17. Toilette de promenade. — Jupon à traîne, en faille marron foncé, orné de volants plissés et froncés. Dolman en velours de soie illustré de médaillons brodés en soutache. Ces médaillons sont alternés de franges de feuillages exécutées également à l'aide de la soutache, et qui produisent fort bon effet. Une riche guipure, haute de 15 centimètres, encadre ce dolman. Chapeau de feutre marron bridé de velours noir mélangé de dentelles noires.

18. Toilette d'intérieur. — Jupon de faille noire, orné d'un grand volant froncé et dentelé, retombant sur une garniture plissée, haute de 15 centimètres. Le volant est orné en tête de la même garniture, retenue par un biais, mais de hauteur moindre. Tunique de drap bleu, liserée de faille noire, avec deux rangs de galon mat au-dessus faisant tête à une frange de fourrure en skungs dont la tête est prise en dessous du biais. Veste hussard en drap bleu agrémenté de biais de faille et illustrée de boutons d'acier. Le patron de la veste hussard se trouve sur notre supplément. — Modèles de MM. Tainturier, Carlard et Ce, 46, rue des Jeûneurs.

19. Toilette de sortie. — Robe de velours noir formant légèrement la traîne; elle est ornée d'un grand volant de velours monté à tête et légèrement froncé. Manteau fleur de thé, en vigogne vert bouteille, richement chamarré d'une broderie de chenille noire, ce qui donne aux feuilles un reflet qui les fait ressembler à de riches appliques de velours; la frange qui entoure ce vêtement ample et confortable est en chenille et vigogne formant torsade. Chapeau Rabagas en feutre gris, bridé de velours vert bouteille, retenu sous le menton par de larges brides de faille verte et orné de touffes de plumes.

20. Toilette de petite fille de 10 ans — Robe de velours noir, à double jupe, enrichie d'une bande de petit gris; cette bande se trouve répétée autour du corsage qui est décolleté carré. Voir les patrons sur notre supplément.

21. Toilette de petite fille de 10 ans. — Robe de velours marron ornée de petit gris, paletot assorti fendu dans le dos. Chapeau Rabagas en velours noir avec aile sur le côté, faisant pied à une petite touffe de plumes. — Modèles de Mme Du Riez. — Voir les patrons sur notre supplément.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de réception. — Robe en velours noir; les lés du devant sont ornés d'un grand volant de 30 centimètres, surmonté de quatre ruches de même étoffe superposées en étage; deux ganses posées sur un biais séparent les deux genres de garniture.

La tunique encadre le tablier par devant et forme par derrière une longue traîne; elle est ornée de trois volants de chacun 12 centimètres, et de deux ruches de velours montées à tête-bêche, et séparées par un biais comme celui des lés de devant. Ces garnitures vont en mourant sur le devant; leur naissance est cachée par des nœuds de velours, se reliant les uns aux autres par une traverse.

La basquine, fort ajustée à la taille, a ses basques montées en gros tuyaux d'orgue; elles sont doublées de satin blanc et illustrées de galons d'or; cette basquine, qui forme peplum sur les côtés, est enrichie de fourragères en passementerie mélangées d'or et de glands assortis. Collerette en dentelle de Bruxelles.

Toilette de visites de cérémonie. — Robe de faille bleu-lapis. La jupe tombe presque à ras de terre; elle est ornée d'un grand volant monté en gros tuyaux; la tunique, qui forme tablier devant et pouf derrière, est illustrée d'une garniture,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

14. PARURE ALBANI.

moitié passementerie, moitié blonde satinée, mélangée d'effilés de soie floche. Le corsage est à longues pointes; la même garniture, en diminutif, y est répétée, les effilés seuls en sont supprimés; le gilet, de même étoffe, est simulé; les manches à sabots sont agrémentées de dentelle et d'effilés qui forment tête au volant; chapeau Rabagas à brides, en velours et faille bleue mélangés; une plume longue bien frisée, partant de la calotte du chapeau, retombe sur la chevelure et se mêle à un flot de rubans de faille et de velours mélangés. — Modèles de Mme Du Ricz. E. BOUGY

COURRIER
DE LA MODE

Nous voici en 1873, chères et aimables lectrices. Encore une année de plus qui a été accueillie par les unes et par les autres d'une façon toute différente. Les jeunes filles et les enfants ne demandent qu'à vieillir et à entrer plus avant dans la vie. Heureux âge!... Laissons-lui toutes ses illusions et ne lui disons pas trop vite que cet horizon tout ensoleillé d'azur s'assombrit parfois et cache des tempêtes et des orages terribles. Le jour de l'an de 1873 a rappelé le jour de l'an d'autrefois. Les petites baraques foraines s'étaient rangées des deux côtés des boulevards, comme pour un jour de fête. Pauvres petites baraques! qui ne contiennent bien souvent que la fortune de leur propriétaire. Dieu veuille qu'elles aient prospéré et qu'elles aient quadruplé leur petit avoir!

Quant aux spécialités artistiques et fantaisistes de la mode et de l'industrie, elles ont offert nos merveilles parisiennes, qu'on recherche et qu'on apprécie dans les quatre coins du globe. L'Alsace-Lorraine n'a pas été oubliée. Il y a eu, le jeudi 26 décembre, dans les salons de M. Philippe Herz, rue Clary, une très-jolie fête d'enfants, qui a débuté par une bonne action, puisque la recette et la quête ont été affectées à l'œuvre de l'Alsace-Lorraine. Cela portera bonheur aux fêtes d'enfants que M. Alwood, l'ancien directeur des casinos de Boulogne, de Cherbourg et de Fécamp, va donner tous les dimanches et tous les jeudis, alternativement.

De petits grands acteurs en herbe y joueront la comédie, et des petits artistes prodiges s'y feront entendre. Il y aura des tombolas, des bals d'enfants et des quêtes au profit des crèches et des petits enfants des pauvres. C'est une intelligente et excellente idée que d'initier les enfants de bonne heure à la charité et à tout ce qui parle à leur esprit et à leur cœur. Les petites pièces représentées sur le théâtre Clary auront toutes une portée morale et instructive. Souhaitons à ces fêtes d'enfants tout le bonheur et tout le succès qu'elles méritent. Nous aimons les enfants: ce sont tous nos petits amis, et nous sommes bien heureuse de leur dire qu'ils vont avoir un théâtre et des fêtes organisées tout

15. PÉLERINE FAYART.

16. PARURE OPHÉLIA.

17. TOILETTE DE PROMENADE. 18. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Modèles de MM. Tainturier, Caclard et Cie.

spécialement pour eux. Maintenant que les solennités des étrennes sont à peu près accomplies, on va se rendre mutuellement des visites. C'est le genre et la mode; il est impossible de s'en affranchir. Quant aux toilettes de réception, elles diffèrent des toilettes de visites; les unes sont à traîne, les autres dépassent terre, pas plus. Il n'est pas encore admis qu'on se promène avec une toilette rejetée sur le bras. La traîne n'est vraiment élégante qu'alors qu'elle fait traîne et qu'elle est légèrement retroussée en pouf.

Nous avons beaucoup de costumes à vous décrire et beaucoup d'actualités à vous apprendre. Tout d'abord la réapparition du cachemire qui s'impose de nouveau avec toute l'autorité qu'il n'aurait jamais dû perdre, car aucune confection ne l'a pu remplacer! C'est vous dire que peu à peu les tuniques vont tomber. Il y a si longtemps qu'on les porte, et la mode est si capricieuse et si fantasque! Nous n'en sommes pas encore là, et voici toute une série de costumes de ville et de visite qui vont vous plaire.

C'est un costume en reps prune, ayant la première jupe garnie de deux volants, l'un en reps bordé d'un biais de faille prune, et l'autre alternant trois gros plis de faille et reps. La polonaise en reps est garnie de passementerie à jour laissant entrevoir un large biais de faille, et se terminant par une frange de boules prunes laine et soie. Cette polonaise est relevée derrière d'une façon nouvelle et boutonnée devant. On met sur cette polonaise, pour se garantir du froid et de l'humidité en voiture, soit un cachemire des Indes, soit un *monténégrin* en drap soutaché, bordé de skungs ou de martre. Ce *monténégrin* est d'une forme toute nouvelle. C'est un collet faisant basques, à demi-cambré à la taille, sans être ajusté; pèlerine avec

19. TOILETTE DE SORTIE. 20. TOILETTE DE FILLETTE. 21. TOILETTE DE FILLETTE.

Modèles de Mme Du Riez. — Dessin de Gustave Janet.

pans devant, et larges manches, sans être des manches. Il est impossible de trouver une forme plus élégante et plus fantaisiste qui soit aussi seyante.

Un costume en faille bronze artistique. Par devant, la jupe est plissée jusqu'à la taille et fait tablier. Par derrière, il y a trois volants en biais, dont un frangé avec biais plissé et biais soie floche, faisant plume. La tunique, genre brocatelle, brochée en relief teinte sur teinte, est relevée avec deux grandes écharpes Louis XIV et chamarrée d'aiguillettes et de fourragères en passementerie.

Un costume de faille noire, avec jupe plissée en tablier, s'arrêtant par une tête renversée doublée de faille lilas pâle. Par derrière, série de volants doublés de lilas pâle, partant du bas de la jupe et montant jusqu'à la ceinture. Corsage avec gilet de faille lilas, se découpant en habit basque derrière, doublé de faille lilas. Manches avec revers basques.

Un costume de drap marron foncé, liséré de drap blanc avec larges boutons argentés. La première jupe a un volant d'étoffe monté en baldaquin. Tunique princesse droite devant et fermée avec deux rangs de boutons. Poches en biais, également lisérées avec deux boutons. Manches avec larges revers Bassompière.

Un costume de velours noir, avec première jupe légèrement à traîne et unie. La tunique polonaise est encadrée d'un bord de skungs, et se relève sur les côtés et par derrière en pouf en s'arrondissant devant. Larges manches pagodes bordées de fourrure.

Un costume en drap gris feutre, avec première jupe garnie d'un haut plissé de drap surmonté d'une double torsade de velours noir faisant anneaux. La tunique à la française, en drap de même gris, s'ouvre devant sur un gilet de velours noir avec col et revers. Le bas du dos se termine par de longues basques à plis maintenus par deux boutons en vieil argent. Le gilet et les revers des manches sont arrêtés avec des boutons de vieil argent. Il faut vingt mètres de drap en grande largeur pour ce costume.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il y a de très-nouvelles vestes de drap pour jeunes femmes et pour jeunes filles, telles que la veste *hongroise* en drap noir, bleu marine, vert bouteille, garnie de brandebourgs et d'olives, à partir de 39 *fr.* D'autres sont avec col et revers de velours et rondelettes de passementerie faisant brandebourgs.

La veste à la *hussarde* en drap noir et de toutes couleurs, avec brandebourgs, olives et bord en skungs, ratgoudin, petit gris ou martre, ouverte derrière et des côtés, avec larges basques en biais soutachées de passementerie.

La veste *bretonne* avec double basque plissée derrière, liséré de satin, en drap ratine et chapelet de boutons bretons.

Une casaque *princesse* très-cambrée à la taille, avec double basque derrière et gilet devant, toute charmarrée de soutache, avec deux bords dentelés de festons et effilé gaufré.

Une casaque *tulipe*, toute brodée de larges tulipes et de feuillage, avec bord dentelé garni de guipure de laine.

Une casaque duchesse très-richement assortie, avec pèlerine derrière, ouverte dans le dos et coquillée de guipure avec larges manches duchesse tombant à mi-jupe.

Nous avons encore un nouveau modèle à vous présenter. La douillette douairière, soit en faille, soit en drap de Sicile, étoffe de soie côtelée et très-souple, doublée et ouatée, avec bord de petit gris, de skungs ou de martre.

Cette douillette douairière est en biais, demi-ajustée. Elle est très-jeune et très-élégante.

Une autre nouveauté consiste en nœud mousquetaire sur l'épaule. C'est le nœud page si vous le préférez. Il faut avoir des épaules très-blanches et très-bien modelées pour aborder ce nœud qui appelle le regard et qui le retient.

Si vous aimez le rose, nous allons vous décrire une toilette qui vous plaira. Elle est en taffetas feuille de rose glacé blanc. On revient au taffetas, retenez-le. Cet été, nous aurons des robes en taffetas. Ce sera moins lourd que la faille. La première jupe rose, à longue traîne, est garnie de volants découpés, surmontés de ruches de pivoines découpées. Il y a quatre volants et cinq ruches. Sur cette jupe sont disposées six larges écharpes de tulle rose, faisant double jupe, tunique, pouf, que sais-je?... Il est impossible de vous dire ce fouillis de tulle, qui n'en est pas un. Sur le corsage, écharpe de tulle rose posée à la Vallière. Le corsage est carré, avec une draperie de tulle tout autour, retenue de distance en distance par une agrafe de taffetas rose. On peut remplacer les écharpes par quatre tuniques en tulle double, relevées avec de grosses touffes de roses et des branches de « ne m'oubliez pas. » C'est très-Pompadour. Les draperies de tulle du corsage peuvent être retenues par des agrafes de « ne m'oubliez pas. »

Nous vous avons dit que la moire antique faisait haute actualité et qu'elle revenait à la mode. Il vous est très-facile, avec une ancienne robe à traîne, de faire une toilette entièrement nouvelle. Vous cousez cette robe sur un lé de velours faisant large tablier. Il est inutile de prendre du velours à 25 fr. le mètre. Du velours tramé suffit. On découpe les bords de chaque lé de la robe de moire antique en dents aiguës qui se détachent sur le velours. De chaque côté sont échelonnés de gros nœuds en velours. La jupe est retroussée en pouf derrière et fait traîne. Le corsage a un plastron et un gilet de velours continuant carrément sur la jupe. Les manches ont un revers Bassompierre en velours, très-haut, taillé en biais et dépassant le côté. On met avec cette toilette une fraise François II en crêpe lisse. C'est très-doux et très-poudré autour du visage. On porte beaucoup de ces fraises Marie Stuart, qui sont posées dans l'intérieur d'un large godet soutenu par un laiton se détachant du corsage. Il faut avoir la physionomie de ces fraises de crêpeline, car elles font pour ainsi dire portrait.

Tout notre prochain courrier sera consacré aux toilettes de bal et aux coiffures. On va danser, et nous chiffonnerons plusieurs toilettes de bal à votre intention.

Agréez donc, aujourd'hui, chères lectrices, tous nos vœux et tous nos souhaits de bonne année.

N'oubliez pas surtout que nous sommes entièrement à votre discrétion pour tous les conseils que vous désirerez.

Vᵉˢˢ DE RENNEVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Janvier.

MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

POTAGE

Potage aux pâtes d'Italie.

POISSON

Barbue à la hollandaise.

RELEVÉ

Aloyau braisé.

ENTRÉES

Perdrix aux choux.

RÔT

Lièvre piqué rôti.

ENTREMETS

Épinards aux croûtons.
Gelée au citron.

Gelée au citron. — Remplir d'eau aux deux tiers un moule dit à *douze*, et mêler à cette eau 25 grammes de gélatine, 250 grammes de sucre, le jus de trois beaux citrons et le zeste de deux seulement; poser le moule sur le feu, et, quand la gélatine est bien dissoute, passer au tamis et laisser refroidir. Verser ensuite l'appareil dans un grand saladier, mettre ce saladier sur de la glace et fouetter l'appareil avec un fouet de buis, jusqu'à ce que la gelée ait acquis la consistance d'une bouillie un peu corsée; la verser alors dans le moule disposé dans une terrine avec de la glace en dessous et sur les côtés; couvrir le moule, le charger de glace et laisser prendre la gelée. Démouler ensuite et servir.

LE BARON BRISSE.

LA JUNON

(Suite)

Ce douanier farouche n'avait pas un meilleur caractère comme tuteur que comme oncle.

Sous prétexte qu'il avait recueilli sa nièce orpheline et qu'elle devait avoir un jour son héritage, il la traitait comme une servante; il la persécutait, la harcelait, l'injuriait, surtout depuis qu'il me savait aimé d'elle. Un jour même, comme je passais, il s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet.

Oh! pour le coup, messieurs, je bondis dans la maison, je me campai fièrement devant ce vilain lézard, et de toute l'autorité de mon indignation, de mon amour révolté, je l'apostrophai ainsi :

— Brigadier Jacquelin, tout brigadier que vous êtes, je vous défends de frapper Rosier... oui, je vous le défends! Mais abstenez-vous de me répondre encore, je n'ai pas fini. Ça ne peut plus durer comme ça... nous sommes trop malheureux, elle et moi! Gardez tout votre argent pour d'autres, si bon vous semble... mais permettez-nous de nous épouser enfin, puisque nous nous aimons, puisque nous le voulons! Si vous dites oui, je serai pour vous le plus respectueux et le plus dévoué de tous les neveux, je le jure par mon saint patron; mais, si vous avez le malheur de dire non, je vous le déclare à partir de ce jour, je deviens votre ennemi... un ennemi acharné, féroce, impitoyable... et qui vous en fera voir de grises. Répondez!

Il était enfin revenu de son trouble, car, au demeurant, ce n'était pas un Jean Bart que le brigadier; il se mit à crier au voleur, à l'assassin.

Tous les voisins accoururent, y compris M. le maire.

Alors, le Jacquelin m'invectiva, me calomnia, me chassa. Puis, entourant Rosier de ses bras, ni plus ni moins qu'un drapeau reconquis, il conclut par sa réponse favorite, par son fameux : jamais!

Puis il ajouta :

— Elle est ma nièce, elle est mineure, elle ne voudra jamais abandonner, désespérer le frère de sa mère, le généreux bienfaiteur auquel elle doit tout... Jamais, misérable fraudeur, jamais!

Ce ne fut donc pas ma faute, messieurs, ce fut celle du brigadier lui-même. J'avais la tête perdue, je courus vers mes conseillers, je leur dis :

— Embauchez-moi... débauchez-moi, je suis des vôtres!

III

Il y avait cependant la figure de Rosier qui me chiffonnait toujours. Elle semblait plus attristée que jamais; elle devenait pâle, elle évitait même de me regarder, et parfois, le dimanche, à l'église, elle me montrait du doigt le grand crucifix qui est au-dessus du maître-autel, comme pour me rappeler au souvenir de Dieu.

Je me sentais rougir et mon cœur se serrait. Les paroles de mon ancien capitaine me revenaient à la mémoire : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César. »

Je songeais à quitter le métier; j'en avais presque repentance et honte!

Mais ce malaise-là ne me durait qu'un instant, l'instant d'aller jusque chez Chimère, où je me ragaillardissais au mal dans quelque nouvelle ripaille de fraudeurs, où même je ne parvenais à m'étourdir qu'à force de boire.

Jusqu'alors, j'avais l'ivresse en horreur et maintenant j'y prenais goût, je m'y acoquinais de plus en plus : mauvais signe!

Il va sans dire que je n'avais pas osé revoir mon bon conseiller, mon ancien capitaine. Un jour de débauche, il me rencontra dans la Grande-Rue de Honfleur, s'arrêta devant moi, me sonda l'âme du regard et me dit :

— Jean, tu ne m'as pas écouté; tu es dans la voie mauvaise! Mais si quelque chose que j'espère m'arrive, je t'en sortirai bon gré, mal gré... tiens-toi pour averti.

Je n'osai pas interroger le digne homme sur son généreux dessein à mon égard, et, tout dégrisé, tout confus, je m'enfuis aussitôt.

A quelque temps de là, le jour anniversaire de la mort du père Tranchelevent, j'allai, comme un fils pieux, lui rendre visite au cimetière.

Rosier m'avait devancé, Rosier se trouvait à genoux devant la tombe enfouie sous l'herbe.

C'était la première fois, depuis près d'une année, que nous nous trouvions seul à seul.

Tout d'abord, je restai derrière elle, la contemplant en silence.

Mais en se relevant elle m'aperçut.

— Jean, me dit-elle, je suis venue prier ton père pour toi. C'était un honnête homme, lui! Si tu t'obstines davantage à déserter son exemple... oh! c'est que tu ne m'aimes plus, Jean!

Avant même que je fusse revenu du trouble où m'avaient plongé ces paroles douloureusement sévères, elle avait disparu.

Vous dire ce que j'éprouvai alors, combien je pleurai, quelles vertueuses résolutions je pris en moi-même, ce serait impossible.

Cependant, baisser pavillon devant le brigadier, c'était bien dur.

J'allai loyalement le trouver; je lui promis de renoncer pour toujours à la contrebande, s'il consentait à me donner la main de Rosier; je le suppliai presque à genoux, presque à mains jointes.

Il resta inflexible; il railla cruellement mon repentir et ma douleur.

Je recommençai. Mais ne voilà-t-il pas que Rosier tombe malade et en danger de mort!

Oh! durant tout un mois, je restai sourd à toutes les propositions de mes camarades et ne démarrai point de la maison, le regard toujours fixé vers la fenêtre de ma chère bien-aimée.

Elle fut sauvée, grâce au ciel! lors des premières tiédeurs du printemps, j'eus la joie de la voir ressortir de la maison, s'asseoir sur le seuil, au soleil.

Son oncle ne semblait guère moins changé qu'elle; il la soutenait, il la guidait avec bonté, comme un vrai père.

J'interrogeai les voisins; j'appris avec une croissante surprise que le cœur du brigadier s'était soudainement attendri, qu'il aimait sa nièce au fond du cœur, qu'il avait juré de ne plus la maltraiter, de ne plus lui faire de la peine, à condition toutefois qu'elle oubliât Jean-le-Coq.

Rosier avait promis d'y faire tous ses efforts.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pauvre Rosier!

Il va sans dire que, tout d'abord, je ne voulus rien croire de cette transformation-là, que j'observai de loin par moi-même.

C'était vrai, c'était bien vrai... ou du moins ça en avait bien toute l'apparence. Le farouche brigadier semblait maintenant doux comme un mouton. Après une secousse forte, il y a de ces retours-là chez les vieux hommes.

Cependant, n'était-ce point un jeu pour détacher de moi Rosier?

Je résolus d'en avoir le cœur net; j'épiai la convalescente, afin de me trouver seul avec elle.

Ce fut long, car son oncle ne la quittait presque plus, l'emmenant même avec lui lorsqu'il était de service, et la faisant asseoir à ses côtés, sur son manteau, dans quelque moelleux abri de la falaise.

Un soir enfin, comme le brigadier venait de sortir seul pour se rendre à l'appel du lieutenant de tournée, j'entendis, dans le jardinet contigu au nôtre, la voix de Rosier, qui fredonnait avec mélancolie ce couplet de ronde :

« Chante, rossignol, chante,
« C'est que t'as le cœur gai;
« Le mien n'est pas de même,
« Il est tout chagriné.
« Tra, la, la,
« Tra, la, la, la, la, la,
« La, la. »

Je grimpai sans bruit sur le mur, je redescendis de même de l'autre côté.

Elle n'avait rien entendu; elle continuait, tout en filant, son doux chant rêveur.

Jamais je n'oublierai ce moment-là, messieurs, ni comment elle était tournée sur sa chaise basse, ni combien elle était intéressante et jolie sous l'ample capuche dont elle avait enveloppé son visage encore tout pâle de la maladie.

Je me souviens de tout ce qui était autour d'elle, je vois encore jusqu'à la haie d'aubépine où séchaient quelques hardes.

Au delà, c'était la mer, en ce moment d'un beau vert clair, tour à tour semée de grandes taches d'ombre et de resplendissants reflets. A l'horizon, la coque du navire qui se détachait presque violette sur un ciel embrasé de toutes les ardeurs du couchant.

Plus un souffle de vent dans l'air, calme plat, un silence de crépuscule. La nature semblait peu à peu s'endormir, et ma fileuse aussi.

Je m'approchai doucement... doucement... je l'appelai par son nom :

— Rosier.

— Ah! c'est toi! fit-elle naïvement; je suis bien contente de te voir.

— Je ne l'espérais point, répondis-je avec quelque étonnement; on me répétait hier au soir encore que tu avais promis de m'oublier.

Pour toute réponse, elle se contenta de sourire.

(La suite au prochain numéro.)

CHARLES DESLYS.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

VESTE HUSSARD

(Voir, dans le journal, le dessin n° 18.)

N° 1. ———————— Devant de la veste hussard. Les lettres A B indiquent le raccord de l'épaulette au dos; le lettre C, le raccord du dessous de bras à l'emmanchure, et le D, le raccord au bas du petit côté.

N° 2. X—X—X—X—X Petit côté. Le C et le D indiquent le raccord du petit côté au devant, et l'F et l'E, le raccord du petit côté au dos.

Entre les deux lettres E qui surmontent la ligne ponctuée, indiquant un pli rentrant, vient se rapporter la patte n° 3 qui figure une fausse poche.

N° 3. XXXXXXXXX Fausse poche. La lettre ponctuée qui se trouve entre les deux E vient se rapporter sous le pli du petit côté.

N° 4. XXXXXXXXX Dos. Les lettres A B indiquent le raccord de l'épaulette au devant; l'F indique le raccord du petit côté à l'emmanchure; les lettres E, le raccord à la couture de la hanche.

N° 5. OOOOOOOOO Manche.

VESTE DU MATIN

(Dessins 8 et 9 du journal.)

N° 6. — — — — — — — Devant. Les lettres G et H indiquent le raccord de l'épaulette au dos; l'I et le J, la couture du dessous de bras.

N° 6 *bis*. — — — — — — Plastron se rapportant et se taillant à part. La lettre G indique le raccord à la couture de l'épaulette, et le K le raccord à la couture du dos, sur lequel il revient et forme col.

N° 7. — — — — — — Poche.

N° 8. X—X—X—X—X Dos.

N° 9. O—O—O—O—O Manche pagode.

N° 9 *bis*. O—O—O—O—O Revers.

CORSAGE ALBANI

(Dessin 14 du journal.)

N° 10. ∿∿∿∿∿∿∿∿∿∿ Moitié du dessus de corsage Albani en velours noir. Nous n'avons indiqué ni les nœuds, ni les garnitures en dentelles; le dessin d'ensemble publié dans le journal en marque suffisamment la place.

CORSAGE OPHÉLIA

(Dessin 16 du journal.)

N° 11. ∿∿∿∿∿∿∿∿∿∿ Moitié du dessus de corsage Ophélia en crêpe de Chine.

Nous avons marqué la place que doit occuper le revers 3 *bis*, ainsi que la dentelle qui garnit ce même revers.

N° 11 *bis*. ∿∿∿∿∿∿∿∿∿∿ Revers en velours.

Second côté.

CORSAGE DÉCOLLETÉ

de la robe de grande cérémonie.

(Voir le dessin 1 du journal.)

N° 1. O—O—O—O— Devant du corsage de la robe de grande cérémonie. Les lettres L M indiquent le raccord du dessous de bras au petit côté.

N° 2. X—X—X—X—X Petit côté du corsage. Les lettres N et O indiquent le raccord au devant; les lettres P et Q, le raccord au dos.

N° 3. O—O—O—O—O— Dos dudit corsage. Les lettres M et L indiquent le raccord de l'épaulette au devant; les lettres P et Q le raccord au petit côté; entre les deux R se trouve le pli creux.

GILET DE DAME

(Voir les dessins 2, 3, 4 et 6 du journal.)

N° 4. —8—8—8—8—8— Devant de gilet pouvant servir pour les trois gilets donnés dans le journal et portant les n°s 2, 3, 4 et 6. Les lettres S et T indiquent le raccord de l'épaulette; l'U, le raccord au dessous de bras à l'emmanchure; le V, le raccord au bas de la couture. A partir de cette lettre, la basque ne doit pas être cousue.

N° 5. —8—8—8—8—8— Poche du gilet.

N° 6. —|—|—|—|—|—| Dos du gilet. Les mêmes lettres qu'au devant sont reproduites; pour les gilets qui n'ont point de basque derrière, on coupera la basque à la ligne ponctuée.

CORSAGE DÉCOLLETÉ

pour fillette de dix ans.

(Voir, dans le journal, le dessin 2[3].)

N° 7. ∿∿∿∿∿∿∿∿∿∿ Devant du corsage de velours décolleté pour fillette de dix ans. Les lettres Y et X indiquent le raccord de l'épaulette; le Z indique le raccord du dessous de bras à l'emmanchure; les lettres AA, le raccord de la couture du dessous de bras qui s'arrête à la basque.

N° 8. ∿∿∿∿∿∿∿∿∿∿ Petit côté dudit corsage.

N° 9. ∿∿∿∿∿∿∿∿∿∿ Dos dudit corsage.

N° 10. ∿∿∿∿∿∿∿∿∿∿ Manche dudit corsage.

ROBE DE FILLETTE DE DIX ANS

(Dessin 20 du journal.)

N° 11. ———————— Lé de derrière de la robe de fillette de dix ans. Ce lé, vu sa grandeur, se trouve plié en deux sur notre feuille. Ce patron complète la toilette de fillette de dix ans dont nous venons de donner le corsage.

N° 12. — — — — — — Lé du devant de la robe de fillette. Les lettres DD et EE indiquent la couture de ce lé au grand lé de derrière.

PALETOT DE VELOURS

pour fillette de dix ans.

(Voir le dessin 21 du journal.)

N° 13. OOOOOOOO Devant du paletot du costume de velours pour fillette de dix ans. Les lettres EE et FF indiquent le raccord de l'épaulette; le GG, celui de la couture du dessous de bras, et l'HH, au bas.

N° 14. OXOXOXOXO Dos dudit paletot.

N° 15. XXXXXXXXX Manche dudit paletot.

Nous publions à la dernière page de notre numéro, sous ce titre : *Chanson du bon vieux temps*, une nouvelle composition de G. Bachmann, l'auteur de *Mignonnette*, *Conte d'autrefois*, *Gentillette*, etc.

Cette œuvre digne des précédentes se recommande par sa grâce et son originalité; c'est à l'éditeur Alphonse Leduc que nous devons de pouvoir offrir cette primeur à nos lectrices.

Notre prochain numéro contiendra le titre et la table des matières de l'année 1872.

Nous publierons très-prochainement la planche de TAPISSERIE EN COULEUR, que nous avons promise à toutes nos abonnées, à titre de prime *gratuite*.

PETITE CORRESPONDANCE

A une indiscrète. — Vous avez reçu le plomb désiré; je serais heureuse d'apprendre que vous en avez été satisfaite. Oui pour les chiffres et pour la bande; quant à satisfaire le désir de votre amie, c'est chose plus difficile; qu'elle s'adresse à l'une de nos maisons spéciales ou aux grandes maisons de tapisserie en gros; mais, je vous le répète, c'est chose difficile.

Mme A. T. a dû recevoir le papier à décalquer; il vaut 30 centimes maintenant.

Mme J. C. sera très-promptement satisfaite, et le cours de fleurs sera bientôt continué.

Mme E. de Saint-G. — Demandes inscrites.

Mme S., au chat, à Or. — L'irrégularité ne vient pas de l'administration, mais de la voie de transport. Les patrons que vous désirez seraient peu appréciés; peu de ces dames sauraient s'en servir; demandez personnellement, et pour 1 fr. 50 vous serez satisfaite; je ne dirai pas que votre jugement sur notre charmante collaboratrice, Mme de Bassanville, soit flatteur, non, il n'est que juste, et il est vrai que si on écoutait ses excellentes leçons, la politesse et le vrai savoir-vivre refleuriraient dans nos salons; elle ne se lassera pas, madame, car elle est trop appréciée et trop aimée pour renoncer à la noble tâche qu'elle a entreprise.

Un travail très-important et d'un intérêt historique incontestable est en voie d'exécution au MONDE ILLUSTRÉ, qui doit l'offrir en prime à ses abonnés.

Ce sont les **Portraits des 750 membres de l'Assemblée nationale**, groupés dans un même cadre, selon leur place à l'Assemblée, et chacun de la grandeur des cartes photographiques dont la plus grande partie provient des ateliers de M. Franck, photographe de l'Assemblée nationale (18, rue Vivienne.)

Malgré des difficultés sans nombre, cette immense gravure, qui mesure 1 mètre 20 sur 90 centimètres, paraîtra très-prochainement.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La Noël est chère à tout le monde, mais surtout aux enfants.

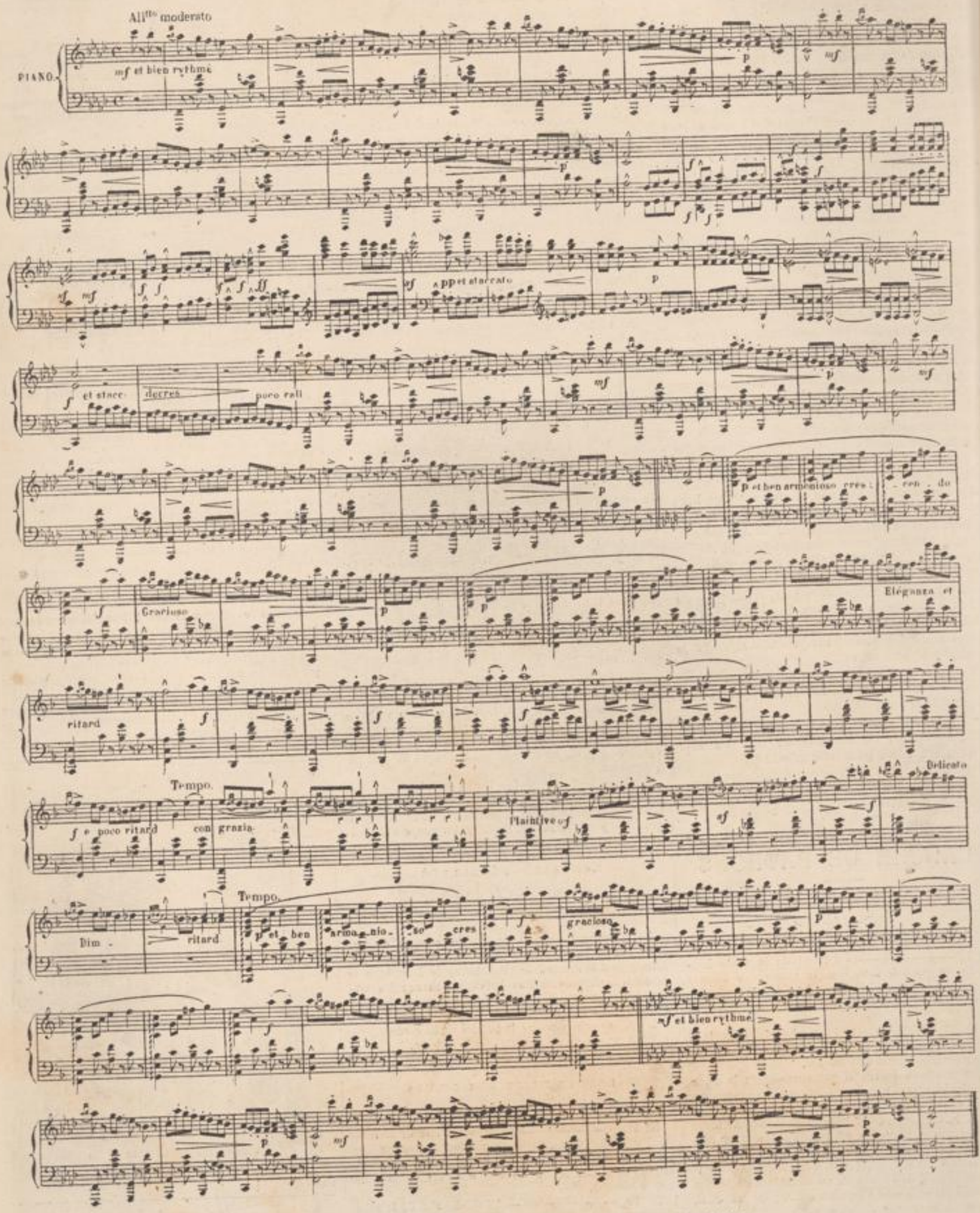
Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

CHANSON DU BON VIEUX TEMPS

MUSIQUE DE G. BACHMANN



Cette musique est la propriété de A. Leduc, éditeur, 35, rue Le Peletier, à Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 51. Dimanche, 12 Janvier 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE WATTEAU. 2. TOILETTE DE PROMENADE. 3. TOILETTE D'INTÉRIEUR. (Modèles de MM. Tainturier, Cyclard et Cie.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette Watteau. — Toilette de promenade. — Toilette d'intérieur. — Écran (2 dessins). — Huit dentelles. — Leçon de coupe : Waterproof (4 dessins) ; Mac-Farlane (3 dessins). — Veste polonaise. — Deux chaussons de bébé (6 dessins). — Coiffure du matin. — Bonnet d'intérieur. — Costume bohémien. — Toilette d'intérieur. — Mlle Albani. — Rébus.

6. DENTELLE.

7. DENTELLE.

8. DENTELLE.

9. DENTELLE.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette Watteau. — Jupon de faille noire tombant à ras de terre, orné dans le bas d'un grand volant de 60 centimètres composé lui-même en plusieurs parties; le haut est divisé par deux biais d'étoffe formant bouillonné; dans le bas, est monté à tête un petit volant simplement ourlé. Manteau abbé-galant en beau drap noir; le bord est dentelé régulièrement, et de ces dents ressort une guipure de soie noire; une riche fourragère en grosse cordelière part de l'épaule, où elle est retenue par une riche agrafe et vient se rattacher à la naissance du Watteau, au milieu du dos.

2. Toilette de promenade. — Jupon en cachemire marron orné de deux volants plissés régulièrement, et au milieu desquels se trouve un volant illustré d'un riche dessin de soutache. La tunique et le corsage, à basques fendues et à grandes manches, sont également enrichis de broderie et encadrés de guipure; une cascade de ruban de moire marron orne le milieu du dos et retombe en longs pans sur chacune des basques. Chapeau tabagas en feutre marron bridé de velours de même nuance avec longue plume retombant en arrière.

3. Toilette d'intérieur. — Jupon de faille marron clair, orné d'un grand volant à dents aiguës, bordé en tête comme en biais d'un plus petit volant plissé régulièrement à plis très-rapprochés. Tunique princesse relevée à plis couchés sur le côté; cette tunique, en vigogne havane clair, est brodée de chenille havane plus foncé formant camaïeu, et encadrée d'une frange mousse des deux nuances de la tunique. Ces trois modèles on été dessinés chez MM. Tainturier, Callard et Cie, 42, rue des Jeûneurs.

4-5. Écran Hélène. — Modèle de Mme Thorel, 245, rue Saint-Denis. — Nous donnons au n° 4 l'ouvrage achevé et au n° 5 la grandeur exacte de cet écran qui se brode sur canevas java, en soie d'Alger bleu myosotis. Le dessin est tellement exact que l'on se rend parfaitement compte du travail qui se fait au passé; les fleurettes et les feuilles doivent être bien bourrées; les fleurs s'exécutent en soie bleue avec point noué en soie jaune dans le milieu; les feuilles se font en vert nuancé; les tiges et les branches, en couleur bois, se brodent en cordonnet.

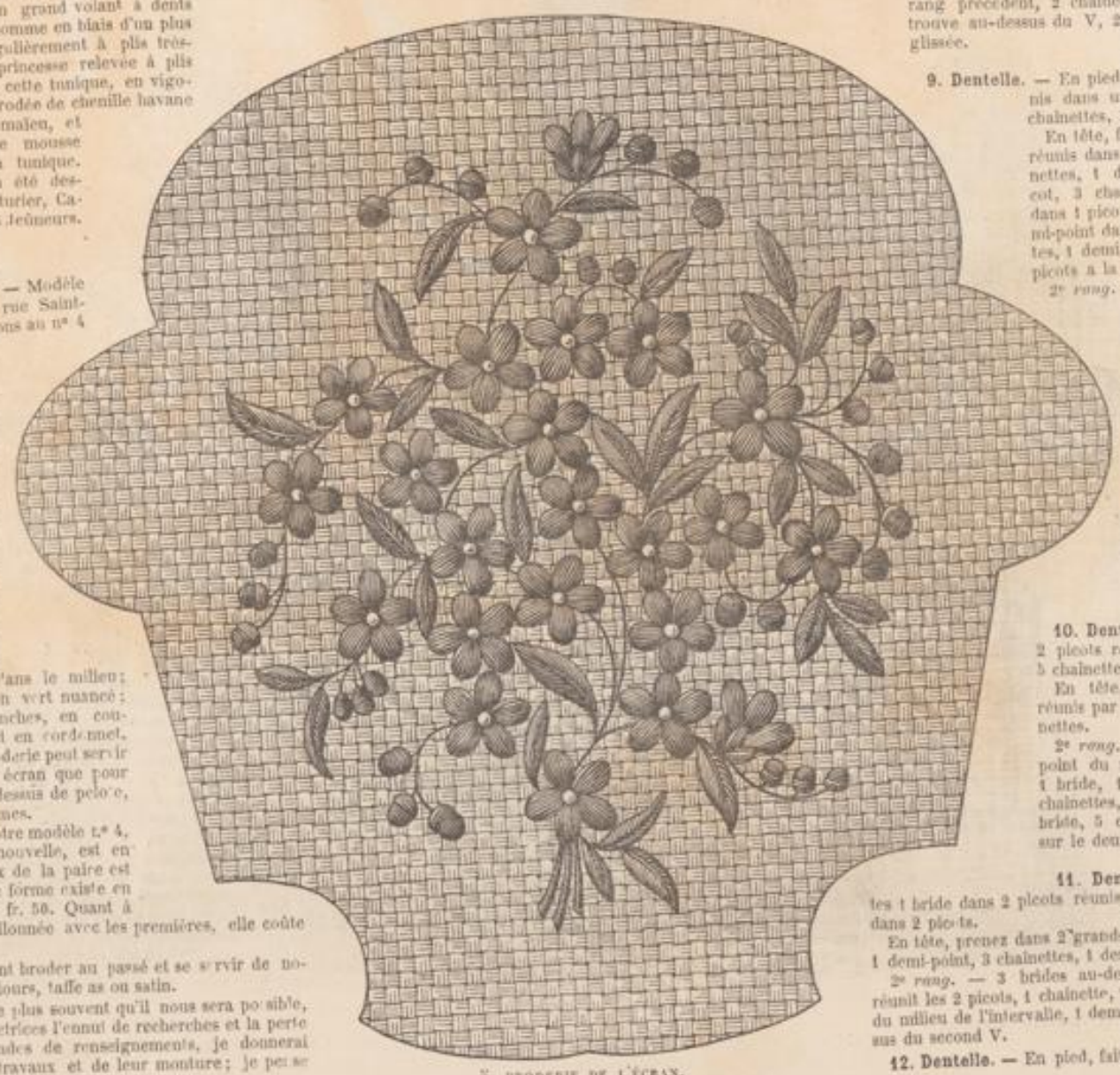
Le dessin de la broderie peut servir aussi bien pour cet écran que pour dessous de lampe, dessus de pelote, écrans de toutes formes.

La monture de notre modèle n° 4, qui est de forme nouvelle, est en cuivre doré. Le prix de la paire est de 16 fr. La même forme existe en bois noir et coûte 7 fr. 50. Quant à la broderie échantillonnée avec les premières, elle coûte 8 francs.

On peut également broder au passé et se servir de notre modèle pour velours, taffetas ou satin.

Dorénavant, et le plus souvent qu'il nous sera possible, pour éviter à nos lectrices l'ennui de recherches et la perte de temps des demandes de renseignements, je donnerai le prix des petits travaux et de leur monture; je pense que cette amélioration sera appréciée.

4. ÉCRAN.



5. BRODERIE DE L'ÉCRAN.

HUIT DENTELLES

Ces diverses dentelles, d'un travail prompt et facile, s'exécutent avec le concours de la mignardise fantaisie marquée C B, dont je vous ai déjà parlé. Nous employons aujourd'hui pour nos huit dentelles celles dont les picots sont petits d'un côté et plus longs de l'autre, c'est-à-dire une sorte de mignardise à petits et grands anneaux.

6. Dentelle. — En pied, faites 1 demi-point dans 2 picots, 5 chaînettes.

En tête, 2 grands picots réunis par 1 demi-point, 3 chaînettes.

2e rang. — 1 bride dans le picot qui réunit les picots, 1 chaînette, 1 bride dans le même point, 1 chaînette, 1 bride, 1 chaînette, 1 bride sur le point du milieu des 3 chaînettes d'intervalle, 1 bride sur le milieu du second, ce qui recommence une dent.

7. Dentelle. — En pied, faites 1 demi-point dans 2 picots à la fois, 5 chaînettes, 1 demi-point dans 2 picots.

En tête, faites 2 grands picots réunis dans 1 demi-point, 3 chaînettes, 2 grands picots réunis dans 1 demi-point, 3 chaînettes.

2e rang. — 1 demi-point sur le point du milieu des 3 du rang précédent, 3 chaînettes, 1 bride sur le point du milieu du second intervalle, 2 chaînettes, 1 bride dans le même point que la première, 3 chaînettes, 1 demi-point sur le troisième intervalle.

8.-Dentelle. — En pied, faites 2 picots réunis en un, 5 chaînettes, 2 picots, etc.

En tête, 2 grands picots réunis dans 1 demi-point, 5 chaînettes, 2 grands picots, 5 chaînettes.

2e rang. — 2 chaînettes, 1 picot, 2 chaînettes, 1 point glissé sur la maille au milieu du rang précédent, 2 chaînettes, 1 picot qui se trouve au-dessus du V, 2 chaînettes, 1 maille glissée.

9. Dentelle. — En pied, faites 3 picots réunis dans un seul demi-point, 7 chaînettes, 3 picots, etc.

En tête, faites 3 grands picots réunis dans 1 demi-point, 3 chaînettes, 1 demi-point dans 1 picot, 3 chaînettes, 1 demi-point dans 1 picot, 3 chaînettes, 1 demi-point dans 1 picot, 3 chaînettes, 1 demi-point dans 3 grands picots à la fois.

2e rang. — 1 point glissé sur le point qui se trouve au-dessus des 3 réunis, 5 chaînettes, 1 bride sur le second intervalle, 3 chaînettes, 1 bride dans le même point que la précédente, 5 chaînettes, 1 maille glissée au-dessus de 3 picots réunis en un.

10. Dentelle. — En pied, faites 2 picots réunis par 1 demi-point, 5 chaînettes.

En tête, faites 2 grands picots réunis par un demi-point, 5 chaînettes.

2e rang. — 1 demi-point sur le point du milieu des 5 chaînettes, 1 bride, 1 chaînette, 1 bride, 1 chaînettes, 1 bride, 1 chaînette, 1 bride, 5 chaînettes, 1 demi-point sur le deuxième intervalle.

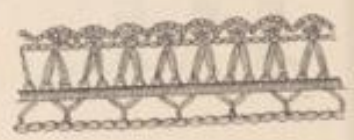
11. Dentelle. — En pied, faites 1 bride dans 2 picots réunis, 5 chaînettes, 1 bride dans 2 picots.

En tête, prenez dans 2 grands picots à la fois, faites 1 demi-point, 3 chaînettes, 1 demi-point dans 2 picots.

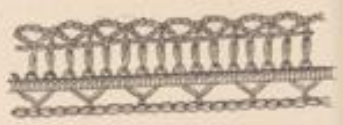
2e rang. — 3 brides au-dessus du demi-point qui réunit les 2 picots, 1 chaînette, 1 demi-point sur la maille du milieu de l'intervalle, 1 demi-point, 3 brides au-dessus du second V.

12. Dentelle. — En pied, faites deux picots réunis p

10. DENTELLE.



11. DENTELLE.



12. DENTELLE.

13. DENTELLE.

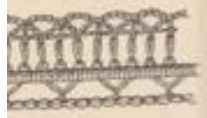
Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

LES

pt et facile, s'exécu-
tais'e marquée C B,
ns aujourd'hui pour
nt petits d'un côté et

ENTELLE.

ENTELLE.



DENTELLE.

DENTELLE.

e troisième intervalle.

un, 5 chaînettes, 2 pi

5 chaînettes, 2 grand

ettes, 1 picot, 2 chaî
r la maille ou n'importe
înettes, 1 picot qui se
, 2 chaînettes, 1 maille

ied, faites 3 picots réu-
un seul demi-point,
s, 3 picots, etc.
e, faites 3 grands picots
ans 1 demi-point, 3 chaî
demi-point dans 1 pi
chaînettes, 1 demi-point
icot, 3 chaînettes, 1 de
dans 1 picot, 3 chaînet
mi-point dans 3 grand
la fois.
g. — 1 point glissé su
le point qui se
trouve au-dessus
des 3 réunis, 5 chaî
nettes, 1 bride sur
le second intervalle
3 chaînettes, 1 bride
dans le même point
que la précédente,
1 bride sur le troi
sième intervalle, 5
chaînettes, 1 bride
dans le même point
que la précédente,
5 chaînettes, 1 maille
glissée au-dessus de
3 picots réunis en un

entelle. — En pied, faire
s réunis par 1 demi-point
ettes.
ète, faites 2 grands picots
ar un demi-point, 5 cha

g. — 1 demi-point sur
u milieu des 5 chaînette
, 1 chaînette, 1 bride,
es, 1 bride, 1 chaînette,
5 chaînettes, 1 demi-point
deuxième intervalle.

Dentelle. — En pied, fa
nis, 5 chaînettes, 1 bri

nds picots à la fois, faire
demi-point dans 2 picots.
-dessus du demi-point
e, 1 demi-point sur la ma
demi-point, 3 brides au-d

faites deux picots réunis p

1873

Nouv.au Palamon. engr. à Paris

N°7
54

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modèles de Mme Du Rieux et Halary

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

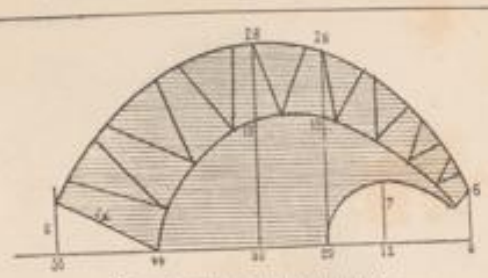
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1 demi-point, 5 chaînettes.

En tête, 1 demi-point dans chaque picot, avec 1 point chaînette d'intervalle.

2e *rang*. — 1 demi-point au-dessus d'un picot, 1 demi-bride, 1 demi-point au-dessus du picot suivant, et 1 autre demi-point pris sur le grand picot suivant. Les 3 points réunis en 1 dans le haut, ce que l'on obtient en recommençant son second point avant d'avoir terminé le premier.

3e *rang*. — 5 chaînettes, 1 point glissé sur le point de réunion des 3 points réunis du rang précédent, 5 chaînettes.



1 bis. CAPUCHON DU WATERPROOF.

13. Dentelle. — En pied, faites deux picots réunis par 1 demi-point, 5 chaînettes.

En tête, 1 demi point dans 3 grands picots à la fois, 7 chaînettes, 1 demi-point dans 3 grands picots, 7 chaînettes.

2e *rang*. — 1 demi bride au-dessus des 3 picots, 3 chaînettes, 1 bride sur la maille du milieu des 7 du rang précédent, 2 chaînettes, 1 bride dans le même point, 2 chaînettes, 1 bride dans le même point, 3 chaînettes, 1 demi-bride sur les 3 grands picots.

Comme vous le voyez, mesdames, ces dentelles diffèrent peu, et vous pouvez les varier à l'infini, soit en tortillant les grandes bouclettes l'une dans l'autre, soit en les laissant plus ouvertes, soit en les travaillant séparément et les réunissant à votre gré. Je ne saurais trop vous recommander de vous procurer l'assortiment de ces galons et mignardises variées qui vous rendront de si grands services et vous aideront à créer ces mille petites garnitures qui agrémentent les objets les plus simples et leur donnent un cachet de fini qui dénote la femme soigneuse.

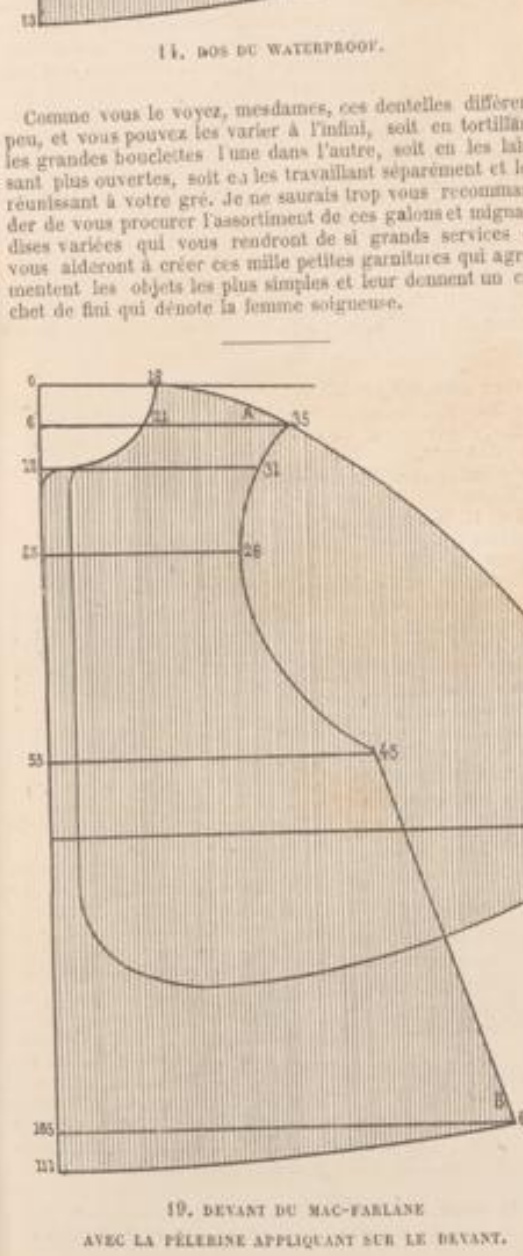
LEÇON DE COUPE

3e article

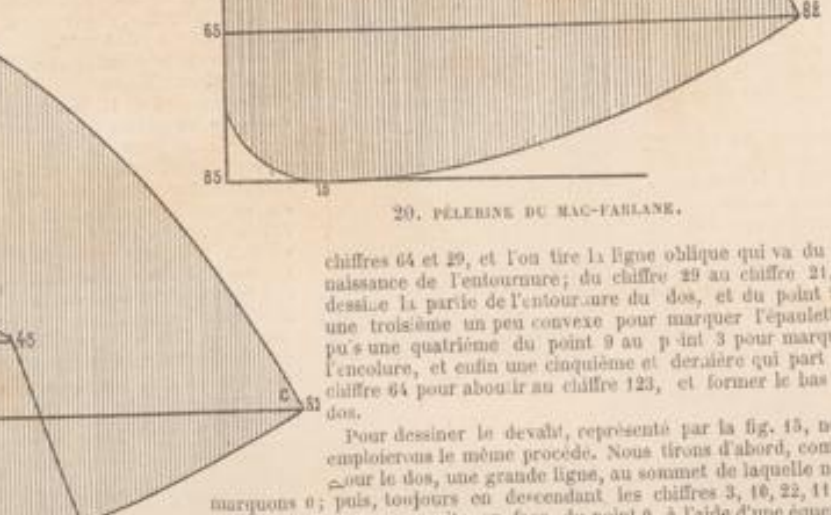
(Voir les nos 38 et 43 de la *Revue de la Mode*.)

Dans notre dernière causerie, je vous ai promis, mesdames, de consacrer mon prochain article à la démonstration de la coupe de quelques manteaux d'hiver; je vais, quoiqu'il soit un peu tard, réaliser ma promesse.

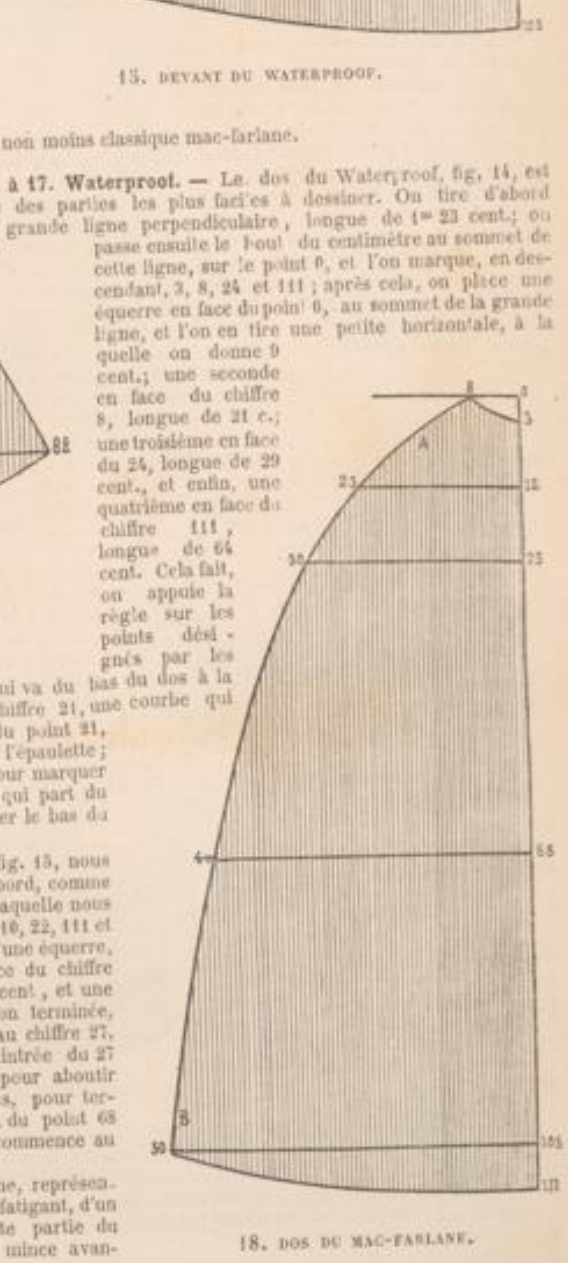
Les deux vêtements dont je vous donne aujourd'hui les dessins, et que nous allons, si vous le voulez bien, analyser ensemble et reconstruire ensuite avec plus de facilité que vous ne pensez, ne sont point des vêtements de luxe proprement dits, mais des vêtements indispensables pendant la saison froide et humide que nous sommes entrain de traverser. Ces vêtements sont : le classique et confortable waterproof et le non moins classique mac-farlane.



14. DOS DU WATERPROOF.

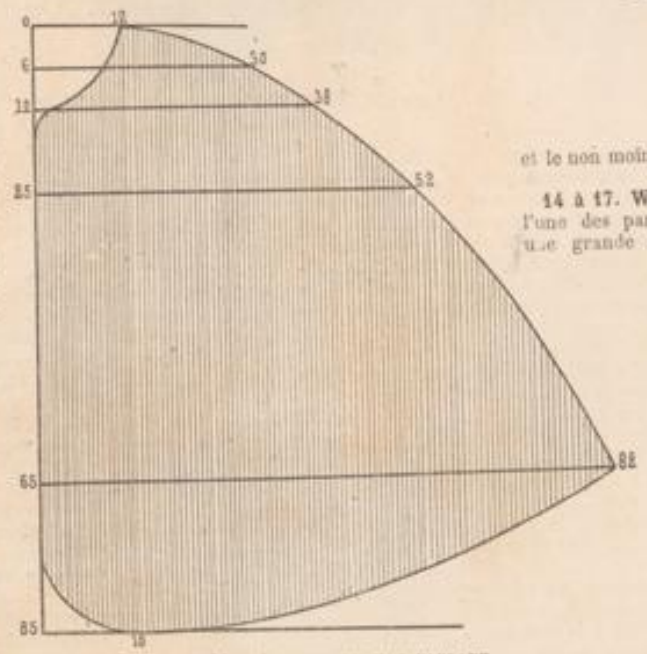


16. PÉLERINE DU WATERPROOF.



15. DEVANT DU WATERPROOF.

14 à 17. Waterproof. — Le dos du Waterproof, fig. 14, est l'une des parties les plus faciles à dessiner. On tire d'abord une grande ligne perpendiculaire, longue de 1m 23 cent.; on passe ensuite le bout du centimètre au sommet de cette ligne, sur le point 0, et l'on marque, en descendant, 3, 8, 24 et 111; après cela, on place une équerre en face du point 0, au sommet de la grande ligne, et l'on en tire une petite horizontale, à la quelle on donne 9 cent.; une seconde en face du chiffre 8, longue de 21 c.; une troisième en face du 24, longue de 29 cent., et enfin, une quatrième en face du chiffre 111, longue de 64 cent. Cela fait, on appuie la règle sur les points désignés par les chiffres 64 et 29, et l'on tire la ligne oblique qui va du bas du dos à la naissance de l'entournure; du chiffre 29 au chiffre 21, une courbe qui dessine la partie de l'entournure du dos, et du point 21, une troisième un peu convexe pour marquer l'épaulette; puis une quatrième du point 9 au point 3 pour marquer l'encolure, et enfin une cinquième et dernière qui part du chiffre 64 pour aboutir au chiffre 123, et former le bas du dos.



20. PÉLERINE DU MAC-FARLANE.

Pour dessiner le devant, représenté par la fig. 15, nous emploierons le même procédé. Nous tirons d'abord, comme pour le dos, une grande ligne, au sommet de laquelle nous marquons 0; puis, toujours en descendant les chiffres 3, 10, 22, 111 et 123. Nous marquons ensuite, en face du point 0, à l'aide d'une équerre, une ligne horizontale, longue de 9 cent.; une deuxième en face du chiffre 3, longue de 27 cent.; une en face du 22, longue de 33 cent., et une quatrième en face du 111, longue de 68 cent. Cette opération terminée, on dessine l'épaulette en traçant une courbe du chiffre 9 au chiffre 27, puis, pour former l'emmanchure, une ligne excessivement cintrée du 27 au 35, et, enfin, la grande oblique qui part du chiffre 35 pour aboutir au 68, placé à l'angle inférieur du devant. Il ne reste plus, pour terminer le tracé de cette figure, qu'à dessiner la courbe qui va du point 68 au point 123, et la petite ligne cintrée de l'encolure, qui commence au point 10 pour finir au point 9.

La méthode que nous employons pour dessiner la pélerine, représentée par la fig. 16, nous dispense de l'emploi, toujours très-fatigant, d'un grand nombre de chiffres, et nous permet d'obtenir cette partie du vêtement dans son véritable aplomb, ce qui n'est pas un mince avan-

19. DEVANT DU MAC-FARLANE AVEC LA PÉLERINE APPLIQUANT SUR LE DEVANT.

18. DOS DU MAC-FARLANE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

tage. On place d'abord, comme l'indiquent les lignes brisées du dessin, la pointe de l'épaulette du dos à côté de celle du devant, en ayant soin de les écarter assez du côté de l'encolure pour former une pince de 5 à 6 centimètres; on trace alors, comme l'indique le trait plein, l'encolure et la pince de la pèlerine, puis l'on tire deux lignes qui partent du point 0, pour suivre, l'une la pointe du dos, et l'autre celle du devant; on fixe ensuite, à l'aide d'une forte épingle, le bout du centimètre à l'angle de ces deux lignes, c'est-à-dire sur le point 0, on prend à une longueur déterminée, à 65 par exemple, comme nous le faisons ici, le centimètre et un morceau de craie, entre le pouce et l'index; on appuie la craie sur le papier ou sur l'étoffe, et l'on fait tourner le centimètre d'une ligne à l'autre, comme on ferait tourner un grand compas, et la pèlerine se trouve entièrement tracée, et cela dans les meilleures conditions possibles.

La fig. 17 représente le capuchon, froncé ou plissé sur le bord extérieur, appelé communément capuchon à la vieille. Nous traçons d'abord une ligne de construction, sur laquelle nous marquons des lignes horizontales en face des chiffres 0, 12, 25, 30, 44, 56. La première, longue de 6 cent., et la seconde de 7, pour indiquer la courbe de l'encolure; la troisième de 26, et la quatrième de 28, qui marquent les limites extrêmes de la largeur du capuchon; en face de la cinquième, c'est-à-dire du 44, une petite oblique qui aboutit au point 6, et à laquelle on donne 14 cent. de longueur. On dessine ensuite le capuchon dans son entier, en partant du chiffre 6 du haut, et passant par les chiffres 26 et 28, pour aboutir, en poussant un demi-cercle, au point 6 du bas. La ligne centrale qui part du point 6 du haut et passe sur le point 19, pour aboutir au 44, n'est dessinée que pour indiquer la naissance de la partie du capuchon destinée à former le revers, et les V qui vont de cette ligne à la ligne extérieure pour indiquer les plis ou les fronces, selon le goût de la personne, qui doivent être pratiqués sur la partie reversible du capuchon.

21. VESTE POLONAISE. — Modèle de MM. Jourdan-Aubry.

18 à 20. Mac-farlane. — Passons maintenant à la description du *mac-farlane*, que vous comprendrez plus facilement, mesdames, si vous avez suivi avec attention la description que j'ai faite du waterproof, et surtout si vous avez essayé de le dessiner.

Pour dessiner le dos du mac-farlane, fig. 18, on tire, comme pour le précédent, une grande ligne, au sommet de laquelle on marque 0; puis, en descendant, les chiffres 3, 12, 23, 65, 105 et 111. En face de chacun de ces chiffres, on tire des lignes horizontales, bien d'équerre à la grande ligne; la première, celle du sommet, longue de 8 centimètres; la deuxième, de 25 cent.; la troisième, de 30 cent., la quatrième, de 44 cent., et la cinquième, de 50 cent. On dessine alors l'encolure du point 3 au point 8, et du point 8 au point 50, la grande courbe, en passant sur les points 23, 30, 41 et 50, et du point 50 à celui indiqué par le 111, la courbe du bas du dos.

Le devant du mac-farlane est représenté par la fig. 19. Pour le dessiner, on tire une grande ligne d'une longueur égale à celle du dos, c'est-à-dire de 111 centimètres; au sommet, on marque le point 0; puis, en descendant la ligne, les points 6, 12, 25, 55, 105 et 111; en face de chacun de ces points, une ligne d'équerre; la première, longue de 18 cent., destinée à indiquer la pointe de l'épaulette; la deuxième, de 21-35, pour indiquer le point 21, la ligne de l'encolure, et le 35, l'extrémité de l'épaulette du côté de l'entournure; la troisième de 31 cent.; la quatrième, de 28 cent.; la cinquième, de 45 cent., et la sixième de 65 cent. On dessine ensuite le devant en passant par tous les points que nous venons d'indiquer. On commence, par exemple, par dessiner la ligne cintrée de l'encolure qui part du point 12, passe sur le point 21, pour aboutir au point 18 placé au sommet de l'épaulette; puis, du 18 au 35, la courbe de l'épaulette, et du 35 au 45, en passant sur les points 31 et 28, la grande ligne cintrée qui forme l'entournure. On marque alors, à l'aide d'une règle, la ligne oblique qui va du point 45 au point 65, et la courbe du bas devant qui part du 65 pour aboutir au 111.

Pour dessiner la pèlerine, fig. 20, on procède de la même façon. On tire d'abord la ligne de construction, sur laquelle on marque les points 0, 6, 12, 25, 65 et 85; puis les lignes horizontales 12, 30, 38, 52, 85 et 10. On dessine ensuite la pèlerine dans son entier, en passant sur tous les points indiqués par les chiffres, comme nous l'avons fait pour les autres parties du vêtement.

L'assemblage du mac-farlane n'offre pas de sérieuses difficultés, néanmoins nous pensons que quelques explications sommaires pourront être utiles aux personnes qui ne s'occupent pas d'une manière spéciale de la confection des vêtements.

Après avoir taillé les trois parties du mac-farlane, on applique la pèlerine sur le devant, comme l'indique la fig. 19. On l'assujettit à l'épaulette et à l'encolure à l'aide de quelques points de bâti; puis on rapproche les parties du dos et du devant marquées A; on les coud ensemble depuis le haut de l'encolure jusqu'au bas de la pèlerine et de la partie du dos marquée C; et ensuite on coud les parties du dos et du devant marquées B, de sorte que la pèlerine se trouve prise dans la couture sur toute sa longueur et forme ainsi, vue de dos, la grande manche. — SAUVA.

21. Veste polonaise en cachemire cerise illustrée d'une belle broderie en soutache d'or formant encadrement et motifs remontants. Une riche fourragère en passementerie, or et noir, part de l'épaule gauche et vient en flottant dans le dos se rattacher en dessous de l'épaule droite, fleurs or et ponceau dans les cheveux. — Modèle de la maison Jourdan Aubry, rue Notre-Dame-des-Victoires, 46.

22-24. Chausson de bébé. — Modèle du Grand-Frédéric, 7, faubourg Saint-Honoré. — Expliquer point par point ce joli petit chausson, me semble superflu. On le commencera par la rangée de points à l'envers, qui fait tête à la dentelle et forme bourrelet; puis on le continue comme un bas, en faisant le crochet à côtes contrariées de 4 en 4 points, ainsi que le montre clairement le dessin 24. Lorsque nous avons 6 rangées de bâtons rompus, nous travaillons sur une aiguille pour faire le talon. Comme pour le bas, nos 3 premiers rangs, qui formeront bourrelets, seront faits à l'envers; puis on continuera 3 rangées de bâtons rompus; mais aux espaces plus larges, c'est-à-dire qu'au lieu d'avoir un point par côte nous en aurons deux, et le talon se relève comme pour le bas, mais en points à l'envers. On relève ses mailles de côté, et on continue le cou-de-pied, en faisant attention de suivre en temps les points à l'envers qui forment bourrelets et simulent le soulier. On continue en diminuant le bout du pied progressivement, et de façon à ce qu'il ne soit pas trop pointu; avec un peu de patience, on peut faire ce travail de deux couleurs, blanc et rose, bleu et blanc, mais il ne faut pas se dissimuler que ce sera long et minutieux.

Pour la dentelle, ou on relève les mailles du haut ou on la rattache après coup; ceci est à volonté.

Dentelle.

1er *rang.* — 2 mailles simples*, 2 mailles ensemble, 2 mailles simples, 1 passe, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles simples, 2 mailles ensemble*.

2e *rang.* — Mailles à l'envers.

3e, 5e, 7e et 9e *rangs.* — Comme le premier rang; puis rabattre; les passes et les mailles ensemble forment les dents.

22. CHAUSSON DE BÉBÉ.

23. TALON DU CHAUSSON 22.

26. DÉTAIL DU CHAUSSON 25.

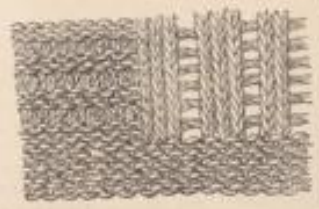
24. TRAVAIL DU CHAUSSON 22.

25-27. Chausson de tricot double. — Ce chausson se fait en laine cachemire excessivement fine, et par cela même demande beaucoup de temps.

On commence par la semelle, qui se fait au tricot de jarretière, et doit être proportionnée à la taille du bébé. Puis on relève les mailles tout autour, comme nous avons fait précédemment pour un petit chausson, travail dont le dessin explicatif a été donné. Sur l'aiguille du bout de pied, on fait progressivement de chaque côté des diminutions, qui, petit à petit, donnent la forme du chausson.

Lorsque l'on a dépassé le dessus de pied, on alterne les rangs mats et à jours, suivant le dessin en grandeur naturelle donné au n° 27.

25. CHAUSSON TRICOT DOUBLE.



27. DÉTAIL DU CHAUSSON 25.

Enfin, lorsque l'on est arrivé un peu au-dessus de la cheville, il n'y a plus de diminutions ni d'augmentations. On fait en rond 6 tours de tricot à l'envers. Au rang du milieu, on fait des jetées qui, formant jour, serviront de coulisse; au-dessus, on exécutera 8 rangées de tricot à côtes couponnées par des jours, pris moitié sur un tour à l'envers et moitié sur un à l'endroit, et que l'on réunira à l'aide d'un petit brin de soie passé et noué après coup. Enfin 3 rangs de tricot à l'endroit, 3 à l'endroit et 2 autres rangs à l'envers, suffiront pour terminer ce travail un peu minutieux. — Modèle du Grand Frédéric, faubourg Saint-Honoré, 7.

28. Coiffure du matin. — Cette coiffure, de forme fanchon, se noue sous le menton, ce qui lui donne un petit cachet de négligé élégant;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

c'est par excellence la coiffure de chambre pour la jeune femme ou la jeune fille. Elle se fait en mousseline, encadrée de valenciennes et ornée de rubans de moire bleue ou rose, selon la toilette avec laquelle elle doit être portée.

29. Bonnet d'intérieur. — Ce bonnet, fort coquet, est difficile à décrire. Un pouf de passementerie gracieusement chiffonnée, comme une calotte molle de chaque côté, est enserré par une torsade de rubans de faille et de velours marron mélangés; les coques de rubans doivent être largement comprises et non emprisonnées dans ces jarretières. Une dentelle de Bruges ou une guipure retombe tout autour de cette coiffure, sur le devant et autour de la barbe par derrière.

30. Costume bohémien. — Robe de vigogne couleur fer noirci. Tunique bohémienne plus longue derrière que devant, à longues manches à la hussard illustrées de brandebourgs et d'olives, lesquels se trouvent reproduits sur tout le devant de la tunique qui ferme en redingote. Ce vêtement, qui est en drap gris tourterelle, est en outre orné d'une fourragère en passementerie dont les aiguillettes retombent le long de la manche. Tout le vêtement est encadré d'une frange en queue de fouine lustrée ou en pékan. Chapeau de feutre gris Gisèle orné, en jarretière, de velours en biais tête de nègre et surmonté d'une touffe de plumes vertes et bleues de l'Inde mélangées. — Modèles de MM. Millettes et Bourely, 2, rue Meyerbeer.

28. COIFFURE DU MATIN. 29. BONNET D'INTÉRIEUR.

31. Toilette de visites. — Sous-jupe de faille réséda très-foncé, tunique de faille réséda plus clair; les manches et le volant sont d'un ton plus clair encore que le corps de la tunique. Des biais de velours de Saint-Étienne, de la nuance réséda foncé de la sous-jupe, ornementent le devant de la tunique, ainsi que le volant et les manches; les nœuds sont du ton réséda le plus clair. Col cavalier à coins cassés. Cravate en turquoise rose de Chine.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette élégante de demi-deuil. — Robe de gros de Tours gris de fer un peu clair. Jupon uni à traîne, orné d'un haut volant laissant apercevoir l'étoffe de la robe et monté à plis creux; ce volant est voilé d'une dentelle de Chantilly ou de Cambrai dont la tête est ornée d'un rouleauté séparé par des nœuds d'étoffe qui font tête à chaque gros pli creux. Le corsage est à basques rondes montées en plis creux assortis à ceux du volant. Un mantelet à pattes encadrées est posé sur le corsage et donne à la toilette son cachet d'élégance. La coiffure consiste en un nœud de faille faisant tête à une riche plume.

Toilette de bal. — Sous-jupe de taffetas mais. Volant et tunique en crêpe Dona-Maria mais. La tunique et la seconde jupe retombent sur la tête de pouls en rubans de moire bleue et prune de Monsieur entourant une touffe de roses thé fort mignonne; cette seconde

30. COSTUME BOHÉMIEN. Modèles de MM. Millettes et Bourely. 31. TOILETTE DE VISITES.

upe est relevée sur les côtés par un double nœud artistement chiffonné qui en retient les plis; le corsage est orné de bouillonnés de crêpe alternés par des biais bleus et prune de Monsieur; il est à basques tendues ornées elles-mêmes de volants à tête bouillonnée. Les mêmes rubans et les mêmes fleurs se trouvent répétées à la coiffure. E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Est-il vrai que les bals, les fêtes et les réceptions vont commencer dans le grand monde et même dans tous les mondes possibles?... Espérons le dans l'intérêt du plaisir, de la mode et de l'industrie. La colonie étrangère commence, du reste, à s'animer.

Mme Stein reçoit tous les vendredis, et Mme Payne annonce une grande soirée pour la saison prochaine.

La comtesse de Gabriac va recevoir également le jeudi dans ses salons de l'avenue du Roi-de-Rome.

La baronne Émile d'Erlanger adopte le lundi pour son jour de réception, et la duchesse d'Istries, sœur du comte de Lagrange et de la comtesse de la Ferronays, a dû reprendre, à la date du 5 janvier, ses *raouts crousants* du dimanche, si appréciés et si connus.

Le comte et la comtesse d'Arnim ont repris, à cette même date du 5 janvier, leurs réceptions à l'ambassade allemande, rue de Lille.

Il faut donc organiser ses toilettes au plus vite. Qu'elles soient simples ou luxueuses; qu'importe!... Il faut qu'elles soient à la hauteur de la situation. Les femmes économes font très bien de tirer parti des toilettes d'avant la guerre, mais encore faut-il qu'elles ne soient pas démodées. Il est très-aisé, comme nous l'avons déjà dit, de les rajeunir et de les rendre nouvelles et charmantes avec le concours de volants disposés en tablier, ou avec un tablier de velours et de satin. On fait pour les corsages décolletés des fichus et des berthes qui complètent tout de suite une toilette. Ces fichus et ces berthes se composent de plissés de tulle, de crêpe lisse ou de crêpe de Chine, brodés d'une malines, d'une valenciennes, d'une guipure de Bruges ou d'un volant de point à l'aiguille ou d'applicat on d'Angleterre. Ils sont disposés en châles ouverts devant et derrière, en fichu Lamballe, en décolleté carré ou en décolleté arrondi tout autour. Il est encore un fichu oriental en crêpe de Chine brodé camaïeux, teinte sur teinte ou de fleurs de couleur (genre Minaret), ou bien encore de broderie d'or et d'argent, qui font merveille sur des robes de velours noir ou de faille unie. Avec une robe de velours noir, très-longue et très-fuyante, sans aucun ornement, il est très-facile de transformer sa taille en variant la garniture du corsage qu'on assortit à la coiffure. Avec la nouvelle façon de relever les cheveux, il n'est guère possible d'admettre la couronne et la traîne de fleurs.

Autant il était de mode de laisser traîner dans le milieu du dos un chignon à moitié dénoué et ondulé, ou bien étagé et frisé de boucles soyeuses, autant il faut actuellement relever les cheveux en racine droite derrière pour dégager complétement la nuque. Les cheveux sont ramassés sur le sommet de la tête et disposés en crêpés et en grosses boucles gonflées composant une espèce d'échafaudage. Il est donc facile d'y placer une aigrette de plumes, une agrafe de pierreries, un nœud de velours, un pouf de ruban ou une touffe de fleurs. La coiffure est devenue une véritable étude. Le peigne d'écaille est de plus en plus à la mode. On perche dans la coiffure un peigne *espagnol* ou un peigne *girafe*. C'est le genre. Il y a des femmes qui sont très-élégantes avec ces nouveaux peignes d'écaille sculptés et découpés à jour en larges feuilles blondes ou jaspées. Il y en a d'autres qui sont plutôt grotesques que jolies. La mode n'est pas *unitaire*, et il ne faut pas l'adopter quand même. Ce qui convient aux unes enlaidit les autres.

La toilette de bal diffère de la toilette de soirée qui peut se porter demi-décolletée, tandis que la toilette de bal ne supporte pas le corsage ouvert en châle ou décolleté carrément. Jusqu'ici toutes les toilettes, même à l'Opéra et aux Italiens, se sont produites avec un fichu berthe en dentelle et avec des manches de crêpeline.

Une belle dame qui vise tout à la fois à l'élégance et à l'économie et qui a des dentelles noires, peut se composer la toilette suivante, bien convaincue qu'elle obtiendra un grand succès de distinction. Sur une ancienne jupe de faille noire ou de satin noir, on dispose toute une série de volants doubles en tulle noir, montés en tuyaux d'orgue et surmontés de bouillonnés et de ruchés de tulle. C'est très-léger et très-mousseux, tout en étant tout noir. Puis on prend les trois volants traditionnels de toute corbeille de mariage en dentelle de Chantilly, et on les enroule en mirliton de dentelle d'un seul côté, tandis que de l'autre côtés ils sont froncés en coquilles, avec bouquets et traînes de fleurs. Les liserons de toutes couleurs sont très-jolis. On est libre de préférer une autre fleur. Le corsage est tout bouillonné et tout ruché de tulle, avec berthe de dentelle et bouquet de fleurs sur l'épaule, avec aiguillettes de feuillage. Dans les cheveux, touffe de liserons, agrafe de pierreries ou aigrette de plumes. Transformez cette toilette noire en toilette blanche, en toilette rose, en toilette vert chou, en toilette maïs, avec dentelle blanche et fleurs variées, et vous aurez une délicieuse toilette.

Les toilettes simples et peu coûteuses se composent de tarlatane blanche et de tarlatane brochée de fleurettes de couleur. La tarlatane blanche est bien mousseuse et bien seyante. Il y a plusieurs façons charmantes d'en tirer parti. Soit avec des plissés, des manches gaufrées, des volants légèrement froncés et simplement ourlés. La tunique de ces robes de tarlatane se noue par derrière en deux pans à la jardinière, ou se dénoue sur le côté en deux pans écharpe attachés par un pouf de coques de ruban de taffetas parfilé, c'est-à-dire frangées à même le taffetas. Le corsage se fait à pointe ou à taille ronde, avec draperie de tarlatane, fichu ouvert en cœur ou berthe carrée répétant la même garniture que la jupe. Dans les cheveux on met un pouf de ruban parfilé et une touffe de paquerettes ou de fleurs préférées.

Nous avons retenu à une soirée où nous avons assisté, la semaine dernière, plusieurs toilettes que nous allons vous décrire:

Une belle jeune femme de vingt-deux ans, grande, svelte et blonde comme les blés, avait une première jupe de faille blanche garnie de quatre volants lisérés en biais. Sur cette jupe tombait une tunique rayée d'entre-deux de valenciennes faisant tablier et se gonflant derrière en gros pouf de mousseline unie. Tout autour la tunique était encadrée d'un large entre-deux de valenciennes surmonté d'une valenciennes remontant en coquillés et d'une autre valenciennes faisant volant. La guimpe de mousseline s'ouvrait en cœur avec fraise de valenciennes tuyautée tout autour et petites manches courtes très-originales faisant épaulette de faille blanche et de valenciennes. Des vrais épaulettes vraiment! Sur cette guimpe de mousseline, il y avait une veste de velours noir, sans manches bien entendu, pour dégager les épaulettes et cambrer la taille derrière avec basques taillladées à l'espagnole. Dans les cheveux très-élevés, très-gonflés et très-crêpés en échafaudage, scintillaient un oiseau en diamants, un papillon de jais, un papillon de diamants et deux touffes de muguet.

Si cela continue, et si la mode se propage de plus en plus des coiffures élevées, la tête de plus d'une jolie femme va se transformer en vitrine de bijoutier ou en musée artistique.

Il y a des collectionneuses qui se coiffent déjà avec des miniatures enrichies de diamants ou de perles fines. Les peignes de bijouterie se mettent de côté par derrière. Les bracelets, les broches, les agrafes, les médaillons, tout est assujetti dans les cheveux avec complément de fleurs et de rubans. Nous vous signalons, chères lectrices, toutes les exagérations de la mode, pour vous mettre en garde contre elles. Sans aucun doute, il faut suivre la mode et ne pas mettre un chignon dans le dos, puisqu'il est reconnu aujourd'hui que c'est de très-mauvais goût et de très-mauvais genre, mais il ne faut pas surcharger votre tête de trop d'ornements, ni de trop de bijoux.

Une autre toilette style Louis XIV était admirable de coloris et de simplicité grandiose. Cette robe était en faille maïs, tulle maïs, guirlande de roses de toutes couleurs brodées en relief et velours noir. C'était une véritable étude de coupe et d'ornementation. Le devant de la jupe, dans toute sa hauteur, était plissé de tulle maïs n° 4, faisant tablier. De chaque côté de ce tablier de tulle, partait la jupe en faille maïs, ornementée de montants de larges roses brodées en relief, *genre Gobelin*. C'était la nature prise sur le fait. Les roses semblaient se détacher de la faille, tant elles étaient vraies et pleinement épanouies. Il y avait deux montants étagés par devant et deux autres montants sur les côtés. La seconde tunique, ou plutôt le pouf-tournure, était en faille maïs, gonflée par une large écharpe de velours doublée de faille maïs, s'enroulant et se déroulant tour à tour. Le corsage avait une fraise de tulle encadrant la poitrine et les épaules, et une berthe de fleurs Gobelin en rapport avec les montants de la jupe. Sur l'épaule, un large soleil tout en brillants: *un nicham quelconque*. La coiffure était digne de la toilette. Trop de diamants, peut-être. Mais pourquoi a-t-on des diamants, si ce n'est pour les montrer? Il y avait dans les cheveux un paon en diamants, émeraudes et saphirs, deux oiseaux-mouches, un colibri tout en rubis, un peigne en diamants et deux camélias blancs naturels. La coiffure était des plus hautes, comme bien vous pensez. La reine Marie-Antoinette se coiffait ainsi.

Des hautes régions de la mode, passons à des toilettes plus simples et terminons par une toilette de visite se composant d'une jupe de faille bleu pâle avec large plissé dans le bas, et d'une robe de velours marron ourlée de faille bleue. C'est un nouveau genre. Cette jupe de velours à traîne est relevée de chaque côté par une ceinture bleue. Le corsage, décolleté en carré devant et entouré d'un plissé à la vieille, laisse voir un intérieur bleu, qui simule un second corsage. Les manches, plates, ont des revers mousquetaire en faille bleue. Fraise de valenciennes tout autour du décolleté carré du corsage. Le chapeau Rubens en velours noir est liséré de faille bleu pâle, de coques de velours doublées de faille bleue et d'une aigrette noire et bleue. Il faut quinze mètres de faille bleue et quinze mètres de velours marron pour reproduire ce costume. Le velours marron se choisit de préférence en velours tramé. Les chaussures se font en velours marron de même nuance, piquées bleues, avec talons Louis XV, soit bottines ou souliers Louis XIV. Sur le dessus de la bottine, nœud échelonné de velours marron et de faille bleue.

Vte DE RENNEVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Janvier.

MENUS DE DINERS DE FAMILLE

I

Brunoise au riz.
Matelote de carpe et d'anguille.
Côtes de bœuf braisées à la purée de tomates.
Volaille rôtie.
Céleri-rave à la sauce au beurre.
Omelette soufflée.

II

Consommé aux œufs pochés.
Petits pâtés au jus.
Gigot bouilli à la purée de navets.
Croquettes de palais de bœuf.
Perdreaux rôtis.
Épinards à la crème.
Écrevisses à la bordelaise.
Beignets de pommes.

Brunoise au riz. — Couper du rouge de carottes avec des navets, du céleri, du chou-rave et du blanc de poireaux; faire revenir le tout dans du beurre, mouiller de bouillon, assaisonner de sel et de poivre et laisser cuire. Au moment de servir, ajouter le bouillon nécessaire au service et incorporer au potage quelques cuillerées de riz cuit dans du bouillon.

Croquettes de palais de bœuf. — Les palais de bœuf ayant été cuits à l'eau salée, les égoutter, les couper dans leur longueur et les mettre à mijoter à feu doux pendant une demi-heure dans du bouillon assaisonné de thym, laurier, girofle, sel et poivre; les relever ensuite et les laisser refroidir; placer ensuite sur chaque morceau un peu de farce de viande fortement assaisonnée; rouler les palais, les tremper dans de la pâte à frire, les frire et les servir en rocher surmontés de persil frit.

LE BARON BRISSE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA JUNON

(Suite)

Dans ce sourire-là, messieurs, qu'il y avait de bonté, qu'il y avait de tendresse

Bien assurément, les anges du paradis doivent avoir de ces sourires-là!

Puis Rosier, indiquant du regard une autre chaise placée devant elle, et que venait sans doute de quitter son oncle :

— Assieds-toi, Jean, il faut que je te parle.

Je ne m'assis pas, je me laissai glisser sur les genoux, et m'accoudant sur la chaise qui se trouvait placée devant elle, le menton dans les mains, les yeux dans ses yeux!

— Va, répondis-je, va, je t'écoute.

Après s'être un instant recueillie :

— Jean! reprit-elle, mon pauvre Jean... tandis que j'allais au plus mal, durant mes longues nuits d'insomnie et de fièvre, je pensais à toi presque toujours... et bien souvent j'avais comme des visions de cet effrayant avenir dont mon oncle te menace.

— Ah! fis-je avec un mouvement déjà pour me relever, ah! ce sont des menaces du brigadier dont tu veux me parler!

— Non, dit-elle en me retenant, mais plus encore du regard que de la main; non... ne pense plus à lui, ne songe qu'à Dieu; c'est Dieu, peut-être, qui m'envoyait de ces songes-là!

Elle se prit à frissonner.

Puis, d'une voix lente, et comme si ces choses repassaient devant ses yeux :

— Jean, commença-t-elle, je te voyais d'abord comme te voici maintenant, trop richement vêtu pour ton état, ne travaillant plus... car la fraude n'est point un travail...

Je te voyais donc prenant l'habitude de l'oisiveté, de la bonne chère, de la débauche et du mépris des lois. Ne te fâche pas, Jean, laisse-moi continuer.

J'assistais à une de ces orgies nocturnes chez Chimère. Oh! cette maison, cette maison... Je n'y suis jamais entrée, mais je l'ai si bien vue dans mes rêves, mais je la vois si bien maintenant, que je la connais mieux que toi; je pourrais te dire comment elle est faite à l'intérieur, et tout ce qui s'y trouve... Tiens, tiens! .. le veux-tu?

Je fis signe que oui.

Alors, comme si la révélation lui venait complétement, elle me décrivit la sombre cour plantée de vieux pommiers, le vestibule aux grandes dalles brisées, les diverses cachettes où nous dissimulions les ballots, la vaste salle basse où la grande table était toujours mise, la forme des sièges et du bahut, les particularités du coucou de cuivre qui marquait l'heure, ce qui se trouvait sur la cheminée, dans les moindres recoins. Elle me dit quel avait été le nombre des convives la nuit précédente, elle traça leurs portraits et leurs costumes; elle me dit tout enfin... tout... jusqu'au grand saladier de faïence à fleurs rouges dans lequel on faisait du punch, et que j'avais brisé la veille, dans une foucade de colère.

— Tu en as ramassé les morceaux, tu les a replacés toi-même en équilibre, termina-t-elle, sur la plus haute planche de l'armoire vitrée, derrière une soupière pareille, du côté de l'horloge. N'est-ce point vrai? dis.

C'était l'exacte vérité. Messieurs, ça tenait du miracle.

J'en restai donc un instant abasourdi. Mais comme Rosier semblait attendre ma réponse :

— Après tout, balbutiai-je, il n'y a pas eu grand mal, puisque le grand Boudichon et moi nous avons fini par en rire et nous donner la main.

— Oh! reprit douloureusement Rosier, la dispute ne se terminait point ainsi dans mon rêve! Tu avais frappé cet homme, il était blessé, et dangereusement blessé... Son front saignait. La maison devint toute retentissante de cris et de fracas... chacun te menaçait... une lutte générale et terrible suivit. Puis, les gendarmes accoururent et t'emmenèrent en prison.

Là, mon pauvre Jean, on achevait de te perdre, et, plus tard, lorsque je t'en vis ressortir, déjà je ne te reconnaissais plus! Ton visage était flétri par les mauvaises passions, tes yeux étaient hagards et tes vêtements en lambeaux. Tu perdais toute dignité de toi-même, tu ressemblais à ces vagabonds desquels on se gare en chemin, tu devenais un voleur!... Oui, Jean, oui... c'est là où conduit la fraude! On a commencé par frustrer le gouvernement, on vole bientôt son prochain. Je te voyais en arriver là, mon pauvre Jean... et subir quelques premières condamnations, qui ne faisaient que t'exaspérer davantage encore.

Une nuit enfin, dans une ferme isolée, des hommes aux vis ges barbouillés de noir forçaient une porte qui, dans la nuit sombre, leur livrait passage... L'un de ces misérables, cependant, n'était pas aussi corrompu que ses compagnons; il leur disait : « Je n'ose pas entrer, je ne le veux pas... je reste ici, je ferai le guet, j'attends! » Les autres lui répondaient par un rire sinistre et disparaissaient dans la maison. Il y eut alors un moment de silence que troubla bientôt un cri perçant. C'était le fermier lui-même qui l'avait jeté, qui s'enfuyait en donnant l'alarme. Ce'ui des voleurs qui était resté dehors ne pouvait pas permettre cela; il bondit au-devant du fugitif et voulut l'arrêter, le réduire au silence. Le fermier était robuste et criait toujours. Mais, après une courte lutte, la lame d'un couteau brilla dans l'ombre, et il ne cria plus.

— Et l'assassin? ne pus-je me défendre d'interroger en frémissant à mon tour, — l'assassin?

— Il s'était caché le visage dans les mains, reprit Rosier, — et, comme ses mains étaient toutes pleines de sang, le masque noir s'effaça à demi. Je le reconnus enfin, c'était toi!... Oui, toi... toi, mon pauvre Jean! Puis les gendarmes reparurent de nouveau dans mon rêve .. Puis la cour d'assises, le cachot des condamnés à mort... la dernière toilette... le bourreau... la guillotine... Ah!...

A ce dernier cri, la pauvre chère fille, tout éperdue, toute palpitante encore d'effroi, se laissa tomber dans mes bras tendus vers elle, et contre mon sein cacha son visage inondé de pleurs.

A vous l'avouer franchement, messieurs, je n'étais guère moins ému qu'elle.

Je parvins enfin à la rassurer, à la calmer.

Mais il lui restait dans l'esprit comme une sorte de prévision fatale, et elle me dit encore :

— Tu as raison, Jean, tu as raison... Ce n'était là qu'une hallucination de la fièvre, ce n'était qu'un affreux cauchemar; néanmoins il m'est souvent revenu dans ma maladie, il reste profondément gravé dans ma mémoire. D'ailleurs, cette histoire-là, cette histoire qui pourrait devenir la tienne, n'est-ce point celle de Pierre Bénard, que nous avons connu, qui avait commencé comme toi par la contrebande, qui a fini sur l'échafaud? Ah! Jean, Jean, c'est parce que chaque jour mon oncle me citait cet exemple, c'est parce qu'il m'a trop souvent répété qu'il en serait de toi comme de Pierre Bénard, que je suis tombée malade, enfin que j'ai failli mourir.

— C'est donc la faute à ce maudit brigadier! me récriai-je avec une colère soudaine. Ah! c'est donc à lui que je dois m'en prendre de tout ce que tu as souffert!

Mais elle était déjà debout aussi et posait sa main sur mes lèvres :

— Jean! dit-elle avec un doux accent de défense, Jean... c'est mon oncle, c'est mon père, c'est maintenant un vieillard!... Oui, il aura demain soixante ans. Promets-moi donc de le ménager désormais; ce n'est plus le même homme, va! Si tu savais comme il est devenu bon pour moi ..

Oh! je ne puis plus en douter, il m'aime, il voudrait me savoir heureuse.

— Qu'il nous marie donc alors! mais qu'il nous marie!

— Tant que tu resteras dans le mauvais chemin, il ne faut pas y compter, Jean.

— Oui, parce qu'il me déteste, parce qu'il s'acharne à me persécuter...

— C'est son devoir. Mais change de conduite, redeviens un honnête pêcheur, et tu verras que peut-être il nous rendra l'espérance!

— Mais qui te dit que si je cherche à gagner de l'argent, ce n'est pas afin de me racheter une barque... que j'appellerai de ton nom, la *Rosier*.

— Jean, la barque que tu payerais avec cet argent-là, Dieu te la reprendrait dans la tempête!

J'eus un geste d'incrédulité.

— Vois! fit-elle tristement, tu n'as déjà plus de religion... tu deviens indigne de l'attachement d'une honnête fille!

Ces derniers mots me blessèrent au cœur et j'y répondis amèrement.

— Oui, oui, je sais que tu as pris l'engagement de m'oublier!

— Jamais, s'écria-t-elle avec un si franc éclat de l'âme, que j'eus honte aussitôt d'avoir méconnu son amour, jamais je ne serai la femme d'un autre!..... mais jamais non plus la tienne tant que tu resteras contrebandier.

(La suite au prochain numéro.)

CHARLES DESLYS.

LETTRE D'UNE AMIE

Je vais, si vous voulez bien le permettre, faire en votre compagnie une visite de nouvel an aux magasins de *Pygmalion*. Le rayon des maroquineries et des fantaisies diverses sollicite tout d'abord notre attention : voici de jolis sacs à monture d'aluminium, une séduisante pelote, un délicat en-tout cas avec son agrafe façonnée, une ravissante boîte à gants en cuir de Russie; des buvards, des porte-musique, des blagues qu'on dirait brodées par la main des fées, des porte-cigares, des vases à fleurs décorés d'allégories, des bronzes, que sais-je encore? On dirait que chacun de ces objets a pris la voix de l'antique syrène pour attirer au passage la visiteuse éblouie.

On croirait que la température anormale dont nous gratifie l'hiver de cette année a fait délaisser les fourrures : il n'en est rien. La sagesse veut que l'on prenne ses précautions contre l'irruption du froid et la mode exige que l'on porte la fourrure quand viennent les mois d'hiver. La coquetterie et la raison se trouvent donc d'accord sur ce point; aussi garnit-on plus que jamais les dolmans, les paletots, les tuniques de chaudes fourrures; et, sous ce rapport, *Pygmalion* a de quoi satisfaire les plus exigeantes. Je vous parlerai, dans une prochaine lettre, des nouveautés de ses rayons de soieries et de velours.

L'hygiène de la bouche a une influence considérable sur la santé; aussi devons-nous nous montrer scrupuleux sur le choix des dentifrices que nous employons. Les meilleurs que je connaisse sont l'*Eau dentifrice* et l'*Odontaline* de Philippe, 28, rue d'Enghien; je ne saurais trop vous en recommander l'usage. Vous trouverez également, chez Philippe, la *pommade épidermale* à la végétaline, qui détruit sans danger le duvet de la peau et éclaircit le front, que pourrait assombrir des cheveux trop bas plantés.

F. BOUGY.

Un travail très-important et d'un intérêt historique incontestable est en voie d'exécution au MONDE ILLUSTRÉ, qui doit l'offrir en prime à ses abonnés.

Ce sont les **Portraits des 750 membres de l'Assemblée nationale**, groupés dans un même cadre, selon leur place à l'Assemblée, et chacun de la grandeur des cartes photographiques dont la plus grande partie provient des ateliers de M. Franck, photographe de l'Assemblée nationale (18, rue Vivienne.)

Malgré des difficultés sans nombre, cette immense gravure, qui mesure 1 mètre 20 sur 90 centimètres, paraîtra très-prochainement.

MADEMOISELLE ALBANI

Il se vérifie, hélas! trop souvent le fameux vers du poète :

Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Si bien que ce pauvre Paris, au lendemain de ses désastres, s'était vu délaissé par la plupart des étoiles ingrates dont il avait été l'inventeur. Nilsson, l'enchanteresse, liée par des engagements antérieurs, n'avait pu nous rester, quoiqu'elle en eût grand désir, elle. Mlle Patti nous avait, à ce que racontaient les chroniques, jeté un adieu qui ressemblait presque à un anathème.

C'est le moment que choisit l'Albani pour venir à nous. Et elle le choisit bien, comme l'événement l'a prouvé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La jeune et déjà célèbre artiste dont nous publions le portrait, est d'ailleurs presque une compatriote pour nous. Elle est née en effet au Canada de parents d'origine française.

Les journaux ont dit et redit déjà comment, élevée au Sacré-Cœur de New-York, Mlle Lajeunesse (c'est son véritable nom), ne tarda pas à montrer pour la musique de véritables dispositions. C'était elle qui tenait l'orgue et qui faisait fonction de maîtresse de chapelle.

Au sortir du couvent, elle vint à Paris une première fois. Son intention était d'y produire son remarquable talent d'organiste. Mais le hasard la mit en rapport avec Duprez. Il entendit dire qu'elle avait une voix splendide. Il la fit chanter et n'eut pas de peine à lui prouver qu'elle arriverait plus sûrement et plus vite à la réputation par le chemin du théâtre que par celui qu'elle avait voulu suivre d'abord.

Retournée en Amérique, après avoir étudié avec le maître, elle chanta pour la première fois en public dans la ville d'Albany, dont elle a depuis emprunté le nom, en souvenir de ce début chaleureusement fêté.

Mais l'Albani s'était promis de revoir, dès qu'il serait possible, ce Paris entrevu par elle une première fois, ce Paris dont les bravos sont une consécration nécessaire et sans l'aveu duquel il n'est guère de renommée durable.

C'est chose faite aujourd'hui.

Mlle ALBANI, DU THÉATRE ITALIEN. — (Gravure extraite du *Monde illustré*.)

Dès son apparition parmi nous, l'Albani a été accueillie en artiste de race. Elle a le charme, la simplicité, l'émotion vraie. On sent que ce n'est pas seulement un mécanisme qui exécute des prodiges de vocalise, mais que c'est une âme qui vibre.

Si bien que l'on se prend à craindre parfois que cette âme, en se dépensant trop, ne brise ce corps aux apparences frêles; que la lame, comme l'on dit vulgairement, n'use le fourreau.

Heureusement ces craintes sont chimériques. Cette organisation aux apparences délicates a des nerfs d'acier et est soutenue par une volonté qu'aucune fatigue ne fait fléchir.

Tout cela est indiqué d'ailleurs par ce visage si singulièrement contrasté. La résolution, l'inébranlable fermeté, vous les lisez dans les lignes fermes du menton et de la bouche, en même temps que vous devinez la sensibilité dans ce regard doucement intelligent, et le sentiment artistique dans ce front largement développé.

Un de nos plus illustres compositeurs a prédit à l'Albani une haute destinée. Je suis sûr, pour ma part, qu'elle ne fera pas mentir la prédiction, qu'avant trois ans elle sera au premier rang des premières. N'est-elle pas déjà, au seuil de la vingtième année, arrivée à une réputation qui satisferait complétement l'orgueil de bien d'autres? Mais à l'Amérique, d'où elle arrive, elle a emprunté sa devise : *En avant!* Et travaillant sans relâche, signalant chaque journée par un progrès nouveau, elle est de celles qui trouvent que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

S'il vous plaît maintenant que nous regardions par-dessus le fameux mur de la vie privée, nous vous dirons que, chez elle, Mlle Albani est la jeune fille du monde, instruite, parlant six ou sept langues, modeste, vivant doucement cette bonne existence de famille qui, quoi qu'on en ait prétendu, donne à l'art comme un parfum de chasteté qui le rehausse encore.

Pianiste et organiste distinguée, je l'ai dit déjà, l'Albani est, en outre, une des dernières fidèles d'un instrument bien délaissé aujourd'hui.

En entrant dans son salon, on aperçoit, en effet, une magnifique harpe pimpante et brillante. Desdemone pourrait, sur cette harpe, s'accompagner elle-même la *Romance du Saule*, ce qui ne serait pas sans piquer la curiosité du public.

Mlle Albani nous quittera à la fin de février, mais ce n'est pas un adieu. Elle doit nous revenir, et elle nous reviendra. Car, à l'heure du départ, elle n'entendra que des vœux qui lui souhaiteront bon courage, bon succès et prompt retour.

PIERRE VÉRON.

PETITE CORRESPONDANCE

M. J. P. aura le chiffre tel qu'elle le demande.

Mme L. D. — Cherchez dans l'*Almanach du Commerce*, vous y trouverez toutes les adresses de maisons de tapisseries en gros; faites vos offres directement, cela est préférable; mais il y a bien de la concurrence.

Mme E. T. — Jetées ou passés doubles, c'est la même chose. Lorsqu'une jetée ou passe se fait après un point à l'envers, on tourne son fil autour de l'aiguille de la main droite, puis on fait son point ordinaire; lorsque la jetée doit être après une maille à l'endroit, comme le fil travailleur se trouve naturellement derrière, il n'y a qu'à remonter le fil en devant entre les deux aiguilles, de sorte qu'en faisant son point à l'endroit ordinaire, le jour produit par la passe ou jetée se trouve tout naturellement produit.

Oui, pour les noms et les chiffres. Merci en notre nom à toutes de vos bons souhaits et de votre souvenir.

M. P. D. — Un riche effilé thibet, ou tout simplement de soie fera parfaitement votre affaire.

Une de nos abonnées sera satisfaite pour son chiffre J G, mais à son rang d'inscription, et je n'ose promettre que ce sera de suite, il y a tant de demandes d'inscrites.

Mme V. B., à Strasbourg, aura ses chiffres.

Mme Del., à L. — Les boucles d'oreilles vissées se portent toujours; si vous voulez mon goût personnel, c'est peu seyant; cela n'accompagne pas le visage. Merci mille fois pour la propagande; c'est dans votre intérêt que vous travaillez en même temps que dans le nôtre; plus nous aurons d'abonnées, plus le journal sera amélioré. Vous recevrez dans ce numéro la table et le titre.

Mme Léontine L. G. — Adressez-vous à l'administration, la lettre est remise à qui de droit pour qu'elle ait sa réponse. Délayez tout simplement de la gomme arabique bien blanche dans de l'eau, que ce ne soit pas épais; ne repassez pas, tendez sur un carreau ou couverture jusqu'à séchage parfait. Oui, pour les cols et les lettres.

Mme C. L. — La marche pour les bas à jour est la même que pour les bas ordinaires; l'explication bien détaillée a été donnée dans le quatrième numéro. Pour les jours, on les commence à la fin des diminutions du mollet, et le choix du dessin est à la disposition de la travailleuse. Dans nos dessins courants, il y en a de fort convenables; quoique représentés en grosse laine, ils peuvent se faire en coton très-fin.

Mme M. E. — Je n'ose affirmer, mais je pense que le dolman tiendra coup cet été. Pour être bien certaine du prix, adressez-vous directement à M. L'Évêque, 66, passage Choiseul; pour vous, ce sera préférable.

Mme Blanca. — Cherchez dans nos journaux les numéros et vous y trouverez des dessins au crochet qui rempliront parfaitement votre but. Qu'entendez-vous par l'autre aux aiguilles très-épais avec des dessins en relief? Je ne comprends pas tout à fait ce que vous désirez, crochet, tricot, etc. Expliquez-vous à nouveau et j'essayerai de vous satisfaire.

Une abonnée calédoise ne peut jamais compter, et cet avis s'adresse à toutes nos charmantes lectrices, sur la réalisation de son désir dans le numéro qui suit la lettre; les demandes sont satisfaites par ordre d'inscription, et, Dieu merci, elles sont nombreuses; mais cherchez bien, je trouve dans mes notes que le chiffre A G a déjà été donné plusieurs fois.

Mme B., à Marseille. — Il faut bien 4 pièces de soutache à 3 fr. au moins pour ce dolman dessiné en plein.

Mme C. R., à Saint-S., aura les initiales désirées.

Mme S. de R. — Il y a déjà des carrés de 26 points, et il y en aura encore.

Mme L. B. — Demande de patron inscrite.

Mlle Germaine, à A. — Le patron du dolman a été donné plusieurs fois et avec dessin plein pour le broder. Oui, pour chiffres et noms.

Mme R. à Lyon. — Le savon au suc de laitue de Piver, 19, boulevard de Strasbourg, se vend, comme vous le dites, par boîte de trois, et le coût en est de 3 fr. la boîte; c'est un des meilleurs savons connus.

Une abonnée oubliée a dû recevoir réparation et le numéro désiré; mille compliments.

A nos lectrices. — Plusieurs abonnées s'étonnent de ne pas recevoir dans les vingt-quatre heures les patrons coupés dont elles ont fait la demande. Nous les prions de vouloir bien réfléchir que leurs lettres ne nous parviennent que vingt-quatre ou quarante-huit heures après la mise à la poste, que chaque patron doit être *spécialement* coupé pour l'abonnée qui le désire; enfin que les demandes arrivent parfois en nombre si considérable que le coupeur exige deux ou trois jours pour satisfaire tout le monde. Le prix de chaque patron coupé est de 1 fr. 50. Indiquer pour chaque costume si on désire la jupe, qui constitue à elle seule un patron complet.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Ainsi que la vertu le vice a ses degrés.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

2e Année. — N° 53 (avec patrons). Dimanche, 19 Janvier 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. ESPAGNOLE. 2. BRETONNE. 3. BRETON. 4. PAYSANNE. 5. HONGROIS. 6. MARQUISE. 7. MARQUIS. 8. RUSSE.

TRAVESTISSEMENTS D'ENFANTS, POUR BALS COSTUMÉS

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Huit travestissements d'enfant et de jeunes filles. — Cache-pot. — Corbeille Rachel. — Mouchoir de grande toilette. — Mouchoir de batiste. — Chaussures de dames (5 dessins). — Bande de tapisserie. — Veste d'appartement. — Costume de demi-toilette. — Toilette de sortie (devant et dos). — Toilette de concert. — Capeline Azucena. — Capeline Mariana. — Bibus.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et broderies.

9. CACHE-POT.

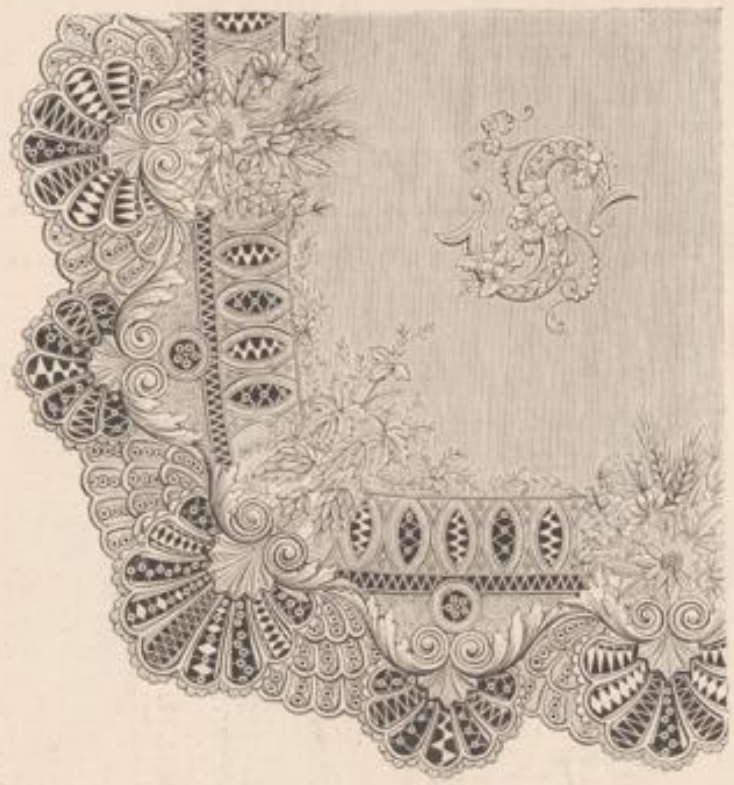
10. CORBEILLE RACHEL.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume d'Espagnole pour fillette de 12 ans. — Jupe de serge rouge frangée d'or et de soie noire. Figaro en velours noir ouvert sur un gilet de satin blanc à boutons d'or et encadré d'un biais de taffetas ponceau; les épaules et les revers sont illustrés de broderie d'or et rouge du meilleur effet. Voir les patrons sur le supplément. Grand peigne espagnol en écaille avec rose rouge sur le côté.

2. Costume de Bretonne. — Jupon d'escot bleu marine; tablier de mousseline unie blanche; chemisette en nansouk aux plis réguliers. Corsage de drap bleu clair avec épaulettes, et bordures de drap blanc brodées de soie de couleurs différentes. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce corsage. Coiffe de Bretonne en mousseline unie.

3. Costume de Breton pour enfant de 5 à 6 ans. — Pantalon flottant en escot gros bleu. Gilet à plastron et à double rangée de boutons dorés en drap blanc. Veste de drap bleu plus clair avec broderie de laine de couleur tranchante, telle que jaune, rouge, verte, blanche. Ceinture de foulard; perruque aux longs cheveux tombant sur les épaules.



11. MOUCHOIR DE GRANDE TOILETTE.

13. BOTTINE DE SOIRÉE.

4. Costume de paysanne pour fillette de 10 ans. Jupon en escot à rayures blanches et rouges. Casaquin de velours noir; tablier à bavette; revers de manche et coiffe en batiste écrue encadrée de soutache de laine rouge.

12. MOUCHOIR DE BATISTE DE FIL.

5. Costume hongrois pour garçon de 10 à 12 ans. — Culotte de daim ou de velours anglais gris clair, chamarré sur les poches de broderies en forme de trèfle. Veste de velours grenat illustrée de brandebourgs de soie noire et entourée de fourrure. Chapska hongrois, coiffure en velours grenat bordé de fourrure.

6. Toilette de marquise Camargo pour jeune fille de 13 à 14 ans. — Jupon de taffetas à rayures Pompadour; pardessus de mousseline bouillonnée. Corsage à poin-

17. BOTTINE AVEC LE CAOUTCHOUC.

16. CAOUTCHOUC. — Modèles d'Abler.

tes et manches à sabots garnis de dentelle; coiffure poudrée avec pouf de plumes. Nous donnons sur notre supplément les patrons du corsage à pointes et des manches.

7. Costume de marquis. — Culotte courte en satin rosé. Habit à basques à grandes poches et manches à revers en taffetas gorge de pigeon. Le gilet, dont les basques tombent à mi-jambe, peut être en étoffe façonnée et brochée de fleurettes de couleur ou en étoffe unie, semblable à la culotte. Jabot de dentelle; cravate molle en batiste; perruque poudrée avec catogan.

8. Costume russe pour petit garçon de 4 à 5 ans. — Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce costume. Le pantalon est en foulard groseille ou cerise, ainsi que les manches longues qui ressortent des jokais. La blouse, fermée devant et à jupe froncée, est en velours anglais ou en velours de coton, entouré de petit-gris; de larges galons d'or peuvent remplacer la fourrure, tout en laissant au costume son véritable cachet. La toque est en velours et fourrure. — Modèles de Mme Delphine Baron, rue de Richelieu, 112.

9. Cache-pot en bambou et application de drap. — Modèle de Mme Thorel, 245, rue Saint-Denis. — Cet objet sera toujours le bienvenu, car on aime les fleurs et on se plaît à en parer nos appartements, à condition que le vase qui les contient soit digne d'elles.

La monture de notre modèle est en bambou façon ébène; son prix est de 12 francs, en y comprenant l'intérieur en zinc.

Il est entouré d'une bande de drap rouge, ou de toute autre nuance, illustrée par des applications de drap; les fleurettes seront blanches et bleues brodées de soie rose pour les unes, et blanches pour les autres; les feuillages sont en drap vert de différents tons, et la broderie qui les maintient est en soie verte, mais de nuance opposée au drap lui-même, surtout pour les arêtes. La bande doit avoir 58 centimètres de largeur sur 12 de hauteur. Son prix, tout échantillonné, avec les appliques découpées, est de 12 francs. Sur la planche de broderie, vous trouvez le dessin au trait, qui permet d'exécuter le travail.

14. BOTTINE DE FATIGUE.

10. Corbeille Rachel. — Modèle de Mme Thorel (maison de la *Religieuse*). — Cette corbeille s'élève presque à la hauteur d'un meuble; elle est ravissante de forme et produit le plus bel effet sur un milieu de table de salon.

La monture, qui coûte 15 francs, est en bambou noir, façon ébène, ornementé de perles, imitation de perles fines.

L'intérieur est capitonné de soie assortie à l'ameublement.

Quant aux panneaux, ils sont remplis par

15. BOTTE GRECQUE.

des médaillons grisailles brodés au passé sur satin ou drap.

Sur notre modèle, des touffes de paquerettes des champs au milieu de feuillages au ton varié, remplissent les panneaux; le dessin en grandeur naturelle en est donné sur la planche de supplément.

Mais on peut le varier et même faire une broderie sur canevas, si on le préfère.

11. Mouchoir de grande toilette sur batiste limon. La broderie, d'une richesse extrême, est un assemblage de plumetis, points de plume, points de sable et jours d'Alençon variés, du plus riche effet. Le chiffre peut être fait sur commande, et suivant les initiales de la personne à laquelle ce mouchoir est destiné.

12. Mouchoir de batiste de fil. — Ce mouchoir, dit à ourlet, est orné au bord et sur la double étoffe d'une rangée de roues au feston remplies par des jours; chiffre J B au plumetis. — Modèles de la *Compagnie irlandaise*, rue Tronchet.

CHAUSSURES DE DAMES

13. Bottine de soirée. — Bien des dames préfèrent la bottine au soulier, même pour soirée; cela dépend de la conformation du pied, qui gagne beaucoup à être bien maintenu. Aussi nos chausseurs s'ingénient-ils à créer des modèles qui joignent l'élégance et la coquetterie à la commodité et au confortable.

La tige de notre modèle est en faille grise brodée d'une jolie guirlande au passé. L'empeigne, en chevreau gris, est également illustrée d'une broderie au passé, ainsi que le talon. Le chou qui surmonte le cou-de-pied et le lacet de la bottine sont assortis de nuance à la toilette, ce qui permet, en les renouvelant, de se servir de la même paire de bottines pour accompagner différentes toilettes.

14. Botte de fatigue. — La chaussure de cérémonie doit viser avant tout à l'élégance, mais celle de la fatigue à la solidité; le modèle que voici est à triple semelle. L'empeigne, qui est en maroquin, est piquée; la tige est en chevreau noir très-fin, également piqué.

15. Botte grecque. — Ainsi nommée parce qu'elle rappelle par son ornementation le cothurne antique. L'empeigne, qui figure le soulier, est en peau, et la tige est de deux nuances de faille, ce qui forme camaïeu. La partie qui boutonne doit être plus foncée que celle sur laquelle elle s'appuie.

16-17. Caoutchouc nouveau modèle. — Avec les bottines à talons Louis XV, on se voyait malheureusement forcée de renoncer aux caoutchoucs ce préservatif de l'humidité; mais l'industrie parisienne ne s'arrête devant aucun obstacle. On a fabriqué des caoutchoucs dans lesquels le talon est supprimé; un large élastique qui forme jarretière les rattache au cou-de-pied et les maintient admirablement pour la marche. Notre dessin 16 reproduit fidèlement l'aspect d'un de ces caoutchoucs, dont le prix est de 6 fr. Notre dessin 17 représente le même caoutchouc tel qu'on le porte avec la bottine à talon Louis XV. — Modèle de M. Ahler, 9, rue du Hasard-Richelieu, à Paris.

18. BANDE DE TAPISSERIE.

▣ Laine ponceau. ✱ Soie jaune d'or. ✖ Laine vert-pomme. ❀ Laine violette. ■ Laine bleu foncé. ▩ Laine bleu clair. ▨ Laine gris-perle. □ Laine blanche.

18. Bande de tapisserie. — En attendant la planche de tapisserie *coloriée*, que recevront très prochainement toutes nos abonnées nous continuerons à donner des tapisseries en noir à l'aide de signes indiquant chacun la couleur de la laine ou de la soie à employer. Notre modèle est la reproduction d'une branche de fleurs et de feuillages fantaisies, de nuances blanches, grises, vertes, violettes, noires et jaune d'or, sur fond ponceau.

19. Veste d'appartement. — Robe de popeline bleu de l'Inde. Petite veste d'appartement en velours noir illustrée d'une riche broderie en or; cette broderie peut se simplifier et se faire en soutache et en lacet. Collerette tuyautée en mousseline et dentelle de neige; coiffure nuque relevée sur le sommet avec nœud de velours bleu de l'Inde.

20. Costume de demi-toilette. — Jupon de faille noire, orné d'un volant dont la tête bouillonnée est séparée par deux biais d'étoffe. Tunique de cachemire marron doré, dentelée et bordée d'un galon de soie marron; riche broderie en soutache de soie ton sur ton; brandebourgs avec olives pour fermer la tunique en redingote sur le devant. — Modèle de MM. Taioturier, Callard et Cie, 42, rue des Jeûneurs.

21-22. Toilette de sortie du matin, vue devant et derrière. Costume complet en tissu beige de deux tons, ce qui forme camaïeu. Le premier jupon, qui tombe à ras de terre, est orné d'un volant simplement froncé, surmonté d'une ruche plissée à plat de même étoffe, mais plus foncée de nuance. Tunique de même étoffe formant tablier devant et châle sur les côtés, ornée, à 10 centimètres du bord, de la même garniture plissée que celle qui surmonte le volant de la première jupe; le châle des côtés s'ouvre par derrière et laisse apercevoir deux rangées de volants de deux tons, l'une froncée et l'autre plissée régulièrement. Un mantelet bonne femme à capuchon complète cette toilette, si confortable dans son élégante simplicité. Il est bien entendu que l'étoffe du mantelet est la même que celle de la robe, et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

que les garnitures plissées, d'une nuance plus foncée, sont également assorties. Voir, sur le supplément, les patrons de ce mantelet bonne femme.

23. Toilette de concert. — Robe de faille bleu de l'Inde. Veste de cachemire ponceau illustrée d'une broderie en soutache d'or; sur les croisillons formés par le quadrillé, se voit en relief une croix en cordonnet noir ou en chenille; une dentelle or et noir suit les contours de la basque qui est tailladée; une frange noire couponnée rouge, avec semis de glands d'or, encadre la veste, à laquelle forme épaulière un nœud de faille noire qui va se perdre en dessous de la basque fendue du dos; le ruban est bordé d'une triple soutache or et rouge. — Nous donnons sur notre supplément les patrons de cette charmante veste. — Modèle de MM. Jourdan Aubry, 40, rue Notre-Dame-des-Victoires.

24. Capeline Azucena. — Assez élégante pour servir de sortie de bal, cette capeline se fait en cachemire rouge et se brode en soutache d'or; le revers est rapporté, les glands sont assortis au galon.

25. Capeline Mariana. — On emploie pour cette coiffure l'un de ces jolis draps légers ou molletons imprimés fond blanc à dessins variés; la bordure est découpée à l'emporte-pièce; le nœud se fait de même étoffe. Une jolie petite frange de soie encadre le visage. — Modèle du Louvre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de théâtre. — Dessous en taffetas blanc, recouvert de bouillonnés en tulle de soie blanche alternés par des bouffants de crêpe mauve. Ces bouillonnés ont pour tête une guirlande de violettes de Parme. Le corsage, en crêpe mauve, donne une longue tunique ou manteau de cour en taffetas mauve, voilé de crêpe bouillonné de même nuance. Une guirlande semblable à celle de la jupe encadre la poitrine; sur le devant, un tablier de Chantilly retombe à ras de la guirlande. Coiffure assortie en violettes de Parme, mélangées de perles fines semblables à celles du collier.

Toilette de bal. — Sous-jupe unie en velours bleu turquoise. Tunique de faille maïs, encadrée d'un volant de même étoffe, dont la tête est ornée d'un biais de velours assorti à la jupe; large ceinture de tulle de soie et de blonde retombant sur le bouffant de la jupe. Corsage décolleté carré, orné de dentelle de velours, le tout assorti à la jupe et à la tunique. Pouf de fleurs mais, entrelacées de coques de velours bleu.

19. VESTE D'APPARTEMENT.

PLANCHE DE PATRONS

Notre planche de supplément contient les patrons suivants :

TAPIS DE TABLE en broderie ;
CACHET-POT (dessin 9 du journal) ;
CORBEILLE RACHEL (dessin 10 du journal) ;
DEUX COLS à broder,
CHIFFRES demandés;
VESTE FIGARO (dessin 1 du journal) ;
MANTELET-ÉTOLE (dessins 21 et 22 du journal) ;
VESTE DE CONCERT (dessin 23 du journal) ;
COSTUME RUSSE (dessin 8 du journal) ;
CORSELET DE BRETONNE (dessin 2 du journal) ;
CORSAGE MARQUISE (dessin 6 du journal).

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Il n'y a pas que l'Assemblée législative qui soit en émoi. Les grands salons parisiens s'agitent de plus en plus. Dansera-t-on ou ne dansera-

20. COSTUME DE DEMI-TOILETTE. — 21.-22. TOILETTE DE SORTIE (DEVANT ET DOS.) — Modèles de MM. Tainturier, Caclard et Cie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

y retombe à ras
en violettes de
nblables à celles

en velours bleu
cadrée d'un vo-
ornée d'un biais
ceinture de tulle
le houffant de la
e dentelle de ve-
la tunique. Pouf
de velours bleu.

TRONS

ıtient les patrons

journal) ;

al) ;
g du journal) ;
journal) ;
nal) ;
g du journal) ;
journal).
E. BOUGY.

MODE

égislative qui soit
arisiens s'agitent
n ou ne dansera-

TAUXIER.

ard et Cie.

1873

Mame et Delamare imp. Paris

N°55

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

t-on pas
jeunes fe
aiment le
dent qu'à
de la vie.
dent à le
sérieux.
deuil; et
pas délivr
il faut s'a
erreur. Le
franchir e
pendance,
merce et
ssor qu'
et les bal
philosophi
et ouvriè
C'est là u
tant. Il fa
on sème l
au centup

La fête
nombreus
chez la d
un grand
taient : l
Galliera, l
varay, la
la duches
et la comt
la marqui
et la comt
de Vogué.
a eu lieu
gne, rue d
M. le Pré
Il y avait
hallebardi
plumes no
l'anticham
che, l'épée
vice des m

La comt
a repris ég
jeudi, dans
ses réceptio

Mais en
Napoléon I
l'ex-empere
ments mar
trables.

Rentrons
jolies toilet
chault, le r

Citons pe
assistants :
Saint-Geor
sident de l
des Auteu
matiques;
Gréhun, co
néral du r
de Siam; M
nan, ancien
taire de la
ture de la
M. le présid
vien et M
vien, avec
lette naca
guipure b
M. le co
Jousselin
Jousselin,
tinguée av
toilette gris
bis; M. P
Périer et M
mond Périe
verte de di
et d'émerau
le docteur M
Mme Mandl,
lette de
noir, Mme
Grange (com

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

t-on pas?... On dansera, disent les jeunes femmes et les jeunes filles qui aiment le plaisir et qui ne demandent qu'à effeuiller les paquerettes de la vie. On ne dansera pas, répondent à leur tour les gens graves et sérieux. La patrie est toujours en deuil; et tant que la France n'est pas délivrée du joug de l'étranger, il faut s'abstenir. C'est une grande erreur. Le meilleur moyen de s'affranchir et de reconquérir son indépendance, c'est d'alimenter le commerce et de lui rendre tout le libre essor qu'il avait autrefois. Les fêtes et les bals ont leur côté moral et philosophique. La classe laborieuse et ouvrière y trouve son compte. C'est là un point capital et important. Il faut semer l'argent comme on sème le grain pour qu'il rapporte au centuple.

La fête des rois a été le signal de nombreuses réceptions. Il y a eu chez la duchesse Pozzo di Borgho un grand dîner de gala auquel assistaient : le duc et la duchesse de Galliera, le duc et la duchesse d'Avaray, la marquise de Chanaleilles, la duchesse de Caraman, le comte et la comtesse de La Rochefoucauld, la marquise de Mortemart, le comte et la comtesse de Monstre, le comte de Vogué. Un premier dîner officiel a eu lieu à l'ambassade d'Allemagne, rue de Lille, en l'honneur de M. le Président de la République. Il y avait vingt-cinq couverts. Deux hallebardiers, au chapeau bicorne à plumes noires, faisaient la police de l'antichambre, et un officier de bouche, l'épée au côté, présidait au service des maîtres-d'hôtel.

La comtesse Auguste de Pourtalès a repris également ses réceptions du jeudi, dans son hôtel de l'avenue d'Antin, et la comtesse Edmond de Pourtalès ses réceptions du vendredi, dans son artistique hôtel de la rue Tronchet.

Mais en présence du grand événement qui vient de s'accomplir, la mort de Napoléon III, bien des salons parisiens, fidèles au souvenir et à la mémoire de l'ex-empereur, vont prendre le deuil et s'abstenir de toutes fêtes. Les événements marchent à pas de géant, et les décrets de la Providence sont impénétrables.

Rentrons dans la mode, qui est notre domaine exclusif, et parlons des jolies toilettes que nous avons retenues à la soirée musicale, donnée par M. Richault, le riche éditeur de musique du boulevard des Italiens.

23. TOILETTE DE CONCERT. — Modèle de MM. Jourdan-Aubry.

Citons parmi les assistants : M. de Saint-Georges, président de la société des Auteurs dramatiques; M. de Gréhun, consul général du royaume de Siam; M. Mennau, ancien secrétaire de la préfecture de la Seine; M. le président Vivien et Mme Vivien, avec une toilette nacarat et guipure blanche; M. le conseiller Jousselin et Mme Jousselin, très-distinguée avec une toilette grise et rubis; M. Edmond Périer et Mme Edmond Périer, couverte de diamants et d'émeraudes; M. le docteur Mandl et Mme Mandl, en toilette de velours noir, Mme de Lagrange (comtesse de Scantanwisels), en toilette de velours noir et de dentelle noire, avec traînée de roses mousseuses relevant de côté la tunique, et bouquet de roses s'épandant sur l'épaule. Collier de saphirs et de brillants; pour boucles d'oreille, deux diamants, deux solitaires, gros comme une noisette.

Citons encore le prince et la princesse Ghika. La princesse en toilette de crêpe lisse blanc très-mousseuse, et tunique de dentelle noire relevée par une large écharpe de faille bleue; nœud page en ruban bleu sur l'épaule. Le prince Soutzo et ses deux charmantes jeunes filles, deux printemps de grâce et de beauté; Mme la baronne de Grandval, l'élégance, le talent et la distinction mêmes.

M. Clapisson et Mme Clapisson, très-jolie dans une toilette de velours tout unie, avec nœud page en ruban vert-chou sur l'épaule et pouf vert-chou dans la chevelure. Mme Farguell, en toilette blanche et rose, paraissait à peine trente ans. Il est impossible d'avoir plus de finesse et plus d'élégance dans l'attitude et la physionomie. Mlle Devernois, en toilette de faille bleue et de satin mais, rappelait l'une des fières beautés de la cour de Louis XIV.

Les toilettes de soirées sont donc à l'ordre du soir. Toutes les chaussures sont assorties aux robes. Le soulier se fait à talons Louis XV, avec nœud écharpe, nœud pouf ou nœud aigrette, mélangé de dentelle et de rubans de la nuance de la toilette. C'est très-élégant.

Citons une toilette en faille violette de Parme, à très-longue traîne, brodée d'un gros rouleauté dans le bas, pour soutenir la jupe. Le devant de la jupe est disposé en plissés de tulle mauve, retenus par des bouclettes de satin mauve. De chaque côté de ce plissé, faisant tablier, montants de roses brodées et brochées de toutes couleurs. Deux autres montants font quilles sur les côtés et par derrière le long de la traîne. Un gros pouf de faille violette de Parme fait tournure et demi-tunique derrière; elle se relève par une large écharpe de satin violette de Parme, doublée de faille mauve, se dénouant de côté en pans frangés. Le corsage décolleté carrément est encadré de la même bande de broderie, avec une dentelle malines remontant en fraise autour de la poitrine et des épaules.

Coiffure en cheveux très-haute découvrant tout à fait la nuque, et relevant les cheveux derrière en racine droite. Le chignon bouclé se trouve donc posé sur le sommet de la tête au milieu de crêpés et de coques par un peigne girafe en écaille blonde ou en écaille jaspée. Ce peigne girafe, qu'on désigne également sous le nom de peigne espagnol, fait fureur en ce moment. La mode a des revirements étranges. Ce sont les coiffures en échafaudages qui les ont remis en faveur. La nouvelle façon de se coiffer supprime entièrement les chignons dénoués et flottants dans un filet. Dans les cheveux, pouf de ruban assorti à la toilette, aigrette de plumes, bouquet de fleurs, agrafe de pierreries. On peut choisir. Les coiffures sont très sur-

24. CAPELINE AZUCENA.

25. CAPELINE MARIANA.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chargées, ce qui est une erreur d'élégance. Il est inutile pour être jolie de se mettre en évidence, de ressembler à l'étalage d'un marchand de modes.

Une autre toilette blanche mérite aussi votre attention. Elle est en faille blanche et crêpe lisse. La première jupe, à longue traîne, est garnie de volants plissés, surmontés d'une grosse ruche découpée, faisant tablier devant, avec nœud de satin blanc arrêtant les volants de chaque côté par derrière; tunique ouverte devant, encadrée d'une grosse ruche de crêpe lisse, avec volant de dentelle d'Angleterre. Cette seconde tunique est relevée sur les côtés à la hauteur du tablier par des traînées de fleurs. Le corsage, décolleté carrément, a sur l'épaule un même bouquet de fleurs, d'où s'échappe une longue écharpe de fleurs traversant la poitrine et allant rejoindre le bouquet de jupe du côté opposé.

Une toilette en taffetas feuille de rose était recouverte de trois jupes de crêpe lisse blanc s'ouvrant les unes sur les autres en écharpes retenues par des nœuds de faille rose, ou, si on le préfère, par de gros poufs de roses. C'est très-original et très-nouveau. Une femme jeune, jolie et distinguée, est ravissante avec cette toilette, car elle personnifie la rose.

Avec les trois volants traditionnels des corbeilles de mariage, soit en dentelle de Chantilly ou en application de Bruxelles, on fait des tuniques ouvertes sur le côté et retombant en écharpe de dentelle. Ces tuniques se posent sur toute espèce de toilette unie. Avec un fichu Fontanges disposé carrément avec des plis de tulle et avec un volant de Chantilly pour une toilette noire, grise, violette ou marron, ou un fichu composé de biais de crêpeline blanche, avec volant de malines, point d'Alençon, point d'Angleterre, guipure de Bruges ou applications de Bruxelles, on a une toilette élégante et très-riche. On relève la tunique de dentelle, soit avec des nœuds de ruban et de velours, soit avec des branches de fleurs.

Les toilettes de visites du jour de l'an (on a tout le mois pour les accomplir) sont très-habillées. En voici une qui vous plaira, bien certainement. Elle est en faille et velours havane, lisérée de faille bleue. La jupe, en velours havane tout unie, fait demi-traîne. La tunique, en faille havane, genre polonaise, est garnie d'un volant de 15 centimètres, liséré de bleu de chaque côté, et monté par coquillés de trois plis-éventails. Entre chaque éventail, un nœud bleu sans pans. Le dolman, en velours havane, est bordé de skungs. Il est boutonné, ainsi que la polonaise, avec des boutons fleurs de lis en argent oxydé.

On porte beaucoup de collets à deux et trois pèlerines, de vestes hongroises, avec bordure de fourrures, brandebourgs et passementerie, et de dolmans genre hussard.

Mais la toilette ne constitue pas uniquement toute la beauté de la femme. Il faut avoir la fraîcheur et le coloris du visage pour conquérir le titre de jolie femme. Les peaux les plus délicates sont celles qui se flétrissent et se fanent le plus vite au contact de l'air et du soleil. Il faut y remédier, et c'est pourquoi nous vous indiquons la *Parfumerie de Ninon*, 31, rue du 4 septembre. *A Ninon!*... telle est la dédicace de cette parfumerie de beauté et de jeunesse. Ninon resta jeune et belle dans un âge très-avancé. Le calendrier de la vie s'était arrêté pour elle, ou plutôt elle devait cette jeunesse éternelle aux cosmétiques qu'elle employait. Grâce à l'*eau de Ninon*, dont on a conservé la recette, et au *duvet de Ninon*, poudre merveilleuse qui complète les prodiges de l'*eau de Ninon*, les rides naissantes s'effacent peu à peu et disparaissent, le teint s'éclaircit et se colore délicatement et naturellement d'une fraîcheur juvénile. C'est la rose de Bengale dans tout son éclat printanier qui se reflète sur le visage. On avait quarante ans sur son acte de naissance, on en paraît à peine trente. Ninon, de l'Enclos en escamotait bien d'autres, et en employant sa parfumerie, on peut faire comme elle. La parfumerie de Ninon est éminemment hygiénique, réparatrice et conservatrice. Demandez l'*eau de Ninon*, pour effacer les rides, les boutons et les taches de rousseur, ainsi que le *duvet de Ninon*, pour donner à votre peau le duvet velouté de la pêche, qui est celui de la jeunesse, et vous me remercierez, j'en suis sûre, de vous avoir tout à la fois embellies et rajeunies.

Vᵉˢˢᵉ DE RENNEVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Janvier.

MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

POTAGE

Purée de marrons à la jardinière.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Pieds d'agneaux frits.

POISSON

Carpe à la provençale.

RELEVÉ

Gigot de mouton aux choux de Bruxelles.

ENTRÉE

Pâté chaud de pigeons.

RÔT

Terrine de foie de canards.

ENTREMETS

Écrevisses à la bordelaise.
Gâteau moka.

Carpe à la provençale. — Écailler et vider une carpe; passer à l'intérieur un verre de vin blanc et garder ce vin, puis mettre la carpe à cuire dans un court-bouillon ordinaire.

Pendant qu'elle cuit, laver deux anchois, en enlever les filets et les hacher.

Mettre au feu du beurre dans une casserole; y mêler un peu de farine; mouiller avec le vin mis en réserve; ajouter les anchois; assaisonner de sel et de gros poivre et laisser mijoter cette sauce.

Pour servir, égoutter la carpe; la dresser sur un plat entourée de croûtons frits et masquer le tout de la sauce passée à travers un tamis et rehaussée de jus de citron.

LE BARON BRISSE.

COMMENT SE COIFFAIENT NOS AÏEULES

En ce moment où nos coiffures sont si extravagantes, au dire de ceux qui ne les portent pas, il est assez curieux de jeter un regard sur cette partie intéressante de notre toilette depuis à peu près deux siècles, pour voir quelles variations étranges elles ont subies par les décrets de la mode souveraine, toute-puissante alors comme aujourd'hui.

Nous commencerons par la coiffure que Mˡˡᵉ de Montpensier fit adopter à la jeunesse de la cour par opposition à celle que portait Anne d'Autriche, et que Mᵐᵉ de Sévigné recommandait à sa fille d'adopter en en faisant grandes louanges :

« Les cheveux sont noués au bas de la tête, écrivait-elle, de façon à ne rien cacher de la pureté de ses contours et de l'harmonie de ses proportions; sur le front, de petits cheveux naissants donnent du piquant à la physionomie, et sur les tempes, de vaporeuses boucles valent au regard de la douceur. »

Mais bientôt Mᵐᵉ de Montespan adopta et fit adopter par toutes les femmes une coiffure moins gracieuse et plus somptueuse : c'était un mélange de perles et de longues boucles qui devait fort charger la tête et qui n'embellissait pas le visage.

De là on sauta sans transition à l'austère coiffure de Mᵐᵉ de Maintenon; toutes les femmes s'affublèrent de hautes coiffes et n'osèrent plus se décolleter.

« C'était le règne des voiles que Mᵐᵉ de Montespan avait beaucoup trop mis au rebut, dit un chroniqueur du temps, mais malheureusement l'excès même du bien est un défaut, car les femmes ressemblent aujourd'hui à des paquets d'étoffes noires et sombres; les couleurs claires se sont envolées avec la jeunesse du roi. »

Tout à coup, Louis XIV mort, on tomba encore sans transition des hautes coiffes dues à la vieille marquise aux coiffures étranges de la régence.

C'est de cette époque que date la poudre, et alors non-seulement cette neige artificielle vint blanchir toutes les chevelures des personnes de qualité, — les autres têtes n'ayant pas le droit de s'en servir, — mais en même temps la mode, non-seulement pour les coiffures, mais encore pour toutes choses, prit les allures changeantes que nous lui avons conservées aujourd'hui; et vers la moitié du siècle, pour ne parler que des coiffures, l'imagination des *artistes* en ce genre devint tout à fait réjouissante.

Et je dis *artistes* avec intention, car pour exercer avec honneur la profession de coiffeur, il fallait des connaissances approfondies en physique, en botanique, en mythologie, voire même en astronomie, je crois.

Mᵐᵉ de Pompadour, qui était délicate et blonde et jouait volontiers le sentiment, avait adopté la coiffure à l'*Iphigénie*, qui se composait tout uniment d'une couronne de fleurs noires surmontée du croissant de Diane accompagné d'une espèce de voile court se jouant par derrière.

Mais Mᵐᵉ Dubarry changea cette mode au plus vite, et grâce à elle, les coiffures devinrent un composé de tout : plumes, perles, fleurs, pierreries, dentelles, etc., rien n'y manquait, c'était un véritable fouillis ne ressemblant à rien; et cela dura jusqu'à la mort de Louis XV; mais alors les coiffures prirent le deuil, et de ce moment date la mode des emblèmes et des allégories en ce genre.

Cette coiffure était composée ainsi :

A gauche de la tête, s'élevait un grand cyprès formé de soucis noirs, au pied duquel était un crêpe de même couleur; à droite, était une corne d'abondance, d'où sortait du blé, des figues, des raisins, enfin toutes sortes de fruits parfaitement imités en plume, et tout cela voulait dire que si on pleurait le roi défunt, on espérait beaucoup de celui qui allait lui succéder.

Quand la vaccine fut connue, on lui éleva non un autel, mais une coiffure.

C'était un assemblage d'un serpent, d'une massue, d'un soleil levant et d'un olivier couvert de fruits. Aujourd'hui on nous donnerait en mille à deviner ce que tout cela veut dire, que nous y jetterions notre langue au chien très-certainement; mais, alors, chacun devina sans peine que cette allégorie représentait dans le serpent la médecine, dans la massue l'art dont elle allait se servir pour terrasser le monstre, dans le soleil levant le jeune roi vers lequel se tournaient alors toutes les espérances, enfin dans l'olivier couvert de fruits était le symbole de la paix et du bonheur que cette merveilleuse découverte allait répandre sur le monde.

Mais comme, grâce à ces extravagances, les coiffures devenaient hautes de plus en plus, qu'elles prenaient les proportions de véritables monuments, ce qui les rendait fort incommodes, on imagina alors de les faire à la *bonne maman*, c'est-à-dire qu'à l'aide de ressorts cachés et dont le jeu était des plus faciles, ces coiffures s'élevaient ou s'abaissaient à volonté.

Était-on en famille, en petit comité, on fermait des ressorts, et on avait une coiffure simple et modeste; mais si on sortait pour aller *en fiocchi*, crac, on lâchait la machine et tout le gigantesque échafaudage se dressait; on était superbe!

On porta successivement sur sa tête toutes les fleurs et tous les fruits; on en arriva jusqu'à porter des carottes, oui, mesdames, des carottes! et qui faisaient très-bon effet, à ce que j'ai entendu dire à ma grand'mère.

Mais il y eut un moment où le règne végétal fit défaut, il restait le règne animal; il y passa en grande partie. Le pigeon surtout eut un véritable succès de fureur; mais à son tour il fut détrôné par le ballon, quand Montgolfier eut mis les aérostats à la mode.

De plus, les coiffures se firent satiriques; ainsi, quand la tourmente commença à souffler, ce ne fut pas assez de faire des noëls, des couplets, des pont-neufs sur le train des affaires publiques, il fallut encore que la coiffure des femmes fut une protestation ou une moquerie. Par exemple, on fit des chapeaux à la *caisse d'escompte*, et vous comprenez quelle forme avaient ces chapeaux-là!... ils étaient sans fond.

Mᵐᵉ de Monpoux, ayant eu une discussion assez aigre avec Mˡˡᵉ de Necker (depuis Mᵐᵉ de Staël), un soir au jeu de la reine, et celle-ci, qui était fort vive, ayant laissé échapper le mot *harpie*, ce qui fit sourire Marie-Antoinette derrière son éventail, on donna le lendemain le nom de *harpie* à une nouvelle coiffure qui fit rage, aussi y eut-il force colibets qui coururent sur cette fantaisie, entre autres une chanson qui finissait ainsi :

A la *harpie* tout va se faire,
Mesdames, votre goût s'éclaire,
En quittant les colifichets
Pour des bonnets de caractère.

Si c'était méchant, ce n'était pas fort, aussi ça n'empêcha rien, et ce fut, hélas! 93 qui changea les coiffures en emportant les têtes... Depuis, fut-on plus sage? *That is the question*, et je me souviens avoir entendu dire, dans un âge fort avancé, à l'aimable et spirituelle Mᵐᵉ de Bawr :

« Je m'amusais dernièrement à repasser dans ma mémoire toutes les métamorphoses qui se sont opérées dans ma coiffure depuis mon enfance : — Très-jeune encore, je portais mes cheveux poudrés et pommadés, relevés, de manière à laisser distinguer ce qu'on appe-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lait les sept pointes; bientôt je les rabattis sur mon front pour les *créper*, tantôt en grosses, tantôt en petites boucles, avec un énorme chignon derrière. Tout à coup je fis retomber surce chignon, en laissant les cheveux flottants sur les épaules, retenus seulement par un coulant d'or. Mais après 89, je fis comme toutes les femmes de qualité, je quittai la poudre et je pris une perruque blonde bouclée pour obéir à la mode, jusqu'à ce qu'elle me permit de reprendre mes cheveux, mais ce fut, hélas! pour les faire couper court, afin de les porter à *la Titus*, disaient les gens bien élevés, à *la chien*, prétendait le vulgaire, qui a bien souvent raison. Quand nos cheveux furent repoussés, nous nous coiffâmes longtemps à la grecque, et les têtes des statues antiques servirent successivement de modèles à nos coiffeurs. Ensuite je portai *des choux*, des frisures à la neige, des *nœuds d'Apollon*, que sais-je encore! Puis je repris, comme souvenir, les longues boucles pendantes, qu'on appelait dans ma jeunesse des repentirs, et enfin j'en suis arrivée aux bandeaux, avec lesquels je mourrai, j'espère! »

Et depuis ces bandeaux-là a-t-on été moins changeants sur ce chapitre? — A vous de répondre, chères lectrices.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LA JUNON

(Suite)

J'étais vaincu, je lui promis de renoncer à la fraude.

Seulement, comme j'avais engagé ma parole pour deux ou trois forts coups projetés le mois suivant, comme d'autre part j'avais mis les aînés de mes frères en apprentissage à la ville, je la suppliai de patienter jusqu'à fin de mai.

— Soit! répondit-elle à regret : je sais bien que tu t'es montré généreux envers ta famille et c'est là ce qui t'excuse à mes yeux. La dernière saison de pêche était, d'ailleurs, bien contraire et le dernier hiver bien rude. Mais vois comme la température est déjà plus douce, la mer calme, la brise caressante et le ciel bleu. La pêche, cette année, sera bonne; hâte-toi donc d'en finir avec ton vilain métier... et puisqu'il faut que tu le gardes encore un mois durant, durant ce mois-là du moins sois prudent, sois sage... Voici mon oncle! Oh!... je t'en supplie, qu'il ne te voie pas... va-t'en!

Effectivement, à travers la haie, elle montrait le brigadier Jacquelin remontant à grands pas le chemin de la falaise.

Il lui fallait cinq minutes tout au plus pour arriver à la maison.

Ces cinq minutes-là je les employai en protestations de tendresse et de bonne conduite à venir.

Hélas! la clef ne tarda guère à tourner dans la serrure.

Vivement, car j'avais les oreilles aux aguets, je mis un baiser sur chacune des joues de Rosier et bondis jusqu'à la crête de la muraille d'où je lui fis encore du geste un dernier adieu.

Elle me dit :

— Au revoir, Jean! souviens-toi de ta promesse et pense à Pierre Bénard... ou plutôt pense à moi.

IV

CE QU'IL ADVINT PENDANT LE MOIS DE MAI

— Hé! patron! cria tout à coup Niguenague, il me semble que voici comme qui dirait un brin de vent dans la voile.

— Non, répondit notre vieux conteur après avoir tendu un instant l'oreille, non... pas encore. Nous approchons d'ailleurs du dénoûment et j'abrége.

Puis, tout en allumant une nouvelle pipe, il reprit ainsi son naïf récit :

Messieurs, lorsqu'un vieux loup de mer, pareil à moi, se trouve par hasard à raconter les erreurs de sa jeunesse, entre le ciel et l'eau, sous le regard de Dieu, c'est presque une confession; il faut dire la vérité tout entière.

Pour lors donc, j'oubliai... non point tout à fait mon serment, mais du moins les dernières recommandations de Rosier.

Il y eut à cela plusieurs raisons.

D'abord et d'une, je me dis :

Puisqu'il ne me reste plus qu'un mois à vivre en joyeux contrebandier, donnons-nous une bosse complète.

En second lieu, la fièvre du gain.

Le diable aussi s'en mêlait, et dans l'autre côté de la balance, où la pauvre Rosier n'avait pu mettre que les bons conseils de son cœur, il entassait comme à dessein toute une contre-partie d'espèces sonnantes.

Tant et si bien que mon intention d'acheter une barque me revint en tête, et que notre trésorier Michel m'ayant offert la moitié de mes parts à je ne sais plus trop quelle spéculation qui devait faire merveille, je lui répondis : «Convenu jusqu'au capital de quatre mille franc!» C'était juste la somme qu'il me fallait pour redevenir patron de pêche.

Mais, comme je n'en possédais guère encore que la moitié, comme c'était une rude tâche que de gagner le reste en un mois, je me remis que plus ardemment à la contrebande.

Qu'y eut-il donc encore? Ah! je me souviens... une prise assez importante que parvint à réaliser le brigadier Jacquelin.

Il est vrai que j'étais d'un autre côté cette nuit-là; mais il ne m'en dénonça pas moins, et, devant le tribunal, il me chargea d'une façon vraiment révoltante, et s'il y eut acquittement, ce fut bien malgré lui, je vous l'assure!

Me voici donc derechef, et cette fois avec une apparence de raison, furieux contre le brigadier.

Ajoutez à tout cela l'enivrement même de ce terrible jeu qui s'appelle la contrebande, la surexcitation de camarades jaloux peut-être au fond de ce que je valais un peu mieux qu'eux; les perfides conseils de la vanité, de la débauche, de la jeunesse... car, en somme, je n'avais pas vingt-cinq ans.

Une nuit même, dans un moment d'ivresse, on m'avait tellement animé contre ce pauvre oncle Jacquelin, que j'en arrivai jusqu'à dire :

— Oh! si jamais il mettait la main sur une de nos caravanes, nous le tuerions... ou tout au moins nous l'emporterions pour un grand mois sur la côte anglaise.

— Veux-tu que je m'en charge dès cette nuit? s'empressa de proposer Boudichon, espèce de géant qui eût assommé le brigadier d'un coup de poing, et qui venait d'en faire le geste, afin de corroborer son offre.

— Non! me récriai-je vivement, oh! non!

— Veux-tu que je l'emporte jusqu'au sloop, en l'enlevant sur mon épaule, ainsi qu'un ballot, par l'oreille?

— Pas davantage. Je te défends de toucher à Jacquelin... entends-tu bien, Boudichon, je te le défends!

L'ours grogna je ne sais trop quoi dans sa barbe fauve et se tut.

Mais le premier mot qui m'avait échappé, dans un moment d'oubli de moi-même, n'en resta pas moins et fut rapporté sans doute au brigadier, qui n'en prit que plus peur de mon ressentiment.

A preuve un certain aveu que je devais surprendre dans sa bouche, à quelques jours de là.

C'était par une brumeuse nuit, nous étions cachés parmi ces grandes roches à chevelure de varech qu'on appelle chez nous les Vaches-Noires.

Le brigadier vint à passer tout près de moi avec un de ses hommes.

Tout en faisant la ronde, ils s'entretenaient de votre serviteur.

— Savez-vous, brigadier, disait le simple gabelou, savez-vous bien que si nous rencontrions à nous deux ce terrible Jean Tranchelevent en cas de fraude, je n'oserais pas mettre la main dessus, moi?

Jacquelin le gourmanda de sa couardise; mais, comme il passait à son tour, dans le chemin trop étroit pour deux, je l'entendis murmurer :

— Il m'en veut tant maintenant, que, ma foi! je n'oserais pas non plus.

Le lendemain, qui était un dimanche, le hasard voulut que je rencontrasse au cabaret le brigadier.

J'avais la tête montée ce jour-là; je me sentais d'une humeur gouailleuse en diable.

J'allai donc tout droit m'asseoir à sa table, où se trouvaient des amis communs, et, après quelques propos en l'air, comme il allait se lever pour fuir la compagnie, je lui demandai tout à coup :

— Brigadier, voulez-vous que je vous raconte un rêve que j'ai fait cette nuit?

Et comme il me répondit par un geste indifférent, je poursuivis tout d'emblée :

— Dans mon songe, j'étais caché parmi les Vaches-Noires et vous passiez tout au ras de moi avec Joseph Transi, le nouveau douanier, qui vous disait : « Savez-vous, brigadier, que si nous rencontrions à nous deux seulement ce terrible... (permettez-moi de taire le nom et pour cause) savez-vous bien que je n'oserais pas mettre la main dessus, moi? »

Mon Jacquelin changea de couleur.

Je poursuivis impitoyablement :

— Vous admonestiez tout d'abord Joseph Transi, comme c'était votre devoir; mais lorsqu'il se fut engagé le premier dans l'étroit sentier qui circule à travers les roches, je vous entendis murmurer entre les dents... toujours dans mon rêve, brigadier... je vous entendis murmurer en frissonnant :

— Quoi donc? quoi donc? demandèrent les amis impatientés de me voir tirer la chose en longueur.

Jacquelin, de coquelicot qu'il avait été tout d'abord, devenait tout verdâtre, à peu près dans la nuance de son uniforme.

Je m'en accuse, messieurs, je m'en accuse; l'embarras de ce vieillard ne me désarma pas; j'eus la cruauté de dire mot pour mot ce qui lui était échappé la nuit précédente, à lui-même :

« Il m'en veut tant maintenant, que, ma foi! je n'oserais pas non plus. »

Et, tout à l'entour de nous, chacun de rire aux éclats.

Le pauvre brigadier était pâle maintenant, mais si pâle, qu'on eût dit qu'il allait se trouver mal.

Puis, d'une voix profondément triste, et les yeux dans mes yeux :

— Jean, dit-il, je n'ai pas eu de rêve, moi; mais certaine personne de ta connaissance, que tu me sauras gré peut-être de ne pas nommer non plus, a revu la nuit dernière en rêve toute l'histoire d'un de tes anciens amis, de Pierre Bénard, un contrebandier qui devint voleur, puis assassin... tu sais? Eh bien! cette personne a tout revu, tout, jusqu'à l'échafaud. Seulement, celui qu'on guillotinait, ce n'était plus Pierre Bénard, c'était un autre! Ah! la pauvre enfant!... la pauvre enfant! si ce rêve-là lui revient par trop souvent, elle en mourra, elle en mourra!

Le vieux, tout en essuyant du revers de sa manche une larme, se leva lentement et disparut.

Sur son passage, chacun avait fait silence et s'était comme incliné.

Quant à moi, je me donnai dans la poitrine un grand coup de poing, et sortis également du cabaret.

Il y eut comme un murmure de réprobation qui me suivit jusqu'au dehors.

Ah! je vous le jure, messieurs, je n'avais pas besoin de cela pour me repentir amèrement, pour être honteux de moi-même, comme aussi pour me ressouvenir de toute ma conversation avec cette pauvre Rosier!

Mais, chose étrange, ma douleur m'irritait, m'exaspérait, me chavirait le cœur davantage encore.

Je me grisai donc ce soir-là... et d'une si complète façon, que, le lendemain, j'avais encore la tête tout à l'envers.

Dans cette disposition d'esprit, nous entrâmes, Boudichon et moi, dans un café de Honfleur.

Là, se trouvait précisément mon ancien capitaine, qui prenait une bouteille de bière en compagnie d'un certain Benoît, lieutenant de douane, en tenue bourgeoise.

Ce lieutenant Benoît paraissait des plus animés et parlait, avec un grand étalage de colère, du dernier coup réussi par les fraudeurs de la côte.

Je le connaissais bien, moi : il ne me connaissait pas, du moins de visage.

Tout en frappant de sa canne contre le parquet, il en vint à dire :

— C'est encore ce coquin, ce bandit, cette peste de Jean-le-Coq! Oh! si je le rencontre jamais, je lui casse ma canne sur les épaules.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

J'eus un premier mouvement pour sauter sur celui qui m'insultait ainsi; mais mon capitaine était là; je rentrai tous ma carapace et fis le mort.

En dessous, cependant, j'interrogeais la physionomie de mon bienfaiteur; oh! cette physionomie me disait clairement :

— Tu vois, mon pauvre Jean... tu vois ce qu'on gagne à perdre l'estime publique!

Et, comme à dessein de me faire sentir davantage mon humiliation, il laissa aller le lieutenant, qui continuait à raconter mes fredaines avec force invectives, de plus en plus révoltantes.

Notez encore que si ces messieurs se versaient de la bière, nous nous versions de l'eau-de-vie, nous autres, ce qui contribuait bien pour sa part à m'échauffer le sang.

Enfin, n'y pouvant tenir davantage, je m'avançai tout à coup vers le lieutenant, et lui dis d'un air narquois, à la normande :

— Pardon, monsieur! voilà longtemps qu'avec votre colère et votre canne vous *m'étiboquez*, vous *m'éluchez*... ce qui veut dire en bon français : vous m'agacez, vous me rompez la tête. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je connais ce Jean-le-Coq. Ce n'est pas là l'histoire.

— Vraiment! se prit à ricaner le lieutenant.

— Vraiment! que je lui répondis d'un ton de plus en plus crâne. Croyez-vous bonnement qu'avec une trentaine de douaniers pour garder un quart de terrain, ce Jean-le-Coq aurait pu passer comme ça sa fraude? Non, non; s'il a réussi, c'est qu'il y avait un certain lieutenant principal qui avait reçu la pièce pour favoriser le coup. Si vous tenez à connaître son nom, c'est le lieutenant Benoît.

Ah! ah! ah! je ris encore aux larmes. Fallut voir bondir le lieutenant Benoît! fallut l'entendre me demander avec toutes sortes de menaces de qui je tenais cet ébouriffant mensonge!

— Tout ce dont je puis répondre, c'est que Jean-le-Coq, c'est moi... Frappez donc!

Il l'aurait fait, messieurs, et je ne puis trop dire ce qui serait advenu, car, de mon côté, j'empoignais déjà le goulot d'une bouteille pour lui casser la tête.

Fort heureusement, le digne capitaine s'interposa entre nous, et de toute la puissante autorité de la reconnaissance, me contraignit à battre en retraite, mais non sans avoir dit, en me poussant vers la porte :

— Jean... mon pauvre Jean... où donc en es-tu déjà venu! Noté comme te voilà maintenant, si le sang avait coulé, ah! j'en frémis pour toi!... Grâce à Dieu, j'ai gagné mon procès, je puis te retirer enfin de la mauvaise route. Seulement, ce sera comme autrefois; il faudra bon gré, mal gré, m'obéir!... J'irai te voir dans quelques jours à Villerville... compte sur moi... va-t-en... va-t-en!

Le digne homme!... Oh! je ne songeai à lui demander ni quel était ce procès qu'il avait gagné, ni ce qu'il projetait pour son matelot. Mais il m'avait déjà sauvé de moi-même; mais, quand il m'avait parlé de sang répandu, le fantôme décapité de Pierre Bénard avait passé devant mes yeux et je m'étais dit, avec une de ces promptes résolutions qui ne jaillissent qu'aux cœurs des marins :

— Assez de contrebande comme ça, Jean-le-Coq! assez!...

Là-dessus, je m'embarquai tout de go pour le Havre et j'allai trouver mon caissier Michel.

— Les quatre mille francs y sont-ils, hein?

— Comme tu y vas, mon garçon; bien que je t'aie fait crânement fructifier ton saint frusquin, il s'en manque encore d'un billet de mille.

— Baillez-moi nonobstant la somme telle qu'elle est, j'en ferai mon affaire... et bonsoir.

— Il n'y a à cela que deux petites difficultés, monsieur Jean.

— La première?

— C'est que je n'ai pas ton argent.

— Ensuite?

— C'est que nous avons besoin de toi pour trois derniers coups, pour trois fameux coups qui, dès cette semaine, te compléteront ta somme.

— Mes quatre mille francs? le prix de ma barque?

— Comme tu le dis, Jean-le-Coq. Je te les garantis... je te les promets... d'honneur!

Dame! messieurs, c'était bien tentant!

Néanmoins, je voulus résister, et ferme. Mais pas moyen d'y tenir contre ce diable de Michel, un vrai satan!

Je me laissai donc embaucher une dernière fois, pour les trois fameux coups en question.

Les deux premiers filèrent comme une lettre à la poste.

Quant au troisième... oh! oh! c'était celui-là qui devait être mon châtiment!

Mais pour vous raconter comme il faut la chose, messieurs, faut allumer une dernière pipe.

V

CATASTROPHE.

A peine notre vieux triton se fut-il enveloppé d'un nouveau nuage de fumée, qu'il poursuivit en ces termes.

— C'était la nuit du 3 juin. Je n'étais plus en droit de me plaindre de ce qui pouvait m'advenir, puisque je me trouvais en dehors maintenant de ma promesse à Rosier. Une nuit bien propice cependant, une si noire nuit, qu'on eût pu la croire faite exprès pour la contrebande.

Nous arrivâmes, juste en face du petit ruisseau de Criquebœuf, vers le coup de minuit.

Je joue trois fois du briquet, par trois fois le briquet répond de la grève.

— Accoste! me dit tout bas l'aîné des frères Dick.

J'allais effectivement échouer la barque, lorsque j'entendis tout à coup à la droite comme à la gauche du chemin que nous allions suivre, deux cris de chouette qui ne me paraissaient pas dans la nature de cet oiseau et qui me semblaient se répondre trop bien à propos.

— Minute! que je dis, il y a du louche.

Et m'affalant dans le flot, je m'avance seul à la découverte.

Rien de suspect sur toute la ligne de galets, absolument rien.

Ça ne suffit point : nonobstant, je vais plus loin, je m'engage dans le sentier qui monte depuis la grève jusqu'à la ferme de Chimère.

C'était toujours là qu'était notre dépôt d'arrivage.

Un joli petit sentier qui serpente d'abord en douceur à travers les marais, puis se creuse entre deux grandes haies touffues et devient très-caillouteux, avec toutes sortes de petits ruisselets qui chantent parmi les pierres.

C'était complétement solitaire, c'était calme et frais comme d'habitude. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession à ce joli petit chemin-là.

Cependant, il y avait sur la droite une grande briqueterie abandonnée, dans les ruines de laquelle je crus entendre comme le bruit d'un fusil qu'on arme.

Je m'arrêtai, prêtant l'oreille.

Puis aucun bruit.

J'arrivai bientôt à la ferme de Chimère.

Tous les camarades du clair de lune étaient à leur poste, y compris le grand Boudichon et Chimère lui-même.

Il me parut avoir un air tout singulier ce soir-là, Chimère.

— Ah! vous voilà, fit-il, y allons-nous?

— Pas encore, répondis-je, car j'ai l'instinct d'un danger, je veux d'abord en avoir le cœur net.

— Comment...

— Tu vas nous prêter deux blouses de paysans, de grands chapeaux de paille, à Boudichon et à moi.

— Pourquoi ça donc?

— Pour aller faire une petite promenade dans les prés d'alentour, surtout du côté de la vieille briqueterie.

A ce dernier mot, Chimère fit un mouvement.

— Allons, vite, n'en conclus-je pas moins, sans rien laisser paraître du soupçon qui venait de me traverser l'esprit comme un éclair.

Quelques minutes plus tard, travestis en francs rôdeurs de nuit, en vrais braconniers, nous sortions de la ferme tous deux, Boudichon et moi, nous nous glissions le long des haies, derrière les talus, parmi l'herbe, l'œil sans cesse à l'affût et l'oreille au guet.

Un moment, je me pris à songer à ce portrait de vagabond que m'avait dépeint Rosier, comme devant être ma ressemblance à venir : j'eus froid dans le dos.

Mais je me dis : « C'est pour la dernière fois, » et continuai ma reconnaissance nocturne.

Jusqu'à l'espèce de rempart herbu qui entourait la briqueterie en ruine, rien de suspect.

Mais, à peine dans l'enceinte, juste au coin d'un vieux pan de mur en ruine, je me rencontre face à face avec un douanier.

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

PETITE CORRESPONDANCE

A une campagnarde. — Oui, certes, pour le costume de velours garni de skungs. Oui, pour les initiales. Non, avec tous nos regrets, pour un dessin de soutache pour grande rotonde; la grandeur de notre papier ne le permet pas et l'on ne pourrait entrecroiser les lignes comme pour les patrons ordinaires; prenez des encoignures, des guirlandes déjà parues, des motifs courants, ou adressez-vous à M. L'Évêque, 60, passage Choiseul, qui fera un dessin spécial.

Mme G. M. R. — On fera droit à votre juste observation. Oui, pour les lettres.

Mme L. T., de Saint-Michel. — Adressez-vous à Mme Thorel; 3 fr. 50 cent. à peu près. La maison *Piver*, boulevard de Strasbourg, est l'une des meilleures pour la parfumerie, mais sa grande spécialité est dans le *lait d'Iris* et le *savon* au suc de laitue.

Mme G. M. — Comme le renseignement demandé pour le filet peut être utile à un grand nombre de lectrices, je compte le donner très-prochainement avec dessins à l'appui. J'ai parfaitement compris ce que vous désirez.

Mme L. U. — Demande inscrite.

Mme M. F. — Même réponse.

Mme D. G. G. — Vous aurez le patron; mais cherchez, il y en a eu déjà. Le chapeau rond aux bords retroussés est fort gracieux.

Mme S. Es., à la sous-préfecture, aura l'entre-deux désiré.

Mme M. T. — Oui, pour les initiales.

Mme Anaïs D. — Nous avons eu cette tunique polonaise; une planche prochaine la redonnera un peu modifiée. Les ruches plissées à plat sont préférables.

Mme C. P. aura le chiffre dési é à son rang d'inscription; il sera double, car je l'inscris à nouveau. Un peu de patience.

Mme L. T. — J'appelle faire un surjet : prendre une maille sans la tricoter, tricoter celle qui suit pour reprendre avec l'aiguille no 1 la maille qui n'a pas été tricotée, et la passer par-dessus la tricotée, et la faire tomber entre les deux aiguilles.

Mme R., à Aux. — Oui, pour les chiffres.

Mme L. D. — Oui, vous aurez explication et détails pour une coiffure d'intérieur. Chiffres inscrits.

Mme P. à V. le C..... — Soutachez de couleur voyante : c'est plus en rapport; du reste, vous pouvez en faire deux, un foncé pour les vilains jours, et un plus élégant. Je n'ose promettre le costume.

Mme M. S. — Il faut pour cela bien s'y entendre, et savoir si le genre du dessin est léger ou chargé. Une personne habile peut trouver une tunique princesse, on peut faire de la broderie en raccord pour les manches; mais c'est un métier spécial, ne vous illusionnez pas.

Mme E. B. — J'ai expliqué plus haut le sujet : pour le double, on prend 2 points sans tricoter; le passé est le plumetis largement compris et pas serré; il se fait en soie sur étoffe généralement; le point russe se compose de petits lancés comme des points arrière : vous aurez de jolis points de tapisserie fantaisie.

Mme S., à Saint-M... — Le dessin du dernier supplément doit remplir votre but, je l'espère du moins; sinon, renouvelez la demande; mais il me semble que ce que vous désirez serait trop grand pour la dimension de vos feuilles.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

C'est avec le cœur serré qu'on passe à la place Vendôme.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 56. Dimanche, 26 Janvier 1873.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

Gravures : Sortie de théâtre. — Quatre fourragères. — Deux dentelles en broderie renaissance. — Deux entre-deux en broderie renaissance. — Deux encoignures sur filet. — Deux dentelles. — Abat-jour sur tulle. — Deux toilettes de ville. — Coiffure et parure de soirée (2 dessins.) — Costume Lodoïska (2 dessins.) — Toilette de sortie. — Robe de chambre mousquetaire. — Toilette de voyage. — Échos.

Supplément : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Sortie de théâtre, coiffure moscovite. — Robe de moire bleu turquoise. Talma ou rotonde en cachemire ponceau, doublé de satin blanc et orné d'une frange de soie à tête à boule; coiffure écharpe moscovite en tricot point de diamant; une frange muguet, bien fournie, encadre l'écharpe qui est double sur les deux lisières; des glands de Thibet se trouvent aux extrémités, et une bordure de renard blanc forme auréole au-dessus de la tête et encadre le visage.

2 à 5. Quatre fourragères. — Modèles des Galeries de Choiseul, rue Neuve-des-Petits-Champs.

La fourragère n° 2 se compose d'un assemblage d'anneaux mats au crochet, enchevêtrés artistement comme une chaîne sans fin; la plaque de l'épaule gauche, d'où retombe une barbe à effilé, est plus large que celle du devant et que celle de l'épaule droite; la barbe du devant est elle-même plus petite que celle de l'épaule.

Le modèle n° 3 est formé d'une riche cordelière à nœuds marins, retombant en trois étages gradués entre trois macarons de passementerie de dimensions égales; chaque macaron fait tête à une paire de riches glands en cordonnet.

Modèle n° 4. La branche qui fait draperie se compose d'anneaux réguliers, entrant les uns dans les autres. Trois cordelières, fixées aux nœuds, forment plastron; trois plaques avec aiguillettes complètent l'ensemble; une fourragère peut se poser tout aussi bien sur le devant de la poitrine, que partie devant et partie dans le dos, soit en se rattachant en plaque près de l'encolure, soit en venant retrouver le milieu de la ceinture.

Modèle n° 5. Cette fourragère est fort simple, quoique le travail de la cordelière soit assez compliqué et très-joli; elle forme boa devant; le bas est retenu par un anneau ou cercle, agrémenté de perles de jais; deux gros glands bien fournis, en soie floche, retombent de chaque branche de la fourragère.

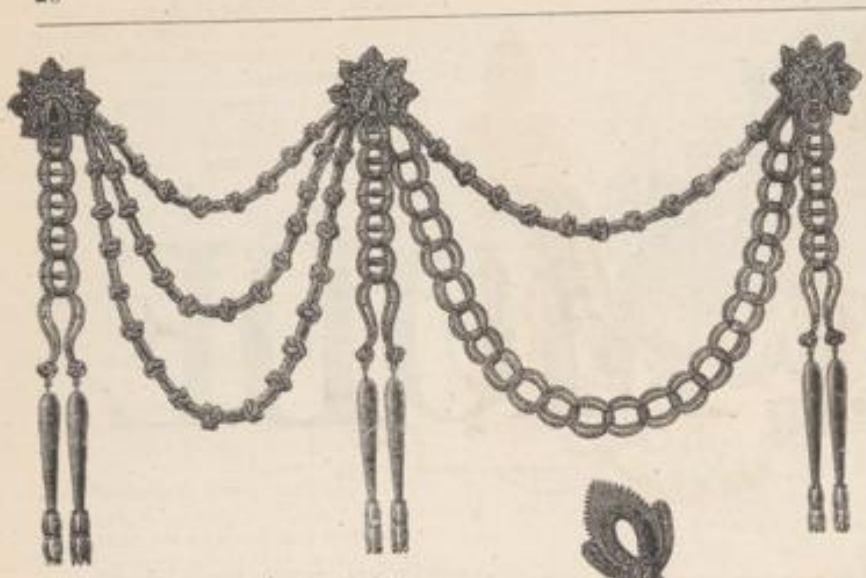
1. SORTIE DE THÉATRE, COIFFURE MOSCOVITE. — ROBE LE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

6 et 7. Deux entre-deux en broderie renaissance. — Le modèle est des plus jolis; il faut faire les festons de la rosace sur toile, puis découper l'intérieur, exécuter les roues, poser ensuite les lacets renaissance en lisière sur la toile, qui est elle-même posée sur la toile cirée; on lancera alors les barrettes de remise qui relient les étoiles au lacet, on les festonnera avec picots, et on n'enlèvera la toile que lorsqu'elles seront entièrement terminées.

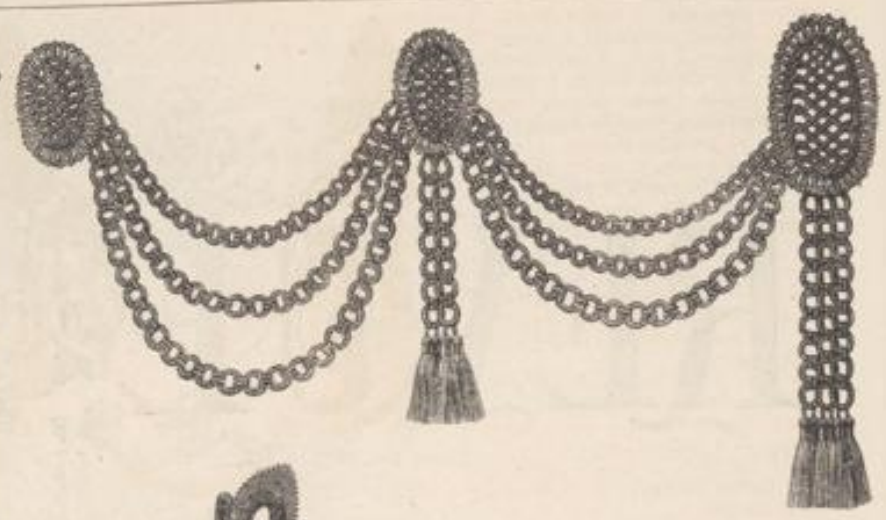
L'entre-deux n° 7 se fait par le même procédé; l'arabesque est encadrée d'un feston; on peut cependant l'exécuter d'une autre façon à l'aide d'un lacet renaissance très-étroit, qui encadrera l'ornement, et à l'intérieur duquel on fera des jours excessivement mats, sur lesquels on sèmera des pois en relief.

8-9. Deux dentelles. — La dentelle n° 8 est assortie à l'entre-deux n° 8; on l'exécute de la même manière; on festonnera d'abord la lyre, puis on

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



4. FOURRAGÈRE.

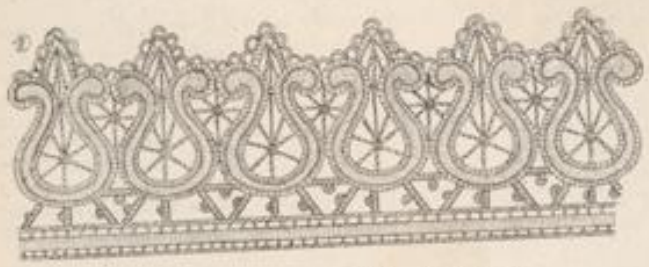


2. FOURRAGÈRE.

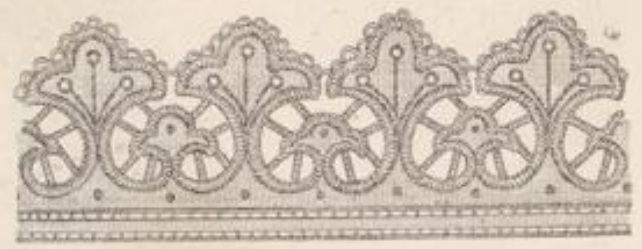
fera les roues, et ensuite, après avoir posé le lacet renaissance du pied, on fera les barrettes de remise; un léger feston sur fil lancé formera les picots extérieurs. La dentelle n° 9 a plus de mailles et par conséquent plus de toile; on l'exécutera de la même manière que l'entre-deux n° 7; sur toile, on fera de petits œillets à jours, et, si c'est sur jours mats, on fera des pois en relief.

10-11. Deux encoignures sur filets pour mouchoirs-taies d'oreiller, etc. Ces deux encoignures, qui se brodent sur filet à la main, se composent de points d'esprit de points de toile, de points d'angles et de reliefs heureusement combinés. Sur le modèle n° 10, les reliefs se

5. FOURRAGÈRE.



8. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.



9. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.

font au point de lacet; sur le modèle qui porte le n° 11, les reliefs se font au cordonnet. Nos deux modèles peuvent s'employer pour coins de mouchoirs, entourage de taies d'oreiller, de voiles de fauteuil, de couvre pieds, de dessus d'édredon.

12. Dentelle. — Montez autant de fois 14 mailles que vous voulez faire de dents; montez 4 mailles en plus pour les deux lisières.

1er *rang*. — Mailles à l'envers.
2e *rang*. — Mailles simples.
3e *rang*. — Mailles à l'envers.
4e *rang*. — 2 mailles simples *, 2 mailles ensemble, 4 mailles simples, 1 passe, 2 mailles simples, 1 passe, 4

6 ENTRE-DEUX EN BRODERIE RENAISSANCE.

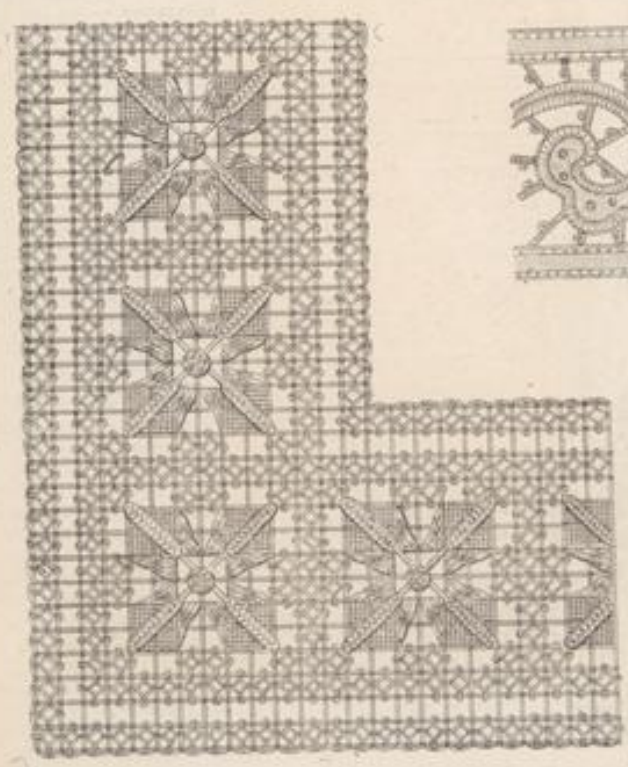
mailles simples, 2 mailles ensemble *, 2 mailles simples.

5e *rang*. — 2 mailles simples *, 2 mailles ensemble à l'envers, 4 mailles à l'envers, 1 passe, 2 mailles à l'envers, 1 passe, 4 mailles à l'envers, 2 mailles ensemble à l'envers *, 2 mailles à l'envers.

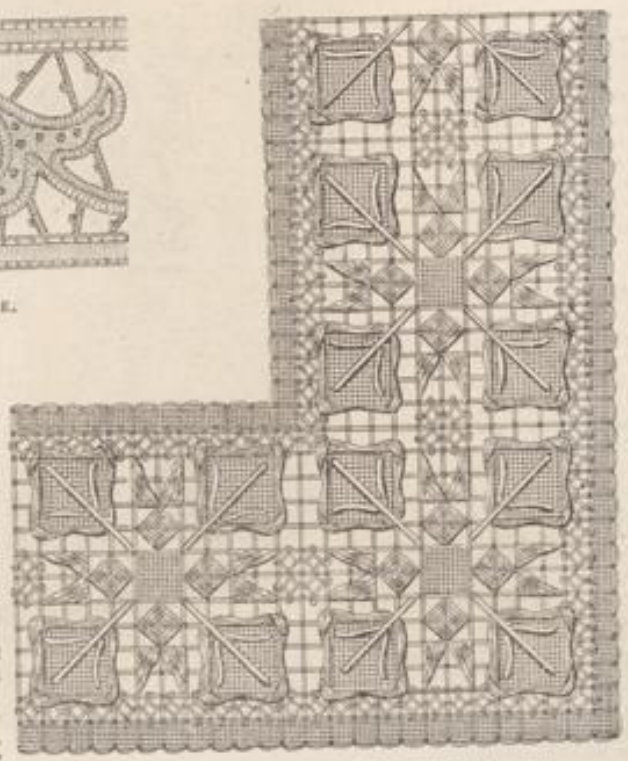
6e *rang*. — 2 mailles simples *, 2 mailles ensemble, 3 mailles simples, 1 passe, 4 mailles simples, 1 passe, 3 mailles simples, 2 mailles ensemble *, 2 mailles simples.

7e *rang*. — 2 mailles à l'envers *, 2 mailles ensemble à l'envers, 3 mailles à l'envers, 1 passe, 4 mailles à l'envers, 1 passe, 3 mailles à l'envers, 2 mailles ensemble à l'envers *, 2 mailles à l'envers.

8e *rang*. — 2 mailles simples *, 2 mailles ensemble à l'envers, 2 mailles à



10. ENCOIGNURE SUR FILET POUR MOUCHOIR, ETC.



11. ENCOIGNURE SUR FILET POUR MOUCHOIR, ETC.

vers, 1 maille simple, 3 mailles à l'envers, 1 passe, 1 maille à l'envers, 2 mailles ensemble à l'envers *, 2 mailles à l'envers.

12e *rang*. — 2 mailles simples *, 2 mailles ensemble, 1 passe, 10 mailles simples à l'envers, 1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers *, 2 mailles à l'envers.

13e *rang*. — 2 mailles à l'envers *, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 passe, 10 mailles à l'envers, 1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers *, 2 mailles à l'envers.

14e *rang*. — Mailles simples.
15e *rang*. — Mailles à l'envers.
16e *rang*. — Rabattez.

13. Dentelle. — Montez 11 mailles.

1er *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe, 1 maille simple.

2e *rang*. — 6 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

3e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe, 2 mailles simples.

4e *rang*. — 7 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

5e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple (1 passe, 2 mailles ensemble, 3 fois) 1 passe, 1 maille simple.

6e *rang*. — 8 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

7e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple (1 passe, 2 mailles ensemble, 3 fois) 1 passe, 2 mailles simples.

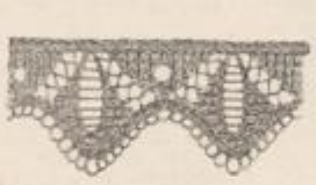
8e *rang*. — 9 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 2 mailles ensemble, 1 maille simple. — 9e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple (1 passe, 2 mailles ensemble, 4 fois) 1 passe, 1 maille simple.

10e *rang*. — 10 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

11e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple (1 passe, 2 mailles ensemble, 5 fois) 1 passe, 1 maille simple.

12e *rang*. — 11 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

3. FOURRAGÈRE.



12. DENTELLE.

14. ABAT-JOUR SUR TULLE.

13e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple (1 passe, 2 mailles ensemble, 5 fois) 1 passe, 2 mailles simples.

14e *rang*. — 12 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

15e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple (1 passe, 2 mailles ensemble, 5 fois) 1 passe, 2 mailles simples.

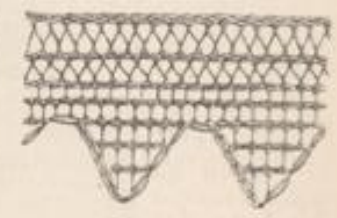
16e *rang*. — 13 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

17e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 11 mailles simples.

18e *rang*. — Rabattez 8 mailles, 4 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

Recommencer à partir du premier rang.

14. Abat-jour sur tulle. — Modèle de Mme Thorel. — Pour la carcasse de cet abat-jour, on emploiera les carcasses de linon ou de gros tuil dont se servent les modistes pour tendre le velours et la soie qui composent nos chapeaux. Ce travail est une des nouveautés de la saison. Sur ces carcasses, qui sont raides et bien enduites, on brode, au point lancé, tel dessin que l'on y aura tracé. Il ne faut pas passer ses fils en dessous d'un point à l'autre, ce qui rendrait l'objet trop épais et trop lourd; on lance donc son point de haut en bas; puis, au même niveau, on repique son aiguille à côté et on lance un nou-



13. DENTELLE.

15. TOILETTE DE VILLE.

16. TOILETTE DE VILLE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

veau point, mais de bas en haut et toujours ainsi. Lorsque le tulle est entièrement recouvert, soit en laine travailleuse, soit en soie, on double le dessous d'une florence verte, puis on borde le haut et le bas soit d'une ruche, comme sur notre modèle, soit d'un effilé mousse. La carcasse, dessinée et échantillonnée, avec les fournitures coûte 5 francs.

15. Toilette de ville. — Jupon de faille noir de fumée, orné de volants doublés et ourlés. Tunique et veste à basques arrondies, en drap vert russe, illustré de broderies en soutache formant chamarrure sur le devant, mais n'encadrant pas le tour de la tunique et se retrouvant en motif sur pouf; les basques de la veste chasseur et le tour de la tunique sont garnis de brandebourgs et d'une frange de skungs bien fournie.

16. Toilette de ville. — Jupon en vigogne noir de fumée bleuâtre; le volant à tête est monté à plis plats et réguliers. Seconde jupe et dolman à grandes manches carrées de même étoffe, encadrées d'une fourrure de renard argenté; des boutons d'acier ferment la tunique en redingote. Chapeau de velours noir, orné de plumes en touffe faisant tête à une écharpe ou voile de dentelle, laquelle revient par devant et forme brides, retenues par un nœud de moire noire. — Modèle de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

17. COIFFURE ET PARURE DE SOIRÉE (DOS.)

18. COIFFURE ET PARURE DE SOIRÉE (DEVANT.)

17-18. Coiffure et parure de soirée (devant et dos). — Pouf de dentelle blanche s'enroulant au milieu des coques de crêpe de Chine bleu turquoise. Au milieu de ces coques se cachent et se montrent tour à tour des volubilis aux tons frais et gradués sur leur tige, entourés de feuillages légers. Deux barbes de crêpe bleu retombent sur le chignon, qu'accompagnent deux grandes traînes de rubans de faille bleue. La berthe est assortie à la coiffure; des biais de crêpe de Chine bleu se trouvent au milieu de blondes, petites en tête, grandes et doubles en pied. Sur cette dentelle, court une traînasse de volubilis qui se retrouve sur l'épaule. — Modèles du Petit-Saint-Thomas.

19-20. Costume Lodoiska, vu devant et derrière. Robe de faille scarabée, garnie de biais d'étoffe encadrés de deux bandes de velours de Saint-Etienne dentelées et bordées de lacet de soie noire. Pardessus en drap vigogne gris très-clair, boutonné sur le côté à la maréchale, et encadré d'une bande de velours se mourant en biais sur la poitrine; cette bande fait tête à une frange de fourrure de pekan; les deux poches de côté, entourées de fourrures, sont bridées en tête de deux biais de satin; des nœuds de satin agrémentent aussi les revers des manches. Par derrière, cette tunique princesse se relève en laveuse; un large

19-20. COSTUME LODOÏSKA (DEVANT ET DOS.) — Modèle de MM. Jourdan-Aubry.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ffure et pa-
irée (devant
ouf de den-
s s'enroulant
es coques de
ine bleu tur-
ni ieu de ces
achent et se
r à tour des
x tous frais
ur leur tige,
feuillages lé-
arbes de crê-
mbent sur le
qu'ac compa-
grandes trai-
ans de faille
rlbe est assor-
oiffure ; des
pe de Chine
vent au mi-
ndes, petites
ndes et dou-
d. Sur cette
urt une trai-
lubilis qui se
r l'épaule. —
Petit-Saint-

Costume Lo-
devant et der-
de faille sca-
e de bixis d'é-
rés de deux
velours de
e dentelées
de lacet de
Pardessus en
ne gris très-
onné sur le
maréchale, et
ande fait tête
de fourrures,
aussi les re-
se ; un large

1873. Nº 56

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nœud de velo
pans de la tun
rejoindre l'enc
der à mainten
MM. Jourdan-

21. Toilette
orné d'une bro
assortis à l'étof
ble rangée de
soie. La tuniq
mais sans form
coupé par de g

22. Robe de
aise avec deu
desquels est di
cavalier à coin

de quatre volan
fronce. Tunique
marron doré. Co
mousquetaire et
d'une ceinture d
rapluie ou porte
oie noire, même
avec nœud et to

Toutes nos ab
chains numéros,
leur, que nous o
avons envoyé, l
la table, le titre
teurs au numér
dans nos bureau
nant 25 centime

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nœud de velours en biais, encadré de fourrure, domine les pans de la tunique; des bretelles de velours, qui viennent rejoindre l'encolure, ont l'air de soutenir le nœud et d'aider à maintenir le retroussis de la jupe. — Modèle de MM. Jourdan-Aubry, 40, rue Notre-Dame-des-Victoires.

21. Toilette de sortie. — Costume en vigogne réséda, orné d'une broderie au passé en laine et soie de deux tons assortis à l'étoffe, et bordé d'une jolie frange grille à double rangée de boules en laine cachemire mélangées de soie. La tunique est drapée derrière en se relevant un peu, mais sans former pouf. Jupon de faille avec grand plissé coupé par de gros tuyaux doublés de faille réséda.

22. Robe de chambre mousquetaire en vigogne écossaise avec deux larges revers de velours noir sur chacun desquels est disposée une rangée de boutons d'acier. Col cavalier à coins cassés.

23. Toilette de voyage. — Costume en imperméable très-léger, garni de larges biais de faille; la jupe est montée en longs plis plats. Polonaise à deux rangs de boutons. Veste hussard en drap, garnie de lacet et de grosse ganse enrichie de brandebourgs retenus par des olives et encadrée d'une fourrure de castor. — Modèles de MM. Millettes et Bourely, 2, rue Meyerbeer.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de promenade. — Robe de drap Pygmalion couleur prune de Monsieur. Le jupon, qui tombe à ras de terre, est orné d'un volant de 50 centimètres, ayant pour bordure deux velours en bande n° 70. La tunique, ornée d'un volant plissé avec tête semblable à celle du volant, est retroussée sur les côtés. Corsage princesse, garni en berthe carrée, de velours faisant tête à une bande plissée assortie à la tunique. Chapeau toquet de velours prune de Monsieur, orné sur le côté d'une aile naturalisée dont le pied est enfoncé dans une touffe de rubans de faille.

Costume d'enfant. — Costume de velours anglais bleu Louise; la jupe arrondie est ornée de deux bandes de velours n° 80. Une petite tunique princesse, dont la jupe est relevée en plis réguliers sur les côtés, retombe sur le jupon. Un petit manteau, style mac farlane, de même étoffe, complète l'ensemble de la toilette. Petite collerette Henri IV et manchettes assorties. Chapeau Henri III en velours bleu de même nuance et de même étoffe que la robe, avec touffe de tête de plume d'autruche pour ornement.

Troisième toilette. — Jupe de satin marron doré ornée de quatre volants de 10 centimètres chacun, montés en fronce. Tunique de faille gris jaunâtre bordée d'un velours marron doré. Cuirasse de velours marron doré à revers mousquetaire et à longues basques; la taille est enserrée d'une ceinture de cuir agrémentée d'une agrafe porte-parapluie ou porte-aumônière en argent niellé. Chapeau de soie noire, même soie que pour les chapeaux d'homme, avec nœud et touffe de plumes bleues et marron doré.

21. TOILETTE DE SORTIE. 22. ROBE DE CHAMBRE MOUSQUETAIRE. 23. TOILETTE DE VOYAGE. — Modèles de MM. Millettes et Bourely.

Toutes nos abonnées recevront, avec l'un de nos prochains numéros, la magnifique planche de tapisserie en couleur, que nous offrons à titre de *prime gratuite*. — Nous avons envoyé, la semaine dernière, à toutes nos abonnées, la table, le titre et la couverture de l'année 1872. Les acheteurs au numéro pourront se procurer cette couverture dans nos bureaux, ou la demander à leur libraire, moyennant 25 centimes.

COURRIER DE LA MODE

On avait annoncé de très-beaux bals et de très-brillantes réceptions, et tout est ajourné en raison de la mort de l'empereur Napoléon III. Il y a dans cette abstention un sentiment de haute convenance que nous respectons et que nous approuvons. L'empereur Napoléon III tint entre ses mains, pendant vingt-deux années, les destinées de la France.

Il appartient à la France d'honorer et de respecter sa mémoire et de s'incliner devant un cercueil.

Les toilettes noires sont plus à la mode que toute autre, si l'on peut employer cette expression. Les cours étrangères ont pris le deuil, et les salons parisiens ont droit de le porter. Le deuil de cour est un deuil élégant, presque un deuil de fantaisie, admettant la soie, la guipure, la dentelle et le jais. Citons une jupe de satin noir garnie de six volants en dentelle de Chantilly disposés en traîne derrière et dégageant un tablier tout chamarré de broderie de jais. Le plastron du corsage est également brodé de jais, avec épaulettes de dentelle. Il se termine en long gilet Louis XVI, avec basques brodées, poches carrées, également chamarrées, et volant coquillé de chantilly tout autour. Sur chaque pied des volants de dentelle de la jupe, rivière de jais.

Une autre riche toilette noire se reproduit en velours, avec longue jupe unie et fuyante. Le corsage, décolleté carrément, fait justaucorps, entièrement

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

brodé de jais. On dirait d'une cuirasse de jais. Ce justaucorps est dentelé d'une rivière de jais cabochon et supporte un grand volant de chantilly se dénouant de chaque côté en écharpe jabot de dentelle, très-froncée et étagée de flots de moire noire. Sur l'épaule, nœud page en moire noire, avec aiguillettes de jais. Dans les cheveux, peigne espagnol clouté de cabochons de jais. Aigrette de jais taillé attachant une plume blanche et nœud de moire noire dans les cheveux.

Les robes de faille noire sont aussi très-élégantes pour toilettes de deuil, garnies de volants de guipure et de ruches parfilées.

Les corsages continuent à s'ouvrir en cœur ou carrément, avec fichus de crêpe lisse blanc, encadrés de biais de crêpe de Chine noir et de guipure. C'est très-joli, très-doux.

On peut porter également des toilettes blanches et noires, des toilettes grises ornées de velours noir et de chantilly, et des robes de faille noire avec des ruches et des volants en faille pensée parfilés à même l'étoffe. C'est la mode d'effilocher le taffetas et la faille et d'en faire des ornements.

Pour toilettes de soirée et de concert, même sans adopter le deuil, rien n'est doux et joli comme une toilette de faille mauve, avec première jupe rayée de bouillonnés de tulle mauve, capitonnés de violettes de Parme par petits bouquets. C'est très-frais et très-printemps.

Mme Dulac, qui a succédé, à Nice, au jardinier Alphonse Karr, reconnaîtrait ces violettes de Parme pour lui appartenir, tant on les imite d'une façon toute naturelle. Sur cette jupe, capitonnée de violettes, se drapent quatre jupes de tulle, séparées sur les côtés et gonflées en pouf derrière, avec des bouquets de violettes parsemés de tous côtés. Sur les côtés, les écharpes de tulle s'entrelacent et sont frangées de dentelle blanche ou d'effilé, avec touffe de violettes. Dans la coiffure très-élevée en échafaudage de crêpés et de coques, peigne espagnol en écaille blonde composée de lames d'écaille se déployant les unes sur les autres en éventail, aigrette blanche et deux touffes de violettes de Parme.

Une autre toilette en crêpe lisse blanc et velours noir, avec floraison de muguets blancs s'égrenant en perles fines, vous plaira également. Cette robe a trois volants, un très-grand et deux petits, surmontés d'une grosse ruche collerette. La tunique est encadrée de cette même ruche collerette, d'un petit volant découpé et d'un volant de dentelle, soit application de Bruxelles, de Malines ou d'Angleterre, et relevée d'un côté par une écharpe de velours noir, tandis que l'autre côté décrit des plissés d'éventails de crêpe lisse, des fouillis de dentelle, servant pour ainsi dire de jardinières à des touffes de muguet blanc. Le corsage, décolleté carrément, avec manches s'arrêtant au coude, est encadré d'une gorgerette de muguet et d'une fraise de crêpeline. Bouquet de muguet sur l'épaule. Dans les cheveux, peigne espagnol en écaille blonde, pouf de velours noir et touffes de muguet.

Voilà pour les toilettes de deuil de fantaisie et quand on veut se mettre en deuil sans être en noir.

Parlons maintenant des chapeaux nouveaux.

Il n'est plus question du Rabagas. On n'en veut plus. Quoi!... si vite?... Cela devait être. La mode suit le courant plus que jamais. Sait-on positivement ce qu'on veut en France? C'est le chapeau page qui l'emporte, le chapeau Marie-Antoinette, le chapeau très-élevé, ayant plutôt les allures du chapeau rond que du chapeau fermé.

Citons un chapeau de tulle noir, doublé de faille noire, avec calotte ronde et élevée et bord de velours noir, liséré de faille bleu pâle, relevé en diadème. Autour de la calotte, écharpe de faille noire déchiquetée en frange, se dénouant derrière en cataquois. De côté, nœud à trois coques frangées faisant aigrette d'où s'échappent deux plumes d'autruche, l'une de nuance naturelle, l'autre bleue. Un chapeau tout en velours noir, avec diadème de jais et torsade de faille frangée autour de la calotte. Une aigrette de perles de jais est placée de côté et attache une longue plume blanche. Le chapeau est destiné à une toilette de satin uni bordée de jais.

Pour une toilette de velours noir et tunique de crêpe de Chine rose, un chapeau en velours noir, avec torsade de faille feuille de rose déchiquetée et frangée. Sur le milieu du chapeau, large nœud de faille rose et petite plume rose. Sur la calotte, aigrette rose et nœud flottant. Dans l'intérieur, torsade de faille rose. Sur le côté de la torsade, petit bouton de rose. Un chapeau de théâtre en velours bleu, avec torsade de ruban bleu et écharpe de dentelle blanche. Sur le côté, très-joli nœud, avec deux plumes bleues posées en sens inverse, une en avant, l'autre en arrière. Au milieu du nœud s'étale un petit colibri. L'intérieur fait diadème de velours bleu, avec deux ailes de colibri sur le côté. Brides de faille bleue.

Un chapeau en velours noir, avec torsade de faille rose ourlée en biais et écharpe de dentelle noire sur la torsade. Sur le côté, bouquet de plumes roses et brides de dentelle noire.

Un chapeau chasseur en feutre noir, avec grand plumet chasseur en plumes de coq, et large nœud pouf derrière tombant sur les cheveux pour ainsi dire en cataquois. Un chapeau en faille marron, garni de velours marron et de deux plumes d'autruche de nuance naturelle pour une toilette marron. Dans l'intérieur, torsade de faille marron, avec bouton de rose pâle.

Les vraies élégantes assortissent leurs chapeaux à leurs costumes de ville. Il faut alors en changer autant qu'on a de costumes. Avec un chapeau noir, c'est tout différent. Le chapeau de velours noir se porte avec toute espèce de costume. On en fait de très-jolis avec diadème bordé de jais et aigrette de jais sur le côté attachant un bouquet de plumes noires, ou un bouquet de plumes de la nuance de la robe.

On a adopté les costumes de velours pour la rue et la promenade. Mais ce velours qu'on emploie pour costume de tous les jours est en velours tramé, et non pas en véritable velours de Lyon.

Les costumes de velours sont assortis, jupes et tuniques. La jupe avec volant éventail, ou avec volant baldaquin retenu par des cordelières de passementerie, et la tunique bordée de fourrure ou de très-belle dentelle.

La saison d'hiver jusqu'ici n'a pas été propice à la fourrure, car on jouit d'un quasi printemps, comme à Nice. Aussi se préoccupe-t-on déjà des toilettes de demi-saison, comme si le printemps allait reverdir. On dit que les tuniques vont tomber, et jamais les tuniques n'ont été plus fouillis et mieux retroussées. Les robes princesse, qui se dégagent devant en tablier et plastron ou qui tombent toutes droites, boutonnées comme une casaque, ne peuvent pas se passer encore d'un pouf par derrière. Les robes princesse en moire antique, très-longues et sans aucun ornement à la jupe, débutent dans les hautes régions sociales. La moire antique est très-élégante et très-riche, avec une garniture de plumes lisses ou de plumes frisées, de la nuance de la moire. Pour toilettes de jeunes filles, nous conseillons la mousseline blanche et la tarlatane blanche, tout unie ou à pois brodés de couleur. Il est très-facile de composer une jolie toilette sans dépenser beaucoup d'argent.

Citons, par exemple, une toilette de tarlatane blanche garnie de vingt petits volants tuyautés comme une marguerite double. La tunique a un corsage décolleté carrément, et est encadrée des même tuyautés de tarlatane. Elle est relevée par une très-large écharpe de moire rose frangée, gonflant par derrière la tunique en tournure. Sur chaque épaule, nœud rose en moire. Sur l'épaule gauche, bouquet de roses, au milieu du nœud de moire. Touffe de roses et nœud rose dans les cheveux.

Une toilette de mousseline blanche, avec jupe demi-traîne ornée de trois volants de douze centimètres, froncés, avec double tête tuyautée dans laquelle on passe, si on le désire, un ruban de couleur, ou qu'on ourle tout simplement, si on le préfère. La tunique a également un corsage ouvert carrément et des manches à la juive, avec volant froncé tout autour. Autour de l'encolure, double ruche tuyautée en mousseline faisant collerette Pierrot, avec ruban et nœud de couleur. A la saignée des manches, nœud de ruban plus pâle. Écharpe impériale en large ruban de faille bleu pâle, retenue sur l'épaule par une touffe de paquerettes blanches et attachée également de côté sur la jupe par trois touffes de paquerettes et trois nœuds de ruban bleu. Dans les cheveux, mêmes bouquets de paquerettes et mêmes nœuds bleus.

Une toilette de tarlatane à gros pois bleus brodés. Il n'y a pas de seconde jupe faisant tunique, parce que les volants de pois bleus, festonnés de soie bleue, montent presque jusqu'aux hanches. Le corsage, décolleté carrément devant et derrière, est encadré d'un même volant froncé faisant berthe. Les manches très-larges, venant au coude, sont garnies d'un même volant festonné. Large ceinture bébé en faille bleue, nouée derrière. Nœuds bleus sur chaque épaule. Dans les cheveux, touffe de roses et nœud bleu.

Pour jeunes femmes, les toilettes sont simples et sans frou-frou quand elles le désirent. Elles peuvent presque s'habiller comme si elles allaient au casino de Dieppe, d'Aix-les-Bains ou de Vichy, avec des jupes de faille de couleur, garnies au goût du jour, et des tuniques de sultane, de crêpe de Chine ou de foulard Pompadour, fond blanc, parsemé de petits bouquets détachés ou de fleurettes de couleur, sur des jupons de faille gris rose, gris argent, mauve, cerise, bleu pâle, maïs, feuille de rose; après avoir figuré cet hiver dans les salons, elles pourront se montrer de nouveau cet été aux eaux. C'est un double emploi de prévoyance élégante.

Arrêtons-nous. Dans notre courrier de huitaine, nous vous réservons de grandes surprises de toilettes et d'actualités.

Vte DE RENNEVILLE.

Les Menus de la Saison

Janvier.

MENUS DE DINERS DE FAMILLE

I

Potage aux pâtes avec parmesan.
Cabillaud sauce hollandaise.
Poitrine de mouton sauce piquante.
Volaille rôtie.
Épinards au jus.
Bavaroise.

II

Potage julienne.
Merlans frits.
Abatis de dinde à la chipolata.
Rosbif rôti.
Pâté d'alouettes.
Gratin de pommes de terre.

C'est un bien bon mets qu'un *abatis de dinde à la chipolata*. Je vais en donner la recette.

Passer au beurre dans une casserole du lard de poitrine coupé en dés; les retirer dès qu'ils ont pris couleur et les remplacer par des navets tournés et quelques moyens oignons épluchés. Navets et oignons s'étant colorés à leur tour, les enlever; égoutter le beurre; nettoyer la casserole; y remettre le beurre avec les abatis et les poser sur un feu vif.

Quand les abatis sont devenus bien rouges, les saupoudrer de farine; remuer et laisser la farine prendre couleur, puis mouiller de moitié eau, moitié bouillon et d'un peu d'eau-de-vie; après un quart d'heure, ajouter lard, navets, oignons, quelques carottes à moitié cuites coupées en grosses rouelles, bouquet garni, sel et poivre, la sser le tout terminer de cuire à petit feu, et, un quart d'heure avant de servir, y ajouter des petites saucisses *chipolata* et quelques beaux marrons grillés et épluchés.

Enfin, dégraisser soigneusement et servir. Si c'est bien fait, il n'en reste pas.

LE BARON BRISSE.

JANVIER

Le nom de ce mois lui vient de *Janus*, personnage allégorique considéré comme le portier (*janitor*) de l'Olympe; on représentait ce personnage avec deux figures : l'une de vieillard tournée vers le passé, l'autre de jeune homme tournée vers l'avenir; c'est-à-dire l'une grave comme la réalité, l'autre radieuse comme l'espérance.

Ce fut Numa Pompilius qui décida que janvier ouvrirait l'année, car sous Romulus elle ne s'ouvrait qu'en mars; mais alors ce mois commençait plus tôt.

Sous les premières races de nos rois, c'était le jour de Noël qui figurait le *premier de l'an*, lequel

ne date réellement, comme nous le fêtons, que du règne de Charles IX.

A Rome on célébrait le premier jour de l'année par les fêtes de Janus, les anciens éprouvant comme nous le besoin d'aller rendre grâce à la divinité, à l'arrivée d'une année nouvelle, des jours heureux qui leur avaient été accordés dans l'année qui achevait son cours, et de lui demander la protection dont ils avaient besoin dans l'année qui s'ouvrait; tant il est vrai que la vie de l'homme devant Dieu ne doit être qu'une perpétuelle action de grâces et une infatigable prière, car s'il reçoit toujours, son inépuisable indigence a toujours besoin de demander.

Donc le 1er janvier les citoyens romains se revêtaient de leurs toges les plus magnifiques, et les consuls, couverts de leurs robes d'apparat, allaient au Capitole offrir des sacrifices à Jupiter. Après ce devoir rempli, on échangeait des présents et des souhaits, comme pour resserrer d'une manière solennelle, sur le seuil de l'année qui s'ouvrait, les liens des amitiés qui avaient embelli les prospérités et adouci les épreuves de l'année précédente; mais surtout et avant tout on évitait les paroles de mauvais augure, c'est-à-dire que ce jour-là les langues attentives ne prononçaient que des mots d'un heureux présage ayant le même symbole que le miel, les dates et les figues qu'on offrait ce même jour-là à Janus; et il est vraisemblable que les sucreries qu'il est d'usage d'offrir ce même jour, encore, au milieu de notre civilisation et de notre dix-neuvième siècle, ont pour ancêtres lointains ces figues, ces dattes et ce miel qu'on offrait jadis au bonhomme Janus.

Mais les étrennes ont de bien autres origines encore dans notre civilisation, et si elles ont pu être apportées dans la Gaule par les Romains, elles s'y sont rencontrées avec le vieil usage des Gaulois nos aïeux, chez lesquels on célébrait également, le premier jour de l'année, une fête druidique qui se terminait par la distribution des fragments du gui, la plante sacrée des druides; aussi les étrennes ne portent-elles point uniformément ce nom d'étymologie romaine : *strennae*; et dans beaucoup de campagnes du centre de la France, cette ancienne patrie des Carnutes qui était comme le cœur du druidisme dont les rites les plus sacrés y étaient observés, on appelle encore le jour de l'an *le gui-l'an-neuf*. Nous devons reconnaître qu'il y a de vieux usages qui surnagent sur les grandes eaux des siècles qui les emportent, comme ces nids de mousse qui, détachés de la rive par la turbulence d'un fleuve près de sa source, arrivent, portés par le courant, jusqu'à son embouchure. Ainsi, il y a peu de jours encore qu'on a entendu retentir dans les campagnes les plus reculées de la Picardie, de la Beauce et de la Bretagne ce vieux cri de nos pères : *Au gui-l'an-neuf*, pour saluer le retour de l'année.

Il a existé une foule de superstitions sur le jour de l'an, superstitions apportées par le paganisme et que l'Église, ce puissant levier de la civilisation moderne, a toujours combattues avec la plus grande fermeté; ainsi, dans beaucoup de campagnes on croyait, et j'ai bien peur qu'on croie encore, qu'on pouvait détourner de sa tête les malheurs dont elle était menacée, en dévouant à sa place des personnes auxquelles on pourrait faire manger ou faire accepter des mets ou des objets sur lesquels auraient été pratiquées des conjurations selon les rites magiques; et des gens, soi-disant sorciers, se chargeaient, moyennant une bonne redevance, de préparer ces maléfices qu'on appelait *les étrennes du diable*.

Mais voici, comme échange et pour vous reposer l'esprit, l'histoire touchante d'une étrenne qu'on pourrait appeler divine, par opposition avec les précédentes, et que je viens de trouver dans une vieille chronique datant de l'époque dont il est question :

« Le roi Louis XVI avait pour usage de donner tous les ans à sa sœur, Mme Elisabeth, 30,000 livres, très-grosse somme alors, mais qu'aujourd'hui un riche banquier oserait à peine donner à sa femme. Or, la princesse était liée d'une étroite amitié avec deux jeunes filles qui avaient été élevées avec elle; l'une riche et qui venait de faire un très-beau mariage, l'autre, pauvre, et menaçait alors de rester pour coiffer sainte Catherine, — car sur le chapitre de la dot, alors on était absolument comme aujourd'hui. Mais, heureusement, Mme Elisabeth, qui était la bonté descendue sur la terre, eut la plus admirable inspiration.

« C'était le dernier jour de l'année, alors qu'allant embrasser le roi son frère pour le féliciter, elle recevait les étrennes qu'il lui réservait :

« — Sire, lui dit-elle, daignez m'accorder une grâce et vous me rendrez bien heureuse. C'est de me faire donner tout à la fois cinq ans des étrennes que vous m'octroyez avec tant de bonté.

« En entendant cette demande, Louis demeura fort surpris, car il connaissait les goûts modestes et *messagiers* de la princesse sa sœur.

« — Et qu'en voulez-vous faire, Élisabeth? demanda-t-il avec un certain mécontentement.

« — J'en veux faire une dot pour ma chère Louise, répondit simplement la princesse.

« Le roi adorait sa sœur, aussi s'empressa-t-il de déférer au vœu de celle-ci. Donc la somme lui fut comptée; son amie fut fort bien mariée, et à chaque retour de l'année, la princesse disait toujours avec joie :

« — Moi, je n'ai pas d'étrennes, mais j'ai fait le bonheur de ma Louise, et ça me suffit. »

D'après ce petit plaidoyer, vous devez être partisan des étrennes, me dira-t-on.

Eh bien, mon Dieu, oui, je l'avoue en toute franchise, quoique depuis longtemps j'aie dépassé l'âge où l'on en reçoit pour atteindre celui où l'on en donne; mais je trouve que cet usage répand un beau reflet sur les jours qui les suivent, car pendant le premier de l'an les mains se sont unies, les cœurs refroidis se sont un moment réchauffés, les liens de famille se sont resserrés, les souhaits échangés ont fait sortir quelques étincelles de l'âme dans la visite aux grands-parents; enfin ce jour d'entrée dans une année nouvelle est, il me semble, la véritable fête du cœur.

Pauvres mortels! nous comprenons si bien que la vie n'est qu'un prêt, que nous nous réjouissons de vivre, comme un condamné qui, gracié par le souverain, se met en liesse quand il voit luire le jour qui aurait dû se lever sur son tombeau.

Cte de Bassanville.

LA JUNON

(Suite)

Il n'eut pas même le temps de jeter un cri, je vous le jure... tant je fus prompt à le terrasser, à le bâillonner, à le garrotter.

Puis, montrant à Boudichon ce ballot d'un nouveau genre:

— Porte ça aux autres qui nous suivent, lui commandai-je.

Effectivement, le reste de la bande s'avançait aussi vers la grève, mais à cent pas en arrière, et avec la consigne de ne se rallier à nous que lorsque j'aurais fait retentir le signal du margat... un cri que j'imite à tromper les margats eux-mêmes.

Boudichon disparut aussitôt avec son douanier.

Quant à moi, je restai seul dans la vieille briqueterie et j'y continuai mon exploration silencieusement, précautionneusement, avec les allures d'un renard guettant les poules.

Tout à coup je me sens frapper sur l'épaule.

Par bonheur, ce n'était que Boudichon qui revenait.

— Eh bien? lui demandai-je à voix basse, eh bien? qu'en ont dit les autres?

— Chimère a pensé qu'il fallait se hâter et les conduire tout droit à la grève.

— Mais le prisonnier?

— Chimère l'a fait relâcher, prétendant que...

— Tonnerre! interrompis-je presqu'à haute voix, tonnerre! je le sentais bien, Chimère nous a vendus!... Alerte, alerte!... il nous faut empêcher qu'on débarque les ballots.

Et le premier, j'orientai directement ma course vers le canot.

Mais Chimère avait sur moi trop d'avance, j'étais encore à cent pas du galet, lorsqu'il fit briller le signal.

Les frères Dick débarquèrent immédiatement avec les ballots sur le sable, et l'on entendit s'éloigner la barque.

Comment échapper maintenant? comment nous tirer de là?

Faire un éclat, laisser même paraître un soupçon, c'était tout perdre.

Je le compris bien, et m'avançant tout éperdu vers Chimère :

— Par où passer? lui demandai-je.

Imbécile! il ne devina pas que je m'assurais ainsi du chemin où se tenait l'embuscade; il s'empressa de répondre :

— Suivons la route ordinaire, pardine! le douanier que tu avais pris ne peut être de retour au poste que dans longtemps, et, d'ailleurs, soit par reconnaissance, soit par crainte, il se taira.

Je n'avais guère entendu que les premiers mots, et, tout en ordonnant à mes hommes de prendre leurs chargements à la hâte, tout en me flanquant à moi-même un ballot sur l'épaule :

— Va toujours! ricanai-je en mon for intérieur, va toujours, mon bonhomme, on est plus malin que toi!

Puis, m'élançant dans une direction toute contraire à celle qu'il venait de m'indiquer :

— En route, commandai-je, et qui m'aime me suive!

— Mais... voulut contrecarrer Chimère tout ébahi, mais, cependant...

— Mais, cependant, c'est mon idée... c'est mon vouloir, je suis le chef! Allons, allons! sois gentil, range toi à la file, comme les camarades... et toi, Boudichon, qui, pour maintenir ton ballot, n'as besoin que d'une seule main, prends un pistolet dans l'autre, et le premier qui bronche, casse-lui la tête... En avant!

Déjà certain d'être obéi, j'avais pris le pas de course vers le ruisseau de Pennedepie.

Ce n'est d'ordinaire qu'un très-petit courant, un *douet*, comme on dit dans le pays; mais, en ce moment, grossi par les longues pluies du printemps, il se trouvait devenu presque une rivière.

Une rivière aux berges élevées, sur lesquelles s'enlaçait un double rang de saules tellement touffus que le diable lui-même ne serait pas allé nous chercher là dedans.

Je m'y engageai bravement le premier, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, parfois même jusqu'à la ceinture.

Nous remontâmes ainsi le grand douet durant dix minutes; puis, à travers un champ de blé, droit à la ferme de Chimère.

Une fois arrivés dans la cour, on alla vivement quérir dans l'écurie les petits chevaux cotriers ou porteurs de cotrets, qui nous servaient d'ordinaire au transport de la contrebande.

Ils y étaient bien, les chevaux, mais plus de bâtières, plus de crocs, plus même de cordes.

Je me retournai vers Chimère, qui voulut balbutier je ne sais trop quelles mauvaises raisons : que c'était la faute des valets de ferme, qu'ils se trouvaient absents, qu'on ne devrait pas lui en vouloir, etc., etc.

Peu m'importait, d'ailleurs, car je l'interrompis presque aussitôt pour déclarer enfin aux camarades que ce misérable nous avait vendus et trahis.

Ah! j'eus crainte un moment qu'on ne lui fît passer un mauvais quart d'heure.

Fort heureusement, je parvins à calmer l'effervescence générale en disant :

— Vous lui ferez son procès plus tard. Présentement, l'essentiel est de sauver la marchandise; mais, comme il pourrait nous être fatal encore, garrottez-le, comme un ballot de plus... ce qui nous en fera en tout dix-huit. Amarrons-les comme nous pourrons sur les cotriers... avec des branches de saule, avec des liens de paille, avec vos ceintures, avec vos cravates, avec les cordons de vos souliers. Allons, allons, dépêchons.

En moins d'une demi-heure, la caravane fut organisée, prête à partir.

Mais, malgré tous nos efforts, malgré toute notre ingéniosité, elle ne pouvait emporter que quatorze ballots, y compris le ballot de Chimère.

— Fragile! dit Boudichon; mais les quatre ballots qui vont rester?

— J'en fais mon affaire! répondis-je. Filez toujours, les conducteurs... Filez vivement!

Ils partirent.

— Vous, les Anglais, repris-je en m'adressant aux frères Dick, vous allez descendre tout au bas de la cour, du côté de la vieille briqueterie. Là, dans cinq minutes, vous tirerez deux ou trois coups de pistolet, pour attirer les habits verts, et tout en gardant de par devers vous une distance convenable, vous les entraînerez du côté de Honfleur, où le sloop vous attend!... Allez!

— Fort bien! approuva Boudichon; les cotriers qui s'en vont par la hauteur auront ainsi le chemin libre; mais nous autres?

— Ayons pas peur! j'ai mon plan.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Quel plan?

J'aurais été fort embarrassé de répondre, car, à vrai dire, je le cherchais encore.

Mais Boudichon ayant répété pour la seconde fois : « Quel plan? » ce mot me fut une soudaine inspiration.

En conséquence, je me frappai le front d'un air de triomphe et répondis de même :

— Tu verras; ce sera peut-être drôle!

La fusillade des frères Dick ne tarda pas à se faire entendre du côté de la vieille briqueterie.

— Ils vont croire que nous assassinons Chimère, ne pus-je me défendre de plaisanter, tout en prêtant l'oreille.

Vers la briqueterie, un bruit de pas nombreux se précipitait, et, plus loin, de la grève, la voix de Jacquelin lui-même criait :

— Aux coups de feu! aux coups de feu!

Je me retournai vers Boudichon et les deux autres camarades que j'avais également gardés près de moi, deux fins limiers à jambes de cerf, deux rudes gaillards, connaissant la contrée sur le bout du doigt, et je leur dis :

— A notre tour maintenant de courir, les enfants!... A notre tour!

On enleva lestement les quatre derniers ballots, on fila plus lestement encore par la hauteur.

Puis on revint sur les derrières de la douane, qui, très-probablement, mettait alors sens dessus dessous la ferme à Chimère.

Un beau chemin, messieurs, un chemin parfaitement libre, et pour le quart d'heure pas la moindre crainte de poursuite.

Je ralentis donc la marche.

— Où allons-nous donc comme ça? me demanda Boudichon.

— A la ferme d'Antoine Thibault.

— Fameux, le père Toine! un bon enfant, qui n'a jamais voulu mettre la main à la fraude, mais qui ne déteste pas les contrebandiers.

— Sans compter les valets de la ferme, qui nous ont donné parfois un coup de main, histoire de boire une fine bouteille. Mais nous y voici : silence!

Aux lueurs de l'aube, qui déjà blanchissait l'horizon, on commençait effectivement à apercevoir la métairie de Thibault.

Nous ne tardâmes pas à l'atteindre.

Le père Toine était un bon gros rougeaud, fin jardinier d'ailleurs, et qui, déjà levé, achevait le repiquage d'un superbe plan de romaines, que j'avais remarqué la veille au soir en passant par là.

— Bonjour, Thibault! lui dis-je, en montrant ce dont nous étions chargés. Nous sommes poursuivis, dénoncés, traqués. Voulez-vous nous permettre de cacher ces quatre ballots chez vous?

— Volontiers, les garçons! Vous connaissez le chemin de la cave et du grenier... à votre aise.

— Non... ça ne va pas le grenier ni la cave.

— Si nous enterrions les ballots dans le fumier! proposa Bourdichon.

— Encore une cache trop connue des douaniers, mon vieux. Non, non... j'ai mieux que ça dans ma tête : un tout nouveau tour!

Puis, montrant les romaines :

— Père Toine, que je repris en souriant, vous avez là un superbe plan de salades... voulez-vous m'en céder deux rayons?

— Mais pourquoi?

— Est-ce marché conclu?..... Vous allez le voir...

— Tope!... et voyons la chose.

Je m'emparai vivement d'une bêche, avec un signe aux autres d'en faire autant; et, dans le terreau fraîchement retourné, nous eûmes creusé bientôt une longue fosse où toute notre marchandise entra ni plus ni moins que dans un étui fait tout exprès pour elle.

Puis, on recouvrit les ballots de terre bien artistement égalisée, on repiqua les salades.

— Et maintenant, m'écriai-je en contemplant la plate-bande frauduleuse avec un certain orgueil, viennent les douaniers... ils seront malins s'ils devinent celle-là!

Les valets de ferme, les camarades, y compris Boudichon, mais surtout le père Toine, riaient à s'en tordre les côtes.

— Décidément, t'as de l'esprit comme un sapajou, put-il enfin me répondre, et c'est bien le moins que je vous offre à déjeuner pour m'avoir fait tant rire.

— Accepté!... Mais si les habits verts allaient venir!

— Bah! bah! mon petit gars va se mettre en observation à la lucarne d'en haut; et, comme la forêt n'est qu'à deux pas d'ici, vous aurez au besoin tout le temps de déguerpir... A table!

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

UN MARIAGE A CONTANTINOPLE

Nous extrayons du journal *le Nil* quelques détails sur le récent mariage de la princesse Nazlé, que nous croyons de nature à intéresser nos lectrices. Elles verront qu'à Constantinople, comme partout, les modes françaises ont su triompher de la vieille routine mahométane.

« Un brillant cortége accompagnait la princesse Nazlé, lorsqu'elle a quitté la demeure de Moustapha Fazil pacha, son père, pour se rendre à Fondoukli, dans la maison de Khali Chérif pacha, son époux.

La princesse était montée dans une voiture dorée traînée par un magnifique attelage anglais. Les stores du coupé, en satin blanc, étaient baissés selon l'usage.

Le cocher et le valet de pied portaient des cocardes en satin blanc.

La voiture de la princesse était entourée d'eunuques à cheval et de quelques serviteurs du palais du prince Moustapha Fazil pacha.

Plus de quarante superbes véhicules, renfermant les harems de la haute société musulmane, ont précédé et suivi la princesse jusqu'à Fondoukli.

Une splendide réception a été faite à la noble, belle et jeune épouse, à son arrivée dans sa nouvelle résidence, par Khalil Chérif pacha et les invités appartenant à l'élite de la société de Stamboul et de Péra.

La princesse portait une robe de velours rose, brodée d'or. Un diadème en diamants surmontait une couronne d'orangers décorant son front.

Parmi les toilettes les plus remarquées, brillaient celles de Mme Cabouli pacha, revêtue d'une robe de velours vert-émeraude, qui était rehaussée par une tunique en Chantilly, s'allongeant gracieusement sur toute la longueur de la traîne, soutenue par des nœuds du meilleur effet.

Mme Rifaat bey portait une toilette de faille couleur mauve, ornée d'une tunique point d'Angleterre, dont la finesse était remarquable; les garnitures de la robe tranchaient admirablement par les velours d'un ton plus foncé.

Mme Hilmi bey avait une robe également couleur mauve avec volants d'Angleterre artistement distribués et formant tunique; le tout gracieusement semé de nœuds des plus coquets. Toutes ces dames portaient des coiffures en harmonie avec leurs brillants atours.

Après avoir été reçue avec la plus exquise courtoisie par son époux, la princesse, avec une distinction et une facilité sans égales, reçut ses hôtes avec ce bon ton et cette dignité sans fard, sans apprêts, qui dénotent chez elle, avec une heureuse nature, une éducation supérieure.

Aussi, naissance, beauté, éducation et position dans le monde, viennent-elles à l'envi placer au premier rang de la société des dames de Constantinople une princesse aussi accomplie et l'appellent-elles à exercer une influence salutaire sur la société orientale. Ces appréciations se trouvent, du reste, justifiées par l'intérêt spécial et tout de sympathie dont a été entourée par la société européenne résidant à Constantinople, ce mariage de Khalil pacha avec la fille aînée du prince Moustapha Fazil. »

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La maison des Quinze-Vingts est une institution où l'on entre les yeux fermés.

LETTRE D'UNE AMIE

Nous allons rendre notre visite à nos maisons privilégiées, et, pour commencer, je vais de nouveau vous recommander l'emploi des cataplasmes Hamilton; c'est faire acte de prévoyance et d'humanité.

La mauvaise odeur des cataplasmes ordinaires, l'inconvénient de leur préparation, empêchent souvent d'y avoir recours, et pourtant que de maladies on pourrait, par leur moyen, arrêter dès le début! Eh bien, pour se procurer un cataplasme des plus émollients, il suffit de tremper l'un de ceux dits *Hamilton*, durant une ou deux minutes, dans une assiette remplie d'eau chaude. Aussi est-il à croire qu'on n'hésitera plus dans l'application de ce remède préventif et efficace.

Je ne saurais trop insister, et j'insisterai toujours sur le tact et la prudence dont on doit faire preuve dans les soins que l'on donne à sa bouche et à ses dents; la coquetterie, en cette circonstance, doit nous guider aussi bien que l'hygiène. Avoir une haleine parfumée a son prestige.

Aussi, pour obtenir ce résultat, vous conseillerai-je de vous servir de l'*Eau dentifrice* de Philippe, et de sa délicieuse *odontaline*, que l'on trouve chez tous les bons parfumeurs, et au dépôt central, 24, rue d'Enghien.

Je suis entrée, la semaine dernière, à la *Compagnie Irlandaise*, rue Tronchet, 36, et j'ai été frappée d'y trouver un assortiment de mouchoirs des plus variés, tous marqués au même chiffre, avec couronne de marquis. Comme j'en manifestais mon étonnement, Mme Duret, la propriétaire des magasins de la *Compagnie Irlandaise*, m'expliqua que Mme la marquise de M..., après avoir commandé tout le trousseau de sa fille dans une maison spéciale, a pris, de préférence chez elle, tous les mouchoirs, depuis les plus simples jusqu'aux plus riches.

Mme Billard, rue Tronchet, 4, met la dernière main au plus confortable, au plus fashionable, au plus hygiénique des corsets. Cette merveille est tout en caoutchouc et soie blanche entre-croisé. Ce corset offre l'avantage inappréciable qu'on peut la garder sans être gênée le moins du monde, quelle que soit la position de santé de la personne qui le porte.

La peau est un organe essentiellement exhalant et absorbant qui, par une infinité de pores, met tout notre organisme en communication avec l'air qui nous entoure; aussi est-il des plus importants de dégager ces pores de toute influence malsaine, de les entretenir dans un état de pureté et de propreté, ce que vous obtenez à coup sûr en employant, en guise d'eau de toilette et à l'état journalier, le *lait antéphélique* de Candès, du boulevard Saint-Denis, n° 26. Le *lait antéphélique*, dans ce cas, s'emploie étendu d'eau dans une large proportion.

J'ai été chargée, la semaine dernière, d'aller prendre des renseignements chez Mme *Herst*, 8, rue Drouot, pour l'une de nos abonnées qui désirait une toilette complète de matin et de soir, pour assister à un mariage. J'ai été frappée de l'ensemble et de l'harmonie des détails que Mme Herst a combinés pour cette toilette double; elle était simple, de bon goût, sans colifichet et marquée du cachet de la suprême élégance; aussi la commande a-t-elle suivi de près l'envoi des renseignements.

Voici réellement le moment d'aller rendre visite à notre magasin du prédilection, et de visiter l'exposition printanière que prépare la maison de *Pygmalion*, boulevard de Sébastopol, rue de Rivoli et rue Saint-Denis; je puis dire printanière, car je vous écris au milieu des éclairs qui sillonnent la nuit, au bruit du tonnerre; on se croirait en plein mois de juin. Mais revenons à notre exposition; nous y trouvons d'abord les objets en solde; faut-il vous le conseiller, à vous qui pouvez faire quelques avances? Les plus belles occasions portent sur les objets que la température exceptionnelle de cette année a fait reléguer au fond des cartons : les fourrures, les draperies, les velours, les confections ouatées; pour celle qui peut acheter d'une année sur l'autre, il y a de réels bons marchés à faire, d'excellentes occasions dont je vous conseille de profiter.

Quant aux nouveautés, elles sont fraîches et jolies, et ne font regretter qu'une chose : c'est d'être obligée de limiter ses achats.

E. BOUGY.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

2e Année. — N° 57 (avec patrons). Dimanche, 2 Février 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE DE BAL. — MODÈLE DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de bal. — Tabouret régence. — Dix nœuds de corsage et de cheveux. — Ceinture romaine. — Ceinture Médicis. — Deux coiffures en cheveux. — Collerette mignon. — Dentelle au tricot. — Carré en guipure. — Cuirasse ou corselet en velours. — Parure Médicis. — Parure Marie-Antoinette. — Veste en sicilienne. — Toilette de promenade. — Toilette de visite. — Blouse Watteau. — Toilette de bal. — Titania, sortie de théâtre ou de bal. — Bébés.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées. Toilettes de mariées. — Planche de patrons et de broderies.

2. TABOURET RÉGENCE.

9. NŒUD VAN-GHEL.

10. NŒUD VAN-GHEL.

12. NŒUD LOUISETTE.

6. NŒUD CHANOINESSE.

5. NŒUD CHANOINESSE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de bal. — Jupe de satin blanc, unie, tombant presque à ras de terre, afin de laisser apercevoir le bout des souliers de satin blanc à bouffettes de blonde. Seconde jupe de gaze, recouverte elle-même de volants terminés par une blonde neigeuse des plus légères; une draperie de satin blanc, savamment chiffonnée, fait tête à cette jupe, et se trouve terminée sur les côtés par un chou à larges pans également en satin blanc.

Longue tunique formant manteau de cour, entièrement recouverte d'un flot de crêpe monté en volants très-fournis et enjolivés également de blonde neigeuse, qui rend cette toilette si gracieuse et si vaporeuse; une traîne de roses avec feuillage varié retombe sur le manteau en draperie et se répète sur l'épaule droite en aiguillette. Collier en émail et or. Dans les cheveux, choux de satin blanc et blonde au milieu duquel se trouve enfouie une grosse rose assortie à la guirlande. — Toilette de Mme Cavally, 8, boulevard des Capucines.

8. NŒUD HÉLOÏSE.

11. NŒUD LOUISETTE.

3. NŒUD POMPADOUR.

NŒUDS DE CORSAGE ET DE CHEVEUX

3. Nœud Pompadour. — Le ruban de ce nœud est une des nouveautés de la saison, des plus séduisantes; sur fond noir ou sur fond de fantaisie se trouve une guirlande brochée des fleurs les plus fraîches : ce sont des marguerites blanches et des boutons de rose du plus heureux effet; le nœud se compose de quatre coques, traversées par une agrafe, et de deux pans égaux. Ce nœud et les deux suivants ont été dessinés à la galerie Choiseul, rue Neuve-des-Petits-Champs.

4. Nœud Olympe. — Ce nœud est fait avec du ruban fond noir sur lequel court une guirlande de coquelicots, de muguets et de bluets; il se compose de trois coques : deux d'un côté, une de l'autre, de dessous laquelle ressortent les deux pans.

5 et 6. Nœud chanoinesse. — Il se fait à même du crêpe de Chine ou de la turquoise violet clair, et du velours violet foncé ou noir pris dans le biais de l'étoffe; les deux pans sont terminés par une frange à tête formant quadrille du ton violet le plus clair. Le nœud de cheveux n° 6 est assorti de forme et de nuances.

7. Nœud la Petite Reine. — Ce nœud est en ruban tissé de couleur; le fond est bleu et les fleurettes sont des marguerites blanches. La disposition des coques est assez remarquable : on voit deux coques d'un côté, une coque de l'autre sur un pan, puis un second pan tombant au milieu du nœud, en dessous de l'agrafe.

8. Nœud Héloïse en ruban façonné mauve; une guirlande de boutons de roses, aux feuillages variés, court sur le tissu. Trois coques, dont une fort longue, tombent droites d'un côté, tandis que de l'autre une seule coque fait tête à deux pans.

9-10. Nœud van Ghel. — Nous donnons le nœud de corsage et celui de cheveux assortis; ils sont en crêpe de Chine gris bleu ou bleu de l'Inde; une traverse de velours noir se trouve au milieu des cinq coques et fait tête aux deux pans qui sont ornés de frange.

11-12. Nœud Louisette. — Il se fait dans un ruban gros grain d'un beau violet; les pans sont ornés d'une frange à tête quadrillée. Le nœud de cheveux est assorti.

13. CEINTURE ROMAINE.

7. LA PETITE REINE.

4. NŒUD OLYMPE.

14. CEINTURE MÉDICIS.

13. Ceinture romaine. — Cette ceinture est en satin noir, rayée de larges raies de velours noir, tissé, et de raies plus étroites, vertes, rouges, jaunes et bleues.

14. Ceinture Médicis. — Modèle des galeries de Choiseul, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Cette ceinture fort riche est en belle soie noire à gros grain, brochée d'une riche guirlande de fleurs aux couleurs vives. Ces fleurs sont un composé harmonieux de coquelicots, d'avoine, de bluets et de boutons d'or. Le bout de la ceinture est frangé.

15. Coiffure en cheveux. — Ainsi que nous l'avons déjà répété,

15. COIFFURE EN CHEVEUX.

17. COLLERETTE MIGNON.

les coiffures ont une tendance à devenir élevées et à laisser le moins de place possible aux postiches, du moins à ceux qui dissimulent la racine des cheveux. Notre modèle est à racines droites sur les tempes et derrière la nuque; des ondulations à l'eau forment des bandeaux à la russe, que recouvrent deux tiges de marteaux Louis XV et deux grosses coques croisées avec larges frisons; parmi ces frisons, il est facile de semer quelques postiches, pourvu qu'ils soient invisibles et bien recouverts par les cheveux naturels.

16. Nœud gordien. — Cette coiffure est, comme la précédente, à racines droites; de petites mèches frisottées folâtrant au pied des racines produisent un fort joli effet. Deux bandeaux à la russe superposés dominent le front; sur ces bandeaux viennent se ramener des coques de cheveux fort légères qui forment le nœud gordien; une épingle de jais est posée à la base des coques et leur sert de pied.

17. Collerette Mignon. — Un large coquillé de dentelle se trouve disposé sur un biais de turquoise rose qui forme transparent; un nœud, encadré par la même dentelle, est posé en guise de broche et réunit les deux parties du collier.

18. Dentelle. — Montez 16 mailles pour chaque dent que vous voulez faire, plus 11 mailles pour les deux lisières.

1er *rang.* — Mailles simples.

2e *rang.* — Mailles à l'envers.

3e *et* 4e *rangs.* — Comme le premier.

5e *rang.* — 3 mailles simples, 3 mailles à l'envers, 1 maille simple *, 3 mailles à l'envers, 1 maille simple, 3 mailles à l'envers, 1 maille simple *, 4 mailles simples.

6e *rang.* — 1 maille simple, 1 passe, 3 mailles simples * (1 maille à l'envers, 3 mailles simples 3 fois), 1 passe, 1 maille simple, 1 passe, 3 mailles simples *, 2 mailles ensemble à l'envers, 5 mailles simples.

7e *rang.* — 2 mailles simples, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles ensemble à l'envers *, 1 maille à l'envers, 3 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles ensemble à l'envers *, 3 mailles à l'envers.

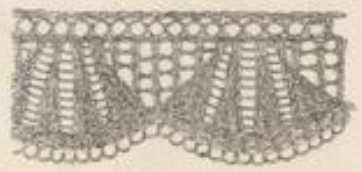
8e *rang.* — 2 mailles simples, 1 passe * (2 mailles simples, 1 maille à l'envers 4 fois), 1 passe, 1 maille à l'envers, 1 passe, 1 maille à l'envers *, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 1 maille simple.

9e *rang.* — 2 mailles simples, 2 mailles à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles à l'envers *, 3 mailles simples, 2 mailles à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles à l'envers *, 3 mailles simples.

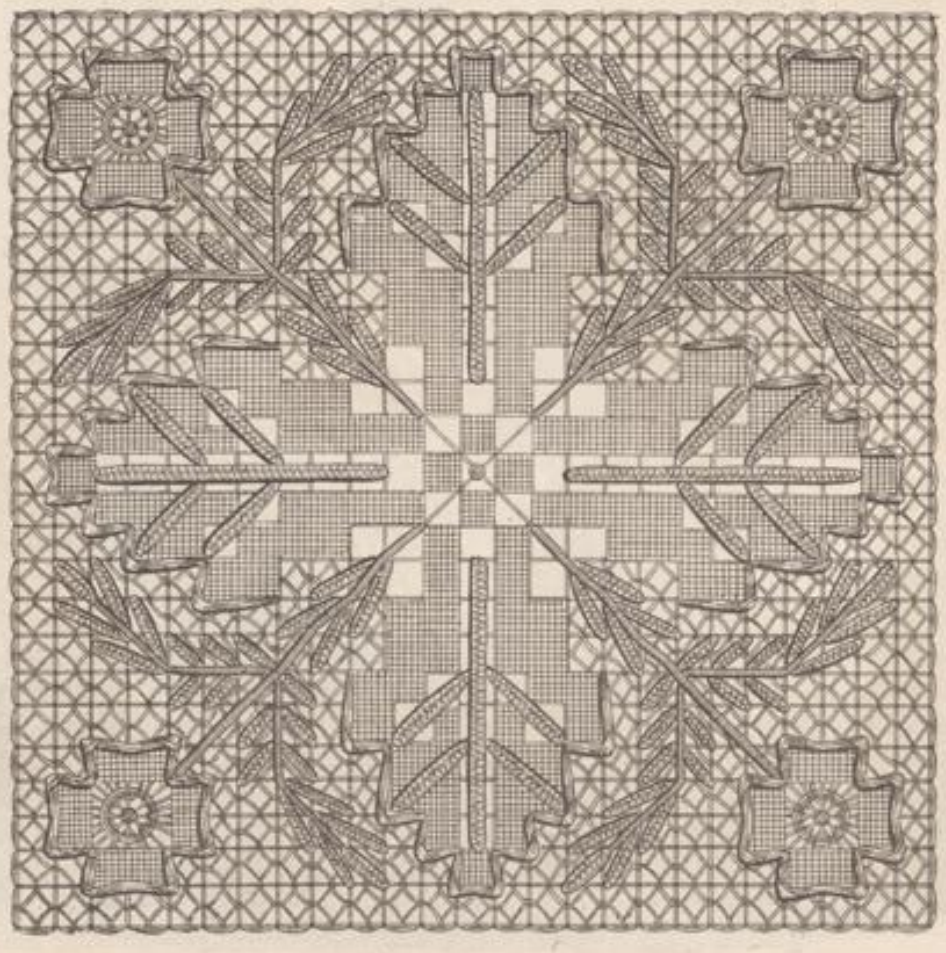
10e *rang.* — 1 maille à l'envers, 1 passe, 1 maille à l'envers, 1 passe * (1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 4 fois), 1 maille à l'envers, 1 passe, 1 maille à l'envers, 1 passe, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers *, 2 mailles simples, 1 maille simple.

11e *rang.* — 2 mailles simples, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles ensemble à l'envers *, 9 mailles simples (2 mailles ensemble à l'envers, 1 maille simple 3 fois), 2 mailles ensemble à l'envers *, 5 mailles simples.

12e *rang.* — 2 mailles à l'envers, 1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 passe, 1 maille à l'envers *



18. DENTELLE AU TRICOT.



19. CARRÉ EN GUIPURE.

16. NŒUD GORDIEN.

(1 maille simple, 1 maille à l'envers 4 fois répétée), (1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers 4 fois), 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 1 maille simple.

13e *rang.* — 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 1 maille à l'envers *, 9 mailles simples (1 maille à l'envers, 1 maille simple, 3 fois répétées), 1 maille à l'envers, 6 mailles simples.

14e *rang.* — 2 maille à l'envers, 1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers* (1 maille simple, 1 maille à l'envers, 4 fois) (1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers, 4 fois)*, 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 2 mailles à l'envers.

15e *rang.* — 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 1 maille à l'envers*, 9 mailles simples (1 maille à l'envers, 1 maille simple, 3 fois répétée, 1 maille à l'envers*, 6 mailles simples.

16e *rang.* — 2 mailles à l'envers, 1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers, 1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers *. Laissez le fil devant l'aiguille (1 maille simple, 1 maille à l'envers, 3 fois), 1 maille simple, 1 passe double, 1 maille à l'envers (1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers, 4 fois répétées); laissez le fil devant l'aiguille; 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 1 maille simple.

17e *rang.* — 1 maille à l'envers (2 mailles ensemble à l'envers, 2 fois)*, 11 mailles simples, 1 maille à l'envers (2 mailles ensemble à l'envers, 3 fois)*, 1 passe, 4 mailles à l'envers.

18e *rang.* — 2 mailles à l'envers *, 1 passe, 2 mailles ensemble à l'envers*, 1 maille à l'envers.

20e *rang.* — Mailles à l'endroit.

21e *rang.* — Semblable.

22e *rang.* — Toutes mailles à l'envers.

23e *rang.* — Rabattre.

19. Carré en guipure. — Ce carré est composé de 25 points; les dessins avec milieu se font plus en général que ceux en nombre pair; cependant plusieurs abonnées ayant

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

20. CUIRASSE OU CORSELET (DEVANT).

réclamé des carrés de 26 points, nous en avons eu voie d'exécution; quant à celui-ci, il est fort beau et sera apprécié par les dames amateurs de filet, elles comprendront qu'il ne se compose cependant que de toile, point d'esprit, reliefs et roues tout simplement.

20-21. Cuirasse ou corselet (devant et dos). — Cette cuirasse ou corselet est en beau velours noir chamarré entièrement d'une riche broderie en soutache dans laquelle se trouve mêlé un semis de vraies perles de jais taillées. — Modèle de Mme Cavally.

22. Parure Médicis. — Posée sur un corsage de satin noir, cette parure rendra la toilette élégante; elle est en

22. PARURE MÉDICIS.

21. CUIRASSE OU CORSELET (DOS).

crêpe de Chine violet évêque; une riche frange de soie de même nuance, haute de 10 centimètres, l'encadre en forme de berthe; des bouquets de violettes enfouis dans leur feuillage forment l'agrafe du devant.

23. Parure Marie-Antoinette. — Elle se fait en crêpe de Chine rose de Chine, plissée dans le biais à même l'étoffe, pour former draperie, et se remonter en pans coupés

26. TOILETTE DE PROMENADE. 27. TOILETTE DE VISITE. 28. BLOUSE WATTEAU. — Modèles de Mme Cavally.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873 — N° 57

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur la poitri
en tête; elle

24-25. Ve
lienne (vu
derrière). —
broderie a
mant guirla
sotis au fe
illustre ce j
qui se pose
lette décolle
met de fair
même toile
fins: pour c
bal. Une ri
russe encad
ge. — Mod
Cavally.

26. Toile
menade. —
faille noire
drap amazo
terelle, relev
côtés, ornée
à tête illust
deries de c
man en cac
Indes doubl
et illustré
broderie de
relief au p
peau de vel
plumes et d
dentelle. —
tre suppléa
trous de ce

27. Toilet
te. — Jupon
anglais noir
haut volant
tête. Tuniq
gne couleur
mentée d'en
guipure de
ce posés à
sant voir l'é
pon de des
dentelle e
tunique. Des
moire serv
et rattache
en redingot
de feutre gri
de de velo
orné d'une t
mes naturell

28. Blous
(voir, sur le
les patrons
blouse en g
turelle). — J
noire, ornée
volant mon
creux double
bleu marin.
teau en dra
rin, illustrée
et de broder
che et lacé

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

21. VESTE EN SICILIENNE (DEVANT).

sur la poitrine; une blonde satinée la borde en biais comme en tête; elle est de même hauteur des deux côtés.

24-25. Veste en sicilienne (vue devant et derrière). — Une riche broderie au passé formant guirlande de myosotis au feuillage léger illustre ce joli corsage, qui se pose sur une toilette décolletée et permet de faire servir une même toilette à deux fins: pour opéra et pour bal. Une riche dentelle russe encadre le corsage. — Modèle de Mme Cavally.

26. Toilette de promenade. — Jupon de faille noire; tunique de drap amazone gris tourterelle, relevée sur les côtés, ornée d'un volant à tête illustrée de broderies de chenille; dolman en cachemire des Indes doublé en ourson et illustré d'une riche broderie de fleurs en relief au passé; chapeau de velours orné de plumes et de barbes de dentelle. — Voir, sur notre supplément, les patrons de ce dolman.

27. Toilette de visite. — Jupon de velours anglais noir, orné d'un haut volant monté à tête. Tunique en vigogne couleur beige, agrémentée d'entre-deux de guipure de même nuance posés à faux et laissant voir l'étoffe du jupon de dessous. Haute dentelle encadrant la tunique. Des nœuds de moire servent d'agrafe et rattachent la robe en redingote. Chapeau de feutre gris mode, bridé de velours noir et orné d'une touffe de plumes naturelles.

28. Blouse Watteau (voir, sur le supplément, les patrons de cette blouse en grandeur naturelle). — Jupe de faille noire, ornée d'un haut volant monté à plis creux doubles de florence bleu marin. Blouse Watteau en drap bleu marin, illustrée de galons et de broderie en soutache et lacet de soie blanche. Chapeau de velours bleu marin avec torsade en turquoise du même bleu, mais beaucoup plus clair.

29. Toilette de bal. — Robe de crêpe dona Maria rose tendre. Le jupon bouillonné est bordé dans le bas de deux volants froncés très-fournis et formant neige. Le tablier est bouillonné et traversé par des bandes de rubans de velours pensée.

23. PARURE MARIE-ANTOINETTE.

29. TOILETTE DE BAL.

25. VESTE EN SICILIENNE (DOS).

La tunique, toute bouillonnée, est encadrée d'un velours pensée et de volants de blonde très-légers. Le corselet de la taille est de forme grecque; il encadre l'entournure des bras et vient se recroiser sur la poitrine; il est en velours violet encadré de blonde. Les fleurs sont blanches ou pensée, à volonté.

30. Titania, sortie de bal. — Cette sortie de bal ou de théâtre est en gros reps de soie blanche doublé de satin blanc; elle forme étole devant, est à plis arabes derrière. La manche qui part de l'épaule a le style d'une manche de mac-farlan. Bordure de renard blanc dominant une frange mousseuse en soie frisée toute blanche. Jolies applications de passementerie devant; derrière, larges rubans de moire blanche. Nœuds de ruban de moire blanche aux manches et au-dessous du capuchon, à la taille. Sur la tête, mantille en dentelle jetée en guise de capeline. — Modèle de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

30. TITANIA. — Modèles de Mme Du Riez.

PLANCHE COLORIÉE

Première toilette de mariée. — Robe de poult de soie blanc, agrémentée de rouleautés de satin blanc. Deux doubles jupes formant châle par devant et pouf derrière retombent sur le jupon légèrement à traîne; le tout orné d'un simple volant froncé, bordé d'un biais de satin et surmonté de deux rouleautés. Corsage à longues basques, pointues devant et derrière, et arrondies sur les hanches; le corsage est décolleté en carré; une chemisette de tulle brodée, dite modestie, se pose à l'intérieur de ce corsage, dont le bord est encadré d'une blonde satinée. Voile de tulle de soie posé sur le sommet de la tête et retenu par le pouf en fleurs d'oranger.

Deuxième toilette de mariée. — Robe de taffe-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tas blanc recouverte et voilée d'une seconde jupe en gaze de Chambéry très-claire ; un haut volant d'application d'Angleterre, surmonté par une ruche à la vieille en taffetas blanc, retombe au bas de cette jupe. La tunique, arrondie devant, formant châle derrière, est également en gaze de Chambéry, ornée d'une dentelle assortie à celle du bas, mais plus basse. Corsage à pointes orné d'une haute dentelle qui forme basque ; le voile, en même étoffe que la robe, c'est-à-dire en gaze, enveloppe entièrement la mariée et retourne en écharpe d'un côté sur l'autre.

Toilette de cérémonie. — Robe de faille mauve ornée en draperie de dentelle de Chantilly de différentes hauteurs ; des glands en passementerie et chenille mauve relèvent de place en place la draperie. Corsage à longues basques orné de volants de dentelle, plissés et froncés alternativement, et garni sur la poitrine d'une barbe de dentelle ; cette barbe forme écharpe autour du décolletage et se répète en épaulière sur le haut des manches. Chapeau de velours mauve ; brides de satin, touffe de plumes blanches et mauves mélangées.

PLANCHE DE PATRONS

Nous donnons avec ce numéro une planche de supplément contenant les patrons et les broderies suivants :

Dolman du costume 26 du journal.
Blouse Watteau du costume 28 du journal.
Voile de fauteuil à exécuter sur toile écrue.
Quille en soutache.
Entre-deux en broderie Renaissance.
Bande de broderie au plumetis avec encolgnure.
Col cavalier en broderie Renaissance.
Chiffres et noms demandés.

E. POUGY.

Toutes nos abonnées recevront, avec l'un de nos prochains numéros, la magnifique planche de tapisserie en couleur, que nous offrons à titre de *prime gratuite*. — Nous avons envoyé, à toutes nos abonnées, la table, le titre et la couverture de l'année 1872. Les acheteurs au numéro pourront se procurer cette couverture dans nos bureaux, ou la demander à leur libraire, moyennant 25 centimes.

COURRIER DE LA MODE

Si les bals ne font pas parler d'eux, en revanche les dîners vont leur train et les menus, si bien organisés par notre collaborateur et ami M. le baron Brisse, doivent être d'une grande utilité pour la plupart de nos lectrices. Les toilettes de dîner et de concert sont celles qui préoccupent le plus les femmes du monde en ce moment. Par cela même qu'il n'y a pas eu d'hiver jusqu'à présent ni de fêtes aristocratiques et officielles, la mode n'a rien produit de bien remarquable qui fasse type de toilette et sensation d'élégance. Il n'y a que les fraises Médicis et Marie Stuart, les manches avec crevés et les justaucorps de l'époque qui aient un cachet d'originalité. Tout le monde ne peut pas s'habiller comme du temps de François II. Il faut une distinction innée, une taille souple et fine, bien modelée et pourtant svelte et élancée, pour que ces corsages, se dégageant en fraise autour des épaules, n'engoncent pas celles qui les portent. Ce genre de robes Marie Stuart est très-grande dame, en velours noir brodé de jais et garni de vieux point d'Alençon tuyauté en fraise sur une cannetille et s'échappant d'une rivière de jais lui servant de pied. La jupe de velours noir est très-longue et flottante, relevée d'un seul côté sur une jupe de satin blanc, quand on veut donner plus de genre et plus de style à la toilette, par une cordelière de passementerie cloutée de jais. Le corsage faisant justaucorps, remplaçant la tunique, est richement bordé de jais. On copie autant que faire se peut les costumes de Marie Stuart, et c'est pourquoi nous conseillons à nos lectrices de se coiffer dans le style de l'époque et du costume.

L'une des grandes hérésies de l'époque actuelle c'est de porter une coiffure Marie-Antoinette avec un peigne à la girafe du temps de Louis-Philippe ; une robe Louis XIV faisant tablier marquise et s'étalant en traîne. Des gants du premier empire à 12 et 15 boutons, emboîtant le bras comme le ferait une jambière, et des éventails géant, ayant l'envergure d'un parasol. Avec tous ces engins, on compose un costume plutôt étrange qu'élégant, et qui n'est qu'un spécimen des anciennes modes qui ont existé. L'unité fait l'harmonie. Puisque certaines belles dames préfèrent se costumer plutôt que de s'habiller, elles doivent consulter les gravures du temps et les portraits des galeries du Louvre et du Musée de Versailles.

Pour revenir aux toilettes du jour, ou plutôt aux toilettes du soir, les corsages demi-montants, c'est-à-dire ouverts en cœur, ou décolletés carrément, l'emportent sur les corsages décolletés ronds qui sont tout à fait toilettes de bal. Non pas que les robes ayant un corsage demi-montant soient moins luxueuses et moins élégantes. Elles sont garnies, pour la plupart, de volants, de quilles et de tabliers de dentelle, soit en chantilly, en application de bruxelles, en point à l'aiguille, en dentelle de Bruges, en point d'Alençon, en dentelle d'Angleterre, en malines, en très-haute valenciennes.

Ce qui fait genre pour toilette de soirée, de bal et de dîner, avec les manches sultane, ce sont les gants de Saxe bruns frais, à six et huit boutons, et les gants de Suède blancs, également boutonnés ou s'enfilant comme une mitaine. Il est encore une actualité que les jolies tailles apprécient, parce qu'elles les font valoir, c'est la ceinture russe en cuir de Russie naturel, ou en maroquin noir, marron, gris ou violet, doublée de satin de même nuance ou de couleur tranchante.

Ces ceintures russes ou slaves, les peignes espagnols ou girafe, les fraises François II ou Médicis, et les éventails géants ont été jusqu'ici les seules actualités de la saison d'hiver. Si la température continue, nous arriverons à la floraison des lilas sans neige et sans glace.

Sur les vestes de chasse, les ceintures russes ont fait fureur, ainsi que les bottes de daim noir lacées sur le dessus du pied, pour mieux supporter les jambières et les guêtres boutonnées sur le côté. Les Dianes chasseresses qui montent à cheval, comme de fières écuyères qu'elles sont, préfèrent les bottes de daim gris ou de nuance chamois, avec jambières assorties. La chaussure joue le principal rôle dans la toilette féminine. On admet encore plus un chapeau fané qu'une chaussure douteuse. Le chapeau a pu être frais et joli, tandis qu'une chaussure de pacotille implique tout de suite une femme sans goût et sans élégance. Une femme bien chaussée acquiert tout naturellement une très-jolie tournure. Le pied étant bien assis, bien cambré et à l'aise, imprime à la démarche une élégance native et innée. Toute femme qui s'atrophie le pied sous le prétexte de l'amincir et de ressembler à une Chinoise, se donne les allures d'une grue qui saute sur un pied et sur un autre.

Vous êtes méchante, chère chroniqueuse, va-t-on s'écrier.

Vraiment non : je suis juste et je dis la vérité. A mon point de vue, la chaussure doit passer avant tout autre objet de toilette. La femme élégante assortit toutes ses chaussures à ses costumes et à ses robes.

Les chaussures de costumes de ville se font en drap, en velours, en satin ou en chevreau tout mat, avec guêtres de chevreau piqué, selon le style de la toilette. Les semelles de chasse sont avec double liége. Ce genre de chaussures qui résistent à l'humidité et à la fatigue, quelque fortes qu'elles soient, est d'une élégance de grande dame. Le pied n'en reste pas moins mince et cambré. Les chaussures de toilettes de visite sont en velours et en satin, garnies de fourrure en rapport avec la toilette, soit de martre zibeline, de chinchilla, de petit-gris, de renard argenté et de skungs.

Les mules du matin s'entendent avec la robe de chambre. Si elle est en cachemire rose, la mule est en maroquin rose doublé de peluche rose, avec nœud cravate bien étalé en faille rose. Si elle est en cachemire bleu, la mule est en maroquin bleu doublé de peluche bleue, avec nœud cravate en velours noir, ou bien en velours marron bordé de renard argenté, ou bien en velours vert bordé d'hermine, ou bien en velours naccarat bordé de chinchilla. Les souliers Louis XV, en velours, en satin et en chevreau noir ou de couleur, offrent aussi une grande variété et une grande fantaisie de nœuds décoratifs. Il y a le nœud écharpe, avec pans frangés en soie floche et s'étalant sur le dessus du pied ; le nœud pouf de style Louis XV, le nœud aigrette, le nœud cravate et le nœud alsacien. Ces différents nœuds sont mélangés de faille noire et de faille de couleur, les uns avec boucles anciennes en cailloux du Rhin, ou avec bouton fleurdelisé, ou avec pierreries, selon le costume. Pour toilette de bal, on choisit le soulier de satin, avec cothurne grec, ou la bottine de faille ou de satin, avec nœud de blonde ou de satin sur le dessus du pied ou tout uni.

Nous donnerons dans notre prochain courrier un avant-goût des modes printanières. — On y songe déjà.

Vᵗᵉˢ DE RENNEVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Février.

Le carnaval est dans tout son éclat, — l'heure des indigestions a sonné et on ferme la chasse!!! Plus de gibier!!! De par la loi, les bêtes puantes et les oiseaux de proie peuvent seuls en manger à l'aise. — Bon bien leur fasse, puisque nous sommes assez niais pour nous en abandonner, sous prétexte de *conservation*.

Cette disparition subite du gibier embarrasse fort les ménagères qui tiennent à varier convenablement les rôtis de chaque jour. J'ai chance de leur être agréable en leur en remémorant quelques uns.

QUELQUES ROTS A SERVIR EN FÉVRIER

Terrines ou pâtés de gibier.
Pâtés de poisson.
Galantine d'anguille.
Filets de bœuf à la gelée.
Dinde rôtie à la gelée.
Ces deux derniers rôtis, *froids*, sont servis découpés.
Poissons frits.
Noix de veau piquée.
Canard sauvage rôti, sauce à l'orange.
Sarcelles rôties, sauce aux pommes.
Quartier d'agneau rôti.

Il est bien entendu que, par *quartier d'agneau*, je désigne un de ceux de devant. Dans l'agneau, l'épaule est préférable au gigot, et doit avoir le pas sur lui dans toute maison qui se respecte.

On peut également servir pour rôti de *belles* épaules de *bons* moutons. L'épaule de mouton a un goût particulier, et, dit avec justesse Grimod de la Reynière, elle est souvent d'une tendresse supérieure à celle du gigot.

LE BARON BRISSE.

CAUSERIE

Quoique la politique ait envahi les salons et que les mauvais romans cherchent à y prendre droit de cité, on cause dans le monde d'autre chose, Dieu merci ! que de la Chambre et des femmes coupables. Ainsi, j'ai entendu l'autre soir défendre et attaquer avec un égal talent le livre du docteur Fournier, médecin des sourds et muets, dans lequel l'auteur refuse nettement aux animaux la moindre lueur d'intelligence.

Mais, malgré tout l'esprit déployé dans le combat dont j'ai été témoin, je ne trouve pas la question vidée, et quand j'entends médire des bêtes, que j'aime infiniment mieux que les sots, je ne résiste pas à entrer en lice et avec la langue et avec la plume, afin d'apporter ma part d'observations et d'anecdotes sur cet intéressant sujet.

D'abord, en commençant par le chien. Qui n'aime ces dévoués animaux qui défendent nos maisons, qui gardent nos troupeaux, qui amusent nos enfants, qui conduisent l'aveugle, qui sont nos compagnons de plaisir à la chasse et auxquels nous pouvons communiquer jusqu'à nos vertus ? Ainsi, les religieux du mont Saint-Bernard n'en ont-ils pas fait les utiles auxiliaires de leur charité en les envoyant au loin chercher les voyageurs égarés dans les neiges ?

Ceci est un fait et que personne ne peut nier ; en voilà un autre dont je peux vous certifier toute la vérité.

Un officier de cavalerie, faisant partie du 1ᵉʳ régiment de chasseurs d'Afrique, avait un chien qu'il appelait Kébir, et ce Kébir était non-seulement le plus estimable, mais encore le plus intelligent animal qu'on pût rencontrer ; il avait le courage du lion et la prudence du serpent ; et, bien qu'il ne sût pas lire, il portait les lettres de son maître sans jamais se tromper

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'adresse. Il conduisait les malades à l'hôpital; il s'en allait au marché avec un panier à la gueule, et, quand le marchand ne lui rendait pas la monnaie de sa pièce, il le mordait à belles dents pour graver le respect de la probité dans son cœur et ailleurs encore. Cet honnête caniche ne pouvait pas souffrir les malhonnêtes gens.

De plus, il avait un flair admirable pour deviner à une lieue à la ronde les amis ou les ennemis des chiens, et vous ne sauriez croire les marches et contre-marches de l'adroit animal, pour éviter un certain chef d'escadron qui s'était fait à lui-même le serment d'exterminer Kébir, pour le punir de certains méfaits, car, je suis obligée de l'avouer, mon héros n'était pas parfait! et l'astucieux Ulysse, lui-même, ne déploya pas plus de ressources quand il eut à lutter contre le fougueux Ajax que Kébir n'en déploya pour sauver sa peau. Aussi la victoire lui demeura-t-elle, comme jadis au roi d'Ithaque.

Et le chat, ce parfait égoïste, est-il dénué d'intelligence, celui-là? Écoutez un peu, sur ce sujet, l'opinion de M. de Chateaubriand, chez qui l'esprit ne manquait pas, je suppose!

« — J'aime dans le chat, disait-il, ce caractère indépendant et presque ingrat qui ne le fait s'attacher à personne; cette indépendance avec laquelle il passe du salon à la gouttière, prouve une philosophie profonde. On le caresse, il fait le gros dos, et souvent il a l'air de vouloir vous caresser vous-même, mais c'est à lui seul qu'il veut plaire en agissant ainsi, la caresse n'étant qu'un plaisir physique qu'il éprouve, et non, comme le chien, la niaise satisfaction d'aimer et d'être fidèle à un maître qui l'en remercie à coups de pieds. Le chat vit seul et n'a nul besoin de société; il obéit quand il veut; fait l'endormi pour mieux voir et griffer tout ce qu'il peut griffer. Buffon a maltraité le chat; je travaille à sa réhabilitation, et j'espère en faire un animal convenablement honnête à la mode du temps. »

Que dites-vous de ce portrait? Il est joli, n'est-ce pas? Seulement, au nom des amis de cette aimable et honnête espèce, je proteste contre l'épithète malsonnante appliquée à la fidélité des chiens.

Mais ce ne sont pas seulement les animaux domestiques qui comprennent et montrent un grand discernement des choses; ainsi vous le rencontrez même dans un certain nombre d'animaux sauvages. Par exemple, un corbeau s'enfuit à tire-d'aile d'aussi loin qu'il aperçoit un homme portant un fusil; que celui-ci dissimule son arme, qu'il rampe à la façon des Sioux, ce ne sera jamais que par accident qu'il arrivera à la portée de l'oiseau. Mais si, au contraire, le promeneur tient un bâton à la main, il aura beau se livrer aux manœuvres de la charge en douze temps, coucher en joue ce même corbeau de tout à l'heure avec sa canne, celui-ci répondra peut-être par le plus narquois de tous les *couacs* à cette plaisanterie de mauvais goût; mais bien certainement, tant que le personnage n'aura pas dépassé un rayon d'une vingtaine de mètres, l'oiseau ne reculera pas d'une patte.

Maintenant, si nous voulons parler de l'hirondelle, cette charmante amie emplumée dont le nid, dit-on, est pour nos maisons un heureux présage ne constaterons-nous pas que rien n'est plus curieux et plus touchant à étudier que l'*esprit de conduite* et les mœurs douces et inoffensives de ces intéressants oiseaux qui offriraient un bel exemple à suivre à notre pauvre société si divisée entre elle; ainsi, chez l'hirondelle, l'amour de la famille est inné; c'est toujours en famille qu'elles se réunissent, qu'elles traversent les airs, c'est en famille qu'elles vivent, qu'elles chassent, qu'elles construisent leurs nids; et, au moindre danger, un seul appel réunira toute la famille autour d'elles.

Comme exemple bien frappant de ce fait, il y a quelques années, un de nos savants racontait, dans un rapport pour l'Institut, avoir vu une hirondelle qui, malheureusement, s'était pris la patte dans le nœud coulant d'une ficelle dont l'autre bout tenait à l'une des gouttières de ce même palais de l'Institut; elle essaya d'abord de se sortir de peine en se débattant de toutes ses forces; mais voyant que, loin d'y réussir, elle resserrait son lien au contraire, elle se mit à appeler ses voisines à son aide en poussant des cris déchirants; alors de tous les côtés du vaste bassin, placé entre le pont Neuf et les Tuileries, les hirondelles accoururent en poussant à leur tour des cris aigus, et elles étaient en si grand nombre, que leur bataillon dessinait un large nuage noir dans le ciel. Puis, en commençant par celles qui étaient le plus voisines de la victime qu'il fallait délivrer, toutes vinrent chacune à leur tour, comme dans une course de bagues, donner en passant un coup de bec à la ficelle qui attachait la patte captive, et ces coups, tous dirigés sur le même point, se succédèrent si rapidement et avec tant d'adresse, qu'en moins d'un quart d'heure leur amie fut délivrée.

Mais je n'en finirais pas, si je voulais vous raconter tous les traits fins et charmants qui peuplent ma mémoire à l'endroit de ces pauvres animaux que M. le docteur Fournier vous déclare n'être que des bêtes, et je terminerai en vous déclarant, moi, que si, comme il le prétend, il n'y avait pas une lueur d'intelligence dans leur cervelle, je renonce à en posséder un grain dans la mienne.

C^sse DE BASSANVILLE.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

L'apparition d'un nouveau rédacteur dans les colonnes de la *Revue de la Mode* vous causera peut-être quelque surprise, surtout lorsque vous allez apprendre que ce nouveau venu est un grave docteur en médecine. Que vient faire un docteur, en effet, dans la *Revue de la Mode*? Qu'y a-t-il de commun entre une robe de soirée, une brillante coiffure, un éclatant costume de bal ou de soirée, entre les mille petits chiffons qui vous occupent et ce disciple d'Hippocrate dont vous vous passeriez volontiers toute la vie?

Vous n'avez peut-être jamais réfléchi que la mode a parfois des exigences perfides. Elle sert souvent en hiver ce qu'elle devrait garder pour l'été, et réserve pour le printemps ce qu'elle devrait donner en automne. Tantôt elle vous enserre dans des costumes qui vous étranglent, tantôt elle vous oblige à vous décolleter au point qu'on dirait que l'étoffe a manqué chez le marchand. D'autres fois, c'est sous une avalanche de faux chignons qu'elle vous ensevelit ou sous une couche de poudre parfumée qu'elle déguise votre charmant visage. Tous ces caprices de la mode ne sont pas sans danger, aussi votre journal, a-t-il voulu, pour être complet, mettre le remède à côté du mal. Je suis convaincu d'ailleurs que vous préférez votre santé à votre toilette, et vous ne serez pas fâchées de trouver les moyens de satisfaire votre goût tout en évitant les dangers qui peuvent en être la conséquence. C'est justement ces moyens que nous nous proposons de vous indiquer, c'est-à-dire l'hygiène de chaque saison relative aux changements de température, aux vêtements les plus convenables, à l'alimentation la mieux appropriée aux habitudes et aux maladies régnantes. C'est principalement sur ces dernières que nous insisterons davantage, vous montrant autant que possible les précautions à prendre pour les éviter et les moyens les plus simples de les combattre. Enfin, nous passerons en revue toutes les petites indispositions qui vous peuvent atteindre, vous faire souffrir sans compromettre gravement votre santé. Vous pourrez vous en débarrasser vous-mêmes sans l'intervention d'un homme de l'art, qui n'est pas toujours à votre portée, surtout à la campagne, ou qu'on néglige d'appeler, parce que le cas n'est pas jugé assez grave.

Vous voyez donc que la collaboration d'un médecin dans la *Revue de la Mode* pourra vous être de quelque utilité, et je suis persuadé d'avance que plus d'une de mes lectrices, si mes conseils sont écoutés, aura évité à la fin de l'année qui commence bien de petites indispositions, quelque grave maladie et peut-être même la mort; car lorsqu'une maladie se déclare, on ne sait jamais comment elle finira, et il vaut bien mieux la prévenir qu'être obligé de la combattre.

Le champ que nous avons à parcourir et que je viens de vous indiquer en quelques lignes est extrêmement vaste, aussi je me demande par où nous allons commencer.

L'hiver n'a pas encore paru, pour ainsi dire, cette année; mais il est fort à craindre que les froids ne viennent nous surprendre tout d'un coup, un jour ou l'autre; et d'ailleurs la température dont nous jouissons, sans être rigoureuse, ne doit pas nous dispenser de prendre certaines précautions. La femme est beaucoup plus sensible que l'homme à l'action du froid, et les jeunes filles beaucoup plus encore que la femme adulte; c'est aussi à elles que nous voulons surtout nous adresser. Le froid diminue la transpiration cutanée si nécessaire à la santé; il refoule le sang dans les viscères intérieurs, principalement dans les poumons, et la peau, sous cette influence, se décolore promptement et prend cet état particulier qu'on désigne communément sous le nom de *chair de poule*. Le sang se concentre dans le cerveau, surtout quand le froid agit sur la tête. De là une difficulté toujours croissante dans les opérations intellectuelles : les sens se troublent, les mouvements deviennent impossibles et la chute est inévitable, si l'on est debout.

Je ne crains point pour vous les mêmes accidents; mais si vous vous exposez au froid, les effets, pour être moins graves, n'en seront pas moins certains. Votre peau, si délicate, peut devenir le siége d'un érysipèle, de nombreuses engelures; une angine plus ou moins grave saisira votre gorge; vos poumons seront menacés d'un catarrhe, d'une bronchite susceptible de dégénérer en phthisie; les douleurs, les rhumatismes, pourront venir paralyser vos membres.

Cette énumération vous épouvante, vous terrifie sans doute; mais rassurez-vous, je vous indiquerai prochainement les moyens de tout éviter, de tout guérir.

Je vais terminer aujourd'hui en vous donnant un petit conseil, tardif peut-être pour cet hiver, mais dont quelques-unes d'entre vous profiteront certainement. Je veux vous parler de la chaufferette.

Ce petit meuble, depuis si longtemps en usage, est très-nuisible à la santé. Cela vous étonne, mais c'est la vérité : je vais vous le prouver. Le charbon qu'on y introduit dégage deux gaz invisibles, l'acide carbonique et l'oxyde de carbone; or, ces deux gaz sont précisément les agents de l'empoisonnement par asphyxie. Je ne veux pas dire pour cela que vous alliez mourir asphyxiées; ces gaz se dégagent en trop petite quantité pour produire cet effet; mais vous ne pouvez pas faire autrement que de les respirer, et de là ces maux de tête, ce malaise, cette migraine dont vous ne vous êtes jamais rendu compte. — D'un autre côté, les membres inférieurs, sous l'influence de la chaufferette, se trouvent souvent à une température très-élevée, et comme on quitte parfois brusquement sa chaufferette pour sortir au grand air, ou pour passer même dans une pièce froide, il n'en faut pas davantage pour déterminer des douleurs rhumatismales. Ces deux inconvénients, sans parler de beaucoup d'autres que je me dispense de vous signaler, doivent vous suffire pour rejeter l'usage de ce petit meuble dangereux. On le remplace avantageusement par un vase quelconque rempli d'eau chaude.

DOCTEUR ISARD.

LA JUNON

(Suite)

On déjeuna donc et d'un appétit crânement ouvert; mais sans ribotte aucune, honorablement.

Après le déjeuner, on fit un somme.

Pendant ce temps-là, les douaniers battaient la forêt, tous les environs.

Vers trois heures de l'après-midi, le petit gars nous réveilla en disant :

— Voici les habits verts qui redescendent du côté du bois; faufilez-vous le long de la grande haie, par le chemin creux, on ne vous verra point.

Ainsi fut fait, et chacun s'en retourna chez lui comme un bon bourgeois, les deux mains dans ses poches. Une chose m'inquiétait cependant; les ballots étaient cachés, oui... mais non point sauvés.

Je retournai donc, vers la soirée, à la métairie du père Thibault.

Qui fut étonné, ce fut moi, lorsque j'aperçus en faction devant la porte le brigadier Jacquelin, auquel Thibault lui-même tenait complaisamment société.

— Hé! hé! dis-je en façon de contenance, qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui, père Jérôme?

— Est-ce que je sais, moi! répondit-il; ces messieurs de la douane se sont mis en tête que je faisais la contrebande: ils ont tout bouleversé chez moi durant quatre ou cinq heures d'horloge, et se sont enfin retirés les mains vides. Il n'était que temps, d'ailleurs, ça commençait franchement à m'étiboquer, j'allais me fâcher tout rouge. Mais le brigadier, ce vieux têtu, s'est mis de planton ici, jusqu'à ce qu'un de ses hommes vienne le relever... et ainsi de suite, ce qui finira par n'être pas drôle.

Je n'étais néanmoins qu'à demi rassuré par cette explication, et, tout en souriant derechef :

— C'est votre amitié pour moi qui vous vaut ce désagrément, repris-je; pardon, père Toine! voilà ce que c'est que d'avoir une mauvaise réputation. Je n'oserai plus dorénavant vous rendre visite, ni même entrer chez vous le soir.

— Par exemple! se récria le digne fermier, entre, Jean-le-Coq! entre donc!... vous permettez, brigadier?

Jacquelin ne répondit que par un geste de dignité glaciale, et nous passâmes.

Mais à peine eûmes-nous tourné le coin de la maison qui masquait à moitié la grande porte :

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

— Ah çà! fit Antoine, ne vas-tu pas me débarrasser de tes ballots? ça me gêne.

— N'aie pas de souci là-dessus : j'en ai déjà trouvé le moyen.

— Quel moyen?

— Tu vas amener ta charrette au-dessous de la lucarne du grenier, juste au long du jardin, en travers du chemin qui conduit à la barre, et tandis que ton gougeard te jettera les bottes de foin, ton autre domestique détournera tout doucement les ballots et les faufilera de même au milieu de la charretée. As-tu compris?

— Parfaitement. Mais si le brigadier?...

— Sois donc tranquille, je me charge de l'amuser, moi. Avertis tes hommes sans en avoir l'air et promets-leur de ma part un fameux pourboire.

— Convenu; mais je m'en vais toujours fermer la barrière.

— Au contraire, ouvre-la toute grande et fais la chose absolument comme lorsqu'il s'agit de porter à Lisieux ton fourrage. Le brigadier n'y verra que du feu, j'en réponds, et qui sait même! peut-être nous donnera-t-il un coup de main.

Ayant ainsi donné mes instructions, je fis deux ou trois tours par-ci par-là, pour bien m'assurer qu'elles étaient exactement suivies, puis, je me retirai vers Jacquelin.

Il parut tout d'abord vouloir éviter la conversation. Mais le saluant d'une façon des plus polies :

— Brigadier, lui dis-je, permettez-moi de vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir, du moins je l'espère, et à votre nièce aussi.

— Quelle nouvelle?

— J'ai renoncé pour toujours à la contrebande et redeviens définitivement pêcheur, rien que pêcheur... parole!

Le vieillard ne put dissimuler un mouvement de satisfaction; mais presque aussitôt il se prit à secouer la tête d'un air incrédule.

— Parole, repris-je; vous verrez prochainement une jolie barque toute neuve atterrir à Villerville; ce sera *la Rosier*, la barque à Jean-le-Coq, ses seules amours... et peut-être que, dans une année, dans quelques mois... convaincu par vos propres yeux de mon revirement complet, de ma franche et bonne conduite... peut-être que votre nièce n'aura plus de mauvais rêves et que vous cesserez de m'avoir en aversion, de me haïr.

— Je ne te hais point, Jean Tranchelevent, répliqua Jacquelin avec une certaine émotion qui me gagna moi-même; un bon chrétien ne doit haïr personne, et, tu le sais, j'ai de la religion. Seulement, l'État m'a confié un devoir; ce devoir, je le remplis et le remplirai jusqu'au bout.

— C'est trop juste, balbutiai-je avec un commencement d'embarras : permettez-moi cependant de vous le dire, brigadier... vous êtes un bien rude homme pour les fraudeurs!

— Je l'avoue! répliqua-t-il d'un ton ferme, je ne les aime point, je voudrais en délivrer le pays; car, non-seulement ils font tort à l'État, mais encore ils débauchent, ils corrompent, ils perdent un tas de pauvres garçons qui, sans eux, seraient restés d'honnêtes travailleurs, d'honnêtes gens.

Tu dois en savoir quelque chose, Jean-le-Coq... puisque tu les connais, puisque tu commences à te repentir de les avoir connus!

Je me sentais d'autant plus interdit, d'autant plus honteux de cette douce et paternelle morale à laquelle je devais si peu m'attendre, que, durant ce même temps, la charrette s'emplissait de foin et que, dans ce même foin, je voyais du coin de l'œil s'insinuer mes ballots.

Jacquelin poursuivit et presque avec des larmes dans les yeux :

— C'est étonnant comme la maladie de ma pauvre Rosier, comme la crainte de la perdre... comme le chagrin de la voir souffrir, m'ont éclairé, m'ont attendri, m'ont vieilli le cœur! Ah! Jean Tranchelevent, Jean Tranchelevent, si tu savais combien je voudrais la voir heureuse!

— Bien vrai, père Jacquelin, bien vrai?

— Je te le dis à mon tour, parole! Mais ce que je désire avant tout, c'est d'en finir avec la bande à laquelle tu t'étais associé... dont tu ne fais plus partie désormais, je veux bien le croire. Il y a des gens qui ont la passion de leur état; vois-tu bien, je suis de ceux-là, moi... oui, moi, le père Jacquelin. Toute mon ambition, tout mon bonheur, ce serait qu'on pût dire, le jour où je prendrai ma retraite : il a détruit la fraude sur la côte de Honfleur, il n'y a plus de contrebandiers à Villerville.

— Et si je vous donnais cette joie-là, ce triomphe-là! m'écriai-je avec un sincère entraînement; je connais les fraudeurs, vous le savez... ils me redoutent, ils me respectent, ils m'aiment... Eh bien! si je leur dis : il faut vous amender, comme moi, il faut renoncer à toute espèce de contrebande sur cette partie de la côte... je ne veux plus que vous braconniez sur les terres du père Jacquelin, je vous le défends!

— Ah! si tu faisais cela, Jean, si tu faisais cela...

— Gare! interrompit le charretier qui, déjà sur nous, arrivait tout à coup à la tête de ses chevaux, gare!

Nous nous dérangeâmes, Jacquelin et moi, pour laisser passer la voiture.

Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment de franchir la barre, la roue droite tombe dans une ornière et butte contre un tas de pierres.

Thibault s'empressa d'accourir et me pria de l'aider de remettre en bon chemin la charrette.

Mais la damnée roue tenait ferme et ne démarrait point.

Tout en redoublant d'efforts, le père Toine clignait de l'œil vers le douanier, comme pour me dire :

— Voici le vrai moyen de lui jouer le tour au grand complet... Va donc!

Ah! maintenant, je n'osais plus.

— Brigadier, dit tout à coup le père Toine, brigadier, donnez-nous donc un coup de main!

Pauvre père Jacquelin! il se trouvait en veine de complaisance; il posa son fusil contre la haie; il se mit à pousser à la roue.

Le charretier riait sous cape et le père Toine aussi.

Moi, je n'osais plus même lever les yeux.

La voiture fut enfin remise à flot et s'éloigna vers la hauteur.

Après avoir causé quelques secondes avec nous, Thibault rentra dans la ferme.

Le brigadier reprit sa carabine et comme prenant congé de moi :

— Adieu, Jean, me dit-il, adieu... ou plutôt au revoir! je ne veux pas m'expliquer davantage aujourd'hui. Je te dois déjà une fière satisfaction, presqu'un triomphe!

— Un triomphe? répliquai-je, fatalement poussé par une sotte vanité de fraudeur. Comment entendez-vous cela, brigadier?

— Ne viens-tu pas de m'avouer que tu baissais pavillon devant moi, que tu te déclarais enfin vaincu?

Le croiriez-vous, messieurs, j'eus assez peu de générosité, je fus assez orgueilleux, assez imbécile, assez lâche, assez fou, pour ne pas même laisser cette petite consolation, cette prétendue victoire au vieillard et je lui répondis :

— Vaincu!... vaincu, moi, Jean-le-Coq! oh! que non pas! c'est par pure honnêteté de cœur que je donne ma démission de contrebandier; mais on pourra dire au moins que j'ai fini par un coup de maître!

Et comme le brigadier semblait m'interroger du regard, je lui montrai la voiture qui allait disparaître au revers du côteau, déjà presque assombri par le crépuscule, et je me mis à ricaner d'un ton vainqueur :

— Vous voyez cette charretée de foin?... eh bien! les ballots sont dedans!

Vous dire l'indignation, la soudaine colère du brigadier, ce serait impossible.

Il s'élança sur le chemin qu'avait suivi la voiture, et, bien que le conducteur fût hors de portée de l'entendre, il lui cria :

— Arrêtez! au nom de la loi, je vous l'ordonne... arrêtez! arrêtez!

Une voix lui répondit, celle du douanier qui venait précisément le relever de sa faction et qui, déjà, bien qu'à certaine distance encore, s'empressait d'accourir à l'appel de son chef.

J'eus peur des suites que pouvait avoir mon insolente fanfaronnade, je me jetai sur lui, cherchant à le tenir, à le faire taire.

Mais, intrépide dans ce moment-là, il voulut passer outre, il me menaça de sa carabine, il l'arma.

Vivement, je saisis le canon du fusil, je m'efforçai de prendre à bras le corps le brigadier.

Il y eut entre nous une lutte courte, mais vive.

Dans cette lutte, le coup partit.

Nous tombâmes tous les deux à la renverse.

Je me relevai presque aussitôt sans blessure aucune.

Mais, hélas! le pauvre Jacquelin restait étendu dans l'herbe, sans mouvement!...

Je m'enfuis.

CHARLES DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

LES FRANÇAIS RÉCOMPENSÉS

A L'EXPOSITION DE MOSCOU

Le *Journal officiel* vient de publier la liste des récompenses accordées aux exposants français, à la suite de la grande exposition de Moscou.

La maison J. Hermann-Lachapelle, de Paris, ne pouvait manquer de figurer dans cette nomenclature, et nous voyons, en effet, que la Société impériale des Amis des sciences, près l'Université de Moscou, « considérant le rapport des experts de l'Exposition polytechnique, et d'après la décision du conseil des récompenses, a accordé à M. J. Hermann-Lachapelle la grande médaille d'or, pour la perfection de ses machines à vapeur verticales locomobiles, horizontales, et de ses appareils à boissons gazeuses. » C'est la plus haute distinction que le jury ait accordée aux concurrents dans la section technique.

Cette infatigable maison, qui prend part à tous les tournois de l'industrie, à l'intérieur et à l'étranger, ne cesse d'y soutenir vaillamment l'honneur du drapeau national.

M. J. Hermann-Lachapelle appartient à cette catégorie des hommes utiles et pratiques qui mettent leur patriotisme à maintenir partout, et dans toutes les occasions, la supériorité de la France. Il est du nombre des politiques sensés qui ont à cœur de démontrer à l'étranger qu'il est dans notre pays, que l'on croit si démoralisé, des individualités qui marchent sur le terrain de l'industrie sans se laisser distraire, et d'un pas constamment victorieux, ainsi que M. Hermann-Lachapelle a réussi à le faire à Londres, Altona, Santiago, et aujourd'hui encore à Moscou. Ces hommes, amis du progrès réel, avancent toujours vers le seul but qui puisse assurer aux nations les richesses impérissables, la véritable indépendance et la seule liberté durable, parce qu'elle s'appuie sur le travail et sur la paix.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Habitue-toi à user de la liberté sans licence.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 58. Dimanche, 9 Février 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

Gravures : Toilette de dîner ou de concert. — Deux entre-deux en broderie renaissance. — Bordure en broderie renaissance. — Hotte vide-poche avec son détail. — Fleurs en laine : coquelicot et pâquerette (9 dessins). — Deux dentelles en guipure. — Capeline Léona. — Paletot Soubise. — Toilette de ville. — Toilette de visite. — Manteau page et toilette de cérémonie. — Rébus.

Supplément : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de dîner et de concert. — Robe de velours noir, brodée en colonnes graduées de soutache d'or. Corsage et tunique en riche dentelle en application d'Angleterre à fleurs larges formant encadrement; cette tunique est élégamment retroussée sur les côtés par des nœuds de velours cerise. Un large ruban cerise retombe en arrière sur la tunique. — Modèle de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

2 à 4. Entre-deux et bordure en broderie renaissance. — La broderie renaissance a des emplois presque innombrables : robes et douillettes de baby, tuniques et polonaises de dames, couvre-pieds, voiles de fauteuil, dessus d'édredon, rideaux, etc., etc.; tout s'agrémente au moyen de ce joli travail dont les principes vous sont connus.

Cette broderie se fait sur toile unie, blanche ou écrue, et aussi sur batiste; l'on entoure les parties mates d'un gros feston bourré, et les parties transparentes sont remplies par des barrettes de Venise.

Je vous engage à lancer au défaut de la toile, c'est-à-dire sans prendre celle-ci, les fils sur lesquels vous faites vos barrettes en feston et à les terminer avant d'enlever l'étoffe qui se trouve en dessous. Cette précaution donnera une bien plus grande solidité à l'ensemble du travail.

Le n° 4 est une grande bordure avec coin, qui servira d'encadrement, soit pour une tunique, soit pour un couvre-pied ou un dessus d'édredon; l'un fût-il en piqué et l'autre en étoffe claire, les deux entre-deux qui portent les nos 2 et 3 serviront pour robes, confections, serviettes à thé, etc.

5-6. Hotte vide-poche ou porte-bouquets. — Modèle de la maison Perré, 23, rue du Bac. — Voici un travail qui réunit une foule d'avantages, entre autres : bon marché dans l'achat de l'osier et des fournitures nécessaires à son ornementation, cet avantage en vaut bien un autre; promptitude d'exécution, facilité fort grande de travail, etc.

Procurons-nous du cachemire d'un beau bleu de roi et du cachemire d'un jaune orange de ton bien vif et bien net. On préparera les diverses parties suivant la forme indiquée, c'est-à-dire la bande et la plaque du fond, et les trois bandes du devant. Celle du milieu est bien plus large que les deux bandes de côté. On les découpe à dents, puis on pose dessous du cachemire jaune également dentelé, lequel doit dépasser le premier d'un centimètre à peu près et faire transparent. On place entre les deux étoffes un morceau de bougran ou de tulle raide, afin de bien maintenir les appliques dont nous allons parsemer notre cachemire.

Ces appliques sont rondes et ovales alternativement, et le dessin 5 en reproduit les détails en grandeur naturelle. On les fait en drap ou en toute autre étoffe de couleurs variées et de fantaisie; tous les petits morceaux peuvent être utilisés à ce travail; un feston mexico ou feston lâche les rattache au cachemire, puis de larges points lancés, en soie de toutes nuances, les ornementent. Il s'agit seulement de les faire bien réguliers, puis

1. TOILETTE DE DÎNER OU DE CONCERT. — Modèle de Mme Du Riez. — Dessin de Gustave Janet.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de les bien harmoniser de nuances.

Un point d'épine en cordonnet jaune entoure les appliques et forme cadre.

L'intérieur de la hotte et les ruches qui l'entourent sont en cachemire jaune orange; une soutache bleue traverse le milieu des ruches. Les glands et les cordelières se font en laine jaune et bleue mélangée.

2. ENTRE-DEUX EN BRODERIE RENAISSANCE.

7 à 15. Fleurs en laine. — Nous avons publié dans le n° 20 de notre journal l'ensemble d'un tapis de mousse, vous en connaissez donc l'utilité et l'agrément; nous vous avons promis de vous apprendre à faire vous-même les jolies fleurs en laine dont ce tapis est émaillé; nous allons tenir notre promesse. Nous allons nous occuper aujourd'hui du coquelicot et de la pâquerette.

Une grande partie des fleurs en laine se fait par le travail proprement dit de la chaîne.

Coquelicot. — Les matériaux et les instruments nécessaires sont: des moules en buis plats, de différentes hauteurs, avec rainures dans le haut; du fil de laiton cuit bien souple; et, enfin, de la laine anglaise rouge très-fine.

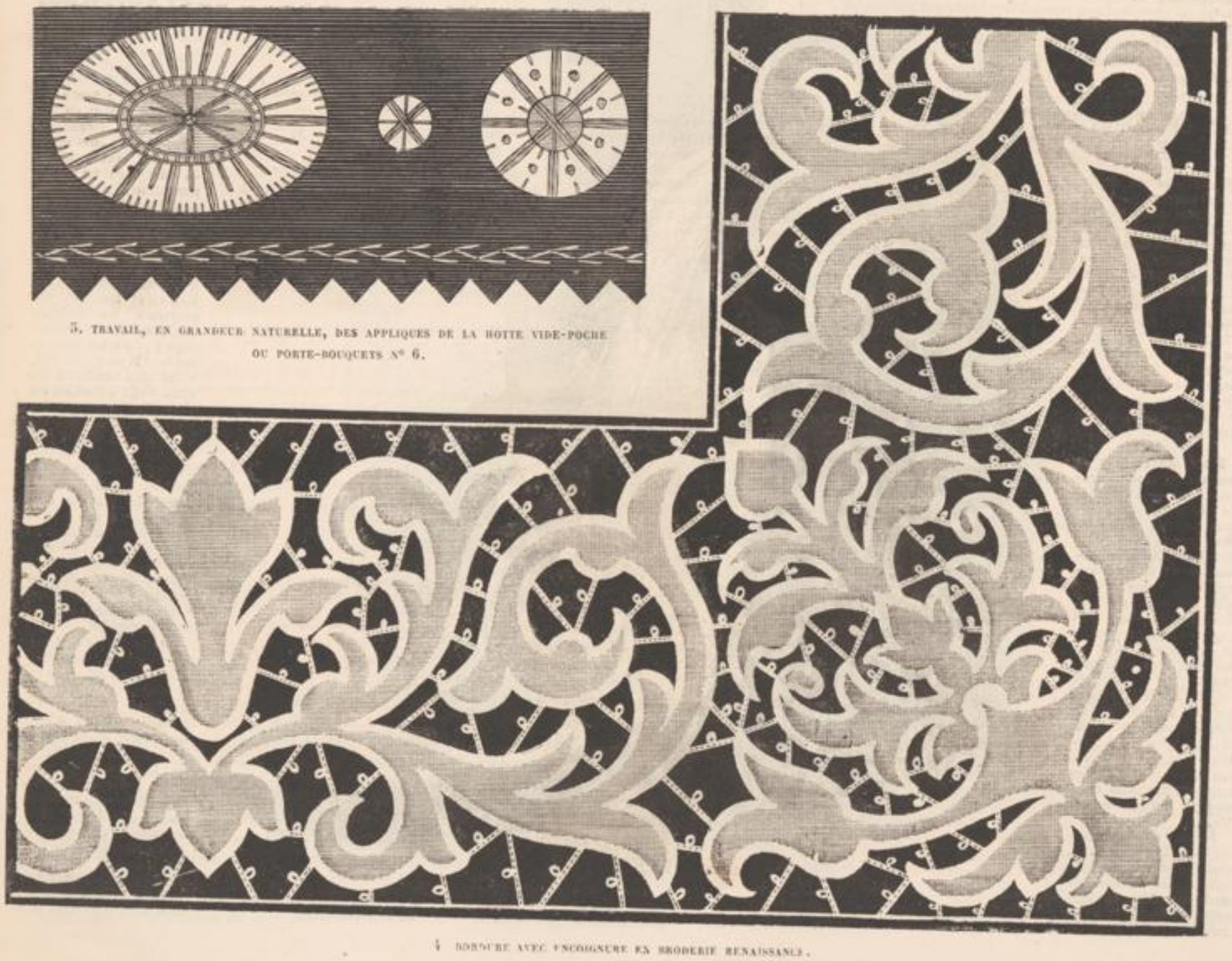
On pose le laiton plié en deux sur le coupant du moule; on place la laine au milieu du pli; puis on la fait tourner de devant en arrière autour du moule; elle se trouve prise entre les deux brins de laiton; on croise alors ceux-ci sur la laine, en prenant le fil de droite et le ramenant à gauche et *vice versa*.

On répète ce mouvement autant de fois qu'on a besoin de tours pour chacun des pétales. Notre dessin n° 7 représente ce travail en voie d'exécution.

Il faut, pour chaque coquelicot, quatre pétales de trente tours de chaîne chacun; lorsque les trente tours sont terminés, on passe un fil de laiton dans la rainure du moule en dessous des trente brins de laine, comme on le voit sur le dessin n° 8.

3. ENTRE-DEUX EN BRODERIE RENAISSANCE.

5. TRAVAIL, EN GRANDEUR NATURELLE, DES APPLIQUES DE LA HOTTE VIDE-POCHE OU PORTE-BOUQUETS N° 6.



4. BORDURE AVEC ENCOIGNURE EN BRODERIE RENAISSANCE.

Vous retirez alors le moule; vous rapprochez les deux bouts du laiton que vous avez glissé sur la laine, et vous avez la forme du pétale indiquée par le dessin 9.

Dans le haut de ce pétale, il ressort de chaque côté un bout de fil de laiton et de luisc; vous tournez l'un avec l'autre en corde; puis vous rabattez et réunissez ces brins à ceux de la tige, comme dans le dessin 10, et vous les contournez ensemble de manière à ce que le tout ne forme plus qu'un seul brin.

9. FORME DU PÉTALE DU COQUELICOT, RETIRÉ DU MOULE.

13. PÉTALE DE LA PAQUERETTE.

10. RÉUNION DES BRINS DU HAUT DU PÉTALE A CEUX DE LA TIGE.

14. CŒUR DE LA PAQUERETTE ET MONTAGE DES PÉTALES.

11. CŒUR DU COQUELICOT.

12. COQUELICOT.

Ce système de pétale est le même pour toutes les fleurs qui se font sur la chaîne. Il est donc très-important de bien comprendre ce travail, car nous aurons à y revenir de temps en temps, à propos d'autres fleurs.

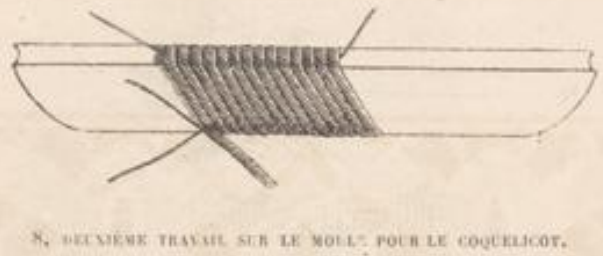
Continuons notre coquelicot.

J'ai dit qu'il nous faut quatre pétales de trente tours chacun.

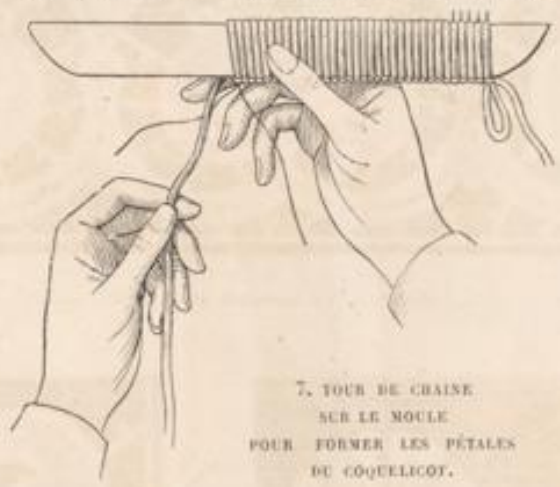
On dispose ces pétales autour d'un cœur que l'on exécute soi-même.

On forme le cœur au moyen d'une boule de coton recouverte de papier vert, sur laquelle on passe en travers des brins de fil noir qui se croisent et s'entre-croisent tout autour. On fronce une auréole de brins de fils noirs cirés. Notre dessin 11 indique parfaitement ce travail. Notre dessin 12 représente le coquelicot achevé et montre clairement comment sont disposés les quatre pétales autour du cœur.

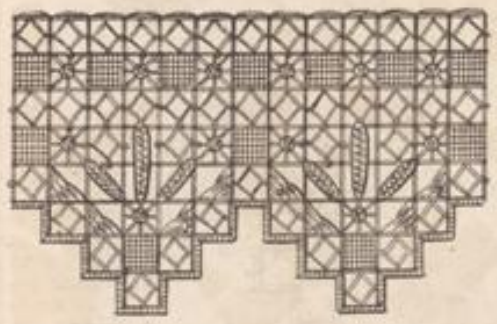
La tige se recouvre de laine verte enroulée autour.



8. DEUXIÈME TRAVAIL SUR LE MOULE POUR LE COQUELICOT.



7. TOUR DE CHAINE SUR LE MOULE POUR FORMER LES PÉTALES DU COQUELICOT.



16. DENTELLE EN GUIPURE.

La pâquerette. — Le système à suivre pour la pâquerette n'est pas le même que pour le coquelicot, et ici on n'emploie point la chaîne.

On tourne autour de ses doigts trois ou quatre brins de laine d'un beau blanc; on les rattache par le milieu à l'aide d'un fil de laiton; puis on rabat de chaque côté ces brins de laiton, comme on le voit sur notre dessin 13.

On prend en même temps le bas du pétale, on le tourne en corde et on forme une petite tige.

Il faut pour chaque pâquerette treize pétales semblables; on les monte en auréole autour d'un cœur de laine jaune: notre dessin 14 montre le travail du montage en cours d'exécution.

Rien de plus facile à faire que ce cœur: on attache ensemble des brins de laine jaune; puis on les rabat et on les rattache à quelques lignes de la tige, comme pour un petit balai d'Alsacienne; on égalise ensuite tous les brins en les coupant à un centimètre à peu près au-dessus du cercle qui les rattache; puis on les peigne bien soigneusement; et cela forme une petite boule, autour de laquelle, comme je le dis plus haut, on dispose les pétales. Notre dessin 15 montre la pâquerette complétement achevée.

16-17. Deux dentelles en guipure sur filet. — On nous a demandé des dentelles sur filet, et cette demande nous a paru si juste, que nous nous sommes empressée d'y faire droit. En effet, ces dentelles sont recherchées à bien des titres, soit pour objets d'ameublement, voiles de fauteuil, couvre-pieds, etc., soit encore pour compléter nos toilettes ou celles de nos bébés. Les deux dentelles que nous publions sont simples et faciles à exécuter; elles se composent de points de toile d'angles, d'esprit et de roues, l'une d'elles comporte en plus une fourche en points de reliefs.

18. Léona. — Capeline en tissu tricoté à la mécanique, tissu simple et chaud, léger et élégant à la fois. Cette coiffure est dentelée et bordée de lacet de soie rose de Chine; ces lacets sont posés à plat tout autour; un nœud de large ruban de faille rose domine le sommet de la tête. — Modèle du Louvre.

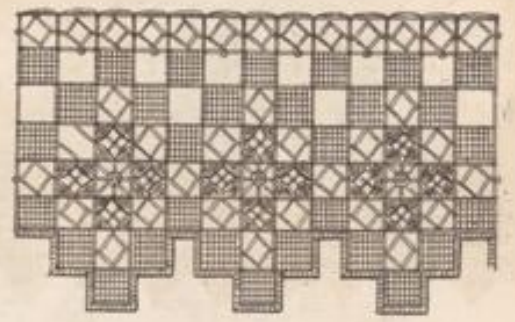
19. Paletot Soubise. — Jupon en velours noir, orné d'un volant monté à gros plis doubles. Paletot Soubise à double collet en vigogne poil de chamois, entouré d'un tour de plumes naturelles; ce paletot est à capuchon; une riche agrafe de passementerie le ferme sur la poitrine. Chapeau Rubens tout en velours noir avec touffe de plumes naturelles.

20. Toilette de ville. — Robe en faille dahlia; la partie du jupon de derrière est ornée de trois volants surmontés d'un large biais de velours dahlia, une ceinture d'étoffe, encadrée du même velours, retient les plis du pouf, celle du devant forme étole, et tout autour des pans, se trouve répété le même biais. Veste cintrée en drap dahlia chamarré d'une riche broderie en soutache et encadré de schungs.

15. PAQUERETTE.

21. Toilette de visites. — Robe de faille rubis. La jupe est découpée en dents aiguës desquelles ressort un volant monté presqu'à plat, dentelé à dents de rose et brodé d'une fleur en chenille; l'habit Louis XV qui retombe sur cette jupe, et les dents de celle-ci sont encadrés d'un tour de plume marabout. La tunique-habit s'ouvre sur un grand gilet chenillé de pur style Louis XV. Mantille écharpe posée sur un grand peigne girafe en écaille.

22. Manteau page, toilette de grande cérémonie. — Costume tout en velours de soie noire; le jupon, qui fait traîne, est uni et orné d'un haut volant monté à gros plis creux. La tunique forme étole sur le devant et pouf derrière; elle est illustrée d'une riche broderie au passé avec perles de jais, mélangées dans une large proportion. Un manteau page est posé sur les épaules; il fait la plus gracieuse et la plus originale des nouveautés. Tout le vêtement est entouré d'un tour de plumes d'autruche frisées. Une aigrette de plumes est posée dans les cheveux; l'éventail est également garni de plumes. — Modèle de Mme Cavally, 8, boulevard des Capucines.



17. DENTELLE EN GUIPURE.

6. BOTTE VIDE-POCHE OU PORTE BOUQUETS.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de bal. — Robe de taffetas blanc, ornée d'un grand volant formant traîne et bordée d'une garniture de taffetas ruché montée à tête-bêche, séparée par un roulcauté de taffetas vert d'eau. Tunique gonflée en ballon, en gaze dona Maria, encadrée d'une belle dentelle de Chantilly, au-dessus de laquelle se trouve un ornement gracieux composé de deux roulcautés de taffetas blanc faisant tête à deux dentelles plus basses que celle du tour. Une ceinture de taffetas blanc repose sur le pouf. De longues traînasses de roses mousseuses au feuillage varié relèvent les plis de la tunique sur les côtés, se retrouvent en plus petit sur les épaules et au corsage, et se reproduisent dans la chevelure.

Toilette de cérémonie. — Robe en satin et velours couleur loutre. Le devant ou tablier est en satin. Une grande ruche, ou plissé à deux têtes, est posée à 25 centimètres plus haut que le bas de la jupe, qui est droite, et tombe à ras de terre. La même garniture, mais plus petite, forme basque sur le devant de la tunique. La tunique, en velours, est légèrement gonflée à l'aide d'un plissé qui encerre le bas, et termine la jupe dont les ornements sont assortis à ceux du devant. Paletot Leckzinska, en velours claret, chamarré de brandebourgs et entouré de chinchilla ou de petit-gris. Chapeau satin et velours couleur loutre assorti à la robe. Des flots de dentelle noire en atténuent l'uniformité

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Courrier de la Mode

Si l'on ne danse pas, en revanche on dîne, on fait de la musique et l'on se promène. Le monde élégant a repris le chemin du bois et recommence le tour du lac, ni plus ni moins qu'autrefois, avec cette différence qu'aujourd'hui on descend de voiture pour se promener à pied. C'est la mode anglaise qu'on pratique à Hyde Parck, et que nous inaugurons au bois. Les femmes du meilleur monde et de très-grand ton, telles que la baronne de Rothschild, la princesse de Luynes, la duchesse d'Uzès, la vicomtesse de Courval, et bien d'autres, voulant éviter la cohue des promeneurs, ont adopté l'allée droite du lac. Quand on le saura, l'allée de droite sera envahie. Pour se promener plus à l'aise, la traîne est supprimée et le costume court triomphe. Ce costume touche terre derrière et est assez écourté devant pour montrer la chaussure.

On a donc remarqué avec satisfaction, dans les avenues du bois, la réapparition du dorsay de la baronne de Rothschild, superbement attelé de ses chevaux mecklembourgeois; la calèche à rechampis bouton d'or de la comtesse de Juncourt; le coupé aile de corbeau de la princesse de Luynes, le mylord classique de l'élégante comtesse de Moltke, ambassadrice du Danemark.

18. CAPELINE LÉONA.

Dans l'allée des cavaliers, le duc de la Trémoille galope sur son double poney pommelé à côté du baron de Montbel et du vicomte Adrien de Mirepoix, qui va, dit-on, s'allier à l'une des plus nobles et des plus riches héritières de la colonie italienne.

Parlons des costumes de promenade, puisqu'on se promène. On voit beaucoup de toilettes unies pour le deuil de l'empereur Napoléon III. Des jupes en drap noir plissées dans toute leur hauteur, comme les jupes écossaises des petits garçons, avec tunique de drap, richement soutachée et bordée de fourrure noire. Le dolman, ou plutôt le monténégrin, en drap noir tout chamarré de soutache et bordé de fourrure noire, complète ce costume, d'une distinction parfaite. Le monténégrin est plus nouveau comme forme que le dolman; il a, par derrière, la forme d'une selle d'amazone. Ne riez pas : c'est exact et c'est charmant. Il cambre la taille; il a de larges manches, sans avoir de manches. Cette même forme va se reproduire, au printemps, en cachemire et en crêpe de Chine. Le chapeau est en faille noire, avec diadème de jais et double aigrette de plumes noires et de jais.

Une autre toilette de cachemire noir brodé est également deuil, sans l'être plus tard. La jupe a un très-haut plissé de cachemire; et la

19. PALETOT SOURISE. 20. TOILETTE DE VILLE. 21. TOILETTE DE VISITE. — Modèles de Mmes Cavally.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873 N° 58

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tunique polon
au plumetis,
drée de guipur
rière en pouf
que postillon.

Citons encor
trois volants
tants; et tuni
terie de jais et
pans d'habit d

On remar
aussi beaucou
toilettes de d
deuil. Du gris
le avec du gri
gent; du viole
mauve et du
avec de la
pensée. Les c
mes en velours
let se garnis
avec du renar
genté; c'est
doux et très-bl
La jupe de vel
a trois volants
tuyautés, et l
nique princess
encadrée de
rure, avec dol
de velours
de cette même
dure de renar
genté. Il nous
ble bien vous
dit que les gra
bandes de four
reléguées d
quelques an
revenaient
mode et qu
garnissaient de
belles pelisse
fourrure. Il y
puis quelques
apparence de
et d'hiver. Les
lisses et les d
lettes garnies
fourrures vont
de saison. Le
des fourrures
plus grand qu
mais. Il y a n
de nouvelles
rures dont
ne soupçonn
pas l'existence
fourrures
ches, des fou
res jaunes,
fourrures a
tées, des four
noires. Les
peaux fermés
n'en sont pa
qui ressemb
pour la plu
plutôt à des
peaux ronds
des coiffures d
le, sont enca
d'une bande
fourrure ass
au costume.

Ce qui fait
Chuddas, en c
gène teinte su
vant et se relè
côté opposé, av
assorties et de
Chuddas, qui
peut se porter
couleur. On
seule maison,
une grande se

Citons aussi

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tunique polonaise, splendidement brodée en relief au plumetis, au passé et au point d'armes, est encadrée de guipure de laine très-fine et retroussée derrière en pouf faisant demi-traîne, avec double basque postillon.

Citons encore une toilette de reps noir, avec jupe à trois volants surmontés de deux tuyautés remontants; et tunique de reps encadrée d'une passementerie de jais et d'un effilé. Corsage gilet devant, avec pans d'habit derrière et même ornement tout autour.

On remarque aussi beaucoup de toilettes de demi-deuil. Du gris perle avec du gris argent; du violet, du mauve et du noir avec de la faille pensée. Les costumes en velours violet se garnissent avec du renard argenté; c'est très-doux et très-blond. La jupe de velours a trois volants avec tuyautés, et la tunique princesse est encadrée de fourrure, avec dolman de velours bordé de cette même bordure de renard argenté. Il nous semble bien vous avoir dit que les grandes bandes de fourrure reléguées depuis quelques années, revenaient à la mode et qu'elles garnissaient de très-belles pelisses de fourrure. Il y a depuis quelques jours apparence de froid et d'hiver. Les pelisses et les douillettes garnies de fourrures vont être de saison. Le luxe des fourrures est plus grand que jamais. Il y a même de nouvelles fourrures dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Des fourrures blanches, des fourrures jaunes, des fourrures argentées, des fourrures noires. Les chapeaux fermés qui n'en sont pas, et qui ressemblent pour la plupart plutôt à des chapeaux ronds qu'à des coiffures de ville, sont encadrés d'une bande de fourrure assortie au costume.

22. MANTEAU PAGE ET TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — Modèle de Mme Cavally.

Ce qui fait très-haute nouveauté, c'est le costume Chuddas, en cachemire pur de l'Inde, broderie indigène teinte sur teinte. Ce vêtement se croise par devant et se relève du côté gauche pour retomber du côté opposé, avec ornementation de plumes naturelles assorties et de frange de passementerie. Ce costume Chuddas, qui est un vêtement typique de l'Inde, peut se porter sur toute espèce de jupon noir ou de couleur. On ne le trouve à Paris que dans une seule maison, et il est appelé à faire au printemps une grande sensation d'élégance.

Citons aussi une toilette en faille bronze, avec deux hauts volants disposés d'une façon nouvelle. L'ornement est en haut et consiste en des plis godets encadrés d'un large velours bronze. La tunique est garnie des mêmes godets avec velours et effilé. Le corsage a par derrière deux longs pans d'habit, avec godet de velours et frange, et par devant un gilet de velours bronze fermé avec des boutons de fleurs de lis en vieil argent.

Parlons maintenant des toilettes de dîner et de concert.

Voici une robe en gaze de Chambéry blanche, ayant tout le derrière de la jupe garni de volants froncés à tête jusqu'en haut. Les côtés sont garnis de quilles de dentelle de Bruxelles, ornementées et coquillées de nœuds de taffetas blanc. Le tablier de la robe, tout d'un seul morceau, est dentelé et froncé en travers par intervalle. Il se détache sur deux volants de dentelle. Le corsage est croisé devant à partir de la poitrine et tombe de côté en basque ronde boutonnée avec des grelots d'argent. Une écharpe Marie-Thérèse, en gaze eau du Nil, part du côté gauche et vient se perdre dans les volants derrière. Puis une robe Élisabeth, en faille noire et crêpe de Chine noir rayé de satin et broché de fleurs satinées. La robe de style princesse, par derrière seulement, laisse à la hauteur de chaque couture s'échapper des cascades de plis multiples donnant à la jupe une très-grande originalité, car elle s'étale de chaque côté d'une façon différente. Le devant de la robe, en crêpe de Chine, se drape du côté droit en travers, comme une écharpe Stuart, et vient s'arrêter du côté gauche. Le dos de la robe est orné en long d'une très-belle passementerie de jais et de dentelle de Chantilly.

Une robe Thulé (en l'honneur de la *Coupe*, de Diaz), en faille réséda, ayant le devant plissé et ornementé de bouillonnés crevés, étagés les uns sur les autres. De chaque côté, large revers dentelé avec volant tuyauté bordé de bleu pâle et richement brodé de passementerie faisant fleurs en relief. La jupe est retenue vers le bas par deux écharpes de faille réséda doublées de soie bleu pâle, retenues par une large agrafe de passementerie étalant la jupe en éventail. Le revers de chaque côté de la jupe continue en double basque bordée et doublée de soie bleu pâle, dentelée tout autour et richement bordée de fleurs de passementerie. Le corsage à pointe derrière est rond devant, avec ceinture en faille réséda doublée de bleu pâle et fermée avec une boucle Chambord. Collier Toison d'Or en passementerie sur le corsage. Des cordelières de passementerie cousues et étagées l'une sur l'autre, pas autre chose. On revient aux boucles et aux agrafes de ceintures. Prenez-en note. En attendant les écharpes sultanes, en crêpe de Chine, brodées et frangées, les écharpes romaines, aux nuances nationales de l'Italie, se dénouent de côté, sous les poufs de la tournure.

Pour toilettes de bal, il y a des tarlatanes blanches, avec applications de couleur et de dessins variés, ne valant que 7 *fr.* 75 *c. la robe* par 10 mètres.

Des tarlatanes blanches et de toutes nuances, avec applications de cristal, également par 10 mètres, à 15 *fr.* 50 *c. la robe*, et des tarlatanes blanches, avec applications de feuilles d'or et d'argent, toujours par 10 mètres, à 20 *fr.* 50 *c. la robe*. On peut donc se faire belle et élégante à bon compte.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Grand nombre de nos lectrices sont de véritables fées, et savent aussi bien chiffonner et draper une robe que le ferait une femme de chambre ou une habile couturière. Elles nous remercieront de leur signaler ces robes de tarlatane et d'autres robes de tulle lamé or et argent, valant 28 *fr. la robe*. Et 35 et 60 *fr.* en tulle enrichi de broderies de couleur en relief. Avec des nœuds de ruban, on a une toilette nouvelle et charmante ne coûtant pas cher.

Il est inutile, n'est-ce pas, de vous répéter que les chignons sont démodés, et que les femmes élégantes n'en portent plus. Mais ce que l'on laissait traîner de cheveux dans le dos s'étage en hauteur actuellement sur le sommet de la coiffure : c'est une même exagération se produisant d'une façon toute différente. La nouvelle manière de disposer les cheveux rappelle la coiffure des anciens grenadiers, ou un colback des hussards. Ce n'est plus une coiffure, mais un bonnet de cheveux. Et quel bonnet!... un véritable bonnet à poil, rien n'y manque; on perche de côté, tout à fait en haut, une cocarde ou une aigrette. Cet édifice de cheveux est soutenu par un peigne girafe ou espagnol en écaille blonde ou jaspée, s'étalant en larges feuilles se déployant l'une sur l'autre, comme un éventail, ou bien décrivant une belle conque sculptée de feuillage ou d'arabesques à jour. Ce peigne girafe, autrement dit espagnol, se pose au milieu de la tête, un peu en arrière ou en avant, cela dépend de la coiffure. C'est la seule actualité de l'hiver qui fasse type et originalité.

Aux Italiens, plus d'une jolie femme adopte la mantille espagnole en blonde noire, avec ce peigne espagnol, qui surélève la mantille, retenue de côté par une fleur ou une agrafe de pierreries.

A bientôt les modes du printemps. Il ne faut jamais se laisser surprendre.

Vᵗᵉˢ DE RENNEVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Février.

Pour nous rendre moins cruelle la privation brusque du gibier sédentaire, résultant de la clôture de la chasse, la loi permet l'usance du gibier de passage et de celui étranger à notre sol qui est expédié de delà les frontières.

Le gibier de passage comprend toute la *sauvagine* qui peuple les bords de la mer et les marécages, et dont certains individus de bonne provenance et de choix ont des mérites très-réels.

On reproche avec raison, à une grande partie de la *sauvagine*, un goût de marée désagréable, mais on l'atténue par certaines préparations, ou en adjoignant un ragoût d'olives dont voici la recette.

Ragoût d'olives. — Passer au beurre un peu de farine; y mêler ciboules et persil hachés; mouiller de vin blanc et de bouillon; ajouter un anchois écrasé, un peu d'huile d'olive, et enfin des olives tournées, c'est-à-dire dont on aura retiré le noyau. Laisser jeter quelques bouillons, et dès que la sauce a pris bonne consistance, employer.

Les grousses qui nous viennent d'Angleterre sont des rôtis fort présentables, mais le gibier russe, tétras et gélinottes, ont une odeur de résine qu'il faut enlever avant de les employer. Je dirai comment une autre fois.

Je reviens à mes menus.

MENU D'UN DINER DE 10 A 12 PERSONNES

POTAGE

Potage d'orge à la royale.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Petits pâtés au jus.

POISSON

Brochet au bleu, deux sauces.

RELEVÉ

Côtes de bœuf aux oignons glacés

ENTRÉES

Fricassée de poulets à la française.
Salmis de sarcelles au ragoût d'olives.

RÔTS

Râbles de lapereaux piqués.
Terrine de foie gras.

ENTREMETS

Gratin de choux-fleur.
Gelée au rhum.

LE BARON BRISSE.

LA JUNON

(Suite et fin)

VI

DEUX REVENANTS

Jean-le-Coq ne fit cette fois qu'une courte halte et termina tout d'un trait son récit :

— De l'autre côté de Villerville, reprit-il, dans un endroit des plus isolés, des plus embroussaillés, des plus sauvages, s'élèvent de hautes falaises, en tout point semblables à celles qui bordent la grève, mais si accidentées dans leurs contours bizarres, si déchiquetées par le temps, qu'on dirait les ruines d'un vieux manoir à tourelles ou d'un antique monastère comme à Jumiéges.

Là, dans les entrailles de la terre, se trouvait alors une sombre grotte, puis de longues galeries plus tard obstruées par les éboulements intérieurs. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui les Creuniers.

Au temps dont je vous parle, ces souterrains étaient praticables et s'étendaient même, disait-on, jusqu'au-dessous du château d'Hennequeville, à plus d'une demi-lieue de là.

On ajoutait que de grands crimes s'y étaient commis au temps jadis, que maintenant le diable y faisait sa résidence, que parfois on y voyait des revenants, des fantômes!

Aussi, même en plein jour, les plus aventureux, les plus osés ne s'y hasardaient qu'en tremblant.

La nuit, personne, absolument personne!

Notez encore que c'était comme un dédale de corridors et de cavernes, où l'on aurait pu braver pendant des mois entiers toute la gendarmerie départementale.

C'était dans les Creuniers que j'avais fui, que je m'étais caché après le meurtre du brigadier Jacquelin.

Mais j'avais beau me sentir en sûreté, ma conscience se faisait tout à la fois mon juge et mon bourreau.

Le rêve de Rosier s'était donc réalisé! J'étais donc devenu un autre Pierre Bénard! J'avais tué un homme! Et cet homme, c'était un pauvre vieillard, qui venait de se montrer si bon pour moi; c'était le brigadier Jacquelin!

Ah! messieurs, on dit qu'il y a parfois des criminels qui échappent au châtiment : ça n'est pas vrai! le plus terrible de tous les châtiments, le plus cruel de tous les supplices, c'est le remords!

Durant toute la première partie de la nuit, j'eus à souffrir comme un condamné : je sanglotais, je me tordais, comme qui dirait dans les convulsions du désespoir.

Puis, je parvins à me calmer quelque peu, je me dis :

— Il faut une expiation à mon crime! Ce n'est pas assez d'avoir perdu toute mon espérance de bonheur et d'être contraint de m'expatrier. Non, ce n'est pas assez! Je dois me mettre à la merci de celle que je viens de faire une seconde fois orpheline; je veux que Rosier elle-même soit l'arbitre de mon sort.

Là-dessus, je sortis de ma retraite et me dirigeai la nuit vers un certain cabaret dont la porte s'ouvrait à toute heure pour les contrebandiers.

J'y demandai une plume, du papier, de l'encre, et, sans même entendre ce que marmottait la servante encore au trois quarts endormie, j'écrivis ces quelques mots :

« Je suis aux Creuniers. Envoie-moi prendre par les gendarmes ou viens me dire un dernier adieu. »

Et je signai :

« L'assassin. »

Puis, ma lettre adressée, j'allai la mettre dans la boîte de Trouville.

— Rosier la recevra dès ce matin, me disais-je en retournant vers mon refuge; j'attendrai sa réponse jusqu'au milieu de la nuit prochaine; si personne ne vient, alors j'irai rejoindre le sloop à Honfleur; je m'embarquerai pour l'Angleterre. Oh! l'Angleterre à perpétuité! ce sera pire que l'échafaud, pire que le bagne!

Je crois avoir déjà dit, messieurs, que je n'aime pas les Anglais et encore moins l'Angleterre.

Il faisait encore nuit lorsque je rentrai dans les Creuniers.

Là, j'avais encore vingt-quatre heures à attendre.

Eh voilà des heures qui m'ont paru longues et dont le souvenir me faisait dresser les cheveux.

De vraies heures de l'enfer, quoi!

Dans les profondeurs souterraines des Creuniers, il me semblait sans cesse entendre des gémissements et des menaces, sans cesse voir passer des démons grimaçants et des spectres ensanglantés.

Si parfois, brisé de fatigue, je fermais les yeux, les mêmes lamentations, les mêmes fantômes épouvantaient mon sommeil.

Puis, je me réveillais en sursaut, tout pantelant, tout glacé d'horreur.

Ah! si l'on savait quelles sont les nuits du malheureux qui a tué son semblable, il n'y aurait plus d'assassins!...

Pauvre Jean-le-Coq! pauvre Jean-le-Coq! comme tu te repentis alors, comme tu suppliais le ciel de t'accorder quelques minutes de sursis, un peu de repos, un peu de calme!

Mais vainement... vainement toujours!

Il y avait des moments où je voulais m'enfuir de suite vers la mer ou, du moins, me chercher un refuge moins sinistre que celui-là.

— Non! me disais-je alors avec l'acharnement d'une résolution farouche, non, j'ai promis à Rosier d'attendre ici, ici j'attendrai.

N'oublions pas non plus que, depuis la veille au matin, je n'avais rien mangé; que, depuis près de cinquante heures, je n'avais pas dormi; que la fièvre me brûlait le sang et que je me sentais de plus égaré par le délire.

Vers le soir enfin, mes paupières s'appesantirent malgré moi; je revis en songe ma pauvre mère, mes pauvres frères et sœurs que je n'aurais pas même la consolation d'embrasser, que j'allais quitter pour toujours.

Tout à coup j'entendis comme un bruit de pas dans le souterrain, je me redressai vivement, j'ouvris les yeux.

Vers moi une ombre s'avançait, portant une lanterne.

Cette ombre, c'était celle du brigadier Jacquelin!

Je ne dormais plus maintenant, je ne pouvais plus douter, c'était lui, c'était bien lui!

— Pardon! m'écriai-je en tombant à genoux devant ce fantôme vengeur! oh! pardon, brigadier! pardon!

Au bruit soudain de ma voix, le spectre s'était reculé tout d'abord, en dirigeant vers moi sa lanterne.

Puis, à ma grande stupéfaction, il se rapprocha d'une façon craintive et finit par s'agenouiller devant moi, pour me demander à son tour ce même pardon que j'implorais de lui.

Ah! franchement, messieurs, je me croyais tout à fait fou.

Mais presque aussitôt un bruit de rires étouffés frappa mon oreille, et deux nouveaux personnages apparurent dans le cercle lumineux.

C'était mon capitaine... c'était Rosier.

En quelques mots tout s'expliqua.

Si je m'étais cru l'assassin du brigadier, le brigadier me croyait aussi sa victime.

Épuisé par la lutte et par l'émotion, le vieillard s'était évanoui en tombant.

En se relevant après la détonation de la carabine, ne me trouvant plus à côté de lui, il avait supposé que mes complices avaient emporté mon cadavre, et, depuis ce moment, non moins désespéré, non moins tourmenté que moi-même, le pauvre vieux se disait :

— J'ai tué un homme!

C'était vainement que Rosier lui avait montré ma lettre, c'était vainement qu'elle me l'amenait, pour qu'il pût se convaincre par ses propres yeux; en me revoyant, il avait cru voir mon ombre.

— Allons! s'écria mon capitaine, allons donc... vous êtes tous les deux vivants et bien vivants... embrassez-vous!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ma foi, messieurs, nous étions si contents l'un et l'autre, que le brigadier lui-même abjura ses dernières rancunes, et que, toujours à genoux, nous nous entredonnâmes une franche et cordiale accolade.

Puis, le capitaine, achevant son œuvre de rapatriation :

— A quand le mariage?

Le père Jacquelin se redressa vivement, comme pour protester, pour refuser.

Je ne lui en laissai pas le temps; je m'écriai :

— Ayez confiance en moi, père Jacquelin! je tiendrai mes promesses... et j'ai quatre mille francs pour acheter une barque...

— Tu te trompes, interrompit le capitaine, tu te trompes en cela, mon garçon; M. Michel vient de s'enfuir du Havre en faisant banqueroute, comme tout exprès pour te prouver que l'argent mal acquis ne profite jamais. Rassure-toi cependant, Jean Tranchelevent, j'ai réalisé le gain de mon procès, je te prête ces quatre mille francs, et, dans quelques années, la barque n'en sera pas moins à toi, bien à toi, car tu l'auras gagnée honorablement par le travail.

Que vous dirai-je de plus, messieurs? Je devins l'époux de Rosier, et, dix ans plus tard, notre bon oncle Jacquelin mourut content : il n'y avait plus de fraude à Villerville.

Quant à mes anciens camarades, ils ont tous assez mal tourné; Boudichon est à Cayenne.

Moi, j'ai vécu tranquille, heureux, béni du ciel, et me voici présentement, sur mes vieux jours, patron de *la Junon*. Rosier n'est plus maintenant qu'une bonne grand'mère.

Voyez-vous là-bas, tout là-bas, sur la dune, auprès de notre maisonnette, cette joyeuse troupe de marmots qui s'ébat sous un rayon de soleil..... ce sont les petits-enfants de Rosier; c'est comme qui dirait encore de ses roses.

Mais, alerte, Niguenague, et la barre au vent... voici la brise! »

La Junon se prit aussitôt à filer ainsi qu'une hirondelle de mer, et nous rentrâmes vers le soir à Villerville, avec trois pleines mannes de crevettes.

S'adresser, pour plus amples renseignements, à Jean-le-Coq, le véritable auteur de cette histoire.

CHARLES DESLYS.

LES TROIS POUPÉES

« Mon cher ami, avant trois jours je sonnerai à ta porte. Ma visite est intéressée : je n'ai que vingt-quatre heures à dépenser, et j'en ai besoin de quarante-huit; je t'emprunte la différence sans façon, comptant m'acquitter la première fois que, sentant le besoin de te *dépriser*, tu voudras bien choisir notre commune patrie. Il s'agit d'emplettes à faire, d'étrennes à acheter pour ma femme, mes enfants, les enfants de mes amis, que sais-je?

« En m'attendant, cours, vois, reluque, compare... Fais, en un mot, tout ce qui concerne l'état d'ami complaisant et dévoué.

« A charge de réciprocité.

« PLAFOND. »

La veille de l'arrivée probable de mon ami Plafond, j'avais donc, avec une conscience digne des plus grands éloges, arpenté les boulevards sur leurs deux rives, inspecté les boutiques, pris des notes et des adresses.

A minuit, harassé, je rentrai, me couchai et m'endormis du sommeil de l'homme qui a rempli son mandat et n'a rien à se reprocher.

***

Le matin, en effet, avant l'heure du lever habituel des Parisiens, Plafond m'éveillait, me forçait à m'habiller, m'aidait même à parfaire ma toilette, et me poussait dans le plus vaste fiacre qu'il avait pu découvrir.

La soirée était assez avancée lorsque nous rentrâmes à la maison, après une razzia qui n'avait pas duré moins de douze heures.

Mon salon ressemblait à un bazar.

Plafond avait commandé à un layetier une caisse dans laquelle tous ces divers objets devaient être emballés à l'exception de deux jouets qu'il tenait à emporter dans une boîte à chapeau de modiste.

Ces jouets — deux de ces jolies poupées habillées en « madame » pour lesquelles il s'est créé depuis peu des boutiques toutes spéciales — j'avais fortement insisté pour qu'il les prît. Comme contraste, moi, j'avais acheté, pour la fille de ma concierge, une poupée de vingt-neuf sous.

— Tu sais, me dit Plafond, le train part à cinq heures du matin : couche-toi si tu veux, moi je vais dormir dans ce fauteuil.

— Pourquoi dormir? causons, fumons; à défaut de bière, nous ferons des grogs.

Plafond était dans l'enthousiasme de ses deux poupées. Pour ne pas les perdre des yeux, il les avait placées sur la cheminée, et il avait disposé l'abat-jour de façon à produire sur elles les effets de lumière les plus favorables. (La poupée à vingt-neuf sous était reléguée dans l'ombre.)

L'une était blonde. Elle avait cette abondance de cheveux dont la nature se montre assez parcimonieuse avec l'humanité, mais que les marchands peuvent vous prodiguer... à prix d'or. Sa petite frimousse, un peu bouffie, présentait dans la pénombre quelque chose d'égrillard et de mutin à faire pouffer de rire. Quant à sa toilette : une superbe robe de velours nacarat traînante et foisonnante, un pardessus de même étoffe bordé de fine fourrure — de la souris ou du mulot sans doute, — un toquet légèrement incliné à la crâne, avec une aile de colibri mordoré.

Oh! la petite coquine de poupée blonde!

L'autre était brune, avec un air hautain et impertinent, accentué par un binocle grand comme deux lentilles. Elle portait la jupe courte à créneaux et le jupon tuyauté. Sur le bras, un cachemire de l'Inde à fond rouge, plié en huit.

Oh! l'imposante petite poupée brune!

Elles étaient tout en grâce et en bonne tournure. De vraies femmes à équipage!

Leur élégante coquetterie nous suscita bientôt quelques plaisanteries d'assez mauvais goût. Mais, en vérité, elles imitaient si bien la nature, que nous finîmes, mon ami et moi, — ô puissance de la femme! — par plaisanter plus discrètement.

Ce n'est pas qu'elles nous faisaient peur, mais elles nous contenaient, symboliquement, comme par exemple le portrait d'une personne morte quand on parle d'elle, ou comme un crucifix quand on discute philosophiquement.

Et puis l'abus des grogs, la fumée de nos cigares, ajoutaient à la force de notre imagination, à la complaisance de nos esprits.

Ces deux petites péronnelles, chiffonnées par une excellente modiste, étaient bien mieux qu'un beau tableau.

Tout en devisant, je finis par m'assoupir.

Quand je me réveillai, mon ami ronflait comme une toupie allemande. Quatre heures venaient de sonner.

— Plafond! lui dis-je, il est l'heure.

— Tu as rangé les poupées? fit-il en ouvrant les yeux.

— Non pas.

De fait, elles n'étaient plus sur la cheminée.

Nous nous mîmes aussitôt à chercher partout, et même ailleurs encore; peine inutile.

— Voyons, il y en a donc un de nous deux qui est somnambule?

Or, comme nous avions un peu perdu patience dans nos infructueuses recherches :

— Je suis bien sûr, me répondit-il, de ne l'être point, mais... si c'est une mystification... je la trouve mauvaise.

Je répliquai plus aigrement à cette observation dont l'aigreur m'avait choqué, et nous en arrivâmes à nous disputer et à nous croire mutuellement de très-mauvaise foi.

Bref, l'heure s'avançait; Plafond était furieux, et nous nous quittâmes dans les plus mauvais termes : moi, lui claquant la porte sur le dos, lui, m'envoyant à tous les diables.

En rentrant dans le salon, quelle ne fut pas ma surprise! Les deux poupées se retrouvaient sur la cheminée.

Sans chercher l'explication de ce mystérieux retour, je m'élançai vers la porte, je dégringolai l'escalier quatre à quatre, et je courus de toutes mes forces jusqu'au bout de la rue, en criant : « Plafond! Plafond! »

Le roulement très-lointain d'une voiture, probablement celle qui l'emmenait, m'avertit que je n'avais plus qu'à rentrer. C'est ce que je fis.

Mais voici le côté incroyable et vraiment fantastique de cette histoire :

Comme je m'approchais de mes deux petites péronnelles, pour les réintégrer dans leur boîte, je les vis picorant de tout cœur les débris de marrons glacés échappés du sac dont le fond se trouvait crevé.

— Grand Dieu! m'écriai-je tout haut, — quoique seul.

A cette exclamation, les deux poupées tressautèrent; mais la petite brunette me fit signe de la main d'avoir à mettre une sourdine à ma surprise, tandis que la blondinette battait des mains et riait comme une folle de ma figure toute déconfite de stupéfaction.

Une journée de fatigue excessive, une nuit sans sommeil, l'usage immodéré de liqueur, la surexcitation causée par ma dispute avec Plafond, l'étrangeté du miracle qui s'accomplissait sous mes yeux, tout, jusqu'à la gentillesse et la grâce de ces deux petites créatures fantastiques, tout se combinait comme pour anéantir ma raison.

Je tombai assis sur un siége, me demandant s'il était possible que les moyens de fabrication fussent assez perfectionnés pour arriver à un tel résultat.

J'avais bien vu en montre de gros bébés bouffis, portant sur la poitrine un écriteau ainsi conçu :

Je dis papa et maman,
Et je coûte 1,500 francs.

Mais je ne les avais jamais vus fonctionner, et puis je sentais bien qu'ils ne pouvaient arriver à ce ton de vraisemblance, à cet air de vérité qui m'ébahissaient chez mes deux lutins.

Tout à coup les voilà qui se mettent à danser, mais avec une souplesse et une grâce si naturelles, que je me levai subitement.

A ce mouvement, elles se réfugièrent chacune derrière un chandelier, comme dans le jeu de cache-cache on se dissimule derrière un arbre.

Sans hésiter, j'allai à la blonde, la plus rieuse, et la pris par la taille, entre le pouce et le médius.

Aussitôt elle joignit les mains par un geste suppliant, et je sentis son petit cœur battre précip tamment comme celui d'un oiseau qu'on saisit sur le nid où il couve.

Mais, ô prodige, quittant son chandelier, la brune m'interpelle d'une voix aigrelette :

— Ne lui faites pas de mal! me crie-t-elle.

— Je n'ai nulle envie de vous faire du mal, répondis-je, seulement, sur cette cheminée, vous me donnez des transes mortelles de vous voir tomber.

Et prenant de l'autre main ma microscopique interlocutrice, je la déposai, ainsi que sa compagne, sur le coussin d'un fauteuil où elles ne couraient aucun risque de choir.

Quand elles se furent assises comme on s'assoit sur l'herbe, en prenant mille précautions pour ne pas chiffonner leurs jupons ni froisser leur robe, la brune reprit :

— C'est drôle, n'est-ce pas?

— Quoi donc?

— Le tour que nous vous avons joué.

— Vous m'avez brouillé avec Plafond, joli tour, ma foi! un ami d'enfance!

— Bah! nous vous raccommoderons.

— Mais où diantre vous étiez-vous cachées?

— C'est notre secret. Quant à votre ami, en nous voyant arriver, sa rancune ne tiendra pas.

— Aussi bien, dit à son tour la blonde, je ne suis pas fâchée d'aller faire une excursion en province. On les dit si arriérées, ces petites provinciales! Il faut bien les mettre au pas.

La conversation continua encore quelques instants sur la glorification du *luxe à outrance*, lorsqu'une voix nouvelle, partant d'un angle de la cheminée, me fit tourner la tête. C'était la poupée à vingt-neuf sous.

— Ah! monsieur, me dit-elle d'un ton d'affectueux reproche, quelle faute vous avez commise en choisissant ces demoiselles pour servir de jouets aux filles de votre ami, de préférence à d'autres poupées simplement habillées en bébés et plus aptes qu'elles à développer chez les jeunes filles les instincts d'ordre et de travail. Voyez : la robe de la brune provient d'un déchet de robe de la femme du plus riche banquier de Paris; ce châle qu'elle porte sur le bras vaudrait 6,000 francs, s'il était de grandeur naturelle. Rien que la robe et le pardessus de la blonde coûteraient à une femme 3,000 francs au moins... Tout cela est excessif et ne saurait qu'exciter chez les enfants le goût d'un luxe qui vient bien assez tout seul. Et puis, franchement, de qui ont-elles l'air? De femmes qui recherchent l'attention des grandes personnes, et non celle des bambins. Autrefois l'on vendait les poupées toutes nues, ou à peu près, comme moi-même je suis. Elles étaient faites pour être habillées, mais celles-ci... elles ont l'air de poupées qu'on déshabille...

La morale a un privilége, c'est d'être soporifique. Fatigué comme je l'étais, je m'assoupis insensiblement

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

au faible et monotone bruit de la voix de ma petite moraliste à 29 sous.

∴

Aux heurts précipités comme un roulement de tambour qui ébranlèrent ma porte, je m'éveillai; il était grand jour.

— Qui est là? criai-je.

— Moi, parbleu!

— Qui, toi?

— Eh bien, moi, Plafond.

J'ouvris la porte, et mon ami se jeta dans mes bras.

— Tu ne sais pas, lui dis-je, elles sont retrouvées. Ah! tu as bien fait de ne pas partir; j'étais désolé de la façon dont nous nous étions quittés ce matin.

Plafond me regarda avec des yeux effarés.

— Dis donc, est-ce que tu dors encore?

A mon tour je le regardai d'un air ébahi. Pu's je l'entrainai au salon. Mais le salon était parfaitement veuf de tout ce que je croyais y avoir entassé la veille.

— Ah! çà, mais j'ai donc rêvé?

Tout en m'habillant, je racontai à mon ami mon hallucination. Nous en rimes beaucoup.

Eh bien! malgré la moralité de mon récit, Plafond fit pour ses filles l'acquisition des deux poupées que j'avais admirées dans mes courses de la veille et qui m'avaient procuré le rêve que je viens de conter; c'est même par elles que nous commençâmes ses achats. S'il daigna leur adjoindre la poupée à vingt-neuf sous, ce fut seulement pour faire ressortir l'élégance et la richesse de ses deux péronnelles.

Que l'homme est donc un être imparfait!

J. DENIZET.

CAUSERIE

SUR L'ÉDUCATION PREMIÈRE

Aujourd'hui notre *causerie* sera sérieuse, chères lectrices, parce qu'elle doit répondre à plusieurs lettres qui m'ont été adressées pour me demander des conseils sur l'éducation première à donner aux enfants. Malheureusement cette éducation première, qui est la base de tout l'avenir, me semble si mal entendue chez nous, que je crois de mon devoir de protester contre.

Aujourd'hui, les mères exagèrent leur tendresse; elles font de leurs enfants des fétiches qu'elles encensent et gâtent à la journée, s'adorant en eux sans songer que c'est la vie morale et souvent physique de ces chers êtres qui est en cause, et que c'est par des larmes amères qu'elles payeront un jour leur faiblesse.

Si, dès le premier moment de sa naissance, vous ôtez à votre enfant tous les petits embarras de la vie, il s'habituera à voir s'arranger très-facilement toutes choses pour son profit ou pour son plaisir, et n'apprendra pas alors comment il faut lutter pour atteindre au même but quand les années en auront fait un homme. Vous lui préparez donc non-seulement des déceptions, mais peut-être aussi des malheurs.

On a encore, à notre époque, une habitude qui me semble fâcheuse, c'est celle de garder son fils chez soi pendant le temps de son éducation; car si la vie de famille a de grands avantages, elle a de bien grands inconvénients aussi! D'abord l'habitude de vivre seul avec de grandes personnes rend l'enfant vieux de bonne heure; il devient songeur, méditateur et ingénieux pour deviner ce qu'il ne comprend pas; car on parle devant lui d'une foule de choses qu'il serait bon qu'il ignorât pendant bien longtemps encore!

Tandis que, tout au contraire, un enfant qui est en pension ou au collége apprend à vivre avec les autres. S'il est bon, on l'aime; s'il est mauvais, ses camarades assouplissent son caractère à coups de pierre ou à coups de poing, leçons qui ne tuent point et qui corrigent; puis, qu'il pleuve ou qu'il vente, on saute en plein air, et l'activité des jambes suffit à chasser les papillons que l'imagination lâche dans la cervelle, papillons toujours poursuivis par celui qui est seul; car alors c'est à l'activité de l'esprit que le pauvre enfant doit avoir recours pour s'amuser; il appelle les fictions à son aide, son imagination travaille en petit, c'est vrai, mais elle n'en travaille pas moins ardemment; et c'est de là qu'il résulte que, si les enfants élevés dans leur famille ont plus d'esprit, plus de réflexion que les autres, ils ont moins de fraîcheur, moins de naïveté dans l'âme et dans le cœur, et deviennent plus tard des hommes moins courageux devant le malheur et moins braves devant le danger.

D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que la fiction? C'est le mensonge, et en s'amusant, l'enfant qui joue seul, devant se composer un rôle, apprend tout en jouant à mentir, à feindre, à exagérer, à parodier, à voir ce qui n'est pas, à répondre à ce qui n'a pas été dit, à redouter des périls imaginaires, en un mot, à faire de la vie une comédie.

Par exemple, le vrai plaisir de l'enfance, un jour de pluie, c'est d'improviser une voiture avec un fauteuil, auquel on attellera des tabourets en guise de chevaux; puis on trotte, on galope, on court des dangers; heureusement, le cocher est habile: il tient d'une main ferme les rênes de ses coursiers; il est grave, soucieux...

— A quoi penses-tu, mon cher amour? demande alors la mère d'un air inquiet.

— Tu ne vois donc pas, maman, que voilà un troupeau de bœufs qui passe et que mes chevaux ont peur, répond gravement le marmot.

Et la mère sourit.

Mais bientôt la scène change, et pour parer à un autre danger, l'enfant tombe à coups de pied sur le fauteuil changé en carrosse, le brise, casse les tabourets, fait un tapage horrible; la mère vient alors mettre le holà, lui cherche un autre jeu, c'est-à-dire un autre mensonge; et plus tard on s'indigne que ces petits comédiens, qu'on a formés dès le berceau, deviennent de grands comédiens avec l'âge et utilisent pour les choses de la vie mille rôles qu'on leur a si naïvement enseignés.

Hélas! une fausse éducation est le point de départ de tous ces vices élégants qui minent notre malheureux pays aujourd'hui. On sème le mensonge et on crie anathème quand il a poussé des menteurs... ô inconséquence!

Csse DE BASSANVILLE.

Toutes nos abonnées recevront, avec l'un de nos prochains numéros, la magnifique planche de tapisserie en couleur, que nous offrons à titre de *prime gratuite*. — Nous avons envoyé, à toutes nos abonnées, la table, le titre et la couverture de l'année 1872. Les acheteurs au numéro pourront se procurer cette couverture dans nos bureaux, ou la demander à leur libraire, moyennant 25 centimes.

LETTRE D'UNE AMIE

Au commencement et à la fin de chaque saison, les grandes maisons de nouveautés rivalisent à qui d'entre elles offrira les plus belles affaires, les plus rares occasions. Nous avons toutes un intérêt réel à profiter de ces mises en vente exceptionnelles, surtout lorsqu'elles émanent de magasins de premier ordre, tels, par exemple, que les magasins de Pygmalion, rue de Rivoli, rue Saint-Denis et boulevard de Sébastopol. Pygmalion fait ces jours-ci une splendide exposition que l'on peut aller visiter sans être forcée d'acheter; il y a là toutes les étoffes, toutes les confections, toutes les nouveautés; la saison s'avance, et Pygmalion, ne voulant pas que vous les retrouviez chez lui l'hiver prochain, solde à un bon marché fabuleux tout ce qui lui reste de l'hiver écoulé. Il est un rayon qui présente en ce moment de véritables tentations, c'est celui du blanc. Il y a entre autres des serviettes œil de perdrix tout fil de 70 centimètres de large, à 95 centimes; des toiles pour chemises, à 1 fr. 45; des toiles pour draps, à 2 fr. 05; des draps à jours, à 17 fr. 50 le drap; du madapolam fort beau, de 40 à 50 centimes.

On m'a demandé (c'est une question qui n'intéresse certainement que très-peu d'entre vous, mesdames) si l'eau dentifrice de Philippe pouvait être employée pour l'entretien... des fausses dents, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom. Oui, certes, et rien n'est plus efficace que cette eau. Sous son action, les gencives se raffermissent de telle sorte qu'elles n'éprouvent aucune gêne pour supporter les pièces rapportées, fussent-elles en or ou en platine. Ces fausses dents elles-mêmes s'en trouvent fort bien. On ne court donc aucun risque de brosser ces dents-là avec l'*opiat odontalgique* additionné d'*eau de Philippe*, que l'on trouve, 28, rue d'Enghien.

L'heure des dîners, dans le monde de la fashion, se trouve chaque jour sensiblement reculée. Je sais bien que cet usage a sa raison d'être; on veut laisser au chef de la maison le temps de terminer son labeur, afin qu'il puisse s'asseoir au foyer de la famille, tranquille, ayant laissé à la porte les soucis du jour. Arrive-t-on tout à fait à son but, c'est ce que je n'ai pas à discuter ici; mais permettez-moi de vous donner un conseil à ce sujet. L'attente est nuisible à votre santé et à celle des enfants. Pour apaiser votre estomac, qui crie famine, vous prenez des petits gâteaux et des sucreries qui, loin de le réconforter, le fatiguent. Renoncez à cette habitude, pour en contracter une plus salutaire, celle de prendre, une heure avant le repas, un petit verre de *vin de Dubrac*, le meilleur des toniques connus. Ce vin de Dubrac se trouve dans toutes les bonnes pharmacies.

Je vous engage, chères lectrices, à donner à vos maris, à vos frères ou à vos fils, l'adresse de la maison E. Halbout, qui se trouve au nº 23 du boulevard Poissonnière: c'est une des excellentes papeteries de Paris. Si on y trouve mille fantaisies gracieuses, on y rencontre aussi les objets de papeterie indispensables, et même la papeterie administrative dans les meilleures conditions possibles. Et si vous décidez ces messieurs à visiter ce coquet magasin, il est certain qu'ils ne résisteront pas à la tentation de vous en rapporter un joli bronze ou un charmant objet de maroquinerie.

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme A. L. — Faites votre demande directement au magasin de l'Union des Indes. Oui pour les lettres.

Une ancienne abonnée. — Bonne note est prise de vos observations; nous vous remercions de l'intérêt que vous portez au journal; on étudiera l'idée soumise pour la tapisserie.

Mlle Blanca V. — Je réitère encore ma demande: qu'appelez vous une couverture aux aiguilles formée de carrés parfaits; est-ce en tricot ou en broderie? Enfin, qu'entendez vous par les mots « aux aiguilles avec reliefs »? Vous avez eu et vous aurez de jolies étoiles au crochet qui rempliront votre but.

Mme J. S. — La passe de ce bonnet doit être en gros tulle, sur lequel on monte le coquillé de dentelle mélangé de ruban qui forme le devant; le fond brodé monté sur tout modèle de bonnet ordinaire.

Mme R. — Nous ne pouvons donner de tapisserie avec chiffre, cela ne contenterait qu'une seule abonnée; le mieux est de vous adresser à l'une des maisons qui nous prêtent les modèles, on vous dessinera sur canevas le dessin avec chiffre par vous désiré. Nous donnerons prochainement un alphabet; peut-être cela pourra-t-il vous suffire.

Mme L. de L., à Saint-L. — Pour les renseignements désirés et pour les boutons, adressez-vous à une bonne maison de mercerie.

Mme F. R. — Faites-les à bretelles ou bien à corsage plat sans manches; ce vêtement, qui est journalier, ne demande pas beaucoup d'élégance.

Mme E. V., à L. — Bonne note est prise pour les cols en dentelle.

Mme Ch., à P S Y. — L'*eau épidermale* peut être employée dans la circonstance que vous signalez. Adressez-vous à la maison Hachette; 25 francs broché, 31 francs relié, le port en sus.

Mme Eug. L. — Est-ce un patron de tunique ou un dessin de soutache que vous désirez?

Mme B. B. — Nous ne pouvons vous donner le patron désiré que personnellement, pour 1 franc 50; le modèle date de trop de temps pour être répété. Oui pour les chiffres.

Mme M. N. — Impossible, madame, de faire le changement désiré.

Mme S. O., à G. — Peut compter sur la réduction du dessin.

Une abonnée. — Jamais de chiffres en tapisserie; un alphabet seulement dans quelques semaines. Demandez à une maison spéciale; vous le trouverez pour broderie dans une de nos prochaines planches.

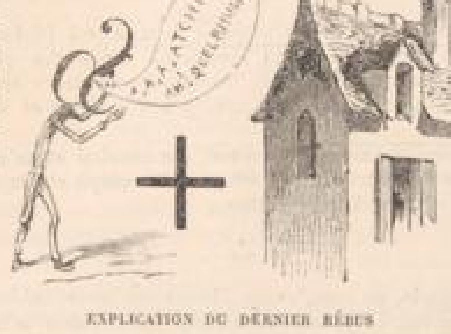
Mme C. D. — Oui pour les chiffres.

Mme G. M. — Le nœud *page* se porte sur l'épaule; vous en avez un joli modèle; la gravure n'est pas encore parue, nous vous aviserons en temps opportun.

Mme M. L., à Anvers. — La poste n'acceptant pas notre roulette pour la Belgique, nous ne pouvons l'adresser que par chemin de fer et à vos frais. Le mieux serait de la faire prendre, dans nos bureaux, par un correspondant de votre ville.

Mme Beaur..., à Saint-Ag. — Le prix des six premiers mois, rendus *franco*, est de 7 francs sans gravures coloriées, et de 13 francs 50 avec gravures coloriées. Vous pouvez les faire prendre au bureau pour 6 francs ou 13 francs.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'éducation est au naturel ce qu'est la greffe au sauvageon.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

2e Année. — N° 59 (avec patrons). Dimanche, 16 Février 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

Gravures : Mantille. — Agrément en passementerie. — Brassière d'enfant (3 dessins). — Robe de dessous au crochet tunisien. (3 dessins). — Entre-deux en guipure sur filet. — Sac. — Tabouret. — Parure Hyacinthe. — Soulier d'appartement. — Parapluie canne-plumes. — Lambrequin en soutache. — Bijoux : églantine, fleur de tilleul, bracelet, épingle de tête. — Toilette d'intérieur Jane Grey. — Toilette de visites. — Toilette de promenade. — Rébus.

Suppléments : Planche de modes coloriées. — Planche de Broderies et de Patrons. — Planche de Tapisserie en couleurs.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Mantille de dentelle noire posée à l'espagnole sur un peigne girafe style 1830 ; sur le côté, grosse rose jaune pâle à feuillage de velours teinté. Robe de faille bleu de l'Inde, décolletée carrée ; des appliques de velours posées en dents aiguës encadrent le corsage et se trouvent répétées autour de la manche coudée, qui laisse apparaître un flot de mousseline très-claire, artistement plissé.

2. Agrément en passementerie. — Une personne un peu habile à l'aiguille peut parfaitement recopier cette passementerie, comme elle ferait d'un dessin de soutache ; les détails en sont assez nettement dessinés pour permettre la réussite du travail. On se procurera de la ganse demi-ronde, dite ganse à passementerie ; on contournera suivant les indications du dessin, et l'on coudra chaque rang l'un contre l'autre par un point de surjet. Cet agrément peut être employé pour confection de robes et pour tous les objets qui sont ornés de passementeries.

3 à 5. Brassière d'enfant en laine rose et blanche. — Il faut monter 207 mailles de laine rose.

1er, 2e *et* 3e *rangs*. — Tout en mailles simples.

4e *rang*. — 4 mailles simples*, 1 passe, 3 mailles simples, 1 surjet double, 3 mailles simples, 1 passe, 1 maille simple*.

5e *rang*. — Tout à l'envers.

6e *rang*. — Comme le 4e.

7e *rang*. — Tout à l'envers.

8e *rang*. — Comme le 4e.

9e *rang*. — Tout à l'envers, en laine blanche.

10e, 12e *et* 14e *rangs*. — Comme le 4e, mais tou en laine rose.

11e *et* 13e *rangs*. — Tout à l'envers, tout en laine rose.

Faites de même 3 autres raccords semblables, formant rayures à feston rose et blanc ; ceci forme le bord ou la dentelle à jour, dont le détail, en grandeur naturelle, est fidèlement reproduit par notre dessin 4.

Quand le 6e raccord blanc est terminé, faites 2 rangs de mailles à l'envers en laine rose.

Prenez maintenant la laine blanche et faites 22 rangs de mailles simples ; tricotez avec une nouvelle aiguille 53 mailles simples, et faites 30 rangs semblables, ce qui formera une moitié du dos.

Reprenez avec une autre aiguille le rang que vous avez laissé en route, et tricotez 39 rangs de 101 mailles simples, cela vous donnera le devant.

Maintenant faites 39 autres rangs avec les 53 mailles non tricotées qui vous restent, et vous aurez la seconde moitié du dos.

Pour réunir ces 3 parties, faites tout du long un rang de mailles simples, qui doivent se retrouver au nombre primitif de 207.

A partir de cet endroit, nous faisons des diminutions ainsi proportionnées.

2e *rang*. — 51 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet double, 97 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 51 mailles simples.

3e *rang*. — 50 mailles simples, 1 surjet simple,

1. MANTILLE DE DENTELLE. — MODÈLE DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1 maille simple, 1 surjet double, 91 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille simple, 1 surjet simple, 50 mailles simples.

4e *rang*. — 49 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet double, 87 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 49 mailles simples.

5e *rang*. — 48 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 surjet double, 83 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille simple, 1 surjet simple, 48 mailles simples.

6e *rang*. — 47 mailles simples, 1 surjet

4. DENTELLE DE LA BRASSIÈRE D'ENFANT.

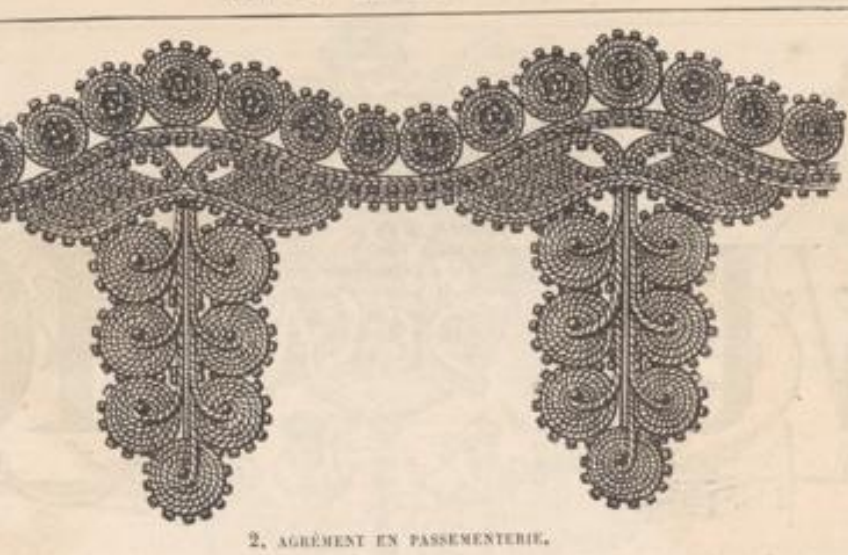
simple, 1 maille simple, 1 surjet double, 79 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille simple, 1 surjet simple, 47 mailles simples.

7e *rang*. — 46 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 surjet double, 75 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille simple, 1 surjet simple, 46 mailles simples.

8e *rang*. — 45 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet double, 71 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 45 mailles simples.

9e *rang*. — 44 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 surjet double, 67 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille simple, 1 surjet simple, 44 mailles simples.

10e *rang*. — 43 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet double, 63 mailles simples, 1 surjet double, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 43 mailles simples.



2. AGRÉMENT EN PASSEMENTERIE.

3. BRASSIÈRE D'ENFANT.

il se fait en laine blanche, * 2 mailles simples, 3 mailles ensemble à l'endroit, 1 passe, *.

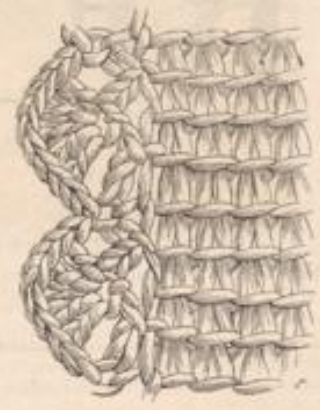
20e *rang*. — Tout à l'envers.

21e *rang*. — Tout à l'endroit.

22e *rang*. — En laine rose tout à l'envers, rabattez tout du long.

Puis relevez les mailles en hauteur sur les deux côtés, pour régulariser la lisière, et faites 2 rangs de chaque côté en laine rose, ce qui forme un petit bourrelet ou bordure.

Manche de la brassière. — Montez en



8. DENTELLE DE LA ROBE DE BÉBÉ.

laine rose 43 mailles, et faites la bordure en dentelle semblable aux 8 premiers rangs de la brassière.

Faites ensuite 20 rangées de mailles simples tout en laine blanche.

21e *rang*. — Mailles simples ; faites 1 passe après la première maille, et 1 avant la dernière.

Les rangs suivants, jusqu'au 80e, sont tous en mailles simples, en observant cependant de faire 4 ou 5 augmentations espacées régulièrement. Il ne reste plus qu'à réunir les manches à la brassière, où l'entournure est toute préparée.

6 à 8. Robe de dessous au crochet tunisien pour bébé de quinze à vingt mois. — Cette charmante petite robe s'exécute au crochet tunisien, travail facile, rapide, et

5. ENCOLURE DE LA BRASSIÈRE D'ENFANT.

11e *rang*. — 42 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 surjet simple, 61 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 surjet simple, 42 mailles simples.

12e *rang*. — 41 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 59 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 42 mailles simples.

13e *rang*. — 40 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 57 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 surjet simple, 40 mailles simples.

14e *rang*. — 39 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 55 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 39 mailles simples.

15e *rang*. — 38 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 surjet simple, 53 mailles simples, 1 surjet simple, 1 p

6. ROBE DE DESSOUS EN CROCHET TUNISIEN, POUR BÉBÉ (VUE DE DOS).

7. DEVANT DES ÉPAULETTES DE LA ROBE DE BÉBÉ.

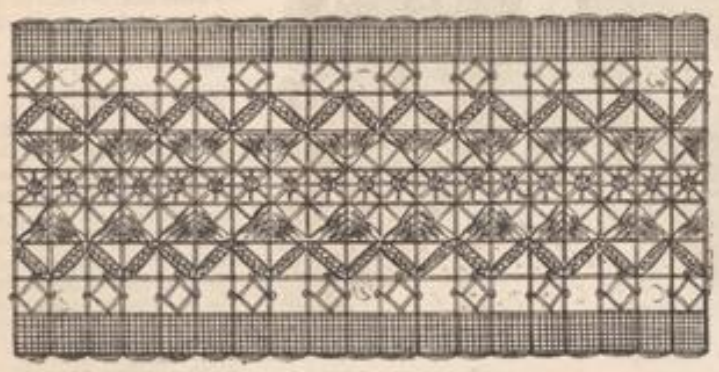
dont vous connaissez toutes la marche.

Montez de 145 à 160 mailles, suivant la taille de l'enfant ; puis faites 16 rangs unis au-dessus les uns des autres.

Au 17e rang, vous commencez les diminutions ; au 15e point de ce rang à celui de l'aller, vous prenez deux fils ensemble et commencez ainsi les diminutions ; puis vous répétez cela de 10 mailles en 10 mailles, jusqu'à ce que vous n'ayez plus que 15 points, comme au commencement du rang.

Il faut faire ainsi 10 rangées avec diminutions au-dessus les unes des autres ; la maille qui reste seule à la diminution du rang précédent doit toujours être la première prise dans la diminution du rang suivant.

Nous voici arrivées à la taille ; si nous ne trouvons pas que l'ouvrage soit assez



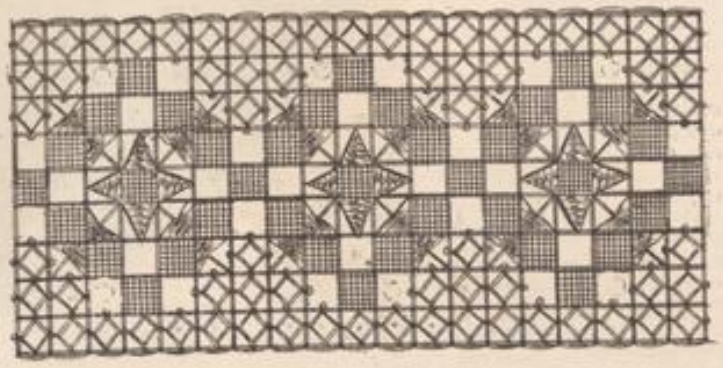
9. ENTRE-DEUX EN GUIPURE SUR FILET.

maille simple, 1 surjet simple, 38 mailles simples.

16e *rang*. — 37 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 surjet simple, 51 mailles simples, 1 surjet simple, 1 maille à l'envers, 1 surjet simple, 37 mailles simples.

17e *et* 18e *rangs*. — En laine rose, tout en mailles simples.

19e *rang*. — Ce rang est celui qui forme jour pour la coulisse et que le dessin 5 vous représente ;



10. ENTRE-DEUX EN GUIPURE SUR FILET.

11. SAC A OUVRAGE.

retréci, nous obtenons du rétrécissement en faisant encore quelques rangées avec diminutions.

Faites ensuite 6 ou 8 rangées unies, pour le corsage proprement dit. Les deux épaulettes, qui partent du dos et viennent se reboutonner sur le devant (comme le montre notre dessin 7), se continuent à même la robe, c'est-à-dire qu'on continue le travail de crochet.

On les commence au 8e point; elles ont elles-mêmes 8 points de large et 64 de longueur. On répète la même chose pour chaque épaulette, et on les encadre extérieurement d'une petite dentelle au crochet dont notre dessin 8 reproduit le travail. Cette même dentelle se répète autour de la gorge et au bas de la petite robe.

Pour exécuter cette dentelle, on fait d'abord 1 rang composé de 5 chaînettes, 1 demi-point, 5 chaînettes, 1 demi-point; puis un second rang de 5 brides prises dans le jour créé par les 5 chaînettes du rang précédent, 2 chaînettes, 1 demi-point à cheval dans le jour suivant, 2 chaînettes, 5 grandes brides, 2 chaînettes, 1 demi-point dans le 3e trou, et toujours ainsi.

9-10. Entre-deux en guipure sur filet. — L'exécution de ces entre-deux est fort simple; le premier est rempli par des points de roues, de lacet, des points d'esprit et de toile, et enfin des reliefs pour les dents aiguës. Quant au second, la toile, le point d'esprit et le point de lacet y jouent le plus grand rôle. Les étoiles du milieu sont formées par le point de pyramide.

11. Sac à ouvrage. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Je vous renvoie à notre planche de supplément de ce jour pour l'exécution de ce joli sac. Vous trouverez sous le n° 19 la bande dentelée qui servira à recouvrir la carcasse du panier; ce panier est plus long que large; vous broderez la bordure sur du cachemire rouge ou noir, avec des soies aux couleurs vives, en points russes ou fils lancés.

Vous préparez ensuite la carcasse en carton; d'un côté, à l'intérieur, le carton sera recouvert de taffetas assorti au sac; de l'autre côté, il recevra pour ornement la bande brodée; le carton sera, comme la broderie, découpé en dents aiguës; le sac qui ressort de cette brodetie se fait en bon florence; le vert est en général la couleur préférée.

12. Tabouret confortable. — Modèle de Mme Lecker. Ce modèle vous semble, au premier abord, un peu haut pour un tabouret de pied; mais il est véritablement fort commode et très-confortable. Le renversé du tabouret se pose en dessous du jarret, et les pieds s'appuient alors sur le rebord du devant. La monture est en ébène ou en imitation d'ébène; une bande de tapisserie ou de drap se pose sur le dessus, entre deux bandes de velours. Notre planche de supplément contient un dessin de guirlande à broder sur drap au passé ou en application de drap sur drap. Cette guirlande servira parfaitement pour ce tabouret, à moins que l'on ne préfère une bande de tapisserie dont nous avons donné plusieurs modèles.

13. Parure Hyacinthe. — Cette parure se pose sur une robe fermée, et doit descendre jusqu'à la ceinture. Le fond se fait en mousseline unie; l'ornement se compose d'entre-deux de mousseline brodée et de valenciennes placés à côté l'une de l'autre; une belle valenciennes à dents encadre le tout. Les revers sont semblables au col; un seul entre-deux de valenciennes les encadre.

13. PARURE HYACINTHE.

14. Soulier d'appartement. — Il est en satin noir, brodé de soutache noire formant arabesque, et illustré sur le dessus d'une riche broderie au passé représentant un bouquet d'épis et de bluets.

14. SOULIER D'APPARTEMENT.

12. TABOURET CONFORTABLE.

15. Essuie-plumes parapluie. — Ce petit meuble de bureau est fort utile à toute personne qui écrit. Pour l'exécuter, on se procurera de petits morceaux de drap rouge et de drap noir; on découpe chaque morceau de drap en pointe, de façon à pouvoir en faire des cornets; on coud ces cornets sur les deux parties biaisées, de telle sorte que le tuyau, large dans le haut, aille en mourant dans le bas; lorsque l'on a exécuté ainsi huit cornets, on les réunit par le milieu et on passe dedans un petit manche en bois, en cuivre doré ou en os; il existe des manches tout préparés à l'avance, qui sont fort gracieux et donnent un cachet d'élégance à cette fantaisie.

16. Lambrequin en soutache. — Notre modèle pourra servir pour enjoliver une tablette d'encoignure et mille autres objets divers : paniers, corbeilles, petites tables, boîtes à gants, boîtes à ouvrage, etc.

Il se fait sur drap ou sur velours, et les soutaches qui s'enlacent si gracieusement sont de trois couleurs différentes. On peut aussi faire ce lambrequin en broderie blanche, soit en soutache, soit en guipure renaissance, en festonnant tous les mats et découpant tous les vides; cela produirait un effet nouveau.

17. Bracelet en or poli, faisant ressort sans charnière; un clavier en brillants, retenu par une chaînette également en or et brillants, en fait la fermeture; on passe ce clavier, suivant la grosseur du bras, dans un des cinq trous du bracelet. — Modèle de M. Boucheron, galerie de Valois, au Palais-Royal.

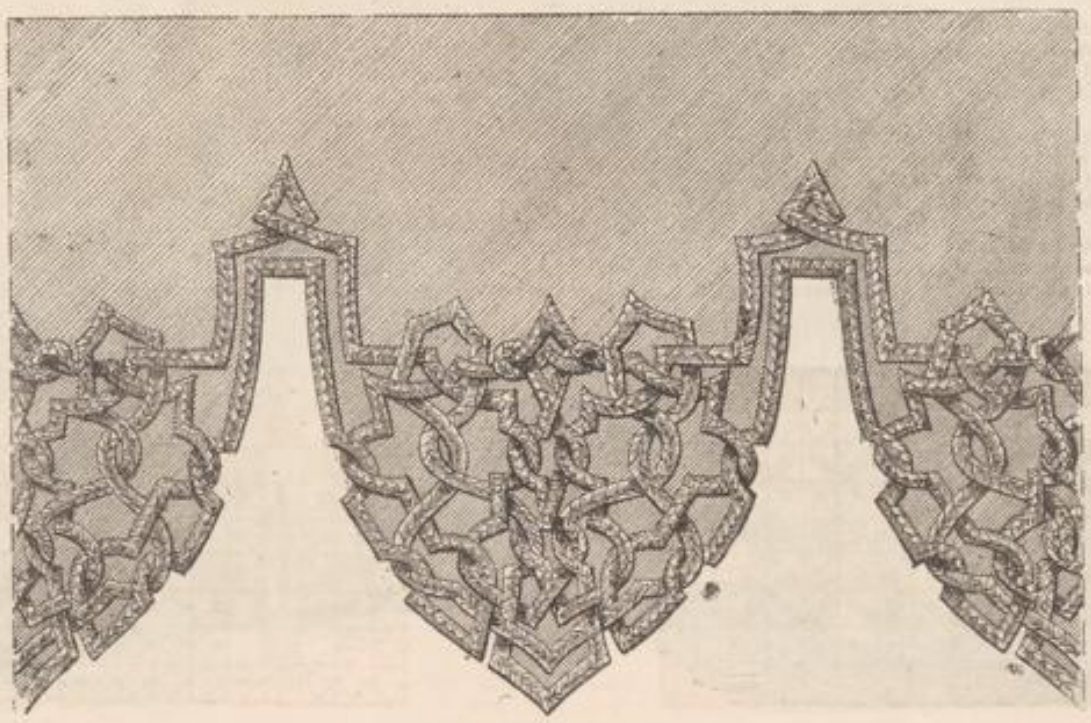
18. Églantine en onyx noire taillée; le cœur et les arrachés sont en brillants. Cette églantine se pose dans les cheveux.

15. ESSUIE-PLUMES PARAPLUIE.

19. Fleur de tilleul, formant un cœur et cinq pétales en brillants, montés sur argent; les trois brillants isolés qui brillent entre chaque pétale sont rattachés à la fleur par des lames d'or poli. Cette fleur se pose dans les cheveux.

20. Épingle de tête; ornements en or poli dans le genre et le style des ferrures anciennes; bel effet de lumière venant se réfléchir dans les épaisseurs en or brillant du bijou.

21-22. Jane Grey. — Toilette d'intérieur en faille marron. Le jupon, qui fait légèrement traîne, est garni devant d'un haut volant, plissé de place en place par quatre plis réguliers; derrière, ce volant est disposé en gros plis tuyautés avec dessous de velours marron foncé. Tunique de faille marron ouverte sur le devant et rattachée par des barrettes de large velours n° 140 dispo-



16. LAMBREQUIN EN SOUTACHE.

sées ' en pointes de fichus. Par derrière, la basque se relève comme un revers et vient se perdre en dessous de la basque postillon, tandis que la tunique descend à ras du volant ruché. — Modèle de MM. Jourdan-Aubry, rue Notre-Dame-des-Victoires, 40. — Nous donnons sur notre supplément le patron du corsage à basques de cette toilette.

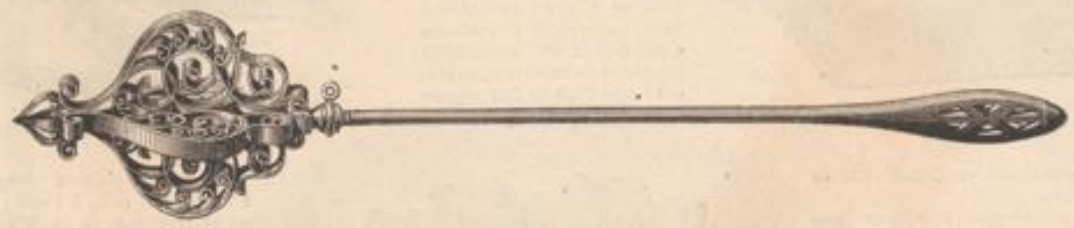
23. Toilette de visite. — Robe de faille réséda. La jupe est montée régulièrement en longs plis tuyaux d'orgue. Casaque polonaise en drap amazone gris de lin, illustré d'une riche broderie au passé ton sur ton. Cette polonaise, relevée sur les côtés en draperie, est encadrée d'une frange en skungs ou en castor. Chapeau diadème en velours réséda, orné d'une légère frange de fourrure sortant du diadème et se continuant sur les pans de derrière; cette fourrure peut être remplacée par un tour de plumes.

24. Toilette de promenade. — Robe de velours tombant à ras de terre, ornée d'un haut volant monté à gros plis doubles et dont la tête forme robe double. Pardessus en drap gris tourterelle, avec large plastron de velours noir allant de haut en bas du vêtement; des boutons de métal oxydé encadrent le plastron et les revers des manches. Nous en donnons sur notre supplément les patrons en grandeur naturelle, ainsi que les patrons en réduction, qui permettront à nos abonnées de rétablir à leur place les différents repliés des grands patrons. Chapeau Henri III en feutre gris Giselle, aux bords retroussés, bridés de velours; une touffe de plumes d'un côté, une aigrette de feuilles et fleurs de l'autre, garnissent la calotte droite, qu'un velours noir enlace en jarretière. — Modèles de Mme Cavally, 8, boulevard des Capucines.

18. ÉGLANTINE.

17. BRACELET.

19. FLEUR DE TILLEUL.



20. ÉPINGLE DE TÊTE. — MODÈLE DE M. BOUCHERON.

MODES COLORIÉES

Toilette de visite. — Robe de faille violet évêque. La jupe est divisée en deux parties, celle du devant est ornée de deux volants en biais avec tête bouillonnée; l'autre partie, qui forme tunique à traîne, est encadrée de trois volants égaux, dont le dernier est surmonté d'un bouillonné à tête de même étoffe. Tunique polonaise en beau velours noir. Cette tunique est relevée par des pattes en chinchilla, retenues elles-mêmes par des nœuds de satin double; ces mêmes nœuds se répètent à la ceinture et aux manches. Long boa formant écharpe en fourrure chinchilla. Chapeau de velours noir, bridé et relevé en diadème avec ruche appuyée sur les cheveux; touffe de plumes sur le côté, faisant tête à un flot de rubans de satin, mélangés de coques de velours.

Toilette de réception. — Robe de satin bleu turquoise; le jupon de dessous, ample et formant traîne, est orné de six petits volants chiffonnés, en taffetas d'un bleu un peu plus soutenu que celui de la jupe. Tunique de satin illustrée d'une jolie broderie exécutée soit en soutache de soie, soit en chenille travailleuse; une écharpe de taffetas, frangée de chenille, relève en pouf la jupe de la tunique, laquelle est

21. JANE GREY. — TOILETTE D'INTÉRIEUR (DEVANT ET DOS). — MODÈLE DE MM. JOURDAN-AUBRY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873

N° 59

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Du Rues & Rue Halevy 8.

encadrée d
petites boul
ouvert sur
telle qui re
légère colle

PL

OFFERTE

Chaise L
Saint-Denis
abonnées,
Ce dessin L
aux teinte
dées, conv
chaise, petit
ou chauffeu
il peut enco
à d'autres
Ainsi le mo
lieu, le bo
fleurs des
composé de
cols, liser
guerites,
ches, 4 bloc
de blé et l
voine, pour
cuter sépar
sans l'enca
Cet encadr
son tour, si
goût de la
leuse, pou
tourer tou
motif, même
fre spécial
modèle, in
anciennes ta
des Gobelin
Beauvais,
charmant e
un fond g
ou vert d'e

PLANCHE DE

—

Notre pla
tient les
et les patr
vants :
Col Médi
cavalier.
Coin de
et tour de m
Bordure e
che pour
confections.
Rond en s
Bandes en
tion, au poig.
etc.
Chiffres de
Patron du
à basques d
me Jane Ge
21 et 22.
Patron de
que à plas
velours n° 2
Veste ch
et cintrée,
dans notre
numéro.

r.

COURR

DE LA M

—

On com
à danser. T
bals ajourn
la mort de
Citons un g
et chez le
républicain
présent pl
même des
en plein p
ser, on ne
avant la gu
et l'on atte
francs fût
vernement
Le mouven
ainsi : Ina

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

encadrée d'une belle frange de chenille terminée par de petites boules satinées. Le corsage, à basques arrondies, est ouvert sur le devant ; il laisse entrevoir une parure de dentelle qui ressort du corsage pour former autour du cou une légère collerette Mignon.

PLANCHE DE TAPISSERIE EN COULEURS

OFFERTE GRATUITEMENT A TOUTES LES ABONNÉES DE LA « REVUE DE LA MODE. »

Chaise Louis XVI. — Modèle de Mme Thorel, 245, rue Saint-Denis. En offrant cette délicieuse tapisserie à nos abonnées, nous pensons leur être agréable autant qu'utile. Ce dessin Louis XVI, aux teintes dégradées, convient pour chaise, petit fauteuil, ou chaufferuse ; mais il peut encore servir à d'autres objets. Ainsi le motif du milieu, le bouquet de fleurs des champs, composé de coquelicots, liserons, marguerites, pervenches, bluets, épis de blé et brins d'avoine, pourra s'exécuter séparément et sans l'encadrement. Cet encadrement, à son tour, si tel est le goût de la travailleuse, pourra entourer tout autre motif, même un chiffre spécial. Notre modèle, inspiré des anciennes tapisseries des Gobelins et de Beauvais, fera un charmant effet sur un fond gris perle ou vert d'eau.

PLANCHE DE PATRONS

Notre planche contient les broderies et les patrons suivants :

Col Médicis et col cavalier.

Coin de mouchoir et tour de mouchoir.

Bordure en soutache pour robes et confections.

Rond en soutache.

Bandes en application, au point russe, etc.

Chiffres demandés.

Patron du corsage à basques du costume Jane Grey, nos 21 et 22.

Patron de la tunique à plastron de velours no 24.

Veste chamarrée et cintrée, publiée dans notre dernier numéro.

F. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

On commence à danser. Tous les bals ajournés par la mort de l'empereur Napoléon III vont avoir lieu. Citons un grand bal chez Mme la duchesse d'Albuféra et chez le général Valentin, commandant la garde républicaine de Paris. Mais les dîners sont jusqu'à présent plus nombreux que les bals. Il en est de même des concerts. Les bals viendront plus tard, en plein printemps, et quand on se mettra à danser, on ne pourra plus s'arrêter. Il en était ainsi avant la guerre. On dansait encore au mois de mai, et l'on attendait que le grand prix de cent mille francs fût couru pour se mettre en route. Les gouvernements changent, mais les habitudes restent. Le mouvement du grand monde parisien se produit ainsi : Inauguration du Nouvel-Hôtel, rue de la Ville-l'Évêque, de Mme la vicomtesse de Raineville, l'une des plus charmantes et des plus élégantes femmes de Paris ; réouverture des beaux salons de Mme la comtesse du Hauvel, qui reçoit tous les dimanches.

Sa belle-fille, Mme la comtesse Fernand du Hauvel, née comtesse Amelot, qui est très-jolie, et qui s'habille avec un goût parfait, est l'une des attractions de ces soirées du dimanche.

La comtesse de Janzé a repris également, à partir de la semaine dernière, la série de ses brillantes réunions.

23. TOILETTE DE VISITES. 24. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLES DE Mme CAVALLY.

On va danser chez Mme de la Redorte et chez Mme Brun.

Puisqu'on danse et que les réunions se succèdent, nous allons nous occuper aujourd'hui des toilettes de bal et de soirées. Les costumes printaniers sont ajournés en raison de la température, et les fourrures se montrent de tous côtés.

Les toilettes de bal sont toujours décolletées, car il est très-fatigant de danser en robes montantes. Les toilettes de concert et de dîner sont demi-montantes, c'est-à-dire ouvertes en cœur, comme les gilets de messieurs du Jokey-Club ; décolletées carrément à la Watteau ou à la Louis XV, ou bien dégagées en fraise à la Médicis ou à la Marie Stuart. Ce nouveau genre de corsage, avec fraise Médicis, a beaucoup de cachet et d'élégance pour certains types de jeunes femmes. Ne porte pas ce genre de fraise-collerette qui veut. Il faut avoir une figure fine et distinguée et une grande élégance de taille et de tournure. La femme vraiment intelligente est celle qui se connaît assez pour savoir la mode qui lui convient. Il y a donc plusieurs modes, nous dira-t-on?... Oui et non. Il y a certainement la mode du jour qui fait loi, et qu'il faut toujours suivre, même à distance, quand on ne s'attelle pas à son char. Mais il y a aussi la mode qui embellit, qui rajeunit, qui tranforme et la mode qui enlaidit, qui vieillit et qui ridiculise, tout en étant très-fantaisiste, très-luxueuse et toute nouvelle. C'est surtout de la mode par trop nouvelle et par trop exagérée qu'il faut toujours se méfier.

Il y a des femmes qui ont des grâces d'état et qui peuvent tout oser. Ce qui affuble les autres les rend très originales, très-distinguées et très-charmantes. Elles ont la position et pour ainsi dire l'audace de leurs costumes. En province, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de s'habiller d'une façon par trop fantaisiste. Il ne faut pas entièrement s'affranchir des autres femmes, si on veut conserver leur bienveillance.

Le velours noir, qui avait été banni des salons les dernières années qui viennent de s'écouler, et qui se promenait tout simplement dans les rues, a beaucoup de succès cet hiver, pour les grands dîners et les concerts. Quand une femme a dépassé quarante ans, elle est très-belle et très-élégante en robe de velours noir. Il vous sera très agréable de savoir la façon de reproduire plusieurs toilettes de velours d'une manière différente. Citons d'abord une robe princesse en velours noir, avec très-longue traîne et basque-habit derrière, coquillée de chaque côté de flots de dentelle de Chantilly, faisant jabot avec coques et pans de satin noir. Cette basque-habit est ouverte derrière, au milieu, et s'allonge en pointe. Le corsage est décolleté carré, avec ruche de coques de satin et volant de dentelle noire. Les manches s'arrêtent au coude, avec même ruche de coques de satin et très-haut volant de dentelle noire. Gros nœud de satin noir sur l'épaule, et même nœud de satin à la saignée du bras. Cette robe princesse est bou-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

tonnée dans toute sa hauteur avec des boutons fleurdelisés en argent ou avec des boutons d'acier. Toutes les collectionneuses qui ont des boutons anciens, s'en servent aujourd'hui. Sur le velours noir, rien n'est joli comme les boutons Louis XV en cailloux du Rhin; on dirait d'autant de boutons de diamants à facettes taillades.

Une autre robe marquise, en velours noir, est disposée avec un tablier de dentelle de Chantilly, surmontée à chaque volant de dentelle d'une natte de satin bleu clair. A l'extrémité de chaque volant de dentelle et de chaque natte de satin, large nœud de satin bleu pâle à pans flottants. Sur cette première jupe de velours, touchant terre seulement, s'étale une traîne de velours noir, partant de chaque côté du tablier et garnie tout autour d'un très-haut volant de Chantilly, d'un large nœud de satin bleu et de nœuds Louis XIII en satin bleu relevant la traîne avec beaucoup d'élégance. Le corsage Louis XIII est décolleté, à pointe lisérée de satin bleu. Berthe en dentelle de Chantilly avec natte de satin bleu encadrant les contours du corsage. Nœud Louis XIII en satin bleu sur l'épaule gauche.

Une troisième toilette de velours noir garnie de guipure ancienne faisant quilles de côté, avec flots de satin rubis. Corsage à pointe, avec berthe Anne d'Autriche, en guipure et flots de satin rubis.

Une toilette en faille blanche vous plaira par sa simplicité parfaite. La jupe est bordée d'un biais liséré en faille; puis elle est ornée d'un premier volant froncé, également bordé d'un lisséré de faille disposé en écharpe, c'est-à-dire que ce volant, monté en biais, s'arrête sur le côté gauche. Sur ce premier volant se coquille un premier volant d'application d'Angleterre s'arrêtant sur le côté en pans écharpe, avec un large nœud cravate en faille; il y a un second volant de faille et un second volant de dentelle; et un troisième double volant de faille et de dentelle. Le corsage se croise de côté, avec volant de faille et de dentelle d'Angleterre faisant fichu. Les manches sont composées de trois volants de faille et de trois volants de dentelle s'unissant le long du bras en nœuds et en pans de dentelle.

Cette toilette de faille blanche, reproduite en dentelle de Chantilly et en faille noire, est très-élégante et très-riche tout à la fois.

Une toilette de faille rose garnie de blonde brodée de perles blanches. On revient aux broderies de perles et aux frisés. C'est très-joli quand on aime le clinquant et l'effet. Pour notre goût, nous préférons la simplicité luxueuse, c'est-à-dire la dentelle, les bords de plumes frisées et les effilés.

Les toilettes de tulle noir défrayent aussi les soirées et les bals. Ce sont des robes très-vaporeuses et très-seyantes, tout en étant noires, d'autant mieux qu'on peut les égayer de traînes de fleurs et d'écharpes de velours ou de rubans de couleur.

Voulez-vous un moyen d'utiliser une robe noire un peu défraîchie et trois volants de dentelle de Chantilly, que vous devez avoir dans votre garde-robe? Sur votre robe noire défraîchie, vous posez quatre larges bouillonnés faisant flots en tulle noir. Ces bouillonnés sont assujettis sur le taffetas. Puis vous disposez vos trois volants en tunique de dentelle et vous les assujettissez les uns aux autres par un bouillonné de tulle. Vous drapez cette tunique de côté en écharpe, avec deux écharpes de velours de couleur ou deux écharpes de faille frangée, ou bien vous la retroussez derrière en pouf tournure. Cela dépend de votre goût et de votre fantaisie.

On dit que les costumes courts vont disparaître peu à peu. Ce serait regrettable. Le costume court est très-commode, à la condition toutefois de n'être pas écourté comme le costume de Perrette. Il faut qu'il dépasse les pieds par derrière et qu'il effleure la terre. On reviendrait, dit-on, pour le printemps, aux jupes unies et flottantes, sans tuniques, avec corsages à basques faisant habit Louis XVI. Attendons. On annonce tant de choses qui ne se réalisent pas!

Autant les coiffures ont été flottantes dans le dos, à ce point que les chignons ressemblaient aux catogans de nos pères, autant les coiffures en cheveux sont surélevées aujourd'hui sur le sommet de la tête. Les cheveux sont relevés en racines droites de tous côtés et disposés en crêpés, en soufflés, en torsades et en boucles étagées les unes sur les autres. Pour maintenir les cheveux relevés sur les tempes, on met des petits peignes d'écaille blonde en rapport avec le peigne espagnol qui s'implante de plus en plus dans toutes les coiffures de cheveux. On désigne ce peigne espagnol sous le nom de peigne girafe, mais c'est exactement la même chose.

Terminons par des toilettes de petites filles.

L'une est en cachemire gris perle, avec première jupe écourtée, garnie de trois volants godets en cachemire gris, doublés et lisérés de soie rose. Sur cette première jupe, tunique de cachemire gris, encadrée d'un volant godet doublé rose, et relevée derrière en larges pans de cachemire et de faille rose faisant pouf et tournure. Corsage décolleté carrément, avec berthe croisée en fichu s'attachant derrière sur le pouf. Chemisette de foulard rose, avec ruche autour du cou.

L'autre est en velours noir, de style princesse, décolletée carrément, avec manches courtes à jockey pour mettre sur une chemisette de foulard blanc bordé bleu. Nœud de faille bleue sur l'épaule. Ceinture de faille bleue attachée sur le côté. Nœud bleu dans la coiffure, relevée par un ruban dans le style grec.

Une troisième est en cachemire rose, avec jupe ornée de volants festonnés de soie blanche. Corsage carré faisant tunique, également encadrée d'un volant bordé. Guimpe corsage en foulard blanc bordé rose. Pour l'hiver, on remplace les corsages de mousseline et de jaconas par des corsages de foulard. C'est plus chaud et plus économique tout à la fois.

Vᵗᵉˢ DE RENNEVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Février.

J'ai promis d'indiquer comment on doit traiter, avant de le cuire, le gibier qui nous vient de Russie, et je tiens ma parole.

Ces coqs et poules de bruyère et gelinottes font leur principale nourriture de bourgeons de sapin; ils absorbent une partie de l'essence résineuse contenue dans ces bourgeons et rejettent par exsudation ce qui recouvre leur peau de molécules résineuses; d'une amertume extrême il faut, pour enlever cette poussière résineuse, les mettre quelques minutes dans l'eau bouillante, après quoi on les essuie avec soin.

Le lait bouillant, substitué à l'eau, augmente la délicatesse, déjà si grande, des gelinottes. Dieu veuille en envoyer une à chacune de mes lectrices pour leur permettre d'en faire l'expérience.

MENUS DE DINERS DE FAMILLE

I

Potage aux pâtes d'Italie.
Morue sauce béchamel.
Poulet sauté.
Rosbif rôti.
Purée de haricots à la crème.
Gâteau de riz sauce groseille.

II

Potage paysanne.
Matelote.
Poulet au gros sel.
Gigot rôti.
Céleri au jus.
Omelette soufflée à la fécule.

Omelette soufflée à la fécule de pommes de terre. — Mêler dans une casserole une cuiller à bouche comble de fécule, un demi-verre d'eau, deux cuillerées et demie de sucre en poudre, une pointe de sel, et dessécher cet appareil sur un feu doux, tout en le conservant liquide; le laisser refroidir, puis y incorporer six jaunes d'œufs et quelques gouttes de fleur d'oranger. Fouetter les blancs d'œufs ferme; les amalgamer à l'appareil; le dresser en pyramide sur un plat à servir allant au feu; mettre ce plat sous un four de campagne avec feu dessus et dessous; dès que le soufflé commence à prendre couleur, le saupoudrer de sucre en poudre, le recouvrir pour qu'il se glace et achève de cuire, et le servir brûlant.

LE BARON BRISSE.

L'AME DE L'ENFANT

Pleure, pleure, ô ma mère douce :
Les pleurs sont le baume éternel,
Et jamais Dieu ne se courrouce
Des sanglots du deuil maternel.

A genoux devant le nid vide,
Pâle et sombre au pied du berceau,
Tu maudis l'oiseleur avide
Qui t'a ravi ton jeune oiseau.

Mais, de là-haut, j'ai vu ta peine
Et j'ai dit à Dieu : « Jéhova,
Faites qu'un instant je revienne
Sur la terre. » Et Dieu m'a dit : « Va! »

Du fond des sphères immortelles,
Tremblante de joie et d'émoi,
Je suis partie à tire d'ailes,
Et j'accours te crier : c'est moi!

C'est moi, ta morte regrettée;
Moi, que ton désespoir attend.
Près de toi, me voici, tentée
D'oublier le Ciel..... et pourtant,

Le Ciel est le pays des rêves;
Son soleil a de gais rayons;
Un sable d'or couvre ses grèves;
La rose y brille à pleins sillons.

Te dirai-je l'aube vermeille
Nous éveillant d'un frais baiser?
Et ces oiseaux, que notre oreille
D'un ton si tendre entend jaser!

Pour rafraîchir nos lèvres roses
Le Paradis est parsemé
De lacs d'un lait pur que les roses
Ombragent d'un dais parfumé.

Quand le jour fuit, quand la nuit jette
Les longs plis de son voile noir,
A chacune de nous Dieu prête
Son manteau d'or fin pour peignoir;

Et, sous des vapeurs lumineuses,
En songe, nous voyons passer
Nos mères, qui tendent joyeuses
Leurs bras blancs pour nous enlacer.

Les anges m'ont dit que la terre
A pour reine l'âpre douleur,
Et qu'un reptile délétère
Y froisse en passant chaque fleur!

Le cœur s'y durcit sous le hâle;
L'âme y gémit lugubrement;
Et, comme une neige hivernale,
Le Deuil y pleut incessamment.

Ne dis pas non .... Toi-même, sainte,
Et bonne, et douce, le malheur
T'a fait pousser plus d'une plainte
Et t'a fait verser plus d'un pleur.

Qui sait à quelle destinée
Mes jours lointains devaient s'unir,
Et quelle coupe empoisonnée
Mélangeait pour moi l'avenir?

Du moins, si j'ai quitté, dès l'aube,
Ce monde sans l'avoir connu;
C'est sans tache à ma blanche robe,
Sans ride à mon front ingénu;

Je ne sais de lui que ton rire,
Tes chants, tes baisers, tes grands yeux;
Et je n'ai point, s'il le faut dire,
Vu rien de plus beau dans les cieux.

Sois donc sereine et ranimée,
Quand tu viendras à pas tremblants
Visiter, pèlerine aimée,
Mon lit d'herbe et de rosiers blancs.

FRANCIS TESSON.

CAUSERIE

SUR L'ÉDUCATION PREMIÈRE

(Suite)

Ce que je conseille donc, c'est que la première éducation à donner à ses enfants soit un peu austère, si je peux me servir de cette expression, c'est-à-dire que de bonne heure on leur apprenne à parler et à penser vrai, une fois sur cette route, chaque jour apportera une pierre à votre œuvre, la vie de son enfant n'étant

pour une mère sage qu'un vaste plan d'éducation qui se perfectionne à chaque pas. L'hirondelle, quand elle arrive dans les régions qui lui sont inconnues, cherche sur le rivage l'arbre qui doit lui servir d'asile ; elle ne voit d'abord que des myriades de feuilles dont la verdure charme et réjouit ses yeux, mais où elle ne peut se poser.

En cherchant à percer cette enveloppe riante, elle parvient à des rameaux légers qui la soutiennent un instant, mais qui bientôt fléchissent sous son poids, et ce n'est qu'en se rapprochant du tronc de l'arbre que les branches fragiles et vacillantes se raffermissent; aussi c'est tout près de lui que l'intelligent oiseau bâtit le nid où il doit déposer ses plus chères espérances de bonheur et d'amour.

Voilà, pour moi, l'image de l'éducation qu'on doit donner à ses enfants.

Si elle est basée sur la faiblesse, ce sont les branches légères et flexibles sur lesquelles il est impossible de bâtir un nid, parce que le moindre vent viendra le briser; tandis qu'une éducation ferme et sérieuse, commencée de bonne heure et suivie avec persévérance peut être comparée au tronc de l'arbre, solide abri, d'où il est permis à la mère de défier l'ouragan qui chercherait à atteindre le cher foyer de son amour et de ses plus douces espérances.

Une autre face de la même question qu'il importe d'étudier encore, c'est que, si vous vous faites dès le berceau la providence de votre enfant, vous lui préparez de bien grands chagrins, car vous ne serez pas toujours là pour prendre la plus forte part de ses embarras et de ses peines; d'ailleurs, le pourriez-vous si vous y étiez encore? Donc, vous le lancez dans le combat complétement désarmé; vous ne lui avez pas appris à savoir se défendre; et comme il ne connaîtra rien des embarras de la vie, au lieu de lutter courageusement contre eux, il pourra bien se laisser entraîner par eux, au contraire, et sombrer fatalement, faute de savoir à quel point il pourrait toucher.

Enfin, je terminerai cette sérieuse causerie par vous dire ce que ma longue expérience m'a prouvé, c'est que ce ne sont point les mères qui ont été les plus tendres qui sont le plus respectées et le plus aimées de leurs enfants dans leurs vieux jours, mais celles qui ont su être sévères avec tendresse et justice.

C^ss^ DE BASSANVILLE.

Les Conseils du Docteur

Voici l'époque de l'année la plus féconde en maladies de toutes sortes; aussi devez-vous redoubler de soins et d'attention pour échapper aux dangers qui vous menacent. Les réunions, les soirées, les bals, les théâtres vous tendent les bras; et, comme vous brûlez, pour la plupart, du désir d'en profiter, je ne veux point vous les défendre; je vais seulement vous en montrer les écueils, ce sera à vous de les éviter.

Le théâtre, en ce moment, n'est pas le lieu où votre santé court le plus grand risque. Il suffit de vous bien couvrir pour vous y rendre et pour en revenir; de vous débarrasser des vêtements trop chauds pendant la représentation; et si la température de la salle est très-élevée, comme cela arrive à peu près toujours, de ne pas quitter brusquement votre place pour aller dans la rue, même pour monter immédiatement en voiture. Il faut vous refroidir un peu avant d'affronter la température et le contact de l'air extérieur. Un autre inconvénient que vous ne pouvez éviter, c'est de respirer l'air promptement vicié dans la salle du théâtre.

Les plus grands dangers pour vous, dans la saison où nous sommes, se trouvent dans les soirées dansantes. Ces dangers résultent : des vêtements, de la danse, des boissons glacées, des courants d'air et de l'atmosphère dans laquelle vous respirez pendant six ou sept heures.

Je n'ai que peu de chose à dire au sujet des toilettes de bal et de soirée. Je désire seulement que votre taille ne soit pas emprisonnée dans un corset qui vous étrangle, surtout si vous voulez danser. La danse augmente la fréquence et l'ampleur de la respiration; elle active en même temps la circulation du sang; et si votre poitrine se trouve, pour ainsi dire, prise dans un étau, elle ne pourra point se dilater, l'air ne pénétrera qu'imparfaitement dans vos poumons, et de là des troubles certains de ces deux fonctions, les plus importantes de l'économie. Je dois vous signaler encore le double inconvénient des robes trop décolletées. Le premier, c'est qu'elles laissent à nu la partie de la poitrine la plus sensible à l'action du froid, et le moindre courant d'air suffit pour déterminer dans ce cas les plus graves maladies; le second, c'est que dans les robes fortement décolletées et qui laissent les bras nus, la manche est représentée par une bande plus ou moins étroite qui s'applique au bas de l'épaule. Cette disposition nuit aux mouvements des bras, qui semblent liés; les épaules se portent naturellement en haut, et la tête est projetée en avant. Ajoutez que cette attitude, qui me paraît bien peu gracieuse, outre qu'elle gêne la respiration, tend à devenir permanente chez les personnes qui mettent souvent des robes décolletées. Voilà le mal, je vous laisse le soin d'y trouver un remède.

La danse est à peu près, avec la marche, le seul exercice actif auquel se livrent les femmes du monde ; aussi, loin de vous l'interdire, je ne saurais trop vous la recommander. Mais ici malheureusement l'usage touche de près l'abus. Il faut danser avec modération et non point jusqu'à l'extrême fatigue ou à l'épuisement. La danse met en jeu tous les muscles de l'économie et contribue ainsi au développement des formes et des forces physiques. Elle donne au corps plus de souplesse, de grâce, d'élégance et d'agilité. Elle convient à toutes les femmes en général, mais plus particulièrement à celles qui sont douées d'un tempérament faible, lymphatique, chlorotique, à celles qui sont sujettes à des affections nerveuses. Mais dans tous ces cas la danse ne devrait pas être un exercice d'un moment, d'une nuit; elle devrait être pratiquée à peu près journellement, comme la gymnastique. Le grand reproche qu'il faut adresser aux personnes qui dansent dans les réunions d'hiver, c'est de se livrer à cet exercice sans aucune espèce de mesure : on danse jusqu'à ce que les jambes se refusent à marcher. La danse, ainsi comprise, offre les plus graves dangers. Elle provoque une soif inextinguible, une chaleur étouffante, un brisement des membres, qui peut durer plusieurs jours et même plusieurs semaines; heureux encore si bien souvent il n'en résultait pas des accidents beaucoup plus graves. Que de jeunes filles resplendissantes de fraîcheur et de beauté, l'orgueil, l'espoir et le bonheur de leurs parents, ont ainsi à jamais perdu leur santé! Que de pauvres victimes ont rapporté d'une soirée de bal le germe terrible d'une maladie mortelle!

Vous n'avez que deux causes à éviter pour échapper à presque toutes les maladies, — et elles sont nombreuses, — que vous pouvez contracter pendant une soirée dansante : ces deux causes sont les boissons glacées et les courants d'air.

Lorsque le corps est en transpiration, si l'on absorbe un liquide dont la température est très-basse, il agace les dents, il détermine dans l'arrière-gorge une sensation de froid caustique; après sa déglutition, l'estomac devient le siége d'une sensation de froid excessif qui se propage rapidement à toutes les parties du corps. La circulation du sang, très-active auparavant, se ralentit tout à coup, la chaleur générale diminue, la transpiration cesse, et malheur à vous si vous ne reprenez pas immédiatement l'exercice de la danse. Le sang se concentre dans les viscères et il vous est presque impossible d'échapper à une pleurésie, à une pneumonie, à une bronchite ou à une phthisie. Ces maladies sont les plus communes; mais il en est bien d'autres auxquelles vous êtes également exposées. Evitez donc les boissons froides avec le plus grand soin. Etanchez plutôt votre soif avec un verre de punch au thé ou avec du thé seul. Cependant, si vous aviez la tentation insurmontable de prendre une glace, que ce soit avec les plus grandes précautions. Ne sortez point du salon où vous êtes, avalez par petites gorgées et lentement afin de donner à votre boisson le temps de s'échauffer un peu avant d'arriver dans votre estomac, et, dès que vous aurez fini, remettez-vous aussitôt à danser; c'est le meilleur moyen de faciliter la réaction et de rendre à votre corps le degré de chaleur qu'il vient de perdre. — Ce que je vous dis pour les boissons froides, je vous le répéterai à plus forte raison pour les courants d'air. Ici les accidents sont plus fréquents et beaucoup plus redoutables. Je ne crains pas de me tromper en affirmant que les courants d'air ont fait plus de victimes que le choléra et toutes les pestes de l'antiquité. Les épidémies ne durent qu'un certain temps; les maladies provoquées par l'action de l'air froid, c'est-à-dire par le refroidissement du corps, sont de tous les jours et de tous les instants. Il meurt, à Paris seulement, plus de cinquantes personnes par semaine, des suites d'un refroidissement. Vous ne vous tiendrez jamais assez en garde contre cet accident qui est très-souvent mortel. Si la température du salon où vous vous trouvez est très-élevée, si vous avez chaud, si vous transpirez, ne passez jamais dans un salon voisin où la température serait plus basse. Cette transition seule suffit pour vous donner la mort dans bien des cas.

L'atmosphère dans laquelle vous passez toute une soirée est viciée par l'éclairage et par la respiration des personnes présentes. Quel que soit le mode d'éclairage employé, il se dégage toujours une certaine quantité de gaz et de vapeurs qui, au bout d'un certain temps, incommodent quelques personnes en provoquant la toux ou un peu de céphalalgie. Ces personnes feront bien de se retirer dès qu'elles se sentiront indisposées. Les miasmes produits par la respiration et par la transpiration, s'accumulent dans l'air en même temps que les molécules de poussière mises en mouvement par les danseurs. Le moyen d'atténuer les effets de toutes ces influences fâcheuses, c'est de pratiquer une ventilation régulière qui a pour but de renouveler fréquemment l'air vicié sans vous exposer au refroidissement. Ajoutez à toutes ces causes d'insanité la chaleur, l'influence d'une lumière trop vive et trop longtemps prolongée, le manque de sommeil, et vous aurez l'explication de ce malaise général, de ces courbatures, de cette fatigue extrême que l'on éprouve le lendemain d'une nuit ainsi passée.

Le moyen de vous remettre promptement de toutes ces fatigues et de relever bien vite votre santé altérée, c'est de vous plonger le lendemain, après un sommeil de huit ou dix heures, dans un bain de 25 à 30 degrés, prolongé pendant une heure et composé de la manière suivante :

Thym	100	grammes.
Sauge	100	—
Menthe poivrée	100	—
Lavande	100	—
Romarin	100	—
Eau bouillante	5	litres.

Faites infuser pendant une heure, passez et mélangez avec l'eau du bain.

DOCTEUR IZARD.

Le Bureau de Tabac

I

Ne vous est-il jamais arrivé, en sortant du bal ou du théâtre, de remarquer, tout en haut des maisons, des lumières isolées qui brillaient comme des étoiles sur un ciel sombre? Vous avez dû vous demander qui veillait là-haut, à l'heure où la grande ville est endormie. Est-ce un malade? un jeune savant qui étudie? deux amis dont la conversation se prolonge?

Au cinquième étage d'une de ces hautes maisons qui bordent les quais, brillait une petite lumière solitaire. Il était une heure du matin. Deux femmes veillaient et travaillaient à un ouvrage de couture. On était en décembre, et, malgré la rigueur de la saison, un maigre feu brûlait tristement dans la cheminée.

La chambre était propre et modeste. Deux lits à rideaux d'indienne, une commode, quelques chaises et une table composaient à peu près l'ameublement. Au-dessus de la cheminée étaient un portrait à l'huile et un cadre renfermant une croix d'honneur pendue à son large ruban rouge. Au fond de la pièce, à travers une porte vitrée, on voyait reluire le cuivre des ustensiles d'une petite cuisine propre et bien rangée.

La plus âgée des deux femmes pouvait avoir une quarantaine d'années; elle était fort belle encore et les lignes régulières de son visage avaient une expression de noblesse et de sérénité. La plus jeune était sa fille; bien qu'elle fût à peine âgée de seize ans, sa physionomie, comme celle de sa mère, portait déjà l'empreinte d'une tristesse résignée.

Mme Thérien habitait depuis deux ans ce petit logement sur le quai des Vieux-Augustins. Son mari, capitaine dans un régiment d'infanterie, était mort pendant l'expédition de Crimée, et elle était venue se fixer à Paris. Sa pension de veuve, qui se montait à 700 francs environ, jointe à son travail et à celui de sa fille, leur avait d'abord permis de vivre, sinon dans l'aisance, du moins à l'abri du besoin.

Le capitaine Thérien était un homme simple, honnête, qui n'avait jamais cherché à sortir de la sphère étroite pour laquelle il était né, et qui mourut obscur.

Mais ces morts insignifiantes, qui passent inaperçues dans une liste du *Moniteur*, ces victimes inconnues du devoir, qu'on n'a pas même la peine d'oublier, laissent quelquefois un vide dans un coin du monde; leur nom vulgaire marque une trace profonde de leur passage dans la vie et va frapper des âmes aimantes dont les larmes sont silencieuses

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et la douleur ignorée. En voyant Mme Thérien et sa fille vêtues de noir, quelques locataires de la maison avaient dit :

— De qui ces dames sont-elles donc en deuil?

Et la concierge avait répondu :

— Mme Thérien a perdu son mari, qui était capitaine en Crimée; c'est tout ce que j'ai pu tirer d'elles.

— C'est bien malheureux.

— Oui, mais vous savez, les veuves de militaires ont une petite pension.

Les fournisseurs et les voisins s'étaient bientôt habitués à les voir en deuil. Comme elles vivaient retirées, on ne s'en occupa plus, et ce fut tout. Il y a de ces douleurs calmes et paisibles qui ressemblent presque à de l'indifférence; elles éloignent les consolations banales, repoussent la curiosité, et n'éveillent pas la sympathie des âmes vulgaires.

Ce sont pourtant les vraies, les longues douleurs. Les autres deviennent vite des regrets à échéance fixe, qui se soldent le 1er novembre de chaque année par une couronne d'immortelles.

Les deux solitaires vivaient donc à peu près cloîtrées, tranquilles dans leur isolement, opposant à la mauvaise fortune cette force d'inertie morale qui est le courage des faibles, et luttant contre les difficultés matérielles de la vie par une ardeur opiniâtre au travail.

Il semble que ces obscures destinées devraient être à l'abri du malheur; mais nul n'échappe à la loi commune, et chacun doit en avoir sa part. Les lacs sont agités par le même souffle qui bouleverse les océans.

Le capitaine Thérien avait laissé en mourant quelques petites dettes qu'il fallut payer. Privées des modiques envois d'argent qu'elles recevaient chaque mois sur sa solde, leur situation était devenue difficile. Il s'écoula quelque temps avant que la pension ne fût liquidée. Les choses en étaient là quand un malheur inattendu vint encore les frapper. Mme Thérien tomba malade. Pendant les deux mois qu'Antonine passa auprès du lit de sa mère, elle travailla peu, en raison des difficultés qu'elle éprouvait à aller chercher et à rapporter les ouvrages de couture dont on les chargeait. Les visites du médecin et les remèdes épuisèrent leurs ressources. Une de leurs rares connaissances leur indiqua une caisse de prêts sur titres qui, après bien des difficultés, leur avança un trimestre de la pension, c'est-à-dire 175 francs, moyennant un escompte de 15 francs pour trois mois. La convalescence fut longue. Il fallut recourir deux fois encore à l'intermédiaire onéreux du prêteur.

Depuis que l'argent n'est plus assimilé à une marchandise et qu'il est soumis à un taux légal, il est plus difficile d'en trouver et il coûte plus cher. L'usure, punie par la loi, se dissimule sous mille formes diverses et ingénieuses, et l'usurier fait payer, en sus du marché, les chances de danger que son industrie lui fait courir.

A la suite de ces petits événements, le 8 octobre arriva et le loyer ne put être payé. Où les pauvres femmes auraient-elles trouvé 100 francs? C'est une observation assez généralement constatée que ce sont les malheureux qui aident ceux qui souffrent; mais pour les pauvres gens, 100 francs représentent une grosse somme. Ceux qui voudraient la prêter ne l'ont presque jamais, et ceux qui le peuvent la refusent presque toujours. Le spectacle de la misère attriste et éloigne les heureux, dont il trouble la quiétude.

Le propriétaire de la maison en usait avec ses locataires comme les rois d'Orient. Il habitait la province et on ne l'avait jamais vu. Il ne fallait pas songer à s'adresser à lui. Le régisseur chargé de ses comptes et de ses affaires était une espèce de singe malfaisant. Ce personnage bizarre et ridicule haïssait profondément tout ce qui était jeune et beau, par ce sentiment haineux qui anime les nains contre les tambours majors. Il avait surtout les femmes en horreur, sans doute parce que ses blessures les plus profondes et ses souffrances d'amour-propre les plus amères venaient d'elles.

Le prêteur refusa formellement d'avancer un deuxième trimestre avant le remboursement du premier, basant sa fin de non-recevoir sur la santé encore un peu chancelante de la veuve, dont la mort emportait la valeur du titre qui lui servait de garantie. Mme Thérien ne put donc que répondre au régisseur qu'elle n'était pas en mesure, en le priant de lui accorder un peu de délai. A cette déclaration, le gnome jeta un regard sardonique à la mère et à la fille, poussa une sorte de petit ricanement sec qui lui était particulier, et sortit sans les saluer, en laissant la porte toute grande ouverte.

Mme Thérien ne put s'empêcher de rougir.

Mlle Antonine était certainement une jeune fille intelligente, douce et réservée; mais, comme on dit vulgairement, elle avait du sang noble dans les veines. Elle s'avança tranquillement sur le palier, et dit au régisseur qui descendait l'escalier en rebondissant :

— Vous êtes un laid et grossier personnage.

A ces mots, il releva brusquement la tête; mais il lut dans le clair regard de la jeune fille une expression si singulière de mépris, que son hideux sourire se changea presque en frayeur. Évidemment, il était lâche, même devant un enfant. Il avait le sentiment de sa bassesse, et il sentait qu'une fois payé, il perdait son droit d'insolence.

II

Le lendemain, vers neuf heures du matin, elles entendirent sonner discrètement à la porte, et un jeune homme, d'apparence timide, s'annonça comme clerc de Me Patard, huissier près le tribunal de la Seine, et porteur d'un commandement à la requête du propriétaire de la maison qu'elles habitaient. Après avoir annoncé ses titres et qualités, ainsi que l'objet de sa visite, le clerc demanda une plume pour remplir son acte tout préparé d'avance. Cette formalité accomplie, il se disposait à s'en aller après avoir salué la mère et la fille, quand Mme Thérien, prenant le papier qu'il avait laissé sur la table, lui dit avec un air visible d'embarras, et encouragée par les allures polies du jeune homme :

— Serait-ce abuser de votre obligeance, monsieur, que de vous demander ce que veut dire cette feuille de papier timbré? Je ne suis pas initiée aux affaires, et je voudrais bien savoir ce qui va nous arriver.

Étienne, — ainsi se nommait le clerc de Me Patard, — était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans. Sa petite taille, sa figure imberbe, son front blanc et poli comme celui d'une jeune fille, ses yeux d'une douceur remarquable et une certaine expression maladive donnaient à l'ensemble de sa physionomie quelque chose d'enfantin. Ses vêtements noirs étaient râpés, mais très-propres. On pouvait deviner un petit pied sous ses chaussures crottées et déformées par des courses sans nombre. Son chapeau témoignait que le malheureux n'avait pas de parapluie. On lisait dans sa voix timide, dans son air contraint, qu'il n'était pas né avec la vocation du métier qu'il exerçait. On devinait qu'il aurait voulu s'excuser d'être un messager de mauvaise nouvelle et qu'il cherchait une occasion, si mince qu'elle fût, d'effacer l'impression désagréable que les missions dont il était journellement chargé pouvaient causer aux victimes de la loi. Me Patard l'aurait sans doute renvoyé pour sa mine, si ce clerc ne lui eût été doublement précieux par son exactitude et son intelligence. Et puis, pourquoi ne pas le dire? Peut-être Mlle Antonine n'était-elle pas tout à fait étrangère à l'empressement qu'il mit à répondre à la question de sa mère :

— Cet acte, madame, dit-il, est un commandement de payer le terme échu de votre loyer dans les vingt-quatre heures, c'est-à-dire demain avant midi.

— Et si nous ne payons pas, monsieur?

— On saisira vos meubles, madame.

— Oui, monsieur, dit Mme Thérien absorbée. Est-ce qu'on les vendra tout de suite... demain?

— Oh! non, madame, il y a des formalités à remplir. La saisie faite, vous pourrez gagner du temps en formant une opposition.

— Cela coûtera de l'argent.

— Oui... assez... pas beaucoup cependant.

— C'est que nous n'en avons pas. Et si nous ne faisons pas opposition?

— On prendra un jugement qui déclarera la saisie bonne et valable. Ensuite on apposera les affiches de la vente chez vous; à Paris, on ne les met pas à la porte cochère, et avant la vente, le président du tribunal vous accordera un délai.

— Cela fera beaucoup de frais qu'il faudra payer avec le loyer.

— Oh! oui, madame; après les affiches, il y aura plus de frais que le prix du loyer.

— Mon Dieu! mon Dieu! comment faire?

— Madame, continua le clerc essayant de détourner le cours de ses idées, vous avez encore du temps devant vous... La loi ordonne de déposer les actes en mains propres; mais on a l'habitude, à Paris, en raison du nombre des affaires, de les laisser chez les concierges, et la plupart des huissiers ne prennent même pas la peine de les faire mettre sous enveloppe, bien qu'on ait le droit de l'exiger. Aussi, tous les actes qui pourront vous être signifiés seront remis à vous-même.

— Je ne sais vraiment comment vous remercier de votre attention, monsieur.

CHARLES JOLIET.

(*La suite au prochain numéro.*)

PETITE CORRESPONDANCE

Mme B. de M., à G. — La provenance des fourragères est indiquée dans l'explication qui les accompagne. Demandez directement au magasin les renseignements que vous désirez.

Mme L. D. — Mettez, à la place du bouquet de fleurs des champs, une croix latine ombrée jaune au milieu de la chaise dont nous vous envoyons aujourd'hui le modèle colorié. L'entourage convient parfaitement à un prie-Dieu.

Mme B. — Les patrons demandés ont été donnés; pour les avoir personnellement, envoyer 1 fr. 50 cent. pour chacun d'eux.

Une abonnée des premiers jours sera satisfaite; d'ici à peu elle recevra une gravure avec dix-huit modèles différents de costumes de jeunes filles et d'enfants.

Une ancienne abonnée sera écoutée religieusement.

Mme L. V. — Demandes inscrites.

Mme Nicette B. — Même réponse.

Mme Marie F. C. — Je crois l'oubli réparé; cependant je répète que pour l'alphabet désiré il faut s'adresser à la maison L'Évêque, 60, passage Choiseul, qui renseignera en même temps sur les prix. Oui, pour les initiales.

Mme M. F. — La demande que vous adressez en date de ce jour a été satisfaite dans la Petite Correspondance du n° 50; seulement, au lieu de sujet, lisez surjet et vous comprendrez ce qu'est un surjet double, un surjet simple. Oui, pour la pantoufle.

Mme B., à G. — Regardez nos grandes planches jaunes; elles contiennent presque toutes des dessins de soutache, petits et grands.

Une Constantinoise. — Oui, le premier trimestre existe encore; 3 fr. 50 sans les gravures coloriées, ou 7 fr. avec les gravures coloriées. Oui, pour les timbres. Nous préférons un mandat postal.

Mme G., Indre, a dû recevoir directement les renseignements désirés.

Mme L. C. — Notre numéro d'aujourd'hui contient la réponse à votre lettre, puisqu'il vous apporte la planche de tapisserie en couleur.

Mme E. P., à Metz. — Impossible, malgré notre bonne volonté, de changer notre mode d'envoi; cela désorganiserait le service. Nous ne ferons pas paraître cette année d'autres travestissements que ceux du n° 55.

Une nouvelle abonnée. — Le feuilleton *le Jumon* a commencé dans le n° 52. Le prix de ce numéro sans annexe est de 25 centimes. Le prix de l'année 1872 sans annexe est de 14 fr. par la poste.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Pardonne à tous, plutôt qu'à toi.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

2e Année. — N° 60. Dimanche, 23 Février 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris
SUCCURSALE, 9, RUE DROUOT

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE CÉRÉMONIE. 2. TOILETTE DE VISITE. 3. TOILETTE DE PROMENADE.

MODÈLES DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

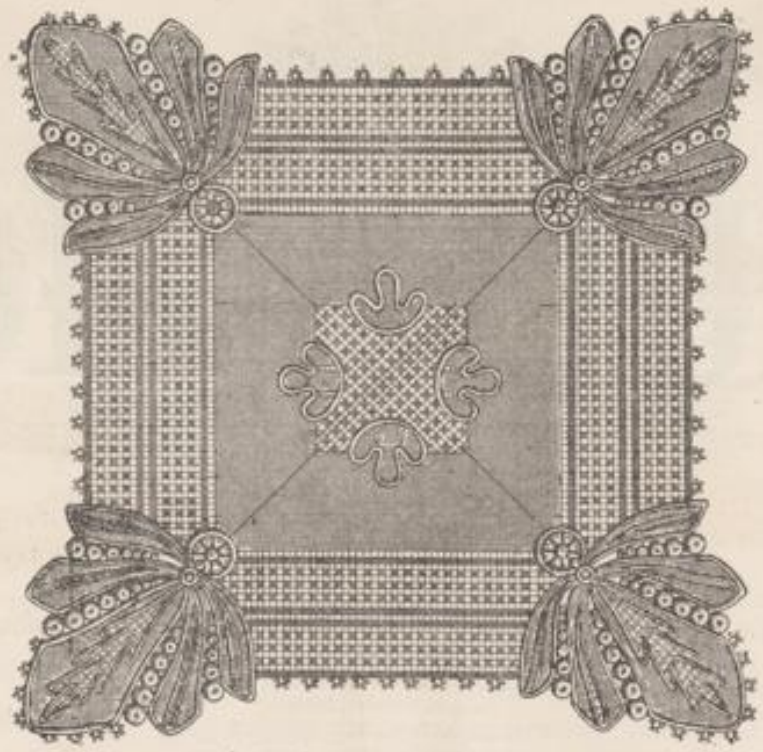
SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de cérémonie. — Toilette de visite. — Toilette de promenade. — Carré ou voile de fauteuil (3 dessins). — Collier Mignon. — Fraise et manche Henri III. — Ceinture en velours. — Ceinture en maroquin. — Veste postillon. — Veste hussard. — Pélerine paysanne. — Pélerine Lamballe, en dentelle de Chantilly. — Toilette d'intérieur. — Costume en vigogne. — Toilette de visite. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de cérémonie. — Robe en faille thé, rattachée sur le côté par une série de nœuds de velours. Le volant de la jupe, devant, est bordé de velours en pièce et agrémenté de nœuds de velours aux longues pattes biaisées. La tunique forme tablier devant et traîne derrière; elle est relevée en pouf par une écharpe de faille rose thé, qui enserre la taille en même temps. Cette écharpe, ainsi que la tunique par devant, est agrémentée d'une frange de chenille rosée. Un nœud formant aiguillette se pose sur l'épaule gauche et donne au costume un cachet Louis XIII très-aristocratique. Dans les cheveux, pouf de plumes rose thé entremêlées de brindilles d'avoine de jais.

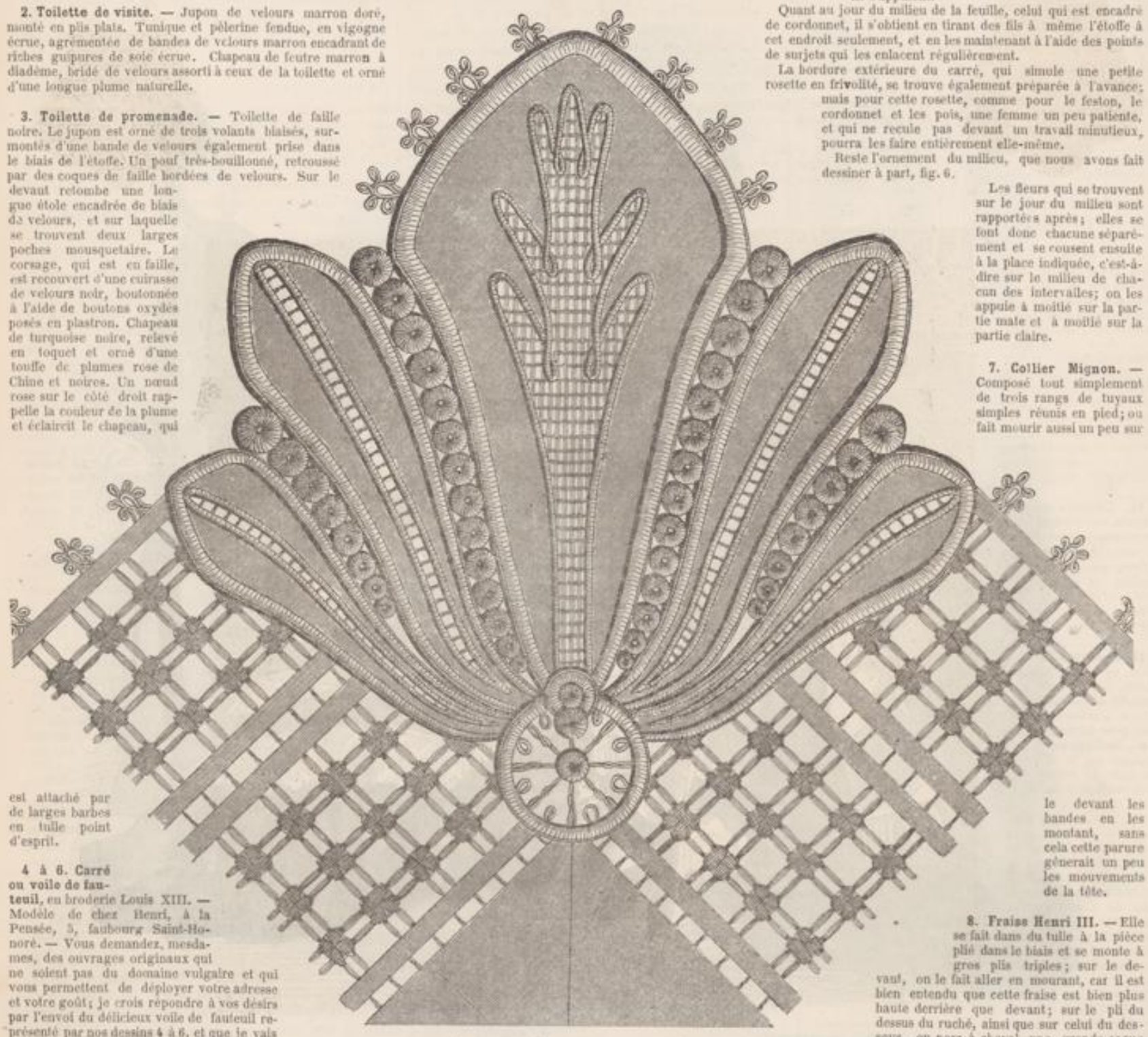


4. CARRÉ OU VOILE DE FAUTEUIL.

2. Toilette de visite. — Jupon de velours marron doré, monté en plis plats. Tunique et pélerine fendue, en vigogne écrue, agrémentée de bandes de velours marron encadrant de riches guipures de soie écrue. Chapeau de feutre marron à diadème, bridé de velours assorti à ceux de la toilette et orné d'une longue plume naturelle.

3. Toilette de promenade. — Toilette de faille noire. Le jupon est orné de trois volants biaisés, surmontés d'une bande de velours également prise dans le biais de l'étoffe. Un pouf très-bouillonné, retroussé par des coques de faille bordées de velours. Sur le devant retombe une longue étole encadrée de biais de velours, et sur laquelle se trouvent deux larges poches mousquetaire. Le corsage, qui est en faille, est recouvert d'une cuirasse de velours noir, boutonnée à l'aide de boutons oxydés posés en plastron. Chapeau de turquoise noire, relevé en toquet et orné d'une touffe de plumes rose de Chine et noires. Un nœud rose sur le côté droit rappelle la couleur de la plume et éclaircit le chapeau, qui est attaché par de larges barbes en tulle point d'esprit.

4 à 6. Carré ou voile de fauteuil, en broderie Louis XIII. — Modèle de chez Henri, à la Pensée, 5, faubourg Saint-Honoré. — Vous demandez, mesdames, des ouvrages originaux qui ne soient pas du domaine vulgaire et qui vous permettent de déployer votre adresse et votre goût; je crois répondre à vos désirs par l'envoi du délicieux voile de fauteuil représenté par nos dessins 4 à 6, et que je vais vous décrire.



5. TRAVAIL D'UN DES COINS DU CARRÉ.

On a créé pour ce travail un tissu en fil aux gros réseaux, qui représente un canevas très-serré sur lequel, à la rigueur, on pourrait exécuter des points de tapisserie, si on avait de la soie assez fine; ce tissu se vend au mètre; on en trouve sur lesquels on a tiré à l'avance les fils, à l'aide desquels on établit la rivière à jour qui forme cadre; mais on peut soi-même, avec un peu de patience, tirer ces fils en long et en large, le tissu s'y prête fort bien.

Soit que l'on se procure le tissu uni ou préparé, on le dispose en carré suivant le modèle d'ensemble représenté par notre dessin 4. Les jours se consolident à l'aide de points de cordonnet, tirés de l'un à l'autre, et leur assignant la place qu'ils doivent occuper.

On enlève la place des encoignures, qui se trouve illustrée d'une large feuille mate aux festons bien rembourrés; notre dessin 5 reproduit un de ces coins en grandeur naturelle. Voilà un travail bien long! allez-vous vous écrier. Rassurez-vous, mesdames, l'industrie parisienne est venue à votre secours; ce feston si bien fait et si long à réussir, ces cordonnets si bien fournis, ces œillets si réguliers, tout cela est préparé à l'avance; vous n'avez qu'à vous les procurer au mètre et à les coudre autour de votre feuille, suivant la place indiquée par notre dessin, absolument comme vous le feriez pour une soutache qui ferait bordure. Vous roulotterez l'étoffe dans ses bords extérieurs et dans les intervalles à jours de la feuille, et vous coudrez à plat en dessus de votre feston. Dans les intervalles, on applique les petits œillets étagés que l'on relie les uns aux autres, tout en les rattachant aux deux bords sur lesquels ils s'appuient.

Quant au jour du milieu de la feuille, celui qui est encadré de cordonnet, il s'obtient en tirant des fils à même l'étoffe à cet endroit seulement, et en les maintenant à l'aide des points de surjets qui les enlacent régulièrement.

La bordure extérieure du carré, qui simule une petite rosette en frivolité, se trouve également préparée à l'avance; mais pour cette rosette, comme pour le feston, le cordonnet et les pois, une femme un peu patiente, et qui ne recule pas devant un travail minutieux, pourra les faire entièrement elle-même.

Reste l'ornement du milieu, que nous avons fait dessiner à part, fig. 6.

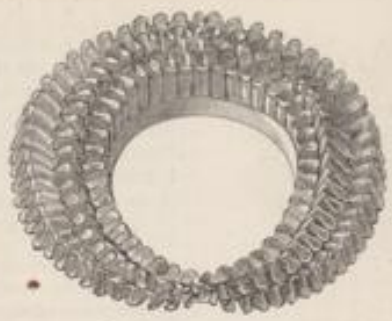
Les fleurs qui se trouvent sur le jour du milieu sont rapportées après; elles se font donc chacune séparément et se cousent ensuite à la place indiquée, c'est-à-dire sur le milieu de chacun des intervalles; on les appuie à moitié sur la partie mate et à moitié sur la partie claire.

7. Collier Mignon. — Composé tout simplement de trois rangs de tuyaux simples réunis en pied; on fait mourir aussi un peu sur le devant les bandes en les montant, sans cela cette parure gênerait un peu les mouvements de la tête.

8. Fraise Henri III. — Elle se fait dans du tulle à la pièce plié dans le biais et se monte à gros plis triples; sur le devant, on le fait aller en mourant, car il est bien entendu que cette fraise est bien plus haute derrière que devant; sur le pli du dessus du ruché, ainsi que sur celui du dessous, on pose à cheval une grande coque de satin bleu n° 4, de même hauteur que

la roche, et qui est prise dans le biais sur lequel toute la ruche est cousue; un joli nœud en ruban de satin n° 7 sert d'agrafe à cette parure.

9. Manche Henri III. — Cette manche est assortie à la fraise n° 8; le tulle doit avoir 15 centimètres de hauteur; la ruche est montée triple comme pour la parure, et une comète de ruban de satin se trouve aussi sur le pli dominant en dessus et en dessous.



7. COLLIER MIGNON.

8. FRAISE HENRI III.

9. MANCHE HENRI III.

10. Ceinture en velours. — L'usage des ceintures s'est généralisé : nous portons les ceintures rondes de style renaissance; les unes sont en cuir, les autres en velours; toutes sont généralement complétées par de jolies aumônières assorties et par des chaînes à porte-mousqueton pour nos en tout-cas. Nous en donnons deux modèles.

10. CEINTURE EN VELOURS.

Ceinture en velours. Ce modèle est en velours noir. L'intérieur est doublé de satin blanc; l'agrafe, les pattes, et tout ce qui orne extérieurement la ceinture est en vieil argent ciselé.

11. Ceinture en maroquin. — Ce modèle est en maroquin noir, doublé de soie violette; la garniture, les agrafes, les chaînes et les attaches sont en argent bruni et verni. — Modèles de Mme Cavally.

11. CEINTURE EN MAROQUIN.

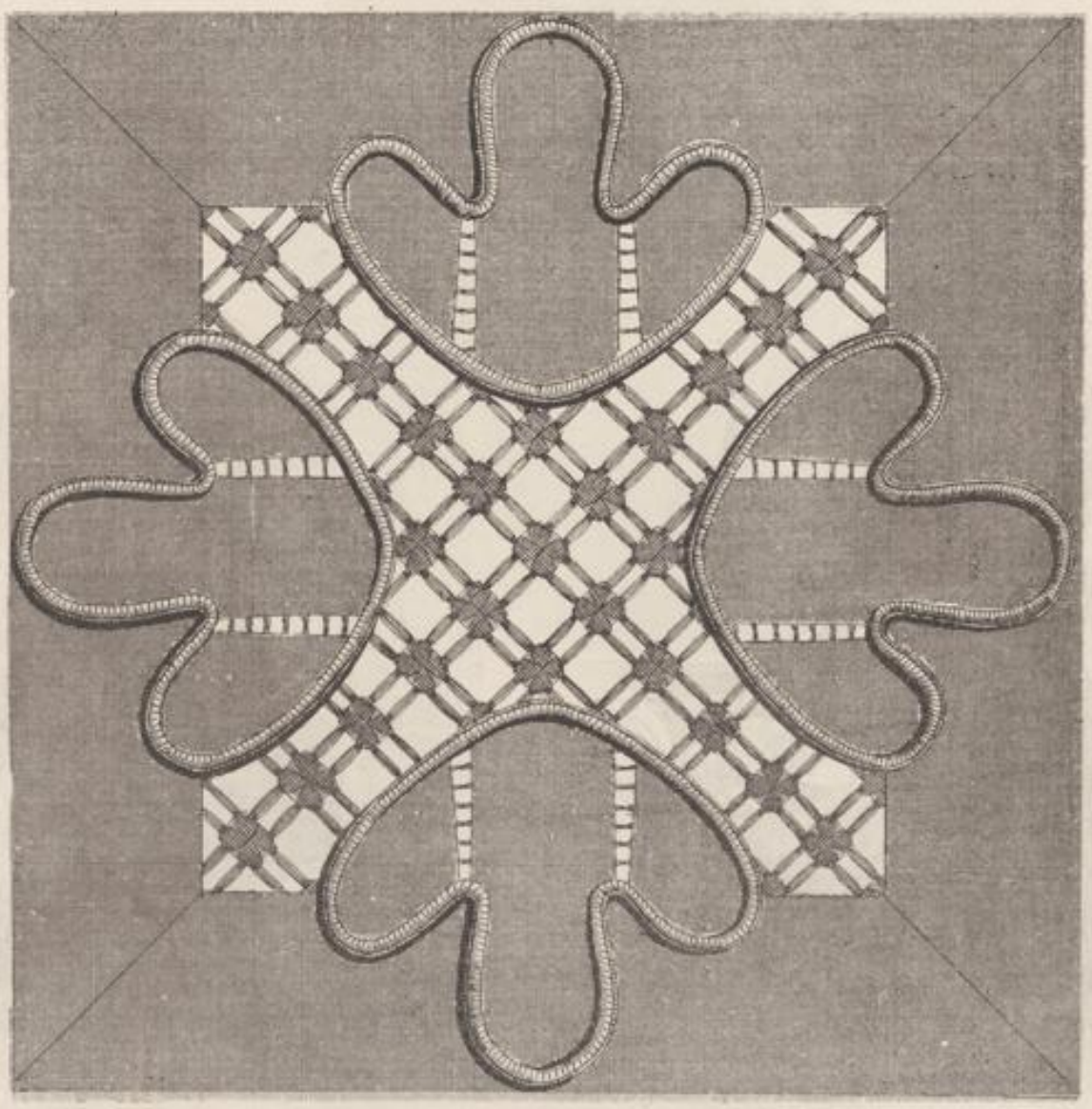
12. Veste postillon. — Robe de faille bleu de l'Inde. Veste postillon en dentelle de Chantilly, au dessin artistement combiné pour suivre les contours des basques et faire applique sur le pli crevé. Un chou de dentelle est posé sur la tête du pli.

13. Veste à la hussard. — Corsage pour petite soirée; robe de taffetas d'Italie rose de Chine, décolletée carré. Veste à la hussard en dentelle de Chantilly; elle est fendue dans le dos et sur les côtés, et le dessin qui est fait exprès pour cela en suit les contours.

14. Pèlerine paysanne. — Toilette de dîner ou de soirée. Robe de faille vert de mer, pèlerine paysanne en dentelle de Chantilly, croisant sur la poitrine et venant se rattacher à la taille, par derrière, et retomber en larges pattes formant étole.

15. Pèlerine Lamballe. — Toilette de dîner ou de soirée. Robe en taffetas bleu de l'Inde, décolletée carré et à manches courtes. Pèlerine Lamballe en dentelle de Chantilly, avec grandes basques fendues formant double jupe droite et n'arrivant qu'au bas du jupon de dessous. — Modèles de MM. Millette et Bourcely, 2, rue Meyerbeer.

16. Toilette d'intérieur. — Jupon de faille gris neutre de deux tons; le volant est monté à plis plats, l'un d'un ton et l'autre de l'autre. Robe de faille noire; une doublure en soie bleue de Chine forme transparent à l'intérieur des ruches, des revers et des basques. Un volant déchiqueté, de même étoffe, encadre toute la tunique et forme transparent à une guipure noire qui retombe dessus. Les poches et les revers de manches, style mousquetaire, sont de même nuance que la doublure des ruches.



6. TRAVAIL DU MILIEU DU CARRÉ OU VOILE DE FAUTEUIL N° 4.

17. Costume en vigogne bleu marine, retombant sur une jupe unie de velours anglais noir; le corsage basquine et le volant à tête de la jupe sont illustrés d'une riche broderie en relief, représentant des roses églantines aux feuillages naturels. Les grosses rosaces, qui forment cadre à cette guirlande, se font en chenille ou en soie bleue très-foncée; l'effilé doit être bleu et chenillé.

18. Toilette de visite. — Jupon de velours bleu paon, orné d'un volant de faille à tête, de même nuance. Tunique et dolman Gingerline en drap vert russe, brodé au passé en chenille, et plume de paon. Un effilé aux nuances diaprées des reflets de la plume de paon encadre chaque dentelle. Chapeau Rabagas en velours bleu paon, avec transparent de turquoise rosée. — Modèles de Mme Cavally, 8, boulevard des Capucines.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de bal pour jeune femme. — Robe de poult de soie gris perle, agrémentée de volants et de ruches en soie rose de Chine. La première jupe, qui forme traîne, est ornée d'un grand volant gradué; la tête de ce volant est ornée d'une ruche de blonde satinée, qui se répète et fait tête à toutes les autres garnitures de la robe. Un ruché à deux têtes bride un peu la jupe à moitié de sa hauteur. La tunique ou seconde jupe retombe à ras de cette ruche; elle est encadrée d'un volant de taffetas rose assorti à celui du bas de la jupe. Sur un pouf de haute dentelle se repose une belle ceinture de faille rose au nœud peu tourmenté. Sur le côté est posée une touffe de roses pompons enfouie dans un chiffonné de blonde légère. Le corsage, décolleté carrément derrière, est arrondi devant. Un léger pouf de rose se mêle à la coiffure relevée.

Toilette de ville élégante. — Robe de satin vert émeraude. La jupe, unie et à longue traîne, est agrémentée de biais et de ruches de velours pensée. Une légère dentelle noire rehausse l'effet de cette garniture, qui se trouve répétée sur une longue basque étole retombant par derrière, comme le ferait une large ceinture. Une belle dentelle sert de frange à cette basque. Sur le corsage, légèrement décolleté en rond, est posée une pèlerine ou fichu Marie-Antoinette, dont les pattes élégantes viennent se nouer négligemment derrière à la basque.

E. BOUGY.

12 VESTE POSTILLON EN DENTELLE DE CHANTILLY.

COURRIER DE LA MODE

Le carnaval fait ce qu'il peut pour se donner des airs de carnaval. Toutefois il n'est nullement question de bals costumés dans le grand monde. On se contente de bals parés, de comédies et de concerts. La comédie de société est très en vogue cet hiver. C'est à qui veut marivauder comme Mme Arnould Plessy, faire du sentiment comme Mlle Favart et remplir les rôles de Bressant et de Delaunay. Rien n'est plus amusant que ces comédies derrière le paravent. On a la comédie deux fois, car les acteurs-amateurs ne savent pas, la plupart du temps, leurs rôles, et il en résulte des quiproquos et des situations des plus comiques. La comédie de société n'amuse très-positivement que ceux qui l'interprètent et qui se prennent au sérieux. Quant aux spectateurs, qui sont pour ainsi dire parqués chaise contre chaise, ils en sont, pour la plupart, à regretter les salons d'autrefois, où l'esprit, la causerie, la gaieté et la danse faisaient tous les frais de la soirée. Quant aux concerts, ils sont comme les journaux quotidiens quand ils sont rédigés dans les mêmes idées conservatrices et honnêtes. Vous assistez à un concert, vous êtes charmée; deux jours après, vous allez à un autre concert, qui est exactement le même; vous reconnaissez tous les artistes que vous avez applaudi l'avant-veille. Les réceptions se succèdent donc en ce moment. On va bientôt commencer le carême; on l'observera malgré soi, car les fêtes se comptent.

Citons une grande réunion, la semaine dernière, à l'hôtel Lambert; la princesse Czartoriska avait une très-belle toilette, qui donne la mesure des robes simples et luxueuses faisant nouveauté. C'était une robe de velours noir tout unie, de style princesse, avec de très-éblouissants diamants dans les cheveux, relevés à la Marie-Antoinette.

Mentionnons aussi un bal de jeunes filles chez Mme de la Redorte. Toutes les toilettes avaient adopté un uniforme, et étaient roses et blanches; c'était très-printanier.

Mlle de Montesquiou était coiffée très-simplement avec une touffe de boutons de roses sur le côté. Sa

14. PÈLERINE PAYSANNE.

15. PÈLERINE LAMBALLE.

Modèles de MM. Millette et Bourely.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ols, car
pas, la
et il en
uations
société
eux qui
t au sé-
ui sont
contre
upart, à
où l'es-
a danse
soirée.
mme les
sont ré-
servatri-
un con-
rs après,
qui est
nnaissez
applaudi
e succè-
va bien-
l'obser-
se comp-

n, la se-
hbert; la
ne très-
esure des
ant nou-
ours noir
avec de
dans les

illes chez
s avaient
blanches;

mplement
côté. Sa

1873 — N° 60

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

robe, en
ar des
des nœu
Mlle H
mousseli
tessier,
Brun, u
vée sur u
avec bou
le tulle.
Mlle de
Mlle de
cette rem
lée, c'est
nouvelle
Borgo, c
chez la d
Bisaccia
térae, so
gue tral
sans pou
princesse
Les costu
grandes
veut. Il
nure, l'é
tumes I
ques. Ils
brocart,
brodé d
quilles
d'Alençon
sant tra
dégagea

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

robe, en tulle rose, était aussi relevée par des boutons de roses attachés avec des nœuds de faille rose.

Mlle Hély d'Oissel avait une robe de mousseline blanche et rose. Mlle Moltessier, une robe de faille rose. Mlle Brun, une traînée de crêpe blanc relevée sur un jupon de faille et crêpe blanc avec bouquets de muguet parsemés dans le tulle.

Mlle de Laborde était aussi en rose et Mlle de Puységur en blanc. On a fait cette remarque qui mérite d'être signalée, c'est que toutes les toilettes les plus nouvelles, chez la duchesse Pozzo di Borgo, chez la duchesse de Galliera, chez la duchesse de la Rochefoucault-Bisaccia et chez la marquise de Chantérac, sont pour la plupart unies, à longue traîne flottante, sans tunique et sans pouf-tournure. La mode des robes princesse s'accentue de plus en plus. Les costumes Henri II sont aussi très-grandes dames. Ne les porte pas qui veut. Il faut en avoir la taille, la tournure, l'élégance et la situation. Les costumes Henri II sont tout à fait typiques. Ils se composent d'une jupe de brocart, de lampas broché, de satin brodé de perles et de moire garnie de quilles de vieille guipure ou de point d'Alençon, avec costume Henri II, faisant traîne sur la première jupe et dégageant le corsage dans le style Diane de Poitiers, avec une double fraise d'étoffe et de dentelle disposée sur une cannetille et s'arrêtant court de côté, en mettant la poitrine à découvert. Là est l'écueil des corsages Henri II, qui sont trop dégagés par devant et qui ne comportent pas toute la modestie désirable. Certaines belles dames peuvent se décolleter impunément. Ce sont les plus maigres. Mais ce n'est pas joli. Celles qui sont gracieusement modelées doivent le faire dans certaines mesures et ne pas rejeter toutes voiles au vent. Pour mieux faire comprendre le costume Henri II, tel qu'on le porte dans les salons les plus à la mode, nous allons en décrire quelques-uns. Jamais, en les voyant, on ne pourrait se douter qu'on est en République. On se croirait plutôt en pleine monarchie, du temps des tournois, des carrousels et des fêtes au Louvre.

C'est un costume Henri II se composant d'une première jupe en brocart bleu ciel, avec robe princesse en velours grenat doublé de brocart bleu ciel. Le corsage de velours se dégage sur un gilet de brocart bleu décolleté carrément, avec longues basques et poches carrées. Fraise collerette Diane de Poitiers, en velours rubis, brocart bleu et point d'Alençon. Manches en velours, avec crevés de brocart bleu et manchetter tuyautées en point d'Alençon. Colliers

13. VESTE A LA HUSSARD EN DENTELLE DE CHANTILLY.

16. TOILETTE D'INTÉRIEUR. 17. COSTUME EN VIGOGNE. 18. TOILETTE DE VISITE — MODÈLES DE Mme CAVALLY

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de perles, avec croix Henri II, en diamants et rubis. Coiffure Diane de Poitiers, tout à fait typique.

Un autre costume Henri II a une première jupe en lampas broché, de nuance blé, avec robe princesse, en velours noir doublé de satin maïs, et fraise, en satin maïs, velours noir et crêpeline maïs.

Un troisième costume est en satin bleu et velours bleu turquoise.

Un quatrième, avec une première jupe de moire rose brochée et robe princesse de velours noir.

Un cinquième, en lampas blanc broché, et robe princesse en velours vert émeraude garnie de blonde, brodée de perles blanches.

Un sixième, avec première jupe de satin rubis, et robe de velours noir garnie de dentelle noire bordée de jais.

Tous ces costumes Henri II diffèrent de la robe dite princesse, qui se fait toute droite et cambrée à la ceinture, sans basques ni tournure. Ce genre de robes, qui a eu beaucoup de vogue, il y a quelques années, va, dit-on, remplacer les tuniques et les cotillons retroussés.

Pour la saison des eaux et des bains de mer, on regrettera bien certainement les costumes courts de Camargo et de Perrette. Les robes princesse à traîne ont un grand air, mais il est impossible qu'elles balayent les planches de la plage de Trouville et le gravier de la terrasse de Dieppe. Ce qui est élégant et charmant pour un salon, ne l'est pas toujours pour la promenade à pied.

Ce qui prouve toutefois que les tuniques ne seront pas complétement délaissées, c'est que les premières maisons de confections et de couture en disposent en cachemire pur de l'Inde, brodé au passé et au plumetis, pour la saison printanière. Il y a des tuniques en cachemire nuance moka, bronze chinois, vert lézard, rose thé, avec broderie indigène grenelée, qui a beaucoup de cachet typique. L'*Union des Indes*, qui tient le monopole des foulards de l'Inde, a fait broder toute une collection de polonaises et de dolmans en cachemire pur noir de l'Inde. En faisant venir le foulard directement de l'Indoustan, il ne lui en coûte pas plus de demander tout ce qu'il y a de plus beau en cachemire uni. C'est une lacune qui manquait à notre industrie parisienne, de trouver du cachemire pur uni. L'*Union des Indes* le dispose en vêtements brodés et soutachés. On peut lui envoyer, 1, *rue Auber, en face du nouvel Opéra*, les dessins qu'on désire, et elle s'empressera de les faire exécuter, avec une bonne grâce toute charmante, s'estimant très-heureuse d'être agréable aux belles lectrices de la *Revue de la Mode* qui l'honorent de leur confiance. On peut choisir séparément soit un dolman, soit une polonaise.

Citons aussi un costume printanier, consistant en un jupon de velours marron, ayant un grand volant surmonté de deux tuyautés en faille de même nuance, avec double jupe en cachemire marron très-étoffée et très-ample, relevée en flots par une très-belle écharpe de faille marron frangée. Sur cette double jupe tombe un gilet en faille marron, à larges poches carrées, avec veste de velours marron, ornée de boutons d'argent fleurdelisé ou de boutons d'or mat. Il y a plusieurs rangées de boutons posées de distance en distance, qui font la principale nouveauté de ce costume. Les manches, en faille marron, comme le gilet, sont plates jusqu'au coude, avec parement mousquetaire en velours marron, garni d'une rangée de douze boutons.

On porte encore, pour l'appartement, des vestes jockeys et des vestes Figaro en satin et en velours. La veste est en velours, et le gilet et les manches en satin. Avec des jupes de couleur assorties au costume, on a tout de suite un joli costume de dîner, pour jeune femme et jeune fille.

Nous savons déjà plus d'une actualité printanière; mais nous attendons la saison du renouveau pour vous en faire part. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que les Rabagas seront complétement détrônés, et remplacés par le chapeau guirlande. On se croira, pour ainsi dire, en toilette de bal, avec une guirlande de fleurs autour de la tête. Ce sera très-jeune, très-joli et très-seyant. Chut!... Gardez pour vous cette indiscrétion de chroniqueuse, et profitez-en pour ne plus accepter de coiffures posées en arrière de la tête. Avec le chapeau guirlande, on portera le peigne espagnol, dit *girafe*, en écaille blonde ou jaspée. Alors il n'y aura plus de fond ni de calotte aux chapeaux? me direz-vous... Attendons, mesdames, et mettons que je n'ai rien dit de positif. La mode ne sait pas toujours ce qu'elle veut, quand elle est proclamée, à plus forte raison quand elle ne l'est pas.

Vᵗᵉˢ DE RENNEVILLE.

Les Menus de la Saison

Février.

L'an passé, durant le carême, je donnais dans le *Monde illustré* une série de Menus de dîners au *maigre* dont, faute d'espace, je n'indiquais pas le mode d'accommodement. Des réclamations me vinrent de toutes parts. C'est que la bonne préparation du *maigre* est moins connue que celle des viandes et autres *aliments gras*. Cela m'a engagé, cette année, à revoir ce travail, à le compléter autant que possible et à en composer un petit livre publié sous le titre de :

LA CUISINE DE CARÊME

PAR

BARON BRISSE

Avec obéissance aux commandements de l'Eglise.

Ce recueil indique, sous forme de Menus, pour chaque jour de carême, des mets de déjeuner ou *collation* et des mets de dîner ou *principal repas*, dont l'Église permet d'user ces jours-là, et la liste en est assez nombreuse pour que chacun y puisse trouver à composer un repas suivant son goût et ses moyens.

La Cuisine en Carême rendra de grands services aux personnes qui observent l'abstinence. Elle est en vente aux bureaux de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire. Prix : 1 fr. 50 (par la poste, 1 fr. 70).

— A propos du *maigre*, voici une recette que les fervents feront bien de conserver pour les jours où l'usage des œufs est interdit et où on a des sauces à lier :

Liaison des sauces sans œufs. — Piler de la chair de carpe ou d'anguille, y incorporer un morceau de beurre et lier la sauce à l'aide de cet appareil.

MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

POTAGE

Potage à la purée de céleris.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Petits soufflés au parmesan.

POISSON

Cabillaud à la hollandaise.

RELEVÉ

Poitrine de bœuf braisée.

ENTRÉES

Filets de lapereaux à la Conti.
Casserole au riz à la financière.

RÔT

Canetons de Rouen rôtis, cresson.

ENTREMETS

Laitues au jus.
Charlotte russe.

LE BARON BRISSE.

HISTOIRE DES BALS MASQUÉS

Les premiers bals masqués en France ne remontent pas au delà du douzième siècle. L'histoire n'a consacré que fort peu de détails sur les fêtes masquées des douzième, treizième et quatorzième siècles; mais à la fin de ce siècle les documents abondent.

Le 29 janvier 1393, il y eut aux Gobelins, sous le règne de Charles VI, un bal masqué où le roi, déguisé en sauvage, aurait été brûlé sans la présence d'esprit de la duchesse de Berry, qui couvrit le monarque de sa robe. Plusieurs seigneurs furent littéralement incendiés, le feu ayant pris aux étoupes qui les couvraient.

Le 21 août 1572, trois jours avant le massacre de la Saint-Barthélemy, Catherine de Médicis donna un bal masqué aux Tuileries. On y représenta le combat des chevaliers du paradis contre ceux de l'enfer. Charles IX et ses deux frères étaient du nombre des premiers; le roi de Navarre, le prince de Condé et d'autres seigneurs protestants figuraient dans les seconds.

Ces mascarades étaient formées de plusieurs quadrilles représentant un sujet pris dans l'Histoire ou dans la Fable. On dansait sur des airs composés exprès et répondant au caractère des personnages et du sujet.

A ces danses étaient joints des récits en vers servant à expliquer l'action.

Henri III donna, en 1583, deux bals masqués dans une des salles de l'Évêché, pour faire honneur à des seigneurs anglais qui se trouvaient à Paris.

Chose curieuse à noter, le premier traité de danse fut l'œuvre d'un prêtre, Jehan Tabourot, official (1).

Rappelons aussi en passant, comme fait singulier, que les Pères assemblés en concile à Trente, sous la présidence du cardinal Hercule de Mantoue, offrirent un bal galant aux dames italiennes et y dansèrent eux-mêmes (1562)!

Disons encore qu'après la prise de Milan par les Français, Louis XII donna, en 1499, un bal costumé. C'était alors l'usage que les femmes invitassent les hommes; or, les dames de Milan prièrent, qui? Les cardinaux! lesquels en prirent leur parti, à la grande satisfaction de l'assemblée. Les cardinaux de Narbonne et de Saint-Séverin, dit M. Castil-Blaze, méritèrent trois salves d'applaudissements.

Henri IV et Louis XIII ont dansé de nombreuses mascarades. La première que Louis XIV ait dansée fut donnée au Palais-Cardinal, le 2 janvier 1655. Le grand roi se masquait toujours; il ne cessa de porter le masque qu'après la représentation du *Carnaval*, de Benserade, 18 janvier 1668.

Les bals masqués ne commençaient qu'à minuit. Les masques étaient les maîtres absolus du bal. Ce privilége autorisait un masque, quel qu'il fût et quel que fût son costume, à prendre la reine du bal pour danser, fût-elle princesse et non masquée.

Dans un bal que donnait Louis XIV, un masque déguisé en paralytique, enveloppé d'une vieille couverture, parfumé de camphre et de lavande, eut la hardiesse d'aller inviter la duchesse de Bourgogne, qui présidait le bal! Et cette princesse accepta, par respect pour les lois inviolables du bal.

L'entrée du bal était libre à tous les masques pendant le carnaval. *Tout le monde* était admis aux bals masqués que donnait Monsieur au Palais-Royal.

Louis XIV, accompagné de quelques courtisans et de *trois carrosses* de dames, se présenta un soir à l'hôtel d'un président à mortier qui donnait un bal masqué. Comme on refusait de les laisser entrer, le roi ordonna alors de mettre le feu à la porte. « Les suisses, dit *le Journal secret des divertissements de la cour de Louis XIV*, épouvantés de cette attaque, allèrent en avertir le président, qui leur ordonna d'ouvrir toutes les portes, se doutant bien qu'il fallait que ce fussent des personnes de la première qualité pour faire une action si hardie. Tout le cortége défila dans la cour; puis l'on vit entrer dans le bal une bande de douze masques magnifiquement parés, avec une infinité de grisons masqués, tenant un flambeau d'une main et l'épée de l'autre. Cette manière de procéder imprima le respect à toute l'assemblée. M. de Louvois, qui était de la troupe, tira le président à part, et, s'étant démasqué, lui dit qu'il était le moindre de toute la compagnie. C'en fut assez pour obliger le président à réparer sa faute. Il fit apporter de grands bassins de confitures sèches et de dragées; mais Mˡˡᵉ de Montpensier, qui dansait en ce moment-là, donna un coup de pied dans l'un des bassins et le fit sauter en l'air. »

Le premier bal de l'Opéra fut donné le 3 janvier 1716, par autorisation du duc d'Orléans, régent. Le bal eut lieu immédiatement après le spectacle.

Le prix d'entrée était de cinq livres. Une ordonnance royale faisait défense à toute personne, de quelque rang qu'elle fût, d'entrer sans payer. On ne donnait pas de contremarques; pour rentrer après être sorti, il fallait payer de nouveau. On ne pouvait se présenter que masqué, sans armes, ni cannes. Toute violence, toute insulte, toute indécence était rigoureusement punie. Que tout cela est changé!

La décoration de la salle était splendide. Qu'on se figure une galerie de trente ou trente-cinq mètres de long, se terminant par un salon demi-octogone, tout en glaces encadrées dans des panneaux de marbres divers. Les loges étaient garnies d'une balustrade ornée de riches tapis. Des lustres, des candélabres et des bras en bronzes dorés éclairaient la salle à l'aide de plus de trois cents bougies. Deux buffets chargés de rafraîchissements séparaient par le bas les loges du salon de danse.

Deux pilastres marquaient l'entrée du salon de danse, autour duquel régnaient de grandes arcades avec des statues. Ces arcades s'ouvraient par des rideaux de velours cramoisi à franges et torsades d'or. Avant le bal, les musiciens se réunissaient dans le salon octogone et donnaient un concert. Les peintures avaient été faites par C. Vanloo.

Les bals se donnaient trois fois par semaine.

En 1716, les comédiens français avaient obtenu aussi de donner des bals masqués. Ces réunions étaient si suivies, que les bals de l'Opéra furent désertés et que les directeurs de ce théâtre firent retirer l'autorisation en 1721.

L'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent donna aussi plusieurs bals masqués en 1734; ils furent très-suivis, et le directeur continua pendant plusieurs années.

En 1746, un grand nombre d'associations particulières faisaient un tort considérable à l'Opéra, en donnant des bals masqués. L'Opéra se plaignit, des perquisitions eurent lieu, et, en 1749, le lundi gras, un traiteur, ayant été pris en flagrant délit de bal masqué, fut conduit en prison et paya une forte amende.

Dès que tout le monde put aller à l'Opéra, les grands seigneurs et les millionnaires cessèrent de donner des bals masqués. Un des derniers fut celui que la ville de Paris organisa le 3 août 1739, à l'occasion du mariage d'Élisabeth de France avec l'infant don Philippe d'Espagne. On y comptait quinze mille invités! Le duc de Gèvres ouvrit le bal avec Mˡˡᵉ Turgot, fille du prévôt des marchands. Personne ne quitta le bal avant huit heures du matin.

L'usage des bals masqués dans les salons se perdit peu à

(1) *L'Orchésographie* parue en 1554 sous le nom de Thelost Arbeau, anagramme du nom véritable de l'auteur.

peu. Ils reprirent cependant pendant le carnaval de 1829, grâce aux fêtes de la duchesse de Berry.

Dans l'une de ces fêtes, on représenta l'arrivée aux Tuileries de Marie Stuart, venant épouser François, dauphin de France. Ce fut splendide. Madame avait pris le rôle de Marie Stuart; elle était ruisselante de diamants. Son vertugadin à lui seul en portait pour plus de trois millions de francs.

On dansa *la galope*, et le bal ne finit qu'à six heures du matin.

Tous les théâtres donnèrent bientôt des bals masqués. Tous les entrepreneurs de bals publics suivirent cet exemple, et aujourd'hui les masques gambadent et cabrioient à qui mieux mieux, partout où il y a quatre mètres carrés et un piston!

Quant aux bals de l'Opéra, qui se distinguaient par le choix des danseurs, ou plutôt des promeneurs, car on ne faisait plus que se promener sous la Restauration, ces bals de l'Opéra, où l'on n'était admis qu'en frac ou en domino, pour les hommes, et en domino ou en toilette de bal pour les dames, ils ont perdu peu à peu de leur élégance, de leur caractère aristocratique, et sont devenus une véritable cohue, où se trémoussent, sans grand souci des lois de la pudeur et de la chorégraphie, grand nombre de femmes légères et de viveurs de toutes les classes.

E. DE LYDEN.

DE QUELQUES USAGES BIZARRES

Les usages, c'est-à-dire le savoir-vivre, dans les pays civilisés, comme toutes les institutions humaines d'un ordre plus élevé, se sont trouvés étrangement modifiés en traversant les siècles pour arriver jusqu'à nous; mais cependant il serait possible, du moins je le crois, de finir par déterminer d'une manière assez précise qu'il existe un point de contact, par exemple, dans les différentes manières de s'aborder ou de se saluer chez les divers peuples qui vivent sur tous les coins du globe, et ce serait une très-curieuse recherche à faire; mais comme ce serait une tâche bien au-dessus de mes forces, je me bornerai à vous offrir le tableau piquant de quelques démonstrations de politesse chez ceux que nous regardons comme des sauvages, sans m'embarrasser de chercher quelle similitude il est possible de rencontrer entre la petite révérence leste et écourtée que les femmes ont adoptée aujourd'hui et l'usage qu'ont les *Lapons* d'appliquer fortement leur nez contre celui de la personne qu'ils veulent saluer, et les *Ayenis*, qui lui soufflent dans le creux de l'oreille, tout en frottant doucement son estomac avec la main.

Mais le chapitre des repas, chez tous ces gens-là, est encore bien plus curieux à connaître que celui des révérences, quoiqu'il y en ait de fort drôles. Ainsi, par exemple, connaissez-vous rien qui soit plus ridicule que l'usage qui existe au Kamschatka, quand on invite quelqu'un à dîner? car voilà quel est le *cérémonial* à observer pour peu qu'on *sache vivre*:

L'hôte fait entrer son convive et le suit dans une cabane où se trouvent et un grand feu et une table très-bien, ou du moins très-copieusement servie; alors tous deux se déshabillent complétement et, pendant que le convive se met à table et mange, l'hôte active le feu pour en redoubler l'ardeur. Au bout de quelque temps, le malheureux convié, qui a dû supporter et l'excès de la chaleur et celui de la nourriture, — car, de par l'usage aussi, il est obligé de manger de tout et beaucoup, — étouffe, se plaint, gémit, se tord, pendant que l'hôte impassible bourre toujours le feu, mais enfin demande grâce en s'avouant vaincu. Alors on entre en composition, le convive achète un moment de répit par la promesse de présents d'habits ou de chiens. On parlemente, on discute; si le convié ne s'exécute pas comme il faudrait, l'hôte menace de faire apporter de nouveaux mets et d'augmenter le feu encore. Heureusement on finit par s'entendre, on s'embrasse, on se rhabille, et l'on se quitte les meilleurs amis du monde; seulement l'hôte est obligé de donner la revanche à son convié, c'est-à-dire d'accepter le premier dîner que celui-ci voudra lui offrir, sans cela le convié aurait le droit de venir reprendre, non-seulement tous les objets qu'il a dû donner, mais encore tout ce qu'il lui plaira de choisir dans la cabane de celui qui fut son hôte.

Et on donne une raison assez plausible de cette coutume extravagante: on prétend qu'elle a pour but de faire connaître la patience, le courage et la générosité de celui qui est traité en ami, et, comme on doit passer soi-même par les mêmes épreuves, c'est donc le dévouement réciproque qui serait ainsi ordonné. Je veux bien croire cela; mais il y aurait tant à dire contre cette explication, si l'on voulait s'en donner la peine, que je préfère penser que les usages sont une tradition qui coule de source, seulement que cette source, comme celles du Nil, est inconnue. Ainsi, qui pourrait m'expliquer, par exemple, pourquoi, au temps jadis en France, nos bons aïeux étaient tenus, de par le savoir-vivre, à s'arracher un cheveu qu'ils présentaient comme politesse à la personne qui venait leur faire une visite? Et ce n'est point un conte en l'air que je vous raconte là, car c'est Grégoire de Tours et Agathias qui font mention de ce singulier usage; seulement, ce qu'ils ne disent pas et ce qui m'a toujours préoccupée, c'est si les femmes étaient dans la nécessité de faire comme les hommes, ce qui eût été fort grave pour notre beau sexe; car une femme, quelque peu répandue dans le monde de ce temps-là, forcée par conséquent de faire et de recevoir chaque jour de nombreuses visites, aurait été ainsi obligée de porter perruque étant à peine à la fleur de son âge, ou du moins de se cacher la tête sous n'importe quoi, la perruque n'étant point encore inventée à l'époque dont je vous parle.

C'est égal, d'après ceci et une foule d'autres choses encore, je crois que le bon vieux temps dont on nous chante les louanges n'était pas si agréable que certaines gens voudraient bien nous le faire croire, et que si notre société a des défauts nouveaux, elle a aussi beaucoup de qualités nouvelles; seulement, il faudrait chercher à se corriger des uns et à acquérir les autres.

Cᵗᵉˢ DE BASSANVILLE.

LE BUREAU DE TABAC

(Suite)

— Si vous avez des choses précieuses faciles à transporter, des bijoux, des vêtements ou d'autres menus objets, vous pouvez les sauver avant la saisie... les meubles couvriront, ajouta le clerc machinalement, en jetant, par habitude de métier, un coup d'œil rapide sur les objets environnants.

— Vous êtes bien bon de me donner tous ces renseignements, monsieur, mais nous n'avons rien à sauver.

— Et nous ne sauverons rien, ajouta Antonine.

— Tu as raison, mon enfant, dit Mᵐᵉ Thérien avec un soupir. Vous avez un bon cœur, monsieur, poursuivit-elle en s'adressant à Étienne; cela doit vous faire de la peine quelquefois de voir souffrir les malheureuses gens qu'on saisit.

— Oui, madame, mais je n'ai pas eu à choisir mon métier, et quoi qu'il arrive, je ne serai jamais huissier. Ces gens-là, exclama le clerc en s'animant par degrés, ce sont des pierres, et encore on tire des étincelles d'un caillou. Ils n'entrent dans les maisons qu'avec la faillite et la ruine. Chaque pièce de cinq francs qui entre dans leur caisse représente un malheur. Les gens du peuple disent que les huissiers trempent leur soupe avec les larmes des malheureux, ils ont raison. Aussi, madame, toutes les fois que j'ai pu faire traîner des affaires et empêcher des frais, je n'en ai jamais manqué l'occasion. Quand j'ai vu de près ce métier-là, j'ai voulu m'engager; mais je n'étais pas assez fort pour être soldat, et on n'a pas voulu de moi. Mes parents sont dans la pauvreté; mon père est employé de l'octroi, et ma mère travaille dans une fabrique. Je n'ai été qu'à l'école primaire. A quatorze ans, un de mes oncles m'a amené à Paris où il venait d'acheter une petite boutique de fruitier. Je suis entré comme petit clerc à vingt francs par mois chez Mᵉ Patard. Pendant deux ans j'ai logé et dîné chez mon oncle qui me faisait tenir ses livres. Maintenant je gagne soixante francs par mois, et je fais quelques écritures le soir.

Les confidences appellent la confiance. Étienne parlait avec une chaleur qui donnait à ses paroles un attrait sympathique. L'énergie qui animait cet enfant débile avait une sorte d'expansion communicative et, en l'écoutant, Mᵐᵉ Thérien sentait renaître un peu d'espoir malgré l'imminence du désastre qui la menaçait.

Elle engagea le jeune clerc à s'asseoir. A son tour, elle lui raconta brièvement son histoire. Quand elle eut fini, le clerc réfléchit pendant quelques minutes et lui dit:

— Vous toucherez votre pension dans les premiers jours de janvier?

— Oui, on pourra m'avancer mon trimestre à cette époque comme les autres fois.

— C'est un moyen ruineux. Si vous pouvez faire autrement, il vaut mieux attendre le mois d'avril. Vous devez quatre-vingt-cinq francs pour votre terme, et cinq pour le commandement, ce qui fait quatre-vingt-dix francs. Je... je vous les apporterai ce soir, ajouta le clerc avec hésitation, comme si cette promesse lui coûtait un effort intérieur.

— Oh! monsieur, dit Mᵐᵉ Thérien, d'après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, vous n'êtes guère plus riche que nous.

— C'est vrai, madame, on ne va pas loin avec soixante ou quatre-vingts francs par mois et j'ai de la peine à nouer les deux bouts; mais on s'arrange comme on peut, et... et je vous trouverai les quatre-vingt-dix francs qu'il vous faut.

Après plusieurs refus d'accepter cette offre généreuse, Mᵐᵉ Thérien et sa fille finirent par céder à l'insistance du jeune clerc.

— Je vous remercie, mesdames, d'accepter le faible service que je vous offre, dit-il, je vous supplie seulement de n'en parler à personne.

— Vous pouvez y compter, monsieur.

— Permettez-moi, madame, d'insister sur cette question. C'est de votre reconnaissance que je me défie le plus. Vous avez peut-être des parents ou des amis très-intimes à qui vous aimeriez à le dire. Eh bien, madame, je vous en supplie, gardez-moi le secret le plus absolu.

— Je comprends, monsieur, si votre patron savait que vous empêchez des frais...

— Oui, madame, c'est cela, je perdrais ma place, s'empressa de répondre Étienne, saisissant cette excellente raison à laquelle sa préoccupation intime l'avait empêché de songer.

— Monsieur, je vous promets de suivre à la lettre votre recommandation.

— J'en ai encore une autre à vous faire, madame, pour le même motif. Si, par hasard, je me trouvais à l'étude demain quand vous viendrez payer, ne me regardez pas, n'ayez pas l'air de me connaître; d'ailleurs si vous pouvez venir demain matin, cela vaudra mieux, je serai en course.

— Nous irons demain matin.

— Maintenant, madame, vous pouvez être tranquille. Ce soir, à huit heures, je serai ici.

Étienne fut exact. Rien ne put le faire consentir à accepter un reçu, et il demanda comme une faveur de ne plus parler du service qu'il avait eu le bonheur de rendre. Mᵐᵉ Thérien, après ce qui s'était passé avec le régisseur, dit au clerc qu'elle allait chercher immédiatement un autre petit logement. Étienne lui en indiqua un où son patron venait de signifier congé quelques jours auparavant. Sa visite se prolongea assez tard, et quand il prit congé de Mᵐᵉ Thérien et de sa fille, elles lui firent promettre de venir les voir le plus souvent qu'il pourrait.

III

Six mois environ après cette visite, la situation de la mère et de la fille s'était beaucoup améliorée. La recommandation du jeune clerc fut strictement observée, le secret gardé, et d'après ses conseils, elles étaient venues se loger au cinquième étage d'une maison située sur la place de l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Avec le mois d'avril, le printemps était revenu. Sur le large balcon qui formait une petite terrasse devant leurs fenêtres, Antonine avait installé des caisses et des régiments de pots de fleurs apportés un à un par Étienne chaque fois qu'il venait chez elles. Avec avril aussi, la santé était revenue à Mᵐᵉ Thérien, et l'ouvrage ne leur manquait pas. Il arrive quelquefois que les bonheurs s'enchaînent comme les malheurs. Depuis le jour où elles avaient connu Étienne, l'espoir était rentré dans leurs âmes; jamais elles ne s'étaient trouvées aussi heureuses. Au commencement de l'année, le titre de la pension leur avait été rendu, et, depuis quelques jours, elles avaient pu s'acquitter envers leur jeune bienfaiteur. Dans leur existence uniforme, ses visites étaient un petit événement, une fête. Quelquefois il venait le soir chez elles, et chaque dimanche, qui était son seul jour de liberté, il y passait toute la journée.

Un matin du mois de mai, Mᵐᵉ Thérien était allée reporter de l'ouvrage. Antonine, restée seule à la maison, travaillait auprès de la croisée ouverte, quand le coup de sonnette d'Étienne, qu'elle connais-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sait bien, la fit bondir sur sa chaise. Que pouvait-il avoir à leur annoncer à cette heure insolite ? Elle courut ouvrir et se trouva en face de maître Étienne, rayonnant comme un écolier qui aurait filé la classe. A peine était-il entré qu'elle lui demanda s'il avait déjeuné.

— Je ne suis plus clerc d'huissier ! s'écria Étienne dans l'ivresse de sa joie.

— Quel bonheur ! s'écria à son tour Antonine... Ma mère va être bien contente.

— Elle n'est pas là ?

— Non, je suis toute seule; vous allez me conter votre histoire pendant que je mettrai le couvert. J'espère bien que vous n'avez pas déjeuné ?

— Je n'y ai pas pensé, en effet; mais qu'est ce que votre maman va dire si elle nous trouve à table tous les deux ?

— Elle dira que nous avons bien fait, répondit Antonine. Est-ce que vous n'êtes pas de la maison ?

— Bon, c'est vrai...

— Eh bien, vous ne me dites pas comment vous avez quitté votre étude ?

— Ah ! voilà, dit Étienne. Vous savez que je cherchais une place de clerc d'avoué depuis longtemps. D'abord, j'étais très-loin de chez vous, ensuite je ne voulais pas rester chez le Patard...

— Et où êtes-vous, maintenant ? interrompit Antonine qui avait l'habitude de toujours aller droit au fait, comme on l'a vu par la manière dont elle avait salué la sortie du régisseur.

— A deux pas d'ici, dans l'avenue de Neuilly, chez Me Bouvet, avoué. J'entre comme second clerc à quatre-vingts francs par mois. Avec les copies que j'aurai à faire, je pourrai bien en gagner autant. On va à l'étude de neuf heures jusqu'à six. De une heure à quatre heures, j'irai au palais, à l'hôtel des ventes, chez les huissiers et les notaires. J'aurai du bon temps, et je pourrai devenir maître-clerc.

Pendant qu'ils causaient ainsi, Étienne avait pris place à la table dressée comme par enchantement par Antonine qu'il regardait aller et venir. Le déjeuner servi, elle s'assit en face de lui en disant : « *Nous allons faire la dînette.* »

Nous n'avons encore rien dit jusqu'ici de bien particulier sur le caractère et les relations de nos trois personnages. Cependant le lecteur a pu deviner facilement ce que nous avons négligé de lui apprendre.

Étienne, en garçon dont la vie avait été dure et les commencements difficiles, avait gagné à cette école une vue claire des choses par le contact incessant des affaires. Élevé parmi les dossiers et les chiffres, attelé à une besogne qui répugnait à tous ses instincts, instrument passif des intérêts des autres, témoin du jeu brutal des basses et mauvaises passions qui arment des hommes contre leurs semblables, son sens moral, loin de se fausser et de se pervertir, s'était affermi par le dégoût qu'il éprouvait à vivre dans ce triste milieu. Un huissier lui apparaissait sous la figure d'un chien de chasse, lancé par le créancier à la poursuite du débiteur. Tous ses efforts avaient tendu jusque-là, sans y parvenir, à vivre dans un autre élément et à changer les conditions de son existence journalière. La vue de ce qui se passait dans l'étude bien achalandée de Me Patard lui avait appris qu'en effet l'intérêt pousse les hommes au mal et les change en bêtes féroces ; mais il avait pu se convaincre aussi que les honnêtes gens sont moins rares qu'on ne le pense communément. La plupart du temps, on ne vit guère en dehors d'un cercle plus ou moins étendu, et on n'observe que la surface des choses. Les magistrats, les notaires, les avoués, les huissiers, les médecins, les pasteurs d'hommes, tous ceux enfin qui, par état, sont initiés aux secrets des familles et sont appelés à la manœuvre des passions étrangères, qui assistent, spectateurs indifférents, à la comédie sociale dont l'intérêt forme le nœud et l'action, ceux-là embrassent d'un coup d'œil le sens caché, la raison intime et mystérieuse des actions humaines, la face et le revers de la médaille.

Bien jeune, Étienne avait vu des créanciers traiter humainement des débiteurs de mauvaise foi. Certes, le contraire arrivait dans une proportion énorme; mais il faut tenir compte de l'intérêt qui sépare les hommes.

Ceux qui se rencontrent chez un huissier ne sont pas dans les conditions ordinaires et normales où la nature humaine doit être jugée, surtout quand les haines personnelles et l'amour-propre se mêlent de la partie. Il y a des débiteurs qui se laissent traquer comme des bêtes fauves et écraser sous les frais judiciaires, plutôt que de se courber devant l'insolence d'un créancier.

Dans les procès, Étienne avait pu voir bien des infamies, et aussi des abnégations sublimes. Si le simple examen d'un dossier contenant les pièces d'une séparation de corps, — et il lui était arrivé d'en copier les jugements à signifier, — lui montrait à quel degré de honte une femme pouvait descendre à côté, il lisait une lutte ardente entre un père et une mère qui s'arrachaient leurs enfants. Dans les affaires de testaments, de successions, il voyait combien les liens de famille sont faciles à se briser, et aussi de quels sacrifices et de quels renoncements certaines âmes sont capables.

Des observations multipliées lui avaient enseigné cette vérité capitale, qu'il y avait au monde de la probité, de l'honneur, de la vertu. Les moralistes chagrins et les penseurs moroses se complaisent trop à examiner les vilains côtés de la nature humaine. La belle philosophie est celle qui relève l'humanité et qui affirme sa grandeur. Étienne, le petit clerc d'huissier, qui savait cela, en savait peut-être plus long que bien des philosophes.

CHARLES JOLIET.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRE D'UNE AMIE

Avez-vous lu avec attention, mesdames, les causeries de notre bon docteur ? Oui, j'en suis certaine. Eh bien ! permettez-moi d'attirer votre attention tout particulièrement sur les conseils qu'il se plaît à vous donner à propos du corset.

« Que votre taille ne soit pas emprisonnée dans un corset qui vous étrangle, dit-il, surtout si vous voulez danser. » Je ne connais, mesdames, qu'un moyen de suivre cette prescription, c'est de n'employer qu'un bon corset bien fait, bien établi; il ne faut pas regarder à quelques francs de plus ou de moins, mais y mettre de suite le prix et s'adresser à une bonne faiseuse. Je ne connais pas de meilleure maison à vous recommander que celle de Mme Billard, 4, rue Trouchet.

Puisque nous causons médecine, continuons notre thème en nous rappelant à propos toute l'importante de l'hygiène de la bouche. Soigner les dents, rafraîchir l'haleine sont des soins auxquels nous devons attacher la plus grande importance. Il sera bon de recourir souvent et sans cesse à l'*eau dentifrice de Philippe*, 28, rue d'Enghien, qui est la meilleure des eaux pour l'hygiène de la bouche.

Aux personnes qui n'auraient pas adopté l'*opiat odontalgique*, je rappelle que l'on trouve aussi à la parfumerie Hermelin une excellente *poudre dentifrice*.

Le *lait antéphélique* de Candès, 5, boulevard Saint-Denis, doit entrer en première ligne sur la liste des objets de parfumerie réclamés par une sage entente des lois du bien-être et de la santé de la famille; c'est surtout à l'époque des bals, des soirées, des réunions nombreuses, que son emploi devient indispensable. L'atmosphère dans laquelle vous passez toute une soirée est viciée. La peau est un organe essentiellement exhalant et absorbant qui, par une infinité de pores, met tout notre organisme en communication avec l'air qui nous entoure; il est donc essentiel de faire avant comme après la danse de fortes lotions avec le *lait antéphélique* additionné d'eau, bien entendu.

Je ne saurais aussi trop insister pour vous convaincre que la maison de la *Compagnie irlandaise*, 36, rue Trouchet, est la première maison de Paris pour la spécialité des mouchoirs de poche, tout aussi bien pour messieurs que pour dames. On y trouve en douzaine les mouchoirs en vrai fil de mains, ce qui est fort rare.

La *Compagnie irlandaise* ne s'en tient pas à cette spécialité classique, qui lui assure la priorité, vous y trouvez aussi bien les plus gracieuses nouveautés que les plus riches et les plus somptueux mouchoirs tout enrichis de dentelle du plus haut prix.

L'époque approche où il va falloir abandonner nos chapeaux de velours et de feutre, et songer à des coiffures plus printanières. Allons en toute confiance chez Mme Herst, 8, rue Drouot; son goût est irréprochable. Elle possède l'art de vous coiffer suivant votre physionomie, et, chose essentielle par ce temps d'économie, ses prix raisonnables permettent à la mère de famille, qui sait le mieux compter avec son budget, de les accepter les yeux fermés.

Ne terminons pas notre causerie sans examiner ensemble les occasions exceptionnelles que nous offre en ce moment le magasin de *Pygmalion*, dans lequel nous pouvons entrer par la rue de Rivoli, par le boulevard Sébastopol ou par la rue Saint-Denis.

Le rayon de blanc est en ce moment le plus séduisant des tentateurs, car il est peu de femmes qui ne soient orgueilleuses de posséder une belle armoire à linge bien remplie, bien rangée. Pour mon compte, je sacrifierais volontiers une robe de soie à un beau service damassé, un manteau de velours à une douzaine de draps. A *Pygmalion*, vous trouvez en ce moment des toiles de Vimoutiers et d'Alençon, d'un bon marché étonnant, eu égard à leurs qualités; des serviettes ouvrées, des taies d'oreiller en toile avec chiffres brodés au prix de 4 fr. 90 c. Il me faudrait toutes les colonnes du journal pour vous détailler toutes les bonnes occasions offertes par *Pygmalion* ; le mieux est de vous rendre compte par vous-même, soit en visitant ce magasin, soit en lui demandant des échantillons.

J'appelle tout spécialement l'attention de mes lectrices sur une vente de meubles et objets d'art qui se fera, le 1er mars, à l'hôtel des Ventes, au profit d'une de nos collaboratrices, Mme la comtesse de B***. Il y aura entre autres raretés : huit fauteuils Louis XVI en vieux Beauvais, venant des petits appartements de Marie-Antoinette à Marly-le-Roi; un almanach cocarde, dans un petit cadre du temps; huit terres cuites d'après l'antique, rapportées de Naples; et un vase étrusque, déterré à Pompéi par Mme de B***. L'exposition publique de ces objets, curieux à plus d'un titre, aura lieu le 28 février.

E. BOUGY.

PATRONS DÉCOUPÉS EN GRANDEUR NATURELLE

Nous rappelons à nos abonnées que l'administration de la *Revue de la Mode* se charge de faire découper, en grandeur naturelle, les patrons de toute toilette publiée dans le journal.

Le prix de chaque patron coupé, rendu franc de port, est de 1 fr. 50.

Un costume complet corsage (ou tunique) et jupe se compose de *deux* patrons, et coûte par conséquent 3 fr.

Les personnes qui désirent des patrons coupés voudront bien en joindre le prix à leur lettre de demande, soit en un mandat de poste, soit en timbres-poste.

Nous faisons exécuter les patrons au fur et à mesure des demandes; aussi ne pouvons-nous nous engager à les expédier que trois ou quatre jours après avoir reçu la lettre d'avis.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Une bouchée pour un pauvre est un gros morceau.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

2e Année. — N° 61 (avec patrons). Dimanche, 2 Mars 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE DE GRANDE VISITE. 2. TOILETTE DE SOIRÉE. — MODÈLE DE Mme DU RIEL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

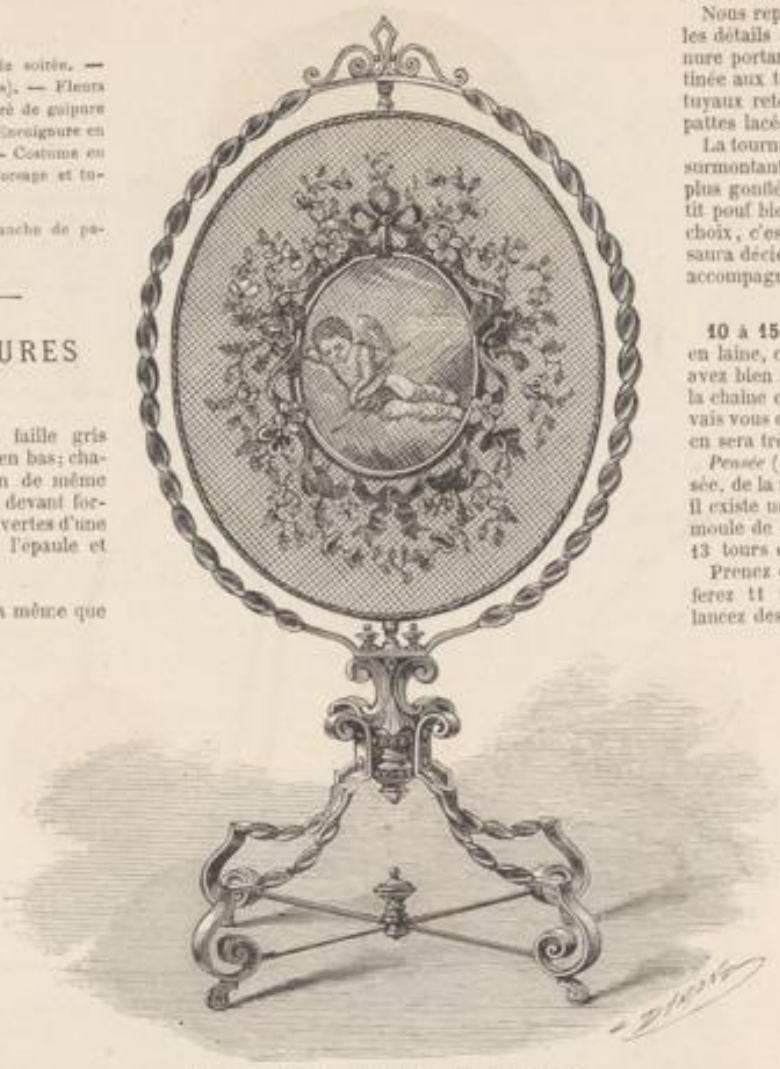
GRAVURES : Toilette de grande visite. — Toilette de soirée. — Écran Louis XV. — Tournures et pouf (6 dessins). — Fleurs en laine : rose, pensée et bluet (6 dessins). — Carré de guipure renaissance. — Corbeille japonaise (2 dessins). — Enceignute en bambou. — Quatre peignes espagnols ou girafes. — Costume en velours noir. — Robe de chambre Louis XV. — Corsage et tunique chasseur, Toilette de visite. — Bébés.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

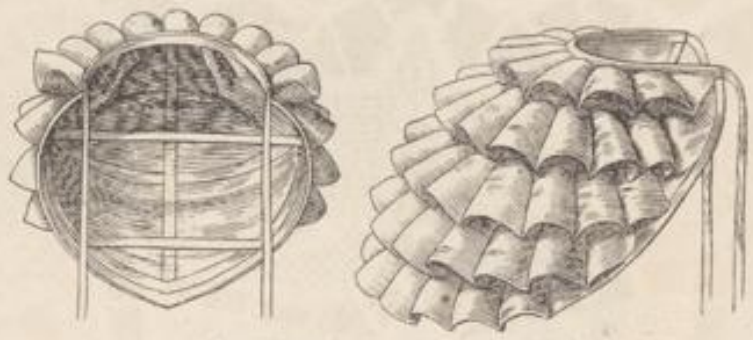
1. Toilette de grande visite. — Robe en faille gris perle, garnie de volants bordés, posés de haut en bas; chaque volant est retenu par une bande de satin de même nuance. Habit à basques derrière, à longs pans devant formant écharpe; garnitures plissées en satin, recouvertes d'une jolie frange. Une élégante fourragère part de l'épaule et vient se rattacher par derrière à la taille.

2. Toilette de soirée. — Cette toilette est la même que la précédente, vue par devant. Corsage décolleté, à pointe devant et derrière. Le devant, formant plastron, est orné de biais de satin et de faille, et encadré d'une jolie dentelle de Bruges. Bouquet d'œillets cerise sur le côté. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce corsage. Pouf d'œillets cerise dans les cheveux.

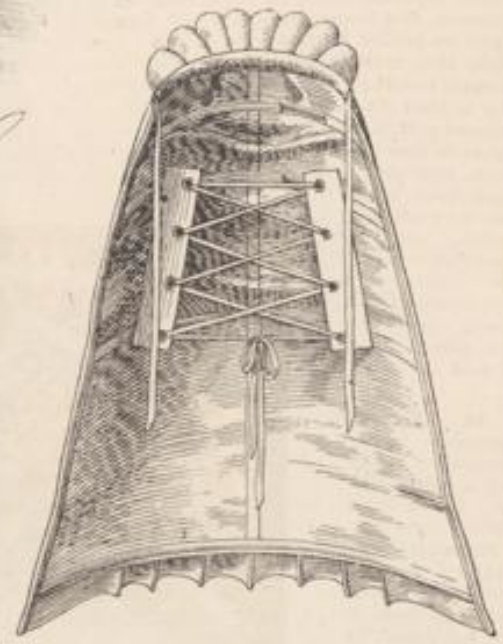


3. ÉCRAN LOUIS XV (VOIR LE SUPPLÉMENT).

4. TOURNURE (DESSUS).



8 ET 9. POUF, VU DESSOUS ET DESSUS.

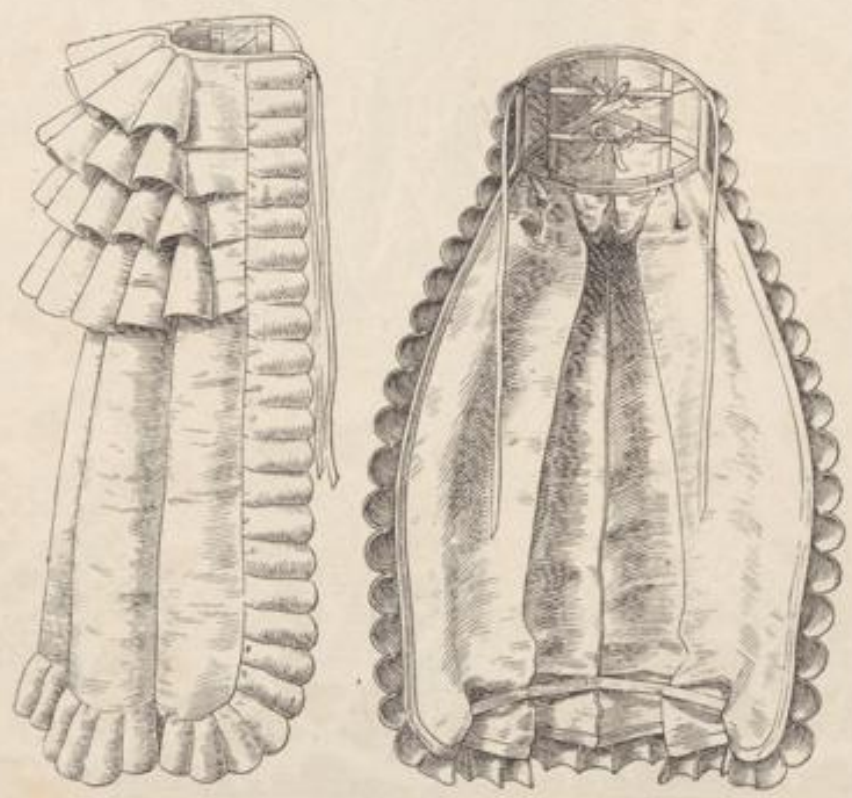


5. TOURNURE, VUE EN DESSOUS.

3. Écran Louis XV. — Modèle de la maison Lecker, 3, rue de Rohan. La monture de ce meuble est en cuivre doré, artistement ciselé; elle est aussi légère qu'élégante. Dans le médaillon se trouve un gracieux motif en tapisserie; le sujet du milieu, un petit amour au repos, est en grisaille camaïeu, exécuté au petit point. La guirlande du tour se compose de roses, de pensées et de violettes enlacées dans un ruban Pompadour gris aux reflets rosés; le fond de l'écran est bleu turquoise.

Nous ne pouvons donner ce modèle en tapisserie, mais nous avons fait dessiner sur la planche de suppléments un joli motif à broder au passé, qui peut le remplacer parfaitement. Les personnes qui préféreront le sujet sur canevas n'auront qu'à le demander tout échantillonné à Mme Lecker.

4 à 9. Tournures et pouf. — La crinoline est morte, vivent les tournures! c'est un changement de noms et de formes, car ces objets nous sont toujours indispensables pour compléter nos toilettes; les robes sont plates devant, et généralement à traîne par derrière, qu'elles soient princesses ou Watteau. Les poufs sont loin d'être abandonnés; les crinolines, en esclaves dociles, se conforment aux caprices des objets qu'elles sont destinées à faire valoir; elles ne se portent plus que pour les traînes, et se gonflent plus ou moins selon les toilettes qu'elles doivent soutenir; c'est grâce aux pattes lacées qui se trouvent à l'envers de chacune d'elles, qu'on leur donne l'ampleur voulue.



6 ET 7. TOURNURE, VUE DESSUS ET DESSOUS.

Nous reproduisons deux types différents dont nous montrons les détails alternativement à l'endroit et à l'envers. La tournure portant les nos 4 et 5 a les volants un peu hauts et est destinée aux toilettes de ville; elle se fait en crin monté en gros tuyaux retenus à l'envers par des points bagués puis par des pattes lacées que l'on peut serrer ou relâcher à volonté.

La tournure portant les nos 6 et 7 a des petits volants se surmontant les uns les autres; ce modèle servira pour les robes plus gonflées, à moins que l'on ne préfère se contenter du petit pouf bien fourni qui porte les nos 8 et 9, pour décider du choix, c'est à sa couturière qu'il faut demander conseil; elle saura décider mieux que personne quel est le modèle qui doit accompagner de préférence la robe qu'elle a créée.

10 à 15. Fleurs en laine. — Continuons le travail des fleurs en laine, commencé dans notre numéro du 9 février. Si vous avez bien suivi mes indications, vous savez maintenant faire la chaîne et la disposer en pétale; aussi les explications que je vais vous donner aujourd'hui seront-elles brèves, et l'exécution en sera très-facile. Commençons par la *Pensée*.

Pensée (dessin 10 et 11). Procurez-vous de la belle laine pensée, de la nuance qui vous plaira le mieux, car dans la nature, il existe une variété de pensées de toutes nuances; prenez un moule de deux centimètres et demi, et faites dessus deux fois 13 tours de chaîne; formez-en deux grands pétales.

Prenez ensuite de la laine jaune claire, avec laquelle vous ferez 11 tours de chaîne pour exécuter le pétale du bas; lancez dessus des arraignes en laine vert foncé, comme sur notre modèle no 10. Il vous reste à exécuter les deux petits pétales qui se trouvent de chaque côté; ils se font en laine plus foncée et ne comportent que 9 tours de chaîne.

Nous allons procéder maintenant au montage de la fleur, en commençant par les deux petits pétales; vous les placez en croix, et vous passez à cheval sur leur point de réunion 5 à 6 brins de laine vert foncé, dont les bouts seront cachés derrière et se réuniront à la tige. Vous posez ensuite, en éventail, les deux grands pétales violets du haut, puis enfin celui du bas, et la fleur est terminée.

Rose (12 à 14). — Il ne s'agit plus ici de chaîne; les pétales de la rose se font sans fil de laiton.

Il faut se procurer trois nuances de laine rose et un moule plat en buis, dont on pourrait, à la rigueur, se passer, mais qui aide beaucoup à la régularité du travail.

On met en croix deux brins de fil sur ce moule, et on travaille en dessous, en tournant sa laine sur elle-même en colimaçon, comme le montre notre modèle no 12. Lorsque vous aurez obtenu le nombre voulu de tours de laine pour chaque pétale, nombre que je vais vous indiquer plus loin, vous passez votre laine au milieu du pétale, en prenant bien tous les brins l'un après l'autre, dans un sens et dans l'autre, c'est-à-dire en croix. Notre dessin 13 montre ce travail en voie d'exécution.

Lorsque le pétale est un peu grand, on traverse en double dans les intervalles, afin de donner de la solidité au travail.

J'ai dit qu'il fallait trois nuances de rose; il faut également trois tailles de pétales. On fait : quatre pétales de la première nuance, qui est la plus foncée; on mesure pour le pétale une fois la longueur de son bras, ce qui donne 7 tours au colimaçon; cinq pétales de la seconde nuance : on mesure une fois et demie la longueur de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

son bras, et qui donne 10 tours au colimaçon; enfin sept pétales de la troisième nuance : on mesure deux fois la longueur de son bras, ce qui donne 12 tours au colimaçon.

Lorsque tous les pétales sont préparés, on les moule un peu en leur donnant avec le pouce et le creux de la main une forme légèrement concave et on les monte autour d'un cœur de rose artificielle. On groupe d'abord autour du cœur les quatre pétales de la première nuance, en les attachant d'abord par le bas à la tige, puis les retenant l'un à l'autre dans le haut par des points perdus en laine de nuance pareille. Ces pétales doivent faire cornet au cœur de la rose; on opère de même pour les pétales de la deuxième nuance, que l'on rattache d'abord par le bas, en ayant soin de les contrarier sur le premier rang; on les maintient aussi dans le milieu par des points perdus, qui prennent leur base sur le premier rang; enfin, pour le troisième rang, la disposition et le travail sont pareils, c'est-à-dire fort simples; on ferme la fleur en posant en dessous des feuilles de papier ou des araignes en laine verte. On entoure la tige avec de la laine verte, mais de façon à former un petit renflement pour le culot, renflement que l'on obtient en entourant le haut de la tige d'un peu de ouate.

13. BLUET EN LAINE.

Bluet (dessin 13). — Pour le travail du bluet, reportons-nous à la paquerette (voir le numéro du 9 février, page 43). Vous prenez, pour les pétales du bluet, de la laine d'un beau bleu; mais, comme dans la mousse cette nuance ressort peu, vous pouvez aussi exécuter le bluet en laine blanche ou bleu pâle. Vous attachez 2 brins ensemble, comme pour la paquerette, puis vous rabattez les brins de laitou, et formez alors de tous petits pétales; lorsque vous en avez cinq, vous les groupez autour d'un petit pistil imperceptible, et vous recouvrez la tige de laine verte; lorsque vous avez 7 de ces petites fleurettes, vous les groupez en auréole autour d'un cœur artificiel de bluet, vous tigez la queue, et le travail est achevé.

12. TRAVAIL DU PÉTALE DE ROSE.

14. ROSE TERMINÉE.

10. PÉTALE DE LA PENSÉE.

13. TRAVAIL DU PÉTALE DE ROSE.

11. PENSÉE TERMINÉE.

16. Carré de guipure renaissance. — Modèle de la maison Henri, 5, faubourg Saint-Honoré. — Permettez-moi d'attirer un peu votre attention sur l'exactitude de ce joli dessin. Le regarder, c'est avoir sous les yeux le travail exécuté; aussi vous pouvez juger combien le modèle que nous vous présentons est joli dans son ensemble et quelle pelote ravissante vous arriverez à créer si vous copiez exactement notre dessin.

Prenez du papier à décalquer, tracez dessus tous les contours du lacet en suivant les deux lisières. Posez ce papier sur une toile cirée, et bâtissez le tout ensemble. Procurez-vous le lacet de largeur exacte du dessin, bâtissez-le d'une façon très-soignée sur le papier calque en suivant bien les contours donnés; puis remplissez les milieux par les jours variés que notre dessin 16 indique si clairement; les intervalles se remplissent par des barrettes de Venise ou du feston sur fils lancés d'une lisière à une autre. Déchirez votre papier, et vous trouvez, en posant votre travail sur un transparent de couleur, un ensemble aussi charmant que notre modèle. On applique au milieu un petit carré de batiste unie, sur lequel on brode le chiffre de la personne à laquelle on destine la pelote.

16. CARRÉ DE GUIPURE RENAISSANCE POUR DESSUS DE PELOTE.

17-18. Corbeille japonaise. — Modèle de la maison Asselineau, au Père de Famille, 12, rue du Bac. — La monture de cette corbeille est en bambou fort léger. On peut en broder les agréments à l'avance d'après les patrons de broderie que nous donnons sur notre supplément. Ces patrons sont copiés exactement sur la corbeille qui nous a servi de modèle. Chaque panneau est encadré d'un ruché de soie assortie à la doublure intérieure; ils se brodent, suivant notre modèle, au passé, sur drap, sur cachemire et même sur canevas ordinaire ou sur canevas java; l'intérieur, qui comporte quatre contre-poches, est tout capitonné.

Cette corbeille se pose sur un petit socle qui, lui-même, est en bambou assorti à la monture du panier. Afin que l'on se rende bien compte de la gracieuseté de l'ensemble du modèle, nous l'avons représenté ouvert et fermé.

19. Encoignure en bambou. — Modèle de Mme Thorel, 245, rue Saint-Denis. — La monture de cette fantaisie est en bambous noirs vernissés, terminés par des boules en perles fines; elle est fort légère; le lambrequin qui la termine se brode sur canevas java et se compose d'un joli semé, de couleurs variées. On peut également exécuter ce lambrequin sur drap cachemire, velours, en canevas ordinaire, et l'agrémenter d'une frange ou d'une ruche. Le prix de la monture seule est de 7 fr. 50.

20 à 23. Quatre peignes espagnols, ou peignes girafe. — Mme la vicomtesse de Renneville, dans plusieurs de ses courriers de modes, notamment dans celui du 9 février, a parlé d'une façon complète et avec toute l'autorité de son talent, de ces peignes espagnols, la grande nouveauté de la saison. Je ne puis qu'engager mes lectrices à relire ses articles, qui rendent ici toute description superflue. Nous avons fait dessiner quatre modèles de styles différents. J'ajouterai qu'on les porte à volonté en écaille blonde ou brune et même en imitation d'écaille.

24. Costume en velours noir. — Costume demi-long. Le jupon, d'un genre tout

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

17. CORBEILLE JAPONAISE (VOIR LE SUPPLÉMENT).

nouveau, est garni par un volant orné d'un plissé grec tuyauté dans le bas; au-dessus, un gros crêpé, haut de 30 centimètres, termine le jupon. Le pardessus, genre Gabriel, boutonne devant jusqu'au bas; il est orné d'une riche passementerie noire, rehaussée de jais; franges mugue's, également agrémentées de jais. Le

26. Corsage et tunique chasseur. — Costume demi-long, en taffetas bleu Marie-Antoinette. Jupon plissé. Tunique unie, bordée d'un large biais, en faille de même nuance que la robe, mais d'un ton plus foncé. Le même biais de faille se répète au corsage à basques. Boutons en argent bruni. La tunique est relevée derrière

19. ENCOIGNURE EN BAMBOU.

18. INTÉRIEUR DE LA CORBEILLE JAPONAISE.

derrière et les manches sont rattachés par de larges boucles de jais. — Modèle de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

25. Robe de chambre Louis XV. — Cette robe de chambre, en brocatelle cachemire aux riches dessins, s'ouvre par devant pour laisser voir un devant en velours noir. Un large plissé blanc et noir, liséré d'une ruche en faille blanche, sépare le velours de la brocatelle. Les poches et les revers des poches sont en velours noir et reçoivent le même ornement plissé et ruché. — Modèle de MM. Millette et Bourely, 2, rue Meyerbeer.

par une large ceinture en faille de même nuance que la bordure de la tunique. Chapeau en faille bleue, orné d'une longue plume bleu foncé, retenue par une aigrette en argent bruni. Nous donnons, sur notre supplément, les patrons en grandeur naturelle du corsage et de la tunique de ce costume.

27. Toilette de visites. — Riche costume, en faille bleu-vert, teinte entièrement nouvelle. La jupe est ornée d'un petit volant plissé, sur lequel repose un volant plus haut à grandes pointes, doublé de faille as-

24. COSTUME DE VELOURS NOIR. — MODÈLE DE Mme DU RIEZ.

25. ROBE DE CHAMBRE LOUIS XV. — MODÈLE DE MM. MILLETTE ET BOURELY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873 — Nº 61

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Modèles de Mme Cavailly, 8, Bd des Capucines.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

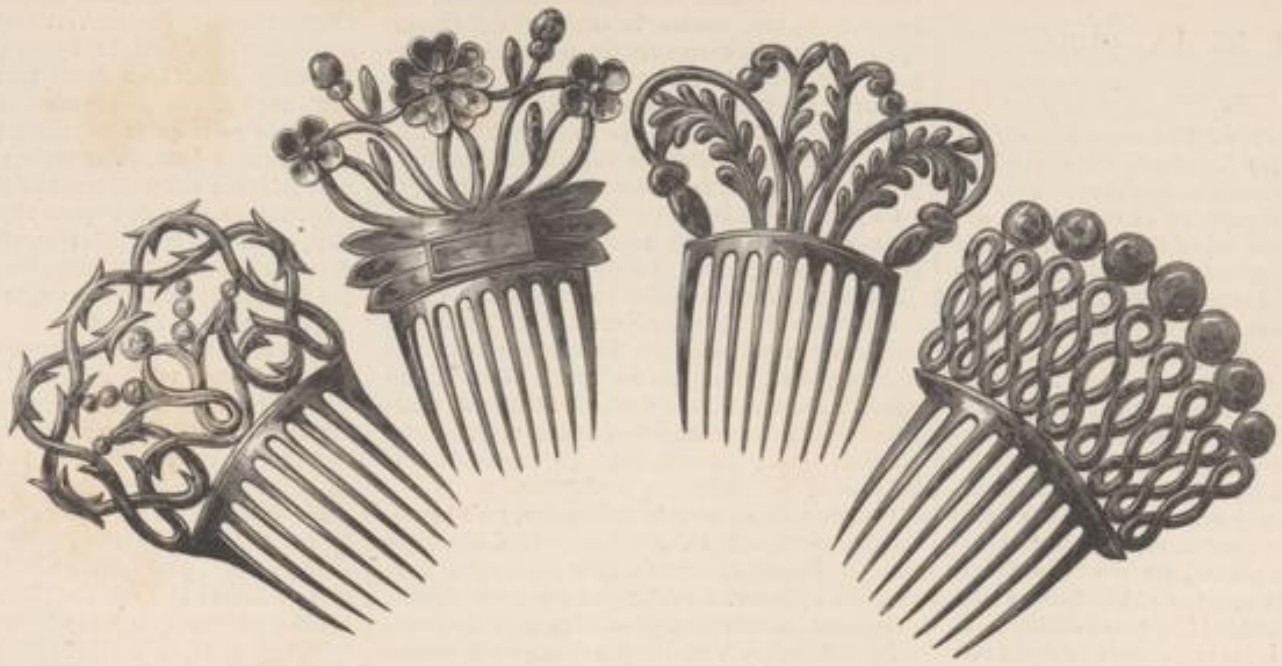
sortie à la b
et ayant po
une guirlan
broderie
mortes de
diverses. La
est rattachée
que côté p
nœuds. Cos
basques, avec
tes semblable
les du volant
jupe, et plis d
Les manche
garnies de b
feuilles morte
peau rond, e
de même nua
la robe, agr
de la même br
Nous donno
notre supplém
patrons en gr
naturelle du c
de ce costu
Modèles de N
Riez, 8, rue

PLANCHE CO

Toilette de
nie. — La robe
taille vert Adr
lant à tête fr
couleur prune
devant et fra
retombe une
nique en velo
est négligem
en faille vert
se soulève un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sortie à la broderie et ayant pour tête une guirlande en broderie feuilles mortes de nuances diverses. La tunique est rattachée de chaque côté par des nœuds. Corsage à basques, avec pointes semblables à celles du volant de la jupe, et plis derrière. Les manches sont garnies de broderie feuilles mortes. Chapeau rond, en faille de même nuance que la robe, agrémenté de la même broderie. Nous donnons, sur notre supplément, les patrons en grandeur naturelle du corsage de ce costume. — Modèles de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.



20-23. PEIGNES GIRAFES OU ESPAGNOLS

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de cérémonie. — La robe est en faille vert Adriatique. Le jupon de dessous, uni tout autour, a, par devant, un tout petit volant à tête froncée; il est tailladé derrière et laisse entrevoir un transparent en velours couleur prune de monsieur. Une seconde jupe retombe sur celle-ci; elle est bouillonnée devant et frangée d'un bel effilé chenille de nuance assortie. Sur la ligne des fronces retombe une longue patte en velours prune de monsieur lisérée de faille verte. La tunique en velours forme manteau de cour. Un gros nœud de velours doublé de faille est négligemment posé sur le côté. Le corsage, dont les basques sont tailladées, est tout en faille verte lisérée de velours. Une sorte de petite sevorita se pose sur le corsage et se soulève un peu derrière pour laisser passage à un flot de rubans et de velours, qui forment plis Watteau et se terminent par une belle frange assortie à celle de la jupe.

Robe de grande cérémonie. — Jupon de satin jonquille. Sur le tablier sont posés des volants déchiquetés aux riches broderies au passé. Tunique ou manteau de cour en velours capucine, artistement gonflée en ballon et relevée par une écharpe de faille et de velours qui se noue négligemment sur le côté. Les revers, assortis de nuance à la ceinture, sont richement illustrés d'une broderie au passé, assortie de tons et de fleurs au tablier de la robe. Corsage à longue pointe, décolleté carrément et boutonné devant par des boutons de topaze. Une blonde fort légère et bien fournie, encadre le cou. Sur le corsage repose une petite veste en velours, genre mousquetaire, fort gracieuse, qui se prolonge par derrière en une longue basque droite lisérée de faille. Dans les cheveux, une jolie guipure de capucines en velours, au riche feuillage, complète cette ravissante toilette.

Notre planche supplémentaire contient les patrons suivants : corsage décolleté, fig. 2; corsage et tunique chasseur, fig. 26; corsage à basques pointues, fig. 27, et différents modèles de broderies, soutaches, chiffres etc. E. BOCOY.

26. CORSAGE ET TUNIQUE CHASSEUR.

MODÈLES DE Mme DU RIEZ.

27. TOILETTE DE VISITE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Courrier de la Mode

Nous voici en carême. Va-t-on s'abstenir de fêtes et de réceptions? Le plaisir est à peine en route. Cette dernière semaine du carnaval a été des mieux remplies. Ne pouvant tout dire, citons, entre autres, une grande soirée chez la marquise de Gontaut Saint-Bernard, dans le faubourg Saint-Germain, qui a conservé toutes les traditions d'hospitalité de l'ancienne noblesse de France. Il y avait des toilettes très-élégantes et de très-bon goût, sans être tapageuses. On a surtout remarqué une splendide robe de guipure de Venise, datant de deux siècles, sur un dessous de faille bleu clair de lune, relevée par des bouquets de rhododendrons rose pâle.

Un bal de jeunes filles chez la marquise de Chantérac, tout un essaim gracieux de papillons bleus et roses, déployant leurs ailes, et voltigeant ou plutôt dansant avec un entrain des plus charmants. « On taille ici de la besogne aux notaires, » s'est écrié très-spirituellement Mme la duchesse de Maillé, qui perpétue la réputation d'esprit des d'Osmond.

Un autre bal de jeunes filles a eu lieu également chez la comtesse de Montesquiou.

Mentionnons encore un concert chez Mme Moltessier, en l'honneur de Mgr le duc d'Aumale. La réunion était des plus belles et des plus aristocratiques.

Plusieurs réceptions à l'hôtel Czartoryski. La dernière surtout a été des plus brillantes. La princesse était en robe de velours noir, et avait de très-beaux diamants dans sa coiffure Marie-Antoinette. La comtesse de Paris avait une robe rose et pour coiffure un diadème de saphirs, d'une rare beauté, qui a appartenu à Marie-Antoinette. Parlons aussi d'un grand dîner chez la baronne Alphonse de Rothschild, où le comte et la comtesse de Paris assistaient. Le prince Czartoryski et la princesse Czartoryska, née d'Orléans, faisaient également partie de ce dîner. Le soir, il y a eu grande réception.

Ce n'est pas tout, comme bien vous pensez. Mais nous avons une autre mission que de faire un courrier du grand monde parisien. Nous avons à vous parler de modes nouvelles et printanières. Ce mot de printemps, n'est-ce pas, fait resplendir le soleil et épanouir les violettes parfumées? Nous allons bientôt revoir les lilas s'épandant en grappes flexibles ou faisant aigrette dans la coiffure. On portera pour le printemps et pour l'été une très-grande profusion de fleurs. Les chapeaux seront de véritables parterres, car toutes les fleurs seront mélangées et montées en guilande, en couronne, en pouf, en trainasse de feuillage et de boutons, envahissant tout le chapeau. Nous allons revenir pour la coiffure aux bergerades de Florian, aux chapeaux de Galathée, d'Estelle, de Némorin, aux églogues et aux idylles de Mme Deshoulières. Plaignons-nous donc!... Nous allons nous couronner de roses. Mais ce qui va vous faire sourire, et peut-être vous flatter, c'est que nous allons prendre à messieurs les fashionables leurs panamas pour chapeaux de campagne. Voilà la grande nouvelle. Les chapeaux panamas et les chapeaux de paille de latanier. Ce sera une véritable fureur.

Plus d'une charmante femme va prendre le chapeau de son mari et le faire mettre en forme. En vain on le cherchera de toutes parts, jamais le mari ne reconnaîtra son chapeau panama qui sera transformé en chapeau Henri III ou en chapeau Henri IV. Il n'est plus question de Rabagas en fait de chapeau.

Que n'en est-il de même en politique?

Les chapeaux de toilettes de ville et de campagne retournent en arrière à partir de Louis XIII jusqu'à Marie-Antoinette. On a le choix. Mais avec les costumes Henri II et les fraises, et les collerettes Médicis, on adoptera de préférence les chapeaux Henri II et Henri III.

En attendant que nous vous présentions les nouveaux panamas et les nouveaux latanias, voici quelques jolis chapeaux de saison qui vous permettront d'attendre les chapeaux de paille.

Un chapeau Henri III, en tulle vert printemps, avec bord relevé d'un côté, liséré de satin vert. Un grand saule noir traverse la calotte et est attaché sur le dessus du chapeau, avec une petite plume verte. Un effilé de perles blanches s'épand tout autour du bord. (On revient aux effilés et aux blondes brodées de perles.) Le tulle vert s'enroule en large lien sur le chignon et flotte en deux pans par derrière ou s'attache sous le menton.

Ce joli chapeau Henri III était destiné à une toilette de mariage se composant d'une robe de velours noir, garnie de plumes de lophophore.

Un chapeau de dentelle noire, avec bord de velours noir relevé en diadème. La calote est chiffonnée de crevés de tulle, avec grosse touffe de feuillage nacré, au milieu de laquelle s'épanouit un camélia blanc voilé de dentelle. La touffe de feuillage continue en guirlande derrière, avec camélia blanc de côté et traîne de feuillage. Barbes de dentelle noire.

Un autre chapeau en dentelle noire, avec bandes de plumes bleues frisées encadrant le bord de velours noir, avec fraise de dentelle noire s'échappant de la bande de plumes. La calote est toute bouillonnée de crevés de tulle. Sur le côté, aigrette de ruban bleu, faisant nœud, attachant un bouquet de plumes bleues frisées en panache. Par derrière, le nœud aigrette se dénoue en flots de ruban bleu, avec pan derrière. Barbes de dentelle.

Un chapeau en velours bleu turquoise, avec bord de plumes bleues et dentelle d'Angleterre. Sur le sommet, bouquet de plumes bleues faisant pouf, et sur le côté gauche, rose thé presque sur l'oreille.

Un chapeau en tulle mauve garni de plumes de deux tons, mauve et pensée, avec flots de rubans de deux tons.

Un capote à la vieille en tulle prune, ornée de faille assortie à la toilette, avec bouquet de deux plumes prune, et large rose thé.

Les élégants chapeaux, n'est-ce pas?... Vous pouvez fixer votre choix. Mais où les trouver, nous dira-t-on?... Si l'un d'eux vous tente, avouez-nous votre caprice de coquetterie, et nous vous enverrons à qui de droit.

Notre but est de vous être utile et agréable, et nous nous estimons très heureuse quand nous y parvenons; nous dirons donc à plusieurs de nos abonnées de province que l'*Union des Indes* vend séparément, pour la saison printanière, des tuniques polonaises et des dolmans en pur cachemire noir brodé ou soutaché. On n'a qu'à lui écrire directement, *rue Auber, en face le nouvel Opéra*, et à lui désigner ce qu'on désire. L'*Union des Indes* envoie des modèles à choisir; c'est très-commode; on n'a nullement besoin de se déranger. Par la même occasion, on peut lui demander la collection de foulards printaniers et se faire inscrire pour les prochains arrivages. L'*Union des Indes*, comme la fourmi de la fable, est très-prévoyante, et elle organise toutes ses nouveautés bien à l'avance, afin que ses belles clientes ne soient pas surprises par les premiers rayons de soleil, sans avoir une toilette fraîche et pimpante.

Nous vous dirons dans huit jours les teintes les plus nouvelles et les dessins inédits arrivant en droite ligne des Indes. Ce qui est positif, c'est que les pois auront encore la vogue et feront tout à fait genre et actualité. Les rayures filet, les rayures pékin, les bouquets Pompadour, aquarelle et miniature, et les petits dessins seront aussi en faveur. Le foulard uni, aussi fort que des taffetas et plus souple et plus soyeux, reproduira de très-belles toilettes habillées. Les robes marquise se feront avec un jupon plissé devant dans toute sa hauteur et, avec une traîne Pompadour, et avec une traîne bouffante derrière en foulard à fleurettes, relevée sur les côtés avec de gros poufs de ruban et dégageant le tablier. Nous reviendrons sur la coupe des robes et la façon d'employer le foulard.

Il est encore une étoffe qui a déjà fait ses preuves de solidité et d'élégance industrielle : c'est le crêpon de l'Inde, qui a le grenu et le nacré du crêpe de Chine, tout en étant beaucoup plus épais et qui ne se chiffonne jamais. C'est un tissu inusable. Nous en parlons savamment. On en fait des costumes complets. Pour les robes princesse et marquise, il sera charmant en nuance bleu turquoise, mauve, vert printemps, feuille de rose, ou en nuance mauve dorée, fauvette, prune, réséda, paon, vigogne, scabieuse, tête de nègre, etc..... Il est toujours question de faire tomber les tuniques. Y réussira-t-on?... Pas entièrement. Le costume touchant terre, avec tunique gonflée en tournure est trop seyant et trop commode pour qu'on l'abandonne complétement. Nous pensons donc qu'on portera tout à la fois la robe princesse et le costume tunique.

On portera aussi de coquets vêtements sans manches, cambrés à la taille et garnis de trois hautes dentelles de Chantilly, faisant, derrière, deux écharpes de dentelle rattachées presque au bas de la jupe par des nœuds de rubans.

Pour les débuts du printemps, voici deux ravissantes toilettes très-habillées. L'une se compose d'une robe Élisabeth, avec première jupe plissée par derrière, à la vieille, dans toute sa hauteur et s'étalant en éventail. Le tablier de la robe est en crêpe de Chine noir broché, faisant tunique-écharpe, retenue du côté droit par une quille de passementerie brodée de jais, et de l'autre par des coquilles de dentelle noire, d'où s'échappent des coques de faille noire doublées de roses thé. Ce tablier-tunique est bordé d'un effilé avec pampilles de jais. Le corsage, ouvert en cœur, se boutonne de côté, avec plastron arrondi sur la taille. Cette toilette de faille noire et de crêpe de Chine noir brodé est très-grande dame.

L'autre toilette est un costume marron, en faille prune et Ophélia. La première jupe est rayée de deux tons, avec volant de faille prune au bas, plissé à la vieille au milieu, surmonté d'une tête coquillée, doublée de soie Ophélia et bordée d'un volant Ophélia. Par derrière, deux volants gradués faille prune et Ophélia sont disposés dans le même style, avec plissé au milieu. La tunique est de genre princesse, en faille prune, avec manches de nuance Ophélia, se terminant par un revers boutonné d'où s'échappe de côté un tuyauté de ces deux teintes prune et Ophélia. Cette tunique princesse se renverse en arrière et décrit deux larges revers doublés de faille Ophélia s'attachant derrière la jupe avec une double agrafe de deux papillons en vieil argent oxydé. Le devant du corsage est décolleté carré en faille prune, fermé avec des boutons d'argent ciselés à jour, sur un grand gilet en faille Ophélia boutonné avec les mêmes boutons d'argent.

Dans huit jours, nous décrirons des toilettes plus simples, car nous savons que la *Revue de la Mode* compte parmi ses lectrices des mères de famille qui recherchent des toilettes élégantes et peu coûteuses.

Vte DE RENNEVILLE.

Les Menus de la Saison

Mars.

Nous voici en carême. — Morues, harengs-saurs et haricots triomphent. D'aucuns les mangent toujours détestables, mais de mieux avisés en tirent bon parti.

La morue, cuite d'abord dans de l'eau de rivière ou de pluie (ce qui est de rigueur pour l'avoir tendre), puis masquée d'une *sauce Béchamel*, ou frite dans de l'huile d'olive et rehaussée d'un filet de vinaigre, ou mieux que tout accommodée *en brandade*, est un mets fort respectable.

Quant aux harengs-saurs, s'ils sont préparés à la bruxelloise, il est peu de hors-d'œuvre chauds capables de leur damer le pion à déjeuner.

Elle est ravissante, cette recette des *harengs-saurs à la bruxelloise*; on la doit à Grimod de la Reynière, qui la tenait d'un jeune artiste du Théâtre-Français du nom de Dublin, lequel y avait apporté de grands perfectionnements.

La voici textuelle :

On a une feuille de papier fort dont on forme une caisse capable de contenir huit harengs, et on la beurre bien exactement en dedans.

On prend huit beaux harengs-saurs bien choisis. On leur coupe la tête et la queue, on leur ôte la peau et l'arête du milieu, et, lorsqu'ils sont bien parés, on les coupe en deux longitudinalement pour former de chaque moitié de hareng deux filets.

On les range côte à côte dans la caisse; entre chaque filet on met de petits morceaux de beurre bien frais manié de fines herbes; force champignons coupés en dés, persil, ciboules, échalotes et une gousse d'ail, hachés bien menu, et du poivre fin; on peut y ajouter un filet d'huile d'olive. On saupoudre ensuite le tout avec de la chapelure de pain très-fine, et l'on met à cuire sur le gril à feu clair, et prenant toutes les précautions possibles pour que le papier ne se brûle point.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lorsque les harengs sont cuits, les retirer du feu, exprimer dessus le jus d'un citron et les servir dans leur caisse.

Je dis avec Grimod de la Reynière que, lorsque ce hors-d'œuvre est fait avec soin, c'est un manger délicieux.

MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

POTAGE

Purée d'oignons au vermicelle.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Petites bouchées aux champignons.

POISSON

Brochet au vin blanc.

RELEVÉ

Timbale de ravioles à l'italienne.

ENTRÉES

Choucroûte aux huîtres à l'allemande.
Filets de soles aux champignons.

RÔT

Pâté froid de saumon.

ENTREMETS

Œufs pochés à la chicorée.
Profiteroles au chocolat.

LE BARON BRISSE.

L'administration de la *Revue de la Mode*, 13, *quai Voltaire*, expédie *franco* la *Cuisine en cuvème du baron Brisse*, contre l'envoi de 1 fr. 70 en timbres-poste. (L'ouvrage pris au bureau, 1 fr. 50.)

LE BUREAU DE TABAC

(Suite)

D'ailleurs, le peu qu'il savait, il l'avait appris seul. Quelques livres que le hasard avait fait tomber entre ses mains, les journaux, le théâtre avaient été ses premiers maîtres. Lors même qu'Étienne n'aurait étudié qu'en flânant dans les rues, il aurait acquis de nombreuses connaissances. A Paris, nul n'a le droit d'être ignorant; il serait même impossible à un être doué d'une intelligence ordinaire d'en empêcher le développement. A Paris, on respire la science dans l'air. On ne peut faire un pas sans s'arrêter devant des livres, des machines, des meubles, des gravures, des objets d'art, des curiosités et mille spectacles divers. Chaque boutique représente une exposition spéciale et choisie. Le dernier mot des découvertes, dans toutes les branches de l'esprit humain, est au grand soleil. L'histoire d'une rue de Paris serait l'histoire d'une civilisation. Sans parler des bibliothèques, des théâtres, des expositions, des musées, des cours publics, de toutes les merveilles qui semblent amoncelées avec un art qui touche au génie pour solliciter le regard, partout, la voix de la grande ville semble à l'oreille l'intelligent écho de l'esprit moderne et de ses conquêtes. Voilà peut-être de grandes phrases pour montrer comment Étienne s'était fait son éducation; mais bien des choses qu'il savait ne s'apprennent pas aux écoles, et celles qu'enseigne la vie ne sont pas toujours dans les livres.

Il avait bon cœur et il croyait au bien par son expérience personnelle. Il voyait les choses comme elles sont. Il savait que les hommes n'étaient ni entièrement bons, ni entièrement méchants, et que si, dans la balance du monde, le plateau du mal l'emportait, il y avait une raison de plus pour se mettre dans l'autre. Il n'ignorait pas non plus que les voleurs sont les gens dont les papiers sont généralement le mieux en règle, et que les fripons connaissent assez bien l'élasticité des lois pour rester ostensiblement honnêtes. Étienne, ne voulant pas être fripon, ne voulait pas être dupe non plus; dans ce juste milieu où l'honnête homme doit prendre son équilibre, il avait adopté, pour son usage particulier, une sorte de code de morale qui, sans avoir de règles fixes, guidait cependant sa conduite et ses actions dans le sens droit du devoir. D'ailleurs, sans nous en rendre compte, nous pratiquons tous, dans nos actes et nos jugements, cette *morale individuelle* qui n'attaque en rien les bases de la morale. Jamais il ne chercha ni à se plaindre, ni à se venger d'une société marâtre. Soit paresse d'esprit, soit absence de principes généraux, il trouvait plus commode, sans doute, de s'y faire un coin tranquille que de la réformer. Enfin, point capital, il aimait Antonine depuis le jour où il l'avait rencontrée. Et maintenant que ses plus hautes et lointaines ambitions semblaient vouloir se réaliser, il était accouru auprès d'elle, sachant que ses deux amies ne pouvaient être indifférentes à son bonheur.

D'après son caractère connu, l'amour d'Étienne devait être profond et sincère, profond parce qu'il n'avait qu'elle à aimer et qu'elle était toute sa pensée, sincère par la raison même que son esprit étant toujours tendu vers des subtilités légales, son cœur ne pouvait rien avoir de commun avec les devoirs et les obligations de sa profession. Un huissier, ou même un avoué en herbe n'aurait pas aimé, comme lui, une jeune fille pauvre, ou du moins la passion ne l'aurait pas égaré au point de vouloir l'épouser, et Étienne caressait secrètement l'espoir d'être le mari d'Antonine.

Et que pensait de son côté Mlle Antonine au milieu de ces diverses circonstances? On aurait pu s'en rendre compte à la façon dont elle déjeunait en tête à tête avec le jeune clerc, lui servant les morceaux choisis, lui servant à boire, et s'occupant de lui avec cette câlinerie féminine que les filles d'Ève ont apprise du serpent qui tenta leur mère dans le paradis terrestre.

Mlle Antonine, comme il a été dit, était une jeune personne de seize ans. Elle était instruite comme on l'est en sortant du pensionnat; mais sa mère avait achevé son éducation commencée. En outre, elle avait acquis aussi sa petite expérience personnelle. Elle se rendait fort bien compte des compliments muets ou parlés qu'on adresse à une jeune fille; elle savait qu'elle était jolie; elle n'était pas sans se dire que bien des gens, très-disposés à lui reconnaître toutes les plus belles qualités, ne l'épouseraient pas rien que pour ses beaux yeux. Et cependant, elle avait de si beaux yeux bleus, assombris par de longs cils noirs recourbés et fins comme de la soie, un front si virginal, une bouche si rose, une joue si veloutée! Elle connaissait bien quelqu'un de par le monde qui l'aimait assez pour cela; mais il ne le lui avait jamais dit. Elle comprenait qu'Étienne, seul comme elle, avait besoin d'être aimé. Elle devinait que son amour n'était si discret, si délicat, si fraternel en apparence, que parce qu'il craignait peut-être une réponse dictée par la reconnaissance.

Cette réserve n'apportait nulle gêne dans l'affection qui unissait ces trois êtres. Leur intimité devint plus étroite encore que les liens de famille, par la raison même que leur tendresse n'était pas un devoir naturel et obligatoire, mais un sentiment qui avait sa source dans une sympathie mutuelle et un dévouement éprouvé. Les habitants de la maison, voyant Étienne venir souvent, le prenaient pour un parent de Mme Thérien, et celle-ci, quand on lui en parlait, n'hésitait pas à répondre aux questionneurs indiscrets : « Oui, il est de notre famille. »

Dans les premiers temps de leur liaison, Étienne avait inspiré à Mme Thérien l'idée de solliciter un bureau de tabac. Il lui avait fait un modèle et elle avait envoyé sa demande accompagnée des états de service de son mari. Étienne avait pris toutes les informations nécessaires, il avait traversé tous les cylindres bureaucratiques où la pétition avait passé avant d'être méthodiquement enregistrée, classée et enfouie dans ces tombeaux administratifs qui s'appellent des cartons verts.

Ce bureau de tabac en expectative devint bientôt le pot au lait de Perrette.

— Quand j'aurai mon bureau de tabac, disait Mme Thérien, je vous ferai un dîner, mes enfants, comme vous n'en aurez jamais vu.

— Et à moi, disait Étienne, que me donnerez-vous?

— Ce que vous demanderez.

Le choix d'Étienne n'était pas difficile à deviner.

Après s'être entretenus ensemble de l'événement qui allait les rapprocher, la conversation entre Étienne et Antonine avait, par une pente insensible, glissé sur ce vieux thème que brodaient nos aïeux et que nos fils broderont après nous : l'*amour*. Et qu'auraient-ils pu se dire autre chose, ces deux enfants dont le cœur était si plein et l'existence si vide?

— Ma bonne petite Antonine, dit Étienne, nous ne sommes pas bien riches, ni les uns ni les autres, mais maintenant que je vais gagner dix-huit cents francs par an, j'ai un projet dans la tête.

— Voyons, dit Antonine.

— Je vais louer une petite chambre qui est sur le palier, et je serai votre voisin.

— Et des meubles? dit Antonine.

— La difficulté n'est pas là. J'en trouverai. J'ai encore une autre idée. Je demanderai à maman Thérien de me prendre en pension.

— Ah! oui, dit Antonine.

— Maintenant, j'ai encore autre chose à vous demander, à vous...

— A moi? dites.

— Je ne sais pas faire des phrases, Antonine, poursuivit Étienne en rougissant comme un écolier, mais je vous aime de tout mon cœur.

— Moi, je vous aime bien aussi, dit Antonine souriante en lui tendant sa petite main.

— Et si je réussis à devenir un bon maître clerc, vous savez que je n'aurai de bonheur que le jour où vous m'aimerez assez pour être ma femme.

— Je vieux bien, Étienne, et maman m'a déjà dit qu'il me faudrait un mari comme vous.

— Vraiment! elle a dit cela?

— Souvent... J'attendais, ajouta-t-elle avec une moue.

Étienne parut réfléchir, et, regardant Antonine comme si ses paroles l'avaient troublé, il reprit avec hésitation :

— J'ai peur...

— Peur de quoi, Étienne? Est ce de moi que vous avez peur?

— Non, ce n'est pas de vous, c'est de moi... Qui sait si un jour vous ne rencontrerez pas... quelqu'un qui vous plaira et que vous aimerez?...

— Non, Étienne.

— Vous pensez ainsi aujourd'hui; mais à moi, il me semble que tous ceux qui vous connaîtront vous aimeront comme je vous ai aimée la première fois que je vous ai vue... Je sais bien que je ne suis qu'un pauvre garçon, pas beau... Enfin, je ne puis accepter votre promesse... un peu plus tard, si vous n'êtes pas engagée, vous saurez, Antonine, que mon cœur vous appartient... quand même vous n'en auriez pas voulu.

Ma foi, le pauvre Étienne n'y tint plus, et il porta machinalement sa serviette à ses yeux.

— Je ne suis pas une petite fille, Étienne, dit Antonine souriant pour le consoler, je vous aime de tout mon cœur comme vous m'aimez. Je serai une bonne petite femme, économe et travailleuse... Nous serons bien heureux, vous verrez.

Il y eut un moment de silence.

Antonine était allée près de la fenêtre. Étienne se leva, ils se prirent la main, échangèrent un regard, puis un baiser fraternel.

Ainsi fut signée la promesse de mariage entre Étienne et Antonine.

En rentrant, Mme Thérien apprit à la fois toutes ces bonnes nouvelles, et il fut convenu qu'Étienne serait son voisin et son pensionnaire, en attendant qu'il fût son fils.

Et elle ajouta en riant la phrase sacramentelle :

— Vous épouserez Antonine le jour où j'aurai mon « bureau de tabac. »

En prévision de cet événement, Étienne commença à employer ses économies à l'achat d'un mobilier somptueux. Les affaires de l'étude nécessitaient souvent sa présence à l'Hôtel des Ventes, et toutes les fois qu'il trouvait une bonne occasion, il n'avait garde de la manquer.

De temps en temps, un commissionnaire apportait un fauteuil ou deux chaises de satin à pieds dorés; un autre jour, c'était une pendule, une douzaine d'assiettes de porcelaine, une table de travail, des flambeaux, un objet d'art, des livres, toutes sortes de meubles, tant et si bien que n'ayant plus de place dans sa petite chambre pour loger ce mobilier, il avait commencé à encombrer ses voisines de ses acquisitions.

Un jour, on apporta des ustensiles de cuisine qui manquaient, un autre jour, un tapis. — Je monte mon petit ménage, dit Étienne. Je fais mon nid. Il ne disait pas encore « *nous*, » mais Antonine le comprenait.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La vie se compose de beaucoup de mauvaises chances et de quelques bonnes. Il n'est peut-être pas un homme, placé dans les conditions ordinaires, qui n'ait eu plusieurs fois dans le cours de sa vie l'occasion de maîtriser sa fortune et d'être l'arbitre de sa destinée. Si nous pouvions froidement examiner les ressorts qui nous ont fait mouvoir, nous verrions, par la série des événements et le jeu de leurs combinaisons, que bien souvent nous n'avons pas su profiter des chances favorables qui s'offraient à nous. Tout compte fait, ce n'est pas le hasard qui doit être accusé, c'est à nous-mêmes qu'il faut s'en prendre si nous n'avons pas réussi. Une occasion se présenta; Étienne la saisit par cette mèche de cheveux proverbiale qui nous reste si souvent entre les mains.

Le conservateur de l'une des grandes bibliothèques de Paris eut un procès. Étienne y donna tous ses soins. Par ses recherches, son activité, la fertilité de son esprit toujours en éveil, il parvint à le mener à bonne fin. Le plaideur influent voulut lui témoigner sa reconnaissance. Étienne lui raconta son histoire. Il vit en lui un garçon honnête, intelligent et plein d'ardeur pour acquérir les connaissances qui lui manquaient par le défaut d'une éducation régulière. Il n'eut pas de peine à le faire entrer dans son service, et son protégé ne lui donna que des preuves de travail et de dévouement.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

Les Conseils du Docteur

ENGELURES — RHUME DE CERVEAU

Nous croyons être agréable à la plupart de nos lectrices en leur donnant aujourd'hui quelques conseils sur deux affections très-communes en hiver : les *engelures* et le *rhume de cerveau*.

Engelures. — Tout le monde connaît les engelures. Elles sont constituées par un gonflement inflammatoire de la peau, occupant une petite surface et siégeant particulièrement aux doigts, aux orteils ou au talon. Ce sont autant de petits érysipèles occasionnés par le froid. Les personnes les plus exposées aux engelures sont les enfants et les femmes, principalement les personnes blondes, qui ont la peau plus fine et plus délicate. Dans les maisons d'éducation, où il est rarement permis de se chauffer, les engelures constituent tous les hivers une véritable épidémie. Les pieds, les mains, le bout du nez, les oreilles sont envahis : les parties malades sont rouges, injectées, et le siége d'un prurit très-incommode, surtout lorsqu'elles sont exposées à la chaleur. Quelquefois l'engorgement est plus profond; il existe des douleurs cuisantes, et il se forme à la surface de l'engelure une ampoule remplie d'un liquide roussâtre. Enfin, dans les cas les plus graves, il se produit une ulcération plus ou moins profonde, qui peut arriver jusqu'à l'os. La petite plaie fournit constamment du pus; elle se couvre d'une légère croûte jaune que les enfants arrachent fréquemment ou qui se détache d'elle-même pour se reproduire incessamment, jusqu'à l'époque où une température plus douce vient mettre fin à tous ces accidents. Ces sortes d'engelures laissent toujours, après leur guérison, une tache indélébile sur la peau.

Le meilleur moyen de se préserver des engelures, c'est d'éviter l'eau tiède et de fortifier les parties qui en sont ordinairement le siége par des frictions ou des lotions aromatiques. Ainsi, on pourra se laver fréquemment avec de l'eau-de-vie seule ou camphrée, avec l'eau de Cologne, le lait virginal, le vin aromatique. Si vous préférez un moyen plus sûr et plus efficace, servez-vous pour votre toilette du mélange suivant, que vous emploierez avec un peu d'eau froide :

Farine d'amandes douces	120	grammes.
Borate de soude	15	—
Alun	10	—
Farine de moutarde	10	—
Poudre d'iris	50	—
Son	50	—

Si, malgré ces précautions, vous n'avez pu éviter les engelures, dès que vous éprouverez des démangeaisons et avant qu'elles soient ulcérées, frictionnez-vous tous les matins les parties atteintes avec le liquide suivant :

Extrait de saturne	50	grammes.
Eau-de-vie camphrée	50	—

Le soir, en se couchant, on recouvre les mêmes parties avec une compresse imbibée du même mélange.

Enfin, si les engelures étaient ulcérées, il faudrait les envelopper d'un linge enduit, matin et soir, avec un onguent ainsi composé :

Huile d'olive	35	grammes.
Styrax liquide	25	—
Colophane	50	—
Cire jaune	25	—
Résine élémi	25	—

Le *rhume de cerveau*, qu'on a décoré du nom pompeux de *Coryza*, est constitué par l'inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse les fosses nasales. Cette affection, fort légère pour les grandes personnes, est toujours très-grave et quelquefois mortelle pour les nouveau-nés. La cause presque unique de son développement est le refroidissement des pieds ou de la tête. On l'observe fréquemment lorsqu'il se produit des variations brusques de température et pendant les froids rigoureux. Son apparition se manifeste par une sensation fort incommode de sécheresse dans les fosses nasales, accompagnée de picotement et de prurit, qui provoquent de fréquents éternuements. Il s'établit presque en même temps par les narines un écoulement séreux qui rougit et excorie souvent la lèvre supérieure ainsi que les narines. L'odorat est diminué ou presque éteint. Dans les cas les plus graves, il se déclare une douleur frontale gravative qui peut aller jusqu'à rendre impossible tout travail intellectuel. La voix prend un timbre nasonné tout particulier, qui s'explique par le boursoufflement de la membrane muqueuse des fosses nasales. Enfin, il n'est pas rare d'observer un léger mouvement fébrile accompagné de frissons irréguliers, d'inappétence et d'un malaise général. Mais tous ces accidents n'ont rien de dangereux et ne sont pas de longue durée.

Traitement. — Contre la sécheresse des narines, employez les fumigations émollientes préparées avec les feuilles de mauve, de guimauve et de bouillon-blanc, que vous ferez bouillir pendant dix minutes dans un litre d'eau. Un entonnoir recouvrant le vase où vous aurez versé l'eau et les substances émollientes pourra vous servir avantageusement pour diriger la fumée dans l'intérieur des narines. Pour calmer l'irritation produite par l'écoulement du liquide, il suffira de oindre les parties douloureuses avec de l'huile d'amandes douces ou de la pommade de concombre portée jusque dans l'intérieur du nez. Les douleurs de tête seront calmées par des bains de pieds et de mains, sinapisés ou très-chauds. Enfin, pour arrêter l'écoulement, je préfère au camphre, préconisé autrefois par M. Raspail, le mélange suivant dont on use comme du tabac à priser :

Poudre de cachou	25	grammes.
Sous-nitrate de bismuth porphyrisé	25	—

DOCTEUR IZARD.

Lettre d'une Amie

Les lettres que je reçois chaque jour me prouvent que les renseignements que je vous donne dans mes lettres sont accueillis avec sympathie; permettez-moi de vous en témoigner ma gratitude; cette sympathie, du reste, j'y ai quelque droit, car le but de mes efforts est d'être utile à toutes nos lectrices. Je ne recommande une chose que lorsque j'ai acquis la conviction réelle que cette mention peut leur être profitable.

Ainsi aujourd'hui, tentée, comme vous l'êtes sans doute par une annonce qui figure sur la couverture du journal, et dans laquelle on lit : « Argentez vous-même et d'une façon durable les services de table, etc., etc., » je me suis procuré du *bleu d'argent pur* chez M. Labonde, 14, rue Saint-Gilles. Je vous assure que je suis encore émerveillée de la transformation de mon service en ruolz; l'œil le plus observateur le prendrait pour un service d'argent, depuis l'opération que je viens de lui faire subir.

Un conseil hygiénique : je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, il vaut mieux prévenir le mal que de le guérir. Procurez vous, en prévision de tout accident, une boîte de cataplasme *Hamitou*. Que d'indispositions vous arrêterez à temps, que d'inflammations au début vous détruirez, grâce à cette emplette qui n'occasionne qu'une dépense insignifiante!

Jusqu'ici le Japon avait impitoyablement fermé sa porte aux peuples de l'Occident, se bornant à l'entrebâiller pour faire passer ses laques précieuses et ses merveilleuses porcelaines. Il en est tout autrement aujourd'hui. Les ambassadeurs de l'empire du soleil levant, en venant étudier notre civilisation, nous invitent à pénétrer chez eux. Leur séjour parmi nous aura profité à la coquetterie féminine. M. Viard (2, place du Palais-Royal), qui a été en rapport avec eux, leur doit la recette de la *sève japonaise*, préparation agréablement parfumée dont l'usage journalier fertilise le cuir chevelu en s'infiltrant dans le bulbe. La *sève japonaise* arrête la chute des cheveux et prévient la *canitie*. C'est là un avantage trop important pour laisser passer ce nouveau produit oriental, sans vous le signaler bien vite.

E. BOUGY.

Petite Correspondance

Mme C. de B. — L'irrégularité dont vous vous plaignez ne provient pas de l'administration; la remise du journal à la poste se fait chaque semaine, le même jour, avec la plus scrupuleuse exactitude. Plaignez-vous au bureau de distribution de votre ville. Merci pour les félicitations. Nous nous efforcerons de toujours en être dignes.

De Saint-Chamond. — Prenez d'abord du papier pelure; suivez tous les contours du dessin, puis placez ce papier sur une feuille à calquer teintée bleu, dont le côté teinté reposera sur l'étoffe; avec la pointe d'un poinçon d'ivoire, suivez encore une fois tous les traits du dessin, en appuyant assez fortement pour que le dessin se reproduise sur l'étoffe, puis repassez. On peut se servir directement de la planche jaune pour ce travail. J'ai indiqué précédemment un autre système, celui du piquage et du poncage; prière de vous reporter à cette explication. Adopté pour les trois mois d'abonnement.

Mmes B. et P. Vous avez eu une étoile à broder sur tulle. A bientôt une bordure. Oui, pour les chiffres.

Mmes B. R. à C. — Nous avons publié, au mois de novembre dernier, des petits chaussons au crochet tunisien; voyez à la page 362. Je vous en promets d'autres en ce genre.

Mmes R., à M. — J'ai expliqué à plusieurs reprises ce que l'on appelle *broderie renaissance*. Cette broderie se fait en général sur toile blanche ou écrue; les fleurs, ou motifs principaux, entourés de gros festons, se font en plein, c'est-à-dire en conservant l'étoffe; on l'enlève autour et on fait des barrettes en feston à faux, qui par conséquent sont à jours. Les dessins publiés le 9 février (page 42) donnent l'aspect que produit ce travail.

Mme L. C. — Oui, pour les chiffres, ainsi que pour les objets destinés à être ouvragés par la soie lorraine.

Mme de M. — Je ne connais pas de parfum plus suave que celui exhalé par le lait d'iris; l'usage de cette eau de toilette, propriété de la maison Piver, 19, boulevard de Strasbourg, est inappréciable. Vous ne devez donc pas hésiter à en faire usage.

Une abonnée airienne est déjà satisfaite par les réponses précédentes.

Au milieu de mes sapins. — Exécutez ce travail; la tunique est un vêtement trop commode pour être abandonné complétement; quant à la coiffure tombante, si elle sied à votre visage, il faut, hélas! y renoncer, ou du moins la modifier dans le sens de la nouvelle mode.

Les dames de quarante à soixante ans recevront pleine et entière satisfaction; nous résoudrons le problème, en les aidant à se mettre suivant leur âge, tout en suivant les lois de la mode du jour.

M. Eug. L. — La planche de supplément qui accompagne ce numéro vous donne satisfaction.

Mme de Lam. — Toutes les lettres qui m'ont été adressées ont reçu réponse; je ne me souviens pas d'avoir lu la vôtre; peut-être a-t-elle été égarée à la poste. Prière de renouveler la demande, à laquelle il sera fait droit.

*Mme ***.* — La dimension des garnitures est proportionnée; il est difficile de toujours l'indiquer exactement; cependant on fera droit à l'observation dans la limite du possible.

Rébus

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les qualités sont la monnaie des vertus.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 62. Dimanche, 9 Mars 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. ROBE DE CHAMBRE. — MODÈLE DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

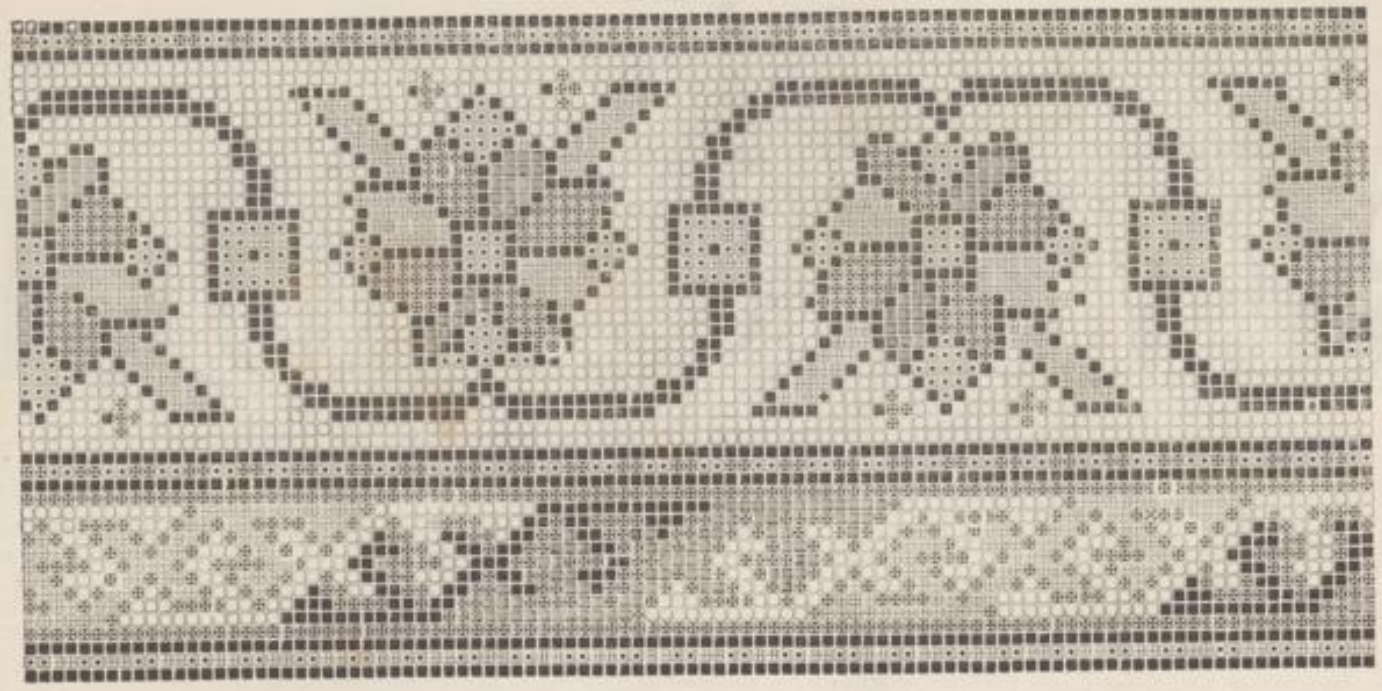
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Robes de chambre (2 dessins). — Toilette de sortie. — Toilette d'intérieur. — Bande en tapisserie. — Bande plissée. — Leçon de coupe : Dos, petit côté, devant et manche de tunique princesse (3 dessins). — Fraise Médicis. — Fraise Margot. — Draperie modestie. — Deux aigrettes en scarabées. — Papillon en plumes. — Papillon en scarabées. — Traînasse en scarabées. — Épingle en scarabées. — Détails d'une coiffure en cheveux (8 dessins). — Bêtes.
SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de chambre en velours dahlia. — Les grandes manches retombent fort bas; elles sont à retroussis doublés de moire paille et encadrés d'une belle dentelle en malines ou en application d'Angleterre. L'étole flottante, qui retombe par derrière, est également doublée de moire paille. Ses plis, artistement agencés, laissent voir une partie de la doublure. Une application d'Angleterre, semblable à celle des manches, en suit les contours. Avec cette dentelle, on garnit aussi le devant de la robe. Une barbe se prolonge dans le dos sur l'étole et, se séparant en deux sur le devant, forme le premier rang du plastron qui comporte trois rangs de dentelle; il est bien entendu que, tout en étant de même dessin que la dentelle de l'étole, celle-ci est plus basse. — Modèle de Mme Cavally, 8, boulevard des Capucines.



5. BANDE EN TAPISSERIE.

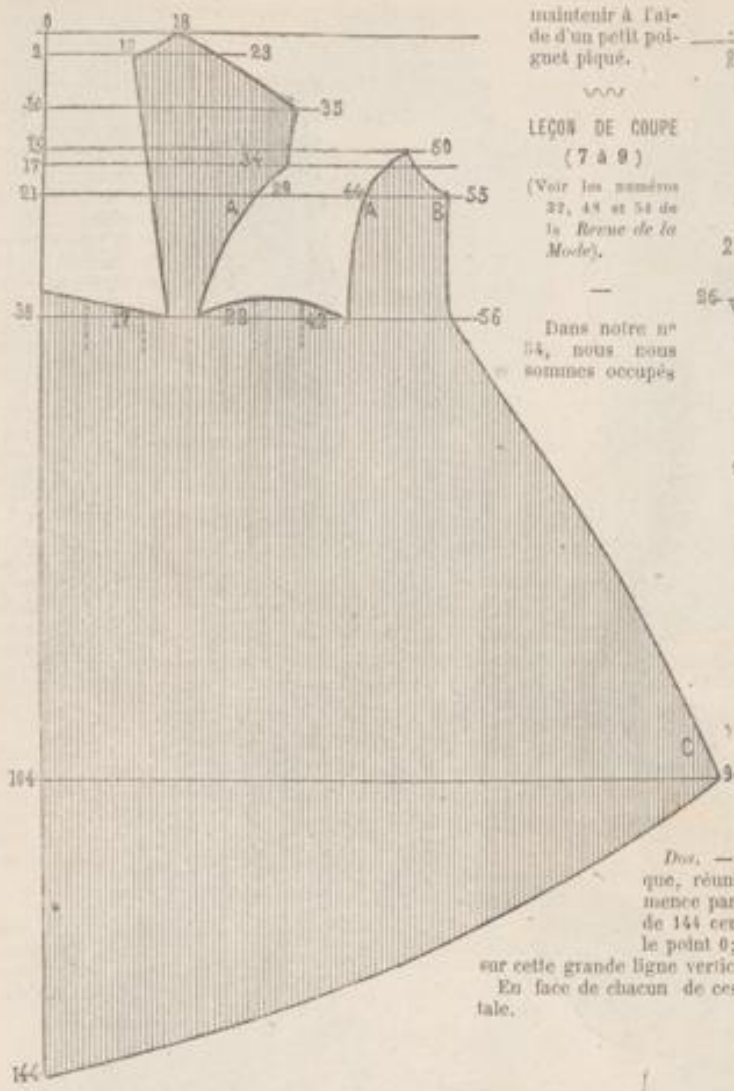
□ Laine blanche ou gris perle. ■ Laine noire. ⊠ Soie jaune d'or. ▨ Laine bleu de ciel. ⊗ Laine ponceau. ▥ Laine vert pomme.

6. BANDE PLISSÉE POUR LINGERIE.

2. Robe de chambre en vigogne Pékin, boutonnée sur le côté et ornée d'une bande d'astrakan. Cette bande d'astrakan fait collier, se prolonge d'un seul côté sur tout le devant et fait tête aux

2. ROBE DE CHAMBRE.

3. TOILETTE DE SORTIE.



7. DOS ET PETIT CÔTÉ DE LA TUNIQUE PRINCESSE.

boutonnières. Larges poches bordées d'astrakan. Boutons vieil argent. — Modèle de MM. Millette et Bourely, 2, rue Meyerbeer.

3. Toilette de sortie. — Jupe de faille olive; sur le devant sont posées, en pyramides, de larges pattes de même étoffe brodées de drap vert olive; les lés de derrière sont terminés par un haut volant monté à gros plis triples retenus par des boutons assortis à ceux du devant. Polonaise en drap vert olivé, illustrée d'une broderie en chenille ou en soie floche. — Modèle de Mme Cavally.

4. Toilette d'intérieur. — Toilette de faille moire. Le jupon de dessous est zébré sur tout le tablier de bandes de velours; les lés de derrière restent unis, sans garnitures. Casaque polonaise en faille, encadrée d'un large biais zébré de velours; le devant de cette casaque forme revers très ouvert; par derrière, elle est légèrement relevée en pouf.

5. Bande en tapisserie. — Motif pour bande de fauteuils, de rideaux, de portières, etc. Nos lectrices se rendront aisément compte de l'aspect de ce dessin. Sur un fond blanc ou gris-perle se détache une arabesque noire avec fleurettes de quatre couleurs : jaunes, rouges, bleues et vertes. On peut répéter plusieurs fois ce motif principal, suivant la largeur de l'objet que l'on veut obtenir; la petite bordure se répétera des deux côtés. Les couleurs à employer sont désignées à côté de chaque signe.

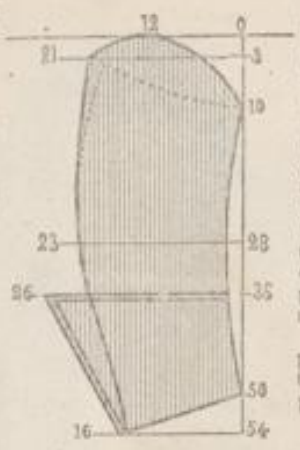
6. Bande plissée pour lingerie. Autrefois, les objets plissés étaient un véritable luxe que tout le monde ne se permettait pas; il fallait connaître une bonne plisseuse à la main pour les jabots et les collerettes, et il n'était pas facile de mettre la main sur ce phénix. La vogue des objets plissés comme ornements n'a pas diminué; il est toujours joli d'avoir une collerette, un jupon régulièrement plissés; mais on se les procure beaucoup plus facilement, car ils se font mécaniquement, et l'on trouve dans toutes les maisons de lingerie des bandes plissées à l'avance, en tulle, en crêpe lisse, en nansouk ou en mousseline. Le modèle que nous publions a été dessiné à la *Pensée*, 5, faubourg Saint-Honoré. L'ourlet n'est que piqué, si l'objet ne doit pas être lavé; il est piqué, si l'étoffe doit resservir. Avec un peu d'habileté et en suivant notre dessin, on peut soi-même préparer des bandes plissées et les maintenir à l'aide d'un petit poignet piqué.

LEÇON DE COUPE
(7 à 9)

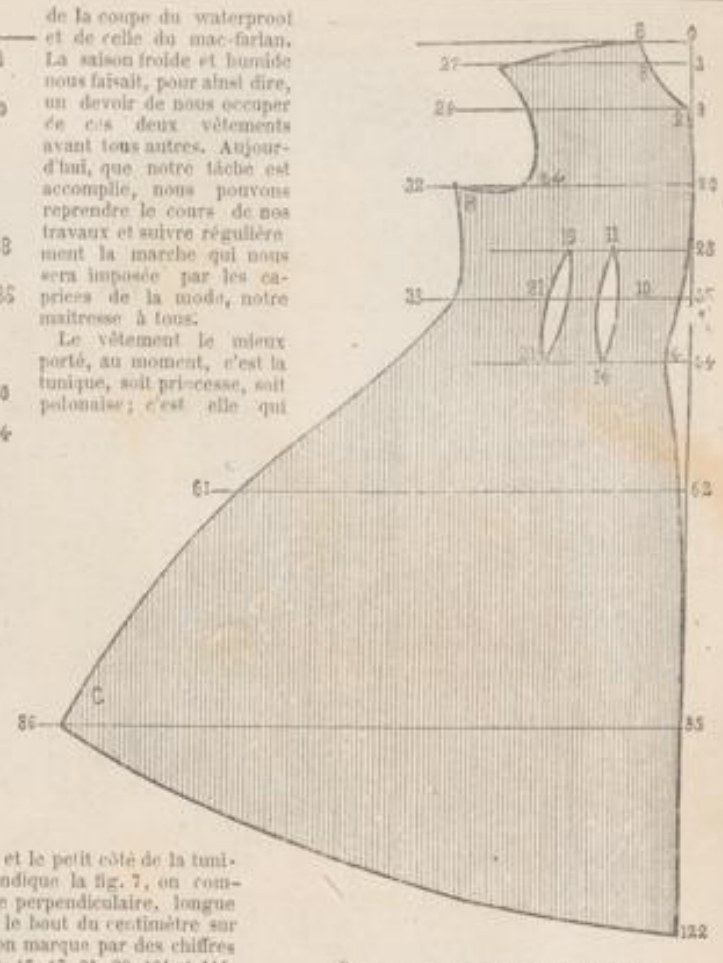
(Voir les numéros 37, 48 et 54 de la *Revue de la Mode*).

Dans notre n° 54, nous nous sommes occupés de la coupe du waterproof et de celle du mac-farlan. La saison froide et humide nous faisait, pour ainsi dire, un devoir de nous occuper de ces deux vêtements avant tous autres. Aujourd'hui, que notre tâche est accomplie, nous pouvons reprendre le cours de nos travaux et suivre régulièrement la marche qui nous sera imposée par les caprices de la mode, notre maîtresse à tous.

Le vêtement le mieux porté, au moment, c'est la tunique, soit princesse, soit polonaise; c'est elle qui tient le haut du pavé, et, de fait, elle le mérite bien, car sa forme gracieuse, et d'une élégance toute française, se prête admirablement aux combinaisons les plus heureuses que le génie inventif de nos couturières peut rêver.



9. MANCHE LOUIS XV.



8. DEVANT DE TUNIQUE PRINCESSE.

Dos. — Pour dessiner le dos et le petit côté de la tunique, réunis ensemble, comme l'indique la fig. 7, on commence par tirer une grande ligne perpendiculaire, longue de 144 centimètres, et l'on pose le bout du centimètre sur le point 0; puis, en descendant, on marque par des chiffres sur cette grande ligne verticale les centimètres 2, 10, 15, 17, 21, 38, 104 et 144.

En face de chacun de ces chiffres, on tire à l'équerre une ligne horizontale.

La première, longue de 18 cent., marque la pointe du dos du côté de l'épaulette.

La seconde a 12 cent. et 23 cent. : le point 12 indique le haut du milieu du dos, le point 23 à l'endroit où doit passer la ligne qui formera l'épaulette, un peu bombée du dos.

La troisième ligne horizontale, longue de 35 c. détermine la pointe supérieure du dos, du côté destiné à former l'emmanchure.

La quatrième ligne, longue de 50 cent., indique la pointe supérieure du petit côté.

La cinquième, longue de 34 cent., indique la pointe inférieure du dos.

La sixième ligne, longue de 20, 44 et 55 c., détermine, par le premier de ces chiffres, le point où doit passer la ligne cintrée du dos; par le second, la ligne courbe du petit côté, et par le troisième, l'extrémité même du petit côté, c'est-à-dire la partie marquée B, qui doit être réunie au devant pour former l'entournure.

La septième ligne, longue de 17, 22, 42 et 56 cent., détermine, par son premier chiffre, la largeur du pli creux pratiqué au bas du dos pour donner de l'ampleur à la jupe et la naissance du bas du dos; par le second chiffre, la largeur même du dos, dans cette partie qui est, du reste, la plus étroite. Par le chiffre 42, la naissance du petit côté, et par le chiffre 56, l'extrémité du petit côté, dans la partie qui se trouve au-dessus de la hanche.

En face du chiffre 104, tracez une ligne longue de 94 cent., qui donne à la fois l'ampleur que la jupe du dos doit avoir et la longueur sur le côté. Le chiffre 144 indique la longueur totale du dos.

Quand toutes ces dimensions sont obtenues et tous ces chiffres posés sur les diverses lignes aux endroits qu'ils doivent occuper, on dessine la partie de la tunique composée du dos et du petit côté réunis, en lui donnant la forme de notre dessin 7, et en passant avec la craie sur tous les points indiqués par les chiffres que nous venons de poser; l'on obtient, par ce moyen, en grandeur naturelle, le tracé réduit au dixième, indiqué par le dessin 7.

Devant. — Pour obtenir le trait du *devant* de la tunique princesse, fig. 8, on procède exactement de la même façon. On trace d'abord comme sur notre dessin 8, une grande ligne verticale longue de 122 cent.; on marque par un 0 le point supérieur de cette ligne; puis, en descendant on marque les chiffres 3, 9, 2, 28, 35, 44, 62, 95 et 122 cent. En face de ces points ou de ces chiffres, on tire, toujours à l'aide de l'équerre, des lignes horizontales.

La première ligne, celle qui est en face du point 0, longue de 8 cent., est destinée à marquer la pointe de l'épaulette du devant, du côté de l'encolure, et, par suite, la profondeur même de cette encolure.

La deuxième ligne, en face du point 3, longue de 27 cent., marque le point extrême de l'épaulette, du côté, de l'emmanchure.

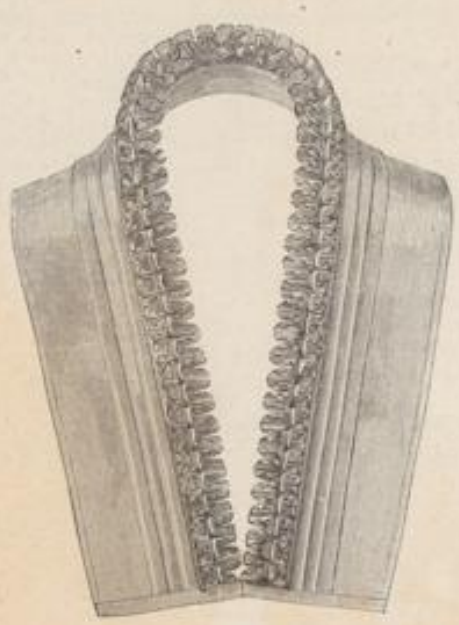
4. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — MODÈLE DE MM. MILLETTE ET BOURELY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

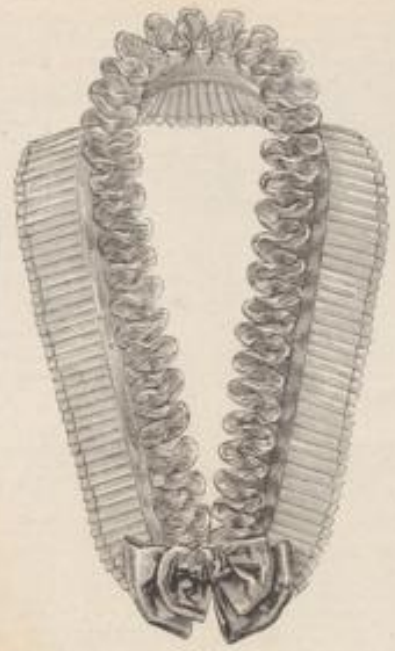
En face du point 9, qui détermine d'abord la hauteur de l'encolure du devant, tracez une ligne longue de 2 et de 24 cent. Le chiffre 2 indique qu'il faut abattre le haut du devant de 2 cent. pour donner un peu de *tombage* à la poitrine; le chiffre 24 indique le point où doit passer la ligne de l'entournure.

La quatrième ligne horizontale, tirée en face du chiffre 20, est longue de 24 et de 39 cent. : le premier chiffre indique où doit passer la ligne cintrée du bas de l'entournure ; le deuxième chiffre, 39, marque l'extrémité du devant dans la partie qui doit être réunie au petit côté, à l'endroit désigné par la lettre B.

10. FRAISE MÉDICIS.



12. DRAPERIE MODESTIE.



11. FRAISE MARGOT.

qu'au chiffre 95; le chiffre 14 marque la naissance de la première pince; le chiffre 21 marque la naissance de la deuxième pince.

En face du chiffre 62, une ligne, longue de 61 cent., détermine l'ampleur de la jupe dans cette partie. En face du chiffre 95 on tire une dernière ligne, longue de 86 cent., qui indique à la fois l'ampleur de la jupe dans le bas et sa longueur de côté.

Une fois toutes les mesures prises et toutes les lignes tracées, il ne nous reste plus qu'à tracer le devant, en ayant soin de passer sur tous les points indiqués par les chiffres que nous avons posés, et nous obtenons en grandeur naturelle le tracé représenté au dixième par notre dessin 8.

13. AIGRETTE EN SCARABÉES ET PLUMES

15. PAPILLON EN PLUMES.

14. AIGRETTE EN SCARABÉES ET PLUMES.

La cinquième ligne, longue de 11 et de 18 cent., indique la pointe supérieure des pinces.

La sixième ligne, longue de 2, 10, 21 et 33 cent., indiquera, par le chiffre 2, l'abatage du devant, dans cette partie où le rond de la poitrine commence à diminuer; le chiffre 10 indique la distance de la première pince du bord du devant; le chiffre 21 marque la limite de la deuxième pince, et le chiffre 33 indique la largeur totale du devant, à l'endroit de la taille, c'est-à-dire au-dessus des hanches.

La septième ligne horizontale, longue de 4, 14 et 21 cent., indique, par le premier chiffre 4, que la tunique doit être abattue de 4 cent. dans la partie du devant qui correspond à la ceinture, pour aller ensuite, en diminuant sensiblement, jusqu'au chiffre 95; le chiffre 14 marque la naissance de la première pince; le chiffre 21 marque la naissance de la deuxième pince.

16. PAPILLON EN SCARABÉES.

17. TRAÎNASSE EN SCARABÉES

Manche. — Dans notre première leçon (numéro 38, du 22 septembre 1872), nous avons démontré méthodiquement la manière de tracer des manches. Toutefois, comme nos nouvelles lectrices pourraient n'avoir point ce numéro, nous allons décrire la manche à revers Louis XV qui accompagne d'ordinaire la tunique princesse et dont notre dessin 9 reproduit la silhouette réduite au dixième de sa grandeur.

18. ÉPINGLE A CHEVEUX EN SCARABÉES.

On tire une ligne verticale dont on marque le sommet par un 0. En descendant, on marque sur cette ligne les centimètres 3, 10, 28, 26, 50, 54. Puis on trace des lignes horizontales.

La première, en face du 0, a 12 centimètres et indique le sommet ou le point cul-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chiffre 95; le
14 marque
ssance de la
ère pince; le
21 marque
issance de la
me pince.
face du chiffre
ne ligne, lon-
e 61 cent., dé-
e l'ampleur
jupe dans cet-
rtie. En face
iffre 95 on tire
ernière ligne,
de 86 cent.,
dique à la fois
eur de la jupe
le bas et sa
eur de côté.
fois toutes
esures prises
tes les lignes
s, il ne nous
plus qu'à tra-
devant, en
soin de pas-
ur tous les
indiqués par
iffres que nous
posés, et nous
ns en gran-

PLUMES.

in 8.
22 septembre
de tracer des
raient n'avoir
d ce numéro,
s allons décri-
la manche à
rs Louis XV
accompagne
dinaire la tu-
ne princesse et
t notre dessin
produit la sil-
ette réduite
dixième de sa
adeur.
n tire une li-
verticale dont
marque le
met par un 0.
descendant, on
que sur cette
e les centimè-
3, 10, 28, 26,
54. Puis on
e des lignes
zontales.
a première, en
du 0, a 12
imètres et in-
e le sommet
le point cul-

1873 N° 62

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire, à Paris

Modèles spéciaux de la Revue de la Mode.

Reliés en feuilleté de l'Union des Dames, 15, Aubert.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

minant du r
la manche.
La deuxiè
du chiffre 3
marque la l
haut.
La troisiè
du chiffre 2
23 cent. et l
au coude.
En face d
ligne, longu
détermine l
vers.
Enfin, en l
une ligne, lo
donne la la
la manche.
On abat
la manche
est facile, e
à la règle,
point 50. L'
la manche, e
tracé les de
de la tuniqu
tous les poi
les chiffres.
Dans notre
nous nous
polonaise e
basques. —

10. Frais
— La mode
relevés devi
inévitablem
la mode de
des colliers
les, encadra
servant d'a
naissance d
lure. Nous p
jolis modèle
rs, édités pa
de la *Pensée*
vez vous p
ruches tout
toutes mon
que nous vo
fait représe
plement les
bandes plis
frées, su v
dèle que v
suivre, ou l
en vous co
nos indicat
et monter
la fraise M
deux autres
tant les n**

La fraise
en gros tul
en bande, h
timètres; l
montée à g
elle est sim
vant et dou

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

minant du rond du dessus de la manche.

La deuxième ligne, en face du chiffre 3, a 21 cent. et marque la largeur totale du haut.

La troisième ligne, en face du chiffre 28, est longue de 23 cent. et indique la largeur au coude.

En face du chiffre 36, une ligne, longue de 26 cent., détermine la largeur du revers.

Enfin, en face du chiffre 54, une ligne, longue de 16 cent., donne la largeur du bas de la manche.

On abat ensuite le bas de la manche de 4 cent., ce qui est facile, en tirant un trait à la règle, du point 16 au point 50. L'on trace ensuite la manche, comme nous avons tracé les deux autres parties de la tunique, en passant sur tous les points indiqués par les chiffres.

Dans notre prochain article, nous nous occuperons de la polonaise et de la tunique à basques. — S.

N° 20. N° 19.

N° 21. N° 22. N° 23.

10. Fraise Médicis. — La mode des cheveux relevés devait ramener inévitablement avec elle la mode des fraises et des colliers de tous styles, encadrant le cou et servant d'auréole à la naissance de la chevelure. Nous publions trois jolis modèles en ce genre, édités par la maison de la *Pensée*. Vous pouvez vous procurer les ruches toutes faites et toutes montées, telles que nous vous les avons fait représenter, ou simplement les ruches en bandes plissées ou gaufrées, suivant le modèle que vous voulez suivre, ou bien encore, en vous conformant à nos indications, rucher et monter vous-même la fraise Médicis ou les deux autres fraises portant les nos 11 et 12.

La fraise Médicis est en gros tulle Bruxelles en bande, haut de 8 centimètres; la ruche est montée à gros tuyaux; elle est simple sur le devant et double derrière.

24. COIFFURE TERMINÉE (VUE PAR DERRIÈRE). 23 *bis*. TORSADE. 25. COIFFURE TERMINÉE (VUE PAR DEVANT).

DÉTAILS D'UNE COIFFURE EN CHEVEUX. — MODÈLES DE LA MAISON PHILIPPE ET Cie, 15, RUE ROYALE.

11. Fraise Margot. — Elle se pose par-dessus la robe, et non à l'intérieur du corsage; la bande extérieure, qui est en tulle de soie ou en crêpe lisse, est montée à plis plats et réguliers; celle qui encadre le cou est en tulle, montée en coquilles doubles bien fournis; un biais triple en crêpe de Chine rose ou turquoise est posé entre les deux garnitures, dont le pied se trouve caché par un joli nœud sans pans, pris dans le biais de l'étoffe.

12. Draperie modestie. — Elle se pose à l'intérieur du corsage. Sur deux devants de fichus en tulle à trois gros plis, on pose une ruche triple en tulle d'Alençon, en tulle Malines, et même en crêpe lisse; les deux parties du corps de fichu sont reliées l'une à l'autre par derrière à l'aide d'un poignet haut de deux doigts, sur lequel se continue la ruche. — Modèle de la Pensée.

ORNEMENTS
EN SCARABÉES

Voici de charmantes nouveautés peu coûteuses, et qui néanmoins produiront le soir, aux lumières, un effet délicieux, posées sur les cheveux à la place d'un nœud ou d'une fleur. Ce sont des composés de plumes et d'ailes de scarabées aux couleurs chatoyantes, qui brillent, sous le feu des lustres, comme autant de pierres précieuses. Nous avons emprunté à Mme Cavally six modèles différents d'aigrettes, de papillons, etc., dans lesquels les ailes de scarabées jouent le principal rôle.

13. Aigrette en scarabées et plumes. — Une aigrette naturelle, frêle et brillante, s'élance d'une touffe de feuillages exécutés moitié en plumes naturelles et moitié en ailes de scarabées

collées sur tulle roide. Les unes et les autres se mêlent d'une façon gracieuse et originale, qui fait honneur au talent de la monteuse.

14. Aigrette en scarabées et plumes. — Cette aigrette est formée des mêmes matériaux que la précédente, seulement le groupe de feuilles qui lui fait pied est composé entièrement d'ailes de scarabées ; il s'en échappe une fleurette faite des mêmes éléments.

15. Papillon en plumes. — Les ailes de ce papillon sont entièrement composées de petites plumes superposées et collées sur du tulle roide ; le corps est également recouvert d'un duvet de plumes excessivement délicates.

16. Papillon en scarabées. — Les ailes de scarabées sont artistement groupées sur du tulle roide entouré d'un léger fil de laiton qui en maintient la forme. On peut se procurer le papillon tout fait, ou le copier soi-même à l'aide de notre dessin, en collant les ailes de scarabées sur une carcasse en tulle roide préparée en forme de papillon ; nous ferons la même remarque pour les aigrettes en plumes et scarabées qui précèdent, ainsi que pour la traînasse et l'épingle dont nous allons parler.

17. Traînasse de feuilles mélangées de fleurettes et de serpenteaux ; elle se monte comme une parure de fleurs ordinaires, seulement les feuilles et les fleurs se font en tulle roide recouvert d'ailes de scarabées.

18. Épingle à cheveux. — Cette épingle, du même travail que les précédents, est formée de deux larges feuilles et de fleurettes en ailes de scarabées.

DÉTAILS D'UNE COIFFURE EN CHEVEUX

(19 à 25)

Nous avons donné, au commencement de l'année dernière (n° 6, du 11 février 1872), des conseils et des dessins explicatifs sur la manière de se coiffer soi-même ; mais, depuis lors, il s'est opéré dans la mode de la coiffure une transformation radicale ; de tombants qu'ils étaient alors, les cheveux se relèvent aujourd'hui en nuque et en racines droites. Un coiffeur habile, une femme de chambre émérite, devineront l'échafaudage des jolies coiffures en cheveux que nous avons publiées dernièrement ; néanmoins, nous estimons qu'il est utile à toutes nos lectrices de trouver dans ce journal une leçon pratique facile à saisir, grâce aux dessins qui l'accompagnent. Nous nous sommes adressé à un praticien émérite, M. Philippe, 15, rue Royale, qui a bien voulu créer, exécuter et détailler une coiffure spéciale pour les abonnées de la *Revue de la Mode*.

Notre dessin 19 montre la première division de la chevelure : deux parties égales devant, une derrière, retombant sur le peignoir.

Sur le dessin 20, nous remarquons qu'il faut d'abord détacher une mèche à la naissance de la séparation sur le sommet, puis la natter, puis prendre deux mèches un peu plus bas de chaque côté derrière l'oreille, réunir ces deux mèches et les natter ensemble ; ensuite on les tourne en colimaçon et on les assujettit à l'aide de trois ou quatre épingles à cheveux sur la natte du milieu. Cette opération, la principale, est la base fondamentale de notre coiffure, sur laquelle doit s'échafauder et se consolider tout le reste.

Par le dessin 21, nous voyons les cheveux du devant relevés librement en racines droites, tournés ensemble et assemblés sur le sommet, puis relevés en pouf, comme il est représenté par le dessin 22.

Dans notre dessin 23, il s'agit de poser la torsade n° 23 *bis*, laquelle est montée sur peigne ; on la plante sous la fondation (ou tortillon fait dès le début), puis on tourne ensemble les deux branches en corde, et on contourne celle-ci en cercle autour du petit pouf formé par les cheveux du devant.

Enfin, en dernière opération, on prend tous les cheveux de derrière, on les relève en racine droite et on les ramène sur le pouf, en lui faisant former plusieurs nœuds. Le dessin 24 vous montre la coiffure vue de derrière après cette opération, et le dessin 25 vous la représente terminée vue par-devant.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Voici deux toilettes entièrement inédites, composées par des artistes spéciaux pour les abonnées de la *Revue de la Mode*.

Toilette de réception. — Cette toilette, de style Pompadour fort réussi, est en foulard de l'*Union des Indes*. Le jupon, divisé en deux parties, est plat devant, jusqu'à moitié de sa hauteur ; là, un haut volant de 70 centimètres, en foulard bleu uni, monté à longs plis plats et réguliers, forme jupe de dessous ; un ruché double, en ruban de satin n° 7, surmonte ce volant et encadre la tunique. La tunique est entièrement recouverte de petits volants ourlés, montés fort régulièrement et assez fournis dans les fronces ; le corsage s'ouvre devant en redingote sur un gilet de foulard à basques, légèrement entr'ouvert, et laissant apercevoir un transparent en étoffe semblable à la garniture du devant. Dans les cheveux, torsade de velours bleu, mélangée de blonde et ornée d'une jolie tête de plume blanche.

Toilette de visite. — Jupon de popeline de Lyon marron, formant légèrement la traîne ; ce jupon est orné d'un volant étagé, plus long devant que derrière, et surmonté d'une ruche double traversée par un biais piqué. Tunique en foulard tussore de couleur neutre. Une ceinture en popeline marron relève, sur les côtés, la tunique légèrement gonflée en ballon ; la tunique est encadrée d'un volant gaufré dont la tête est en ruban marron n° 5. Veste postillon ; la basque, à gros tuyaux d'orgue bien réguliers par derrière, est longue et plate par devant, avec poche sur le côté. Chapeau de paille marron, ramené un peu sur le front ; une ruche de blonde repose sur les cheveux et adoucit la crudité de la paille ; une torsade de velours marron entoure la calotte et retient dans ses nœuds un joli panache de plumes marron qui retombe élégamment derrière.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Il n'y a pas que les chroniqueuses de chiffons assermentées et accréditées qui parlent des modes nouvelles, les chroniqueurs s'en mêlent aussi, et *Bachaumont*, dans l'une de ses dernières causeries, donne les détails suivants sur les modes de la saison. Si nous les transcrivons ici, c'est pour les admettre ou les refuser, selon leur authenticité.

« Il y a changement radical de confections dans les cotillons de nos élégantes. Leurs toilettes du soir ne sont plus, pour ainsi dire, en tulle, en satin ou en dentelle, elles se font en fleurs, et quelles fleurs !... les plus invraisemblables, les moins portées jusqu'ici : les géraniums, les tulipes, les iris, les rhododendrons, les hortensias, les jacinthes, sont les fleurs en vogue. Les femmes n'en décorent plus seulement leurs robes comme garniture, elles s'en revêtent littéralement. Les corsages sont de véritables massifs et les épaules n'ont plus l'air de sortir d'une robe, mais bien d'émerger d'une corbeille.

« Certes, les fleurs sont l'ornement par excellence, celui qu'a dicté la nature de la toilette féminine. Rien ne rehausse mieux qu'elles une robe, si on sait les disposer à propos. Pourtant n'en faut-il pas abuser au point de faire d'un bal une exposition d'horticulture, et c'est un peu ce qui arrive avec la mode inaugurée cet hiver, dans les salons du Highlife.

« Le retour aux collerettes à la Médicis est-il plus heureux ?... Je prends la liberté d'en douter. Ce petit col'et, ordinairement de la même couleur que la garniture de la robe, et qui se dresse en demi-cercle derrière la tête, n'a rien de particulièrement seyant pour celle-ci. Il donne de la roideur au port de la tête, empêche le libre jeu du cou, cette faculté dont une femme artiste, en matière de grâces, peut tirer tant de parti, — jugez-en plutôt par Mlle Croizette, au Théâtre-Français, — et engonce les épaules. Il est cependant en grande faveur pour le moment, moins je crois à cause de lui-même que des dentelles de jais dont il permet l'exhibition.

« Ce qui est à louer sans restriction, par exemple, dans les modes de la saison, c'est le retour aux robes unies et la façon des robes drapées.

« La robe drapée se compose d'une première jupe en faille ou en satin, très-ornée de ruches ou de dentelles, sur laquelle est jetée une autre jupe de gaze, de crêpe de Chine, ou de barége de l'Inde, qui la recouvre presque entièrement et ne se relève çà et là que par des plis légers et disposés avec art.

« Très-réussis aussi les nouveaux corsages décolletés à petites basques rondes par devant, et dont les draperies sont disposées en écharpe sur la poitrine, comme vous les pouvez voir, d'ailleurs, dans les portraits de femmes du temps de Louis XV. Les vieilles guipures de Venise, pour les tuniques de robes de bal et la dentelle de Malines pour les fichus de corsage sont très en vogue cet hiver. »

Ainsi, mesdames et chères lectrices, vous voici parfaitement renseignées sur les modes actuelles par le chroniqueur Bachaumont, du *Constitutionnel*.

Il m'est bien permis, toutefois, de faire quelques rectifications utiles et importantes. Lors bien même que ce ne serait pas mon droit, je le prendrais. A plus forte raison, je vais en abuser.

Bachaumont nous dit que les toilettes du soir se font en fleurs les plus invraisemblables et les moins portées jusqu'ici, et il cite à l'appui : les géraniums, les tulipes, les iris, les rhododendrons, les hortensias et les jacinthes. Mais les tulipes, les iris, les rhododendrons et les jacinthes font partie du cortége floral du printemps. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes du monde garnissent leurs toilettes de bal avec des branches de tulipes et d'iris, des grappes de jacinthes de toutes nuances, blanc, rose, mauve, s'épandant en plumes, et avec des groupes de rhododendrons, faisant poufs de fleurs et gros bouquet. Ce sont des fleurs bien connues, bien aimées et bien fêtées. Il en est de même du géranium et de l'hortensia. Le géranium de toutes nuances, avec son feuillage teinté et pourpré, reproduit, au contraire, d'admirables garnitures très-artistiques et qui sont très appréciées. Ce n'est pas de cet hiver que les fleurs composent en grande partie les ornements de toilettes du soir. On a porté, il y a une dizaine d'années, alors que la France était dans toute sa gloire industrielle et sa prospérité élégante, des tabliers de fleurs et des écharpes de fleurs, voire même des franges de fleurs. Toutes les jolies femmes ressemblaient aux fleurs animées de Grandville, et personne ne s'en plaignait.

Bachaumont s'est donc laissé entraîner par le désir de faire de la critique quand même, en qualifiant d'invraisemblables toutes les belles fleurs printanières que nous venons de citer. Nous aurions compris son indignation, s'il s'était élevé contre toutes ces roses vertes, bleues, rubis, marron, grises, orange, qui se pavanaient sur les chapeaux Rabagas, au début de la saison d'automne. C'était affreux !... Toutes ces pauvres roses n'en pouvaient mais, et avaient l'air d'être en carnaval. Elles étaient impossibles et invraisemblables ; ce n'étaient plus des roses, c'étaient des travesties.

Quant aux collerettes Médicis, il ne faut pas non plus les condamner exclusivement. Toutes les femmes ne peuvent pas les porter. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons, il faut avoir le grand air et la suprême aristocratie de ces collerettes et ressembler pour ainsi dire à un portrait qui descend de son cadre dans les galeries du Louvre. Les dentelles de jais n'ont pas besoin de ces collerettes Médicis pour se produire. Elles sont en faveur depuis l'hiver, ainsi que les dentelles brodées de jais, et les meilleures faiseuses les emploient avec beaucoup de succès depuis longtemps, témoin les plastrons de guipure entièrement brodés de jais noir, faisant cottes de maille, et que les élégantes ont porté sur des toilettes de satin noir et de velours noir.

Les robes drapées ne sont autres que les robes à double jupe d'autrefois, relevées beaucoup moins en feuillis que les tuniques actuelles. Quant aux corsages à basques, ils ont accaparé la mode pendant bien longtemps et on les a beaucoup regrettés quand ils ont disparu. C'est donc avec un très-vif plaisir qu'on les voit revenir en faveur. Il sont si commodes ! Avec un corsage de velours noir à basques ou un corsage de dentelle noire, on portait autrefois toute espèce de jupe unie de toutes nuances. Il en est de même actuellement. Mais les modes qui ont disparu et qui reviennent se transforment et se modifient selon le goût du jour. Ainsi les vestes de velours et de faille se font sans manches, avec gilet de satin, de faille ou de velours ; cela dépend de l'organisation de la veste. Pour la saison d'été, on fera des corsages de dentelle qui pourront servir de confections aux jeunes femmes et aux jeunes filles. Ces corsages s'allongent derrière en deux quilles ou deux ailes de dentelle coquillées en gros jabot et qui se réuniront entre elles, très-bas sur la jupe, par des nœuds de ruban. Ce sera très-élégant. On pourra mettre les rubans de la nuance de la toilette. D'autres corsages de dentelle se noueront aussi derrière en écharpe. N'allons pas trop vite dans nos indications printanières. Attendons.

Les robes se garnissent beaucoup en plastron. Il faut être très-bien faite pour se modeler dans une cuirasse de faille ou de velours.

Pour les débuts de la saison printanière, les tuniques polonaises et princesse de l'*Union des Indes*, en véritable cachemire de l'Inde noir, brodées ou soutachées, d'après le prix qu'on veut y mettre, se porteront avec des jupes de foulard uni ou avec des jupes de crêpon de l'Inde, splendide tissu indoustan qui ne se chiffonne pas, qui est très-épais, très-soyeux, et qui se donne des airs de crêpe de Chine.

La nouveauté s'épanouit avec une prodigalité toute fantaisiste dans le comptoir *franco-indoustan*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de l'*Union des Indes*, 1, *rue Auber*, en face le nouvel Opéra. Faites-vous bien vite inscrire pour recevoir *franco* la collection d'échantillons, et pour ne pas attendre, il n'est que temps. Les ouvrages de provenance directe de Chine et de l'Inde se succèdent chaque jour. Il y a des merveilles de fraîcheur et d'élégance et des dessins inédits qui vous plairont. Le foulard se prêtera avec beaucoup de souplesse aux mille fantaisies de la mode. Il sera charmant chiffonné, ruché, tuyauté en tablier, avec crevés et volants renversés doublés d'un foulard très-léger de nuance très-pâle.

La tunique princesse ou marquise s'ouvrira devant sur ce tablier et se gonflera derrière en pouf en retombant sur la première en deux traînes garnies des mêmes crevés ou coquillés.

On ne renoncera pas tout d'un coup aux tournures, croyez-le bien, car la plupart des femmes se sont habituées à se voir telles qu'elles ne sont pas. C'est la fable de la grenouille voulant être plus grosse que le bœuf.

Le foulard et le cachemire vont organiser les premières toilettes de la saison du renouveau.

Citons un costume tout en cachemire vert myrte. La première jupe est garnie en tablier devant par quatre volants, hauts de 20 centimètres chacun, lisérés de satin myrte et froncés à tête également lisérée de satin. Par derrière, il n'y a qu'un seul volant de 30 centimètres faisant garniture. La tunique princesse, se déboutonnant devant à mi-jupe, est encadrée d'un même seul volant et gonflée derrière en pouf. Chapeau de faille vert myrte et feuillage nacré avec camélia blanc. Barbes de dentelle noire nouées sous le menton.

Avec les tuniques de pur cachemire noir de l'Inde, on portera aussi de beaux jupons de faille dépassant terre, disposés avec des plis de velours noir, par exemple. Les plis de faille et de velours noir montent à mi-jupe. Il y a trois gros plis d'orgue en faille et trois gros tuyaux de velours.

Pour les costumes de gala et de grande visite, on garnit les tuniques de velours avec des bandes de plumes frisées; c'est très-élégant et très-riche. Les jeunes femmes et les jeunes filles vont mettre pour le printemps des pèlerines de velours noir fendues dans le dos et bordées d'une bande de plumes noires, d'un volant de chantilly ou d'un volant de guipure. Et les dolmans? nous dira-t-on. Nous vous apprendrons très-prochainement par quels vêtements ils seront remplacés.

V^sse DE RENNEVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Mars.

UN DINER DE FAMILLE

Croûte au pot.
Alose grillée, purée d'oseille.
Côte de bœuf braisée garnie de macaroni.
Pigeons aux écrevisses.
Sauvagine ou volaille rôtie.
Pommes de terre sautées.
Œufs à la neige.

De deux pigeons bien blancs et bien dodus, une douzaine d'écrevisses bien vives, quelques champignons bien rosés, un verre de crème bien fraîche et quelques accessoires de cuisine bien proportionnés, il se peut composer une *entrée* fort délicate et assez rarement servie, dont on fera bien d'essayer.

Voici la manière d'opérer :

Les pigeons étant épluchés, les vider; leur remettre le foie dans le corps; leur retrousser les pattes en dedans et les fendre légèrement dans le dos pour donner plus d'ampleur à l'estomac. Faire un roux blanc dans une casserole; le mouiller avec un verre de vin blanc et égale quantité de bouillon; l'assaisonner de sel, poivre et bouquet garni, et y mettre à cuire les pigeons. Quand ils le sont à point, les retirer; passer le jus de cuisson et le remettre dans la casserole avec les écrevisses et les champignons; laisser bouillir et réduire pendant vingt minutes, puis y réchauffer les pigeons; les dresser ensuite sur un plat, entourés des écrevisses et des champignons; masquer le tout avec la cuisson liée à l'aide de crème et de jaunes d'œufs rehaussés d'une cuillerée de persil finement haché et d'un peu de muscade, et servir.

LE BARON BRISSE.

MARS

Mars était le premier mois de l'année sous Romulus, qui lui donna le nom du dieu de la guerre, dont il se croyait le fils, mais il devint le troisième mois du calendrier de Numa, comme il l'est encore de notre calendrier grégorien.

Des fêtes nombreuses avaient lieu en ce mois chez les anciens, et cela devait être, mars se caractérisant par une circonstance remarquable : l'équinoxe du printemps. Et à Rome, pour inaugurer le retour du soleil, on renouvelait sur l'autel de Vesta le feu sacré pris au foyer même de cet astre par le moyen d'un miroir de métal religieusement gardé dans le temple de la déesse. Des cérémonies significatives marquaient aussi cette époque chez les peuples du Nord comme dans les villes de la Grèce, et partout des fêtes joyeuses et des présents accompagnaient ces pieuses cérémonies.

Les présents qu'on se faisait à cette occasion étaient toujours un bijou, les anciens attachant une grande superstition aux bijoux donnés alors, et cette croyance superstitieuse est encore fort répandue parmi les classes peu éclairées des peuples du Nord. Seulement, elle ne s'applique point au mois de mars uniquement, puisqu'ils croient qu'une pierre précieuse est le symbole d'une influence occulte et inévitable sur la destinée des enfants qui viennent au monde dans les mois heureux ou malheureux, selon que la pierre qui doit être donnée sera de bon ou de mauvais augure.

Aussi, en janvier, il est d'usage d'orner le berceau du nouveau-né de l'hyacinthe ou du grenat, qui sont des présages de constance dans la route du bien.

En février, c'est l'améthyste, préservatrice contre les passions, qui remplit ce rôle.

En mars, c'est la sanguine, pierre qui indique le courage et la prudence dans les entreprises périlleuses.

En avril, c'est le saphir ou le diamant, ces pierres précieuses étant la promesse de beauté, esprit, talent et autres qualités brillantes.

En mai, c'est l'émeraude, qui indique les unions heureuses.

En juin, c'est l'agathe, annonçant de longs jours de santé.

En juillet, le rubis ou la cornaline, qui sont des symboles de la force contre le chagrin et de la résignation dans l'adversité.

En août, c'est la sardoine, qui annonce de grands succès.

En septembre, la chrysolithe, qui préserve de la folie.

En octobre, l'opale, signe de malheur, hélas! mais alors on a droit d'y joindre l'aigue marine, qui promet que le malheur ne sera que passager.

En novembre, c'est la topaze, qui promet la chose la plus rare en ce monde : une amitié sincère et dévouée.

Puis, enfin, bien heureux seront ceux qui naissent en décembre, puisque c'est la turquoise qui leur revient, charmante pierre qui ne promet que succès et bonheur constants.

Mais il paraît que le simulacre de ces pierreries suffit seul pour conjurer le sort; car les gens trop pauvres pour acheter ou recevoir une chose d'aussi grand prix sont parfaitement rassurés sur l'avenir de leur enfant, quand ils ont accroché à son berceau une image représentant la pierre protectrice du mois.

Mais revenons à mars, dont nous devons seul nous occuper aujourd'hui.

En ce mois, c'est le vent qui domine, et son rôle y est plus nécessaire et plus grand que dans les autres périodes de l'année; car l'heure est venue de remplacer un peu cette atmosphère humide, froide, de dissiper ces nuages permanents qui gêneraient désormais les rayons du soleil; d'émonder les bois, les collines, les plaines, d'abattre partout les branches mortes pour faire place aux jeunes rameaux; d'aller semer au loin les graines sauvages; de distribuer dans les champs en culture les germes nutritifs que recèle la vase des marais; d'enlever enfin de l'horizon tout ce qui a péri par le froid et que la pluie n'a pu dissoudre.

Que Dieu est grand dans toutes ses œuvres! Car rien dans la nature n'est imparfait que l'homme, et tout ce qui est a une raison d'être; ainsi le vent qui gémit fait tout trembler en ce moment, balaye devant lui par son souffle la surface du sol tout en poussant les flots de l'Océan, afin que dans l'air et dans l'eau s'établissent en parfaite harmonie ces courants parallèles et superposés; l'un, atmosphérique, qui rend plus facile le vol des oiseaux voyageurs, et l'autre, sous-marin, qui favorise également la nage des poissons émigrants. Vous le voyez, depuis les ondulations les plus légères du zéphir jusqu'aux fureurs les plus formidables de la tempête, tous les mouvements de l'atmosphère doivent remplir une fonction ayant pour but définitif le bien-être de l'homme, qui souvent nie Dieu son éternel bienfaiteur, l'ingrat!...

Mais à ce propos de l'imperfection de l'homme, je viens de trouver, dans un livre fort curieux, quelle est son origine d'après les Amakous, peuples de l'Afrique méridionale, et, comme la chose me semble très-amusante, je vous l'offre pour dérider un peu le sérieux de cette causerie.

« Au commencement du monde, le bon dieu *Mouloukou* fit deux trous dans la terre; de l'un il sortit un homme, de l'autre une femme; puis il fit deux autres trous, d'où sortirent un singe et une guenon, auxquels il assigna les forêts et les lieux stériles pour séjour.

« A l'homme et à la femme, le grand *Mouloukou* donna la terre cultivable, une pioche, une hache, une marmite, une assiette et du millet, leur disant de piocher la terre, d'y semer le millet, de se construire une maison et de se servir de la marmite et de l'assiette pour faire cuire et manger leur nourriture. Mais l'homme et sa compagne, au lieu d'obéir, mangèrent cru le millet, cassèrent l'assiette, répandirent des ordures dans leur marmite, jetèrent au loin leurs outils et allèrent chercher un abri dans les bois.

« Alors *Mouloukou*, qui voyait tout cela, ne fut pas content, et, appelant le singe et la guenon, il leur donna les mêmes outils, les mêmes ustensiles qu'il avait donnés à l'homme et à la femme, et leur ordonna de s'en servir, comme il avait indiqué aux premiers de le faire.

« Ceux-ci obéirent. Ils se mirent à piocher et à semer; ils se bâtirent une maison, firent cuire leur millet, nettoyèrent et rangèrent l'assiette et la marmite, puis attendirent patiemment ce que l'Esprit devait décider d'eux. Ce que voyant *Mouloukou*, il fut content, et, pour les récompenser, il coupa la queue qu'il avait mise au singe et à la guenon, puis, l'attachant à l'homme et à la femme, il dit alors aux premiers : — Soyez hommes; — aux seconds : — Soyez singes. — Et ainsi fut-il. »

Vous voyez, d'après cette citation, que le système qui veut nous faire descendre des singes et des guenons n'est ni une nouveauté ni un progrès, bien au contraire!

Cte DE BASSANVILLE.

LE BUREAU DE TABAC

(Suite et fin)

IV

Étienne était libre à quatre heures. Il passait ses journées à dévorer des livres, et ses soirées auprès d'Antonine. Que de douces heures se passèrent ainsi à la lueur paisible de la lampe de famille! Les longues lectures l'hiver, les longues promenades au beau temps, quelquefois une soirée au spectacle; les jours de congé, une partie à la campagne. Que leur fallait-il de plus? Ils vivaient ainsi à trois, oubliés, perdus dans la grande mer parisienne qui roule avec indifférence les barques chétives et les superbes navires.

Il y avait environ un an que les choses en étaient là, quand un jour Étienne, en arrivant à la bibliothèque, trouva à sa place une grande enveloppe cachetée au timbre du ministère des finances, et un mot du conservateur qui lui accordait sa liberté pour la journée. C'était la nomination de Mme Thérien comme titulaire d'un bureau de tabac, dont le revenu net, déduction faite des frais de gérance, représentait une rente de six cents francs.

Nous rendrions bien mal la joie, l'ivresse qui salua le porteur de cette fortune inattendue. Le dîner royal, qui devait effacer tous les repas célèbres dans les fastes culinaires, ferait peut-être sourire bien des gens. Mais, qu'on le sache bien, ces existences tranquilles et inconnues ont aussi une histoire. Dans sa sphère étroite, Étienne n'avait-il pas atteint un but relativement éloigné, résolu des problèmes difficiles? N'était-il pas un vivant exemple de la grande théorie de Gœthe : *l'activité?* A examiner les ambitions humaines à leur juste valeur, il n'apparaît pas, aux yeux du philosophe, une grande différence entre l'homme qui veut être ambassadeur, général ou ministre, et celui qui veut être petit commis à quinze cents francs. Si un jour nous pouvons écrire *l'histoire d'un homme*, nous prendrons celle du premier venu, du plus humble. Nous espé-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rons montrer et nous montrerons que la vie des hommes est la même en haut et en bas; que, dans l'ordre des phénomènes moraux, le prince et l'artisan roulent dans le même cercle d'ambitions, d'idées, de passions, de sentiments; que le bonheur et le malheur sont distribués d'après un système de compensation assez équitable. Le point de départ et le point d'arrivée sont les mêmes pour tous. L'intervalle de la naissance à la mort est rempli par une série d'événements qui se ressemblent. Sentiments, passions et idées, joies, ambitions, peines et misères, mêmes soifs, mêmes aspirations, mêmes rêves et mêmes chimères! Ce monde-ci est une bonne comédie quand on le regarde froidement et d'un peu haut. Mais elle est si amusante qu'on aurait du plaisir à vivre, rien que par curiosité, et qu'elle vaut la peine d'être observée, sans siffler, jusqu'au dernier tableau. Et la farce n'est jamais finie.

Nos jugements sont faussés par l'importance que nous accordons à des distinctions conventionnelles et puériles. L'homme n'a de valeur que par lui-même. La seule hiérarchie est celle de l'intelligence, et croyez-vous qu'il y ait une bien grande distance entre un homme de génie et un homme tout ordinaire? Quand un navire sombre en pleine mer par la tempête et qu'un matelot se cramponne à quelque débris flottant sur la vague, quand un souffle léger, qui ride à peine la surface d'un ruisseau, y fait choir un insecte qui s'accroche à un brin d'herbe, dites-moi, ô mes frères en vanité, lequel mérite votre admiration? Poussés par l'instinct de la vie, tous déploient la même ardeur, et, qui sait? l'animal, pour échapper à la mort, est peut-être mieux servi par son instinct que l'homme par sa raison orgueilleuse et souveraine.

V

Les apprêts du mariage d'Étienne et d'Antonine ne furent ni longs ni bien coûteux. Ils s'aimaient, ils étaient heureux d'être l'un à l'autre, et ils n'en demandaient pas davantage.

Un soir, assis tous deux sur le balcon d'où l'œil planait sur la grande ville noyée dans sa brume lumineuse, Étienne, qui tenait la main d'Antonine dans les siennes, rompit le silence et lui dit :

— Vous allez être ma femme, Antonine, il faut que je vous dise un secret qui me pèse. Vous vous rappelez le premier jour où nous nous sommes vus? Je gagnais alors soixante francs par mois et il fallait vivre. Pous vous tirer de la peine où je vous voyais, pour la première fois, et j'espère pour la dernière, j'ai manqué à mon devoir. Ce jour-là, j'ai gardé un billet de cent francs sur l'argent que j'allais recouvrer pour mon patron, et je lui dis en rentrant que je l'avais perdu. Il me retint mon mois et quarante francs sur le second...

— Et comment avez-vous vécu ces deux mois-là? s'écria Antonine, frappée d'une idée soudaine et les larmes dans les yeux.

— J'ai vécu... à peu près, dit Étienne en souriant; c'est passé et oublié. Si je vous ai dit cela, Antonine, c'est parce que je ne veux rien avoir de caché pour vous. Ne pleurez pas, Antonine.

. . . . . .

Il arrive parfois que certaines fautes échappent à la loi, et qu'un président de tribunal dise au coupable : *La loi vous absout, mais la conscience des honnêtes gens vous flétrit.* Certes, Étienne eût été condamné fatalement par les tribunaux si son action eût été dévoilée. Nous espérons que les honnêtes gens lui pardonneront, et feront des vœux pour le bonheur d'Étienne et d'Antonine.

CHARLES JOLIET.

FIN

LE PETIT SOLEIL D'OR

O pauvre petite pièce de cinq francs, que n'es-tu plus grosse!

Que ne vaux-tu dix fois, cent fois, mille fois autant!

Je viens de te descendre à la main qui recueille, après avoir énoncé ta valeur sur une grande feuille de papier, — à la suite des noms offrant aussi une ou plusieurs de tes sœurs.

Cette feuille de papier est un appel. On en a déposé une semblable dans chacune des maisons de la France. Elle se multiplie ainsi pour que toutes les bourses puissent s'ouvrir, pour que tous ceux qui n'ont point pâti de l'inondation viennent au secours des inondés.

Et toutes les bourses s'ouvrent, en effet : j'ai vu le don de cinquante centimes, timide à côté de ceux de dix, de vingt, de cent, de cinq cents francs, — et ce premier n'est pas le moins touchant, je vous assure.

L'ouvrière qui prélève cinquante centimes sur le prix de sa journée, ne donne-t-elle pas plus que le riche qui sort cent francs de son porte-monnaie?...

O pauvre petite pièce de cinq francs, que n'es-tu plus grosse!

Je voudrais te voir t'agrandir, t'agrandir, t'étendre, t'étendre toujours, de manière à couvrir le sol, de manière à être aussi vaste, spacieuse et immense que le fléau dont elle veut, pour sa faible part, adoucir les suites.

Oh! si la charité pouvait de ces miracles!...

Tu es bien jolie et bien brillante.

Tu me fais l'effet d'un petit soleil...

Tâche donc d'acquérir une nouvelle puissance et de rayonner avec une intensité inaccoutumée.

« Les petits ruisseaux font les grandes rivières... » Les inondés le savent.

Mais ce qu'il faut leur apprendre aussi, c'est que : les petits rayons font les grands soleils.

Tu es un tout petit rayon, toi, ma modeste piécette.

Seulement, si, de chaque bourse, il en jaillit un semblable, ils formeront encore un bel astre, un beau foyer, un beau foyer de bienfaisance.

O pauvre petite pièce de cinq francs, que n'es-tu plus grosse!

Plus tu serais grosse, plus la joie que je ressentirais à t'offrir serait grande.

Je verrais en toi tous les menus plaisirs que tu pourrais me présenter, — depuis le volume désiré jusqu'à l'aumône partielle, depuis la promenade au loin jusqu'au gâteau de famille; — je verrrais tout cela, et j'éprouverais une jouissance infinie à tout convertir en ton riche métal, à tout contempler en toi, et à te tendre aux dévastés qui n'ont plus que leur infortune.

Quoi! il n'y aurait pas de pouvoir qui vienne te multiplier?

Jésus, notre doux législateur, a jadis multiplié les pains.

Eh bien, c'est à nous, ses disciples en humanité, de reproduire ce fraternel phénomène.

Des contrées entières sont sans pain aujourd'hui...

Prenons de notre or. Groupons-le. Formons-en aussi des fleuves, des torrents, et donnons aux innombrables victimes une nouvelle représentation du désastre...

Faisons rouler sur eux l'inondation de la charité!

O pauvre petite pièce de cinq francs, tâche donc de devenir plus grosse!

Alors la faim s'apaisera; la souffrance laissera du répit aux malades, la misère étreindra moins âprement les poitrines.

Les yeux atones se rallumeront dans leur orbite; les joues caves reprendront sang et vie; les bras pourront travailler, — et les voix, moins éteintes, s'essayeront dans le grand remerciement de la reconnaissance.

Oh! l'immense chœur! Oh! le bel hymne!

Voyez, entendez d'ici tous ces ressuscités tendant les mains vers vous et chantant pour vous.

Ils ont renoué quelques fils des trames brisées de leurs familles; petit à petit leurs mille plaies se cicatrisent; le champ raviné commence à remplacer sa terre, et le paysan pourra y voir reparaître le fourrage, la vigne et le blé.

Les murs se relèvent, les maisons se rebâtissent, les jardins vont refleurir, et les arbres emportés ont déjà de jeunes successeurs... A bientôt l'ombrage!

Allons! oiseaux partis, revenez! reprenez vos places dans les feuillées; mêlez votre voix à la voix de l'homme. — La Nature est guérie... faites votre partie dans le concert de la Nature.

O bonne petite pièce de cinq francs, réunie à d'autres, tu en as valu une grosse... Tu as séché des larmes, réchauffé des cœurs...

Merci! tu es vraiment un beau petit soleil d'or!...

F. FERTIAULT.

LA MODE CHEZ LES GAULOISES

Les femmes de la Gaule jouissaient, dans tout l'Occident, d'un grand renom pour la blancheur de leur teint, que les poètes latins comparaient au lait le plus pur.

Leurs cheveux avaient, soit par don de nature, soit par artifice, une singulière couleur d'un roux ardent, couleur qui séduisit à un tel point les matrones de Rome que, dès le règne d'Auguste, les dames romaines répudièrent généralement leur chevelure d'ébène, et de brunes se firent rousses.

Elles séparaient leurs cheveux sur le front et les ramenaient de chaque côté des tempes en bandeaux plats, rattachés par derrière. Tantôt elles se contentaient de les réunir derrière la nuque par un simple nœud de ruban et de les laisser tomber en gerbe sur l'épaule; tantôt elles les tressaient et formaient une espèce de chignon retenu par une grosse épingle.

Elles jetaient sur leur tête une coiffe légère, faite d'un simple morceau d'étoffe carrée.

D'autres portaient un voile. Ce voile tombait par devant à la hauteur des sourcils, enveloppait tous les cheveux, garantissait le cou, se drapait sur les épaules et venait se croiser et s'attacher sur la poitrine.

Le costume des femmes gauloises, à quelque classe qu'elles appartinssent, était d'une coupe à peu près uniforme, et ne différait guère que par la finesse des étoffes et la richesse des ornements.

Il se composait d'une tunique et d'un tablier.

La tunique enveloppait la femme du col jusqu'aux pieds; elle était large, non ajustée, légèrement échancrée du haut, et laissait voir le col et le haut de la poitrine. L'été, on portait la tunique sans manches. L'hiver, on la garnissait de manches étroites qui modelaient la forme du bras. On la serrait à la taille par une étroite ceinture de même étoffe, qui permettait à la coquetterie gauloise de draper la tunique en plis gracieux. Le bas se terminait par un simple ourlet, ou par des dents festonnées, ou par une application de broderie.

Les couleurs qui se portaient de préférence étaient le rouge et le bleu.

Le tablier se composait d'un morceau d'étoffe étroit et court, d'une couleur différente de celle de la tunique. On l'attachait à la taille par des cordons; il couvrait ainsi, de la taille à mi jambe, le devant de la tunique.

N'oublions pas le petit sac de cuir ou *bulga* que toute Gauloise de qualité portait suspendu au côté droit, et dans lequel elle enserrait sa monnaie et les menus objets de coquetterie indispensables à la femme.

Pour l'hiver, les femmes gauloises connaissaient deux sortes de manteaux. L'un, très-court, se jetait coquettement sur l'épaule gauche et se rattachait sur l'épaule droite avec des cordons ou des agrafes. L'autre, plus long, descendait jusqu'aux hanches, recouvrait entièrement le dos et les bras, s'ouvrait par devant, se croisait sur la poitrine et s'attachait sous le menton. Une échancrure arrondie lui permettait d'enserrer le col sans faire aucun pli.

L'or, l'argent, le cuivre et le bronze doré, s'enroulaient à profusion autour de leurs bras, à leur col, à leurs pieds, dans leurs cheveux, et s'éparpillaient en mille paillettes de formes diverses sur le tissu de leurs manteaux et de leurs tuniques.

JEANNE DE BEAULIEU.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 63. Dimanche, 16 Mars 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1 TOILETTE DE BAL OU DE THÉATRE. — MODÈLE DE Mme DU RIEZ. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

2. DENTELLE A DENTS.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de bal ou de théâtre. — Cinq dentelles au tricot. — Travail du filet (10 dessins). — Grande dentelle au filet. — Trois tapisseries. — Toilettes d'enfants (19 modèles). — Rébus.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de bal ou de théâtre. — Robe de faille blanche ornée de biais de même étoffe, et voilée d'un dessus en tulle de soie transparente. Ce tulle doit être très-fourni à 40 centimètres au-dessus de l'ourlet. Une guirlande de marguerites, au riche feuillage de velours vert nuancé, retient les plis de la jupe de tulle. Tunique en tulle de soie brodé d'étoiles en soie de Chine très brillante et entourée de la même guirlande que la jupe, d'où s'échappe une belle blonde satinée au riche dessin. Le corsage, ouvert en cœur, est recouvert de tulle de soie, et agrémenté de la même blonde et de la même guirlande de fleurs. Ceinture ronde se rattachant sur le devant par un simple chou de ruban. — Modèle de Mme Du Ruez, 8, rue Halévy.

2. Dentelle à dents (tricot). — Montez 16 mailles.

1er *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble à l'envers, 2 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 5 mailles simples.

2e *rang*. — 7 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble à l'envers, 3 mailles simples.

3e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble à l'envers, 13 mailles simples.

4e *rang*. — 13 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble à l'envers, 3 mailles simples.

5e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble à l'envers, 2 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 5 mailles simples.

6e *rang*. — 7 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble à l'envers, 3 mailles simples.

7e *rang*. — 3 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble à l'envers, 10 mailles simples.

8e *rang*. — Diminuez de 5 mailles, 10 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble à l'envers, 3 mailles simples.

Recommencez au 1er rang.

3. DENTELLE AU TRICOT.

3. Dentelle au tricot. — Montez 7 mailles et faites deux rangs de tricot simple.

3e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble.

4e *rang*. — Laissez le fil devant l'aiguille, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

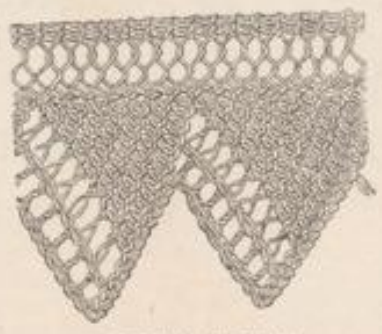
5e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 4 mailles simples.

6e *rang*. — 6 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

7e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble.

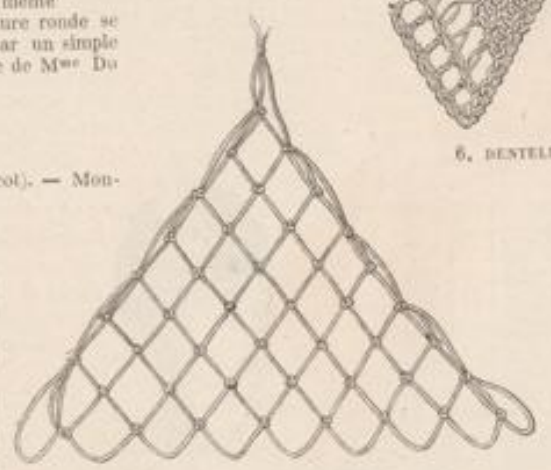
8e *rang*. — 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

4. PETITE DENTELLE.

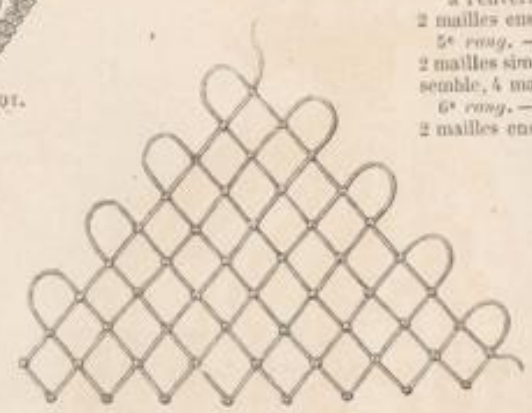


6. DENTELLE AU TRICOT.

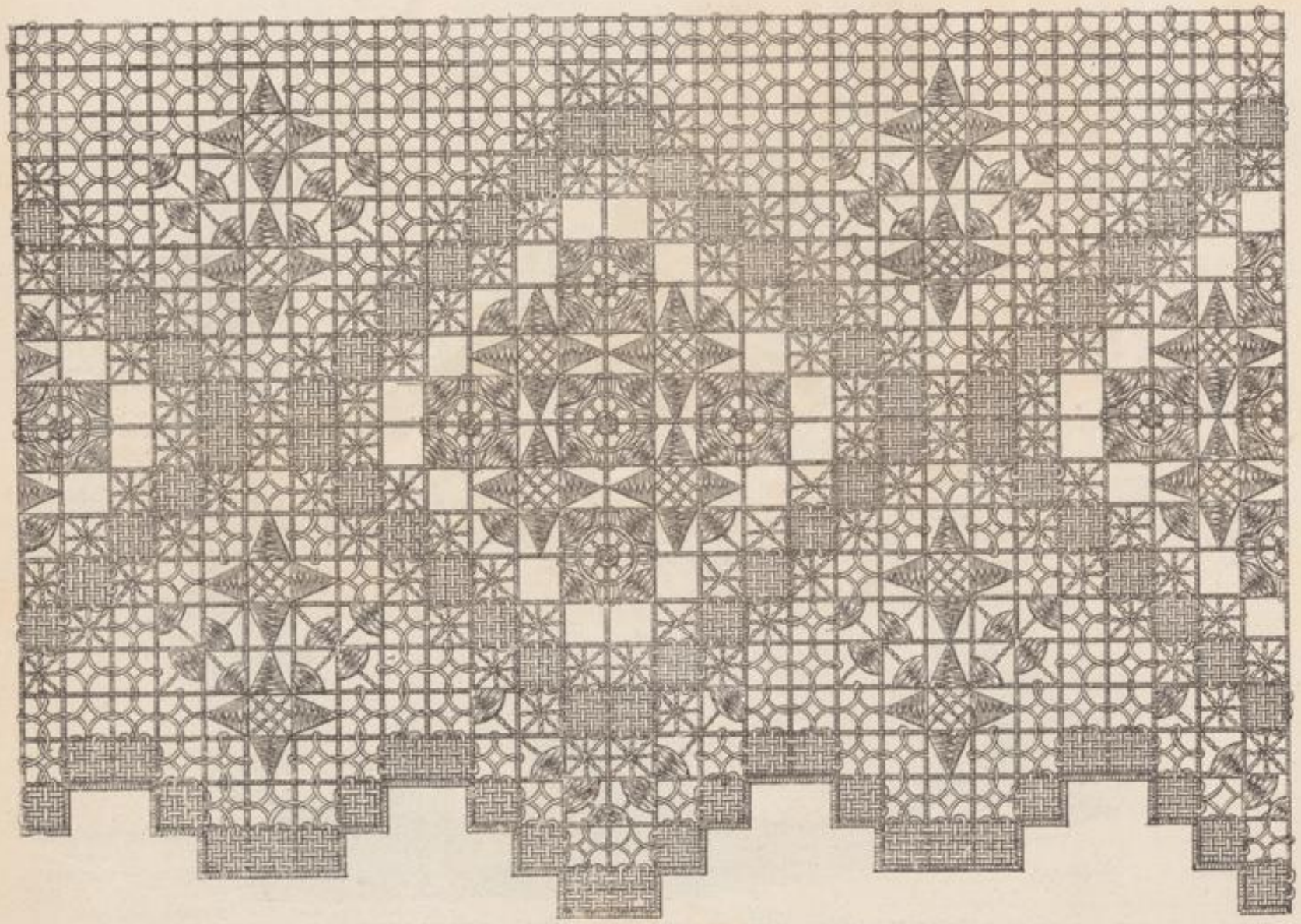
5. DENTELLE AU TRICOT.



16. FILET A POINTES.



15. FILET EN POINTES A BOUCLETTES.



17. GRANDE DENTELLE AU FILET. — MODÈLE DE « LA PENSÉE. »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873

Mame et Palmer imp.rs Cies Lemaire Se Paris

N° 63

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

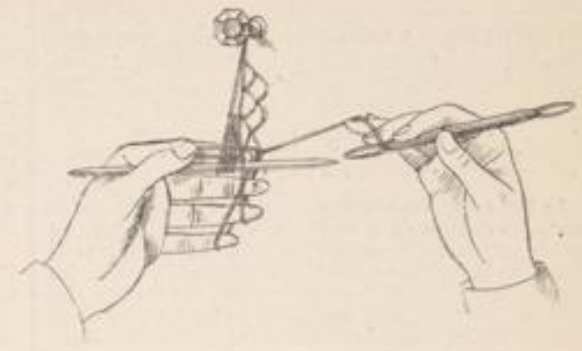
13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N° 7.

N° 8.



N° 11.

9e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles ensemble, 1 passe, 2 mailles ensemble, 6 mailles simples.

10e *rang*. — 8 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

11e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble.

12e *rang*. — 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

13e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 9 mailles simples.

14e *rang*. — Diminuez de 7 mailles, 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

Recommencez au troisième rang.

4. Petite dentelle. — Montez 8 mailles.

1er *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble.

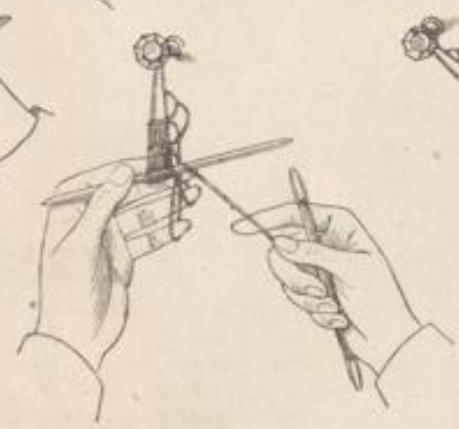
2e *rang*. — 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

3e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 1 maille simple, 1 passe, 2 mailles ensemble, 3 mailles simples.

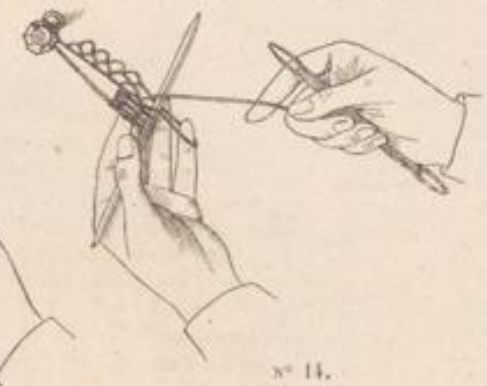
N° 9.

N° 10.

N° 12.



N° 13.



N° 14.

2 mailles ensemble, 1 maille simple, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

2e *rang*. — 3 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

3e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 3 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

4e *rang*. — 3 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 5 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

5e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 5 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

6e *rang*. — 3 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 7 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

7e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 7 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

8e *rang*. — 3 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 9 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

9e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 9 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

10e *rang*. — 3 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 11 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

DÉTAIL DU TRAVAIL POUR LE FILET.

2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

3e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe; 2 mailles ensemble, 9 mailles simples.

4e *rang*. — Diminuez de 3 mailles, 7 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

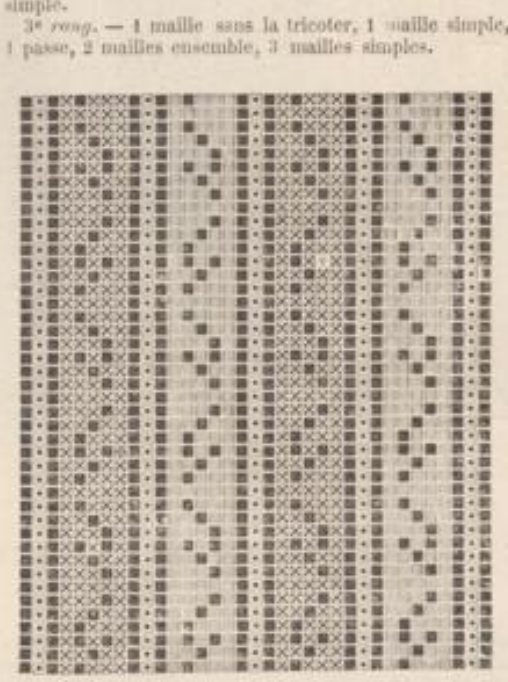
Recommencez au premier rang.

6. Dentelle au tricot. — Montez 11 mailles.

1er *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe,

20. TAPISSERIE.

□ Laine blanche. ■ Laine noire. ▥ Laine vert pomme. ❀ Laine maïs.



18. TAPISSERIE.

■ Laine noire. ▥ Laine vert pomme.
✕ Laine mauve ou maïs. ❀ Soie jaune d'or.

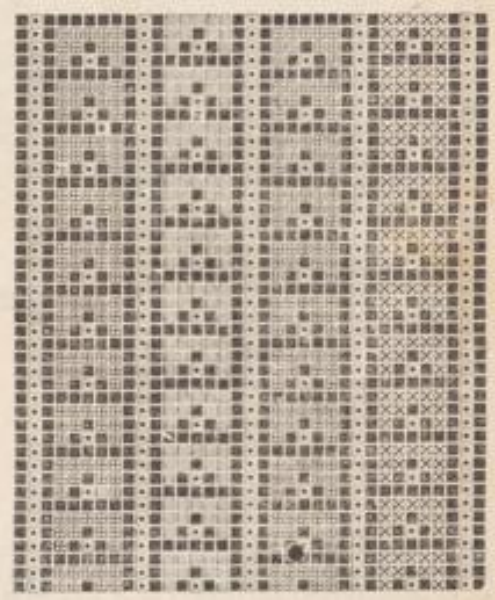
4e *rang*. — Diminuez d'une maille, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

Recommencez au premier rang.

5. Dentelle au tricot. — Montez 11 mailles.

1er *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble.

2e *rang*. — 2 mailles simples, 1 maille à l'envers,



19. TAPISSERIE.

■ Laine noire. ▥ Laine pourpre. ▥ Laine vert pomme.
✕ Laine mauve ou maïs. ❀ Soie jaune d'or.

11e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 11 mailles simples, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

12e *rang*. — 3 mailles simples, 1 maille à l'envers, 2 mailles simples, 1 maille à l'envers, 13 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 1 maille simple.

13e *rang*. — 1 maille sans la tricoter, 2 mailles simples, 1 passe, 2 mailles ensemble, 18 mailles simples.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PRINCIPES DU FILET

SAISON DE PRINTEMPS. — COSTUMES D'ENFANTS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

COSTUMES D'ENFANTS

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

jolis glands de soie. Chapeau tyrolien en feutre vert, bridé de velours noir, avec aile de corbeau sur les côtés.

24. Costume de garçon de sept ans. — Ce costume est à demi caché par les chèvres. — Blouse ouverte sur le côté, en drap tête de nègre ou marron foncé, tombant sur un pantalon bouffant pris dans une longue guêtre de drap assorti; col matelot bien empesé.

25. Costume de bébé de six mois. — Robe de mousseline un peu épaisse, ornée en tablier de bandes festonnées posées de chaque côté d'un entre-deux à jour, sous lequel est passé un ruban bleu n° 7 qui forme transparent; fichu-layette se recroisant sur la poitrine, et rattaché à la taille à l'aide d'une large ceinture.

26. Costume de nourrice. — Robe d'escot bleu, ornée de velours noir. Le fichu, en bourre de soie, passe sur la poitrine, et les bouts retombent par derrière à la mode alsacienne. Berret pointillé d'acier avec large nœud d'Alsacienne.

27. Costume de garçon de huit ans. — Pantalon de zouave ou de matelot, orné sur le côté d'une bande de serge blanche ou de ganse hercule, enrichie de boutons. Chemise de matelot tombant droite sur le pantalon; elle est garnie de boutons assortis à l'ornement de la culotte. Chapeau matelot en velours noir avec aile bleue sur le côté.

28. Costume de grand garçon de dix à douze ans. — Ce costume est à demi caché par la voiture. Pantalon long en drap gris mode. Veste anglaise en drap noir, chapeau bolero en feutre noir, bridé de gros grain noir.

29. Costume de garçonnet de huit à neuf ans. — Bottes anglaises demi-longues, desquelles ressort une paire de chaussettes à damiers. Jupe en drap amazone bleu, montée à plis plats, bien fournis et bien réguliers. Veste droite en drap assorti à la jupe, fendue et ornée de boutons d'acier guilloché. Toque en drap bleu avec un chardon en acier sur les côtés et brides en moire noire, retombant par derrière.

30. Toilette de petite fille de trois ans. — Douillette à pélerine courte, de forme princesse, en popeline de Lyon bleu Louise assortie à celle du petit garçon n° 3. Chapeau de feutre blanc bridé, et enlacé de velours bleu autour de la calotte.

31. Costume de garçon de quatre à cinq ans, tout en popeline de Lyon bleu Louise; pantalon bouffant arrivant au genou, qu'il laisse à découvert jusqu'à la naissance d'une jolie chaussette à carreaux bleus et blancs. La veste, de forme Figaro, est bridée de velours de même nuance; elle s'ouvre en s'évasant largement sur un petit gilet droit à taille ronde. Chapeau tyrolien en feutre blanc bridé de velours bleu Louise, avec pompon assorti sur le côté.

32. Toilette de fillette de quatre ans. — Robe de piqué molletonné blanc à double jupe talliadée, le tout orné de ruches de même étoffe, bordées de lacet de laine noire. Une ceinture en large ruban de faille rose enserre la taille et retombe sur la jupe en larges pans. Chapeau de feutre blanc, bridé de faille rose, avec touffe de plumes roses et blanches mélangées.

33. Toilette de jeune fille de neuf ans. — Robe de valencias. Casaque en drap bleu marine. Chapeau Rubens, à bords retroussés, en feutre bridé de velours bleu marine.

34. Toilette de fillette de six à sept ans. — Jupon de popeline anglaise à carreaux bleus et blancs. Casaque ajustée et tunique Pompadour, gonflée en pouf tout autour. Chapeau en velours bleu, agrémenté de satin blanc.

35. Toilette de jeune fille de quatorze ans. — Jupe de velours anglais noir, arrondie, ornée de deux volants montés à plis plats, mais d'inégale hauteur. Polonaise en popeline rose de Chine, illustrée d'une grecque mouvementée, tracée en velours noir étroit. Chapeau de velours noir, orné de faille rose et de plumes blanches.

36. Toilette de jeune fille de quatorze ans. — Robe de reps de laine. Casaque de drap à revers. Chapeau tyrolien en feutre vert, avec plume et écharpe romaine en jarretière autour de la calotte.

37. Toilette de garçon de six ans. — Costume de matelot, avec grand col en toile écrue. Chapeau de toile cirée, forme matelot, aux bords retroussés.

38. Toilette de petite fille de six à huit ans. — Costume entier en velvetine ou velours anglais, bleu azuline, orné de bandes blanches en peluche de soie. La jupe est garnie d'un volant doublé de florence blanc, monté à gros tuyaux. La casaque, pincée à la taille, se gonfle en ballon et forme étole pointue par devant. Chapeau de velours bleu, orné de satin et de peluche blanche, avec panache de plumes bleues et blanches.

39. Costume de garçon de neuf à dix ans. — Culotte et veste en drap marron doré; la culotte est courte, rattachée au-dessous du genou et retenue par une jambière en cuir marron, avec bordure de cuir noir; des guêtres ajustées sont elles-mêmes reprises dans les jambières. La veste, qui forme petit paletot sac, est ornée, aux revers de poitrine et aux revers des poches et des manches, d'application de satin marron. Chapeau de satin de Chine marron, bien bridé et orné en jarretière d'un large ruban de moire marron retenu par une bouclette.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de bal. — Robe de dessous en taffetas d'Italie. Le premier jupon est orné d'un volant de 35 à 40 centimètres de hauteur, avec tête gaufrée; la seconde jupe, qui forme tablier devant et traîne à double étage ou long manteau de cour derrière, est encadrée d'une riche guirlande de fleurs brodées au passé; une seconde jupe, en tulle ou en grenadine de soie bien fournie, est jetée comme un voile sur la robe de taffetas. Le corsage est décolleté arrondi; une toute petite berthe Médicis fait tour de poitrine; une guirlande, semblable à celle de la jupe, encadre le corsage. Un pouf de fleurs posé sur le sommet de la coiffure complète l'ensemble de cette toilette ravissante.

Toilette de théâtre ou de concert. — Robe de satin vert émeraude. Le tablier, monté en longs plis plats gradués, se prolonge tout autour de la jupe; des pattes graduées ont l'air de maintenir ces plis et cachent la limite des lés unis de la jupe, par derrière. Riche dolman en velours cerise, bordé d'une large et riche broderie d'or et doublé de satin blanc capitonné; riche fourragère en passementerie d'or. Chapeau de velours vert, liséré de satin blanc, avec panache de plumes blanches sur le sommet.

PLANCHE DE PATRONS ET BRODERIES

Notre supplément de ce jour contient, outre 34 chiffres demandés par nos abonnées, les patrons en grandeur naturelle d'une douillette brodée pour enfant; une pantoufle en soutache; un col à coins cassés; des patrons de costumes de fillettes, dont les dessins se trouvent dans le journal, numéros 21 et 38; et les patrons de costumes de garçons, numéros 29 et 31.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

On ne se douterait pas que Paris est en carême, car les bals, les réceptions et les dîners continuent de tous côtés. On a commencé très-tard à se mettre en train: on finira de même. Et pourtant les églises sont très-suivies et toujours remplies de belles pénitentes, ce qui prouve qu'il y a avec le ciel des accommodements et qu'on peut suivre son carême en allant au théâtre et au bal. Autrefois, il n'en était pas ainsi. On se recueillait pour tout de bon. On faisait abstinence. Et ce n'était qu'après les solennités de Pâques accomplies qu'on se remettait à danser, quand on dansait, ce qui était rare, car on préférait aller à la campagne assister au réveil de la nature et à l'éclosion des fleurs. On donnait souvent un dernier bal, le bal d'adieu, qui s'appelait bal printanier, et puis c'était tout. Aujourd'hui, les lilas s'effeuillent, les roses s'épanouissent, les moissons s'émaillent de bluets, de pâquerettes et de coquelicots, et l'on danse encore. Il nous est impossible de vous énumérer une à une les réceptions et les réunions qui ont lieu chaque soir. Ce serait trop long, d'autant plus que nous tenons à vous donner quelques renseignements sur le prochain mariage de l'archiduchesse Gisèle, fille de l'empereur d'Autriche, et du prince Léopold de Bavière.

La jeune archiduchesse a dix-sept ans, et le prince dix ans juste de plus qu'elle. La jeune fiancée est mince, élancée, avec des yeux bleus très-vifs, et cette expression de visage, légèrement hautaine, qui caractérise sa mère et aussi sa tante, Mme la duchesse d'Alençon.

Elle tient de son père (violoniste distingué) des aptitudes remarquables pour la musique et possède une jolie voix de soprano. C'est sa mère, la belle, romanesque et fantasque impératrice Élisabeth, qui a présidé à son instruction hippique et en a fait une sportman accomplie.

Le trousseau et les cadeaux de noces de l'archiduchesse sont exposés solennellement. En dehors des dentelles, étoffes, châles, il y aura, dit-on, une toilette complète en argent, merveille d'art et de ciselure; un livre d'heures peint sur vélin, travail exquis du quinzième siècle, et un éventail peint par Lebrun, et dont les montants ne sont que pierreries.

La grande-duchesse Alice de Toscane, fille de la regrettée duchesse de Parme, donne à l'archiduchesse une parure de camées anciens, d'une pureté admirable, et Mme la comtesse de Chambord, proche parente des deux mariés, un nœud de perles et de diamants.

Heureuses celles qui entrent dans la vie par les portes d'or du bonheur... Ne les envions pas. Les couronnes de rois et d'empereur sont aujourd'hui des couronnes d'épines.

Parlons des modes du printemps qui se cachent encore et qui attendent les premiers rayons du soleil pour se produire.

Comment sont-elles?... Plus originales et plus fantaisistes que jamais. La mode a le vertige, et, comme la politique, elle ne sait pas trop où elle va. On met en *cadettes* les robes unies, parce qu'on voudrait les voir revenir, et que les maris se lassent de payer des notes exagérées de couturières; mais les élégantes se sont habituées aux froufrous de la toilette, et ne veulent pas en rabattre. Il leur faut des plissés, des volants, des crevés retroussés, des bouillonnés, des fraises et des collerettes, comme en portait la belle Gabrielle d'Estrées, et des toilettes de deux couleurs différentes. Les robes unies de nos mères, amples et flottantes, sans aucun ornement, sont complétement distancées. Les toilettes du jour et du soir se font d'une façon par devant et d'une autre par derrière. La mode ne sait quoi imaginer en fait d'imprévu et d'impossible. Le seul avantage qu'on puisse retirer de toutes ses exagérations, c'est qu'on peut s'habiller à sa guise et se créer une mode à soi, qui est la mode, sans être tout à fait la mode de toutes les autres. On porte des robes à plastron boutonné, espèce de justaucorps emboîtant les hanches, en guise de tunique: des jupes *princesse* avec revers de chaque côté, remontant, à partir des hanches, en gros plis creux derrière, et faisant tournure; des jupes plissées devant, dans toute leur hauteur, de deux nuances différentes, soit violet et lilas pâle, marron et havane, réséda et olive, claret et bleu pâle, noir et mauve, tandis que par derrière la jupe a des volants mi-composés de ces deux nuances, découpés en dents de roses. Ce serait presque de l'arlequinade, si ce n'était de la fantaisie. Les belles dames s'en arrangent. Sur cette première jupe plissée de deux tons est disposé un corsage décolleté carré sans manches, laissant voir le corsage et les manches plissées, ne fermant qu'avec deux ou trois boutons, et s'arrondissant sur les hanches en traîne princesse gonflée et relevée à demi avec des écharpes de faille ou de moire; cela dépend, si la toilette est en faille et en moire, ce qui se porte beaucoup.

Il nous est donc bien difficile jusqu'ici de vous définir les modes du jour, car on peut composer six toilettes nouvelles sans qu'aucunes d'elles ne se ressemblent. Celle-ci avec brandebourgs; celle-là avec quilles de passementeries bordées de jais; la troisième, avec plissés et volants; la quatrième, drapée avec double jupe faisant traîne; la cinquième, de style princesse, boutonnée dans toute sa hauteur; et la sixième faisant costume, avec tunique retroussée en pouf tournure.

Ce qui se porte beaucoup pour toilette printanière, c'est un costume en double cachemire ou en drap très-léger, gris-maïs, orné de revers de velours marron. La première est garnie d'un plissé avec biais de velours marron au-dessus du plissé; la seconde jupe s'évase de côté avec larges revers de velours marron, s'attachant derrière à la paysanne, avec des agrafes normandes, ou des agrafes de vieil argent oxydé. Le corsage est fait avec gilet et plastron de velours marron. Le gilet et le plastron ont des boutons de vieil argent ciselé à jour. C'est un costume très-simple et de bon goût, qui se complète par un chapeau de faille gris souris, orné de velours marron, ou par un chapeau de dentelle noire, qui est très-élégant et très-économique tout à la fois, car il se porte avec toutes les toilettes.

La mode se galonne de plus en plus. Les jolies tailles se prennent au sérieux et se galonnent de brandebourgs, ni plus ni moins que MM. les officiers. On place une fourragère d'une épaule à l'autre. Cela fait très-bien. On risque même une épaulette: on est sous-lieutenant. On sort de Saint-Cyr; on se trouve charmante en se masculinisant. Ce n'est pas tout. On porte encore des gilets, des ves-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tes et des habits à longs pans derrière. En restera-t-on là? C'est ce que nous vous dirons. En attendant, vous avez pris note, n'est-ce pas? que nous prenions aux hommes leurs chapeaux en paille Panama et en paille latania, moins laids que les leurs, bien entendu, puisqu'ils sont disposés d'une toute autre manière, avec forme Henri II, Henri III et Henri IV, avec buisson de fleurs et cocarde de ruban. La cocarde de ruban relève le chapeau de côté : c'est très-béarnais. Nous n'en sommes pas encore à la paille, et nous devançons le printemps pour vous donner un avant-goût des modes printanières. Nous vous avons déjà dit qu'on portait beaucoup de fraises de dentelle. Est-ce joli?... Sans doute quand cela est seyant. Nous avons vu en ce genre une toilette de velours noir qui donnait très-grand air à Mme la marquise de la B...., qui la portait. La jupe de velours noir était à demi-traine, avec très-haut volant de point d'Angleterre posé en écharpe sur la jupe et relevé de côté en arrière avec une large écharpe de ruban moiré gris argent. Le corsage était ouvert avec fraise en dentelle d'Angleterre, et se terminait par un plastron de velours noir. Les manches, à crevés de velours, faisant épaulette, se terminaient par des plissés de tulle et des manchettes de point d'Angleterre. Dans les cheveux blonds, très-élevés, un double nœud de ruban de moire gris argent faisant aigrette et papillon de diamants. C'était très-élégant et très-riche.

Une autre toilette était en tulle noir, avec jupe bouillonnée et volant de dentelle noire posé en écharpe se relevant de côté sur une jupe de faille noire, avec une très-large rose chou, tellement épanouie dans son feuillage et dans ses boutons, que plusieurs pétales s'étaient effeuillés de la rose et avaient glissé dans les bouillonnés de tulle. Du côté opposé à la rose, il y avait une écharpe de moire noire gonflant la robe de tulle noir en tournure. Le corsage, légèrement bouillonné, avait une bavette en dentelle de Chantilly. Sur l'épaule gauche, une rose faisant épaulette, et de l'autre, un nœud de moire noire. Dans les cheveux blonds, une large rose effeuillée comme la rose de la jupe, avec pétales de roses parsemés dans les boucles soyeuses tombant dans le cou. Peigne espagnol en écaille noire, très-transparent et aussi brillant que du diamant noir.

Ce dont il faut se souvenir, car on oublie plus à Paris que partout ailleurs, c'est que l'*Union des Indes* a fait venir tout exprès de l'Indoustan même, en même temps que ses plus moelleux foulards, du cachemire noir pur et indigène qu'elle fait broder à Paris et disposer en tuniques princesse, sultane et Louis XIII. Il y a encore un très-joli vêtement en cachemire brodé, sans manches, cambrant la taille et s'ouvrant derrière en deux ailes d'abeille, richement brodées, encadrées de dentelle et de guipure, et reliées entre elles par des nœuds de faille ou de moire assortis à la toilette. Ce nouveau vêtement s'appelle *abeille*. Il plaira beaucoup aux jeunes filles et aux jeunes femmes qui ont une jolie taille et qui ne demandent qu'à le prouver.

En outre de ces cachemires noirs purs de l'Inde, vous pouvez demander à l'*Union des Indes*, 1, *rue Auber*, en face le *nouvel Opéra*, des cachemires de l'Inde à choisir pour corbeilles de mariage et toilettes printanières, et toute sa collection d'échantillons de foulards nouveaux. Les arrivages se succèdent chaque jour. Bientôt ils seront au grand complet. Les pois font toujours fureur. On ne demande que cela. Des pois et des rayures. Non pas que le foulard uni soit détrôné. Loin de là. L'uni sera toujours apprécié et recherché par la femme économe qui tient à conserver longtemps ses toilettes sans qu'elles soient démodées. Mais les pois, les rayures et les fleurettes sont plus fantaisistes. Quant aux nuances nouvelles, nous vous en donnerons la nomenclature dans un de nos prochains courriers. L'*Union des Indes* n'est jamais en retard. Elle marche, au contraire, toujours en avant. *Réputation et position obligent!*

Vte DE RENNEVILLE.

LES MENUS DE LA SAISON

Mars.

Pour répondre à des demandes de renseignements au sujet de ma *Cuisine en carême*, je vais en reproduire une page entière, celle du onzième jour. Elle contient deux menus en *maigre*, l'un de déjeuner, l'autre de dîner et quatre recettes.

DÉJEUNER

Œufs à la coque.
Brochet bouilli, sauce raifort ou à l'huile.
Salade de légumes au saumon fumé.
Crêpes au beurre.

DINER

Potage à la purée de pommes de terre.
Chiffonnade de cerfeuil
Morue au demi-court-bouillon.
Timbale de macaroni.
Poisson frit.
Rissoles d'épinards.

Sauce raifort. — Mêler 25 grammes de raifort râpé à un quart de litre de crème bouillie, saler légèrement et employer.

Morue au demi-court-bouillon. — La faire dessaler convenablement, puis la cuire avec du vin blanc, du poivre et un bouquet garni. Étant cuite, l'égoutter; la placer sur un plat et jeter dessus une sauce, faite avec un peu de court-bouillon de cuisson, un bon morceau de beurre, une pincée de noix muscade râpée, du sel, si besoin il y a, le tout mis à bouillir un instant, et lié au moment de servir avec des jaunes d'œufs.

Timbale de macaroni. — La timbale en pâte d'offices se fait dans un moule, on l'achète chez un pâtissier; la tenir chaude et au moment de servir, la remplir de macaroni préparé au beurre et au fromage, et verser sur le dessus un peu de purée de tomates.

Rissoles d'épinards. — Préparer des épinards à la crème et au sucre, ainsi qu'une abaisse de pâte de feuilletage mince; couper la pâte en carrés, et sur chacun d'eux placer une pleine cuiller à café d'épinards; mouiller les bords de la pâte; la doubler en triangle; pincer les bords en doubles; frire ces rissoles en petit nombre dans une friture modérément chaude; les dresser en rocher et les servir saupoudrées de sucre.

LE BARON BRISSE.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

LA COQUELUCHE

Plusieurs de nos départements sont envahis en ce moment par une véritable épidémie de *coqueluche*. Cette maladie n'est pas mortelle, mais chez les enfants débiles, lymphatiques, d'une mauvaise constitution, elle présente toujours une certaine gravité et peut se compliquer d'autres maladies capables de donner la mort. La coqueluche est contagieuse; elle se propage avec une grande rapidité. Elle règne en France toute l'année et se montre fréquemment sous la forme épidémique dans certaines localités.

La *coqueluche* est une maladie caractérisée par une toux convulsive revenant par quintes plus ou moins fréquentes, entrecoupées d'inspirations bruyantes, sonores et pénibles. Elle affecte presque exclusivement les enfants jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, et plus particulièrement les petites filles, parce que leur système nerveux est en général plus développé que celui des petits garçons. La maladie débute presque toujours par un rhume ordinaire. Les enfants toussent d'une façon plus ou moins irrégulière; ils sont tristes, abattus, assoupis. La toux est souvent accompagnée d'éternuments comme dans le rhume de cerveau; les yeux sont rouges et larmoyants, la face est bouffie, et s'il existe un peu de fièvre, c'est toujours vers le soir qu'elle se montre. Ces symptômes ont une durée de huit à quinze jours, pendant lesquels on voit la toux changer de caractère et se présenter par quintes rapprochées et opiniâtres. Les secousses en sont de plus en plus violentes et déterminent parfois des vomissements, surtout lorsque les enfants ont mangé depuis peu de temps. Les accès se renouvellent plusieurs fois dans les vingt-quatre heures. Ils sont annoncés ordinairement par un chatouillement dans l'arrière-gorge, par l'accélération des mouvements respiratoires, par un sentiment d'effroi et d'anxiété qui porte les petits malades à pleurer ou à s'accrocher aux personnes qui les entourent. Bientôt se déclare une toux convulsive; les secousses se succèdent avec une telle rapidité que la respiration devient impossible; la suffocation paraît imminente. Le visage se gonfle, se congestionne et bleuit, les yeux saillants sont inondés de larmes; les veines du cou se dilatent et semblent sur le point de se rompre; la toux redouble, les vomissements surviennent, la peau se couvre d'une sueur froide; il survient des convulsions, des syncopes et parfois une exhalation de sang par le nez, la bouche, les yeux ou les oreilles. La mort semble inévitable. Heureusement que cet état si grave n'est pas de longue durée; la toux cesse, l'enfant fait une longue inspiration et peu à peu tout rentre dans l'ordre jusqu'à la nouvelle attaque. Ces accès se prolongent rarement au-delà d'une minute; mais ils peuvent se répéter depuis vingt fois jusqu'à soixante fois par jour, et on comprend combien, dans ce cas, les enfants doivent être courbaturés, brisés et abattus. On ne saurait donc agir trop promptement pour abréger ou atténuer leurs souffrances.

Traitement. — Si vous apprenez que la coqueluche règne épidémiquement dans la contrée que vous habitez, prenez toutes vos précautions pour préserver vos enfants du froid, de l'humidité et principalement du froid aux pieds; que leur nourriture soit légère et variée, que leurs repas soient multipliés plutôt que copieux. Ayez soin surtout de les éloigner des enfants qui pourraient en être atteints. Si le rhume précurseur venait à se déclarer, administrez souvent dans la journée des boissons chaudes, mucilagineuses, sucrées avec le sirop de gomme et une cuillerée à bouche de sirop diacode. S'il y a des douleurs de tête, donnez matin et soir, avant le repas, un bain de pieds avec la farine de moutarde. Pendant les accès de toux convulsive, ne laissez jamais les enfants couchés; prenez-les sur vos genoux, soutenez-leur la tête avec vos mains et débarrassez leur bouche, avec un petit linge, des matières glaireuses qui la remplissent, quand ils ne pourront pas s'en débarrasser par eux-mêmes. Lorsqu'on peut parvenir à faire boire le malade à petits coups pendant la quinte, on en abrége sensiblement l'intensité et la durée. La meilleure boisson, en pareil cas, consiste en un verre d'eau sucrée additionnée de quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger. Si le sang se porte au cerveau et qu'il y ait menace de congestion, appliquez des compresses d'eau vinaigrée sur la tête et des sinapismes aux pieds. Pendant la nuit, répandez quelques gouttes d'éther autour de l'enfant, et dans le jour, faites-lui prendre comme boisson une tisane faite avec :

Serpolet..... 10 grammes.
Hysope..... 10 —
En infusion dans un litre d'eau.

Toutes les trois ou quatre heures, on pourra donner avec avantage une cuillerée à bouche de *sirop d'auberges*. — Les vomitifs sont d'un excellent usage dans les cas graves de coqueluche; mais je ne puis vous les conseiller sans l'intervention de votre médecin. Enfin, si après quelques semaines de traitement, la maladie persiste avec plus ou moins d'intensité, envoyez les enfants à la campagne, lorsqu'ils sont à la ville, et s'ils habitent déjà la campagne, faites-les changer de localité. Le déplacement seul suffit quelquefois pour guérir une coqueluche opiniâtre contre laquelle tous les agents pharmaceutiques sont restés impuissants.

DOCTEUR IZARD.

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

I

M. Athanase Bertesieux, bien qu'il ait eu soixante-quatre ans aux prunes, lit son journal sans lunettes, et porte sa canne à l'état d'accessoire, pour ébaucher de temps à autre un moulinet, ou abattre gaillardement quelque feuille inoffensive.

Célibataire, vivant au râtelier d'une quinzaine de mille livres de rentes, toujours rasé de frais, vêtu de bleu-barbeau, cravaté de batiste et un peu plus chauve que l'Occasion, il affectionne les plaisirs champêtres.

Ce fut donc un des jours de l'automne dernier, sous les peupliers de l'île Saint-Denis, pendant qu'il se livrait à sa passion pour la pêche, que le hasard mit en contact M. Bertesieux avec un jeune ménage parisien, M. et Mme Bernard.

A la faveur de quel léger service naquit ce rapprochement? Il faut si peu de chose, à la campagne! — Vous êtes chasseur, je suppose, et vous avez oublié du plomb; — vous êtes pêcheur, et vous avez épuisé vos amorces; — vous avez perdu votre tabatière ou vidé votre porte-cigares... — Bon! voilà qu'il pleut... Un couple passe, qui n'a pas de parapluie; vous en avez un dont vous offrez naturelle-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ment la moitié à madame; le mari ferme la marche, portant les bagages et mouillé comme un fleuve.

— Ah! monsieur...

— Ah! madame...

— Que de grâces j'ai à vous rendre!

— Comment donc!... trop heureux...

Si les caractères sympathisent, on dîne ensemble, on revient de compagnie par la même patache ou dans le même wagon, on promet de se revoir, et voilà des amis improvisés!...

Quel qu'eût été ce *ricn* fortuit, toujours est-il que le dimanche suivant, vers cinq heures, M. Athanase Bertesieux faisait la dépense extraordinaire d'un fiacre de trente-deux sols, qui le conduisit rue Montmartre, chez M. Paul Bernard, négociant en soies, velours et nouveautés.

Mme Louise Bernard le reçut avec l'affabilité la plus franche, et le mari descendit lui-même à la cave pour choisir les bouteilles les plus vénérables.

En attendant le dîner, on lui fit même les honneurs du magasin. M. Bertesieux en profita pour se souvenir qu'il avait besoin d'une foule de choses, cravates, gilets, foulards, pénurie subite, née du désir de reconnaître par une gracieuseté les prévenances dont il se voyait l'objet.

A table, il fit preuve d'un robuste estomac, ce qui ne déplut pas à monsieur, et débita quelques plaisanteries qui, pour être un peu défraîchies, comme les marchandises qu'il venait d'acheter, ne laissèrent pas de confirmer madame dans son excellente opinion de l'aimable célibataire.

Au dessert, on souleva quelques questions commerciales; alors surtout M. Bertesieux brilla de tout son éclat; la soierie n'avait pour lui aucun mystère, il possédait la passementerie sur le bout du doigt, et le velours semblait être son invention; à ce point que Mme Bernard ne put s'empêcher de rougir un peu, en songeant aux *rossignols* qu'elle lui avait vendus, et dont il s'était bien certainement montré la dupe par simple politesse.

La soirée passa en un clin d'œil; le temps eut la vie sauve; on ne songea pas à le tuer à l'aide du vingt-et-un ou de l'écarté; si bien que M. Bertesieux, consultant la pendule, fut tout effrayé de voir qu'il était une heure indue, c'est-à-dire minuit!

Or, comme il demeurait au Marais, — naturellement, — il n'avait guère que la moitié de Paris à traverser.

Lorsque le vieux célibataire rentra, toute la maison était en émoi, car il y avait plus de quinze ans qu'il ne s'était permis semblable escapade. Aussi eut-il à subir un interrogatoire en règle de la part de Mlle Placidie, sa gouvernante quadragénaire, qui conclut en lui signifiant que, s'il continuait cette vie de débauches, elle demanderait ses huit jours.

— Ingrate! répondit Athanase, moi qui te rapporte une robe en poult de soie!...

— Je me moque de vos robes, répliqua durement la servante; votre santé avant tout.

Et sur ce, elle se retira majestueuse, sans daigner regarder le paquet tentateur.

— Brave fille! se dit Athanase en se couchant; son affection pour moi l'emporte sur la coquetterie.

Puis, heureux d'un dévouement si vif, il ne tarda pas à s'endormir du sommeil des justes.

Mais Mlle Placidie, mordue par la curiosité, veillait derrière la porte. Dès qu'elle entendit chanter la respiration de son maître, elle rentra sur la pointe des pieds, chercha le paquet, écarta un coin de l'enveloppe, palpa l'étoffe, la fit miroiter à la lueur de la bougie, et, satisfaite d'avoir pu se montrer à la fois stoïque comme une Spartiate et curieuse comme une Athénienne, elle alla rêver, de son côté, à quelles soutaches inimaginables, à quelles cascades ruisselantes de jais elle accommoderait la robe en question.

II

Le lendemain, ou plutôt le jour même, vu l'heure criminelle de son retour, alors que M. Bertesieux s'abandonnait encore à ce délicieux demi-sommeil qui précède le réveil complet, un visiteur, aussi imprévu que matinal, entra dans sa chambre, sans même se donner la peine de frapper.

C'était un jeune homme, grand, brun, de bonne mine, qui formula gaiement un « bonjour, mon oncle, » auquel le célibataire répondit par un grognement d'assez mauvais augure.

Encore un neveu, se dit le lecteur, on ne voit que cela dans les romans!

N'est-ce pas la faute des oncles, sans l'existence desquels les neveux n'auraient aucune raison d'être? Ensuite, remarquez qu'un riche célibataire sans neveu, de même qu'une vieille fille sans nièce, sont les deux espèces les plus rares dont fasse mention l'histoire naturelle.

— Comment, malheureux! s'écria M. Bertesieux, nous ne sommes qu'au vingt et unième jour du mois, et te voilà déjà!

— Vous me reprochez ma visite, mon oncle? Il ne me reste qu'à vous remercier de la délicatesse avec laquelle vous allez au devant de mes besoins. Vous faites le premier pas; c'est d'un grand cœur!

— Je crois, que tu te moques de moi!

— Je serais bien maladroit, à moins que les mouches, et les capitalistes, ne se prennent maintenant avec du vinaigre.

— Allons au fait.

— Mais puisque vous avez deviné...

— C'est égal, monsieur, je pourrais m'être trompé; cela arrive à tout le monde.

— Excepté à vous, mon oncle, qui êtes la sagacité en personne... Hélas! il n'est que trop vrai, ma bourse est à sec; mais ce n'est pas ma faute.

— C'est la mienne, peut-être.

— Le terrain est mauvais; vous avez beau y semer de temps en temps quelques pièces d'or, il n'en pousse pas d'autres... au contraire! Si bien que, le mois allant jusqu'au 31, il me reste dix lamentables jours de famine à conjurer, je ne sais comment.

M. Bertesieux ne put s'empêcher de sourire. Il avait la faiblesse de croire son neveu un garçon d'esprit, et de s'en enorgueillir.

— Bon! dit le jeune fou; vous avez ri, vous êtes désarmé.

— Quand bien même je serais désarmé, mon pauvre Édouard, cela ne t'avancerait pas à grand'chose; je suis moi-même fort dépourvu, et ne dois toucher mon trimestre que le 28.

— Diable! la situation devient grave.

— Très-grave. J'ai fait hier des dépenses folles.

— Contez-moi donc cela, mon oncle; j'ai déjà eu vent de vos fredaines par la concierge et par Placidie... N'ayez pas peur, je serai indulgent. Il paraît que vous menez une vie bien... bien...

— Affreusement échevelée, mon garçon, c'est le mot. Je me suis permis de dîner en ville; j'ai ri, je crois même que j'ai chanté.

— Parfait!... parfait!...

— Et qui plus est, ajouta le digne homme, montrant du doigt le paquet, je me suis affublé de toutes ces vieilleries.

— Voilà un symptôme alarmant!... Savez-vous que vous m'intriguez!

M. Bertesieux se mit alors à raconter les incidents de ce récent commerce d'amitié qu'il fêtait avec les Bernard, louant l'activité intelligente du mari, portant aux nues la grâce et l'affabilité de la femme, jurant ses grands dieux qu'ils feraient fortune, qu'ils s'aimaient comme deux tourtereaux, et que si le bonheur existait sur la terre, ce devait être dans ce charmant ménage.

— La petite sirène m'a bien un peu entortillé dans mes achats, ajouta l'ancien marchand; mais ce m'est une preuve de plus qu'elle entend les affaires et qu'ils prospéreront. Cette soirée m'a rajeuni de quarante ans; ils m'ont rappelé l'époque où je commençais à mettre de côté mes premiers sols.

— Vous peignez si bien les charmes de ce doux et modeste intérieur, reprit habilement le neveu, que l'eau m'en vient à la bouche.

— Serait-ce, par hasard, dans l'intention de faire une fin? demanda M. Bertesieux, lequel, par cela même qu'il était vieux garçon, avait des velléités de marier tout le monde.

— L'exemple est contagieux.

— Eh! Mme Bernard a justement une sœur à marier, et si elles se ressemblent...

— Mme Bernard?

— Oui, un magasin de soieries, rue Montmartre.

— O fortuné hasard! pensa le jeune homme.

— Bien entendu que tu créerais un cabinet d'affaires ou que je t'en achèterais un.

— Je ne dis ni oui, ni non. Le mariage est une chose grave; il est bon d'y regarder à... mille fois; mais ce à quoi je suis résolu, dès à présent, c'est à rompre avec cette existence un peu... décousue, dont je commence à avoir par-dessus la tête. Le travail étant, dit-on, l'ami de l'homme, j'ai envie de faire sa connaissance.

VICTOR POUPIN.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

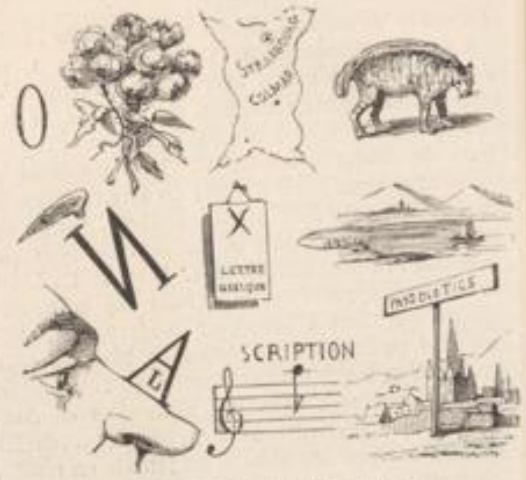
Je reviens, et reviendrai souvent sur les mêmes questions. Il n'y a rien qui puisse lutter contre les avocats convaincus de la bonté des causes qu'ils défendent. Or, je suis convaincue de la bonté et de l'efficacité de l'*eau de Philippe*, et de son *odonthaline*, pour la conservation et l'entretien des dents. Je ne saurais donc trop insister sur le conseil que je vous donne d'employer cette eau dentifrice, dont le dépôt central est, 24, rue d'Enghien. On trouve, du reste, l'*eau de Philippe* et l'*odonthaline* dans toute les bonnes parfumeries.

Demandez en même temps le *lait antéphélique* de Candès (26, boulevard Saint-Denis). Ce lait est d'une efficacité réelle; aussi son usage s'affirme-t-il de jour en jour. Au moment où les bals et les réunions du soir peuvent altérer la finesse du tissu dermal, il est prudent de faire des lotions répétées avant et après le bal avec le *lait antéphélique*, additionné d'eau.

Il y a bien longtemps, ce me semble, que nous n'avons rendu visite à notre magasin de prédilection. Qui le croirait? *Pygmalion* est encore en train de s'agrandir, et les ouvriers sculpteurs élargissent et agrémentent encore une fois les portes, qui déjà étaient colossales. Ceci est bon signe; lorsque le commerce emprunte à l'art, c'est qu'il est content et satisfait. Pourrait-il en être autrement pour les heureux propriétaires de *Pygmalion*, qui font tant de sacrifices pour satisfaire leur clientèle? Vous dire les merveilles en confections, en robes, en lingerie, qui se préparent pour la saison nouvelle me serait impossible. Allez donc rue de Rivoli, magasiner à *Pygmalion*, et vous ne reviendrez pas sans avoir fait quelque emplette, fussiez-vous la femme la plus raisonnable du monde.

E. BOUGY.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

De Bardonnèche à Modane, il y a près de cinq lieues; quel tunnel!

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 64. Dimanche, 23 Mars 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

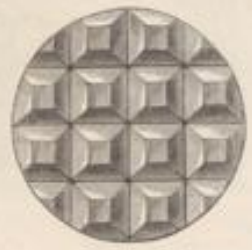
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de cérémonie. — Six boutons pour confections. — Nœud de cheveux. — Deux nœuds de cravate. — Bracelet de velours. — Ceinture de velours. — Cravate de crêpe de Chine. — Onze chapeaux de printemps. — Onze formes de chapeaux de printemps. — Toilette de promenade. — Toilette de bébé. — Toilette de fillette. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES



2. BOUTON EN ACIER BRUNI.

3. BOUTON ALSACE-LORRAINE.

6. BOUTON JARDINIÈRE.

4. BOUTON EN ARGENT NIELLÉ.

5. BOUTON EN ARGENT NIELLÉ

1 Toilette de cérémonie. — La jupe de dessous, qui forme tablier devant, est en faille bleu verdâtre, dit vert adriatique. Les volants sont de même étoffe, avec liserés marron. La tunique, qui forme long manteau de cour, est en faille marron; un tour de plume de paon, surmontant un volant doublé de vert, l'encadre dans tout son ensemble; du côté droit, sur le devant, part une écharpe marron doublée de bleu, qui vient se nouer en dessous du pouf et tomber en longs bouts sur la traîne; le pouf est lui-même un composé de deux éléments; des bouillonnés de faille vert adriatique, alternés avec des biais de faille marron, sont arrêtés et retenus par le nœud de l'écharpe. Le chou qui se trouve sur le côté, et se termine par un pan en biais, est en faille bleue, liserée d'une frange en plume de paon. Quant au corsage, il est en harmonie avec le restant de la toilette, et par conséquent de deux couleurs. Le plastron bouillonné est vert adriatique, liseré de marron. Le corps du corsage, qui se prolonge en basques carrées, est marron; le revers de la poitrine est bleu; les manches, assorties au plastron, se terminent par un revers ou jockey marron, bordé de plumes de paon. — Modèle de Mme Cavally, 6, boulevard des Capucines.

2 à 7. Six boutons fantaisie pour costumes et confections. — Modèles de la maison Henri, à la Pensée, 5, faubourg Saint-Honoré.

Nous vous avons parlé souvent des boutons argentés ou aciérés, dont on agrémente les costumes. Nous reproduisons plusieurs modèles de ces boutons si fort en vogue.

Le n° 2, un peu lourd, taillé en biseau, à relief, est en acier bruni.

Le n° 3, qui porte en relief les armes et les écussons de la Lorraine et de l'Alsace, se fait de même en acier bruni.

Les nos 4 et 5, plus légers, sont en argent nielle et travaillé à jours. Enfin, les nos 6 et 7, qui se complètent l'un par l'autre, ont en relief, sur acier, des emblèmes de jardinage, ce qui en fera deux jolies garnitures de bracelets en or et pierreries, il est mille fois préférable de se contenter de porter un simple bracelet de velours avec agrafe et bouts en argent nielle; du reste, nous pouvons affirmer que, comme chose seyante et relevant admirablement la beauté du bras, rien ne peut lutter avec le bracelet de velours.

12. Ceinture ronde en velours. — La ceinture, plus en vogue que jamais, surtout depuis que l'on porte les corsages à basques, se fait aussi en velours, et dans ce style, elle a beaucoup de richesse; notre modèle, copié à la Pensée (maison Henri), est doublé de satin; l'agrafe et les anneaux sont en acier à pointes diamantées.

7. BOUTON JARDINIÈRE.

13. Cravate en crêpe de Chine noir et valenciennes blanche. — Au printemps, il est d'une sage précaution de ne point sortir le cou dégagé : on vient d'abandonner les boas et les colliers de fourrure, il faut les remplacer provisoirement : voici, dans ce but, une cravate aussi simple qu'élégante; on coupe dans le biais de l'étoffe une bande large de 10 à 12 centimètres; on la taille en pointe aux extrémités, on ourle les bords extérieurs, ensuite on pose à plat, à 5 centimètre du bord, un entre-deux de valenciennes qui suit le mouvement de la cravate, et le bout se garnit d'une valenciennes bien fournie haute de 5 centimètres à peu près.

CHAPEAUX DE PRINTEMPS

14. Chapeau Séraphine. — La forme est en paille dite laine de riz; les bords, retroussés, sont bridés de velours marron. Une écharpe de crêpe japonais jaune clair, mélangée au velours marron, entoure la calotte; une riche boucle d'argent nielle, d'où s'échappe un panache de plumes blanches et marron, domine la calotte.

15. Chapeau Molda. — La forme est en paille blanche, dite paille belge. Le chapeau est bridé de faille vert adriatique; autour de la calotte, jarretière en faille rose de Chine; le fond du chapeau est surmonté d'une touffe de roses de roi et de muguets retenue par un nœud noué de faille verte et rose.

16. Chapeau Claudia. — Il est en paille fantaisie. La passe, qui est relevée en diadème, est bridée partie vert et partie rose. De la jarretière sort une branche d'acacia à longue traîne, laquelle, partant du sommet de la forme, retombe sur la nuque; cette traîne se trouve voilée par une écharpe de dentelle noire.

17. Chapeau Florentin. — Ce chapeau est tout en étoffe. La passe, qui est bleu clair, est entièrement coulissée. Le fond bouillonné, en faille vert sépia; la ruche qui repose sur les cheveux, en crêpe japonais bleu clair; l'une des brides est bleu clair et l'autre vert sépia. Le nœud, qui est un composé de deux nuances, fait pied à une aigrette naturelle dont le bas est tout en plumes d'autruche.

9. NŒUD DE CRAVATE.

8. NŒUD DE CHEVEUX.

10. NŒUD DE CRAVATE.

18. Chapeau Gazelle. — La passe de ce chapeau forme diadème bridé de velours brun foncé; de ce diadème s'échappe une grosse ruche double, en crêpe japonais jaune sépia, faisant pied à une branche de roses jaunes et de fleurettes qui s'épanouissent sur la calotte. Les barbes ou brides sont en crêpe japonais jaune sépia.

19. Chapeau Danielo. — Ce chapeau, baissé devant légèrement, est à larges retroussis sur les côtés. Le fond, en paille anglaise, est bridé de faille bleu foncé; sur le retroussis de côté repose une guirlande de myosotis à feuillage vert. La calotte, qui est carrée, est enserrée et surmontée d'un assemblage de rubans de faille bleue de tons clairs et foncés artistement mariés. Du nœud du sommet s'élance une jolie rose thé.

20 Chapeau Senora. — Chapeau de paille marron. Les

11. BRACELET DE VELOURS.

13. CRAVATE EN CRÊPE DE CHINE ET VALENCIENNES.

12. CEINTURE RONDE EN VELOURS.

actuelles réclame des nœuds ou ornements un peu volumineux. Voici un modèle de nœud de coiffure tout en velours noir pris dans le biais, qui, isolé, peut vous paraître un peu lourd, mais qui, placé sur le côté, au milieu de coques gonflées, produira fort bon effet; une flèche en acier semé de pointes taillées en diamants traverse le nœud en passant sous la traverse, et le relève agréablement.

9 et 10. Nœuds de cravate. — Bien des toilettes simples deviennent élégantes par l'addition d'une simple fantaisie gracieuse et bien chiffonnée; c'est pour atteindre ce but que nous reproduisons deux modèles de nœuds fort coquets. Le premier, n° 9, est en crêpe de Chine, rose de Chine; les coques et les pans sont pris dans le biais de l'étoffe. Une application d'Angleterre, formant le **T** en dessous du nœud, retombe sur chacun des pans et se dispose en un élégant coquillé. Le modèle n° 10, un peu plus sévère, est en faille ou gros grain violet, et le coquillé, plus simple, est en valenciennes au réseau un peu plus épais.

11. Bracelet de velours. — Pour alterner avec de beaux

14. CHAPEAU SÉRAPHINE.

bords retroussés sont agrémentés de jais posé sur des biais de faille marron, liserés de bleu. Un panache de plumes bleues sur le devant, une grande plume d'autruche marron retombant par derrière, sont retenus en pied par des feuillages de jais, mêlés de flots de rubans marron et bleu.

21. Chapeau d'Egmont. — Chapeau en faille fantaisie noire, aux bords retroussés, bridés de velours noir. Une écharpe, en crêpe japonais rose, enserre la calotte et se prolonge en un nœud négligemment noué sur le devant; ce nœud est traversé par une agrafe de velours; de ses coques ressortent une plume noire, qui s'élance sur le sommet de la calotte, et une rose, qui retombe en saule sur la nuque. Une barbe de dentelle noire retombe sur cette plume, qu'elle voile légèrement.

22. Fleurette. — Chapeau en paille belge blanche, aux bords retroussés formant diadème. Un velours rose étroit borde comme un liséré le retroussis; en dessous se trouve une grosse ruche de tulle rose. Les nœuds et les brides sont un harmonieux mélange de rubans de faille vert-de-gris et rose. Le bouquet de fleurs jardinières qui domine la calotte est composé de roses, de violettes et de giroflées aux teintes veloutées.

23. Condé. Chapeau en paille d'Italie. — Les bords, plus relevés encore des côtés que devant, sont bridés de rubans de faille noire liserés de rose. Sur le retroussis s'appuie une légère guirlande de boutons de rose qui forme auréole. Une grosse rose assortie, posée sur le côté, maintient le retroussis. Une belle tête de plume retombe sur la calotte, qu'elle domine. Brides noires et roses retombant en arrière.

15. CHAPEAU MOLDA.

16. CHAPEAU CLAUDIA.

17. CHAPEAU FLORENTIN.

18. CHAPEAU GAZELLE.

14 BIS. CHAPEAU SÉRAPHINE.

16 BIS. CHAPEAU CLAUDIA.

18 BIS. CHAPEAU GAZELLE.

24. Lucie. — Chapeau en paille de laine de riz. Le retroussis est bridé de faille noire, avec semis de perles de jais. La ruche, qui retombe sur les cheveux, est en blonde noire; cette même blonde retourne autour de la mantille espagnole, qui retombe sur la nuque et revient par devant former pélerine. Les rubans noirs se mêlent à une touffe de fleurs et de feuilles artistement mariées; des roses carmin se mêlent à des marguerites et à des fleurettes blanches fort légères.

Pour faciliter à nos lectrices la reproduction de ces divers chapeaux de printemps, nous en publions la forme complétement dépourvue des ornements que la main d'une habile modiste sait y ajouter.— Modèles de Mmes Moreau Didsbury, 23, boulevard des Capucines.

15 BIS. CHAPEAU MOLDA.

17 BIS. CHAPEAU FLORENTIN.

19 BIS. CHAPEAU DANIELO.

TOILETTES DE DAME ET D'ENFANTS

25. Toilette de promenade. — Longue douillette à triple collet, en drap amazone bleu de roi liséré de faille bleu turquoise. Robe de drap noir, avec volants plissés à tête renversée, doublée de bleu clair pour les lés de derrière, et garnie en redingote de larges biais de même étoffe liserés de bleu. Chapeau de paille anglaise, avec

19. CHAPEAU DANIELO.

jarretière de velours bleu de roi et torsade en faille bleu turquoise, reposant sur les cheveux. Le nœud et le panache de côté sont également artistement mélangés des deux bleus. Manchon de printemps en drap bleu de roi, doublé de bleu turquoise, avec agréments de passementerie et longs nœuds de faille. Modèle de Mme Cavally.

20 BIS. SENORA.

26. Toilette de bébé de deux ans. — Première jupe, en drap marron monté en gros plis pas trop aplatis. Petite blouse un peu ample, formant paletot par dessus la jupe, et de même drap. Grand col anglais garni de guipure. Chapeau marin, en velours marron liséré de faille également marron, mais de nuance plus claire.

22 BIS. FLEURETTE.

ou bien encore d'une frange en plumes, ce qui est plus riche et plus élégant. De gros boutons d'or mat illustrent les basques, les poches et les parements des manches. Chapeau Bolero, en paille blanche bridée de velours bleu, avec aile de pigeon blanc sur le côté.

27. Toilette de fillette de dix ans. — Costume complet, en popeline de Paris gris de fer. La jupe arrondie est montée en tuyaux d'orgue. Le corsage, à longues basques fendues, est bordé d'un effilé mousse de nuance bleu Louise,

20. SENORA. 24. LUCIE. 22. FLEURETTE.
21. D'EGMONT. CHAPEAUX DE Mme MOREAU-DIDSBURY, 23, BOULEVARD DES CAPUCINES. 23. CONDÉ.

PLANCHE COLORIÉE

21 BIS. D'EGMONT.

Toilette d'intérieur. — Robe de foulard de nuance neutre parsemée de violettes. La première jupe, formant légèrement la traîne, est garnie d'un volant peu fourni taillade en créneaux et bordé de foulard violet. La tête du volant est

24 BIS. LUCIE.

traversée par des coques retombant les unes sur les autres, également en foulard violet. Tunique légèrement gonflée en pouf et retenue par un nœud de même étoffe. Le corsage à basques, ouvert en carré sur la poitrine, laisse voir un transparent plissé en foulard violet. Une ruche chicorée encadre le plastron et fait le tour de la basque.

Toilette de demi-deuil en foulard.

23 BIS. CONDÉ.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

frange en
us riche et
outons d'or
nes, les po-
des man-
, en paille
lours bleu,
dans sur le

1873

Mode et Patronage, rue Paris

M. Lallemand

N° 64

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modèles spéciaux de la Revue de la Mode

Robes en foulards de l'Union des Indes 1. Rue Auber

ONDÉ.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Sur le p
tombe une
frange qua
premier jup
Tunique à
encadrée d'
Grand col
foulard gris
et velours,

COUR

DE LA

Parlons
d'hui des
printanière
de fantaisi
pare des
charmants
costumes
encore, qu
dise et ve
Ils se tr
ront, voilà
Les plus
se font ave
mière jupe
et avec un
jupe s'étala
ne marqui
relève a vo
la promen
aura tout
une toilett
et une toil
le. Comm
traîne se
elle pour fo
tume?...
mentation
soit avec d
pes de ru
nœuds m
la traîne
tournure, d
de velours
quilles de
des cordel
passementer
gravures d
vue de la
donneront
spécimens
re de toil
seront d'au
appréciées,
présenteron
nomie élé
fantaisiste
fois. La pl
corsages se
à basques
les jupes a
tron et tal
brette très
posé à plat
tra aussi
évasant la
tablier et
nueront de
tuyaux re
rents genr
à mesure
ront allong
le Directoi
tre elles pa
lette, ou p
ches se ferc
fois, ou bie
de velours,
par un vol
aussi en ch
est impossi

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Sur le premier jupon, qui est d'une nuance neutre, retombe une longue tunique droite dentelée et ornée d'une frange quadrillée. Des nœuds, de même nuance que le premier jupon, se trouvent à la naissance de chaque dent. Tunique à grandes manches Isabeau, de nuance neutre, encadrée d'un effilé semblable à celui de la tunique. Grand col marin. Ceinture à larges bouts tombants en foulard gris de fer. Chapeau, forme Rubens, en turquoise et velours, avec longue plume pour ornement.

E. BOUGY.

COURRIER

DE LA MODE

Parlons aujourd'hui des toilettes printanières en étoffe de fantaisie. On prépare des costumes charmants, car les costumes tiendront encore, quoi qu'on en dise et veuille faire. Ils se transformeront, voilà tout!... Les plus nouveaux se font avec une première jupe à tablier, et avec une seconde jupe s'étalant en traîne marquise, qu'on relève à volonté pour la promenade. On aura tout à la fois une toilette de dîner et une toilette de ville. Comment cette traîne se relèvera-t-elle pour former costume?... Par l'ornementation même, soit avec des écharpes de ruban, des nœuds maintenant la traîne en pouf-tournure, des agrafes de velours, des coquilles de dentelle et des cordelières de passementerie. Les gravures de la *Revue de la Mode* vous donneront plusieurs spécimens de ce genre de toilettes, qui seront d'autant plus appréciées, qu'elles présenteront une économie élégante et fantaisiste tout à la fois. La plupart des corsages se porteront à basques et à gilet; les jupes avec plastron et tablier soubrette très-court et posé à plat. On mettra aussi des revers évasant la jupe en tablier et qui continueront derrière en gros plis tournure, avec tuyaux renversés. Les basques se feront de différents genres. Nous vous les décrirons au fur et à mesure qu'elles se produiront. Les unes seront allongées en longs pans d'habit, comme sous le Directoire, ou bien en ailes d'oiseau reliées entre elles par des nœuds de ruban assortis à la toilette, ou par des nœuds de velours noir. Les manches se feront avec revers, à volants comme autrefois, ou bien demi-larges, froncées dans un biais de velours, se terminant par un volant d'étoffe et par un volant de dentelle. Les corsages s'ouvriront aussi en châles revers et en plastron carré. Il nous est impossible de bien préciser la mode telle qu'elle s'affermira peu à peu. Chaque personne la modifie, d'ailleurs, selon ses goûts, sa tournure et sa position. De tous les costumes et de toutes les toilettes qui se produisent en ce moment, nous tirons cette conclusion : c'est qu'on pourra porter tout ce qu'on voudra, du moment qu'on y attachera un sentiment de goût et d'actualité. Les étoffes de fantaisie, telles que taffetaline de laine et poil de chèvre, sont à rayures satinées, en toutes nuances nouvelles. On décore les costumes avec du taffetas, de la moire et du satin, en rapport avec la rayure satinée. Il y a aussi des crépons de laine de deux tons camaïeux, qu'on garnit de velours noir et de guipure écrue, et qui produisent des costumes faisant nouveauté, à traîne et sans traîne.

25. TOILETTE DE PROMENADE. 26. TOILETTE DE BÉBÉ. 27. TOILETTE DE FILLETTE.

Le velours noir sera très en vogue comme garniture de costumes et de robes princesse. Autrefois, le velours noir ne se produisait qu'en plein hiver. Aujourd'hui, il est de toutes les saisons.

Pour nous résumer, les grisailles glacées et unies, les chalys rayés satinés, les taffetas et les taffetalines à rayures satinées, les poils de chèvre rayés, en cachemires purs de l'Inde, en toutes nuances, les foulards rayés, les foulards à pois, les crépons de l'Inde, les crêpes de Chine, les foulards de Pongees et les foulards Tussore, seront les tissus en faveur.

Pour décorer les robes princesse, c'est-à-dire les robes en moire, en faille et en poult de soie de très-belle qualité, tombant droites devant et cambrées à la taille, il y a de très-jolies guirlandes de roses naturelles brodées en relief, avec feuillage nuancé et tiges de bois naturel, pouvant s'appliquer comme montants de corsage et continuer en quilles de jupe.

Ce genre de broderie de roses naturelles est d'un merveilleux effet. Il a cet avantage sur les broderies à même l'étoffe, c'est qu'on peut l'enlever d'une toilette pour le placer sur une autre.

Ces guirlandes de roses de toutes nuances, soit rose, pourpre et jaune or, sont ravissantes dans les toilettes de tulle, noir, blanc, maïs et mauve.

Il s'épanouit encore de très jolies guirlandes de larges pensées violettes à cœur jaune, avec leur feuillage naturel.

Une actualité qui apparaît peut-être un peu tard, car le printemps est dans l'air, c'est un splendide ruban de moire antique, en 22 centimètres de largeur, lustré et moiré comme une aile de corbeau, et se répétant en toutes nuances nouvelles. Ce large ruban de moire antique nous prédit d'avance le retour définitif de la moire antique pour l'hiver prochain.

On portera beaucoup cet été de très-larges rubans de moire française sur les toilettes de grenadine et de gaze de Chambéry.

Sur les robes de taffetas, car on revient aussi au taffetas (à quoi ne revient-on pas!), on met sur les corsages unis de nouveaux gilets Louis XV, en gros de Suez et en faille garnis de blonde, de malines et de guipure dans toutes les nuances.

On garnit encore les corsages unis, avec un gilet châle ouvert en cœur, en gros de Suez ou en faille brodés de malines ou de guipure, avec bouquet de côté, à la façon des *sportmen*. Le châle est tracé avec trois plis.

En fait de confections, on portera beaucoup de mantelets, de mantilles, de vestes sans manches, avec plastron devant se nouant derrière en tablier de bébé, et de rotondes Henri IV. La mode n'y va pas de main-morte, comme vous voyez. Elle se met à crier : « Vive Henri IV! » comme sur le pont Neuf. Ces rotondes Henri IV sont agrémentées de franges béarnaises. On remet aussi le cachemire des Indes en faveur. Du moment que la confection est à demi supprimée, le cachemire des Indes a toute chance de revenir. Mais ce n'est plus le cachemire des Indes démodé d'autrefois. Les anciens cache-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mires ne s'emploient plus qu'en robes de chambre, en tapis et en tentures. La fantaisie a marché et progressé. L'*Union des Indes* a fait tisser et fabriquer tout exprès dans les Indes des cachemires exclusifs, comme dessins inédits et comme bon marché exceptionnel. Comme prix inférieur aux prix d'autrefois, on peut avoir à l'*Union des Indes* un cachemire tout nouveau, avec rivières et étoiles de mer de toutes nuances. L'*Union des Indes* se charge d'envoyer en premier choix les plus beaux cachemires des Indes, pour corbeilles de mariage, dans tous les prix.

L'*Union des Indes* envoie *franco* sa collection de foulards printaniers à toute personne qui lui en fait directement la demande, 1, *rue Auber*, en face le nouvel Opéra. Comme ces collections sont en nombre limité, et que les demandes sont considérables, on est prié de ne pas les garder plus de trois jours et de les retourner ensuite.

De quoi se compose cette collection printanière? De foulards rayés bien entendu, de toutes couleurs et de toutes largeurs, puisque les rayures sont à la mode; depuis 48 fr. la robe de 8 mètres, largeur, 0m90 c.; de foulards à pois de toutes couleurs, à 48 fr., 57 fr., etc., la robe de 8 mètres en 0m90 c. de largeur; de foulards à petits dessins, depuis 45 fr. la robe; de foulards, fleurs Pompadour, à 48, 52, 60 fr., etc., la robe; de foulards unis, depuis 48 fr.

Tissu écru Tussore, à 70, 80 et 90 fr. la robe de 8 mètres.

Bénarès, tissu noir pour deuil, 60 fr.

Laïntown, tissu uni, très-belle qualité, 75 fr.

Céleste-Empire, tissu uni, 80 fr. les 8 mètres, largeur, 90 c.

Japonais, tissu uni, 98 fr. les 8 mètres, largeur, 90 c.

Crépon de l'Inde, 120 fr. les 8 mètres, largeur, 0m90 c.

Le crêpe de Chine coûte : 135 fr. la polonaise de 3 mètres en 1m40 c. de large.

Les robes sont marquées par 8 mètres, mais ce métrage n'est point obligatoire, et l'on peut l'augmenter ou le diminuer, suivant le costume que l'on veut reproduire.

L'avant dernière gravure coloriée de la *Revue de la Mode*, qui était des plus élégantes et des mieux réussies, vous a donné une idée des toilettes luxueuses et de bon goût qu'on pouvait reproduire avec le foulard Pompadour et le foulard uni. Il était impossible de mieux combiner ces deux toilettes de foulard et de leur donner plus de distinction et plus de cachet.

Les femmes élégantes, en voyant le parti qu'on peut tirer du foulard, le préfèrent de beaucoup au taffetas pour toilettes de campagne, de bains de mer et des eaux.

Et les chapeaux?...

Nous avons déjà dit que nous prenions les panamas aux dandys villageois. Les panamas, tout enguirlandés de fleurs et encocardés de rubans, n'attendent que les beaux jours pour se mettre en route. Ils auront pour rivaux les *latanias*, tirés de la paille du latanier. Telle est la haute fantaisie. Les panamas sont, pour la plupart, très hauts de forme, à la façon de Henri II, de Henri III et de Henri IV. Les chapeaux Henri IV sont relevés d'un côté par la cocarde béarnaise. Ils sont très-crânes et très-seyants. Vous allez bientôt les voir apparaître.

La forme des chapeaux nouveaux est donc très-haute, avec profusion de fleurs. Il faut se mettre en garde contre les modèles par trop excentriques qui se produisent de toutes parts.

La mode, tout en étant la mode, doit toujours rester dans les limites du bon goût de la fantaisie élégante.

Vte DE RENNEVILLE.

Nous prions celles de nos abonnées qui nous demandent des *patrons coupés de grandeur naturelle*, de vouloir bien joindre à leur lettre autant de fois 1 fr. 50 en timbre-poste qu'elles désirent de patrons différents. — Afin d'éviter des erreurs ou des retards, toutes les lettres doivent être adressées à l'Administrateur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris.

LES MENUS DE LA SAISON

Mars.

Une abonnée nous écrit :

« Ne vous serait-il pas possible d'indiquer de temps en temps, à la suite de vos *Menus* de dîner, la manière de faire le service des tables, l'ordre dans lequel ce service doit être fait et la manière de dresser un couvert?

« Je réclamerai aussi les diverses façons de plier les serviettes.

« Ces renseignements seraient bien utiles, surtout aux personnes qui, comme moi, habitent la campagne. »

Être agréable à mes lectrices a toujours été un bonheur pour moi. Je satisferai donc de mon mieux à cette demande. Seulement le peu d'espace dont je dispose me forcera à le faire en plusieurs fois. — Le commencement au prochain numéro.

MENU D'UN DINER EN GRAS

Consommé au tapioca.
Carpe au court-bouillon garnie d'un ragoût de laitances.
Jambon à la choucroute.
Salmis de pluviers.
Canneton de Rouen rôti.
Artichauts frits.
Beignets de pommes à la d'Orléans.

MENU D'UN DINER EN MAIGRE

Potage à la Monaco.
Alose grillée à l'oseille.
Salmis de sauvagine (*maigre*).
Brochet farci et rôti.
Œufs à la tripe.
Gâteau de riz.

Le potage à la Monaco est fait de tranches de pain de même forme saupoudrées de sucre, grillées de couleur pâle, disposées dans une soupière avec un grain de sel, et sur lesquelles on verse du lait bouillant lié avec des jaunes d'œufs.

LE BARON BRISSE.

LE VÉSUVE

On écrit de Naples qu'une éruption du Vésuve menace le pays en ce moment, éruption que l'on craint devoir être terrible, si on en croit les noirs présages qui l'annoncent. Comme ce phénomène est toujours une chose fort curieuse à connaître, je prends la liberté de venir causer un peu avec vous de ce même Vésuve, que j'ai eu l'honneur d'admirer dans toute sa gloire, c'est-à-dire vomissant feu et flammes : sublime horreur qu'il est aussi impossible de dépeindre que de rêver, car jamais chose semblable ne peut être imaginée, même par la cervelle la plus folle.

Eh bien, quand ce cratère s'entr'ouvre pour laisser la lave incandescente s'échapper en un large serpent de feu, entraînant et brûlant tout sur la route qu'il suit, du sommet de la montagne à la mer, pour les honnêtes Napolitains qui ne sont point sur cette route fatale, une éruption de leur dangereux voisin leur semble tout simplement un spectacle à grand fracas qui sert à orner le fond du tableau de leur golfe splendide. Plus elle est forte, plus elle attire de spectateurs; plus ils sont contents. On prie, on admire; puis on rentre chez soi, l'idée du danger qu'on peut courir, — le moindre changement de vent pouvant entraîner un catastrophe de la lave, — ne venant à personne. Ce n'est donc point de la bravoure, car les Napolitains sont peu braves par nature, c'est de l'insouciance mêlée à l'habitude et rien de plus.

Ainsi je me souviens que pendant cette même éruption dont je vous parle, et en même temps que des fleuves de lave ardente sortaient en bouillonnant du volcan en fureur, que le cratère lançait au loin ses pierres enflammées et ses cendres terribles, on me conduisit à la fête de Portici, charmant village tenant à Résina et, comme cette dernière, bâti sur la malheureuse Herculanum, engloutie par une éruption semblable; fête où l'on dansait la tarentelle à grand renfort de tambours de basque et de castagnettes, bruit joyeux que le Vésuve et ses foudres ne parvenaient point à dominer, car personne ne songeait à écouter le volcan. On sautait, on chantait, on criait et on riait, comme si rien de menaçant ne pouvait donner matière à réfléchir, sinon à trembler, car enfin, ce village où se donnait la fête a déjà été englouti et rebâti onze fois; mais *basta!* on ne se préoccupe pas pour si peu dans le beau pays de Naples, et on se moquait de moi parce que j'avais peur.

Mais ce qui m'a le plus frappée dans cette fête, c'est qu'elle s'est terminée par un superbe feu d'artifice! oui, un feu d'artifice!... Des chandelles romaines, des pétards, des soleils, des fusées, sur le Vésuve même, à une demi-lieue de l'éruption, qui coulait de l'autre côté de la montagne, c'est vrai, mais qui pouvait se retourner si le caprice le lui disait, c'était trop vrai encore; et j'avoue que cette pensée, qui ne me quittait pas, m'ôtait tout mon plaisir.

Quand nous eûmes assez de la fête, on proposa de faire l'ascension du volcan, proposition qui m'agréait fort peu, je l'avoue; mais, comme une personne bien élevée doit toujours soumettre sa volonté à celle de la société où elle se trouve; je fis « contre mauvaise fortune bon cœur, » ainsi que nous disons en France, et nous nous mîmes en route.

Nous atteignîmes avec beaucoup de peine la petite maison de l'Ermite, endroit hospitalier qui sert de frontière entre la partie cultivée et la partie toujours incendiée de la montagne; mais quand je fus là, je n'eus plus la force ni le courage d'aller plus loin, ce que vous me pardonnerez, j'espère, quand je vous aurai dit que l'endroit qu'il m'eût fallu gravir était tout couvert de petites flammes voltigeantes, comme ces feux de Bengale qui servent à représenter les diableries au théâtre, mais flammes bien moins innocentes que ces feux de comédie, puisque à travers les fentes de la terre on distinguait la terrible fournaise d'où elles sortaient.

Donc, prétextant un grand malaise, je restai chez l'Ermite pendant que toute notre bande grimpait résolûment à l'assaut du cratère; aussi n'est-ce point mon odyssée que je vais vous raconter, mais celle de l'un de nos amis, triste odyssée qui vous prouvera que tout ne fut pas plaisir pour ces intrépides montagnards.

M. ***, homme aimable, spirituel et membre de l'Institut, ce qui n'ôtait rien à ses mérites, mais assez mauvais marcheur et, comme tout Parisien, mettant au-dessus de tous les plaisirs celui de flâner, s'aperçut au bout de quelques instants qu'il avait perdu ses compagnons de route. Alors il appelle de toutes ses forces pour connaître la direction qu'ils avaient prise afin de pouvoir les rejoindre; mais l'écho seul lui répondant, — et quel écho, grand Dieu! écho qu'on eût dit sortir de l'enfer, — notre ami fut pris d'une panique qui s'explique on ne peut mieux par la position critique dans laquelle il se trouvait.

Il était seul sur le bord d'une mer de feu avec son guide, lequel guide, qui le tenait d'une main dont la pression ressemblait à celle d'un écrou, était affligé de la plus atroce figure qu'il soit possible de voir; aussi notre infortuné compatriote faisait-il tristement *in petto* les réflexions suivantes :

« On assassine quelquefois en France pour quelques malheureux francs, tout au plus, et le meurtre doit être bien meilleur marché en ce pays, puisque la vie y est infiniment moins chère que chez nous. Mon affreux guide va donc me jeter dans le torrent infernal qui coule auprès de moi, après m'avoir pris ma bourse et ma montre, ce qui lui sera facile, parce que je glisse comme si je marchais sur de la glace, puis il dira que c'est un accident, et le tour sera fait. »

Et à la suite de ce soliloque peu consolant, notre académicien cherchait à attendrir celui qu'il croyait destiné à être son bourreau, en l'appelant à chaque instant *amico caro, caro amico*, d'une voix à attendrir un roc; mais l'homme à l'aspect féroce semblait très-peu touché de toutes ces tendresses, car il se renfermait dans le mutisme le plus complet, et grimpait sans reprendre haleine, tout en serrant de plus en plus dans sa main de fer le bras du pauvre patient effrayé.

Tout à coup, notre ami aperçoit le chapeau d'un gendarme (1), et jamais, de mémoire d'homme, la vue d'un tricorne n'a causé tant de joie à un mortel. Aussi, par un effort suprême, il s'arrache de la griffe de fer qui le tenait prisonnier, s'élance comme une flèche et se jette dans les bras de l'honnête gardien de la sûreté publique en s'écriant :

— Sauvez-moi! sauvez-moi!

— Et de quoi? demanda tout surpris le bon gendarme qui, en sa qualité de Suisse, se piquait de parler français.

M. ***, tout honteux, ne sut que répondre; car, enfin, le danger n'avait existé que dans son imagination, et nonobstant sa figure de brigand, son guide était sans doute le plus honnête homme du monde; aussi il balbutia des excuses mêlées de plaisanteries, que le Suisse et le Napolitain feignirent de comprendre, puisqu'elles étaient entremêlées de pièceties d'argent; puis il revint me rejoindre chez l'ermite.

Mais, mon Dieu! comme je suis bavarde. Je lâche la bride à ma plume en pays étranger. Pardonnez-moi.

(1) A l'époque dont je parle, Ferdinand régnait encore à Naples, et il y avait alors des gendarmes et des Suisses en ce pays.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

je vous en supplie, et je mettrai ma causerie sous le voile de la morale, puisqu'elle peut au moins servir à vous prouver qu'il ne faut jamais juger les gens sur la mine.

Cᵗᵉˢˢᵉ DE BASSANVILLE.

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

(Suite.)

M. Bertesieux regarda son neveu en clignant de l'œil.

— Tu me fais l'effet de tirer un petit bon à vue sur ma bonhomie.

— Moi, mon oncle!... Ah! par exemple!... J'ai fait quelques folies, c'est vrai, mais je les ai oubliées, ce qui prouve que je suis sans rancune. On se lasse de tout, même de ne rien faire. Je commence à trouver que les journées ont quarante-huit heures.

— Oui..... celles que tu passes sans un centime.

— J'ai quelque part un diplôme d'avocat; mais les veuves et les orphelins manquent complétement sur la place... Mais voilà que j'y pense! Pourquoi ne pas vous procurer un joli procès?

— Tu plaides en ce moment, mais ta cause est mauvaise.

— Dites que le juge est prévenu.

— Prévenu en ta faveur, mauvais sujet!

— En ce cas, j'ai gagné!

— Est-ce assez imprévoyant! Avoir tout dépensé!... reprit le vieillard en interrogeant son porte-monnaie.

— Il y a bien le chapitre des emprunts, hasarda le jeune homme.

— Mauvaise affaire!

— Je vous offrirais volontiers mon crédit, mais il est un peu usé.

— Tandis que le mien est tout neuf... C'est là ce que tu veux dire?

— Hélas! oui.

— Je vais essayer... mais à une condition.

— Parlez, cher oncle.

— Voilà que je suis ton cher oncle, à présent!

— A présent et toujours... Cette condition?. .

— C'est que tu viendras dîner ici dimanche prochain. J'ai invité les Bernard...

— Je n'aurai garde d'y manquer.

— C'est une bonne connaissance à faire. Tu auras sous les yeux un ravissant spécimen du bonheur dans le devoir, et peut-être que plus tard...

— Oui, mon oncle, plus tard...

— Allons, à dimanche, reprit M. Bertesieux, tendant la main à Édouard, comme pour le congédier.

Le jeune homme prit cette main et la serra de grand cœur; seulement, ayant encore quelque chose à prendre, il se mit à califourchon sur une chaise et attendit.

— Eh bien! tu ne t'en vas pas?

— Et ce crédit tout neuf que vous deviez étrenner?

— C'est, ma foi! vrai... je n'y songeais plus.

M. Bertesieux appela sa gouvernante.

— Placidie, pria-t-il de sa voix la plus engageante, voulez-vous me faire le plaisir d'avancer pour moi une centaine de francs à ce vaurien?

— Quelles dilapidations! pensa la vieille, qui s'en alla grommelant, et reparut bientôt avec un chiffon de papier joseph, historié d'hiéroglyphes charmants que la loi engage toutefois à ne pas contrefaire.

Édouard accueillit cette œuvre d'art avec un respect profond, et cinq minutes après, il était déja loin.

— A propos! dit M. Bertesieux à sa gouvernante lorsqu'ils furent seuls, il faudra sortir la porcelaine de Saxe et le linge damassé.

— En l'honneur de quel saint?

— En l'honneur de saint Bernard et de sa femme, à qui je donne à dîner dimanche.

— Encore de nouvelles connaissances? Des intrigants, des grugeurs, des pique-assiettes! Voilà que nous allons recommencer à mettre les petits plats dans les grands! Comme c'est de votre âge! Toute la maison en déroute! tout le ménage en l'air! la cave au pillage! Et pour qui? pour des gens qui mangeront votre bien en se moquant de vous! Tenez, voulez-vous que je vous dise?...

— Dites, dites, Placidie, reprit tranquillement le vieux garçon; lâchez toute votre bile pendant que vous y êtes. Cependant, faites en sorte que ce soit fini le plus tôt possible.

— Franchement, vous perdez la tête, monsieur!

— Grâce à vos criailleries. Au surplus, si vous n'êtes plus aussi alerte qu'autrefois...

— Moi, plus aussi alerte!...

— Si vous vous sentez exténuée par le travail qu'il y a ici...

— Exténuée?... moi!...

— Rien ne vous empêche de vous adjoindre un cordon bleu de louage.

— Jour de Dieu! je voudrais bien voir que n'importe quel cordon bleu, rouge ou blanc, se permît de mettre les pieds dans ma cuisine! Moi qui me berçais de la douce espérance que votre estomac était si bien habitué à mes blanquettes et à mes coulis qu'il n'en pourrait supporter d'autres!

— Le fait est, Placidie, que vous réussissez les coulis!...

— Et les pâtes feuilletées?

— Vos pâtes feuilletées frisent la perfection. Cependant...

— C'est qu'il ne faudrait pas vous faire illusion, monsieur; vous êtes fort délicat; et si vous pensez que la première maritorne venue...

— Je ne le crois pas... Cependant...

— Suis-je assez humiliée! Après tant de bons et loyaux services!...

— Permettez, Placidie, je n'ai nullement entendu vous humilier; c'est vous, au contraire, qui...

— Après tout, monsieur est le maître! Vous pouvez tenir table ouverte, prendre des fainéants en sevrage, jeter la maison par la fenêtre...

— Ce que je voudrais, Placidie, reprit M. Bertesieux avec un peu plus de fermeté qu'il n'en montrait d'habitude, ce que je désire vivement, c'est la paix! Il serait curieux que je ne pusse recevoir à dîner deux ou trois amis sans que cela produisît des tremblements de terre!

Comme la gouvernante s'en allait cette fois sans répliquer, et portant à ses yeux secs le coin de son tablier :

— Placidie, recommanda plus doucement le célibataire ému; voyons, emportez donc la robe que je vous ai achetée.

III

Bernard était un brave cœur, une nature probe, persévérante et dévouée, rompue de bonne heure aux habitudes d'ordre et de travail.

Tout jeune encore, sans appuis, en s'imposant mille privations, en s'interdisant tout plaisir, il avait vaillamment subvenu aux besoins de son vieux père et de sa mère infirme.

Aussi avait-il conquis l'estime générale.

Le seul reproche que nous lui adresserons, et qui ressemble à un éloge rarement mérité par le temps qui court, c'était d'être trop modeste et de toujours douter de lui.

Ainsi, pendant son stage commercial, un de ses patrons, frappé de ses qualités, avait jeté les yeux sur lui pour en faire son gendre. La maison était bonne, la fille unique avenante et tout à fait disposée à s'immoler de bonne grâce au vœu paternel. Mais Bernard, rendu défiant par sa pauvreté, pensa que ses prétentions seraient ridicules; d'où il advint que, non-seulement il perdit une belle occasion de s'établir, mais encore sa place, grâce au dépit de la jeune fille.

Qu'importe, dira-t-on, puisqu'il s'est marié ailleurs, puisque Mᵐᵉ Bernard est une femme charmante, puisqu'il est heureux?

Heureux, certainement, en comparaison de beaucoup d'autres qui le sont moins...

Mˡˡᵉ Louise Fournier lui avait apporté deux yeux très-vifs, beaucoup de fraîcheur, une tournure gracieuse, autant d'esprit qu'il en faut, de l'adresse, de l'intelligence, un gentil caractère, un grain de coquetterie honnête et permise, et de plus une dot de vingt-cinq mille francs.

Au point de vue d'un établissement à payer, c'était peu de chose.

Cependant M. et Mᵐᵉ Fournier avaient fait sonner bien haut leur sacrifice. Ces vingt-cinq mille francs s'étaient permis de faire autant de tapage qu'un demi-million. Le pauvre Bernard en avait été accablé, comme le fut jadis Cinna de la clémence d'Auguste.

Quoi! lui confier de tels éléments de fortune et d'avenir, à lui qui n'avait que son intelligence et ses bras! Quoi! se débarrasser d'une jolie fille en sa faveur, par-dessus le marché! En vérité, c'était un trait de désintéressement digne des temps antiques. Aussi lui avait-on fait comprendre que, pour justifier le témoignage de munificence dont on l'honorait, et afin de garantir Louise des atteintes du sort pour le cas où elle deviendrait une veuve prématurée, peut-être serait-il bon qu'il assurât sa vie pour une centaine de mille francs.

De cette façon, le pire qui pourrait arriver un jour, le plus tard possible, à Mᵐᵉ veuve Bernard, née Fournier, ce serait que ses vingt-cinq mille francs de dot rapportassent cinq mille livres de rentes.

Paul, heureux d'un sacrifice à faire, avait accepté cette condition avec empressement, et le mariage s'était conclu à la grande satisfaction des uns et des autres.

Cependant, quant au mari, cette joie s'était modifiée peu à peu.

Ainsi, Bernard avait acheté quarante mille francs l'établissement de la rue Montmartre, et ses échéances de payement étaient échelonnées à longues dates, pour qu'il se libérât sans secousse, dans la proportion des rentrées probables. Seulement il avait omis de faire la différence entre une maison qui opère sur ses propres capitaux et celle qui se soutient à l'aide des capitaux d'autrui, auquel cas une partie des bénéfices est absorbée par l'escompte.

Puis, comme il arrive assez généralement, le vendeur avait fait la position plus avantageuse qu'elle ne l'était en réalité. Non pas que les inventaires manquassent précisément de sincérité, mais, de même qu'il y a un certain jour favorable où les étoffes miroitent le mieux, il y a, comme l'a dit un ancien ministre, une façon de grouper les chiffres de laquelle il résulte que deux et deux peuvent avoir l'apparence de faire cinq.

Ajoutons encore que, grâce à cette dot, le mari semblait avoir contracté l'obligation d'encadrer sa femme dans tous les brimborions que le luxe invente, de contenter ses plus légers caprices, de lui faire tout au moins une position analogue à celle de Mᵐᵉˢ X., Y., Z., simples marchandes comme elle.

Enfin, Louise étant musicienne, Mᵐᵉ Fournier avait fait remarquer que sa fille n'était pas ornée des plus rares talents pour qu'ils restassent enfouis. De là quelques soirées à droite et à gauche, dans le monde des amies de pension, mariées plus richement; de là quelques robes *habillées*. Il est vrai qu'il y en a de si fraîches, qui coûtent si peu! A cet âge on n'a pas besoin de parure, on embellit tout de sa grâce et de sa jeunesse, il faut moins que rien, deux ou trois cents francs au minimum pour chaque toilette.

Quel barbare époux se permettrait de trouver cela trop cher? N'est-ce pas d'ailleurs pour lui plaire, à lui, à lui seul? Au reste la convenance l'exige, on ne peut faire moins que les autres.

— Pourtant ce cachemire?

— Cela dure si longtemps!

— Ces dentelles?

— Cela dure toujours!

— Ces boutons en diamants?

— Il y en a pour la vie, et même au delà! Cela devient un héritage.

Enfin que diraient les concurrents de M. Bernard si sa femme n'était pas mise *comme tout le monde?* Ils diraient qu'il est au-dessous de ses affaires, et *qu'il branle dans le manche*. Branler dans le manche, voilà une petite métaphore qui n'a l'air de rien, et qui peut cependant ruiner le plus solide crédit du jour au lendemain.

Louise était-elle bien coupable? Mon Dieu, non! Les demoiselles sont quelquefois élevées à ne rien savoir de la vie pratique. Elles croient que les bracelets pendent tout ciselés à quelque treille exotique. Il faut que la richesse leur vienne quand elles dor-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ment. Essayez de leur faire comprendre les angoisses du négoce, la torture des échéances, les mille responsabilités entassées sur votre tête, et elles vous regarderont les yeux grands ouverts, comme si vous leur parliez sanscrit.

Aussi Bernard ne disait-il rien. A quoi bon? Il avait bien, dans deux ou trois circonstances, essayé de montrer de l'énergie et de mettre obstacle à certaines dépenses superflues, mais sa femme n'avait pas voulu comprendre.

Mme Fournier, surtout, gardait rancune à son gendre de quelques économies qu'il avait projetées... projetées seulement!

— Ton mari est un ladre, disait-elle. Si on l'écoutait, il te laisserait manquer des choses indispensables. C'était bien la peine de nous dépouiller en sa faveur!

— Il est vrai, répondait Louise, que le caractère de Paul change à vue d'œil. Il y a quelques mois encore, il prévenait mes désirs, il était même généreux, tandis que... à présent... Le croirais-tu! la dernière fois que je suis allée au concert, j'ai été obligée d'acheter mon bouquet...

— C'eût été son devoir de te l'offrir.

— Eh bien! il me l'a en quelque sorte reproché. Encore avais-je dit quinze francs pour avoir la paix, car il en coûtait vingt-cinq.

— Voilà pourtant comme les maris nous forcent à mentir.

— Cependant il m'aime bien.

— Il t'aime bien! il t'aime bien! Je voudrais un peu voir qu'il te détestât! Mais tu es trop bonne. Les hommes, mon enfant, ont besoin d'être menés, sinon il nous mènent. Il y a des moments propices dont il faut savoir profiter pour établir sa domination. Ainsi, quand tu l'as rendu père, c'était le cas ou jamais d'avoir des caprices. L'habitude en serait prise.

— Oh! je ne suis pas si exigeante.

— Tu ne seras bientôt plus maîtresse chez toi. L'avarice s'attaque surtout aux choses de sentiment. Tiens, l'autre jour, nous parlions de la petite; eh bien, ne voulait-il pas renvoyer la nourrice chez elle.

— Ah! par exemple!

— Sous prétexte que l'air de Versailles serait plus favorable à l'enfant que celui de la rue Montmartre.

— Quant à cela, nous verrons! reprit la jeune femme, tambourinant de sa bottine sur le parquet.

— C'est tout vu, ma chérie. Je l'ai anéanti, je l'ai pulvérisé! « En ce cas, mon gendre, lui ai-je dit, il ne fallait pas vous mêler d'épouser une femme de 25,000 francs de dot. Il ne manquait pas de petites filles de rien qui eussent été tout à fait à l'unisson de ces mesquineries. »

— Tu as peut-être eu tort.

— Il en entendra bien d'autres s'il continue! Avoir quarante becs de gaz dont la lumière ruisselle sur l'asphalte et lésiner avec des frais de nourrice!... C'est comme cet entêtement qu'il met à ne pas louer le premier étage, juste au-dessus de ton magasin; ce serait si commode!...

— Quant à cela, petite mère, il n'a peut-être pas tort : 2,000 francs de loyer!...

— La belle affaire! Santé passe richesse. Son premier soin devrait être de t'épargner toute fatigue. Et quand je songe, pauvre chère bichette, que tu es condamnée à monter, je ne sais combien de fois par jour, du rez-de-chaussée au quatrième!... Au quatrième!... pourquoi pas tout de suite sous les combles?... Je suppose que tu veuilles inviter quelquefois de tes amies, car on ne peut pas toujours aller chez les autres sans les recevoir à son tour. Au quatrième, le joli effet que cela fera!

— Ah! si je le voulais bien...

— Il faut vouloir, ma fille. Ta considération y est attachée, et la nôtre aussi. Nous ne pouvons pas avoir l'air de t'avoir mariée pour l'amour de Dieu. Si tu étais comme beaucoup de jeunes femmes dont les maris s'occupent seuls des affaires, si tu passais ton temps à faire de la tapisserie, à lire des romans, à t'habiller et te déshabiller, à courir de magasin en magasin... mais rien de tout cela! tu t'occupes comme un commis, tu passes de la caisse aux écritures et des écritures à la vente; tu es le pivot sur lequel roule toute la maison. Je voudrais bien savoir ce qu'il ferait sans toi!

— Mais, ma chère maman, il ne se plaint pas...

— Il ne lui manquerait plus que de joindre l'hypocrisie à l'avarice. Allons, adieu, ma pauvre chère victime, médite mes conseils et suis-les. Tu t'en applaudiras. Profite au moins de l'expérience que j'avais acquise avec feu monsieur ton père.

Ainsi parlait Mme veuve Fournier chaque fois qu'elle se trouvait seule avec sa fille.

VICTOR POUPIN.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

Ninon de Lenclos avait le don de la jeunesse perpétuelle. Elle le devait à la *rosée d'Orient*, composée pour elle, en 1646, par Fortunio Liceti, célèbre docteur de l'université de Padoue.

La *rosée d'Orient* (*ruguada de viso*), propriété de l'Office hygiénique, fait disparaître instantanément la ride, cette vilaine esquisse que le temps impertinent s'est permis de tracer sur votre visage (20 fr. le fl.)

Le *rose de Chypre*, de la même maison, a la vertu de doubler l'éclat du teint; c'est de la fraîcheur printanière en flacon que ce *rose de Chypre* qui vous rend jeune toujours et quand même.

Le *blanc de Paros* donne à l'épiderme une transparence, une diaphanéité qui vous fait ressembler aux beautés vaporeuses décrites par Ossian. Il y a du nuage dans ce *blanc de Paros*, mêlé aux teintes d'aurore du *rose de Chypre* (17, rue de la Paix, au premier étage).

Le parfum de l'iris est des plus agréables. Modeste comme celui de la violette, il est relevé par une exquise senteur de framboise qui flatte délicieusement le sens olfactif. Mais c'est dans le suc de cette plante précieuse que L. T. Piver a découvert la véritable sève de beauté.

Son *lait d'iris* assouplit la peau, la tonifie, lui donne la douceur du satin et le velouté de la pêche. Le *colécream* à base d'iris double l'éclat du teint et fait du derme un marbre blanc, semé de roses, sur lequel le temps ne peut tracer son impertinente esquisse.

Un soupçon de la *poudre de riz*, même base, fait rayonner le visage, efface les boutons, efflorescences, taches de rousseur.

Il n'est tel que le *savon au suc de laitue*, dont L. T. Piver est l'inventeur, pour raffermir le tissu dermal et préserver l'épiderme des altérations auxquelles il est exposé.

Les principes styptiques que M. Pivert a découverts dans l'iris explique qu'il ait été décoré « pour la perfection ancienne et soutenue de sa fabrication. »

E. BUGUY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme *M. B.* peut compter sur de jolies initiales.

M. de V., à A. — J'ai répondu par poste à une abonnée, à Alençon, qui me demandait le prix de la fleur du tilleul et de l'églantine en diamant, dont les dessins avaient paru dans le journal. Ma lettre m'est revenue; pourquoi? Si on désire connaître bien exactement les prix de ces objets d'art, écrire de nouveau, en envoyant timbre-poste pour affranchissement de la réponse.

La directrice des postes à B. aura les chiffres désirés.

Mme *A. M.* — Il y a des colliers en jais depuis 10 fr. jusqu'à 100 fr. et plus. On peut en porter sans être en deuil. Ce collier peut aller avec toute toilette. Oui, pour le dessin.

Mme *E. de G.* — Je suis bien étonnée de l'oubli que vous signalez; il sera réparé en premier lieu par les initiales en broderie. Nous faisons dessiner et graver un alphabet complet en tapisserie et en crochet. Vous aurez aussi la leçon de tapisserie demandée; elle comprendra, outre le modèle pour le petit point, celui de tous les points de fantaisie qui se font sur canevas. Dites-moi la somme que vous destinez à cet achat, et je me ferai un plaisir de vous le choisir au mieux de vos désirs. Vous désirez, bien entendu, des laines de toutes nuances, des aiguilles de toutes grosseurs, et des canevas de plusieurs genres. Merci pour l'intérêt.

Mme *F. B.* — Vous aurez la pantoufle, mais en noir avec signes; il faudrait attendre trop longtemps pour vous la donner coloriée.

M. E. P., à B. — Je ne puis mieux vous renseigner qu'en vous recommandant la lecture du courrier de modes. On vous y parle aussi bien des modes courantes que des modes plus élégantes et faisant nouveauté. Je crois que la polonaise drapée vous conviendrait fort bien.

Une Alsacienne. — La taille plate et ronde, la jupe fort longue, enfin l'ancien modèle; il est toujours convenable, facile à porter, surtout pour jeune fille; mais ce costume, qui se fait en drap, doit être admirablement bien exécuté; la main d'un tailleur est préférable à celle de la couturière pour le confectionner.

Mme *B. L., à S.* — Merci pour l'approbation. On trouvera la petite place pour la blague à tabac, oui pour les chiffres.

M. A. S. aura un joli dessin de bonnet d'enfant en broderie; nous en avons publié déjà au crochet et au tricot.

Mme *Jules B.* — Même réponse que plus haut pour la pantoufle; pour le prix de l'écran, écrivez à Mme Lecker, 3, rue de Rohan.

Mlle *G. C., à Riez.* — Adressez-vous à la maison Halbout, 23, boulevard Poissonnière; vous y trouverez les éventails de bois désirés.

Mme *Aline M.* — Écrivez à M. l'Évêque, 10, passage Choiseul, il vous enverra directement des dessins de feston sur papier, en lui désignant bien ce que vous voulez et le prix que vous ne voudrez pas dépasser.

Mme *P. D.* — Il n'y a pas de journal de modes qui s'occupe autant que nous des toilettes d'enfant; vous pouvez en juger par la grande gravure spéciale que contient le dernier numéro. Nous publions, cette fois encore, deux toilettes d'enfants. Nous en donnerons d'autres très-prochainement.

Mme *C. J.* — Il y a bien une mécanique à piquer, mais son prix est élevé, 150 fr., je crois; plusieurs fois déjà, j'ai donné la manière de suppléer à cette mécanique, en piquant et poncant soi-même, ou en se servant de papier à décalquer. Je regrette de n'avoir pu répondre directement; j'ai donné le timbre à une bonne œuvre.

Mme *G. M. B.* — Votre demande est remise à nouveau à qui de droit.

Mme *G. M.* — Un peu de patience, les dessins et explications du filet sont prêts; bonne note est prise pour le col marin.

M. E. S. — Les patrons de costumes de drap peuvent servir pour costumes de velours. L'époque est un peu avancée pour cette étoffe. Si vous voulez le patron spécial, envoyez mesures; moyennant 1 fr. 50, nous vous l'enverrons par la poste; mais indiquez exactement celui de nos modèles que vous désirez; si l'enfant porte le pantalon court ou long; si vous préférez la blouse à la veste. A cet âge, le goût de la mère doit trancher la question; cela dépend un peu de la taille de l'enfant.

Mme *C. et H.* Oui, pour les noms *Cécile* et *Hélène*.

M. H. M. B. — Une coiffure sans postiches et sans crêpés qui veut être à la mode, me paraît bien difficile à composer. Je prierai l'un de nos coiffeurs d'en composer une aussi simple que possible, et vous en aurez le dessin; mais, comme vous le dites, c'est chose difficile à réussir. Vous demandez si gracieusement, que l'on fera tout pour vous être agréable. Quant aux barrettes, je vais essayer de vous les faire bien comprendre : lancez des fils à vide entre deux mats d'un dessin; ne prenez pas l'étoffe qui se trouve en dessous, puisqu'elle est destinée à être enlevée; festonnez sur ces fils comme vous feriez une bride pour boutonner.

Mme *A. M. S., à Zézard.* — Les initiales pour une taie d'oreiller se brodent dans le milieu; comme ce milieu ne peut être à jour, on le brode sur la toile au plumetis ou en feston; on peut choisir un dessin riche, mêlé de jours d'Alençon. Oui, pour le bonnet d'enfant au plumetis.

Mme *T. D.* — Attendez encore un peu pour le choix du vêtement; il est trop tôt encore pour vous renseigner. La broderie en chenille est jolie, mais elle est un peu d'hiver; le jais dominera cet été; donc, jais et soutache, ou cordonnet si vous savez faire le passé. Oui, pour le tapis de table.

Mme *la comtesse C. K.* aura les chiffres demandés.

Mme *la baronne de B.* doit 1 fr. 50 pour le patron du dolman, fait exprès; pour le prix du dessin, adressez-vous à M. l'Évêque. Il faut de 2 mètres à 2 m. 50 de cachemire, suivant la largeur de l'étoffe.

M. L. B., à P., a sans doute reçu le patron. Oui, pour les initiales.

Mme *la comtesse de Saint-V.* — Le lait d'iris de Piver, 1re, boulevard de Strasbourg, est un de ces cosmétiques dont on ne peut se passer pour sa toilette lorsqu'on a commencé à en faire usage; on se déshabitue difficilement de son parfum, un des plus suaves que je connaisse.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Honneur aux Alsaciennes et Lorraines qui ont donné l'élan à la souscription patriotique!

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 65 Dimanche, 30 Mars 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. JEUNE COMMUNIANT. 2. FILLETTE DE SIX ANS. 3. JEUNE COMMUNIANTE. 4. FILLETTE DE DIX ANS. 5. PETITE FILLE DE CINQ ANS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

6. BANDE EN APPLICATION DE DRAP. — MODÈLE DE Mme LECKER.

7. COLLERETTE MIGNON.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de jeune communiant. — Toilette de jeune communiante. — Trois costumes de fillettes de cinq ans, six ans et dix ans. — Bande en application de drap. — Collerette Mignon. — Manche à la religieuse. — Nœud de coiffure. — Cinq dentelles en mignardise et crochet. — Toilette en cachemire. — Coiffure de bal ou de soirée (vue devant et derrière). — Toilette de lever. — Sent de lit. — Toilette de cérémonie. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

8. MANCHE A LA RELIGIEUSE.

10. DENTELLE MIGNARDISE ET CROCHET.

9. NŒUD DE COIFFURE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Jeune communiant. — Pantalon long et veste anglaise, en casimir noir ou en drap fin. Gilet de piqué anglais blanc, orné de boutons de nacre. Chemise de batiste à col rabattu. Cravate en batiste. Brassard en moire blanche, avec frange d'argent.

2. Toilette de petite fille de six ans. — Robe de popeline anglaise bleu turquoise à double jupe, avec étole sur le côté. Pardessus non ajusté, à longues basques et à grandes manches Isabeau, avec grand col marin et écharpe en bandoulière; le tout est garni et encadré d'un galon de satin blanc, ou de peluche blanche. Chapeau de paille de riz, bridé de velours bleu turquoise et orné d'une touffe de plumes bleues et blanches.

3. Toilette de première communiante. — Première jupe posée sur un transparent de taffetas ou de percaline lustrée, ornée d'un haut volant plissé à plis réguliers tout autour. Tunique ou polonaise, en mousseline formant châle devant, ornée derrière d'un volant plissé régulièrement, qui suit l'ondulation de la tunique; des boutons, recouverts en mousseline ou en taffetas, sont posés sur le devant de la tunique, dont ils complètent l'ornement. Les biais ou rouleaux qui surmontent la bande plissée sont en taffetas ou en mousseline assortis aux boutons. Voile en mousseline, dans l'ourlet duquel se trouve passé un ruban de taffetas n° 7.

4. Toilette de fillette de huit ans. — Jupon uni, en velvetine noire ou en popeline. Casaque à la hussarde, en cachemire ponceau, illustrée de brandebourgs sur la poitrine et encadrée de galon peluche de l'effet le plus harmonieux. Toquet de velours noir, avec plume d'ara sur le côté.

5. Toilette de petite fille de cinq ans. — Robe d'alpaga blanc, à jupe unie. Corsage à grandes basques arrondies; sur le corsage se trouve une berthe de même style, se croisant sur la poitrine et se rattachant à la taille à l'aide d'une ceinture de faille rose. La robe est ornée dans son ensemble, sur la jupe, aux basques et à la pèlerine, de biais de faille en rose de Chine. Un ruban noué à la Cendrillon retient les cheveux relevés et frisés.

6. Bande en application de drap. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan.

Matériaux. — Une bande de drap noir, de la largeur du modèle; des morceaux de drap blanc, vert d'eau, rouge, bleu, jaune et grenat.

Notre dessin reproduisant le motif de la bande d'application en grandeur naturelle, vous retracez d'abord les principaux contours sur votre bande; vous découpez ensuite avec des ciseaux bien fins vos différentes nuances de drap, suivant l'emploi qu'ils doivent occuper.

L'étoile qui forme le centre du motif est en drap grenat; elle repose sur un fond en drap jaune d'or; les arabesques qui sont des deux côtés de ce fond sont en drap ponceau; enfin les deux palmes des extrémités (notre dessin n'en montre qu'une seule) se font en drap bleu bien vif. Voilà pour le milieu de l'ouvrage. Restent à découper, en drap vert d'eau, le cordon ondulé de l'extérieur, et en drap blanc, les feuilles, qui sont appliquées sur ce cordon de distance en distance.

Quand les différents morceaux de drap sont taillés suivant la coupe indiquée par notre dessin, enduisez-les à l'envers d'une légère couche de gomme et appliquez-les à la place qu'ils doivent occuper, en ayant bien soin qu'aucun d'eux ne dépasse les lignes tracées sur votre bande. On maintient en outre chaque morceau, de place en place, par un point à cheval pris sur la bande de drap et sur l'applique, point qui disparaîtra lorsque nous entourerons les appliques avec du cordonnet, comme il sera dit plus loin.

C'est le drap jaune qui devra être posé le premier. On le parsème de petites étoiles en cordonnet mauve faites au point lancé; mais ce semis d'étoiles ne se fait qu'en dernier lieu.

Lorsque toutes vos appliques seront bien en place, il faudra les y arrêter à l'aide de points de fantaisie tels en cordonnet ou câblés de soie de nuance tranchante.

Le ruban vert sera encadré de trois rangs de triples piqûres en cordonnet rouge; le semé d'étoiles et de triangles qui se trouve dessus sera en soie violette et chamois.

Un grand feston lâche en cordonnet vert émeraude encadrera les feuilles blanches, dont les nervures seront en soie marron.

Les arabesques rouges seront entourées d'un grand feston lâche en cordonnet jaune.

Un point de chausson en cordonnet marron formera bordure au champ jaune.

Quant aux palmes des extrémités, les cinq feuilles du milieu seront entourées de soie rose de Chine, et celles de la base sur laquelle s'accordent les deux motifs rouges sont en soie bois un peu claire.

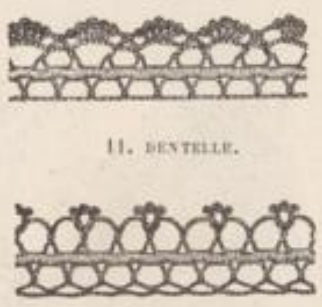
La grande étoile grenat du milieu sera encadrée de blanc, toujours au feston berlinois, et les nervures seront mi-parties blanches mi parties vertes; la petite fleurette qui a l'air de s'échapper des brins lancés du milieu sera de deux jaunes, deux brins clairs entourant un plus foncé.

Il nous reste encore à exécuter les dents aiguës qui forment cadre extérieur. Rien de plus simple. Nous prenons une belle soutache; mais nous la cousons légèrement, en suivant bien les ondulations de la dent; puis, ceci fait, nous exécutons en cordonnet bleu, à cheval sur cette soutache, un point de surjet lâche dont les points doivent être espacés régulièrement.

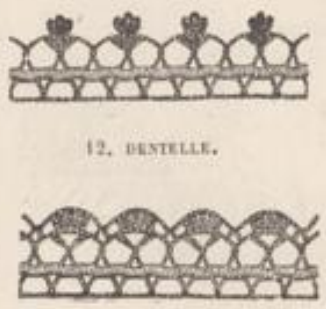
Les points de zigzag qui sont dans l'intervalle de la soutache et les agréments qui les complètent se font au point russe ou point à fils lancés de différentes nuances; le rouge, le vert émeraude et le blanc dominent.

Il est facile de trouver le raccord du dessin, qui peut se reproduire indéfiniment.

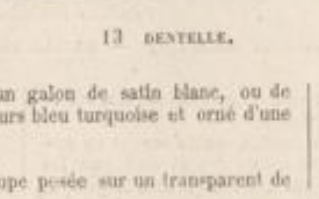
On fait avec ces bandes tous les travaux que l'on exécuterait en tapisserie : chaises, fauteuils, coffres à bois, portières, etc.



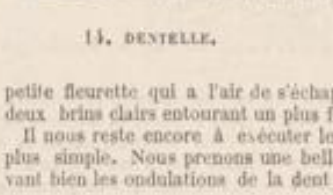
11. DENTELLE.



12. DENTELLE.



13. DENTELLE.



14. DENTELLE.

15. TOILETTE EN CA CHEMIRE. — MODÈLE DE MM. MILLETTE ET BOURELY.

7. Collerette Mignon. — Ce joli modèle, facile à copier, est très en vogue en ce moment. Il se compose d'une grosse ruche en tulle de soie ou en crêpe lisse, montée sur un poignet, recouvert lui-même d'un biais de crêpe de Chine ou de turquoise cerise; la ruche se prolonge en un large coquillé qui forme jabot et qui s'appuie sur des pattes semblables au collier, nouées négligemment en dessus et en dessous. — Modèle de la Fileuse, 84, rue du Bac.

8. Manche à la religieuse. — Elle est formée d'une grande bande, en mousseline suisse, un peu biaisée et montée en longs plis plats triples, ainsi que l'indique clairement notre dessin.

9. Nœud de coiffure. — Traverse de velours montée sur boudin, pour lui donner la forme arrondie; sur cette traverse, on pose des coques de crêpe de Chine ou de turquoise bleu de Chine fort gracieusement variées de grandeur et de forme. — Modèle de la Fileuse.

10 à 14. Cinq petites dentelles au crochet. — Elles se font toutes cinq à l'aide de la mignardise mécanique (cette mignardise est formée d'une ganse un peu grosse garnie de picots de chaque côté. Nous en avons donné le modèle dans le n° 44 de la *Revue de la Mode*, figure 2).

Dentelle n° 10. — En pied, 3 chaînettes ou mailles en l'air, 1 point dans 1 picot. En tête, 2 brides dans 1 picot, 2 mailles en l'air, 2 brides dans le même picot, 2 mailles en l'air, 2 brides encore dans le même point, 1 demi-point dans le picot suivant; puis recommencer la série des 3 brides alternées de chaînettes.

Dentelle n° 11. — En pied, comme la précédente. En tête, 5 mailles en l'air, 1 demi-point dans 1 picot, 2 mailles en l'air, 1 demi-point dans le picot suivant, 5 mailles en l'air, 1 demi-point dans 1 picot, et toujours répéter. — 2e *rang* : au-dessus, 5 brides prises à cheval sur les 5 mailles en l'air du rang précédent, mais entre chacune de ces brides un petit picot dans 3 chaînettes, 1 demi-point sur les 2 chaînettes suivantes.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Dentelle n° 12. — En pied, comme la précédente. En tête, 1 demi-point dans 1 picot, 1 chaînette, 3 brides dans le picot suivant, 1 triple picot de 3 points chacun formant trèfle; puis 3 brides dans le même picot que les 3 premières, 1 chaînette, 1 demi-point dans le picot suivant.

Dentelle n° 13. — 1 point dans 1 picot, 5 chaînettes, 1 point dans 1 picot, 5 chaînettes, 1 point. — 2e *rang* : 1 point sur la chaînette du milieu des 5 du tour précédent, 5 chaînettes, 1 point au milieu de l'autre barrette, ce qui forme le petit œillet. En tête, 2 brides dans 1 picot, 3 picots ou boucles séparées les unes des autres, tandis qu'à la dentelle précédente on ne termine les 3 picots que dans la dernière maille du 3e, pour former un seul trèfle; 2 brides dans le même picot, 1 demi-point dans le picot suivant; recommencer 2 brides dans le picot suivant, et toujours suivre.

Dentelle n° 14. — En pied, comme les 3 premiers. En tête, 2 brides dans 1 picot, 5 mailles en l'air, 2 brides dans le même picot, 1 demi-point dans le picot suivant, 2 brides, comme précédemment.

2e *rang*. — 1 demi-point sur 1 picot, 1 chaînette, 3 brides espacées chacune d'une chaînette à cheval sur les 5 mailles en l'air du rang précédent, 1 chaînette, 1 demi-point sur le picot suivant, et toujours de même.

Pour layettes, chemises de femme, pantalons, et en général toutes les lingeries, rien n'est plus élégant que les petites dentelles en garniture, car à leurs qualités coquettes, elles ajoutent celles d'être un préservatif contre l'usure, en garantissant le pli des ourlets de nos jupons et pantalons.

16-17. COIFFURE DE BAL OU DE SOIRÉE (DEVANT ET DERRIÈRE). — MODÈLE DE M. FOLEY.

15. Toilette de cachemire. — Jupon de cachemire orné d'une série de petits volants rouleautés. Tunique polonaise en cachemire double, bordé d'un large biais de faille très-mat, et agrémenté d'une riche fourragère de passementerie, laquelle se prolonge sur tout le devant de la polonaise; une dentelle de laine, qui ressort de dessous le biais de faille, encadre la polonaise et lui donne un cachet d'élégance. Manches à revers mousquetaire. — Modèle de MM. Millette et Bourdely, 2, rue Meyerbeer.

16-17. Coiffure de bal ou de soirée. — D'un côté, les cheveux sont relevés en racine droite, et des frisures follettes, ou rapportées, ou vraies, forment auréole; de l'autre côté, se trouvent trois gros rouleautés, fort légèrement construits. Par derrière, les cheveux sont relevés en plusieurs groupes de racines droites, et reviennent sur le sommet où ils se rattachent en nœud d'Apollon. Les frisures, qui retombent assez bas, sont rapportées; elles sont retenues par une grosse touffe d'azalées en velours nuancé d'un rose fort tendre. — Modèle de M. Foley, 201, faubourg Saint-Honoré.

18. Toilette de lever. — Long peignoir à trois gros plis dans le dos, en piqué molletonné garni d'une bande feston en nansouk épais, brodé légèrement. Une cordelière de fil blanc forme trèfle sur l'épaule gauche, et vient se rattacher sous le côté droit du peignoir. Boutons de nacre blanche.

19. Saut de lit. — Jupon de nansouk blanc orné de trois volants plissés; les deux premiers, qui font tête, sont plus petits que le dernier. Manteau saut de lit en nansouk, orné d'un bouillonné d'étoffe dans lequel est passé un large ruban mauve qui forme transparent; une bande de broderie anglaise, recouverte d'une ruche d'étoffe découpée en dents de loups, encadre tout le vêtement. — Modèle des magasins du Petit-Saint-Thomas.

20. Toilette de grande cérémonie. — Jupe de satin vert d'eau, ornée en draperie de volants de ruches doublés.

18. TOILETTE DE LEVER.

19. SAUT DE LIT.

MODÈLES DES MAGASINS DU PETIT-SAINT-THOMAS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

e rattachent en
l'Apollon. Les fri-
qui retombent
as, sont rapporr-
lles sont retenues
e grosse touffe
es en velours
d'un rose fort
— Modèle de
ey, 291, faubourg
Honoré.

Toilette de lever.
g peignoir à trois
is dans le dos, en
molletonné garni
bande feston en
k épais, brodé
ment. Une corde-
e fil blanc forme
ur l'épaule gau-
vient se rattacher
e côté droit du
ér. Boutons de
blanche.

Saut de lit. —
de nansouk blanc
e trois volants plis-
es deux premiers,
nt tête, sont plus
que le dernier.
au saut de lit en
uk, orné d'un
onné d'étoffe dans
l est passé un large
mauve qui forme
arent; une bande
roderie anglaise,
verte d'une ruche
le découpée en
de loups, encad
ins du Petit-Saint-

— Jupe de satin
de ruches doubles.

Mame et Fabaucer, imp.

1873

N° 65

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Robes en foulard de l'Union des Indes et Auber.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lisérés d'une corde
ou long manteau d
tique ; le bas est
tres étages sont ga
retourne par-devan
nie d'un effilé rich
sage ouvert sur
de corail, est à re
bots s'arrêtant à la
avec rouleautés de
qu'il voile d'une fa

PLANCHE COLO

Toilette de visi
Robe de drap i
raisin de Corinthe.
mière jupe est orn
haut volant légè
froncé, traversé
bande de velours d
couleur, d'où ress
ruche bien four
même étoffe. Tun
tablier, encadrée d
lant assez bas et
ment froncé. e Tuni
lonaise, en drap a
gris de fer, avec a
de drap brodée
so-brodeur d'un de
foncé. La tunique
et fournie derri
longs tuyaux d'org
légèrement retrou
les côtés et e
d'une belle frange
ne. Chapeau de fa
de fer, liséré de
rose et orné sur
d'une touffe de
roses retenant l'
qui, après avoir
la calotte, retomb
cieusement derrièr
que.

Toilette printani
térieur. — Jupon
lard de l'*Union d*
bleu Louise ; un
bien froncée, form
dulations capri
garnit les lés de
se reproduit en re
sur ceux de
Tunique polonaise
lard blanc à poi
ornée de revers de
bleu, et relevée
pouf légèrement
l'aide d'une ceint
foulard bleu ass
jupe de dessous.

COURRIE

DE LA M

C'est le pri
pour tout de be
le respire dans
y a des parfum
roflée jaune et
lettes. Les arbre
geonnent. Le
vont bientôt
nouir. Les ac
printanières s
duisent de tout
pour fêter la
nue du renc
Toutes les
maisons de no
tés sont sous l
coups de tam-t
de son répertoi
dale d'étoffes bo
dames de prov
embarras et s
Parisienne n'e
magasin de pré
jours fidèle. Il
élégance sans d
sissant des cost
En voici un ex

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lisérés d'une cordelière blanche. La tunique à trois étages ou long manteau de cour, est en satin d'un beau vert adriatique ; le bas est dentelé en dents de loup ; les deux autres étages sont garnis de volants. La tunique arrondie, qui retourne par-devant, est semblable au manteau, et est garnie d'un effilé riche, mélangé des deux nuances. Le corsage ouvert sur un gilet de satin vert d'eau à boutons de corail, est à revers prolongé en pattes. Manches à sabots s'arrêtant à la saignée; un gros bouffant en crêpe lisse avec rouleautés de satin blanc, en ressort et garnit le bras, qu'il voile d'une façon ravissante.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de visites. — Robe de drap couleur raisin de Corinthe. La première jupe est ornée d'un haut volant légèrement froncé, traversé par une bande de velours de même couleur, d'où ressort une ruche bien fournie de même étoffe. Tunique à tablier, encadrée d'un volant assez bas et légèrement froncé. Tunique polonaise, en drap amazone gris de fer, avec applique de drap brodée au couso-brodeur d'un drap plus foncé. La tunique, ample et fournie derrière en longs tuyaux d'orgue, est légèrement retroussée sur les côtés et encadrée d'une belle frange de laine. Chapeau de faille gris de fer, liséré de taffetas rose et orné sur le côté d'une touffe de grosses roses retenant l'écharpe qui, après avoir entouré la calotte, retombe gracieusement derrière la nuque.

Toilette printanière d'intérieur. — Jupon de foulard de l'*Union des Indes* bleu Louise; une ruche bien froncée, formant ondulations capricieuses, garnit les lés de derrière, se reproduit en redingote sur ceux de devant. Tunique polonaise en foulard blanc à pois bleus, ornée de revers de taffetas bleu, et relevée en un pouf légèrement gonflé à l'aide d'une ceinture de foulard bleu assorti à la jupe de dessous.

20. TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DE Mme CAVALLY.

COURRIER

DE LA MODE

C'est le printemps pour tout de bon. On le respire dans l'air. Il y a des parfums de giroflée jaune et de violettes. Les arbres bourgeonnent. Les lilas vont bientôt s'épanouir. Les actualités printanières se produisent de toutes parts pour fêter la bienvenue du renouveau. Toutes les grandes maisons de nouveautés sont sous les armes. C'est à qui lance, à grands coups de tam-tam et de réclames, le programme de son répertoire industriel. Au milieu de ce dédale d'étoffes bon marché, *qu'on donne pour rien*, les dames de province doivent être dans un grand embarras et se demander : « Où aller ?... » La Parisienne n'est jamais embarrassée. Elle a son magasin de prédilection, et elle lui est presque toujours fidèle. Il lui est très-facile de s'habiller avec élégance sans dépenser beaucoup d'argent, en choisissant des costumes confectionnés au goût du jour. En voici un exemple. Elle trouve pour 35 *francs* un costume complet, en popeline rayée de toutes nuances, se composant d'une jupe à volant et d'une tunique-blouse ajustée par une ceinture, le tout orné de larges biais. Et pour 65 *francs*, un très élégant costume, en mohair de toutes nuances, avec première jupe à volant tuyauté double, et seconde jupe drapée à la paysanne, avec petite casaque à basques arrondies, le tout orné en pareil.

La femme de bon goût dépense toujours moins qu'une autre et sait tirer parti de tout. Elle rajeunit une toilette démodée et lui donne un grand cachet d'élégance. Rien n'est plus facile avec les toilettes d'aujourd'hui, qui se font pour la plupart de deux nuances et de deux étoffes opposées. Le velours, qui ne se portait autrefois que pendant la saison d'hiver, reste dans la toilette pour costume de printemps et pour costume de bains de mer et de villes d'eaux.

Ce qui sera charmant et de très-grand genre pour le mois d'avril, ce sont des jupons de velours noir, avec tunique de cachemire brodé ou soutaché, ou avec tunique de foulard des Indes à pois. On assortit la jupe de velours à la nuance du foulard, quand on veut imprimer à la toilette une grande unité d'élégance, soit jupe de velours bleu indigo, de velours vert myrte, de velours tête de nègre ou de velours marron doré. Le foulard à pois va dominer la mode pour cette saison printanière. Il en est de même des popelines anglaises et des alpagas de toutes nuances qui sont également émaillés de gros pois.

Les tuniques en foulard se portent de différentes manières : les unes faisant blouse russe; les autres de style paysanne et Pompadour; celles-là dans le genre *princesse*; celles-ci de forme *polonaise*. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les tailles. Les rayures vont aussi faire fureur, plus pour tunique que pour jupon. Les vertugadins et les casaquins rayés vont nous reporter au temps de nos aïeules et de nos trisaïeules. C'est très-seyant et très-grand genre, tout enrubanné de nœuds Pompadour, de nœuds Watteau et de nœuds Florian. On se propose, cet été, de jouer à la bergère, à la paysanne, à la bouquetière, avec les chapeaux *panama*, les chapeaux *latania* et les tabliers très-écourtés, relevés derrière à la paysanne. Tout est de mode, ou à peu près, du moment qu'un costume est fantaisiste ou original. Ce qu'on demande à la mode, avant tout, c'est l'imprévu et l'impossible. Il en résulte des toilettes baroques et étranges qui sont adoptées par les femmes qui veulent se faire remarquer, mais dont les femmes honnêtes se garent à distance. Les cachemires noirs indigènes des Indes, dont *l'Union des Indes* garantit l'authenticité, comme ses foulards pongées, corah, tussore; les crépons de l'Inde et les crêpes de Chine vont reproduire pour le printemps de très-jolis vêtements de promenade. L'*Union des Indes* les fait broder et disposer, soit en mantes Louis XV, en rotondes Henri IV, en Monténégrins, en blouses slaves, en tuniques princesse et en tuniques Camargo. Le *Monténégrin* est un nouveau vêtement qui remplace le dolman. La mode va vite par le temps qui court.

Bien que le printemps soit solennellement annoncé depuis le 21 mars, les toilettes de velours noir restent en faveur pour toilettes de bois de Boulogne et pour toilettes du soir. On attend les courses de Longchamps pour savoir quelle est la mode qui fera autorité; si les troussotins, les tuniques et les poufs tombent; si les jupes à traîne balayeront l'enceinte du pesage aux tribunes réservées; si les coiffures auront toujours l'aspect de perruques; si les couronnes de fleurs remplacent les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chapeaux; si le peigne *girafe* en écaille blonde ou jaspée attachera la mantille espagnole, dont plusieurs grandes dames parisiennes prétendent se faire une coiffure. L'Espagne, après avoir réagi fatalement sur notre politique, réagit aussi sur nos modes et nos toilettes. Le peigne espagnol fait fureur; il s'est implanté tout d'un coup dans la chevelure avec une autocratie tout élégante. Il s'y trouve très-bien et prétend y rester. Il est presque dans son droit, car il complète l'édifice de la chevelure. Il semble dire aux soufflés, aux coques et aux crêpés: Appuyez-vous sur moi; ma mission est d'être utile et élégant tout à la fois. Quand les coiffures-perruques disparaîtront, les peignes espagnols en rabattront de beaucoup. Chaque peigne d'écaille a caractérisé son époque.

Les diadèmes perlés en écaille blonde et jaspée, tels que les portaient les reines de France et les dames de cœur et de trèfle, dans les jeux de cartes, ont été très à la mode il y a quelques années. Le diadème a fait place au peigne espagnol, qui a une tout autre forme, et qui s'épanouit et s'étale en large feuille côtelée, rubannée, ciselée, brodée, découpée en arabesques où en vieille guipure de Venise, soit en écaille blonde, jaspée ou noire. Il y a de quoi choisir. On porte aussi beaucoup de boutons argentés, oxydés et en acier. C'est très-grand genre. On déboutonne sa redingote-tunique à moitié, ou bien l'on ferme dans toute sa hauteur le gilet et le plastron. Les belles dames qui ont des vieux boutons les ressortent de leurs écrins. Les boutons en vieil argent ciselé à jour ou fleurdelisé, ainsi que les boutons d'acier taillé, sont très-élégants sur un costume de velours noir, marron, bleu d'indigo ou vert myrte.

Citons quelques jolies toilettes de velours noir. Ce seront sans doute les dernières de la saison.

Une robe à traîne en velours noir, genre princesse, garnie de quilles en guipure de Venise, faisant montants de chaque côté de la jupe et sur le corsage. Cette robe est fermée par des boutons d'anciens émaux entourés de grenats fins et de cailloux du Rhin.

Une autre robe en velours noir se compose également d'une jupe à traîne tout unie, avec corsage de velours noir et ceinture ronde à boucle en diamants. Sur le corsage, revers châle en moire gris perle, brodés d'un point d'Alençon remontant à Louis XIV, avec bouquet de fleurs de côté, à la façon des sportsmen. Les manches sont ouvertes de côté, avec mêmes biais de moire gris perle, point d'Alençon et nœud de fleurs à l'ouverture de la manche.

Une troisième robe en velours noir, à traîne, avec tunique en dentelle espagnole, se relevant de côté en deux écharpes avec large ceinture de moire ponceau. Le corsage est ouvert en collerette Médicis, dégageant le cou, avec ruban de moire ponceau dans l'intérieur et gros tuyauté de tulle. Collier François Ier, en jais taillé, avec croix renaissance.

Une quatrième robe de velours noir. Jupe demi-longue tout unie. Blouse russe en crêpe de Chine rose, rayé, satiné et broché de fleurs en relief. Cette blouse est brodée de dentelle d'Angleterre et relevée par une écharpe de moire rose.

Nous vous l'avons déjà dit et nous vous le répétons. Les blouses et les tuniques en foulard à pois ont un grand type d'élégance sur les jupes de velours. Demandez à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, sa collection de foulards printaniers. Elle vous l'enverra *franco* à destination, en vous priant toutefois de faire votre choix tout de suite et de la lui renvoyer tout aussitôt.

Il est question plus que jamais des toilettes de bal et de soirée. On danse bien plus qu'en carnaval; il faut bien fêter la délivrance du territoire et faire prospérer l'industrie et le commerce.

Enregistrons quelques réceptions au hasard. Il nous est impossible de tout énumérer et de tout dire.

Dimanche dernier, réception chez Mme la comtesse du Hauvel. La comtesse Fernand du Hauvel portait une toilette blanche ornée d'acacias blancs, avec des branches d'acacia blanc et des diamants dans les cheveux.

Le même jour, grand dîner et réception chez Mgr le duc d'Aumale. La princesse Christine, sœur de la comtesse de Paris, nouvellement arrivée à Paris, faisait partie des jolies femmes de cette réunion.

Samedi, réunion chez Mme Martel, à l'occasion de la signature du contrat de mariage de sa fille. La belle comtesse de Mercy-Argentines a été très-admirée; elle avait une coiffure de style Louis XIV, se composant d'un grand voile de blonde faisant cornette et retombant sur les épaules. Sa robe de velours noir était tout unie, avec large ceinture de satin blanc.

Le même soir, grande réception à l'hôtel Oppenheim, où se trouvaient Mme Magnan et la marquise de Canisy, simplement coiffée avec des rubans de faille blanche.

Une très-jolie soirée chez la comtesse de Pourtalès, avec la marquise de Gallifet, Mme de Montgommery, Mme de Louvencourt et toute la pléiade des femmes à la mode sous l'Empire.

Mardi, grand raout chez Mme la baronne Benoist-d'Azy, où se trouvait l'élite du monde légitimiste. Le même soir, dîner suivi d'une réunion chez la comtesse de Bussière, où assistaient le duc de Nemours, le prince et la princesse Czartoryski et le prince de Joinville.

Le jeudi de la mi-carême, comédie-concert chez le comte d'Osmond.

Soirée vénitienne chez M. Arsène Houssaye.

Bal costumé dans l'atelier du peintre Glaize, donné par le célèbre éditeur Charpentier.

Bal paré chez M. Johnston, le député de la Gironde. Ce n'est pas tout. On a dansé ce soir-là dans tous les mondes possibles et impossibles. Les petits enfants ont eu un bal travesti au Cirque et deux séances chez Clevermann.

Après Pâques, il y en aura bien d'autres. Ce ne sera qu'une série de fêtes et de réceptions chez le duc de la Rochefoucauld, chez le duc de Maillé, chez le duc Pozzo di Borgho, chez le marquis de Forbin, chez le duc de Broglie et chez la comtesse de Rougé.

Vte DE RENNEVILLE.

Les Menus de la Saison

UN JOLI MENU DE CARÊME

POTAGE
Purée de pois pointus au piment.
HORS-D'ŒUVRE CHAUD
Croquettes d'artichauts.
POISSON
Bar sauce crevettes.
RELEVÉ
Choucroute aux huîtres.
ENTRÉES
Pâté chaud de saumon.
Écrevisses en buisson.
RÔT
Goujons frits.
ENTREMETS
Macédoine de légumes.
Gelée au marasquin.

DU SERVICE DES TABLES

CHEZ LES GENS DU MONDE DANS LE PAYS DE FRANCE EN L'ANNÉE 1873

La science du service des tables consiste dans la connaissance des règles consacrées par l'usage et déterminées par la mode pour la présentation des mets et de celles qui motivent leur choix suivant les époques et d'après les circonstances.

Chaque pays a ses habitudes, qui dépendent de la nature même des lieux et du caractère des peuples.

Mais il n'est ici question que de la manière de servir les tables convenues de nos jours dans notre belle France; car il n'est pas besoin d'aller chercher des modes ailleurs. De l'aveu de tous, c'est chez nous que se rencontrent les ressources les plus variées, et c'est chez nous aussi que les plus habiles artistes ont consacré leur talent à la préparation des mets dont nous pouvons enrichir nos Menus. C'est en France enfin que toutes les modes de toutes les nations se donnent rendez-vous pour se faire accepter, si elles le méritent, et que l'échange continu des idées et de leur comparaison a créé la science universelle de la vie distinguée.

LE BARON BRISSE.

Les Conseils du Docteur

PALES COULEURS

Il est une maladie sur laquelle on ne saurait trop attirer l'attention des mères de famille, je veux parler des *pâles couleurs*, affection désignée, en médecine, sous le nom de *chlorose*. Cette maladie règne dans toutes les parties de la France, à toutes les saisons, dans toutes les classes de la société, et je dirai même de préférence parmi les classes les plus aisées. Ce sont surtout les jeunes filles, vers l'âge de quatorze à dix-huit ans, qui en sont le plus souvent atteintes. Le manque d'exercice, une vie trop sédentaire, la privation du soleil et du grand air ont une très-grande influence sur le développement de la chlorose; et c'est malheureusement les familles les plus riches qui semblent prendre à tâche d'élever les jeunes filles à l'abri, pour ainsi dire, du contact de l'air, dans des salons, des pensionnats et des couvents où elles sont entassées les unes sur les autres dans des salles et des cours trop étroites, au milieu d'une atmosphère toujours viciée, parce qu'elle n'est jamais suffisamment renouvelée. On peut ajouter à ces différentes causes l'usage des boissons aqueuses et d'une alimentation souvent insuffisante par la quantité ou par la qualité. Ces petites demoiselles refusent de manger de la viande et de boire du vin pour avoir des couleurs intéressantes; elles préfèrent l'eau, les pâtisseries, la salade et le vinaigre. En attendant, l'estomac se détériore, les digestions sont de plus en plus laborieuses, les forces diminuent, et il survient un grand dégoût pour toute espèce d'exercice et de mouvement musculaire. D'un autre côté, le système nerveux acquiert une susceptibilité quelquefois effrayante: des douleurs de tête, des palpitations de cœur, des syncopes, une sombre tristesse, les rires et les pleurs sans motif aucun, le désir constant de la solitude. A ce degré de la maladie, l'appétit n'existe déjà plus; il est remplacé par les goûts souvent les plus bizarres. Ainsi les jeunes filles chlorotiques recherchent en première ligne le vinaigre, les cornichons, les oignons crus, les grains de café torréfié; on en a vu manger du plâtre, du charbon, et jusqu'aux vers de terre. Les nuits se passent sans sommeil, au milieu des rêves et des spectres les plus effrayants.

Le visage bouffi présente une pâleur excessive; il est souvent jaune ou verdâtre; les lèvres sont décolorées et les paupières livides; les yeux sont remplis de tristesse ou d'une expression nulle et entourés d'un cercle noirâtre. La peau est sèche, terne, plombée, terreuse; les chairs sont flasques, les pieds et les jambes tuméfiés, principalement le soir. Les palpitations redoublent; elles sont continues ou intermittentes et simulent une grave maladie de cœur. A ce moment, la moindre course, le moindre exercice est devenu impossible, et si les malades veulent faire un effort au-dessus de leurs forces physiques, elles s'évanouissent à tout instant. Cependant la respiration devient de plus en plus difficile; il survient des étouffements, des sueurs nocturnes, une fièvre lente, une toux sèche et opiniâtre qui indique le début d'une phthisie pulmonaire. C'est alors qu'on peut dire avec un médecin poëte:

. . . . . La chlorotique
Languit comme une fleur de sa tige arrachée,
Que les feux du soleil ont bientôt desséchée.
L'éclat de sa beauté, la fraîcheur de son teint,
Ses yeux tendres et doux, tout périt, tout s'éteint.

Il est rare pourtant que la chlorose soit mortelle lorsqu'elle est simple, c'est-à-dire lorsqu'elle ne se rattache pas à une lésion matérielle des organes essentiels à l'entretien de la vie; mais elle empoisonne l'existence par la facilité et la fréquence des rechutes, ainsi que par les nombreuses infirmités qu'elle traîne à sa suite. On ne saurait donc prendre trop de soins pour l'éviter d'abord, et ensuite pour la combattre quand elle existe.

Le meilleur moyen de prévenir la chlorose, c'est de donner aux jeunes filles une éducation physique, intellectuelle et morale conforme aux règles d'une bonne hygiène. Il faut les élever au grand air et ne pas craindre pour leur teint les rayons du soleil. Il en est des jeunes filles comme des plantes et des fleurs; elles s'étiolent à l'ombre et s'épanouissent au soleil et au grand jour. Leur nourriture ne doit pas être recherchée et délicate, mais plutôt substantielle et abondante. On doit surtout les obliger à un exercice régulier. Il serait à désirer que tous les pensionnats de demoiselles fussent pourvus d'une salle de gymnastique où les jeunes filles se livreraient à des exercices journaliers. On éviterait ainsi une infinité de maladies nerveuses qui désolent la plus belle moitié de l'espèce humaine, et le corps acquerrait par un développement plus consi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dérable, outre l'élégance des formes, la grâce et l'agilité, les forces nécessaires pour remplir avec courage les nobles fonctions auxquelles la femme a été destinée par la nature.

Les analyses chimiques les plus minutieuses ont démontré que la chlorose est produite par une diminution plus ou moins grande des globules rouges du sang. Dès que cette maladie sera déclarée, il faudra donc, pour la combattre, chercher à reconstituer les globules rouges du sang : c'est ce que l'on peut obtenir par l'emploi de divers médicaments désignés sous le nom de *toniques*. Parmi ceux-ci le fer est placé au premier rang par tous les médecins, et on l'administre de mille manières différentes.

Comme il serait trop long de passer en revue toutes les médications employées pour combattre les *pâles couleurs*, je vais prendre parmi mes lectrices une jeune personne atteinte de chlorose et je vais la soumettre au traitement suivant :

1° Tous les matins, en se levant du lit, à sept heures en été, à huit heures en hiver, prendre une cuillerée à bouche de *sirop d'iodure de fer*. Après la première toilette, déjeuner léger, composé d'une côtelette ou de deux œufs à la coque. A neuf heures, promenade à la campagne ou dans les bois, à pied ou à cheval, et au besoin en voiture, si les forces ne permettent pas les deux premiers moyens. En rentrant de la promenade, prendre un verre à bordeaux de vin de quinquina au malaga, une demi-heure ou trois quarts d'heure environ avant le second déjeuner;

2° Au commencement des deux principaux repas, prendre, dans de la mie de pain ou dans du pain à chanter, une demi-cuillerée à café de la poudre suivante :

Sous-carbonate de fer	30 gr.
Bi-carbonate de soude	4 —
Poudre de noix muscade }	8 —
Poudre de racine de réglisse }	
Sucre pilé	15 —
Poudre de colombo	4 —
Poudre de cannelle	4 —
Huile anisée	5 gouttes.

Mélangez dans un mortier, et conservez dans une bouteille à large embouchure, bien bouchée.

Le repas de midi doit être le plus copieux de la journée, composé principalement de viandes noires rôties et saignantes. Vin vieux de Bordeaux, coupé avec de l'eau minérale de Spa ou de Forges; café léger, et, s'il était mal supporté, remplacez-le par du café de gland doux;

3° Pendant l'après-midi, promenade au jardin, exercices gymnastiques, chant durant un quart d'heure ou demi-heure au plus;

4° Vers quatre heures du soir, vin de quinquina au malaga, un verre à bordeaux, comme le matin;

5° De cinq à six heures, repas du soir léger, mais précédé d'une demi-cuillerée à café de la poudre ci-dessus indiquée, vin de Bordeaux et eau de Spa; coucher de bonne heure sur un lit de crin; éviter les lits de plume;

6° S'il existait de la constipation, ce qui est assez fréquent, il faudrait administrer, tous les trois jours, trois pilules, ainsi composées :

Aloès socotrin	2 gr.
Extrait de rhubarbe	2 —

en 20 pilules.

Ce traitement, suivi d'une façon régulière, réussira sans nul doute, surtout si l'on peut envoyer les malades, en été, aux eaux de Spa, de Forges ou aux bains de mer.

DOCTEUR IZARD.

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

(Suite.)

Pendant ce temps, Bernard redoublait d'activité. Il travaillait comme quatre, allait jusqu'à réduire son personnel d'un commis qu'il devait en quelque sorte suppléer, et arrivait à reconnaître, en compulsant ses livres, que, depuis ses trois ans de mariage, la dot de sa chère petite femme, cette dot que l'on carillonnait sans cesse à toutes cloches, s'était à moitié fondue en dépenses exagérées, en futilités ruineuses.

Restait la maison à faire marcher, la prime annuelle à payer pour les 100,000 francs de survie, les deux tiers du fonds à solder, et les échéances de chaque mois, auxquelles, sous peine de déconfiture, il était indispensable de faire face.

Il en résulta bientôt un mal plus grand que celui de légers désaccords à propos de dépenses ou d'économies : tout à ses préoccupations et à ses affaires, Paul Bernard commençait à négliger sa femme, laquelle, sur la foi d'une prospérité apparente, continuait à se figurer que l'on pouvait être à la fois négociant actif et mari toujours aimable.

Or, rien ne blesse autant une jeune femme que de se voir négligée.

Les dîners en ville et les spectacles avaient diminué sensiblement. Tout se bornait dorénavant à quelques excursions à la campagne, le dimanche, lorsqu'il faisait beau.

Mme Bernard s'ennuyait, ce qui est un pronostic dangereux. Aussi les avances de M. Bertesieux avaient-elles été accueillies avec empressement. Le dîner qu'on lui avait offert, celui qu'il allait rendre, les toilettes un peu inactives qui prendraient l'air, tout cela arrivait fort à point pour donner quelques distractions au jeune ménage, qui menaçait de vieillir avant le temps.

IV

Nous savons qu'au moment où l'oncle racontait à son neveu les incidents de sa liaison naissante avec les Bernard, Édouard avait éprouvé un sentiment de joie qui exige une explication.

Desgranges avait rencontré un jour une jolie femme dans l'omnibus de Passy à la place de la Bourse.

Un petit courant de relations banales s'était établi de lui à elle, c'est-à-dire qu'il lui avait passé sa monnaie, qu'il l'avait garantie du froid en fermant un carreau, et qu'il avait ramassé un de ses gants.

Édouard devait s'arrêter à la Madeleine; mais toujours l'homme propose et la femme dispose; si bien que le jeune homme s'était tout à coup décidé à descendre là seulement où descendrait la gracieuse inconnue, fût-ce au bout du monde.

Le bout du monde fut en face du Vaudeville.

La jeune femme se dirigea vers la rue Montmartre. Desgranges la suivit à une honnête distance, admirant deux petits pieds que laissait voir une robe drapée en cascades.

Elle n'avait garde de se retourner, mais s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire, que les femmes ont des yeux tout autour de la tête, peut-être se doutait-elle de la présence de son escorte.

Elle entra bientôt dans un magasin d'assez belle apparence.

Édouard hâta le pas. Il vit l'inconnue dénouer son chapeau et quitter son châle; il en augura, sans sorcellerie, qu'elle était chez elle. Il passa, repassa, et put se convaincre, en la voyant installée à la caisse, qu'il ne s'était pas trompé.

Aussitôt Desgranges corrigea sa tenue un peu fantaisiste du quartier Latin; il disparut soudain du café Molière, de la Closerie des Lilas, et parut avoir énormément à faire dans la rue Montmartre.

Le jour, il allait et venait, perdu dans la cohue des passants; le soir, à l'éclatante lumière des quarante becs de gaz si glorieusement énumérés par la belle-mère de Bernard, il montait une garde assidue.

Quelquefois il s'arrêtait devant l'étalage et se mettait à loucher, un œil sur les marchandises, l'autre sur la marchande.

Un soir, il était entré pour acheter des cravates, dans l'espoir d'être servi par Louise; mais celle-ci, le reconnaissant, avait dit à un commis :

— Voyez ce que désire monsieur.

Cette tentative inutile lui avait coûté vingt-cinq francs; or ses moyens ne lui permettaient pas de la renouveler souvent.

Enfin, plus récemment, il avait écrit une lettre brûlante à mettre le feu au papier. Il la cacha au milieu d'un bouquet, et profita d'un instant où Mme Bernard était seule pour la lui faire remettre par un commissionnaire. Le messager devait simplement dire : « Pour madame, » et s'esquiver au plus vite.

Louise lut la lettre d'un air dédaigneux, puis la déchira en petits morceaux qu'elle jeta dans la rue, avec le bouquet.

Bien entendu que Mme Bernard, en femme prudente et honnête, s'était bien gardée de parler à son mari des poursuites dont elle se voyait l'objet. A quoi bon? N'était-elle pas assez sûre d'elle-même pour se garder toute seule?

Édouard, en habile stratégiste, eut alors recours à la ruse et s'attaqua directement au mari.

Bernard allait habituellement, après le dîner, faire une partie de dominos dans un café des environs, et d'ailleurs n'y restait jamais passé huit ou neuf heures. C'était la seule distraction qu'il s'accordât en dehors de son ménage. Le neveu de M. Bertesieux, une fois au courant de cette habitude, se mit à fréquenter le même café. Il prenait place, autant que possible, à la table de Paul, semblait s'intéresser au jeu, hasardait un conseil, dissertait sur les coups, remplaçait au besoin un absent, si bien que, peu à peu, l'amoureux et le mari en étaient arrivés à être, non pas précisément des amis, mais des connaissances qui se rencontraient avec plaisir.

Nous ne pouvons nier cependant que Louise, par certains jours d'ennui, alors que le mari disparaissait complétement sous le négociant un peu morose, ne se fût intéressée aux petites manœuvres de Desgranges. C'était quelque chose comme une distraction, un motif à regarder de loin en loin dans la rue, peut-être même aussi à ajouter un ruban à sa coiffure et à passer devant son miroir un quart d'heure de plus.

On peut avoir de la vertu, sans tenir précisément à être affreuse, à faire peur.

Si je dis : *faire peur* et *être affreuse*, c'est que ce sont des mots adoptés, même par les plus charmantes, pour donner une raison d'être à leur coquetterie.

Il était même arrivé, — mais nous engageons le lecteur à ne pas y attacher une trop grande importance, — il était même arrivé que, le jour où Louise avait eu avec sa mère la conversation que nous avons rapportée, Édouard n'ayant pas paru à l'horizon de la rue Montmartre, Mme Bernard avait ressenti un peu de dépit, — oh! mais bien peu! — comme une petite fille punie à qui l'on ôterait sa poupée.

Les mères qui fouillent trop avant dans le ménage de leurs filles ne savent probablement pas toutes les révoltes qu'elles fomentent...

Allons assister maintenant au dîner de M. Athanase Bertesieux, où vont se trouver réunis, sauf Mme Fournier, tous les personnages de cette simple histoire.

Il n'est, du reste, pas loin de six heures, et si on laissait le rôti se morfondre à la broche, telle que nous connaissons Mlle Placidie, elle ferait un beau tapage!

V

La gouvernante de M. Bertesieux ne s'était pas absolument trompée dans ses prévisions. A force de ranger, de cirer, de polir, tout était en révolution chez le vieux célibataire, c'est-à-dire que l'agréable laisser-aller du chez soi, où l'on aime à trouver une foule de choses usuelles sous sa main, avait fait place à « je ne sais quoi » de symétrique et de guindé.

Le salon avait beau prendre l'air depuis le matin, il sentait encore le renfermé des trois ou quatre derniers mois. Les fauteuils semblaient s'étonner de n'avoir plus de housse protectrice, et, malgré deux grosses bûches qui flambaient de leur mieux, la cheminée, engourdie par une longue inaction, avait peine à se réchauffer.

A la cuisine, c'était bien autre chose. Les couteaux fourbis, l'argenterie brossée, les cristaux rangés en ligne de bataille attestaient de laborieuses préméditations. Le dessert se livrait à une répétition générale et étudiait ses poses dans la coulisse, comme font les coryphées de la danse avant le lever du rideau.

Mlle Placidie s'était décidée à prendre une assistante pour le gros œuvre, car elle tenait à préserver ses mains, qu'elle avait assez blanches et potelées; mais le commandement en chef lui restait, c'est-à-dire qu'elle dosait les assaisonnements, présidait aux opérations délicates, ordonnait le feu, et se portait de sa personne vers les casseroles menacées.

A cinq heures, elle avait pu revêtir la fameuse

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

robe de poult de soie et surtout illustrer sa tête d'un bonnet à coques couleur orange, qui devait, dans sa pensée, sauvegarder les prérogatives de son rang, et prouver aux époux Bernard qu'une gouvernante n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

M. Bertesieux était tout de noir habillé, comme un page de Malbrouck.

Édouard arborait une des cravates achetées chez Louise, et s'était fait « accommoder » par un des princes de la coiffure.

M. et Mme Bernard arrivèrent juste au moment où Mlle Placidie commençait à s'impatienter et à interroger les pendules, qu'elle accusait à tort de retarder. Elle jeta sur la jeune femme un de ces regards scrutateurs qui prétendent vous analyser moralement des pieds à la tête.

— Une chipie! dit-elle à son aide de camp en revenant pour une dernière revue de ses fourneaux.

Cet arrêt formulé, c'était comme si Gall et Lavater y eussent passé.

Le maître de la maison alla cordialement au-devant de ses hôtes. Il débarrassa Mme Bernard de son châle, la fit asseoir dans un fauteuil, au meilleur coin du foyer, et lui glissa un tabouret sous les pieds.

Édouard était resté un peu à l'écart. M. Bertesieux vint prendre gravement son neveu par la main et le présenta à Mme Bernard comme un jeune homme plein d'avenir, dont il se glorifiait d'être l'oncle.

Elle s'inclina légèrement, échangea quelques politesses banales avec un calme parfait, et regarda son adorateur comme si elle ne l'avait jamais vu.

— Hé quoi! pensa celui-ci en se mordant la lèvre, voilà tout le trouble que lui cause mon apparition!

— Tiens! dit Paul Bernard, donnant à Desgranges une poignée de main, vous ici! quelle rencontre singulière!

Édouard joua la surprise avec une vérité qui, rue de Richelieu, dans la maison de Molière, lui aurait valu des suffrage flatteurs.

— Vous connaissez ce gaillard-là? demanda M. Bertesieux au marchand de soieries.

— Si je le connais! nous nous voyons presque tous les soirs au café.

— Au café! Dans quel endroit du quartier Latin?

— Au bout de ma rue, à cinquante pas du boulevard. Nous avons même joué quelques quatuors aux dominos, et je réponds que monsieur manœuvre le double-six avec un talent remarquable.

Mme Bernard reporta de son mari au jeune homme le plus malicieux regard qu'aient jamais lancé les prunelles d'une fille d'Ève.

— Que diable vas-tu faire dans ce quartier-là? dit l'oncle.

— Un de mes meilleurs camarades y demeure, et le soir, nous nous exerçons de temps en temps aux luttes oratoires.

— C'est très-bien, cela, mon garçon!

— Vous y allez même pendant la journée, reprit le candide marchand, car je vous vois souvent passer devant la maison.

— Quelle maison?

— Notre magasin de soieries, dans la rue Montmartre.

— Ah! j'ignorais...

— Avant que j'eusse le plaisir de vous connaître, je n'y faisais pas attention; mais maintenant... Dis donc, Louise, est-ce que tu ne te rappelles pas avoir vu passer monsieur?

Mme Bernard ouvrit de grands yeux d'ingénue, ce qui signifiait : « Ce monsieur aurait pu passer devant nous du matin au soir, que je n'aurais pas daigné m'en apercevoir. »

— Je reconnais bien là ma femme! s'écria le négociant; elle verrait l'obélisque se promener en calèche avec la tour Saint-Jacques qu'elle ne s'en souviendrait plus le lendemain. Ah! par exemple, quand il s'agit de robes et de bijoux, continua M. Bernard avec la maladresse particulière aux maris, les femmes ont meilleure mémoire.

La bonne en sous-ordre vint annoncer que « Monsieur était servi, » Mlle Placidie jugeant cet acte servile au-dessous de sa dignité.

L'amphitryon offrit son bras à la jeune femme, et l'on passa dans la salle à manger, toute rayonnante de fleurs et de deux flambeaux à trois branches.

Le dîner fut très-gai et assaisonné de chatteries évidemment à l'intention de Louise, car M. Bertesieux savait faire les choses.

Quant à Édouard il ne s'occupait que de Paul; il le bourrait exclusivement de prévenances et de comestibles, ce qui fournit au vieux célibataire l'occasion de faire remarquer que les cigares et la bière avaient considérablement alourdi la jeunesse française; tandis que de son temps... Vous devinez le reste.

Louise insista spirituellement sur ce point, exagérant tout exprès, et regrettant d'une façon comique l'époque où les amoureux de jadis s'en allaient errer par le monde, et autres lieux circonvoisins, pour rompre des lances en l'honneur de la dame de leur pensée.

— Aujourd'hui, ajouta-t-elle, ces messieurs n'errent plus que sur les trottoirs. Ah! que j'aurais donc aimé un paladin, sur son palefroi, la visière baissée, portant mes couleurs et se faisant tuer un peu pour moi! Il se serait même fait tuer tout à fait que je l'en aurais adoré davantage.

— S'il n'y a que ce moyen de lui plaire, pensa Édouard, il faudra que j'y renonce.

— Ne faites pas attention, reprit Bernard, il y a des instants où ma femme a les idées les plus romanesques!...

Les maris ne se douteront-ils jamais des graves mésaventures que leur occasionne souvent ce travers de se moquer de leurs femmes *coram populo*, et de dévoiler leurs petites imperfections!

— Je trouve, moi, que madame a raison, affirma M. Bertesieux, qui dans son ardeur juvénile enfourchait en pensée le palefroi; j'avouerais volontiers les mêmes idées romanesques, mais il est peut-être un peu tard.

Louise croquait gentiment une meringue; elle s'interrompit pour adresser à l'aimable vieillard un sourire rémunérateur, enrichi de deux éclatantes rangées de dents mignonnes.

— Vous avez là une jolie cravate, dit tout à coup le marchand à Édouard, elle vient de chez nous.

— Vous croyez? balbutia Édouard en regardant Mme Bernard qui resta impassible.

— J'en suis sûr; c'est une spécialité de dessin qui nous appartient. Je l'ai commandé moi-même en fabrique. Regarde donc, Louise.

Mme Bernard leva les yeux avec indifférence :

— Oui, je crois que nous avons quelque chose de ce genre... ou à peu près.

— Pas à peu près, ma chère amie, mais absolument semblable. Encore un acte de piraterie de quelque confrère! Où donc l'avez-vous achetée, M. Desgranges?

— Je ne sais trop...

— Rappelez-vous un peu.

— Il me semble que j'en ai vendu, l'autre jour, une pareille à M. Bertesieux, dit la jeune femme du ton le plus naturel.

— Parbleu! je me souviens, s'écria vivement Édouard; en furetant chez mon oncle...

— Comment, gredin! tu te permets?...

— J'ai découvert tout un assortiment de nouveautés du meilleur goût, et, ma foi! je n'ai pu résister...

— Ayez donc des neveux!

— J'espère que vous n'en avez qu'un, mon cher oncle.

— Et c'est bien assez! repartit M. Bertesieux en tirant doucement l'oreille du jeune homme.

— Alors tout se débrouille, dit Bernard en manière de consolation.

Tout se débrouillait en effet, mais à la façon des écheveaux de fil que l'on ne sait bientôt plus par quel bout saisir.

L'amphitryon avait un peu sur le cœur la maussaderie de sa gouvernante. Au dessert, il la fit appeler, la présenta au jeune ménage comme une brave et digne femme qui le servait fidèlement depuis une vingtaine d'années, et lui tressa, au point de vue culinaire, des couronnes auxquelles chaque convive reconnaissant se fit un devoir d'ajouter une fleur.

VICTOR POUPIN.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

Le soleil est radieux, l'air est doux, les lilas bourgeonnent : voici le printemps. Vite, faisons-nous belles pour aller magasiner de compagnie.

Notre première visite sera pour les *Galeries de Choiseul*, rue Neuve-des-Petits-Champs, 36; là nous trouverons les plus jolies fourragères de robes et de confections; les nœuds et les collerettes Pompadour les plus nouveaux. Nous avons publié quelques-unes des coquettes nouveautés des *Galeries de Choiseul*; nous puiserons bientôt encore à cette source inépuisable, car ce magasin de passementerie, de mercerie et de fantaisies est, sans contredit, l'un des mieux assortis de Paris.

Il nous faut des peignoirs de printemps, des étoffes de Perse et de Jouy pour nos chambres d'été; nulle part, croyez-en mon expérience, vous ne trouverez un choix pareil à celui qu'offrent en ce moment les magasins de *Pygmalion*.

Si vous ne pouvez aller en personne à *Pygmalion*, vous avez la facilité d'écrire. La maison est trop honorable pour que, par la voie de correspondance, vos achats ne répondent pas à votre attente aussi bien que si vous étiez présente pour les décider.

Demandez des échantillons, fût-ce même du calicot à 45 centimes (et il s'en trouve de fort beau pour ce prix), et *Pygmalion* vous en fera l'envoi *franco*, par le retour du courrier.

Quant aux mouchoirs de poche, réservez vos commandes pour la *Compagnie Irlandaise*, de la rue Tronchet, 36; là seulement vous trouvez les vrais mouchoirs en fil de main, de la plus grande finesse, si tel est votre désir, ou d'un modèle qui vous permette d'en faire un mouchoir journalier, et, par conséquent, un peu plus ordinaire.

L'*eau de Philippe* (de M. Hermelin, 26, rue d'Enghien) se rappelle d'une façon spéciale à votre souvenir; il n'est pas de meilleure eau dentifrice, surtout si l'on se sert comme auxiliaire de l'*odontaline* de Philippe, qui se trouve à la même parfumerie.

Les robes printanières, fraîches et jolies comme la saison qui va les faire éclore, vont faire leur apparition; voudrez-vous les faire reposer sur un corset un peu défraîchi? Il vous faut, pour vos robes d'été, un corset d'été, frais et coquet. Adressez-vous donc à la bonne faiseuse; et si vous voulez que votre couturière vous habille à ravir, faites en sorte que sa robe s'adapte à un corset de Mme Billard, 6, rue Tronchet.

Je termine en vous rappelant que Mme Herst, 8, rue Drouot, est une modiste et une couturière des plus entendues que je connaisse; c'est à elle que vous devez, en femme économe, vous adresser de prime abord, car c'est elle qui sait allier le mieux les exigences de la mode avec le budget de la femme d'intérieur, de la mère de famille.

E. BOUCY.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

En modes, c'est la France qui donne le ton au monde entier.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 66 (avec patrons). Dimanche, 6 Avril 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE GRANDE VISITE. 2. TOILETTE DE GRAND DINER. — MODÈLES DE Mme DU RIEZ. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

2.126
517

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de grande visite. — Toilette de grand dîner. — Ameublement : Quatre portières et fenêtres. — Coiffure de théâtre et de soirée (deux dessins). — Dentelle, lacet et crochet. — Entre-deux, lacet et crochet. — Deux dentelles, crochet et mignardise. — Parure Andréa. — Entre-deux de galon et jais. — Chapeau Angot (vu de deux côtés). — Chapeau moissonneur. — Costume en faille lilas. — Toilette de réception. — Costume de demi-saison. — Toilette d'intérieur. — Toilette de visite. — La Mosaïque : Le Bourgeois de Paris, la Bourgeoise de Paris. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

7-8. COIFFURE DE THÉATRE ET DE SOIRÉE (VUE DEVANT ET DERRIÈRE). — MODÈLE DE M. BYSTERVELD.

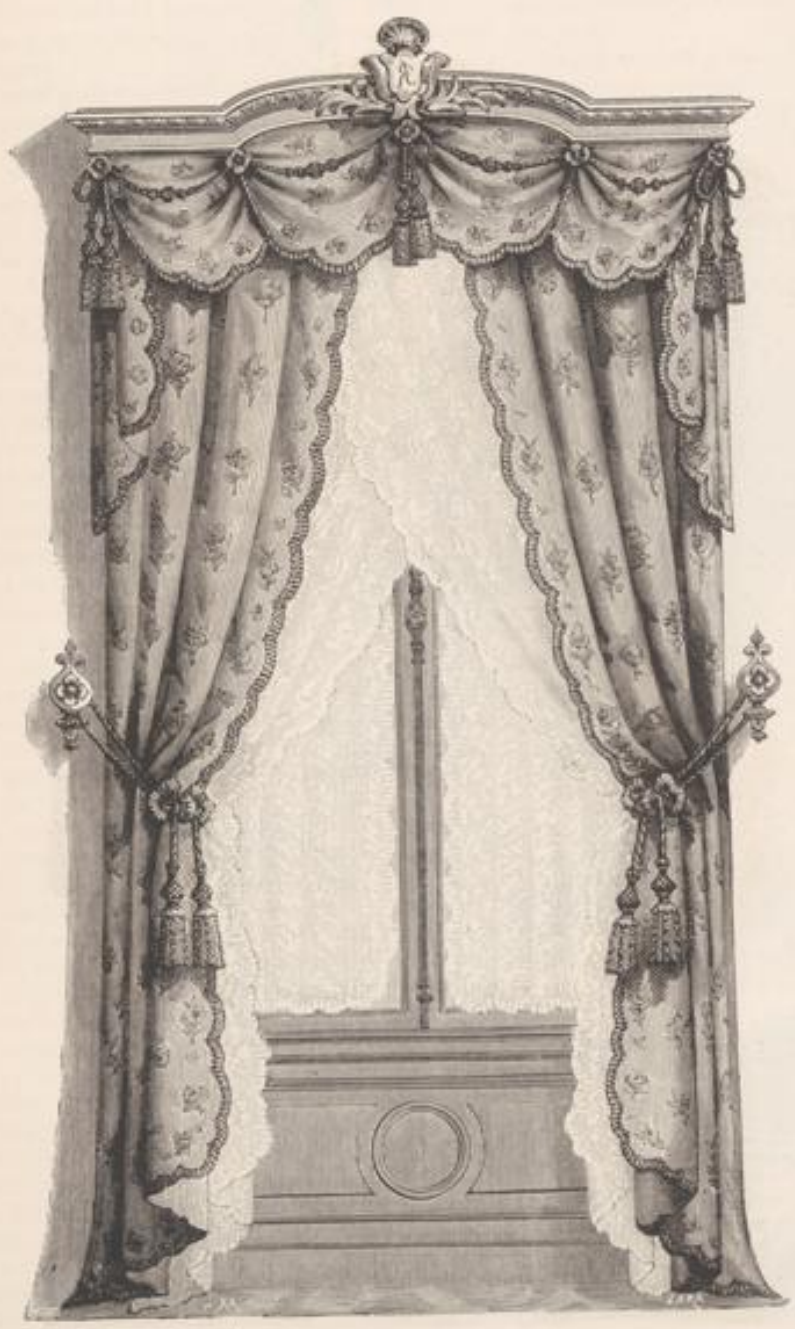
1. Toilette de grande visite. — Toilette en faille gris-rosé. Jupe à longue traîne bordée de chenille très-claire; la broderie remonte sur les côtés en colonne, et la tunique est rattachée par des nœuds de même nuance frangés de chenille. Corsage montant formant longs pans doublés de satin rose, brodés et frangés aux extrémités; le corsage se rattache au haut de la jupe par un gros nœud. Manches très-longues et très-larges, doublées de satin rose et terminées par des franges et des broderies assorties à celle de la jupe.

2. Toilette de grand dîner. — Cette toilette, sauf le corsage, est la reproduction de la précédente, vue de l'autre côté. La tunique, qui tient à la jupe, est relevée, de ce côté, par deux pans brodés et bordés d'une frange de chenille rose avec boules de satin. Corsage décolleté, à longues pointes; berthe à longue pointe, également bordée d'une chenille assortie à celle de la jupe. Ces deux élégants modèles sortent des ateliers de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

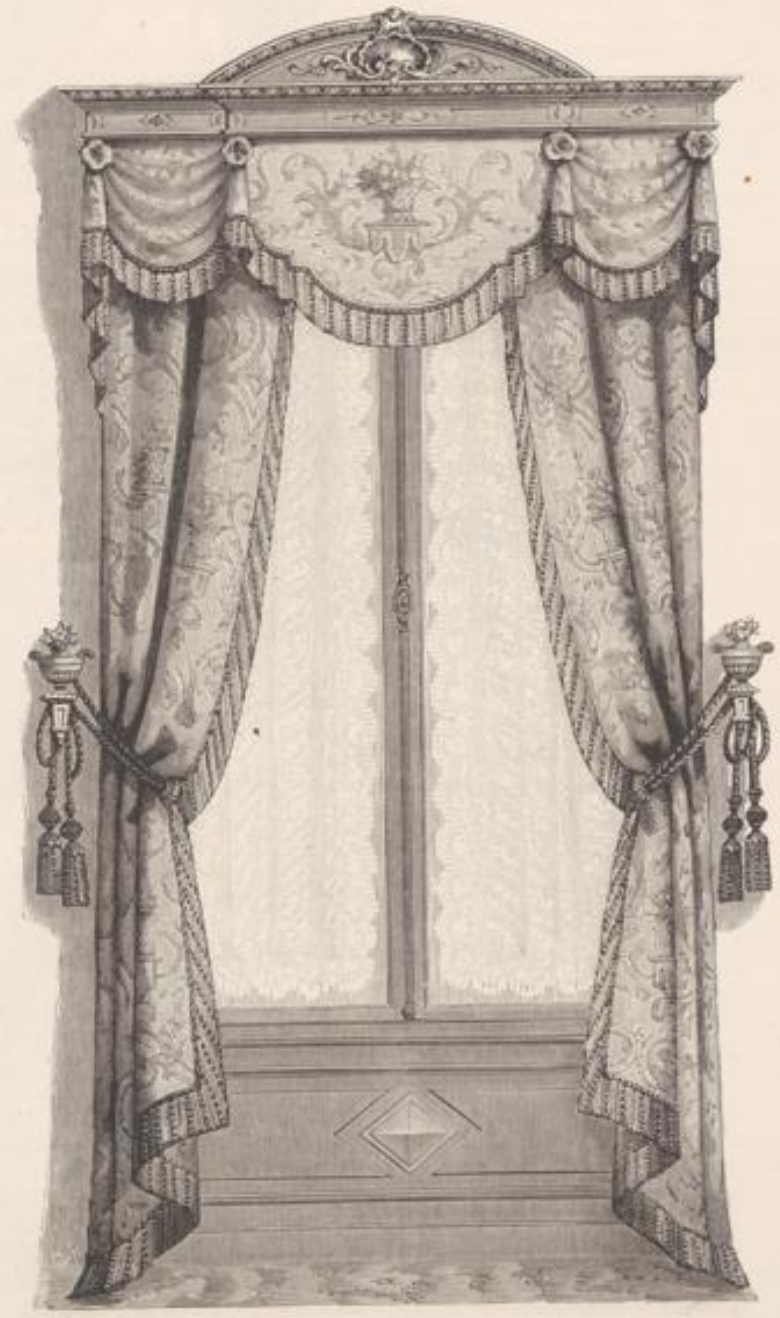
AMEUBLEMENT

Nos lectrices nous sauront gré de leur offrir quelques modèles nouveaux qui leur permettront d'arranger elles-mêmes ou de faire arranger sous leur direction les tentures de leur appartement.

3. Fenêtre de chambre à coucher ou de boudoir. — Galerie en bois doré ou en palissandre, avec motif sculpté contenant un chiffre. L'étoffe, découpée en feston et bordée d'une passementerie, est d'un arrangement fort simple, qui n'exige pas l'art du tapissier, et qui cependant produit un effet charmant lorsqu'on l'adapte avec goût. Une légère passementerie relie entre elles les diverses parties du feston du haut. Embrasses et jeu de glands en passementerie.



3. FENÊTRE DE CHAMBRE A COUCHER.



4. FENÊTRE DE SALON.

4. Fenêtre de salon. — Galerie et porte-embrasses en bois sculpté et doré. L'étoffe qui, par le style de ses dessins, rappelle le siècle de Louis XIV, est en tapisserie, en soie ou en laine. Sa disposition mérite une mention spéciale : la partie du milieu, qui tombe droite, forme lambrequin et laisse voir dans tout son développement un joli motif ; les deux côtés sont drapés avec coques et écharpes. Les embrasses en passementerie forment jeu de glands sur les côtés.

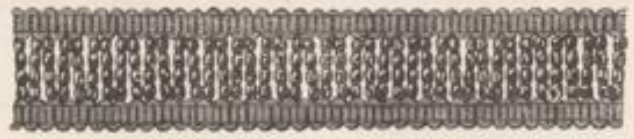
11. DENTELLE LACET ET CROCHET.

12. DENTELLE MIGNARDISE ET CROCHET.

5. Croisée d'antichambre, ou de salon, style Louis XVI. — La galerie et les porte-embrasses sont en bois doré. Les tentures sont en lampas rayé verticalement par des bandes de soie de couleur plus claire appliquées sur le fond de l'étoffe, disposition qui produit un très-bel effet décoratif. Un store aux légères broderies peintes tamise la lumière du jour.

6 Portière de salle à manger ou de cabinet de travail. — Cette portière est de style renaissance moderne. La galerie est en bois de chêne ou de noyer avec cartouche surmonté d'une couronne de comte. La porte est en chêne ou en noyer rehaussé de moulures en bois noir. Rideaux et lambrequin en drap rouge, agrémenté d'applications d'ornements découpés en velours noir ou en drap noir; la bande d'appliques est bordée d'un cordonnet de couleur tranchante, jaune d'or, soie blanche ou mais, qui en dissimule les points de couture. Ce genre d'ornementation fournit d'inappréciables ressources; on en garnit une foule de meubles de salle à manger ou de cabinet de travail, les canapés, les fauteuils, les chaises

9. PARURE ANDRÉA.



10. ENTRE-DEUX DE GALON ET JAIS.

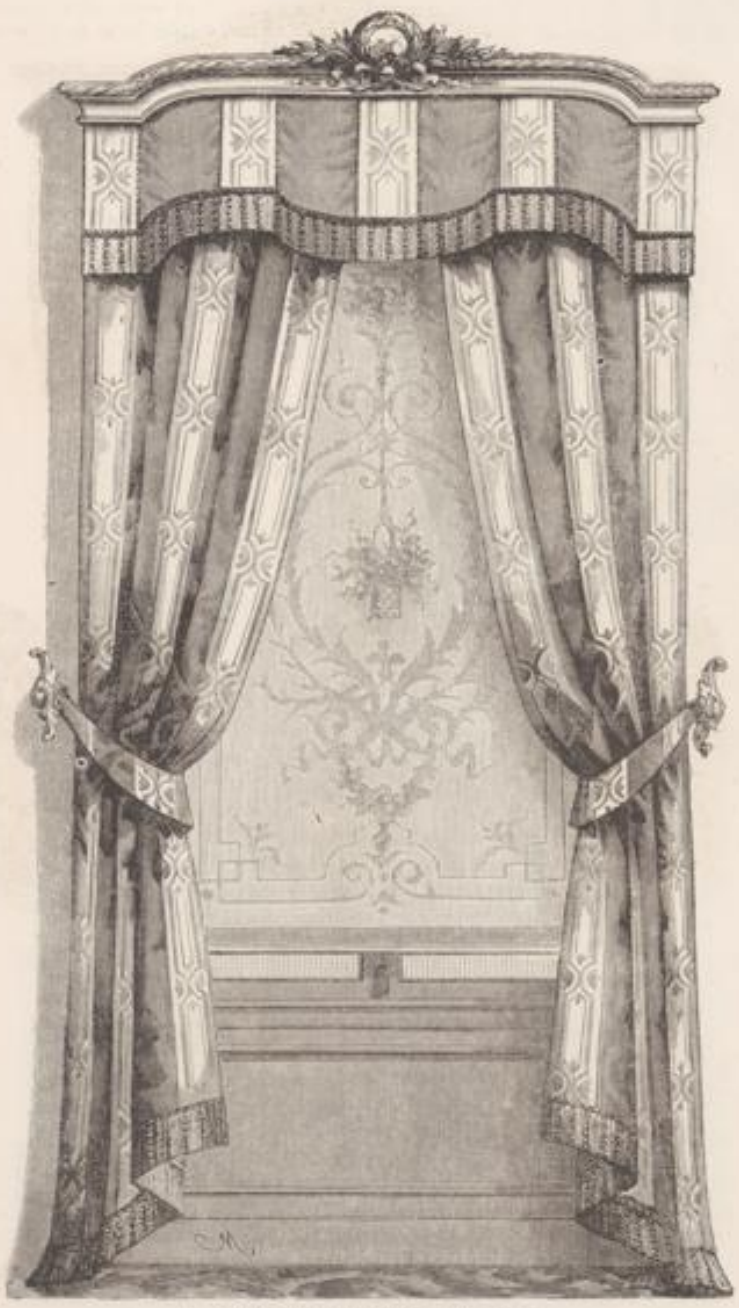
les écrans, les stores, les fonds et les panneaux des murs, etc. Le travail d'application de velours ou de drap sur drap est prompt et facile, et n'exige qu'un peu de bonne volonté. Une frange de laine, surmontée d'un petit câblé, termine le lambrequin et le bas des rideaux. Les porte-embrasses sont en chêne ou en noyer rehaussé de bois noir. Nous donnons aujourd'hui sur notre supplément les patrons des appliques de cette portière.

7-8. Coiffure de théâtre et de soirée, vue devant et derrière. — Le devant est ondulé à grandes vagues sur papier; sur les côtés, les cheveux sont relevés en racine droite; la coiffure en elle-même est un mélange de coques entrelacées faites avec de grandes mèches. Du dos, se relèvent les cheveux restés en nuque; ils forment un nœud d'Apollon ou nœud de cravate négligemment rattaché. Sur le sommet, est posé un panache de plumes blanches recouvrant la naissance de deux bouquets de roses dont l'un, le plus fourni, retombe par devant et l'autre par derrière, s'appuyant sur le nœud d'Apollon. — Modèle de M. Bysterveld, 5, faubourg Sant-Honoré.

13. DENTELLE MIGNARDISE ET CROCHET.

14. ENTRE-DEUX LACET ET CROCHET.

9. Parure Andréa. — Modèle de la Fileuse, rue du Bac. Sur les robes de printemps, cette parure de demi-toilette formera un effet ravissant; elle est en mousseline très-claire ou en gaze blanche dona Maria. Une ruche, basse du côté de l'encolure, plus haute extérieurement, montée à plis doubles, est traversée par un bouillonné dans lequel est passé un ruban n° 7 qui forme transparent, le ruban doit être assorti



5. CROISÉE D'ANTICHAMBRE OU DE SALON.

6. PORTIÈRE DE SALLE A MANGER OU DE CABINET DE TRAVAIL.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

15. CHAPEAU ANGO.

16. CHAPEAU ANGO.

à la toilette, et comme on peut le changer très-facilement, la parure servira sur plusieurs robes différentes.

10. Entre-deux de galon et jais. — Le jais va jouer, cet été, un grand rôle dans les garnitures des robes et

17. MOISSONNEUR. — MODÈLES DE Mme MARIA HAHN.

confections; voici le modèle d'un entre-deux galon très-simple, mais qui a l'avantage de pouvoir être copié par une main quelque peu exercée : on coud deux galons de soie sur une bande de carton, comme on le ferait avec du

18. COSTUME EN FAILLE LILAS.

19. TOILETTE DE RÉCEPTION.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873

Mme et Fabricant rue Paris

N°68

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Excoffon, r. Bd des Capucines

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lacet renaissance ; puis, entre ces deux lacets de soie, on rapporte des perles de jais, dont les rangs bien rapprochés les uns des autres.

11 à 14. Dentelles et entre-deux au crochet. — La dentelle n° 11 se fait avec du lacet renaissance, sur lequel s'appuient les points de crochet extérieurs et ceux du centre.

L'entre-deux qui porte le n° 14 est assorti à cette dentelle. Les deux autres, qui portent les nos 12 et 13, emploient la mignardise dans le centre ; du reste, une explication serait oiseuse avec un dessin qui rend aussi clairement le modèle que si on avait l'objet sous les yeux.

15-16. Chapeau Angot. — Le fond, en paille couleur sépia claire, est retroussé tout autour, mais surtout du côté gauche d'où s'élance le panache de plumes sépia et bleues. Une grosse ruche chicorée, de couleur sépia à l'endroit et rose à l'envers, fait auréole à la chevelure et suit la forme du chapeau, se diminuant sur le devant et se gonflant sur le côté, mais de préférence sur le côté gauche. Une écharpe, en gros de Suez sépia, entoure la calotte un peu haute du chapeau, et un flot de rubans de faille, couleur sépia à envers rose, retombe derrière sur la nuque et l'accompagne. Le mot de ruban à envers rose mérite explication. L'industrie française a créé un genre de ruban d'une splendeur à nulle autre pareille ; ce ruban tissé d'une nuance d'un côté, se trouve de l'autre côté d'une couleur tout opposée, mais tout aussi fraîche, tellement qu'on ne peut savoir quel est l'endroit ou l'envers. Aussi, pour le flot de ruban qui termine notre chapeau Angot, suffit-il d'employer le même ruban que l'on plie d'un sens ou de l'autre, et de chaque façon une nuance semblera doublée par l'autre.

17. Chapeau moissonneur. — Le fond du chapeau, assez couvert pour que nous ne puissions l'apercevoir, est en paille belge ; les bords retroussés régulièrement sont recouverts d'un bouillonné en velours noir. Un ruban de gros grain, formant jarretière autour de la calotte, semble retenu par un nœud touffu en ruban maïs et bleu ; de ce nœud s'échappent deux longues brides maïs et bleues, se prolongeant un peu. Le chapeau est presque doublé par une touffe d'avoine dont les tiges légères cachent des bluets barbeau du bleu le plus suave. — Modèles de Mme Maria Ham, place de l'Opéra.

18. Costume demi-long en faille lilas. — Jupon garni d'un gros volant monté à tuyaux d'orgue ; ce même volant est orné d'un biais de velours plus foncé, doublé de satin, à ondulations de diverses grandeurs : ce biais est retenu par une torsade de velours et faille. La tunique, bordée de

20. COSTUME DE DEMI-SAISON. 21. TOILETTE D'INTÉRIEUR. 22. TOILETTE DE VISITE. — MODÈLES DE Mme DU RIEZ.

deux biais de velours, est ouverte devant et retenue par de gros nœuds faille et velours ; elle se rattache derrière par deux énormes écharpes en velours, terminées par la même ondulation que le volant. Le corsage forme veste, avec revers et poches de velours. Long gilet de velours. Col marin en velours. La basque se rattache dans le dos, sous le col, et forme Watteau. Manche étroite, avec revers amazone garni de velours.

Chapeau tricorne, en velours pensée, bordé d'une plume d'autruche, avec aigrette ; pouf de plumes posé sur le côté ; ruban noué sur le chignon.

19. Toilette de réception, en faille noire. — Jupe demi-longue, formant derrière de gros godets dans le haut. Le tablier se compose d'un haut volant plissé de 20 centimètres, recouvert d'un autre grand volant à tête retenu par une large bande de velours. Ce grand volant est garni d'une frange en chenille noire. Le tablier est fermé de côté par un large coquillé de dentelle Chantilly, avec de gros nœuds faille et velours dont les pans se terminent en pointes. Corsage montant, à longue pointe devant et derrière, garni d'un biais de velours et d'une frange chenille. Manches demi-larges, avec plissé au coude retenu par un gros nœud de faille.

20. Costume de demi-saison. — Jupon uni, en velours gros vert. Polonaise de drap brodé, avec long gilet de velours pareil, boutonné par quatorze gros boutons d'argent bruni. Les devants et le tour de la polonaise sont richement brodés d'un feuillage vert de trois tons ; cette tunique est également retroussée au moyen d'une boucle d'argent bruni. Manche ouverte, avec grand revers brodé. (Voir le supplément pour le patron de cette polonaise.)

21. Toilette d'intérieur. — Robe de drap vert olive un peu clair. Casaque à grandes basques arrondies, en velours de Lyon vert olive, agrémentée de boutons en argent oxydé. Une ceinture en velours, avec agrafe d'argent oxydé, enserre la taille et ajuste la casaque. Notre supplément contient le patron de cette casaque.

22. Toilette de visite. — Costume en faille prune. Jupe garnie en tablier devant de trois grands volants recouverts de grandes dents pointues, en velours ; le troisième volant se termine par une large bande de velours plissé formant tête. Tunique retroussée derrière par une écharpe de velours nouée au milieu. Corsage montant à basques, avec bretelle nouée derrière par une écharpe. Manches à gros bouffants, retenus par un large biais de velours et dents très-aiguës. Volant dans le bas, retenu par une bande de velours. Nous donnons sur notre supplément les patrons du corsage et des manches. Chapeau de velours Erinnyes demi-fermé, garni de roses de même nuance que le chapeau et de roses blanches. Plumes assorties. Mantille de dentelle. — Modèles de Mme Du Riez.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de grand dîner. — Robe de faille mauve formant légèrement la traîne, de façon à supporter une tunique ou manteau de cour en satin mauve, zébrée de velours de même nuance.

Sur le tablier de la robe sont étagées des bandes de velours surmontées de ruches effilées, de chenille qui leur font tête et garniture. Une tunique de faille retombe en pointe de châle devant et forme petit troussetin derrière, sur le manteau de cour qu'elle accompagne; un fichu de même étoffe, de style paysanne, recouvre le corsage, qui est montant à l'encolure et à très-petites basques à la taille; une touffe de violettes de Parme dans les cheveux et un bouquet au corsage, complètent la toilette.

Toilette de sortie de théâtre. — Robe de velours noir, avec robe de taffetas et de crêpe mais; sortie de bal en cachemire gris de lin, formant chasuble derrière, se relevant à la taille sur les côtés, pour se terminer en rotonde devant; une riche chamarrure en soutache d'or, mélangée aux nuances les plus vives, part de l'encolure et agrémente les épaules de la sortie de bal; le capuchon arabe qui se trouve dans le dos est doublé d'abord de soie chamarrée d'or, puis ornementé de franges et de glands thibet des nuances de la broderie. Pour plus de richesse, cette frange, autour du vêtement, est surmontée d'un tour de plumes noir et groseille du plus heureux effet.

Pour coiffure, un diadème en or mat, avec pierreries, est posé sur le devant, et une jolie rose sur les côtés.

PLANCHE DE PATRONS ET DE BRODERIES

Dessins d'applications pour rideaux. — Dessus de pelote. — Entre-deux. — Chiffres demandés.

Patrons de tunique polonaise, — de corsage à basques rondes — et de corsage à basques fendues.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Permettez-moi tout d'abord, chères lectrices, avant de causer robes, fichus ou rubans, de vous présenter celle dont le nom se trouve au bas de cette chronique, et qui sera chargée désormais de vous entretenir des mille choses de la mode. Si vous voulez bien l'accepter comme rédactrice de votre journal et la croire votre sincère amie, vous rendrez douce et charmante la tâche qu'elle vient d'entreprendre.

Comme je ne doute nullement de vos dispositions bienveillantes, je vous propose, mes chères et nouvelles amies, de poser nettement les bases de nos bonnes relations à venir, en passant un petit traité qui, pour ne pas être écrit sur papier timbré, ne sera pas sans valeur, et dont voici les bases principales : j'apporte, pour ma part, une forte somme de bonne volonté et un vif désir de vous être agréable ou sérieusement utile; vous m'accorderez, de votre côté, un peu de sympathie et quelques encouragements. Je m'engage à vous faciliter autant qu'il sera en mon pouvoir la pratique de cet art charmant, mais difficile, dans lequel excellent sans doute déjà la plupart d'entre vous : se parer et s'embellir sans cesser d'être simple et modeste; et je ne vous demande, en retour, que de vouloir bien user de moi, sans craindre jamais d'abuser, pour tous les détails de toilette ou tous les renseignements que vous pourriez désirer. Dans la mesure du possible, je ferai toujours droit à votre demande.

La constante préoccupation de ceux qui apportent leurs soins à votre journal a toujours été, vous le savez, mes chères lectrices, d'en faire non-seulement l'organe de la vraie mode et du bon goût, mais encore un recueil intéressant et utile pour la famille. Pour justifier entièrement ce double titre, rien n'a été négligé jusqu'à ce jour, et vos gracieuses lettres de remerciments en font foi; cependant la *Revue de la Mode* pense qu'il lui reste encore quelque chose à faire. Nous allons donc donner sous ce titre : *la Bibliothèque*, des indications précises sur les livres qui doivent composer la bibliothèque de la femme, de la jeune fille, de l'enfant. A ces indications nous joindrons de temps à autre l'analyse d'ouvrages nouveaux ou peu connus dont l'intérêt nous paraîtra réel et la valeur incontestable. Il est inutile, je pense, d'ajouter que tous ces livres auront été au préalable *consciencieusement* lus, et qu'il suffira que nous les recommandions à nos lectrices pour que celles-ci ne craignent pas de les laisser entre les mains de leurs filles ou de leurs jeunes sœurs.

La difficulté pour nos abonnées qui habitent les petites villes de province ou la campagne de se procurer de jolis morceaux de musique, nous a inspiré aussi la pensée de les aider à composer leur bibliothèque musicale, ce qui, du reste, peut avoir également son utilité pour nos lectrices de Paris ou des grandes villes. Nous indiquerons donc une série de morceaux de piano ou de chant de différents caractères répondant à toutes les aptitudes et pour toutes les voix. Nous signalerons les nouveautés dignes d'attention, les valses nouvelles, les quadrilles à la mode, etc., etc.

Nous ferons plus encore, car nous pensons à tout et à tous. De temps à autre nous joindrons à ces mentions régulières quelques descriptions de jeux destinés à occuper plusieurs personnes pendant les longues soirées d'hiver ou les mois de la villégiature, et cela à mesure qu'il se produira en ce genre quelque création nouvelle.

Dans un autre ordre d'idées encore, nous prendrons note pour vous en faire part, chères lectrices, de toutes les inventions qui paraîtront ou qui sont peu connues, ayant pour but le confortable, l'économie, tels que : appareils de chauffage, d'éclairage, ustensiles perfectionnés de cuisine pour la prompte et bonne préparation des mets, etc., etc.

Je ne parle pas des conseils sur l'ameublement, le service de la table, les soins à donner aux meubles, au linge, aux fleurs, parce que notre journal vous entretient depuis longtemps de ces choses; mais je vous renouvelle la promesse que ces détails ne seront pas négligés.

Nous prouverons ainsi, chères lectrices, vous, en accueillant gracieusement nos innovations et nos renseignements utiles, nous, en mettant le plus grand soin à remplir ce programme, que nous sommes non-seulement des femmes élégantes, mais encore de bonnes mères de famille, de sages maîtresses de maison, très-capables de songer à autre chose qu'aux chiffons et aux dentelles.

J'arrive maintenant à nos charmantes futilités, car rien ne ressemble moins à un courrier de mode que ce qui précède, et j'ai promis de causer avec vous de la façon dont on s'habille.

La mode est entrée, je crois, dans une phase d'incertitude et de transition. Le pouf et ses nombreux accessoires semblent prêts à disparaître; les robes s'allongent sensiblement, mais c'est là seulement une tentative timide contre laquelle réagissent les femmes qui se plaisent aux toilettes tapageuses.

Il appartient maintenant à celles qui pensent qu'on peut être élégante sans excentricité, de venir à notre aide et de décréter, de par le droit que donne un goût sûr et élevé, la loi des modes simples et correctes, lesquelles n'excluent nullement ni la somptuosité que réclament certaines situations, ni la fantaisie, ni l'originalité, c'est-à-dire ni la grâce, ni la poésie.

Voici, par exemple, une charmante toilette de dîner ou de concert, qui, portée par la toute jolie et toute jeune Mme de B..., semblait encore plus charmante, malgré sa simplicité et peut-être à cause de sa simplicité.

La jupe, demi-longue, en gaze de Chambéry blanche, unie, était entièrement couverte par derrière de cinq volants surmontés de légers bouillonnés à tête, les cinq volants espacés de deux centimètres à peu près. Les trois lés du devant étaient seulement garnis dans le bas de deux volants avec bouillonnés.

Un tablier en gaze de soie rayée satin et gaze, blanc sur blanc, et orné d'une haute et lourde frange, filet en soie blanche, bridait les hanches de ses plis nombreux, et allait se perdre sous la basque à laquelle il semblait fixé de côté par un gros nœud de satin à coques et sans pans. Le corsage, en gaze rayée également, formait par-devant deux pointes courtes et aiguës et derrière un pli creux et allongé, dessinant une sorte de basque simplement lisérée de satin. Les manches, s'arrêtant au coude, lisérées également, étaient garnies de la même frange que le tablier, mais plus courte, et laissaient échapper un haut tuyauté de tulle de soie. L'échancrure carrée et basse du corsage, lisérée également de satin, contenait le même tuyauté et renfermait de légers biais de tulle formant à l'intérieur petit fichu plissé. Ajoutez à cela un joli bouquet de myosotis et de roses posé au-dessus de l'échancrure, un autre placé très-haut dans les cheveux, et vous aurez l'ensemble de cette gracieuse toilette.

J'ai vu encore une robe de faille noire superbe d'étoffe et tout unie. Le devant, forme princesse, est orné de nœuds de faille mêlés de chantilly de grandeur progressive, depuis l'échancrure en cœur jusqu'au bas de la jupe. Tous les lés de derrière sont taillés droits et assez longs pour être froncés dans le haut sur la couture qui les rattache aux lés du devant, de façon à former, au moyen d'une large écharpe nouée lâche sur le côté, et tombant assez bas, une sorte de pouf peu volumineux. Par derrière le corsage se termine en basques à pans carrés simulant l'habit, et garnies de chantilly ruché large. Les manches, presque justes, sont ouvertes très-haut vers le coude, et de l'ouverture s'échappe un flot de dentelles mêlé de nœuds de faille.

La même robe se fait encore avec nœuds bleu pâle devant et aux manches et écharpe de même nuance, ce qui la rend nécessairement plus habillée. Je l'ai vue aussi garnie de dentelle blanche au lieu de chantilly, mais elle me plaisait moins ainsi.

La pèlerine, la mante, le mantelet, agrémentés de dentelles de guipures et de nœuds, avec capuchon ou échelle d'ornements par derrière, semblent vouloir détrôner tout autre vêtement, paletot, casaque, dolman, etc., etc., etc., et cela sans distinction de taille ni de personne. Je vous conseillerai néanmoins, chères lectrices, de vous regarder consciencieusement devant votre armoire à glace avant de faire un choix dans les diverses formes que je viens d'énumérer. Si vous êtes mince, grande, élancée, prenez sans hésiter la pèlerine ou le mantelet; si, au contraire, vous êtes petite ou un peu forte, cela mérite sérieuse réflexion, car je suis certaine que vous sacrifierez le désir de porter une chose absolument nouvelle au bon goût, qui vous prescrit avant tout d'adopter ce qui sied le mieux à votre taille et à votre tournure.

Le secret des femmes qui ont su se faire une grande réputation d'élégance est contenu tout entier dans l'aphorisme suivant : se connaître assez bien soi-même pour éviter les modes désavantageuses, et choisir celles qui parent et embellissent.

A la semaine prochaine, chères lectrices, de plus longs détails. La mode a cédé le pas aujourd'hui à des explications préliminaires, qui ont envahi la place réservée à nos graves dissertations de toilette.

Je saurai, j'espère, rattraper le temps perdu, et je vous détaillerai dans mon prochain courrier tout ce que j'ai vu, à votre intention, de charmant, de gracieux et d'utile.

Toutefois, avant de terminer et pour entrer aujourd'hui dans l'exécution des promesses que je vous ai faites, permettez-moi de vous signaler quelques œuvres musicales nouvelles, qui viennent de paraître chez J.-B. Katto, à Paris, rue des Saints-Pères, 17, dont l'auteur est A. Melder. Il est toujours agréable pour une musicienne de produire une nouveauté originale et gracieuse, et de s'en faire comme une création, qui lui fournit l'occasion de mettre en lumière le côté fin et chercheur de son talent.

C'est à ce point de vue que je vous signale le deuxième nocturne en *mi bémol*, d'un style pur et mélodique, et qui, interprété avec sentiment et délicatesse, vaudra certainement un succès flatteur à l'exécutante.

La charmante fantaisie sur l'air : *Il pleut bergère*, transcrit par l'auteur avec un rare bonheur de détails gracieux.

La valse *l'Amazone*, qui, sous vos doigts, entraînera les danseurs dans son élan rapide et cadencé.

Si vous aimez les fantaisies originales, choisissez la *Danse chinoise*, la *Valse des marionnettes*, ou la *Danse des pantins*, dont l'allure capricieuse tient toutes les promesses du titre.

MARIE DE SAVERNY.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Les Menus de la Saison

Avril.

Mon article d'aujourd'hui est tout tracé.

Il me faut indiquer des menus de repas du vendredi saint et le menu d'un agréable décarémage pour le saint jour de Pâques. Les menus de vendredi saint, je les emprunte à ma *Cuisine en carême*, qui va encore rendre de grands services, pendant le mois des poissons, à ceux qui les aiment accommodés à d'ingénieuses sauces.

MENUS DE VENDREDI SAINT

DÉJEUNER EN MAIGRE

Sans œufs, ni beurre, ni lait.

Rougets barbets sauce tartare.
Raie frite à l'huile.
Salade de légumes.

DINER EN MAIGRE

Sans œufs

Bouillabaisse de poisson.
Alose grillée à l'huile
Grenouilles frites (la pâte faite à l'huile et à l'eau).

UN MENU DE JOUR DE PAQUES

POTAGE

Consommé aux œufs pochés.

RELEVÉ

Pièce de bœuf à la flamande.

ENTRÉES

Poularde en entrée de broche.
Croquettes de ris de veau aux truffes.

RÔTS

Jambon rôti.
Garniture d'épinards.

ENTREMETS

Écrevisses à la bordelaise.
Beignets soufflés à la vanille.

LE BARON BRISSE.

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

(Suite.)

Mlle Placidie fut évidemment flattée de cette ovation. Toutefois, en s'en allant, elle ne put s'empêcher de grommeler :

— Une brave et digne femme !... Ne croirait-on pas que j'ai soixante ans !. .

Comme on passait au salon pour prendre le café, Édouard trouva l'occasion de dire à Mme Bernard :

— Que vous êtes bonne, madame, d'être venue à mon aide aussi généreusement !

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Cette maudite cravate allait peut-être nous trahir !

— Nous trahir !... Pourquoi *nous*... je vous prie ? Elle ne vient donc pas de monsieur votre oncle ?

— Quel aplomb ! pensa le jeune homme tout interdit ; et il restait la bouche ouverte, sans trop savoir que répondre.

Heureusement, l'approche de M. Bertesieux et de Paul mit un terme à cet incident.

Vers minuit, il fut question de regagner la rue Montmartre.

En aidant Louise à mettre son châle, Desgranges lui glissa un second billet dont il s'était muni, et qu'il espérait voir accueillir plus favorablement que le premier.

Mais la jeune femme écarta les doigts et laissa tomber le papier.

— Monsieur, dit-elle, vous perdez quelque chose.

— Une note de tailleur... je crois...

Puis, enrageant, l'amoureux dut reprendre sa prose dédaignée.

Édouard et Paul se quittèrent comme deux amis de collége qui, se retrouvant après de longues années, veulent renouer sérieusement et réparer le temps perdu.

M. Athanase Bertesieux demanda au négociant la permission d'embrasser sa femme.

— La mienne suffit, dit Louise en souriant.

Et pour témoigner de son indépendance, elle lissa gracieusement son front jusqu'aux lèvres du vieillard, puis elle s'inclina devant Desgranges avec une affectation cérémonieuse, mais en même temps avec un doux sourire.

— Étrange amalgame que la femme ! se disait celui-ci ; elle veut et ne veut pas, elle vous attire et vous désespère dans la même seconde. Je me figurais que cette entrevue éclaircirait la situation, et me voici un peu moins avancé que ce matin.

M. Bertesieux avait eu la prévenance de faire chercher une voiture. Les époux Bernard n'y montèrent qu'après mille promesses de se revoir ; on se dit un dernier adieu par la portière ; enfin le cocher fouetta ses haridelles, qui s'en aperçurent peut-être mais se gardèrent bien d'en rien témoigner.

Si Paul, en ce moment, avait eu le prévoyant esprit de prendre les mains de Louise dans les siennes, s'il lui était venu, du cœur aux lèvres, un de ces doux ramages qui plaisent tant aux femmes, il est probable qu'elle eût oublié ses maladresses et qu'elle l'eût engagé à couper court à son intimité de fraîche date avec Édouard

Au lieu de cela, M. Bernard eut froid, alluma un cigare, et finit par faire de Desgranges un éloge par trop naïf.

— C'est un excellent garçon, une nature cordiale, franche et dévouée, avec laquelle il est impossible de ne pas sympathiser tout de suite. Je n'avais guère le temps d'aller à la recherche d'un ami, en voilà un tout trouvé.

Louise eut un mouvement d'impatience. Elle en voulut à Paul d'être si peu clairvoyant, de donner tête baissée dans le piége tendu par Édouard, et le prestige du mari, déjà légèrement amoindri, diminua de beaucoup.

— Ensuite, reprit le négociant, M. Bertesieux est un homme d'expérience et de bon conseil ; il est riche, considéré, « il a de la surface, » et il peut survenir telle circonstance où son amitié nous serait précieuse.

Cette dernière considération décida Mme Bernard au silence. Elle tenait elle-même le vieux célibataire en très haute estime. Elle pensa que, en éloignant trop ouvertement le neveu, ce serait rompre avec l'oncle, et confiante en elle-même, elle résolut de garder, seule, l'honneur du ménage.

— Après tout, ce garçon m'amuse, se disait-elle pour endormir ses scrupules ; il ne me fait pas l'effet d'être très-dangereux ; je n'ai pas grande distraction, et si Paul me néglige par trop, eh bien ! je me servirai de cet adorateur comme d'un stimulant qui réveillera l'amour de mon mari.

Le but n'était-il pas très-moral ?

On le voit, Mme Bernard se préparait à jouer avec le feu ; agréable jeu, c'est possible, mais auquel on se brûle parfois cruellement...

La gouvernante du célibataire était une femme d'ordre ; à une heure du matin, elle déblayait encore le champ de bataille.

— Eh bien ! demanda M. Bertesieux en allumant son bougeoir, que penses-tu de la petite Mme Bernard ?

— Mon Dieu ! quelle importance peut avoir l'opinion « d'une bonne vieille » telle que moi !

— Encore une mouche qui vous pique ! Je trouve, ne vous déplaise, que c'est le charme, la grâce, l'honnêteté en personne.

— On connaît ces honnêtetés-là.

— Elle a redemandé de ton salmis de perdreaux !

— En vérité ! c'est bien aimable.

— Cela prouve en faveur de ton talent. Le fait est que tout était réussi au possible.

— C'est bon ! c'est bon ! Voilà encore un drôle de mari.

— Placidie, ce que vous dites là est d'une inconvenance !...

M. Bertesieux eut un instant la velléité de se fâcher, pour la forme, mais comme il avait la conscience nette, surtout en ce qui concernait Mme Bernard, il alla tranquillement se coucher, se bornant à hausser les épaules.

VI

Six mois se sont écoulés. On s'est réuni souvent, tantôt chez M. Bertesieux, tantôt chez Bernard.

Édouard Desgranges est toujours fou des dominos ; il paraît s'exercer plus que jamais aux luttes oratoires chez son ami anonyme, et enfin il a conquis ses grandes entrées dans le magasin et même dans le parloir du marchand.

Quant à Paul, plus que jamais accablé de soucis et de besogne, il l'a quelquefois prié d'accompagner Louise jusque chez sa mère. Le jeune homme a conduit aussi la jeune femme au spectacle, en tiers avec une amie, et, lorsque le dimanche il leur arrive de sortir tous trois ensemble, c'est le plus souvent au bras attentif d'Édouard que le négociant confie sa femme.

Il marche, lui, devant ou derrière, les mains dans ses poches et le nez en terre, comme en quête d'une aubaine quelconque, fût-ce un portefeuille bourré de billets de banque ; et encore le rendrait-il, soyez-en bien sûr.

Brave garçon ! il se débat dans la ruine comme le diable dans un bénitier ; il fait des prodiges d'adresse pour que Louise ait la moindre part possible de ses appréhensions et de ses tracas. S'il arrive qu'il lui refuse un de ces riens onéreux qui rendent les femmes si heureuses, c'est lui-même qu'il maudit et accuse d'impuissance.

Mais certaines jeunes femmes ne savent pas apprécier ces luttes en apparence pacifiques, et bien autrement désespérées que celles du champ de bataille. Que leur font les exigences du crédit et de l'escompte ? L'essentiel est qu'elles aient la robe convoitée, le mantelet à la mode, le chapeau de demain, et que leurs chères amies, mesdames telle et telle, ne se donnent pas les airs de les écraser de leur luxe.

L'oncle Bertesieux, complice sans le savoir, chantait à qui voulait les entendre les louanges de son neveu. Ce coquin de neveu avait, en effet, toutes les apparences de s'être amendé.

Au lieu de continuer à perdre son temps, à battre le pavé des deux rives, à suivre les audiences du Palais avec l'irrégularité la plus régulière, à attendre des procès qui ne venaient pas, et qui avaient, ma foi ! bien raison de ne pas venir, le jeune homme s'était tout à coup découvert une grande vocation pour la comptabilité et le commerce, qu'il étudiait de préférence chez Bernard.

Ce revirement réjouissait M. Bertesieux, lequel y voyait pour son neveu de solides garanties d'avenir. Il ne déplaisait pas non plus à Paul Bernard, qui se débarrassait de toute comptabilité sur son ami.

Du reste, Édouard avait adopté un plan plus machiavélique que le précédent, et peut-être d'autant plus sûr qu'il était plus lent. Pas de séduction ouverte ni d'attaque directe. Il jouait maintenant auprès de Louise l'humble rôle d'un consolateur désintéressé. Il en était arrivé à lui faire accepter des bouquets, des bonbons, mille babioles sans importance, dont il colorait l'offre si habilement qu'il était impossible de refuser.

Tantôt c'était l'oncle Bertesieux qui faisait le cadeau ; une autre fois c'était le mari lui-même qui disait à sa femme :

— Édouard a la gracieuse attention de t'offrir ceci ou cela.

Le « ceci » et le « cela » avaient peu de valeur, car Louise n'était pas femme à accepter de véritables présents ; mais il eût pu en être autrement sans que Bernard le remarquât.

D'un autre côté, Paul devenait de jour en jour plus taciturne, plus difficile à vivre.

Louise en était insensiblement venue à comparer Édouard à Paul. Elle se disait que, à aucune époque, Paul n'avait eu ces délicatesses, ces attentions, dont Édouard était si discrètement prodigue, tout en sachant bien qu'il devait renoncer à l'espoir d'en être rémunéré tôt ou tard.

Elle remarquait même, sans trop s'en douter, qu'Édouard était plus svelte et plus élégant que son mari ; qu'un raie de haut style partageait ses cheveux, qu'il était toujours parfaitement ganté, et qu'enfin, si Édouard n'eût pas été là pour l'entou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rer de prévenances, elle serait la plus malheureuse des femmes...

Une fois que l'imagination en est là, Dieu sait sur quelles cavales indomptées et par quels chemins téméraires elle se sent galoper !

Un jour que Mme Bernard avait eu ses nerfs un peu plus que de coutume, et que, réfléchissant à son *horrible situation*, elle s'était mise à pleurer devant son mari, celui-ci avait pris la fuite en l'envoyant mentalement au diable, lequel était aussitôt apparu sous les traits de Desgranges.

— Comment, madame, vous pleurez! demanda Édouard avec une tendre sollicitude.

— Je voudrais mourir!

VICTOR POUPIN.

(*A continuer.*)

La bourgeoise de Paris

Femme on ne voit plus belle et plus courtoise,
Se montrant chaste avec son vestement,
Que dans Paris, où est mainte bourgeoise,
Telle qu'elle est painte icy vivement.

Le bourgeois de Paris

Tu peux voir cy le vray Parisien,
Sa mode honeste estant en sa vesture;
Son parler est subtil, et (il) a moyen
De trafiquer. C'est sa propre nature.

(Fac-similé de deux anciennes gravures sur bois du recueil de Sluperius, imprimé à Anvers en 1572.)

GRAVURES EXTRAITES DE LA MOSAIQUE

L'article suivant et les deux curieuses vignettes qui l'accompagnent sont extraits de *la Mosaïque*, revue hebdomadaire nouvellement éclose et qui a su en quelques semaines conquérir une large place parmi les publications illustrées. *La Mosaïque* est à la fois une bibliothèque et un musée : — un *musée* par le choix de ses gravures; — une *bibliothèque* par l'universalité qui caractérise son texte. Fondée sur le plan des *Magazines* anglais, qui jouissent d'une si grande vogue de l'autre côté de la Manche, *la Mosaïque* a la prétention et la ferme volonté d'être utile et bienfaisante pour la vie intérieure, pour le foyer riche ou pauvre, tout en restant un recueil artistique de premier ordre. Nous la recommandons à ces divers titres à toutes nos lectrices (1).

LES PARISIENS DE 1572

Si on en excepte ses chausses collantes et la triple fente des manches de son surtout, le costume de notre bourgeois n'a pas trop varié. Son petit chapeau de drap a certes meilleur air que les chapeaux de soie dont nous subissons la mode depuis si longtemps. La coiffure de la Parisienne ressemble un peu à celle des paysannes napolitaines; sa guimpe brodée couvre les épaules, et se termine par un petit ruché formant collerette, qui ne s'arrête guère avant l'oreille. Sa robe mi-décolletée a des doubles manches, dont les unes, fendues à l'avant-bras, se boutonnent juste au poignet sous la manchette; les autres sont relevées au coude et retombent sous la forme d'un immense parement du genre *pagode*. La traîne de la jupe semble relevée, ainsi que le bord de la jupe, que dépasse un jupon roide comme une crinoline. A la ceinture, un sac aumonière se balance au bout d'un long cordon. Chaque personnage tient un gant à la main.

Il est à noter que Sluperius fait trêve à sa banalité ordinaire en ce qui regarde le caractère des Parisiens. L'homme, selon lui, manie bien la parole et s'entend au commerce, ce qui est encore parfaitement vrai. On peut en dire autant de la courtoisie de la femme. La Parisienne a toujours été réputée pour les charmes de son esprit, et, si elle n'a pas toujours la palme de la beauté, on ne lui conteste pas les mérites de la grâce, de l'expression et de l'élégance qui lui sont si souvent préférables.

Il ne faut pas se dissimuler toutefois qu'on ne disait pas alors partout autant de bien des Parisiens et des Parisiennes. Voici l'avis de Barclay, qui écrivait vers le même temps. Fils d'un Anglais, mais né en France et mort en Italie, Barclay était un homme qui avait beaucoup vu le monde, et qui paraît l'avoir vu un peu en noir. Il se charge donc de nous présenter le revers de la médaille, et il ne ménage pas ses termes :

« Les Parisiens, dit-il, sont d'un caractère fort civil; mais ils ont trop de mobilité et feraient tout pour s'enrichir. Autrefois on les accusait de lourdeur; aujourd'hui ils se sont tellement perfectionnés, qu'ils trompent les autres; j'ignore si ce changement de caractère s'est fait naturellement, ou s'il en faut rapporter l'origine, soit aux exhortations répétées des parents, soit à la quantité d'imposteurs qui se sont tâchés dans cette ville. Les femmes aiment une parure recherchée jusqu'au point de perdre leurs époux qu'elles gouvernent du reste à leur gré. Les hommes comme les femmes sont, par-dessus tout, avides de nouveautés. »

Et nous parlons encore du bon vieux temps et de ses types perdus! On voit que toujours on a crié à la décadence.

(1) *La Mosaïque* paraît chaque semaine par livraison à 15 centimes, — ou tous les mois par série à 60 centimes contenant toutes les livraisons parues dans le cours du mois. — La première livraison a paru le 18 janvier. *La Mosaïque* se vend chez tous les libraires. Un numéro spécimen est adressé gratuitement à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie ou par carte-postale au directeur, 11, quai Voltaire, à Paris.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'appel des femmes de France a trouvé de nombreux échos.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme P. Ey., aux M. — Il est difficile de transformer une rotonde en vêtement nouveau; peut-être un dolman, mais il faut être du métier. Adressez-vous à l'une des couturières dont nous publions les modèles. On vous dira bien mieux que nous ce que l'on peut en faire, et le prix que cette transformation coûtera.

Mme J. C. aura la manche désirée.

Mme L. R. de B. — Oui, pour le patron; bonne note des observations; mais étudiez bien : nous commençons par le simple, nous élevant graduellement au suprême de l'élégance, que l'on peut modifier à son gré.

Mme C., à P. — Encore un peu de patience, et la collection complète des jours renaissance sera donnée avec explications bien claires; les dessins en sont déjà presque terminés. Merci pour l'explication, elle est fort clairement émise; vos coabonnées en profiteront, à coup sûr. Oui, pour la barbe.

Une de nos abonnées serait obligée d'attendre trop longtemps pour être satisfaite. Nous ne lui refusons certes pas, car sa demande est inscrite à son rang; mais si elle est pressée, qu'elle suive mon conseil et s'adresse à M. Lévêque, au nom de la *Revue de la Mode*.

Mme J. C. — Bonne note est prise pour la manchette; vous la trouverez sur la planche de supplément.

Mme A. B. de I.M. — Consultez le grand dessin de costumes d'enfants, dans le numéro du 16 mars. Choisissez parmi ces modèles celui qui vous séduit davantage, suivant les proportions de l'enfant; la robe anglaise convient à un enfant plus jeune.

Une abonnée doit être satisfaite quant à la gravure d'enfant; oui pour les lettres.

Une dame de nos abonnées. — Recourez au *lait antiphélique* additionné d'eau; et certainement l'inconvénient dont vous vous plaignez disparaîtra, à moins qu'il ne soit causé par un mauvais état de santé; en ce cas consultez un docteur.

Mme M. de V. — Bonne note est prise pour le chiffre G V; il sera tel qu'on le désire, mais il ne peut venir qu'à son tour d'inscription.

Mme P. — Même réponse.

Mme la baronne de... recevra; j'espère que cela ne dépassera pas la date fixée.

Mme P. G. — Oui, pour la bande droite assortie à la douillette.

Mme Ed. B. — Adressez-vous à l'une des maisons dont nous publions les modèles. Oui, pour le chiffre.

Une de nos abonnées est priée de bien étudier nos gravures; elle se convaincra que nous publions des modèles pour tous les âges; les formes sont les mêmes, les ornements seuls varient et diminuent de richesse suivant l'âge. Mais, je le répète, les modèles les plus simples sont aussi bien pour jeunes filles que pour jeunes femmes.

Mme M. de V. — Adressez-vous à l'une des maisons dont nous publions les modèles; il vous sera donné tous les renseignements qui vous sont utiles, comme prix et comme genre; il y a dans toutes ces maisons un choix de dessins sur papier.

Mme la vicomtesse de P. — Je crois les manteleis montants appelés à une grande vogue; cependant, rien de bien arrêté encore. Je préférerais le barège ou la grenadine noire à toute autre étoffe; cela se porte tout aussi bien, lorsque l'on n'est pas en deuil; oui, pour le P et le W, style François Ier. Regardez nos suppléments : ils contiennent presque toujours des dessins de soutache.

Mme E. P. à Et. — Le savon au suc de laitue de Piver est le plus hygiénique et le plus agréablement parfumé des savons. C'est par erreur typographique qu'il a été écrit que les trois pains valaient 3 francs, c'est *cinq francs* qu'il faut lire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 67. Dimanche, 13 Avril 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

I. TOILETTE DE MARIÉE. — MODÈLE DE Mme DU RIEZ. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES. — Toilette de mariée. — Deux passementeries. — Franges. — Bordure mousse, vue dessus et dessous. — Deux tapisseries. — Étoile en mignardise et crochet. — Étoile en lacet renaissance et crochet. — Dessous de lampe ou de plateau. — Quatorze confections de printemps. — Rébus.
SUPPLÉMENT. — Planche de modes coloriées. — Toilette de bal.

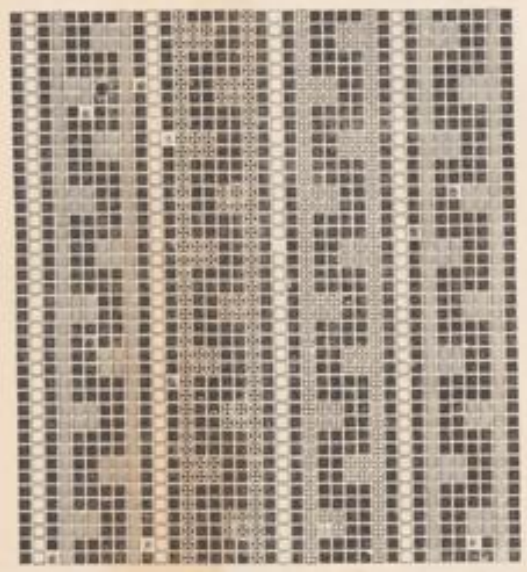
EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de mariée. — Robe en gros d'Afrique blanc. Jupe à très longue traîne, brodée derrière de trois colonnes de fleurs d'oranger à feuillage vert. Par devant, tablier formé par un grand volant à tête, ondulé dans le bas et brodé avec la même fleur d'oranger. L'ondulation est bordée par une magnifique frange chenille à boules de satin. La jupe, formant godet dans le haut, est retenue et nouée par une écharpe de même broderie et par une frange pareille à celle de l'ondulation.

Corsage montant, à pointes très-aiguës devant et derrière. Bandes brodées, bordées de la même frange. Manches à sabot, avec volant ondulé pareil à celui de la jupe. Bouquet Louis XV, de fleurs d'oranger, posé au côté. Guirlande de fleurs d'oranger formant diadème, avec aigrette de côté et longues traînes derrière. — Modèle de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

2 et 3. Passementeries. — Modèles de chez Henri, à la Pensée. — En voyant nos gravures de modes, on peut se rendre compte que la passementerie est plus en vogue que jamais; aussi croyons-nous prévenir le désir de nos lectrices en leur faisant dessiner quelques jolis modèles, et, à ce titre, ceux que nous publions aujourd'hui méritent la préférence.

4. BORDURE MOUSSUE (DESSOUS.)



7. TAPISSERIE.

■ Laine noire. □ Soie jaune d'or. ▥ Laine pouceau.
▦ Laine vert pomme. ▩ Laine pensée.

4-5. Bordure moussue pour confections de printemps. — Modèle de la maison Henri. — Tout le monde sait faire les petites boules en laine. On réunit une trentaine de brins, on les rattache par le milieu à l'aide d'un fil bien fort; puis on tord sa laine, et on lui laisse reprendre sa place; cela forme de petites boules comme sur notre modèle. L'on monte ces boules sur un galon, ce qui permet de s'en servir pour garnitures de vêtements de demi saison, garnitures légères et gracieuses en même temps.

6. Frange en soie torse et perle de jais. — Modèle de la maison Henri. — Le jais sera en grande vogue cet été, les franges ne pouvant rester privées de cet agrément. Dans le modèle que nous reproduisons, la tête quadrillée est complétement en perles de jais, et la jupe est couponnée de brins de soie et de perles de jais.

7-8. Deux tapisseries. — Les couleurs à employer sont indiquées sous chaque modèle, à côté des différents signes qui désignent chaque point de la tapisserie.

2. PASSEMENTERIE.

9. Étoile mignardise et crochet. — Sur un morceau de papier, bâtissez la mignardise dans la forme et à la place qu'elle occupe sur notre modèle. Pour le crochet, faites avec une aiguille la petite rosace du milieu, qui réunit au centre toutes les pointes de l'étoile en mignardise. On coupe son papier juste au bord de la mignardise, et on travaille en rond dessus, suivant le dessin, comme si on continuait une étoile simple au crochet.

Pour la dent extérieure, on rebâtit sa mignardise si on veut; mais ici, avec un peu de soin, on peut s'en dispenser en prenant bien régulièrement les brides qui forment l'intérieur de la dent.

10. Étoile en lacet renaissance et crochet. — On commence par la petite croix du milieu de l'étoile; puis on l'entoure du mat, sur lequel s'appuient les grands picots qui servent de base au cercle à galerie.

C'est en faisant cette galerie, qui se compose de brides et de barrettes alternées, que l'on monte l'intérieur des branches de l'étoile, les arêtes de la feuille; on prend bien ses dispositions pour qu'elles se trouvent, suivant notre modèle,

5. BORDURE MOUSSUE (DESSUS).

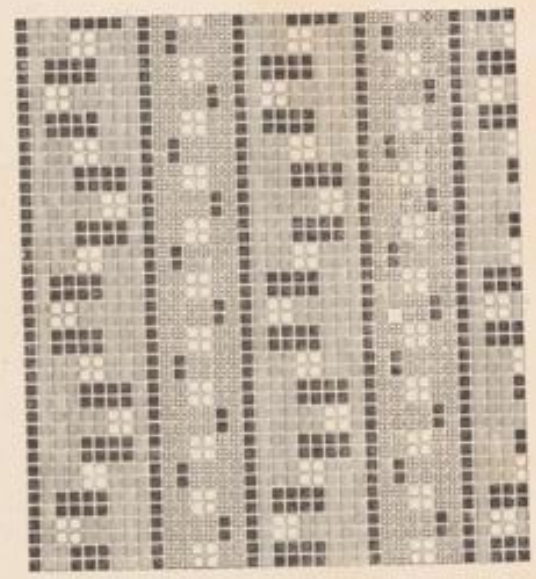
au nombre de 8; puis on prend son lacet renaissance, on mesure à l'avance, de façon à ce que l'on ait ses huit arcades; puis on le plie en huit, et on arrête les plis par un petit point de bâti avant de les réunir à l'étoile, dans le but d'obtenir une grande régularité dans le travail.

On prend donc son lacet, et, à l'aide du crochet, on le rattache à la galerie, à l'endroit du pli; puis on monte à l'intérieur de l'arcade un rang de crochet mat, à l'aide duquel on rattrape les branches des arêtes que l'on a exécutées précédemment; comme on fait tout le tour de l'arcade, ces branches sont reprises de chaque côté, et on se retrouve tout naturellement au second pli, que l'on réunit à la galerie, toujours sans quitter son fil, comme on l'a fait pour le premier.

Quant aux deux rangs extérieurs de dents, le dessin nous les montre assez clairement pour qu'il ne soit pas besoin de les expliquer. Il en est de même pour la petite étoile de rattache.

11. Dessous de lampe ou de plateau. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Voici un ouvrage véritablement hors ligne,

6. FRANGE EN SOIE ET PERLES DE JAIS.



8. TAPISSERIE.

■ Laine noire. □ Soie jaune d'or.
▥ Laine pouceau. ▩ Laine pensée.

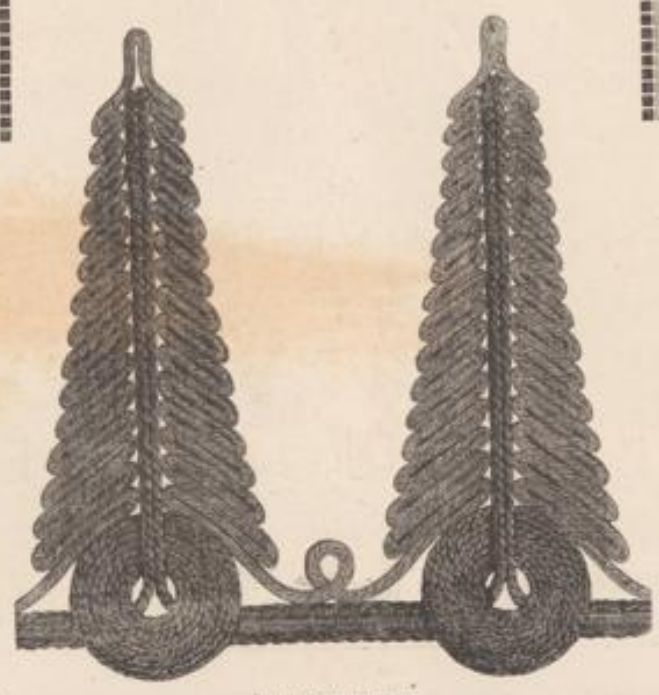
et dont la simplicité d'exécution est extrême.

Matériaux. — Du satin noir ou du drap noir, de la grandeur du dessous de lampe que l'on désire exécuter, et des morceaux de drap bleu, rouge et jaune; sur le morceau de drap ou de satin qui sert de fond, on trace tous les contours du dessin sans s'occuper des détails. On taille cinq palmes rouges et cinq palmes bleues; on les pose et on les bâtit sur le satin en les disposant ainsi : une palme bleue, laisser un intervalle pour une palme noire; une palme rouge, un intervalle, une bleue, et toujours ainsi; par conséquent, chaque palme de couleur se trouve entre deux palmes noires.

On cache le pied de ces palmes au milieu du plateau par une large étoile de drap bleu, sur laquelle on pose une étoile rouge plus étroite, et par-dessus celle-ci une petite étoile blanche.

Toutes les palmes sont encadrées d'une torsade de soie noire, sur laquelle on fait un point de surjet en soie blanche.

Les palmes rouges reçoivent, en outre, un ornement au point de chausson vert, et les bleues un or-



3. PASSEMENTERIE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

n coupe son papier
é, et on travaille
ssin, comme si on
crochet.
rebâtit sa mignar-
un peu de soin,
ant bien régulière-
térieur de la dent.

sance et crochet.
croix du milieu de
at, sur lequel s'ap-
rvent de base au

e, qui se compose
lternées, que l'on
s de l'étoile, les ar-
ien ses dispositions
vant notre modèle,

s).

aissance, on mesure
arcades; puis on le
point de bâti avant
ne grande régularité

ochet, on le rattache
à l'intérieur de l'ar-
on rattrape les bran-
ment; comme on fait
rises de chaque côté,
d pli, que l'on réunit
me on l'a fait pour

, le dessin nous les
besoin de les expli-
e rattache.

odèle de Mme Lecker,
ablement hors ligne,

18.

oie jaune d'or.
Laise pensée.

est extrême.
ou du drap noir, de la
que l'on désire exécu-
eu, rouge et jaune; sur
qui sert de fond, on
sans s'occuper des dé-
rouges et cinq palmes
âtit sur le satin en les
ue, laisser un intervalle
ne rouge, un intervalle,
par conséquent, chaque
tre deux palmes noires.
es au milieu du plateau
u, sur laquelle on pose
t par-dessus celle-ci une

drées d'une torsade de
un point de surjet en

nt, en outre, un orne-
rt, et les bleues un or-

1873

N° 67

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Du Rieu & Rue Mulevy.

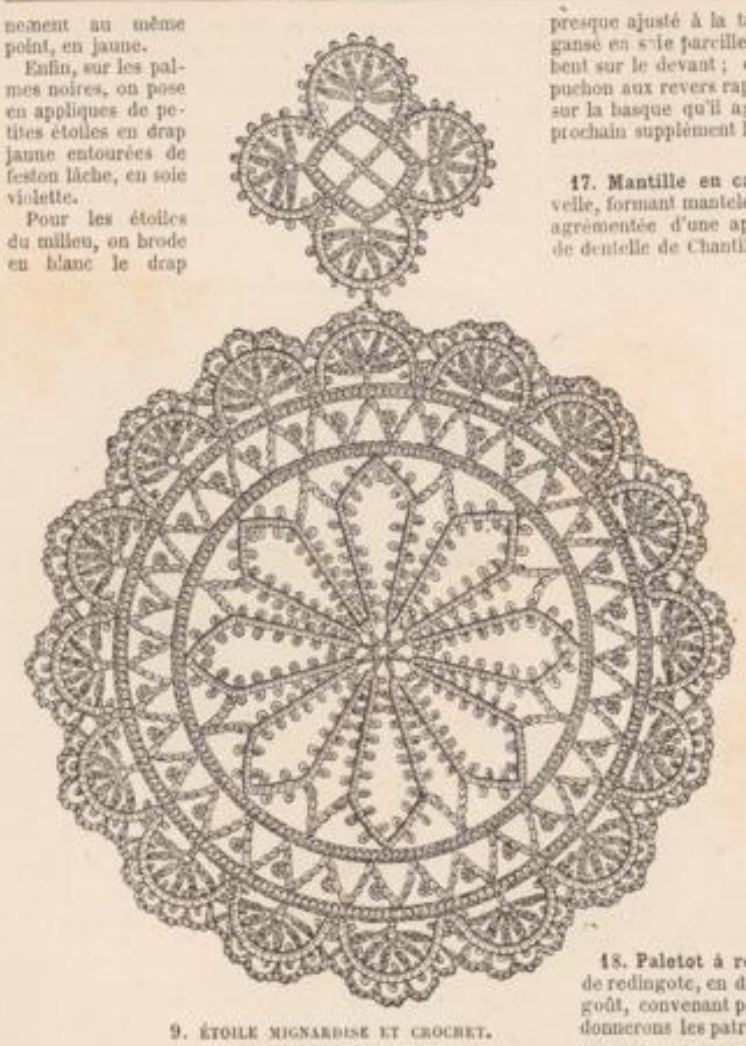
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nement au même point, en jaune.

Enfin, sur les palmes noires, on pose en appliques de petites étoiles en drap jaune entourées de feston lâche, en soie violette.

Pour les étoiles du milieu, on brode en blanc le drap bleu, en noir le drap rouge, et en vert le drap blanc.



9. ÉTOILE MIGNARDISE ET CROCHET.

CONFECTIONS DE PRINTEMPS

12 Dolman. — Vêtement tenant du dolman et de la rotonde arabe; relevant un peu au milieu du dos, retombant gracieusement sur les côtés et fendu sur le devant pour laisser passer les bras; ce vêtement est richement illustré de broderie en soutache mélangée avec des appliques de passementerie formant reliefs.

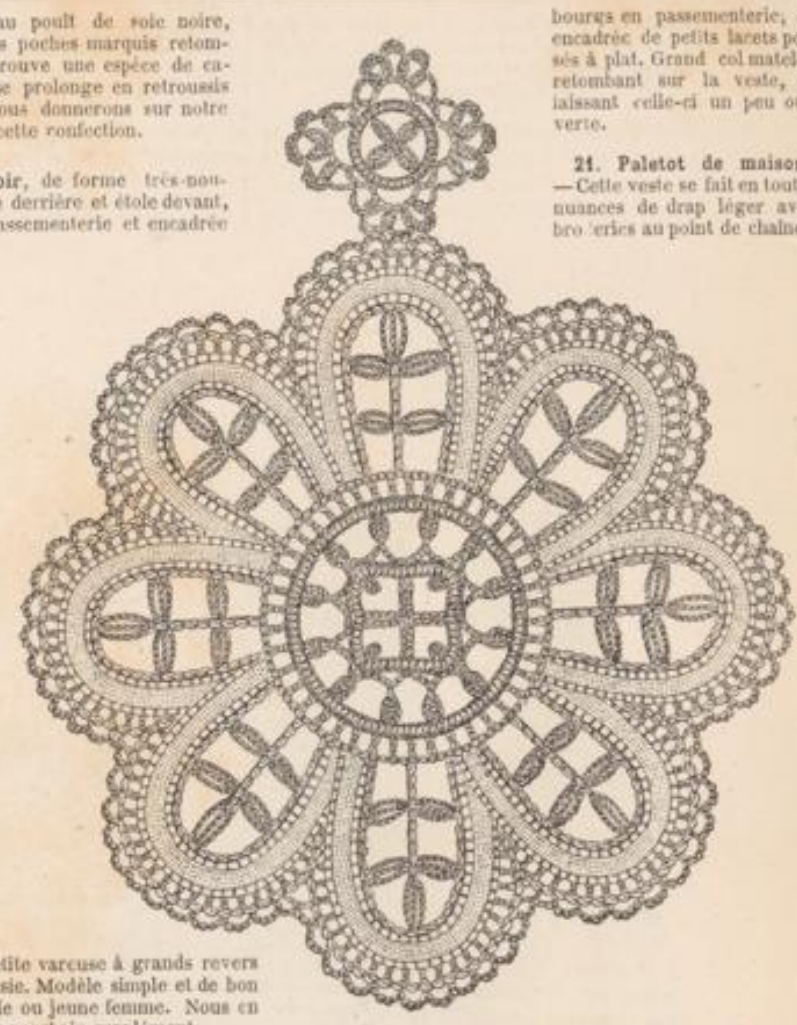
13. Tunique riche, tout en soie (C.-J. Bonnet), à la forme gracieuse et nouvelle; le devant, à deux étages, est richement garni de passementerie mélangée de jais; la jupe est relevée en pouf derrière par un flot de rubans de moire formant banderolles. Nœud pagode en moire, posé sur l'épaule gauche. Chapeau de paille belge avec agrafe de jais et coques de velours retenant une écharpe de dentelle.

14. Vêtement en soie (C.-J. Bonnet), tenant à la fois de la tunique à châle pour la jupe et de la mantille croisée pour la poitrine. Une guipure de laine, surmontée d'un entre-deux assorti et d'une passementerie, illustre l'ensemble du vêtement. Un beau nœud de ruban de moire, à longs bouts flottants, enrichit le dos du vêtement et en complète l'élégance.

15. Dolman de voiture, pouvant servir de sortie de bal. Ce dolman en drap léger, d'une nuance fort claire, est illustré d'une broderie en passementerie qui le couvre en entier; une guipure de laine, terminée par un effilé en soie floche de nuance assortie, entoure le vêtement dont le pli de derrière est caché par un agrément neigeux formant boule, également en laine assortie au vêtement.

16. Le marquis, paletot presque ajusté à la taille, en beau poult de soie noire, ganse en soie parcille; de grandes poches marquis retombent sur le devant; derrière, se trouve une espèce de capuchon aux revers rapportés, qui se prolonge en retroussis sur la basque qu'il agrémente. Nous donnerons sur notre prochain supplément le patron de cette confection.

17. Mantille en cachemire noir, de forme très-nouvelle, formant mantelet à la vieille derrière et étole devant, agrémentée d'une applique de passementerie et encadrée de dentelle de Chantilly.



10. ÉTOILE EN LACET RENAISSANCE ET CROCHET.

18. Paletot à revers. — Petite varcuse à grands revers de redingote, en drap de fantaisie. Modèle simple et de bon goût, convenant pour jeune fille ou jeune femme. Nous en donnerons les patrons sur notre prochain supplément.

19. Mignonnette. — Rotonde en cachemire noir pour jeune dame ou jeune demoiselle; un entre-deux de guipure bordé en tête d'une petite guipure, en pied d'une guipure un peu plus grande, encadre ce joli vêtement, si simple dans son élégance. Nous en donnerons le patron sur notre prochain supplément.

20. Veste d'appartement en drap, garnie de brandebourgs en passementerie, et encadrée de petits lacets posés à plat. Grand col matelot retombant sur la veste, et laissant celle-ci un peu ouverte.

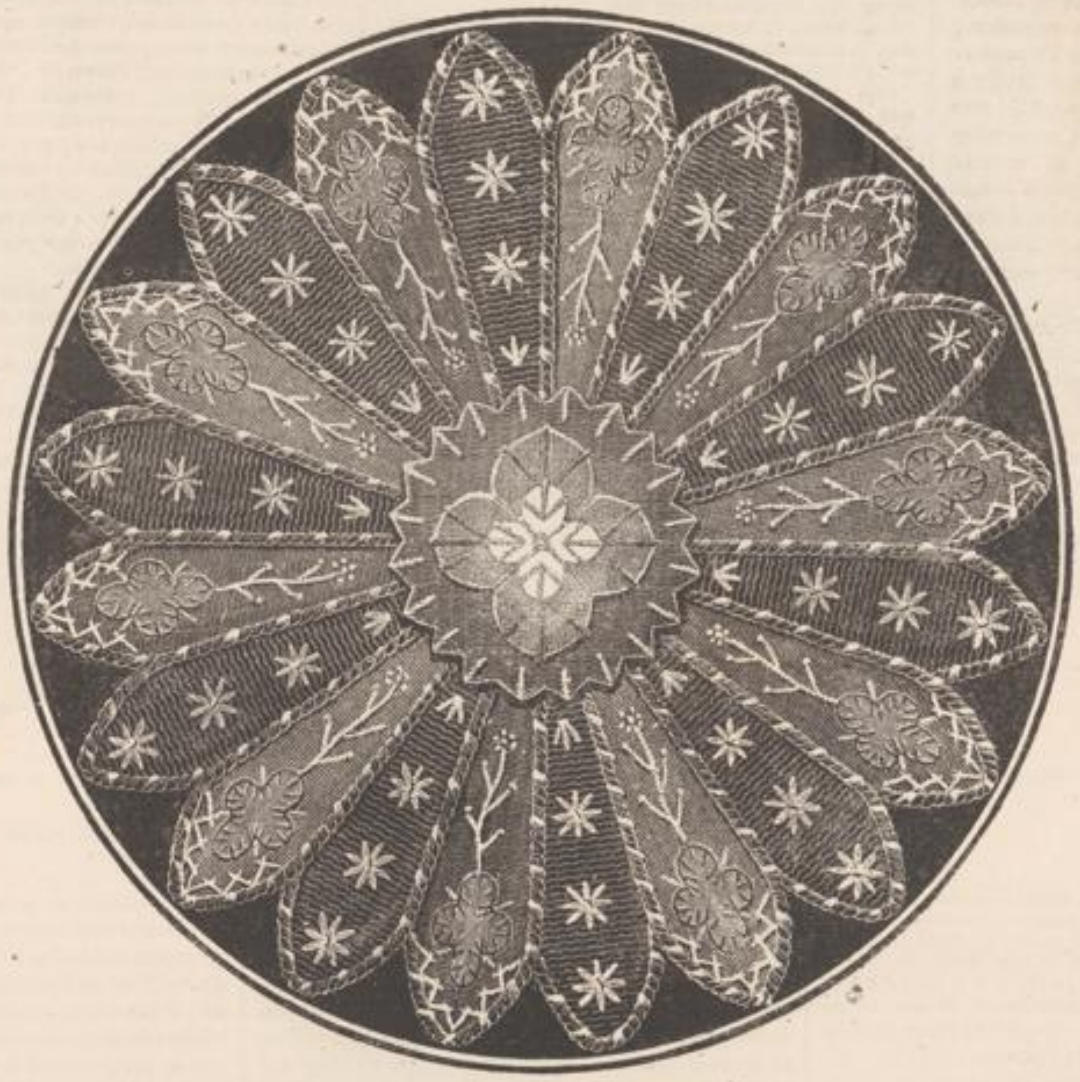
21. Paletot de maison. — Cette veste se fait en toutes nuances de drap léger avec broderies au point de chainette en soie de couleur tranchante, et découpées en dents de scie. Nous donnerons sur notre prochain supplément les patrons de cette veste.

22. Paletot légèrement ajusté en drap cyclope, agrémenté de jolis motifs de passementerie encadrés de biais faisant tête à une belle guipure, et terminés par un nœud abbé-galant en moire noire; ce nœud est posé sur un grand col mousquetaire orné lui-même d'une guipure.

23. Tunique en soie noire (C.-J. Bonnet). — La jupe forme châle devant et derrière, et se relève légèrement sur les côtés à l'aide de plis drapés harmonieusement; trois entre-deux de guipure posés au défaut de l'étoffe, c'est-à-dire à jour, ornent le tour de la jupe qu'encadre une belle guipure; un joli capuchon de dentelle fort élégant, rattaché par un flot de rubans de moire, garnit le dos du vêtement et retombe en berthe sur le devant. Chapeau de paille belge aux retroussis bridés de velours, avec rubans de moire et de velours pour garniture.

24. Manteau de voiture ou de course du matin, avec capuchon de forme arabe; ce manteau est en tissu vigogne, entièrement doublé en soie assortie et encadré tout autour d'un large biais de velours noir. Glands de soie avec têtes en passementerie formant macarons.

25. Tunique en poult de soie noire, de forme excessivement nouvelle et gracieuse; le dos se prolonge sur la jupe, et le gros pli Watteau qui se trouve à plat sur le corsage s'ouvre en crevés bien fournis et bien mouvementés sur la jupe. A partir de la couture du dessous de bras, le vêtement s'ouvre, sur la jupe, il forme revers sur la partie du pouf; revers illustré de passementerie et encadré d'une dentelle de



11. DESSOUS DE LAMPE OU DE PLATEAU EN APPLICATION.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE DE PATRONS

COURRIER DE LA MODE

PLANCHE COLORIÉE

HUIT CONFECTIONS ET MANTEAUX D'HIVER. — SAISON DE 1874-1875. — MODÈLES DES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

choisir ce qui convient à son âge, à sa tournure, à sa fantaisie.

Aux femmes d'un certain âge, par exemple, qui préfèrent les toilettes sombres et qui cependant redoutent les étoffes lourdes pendant l'été, je conseillerai le foulard noir, avec semis espacé de fleurs réséda, violettes ou brunes. Pour les très-jeunes filles, il y a le foulard fond blanc, ou écru, ou gris perle, avec des fleurettes toutes mignonnes et de toutes couleurs.

Vous feriez, madame, vous qui êtes jeune, élégante, un charmant peignoir Watteau avec les foulards à grands ramages de fleurs multicolores; quelques nœuds de velours noir devant, aux manches et sur le pli de derrière, donneraient à cette robe de chambre une grâce toute particulière; ce qui ne l'empêcherait nullement d'être aussi commode à porter et très-solide. J'ai vu également à l'Union des Indes : un costume complet, composé d'une jupe en foulard rayé bleu indigo et bleu pâle et d'une tunique ou blouse fond bleu pâle avec pois indigo. C'est charmant et n'exige aucune garniture. La même disposition se retrouve dans toutes les teintes; le Swatow de Chine en soie écrue, se lavant comme du linge, et qui peut composer des toilettes d'une distinction parfaite; enfin le crêpon de Chine, qui est la dernière expression de l'élégance et du gracieux pour tuniques habillées. Le prix de cette étoffe est assez élevé; mais la maison de l'*Union des Indes* se charge de remettre à neuf toute robe de crêpon de Chine achetée dans ses magasins, de rendre aux nuances les plus délicates leur fraîcheur et leur ton primitif, et cela plusieurs fois. Cet immense avantage fait du crêpe de Chine, qui paraît tout d'abord une coûteuse fantaisie, une acquisition raisonnable, accessible à toutes les bourses. Vous savez déjà, que vous n'avez qu'à écrire à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, pour avoir un assortiment d'échantillons avec indication de la largeur de l'étoffe et du prix.

Il n'est pas de femmes élégantes si la chaussure n'est pas en harmonie avec la toilette. A ce propos, je recommanderai à mes abonnées d'y regarder à deux fois avant d'adopter le talon Louis XV, qui ne convient qu'aux pieds étroits et cambrés. Il n'y a rien de plus disgracieux pour la démarche, de plus dangereux même qu'un talon tourné. La femme la mieux habillée perd toute sa grâce si elle marche mal, si elle trébuche à chaque pas, et il est certain qu'un pied un peu fort ne peut s'appuyer à l'aise sur ce talon haut et évidé; je dirai même plus : ce même pied paraîtra ainsi chaussé bien plus fort qu'il ne l'est en réalité.

On portera, je crois, cet été, surtout à la campagne et aux eaux, le bas de fil d'Écosse écru ou rayé, de la teinte de la robe, avec le soulier Molière demi-couvert, ou le soulier à cothurne avec un haut quartier par derrière. Cependant je ne conseillerai cela pour Paris et les grandes villes qu'aux femmes dont l'élégance habituelle justifie les fantaisies. Je crois en outre que le soulier à talon élevé, et il faut qu'il soit ainsi pour être gracieux, est toujours plus fatigant à porter que la bottine et que par suite il ne convient entièrement qu'à celles qui vont plus souvent en voiture qu'à pied.

Passons, si vous le voulez bien, des pieds à la tête. Voilà qui est bien fini, pour un peu de temps du moins, le chignon pendant est détrôné, on l'a retroussé en l'ébouriffant très-haut sur la tête. Les femmes économes en ont été quittes pour confier le kilogramme de cheveux, dont elles avaient fait la coûteuse acquisition, à un artiste en coiffure qui l'a savamment disposé et en a fait l'édifice compliqué dont se couronnent aujourd'hui toutes les têtes féminines. Pourtant il est avec la mode des accommodements; on peut, on doit se coiffer haut; mais je prétends qu'il est possible d'utiliser les vrais cheveux, ceux qui tiennent à la tête, mieux qu'on ne le fait aujourd'hui. Admettons que vous soyez jeune fille ou jeune femme, voilà comment je me coifferais à votre place. Après avoir séparé la partie de cheveux qui doit fournir les bandeaux, je nouerais très-haut ce qui reste par derrière et je formerais, au moyen de deux légers crêpés, si c'est nécessaire, un nœud à deux coques que je fixerais en l'étalant sur le sommet de la tête. Les bandeaux ondulés se rattacheraient sous ce nœud par devant, et le bout formerait deux autres petites coques pour garnir le creux du gros nœud de derrière. Avec un petit pompon de ruban placé haut ou un velours entourant toute la coiffure et noué négligemment sur le côté, vous seriez charmante, je vous assure. Essayez avec patience et persévérance, et vous m'écrirez certainement que vous avez réussi.

MARIE DE SAVERNY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Nous avons conçu le dessein d'aider nos abonnées à former leur bibliothèque, c'est-à-dire nous avons promis de désigner, en dehors des œuvres classiques ou connues de tous, un certain nombre d'ouvrages offrant un intérêt réel aux femmes, aux jeunes filles, et même aux enfants. Je ne puis que répéter ce que j'ai affirmé dans ma dernière chronique, c'est que ce choix sera fait avec le soin le plus scrupuleux, et que nul doute ne saurait s'élever sur la parfaite convenance des livres qui seront désignés. Si parfois je trouve intéressant ou utile de conseiller la lecture de quelque nouveauté, qu'une femme ayant acquis une certaine expérience du monde doit connaître pour apprécier le mouvement littéraire de son siècle, je ne manquerai pas de faire de cette mention l'objet d'une observation particulière. Si enfin l'une de nos abonnées désire se renseigner sur la valeur ou la moralité d'un livre avant d'en faire l'acquisition, nous nous ferons un plaisir de l'éclairer. Ceci dit pour toujours, je recommande à mes lectrices :

Une famille pendant la guerre, de Mme Boissonnas, éditée chez Hetzel, 18, rue Jacob.

Sous forme de lettres, c'est le récit des angoisses, des espérances déçues, des alternatives cruelles subies par un petit groupe de personnes détachées de la grande famille de la France lors de la guerre de 1870-71 ; lecture des plus attachantes.

Le Tour du monde en quatre-vingts jours, de Jules Verne, même éditeur.

La lectrice suit à la vapeur la course fantastique d'un Anglais excentrique, escorté de son valet, à travers les monts, les forêts et les mers des deux hémisphères. Il a parié, au milieu d'une partie de whist, d'accomplir le tour du monde en quatre-vingts jours, et il gagne son pari. Il est vrai qu'il sème sur sa route les guinées et les bank-notes; mais il rapporte le bonheur, personnifié par une jeune veuve indoue, qu'il a le temps, malgré la rapidité de son voyage, de sauver du bûcher fatal.

La science, la fantaisie et le charme, le vraisemblable dans l'extraordinaire se trouvent réunis dans ce livre, qui est lu par tous avec un vif intérêt.

Le Journal de la Jeunesse, publication de la maison Hachette, boulevard Saint-Germain. L'abonnement coûte 20 fr. par an, 10 fr. pour six mois; l'année entière forme deux volumes contenant des nouvelles intéressantes, des voyages curieux, de charmantes gravures, dus à la plume et au pinceau de littérateurs distingués, d'artistes de talent. C'est le complément naturel de la *Musique*, dont on a donné deux dessins curieux dans le dernier numéro de la *Revue de la Mode*.

En quelques années ces deux publications réunies formeront à elles seules une bibliothèque de choix, grâce à la diversité et à la valeur des œuvres qu'elles contiennent.

Dans le prochain numéro, je commencerai la nomenclature des morceaux de chant et de piano qui me paraîtront dignes de fixer le choix de nos abonnées musiciennes. Mais pour ne recommander que des œuvres ayant une valeur réelle, il faut consacrer un temps assez long à l'examen de ces morceaux et en lire un grand nombre, car les *très jolies choses* sont assez rares. Le temps m'a fait défaut; mais la semaine prochaine je commencerai sûrement cette *nomenclature raisonnée* qui, je l'espère du moins, sera de quelque utilité.

MARIE DE SAVERNY.

Pour répondre au vœu d'un grand nombre de lectrices, l'administration de la *Revue de la Mode* se charge de l'acquisition et de l'envoi des livres, de la musique, etc., etc., dont il est fait mention dans le journal. Pour recevoir *franco* les volumes et la musique par la poste (ce qui est le mode de transport le plus économique et le plus prompt), il faut ajouter 15 centimes par franc au prix indiqué pour chaque objet. Afin d'éviter des pertes de temps et des frais de correspondance, nos lectrices voudront bien joindre à leur lettre de demande un mandat de poste représentant le prix des objets qu'elles désirent, ainsi que le prix du port.

LES MENUS DE LA SAISON

Avril.

Nous voici à l'époque de l'année où ceux qui ont charge d'ordonner les repas sont le plus souvent embarrassés. Le rappel de quelques mets de saison leur sera aujourd'hui plus utile que l'indication d'un menu.

METS DE SAISON

POTAGES

Purée de haricots blancs à la peluche de cerfeuil.
Purée d'orge à la crème.
Purée de poireaux.

POISSON

Rougets barbets sauce tartare.
Maquereaux à la sauce verte.

RELEVÉS

Quartier de pré salé Soubise.
Aloyau braisé aux racines.

ENTRÉES

Salmis de canard aux morilles.
Crépinettes de lapereaux aux pointes d'asperges.
Vanneaux en caisse.
Paupiettes de bœuf sauce tomate.

RÔTS

Les rôts sont les plus difficiles à servir; plus de gibier d'eau ou de passage. Les poulets de l'an passé sont durs et les nouveaux par trop tendres. Aussi les canetons de Rouen, de Nantes et autres lieux, triomphent-ils sur toute la ligne. C'est justice. Un caneton, rôti à point, est un bien bon manger!!

Aux canetons, viennent en aide pour rôtis :

Les galantines de volaille.
Les pâtés et les terrines
Les galantines d'anguilles.
Les volailles froides (poulardes et chapons).
Les langoustes et les homards.

Les rôts sont difficiles à servir en cette saison, ai-je dit. Mais heureusement ce n'est point chose impossible.

LE BARON BRISSE.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

DU PRINTEMPS

Le printemps est la saison la plus gaie et la plus agréable de l'année. Le froid rigoureux de l'hiver a disparu, les rayons brûlants du soleil de l'été ne se font point encore sentir, il règne une douce température sous l'influence de laquelle la nature entière commence son réveil. La vie restée latente et en quelque sorte interrompue pendant la froide saison, se montre maintenant de toutes parts.

L'homme est soumis, comme tous les êtres vivants, à l'influence des saisons, et il ne dépend pas de sa volonté de s'y soustraire. L'unique cause de cette expansion de la vie est le retour de la chaleur et du soleil. Celui-ci, pendant tout l'hiver, n'envoie sur la terre que des rayons obliques, tandis qu'au printemps ils deviennent de plus en plus perpendiculaires. Les astronomes ont calculé, sur ces données, que l'axe de la terre se redressant d'une demi-minute par siècle, notre planète, dans 25,000 ans d'ici, jouirait d'un printemps éternel. En attendant ce nouvel âge d'or, nous allons nous occuper des effets du printemps sur notre constitution et sur notre santé en général.

A cette époque de l'année toutes les humeurs entrent en mouvement, absolument comme la sève dans les végétaux; la figure devient plus colorée, la sensibilité plus vive, l'activité plus grande. Le sang bouillonne, en quelque sorte, dans ses vaisseaux, et de là, une grande tendance aux hémorrhagies par le nez, par les poumons, etc., dispositions qui indiquent une saignée ou des purgatifs énergiques chez les personnes d'un tempérament replet et sanguin. Les forces vitales s'exercent avec plus de vigueur; l'appétit est plus grand, la digestion plus facile et les sécrétions sont plus abondantes. Hippocrate dit avec raison que le printemps est la saison la plus salubre, surtout pour les enfants et les adolescents dont il favorise beaucoup le développement, parce qu'une douce chaleur relâche et déploie les corps sous l'influence des zéphyrs. Galien, pour tempérer l'effervescence vitale, veut qu'au printemps on use de légumes plutôt que de viandes, d'aliments humectants, plutôt bouillis que grillés ou desséchés, qu'on trempe davantage son vin, parce que le corps est disposé à la pléthore sanguine et qu'il faut le tempérer. Si, à ces prescriptions de Galien, nous ajoutions l'usage du poisson, du laitage et des œufs, nous aurions un véritable carême. Ce qui prouve que le carême est bon à quelque chose, même au point de vue de la santé. Il faudrait seulement le reculer d'une quinzaine de jours pour la France et d'un mois pour les populations du Nord.

Les maladies qui règnent au printemps ne sont pas moins nombreuses que celles de l'hiver, quelques-unes même proviennent d'un excès de santé, telles que les apoplexies, les congestions pulmonaires. Ces deux espèces de maladies attaquent surtout les tempéraments sanguins et robustes; aussi c'est à toutes les personnes douées d'une pareille constitution, que je recommande le régime que je viens de vous indiquer. Les rhumes de cerveau, les maux de gorge, les fluxions de poitrine sont encore des affections très-communes au printemps. Leur fréquence tient sans nul doute au peu de précautions que l'on prend pour quitter les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vêtements d'hiver Au premier jour de printemps, on se débarrasse vite des vêtements chauds devenus gênants. Cependant les matinées sont froides; le soir, on aime à se promener au grand air sous un ciel étoilé; mais la température, très-douce pendant la journée, est encore froide à l'entrée de la nuit, et le corps, incomplétement protégé, subit un refroidissement fâcheux, source d'affections nombreuses. C'est avec les plus grandes précautions que vous devez abandonner vos vêtements d'hiver. Si vous sortez le matin de bonne heure, couvrez-vous comme au mois de janvier; si vous sortez pendant la nuit, faites de même; ce n'est que dans le milieu du jour que vous pouvez sans danger mettre des vêtements légers. Mieux vaut se donner la peine de changer de costume deux fois le jour que de s'exposer à une grave maladie. Les poumons, dit Virey, se trouvent surtout affectés au printemps, soit que l'air paraisse alors plus vif, plus excitant, soit qu'on s'en garantisse moins qu'en hiver; il est certain, d'après des relevés récents des décès, que le plus grand nombre de phthisies pulmonaires se terminent par la mort au printemps, bien qu'on ait cru devoir accuser autrefois l'automne d'être la plus meurtrière pour cette maladie. Les maux de gorge, et surtout les esquinancies et les angines, sont encore des maladies printanières, comme elles sont propres aussi à la jeunesse. En effet, toutes les affections de cet âge s'augmentent par le printemps, qui est comme la brillante adolescence de l'année.

Un conseil sur lequel je ne saurais trop insister à l'époque où nous sommes, c'est de ne jamais conserver, la nuit, des fleurs odorantes dans votre chambre à coucher. Toutes les plantes en général exhalent pendant la nuit une assez grande quantité d'acide carbonique, et ce gaz est un poison violent quand il se trouve en excès dans l'atmosphère où nous vivons. D'un autre côté, les fleurs émettent constamment des particules odorantes qui saturent l'air concentré dans les appartements et produisent des effets très-fâcheux sur les personnes nerveuses et impressionnables comme le sont toutes les femmes en général. Les accidents produits de cette manière ne sont pas rares : ils consistent principalement dans les maux de tête, les vertiges, les éblouissements, les syncopes et les spasmes nerveux.

Docteur IZARD.

AVRIL

Le mois d'avril, que nous comptons le quatrième mois de nos années, était seulement le second dans l'ancienne année de Romulus, laquelle n'avait que dix mois et commençait avec mars; cela dura jusqu'au moment où Numa, le second roi de Rome, retranchant quelques jours à chacun de ces dix mois, en forma janvier et février, qui complétaient la douzaine.

Mais, par exemple, sous la première race de nos rois, le mois d'avril terminait l'année civile, qui, de la sorte, commençait avec le mois de mai; et c'est à ce très-ancien usage que beaucoup de gens attribuent l'explication de l'origine du *poisson d'avril*. Voilà comment ils expliquent la chose :

Nos bons aïeux étaient, comme nous, dans la cordiale habitude de se faire des cadeaux au renouvellement de chaque année. Seulement, dans la classe modeste, ces cadeaux consistaient ordinairement en poisson, qui est toujours excellent à la fin du mois d'avril. Or, comme par une ordonnance d'un roi de la deuxième race, le 1er mai cessait d'être l'ouverture de l'année civile, les présents de poisson cessèrent également, au très-grand désappointement des personnes accoutumées à de pareilles aubaines et qui en montrèrent beaucoup d'humeur. Pour plaisanter sur cette déception, on commença d'abord à dire que, compter sur une chose qui ne devait point arriver vous faisait ressembler à ceux qui attendaient toujours leurs *poissons d'avril;* puis, peu à peu, par extension, donner un *poisson d'avril* a signifié attraper quelqu'un, en lui faisant croire ce qui n'est pas.

Les Romains, qui avaient placé chacun de leurs mois sous les auspices de quelques-unes de leurs divinités, espérant ainsi se rendre l'année plus prospère, consacrèrent le mois d'avril à Vénus; ses fêtes étaient des plus brillantes; c'est aussi durant ce même mois qu'ils célébraient les céréales, les floréales et autres fêtes en l'honneur de la terre, pour la saluer comme seconde nourrice des humains. De même qu'ils nommèrent ce mois *aprilis*, du verbe ouvrir, pour faire comprendre qu'en ce moment, la terre, purgée de frimats, s'ouvre aux douces influences de la chaleur et du travail, le trésor des espérances.

En effet, c'est en avril, sous le signe du Taureau, emblème du labourage, que commence par le fait l'année agricole. Saluons donc avec joie ce mois si plein de doux soleil, d'espérances dorées et de salutaires leçons; car n'est-ce pas par le travail que tout progresse, tout s'harmonise et tout prospère, en un mot que l'âme intelligente domine l'inerte matière, s'élève vers le Créateur pour se fortifier contre l'orage terrible des passions humaines.

C'est dans le mois d'avril que se tient aussi, à Paris, la foire aux jambons, vieux reste des usages d'autrefois, car nos bons aïeux aimaient fort la viande de porc en général, et surtout le jambon en particulier, et cela date de très-loin, puisque la loi salique s'occupe plus du larcin d'un cochon que de toute autre chose, et que la reine Frédégonde entra dans une fureur affreuse parce qu'on lui avait volé des jambons dans son cellier. On trouve aussi le legs d'un troupeau de porcs dans le testament de saint Rémi; et les chroniqueurs racontent que Charlemagne ordonnait à ses régisseurs d'entretenir en bon état force cochons sur les terres de ses domaines, usage qui se conserva bien longtemps, car encore sous Louis XIV, les grands seigneurs qui vivaient dans leurs manoirs, où ils conservaient les mœurs du temps passé, étaient dans l'habitude de consommer un cochon frais par semaine et trente cochons salés par an; et ne croyez pas qu'ils avaient alors de meilleurs estomacs que leurs descendants n'en ont aujourd'hui; mais c'est tout simplement que d'une part la vie moderne est beaucoup moins active pour le corps que pour l'esprit, ce qui était le contraire autrefois, et que d'une autre part les heures des repas n'étant plus les mêmes, on a beaucoup plus de peine à digérer une nourriture substantielle.

Ainsi, au quatorzième siècle, on dînait à neuf heures du matin, l'on soupait à cinq heures, et le dîner était le principal repas; il en était de même sous François Ier, ainsi que nous l'apprennent ces vers, que l'on disait alors sous forme de proverbe :

Lever à cinq heures, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Fait vivre d'ans nonante-neuf.

L'historien de Bayard dit, en parlant du roi Louis XII : « *Le bon roy, à cause de sa femme, avait changé toutes ses manières de vivre; car où il voulait dîner à huit heures, il convenait qu'il dînât à midi; et où il voulait se coucher à huit heures, souventes fois se couchait à minuit, ce qui se fait et ne se fera jamais que chez les fous.* »

Sous le règne de Henri II, on dînait à dix heures à la cour. Ce repas fut mis à onze heures sous Henri IV, et sous Louis XIV, la cour commença à dîner à midi; sous Louis XV, le roi et les grands seigneurs prirent ce repas à deux heures, et à trois heures sous Louis XVI encore. Sous l'Empire, le dîner de la bourgeoisie et de la classe travailleuse avait également lieu à trois heures, mais ceux du grand monde se donnaient à quatre heures, ce qui était le suprême du haut genre. Enfin, peu à peu, les uns et les autres le reculèrent d'une heure sous la Restauration; d'une heure encore on le recula sous le règne de Louis Philippe, et aujourd'hui l'on ne dîne plus, on soupe.

En changeant les heures on changea aussi le menu de ce repas; mais jusqu'à la révolution de 89, le porc régna en maître souverain sur les tables, et cette viande, du reste, jouissait non-seulement d'une grande estime, mais aussi de certains priviléges; ainsi, quand le bourreau de Paris allait faire une exécution sur le territoire de quelque monastère, on lui donnait une tête de cochon pour salaire. L'abbaye de Saint-Germain, qui souvent avait besoin de ses services, paraît-il, la lui payait annuellement comme redevance. Il venait la recevoir le jour de la Saint-Vincent, qui était la grande fête de l'ordre, assistait à la cérémonie, marchait à la tête de la procession, et, après l'office, recevait sur un plat d'argent la tête de porc qui lui revenait.

Du reste, cette même viande de porc était très-estimée des Romains, et Gallien assure que le jour du combat des athlètes on leur en faisait manger pour les rendre plus forts et plus dispos, de même que Juvénal et Pétrone nous apprennent que les Romains, au temps de leur gloire, faisaient leurs délices de cette viande, qui devint de préférence la nourriture de leur armée.

Eh! mon Dieu, dans quelle longue dissertation me suis-je donc embarquée pour vous dire que c'est en ce mois-ci que revient la foire aux jambons, lesquels jambons reviennent complétement à la mode sur les tables même les plus élégantes. Hélas! c'est que je deviens un peu radoteuse : « Les ans en sont la cause. » Pardonnez-le-moi donc, chères lectrices, et je vous promets de faire tous mes efforts pour ne plus retomber dans de semblables fautes.

Cᵗᵉˢˢᵉ de Bassanville.

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

(Suite.)

Il y a quelques femmes, parfaitement vénérables par la position et par l'âge, qui m'ont avoué avoir désiré mourir comme cela je ne sais combien de fois, de dix-huit à quarante ans.

— Mourir, juste ciel! et à propos de quoi, je vous prie?

— Tenez, monsieur Desgranges, vous êtes notre ami, n'est-ce pas?

— En pouvez-vous douter?

— J'ai toutes sortes de pressentiments sinistres. Paul devient dur, quinteux, presque farouche; il s'emporte à propos de tout; son intérieur semble lui peser; il sort à chaque instant sans dire où il va. Les hommes sont si trompeurs! S'il avait... ah! c'est horrible à dire et à penser! s'il avait... un ménage en ville!

Paul sortait en effet plus souvent qu'autrefois; c'est qu'il commençait à être réduit aux expédients, et que, la fortune lui tournant le dos, il fallait bien courir après elle.

Mais Édouard ne pouvait pas divulguer ce secret douloureux.

— Madame, dit-il avec une certaine probité du cœur que beaucoup de soupirants n'eussent pas eue en pareil cas, les affaires, à l'époque où nous sommes, exigent une grande activité; les concurrents se battent à coups de réclames, de liquidations, de rabais; Paul va au-devant des affaires, il les provoque au lieu de les attendre, et il a raison. Quant à s'être créé des liens illicites, je crois pouvoir vous affirmer.....

— Cependant son indifférence, l'abandon où il me laisse.....

— Je le trouve assez froid de caractère, reprit Édouard qui, au bout du compte, n'était pas parfait. Peut-être... n'apprécie-t-il pas toute la valeur du trésor qu'il possède.

— Oh! il n'a pas été toujours ainsi. Mais s'il s'était laissé entraîner par une de ces femmes comme il y en a tant, il aurait la conscience de ses torts et les cacherait aux yeux de tous.

Desgranges secoua la tête en signe d'incrédulité.

— Voulez vous me rendre un service? demanda Louise.

— Je voudrais vous consacrer ma vie.

Et, prenant la main de la jeune femme, il y mit un baiser; un baiser bien tendre, mais si respectueux à la fois qu'il était impossible d'en paraître offensée.

— Eh, bien, reprit Mᵐᵉ Bernard, surveillez ses démarches... tâchez de savoir...

Le rôle ne lui paraissait pas des plus honorables; Édouard ne put dissimuler un mouvement de refus.

— Faites cela pour moi, insista Louise; je vous en aurai une reconnaissance éternelle; je sais bien que la tâche est délicate, mais à qui voulez-vous que je m'adresse? Je n'ai plus mon père... quant à ma mère, loin de raccommoder les choses, elle les aggraverait encore. Ah! si j'avais un frère!

— Madame, reprit le jeune homme, disposez de moi; vous savez que je vous suis tout dévoué... Ce frère que vous regrettez de ne pas avoir, je serais trop heureux de vous en tenir lieu.

Et, en vérité, quitte à se dispenser de cette surveillance, d'ailleurs fort inutile, il ne pouvait guère dire autre chose.

— Bien vrai? demanda Louise de sa voix câline.

— J'en fais le serment. Mais si je suis votre frère, c'est à la condition que vous serez un peu ma sœur.

— Rien de plus juste.

— Vous ne verserez plus, sans m'en dire la cause, ces vilaines larmes qui rougissent vos beaux yeux. J'aurai droit à une grosse part de vos chagrins. Ah! si je pouvais les assumer entièrement!

— Oui, je crois que vous êtes bon. Le cœur, chez vous, vaut mieux que la tête. Vous m'avez d'ailleurs prouvé que vous savez réparer vos torts, et désarmer par des sentiments avouables la femme que vous n'aviez pas craint d'offenser.

— Ah! madame, que me rappelez-vous là? Pourquoi rouvrir cette blessure, toute prête à saigner encore?

— Pour qu'il n'y ait plus de malentendus entre

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

nous; pour déblayer le passé de toute pensée mauvaise; pour que je puisse être franchement cette sœur que vous voulez bien accepter en moi.

Et, cette fois, ce fut de son propre mouvement qu'elle lui tendit la main.

— Chère Louise! dit Édouard avec effusion.

C'était la première fois qu'il se permettait d'appeler Mme Bernard par son petit nom. Celle-ci le regarda d'un air étonné dans lequel se trahissait un peu de méfiance.

— Eh bien! cela n'est-il pas habituel entre frère et sœur?

— Le pacte est bien récent...

— Qu'importe, si je suis résolu à remplir toutes ses conditions?

Ce qui devait ajouter à la confiance de Louise, c'est que l'oncle et le neveu n'avaient pu se lier intimement avec Bernard sans faire la connaissance de Mme Fournier.

Là florissait, nous le savons, une jeune fille, la sœur cadette de Louise, avec laquelle il ne paraissait pas impossible que Desgranges se mariât un jour. Édouard, nous le savons aussi, était le seul héritier de M. Bertesieux, et tout le monde pensait à ce mariage, excepté le jeune homme, qui toutefois, ne le repoussant pas d'une façon absolue, se ménageait ainsi chez le gendre et chez la belle-mère un accès plus familier et en quelque sorte légitime.

VII

Le temps marchait, et M. Bertesieux, soupçonnant à peine les graves embarras de Bernard, en se prêtant de la façon la plus désintéressée à faire escompter ses valeurs en portefeuille, n'avait que prolongé son agonie.

Ce n'est pas que le passif fût énorme; peut-être même aurait-on pu le combler en grande partie par des rentrées provoquées à temps; mais Paul manquait de cette énergie audacieuse des grands coups de dés, du *tout pour le tout*, qui sauvent ou qui perdent complétement. Son affaire, à lui, était le travail, l'assiduité, la méthode, l'honnêteté, et, véritablement, il est déplorable que la réunion de tant de qualités ne suffise pas toujours.

Il était allé chez un homme d'affaires, et celui-ci lui avait dit :

— Déposez votre bilan; vous aurez d'emblée un concordat à trente pour cent, et vous gagnerez cent cinquante mille francs en un tour de main. Cela se fait tous les jours.

Mais Bernard repoussa bien loin cette *petite opération*, qui, au dire de l'homme d'affaires, était si simple!

Bien simple, vraiment! il vous suffit d'être séparé de biens avec madame. Vous faites alors une, deux, trois faillites; autant de faillites qu'il en faut pour que cela en vaille la peine et pour justifier la haute considération à laquelle vous serez naturellement en droit de prétendre plus tard.

Les rôles assignés par le mariage sont intervertis; c'est vous qui désormais êtes sous la protection de madame; c'est chez elle que vous êtes censé habiter. Vous pouvez dès lors y accumuler tout le luxe imaginable, courir la vie à grandes guides, avec votre chère complice, à la barbe de vos créanciers; il leur est interdit de franchir le seuil de l'appartement loué par madame, laquelle devient tout uniment une élégante recéleuse.

Eh bien! non, Paul était trop honnête homme pour consentir à cela. Tout payer était son rêve incessant.

Il s'était un jour avisé d'aller jusqu'à la Bourse, avec une douzaine de billets de mille francs, résolu à les perdre ou à les décupler, second résultat moins présumable que le premier. Mais à peine sur le seuil de ce temple du Hasard, il s'était senti pris d'une épouvante indicible; sa conscience avait soudain poussé un cri de révolte, et il avait pris la fuite.

Paul aurait pu s'adresser à M. Bertesieux, auquel l'examen des livres du commerçant aurait peut-être suffi pour reconnaître un moyen de sauver la situation sans trop de grands risques; et certes, dans une pareille extrémité, son bon cœur aidant, le vieux rentier n'eût pas refusé de venir en aide à son jeune ami.

(*La suite au prochain numéro*). VICTOR POUPIN.

LETTRE D'UNE AMIE

Voici une recette pour le nettoyage des gants; elle est fort simple, mais je puis vous certifier que sa simplicité ne nuit point à son efficacité; au contraire.

Passer une main dans le gant que l'on veut nettoyer, prendre du savon blanc, en recouvrir le gant, en frottant légèrement avec ce savon; prendre une brosse à ongle, la tremper dans du lait froid, et frotter avec promptitude et légèreté.

A mesure que le gant s'éclaircit, essuyer vite avec une serviette bien blanche l'endroit humecté afin que la peau ne devienne pas trop humide à l'intérieur.

Lorsque le gant est bien propre, qu'il ne reste plus aucune tache, détirez-le dans tous les sens, le plus doucement possible; puis, si vous êtes patiente et économe, entrez de nouveau votre gant et laissez-le sécher sur votre main, afin qu'il ne se raccourcisse pas.

Mais si votre temps est précieux et votre patience un peu brève, achetez une main en bois et faites sécher dessus le gant que vous avez nettoyé, comme je l'ai dit plus haut.

Je vous indiquerai prochainement la manière de nettoyer les flanelles, de façon à ce qu'elles ne rétrécissent pas et restent d'une entière blancheur.

Voici Pâques et les beaux jours. Comme nos toilettes de l'hiver vont paraître défraîchies et surannées, comme elles vont jurer avec le frais éclat dont se revêt la nature!

Hâtons-nous de rendre visite à *Pygmalion* ou de lui écrire, pour renouveler au plus vite nos toilettes. Que de jolies étoffes printanières vont nous tenter, et comme il nous sera facile, si nous sommes habiles en couture, de nous créer à peu de frais des toilettes fraîches, coquettes et pimpantes! linos, grenadine, bengaline, mohair, sultane, toutes les étoffes de printemps s'offrent à nos regards et ne nous laissent qu'un embarras, celui du choix.

Sur leur demande, nos abonnées recevront de *Pygmalion* la collection des échantillons avec prix à l'appui.

Mais il ne suffit pas d'avoir une belle robe. L'étoffe souple et drapant bien se complète par les ornements et les agréments : passementeries, nœuds, ceintures, fourragères, tous ces compléments qui donnent à la toilette ce cachet suprême d'élégance.

Je vous conseille donc de visiter, avant toute acquisition de ce genre, la maison de la *galerie Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, et je suis certaine que vous n'en sortirez pas sans y avoir fait un choix digne de votre bon goût.

De la passementerie à la parfumerie, il n'y a qu'une liaison; il m'est donc facile de sauter de l'une à l'autre en ménageant les lois qui régissent tout discours écrit ou parlé.

En effet, le soin de la toilette ne doit passer qu'après celui de la personne, et le premier soin est, sans contredit, l'entretien de vos dents. Si vous avez souffert de quelque crise de dents, vous apprécierez mon conseil et reconnaîtrez qu'à tout prix il faut éviter cette souffrance intolérable; si vous ne la connaissez pas, prévenez le mal : rien de plus facile.

Servez-vous assidûment de l'eau dentifrice de Philippe, qui se trouve 28, rue d'Enghien, chez M. Hermelin; faites en même temps usage de l'*odonthaline*, si précieuse.

Une robe fraîche jurerait avec un chapeau ayant quelques mois de date; c'est donc notre toilette entière qu'il faut renouveler en cette saison. Puisqu'il nous faut acheter un chapeau, allons de préférence chez Mme Herst, 8, rue Drouot; j'ai été ravie du suprême cachet d'élégance des chapeaux de Mme Herst, qui coiffent même la femme entre deux âges; ce qui me frappe surtout, c'est la finesse des fleurs artificielles qui les décorent, si franches de coloris et de feuillage, qu'on les prendrait pour des fleurs naturelles.

Un mot encore, et je termine.

Que de fois déjà on a prétendu avoir trouvé un moyen efficace d'empêcher les cheveux de tomber à la suite de couches et de maladies, et toujours on échouait.

Le Japon est venu à notre aide. Une précieuse recette a été donnée à un de nos principaux parfumeurs, et la *sève japonaise* fait déjà son chemin. On parle de résultats merveilleux. Le flacon de cette eau se vend 6 fr. à la parfumerie Viard, 2, place du Palais-Royal.

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mlle *Léocadie, à L.*. — Je ne connais aucune mode de bienséance ou de préséance qui contienne les détails que vous demandez. Le parrain donne le bras à la marraine; mais les autres assistants n'ont d'autre ordre à conserver que celui que désignent naturellement les égards dus à l'âge ou au rang.

Château de Daumartin. — La tunique de cachemire gris doit être le complément *d'un costume*, c'est-à-dire qu'il vaut mieux transformer la jupe longue en jupe rasant terre. La broderie en soutache est toujours de mode, mais il faut qu'elle soit *surchargée* pour être jolie, et c'est un travail fort long. Je garnirais la tunique avec des bias pris dans le surplus de longueur de la jupe, et d'une guipure de laine de même nuance ou d'un effilé.

Mme *C.* — Nous ne donnons point de primes, si ce n'est, de temps à autre, des planches de tapisserie en couleur. Nous préférons consacrer à l'amélioration du journal les sommes que ces primes coûteraient.

Mme *R. F.* aura les chiffres qu'elle désire. Il me semble que l'oubli n'existe pas, et que bien souvent nous donnons de ces travaux, que j'appelle guipure renaissance; on y reviendra, car ce genre jouit d'une grande vogue.

Mlle *A. de C., à L. S.* — Oui, pour les cols.

Mlle *Léontine L. G.* — Vous le savez, nous avons beaucoup de demandes, il sera fait droit à la vôtre, mais à son tour d'inscription.

Mme *H. R.* — Cet ouvrage aura sa place; j'en ai de jolis modèles.

Mme *C. à A.* — Demande inscrite.

Mme *S. L., Calvados.* — Le modèle choisi serait fort convenable, je vous le conseille donc. Quant au patron, il a déjà été donné; moyennant 1 fr. 50, vous le recevrez tout coupé d'après vos mesures, ce sera bien préférable. Quant au pole-Dieu, je ne puis vous fixer l'époque de sa publication. Oui, pour les blouses.

Mme *J., à Sainte-M.* — Je préférerais de beaucoup la pointe de dentelles.

Mlle *Paule de P.* — On peut toujours simplifier; un journal de modes qui se respecte ne peut rester dans les sentiers battus. Mais on prend note de vos vœux et on fera en sorte de les accomplir.

Mme *B. C.* — Jamais les demandes de nos abonnées ne viennent dans un moment inopportun; elles sont inscrites, et nous faisons toujours en sorte de les satisfaire. Quand les modèles de printemps seront donnés, nous songerons à ceux que vous souhaitez.

Mme *M. Es., à V.* — Le numéro que vous venez de recevoir doit vous satisfaire; grâce à la roulette à patrons dont vous devez connaître l'usage, vous pouvez relever facilement tous nos patrons, malgré le croisement des lignes; pour 1 fr. 50 par patrons, vous pouvez recevoir découpé celui que vous nous désignerez.

Mme *C., à N.* — Le dessin demandé est en voie d'exécution.

Mme *A. B., à L. Ch.* — C'est à M. L'Évêque, 60, passage Choiseul, qu'il faut vous adresser directement pour avoir ces dessins et leurs prix.

Mme *A. S., à Ec.* — Pour dessus de fauteuil au crochet on n'emploie plus que des ronds ou des étoiles détachées, que l'on réunit et avec lesquelles on forme un ensemble de la grandeur du meuble, en les rattachant par leurs pointes aiguës, et en se servant d'étoiles plus petites pour les intervalles; nous en donnons aujourd'hui sur deux modèles.

Mlle *Aug. L.* — Cherchez bien, ce chiffre a déjà paru; je l'inscris cependant de nouveau et il paraîtra à son tour.

Mme *E. M.* — Demandes inscrites, observation prise en bonne note.

Mme *Ant. M. de C.* — Adressez-vous pour le prix des objets à la maison qui nous a fourni le modèle. Nous désignons autant que possible chaque maison dans l'explication qui accompagne l'objet.

Mme *B. de M.* — Le patron est bien simple, cependant il sera donné.

M. M. à M. — Les chiffres déjà demandés paraîtront à coup sûr à leur ordre d'inscription; je puis promettre pour le numéro prochain.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les transports par le canal de Suez ont doublé l'an passé.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 68 (avec patrons). Dimanche, 20 Avril 1873.

REVUE DE LA MODE

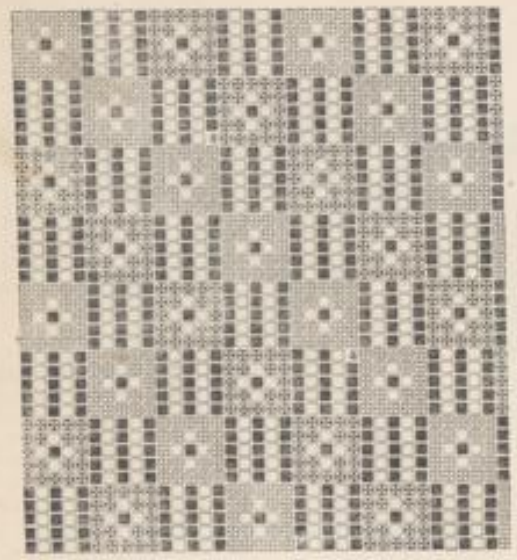
GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. COSTUME DE PETIT GARÇON DE DIX ANS. — 2. TOILETTE DU DINER. — MODÈLE DE M[illegible] DU RIEZ. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



3. TAPISSERIE.

■ Noir. □ Jaune d'or. ▩ Vert. ▨ Pensée.

SOMMAIRE

GRAVURES. — Costume de garçon de dix ans. — Toilette de dîner. — Deux tapisseries. — Empiècement de chemise (deux dessins). — Deux entre-gures en broderie renaissance. — Bande en broderie renaissance. — Fleurs en laine : Rose trémière. — Chapeau bergère. — Toilette de printemps. — Toilette de grande visite. — Robe de dîner. — Toilette de printemps.

SUPPLÉMENTS. — Planche de modes coloriées : Toilettes de dames et d'enfants. — Planches de patrons de confections et de broderies.

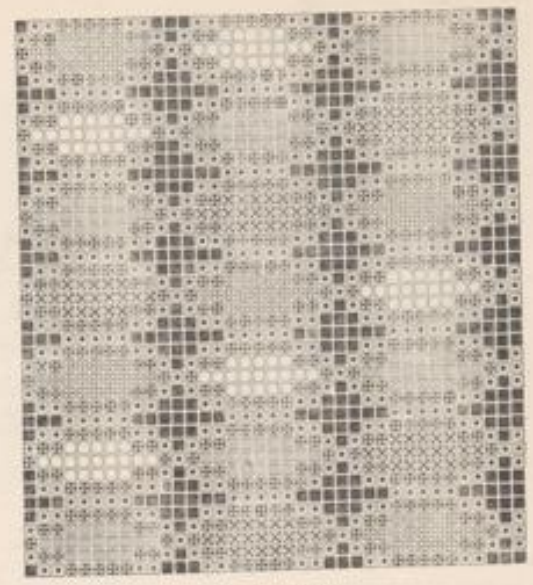
EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de petit garçon de dix ans. — Veston demi-long ouvert sur le devant ; pantalon bouffant attaché au-dessous du genou, en drap casimir bleu-marine ; par-dessus croisé, en castor couleur tabac, avec revers de satin de même couleur, mais de nuance plus claire ; les manches et la couture des poches sont également garnies de biais de satin. Bas à côtes, de deux tons de gris ; guêtres courtes en drap bleu. Chapeau en soie, de forme basse, dit chapeau à l'anglaise.

2. Toilette de dîner. — Robe de taffe noire. La première jupe, qui fait longue traîne par derrière, est ornée sur le devant d'un haut volant relevé en draperie à l'aide de biais et de nœuds ; la traîne est montée en gros tuyaux d'orgues et garnie de volants et de pattes superposées.

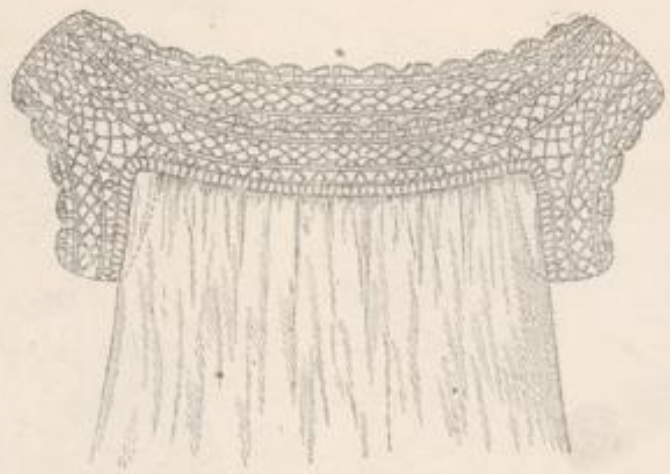
La tunique, ou seconde jupe, est relevée sur les côtés ; elle forme pouf et étole ou chape par derrière ; un tour de plumes l'encadre. Corsage ouvert en cœur, à basques pointues et crénelées, un joli coquillé de guipure blanche, mêlé de coques de rubans de faille lavande, forme berthe et agrémente le corsage ; la manche à patte est également garnie d'un tour de plumes.

3 et 4. Tapisserie. — Deux dessins courants de tapisserie, pour pantoufles, dessous de lampe, etc. Voir sous chaque dessin l'indication des couleurs à employer pour chaque signe.



4. TAPISSERIE.

■ Noir. □ Blanc. ▣ Jaune d'or. ▨ Pourpre. ▩ Pensée. ▧ Havane foncé.



5. EMPIÈCEMENT DE CHEMISE.

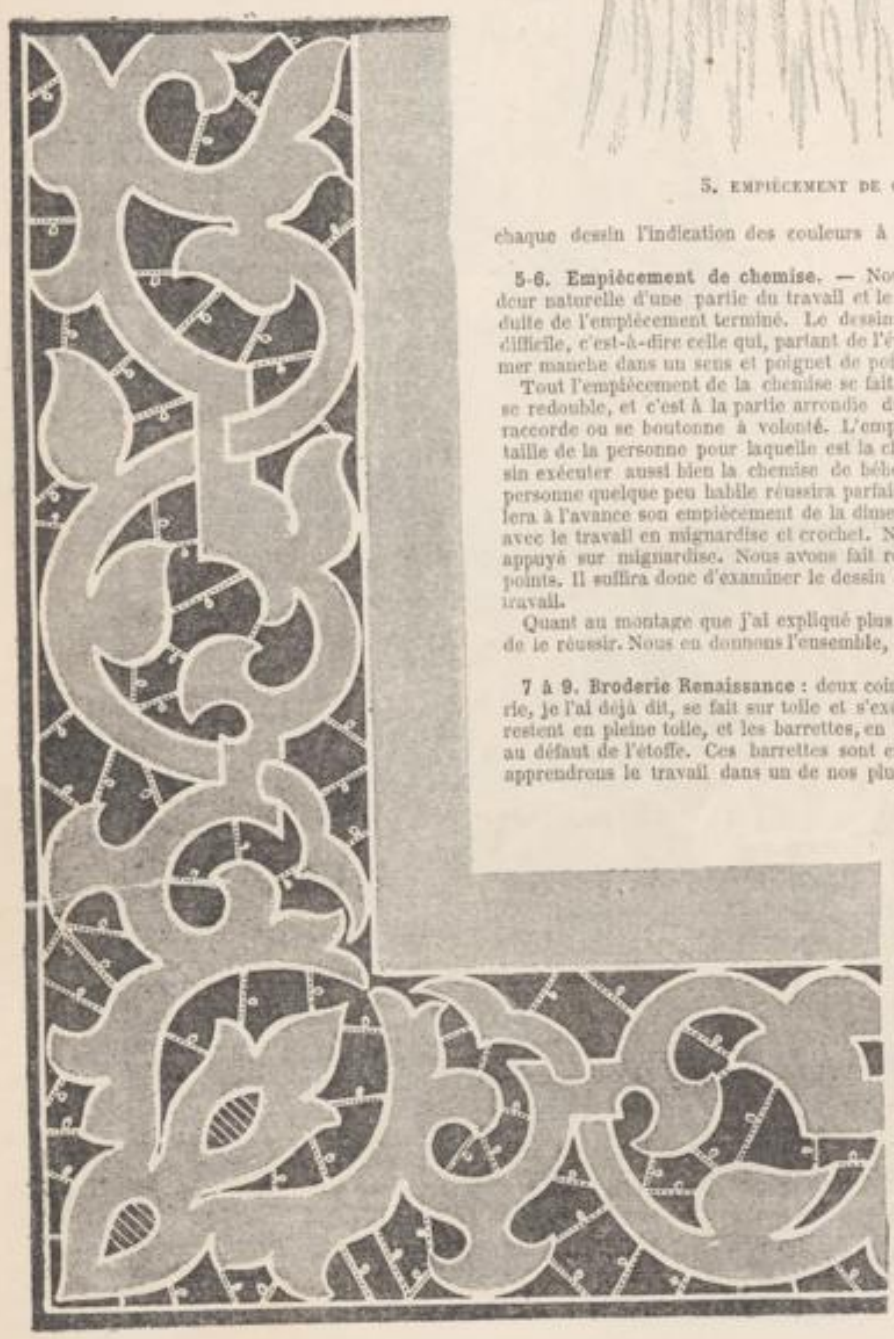
5-6. Empiècement de chemise. — Nous donnons le dessin en grandeur naturelle d'une partie du travail et le dessin complet en grandeur réduite de l'empiècement terminé. Le dessinateur a copié la partie la plus difficile, c'est-à-dire celle qui, partant de l'épaulette, se continue pour former manche dans un sens et poignet de poitrine dans l'autre sens.

Tout l'empiècement de la chemise se fait d'un seul morceau : la manche se redouble, et c'est à la partie arrondie du dessus de l'épaule qu'elle se raccorde ou se boutonne à volonté. L'empiècement est proportionné à la taille de la personne pour laquelle est la chemise. On peut avec notre dessin exécuter aussi bien la chemise de bébé que celle de la maman. Une personne quelque peu habile réussira parfaitement les proportions ; elle taillera à l'avance son empiècement de la dimension voulue, et suivra la forme avec le travail en mignardise et crochet. Notre dessin s'exécute au crochet appuyé sur mignardise. Nous avons fait reproduire le modèle points pour points. Il suffira donc d'examiner le dessin pour comprendre la marche du travail.

Quant au montage que j'ai expliqué plus haut, vous ne pouvez manquer de le réussir. Nous en donnons l'ensemble, dessin 5.

7 à 9. Broderie Renaissance : deux coins et une bande. — Cette broderie, je l'ai déjà dit, se fait sur toile et s'exécute au point de feston ; les mats restent en pleine toile, et les barrettes, en point de Venise, forment le clair au défaut de l'étoffe. Ces barrettes sont entremêlées de picots, dont nous apprendrons le travail dans un de nos plus prochains numéros, au moyen d'une série de points de guipure Renaissance, que je viens de faire dessiner.

La broderie Renaissance pour robes et confections s'exécute surtout sur batiste écrue ; le feston se fait en coton blanc, en coton écru, et même en coton de couleur ; la nuance marron est préférée. Notre grande bande n° 9 est destinée à cet usage ; mais on peut l'employer aussi pour grands et petits ri-



7. COIN EN BRODERIE RENAISSANCE POUR MOUCHOIR.

8. COIN EN BRODERIE RENAISSANCE POUR MOUCHOIR.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

deaux. Quant aux deux jolis coins nos 7 et 8, nous nous en servirons pour mouchoirs, en les exécutant sur batiste fine; ils feront aussi de charmantes taies d'oreiller, et enfin des robes et des confections.

Une abonnée m'a envoyé la recette qu'elle a employée pour créer des encoignures au moyen des bandes droites de broderie ou de guipure. Son procédé est bon, je vous le soumets : notre abonnée prend comme exemple la bande de filet guipure donnée le 16 mars.

Je pose, dit-elle, une glace sur le dernier point à gauche de la bordure; cette glace doit être sans encadrement et de la hauteur de la bordure; je forme l'angle, ajoute-t-elle en amenant la glace sur la dix-huitième maille du haut, de gauche à droite, et je vois dans la glace le coin cherché, puis je le dessine de suite tel que je le vois.

Le moyen est simple et ingénieux; essayez-le donc, mesdames, si vous voulez faire un coin à la grande et belle bande que nous publions aujourd'hui.

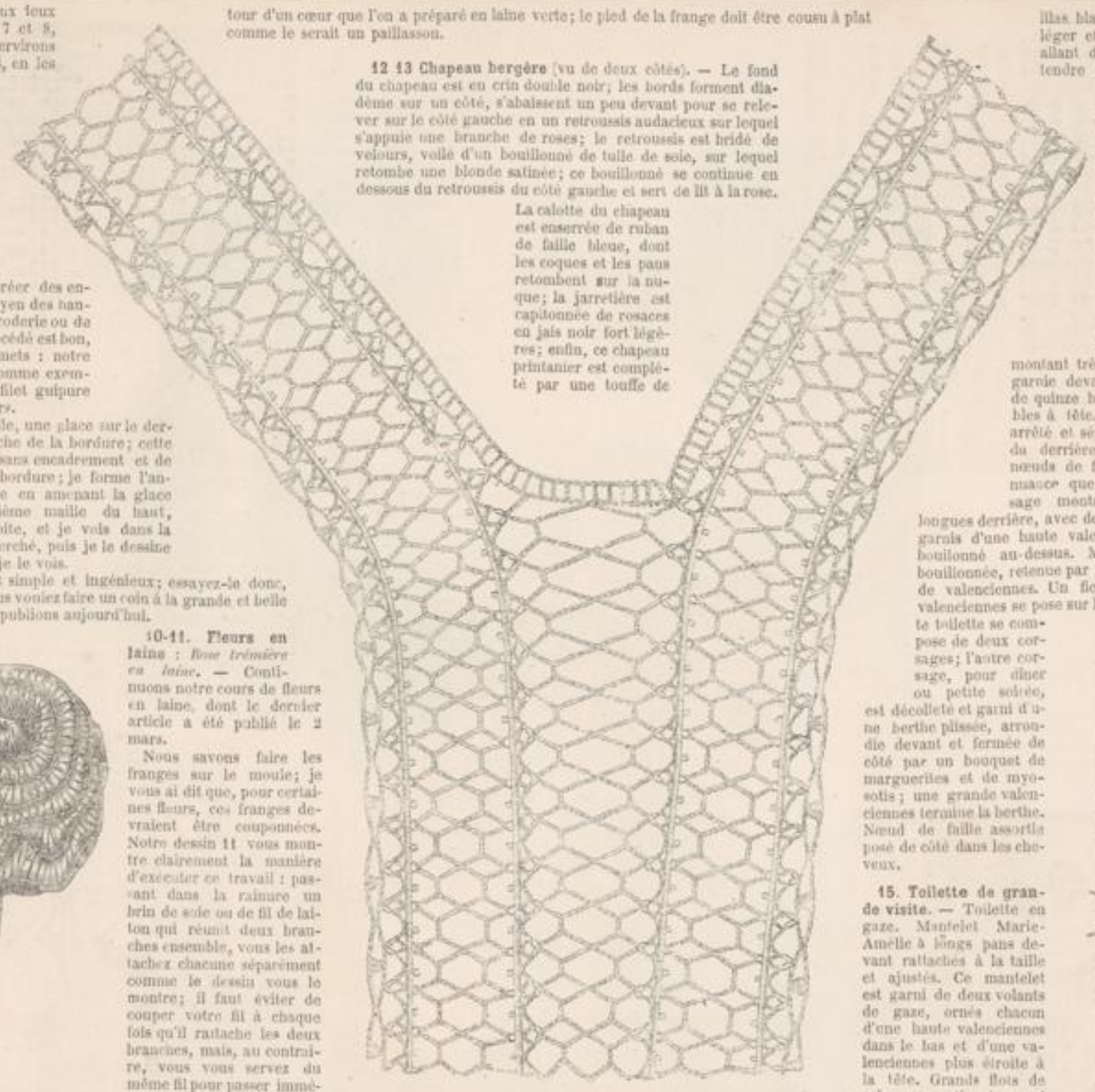
10. ROSE TRÉMIÈRE.

10-11. Fleurs en laine : *Rose trémière en laine.* — Continuons notre cours de fleurs en laine, dont le dernier article a été publié le 2 mars.

Nous savons faire les franges sur le moule; je vous ai dit que, pour certaines fleurs, ces franges devraient être couponnées. Notre dessin 11 vous montre clairement la manière d'exécuter ce travail : passant dans la rainure un brin de soie ou de fil de laiton qui réunit deux branches ensemble, vous les attachez chacune séparément comme le dessin vous le montre; il faut éviter de couper votre fil à chaque fois qu'il rattache les deux branches, mais, au contraire, vous vous servez du même fil pour passer immédiatement à l'autre branche. Les brins étant rattachés deux par deux, on tourne la frange en colimaçon autour d'un cœur que l'on a préparé en laine verte; le pied de la frange doit être cousu à plat comme le serait un paillasson.

12 13 Chapeau bergère (vu de deux côtés). — Le fond du chapeau est en crin double noir; les bords forment diadème sur un côté, s'abaissent un peu devant pour se relever sur le côté gauche en un retroussis audacieux sur lequel s'appuie une branche de roses; le retroussis est bridé de velours, voilé d'un bouillonné de tulle de soie, sur lequel retombe une blonde satinée; ce bouillonné se continue en dessous du retroussis du côté gauche et sert de lit à la rose.

La calotte du chapeau est enserrée de ruban de faille bleue, dont les coques et les pans retombent sur la nuque; la jarretière est capitonnée de rosaces en jais noir fort légères; enfin, ce chapeau printanier est complété par une touffe de lilas blanc au feuillage léger et varié de tons allant du vert le plus tendre à la teinte la plus foncée. — Modèle de Mme Maria Hamm, place du nouvel Opéra.



6. TRAVAIL AU CROCHET ET MIGNARDISE POUR EMPIECEMENT DE CHEMISE.

14. Toilette de printemps en gaze de Chambéry, bleu paon très-clair. La jupe, à longue traîne derrière, est ornée de sept volants montant très-haut; elle est garnie devant, en tablier, de quinze bouillonnés doubles à tête. Le tablier est arrêté et sépare les volants du derrière par de gros nœuds de faille de même nuance que la robe. Corsage montant à basques longues derrière, avec deux gros godets garnis d'une haute valenciennes et un bouillonné au-dessus. Manche longue bouillonnée, retenue par des entre-deux de valenciennes. Un fichu à revers de valenciennes se pose sur le corsage. Cette toilette se compose de deux corsages; l'autre corsage, pour dîner ou petite soirée, est décolleté et garni d'une berthe plissée, arrondie devant et fermée de côté par un bouquet de marguerites et de myosotis; une grande valenciennes termine la berthe. Nœud de faille assorti posé de côté dans les cheveux.

15. Toilette de grande visite. — Toilette en gaze. Mantelet Marie-Amélie à longs pans devant rattachés à la taille et ajustés. Ce mantelet est garni de deux volants de gaze, ornés chacun d'une haute valenciennes dans le bas et d'une valenciennes plus étroite à la tête. Grands flots de rubans assortis et nœud de valenciennes dans le dos. Capote Marie-Amélie. — Modèle de Mme Du Ricz, 8, rue Halevy.

11. TRAVAIL DE LA ROSE TRÉMIÈRE.

9. BANDE EN BROCHURE RENAISSANCE POUR ÉCUSSONS, CONFECTIONS, BIJOUX, ETC.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

16. Robe de dîner en faille noire et gris-perle, garnie de volants très-larges formant le pouf. Ces volants sont garnis d'un effilé de soie gris-perle fait à même la soie et de trois nœuds de faille terminés par des effilés. Le corsage a un grand gilet bonhomme avec revers Louis XV en faille gris-perle; le gilet est boutonné par de délicieux boutons à jour en vieil argent.

17. Toilette de printemps. — Robe de faille vert réséda; le tablier de la robe est monté dans toute sa hauteur en long-plis écossais; les lés de derrière sont unis et terminés par un volant monté à plis crevés ou plis suissesse. La tunique, un peu relevée en pouf derrière, à tablier arrondi devant, retombe sur le jupon. Casaque polonaise en gros de Tours; les lés du devant sont droits, ceux de derrière, beaucoup plus longs, se raccordent avec ceux du devant par des plis pris dans la couture de côté; au bas de la casaque, se trouve un haut volant monté à plis plats et encadré des deux côtés d'une jolie dentelle à dents, chantilly, blonde ou guipure. La manche, fort élégante, se termine par un volant de même style, d'où s'échappe un revers mousquetaire illustré, comme le devant du vêtement, d'une jolie broderie au passé. Chapeau de turquoise et de crêpe japonais réséda doublé de rose, avec panache de plumes des mêmes nuances. — Modèle de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

12-13. CHAPEAU BERGÈRE. — MODÈLE DE Mme MARIA HANN.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de dame. — Robe de foulard fond blanc à rayures bleu Louise. La première jupe, qui tombe presque ras de terre, est ornée en draperie d'une ruche de foulard distancée par de jolis nœuds. Une basquine polonaise retombe sur cette première jupe; elle est garnie d'une belle frange de soie floche, ayant pour tête un ruban de taffetas bleu Louise. La jupe de la polonaise est ouverte derrière et semble rattachée par des pattes de taffetas ou de foulard et des gros nœuds assortis à ceux de la jupe. La ceinture qui retombe sur le côté est en taffetas de même nuance, mais de largeur beaucoup plus grande; il faut du n° 120 et même du 140; le nœud de la ceinture doit être négligemment rattaché

14. TOILETTE DE PRINTEMPS.

15. TOILETTE DE GRANDE VISITE.

MODÈLES DE Mme DU RIEZ.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873

Mintz et Fallotter imp. Paris.

N° 68

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, a Paris

Robe en foulard de l'Union des Indes 12, Auber.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur le côté et avoir l'air peu préparé. Une ruche de ruban n° 5 ou de foulard longe la couture de la manche et garnit la petite pèlerine Pompadour du corsage. Chapeau à bords retroussés et bridés de taffetas. Touffe de pâquerettes faisant pied à un panache de plumes blanches.

Toilette de petite fille de sept à huit ans. — Robe de toile batiste écrue agrémentée de lacet de laine rouge sur la première jupe, et soutachée et festonnée en laine rouge sur la tunique; cette tunique forme deux pointes et tablier devant; une ceinture de faille rouge, frangée à même, retombe sur la jupe. Corsage décolleté carré sur une jolie chemisette brodée. Chapeau de paille noire avec jarretière et pans en rubans de faille rouge.

Toilette de jeune fille de douze ans. — Jupon de taffetas d'Italie noir avec biais assortis. Tunique de nansouk clair ornée d'un bouillonné surmontant une garniture en broderie renaissance; dans ce bouillonné est passé un ruban mauve n° 7 qui forme transparent. Ceinture assortie nouée sur le côté. Chapeau marin en paille noire avec rubans mauves.

Toilette de petit garçon de huit à neuf ans. — Blouse Buckingham en velvetine marron doré, rattachée sur le côté à l'aide de bouclettes d'acier. Grand col marin. Culotte courte assortie. Chapeau de feutre marron aux bords retroussés, avec jarretière en bourdaloue noire.

PLANCHE DE PATRONS

Nous donnons sur notre supplément les patrons en grandeur naturelle de quatre des confections publiées dans notre dernier numéro :

Le marquis, fig. 16;
Paletot à revers, fig. 18;
Mignonnette, fig. 19;
Paletot de maison, fig. 21.

Notre supplément contient en outre les patrons dont la nomenclature suit :

Vêtement d'enfant d'un à deux ans, avec ornements en soutache;
Col marin, en broderie renaissance;
Trois entre-deux pour robes et confections,
Blaguë à broder au passé;
Mouchoir riche et coin de mouchoir;
Trente-deux chiffres et un écusson, demandés.

Notre prochain supplément contiendra d'autres patrons de confections et de costumes, dont les modèles seront publiés sous peu.

E. BOUGY.

16. ROBE DE DINER. MODÈLE DE MM. MILLETTES ET BOURELY. — MODÈLE DE Mme DU RIEZ. 17. TOILETTE DE PRINTEMPS

COURRIER DE LA MODE

Qui de vous, chères lectrices, a songé que nous voilà arrivées à cette époque de l'année où nos mères et nos grand'mères allaient étaler et admirer les toilettes du printemps et produire les créations nouvelles de la mode dans cette promenade consacrée par l'usage, qui se nommait Longchamp? Longchamp n'est plus qu'un souvenir, et ce n'est pas aux Champs-Élysées que j'ai dû puiser les renseignements que vous attendez de moi sur la grave question des toilettes féminines. J'ai heureusement à mon service un bon génie qui sait me transporter là justement où je dois voir tout ce qui est de nature à vous intéresser. Ce bon génie, c'est tout simplement le désir de vous être agréable. Il m'a montré, entre autres choses, des chapeaux hauts de forme, et que des fleurs, des nœuds, des aigrettes, des panaches, rendaient encore plus hauts. Ces fleurs et ces plumes, placées sur le côté et derrière, sont accompagnées d'écharpes de dentelle, de barbes de tulle, de rubans flottants; parfois aussi ces ornements sont placés droits, sans aucun pans ni traines; mais *le tout* forme toujours un édifice volumineux et compliqué qui devient facilement une coiffure excentrique. Il faut donc se méfier beaucoup de cette mode nouvelle et la modifier selon l'âge, la coupe de figure, la taille et la tournure, et n'adopter parmi ces mille formes diverses que celle qui sied réellement. Il y a, par exemple, le chapeau allongé devant et derrière et se posant un peu en avant sur le front, dont la calotte est presque conique et dont l'aile gauche se retrousse cavalièrement sous un nœud de coques ou une touffe de fleurs ou de plumes, qui ne convient qu'aux jeunes filles ou aux très-jeunes femmes. Il est, au contraire, des formes rondes dont l'allure peut se faire modeste : c'est une question d'ornements et d'accessoires. Du reste, je ne crois pas qu'il soit absolument possible de donner, sans l'aide d'un croquis ou d'un dessin, une description assez exacte de chapeau pour que nos lectrices puissent s'en faire une idée parfaite. Je me contente donc de dire : on se coiffe haut, trop haut; les chapeaux sont surchargés et les ornements se portent surtout par derrière. Ceux qui ont

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des brides se placent sur le chignon, en suivant sa direction; ceux qui sont ronds, c'est-à-dire sans brides, doivent être légèrement avancés sur le front, si la femme qui les porte veut éviter l'excentricité. Mais toutes ces nuances, on ne peut que les indiquer; chacune de vous est meilleur juge que moi sur ce qui lui convient le mieux, car je ne pourrais apprécier que *de visu*.

Jamais, je crois, on ne vit tant d'étoffes nouvelles, et, disons-le, de plus jolies étoffes. Les rayures sont encore très en vogue cette année. On les combine surtout avec les mêmes tissus unis : jupe rayée et tunique unie, ou le contraire. Les nuances ne sont pas moins variées; mais la mode s'est déclarée pour les teintes douces, effacées, indécises, quelques-unes même, il faut en convenir, semblent fanées, tant la teinte est mal accusée, et certaines étoffes, certains rubans nous font l'effet de vieilles marchandises exhumées après un long séjour dans le rayon poudreux du magasin. Les principales nuances de ce genre sont le bleu paon, le rose chair, le vert feuille morte, le mauve rosé. Toute l'échelle des nuances s'emploie pour combiner un costume.

J'en citerai un de ce genre, taffetas et popeline vert feuille morte. La jupe, du vert le plus foncé, était recouverte très-haut de volants d'un vert légèrement plus clair; ces volants étaient eux-mêmes garnis de trois biais de trois verts formant teinte dégradée. La tunique, ouverte par devant sur un long gilet Louis XV, était en popeline de Lyon verte, de la nuance du jupon, et entourée, comme les volants, de trois biais rouleautés, en taffetas de trois verts. Le gilet, en soie également de vert intermédiaire, se boutonnait par de riches et larges boutons en acier taillé très-brillant. Naturellement, le chapeau était en harmonie avec l'ensemble de la toilette. Sa forme était ronde et ressemblait à celle d'un toquet de page; une large plume verte nuancée, fixée par une rose thé, l'entourait en entier.

Ce genre de costume, variant de forme de nuance et d'étoffe, se reproduira partout cet été. On emploiera plus souvent les diverses nuances d'une seule teinte que les oppositions de couleurs.

Je recommande comme toilettes négligées de printemps ou comme costumes de voyage, les *tissus beiges*, en laine naturelle, inaltérables à l'air, au soleil et à la pluie, ce qui est très-appréciable avec les variations actuelles de la température. Je conviens que cela n'est pas absolument seyant, cependant on peut faire ainsi des costumes d'une distinction parfaite. J'aime beaucoup aussi les cachemires bleu pâle ou vert pâle, fabrication de l'Inde, d'une souplesse et d'un soyeux remarquables, qui font de charmantes robes de jeunes filles et aussi de ravissants peignoirs.

La broderie en soutache et au passé, en se vulgarisant par les imitations, a vu nécessairement décroître son succès. Nos grandes élégantes vont maintenant dédaigner, à coup sûr, ces broderies que tout le monde porte, à moins que la richesse exceptionnelle et la finesse du travail ne fassent de telle robe ou de tel vêtement une acquisition si coûteuse que les bourses modestes ne puissent y atteindre.

Parlons un peu de nos bébés, chères abonnées. Je sais combien est naturelle la coquetterie maternelle, je comprends le sentiment de vanité satisfaite qui s'empare de vous lorsque le passant se retourne pour admirer votre gracieuse et élégante fillette; mais je suis bien convaincue que vous êtes trop bonnes mères pour exposer par coquetterie vos enfants à un danger quelconque. Eh bien, il y a danger réel à coiffer vos bébés de ces chapeaux marins posés absolument en arrière, et qui laissent ainsi le front et le cerveau exposés à l'action malfaisante du soleil. Adoptez donc sans hésiter le chapeau en paille d'Italie à larges bords; c'est peut-être moins joli, mais sous cet abri vos fillettes pourront jouer impunément aux Tuileries et dans les squares; ou bien le chapeau bonne femme, s'abaissant devant et derrière, et fixé sur la tête par une bride passant sur la calotte et se rattachant sous les cheveux.

Je ne partage pas le goût actuel pour les costumes d'enfants et n'admets qu'avec peine le *pouf* et les ornements exagérés. Rien de plus gracieux à mon sens qu'une petite robe princesse soutachée, si l'on veut, et décolletée très-bas carrément, pour laisser voir une élégante chemisette. Ajoutez à cet ensemble une large ceinture nouée négligemment, et vous aurez un ensemble qui paraîtra toujours charmant.

J'ai vu cependant un élégant costume de petite fille de cinq ans, composé d'une première jupe, en foulard rayé bleu et blanc, et d'une petite polonaise décolletée en carré, en foulard blanc à pois bleus, mais sans autre ornement que deux nœuds bleus posés sur le retroussis, très-peu exagéré d'ailleurs.

On fait un grand usage de la broderie anglaise pour robes d'enfants de deux à quatre ans; mais c'est là une mode exclusivement d'été; je reparlerai de son application aux toilettes de femme.

MARIE DE SAVERNY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Robert Bruce, comment on reconquiert un royaume, de X. Marmier, de l'Académie française. Sous ce titre un peu sérieux, l'auteur passionne ses lecteurs au récit des exploits du héros écossais Robert Bruce, défendant, au commencement du quatorzième siècle, ses droits au trône et l'indépendance de son pays contre l'ambition des puissants monarques anglais, Édouard Ier, Édouard II, Édouard III. Le moyen âge tout entier revit sous la plume de l'historien, qui sait donner aux faits arides de la chronique l'attrait d'une légende émouvante. L'esprit se surexcite et s'exalte à ces tableaux si curieux et si vivants, et on prend part, malgré soi, aux cruelles épreuves de ces hommes géants, Robert Bruce, Douglas, Randolphe. On partage leurs triomphes, on s'alarme de leurs défaites. Il y a dans ce livre un souffle énergique qui ne peut qu'être salutaire à notre génération, au lendemain des revers de notre pays. Nos enfants y puiseront cette pensée fortifiante que l'héroïsme, l'énergie, la persévérance, le sentiment patriotique peuvent donner les résultats les plus inattendus. Je répéterai encore que cette lecture convient à tous et doit plaire à tous. (Librairie Hachette.)

La maison Hachette publie aussi pour les bébés une série d'albums coloriés contenant les contes de fées et des histoires amusantes. J'ai vu entre autres : *la Chatte blanche, le Petit Poucet, Jacques le Tueur de géants*, remplis de charmantes images d'une originalité très-comique et qui doivent nécessairement plonger les enfants dans une admiration profonde. Le prix de ces albums est fort peu élevé et varie de 1 à 2 francs, suivant le format.

LA MUSIQUE

Les Bonbons de Vienne, grande valse de Johann Strauss, faisant partie de l'un des recueils des valses viennoises arrangées à quatre mains par Renaud de Vilbac. Cette édition concertante a tout l'attrait d'une nouveauté.

L'Automne, étude caractéristique pour piano, par Paul Bernard, exige de l'exécutant une grande netteté dans les basses et beaucoup d'expression dans le chant. — (Au Ménestrel, rue Vivienne.)

Les Grelots, polka-mazurka, par Ascher à deux et à quatre mains. Trop peu connue, et recommandée à celles de nos lectrices qui se dévouent à faire danser et cherchent surtout des danses bien rhythmées. — (Grus, éditeur, boulevard Bonne-Nouvelle.)

Les fleurs innocentes, Lied; traduction de Jules Barbier, musique de Gumberts, l'auteur des *Oiseaux légers*. Musique et paroles très-gracieuses. C'est là une de ces compositions qui produisent sûrement un agréable effet, sans qu'il soit nécessaire pour les interpréter de posséder ni une grande voix ni un grand talent; un peu de goût et un timbre sympathique suffisent.

Visions ! paroles d'Edmond Got, musique de Membrée. Exige une voix plus exercée et plus étendue. Grâce, sentiment et brio se trouvent réunis dans cette page très-inspirée. — (Au Ménestrel, rue Vivienne.)

Pâquerette, de Gounod. Le nom de l'auteur suffit pour recommander particulièrement à nos abonnées cette œuvre charmante et légère, étincelle échappée du génie du maître.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Avril.

MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

POTAGE

Consommé aux quenelles de volaille.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Petits pâtés aux huîtres.

POISSON

Truite au beurre d'anchois.

RELEVÉ

Côtes de bœuf braisées sur du macaroni.

ENTRÉES

Épigrammes d'agneau aux pointes d'asperges.
Buisson de petits homards sauce mayonnaise

RÔT

Canetons de Rouen, cresson.

ENTREMETS

Morilles à l'italienne.
Pouding de cabinet.

Morilles à l'italienne. — Blanchir les morilles, les sauter au beurre avec persil, sel, poivre et muscade; les mouiller avec un verre de vin blanc et les cuire à petit feu pendant une demi-heure. Pour terminer, y mêler un roux mouillé de consommé acidulé de jus de citron et rehaussé d'un morceau de glace de volaille. Dresser sur une garniture de croûtons taillés en rond et masquer le tout de la sauce suffisamment réduite et passée au tamis.

ORNEMENT DES TABLES

La manière d'orner les tables a complétement changé depuis quelques années.

Les surtouts garnis de bronzes allégoriques, de cristaux, de fleurs, etc., qui avaient l'inconvénient de masquer la vue et de rendre toute conversation impossible entre vis-à-vis, ont disparu pour faire place à de légères corbeilles basses en métal, contenant des plantes ou des fleurs, et alternées avec des vases de porcelaine, en argent ou en vermeil, également garnis de fleurs.

Les candélabres, si lourds jadis et ne portant que quatre ou cinq bougies, sont maintenant légers et garnis de douze à quinze bougies; on obtient ainsi la même lumière avec un plus petit nombre de candélabres.

L'ensemble de cette manière d'orner une table est plus léger, plus gai, et permet à tous les convives de se voir.

LE BARON BRISSE.

LE PRINTEMPS ET LES FLEURS

Voici le printemps qui nous arrive, et avec lui son charmant cortége de fleurs, cette *fête de la vue*, comme disaient les Grecs; mais devant elles, pour les protéger et les rendre plus belles, marche le soleil, que nous devons saluer avant tout.

Oh! — le soleil — le beau soleil!
Qui fait dans nos jardins tout riant et vermeil.

Le rouge est la couleur des roses,
Quand, au matin, jeunes écloses,
Elles rompent leur bouton vert.
Le vert est la couleur de l'épaisse feuillée
Où la fauvette et sa famille allée
Mettent leur retraite à couvert.
L'azur est la couleur du ciel pur de l'automne,
Ou des bluets, que pour mettre en couronne,
Les enfants vont chercher dans les fauves guérets.

Mais quand sur toute la nature,
Sur le sol, sur les eaux, sur la molle verdure,
Le beau soleil étend ses magiques reflets,
La couleur du soleil, c'est celle de la vie
Que l'hiver a semblé, six mois, nous dérober;
C'est un regard d'amour que Dieu laisse tomber,
C'est un signe qui dit que la terre est bénie.

Je n'ai pas su résister au plaisir de vous citer ces délicieux vers, qui rendent si bien ma pensée, et que vous ne connaissiez pas peut-être, avant de butiner un peu au milieu des fleurs qui naissent aujourd'hui, et si fraîches, et si parfumées et si belles.

« L'amour des fleurs rend meilleur, » a dit un poëte, et Montaigne partage cet avis, quand il prétend qu'un peu d'étude sur la botanique devrait être au premier rang dans l'éducation, surtout dans celle des femmes, « car les goûts dangereux ou bêtes, trouvant « le sol occupé, envahiraient moins nos jeunes cul- « tures. »

Et Montaigne avait raison, car la femme est surtout douée du genre d'observation nécessaire à cette étude des fleurs, qu'elle se plaît toujours à voir autour d'elle. Ainsi, même pendant l'hiver, des fleurs garnissent l'appartement des femmes qui sont assez riches pour se permettre ce luxe élégant; des fleurs aussi s'épanouissent sur le bord de la fenêtre de la modeste ouvrière dès le retour du printemps; des fleurs encore ornent le berceau du nouveau-né chez les peuplades indiennes; en Italie et en Espagne, elles couvrent le corps glacé des vierges que l'on conduit à leur dernière demeure; dans la Rome antique, l'épousée en paraît sa tête et sa poitrine, et la jeune fille noble ne paraissait jamais devant le grand flamine, avec son fiancé, que la tête ceinte de marjolaine ou de verveine.

Une fleur vaut mieux qu'un oiseau. L'oiseau est un ami babillard et bruyant, la fleur est une amie dévouée et fidèle dont le parfum est comme un bon conseil

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

donné d'une voix pénétrante; mais à condition toutefois que l'on choisira bien cette amie, car il y en a de terriblement dangereuses, et voilà ce qu'il faudrait apprendre à connaître; elles cachent tant de perversité sous tant de charmes!...

La vue d'une fleur élève aussi la pensée vers le Créateur qui sema pour nous le jardin de la terre, prodiguant les fleurs partout où la race humaine est nombreuse, et s'en montrant avare là où l'homme ne peut s'établir, ces charmantes filles du soleil ayant été créées en relation harmonieuse avec les climats et les saisons.

En France, c'est quand vient le printemps que les fleurs nous arrivent en si grande abondance qu'on les croirait tombées du ciel comme une rosée bénie. Dans notre cher pays, tout fleurit ou tout semble fleurir à cette charmante époque de l'année : arbres, herbe, papillons, insectes. Mais chacun a son jour, chacun a son heure, aucun ne devance, aucun ne dépasse le moment qui lui a été prescrit par la nature.

Puis le printemps et l'été s'écoulent; mais alors la foule s'éclaircit, car c'est le moment de l'entrée en scène de la reine-marguerite, la véritable souveraine de l'automne qui, bientôt, hélas! sera détrônée à son tour. Et avec chaque fleur naissent et meurent les insectes qui les habitent et qui s'en nourrissent; les fleurs sèment leurs graines qui sont des œufs, les insectes pondent des œufs qui sont des graines, et tout cela, avant de revivre, attend le retour du moment qui lui a été fixé par le Créateur. Une fleur qui naît ou qui meurt, c'est un monde avec ses habitants qui naissent ou qui disparaissent.

Mais en ce moment la véritable reine des fleurs est la violette embaumée; c'est d'elle que nous allons parler. A tout seigneur, tout honneur.

Quel est le pays où elle prit naissance? On l'ignore, mais les poëtes anciens lui donnaient une origine divine : ils prétendaient que lorsque Jupiter eut métamorphosé Io en génisse, il fit naître la violette pour qu'elle pût trouver des herbages parfumés et dignes d'elle. Et maintenant si de la fable nous passons à la science, nous verrons que la *vraie* violette remonte aux temps les plus anciens; j'entends par la *vraie* violette celle qui est à fleur simple, d'une jolie nuance et que l'on recherche pour sa suave odeur, car les autres ne sont que des contrefaçons ou des perfectionnements, si vous préférez ce dernier mot au premier, ce qui ne serait point du tout l'avis des naturalistes, qui prétendent que toutes violettes à fleurs doubles sont des monstres.

Comment, à notre tour, appellerons-nous les naturalistes? Car rien est-il plus délicieusement joli que la belle violette de Parme, colorée de mauve clair, et qui fait de si délicieux bouquets?

Il y a une autre violette qui est encore fort belle. C'est la violette palmée, dont les fleurs sont de ce bleu clair dit *bleu Louise*, moucheté de blanc pur et à pédoncules longs et fermes; mais ces violettes-là sont celles que l'on cultive, et quant à moi, j'avoue que, comme les savants, je leur préfère celles dont prend seule le soin la simple nature, et qui ne sont pas les moins jolies tout en étant les plus odorantes.

Ctesse DE BASSANVILLE.

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

(Suite.)

Peut-être Bernard aurait-il pu trouver encore d'autres ressources, car chacun l'aimait et l'estimait. Mais il lui répugnait de recourir à ces humbles expédients. Et puis, que voulez-vous! une fois que l'homme se met à perdre la tête, il finit par voir des abîmes partout, et, comme le voyageur engagé dans un marais, à chaque effort qu'il tente pour en sortir, il enfonce davantage.

Quant à la mère de sa femme, Paul s'était entendu reprocher trop souvent par elle les 25,000 francs de dot donnés à sa fille, pour qu'il osât lui rien demander. Sa belle-mère lui avait déjà fait payer trop chèrement son titre de gendre.

La première cause de sa ruine, n'était-ce pas la dot de madame ?

On devine que Louise devait avoir de plus en plus occasion de pleurer, et que le rôle fraternel d'Édouard était loin d'être une sinécure. On devine aussi, — gradation infaillible, — que, de jour en jour, les consolations du jeune homme devenaient plus tendres, plus familières. Il y a des frères qui aiment tant leurs sœurs! Au premier coup d'œil, un étranger pourrait s'y tromper...

— Eh bien! mon ami, demandait parfois la jeune femme, avez-vous découvert quelque chose ?

— Mon Dieu! non, chère madame.

— Paul est plus que jamais hors de chez lui.

— En effet... Cependant je suis prêt à mettre la main au feu que...

— Vous vous brûleriez!

— Je sais bien qu'il ne faut jurer de rien, reprenait insidieusement Desgranges; le cœur est un despote si bizarre!...

— Ainsi, vous commencez à être de mon avis ?

— De quel avis, chère sœur ?

— Que mon mari est... infidèle!

— Ah! je n'ai pas dit cela! Je n'en sais même absolument rien.

— Oui, je comprends, vous reculez. Le moyen de m'apprendre que je suis trahie!

— Mais, Louise, je vous jure...

— Vos généreuses réticences ne parviendront pas à m'abuser... Suis-je assez malheureuse!

— Louise, au nom du ciel!...

Et les pleurs de redoubler, et les consolations aussi.

Édouard s'emparait alors sans trop de peine de l'élégant petit mouchoir de la belle éplorée, et lui essuyait les yeux bien délicatement; puis, de temps à autre il se tournait de trois quarts pour presser contre ses lèvres la précieuse batiste.

Bah!... un frère de convention! Et qui nous dit que Louise s'en aperçût?

Une fois même, il lui avait demandé la permission de garder ce mouchoir empreint de ses larmes, et elle lui avait répondu :

— Faites comme vous le voudrez.

Cette audacieuse prière, il est vrai, avait été formulée à voix si timide et si mal articulée que Louise savait sans doute très-imparfaitement ce à quoi elle répondit.

Quant aux baisers sur le front, ils étaient désormais de droit acquis.

Les rudes champions, la persistance et la volonté! Ainsi, voyez; tout cela était en apparence fort innocent, tout cela marchait pas à pas, sans brusquerie; Louise se croyait encore au point de départ, et déjà le chemin parcouru était immense.

Le jour arriva enfin où Paul Bernard put se convaincre que sa ruine était imminente, qu'il n'y avait plus espoir de la conjurer. Le pauvre garçon versa en silence de grosses larmes. Il pensa encore une fois à ses rêves de bonheur, à ses chimères déçues, à sa Louise adorée, à sa petite fille chérie, qui commençait à gazouiller les mots si doux de *papa* et de *maman*, et, revenant de cet Eden à jamais perdu, il décida que, comme l'écrivait François Ier après la bataille de Pavie : « *Tout serait perdu pour lui, fors l'honneur!* »

Sans doute il avait trouvé un moyen pour cela, car ses larmes cessèrent tout à coup, et il se mit ardemment à régulariser ses comptes de fin de mois, puis à faire sa correspondance.

C'était un samedi soir, quatre jours avant l'échéance du 31 août.

Édouard avait été prié de mettre à jour la situation du grand-livre. Il vint dire à Paul que, pour faire face aux payements de la fin du mois, il manquait *à caisse*, — c'est le terme consacré, — 31,332 fr. 75 cent.

Édouard, il faut bien l'avouer, avait deux motifs pour ne se pas désoler outre mesure de cette situation.

Le premier était que, plus les affaires s'embrouilleraient, plus Bernard deviendrait maussade, et plus sa femme éprouverait le besoin d'être consolée.

En second lieu, si à un moment donné il pouvait amener son oncle à confier aux Bernard quelques capitaux sous forme de commandite ou d'association, Paul et Louise lui seraient encore plus attachés.

Ce calcul était bien un peu machiavélique, mais les jeunes gens, même les meilleurs, ont des cruautés qui leur semblent excusables dès qu'ils les mettent sur le compte de la passion.

Il parut donc un peu décontenancé lorsque Paul reprit avec désinvolture :

— Vous dites : 31,332 fr. 75 cent.? Je serai en mesure; nous aurons les fonds!

VIII

Le lendemain, vers huit heures du matin, Paul vint surprendre Édouard chez lui.

— Mon cher ami, comptiez-vous venir à la maison aujourd'hui?

— Je n'avais pas de parti pris à cet égard, répondit nonchalamment Desgranges, mais si je puis vous être bon à quelque chose...

— Peut-être. Nous dînons, vous le savez, chez votre oncle, à Auteuil?

— C'est chose convenue.

— Le temps est superbe; j'avais projeté de partir vers une heure, pour faire faire à Louise une promenade au bois de Boulogne.

— Eh bien ?

— J'espère que rien ne m'en empêchera. Cependant j'ai deux ou trois rendez-vous importants; je n'en ai pas parlé à ma femme pour éviter des questions parfaitement oiseuses; il se pourrait donc que, malgré moi, je fusse retenu. Si cela arrive, je ferai prévenir Louise, qui sera mécontente...

— C'est probable.

— Si vous pouviez être là, comme par hasard... ou sous prétexte de venir nous prendre.....

— Afin que sa colère retombe sur moi!

— Vous refusez ?

— Je ne dis pas cela.

— Du reste, reprit Bernard, ce qui contrarierait surtout Louise, ce serait d'être obligée d'aller seule à Auteuil, mais avec un cavalier...

— Allons, c'est entendu, fit Édouard sur le ton d'un homme qui se dévoue; je serai chez vous à une heure.

Au fond, Desgranges était enchanté de la circonstance.

— Merci, mon cher.

— Et si vous manquez à l'appel, j'enlève votre femme!

— Il va sans dire que j'arriverai toujours chez M. Bertesieux pour l'heure du dîner.

Et les amis se quittèrent en se donnant une poignée de main.

Hélas, oui! une poignée de main. Le bon ton et l'usage le tolèrent. Si l'on dérobait un centime à un ami, on se croirait déshonoré; mais essayer de lui prendre sa femme, cela semble une gentillesse dont quelques-uns se glorifient, et que beaucoup de gens acceptent avec un sourire!

Édouard n'attendit pas qu'il fût une heure; à midi, il était chez Louise.

L'assurance avec laquelle Paul avait répondu, la veille, de sa fin de mois, avait fait beaucoup réfléchir Édouard. Maintenant qu'il le savait au-dessus de ses affaires, il ne comprenait plus, sans les accuser, ses absences ni son changement d'humeur.

Le magasin étant fermé, il monta dans l'appartement et trouva Mme Bernard en train d'essayer une adorable coiffure, que, sous prétexte d'une toux fort légère, elle devait porter chez M. Bertesieux.

La toux était-elle faite pour la coiffure, ou la coiffure pour la toux? Ceci est un problème de diplomatie féminine qu'il ne nous appartient pas de résoudre.

— Comment, vous voilà! dit Louise; je ne m'attendais à vous voir que chez votre oncle. Mon mari est sorti.

— Je m'en doutais.

— Il vous avait donc prévenu? Du reste, cela ne devrait pas m'étonner, car il vous accorde plus de confiance qu'à moi.

— Il ne m'en avait pas donné l'assurance, mais je l'avais deviné.

— A quels indices?

— Mon Dieu, il me serait difficile de préciser; chaque circonstance isolée semble une vétille; il n'y a qu'en les groupant...

— Eh bien! groupez-les.

— Si vous croyez que c'est facile!... Ainsi, je l'ai trouvé hier beaucoup plus distrait que d'habitude. Quand je lui adressais la parole, il semblait s'éveiller en sursaut et me priait de répéter, car il n'avait pas compris. Il s'est trompé dans l'addition de plusieurs factures, ce qui ne lui était jamais arrivé.

— Quelque souci d'argent!.. N'est-ce pas samedi la fin du mois?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ce n'est pas cela; les fonds sont prêts, à ce qu'il m'a dit. Enfin, il a écrit une lettre.

— De commerce?

— J'en doute, car il ne l'a pas écrite sur papier à tête, et elle ne figure pas sur le copie de lettres.

— Comment! reprit Mme Bernard avec impatience, vous dites que vous m'êtes dévoué, et vous n'avez pas même pu surprendre l'adresse? Il fallait faire semblant de chercher quelque chose, le déranger, lui soumettre un compte litigieux... Ah! si j'avais été à votre place...

— J'ai fait mieux, reprit Édouard. Comme aussitôt après l'avoir cachetée il l'avait enfermée dans son pupitre, j'ai prétexté une course du côté de la poste, et lui ai proposé d'y jeter sa lettre.

— Eh bien?

— Eh bien! il m'a remercié, me disant qu'il le ferait lui-même.

— Oh! s'écria la jeune femme, quel supplice!... douter toujours!...

Puis, comme pour distraire sa pensée, elle demanda :

— Comment trouvez-vous ma toilette?

— Ravissante; les autres femmes s'embellissent au moyen d'une foule d'auxiliaires, tandis que c'est vous qui embellissez la moindre parure.

— Flatteur!

— Paul a-t-il déjeuné ici? reprit Desgranges, qui suivait son idée fixe.

— Non; mais je l'attends d'un instant à l'autre.

— Ah! fit Édouard, affectant un air distrait.

— Que signifie ce : Ah? Vous ne parlez que par réticences.

— Je parle comme un homme qui a pour vous l'attachement le plus sincère et qui hésite à vous porter un coup trop sensible.

— Enfin!... exclama Mme Bernard en étreignant dans les siennes les mains d'Édouard, vous savez quelque chose, et vous allez me dire...

— Je ne sais rien de positif, mais je soupçonne tout. Du reste, nous verrons bien si l'événement confirme mes prévisions,

— Quel événement? quelles prévisions? Vous me faites mourir!

— Il est une heure, dit le jeune homme en regardant la pendule.

— Il tarde bien, n'est-ce pas?

— S'il allait ne pas venir!

— Je ne lui pardonnerais de ma vie! mais c'est impossible. Non-seulement il doit m'accompagner à Auteuil, mais il a été convenu que nous visiterions d'abord le Jardin d'acclimatation. S'il ne vient pas, ce sera une preuve flagrante qu'il ne m'aime plus!... que je suis trahie!

— Louise, reprit Desgranges, je ne saurais vous dire à quel point je souffre de vos souffrances... Vous le savez, j'étais résigné, je m'immolais à votre bonheur; depuis longtemps, pas un mot qui pût trahir l'état de mon cœur n'est sorti de ma bouche; est-ce vrai?

— Où voulez-vous en venir? demanda Mme Bernard avec anxiété.

Édouard mit un genou en terre et voulut s'emparer d'une main que la jeune femme dégagea.

— Louise, dit-il en donnant à sa voix les modulations attribuées au serpent de la Bible, chère Louise, je n'ai jamais cessé un seul instant de vous adorer. Le jour, vous occupez mes pensées; la nuit, vous remplissez mes rêves. Ce n'est pas seulement de la tendresse, c'est un culte.

— Ah! reprit-elle douloureusement, vos paroles sont la punition de mon imprudente confiance. J'aurais dû le prévoir...

— Je ne le prévoyais pas moi-même. L'abandon de votre mari a tout fait. Qu'il revienne à vous, affirmez-moi loyalement que vous êtes heureuse, et je vous délivrerai à jamais de mon importune présence.

— Qu'il vienne donc! qu'il se souvienne qu'il a ici sa femme, à laquelle il doit protection et amour; que je puisse me réfugier en lui!

VICTOR POUPIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRE D'UNE AMIE

Je vous ai conseillé de rendre visite au magasin de la *Compagnie irlandaise*, 36, rue Tronchet. J'insiste plus que jamais sur ma recommandation. Ce ne sont plus seulement des mouchoirs que je vous engage à y aller choisir, mais les plus jolies robes de toile de batiste que vous pouvez désirer. Le rayon de soie est approvisionné et varié d'une façon hors ligne.

Les brusques changements de température que nous subissons amènent à leur suite une foule d'indispositions. Que de petites inflammations se déclarent, qui, mal soignées, nous rendront souffrantes pour toute notre saison d'été! Un cataplasme mis à temps peut enrayer tout malaise. Mais, direz-vous, il est si ennuyeux de préparer un cataplasme; l'odeur en est tellement désagréable, que vous préférez conserver votre mal. — Vous avez donc oublié que par l'emploi des cataplasmes Hamilton, que vous trouvez chez tous les pharmaciens, vous évitez tous ces ennuis. En une minute les cataplasmes Hamilton sont préparés et peuvent se conserver à l'insu de tout le monde, même en vaquant à ses occupations journalières.

Voulez-vous que je vous parle aujourd'hui des emplois auxquels peuvent se prêter les violettes? La violette, qui embaume, comme disent les marchandes de petits bouquets de deux sous, est partout en grande abondance; les bois, les haies, les pieds des murs en sont couverts. Emparons-nous donc de leurs parfums éphémères, extrayons-en le suc; après avoir flatté notre vue et notre odorat, ces modestes fleurs viendront charmer notre goût et contribuer à notre bien-être.

Sirop de violettes. — Par un temps bien sec, cueillez 500 grammes de violettes; mondez-les, c'est-à-dire ôtez les calices et les onglets, car il n'y a que la partie colorée de la fleur qui ait du parfum et qui nous soit utile. Jetez 500 grammes d'eau bouillante sur les pétales ainsi préparés; laissez infuser durant douze heures; passez ensuite au travers d'un linge bien propre, en pressant légèrement.

On laisse reposer cette liqueur durant quelques heures; abandonnez le résidu au fond du vase, et, ne prenant que la partie bien clarifiée, mettez cette liqueur dans une bassine de faïence, d'étain ou d'argent, le cuivre ne vaudrait rien pour la préparation des violettes; mêlez-y 1 kilo 500 grammes de beau sucre blanc, fondu au bain-marie. La cuisson par ce système doit être bien faite; il faut écumer avec soin, puis, lorsque le tout est bien homogène, on bouche et on descend son sirop à la cave, où il doit être couché pour se bien conserver.

Marmelade de violettes. — Peut-être le baron Brisse va-t-il me chercher noise de marcher sur ses domaines; mais comme je le fais dans l'intérêt de mes lectrices, il me pardonnera, j'en suis certaine.

Écrasez dans un mortier de marbre, 750 grammes de violettes soigneusement épluchées; en même temps, faites cuire au grand brûlé un kilo de sucre, délayez les violettes dans le sirop bouillant; puis faites prendre cet amalgame; mélangez-y une livre de gelée de pomme.

Je vais terminer par une friandise des plus fines, et qui sera fort appréciée dans les maladies de poitrine et de gorge. J'en emprunte la formule à M. Stanislas Martin, un praticien émérité.

Violettes pralinées. — On praline les pétales frais ou on en fait des petits gâteaux, d'après la formule suivante :

Sucre blanc en poudre...	350 grammes.
Eau.....	30

Faites fondre à une douce chaleur, dans un poêlon en cuivre, en remuant continuellement. Lorsque le sucre est cuit au cassé, versez dedans :

Blancs d'œufs battus à la neige.....	3
Pétales de violettes mondés de leurs onglets, c'est-à-dire de leur partie verte.....	40

Remuez fortement, retirez du feu, coulez la masse sur une plaque de marbre ou des assiettes saupoudrées de sucre; on brise la masse, on la renferme dans des boîtes très-sèches.

Moins on laisse les fleurs sur le feu, mieux cela vaut.

E. BOUGY.

PETITE GAZETTE

Les qualités précieuses de la jolie plante d'iris font la base de la parfumerie L.-T. Piver.

Entre autres propriétés éminemment remarquables, le *lait d'iris* a celle de perpétuer la jeunesse.

Voulez-vous passer un bail sans cesse renouvelable avec le printemps? servez-vous du *cold-cream au lait d'iris*. Le *cold cream* possède en outre le rare mérite de supprimer la ride. D'un trait.

Quel nom donner à cette *poudre d'iris* qui vous rend instantanément la fraîcheur de la seizième année? *Poudre de poésie*, c'est là son vrai nom. Êtes-vous pâle et mélancolique? vite, un soupçon de cette poudre, et vous voici fraîche comme l'aurore. Très à la mode, le nouveau parfum condensé par L.-T. Piver, l'*opopanax*, appelé improprement *opoponax*.

Le *savon au suc de laitue* du célèbre parfumeur assure infailliblement la beauté comme la santé du derme; lui seul eût suffi, indépendamment des parfums de la maison, pour mériter à M. Piver la croix de la Légion d'honneur, digne récompense qui lui a été donnée pour « la perfection ancienne et soutenue de sa fabrication. »

La rosée du matin aux fleurs; la rosée d'Orient (*rugiada del viso*) aux femmes. C'est le printemps mis en flacon, que cette composition de Fortunio Liceti, célèbre médecin italien du dix-septième siècle. Une lettre datée de Padoue, 14 août 1646, et retrouvée dans la collection d'autographes du comte de B..., fait connaître la formule conseillée à Ninon de Lenclos par Liceti, comme préservatif infaillible contre les rides. La *rosée d'Orient* a le mérite de rajeunir (20 fr. le flacon).

L'*Office hygiénique* (17, rue de la Paix) a acquis le droit de l'exploiter, par acte authentique passé chez Me Yvert, notaire à Paris.

Le *rose de Chypre*, de la même maison, donne au visage le velours délicat de l'extrême jeunesse, pour blonde, châtaine et brune, son *blanc de Paros* velouté, satine l'épiderme, lui communique une blancheur neigeuse.

C. S.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme B. d'H., à Bagnères-de-Bigorre. — On portera encore cette année la robe de toile bleue, mais en grand négligé. J'ai vu une tunique-blouse en nansouk blanc dont le bas était brodé jusqu'à une hauteur de 25 centimètres (broderie anglaise à roues à jours), et qui m'a semblé charmante; je n'ai jamais aimé beaucoup la jupe de velours en été avec tunique en étoffe légère; mais on en porte encore.

Loin de ma chère Provence. — Les usages diffèrent en matière de deuil, selon le pays qu'on habite. Cependant, en général, on quitte le grand voile de crêpe au bout de six mois pour un deuil de belle-mère; on le remplace par un voile court en crêpe lisse ou en gaze de soie. Vous pouvez donc porter maintenant la tunique de cachemire avec biais et effilés en broderie soutachée.

Mme Q., à Crey. — Les tuniques de grenadine écrue ou rayée se portent toujours, même pour jeunes filles, sur toute espèce de jupe noire ou de couleur, et se garnissent de nœuds de la même couleur que le jupon.

Brescia. — Vous recevrez par la poste les détails que vous demandez pour une tunique pouvant aller sur toutes robes.

Fontenay-sous-Bois. — Pour grand deuil, on garnit le cachemire de biais de crêpe anglais. Je conseille pour la saison une polonaise, garnie également de crêpe anglais.

Mme P. des V. — On fait établir ce patron. Oui, pour les chiffres.

Mme D. — Nous penserons aux humbles; vous aurez bonnets et chiffres.

Mme M. M. — Bonne note est prise pour la couverture au crochet tunisien, de forts jolis modèles sont en voie d'exécution.

Mme L., à A., peut compter sur les chiffres en feston point de rose.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il ne faut pas se contenter d'une toilette élégante, encore faut-il savoir la porter.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 69. Dimanche, 27 Avril 1873.

REVUE DE LA MODE

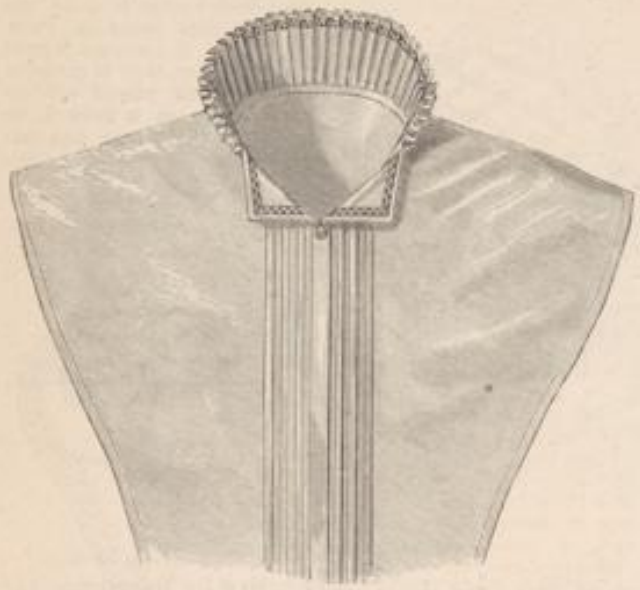
GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE DE BAL. — MODÈLE DE Mme DU RIEZ. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



2. COL DU MATIN.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de bal. — Col et manche de matin. — Fichu paysanne. — Deux toilettes de printemps. — Point pour la broderie renaissance : 7 types de lacets, point de tulle (aller et retour), point de tulle perlé, point de perle double, point de diamant, point de diamant perlé, point de Paris, point de gibecière, point d'osier, point de Milan, point d'Espagne, point de rosette. — Deux boucles de ceinture. — Collier Lecznenska. — Nœud printanier (cheveux et corsage). — Nœud Christiane. — Toilette d'appartement. — Matinée en nansouk. — Deux coiffures pour dîner ou théâtre (vues devant et derrière).

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Riche toilette de bal, en tulle vert d'eau, garnie en tablier devant et retenue par une guirlande de fleurs et feuillages. Grande tunique de tulle vert d'eau lamé or, bordée d'une riche broderie de fleurs et feuillages. La tunique est relevée d'un côté par une jolie touffe de fleurs, et de l'autre relevée en châle et pointe rattachée au bas de la jupe. Corsage décolleté avec berthe bouillonnée et bandes brodées retenues de côté par un bouquet.

Riche guirlande de fleurs formant haut diadème et traîne pour entrelacer dans les cheveux. — Modèle de Mme Du Riez, 8, rue Halévy.

2-3. Col et manche du matin. — Modèle de la Fileuse, rue du Bac. — Cette parure se compose d'une bande de toile fine dont l'ourlet est brodé d'un point turc formant jour; la bande est montée à plis plats, forme collerette Médicis derrière, et se rabat sur le devant en coins cassés.

La manche, formant éventail, est de même style.

3. MANCHE DE MATIN.

4. FICHU PAYSANNE.

4. Fichu paysanne. — Modèle de la Fileuse. — Ce fichu est également en mousseline, sa forme est simple et gracieuse; les pans ne se recroisent pas derrière, ils s'attachent simplement à la taille sur les côtés; une belle valenciennes, ou une dentelle de Bruges, agrémente le volant en mousseline, lequel est monté à tête et assez fourni.

5. Valréas. — Costume en mohair brillant; la jupe est ornée de trois volants avec biais lisérés de soie, le tablier est plissé entièrement; la tunique est ornée, à revers, avec motifs de passementerie, joli nœud sur le côté, brandebourgs à la taille. — Ce modèle et le suivant ont été dessinés aux magasins du Coin de Rue, rue Montesquieu et rue des Bons-Enfants.

5. VALRÉAS.

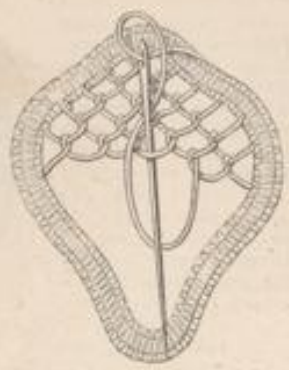
6. TONIA.

MODÈLES DES MAGASINS DU COIN DE RUE.

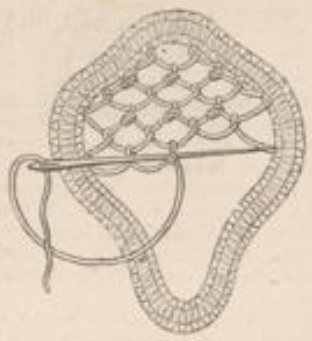
6. Tonia. — Costume en belle taille noire; la jupe est sur 125 de longueur; la tunique est ornée d'un entre-deux de belle guipure de laine, doublé de soie de couleur avec une belle fourragère en soie. — Modèle du Coin de Rue.

7 à 10. Points pour les jours, en guipure renaissance. — Nous donnons, tant dans le corps du journal que sur nos feuilles de supplément, de nombreux dessins de cols, bandes, garnitures et dentelles en guipure renaissance, ouvrage très en faveur en ce moment; faveur méritée, car avec un peu de goût et de patience, on arrive à établir les ouvrages les plus riches et les plus élégants qu'on puisse souhaiter.

8. POINT DE TULLE (ALLER).



9. POINT DE TULLE (RETOUR).



10. POINT DE TULLE PERLÉ.

11. POINT DE PERLE.

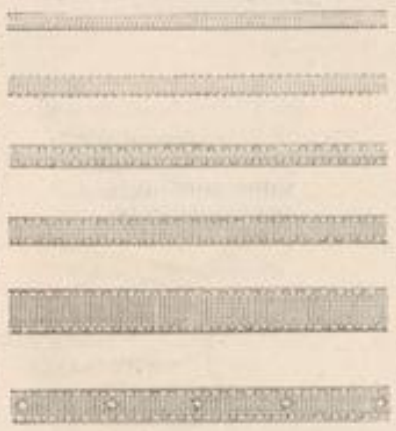
Mais la guipure renaissance n'est jolie qu'à la condition que dans ses contours elle sera remplie par une grande variété de points, l'uniformité nuirait à la valeur du travail. C'est pour aider nos lectrices à obtenir cette variété que nous allons publier une série de points pour la guipure renaissance.

Pour bien exécuter ce genre de broderie, il importe d'employer un bon lacet spécial; on en fait de différentes hauteurs, aussi faut-il avoir soin de se procurer le lacet approprié comme largeur au dessin que l'on veut reproduire.

Avant de commencer les jours, l'on doit coudre le lacet sur le papier sur lequel le dessin est tracé, et cela d'une façon solide et régulière; on l'y bâtit comme s'il devait adhérer au papier, et on ne se met à faire les jours que lorsque tout le lacet est cousu et que les endroits où les lacets se croisent sont solidement rattachés.

En règle générale, l'intérieur des fleurs, des feuilles ou des ornements se remplit de jours variés, tandis que l'extérieur, qui est plus clair, s'orne de simples barrettes de Venise avec ou sans picots, barrettes dont nous donnerons l'explication plus loin.

Notre dessin 7 représente en leur largeur les différents types de lacets employés pour la broderie renaissance.

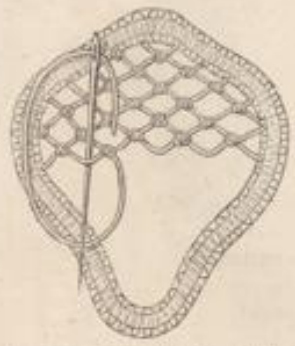


7. TYPES DE LACETS EMPLOYÉS POUR LA GUIPURE RENAISSANCE.

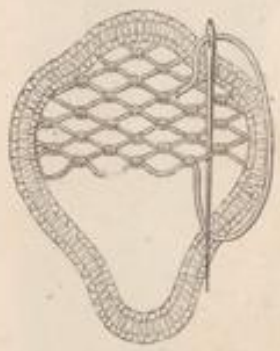
Point de tulle (dessin 8 et 9). — La base de toute cette broderie est le point de tulle, appelé dans les jours d'Alençon point d'épingles; il consiste en un grand point de feston espacé fort régulièrement.

A l'aller, vous voyez l'aiguille allant d'un jour à un autre, de gauche à droite; le fil n'est pas tendu, mais reste un peu lâche. Au retour, qui s'opère sans casser son fil, mais après avoir redescendu quelques points droits sur le lacet, l'aiguille va de droite à gauche, en faisant la même évolution.

Point de tulle perlé (dessin 10). — Étudiez bien le dessin, car il y a si peu de différence avec le point suivant, qu'au premier abord vous pourriez croire que j'ai commis la faute d'une répétition.



14. POINT DE DIAMANT PERLÉ.



13. POINT DE DIAMANT.

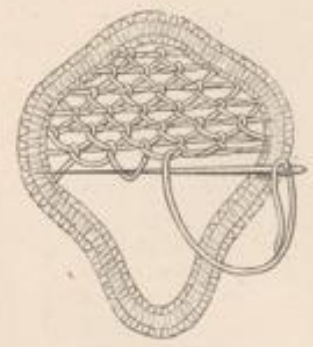
Vous commencez le point de tulle au retour; puis à l'aller vous festonnez sur le fil même de la bouclette, et cela deux ou trois fois, si c'est nécessaire.

Point de perle (dessin 11). — Examinez bien le dessin et vous comprendrez mon observation précédente. Vous faites votre point de tulle à l'aller comme au retour; mais avant de passer d'un point à un autre, vous arrêtez la bouclette par un nœud, qui l'enserre tout près de sa naissance, grâce à l'aiguille qui passe à cheval, en travers sur cette bouclette, tout en fermant le point au feston.

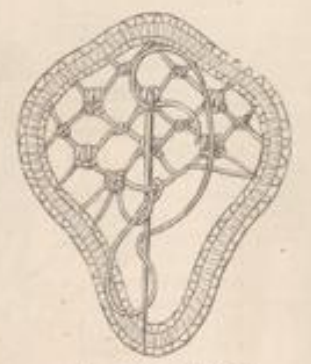
Point de perle d'able (dessin 12). — C'est encore un dérivé du point de tulle. On fait son point ordinaire, puis à côté on exécute un second point de feston semblable: on les prend ensuite tous deux en travers, comme précédemment, et on les rattache au moyen du point de feston obtenu dans ce sens.

Point de diamant (dessin 13). — Il est bien simple : on fait à chaque point de tulle, à l'aller comme au retour, 3 points de feston à côté les uns des autres.

Point de diamant perlé (dessin 14). — Ce point dérive du précédent; il forme un petit relief, une petite perle, qui, au milieu d'autres jours, est souvent très-originale. Après avoir exécuté ces trois points de feston à côté les uns des autres, de gauche à droite, on ramène l'aiguille en arrière, et on fait un point de feston de droite à gauche pris à cheval sur la bouclette. Au rang de retour, l'effet contraire se produit.



15. POINT DE PARIS.



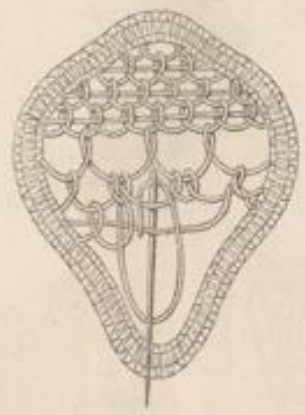
18. POINT DE MILAN.

19. POINT D'ESPAGNE.

20. POINT DE ROSETTE.

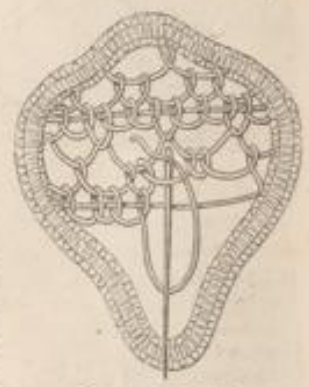
Point de Paris (dessin 15). — Ce point imite à ravir le point des dentelles dites points de Paris. On l'obtient en exécutant le point de tulle à l'aller, et on le cordonne au retour, en passant son aiguille comme on le ferait à un surjet, une ou deux fois dans chaque bouclette et en tirant un peu le fil.

Point de gibecière (dessin 16). — On fait à l'aller un point de tulle; au retour on tend son fil d'un bord à l'autre; puis on fait un autre point de tulle, en enlaçant en même temps le fil tendu dans le réseau. On répète ce travail trois fois de suite, puis on exécute un grand point lâche de 2 en 2 réseaux. A l'aller, on fait deux points à côté l'un de l'autre dans chaque grand trou, au retour, on lance un fil droit, puis, à l'aller, on recommence une série de points de tulle, points dans points, et cela quatre fois de suite.



16. POINT DE GIBECIÈRE.

Point d'osier (dessin 17). — Ce point est une variété du précédent. On fait, au retour, un grand point de feston; à l'aller, deux points de tulle dans chaque grand point; mais, vu l'espace du rang précédent, on dirait que ces points sont groupés deux par deux. Il faut lancer un grand fil au retour, puis, à l'aller, faire un point de tulle dans chaque réseau, en prenant à cheval ce fil tendu. On recommence à faire un grand point lâche de deux en deux points. Remarque importante : l'aiguille doit passer en dessous du fil tendu, et non point en dessus, comme le dessin l'indique par erreur.



17. POINT D'OSIER.

Point de Milan (dessin 18). — On fait le rang du retour au point de diamant, c'est-à-dire on exécute trois petits festons à côté les uns des autres; à l'aller, on fait bien encore trois points à côté les uns des autres, mais ces points doivent être allongés, comme ceux d'une bride triple du crochet; pour arriver à ce résultat, on tourne son fil autour de l'aiguille plusieurs fois, comme l'indique notre dessin.

Point d'Espagne (dessin 19). — Ce point n'est autre que le point de tulle, avec le réseau plus allongé; on l'obtient en faisant former une bouclette ou un nœud à son fil; dans cette bouclette on passe l'aiguille après l'avoir entrée dans le réseau du rang précédent.

Point de rosette (dessin 20). — On fait son point de tulle d'abord de droite à gauche; puis, à l'aller, au lieu de passer de suite d'un point à l'autre, on tourne autour du croisement, en passant l'aiguille, alternativement en dessus et en dessous de chacune des branches. Comme en redescendant, on entre le fil dans la bouclette, comme si on faisait un simple point de tulle, le carré se trouve formé tout naturellement. Nous donnerons très-prochainement la suite de ces points.

21-22. Deux boucles de ceinture. — Modèles des galeries de Choiseul. — Ces boucles peuvent servir aux ceintures de cuir ou de moire; mais leur destination véritable est de relever les jupes; nos grandes couturières ne se servent pas d'autres bijoux pour cet usage.

23. Collier Leczinska. — Ce collier convient aux jeunes filles ou aux dames qui ont le col un peu allongé; mais nullement aux personnes qui ont les épaules un peu hautes. La ruche du collier se fait en tulle, avec ourlet; le tour du cou et le nœud sont en crêpe de Chine cerise; un coquillé de valenciennes se mêle aux coques du devant; la patte est enrichie d'un entre-deux de valenciennes et entourée d'une belle dentelle assortie.

24.-25 Nœud printanier. — Ce nœud, d'un effet original, est en surah rouge et en crêpe de Chine mauve; le pan est illustré d'un joli bouquet d'œillets aux vives couleurs. Le modèle n° 25, du même style, mais sans pans, est destiné à la coiffure; on le porte dans les cheveux en même temps que l'autre au corsage.

26. Nœud Christiane. — Il se fait en crêpe de Chine bleu clair et couleur prune. Sur le pan bleu est brodé un joli bouquet de narcisses et d'œillets de poète. — Modèles des galeries Choiseul

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

21. BOUCLE DE CEINTURE.

27. Toilette d'appartement. — Robe en nansouk épais garnie d'entre-deux de valenciennes sur transparent de ruban n° 5 mauve ou bleu de l'Inde. La jupe, formant traîne, est décorée de deux hauts volants plissés régulièrement; la tunique est encadrée d'une haute valenciennes et forme pli Watteau dans le dos.

Une écharpe de dentelle et de ruban relève la tunique du côté gauche, se rattache sur l'épaule droite et vient se croiser devant, pour se fixer ensuite sous le bras gauche. Coiffure en organdi clair, avec flots de rubans assortis à ceux du transparent de l'entre-deux. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

25. NŒUD DE CHEVEUX.

tombe à ras de terre, est ornée d'un volant plissé surmonté d'un agrément de passementerie ou de soutache de soie grise formant macaron. Tunique de même étoffe, retroussée gracieusement sur les côtés en draperie. Veste à basques arrondies ouverte sur un gilet Louis XV en velours gris argent, à double rangée de boutons. Collier Mignon en tulle de soie; chapeau Henri III en paille grise bridée de velours assorti, avec blonde noire retombant sur le retroussis; une grande plume d'autruche grise entoure la calotte du chapeau.

22. BOUCLE DE CEINTURE.

Toilette de petite fille de sept à huit ans. — Robe de cachemire ou de popeline blanche; la première jupe est unie; la seconde forme draperie à points, elle est garnie de soie floche ou bien d'effilés blancs et roses mélangés; une ceinture en ruban de faille rose n° 12 part des côtés et vient relever le retroussis de la tunique par un simple nœud noué en cravate. Le corsage, à basques carrées, comporte le même ornement. Cette toilette peut s'établir en piqué. On pourra chaque fois bâtir la garniture, ou, si on la préfère à demeure, on pourra la faire toute blanche. Chapeau de paille d'Italie; la calotte est un peu haute, le retroussis est doublé de faille blanche; une lame de paille de riz borde l'étoffe; une jarretière de rubans assortie à la ceinture enserre la calotte et retombe en flots sur les cheveux ondulés; trois roses pompons posées sur le côté complètent cet ornement.

Toilette de promenade. — Robe de linos ou de mohair à première jupe tout unie, recouverte d'une tunique de même étoffe encadrée d'un large biais d'étoffe liséré de soie claire;

28. Matinée. — Robe en nansouk clair; le jupon est garni de trois rangs étagés de volants plissés. La tunique, ouverte et longue derrière, à châle sur les côtés, est encadrée d'un entre-deux de broderie anglaise très-claire encadrée entre deux bandes également en broderie anglaise. Le corsage est à basques carrées, avec long pli Watteau dans le milieu. Coiffure en bouillonnés d'organdi et rubans de faille rose. — Modèle du Petit Saint-Thomas.

29-30. Coiffure de dîner ou de théâtre (vue devant et derrière). — Sur le devant, se trouvent quatre gros rouleaux, crêpés aussi légers que possible, terminés par une petite bouclette frisotée qui en ressort; sur les côtés, les cheveux sont relevés en racines droites d'un seul coup. Quant à l'échafaudage, il serait difficile de l'obtenir avec les cheveux naturels; il est un peu trop fourni et compliqué, et c'est à l'aide d'une perruque

24. NŒUD PRINTANIER.

23. COLLIER LECZINSKA.

26. NŒUD CHRISTIANE.

Louis XV rapportée que M. Bysterveld l'obtient. Des peignes à boules, en écaille brune ou blonde, suivant la couleur des cheveux, retient les cheveux relevés des côtés.

31-32. Coiffure de dîner ou de théâtre (vue devant et derrière). — Pour exécuter cette coiffure, les principes de coiffure que nous vous avons donnés dans le numéro du 9 mars vous seront d'une grande utilité. On relève les cheveux en trois racines droites, pour le devant, et à la place des bandeaux bouffants du milieu, on place un postiche empire aux frisures délicates; puis, après avoir mêlé le plus légèrement possible des crêpés et des torsades soigneusement dissimulés, on fait par-dessus, et avec une mèche de longs cheveux, un nœud gordien semblable à notre modèle. — Modèles M. de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de jeune fille ou de jeune femme. — Robe de popeline anglaise gris argent; la première jupe, qui

27. TOILETTE D'APPARTEMENT.

28. MATINÉE EN NANSOUK.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873 N° 69

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le devant
ou d'arge
cadrée de
sementeri
sant sur u
veste, pan
sées derri

CO
DE L

Que
que de t
d'équipa
dernier
de Longc
assaut d
légance,
rie ! Il y
tière à
courrier
pendant
tière; m
ment la
plus ex
ne saura
retenir t
tails de
coupes di
ces fanta
mantes,
dire, ind
de ces n
ces échar
fleurs et
telles qui
et s'étala
lell. Ajo
chères le
abominal
re qui p
gorge et
moitié, e
prendrez
puisse r
détail to
j'ai vu
dans
Mais ce
vous pei
l'aspect
ces toilet
m'est pos
quer, c'es
ce de la
tuelle, d
mode, p
pelouse
champ co
plus mer
les plus j
élégantes
mes du
monde. I
font de
très-surch
volants d
re. Les
remplacé
coques, d
placées d
du moin
une form
et origina

Ce que
robes con
même te
constater
Pâques.
J'ai vu u
d'une jup
sais pas a
d'un entr
minés pa

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le devant de la tunique est rattaché par des boucles d'acier ou d'argent. Veste à manches Isabeau en cachemire, encadrée de guipure de soie et agrémentée de motifs en passementerie. Chapeau de paille aux bords retroussés, reposant sur une torsade de couleur assortie à la robe et à la veste, panache de plumes mélangées de deux nuances posées derrière la calotte du chapeau et le dominant.

E. BOUGY.

COURRIER

DE LA MODE

Que de monde, que de toilettes, que d'équipages lundi dernier aux courses de Longchamp! Quel assaut de luxe, d'élégance, de coquetterie! Il y avait là matière à défrayer ce courrier de mode pendant la saison entière; malheureusement la mémoire la plus extraordinaire ne saurait, je crois, retenir tous les détails de ces robes de coupes différentes, de ces fantaisies charmantes, pour ainsi dire, indescriptibles, de ces nœuds et de ces écharpes, de ces fleurs et de ces dentelles qui miroitaient et s'étalaient au soleil. Ajoutez encore, chères lectrices, une abominable poussière qui prenait à la gorge et aveuglait à moitié, et vous comprendrez que je ne puisse retracer en détail tout ce que j'ai vu et admiré dans l'ensemble. Mais ce que je puis vous peindre, c'est l'aspect général de ces toilettes, ce qu'il m'est possible d'indiquer, c'est la tendance de la mode actuelle, de la vraie mode, puisque la pelouse de Longchamp contenait les plus merveilleuses et les plus jolies de nos élégantes et des femmes du meilleur monde. Les robes se font demi-longues, très-surchargées de volants de tout genre. Les pouls sont remplacés par des coques, des écharpes placées derrière, ou du moins affectent une forme nouvelle et originale.

29. COIFFURE DE DINER OU DE THÉATRE (DEVANT).

31. COIFFURE DE DINER OU DE THÉATRE (DEVANT).

30. COIFFURE DE DINER OU DE THÉATRE (DOS).

31. COIFFURE DE DINER OU DE THÉATRE (DOS).

Ce que j'ai dit dans mon dernier courrier des robes composées de trois ou quatre nuances d'une même teinte, est parfaitement exact. J'ai pu le constater dans ce *défilé* de la mode du lundi de Pâques. Le mantelet devait nous ramener l'écharpe. J'ai vu une délicieuse toilette gris-perle, composée d'une jupe garnie du haut en bas de volants (je ne sais pas au juste s'il y en avait cinq ou sept) garnis d'un entre-deux de valenciennes posés à jour et terminés par une valenciennes; le corsage à longues basques par derrière, en forme d'habit, était orné de même. Une haute fraise de valenciennes garnissait l'échancrure, légèrement prolongée en cœur. Une merveilleuse écharpe, composée d'entre-deux de valenciennes et d'organdi blanc, était posée sur les épaules, de façon à les entourer sans les couvrir. Légèrement froncée derrière, comme un fichu à la paysanne, cette écharpe était fixée au milieu du dos par un nœud de faille gris-perle, à longs pans et à longues coques, et se croisait en draperie sur la poitrine pour venir se rattacher derrière et s'étaler sur la jupe. Le chapeau à fond mou en faille gris-perle, était orné d'une plume blanche posée en pouf avec aigrette, et d'une rose pâle. Bottines de satin noir, gants de Saxe, ombrelle douairière en faille gris-perle, garnie de valenciennes. Si j'ajoutais un portrait à cette gracieuse silhouette, chacun reconnaîtrait une charmante jeune femme, bien connue pour son élégance et sa distinction.

Cette même toilette peut se faire moins coûteuse et moins habillée, en batiste grise et entre-deux de guipure blanche, ou en foulard écru et entre-deux de dentelle écrue, ou bien encore en grenadine noire et guipure noire.

Je pense que les écharpes vont être généralement adoptées pour les jeunes filles; mais on les portera, non pas comme autrefois, tombant de chaque côté, mais nouées derrière.

Une fantaisie que je trouve charmante, c'est l'habit Louis XV, avec grand gilet à poches carrées, d'une autre nuance que la veste et la jupe. Toutes les tailles ne peuvent s'accommoder de cette nouveauté; il faut nécessairement être mince, car cet habit ne dessine que vaguement la taille par derrière. Les devants, fuyant sur les côtés, s'ouvrent sur le gilet, qui se garnit de larges boutons d'argent bruni et ciselé, ou d'acier; les manches se terminent par un haut et large revers de la nuance du gilet. La jupe doit s'harmoniser avec cette veste; il faut naturellement qu'elle soit très-garnie. On peut la couvrir de volants et de bouillonnés par derrière jusqu'à 10 centimètres de la ceinture, et, devant, de biais ou de ruches à la vieille, posés en long et en éventail, c'est-à-dire en diminuant de largeur vers le haut; sur le biais ou la ruche qui se rattache au volant, on peut poser des nœuds de rubans, mêlés de dentelles.

J'ai parlé des gants de Saxe. Rien ne me semble valoir, pour l'été, ce gant souple et commode, adopté par toutes les femmes comme il faut, j'ajouterai par toutes les femmes un peu coquettes. Le secret de sa faveur, le voici: la main sort du gant de Suède sans boutons, ou du gant de Saxe, blanche, lisse, et cela se conçoit. Le gant à boutons comprime le poignet et fait refluer nécessairement le sang au bout des doigts. Il s'ensuit qu'en se dégantant, la main apparaît presque toujours gonflée et rouge et garde la marque des coutures intérieures. Voilà, je le répète, ce qui fait la supériorité du gant de Saxe, c'est qu'il se moule sur la main, en laissant le poignet libre, et qu'il ne transforme pas une main blanche et fine en une main rouge et bouffie.

On me demande si les cols et manches de couleur sont bien portés. Je répondrai : tout ce qui est nouveau est porté par tout le monde; néanmoins,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

je conseille de réserver ces parures, mot consacré, pour les toilettes de campagne ou du matin. Ce qui est très-coquet et de bon goût avec une robe de mohair ou de batiste écru, serait d'un effet malheureux avec une élégante toilette de foulard. Il y a, du reste, un choix à faire dans ces fantaisies, mais je ne saurais donner d'indications plus précises, j'ai trop grande confiance, d'ailleurs, dans la sûreté du goût de nos abonnées pour entrer dans des détails aussi inutiles.

Je voulais aujourd'hui répondre dans ce courrier à la demande d'une abonnée qui me priait de lui envoyer un devis de trousseau; mais certains détails me manquent au dernier moment. A samedi prochain le devis de ce trousseau; ces renseignements pourront être agréables peut-être à plus d'une de vous, chères lectrices, car on se marie beaucoup après Pâques, et c'est une très-grave affaire que cette question de la corbeille et du trousseau. Je me propose de vous donner aussi le devis d'un ameublement pour un jeune ménage dont le revenu serait de 12,000 francs. Et aussi les indications pour les cadeaux que le futur mari doit offrir dans ces mêmes conditions de fortune. Je n'oublierai ni la toilette de la mariée, ni même, si cela peut être agréable, celle du marié. Le temps apporte des modifications aux usages, et il ne sera pas inutile, je pense, d'indiquer ce qui se fait actuellement en ces circonstances solennelles. Il sera facile à chacune de nos abonnées de modifier nos indications selon sa situation de fortune ou ses obligations de monde, soit pour la question d'ameublement, soit pour le trousseau et la corbeille.

MARIE DE SAVERNY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Anthologie des poètes français, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. — Ce recueil de poésies, destiné aux jeunes filles et aux jeunes gens, leur fera apprécier nos poètes de toutes les époques dans leurs œuvres les plus remarquables, choisies à dessein par l'éditeur parmi les moins connues. On retrouve cependant dans ce livre les pages animées de Victor Hugo, de Lamartine; mais on y rencontre aussi les heureuses inspirations de nos plus jeunes contemporains. Ce recueil n'est donc pas une vulgaire compilation; c'est, ainsi que l'indique son titre, une intelligente anthologie. (Chez Lemerre, éditeur, passage Choiseul.)

Un Homme d'honneur, par Évodie, (chez Michel Lévy.) Ce pseudonyme cache une grande dame, la duchesse de Brissac, qui a mis dans cette remarquable étude tout l'esprit et le cœur d'une femme supérieure. L'intérêt est réel, le charme très-grand. Recommandé plus particulièrement à nos abonnées mariées.

LA MUSIQUE

La Neige, polka-mazurka, de Renaud de Vilbac. Une des plus jolies nouveautés qui se soient produites dans ce genre. Brillante et facile.

Prière de l'enfant à son réveil, cantique sur les charmantes paroles de Lamartine : « O père qu'adore mon père, » de Massé; la simplicité et la grâce sont le grand charme de cette composition, qui doit plaire nécessairement, chantée par une voix pure et timbrée. (Chez Grus, éditeur, boulevard Bonne-Nouvelle.)

Temple, ouvre-toi, de Gounod. Stances tirées des *Deux Reines*, le drame de M. Legouvé, représenté aux Italiens, avec chœur et musique de Gounod, (Choudens, éditeur, rue Saint-Honoré.)

Le caractère dramatique, le style large, élevé de ces stances en font une œuvre de grand effet, surtout chantées par une voix ample et sonore.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Avril.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Potage à la purée de poireaux.
Gigot de mouton bouilli, sauce aux câpres.
Anguille aux montants de laitue romaine.
Oreilles de porc à la lyonnaise.
Pintades ou poulets rôtis.
Épinards au jus
ou asperges en branches.
Œufs à la neige.

Anguilles aux montants de laitue romaine. — Cuire l'anguille en fricassée de poulet, et, quelque temps avant de servir, incorporer dans la sauce des montants de laitue romaine cuits dans de l'eau blanchie de farine, avec sel et beurre; quand ils ont pris goût, lier la sauce avec des jaunes d'œufs; l'aciduler avec le jus d'un citron et servir le ragoût entouré de croûtons frits.

DU SERVICE DES TABLES

CHEZ LES GENS DU MONDE DANS LE PAYS DE FRANCE EN L'ANNÉE 1873 (*)

Chaque couvert comporte quatre verres posés à la droite du convive et placés dans l'ordre où se versent les vins. Le verre à madère, qui est le plus petit, est le plus rapproché du bord de la table; viennent ensuite le verre à bordeaux et le verre à eau disposés sur une même ligne, le premier à droite, en avant du verre à madère, et le second à gauche. Enfin, en tête de colonne, la coupe ou la flûte à vin de Champagne.

Pendant le dîner, les vins *extra* sont présentés dans des verres spéciaux.

Des bols. — Des bols remplis d'eau tiède sont présentés aux convives après les écrevisses ou les crevettes.

On ne sert plus de rince-bouche après le dîner. — *Rien n'est de plus mauvaise compagnie.*

Couvert pour le dessert. — Pour le dessert, les premières assiettes présentées aux convives contiennent : un couvert à dessert, généralement en vermeil, deux couteaux à dessert, l'un à lame d'acier, l'autre à lame d'argent ou de vermeil, et un pain de dessert, le tout placé sur une serviette à bordure effilée.

LE BARON BRISSE.

(*) Voir les numéros des 30 mars, 13 et 20 avril.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

CAFÉ — CAFÉ AU LAIT

Plusieurs de mes lectrices m'ont prié de vouloir bien leur faire connaître mon opinion sur l'influence du café dans l'alimentation. C'est avec un vif plaisir que je vais les satisfaire. Je dois seulement les prévenir que dans un article de journal on ne peut pas dire tout ce qu'on dirait dans un traité d'hygiène ou dans son cabinet de docteur. Il en sera de cet article comme de beaucoup d'autres, c'est-à-dire que je ferai tous mes efforts pour laisser comprendre ou plutôt deviner ce que la prudence m'oblige de taire, et vous vous contenterez de prendre mes conclusions sans m'en demander toujours les motifs.

Louis XIV fut le premier qui prit du café en France. Depuis cette époque, il est peu de questions qui aient aussi longtemps occupé les médecins et les hygiénistes. Les uns le regardaient comme un poison lent, les autres comme une boisson bienfaisante. Cette divergence d'opinions venait de ce que les observateurs ne tenaient pas suffisamment compte de la différence des constitutions et des tempéraments. Il en est du café comme de bien d'autres substances alimentaires que tous les estomacs ne peuvent pas également supporter. Aujourd'hui que la question est parfaitement élucidée, le médecin, pour tolérer, ordonner ou proscrire l'usage du café, ne prend pour base de sa détermination que le tempérament même de la personne qui lui demande ses conseils. Je ne puis donc que vous donner des indications générales et vous signaler les tempéraments qui doivent plus particulièrement s'en abstenir.

L'action du café se fait sentir sur le système nerveux, sur la circulation du sang, la respiration, l'estomac et la vessie. Le cerveau est plus spécialement le siége de l'excitation que fait naître le café. Sous son influence, l'esprit naturel se développe, l'intelligence semble s'agrandir, les pensées, les paroles, les gestes se succèdent avec plus d'aisance et de rapidité, les mouvements sont plus vifs et plus spontanés; en un mot, tout le système nerveux se trouve dans un état d'exaltation et d'irritabilité qui ne serait pas sans danger s'il était prolongé. C'est par là qu'on peut expliquer la propriété que possède le café d'empêcher le sommeil pendant six ou sept heures, propriété qui s'affaiblit par l'habitude sans jamais s'épuiser entièrement. C'est également en vertu de cette même action stimulante qu'on en administre de fortes doses dans les cas d'empoisonnement par l'opium et ses composés. Cependant, il faut rapporter, dans ce dernier cas, une grande partie de ses effets à l'accélération du sang qu'il produit dans le torrent circulatoire. L'opium, en effet, congestionne le cerveau, tandis que le café tend à le débarrasser de la stase sanguine, en augmentant la fréquence et l'ampleur des battements du pouls. Je ne saurais mieux vous donner une idée de l'influence du café sur le cerveau qu'en vous citant textuellement les paroles du chef des médecins homœopathes :

« Le sérieux réfléchi de nos ancêtres, s'écrie-t-il, la solidité des jugements, la fermeté dans la volonté et dans les résolutions, toutes ces qualités qui distinguaient jadis le caractère national des Allemands, s'évanouissent devant cette boisson médicinale. Et qu'est-ce qui les remplace? Des épanchements de cœur imprudents, des résolutions, des jugements précipités et mal fondés, la légèreté, la loquacité, la vacillation, enfin une mobilité fugitive et une contenance théâtrale. Je sais bien que pour abonder en imagination passionnée, pour composer des romans, des poésies badines et piquantes, l'Allemand doit boire du café. Le danseur de ballet, l'improvisateur, le jongleur, le bateleur, l'escroc et le banquier au jeu de pharaon, ainsi que le virtuose-musicien moderne, avec sa vitesse extravagante, et le médecin à la mode partout présent, qui veut faire quatre-vingt-dix visites de malades en une seule matinée, tout ce monde-là a nécessairement besoin de café. »

L'homœopathe allemand ne se trompe que dans l'exagération et la permanence des effets qu'il attribue au café. Nous avons pu malheureusement nous convaincre ces dernières années que les Allemands, vrais buveurs de café, n'ont pas dégénéré aussi profondément que le dit Hahnemann. Pour mon compte, j'aurais bien désiré que l'homœopathe eût dit cette fois la vérité; mais les Allemands en général ont un tempérament humide, mou, lymphatique, et c'est précisément à ceux-là que l'usage du café paraît le mieux convenir. Au contraire, les personnes douées d'une extrême sensibilité, d'un esprit irritable, d'un système nerveux très-développé; les tempéraments bilieux, ceux qui sont enclins à l'hypochondrie, aux hémorrhagies, aux affections goutteuses, aux gastralgies, aux gastrites, doivent s'en abstenir. En dehors de ces cas particuliers, on peut parfaitement faire usage du café; on en retirera plutôt de bons effets que des inconvénients. On doit même le prescrire aux enfants et aux femmes débilités, ainsi qu'aux vieillards. Il est également utile dans l'asthme, la migraine, les congestions cérébrales, les diarrhées atoniques, la coqueluche, les fièvres intermittentes et dans la convalescence de presque toutes les maladies. Il faut seulement se garder d'en prendre journellement des doses excessives, car l'abus, avec l'intervention de nouvelles causes, peut amener l'explosion de certaines maladies ou en accélérer la marche.

Le moment le plus favorable pour prendre du café, est la fin des grands repas. Il est alors bien supporté et désiré même par l'estomac. Il n'agit sur cet organe qu'à travers la masse des aliments qui le remplissent, et de cette manière il active la digestion sans impressionner trop fortement le cerveau. On doit le prendre chaud plutôt que froid, le calorique développant surtout ses propriétés stimulantes. Le *petit verre* mélangé au café ou absorbé immédiatement après, est plutôt nuisible qu'utile. Pris à jeun, le café détermine des tiraillements d'estomac, produit une sensation de vide et un malaise analogue à celui qu'on éprouve lorsqu'on a faim. C'est alors surtout qu'il ébranle le système nerveux et qu'il est susceptible de produire les accidents qu'on lui reproche.

Le *café au lait* ou à la crème est d'un usage presque universel, principalement pour le sexe féminin. C'est ici que je dois arrêter un instant l'attention de mes lectrices. — Est-il vrai, oui ou non, que l'usage du café au lait provoque des élaborations blanches? Quelques médecins répondent non; pour moi, les cas nombreux qu'il m'a été donné d'observer m'autorisent à répondre par l'affirmation. C'est pourquoi je défends généralement le café au lait, le matin, à toutes les personnes du sexe, depuis l'âge de quatorze ou quinze ans jusqu'à cinquante ans. Je sais qu'il n'est point de règle sans exception et que quelques personnes en usent impunément; mais dans la majorité des cas, l'abstention est préférable; mieux vaut le bon chocolat au lait. Quant à la valeur alimentaire du café au lait, c'est-à-dire à la quantité d'éléments nutritifs qui le composent, elle est incontestable. Les chimistes déclarent que ce liquide représente six fois plus d'éléments solides et trois fois plus de substances azotées que le bouillon. Malgré cet avantage chimique du café au lait sur le bouillon, je n'hésite pas à donner la préférence à ce dernier et à le recommander fortement à mes jeunes lectrices à la place du premier.

Quelques personnes, des hommes même fort robustes, digèrent difficilement le café au lait; ceux-là doivent s'en abstenir; d'autres s'en trouvent incommodées d'une autre façon et le prennent comme laxatif. En dehors de ces circonstances, je ne puis désapprouver l'usage du café au lait; mais je ne le conseille jamais.

DOCTEUR IZARD.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

(Suite.)

— Une heure et demie, dit Édouard, dont le temps, à mesure qu'il s'écoulait, devenait l'auxiliaire.

— Eh bien ! nous ne partirons qu'à deux heures, reprit Mme Bernard, s'attachant à cette espérance de voir arriver son mari au dernier moment.

— Mais enfin, s'il ne vient pas, insista Desgranges, que ferez-vous ?

— Que voulez-vous que je fasse? murmura Louise accablée. Attendons jusqu'à deux heures.

— Soit ! mais si mes prévisions sont justes, s'il n'est pas arrivé à cette heure-là ?

— Oh ! s'il n'est pas arrivé...

— Eh bien ! je m'offre à vous accompagner, non pas seulement chez mon oncle, mais au bois, où il devait vous conduire.

Mme Bernard paraissait beaucoup souffrir ; tout un monde de pensées s'agitait en elle, et son amour-propre aussi recevait de cruelles blessures, mais elle gardait le silence.

En ce moment, la sonnette retentit.

— Le voilà ! s'écria Louise triomphante.

— Au diable! pensa Desgranges.

C'était un commissionnaire, porteur d'une lettre.

— De mon mari ! dit Mme Bernard reconnaissant l'écriture.

Et elle lut tout haut, par saccades, d'une voix haletante !

« Ma chère amie, je suis retenu par une affaire de la dernière importance. Il m'est impossible de t'accompagner à Auteuil. Je ferai en sorte d'être libre pour l'heure du dîner. Si, par hasard, Édouard était venu dans l'aimable pensée de faire le trajet avec nous, je le prie de vouloir bien être ton cavalier, et te confie à ses bons soins.

« Tout à toi,

« PAUL BERNARD. »

— Absolument comme un colis! s'écria Louise avec colère. Il me délaisse pour une autre, j'en suis sûre! Je ne m'étonne plus, maintenant, qu'on me refuse tout, pour tout accorder ailleurs! Mais je me vengerai!... Oh! si je pouvais avoir une preuve...

En achevant ces mots, elle sortit impétueusement du salon, comme sous l'impression d'une idée soudaine.

— Louise, au nom du ciel ! où allez-vous? demanda Desgranges.

Son premier mouvement avait été de la suivre, mais il songea à la bonne et au garçon de magasin qui achevaient de déjeuner dans la cuisine, et la crainte de provoquer de méchantes interprétations l'arrêta.

Décidément, ma situation devient singulière, pensait-il, se promenant de long en large, les bras croisés sur la poitrine, à la façon des conspirateurs; il faut en finir!

Louise s'était précipitée dans la chambre de son mari, et là se livrait à une minutieuse perquisition, saccageant les tiroirs, retournant les poches, fouillant les placards, dans l'espoir de découvrir un indice de trahison.

Bientôt elle rentra au salon, tenant à la main un porte-cigares en velours, brodé d'or et de soie.

— Ce porte-cigares, dit-elle, je ne l'ai jamais vu. D'où peut-il venir? C'est l'ouvrage d'une femme !... Sans doute un cadeau de cette effrontée !...

Et, dans son aveugle colère, elle le froissa, le lacéra, et en piétina les lambeaux.

Édouard assistait sans mot dire à cette exécution; mais lorsque des larmes abondantes eurent un peu calmé cette crise :

— Chère Louise, murmura-t-il d'une voix affectueuse, ne vous abandonnez pas à cette douleur... sortez un peu...

— Attendons encore. Nous partirons à trois heures.

Cette réponse si nette, si glaciale, impressionna désagréablement Édouard. Sa vanité en fut froissée. Il fallait bien qu'il s'avouât que le dépit seul inspirait Mme Bernard. Il se mit donc à feuilleter, par contenance, un journal de modes.

Louise allait et venait par l'appartement, en proie à la plus vive surexcitation.

A un certain moment, elle s'arrêta devant Édouard, et, lui enlevant en quelque sorte le journal :

— Votre calme m'irrite, exclama-t-elle; il semble que mon désespoir ne vous intéresse pas !

— Louise, votre irritation m'impose une certaine réserve que vous devriez apprécier.

— Vous découvrirez le nom et l'adresse de cette odieuse femme, n'est-ce pas ?

— Bien certainement... si elle existe... et si vous y tenez...

— Si j'y tiens! ..

— Mais Paul doit être sur ses gardes, et...

— Il faut que vous réussissiez, ou sinon je ne veux plus vous revoir!

Trois heures sonnèrent.

Au dernier tintement, Mme Bernard, pâle à faire pitié, prit un chapeau et mit un châle.

— Avez-vous une voiture ?

— Nous en trouverons une à la première station. Ce sera moins remarqué.

Ils sortirent et elle lui prit le bras, sans même se préoccuper de quelques voisins qui jasaient sur le pas de leur porte.

La pauvre femme grelottait.

— On dirait que vous avez froid ? demanda le jeune homme.

— J'ai un peu de fièvre.

Desgranges avisa un remise, fit monter sa compagne, qui obéit comme un automate, et prit place à côté d'elle.

— Où allons-nous, bourgeois ?

— Au bois de Boulogne, n'est-ce pas, chère madame ? fit Édouard en consultant Louise du regard.

— Cela m'est égal! répondit celle-ci, sans trop savoir ce qu'elle disait.

— Du côté de Madrid, ajouta tout bas le jeune homme au cocher.

La voiture roula dans la direction des Champs-Élysées, et la jeune femme se mit à pleurer.

Édouard essayait de la consoler ; mais sans aucun doute il n'avait pas la véritable éloquence, celle qui vient du cœur, car plus il parlait et plus les larmes tombaient avec abondance.

Une étrange révolution se produisait aussi chez le jeune homme. Cette femme qu'il s'était promis de séduire, elle se laissait conduire sans résistance, et voilà que cette inertie produisait sur lui une impression profonde.

Que se passait il dans le cœur de Louise ?

Peut-être avait-elle le vertige, comme lorsque l'on est suspendu sur un abîme. Peut-être ne se rendait-elle aucun compte de cette suprême imprudence à laquelle elle se laissait entraîner.

En cet instant, le coupé arrivait à la porte Maillot, en face du chemin de fer.

Une foule compacte obstruait les abords de la station. On pérorait, on s'informait, on gesticulait ; tumulte résultant de quelque catastrophe toute récente.

L'automédon, peu pressé comme tout honnête cocher pris à l'heure, arrêta sa voiture.

— C'est un pauvre monsieur, disait l'un, qui, poussé par la foule, est tombé sous les roues de la locomotive au moment où le convoi arrivait de Paris.

— Est-il mort ?

— Pensez donc! une locomotive!

— Est-il jeune ?... Est-il vieux ?...

— Une trentaines d'années.

— Le connaît-on ?

— Il s'appelle Bénard, ou Bonnard, et c'est, paraît-il, un négociant de la rue Montmartre.

A ces mots une crainte horrible assaillit Desgranges. Une sueur froide le glaça soudain des pieds à la tête.

— Louise, dit-il en descendant de voiture, permettez que je m'informe... je reviens à l'instant.

La jeune femme était plongée dans une sorte d'engourdissement qui tenait de la somnolence; elle écoutait sans entendre, et regardait sans voir.

Édouard reparut bientôt à la portière du coupé. Il était pâle, tremblant, effaré.

— Chère Louise, balbutia-t-il, un accident vient d'arriver à l'un de mes amis. Mon devoir est de le secourir. Je vous retrouverai chez mon oncle. Cocher, ajouta-t-il, conduisez madame à Auteuil.

La voiture reprit sa marche avant même que Mme Bernard eût le temps de se rendre compte de cet événement, qui lui rendait tout à coup sa liberté au moment où elle devait l'espérer le moins.

X

En quittant Desgranges, Bernard avait parcouru quelques rues au hasard, sans volonté d'aller dans une direction plutôt que dans une autre. Bientôt, par la seule force de l'instinct qui le poussait malgré lui, il se retrouva devant sa maison, rue Montmartre.

Après avoir hésité un long temps, Paul monta jusqu'à son appartement ; mais au moment d'ouvrir, il changea d'avis, haussa les épaules, et comme s'il se morigénait de sa faiblesse :

— Je ne dois pas la revoir, dit-il. J'ai besoin de tout mon courage.

Cependant, sur le point de redescendre, se privant héroïquement de son dernier bonheur, il fut arrêté par les cris folâtres de sa petite fille, qui jouait dans la chambre de la nourrice.

Au son de cette voix enfantine, son courage chancela; il entra, se glissa par un couloir, courut embrasser l'enfant, et dit à la nourrice :

— Vous irez sans doute promener Emma ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! je vous donne rendez-vous à midi sous les arbres qui entourent le palais de la Bourse. Il s'agit d'une surprise que je ménage à ma femme. Que fait-elle maintenant?

— Je crois que madame s'habille.

— Vous ne lui direz même pas que je suis rentré. A tout à l'heure.

Il pouvait être alors dix heures du matin.

Paul alla au domicile de M. Bertesieux, et déposa chez le concierge un paquet cacheté à l'adresse du vieux célibataire ; puis il revint le long des boulevards, entra dans un café, demanda une plume et du papier, et écrivit la lettre d'excuses à sa femme.

A midi, il trouva Emma et la nourrice au rendez-vous, les conduisit au passage Jouffroy, et se donna la lugubre joie de voir sa fille heureuse comme une reine de la belle poupée qu'il acheta.

Puis ils montèrent en voiture et firent une longue promenade pendant laquelle le pauvre père, tenant la petite sur ses genoux, ne cessa de caresser ses cheveux et de les couvrir de baisers, auxquels se mêlaient bien des larmes amères qu'il se hâtait de dissimuler.

Vers deux heures, la voiture passa devant le carré Marigny. L'enfant voulut voir Guignol, et le père se prêta à cette fantaisie. Il alla s'asseoir avec Emma devant le théâtre de Polichinelle, lui expliquant avec une bonhomie touchante les péripéties de la pièce, et faisant le suprême effort de répondre par un sourire à sa joie tapageuse, lorsque Pierrot et Arlequin administraient à monsieur le commissaire une volée de coups de bâton.

Enfin, il serra une dernière fois l'enfant dans ses bras, lui traça une croix de baisers sur le front, en manière de bénédiction, puis étreignant son cœur qui l'étouffait, à pas lents s'il se dirigea vers l'Arc de Triomphe, pendant que la nourrice et Emma regagnaient la rue Montmartre.

De distance en distance, le père et la fille se retournaient et s'envoyaient des baisers. Cela avait toutes les apparences d'un jeu charmant, et c'était, en réalité, la plus navrante scène d'adieux.

La foule était compacte aux Champs-Élysées; bientôt ils ne purent plus se voir. Alors Paul Bernard marcha d'un pas résolu vers la station de la porte Maillot.

Arrivé à la gare, Paul prit un billet pour Auteuil et descendit sur le quai de l'embarcadère, lequel, pour être de niveau avec le marchepied des wagons, domine la voie ferrée d'un mètre environ.

Il pouvait y avoir là deux ou trois cents personnes.

VICTOR POUPIN.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRE D'UNE AMIE

Je vous ai promis une bonne recette pour le nettoyage des flanelles. La voici :

Nettoyage des flanelles. — Prendre deux cuillerées de farine de gruau pour deux pintes d'eau; délayer ce mélange comme pour une bouillie; le mettre sur le feu, en remuant jusqu'à cuisson pour empêcher les grumeaux.

Versez ensuite moitié de cette colle légère sur votre flanelle; en bien imbiber l'étoffe; puis la frotter dans cette eau comme on le ferait dans une bonne eau de savon; attendre, pour cette opération, que l'eau soit assez refroidie pour permettre d'y tremper les mains. Vous retirez ensuite la flanelle, vous la mettez dégorger dans de l'eau claire. Reversez dessus l'autre moitié de la colle, dans laquelle vous aurez amalgamé du bleu d'indigo en boule en légère quantité; frottez comme précédemment, puis rincez à plusieurs eaux de pluie, autant que possible. Votre lainage sera d'un blanc légèrement azuré, et n'aura perdu aucune de ses qualités.

Il est une liqueur d'un goût et d'un parfum des plus agréables, et dont l'emploi est un moyen curatif et préservatif contre les indispositions qu'amènent les chaleurs : c'est l'*alcool de menthe* de Ricqlès. Je vous conseille de ne point partir à la campagne sans vous munir de quelques flacons de cet *alcool de menthe*. Je ne puis énumérer les précieuses ressources que vous en tirerez, comme boisson d'agrément pour calmer la soif, en lotions pour apaiser les douleurs de tête, ou bien encore en remplacement de l'*eau de mélisse des Carmes* ou autre spécifique contre les douleurs et les crampes d'estomac. L'*alcool de menthe* de Ricqlès se trouve, 52, rue d'Enghien, et chez tous les pharmaciens. Elle se vend en flacons et en demi-flacons.

J'ai commis une erreur dans mes précédentes lettres en indiquant mal l'adresse de l'*eau dentifrice de Philippe;* mais les qualités de cette eau sont tellement connues, qu'il n'en sera résulté, je pense, aucune confusion dans la remise de vos lettres de demande. Quoi qu'il en soit, je vais me mettre en règle en vous avertissant que c'est à M. Hermelin, 24, rue d'Enghien, qu'il faut vous adresser pour avoir l'*eau de Philippe* et son *odonthaline*.

Le mois de mai est le mois des premières communions; depuis le premier jeudi de ce mois, jusqu'à la mi-juin, les églises sont parées pour recevoir nos chers enfants dans leurs blancs costumes; il faut prévoir et savoir acheter tout ce qui leur sera nécessaire pour ce beau jour.

Si vous voulez vous éviter bien des courses fatigantes, allez ou écrivez directement à Pygmalion, rue de Rivoli, au coin de la rue Saint-Denis et du boulevard Sébastopol; là vous trouverez depuis les bas de fil d'Écosse jusqu'au léger bonnet de tulle de soie; depuis le jupon de dessous en percale lustrée, jusqu'à la brillante ceinture de faille; depuis la simple robe de mousseline, jusqu'au voile huit quarts, qui enveloppera dans ses plis bien disposés l'enfant chérie. Pour ce grand jour béni, la maman veut aussi se faire belle; elle trouvera à Pygmalion tout ce qui lui est nécessaire, depuis le châle des Indes ou français, jusqu'à la plus belle robe de soie, que je conseille de prendre en drap Pygmalion.

Il est d'usage, à propos de la première communion, d'offrir un souvenir à l'enfant dont on est le parent ou l'ami. A l'un c'est un beau livre, à l'autre un chapelet, un porte-monnaie, tous objets blancs devant servir à cette adorable fête de la jeunesse et se conserver en souvenir. Allez chez Mme E. Halbout, 23, boulevard Poissonnière; en même temps que vous y ferez pour votre compte personnel vos achats de papeterie journalière, vous trouverez occasion d'y faire emplète de l'une de ces mille fantaisies qui ont un si grand prix pour l'enfant qui les reçoit.

Chaque dimanche, quand vous vous installez dans votre stalle de bois, dans la pauvre église de village, votre cœur saigne de voir les flambeaux de l'autel tout désargentés et rougis par le temps; précautionnez-vous de quelques flacons de bleu d'argent pur de Labonde, 14, rue Saint-Gilles; à l'aide de ce bleu d'argent les ornements en plaqué deviendront aussi resplendissants que ceux de fine orfévrerie de la cathédrale la plus opulente.

Il ne faut pas croire que le choix d'un corset soit chose futile, surtout pour la jeunesse, quand la jeune fille commence à mettre la robe longue, à l'époque de la première communion, par exemple : l'avenir de l'enfant en dépend peut-être; si vous le pouvez ne lui achetez pas un corset tout fait, mais allez chez Mme Billard, 4, rue Tronchet, et commandez un joli petit corselet de coutil satin, fait tout exprès sur la taille de la fillette. Vous pouvez, en même temps, admirer le travail exceptionnel exécuté dans cette maison, et vous vous laisserez tenter pour vous-même.

Le lentigo, appelé vulgairement tache de rousseur, n'est pas, à proprement parler, une maladie; cependant beaucoup de femmes affligées de cet inconvénient consultent un médecin pour le faire disparaître, ainsi que les taches du visage amenées par toute cause accidentelle; mais le médecin est bien souvent impuissant lui-même, à moins qu'il ne connaisse l'*eau antéphélique* de Candès (26, boulevard Saint-Denis). Je vous en conseille l'emploi journalier, soit pure, soit additionnée d'eau.

E. SOUGY.

L'EXPOSITION DE PRINTEMPS

DES GRANDS MAGASINS DU COIN DE RUE

L'ère de splendeur qui fait de nos magasins de nouveautés de vrais palais d'Aladin, date de l'impulsion imprimée au commerce par le *Coin de Rue*. Depuis trente ans, les administrateurs de cette maison appliquent le système politique des hommes d'État au système commercial. Aussi leur puissante organisation a-t-elle servi de type dans tous les établissements du même genre formés depuis. En hardi pionnier, le *Coin de Rue* a le premier défriché le champ des grandes affaires; son immense succès a fait jaillir la concurrence; mais sur le terrain du bon marché, le *Coin de Rue* est toujours vainqueur. Ses capitaux considérables, qui ne sont pas grevés des lourdes charges de la commandite, toujours supportées par le client, lui permettent d'acheter au comptant dans les occasions les plus favorables et d'établir ses marchandises, même ses plus riches nouveautés, à un taux qui serait une ruine pour d'autres maisons. Ses opérations fructueuses profitent à sa clientèle. C'est ainsi que sa vogue se soutient sans fracas, et que la femme économe et élégante, Parisienne ou étrangère, dès qu'elle a visité une fois cet établissement, se garde bien d'en oublier le chemin.

Le *Coin de Rue* a mis les plus belles soies à la portée des budgets les plus modestes.

Que de preuves convaincantes à l'appui! D'abord ce *tussore* ensoleillé, à 1 fr. 75. Saisissons l'occasion, non aux cheveux, mais au fil, avec cette *armure grisaille*, à 3 fr. 90, et ce drap de soie souple et moelleux, de nuances fines, à 6 fr. 75; valeur réelle, 11 fr. le mètre. A signaler tout particulièrement, un cachemire de soie, du prix de 9 fr. 75, aux reflets de velours, aux teintes fines et nouvelles, telles que faisan, onyx, gris mode, opale, hanneton, vésuve, néréide, turquoise, etc.

En soie noire, l'expérience a fait appeler *l'inusable* un drap de soie à 8 fr. 75 et 9 fr. 75, propriété exclusive du *Coin de Rue*. *L'inusable* a fait ses preuves; aussi peut-on le garantir. Son noir, ondoyant ne saurait s'altérer.

Une autre perle en soierie que le C.-J. Bonnet, qualité de 17 et 18 fr., qu'une heureuse combinaison commerciale permet de donner à 9 fr. 75.

Le tissu de fantaisie fait ici des miracles, c'est pourquoi le prix de cette jolie popeline rayée, chinée, est à 35 cent. Brillante dans sa simplicité, cette sultane unie, pur poil de chèvre, à 75 cent. le mètre au lieu de 2 fr. 75. Ce cachemire d'Écosse pure laine (largeur, 1m20), couleur lycopode, bleu paon, Robert Bruce, eau du Léman, bronze, gris mode, grotte de Grindelwald, est le vrai bouquet de ce bon marché. Il est vendu 2 fr. 90 au lieu de 5 fr. le mètre.

On se sent en plein printemps en voyant ces polonaises Judic en toile Yédo (28 fils), avec impressions de broderie, à 9 fr. 75, et ces costumes en fine toile batiste, aux impressions broderie artistique formant toutes les garnitures, à 14 fr. 75 par 12 mètres.

Le salon des confections est un véritable musée de la mode, dont le goût, l'originalité et la distinction font tous les frais.

« Jugez-moi, » telle est la devise du *Coin de Rue*. Cette maison ne sollicite que la comparaison de ses échantillons avec ceux des établissements rivaux. Aller aux preuves est pour lui une garantie incontestable de succès.

N. D'AURELLY.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Confiture d'oranges

Nous recommandons à nos lectrices une excellente confiture qui a le double mérite d'être très-agréable au goût et très-salutaire à l'estomac. Elle est à la fois digestive et apéritive, ce qui en fait un excellent aliment pour les malades et les convalescents. En voici la recette exacte : Il faut choisir trois ou quatre douzaines d'oranges bien mûres pour avoir environ quinze à vingt livres de confitures; râper l'écorce jusqu'à ce que toute la partie rugueuse ait disparu, ayant bien soin de conserver la râpure, qui doit être utilisée ainsi que je l'indiquerai.

Les oranges ainsi parées, on les jette dans une grande bassine de cuivre aux trois quarts remplie d'eau bien bouillante, et on laisse le tout bouillir environ vingt minutes; cette première opération a pour objet d'enlever toute amertume à ce qui reste d'écorce.

On retire alors les oranges et on les pèse, en mettant de l'autre côté de la balance un poids égal de sucre bien blanc. On met ensuite ce sucre dans la bassine (après en avoir retiré l'eau qui a servi à faire blanchir les oranges), avec un verre d'eau par livre de sucre, et on laisse bouillir jusqu'à ce que le sirop soit arrivé à ce degré de cuisson qui s'appelle perlé. On reconnaît qu'il a atteint ce degré quand une goutte de sirop tombant dans un verre d'eau s'en va au fond en conservant sa forme.

Pendant que le sirop se fait, on coupe les oranges en tranches ou en quartiers minces, au choix, on enlève soigneusement les pépins; puis on les jette dans le sirop, et le mélange doit cuire encore dix minutes. Après quoi on retire et on met les tranches de fruits dans des pots de grès, préférables pour cette opération aux pots de verre, et on sert à mesure dans des compotiers. Il faut avoir soin de répartir également le sirop de façon à ce que le fruit soit toujours recouvert, autrement il peut moisir.

Liqueur d'oranges

Combinée avec de l'eau-de-vie vieille, la râpure fait une excellente liqueur.

Le bocal doit être rempli à moitié de râpure et comblé ensuite avec de l'eau-de-vie. On laisse macérer. Au bout de six semaines, on fait un sirop de sucre très-clair ou on l'achète tout fait en bouteille; en ce dernier cas, il faut le mettre dix minutes sur le feu pour opérer le mélange avec l'extrait d'oranges, on retire promptement sans laisser bouillir. Quand le liquide est froid, on le met en cruchons. Beaucoup de personnes préfèrent cette liqueur de ménage au curaçao.

M. DE S.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme C. B. — De petits volants déchiquetés dans le bas de la jupe ronde; le corsage décolleté en carré, laissant voir une jolie chemisette en lingerie plissée à la suissesse; une ceinture bleue ou cerise dessus, voilà la manière la plus simple et la plus convenable d'exécuter la robe dont vous parlez. A bientôt pour la tapisserie.

Mme M. C. — Le manteau à double pèlerine est trop vieux pour trouver place sur nos planches, il a déjà été donné sous le nom de Mac-Gregor. Moyennant 1 fr. 50 c., l'administration vous le fera couper spécialement. Oui, pour l'autre patron.

Mme Élodie C. — Avez-vous bien cherché? Il me semble que cela a dû paraître; néanmoins, nous allons le publier de nouveau.

Mme B. T. — Si le papier bleu fait des taches, c'est qu'il est mauvais. Nous pouvons vous en envoyer un parfait qui ne s'altère jamais, mais il coûte 1 franc.

Mme M. W., à la B. — Regrets sincères, mais nous ne pouvons publier de suite ce patron; si, comme je le pense, vous en êtes pressée, nous vous le ferons couper pour 1 fr. 50 centimes.

Mme D. aînée. — Jusqu'à nouvel ordre, le dolman se porte, ainsi que le mantelet. Chiffres inscrits.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Saint Janvier est honoré par les Lazzaroni, surtout dans les jours de danger.

Le Gérant. A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 70 (avec patrons). Dimanche, 4 Mai 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE RÉCEPTION. MODÈLES DE Mme LAMY. 2. TOILETTE DE VISITE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

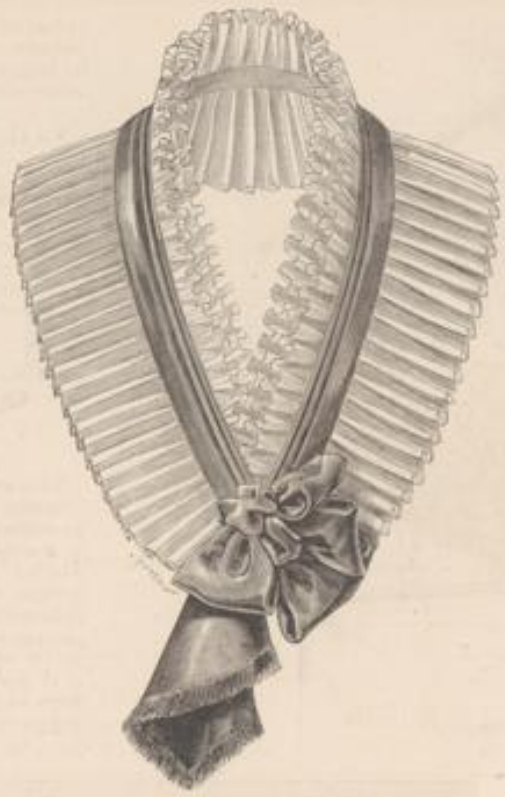
SOMMAIRE

GRAVURES : Costume de réception. — Toilette de visites. — Toilette de grand deuil. Costume de demi-deuil. — Parure chanoinesse. — Corbeille (2 dessins). — Vide-poche brodé. — Trois passementeries. — Sept confections d'été : Mantille, rotonde, dolman, rotonde en drap beige, vêtement en drap léger, mantille, dolman pour voiture, rotonde à capuchon pointu.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de réception. — Costume de faille de trois tons, gris écru, bois et maïs, orné de broderie blanche et noire sur tulle blanc. Jupe avec volant marquise et large nœud derrière, formant tunique; corsage à gilet ouvert et à revers à pointe devant; postillon plissé venant se rattacher à l'épaule par un nœud.



5. PARURE CHANOINESSE.

6. CORBEILLE DE BUREAU.

2. Toilette de visite. — Costume en faille noire; jupon à demi-traîne. Au lieu de tunique, la jupe est garnie de biais plats et de volants brodés. Le derrière a trois écharpes, nouées formant tunique; quilles plissées sur les côtés, fixées par trois nœuds avec boucles de jais. Corsage à pointes devant et à basques derrière. Col et ruche Médicis. — Toilettes de Mme Lamy, 3, rue Scribe.

3. Toilette de grand deuil. — Robe de cachemire double ornée dans le bas d'un plissé couronné de crêpe anglais et de cachemire; un large biais de crêpe surmonte la garniture. Châle long en cachemire posé en écharpe, chapeau tout en crêpe avec long voile de 1 mètre 50 de même étoffe, voile à grandes lisières sur les côtés et à ourlets. — Modèle du Cyprès.

4. Costume de demi-deuil. — Costume en bombazine, étoffe mélangée laine et soie. Le jupon, demi-long, est garni d'un haut volant plissé, couronné de trois en trois plis par un pli de faille noire. La polonaise, qui est relevée en draperie sur les côtés, est ornée de cinq biais dont deux en laine et trois en faille et d'une frange en boule de laine; un postillon de forme habit rapporté s'appuie sur la croupe; sa garniture se rapporte à celle de la tunique, ainsi que celle du petit collet qui s'ouvre devant et derrière dans le style du Mac Grégor. La manche à revers a des biais au nombre de trois. — Modèle du Cyprès, 7, rue de la Chaussée d'Antin.

5. Parure chanoinesse. — Cette parure servira de joli complément à une demi-toilette; elle est établie en crêpe dona Maria, en grenadine de soie ou en tulle. La ruche extérieure, haute de 10 centimètres, est simple; celle de l'encolure est double et moins haute. Un biais de gros de Suez ou de crêpe de Chine sépare ces deux ruches; le biais se termine en un nœud coquettement chiffonné.

3. TOILETTE DE GRAND DEUIL.

4. COSTUME DE DEMI-DEUIL.

MODÈLES DU CYPRÈS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

6-7. Corbeille de bureau. — Modèle de la maison Locker, 3, rue de Rohan. — On se procurera une corbeille en osier assez fin, et on couvrira l'osier avec de la laine noire 10 fils ou de la laine 5 fils pliée en deux ; on exécutera ce travail au point en long contrarié. Ce premier travail terminé, on orne la corbeille de six lambrequins, semblables à notre modèle n° 7.

Pour chaque lambrequin, on prend du drap rouge, que l'on découpe extérieurement en dents de scie, d'après la grandeur de notre dessin 7.

Chaque dent de lambrequin devra être brodée séparément à l'aide d'appliques et de soutache.

Les grandes feuilles de la pointe se font en drap blanc. L'extérieur sera rattaché au drap rouge à l'aide de points de chaussons, en soie verte, et les arêtes du milieu au point d'épine, en cordonnet marron de différents tons.

Les spirales ou ornements seront faits à l'aide de soutache nattée noire ; les six feuilles qui sont posées en échelon sont en drap vert de trois tons, brodées dessus en soie marron; enfin l'applique du haut est en drap bleu de roi, encadré de feston Mexico en soie jaune.

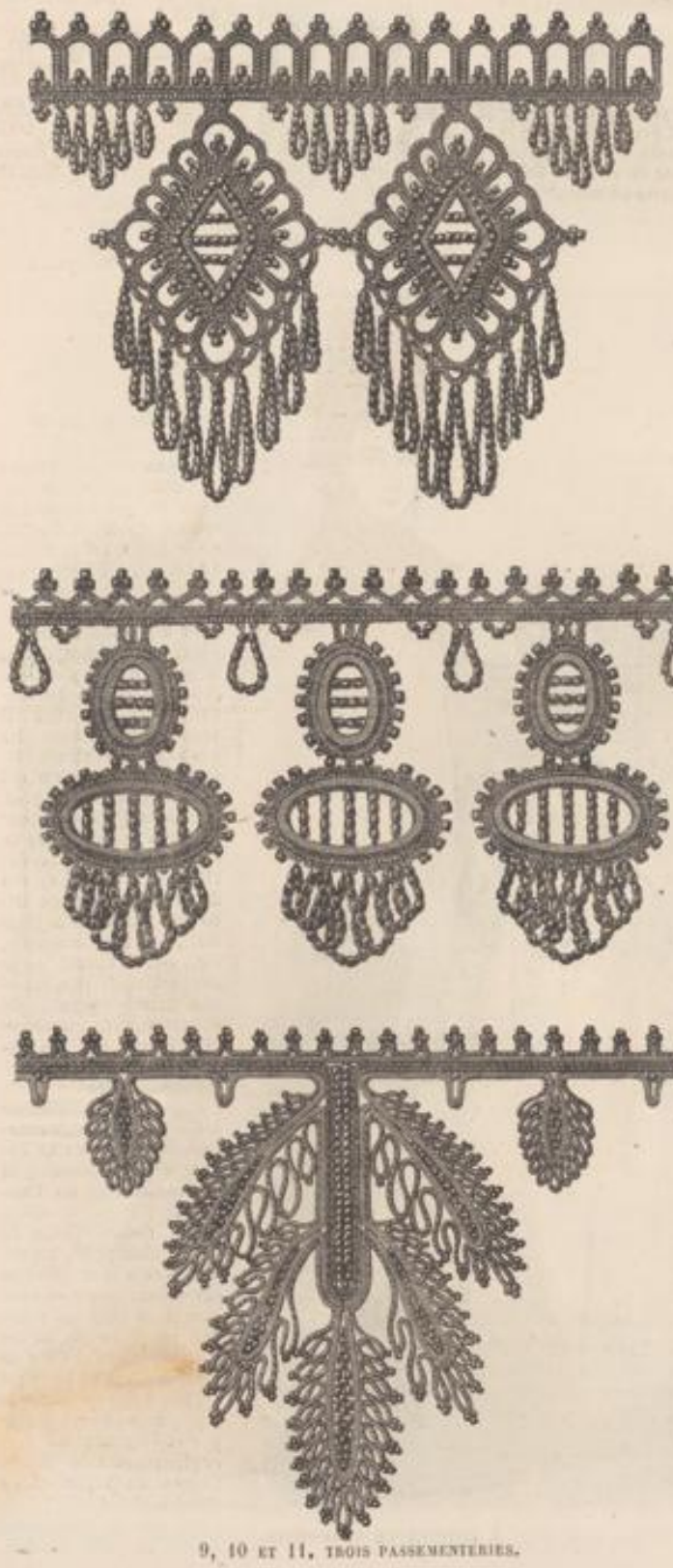
Lorsque les pattes du lambrequin seront disposées de façon à entourer la corbeille, on les y maintiendra à l'aide de quelques points perdus; puis on cachera l'endroit où elles se rattachent à la corbeille au moyen d'une chenille ou d'une cordelière aux nuances assorties. L'intérieur de la corbeille est doublé de taffetas vert, qu'on laisse libre ou que l'on capitonne, à volonté.

8. VIDE-POCHE HAMAC.

8. Vide-poche hamac. — Modèle de la maison du Père de Famille, 12, rue du Bac. — Ce petit meuble est fort original dans sa forme, et d'une grande facilité d'exécution. Le patron, en grandeur naturelle, de la broderie est donné sur notre supplément. On l'exécute sur cachemire rouge ou noir, au point russe, et on emploie pour la broderie des cordonnets de toutes les couleurs aux nuances bien heurtées. Lorsque les deux côtés sont brodés, on les réunit par une couture droite en dessous, puis on monte le haut sur un fil de laiton, de façon à ce qu'il s'évase naturellement, et on l'ajuste sur une carcasse en carton, doublée à l'intérieur de soie capitonnée.

Cela fait, on l'adapte à la monture de bambou doré que l'on se procure préparée, ou qu'on exécute soi-même d'après le modèle.

Les cordages qui vont alternativement du pied au hamac se font en cordelière ou en lacet rond, aux couleurs assorties à la broderie; pour les enlacer convenablement, il suffit de suivre exactement notre dessin.



9, 10 ET 11. TROIS PASSEMENTERIES.

9 à 11. Trois modèles de passementeries. — Modèles des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Ces trois passementeries sont, suivant la mode du jour, fort légères. Elle sont mélangées et agrémentées toutes trois de perles de jais, ou bien, ce qui est encore plus nouveau, de perles d'acier bleuies et azurées.

SEPT CONFECTIONS D'ÉTÉ

Nous avons fait dessiner aux Grands Magasins du Louvre les sept modèles de confections, rotondes et dolmans dont la description suit. Nous nous sommes attachés à donner des modèles simples quoique coquets, peu coûteux d'achat et faciles à établir soi-même. Notre supplément contient la plupart des patrons de ces vêtements. Les rotondes 14, 16 et 17 peuvent se tailler d'après les patrons de la *Mignonnette* que nous avons publiés le 10 avril.

7. LAMBREQUIN POUR LA CORBEILLE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

12. Mantille, en cachemire doublé de soie; elle est garnie d'entre-deux de guipure de laine; un joli coquillé de dentelle, avec nœud de moire, orne le dos de cette mantille.

13. Rotonde-dolman. — Cette rotonde-dolman se fait en drap fantaisie de toutes nuances; elle est ornée de franges de même couleur. Nous en publions, sur notre supplément de ce jour, les patrons en grandeur naturelle. On peut l'établir pour 40 ou 50 fr.

14. Petite rotonde en drap beige; elle se fait de toutes nuances et se garnit de lacet, de frange et de glands de même nuance que le drap. L'étole qui décore cette rotonde est d'un modèle très-nouveau. Nous en donnons le patron sur notre supplément. Quant à la rotonde elle-même, on l'établira à l'aide du patron de la rotonde Mignonnette publié le 20 avril.

15. Vêtement en drap léger, liséré de faille et orné de rubans de même nuance; garniture de boutons en métal. Ce vêtement, que l'on peut établir pour 60 francs, est une variété du vêtement le *Marquis*, que nous avons publié le 13 avril et dont notre supplément du 20 avril contient les patrons.

12. MANTILLE. 13. ROTONDE DOLMAN (VOIR LE SUPPLÉMENT).

16. Mantille d'un modèle très-nouveau; elle se fait en cachemire ou en faille; elle est ornée de passementeries de jais et de guipure de laine frangée, ruban de moire flottant par derrière.

17. Dolman, vêtement de voiture et de théâtre. Notre modèle, en beau lisu vigogne, est orné de jolies broderies au passé, en laine de deux tons; une belle frange assortie encadre le vêtement; capuchon orné de glands par derrière. Nous donnons, sur notre supplément, les patrons complets de ce dolman.

18. Rotonde, en drap de toutes nuances, garnie de broderie au point de chaînette et d'une frange de laine assortie. Capuchon pointu, terminé par un nœud de faille. Nous donnons, sur notre supplément, le patron du capuchon. La rotonde se taille sur les patrons de la *Mignonnette*. (Voir le supplément du 20 avril.)

PLANCHE COLORIÉE

Première toilette. — Jupon de faille Lavallière, très-long derrière avec plissés de 80 centimètres. Redingote en cachemire feuille morte avec nœuds et ornements de faille Lavallière et agréments de passementerie. Le retroussé de la redingote est formé de deux nœuds en faille Lavallière, qui partent de la taille et finissent en écharpe dans la jupe. Manches à la religieuse avec biais de faille et cachemire, gants gris perle. Le chapeau réunit les deux nuances Lavallière et feuille morte.

Deuxième toilette. — Toilette de ville. Robe de faille vert mousse, liserée de faille bleu serpent. La jupe est unie, fort ample et sans aucune garniture; le corsage, à grandes basques doubles, est liséré de faille bleue autour des basques et au col. Les manches sont à retroussis liserés de bleu; de chaque manche retombent deux bouclettes en faille vert mousse doublées de bleu. — Modèle de Mme Élise, 64, rue de Richelieu.

14. ROTONDE EN DRAP BEIGE. (VOIR LE SUPPLÉMENT). 15. VÊTEMENT EN DRAP LÉGER.

PLANCHE DE PATRONS

Notre supplément contient les patrons suivants :

Dolman à capuchon dont l'ensemble est donné dans ce numéro, fig. 17. Dolman à manches fermées, dont l'ensemble est donné dans ce numéro, fig. 15. Capuchon pointu de la rotonde 18. — Étole rapportée pour la rotonde 14.

Veste écossaise soutachée. — Dessin de porte-cigares. — Deux coins de mouchoirs. — Bande en lacette anglaise. — Entre-deux en soutache. — Dessin de broderie au vide-poche. — Pale d'église. — Col marin. — Chiffres demandés.

E. BOUGY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les Féeries du travail : conférences familières. — Origine et histoire des travaux de femmes, par F. Fertiault.

Un vieux professeur, aussi aimable qu'érudit, est invité à passer les vacances au château qu'habite la famille de deux de ses élèves. Les soins dont il est l'objet, en le pénétrant de reconnaissance, lui inspirent le désir de faire quelque chose d'utile et d'agréable pour ses hôtes, en retour d'une si douce hospitalité. Il propose donc d'essayer des conférences familières, dans lesquelles il prendra pour sujet les travaux de femmes ou les questions d'industrie qui les intéressent le plus. C'est ainsi qu'il parle tour à tour à ses auditeurs de la tapisserie, de la broderie, de la dentelle, des fleurs artificielles, du tricot, de la soie, de la joaillerie, de la parfumerie, etc., etc. L'intérêt de ce livre est réel; il contient une grande quantité de détails curieux, inconnus et amusants sur ces divers sujets. Prix : 3 fr.

Sous le titre : *Récits champêtres*, M. Eugène Mulier a réuni trois charmantes nouvelles : *Le Secret de Marguerite*, *la Moissonneuse* et *les Vanniers*.

Ces récits, pleins de saveur champêtre, répondent bien à leur titre; ils savent émouvoir et toucher sans chercher d'autres péripéties que les accidents ordinaires de la vie des champs; le style s'y fait simple comme le sujet, sans cesser d'être pur et élégant; les descriptions sont à la fois pleines de vérité et de poésie.

Ce sont de charmantes études du cœur humain,

pris du bon côté, et bien faites, par l'exquise délicatesse du récit pour être mises entre les mains des jeunes filles, qu'elles intéresseront au plus haut point. Nos lectrices se rappelleront, sans doute, que nous avons publié l'an dernier une de ces nouvelles, *les Vaquières*, dans la *Revue de la Mode*. — Prix : 3 fr., Librairie Didier, 35, quai des Grands-Augustins.

M. DE S.

LA MUSIQUE

Sonnet de Duprato, *Il était tout déjà*, rêverie, transcription pour le piano, par Ch. Heustedt.

Sur ce thème charmant, l'auteur a écrit une gracieuse page. Recommandé particulièrement à nos abonnées comme devant plaire à tous, et par conséquent comme un agréable morceau de salon.

Pizzicato, polka, de Johann Strauss.

Très-dansante, très-brillante et bien rhythmée. Chez Heugel, au Ménestrel, 2, rue Vivienne.

Chanson du printemps, romance sans paroles de Mendelssohn, arrangée pour le chant, poésie de Jules Barbier.

Tout le monde connaît la romance sans paroles de Mendelssohn; il suffit de dire que les paroles sont charmantes et en parfaite harmonie avec la musique. Grand succès du moment. Chez Brandus et Dufour, éditeurs, 103, rue Richelieu.

M. DE SAVERNY.

N.-B. — Nous rappelons à nos abonnées que l'administration de la *Revue de la Mode* se charge de l'achat et de l'envoi des livres et des morceaux de musique dont il est question dans le journal. Il suffira d'envoyer au directeur de la *Revue de la Mode* la somme indiquée pour chaque ouvrage, en y ajoutant 15 centimes par franc, pour les frais de port.

COURRIER DE LA MODE

Chacune de nous avait soigneusement enfermé ou envoyé chez le fourreur ses manchons et ses manteaux fourrés, et voilà que le froid nous force à les déballer de nouveau et à nous envelopper, comme au mois de janvier, de nos vêtements les plus chauds. Cependant cette température ne peut durer et ce froid n'a rien de sérieux; avant deux ou trois jours peut-être le chaud soleil de printemps fera sa trouée dans les nuages et nous ramènera la douce et tiède température, qui rend cette époque de l'année si charmante. Préparons donc nos fraîches toi-

16. MANTILLE. 17. DOLMAN POUR VOITURE ET THÉATRE (VOIR LE SUPPLÉMENT). 18. ROTONDE (VOIR LE SUPPLÉMENT).

lettes de mai dans cette prévision, afin d'être prêtes à nous en parer dès le premier beau jour.

Décidément, je ne connais rien de plus charmant, de plus agréable à porter que le foulard. Ferme et souple à la fois, il se prête à toutes les formes et à tous les usages. Robes habillées, robes de voyage, costumes de campagne ou de ville, toilettes du soir ou du matin, tout cela peut se faire en foulard. Soyez juges, chères lectrices. Pour robe de voyage, je ne sais rien de plus commode, de plus solide que le Swatow ou soie écrue de Chine naturelle, sans teinture aucune; il s'ensuit que, ni la pluie, ni la poussière n'ont d'action sur ce tissu qui *se lave* comme de la toile, et pour lequel le mot d'inusable semble avoir été fait. Pour commencer la saison, je trouve charmant le foulard bleu indigo à pois blancs de différentes grandeurs. On fait le jupon en foulard uni indigo, soit avec volants plissés, soit avec volants en biais, remontant par derrière jusqu'à la taille et la tunique à pois. C'est gracieux et commode à porter comme toilette simple. Je ne citerai pas l'immense assortiment des foulards rayés, teinte sur teinte, blanc et couleur ou de deux teintes différentes; les échantillons peuvent seuls donner une idée de cet assortiment si varié. La maison *l'Union des Indes* envoie *franco* tous ses échantillons et les expédie tous, au nombre de trois cents, je crois, pour une seule robe à choisir avec l'indication de la largeur et du prix de l'étoffe. J'ai remarqué particulièrement dans ce magasin d'abord les foulards fond noir avec dessins blancs, fleurs, pois ou ramages de fantaisie, qui font des robes de deuil très-agréables à porter.

Les robes de deuil sont, en été, bien lourdes et bien chaudes; la laine noire, quelque légère qu'elle soit, a l'inconvénient d'absorber les rayons du soleil et de concentrer la chaleur; le foulard noir à pois blancs est certainement aussi grand deuil que la grenadine ou le cachemire léger, et son emploi offre de réels avantages sur ces deux étoffes, auxquelles la poussière s'attache et qui prennent bientôt une teinte grise désagréable à l'œil. Enfin, je recommanderai encore le crépon de Chine, dont le prix est assez élevé, 15 fr. le mètre, mais qui remplace pendant l'été, au point de vue de l'élégance et du bon goût, la plus splendide étoffe de soie; on peut faire en crépon de Chine des toilettes entières, car *l'Union des Indes* a dans ses rayons toutes les nuances de chaque teinte, depuis le violet jusqu'au lilas tendre, depuis le bleu vif jusqu'au bleu le plus pâle. On peut donc faire dans cette étoffe des toilettes ravissantes et tout à fait dans le goût du jour. Pour dîners d'apparat et soirées, vous pouvez sans hésiter et sans craindre de faire une fausse emplette, choisir une robe de crépon de Chine de nuance claire, et vous serez charmante, madame, j'en suis très-convaincue.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

J'ai promis, dans mon dernier courrier, un détail de trousseau. Je tiens à remplir ma promesse. Le prix de ce trousseau dépasse un peu celui qui m'a été indiqué; mais j'ai dû prendre un terme moyen; il est toujours facile d'enlever un certain nombre d'articles, si on veut réduire ce prix, et je dois, tout en répondant de mon mieux aux demandes particulières, chercher à être utile à toutes nos abonnées :

CHEMISES

12 chemises toile, poignets unis, à 7 fr. 25	85	»
12 — — — brodés, à 11 fr.	132	»
6 — — cretonne, festons, à 11 fr.	66	»
6 — — batiste guirlandes brodées, à 14 fr.	84	»
6 — — cousisse, festons et amandes, à 23 fr.	138	»
2 chemises toile, écussons, à 16 fr.	32	»
2 — — brodées et dentelles, à 19 fr.	38	»
1 — — fantaisie	24	»
1 — — fantaisie	29	»
	448	»

CHEMISES DE NUIT

6 chemises de nuit madapolam et festons, à 10 fr. 50	63	»
3 — percale, festons pois, à 15 fr.	45	»
4 — bande brodée sur toile, à 22 fr.	88	»
3 — percale, brodées, plissées, à 17 fr. 50	52	50
1 — garnie de broderies	40	»
1 — garnie de valenciennes	55	»
	343	50

PANTALONS

6 pantalons madapolam, plis fins, à 6 fr. 50	39	»
6 — — plis fins et festons, à 8 fr. 50	51	»
6 pantalons madapolam, brodés sur l'ourlet, à 13 fr.	78	»
1 pantalon percale, garni de bandes brodées	15	»
1 — — garni de dentelle	22	»
	250	»

JUPONS

4 jupons de dessous madapolam, festons	36	50
4 — — plucheux garnis de bandes, à 11 fr.	44	»
2 jupons flanelle festonnés, à pois, à 20 fr.	40	»
6 — longs madapolam, à 7 fr.	42	»
6 — longs percale à plis, à 11 fr.	66	»
3 — avec volant plissé, à 9 fr.	27	»
2 — garnis de deux entre-deux, à 13 fr.	36	»
1 jupon fantaisie, bande et broderies	39	»
	320	50

CAMISOLES

6 camisoles percale garnies de dentelles, à 18 fr.	108	»

CORSAGES DE DESSOUS

6 corsages de dessous festonnés, à 6 fr.	36	»
3 — bandes brodées, à 10 fr.	30	»
	174	»

BONNETS

6 bonnets de nuit jaconas festonnés, à 5 fr.	30	»
6 filets de nuit garnis, à 7 fr.	42	»
1 plus riche	12	»
3 bonnets du matin dentelle	37	50
1 garni malines	15	»
1 — dentelle et ruban	25	»
	161	50

COLS ET MANCHES

6 toilettes unies en toile, à 5 fr. 50	33	»
2 — bandes fines, à 12 fr.	24	»
2 — dentelle, à 15 fr.	30	»
1 toilette garnie malines	30	»
	117	»

MOUCHOIRS

24 mouchoirs ourlets à jour et chiffre, à 2 fr. 50	60	»
12 — ourlets brodés, à 6 fr.	72	»
16 — entre-deux et dentelle, à 15 fr.	90	»
1 mouchoir brodé	25	»
	247	»

PEIGNOIRS

3 peignoirs de toilette festonnés, à 20 fr.	60	»
3 — garnis de bandes, à 16 fr.	48	»
3 — de bain cretonne, à 11 fr.	33	»
1 peignoir mousseline	100	»
	241	»

BAS

12 paires bas coton	64	»
24 — bas coton fin	80	»
12 — bas fil d'Écosse, à 6 fr. 75	81	»
3 — à jour, à 12 fr.	36	»
1 paire bas de soie	12	»
	273	»

Le trousseau choisi par moi à votre intention, chères lectrices, dans le magasin de la *Ville de Paris*, rue Montmartre, représente une valeur de 2,530 fr. 50. Il peut être augmenté des objets de luxe qui en feraient alors un trousseau plus élégant, ou diminué des accessoires trop ornés, selon la fortune et le budget de chacune de vous; mais il renferme la base de toute toilette féminine et, fait exactement suivant le détail, il est fort complet. Dans un prochain courrier je compléterai ces renseignements par le linge de maison.

MARIE DE SAVERNY.

Les Menus de la Saison

Dans l'avant-dernier numéro de la *Revue de la Mode*, un de mes collaborateurs a indiqué divers emplois des violettes à l'office. J'ai lu attentivement ses recettes, et je lui demande la permission de m'en servir pour démontrer combien sont grandes les difficultés de l'enseignement auquel je me suis voué, et comment ceux de mes confrères qui ont voulu s'y livrer n'ont pas toujours obtenu le succès espéré.

La reproduction textuelle de recettes prises dans un livre est une *copie* fort commode à obtenir, mais qui n'atteint son but qu'à de certaines conditions. Les recettes doivent être d'une exécution facile et écrites en termes compréhensibles à tous, — sans cela pas de vulgarisation possible. — Leur choix demande donc force recherches et des connaissances pratiques, apanage assez rare des gens de lettres. Tout est là.

Ainsi dans la *Lettre d'une amie*, la *Marmelade de violettes* est indiquée ainsi :

« Écrasez dans un mortier de marbre 750 grammes de violettes soigneusement épluchées; en même temps faites cuire au grand *boulé* un kilo de sucre; puis faites prendre cet amalgame; mélangez-y une livre de gelée de pomme. »

Si j'avais eu à donner cette préparation, j'aurais choisi la recette suivante :

Marmelade de violettes. — Faites cuire à la *grande plume* 750 grammes de sucre; les laisser refroidir à moitié et y incorporer 250 grammes de violettes épluchées, pilées et passées au tamis.

La marmelade de pomme n'étant pas en jeu dans cette recette, j'en prends une autre à la suite où elle figure. Elle a pour titre : *Pâte de fleurs de violettes :*

Piler 125 grammes de violettes; les mêler à 500 grammes de marmelade de pommes, et passer le tout au tamis; dessécher ensuite ce mélange dans un poêlon, sur le feu; y ajouter du sucre en poudre; étendre le tout sur plaque et le faire sécher.

Pendant que je suis en voie d'emprunt, j'extrais les lignes suivantes de Grimod de la Reynière :

Moi.

« Les maquereaux nous appellent, et il faut convenir que leur présence à Paris est un des plus grands charmes du printemps. Ce poisson a cela de commun avec les bonnes femmes, qu'il est aimé de tout le monde.

« La cuisine s'est emparée de ce poisson pour varier les apprêts, et quoique celui à *la maître d'hôtel*, c'est-à-dire cuit sur le gril, dans un papier gras, fendu par le dos et farci d'un bon morceau de beurre frais manié de fines herbes, soit le plus en usage, on voit les maquereaux paraître sur les tables tantôt à l'espagnole et piqués, tantôt à la flamande, en caisse, à la Périgord, en fricandeaux, aux écrevisses, en hâtelettes, en papillotes et même en potage (bouillabaisse). On les accommode encore au gras, après avoir fait suer du jambon et les avoir arrosés d'une bonne essence quand ils sont dressés. Cette méthode est extrêmement succulente. »

Moi je les mange volontiers à la maître d'hôtel avec moitié persil et moitié estragon.

LE BARON BRISSE.

MAI

Le mois de mai, chez les Romains, était consacré à la vieillesse, et durant toute sa période il était défendu de se marier. Son nom lui vient, selon les uns, de *majores*, ou plutôt *maiores* (anciens dont le Sénat était composé), les autres, de *maia*, mère de Mercure et l'une des Pléiades. Donc, à chacun de choisir, car rien n'est fixé là-dessus.

Le premier jour de ce mois, les Romains offraient des sacrifices aux dieux Lares, ces modestes dieux de la famille, du foyer et de la concorde domestique; et presque tous les autres jours aussi ils étaient en fête; c'était le 21 qu'ils plantaient le mai, en mémoire du bannissement des Tarquin, ce qui se faisait avec beaucoup de pompe et avec beaucoup de joie; ils ornaient aussi de fleurs toutes les portes de leurs maisons en l'honneur de la nymphe Egérie.

Les Grecs modernes ont gardé cet usage de joncher de fleurs le seuil de leur maison, et de couronnes fleuries les portes de leurs fiancées, le 1er mai; quant aux Anglais, chez qui les fleurs sont si rares, partant si chères, ils se contentent, le 1er mai, de promener dans leurs rues brumeuses un arbre paré de rubans et entouré de mascarades, fête que les uns disent être faite en faveur de Flore et les autres instituée par lady Montagu en son propre honneur. C'est à cette célèbre milady que les femmes de lettres doivent le sobriquet de *bas-bleu*, dit-on; c'est ainsi qu'on raconte le fait :

Pope faisait la cour à cette célèbre beauté; mais comme la savante repoussait les hommages du poète, qui était bossu, très-peu beau, et, paraît-il, beaucoup moins aimable encore, celui-ci, une fois congédié, glosa, pour se venger, sur le compte de milady, l'attaquant surtout sur deux principaux chapitres : qu'elle portait des *bas bleus* et que ses mains n'étaient pas toujours d'une blancheur immaculée; il fit même courir à ce dernier sujet un distique sur celle qu'il appelait sardoniquement la dame aux *bas bleus*, — distique que voici :

Mon adorée a l'art de charmer les humains;
Elle n'a pas celui de se laver les mains.

Or, comme tout ce qui est méchant plaît toujours à la masse, tout le monde s'amusa de la noble dame, et, par contre, pensant que toutes les femmes qui fréquentaient son salon avaient des prétentions au bel esprit, on les appela des *bas-bleus*, comme la maîtresse de céans; de là naîtrait l'origine de ce sobriquet bizarre.

Le premier jour de ce mois, avant la révolution de 1789, les villageois plantaient à la porte de leur seigneur un arbre entrelacé de faveurs roses qu'ils avaient baptisé *mai*, lui donnant pour parrain ce mois que les poëtes appellent le *mois des roses*; et les clercs de la basoche, à Paris, dressaient tous les ans, à pareille époque, dans la grande cour du Palais de Justice, un arbre qu'ils avaient le droit d'enlever dans une forêt de l'État, à leur choix.

En Espagne, alors comme aujourd'hui, le 1er mai, dans chaque village, on pare une jolie paysanne d'une robe blanche, on la couronne de feuillages et de fleurs; puis on l'assied sur un trône, et ses jeunes compagnes quêtent autour d'elle pour la *maia*. C'est encore un souvenir de cette charmante Pléiade et un reste du paganisme, tandis que chez nous cette fête du printemps est devenue toute chrétienne, puisque la France a consacré le mois de mai à la sainte Vierge, à la mère des anges, à la reine du ciel!

Aujourd'hui le mois de mai n'est pas ce qu'il était jadis, c'est-à-dire doux et fleuri, en un mot, le mois des roses; j'ose avancer cela sans avoir peur d'être traitée de radoteuse, comme on fait des vieilles gens lorsqu'elles disent : « Dans ma jeunesse, les saisons n'étaient point comme elles le sont aujourd'hui. » Car je viens d'avoir la preuve que ces bonnes gens et moi nous avons raison, et cela en lisant un fort curieux traité fait par un savant des plus autorisés, traité prouvant que le climat de la France a toujours changé de siècle en siècle.

Ainsi, au temps de César, la Gaule était un pays extrêmement froid. Ses terres, à part un petit nombre de cultures, consistaient en terrains vagues, en marais, en marécages et en forêts; impénétrables fleuves sans lit, amas d'eaux stagnantes, le tout surmonté, à l'est et au sud, par des montagnes chargées de neiges et de glacières, toutes choses qui devaient naturellement rendre le climat du pays très-froid et très-humide. Mais ce rude climat s'adoucit avec le temps, grâce à la réduction progressive des forêts, au desséchement des eaux, en un mot, aux développements de l'agriculture, et ce sont les travaux agricoles des ordres monastiques qui ont fait toutes ces merveilles.

Or ces travaux d'assainissement et de déboisement améliorèrent le climat d'une façon tellement sensible que la terre nouvellement cultivée se prêta admirablement à la culture de la vigne, non-seulement dans le midi de la France, mais même dans les provinces de Normandie et de Bretagne; et qu'on ne se figure pas que ces vignobles fussent misérables et de mauvaise espèce, ce serait une complète erreur; les vins qu'on en tirait n'étaient ni aigres, ni durs, ni âpres; les gourmets du moyen âge ne faisaient pas plus de cas du mauvais vin que n'en font les gourmets d'aujourd'hui, et comme ils chantaient alors, soit en vers, soit en prose, les vins chauds, capiteux, d'un goût exquis et d'un agréable parfum, d'Argenteuil, de Sèvres, de Suresnes, en un mot de tous les vignobles entourant Paris, il faut bien croire que c'est le vin qui a changé, et non eux qui ont menti.

Du reste, notre climat, qui jadis s'était si bien réchauffé, commença à se refroidir à partir du treizième siècle, et sa décroissance a été telle que, déjà dans le seizième siècle, il n'y avait plus que de mauvais vigno-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bles dans le centre de la France, si riche en bons vins. Jusque-là, et comme malheureusement ce mouvement rétrograde continue toujours, nos pauvres campagnes du centre perdent peu à peu leurs arbres fruitiers à noyaux, comme jadis elles avaient perdu leurs vignes, tandis que le Midi perd de plus en plus ses oliviers et ses orangers, comme il a depuis longtemps déjà perdu ses dattes, qui étaient, paraît-il, aussi bonnes que celles d'Afrique, et les cannes à sucre qu'il cultivait jadis avec un grand succès.

Où tout cela s'arrêtera-t-il? je l'ignore, et comme je ne serai plus en ce monde pour le voir, je m'en inquiète peu, me bornant à constater le passé, qui m'explique pourquoi le mois de mai fut appelé jadis le *mois des roses*, et pourquoi les vieilles gens peuvent dire en toute vérité que « le climat d'aujourd'hui n'est pas celui de leur jeunesse. »

C^ss^ DE BASSANVILLE.

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE DOT

(suite et fin)

A l'approche du train, une sorte de remous se fit dans tout ce monde, chacun voulant se trouver à portée de choisir un compartiment. Bernard était sur le bord du quai. Soit qu'il eût de lui-même perdu l'équilibre, soit que, dans le tumulte, quelqu'un l'eût poussé, il tomba sous les rails juste au moment où la lourde machine arrivait avec ses bouffées de vapeur qui aveuglent, et ses sifflements aigus qui assourdissent.

A cette catastrophe, une clameur d'épouvante sortit de toutes les poitrines; on se hâta de relever le corps ensanglanté. Par un hasard singulier, il n'était ni en lambeaux ni broyé comme on devait s'y attendre; le chasse-pierre l'avait enlevé du rail et jeté sans doute entre deux traverses, car le cendrier avait miraculeusement passé sur lui sans l'atteindre. Cependant Paul ne donnait aucun signe d'existence, et bien que les lésions apparentes ne fussent pas mortelles, un médecin, sorti de la foule, déclara que la commotion interne avait pu déterminer une mort immédiate.

C'est en ce moment que le hasard, qui se plaît souvent à de cruelles antithèses, avait amené là l'homme qui attaquait une partie de cet honneur pour lequel mourait la courageuse victime.

Édouard fit transporter son ami dans une des maisons de santé qui sont à l'entrée du bois.

Dès que le moribond fut couché, dès qu'un médecin et une garde furent installés à son chevet, dès qu'il se fut assuré que tous les soins lui seraient prodigués, Desgranges se rappela qu'il avait à remplir une autre mission, bien plus lugubre encore, et lui qui, deux heures auparavant, était parti de Paris, souriant, pour sacrifier la vertu d'une femme, il se dirigea tristement vers Auteuil, cherchant dans quels ménagements désintéressés il envelopperait l'affreuse nouvelle.

XI

Mme Fournier, invitée aussi par l'oncle Bertesieux, était arrivée de bonne heure à Auteuil.

Elle causait volontiers avec Placidie.

L'une déblatérait contre l'ingratitude des célibataires; l'autre fulminait contre l'indignité des gendres qui subtilisent vos capitaux et vos filles, pour délaisser celles-ci et pour dilapider ceux-là.

— Ah! chère madame, dire que j'ai usé ma jeunesse ici, et que si monsieur, aujourd'hui pour demain s'en allait les pieds devant, il y a gros à parier qu'il ne me laisserait que les yeux pour pleurer.

— Ah! ma bonne Placidie, quand je pense que ma Louise aurait pu faire la gloire d'un boyard anglais ou d'un milord russe, et que ce Bernard!... A propos, je crois que M. Édouard pense à ma fille cadette... il héritera certainement de son oncle, n'est-ce pas?

— Ma chère dame, un neveu comme celui-là hérite toujours, plutôt deux fois qu'une.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends qu'il hérite déjà du vivant de son oncle, en lui mangeant le plus clair de son revenu.

Les deux bonnes âmes furent interrompues par l'arrivée d'un panier de provisions venant de Paris. Le concierge de M. Bertesieux avait joint le paquet déposé par Bernard.

L'enveloppe était cachetée de noir. L'oncle Athanase la déchira avec appréhension, car il en avait reconnu l'écriture.

Le paquet contenait un bilan de situation, une procuration en bonne forme et une longue lettre qui se terminait ainsi :

« Quand vous lirez ceci, je serai mort. Les cent mille francs assurés sur la tête de ma chère Louise suffiront à lui constituer une rente de deux ou trois mille francs et à liquider mes affaires honorablement. Je lui laisse, ainsi qu'à ma chère petite Emma, un nom intact, ce qui est le premier des biens. Il faut que ma mort soit à tous les yeux le résultat d'un accident. Que ma femme et mon enfant ignorent toujours les tortures que j'ai endurées depuis un an, ainsi que le terrible prix auxquel j'ai racheté leur honneur et le mien. Je vous les confie. Soyez leur consolateur et leur appui. Adieu pour toujours... adieu! »

Le vieux rentier relut à deux fois cette sinistre lettre, espérant encore que, au dernier moment, Paul aurait hésité devant l'exécution de son affreux projet, ou qu'une circonstance imprévue y aurait mis obstacle.

Déjà il avait pris son chapeau, et se précipitait vers la rue, mais la réflexion l'arrêta. Nul indice ne pouvait guider ses recherches; où irait-il? à quel écho révélateur demander son malheureux ami?

En ce moment un train arrivait à la station d'Auteuil. Les mauvaises nouvelles ont cela de particulier qu'elles gagnent de proche en proche, comme une traînée de poudre. L'accident survenu à la porte Maillot et le nom de la victime volaient de bouche en bouche, de sorte que le doute n'était déjà plus permis.

En ce moment aussi, Mme Bernard descendait de voiture à la porte de M. Bertesieux.

Partagé entre deux devoirs, l'un qui l'appelait vers Paul, l'autre le retenant près de Louise, l'excellent vieillard jugea que la vivante était certes la plus à plaindre, et devait l'emporter.

Du reste, la jeune femme mit elle-même fin à cette alternative, en racontant qu'Édouard l'avait accompagnée en voiture jusqu'à la porte Maillot, et que là, un accident étant arrivé à un ami de Desgranges, le jeune homme lui avait demandé la permission de la quitter.

Le cadavre était donc sous la sauvegarde d'Édouard, et, quant à présent, c'était la chose essentielle.

On parle beaucoup, dans le monde nerveux, de pressentiments, de voix intérieures, qui, même à distance, nous sonneraient dans l'âme le tocsin des calamités sur lesquelles nous allons avoir à gémir.

La vérité est que Mme Bernard, à son arrivée, était presque calme.

Bientôt elle alla s'asseoir au piano, pendant que, d'un air abattu, l'oncle Athanase regardait ses rosiers, tout en cherchant une entrée en matière qu'il ne trouvait pas.

— Cela ne vous étonne point que Paul ne soit pas encore ici? demanda Louise.

— Paul?... répéta machinalement le vieillard.

— Monsieur m'a laissée toute seule, dès ce matin, pour aller s'amuser... je ne sais où...

— S'amuser!... pensa Bertesieux en essuyant une larme.

— Et, sans l'obligeance de M. Édouard... Connaissez-vous ce joli motif de la *Traviata*, que l'on vient de reprendre aux Italiens? demanda la jeune femme, changeant avec intention l'entretien.

Et elle fredonna quelques mesures, en s'accompagnant.

— Moi, j'adore Verdi. Et vous?

— Verdi?... certainement... Mais, ma chère Louise vous serait-il égal de fermer le piano?

— Je croyais que vous aimiez la musique, et je voulais vous distraire.

— Je l'aime... habituellement... beaucoup, mais j'avoue que, en ce moment...

— Vous n'êtes pas bien portant?... Moi... je voulais oublier... Monsieur Bertesieux, vous me ferez un plaisir, n'est-ce pas?

— De quoi s'agit-il, mon enfant?

— Vous n'accorderez pas à Paul le quart d'heure de grâce. Nous dînerons parfaitement sans lui!

— Hélas! pensa le vieillard, c'est bien de cela qu'il est question! Votre petite Emma doit-elle venir? reprit-il à haute voix, car il songeait que la vue et les caresses de l'enfant seraient, sinon pour l'épouse, du moins pour la mère, une atténuation à sa douleur.

— Non; elle s'enrhume très-facilement, et les soirées commencent à fraîchir. La nourrice l'a menée aux Tuileries, et elles doivent être rentrées maintenant.

— Allons, murmura M. Bertesieux, il faut cependant prendre un parti!...

Puis, s'adressant à la jeune femme avec une véritable affection :

— Louise, il m'est arrivé un grand malheur!

— Que m'apprenez-vous là, mon ami! En effet, je vous trouve aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire... Un bien grand malheur? répéta Louise en pressant contre son cœur les mains du vieillard, et l'enveloppant d'un doux regard où se lisait une pitié profonde.

— Le plus grand de tous!

— Il ne s'agit pas alors d'une perte d'argent.

— Plût au ciel!... Le meilleur de mes amis vient de mourir cruellement.

La jeune femme était à mille lieues de la vérité.

— Mon bon monsieur Bertesieux, reprit-elle, la vie ne va pas sans de grandes douleurs; vous devez le savoir aussi bien que moi. Heureusement, dans ses cruautés apparentes, le ciel est encore clément. S'il vous enlève un ami bien cher, il vous en laisse d'autres : Paul et moi, par exemple, sans compter votre neveu, et tous trois nous nous efforcerons de remplacer l'absent.

La pauvre femme, c'était elle qui consolait!

— Cette soumission aux décrets du ciel, que vous prêchez si bien, interrogea le vieillard, auriez-vous la force, le cas échéant, de la mettre en pratique?

— J'essayerais, du moins... Mais vous m'effrayez!... Cet ami que vous venez de perdre, nous le connaissons?

— Oui, reprit le vieillard d'une voix étouffée par les larmes.

En cet instant, la porte du salon s'ouvrit avec violence, et Mme Fournier, folle, éperdue, effrayante à voir, s'y précipita :

— Notre pauvre Bernard est mort!... On vient de nous l'assurer!... Il est tombé sur les rails du chemin de fer!... La locomotive a passé sur lui!

Louise ne proféra pas une parole, ne poussa pas un cri; mais comme si la foudre l'eût frappée, elle tomba inanimée dans les bras de M. Bertesieux.

— Madame, dit celui-ci à la mère de Louise, vous avez une étrange manière de préparer les gens au malheur!

Mais l'imprudente n'écoutait pas. Elle s'était jetée à genoux auprès de sa fille, l'appelait des noms les plus tendres, détachant la ceinture de la jeune femme, brisant les cordons, coupant les lacets, s'accusant elle-même avec tant de véhémence qu'elle inspirait plus de pitié que de colère.

On transporta Mme Bernard au premier étage, où nous laisserons Placidie, momentanément désarmée par ce malheur, et Mme Fournier entourer la jeune femme de soins maternels.

Édouard était arrivé.

Grande fut sa surprise, et grand aussi le soulagement qu'il éprouva en voyant qu'il avait été devancé par cette diligente messagère qui s'appelle la rumeur publique.

Mais quel fut aussi son effroi en apprenant à son tour que la mort de Paul était volontaire, ce dont il n'avait pas eu le moindre soupçon.

Édouard s'émerveillait de cet inflexible honneur du marchand qui préfère la mort à une flétrissure. Le remords d'avoir conspiré contre le bonheur intime de cet homme pesait à sa conscience. Il frémissait en songeant que, si Louise et lui fussent partis une demi-heure plus tôt de la rue Montmartre, ou si le cocher avait eu moins de condescendance pour la vieillesse de ses chevaux, Louise et lui Desgranges se seraient peut-être trouvés en tête-à-tête dans un cabinet de restaurant, pendant que Paul se tuait à la station de la porte Maillot.

— Le malheureux! disait l'excellent Bertesieux à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Édouard, pendant que celui-ci lisait la lettre de Bernard, recourir au suicide pour sauver de la misère une femme et un enfant, qu'avec un peu plus de confiance en lui-même et en moi, il eût été si facile d'enrichir !... Toi, qui tenais ses livres, tu ne savais donc rien de l'extrémité à laquelle il était réduit ?

— Mon Dieu, non, mon oncle... Je le soupçonnais bien un peu gêné, mais voilà tout... Hier soir, il m'affirmait encore être en mesure.

— Alors, c'est moi qui suis le coupable, car il y a déjà quelque temps que j'avais deviné sa situation. Seulement, je voulais lui donner une leçon de confiance, et le voir venir... Comment se douter qu'il y avait sous jeu un contrat de survie, et que le sublime insensé prendrait une si funeste résolution ?

Ce disant, le vieux commerçant parcourait d'un œil exercé les comptes.

— Un déficit *à caisse par profits*, reprit-il, de vingt mille francs à peine !... rien à passer *par pertes !...* c'est-à-dire qu'il avait à sa portée dix ancres de salut !... Mais le vertige l'a pris ; les cent mille francs d'assurance lui ont fait perdre la tête. Voilà un brave garçon de moins. Il n'y a que ceux-là qui meurent, tandis que tant d'autres montent un échelon de la fortune à mesure qu'ils se dégradent...

— Mais, mon oncle, fit observer Desgranges, Paul n'était pas mort quand je l'ai quitté ; ne vous l'ai-je pas dit ?

— Comment ! il reste quelque espoir de le sauver et nous sommes là. Partons, Édouard !

M. Bertesieux monta jusqu'à la chambre occupée par Louise. L'évanouissement était passé. On entendait la pauvre éplorée sangloter amèrement.

Le brave homme allait entrer pour donner à la jeune femme une de ces muettes poignées de main parfois si éloquentes, mais il craignit de ne pas être maître de lui-même et de faire naître au cœur de Louise une espérance qu'il faudrait peut-être détruire.

Il rejoignit donc son neveu, et tous deux coururent auprès de Bernard.

XI

Ils trouvèrent Paul entre la vie et la mort, et ce fut seulement avec les plus grandes précautions que le blessé put être transporté chez lui, sur les instances de M. Bertesieux, augurant bien du bonheur que Paul éprouverait à se retrouver au milieu des siens.

Dès le lundi matin, le digne vieillard, qui semblait avoir retrouvé ses vingt ans, après être allé prendre chez son banquier les fonds nécessaires, s'était installé dans le bureau de Bernard, et s'était convaincu que l'établissement commercial offrait des chances sérieuses de réussite, et qu'il ne faudrait qu'une main ferme pour le relever.

Édouard avait repris à la caisse ses fonctions de surnuméraire.

Mme Bernard veillait, nuit et jour, auprès de son mari, avec la tendresse la plus attentive. Elle semblait prendre à tâche de fuir Édouard qui, lui aussi, ne paraissait pas désireux de la revoir seul à seule.

Devant le monde, dans leurs rapports forcés de chaque jour, ils étaient à la gêne, se parlant sans oser lever les yeux. Cette contrainte pouvant éveiller les soupçons de son oncle, Desgranges résolut d'en sortir par la voie la plus honorable.

Un soir que Louise, l'ayant par hasard trouvé seul au bureau, se hâtait de sortir :

— Madame, dit-il, accordez-moi quelques secondes, je vous en supplie...

Son attitude était humble et respectueuse.

Louise s'arrêta sur le seuil.

— Que désirez-vous ? demanda-t-elle timidement.

— Je désire que vous veuillez bien oublier, reprit Édouard avec émotion.

— Le passé servira-t-il de leçon à l'avenir ?

— Je serai bien réellement, sans arrière-pensée, ce frère que vous avez un instant consenti à accepter en moi...

— Les liens de famille ne s'improvisent pas !

— C'est pourquoi je viens solliciter de vous, madame, la permission de demander la main de mademoiselle votre sœur, quand vous me jugerez digne de lui appartenir.

— Pouvez-vous me jurer de ne jamais la délaisser ? demanda la jeune femme, se rappelant l'irréparable malheur auquel la froideur apparente de Paul avait failli l'exposer.

— Je le jure !... Je m'étais un instant trompé de sœur... Pardonnez-moi !

Louise eut un sourire attendri ; ce sourire était le pardon.

L'accident arrivé à Paul Bernard avait fait grand bruit, mais personne, pas même sa femme, n'avait soupçonné qu'il fût volontaire. Quel motif, en effet, le jeune négociant aurait-il eu pour attenter à ses jours ? Son ménage avait toutes les apparences du bonheur et tous ses effets étaient payés à présentation.

Cependant, trois ou quatre médecins, appelés en consultation, venaient à nouveau de condamner Paul avec une unanimité rare dans ce genre de conciliabule ; si bien que le directeur de la compagnie, qui avait traité pour les cent mille francs de survie, s'empressa d'en faire offrir cinquante mille, à titre de transaction.

Mais voilà que la nature se permit de jouer un tour à la Faculté ! Deux mois s'étaient à peine écoulés, et Paul, frais, dispos, plus que jamais épris de sa femme, pouvant désormais compulser ses livres de commerce sans y trouver une cause d'appréhension et de chagrin, reprenait triomphalement sa place à la tête de sa maison.

Édouard épousa la sœur de Louise, et s'associa avec son beau-frère. La maison Bernard et Ce est aujourd'hui très-florissante.

Mme veuve Fournier avait formé le charmant projet de se fixer auprès de ses filles chéries.

— J'aurai là, réunis autour de moi, tous les objets de mon affection !

Ce projet était trop enchanteur ; aussi Paul et Édouard ont-ils fait comprendre à leur chère belle-mère que, malgré la pension qu'elle offrait de payer, le monde, toujours médisant, suspecterait cette réunion, et qu'il était au-dessous de la dignité d'une femme comme elle de passer pour vivre à la charge de ses gendres.

— Et puis, ajouta M. Bertesieux, en se voyant moins souvent, on se retrouve avec plus de plaisir...

XII

Quelques mois après tous ces événements, un soir, l'excellent vieillard et Louise étaient seuls auprès du feu. Celle-ci, toujours un peu frivole, parla d'une *petite* parure de diamants qu'elle venait de voir chez Fontana, et que son mari devrait bien lui offrir pour sa fête.

Le malicieux ami s'avisa de raconter alors, sous d'autres noms, le martyre de Paul.

A mesure que M. Bertesieux parlait Mme Bernard devenait plus attentive. Bientôt elle rougit, puis pâlit, et se levant tout à coup pendant que le narrateur mettait un doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander le secret, elle courut vers le cabinet de son mari, et prenant avec frénésie la tête de Paul entre ses deux petites mains tremblantes, elle l'embrassa en pleurant à la fois de tendresse et d'admiration.

Elle avait tout compris.

VICTOR POUPIN.

FIN

PETITE CORRESPONDANCE

Mlle T., à Saint-G. — Un accident a retardé la publication du modèle de pantoufle en application ; un peu de patience. A bientôt l'alphabet en guipure.

Sous mes tilas. — L'alphabet en tapisserie est bientôt terminé. Oui pour la layette ; nous nous en occupons activement.

Mme E. G., à P. — Les jours viennent de paraître. J'ai fait part de votre excellent procédé à vos coabonnées. Oui, pour la barbe. Le retard doit être réparé.

Mme J. J. — Le modèle désiré sera donné ; mais, pour le recevoir, il faut un peu de patience ; cherchez dans les modèles parus, et vous pourrez à coup sûr composer la toilette.

Mme S. J. — Vous aurez les modèles ainsi que les chiffres.

Mme F. G. — Même réponse.

Mme A. L. — Pour les prix, madame, adressez-vous directement au magasin d'où vient le modèle. Nous indiquons toujours la provenance.

Mme F. M. — Pour les voiles de fauteuil, on n'emploie généralement que les étoiles détachées dont nous donnons une grande variété. Ces étoiles se rattachent les unes aux autres et forment un ensemble très-joli.

Mme A. D. — Je l'ai répété souvent, il faut, pour ainsi dire, une ouvrière en dentelle pour couvertir, sans en rien perdre, un beau châle de dentelle en confection.

Mme E. L. G. — Vous trouvez plus haut réponse à votre demande pour la forme. Quant aux garnitures, la passementerie et le jais dominent.

Mme D. B. — Les livres anglais chez Dramard Baudry, 3, quai Voltaire ; quant aux recettes, vous les trouverez dans la *lettre d'une amie*. Vous trouverez les dessins de tapisserie sur papier dans une des maisons dont nous publions les modèles d'ouvrages.

De mon chalet. — On donne à son filleul la robe et le bonnet de baptême ; on peut y joindre la pelisse et la capote. Votre mère pourrait faire un jupon de faille couleur cigare, ou grise, ou violette, avec tunique de crêpon de l'Inde, même nuance que le jupon. (Consulter le Courrier de la mode de ce jour.) Mantelet en crêpon de l'Inde. Tunique et mantelet garnis de guipure assortie et de nœuds de faille. Chapeau en harmonie avec la toilette.

Mme Z. C., à Longjumeau. — Le meilleur moyen pour avoir un renseignement utile est de m'indiquer la somme que vous désirez attribuer à une acquisition de ce genre. Dans un prochain courrier, du reste, je donnerai des détails précis d'ameublement. Donnez-moi pourtant l'indication demandée et je vous répondrai.

A. D. L. N. — Je préférerais de beaucoup la robe tout en cachemire ou tout en grenadine. La tunique de grenadine sur un jupon en cachemire ne me paraît pas possible. En tout cas, il faut garnir au moins le jupon.

Sablé. — On ne porte plus guère les châles de dentelle drapés comme il y a quelques années ; cependant, si le châle n'est pas trop grand, je conseille de le plisser à la paysanne dans le dos, de façon à ce qu'il forme un V, de fixer les plis avec un grand nœud de faille à pans et de croiser négligemment les pointes du devant en les nouant derrière la taille. Si l'on n'est plus une toute jeune femme, il vaut mieux les croiser et les laisser retomber devant en les fixant avec une ceinture nouée de côté.

Avis important. — Afin d'éviter des retards ou des erreurs, nous prions nos lectrices de vouloir bien adresser toutes leurs lettres au directeur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris. Nous prenons note de toutes les demandes qui nous sont faites de toilettes, de patrons imprimés, de chiffres, de petits ouvrages ; mais il nous est parfois impossible de les faire paraître dans le court délai que nous fixent nos lectrices. L'exécution de nos gravures et de nos planches d'ouvrages exige souvent plusieurs mois ; de là un retard inévitable dans la publication de telle broderie ou de tel patron demandé.

Patrons coupés. — Nous nous mettons à la disposition de toutes nos abonnées pour leur fournir les *patrons coupés en grandeur naturelle* de n'importe quelle toilette publiée par la *Revue de la Mode*. Le prix de chaque patron coupé est de 1 fr. 50, y compris le port. — Un costume complet (corsage ou tunique avec la jupe) se compose de deux patrons. — Toute demande de patrons doit être accompagnée du prix en timbres-poste ou en un mandat sur la poste.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Fera-t-on à Paris des passages souterrains, comme il en est tant à Londres ?

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 71. Dimanche, 11 Mai 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

MODÈLES DE Mme ELISE. 1. TOILETTE DE VILLE. 2. TOILETTE DE PROMENADE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de ville. — Toilette de promenade. — Cinq chapeaux de garçons. — Cinq chapeaux de jeunes filles. — Tapisserie. — Nappe d'autel, broderie sur filet. — Bande au crochet tunisien. — Toilettes de garçonnet de trois ans, de fillette de huit ans, de fillette de douze ans, de jeune fille, — Toilette de jeune femme. — Toilette de ville. — Bébés.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

3. MARIN PLAT CADET.

6. NEW MARKET.

7. ALBERT.

5. LÉOPOLD.

4. PARIS.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de ville. — Costume en faille marin-pêcheur avec ornements de moire azurée. La première jupe est ornée devant de deux volants plissés; la tête du second volant est coupée par un biais liséré de moire. Échelle de volants derrière; biais et faux ourlets formant liserés, en moire azurée. Sur les côtés, nœuds de moire. Tablier *à la Jeannette*, venant se nouer derrière par un énorme nœud de moire. Corsage à plastron et revers de moire, boutonné sur le côté par des boutons d'aluminium. Manches droites à revers de faille et de moire, avec échappés de moire. — Modèle de Mme Élise.

2. Toilette de promenade. — Toilette en faille rubis et crêpe de Chine rose pâle; grand volant plissé à la jupe. Tunique ronde en crêpe de Chine avec double biais de faille rose; le corsage amazone, également en crêpe de Chine, a les mêmes ornements de faille rose que la tunique. Une grande écharpe part d'un des dessous de bras à l'autre à la taille, et vient se rejoindre au milieu de la jupe; le dessus de l'écharpe est en faille rubis, l'intérieur en faille rose. — Modèle de Mme Élise, rue Richelieu, 64.

3 à 7. Cinq chapeaux de garçons. — Ces chapeaux peuvent convenir pour jeunes garçons de différents âges. Le *Marin plat cadet* et le *Paris*, en faille anglaise, garnie de rubans de moire, sont spécialement destinés aux enfants de 3 à 6 ans.

Le *Léopold* est bridé de velours et orné d'une jarretière de même étoffe; joli pompon en bourre de soie posé à l'Espagnol sur le côté.

Le *New Market* et l'*Albert* coifferont des figures plus sérieuses: nos jeunes gens de 12 à 15 ans s'en pareront fort bien. Ces deux chapeaux, en paille anglaise ou en paille de couleur, sont ornés de rubans de bourdaloue.

CINQ CHAPEAUX DE JEUNES FILLES

8. Chapeau pour jeune fille de seize ans. — Le chapeau est en faille noire; les bords relevés sont bordés de velours noir bien tendu; une torsade de faille rose ressort du chapeau et repose sur les cheveux qu'elle accompagne; une jarretière de velours noir, liséré de rose, enserre la calotte; les nœuds et les coques de côté et de derrière sont mélangés de velours noir et de faille rose; une grosse rose de roi se trouve au milieu du nœud. Ce chapeau et les quatre suivants ont été dessinés aux magasins du Louvre.

8. CHAPEAU DE JEUNE FILLE DE SEIZE ANS. 9. CHAPEAU DE FILLETTE DE HUIT ANS. 10. CHAPEAU DE JEUNE FILLE DE VINGT ANS.

11. CHAPEAU DE JEUNE FILLE DE QUATORZE ANS. 12. CHAPEAU DE JEUNE FILLE DE DOUZE ANS.

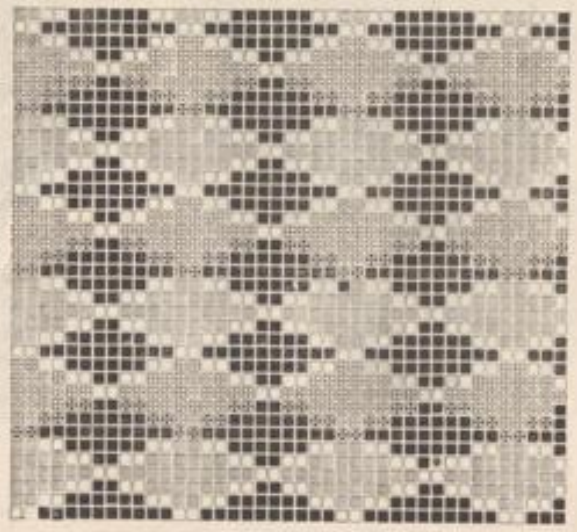
9. Chapeau de fillette de huit ans. — Forme marin en paille anglaise blanche; un des côtés est retroussé; une jarretière en faille marron liserée de rose entoure la calotte; le retroussis est retenu par deux pompons rose et marron, à glands assortis.

10. Chapeau de sortie pour jeune fille de vingt ans. — Le chapeau est en faille noire aux bords retroussés; un bouillonné de faille bleue liséré de velours noir recouvre le retroussis; deux boutons de rose sont enfouis dans un gros nœud en faille bleue bien chiffonné posé sur le côté.

11. Chapeau de jeune fille de 14 ans. — Il est fort simple et gracieux, tout en paille beige blanche, avec rebords en velours noir et garniture de rubans de faille bleu turquoise; petite tête de plume assortie.

12. Chapeau de jeune fille de 12 ans. — Il est en paille d'Italie assez fine; les bords, à la gaieuse, sont retroussés à la mousquetaire sur le côté. Ce chapeau est simplement garni de rubans de faille bleu lapis, formant nœud en touffe sur le devant et retenant le retroussis.

13. Tapisserie. — Cette tapisserie continue la série de motifs faciles et coquets pour pantoufles, bandes, vide-poches, corbeilles, jardinières et petits ouvrages. Les couleurs à employer sont indiquées à côté de chaque signe.

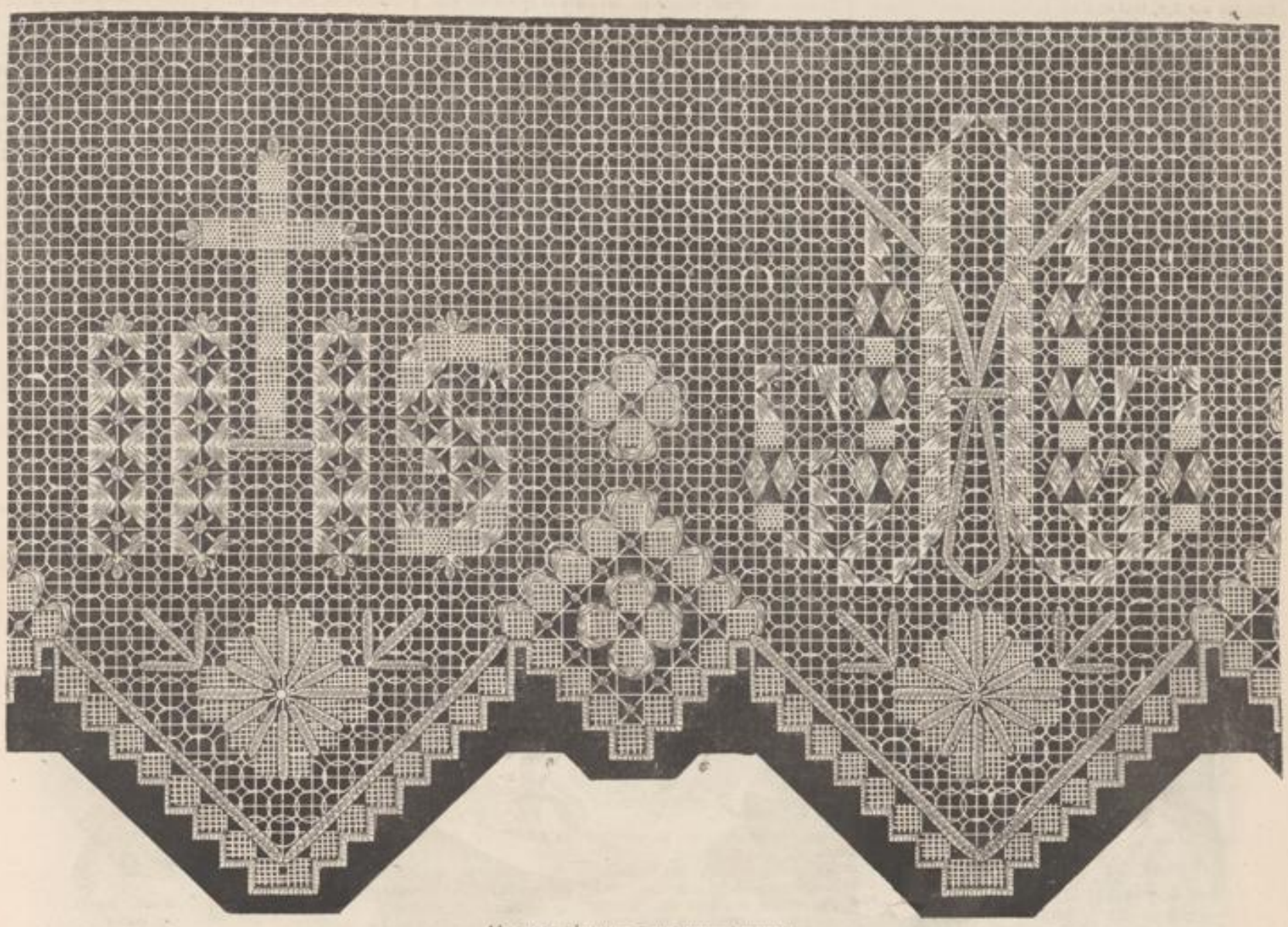


13. TAPISSERIE.

□ Soie jaune d'or. ▨ Laine verte.
▩ Laine pourpre. ■ Laine noire.

14. Nappe d'autel à broder sur filet. Modèle de la mai-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf



11. NAPPE D'AUTEL. — BRODERIE SUR FILET.

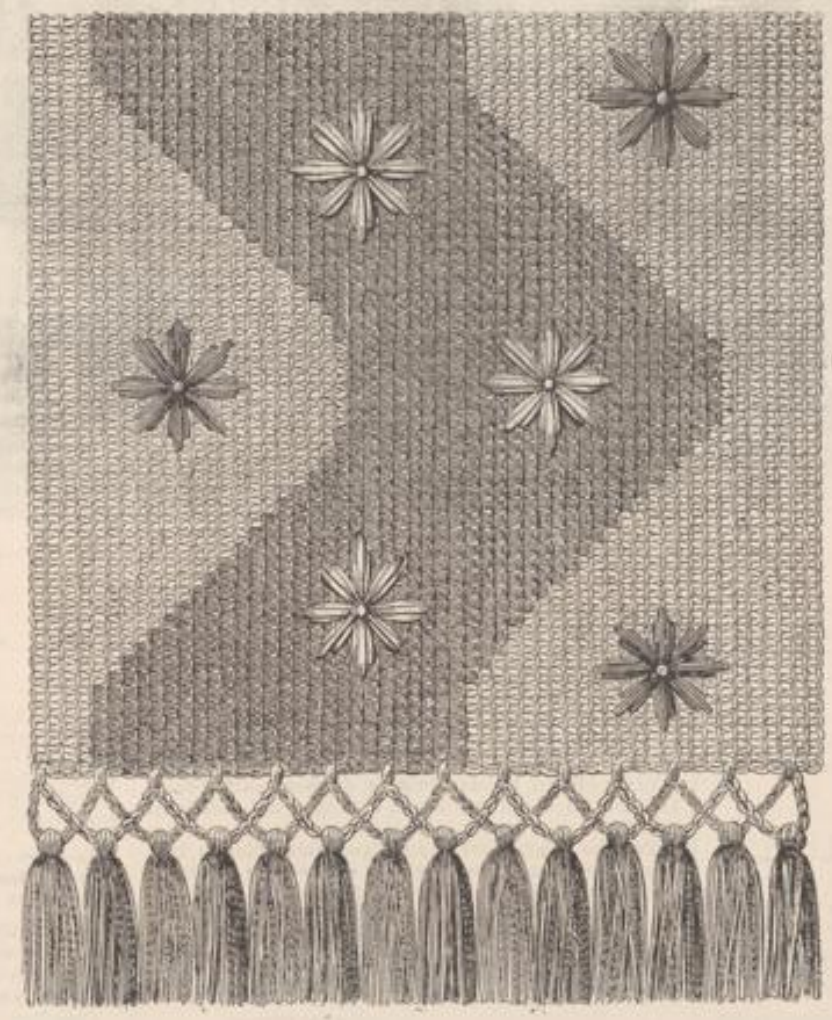
son Cabin, 52, rue de Rambuteau. Le rit romain n'admet pas les grandes nappes d'autel d'autrefois. Elles ne doivent maintenant mesurer qu'environ 20 centimètres. Le modèle que nous donnons est donc conforme à l'usage observé dans presque toute la France. Ce modèle se fait sur filet; le fond se brode au point d'esprit; les chiffres et les fleurs se font au point de toile, aux points de coins, de feston et de relief.

On peut, si on le préfère, broder le même chiffre sur toute la longueur de la nappe; on aura ainsi deux motifs pour deux autels différents : l'un pour le maître-autel, l'autre pour la chapelle de la Vierge. On peut, à la place qu'occupe l'un des deux chiffres, broder un semé de fleurettes, pour obtenir plus de variété.

15. Bande au crochet tunisien. — Modèle de la maison Lecker, rue de Rohan, 3. — Le crochet tunisien est un ouvrage de toutes les saisons; grâce à lui, on fait de très-jolies couvertures, surtout pour enfant; sa vogue se soutient constamment; on en varie à l'infini les dispositions. Nous en offrons aujourd'hui un charmant modèle. Il se fait en laine de deux couleurs; le bleu et le blanc étant généralement adoptés pour enfant, ce sont ces nuances que nous allons employer.

Montez 51 mailles dont 26 en laine blanche et 25 en laine bleue. Je ne fais pas entrer dans ce compte les 4 mailles de laine blanche qui se trouvent à gauche de notre dessin; ces 4 mailles appartiennent à une seconde bande parallèle et en indiquent le raccord. Les 5 premiers rangs sont semblables.

Au 6e rang, vous avancez la laine bleue d'un point; puis, au bout de la rangée, vous reprenez un point blanc; vous continuez toujours ainsi, en avançant la nuance bleue d'un point, et comme elle doit toujours avoir la même largeur, vous ajoutez un point bleu à la fin de chaque rang; arrivé à moitié du dessin, vous cessez de reculer vos points bleus durant quelques tours, après quoi vous reprenez votre travail en revenant sur la gauche. Le dessin vous indique clairement, du reste, l'emploi de la laine bleue et de la laine blanche. La partie foncée se fait en laine bleue et la partie claire en laine blanche.



13. BANDE AU CROCHET TUNISIEN.

Le changement de laine se fait au rang d'aller; on charge son crochet de la laine opposée au point dans lequel on va entrer.

On fait autant de bandes parallèles blanches et bleues que l'exige la largeur de l'objet que l'on exécute. Sur ces bandes en zigzag est un semé de marguerites en soie d'Alger; ces marguerites se font blanches sur les fonds bleus, et bleues sur les fonds blancs.

16. Toilette de fillette de 8 ans. — Costume complet en toile ou batiste écrue, agrémentée de soutache blanche ou rouge. La première jupe est ornée de lacets de coton blanc posés en travers; tunique retroussée comportant le même ornement; veste fendue sur les côtés et grand col anglais de même étoffe, le tout agrémenté de même style; chapeau de paille beige, avec jarretière de moire noire liserée de rouge et nœud de moire posé sur le côté.

17. Toilette de garçonnet de 3 ans. — Jupe écossaise en toile bleu de roi ou en toile écrue; paletot-sac, genre anglais, de même étoffe, boutonné sur le côté à l'aide de gros boutons de nacre, qui, dans leur simplicité, donnent au vêtement un grand cachet de comme il faut.

18. Toilette de jeune fille ou de jeune femme. — Jupon de mohair gris clair; les lés du devant sont montés en plis écossais ou plis arrêtés du haut et du bas, et ceux de derrière sont agrémentés de volants froncés, simplement ourlés. La tunique, qui forme tablier sur le devant et se retrousse par derrière à la naissance du volant, est en mohair d'un autre ton que le jupon, soit plus clair, soit plus foncé, à volonté. Quant au gilet, il se retrouve de la même nuance que le jupon. C'est donc une toilette camaïeu, c'est-à-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dire ton sur ton, tout en étant de même couleur. Chapeau de paille grise, orné d'une légère guirlande de fleurs et feuillage, et d'un large ruban retombant par derrière sur l'épaule.

19. Toilette de fillette de douze ans. — Jupon d'alpaga gris tourterelle; le bas est agrémenté d'un volant monté à plis espacés, retenus par des biais de taffetas noir ou de couleur foncée, lisérés de gris. Tunique d'alpaga ou de popeline grise, rattachée sur le devant par des pattes d'étoffe semblable à celle du jupon; le bas de la tunique est garni d'un biais de taffetas assorti. Les manches, d'un style entièrement nouveau, sont plissées dans toute leur largeur, retenues à la saignée par un biais de taffetas et terminées par un volant monté à gros plis. — Modèles des Grands Magasins du Louvre.

20. Toilette de jeune femme. — Robe de taffetas d'Italie bleu Louise, ornée de volants à tête plissée; dans le milieu de la tête se trouve une chicorée d'étoffe découpée. Tunique de soie J. Bonnet, plissée sur les côtés et retroussée gracieusement en pouf par derrière; trois simples rouleautés d'étoffe lisérés de satin encadrent la tunique.

21. Toilette de ville. — Robe de faille réséda à double étage de volants, dont la tête est bouillonnée et ruchée. Tunique de faille ornée de biais d'étoffe assortie, lisérés de satin. Une jolie cordelière de soie drape la jupe et la retrousse gracieusement. — Modèle des Grands Magasins du Louvre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de château. — Jupon de taffetas d'Italie bleu Louise; le bas du jupon est orné d'un volant à plis écossais ou plis plats, sur lequel retombe en draperie un volant découpé en dents de scie ou festonné à la main; au-dessus de ce volant se trouve un bouillonné à tête ruchée. Tunique en nansouk ou en piqué, enrichi d'une belle bande en broderie anglaise, surmontée d'un bouillonné; une écharpe de taffetas bleu relève le pouf; les coques et les nœuds de cette écharpe se mêlent harmonieusement à la bande de broderie, qu'elle drape. Corsage décolleté carrément. Les manches sont garnies d'un bouillonné formant jockey, sur lequel s'appuie une bande en broderie anglaise; cette bande, posée à la Médicis, c'est-à-dire relevée la tête en l'air, suit le décolletage de la robe; un nœud assorti à la ceinture est posé en engageante à la naissance de l'épaule; peigne à la girafe dans les cheveux.

Toilette de visite. — Robe en tissu algérien de couleur écrue; la première jupe forme traîne; elle est ornée dans le bas d'un petit volant ruché au-dessus duquel se trouve un bouillonné, puis un volant plissé en tuyau. Une première tunique, ornée d'un petit volant froncé, retombe à ras de la garniture plissée et sert de soutien à une tunique de taffetas rose; cette seconde tunique, ornée d'un volant plissé, retombe toute droite en châle derrière sans être relevée en

16. FILLETTE DE HUIT ANS. 17. GARÇONNET DE TROIS ANS. 18. TOILETTE DE JEUNE FILLE. 19. FILLETTE DE DOUZE ANS.

pouf. Par dessus cette tunique, en revient une troisième en tissu algérien semblable au premier jupon, laquelle est relevée en page par une ceinture en large taffetas rose partant de la naissance de la taille devant. Le corsage plat est à basques plissées en éventail et doublées de taffetas rose; les manches plates sont garnies en sabot d'un double plissé en taffetas rose. Collerette et manches Margot.

E. BOUGY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les mères ne se préoccupent pas moins que les pères de famille de la carrière que leurs fils embrasseront un jour; il n'est donc pas sans utilité pour elles de connaître les conditions d'admission aux différentes écoles qui donnent accès aux carrières civiles et militaires.

C'est à ce point de vue que nous recommandons aux mères le livre des *Grandes Écoles de France*, par Mortimer d'Ocagne.

Elles y trouveront sous une forme intéressante les renseignements les plus complets sur toutes les écoles de France, écoles militaires ou civiles, écoles créées par le Gouvernement ou par des sociétés particulières. La nomenclature est complète; on y passe en revue tour à tour l'École polytechnique, l'École de Saint-Cyr, l'École navale, les Écoles de médecine, de droit, de Cluny, des chartes, d'agriculture, des arts et métiers, des hautes études, le Prytanée militaire (La Flèche), l'École d'Athènes, des Beaux-Arts, l'École forestière : nous sommes forcée d'abréger, tant la liste est complète.

Tous les détails, tous les renseignements utiles ou intéressants ont trouvé leur place dans cette étude : conditions d'admission et de sortie, règlement des études, mode de vie, appréciation raisonnée de chaque carrière et des chances qu'elle comporte, enfin tout ce qui peut intéresser les familles et les jeunes gens sur le choix si important d'une carrière se trouve réuni dans le livre des *Grandes Écoles*. Prix : 3 fr. 50. Hetzel et Cie, éditeurs, 18, rue Jacob.

MARIE DE SAVERNY.

LA MUSIQUE

Les Castagnettes, boléro de concert pour le piano, avec accompagnement facultatif de castagnettes, par A. Milder, fera partie, cet été, du répertoire du concert Besselièvre aux Champs-Élysées. Une chaude couleur locale, beaucoup de brillant et de feu, font de ce boléro un morceau de salon très-agréable.

La Source, caprice-étude du même auteur; jouée avec délicatesse, finesse et expression, cette étude produira tout son effet et sera jugée charmante.

La Valse-impromptu, pour le piano, du même auteur, également du répertoire du concert Besselièvre. Très-recommandée à nos lectrices comme une nouveauté gracieuse et originale très-digne de leur attention.

Chez Katto, éditeur de musique, rue des Saints-Pères, 17.

M. DE S.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

1873 — Mme et Pélerin imp. Paris — N° 71

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Cavally 8. Boulevard des Capucines

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

COURRIER DE LA MODE

Puisque voilà le soleil revenu et tout prêt à darder sur nous ses rayons, occupons-nous un peu des ombrelles. Le bon goût a fait justice des *en-tout-cas*, en forme de massue, que nos élégantes avaient adoptés il y a quelque temps, et qui étaient aussi incommodes que disgracieux; en revanche, l'ombrelle douairière, à grande canne, est toujours en faveur, et c'est justice, puisqu'elle remplit un double but, garantir du soleil et soutenir la marche dans les excursions et les longues promenades.

Beaucoup de femmes ont une ombrelle pour chaque robe, mais c'est assez dispendieux. Une jolie ombrelle noire, doublée de rose, avec ruche et volants découpés ornés d'un nœud élégant, peut se porter avec toutes les toilettes, et sera toujours charmante. J'ai vu des costumes en linon écru brodés de blanc, broderie anglaise, dans lesquels se trouvait comprise une ombrelle en même tissu, brodée également; c'était fort joli. Du reste, la fantaisie est, en cela, comme en toute chose dans la mode actuelle, souveraine maîtresse; la femme de goût n'a qu'une règle à observer, l'harmonie des couleurs qui est, à mon sens, la règle de toute toilette féminine.

Puisque j'en suis aux accessoires, parlons de celui qui, tout en étant invisible à l'œil, est actuellement la pierre fondamentale de l'édifice : je veux parler de la *tournure*. Une robe, si merveilleuse qu'elle

20. TOILETTE DE JEUNE FEMME. 21. TOILETTE DE VILLE.

soit, manque de grâce et d'allure, si ce *détail* est négligé; si la tournure est exagérée ou si elle est trop petite, la taille devient ou ridicule ou vulgaire. Je ne conseille pas d'adopter celles qui sont entièrement composées de ressorts; j'ai remarqué qu'elles produisaient le plus disgracieux effet. Je trouve que ce qu'il y a de mieux, c'est une accumulation de petits volants de mousseline empesés très-roide. Je conviens qu'il faut renouveler souvent ces volants. Mais le prix de revient est presque nul et l'avantage est très-réel.

J'ai vu un grand nombre de tissus nouveaux, et j'ai remarqué surtout le linon écru ou gris, uni ou rayé, avec rayures à jour; voilà de charmantes robes d'été, fraîches et élégantes. Ces étoffes sont surtout faites pour être confectionnées en tuniques polonaises ou blouses, ce qui nous prouve une fois de plus que le costume n'est pas près de disparaître. J'en suis enchantée pour ma part, car il serait, je crois, difficile de trouver une mode plus accommodante que cette combinaison du costume se prêtant à mille changements. Un très-joli jupon noir, par exemple, peut être la base de plusieurs toilettes. Une amie fort merveilleuse, qui va partir pour l'Exposition de Vienne, me disait : « J'emporte trois jupons de faille, un noir, un mauve, un bleu, de genres différents et un nombre infini de tuniques, au moyen desquelles j'aurai presque une toilette nouvelle tous les jours. » J'ai remarqué parmi les robes de l'élégante jeune femme une polonaise en très-léger drap gris, presque blanc, relevée des côtés, de façon à brider fortement sur les hanches; un nœud de velours noir fixe très-haut ce relevé de chaque côté de la taille. Boutons d'acier à facettes. Un chapeau rond de paille noire avec plume du gris de la robe et nœud de velours noir, une rose pâle sous le chapeau tou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chant les cheveux, complétaient cet ensemble. Puis encore une tunique en swatow de Chine, avec habit Louis XV et gilet à grandes poches; un simple liséré noir, posé au-dessus d'un grand biais, garnissait cette tunique, ainsi que l'habit et le gilet; c'était charmant pour le voyage ou toilette négligée. Enfin une délicieuse toilette du soir, en *crepon de l'Inde* bleu. Mon amie est blonde. La jupe est couverte de volants de deux nuances, bleu ciel et bleu plus pâle alternant. Ces volants remontent par derrière jusqu'à la taille, et par devant s'arrêtent aux genoux à peu près. La tunique, du bleu le plus pâle, garnie d'une haute dentelle blanche merveilleusement belle, se drape de côté et vient se perdre sous la basque, également garnie d'une dentelle semblable, mais plus basse. Le corsage décolleté en carré, montant par derrière, très-bas par devant, forme une sorte de gilet; les contours de l'échancrure sont ornés d'une dentelle blanche se rabattant sur le corsage. Nœud de dentelle et de faille bleue posé devant. Manches au coude, avec flot de dentelle.

Je vais achever la description du trousseau que j'ai donné l'autre semaine par le détail du linge de maison nécessaire à l'installation d'un ménage. Je rappelle à mes lectrices que j'ai tâché de prendre un terme moyen. Libre à elles d'augmenter ou de diminuer le nombre ou la valeur des objets désignés.

DRAPS

6 paires de draps toile par 14 mètres de longueur, à 31 fr.	186	»
6 paires de drap toile, sans couture, à 44 fr.	264	»
6 — brodés, à 57 fr.	342	»
12 — domestiques, à 25 fr.	300	»
Total.	1,092	»

SERVIETTES ET NAPPES

1 service damassé pour dix-huit couverts, à	150	»
1 — — à	70	»
2 — pour douze couverts, à 38 fr.	76	»
3 nappes assorties pour huit couverts, à 11 fr.	33	»
3 douzaines de serviettes ouvrées, à 21	63	»
3 — liteaux blancs, à 21 fr.	63	»
3 — œil de perdrix, à 17 fr.	51	»
2 — demi-blanc office, à 11 fr, 50 c.	23	»
Total.	529	»

TABLIERS ET LINGE DE CUISINE

6 tabliers bavettes toile blanche, à 2 fr. 40 c.	14	40
6 — bleus bavettes, à 2 fr. 40 c	14	40
1 douzaine de tabliers toile de cuisine, à	15	50
6 douzaine de torchons toile, à 11 fr.	66	»
4 douzaines d'essuie-mains toile, à 12 fr. 50 c.	50	»
12 tabliers madapolam femme de chambre, à 2 fr.	24	»
12 — festons, à 4 fr. 50 c.	54	»
Total.	238	30

TAIES D'OREILLERS

12 taies d'oreillers unies à boutons, à 3 fr.	36	»
6 — ourlets à jour, à 8 fr. 50 c.	51	»
6 — coins écussons, à 15 fr.	90	»
6 — garnies et plissées, à 20 fr.	120	»
12 — madapolam, domestiques, à 4 f.	48	»
Total.	345	»

Ce qui fait un total de 2,214 fr. Le chiffre d'un trousseau complet comme celui qui vient d'être détaillé est donc, en admettant quelques variantes ou en ajoutant quelques accessoires, de 3,000 fr. environ.

Une abonnée m'a demandé de lui donner le détail d'une toilette de mariée. Je ne saurais, je crois, faire mieux que de décrire celle que portait une charmante jeune fille de ma connaissance au grand jour de son mariage :

Robe en superbe faille blanche à traîne, couverte par derrière de volants retombant les uns sur les autres. Le devant de la robe est garni en long de plissés de faille allant en diminuant vers la taille; le dernier plissé, qui se fixe sur les volants de chaque côté, est encadré d'une fine dentelle blanche point d'Alençon ou d'Angleterre formant coquille dans le bas du plissé. Le corsage, à pointe par devant, forme habit à pans carrés par derrière; les basques sont garnies d'un plissé et d'une dentelle, mais la garniture s'arrête aux hanches, et la pointe de devant se dégage tout unie. Corsage ouvert en carré, avec guimpe en crêpe lisse plissé très-serré, et l'échancrure est garnie de plissés de faille et de dentelles blanches. Manches garnies au coude d'un plissé et de dentelles, et terminées par un bout de manche uni s'ouvrant à la couture extérieure et laissant passer un plissé de crêpe lisse. Cheveux très-ondulés, coiffure haute parsemée de boucles légères retombant par derrière jusqu'à la naissance des cheveux. Voile de tulle illusion couvrant la personne tout entière; couronne absolument ronde en fleur d'oranger; boucles d'oreilles en perles; léger bouquet de fleurs d'oranger posé au coin de l'échancrure carrée du corsage. Livre en cuir de Russie, imitation de vieux missel. Bottines de faille blanche.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Mai.

Potage aux choux nouveaux.
Matelotte de carpes et d'anguilles.
Côtelettes de veau au vert-pré.
Chaufroix de poulets à la gelée.
Filet de bœuf rôti.
Asperges en branches.
Baba au rhum.

Côtelettes de veau au vert-pré. — Parer des côtelettes, les sauter au beurre, puis les mouiller avec moitié bouillon et moitié vin blanc, en les assaisonnant de sel, poivre et bouquet garni. Laisser la cuisson s'effectuer à petit feu, lier la sauce avec du beurre manié de farine, en y incorporant une cuillerée à bouche de cerfeuil blanchi et haché, et, au moment de servir, le rehausser avec un jus de citron ou un filet de vinaigre.

SERVICE DES TABLES

Il y a deux manières également en usage de servir les mets.

L'une est appelée *service à la française*, et l'autre *service à la russe*.

Dans le *service à la française*, les mets sont partagés en trois catégories, qui prennent le nom de service.

Le premier service comprend les potages, les hors-d'œuvres, les relevés, les entrées, etc.

Le second service se compose des rôts, des entremets de douceur, etc.

Et le troisième service, des desserts de toutes sortes.

Chaque service se met en entier sur la table.

Lorsque le service a lieu à *la russe*, les plats froids se placent seuls sur la table, mais tous à la fois; les plats chauds sont découpés à la cuisine et passés un à un aux convives.

Chacune de ces méthodes a ses avantages et ses inconvénients. Le *service à la française* laisse refroidir, à moins de très-grands soins, des mets qui doivent être mangés chauds, et le *service à la russe* prive les convives de l'impression agréable que l'on éprouve à la vue de belles pièces intelligemment présentées.

C'est à l'amphitryon de choisir entre ces deux méthodes, suivant les ressources dont il dispose.

Quant à moi, pour les dîners ne comportant qu'une entrée, je fais orner la table, *sans la surcharger*, avec les hors-d'œuvre, le froid, au besoin, la salade, voire l'huilier, mais jamais de dessert, en réservant au milieu une belle place, sur laquelle, l'un après l'autre, sont déposés les mets. Je découpe le plus prestement possible ce qu'il y a à découper. Je fais de mon mieux pour que mes convives soient servis chacun selon son goût et sa capacité, et je ne manque jamais de leur offrir de revenir aux mets dont ils paraissent satisfaits.

Traitons nos convives comme nous désirons être traités par nos amphitryons.

LE BARON BRISSE.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

ESQUINANCIE

Décidément, le temps est comme la politique, il va tout de travers. Les mois de février et de mars nous ont donné de magnifiques journées de printemps, et maintenant que nous sommes au milieu de cette saison, nous subissons presque toutes les rigueurs de l'hiver. Aussi me voilà réduit à changer mon programme et à m'arrêter aujourd'hui sur une maladie dont je croyais mes lectrices délivrées au moins jusqu'à l'automne. Je veux parler du *mal de gorge*, ou, si vous aimez mieux employer les mots techniques, de l'*angine tonsillaire*, *amygdalite*, *esquinancie*; l'un ne vaut pas plus que l'autre.

Cette maladie semble avoir redoublé de fréquence depuis quelques jours, et, si elle est aussi commune en province qu'à Paris, je suis sûr d'être utile à un grand nombre de mes lectrices; c'est, d'ailleurs, le seul but que je me propose.

Tout le monde connaît les amygdales. Ce sont deux petites glandes, en forme d'amande, placées l'une à droite et l'autre à gauche du voile du palais. La maladie qui nous occupe est constituée par l'inflammation, la rougeur et le gonflement de ces glandes. Malheureusement les mêmes symptômes gagnent le plus souvent les parties voisines, et l'affection n'en est que plus douloureuse et plus difficile à guérir.

L'esquinancie frappe surtout les enfants et les jeunes personnes. La cause la plus commune, je dirai presque unique, qui la détermine, est l'action du froid. Celui-ci agit tantôt directement sur les amygdales, tantôt sur le cou, principalement chez les personnes qui ont l'habitude de se couvrir cette région et qui s'exposent brusquement à un courant d'air. Le froid aux pieds suffit aussi quelquefois pour déterminer la même maladie. Quoi qu'il en soit, l'amygdalite débute toujours par une sensation de chaleur et de sécheresse au fond de la gorge, simulant assez bien la présence d'un corps étranger qu'on cherche à avaler et qui importune sans cesse. La déglutition, d'abord pénible, devient de plus en plus difficile, au point que le malade a de la peine à avaler même la salive qui afflue dans la bouche en plus grande quantité. L'ingestion des aliments solides est douloureuse, difficile et souvent impossible. Les liquides mêmes ne passent qu'avec la plus grande difficulté et refluent parfois à travers les fosses nasales. Les mouvements de la tête et de la mâchoire inférieure provoquent une vive douleur. La respiration est gênée et la suffocation paraît imminente, surtout lorsque les malades font des efforts pour avaler quelques gorgées de tisane ou de bouillon. La douleur se propage presque toujours à l'oreille, d'où il résulte une surdité plus ou moins intense, selon le degré d'inflammation. La bouche exhale une odeur désagréable, et les malades, sous l'influence de la toux ou des nausées, rejettent une grande quantité de glaires ou de mucosités visqueuses et jaunâtres. La voix est altérée dans son timbre et présente un *nasonnement* tout particulier. L'état général n'est pas moins fâcheux que l'état local. Les malades sont tourmentés par une fièvre plus ou moins intense. Ils éprouvent de violents maux de tête, un manque absolu d'appétit et un brisement considérable de tous les membres; quelques-uns sont totalement privés de sommeil et ont même du délire pendant la nuit. La face est tuméfiée, congestionnée, et la langue couverte d'un enduit épais et grisâtre.

Si l'on veut se rendre un compte exact de l'état du malade, on le fait placer en face le jour d'une croisée bien éclairée, et on l'engage à ouvrir fortement la bouche pendant qu'avec le manche d'une cuiller on déprime la base de la langue. Cette manœuvre n'est pas toujours facile chez les enfants, qui opposent souvent une vive résistance. Dans ce cas, il faut avoir recours à un aide qui tient les mains de l'enfant pendant que l'observateur lui serre légèrement le nez et le force ainsi à ouvrir la bouche pour respirer. Au moment où la mâchoire inférieure s'abaisse, on introduit le manche de la cuillère, et, pour maintenir la bouche ouverte, on place un bouchon de liége entre les deux mâchoires. Dans cette position, il est généralement facile d'examiner le fond de la gorge. On voit alors une amygdale, ou les deux, si la maladie est double, rouges, sèches et tuméfiées, faisant saillie au milieu du gosier et venant parfois se toucher de façon à en oblitérer presque entièrement l'ouverture. La luette, qui participe généralement à l'inflammation, est déviée tantôt en avant, tantôt en arrière ou sur l'un des deux côtés, selon que le gonflement prédomine à droite ou à gauche. Il n'est pas rare de trouver les amygdales recouvertes de petites ulcérations, de mucosités blanchâtres ou de plaques jaunâtres irrégulières, qui peuvent quelquefois faire croire à l'existence du croup ou d'une angine couenneuse. Tel est l'ensemble des symptômes auxquels on peut facilement reconnaître l'amygdalite inflammatoire ordinaire.

Le meilleur moyen d'éviter le développement de l'esquinancie, c'est de ne pas s'exposer à l'action du froid, surtout au moment des changements brusques de température. Lorsque la maladie est déclarée, les moyens de la combattre sont des plus simples. Dès les premiers jours, il faut insister sur les bains de pieds sinapisés, qu'on peut répéter deux et trois fois par jour. On peut les remplacer, si le malade le désire, par une application de quatre ou cinq sinapismes sur les membres inférieurs, qu'on laissera en place pendant huit à douze minutes. Quelques gouttes d'huile de camomille tiède versées dans les oreilles, qu'on bouche ensuite avec un bourdonnet de coton, produiront un soulagement rapide, dans les cas où la douleur envahit les oreilles. Autour du cou, on met des cataplasmes de farine de lin, en ayant soin de les renouveler toutes les fois qu'ils commencent à se refroidir. Il faudra surtout insister sur les gargarismes et en user le plus souvent possible dans la journée. Dès le début, ce seront des gargarismes adoucissants, tels que le suivant :

Figues grasses	50 grammes.
Lait	500 —

Faites bouillir pendant un quart d'heure.

Si, malgré tous ces moyens, la maladie faisait de nouveaux progrès, il faudrait recourir aux vomitifs, dont le meilleur est la poudre d'ipécacuanha, à la dose de 50 centigrammes pour les enfants, et de 1 gramme ou 1 gramme 50 centigrammes pour les adultes. Les gargarismes devraient

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

être aussi plus énergiques. Celui dont je fais le plus souvent usage est le suivant :

Sirop de mûre.....	50	grammes.
Sulfate d'alumine et de potasse.	10	—
Sirop diacode.....	40	—
Eau distillée de rose.....	250	—

Un avis important que je veux donner à mes lectrices, c'est, dans le cas de maladie de la gorge, de ne jamais se laisser appliquer des sangsues dans la région du cou : d'abord parce que les sangsues appliquées en petit nombre ne font qu'aggraver le mal, bien loin de le diminuer, et ensuite, parce que les piqûres de ces petits animaux laissent sur la peau des cicatrices indélébiles, ce qui ne manque pas d'inconvénients pour les personnes du sexe qui ont l'habitude de se décolleter.

Enfin, lorsqu'un traitement régulier n'a pu empêcher la formation d'un abcès dans les amygdales, il est bon de l'ouvrir le plus tôt possible pour prévenir des accidents graves que pourrait provoquer l'ouverture spontanée de la tumeur, surtout si elle avait lieu pendant le sommeil. La suffocation et la mort pourraient en être la conséquence.

DOCTEUR IZARD.

L'OFFRANDE

La Société des gens de lettres a voulu offrir son obole aux Alsaciens et aux Lorrains. Elle aurait pu verser une somme d'argent; elle a cru plus digne de publier un livre à leur profit. Les plus grands noms de la littérature française, Hugo, George Sand, About, Féval, Barbier, — il faudrait les nommer tous, — ont voulu contribuer de leur esprit et de leur plume à cette œuvre patriotique pour laquelle Marchal, Henner, Flaming ont donné trois magnifiques dessins. Ce livre a pour titre *l'Offrande* (1). Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lectrices un spécimen de cette œuvre qui sera une date dans l'histoire de la littérature française. C'est la nouvelle que M. Hector Malot a adressée au comité de la Société des gens de lettres pour cette patriotique publication.

L'ALSACIENNE

On m'appelle l'Alsacienne, mais vous pensez bien, n'est-ce pas, que ce n'est point mon vrai nom, c'est un sobriquet qu'on m'a donné quand je suis arrivée ici, parce que je venais de l'Alsace, mon pays.

Mon nom de fille est Lisbeth Kœbelé, le nom de mon mari est Jérôme Cochard. Comment j'ai quitté Wissembourg, où je suis née, pour venir m'établir ici, à trois lieues de Paris, c'est mon histoire, et je ne demande pas mieux que de vous la dire tout au long, puisque vous êtes curieux de la savoir.

Je n'ai pas à vous apprendre que je suis bossue, ça se voit, n'est-il pas vrai? Ne dites pas non, et, par bonté, n'essayez pas de me démontrer que j'ai tout simplement une épaule plus haute que l'autre. D'honnêtes personnes comme vous m'ont déjà voulu faire quelquefois cette politesse, mais je me connais; il n'y a pas que les belles femmes qui se regardent dans leur glace, les laides aussi vont à leur miroir, et souvent... si on était changée depuis la dernière fois?

D'ailleurs, quand même je ne me serais jamais mirée, je saurais encore à quoi m'en tenir; car si pour tout le monde dans ce pays je suis « l'Alsacienne, » à Wissembourg, pour tout le monde j'étais « la bossue; » il paraît que j'étais née pour recevoir des surnoms.

Vous pensez bien que ce n'était pas sans chagrin que j'entendais, du matin au soir, ce mot « la bossue » me sonner aux oreilles; et je conviens aujourd'hui que ça a rendu ma jeunesse bien triste. C'est une grâce du bon Dieu que je n'en sois pas devenue méchante. Quand les femmes et les filles de mon âge se moquaient de moi, cela me faisait rager; quand c'étaient les hommes, cela me faisait pleurer. J'avais, il est vrai, ma langue pour me défendre, mais je ne pouvais pas rendre tous les coups aussi forts, aussi cruels qu'on me les portait, et quand on me disait :

— Parle de nos amoureux tant que tu voudras, nous ne te répondrons point là-dessus, car tu ne trouveras jamais un homme pour t'épouser.

Je me taisais, sentant bien en moi-même que c'était vrai.

C'était là ma grande peine, car je vous confesse que j'avais envie de me marier; il me semblait que je serais heureuse quand j'aurais quelqu'un à aimer.

Pour comprendre ces idées de femme, il faut que vous sachiez, car j'ai oublié de vous le dire, que je n'avais pas de parents. Je n'avais jamais connu mon père; et ma mère, je l'avais perdue quand j'allais avoir quinze ans. Restée veuve avec trois enfants, sans autres ressources que celles qu'elle pouvait trouver dans son métier à tisser, ma mère était tuée de travail pour nous élever. C'était une Lorraine des environs de Metz, dure à la fatigue, comme les gens de son pays; mais sa santé n'était pas égale à sa volonté, elle succomba à la peine juste au moment où nous arrivions à l'âge de travailler avec elle et de la soulager. Il fallut se séparer; mon frère, qui était un grand et beau garçon de dix-huit ans, s'engagea comme soldat, et fut envoyé en Afrique, où il mourut de la fièvre; ma sœur fut emmenée à Paris pour soigner les enfants d'une famille riche; quant à moi, je restai à Wissembourg servante dans une brasserie, où l'on voulut bien me recevoir et me garder, plus par charité tout d'abord que par besoin, car alors je n'étais pas véritablement propre à rendre de grands services à mes maîtres.

Les années s'écoulèrent, et en prenant des forces je me fis au travail, car ce n'était pas le courage et le bon vouloir qui me manquaient. Je me rendis utile à la maison; j'étais prompte à me remuer, je n'avais pas besoin de beaucoup de sommeil; levée la première, j'étais la dernière couchée.

On commença à me considérer.

Mais cela n'empêcha point la moquerie d'aller son train, et à vingt-cinq ans j'étais toujours « la petite bossue » comme à quinze ans.

Pendant ce temps, j'avais vu toutes mes camarades qui avaient à peu près mon âge se marier les unes après les autres, celle-ci à dix-huit ans, celle-là à vingt-trois ou vingt-quatre, et moi, naturellement, j'étais restée fille, sans qu'aucun homme pensât à m'épouser.

Plus d'une fois, il est vrai, on m'avait dit des paroles d'amour; mais quand j'avais ouvert les oreilles à ces paroles, j'avais bien vite compris qu'elles n'étaient pas sincères. Parler d'amour à « la bossue, » c'était une bonne farce, et l'on en riait joliment le dimanche en buvant de la bière.

Le temps continua de marcher, et jour par jour les années s'ajoutèrent aux années. Comme j'approchais de la trentaine, voilà qu'il se trouve un homme qui me parla doucement en me regardant avec des yeux craintifs. Naturellement, je me tins sur mes gardes.

Mais je ne tardai pas à sentir que j'avais tort d'être en défiance; celui-là était de bonne foi. C'était un soldat de la garnison de Wissembourg, ou plutôt une espèce de soldat, car il était ouvrier tailleur au régiment. Ce n'était plus un homme jeune, et il n'était ni bien solide ni bien hardi, mais il était bon de cœur, doux avec tout le monde, sans jamais blâmer ou railler personne, et puis enfin il avait une façon de me regarder qui me faisait chaud au cœur.

Comme il avait encore un an de service à faire, il fut décidé que nous nous marierions à l'expiration de cette année, et notre mariage se fit juste ainsi qu'il avait été convenu : ce ne fut point ce qu'on appelle un beau mariage, mais pour nous ce n'en fut pas moins une belle fête; il n'y a pas que les riches qui peuvent être heureux.

Pour riches, nous ne l'étions guère : Jérôme n'avait rien et moi je n'avais pour tout bien que 300 fr. économisés à la longue sur mes gages.

Nous ne voulûmes ni l'un ni l'autre rester à Wissembourg : Jérôme, parce que ce n'était pas son pays; moi, parce que c'était le mien; j'y avais été malheureuse; on m'y avait fait souffrir jeune fille, j'avais peur qu'on m'y fît souffrir encore plus tard.

Nous arrêtâmes donc de venir dans le pays de mon mari, c'est-à-dire ici. Nous n'avions pour nous établir, Jérôme que son aiguille, ce qui n'est pas beaucoup pour un homme, et moi je n'avais que mes bras. Cependant quand on veut s'en donner la peine et qu'on n'est pas trop orgueilleux dans ses demandes, on finit toujours par trouver à gagner sa vie : Jérôme eut de l'ouvrage chez un tailleur du pays qui lui donna cinquante sous par jour, et moi, qui ne pouvais plus être servante et n'avais pas de métier dans les mains, je me fis laitière, c'est-à-dire que j'allai toutes les nuits à trois heures du matin acheter deux grands brocs de lait à un voiturier qui passe sur la route de Paris, pour les rapporter ici et les revendre en détail.

C'était assez dur de s'en aller toutes les nuits par le froid, la pluie ou la neige, à une lieue dans le bois, chercher mes brocs qui étaient lourds à remonter, mais je n'ai jamais été tendre à la fatigue, je ne pensais pas à la peine, je ne pensais qu'à mon gain.

Il ne faut pas que ce que je vous dis là vous donne l'idée que je faisais de gros bénéfices; de vrai, je ne gagnais que trois francs par jour, un sou par litre; mais pour une femme c'est déjà bien beau, et pour nous c'était superbe; nous n'avions jamais espéré tant; nous étions les gens les plus heureux du monde; mon mari était bon pour moi, ne disant jamais un mot plus haut que l'autre, toujours content, ne buvant jamais; je n'étais plus « la bossue, » j'étais « l'Alsacienne. »

Si l'on a raison de dire que les malheurs ne viennent jamais seuls, on devrait le dire aussi des bonheurs, je me trouvai enceinte.

Pendant un an c'avait été ma grande peine, mon souci de tous les jours, de savoir si j'aurais un enfant; quelle joie quand je sentis remuer le mien! j'étais donc une femme comme les autres, j'étais mariée, je serais bientôt mère!

Mais après la première poussée de joie, l'inquiétude me reprit : comment serait mon enfant? Serait-il droit comme son père? Ne serait-il pas plutôt comme moi?

Le temps me parut long à attendre; et quand le moment arriva, j'étais si angoissée de ma crainte, que j'en oubliai presque mes douleurs.

— C'est un garçon, dit la sage-femme.

— Est-il droit?

— Comme un peuplier.

— Ce sera un superbe soldat, dit mon mari.

— Il pèse plus de 10 livres, ajouta la sage-femme.

La vérité est que c'était un bel enfant; le plus beau que j'aie jamais vu : fort, frais, sain et bien fait! Pouvez-vous vous figurer la joie d'une femme comme moi? J'en perdis presque connaissance en le regardant : ce bel enfant, c'était le mien, mon enfant à moi, la bossue.

Quand je commençai à réfléchir, le mot de mon mari me revint à l'idée pour me tourmenter : soldat! mon fils, soldat! pour qu'on me le tue ou qu'on me l'estropie, un si bel enfant, ce n'était pas possible.

Alors il me poussa dans la tête que je ne devais pas permettre ça et qu'il fallait le racheter. Le racheter, quand nous n'avions pas un sou à nous et que nous gagnions tout juste ce qui est indispensable à notre vie, c'était là une idée bien ambitieuse, n'est-ce pas? Cependant quand elle m'eut prise, elle ne me lâcha plus : mon fils ne serait pas soldat et je lui économiserais les 1,500 francs qu'il fallait pour lui acheter un homme.

Pour cela, combien me fallait-il mettre de côté tous les jours? Ce fut un calcul qui me prit du temps et me donna du travail. A la fin, je trouvai que j'avais à moi sept mille trois cents jours avant que mon fils eût vingt ans, de sorte que si je pouvais prendre tous les matins quatre sous sur notre dépense, j'aurais au bout de mes vingt ans 1,460 fr.

Quatre sous, ce n'est pas une grosse dépense pour bien des gens; pour nous, c'en était une importante, surtout parce qu'elle se répétait tous les jours. Heureusement j'étais d'une race de gens qui n'ont pas peur du difficile, ni même de l'impossible, et qui savent suivre, jour après jour, une idée, en persévérant jusqu'à la fin.

Aussitôt relevée, je me mis à amasser le rachat de mon garçon. Mais ce qu'on calcule dans sa tête et ce qu'on arrange en esprit selon son désir n'arrive pas toujours comme on l'a espéré. Il y avait des journées où, malgré tout, je ne pouvais pas porter mes quatre sous à ma cachette et où il me fallait attendre au lendemain, au surlendemain, quelquefois même à la semaine suivante, et cela embrouillait mes comptes, ou, pour mieux dire, m'obligeait à me souvenir et à faire des calculs.

Bien que n'étant pas du tout habile à calculer, je ne me suis jamais trompée dans mes comptes, et, à un sou près, j'ai toujours su ce que j'avais dans ma cachette, en louis, en pièces de 5 francs et en sous. Quand j'avais cent sous de sous, je les remplaçais par une pièce de 5 francs, et quand je pouvais me procurer un louis, je le mettais à la place de quatre pièces de cent sous.

La cachette dans laquelle j'entassais mon trésor était des plus simples; c'était un trou que j'avais fait dans la muraille de notre cellier : j'avais dégradé deux moellons, et, à la place d'un de ces deux moellons, je mettais mon argent, en ayant soin, bien entendu, de refermer mon trou.

A force d'aller dans ce cellier et d'y rester quelquefois à manier mon argent, car ça me faisait plaisir de laisser glisser les louis et les écus entre mes doigts, voilà que j'attirai l'attention de mon mari, qui maintenant demeurait toute la journée à la maison, ne voyant plus assez clair pour travailler dans le neuf chez son tailleur. Il me fit des questions, lui qui était l'homme le moins curieux de la terre, et puis, comme il n'était pas satisfait de mes réponses, il tâcha de me surprendre. Je crois bien qu'il avait comme qui dirait de la jalousie : ça ne me fâcha point, et, de vrai, même ça me donna de la satisfaction; je n'étais donc plus bossue à ses yeux.

Comme je ne voulais pas le tourmenter, le cher homme, je n'allai plus au cellier que pour y mettre des grosses pièces, et je plaçai tous les jours mes sous dans un trou du mur de notre cuisine : ça me faisait deux cachettes, deux caisses, comme je disais en riant avec moi-même.

Pendant ce temps, mon garçon grandissait, et plus il grandissait, plus il embellissait; c'était le plus fort des enfants de son âge, le plus adroit, le plus souple; il n'y avait pas son pareil pour courir ou pour monter aux arbres; alors, en le regardant me revenir tout déchiré, ça me donnait de l'orgueil au cœur, mais surtout ça me donnait du courage pour travailler davantage et augmenter mon magot.

Mon garçon allait avoir dix ans quand mon mari tomba malade; la maladie fut longue et le rétablissement fut plus long encore; le médecin me dit qu'il ne reviendrait à la santé que s'il avait une bonne nourriture, de la viande au moins une fois par jour et du vin à tous ses repas.

Dieu merci, je n'eus pas une minute d'hésitation; tous

(1) Un volume in-8°, prix : 5 fr. Nous enverrons ce volume *franco* à celles de nos abonnées qui adresseront, en un mandat-poste, 5 fr. (et 75 cent. pour frais de port) à l'administrateur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

es matins j'allai à la cachette du cellier, celle qui renfermait les grosses pièces, et, au lieu d'y mettre, j'y pris ce qu'il fallait pour rendre la vie à mon pauvre homme. Vous dire que ça ne me coûtait pas de voir s'en aller chaque jour mon cher argent, que j'avais eu tant de peine à amasser, ne serait pas vrai; le cœur me saignait quand je sentais avec ma main les pièces diminuer dans le trou.

Enfin, petit à petit, bien doucement, il se rétablit, les forces lui revinrent, il put travailler et reprendre ses habitudes d'autrefois. A ce moment, il ne restait plus que 208 fr. dans le trou.

Comment faire? Faudrait-il donc laisser partir mon garçon?

Cette idée-là me mettait le feu dans la tête. Après avoir bien cherché, bien calculé, je pris une grande résolution. Avec mes 200 fr., j'achetai un âne et une petite voiture, et je me mis à parcourir les campagnes environnantes en vendant des légumes, des œufs, des fruits, du fromage à la crème. Tous les matins, à deux heures, je partais pour aller chercher mon lait, je le rapportais à pied à la maison, et je le distribuais chez mes pratiques; à huit heures, j'avais fini; alors j'attelais mon âne et me mettais en route avec ma voiture de légumes, m'arrêtant de porte en porte, jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ça me faisait de longues et rudes journées, mais il fallait ça, car je n'avais plus que dix ans devant moi pour amasser le remplacement de mon garçon, et le prix de ce remplacement avait été augmenté par le gouvernement; il était maintenant de 2,300 francs; pourquoi, je ne l'ai jamais su; enfin, c'était ainsi, et il fallait en passer par là, ou bien mon garçon serait soldat. 2,300 francs à amasser en dix ans, c'était plus de douze sous par jour.

Je ne désespérai point, et, au bout de deux ans, j'avais dans ma cachette trois louis et quarante pièces de cent sous; quelquefois j'avais pu y mettre vingt sous, quelquefois je n'y avais mis que cinq sous, mais enfin tous les jours j'y avais apporté quelque chose, et maintenant j'étais bien certaine, la santé et la force me restant, d'arriver à mes fins: mon fils ne serait pas soldat, et il serait racheté par moi, moi seule.

A sa sortie de l'école, je lui avais fait prendre un état; il aurait voulu être charpentier, mais je n'y avais pas consenti, car charpentier ou soldat c'est presque la même chose pour le risque; on aurait pu me le blesser, et je ne voulais pas de ça; il s'était donc fait menuisier. Et je vous jure que c'était un bel ouvrier quand il s'en allait le lundi matin avec sa blouse blanche bien repassée; je me mettais sur le seuil de notre porte pour le suivre des yeux pendant qu'il montait notre rue en chantant.

Il alla toujours en embellissant, et à dix-neuf ans, c'était bien véritablement le plus beau garçon du pays; je ne voyais pas ça seulement par mes yeux, mais je le sentais encore à la façon dont les jeunes filles le regardaient. Au bal de la fête du pays, il dansait non-seulement avec les filles des ouvriers et des cultivateurs, mais encore avec celles des bourgeois.

Dix-neuf ans, ce n'était pas loin de vingt. Cette dernière année passa rapidement, et le moment du tirage approcha. Alors je vis mon garçon s'attrister.

— Ne t'afflige donc pas, lui disait son père, tu ne seras pas perdu; j'y ai bien été vingt et un ans: tu feras comme moi.

Entendant ça, je riais en moi-même, pensant à la joie qu'il aurait après son inquiétude et son souci.

Deux jours avant le tirage, le frère de mon mari, qui demeure à Villiers, vint nous voir, et, pour lui faire honneur, je tuai un lapin, que j'arrangeai en gibelotte; mais, pendant le dîner, je vis que mon garçon ne mangeait pas; on parlait du tirage, de soldats, de régiment, et ça lui avait coupé l'appétit.

— Ça te chagrine donc bien? que je lui dis en le tirant dans la cour.

Il me regarda pendant longtemps avec des yeux tristes; puis, m'embrassant:

— Je ne retrouverai pas Célestine, me dit-il.

Célestine, c'était la fille du marchand de bois, notre voisin. Comme c'étaient des gens riches, je n'aurais jamais cru que mon fils penserait à leur fille. Mais alors je compris qu'il l'aimait. Et pourquoi pas? Il était assez beau pour aimer toutes les femmes et être aimé d'elles.

Je le regardai à mon tour, et voyant son chagrin, je ne pus me tenir plus longtemps.

— Va chercher ton père et ton oncle.

Alors je les menai tous dans le cellier, et, montrant le trou à mon garçon, je lui dis:

— Fouille là dedans.

Il enfonça le bras et on entendit les louis et les pièces de cent sous sonner.

Il en tira une poignée; j'avais tendu mon tablier:

— Mets-les là dedans et fouille toujours.

Il en tira une nouvelle poignée, puis une autre encore.

Il fallait voir la figure de mon mari et de mon beau-frère.

— Va toujours, il y a 98 louis, 62 pièces de cent sous et 23 pièces de quarante sous; en tout 2,316 francs.

— Est-ce vrai, maman, que c'est à toi tout ça?

— Voyons, voyons, ma femme, dit mon mari en tremblant, où as-tu eu ça, dis-le moi, je t'en prie?

A sa voix, je compris qu'il avait peur, et tout de suite je leur racontai comment j'avais amassé mon trésor.

— C'était donc pour cela que tu venais si souvent dans le cellier?

— Hé oui, grande bête!

— Si j'allais avoir un bon numéro, dit mon garçon, quelle noce on pourrait faire avec tout ça.

Cela me produisit un singulier effet d'entendre dire qu'on pourrait faire la noce avec cet argent que j'avais eu tant de peine à gagner; mais on n'eut pas à s'inquiéter de ça; le numéro du tirage ne fut pas bon, et il fallut acheter un homme avec les 2,300 francs.

Mon fils ne fut donc pas soldat; mais, par malheur, ça ne lui a pas profité. Célestine a épousé le fils du notaire, et mon pauvre garçon s'est mis à boire.

Aujourd'hui, il est chantre à l'église, où il gagne 600 francs de fixe et au moins 800 francs de casuel. Jamais il ne touche à un rabot ou à une scie; tout le temps qu'il n'est pas employé à l'église, il le passe au café à boire et à jouer au billard. Aussi, il y a des moments où je me demande si j'ai bien fait de l'empêcher d'être soldat: au régiment, il aurait peut-être pris d'autres habitudes. Si vous allez dimanche à la grand'messe, regardez-le, vous verrez comme il porte la maîtresse chape.

RECTOR MALOT.

LETTRE D'UNE AMIE

Je vais, si vous le permettez, donner différents procédés pour enlever les taches, d'après leur nature, car toutes les taches ne sont pas semblables; les unes sont graisseuses, les autres résineuses, huileuses, etc.; elles sont causées par des acides, par des alcalis, par l'encre, la poix, le goudron, le camboui.

Les taches graisseuses s'enlèvent par le savon ou par l'eau chargée d'alcali pour les étoffes qui supportent le lavage, telles que les calicots, les percales, les cachemires, les reps, les popelines. On peut employer avec succès le fiel de bœuf purifié.

L'essence de térébenthine et l'éther enlèvent les taches des estampes et des livres.

L'éther et l'essence de citron conviennent aux étoffes délicates.

Les taches résineuses et la cire s'enlèvent au moyen de l'alcool rectifié. Fraîches, les taches d'encre ordinaire sur le linge s'enlèvent avec le sel d'oseille; vieilles, ces sortes de taches veulent que le sel d'oseille soit dissous à chaud dans une cuiller d'étain. Cette même dissolution enlève les taches de rouille sur le linge de fil et de coton. Les taches d'encre d'imprimerie et de cambouis ont besoin d'être nettoyées dans une dissolution de sel d'oseille ammoniacal.

La poix, le goudron et les taches de peinture à l'huile se détachent au moyen d'huile volatile de térébenthine.

Les taches de fruits s'enlèvent avec la plus grande facilité au moyen du chlorure de soude, surtout après un savonnage; l'acide sulfureux produit le même effet; mais avant d'employer l'un ou l'autre, il faut essayer s'il n'altère pas les couleurs de l'étoffe, inconvénient qui rendrait le remède pire que le mal.

Les terres absorbantes ou alumineuses comme la terre à foulon, l'argile, la craie, la chaux éteinte, sont d'excellents agents pour boire toutes les taches huileuses et graisseuses; ils ont l'inappréciable avantage de n'altérer presque jamais les couleurs.

Voici une recette pratique pour le nettoyage des étoffes de laine, de cachemire, les robes, les confections et même les vêtements d'homme. Mettez dans une terrine vernissée une bouteille d'eau tiède, un peu de savon blanc, 31 grammes de soude d'Alicante pulvérisée. Le tout étant bien fondu, ajoutez deux cuillerées de fiel de bœuf et un peu d'essence de lavande; remuez bien, passez à travers un linge et conservez le mélange dans une bouteille bien bouchée.

Pour en faire usage, mettez avec précaution quelques gouttes sur la tache, frottez avec une petite brosse, puis lavez à l'eau tiède. Si vous voulez laver à grande eau, mettez un verre de cette dissolution dans un seau d'eau.

Le dentifrice à la mode est sans contredit l'*eau de Philippe*. Je ne sais rien de plus suave au goût et de plus utile au point de vue de l'hygiène. Cette eau prévient et calme les douleurs de dents, les nettoie, les blanchit, les conserve, détruit le tartre, arrête la carie, fortifie les gencives et communique à la bouche un parfum délicat. Elle s'emploie concurremment avec l'*odontaline-Philippe*, pâte dentifrice qui convient surtout quand les dents se couvrent abondamment de tartre. Son usage donne à la bouche la teinte rosée du corail. On trouve l'eau et l'*odontaline* à Paris, maison Philippe et Cie (Hermelin successeur), rue d'Enghien, 24, et, en province, chez les parfumeurs et coiffeurs.

L'installation à la campagne demande de sérieuses études, et la question d'ameublement n'est pas la dernière dont il faille s'occuper. Mme Marie de Saverny se propose de vous donner à cet égard des indications et des conseils puisés à bonne source. Je me contenterai donc d'appeler votre attention sur un détail important. Pour l'installation d'été à la campagne, l'usage laisse de côté les tentures de soie et de laine; on pare le salon, le boudoir, la chambre d'amis, avec la véritable toile de Jouy, tissu sur lequel l'industrie a réussi à imprimer les dessins les plus frais, les plus coquets, aux couleurs vives, aux teintes inaltérables. J'ai admiré une splendide collection de toiles de Jouy imprimées, aux magasins de *Pygmalion*, rue Saint-Denis, rue de Rivoli et boulevard Sébastopol. Peu de maisons dans Paris pourraient offrir un assortiment semblable. On y trouve depuis le modeste semis de roses sur fond gris pour la chambre de jeune fille jusqu'aux plus riches dispositions dont le salon aux meubles Louis XV en bois verni blanc sera des mieux parés.

Le beau temps est revenu, et pour longtemps, espérons-le. Bientôt nos robes de laine seront trop lourdes à supporter; hâtons-nous donc, afin de n'être pas surprises par les grandes chaleurs, d'aller à la *Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tronchet, y choisir une robe, une polonaise, une toilette enfin en toile batiste écrue ou de couleur. Cette maison est arrivée à l'impossible, en combinant, avec ce tissu primitif si simple, de ravissantes fantaisies des plus élégantes et des plus recherchées par la fashion.

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme L. P. à Pont-l'Abbé L. — Il faudrait voir les malades pour leur indiquer un traitement rationnel complet; mais ils se trouveront soulagés par les bains sulfureux répétés deux ou trois fois la semaine, et par la tisane suivante:

Racine de chicorée	4	grammes.
Racine de saponaire	4	—
Ecorce d'orme pyramidal	4	—
Tige de douce-amère	4	—

pour un litre d'eau qu'on fera bouillir pendant une demi-heure.

A. D. M., à J. les F. — La réponse a été adressée poste restante.

Amélie-les-Bains. — Une toilette de nouvelle mariée doit surtout ressembler, pour être de bon goût, à toutes les toilettes portées par les femmes jeunes et élégantes, c'est-à-dire ne pas viser à l'effet; le chapeau blanc d'autrefois, par exemple, est absolument détrôné. Vous n'avez qu'à choisir dans les nombreuses descriptions que contient votre journal.

Mme M., à Gouaf. — Demandez le n° 6; il contient la recette pour décalquer les broderies; remplacez le blanc d'Espagne par du talque.

De mon nid aimé. — Vos vœux sont satisfaits; vous recevez la recette désirée.

Mme V. R. — Toutes vos demandes sont inscrites, et vous pouvez compter les recevoir suivant leur ordre d'inscription; un peu de patience, nous avons tant de charmantes abonnées comme vous à satisfaire.

Mme E. L. G. — Lisez les courriers de mode, vous ne pourrez avoir de meilleur guide.

Mme G. — Le prix du ruban de la ceinture Médicis est de 17 francs le mètre; c'est du ruban tissé, magnifique comme fabrication.

Mme M. de V. a-t-elle reçu sa soutache? La commission a été faite.

Mme M. de C. — Ce genre ne se fait plus beaucoup. La guipure renaissance, même en moire, ou bien encore le filet brodé, le remplace. Cependant, un peu plus tard, nous combinerons un joli dessin mignardise et crochet.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Après la capitale, voilà Lyon qui a son Exposition universelle.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 72. (Avec patrons.) Dimanche, 18 Mai 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

TOILETTES DE Mme ÉLISE. — 1. TOILETTE MANITA. 2. TOILETTE MONTPENSIER. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette Manita. — Toilette Montpensier. — Ceinture Page. — Deux nœuds Magdeleine. — Nœud Nelly. — Nœud Hélène. — Deux chapeaux de campagne. — Jours en guipure Renaissance : point de plume, point de Venise, point de Valenciennes, point de Brabançon, point turc (6 dessins). — Coupe de coupe : polonaise, tunique à basques (4 dessins). — Coiffure Nivon. — Deux toilettes de ville. — Mantille. — Rotonde. — Mantelet à la vieille. — Rêve.

MUSIQUE : *Pie Jesus*, de Faure.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies.

5. NŒUD MAGDELEINE POUR LES CHEVEUX.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette Manita, en faille canard et faille paille. Jupe à trois grands volants derrière, garnis de volants plus petits en biais, complétement doublés de faille paille.

Le devant de la jupe est orné de deux plissés en faille canard, avec liséré de faille paille.

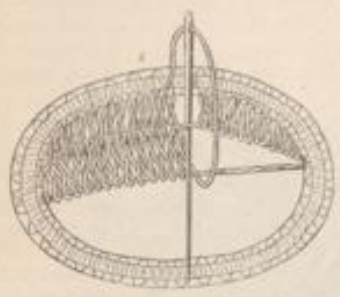
6. NŒUD NELLY.

Corsage ouvert, à longue pointe devant et à retroussis derrière; du retroussis s'échappent des nœuds de faille canard et paille. L'encolure, à double ruche dans le dos et à plissé simple par devant, est terminée par un nœud. Manches à volants rappelant le jupon.

2. Toilette Montpensier, en faille gris fer et velours noir. Jupe demi-longue. Le premier volant, qui mesure 35 centimètres de hauteur, est garni d'un biais de velours de 15 centimètres, plissé à larges plis. Le deuxième volant, de 50 centimètres, est garni également d'un biais de velours noir de 15 centimètres. La tête est coupée par des carrés de velours de la même largeur que les plis.

4. NŒUD MAGDELEINE.

Polonaise en faille gris fer, avec biais de velours et franges.



10. POINT DE PLUME, 1er MOUVEMENT.

3. Ceinture page. — Modèle exclusif des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Cette ceinture se fait en faille de plusieurs largeurs; le nœud qui se rattache sur l'épaule est en ruban n° 12; l'écharpe qui s'échappe de ce nœud est en ruban n° 80; elle se rattache au côté par une ceinture en ruban n° 120 ou 140, aux longs bouts retombant gracieusement sur la jupe. La partie qui est en n° 80 sert à relever le pouf de la jupe; et le bout extrême vient se rattacher au-dessous de bras du côté droit, l'épaulière devant être posée sur le côté gauche.

3. CEINTURE PAGE.

8. CHAPEAU DE CAMPAGNE POUR JEUNE FILLE.

4-5. Nœud Magdeleine. — Ce nœud est en gros de Suez et en crêpe de Chine bleu de deux nuances pris dans le biais de l'étoffe. Une blonde satinée fort claire forme coquillé d'un côté. Le nœud de coiffure n° 5 est assorti au précédent.

6. Nœud Nelly. — Dans du gros de Suez et du crêpe de Chine de deux nuances de vert pris dans le biais de l'étoffe, on chiffonne ce nœud confortable; la frange à tête en soie floche est rapportée.

12. POINT DE VENISE.

13. POINT DE VALENCIENNES.

7. Nœud Hélène en crêpe de Chine de deux nuances; une partie est rose et l'autre grise; quant à l'effilé, il doit être des deux nuances du crêpe, et se contrarier.

8. Chapeau de campagne pour jeune fille ou jeune femme. — Ce chapeau se fait sur une carcasse de linon; celle-ci est d'abord recouverte de florence rose ou bleue que l'on voile par un bouillonné de mousseline excessivement claire; un gros plissé retombe sur la passe, et une ruche aux plis crevés bien fournis entoure la calotte et même la recouvre; le nœud de faille rose du sommet cache le point de départ des ruchés; les brides, en faille rose, se rattachent par derrière.

9. Chapeau de campagne pour jeune fille de huit à douze ans. — Modèle du Louvre. — La passe est en paille blanche dite paille de fantaisie; la calotte est entièrement couverte d'un gros ruché en crêpe ou tulle jaune paille sur transparent de soie bleue; les nœuds du devant et de derrière sont en faille bleue n° 16.

7. NŒUD HÉLÈNE.

POINTS POUR LES JOURS EN GUIPURE RENAISSANCE

(Dessins 10 à 15)

Nous avons commencé, dans notre numéro du 27 avril, l'explication de divers points pour les jours en guipure Renaissance; nous continuons aujourd'hui la série de ces points, que nous compléterons dans un de nos prochains numéros.

Point de plume (dessins 10 et 11). — Ce point s'emploie dans la guipure Renaissance et dans la broderie sur filet, et, grâce à lui, on obtient des mats fort heureux. Voici le procédé en usage pour exécuter le point de plume :

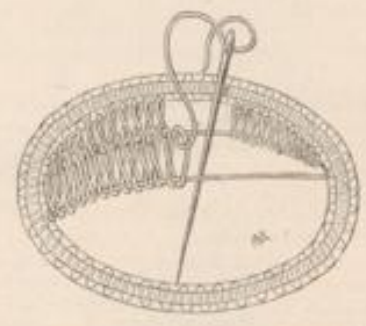
Nous partons d'un rang déjà fait; l'espace laissé n'est que pour que vous vous rendiez mieux compte de la manière d'exécuter ce point, car il ne doit pas y avoir d'intervalle.

Premier mouvement (dessin 10). — Il faut toujours lancer son fil de droite à gauche, et, à l'aller, le comprendre dans son point.

Votre aiguille étant devant, vous l'entrez à cheval sur le fil tendu du rang précédent, et faites retomber ladite aiguille sur le fil inférieur, sans le comprendre dans le point.

Second mouvement (dessin 11). — Ensuite vous entrez votre aiguille à côté du point fait et à sa droite en dedans de ce fil tendu qui passe alors sur l'aiguille.

Pardonnez les répétitions, elles sont nécessaires pour la parfaite explication de ces points si minutieux.



11. POINT DE PLUME, 2e MOUVEMENT.

Point de Venise (dessin 12). — Ce point est un des plus mats, on s'en sert même quelquefois pour reprises des toiles un peu grosses dont les trous sont tout à fait vides.

On lance ces fils de droite à gauche, puis on fait dessus un point de feston fort serré et rapproché.

Point de Valenciennes (dessin 13). — Regardez bien la disposition des points de feston, et, avec un peu d'attention, vous arriverez certainement à le bien exécuter sans l'aide de nos explications.

Vous faites de gauche à droite un grand et un petit point de tulle alterné à l'aller, faites 7 points de feston serrés à côté les uns des autres, puis un point de feston lâche en dessous du plus petit du rang précédent, 7 festons au retour, 5 points de feston en dessous des 7 du rang précédent, puis 3 points de feston à cheval sur le réseau lâche; vous commencez alors le second carré, tout du long du rang 5 points, puis 3. A l'aller, 3 festons au-dessous des 5 du rang précédent, 5 au-dessous des 3.

9. CHAPEAU DE CAMPAGNE POUR FILLETTE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Au retour, 7 points de feston au-dessous des 5 du rang précédent, puis un point lâche d'espace sur lequel au rang suivant on commencera le troisième carré.

Point de Brabançon (dessin 14.) — A l'aller, il faut lancer 1 grand point de tulle assez lâche, puis 2 assez rapprochés l'un de l'autre; au retour, on fait 7 points de feston bien serrés et rapprochés sur le grand réseau, et 2 points dans les deux plus petits, et toujours ainsi.

Point turc (dessin 15). — On dirait un point de filet; il faut lancer de droite à gauche un fil bien tendu; puis, de gauche à droite, exécuter un point de tulle un peu lâche avec nœud pour bien l'assujettir au double feston. A bientôt la suite des points.

GINQUIÈME

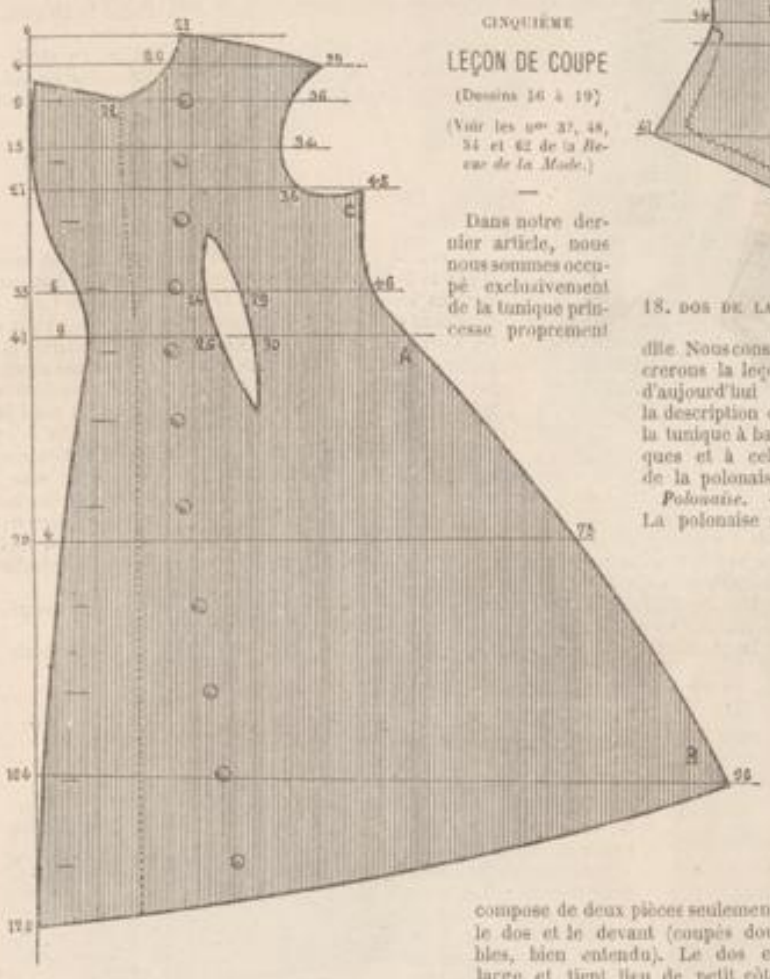
LEÇON DE COUPE

(Dessins 16 à 19)

(Voir les nos 37, 48, 54 et 62 de la *Revue de la Mode*.)

Dans notre dernier article, nous nous sommes occupé exclusivement de la tunique princesse proprement dite. Nous consacrerons la leçon d'aujourd'hui à la description de la tunique à basques et à celle de la polonaise.

Polonaise. — La polonaise se compose de deux pièces seulement, le dos et le devant (coupés doubles, bien entendu). Le dos est large et tient lieu de petit côté. Le devant est ordinairement croisé sur la poitrine et orné de deux rangées de boutons plus ou moins espacés. Quelquefois on ajoute à l'encolure un petit collet reversible qui fait ouvrir les revers jusqu'au milieu de la poitrine, et lui donne l'aspect du vêtement d'homme. C'est là tout ce qui distingue la polonaise de la tunique, mais cette distinction est assez caractéristique pour que nous nous croyions obligé d'en faire la description.



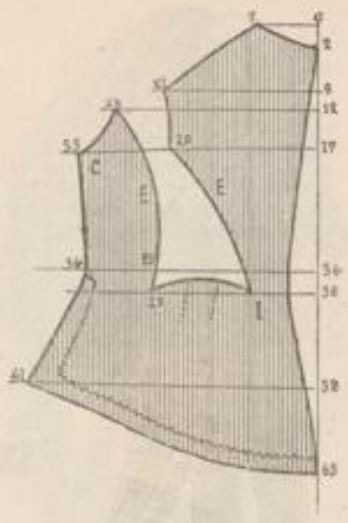
17. DEVANT DE LA POLONAISE.

Le dos (fig. 16) s'établit en dessinant une grande ligne perpendiculaire, longue de 1 mètre 43 centimètres.

Cette opération terminée, on pose le bout du centimètre (ruban métrique) au sommet de cette ligne, où figure le point 0. Puis, en descendant, on fait une marque en face des chiffres 0, 3, 9, 22, 36, 39, 75, 107, et enfin 143; et de chacun de ces points on tire, à l'aide de l'équerre, une ligne horizontale d'une longueur déterminée. Celle qui part du point 0, et qui détermine le sommet du dos, est longue de 24 cent.; la deuxième, en face du point 3, de 16 et 27 cent.; la troisième, de 17 et 39 cent.; la quatrième, de 20 et 42 cent.; la cinquième, de 37 cent.; la sixième, de 23 cent. Ces deux dernières, 37 et 23 cent., indiquent la largeur du dos à l'endroit de la taille. La septième, en face du chiffre 75, longue de 70 cent., et la huitième, qui détermine à la fois l'ampleur du bas du dos et sa longueur au côté, a 92 cent. Cela fait, on dessine le dos, en ayant bien soin de passer sur tous les points indiqués par les chiffres.

14. POINT DE BRABANÇON.

Le devant, représenté par le dessin 17, et dont la forme gracieuse ne manquera pas d'attirer vos regards, s'établit de la même façon que le dos. On dessine d'abord la grande ligne perpendiculaire, longue de 1 m. 23 cent., au sommet de laquelle on inscrit le point 0, et, en descendant sur cette ligne, les chiffres 4, 6, 15, 21, 35, 41, 70, 104 et 122. On marque ensuite, horizontalement, en face de ces chiffres, des lignes dont la première, longue de 21 cent., indique le sommet de l'épaulette, du côté de l'encolure; la deuxième, de 20 et 39 cent., dont le premier indique le point où doit passer la ligne cintrée de l'encolure, et le second, 39 cent., la pointe aigue de l'épaulette, du côté de l'emmanchure. La troisième, de 12 et 36 cent., qui nous donne, par le premier chiffre, la largeur de la croisure sur la poitrine et la hauteur du devant, et, par le second, la ligne qu'il faut continuer de suivre pour donner à l'emmanchure ou entournure la courbe nécessaire et, en même temps, la largeur que l'épaulette doit avoir dans cette partie. La quatrième, en face du chiffre 15, et dont la longueur est de 34 cent., pour indiquer la largeur de la poitrine, et, comme la précédente, la ligne de l'entournure. De même celle qui est en face du 21 et dont la longueur est de 36 et 45 cent.

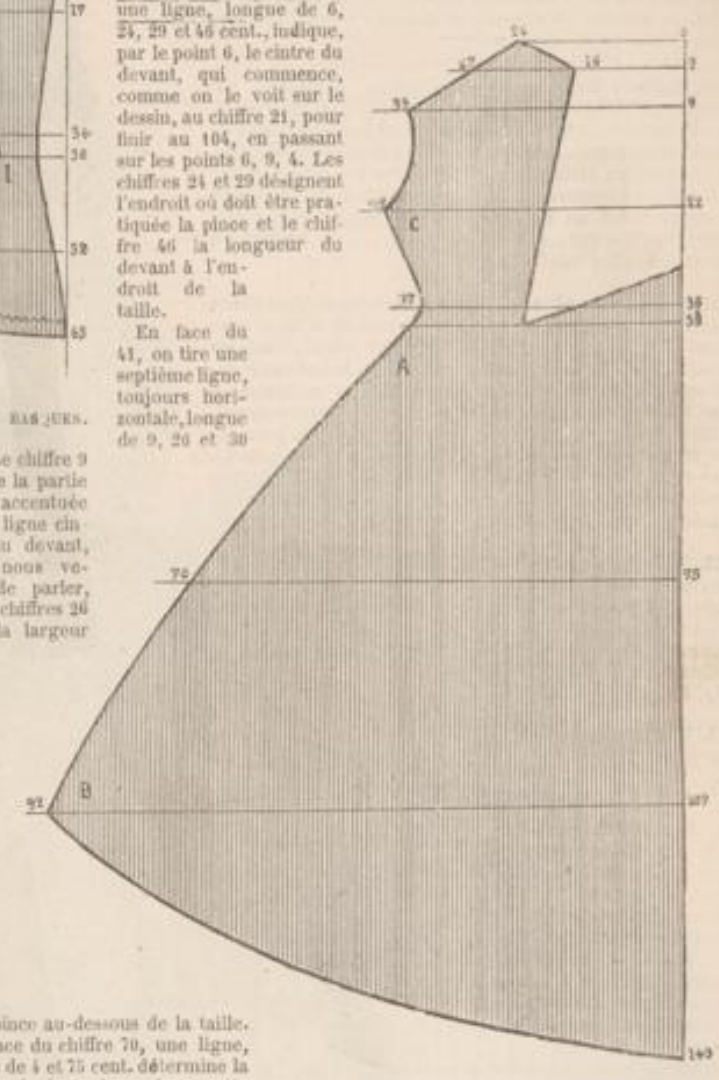


18. DOS DE LA TUNIQUE A BASQUES.

— En face du chiffre 35 une ligne, longue de 6, 24, 29 et 46 cent., indique, par le point 6, le cintre du devant, qui commence, comme on le voit sur le dessin, au chiffre 21, pour finir au 104, en passant sur les points 6, 9, 4. Les chiffres 24 et 29 désignent l'endroit où doit être pratiquée la pince et le chiffre 46 la longueur du devant à l'endroit de la taille.

En face du 41, on tire une septième ligne, toujours horizontale, longue de 9, 26 et 30 de la pince au-dessous de la taille.

En face du chiffre 70, une ligne, longue de 4 et 75 cent. détermine la largeur de la tunique dans cette partie, et en face du chiffre 104 une ligne longue de 93 cent., qui détermine l'ampleur du devant dans sa partie inférieure et sa longueur au côté.



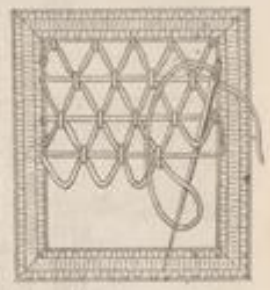
16. DOS DE LA POLONAISE.

On dessine ensuite le devant de la polonaise, comme nous avons dessiné le dos, c'est-à-dire en passant sur tous les points indiqués par les chiffres.

Cette opération terminée, on marque l'endroit où doivent être cousus les boutons en prenant pour base la ligne brisée qui indique la largeur de la croisure, c'est-à-dire, en mettant entre cette ligne et les boutons autant d'espace qu'il y en a entre elle et le bord extérieur des boutonnières.

Polonaise et tunique à basques. — Nous allons terminer cette leçon de coupe par la démonstration de la coupe de la polonaise à basques et de la tunique à basques. Nous n'avons pas à nous occuper du devant, qui ne subit aucun changement; c'est le même qui sert dans les deux cas. Quant au dos, le changement est complet; il est remplacé par celui du corsage à basques, représenté par le dessin 18, au-dessous duquel on ajoute, pour le compléter, un lé d'étoffe froncée ou plissée à la taille et cousu au côté du devant de la tunique, aux parties marquées AA-BB.

Pour couper le dos et le petit côté réunis, on procède de la manière suivante: on dessine une ligne perpendiculaire longue de 63 cent., au sommet de laquelle on pose le centimètre, et le long duquel on marque, en descendant, les chiffres 0, 2, 9, 12, 17, 34, 36, 52 et 63. Puis, en face de chacun de ces points, une ligne verticale, dont la première a une longueur de 7 cent., la deuxième, de 21 cent., pour déterminer la pointe supérieure de la carrure du dos; la troisième, de 28 cent., pour désigner le sommet aigu du petit côté; la quatrième, de 33 cent., pour indiquer la largeur du petit côté vers l'entournure; la cinquième, de 21 et 34 cent., pour indiquer cette même largeur à l'endroit de la taille; et ainsi des autres points.

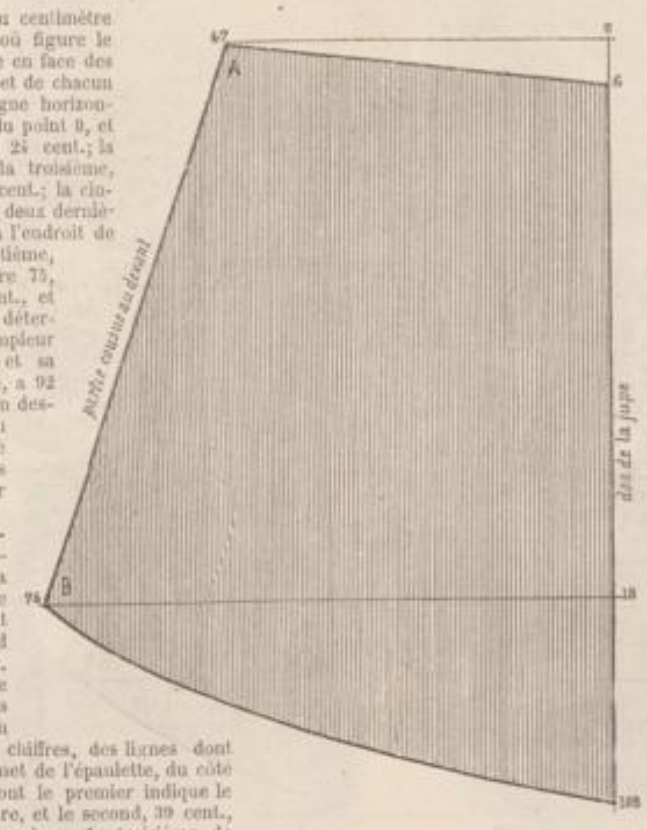


15. POINT TURC.

On dessine ensuite cette partie du vêtement, comme nous avons dessiné les autres, en passant sur tous les points indiqués par les chiffres. (Voir le dessin 18.)

L'opération du dessin terminée, on coupe l'étoffe et l'on procède au montage de la tunique en cousant ensemble les parties du dos et du petit côté marquées E, E, et le petit côté au devant à l'endroit marqué C, C, après avoir, comme nous l'avons dit plus haut, assemblé la jupe du dos marquée A, B à la partie du devant portant les mêmes signes A, B.

Le lé du dos, représenté par le dessin 19, est facile à des-



19. LÉ DU DOS DE LA TUNIQUE A BASQUES.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

siner, car il n'offre, pour ainsi dire, que des lignes droites. Aussi l'opération consiste-t-elle seulement à tirer une ligne perpendiculaire longue de 1 mètre 8 cent., au sommet de laquelle on marque 0, et, en descendant, 6 et 78. En face des points 0 et 78, une ligne verticale, la première, longue de 47 à 50 cent., et la seconde, de 75 à 80 cent., selon l'ampleur qu'on désire donner à cette partie de la jupe. — S.

---

20. Coiffure Ninon pour jeune femme. — Modèle des Galeries de Choiseul. — Décrire ce délicieux petit pouf, tout de fantaisie, est chose difficile; c'est un assemblage de blonde satinée artistement enchevêtrée avec des rubans couleur rose chair; mais pour qu'il conserve son cachet, il faut qu'il soit posé comme l'indique notre dessin, qui reproduit en même temps un mode de coiffure simple pour l'intérieur; les cheveux, relevés en nuque, sont tournés en nœuds d'Apollon très-lâches.

21. Toilette de ville. — Jupon de taffetas marron doré; le premier et le troisième volant sont montés à tête, avec grosse ganse pour la séparer; entre les deux volants, d'inégale grandeur, se trouve un plissé régulier dont le bas reste volant sans être arrêté. Tunique Louis XV, ou polonnaise en toile batiste; un simple plissé encadre le vêtement, qui, formant tablier devant, est relevé sur les côtés pour retomber par derrière en étole. Ceinture page avec aumônière et agrafe de châtelaine, le tout en cuir mordoré, avec garniture en argent niellé. Chapeau de paille marron avec torsade de crêpe japonais bleu turquoise.

22. Toilette de ville. — Jupon de faille grenat clair. Tunique-blouse en popeline de Lyon ou cachemire blanc, ornée d'entre-deux de valenciennes blanche alternés d'entre-deux de guipure noire; des pattes régulières de valenciennes et de velours alternées encadrent tout le tour de la tunique, sur le devant de laquelle court un coquillé de dentelle blanche et noire mélangée. — Modèle de Mme Cavally, 8, boulevard des Capucines.

23. Mantelet du matin en drap de demi-saison, drap très-léger et dont les dispositions claires varient à l'infini; le drap employé pour notre modèle est gris uni très-clair; les dents bien accentuées du tour, et celles du capuchon, sont bordées d'un lacet de laine alpaga posé à cheval, un nœud de laille se trouve au bas du capuchon. Le prix de ce mantelet varie de 22 à 25 fr.

20. COIFFURE NINON.

24. Rotonde pour la campagne, en drap léger de nuance claire, illustrée d'appliques de drap d'un autre ton, formant camaïeu; ces appliques, cousues au point de chaînette de chaque côté, sont fort jolies; un effilé de blanc autour de la rotonde et du capuchon, si gracieux, en achève l'ornement; les nœuds du capuchon sont assortis à la nuance de la broderie. Le patron de cette rotonde peut s'établir au moyen du patron de la *mignonnette*, publié le 26 avril.

25. Mantille dite mantelet à la vieille, en étoffe dite imperméable, de nuance claire; une ruche d'étoffe fait tête à un effilé de laine qui encadre toute la mantille. — Modèles du Louvre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de réception. — Jupon de foulard Corah marron doré; la partie de derrière forme longue traîne fort ample; sur les côtés du devant, qui tombent à ras de terre, sont échelonnés des volants différents les uns des autres dans leurs dispositions; les uns sont simplement froncés et réguliers. Sur la longue traîne, ces volants ont une autre disposition, ils sont posés à tête-bêche de chaque côté d'un large biais d'étoffe, le volant froncé en bas et celui plissé en haut; tunique de foulard du ton gris neutre des plus adoucis, avec semis de fleurs marron doré; en tête comme en pied du volant, court une jolie guipure de soie gris neutre assortis au fond de la robe, brodée elle-même en cordonnet marron; garniture froncée en étoffe marron; des boucles en argent niellé ou en soie guillochée, servent à relever les plis de la tunique en retenant dans leurs anneaux les bouclettes du nœud écharpe marron. Ombrelle de nuance cerise doublée de rose.

Toilette de visite. — Cette toilette peut se faire en foulard uni et rayé mélangé, en toile bleue ou en percale bleue et blanche à rayures.

La première jupe unie, montée presque à ras de terre, est ornée d'un large biais sur

21. TOILETTE DE VILLE. (VOIR LE SUPPLÉMENT.)

MODÈLE DE Mme CAVALLY.

22. TOILETTE DE VILLE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873 — Motte et Habasque, imp. à Paris — N° 72

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modèles de Mme Cavailly Boulevard des Capucines 8.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

monté d'un biais de percale rayée; au-dessus se trouve un volant à peine haut de 10 centimètres, dont la tête est traversée par un biais de percale.

La tunique en percale, ou en foulard rayé, forme tablier très-court sur le devant, pour retomber après quelques gros plis en tuyaux d'orgues, en forme de châle derrière. Elle est encadrée d'un biais de même étoffe que la jupe; sur les manches, qui sont assorties à la tunique, sont posés des revers semblables; enfin, le corselet cuirasse, aux basques plates derrière et de forme gilet devant, est également en étoffe unie semblable au jupon.

Chapeau de paille teintée en bleu, bridé de velours bleu de même nuance que le jupon, et enrubanné de faille claire et foncée mélangée. Une touffe de plumes surmonte la calotte, et est rattachée par une boucle d'acier bleutée. Ombrelle à manche d'ébène en soie bleue, avec liséré blanc en ourlet.

PLANCHE DE PATRONS

Notre supplément contient les broderies et les patrons suivants, avec toutes les explications nécessaires :

Tabayeule à broder en soutache ;
Deux mouchoirs au plumetis ;
Col et manchette à broder sur toile ;
Deux écussons au plumetis ;
Guirlande en appliques de nansouk sur tulle ;
Chiffres demandés ;
Mantelet à la vieille;
Blouse Louis XV ou tunique polonaise.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Le monde élégant s'était, il y a quelques jours, donné rendez-vous à l'exposition des beaux-arts au palais des Champs-Élysées. Là se sont bien dessinées à mes yeux les tendances vraies de la mode d'été. Je me suis laissé absorber par l'examen des toilettes qui s'offraient à ma vue, et si je suis forcée de convenir que je ne saurais rendre un compte bien exact des œuvres de nos peintres et de nos sculpteurs, en revanche, je puis vous affirmer, chères lectrices, que j'ai *détaillé* avec soin ces autres œuvres d'art enfantées par le génie de nos couturiers et couturières, de nos modistes en vogue. Vous ne pouvez le trouver mauvais, et moi j'en serai quitte pour aller aussi souvent que je le voudrai, pendant le cours de cette exposition, me dédommager de la petite privation que je me suis imposée pour vous.

D'ailleurs, cette étude de la mode ne manque ni d'intérêt, ni de charme, ni même de poésie. En mettant un peu la bride sur le cou à sa pensée, on voit bien vite autre chose dans l'ensemble d'une toilette féminine que de la soie, de la dentelle ou du velours plus ou moins bien chiffonnés; la silhouette de la *femme* forme un tout avec le costume; *la physionomie* de la robe s'harmonise avec la physionomie du visage; la ligne et le dessin de sa coupe s'adoucissent ou s'accentuent, suivant l'attitude ou l'allure. La couleur, surtout, cette éternelle préoccupation du peintre, tant cherchée par tous, si rarement *trouvée*, imprime un caractère spécial à ce joli tableau animé que nous présente une femme mise avec goût et avec esprit. — Oui, l'esprit ou plutôt l'intelligence joue un grand rôle en cette matière. Il y a des robes qui sont sottes, des chapeaux bêtes; ce sont celles ou ceux qui, faisant un contraste trop grand avec la forme qu'ils révèlent ou accompagnent, ont l'air de ne pas lui appartenir. J'ai vu, entre autres, un tout petit chapeau pointu de calotte, avec aile retroussée crânement sur le côté, par une coque de velours droite et tapageuse, et une touffe de roses mousseuses. A la main, ce devait être charmant; sur une tête volumineuse, surmontant un corps non moins volumineux, ce chapeau avait une très-sotte tournure, je vous assure.

23. MANTILLE. 24. ROTONDE. 25. MANTELET A LA VIEILLE. (VOIR LE SUPPLÉMENT.)

Autre exemple : une toute petite femme, mince, délicate, aux traits fins, portait, sur un échafaudage de cheveux indescriptible, une corbeille de fleurs, je ne saurais nommer autrement le chapeau à larges bords, garni en dessous de fleurs de toutes nuances, en dessus, de plumes, de dentelles, de nœuds. Comme cet objet énorme et compliqué aurait dignement couronné la tête de la majestueuse personne qui portait le petit chapeau pointu et coquet, et comme celui-ci paraît délicieusement paré cette autre petite créature élégante et fine!

Voilà bien la mode! Jadis on portait les cheveux dans le dos; on plaçait alors sur les chapeaux des écharpes de dentelle, des flots de rubans retombant sur les épaules; aujourd'hui, au contraire, on ne se contente pas de retrousser et de fixer sur le sommet de la tête la masse de cheveux, vrais ou faux, on supprime aussi tout ce qui faisait *traîne*. Mieux encore, on retrousse le bord du chapeau par derrière et on le fixe par quelques coques en l'air ou une touffe de fleurs, de façon à découvrir entièrement la nuque. Ce n'est pas absolument laid, et même cela sied fort bien à quelques frais visages, mais je pense qu'il ne faut se permettre cette petite excentricité que lorsque l'on est très-jeune et que cette façon de se coiffer convient au contour de la figure. J'ai remarqué combien elle enlaidissait certaines personnes qui, j'en suis sûre, m'auraient paru très-agréables avec un autre chapeau.

Je ne saurais trop répéter à quel point le jais fait fureur. C'est dire que les toilettes noires sont aussi fort en vogue, car le jais n'est joli qu'avec du noir. J'ai remarqué une robe en popeline de soie d'un côtelé très-large. Le jupon, en faille, était plissé jusqu'aux trois quarts de sa hauteur à plis très-profonds et couchés. La polonaise, en popeline était garnie

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dans le bas d'une passementerie haute de 12 centimètres environ, d'un dessin léger, mais couvert de jais et formant dents aiguës. Elle était posée sur l'étoffe découpée, suivant le contour des dents; une dentelle noire (belle imitation) très-froncée faisait coquille à chaque creux des dents. Une écharpe en faille relevait le pouf et se fixait de côté par une large boucle en jais qui semblait agrafer les coques d'un nœud lâche.

Pour compléter ce charmant costume, une petite pèlerine, ou rotonde fendue derrière et très-courte, c'est-à-dire tombant à 10 centimètres de la taille, à laquelle un ruban agrafé par devant vient se fixer. Cette pèlerine était garnie, comme la polonaise, de la même passementerie perlée et de la même dentelle très-foncée. Nœud à six coques longues et plates, de différentes grandeurs et à longs pans inégaux, placés dans le haut sous une haute ruche de dentelle qui orne le tour du cou.

Voici une autre toilette de jeune fille très-remarquée malgré sa simplicité : jupon en velours noir, tunique en cachemire de l'Inde bleu pâle sans autre garniture que des boutons de velours noir et deux larges nœuds posés l'un sur l'autre, à 10 centimètres de distance, sur le côté gauche; cette tunique est relevée très-haut de ce même côté et fort peu à droite; petite mante à capuchon et à pans carrés par devant; nœud de velours au capuchon. Chapeau en paille noire avec guirlande de myosotis et coques de velours noir.

Deux charmantes toilettes en foulard. L'une en foulard écru (Tussore), avec jupon de foulard marron couvert de volants par derrière et plissé à grands plis creux et plats par devant. La tunique, ou plutôt la polonaise, était *rayée* par devant d'entre-deux de guipure écrue et garnie tout autour d'une guipure du même genre. Chapeau de paille marron avec épis de la nuance de la robe, bluets et coquelicots. L'autre toilette en foulard se composait d'un jupon en foulard bleu indigo uni et d'une tunique avec corsage à basques en foulard fond bleu indigo à pois assez larges bleu pâle, gilet à châle et croisé, boutons en argent genre paletot. Chapeau en paille garni de faille bleu indigo et bleu pâle et orné d'une rose thé avec boutons et feuillage. J'ai reconnu sans peine dans ces deux jolies toilettes les nouvelles créations de l'*Union des Indes*, et je m'en suis réjouie, car j'ai acquis ainsi la certitude que je pouvais sans crainte recommander cette maison à mes lectrices. Les deux jeunes femmes qui portaient ces robes sont de celles qui font autorité en matière de mode et d'élégance.

MARIE DE SAVERNY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les Deux Frères, d'Erckmann-Chatrian. — Un pauvre maître d'école alsacien, dans un langage d'une simplicité touchante, trace le tableau saisissant de réalisme d'une haine au village, haine monstrueuse, antihumaine, qui fait de deux frères jadis unis des ennemis irréconciliables et acharnés à leur perte mutuelle.

L'innocente tendresse du fils et de la fille de ces deux frères, qui éclate avec d'autant plus de violence qu'elle a été plus longtemps contenue, provoque une lutte terrible entre la rancune sauvage et l'amour paternel. Le cœur l'emporte. Les deux jeunes gens sont unis. Mais la haine subsiste, et la mort seule vient l'éteindre, en glaçant ces cœurs pleins d'amertume et de fiel.

Malgré le côté attristant de ce récit, les détails charmants qui abondent, les sentiments honnêtes, purs, délicats qui l'animent, en font une lecture on ne peut plus attachante.

Hetzel, éditeur, 18, rue Jacob. Prix, 3 fr.

Éducation intellectuelle, exercices pour la réflexion, l'examen et le jugement; maximes et proverbes, expliqués par Hyacinthe Comte. Une pensée élevée et ingénieuse a inspiré ce livre. L'auteur rappelle les proverbes les plus usités, les maximes qui se rencontrent à tout propos dans tous les livres, et sortent de toutes les bouches, en prenant soin d'en expliquer le vrai sens, d'en indiquer la véritable portée. Il sait aussi en tirer des réflexions morales et pratiques bien faites pour développer l'intelligence de ceux qui n'ont pas appris à raisonner, et des conclusions utiles au cœur et à l'âme. Chacun, du reste, peut faire son profit de ce petit livre, qui, malgré son peu de volume, contient plus de pensées saines et justes que plus d'un in folio.

Chez Hachette, boulevard Saint-Germain. Prix, 1 fr. 25.

M. DE S.

LA MUSIQUE

Le Vase brisé, mélodie, paroles de Sully Prudhomme, musique de Charles Palangu.

Sur ces vers si gracieux, tant de fois récités et toujours si bien accueillis dans les salons comme aux matinées littéraires, l'auteur a écrit une page pleine de fraîcheur et de sentiment.

Chez O. Kelly, éditeur, rue du Conservatoire. *Prix* : 1 fr.

Nous avons la rare bonne fortune de pouvoir offrir à nos abonnées, dans le numéro de ce jour, une œuvre complétement inédite de l'éminent artiste dont la réputation, quelque brillante qu'elle soit, égale à peine son talent. Faure est d'autant mieux inspiré comme compositeur qu'il écrit avec son expérience de chanteur, et que sa phrase musicale est toujours destinée à produire la meilleure émission de voix. De là le succès mérité de ses compositions en général. Le *Pie Jesu*, que nous reproduisons aujourd'hui, est empreint d'un sentiment religieux plein de charme; nous le croyons destiné à produire un grand effet, si l'exécution en est soignée et bien comprise.

M. DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Moi.

MENU D'UN DINER DE 10 A 12 PERSONNES

POTAGE

Potage crème d'asperges.

HORS-D'ŒUVRE

Croquettes d'artichauts.

POISSON

Bar sauce aux câpres.

RELEVÉ

Jambon rôti sauce madère.

ENTRÉE

Purée de lapereaux bordure de riz.

RÔT

Quartier d'agneau rôti.

ENTREMETS

Morilles aux croûtons.

Mousse au thé garnie de gâteaux.

Crème d'asperges. — Enlever la tête à une certaine quantité d'asperges, en laissant à ces têtes deux centimètres de longueur. Râtisser le restant des asperges et en couper toutes les parties tendres en tronçons; cuire ces tronçons à l'eau bouillante avec bouquet de cerfeuil et persil; les égoutter, les sauter au beurre, les assaisonner de sel et de poivre; puis les piler au mortier en les mouillant avec de la crème double et des jaunes d'œufs, et enfin les passer à l'étamine. Au moment de servir, mêler à cette purée la quantité nécessaire d'un bon bouillon de volaille; retirer du feu, incorporer dans le potage un morceau de beurre mêlé du vert d'épinards et le verser dans la soupière avec les têtes d'asperges simplement blanchies au dernier moment.

Pour la purée de lapereaux, voir les 366 *Menus*, p. 146.

LE BARON BRISSE.

UN DUEL AUX LANTERNES

I

— Montez-vous la côte de Longjumeau à pied, messieurs?

Cette question était adressée par le courrier à deux voyageurs qui occupaient l'intérieur de la malle-poste de Paris à Bordeaux.

L'un des voyageurs, vieillard à l'aspect morose, ne répondit que par un grognement désapprobateur et se renfonça dans son coin. L'autre, un jeune homme de vingt-cinq ans, s'était tenu depuis la rue J.-J.-Rousseau soigneusement emmitouflé, malgré la grande chaleur, dans trois ou quatre paletots doublés d'autant de couvertures. A la question du courrier, il rejeta vivement tout cet attirail et sauta sur la route avec la gaîté de la chrysalide qui brise sa coque pour devenir papillon.

— Descendre! s'écria-t-il, ma foi, volontiers, car j'étouffais là dedans.

— Pourquoi aussi tant vous couvrir?

— Pourquoi? vous demandez pourquoi? ô naïf conducteur!

Et le jeune homme éclata de ce rire bruyant qui est le privilége de la jeunesse et de l'insouciance, c'est-à-dire des seuls heureux de ce monde.

— Ah! continua le jeune voyageur en développant sa large et robuste poitrine pour aspirer une bouffée d'air, cela sent bon, la campagne. Conducteur, un cigare? Ah! vous avez du feu, merci.

Le courrier alluma le cigare qu'on venait de lui offrir et hâta le pas pour rattraper la malle qui avait pris de l'avance.

— Dépêchons-nous, monsieur, dit-il, je suis en retard; nous devrions être à cette heure près d'Arpajon.

— Bah! un temps de galop au haut de la côte et nous aurons bientôt regagné le temps perdu. A propos savez-vous quel est le singulier compagnon de route que le hasard m'a donné?

— Ma foi, non, monsieur. En partant de Paris, j'étais si pressé que je n'ai pas même eu le temps de regarder ma feuille. Cependant, si j'en juge par sa mine et par son bagage, un énorme portefeuille et des liasses de papier timbré, ce voyageur-là, voyez-vous, cela doit être quelque avocat, ou bien un notaire et peut-être un huissier.

— Hein! dit le jeune voyageur en faisant un haut le-corps, si c'était un garde du commerce!

— Bah! les gardes du commerce ne font pas des affaires en province.

— Oui, vous avez raison, courrier.

Et le jeune voyageur, qui parut tout-à-coup préoccupé, fit quelques pas en avant et se livra au soliloque suivant :

— Il n'y a pas en douter, ce voyageur taciturne est un huissier que cet Arabe de Samoun à mis à mes trousses. Quel guignon! Moi qui pensais si bien m'être tiré de ses griffes! Cet argousin, s'il n'est pas sûr de mon *identité*, va vouloir me faire causer; mais une fois remonté en voiture, je ne dis plus un mot jusqu'à Bordeaux.

Cette détermination prise, le jeune homme se tourna vers le courrier, que pendant ce monologue il avait dépassé de dix pas.

— Encore un cigare? dit-il.

— Volontiers, monsieur.

— Quel jour du mois sommes-nous?

— Monsieur, nous sommes aujourd'hui le 24 août 1840, la veille de la Saint-Louis.

— Bien; vous êtes de Bordeaux?

— Né natif, oui, monsieur.

— Alors vous connaissez bien la ville?

— Comme mon *Pater*.

— Quand arrivons-nous?

— Après demain, entre midi et une heure.

— Et à quelle heure le *Jeune-Édouard* prend-il la mer?

— Le *Jeune-Édouard*? Attendez donc, dit le courrier, en ayant l'air de chercher. Le *Jeune-Édouard*, n'est-ce pas un trois-mâts de 450 tonneaux en partance pour la Havane?

— Oui, c'est bien cela. Et ce navire ne met-il pas à la voile après-demain?

— Je crois que oui.

— Savez-vous l'heure?

— Les Bordelais savent toujours l'heure du jusant. La mer est dans son plein à trois heures de l'après-midi. Le *Jeune-Édouard* n'appareillera pas avant quatre heures.

— Merci, courrier.

— Allons, en voiture, monsieur, nous voici au haut de la côte.

— Volontiers. Ah! encore un mot : où déjeunons-nous?

— On ne déjeune pas en malle-poste, monsieur.

— Diable!

— Seulement, vous pourrez faire des provisions demain matin, à Blois, et même, à Orléans, pendant le relais.

Le voyageur, très-mécontent de la réponse du courrier, se renfonça dans son coin, et se consola du déjeuner qu'il ne ferait pas le lendemain en aspirant d'énormes bouffées de tabac.

Le petit vieillard assis auprès de lui s'était endormi au pas des chevaux. L'allure nouvelle imprimée à la voiture, et peut-être aussi les brusques mouvements de son compagnon de route, le réveillèrent.

— Au diable, dit-il en grognant, je suis moulu, brisé. Ces dossiers sont exécrables.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Et le vieillard, cherchant de la main un grand portefeuille placé près de lui sur la banquette, le serra soigneusement entre les coussins de la voiture, du côté opposé à son compagnon de route.

Au nom fatidique de dossiers, le fumeur avait dressé l'oreille et suivait attentivement tous les mouvements du vieillard.

— Bon! se dit-il, je suis pincé. La Roche m'a trahi. C'est pour sûr un huissier qui se cache sous cette houppelande de voyage. Ce bonhomme a mon dossier; je l'ai entendu marmotter quelques mots où il en était question. Ah! ah! mon gaillard, tu crois me fourrer sans façon dans la prison pour dettes de Bordeaux, après-demain, en descendant de voiture. Mais nous sommes à deux de jeu. C'est Louis de Cahuzac que tu cherches, et tu vas le trouver en présence d'Edmond Routy, dont j'ai le passeport. Ah ça! mais qu'a donc ce bonhomme à se remuer ainsi? Est-il maniaque ou épileptique?

En effet, le vieillard s'agitait de plus en plus.

— Pouah! quelle infection! dit-il en ouvrant les yeux.

— Comment, monsieur, c'est vous qui fumez, ajouta-t-il d'une voix courroucée en apercevant son compagnon de route le cigare à la bouche.

— Certainement, monsieur. Cela vous gêne?

— Beaucoup.

— Qu'à cela ne tienne. Je vais ouvrir la glace de la portière.

Ah! vieux malin, pensa le fumeur, tu veux me faire causer.

Sans plus écouter les plaintes du vieillard, il se jeta dans le fond de la voiture. Il ne tarda pas à s'y envelopper du plus beau nuage de fumée qu'ait jamais produit un Hollandais enfermé dans une tabagie entre son pot de bière et sa chaufferette.

Le vieux voyageur devint pourpre de colère.

— Monsieur!... monsieur!... le fumeur!...

Le fumeur ne remuait pas plus qu'un pacha à trois queues qu'un serviteur noir évente.

— Ne m'entendez-vous pas? Le tabac m'incommode. Monsieur!... monsieur!... morbleu!... hem! hem! Pouah! hem! hem!

Le vieillard était pris d'un accès de toux, résultat de sa colère bleue et de la fumée qui lui chatouillait le larynx. Le jeune homme parut enfin sortir de son apathie.

— Là, là, dit-il, calmez-vous, je vais vous tenir la tête. Quelques petites tapes dans le dos, c'est souverain. Voyez-vous, c'est passé.

Mais le bonhomme n'entendait pas raillerie.

— Monsieur, s'écria-t-il, laissez-moi. Conducteur, arrêtez; c'est une indignité!

— C'est votre faute aussi. Vous êtes un vieux taquin, je vous ai proposé de fumer à la portière.

— Eh! monsieur, je prétends que vous ne fumiez pas du tout.

— Oh! pour cela, c'est impossible.

— C'est ce que nous allons voir. Courrier! courrier! postillon, arrêtez!

Et le vieillard, penché à la portière, tout le haut du corps en avant, poussait de faibles cris, couverts par le bruit des grelots.

Enfin, le courrier, apercevant cette étrange pantomime, comprit que l'on télégraphiait vers lui et héla le postillon qui s'arrêta.

La voiture roulait encore que le courrier était déjà près du vieillard.

— Vous désirez, monsieur?

— Je désire que vous me débarrassiez à l'instant de mon voisin.

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

Après la violette au doux parfum, occupons-nous de la fraise; les autres plantes sortent à peine de terre, que déjà la fraise étale son feuillage si frais, si curieusement découpé et sa jolie fleurette, moins charmante pourtant que la baie rose qui la suit. C'est ce fruit délicieux que nous allons convertir en gourmandes friandises qui nous rendront son arome lorsque la bise sera venue.

Confitures de fraises. — Cueillez et épluchez avec soin de belles fraises ananas, à peine mûres; pesez-les; prenez un poids égal de sucre cassé; mettez le sucre dans une bassine, avec un demi-litre d'eau par kilogramme de sucre; clarifiez, et faites cuire le sucre au *petit boulé* (voir le n° 26 de la *Revue de la Mode* de l'année 1872, page 267): jetez-y les fraises; après quelques bouillons, retirez-les délicatement avec une écumoire; mettez-les dans des pots, que vous ne remplissez qu'à moitié; remettez ensuite le sirop sur le feu, et lorsqu'il sera cuit au *grand boulé*, remplissez-en les pots, en soulevant délicatement les fraises, pour que le sirop pénètre partout. Couvrez et mettez en un endroit bien sec.

Conserves et sirop de fraises. — Pour le sirop, on choisit de préférence des fraises des bois en parfaite maturité. Après les avoir épluchées, on y jette dessus de l'eau à 40 degrés dans la proportion de 6 kilogrammes d'eau pour 5 kilogrammes de fraises; on agite le tout pendant quelques instants pour écraser le fruit, puis on entoure de glace le vase qui le contient; on laisse séjourner à la cave ou dans tout autre endroit frais durant vingt-quatre heures; il faut ensuite faire passer une ou deux fois à travers une étamine cette eau de fraises, pour qu'elle soit d'une limpidité parfaite.

On prend un poids de sucre égal au poids du jus; on fait dissoudre le sucre à froid dans ce jus, puis on remue bien; il faut ensuite, à l'aide d'un entonnoir, mettre ce jus en bouteilles, bien les boucher à l'aide de ficelle, puis placer ces bouteilles sur un lit de foin, au fond d'une chaudière remplie d'eau; on met cette chaudière sur le feu, bien entendu, et, après deux ou trois bouillons jetés, on retire du feu. Il faudra laisser refroidir à l'air frais, puis resserrer ces bouteilles dans un endroit bien frais.

Cette préparation demande, à la vérité, de grands soins, mais le travail sera bien compensé par le plaisir que vous aurez à offrir de ce sirop délicieux à vos soirées d'hiver, ou dans la tasse du malade aimé, dont il ranimera les forces.

Les conserves se font par le même procédé; seulement, il faut mettre les fruits entiers et sans eau dans des bouteilles à ouvertures très-larges.

Avec ces conserves, on fait des compotes, des crèmes, des glaces quand la saison des fraises est passée.

Mousquines à la fraise. — On réduit en pâte une livre d'amandes douces. On fait cuire au petit boulé 8 onces de sucre, dans lequel on mêle 6 onces de fraises écrasées et passées au tamis.

On ajoute ensuite la pâte d'amandes, puis on met le tout sur le feu dans une casserole non étamée, en ayant soin de remuer toujours. La pâte est cuite lorsqu'elle ne s'attache plus à la main; on la met alors sur une table saupoudrée de sucre; il faut la laisser refroidir naturellement, après l'avoir étendue d'une façon régulière, puis on la découpe soit au couteau, soit à l'emporte-pièce, en variant les dispositions; puis on les glace comme des biscuits, et on remet au feu doux d'un four.

Tirons de la fraise tout ce que nous en pouvons, et si nos frères et nos maris dédaignent nos préparations précédentes, ils apprécieront, je vous en réponds, celle que nous allons faire ensemble à leur intention.

Ratafia de fraises. — Exprimez le jus de ces fruits, et pour la valeur de deux litres, ajoutez un gros de cannelle, un demi-gros de girofle; versez le tout dans quatre litres d'eau-de-vie; laissez infuser ce mélange pendant un mois, décantez au bout de ce temps, et faites fondre dans un peu d'eau quatre livres de sucre concassé; jetez ce mélange dans la liqueur, sans faire de sirop; laissez reposer de nouveau, filtrez à la chausse, mettez en bouteille et bouchez hermétiquement. Cette liqueur de ménage en vaudra bien d'autres d'un prix de revient plus élevé.

Que les friandises ne nous fassent point oublier les nouveautés de la toilette; et puisque vous voulez bien me consulter sur ce point, nous allons faire une petite excursion dans Paris en débutant par le n° 36, rue Neuve-des-Petits Champs, aux *Galeries de Chaînes*.

Que de choses utiles et gracieuses vont nous tenter! rubans tissés des plus riches pour ceintures, nœuds de collerettes, agrafes en acier, en argent et dorure, pour relever nos robes, suivant la mode actuelle; passementeries et effilés de la plus grande nouveauté, guipure de laine et de fil pour nos toilettes d'été; enfin tout ce que la fantaisie parisienne a créé de plus séduisant.

Il ne faut pas négliger ce qui, étant invisible à l'œil, n'en est pas moins la pierre fondamentale de l'édifice de la toilette féminine, c'est-à-dire la tournure, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Je vous conseille d'aller chez Mme Billard, 4, rue Tronchet; avant d'adopter tel ou tel genre de tournure; elle en a d'appropriées à tous les genres de toilette, et en commandant votre corset d'été, vous pourrez fort bien vous rendre compte de l'effet de chacune d'elles.

Une femme qui suit la mode ne peut, comme autrefois, se contenter de deux chapeaux par saison, l'un pour toilette habillée, l'autre pour les jours ordinaires; maintenant il faut, pour ainsi dire, un chapeau par toilette; personne ne sait mieux combiner l'un avec l'autre que Mme Herst, 8, rue Drouot. Mme Herst a un salon de robes et un salon de modes; elle peut donc confectionner chez elle tout l'ensemble de votre toilette.

Terminons notre excursion, en nous faisant accompagner par notre père, notre mari ou notre frère, et allons dans le magasin miniature de Mme Halbout. Presqu'inutile de vous rappeler l'adresse, vous la connaissez, mesdames, pour y avoir admiré ce délicieux groupe en graphique de Sibérie, véritable objet d'art qui attire l'œil le plus distrait à la vitrine du magasin (21, boulevard Poissonnière). C'est là que vous trouverez la meilleure maison de papeterie de Paris, la plus aristocratique et en même la plus artistique; ne manquez pas d'y faire emplète des délicieux crayons Faber, pour les croquis que vous comptez prendre à la campagne durant la belle saison.

E. BOUGY.

Le secret de la jeunesse éternelle de Ninon de Lenclos nous est révélé par une lettre datée de Padoue, 1646, écrit par Fortunio Liceti à la belle Ninon. Par cette lettre, retrouvée dans la collection d'autographes du comte de B..., le célèbre docteur annonce à la belle Ninon qu'il a découvert pour elle, dans un manuscrit indien, une recette infaillible contre les rides, et l'appelle *rugiada del viso* (rosée du visage).

Cette formule merveilleuse, devenue la propriété de *l'Office hygiénique* par acte authentique passé par-devant Me Yvert, notaire à Paris, a reçu le nom de *rosée d'Orient*.

En faisant usage de cette *rosée d'Orient*, on est toujours à son seizième printemps. Elle polit, satine la peau, en raffermit les tissus et lui conserve indéfiniment les tons fins de la jeunesse (20 fr. le flacon).

Le *blanc de Perse*, de la même maison, a le don précieux de donner à l'épiderme une blancheur neigeuse d'une diaphanéité idéale; ajoutez-y un peu de son *rose de Chypre*, et votre teint acquiert les nuances les plus suaves, les plus fraîches, les plus délicates.

Avec de tels produits, *l'Office hygiénique* (7, rue de la Paix) a victorieusement résolu le problème de la jeunesse et de la beauté perpétuelles.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme C. D. — Très-prochainement, nous publierons un dessin de soulier d'appartement qui, j'espère, vous satisfera.

Mme C. B., à Ar. — La planche de broderie de ce jour contient un patron du col brodé, qui peut être pris pour col uni.

Une abonnée. — La *Revue de la Mode* a déjà publié des patrons et des modèles de chemises de femme, et en publiera prochainement.

Mme M. T. — Ecrivez à M. Lévêque, qui crée pour nos abonnées de si jolis chiffres et de si ravissants dessins. On peut garnir les robes de toile en guipure de fil écru au métier, qui se trouve dans le commerce, ou en broderie renaissance, qu'on exécutera soi-même d'après nos dessins; les effilés et les passementeries légères en fil écru peuvent parfaitement convenir à cet usage.

Mme A. P., Nantua. — Merci d'abord pour les compliments. Nous comptons bien faire mieux encore. Il faut 7 mètres de faille pour la tunique en question. Je conseille de suivre, quant à la garniture, les indications du journal. Nous donnerons désormais les prix des morceaux de musique et nous rappellerons à votre intention celui dont vous parlez, lequel n'est pas, du reste, d'une exécution difficile.

La Fée-Gracher. — Une robe de soie noire habillée sans volants ne peut guère se faire qu'en robe *princesse* par devant, avec pouf par derrière pris dans la longueur de la robe et relevé au moyen d'une écharpe nouée soit derrière sous le pouf, soit de côté. Sur la robe grisaille, je conseille des volants de soie noire découpés à l'emporte-pièce. Rotonde, dolman, manteau, se portent également et se garnissent de passementeries, d'entre-deux et, au bord, de guipure de laine, le tout avec ou sans perles de jais. Nœuds et coques par derrière, en faille ou en moire.

Une anxieuse. — Ne désespérez pas, on s'occupe de votre demande; avant peu, vous aurez satisfaction.

Mme E. M. S. R. — Essayez du lait d'iris de chez Piver et de son excellent savon au suc de laitue, dont les trois pains valent 5 francs, et je suis certaine que la blancheur de vos mains reviendra.

Mme M. Geul. — L'explication de ce travail sera donnée; quant au livre, je n'en connais qu'un, il coûte 30 francs. Si vous y tenez, j'en chercherai de moindre prix; mais cet ouvrage, qui exige des figures, est toujours cher.

Mme V. de Saint-M. — Vous aurez prochainement les dessins et explications de tous les points de fantaisie employés dans la broderie.

Mme N. à Saint Naz. — Adressez-vous directement à notre dessinateur en broderie; lui seul peut vous préciser le prix par vous demandé.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il ne faut point, dit-on, parler de corde dans la maison d'un pendu.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

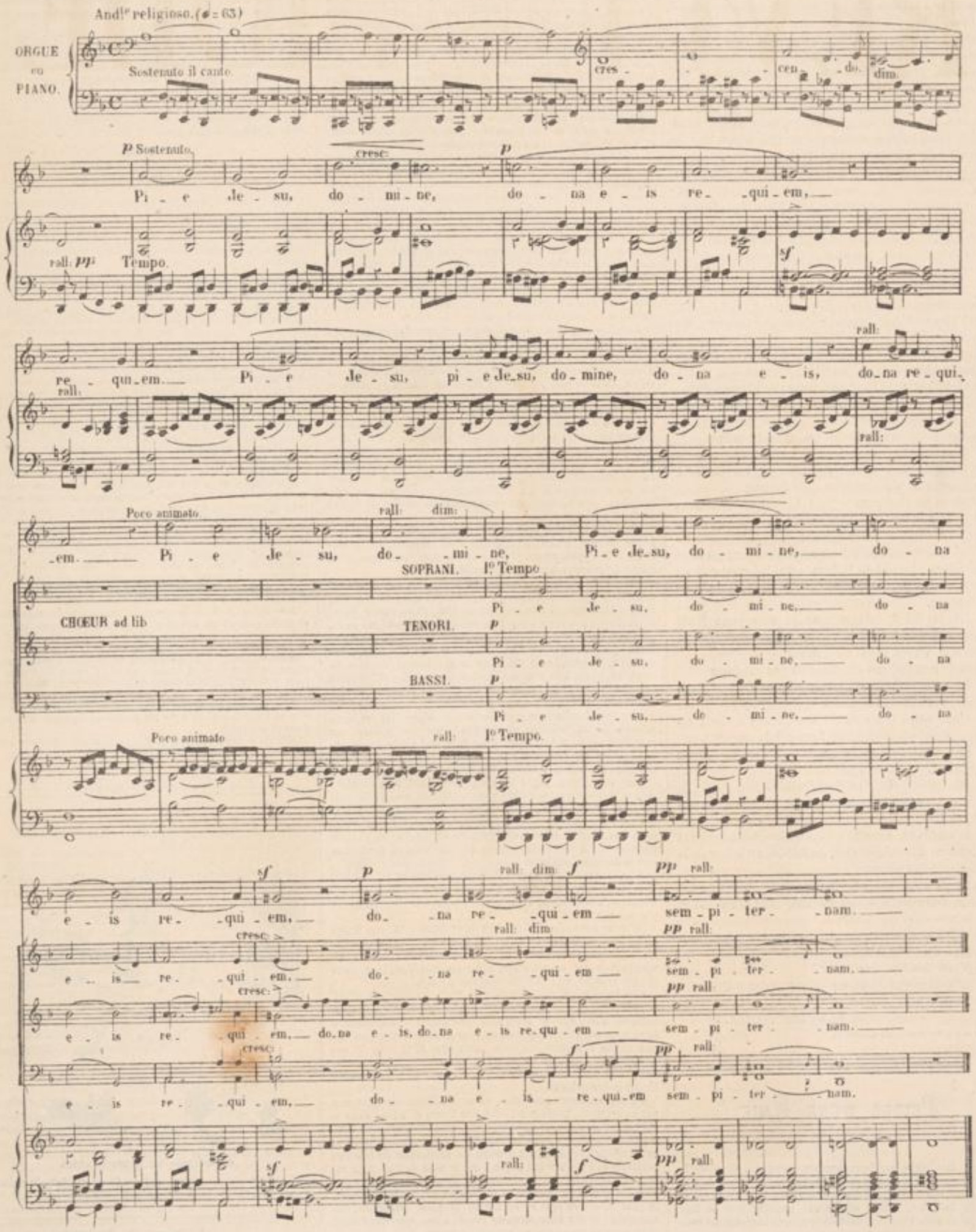
PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 3, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

PIE JESUS

DE

J. FAURE



Reproduction interdite. — Propriété des éditeurs Heugel et Cie, rue Vivienne, 2 *bis*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 73. Dimanche, 25 Mai 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de déjeuner. — Coiffure Andréa. — Coiffure Amélie. — Croix, style byzantin. — Bracelet. — Pendant de cou Louis XVI. — Pendant d'oreille. — Bouton d'or en laine. — Étoile au crochet. — Jours pour la guipure Renaissance : Barrettes de Venise, roues cordonnées, picot à aiguille, picot rosette. — Bande au crochet tunisien. — Alphabet en tapisserie. — Toilette de jeune fille de 7 ans. — Costume de plage. — Costume de bébé. — Toilette de garçon de 9 ans. — Reposoir pour la Fête-Dieu. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de déjeuner. — Jupe de faille vert neutre. Tunique de nansouk artistement gonflée en ballon derrière, encadrée d'une belle bande de broderie anglaise, dite broderie à roues, genre qui revient tout à fait à la mode; une large ceinture de ruban de faille vert, formant camaïeu avec le jupon, est posée en écharpe sur le devant; elle va rejoindre le tour de taille, sous les bras, et se termine derrière par un gros nœud noué en nœud de cravate. — Modèle de Mmes Cavally, boulevard des Capucines, 8.

2. Coiffure Andréa. — Modèle des galeries de Chaiseul, rue Neuve-des-Petits-Champs, 36. — De jolies coques de velours noir forment pouf sur le devant: un coquillé de blonde s'y mêle, et le tout fait tête à une barbe de tulle de soie au semé satiné qui retombe, sur le chignon.

3. Coiffure Amélie. — Modèle de la Fileuse, rue du Bac. — Cette coiffure, qui ne messied pas à un gracieux visage, est surtout destinée à une maman qui a de grands enfants; une touffe de rhododendrums à la nuance tendre forme diadème; elle repose au milieu d'un coquillé de blonde très-claire, qui se prolonge sur les barbes des côtés et sur la fanchon de derrière.

1. TOILETTE DE DÉJEUNER. — MODÈLE DE Mmes CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

BIJOUX

4. Croix, genre byzantin, en or mat carnetillé, ornée de perles blanches et de petits diamants.

5. Bracelet. — Ce bracelet est d'une forme nouvelle, en ce sens que l'ornementation se présente complétement de face, au lieu de tourner en suivant la forme du bras. Au centre, un magnifique cabochon émeraude d'un beau vert foncé relie deux coquilles en brillants, au milieu desquelles se détache une perle blanche.

6. Pendant de cou Louis XVI. — Joli dessin représentant une lyre, en travail d'or rouge poli avec parties ciselées en argent, recouvertes de petits diamants, deux grosses perles blanches ornent le centre et le bas de ce pendant.

7. Pendant d'oreille, genre serrurerie ancienne; les ornements, tournés à la main, sont en or rouge d'un poli très-vif. Lorsqu'on porte ces pendants, les reflets de lumière jouant dans l'épaisseur de l'or, produisent un effet charmant. — Modèles de M. Boucheron, galerie de Valois, 152, au Palais-Royal.

8. Bouton d'or en laine. — Il faut, pour cette fleur, choisir de la laine d'une belle nuance jaune d'or, et faire le travail de la chaîne sur moule plat, ainsi que je vous l'ai indiqué dans le n° du 9 février dernier (page 43). Relisez la description et examinez attentivement le dessin 7 (page 43), à l'aide duquel vous ferez la simple chaîne; puis, pour former les pétales, reportez-vous aux descriptions et aux dessins 8, 9 et 10 qui se trouvent à la même page.

Pour le bouton d'or, vos pétales n'auront que 10 à 12 tours chacun; et vous vous servirez d'un moule plus petit que celui employé pour le coquelicot. Quant au cœur, vous le confectionnerez en laine jaune bien fournie, identiquement pareil à celui de la pâquerette qui porte le n° 11, à la page 43; il doit être tondu un peu moins ras, et, au lieu des pétales allongés de la pâquerette, vous entourerez le cœur des quatres pétales que vous venez de faire en laine

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2. COIFFURE ANDRÉA.

jaune, d'après notre dessin d'aujourd'hui.

9. Étoile au crochet. — Ce modèle, tout simple qu'il paraisse, est fort joli; les oppositions de mat au milieu des vides sont fort heureuses, et le travail en est des plus faciles.

Vous ne commencez pas, comme pour les autres étoiles, par le milieu; mais vous faites d'abord les 8 petits pavés du premier cercle, de la manière suivante :

On crochète d'abord 7 mailles chaînettes, sur lesquelles on monte 7 brides; retournez l'ouvrage et refaites, au-dessous de ce premier rang, 7 autres brides, en prenant le fil de derrière de la natte, afin d'éviter que le pavé ait un endroit ou un revers. Ces deux rangs terminés, on a obtenu le premier pavé. Sans casser son fil, on lance encore 7 chaînettes qui partent de l'angle, pour recommencer le second pavé, et toujours ainsi jusqu'à ce que l'on en ait obtenu huit.

Au 8e, on descend des mailles coulées sur la lisière; puis on fait 1 chaînette à chaque pointe des pavés, pour les réunir l'un à l'autre et en former un cercle.

La mignardise extérieure a été prise de 6 en 6 picots aux angles externes du pavé, de sorte que quand l'étoile est formée dans le milieu, il n'y a qu'à coudre les deux bouts de mignardise du cercle extérieur pour lui donner sa forme. Quant au second rang de pavés, on l'appuie, dans le côté interne des angles, sur une seconde mignardise, entre les picots de laquelle l'écart sera plus grand, puisque le cercle est agrandi.

La dentelle extérieure s'appuie sur le cercle de mignardise. La petite étoile de rattache se fait par le même procédé.

4. CROIX GENRE BYZANTIN.

vant l'espace que l'on doit remplir. Il faut lancer d'abord ses branches au nombre de 6, quelquefois de 8; puis, en prenant son point de départ dans le milieu et tournant toujours sur soi-même en colimaçon, on va d'une branche à l'autre en faisant un point à cheval sur chacune d'elles.

Nous avons encore à parler de quelques jours pour la guipure Renaissance; ce sera pour un autre article.

3. COIFFURE AMÉLIE.

7. PENDANT D'OREILLE.

POINTS POUR LES JOURS

EN GUIPURE RENAISSANCE

(Voir le dernier numéro)

10 Barrettes de Venise. — Ce travail est le plus sérieux accessoire de la guipure renaissance, ainsi que de la broderie du même nom, broderie qui s'exécute sur toile, dont les motifs se détachent en mat sur un fond clair et à jour qui forme contraste, et que l'on obtient à l'aide des barrettes vénitiennes faites au défaut de l'étoffe, c'est-à-dire dans le vide.

Pour obtenir les barrettes de Venise, on lance ses fils d'un endroit à l'autre, et on festonne dessus absolument comme si l'on faisait une boutonnière ou une bride.

Ces fils se lancent dans tous les sens, suivant les indications des dessins, à droite, à gauche, de biais, de droit fil; on passe d'un endroit à l'autre, en cordonnant quelquefois, ce qui n'empêche pas de refestonner dessus.

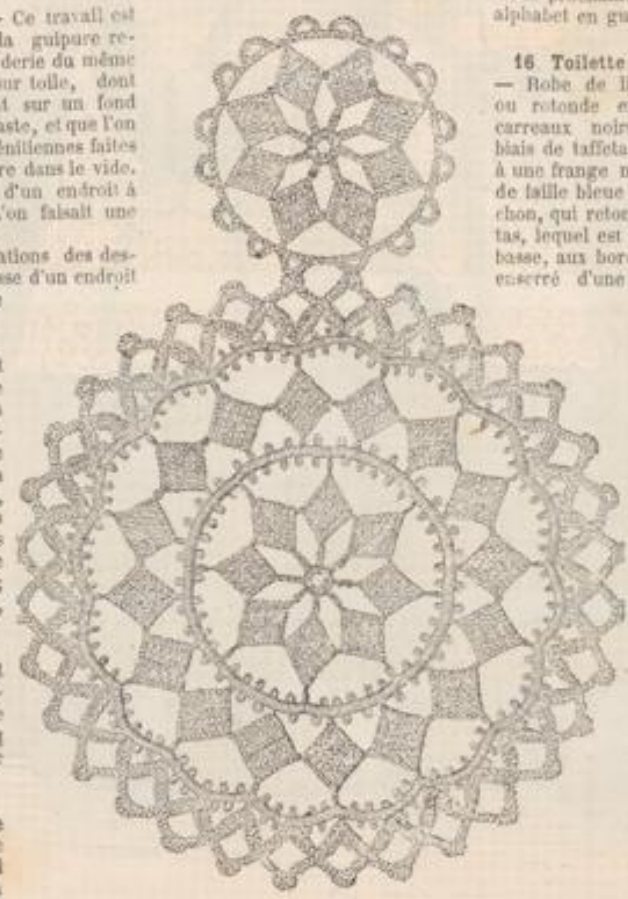
11. Picot à aiguille. — Les barrettes de Venise sont agrémentées ordinairement de picots qui se font de différentes manières; le picot à aiguilles reproduit par notre dessin 11 est le plus usité; lorsque l'on a fait son point de tulle, on pose en travers, à l'extrémité, une aiguille non enfilée, puis on fait à cheval un ou plusieurs points, suivant que l'on désire son picot plus ou moins allongé; on retire ensuite l'aiguille libre, et le point est terminé.

8. BOUTON D'OR EN LAINE.

12. Picot rosette. — Ce picot est bien facile à exécuter : en faisant son feston ordinaire, de place en place, on tourne son fil cinq ou six fois en spirale autour de l'aiguille.

13. Roues cordonnées. — Ce jour, très-employé en guipure renaissance, se retrouve aussi dans le filet, et même dans la broderie; il se fait ou en fil à dentelle ou en fil ordinaire, suivant la finesse que l'on désire donner à son travail.

5. BRACELET.



9. ÉTOILE AU CROCHET.

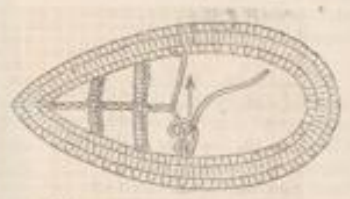
14. Bande au crochet tunisien pour couverture de berceau, de voiture de bébé, etc. On monte 28 mailles en laine blanche, et on tricote suivant la longueur que l'on désire. La broderie se fait au passé bien bourré, les myosotis en soie bleu turquoise, les feuillages en vert nuancé, et les tiges couleur bois; les deux petites bandes noires que l'on voit de chaque côté ont chacune 8 mailles en laine noire; elles sont encadrées des deux côtés de soie jaune formant griffes. Le raccord entre les bandes noires et les bandes blanches a lieu de suite, du point jaune à la lisière blanche.

15. Alphabet en tapisserie. — Nous avons promis plusieurs alphabets en tapisserie, en voici un en lettres gothiques, très-facile à exécuter et se prêtant à plusieurs combinaisons de couleurs. On peut le faire en jaune de quatre nuances, passant du clair au foncé, comme nous l'indiquons sous notre dessin. On peut adopter telle ou telle couleur, bleu, vert, rouge, violet, etc., en combinant quatre nuances graduées de la même couleur. On peut enfin adopter une combinaison de couleurs différentes, telle que rose pâle, rouge ponceau, vert pomme et vert foncé. Très-prochainement nous publierons un alphabet en guipure.

6. PENDANT DE COU LOUIS XVI.

16 Toilette de jeune fille de sept ans — Robe de linon, nuance écrue, talma ou rotonde en laine beige, à grands carreaux noirs et blancs, encadré d'un biais de taffetas bleu Louise, faisant tête à une frange noire et blanche. Un nœud de faille bleue a l'air de froncer le capuchon, qui retombe sur le milieu du taffetas, lequel est ouvert en plis étagés. Chapeau de paille anglaise à calotte basse, aux bords assez larges un peu retroussés sur le côté; le chapeau, enserré d'une jarretière de velours noir lacé de bleu, est agrémenté d'une touffe de bluets, artistement disposée sur le devant.

17. Costume de plage. — Vêtement de bains de mer ou de voiture, en tissu de peluche de soie, garni autour d'une frange en laine de soie assortie. Ce modèle de vêtement se porte sans passer les manches; chapeau de paille de palmier, agrémenté d'un bouquet de fleurs des champs et enjolivé d'un petit voile de blonde ou barbe, retombant sur la nuque.



10. BARRETTES DE VENISE.

18. Toilette de bébé de trois ans. — Robe en nansouk clair; le jupon uni est orné dans le bas d'une belle bande de broderie anglaise très à jour. En général les roues reviennent fort à la

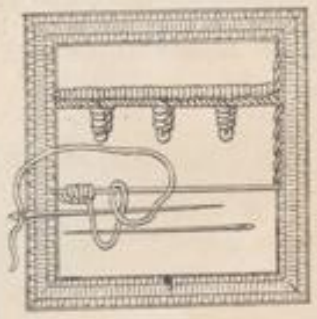
13. ROUES CORDONNÉES.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

mode, et c'est justice, rien n'est plus seyant.

Il vous sera facile, grâce à la série de jours variés que nous publions, d'agrémenter le milieu des roues et de leur donner, avec un peu de travail, un grand cachet d'élégance. Paletot de cachemire blanc, agrémenté au collet, aux manches et aux poches de revers de taffetas bleu. Chapeau de paille de riz blanche, forme baigneuse, n'ayant pour ornement qu'une jarretière de faille bleue assortie aux revers, dont les bouts flottants retombent sur la chevelure.

19. Toilette de petit garçon de neuf ans. — La veste a des revers de soie marron ; le pantalon



11. PICOT A AIGUILLE.

bouffant est attaché au-dessus du genou Pantalon, veste et gilet sont en drap léger marron doré; les boutons se font en argent oxydé ou doré. — Ces quatre modèles ont été dessinés aux Magasins du Louvre.

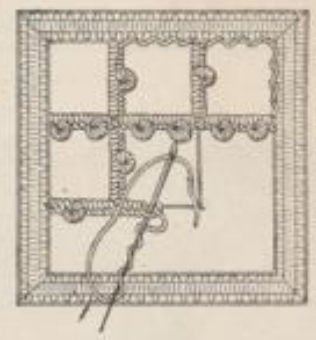
20. Reposoir pour la Fête-Dieu. — Nous publions ce modèle de reposoir quelques semaines avant la Fête-Dieu, afin de permettre à nos abonnées d'en tirer profit pour ce jour de fête.

L'an dernier, à pareille époque, nous avons publié un reposoir d'un autre style, qui nous a valu de nombreuses lettres de félicitations; nous espérons que notre modèle sera aussi favorablement

14. BANDE AU CROCHET TUNISIEN.

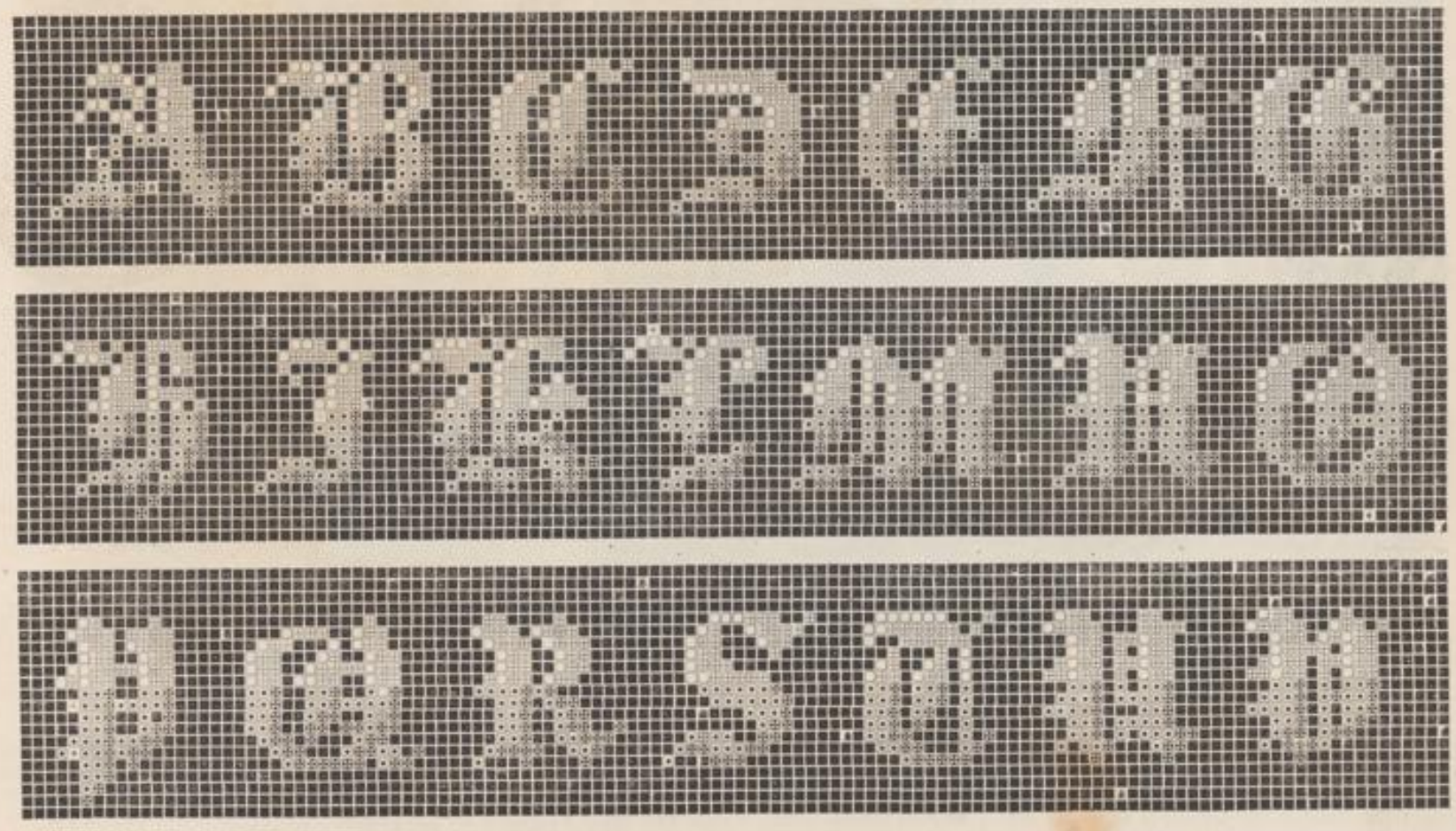
accueilli cette année. Notre prochain supplément contiendra les plans de la charpente, ce qui permettra de le faire monter avec facilité par le charpentier ou le menuisier du pays. Tout le monde peut mettre la main à ce petit édifice, aussi pittoresque que simple ; le menuisier et le tapissier bâtiront l'échafaudage, disposeront les mâts, le dôme et la croix ; le jardinier fournira les caisses et les arbustes qui, alignés de chaque côté du reposoir, forment un horizon de feuillages et de fleurs fait à souhait pour le plaisir des yeux.

Le tapis de la galerie recouvrira les marches de l'autel, et les draperies du salon seront fort bien utilisées pour le double vélum et les rideaux du



12. PICOT ROSETTE.

ond. Quant au reste de l'ornementation, mesdames, il est de notre ressort. Cherchez dans votre garde-robe un beau volant de dentelle ou une belle garniture de broderie; nous en formerons la nappe d'autel et la garniture qui orne le gradin soutenant les girandoles. Que toutes les mains soient mises à contribution pour confectionner les guirlandes, qui, allant d'un mât à l'autre, et redescendant en spirale sur chacun d'eux, les enrichissent et leur donnent un gracieux cachet de fête; ces guirlandes, vous pouvez les faire en toutes sortes de feuillages; ceux du lierre sont préférables, ils se fanent moins vite, la mousse peut les remplacer. Au dernier moment, la veille de la fête, vous par-



semerez ces guirlandes d'une moisson de roses naturelles ou artificielles, suivant le temps que vos loisirs vous permettront de consacrer à cette œuvre; les roses dites à la minute, et les roses enfilées dont nous avons publié les détails, seront ici d'une grande ressource. Vous pouvez aussi établir les banderoles, en grosse étoffe de laine, et les encadrer de papier doré réappliqué et collé avec de la colle froide liquide.

Dans les arbustes qui n'auraient

15. ALPHABET EN TAPISSERIE. □ Jaune très-clair. ▣ Jaune foncé. ⊠ Havane clair. ⊞ Havane foncé.

plus que leurs feuillages, vous pourrez semer des fleurs naturelles en grande quantité.

La Fête-Dieu est la fête des fleurs; ne craignez point d'en être prodigues.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de casino. — Jupon de taffetas d'Italie noir, agrémenté d'un haut volant de 60 centi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mètres monté à tête tuyautée et liserée de taffetas mais. Tunique courte, en taffetas mais, formant tablier devant et gonflée en ballon derrière ; une ruche chicorée, en taffetas noir, fait tête au volant de taffetas tuyauté du tablier. Ceinture sur le côté, en ruban n° 200, bien assorti de nuance au jupon. Corselet de taffetas noir, liséré mais, posé sur une chemisette en tulle à pois.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas d'Italie bleu turquoise, ornée de volants très-hauts découpés en créneaux et agrémentés de petit velours bleu. Tunique en mousseline des Indes, toute bouillonnée et plissée; ces bouillons et ces volants, si délicieusement disposés, sont séparés les uns des autres et agrémentés de velours bleu turquoise n° 80, voilés eux-mêmes de mousseline très claire.

E. DOCOY.

Courrier de la Mode

Nous sommes arrivés, je crois, à une époque de transition qui va engendrer une nouvelle ère de la mode. La lutte se prononce et s'accentue entre la toilette simple, c'est-à-dire la robe unie et longue et le costume avec relevé, pouf, volants et ruches. Deux écoles se livrent bataille, et j'ai vu les deux camps en présence à un brillant mariage qui a été célébré, il y a peu de jours, dans l'une de nos plus élégantes églises. D'une part, de splendides robes unies à grande traîne, faites de façon à dessiner les hanches, très-plissées par derrière, généralement ornées d'une écharpe ou de gros nœuds retenant une sorte de *pouf* pris dans la longue jupe même; de l'autre, des tuniques posées sur des jupons surchargés de volants, de bouillonnés, de nœuds, de guipure. J'ai pu voir, à côté l'une de l'autre, des toilettes d'une seule nuance, sobres de détails, mais exquises de coupe et de forme, et des costumes bizarrement mélangés de deux ou trois nuances, mais charmants aussi, malgré une certaine excentricité d'allure. Je citerai, parmi ces spécimens étalés si pompeusement par la coquetterie féminine, une robe gris de lin et rose pâle merveilleusement bien portée par une jeune femme de la colonie américaine, à laquelle elle seyait à ravir. Jupon de faille grise, demi-

16. TOILETTE DE JEUNE FILLE DE SEPT ANS. 17. COSTUME DE PLAGE. 18. COSTUME DE BÉBÉ. 19. TOILETTE DE GARÇON DE NEUF ANS.

traîne, avec un plissé très-serré, monté *droit* sur le dessous de la jupe, c'est-à-dire plus haut par derrière de toute la longueur de la traîne, de façon à avoir 40 centimètres par devant, et de 65 par derrière.

Une chicorée très-fournie, en taffetas rose pâle, surmonte ce plissé; tablier à la *Jeannette*, en crêpe de Chine rose pâle, garni d'une haute frange-filet mélangée rose et gris ; corsage en crêpe de Chine, sans manches et à basques, garni de franges, ouvert en carré. Dans l'intérieur de l'échancrure, un plissé de crêpe lisse blanc et fraise en blonde. Nœud de moire rayée rose et gris à longs pans et à grandes coques, rattachant le tablier par-dessus les basques du corsage; chapeau de crêpe de Chine rose et de faille grise; petites plumes roses et grises posées en *pouf* Louis XV.

Toilette mauve en taffetas brillant, forme princesse; pouf pris par derrière dans la jupe; en dessous du pouf, la jupe est rayée d'entre-deux de fine guipure blanche encadrés dans une petite guipure à dents. Cet ornement s'arrête aux hanches. Le devant est garni de larges nœuds de faille et de guipure, qui vont en diminuant jusqu'à l'échancrure en cœur du corsage. Manches demi-larges, garnies d'une double guipure, l'une montant, l'autre descendant; au milieu des deux guipures, torsade et nœud de moire mauve; une écharpe faite d'entre-deux de guipure et d'organdi, et garnie d'une haute guipure, était jetée négligemment sur les épaules. Chapeau de paille de riz, orné d'une couronne de roses de deux ou trois tons, avec barbes de fine guipure.

Une délicieuse toilette de jeune fille ainsi composée : jupon de foulard blanc à larges raies roses, avec un plissé ne laissant paraître que les raies blanches; les raies roses forment transparent quand les plis s'écartent (est-ce compréhensible?). Par-dessus, polonaise ouverte en foulard blanc uni sans garniture aucune, relevée par des nœuds roses. Chapeau de paille de riz, avec rubans blancs, une rose posée sur les cheveux, sous le chapeau.

Voilà pour celles de vous, chères lectrices, qui voulez vous faire très-belles, ou qui pouvez désirer une toilette pour les grandes occasions. Maintenant, occupons-nous un peu des costumes plus modestes et mieux appropriés à toutes les circonstances.

On parle déjà de départs pour la campagne. Il ne faut donc pas oublier les costumes de voyage, ceux dont le plus grand mérite doit être la commodité et la solidité. Je vous ai déjà dit mon avis à cet égard,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ent ornées
une sorte
le l'autre,
chargés de
pure. J'ai
ttes d'une
quises de
ment mé-
charmants
allure. Je
eusement
s de lin et
par une
laquelle
se, demi-

1873 — N° 73

Mme et Mr Adeline, imp.

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

les roses,
les raies
ent quand
. Par-des-
uni sans
oses. Cha-
une rose

trices, qui
ez désirer
aintenant,
modestes
nces.
gne. Il ne
rage, ceux
nmodité et
cet égard,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

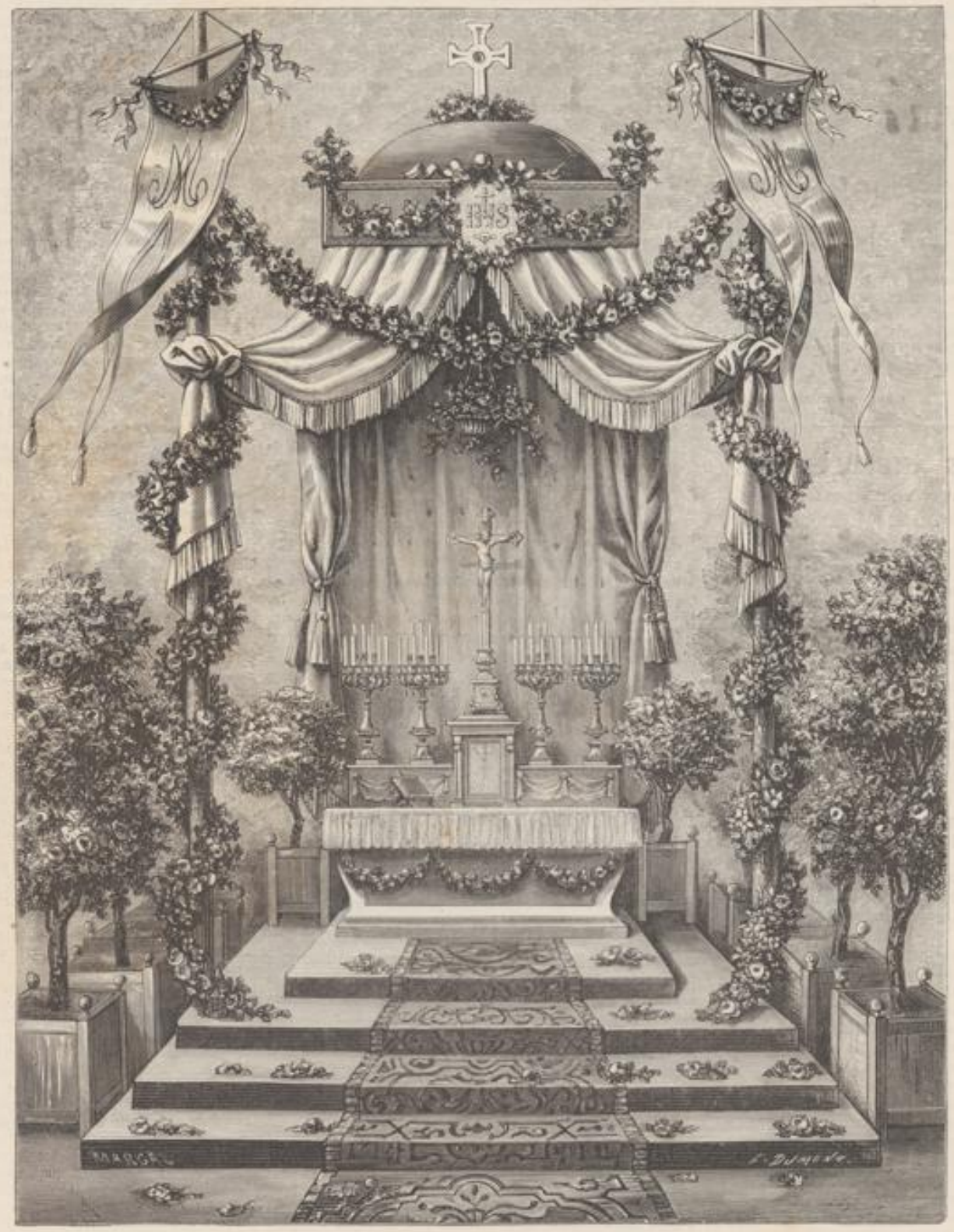
mais je crois utile de me répéter encore. A mon sens, il se fait deux étoffes qui semblent destinées à cet usage et à braver toutes les variations de la température, à supporter sans avaries la pluie, la poussière, le vent ou le soleil : ce sont celles qui n'ont eu à subir ni apprêt ni teinture : c'est nommer le cachemire beige, qui se trouve partout, et le swatow de Chine de la maison l'*Union des Indes*.

Ce dernier tissu est évidemment plus élégant que le premier, et avec un peu de goût, ce costume de voyage pourra faire ensuite une très-charmante toilette de campagne ou de promenade, puisque l'épreuve du chemin de fer ou de la voiture n'aura pu le défraîchir.

Je n'ai pas un goût bien décidé pour les *ceinturons* de cuir que les femmes portent aujourd'hui sur leur corsage, cependant je conviens qu'il est des circonstances où cette sorte de ceinture peut être excessivement commode. On peut y suspendre une escarcelle contenant une petite pelote à épingles, un porte-aiguilles muni d'un grand écheveau de soie de toutes nuances, un dé, une paire de petits ciseaux s'ouvrant de façon à rendre les pointes inoffensives, enfin ces menus objets qui permettent à une femme de réparer en quelques secondes une déchirure, de recoudre un mètre de galon arraché par un buisson d'épines, un volant décousu en grimpant une falaise. Et ce n'est point chose à dédaigner; on est quelquefois bien empêchée, bien agacée pour un petit accident de ce genre; cette bienheureuse petite sacoche pourvoit à tout. On peut aussi accrocher à la ceinture de cuir noir une montre de bois, d'ivoire ou d'écaille, car les bijoux de prix sont une gêne et une inquiétude dans les voyages et les excursions; aussi, je le répète, cette mode a, dans différents cas, une utilité très-appréciable, mais je ne conseille pas de l'adopter pour les toilettes de ville, elle a quelque chose de cavalier qui n'est pas de très-bon goût.

Une abonnée m'a adressé une question à laquelle je veux répondre ici, car je suis persuadée que je satisferai, ce faisant, au désir de plus d'une parmi mes lectrices. On m'a écrit ceci : « Peut-on recevoir, même des hommes, en visite ou à déjeuner, en peignoir élégant? » Je réponds : non, sans hésiter, si ce n'est les hommes de la famille, père, frère, beau-frère, et encore, à mon sens, ce dernier ne devrait pas être compris dans cette tolérance, à moins cependant qu'on ne soit réellement souffrante, car il est évident que se priver absolument de voir ses parents et ses amis les plus intimes quand on est indisposée, parce qu'il est impossible de passer une robe correcte, serait une exagération. Ce que je blâme, c'est la tendance des jeunes femmes à s'affranchir de l'étiquette et même des convenances, souvent par l'unique motif qu'un élégant déshabillé leur sied bien et qu'elles semblent plus jolies avec un peignoir blanc et sous un mignon bonnet de dentelles. La coquetterie féminine a sa raison d'être, et l'un des devoirs de la femme est certainement de ne rien négliger pour paraître agréable à ceux qui l'entourent; mais il ne faut jamais que ce soit aux dépens de la bonne opinion, qu'elle doit être jalouse de donner à tous, de sa sagesse et de sa modestie.

MARIE DE SAVERNY.



20. REPOSOIR POUR LA FÊTE-DIEU.

LA BIBLIOTHÈQUE

Forts par la foi, de Mme Guerrier de Haupt, lauréat de l'Académie française, 2e édition.

L'auteur a voulu prouver et a su prouver victorieusement que, chercher en dehors de la foi religieuse les secours et les forces nécessaires à chacun de nous pour supporter les chagrins et traverser les épreuves de la vie, c'est bâtir sur le sable et s'exposer aux plus rudes mécomptes. On peut suivre dans les détours de son existence tortueuse l'homme sans principes et sans croyances, le libre penseur enfin, se livrant à tous ses instincts de cupidité basse et exerçant sourdement pour satisfaire ses passions les plus mesquines vengeances. Il court ainsi à sa perte et meurt victime de ses propres fautes après avoir consommé la ruine de sa famille.

En opposition, se dessine, auprès de ce personnage malfaisant, la figure énergique d'un homme réellement fort par la foi, dont l'âme éclairée par le rayonnement des vérités saintes marche sans s'en détourner jamais dans la voie du juste et du bien à travers mille épreuves et mille obstacles. La récompense de cette vie honnête est la réalisation de son rêve pur et chaste sacrifié longtemps *au devoir* par ce chrétien militant. Le court, mais émouvant récit d'un pèlerinage à Jérusalem, accompli par le héros de cette histoire, impressionnera plus d'un cœur pieux en lui donnant un aperçu image de la véritable physionomie des saints lieux. — Chez Didier, éditeur, 35, quai des Grands-Augustins. Prix : 3 fr.

Simples entretiens sur la Physique et la Cosmographie, par Mlle J. Perier. Paris, librairie Hachette et Ce.

L'enfance est avide de savoir et ses souvenirs sont ineffaçables; mais il n'est pas toujours facile de donner satisfaction à la curiosité des enfants. Pour leur apprendre ce qu'ils ignorent, il faut non-seulement les intéresser, mais aussi leur parler dans un langage en accord avec leur vocabulaire restreint et le cercle encore étroit de leurs idées.

Les phénomènes et les merveilles de la nature éveillent tout d'abord leur curiosité, mais il est souvent difficile de répondre à ces premières questions et de poser ainsi dans leur esprit les premières bases des sciences naturelles.

Les *Simples entretiens sur la Physique et la Cosmographie*, de Mlle J. Perier, ont su vaincre la difficulté et seront un aide précieux pour les mères de famille qui se vouent à l'éducation de leurs enfants.

Sous son titre modeste, ce petit livre renferme un véritable abrégé à la fois clair et intéressant des notions de physique et de cosmographie que tout le monde devrait posséder, et qu'il était nécessaire d'extraire des livres spéciaux où elles sont inabordables pour les enfants.

M. S

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA MUSIQUE

O Salutaris! musique de Mme Yan' Dargent, pour contralto ou baryton ; dédié à l'abbé Listz, 2e édition.

Le sentiment extatique religieux est admirablement exprimé dans cette page musicale, laquelle a du reste obtenu partout un très-grand et très-légitime succès. Le style en est large et grandiose, la phrase pure et correcte ; l'accompagnement d'orgue qui soutient le chant révèle chez l'auteur une véritable science des ressources harmoniques. — Se trouve chez tous les marchands de musique. Prix 1 fr. 50.

Jeunesse, musique du même auteur, paroles de Mme Élie de Beaumont.

Paroles et musique forment, réunies, tout un petit poëme plein de grâce, de fraîcheur et de sentiment, et le chant timide d'un cœur pur et chaste qui s'éveille, respire un parfum de *jeunesse* qui justifie pleinement l'heureux titre que l'auteur a donné à cette composition. — Se trouve, comme le précédent, chez tous les marchands de musique. Prix 1 fr. 25.

Madolinata, valse, par Olivier Métra, sur les motifs de la sérénade si connue de Paladilhe.

Avec son talent ordinaire, Métra a transcrit cette charmante mélodie, et il a su en faire une valse qui aura le même succès que les plus célèbres parmi celles du même auteur, *les Roses*, *le Tour du monde*, etc. — Chez G. Hartmann, 19, boulevard de la Madeleine. *Prix :* 2 fr. 50.

Je rappelle ici *le Vase brisé*, mélodie recommandée par moi à nos abonnées dans le dernier numéro, et dont l'auteur est M. Charles Palangié et non *Palangu*, ainsi qu'on l'avait imprimé par erreur. Chez O. Kelly, éditeur, rue du Conservatoire.

MARIE DE SAVERNY.

DES DIVERS AMEUBLEMENTS

AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

Aujourd'hui les meubles qui datent du règne de Louis XVI sont devenus complétement à la mode, les prix qu'ils atteignent aux ventes en sont la preuve ; seulement on se laisse trop facilement prendre à l'étiquette du sac, et les femmes ne se donnent point assez la peine d'étudier ce que fut l'art décoratif en France pendant ces derniers siècles, pour pouvoir choisir avec intelligence les objets qu'elles doivent acheter. C'est cependant une étude curieuse à faire, puisqu'elle se rattache aux modes, aux usages et même aux mœurs de ces temps qui ne sont plus. Je crois donc leur être utile en leur donnant un léger aperçu de cet art-là.

Nous parlerons peu des meubles de bois sculpté qui furent si recherchés il y a une trentaine d'années, et dont on n'a plus l'air de se soucier aujourd'hui, trouvant sans doute ces meubles trop lourds et trop grands pour les petites boîtes qui composent aujourd'hui nos modernes appartements. Ces beaux meubles à massives sculptures nous venaient d'Italie et d'Allemagne, et ce ne fut que sous Louis XIV que nos ouvriers français montèrent au premier rang de l'art décoratif, non-seulement en France, mais encore en Europe.

Ce fut aussi à cette époque que la dorure vit le jour, et dès sa naissance elle brilla de tout son éclat. Seulement, elle eut pendant ces derniers siècles des styles bien tranchés, qu'on désigne par le nom des princes sous le règne desquels ils se sont montrés. Ainsi il y a le *Louis XIV*, avec ses proportions magnifiques, ses dessins grandioses, ses feuilles d'acanthe, ses figures, ses soleils ; — la *Régence* aux lignes grêles, aux ornements peu gracieux, encore réguliers pourtant, mais devenus plus mesquins ; — le *Louis XV*, aux dessins dentelés, effeuillés, tourmentés, irréguliers, mais gracieux dans leur afféterie. Enfin, le *Louis XVI*, qui ne conserve du style précédent que ses défauts maniérés, et qui se montre bien distinct de celui-ci pourtant, par ses perles et son retour marqué aux lignes droites.

Mais maintenant que je vous ai donné un petit aperçu général, nous allons parler plus en détail de chacune de ces diverses époques.

Louis XIV, grand par sa nature même, mais grand aussi par cette pléiade d'hommes illustres dont il s'entourait, aimait la pompe, l'éclat et la splendeur ; aussi repoussa-t-il avec dédain tous ces meubles massifs, ces décorations disgracieuses ornant les royales demeures des souverains qui l'avaient précédé sur le trône ; quand il créa Versailles, il appela pour décorer son palais les peintres, les sculpteurs, en un mot, tous les artistes capables de mettre la dernière main à cette merveilleuse demeure ; et c'est alors que prit naissance le style brillant qui eût le roi-soleil pour parrain.

Mais, hélas ! ce beau style que même les princes du sang et les financiers les plus riches pouvaient à peine se permettre d'atteindre, dut par cela même prendre des proportions moins grandioses, grâce à l'avarice de la marquise de Montespan, qui, ambitieuse et orgueilleuse, voulant se donner le luxe princier sans le payer ce qu'il valait, marchanda si bien avec les décorateurs qu'elle chargea de la besogne, que ceux-ci, forcés de diminuer les proportions des sculptures, d'amoindrir les ornements, arrivèrent par *à peu près* à faire ce que voulait la marquise, concession qui donna naissance au style bâtard qui régna sur l'art décoratif jusqu'à la mort de Louis XIV. Ainsi on remplaçait par des glaces ces beaux et riches panneaux peints par les premiers maîtres ; on cessa de peindre entièrement les plafonds, se contentant d'une rosace au milieu, avec quelques figurines dans les angles ; les étoffes de damas remplacèrent sur les murs les magnifiques chefs-d'œuvre des Gobelins, et Beauvais suppléa pour les tapis aux riches produits de la Savonnerie ; en un mot, le luxe décoratif commença à devenir à la portée de toutes les bourses bien garnies.

Seulement, par exemple, durant la plus grande partie du règne de Louis XIV, les siéges restèrent fidèles aux anciennes traditions du règne de Louis XIII, c'est-à-dire que les chaises et les fauteuils étaient très-hauts de siége, leurs dossiers carrés, dossiers et siéges couverts de tapisserie, tandis que les bras et les pieds étaient en bois contourné en S, bois que l'on commença complétement à dorer vers la fin du siècle.

Ce ne fut qu'à cette époque également que le premier sofa fit son apparition en France ; ce meuble nous fut apporté d'Italie, et eut un si grand succès, qu'il fit bientôt une révolution dans l'ameublement ; ainsi il était entouré d'un cadre de bois doré, et, de ce moment, chaises et fauteuils durent s'encadrer également : on appelait cela des meubles à l'italienne.

Mais bientôt une nouvelle étoile éclipsa l'Italie, ce fut Boule, un ouvrier qui se disait modestement ébéniste, mais qui était un grand artiste, et qui délivra la France de la dépendance des étrangers, en créant ces beaux meubles à incrustations de nacre, d'étain, de cuivre, meubles qui firent l'admiration du monde entier et donnèrent à notre pays le premier rang dans l'art décoratif, rang qu'il n'a jamais perdu depuis.

On a dit à tort que le goût de la laque de Chine, de la porcelaine du Céleste-Empire, enfin de tout ce qui est chinoiserie nous venait de Mme de Pompadour. Il n'en est rien. Cette mode date du règne de Louis XIV, alors que les Hollandais, qui seuls faisaient le commerce de cette marchandise, eurent l'adresse d'en établir une exposition permanente à Paris ; et comme ces choses se payaient au poids de l'or, le désir le plus ardent de chacun, et surtout de chacune, c'était d'en posséder.

Pendant la Régence, on s'occupa fort peu de l'art décoratif ; on avait bien d'autres choses à penser, vraiment, aussi n'éprouva-t-il aucune transformation réelle ; seulement il s'amoindrissait et devenait tout à fait mesquin, quand sous Louis XV, l'inconstance étant plus à l'ordre du jour que le goût, les ouvriers décorateurs, voulant créer une nouvelle manière, tombèrent dans l'irrégulier et le tourmenté, dont la symétrie fut proscrite. Cependant dans toute cette fantaisie il se glissait encore, quelquefois, des créations remplies de charme et d'harmonie, lorsque Mme de Pompadour vint appliquer sur cet art son cachet prétentieux et de mauvais goût qui le perdit.

On composa alors des choses pleines d'afféterie, qu'on appelle aujourd'hui le style *rococo*, et dont la mode dura pendant toute la vie de la favorite, mais qui se transforma en style fleuri quand Mme Dubarry, comme opposition à sa devancière, fit naître l'invasion des fleurs un peu partout, ce qui rendit notre pauvre art décoratif d'une fadeur insipide ; il était poudré, musqué, fardé, en un mot, du plus mauvais goût. Seuls, les meubles de cette époque restèrent jolis, car c'est du règne de Louis XV que datent les premiers meubles en bois rose avec cuivres dorés, de même que l'acajou ne parut en France que sous Louis XVI, et même à la fin de son règne. Mais il y a des gens qui sont si ignorants sur cette matière, tout étant gens de métier pourtant, que je voyais figurer dernièrement sur le catalogue d'un commissaire-priseur la vente d'un joli bonheur du jour, *en acajou*, ayant appartenu à Mme de Pompadour, disait ce catalogue.....

Sous Louis XVI, l'art décoratif revint aux lignes droites ; seulement on y ajouta des perles comme flatterie pour Marie-Antoinette, dont ce bijou était la parure favorite ; mais malheureusement le mauvais goût continua à régner et même à se perfectionner encore. Ainsi l'afféterie apposa son cachet même sur les boiseries et les étoffes ; le mauve pâle, le bleu clair, le rose tendre devinrent les couleurs de prédilection de cette époque blasée sur tout, et pour compléter ces décorations d'un goût si pitoyable, on y joignait tout l'attirail des cœurs enflammés et percés de flèches, de colombes roucoulantes, d'agneaux menés avec des chaînes de roses par des bergères à talons rouges et à paniers ; en un mot, tous ces attributs et ces bergerades que nous trouvons, à juste droit, si ridicules aujourd'hui, mais qui alors faisaient pâmer d'admiration toutes les élégantes de la cour et de la ville qui commençaient déjà à marcher de pair au moins pour les choses futiles.

Ctsse DE BASSANVILLE.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

La chevelure a été considérée de tout temps et en tous lieux comme l'un des plus beaux ornements de la femme. Aussi, à quelque époque de l'histoire que nous remontions, nous trouvons les femmes toujours occupées à donner à leurs cheveux un soin tout particulier. Les déesses elles-mêmes ne s'en privaient point. C'est ainsi, du moins, que nous les montrent les poëtes, les sculpteurs et les peintres de l'antiquité. Vénus faisant sa toilette était assise au milieu des Grâces, s'occupant elle-même de sa chevelure ; et les dames romaines, frappées d'une épidémie qui détruisait leurs cheveux, adressèrent leurs vœux à cette déesse pour la prier d'arrêter le fléau. Ariane errait sur les rivages de Naxos laissant flotter au gré des vents, sur ses épaules nues, son abondante et blonde chevelure. C'est dans le même état qu'on voit Diane poursuivant les bêtes fauves au milieu des bois et des montagnes. Junon embaumait l'Olympe des parfums divins qu'exhalait sa brillante chevelure. Au moyen âge, la légende nous montre encore les fées et les princesses qu'elles prenaient sous leur protection, couverte de magnifiques cheveux d'où ruisselaient les diamants et les rubis.

Si des sommets de l'Olympe et des rêveries du moyen âge nous descendons dans... la vie réelle, nous trouverons pa tout le même culte de la chevelure. Déjà, parmi les Hébreux, nous voyons la fameuse Judith se disposant à immoler Holopherne, relever sa splendide chevelure avec une épingle d'or. Les femmes, dès cette époque, savaient donc se coiffer avec élégance. La Grèce, ce berceau de la civilisation, nous a transmis le nom de plusieurs femmes célèbres avec tous les détails de leur toilette, telles sont Aspasie, Phryné, Théodote, Pétala, dont le luxe des vêtements ne le cédait en rien à l'élégance de la coiffure. Aspasie portait ses cheveux bouclés, rejetés en arrière dans toute leur longueur et dépassant les plis réguliers d'un léger voile qui servait à les protéger. Bérénice, dont la chevelure est devenue célèbre, bouclait ses cheveux en spirales multiples retenues autour de la tête et jusque sur le cou par un simple bandeau de pourpre. A cela s'ajoutaient force parfums et aromates.

A Rome, sous l'empire, où le luxe atteignit des proportions inconnues de nos jours, les matrones, dont l'unique souci était de plaire, passaient la moitié de leur existence à ajuster leurs cheveux et leur parure. Les lois elles-mêmes intervinrent pour imposer aux coiffeurs et aux coiffeuses un long apprentissage, afin de leur faire acquérir une expérience et un goût consommés. A son réveil, une dame romaine faisait enlever délicatement la couche légère de pâte parfumée qui protégeait son visage pendant la nuit, et livrait ensuite sa tête au coiffeur. Celui-ci, après avoir peigné, brossé et frisé les cheveux, les séparait avec des aiguilles d'or sur la partie antérieure de la tête : cette division de la chevelure distinguait les dames mariées des jeunes filles. Ce premier travail accompli, l'*artiste capillaire* procédait à l'ajustement de la coiffure. Il se servait pour cela d'épingles d'or, d'argent ou d'ivoire de toutes formes et de toutes dimensions, selon l'office qu'elles étaient destinées à remplir. Tantôt il roulait les cheveux avec des bandelettes d'or et de pourpre qu'il enfermait dans un léger réseau de perles fines, tantôt il en formait de longues tresses qu'il repliait en forme de couronne fixée par des flèches d'or autour d'un diadème en pierres précieuses. Bientôt, le luxe aidant, apparurent les *coiffures amoureuses*, qui consistaient à donner à la chevelure la forme d'une tourterelle ou d'un cœur enflammé ; les *coiffures en lyre*, représentant cet instrument de musique ; les *coiffures guerrières*, imitant le casque ou le bouclier ; les *coiffures en palmier*, en *saule pleureur*, de telle sorte, dit l'auteur des *Modes et parures*, que pour coiffer une de ces têtes il fallait la dépouille de vingt autres. Mais la coiffure la plus compliquée, ajoute le même auteur, était sans contredit la *coiffure olympienne*, composée d'une infinité de tresses, depuis la grosseur du doigt jusqu'à la ténuité d'une aiguille, et d'une multitude de boucles de toutes dimensions. La tête entière se trouvait recouverte de paillettes d'or et d'argent, de perles, de bandelettes et de rubans ; un diadème de pierreries mobiles et de ciselures à facettes complétait cette coiffure, si éblouissante au soleil que les yeux ne pouvaient en soutenir l'éclat. Outre cette quantité prodigieuse de joyaux que les femmes portaient à leurs coiffures, elles employaient encore, comme accessoire, les fleurs naturelles et artificielles ; mais celles-ci avaient toujours un sens allégorique, c'est ainsi qu'un chèvrefeuille placé dans les cheveux d'une jeune fille signifiait : *Je veux me marier* ; qu'une tulipe dans ceux d'une femme mariée voulait dire : *J'aime mon époux*.

Les femmes des empereurs romains, à l'exception d'un très-petit nombre, se distinguèrent par l'élégance et la variété de leurs coiffures. On cite, entre autres, la femme de Marc-Aurèle, qui, dans l'espace de dix-neuf ans, parut en public avec trois cents coiffures différentes ; et, comme on le pense bien, toutes ces coiffures n'étaient point fabriquées avec les cheveux naturels de la personne qui les portait. A cette époque, aussi bien que de nos jours, la fureur de s'affubler avec des cheveux d'autrui s'était emparée du beau sexe ; et comme les dames romaines étaient à peu près toutes brunes, elles donnèrent leur préférence aux perruques blondes et rousses. C'est l'Allemagne qui leur fournissait les plus belles coiffures. Lorsque c'étaient les esclaves qu'on chargeait de monter l'échafaudage de faux cheveux sur la tête d'une belle patricienne, Tibulle nous apprend qu'il n'en fallait pas moins de trois : l'une pour les boucler,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

l'autre pour les parfumer, et la troisième pour les ajuster. Si malheureusement une seule boucle était mal fixée par une épingle, la matrone s'en vengeait sur l'esclave, auteur du crime, en lui enfonçant une épingle d'or dans le sein, ou bien en la faisant rouer de coups, après lui avoir arraché les cheveux.

Dans les Gaules, Grégoire de Tours nous dit que les reines et les princesses de son temps portaient les cheveux nattés et retombant sur les épaules, à la mode des Gauloises auxquelles Grégoire de Nazianze reprochait leurs nattes trop nombreuses et trop parfumées. Quant aux femmes des Francs, elles avaient, comme leurs maris, de longues chevelures; mais l'unique cosmétique dont elles faisaient usage était le suint, matière huileuse attachée à la laine des moutons, et dont l'odeur seule donnerait des nausées aux Parisiennes d'aujourd'hui. Les rois francs, qui portaient tous la chevelure longue, faisaient usage de la même pommade. Ce ne fut que vers le commencement du huitième siècle que s'introduisit en France la mode des cheveux bouclés et frisés. Mais le clergé, scandalisé de cette innovation, se mit à fulminer et à lancer ses foudres. Le pape publia une bulle où il s'exprime en ces termes : « Prenant un soin paternel de punir, autant qu'il est à propos, ceux qui portent des cheveux frisés et bouclés par artifice, pour faire tomber dans le piége les personnes qui les voient, nous leur enjoignons de vivre plus modestement, en sorte qu'on ne remarque plus en eux aucun reste de malice du diable. Si quelqu'un pèche contre ce canon, qu'il soit excommunié. » Les abbés, en exécution de cet arrêt pontifical, expulsèrent de l'Église les contrevenants, et l'archidiacre de Paris était autorisé à tondre lui-même et par force ceux qui n'auraient pas le courage de se faire tondre de bonne grâce. Saint Anselme réunit un congrès de prélats pour statuer sur la longueur des cheveux qu'on pourrait accorder aux laïques, *sans révolter la nature*. Après une longue délibération, la docte assemblée formula une ordonnance motivée ainsi conçue : « Les cheveux des laïques seront coupés de manière à laisser voir la moitié de l'oreille; ceux qui cacheront entièrement l'oreille seront excommuniés »

DOCTEUR IZARD.

(A continuer.)

Un Duel aux Lanternes

(Suite)

— Je vous ferai observer, monsieur, répondit le courrier, que nous ne sommes pas encore à Arpajon, et que, jusqu'à Bordeaux, monsieur aurait encore pas mal de kilomètres à faire à pied.

— Alors faites-lui jeter son cigare.

— Oh! cela, c'est facile.

— Comment! facile, dit le jeune homme; vous prétendez m'empêcher de fumer jusqu'à Bordeaux! J'aimerais mieux suivre le conseil de monsieur et descendre à l'instant.

— Bah! vous tirerez une goulée à chaque relais. Quant à moi, mon devoir est de vous empêcher de fumer dans la voiture, si cela doit incommoder votre compagnon de voyage. D'ailleurs, arrangez-vous ensemble, je ne veux plus m'en mêler.

Le jeune homme jeta rageusement son cigare, enfonça sa casquette sur ses yeux et se blottit dans son coin, bien décidé à ne plus souffler mot.

Cet incident de route avait complétement réveillé le vieux voyageur. Tout fier de la victoire qu'il venait de remporter, il chantonnait doucement, en caressant du dos de sa main droite, par un geste habituel aux priseurs, une magnifique boîte en or qu'il avait tirée de sa poche. Tout en souriant, il frappait de légers coups sur les parois de la boîte pour préparer convenablement à être aspirée l'horrible poussière noire que des gens sans préjugés ont la mauvaise habitude de se fourrer dans le nez.

Enfin, il ouvrit la boîte d'or, et, après avoir promené circulairement l'index dans l'intérieur, il y plongea voluptueusement les doigts; puis, ayant ramené avec toutes sortes de précautions une énorme prise, il se disposait à la porter jusqu'à son nez, quand une main se posa sur son bras.

— Monsieur!

— Plaît-il?

— La fumée du tabac vous incommode?

— Je croyais avoir eu déjà l'honneur de vous le dire tout à l'heure.

En même temps la main du priseur faisait des efforts infructueux pour atteindre le but vers lequel elle tendait.

— Pardon, monsieur, dit le jeune homme.

— Eh! lâchez-moi d'abord, je vous écouterai ensuite.

— Encore une fois, pardon, monsieur, c'est que, moi aussi, j'ai mes répulsions et mes antipathies physiques. De même que votre organisme ne vous permet pas de supporter cette odeur qu'exhalait mon cigare tout à l'heure, de même le mien est horriblement affecté par le nez d'un priseur. Pouah!

— Quelle est cette plaisanterie?

— Ce n'est malheureusement pas une plaisanterie, monsieur. C'est à ce point que, si vous prisiez devant moi, j'entrerais à l'instant dans un accès de rage qui pourrait vous faire penser que je suis atteint d'hydrophobie. J'espère que vous ne pousserez pas les choses à cette extrémité et ne vous exposerez pas à être dévoré vivant dans cette voiture. Vilain genre de mort, monsieur, celui-là.

— C'est bien, c'est bien, dit le vieillard impatienté, vous êtes un joyeux compagnon, mais les meilleures mystifications sont les plus courtes; lâchez-moi le bras.

— Volontiers, quand vous aurez lâché votre prise.

— Oh! c'est trop fort!

Une lutte inégale s'engagea entre les voyageurs, dont le résultat fut que la prise, au lieu d'aller agréablement chatouiller les fosses nasales du bonhomme, glissa de ses doigts, et, poussée par la brise qui soufflait, s'introduisit malignement dans ses yeux et dans sa bouche. Le priseur déçu poussait des cris lamentables.

— Aïe! monsieur, que diable! Courrier, courrier, je suis aveuglé. Eh! courrier! morbleu, ne m'entendez-vous pas?

— Si fait, monsieur, dit le courrier en sautant à terre; mais si vous m'arrêtez ainsi à chaque instant, nous n'arriverons jamais. Que me voulez-vous encore?

— Je veux absolument que vous me débarrassiez de monsieur.

— Est-ce qu'il a rallumé son cigare?

— Non pas.

— Eh bien, alors?

— Il veut m'empêcher de priser.

— Vous l'empêchez bien de fumer, dit le courrier en retenant à grand'peine un violent éclat de rire.

— Mais en prisant, je ne le gêne pas.

— Qu'en savez-vous? et de quel droit mettez-vous ma parole en doute? dit le jeune homme.

— Le bourgeois a raison. Permettez-lui de fumer et il vous laissera tranquillement priser. N'est-il pas vrai, monsieur?

— Mon Dieu, oui, malgré l'horreur que j'en éprouve.

— Eh! bien j'espère que vous voilà d'accord, dit sentencieusement le courrier en refermant la portière. Allons, roule, Baptiste. En voilà deux drôles de pistolets!

Le courrier remonta dans le cabriolet de la malle-poste et les adversaires, chacun de son côté, se tinrent cois pendant deux heures.

— On venait de dépasser Étampes quand le vieux priseur se décida à rompre enfin le silence.

— Monsieur! monsieur... dit-il à demi-voix.

Personne ne répondit. Un souffle léger et régulier indiquait suffisamment que le fumeur devait dormir. Le vieillard voulut s'en assurer positivement : il toussa, se remua, éternua, sans que son compagnon de route fît le moindre mouvement. Alors croyant être bien sûr de son fait, le priseur fouilla avec des précautions infinies dans sa poche de côté, en tira sa boîte d'or et l'ouvrit précipitamment, pour en tirer une énorme pincée de tabac que, malgré toute sa hâte, il n'eut pas le temps de porter à son nez. La main de son compagnon de route avait déjà saisi la sienne.

— Eh bien! moi qui dormais sur la foi des traités; c'est ainsi que vous les observez? dit en riant le jeune homme. Allons jetez cela. Vous priserez au prochain relais.

Une demi-heure se passa sans incident nouveau. Enfin le vieux priseur n'y tenant plus, se décida à entamer des négociations pour arriver à conclure un traité de paix.

— Monsieur, dit-il, — et il avait cherché, pour parler ainsi, les cordes les plus harmonieuses de sa voix, — monsieur, rien qu'une petite prise.

— Pas même un grain!

— Mais d'où vient cette horreur pour un goût au si inoffensif?

— D'où vient votre antipathie pour la fumée odorante du panatellas? Vous voulez...

— Eh! monsieur dit le quinteux vieillard, je veux... je veux trouver un moyen d'en finir avec vous.

— Dame! cherchez; quant à moi, je ne demande pas mieux, mais je ne suis pas inventif.

— J'ai trouvé! j'ai trouvé! dit le vieillard en se frottant les mains.

— Ah! bah!

— Oui, un excellent moyen. Quel est le prochain relais?

— Je n'en sais trop rien. Thoury, Angerville, ou peut-être Artenay.

— Peu importe, du reste. Au prochain relais, nous descendrons tous les deux.

— C'est bien mon intention, pour fumer un cigare.

— Non pas, s'il vous plaît.

— Ah bah! Pourquoi donc faire alors?

— Pour nous couper la gorge. L'un de nous deux sur le carreau, l'autre pourra tranquillement continuer sa route et fumer ou priser à son aise.

— Tiens! tiens! tiens! Mais savez-vous que c'est très-ingénieux ce que vous avez trouvé là?

— Oh! c'est parfait. Seulement, il y a une petite difficulté.

— Laquelle?

— C'est que je ne connais pas suffisamment le maniement de la fourche pour risquer de m'y voir embroché comme une botte de foin.

— La fourche!

— Dame! Je crois que c'est la seule arme de guerre que nous ayons la chance de trouver au relais.

— Oh! qu'à cela ne tienne; je ne m'embarque jamais sans biscuit, et j'ai là dans le coffre de la voiture d'excellentes armes de combat qui feront bien notre affaire, si vous l'avez pour agréable.

— Comment donc, monsieur, trop honoré de faire votre partie.

— Tiens! tiens! pensa le jeune voyageur, ce vieil huissier serait-il réellement batailleur? Enfin, le soleil est couché, je m'appartiens jusqu'à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, et, ma foi, je ne serais pas fâché de faire à ce vieux taquin une égratignure qui l'obligeât à séjourner à Artenay.

Le jeune homme en était là de ses réflexions, quand il se sentit frapper légèrement sur le bras.

— Monsieur? lui dit son compagnon de route.

— Monsieur?

— J'ai une question à vous faire.

— Faites, monsieur, ne vous gênez pas.

— Comment vous nommez-vous?

— Ah! ah! dit le jeune homme en riant. Je vais vous le dire; mais, auparavant, je veux connaître la raison qui vous fait me le demander.

— Dame! dit le vieillard avec bonhomie, si vous me tuez tout à l'heure, vous comprenez, on aime assez savoir de la main de qui l'on meurt. Moi, je me nomme Van Ruyter.

— Et moi, Edmond Routy, étudiant en droit, 16, rue de l'Odéon, à Paris.

— Avez-vous une carte sur vous?

— Ah! vieux malin! pensa le jeune homme, tu crois me prendre au piége. Attends un peu. — J'ai mieux que cela, monsieur, répliqua-t-il tout haut, j'ai un passe-port, et le voici. Mais à quoi bon?

— Pour vous faire transporter à votre domicile, dans le cas où vous seriez seulement blessé.

— Oh! vous êtes un homme de précaution.

— Toujours, monsieur. Tirez vous passablement?

— J'ai boutonné deux fois Grisier.

— Pas mal. Cependant, jeune homme, croyez-moi, tenez-vous sur vos gardes, car vous aurez affaire à forte partie.

— Tant mieux, morbleu! Nous allons rire.

— C'est selon.

— Au premier relais, vous y tenez toujours?

— N'est-ce pas convenu?

— Mais il n'y a pas la plus petite étoile au ciel; nous allons nous éborgner.

— Bah! nous ferons décrocher la lanterne de la voiture.

— Très-bien! vous êtes un homme d'expédients. Mais des témoins?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— N'avons-nous pas le courrier et le postillon?

En disant ces derniers mots, le bonhomme avait, par un mouvement machinal, tiré sa tabatière. Remarquant que son compagnon le guignait de l'œil, il la renfonça dans sa poche en poussant un soupir.

— Cependant, dit-il enfin, après un moment de silence, je ne suis pas féroce et ne tiens pas à vous tuer. Laissez moi priser.

— Laissez-moi fumer.

— Oh! pour cela, non.

Nouveau silence. La voiture roulait avec ce bruit monotone et mélancolique que pas un de nous n'a oublié. Les lanternes de la voiture éclairaient à leur passage les arbres dont la silhouette dessinait des ombres fantastiques.

— Quel âge avez vous? dit brusquement le vieillard.

— Vingt-trois ans.

— C'est trop jeune pour mourir.

— Aussi n'en ai-je nulle envie.

Van Ruyter eut un léger mouvement d'épaules et reprit :

— Il y a trente ans jour pour jour, le 25 septembre 1810, que j'ai tué un brave garçon qui avait justement votre âge.

— Bah! que vous avait-il donc fait?

— Il soutenait une énormité. Dans une question de plastique féminine, il prétendait que les saillies rondes l'emportent sur les saillies plates.

— Ah! il avait tort.

— N'est-ce pas? Aussi, il en est mort. Pauvre garçon! Il était si jeune, si fringant, si beau! Il était aussi bien... ah! il était mieux que vous, beaucoup mieux que vous.

— Ah çà, dit le jeune homme en riant, à force de me pincer, vous allez me faire du bleu.

— J'y pense, reprit le vieillard sans paraître avoir entendu, puisque vous allez le retrouver tout à l'heure, envoyez-moi de ses nouvelles. Sans doute, puisque je vais vous tuer.

— Ah! vous vous répétez, signe de sénilité, affaiblissement du cerveau.

— Vous verrez tout à l'heure, reprit van Ruyter cette fois piqué au vif, que si le cerveau a des fêlures, le bras, en revanche, a conservé tout son nerf.

Tout en se débitant ces gracieusetés, les voyageurs avaient fait du chemin. La voiture s'arrêta. Le courrier se présenta à la portière.

— Descendez-vous, messieurs?

— Je crois, parbleu, bien. Courrier, une prise.

— Courrier, un cigare.

Quand il sut de quoi il était question, le courrier voulut empêcher le combat; mais le postillon, vieux soldat de l'empire auquel un duel rappelait ses jeunes années, était rempli d'enthousiasme; il avait déjà décroché les lanternes de la malle.

Allons, dit van Ruyter, impatient d'en finir, habit bas et en garde!

— A vos ordres, monsieur, dit le jeune homme.

Le papa van Ruyter n'était plus le petit vieillard quinteux et grognon que nous avons vu jusqu'ici, c'était un homme qui ne paraissait guère plus de cinquante ans, encore vert et vigoureux, l'œil brillant, la narine gonflée, et attendait son adversaire en fouettant l'air de son épée pour bien la mettre en main.

Le courrier avait pris l'une des lanternes des mains du postillon, et les deux témoins se placèrent de chaque côté des combattants, qui se trouvèrent ainsi en pleine lumière.

— Vous y êtes, messieurs? dit le vieux soldat.

— Nous y sommes.

— Allez donc.

Les deux adversaires tombèrent en garde. Chacun d'eux n'eut pas plutôt senti le fer de l'autre qu'ils comprirent qu'ils étaient dignes de se combattre. Ainsi, ce duel, qui n'était d'abord, grâce à la supériorité que chacun d'eux se croyait sur l'autre, qu'une affaire de peu de gravité, devint tout à coup une chose très-sérieuse. Tous deux jouaient leur vie. Ni l'un ni l'autre n'était maître de la situation. Les épées se croisaient, le fer froissait le fer; les combattants oubliaient quel motif futile les avait amenés sur le terrain presque en se jouant, et chacun ne voyait plus dans l'homme qu'il avait devant lui qu'un ennemi qu'il fallait renverser à tout prix.

Van Ruyter avait une garde basse. Après sept ou huit minutes de combat, soit fatigue, soit tactique, il s'était découvert; son jeune adversaire se fendit. L'épée de van Ruyter arriva comme la foudre à la parade de quarte, et, par un coulement de lame, allait trouer la poitrine du jeune homme, quand celui-ci lia les épées par un coupé dessus.

Jusque-là, les deux témoins s'étaient tenus immobiles, magnétisés pour ainsi dire par les éclairs qui jaillissaient du fer. Ils voulurent alors s'interposer. Baptiste lui-même, plein d'admiration pour son bourgeois, avait laissé échapper le cri de : « Braves troupiers! » et s'était avancé entre les deux adversaires séparés seulement par deux longueurs d'épée. Mais les deux combattants, tous deux du même geste, écartèrent le postillon, qui se recula instinctivement.

Une reprise eut lieu, mais dès lors la lutte avait changé d'aspect. Ce n'étaient plus deux hommes du monde s'escrimant comme dans une salle d'armes, accompagnant chaque coup d'épée d'un sourire ou d'un bon mot, on aurait plutôt dit deux bêtes féroces cherchant à s'entr'égorger. Plus un mot ne s'échangeait entre eux, on entendait seulement le souffle bruyant de leur respiration oppressée et le cliquetis des épées. Leurs yeux enflammés lançaient des éclairs et leurs lèvres serrées commençaient à se franger d'écume.

Van Ruyter, devenu blême, poursuivait son adversaire avec des attaques furieuses. Celui ci parait en rompant. Les témoins ne suivaient pas le mouvement, si bien que Van Ruyter seul se trouvait en pleine lumière.

Ce fut à cet instant que, sur une attaque moins bien dirigée que les autres, le jeune homme trouva le moyen de faire un battement d'épée de quarte-basse sans dégagement d'épée sur les armes et se fendit. Van Ruyter leva le bras, battit l'air de son épée et tomba enfin dans les bras du postillon.

— Touché! dit van Ruyter en portant à sa poitrine la main qui venait de lâcher l'épée. Ah! ma fille! ma pauvre Céleste!

— Où êtes-vous blessé? dit le postillon.

— Laissez, dit le vieillard, j'ai mon affaire; c'est ma faute, je suis un vieux fou. Ne vous occupez pas de moi, je n'ai que ce que je mérite; mais ma fille... Monsieur, dit-il en s'adressant à son adversaire de tout à l'heure qui se tenait immobile devant lui, vous êtes un brave garçon, n'est-ce pas?

Celui auquel s'adressaient ces paroles écoutait sans bien comprendre, avec cette terreur hébétée qui, lorsque le cauchemar nous étreint, fige le sang dans nos veines. Cependant il fit ou crut faire un signe de la tête que le blessé prit pour une affirmation.

— Ma fille! continua-t-il, pauvre enfant! Allez la chercher... à Bordeaux!... Elle a vingt-quatre heures d'avance sur moi, elle voyage en poste avec sa femme de chambre et un nègre. Elle doit descendre hôtel de Richelieu, sur les Fossés de l'Intendance.

— Oh! monsieur, monsieur! s'écria le jeune homme, incapable dans sa douleur de trouver un mot de plus.

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

Le souvenir le plus agréable à offrir et à recevoir en cette saison, c'est un bouquet de fleurs fraîches écloses. Malheureusement, la chaleur fane vite ces *sérums* embaumés que les amies des champs rapportent ou envoient avec tant de plaisir à leurs amies restées à la ville. Je vais vous indiquer plusieurs moyens de conserver frais les bouquets nouvellement cueillis.

Si vous emportez vous-même les fleurs, il vous suffira, lorsque le bouquet sera bottelé, de plonger ses tiges dans un grand cornet de papier rempli de gros sel. Ayez soin que les tiges des fleurs soient implantées dans le sel comme elles le seraient dans un pot de terre; eussiez-vous à faire un trajet de cent lieues, vos fleurs arriveront de la sorte en bon état; mais il faut constamment les tenir ou les suspendre la tête en bas.

Si vous confiez votre bouquet au chemin de fer, vous entourerez avec soin les tiges de gros sel; puis vous prendrez un carton de la circonférence du bouquet; vous ferez un trou au couvercle du carton; vous y entrerez la botte des tiges liées ensemble, et vous l'attacherez à l'aide de rubans cousus sur le dessus du carton. A l'intérieur, vous baguerez des rubans qui maintiendront le bouquet en équilibre et l'empêcheront de ballotter; vous mettrez alors ce carton dans une légère boîte en bois.

Si vous voulez envoyer les fleurs non bottelées, vous prenez également un carton, vous en emplissez le fond de feuillages frais, puis vous posez les tiges sur ce lit, en les attachant toutes séparément au carton, à l'aide d'un point de bâtis, ce qui empêchera les fleurs de ballotter et de se froisser dans le trajet. A l'avance, et pour plus de facilité, on peut percer des trous au fond du carton, tout aussi bien que sur les parois extérieures, où les fleurs peuvent être suspendues; ceci fait, vous pouvez remplir les vides par un léger semis de feuilles et recouvrir le tout de papier de soie avant de poser le couvercle; ce couvercle devra être hermétiquement clos avant l'emballage final.

Quant à la conservation des fleurs dans les appartements, voici deux moyens également préconisés : vous mettez vos fleurs dans un vase contenant de l'eau de savon, et chaque matin vous les aspergez délicatement.

Le second procédé dont je puis, par expérience, vous certifier l'efficacité, consiste à mettre au fond du vase qui recevra vos fleurs une bonne couche de poussier de charbon de bois; il faudra faire en sorte que les tiges des fleurs en soient bien saupoudrées et imprégnées.

La chaleur est déjà étouffante, et nous avons encore nos robes de laine, vite une visite aux magasins de *Pygmalion* (rues de Rivoli, Saint-Denis et boulevard Sébastopol), afin d'y faire emplète de trois ou quatre robes de percale, rayées ou semées de ces jolis dessins Pompadour, si coquets et si gracieux; avec la robe d'été, nous trouverons l'ombrelle écrue à canne douairière, indispensable à la toilette de campagne; les gants si frais en fil de Perse, la capeline en mousseline qui vous garantira des rayons du soleil, la robe de grenadine de laine ou de soie, à l'aide de laquelle nous aurons une toilette complète, légère et élégante à la fois. Au rayon des robes et des confections, vous trouverez les plus gracieux vêtements tout confectionnés, et qui, j'en suis certaine, vous siéront à ravir.

Je ne saurais trop vous répéter que le dentifrice le plus en faveur est l'*eau de Philippe*, composée spécialement de substances végétales balsamiques et fortifiantes; elle possède les qualités que réclament impérieusement les soins de la bouche.

Par son usage journalier, les gencives et les lèvres ne tardent pas à acquérir la teinte rosée du corail, surtout si, comme agent complémentaire de cette eau, l'on a soin d'employer l'*odonthaline* Philippe (24, rue d'Enghien), pâte dentaire précieuse, et dont le peu de volume rend l'emploi facile même en voyage.

En été, les fruits nous attirent par leur goût suave et rafraîchissant; on se laisse tenter; on abandonne la viande pour les légumes frais et les fruits savoureux, mais ces aliments légers débilitent trop souvent l'estomac; il faut le réconforter en faisant un usage journalier du vin de Dubrac, qui fortifie l'appareil digestif, sans jamais le fatiguer; on trouve le vin de Dubrac dans toutes les bonnes pharmacies.

Il est une liqueur d'un goût et d'un parfum des plus agréables, et dont l'emploi est un moyen curatif et préservatif contre les indispositions qu'amènent les chaleurs : c'est l'*alcool de menthe* de Ricqlès. Je vous conseille de ne point partir à la campagne sans vous munir de quelques flacons de cet *alcool de menthe*. Je ne puis énumérer les précieuses ressources que vous en retirerez, comme boisson d'agrément pour calmer la soif, en lotions pour apaiser les douleurs de tête, ou bien encore en remplacement de l'*eau de mélisse des Carmes* ou autre spécifique contre les douleurs et les crampes d'estomac. L'*alcool de menthe* de Ricqlès se trouve, 52, rue Richer, et chez tous les pharmaciens. Il se vend en flacons et en demi-flacons.

E. BOUGY.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il est à peu près sûr qu'aucun souverain contemporain ne régnera autant que la reine Victoria.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 74 (avec patrons) Dimanche, 1er Juin 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de courses. — Six ombrelles. — Alphabet en broderie sur filet. — Six parures. — Serviette à œufs. — Toilette de campagne. — Toilette de visites. — Bêtes.

SUPPLÉMENTS : Planche coloriée de chapeaux d'été. — Planche de patrons et de broderies.

EXPLICATION
DES GRAVURES

1. Toilette de courses. — Costume en faille bleu turquoise et bleu Louise mélangés.

La jupe forme un peu traîne; elle est ornée d'un haut volant bleu Louise monté à gros plis plats réguliers; sur ce volant, sont posés deux biais de faille bleu turquoise, qui en suivent les ondulations; au-dessus de ce grand volant, il s'en trouve trois autres réguliers et alternés, l'un clair et l'autre foncé; le dernier, qui se trouve le cinquième, est de la nuance foncée, mais à tête renversée, ce qui laisse voir le transparent, ou doublure, qui est de nuance claire.

Le corsage, en faille bleu turquoise, est richement illustré d'une dentelle de soie brodée d'or et de cordonnet bleu; des biais et des rubans bleu Louise relèvent le corsage, et rappellent la disposition de la jupe; une ruche plissée, en tulle de soie, à l'encolure et aux manches, encadre délicieusement la poitrine et les bras, et complète l'ensemble de cette toilette ravissante et originale. — Nous donnons sur notre supplément le patron de ce corsage. — Modèle de Mme Lamy, rue Scribe, 3.

1. TOILETTE DE COURSES. — MODÈLE DE Mme LAMY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SIX OMBRELLES

2. Ombrelle. — Elle est en soie écrue et n'a pour ornement qu'un bel effilé moussue de nuance assortie à la soie; le dessous est rose ou bleu; la canne douairière est en bois de nuance assortie à la soie.

3. Ombrelle. — Elle est en taffetas noir doublé de blanc, de rose ou de bleu, à volonté; trois volants déchiquetés en dents de scie recouvrent en partie l'ombrelle; un simple nœud de faille rattache la canne, qui est en ébène.

4. Ombrelle tout en soie gris jaunâtre; son bord est dentelé et ondulé; entre ces dents, court un effilé à tête grillagée, du plus gracieux effet; cet effilé est assorti de nuance à l'ombrelle; un nœud de faille entoure, dans le haut, la canne, qui est en jonc ou en bois naturel.

5. Ombrelle. — Elle est en taffetas gris mode; le manche est en ébène ou en imitation d'ébène; sur le sommet de l'ombrelle, et autour se trouve disposé un volant de guipure noire de hauteur moyenne.

6. Ombrelle riche tout en taffetas blanc, voilée d'une dentelle noire de Chantilly, une grande dentelle assortie retombe en volant pour des côtes de cette ombrelle, dont le manche est tout en ivoire sculpté.

7. Ombrelle tout en taffetas gris tourterelle; elle est illustrée d'une broderie au passé ou

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en soutache formant motif sur chacune de ses côtes; une guipure de soie grise, bien assortie au fond de l'ombrelle, en complète l'ornement; le manche long, de style douairière, est tout en jonc. — Modèles des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

8. Alphabet en broderie sur filet. — Beaucoup d'abonnées nous demandent leurs chiffres, pour l'exécuter sur filet. Ce genre de chiffres ne comportant pas une variété comme celui de la broderie blanche, nous pensons contenter tout le monde en publiant un alphabet entier. Toutes nos lectrices y trouveront leurs initiales. Les points qui composent chaque lettre sont faciles à exécuter : on y trouve des points de toile, des points d'angles ou de fichus, petits et grands, des roues au milieu plein, et enfin des points de feston pour les délies et les petits ornements du milieu de chaque lettre.

9. Serviette à œufs. — Elle se fait en toile grise, quant à l'enveloppe; l'intérieur du sac doit être doublé de molleton, pour maintenir dans une douce chaleur les œufs mollets, comme on les appelle vulgairement; sur le dessus, est appliqué un carré de guipure Renaissance artistique, que l'on peut exécuter sur le dessin donné, en le grandissant, bien entendu, mais que l'on peut remplacer par l'un des carrés en guipure sur filet, dont nous avons donné de si nombreux modèles. Pour la guipure artistique, on bâtit un cadre en lacet, de la grandeur voulue; puis tout l'intérieur se fait au feston sur fils lancés, suivant indications; les mats sont encore un composé de feston dont les points se prennent les uns dans les autres; sur la toile grise, extérieurement, on fait un point de chausson, soit en coton blanc ou de couleur, et les quatre petites rosettes s'exécutent, en broderie anglaise, en coton blanc; enfin, une dentelle en filet brodé termine l'ornement, qui se complète cependant encore par de jolis nœuds, en ruban rouge ou bleu, posés aux quatre coins.

2. OMBRELLE. 3. OMBRELLE. 4. OMBRELLE.

SIX PARURES

10. Pèlerine paysanne en application d'Angleterre. Ce fichu, simple de forme, complète la toilette la plus élégante, et lui donne un joli cachet de comme il faut.

11. Parure pour robe décolletée en cœur, en vraie guipure de Venise, au dessin à la fois riche et léger.

12 et 13. Deux parures en guipure de Venise destinées à être posées sur une robe décolletée en cœur. Ces deux parures sont très-habillées. Le coin du n° 13, qui est un mélange de broderies des plus fines, est encadré d'une dentelle en vraie guipure de Venises, guipure qui ne ressemblent pas à nos guipures françaises, et sont de vraies dentelles artistiques, dont le travail achevé rehaussé la beauté des dessins. Le n° 12, de forme *Médicis*, reçoit sur la guipure des appliques de broderie faisant opposition. (Voir le supplément.)

14 et 15. Parures en application d'Angleterre. — Deux parures ravissantes en application d'Angleterre des plus fines. Posées sur une robe de soie aux couleurs fraîches et éclatantes, qui leur font transparent, elles produisent un effet délicieux, comme vous pouvez vous en rendre compte; leurs pans étoles se prolongent jusqu'à la ceinture, et même, pour le n° 15, un peu plus bas; car elles forment basques évasées; pour les bien maintenir ajustées, il est bon de les bâtir sur le tour de la taille de la ceinture. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ces deux parures.

16. Toilette de campagne. — Jupon de toile bleue unie, monté à ras de terre, orné d'un volant plissé régulièrement. Tunique de batiste bleue à pois blancs, enguirlandée d'une guipure excessivement légère de fil; une guipure en gros fil serait trop lourde pour l'étoffe. Cette tunique, froncée sur les côtés, forme derrière une espèce de manteau de cour n'arrivant qu'à la naissance du volant du premier jupon. Sur le devant, elle se divise en deux pans arrondis dont les extrémités recouvrent en partie l'autre moitié. Le corsage est ouvert en cœur et garni d'une ruche d'étoffe qui soutient une seconde garniture de dentelle bien fournie. Chapeau marin en paille noire, avec jarretière en turquoise bleu clair prise dans le biais, et bouquet de plumes de plusieurs nuances sur le côté. Cette toilette, exécutée en foulard, aurait aussi beaucoup de cachet. Nous en donnons les patrons sur notre planche de supplément.

17. Toilette de visite. — Robe de faille violet et mauve, style camaïeu; les garnitures du jupon sont différentes dans ses deux parties; sur le devant trois ruches de faille violette, montées à tête-bêche et espacées, viennent au tiers à peu près du jupon; au milieu de cette ruche se trouve enfoui un coquillé découpé en faille mauve. Aux îles de derrière se trouve en premier lieu un grand volant froncé, agrémenté en tête comme en pied du même ornement que sur le tablier. Une tunique droite et sans relevé, avec ornement pareil, retombe à quelques centimètres de la garniture du volant. Paletot ouvert en châle, aux revers et col renversé, en faille violette, avec boutons acierés pour ornements. Chapeau de paille de riz, avec ruche violette et mauve autour de la calotte, ornement complété par une touffe de fleurs violettes, avec panache camaïeu faisant tête aux longues brides qui retombent par derrière. — Modèles des Grands Magasins du Louvre.

PLANCHE COLORIÉE

CINQ CHAPEAUX

Chapeau timbalier, de forme haute et presque pointu, en paille anglaise. Les bords étroits et retroussés sont doublés de taffetas bleu Louise; des nœuds de rubans tissés gris et bleu s'entrelacent les uns dans les autres d'une façon nouvelle et gracieuse. Une touffe de plumes grises et bleues agrémente le chapeau par devant, et une jolie grappe de fleurs d'aconit bleues et blanches retombe par derrière sur le flot de rubans noué négligemment qui s'échappe sur le cou.

Chapeau duchesse d'Etampes. — Il est en paille d'Italie. Le côté gauche, cavalièrement retroussé, est encadré d'une

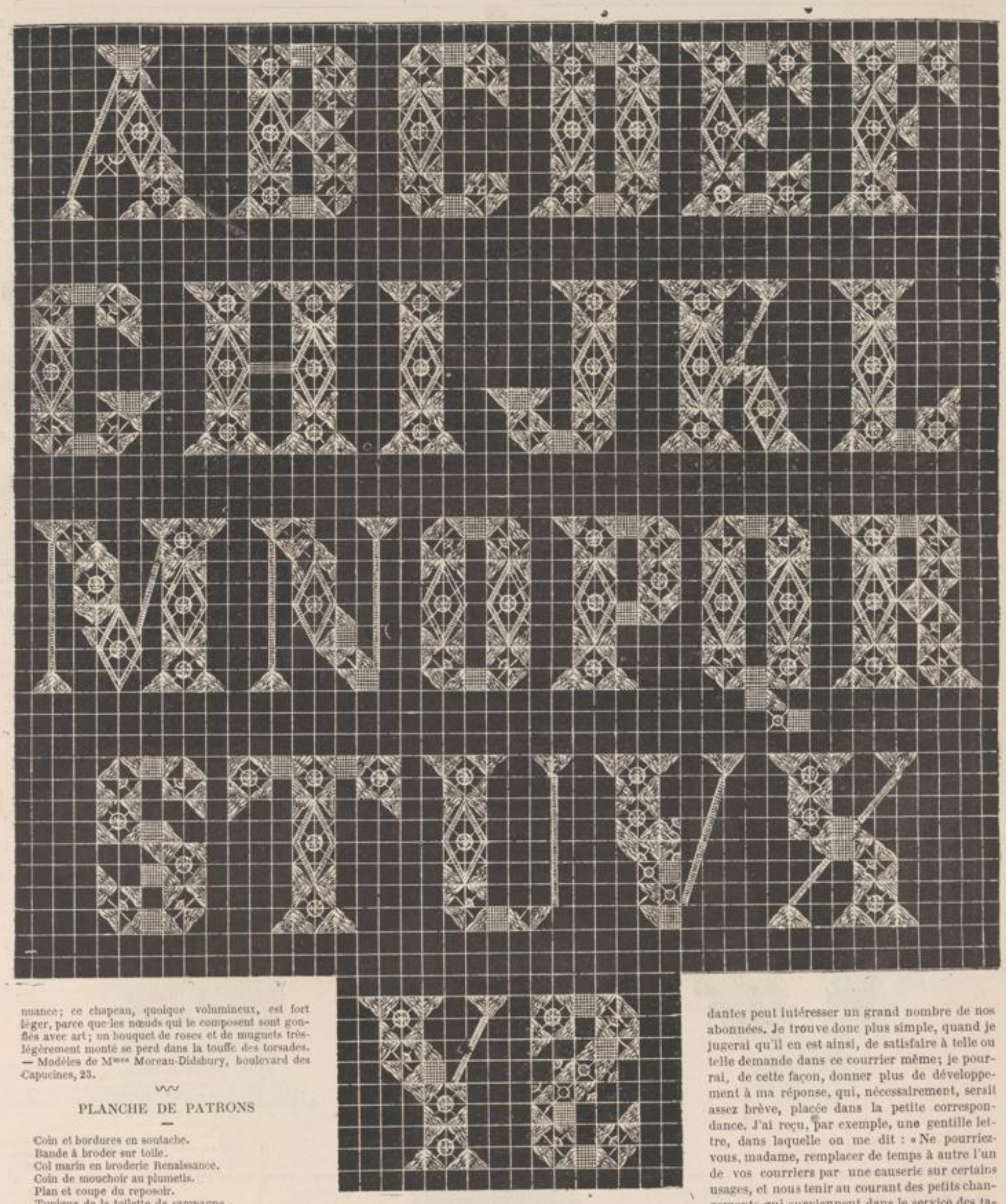
5. OMBRELLE. 6. OMBRELLE. 7. OMBRELLE.

application de velours noir; trois grosses fleurs roses, blanches et saumon, entourent la calotte un peu haute que surmontent deux coques en faille mais.

Chapeau Montpensier en belle sparterie, entièrement cachée par des bouillonnés et des coques en crêpe de dona Maria saumon; ces coques se prolongent à derrière en une longue écharpe qui se ramène par devant et se rattache sur la poitrine par une touffe de roses; sur le bouillonné, qui fait auréole, repose un tour de plume vert neutre; un panache de trois belles têtes de plumes de même nuance ornemente le côté gauche, en voilant une touffe de roses qui se trouve enfouie sous les plumes.

Chapeau Christiane. — Ce chapeau, à calotte basse et aux bords retroussés, est entièrement couvert d'une guirlande de feuillage d'un vert neutre. Une grosse rose rouge fait tête à la couronne et surmonte la calotte; une torsade forme diadème.

Chapeau Graziella. Loqt en tulle de soie bleu turquoise, sur taffetas de même



8. ALPHABET EN BRODERIE SUR FILET.

nuance; ce chapeau, quoique volumineux, est fort léger, parce que les nœuds qui le composent sont gonflés avec art; un bouquet de roses et de muguets très-légèrement monté se perd dans la touffe des torsades. — Modèles de Mmes Moreau-Didsbury, boulevard des Capucines, 23.

PLANCHE DE PATRONS

Coin et bordures en soutache.
Bande à broder sur toile.
Col marin en broderie Renaissance.
Coin de mouchoir au plumetis.
Plan et coupe du reposoir.
Tunique de la toilette de campagne.
Corsage du costume de courses.
Patrons de quatre parures.
Chiffres demandés.

F. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Je reçois de nombreuses et charmantes lettres de mes lectrices, et je voudrais pouvoir répondre directement à toutes; mais cela n'est guère possible; il arrive, d'ailleurs, que la question posée par l'une de mes aimables correspondantes peut intéresser un grand nombre de nos abonnées. Je trouve donc plus simple, quand je jugerai qu'il en est ainsi, de satisfaire à telle ou telle demande dans ce courrier même; je pourrai, de cette façon, donner plus de développement à ma réponse, qui, nécessairement, serait assez brève, placée dans la petite correspondance. J'ai reçu, par exemple, une gentille lettre, dans laquelle on me dit : « Ne pourriez-vous, madame, remplacer de temps à autre l'un de vos courriers par une causerie sur certains usages, et nous tenir au courant des petits changements qui surviennent dans le service des tables ou que la mode apporte aux réceptions du soir ou du matin; ou bien encore nous dire si les lettres de faire-part, les cartes de visites se font toujours de même; nous indiquer ce qui est élégant pour papier à lettre, enveloppes, etc., etc. »

A ces différentes demandes, je réponds : Il sera fait selon votre désir; seulement, au lieu d'en faire l'objet d'un courrier spécial, je m'engage à signaler à mes lectrices, dans ce courrier même, toutes ces modifications ou ces nouveautés à mesure qu'elles me frapperont. Si cependant la question que j'aurai à traiter exigeait des développements excédant le cadre de ces articles, j'en ferais l'objet d'une causerie spéciale. Inutile d'ajouter que je serai reconnaissante à nos abonnées de m'indiquer les sujets qui leur paraissent les plus oppor-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tuns et les plus intéressants; de cette façon, je serai certaine d'être utile à quelques-unes.

Jamais, je crois, les femmes n'ont eu liberté plus grande pour se vêtir suivant leur goût et suivant leur fantaisie. C'est à peine s'il est possible de poser quelques règles générales, bien vagues en somme, puisqu'elles se réduisent à ceci : redoutez l'excentricité, fuyez les exagérations, méfiez-vous des imitations dangereuses, c'est-à-dire ne copiez pas ce qui au premier abord blesse le bon goût naturel à la

12. PARURE MÉDICIS.

femme du monde et lui semble extravagant.

En dehors de ces axiomes qui, j'en conviens, ne signifient pas grand'chose, je ne puis faire autre chose que de vous raconter ce que *j'ai vu*.

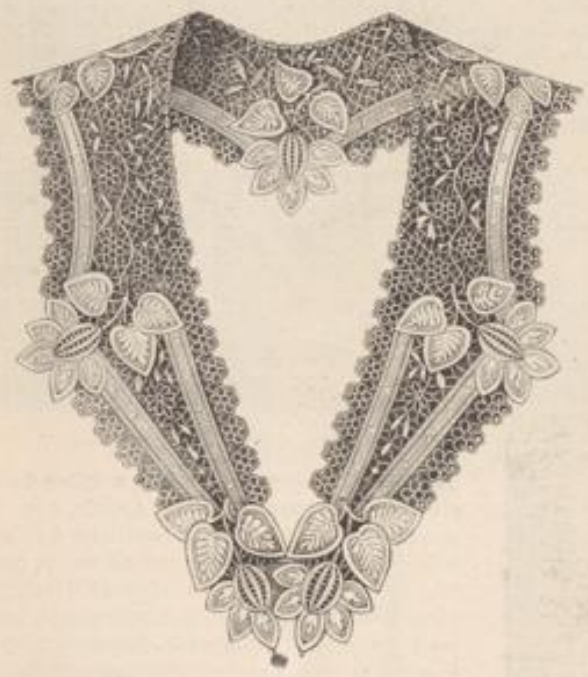
Parlons d'abord des chapeaux. Le chapeau de paille a détrôné le chapeau de tulle ou de crêpe, et les fleurs ont remplacé les plumes, pour cette saison, du moins. Ce ne sont que guirlandes, ce ne sont que couronnes. Fleurs grandes ou petites se voient

10. PÉLERINE PAYSANNE.

9. SERVIETTE A ŒUFS.

en profusion et s'étalent victorieusement sur des formes si diverses que la description devient extrêmement difficile. J'ai vu des bords plats, relevés légèrement sur les côtés, et très-hauts derrière. Une couronne de boutons de roses entourés d'un feuillage touffu garnit le dessous, ressort sur le côté, pour se terminer derrière par un gros bouquet composé de trois roses, posées à plat sur le retroussis. La calotte est garnie d'une torsade de velours avec nœud *alsacien* sur le devant. Autre chapeau en paille blanche, à bords relevés et bordés de velours noir. Guirlande, absolument égale et ronde, d'aubépine rose. Chapeau en paille grise, forme *timbale*, c'est-à-dire à bords plats et à calotte élevée et légèrement pointue; biais de velours gris retenu de place en place par des agrafes de velours; l'aile gauche est relevée par un nœud à coques droites et une aile en plume grise.

Passons, si vous le voulez bien, de la tête aux pieds. Le bas de fil d'Écosse, en couleur, gris, écru ou rayé, de la même teinte que la robe, sera décidément de mode cet été. Naturellement, il appelle le soulier décolleté, ou, du moins, laissant à découvert



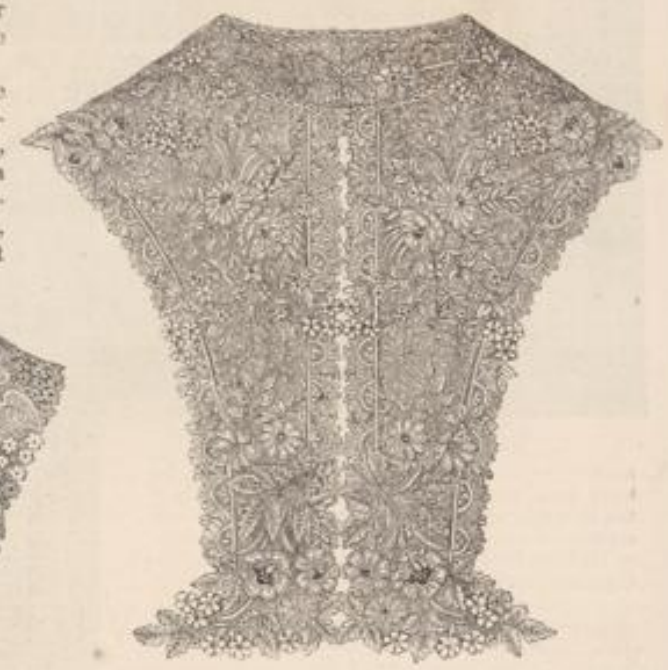
11. PARURE EN GUIPURE DE VENISE.

13. FICHU A BASQUES ÉVASÉES.

une partie du cou-de-pied et la cheville. Je ne saurais trop vous recommander, chères lectrices, dans votre intérêt, de n'adopter qu'un soulier bien fait, pas trop découvert, sans cela votre pied mal soutenu rendrait votre démarche disgracieuse et pénible. Je vous indiquerai, quand je l'aurai moi-même expérimenté, un cordonnier qui me semble avoir trouvé le soulier modèle, commode, élégant et ne déformant pas le pied; mais, je le répète, je veux juger en

13. PARURE A REVERS.

connaissance de cause. J'ai vu, un peu partout, des bottines en peau de daim, pour les longues marches à la campagne ou en voyage. Rien n'est doux et agréable, et en même temps élégant, comme cette chaussure, qui rappelle les fines bottes des raffinés d'autrefois. Elle donne à la jeune femme élégante une petite allure cavalière qui, atténuée par le bon goût de la toilette et la réserve du maintien, n'est pas sans



14. PARURE A BASQUES ÉVASÉES.

charme. Cette mode n'a qu'un inconvénient, elle est très-chère.

La grenadine noire se fait surtout à raies, à ramages ou à pois, et sera toujours très-portée pendant cette saison. Pour ma part, je trouve charmante une toilette noire ainsi composée : jupon de taffetas noir brillant (le taffetas prend bien moins la poussière que la faille); tunique ou polonaise de grenadine noire à larges raies satinées, garnie d'une ruche faite en dentelle de laine noire très-claire. On en trouve à 1 franc le mètre pouvant très-bien servir à cet usage. Cette ruche se fait en cousant pied à pied deux dentelles hautes environ de 4 centimètres et en les ruchant ensuite. On coud au milieu, sur la couture qui les réunit, un galon de jais. Pres-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

E. Gomis

Mame et Fabvier, imp.

A. Chaillot

1873

№ 74

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Chapeaux de Mme Moreau Dubary, 23, Boul.t des Capucines.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

que toutes les tuniques se relèvent avec des écharpes de faille ou de taffetas, suivant le jupon qui complète la toilette. On portera beaucoup de *blanc* aux eaux ou à la campagne, et rien ne me semble en effet plus joli. Le nansouk brodé ou garni de bandes et d'entre-deux en broderie anglaise compose des toilettes charmantes sur un jupon de foulard rayé ou uni bleu, rose, mauve ou sur un jupon de soie noire. On relève alors le costume avec une écharpe de couleur, on met un nœud de même nuance dans les cheveux et l'on est charmante ainsi... à peu de frais.

L'été est certainement la saison où toute femme raisonnable peut faire des économies. Or, l'économie est une loi générale en ce sens qu'elle est toujours utile à celui qui la pratique. Pour les fortunes modestes, c'est la source et le secret de mille jouissances dont on est privé par la prodigalité ou le désordre ; c'est pour d'autres moins favorisées le moyen d'atteindre sans embarras et sans ennui le bout de l'année et de faire face à un budget restreint. Si, au contraire, les obligations d'une haute situation ou d'une grande fortune imposent pour ainsi dire certaines dépenses et en tout cas les autorisent, n'est-il pas juste de prétendre que par la sage entente d'une économie *raisonnée* on peut faire autour de soi une plus grande somme de bien et pratiquer le grand devoir de la charité, en observant dans son entier le précepte de l'Évangile qui recommande que la main droite ignore ce que donne la main gauche? Plus d'une femme riche, mais modeste et bonne, peut, en sacrifiant certaines futilités ruineuses, en adoptant pendant la saison où les obligations du monde ne sont pas absolues, des toilettes fraîches et peu coûteuses, paraître aussi jolie, aussi charmante et se donner la joie de faire

16. TOILETTE DE CAMPAGNE. — 17. TOILETTE DE VISITES. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

des heureux avec le superflu du budget qu'elle attribue à ses justes instincts de coquetterie.

MARIE DE SAVERNY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les Historiettes du père Broussailles, par Michel Masson. — Pour donner une idée parfaite de ce charmant recueil, il suffirait de transcrire ici les quelques pages d'introduction qui se trouvent en tête du livre, et dans lesquelles l'auteur met en scène le père Broussailles. Si je racontais par exemple, la *Bobine merveilleuse*, petit récit jeté au hasard dans cette préface, comme un avant-goût des charmantes histoires qui la suivent, on comprendrait facilement l'attrait réel que doit offrir cette lecture à ceux qui ont le goût des choses fines, délicates et saines. Il n'est pas jusqu'à la leçon morale, et même parfois philosophique, que chaque historiette renferme, qui ne soit présentée sous une forme si attrayante, qu'elle ne paraisse persuasive et concluante.

Je citerai, entre autres, *les Jours perdus*, rapide journal écrit par un pauvre vieux rêveur, honnête, dont la grande ambition est d'être utile, et qui prend, pour atteindre ce but, le chemin le moins direct. Au lieu d'accomplir la tâche modeste qui incombe à tout homme, dans sa sphère particulière, il poursuit des projets fantastiques qui doivent changer la face du monde. Il arrive à la fin de sa course, harrassé, épuisé, et constate avec désespoir qu'il n'a été utile à personne, si ce n'est au boutiquier, son voisin, qui avait pris l'habitude de régler sa montre en le voyant passer chaque jour à la même heure. Ce que je ne puis redire, c'est le charme des détails, le ton de bonhomie spirituelle qui animent ce récit. Je me contente de conseiller vivement à mes lectrices la lecture des *Historiettes du père Broussailles*. Prix : 3 fr.

Chez Didier, éditeur, quai des Grands-Augustins, 35.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA MUSIQUE

Parisiana, polka pour le piano, par E. Satias. *Prix* : 2 fr.
— *Les Violettes de Nice*, valse, du même auteur. *Prix* : 2 fr. 50 cent.

Le principal mérite d'une danse, c'est de faire *bien danser*, c'est-à-dire d'être rhythmée et brillante ; à ce double point de vue, je recommande la polka et la valse que je viens de citer et qui sont éditées chez Harthmann, 12, boulevard de la Madeleine.

Succès : *Fraises au champagne! Pazza d'Amore*, valses de Klein.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Juin.

MENU D'UN DINER DE 8 A 10 PERSONNES

Potage printanier aux pointes d'asperges.
Truite sauce marinière.
Gigot de mouton Soubise.
Pâté chaud de légumes.
Pintades bardées cresson.
Mayonnaise de homard.
Riz à la dauphine.

Le pâté chaud de légumes!!! Dans mes souvenirs lointains, je retrouve une vaste et appétissante croûte de pâté, divisée à l'intérieur en compartiments, à l'aide de petites cloisons en pâte. Chacune de ces cases était garnie d'une variété de légumes, tels que : petits pois fins, haricots verts, petites carottes toutes nouvelles, navets tournés comme des balles à jouer, s'élevant en faîte.

Quand on découvrait ce majestueux pâté, l'ensemble de ces pyramides frappait agréablement la vue, et mes jeunes regards le préféraient de beaucoup à celui que leur offrait une grande image ornant la salle à manger et représentant les pyramides d'Egypte.

C'était le pâté de légumes dont l'accommodement doit avoir pour base la meilleure crème possible et être rehaussé par un savant blond de veau.

A bon entendeur suffit.

LE BARON BRISSE.

LES FÉERIES DU TRAVAIL

Nous empruntons à l'ouvrage de M. Fertiault (dont Mme de Saverny a rendu compte dans le numéro du 4 mai) un curieux chapitre sur les *gants*. Un vieux professeur, M. Giraud, a réuni autour de lui son jeune auditoire qui l'écoute attentivement.

LES GANTS

M. Giraud, dans un parfait silence, se met à chercher dans ses poches. Il va de celles de l'habit à celles du pardessus qui est à côté de lui... Enfin il trouve.

La curiosité de l'auditoire est excitée.

— Que va-t-il nous montrer? se demande-t-on.

— Le voici!

Et le professeur sort de sa poche et dépose devant lui, de la manière la plus ostensible, une paire de gants.

— Les reconnaissez-vous, mademoiselle Lucie?

Lucie les reconnaît.

— Oui, oui, dit-elle en riant aux éclats. Ce sont vos gants, que vous aviez perdus dans le jardin, vos gants que j'ai retrouvés, et que j'ai couru vous rendre.

— Ces chers savants, ils perdent volontiers quelque chose.

— C'est possible. En tout cas je suis bien sûre que M. Giraud ne perdra jamais sa tête.

— Si vous continuez, mesdemoiselles, je reste infailliblement au-dessous de ma réputation, et elle m'écrasera.

— Nous nous taisons. Mais en quoi ces gants répondent-ils à la question?

— Tu ne devines pas?... Nous allons entendre l'histoire des *Gants*. N'est-ce pas, monsieur Giraud?

— Clairvoyante enfant, vous avez deviné juste.

— Cela me fait plaisir, car je n'ai jamais songé à me demander si les gants ont une histoire.

— Comment! s'écrie le professeur, en voyant ces belles peaux qui couvrent si hermétiquement vos doigts, vous n'avez jamais eu l'idée de chercher leur origine?

— J'en suis très-contente, parce que les choses que j'aurais découvertes ne vaudraient pas celles que nous allons entendre.

— Je commence à imposer trêve aux compliments.

— Quel est le premier personnage qui va nous apparaître *les mains gantées?*

— J'irais bien vous chercher un Chaldéen, puisque le Talmud parle du *vêtement* des mains; mais on manque de certitude. J'arrive à un personnage d'Homère, le vieux père d'Ulysse, Laërte. Le rusé voyageur le retrouve occupé dans son verger. Voici le passage de l'*Odyssée* :

Laërte, en ce jardin qu'enrichit la culture
Tout seul creusait la terre autour d'un jeune plant.
Ulysse devant lui reste, en le contemplant.
Un manteau rapiécé le couvrait; aux épines
Ses jambes opposaient le cuir de leurs bottines,
Et contre les buissons, à ses deux mains, toujours,
D'impénétrables gants fournissaient leur secours.

— Citation concluante.

— Jusque-là, c'était pour se garantir des piqûres; mais pour se préserver du froid?

— Cela vint plus tard. Xénophon, se plaignant de la mollesse des Perses, dit que, « non contents de vêtir leur tête et leurs pieds, ils préservaient du froid leurs mains *avec des gants épais*, » qu'ils désignaient sous le nom de *chirothèques*, c'est-à-dire *couvre-mains*.

A la fin du premier siècle de notre ère, le stoïcien Musonius s'écrie, en invectivant la corruption de son siècle : « C'est une honte que des gens en parfaite santé se couvrent les pieds et les mains de vêtements moelleux et tissés en poil. »

— Je trouve ces deux anciens bien sévères...

— Pline devait penser comme vous, puisqu'il portait des gants à son voyage au Vésuve, de peur que le froid ne l'empêchât d'écrire.

— Et je n'ai pas du tout honte de m'empêcher les engelures de l'hiver, ni de me plier aux convenances de l'été.

— A quelle époque les gants apparaissent-ils en France?

— Le premier acte officiel où il soit question de gants, en France, est « un canon du concile d'Aix-la-Chapelle, 817, qui commande aux abbés de fournir à leurs religieux des manches de peau de mouton, en hiver, et des gants en été. »

— Je serais volontiers curieuse de savoir quelles péripéties subit la fabrication des gants.

— Je laisse de côté les gantelets, gants à écailles de fer de nos anciens chevaliers, et j'arrive aux cache-mains du commun des martyrs. Comme toute chose qui commence, les premiers gants furent informes. On les tailla d'abord dans du cuir très-épais ..

— Ce ne devait pas être facile d'en coudre les doigts?

— Il n'y avait point à vaincre cette difficulté, les gants d'alors étaient de gros fourreaux sans séparation de doigts, le pouce excepté, comme les lourdes mitaines de nos paysans.

— Et ensuite?

— On en porta de drap, quelquefois garnis de soie aux bords. Plus tard, on y employa les peaux de divers animaux, préparées à l'huile ou soumises au travail du mégissier. Enfin les aiguilles et le métier en fabriquèrent avec tout ce qui pouvait se filer.

— Et maintenant, qu'allez-vous nous apprendre sur les gants au point de vue des usages?

— Les mœurs changent, et, avec les mœurs, le ton et le goût. Bien anciennement, la politesse consistait à offrir la main *nue* : « Mais, dit le troubadour Savaric de Mauléon, mais quand la blanche main *sans gant*... etc. » Ensuite, encore en plein moyen âge, l'usage des gants s'introduisit dans le clergé; le prêtre ne devait point avoir les mains nues pour célébrer l'office divin. Puis, comme tout va par contradictions, dans la magistrature ce fut le contraire; les juges ne pouvaient rendre la justice avec des gants. On ne pouvait entrer ganté dans les écuries du roi. On se dégante aussi pour prêter serment. Beaucoup plus près de nous, dans le siècle dernier, retour à la politesse de nos vieux poëtes : « Si l'on avait quelque chose à présenter à une princesse, et que l'on eût un gant, il fallait se déganter. » Aujourd'hui l'on ne pourrait offrir à une dame une main sans gant.

— Au commencement, les gants étaient-ils en peau?

— Vers le milieu du quinzième siècle, l'auteur du *Parement des Dames*, Olivier de la Marche, gentilhomme de la cour de Bourgogne, écrivait ces vers :

Un gantier faut qui nous face des gants...
Pour cuyr avoir vrai-je en Allemaigne?
Ou si mieulx sert cuyr venant de Behaigne (*Bohême*)?
Tout cela ne vault. Nous irons en Espagne :
Là nous pourrons assouyr (*assortir*) vostre affaire;
Le cuyr est doulx, la violette flaire.
Ainsi, madame et ma très redoublée (*honorée*),
Du cuyr d'Espaigne vous en serez gantée.

— Voilà donc une preuve que, de 1450 à 1460, les dames se gantaient de cuir d'Espagne sentant la violette?

— Et cependant, plus tard, les femmes semblent avoir rétrogradé dans l'art de se couvrir les mains. Sous Henri III, elles portèrent d'abord des mitaines, — non les grosses mitaines rustiques entrevues tout à l'heure, mais ces élégantes mitaines à demi main d'où les doigts sortent nus, — puis des gants en tricot de soie. On en faisait aussi en fil, en coton, en laine et en filoselle. Sous Henri IV, la cour de France abandonna les gants pendant des années, à cause de la mort tragique de Jeanne d'Albret, empoisonnée, dit-on, par une paire de gants parfumés, achetés d'un Italien. Les gants de peau dont vous vous informiez tout à l'heure, n'apparurent, selon certains, que sous Louis XIV.

— Les courtisans! Ils vinrent juste pour ganter le Roi-Soleil...

— Oui, pour empêcher Sa Majesté de se brunir les mains à elle-même.

— Y a-t-il eu des couleurs de prédilection?

— Les précieux de l'hôtel de Rambouillet mirent en faveur les gants de couleur isabelle vif. L'impulsion alors était donnée. A partir de cette époque, l'importance des gants a toujours augmenté, et de toutes parts les fabriques se sont multipliées. A Worcester seulement, il se fait plus de dix millions de paires de gants par année.

— Quel nombre immense d'ouvriers cette industrie doit faire vivre!

— Il faut bien tous ces ouvriers et tous leurs millions de produits si l'on pense, avec le comte d'Orsay, qu'un gentilhomme ne doit pas user moins de *six* paires de gants par jour.

— Oh! c'est beaucoup!

— Je le trouve aussi, et je le trouverais encore davantage si la trip'e condition d'autrefois était maintenue.

— Quelle condition, monsieur Giraud?

— Il était établi jadis qu'un gant ne pouvait être parfait — qualité et confection — que si la peau en avait été préparée en Espagne, la coupe faite en France et la couture en Angleterre.

— Est-ce que ces trois points ne sont plus aussi indispensables?

— Aujourd'hui la ganterie de France l'emporte, en général, sur celles des autres nations.

— Et où sont les fabriques les plus importantes?

— A Paris, Grenoble, Vendôme, Lyon, Lunéville, Montpellier, Nancy, Niort, Avignon, Béziers, Blois, Chaumont, Grasse, Marseille, etc.

— Paris, bien entendu, tient le premier rang?

— Oui, et Grenoble le second. Seulement les gants de Grenoble, aussi élégants que ceux de Paris, ont moins de solidité.

— Les gants ont-ils eu, à un moment donné, des variétés de formes ou de noms curieuses à connaître?

— Oui, mesdemoiselles, et en assez grand nombre même.

— Quelques-unes, s'il vous plaît, cher monsieur Giraud?

— Toujours tout à vous. On distinguait les gants *sur poil*, dont le côté velu est au dehors; — les gants *sur chair*, ou retournés en sens inverse des premiers; — les gants *effleurés*, gants sur poil dont on a ôté la *fleur*, c'est-à-dire la surface luisante, ce qui adoucit la peau; — les gants *non effleurés*, les mêmes dont on n'a pas enlevé la fleur; — les gants *retroussés*, ou à l'anglaise, dont le haut étant retroussé, l'envers devient l'endroit; — les gants *de fauconnier*, épais pour garantir de la serre de l'oiseau; — les gants *brodés*, dont les coutures, les bords, les jonctions sont brodés en fil, soie, or ou argent; — les gants *fourrés et fourrés*, garnis au dedans de poils et de fourrures; — les gants *bourrés*, garnis de chiffons pour se garantir des coups de fleuret; — les gants *glacés*, dont le côté de la chair a été passé dans un mélange spécial qui les polit; — les gants *parfumés*, qui ont contracté un parfum dans les boîtes d'odeurs; — les gants *de casimir*, faits de la superficie déliée qu'on enlève de la peau des agneaux et des chevreaux; — les gants *de castor*, fabriqués avec des peaux de chamois ou de chèvres... Ouf! je ferme ici la nomenclature.

— Elle est complète, j'espère!... Cependant encore une petite question sur ce point.

— Posez-la, chère demoiselle.

— Combien y a-t-il de sortes de peaux employées par la ganterie?

— Onze environ : de chevreau, de chèvre, d'agneau, de mouton, de chien, de renne, de daim, de castor, de cerf, d'élan et de chamois.

— Il va sans dire que le gant de chevreau a le cachet le plus aristocratique?

— Sans le moindre doute, mais à la condition, cependant, que l'on comprendra l'aphorisme de Balzac.

— Quel aphorisme?

— Celui-ci; écoutez-le : « Ce n'est pas tant le chiffon en lui-même, dit le puissant observateur, mais l'esprit du chiffon qu'il faut saisir. »

— Je comprends bien cela. Quelques personnes croient que l'on peut mettre indifféremment, pour telle ou telle circonstance, des gants d'une couleur ou d'une autre; c'est une profonde erreur.

— Certes, chère demoiselle, vous n'irez point à l'Opéra avec des gants que vous mettriez pour une visite intime, ni à une messe de mariage avec des gants de promenade. La science délicate de ces nuances constitue une partie du savoir-vivre et du bon goût.

— Le mot *gant* a-t-il une étymologie sérieuse?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *wante*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions imagées?

— Oui, il est utile dans de nombreuses locutions.

— Si cela vous est agréable, monsieur Giraud, avant de finir, expliquez-nous-en quelques-unes?

— Je suis là pour vous faire plaisir... et cette mission

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

est ma jole. Écoutez donc : — *Être souple comme un gant*, cela se comprend sans commentaires. — *Jeter le gant*, c'est défier quelqu'un. — *Relever le gant*, c'est accepter le défi. — *Se donner les gants d'une affaire*, c'est s'en attribuer le mérite. — *Avoir les gants de quelque chose*, c'est être le premier à ouvrir un avis, à annoncer une chose. Cela vient de l'ancien usage de donner une paire de gants à celui qui faisait, le premier, connaître une bonne nouvelle. — *Aller comme un gant*, peut encore se passer de toute explication. — *Prendre des gants pour lui parler*, c'est, sur le pied de cérémonie, prendre toutes sortes de précautions et de ménagements pour parler à quelqu'un.

— Sont-ce là les principales de ces locutions?

— A peu près. On dit bien encore : *L'amitié passe le gant*, pour désigner un salut à la hâte et sans se déganter; mais cette façon de parler est déjà moins fréquemment usitée que les précédentes, qui composent tout un petit vocabulaire proverbial.

— Très-piquant.

— Nous ne pouvons pas oublier le calembour de Charles-Quint qui, faisant allusion à la vaste enceinte de Gand, disait : « Je peux mettre tout Paris dans mon *gant*. »

— Tiens! je ne le connaissais pas.

— Ce jeu de mots termine donc bien ma conférence. Quant à moi, je ne veux rien mettre dans mes gants, mais je vais mettre soigneusement mes gants dans ma poche... avec l'espoir de ne pas les perdre une autre fois.

F. FERTIAULT.

UN DUEL AUX LANTERNES

(Suite)

— Ma fille, disait toujours le désolé van Ruyter, qui n'avait pas une autre idée dans la tête; pourquoi l'ai-je laissé partir sans moi? Maudit neveu! et ne pas avoir pu le trouver dans ce Paris damné, où il est bien certainement. Ah! ma fille!

— Je vais vous la ramener, monsieur, dit le jeune homme, et nous vous soignerons ensemble, et nous vous guérirons ou je ne me consolerai de ma vie.

— Pauvre petite Céleste! Ne lui dites rien d'abord, à elle; prenez à part son nègre, César, et.... Ah! que je souffre!

— Céleste! César! dit le jeune homme frappé d'une idée subite. Ah! mon Dieu, si c'était... Monsieur, monsieur!... est-ce que vous n'habitiez pas, dans ces derniers temps, une maison de campagne à.....

— A Bougival, près de Louveciennes. Mais partez, partez donc.

— Céleste! c'est son père, s'écria le jeune homme en proie au plus violent désespoir, et c'est moi qui l'ai tué. Misérable que je suis!

Pendant ce court colloque, le courrier avait fait ouvrir l'auberge de la Poste. On y transporta van Ruyter, qui répétait toujours en serrant la main qui venait de le frapper, et qu'il avait saisie dans une étreinte fiévreuse :

— Ne perdez pas un instant, monsieur, partez vite, au nom du ciel.

Mais comme le jeune voyageur ne pouvait pas se résoudre à le quitter dans un si pitoyable état :

— J'y vais moi-même, dit le vieillard en essayant de se lever.

Le jeune homme n'insista plus. Il se cacha la tête dans les mains pour étouffer ses sanglots, descendit comme un homme ivre, en se heurtant à chaque marche de l'escalier, se jeta dans la malle-poste qui partit au galop, avec une demi-heure seulement de retard, tant ce que nous venons de raconter s'était passé rapidement.

II

Pendant que notre jeune bretteur court sur la route de Bordeaux, nous avons le temps de le présenter officiellement à nos lectrices, en lui restituant son véritable nom.

Au commencement du Consulat, vers la fin de 1800, à la suite d'un malheur de famille qui l'avait vivement frappé, la mort de sa femme, un gentilhomme gascon, qui n'avait pas émigré, le marquis de Cahuzac, était venu se fixer à Paris un peu pour se distraire, beaucoup pour surveiller l'éducation de ses deux fils, dont l'aîné avait quinze ans, et le second dix seulement.

Le marquis était immensément riche et vivait fort retiré, rue Saint-Dominique, au fond de son hôtel, dont il ne sortait guère.

Un jour, cependant, fut-ce par hasard ou par besoin d'une émotion forte qui fît taire sa douleur, le marquis entra à Frascati, la célèbre maison de jeu où, pendant tant d'années, le vice et la cupidité se donnèrent rendez-vous pour dépouiller la richesse désarmée et avide de poignantes sensations.

Le marquis jeta son argent à la roulette d'abord avec quelque indifférence, puis avec un certain intérêt, puis enfin avec cette passion effrénée, monstrueuse, qui dévore et dessèche l'âme du joueur, en chasse toutes les nobles passions et désormais gouverne cette vie à jamais perdue.

L'homme qui met pour la première fois le pied dans une maison de jeu, n'est plus ni père ni mari, ni frère, ni ami : il est joueur!

Le marquis l'éprouva bientôt. En moins de quatre ans, au mépris des devoirs les plus sacrés, ceux du père de famille dont la fortune n'est qu'un dépôt qu'il doit léguer à ses enfants, le marquis de Cahuzac était complétement ruiné.

Cette ruine s'était accomplie par une nuit d'hiver, une des plus belles nuits de Frascati, où l'or ruisselait sur les tables, pendant que là-bas, bien loin, sur cette terre d'Égypte arrosée de leur sang, les derniers restes de l'armée française achevaient de mourir pour la gloire de la patrie.

En jetant ses dernières pièces sur le tapis vert, le marquis de Cahuzac avait la morne impassibilité du suicide écrite dans la pâleur maladive de son front; un sourire amer contractait les coins de sa bouche, un cercle jaune encadrait ses paupières, et quand le râteau du croupier s'allongea sur le tapis pour ramasser les derniers restes de sa fortune, en entendant ce bruit sec de l'ivoire sonnant sur l'or, Cahuzac ferma les yeux; l'un des joueurs crut même voir une larme germer entre ses cils, puis ce fut tout; il disparut sans que personne daignât prêter la moindre attention à son absence.

Quelques heures plus tard, quand le tripot fut fermé, les derniers joueurs, en mettant le pied dans la rue, heurtèrent un cadavre.

— Le pauvre Cahuzac a pris la chose au sérieux, dit l'un d'eux avec ce cynique égoïsme du joueur qui laisse voir dans les sombres profondeurs de son âme corrodée.

C'était bien, en effet, le cadavre du malheureux Cahuzac. N'ayant pas voulu survivre à sa ruine, il avait ouvert une fenêtre du salon et s'était précipité sur le pavé, où il s'était brisé le crâne. Mais en ce moment le tailleur venait de jeter sur les ponteurs la phase sacramentelle :

— Le jeu est fait; rien ne va plus!

Et les yeux des ponteurs, rivés au tapis, n'avaient rien vu du drame qui se passait derrière eux.

Ce fut ainsi que finit Louis-René-Gaspard d'Aure, marquis de Cahuzac.

L'aîné des fils de Cahuzac, un beau garçon de vingt et un ans, menait alors une vie de dissipation qui fut brusquement arrêtée par cette catastrophe. Au lieu de perdre son temps à se lamenter, ce jeune homme jeta un regard tranquille sur sa position nouvelle, il vendit ses chevaux, congédia ses gens, et les bribes de la fortune paternelle réunies, les débris de l'ancienne opulence de sa maison mis en tas, Louis de Cahuzac se vit à la tête d'une quarantaine de mille francs. C'était peu pour un gentilhomme de son nom, mais c'était assez pour un homme qui avait le ferme dessein de tenter la fortune ailleurs qu'à Frascati.

Le jeune Louis de Cahuzac prit donc courageusement son parti et dépouilla l'élégante enveloppe du fils de famille pour se couvrir de la rude écorce d'un négociant, âpre au gain et qui veut réussir quand même.

Il paya d'avance les quatre dernières années de la pension de son frère, qui achevait alors ses études dans un lycée de Paris, acheta de la pacotille avec les trente et quelques mille francs qui lui restaient, et, après avoir embrassé son petit Melchior, pour se donner du courage, il s'embarqua bravement sur un navire qui faisait voile pour les grandes Indes.

Pendant qu'il y faisait fortune, son frère devenait un homme. Il entrait dans les projets de Louis d'associer le petit Melchior à ses aventures; mais la nature un peu trop patricienne de Melchior se révoltait à l'idée de s'asseoir derrière un comptoir; il refusa nettement.

Cependant, il fallait vivre, se faire soldat, — Melchior avait aussi des préjugés de ce côté-là, — et, à force d'avoir cherché, il finit par prendre le plus étrange des partis.

Quelqu'un dit un jour devant lui que le fils d'un grand seigneur italien venait de se faire chanteur.

— Tiens! c'est une idée, dit Melchior qui avait une fort belle voix et qui aimait la musique avec passion.

C'était peut-être une détermination regrettable; mais le jeune homme n'avait là personne pour le conseiller. Aussi son parti fut-il bientôt pris; et par une matinée de printemps, le cœur léger comme la bourse, il partit pour l'Italie, la vraie patrie des arts et du soleil.

Le succès ne se fit pas longtemps attendre, et bientôt, de Naples à Venise, de la Scala à la Fénice, il n'était bruit que du gentilletto, gentillissimo signor Melchior.

Patricien et artiste, le jeune ténor aimait les fêtes, le luxe, la vie large et facile, et avait à cœur de remplir dignement la première place que des suffrages unanimes lui avaient assignée. Aussi les appointements énormes que les impresarii de l'Italie apportaient à ses pieds disparaissaient-ils, comme par enchantement, dans le gouffre creusé par les fantaisies de Melchior et les besoins de ses nombreux parasites.

Les artistes, même les plus forts, même les plus grands, sont plus accessibles qu'ils ne veulent le paraître à l'encens qu'on brûle autour d'eux. Toute une nuée de brillants paresseux, d'artistes manqués, s'étaient abattus sur cette maison où ils coudoyaient ce que l'Italie avait de plus noble en illustrations de toute sorte.

Qui eût osé blâmer le beau Melchior? Le luxe lui seyait si bien! Personne n'était plus heureux que lui, quand il présidait à l'une de ces fêtes, où l'on jetait, en un jour, assez d'or pour nourrir une honnête famille pendant un an, où l'on dépensait assez d'esprit pour défrayer le salon d'un ministre pendant un siècle!

Cependant, Melchior avait l'âme trop haute pour que sa vie entière se passât au milieu de ses parasites et de ses flatteurs. On était certain de le rencontrer partout où il y avait un peu de bien à faire ou un infortuné à soulager.

C'est ainsi qu'un jour il avait trouvé dans une misère profonde, près de sa mère mourante, une jeune fille de seize ans, belle comme une madone du divin Raphaël et portant avec fierté, sous ses haillons, l'un des plus grands noms d'Italie.

Les révolutions qui ont déchiré ce malheureux pays y ont rendu plus communs qu'on ne le pense ces retours de fortune. Byron raconte, quelque part, qu'il a rencontré le dernier rejeton de l'illustre maison de Foscari, courant les provinces d'Italie dans une troupe de bateleurs, dans laquelle il remplissait les rôles d'Arlequin, et celui qui écrit ces lignes a vu, à Venise, ce même Foscari, vieux alors et infirme, nourri par charité et peut-être par spéculation dans les combles de cet ancien palais Foscari, sur le canal Grande, où, pendant tant de siècles, sa famille était demeurée comme le plus ferme pilier de la République.

Les secours prodigués par Melchior arrivaient trop tard pour la mère de Lucia, elle mourut bientôt, tuée par la misère.

L'enfant n'avait pas d'asile, Melchior la recueillit, l'aima et bientôt lui donna son nom.

Moins d'un an après ce mariage, la belle Italienne donnait le jour à un enfant, beau comme sa mère, que le bon Melchior nomma Louis, en souvenir de son frère. Rien ne faisait donc présager que le malheur dût entrer de si tôt dans cette maison bénie du ciel.

Dix années se passèrent au milieu des mêmes fêtes et des mêmes triomphes. Le jeune Louis grandissait; son père rêvait pour lui quelque brillante position dans sa patrie. Qui pouvait savoir? peut-être cet enfant ferait-il sortir de l'oubli le nom de Cahuzac, pour le retremper dans un nouveau lustre. Telles étaient les secrètes pensées de Melchior. L'amour paternel avait opéré en lui une complète

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

métamorphose. Il avait congédié ses nombreux parasites et, — qui l'eût cru ! — il lui arrivait même parfois de prononcer le mot économie.

Mais cette révolution, que la naissance d'un fils avait lentement opérée chez le ténor, n'avait en rien modifié sa passion pour les bonnes œuvres ; il avait bien voulu supprimer la part des parasites, mais non celle des pauvres.

— La part des pauvres, disait-il souvent, est sacrée : c'est la part du gâteau des rois mages que, dans leur naïf langage, les paysans de mon pays appellent la part à Dieu.

La bourse de Cahuzac était donc, comme par le passé, ouverte au misérable et son bras acquis au faible.

C'est ainsi qu'une nuit, en sortant du théâtre de la Fénice, à Venise, on lui dit qu'un incendie venait de se déclarer au Rialto. Il y courut. On s'en était déjà rendu maître, en faisant la part du feu et en laissant brûler quelques masures que l'on devait croire complétement vides. Tout à coup des cris déchirants se font entendre, une femme demi-nue apparaît à une fenêtre. Impossible d'aller la secourir, la maison qu'elle habite est enveloppée par une ceinture de feu.

Melchior, lui, s'élance sans calculer le péril ; il arrive jusqu'à elle, parvient à la ramener saine et sauve, et, pour éteindre le feu qui commençait à se communiquer à ses vêtements, il se jette dans le grand canal.

Le lendemain il avait un enrouement qui ne lui aurait pas permis de chanter en toute autre circonstance, mais c'était ce jour-là le bénéfice des pauvres, et l'on sait que Melchior se devait aux pauvres. Il chanta donc et fut rapporté le soir chez lui avec une fièvre qui, dès les premiers instants, prit le plus mauvais caractère.

Melchior comprit tout de suite que tout était fini, et voulant donner à sa femme ses dernières instructions, il la fit approcher de son lit ainsi que le petit Louis, qui pleurait sans comprendre.

— Lucia, lui dit-il, je vais mourir. J'espérais ne pas vous manquer si tôt. Dieu ne l'a pas voulu. Quand je serai mort, vous prendrez dans mon secrétaire une lettre que vous jetterez à la poste. Elle est adressée à mon frère, à qui je recommande mon petit Louis.

Si cette lettre parvient à mon frère, je ne doute pas qu'il ne vous aide dans la difficile mission de faire un homme de mon fils. Dans tous les cas, je vous laisse cent cinquante mille francs, cette somme vous suffira à pourvoir à vos besoins. Ramenez mes restes dans ma chère France et faites de mon Louis un homme de bien qui puisse un jour porter dignement le nom de Cahuzac.

On voit qu'à sa dernière heure, le chanteur était redevenu gentilhomme et parlait absolument comme si, depuis quinze ans, il n'eût pas laissé le nom de Cahuzac suspendu au clou, avec sa vieille épée rouillée dans le domaine de ses pères...

Quand tout fut fini, la pauvre veuve, suivant religieusement les ordres de celui qu'elle avait tant aimé, prit dans une morne douleur la route de Paris. Aucune nouvelle de son beau-frère ne vint l'y trouver ; aussi imposa-t-elle silence à sa douleur pour accomplir dignement les devoirs que son Melchior lui avait confiés. Mais cette femme était une vraie Italienne ; elle avait été plus épouse qu'elle n'était mère, et comme si elle n'avait attendu, pour rejoindre celui qui n'était plus, que l'instant où la tâche qui lui avait été imposée fût accomplie, le jour même où son fils soutint sa thèse à l'École de droit, Lucia mourut doucement sans secousses, en souriant à la vie nouvelle dans laquelle sa foi chrétienne lui assurait qu'elle retrouverait celui qu'elle avait perdu. Le jeune Louis de Cahuzac se trouva donc seul au monde, à moins de vingt et un ans, avec une fortune qui, augmentée des économies de sa mère, allait à près de deux cent mille francs. Mais qu'importait au jeune homme ? Il ne voyait, il ne comprenait qu'une chose : sa mère était morte.

O verte jeunesse, tes sensations sont si vives que, dans ta sainte ignorance, tu les crois durables, et que peine ou plaisir, tout ce qui fait vibrer les cordes de ton cœur, doit avoir la durée de l'éternité.

Louis pleurait amèrement, la tête ensevelie sous les couvertures de son lit, quand son camarade d'école, Edmond Routy entra chez lui. Il s'approcha de Louis et lui serra la main sans que celui-ci fît un mouvement.

— Louis ? lui dit-il enfin.

— Ah ! laisse-moi, dit Cahuzac en retirant sa main. Ma mère est morte.

— Je sais ; mais calme-toi.

— Je n'avais qu'elle au monde.

— Tu oublies donc tes amis ?

— Mes amis ! dit le jeune homme avec un sauvage mouvement d'épaules.

A vingt ans on ne croit pas encore à l'amitié, on a des camarades d'étude ou de plaisir, de joyeux compagnons auxquels on montre volontiers ses chevaux, ses chiens, ses beaux fusils neufs, mais d'amis point. Je me trompe, on en a un, et le meilleur de tous, sa mère ; car notre âme, à vingt ans, est encore voilée d'une pudique enveloppe, que la main la plus délicate, la main d'une mère seule peut déchirer.

Edmond Routy aimait sincèrement Cahuzac. Il se rapprocha de lui.

— Tu es injuste, cher Louis, lui dit-il, et c'est mal à toi de douter du cœur de ton ami. Allons, un peu de courage, et viens avec moi ; je t'emmène pour l'été à la campagne, chez ma mère.

— Ah ! tu as ta mère, toi !

— Sois raisonnable, cher enfant. Ma mère t'aimera comme elle m'aime. Elle te consolera, et quand tu seras un peu plus calme, eh bien ! tu reviendras à Paris reprendre tes travaux.

— Travailler, et pourquoi ? et pour qui ? Ma mère est-elle encore là pour m'encourager de son sourire, pour applaudir à mes succès, pour venir le soir me dire : « Louis, il est tard, mon enfant, tu travailles trop. » Non, elle n'est plus là, je n'ai plus personne à aimer. Personne !... Ma mère ! ma mère !

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

On m'a demandé une bonne recette pour le nettoyage des dentelles noires et blanches. Commençons par la dentelle blanche ; elle est généralement plus employée et d'un usage plus répandu.

Nettoyage de la dentelle blanche. — Procurez-vous une petite tablette de faïence ou de porcelaine, et roulez dessus votre dentelle ; en la cartant soigneusement (en style de commerce), il faut prendre bien garde de lui faire prendre aucun faux pli ; enfermez porcelaine et dentelle dans un petit sac de toile ; trempez le sac pendant vingt-quatre heures dans de l'huile d'olive fraîche ; faites une eau de savon de Marseille bien forte, et lorsqu'elle est bouillante, trempez-y votre sac, en faisant continuer l'ébullition durant un bon quart d'heure ; retirez et mettez à tremper dans une bonne eau tiède ; faites rebouillir une seconde fois, et rincez encore, en frottant très-légèrement ; il faut que l'eau soit très-claire pour que l'on ait acquis la certitude que la dentelle est complétement blanchie. Faites une bonne eau gommée ou amidonnée, légèrement teintée de bleu, car vous savez que les vraies dentelles doivent paraître plutôt un peu jaunies que bleutées ; trempez à nouveau votre sachet dans cette eau, puis retirez et laissez sécher. Si votre dentelle a été bien cartée sur la faïence, l'opération de l'épinglage sur tambour sera presque superflue. Cependant, si vous en avez la patience, elle est préférable et redonne complétement l'apparence du neuf à toutes les dentelles ; mais il faut entrer dans chacun des picots et relever toutes les fleurs de la dentelle au moyen d'une petite boule en fer, que l'on fait très-légèrement chauffer.

Nettoyage de la dentelle noire. — Jetez dans une tasse pleine d'eau dix à douze gouttes d'ammoniaque, mélangez bien et mettez votre dentelle tremper dans ce mélange ; tournez-le et le retournez sans le frotter. Préparez une seconde dissolution et opérez de même jusqu'à trois et quatre fois, si l'eau d'où sort votre dentelle n'est pas de la plus grande pureté. Pressez la dentelle sans la tordre et attachez-la sur un tambour ou sur une planche à repasser. Inutile de vous recommander de maintenir la dentelle bien droite. Faites fondre de la gomme arabique dans une eau bien bleutée cette fois, et mouillez la dentelle à l'aide d'un tambour bien imbibé de cette dissolution, puis laissez sécher avant de retirer du tambour.

Les dentelles qui pourraient contenir du coton seraient abîmées par l'emploi de l'ammoniaque ; si vous avez cette crainte, remplacez cette substance par de la saponaire, qui nettoiera parfaitement aussi vos dentelles.

Le *lait antéphélique* n'est pas un nouvel agent qu'il s'agisse de préconiser. Sa création date de 1849 ; c'est donc après des essais tous fructueux, dont une sage expérience a démontré l'efficacité, que l'on peut dire que le *lait antéphélique* est un des produits indispensables à la toilette de toute femme qui a souci de conserver sa beauté. L'action du *lait antéphélique* de Candès (26, boulevard Saint-Denis) restitue à la peau sa pureté et sa souplesse en lui rendant sa perméabilité et sa propriété respiratoire.

Vous m'avez demandé de vous indiquer une maison de mercerie où l'on puisse se procurer les plus fraîches nouveautés, sans exagération de prix ; j'en sais une, située en plein faubourg Saint-Germain, qui réunit ces deux qualités : l'élégance et le bon marché relatif : c'est la maison de la *Châtelaine*, 34, rue du Bac. La *Châtelaine* est coquettement installée, sans luxe tapageur ; on y trouve mille fantaisies ravissantes au choix desquelles a présidé le goût le plus délicat : je cite entre autres des fichus de barège de soie, des écharpes romaines aux tons ensoleillés du prix de 7 fr. 90 ; un nouveau fichu paysanne en dentelle noire, qui sied à ravir sur une robe de mousseline, et dont le prix, je crois, ne dépasse pas 12 francs. N'oublions pas les éventails de jardin, les gants de Saxe, les parures de malines, la lingerie fine, etc. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, quatre costumes de bains, dont la *Châtelaine* a bien voulu nous communiquer les modèles.

« J'hésite encore, m'écrit une abonnée, à faire usage de bleu d'argent pur de Laborde, qui se vend, 14, rue Saint-Gilles. J'ai crainte que ce produit ne soit nuisible à la santé. » Je lui réponds dans cette lettre, afin que ma réponse puisse profiter à toutes : — Ne craignez point, madame ; M. Laborde a reçu à l'Exposition deux médailles, l'une du groupe des produits chimiques, et l'autre du groupe de l'hygiène, celle-ci constatant toute l'innocuité du bleu d'argent pur employé pour réargenter les couverts rouillés ou argentés par n'importe quel procédé.

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

*Mme V. C. de ***.* — Si vous voulez que toute votre personne soit imprégnée d'une odeur délicieuse, faites un usage constant du lait d'iris qui se vend chez Piver, boulevard de Strasbourg.

Une abonnée peut compter sur l'alphabet en broderie.

Mme C. M. aura le chiffre tel qu'elle le désire.

Une abonnée nouvelle peut compter sur les chiffres par elle demandés. Broyez tout simplement du bleu d'outremer, celui qui s'emploie par les blanchisseuses.

Mme T. P. peut compter sur ce qu'elle désire, dans un mois pour les enfants, dans deux mois pour les dames.

Mme E. B. — Oui, pour le chiffre.

De mon chalet. — Le lambrequin style Louis XIII est en voie d'exécution ; les lettres sont inscrites et peut-être parues ; elles suivent leur ordre d'inscription.

Mme la vicomtesse P. a dû recevoir une réponse particulière par la poste. Oui, pour l'idée du travail ; ce sera long, c'est vrai, mais tellement joli ; le vide-poche hamac se pose sur une table et ne se suspend pas.

Mlle Izo, à Au. — S'il y a eu oubli du dessinateur, votre demande de chiffre est inscrite de nouveau ; mais je suis presque sûre que vous l'aurez ainsi deux fois.

Mlle Paula de P. — Vous avez raison de ne pas craindre de nous importuner. Je préférerais un objet de bureau, une corbeille, un buvard ; une jardinière, un porte-montre, un calendrier, à la pantoufle traditionnelle ; dans nos numéros précédents nous en avons donnés de bien jolis modèles.

Pour la bande en lacette anglaise, point n'est besoin d'étoffe en dessous ; on coud son lacet sur le dessin même, en suivant bien les contours indiqués, puis les barrettes vénitiennes rattachent ces lacets les uns aux autres. On ne bâtit sur le papier, que lorsque toutes les barrettes sont terminées. Voyez la première réponse, elle vous renseigne pour l'eau de toilette. Oui, pour le chiffre.

Mme L. S. — Il faut un talent tout spécial pour transformer, sans les découper, des dentelles au mètre en vêtements ajustés.

Mme P. F. — Chiffres inscrits.

Mme Diana. — Les recettes désirées sont données dans la lettre d'une amie ; celle pour relever les dessins a été donnée déjà plusieurs fois.

Mme de S., à Saint Martin. — L'étoffe conforme à l'échantillon est toujours de mode. Je ne conseille la ceinture bleue que si le costume se complète d'un jupon bleu. Une polonaise garnie de guipure en laine écrue serait, je crois, la forme préférable.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les Français sensés voient l'avenir avec tristesse.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 75. Dimanche, 8 Juin 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE D'AMAZONE.

2. TOILETTE D'AMAZONE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes d'amazone. — Porte-cigares. — Dentelle en crochet et mignardise. — Entre-deux en crochet et mignardise. — Aumônière. — Deux dentelles en broderie Renaissance. — Collier Henri III. — Chapeau kabyle. — Empiècement de chemise en mignardise et crochet (deux dessins). — Joute en guipure Renaissance : barrettes d'Alençon, point d'Alençon festonné, point grec. — Deux chapeaux d'été. — Toilette de promenade. — Quatre costumes de bains. — Salon de 1873 [sculpture] Éducation maternelle. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette d'amazone. — Robe de drap vert russe formant longue traîne. Corsage à gilet très-montant, laissant apercevoir les extrémités d'un col à coins cassés de couleur, enserré autour du cou par une étroite cravate noire ; les manchettes sont assorties au col.

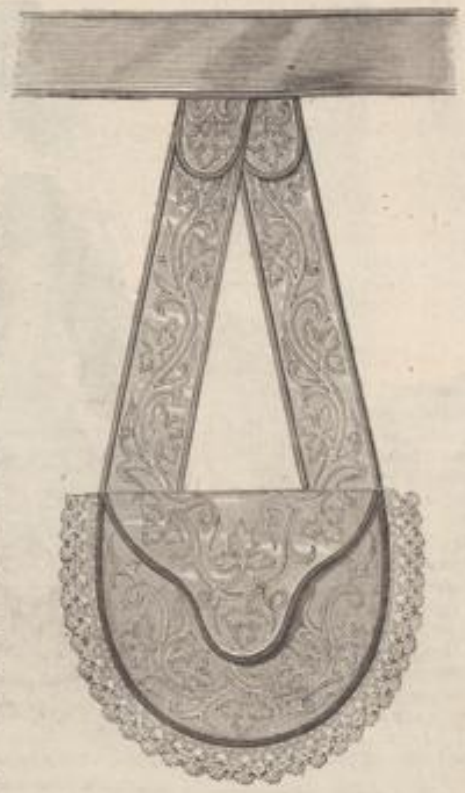
2. Autre toilette d'amazone. — Robe de drap bleu barbeau à longue traîne. Le corsage à basques taillades derrière, ouvert devant, laisse voir un joli plastron aux petits plis variés. Un grand col de velours noir retombe par derrière à la mode anglaise, et donne beaucoup de genre au costume. Nous donnerons prochainement les patrons en grandeur naturelle du corsage et du pantalon d'amazone, patrons qui nous ont été réclamés par plusieurs lectrices. Nous donnerons également le patron de la jupe ; mais au dixième de sa grandeur.

5. ENTRE-DEUX CROCHET ET MIGNARDISE.

3. Porte-cigares. — Il se brode sur drap, sur velours ou sur cuir ; on emploie de la petite ganse ronde et travaillée en guise de soutache. Le milieu se brode au passé bien bourré et formant relief. Pour le montage, le cadre est en cuivre doré, et il sera prudent, pour bien réussir le montage, de s'adresser à une bonne maison spéciale.

3. PORTE-CIGARES.

4. Aumônière. — La mode des aumônières ou pochette-page est plus en vogue que jamais. En voici un modèle que l'on peut faire soi-même. On peut établir une aumônière pour chacune de ses robes en employant les rognures de ladite robe ; mais c'est surtout pour les toilettes de toile ou de batiste soutachées qu'elles seront bien appropriées. Nous donnerons sur notre prochaine planche de broderies le patron en grandeur naturelle de cette aumônière.

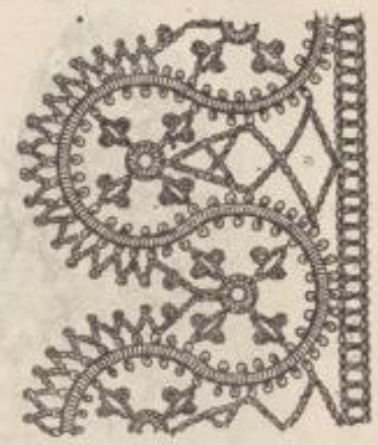


4. AUMONIÈRE.

5-6. Entre-deux et dentelle, crochet et mignardise. — Sur les robes de toile grise ou bleue, rien de plus seyant que ces jolies dentelles et ces entre-deux travaillés au crochet sur mignardise ; ils sont légers, coquets et pimpants, et possèdent, en outre, un avantage qui n'est pas à dédaigner : c'est d'être d'un prix de revient excessivement minime ; cependant il serait d'une économie mal entendue de choisir de la mignardise de seconde qualité ; au blanchissage, elle se déforme et les picots se défont promptement ; je vous conseille d'employer la marque CB à la croix, que l'on trouve chez les bons merciers.

Vous connaissez toutes le travail de ces dentelles pour lesquelles vous n'aurez qu'à suivre ponctuellement notre dessin. Il faut commencer à monter et à former l'intérieur de chacune des dents, et ensuite vous refaites le même travail, mais en sens inverse, de l'autre côté. La dentelle se compose donc tout simplement de deux rangées. L'entre-deux a en plus la galerie du haut et du bas à exécuter après coup.

7-8. Deux dentelles en broderie Renaissance. — Cette broderie dispute la palme aux dentelles de crochet pour l'ornementation des robes de batiste ou de toile ; exécutées sur la batiste même de la robe, elles ont un cachet de richesse et d'élégance remarquable ; on emploie indifféremment du coton écru marron, bleu, rouge ou noir, pour les festons qui encadrent la toile et pour les barrettes qui relient les pleins les uns aux autres. On peut transformer ces deux dentelles en entre-deux en les festonnant sur les deux lisières.



6. DENTELLE CROCHET ET MIGNARDISE.

9. Collier ou fraise Henri III, en tulle de soie, monté à gros tuyaux, avec cravate en crêpe de Chine ou en turquoise cerise ou rose. Un jabot de tulle, également coquillé, forme le second côté du nœud.

10. Chapeau kabyle. — Ce chapeau de jardin ou de plage destiné à garantir des rayons du soleil, est complétement réussi pour atteindre le résultat désiré. Il se fait tout en batiste écrue ; la forme est haute et carrée, la passe baleinée forme une visière qui se lève et s'abaisse à volonté pour protéger la figure. Le bavolet, grand et pointu, retombe gracieusement sur le cou. Une guipure écrue tourne autour de la visière et du bavolet. — Modèle du Louvre.

7. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.

8. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.

11-12. Empiècement de chemise. — Cet empiècement de chemise se fait avec un mélange de mignardise et de crochet. Ce travail, dont nous avons parlé maintes fois (notamment dans nos nos 47, 65 et 68), s'exécute fort promptement, est peu coûteux, et produit un fort bel effet. On taille d'abord sur un patron son empiècement de la taille que l'on désire et d'après la forme de notre dessin 11, et on suit la forme de son patron avec le travail de mignardise et de crochet, dont le détail est donné par notre dessin 12. Nous avons publié plusieurs fois de ces sortes d'empiècements ; aussi croyons-nous qu'il est inutile d'entrer dans de plus longues explications.

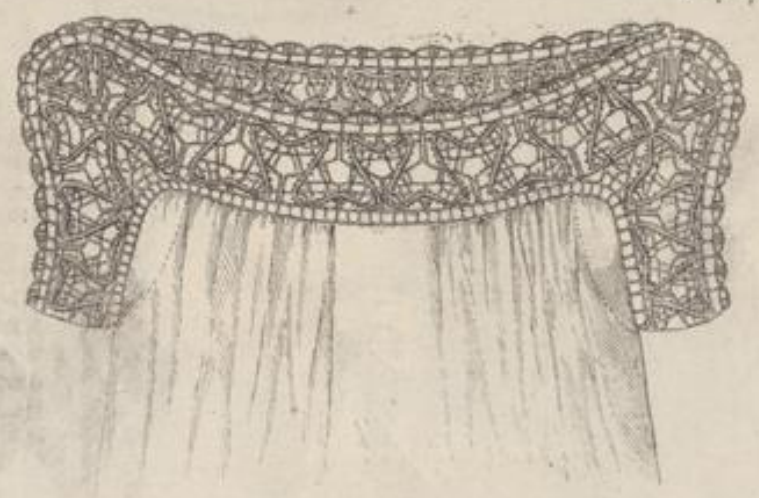
Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

POINTS POUR LES JOURS EN GUIPURE RENAISSANCE

(Voir le n° 73)

13. Barrettes d'Alençon. — Souvent on a des jours à faire en entre-deux. En voici un fort heureux. Il faut exécuter, de chaque côté du lacet, un point de tulle régulièrement espacé. On fera en sorte que les réseaux se trouvent bien en face les uns des autres; car, pour le milieu, on passe à cheval trois tours sur le réseau du haut et du bas, sans trop serrer cependant.

9. COLLIER OU FRAISE HENRI III.

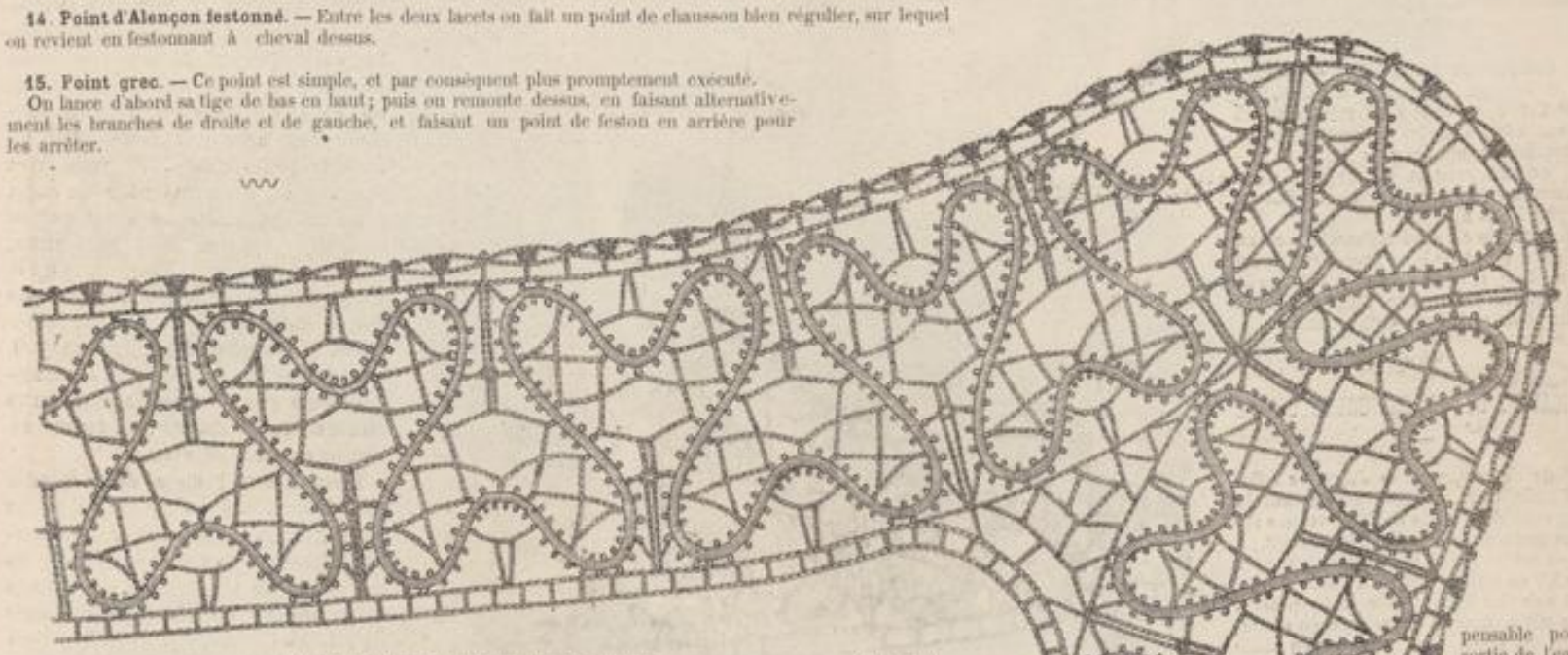


11. EMPIÈCEMENT DE CHEMISE MIGNARDISE ET CROCHET.

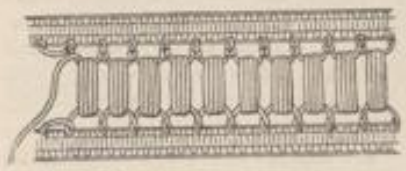
10. CHAPEAU KABYLE.

14. Point d'Alençon festonné. — Entre les deux lacets on fait un point de chausson bien régulier, sur lequel on revient en festonnant à cheval dessus.

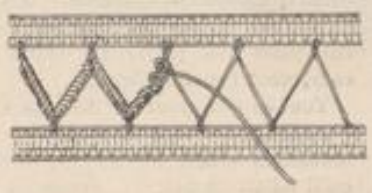
15. Point grec. — Ce point est simple, et par conséquent plus promptement exécuté. On lance d'abord sa tige de bas en haut; puis on remonte dessus, en faisant alternativement les branches de droite et de gauche, et faisant un point de feston en arrière pour les arrêter.



12. DÉTAIL DE L'EMPIÈCEMENT DE CHEMISE. (DEVANT)



13. BARRETTE D'ALENÇON.



14. POINT D'ALENÇON FESTONNÉ.

15. POINT GREC.

DEUX CHAPEAUX D'ÉTÉ

16 Chapeau d'été très-élégant, en gaze dona Maria bleue, et en gaze blanche se mariant à de la blonde. Un petit velours noir retient les plis du diadème, dans lequel se trouve enfouie une guirlande de raisins. Une grappe de raisin fait pied à une longue plume blanche qui recouvre toute la calotte; cette même grappe fait tête à une touffe de roses, avec traînasse qui retombe négligemment sur le côté. Le feuillage de la vigne retombe sur la nuque en s'appuyant sur l'écharpe de gaze.

17. Chapeau de jeune fille ou de jeune femme. — Ce chapeau, tendu sur une forme de linos, est voilé de gaze dona Maria noire, sur transparent rose; cette gaze légère forme écharpe par derrière et retombe négligemment en se mêlant à de belles brides en ruban de faille rose. Une plume blanche remonte sur la calotte; elle est attachée en pied par une rose de roi au feuillage des plus fins. — Modèles de Mme Herst, 8, rue Drouot.

18. Toilette de promenade. — Robe de faille bleu-serpent, la jupe forme légèrement la traîne; elle fournit beaucoup dans les fronces du haut et est garnie dans le bas d'un simple volant dentelé en créneaux, monté de façon à laisser voir la robe. Mantelet en cachemire bleu illustré d'entre-deux et de guipure de fil blanc; une ceinture en faille bleue rattache les deux pans du mantelet par derrière et semble soutenir le pouf de la robe. — Modèle de Mme Élise, rue de Richelieu, 64.

19. Peignoir de bain, en bon molleton blanc. Une large tresse hercule entoure le vêtement. Ce vêtement est indispensable pour la sortie de l'eau. On le jette sur soi; il ramène promptement la chaleur, rétablit la circulation du sang et prévient bien des malaises. Le chapeau de toile cirée est bordé de lacets assortis au costume.

En règle générale, l'étoffe à employer pour les costumes de bains de mer, qu'ils soient pour femmes ou pour enfants, sera une étoffe plutôt grossière que trop fine; au contact de l'eau, le cachemire, le mérinos, la mousseline de laine colleraient sur les personnes et produiraient un effet très-disgracieux.

PARTIE DE LA MANCHE.

20. Costume de bain. — Jupe et blouse en escot blanc illustré de galons et de soutache bleue; le collet est rabattu en forme de petit châle renversé; les manches sont courtes, fendues sur le milieu et rattachées par des pattes en lacet et soutache. Pantalon large en escot blanc, ornés comme la blouse, de galon.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et de soutache bleue. Chapeau rond en toile cirée, dentelé sur la passe, bordé et illustré de lacets de laine bleue assortis à ceux du costume.

21. Autre costume de bain. — Pantalon et blouse en escot noir, richement illustrés de brandebourgs en lacets et soutache rouges; celle-ci forme ce que l'on appelle, en terme du métier, un perlé régulier. Le corsage, sans col, se recroise sur la poitrine de droite à gauche. Le chapeau est en toile cirée; de la coiffe s'échappe une espèce de sac, également en toile cirée, dans lequel on enferme les cheveux; la calotte tyrolienne est ornée de trois galons rouges, et une espèce d'aigrette faite en lacet rouge retombe du sommet du chapeau sur la passe. Souliers Amélia.

Ces trois costumes de bains, ainsi que le costume de fillette qui suit, nous ont été fournis par les magasins de la Châtelaine, 34, rue du Bac.

16. CHAPEAU D'ÉTÉ. MODÈLES DE Mme HERST. 17. CHAPEAU DE JEUNE FILLE.

22. Costume de petite fille. — Chemisette et corsage en serge ou escot noir tenant l'un avec l'autre et montés sur la même ceinture. Pour les costumes d'enfant, on supprime la jupe, que les lois de la modestie exigent pour la femme; cela rend les mouvements plus souples et met le baby plus à son aise.

Notre modèle est orné à l'encolure et au jabot d'une ruche de laine rouge (on la peut mettre bleue, si on le préfère); le chapeau ainsi est en paille dite paillasson, avec simples petits croisillons pour ornement.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de campagne. — Jupon de taffetas d'Italie noir, formant légèrement la traîne, orné dans le bas de deux volants réguliers montés à plis plats; le dernier, à tête, est retenu par un biais d'étoffe. Tunique Louis XV en foulard bleu de l'*Union des Indes*, à pois plus foncés; cette tunique, assez courte sur le devant, est relevée en draperie sur les côtés, pour retomber en châle par derrière jusqu'à la naissance du dernier volant; elle est également encadrée d'un plissé, lequel se répète à l'encolure et aux manches. Chapeau baigneuse en paille côtelée, orné de velours noir avec touffe de roses d'un ton un peu vif sur le sommet. Ombrelle en batiste écrue avec grande guipure de même nuance.

Toilette de promenade. — Robe de foulard de l'*Union des Indes* à fond gris presque blanc, au semis de fleurettes bleues et marron; le bas du jupon est garni de trois volants froncés bordés de ruban marron et ayant en tête du dernier des volants un ruché de ruban marron n° 7; ce même ruché encadre la tunique et les basques du corsage mousquetaire. Le corsage s'ouvre sur un gilet à longues basques droites d'un effet très-gracieux et très-original. Chapeau Ristori en paille blanche, fièrement retroussé sur le côté droit et agrémenté de touffes de fleurs bleues se confondant avec des coques de velours marron et faisant tête à une longue écharpe flottante en gaze dona Maria, qui retombe également sur le côté et retourne ensuite dans le dos. Cette écharpe se peut ramener par devant et former collier pour préserver du vent du soir.

E. BOUGY.

18. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLE DE Mme ELISE.

COURRIER DE LA MODE

Ne vous est-il jamais arrivé, chères lectrices, d'entrer dans un magasin de nouveautés, fermement décidées à acheter telle robe, de telle nuance; vous demandez à voir l'objet que vous désirez; on l'étale devant vous, mais, à côté, on vous montre d'autres étoffes, non moins souples, aussi brillantes, puis d'autres encore; la gaze, le cachemire, le foulard, le tissu de fantaisie, uni, à raies, à pois, à dessins, passent tour à tour sous vos yeux, faisant papilloter devant eux leurs reflets chatoyants, leurs teintes douces ou éclatantes. Bref, votre goût, si net, il n'y a qu'un instant, se laisse influencer; l'indécision s'empare de vous, l'hésitation fait place à ce désir que vous vous étiez promis de réaliser, et vous choisissez une robe absolument différente de celle que vous convoitiez d'abord, à moins cependant que vous ne sortiez du magasin sans avoir rien acheté... pour avoir vu trop de jolies choses. Si vous avez éprouvé cet embarras pour un choix personnel, quand il ne s'agit que de satisfaire à votre goût particulier, vous comprendrez, je l'espère, ce qu'il y a parfois de difficile dans la tâche que je me suis volontairement imposée et qui consiste à grouper en quelques lignes les détails et les renseignements que je recueille pour toutes aux meilleures sources, de façon à satisfaire chacune de vous.

Permettez-moi donc de vous faire part de quelques réflexions qui m'ont été suggérées par mon désir de répondre à l'attente de chaque abonnée, en ce qui touche son journal et les bons offices qu'elle a le droit de réclamer de lui. Moi aussi, j'ai été abonnée à un recueil de modes féminines. Comme vous toutes, j'habite la campagne une partie de l'année. J'ai même parfois quitté Paris pendant des mois et même des années; j'ai donc pu apprécier les services divers qu'une bonne publication de ce genre peut rendre aux femmes qui s'occupent elles-mêmes des détails de leur toilette, à celles qui tiennent à honneur de confectionner ou de faire confectionner chez elles une partie des objets qui composent leur habillement.

Tout ce qui pouvait donc servir à me renseigner sur la mode, sur ses tendances vraies ou fausses, sur ce qu'il fallait adopter ou éviter en fait d'innovation, me semblait précieux. J'accueillais avec non moins d'empressement certains détails d'économie pratique, comme des indications précises pour tirer parti d'une étoffe démodée ou fanée; j'aimais à savoir quel tissu était plus solide, meilleur teint, plus léger ou plus chaud, ou préférable dans telle ou telle circonstance; mais je restais assez indifférente aux détails étrangers à la mode, comme les nomenclatures de bals et de réceptions, émaillées de noms ou d'initiales, aux racontars sur la couleur

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

1873 — Maison et Fabiunec imp. Paris — N°75

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Robes en foulard de l'Union des Indes, 1, rue Auber.

et de
Chape
cirée,
passe,
de lac
assorti
tume.

21.
de ba
et bloc
richem
brande
et so
celle-c
l'on a
du mê
gulier
col, s
poitri
gauch
en to
coiffe
pèce
en toil
quel
cheve
rollem
trois
une
faite
retoun
chapea
Soulie
Ces
bains,
tume
nous
par le
Châtel
Rue.

22.
selle
tenant
même
on su
destie
les m
laby
Not
jabot
mettre
nicois
simple

EXPLI

Toil
tas d'
traine,
gulier
tête, e
Louis
dée, à
courte
rie sur
par de
volant
plissé,
manch
telée,
roses.
Ombre
pure d
Toil
de l'U
blanc,
ron; l
lants f
ayant
ché de
encadr
sage
un gil
très-gr
tori et
sur le
fleurs
de vel
gue e
qui re
tourne
peut r
pour

C

Ne
lectri

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des yeux et des cheveux de Mme ***, pensant qu'un courrier de mode doit surtout être le *corollaire* des figurines et des dessins du texte. Si cependant cette manière de voir, ces sentiments n'étaient pas ceux de nos abonnées, je leur serais infiniment reconnaissante de me le faire savoir, et je m'engage à leur dire comment est attelée la voiture de B..., la couleur de sa livrée et la robe de ses chevaux. C'est donc convenu, j'attends les réclamations ou les demandes de chacune de vous, chères lectrices, et je ferai de mon mieux pour y satisfaire. Ceci dit, je rentre dans mon sujet, si vous le voulez bien.

Les hautes collerettes deviennent une rage, une fureur; on en fait de toute sorte : en tulle de soie, en tulle bruxelles, en crêpe lisse. Les dernières sont, à mon sens, les plus seyantes; seulement, elles sont bien vite défraîchies et ne sont admissibles que dans leur première fraîcheur; on ne peut guère les porter plus de deux fois. On en fait en crêpe lisse noir avec jais, qui se cousent à l'ouverture des corsages en grenadine noire; mais je conseillerai toujours de poser à l'intérieur une petite dentelle blanche à plat, quand on n'est pas en deuil.

En général, ces collerettes Médicis se font plus hautes par derrière que par devant; elles sont également plus largement tuyautées à la nuque que sous le menton; les coiffures très-élevées et dégageant entièrement le cou par derrière expliquent cette mode. Cependant je ne saurais trop répéter combien les femmes un peu fortes, ou dont les épaules ne sont pas très-effacées, doivent se méfier de l'effet produit par une fraise trop montante. On peut, d'ailleurs, tout en sacrifiant au goût du jour, adopter les mêmes choses, en ayant soin de les réduire aux proportions qui conviennent à la structure de la personne qui les porte. Les cols en toile sont eux-mêmes, pour la plupart, garnis à l'intérieur, par derrière, d'un plissé en mousseline, souvent terminé par une petite valenciennes. Les cols ouverts se portent toujours en toile unie ou brodée, ornée tout autour d'une dentelle de fil. Les manches de robe étant généralement assez larges du bas, les manches de lingerie s'évasent au poignet; elles forment des plissés et se portent avec les fraises ou collerettes

19. PEIGNOIR DE BAINS. 20. COSTUME DE BAINS. 21. COSTUME DE BAINS. 22. COSTUME DE PETITE FILLE.

COSTUMES DE BAINS — MODÈLES DE LA CHATELAINE, 34, RUE DU BAC.

Médicis. On peut aussi adapter ces plissés aux manches des robes, en les bâtissant en dessous après les avoir montés, au préalable, sur un ruban de fil.

Je signalerai un modèle charmant de mantelet à pans carrés en *grenadine de soie double* et terne ou en crêpe de Chine noir. Il est garni d'un petit volant plissé à plis ruchés. Sur le point de l'ourlet de ce plissé, en haut et en bas, sont cousues des perles de jais se touchant presque; le travail se fait sur le volant avant de le plisser; rien n'est charmant et simple à la fois comme cette garniture. Les écharpes se font en étoffe pareille aux robes, en crêpe de Chine, en cachemire; sur robes très-claires et unies, une écharpe en mousseline, avec entre-deux brodés ou de dentelle, et dentelle tout autour, est d'une élégance parfaite; c'est une vieille mode exhumée au profit des jeunes filles et des jeunes femmes, à qui elle sied si bien. J'ajouterai que toutes ces confections, écharpes, mantelets, courtes rotondes, avec leurs *dérivés* sont ornées de nœuds par derrière, les uns à longs pans, les autres à longues boucles ou coques plates.

La vogue des guipures de laine continue. On emploie cette guipure sur toutes les étoffes et avec tous les tissus de laine et de soie. Votre bon goût peut s'emparer de cette mode et réaliser des garnitures charmantes, puisque vous trouverez des guipures et des entre-deux de toutes nuances, même les plus fantaisistes.

Que puis-je vous dire des chapeaux que vous ne sachiez déjà, que je ne vous ale dit, ou que vous n'ayez vu de tout côté? Les modistes s'emparent de toutes les formes possibles, et leur plus grand soin est de déguiser par mille combinaisons la forme primitive. Les grands bords se retroussent soit de côté, soit devant, soit derrière; les bords retroussés s'abaissent par ici, se cambrent par là. Dans ce creux, une touffe de roses; sous ce pli, une coque. Devant ou derrière... au choix, une guirlande de marguerites ou d'aubépine; bref, c'est le règne de l'arbitraire et de l'imagination. Tout ce qui sied est admis; il s'agit seulement de choisir et d'adopter ce qui convient à l'air et au contour du visage. Une seule remarque à consigner, c'est le triomphe des

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fleurs en général et des roses en particulier. Toutes les nuances connues et inconnues s'offrent à nos yeux, depuis la rose blanche jusqu'à la rose pourpre, en passant par toutes les dégradations, depuis la rose thé jusqu'à la rose safran ; j'ai même vu des roses vertes et bleues. Ce rêve, toujours poursuivi des horticulteurs, a été réalisé par nos fleuristes à la mode et vulgarisé par nos élégantes.

Le costume vit toujours, et s'il est jamais détrôné pour les toilettes habillées, au moins peut-on, sans craindre de se tromper, penser qu'il subsistera longtemps encore pour les négligés élégants, les robes de promenades ou de courses, les voyages, les excursions. Faites donc sans hésiter toutes vos robes *de jour* avec jupons et polonaises, ou tuniques et corsages à basques, vous pourrez certainement reprendre l'année prochaine ces mêmes toilettes sans craindre qu'elles soient absolument démodées. Le costume a passé dans nos mœurs.

MARIE DE SAVERNY.

LA MUSIQUE

Les violettes de Nice, valse pour piano, par E. Satias. — Très-recommandée comme une gracieuse et élégante composition. Prix, 2 fr. 50, chez Harlmann, éditeur, 19, boulevard de la Madeleine.

La Poursuite, — Excellente et originale étude pour le piano, de Paul Bernard. Prix, 1 fr. 75, chez Heugel, éditeur, 2 *bis*, rue Vivienne.

Ce que chantait un paysan, poésie musicale, par E. Diaz de la Pena. — La voix chante sans parole cette mélodie pleine de charme et dont le sens n'échappe pas à l'auditeur, bien que des mots ne soient pas chargés de le traduire. Prix, 1 fr. 75, chez Léon Grus, éditeur, boulevard Bonne-Nouvelle, 31.

Le Petit panier, chansonnette enfantine, parole de Raphaël May, musique de G. Oscart. — Recommandée aux mères qui essayent la voix de leurs enfants et aux pensionnats de jeunes filles; toutes les notes sont d'une émission facile, la poésie est gracieuse. Rien de frais et de charmant comme cette blnette chantée par une voix jeune et pure. Prix, 1 fr. 25, chez Katto, éditeur, 67, rue des Saints-Pères.

M. DE S.

LES MENUS DE LA SAISON

Juin.

MENU D'UN DINER SIMPLE ET BON.

Potage printanier.
Pièce de bœuf à la flamande.
Vol-au-vent à la financière.
Brochet piqué à la broche.
Petits pois au beurre.
Fondue au fromage.
Beignets de pommes de terre.

SERVICE DES TABLES

(suite)

ORDRE DANS LEQUEL DOIVENT ÊTRE PRÉSENTÉS LES METS

Les potages.
Les hors-d'œuvre d'office.
(les melons les premiers, s'il y en a.)
Les relevés de poisson.
Les relevés de boucherie et de volaille.
Les entrées chaudes et froides de toute nature.

LE PUNCH A LA ROMAINE

Les rôts
(chauds et froids).
Les entremets de légumes, d'œufs, de pâtes, etc.
Les entremets au sucre
(chauds, froids et glacés).

Après cela on enlève tout le service de cuisine, on brosse la table et on passe au dessert, présenté dans l'ordre suivant :

Les fromages.
Les fruits.
Les petits fours.
Les bonbons.
Les glacés.

Le café et les liqueurs se servent à table ou au salon.

LE BARON BRISSE.

UNE VISITE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

L'Exposition des Beaux-Arts de 1873 est, de l'avis de tous, une de plus remarquables qu'on ait eues depuis nombre d'années. L'art français semble soudain s'être retrempé aux sources vives de la poésie et des grandes traditions du dessin et de la couleur, et s'est révélé sous des aspects divers et séduisants.

Sans quitter la carrière, les anciens, les maîtres ont su produire des élèves qui sont leurs dignes émules. Professeurs et disciples ont à l'envi su charmer et éblouir nos yeux par la reproduction saisissante de leur pensée artistique, et nous croyons être agréable à nos lectrices en donnant dans la *Revue de la Mode* une rapide esquisse du *Salon*, où se pressent chaque jour de nombreux et enthousiastes visiteurs.

Cette promenade d'une femme à l'Exposition ne peut être autre chose qu'une suite d'impressions sur ce qui a frappé son regard, et ce rapide aperçu n'a d'autre prétention que rappeler à quelques-unes de nos abonnées, à celles qui ont *vu*, certaines de leurs sensations, que de faire connaître à nos *amies* de province moins favorisées que nous les toiles qui m'ont paru mériter une attention particulière.

Au hasard donc et sans ordre numérique ni alphabétique, sans autre guide que ma fantaisie ou mes souvenirs. Je citerai d'abord le *Jésus au tombeau*, de M. Henry Lévy, élève de M. Picot. Cette toile doit, ce me semble, être louée sans restriction. Le sujet est composé dans l'art spiritualiste qui caractérise les peintres de la grande école religieuse au moyen âge, et le même souffle inspirateur l'anime. Le tombeau du Christ, taillé dans le roc, est divisé en deux parties. A la partie supérieure, dans un horizon indécis plongé dans les ombres de la nuit, on voit les gardes de Pilate veillant. Au-dessous, c'est le tombeau ouvert. Le corps du Christ, c'est-à-dire l'humanité vaincue, repose sur la pierre. Les traits du visage gardent l'empreinte des douleurs du supplice, la tête et les bras retombent inertes. Deux anges sont auprès du Fils de Dieu. L'un cache son front éploré sur le corps du Sauveur, qu'il embrasse de ses deux bras : c'est le désespoir de la douleur terrestre, c'est l'ange du Calvaire ; l'autre, debout à la tête du Christ, montre d'un air radieux le ciel où va aller régner le Fils de Dieu ; c'est l'ange de la résurrection. La pensée est belle, l'exécution est à la hauteur de la pensée.

Une autre toile à sensations mystiques a été envoyée par Gustave Doré, qui l'a nommée *les Ténèbres*. L'heure solennelle de la mort de Jésus-Christ est admirablement rendue. Au premier plan, la multitude, consternée, épouvantée et dans l'effarement causé par ce phénomène terrible, regarde éperdue le Golgotha lumineux, au sommet duquel se détachent les trois croix noires sur l'une desquelles vient de mourir l'Homme-Dieu.

Grand effet, un peu théâtral peut-être, mais réel.

Puisque j'ai abordé les grandes compositions à émotion, parlons tout de suite de l'un des succès les plus réels et les mieux mérités du Salon, *la Dernière cartouche*, de M. Alphonse de Neuville, élève de M. Picot, représentant la défense d'une maison cernée par l'ennemi, près de Sedan. C'est la peinture effroyablement véridique de l'un de ces épisodes terribles dont la guerre fournit de nombreux exemples. Un groupe de soldats et d'officiers, après une résistance désespérée, brûle sa dernière cartouche. La mitraille, les obus, les bombes, ont fait dans la maison leur œuvre fatale ; il n'y a plus que des hommes sanglants que soutient encore une énergie surhumaine. Un officier blessé s'appuie sur le rebord d'un bahut, mourant, épuisé, mais suivant encore d'un œil ardent les mouvements de l'un de ses hommes qui tire, derrière la fenêtre mal barricadée par un matelas déjà criblé, cette dernière cartouche. Au premier plan, deux vétérans, blessés aussi, fouillent avec désespoir une sacoche vide ; des éclats de muraille, des débris de meubles, des fusils brisés gisent pêle-mêle ; au fond, sur le seuil de la maison, la lutte se continue, lutte terrible, car elle est sans espoir. Enfin, dans la pénombre, un lit sur lequel est un cadavre et où s'appuie un jeune soldat, les mains dans ses poches, attendant la mort qui a déjà frappé tant de fois autour de lui. Il faut d'abord un certain courage pour rester devant cette toile ; puis, malgré soi, on éprouve bientôt une émotion si vraie, qu'on ne peut en détacher son regard.

La même sensation se produit devant la scène du bombardement de Paris, par M. Philippoteaux. Dans une rue jonchée de mourants et de morts, parmi lesquels des femmes et des enfants, un obus vient d'éclater. Un groupe effaré s'abrite contre le mur ; la terreur est peinte sur tous les visages. Au centre du tableau se trouve une charrette contenant des meubles, et sur laquelle est une femme tenant un enfant qu'elle couvre de son corps en se penchant sur lui. L'horrible angoisse de ces jours de deuil et de terreur est rendue dans toute sa poignante réalité.

Pour en finir avec ces souvenirs lugubres, un mot sur le tableau de M. Detaille, élève de Meissonier, désigné sous ce titre : *En retraite*. Dans un bois aux grands arbres dépouillés et couverts de neige, sur un sol glacé et sous un brouillard sinistre, une batterie de mitrailleuses bat en retraite tout en tirant encore sur l'ennemi. C'est la défaite glorieuse, c'est la défense quand même devant l'écrasement du nombre. Un pâle soleil d'hiver voilé par les nuages éclaire de ses ternes rayons cette image réaliste de nos revers et de notre héroïque résistance.

Voici un petit cadre qui va ramener le sourire sur nos lèvres. C'est le *Jeune criminel*, de M. Lobrichon. Il paraît que cela se passe ainsi à la campagne. La nourrice va aux champs, et pour que le bébé ne se fasse pas de mal, elle le suspend par une brassière à un clou fixé au mur. Aussi a-t-il l'air assez malheureux et ennuyé, le pauvre petit être! Quelle ravissante moue ! quel gentil froncement de sourcil ! Il est là, suspendu, suçant ses deux petites mains et s'agitant à outrance, pour se délivrer de ce supplice, tant et si bien, que son béguin est tout de travers sur sa blonde tête, et que son pied gauche a perdu le bas et le chausson qui le couvraient. Ce qui rassure un peu, c'est l'air de vigoureuse santé du marmot, c'est sa chair ferme et transparente pour laquelle semble avoir été inventé le fameux cliché des roses pétries dans du lait. Le modelé de ce corps d'enfant fait le plus grand honneur à l'artiste, qui a été aussi heureux dans l'exécution que dans la conception de cette œuvre originale.

Un autre bébé bien mignon aussi, mais plus choyé et mieux dorloté, c'est celui que nous montre M. Vibert dans son *Premier né*. Oh! l'heureux petit homme si douillettement entortillé par sa mère dans les plus riches et les plus moelleuses étoffes, si tendrement couvé des yeux par son jeune père. Il y a là tout un poème d'amour maternel et conjugal, c'est le bonheur dans son expression la plus pure et auquel rien ne manque, pas même le doux cadre du luxe et du confortable. M. Vibert est un brillant coloriste. Sous son pinceau, l'étoffe chatoie, reluit, se déploie et se replie ; le dessin s'accuse correct et gracieux, le détail se détache sans que le fond du sujet, sans que la pensée qui l'a inspiré en souffrent aucunement.

On retrouve ces mêmes qualités dans *le Départ des mariés en Espagne*, du même peintre. Après les fêtes de la noce, l'instant de la séparation est venu. La mariée est juchée sur un cheval pompeusement caparaçonné, assise en croupe de son mari, à qui elle tourne le dos, en s'appuyant gracieusement sur lui, pendant qu'elle reçoit les adieux de sa famille et de ses amis et leurs derniers souhaits de bonheur. Le marié prend des mains des camarades un verre de vin blanc, le coup de l'étrier. Sa figure épanouie exprime toutes les joies de l'âme. A gauche, est la table encore dressée autour de laquelle siégent le bon chanoine et les grands parents ; sur la table même, un joli garçon de cinq à six ans bat des mains à la vue de cette belle mariée assise sur ce non moins beau cheval. Çà et là, des jeunes filles au visage riant, dont l'une suit l'heureux couple de son regard noir et brillant... un peu envieux ; puis encore de pimpantes Andalouses habillées de soies éclatantes, coiffées de la mantille ou du peigne à galeries. Comme accessoires, dans un coin, des bagages, des valets, des mules, des colombes se becquetant, des guirlandes et des festons, des mandolines et des castagnettes, enfin, l'amour, la vie et la lumière. Le souffle poétique et vivace qui anime le beau pays d'Espagne semble avoir passé sur cette toile.

Reposons un instant nos yeux fatigués par ces teintes éclatantes, en regardant un charmant paysage signé par M. Yan Dargent et qui mérite sa place au salon d'honneur. Il est désigné dans le livret sous ce titre : *Le Sentier aux ramiers*. De grands pins d'un vert sombre projettent leur ombre mélancolique sur les fougères et les mousses jaunies, éclaircis par le soleil d'automne. Qu'il serait charmant de s'asseoir pour rêver doucement sous ces arbres et sur cette mousse en face de cet horizon qui paraît sans limite, car là mer le rend infini. C'est bien la terre bretonne, au paysage à la fois sauvage et poétique et qu'a su merveilleusement reproduire le pinceau d'un maître.

Signalons deux portraits de femme, de Cabanel. Une gracieuse tête blonde, à la carnation brillante, au sourire plein de charme, aux cheveux dorés, et une grande et belle personne artistiquement vêtue de velours noir et de fourrures. La pose est parfaite, la tête vivante. Je comprends la satisfaction intime que doivent éprouver les modèles à léguer à leurs arrières-petits-fils leur image ainsi reproduite.

L'une des meilleures toiles dans ce genre est, à mon sens, le portrait d'une jeune fille blonde en costume de cheval. La gracieuse amazone vient sans doute de sauter légèrement à terre, après une course rapide. Les longues boucles éparses de ses cheveux d'or pâle, tombent sur ses épaules. La joue est animée, l'œil brillant ; c'est la jeunesse, la santé et la vie personnifiées par la grâce et la beauté mêmes : ce portrait est de M. Cot, qui a aussi exposé un autre charmant tableau désigné sous ce nom : *Primavera!* Cet artiste peut s'intituler le peintre de la jeunesse.

Nous reproduisons plus loin, d'après le *Monde illustré*, le *fac-simile* du groupe de M. Delaplanche : *Éducation maternelle*, un des plus remarquables morceaux du Salon.

MARIE DE SAVERNY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les Conseils du Docteur

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite.)

Malgré toutes ces rigueurs ecclésiastiques, on n'en continua pas moins de porter de longs cheveux, jusqu'au règne de Louis IX. Mais lorsque ce prince eut donné des preuves de son zèle religieux, la question fut agitée de nouveau, le pape lança de nouvelles foudres, et par ordre du roi tout le royaume fut tondu. Les femmes inventèrent alors l'*escoffion*, qui varia de mille manières jusqu'au quinzième siècle. Depuis cette époque jusqu'à la Révolution, on voit toute une série de coiffures excentriques et ridicules, dont la première est la *coiffure en cœur*. Celle-ci prit en peu de temps des proportions tellement gigantesques, qu'il était impossible à une élégante de passer par une porte ordinaire sans se tourner de côté. De même, il était impossible aux femmes à la mode de faire entrer leur tête dans une voiture, et pour se rendre à un bal ou à une soirée, il fallait tenir la tête en dehors du véhicule. Cette monstrueuse coiffure était formée de deux larges ailes assez semblables aux voiles d'un moulin à vent; la charpente, les ressorts et les attaches étaient en fil de fer. Les prédicateurs de l'époque eurent beau tonner contre cette excentricité, la mode n'en suivit pas moins son cours, et lorsqu'elle disparut, ce fut pour faire place à une coiffure, plus ridicule encore, qui représentait un immense pain de sucre, au sommet duquel on attachait un long voile retombant sur les épaules. Les prêtres attaquèrent encore cette coiffure avec non moins de violence que les précédentes. Ils s'écriaient en chaire que son premier inconvénient était de nuire à la dignité des maris, qui, à côté de leurs femmes, n'étaient plus que de petits buissons perdus dans une forêt de cèdres. La hauteur en était telle, en effet, que chaque femme paraissait un vrai clocher ambulant; on aurait pu, de la hauteur d'un premier étage, décoiffer les promeneuses qui passaient dans la rue. La petite bourgeoise voulut imiter la femme du grand monde; mais alors on établit la règle que le voile des bourgeoises descendrait jusqu'à la ceinture, que la femme d'un gentilhomme le porterait jusqu'aux talons, et que les princesses le traîneraient à terre. C'est alors qu'il fallut élever la hauteur des portes pour laisser passer les élégantes. Les papes, les évêques, les abbés, avaient beau lancer leurs sarcasmes et les excommunications, les coiffures ne faisaient que grandir de mieux en mieux. Il fallut attendre que la mode passât d'elle-même, ce qui eut lieu dès le commencement du règne de François Ier. A partir de ce moment, les coiffures sont plus modestes en hauteur et en diamètre; mais elles s'étalent avec tant d'élégance, de luxe et de prétention, que les prêtres, les écrivains et les philosophes s'unissent tous en chœur pour crier au scandale contre la façon *dissolue* dont les femmes disposaient leur chevelure. Mais toutes ces clameurs restèrent impuissantes jusqu'à l'apparition de la *coiffure en raquette*, adoptée par les dames de la cour de Catherine de Médicis. Marguerite de Valois portait les cheveux frisés sur les tempes, le toupet relevé et surmonté d'un bonnet de velours ou de satin, enrichi de pierreries ou de perles fines, avec un magnifique bouquet de plumes au sommet. Gabrielle d'Estrées portait la coiffure en cœur; mais plus modeste dans ses formes et ses dimensions que celle dont nous avons déjà parlé; elle avait, en outre, les cheveux crêpés et relevés. Marie de Médicis se coiffait à peu près de la même façon.

Une coiffure historique, et qui fit fureur de son temps, est la *coiffure à la Fontanges*. Ce fut un accident qui lui donna naissance. La cour chassait dans la forêt de Fontainebleau, et la reine de la fête était la duchesse de Fontanges, belle comme un ange, mais sotte comme un panier, dit l'abbé de Choisy. Un coup de vent subit ayant éparpillé sur ses épaules la splendide chevelure de la duchesse, celle-ci, à défaut de coiffeur, releva elle-même ses cheveux épars et les fixa avec une élégance toute particulière par un nœud de ruban dont les deux bouts lui retombaient sur le front. Le lendemain, toutes les dames de la cour étaient coiffées à la *Fontanges*.

Cette mode simple et élégante convenait parfaitement aux jolies femmes, mais elle ne conserva pas longtemps son caractère primitif. On commença par l'exagération et l'on tomba presque aussitôt dans le ridicule, au point que pour construire une telle coiffure, il fallait d'abord une charpente en fil de fer de deux à trois pieds de hauteur. Sur cette carcasse à plusieurs étages, on empilait une multitude de colifichets composés de rubans, dentelles, fleurs, aigrettes, rouleaux d'étoffe ou de cheveux, etc., décorés chacun d'un nom plus ou moins bizarre : tels étaient le *duc*, la *duchesse*, le *solitaire*, le *capucin*, l'*asperge*, le *chou*, le *chat*, la *souris*, le *premier*, *deuxième*, *troisième* et jusqu'au *dixième ciel*. Cette mode, par cela même qu'elle était absurde, fit fureur tant que vécut l'héroïne qui en fut l'auteur inconscient. Mais à sa mort, la fontange disparut aussi rapidement qu'elle était venue. On raconte à ce sujet qu'un jour Louis XIV, recevant la visite de deux belles Anglaises, fut frappé de la simplicité de leur coiffure. Il dit alors, à table, aux personnes qui se trouvaient à ses côtés : « Si les Françaises étaient raisonnables, elles renonceraient à leur coiffure ridicule pour adopter la coiffure anglaise. » Ce désir du grand roi fut un arrêt, et dans la soirée même toutes les dames, dépouillant leur gigantesque fontange, parurent au cercle royal avec la coiffure plate des Anglaises.

Cependant, les hommes, cette fois, n'étaient pas restés étrangers à l'invasion des faux cheveux. Toutes les têtes étaient affublées de ces monstrueuses perruques dont Louis XIV donnait lui-même l'exemple. Celui-ci avait une raison toute particulière pour les affectionner; c'est qu'il lui fallait à tout prix cacher une forte loupe qui ne faisait pas le plus bel ornement de sa tête royale : aussi, quand on connaît la coquetterie ou plutôt la fatuité que Sa Majesté avait pour sa personne, on n'est pas surpris d'apprendre que le grand roi n'aurait jamais quitté sa perruque, même devant un seul de ses laquais. Ce que Louis XIV faisait, en quelque sorte, par nécessité, les courtisans et les bourgeois le firent par imitation, de sorte que pendant toute la durée de ce règne on ne pouvait plus être honnête homme sans porter une immense perruque. Les magistrats, les professeurs, les médecins, les abbés, tout le monde avait sa perruque; les portraits de l'époque nous en montrent de frappants exemples. La seule modification qu'on fit subir à cette mode consista à séparer la partie pendante sur le dos en deux portions enroulées chacune dans un ruban noir : c'est ce qu'on appela coiffure *à la brigadière*, *à la conseillère*. Pour les femmes, Mme de Maintenon avait inauguré un nouveau genre, c'était d'envelopper la tête dans un amas d'étoffes sombres et noires, cachant entièrement la chevelure, au point que les jeunes et jolies femmes n'osaient plus montrer même le cou.

Seule, la belle Ninon de Lenclos protestait contre cette mode en portant sa splendide chevelure bouclée en longs anneaux tombant sur ses épaules et formant au-dessus du front une couronne flocconeuse, qu'adoptèrent Mlle de La Vallière et toutes les contemporaines.

(*A suivre.*) DOCTEUR IZARD.

Un Duel aux Lanternes

(Suite)

Édmond savait qu'il n'y a rien à répondre à ces cris insensés qu'arrache la douleur. Il prit son ami par la tête et l'embrassa en pleurant avec lui; puis l'ayant enfin apaisé comme on apaise les enfants, en laissant le torrent de larmes s'épuiser de lui-même, il l'emmena sans résistance.

Pendant les premiers temps de son séjour à la campagne de son ami, Louis resta obstinément enfermé, s'abreuvant, dans sa solitude, d'une douleur qu'il croyait éternelle. Mais, peu à peu, ses idées se modifièrent; il crut que c'était un devoir pour lui de reprendre ses travaux interrompus, il revint à Paris avec Edmond.

— Quelle carrière vais-je embrasser?

Telle était la question qu'il se posait le lendemain de son arrivée, au moment où son ami Edmond entrait chez lui pour l'emmener à un déjeuner de garçons.

— Nous avons le temps de songer à cela, lui dit philosophiquement Edmond. A demain les affaires sérieuses. Avant de savoir ce que tu veux faire, apprends un peu la vie. Crois-moi, c'est une science qui en vaut bien une autre. Tu es resté jusqu'ici enfermé, courbé sur de vieux grimoires qui ne t'ont rien enseigné de ce que doit savoir un jeune homme de ton âge et de ta condition. Laisse-toi conduire par moi, et ce soir, au club, nous poserons la question de ton avenir.

Sur cette très-peu paternelle exhortation, Edmond emmena le jeune Louis de Cahuzac au déjeuner qui les attendait.

Louis, avec sa figure candide et son air abattu par une douleur récente, eut un grand succès de sympathie. Chacun voulut à son tour le consoler, tant et si bien que c'était chaque jour de nouvelles fêtes dans lesquelles le jeune Louis de Cahuzac, fier comme un Gascon doublé d'un gentilhomme, voulut faire sa partie d'une façon digne de lui. Aussi eut-il bientôt les plus beaux chevaux et les plus beaux équipages. Le malheureux enfant ne savait pas que les jeunes gens ne s'arrêtent pas facilement sur le chemin qui conduit à la ruine.

Quelquefois, le matin, quand son valet de chambre venait le réveiller, et que, la tête encore alourdie par les libations de la veille, il bâillait en se détirant, une pensée inquiète se glissait dans son esprit. Alors il revoyait la douce et placide figure de la belle Lucia le regarder d'un œil attristé. Quelque chose comme un remords se glissait alors dans son cœur, et il prononçait le grand mot :

— Demain!...

C'est-à-dire demain, je me mets au travail, demain, je congédie ma maison et je vends mes chevaux; demain, je... Mais ce lendemain n'arrivait jamais.

Cependant la petite fortune amassée par son père se dissipait rapidement, et, pour se rassurer, Louis pensait d'abord à l'oncle d'Amérique, dont il attendait toujours vainement des nouvelles.

Trois années s'étaient passées ainsi, et Louis avait fini par trouver le fond du sac paternel. Les dettes arrivèrent alors. Tout jeune homme qui a dépensé vingt mille écus par an a pour cent mille francs de crédit sur la place; si bien que Louis put encore marcher à l'aide de ce cheval fourbu qu'on nomme le crédit. Mais la redoutable époque des lettres de change arriva, — la roche Tarpéienne auprès du Capitole! et bientôt notre jeune ami ne rêva plus que gardes du commerce, Clichy, écrou. Il en vint même à trouver les fameuses charges de Gavarni sur la célèbre prison, qui avaient un grand succès à cette époque, infiniment peu spirituelles.

C'est alors que se place une conférence solennelle entre Louis et son ami Edmond, dans cette même chambre à coucher, témoin de si nombreux et si joyeux ébats. Sur la table de nuit, un papier timbré, couvert d'un indéchiffrable griffonnage, montrait sa redoutable vignette. Louis, depuis son réveil, le contemplait d'un air piteux. Il le tendit à son ami qui entrait.

— Qu'est-ce que cela?

— Un commandement.

— Quand l'as-tu reçu?

— Ce matin.

— Diable! il n'y a pas de temps à perdre. Nous allons d'abord faire opposition, car tu pourrais être saisi dans les vingt-quatre heures, après quoi, bonsoir la compagnie. L'air de Clichy ne te va pas?

Louis fit la grimace.

— C'est bon; nous allons aviser; il ne faut pas songer à te cacher chez moi; ce serait par trop naïf; mais j'ai, entre Louveciennes et Bougival, mon petit appartement de canotier, que personne ne me connaît. Tu seras là admirablement. Voilà 500 francs pour voir venir, car je n'irai guère te visiter. Le petit père Camusot, le garde du commerce, est fin comme l'ambre, et va mettre ses limiers sur mes traces. Si j'allais te voir, il t'aurait bientôt déniché. Allons, il n'y a pas à hésiter, lève-toi et en route.

Louis soupira et suivit son ami sans rien dire. Edmond l'installa dans son appartement de Bougival, en lui promettant de revenir, dès qu'il pourrait le faire sans danger.

La première chose que fit Louis de Cahuzac, en se trouvant seul dans l'appartement qui lui servait désormais de prison, ce fut de l'examiner dans tous les sens.

C'était un fort élégant réduit, composé seulement de trois pièces, où l'on avait rassemblé toutes les babioles qui constituaient le luxe rétréci et d'assez mauvais goût des élégants de l'an de grâce 1840. Toutes ces jolies niaiseries avaient peut-être leur agrément pour ceux qui les contemplaient de loin en loin d'un œil indifférent ou chargé d'ennui; mais pour un garçon de vingt-cinq ans, qui avait des muscles d'acier, des pectoraux de bronze, des biceps d'airain, et par-dessus tout un impérieux et continuel besoin de locomotion, toute cette bricabraquerie n'était rien autre chose qu'une gêne pour ses mouvements, déjà fort empêchés par l'étroit espace dans lequel il lui était donné de se mouvoir. Aussi, après vingt et quelques tours dans un salon où il fallait toutes les précautions imaginables et une habileté de gymnasiarque, afin de pouvoir, sans encombre, aller d'une ottomane du goût le plus fantastique, qui garnissait le milieu de l'appartement, jusqu'à un meuble de Boule encombré de toutes sortes de brimborions gênants, Louis ouvrit la fenêtre et respira bruyamment, comme un homme qui commence à sentir le prix du grand air. Heureusement pour lui, de ce côté, du moins, tout était à souhait. L'appartement donnait sur des jardins magnifiques; les senteurs des jasmins et des chèvrefeuilles, poussées par la brise du soir, entraient par fraîches bouffées dans l'appartement, pour y combattre les parfums de contrebande que le jeune Edmond Routy avait répandus partout avec un peu trop de profusion.

Après toute action violente, il y a une réaction, on peut même dire prostration, causée par la trop grande dépense de force qu'on a faite.

Aussi Louis de Cahuzac, qui depuis trois mois se débattait jour et nuit contre les embarras d'une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SALON DE 1873. — SCULPTURE. — ÉDUCATION MATERNELLE. — GROUPE DE M. E. DELAPLANCHE.

position sans issue, éprouvait-il une volupté inconnue à fumer nonchalamment à cette fenêtre, en face de ces beaux jardins, sans craindre ces redoutables coups de sonnette que connaissent si bien tous ceux qui ont passé sous les fourches caudines de la misère en habit noir.

La nuit était venue sans qu'il s'en aperçût, et la lune éclairait déjà depuis longtemps le paysage qui s'étendait devant ses yeux, quand Louis songea à fermer sa fenêtre. Mais en ce moment, il lui sembla voir s'avancer deux dames sous une allée de tilleuls dont les masses sombres ne lui permettaient que de distinguer imparfaitement.

Nous venons de dire que Louis allait fermer sa fenêtre, son églogue était donc achevée. Aussi ne fut-il pas fâché de cette distraction apportée par le hasard.

Quelles étaient ces dames? Étaient-elles jeunes? Louis de Cahuzac avait vingt-cinq ans, mesdames; souvenez-vous-en et pardonnez-lui. Ces questions que se posait notre Gascon allaient bientôt, suivant lui, recevoir leur réponse, car les deux promeneuses devaient passer devant sa fenêtre.

Déjà même il pouvait distinguer le bruit de leurs voix. Mais quand ces voix se rapprochèrent, le curieux Louis chercha en vain à comprendre : les deux dames parlaient espagnol.

Or, notre Gascon avait fait ce qu'on appelle d'excellentes études, c'est-à-dire qu'il savait assez de grec et de latin pour comprendre les citations de Jules Janin; mais en fait de langues vivantes, il n'en savait pas une, pas même l'italien, la langue de sa mère, que l'ingrat enfant avait oubliée.

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

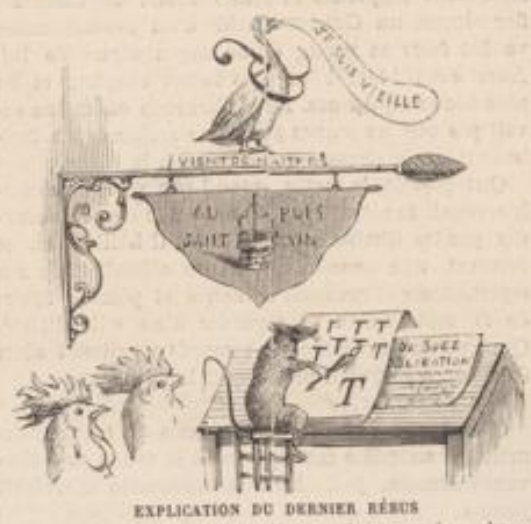
Je ne puis trop vous répéter que l'eau dentifrice de Philippe est la meilleure des eaux connues jusqu'à ce jour; par son usage journalier, les gencives et les lèvres ne tardent pas à acquérir la teinte rosée du corail, et son goût exquis laisse à la bouche un parfum suave et pénétrant, aussi frais qu'agréable.

L'odonthaline s'emploie concurremment avec l'eau de Philippe, dont elle augmente l'action et l'effet pour blanchir les dents, et les préserver des douleurs occasionnées par la carie; l'un et l'autre de ces élixirs se vendent, 24, rue d'Enghien, chez M. Hamelin.

Il nous faut un choix de robes de laine, linos, mohair, châlis, alpagas, de toutes nuances, de toutes dispositions; allons donc en confiance à *Pygmalion*, cette maison que nous avons adoptée, et pour cause, en toute prédilection; le choix y est immense, les prix très-avantageux, que pouvons-nous désirer de plus? Est-il utile de vous dire que cette maison est située au centre de la vie parisienne, entre les rues Saint-Denis, de Rivoli et le boulevard Sébastopol; que de tous les centres de la France, on peut lui adresser ses demandes, et qu'elles sont immédiatement satisfaites? Non, vous avez toutes, mesdames, trop bonne mémoire pour ne pas vous rappeler et l'adresse et le renseignement.

Mais l'élégance de la toilette féminine ne consiste pas seulement dans l'achat d'une belle robe, d'une gracieuse confection, il faut agrémenter tout cela, relever la teinte neutre de ce mohair, agrémenter cet alpaga, enrichir cette toile à l'aide de soutache, de passementeries, d'effilés de toutes sortes, gracieuses fantaisies nées du souffle de l'industrie parisienne, qui, quoi qu'on fasse, sera toujours reine. Allez, pour cela faire, et en tout confiance, aux Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, et vous y retrouverez ces jolies nouveautés, nœuds, agrafes, ceintures, dont nous vous donnons de si ravissants types dans notre journal, que toutes vous appréciez à sa juste valeur. E. BOUGY.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

A tous les degrés de la société, en haut, en bas, chacun travaille.

PETITE CORRESPONDANCE

Mlle V... V..., à Boulit. — Voici une formule contre la constipation. Prenez :

Rhubarbe concassée.	20 grammes.
Eau.	1 litre.

Laissez macérer à froid quarante-huit heures; filtrez, et prenez à chaque repas un verre à bordeaux mélangé avec le vin. Augmentez ou diminuez la dose selon l'effet produit.

Mme J. S., *à Nîmes*. — Vos renseignements sont insuffisants; le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous abstenir de toute espèce de traitement.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 76 (avec patrons). Dimanche, 15 Juin 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE DE PROMENADE. 2. TOILETTE DE VISITES. 3. TOILETTE DE PROMENADE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes de promenade. — Toilette de visites. — Layette : Quatre bavoirs, fichu-layette, robe de maison, quatre bottines d'enfant, chemisette-brassière anglaise, deux taies d'oreiller, quatre bonnets, capote de bébé, chapeau de bébé, petite chemise, couche-pantalon, deux chemisettes-brassières, deux brassières de pardessus, jakson, deux robes pour petites filles, douillette d'enfant, tabayeule ou pelisse, robe de baptême, corbeille-layette. — Costume de promenade. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons.

26. BAVOIR EN PIQUÉ.

28. BAVOIR.

21. FICHU-LAYETTE.

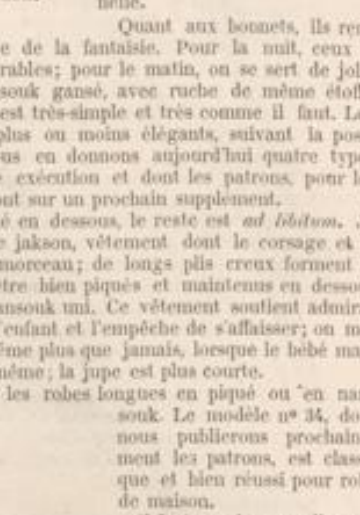
31. ROBE DE MAISON.

15. CHEMISETTE BRASSIÈRE OU BRASSIÈRE ANGLAISE.

24. BOTTINE DE BÉBÉ.

23. BOTTINE D'ENFANT.

27. BAVOIR EN PIQUÉ.



29. BAVOIR.

25. BOTTINE DE BÉBÉ.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de promenade. — Robe de sultane couleur réséda. Le premier jupon, qui tombe au ras de terre, est orné d'un grand volant aux plis plats réguliers, retenus dans le haut par un biais de faille réséda. Tunique de sultane réséda, relevée sur les côtés en draperie et formant pouf derrière; la tunique est dentelée; une guipure de soie, de même nuance que la robe, encadre la tunique, le grand collet et les revers des manches; chapeau de paille d'Italie, à grands rebords de bergère, relevés d'un côté; il est garni d'une torsade de ce beau ruban sans envers, qui fait nouveauté; l'ornement de notre chapeau est tissé vert d'un côté, et rose de l'autre; on en trouve de toutes nuances; le mètre vaut 4 fr. 50.

2. Toilette de visites. — Robe de faille vert émeraude. La première jupe forme légèrement la traîne; pour ornement, elle a d'abord un grand volant monté en fronce, sur la tête duquel retombent deux volants plus petits tuyautés. Cette garniture est complétée par une passementerie élégante, dont chacun des pendentifs se trouve, pour ainsi dire, intercalé dans l'un des plis creux des petits volants; une dentelle peut remplacer cette passementerie; mais cette dernière est préférable. La tunique est courte. La partie du devant, qui forme tablier, vient recouvrir celle de derrière, qui forme un léger pouf fort peu gonflé. Une ceinture de même étoffe que la robe, doublée de même couleur, mais de nuance très-claire, semble rattacher le retroussis de la tunique. Le corsage, ouvert en cœur, est orné d'une garniture tuyautée de style Médicis; ce genre ne convient qu'aux personnes élancées. Chapeau de paille orné et bridé de rubans de taffetas des deux tons de vert. Jardinière de roses en dessous de la passe et touffe assortie sur les côtés.

22. SOULIER D'ENFANT.

3. Toilette de promenade. — Robe de faille raisin de Corinthe. Manteau-dolman en tissu algérien de fantaisie, blanc et noir; ce tissu, léger au porter, est néanmoins chaud et souple et défend admirablement contre les fraîcheurs des soirées d'été. Un simple effilé, bouclé tout en laine blanche et noire, compose la garniture de ce vêtement confortable. Chapeau de paille anglaise; la calotte est entourée d'une grosse ruche de taffetas découpé bleu turquoise; une fleur de fantaisie couleur assortie à la robe double la calotte de ce chapeau.

LAYETTE

Nous vous donnons, comme nous l'avons fait l'an dernier, de jolis dessins d'objets de layette. Il est des objets qui forcément se trouvent dans toute layette, depuis la plus simple jusqu'à la plus luxueuse; en voici la courte nomenclature :

Six douzaines de couches carrées. On se sert en général, pour les établir, de vieux draps élimés, de préférence au linge neuf, et cela dans l'intérêt de l'enfant; mais si on veut absolument acheter de la toile pour cet objet, on devra la choisir plate et peu serrée.

Une douzaine de couches-pantalons ou couches à pointes, dont nous avons donné des modèles.

Il est nécessaire aussi d'avoir des couches de flanelle; leur but est d'empêcher l'enfant de se refroidir; une douzaine suffit.

Passons aux langes. Il en faut : six en beau molleton de laine; six en molleton de coton; six en piqué anglais.

N'oublions pas les petites chemises-brassières en batiste ou toile plate bien douce, pour mettre sur le corps de l'enfant. Elles se coupent pour trois tailles différentes; sur notre supplément, vous trouvez les patrons de ces trois âges bien distancés. Nos dessins vous donnent l'aspect de ce vêtement.

Il faut neuf chemisettes de chaque âge; en faire davantage serait complétement inutile.

On met en dessus des brassières de flanelle de santé. Quatre brassières de flanelle de chaque taille suffiront à tous les besoins du baby.

Enfin viennent les brassières de pardessus, qui se font en molleton, en piqué ou en brillanté, et s'agrémentent plus ou moins richement. Il est inutile d'en avoir de grandes quantités, dans le jour, l'enfant mettant des jaksons et des robes de dessus qui cachent ou suppriment ces brassières. Six de chaque taille suffisent. Nos dessins peuvent vous servir de types.

Pour garantir la tête, il faut des béguins à trois pièces, en fine batiste. Les tailles seront graduées par six béguins au plus, car rien ne grossit plus vite que la tête d'un enfant, et rien n'est moins régulier; j'ai vu des enfants de six mois n'avoir pas la tête plus grosse que certains bébés naissants. On fera donc au moins dix-huit béguins de batiste, six en flanelle.

Quant aux bonnets, ils rentrent dans le domaine de la fantaisie. Pour la nuit, ceux à trois pièces sont préférables; pour le matin, on se sert de jolis petits bonnets en nansouk gansé, avec ruche de même étoffe simplement ourlée; c'est très-simple et très comme il faut. Les bonnets de jour sont plus ou moins élégants, suivant la position des familles. Nous en donnons aujourd'hui quatre types différents d'une facile exécution et dont les patrons, pour les trois âges, se trouveront sur un prochain supplément.

Voici l'enfant habillé en dessous, le reste est *ad libitum*. Je conseille beaucoup le jakson, vêtement dont le corsage et la jupe sont d'un seul morceau; de longs plis creux forment le corsage; ils doivent être bien piqués et maintenus en dessous sur un morceau de nansouk uni. Ce vêtement soutient admirablement la taille de l'enfant et l'empêche de s'affaisser; on met encore le jakson, et même plus que jamais, lorsque le bébé marche; la forme est la même; la jupe est plus courte.

Nous avons ensuite les robes longues en piqué ou en nansouk. Le modèle n° 34, dont nous publierons prochainement les patrons, est classique et bien réussi pour robe de maison.

Il faut aussi une pelisse riche ou tabayeule et une pelisse plus simple, trois pelisses ne sont pas une dépense superflue : l'une en piqué soutaché, avec riche broderie; l'autre, plus simple pour le matin, en tartanelle très-fine à carreaux; la troisième en cachemire brodé au passé, avec riche effilé. Nous en donnons le modèle (n° 32).

Une dormeuse assortie à chacune de ces pelisses et une capote habillée en taffe-

12. TAIE D'OREILLER.

13. TAIE D'OREILLER.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

tas, ornementée de blondes et de rubans, comme celle que reproduit notre dessin 6, ou un petit chapeau rond aux bords relevés et souples, soit en faille, soit en feutre, comme notre dessin 7.

Quand l'enfant marche, nous passons à la layette de troisième âge. Il faut des petites chemises, longues, simples ou avec empiècement (voir le dessin 14), des jaksons courts, de petits jupons, des couches-pantalons (voir le dessin 20), et enfin des robes simples ou habillées, dont on trouve des types aux nos 30-31).

4. Robe très-habillée pour petite fille de trois à cinq ans. Deux jupes bien fournies sont superposées l'une sur l'autre; elles sont garnies toutes deux d'une

10. BONNET HABILLÉ.

bande de broderie anglaise aux dents fort aiguës; à même l'étoffe, au-dessus du petit volant, un entre-deux assorti est brodé; il peut être rapporté. La berthe et les manches sont faites de la même broderie; mais ce qui forme nouveauté fort élégante, c'est la manière dont sont coquillés et mélangés les nœuds et les garnitures qui forment ceinture; rien n'est plus coquet et gracieux que cette écharpe, partant de l'épaule pour venir se rejoindre à un gros nœud, à la taille, nœud d'où retombe un coquillé en broderie, disposition qui se renouvelle une seconde fois.

5. Robe de petite fille de dix-huit mois à trois ans. — Le corsage est monté à plis Suissesse, retenus dans le haut par un entre-deux fort à jour décolletant la robe carrément, et duquel ressort une petite garniture assortie à la jupe; cette jupe est brodée à même l'étoffe en broderie anglaise et roues, avec jours d'Alençon au milieu.

6. Capote de bébé. — Cette forme subsiste toujours et restera longtemps à la mode, car rien n'est plus commode pour le nouveau-né; le bavolet un peu grand est indispensable pour garantir le cou. Notre modèle est en satin blanc; les

6. CAPOTE DE BÉBÉ.

9. BONNET HABILLÉ.

rubans sont en faille blanche; une blonde encadre la passe; le rond est brodé au passé. Nous en donnerons prochainement les patrons.

7. Chapeau de bébé dit chapeau Comte de Paris. — Ce fut la duchesse d'Orléans qui, la première, fit faire pour son fils ce chapeau si commode et qui coiffe si bien le bébé. Notre modèle est en paille blanche; les bords, relevés, sont bridés de faille blanche; les rubans des nœuds du devant et de la coiffe sont mélangés bleu et blanc; le bouquet de plumes est également des

7. CHAPEAU DE BÉBÉ.

11. BONNET HABILLÉ.

vitant autour d'un rond richement brodé au plumetis.

Dans le bonnet n° 9, les bouillonnés sont dans l'autre sens, c'est-à-dire en long; ils ne sont qu'au nombre de trois, et séparés également par des entre-deux de broderie et de valenciennes; ils encadrent le petit rond, qui est également brodé.

Les deux autres sont plus riches; sur transparents de satin, ils sont entièrement composés de grands entre-deux de valenciennes disposés, pour l'un en biais, pour l'autre en long; dans les ruches coquillées des bords, sont semés des flots de rubans de faille savamment combinés et gracieusement arrangés. Nous en

8. BONNET HABILLÉ.

donnerons prochainement les patrons.

8 à 11. Bonnets habillés pour enfant. — Dans le premier de ces bonnets, le fond est un assemblage de bouillonnés en travers, séparés par des entre-deux de dentelle et de broderie alternées, gra-

14. PETITE CHEMISE DE 3e AGE.

12-13. Deux taies d'oreiller. — La logique veut que les oreillers d'enfants suivent la forme des barcelonnettes, et soient, par conséquent, arrondis en tête; mettre un oreiller carré à un berceau d'enfant est peu rationnel: les taies doivent donc suivre la forme des oreillers. Puisque je suis sur ce chapitre, permettez-moi un petit conseil de mère: remplissez les oreillers de beau crin blanc et souvent détiré, de préférence à tout duvet; par cette sage précaution, que de maux de tête vous épargnerez à l'enfant bien-aimé, qui n'en sera pas moins douillettement couché. Mais fermons la parenthèse, pour revenir à la forme de nos taies d'oreiller. Le premier de nos modèles est orné d'une belle bande de broderie anglaise formant volant bien fourni et rattaché à l'aide d'un point de diable. Dans l'autre modèle, le volant, festonné dans le bas, l'est également en tête; mais d'une dent plus petite. Cette garniture est posée après coup, car elle est moins froncée que la première; elle est presque plate. Le patron de ces taies est donné sur le supplément.

14. Petite chemise de troisième âge. — L'enfant étant souvent décolleté à cet âge, on aime à lui mettre une jolie chemise qu'on laisse entrevoir; le modèle de la nôtre est à plastron, composé d'entre-deux de dentelle et de broderie à jours alternés. Comme pour les chemises de femme, on dispose

18. CHEMISETTE-BRASSIÈRE.

20. COUCHE-PANTALON.

19. CHEMISETTE BRASSIÈRE.

16 BRASSIÈRE DE PARDESSUS.

17. BRASSIÈRE DE PARDESSUS.

deux nuances. Grâce à cette précaution, l'enfant peut être couché sur les bras de sa nourrice sans être fatigué par son chapeau, et celui-ci ne risque pas alors d'être brisé par les mouvements de l'un ou de l'autre.

ses entre-deux en les réunissant les uns aux autres; puis on les pose sur le patron, que vous trouvez sur notre supplément de ce jour. Après les avoir coupés, on les encadre d'un petit biais piqué, qui les maintient en même temps après le corps de la chemise.

15 Chemisette brassière, dite brassière anglaise. — Ce modèle convient à l'enfant que l'on élève à la mode anglaise, c'est-à-dire décolleté dès le premier âge. Les robes et vêtements de dessus doivent être également décolletés carrément; car les rabats du devant des manches et du dos doivent retomber sur les vêtements. En général, ces rabats ne se rapportent pas, ils se tiennent d'une seule pièce avec le patron, ils se rabattent seulement; aussi les ourlets doivent-ils être en sens inverse de ceux du corps de la brassière; on les entoure de broderie ou de dentelle à volonté. Nous donnons sur notre supplément les patrons de cette brassière anglaise.

16-17. Brassières de pardessus. — Elles se font ordinairement en piqué cotelé et à tout petits dessins, uni ou molletonné, suivant la saison; les patrons des chemises-layettes peuvent être utilisés en en grandissant les proportions; ainsi on peut prendre la deuxième taille des chemisettes brassières

35. JAKSON.

d'une riche bande en broderie anglaise. Le modèle n° 26 est illustré sur l'étoffe même d'un dessin brodé en soutache et encadré d'une bande de broderie au plumetis légèrement badiné. Les patrons de ces deux bavoirs sont donnés sur notre supplément.

28-29. Deux Bavoirs. — Le premier de ces bavoirs, en piqué anglais, est brodé à même l'étoffe d'un semis très à jour; des dents faites au point de rose ressort une valenciennes de 5 à 6 centimètres de hauteur; quant au second, il est simplement encadré d'en entre-deux au plumetis faisant tête à une garniture posée presque à plat.

30-31. Douillette (vue devant et derrière). — Nouveau modèle pour enfant de deux à trois ans; elle convient également pour petit garçon ou petite fille, et peut être considérée comme une robe, au besoin. Sur le devant de la jupe, qui s'ouvre en redingote, se trouvent posés trois entre-deux en broderie anglaise formant éventail. La jupe est garnie, dans sa partie de derrière, de trois petits volants très à jour en broderie anglaise, légèrement froncés. Le premier corsage est décolleté carrément. Le second corsage forme veste et se met par-dessus le premier. Il est à grandes basques fendues

5. ROBE POUR PETITE FILLE DE DIX-HUIT MOIS.

4. ROBE POUR PETITE FILLE DE 3 A 5 ANS.

pour la première des brassières de pardessus. Pour ne pas grossir l'enfant, les garnitures qui ornent cette brassière sont posées à même l'étoffe, et ne forment pas un patron spécial ni séparé; une broderie anglaise ou des dentelles au crochet avec mignardises doivent servir à l'ornement de ces petits vêtements. Vous trouverez dans la collection de notre journal une ravissante collection de ces dentelles, que vous pourrez utiliser pour la layette.

18-19. Chemisettes brassières. — Elles se font en batiste ou en petite toile plate; il faut, dans une layette ordinaire, six chemises au moins, douze au plus, de chacune des tailles de ces chemisettes. Il y a trois tailles dont nous donnons le patron sur la planche de broderie. La première de ces brassières est garnie à l'encolure, et aux revers des manches d'une petite dentelle, que l'on peut exécuter soi-même; l'autre est simplement festonnée à même l'étoffe; le feston est agrémenté d'un petit œillet. Ce genre est même de beaucoup préféré à l'autre; c'est plus simple et plus élégant.

20. Couche pantalon. — Il convient à l'enfant qui commence à marcher, et dont l'éducation n'est pas complétement terminée sous le rapport de la propreté. A l'aide des boutons, il est facile de le retirer plus promptement que le petit pantalon fermé sur les côtés. Le patron de cette couche-pantalon est donné sur notre supplément d'aujourd'hui.

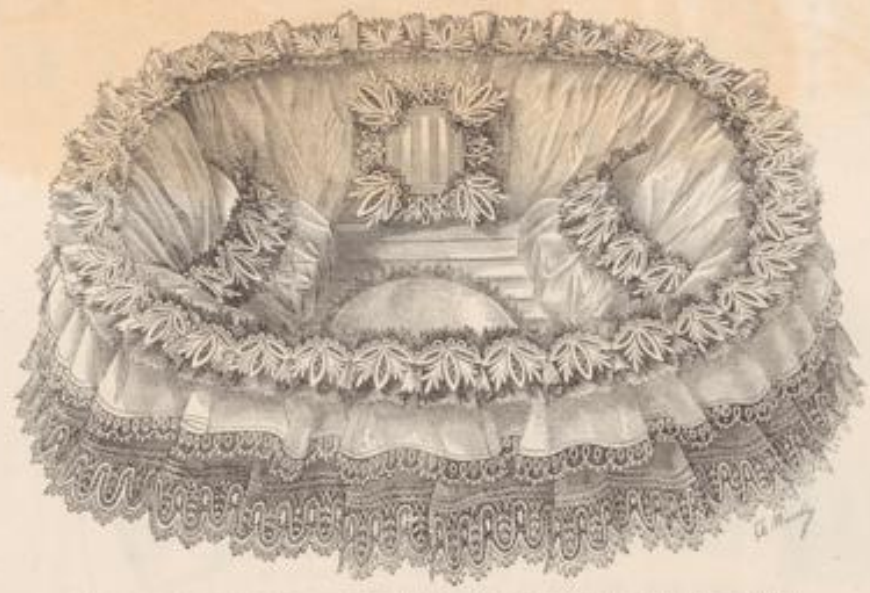
21. Fichu-layette. — A quoi sert un fichu-layette? Au même usage que les mantelets et les fichus des dames : c'est un ornement; on le met sur tout vêtement d'enfant, sauf la tabayeule. Notre modèle est en nansouk clair, illustré, sur le corps du vêtement, d'entre-deux de broderie fort claire et encadré d'un volant rehaussé d'une petite bande de broderie assortie à l'entre-deux. Le patron en sera donné fidèlement sur un de nos prochains suppléments.

22-23. Petites bottines. — Elles se font en taffetas, en cachemire ou en piqué, et sont destinées à l'enfant qui commence à quitter les langes, sans marcher toutefois, car, lorsqu'il fait ses premiers pas, il est essentiel de lui mettre de petites chaussures de cuir à bonnes semelles qui lui maintiennent son pied mignon et l'empêchent de se tourner. Les patrons de ces deux chaussures se trouvent sur notre supplément.

24-25. Bottines de bébé. — Elles se font en piqué ou en taffetas; le n° 25 est pour ainsi dire capitonné par des points noués ou de petites perles; une ruche de nansouk clair forme fraise au haut de la bottine. La bottine n° 24 est plus simple; le haut, simplement dentelé, se rapporte aux petites pattes qui viennent de la gauche sur la droite pour rattacher la botte.

26-27. Deux Bavoirs en piqué. — Ces compléments de la toilette de bébé varient peu dans leur forme; leurs ornements seuls offrent de la variété. Le bavoir n° 27, simplement piqué en ourlet, est encadré

30-31. DOUILLETTE D'ENFANT (DEVANT ET DOS).



36. CORBEILLE-LAYETTE. — MODÈLE DES MAGASINS DE LA « VILLE DE PARIS. »

sur les côtés et à gros plis crevés derrière pour fournir de l'ampleur sur la jupe, qui elle-même ballone un peu. La broderie de ce corsage-veste est complétement assortie à celle de la jupe. Le patron de la veste sera donné sur un de nos prochains suppléments.

32. Tabayeule ou pelisse, en taffetas, en cachemire ou en piqué blanc; la broderie tout au passé étant fort ouvragée, on ne fait en général ces belles tabayeules que sur taffetas ou cachemire.

La longueur d'une pelisse est en moyenne de 1 mètre 10 c. à 1 mètre 20 cent., la pélerine doit venir jusqu'à moitié de la hauteur générale; celle de notre modèle est encadrée d'un bel effilé de soie cordonnet monté sur tête fort riche, et formant gland. Le patron d'une tabayeule avec dessins en soutache a été donné sur notre supplément du 18 mai dernier.

33. Robe de baptême. — Cette toilette, d'un style entièrement nouveau, est un des modèles les mieux réussis jusqu'à ce jour pour robe de baptême; elle se fait en mousseline ou en nansouk très-clair, et se pose sur un dessous de taffetas blanc. Le tablier de la robe est garni de quatre entre-deux de valenciennes ou de broderie, au milieu desquels se trouve disposé un riche coquillé de dentelle et de rubans de faille blanche artistement mélangés; le numéro de la faille doit être plutôt du 22 que du 16. Le tour de la robe est garni d'un haut volant de mousseline à tête tuyautée et agrémentée dans le bas d'une belle valenciennes ou de toute autre dentelle au choix. Une broderie bien claire peut suppléer la dentelle. Ceinture longue, rattachée sur le côté, en faille blanche n° 22. Le corsage est à bretelles, décolleté en rond, et les épaules sont garnies d'aiguillettes en ruban n° 7 bien assorties de blanc à la ceinture.

34 Robe de maison, en piqué anglais à empiècement, et par conséquent montante; le petit col est rapporté et orné d'une petite broderie au plumetis; le bas de la robe est brodé et festonné au point de rose; cette broderie, peut être

1873.

N° 76

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

32. TABAYEULE OU PELISSE.

avec volant assorti, mais de hauteur moindre que ceux de la jupe et de la tunique. Nous donnons sur notre supplément le patron de cette pélerine.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de dîner. — Jupon en crêpon de l'Inde, tissu très-soyeux drapant admirablement et d'une solidité à toute épreuve; il tombe presque à ras de terre; un grand volant froncé, pris dans le biais, le garnit; ce volant est orné en tête d'un bouillonné coulissé à deux têtes de même étoffe. Tunique Louis XV en foulard de nuance écrue tirant sur le marron, formant tablier à plis devant; elle se relève sur les côtés par un gros pli creux qui fournit au pouf pour retomber en longs pans d'écharpe. Ces pans simulent une ceinture large et étoffée. Des rouleautés de crêpon de l'Inde illustrent le volant du devant de la tunique et la tunique elle-même, et se continuent sur les pans de la ceinture. Un joli effilé en soie moussue, monté à tête, complète l'ornementation de cette toilette si simple et si élégante à la fois. Le corsage, à pointes devant, à petites basques postillon derrière, s'ouvre en fraise sur la poitrine; à l'intérieur de la fraise, qui est en crêpon de l'Inde marron, il sera bon de badiner une ruche de tulle de soie ou une dentelle légère; notre figurine, vue de

33. ROBE DE BAPTÊME.

côté, ne nous laisse pas apercevoir ce complément de sa toilettte; jamais une toilette n'est complétement parée si elle n'est accompagnée de tulle ou de dentelle. Nœud et rubans Cendrillon dans les cheveux, avec fleur de géranium posée sur le côté en dessous. Chignon relevé en nuque.

Toilette d'après-midi. — Robe de taffetas d'Italie de deux bleus, genre camaïeu. La robe proprement dite est d'un bleu turquoise excessivement pâle. Les volants tuyautés du devant de la jupe sont en bleu Louise, dont la gamme de ton rentre cependant dans celle de la robe, avec laquelle, tout en tranchant, elle doit parfaitement s'harmoniser.

Corselet ou cuirasse sans manche, en taffetas bleu turquoise, ouvert sur un gilet et sur des manches bleu Louise assorties aux volants de la jupe; par derrière, la tunique, de la nuance la plus foncée, est presque droite; elle est encadrée d'un plissé en taffetas bleu turquoise, plissé qui forme en même temps écharpe et relève le pouf de la tunique; un petit velours bleu tout étroit zèbre ce plissé et se répète aussi bien sur la basque que sur le sabot des manches. Collerette montante ou fraise, en tulle de soie, avec petite blonde dans le haut. Une touffe de roses blanches au cœur foncé est posée sur le peigne et à la naissance du chignon, qui est fort haut, suivant la mode actuelle.

supprimée. Nous donnerons très-prochainement le patron de cette robe.

35. Jakson ou robe de dessous à gros plis sur le corsage. Ce jakson est en piqué molletonné ou en molleton uni; la jupe, ouverte devant, est illustrée d'une jolie broderie au plumetis, terminée par une dent de feston, laquelle, ainsi que la broderie, se prolonge tout autour du jupon.

Les épaulettes sont volantes et se rattachent à l'aide d'une simple boutonnière, ce qui permet de changer l'enfant sans le déshabiller en entier, lorsqu'il est arrivé quelque accident contre la propreté. On évite par ce moyen de lui tourner trop souvent les bras, en lui passant sa belle toilette. Nous donnerons prochainement le patron de ce jakson.

36. Corbeille-layette. — Ce meuble si élégant est le complément indispensable d'une bonne layette; il sert à renfermer les brosses, les éponges, le lycopode, les épingles sans tête et tout ce qui concourt à la toilette de bébé. Notre corbeille est fort élégante, et la petite maman qui la recevra ne la sacrifiera certainement pas à madame la nourrice; mais tout en étant fort coquette, elle peut cependant s'établir dans des conditions relatives de bon marché.

On prend une simple corbeille d'osier; on commence par la couvrir d'une florence rose ou bleue à volonté, on voile ensuite ce taffetas de mousseline très-claire bien bouillonnée dans l'intérieur; extérieurement, deux volants de mousseline rehaussés de dentelle très-claire et d'inégale hauteur, encadrent la corbeille; la même dentelle, posée sur une ruche de taffetas assorti à la doublure, en entourre le haut. Dans l'intérieur de la corbeille se trouvent trois poches de florence recouvertes de mousseline, ainsi qu'une jolie pelote carrée. Les pochettes recevront les brosses d'ivoire, la boîte de lycopode, le sac à éponges, la boîte à épingles, etc., etc. La timbale et le couvert peuvent y être déposés par la marraine, lorsqu'elle envoie la corbeille qui tient lieu, pour le baptême, de la corbeille de noces et renferme les cadeaux offerts. Nous avons fait dessiner les diverses pièces qui composent notre layette dans les magasins de la *Ville de Paris*, rue Montmartre et rue Delessert.

37. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLE DE Mme CAVALLY.

37. Toilette de promenade. — Robe de toile batiste écrue tombant presque au ras de terre; elle est ornée de deux volants à tête plissés bien régulièrement et bagués en dessous pour les empêcher de s'écarter. Tunique plate et longue comportant le même ornement. Pélerine cardinale de même étoffe,

PLANCHE DE PATRONS

Notre supplément contient une partie de patrons de la layette; le reste sera donné très-prochainement.

Couche-pantalon, dessin 20.

Brassière-chemisette, dessins 18 et 19, de trois grandeurs graduées pour trois âges différents.

Chemise d'enfant, dessin 14.

Chemise-brassière anglaise, dessin 15.

Bottine de bébé, dessin 23.

Soulier ou bottine d'enfant, dessin 22.

Deux lavoirs, dessins 26 et 27.

Taie d'oreiller, dessins 12 et 13.

Le même supplément contient les patrons de :

Pélerine de dame, dont le dessin figure dans le journal, dessin 17.

Pantalon et corsage d'amazone, dont les dessins se trouvent à la première page du dernier numéro.

Blouse et pantalon de bains (voir le dessin dans le dernier numéro).

E. DOUSY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

COURRIER DE LA MODE

L'été se décide enfin à faire son apparition; le soleil perce résolûment les nuages, et si quelques légères ondées viennent de temps en temps mouiller le sol, personne ne s'en plaint, car l'atmosphère est déjà chaude et lourde. Le besoin de respirer au grand air se fait déjà sentir, et les Parisiens, obéissant d'ailleurs aux décrets de la mode, font leurs préparatifs de départ. Bon nombre sont déjà partis; les villas se peuplent, les gares des chemins de fer sont encombrées de bagages et regorgent de voyageurs. Avant un mois, Paris sera désert, pour ceux du moins qui concentrent Paris dans le cercle où se meuvent les élégances et les notabilités du *high life*. En attendant ce moment de marasme périodique, maudit par les couturières et les modistes, nos artistes de la mode sont excédées de commandes et ne parviennent qu'à grand'peine à satisfaire leurs clientes. L'une part pour Vienne, cette autre pour ses terres. La première compte donner aux nations réunies un éblouissant échantillon du bon goût français, et *cette exposition gratuite* ne laissera pas que d'être fort agréable et fort intéressante, dans son ensemble et dans ses détails, si j'en juge par le nombre de caisses que j'ai vues et aussi par la réputation d'élégance de la voyageuse. La seconde va passer la saison d'été dans un charmant château entouré de grands bois aux belles allées, et dans lequel se trouvent réunies toutes les recherches du luxe et du confortable. La jeune femme transporte Paris chez elle, car elle a donné rendez-vous dans ce séjour enchanté aux nombreux amis qui l'entourent pendant l'hiver. Elle sait qu'il est de bon goût d'être simple à la campagne, aussi n'a-t-elle emporté que de fraîches robes blanches, les unes en nansouk avec broderie anglaise, les autres en mousseline rayée ou à pois; un jupon bleu, un autre mauve, enfin un troisième rose, pour les sauteries sur la grande terrasse.

Elle n'a pas oublié les toilettes faites en tissus solides, tels que le *swatow de Chine* ou le cachemire beige, pour les excursions à travers champs. Quelques frais costumes en percale rayée et satinée, un assortiment de ceintures, une ou deux mantilles en dentelle blanche ou noire qu'elle compte attacher coquettement sur ses cheveux pour braver l'air frais du soir. De longs gants de Saxe sans boutons destinés à garantir la main et l'avant-bras du hâle qui les brunirait, des ombrelles-cannes à long manche pour les excursions dans la campagne. Voilà ce qui a formé le fond de sa garde-robe, et elle sera mille fois plus jolie ainsi qu'avec de riches toilettes surchargées d'ornements et de garnitures qui paraissent charmantes sous les feux d'un lustre, mais qui, à coup sûr, seraient fort déplacées et d'un goût déplorable sous les grands arbres et le ciel bleu.

Mais je m'adresse là aux privilégiées, à celles pour qui le monde réserve ses joies et ses fêtes de l'hiver, ses jouissances et ses plaisirs de l'été. Je dois me souvenir que toutes nos abonnées n'ont pas sans doute le bonheur de posséder un beau château ni un parc aux grandes allées ombreuses. Parlons donc un peu des modes qui se portent l'été dans les rues de Paris ou de nos villes de province, ou encore qu'il faut adopter pour une partie de campagne, une station aux eaux ou aux bains de mer.

Les tissus en vogue sont d'abord le foulard, qui, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, se prête à toutes les fantaisies, à tous les goûts et s'emploie pour toutes les circonstances. Avec les foulards fond blanc ou de nuance claire, à pois, fleurettes ou rayures, on peut faire de charmantes toilettes, très-élégantes et même habillées, suivant qu'on les orne plus ou moins de nœuds de rubans, de plissés ou de ruches assortis. Ceux de couleur plus sombre rendent les plus grands services comme robes de courses, de promenade. Rien n'est laid à voir, par un temps sombre et pluvieux, sur un trottoir mouillé, comme une robe par trop claire; or, tous les jours d'été ne sont pas chauds et secs, surtout dans certains climats; il est donc nécessaire d'avoir dans sa garde-robe au moins un costume approprié à la circonstance, et rien ne me semble mieux remplir ce but que les foulards *bleu indigo* à pois blancs ou à pois bleu clair, que j'ai vus à *l'Union des Indes*, 1, rue Auber. Chose remarquable, ce bleu si franc ne s'altère jamais, la pluie ne cause aucun dommage sur cette étoffe charmante, à la fois souple et légère.

J'ai vu une charmante toilette en grenadine noire à raies; sur la raie satinée se trouvaient des pois clairs, sur la raie claire des pois satinés. Le jupon, en taffetas brillant, était orné de trois volants, surmontés chacun d'un plissé à la vieille contrariée. La polonaise en grenadine était très-longue et relevée très-haut sur les hanches de façon à former des plis nombreux par devant et un pouf volumineux par derrière. Le tout était orné d'un plissé en pareil sur lequel était posé, pour cacher le point, un liséré galon brodé de jais; sur le devant se trouvait une échelle de nœuds en taffetas posés de distance en distance.

Autre polonaise entièrement composée de rubans de faille et d'entre-deux de fine guipure de laine. Les rubans dépassaient dans le bas les entre-deux de 6 centimètres environ, de façon à former une sorte de grecque découpée à dents carrées; une guipure de laine, assez basse, suivait les contours de ces dents. Cette tunique était faite pour être mise sur des jupons garnis par derrière de volants allant jusqu'à la ceinture, c'est-à-dire que par derrière elle formait corsage à basques, et que par-devant elle s'allongeait en tablier. Manches demi-justes dans le haut, larges dans le bas, où les entre-deux et les rubans étaient disposés comme à la tunique. Ces manches sont serrées au coude par un nœud de rubans. Cette tunique, dont le modèle sort de l'une de nos plus grandes maisons, peut aussi se faire en foulard écru coupé en bandes et guipure écrue, ou encore en mousseline blanche et guipure blanche, et peut se porter noire, blanche ou écrue, avec des jupons de toutes nuances; on peut ajouter un nœud à larges coques sous la basque et sur la hanche, des nœuds devant et aux manches.

On porte beaucoup de broderie anglaise sur toile ou batiste écrues, sur toile bleue. On exécute cette broderie en coton blanc, sur la jupe ou la tunique coupée; il faut qu'elle soit très-haute pour que l'ensemble soit élégant. Du reste, je ne trouve cette broderie réellement jolie que sur du nansouk blanc et pour toilettes de campagne, d'eaux ou de bains de mer. Nos enfants, eux, sont à croquer sous une jolie robe brodée (broderie anglaise à roues et à œillets) du haut en bas, un nœud rose ou bleu à chaque épaule, une large ceinture, et on ne peut rien voir de plus charmant au monde qu'un bébé rose et joufflu ainsi vêtu.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Juin.

Du temps qui court, les petits Menus sont plus de saison que les grands. Je vais donc en donner deux pour un:

MENU D'UN DINER EN FAMILLE

I

Potage Crécy au riz.
Gigot de sept heures.
Pigeons aux petits pois.
Goujons frits.
Épinards au sucre.

II

Garbure aux choux verts.
Barbue sauce hollandaise.
Châteaubriant dans sa glace garni de champignons farcis.
Canetons rôtis cresson.
Flanc de fraises.

Voici venir les groseilles et les cerises.

Les groseilles glacées sont un joli plat de dessert. Voici comment on les prépare: Battre un blanc d'œuf; y passer de belles grappes de groseilles et les rouler ensuite dans du sucre en poudre, en leur en faisant prendre le plus possible; les sécher soit au feu, soit au soleil; les dresser et les servir.

Pour les cerises: Joindre au blanc d'œuf un peu d'eau de fleurs d'oranger; le battre, y passer de belles cerises après en avoir enlevé la moitié de la queue; les rouler dans du sucre en poudre, chauffé sur de la cendre sur un plat de métal, puis les dresser sur une assiette ou dans une corbeille et servir.

LE BARON BRISSE.

UNE VISITE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

II

N'oublions pas de citer parmi les belles toiles émouvantes celle qui représente un épisode de la guerre du Monténégro, par M. Cermak, élève de MM. Gallait et Robert-Fleury. L'explication donnée par le livret est la meilleure des descriptions. Des femmes monténégrines rencontrent dans la montagne, où elles vont porter des cartouches aux combattants, un voïvode blessé.

Les figures sont remarquablement traitées; il y a certaines têtes de femmes singulièrement belles d'énergie farouche; d'autres, au contraire, expriment avec vérité le sentiment de pieuse pitié qui fait prier et s'incliner devant la souffrance ou la mort. Un site sauvage encadre cet épisode tragique et complète son effet, qui est saisissant, bien qu'on puisse faire à l'ensemble de la composition le reproche de rappeler un peu une scène de mélodrame.

Sous ce titre : *les Violettes*, M. Dubufe a composé une charmante étude de femme. La belle rêveuse qui, tout absorbée dans la lecture d'une lettre, a déposé près d'elle un bouquet de violettes, a bien le plus pur profil et le regard le plus doux qui se puissent voir. Mes compliments au modèle et à l'artiste.

M. Landelle nous donne encore cette année à admirer sous ce titre : *la Samaritaine*, une femme et une cruche. C'est, il me semble, la quatrième femme et la quatrième cruche que le peintre exhibe et nous force à admirer. Ce n'est pas que je m'en plaigne; après tout, une cruche peinte de cette façon, tenue par cette belle main, ajustée elle-même à ce corps gracieux, que termine une tête si expressive, n'est point une chose désagréable à voir. Et, qu'on ne s'y trompe pas, l'obstination que met l'artiste à reproduire cet accessoire est tout simplement une coquetterie de métier pour montrer les ressources de l'art et faire voir quels effets différents on peut tirer des mêmes choses. Disons qu'il a parfaitement réussi.

Le Jour des fermages, de M. Berne-Bellecour, est fort admiré. Le grand mérite de cette toile est certainement le charme et la vérité des détails. On dirait d'une photographie merveilleuse obtenue par des procédés non moins extraordinaires. Le théâtre représente (car c'est bien là une véritable scène de mœurs en action) un immense salon dans une demeure seigneuriale. Le maître du logis, après une collation dont les reliefs sont encore déposés sur un guéridon surchargé de cristaux et de flacons, donne audience aux fermiers qui viennent acquitter leur fermage. Il est assis dans un grand fauteuil, son pied goutteux et emmitouflé de fourrure repose sur un tabouret, et toute sa personne respire une dignité bienveillante .. L'intendant, correctement vêtu de noir, reçoit l'argent qu'un paysan apporte dans un gros sac. Au centre du tableau, une jeune fille blonde, soutenue et encouragée par une vieille femme, présente timidement une requête au seigneur, tandis que les tenanciers attendent leur tour, les uns debout, les autres respectueusement assis sur le bord des grands fauteuils dorés, admirant d'un œil émerveillé les tapis somptueux, les tableaux et les riches tentures. Deux grands lévriers, couchés aux pieds du maître, semblent prendre part à la scène qui se déroule. Au fond, dans l'antichambre, un paysan salue humblement un valet rondo et gourmé dont l'attitude orgueilleuse fait contraste avec l'air de simplicité digne du châtelain. N'oublions pas de mentionner une cheminée bien en lumière au premier plan, qui, avec ses colonnes de marbre, ses sculptures merveilleuses, ses immenses chenets, ferait à elle seule la fortune de cette toile... Pour me résumer, c'est là une de ces compositions qu'on peut et même qu'on doit regarder longtemps car tout y est *joli*, et ce mot si banal pour une critique artistique est tout à fait de mise en parlant de ce tableau.

L'Orient a, comme toujours, inspiré nos peintres et fourni son contingent accoutumé de fumeurs de pipes aux larges turbans, de femmes voilées, de maisons bien blanches et de ciels bien bleus.

Parmi les plus remarquables de ces études, on doit citer *Une rue de Constantinople*, de M. Yvon. Il paraît, au dire d'un voyageur qui m'escortait, que c'est bien exactement la reproduction d'un morceau détaché de la grande ville du sultan. Ici, une mosquée, plus loin, un minaret; là des boutiques ouvertes. Voilà bien la femme turque telle qu'on se la figure; çà et là des chiens errants. Puis le divan en plein air avec l'éternel fumeur de pipe, à la physionomie impassible. Quelle nonchalance dans l'attitude des personnages! Oh! restez immobiles, car il fait très-chaud sous le soleil de ce tableau plein de lumière.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Voici une autre scène plus animée, c'est *le Marché du Ioudi* sur la place de la mosquée de Yéni-Djami à Constantinople, par M Pasini, élève de Cicéri. Les marchands assis sur des tapis et des nattes attendent flegmatiquement l'acheteur. Les marchandises de toutes sortes sont éparses sur le sol, depuis les vertes pastèques jusqu'aux étoffes rayées d'or et de soie. Les grandes maisons blanches et ternes ornent ce tableau d'un fond assez cru. C'est très-vivant, très-exact; mais je préfère, du même artiste, une toute petite toile que l'on pourrait fort bien ne pas voir, tant elle est de médiocre dimension et sobre de couleurs, mais devant laquelle on reste en extase dès qu'on l'aperçue. Cela s'appelle : *Souvenir d'Orient*, et représente simplement une porte de maison à Constantinople dans laquelle vont entrer deux chevaux de selle et leur conducteur. C'est là tout? Oui, c'est tout, et c'est charmant.

J'avoue que je me trouve un peu embarrassée pour parler des deux tableaux de M. Alma Tadéma. *La Fête des vendanges à Rome* et *la Momie*, et cependant je ne puis les passer sous silence quand tout le monde les loue. Certes, j'apprécie le mérite de la peinture, la savante composition des groupes, et surtout la perfection et l'authentique exactitude de détails. Je constate que ces deux toiles sont d'admirables preuves d'une haute science archaïque, qu'il est impossible de rendre plus présents les siècles écoulés et de les mieux reconstruire pièce à pièce. Je pense encore qu'elles doivent faire la joie des archéologues et des antiquaires; mais, je le répète, toute cette érudition prodiguée et traduite par un habile pinceau, m'a laissée assez froide.

Laissons donc l'Orient et revenons à ces pauvres moutons que M. Schenck nous montre, perdus dans un tourbillon de neige, en Auvergne. Pauvres bêtes! Comme elles se serrent, éperdues et épouvantées, l'une contre l'autre, glacées par le vent, aveuglées par les rafales de neige. Les chiens ne peuvent plus les guider ni les défendre; eux-mêmes sont égarés et saisis d'effroi, car la tourmente fait rage. Non loin, une croix noire élève ses bras au-dessus du linceul blanc qui couvre le sol, et ce signe d'espérance pourrait indiquer la route au berger. Mais où est-il, le berger? Pauvres moutons! vous êtes bien perdus!

Voici une des toiles les plus gaies et les plus animées du Salon. C'est l'*Arrivée de la diligence à Quimper*, par M. Jules Noël. L'artiste qui a peint cela doit être un jeune; il y a de l'inexpérience dans son faire; mais comme c'est amusant, et gai, et spirituel! Comme tous ces petits bonshommes, vêtus du costume excentrique du Directoire, marchent, habillent, gesticulent, saluent! La diligence vient de s'arrêter devant l'auberge du *Soleil d'or*, une de ces vieilles maisons aux murs revêtus d'ardoises, aux pignons superposés en saillie, comme on n'en trouve qu'au fond de la Bretagne. L'enseigne se balance au-dessous d'un balcon où sont accoudés des hôtes *d'importance*, venus sans doute en chaise de poste, et qui regardent curieusement le brouhaha et le pêle-mêle de l'arrivée.

On décharge le lourd véhicule, et les voyageurs en descendent péniblement. Au premier plan, un muscadin, la bouche en cœur, salue une merveilleuse de Quimper, qui rapporte sans doute en Bretagne les modes de la capitale. Une chaise à porteurs disperse une bande de canards, effarouchée par tout ce tumulte, et dont on *entend* les cris perçants. De tous côtés, on s'embrasse, on se serre les mains; c'est un bruit, un mouvement qui saisissent et entraînent. La vie est répandue à flots dans ce petit cadre rutilant et papillotant.

Comme contraste, parlons du *Réfectoire* de M. Bonvin, qui représente un paisible repas de religieuses. Il y a de tout dans ces têtes, différentes d'âge et de traits, groupées autour de la table; de la résignation, de la quiétude, de l'intelligence, de la naïveté. L'une des religieuses fait du haut d'une chaire une pieuse lecture qui semble captiver l'attention générale. J'aime la couleur de ce tableau. Il y a des oppositions heureuses, bien que la composition soit simple. Un grand christ pendu au mur sur un fond sombre, le fon dur du carreau rouge ciré se détachant sur la blancheur de la nappe, il n'en a pas fallu davantage à l'artiste pour obtenir *l'effet* dû simplement à la façon dont ces détails sont traités.

Il faudrait pouvoir s'oublier longtemps devant *le Scherzo*, de M. Bonnat. Voilà un titre heureux, car c'est bien le *badinage* d'une jeune mère ou d'une sœur alnée avec l'enfant que son cœur chérit. Cette petite tête renversée par le spasme du rire, aux yeux étincelants, aux dents transparentes, est tout bonnement une merveille. Je n'ai jamais vu rire de si bon cœur... en peinture. Heureux le possesseur de cette œuvre charmante, bien faite pour dérider le front le plus soucieux. Elle répandra dans sa demeure le souffle joyeux et tendre qui l'anime.

Voici qui est moins gai, car c'est la peinture fidèle de l'une des plus mesquines passions humaines : la cupidité. *La Tante à succession*, de M. Worms, nous montre une vieille femme, douairière ou chanoinesse, entourée de ses héritiers qui s'arrachent et se disputent le privilége de lui verser une tasse de tisane ou de glisser un coussin sous ses pieds. Neveux et nièces se regardent sournoisement d'un œil méfiant et jaloux, ce que remarque fort bien un vieux serviteur debout dans un coin. La physionomie du valet exprime le mépris et aussi une crainte vague; il a peut-être peur d'être oublié dans le testament. Mais le personnage qui semble surtout en but à la suspicion de tous, c'est le confesseur assis en face, et dont on redoute l'influence; si toute cette fortune allait être convertie en bonnes œuvres! Cette pensée terrible explique l'anxiété douloureuse qui se peint sur tous les visages.

Comme on danse joyeusement au son du : *Trombone* de M. Lix! C'est un gai souvenir de la triste Alsace. Sur une estrade rustique, adossée à un arbre au feuillage largement touché qui abrite l'orchestre, trois musiciens, dont le trombone qui sert de titre au tableau, « essoufflent leur saxhorn et sucent leur clarinette, » ainsi que le dit le livret, pour faire sauter les jeunes gens et les fillettes alertes. La variété des attitudes, la vivacité des physionomies, indiquent le plaisir que prennent les danseurs; un coloris net et harmonieux anime l'ensemble du tableau, égayé encore par un rayon de soleil qui fait sa trouée dans le feuillage, et vient miroiter sur la jupe verte d'une jeune fille. En face d'une gaieté si franche, le cœur s'attriste : on songe au sang répandu sur ce sol joyeux, à ces chaumières en ruine, et on se demande quand l'orchestre champêtre fera de nouveau résonner son triomphant trombone.

Je n'ai garde d'oublier une charmante aquarelle de notre collaborateur dans ce journal, M. Guido Gonin, intitulée : *la Grille du parc*. Un jeune seigneur ramène chez elles, sans doute après une charmante promenade, deux jeunes femmes, jolies à ravir sous leur élégant costume Louis XV. L'une fait résonner la cloche de la grille, l'autre prend congé du cavalier, qui lui baise galamment la main. Rien de frais et de gracieux comme cette petite scène, à la fois simple et poétique, où se trouvent réunies les qualités du dessinateur et du coloriste.

La *Revue de la Mode* se propose de reproduire plusieurs des tableaux dont je viens de parler.

MARIE DE SAVERNY.

Un Duel aux Lanternes

(Suite)

Cependant Louis s'était placé de manière à voir complétement les deux dames quand elles passeraient sous ses fenêtres. Elles étaient en ce moment masquées par un gros tilleul; mais elles approchaient, on entendait le bruit du sable criant sous leurs pieds, quand tout à coup la lune, qui jusque-là avait brillé du plus pur éclat, fit à Louis le tour de se cacher derrière un nuage. Notre pauvre Gascon n'avait pas de chance; tout à l'heure, il ne comprenait pas, maintenant il ne voyait plus. Aussi, se disposait-il à quitter la fenêtre; d'ailleurs, le seul son perceptible qui vint à lui était celui d'un maigre et grêle fausset criard qui baragouinait cette langue inconnue de la façon la plus mauss:de. Cet e voix, c'était, à n'en pas douter, celle d'une duègne espagnole tout à fait indigne de fixer l'attention d'un Cahuzac.

Mais tout à coup la crécelle se tut, et une autre voix se fit entendre. C'était un magnifique contralto, une voix métallique, sonore, un organe plein, vibrant, dont les cordes graves résonnaient harmonieusement dans le silence de la nuit.

Peut-être serait-ce ici le lieu de faire, au vol de la pensée, une théorie sur la voix humaine. Quant à nous, nous le déclarons, — nous pouvons nous tromper, et n'avons pas d'autre prétention que d'exprimer une opinion tout à fait personnelle, — il n'y a pas d'instrument capable d'éveiller en nous pareille sensation. La voix, c'est le timbre dont l'âme est le marteau; aussi peut-on dire qu'elle est le reflet de cette flamme divine que Dieu allume en nous. Chez la femme surtout, la voix est le critérium, la clef qui ouvre les arcanes les plus cachés d'un cœur féminin. Le regard montre quelquefois des horizons inaperçus, le sourire illumine des endroits restés sombres; mais la voix est la vraie pierre de touche, le diapason avec lequel on peut trouver le *la* dans ce mystérieux concert que chante l'âme d'une jeune fille quand elle s'ouvre à la vie.

Cette théorie est formulée dans mon esprit par un fait qui remonte aux plus beaux jours de ma jeunesse.

Chaque jour, j'allais dans une maison où j'entendais, à travers une mince cloison, causer dans une pièce voisine. Au milieu d'autres voix qui ne fixaient pas mon attention, s'en élevait une si pure, si fraîche, si suave, dont les notes étaient si finement perlées, que, dans mon impuissance à la distinguer, je l'avais surnommée la voix d'or. Pendant longtemps j'entendis sans voir celle qui parlait de cette voix charmante, si bien que par un travail involontaire de la pensée, je lui donnai une taille, un visage, une nuance de cheveux qui, selon moi, devaient compléter un ensemble dont la voix d'or ne me révélait que le plus séduisant détail. A l'aide d'une note, je reconstruisais toute la gamme. Je me créais ainsi une image qui se fixa dans mon esprit d'une manière tellement nette, et le portrait dont j'avais crayonné jusqu'au moindre trait était tellement ressemblant, qu'un jour, sur le boulevard, je me trouvai face à face avec une jeune femme, devant laquelle je m'arrêtai en m'écriant malgré moi :

— Voilà ma voix d'or!

Je ne m'étais pas trompé. C'était elle, en effet.

Mais revenons à Louis de Cahuzac.

La musique de cette voix qu'il venait d'entendre, ce timbre si plein de riches intonations, éveilla dans le cœur du Gascon des émotions inconnues. Cette harmonie, dont le sens lui échappait, le transportait dans un monde nouveau. Il restait suspendu à sa fenêtre, le corps presque en dehors, les yeux démesurément ouverts et fixés sur ces formes vagues qui s'éloignaient; mais quand la lune sortit de son nuage, les deux promeneuses étaient déjà loin, et Cahuzac ne vit plus que des voiles blancs, dont les formes indécises se dessinaient vaguement dans l'ombre. Longtemps, le jeune homme resta à sa fenêtre, espérant que la vision allait reparaître; mais peu à peu, les lumières, que l'on apercevait plus rares, au bout de l'allée de tilleuls, s'éteignirent tout à fait; tout rentra dans l'ombre, et Louis, désespérant de rien voir ce soir-là, ferma sa fenêtre en soupirant.

Comme ils étaient loin, les rêves que le bon Louis faisait la veille encore! Cette nuit-là, au lieu des recors et des argousins qui, jusque-là, avaient troublé son sommeil, il vit tourbillonner autour de lui des troupes d'anges, dont les ailes, dans leur gracieux vol, effleuraient son front. Ces anges changeaient bien de figure et de couleur, suivant les caprices du rêve, mais tous murmuraient quelques mots, — toujours les mêmes, — à son oreille, avec cette voix harmonieuse qui avait si profondément troublé le dormeur, la veille.

C'est bercé par ces doux rêves qu'il passa la nuit; si bien que le lendemain, en s'éveillant, et voyant la réalité rompre le charme, Louis laissa échapper le même soupir qu'il avait poussé la veille en fermant sa fenêtre. Pendant toute la journée, Cahuzac se tint en vain aux aguets; personne ne parut. Aussi se mit-il à table, ce soir-là, de fort mauvaise humeur.

Était-ce de sa mère qu'il tenait cette faiblesse d'esprit? Peut-être; mais ce qui est certain, Cahuzac était superstitieux et croyait aux augures. Tout en grignotant une pêche, il remarqua parmi les faïences et les bric-à-bracqueries de son ami deux affreux Chinois ventrus qui lui faisaient la nique sur une étagère. Cahuzac résolut leur destruction, afin d'en tirer un présage.

— Si, se dit-il, avec ces quatre noyaux, je parviens à briser ces odieux singes, c'est un signe certain que mes deux inconnues paraîtront dans la soirée.

L'expérience eut un succès complet. Au troisième noyau, les débris du dernier bonze jonchaient le parquet, et Cahuzac, qui chantait aussi faux que notre ami Arsène Houssaye, se levait de table en entonnant une cantate qu'on aurait pu prendre pour un chant de guerre.

Cependant de longues heures se passèrent dans une vaine attente.

Comme ceux des Templiers, les chants du dernier des Cahuzac avaient cessé depuis longtemps, et personne n'avait paru; force fut à notre ami de se retirer, non sans avoir témoigné sa mauvaise humeur à un magot de porcelaine qu'il mit en pièces d'un coup de pied. Avouons même que Cahuzac se coucha ce soir-là en ayant perdu beaucoup de sa foi robuste dans les augures. Le lendemain, moins le bris de la vaisselle, le même manége recommença sans plus de succès. Cependant, vers sept heures du soir, au moment où la nuit commençait à tomber, il sembla à Cahuzac voir s'avancer quelqu'un sous le couvert. Il prêta l'oreille et entendit distinctement

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ment le froufrou d'une robe de soie. Evidemment, c'était l'une des deux promeneuses. Mais laquelle? Était-ce le maigre fausset ou le magnifique contralto? L'anxiété de Cahuzac ne fut pas de longue durée. A travers les feuilles, il voyait déjà s'avancer une femme qui bientôt fut sous ses fenêtres.

Cahuzac put admirer une luxuriante chevelure, d'un noir bleu, qui retombait en tresses sur des vêtements blancs. Son col, un peu long, était courbé par un mouvement gracieux, et ses mains, — de magnifiques mains de patricienne, — jouaient machinalement avec les fleurs d'un chapeau de jardin qu'elle portait sur son bras, sans doute afin de mieux sentir la brise du soir. Son front large et poli, que Cahuzac pouvait voir dans son plein, avait l'air d'être taillé dans un bloc de marbre, et ses cils noirs, ainsi vus d'en haut, étaient si démesurément longs que ses yeux en paraissaient fermés.

Sur un mouvement de Cahuzac, la jeune fille s'arrêta et leva simplement la tête, sans avoir ces mouvements de biche effrayée qu'aurait eus toute autre jeune fille surprise ainsi au fond d'un grand jardin à la nuit tombante.

Cahuzac la vit alors dans toute la splendeur de sa beauté. Le grand œil étonné de la jeune fille le regardait en face. Une légère contraction avait froncé ses noirs sourcils, et cet admirable teint mat, qu'on trouve seulement sous les chaudes latitudes, s'était légèrement coloré quand elle aperçut le jeune homme.

— Oh! senora, senorita, la madona! s'écria Cahuzac.

Comme on le voit par cet échantillon, le Gascon imprévoyant n'avait pas suffisamment préparé son discours.

Il était pourtant convaincu qu'il s'exprimait dans le plus pur castillan. Mais la jeune fille perdit tout à coup son air de fierté hautaine, et éclata d'un rire bruyant qui montra trente-deux perles aux yeux émerveillés de Cahuzac. Les éclats de rire n'étaient pas précisément ce qu'il attendait, et le déconcertèrent un peu. Aussi, comprenant l'insuccès de sa harangue, il essaya d'y suppléer par une pantomime vive et animée. Pour le coup, l'étrangère n'y tint plus, et, s'asseyant sans façon sur l'herbe, elle s'abandonna aux accès d'une gaieté qui n'avait rien d'encourageant pour son admirateur. La position du Gascon devenait ridicule. Pour y couper court, il escalada l'appui de la fenêtre et sauta résolûment dans le jardin. La belle inconnue étouffa un cri et se releva d'un bond, et, reprenant d'un seul coup son air de dignité hautaine et sa pose de Junon courroucée :

— Qui êtes-vous, monsieur? et que me voulez-vous? dit-elle en excellent français, avec cette voix harmonieuse et vibrante, qui avait si fort charmé Cahuzac l'avant-veille.

— Ma foi, mademoiselle, dit le Gascon en souriant, je voulais... vous empêcher de rire.

La jeune fille montra du geste sa fenêtre à Cahuzac.

— Rentrez à l'instant, monsieur, lui dit-elle, si vous désirez que j'oublie cette équipée.

Il y avait trop d'autorité dans ce geste, trop de colère contenue dans cette voix, et d'ailleurs Cahuzac se sentait dominé de trop haut pour essayer de résister. Il ne répliqua pas un mot, il se contenta de saluer profondément et fit un pas vers le mur, où il espérait trouver un moyen d'escalade; mais une douleur atroce l'arrêta; il pâlit visiblement et s'appuya à un arbre.

— Seriez-vous blessé, monsieur? dit la jeune fille, qui n'avait pas perdu un seul des mouvements de Cahuzac.

— Rien, ce ne sera rien, mademoiselle; mais je me suis foulé le pied en tombant, et je crains de ne pouvoir pas remonter chez moi sans un secours étranger.

— Oh! monsieur, qu'avez-vous fait? Qu'avez-vous fait?

Cette fois, il y avait tant de douleur dans l'accent de la créole, que Cahuzac essaya encore une fois de regagner le mur. Mais au premier pas qu'il fit, il faillit tomber. En le voyant chanceler, par un mouvement instinctif qu'elle n'eut pas le temps de réprimer, la jeune fille lui tendit son bras pour le soutenir.

En sentant le bras de la belle étrangère frémir sous le sien, Cahuzac lui lança un long regard mélancolique qui en disait bien plus que son jargon de tout à l'heure. La jeune fille rougit, baissa les yeux, et, sans affectation, dégagea son bras.

— Asseyez-vous là, lui dit elle d'une voix qui n'avait plus rien de courroucé. Vous sentez-vous mieux?

— Oui, merci, mademoiselle.

En ce moment, on entendit appeler sous le couvert.

— Demoiselle, demoiselle Céleste! disait-on.

— César! s'écria la jeune fille, il vient à propos! C'est lui que j'allais chercher.

Pendant ce temps, Cahuzac murmurait :

— Céleste! elle devait s'appeler ainsi; Céleste! Vous êtes Française? hasarda-t-il.

La jeune fille tressaillit

— Je suis ce que je veux rester, une étrangère pour vous, répondit-elle, sans trop de sévérité, adoucissant par l'accent ce que sa réponse avait de trop dur.

Cahuzac baissa les yeux et poussa un soupir.

— Demoiselle! demoiselle! continuait sous le couvert la voix devenue inquiète.

— Par ici, César, par ici, dit la belle Céleste.

Un instant après, un nègre aux proportions athlétiques arriva près des jeunes gens.

— César, dit Céleste.

— Demoiselle?

Et le nègre ouvrait démesurément ses yeux blancs en regardant le jeune homme.

— César, reprit le belle enfant en montrant au nègre la fenêtre de l'entresol, monsieur s'est blessé en tombant de cette fenêtre.

Le nègre se grattait l'oreille et cherchait à comprendre.

— Peux-tu le remonter chez lui?

César rit silencieusement en regardant tour à tour ses membres robustes et les formes grêles de Cahuzac.

— C'est bien; va chercher l'échelle qui est au bout de l'allée, et fais en sorte que personne ne te voie.

Le nègre partit sans ajouter un mot.

— Monsieur, dit Céleste à Cahuzac quand ils furent seuls, je veux bien oublier ce que votre conduite a de blessant pour moi, à la condition que vous l'oublierez vous-même. Si jamais vous vous en souveniez, sans parler de moi que vous offenseriez gravement, vous vous exposeriez aux plus grands dangers, car mon père tuerait certainement l'homme assez audacieux pour tenter... ce que vous avez accompli tout à l'heure.

Cahuzac s'inclina sans répondre et sourit en homme qui pense qu'après tout on ne tue pas si facilement un Gascon, un gentilhomme, un Cahuzac!

Le nègre arrivait avec son échelle.

— Adieu, monsieur, dit Céleste.

— Adieu donc, dit Cahuzac.

En voyant s'éloigner la jeune fille, il sentit son cœur se gonfler. Cahuzac était encore trop près de l'enfance pour n'en avoir pas conservé la vivacité d'impression; et, sans qu'il pût les retenir, il sentit deux larmes qui germaient dans ses yeux couler sur ses joues pâles.

La belle étrangère n'avait pas encore complétement effectué sa retraite; peut-être vit-elle aussi ces deux larmes, car elle se détourna vivement et s'éloigna d'un pas précipité.

ÉDOUARD DIDIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRE D'UNE AMIE

Les différentes recettes que j'ai données depuis mes dernières lettres ont reçu trop bon accueil, pour que je ne m'empresse pas de continuer à suivre cette voie. Nous allons essayer, aujourd'hui, de faire d'excellentes compotes et même des confitures d'abricots verts.

Compote d'abricots verts. — Ramassons ou faisons ramasser tous les abricots tombés; choisissons les plus sains; jetons-les dans l'eau bouillante après les avoir au préalable piqués avec une grosse aiguille, pour en laisser échapper l'acidité.

Lorsque les fruits commencent à s'amollir, on les retire de l'eau et on les dépose sur un tamis où on les laisse égoutter jusqu'à ce qu'ils commencent à sécher. A ce moment, nous les remettrons sur le feu avec un peu d'eau, beaucoup de sucre et quelques cuillerées d'eau de fleur d'oranger. Cette compote se conserve un mois ou deux, et est fort agréable au goût.

Mais si nous voulons avoir de véritables conserves d'abricots, voici une autre recette qui nous demandera, à la vérité, plus de soins, mais dont les résultats sont supérieurs en tous points :

Il faudra, comme ci-dessus, piquer les abricots; puis les mettre soigneusement dans une bassine, au fond de laquelle vous avez déposé un sachet de linge blanc rempli de cendre tamisée; le feu devra être très-vif, et les abricots ne seront jetés dans le bassin que quand il sera en pleine ébullition; on les retirera lorsqu'ils fléchiront sous les doigts, et on les jettera dans de l'eau de rivière bien fraîche, puis, de là, dans un bon sirop de sucre, dans lequel on les laissera bouillir dix minutes. On les y laisse une première fois refroidir durant une heure ou deux; on les retire; on les fait égoutter, et pendant ce temps on replace le sirop de sucre (sans les fruits) sur le feu; dans ce sirop on peut mettre des zestes de citron, du cédrat et de l'écorce d'orange. Les fruits y seront jetés une seconde fois et devront bouillir encore durant quelques minutes. On les retire alors du feu à l'aide d'une écumoire et on les verse dans des pots que l'on ne remplit qu'à moitié. Lorsque les fruits seront refroidis dans les pots; on remplit ces derniers avec le sirop, que l'on a auparavant passé au tamis.

Une abonnée me demande un conseil pour enlever les taches de rousseur que le soleil a fait naître sur sa peau fine et blanche. Je ne saurais trop lui répéter qu'elle peut employer avec confiance le *lait antéphélique* de Candès, qui se vend, 26, boulevard Saint-Denis. La médecine ne connaît aucun agent supérieur à cette préparation; sous son influence, la peau se tend légèrement, l'épiderme noircit un peu et se fendille même; il ne faut pas s'en effrayer. Employé additionné d'eau, le *lait antéphélique* est une des meilleures eaux de toilette connues.

L'époque des fruits amène trop souvent des dérangements d'estomac qui peuvent avoir de funestes conséquences; il est bon, il est sage de prévenir le mal et d'avoir recours à des toniques qui fortifient les voies digestives et empêchent les accidents de se produire. Je vous engage à employer chaque jour l'excellent *vin de Dubrac* que l'on trouve dans toutes les bonnes pharmacies de Paris.

Que de jolies toilettes vous pouvez vous établir à peu de frais, si vous allez rendre visite à la *Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tronchet. Là vous trouverez un choix immense, et qui vous fera rêver, des robes de toile et de batiste aux dispositions les plus variées et les plus élégantes.

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Marguerite Y.-ault. — On peut avoir un cachemire convenable et d'un dessin heureux pour le prix que vous indiquez, mais il ne saurait être d'une grande finesse. Certes, il y a à Paris de bonnes occasions, mais il faut être sur les lieux pour juger par soi-même, et l'on doit se méfier des prétendues liquidations qui sont annoncées de tous côtés. Il vaut mieux, en effet, faire cette acquisition pendant l'été, où le négociant fait plus volontiers une concession sur cet article.

Une nouvelle abonnée. — Je vous conseille de porter votre écharpe de dentelle simplement nouée derrière; vous pouvez poser un nœud à coques dans le creux d'une sorte de V formé dans le dos au moyen de quelques plis.

Mme T., une abonnée fidèle. — Je trouve, en effet, le dessin un peu vieux. Je ne vois rien de mieux, pour garnir ce jupon, que des volants découpés ou des ruches en taffetas noir, ou, si vous avez du pareil, des volants également découpés ou lisérés de noir.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Dans la loi nouvelle sur l'enseignement, décrétera-t-on gratuité et obligation?

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

2e Année. — N° 77. Dimanche, 22 Juin 1873.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de ville. — Brosse essuie-plumes (2 dessins.) — Plumeau essuie-plumes (2 dessins.) — Porte cigarettes (2 dessins.) — Blague à côtes (2 dessins.) — Sept modèles de tapisserie. — Papeterie (2 dessins.) — Plomb. — Costume en cachemire. — Costume de fillette de sept à neuf ans. — Costume de petite fille de trois ans. — Costume de garçon de huit ans. — Toilette de promenade. — Toilette de ville. — Bêtes.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de ville. — Jupon de faille noire ou de faille marron, garni d'une bande découpée en dents de rose, sur laquelle retombe un volant de 30 centimètres monté à plis plats. La tunique en linon ou en batiste gris mauve comporte la plus originale et la plus ravissante garniture qui soit possible. Une guipure de fil encadre le vêtement; elle est rehaussée de taffetas noir ou de taffetas marron, suivant la couleur du jupon, disposée en volants ganses pour le tour de la tunique et en ruches pour les bretelles du corsage et les revers des manches. La ceinture, de style Isabeau, retrousse la jupe devant, sur le côté; elle est enrichie de boucles en acier ou en argent oxydé du plus gracieux effet. — Modèle de Mme Cavally, 8, boulevard des Capucines.

2-3. Brosse de bureau pour essuie-plumes (modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan). — Ce petit objet rentre dans le domaine de la fantaisie; c'est un souvenir que l'époux ou le frère sont heureux de trouver sur leur bureau. Le manche et le dessus de notre modèle sont en cuivre doré. On se les procurera à la maison qui nous en a fourni le modèle. On les monte sur un gros ruché de drap noir, à dents découpées, qui sert d'essuie-plume ou de brosse à bureau. Un joli petit lambrequin en drap rouge, noir ou vert servira de garniture à cette ruche. C'est à l'ornementation de ce lambrequin que nous déploierons notre talent. Le dessin 3 nous donne une portion du lambrequin dans sa grandeur naturelle. La longueur du lambrequin est de 15 à 18 centimètres à peu près pour faire tout le tour de la brosse; la broderie se fait au point russe ou au point de chaînette, en soie de couleurs très-tranchantes.

1. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLE DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

4-5. Porte-cigarettes ou porte-allumettes de bureau (modèle de la maison Lecker). — L'intérieur de ce petit meuble est en cuir de Russie légèrement travaillé. Le travail qui nous incombe est celui du dessus, qui se fait au crochet plein, en soie de différentes nuances. On travaille en rond, en commençant par le bas ou le côté le plus étroit, puis on va progressivement, en élargissant pour le haut, qui est un peu évasé. Notre dessin 5 représente une portion de ce travail dans sa grandeur naturelle.

6-7. Plumeau essuie-plumes. Modèle de la maison Lecker. — Ce petit objet est de la famille de la brosse que j'ai décrite plus haut; c'est une de ces gracieuses fantaisies qui n'ont de prix que dans l'intention qui a présidé à leur choix.

On dispose, pour former le plumeau, du drap noir en ruche; on tourne cette ruche sur elle même en forme de cloche. L'extérieur de la bande doit être de hauteur plus grande que l'intérieur, cela se comprend de soi-même, car autrement l'on n'obtiendrait pas la forme de cloche. Sur cette ruche ainsi tournée, on pose un dessus en drap rouge, noir, bleu ou vert, à volonté, illustré d'une jolie petite broderie au point russe; le dessin n° 6 reproduit une partie de cette broderie en sa grandeur naturelle.

Le manche de plumeau est en cuivre doré; il y a une petite virole qui fixe ce manche à l'intérieur de la ruche et le consolide.

8-9. Blague à côtes. — Rien de plus commode pour

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

un fumeur que la forme de cette blague, qui se prête à tous les mouvements, se plie sur elle-même et tient fort peu de place.

Pour l'exécuter, on brodera, chacune séparément, quatre côtes semblables (comme taille et comme broderie) au dessin 8. La broderie se fait tout au point russe, en fils lancés de nuances bien heurtées; elle se fait à volonté sur cachemire, sur drap ou sur basane très fine. Avant de broder, on aura soin de doubler chaque côte d'une grosse mousseline, qui lui donne du soutien et empêche la broderie de gripper sur l'étoffe.

Avant de procéder à la réunion des côtes brodées, on préparera l'intérieur de la blague, on le taillera, de taille exactement identique au dessin 8, dans de la peau blanche finement travaillée; les coutures doivent se toucher envers du dessus contre envers du dessous.

5. TRAVAIL DU PORTE-CIGARETTES.

Pour réunir les côtes, on surjette deux lisières l'une contre l'autre jusqu'à la pointe du bas; puis nous prenons la troisième côte et nous la cousons, à partir de la pointe, à côté de la seconde; la quatrième se réunit à celle-ci d'un côté et à la première de l'autre; cela forme comme une sorte de bonnet carré avec des pointes bien accusées. Lorsque l'on entre la doublure dans la blague, on racorde les coins les uns dans les autres et on les maintient au besoin à l'aide d'un point baguë noué solidement.

On borde le haut avec un bon ruban de taffetas posé à cheval; la blague se coulisse mieux par ce moyen que si on la prend à même la doublure et le dessus.

Il ne reste plus à exécuter que les glands qui se trouvent à la pointe de chacun des angles et ceux qui servent à tirer la coulisse. Vous pouvez donc terminer vous-même cette blague sans recourir au modèle.

2. BROSSE ESSUIE-PLUMES.

10 à 16. Tapisseries. — Nous publions sept petits dessins courants de tapisserie

6. BRODERIE POUR LE PLUMEAU.

7. PLUMEAU ESSUIE-PLUMES.

que l'on peut utiliser dans une foule de cas. Le montage des laines et soies à employer est indiqué sous chaque modèle.

17-18. Papeterie. — On nous demande souvent un ouvrage nouveau et élégant, sortant de l'ordinaire, pouvant être offert à un frère, à un père ou à un fiancé; outre le porte-cigares et la blague classique, on ne peut guère offrir que les objets de bureau. C'est le modèle d'un de ces objets que nous publions aujourd'hui. Cette papeterie, d'un genre tout nouveau, et dont la monture se fait en basane, est la spécialité de la maison Lecker. Quant au travail, nous pouvons l'exécuter de différentes manières, soit en tapisserie, sur canevas java, comme notre modèle, soit en broderie au passé ou au point russe sur drap, sur cachemire, sur soie ou sur basane. Nos deux dessins 17 et 18 montrent cette papeterie ouverte et fermée. L'un des côtés, en se rabattant, forme pupitre; dans l'intérieur, se trouve un triple portefeuille recouvert de moire verte, ainsi que toutes les parois du meuble; un encrier de cristal et une poudrière sont enchâssés dans une gaine de moire verte.

19. Plomb. — Modèle de Mme Lecker. — La boîte de ce plomb est en bois de rose avec ornements en cuivre doré; elle contient un tiroir fort utile pour resserrer les aiguilles. Quant au dessus, nous l'exécuterons au crochet plein; le fond bleu est semé de petits trèfles en cordonnet d'or ou en soie jaune, à volonté.

20. Costume en cachemire gris ou en sultane de même nuance. Un grand volant, presque plat devant, garnit tout le bas du jupon; ce volant est orné lui-même dans le bas d'un autre volant de même étoffe; mais beaucoup plus fourni. En tête, sur le tablier seulement, ce même volant est orné de deux biais qui retiennent des gros plis creux renversés, desquels ressortent des pans de même étoffe. La tunique qui retombe derrière en forme de châle à ras du biais, est relevée sur les côtés et derrière, sans cependant être gonflée en ballon. Corsage à grandes basques arrondies avec biais en transparent de soie bleue ou cerise. Le collet du corsage, les boutons et les nœuds des manches sont assortis à ces biais. — Modèle de Mme Élise, rue de Richelieu, 64.

21. Toilette de fillette de sept à neuf ans. — Robe en sultane gris de lin très-clair à jupe unie. Pardessus, ouvert sur la poitrine, à grands revers bordés d'un biais de taffetas noir; la poche de la hanche et les retroussis des manches sont également bordés du même biais; le gilet à petites basques, qui retombe sur la jupe, est en taffetas noir. Chapeau de paille blanche orné de rubans noirs, doublé de faille rose; guirlande de fleurs sur le côté.

4. PORTE-CIGARETTES.

22. Toilette de promenade. — Robe de faille raisin de Corinthe un peu clair. Sur la partie du devant, qui forme tablier, se trouvent trois garnitures en étoffe pareille, disposées comme suit : deux plissés réguliers, dont les bords sont rouleautés et sont montés à tête-bêche; dans le milieu, est enfouie une ruche chicorée en taffetas noir déchiqueté du plus gracieux effet.

Sur les lés de derrière, on voit d'abord un grand volant froncé, en tête et en pied duquel se trouve la même garniture, un peu plus haute cependant que sur les lés de devant; ensuite, après un espace fort restreint, cette disposition se trouve une fois répétée; une chicorée de taffetas noir marque la séparation des lés de devant et des lés de derrière. Tunique arrondie devant et derrière, relevée sur les côtés, et sans former le pouf; elle est agrémentée de trois rouleautés de taffetas noir. Mantille en cachemire noir illustrée, au bord, d'une broderie au passé ou d'une applique de belle passementerie, faisant tête à une frange en soie floche très-fournie. — Modèle du Louvre.

23. Toilette de petite fille de trois ans. — Robe de nankin ouverte sur le côté, illustrée de simples petits brandebourgs en lacets de laine rouge ou bleue qui garnissent le devant de la robe, les jockets des manches et les basques du

3. LAMBREQUIN POUR LA BROSSE ESSUIE-PLUMES.

corsage par derrière; une petite broderie complète l'ornement. Boutons de nacre.

24. Costume de garçon de huit à dix ans. — Paletot, ou plutôt veston court croisé sur la poitrine; culotte courte rattachée en jarretière au-dessous du genou, le tout en drap léger gris tourterelle; les revers du col et ceux du poignet peuvent se faire en velours gris; col marin, cravate bleue ou cerise.

25. Toilette de ville. — Robe de taffetas couleur réséda; la garniture de jupe, qui tombe à ras de terre, est divisée en deux parties; sur le devant, les volants sont montés à plis plats et réguliers; par derrière, ils sont simplement fronces avec tête bouillonnée. La tunique, longue et ample, est ornée de quatre biais liserés de faille d'une nuance un peu plus claire que celle de la robe, petite rotonde en cachemire noir, rendue fort élégante par l'adjonction de guipure en volants et en entre-deux produisant un très-joli effet; de chaque côté de l'entre-deux, court un petit cache-point avec perles de jais taillées; sur le milieu de la rotonde se trouve un pli arabe également enjolivé de guipure, et qui semble renoué par de belles brides de faille retombant jusqu'au bas du vêtement. — Modèles du Louvre.

8. CÔTE DE LA BLAGUE (GRANDEUR NATURELLE).

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de promenade. — Première jupe en taffetas d'Italie vert d'eau, faisant légèrement la traîne, ornée dans le bas d'un simple volant plissé régulièrement et mesurant de 10 à 12 centimètres; une seconde jupe, vraie ou simulée, retombe sur la première; elle est encadrée d'une bande de velours noir faisant tête à un volant monté en fronce et même en tuyaux; sur cette toilette, retombe une polonaise en toile batiste, dite batiste à voile, étoffe des plus en vogue; le bas de la tunique est orné d'un plissé de même étoffe.

retenu des deux côtés par un biais piqué et faisant tête à un joli volant en pareil, simplement froncé. Cette tunique est relevée par une écharpe de taffetas vert, gracieusement drapée, partant du côté droit, où elle est maintenue par un nœud, et venant se perdre dans les plis du pouf légèrement gonflé. Le corsage est à basques montées en tuyaux d'orgue; il est agrémenté de rubans de taffetas vert. Les manches, bouillonnées à la Henri III, sont zébrées du même ruban, qui forme traverse. Le tour du cou est garni, ainsi que le haut des manches, en fraise Mignon. Chapeau de paille grise bridé de velours noir, orné d'un ruban de faille verte noué en écharpe et flottant au vent en dessous du chignon; une touffe de roses rouges au feuillage adouci, est posée sur la calotte.

Toilette de château. — Robe de toile gris-perle. Le jupon court laisse apercevoir un joli soulier Louis XV, monté sur talons un peu hauts, et laissant voir des bas rayés, genre fort à la mode. Le jupon, qui a peu d'ampleur, est à larges rayures blanches et grises avec filet rose; sur le jupon retombe une tunique de toile grise unie et gonflée en ballon, et retenue par une écharpe de faille rose. Le corsage, ouvert sur un gilet de même étoffe, est à revers de faille rose; il est croisé sur la poitrine et rattaché par une double rangée de boutons roses, lesquels ornementent aussi le gilet. Chapeau de bergère aux bords de largeur moyenne; la calotte est encerclée d'une jarretière de velours noir; une touffe de roses mousseuses retient un flot de rubans roses qui s'échappent par derrière d'un nœud de velours noir.

E. DOUGY.

9. BLAGUE A CÔTES.

COURRIER DE LA MODE

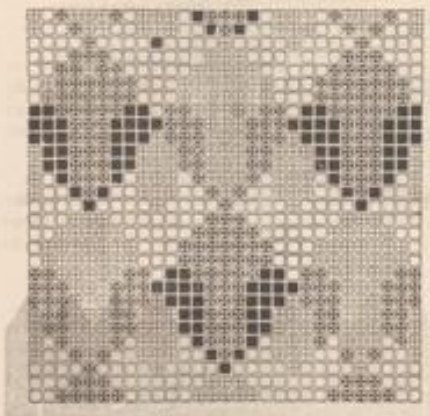
Il y avait nombreuse et brillante réunion dimanche dernier à Longchamp, où se courait le grand prix de Paris. Mais la lutte ouverte entre *Boiard* et *Duncaster* n'était pas seule engagée sur la pelouse du bois de Boulogne; on y faisait encore assaut d'élégance et de riches toilettes. Depuis longtemps on se préparait à cette solennité, et les femmes qui donnent le ton de la mode méditaient en secret, avec leurs couturières et leurs modistes, certains coups d'État qui, pour être inoffensifs, n'en devaient pas moins produire un effet véritable. Les chapeaux surtout ont subi des transformations incroyables, et sont exactement ce que les fait l'imagination ou la fantaisie. Celui que j'ai remarqué par exemple sur la blonde tête de la vicomtesse de B...y, aurait paru bien étrange au commencement de la saison; arboré ce jour-là comme une mode nouvelle, il a paru délicieux.

C'est un chapeau en paille d'Italie, à bords larges, presque aussi larges que les bords des chapeaux de nos fillettes. Légèrement relevé par devant pour laisser voir une demi-couronne de rose posée sur le front, il était orné de côté d'une grosse touffe de roses fixée sur un nœud de rubans roses et blancs à pans flottants. Ce chapeau accompagnait une robe de faille gris-perle ouverte en tablier, sur une sous-jupe, également en faille gris-perle, toute garnie par devant de larges entre-deux de mousseline brodée et de superbes valenciennes. La robe, très-longue derrière, se drapait en pouf au moyen d'une écharpe faite de deux larges rubans blancs et roses. Manches s'arrêtant au coude avec sous-manches en valenciennes et entre-deux, doublées de faille et s'évasant du bas; nœuds blancs et roses. Mantelet forme bonne femme en mousseline, richement orné d'entre-deux et de valenciennes; au capuchon, un gros nœud rose et blanc.

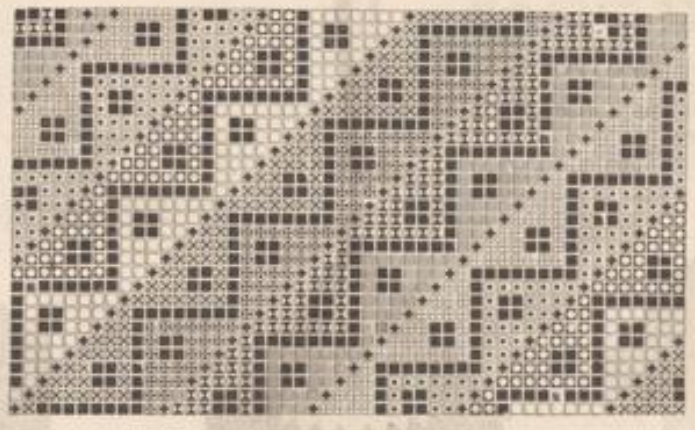
Voici une autre toilette moins excentrique, mais tout aussi charmante. Sur un jupon de faille bleu paon, c'est-à-dire bleu-vert, étaient posés un nombre incalculable de volants plissés à plis plats très-serrés, alternant avec des volants de gaze de Chambéry, même nuance, simplement froncés. Ces volants garnissaient la jupe du haut en bas, s'arrêtant environ à 10 centimètres du corsage.

Le corsage, à pointes et en gaze de Chambéry, était rayé de rubans de faille bleue, allant en se rétrécissant vers la taille, au bas de laquelle ils formaient plusieurs coques superposées et de différentes longueurs retombant tout autour de la jupe et assez bas. Comme accessoire, une écharpe de gaze de Chambéry, toute rayée en travers de larges rubans de faille. Chapeau de paille blanche haut de forme, à bords petits et plats, orné d'une grande plume bleu paon et d'une rose thé.

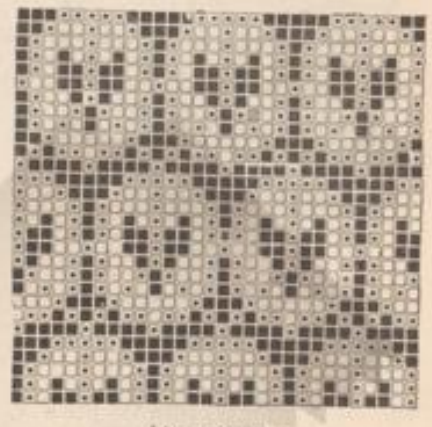
J'ai remarqué une charmante toilette maïs en taffetas et crêpe de Chine. Le jupon en faille formait une demi-traîne et n'avait pour tout ornement qu'un haut volant, plus bas par devant que par derrière, et terminé dans le haut par une chicorée très-touffue. La tunique, en crêpon de l'Inde de la même nuance, était garnie également d'une ch!-



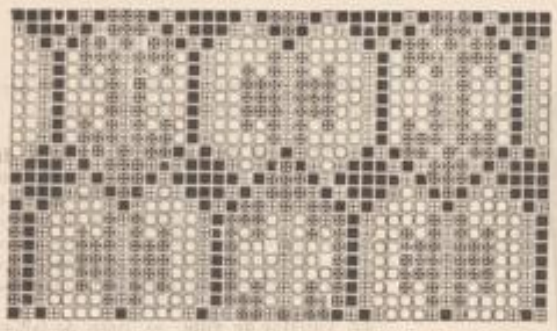
10. TAPISSERIE.
□ Pouceau. ▨ Havane clair. ⊠ Havane foncé. ■ Noir.



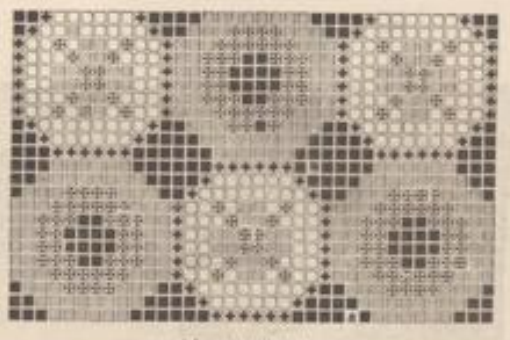
11. TAPISSERIE.
■ Noir. ▩ Havane foncé. ⊞ Pouceau. □ Blanc. ▨ Violet. ⊠ Vert clair. □ Bleu de ciel. ✱ Jaune d'or. ▨ Havane clair. ⊕ Vert foncé.



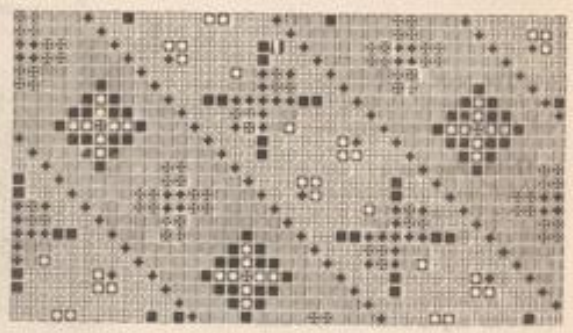
12. TAPISSERIE.
□ Laine pouceau. ▣ Soie jaune d'or. ■ Laine noire.



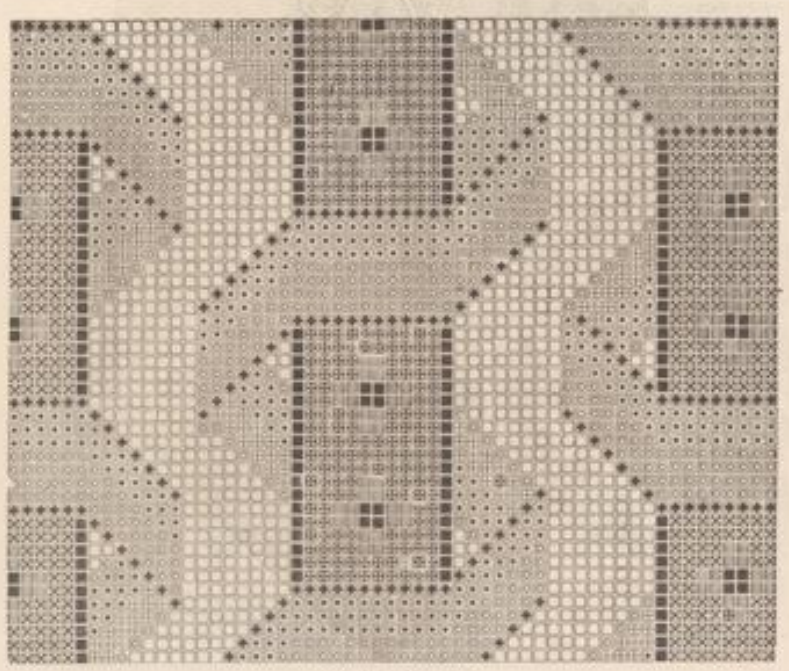
13. TAPISSERIE.
□ Gris-perle. ▨ Pouceau. ⊕ Vert pomme. ■ Noir.



14. TAPISSERIE.
□ Blanc ou gris-perle. ▨ Vert pomme. ■ Noir. ✱ Jaune d'or. ⊕ Pouceau.



15. TAPISSERIE.
▨ Pouceau. □ Havane clair. ✱ Jaune d'or ▨ Vert pomme. ■ Noir. ⊗ Bleu.



16. TAPISSERIE.
■ Noir. ✱ Jaune d'or. ⊞ Bleu de ciel. ▩ Pouceau. ▨ Gris foncé. ▣ Gris-perle. ▨ Havane clair. □ Vert pomme. ⊠ Havane foncé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

corée de soie moins haute et terminée par une large guipure de soie paille. Devant, une échelle de nœuds de velours noir; nœuds de velours aux manches, écharpe de velours relevant le pouf. Chapeau de paille jaune à bords relevés, recouverts de velours noir; sur le chapeau, épis et coquelicots. La jeune femme qui portait cette toilette avait dans toute sa personne un air de grande distinction. Quelques robes noires remarquablement élégantes ont attiré mon attention. L'une d'elles, entre autres, se composait d'une tunique faite entièrement d'entre-deux pointillés de jais et de bouillonnés de gaze de Chambéry, s'ouvrant sur un jupon tout rayé par devant des mêmes entre-deux pointillés; traîne unie par derrière; la tunique, très-longue aussi, descendait très-bas sur la traîne. Un chapeau de tulle noir tout scintillant de jais com-

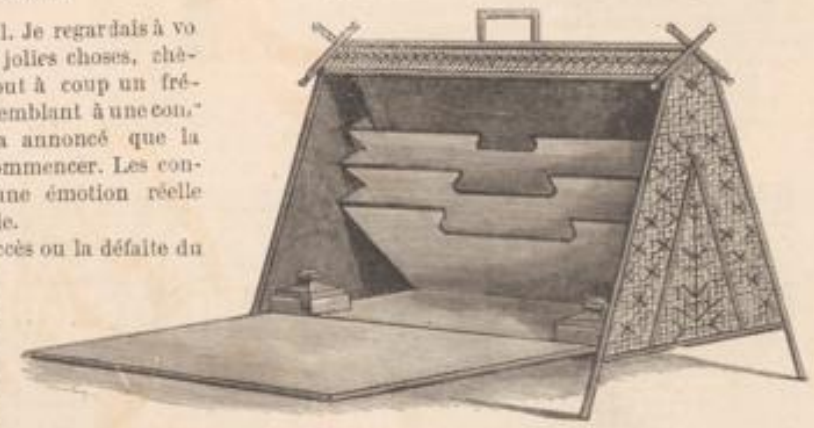
17. PAPETERIE FERMÉE.

19. PLOMB.

plétait cette toilette, d'une richesse et d'une élégance exceptionnelles, et n'avait pour tout ornement qu'une touffe de géraniums rouge vif posée derrière, sur le bord très-retroussé sur le chignon. Une autre robe noire plus simple m'a paru charmante sur un jupon plissé à grands plis couchés et plats; une tunique en crêpe de Chine d'un noir doux et brillant était relevée par de larges nœuds de moire bleue. Cette tunique était garnie d'une haute et large frange faite dans l'étoffe et pareille à celles qui terminent les châles de crêpe de Chine; corsage ouvert en cœur, fraise de malines, manches presque justes avec flots de malines à l'intérieur. Chapeau de paille noire à bords plats et assez larges relevés sur le côté par une touffe de bluets et de roses.

J'ai pensé à celles de nos abonnées qui montent à cheval, et j'ai regardé attentivement les plus jolies et les plus gracieuses écuyères éparses sur le champ de courses. J'ai remarqué principalement le peu d'ampleur que donnent les tailleurs aux jupes des amazones. Le haut est absolument plat, et la femme, installée sur son cheval, a l'air d'être vêtue d'une sorte de *sac*. C'est laid, mais c'est ainsi; et les jupes à plis flottants ne sont plus admises. J'ai distingué surtout une jeune fille dont l'élégance m'a charmée. Elle portait une amazone de drap bleu très-ajustée, ainsi que je viens de le dire. Sa taille flexible se dessinait en lignes molles et souples. Un gilet croisé en piqué blanc s'ouvrait sur une veste fixée à la poitrine par un seul bouton et fuyant vers les hanches, à la façon des vestons de nos sportmen. Une cravate en foulard bleu, des gants du Tyrol en chamois jaune clair, un chapeau de soie entouré d'un voile de gaze blanche, une mince cravache à pommeau de lapis complétaient cet élégant costume de cheval. Je regardais à votre intention toutes ces jolies choses, chères lectrices, lorsque tout à coup un frémissement général, ressemblant à une commotion électrique, m'a annoncé que la grande course allait commencer. Les conversations ont cessé; une émotion réelle s'est emparée de la foule.

Pour les uns, le succès ou la défaite du favori représentait la perte ou le gain de sommes parfois considérables; cette émotion était naturelle; pour d'autres, et j'étais du nombre, c'était simplement le désir de voir triompher notre nationalité dans cette lutte pacifique qui faisait battre les cœurs. Une immense acclamation a salué le cheval français qui a récompensé son savant éleveur en lui apportant, avec la gloire du succès, la somme modeste de 116,000 francs. Puis est venu le défilé, spectacle prestigieux qu'il est impossible de décrire. Là encore, au milieu des voitures marchant au pas sur quatre rangs pressés, j'ai pu remarquer Mme R..., enveloppée de la tête aux pieds dans une robe en dentelle lama blanche, avec pardessous et nœuds mauves, chapeau de paille de riz, avec couronne de roses; une jeune femme brune avec de grands yeux veloutés, coiffée d'une sorte de toque Henri III, posée légèrement de côté, et qui était vêtue d'une veste de soie noire, brodée de mille couleurs, sur



18. PAPETERIE OUVERTE.

une robe de grenadine noire garnie de dentelles. Dans une élégante daumont, doublée de gris-perle, attelée de quatre chevaux gris, deux jeunes femmes, deux sœurs sans doute, montraient leur gracieuse personne qu'entouraient des flots de mousseline blanche, leur frais visage et leur opulente chevelure, que cachait mal un chapeau de paille fort simple autour duquel s'enroulait une guirlande de fleurs des champs. Et puis encore, dans un splendide huit-ressorts, une jeune fille assise à côté de son père, portant une gentille robe en foulard blanc à pois bleus; et puis encore..... Mais je n'en finirais pas de raconter et de décrire; je m'arrête donc, remettant à un prochain courrier la suite de mes souvenirs.

MARIE DE SAVERNY.

20. COSTUME EN CACHEMIRE. — MODÈLE DE Mme ELISE.

UNE VISITE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

III

La Vallée de Cernay, par M. Pelouse, est une grande toile très-attrayante, pleine de lumière et d'ombre. Le vent d'automne circule à travers les arbres déjà dépouillés; les feuilles mortes jonchent le sol d'un sentier moussu qui va se perdre dans un lointain d'une chaîne de collines aux tons bleuâtres. Il n'est pas jusqu'à la petite paysanne, occupée à rassembler le fagot de bois qu'elle vient de couper, qui ne soit d'un réalisme agreste, plein de vérité et de charme.

La nature morte de M. Rousseau, intitulée *l'Office*, nous montre le talent du peintre sous ses facettes les plus brillantes.

Sur une grande table de marbre, où ils semblent avoir été déposés à la hâte par un valet peu soigneux ou pressé, on voit des fruits de toutes sortes. Un plateau d'argent qui vient d'emporter les reliefs de la table, un bocal de conserve, une clef de cave jetés au hasard; enfin, à côté de la table, un grand coffre entr'ouvert laisse apercevoir la vaisselle plate qu'on n'a pas

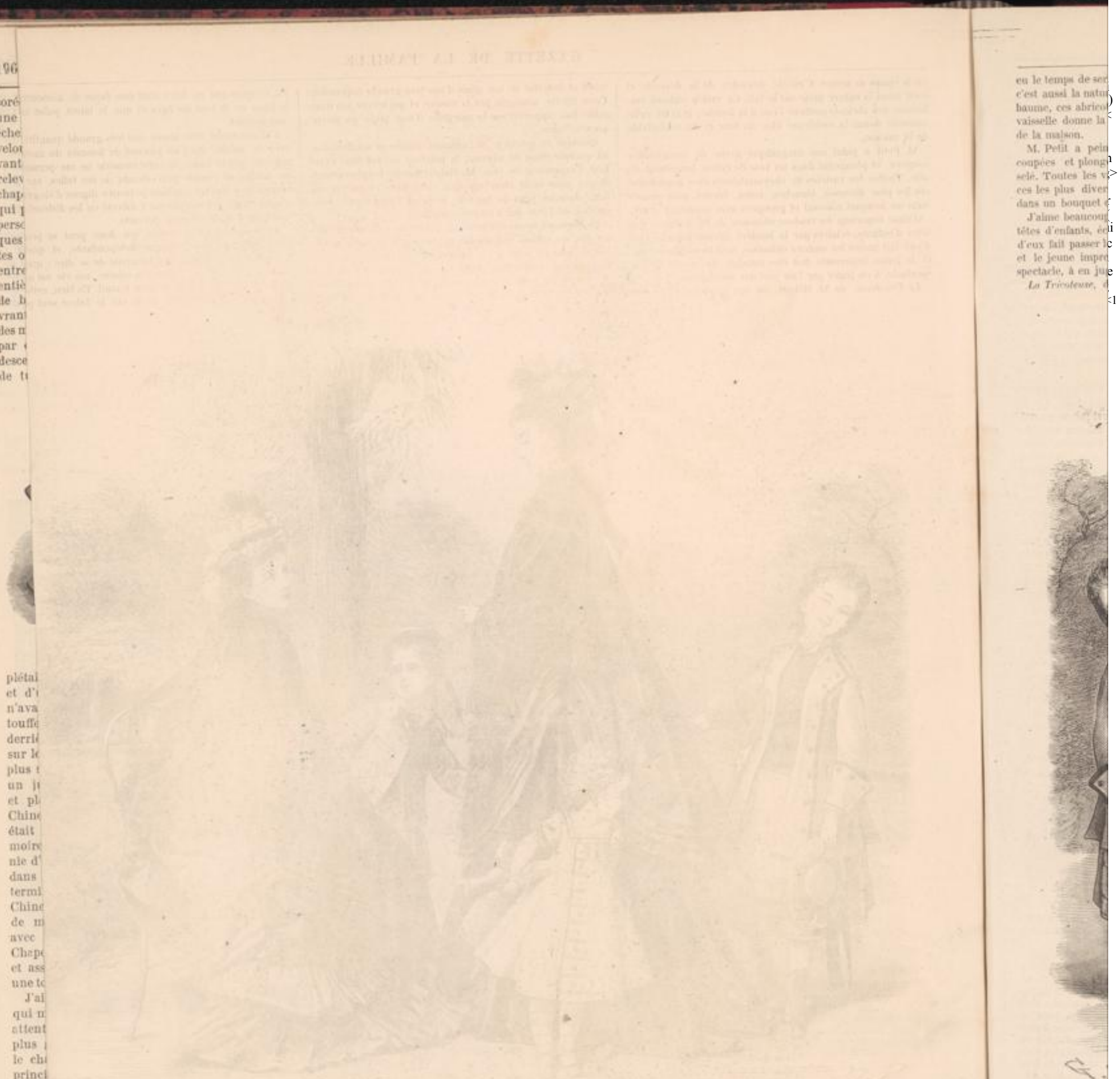
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DE LA MODE

Gazette de Mes Familles

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

eu le temps de serrer. C'est le désordre de la desserte et c'est aussi la nature prise sur le fait. Ce melon entamé embaume, ces abricots mettent l'eau à la bouche, et cette riche vaisselle donne la meilleure idée du luxe et du confortable de la maison.

M. Petit a peint une magnifique gerbe de marguerites coupées et plongeant dans un vase de cuivre largement ciselé. Toutes les variétés de chrysanthèmes avec leurs nuances les plus diverses, blanches, roses, bleues, sont réunies dans un bouquet colossal et groupées avec beaucoup d'art.

J'aime beaucoup *les Ombres chinoises*, de M. Antigna. Ces têtes d'enfants, éclairés par la lumière devant laquelle l'un d'eux fait passer les ombres chinoises, sont très-expressives, et le jeune impresario doit être satisfait du succès de son spectacle, à en juger par l'air ravi des spectateurs.

La Trévoteuse, de M. Hébert, est une bonne toile, un peu triste et inficise de ton, mais d'une très-grande impression. Cette fillette, amaigrie par la misère, et qui tricote son misérable bas, appuyée sur la margelle d'une auge en pierre, serre le cœur.

Quoique ce spectacle de l'enfance, étiolée et souffreteuse, ait quelque chose de navrant, la peinture devant être, avant tout, l'expression du vrai, M. Hébert mérite les plus grands éloges pour avoir ainsi reproduit cette triste et mièvre enfant, dans les yeux de laquelle se peint l'insouciante résignation de l'être qui a toujours souffert.

La *Madonna addolorata* du même peintre m'a vivement frappée par son coloris, qui semble appartenir à un autre siècle. J'ai eu quelque peine à me figurer que je n'avais pas sous les yeux une vieille toile italienne découverte au fond d'un monastère du moyen âge et restaurée par un pinceau savant. Mais, en songeant au très-grand talent de l'artiste, j'ai compris que ce faire était une façon de démontrer que le beau est de tous les âges et que le talent puise aux mêmes sources.

J'ai remarqué cette année une très-grande quantité d'œuvres de mérite dues au pinceau de femmes du monde. Je regrette que le cadre de cette causerie ne me permette pas de rendre un compte plus étendu de ces toiles, car je ne saurais trop répéter combien je trouve dignes d'éloges celles d'entre nous qui remplacent l'oisiveté ou les distractions frivoles par l'étude sérieuse des arts.

Au temps où nous vivons, qui donc peut se promettre d'être toujours riche, toujours indépendante, et quelle est la femme qui ne serait trop heureuse de se dire : quoi qu'il arrive, je n'ai pas à craindre la misère, ma vie est assurée, digne, libre, par le fruit de mon travail. Eh bien, cette indépendance et cette dignité de la vie, le talent seul peut les

21. FILLETTE DE 7 A 9 ANS. 22. TOILETTE DE PROMENADE. 23. PETITE FILLE DE 3 ANS. 24. GARÇON DE 8 ANS. 25. TOILETTE DE VILLE.

donner, et la peinture est certainement l'art que la femme peut le mieux utiliser, puisqu'elle peut l'exercer dans son foyer même sans négliger aucun de ses devoirs, aucune de ses affections, sans répandre sa vie au dehors, enfin sans faire le sacrifice de cette sage obscurité si précieuse au cœur vraiment féminin.

Je demande pardon à mes lectrices de cette petite digression, mais je pense très-vivement les choses que je viens d'écrire, et je n'ai pu m'empêcher de dire toute ma pensée en quelques mots. Je reviendrai une autre fois sur ce sujet; aujourd'hui, je reprends ma promenade par les tableaux de Mme Henriette Browne, *le Médaillon*, et *Ce ne sera rien*. J'aime infiniment mieux le premier que le second, bien qu'il y ait un très-grand talent dans les deux. Le médaillon nous montre deux jeunes femmes absorbées par la contemplation douloureuse d'un portrait que tient l'une d'elles. Le temps a passé sur cette douleur; mais si le deuil a disparu des vêtements, il est resté au fond des cœurs : c'est bien là une œuvre de femme, et de femme qui sent vivement. Les physionomies sont remarquables, les poses naturelles et vraies, le coloris excellent.

Citons encore le portrait de Mlle M. C., par Mme Anaïs Beauvais. Le modèle est charmant, il faut en convenir, mais si l'artiste a été bien inspirée dans le choix du modèle, son talent n'est pas resté au-dessous de la tâche qu'il s'était imposée.

Après la grande peinture que les femmes peuvent aborder, non sans succès, et dans laquelle plus d'une s'est fait un nom distingué, passons en revue rapidement la miniature et l'aquarelle, qui semblent devoir être plus particulièrement leur domaine. Citons, pour la miniature, deux portraits ravissants de Mme Herbelin, dont la réputation est depuis longtemps faite, et un portrait de Mlle J. R., par Mme Redesperger, fille et élève de Belloc.

Pour l'aquarelle, deux études de Mme Nathaniel de Rothschild : *Une ferme en Savoie*, l'autre, *Un bouquet de pensées;* toutes deux indiquant un goût parfait et un vrai talent.

Je ne puis passer sous silence les deux aquarelles de M. Lami, l'une représentant *Trianon* et l'autre *le Dernier auto-da-fé à Madrid*. Les effets obtenus par l'artiste sont prodigieux, et l'aquarelle ainsi comprise n'a rien à envier à la grande peinture. La cour s'est donné rendez-vous à Trianon, au bord du grand bassin. Que de beaux seigneurs, que d'élégantes marquises! Tout ce monde, paré, musqué, brillant de broderies et de pierreries, va, vient, se pavane autour des carosses dorés et des brillants cavaliers, mousquetaires ou gardes du roi. Sur le bassin, une gondole pavoisée abrite sous sa tente de gracieuses dames qui se laissent indolemment bercer par le mouvement de la barque. C'est le plaisir élégant et raffiné exprimé de la façon la plus

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gracieuse par un pinceau spirituel, habile à profiter de toutes les ressources de l'art.

Le Dernier auto-da-fé à Madrid est une scène déchirante. Là encore il faut admirer la merveilleuse palette de M. Lamy, qui sait prêter à l'aquarelle les tons vigoureux de la peinture à l'huile. Le sinistre cortège défile devant la cour d'Espagne; une juive jeune et belle, demi-nue, tend ses bras enchaînés vers la reine, qui s'évanouit de douleur, ne se sentant pas maîtresse d'accorder la vie à la malheureuse condamnée. Il est impossible de regarder cette toile sans être saisi d'une émotion poignante.

M. Tourny a exposé un très-joli petit tableau, *les Pauvres du couvent de las Huertas, à Madrid*. Dans le fond, deux religieuses sont occupées à servir à des pauvres et à des enfants une écuellée de soupe, que ces malheureux mangent, les uns assis par terre, les autres debout, appuyés au mur. Ces têtes, marquées du sceau de la souffrance, expriment la satisfaction momentanée de la faim apaisée, en même temps que leur regard indique une vraie gratitude pour les bonnes sœurs. La conception de cette aquarelle est excellente et la peinture en est vigoureuse.

Rien n'est fatiguant, on le sait, comme ces promenades à travers les salles de l'Exposition; aussi quand on arrive dans le jardin, où n'aspire plus qu'à une chose, s'asseoir, se reposer; il s'ensuit que l'Exposition de sculpture y perd un peu. Cependant, je ne veux pas fuir cet article sans signaler quelques-unes des œuvres de nos sculpteurs qui m'ont le plus frappée. Je citerai d'abord deux statuettes de marbre de M. Lepère qui, sous les traits de deux enfants, portent ce titre : *Croire et savoir*. L'un d'eux a la physionomie inspirée; son visage rayonnant indique qu'il a trouvé le bonheur dans la foi; l'autre incline son jeune front, attristé déjà par les déceptions de la science humaine. L'artiste a été inspiré par une pensée vraie et profonde, que son ciseau a merveilleusement rendue.

Il a soupé! de M. Calvi, statuette de marbre. Un charmant bébé s'est endormi dans son fauteuil à bras, oubliant sur ses genoux sa jatte de lait inachevée; la jatte penche, le lait va tomber; l'illusion est complète, et le petit dormeur ne se réveillera pas pour si peu. Quelle pose charmante et pleine d'abandon! Comme cette petite figure et ce petit corps expriment bien le repos et la quiétude de l'enfance.

Les bustes sont en profusion. Il y en a quelques-uns de vraiment remarquables. J'ai vu, entre autres, celui de Mme D..., par M. Cordier, qui a reproduit à miracle ce charmant visage, auquel il a su donner cette finesse de sourire et ce charme du regard qui caractérisent son gracieux modèle.

Il y a aussi une terre-cuite qui est une merveille, le buste en terre cuite de Mme V..., par M. Carrier-Belleuse; l'expression est si vivante qu'on s'attend à voir remuer et s'agiter cette tête charmante. Les cheveux, la dentelle qui drape le corsage, sont des chefs-d'œuvre d'exécution.

Je n'aurai garde d'oublier un groupe en cire de M. Mène, *la Chasse au faucon*, qui attire tous les regards. Le cheval est étudié avec un soin remarquable, et le cavalier est on ne peut mieux mouvementé.

MARIE DE SAVERNY.

Les Menus de la Saison

Juin.

Noici sur fortune du pot à laquelle j'étais convié hier :

Potage à la purée de pois verts.
Matelotte de carpes et d'anguilles.
Caneton aux oignons glacés.
Rosbif d'agneau rôti.
Pommes de terre nouvelles sautées.
Compote d'abricots verts.

C'est bien simple. Nous avons cependant parfaitement dîné. A bon entendeur suffit.

Les deux gigots et le rein d'un agneau constituent ce que l'on appelle un *rosbif d'agneau*. En voici la préparation.

Le blanchir; enlever la peau de dessus les filets et de dessus le milieu des gigots; piquer de fins lardons les parties découvertes; arrondir le rosbif, l'assujettir avec des haletes et le mettre en broche enveloppé de papier beurré. Après cuisson, enlever le papier; dresser le rosbif sur un plat; glacer les parties piquées avec de la glace de viande fondue. Le servir avec du jus clair.

LE BARON BRISSE.

Causerie

SUR LE DEVOIR ET LE BONHEUR EN MÉNAGE

Je suis toujours heureuse quand une de vous, chères lectrices, s'adresse à moi pour me demander des conseils, car cela me prouve que ma vieille expérience peut être utile; aussi, je redouble d'efforts alors pour appeler à mon aide tout le bon sens dont a daigné me douer la nature, et c'est ce que je vais faire aujourd'hui pour répondre à l'une de vous, qui veut bien venir me prier de donner quelques avis pouvant servir à sa fille, qu'elle est sur le point de marier, et qu'elle désire de toute son âme voir heureuse.

Mais, avant toute autre chose, j'oserai demander à mon aimable correspondante si elle a d'abord fait bien réfléchir cette fille tant aimée aux devoirs sérieux que le mariage entraîne avec lui; non, bien entendu, à la façon d'Arnolphe, quand il disait à sa pupille :

« Le mariage, Agnès, n'est point un badinage... »

mais à la manière que doit suivre toute mère prudente et sage; ne laissant point la jeune étourdie n'envisager dans cet acte important que le plaisir d'être mariée au chœur, avec l'orgue, pour faire plus de bruit, et très-préoccupée de savoir si elle aura un cachemire de l'Inde et des diamants, regardant l'absence de ce luxe comme une chose indispensable qui manquerait au sacrement.

Or comme j'espère une réponse vraiment maternelle à ma demande, c'est donc très-sérieusement que nous allons causer ensemble sur cet important chapitre de la vie; aussi, je débuterai par vous citer la définition faite du mariage par un orateur chrétien :

« Lorsque Dieu eut créé l'homme, il dit : « *Il n'est pas bon « que l'homme demeure seul.* » « Il voulut donc lui donner « une compagne, et pour cela il lui envoya un sommeil « mystérieux, pendant lequel, tirant une de ses côtes, il « forma la femme. Dieu ne la tira pas de sa tête, c'eût été « donner à la femme le prétexte de vouloir dominer l'homme, « ni de ses pieds, l'homme aurait pu la regarder comme son « esclave, mais il la tira de son côté, pour indiquer quelle « devait être la nature de leur union; c'est-à-dire que le « mariage devait apporter l'affection, l'égalité, le partage « des biens et des maux, en un mot, être un soutien mu- « tuel contre les peines, les soins dans la souffrance, enfin « l'union constante de deux êtres dans un même esprit et un « même cœur. »

Eh bien, est-ce cela que sait se dire toute jeune fille qui marche à l'autel?..... Hélas! non, et, malheureusement, comme toutes celles qui entrent en ménage en traversant ces espaces azurés qu'on appelle la *lune de miel*, on croit que la vie entière doit être semée de ce doux miel qu'on récolte alors à chaque pas, et on se laisse aller à de gentilles mutineries, à de petits caprices, à de grandes exigences, sans songer que cet aimable mari, qui accepte tout ceci avec une galanterie sans bornes en cet instant, vous comptera, plus tard, ces mêmes choses, sinon comme des crimes, tout au moins comme des fautes très-graves commises envers lui.

Ainsi, pendant qu'on s'est endormie dans cette douce confiance, qui consiste à se dire : « Mon mari doit faire toutes mes volontés, » celui-ci se réveille, bien décidé à changer de route, et, de ceci, il résulte qu'après les beaux jours viennent les mauvais temps et trop souvent de très-dangereux orages.

Alors on pleure, on se désole, on s'en prend à tous, non à ce qui en est le vrai coupable, c'est-à-dire à soi-même, et l'on se demande avec la plus grande de toutes les franchises « ce qu'on a pu faire pour être si malheureuse? »

Ce que vous avez fait, imprudentes? vous avez laissé marcher votre barque sans vous occuper du gouvernail; parce que le ciel était bleu et la mer calme, vous n'avez pas regardé à l'horizon le point noir qui vous menaçait; aussi avez-vous brisé votre nacelle sur les écueils que votre négligence vous a empêchées de découvrir. La véritable vie du ménage ne peut être mieux comparée qu'à celle du nautonier habile qui, pour naviguer sans danger et arriver au port sans être menacé d'un naufrage, conduit sa barque avec prudence, examinant l'horizon afin de la diriger selon le vent, loin de vouloir chercher à lutter contre la bourrasque.

Mais, hélas! qu'il y a loin de cette sage prudence aux folles pensées qui voltigent trop souvent dans les jeunes cervelles rêvant que le mariage a été inventé à la seule fin de rendre les demoiselles libres de faire tout ce qui leur plaira, de s'appeler *madame*, d'aller où elles voudront, de sortir seules, de dire et de faire ce qui leur conviendra... enfin une foule de choses de même calibre.

Pour conclusion, laissez-moi vous citer, à ce sujet, le passage d'un livre qu'un très-spirituel auteur anglais écrit d'une façon fort ironique sur tous les désagréments de caractère et d'humeur dont une jeune femme peut semer son ménage.

Lettre de Claude Brady
à sa sœur Claudine, qui est à la veille de se marier.

« Avant d'être mariée, ma chère sœur, vous tâchiez de plaire, et vous avez réussi, puisque vous allez épouser notre cousin. A la bonne heure! vous allez donc devenir une grande dame, et vous devez réfléchir, qu'une fois mariée, il serait inutile et ridicule d'agir de même.

« Désormais, donc, il ne s'agit plus que de plaire à vous seule; ainsi paraissez le matin en négligé complet, si cela vous convient, car s'habiller est un soin fatigant quand il fait froid, et, s'il fait chaud, une gêne insupportable. Aussi gardez vos papillottes et conservez votre camisole ou votre robe de chambre toute la journée, pour peu que cela vous plaise, à moins que vous n'attendiez des visites, les maris n'existant pas pour une femme qui se respecte, laquelle femme ne doit se gêner que pour son plaisir.

« Je suis loin, du reste, de prétendre d'ailleurs que vous négligiez votre parure. La toilette! mais c'est la vie du beau sexe. Achetez donc tout ce que vous trouverez de plus beau et de plus précieux, sans regarder au prix, ce qui est l'affaire de votre mari, puisque c'est lui qui paye. S'il fait la grimace, vous lui tournerez le dos; s'il gronde, vous pleurerez et l'orage se dissipera.

« Songez bien, ma petite sœur, que tous vos sourires et toutes vos parures sont pour le monde et non pour votre mari. Renouvelez votre mobilier aussi souvent que possible; exigez, tous les mois, une nouvelle pendule ou un nouveau meuble de salon. Un piano ne doit pas être gardé plus de trois mois; si votre mari vous donne une voiture, dites-lui promptement que la forme et la couleur en sont passées de mode. S'il n'a pas le moyen de vous satisfaire sur ce point, plaignez-vous. En un mot, toutes les fois que vos désirs dépasseront ses facultés, criez, pleurez et dites-lui que vous auriez pu faire un bien meilleur mariage, si vous n'aviez pas daigné le choisir.

« Jamais de sourires, jamais de bonne grâce ou de bonne humeur, si ce n'est pour les autres; faites sentir à votre mari, aussi souvent que possible, qu'il n'est pas assez riche pour vous. Néanmoins, soyez économe; achetez bon marché et entassez tout ce qui se rencontrera à bas prix. Quand votre mari vous demandera à quoi cela peut vous servir, répondez-lui qu'il n'entend rien aux affaires du ménage. Soyez malade avec délices; ayez des maux de nerfs, surtout quand votre mari vous contrariera, c'est-à-dire quand il essayera de raisonner avec vous. Faites bien valoir le moindre bobo, et exigez le médecin à la mode. C'est très-joli d'être souffrante, c'est très-intéressant, et, si cette grâce vous manque, il faut vous la donner, car les hommes raffolent de cela.

« Prenez une amie complaisante et confidente, c'est elle qui vous perfectionnera dans le grand art de faire enrager votre mari; les hommes ne sont faits que pour enrager. Mettez-vous bien dans la tête tous ces principes, et rappelez-vous toujours qu'une femme n'est l'honneur de son sexe que quand elle sait défendre tous ses droits; or, le premier de tous, qui est encore le plus sacré, est de tout faire pour soi-même et de ne rien faire pour son mari.

« CLAUDE BRADY. »

L'auteur de cette lettre plaisante s'est plu à suivre la jeune Claudine dans son ménage, et il donnait le piquant récit de sa vie qui, tristement, se termina comme un drame.

A bon entendeur, salut.

Cte DE HARSANVILLE.

Les Conseils du Docteur

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite.)

Ce ne fut que quelques années plus tard qu'apparut la manie de déguiser la couleur de ses cheveux sous une couche de poudre d'amidon.

Cette innovation fit des progrès extrêmement rapides, parce qu'elle dispensait les vieillards de teindre leurs chevelure, et qu'elle donnait aux jeunes gens, prétendait-on, de la douceur dans la physionomie, de l'expression et de l'éclat dans le regard. Tout le monde était content : c'est pourquoi cette mode dura plus de cinquante ans; mais les femmes y ajoutèrent les ressorts et les charpentes à plusieurs étages du siècle précédent; de sorte que, d'après un journal de l'époque, les belles dames, ne pouvant plus s'asseoir dans leurs carrosses, en raison de la hauteur de leur coiffure, étaient obligées de s'y tenir à genoux. Une Anglaise, qui visitait Paris à cette époque, s'exprime ainsi au sujet des femmes : « Leurs cheveux, dit-elle, ressemblent à de la laine blanche, et, avec leur visage couleur de feu, elles n'ont pas même figure humaine : on les prendrait pour des moutons écorchés. » L'usage de poudrer les cheveux persista longtemps encore; mais la hauteur des coiffures diminua peu à peu, et l'on en vint à porter les bonnets *à la paysanne*, coiffure modeste qui fut immédiatement adoptée par toutes les mères de famille. Cette mode persista pendant tout le temps du règne de Louis XV, avec de nombreuses modifications que lui firent subir les favorites du roi, modifications aussitôt imitées par les dames de la cour et les bourgeoises. Néanmoins, le bonnet résista à tous les changements, et il s'est perpétué jusqu'à nos jours.

En 1774, à propos d'un mot de Beaumarchais, on vit surgir tout à coup la coiffure à la *quesaco*, et bientôt après le *pouf au sentiment*. La première fut inaugurée par Marie-Antoinette, qui s'étant fait expliquer la signification du mot provençal, le répétait souvent dans son intimité. Sa modiste, Mlle Bertin, s'en servit pour désigner une espèce de panache composé de trois plumes que les élégantes portaient derrière la tête. La mode se répandit rapidement, et toute la France l'adopta. Le *pouf* était une coiffure composée d'un nombre infini de colifichets; on l'appelait *au sentiment*, parce qu'on faisait entrer dans sa composition tout ce que la personne aimait le plus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

aimait le plus. Toutes les femmes avaient leurs *poufs*. C'était le *pouf à la reine*, le *pouf à la Junon*, etc : on se faisait coiffer *en parc anglais, en parterre galant, en chien couchant, en moulin à vent, en rat, en navet, en chou, en laitue, en asperge, à la grenade, à la cerise, à la Fanfan, en gondole, au vol d'amour, aux sentiments repliés*, etc., etc.

Cette mode fut détrônée l'année suivante par une nouvelle qui, partie de la cour de France, fit en peu de temps le tour de l'Europe. La reine, ayant trouvé sur sa toilette une belle plume de paon, eut l'idée de la placer dans ses cheveux : l'effet lui parut bon. Aussitôt elle en mit une seconde, puis une troisième qu'elle entoura de quelques plumes d'autruche. Le roi entra tout à coup et déclara qu'il n'avait jamais vu plus belle coiffure. Il n'en fallut pas davantage; cette mode se répandit immédiatement et régna jusqu'en 1778, où parut pour la première fois le *hérisson*. Qu'on se figure le petit animal de ce nom couché sur le haut d'une tête de femme au milieu d'un fouillis de cheveux frisés de la manière la plus confuse, le plus en désordre, et l'on aura une idée assez exacte de ce genre de coiffure. Le tout était soutenu par un large ruban rose ou bleu qui faisait deux ou trois fois le tour de la tête. Bientôt arrivèrent les modifications et les amplifications, c'est-à-dire le ridicule. On se coiffa d'abord en demi-hérisson, puis on ajouta des dentelles, des fleurs, des guirlandes, des rubans, des perles, des glands, des panaches, si bien que le visage disparaissait à peu près complètement sous cet amas de colifichets. Tout cet attirail constituait une coiffure qui n'avait pas moins de deux pieds de hauteur et presque autant de largeur. On avait décoré tout cela de noms plus ou moins bizarres : c'étaient des *coiffures en papillon, en oreilles d'épagneul, en poule mouillée, en marronnier d'Inde, en guérilon, en commode, en cabriolet, en chien fou, en chasseur dans un taillis*, etc. Enfin on en arriva à représenter sur la tête des élégantes des montagnes, des collines, des prairies émaillées de fleurs, des torrents écumeux, des jardins, des parcs. Pour organiser une telle coiffure, l'artiste capillaire était obligé de monter sur un échafaudage, sa taille ne lui suffisant pas, quelque grand qu'il pût être. Au théâtre, lorsque les dames se trouvaient aux premiers rangs, il était absolument impossible aux spectateurs placés derrière elles de rien voir de ce qui se passait sur la scène. Aussi Devisme, directeur de l'Opéra, se vit-il forcé d'intervenir par un règlement aux termes duquel les femmes à haute coiffure ne seraient plus admises à l'amphithéâtre. Voilà où en était la mode lorsque Marie-Antoinette, ayant perdu ses cheveux par la suite de couches, se contenta de porter un chignon plat. Ce fut le signal d'une nouvelle mode. Aussitôt, les femmes firent le sacrifice de leur chevelure et adoptèrent la *coiffure à l'enfant*. Celle-ci eut néanmoins de nombreuses variétés, telles que la *coiffure aux plaisirs des dames, à l'urgence, à la paresseuse, au bandeau d'amour, à la carmélite, au lever de la reine, à la prêtresse de Vénus*. C'était toujours la reine qui donnait le signal des nouvelles modes : s'étant éprise tout à coup d'un violent amour de la vie des champs, on vit apparaître aussitôt la *coiffure à la laitière, à la paysanne de cour*. Mais toutes ces innovations n'étaient pas de longue durée; il fallait toujours du nouveau et l'esprit des coiffeurs aussi bien que celui des femmes était constamment à la torture pour inventer de nouvelles formes dont la bizarrerie ou l'extravagance ne faisait qu'enchérir sur toutes les précédentes. On peut en juger par la lecture des deux annonces suivantes qu'on trouve dans les journaux de modes de l'époque : « *Aujourd'hui on offre aux dames un chapeau à l'amiral. On verra chez Mlle Fredin, modiste,* A L'ÉCHARPE D'OR, *rue de la Ferronerie, un chapeau sur lequel est représenté un vaisseau avec tous ses agrès et apparaux, ayant ses canons en batterie. — On trouve chez Mlle Quentin, rue de Cléry, des chapeaux poufs en trophée militaire; les étendards et les timbales posés sur le devant sont d'un effet très-agréable.*

Comme on voit, après les innombrables variétés de coiffures que nous avons énumérées, la mode s'était portée sur les chapeaux, et ici surtout l'excentricité dominait plus que jamais. A peine voyait-on surgir une forme nouvelle qu'elle était aussitôt remplacée par une autre toujours et de plus en plus ridicule. On vit passer successivement en très-peu de temps les *toques à la Suzanne*, les *chapeaux à la Basile*, le *bonnet à l'Iphigénie, à la béarnaise, à la turque, à l'espagnole, à la Philadelphie*, et enfin le *bonnet anonyme*. On était à bout d'appellations. La révolution grondait à Paris, le canon tonnait à la Bastille, et la République s'installait à la place de la Royauté. En un jour, le souffle révolutionnaire dissipa toutes ces coiffures péniblement recherchées. Un simple bonnet et une cocarde tricolore, telle est la coiffure dont les plus belles femmes se contentèrent. Mais il fallut bientôt compter avec les caprices de la mode et l'inconstance du sexe. Ce fut le Directoire qui vit naître les nouvelles parures, et comme pour se rattraper du temps perdu, on lança de véritables avalanches de bonnets, de chapeaux et de perruques. On vit paraître et disparaître successivement le *bonnet à la paysanne, à la Despaze*, le *bonnet Pierrot*, le *bonnet à la folle*, la *coiffure à la minette*, le *bonnet à la Délie*, le *bonnet à la frivole, à l'esclavonne, à la Nelson*, etc.; puis, le *chapeau à la Primerose, chapeau turban, chapeau à l'anglaise, à la glaneuse, chapeau spencer, chapeau castor, à la Lisbeth, à dauiers*, etc .. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les formes. Nous préférons donner un instant la parole aux auteurs qui se sont occupés spécialement de ce chapitre : « Et toujours la vogue prise, perdue, reprise, reperdue, reconquise. Faut-il la perruque? celle de ce matin, celle de deux heures, celle de ce soir qui se montre, celle qu'on a vue la dernière, l'avant-dernière, et la nouvelle, et l'oubliée, et la régnante? Qu'est-ce que l'encyclopédie perruquière de Marchand à côté de cet étalage? Perruques *à tire-bourres, à crochet sur l'œil, à l'anglaise, à l'espagnole, à flasse d'enfant, à la turque*, et les perruques *grecques*, et les perruques *romaines*, perruque *à la Vénus*, perruque *à la Titus*, perruque *à la Caracalla*, perruque *à l'Aspasie*, et *coiffure* en artiste dans le genre de la Sapho antique. — Quelle imagination que celle des dictateurs de la tête! Rey, le ministre des modes; Legros et Duplan; Duplan, l'ancien valet de chambre de Talma, Duplan, dont le génie s'est révélé au service du grand acteur; comme, après thermidor, ils inventent ville pour le chef féminin la *coiffure à la victime*, souvenir des prisons d'hier.

Hier, les résilles de Doizy; hier, plus de chignon, au vent l'or des tire-bouchons en spirales. Aujourd'hui, les frisons d'ébène et les mèches antérieures se prolongent au delà des sourcils, faisant à l'œil droit comme un auvent capillaire; hier, des plumes de héron noires avec l'extrémité orange; demain, *des follettes*, les plumes de vautour et d'autruche. Tantôt le chignon mobile, ondulant de partout, assiége la capote, tantôt c'est un rideau de soie pourpre qui emprisonne les cheveux. Pendant que Bonaparte, entre deux victoires, ramasse, en Italie, les camées qui orneront à son retour, à la fête chez Talleyrand, les cheveux de Mme Bonaparte, les perruques s'enrichissent de plaques d'or et d'*esprits* en diamants. Duplan revêt les jeunes fronts des maillons étincelants d'une triple chaîne d'or, Rey fait zigzaguer un double rang de perles sur le rouleau de gaze d'un turban oriental que domine en pyramide un ananas doré. Et comptez toutes les transformations : le chignon qui s'amincit en poire sous une couronne de roses, puis le chignon sans poudre, s'élevant à triple étage dans le triple cercle d'un ruban couleur de feu. A voir la perruque toute-puissante, les bonnets conspirent; une barbe à gauche, un bouillon à droite, un nœud sur un fond de ruban, s'efforçant de singer le double chignon romain, c'est le *bonnet*-perruque qui s'en va mourir à l'Élysée, le soir même de sa naissance. Mais le coup est porté; aux banquets même du joyeux Vaudeville, la perruque trouve des Zoïles. Sur tous les théâtres, on attaque, on ridiculise, on persifle ces charmes qu'il faut déposer chaque soir sur sa toilette; c'est une levée en masse d'épigrammes contre la perruque. Soudain on se souvient que la Terreur a proscrit les perruques blondes. Il se forme une nouvelle secte jalouse de se réunir aux contre-révolutionnaires, et des femmes éventées s'empressent d'acheter les cheveux des jeunes blondins guillotinées et de porter sur leurs têtes une chevelure si chère. Mlle Lepelletier de Saint-Fargeau reçut douze perruques blondes dans sa corbeille de mariage; Mme Tallien en possédait trente à 25 louis pièce, autant que Mlle Lange et Mme Raguet, les célébrités du Directoire (1).

DOCTEUR IZARD.

(A continuer.)

UN DUEL AUX LANTERNES

(Suite)

III

Le lendemain matin, en s'éveillant, Cahuzac aperçut son ami Edmond Routy debout au milieu de la chambre et examinant d'un air piteux les débris de ses infortunés magots.

— Diable! dit-il, tu n'as pas beaucoup de goût pour la céramique.

— Il paraît. Passe-moi ma robe de chambre. Aïe!... aïe!...

— Qu'as-tu donc?

— Rien; une crampe, dit Cahuzac qui ne voulait pas raconter son épisode de la veille.

Edmond s'était approché de la fenêtre.

— Tiens! tiens! dit-il en voyant les allées du parc sablées, le château est donc habité?

— Tu connais le propriétaire de ce château?

— Je le connais... c'est-à-dire je le connaissais.

— Il a cessé d'habiter son château?

— Oui.

— Mais il paraît qu'il y est rentré.

— Ce n'est pas supposable.

— Pourquoi cela?

— Parce que voilà bientôt deux ans qu'il s'est fixé au Père-Lachaise et que je ne crois pas qu'il songe à déménager de sitôt.

— Il est mort?

— Comme tu le dis. Les héritiers ont sans doute vendu la propriété. Mais que nous importe; revenons un peu à tes affaires. Nous disons.....

— Où donc est l'entrée principale?

— L'entrée de quoi?

— Du château.

— Ce château t'intéresse donc bien?

— Moi! du tout.

— Mais revenons à nos moutons, berger. Le petit père Camuset est tout à fait dépisté; il te croit parti pour Cuba rejoindre l'oncle d'Amérique, et, entre nous, c'est ce que tu aurais de mieux à faire.

— Je ne demande pas mieux, mais.....

— Ton passage? Que cela ne t'inquiète pas, j'y pourvoirai. Je me suis déjà mis en quête d'un navire, mais ni au Havre ni à Bordeaux je n'ai trouvé ton affaire; ainsi, mon pauvre bonhomme, te voilà encore prisonnier ici pour quelque temps.

— Très-bien!

— A la bonne heure, tu prends philosophiquement ton parti.

— Qu'y puis-je?

— Oh! rien, mais c'est égal, je craignais de ne pas te trouver aussi résigné.

Louis poussa un soupir pour rentrer dans son rôle.

— Bah! nargue des chagrins. Veux-tu un cigare? A propos, nous déjeunons ensemble, Sauval a mes ordres.

— Merci, je me sens mal à l'aise et suis en disposition de rester couché.

— Pauvre garçon, c'est l'ennui. Quelle belle occasion tu as là de travailler! Ainsi tu me chasses?

— Vrai, je ne suis pas bien.

— Veux-tu que je t'envoie un médecin? Le pays en fournit absolument comme des fritures.

— Merci, je vais dormir un peu.

— Au revoir donc, tu ne me reverras qu'avec un passeport bien en règle, ton passage arrêté sur la première chaloupe que je pourrai trouver; après quoi, vogue la galère, cingle vers l'Amérique et prépare une scène pathétique pour te précipiter dans les bras du millionnaire, — l'est-il? il doit l'être! Au revoir!...

Sur ces mots, le joyeux Edmond sortit en chantant un air de bravoure.

Il n'était pas encore au bas de l'escalier que Cahuzac, avec toute sorte d'efforts, était parvenu à tirer ses deux jambes hors de son lit. Heureusement pour lui, ce qu'il avait craint d'abord être une entorse n'était qu'une foulure sans conséquence, et il put se traîner jusqu'à un fauteuil près de la fenêtre de sa chambre à coucher.

A peine y fut-il installé qu'il poussa un cri de joie. Cette fenêtre, par laquelle il n'était pas encore venu à la pensée de Cahuzac de regarder, donnait en plein sur la façade du château. A l'aide d'une excellente lorgnette de spectacle qu'il trouva flânant sur un meuble, il put suivre tous les mouvements des habitants du château, dont cependant une distance de plus de cinq cents mètres le séparait.

Le premier résultat de son examen ne lui fut pas favorable. Il venait de voir la belle Céleste en déshabillé du matin, se promenant devant la façade de l'hôtel au bras d'un homme. Il est vrai que cet homme était vêtu d'une douillette de soie puce et coiffé d'un bonnet de soie noire, ce qui n'annonçait pas des intentions bien conquérantes. Cependant Cahuzac se sentit un peu troublé à cette vue.

La cloche du déjeuner sonna, la douillette puce disparut avec Céleste à son bras, et pendant le reste de la journée, sœur Anne ne vit rien venir. Deux jours, trois jours se passèrent ainsi. Cependant vous pensez bien que les choses ne pouvaient pas en rester là. Cette larme qui était tombée des yeux de Cahuzac, il faut bien dire qu'elle avait été recueillie dans le cœur de Céleste, malgré la précipitation de sa fuite.

Rien d'aussi communicatif qu'un sentiment sincère et profond. Voilà une chaste enfant, une vierge immaculée. Jusque-là elle a vécu heureuse, tranquille et calme entre son père et une vieille Espagnole, — sa dame de compagnie, — encore plus âgée que son père. Cette vie lui semble si douce et si facile, qu'elle la prend pour le bonheur. Elle est venue en France, — nous dirons plus tard comment, — uniquement pour épouser un homme qu'elle n'a jamais vu. Jusqu'ici elle a trouvé la chose parfaitement simple.

Mais voilà qu'en cet instant je ne sais quel trouble vient agiter son cœur; la larme de Cahuzac soudain lui ouvre des horizons inconnus. Toutes sortes d'objections dont elle ne se serait jamais avisée se dressent dans son esprit au mariage projeté, pendant qu'elle regagne l'hôtel à la hâte.

Céleste, ce soir-là, se retira de bonne heure, prétextant un violent mal de tête, — son premier mensonge. — Quand elle fut seule dans sa chambre,

(1) *Dictionnaire encyclopédique du dix-neuvième siècle.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

elle tomba à genoux devant son prie-Dieu, suppliant, en vraie croyante, notre Père à tous de lui venir en aide dans ce trouble de son cœur.

Le lendemain, Céleste n'alla point se promener sous l'allée de tilleuls. Nous n'osons affirmer qu'elle ne pensa point à Cahuzac.

Quant à Cahuzac, vous allez peut-être trouver que c'était un singulier garçon; mais vous serez forcé de convenir que c'était une honnête et loyale nature. Après s'être livré pendant quelques jours les combats les plus violents, les yeux fixés sur le château où se trouvait celle qui venait de faire dans sa vie une brèche qu'il sentait devoir rester éternellement ouverte, Cahuzac prit tout à coup le parti le plus inattendu. Il résolut de s'éloigner, quelque risque qu'il pût courir de la part du terrible usurier son créancier; il voulait à tout prix échapper aux effets envahissants de ce voisinage qui venait de bouleverser son cœur.

Cependant, avant de partir, il voulut revoir de près, une fois encore, non-seulement Céleste, mais ce parc où elle lui était apparue dans toute la splendeur de sa beauté, le boulingrin dont son petit pied avait foulé le gazon, cet arbre contre lequel elle s'était appuyée; enfin, il voulait respirer un air qui devait, pensait-il avec la poétique superstition de la jeunesse, avoir conservé quelque parfum de la douce haleine de la jeune fille.

Voilà pourquoi, la veille du jour où il devait, d'après ses projets, abandonner le petit appartement de son ami Edmond, Cahuzac, en s'aidant cette fois d'une couverture qu'il attacha à la barre d'appui de la fenêtre, descendit dans le parc.

C'était une magnifique nuit d'été. Il était dix heures du soir environ. La lune brillait dans son plein, les vers luisants faisaient étinceler leur corselet d'acier, les grillons chantaient dans l'herbe leur refrain mélancolique, et un rossignol qui avait élu domicile en face de la fenêtre de Cahuzac, sur un orme centenaire, entonnait joyeusement son chant d'allégresse; mais Cahuzac se souciait bien, vraiment, des vers luisants et des grillons, et du rossignol. Il lui avait semblé entendre le bruit d'un pied léger effleurer le sable des allées.

Il écoutait de toutes ses oreilles et son cœur battait la chamade. Il attendait. Il ne s'était pas trompé, quelqu'un marchait non loin de là; bientôt il vit Céleste s'avancer sous le couvert avec les airs effarés d'une fauvette quand elle quitte pour la première fois le nid de sa mère.

Dès qu'il aperçut la jeune fille, Cahuzac, toujours brave, se jeta résolûment derrière un arbre. Céleste s'avançait avec précaution; elle s'arrêta à quelques pas au-dessus de Cahuzac, et se plaça comme lui derrière un gros tilleul.

Cette manœuvre, en tout semblable à la sienne, ne laissait pas que de sembler étrange au Gascon. Il attendait pour tâcher de comprendre. La jeune fille sortit la tête, d'abord un peu, puis davantage, puis tout à fait, se dressant sur ses petits pieds afin de voir plus loin. Cahuzac, intrigué, cherchait à deviner dans quelle direction se portaient les yeux de la créole, et il ne fut pas médiocrement étonné en s'apercevant que c'était sa fenêtre ouverte que regardait Céleste.

Tout à coup, elle fit deux pas en avant comme pour s'assurer que ses yeux ne la trompaient pas; elle étouffa un cri en voyant la couverture qui pendait nonchalamment au balcon de la fenêtre et se rejeta vivement dans l'allée de tilleuls, où elle se trouva nez à nez avec Cahuzac.

Quand les jeunes gens se trouvèrent en présence, dans cette position si embarrassante pour tous les deux, ils restèrent pendant quelques instants immobiles. Céleste, comprenant que ce jeune homme avait vu tout son petit manége d'espionnage et qu'il pourrait en tirer une conclusion infiniment trop flatteuse pour son amour-propre, Céleste se sentit rougir et baissa les yeux.

Cahuzac n'était guère plus rassuré, et ce ne fut pas sans faire un violent effort sur lui-même qu'il parvint à dire :

— Mademoiselle, je ne suis pas aussi coupable que vous pouvez le croire. Si j'avais cru vous rencontrer à cette heure dans le parc, je n'y serais pas descendu, je vous le jure.

— Qu'y veniez-vous donc chercher?

Cahuzac hésita un instant et répondit enfin d'une voix à peine intelligible :

— Votre souvenir!..... Avant de m'éloigner pour jamais, continua-t-il en élevant peu à peu la voix, j'ai voulu emporter d'ici quelque chose qui me parlât de vous quand vous ne seriez plus là, quand je vous aurai perdue pour toujours.

Céleste fit un mouvement.

— Mademoiselle, dit Cahuzac en relevant la tête, vous aurez passé dans ma vie comme un de ces brillants météores qui descendent du ciel et dont on se souvient toujours, quoiqu'on ne les ait vus qu'un instant. Non, je ne veux, je ne dois jamais vous revoir; vous ne me croyez pas sincère en parlant ainsi, écoutez : je sais qui vous êtes, ou, du moins, j'ai deviné ce que vous êtes.

Vous êtes l'unique héritière d'une immense fortune et je suis un pauvre orphelin ruiné, voilà pourquoi je vais vous fuir. Nous sommes séparés par un abîme, et cet abîme, j'ai trop d'orgueil pour essayer de le franchir. Non, il ne sera pas dit que ce pauvre jeune homme, dont vous ne saurez même jamais le nom, ait ambitionné de vous autre chose que cette flamme que vous avez allumée dans son sein.

— Monsieur..... dit Céleste.

— Eh! mademoiselle, qu'importent mes paroles; demain, je serai bien loin, laissez donc parler un peu ce pauvre fou qui n'oubliera jamais l'heure où sa vie a croisé la vôtre. Vous êtes la seule personne que j'aimerai jamais; oui, la seule. Enlevez-moi tout le reste, dit le jeune homme avec un redoublement d'énergie, vous ne m'arracherez jamais cette affection. Cette affection qui fait mon désespoir, comme elle fait aussi ma joie, j'y tiens comme à la seule chose bonne et grande que j'aie connue depuis que ma pauvre mère est morte.

Au souvenir de sa mère dont il venait d'invoquer le nom, la voix de Cahuzac se fondit dans un sanglot; Céleste avait laissé retomber un bras le long de son corps en écoutant le jeune homme.

— Vous avez perdu votre mère? dit-elle.

Le jeune homme répondit seulement par un sanglot.

Céleste lui tendit la main.

— Moi non plus, je n'ai plus de mère, dit-elle.

Cahuzac saisit fraternellement cette main qu'on lui tendait, et ces deux enfants pleurèrent ensemble.

— Mademoiselle, reprit enfin Cahuzac, je vais bientôt partir pour longtemps, pour toujours. Laissez-moi emporter une bonne parole qui me permette de supporter avec courage les ennuis de l'absence, les fatigues, les dangers, les déboires, compagnons ordinaires d'un homme qui a sa fortune à faire. Si vous me revoyez jamais, c'est que je pourrai aller le front haut, demander votre main à votre père. Si vous ne me revoyez pas, j'aurai péri à la tâche; alors vous pourrez vous dire : il a vaillamment combattu.

Céleste restait silencieuse, les yeux fixés à terre.

— Eh bien! dit Cahuzac, cette bonne parole, vous ne voulez pas la laisser échapper de vos lèvres, vous voulez me laisser partir désespéré?...

Céleste fit un effort sur elle-même. Enfin elle dit :

— Je suis fiancée!

— Fiancée! s'écria Cahuzac.

Et le désespoir se peignait sur les traits expressifs et mobiles du jeune homme.

— Oh! mais, reprit vivement Céleste, tout n'est pas dit encore. Je ne connais pas, je n'ai jamais vu celui que je dois épouser, et jamais mon père ne voudrait me faire violence si...

Elle s'arrêta.

— Achevez donc, dit le jeune homme.

— Si j'aimais quelqu'un! dit Céleste en cachant sa tête dans ses mains.

— Vous m'aimez donc?

— Venez demain trouver mon père murmura-t-elle.

— Oh! non, non! s'écria Cahuzac, ne me faites pas espérer tant de bonheur. Et puis, continua le jeune homme avec un sourire amer, si vous saviez dans quel dénûment je suis!... Que dirait-on de moi si l'on me voyait épouser une riche héritière, et que penserait de moi votre père! Non, non, cela ne sera pas, car je veux non-seulement votre affection, mais j'ambitionne aussi votre estime.

— Ainsi vous refusez cette main que je tends vers vous? dit la jeune fille.

— Je ne la refuse pas, mais je veux la mériter. Oh! je me sens un courage à soulever des montagnes! attendez-moi, mademoiselle, attendez-moi, et je vous jure d'apporter bientôt à vos pieds une dot qui pourrait faire la rançon d'un roi!...

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

Le mauvais temps persiste; mais il ne saurait durer longtemps. Faisons donc contre fortune bon cœur, et allons à *Pygmalion* choisir robes et confections pour les beaux jours qui reparaîtront demain. Nous pouvons prudemment songer au présent et faire emplète d'un bon parapluie ou d'un en-tout-cas; mais n'oublions pas la jolie ombrelle en toile batiste écrue doublée de rose ou de bleu, que nous serons heureuses de trouver sous notre main aux beaux jours de l'été. Munissons-nous aussi de ces capelines et de ces chapeaux de jardin si bon marché et si charmants. Les magasins de *Pygmalion* occupent le vaste espace compris entre la rue de Rivoli, le boulevard Sébastopol et la rue Saint-Denis.

On me demande journellement le mode d'emploi de l'*Eau de Philippe*, je m'empresse de satisfaire ce désir. Il suffit de jeter deux cuillerées à café d'*Eau de Philippe* dans un verre d'eau, de se rincer la bouche tous les matins, au moins, et tous les soirs, ce qui est préférable, avec ce mélange, en ayant soin, cependant, de passer légèrement sa brosse à dents sur l'*Odonthaline*, qui se trouve en pâte consistante dans de délicieuses boîtes de porcelaine, et d'en imprégner les dents avant de procéder au rinçage et à l'ablution; je rappelle que cette eau et son agent inséparable, l'*Odonthaline*, se vendent chez M. Hermelin, rue d'Enghien, 24.

Je termine ma lettre par une bonne recette que vous saurez mettre à profit.

Conservation du parfum des fleurs. — Suivant le parfum que vous voulez obtenir, prenez des pétales d'héliotropes, de roses, de jasmin ou d'œillets; après les avoir effeuillées, placez-les par couches dans un bocal, en ayant soin de séparer chaque couche par un lit de beau sucre pulvérisé; lorsque le vase sera plein, vous le fermerez hermétiquement, et vous le placerez au soleil ou dans une étuve où il devra rester durant une semaine. Retirez ensuite vos pétales du bocal; exprimez-en le jus au moyen d'une presse, en le faisant passer au travers d'une étoffe de laine; mettez dans des flacons et fermez hermétiquement.

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme la marquise de Saint-J... de M.... — Adressez-vous directement à l'une des couturières dont nous publions les modèles. Les prix sont toujours un peu élevés.

A une abonnée très-satisfaite de son journal. — Un peu de patience. Votre question sera traitée dans l'*Hygiène de la chevelure*, avec tous les développements qu'elle comporte.

A M. G., à Vienne (Autriche). — Note est prise de votre observation, il en sera tenu compte dans l'*Hygiène de la chevelure*.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'eau est à la peau ce que l'air est aux poumons.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

2e Année. — N° 78

Dimanche, 29 Juin 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le nº, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

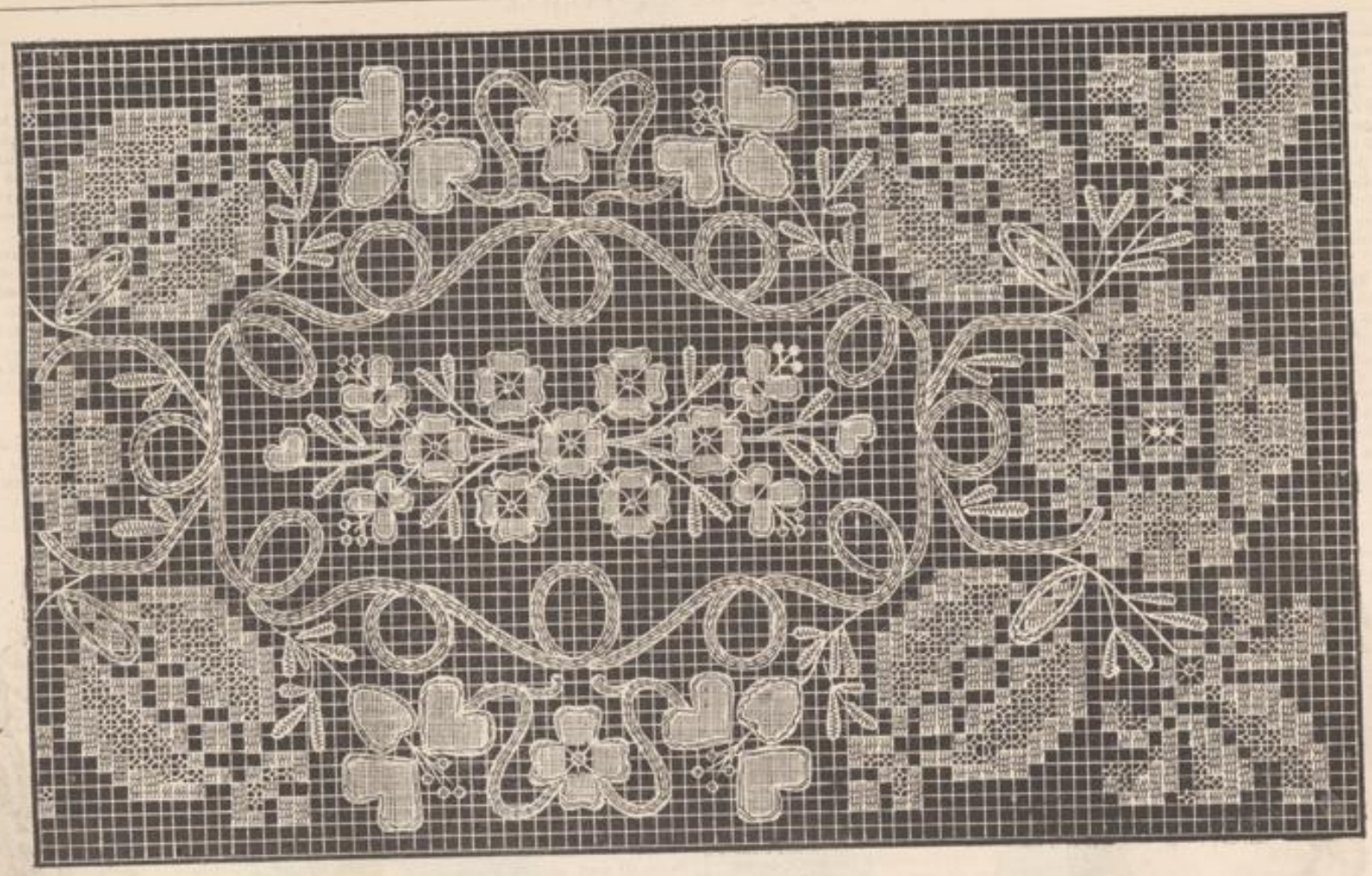
52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. COSTUME DUCHESSE. 2. TOILETTE DE CASINO. 3. COSTUME FRANÇOIS Ier, — MODÈLES DE LA VILLE DE PARIS. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



4. BANDE EN BRODERIE DE CLUNY SUR FILET.

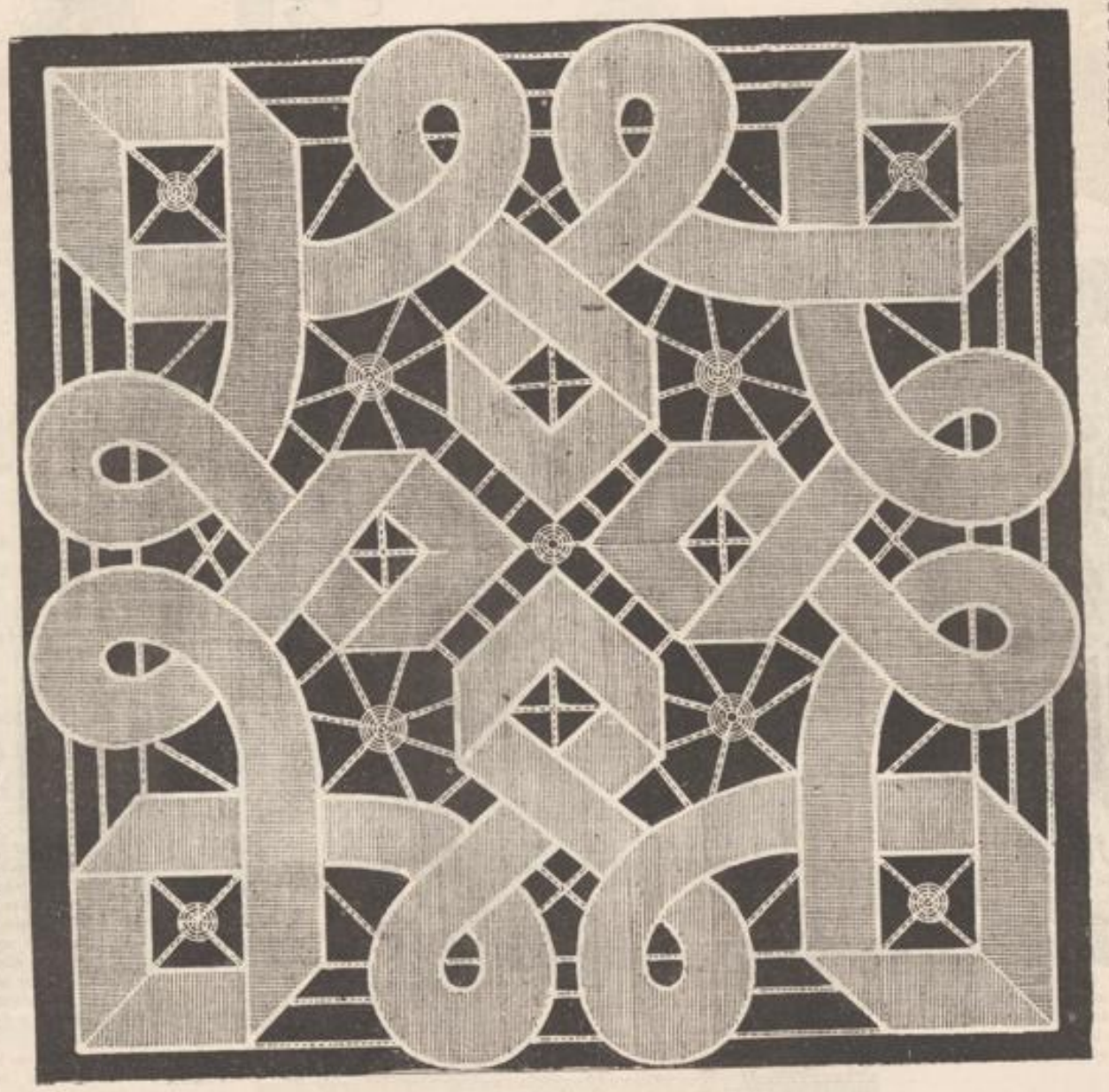
SOMMAIRE

GRAVURES : Costume duchesse. — Toilette de casino. — Costume François Ier. — Bande en broderie de Cluny sur filet. — Carré Renaissance. — Dentelle en crochet et mignardise. — Entre-deux en mignardise et crochet. — Collerette Médicis. — Collier Henri III. — Petite garniture en guipure Renaissance. — Trois bandes ruchées. — Bande en broderie Renaissance. — Toilette de campagne. — Toilette de promenade. — Toilette de ville. — Salon de 1873 : Scherzo. — Bijoux.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume duchesse. — La robe, tout en taffetas noir, est entièrement recouverte de petits volants étagés, dont le plus grand, celui du bas, doit avoir 15 centimètres, et le plus petit 5 au plus. Casaque à basques plissées derrière et à grands pans de marquis Louis XV par devant. Cette casaque est illustrée de boutons de jais et d'acier d'un style sévère et élégant à la fois. Petit pouf duchesse en paille de riz, relevé devant et sur les côtés, à la façon des petits chapeaux des pages de Louis XIV, et agrémenté de plumes et de rubans rose tendre et bleu turquoise gracieusement mélangés. Nous donnerons avec notre prochain numéro les patrons de cette casaque.



5. CARRÉ RENAISSANCE.

2. Toilette de casino. — Costume en mohair saumon, illustré d'entre-deux de faille de même nuance brodés en blanc ; le devant de la jupe est orné en tablier d'appliques de faille faisant tête à une belle frange à tête assortie ; par derrière, l'ornementation est plus riche ; un très-haut volant à tête bouillonnée, monté à 30 centimètres de la taille, est orné dans le bas d'un volant plissé, surmonté de deux biais brodés séparant la tête plissée. Nœud en faille saumon posé au milieu d'un grand volant. Corsage froncé à la taille et grandes manches Isabeau.

3. Costume François Ier. — Cette toilette, de forme très-originale, est en faille mastic et bronze. Le premier jupon, fort ample et très-fourni, est garni de trois petits volants froncés, dont le dernier est à tête ; ils sont lisérés de la nuance bronze la plus foncée. La tunique, fort originale, se compose de plis alternés formant éventail, plus longs derrière que devant ; ces plis sont tous doublés de faille bronze, qui forme revers ou re-

troussis. Une large ceinture, lisérée de faille mastic, retombe en longs pans presque jusqu'au bas du jupon. Le corsage, dont nous donnerons le patron dans notre prochain numéro, est à basques pointues devant et derrière; le devant est garni d'un plissé assorti à la tunique, c'est-à-dire doublé de la nuance la plus foncée, qui forme également retroussis. Ce même ornement se répète au parement des manches. Chapeau de paille beige bridé de velours bronze et ornementé de rubans et de plumes bleu serpent, relevés de tons par une branche de camellias qui se mêle au nœud de derrière, qu'elle complète. — Modèles des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

4. Bande en broderie de Cluny sur filet. — Le type que nous reproduisons a été copié exactement sur un vrai dessin du musée de Cluny. La toile en point d'esprit et le point de reprise sont, pour ainsi dire, seuls employés dans cet ouvrage. Quelle différence, direz-vous, y a-t-il entre la toile et le point de reprise? Je vais essayer de vous l'expliquer.

Pour la *toile*, on passe dans chacun des carrés du filet quatre ou six rangées de fil, que l'on recroise ensuite dans l'autre sens, en contrariant bien les fils les uns avec les autres, comme dans les étoiles et pensées du milieu.

Pour le *point de reprise*, on prend à cheval le trait du haut du point, en posant son aiguillée de droite à gauche; c'est-à-dire que l'aiguille a l'air de revenir sur elle-même, et non d'aller en avant. Pour terminer le point, on fait le contraire: on entrera l'aiguille de gauche à droite sur le fil transversal du bas du carré, à côté du point formé et comme si on allait continuer de gauche à droite son travail; puis on remonte et on prend à cheval, comme un point de feston en sens inverse, le fil du haut, et toujours ainsi. On obtient ainsi une espèce de croisillon ou de 8 que vous voyez reproduit dans les fleurs extérieures où ce point est alterné de points d'esprit. Quant au cordon qui entoure le médaillon, il se fait au point de toile en fil plat, mais en point de toile non recroisé; on contrarie seulement les bras du filet proprement dit, en faisant quatre rangées rapprochées les unes des autres de ces points.

Les fleurs et les étoiles sont encadrées aussi du même travail en fils passés et contrariés.

Quelques reliefs complètent l'ensemble, ce sont les petites feuilles semées de place en place; pour obtenir ces feuilles, on lance deux ou quatre fils dans la direction voulue, en ne les rattachant au filet que par les extrémités du haut et du bas; et sur ces fils ainsi lancés, sans prendre le filet de dessous, on fait une espèce de point contrarié, ou point de lacet, prenant de droite à gauche et de gauche à droite alternativement, l'un des deux brins tendus. Ce travail doit être assez serré et rapproché.

Pour la guipure de Cluny, on emploie un filet assez fin; l'on se sert, pour la broderie, de fil plat, de préférence à tout autre fil.

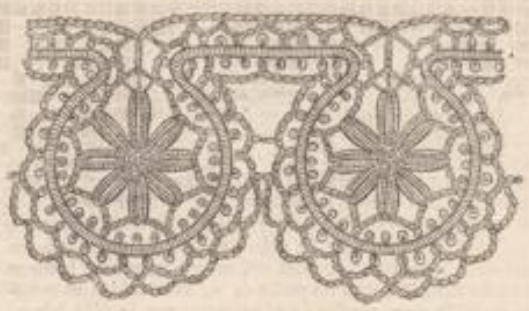
5. Carré Renaissance. — Ce genre de travail est, en ce moment, fort en vogue; notre modèle, qui produit un effet charmant, posé sur transparent de couleur, est d'une exécution prompte et facile. La grecque, qui en forme le motif principal, se fait soit en toile pleine entourée de feston et découpée pour faire place aux jours, soit en lacet de fil de la largeur exacte de notre dessin 5. Les brides qui relient les mats les uns aux autres sont en barrettes vénitiennes, c'est-à-dire au feston sur fils lancés.

6. Dentelle au crochet avec motifs en mignardise. — Il se fait, en ce moment, de gracieux motif en fils, disposés en trèfles, en étoiles, en cœurs, en losanges. Ces motifs complètent les dentelles d'une façon toute gracieuse et tout originale, tout en diminuant le travail d'exécution; car ils remplacent les motifs pleins des milieux, qui, en général, donnent le plus de peine à la travailleuse.

Ces motifs tout préparés se vendent très-bon marché et se trouvent dans toutes les bonnes maisons de petits ouvrages de dames. Il faut avoir soin de les désigner sous le nom de motifs pour dentelle marque C. B.

Notre dessin 6 est un échantillon de ce genre d'ouvrage. Tout en faisant le rang de l'intérieur qui prend pied sur la mignardise, on rattache de place en place, et suivant l'ordre désigné par le dessin, les pointes de l'étoile, que l'on n'a pas la peine d'exécuter, puisqu'on l'achète toute faite.

Les deux rangs extérieurs, qui forment des dents si légères et si gracieuses, ne sont composés que de chaînettes ou mailles en l'air contrariées d'un rang à l'autre.

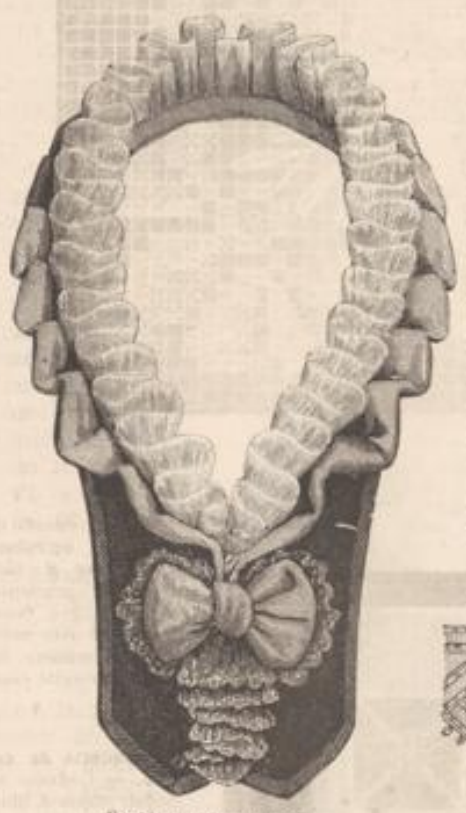


6. DENTELLE AU CROCHET ET MIGNARDISE.

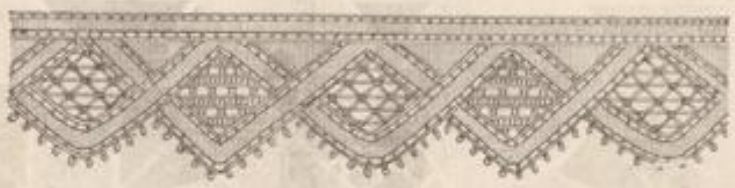
7. ENTRE-DEUX MIGNARDISE ET CROCHET.

7. Entre-deux en mignardise et crochet. — Pour cet entre-deux, il n'est point besoin de motifs rapportés; il ne se compose que de deux rangs contrariés, et cependant semblables, sans compter la galerie qui forme lisière. Ainsi, si on commence d'un bout à travailler l'intérieur des deux, il faudra de toute nécessité, pour le rang de l'autre côté, qui est tout préparé, commencer à l'extrémité de la dentelle. Cet entre-deux ne peut donc se faire que sur une longueur déterminée à l'avance, et non par petits morceaux détachés.

8. Collerette Médicis. — Les fraises Médicis et les colliers Henri III sont plus en vogue que jamais, surtout pour les personnes élancées et dont le cou est un peu allongé. Nous croyons donc vous être agréable en variant les modèles de ces diverses collerettes.



8. COLLERETTE MÉDICIS.

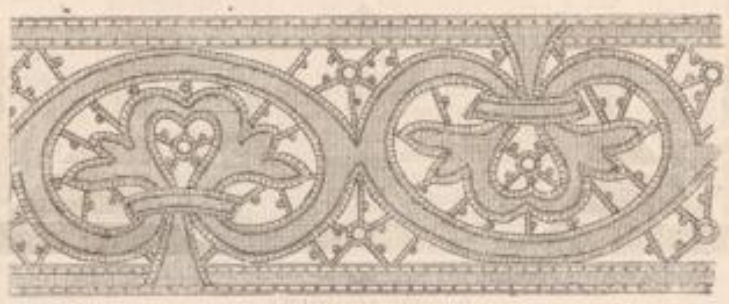


10. PETITE GARNITURE EN GUIPURE RENAISSANCE.

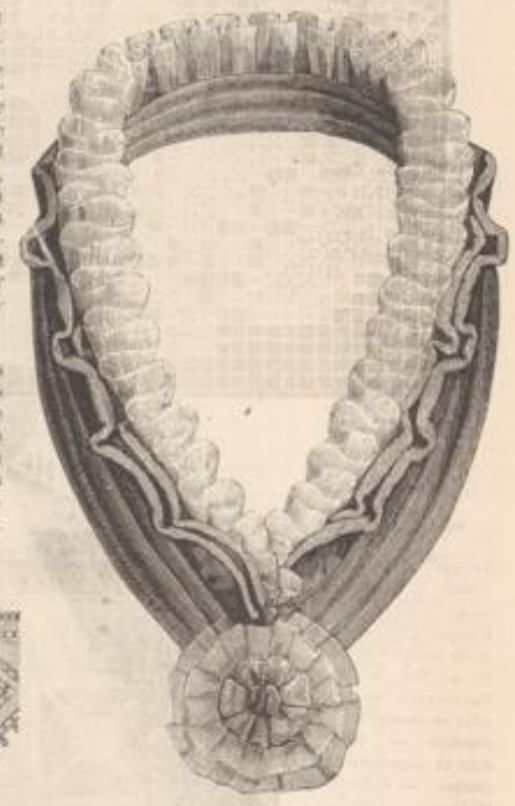
12. RUCHE DOUBLE.

13. RUCHE COQUILLÉE.

11. RUCHE SIMPLE.



14. BANDE EN BRODERIE RENAISSANCE.



9. COLLIER HENRI III.

Celle-ci se fait en crêpe lisse ou en tulle de soie, d'un beau blanc, pour l'intérieur de la collerette; l'extérieur est en crêpe de Chine bleu très-pâle, doublé de turquoise prune de Monsieur; le nœud qui se trouve sur l'espèce de rabat est encadré de blonde de soie satinée, un peu haute.

9. Collier Henri III. — Une grosse ruche de gaze blanche est retenue en pied par un biais double de crêpon de Chine prune de Monsieur, doublé de crêpe bleu turquoise; ce biais, plissé à gros plis espacés, est retenu lui-même par trois plis qui forment cadre à la collerette; un chou de gaze blanche, au milieu duquel se trouve un petit pouf des deux nuances du crêpe, achève la parure.

10. Petite garniture en guipure Renaissance. — Voici en quoi la guipure Renaissance diffère de la broderie du même nom; la broderie Renaissance s'exécute en pleine toile, tandis que, pour exécuter la guipure Renaissance, on se sert d'un lacet spécial que l'on coud d'abord sur tous les contours du dessin; on aura soin, au préalable, de décalquer et de retracer notre dessin sur un papier pelure destiné à être déchiré quand l'ouvrage sera achevé; ce papier pelure est posé lui-même sur une toile cirée, sur laquelle le lacet devra être solidement cousu; lorsque le lacet est entièrement disposé, on remplit l'intérieur au moyen des jours variés dont nous avons publié les modèles il y a quelques semaines; ici, du reste, vous n'avez qu'à suivre les indications fort précises de notre dessin 10; des barrettes vénitiennes s'appuient sur le lacet du pied en réunissant les dents à la base. Lorsque jours et barrettes sont terminés, on découpe son lacet de dessus la toile cirée

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et le papier pelure s'enlève alors tout naturellement.

11. Bande en broderie Renaissance. — Si nous donnons autant de modèles de ce genre d'ouvrage, c'est qu'on l'emploie maintenant à toutes sortes d'usages : robes de dames et d'enfants, confections, manteiets, objets d'ornements, rideaux, dessus de lit, dessus d'édredon, etc. Inutile de rappeler que cette broderie se fait sur toile; tous les endroits représentés en gris sur notre dessin restent en pleine toile et sont entourés d'un simple feston; les autres parties au défaut de l'étoffe sont exécutées en barrettes vénitiennes: l'étoffe s'enlève en dessous, ce qui forme des clairs en opposition avec les mats en toile.

12 à 14. Trois ruches. — Le dessin 14 représente une ruche simple; elle n'a qu'un pli dessus et un pli creux; l'important, pour la réussir, est d'y mettre une grande régularité.

Le dessin 12 représente une ruche double; on forme un pli d'abord, puis un second pli, plié du même sens d'un côté, mais qui se fermera de l'autre côté en sens inverse sur un pli plus petit.

Enfin notre dessin 13 nous apprend à faire ces gros coquillés qui fournissent si bien. Le pli est double, comme dans la ruche précédente; mais on l'arrête dans le milieu, en ayant soin de serrer un peu son fil.

Lorsqu'on ramène dans le milieu le pli du milieu en cousant par un simple point les extrémités, la coquille est plus gracieuse et forme éventail; si on fait le pli triple, elle sera encore plus coquette.

15. Toilette de campagne. — Robe de piqué blanc ou de toile blanche, ornée de biais de toile grise. La jupe est ornée de trois volants froncés avec biais gris, bordés de lacet blanc.

La tunique est simple et fort ample; elle se termine un peu en châle; elle est relevée en draperie sur les hanches, ce qui la fait légèrement gonfler en pouf derrière. Paletot croisé devant et doublé de gris; les basques, amples et ouvertes derrière, laissent passer les plis de la jupe.

16. Toilette de promenade. — Robe de toile d'Irlande de nuance verdâtre. Le jupon, monté à ras de terre, est orné d'un grand volant à plis plats et réguliers, d'une hauteur d'environ 50 centimètres. La tunique princesse est gracieusement relevée en draperie à l'aide d'une agrafe en ruban de faille bleue, et encadrée d'une bande de broderie anglaise ou de guipure Renaissance. Chapeau de paille fantaisie blanche, orné autour de la calotte d'une grosse ruche chicorée en taffetas bleu. Un bouquet de marguerites relève l'aile du chapeau, du côté droit, d'une façon fort gracieuse. — Modèles de la Ville de Paris, rue Montmartre.

17. Toilette de ville. — Robe en faille bleu ardoise de deux tons. La première jupe forme légèrement la traîne; les volants, au nombre de trois, de la nuance la plus foncée, sont bordés d'un biais du ton le plus clair; leur double tête est également des deux nuances. La tunique forme tablier par devant et simule par derrière une longue étole au pan tout droit; cette tunique est illustrée d'entre-deux de guipure bleu ardoise assortis à la robe. Une dentelle encadre la tunique. Le nœud qui relève les plis est en faille de la nuance la plus claire; manches style Henri III, garnies d'entre-deux posés à faux. — Modèle des Magasins du Printemps, boulevard Haussmann et rue du Havre.

PLANCHE DE MODES COLORIÉES

Toilette de campagne pour jeune fille. — Robe de taffetas d'Italie gris de fer argenté; le jupon est garni de deux hauts volants montés en fronces et lisérés d'un ruban de taffetas rose n° 5; la tunique est courte; elle forme tablier arrondi par devant, pour se terminer en pouf gonflé en ballon derrière; le pouf est relevé par une large ceinture de taffetas rose qui l'enlace; corsage à grandes basques lisérées de rose, orné d'une dentelle de soie ou de fil s'ouvrant sur un gilet de taffetas rose; le gilet est rattaché par des boutons en perle fine. Chapeau de paille de riz avec brides et torsades en faille rose; touffes de pâquerettes sur le côté faisant tête à une écharpe de gaze ou de tulle de soie qui s'envole au gré du vent.

15. TOILETTE DE CAMPAGNE. 16. TOILETTE DE PROMENADE.

Toilette de château. — Jupe en taffetas d'Italie noir, ornée d'un grand volant de 40 centimètres; ce volant, découpé par le bas à l'emporte-pièce en dents de scie, est garni en tête d'une ruche chicorée en taffetas bleu; deux autres volants plus petits, de même style que le premier et ornés de la même ruche chicorée plus petite, se trouvent au-dessus du grand volant. Tunique princesse en forme de redingote, en tissu algérien à larges rayures satinées de nuance écrue. Cette tunique, ainsi que les manches, est entièrement doublée de florence bleue. Ceinture en cuir noir piqué de bleu, avec montre en bois noir suspendue à la châtelaine sur le côté. Le pouf, par derrière, est relevé à l'aide d'une large écharpe en faille bleue, nouée négligemment. Chapeau de crin noir dont le retroussé est agrémenté de perles de jais taillées, orné d'une plume bleue retenant un flot de rubans de faille assortie.

E. BOUAY.

COURRIER DE LA MODE

Je viens d'admirer un splendide trousseau de jeune mariée, et jamais il ne m'a été donné de mieux apprécier les progrès inouïs du luxe en ce qui concerne la toilette des femmes. Autrefois, en province surtout, la fortune de la fiancée se révélait par le nombre incalculable de paires de draps, de chemises, de camisoles, et on mettait tout son orgueil à remplir du haut jusqu'en bas d'immenses armoires avec de beau linge, bien fin et bien solide. Aujourd'hui il en est autrement, et les accessoires, c'est-à-dire les futilités qui doivent parer la femme, représentent à elles seules dix fois la valeur des objets utiles.

Que penserez-vous, chères lectrices, d'un peignoir en mousseline blanche et valenciennes, coûtant la modeste somme de 1,500 francs! Ce peignoir, demi-ajusté et forme princesse, est orné dans le bas d'un volant de 30 centimètres, entièrement composé d'entre-deux de valenciennes et de biais de mousseline, et terminé par une haute valenciennes. La tête du volant est formée par un bouillonné dans lequel est passé un ruban blanc qui ressort de place en place à une distance de 10 centimètres environ.

Le devant du peignoir est entièrement garni de bouillonnés avec rubans disposés de même et d'entre-deux posés en long, s'élargissant dans le bas de la jupe et dans le haut du corsage, et en se rétrécissant à la taille. Une belle valenciennes est coquillée en échelle du haut en bas sur le milieu du devant, et dans chaque coquillé est posé un nœud de faille blanche.

L'encolure, légèrement en cœur, est garnie d'une fraise en valenciennes; à l'entournure des manches, est posée une valenciennes ruchée remontant vers l'épaule. Sur la fraise, derrière le cou, est fixé un nœud de ruban à bouts flottants. On peut mettre avec ce peignoir un pardessus de soie blanche, bleue, ou mauve, ou rose, ou bien encore gris-perle. Il peut se faire moins riche, avec des entre-deux de guipure et du nansouk.

Une autre robe du matin en foulard fond blanc avec bouquets des champs semés et très-espacés, forme Watteau, avec un pli creux dans le dos et orné devant de nœuds de velours noir; manches au

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

DE

usseau de-
donné de-
uxe en ce-
trefois, en
e se révé-
de draps,
t tout son
l'immenses
avec de
ge, bien fin
solide. Au-
il il en est
nt, et les
res, c'est-à-
futilités qui
parer la
représen-
elles seules
la valeur
ts utiles.

penserez-
ères lectri-
d'un pei-
on mousse-
nche et va-
nes, coûtant
este somme
00 francs!
noir, demi-
et forme
se, est orné
e bas d'un
de 30 cen-
s, entière-
mposé d'en-
ux de valen-
et de biais
usseline, et
é par une
valenciennes.
e du volant
mée par un
nné dans le-
st passé un
blanc qui
de place en
une distan-
10 centimè-
viron.

devant du
oir est entiè-
t garni de
onnés avec
s disposés de
et d'entre-
posés en long,
rissant dans le
le la jupe et
le haut du
ge, et en se ré-
sant à la tail-
ne belle valen-
es est coquil-
n échelle du
en bas sur le
u du devant,
ns chaque co-
blanche.
t garnie d'une
des manches,
montant vers
, est fixé un
n peut mettre
soie blanche,
ore gris-perle.
entre-deux de

rd fond blanc
t très-espacés,
dans le dos et
r; manches au

Mode et Patronage rue Paris

A. Chaillot

N°78

1873

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

coude, avec gra
velours à la cou
J'ai remarqué
garni de bandes
Cette sorte de vê
par devant et tr
Les petits bon
différents dêsha
avec chacun d'eu
comme la paun
premier peignoi
à grands pans
son seul orneme
Le second p
gnoir, en foula
doit être porté a
une sorte de p
bonnet Charlo
Cord y ; mais tr
petit et destiné
être posé très-h
sur le chignon,
en tulle brodé
festonné, sur le
vant duquel e
posées ces coq
de velours noir,
peu à la façon
nourrices bourg
gnonnes. Rien n
gracieux com
cette mignonnec
fure sur une j
tête.
Parlerai-je
mouchoirs, al
nommés pa
qu'ils ne peuv
en aucune fa
servir à l'usage
quel on les desti
Les uns sont pr
que entièrem
composés d'ent
deux de valenci
nes, et carrés ;
autres, ronds,
contraire, en
tiste fine com
une gaze, sont
nés d'une guirl
de brodée et
tourés d'un p
volant brodé ég
ment. Mouchoir
volant réunis s
grands à peine co
me une large
siette. Puis enco
et ce ne sont
les moins jolis,
tour d'un carré
batiste, une la
raie de jours à l
guille, terminée
une haute malir
ou bien deux ra
de jours séparés
une bande de
tiste. Je ne pa
pas des chiffres
surmonte une c
ronne de marqu
ces chiffres sont
tant de merveil
Sur quelq
mouchoirs *ordi*
assez larges, le
en fin cordonnet
ont seulement
Au milieu des
qui se trouvent
des cols ouverts
formant gilet ;
plissé de valenc
si désavantageu
posées d'une m

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

coude, avec grand volant de foulard; nœud de velours à la couture.

J'ai remarqué aussi un saut-de-lit en piqué blanc, garni de bandes et d'entre-deux brodés au plumetis. Cette sorte de vêtement se fait complétement vague par devant et très-large.

Les petits bonnets qui doivent accompagner ces différents déshabillés du matin sont en rapport avec chacun d'eux. Un pouf en valenciennes, large comme la paume de la main, est l'accessoire du premier peignoir; un nœud blanc très-chiffonné et à grands pans est son seul ornement.

Le second peignoir, en foulard, doit être porté avec une sorte de petit bonnet Charlotte Corday; mais très-petit et destiné à être posé très-haut sur le chignon, fait en tulle brodé et festonné, sur le devant duquel sont posées des coques de velours noir, un peu à la façon des nourrices bourguignonnes. Rien n'est gracieux comme cette mignonne coiffure sur une jolie tête.

Parlerai-je des mouchoirs, ainsi nommés parce qu'ils ne peuvent en aucune façon servir à l'usage auquel on les destine? Les uns sont presque entièrement composés d'entre-deux de valenciennes, et carrés; les autres, ronds, au contraire, en batiste fine comme une gaze, sont ornés d'une guirlande brodée et entourés d'un petit volant brodé également. Mouchoir et volant réunis sont grands à peine comme une large assiette. Puis encore, et ce ne sont pas les moins jolis, autour d'un carré de batiste, une large raie de jours à l'aiguille, terminée par une haute malines; ou bien deux rangs de jours séparés par une bande de batiste. Je ne parle pas des chiffres que surmonte une couronne de marquis; ces chiffres sont autant de merveilles.

Sur quelques mouchoirs *ordinaires*, en batiste et à ourlets à jours assez larges, le nom de baptême, Berthe, est brodé en fin cordonnet et imite une signature. Les autres ont seulement l'initiale B avec la couronne.

Au milieu des nombreuses et charmantes parures qui se trouvent dans ce trousseau, j'ai remarqué : des cols ouverts en fine toile, avec plastron croisé et formant gilet; dans l'intérieur de l'ouverture, un plissé de valenciennes adoucit le ton mat de la toile si désavantageux à la peau. Les manches sont composées d'une manchette unie, évasée du bas et échancrée à la couture extérieure, de laquelle s'échappe un plissé de valenciennes. Puis encore des cols Médicis, droits, plus hauts derrière et arrondis par devant. Le mélange de toile brodée ou unie et de dentelles, valenciennes ou malines, est le genre adopté. Les fraises à gros tuyaux garnissent surtout les robes en tissus légers, grenadine, batiste, linon, etc.

Les étoffes en vogue sont : le foulard, les crêpes de Chine, pour toilettes plus habillées; le châlis rayé, la vigogne d'été, la grenadine. J'ai vu dernièrement une délicieuse toilette de promenade entièrement composée de foulard bleu indigo à pois bleu clair. Le jupon était couvert jusqu'à 70 centimètres de hauteur de volants plissés très-serrés en foulard à pois, avec lesquels alternent des volants simplement froncés, en foulard uni du même bleu que les pois, c'est-à-dire bleu clair. Seconde jupe assez courte par devant, ornée d'un volant plissé que dépasse un volant froncé en foulard uni; par derrière, la tunique forme deux pans en pointe tombant très-bas sur la jupe. Corsage à basques courtes; gilet en foulard uni. Un mantelet en foulard à pois croise sur la poitrine, et les deux pans, terminés en pointe également, se nouent par derrière. Corsage et mantelet sont garnis d'un volant plissé et d'un volant froncé faits des deux foulards. Autre costume de foulard rayé marron et blanc. Le jupon en foulard uni marron est garni de cinq volants liserés et rouleautés. Au-dessus des rouleaux est posée une mince soutache blanche formant liséré. Polonaise en foulard rayé, avec un large biais marron, sur lequel sont posées trois soutaches blanches. Nœuds marrons sur le devant de la polonaise et aux manches. Chapeau en paille marron à bords plats, entouré d'un voile de gaze blanche; l'un des bords est relevé sur le côté par une plume marron et trois coques de velours. C'est une charmante toilette d'excursion ou de promenade. Ces deux costumes avaient été choisis dans le nombreux assortiment de la maison *l'Union des Indes*, 1, rue Auber.

17. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLE DES MAGASINS DU PRINTEMPS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

J'ai vu aussi une très-jolie robe en linon dont le devant était entièrement rayé en travers par des entre-deux de valenciennes anglaise, large de 2 centimètres, et encadrés dans deux petites valenciennes anglaises très-basses. Par derrière, la tunique formait pouf au moyen de deux larges brides en linon partant du tablier, garnies de même tout autour et nouées de manière à former un gros nœud double. Pour corsage, une petite casaque ajustée en linon, garnie tout autour d'un entre-deux encadré de dentelle. Jupon et corsage montant, en foulard de la même nuance que le linon.

Je ne conseillerai jamais à mes lectrices de porter dans la rue un corsage décolleté sous une étoffe légère. Il faut réserver pour le soir cette combinaison qui est absolument de mauvais goût au dehors. Le corsage montant est donc indispensable; mais lorsqu'on fait faire une robe, il est facile et bien peu dispendieux de réserver un mètre d'étoffe pour un corsage bas. De cette façon, la même toilette peut servir le jour pour la promenade et le soir pour un dîner ou une petite soirée; et en la modifiant ainsi suivant les circonstances, on évite l'écueil que je viens de signaler.

MARIE DE SAVERNY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les Menus de la Saison

Juin.

MENU D'UN DINER DE 7 A 8 PERSONNES

POTAGE

Garbure aux choux nouveaux.

POISSON

Carpe grillée.

RELEVÉ

Cochon de lait rôti et farci d'olives.

ENTRÉE

Escalopes de lapereaux au fumet.

RÔT

Pintades rôties.

ENTREMETS

Haricots verts au beurre.
Beignets de fleurs de sureau.

Beignets de fleurs de sureau. — Mettre des fleurs de sureau dans une terrine; les saupoudrer de sucre; les tremper d'eau-de-vie et les laisser macérer ainsi pendant deux heures; les égoutter ensuite; les passer dans de la pâte à frire additionnée d'eau-de-vie et de quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger; les frire de belle couleur; les dresser en buisson et les servir.

SERVICE DES TABLES

ORDRE DANS LEQUEL LES VINS DOIVENT ÊTRE PRÉSENTÉS

APRÈS LE POTAGE

Les vins de Madère, du Cap et de Sicile.

PENDANT LE PREMIER SERVICE

Les deuxièmes crus de Bourgogne, de Bordeaux, etc.

ENTRE LES ENTRÉES FROIDES ET LES RÔTS

Les vins du château Yquem et les vins du Rhin.

PENDANT LE DEUXIÈME SERVICE

Les grands crus de Bordeaux et de Bourgogne avec les rôts et les entremets de légumes, et les xérès avec les entremets de douceur.

PENDANT LE DESSERT

Les muscats et les blancs d'Alicante, le malvoisie, le pedro ximenès, le constance et le tokai.

Quant aux vins de Champagne, secs ou doux, rappés ou non frappés, ils doivent être présentés dès le commencement du dîner et pendant toute sa durée.

LE BARON BRISSE.

DE LA FOUDRE

Puisque vous voulez bien m'accorder la permission de causer avec vous de tout ce qui me passera par la tête, mesdames, nous allons parler un peu de la pluie et du beau temps, triste sujet beaucoup trop à la mode en ce moment, car rien n'est aussi variable et aussi dangereux que les changements atmosphériques dont nous souffrons les cruelles influences.

La pluie gâte tout, le vent déracine tout et l'orage se met de la partie pour jouer les tours les plus plaisants, quand ils ne sont pas les plus terribles.

Heureusement qu'aujourd'hui, les femmes, sans doute beaucoup moins nerveuses qu'elles ne l'étaient autrefois, n'ont plus peur du tonnerre; *c'est passé de mode;* tandis que jadis, au contraire, cette terreur-là était *fort bien portée.* Le plus modeste éclair faisait, non pâlir, ce qui eût été difficile, grâce au fard qui couvrait les joues de nos grand'mères, mais fuir les plus braves d'entre ces dames; et Mme Crequi raconte que la princesse de Banffremont, qui ne recula pas devant Mandrin, avait si grand'peur de la foudre, qu'au moindre roulement du tonnerre elle courait bien vite se coucher à plat-ventre sur un lit de repos; puis elle donnait l'ordre à toutes ses femmes de s'entasser sur elle, afin que le tonnerre pût épuiser tout son feu sur les autres avant d'arriver jusqu'à elle.

Voilà, vous en conviendrez, une bien singulière façon d'exercer la charité chrétienne à l'endroit de son prochain!

Mais les femmes seules n'étaient pas affligées de ce travers, et il y avait, sur ce point, beaucoup d'hommes partageant le même ridicule. Ainsi, le marquis de Somenars, ce gentilhomme breton que l'affection de Mme de Sévigné a rendu célèbre, car elle en parle sans cesse dans ses lettres, tantôt pour le plaindre, tantôt pour le blâmer, ce marquis, en un mot, qui était un fieffé coquin tout en étant un parfait gentilhomme: celui, enfin, qui passait sa vie à se défendre contre des procès criminels, et qui accusé tantôt de fausse monnaie, tantôt de rapt, se trouvait doublement menacé du dernier supplice, lui qui n'avait crainte de rien, avait une peur effroyable du tonnerre.

Ce n'était cependant pas le courage qui lui manquait puisqu'il riait de tout. Ainsi, la spirituelle marquise écrivait un jour à sa fille :

« Je vous affirme n'avoir jamais vu de ma vie un homme aussi fou que ce Somenars; et je crois, en vérité, que sa gaieté augmente en même temps que ses affaires criminelles; s'il lui en vient encore une, je vous affirme qu'il en mourra de joie. »

Et plus loin elle ajoute, en revenant encore sur le même sujet :

« Somenars ne fait que sortir de ma chambre; nous avons parlé sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais moins que l'enjeu de sa tête. Le comte de Créame veut à toute force qu'il ait le cou coupé, lui ne le veut pas; voilà tout le procès. »

Vous voyez que l'affaire était très-sérieusement engagée et que cependant le marquis ne perdait en rien sa gaieté ordinaire. Eh bien! quand il entendait tonner, ce même homme devenait quasi fou de frayeur, il se bouchait les oreilles, il se mettait à plat ventre sous son lit, et, tant que grondait l'orage, lui qui ne craignait ni Dieu ni diable, débitait une foule de patenôtres d'une voix à rendre sourd le bon Dieu et tous ses saints.

Du reste, avant les découvertes de la physique, qui ont été faites depuis moins de cent ans, le phénomène du tonnerre était entouré d'un voile mystérieux qui pouvait frapper d'épouvante toutes les imaginations vives, tandis que chacun sait aujourd'hui que le tonnerre est tout simplement un produit de l'électricité, ce grand agent de toute végétation, si bienfaisant dans ses effets, mais si terrible quand ils sont des proportions nécessaires à la fertilité de la terre.

Les nuages qui flottent dans l'atmosphère sont constamment chargés d'électricité. Or, quand deux gros nuages sont chargés, l'un d'électricité positive, l'autre d'électricité négative, ils s'attirent mutuellement, et leur contact produit une détonation proportionnée à leur volume. Lorsque l'air est rempli d'un grand nombre de gros nuages chargés d'une électricité différente de celle de la terre, les montagnes attirent ces nuages, et c'est alors que l'on voit éclater ces orages qui sont si communs dans les pays montagneux. Cependant les bois et les édifices, dans les pays plats, attirent la foudre comme les montagnes et produisent ces effets brillants et bruyants que nous voyons et entendons tous les jours. L'éclair et le coup que nous croyons être séparés sont produits simultanément; mais comme la lumière parcourt l'espace avec une bien plus grande rapidité que le son, il en résulte que nous voyons souvent l'éclair avant d'entendre la détonation; le danger est donc réellement passé quand le bruit arrive à notre oreille.

Souvent aussi on entend le tonnerre rouler longuement et l'écho répéter ce bruit dans diverses directions. Cet effet peut être certainement dû aux montagnes, aux vallées, aux bois et aux édifices; mais il peut l'être également, grâce aux nuages et à la surface de la terre qui naturellement se renvoient le son. On ne pourrait autrement s'expliquer comment ce même roulement se fait en pleine mer, où il n'y a que la surface de l'eau et celle des nuages pour produire un effet semblable.

Pour se préserver de la foudre, certaines gens indiquaient jadis divers moyens, plus extravagants les uns que les autres. Ceux-ci voulaient qu'on tirât le canon sur le nuage, ceux-là prétendaient qu'il fallait faire beaucoup de bruit, c'est-à-dire faire carillonner les cloches à toute volée, et un grand nombre d'accidents sont résultés de la mise en pratique de ces diverses opinions.

Maintenant, beaucoup de personnes encore ont un grand tort, celui de courir pour se mettre sous des arbres élevés et touffus, afin de s'abriter contre l'orage quand ils sont surpris par lui en pleine campagne, et on ne saurait croire combien de victimes ont été atteintes dans ces deux circonstances; car on augmente le danger et par la course et en s'abritant sous les arbres, puisque le fluide électrique est toujours attiré par les lieux élevés et pointus. Ainsi, les clochers des églises, les maisons isolées et à hauts pignons offrent plus de danger que celles qui sont à peu près de même hauteur et réunies soit dans une ville, soit dans un village.

Depuis l'invention des paratonnerres, on peut très-bien éviter la foudre; seulement le paratonnerre n'agissant pas sur le fluide électrique dans un rayon de plus de vingt mètres, il faut en faire poser plusieurs sur les édifices d'une grande étendue que l'on veut préserver.

Rien n'est bizarre comme l'action du fluide électrique. Ainsi un rapport, fait à l'Académie par un très-savant docteur, prouve que la foudre peut n'être pas toujours accompagnée de détonation, et à ce sujet il raconte le fait, dont il fut témoin, d'une jeune fille mortellement frappée par la foudre sans que la décharge électrique ait été révélée aux personnes présentes par aucun effet ordinaire de l'orage, c'est-à-dire sans qu'elles aient entendu la moindre détonation ni aperçu le plus faible éclair.

Il me semble que là-dessus nous devons tirer l'échelle, nous recommandant à Dieu pour qu'il nous protége en cela comme en toute autre chose.

Cte DE BASSANVILLE.

Un Duel aux Lanternes

(Suite)

On voit qu'en sa qualité de Gascon, Cahuzac ne doutait de rien.

En ce moment, on entendit sous le couvert un bruit de pas qui s'avançaient.

— C'est César, dit la jeune fille; on me cherche. Adieu! retirez-vous bien vite.

— A demain, n'est-ce pas ?

— Oui, mais en présence de mon père. Je lui parlerai demain matin pendant le déjeuner.

Ne craignez rien, tout va bien, et César vous avertira dans la soirée de ce que vous aurez à faire.

Le nègre approchait.

— Adieu, adieu, dit-elle.

Et elle disparut sous les tilleuls du parc.

Cahuzac demeura à la même place tant qu'il put entendre le léger bruit des pas de son amie glissant sur le sable. Dès que tout fut rentré dans le silence, il regagna sa fenêtre qu'il escalada vivement.

Vous devinez bien que notre ami Cahuzac ne dormit guère cette nuit-là. Il bâtissait en Espagne les châteaux les plus fantastiques.

Quant il se réveilla, il sauta vivement en bas de son lit, et, armé de sa lorgnette, il courut à la fenêtre. Mais les volets étaient encore hermétiquement fermés au château. Bientôt, cependant, une porte s'entrebâilla, César montra sa tête crêpue, et la maison parut s'éveiller peu à peu. Le supplice de l'attente commença alors pour Cahuzac. Il inventa mille stratagèmes pour tuer le temps, mais il eut beau faire, toutes les minutes étaient des heures et les heures des siècles.

Enfin le déjeuner sonna et le cœur de Cahuzac commença à battre.

— Elle parle de moi, pensait-il, elle dit ceci, puis cela, le père écoute, secoue la tête, fait telle objection, puis telle autre. Céleste tient bon, le père se fâche et... Oh! mon Dieu!

Cette exclamation était provoquée par la douillette puce que Cahuzac venait d'apercevoir descendant les marches du perron. La douillette puce paraissait très-agitée, le bonnet de soie noire semblait battre la breloque sur la tête chenue du vieillard. Quant à Céleste, elle marchait les bras croisés, aux côtés de son père et semblait l'écouter avec une impatience mal contenue. Le bonhomme s'animait, la douillette était furieuse.

Tout à coup, Céleste cacha sa tête dans ses mains et remonta brusquement les marches du perron. Le vieillard la suivit avec une vivacité qu'on n'aurait pu attendre d'un homme qui paraissait si caduc, et tous deux disparurent.

Pendant le reste de la journée, Cahuzac ne fut pas précisément couché sur un lit de roses. Il avait des instants de prostration pendant lesquels il pleurait comme un enfant séparé de sa nourrice.

La nuit vint, les étoiles brillaient au ciel, la lune était dans son plein, et César ne paraissait pas. Cahuzac, qui jusque là s'était tenu à la fenêtre, perdit enfin l'espoir de rien recevoir de Céleste et se jeta en travers de son lit avec un de ces mouvements de désespoir enfantins qui formaient l'un des côtés saillants de son caractère.

Comme il était ainsi abîmé dans sa douleur, il entendit tout à coup près de lui un bruit et ressentit une commotion comparable à celle que pourrait causer un tremblement de terre. Il se retourna et se trouva en présence du nègre César, qui venait de sauter par la fenêtre.

— Ah! c'est toi! enfin, c'est toi, dit-il en apercevant le colossal personnage dont la tête, comme un buisson d'épines, s'était accrochée dans les girandoles du lustre suspendu au plafond.

— Oui maître, dit le nègre en ouvrant démesurément la bouche par un gros rire qui montra ses dents blanches et larges comme trente-deux amendes pelées.

— Tu es gai? dit Cahuzac à qui la bonne humeur de César semblait de bon augure.

— Oh! oui, moi bien gai, moi content.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Tu viens me chercher pour me conduire près de ton maître?

— Non, non, moi viens pas chercher vous, continua le nègre en riant de plus belle; moi bien content, maître est furieux.

— Et mademoiselle Céleste?

— Demoiselle? hi! hi! hi! fit le nègre en se tenant les côtes pour rire à son aise.

— Parlera-t-u? que t'a-t-elle chargé de me dire?

— La France, vilain pays! Brr! Froid! Demoiselle partir, retourner au pays de César. La Havane, Cuba, le soleil, César bien content.

— Eh quoi! vous allez vous embarquer?

— Oui, oui, oui, à Bordeaux, le *Jeune-Édouard* beau navire! Demoiselle Céleste, un peu triste, mais bientôt consolée.

— Allons, tu te trompes, elle ne peut partir ainsi.

— Si, si, dit le nègre en se frottant les mains, le *Jeune-Édouard* beau navire; Cuba beau pays!

— Te tairas tu, affreux macaque! s'écria Cahuzac exaspéré.

Mais déjà César, sans doute jaloux de mériter le nom que venait de lui donner Cahuzac, avait sauté par la fenêtre avec l'adresse et l'agilité d'un singe.

Quelques instants après, le Gascon entendit le bruit d'une chaise de poste qui s'éloignait au galop Aussi le lendemain, quand, à sept heures du matin, son ami Edmond Routy entra chez lui, Cahuzac ne lui présenta pas un visage précisément souriant. Edmond s'en aperçut et lui dit d'un air de commisération.

— Pauvre ami! Je t'ai laissé quinze jours sans venir te voir. Comme tu as dû t'ennuyer!

— Moi! pas le moins du monde, dit étourdiment Cahuzac; c'est vrai je suis ici chez toi, je t'avais complétement oublié.

— Hein! Eh bien! tu es encore gentil, toi!

— Ah! pardon, mon ami, c'est que...

— Je comprends, pauvre ami, dit Edmond Routy avec componction, l'excès du chagrin. L'ennui te tuerait, vois-tu, si tu restais ici, m'est avis que tu as besoin de changer d'air.

— C'est aussi mon opinion, dit Cahuzac que rien ne retenait plus à Bougival depuis qu'il savait que Céleste en était partie. Oui, tu as raison, il faut que je parte. Mais où aller?

— J'y ai songé, dit Edmond d'un air capable.

— Comment?

— Devine le refuge que je t'ai choisi.

— Tu m'expatries?

— Juste; je t'envoie rejoindre l'Amérique, que te semble de l'idée?

— Je la trouve triomphante, mais le passage.

— N'est-il pas entendu que c'est mon affaire?

— Oh! Edmond ce serait abuser.....

— Ne dis donc pas de bêtises. Crois-tu que je te laisserais manquer ta campagne faute de soldats? Ainsi, voilà qui est entendu.

— Soit.

— Tu voyageras sous mon nom, c'est plus prudent à cause de Samanon. Tiens! voilà ton passeport, et souviens-toi que, jusqu'à nouvel ordre, tu t'appelles Edmond Routy.

— Ce cher ami! il pense à tout.

— Il le faut bien, puisque tu ne penses à rien.

— Et quand dois-je partir?

— Ce soir. Ta place est retenue à la malle poste de Paris à Bordeaux.

— C'est donc à Bordeaux que je m'embarque, dit Cahuzac, dont une vague espérance commençait à agiter le cœur.

— Sans doute.

— A quel bord?

— A bord du *Jeune-Édouard*.

— Hein! tu dis...

— Je dis le *Jeune-Édouard*.

— Qui est en partance pour Cuba? s'écria Cahuzac, à qui les paroles incohérentes du nègre revinrent en ce moment à l'esprit.

— Précisément le *Jeune Édouard* va faire voile pour la Havane Mais comment sais-tu cela?

— Ah! mon ami, mon cher Edmond, s'écria Cahuzac, incapable de se contenir plus longtemps, laisse-moi t'embrasser.

— Volontiers, cher ami, mais explique-toi?

— Ah! tu me sauves la vie. Ah! ce cher Edmond! Embrasse-moi encore.

— Diable! comme tu es expansif. Tu avais donc joliment peur de Clichy?

— Moi? Clichy? oui... non... c'est-à-dire...

— Oui, je comprends, tu as la raison légèrement troublée, ce n'est rien, le grand air va dissiper cela. C'est égal, je ne comprends pas bien.

— Plus tard, mon ami, tu sauras... Je te dirai tout... Oh! je t'écrirai. Mais tu viens de me rendre un service, vois-tu, dont moi seul puis calculer la portée. Ah! mon cher Edmond!

Et Cahuzac, dans le délire de sa joie, sauta encore au cou de son ami.

— Très-bien! très-bien! disait Edmond essayant de se dégager; mais tu me serres trop. Laisse-moi respirer un peu et fais ta malle; tu auras le temps de m'étouffer après. Eh bien! voilà que tu bats des entrechats à présent. Tout à l'heure tu avais une mine de croque-mort, et maintenant tu me fais l'effet de Bacchus couronné de pampres. Tiens, à propos de Bacchus, nous allons déjeuner.

ÉDOUARD DIDIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA BIBLIOTHÈQUE

Recueil de poésies pour les jeunes filles, par Mme de Witt, née Guizot. Prix, 2 fr. 25. Hachette, éditeur.

Une femme, une mère, a eu l'heureuse inspiration de recueillir en un volume les plus gracieux modèles de notre littérature française, les plus belles pages de nos poëtes anciens, modernes et contemporains, s'attachant à n'offrir à ses jeunes lectrices que les œuvres qui, tout en excitant dans leur âme l'enthousiasme du bien et du beau, étaient néanmoins sans danger pour leur imagination impressionnable. Ce choix est d'autant plus remarquable, que Mme de Witt a eu le soin de rechercher les morceaux et les fragments de poésie les moins connus parmi les chefs-d'œuvre de nos poëtes, évitant ainsi de paraître rééditer les recueils du même genre. On trouvera aussi dans ce petit livre les dernières productions de nos meilleurs auteurs modernes et contemporains, parmi lesquelles un goût pur et élevé a su choisir habilement ce qui convient le mieux aux jeunes intelligences.

Précis d'histoire de la langue française, depuis son origine jusqu'à nos jours, par A. Pelissier, professeur de l'Université. Prix, 3 fr. Didier, éditeur.

Cet ouvrage, un peu sérieux dans le fond comme dans la forme, offrira à un grand nombre de nos lectrices une lecture attachante. Il n'est pas sans intérêt, en effet, d'apprendre comment s'est formée graduellement cette belle langue française, si riche, si imagée, si féconde, si expressive, qu'elle est, pour ainsi dire, universelle, et que les chefs-d'œuvre qu'elle a enfantés resteront immortels et impérissables entre tous.

« L'étude et l'histoire d'un idiome, dit très-justement l'auteur, est l'histoire d'un peuple dans son œuvre la plus intime, la plus individuelle . . . . . .

« Tracer l'histoire d'une langue, c'est faire l'histoire morale de la nation qui la parle, l'histoire de son génie et de son développement intellectuel, c'est assister à sa vie morale, c'est en saisir sur le fait toutes les évolutions. »

Ces quelques lignes, prises dans les premières pages, disent mieux qu'il ne serait possible de le faire le côté intéressant de l'ouvrage. C'est donc l'histoire même de notre pays sous un aspect nouveau et particulièrement attachant qui nous est redite par l'auteur dans un style élégant, et d'une précision, d'une clarté très-remarquables.

LA MUSIQUE

La Violette abandonnée, par Mme Yan Dargent, charmante rêverie dont le charme et la grâce sont inexprimables.

L'accompagnement de piano est à lui seul un petit chef-d'œuvre; il soutient et encadre la pensée mélodique dont il met en lumière l'exquise fraîcheur, sans la couvrir ni l'absorber. Ces douces plaintes d'une petite fleur abandonnée respirent une douce mélancolie que l'auteur a su traduire avec un rare bonheur. Se trouve chez tous les éditeurs de musique.

Le Vallon natal, paroles de Victor de Laprade, musique de Mme Willy de Rothschild, dont toutes nos lectrices ont chanté la mélodie si comme : *Si vous n'avez rien à me dire*.

Cette fois encore, l'auteur a été bien inspiré. *Le Vallon natal* est une charmante page détachée de l'album de Mme de Rothschild, lequel contient déjà de si remarquables compositions. — Au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne, Heugel, éditeur.

MARIE DE SAVERNY.

L'administration de la *Revue de la Mode* se charge de l'envoi de ces divers ouvrages. Ajouter au prix marqué, 15 centimes par franc pour frais de port.

LETTRE D'UNE AMIE

Je vous ai parlé souvent de la valeur du bleu d'argent pur, qui se vend chez Labonde, rue Saint-Gilles, 14; le bleu d'argent permet de réargenter toute pièce ruinée ou plaquée, vaisselle ou ornements, flambeaux, vases d'église, etc; mais il faut renouveler souvent la friction, au moyen de cette pâte, surtout sur les couverts. Ce soin regarde la femme de chambre; le travail en est peu fatigant, et en le renouvelant avec opportunité, il n'entraîne nullement à une grande dépense. On trouve aussi chez Labonde des flacons d'or pur, qui permettent de redorer soi-même les objets en vermeil ou en bronze un peu dédorés par l'usage.

La grande maladie moderne, au dire des médecins, consiste dans l'appauvrissement du sang, maladie désignée sous les noms savants d'anémie, de chlorose, etc., et qui se traduit surtout par des palpitations, des névralgies, des pesanteurs de tête et diverses affections nerveuses Pour combattre toutes ces infirmités, on doit employer des fortifiants; l'un des meilleurs est le vin de Dubrac, qui se vend dans toutes les bonnes pharmacies, et qui contient le fer et le quinquina à doses égales.

Si le hâle et le soleil ont altéré la blancheur de votre visage, ne craignez point de recourir à l'emploi du *lait antéphélique*; son action, essentiellement externe et locale, s'arrête aux couches superficielles du derme et modifie les sécrétions. Plusieurs journaux de médecine ont constaté l'efficacité du *lait antéphélique* contre les éphélides; aussi est-ce à cause de ses résultats certains, que j'insiste et que je reviens, dans plusieurs de mes lettres, sur l'opportunité de l'emploi du *lait antéphélique*, qui se vend chez M. Candès, boulevard Saint-Denis, 29.

E. BOUGY.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES CERISES

La cerise est un fruit très-sain; elle convient à tous les tempéraments. Il faut la choisir bien mûre; on la mange crue, cuite, en compote, ou composée avec diverses préparations qui sont la base des desserts pendant l'hiver. Voici les formules de quelques-unes d'elles :

SIROP DE CERISES

Parmi les sirops d'agrément, ceux de groseilles, de cerises, de framboises, jouent un grand rôle dans les soirées d'hiver. Ils sont bus seuls avec de l'eau, ou ils servent à faire des glaces ou des sorbets

Le sirop de cerises est celui qui commence ceux que l'on fait avec des fruits; on le prépare de la manière suivante :

Cerises rouges émondées de leurs queues. 5 kilog.
Cerises noires. ... . 500 gram.

Écrasez les cerises entre les mains au-dessus d'un tamis de crin; recevez le suc dans une terrine, et soumettez le marc à la presse, mêlez les deux sucs, et portez-le à la cave, pour le laisser fermenter pendant vingt-quatre heures; après ce temps, on passe ce suc au travers d'une étoffe en laine.

On met ce suc dans des bouteilles en verre; on les bouche fortement, on passe autour une ficelle, pour que le bouchon ne puisse sauter.

On enveloppe ces bouteilles dans du foin ou de la paille, on les place dans un chaudron qu'on remplit d'eau froide.

On chauffe lentement jusqu'à ce que l'eau soit arrivée à l'ébullition; on donne un bouillon, on enlève le feu, on laisse refroidir; on retire les bouteilles du bain-marie; lorsqu'elles sont sèches, on les goudronne comme on le fait pour le vin. Il faut les conserver dans la cave ou dans un endroit bien frais.

Lorsqu'on désire faire du sirop, on opère de la manière suivante :

On débouche la bouteille avec précaution pour décanter le jus, s'il est clair; s'il est trouble, on le filtre au papier. Voici les proportions du sirop :

Jus préparé comme ci-dessus ... ... 1 kilog.
Sucre blanc..... 1 kilog. 750 gram.

On met les deux substances dans une bassine en cuivre non étamée ou dans un poêlon en faïence; on chauffe jusqu'à ébullition, on retire de dessus le feu, on passe au travers d'une étamine, on met en bouteilles, qu'on bouche avant de les porter à la cave.

CONFITURE DE CERISES

Cerises émondées de leurs queues et de leurs noyaux, 4 kilogrammes.

On les met par couches dans une terrine en grès; chaque couche est interposée par un lit de sucre blanc concassé; on porte ce mélange à la cave; douze heures après, on le fait cuire dans une bassine de manière à ce que le jus pèse au pèse-sirop de Baumé 40 degrés, ou au densimètre 1.300. A défaut de pèse-sirop, on peut juger de la cuisson en mettant une cuillerée de jus dans une assiette; en étalant ce jus avec un couteau, il ne doit pas se rapprocher. On coule cette confiture dans un pot; lorsqu'elle est froide, on pose dessus une rondelle de papier imbibée d'alcool, ou mieux encore, on y met une petite couche de miel, ce qui empêche la moisissure de s'y former.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SALON DE 1873. — SCHERZO. — TABLEAU DE M. L. BONNAT. — (Extrait du *Monde illustré*).

CERISES A L'EAU-DE-VIE

Cerises rouges de Montmorency auxquelles on a coupé la moitié de la queue. On les met dans un bocal en verre, on verse dessus et à parties égales du sirop de cerises et de l'eau-de-vie qui pèse 24 degrés. Si on désire parfumer cette liqueur, on y met dix grammes d'eau distillée de laurier-cerise *filtrée* (qu'on trouve chez le pharmacien) pour deux kilogrammes de ce mélange; à défaut d'eau, on met trois feuilles de laurier-cerise ou quelques feuilles de pêcher. Il y a des personnes qui préfèrent le mélange suivant qu'on met dans un nouet en toile :

Clous de girofle	25 centigrammes.
Anis vert	50 —
Coriandre.....	2 grammes.

C'est à tort qu'on expose les bocaux de cerises au soleil dans le but de bien les préparer; il est préférable de les mettre dans une armoire où les fruits ne se décolorent pas.

La liqueur de cerises n'est bonne qu'après deux mois de macération.

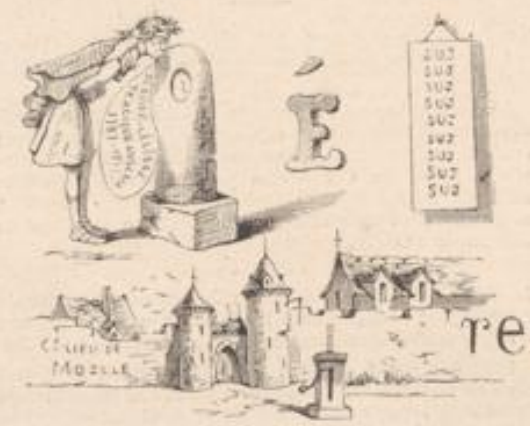
Si elle n'est pas assez alcoolique, on lui ajoute de l'eau-de-vie, ou du sucre si elle n'est pas assez sucrée.

CERISES CONFITES

On laisse les cerises sur l'arbre le plus longtemps possible, on les cueille avec les queues, on les met sur des claies en osier pour se faner; lorsqu'elles commencent à se vider, on enlève les queues, on complète la dessiccation dans une étuve ou au soleil; on a soin de les rentrer.

On compte une très-grande quantité de variétés de fruits chez le cerisier.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le monde ressemble à un escalier : l'un y monte et l'autre en descend.

La merise donne par fermentation un suc qui, distillé fournit une liqueur alcoolique qui porte en Allemagne le nom de kirschenwasser. Le kirsch de la forêt Noire est très-estimé.

Nous avons pensé pouvoir utiliser le fruit de la merise pour colorer le vin. On sait que les vignerons, dans le but de colorer le vin, lui ajoutent des baies de sureau, de l'hièble ou du nerprun, toutes substances dangereuses; il est préférable d'employer le fruit du merisier; quelques poignées suffisent pour une tonne de deux cents litres.

La queue de la cerise est employée en médecine; elle agit comme diurétique, infusée dans l'eau bouillante; l'écorce de l'arbre passe pour fébrifuge et antigoutteuse.

STANISLAS MARTIN.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme G., Saône-et-Loire. — En effet, les deux étoffes en question ne sont guère de mode. Impossible, en tout cas, de porter un semblable jupon avec une tunique de grenadine; mieux vaudrait peut-être faire teindre vos robes en noir, avec un pois blanc imprimé. La *verte* du moins. L'*autre* peut faire un jupon garni de ruches ou de volants découpés en taffetas noir; il pourra accompagner une tunique en cachemire.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 79 (avec patrons). Dimanche, 6 Juillet 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume de faille noire. — Deux dentelles en guipure de laine. — Dentelle en guipure de fil. — Patron de jupe d'amazone. — Deux taies d'oreiller. — Deux chapeaux d'été. — Deux jupons. — Dentelle perlée. — Toilette de promenade. — Toilette Henri II. — Toilette de faille canard. — Bébés. — Fac-simile d'un portrait de Malherbe.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées. — Planche de broderies et de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume tout en faille noire. — Jupon garni par derrière de cinq volants retombant les uns sur les autres et remontant jusqu'à 10 centimètres de la ceinture. Sur les trois lés de devant est placé un volant surmonté d'un plissé froncé trois fois et à deux têtes, et remontant un peu sur le côté, pour suivre la direction du tablier. Le tablier à la Jeannette est garni du même plissé, froncé deux fois et moins haut. Il est froncé sur les hanches. Le pouf est formé de larges coques retombant l'une sur l'autre, faites en étoffe double défilée dans le bas. Le corsage est à basque carrée par devant, à postillon formant un gros pli creux par derrière, et simplement liséré. Manches à coude, garnies d'un plissé froncé deux fois, et ouvertes en rond à la couture du coude, plissé de crêpe lisse; nœud noir à l'intérieur. — Modèle de Mmes Devaux, 11, rue du 4 Septembre.

2 à 4. — Trois dentelles en guipure. — Modèles de la Châtelaine, 34, rue du Bac. — Les dentelles en guipure sont fort en vogue pour garnir les costumes et les confections. Elles se font en laine, en fil ou en soie. Nous en reproduisons plusieurs motifs différents, tous dessinés aux magasins de la Châtelaine; on les fait sur commande et de nuances assorties aux costumes auxquels on les destine. La dentelle n° 2 est en laine; son prix est de 9 fr. 75. La dentelle n° 3, également en laine, vaut 4 fr. 90. La dentelle n° 4 est en fil; son prix est de 11 fr. 75. Nos dessins reproduisent chaque dentelle en sa grandeur naturelle.

1 COSTUME EN FAILLE NOIRE (VOIR LE SUPPLÉMENT). — MODÈLE DE Mmes DEVAUX. — DESSIN DE G. JANET.

5. Patron de jupe d'amazone. — Les dimensions de notre journal ne nous ont pas permis de donner le patron d'une jupe d'amazone dans tout son développement; nous le publions aujourd'hui au dixième de sa grandeur. Grâce aux leçons de coupe que nos abonnées ont déjà reçues, il leur sera facile de grandir ce patron. La grandeur réelle de chaque partie est, du reste, indiquée en centimètres sur notre dessin.

On taillera sa jupe droit fil devant, et la longueur du lé, par devant, sera de 102 centimètres; on biaisera dans le haut, de façon à ce qu'il ne reste que 12 centimètres de largeur par moitié de lés, et 60 centimètres de largeur dans le bas. La longueur sur le côté sera de 110 centimètres. Le second lé aura 22 centimètres de largeur dans le haut, 60 centimètres dans le bas, 110 centimètres de longueur sur la lisière qui tient au premier lé, et 115 centimètres sur la lisière qui tient au lé de derrière; dans le bas, la largeur sera de 60 centimètres. Enfin le lé de derrière a 60 centimètres de largeur par en haut et 60 centimètres en bas; sa longueur est de 115 centimètres sur la lisière de gauche et de 130 centimètres sur la lisière de droite. Le drap qui sert aux vêtements d'amazone mesure ordinairement 120 centimètres de largeur. On voit donc que tous nos lés ayant 60 centimètres, sont calculés de manière à n'avoir aucune fausse coupe. Pour le lé de derrière, on évitera une couture, en pliant le drap en deux et en obtenant ainsi le double lé de derrière d'un seul morceau.

6. Taie d'oreiller. — Dans un trousseau complet et riche, on ne manque point de comprendre des taies d'oreiller luxueuses, que la jeune femme est heureuse de trouver dans certaines circonstances de sa vie. Nos deux modèles réalisent l'idéal de tout ce qui se peut faire de plus joli. Le dessin 7 est largement dentelé; une guirlande richement bordée au plumetis suit les ondulations des dents; une riche valenciennes encadre

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

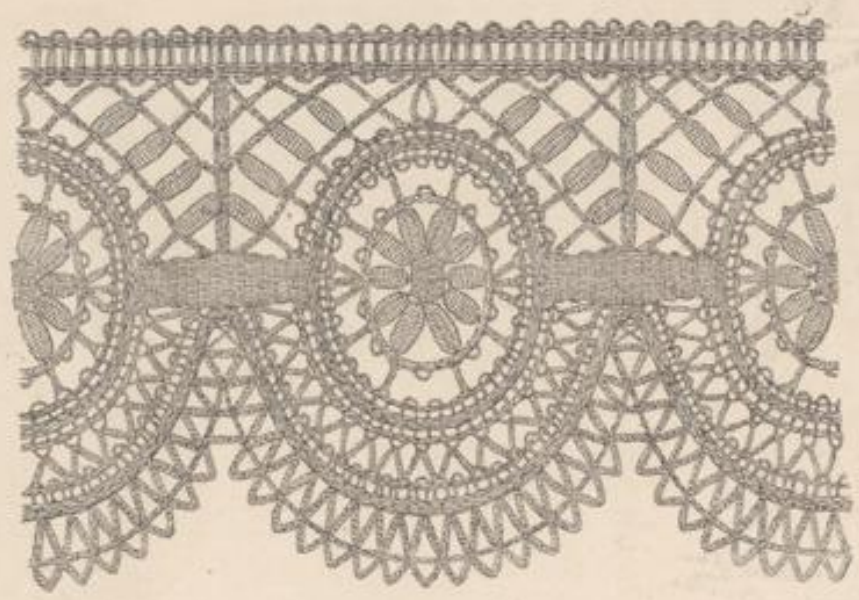
et suit les contours de la taie d'oreiller.

7. Autre taie d'oreiller. — Celle-ci, de forme carrée, est illustrée de médaillons fort richement brodés au plumetis points d'armes, jours et points d'Alençon. Le chiffre se place dans un écusson, assorti aux médaillons, dans le milieu de la taie, qui est encadrée d'une riche et belle dentelle de fil.

8 Jupon habillé. — Le jupon est plat dans le haut. Il se compose ensuite d'un grand volant froncé monté à tête tuyautée. Il est orné dans le bas de dix petits plis plats d'environ 1 centimètre et de deux entre-deux en broderies séparés par une jolie dentelle. Une autre dentelle, légèrement froncée, sert à garnir le bas du jupon.

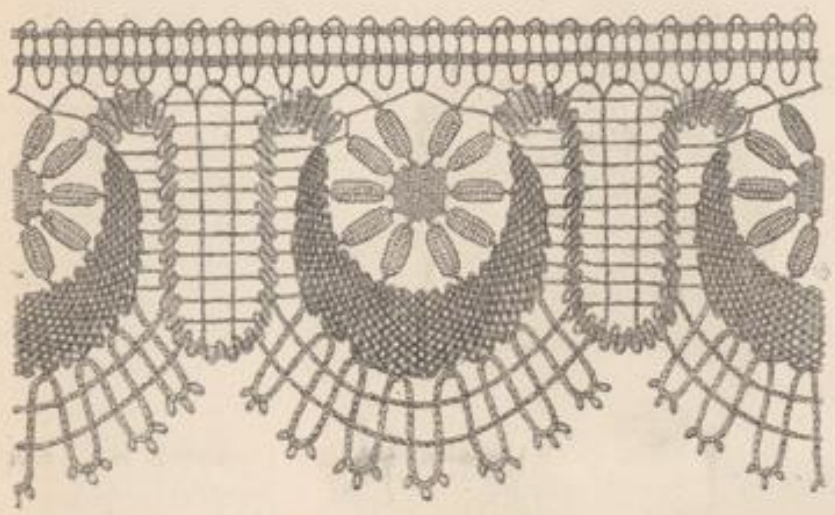
9. Autre jupon. — Ce jupon, très-fourni en fronces à 30 centimètres de la taille, est orné d'un riche entre-deux en broderie anglaise, encadré de chaque côté par des petits plis plats. Une large bande dentelée, assortie de style à l'entre-deux en broderie, garnit le bas du jupon. — Modèles du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac.

10. Chapeau d'été. — Modèle de Mme Herst, rue Drouot. — Le fond du chapeau est en paille marron, à bords relevés en diadème et baissant un peu par derrière; un velours marron, posé à plat, suit les contours du diadème; le chapeau est voilé d'une gaze dona Maria de couleur marron qui laisse entrevoir la jarretière en turquoise marron et rose qui entoure la calotte. Sur les côtés, un nœud bien étoffé, en turquoise marron, doublé et bordé de rose, retient une touffe de roses des haies ou de roses églantines.

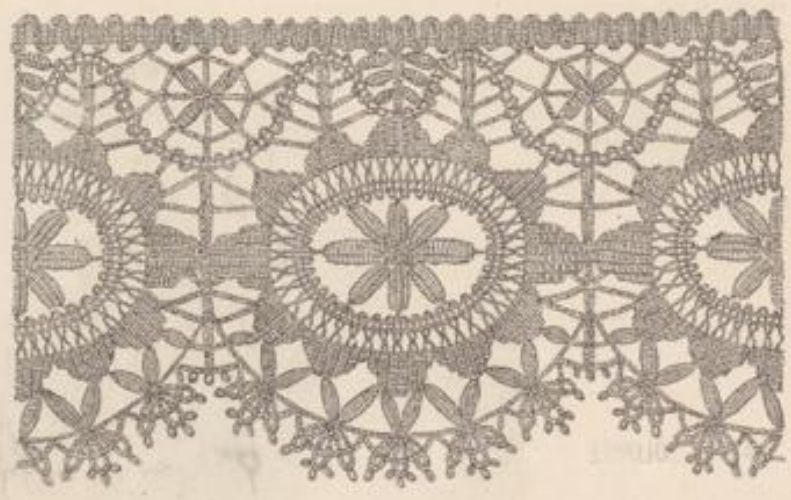


2. DENTELLE EN GUIPURE DE LAINE.

11. Chapeau d'été. — Ce second chapeau, qui vient également de chez Mme Herst, est en paille belge; le diadème, plus élevé qu'au premier, se creuse dans le milieu pour permettre à une traînasse de roses de s'enfouir dans ce repli et de former auréole. Sur le dessus est posée une touffe de roses et de raisins, d'où s'échappe une longue écharpe en gaze noire dona Maria, laquelle, partie du côté gauche, tourne devant, sur la poitrine, pour être ramenée derrière et retomber derrière la nuque. Cette écharpe est encadrée de blonde de soie noire. Les rubans qui se mêlent à l'écharpe sont en faille bleu turquoise.



3. DENTELLE EN GUIPURE DE LAINE.

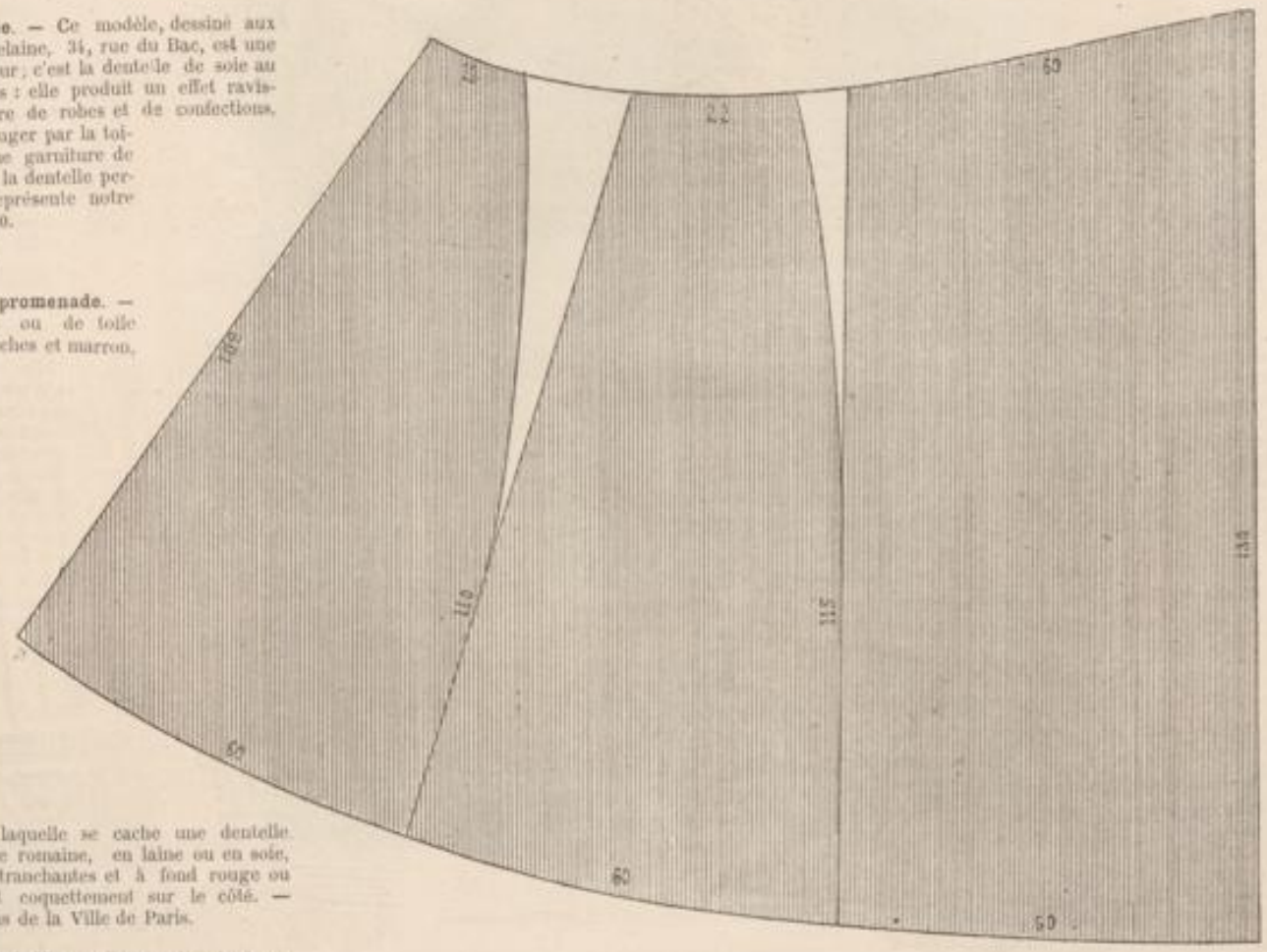


4. DENTELLE EN GUIPURE DE FIL.

12. Dentelle perlée. — Ce modèle, dessiné aux magasins de la Châtelaine, 34, rue du Bac, est une des nouveautés du jour; c'est la dentelle de soie au fuseau, perlée de jais : elle produit un effet ravissant comme garniture de robes et de confections, ainsi qu'on en peut juger par la toilette 14, qui porte une garniture de ce genre. Le prix de la dentelle perlée, telle que la représente notre dessin, est de 14 fr. 50.

13. Toilette de promenade. — Robe de mousseline ou de toile batiste à rayures blanches et marron, tombant presque à ras de terre; au-dessus d'un grand volant uni pris dans le biais se trouvent trois autres petits volants à tête pris dans le droit fil et simplement festonnés en coton marron; le pouf, à double étage, dégage le devant de la jupe et se gonfle par derrière en ballon. Corsage à longues basques festonnées, ouvert sur la poitrine et garni d'une bande tuyautée et festonnée, dans l'intérieur de laquelle se cache une dentelle bien claire. Ceinture romaine, en laine ou en soie, aux couleurs bien tranchantes et à fond rouge ou bleu, et retombant coquettement sur le côté. — Modèle des magasins de la Ville de Paris.

14. Toilette Henri II. — Cette robe, tout en faille noire ou violet évêque, forme longue traîne derrière; le bas du jupon est garni tout autour de deux petits volants à tête simplement froncés; sur le devant, des entre-deux et des garnitures de dentelle noire brodée de jais forment tablier; par derrière, deux lés formant écharpe se rapprochent en dessous du pouf, où ils semblent rattachés par un nœud de faille, qui, tout en arrêtant les plis de l'écharpe, semble soutenir le pouf, légèrement gonflé. Le corsage est ouvert et garni en fraise; les manches, ornementées dans leur longueur d'entre-deux et de dentelles, perlés de jais, donnent tout à fait le style Henri II à cette jolie toilette. — Modèle de la Ville de Paris, rue Montmartre.



5. PATRON DE JUPE D'AMAZONE, AU 10e DE LA GRANDEUR RÉELLE.

15. Robe de faille canard. — Cette robe forme légèrement la traîne; elle est ornée d'un grand volant à plis creux espacés régulièrement; dans chaque creux sont disposées des pattes d'étoffe coupées dans le biais

7. TAIE D'OREILLER.

retombant d'un biais qui sépare la tête du volant, laquelle tête est à plis renversés. Tunique en cachemire ou en faille noire, illustrée d'une belle passementerie au feuillage très-riche et d'un effilé fort riche à tête quadrillée des plus ouvragées. Cette tunique, à revers et à plastrons, ornée de brandebourgs, est relevée sur les côtés, sans être gonflée en pouf. — Modèle de Mme Elise, 61, rue de Richelieu.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de soirée. — Robe de faille blanche. La jupe, séparée en deux, forme traîne ou manteau de cour par derrière; le bas, découpé en créneaux, est liséré de roulenaûs de satin blanc. Le devant est voilé de gaze dona Maria blanche, disposée en bouillonnés et formant tablier; ces bouillonnés sont séparés les uns des autres par de longues pattes sur lesquelles est brodée au passé une guirlande d'azalée au feuillage d'un vert tendre; un plissé de crêpe suit les ondulations du tablier et fait tête à un bel effilé de soie frisée mélangé des nuances de la guirlande; le même effilé garnit toutes les pattes et se retrouve à la basque carrée du postillon. La jupe en dessous est ornée d'un haut volant plissé, à la tête duquel retombe le bas de la frange; le corsage est agrémenté de biais et de plissés en gaze dona Maria, et le collier Mignon est en tulle illusion, afin de donner plus de vaporeux à l'ensemble de la toilette.

Toilette de réception. — Robe de taffetas d'Italie mauve camaïeu, c'est-à-dire de deux tons de même couleur. Le tablier de la robe est orné de bouillonnés de taffetas du ton le plus clair doublé du plus foncé; ce dernier fait transparent et dépasse un peu les bords de la nuance claire; ces bouillonnés à tête ne sont pas d'égale largeur, ils forment quilles; au nombre de trois sur le devant, ils ont une largeur de 15 centimètres, tandis que, de chaque côté et en bordure des volants de la traîne, ils n'ont plus que 8 centimètres.

La traîne se trouve en partie recouverte par cinq volants étagés à tête, montés en fronce et liserés de la nuance de soie la plus foncée; dans le creux des plis se cache un léger effilé mousse de deux nuances de la soie.

Une large écharpe, prise dans la nuance foncée, part du côté droit et vient en se drapant gracieusement sur le devant de la jupe se nouer négligemment au bas du côté gauche. L'effilé chenille qui orne cette écharpe retombe sur un transparent mauve clair, qui a l'air de doubler l'écharpe; les pans de la ceinture par derrière sont pris également dans les deux nuances de l'étoffe, la nuance la plus foncée dans la partie la plus large, la nuance plus claire, en bordure.

Le corsage est pris dans la nuance la plus claire, puis recouvert en cuirasse décolletée sur la poitrine. La manche, presque courte, est garnie en sabot d'un volant plissé surmonté d'une torsade en jarretière qui contourne sur le bas. Collier Henri III en tulle illusion et sous-manches assorties.

PLANCHE DE PATRONS

Corsage à basques carrées pour garçons et fillettes.

Petite garniture pour lingerie.

Grande garniture en broderie anglaise.

Broderies pour aumônière.

6. TAIE D'OREILLER.

10. CHAPEAU D'ÉTÉ. — MODÈLES DE Mme BERST. — 11. CHAPEAU D'ÉTÉ.

Chiffres demandés.

Corsage et tablier de la toilette de faille noire, dont le dessin se trouve à la première page du numéro de ce jour.

Corsage du costume François Ier, dont le dessin a été publié dans le dernier numéro.

Corsage à basques droites du costume duchesse, dont le dessin a été publié dans le dernier numéro.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

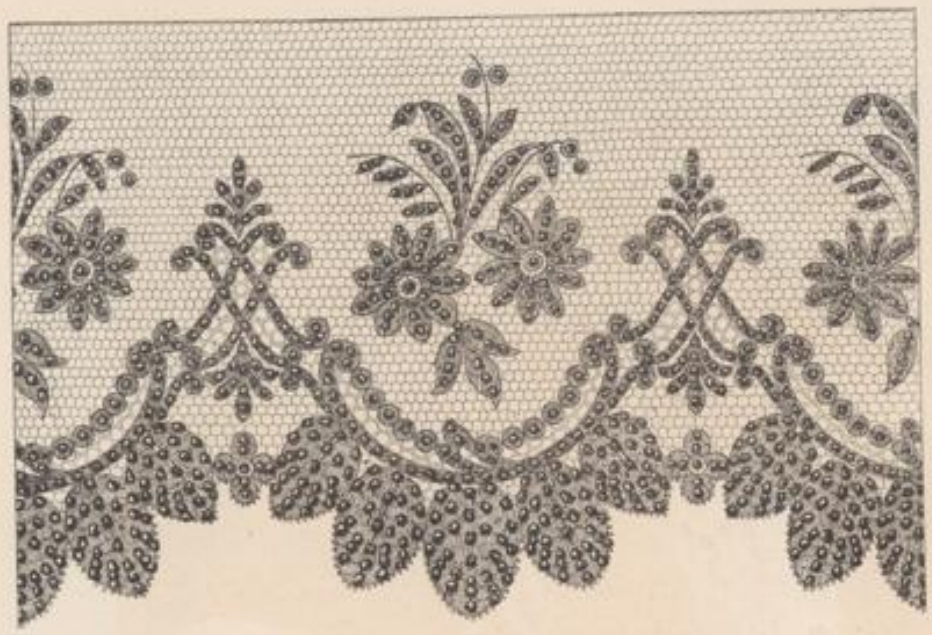
J'ai reçu plusieurs lettres contenant les questions suivantes : Doit-on faire usage de parfums? quels sont les parfums à la mode? La poudre de riz est-elle salutaire à la peau? Doit-on employer la pommade pour les cheveux, etc. Je pourrais presque faire un volume avec les réponses que né-

8. JUPON BAILLÉ.

9. JUPON. — MODÈLE DU PETIT-SAINT-THOMAS.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

cessiteraient ces questions. Peut-être me déciderai-je, un jour où je saurai mettre la paresse de côté, à faire à l'usage des femmes du monde un traité général des parfums, accompagné de quelques recherches historiques sur leur origine et l'emploi qu'en faisaient nos ancêtres. Mais aujourd'hui je me bornerai à répondre en quelques phrases à celles de nos abonnées qui m'ont questionnée à ce sujet. Il est une règle de laquelle la vraie femme du monde ne saurait jamais s'écarter sans nuire à sa réputation de femme de bon goût et de bonne éducation, c'est qu'elle ne doit, sous aucun prétexte, attirer violemment l'attention de ceux avec qui elle se trouve, ni celle du passant qu'elle croise dans la rue. Or, rien n'attire et ne provoque l'attention comme un parfum trop développé, laissant sur le passage de la femme une effluve pénétrante. Donc, tout parfum, si suave qu'il soit, doit être si léger, qu'il paraisse à peine sensible; à cette condition seulement il est permis de porter sur soi l'odeur préférée. La mode ne porte guère sur ce point, et je ne connais pas de parfum généralement adopté; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il faut éviter avec soin ceux qui ont l'inconvénient que je signalais plus haut, tels que le patchouly, le musc, dont la moindre goutte suffit pour communiquer une odeur affadissante qui se décompose promptement et devient insupportable. A mon avis, les parfums que l'on peut adopter sont la verveine, le portugal, la violette, le foin coupé. La poudre de riz n'a rien de malsain en soi, l'abus seul est nuisible, en ce sens que, si on la laisse à demeure sur la peau, elle ferme les pores et empêche les petites sécrétions naturelles de se produire. A la longue, l'épiderme s'altère et devient rugueux, privé qu'il est de la légère moiteur qui assouplit son tissu, et alors aucun ingrédient ni cosmétique ne saurait lui rendre la souplesse et le velouté perdus. Il faut donc employer la poudre de riz le matin après les ablutions de la toilette et toutes les fois que l'on s'est mouillé la figure, le cou et les épaules; mais il faut aussi s'essuyer avec un linge fin quelques instants après et ne pas garder une couche épaisse de poudre de riz, ainsi que le font certaines femmes, sans se douter du véritable inconvénient qui peut en résulter pour elles.



12. DENTELLE PERLÉE. — MODÈLE DE LA CHATELAINE, 34, RUE DU BAC.

Quant à la pommade, tout dépend de la nature de la chevelure. Une plume plus savante que la mienne donne en ce moment à mes lectrices les plus utiles et les plus intéressants détails sur la chevelure et sur son hygiène. Je n'en dirai donc que quelques mots à un point de vue absolument pratique. Si l'on a les cheveux secs, durs et cassants, l'emploi d'une bonne pommade est utile. La meilleure est certainement celle qui se fabrique chez soi avec de la moelle de bœuf

13. TOILETTE DE PROMENADE.

MODÈLES DE LA VILLE DE PARIS.

14. TOILETTE HENRI II.

emeure sur
s pores et
sécrétions
luire. A la
tère et de-
qu'il est de
assouplit
cun ingré-
ne saurait
se et le ve-
donc em-
le matin
la toilette
l'on s'est
cou et les
aussi s'es-
n quelques
pas garder
de poudre
t certaines
du vérita-
peut en ré-

le, tout dé-
la cheve-
s savante
en ce mo-
plus inté-
n hygiène.
à un point
les cheveux
onne pom-
ement celle
lle de bœuf

ALISSE

1873 N° 79

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Cavally 8 rue des Capucines

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fondue au bain-marie, avec addition de rhum ou d'essence de quinquina. Cependant il en est dans le commerce de très-saine et de très bonne. Je conseille de s'attacher toujours aux marques de fabrique connues.

Je veux dire un mot d'une mode funeste aux cheveux des femmes de notre époque, j'entends parler des ondulations que l'on obtient au moyen d'épingles en plomb sur lesquelles on tortille une mèche de cheveux en lacet, et d'un fer chauffé. Je connais des jeunes femmes qui, un jour de presse ou d'étourderie, ont emporté entre les plaques du fer trop chaud toute la portion de devant d'un magnifique bandeau blond ou noir ; mais sans parler d'un accident aussi *terrible*, il est certain que toutes celles d'entre vous qui se servent habituellement du fer, ont les cheveux terriblement raccourcis, roidis, décolorés aux places où elles font ces ondulations. Il faut donc se résigner à mettre, le soir avant de se coucher, non point des épingles, mais ces petites fourches en corne ou en écaille, qui se trouvent chez tous les coiffeurs ou parfumeurs, sur lesquelles les cheveux se posent mieux à plat et se fixent solidement au moyen d'un ruban; si on a eu soin de mouiller légèrement les cheveux auparavant, le lendemain on aura une touffe très-régulièrement ondulée.

La mode des peignes girafe dure encore ; je la crois même destinée à un certain succès cet hiver. Elle va fort bien à certaines physionomies et accompagne un peu ces hautes coiffures qui sont en vogue. A ce sujet, je conseillerai à mes lectrices de ne point trop exagérer l'élévation de ces coiffures, et, en tout cas, de faire descendre assez bas, c'est-à-dire jusqu'à cinq ou six centimètres de la naissance des cheveux, par derrière, l'édifice surélevé que la tête supporte en ce moment. Sans cela, le profil est d'une roideur excessive et la tête paraît comme aplatie, ce qui n'est ni gracieux ni avantageux.

Puisque je cause détails d'hygiène et de toilette, je ne veux pas oublier les mains qui, elles aussi, méritent qu'on s'occupe d'elles. En effet, une main soignée indique des habitudes distinguées. Pour peu que la nature s'y soit prêtée, ces soins sont simples et faciles. Là encore il faut agir avec discernement et ne rien exagérer. Des ongles ras rendent la main commune, des ongles trop longs indiquent la prétention, et sont même d'un effet très-désagréable, pour peu que par sa nature l'ongle ne soit pas absolument rose et transparent. Le meilleur cosmétique, pour les soins journaliers de la main, est la vulgaire pâte d'amandes, et même tout simplement de la mie de pain blanc, ce qui est à la portée de tout le monde. Les personnes sujettes aux engelures les éviteront presque toujours en mettant immédiatement des gants après s'être mouillé les mains, dès que les premiers froids se font sentir. Je leur recommanderai aussi l'usage continuel du lait tiède coupé d'eau à moitié, pour se laver les mains, comme moyen préservatif, et je réponds de l'efficacité de ce procédé. Je l'ai déjà dit, je crois, rien ne vaut le gant de Suède sans boutons pour garder ses mains blanches et souples. Je conviens qu'il n'est pas absolument gracieux; mais il est à la mode et adopté, c'est incontestable, par les femmes les plus merveilleuses, à cause, justement, des avantages qu'il présente et que je viens de signaler.

Je ne vous ai rien dit de bien neuf aujourd'hui, chères lectrices, mais il me semble utile de rappeler de temps en temps certaines petites règles de coquetterie féminine intimement liées, du reste, à la santé, à l'ensemble général et à la bonne grâce de la femme, et que l'on oublie souvent, faute de fixer son attention sur de si minces détails.

A une autre semaine les descriptions de toilettes. L'aspect général de la mode est, du reste, exactement le même et ne variera pas jusqu'à la saison d'hiver.

Les chapeaux s'agrandissent un peu graduellement; les tuniques se transforment petit à petit en tabliers ou corsages à basques avec écharpes; mais tout cela ne sera définitif qu'après l'été écoulé.

Paris a le monopole du bon goût dans les créations nouvelles de la mode, et ses magasins contiennent des merveilles capables de tourner les têtes féminines le plus raisonnables. Comment, par exemple, résister à la tentation de choisir, parmi les mille objets charmants qu'offre à sa nombreuse clientèle le magasin de *la Châtelaine*, 34, rue du Bac, soit un chapeau coquet seyant à ravir, et que l'on croirait sorti des mains justement renommées de nos grandes modistes; soit une collerette Médicis délicieusement chiffonnée, soit un ruban d'une nuance nouvelle et chatoyante, soit encore une riche garniture de robe en guipure de fil ou de laine, en dentelle de soie perlée de jais! surtout après qu'on aura pu apprécier la fraîcheur et l'élégance de ces différents objets, et de mille autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, et qui sont des créations spéciales de *la Châtelaine*, telles que ceintures, écharpes, etc.

MARIE DE SAVERNY.

15. TOILETTE DE FAILLE CANARD. — MODÈLE DE Mme ÉLISE.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les grands écrivains français, portraits authentiques, autographes, fragments des éditions originales, notices et extraits, par Alphonse Pagès.

Ce livre, publié à la librairie de l'*Écho de la Sorbonne*, 15, rue Guénégaud, tient admirablement toutes les promesses de ses sous-titres. On pourrait encore l'appeler la *Revue curieuse des écrivains français*. Il passe, en effet, successivement en revue tous les grands écrivains français, en commençant par le plus ancien, François Villon, pour s'arrêter aux auteurs qui vivent encore de nos jours.

Il n'oublie aucun genre, poètes, philosophes, romanciers, historiens ; tous ceux qui se sont illustrés dans l'art d'écrire sont présentés tour à tour au lecteur. C'est d'abord le portrait de l'auteur copié sur la gravure ou le tableau du temps (nous donnons à notre dernière page le *fac-simile* du portrait de Malherbe); puis une notice historique ornée d'une vignette prise sur l'édition originale, avec indication de cette édition et de la date, notice à la fois critique et biographique; viennent ensuite des fragments de l'édition originale copiés exactement sur le texte, puis des *fac-simile* de l'écriture de l'auteur avec des autographes; enfin un choix de ses œuvres les plus curieuses ou les plus remarquables.

Cet ouvrage, aussi intelligemment compris qu'habilement dirigé, offre non-seulement au lecteur ami des lettres, à l'homme du monde qui cherche une instructive distraction, la satisfaction d'intérêt et de curiosité qu'il s'est promise; il est encore pour le savant et pour le bibliophile une source précieuse de documents et lui donne à peu de frais le plaisir tant apprécié par lui de lire les vieux textes et les pièces rares dans l'écriture originale des éditions les plus recherchées.

Pour la jeunesse, ce livre est un cours d'histoire littéraire qui ne peut manquer, en raison de ses multiples attraits, de faire sur la mémoire une impression profonde et durable. Tous les morceaux cités sont d'ailleurs choisis avec le plus grand soin pour que l'ouvrage puisse être mis sans inconvénient entre toutes les mains.

En résumé, le livre des *Grands écrivains français*, est un ouvrage qui manquait à la fois à la bibliothèque d'éducation de la jeunesse et à celle des familles.

LA MUSIQUE

Ophélie-valse, chantée par Mlle Nilsson, composée sur les motifs d'*Hamlet*, d'Ambroise Thomas, par L. Arditi. Prix, 3 fr., chez Heugel, éditeur, rue Vivienne.

L'auteur des célèbres valses : le *Bacio*, la *Stella*, l'*Estasia*, etc., a composé sur les paroles françaises de Tagliafico une valse ravissante dans laquelle il a rappelé divers motifs d'*Hamlet*. Nos abonnées nous remercieront certainement de leur avoir fait connaître cette nouvelle composition d'Arditi, qui, sans être d'une interprétation extrêmement difficile, permet néanmoins de développer toutes les ressources de l'art du chant. Le succès obtenu par l'*Ophélie-valse* est très-grand, et c'est un succès très-mérité; nos lectrices musiciennes feront bien de s'en convaincre elles-mêmes.

Le Denier du bon Dieu, bluette pour voix d'enfant, paroles de J. C. de Morgny, musique de J. Marc Chautagne fils. Prix, 1 fr., chez Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne.

Petite mélodie charmante et facile, recommandée aux mères de famille qui veulent faire essayer le chant à leurs enfants sans fatiguer leur jeune voix.

Mes souvenirs, valse brillante pour piano, de J. Leybach.

C'est une des plus charmantes valses qui se puisse recommander; elle est d'ailleurs fort nouvelle, et par conséquent peu connue encore. Cette primeur ne peut donc qu'être agréable. Il est toujours bon, dans l'intérêt même de son amour-propre de musicienne, de produire les œuvres qui n'ont point encore été entendues partout, et c'est ce qui nous fait rechercher pour nos indications de musique celles des œuvres inédites ou parues le plus récemment qui nous paraissent destinées au succès. — Également chez Heugel. Prix, 2 fr 50.

MARIE DE SAVERNY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les Menus de la Saison

Juillet.

MENUS DE DINERS DE FAMILLE

I

Potage printanier.
Barbillon grillé à la maître d'hôtel.
Côte de bœuf braisée garnie de tomates.
Poularde rôtie, cresson.
Haricots verts à l'anglaise.
Bavaroise aux framboises.

II

Potage Crécy.
Poule au riz.
Côtelettes de mouton à la chicorée.
Brochet au bleu.
Artichauts barigoule.
Tartelettes aux fraises.

Dans la pratique, les Menus publiés par un journal ne sont que des indications. Chacun les modifie suivant ses ressources et ses convives.

A propos de ces modifications, les réflexions suivantes ne sont pas sans intérêt.

Le rédacteur d'un Menu doit d'abord tenir compte de la nature des personnes par qui le dîner sera mangé. Tel dîner, excellent pour des gens à vie active, pourra ne pas être goûté par d'autres dont l'existence est plus sédentaire... Ou bien encore un dîner préparé pour des hommes ne peut être le même que celui destiné à des convives parmi lesquels les dames sont en majorité.

Un amphitryon intelligent ne fera pas non plus servir à des méridionaux le même dîner qu'à des habitants du Nord, etc., etc.

Ce sont là des détails subtils, mais auxquels il faut s'arrêter lorsque, en donnant à dîner, on a l'intention d'être agréable à ceux qu'on invite.

Une dernière recommandation pour terminer.

Éviter d'offrir à ses convives des mets luxueux et rares, si l'on peut craindre en cela de les froisser dans leur amour-propre personnel; car un dîner doit être donné pour la satisfaction des convives et non pour faire ressortir la richesse et le luxe de l'amphitryon.

LE BARON BRISSE.

L'ALOUETTE PRISONNIÈRE

Hier, au fond des grands blés déjà mûrs pour la gerbe,
Je surpris, loin du bruit, blottie en son nid l'herbe,
L'alouette en paix sommeillant.
Elle eut pour m'implorer, quand je m'emparai d'elle,
Un léger cri d'angoisse, un frémissement d'aile,
Puis un long regard suppliant.

Lutter contre un oiseau frêle et doux : quel courage!
O mon cœur! un démon te soufflait donc la rage,
Dont sont dévorés les bourreaux,
Quand, vainqueur sans pitié, j'emportai ma conquête,
Loin du sillon natal et loin du ciel en fête,
Dans une cage aux durs barreaux.

Je lui prodiguai tout : eau pure et fraîche graine;
Pour nid, un chaud duvet; un cristal, pour fontaine;
Pour horizon, les fleurs d'été :
Jamais oiseau captif n'eut si riante geôle...
Mais est-il, en ce monde, un seul bien qui console
De ton abandon, liberté?

Quand la porte fut close et quand mon œuvre impie
Fut faite, et que la nuit sur la terre assoupie
Comme un manteau de plomb pesait,
J'invoquai le sommeil; mais, du sein des ténèbres,
Sans dormir j'entendais, en des sanglots funèbres,
L'alouette qui gémissait :

« Lune, ta pâle lumière
Caresse en vain ma douleur;
Dans les rets de l'oiseleur
Je vais mourir prisonnière.

Verse à d'autres tes pavots,
Nuit qu'invoque la souffrance :
Quand il n'est plus d'espérance
Peut-on goûter le repos? »

Tant que dans l'air muet voltigea l'heure sombre,
Ce chant désespéré monta du fond de l'ombre.
Quand vint l'aube au rire charmant,
La captive, oubliant ses fers, prit sa volée
Vers Dieu... mais, aux barreaux heurtant, la pauvre ailée
En bas retomba lourdement.

« En vain sur ma cage, Aurore,
Ton œil ami s'est porté;
Pour le captif attristé,
Le jour, c'est la nuit encore.

Mes sœurs, pour t'offrir leurs vœux,
S'élancent à grand bruit d'ailes...
Libre et joyeuse comme elles,
Hier je partageais leurs jeux.

Ma gaîté faisait merveille;
Je sommais, par mes chansons,
La diane des moissons
Au laboureur qui sommeille.

— Debout, paresseux; allons!
Crains, pour punir ta mollesse,
Que le peuple oiseau ne laisse
Aucun grain sur tes sillons.

Nos rires, comme des perles,
Du haut du ciel s'égrenaient;
Et, d'en bas, nous répondaient
Les gais loriots et les merles.

O revers! ô coup du sort!...
Bourreau, dont je suis victime,
Dis-moi du moins pour quel crime
Tu m'as livrée à la mort? »

Or, tant qu'elle pleura, je sentis par bouffées
Monter sous mes cils durs des larmes étouffées;
Je sentis se tordre mon cœur
Ainsi qu'un patient qui se tord sur la roue;
Puis la honte à la fin mit sa pourpre à ma joue,
Et l'instinct du bien fut vainqueur.

Je rompis tes barreaux, ô cage criminelle!
Oh! que soudain tout prit une face nouvelle!
Que le jour eut de gais rayons!
Quelle extase en mon cœur fit sonner chaque fibre,
Quand l'oiseau, libre enfin, s'envola dans l'air libre
Comme un ange des visions!

Longtemps, du haut du ciel, la joyeuse envolée
A tous les vents jeta sa chanson consolée;
Sa chanson disait : « Liberté! »
Moi, je lui répondis : « O fleur du champ céleste,
Livre à l'oubli profond, sans qu'une ombre t'en reste,
Mon nom et ta captivité.

Oh! garde toi surtout d'avertir tes compagnes;
Ne conte point ma faute aux oiseaux des campagnes
Dont le chant est pour moi si beau;
De peur qu'en me voyant ils ne gagnent l'espace,
Et que la plaine en deuil ne m'offre, quand je passe,
L'affreux mutisme du tombeau.

Aux pleurs de ton geôlier sois bonne... Dans la mousse
Pourquoi te cachais-tu si riante et si douce?
Ta beauté m'a fait criminel.
Il faut me pardonner... Dieu, que ton aile effleure.
Dieu se plaît à donner au repentir qui pleure
Le pardon, ce baume éternel.

FRANCIS TESSON.

Un Duel aux Lanternes

(Suite)

Cahuzac tendit la main à son ami :

— Volontiers, dit-il, déjeunons : nous boirons à ta santé.

— Je ne demande pas mieux, reprit Edmond.

— Et nous nous griserons comme autrefois, s'écria Cahuzac, qui ne savait plus du tout ce qu'il disait.

— Et nous nous griserons comme autrefois, soit.

— Oh! non, c'est-à-dire non, plus jamais.

— Non, maintenant. A-t-il peu de suite dans les idées, ce garçon-là! dit philosophiquement Edmond Routy.

— Ah! tiens! pardonne-moi, mais, vois-tu, je suis fou de joie.

— Je m'en aperçois.

— Le *Jeune-Édouard!* Cuba! Céleste! s'écria Cahuzac, pendant que son ami entassait dans une malle le linge et les habits du Gascon.

Et voilà justement comment il se fait que Louis de Cahuzac voyageait, sous le nom d'Edmond Routy, dans la malle-poste de Paris à Bordeaux, où nous l'avons rencontré en compagnie d'un vieillard grincheux qui avait horreur de la fumée du cigare.

IV

Nous reprenons maintenant notre récit où nous l'avons laissé pour présenter nos personnages à nos lectrices, c'est-à-dire après le duel.

Cahuzac vient de remonter dans la malle-poste et roule maintenant, à raison de quatre lieues à l'heure, sur la route de Bordeaux, où il va chercher Céleste pour la ramener à son père.

Pauvre Cahuzac! après s'être si bravement battu tout à l'heure, pour avoir le droit de fumer, il n'y songe plus guère maintenant; il reste anéanti, brisé, sans mouvement ni pensée, au fond de la voiture qui l'emporte rapidement vers Bordeaux.

En arrivant le lendemain matin à Tours, le courrier de la malle, inquiet de ne pas avoir vu son voyageur donner signe de vie depuis le relais où le duel avait eu lieu, ouvrit timidement la portière.

Cahuzac ne bougea point.

— Monsieur! lui dit le courrier.

Même silence.

— Monsieur! insista l'homme, vous voici à Tours; où voulez-vous déjeuner. Désirez-vous faire des provisions?

Cahuzac secoua la tête sans répondre.

Le courrier ferma la portière.

— Pauvre jeune homme! se disait-il, il n'a pas l'air d'aller beaucoup mieux que l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Morel? dit le postillon, gros Tourangeau à figure rabelaisienne.

— Cela ne te regarde pas, paysan. Es-tu paré?

— Oui, monsieur Morel.

— Eh bien, en route.

Et la voiture repartit sans incident nouveau.

A chaque relais, le courrier se présentait à la portière, mais les glaces étaient toujours levées, malgré une chaleur étouffante, et toujours Cahuzac conservait la même immobilité. Enfin, à cinq heures du soir, en arrivant à Mansle, le conducteur prit sur lui de lui faire porter un bouillon, Cahuzac le repoussait de la main, l'homme insista.

— Ce n'est pas raisonnable, monsieur, dit-il. Songez que vous devez revenir immédiatement sans vous arrêter à Bordeaux. Voulez-vous donc vous rendre malade?

— Ah! cela m'est bien égal, dit Cahuzac, d'un ton de profond découragement.

— Et la demoiselle du vieux monsieur, que vous devez reconduire à Arthenay?

Cahuzac ouvrit les yeux, avala machinalement le bouillon qu'on lui présentait, et se rejeta dans son coin.

Enfin, l'on approchait d'Angoulême. On apercevait déjà, aux lueurs du soleil couchant, les débris de la forteresse pittoresquement assise sur le piton du rocher sur lequelle repose la vieille ville. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, Cahuzac s'était mis à la portière, suivant d'un œil mélancolique les flots de la Charente argentée par le soleil couchant. Tout à coup, sur le revers de la route, Cahuzac aperçut un groupe qui, à ses yeux, anima singulièrement le paysage.

Près d'une chaise de poste qu'un charron réparait, il sembla à Cahuzac voir resplendir la noble tête de Céleste. Le Gascon poussa un cri et, sans plus réfléchir, sauta sur la route, au risque de se rompre les os. La belle fille vers laquelle il courait leva les yeux; c'était bien Céleste. A la vue de Cahuzac, elle ne manifesta ni trouble, ni émotion.

Peut-être l'attendait-elle un peu.

— Ah! vous voilà, lui dit-elle en souriant; vous arrivez à propos pour m'aider à relever ma voiture; nous sommes là depuis ce matin sans pouvoir y parvenir.

— Mademoiselle!... dit Cahuzac.

Seulement alors, Céleste remarqua la physionomie bouleversée du jeune homme.

— Qu'avez-vous donc? lui dit-elle.

— Ah! mademoiselle!... votre père...

La voix du jeune homme s'arrêta brisée sur ce seul mot; il n'eut pas le courage d'en dire davantage.

— Mon père!... En effet, il a dû partir hier soir de Paris par la malle dont vous descendez. Com-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ment n'y est-il pas? où est-il? Mais parlez, parlez donc, dit l'impétueuse jeune fille à Cahuzac, qui se tenait devant elle immobile et muet.

— Oh! votre père!... répéta Cahuzac d'une voix étranglée.

— Rien n'est pis que cette horrible incertitude. Il est mort, n'est ce pas?

— Non, mademoiselle, blessé seulement.

— Blessé, et comment? par qui?

Cahuzac commença en tremblant le récit de son aventure; Céleste l'écouta sans dire un mot, sans faire un geste, les bras croisés sur sa poitrine soulevée par une respiration haletante. Dès que Cahuzac eut fini, la jeune fille se tourna vers son nègre, debout près d'elle dans son immobilité habituelle.

— César, lui dit-elle, ma voiture est-elle prête?

— Oui, maîtresse, moi avoir vu le postillon atteler les chevaux.

— C'est bien.

— Où avez-vous laissé mon père? ajouta-t-elle en s'adressant à Cahuzac, mais sans se retourner vers lui.

— A trois lieues au-delà d'Orléans, à un village du nom d'Arthenay.

— A l'auberge de la poste, sans doute?

— Oui, mademoiselle.

— Merci, dit Céleste en s'élançant dans sa voiture.

Cahuzac se disposait à la suivre, Céleste l'arrêta d'un geste de reine.

— Oh! non, dit-elle, jamais cela!

Cahuzac resta pétrifié, et regarda s'éloigner la voiture absolument comme la femme de Loth dut regarder l'incendie de Sodome. Enfin, il sortit de son abattement, enfonça les deux mains dans son épaisse chevelure, ce qui chez le Gascon, était le signe non équivoque de l'émotion arrivée à son paroxisme.

— Non, se dit-il, non, je ne l'abandonnerai pas ainsi, et malgré l'horreur que je lui inspire désormais, je la suivrai, je l'accompagnerai malgré elle.

A peine avait-il pris cette chevaleresque détermination, qu'il grimpait en courant la côte d'Angoulême et arrivait essoufflé à l'hôtel de la poste, criant comme Richard III : « Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval! »

Cinq minutes plus tard, il était en selle et galopait sur les traces de Céleste. Quant il eut atteint la chaise de poste, il se plaça en garde d'honneur à la portière de droite. Mais l'altière jeune fille ne tourna pas la tête et n'eût même pas l'air de s'apercevoir de la présence de son cavalier servant pendant le reste du voyage.

Cahuzac prenait philosophiquement la chose.

— Après tout, se disait-il, c'est déjà quelque chose, qu'elle me souffre là sans rien dire.

Les voyageurs mirent vingt-quatre heures pour arriver à Arthenay. La nuit tombait quand la voiture de Céleste s'arrêta devant l'hôtel de la poste. Une vingtaine de paysans stationnaient dans la rue. un prêtre précédé de deux enfants de chœur et du sacristain armé d'une lanterne arrivèrent en même temps que Céleste.

— Qu'est-ce cela? dit en tremblant la jeune fille à une vieille paysanne agenouillée près d'elle.

— Ma belle demoiselle, c'est les sacrements qu'on porte au voyageur blessé qui est là-haut.

— Priez pour lui, dit Céleste en laissant tomber sa bourse dans le giron de la vieille.

Et la jeune fille, après une courte prière mentale, franchit d'un pas ferme l'escalier de bois qui conduisait dans la chambre du malade. Cette chambre était lugubre. Un mauvais papier que l'humidité faisait tomber en lambeaux le long des murailles, laissait voir des plâtres dégradés où l'eau suintait en filets noirs. Deux chandelles brûlaient sur une table boiteuse; leur lumière vacillante dessinait des ombres fantastiques sur les solives du plafond et sur un grabat garni de rideaux de serge verte que le temps avait noircie. Le malade râlait faiblement dans les bras de sa garde. Un enfant de chœur transformait la commode en autel, la recouvrait d'une serviette blanche et y plaçait méthodiquement les chandelles. Le prêtre, agenouillé près du lit, psalmodiait les prières des agonisants. Céleste s'approcha pour embrasser son père. En sentant sous ses lèvres le front glacé du vieillard, elle ne put retenir un cri d'angoisse :

— O mon Dieu, dit-elle d'une voix étranglée, il est mort! il est mort!

— Non, pas encore, dit la garde. Après cela, ajouta-t-elle comme correctif, le pauvre cher homme n'en vaut guère mieux.

Céleste s'était laissée tomber sur ses genoux.

— Seigneur, dit-elle en joignant convulsivement les mains, que votre volonté soit faite et non la mienne!

Le prêtre s'était levé; croyant, sans doute, que l'agonie approchait de son terme, il saisit les saintes huiles et en oignit le front du malade. Cette scène était solennelle.

— Que par sa sainte onction et sa tendre miséricorde, dit le prêtre en levant les yeux au ciel, le Seigneur, notre Dieu, vous pardonne et vous fasse rémission de vos péchés.

— Ainsi soit-il, mon père, ainsi soit-il, dit Céleste toujours agenouillée, la tête dans ses mains.

Le prêtre se disposait à sortir. Céleste aperçut derrière lui un grand vieillard vêtu de noir, elle devina que c'était le médecin.

Il y a deux hommes que je ne comprends qu'avec des cheveux blancs : ce sont le médecin et le prêtre.

— Docteur, dit Céleste, ne me cachez rien. Avez-vous quelque espoir?

— Bien peu, mademoiselle, bien peu, je ne saurais vous le dissimuler. Cependant, ajouta-t-il en voyant les yeux de Céleste s'ouvrir démesurément, la constitution du malade est robuste et, avec de grands soins, peut-être...

— Oh! les soins ne lui manqueront pas, docteur, s'écria Céleste en s'accrochant à cette faible branche, et nous le sauverons, docteur, n'est-ce-pas? nous le sauverons, vous me le promettez, ajouta-t-elle en secouant par une étreinte fiévreuse le bras du vieillard.

Le bon docteur, ému de cette douleur sans faste, n'eut pas le courage de dire qu'à ses yeux la partie était à peu près complétement perdue. Il s'en tira par une phrase ambiguë.

— Tout ce que la science pourra faire, nous le ferons, lui répondit-il.

Après avoir balbutié ces mots, le docteur donna ses instructions à la jeune fille et se retira, bien convaincu que cette visite était la dernière qu'il ferait au malade.

Pendant ce temps, que faisait Cahuzac?

Il était arrivé en même temps que la jeune fille, et, par un mouvement instinctif, l'avait suivie jusqu'à la chambre du blessé, sur le seuil de laquelle il s'était cependant arrêté.

Quand il vit Céleste seule avec la garde-malade, il fit un pas en avant; mais Céleste ne l'eut pas plutôt vu que ses joues s'empourprèrent et qu'elle lui désigna la porte d'un geste impérieux.

Le pauvre Cahuzac se retira en soupirant, ferma la porte et s'assit sur les marches de l'escalier, où il passa la nuit l'oreille au guet.

Tout alla mieux qu'on ne pouvait l'espérer. Le jour vint sans qu'aucun accident fût survenu, et comme le médecin ne se hâtait pas de paraître, Céleste l'envoya chercher.

— Comment, il n'est pas mort? s'écria le vieux docteur en apercevant la garde.

— Non, monsieur.

— Eh bien! il n'est pas impossible qu'il s'en tire. Je craignais une hémorrhagie interne qui me semblait inévitable et qui l'aurait étouffé. Mais puisqu'elle n'a pas eu lieu, nous pourrons peut-être, avec des soins intelligents, rendre son père à cette belle enfant.

En parlant ainsi, le bon docteur se hâtait de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

Céleste l'attendait avec une anxieuse impatience.

— Eh bien? lui dit-elle quand il eut longuement examiné le malade.

— Eh bien! mademoiselle, tout espoir n'est pas complétement perdu.

— Oh! merci, docteur, merci pour cette bonne parole.

— Entendons-nous, mon enfant, entendons-nous bien, dit le docteur en l'emmenant dans l'embrasure de la fenêtre; je ne réponds pas encore de la vie du malade, ajouta-t-il à voix basse, elle tient encore à un souffle.

— Ah! docteur, vous aviez si bien parlé tout à l'heure!

— Je ne rétracte pas mes paroles, mais la moindre commotion pourrait amener des accidents contre lesquels nous n'aurions aucune espèce de remèdes; ces accidents peuvent même arriver sans que rien les provoque. En tous cas, nous allons faire de notre mieux pour les conjurer; suivez bien mes prescriptions.

— Je vous écoute, docteur.

— Chaque demi-heure, vous ferez avaler au malade une demi-cuillerée à café d'une potion dont je vais vous donner la formule. Vous m'entendez bien?

— Je ne perds pas un mot.

— De cette façon, nous ne fatiguons pas les organes. Mais il est de la plus haute importance que nous ne manquions pas, à chaque demi-heure, de présenter sa potion au malade.

— Oh! ne craignez rien, docteur; jour et nuit, je serai là, et j'y serai seule.

— Avec la garde.

— Non, docteur; mon cœur se soulève de voir mon père recevoir des soins étrangers, quand moi, sa fille, je suis là. Non, non, des mains mercenaires ne soulèveront plus cette tête chérie; ce droit m'appartient. C'est aussi mon devoir et je saurai le remplir seule, je renvoie la garde.

Le vieux docteur contemplait avec attendrissement cette jeune enthousiaste de tendresse; ce dévouement jaloux qui ne voulait pas, comme le disait Céleste, permettre à des mains mercenaires de rendre leurs soins à ce malade adoré, semblait trop respectable au vieux docteur pour qu'il le combattit ouvertement, il se contenta de dire:

— Personne, en effet, mon enfant, ne peut aussi bien que vous rendre à votre père des soins éclairés et je ne doute pas plus de votre bonne volonté que de votre vaillance. Mais enfin, vos forces peuvent trahir votre courage. Ne trouveriez-vous pas sage de vous faire seconder?

— Non, docteur, non, moi seule, dit-elle avec un beau mouvement d'orgueil.

Cahuzac écoutait par la porte entrebâillée. Un regard de Céleste le fit rentrer sous terre. Il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier, s'informa si la chambre voisine de celle du malade était libre, et sur la réponse affirmative de l'hôte, — le voyageur ne séjournera pas beaucoup à Arthenay, — Cahuzac s'y installa.

Le soir venu, Céleste, qui avait congédié la garde, comme elle l'avait annoncé au docteur, voulut, malgré toutes les instances de sa femme de chambre, passer seule la nuit auprès de son père. La pauvre enfant ne savait pas qu'à son âge le sommeil triomphe des courageuses résolutions. Elle le comprit bientôt et lutta toute la nuit contre le besoin qu'elle avait de dormir en marchant par la chambre et en respirant l'air du dehors. Mais quand vint l'aube, elle était tellement fatiguée qu'elle s'assit un instant pour donner sa potion au malade. Mais tout à coup, et malgré tous ses efforts, la tête de Céleste tomba sur ses épaules, elle laissa échapper la tasse qui se brisa sur le carreau, et elle s'endormit profondément.

C'était ce moment qu'attendait Cahuzac. Nous avons dit que le Gascon s'était installé dans la chambre voisine. En égratignant la cloison vermoulue, il n'eut pas grand peine à pratiquer une petite ouverture par laquelle il pouvait voir tout ce qui se passait dans la chambre du malade.

Vers minuit, fatigué d'une observation inutile, il s'était couché tout habillé sur son lit, prêt à être debout au moindre mouvement qu'il entendrait dans la pièce voisine. Aussi, au bruit de la tasse qui se brisait sur le carreau, se leva-t-il vivement pour courir à son observatoire.

Il aperçut Céleste la tête renversée sur le lit de son père. Sa magnifique chevelure s'était détachée et déroulait ses anneaux sur son col gracieusement ployé. On entendait le bruit d'une respiration douce et égale qui indiquait suffisamment que la belle Céleste dormait.

— Pauvre enfant! se dit Cahuzac, la fatigue l'a vaincue.

Il sortit sans bruit de sa chambre et entra dans celle du vieillard en s'y glissant avec un tel luxe de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

précautions que la vieille serrure ne grinça point. Les solives vermoulues qui servaient de plancher ne gémirent même pas sous les pieds du jeune homme.

Il faisait jour depuis longtemps. Céleste dormait toujours, son doux visage enfoui sous les touffes soyeuses de ses cheveux dérouiés. Elle avait ainsi l'air d'un oiseau qui dort la tête cachée sous son aile. Dans un mouvement qu'elle fit, l'une de ses tresses se détacha et tomba sur la main de Cahuzac. Sans se laisser enivrer par les douces senteurs qui s'exhalaient de cette chevelure parfumée, le jeune homme reposa avec un respect religieux la longue tresse sur les genoux de Céleste.

La pendule sonnait en ce moment quatre heures et demie. Pour la sixième fois depuis son installation au chevet du malade, Cahuzac fit prendre la potion au père de Céleste, toujours sans connaissance. Quand il se retourna, Céleste était réveillée. Le premier mouvement, la première pensée de la pauvre enfant furent pour son père. En songeant que plusieurs heures s'étaient probablement écoulées pendant lesquelles le malade avait été privé de ses soins, le désespoir se peignit sur ses beaux traits, mais Cahuzac la rassura d'un mot.

— Pardonnez-moi, lui dit-il d'une voix humble et suppliante, je veillais pendant que vous dormiez; je connaissais l'ordonnance du médecin, et votre père a pu prendre sa potion toutes les demi-heures, comme si vous aviez veillé. J'ai eu tort, sans doute, mais...

Cahuzac s'arrêta sur ce mot. S'il pensait que son trouble serait plus éloquent que tous ses discours, il avait raison. Malgré la rancune qui se lisait encore dans le plissement de ses sourcils froncés, Céleste ne put faire autrement que de remercier le jeune homme par un signe de tête. Il est vrai qu'elle resta plongée dans le silence farouche qu'elle avait gardé depuis sa rencontre avec Cahuzac. Toutefois, elle ne parla plus de le congédier et laissa le jeune homme partager avec elle les soins et les fatigues de cette maladie durant laquelle son père resta trois semaines entre la vie et la mort.

Il n'était bruit que de cette aventure à Arthenay. Tout le monde allait par la ville se racontant qu'un riche planteur de la Havane, don Luis van Ruyter de Montalvan, était mourant à l'hôtel de la Poste. Comme il arrive en pareil cas, chacun connaissait le nom de l'étranger; un peu plus on aurait su son histoire.

Pendant huit jours, le médecin ne pouvait pas faire un pas dans Arthenay sans être arrêté par cette éternelle question des passants :

— Comme va don Luis, docteur ?

— Eh ! eh ! répondit le vieillard, ce sont des soins, des soins incessants qu'il lui faut.

Aussi il faisait beau voir Céleste et Cahuzac luttant d'ardeur pour arracher sa proie à la mort. Ces deux enfants n'avaient qu'une pensée : sauver don Luis. Toute autre préoccupation faisait trêve; tous deux en ce moment étaient garde-malades, et pas autre chose : aussi bien que Céleste, Cahuzac n'avait plus qu'une préoccupation qui absorbait toutes ses facultés : sauver la vie du vieillard qu'il avait eu le malheur de frapper.

Pendant les trois semaines que don Luis fut réellement en danger, Cahuzac ne sembla pas se rappeler une seule fois que Céleste fût celle à qui, dans le parc de Bougival, il avait parlé d'une voix si émue. Rien dans son attitude ne trahissait ses anciens sentiments. Aussi Céleste le souffrait-elle près d'elle sans témoigner que sa présence lui fût désagréable. Il y avait une sorte de trêve tacitement consentie entre les deux jeunes gens jusqu'au moment où don Luis serait sauvé. Pas une parole n'était échangée entre eux, et dans cette lutte de dévouement, ils tenaient presque constamment les yeux fixés sur le lit de douleur, attentifs à observer le moindre mouvement qui pût déceler un changement quelconque dans l'état du malade. Si la pendule sonnait, tous deux, dans les premiers temps, se levaient en même temps pour offrir les potions à don Luis, jaloux tous deux d'avoir été prévenus l'un par l'autre. Cependant, aucun changement ne se manifestait dans l'état du moribond.

Un matin, le vieux docteur entra comme à son habitude, à l'aube, et ouvrit les rideaux, avant de tâter le pouls du malade. Céleste fut effrayée de voir le ton livide qui, sur les joues de son père, remplaçait la teinte rosée des jours précédents. Elle se laissa tomber sur une chaise. Le vieux médecin se retourna en souriant :

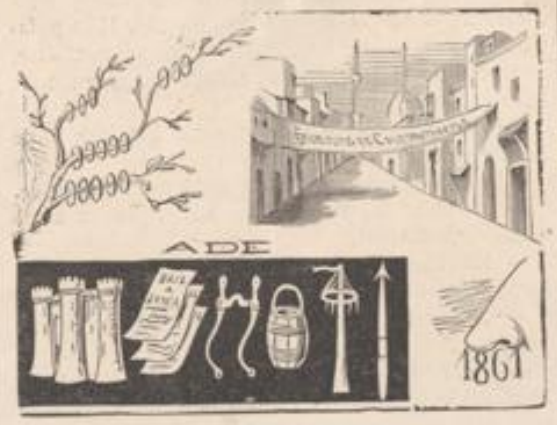
— Il est sauvé, dit-il.

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

MALHERBE. — FAC-SIMILE D'UN PORTRAIT DU TEMPS.
(Extrait des « Grands écrivains français ».)

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire.

LETTRE D'UNE AMIE

Le soleil, après nous avoir fait triste mine, semble aujourd'hui prendre plaisir à nous accabler de ses rayons. Il nous faut des robes aussi légères que possible, des robes de mousseline claire, de toile fine, de nansouk, de jaconas, de percale; il nous en faut des blanches, des roses, des Pompadour, des algériennes; il nous faut des barèges et des grenadines au tissu diaphane. Allons faire toutes ces emplettes à *Pygmalion*; j'y ai vu des tissus aux couleurs étincelantes et à un prix de bon marché exceptionnel. J'y ai admiré des capelines de jardin aussi gracieuses que légères, des ombrelles agrémentées de guipure, des bas en fil d'Écosse de la couleur des toilettes.

Le départ pour les bains de mer nous amène forcément à la vérification de nos cartons à chapeaux; il faut les renouveler et les assortir avec nos nouvelles toilettes; ils doivent être vaporeux et pimpants, en harmonie avec nos idées. Pour être certaines que nous posséderons notre idéal, allons chez Mme Herst, 8, rue Drouot; la bonne grâce de la maîtresse de la maison est proverbiale, cette raison est d'un grand poids sur notre décision. Nous donnons dans notre numéro d'aujourd'hui deux spécimens des chapeaux de Mme Herst.

L'*eau dentifrice* de Philippe devient plus que jamais un objet indispensable; grâce à son emploi, vous pouvez éviter les tourments de la soif, car elle rendra la fraîcheur à votre bouche altérée, et son usage n'aura aucun inconvénient pour vous. L'haleine devient parfumée sous son influence, et rien n'est plus agréable après les repas que son emploi journalier. Vous la trouverez, ainsi que l'*odonthaline*, 24, rue d'Enghien, et chez tous les bons parfumeurs.

L'industrie parisienne est la fille préférée de la fantaisie. Voyez plutôt aux *Galeries de Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, tout y est rose, bleu, léger, vaporeux; il est peu de maisons aussi bien assorties en passementeries, en dentelles, en rubans de toutes nuances, en boucles et en agrafes de la plus haute fantaisie, que celle des *Galeries de Choiseul*; aussi vous signaler cette maison est, je crois, vous rendre service.

E. DOUGY.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LA FRAISE

La fraise est un fruit d'Europe; on en compte un grand nombre de variétés; la préférée est celle des bois.

Ce fruit est d'une digestion difficile; on ne doit en manger qu'avec circonspection. Certaines personnes doivent s'en priver, ou alors, si elles en mangent, elles doivent boire par-dessus une boisson légèrement alcoolique.

La fraise se prête moins que la cerise à la composition des conserves pour l'hiver.

Il faut éviter de la chauffer, parce que la graine contient une grande quantité d'huile fine qui communique un mauvais goût; cependant on fait avec la fraise un sirop très-employé par les glaciers. En voici la formule :

SIROP DE FRAISES

Fraises très-mûres émondées de leur calice.	2 kilogrammes.
Sucre blanc en poudre grossière.....	2 —

Mettez les fraises et le sucre, couches par couches, dans un vase en faïence ou en porcelaine, couvrez-le d'un papier, portez-le dans un lieu frais douze heures; jetez ce fruit dans un tamis à larges mailles ou sur un linge très-clair, laissez égoutter en imprimant une légère pression, mettez le liquide dans des bouteilles; on les bouche fortement et on fixe le liége avec une ficelle.

On chauffe les bouteilles au bain-marie jusqu'à ébullition; on laisse refroidir et on goudronne les bouteilles avant de les porter à la cave. C'est avec ce sirop que les confiseurs font leurs glaces et leurs sorbets.

En Turquie, on broie les fraises avec parties égales de sucre en poudre pour composer une compote qu'on délaye dans l'eau. En Valachie, on mange cette compote par cuillerées et l'on boit par-dessus de l'eau frappée à la glace.

Les fraises conservées dans l'eau-de-vie sont peu estimées, et c'est avec juste raison.

Autrefois, on distillait les fraises avec de l'eau; cette eau servait de cosmétique pour enlever les taches de rousseur.

La racine de fraisier est employée en médecine comme diurétique.

Galien prétendait que les goutteux devaient manger beaucoup de fraises, qu'elles produisaient sur eux un très-bon résultat.

STANISLAS MARTIN.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

2e Année. — N° 80. Dimanche, 13 Juillet 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes d'intérieur. — Toilette de campagne. — Toilette de plage. — Toilette de casino. — Bande en toile, brodée au point russe. — Flèche essuie-plumes. — Bande en broderie Renaissance. — Quatre tapisseries. — Corbeille de jeu (2 dessins). — Rébus.
MUSIQUE : Kadjars-Marsch, par A. Lemaire.
SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette d'intérieur. — Robe en armure de deux couleurs; la raie côtelée est vert de mer ou bleu serpent; la raie satinée est vert mode, c'est-à-dire vert jaunâtre; les deux couleurs mélangées sont douces à l'œil et fort à la mode.

Le devant de la robe, tout en armure, est recouvert par de petits volants espacés en faille couleur vert mode; ces volants sont plissés et n'ont pas plus de 12 centimètres; la partie du devant est séparée de celle de la traîne par une bande d'une demi-largeur de faille vert mode, cette bande est elle-même encadrée de chaque côté d'un coquillé d'armure pris dans le biais de l'étoffe.

Quant aux les de derrière, un grand volant en armure en fait l'ornement; il sert de soutien au volant vert mode de la tunique fort longue, qui recouvre la jupe. Le corsage est à grandes basques ornées d'un volant plissé de 8 à 9 centimètres, en faille vert mode. Les manches sont entièrement faites de la même étoffe, sauf le sabot, qui est formé par un volant d'armure; le corsage est garni en fraise des deux étoffes alternées.

2. Bande en toile brodée au point russe. — Prenez de la toile écrue, pas trop forte, pas trop serrée, de la toile cretonne de préférence; coupez, dans le sens de la lisière, des bandes de la longueur de l'objet que vous voulez broder, rideaux, portière, fauteuil, dormeuse, etc. La bande dont nous donnons le modèle a 20 centimètres de largeur de toile; mais la broderie, c'est-à-dire la guirlande et son encadrement, qui occupent le milieu de la bande, n'ont que 9 centimètres de largeur. La guirlande se brode au point russe ou en fils lancés; les points doivent suivre toutes les courbes et les nervures du dessin et les recouvrir en droite ligne sans intervalle, comme un point de piqûre. Les fleurs se brodent en soie bleue, l'intérieur en cordonnet jaune, mais un point sablé ou un point de nœud doit remplacer le point russe; pour le point noué, on fait le nœud autour de son aiguille, puis on pique ensuite l'étoffe. Ces points doivent être très-rapprochés et séparés de place en place par des nervures en soie noire; elles sont, du reste, tracées au milieu du cœur de chaque fleur; les feuilles sont en soie verte; quant à la grecque extérieure qui fait bordure de chaque côté, elle se compose de deux brins de cordonnet noir, au milieu desquels court un troisième brin en cordonnet jaune; les petits trèfles sont en cordonnet rouge. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan.

1. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — MODÈLE DE Mme LAMY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

3. Flèche essuie-plumes. — Modèle de Mme Lecker. Notre modèle est une variété fort gracieuse d'essuie-plumes qui obtient un grand succès. La monture est en cuivre doré, en forme de flèche; de chaque côté entrent dans la flèche, et pour figurer les plumes, des bandes de drap découpées à dents aiguës; les bandes les plus larges qui servent d'essuie-plumes se font en drap noir; en dessus, une bande plus étroite de drap rouge, découpée en dents aiguës, forme ornement; enfin, par-dessus le drap rouge, se voit une troisième bande étroite en drap vert brodée d'un petit semé.

4. Bande en broderie Renaissance. — Les fleurs et les ornements de cette bande sont en toile entourée de feston mat. Nous avons expliqué dans plusieurs de nos derniers numéros ce genre de travail. Les diverses parties de toile sont reliées entre elles par des barrettes vénitiennes, ou des points de feston exécutés sur fils lancés d'un point à un autre. La grande mode consiste à exécuter ce travail sur toile ou sur batiste écrue, d'un tissu peu serré, et de festonner en couleur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. BANDE EN TOILE BRODÉE AU POINT RUSSE. — MODÈLE DE Mme LECKER.

rouge, marron, etc. Notre bande en broderie s'emploiera pour robes et confections aussi bien que pour tentures, rideaux, dessus de lit, etc. Un dessus de lit, fait par bandes alternées, l'une tout unie, et l'autre en broderie Renaissance, avec transparent de couleur, composerait un ouvrage ravissant.

5 à 8. Quatre tapisseries. — Les couleurs à employer sont figurées par des signes; au-dessous de chaque dessin, une légende indique les nuances qui composent le modèle. Notre dessin 8 peut servir pour pouf, coussin, tabouret de piano, etc. Il représente le quart du travail à exécuter.

9-10. Corbeille de jeu ou de cartes de visite. — Modèle de Mme Lecker. La monture de ce joli petit meuble est en bambou façon ébène. L'intérieur est doublé de florence capitonné; quant à l'extérieur, il est enrichi d'une bande de cachemire dont la moitié est représentée en sa grandeur réelle par notre dessin 10. Cette bande, en cachemire rouge ou noir, est illustrée d'une broderie exécutée au point russe, au passé et au point d'épines; l'étoile forme le milieu de la bande; on n'aura donc, pour utiliser notre dessin 10, qu'à répéter à gauche de l'étoile la branche de fleurs et de feuillage qui se trouve à droite. On emploiera pour la broderie de la soie floche de nuances variées. Une torsade, composée des principales couleurs employées, fait pied aux dents du bord et encadre la bande.

11 Toilette de campagne. — Robe de toile de lin lisérée de batiste blanche. Les trois volants du bas du jupon, qui tombent presque à ras de terre, sont étagés. La tunique est ample; un pli bien drapé sert au relevé de la hanche; sur ce pli retombe une ceinture en faille bleu azuline. La toilette est terminée par une ravissante petite pèlerine encadrée d'une garniture plissée assortie à celle de la tunique. — Modèle des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

12. Toilette d'intérieur. — Robe de mohair camaïeu vert bouteille et vert d'eau. Le bas de la jupe est orné d'un grand volant foncé, sur le milieu duquel s'appuie un second volant d'étoffe plus claire qui laisse voir la tête et le pied du premier volant. La tunique, longue par devant et très-fournie, est encadrée de deux tuyautés, de nuances différentes, à tête également contrariée, et, par derrière, de trois larges biais lisérés de nuance claire, faisant tête à une frange double, coupounée en petits glands. Le corsage est ouvert, à fraise devant et à grandes basques derrière.

13. Toilette de plage. — Robe de laine beige grise de deux tons. La jupe est ornée par derrière de deux volants montés en fronces, bordés de la nuance la plus claire. La jupe est formée devant par des volants étagés et montés à plis plats plissés très-régulièrement; les volants sont retenus par des biais alternés des deux nuances combinées. La tunique forme manteau de cour un peu court; elle se trouve encadrée du même volant plissé que le tablier. Mantelet villageoise décolleté, formant écharpe autour de la poitrine; il est bordé de trois biais et garni de deux volants tuyautés avec ruche chicorée de la nuance la plus claire.

3. FLÈCHE ESSUIE-PLUMES.

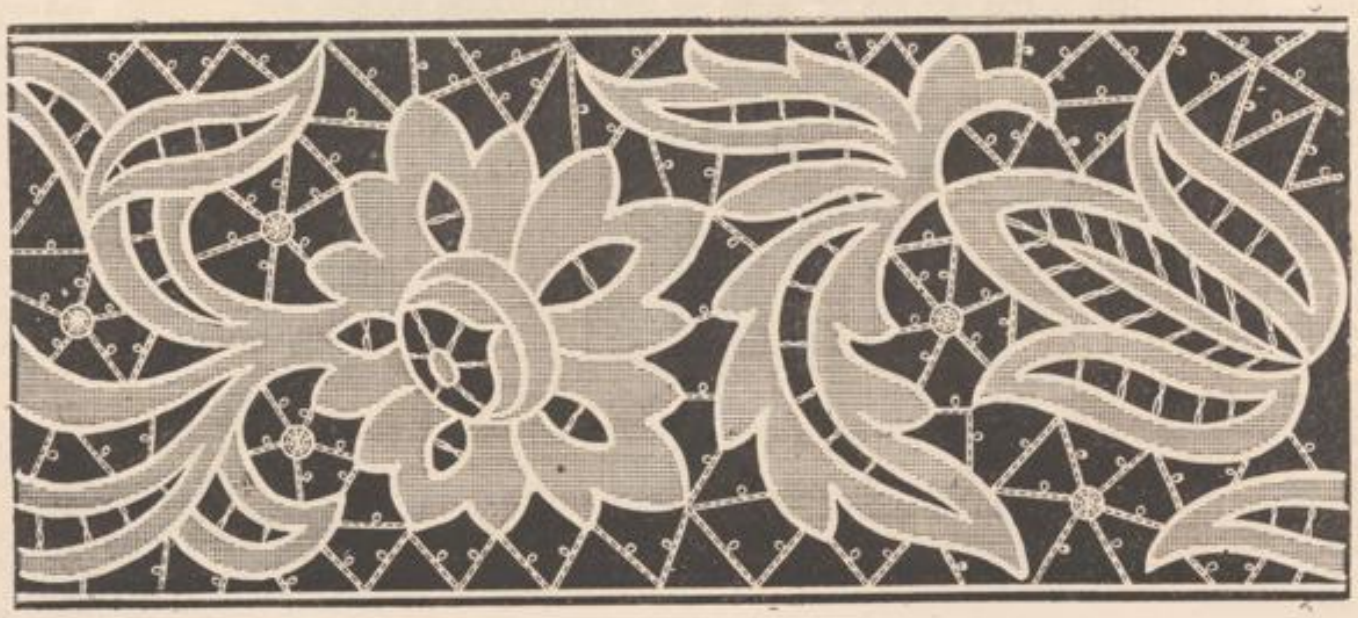
14. Toilette de casino. — Robe de drap beige d'un vert un peu foncé, agrémenté de faille de même nuance, mais d'un ton plus clair. La jupe est recouverte d'abord d'un volant d'étoffe claire monté en fronce, puis d'un volant foncé, au-dessus duquel se trouve un large biais clair ayant pour tête deux ruchés des deux nuances alternées, le premier foncé, le second clair. Des volants, disposés de la même façon, montent sur le tablier jusqu'au haut de la jupe. La tunique s'ouvre devant à la mousquetaire sur un gilet de faille; elle est encadrée d'un biais de même étoffe, et se relève gracieusement en pouf sur le côté à l'aide de coques de faille qui en soutiennent les plis. Chapeau de paille de riz orné de taffetas vert de deux tons et d'une touffe de fleurettes relevant le retroussis. — Modèle de la Ville de Paris.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de casino. — Première jupe tout unie en taffetas gris-perle. Tunique polonaise en grenadine de soie du vert d'eau le plus tendre; cette tunique, dont le tablier de devant retombe sur la traîne de derrière, est bien gonflée en ballon, et des plis sur les côtés en travers donnent encore plus d'ampleur; elle est encadrée d'une belle blonde satinée, surmontée d'une ruche chicorée en taffetas vert; le corsage est décolleté en cœur; parure, avec bouillonné de tulle sur transparent vert, encadrée de deux blondes de hauteurs différentes; chapeau glaneuse en belle paille d'Italie, orné d'une simple jarretière de rubans de faille vert d'eau, et d'un panache en tête de plume du plus beau blanc; ce panache retient cependant un long voile d'un vert bien tendre, qui peut, étant ramené sur le visage, le préserver un peu.

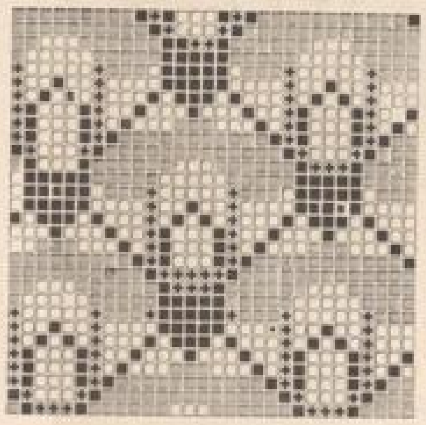
Toilette de petite fille de trois à cinq ans. — Jupon court et tout rond en taffetas rose, orné simplement de deux petites ruches chicorée, formant cercle. Tunique et corsage de mousseline blanche excessivement claire, ornés de ruches chicorée très-mignonnes, formant encadrement au tablier, tour du pouf, entourage des bretelles du corsage et de ses petites manches courtes; ceinture de faille rose, chapeau Montpensier en mousseline sur organdi blanc enrubanné de roses et orné d'une plume blanche à tête bien mignonne.

Toilette de visite. — Robe de châlis ou



4. BANDE EN BRODERIE RENAISSANCE.

de sultane couleur gazelle; la première jupe, peu trainante, est simplement garnie d'une bande de taffetas bleu serpent, en guise de couture d'ourlet. La tunique forme long tablier par devant; elle est encadrée de guipure ou de bandes de broderie de Saxe; par derrière, elle se compose d'un assemblage de poufs surperposés et d'écharpe retroussée se mêlant aux plis du pouf pour retomber en ceinture par derrière; le corsage, à grands revers croisés et à longues basques, est enrichi

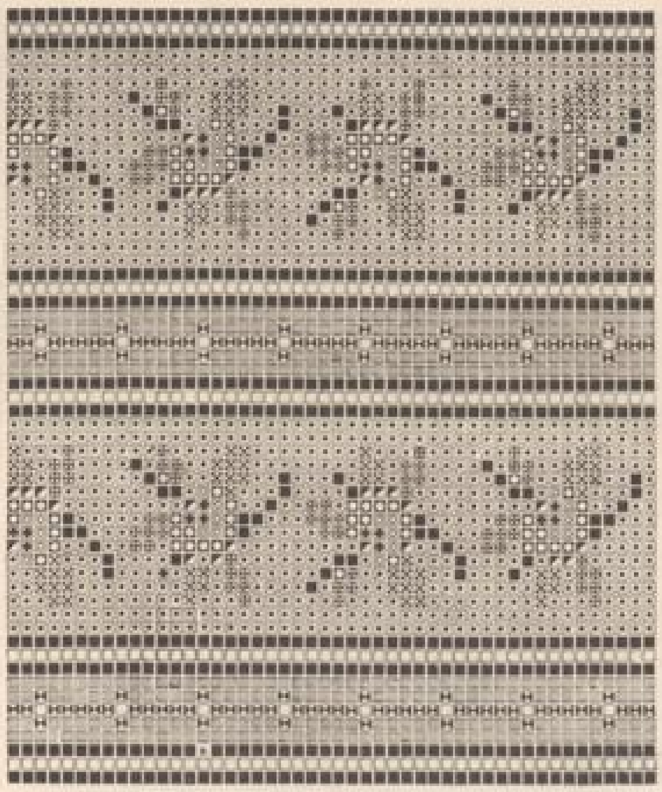


5. TAPISSERIE.

☐ Gris-perle ou havane très-clair. ■ Noir.
✱ Jaune. ▥ Vert pomme.

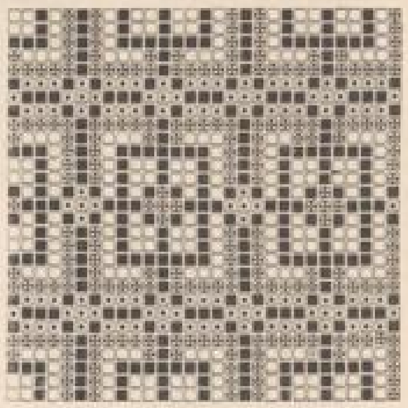
de boutons d'aventurine; chapeau de gaze couleur gazelle avec touffe de plumes bleu serpent, de nuance bien assortie à celle de la garniture de la robe.

E. DOUGY.



7. TAPISSERIE.

■ Bois foncé. ☐ Soie blanche. ▥ Bleu clair. ⲏ Ponceau. ⊡ Gris-perle. ⊞ Vert foncé. ⊠ Vert clair. ✱ Rose très-foncé. ◪ Rose foncé. ◻ Rose clair. ▤ Rose très-clair.



6. TAPISSERIE.

☐ Gris-perle ou havane clair. ⊡ Rouge ponceau.
⊕ Havane foncé. ■ Noir.

COURRIER DE LA MODE

Savoir s'habiller avec élégance, sans faste ni mesquinerie choquante, trouver le moyen, par mille petits secrets ingénieux, de mettre en lumière un don de la nature, ou de dissimuler un défaut physique, c'est là, certes, un talent que je souhaite à toutes mes lectrices, et la *Revue de la Mode* n'a d'autre but ni d'autre désir que les aider à acquérir ce talent ou à le perfectionner; mais ce n'est pas tout que d'être une gracieuse et charmante personne, il faut encore que le cadre soit digne du tableau. Rien ne servirait à une femme de savoir porter élégamment une jolie toilette, si elle n'avait aussi la science de l'installation intérieure de son *chez soi*.

Permettez-moi donc, chères lectrices, de vous faire part ici de quelques-unes de mes idées générales sur l'organisation d'une maison, sur l'ameublement ou la manière de placer et d'utiliser les meubles. Je réponds, du reste, au vœu de quelques-unes d'entre vous qui m'ont demandé directement ces détails. Il me serait difficile de les leur donner assez complets pour les satisfaire dans la *Petite correspondance*. Je préfère traiter cette question dans ce *Courrier*. Il y a là, d'ailleurs, une véritable question de *mode*. La forme des meubles, des tentures, des rideaux, varie, sinon par années, au moins par époques. Aujourd'hui, c'est le vieux qui est de mode, et en cela nous faisons preuve de goût, puisque nous n'avons rien su créer de plus joli que ce qui était en faveur du temps de nos ancêtres. Il y a cependant mille nuances à observer dans cette mode du rococo qui s'est emparée de tous et qui s'applique à tout. Les imitations vulgaires et bon marché des meubles Louis XIV, Louis XV ou Louis XVI, me semblent parfaitement ridicules, et je leur préfère de beaucoup les formes plus ordinaires qui n'ont pas, à proprement parler, de style, mais, en tout cas, n'indiquent pas de prétention et n'ont pas le cachet de ridicule qui s'attache au faux luxe. J'aime infiniment, pour ma part, ces vénérables fauteuils de famille auxquels l'œil est habitué depuis si longtemps qu'ils semblent presque de vieux amis.

Changer sans qu'il soit indispensable de le faire pour cause de vétusté ou d'usure un bon mobilier, confortable, utile et commode, pour un autre brillamment doré, mais prétentieux, souvent mal fait, me semble peu digne d'une maîtresse de maison intelligente. Il est si facile, du reste, à une femme de goût de rajeunir un *ensemble* vieux par ces mille riens, ces charmantes jardinières encombrées de hautes plantes, ces jolis ouvrages dont nos abonnées trouvent tant de modèles dans leur journal! Un pouf brodé, un pliant de forme nouvelle, un guéridon recouvert d'une broderie nouvelle et voilà que la pièce la plus sim-

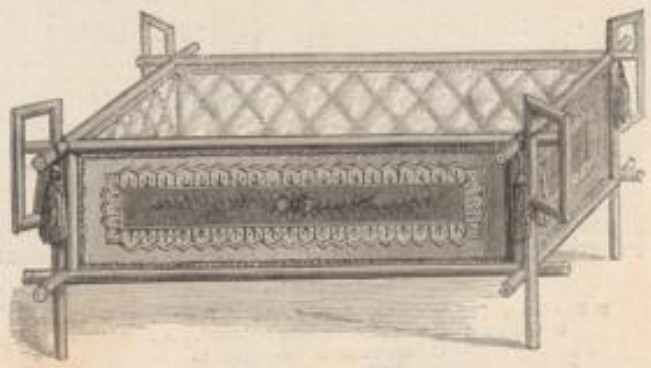
8. QUART DE COUSSIN EN TAPISSERIE. — MODÈLE DE Mme THOREL.

☐ Jaune d'or. ▥ Ponceau. ⊠ Bleu de ciel. ■ Noir. ▤ Vert pomme.

plement meublée prend un air d'élégance inexprimable.

On peut éviter la vulgarité dans l'ameublement par les moyens les plus simples, les plus à la portée de toutes les bourses. Je connais une jeune femme qui, en se mariant, a voulu conserver tout un meuble de salon brodé par sa mère, préférant mille fois ces vieux souvenirs aux meubles d'ébène ou de bois doré que sa situation de fortune lui aurait permis d'acquérir. Elle a complété ce mobilier par des portières et des rideaux en velours, encadrés d'une bande brodée imitant les anciennes tapisseries et qui fait le plus charmant effet. Comme je m'extasiais sur l'éclat et le relief des dessins, elle m'a donné l'explication de ce qui me paraissait nouveau et remarquable dans cette broderie. Le fond est une large bande en laine noire faite entièrement au *crochet tunisien*. Cette bande, une fois faite, a été tendue sur un métier et brodée par-dessus de fleurs et de dessins imitant les dessins anciens. Le relief des fleurs vient de ce que le fond, fait à l'avance, remplit toute la largeur de la bande et que la broderie se relève en bosse. Toute espèce de dessin peut se broder ainsi, puisque le point du crochet tunisien forme un carré semblable au canevas. Un magnifique Erard à queue occupe tout un panneau du salon. Sur la cheminée, deux lampes de Chine accompagnent une vasque en jade posée au milieu, dans laquelle s'épanouit une gerbe de fleurs soigneusement entretenues; en face, entre les deux fenêtres, est un meuble en bois noir, une sorte de bahut italien, avec incrustations de nacre et d'ivoire; au-dessus, une glace de Venise sur laquelle est posé un cartel Louis XVI du meilleur style. Je le répète, ce sont là presque des reliques de famille, il n'y a de nouveau que le travail sorti des doigts habiles de la jeune femme, et cependant rien ne saurait rendre l'élégance aristocratique de ce salon.

10. MOITIÉ DE LA BANDE EN CACHEMIRE POUR LA CORBEILLE A JEU.



9. CORBEILLE A JEU.

Mais tout le monde n'a pas de vieux meubles à utiliser. On se marie. Les parents ont remis au jeune couple une somme importante, il s'agit de la dépenser de la façon la plus intelligente. Le premier soin est, je crois, de meubler chaque pièce suivant sa grandeur, l'élévation de son plafond, suivant sa forme et le jour qui l'éclaire.

Je ne conseillerai pas, en général, les tentures

11. TOILETTE DE CAMPAGNE.

12. TOILETTE D'INTÉRIEUR.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873 — Mme et Mlle Pelletier imp. Paris — N° 80

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

claires, papiers
savantageux a
les tentures s
loin. Une mal
pour peu que
son teint. Ceci
facile de suivr
draperies et les
l'avantage de f
res. Cependant
gaie. Je confes
m'a paru ch
mant comme u
chambre to
garnie de r
bleu clair sur
quel étaient b
dées de gros
marguerites bl
ches. Les m
étaient revêtus
cette étoffe,
recouvrait ég
ment une cha
longue, deux
trois siéges b
une psyché
palissandre ,
non une armo
à glace, ornait
des coins. Le
Louis XV, à d
ble face, ado
au mur par
tête, occupait
centre de la pi
qui cependant
tait pas extrê
ment grande.
baldaquin à pa
sans rideaux, s
montait le
Un lambrequ
en reps br
garnissait la
nêtre, et par
sous, une sorte
store coulissé
soie blanche d
cendait à mi
nêtre, formant
grands fest
garnis de fra
torse. Cette mê
disposition p
se faire en cret
ne, et coûte
ainsi infinim
moins cher.
ce cas, le st
coulissé se fait
mousseline. P
le salon, je p
fère le style Lo
XVI ou Lo
XIV; le prem
pour petit sal
le second p
une pièce de gr
de dimension.
vu chez l'un
nos grands tap
siers un meu
Louis XVI en b
blanc laqué
formes très-p
trecht bleu a
merveille. La
est une délici
blanc représ
de laquelle se r
flu; deux cand
de sèvres ancie
née de ce bou
Ajoutez-y deux
un gai tapis à
peu partout, e

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

claires, papiers ou étoffes, qui sont extrêmement désavantageux au visage; car, il ne faut pas l'oublier, les tentures sont un vêtement qui habille... de loin. Une maîtresse de maison doit donc les choisir, pour peu que l'on soit coquette, en harmonie avec son teint. Ceci est une règle qu'il n'est pas toujours facile de suivre, aussi ai-je dit : en général. Les draperies et les papiers un peu sombres ont aussi l'avantage de faire valoir les tableaux et les gravures. Cependant, une chambre à coucher doit être gaie. Je confesse mon goût pour le bleu, et rien ne m'a paru charmant comme une chambre toute garnie de reps bleu clair sur lequel étaient brodées de grosses marguerites blanches. Les murs étaient revêtus de cette étoffe, qui recouvrait également une chaise longue, deux ou trois sièges bas; une psyché en palissandre, et non une armoire à glace, ornait un des coins. Le lit Louis XV, à double face, adossé au mur par la tête, occupait le centre de la pièce, qui cependant n'était pas extrêmement grande. Un baldaquin à pans, sans rideaux, surmontait le lit. Un lambrequin en reps brodé garnissait la fenêtre, et par dessous, une sorte de store coulissé en soie blanche descendait à mi-fenêtre, formant de grands festons garnis de frange torse. Cette même disposition peut se faire en cretonne, et coûterait ainsi infiniment moins cher. En ce cas, le store coulissé se fait en mousseline. Pour le salon, je préfère le style Louis XVI ou Louis XIV; le premier pour petit salon, le second pour une pièce de grande dimension. J'ai vu chez l'un de nos grands tapissiers un meuble Louis XVI en bois blanc laqué de formes très-pures, recouvert en velours d'Utrecht bleu ancien ou bleu paon, qui était une merveille. La pendule qui doit orner la cheminée est une délicieuse pendule Louis XVI en marbre blanc représentant une colonne brisée au sommet de laquelle se repose languissamment un amour joufflu; deux candélabres du même style et deux coupes de sèvres ancien composeront la garniture de cheminée de ce boudoir ou salon de petite dimension. Ajoutez-y deux ou trois petits meubles de l'époque, un gai tapis à fleurs d'un ton doux, des fleurs un peu partout, et vous aurez un ensemble charmant.

Les fleurs ont, en effet, envahi nos appartements, et nous ne devons pas nous en plaindre, car si elles donnent un air de fête au logis le plus sombre et le plus maussade, elles sont également l'accessoire indispensable de tout intérieur élégant. Mais il faut les soigner et s'enquérir du genre de traitement que chacune d'elles exige. Les domestiques négligent toujours ce qui est accessoire dans leur service. Il faut donc que la maîtresse de maison prenne la peine de veiller elle-même à l'entretien de ses fleurs et de ses plantes, si elle veut les conserver longtemps fraîches. D'ailleurs, avec quelques précautions, on peut toujours éviter de se salir et d'abîmer ses mains, il suffit tout simplement de mettre des gants.

Je ne vous ai pas parlé de toilettes, mes chères lectrices, mais vous me saurez gré, j'espère, des détails que je vous ai donnés. J'aurais une foule de choses à vous dire encore à ce sujet, et je n'attends qu'un désir exprimé pour reprendre ma petite dissertation sur l'organisation intérieure d'une maison. Aujourd'hui, puisque j'ai été amenée à prononcer le mot gant, je veux vous faire part d'une trouvaille que j'ai faite. J'ai découvert une sorte de gant de peau, nommé gant *régénérateur*, qui peut se laver à l'eau quand il est sale, sans que sa peau ni sa couleur, qui est jaune écru (c'est-à-dire la nuance la plus commode à porter), soient jamais altérées, et cela plusieurs fois jusqu'à usure complète.

La forme et la coupe sont élégantes; on en fait à un, deux, trois boutons ou sans boutons. Le prix varie suivant la hauteur du gant; à un bouton, il coûte 3 fr. 90, et 23 fr. la demi-douzaine; à deux boutons 5 fr. 75, et 28 fr. la demi-douzaine; à trois boutons, 5 fr. 75, et 33 fr. 50 la demi-douzaine, prix relativement modeste, puisqu'il est d'un usage indéfini. Ce gant se trouve à la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, qui expédie *franco* dès que la commande atteint 18 francs.

M. DE SAVERNY.

13. TOILETTE DE PLAGE. MODÈLES DE LA VILLE DE PARIS. 14. TOILETTE DE CASINO.

MUSIQUE

Nous donnons aujourd'hui à nos abonnées la marche triomphale persane, *Kadjars-March*, composée par M. A. Lemaire, directeur général des musiques militaires de S. M. le shah de Perse, et commandeur de l'ordre impérial du Lion et du Soleil de Perse.

Kadjars-March a été arrangée naguère pour musique militaire par M. Davergne, chef de musique au 72e de ligne, et jouée ainsi arrangée par toutes les musiques militaires françaises.

Le monarque oriental, voulant organiser ses musiques militaires, demanda un directeur, et le 1er septembre 1868, M. Alfred Lemaire, sous-chef de musique au 1er voltigeurs de la garde, partit avec un soldat de son régiment, un musicien qui devait l'aider dans sa tâche; mais pendant la traversée, tous deux furent atteints de la petite vérole. M. Alfred Lemaire guérit, mais le soldat mourut à bord.

Il paraît que le *grand roi* fut très-satisfait de son chef de musique, car il l'a décoré de l'ordre du Lion et du Soleil, décoration d'une valeur de 12,000 fr. Il s'est marié en Perse et a épousé la fille du docteur Tholozan, médecin de Marseille attaché spécialement à la personne du shah depuis de longues années.

M. Alfred Lemaire avait vingt-six ans quand il partit, en 1868; il a donc maintenant trente-trois ans. Il est blond et de taille moyenne. Son costume se compose d'une tunique bleu clair, d'un pantalon rouge à bandes bleues et d'un bonnet d'astrakan. Ses appointements doivent atteindre de 12 à 15,000 francs, ce qui, entre parenthèse, me paraît assez mesquin, si on songe au sacrifice fait par M. Lemaire en se dépaysant, et à la grande richesse du shah. La musique persane connue compte plusieurs autres compositions, arrangées sur des airs populaires persans.

C'est d'abord l'*Air national*, auquel sont adaptées des paroles qui se chantent.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le *Téhéraui*, quadrille arrangé sur différents motifs pris dans les airs populaires de la Perse, etc... Ces différents morceaux ont été édités par M. E. Chatot, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 19, à Paris.

La présence du shah nous a paru donner un certain intérêt à ces détails, que nous avons recueillis pour nos lectrices et comme le corollaire de la page de musique qu'elles vont avoir sous les yeux.

M. DE B.

Les Menus de la Saison

Juillet.

Aujourd'hui je délaisse la *cuisine* pour m'occuper de l'*office*.

Une fois n'est pas coutume.

La cerise, abondante maintenant, est une des plus admirables garnitures de petites pâtisseries. Dans ce genre d'emploi, il est un raffinement bon, je crois, à indiquer, c'est d'en faire une marmelade au beurre. Voici comment on procède.

Marmelade de cerises au beurre. — Supprimer les queues des cerises et en enlever les noyaux; les mettre au feu dans un poêlon et les faire réduire de moitié, en les remuant avec une spatule. Peser ensuite cette marmelade; cuire au *soufflé* un poids égal de sucre; mêler les cerises au sucre; laisser bouillir le mélange un instant, puis y incorporer petit à petit une quantité de beurre égale au quart du poids des cerises.

Cette préparation ne doit pas rester longtemps sur le feu, car autrement les cerises noirciraient. Il faut donc les dessécher rapidement, et ne pas couvrir la marmelade avant qu'elle ne soit froide.

J'ai maintenant à dire l'emploi des fruits à noyaux tombés des arbres par une cause ou par une autre.

Passer les fruits à l'eau, les égoutter; les éplucher et les couper en morceaux en rejetant le gâté et les noyaux.

Mêler tous les morceaux dans une terrine à 500 grammes de sucre pilé par kilo de fruits. Laisser macérer le tout pendant cinq à six heures, puis le mettre à cuire en remuant avec une écumoire. Quand, en frottant le doigt sur l'écumoire, on sent graisseuse la marmelade qui y est attachée, elle est cuite, il n'y a plus qu'à la mettre dans des pots; la laisser refroidir et couvrir ensuite les pots.

Quand le temps sera venu, je dirai comment on procède pour les fruits à pepins.

LE BARON BRISSE.

Les Conseils du Docteur

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite. — Voir le numéro du 22 juin.)

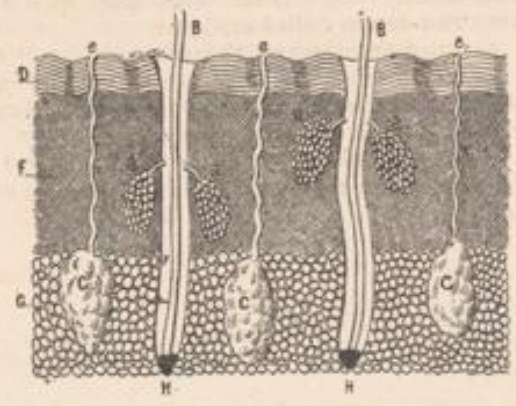
Avec l'Empire finit le règne des perruques, de la poudre d'amidon et des longues chevelures. Bonaparte donna lui-même l'exemple en faisant couper ses cheveux ras; ce qui le fit nommer le *Petit tondu*. Ses vieux grognards ne l'imitèrent qu'avec beaucoup de peine, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'on parvint à les faire renoncer à leurs longs cheveux, souvent incultes. Sous la Restauration, quelques émigrés reparurent avec leurs perruques à ailes de pigeon et à queue enfarinée; mais le coup mortel était donné : cette tentative de relever l'ancienne mode resta sans effet, ou plutôt retomba sur la tête des laquais et des cochers de bonne maison. Les caprices de la mode se portèrent dès lors sur la forme des chapeaux et non point sur la disposition des cheveux. Quant aux femmes, elles adoptèrent, comme coiffure typique, le turban qui, sous la Restauration, fut remplacé par la toque russe. Celle-ci fut détrônée à son tour par le chapeau *bébé*, qui coiffait à ravir les beaux petits minois. Mais les femmes vieilles et laides lui déclarèrent une guerre acharnée, et finirent par lui substituer le chapeau *cabe*, le plus affreux que nous ayons vu jusqu'ici.

Aujourd'hui, mes lectrices connaissent les modes mieux que moi; je n'ai rien à leur apprendre à ce sujet. Je terminerai seulement cet aperçu historique par une simple observation qui se présente à mon esprit : c'est qu'une personne bien née et bien élevée ne doit pas prendre la mode pour unique règle de conduite.

La mode a des caprices, des bizarreries, des ridicules qui ne conviennent pas à tout le monde. Il faut, avant tout, avoir égard à l'âge et à la physionomie. Telle coiffure qui fait ressortir la fraîcheur et la beauté d'une jeune fille, devient ridicule et risible sur la tête d'une personne âgée. Telle autre qui encadre admirablement les proportions d'une large figure, engloutirait les traits charmants et délicats d'un petit visage, et réciproquement. La tête d'une jolie femme est un tableau admirablement peint par la nature, et il ne faut pas que l'art ou la mode vienne en ternir l'éclat par un encadrement disproportionné.

II

Avant de commencer l'hygiène de la chevelure, je crois devoir vous donner quelques détails sur la structure du cheveu et du cuir chevelu. Ces quelques notions vous suffiront pour comprendre l'insanité d'une foule de cosmétiques à noms pompeux qui ont la prétention de régler, en quelque sorte, l'évolution physiologique des cheveux.



D. Épiderme. — F. Derme. — G. Couche de tissu graisseux. — B. B. Poils. — H. H. Follicules pileux. — A. A. Glandes pileuses. — C. C. C. Glandes sudoripares. — E. E. E. canaux excréteurs des glandes sudoripares.

Notre dessin représente un fragment du cuir chevelu pris dans toute son épaisseur. La lette D indique la couche la plus superficielle de la peau : celle qu'on appelle *épiderme*. Cette couche très-mince, cornée, insensible, est imperméable. La couche sous-jacente, représentée par F, est la partie la plus épaisse de la peau; elle porte le nom de *derme*. Elle est très-souple, très-élastique et douée d'une extrême sensibilité, surtout lorsque l'épiderme a été enlevé par un vésicatoire, une brûlure, une écorchure ou un autre accident quelconque. C'est entre le derme et l'épiderme que se place une couche de matière brune ou noire, appelée *pigment*, qui donne à la peau et aux cheveux leur coloration habituelle. Toutes les différences de couleur qu'on remarque chez les diverses races humaines résident dans cette simple couche pigmentaire. Les sujets qu'on désigne sous le nom d'*albinos* sont ceux dont la peau est entièrement dépourvue de pigment. La couche représentée par la lettre G est constituée par du tissu graisseux : elle ne fait point partie de la peau proprement dite, mais elle y adhère fortement et c'est au milieu de cette couche que se trouvent la racine des cheveux et les glandes sudoripares. Les lettres B B indiquent deux cheveux sortant du cuir chevelu au niveau de l'épiderme. On voit leur racine enveloppée d'une espèce d'étui terminé inférieurement en cul-de-sac et désigné sous le nom de *follicule pileux*.

Au fond de ce follicule, au point H, se trouve un petit renflement conique, qu'on appelle *bulbe pileux*; c'est ce bulbe qui produit toute la substance dont se compose le cheveu, en d'autres termes, le bulbe engendre le cheveu. Pour cela, il sécrète d'abord une première couche de matière cornée qui coiffe en quelque sorte sa surface conique; au-dessous de cette première couche il s'en forme une seconde qui repousse la première, puis une troisième qui repousse la seconde, et ainsi de suite. C'est cette série de cônes superposés qui forme le cheveu, de telle sorte que celui-ci se trouve constitué comme par la réunion d'un grand nombre de petits cornets emboîtés les uns dans les autres. Chaque cheveu est percé à son centre d'un petit tube qui en forme comme la moelle et qui renferme la matière colorante. Lorsque celle-ci disparaît, le cheveu devient blanc.

Autour du follicule pileux, on remarque deux petites glandes en forme de grappe (*a a*) qui débouchent dans le follicule et y versent un liquide huileux, épais, destiné à graisser les cheveux. Enfin les trois lettres C C C représentent les glandes qui sécrètent la sueur et qui, par les canaux excréteurs (*e e e*), vont la déposer à la surface de la peau.

Telle est, en résumé, la structure des cheveux et celle du cuir chevelu. L'enfant qui vient au monde porte déjà, au moment de sa naissance, toutes les parties que je viens de décrire; de sorte que si ses cheveux sont rares, toutes les pommades du monde employées sur sa tête ne pourront faire développer un follicule de plus et par conséquent augmenter d'un seul le nombre de ses cheveux. Ce que je dis d'un enfant, à plus forte raison je puis le dire d'un adulte ou d'une personne âgée. Pour faire pousser des cheveux sur une tête chauve, il faudrait d'abord faire naître des follicules et des bulbes pileux. Or, il n'est pas plus permis à un coiffeur ou à un parfumeur de faire naître des bulbes pileux qu'il n'est permis à un chirurgien de faire repousser une jambe ou un bras qu'il aurait amputés.

Cette démonstration irréfutable pourra vous arracher quelques illusions, mes chères lectrices; mais elle vous fera comprendre aussi les soins que vous devez mettre à conserver votre belle chevelure; car, une fois perdue, hélas! elle ne revient plus.

DOCTEUR IZARD.

(*A suivre.*)

Un Duel aux Lanternes

(Suite)

Céleste, sans répondre, montra avec un sourire amer la figure blême du vieillard qui se détachait à peine sur le blanc de l'oreiller.

— Vous le trouvez bien faible, n'est-ce pas? dit d'un ton bas le médecin.

— Oui, dit la jeune fille avec un sombre mouvement de tête.

— Eh bien, cette faiblesse fait sa force. La fièvre l'a quitté cette nuit.

Cahuzac s'était approché et dévorait les paroles du médecin.

— Ainsi, docteur...? dit-il.

— Ainsi, mademoiselle, ainsi, monsieur, continua le docteur, — et un bienveillant sourire illumina, comme un rayon de soleil, le front du vieillard, — je réponds désormais du malade.

Cahuzac sauta au cou du médecin, puis se livra, dans la chambre, à une danse aussi joyeuse qu'incorrecte. C'était, on le sait, la manière de Cahuzac, dans les grandes occasions, d'exécuter des tours de force chorégraphiques où le pittoresque le disputait à l'invraisemblable.

Quant à Céleste, la noble fille, qui avait été si forte contre la douleur, ne le fut pas contre la joie. Elle se laissa tomber au pied du lit de son père et pleura avec délices.

Le médecin se retira discrètement pour laisser ces enfants tout entiers à leur joie.

Après son départ, Céleste, restée à genoux, joignit les mains, et, les yeux levés au ciel, commença l'oraison dominicale, avec cette bonne foi qu'y mettent les enfants et les vrais chrétiens, ces autres enfants.

— Notre père qui êtes aux cieux... dit-elle.

Et Cahuzac, sans s'en douter, s'agenouilla près de Céleste et récita avec elle cette admirable oraison, que notre Gascon, non point par irreligion, mais par insouciance et peut-être aussi par indifférence, avait presque oubliée depuis si longtemps qu'il ne l'avait dite.

Les paroles lui revinrent cependant peu à peu. Sa voix s'éleva, et ce fut avec Céleste qu'il prononça les derniers mots :

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal... »

— Ainsi soit-il! dit don Luis, rompant pour la première fois le silence depuis le terrible coup d'épée que Cahuzac lui avait porté.

— Mon père! mon père! dit Céleste, entourant le vieillard de ses bras.

Don Luis embrassa sa fille, et apercevant Cahuzac, il essaya de lui tendre la main.

— Quel coup d'épée! dit-il en souriant, vous me l'apprendrez.

— Mon père, au nom du ciel, ne parlez plus!

— Non, un seul mot, monsieur Edmond, j'avais tort, donnez-moi la main.

Cahuzac serra la main du vieillard, mais ne put se défendre de rougir en s'entendant interpellé sous le nom d'Edmond, Cahuzac se souvint du mensonge de son nom. Il cherchait donc, comment il pourrait avouer qu'il avait trompé le vieillard en prenant le nom de son ami Routy. Il ne trouva rien de bon et finit par balbutier quelques excuses en disant :

— Comment me faire pardonner jamais ?

— Bah! nous songerons à cela, dit don Luis en regardant Céleste.

Ce fut au tour de la belle enfant de rougir. Maintenant qu'elle était rassurée sur le sort de son père, elle trouvait que Cahuzac était un monstre beaucoup moins odieux.

— Edmond! se dit-elle.

Et pendant qu'elle répétait mentalement ce nom, son cœur battait et son tic toc disait bien des choses.

Trois jours se passèrent encore à prodiguer à don Luis les soins les plus empressés.

Au bout du troisième jour, le médecin trouva son malade si bien, qu'il fut d'avis qu'on pouvait le transporter sans danger.

— Vous êtes odieusement mal ici, dit-il à don Luis. Si vous le voulez bien, j'ai à une demi-heure d'ici, à Boissy-la-Rivière, une maison de campagne complétement installée, vous pourrez y passer tout le temps de votre convalescence.

— Allons, vous êtes une perle de docteur, dit galement don Luis. Monsieur Edmond, ayez l'obli-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

geance de dire à César de venir m'habiller et.... fouette cocher. Pouah! la vilaine auberge.

La maison de campagne du bon docteur était une charmante habitation bâtie à mi-côte d'une petite colline au bas de laquelle coulait la Juine, un ruisseau qui va se perdre dans l'Essonne, près de Saint-Vrain.

Cahuzac s'y installa avec la famille de don Luis, sans même songer à lui en demander l'autorisation et sans que l'ombrageux vieillard semblât en témoigner ni surprise ni mécontentement.

Les soins que Cahuzac lui avait rendus pendant sa maladie, et peut-être aussi le fameux coup d'épée avaient, aux yeux du bonhomme, établi entre Cahuzac et lui une sorte de solidarité. Il trouvait donc tout simple le sans-gêne du Gascon.

Le vieillard reprenait des forces à vue d'œil et se faisait chaque soir, après le dîner, promener au jardin dans un fauteuil roulé par César. Don Luis fut même bientôt en état de le quitter et de marcher seul. Le vieux taquin ne manquait jamais l'occasion d'inviter Cahuzac à fumer, tant il était heureux de voir le rouge monter au front du jeune homme à ces mots prononcés d'une voix ironique :

— Ne vous gênez pas, monsieur Edmond, allumez un cigare.

Mais don Luis ignorait que ce n'était pas seulement le souvenir de son équipée, mais encore le mensonge de son faux nom qui faisait rougir le jeune homme.

Chaque matin, en se levant, Cahuzac se promettait de livrer son véritable nom à son hôte, au risque de se voir chassé comme un laquais, mais jamais l'occasion de parler ne se présentait, et quand il voulait entamer ce sujet, sa voix s'arrêtait dans sa gorge : *vox faucibus hæsit*.

Cahuzac retardait ainsi chaque jour un aveu devenu chaque jour plus difficile à faire. Mais un dénoûment se préparait, auquel, assurément, personne ne s'attendait.

Un soir, après le dîner, le temps était magnifique. Don Luis, Céleste et Cahuzac étaient réunis au jardin, où l'on prenait le café. Céleste effeuillait une rose et la jetait dans la Juine, qui coulait à ses pieds. Cahuzac regardait avec persistance les feuilles jaunies d'un pétunia, et le vieillard observait avec un malin sourire les deux jeunes gens, dont la contenance devenait chaque jour plus embarrassée.

— Céleste? dit tout à coup le vieillard.

— Mon père!

— Et ton prétendu de Paris? tu ne m'en parles plus. Y aurais-tu renoncé?

Céleste eut un accès de toux qui lui permit de cacher sa tête charmante dans son mouchoir de fine batiste. Quant à Cahuzac, il cessa de regarder le pétunia pour contempler le bout de ses bottes avec une attention profonde. Don Luis riait dans sa barbe.

— Tu sais, mon enfant, continua l'impitoyable vieillard, malgré tout, je ne voudrais pas contraindre ta volonté. Ainsi donc, parle, si tu le désires, je me sens assez fort pour reprendre dès demain la route de Paris.

Céleste cherchait une réponse et ne la trouvait point.

Don Luis reprit :

— Est-ce que, dit-il en guignant Cahuzac, tu aurais déjà changé d'avis? Non? Eh bien! dis-moi, comment se nomme-t-il ton amoureux de Paris? que fait-il?

— Demandez-le-lui à lui-même, dit Céleste en montrant Cahuzac.

Sur ces mots, elle s'enfuit, ou plutôt s'envola comme un oiseau dont on a laissé la cage ouverte.

Pour le coup don Luis n'y était plus du tout.

— Ah! çà, que veut dire cette petite fille? s'écria-t-il, y comprenez-vous quelque chose?

— Oui, monsieur.

— Ah! Eh bien! vous êtes plus heureux que moi, et vous devriez bien me donner le mot de la charade.

— Rien de plus facile, monsieur, je... c'est moi... qui...

— Eh bien! c'est vous qui... parlez donc, morbleu! Ah! si vous n'aviez pas mieux manié l'épée que vous ne maniez la parole, vous ne seriez certainement pas là à cette heure.

— Pardon, monsieur, c'est qu'il est difficile...

— Comment? Tâchez-donc de vous accorder avec vous-même. Tout à l'heure vous disiez qu'il n'y avait rien de plus facile à expliquer.

— Oui, à première vue. Et maintenant...

— Enfin maintenant, il faut que ce soit moi qui vous arrache des réponses; soit donc, connaissez-vous ma maison de campagne de Bougival?

— Oui, monsieur.

— Connaissez-vous le pavillon qui est au bout du parc?

— Très-bien.

— Parfait; il ne manquerait plus que vous connaissiez aussi celui qui l'habitait.

— Je le connais aussi, monsieur.

— De plus fort en plus fort. Et où est-il ce godelureau?

— Il est... Eh bien! monsieur, il est devant vous, c'est moi.

Don Luis contempla un instant Cahuzac avec admiration et partit enfin d'un éclat de rire homérique.

— Vous, dit-il, c'était vous. Allons, il était dit que je jouerais le rôle de Géronte jusqu'au bout dans toute cette affaire. Et c'était sans doute pour obtenir plus facilement la main de ma fille que vous m'avez si joliment pourfendu?

— Monsieur, j'ignorais...

— Tant pis, morbleu! tant pis. C'eût été plus drôle.

— Monsieur.

— Eh bien! quoi!

— J'ai une confidence à vous faire.

— Je n'en ai, parbleu pas besoin, je la connais votre confidence, et vous auriez pu la faire plus tôt.

— Ah! monsieur, c'est que...

— Allons, parlez; suis-je un père barbare? J'avais rêvé un autre mariage, c'est vrai, mais, outre que le benêt de gendre que j'avais choisi est introuvable, vous maniez si crânement l'épée que, ventrebleu! vous avez toutes mes sympathies. Allons, donnez-moi la main, et du courage, faites votre demande dans les règles, monsieur Edmond.

— Je ne m'appelle pas Edmond.

— Hein? vous vous êtes introduit chez moi sous un faux nom. Ah! monsieur, c'est mal cela.

— Quand j'ai pris ce nom, qui est celui d'un de mes camarades, je ne croyais pas avoir jamais l'honneur d'entrer chez vous, monsieur, sans cela croyez bien...

— Enfin, vous devez bien avoir un nom qui vous appartienne. Quel est-il?

— Il est inutile que je vous le dise. Je suis un pauvre garçon auquel l'isolement dans lequel il a vécu a fait faire bien des sottises. Qu'il vous suffise de savoir cela, si parfois votre souvenir se reportait sur moi, car je pars demain.

— Vous avez donc, dit don Luis en fronçant le sourcil, des motifs bien puissants de cacher votre nom, que vous ne vouliez pas me le livrer, même à l'heure du départ?

— Non, monsieur, non. J'ai seulement, comme tant d'autres étourdis de mon âge, eu la faiblesse de signer des lettres de change qu'à l'échéance j'ai été dans l'impossibilité d'acquitter, je suis sous le coup d'une prise de corps et, quand je vous ai rencontré, je vous ai pris...

— Pour un argousin, dit don Luis en perdant son sérieux. Eh bien! franchement, vous vous êtes trompé. Et maintenant que, je le crois, vous êtes convaincu de votre erreur, refuserez-vous encore de me dire à qui je suis redevable de ce coup d'épée à la Saint-Georges?

Cahuzac allait répondre quand don Luis aperçut le docteur, debout sur le perron, qui lui faisait signe de la main.

— Pardon, dit don Luis, je suis à vous tout à l'heure, mais il me semble apercevoir là-bas le docteur qui télégraphie vers moi.

— Arrivez, don Luis, dit le vieux docteur d'une voix effarée dès que son malade fut à portée de l'entendre.

— Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc, dit don Luis en montant les marches du perron aussi lestement qu'un homme qui n'aurait pas reçu, un mois plus tôt, un coup d'épée tout à travers la poitrine.

— Il y a, continua le docteur en entraînant don Luis au salon et après lui avoir montré un homme debout au milieu de la pièce, il y a que monsieur, huissier à Orléans, prétend avoir une prise de corps contre M. Edmond Routy.

— Non pas contre M. Edmond Routy, répliqua vivement l'huissier avec un sourire à la fois obséquieux et insolent, mais contre M. Louis de Cahuzac, ce qui est bien différent.

— Hein! plaît-il? s'écria don Luis, quel nom avez-vous prononcé là?

— J'ai dit M. le vicomte Louis de Cahuzac.

— Montez chez moi, dit don Luis en déguisant son trouble.

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

Maintenant que le secret de la *rosée d'Orient* (*rugiada del oriente*) est retrouvé, toutes les femmes peuvent jouir du don de jeunesse et de beauté perpétuelle dont le docteur italien Fortunio Liceti avait doté Ninon de Lenclos, en lui faisant connaître cette merveilleuse préparation.

La *rosée d'Orient*, acquise par l'*Office hygiénique*, fait épanouir le teint comme la rosée de l'aurore fait épanouir la fleur, en lui rendant sa fraîcheur et son éclat. Avec cette rosée, plus de rides; le tissu dermal se raffermit et recouvre, comme par enchantement, ses tons mats et lisses.

Le *rose de Chypre*, également de l'*Office hygiénique* (17, rue de la Paix), est aussi un de ces produits d'Orient, qui ont le don de prêter au visage un éclat magique.

Le *blanc de Paros* donne aux traits la lumière ensoleillée d'un marbre grec, en y ajoutant les tons veinés de rose qui percent à travers leur blancheur diaphane.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme..... (*Basses-Alpes*). — En envoyant 1 fr. 50 en timbres poste vous aurez le patron de grandeur naturelle du lambrequin que vous désirez. Vous pouvez faire des rideaux de reps avec une bordure de velours de la même nuance que vos fauteuils, large de 15 centimètres : il ne faut qu'une largeur de reps pour chaque rideau, c'est-à-dire deux fois la hauteur pour chaque fenêtre; ou des rideaux de velours, avec bande en tapisserie de Neuilly, imitant les bandes brodées du meuble. Il faut deux largeurs de velours par rideau; il faut donc le double d'étoffe qu'en employant du reps.

Mme. L. D., à Livry (*Seine-et-Oise*). — Vous m'avez mal comprise ou je me suis mal exprimée. Les corsages décolletés sous un tissu léger sont de mauvais goût dans la rue, à Paris où dans les grandes villes, mais non chez soi ou à la campagne. Ils sont toujours charmants le soir. Les gilets se porteront longtemps encore.

Mlle Paula de P. — Je vous conseille une forme princesse assez longue derrière pour former un pouf au moyen d'une écharpe de moire ou de velours. Pour cela, on taille plus longs de 30 centimètres les lés de derrière et on les fronce sur les coutures des lés de côté, à 15 centimètres de la taille; l'écharpe se fixe en haut et passe sur ces plis pour relever la robe et se nouer derrière ou de côté. On peut garnir tout le devant de biais ou de passementeries perlées. Pour un patron de corsage, envoyez le tour de taille et la hauteur du dessous de bras. Les barrettes de la broderie Renaissance se font en coton fin ou gros, suivant le dessin ou la forme du travail.

Mme P., à Narbonne. — Notre supplément du 15 juin contient des patrons de layette. Nous en donnerons d'autres sur la feuille qui accompagnera le numéro du 20 juillet.

Une abonnée musicienne. — *La Violette abandonnée* coûte 1 fr. 65, 15 cent. en sus pour le port, soit 1 fr. 80.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Rameau, dans ses opéras, a de fort beaux morceaux, mais l'ensemble en est suranné.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Accepté par Sa Majesté Impériale le SHAH DE PERSE

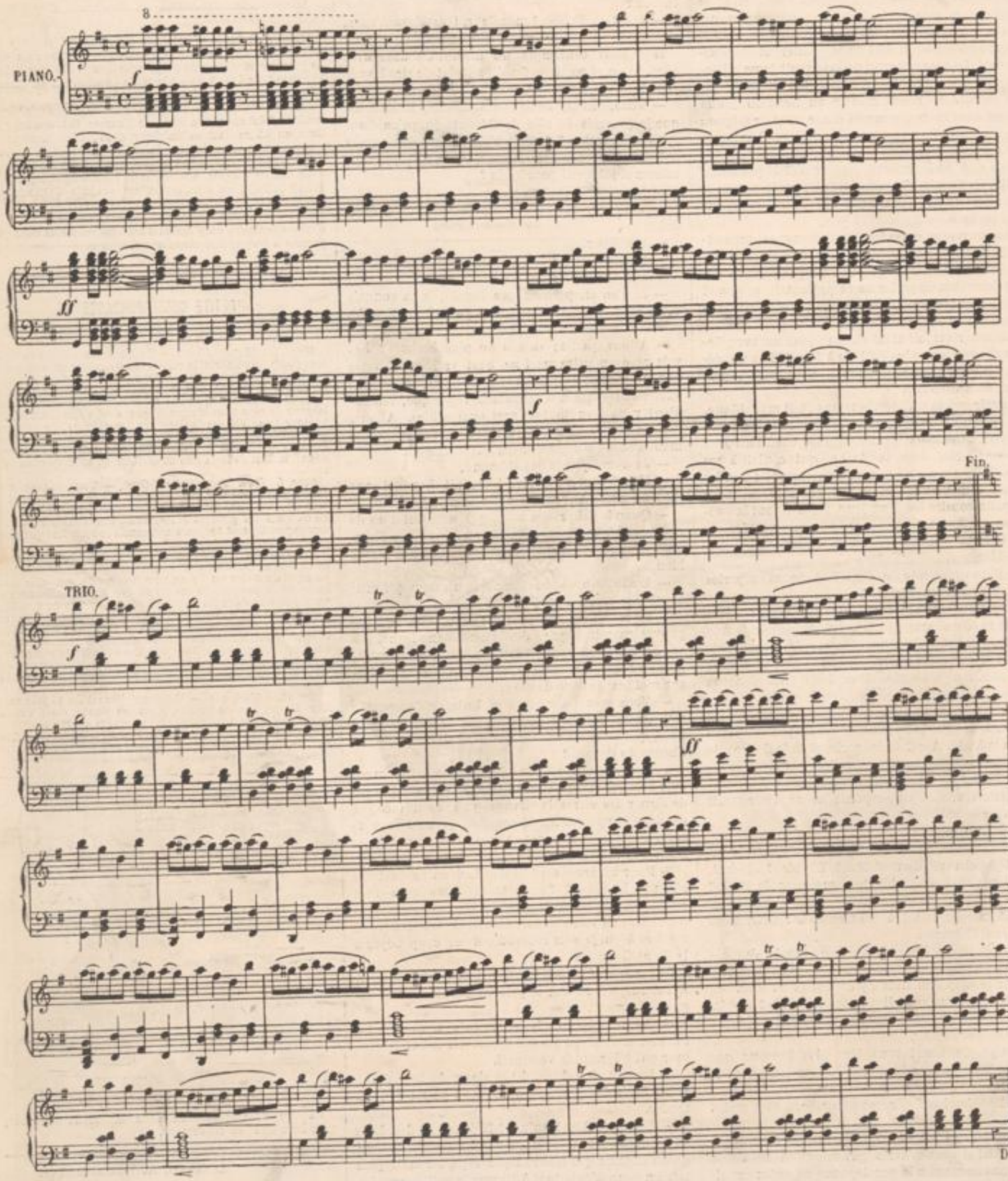
KADJARS-MARSCH

POUR PIANO

PAR A. LEMAIRE

Directeur général des musiques militaires de Sa Majesté le Shah de Perse,

commandeur de l'ordre impérial du Lion et Soleil de Perse.



Reproduction interdite.

2e Année. — N° 81 (avec patrons). Dimanche, 20 Juillet 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE CASINO. MODÈLES DES MAGASINS DU PRINTEMPS. 2. TOILETTE DE DEMI-DEUIL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE.

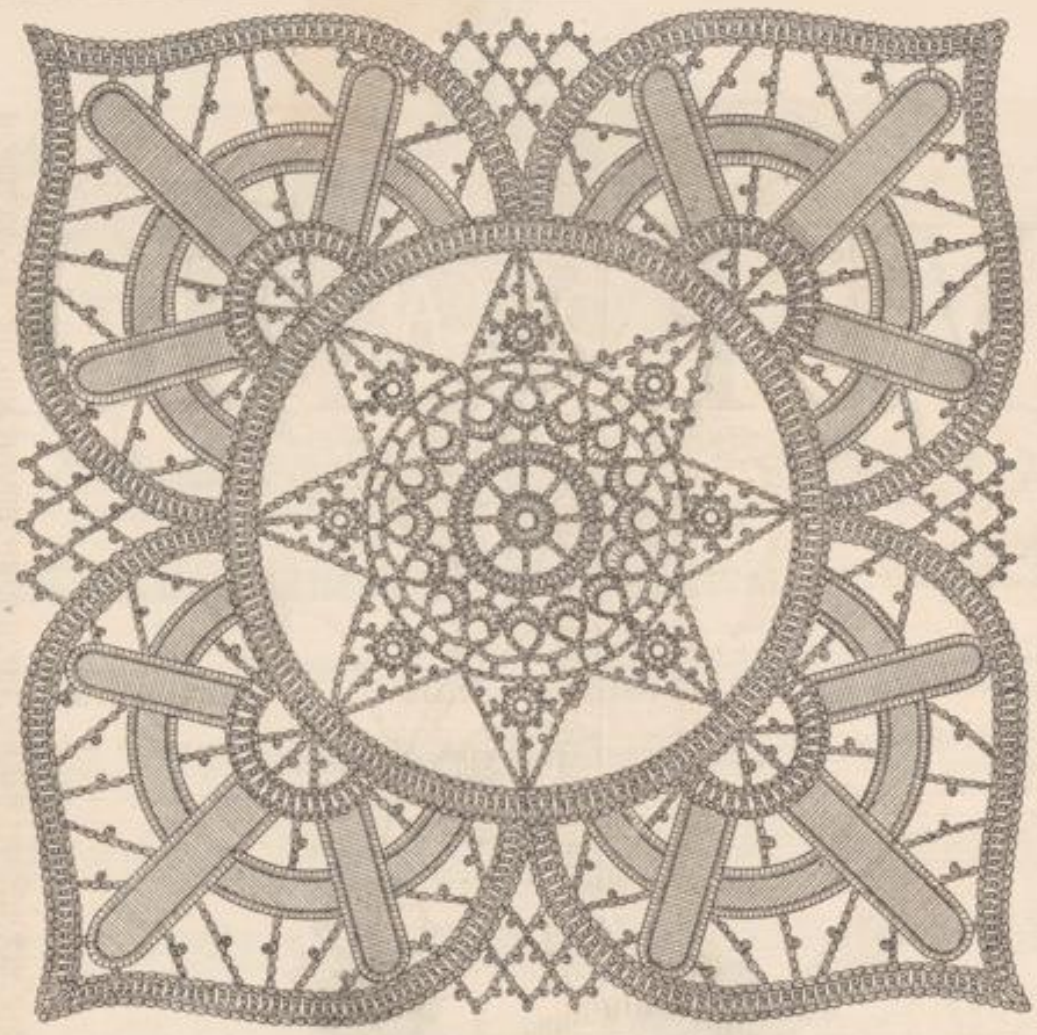
GRAVURES. — Toilette de casino. — Toilette de demi-deuil. — Carré en crochet et broderie. — Bande en broderie sur toile. — Pantalon de dame (2 modèles). — Peignoir de bain. — Trois camisoles. — Chemise de nuit. — Chemise du matin. — Trois chemises de dame. — Manteau de lit ou peignoir de toilette. — Deux toilettes de promenade. — Rébus.

SUPPLÉMENTS. — Planches de modes coloriées. — Planche de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de casino. – Robe de chalis ou d'alpaga blanc. La jupe forme légèrement la traîne; elle est fort ample et garnie de volants plissés, mais couponnés par des intervalles faits d'un grand pli creux dont la tête est renversée. Blouse Louis XV, relevée en draperie sur les côtés, et formant châle devant et derrière; une large bande de faille bleue, faisant tête à une guipure de fil, encadre toute la jupe de cette blouse et se répète au corsage, qui s'ouvre en cœur et sur les parements des manches. Une ceinture et un nœud abbé-galant, en faille de même nuance, complètent l'ensemble de cette toilette et lui donnent un grand cachet d'élégance.

2. Toilette de demi-deuil ou d'intérieur. — Robe en faille noire. La jupe, fort ample derrière, très-fournie en longs tuyaux d'orgue, est garnie dans le bas d'un volant dont la tête et le pied sont agrémentés d'un ruché en taffetas gris de fer; le devant de cette jupe est garni en tablier de larges biais encadrés d'un biais plus grand, duquel ressort un ruché de taffetas gris; tous les biais sont liserés de taffetas gris. Toutes les nuances tranchantes peuvent remplacer le gris employé ici, et convertir cette toilette de demi-deuil en robe habillée; le corsage est à basques rondes, un petit col pointu des deux étoffes retombe sur la poitrine; les boutons sont en soie grise brodée de noir. — Modèles des magasins du Printemps, boulevard Haussmann et rue du Havre.



3. CARRÉ EN CROCHET ET BRODERIE SUR TOILE.

3. Carré, modèle de fantaisie, créé spécialement pour les abonnées de la *Revue de la Mode*. Ce carré, mi-partie au crochet, mi-partie en broderie sur toile, a un cachet d'originalité et fait réellement nouveauté; je l'ai exécuté moi-même comme travail, et je reponds de son effet.

L'étoile du milieu se fait entièrement au crochet; l'expliquer longuement serait inutile. Le travail du crochet est dessiné point pour point, et la marche à suivre dépend souvent de la personne qui exécute l'ouvrage; le cercle auquel se rattachent les pointes des étoiles se fait au crochet au point de brides prises point dans point, sans intervalles entre lesdites brides.

Quant aux arcades qui les surmontent, elles s'exécutent sur toile, et c'est ce mélange des deux genres de travaux qui fait nouveauté. Vous prenez de petits morceaux de toile, vous dessinez les languettes et l'arcade dessus, puis vous bordez la bande de chaque côté d'un point de feston un peu gros; vous découpez ensuite tout ce qui entoure le dessin, ainsi que l'intérieur qui est à jour, puis vous raccordez les anneaux en dessous du cercle au crochet, et vous exécutez tout le crochet intérieur et extérieur qui forme barrettes et encadrement.

Vous pouvez remplacer la toile par du lacet Renaissance, ou du lacet de fil aux réseaux très-lâches.

Les feuillages doivent être excessivement variés de nuance; ceux de la rose, d'un vert jaune; ceux des clochettes d'un vert foncé; les arrêtes, les antennes et les culots des fleurs seront d'une nuance très-tendre; les milieux et les pistils s'exécutent au point noué ou au point sablé. — Modèle de Mme Leclerc, 3, rue de Rohan.

4. Bande pour chaise renversée. — Cette bande s'exécute sur toile de moyenne force; elle se fait dans toute la largeur de l'étoffe. Les matériaux nécessaires sont du lacet de laine marron de deux largeurs du lacet de fil ou une bande d'une teinte chocolat un peu plus claire que le lacet de laine.

Poser d'abord la bande chocolat dans le milieu de la toile, puis l'encadrer de chaque côté avec le lacet marron de la plus petite largeur, c'est-à-dire avec un lacet d'un 1/2 centimètre environ; prendre ses distances et poser à 8 centimètres environ de chaque côté de cette large bande centrale un lacet marron de 1 centimètre de largeur; sur ce double lacet, qui fait pour ainsi dire bordure à notre bande de toile, on exécute en laine verte un point de chausson.

Sur la bande chocolat du milieu, on commencera à broder, en laine verte très-foncée, une espèce de tige au point de chaînette, tige non régulière, comme on s'en rend compte par le dessin. Cette bande elle-même n'est pas régulière, elle est coupée de distance en distance par des anneaux faits en lacet marron.

Arrivons à la broderie, qui représente des fleurs et des feuillages. Elle se fait en laine travailleuse, au passé un peu bourré; les deux marguerites se font l'une en laine violette bien ombrée, l'autre en laine jaune souci également ombrée; les volubilis ou clochettes, l'un en laine rose, l'autre en laine violette; la rose des haies, d'une nuance rosée un peu terne; les bluets, bleus; et les épis, jaune paille un peu ombrés.

6. PANTALON DE FEMME.

5. PANTALON DE FEMME.

5 Pantalon de femme. — Le nansouk employé pour ce pantalon sera plus fort que celui des camisoles. Ce vêtement est richement illustré dans le bas d'un large entre-deux de dentelle, encadré de chaque côté d'un entre-deux en broderie au plumetis et d'une bande richement brodée dans le bas. Le patron de ce pantalon est donné sur le supplément.

6. Autre pantalon. — Celui-ci est plus simple; deux séries de petits plis, séparés par de mignons entre-deux à semis de pois, surmontent un entre-deux de broderie, lequel fait tête à une valenciennes au réseau carré et bien ouverte qui forme garniture très-peu froncée.

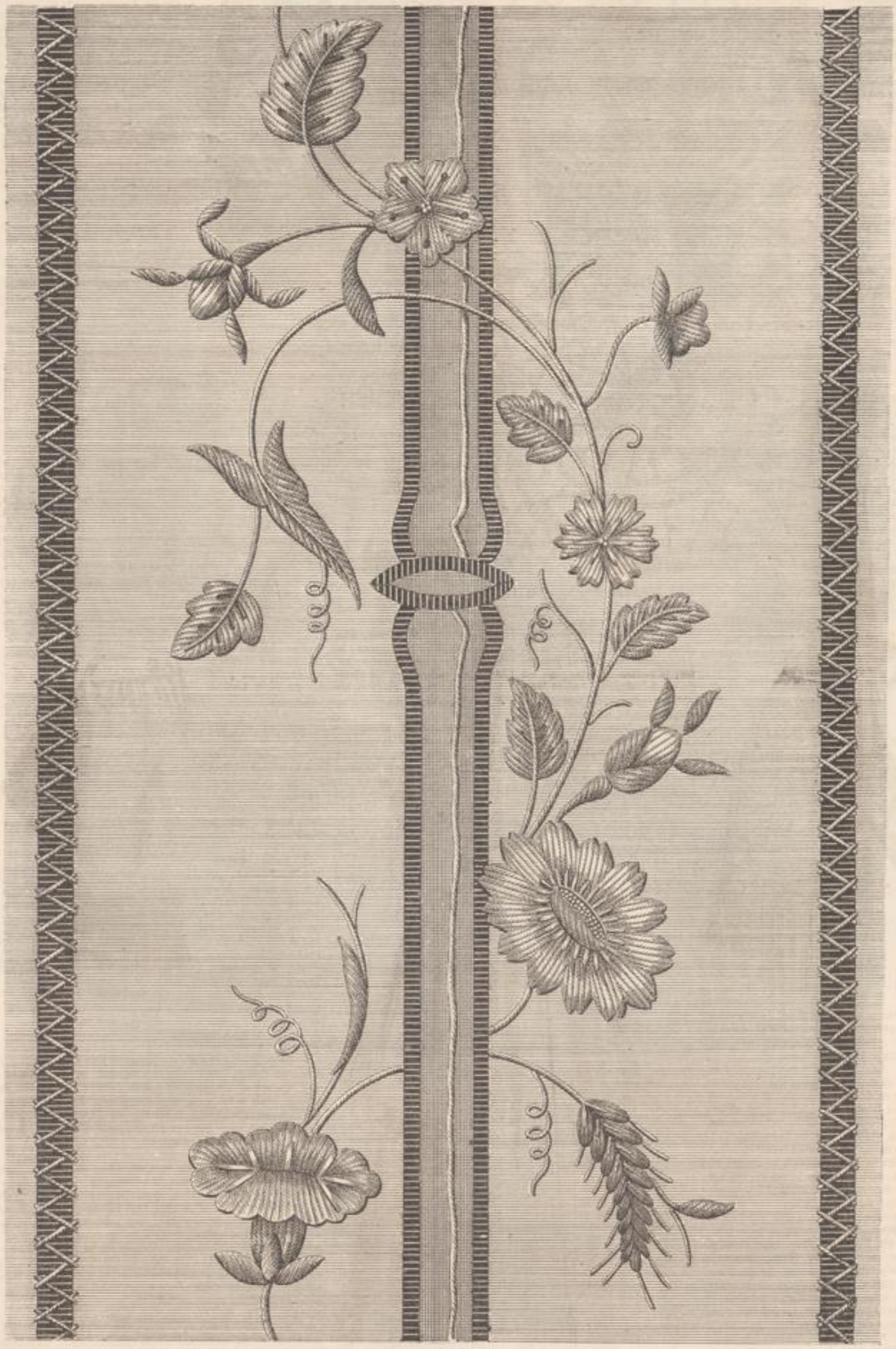
7. PEIGNOIR DE BAIN. — MODÈLE DU PETIT-SAINT-THOMAS.

7. Peignoir de bain. — Rien de plus simple comme forme et comme étoffe, que ce vêtement qui est indispensable dans tout trousseau de jeune femme. On le fait en calicot; mais il est préférable d'employer du molleton ou du tissu spongieux. Sur la couture de l'épaule, se trouve une pièce semblable à celle des chemises d'homme; le col est droit et monté sur poignet.

8. Chemise de dame. — Cette chemise est en beau nansouk bien fin; une série de petits plis réguliers encadre un riche entre-deux de broderie anglaise posé droit fil de chaque côté de la chemise. Le milieu est orné en jabot d'une dentelle coquillée tout du long. Le tour du cou est monté en collier Médicis et se compose d'une ruche de broderie, à l'intérieur de laquelle se trouve un coquillé de dentelle. Les manches sont larges et serrées en sabot, à l'aide d'un entre-deux assorti à celui du corsage faisant tête à un double volant de dentelle et de broderie. Voir les patrons pour camisole sur notre supplément.

9. Camisole de dame. — Elle s'établit, comme la précédente, dans du nansouk, étoffe généralement employée pour la lingerie de luxe ou lingerie de pardessus; la batiste et la toile sont réservées aux chemises. Des bouillonnés, recouvrant entièrement le devant de la camisole, sont alternés d'entre-deux de broderie au plumetis; dans

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf



6. BANDE EN BRODERIE SUR TOILE, POUR CHAISE RENVERSÉE. — MODÈLE DE Mme LECKER.

le milieu, au lieu d'un bouillonné, se trouve un plissé à tête contrariée, à l'intérieur duquel est passé un ruban bleu; au lieu d'une fraise, c'est un petit col cavalier sans brisure qui se trouve à l'encolure. Les manches sont garnies du plissé de mousseline avec transparent bleu faisant tête au bouillonné et à deux garnitures de broderie. — Nous donnons sur notre supplément le patron du col.

10. Chemise de dame. — Le plastron est disposé d'une façon assez originale, des entre-deux de dentelle et de broderie alternées sont posés en travers, et des plis et entre-deux, posés en droit fil, en forment le cadre. Elle est ouverte un peu sur la poitrine, et un nœud en faille bleu-gris se trouve en bas de la collerette, qui est en dentelle, ainsi que le volant des manches.

11. Autre camisole. — Elle se fait en nansouk. A partir de l'épaule, se trouve une série de plis suisses, qui, arrêtés à moitié de la poitrine, ne sont plus retenus et laissent toute l'ampleur au corps de la camisole. Un riche entre-deux de broderie encadre le devant de la camisole et fait tête à une bande, également en broderie, laquelle forme fraise autour du cou, et jabot à gros tuyaux sur le devant. Cette broderie est rehaussée par une toute petite dentelle qui suit les contours des dents, ce qui forme neige et est fort élégant. La manche large à poignet comporte le même ornement.

12. Chemise de matin. — Elle se fait en nansouk assez clair; sur la poitrine, des petits plis arrêtés assez bas encadrent un riche entre-deux de dentelle; sur le devant, un coquillé de la même dentelle forme jabot, et un nœud de ruban de moire bleue rattache la collerette Mignon, qui est également en dentelle.

13. Chemise de femme. — Comme tout linge de corps proprement dit, elle s'établit en batiste ou en toile fine; le corps de la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chemise est monté à plis creux, dits plis suissesse, arrêtés seulement dans le haut; la blanchisseuse doit tracer ces plis à l'ongle avant chaque repassage; le plastron est composé de petits entre-deux de broderies et de dentelles posés en long, lesquels sont encadrés d'une dentelle appelée trou-trou, et dans laquelle on passe un petit velours ou un ruban étroit; des nœuds assortis se posent sur les épaules.

14. Autre chemise de femme. — Elle se fait également en batiste; les plis du corps sont disposés comme à la chemise précédente; le plastron se compose d'un large entre-deux de broderie, encadré d'un trou-trou, dans lequel est passé un ruban bleu; l'entre-deux fait tête de chaque côté à une dentelle basse dans le haut, plus haute dans le bas et formant garniture.

15. Troisième chemise. — Celle-ci s'ouvre sur le devant, sous le plastron qui l'agrémente; l'empiècement est composé d'un

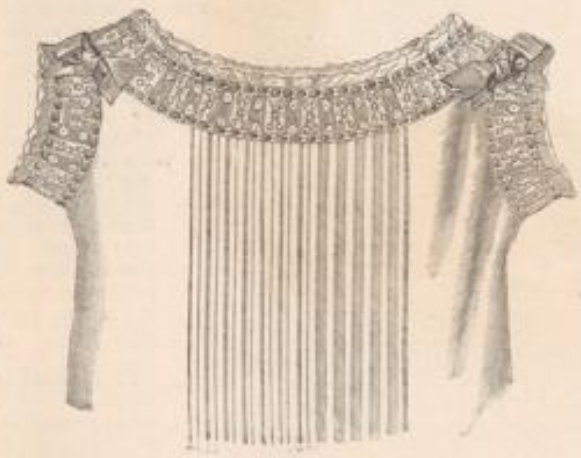
8. CHEMISE DE DAME.

10. CHEMISE DE DAME.

9. CAMISOLE DE DAME.

riche entre-deux de mousseline brodée, lequel se retrouve sur la patte. Une dentelle ayant toujours pour tête un petit entre-deux à jour encadre et le plastron et l'empiècement.

16. Manteau de lit ou peignoir de toilette. (Voir notre supplément pour les patrons en grandeur naturelle.) — On appelle ce vêtement un saut-de-lit; c'est une espèce de manteau en jaconas ou en nansouk opalis; notre modèle simple



13. CHEMISE DE DAME.

est encadré d'une garniture dentelée de même étoffe. Dans ces dents sont disposés des petits plis plats, et une petite broderie fort à jour et mignonne en suit tous les contours. — Ces modèles de lingerie ont été dessinés aux magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, à Paris.

17. Toilette de promenade. — Robe de toile grise; la jupe, unie, est très-fournie en gros plis, simplement garnis de trois biais de toile bleue liserés de blanc. Blouse princesse à grands revers boutonnés à l'aide de gros boutons bleus et blancs; un col habit en toile bleue retombe sur l'encolure. Chapeau de paille de bois, forme bergère, garni d'une ruche de taffetas bleu avec pouf assorti sur la calotte. — Modèle des magasins du Printemps.

18. Toilette de plage. — Robe en toile de lin gris écru. La jupe, tombant presque à ras de terre, est ornée d'un grand volant plissé liseré de blanc. La tunique, assez ample, est encadrée d'une bande de batiste bleue illustrée d'une jolie broderie de soutache en lacet blanc. Le gilet, ou plastron, ainsi que les grands revers des manches, sont également brodés sur toute leur surface. Chapeau de paille un peu grosse, avec lacets de laine bleue posés en croix sur la calotte, et rose des haies sur le côté. — Modèle des magasins du Printemps.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de casino. — Robe de taffetas gris-perle, avec tunique et corsage en algérienne de couleur. La première

12. CHEMISE DU MATIN.

jupe, tout unie, forme la traîne et est montée en longs tuyaux d'orgue; un tablier, drapé de même étoffe, retombe par devant. La tunique, en étoffe algérienne à rayures satinées, est courte devant; elle se relève derrière en draperie formant pouf et se composant de deux étages; cette tunique est encadrée d'un volant plissé pris dans l'étoffe même de la robe. Le corsage, tout plat, est boutonné, ou, du moins, rattaché sur le côté à l'aide de boucles en acier bleuté, qui se retrouvent au retroussis de la tunique et aux manches. Chapeau de paille belge aux bords retroussés

15. CHEMISE DE DAME.

s'appuyant sur une ruche de faille rose; la calotte est ornée de rubans de faille grise retenant dans leurs coques une touffe de roses-pompon.

Toilette d'excursion. — Jupon de cachemire ou de foulard bleu Louise, monté bien arrondi; ce jupon n'arrive qu'au bas de la cheville et laisse voir le bout du pied emprisonné dans un joli petit soulier verni à boucle reposant sur un bas de fil d'Écosse rouge. La tunique Louis XV, en alpaga ou en toile de nuance écrue, est boutonnée en redingote devant, à l'aide de boutons d'étoffe bleue; une ceinture de cuir de Russie à boucles d'argent soutient un éventail et une aumônière de même style. Le parapluie ou en-tout-cas, est lui-même assorti de nuance; le manche et la soie en sont rouge corail. Une écharpe de taffetas bleu, posée à l'écossaise, retombe sur le corsage; elle vient rejoindre derrière, à la taille, une ceinture de foulard qui relève gracieusement le pouf de la tunique. Chapeau de paille écrue, aux bords rabattus,

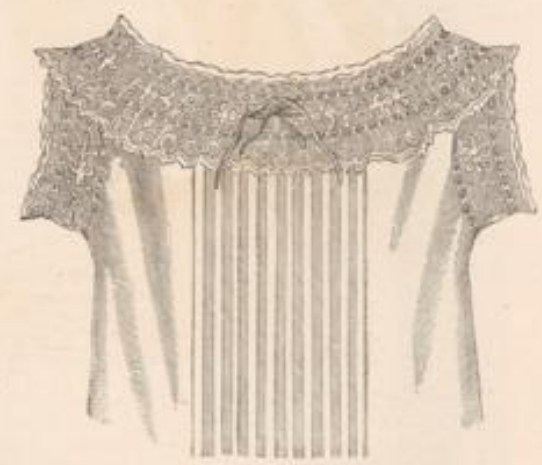
11. CAMISOLE DE DAME.

orné d'un voile de gaze dona Maria rattaché par une torsade de faille bleue aux boucles larges, dans lesquels se mêle une touffe de fleurettes blanches.

PLANCHE DE PATRONS

Notre supplément de ce jour contient la suite des patrons de la *layette*, dont les dessins ont paru le 15 juin. Nous publions donc aujourd'hui les patrons suivants :

Capote à bavolet.



14. CHEMISE DE DAME.

Robe de maison.
Bonnets pour trois différents âges.
Jakson.
Veste à basques pour bébé d'un an.
Fichu-layette.

Pour les explications de chacun de ces objets, nos lectrices voudront bien se reporter au numéro du 15 juin.

Notre supplément d'aujourd'hui contient, en outre, les patrons de trois objets de lingerie pour dames, dont les dessins et les explications se trouvent dans le journal.

Patron en grandeur naturelle du manteau de lit ou peignoir, dessin 16.

Pantalon de dame, dessins 5 et 6.

Camisole de dame, dessin 8. Le même patron peut être utilisé pour les autres camisoles, ainsi que pour les chemises de nuit et de matin. Nous donnons, en outre, le patron séparé du petit col de la camisole n° 9.

E. BOUGY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1875 — Mode et Fabiano imp. Paris — N° 81

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

COURRIE

Il n'est guère p
pour écrire, mê
sans parler du h
royal que Paris
avec une munit
française et de l
monde. Il n'est
du souverain ori
bonnet seul est u
et éblouissant, q
rêver certaines fe
effet, quelle mag
l'aigrette triomp
tiller au soleil a
sa tête!

La réputation
avait précédé l'a
ne suis pas bien
rer si les racont
pas exagéré la sp
gerbe de diaman
dans l'empresse
porté les femme

Rien ne saura
de cette foule in
sait les rues, le
balcons, les est
et ce ciel radieu
scintillement de
leurs des drapea
papillotait aux y
le crois sans pe
témoigné à plus
faits l'écho des

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

COURRIER DE LA MODE

Il n'est guère possible de prendre la plume pour écrire, même un courrier de mode, sans parler du héros du moment, de l'hôte royal que Paris fête depuis quelques jours avec une munificence digne de la nation française et de la plus somptueuse ville du monde. Il n'est question que des diamants du souverain oriental, et il est vrai que son bonnet seul est un splendide écrin ruisselant et éblouissant, qui a dû certainement faire rêver certaines femmes peu raisonnables. En effet, quelle magnifique parure on ferait avec l'aigrette triomphante que le shah fait scintiller au soleil au plus léger mouvement de sa tête!

La réputation de cette fameuse aigrette avait précédé l'arrivée du roi de Perse, et je ne suis pas bien sûre que le désir de s'assurer si les racontars des journaux n'avaient pas exagéré la splendeur de cette magnifique gerbe de diamants, n'a pas été pour beaucoup dans l'empressement remarquable qui a porté les femmes sur le passage du shah.

Rien ne saurait rendre l'effet prestigieux de cette foule immense et parée qui remplissait les rues, les avenues, les fenêtres, les balcons, les estrades, sous ce soleil éclatant et ce ciel radieux. L'éclat des uniformes, le scintillement des baïonnettes, les vives couleurs des drapeaux, des oriflammes, les toilettes de toutes nuances, tout cela papillotait aux yeux et éblouissait au point de troubler le regard. On dit, et je le crois sans peine, que cette réception a émerveillé le royal voyageur, qui a témoigné à plusieurs reprises sa vive satisfaction. Tous les journaux se sont faits l'écho des moindres paroles du grand shah, lequel, si j'en crois l'un des reporters, aurait dit, dans ce langage concis qui lui est propre, et après avoir longtemps lorgné un balcon tout éblouissant de jeunes et charmantes femmes très-parées : « Femmes françaises, très-jolies, très-bien habillées. »

16. MANTEAU DE LIT OU PEIGNOIR DE TOILETTE.

Voilà, chères lectrices, un véritable brevet de beauté et d'élégance qui nous est accordé par le héros du jour et dont nous devons être fières, car nous ne devons pas oublier qu'il vient de traverser toutes les grandes cours de l'Europe. D'ailleurs, dire d'une femme, elle est très-bien habillée, signifie plus encore qu'on ne pense. Ne s'habille pas bien qui veut, et il faut un certain don d'intelligence pour savoir être jolie. La beauté absolue, parfaite, à laquelle tout sied, est extrêmement rare; il faut donc, avant tout, savoir discerner la nuance qui convient au teint, la forme qui fait valoir la taille ou même qui dissimule un défaut. Mais pour cela, il faut une certaine dose d'esprit et de jugement, puisqu'il faut, avant tout, se rendre un compte de ce que la nature vous a accordé ou refusé. J'adresse la question suivante à toutes celles de mes lectrices qui font profession de franchise. N'est-ce pas une très-grande preuve d'esprit et de jugement que de se dire : Je suis petite, un peu forte, tel vêtement qui est de mode ne saurait me convenir. Mon teint n'est pas uni; je suis brune, un peu plus qu'il ne le faudrait pour adopter le bleu ciel, portons du rose; ou bien je suis très-grande, telle forme de robe me grandit encore, je ne dois pas l'adopter.

Je sais bien que nous avons d'habiles couturières, de savantes marchandes de modes qui savent, à l'occasion, donner un bon conseil; mais ce conseil est souvent fort délicat, et d'ailleurs le goût de l'acheteuse fait loi. J'ai

17. TOILETTE DE PROMENADE.

18. TOILETTE DE PLAGE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

donc raison de dire qu'une femme mise avec goût, c'est-à-dire dont la toilette s'harmonise avec sa tournure, avec son teint, avec ses traits, doit faire penser d'elle, à première vue, qu'elle est intelligente. Remarquez bien, chères lectrices, que je ne parle nullement de la richesse d'un costume. Un femme bien mise n'est pas celle qui porte une robe de 1,500 fr., un chapeau de 150 fr.; il est certaines toilettes éblouissantes qui me paraissent le sublime du laid, tandis qu'une simple robe de linon ou de foulard peut être, à mes yeux, l'expression parfaite du bon goût et de l'élégance.

Voici quelques-unes des toilettes parmi cent autres non moins jolies que j'ai remarquées et dont j'ai gardé aussi fidèlement le souvenir qu'il m'a été possible, afin de pouvoir les décrire : d'abord une robe gris perle; le jupon, en faille, assez long, garni de cinq volants ainsi composés : dans le bas, une valenciennes anglaise très-fine, une ruche de gaze de soie grise, un entre-deux de valenciennes, un biais de faille; sur le froncé du volant une ruche de gaze. Le cinquième volant montait jusqu'à 15 centimètres de la taille environ; sur le devant, ces volants étaient, pour ainsi dire, posés à plat, tandis qu'ils étaient très-froncés par derrière. Le corsage, à basques carrées et longues, se composait d'entre-deux de valenciennes et de biais de faille posés en long; l'échancrure, en cœur, était garnie d'une ruche de gaze et d'une haute frise de valenciennes; manches unies en faille assez larges et ouvertes; le bord de la manche était formé d'un entre-deux, d'un biais de soie et d'une ruche de gaze; à l'intérieur, gros plissé de valenciennes. A l'ouverture de la basque du corsage, sous le bras, était fixée une large écharpe de faille gris-perle à pans frangés dans l'étoffe et qui retombait presque jusqu'au bas de la jupe, après avoir formé trois coques. Chapeau à grands bords et à calotte plate en paille de riz, avec guirlande de roses mousseures, posée de côté sous l'aile gauche, qui était très-relevée. Une tunique blanche de chalis, avec pouf sur un jupon mauve et ornée de nœuds et d'une écharpe de velours noir; un chapeau de paille de riz, garni de velours noir et de lilas, composaient une délicieuse toilette de demi-deuil. La mère de la jeune femme qui portait cette toilette avait, elle, un costume entièrement fait en *crépon de l'Inde*, étoffe nouvelle de la maison l'*Union des Indes*, à la fois fort simple et brillante; trois tons violets, très-heureusement mêlés, formaient un ensemble extrêmement harmonieux. J'ai vu des écharpes de dentelle blanche ou noire fixées derrière par un gros nœud à pans de la nuance de la robe; de petites mantes à la vieille en lerement faites d'entre-deux et de biais, avec capuchon orné également d'un nœud.

J'ai remarqué un assez grand nombre de robes unies et à traînes; je crois même pouvoir affirmer qu'un de nos grands artistes en robes a presque absolument adopté cette forme, qui n'est rien moins qu'une nouveauté. Mais est-il possible d'inventer toujours? Seulement, le devant est entièrement couvert de biais encadrés de dentelles, ou de ruches et de nœuds. Tous ces ornements sont variés à l'infini, posés tantôt en long, tantôt en large, souvent en travers, ou croisés et entrelacés; on y mêle des passementeries et des guipures perlées de jais, des boucles ou de gros boutons en argent ou en acier ciselé posés au milieu de nœuds ou de rosettes; bref, la plus haute fantaisie préside à l'agencement de ces ornements. Leur profusion a pour résultat de faire de ces robes, simples de forme, des robes non moins coûteuses que celles où les volants et les jupes s'accumulent en se superposant.

J'ai vu dans le genre soi-disant uni une magnifique toilette de faille noire, toute rayée par devant d'entre-deux de guipure de soie perlés de jais. Sur les bandes de faille qui les séparaient étaient brodées au passé de grosses marguerites en soie blanche sans feuillage, avec cœur perlé de jais noir. Une même broderie surmontait un volant, haut de 20 centimètres par devant, tournant autour de la robe et allant en augmentant de hauteur jusqu'au milieu du derrière de la jupe, où il atteignait 50 centimètres. Le corsage, ouvert en carré, était également brodé à l'échancrure et aux basques; seulement les marguerites étaient plus petites. Manches rayées d'entre-deux et de biais de soie brodée. Écharpe de dentelle noire, avec nœud blanc et noir. Chapeau de paille noire, avec touffe de marguerites et de roses; gants de Saxe. Ombrelle douairière rayée d'entre-deux et de bandes de soie aux marguerites brodées.

J'ai vu la même toilette en faille grise, avec entre-deux de guipure blanche, seulement les marguerites étaient accompagnées de leur feuillage vert. Chapeau de paille blanche, avec torsade verte et touffe de marguerites.

Presque tous les chapeaux sont relevés derrière ou de côté. Les pans disparaissent, les bords s'élargissent et les fleurs règnent sans partage; les guirlandes surtout : cela ne sied pas à tout la monde, et cependant tout le monde en porte. Il en a toujours été ainsi. Évitons cet écueil; telle mode est faite pour certaines tailles ou certains visages et non point pour d'autres; aussi, je termine comme j'ai commencé, en recommandant à mes lectrices de rechercher avec soin, non ce qui est le plus en vogue, mais ce qui leur sied le mieux... C'est là le secret de l'élégance.

MARIE DE SAVERNY.

LA MUSIQUE

La polka des Roses, pour le piano, par Philippe Stur, prix : 1 franc, très-dansante et très-brillante, quoique facile, composée pour les petites mains.

Le Chant du Nautonier, pour piano, par Joseph Batta.

Étude rêverie d'un très-grand style. Un motif heureux se détache de l'accompagnement, tantôt en notes graves de la main gauche, tantôt en sons demi-voilés de la main droite; il faut, pour bien rendre ce morceau, beaucoup de netteté et de sentiment; l'exécution n'en est pas très-difficile. Prix : 1 fr. 50.

Les larmes d'un ange, poésie de M. A. Nettement, musique de Mlle Eugénie Mathieu (Mme Yan Dargent).

Une émotion véritable saisit ceux qui entendent dire la légende de l'Enfant mourant que l'ange de la mort veut emporter avec lui pour le faire jouir des joies du ciel. Le chant de l'envoyé de Dieu s'élève éclatant et sublime, mais il est interrompu par les douces supplications de l'enfant qui conjure l'ange de ne pas l'arracher à la tendresse de sa mère. Ces deux phrases musicales atteignent tout leur effet par le contraste saisissant que présente leur facture; elles forment, avec le récit dramatique qui les précède, une véritable scène lyrique.

En écrivant la musique des *Larmes d'un ange*, Mme Yan Dargent s'est identifiée avec la pensée de l'auteur. Le même souffle harmonieux et poétique anime l'œuvre du poëte et celle du musicien. Prix : 1 fr. 75.

Ces trois compositions se trouvent chez Heugel, éditeur, 2 *bis*, rue Vivienne.

M. DE S.

LES MENUS DE LA SAISON

Juillet.

Pour compenser l'absence de *menu* dans mon article de dimanche dernier, je donne aujourd'hui celui d'un dîner d'été brillamment exécuté, ces jours derniers, par un cordon bleu de première classe et gracieusement offert à des convives dignes de cette attention délicate.

MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

POTAGE

Purée de fonds d'artichauts.

MELON

Hors-d'œuvre chaud.
Quenelles frites.

POISSON

Accolade d'anguilles à la broche.

RELEVÉ

Pâté chaud garni de riz d'agneau.

ENTRÉE

Tourne-dos sautés.

RÔT

Dindonneaux rôtis cresson.

ENTREMETS

Œufs pochés à la purée de tomate.
Mousse aux fraises.

La purée d'artichauts est détendue avec du consommé et servie accompagnée de croûtons frits.

Les quenelles frites. — Trempées dans une béchamell bien réduite, puis panées et frites, sont présentées surmontées de persil frit.

L'accolade d'anguilles. — Deux belles anguilles accolées tête-bêche, mises au four dans un court-bouillon au vin blanc pendant une demi-heure; panées ensuite, attachées à une broche et enveloppées de papier beurré, sont détaillées après vingt minutes, couchées sur un plat long et masquées d'une sauce faite de jus des quatre racines réduit à l'état de glace et de vin de Madère.

LE BARON BRISSE.

JUILLET

Lors de la fondation de Rome, ce mois reçut le nom de *quintilis*, c'est-à-dire le cinquième; et il fut appelé ainsi jusqu'à la fin de la République; mais Jules César, ayant corrigé les erreurs du premier calendrier, Marc Antoine, consul, ordonna, pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, que le mois *quintilis* s'appellerait désormais *julius*, du nom de son réformateur.

Chez les Athéniens, il commençait l'année et ramenait, tous les quatre ans, les jeux olympiques, la plus grande solennité de toute la Grèce, et dont nous ne pouvons avoir qu'une bien faible idée, d'après les récits refroidis de l'histoire. Les Égyptiens célébraient, en juillet, la fête de l'inondation du Nil, demandant au ciel un grand débordement pour avoir une grande moisson.

Ce mois, comme tous ceux de l'année, donnait aussi un jour de réjouissance aux Romains. C'était une fête instituée en l'honneur de Cérès. On faisait d'abord des libations de lait, de vin et de miel, qu'on mêlait ensemble; puis une truie était sacrifiée sur l'autel de la déesse, mais après avoir été promenée trois fois, toute couronnée de fleurs et en grande pompe, autour des blés que l'on allait couper; pendant cette promenade solennelle, un homme, ceint d'une branche de chêne, précédait la victime en exécutant force gambades et soubresauts, pendant que la foule chantait les louanges de Cérès. Le reste de la journée était consacré à la joie et aux divertissements.

En France, ce mois ne se distingue par aucune fête; mais, au contraire, par beaucoup de travaux agricoles. On soigne la vigne avec espoir, on prépare la moisson avec ardeur et on récolte le chanvre et le lin, l'une des plus grandes richesses de notre beau et cher pays.

Le chanvre nous vient de l'Inde orientale, le lin nous vient de l'Égypte, et l'histoire de ces deux plantes est une bien curieuse étude à faire, car elles ont des incarnations plus nombreuses que celles de Vichnou, qui en a cependant un grand nombre! arrivant à monter à la plus haute apogée de la gloire pour finir par tomber dans la fange du ruisseau.

Suivons-les un peu sur cette route curieuse; depuis le moment où le chanvre ouvre ses petites fleurs verdâtres, qui sont fort insignifiantes, mais qui produisent ces grosses graines grises dont les oiseaux sont si friands, et le lin ses jolies petites fleurettes bleues si coquettes, si légères et si fragiles qu'elles roulent sous le vent comme les vagues de la mer, avant de se transformer en cette graine qui donne une huile très-importante pour les arts, puisque cette huile sert d'abord à la peinture et forme la base de tous les vernis gras qui imitent ce beau vernis de la Chine qu'on appelle *laque*.

Quand le chanvre et le lin ont atteint leur maturité, on les cueille et on les met *rouir*, ce qui se fait en les plongeant dans l'eau et les y laissant jusqu'au moment où sortent leurs filandres. Alors on les fait sécher, et quand ils sont bien chauds, on les broye, puis on les peigne et on les file, en ayant soin de séparer ce qu'on appelle le *cœur*, qui en est la partie supérieure; puis on met de côté les bonnes étoupes et, en dernier lieu, les grossières. Malheureusement, les émanations qui sortent de ces plantes si utiles sont des plus dangereuses, car les hommes qui les travaillent deviennent presque tous poitrinaires et meurent jeunes.

Du chanvre, après qu'il est métamorphosé en fil, on fait des cordages pour remorquer les bateaux sur la rivière, ou de la ficelle pour les toupies et les cerfs-volants des enfants, ou pour une foule d'autres choses encore, sans compter la plus triste et la plus cruelle de toutes les fonctions, c'est-à-dire qu'on en fait des cordes de pendu, dont les morceaux sont si disputés par les gens superstitieux; puis ensuite, sur la mer, ces nombreuses barques qui glissent comme des grands cygnes aux ailes déployées, sont encore conduites par le chanvre, puisque c'est avec lui qu'on a tissé ces fortes voiles qui permettent aux marins de lutter contre le vent.

En linge, aujourd'hui, le fil de chanvre ne sert plus qu'à confectionner les torchons et autres toiles grossières; mais il paraît que jadis on était parvenu à en confectionner de plus fines avec lui, puisqu'on en faisait des chemises de reines. Ainsi, l'histoire cite, comme une nouveauté merveilleuse, que Catherine de Médicis, femme de Henri II, possédait *deux* chemises de toile de chanvre. Jusque-là, tout le monde, même les reines, mettait sur le corps un tissu de laine plus ou moins fin, selon sa condition. Qu'il y a

loin de là, grand Dieu ! à la recherche d'Anne d'Autriche, qui trouvait la toile de Hollande beaucoup trop grossière pour elle.

Quant à l'usage du lin pour les vêtements, il est si ancien qu'on ne sait pas de quelle année il date. Les Égyptiens, l'un des peuples chez lesquels l'industrie et la civilisation remontent des plus loin, attribuaient la découverte de cette plante à une de ces divinités qui les avaient fait sortir de l'ignorance et qui avaient introduit chez eux la connaissance de l'agriculture et des arts. Aussi, non-seulement tous les prêtres d'Isis, mais encore tous les prêtres en général étaient vêtus de lin, de même que les momies étaient toujours enveloppées de bandelettes de lin comme préservatif contre tout maléfice.

Les Hébreux, le Pentateuque en fait foi, faisaient également usage du lin pour les vêtements qu'ils revêtaient dans leurs cérémonies religieuses. De l'Égypte, l'emploi de cette plante passa en Grèce, et de là en Italie. Mais il paraît que dans les premiers temps de la république romaine le lin était encore fort peu connu, et les Romains, même les plus riches, portaient tous sous leur toge une tunique de laine ; ce ne fut que sous les empereurs, alors que le luxe et le bien-être se furent répandus partout, que le lin fut généralement employé par tout le monde et la laine laissée aux esclaves et au peuple.

Chez nous, le lin s'employa d'abord pour les voiles des femmes et pour le service des cultes, puis il se métamorphosa en cette toile fine et légère qui fait la gloire de nos lingeries, linge que d'abord on soigne, on blanchit, on parfume, on raccommode tant qu'on peut, enfin, dont on s'occupe sans cesse, jusqu'au moment où il en est de lui comme de toute chose qui vieillit et s'use en ce monde ; on le rejette alors tout déchiré, tout sale, tout affreux ; il se rencontre avec le chanvre au coin d'une borne, au milieu de honteux chiffons figurant sans vergogne parmi les boues infectes de la ville.

Mais cette humiliation est, pour ces chiffons, le sentier de Rome qui conduit à la toute-puissance, c'est le bûcher qui purifie Hercule et qui en fait un dieu, puisqu'ils vont être ramassés pour en faire du papier, lequel papier, grâce à des poisons concassés, broyés et delayés sur le feu, mélange qui deviendra aussi noir que le diable, deviendra, à son tour, sinon un dieu, tout au moins une très-grande puissance, sous la forme de journaux ou de livres. Mais la première de ces formes sera une puissance bien éphémère, puisque sa gloire dure vingt-quatre heures tout au plus, tandis que la seconde peut être éternelle, si l'esprit et la sagesse ont su présider à sa confection.

Mais le papier destiné à l'impression ne sort pas seul de ces affreux tas de chiffons ramassés à tous les coins de rues; on fabrique avec eux aussi du papier très-modeste destiné à se laisser griffonner par des écoliers, couper en rond pour couvrir des pots de confitures, en carrés, pour faire aux enfants des chapeaux, des bateaux et des cocotes, etc., etc.

On en fait encore des papiers promis à un sort plus doux : ceux-ci glacés, souvent parfumés, sont destinés à transporter les sentiments à distance ; ils y apportent quelquefois le bonheur et la joie, quelquefois aussi, hélas ! la douleur et les regrets, mais jamais ils ne se trouvent reçus comme des indifférents, et si dans certaines occasions on en jette au feu, qui les dévore, par contre souvent d'autres vivent précieusement enfermés et gardés avec le plus grand soin.

Vous le voyez, en cela, comme en tout, il n'est qu'heur et malheur en ce bas monde !

C^sse DE BASSANVILLE.

UN DUEL AUX LANTERNES

(Suite)

L'huissier suivit don Luis. Quand ils furent enfermés, don Luis ouvrit son secrétaire et en tira une liasse de billets de banque.

— Vous avez, dit-il, un dossier contre Louis de Cahuzac.

— Oui, monsieur.

— A combien se monte la créance dont vous êtes chargé d'opérer le recouvrement ?

— A douze mille deux cent vingt-trois francs, capital, intérêts et frais compris.

— En voilà quinze mille si vous pouvez me dire où se trouve votre débiteur.

— Franchement, monsieur, ce serait vous voler votre argent, car j'aperçois d'ici M. de Cahuzac sous cette allée de tilleuls.

— Ce jeune homme ! mais c'est M. Edmond Routy.

— C'est-à-dire qu'il est porteur du passe-port de son ami Edmond Routy.

— C'est vrai, se dit don Luis se parlant à lui-même, ce nom n'est pas le sien, il vient de me l'avouer à l'instant même.

Et vous êtes sûr, continua-t-il en se tournant vers l'huissier, que c'est là M. Louis de Cahuzac ?

— Parfaitement sûr.

— Vous le connaissez donc ?

— Non, pas moi, mais mon client, qui me l'a désigné, l'a positivement reconnu.

— Cela suffit, monsieur, payez vous, dit don Luis en jetant à l'huissier le paquet de billets de banque.

Pendant que l'huissier, étonné d'avoir opéré si facilement une rentrée que son client était convaincu de passer aux profits et pertes, comptait les billets et rendait l'appoint, don Luis, très-ému, se tenait à la fenêtre.

— Voilà, monsieur. Et dites bien à votre client que s'il connaît d'autres créanciers à M. de Cahuzac, ils peuvent se présenter ici, ils seront immédiatement payés.

— A la bonne heure ! se disait l'huissier en se retirant, voilà ce qui s'appelle un homme aimable, et c'est plaisir d'avoir affaire à des débiteurs aussi faciles.

Quelques instants plus tard, don Luis rejoignait Cahuzac.

— Eh bien ! lui dit-il en l'abordant, êtes-vous enfin décidé à me livrer votre vrai nom ?

— Je vous demande pardon de vous l'avoir caché si longtemp, et je ne sais quelle fausse honte m'a empêché de vous le livrer plus tôt. Je m'appelle Louis de Cahuzac.

— Ah ! dit don Luis en détournant la tête, vous êtes vraiment...

— Le vicomte Louis de Cahuzac. Ce nom vous est-il connu ?

— Oui et non, dit don Luis après un long silence pendant lequel il avait contemplé Cahuzac ; je croyais la famille éteinte.

— C'est-à-dire, monsieur, que mon père, forcé par des circonstances impérieuses, la ruine complète de mon aïeul, de gagner sa vie lui-même, passa en Italie, dont il devint l'un des plus brillants artistes sous le nom de Melchior.

— Et où est-il, votre père ?

— Il est mort, répondit Cahuzac d'une voix émue.

— Mort !... et votre mère ?

— Morte aussi ; je suis seul au monde.

— Quoi ! vous n'avez pas un parent ?

— J'ai en Amérique un oncle auquel mon père m'avait recommandé par une lettre à son lit de mort.

— Il parlait souvent de votre oncle, votre père ? dit don Luis avec une certaine émotion.

— Comment n'en aurait-il pas parlé ? C'était son seul parent. Aussi m'avait-il dit : « Quand je ne serai plus là, mon frère me remplacera. » Mais il paraît que mon oncle se soucie assez peu de moi, car, malgré la lettre de mon père, je n'en ai jamais entendu parler.

— Jeune homme, jeune homme, dit don Luis d'un ton de reproche, pourquoi juger si vite et si mal un homme que votre père aimait, son frère ! Qui dit que cette lettre est parvenue à son adresse ? qui prouve que votre oncle habite encore le pays ? qui sait s'il n'est pas mort ?

— Ma foi, j'aurai bientôt la réponse à toutes ces questions, car je vais le rejoindre.

— Ah ! vous allez...

— Mon Dieu, oui. Je devais m'embarquer sur le trois-mâts le *Jeune-Édouard*, mais le *Jeune-Édouard* doit être parti depuis longtemps. Après tout, qu'importe ? j'attendrai aussi bien à Bordeaux qu'ici le premier navire qui fera voile pour les Antilles, et je vous demande la permission de vous faire mes adieux aujourd'hui même.

— Aujourd'hui, c'est bien prompt ; demain, je ne dis pas.

— Demain, soit.

Un silence suivit ces derniers mots ; ce fut don Luis qui le rompit le premier.

— Monsieur de Cahuzac ? dit-il.

— Monsieur ?

— Répondez-moi franchement à la question que je vais vous poser. Saviez-vous que j'ai une fortune considérable ?

— Oui, monsieur, je le savais.

— Était-ce pour cela que vous recherchiez la main de ma fille ?

— Oh ! monsieur, dit Cahuzac avec un douloureux serrement de cœur ; à Bougival, Mlle Céleste m'a offert sa main, et cette main j'ai eu le courage de la refuser afin qu'on ne pût pas me croire capable d'un odieux calcul dont son père m'accuse presque aujourd'hui.

— Céleste vous a offert sa main ?

— Oui, monsieur.

— Et vous l'avez refusée ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! s'écria don Luis, pris d'un fou rire, vous êtes un drôle de corps. C'est égal, morbleu ! ajouta-t-il plus sérieusement, vous êtes un vrai... vous êtes un brave garçon.

— Je le crois, monsieur.

— Ah ! çà quel était votre espoir ?

— Mon espoir, monsieur, était d'aller me jeter aux pieds de mon oncle et de lui demander de me donner les moyens de gagner en quelques années une fortune digne de ma Céleste.

— Vous croyez qu'on fait fortune comme cela, vous ? Ah ! le vrai Gascon, dit don Luis en riant.

— Dame ! monsieur, quand on a du courage et une volonté de fer. D'ailleurs, je n'ai que vingt-trois ans, votre fille en a seize ; elle aurait pu attendre cinq années pour se marier, et dans ce temps, j'étais certain de faire fortune.

— Eh bien ! ce projet, qui vous empêche de le réaliser aujourd'hui ?

— Quoi ! monsieur, vous consentiriez...

— Pourquoi pas ? Ah ! pourvu toutefois que Céleste ne refuse pas son consentement, elle.

Depuis un instant, Céleste était de retour et se tenait dans l'ombre. Elle s'approcha sur ces derniers mots.

— Ce consentement, je le donne, mon père, dit-elle.

— Ah ! tu étais là, toi, petite curieuse ; tu nous écoutais ?

— Je n'écoutais pas, mon père, mais je ne sais pas comment cela se fait, j'ai entendu.

— Allons, rentrons, il se fait tard. Et vous, monsieur, dit don Luis en se retournant vers Cahuzac, bonne chance dans vos voyages.

— Oh ! monsieur, comment vous remercier jamais !

— Vous me remercierez après, quand vous aurez réussi. Il ne doute de rien, ce gaillard-là. Allons, bonne nuit.

— Bonsoir, monsieur Edmond, dit Céleste de sa voix mélodieuse.

En s'entendant appeler par ce nom dont il se croyait délivré désormais, Cahuzac s'arrêta, et, prenant tout à coup son parti, résolut d'en finir avec son pseudonyme :

— Mademoiselle... dit-il.

— C'est bien, c'est bien, dit don Luis qui devina l'intention de Cahuzac, ceci est mon affaire et je me charge de donner des explications à ma famille. Bonsoir.

Il fallut bien en passer par où voulut l'obstiné vieillard, et Cahuzac ne se coucha pas ce soir-là sans conserver un reste d'inquiétude.

Le lendemain, il arpentait dès l'aube les allées du petit jardin du docteur en attendant don Luis ; mais César lui apprit que son maître était parti au jour pour Étampes et ne reviendrait que pour l'heure du déjeuner. Force fut donc à Cahuzac de tuer le temps en faisant une promenade dont le Gascon n'avait nulle envie.

Pendant le déjeuner, don Luis fut soucieux. A peine adressa-t-il quelques mots à sa fille. Cahuzac pressentait un orage. En effet, cet orage éclata au dessert.

— Mon pauvre ami, dit don Luis, tous nos projets sont renversés. L'homme auquel j'avais fiancé ma fille donne enfin de ses nouvelles ; il arrive aujourd'hui même. Il a ma parole, je ne puis pas la retirer ; et, comme il n'a que quelques jours à passer au milieu de nous, nous signons le contrat aujourd'hui.

La transition était un peu violente, et Cahuzac reçut cette nouvelle comme les fous reçoivent les douches. Il regardait l'étrange original qui lui par-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lait pour chercher à deviner s'il n'était pas victime de quelque plaisanterie du vieillard, mais celui-ci était parfaitement sérieux et paraissait même très-peiné, mais résolu. Quant à Céleste, blanche comme le peignoir qui l'enveloppait, elle se tenait courbée comme un beau lis sous un vent d'orage.

— Refuserais-tu donc de ratifier ma parole, Céleste? dit don Luis.

— Non, mon père, non. Quand je vous ai vu là mourant près de moi, je me suis juré à moi-même que jamais je n'enfreindrais vos volontés, quelles qu'elles fussent. Ordonnez donc, j'obéirai.

— C'est bien! c'est bien; je n'attendais pas moins de toi.

— Monsieur, continua don Luis en se tournant vers Cahuzac, j'espère que vous me ferez l'honneur d'assister à la signature du contrat?

ÉDOUARD DIDIER.

EXCENTRICITÉS DE LA MODE

MERVEILLEUX ET MERVEILLEUSE (1795), d'après Carle Vernet et Desrais. (Extrait de *la Mosaïque.*)

(*A suivre.*)

LES EXCENTRICITÉS DE LA MODE

Les deux font la paire, et ont véritablement le droit de se lorgner comme ils le font.

Avec sa cocarde au chapeau, ses cheveux à oreilles de chien envahissant jusqu'à la joue, avec les triples revers de sa redingote et de ses deux gilets, notre muscadin répond merveilleusement à la description si complète que MM. de Goncourt ont faite de ses pareils dans leur histoire de la société française sous le Directoire. C'est à lui qu'on peut appliquer surtout ces lignes :

« La cravate est une grande affaire. N'est pas cravaté qui n'a pas au cou un gouffre énorme de mousseline. La culotte doit goder tout du long, et l'élégant ne manque pas d'attacher adroitement le bouton sur le genou pour donner à la jambe un délicieux je ne sais quoi de bancroche et de cagneux. Ainsi accoutrés, ils marchent carrés et solides, les lunettes à cheval sur le nez et la main sur un bâton noueux, leur *pouvoir exécutif*, comme ils disent. »

La dame aussi est cravatée de haut et coiffée d'une toque à plumes avec aigrette, crânement plantée sur le sommet de sa longue perruque, car cet appendice était une nécessité du jour, et on comptait pour rien l'élégante qui n'avait pas sa douzaine de tigresses blondes ou noires. A part le bras dont la nudité complète est relaussée au-dessus du coude par trois rangs de perles, on ne sent pas encore le déshabillé complet qui va donner aux Parisiens un spectacle nouveau; mais, patience! cela ne tardera point. En attendant, elle se retrousse. L'étoffe de sa robe est-elle *vert Charlotte-Corday? violet cul de muche? ou fifi pâle effarouché?* (les trois couleurs en vogue). Je ne saurais le dire. C'est un grave problème que pourrait seul résoudre M. Raphaël Jacquemin, l'auteur de l'*Iconographie du costume*, qui nous a donné ces deux modèles, et qui est le plus sérieux ouvrage fait jusqu'ici en ce genre difficile.

Nous avons emprunté à l'un des derniers numéros de la *Mosaïque* le curieux article qui précède et les deux vignettes qui l'accompagnent. Nous recommandons le journal *la Mosaïque* à toutes nos lectrices. On nous demande souvent d'indiquer un recueil attrayant et utile que l'on puisse laisser entre les mains des jeunes gens: la *Mosaïque* répond à ce besoin. C'est une revue pittoresque, à la fois bibliothèque et musée, faite pour plaire aux yeux et pour récréer l'esprit en l'instruisant. Nous engageons nos lectrices à demander par lettre affranchie un numéro de la *Mosaïque*, au bureau de ce journal, 11, quai Voltaire. Ce numéro leur sera envoyé *gratis*, à titre de spécimen.

Toutes les femmes jalouses de conserver leur beauté font aujourd'hui usage du *lait d'iris* de la maison L. T. Piver. Elles doivent à cette excellente préparation la blancheur neigeuse et diaphane qui semble idéaliser leur teint.

Le cold-cream au lait d'iris velouté, satine, lisse la peau et efface la ride comme par enchantement. Son action fait disparaître les tons bistrés et rend aux traits leur régularité et leur animation juvénile. Le savon au suc de laitue jouit d'une réputation universelle et bien méritée, il purifie, rafraîchit, touffie les tissus.

Parmi les parfums de la maison L. T. Piver, citons l'*opoponax*, qu'on peut appeler le parfum des parfums. L'Orient n'a jamais eu plus exquise senteur.

M. Piver (10, boulevard Sébastopol) a fait faire d'immenses progrès à la parfumerie. La décoration de la Légion d'honneur lui a été décernée « pour la perfection ancienne et soutenue de sa fabrication. »

C^ESSE A. DE BORETTY.

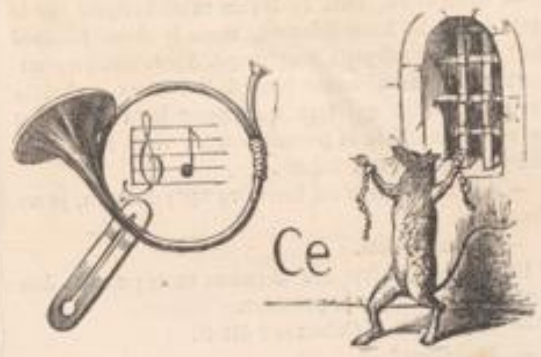
LETTRE D'UNE AMIE

C'est, je crois, vous rendre un service véritable que de vous signaler, par ces temps de chaleur torride, les robes de toile batiste de la *Compagnie irlandaise*, 30, rue Tronchet; rien n'égale leur légèreté, il y en a même une sorte que j'ai baptisée la *toile à voile*; mais elle est d'un fil d'araignée de la plus grande finesse.

Nos pensionnaires vont bientôt s'envoler comme un essaim de pigeons voyageurs qui vont retrouver le doux nid maternel; elles vont quitter le classique uniforme, et cela avec quelle joie!

Cet uniforme fût-il, comme la robe de Peau-d'Ane, taillé dans un rayon de M. le Soleil ou de Mme la Lune, elles ne voudront plus à aucun prix le porter pendant les vacances. Il leur faut donc de jolies robes de fantaisie d'un prix bien raisonnable, car elles n'auront les honneurs du porter que durant les six semaines de vacances.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Point de repos pour l'envieux.

Allez à Pygmalion, rue de Rivoli, rue Saint-Denis et boulevard Sébastopol, et là, sans grandes dépenses, vous rendrez ces chères enfants plus heureuses qu'une reine; vous leur choisirez de jolis mohairs, de ravissants alpagas, des linos soyeux, du prix de 1 fr. 25, des percales aux mille raies, aux fleurettes Pompadour, des soieries légères, de mignonnes confections de demi-saison pour jeter sur leurs mignonnes épaules, de gentilles petites ombrelles, des capelines en batiste écrue pour les abriter du soleil.

Le soleil, source de tant de biens, nous cause parfois bien des désagréments, ne fût-ce que ces vilaines taches de rousseur par lesquelles il marque ses traces sur notre visage. Heureusement qu'il nous reste un moyen infaillible de les faire disparaître; je vous l'ai déjà indiqué. Recourez au *lait antéphélique* de Candès qui se vend, 26, boulevard Saint-Denis; les rougeurs, la couperose, les éphélides de toutes sortes cèdent rapidement à son emploi.

Mais la chaleur n'a pas seulement d'effet nuisible sur notre organe extérieur, notre corps en subit souvent la fatale influence; il faut lui opposer un antidote précieux; les cataplasmes sont un des moyens curatifs les plus à notre portée. Employez le *cataplasme Hamilton*, que vous trouvez dans toutes les bonnes pharmacies, qui s'emploie à chaud ou à froid et ne demande qu'une minute de préparation. Il n'a aucune odeur.

Si je ne vous parlais encore aujourd'hui de l'*eau dentifrice de Philippe*, je ne mériterais pas votre confiance et votre sympathie. Cette eau, qui rafraîchit votre bouche desséchée, est suave et exquise; aussi je ne cherche pas à vous convaincre que son emploi est pour vous indispensable. Elle détruit et prévient la formation du tartre, arrête les progrès de la carie, préserve des douleurs de dents. Vous savez qu'elle se vend chez M. Hermelin, 24, rue d'Enghien, et chez tous les bons parfumeurs de Paris et de la province.

La *velouline Viard* remplace avantageusement toutes les poudres qui, sous différents noms, sont employées pour le visage. Elle est adhérente et invisible, se recommande par ses propriétés hygiéniques, la fraîcheur et la suavité de son parfum. Elle rend au teint l'éclat et le velouté de la jeunesse, sans altérer la peau (2, place du Palais-Royal).

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme L. G. — Si on ne peut arriver à les donner en couleur, vous en recevrez en noir dans quelques semaines. Vous pouvez, en tout cas, vous adresser à l'une des maisons dont nous reproduisons les modèles.

Mme G. de la M. aura les chiffres au point de rose désirés.

M. M. V. — Même réponse pour les lettres gothiques.

Mmes E. G. auront des carrés tels qu'elles les désirent. Pour raccorder ces carrés, le mieux est d'employer entre chacun des bandes de batiste ourlées à jour et aux angles de plus petits carrés, soit de filet, soit de broderie anglaise; les bandes peuvent être brodées; elles doivent être de la largeur des carrés et n'avoir que 5 centimètres de hauteur.

Mlle Gust, à N. — Adressez-vous à M. Lévêque.

Mme L. P. est déjà inscrite, mais ne peut recevoir qu'à son tour.

Mme Aug. Sa... — Tous les patrons demandés par vous se trouvent sur le supplément; cependant, si vous les désirez découpés, on vous les adressera par la poste, moyennant 1 fr. 50 pièce.

Mlle Me..., à M. — Chaque semaine vous en apporte. Cherchez dans le passé et espérez en l'avenir.

M. C. G. doit avoir mal cherché, car pas une demande n'est oubliée. Vos chiffres sont de nouveau inscrits, et l'une de nos prochaines planches vous les apportera.

Mme D., à Or... — Pour les tapisseries séparées, demandez le choix à l'une de nos maisons d'ouvrages, chez Mme Lecker, par exemple; cela sera plus certain et plus agréable pour vous.

M. C. F. — Tous nos modèles peuvent s'exécuter en gaze de Chambéry. Rien de plus facile à nos lectrices que de varier les étoffes que nous indiquons; on n'est pas forcé de se conformer ponctuellement à nos indications.

E. BOUGY.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

2e Année. — N° 82. Dimanche, 27 Juillet 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de visite. — Collier ou fraise Henri III. — Collier et nœud Margot. — Collier et nœud Mignon. — Deux nœuds Herminie. — Nœud Andréa. — Bande au crochet Tunisien. — Porte-cigares. — Deux dentelles en guipure Renaissance. — Trois patrons de mantelet. — Trois bonnets de matin. — Trois bijoux. — Deux costumes de voyage. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de visite. — Robe de faille vert mousse de deux tons; pour mieux faire comprendre ce nuancement, on peut dire que l'endroit de cette robe est vert mousse clair et que la doublure en est de vert mousse foncé. En effet, la partie foncée ne se remarque que dans le dessous des plis, dans les retroussis de la tunique, dans le plissé de la traîne et dans le revers des manches. Quant à l'écharpe, qui relève si gracieusement le pouf, elle se nuance d'une façon toute contraire à la robe, c'est-à-dire que la nuance foncée est en dessus, et que la nuance claire lui forme doublure. L'effilé, fort riche, est couponné des deux nuances. Le corsage est ouvert en cœur et orné d'une ruche Médicis de l'étoffe claire doublée de la plus foncée. — Modèle des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

2. Collier ou fraise Henri III. — Cette fraise convient surtout aux personnes qui ont le cou un peu allongé; le tulle, un peu roide, est monté en longs tuyaux assez rapprochés d'abord près du cou; puis une grosse ruche aux plis triples encadre ces tuyaux et lui forme auréole.

3. Collier Margot. — La ruche double de ce collier est en gaze de soie très-légère; le biais et le chou du milieu sont en turquoise violette; ce chou se trouve enfoui au milieu d'un coquillé de gaze, lequel retombe en jabot en se mêlant à des coques et à des pans de turquoise; le dernier de ces pans, un peu large, est effilé dans le bout à même l'étoffe.

1. TOILETTE DE VISITE. — MODÈLE DE LA VILLE DE PARIS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

4. Nœud Margot. — Nœud de cheveux du même style que le collier.

5. Fraise Mignon. — Une grosse ruche, en tulle illusion blanc, forme le collier; un biais de crêpe de Chine rose retient les plis de la ruche; ce biais se termine en gros nœud bien fourni, à doubles coques de chaque côté et à rabats un peu larges, lesquels sont effilés à même l'étoffe, ce qui est plus léger qu'un effilé rapporté.

6. Nœud Mignon. — Nœud de cheveux de même style que la fraise et destinée à compléter la parure.

7-8. Nœuds Herminie pour corsage et coiffure. — Cette parure est en crêpe de Chine vert cendré; le dessin montre clairement la manière dont elle est gracieusement chiffonnée. Au milieu des coques et des pans se mêle une valenciennes ou une dentelle de Bruges, du plus charmant effet. — Modèle de la Châtelaine, rue du Bac, 34.

9. Nœud Andréa. — Nœud de corsage en faille grise et rose alternée. Le pan, qui retombe du nœud de corsage, est illustré d'une jolie broderie au passé en soie grise, du plus gracieux effet; cette broderie est exécutée sur fond rose.

10. Bande au crochet tunisien. — Comme je l'ai dit plusieurs fois, ce qui assure le succès du crochet tunisien, c'est la variété des dispositions que l'on peut lui faire subir. Le modèle que nous publions aujourd'hui se monte en laine blanche sur 28 mailles; on l'exécute en toute longueur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

que l'on désire. Il en faut 80 centimètres pour un berceau d'enfant; une fois la bande au crochet terminée, on la brode au point de marque, comme on ferait sur du canevas java. Notre modèle représente un coquelicot et son bouton, un bluet ayant également son bouton entr'ouvert et une guirlande de feuillage. Le coquelicot se brode en soie rouge de différentes nuances, le bluet se brode en soie bleue, les feuilles se font de différents tons de vert.

Pour l'encadrement, il faut deux petites bandes de 6 points chacune en laine noire; sur les bords, on fait de chaque côté un point à cheval, en soie d'Alger jaune, qui forme griffe; puis on réunit ces bandes noires à la bande blanche par un point noir, qui entre aussi sur le blanc et y forme griffe.

2. COLLIER OU FRAISE HENRI III.

4. NŒUD MARGOT.

7. NŒUD HERMINIE. (CHEVEUX).

6. NŒUD MIGNON.

3. COLLIER MARGOT.

11 Porte-cigares. — Ce délicieux porte-cigares se brode sur cuir, sur drap ou sur velours, en appliques d'étoffe sur étoffe encadrées de soutache ordinaire ou d'or fin; les ornements seront, par exemple, d'une nuance dorée, encadrée par un cordonnet noir; la blague sera rouge, quadrillée de noir; les glands se font en or ou en jaune doré; le haut de la blague devra être brodé en points russes de couleur bleue; les pipes, en drap blanc; l'ornement, grisâtre, ainsi que l'intérieur de la cheminée. Je conseille de broder le paquet de cigares au passé; les nœuds et la torsade seront en drap vert, rattachés par une ganse d'or qui en suivra les contours. Quant à la monture, elle se fait en cuivre doré. On pourra, pour cette monture, s'adresser à l'une des maisons qui nous fournissent les modèles d'ouvrages.

12-13. Deux dentelles en guipure Renaissance. — On emploie, pour ces dentelles, du lacet Renaissance de la largeur du dessin; on coud ce lacet sur un papier, en suivant bien les contours du dessin; puis on remplit l'intérieur par des jours variés.

Pour la dentelle n° 12, on emploiera le point de tulle, dont nous avons donné le dessin et l'explication dans notre numéro du 27 avril, ainsi que le point grec (voir le numéro du 8 juin) et les barrettes de Venise (voir le numéro du 25 mai).

Pour la dentelle n° 13, vous pouvez faire les roues cordonnées, expliquées le 25 mai, ou bien un gros pois entouré de barrettes de Venise prenant pied sur le lacet.

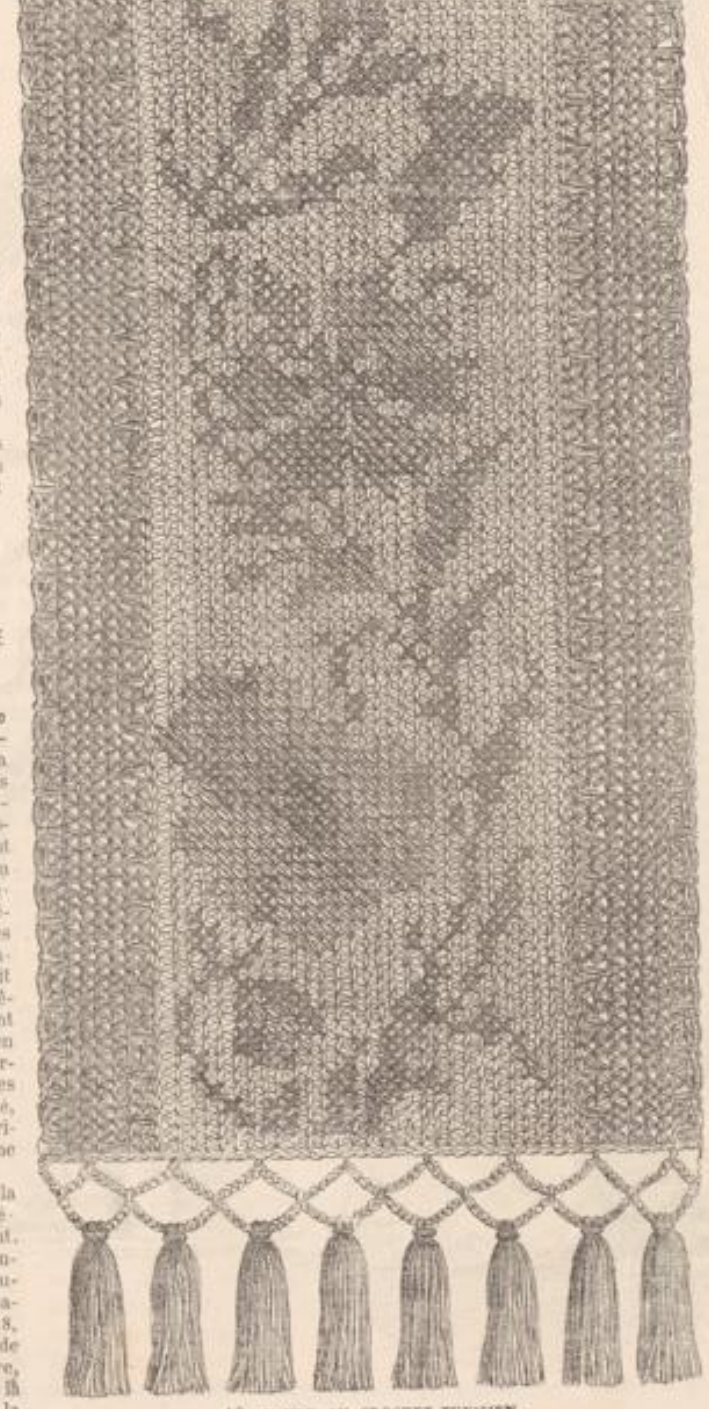
8. NŒUD HERMINIE (CORSAGE).

SIXIÈME

LEÇON DE COUPE

14 à 16. Le mantelet. — Le mantelet a acquis depuis quelques semaines une vogue justement méritée. En effet, il possède à un suprême degré les qualités essentielles que doit avoir tout vêtement de demi saison; il est à la fois très-élégant et très-léger. En outre, il peut être confectionné en tissus de toutes qualités et toutes nuances, mais surtout en cachemire, et, selon le goût des personnes et le genre d'étoffe employée, il peut être brodé, soutaché, garni de guipure de dentelle ou d'une riche passementerie. En un mot, c'est une bonne trouvaille dont la mode n'a qu'à se réjouir.

Mantelet (fig. 14). — Le mantelet, représenté par la fig. 14, n'est pas d'une grande dimension; il dépasse la taille de quelques centimètres seulement. C'est celui qui convient le mieux aux jeunes personnes. Pour le dessiner, on tire une ligne perpendiculaire, longue de 120 centimètres, au sommet de laquelle on marque 0; puis en descendant les 14, 18, 21, 28, 61, 105, et enfin 120. En face de chacun de ces chiffres, on tire une ligne d'équerre; la première, celle qui part du point 0, longue de 50 cent.; la deuxième en face du point 5, longue de 13 cent.; la troisième, de 11 cent., la quatrième, de 9 cent., la cinquième, de 18 cent., la sixième, de 45 cent., la septième, de 21 cent., et la huitième, de 32 cent. On dessine ensuite le mantelet en passant sur tous les points indiqués par les divers chiffres que nous venons de poser



10. BANDE AU CROCHET TUNISIEN.

Mantelet à capuchon algérien (fig. 15). — Le mantelet à capuchon algérien, représenté par la fig. 15, diffère sensiblement de forme et de dimension. Les pointes devant sont de forme carrée et un peu moins volumineuses que celles des précédents, tandis que la pèlerine, beaucoup plus grande, descend de 10 à 12 cent. plus bas que la taille, et lui donne un aspect plus sérieux, et, en quelque sorte, plus habillé.

Pour dessiner ce mantelet, nous avons employé une méthode tout à fait différente de celle que nous avons suivie jusqu'ici dans nos démonstrations. Au lieu d'avoir recours aux chiffres et aux lignes, nous avons exécuté ce tracé à l'aide du corsage. Ce procédé demande une certaine habileté de main, qui paraît, à première vue, offrir certaines difficultés, mais qu'on acquiert cependant avec assez de facilité, surtout au bout d'un certain temps d'exercice. Du reste, c'est la méthode la plus simple et la plus commode qu'il soit possible d'inventer, puisqu'elle nous permet, à l'aide des principales pièces du corsage, de couper toutes formes de vêtements, comme nous le verrons par la suite.

5. FRAISE MIGNON.

Pour couper le patron de ce mantelet, on fixe sur le papier le devant et le dos d'un corsage ajusté, comme nous l'indiquons figure 15 par les pièces marquées A B. La pointe de l'épaulette du dos, du côté de l'emmanchure, est appuyée sur celle du devant, qu'elle couvre d'un centimètre environ, tandis que du côté de l'encolure elle s'en écarte de 5 à 6 pour former la pince pratiquée sur l'épaule.

Ces deux pièces ainsi fixées, on marque l'encolure et la pince, en suivant les contours du devant et du dos, de la lettre A à la lettre B, de la lettre B à la lettre C, de la lettre C à la lettre D, de la lettre D à la lettre E et de la lettre E, en suivant la pente du dos, une ligne droite jusqu'à la lettre F, c'est-à-dire de la longueur qu'on désire donner au mantelet. Ensuite on tire une autre ligne droite qui suit directement la pente du devant, à partir de la lettre A, placée au coin de l'encolure, jusqu'à la lettre G qui termine la longueur du pan du devant. On dessine alors le mantelet, en lui donnant la longueur et la forme désirées.

9. NŒUD ANDRÉA.

On peut ajouter à ce mantelet, à titre d'ornement, un petit capuchon pointu formant collet devant, ou bien un capuchon de forme algérienne. Le premier de ces capuchons est rapporté, tandis que le second est attenant au dos, ainsi que l'indique notre dessin, fig. 15, à la partie désignée par la lettre H.

Mantelet Marie-Antoinette (fig. 16). — Le dessin, fig. 16, représente le mantelet Marie-Antoinette, dont la forme, toute juvénile et presque enfantine, sied si bien aux jeunes filles et aux jeunes femmes.

Les pans de ce mantelet, très-longs et assez volumineux, entourent la taille et vont se rejoindre derrière le dos où ils sont fixés à l'aide d'un ornement quelconque ou tout simplement noués ensemble, comme le fichu auquel il doit son nom.

Ce modèle, on le voit, est également coupé à l'aide du corsage; mais comme les pans sont destinés à entourer la taille, au lieu de suivre la pente du devant, comme le précédent, ils s'en éloignent en suivant une ligne presque horizontale.

Nous ne croyons pas devoir multiplier davantage les dessins, ces trois types si différents les uns des autres suffisent amplement à faire comprendre la mé-

thode à employer pour couper ce genre de vêtement.

17. Bonnet de matin. — Il se fait en mousseline assez claire. Sur la passe court un plissé très-fin, relevé d'une petite dentelle tuyautée. Un biais bien fourni, encadré de dentelle, retient les pattes qui retombent sur le fond et le garnissent. Ce bonnet, exécuté en nansouk, peut servir pour la nuit. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

18. Bonnet de matin. — Il se fait en mousseline. Sur le fond se trouve une bande composée de petits plis disposés en travers et faits très-régulièrement. Une bande semblable sépare les tuyautés de la passe, lesquels sont montés à tête-bêche et forment diadème. Un ruban bleu ou rose est passé en dessous de la bande plissée et forme transparent. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

19. Bonnet du matin. Modèle de la Châtelaine. — Ce modèle, dit bonnet Charlotte-Corday, est en mousseline suisse. Le fond, très-ample, peut renfermer la coiffure. Le grand bavolet garnit la nuque. Une riche valenciennes coquillée, dans laquelle se perdent des nœuds et des torsades de moire bleue, forme la garniture.

20. Aigrette pour cheveux. — Cette aigrette se compose de trois feuilles de houx en brillants; les grains sont figurés par trois belles perles noires.

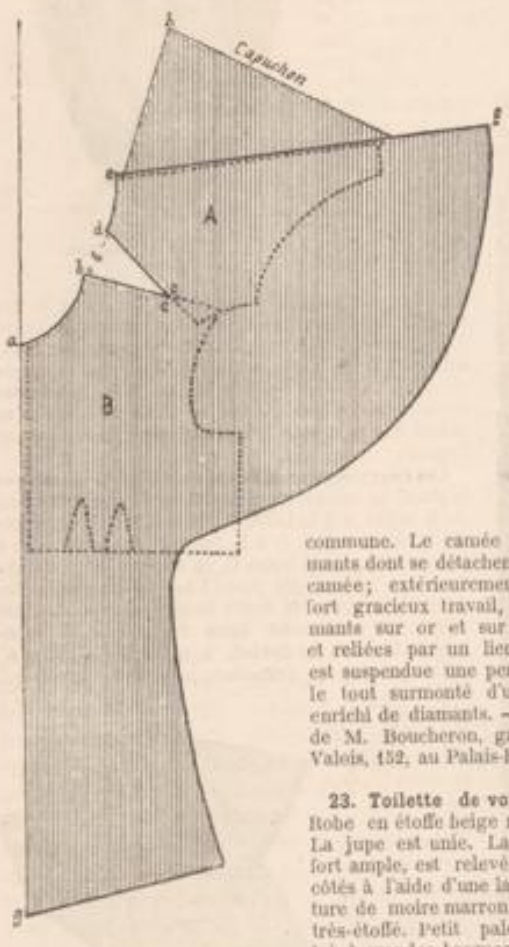
21. Broche. — Scarabée taillé dans un grenat. Les pattes sont incrustées en diamants. Ce motif est soutenu par une fort belle attache en enlacements en brillants.

11. PORTE-CIGARES.

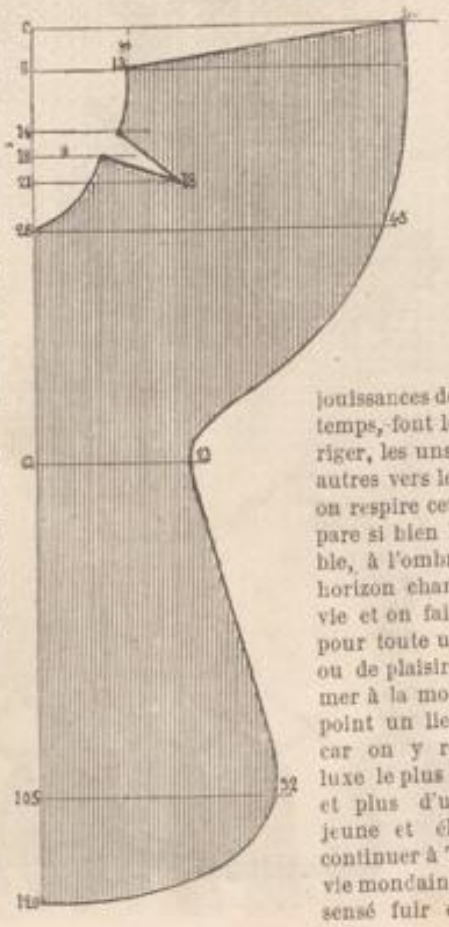
22. Broche camée. — Sujet très-finement gravé sur une pierre légèrement rosée d'une nuance peu commune. Le camée est entouré d'un filet de petits diamants dont se détachent des ornements qui retiennent le camée; extérieurement, deux branches de laurier d'un fort gracieux travail, en diamants sur or et sur argent, et reliées par un lien auquel est suspendue une perle poire, le tout surmonté d'un nœud enrichi de diamants. — Modèle de M. Boucheron, galerie de Valois, 152, au Palais-Royal.

23. Toilette de voyage. — Robe en étoffe beige naturelle. La jupe est unie. La tunique, fort ample, est relevée sur les côtés à l'aide d'une large ceinture de moire marron au nœud très-étoffé. Petit paletot cintré à grandes basques, recroisé en châle sur la poitrine, sur laquelle il s'attache à l'aide de boutons en bois brun. Chapeau de paille marron tout garni de rubans et de velours de même couleur. — Modèle de la Ville de Paris.

24. Costume de voyage. — Cette toilette, fort simple, est en laine vigogne de couleur neutre. La jupe courte est ornée d'un volant plissé dont la tête est retenue par un biais. La tunique, retroussée sur les hanches, est encadrée d'un biais; ce même biais se trouve répété à la pèlerine ou talma court qui complète la toilette. Chapeau de paille noire, aux bords relevés en diadème, avec ruche de blonde sur les cheveux. Un nœud de faille bleue posé sur les côtés semble retenir une écharpe de dentelle qui retombe par derrière. — Modèle des Magasins du Printemps.



15. MANTELET A CAPUCHON ALGÉRIEN.



14. PATRON DE MANTELET.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de casino. — Robe de taffetas d'Italie mauve camaïeu, c'est-à-dire de deux nuances de mauve. La jupe est entièrement recouverte de volants alternés, l'un foncé et l'autre clair; le pouf est relevé par une large ceinture de faille mais dont les pans sont artistement brodés ou brochés d'un joli bouquet de lilas aux nuances assorties à celles de la robe. Le devant du jupon, couponné des deux nuances, est monté dans toute sa longueur en longs filets plats. La tunique forme pouf sur les côtés; le corsage, aux longues basques pendantes sur les hanches, est ouvert en cœur par devant; les volants de toutes ces garnitures sont bordés de rubans de faille mais.

Chapeau de crêpe mauve orné de lilas et de rubans de faille mais.

Seconde toilette de casino. — Jupe de foulard havane; les volants plissés se trouvent par derrière; le devant est garni de deux volants simplement froncés et surmontés d'une ruche chicorée très-fournie. Tunique de faille gris argent, ornée d'une bande de broderie de Saxe; cette tunique est agrémentée de revers, ornés eux-mêmes de bandes et de biais de foulard havane. Chapeau de gaze Dona Maria, voilé de gaze blanche, avec plumes grises et roses de la Malmaison sur le sommet.

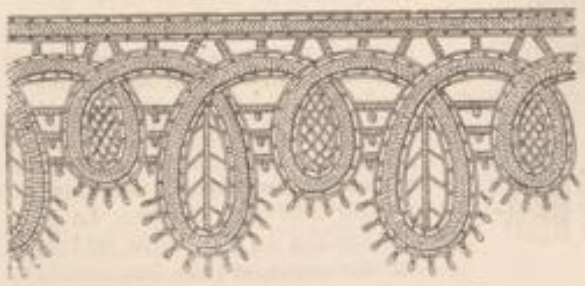
E. BOCOY.

16. MANTELET MARIE-ANTOINETTE.

COURRIER DE LA MODE

Voilà qui est fini. Le dernier lampion s'est éteint, la dernière fusée s'est évanouie en l'air, le dernier feu de Bengale a vu sa flamme bleue se perdre dans la fumée noire; Paris est rentré dans le calme de sa vie habituelle, et les étrangers venus pour voir le shah sont repartis. Ceux des habitants de la grande ville qui s'étaient attardés pour jouir du spectacle de ces réjouissances dont nous étions privés depuis longtemps, font leurs malles et s'apprêtent à se diriger, les uns vers les grandes villes d'eaux, les autres vers les plages que baigne la mer et où on respire cet air délicieux et fortifiant qui répare si bien les forces perdues. Là, sur le sable, à l'ombre des grandes falaises, devant cet horizon changeant et immense, on aspire la vie et on fait ample provision de bonne santé pour toute une année d'agitation, de travaux ou de plaisirs. Malheureusement, les bains de mer à la mode ne sont point un lieu de repos, car on y retrouve le luxe le plus exorbitant, et plus d'une femme jeune et élégante va continuer à Trouville la vie mondaine qu'elle est sensé fuir en quittant Paris.

Conçoit-on rien de



12. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.

13. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plus fatigant, à mon avis, que cette préoccupation constante de sa toilette, qui absorbe la merveilleuse et la conduit à changer de robe et de chapeau quatre fois par jour! Je ne saurais approuver, dans l'intérêt même de la santé, cette façon d'aller *aux bains* de mer. Il est certain que s'habiller et se déshabiller ne peut faire partie d'un traitement hygiénique. Aussi, voilà quel est, à mon sens, la limite que toute femme raisonnable doit imposer à sa coquetterie et à son désir de rester élégante. En supposant que votre choix se fixe, chères lectrices, sur un point très-fréquenté, je pense qu'il vous suffira parfaitement d'avoir deux toilettes, c'est-à-dire un costume de rechange dans trois genres différents, c'est-à-dire six robes en tout : deux robes du matin, ou d'excursions dans les rochers; deux robes de promenade sur la plage; deux toilettes de casino. Cela ne sera ni bien coûteux ni bien difficile à organiser, même avec les objets que contient votre garde-robe habituelle. Pour le matin, le choix des étoffes et des genres varie à l'infini. Il y a toujours la toile écrue, sans garniture, avec jupe unie, polonaise croisée à revers de velours noir, ceinture de cuir noir avec ornements d'argent, bas rayés écrus et bleus ou rouges; bottes de chagrin ou souliers Molière montant très-haut sur le cou-de-pied. Comme complément à ce costume, un chapeau à bords droits en paille marron, blanche ou noire, avec voile de gaze

19. BONNET DE MATIN.

18. BONNET DE MATIN.

marron, bleue ou blanche, enroulé autour de la calotte; ou bien costume en linon à raies blanches et noires, marron et blanches. Autre combinaison : jupon avec volant plissé à plis plats de la largeur de la raie, de façon à ne laisser voir que la raie foncée. Tunique garnie d'un volant posé de même que celui de la jupe. Corsage à basque croisé en gilet; pèlerine ronde, garnie d'un volant plissé. Ou bien encore jupon de percale rayée à grandes raies roses et blanches ou bleues et blanches, garni de trois ou cinq volants plissés à plis plats; on fait également le pli de la largeur de la raie, en mettant en dessous du pli la raie blanche, qui fait transparent quand le pli s'écarte. Polonaise en léger drap flanelle blanc, rose ou bleu, selon le jupon. Ceinture ou écharpe très-large en laine bleue ou rose, nouée négligemment derrière ou sur le côté. Chapeau *timbale* en grosse paille, avec nœuds de velours noir.

Pour toilette de promenade dans la journée, la broderie anglaise fera fureur. On fait même des tuniques toutes brodées à roues à jours en coton blanc sur batiste écrue, toile bleue et nansouk blanc. Je préfère de beaucoup la broderie anglaise sur étoffe blanche. On peut mettre dessous des jupons de toutes nuances, avec ceintures et nœuds de même couleur, ce qui peut varier à l'infini une même toilette.

J'ai vu une délicieuse robe de jeune fille en linon rose; la trame de l'étoffe est blanche, ce qui fait une sorte de glacé, qui produit un effet charmant. Les volants, grands ou petits, à plis couchés, se retrouvent partout. Ici, ces volants sont terminés par une petite valenciennes anglaise. La tunique est une polonaise garnie de deux petits volants plissés, terminés également par une valenciennes; autour de l'échancrure en cœur du corsage, est posée une haute fraise en étoffe de la robe et garnie de valenciennes. Rien n'est frais comme cette toilette d'un rose doux, rendue encore plus seyante par les ruchés blancs que forme l'étroite valenciennes, qui borde toutes les garnitures. Je conseillerai, comme complément, un chapeau à grands bords, en paille de riz, relevé devant et de côté par des roses pompons. Bottines de daim ou souliers Amélia, c'est-à-dire à hauts quartiers derrière, avec cothurnes.

Le châlis est encore une charmante étoffe, mais peu solide. Il faut tout au moins avoir le soin de doubler le corsage, en évitant de tendre trop rigoureusement l'étoffe sur la doublure, sous peine de voir craquer les coutures à la moindre tension.

Comme toilette de soir et de casino, le blanc est toujours ce qu'il y a de préférable, avec pardessous de couleur ou non. Toutes les étoffes blanches sont fraîches et jolies, la mousseline unie tout comme le crêpe de Chine, pourvu que le goût préside à leur arrangement.

17. BONNET DE MATIN.

23. COSTUME DE VOYAGE — MODÈLE DE LA VILLE DE PARIS.

Mais ce n'est pas tout; il y a encore un autre genre de *toilette* dont je veux dire quelques mots; c'est le costume de bains de mer proprement dit. Il faut bien en convenir, rien n'est moins gracieux que ce vêtement qui est, à mon avis, d'autant moins seyant qu'il est plus prétentieux. Une femme sensée et désireuse de rester dans son rôle de femme comme il faut, doit choisir le costume le plus simple et le plus uni, sans garnitures voyantes. Plus l'étoffe est rude et grosse, mieux le costume habille. Je préfère la laine bleu foncé avec ornements de galons blancs; c'est ce qui change le moins sous l'influence de l'eau de mer et du soleil. Quand on nage, les jupes sont incommodes; mais il est difficile de s'en passer, si l'on n'a le soin de se faire faire un manteau en forme de rotonde, de la même étoffe que le costume, dont on s'enveloppe sur la plage, que l'on abandonne en entrant dans l'eau et qu'on reprend au retour. Au moyen de cette combinaison, plus de gêne ni d'embarras, soit dans l'eau, soit au sortir de l'eau; on peut affronter ainsi les regards des curieux, et une jolie femme drapée dans cette sorte de manteau à l'espagnole présente une silhouette plus gracieuse que celle qui se montre grelottante et ruisselante tandis qu'elle éparpille sa jupe écourtée d'un geste maladroit. Éviter surtout les manteaux éclatants, qui seraient d'un effet douteux. La mode des bonnets en toile cirée est tombée en désuétude, et cela fort heureuse-

rolants sont
La tunique
nts plissés,
tour de l'é-
haute fraise
Rien n'est
ndue encore
rme l'étroite
. Je conseil-
rands bords,
s roses pom-
'est-à-dire à

ATIN.

t; il y a en-
toilette dont je
s; c'est le cos-
roprement dit.
r, rien n'est
vêtement qui
moins seyant
x. Une femme
ester dans son
aut, doit choi-
mple et le plus
ntes. Plus l'é-
dieux le costu-
la laine bleu
galons blancs;
ins sous l'in-
et du soleil.
s sont incom-
le de s'en pas-
se faire faire
rotonde, de la
tume, dont on
que l'on aban-
l'eau et qu'on
noyen de cette
e ni d'embar-
t au sortir de
ainsi les re-
e jolie femme
manteau à l'es-
ouette plus gra-
tre grelottante
lle éparpille sa
naladroit. Évi-
éclatants, qui
eux. La mode
rée est tombée
fort heureuse-

Mode et Fabrique Paris

1873

N° 82

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ment, car ils ne garantissaient nullement les cheveux et rendaient laide et vulgaire la tête la plus gracieuse. Il faut ramener ses cheveux très-haut sur la tête et se coiffer d'un petit chapeau de paille, orné d'une ruche en galon de laine de la couleur du costume. En posant légèrement ce chapeau sur les yeux, on évitera les coups de soleil, si dangereux sur la mer, et qui causent une foule d'accidents graves.

Les plages sont le paradis des enfants, qui peuvent là s'ébattre en toute liberté. Mais s'il est encore permis aux jeunes mamans de songer à se faire belles, il est absolument inutile d'imposer à ces joyeux petits êtres, qui ne songent qu'à creuser des rivières dans le sable ou à élever des fortifications en galets, le supplice de la toilette. Des souliers Amelia en toile grise, avec cothurnes en galon de laine, les jambes nues, des blouses en toile grise ou bleue nouées par une écharpe de laine, un large chapeau marin, tel est le costume que doivent porter vos bébés. Soyez certaines, chères lectrices, qu'ils ne réclameront pas leurs chapeaux emplumés ou leurs robes à pompons, et que leur frais visage s'arrondira bien vite si vous les soumettez à ce régime bienfaisant de la liberté, à l'air salin et fortifiant de la mer.

MARIE DE SAVERNY.

20. AIGRETTE POUR CHEVEUX MODÈLE DE M. BOUCHERON.

21. BROCHE SCARABÉE.

tez à cela la taille à la fois inclinée et cambrée, la poitrine en avant, le cou tendu, le nez en l'air, les lèvres au vent, et vous aurez la *portraiture* complète de ces femmes qui s'appelaient alors des *colombes* et jetaient en extase tous les roués de l'époque.

Mais tout cela passa de mode à son tour; les colombes vieillirent sans se renouveler, et quand vint Marie-Antoinette, avec son nez aquilin et sa lèvre autrichienne, sorte de beauté qui devint la mode alors, il s'éleva une lutte terrible entre les vieilles colombes, soutenues par les vieux roués, et la jeune cour, où il fallait être non-seulement belle à la façon de la reine, mais encore et surtout réellement et sincèrement jeune.

Il se forma alors deux camps, celui de Marie-Antoinette et celui de Mme la marquise de Maurepas, femme du ministre tout-puissant alors, laquelle, de par son acte de naissance, s'était mise à la tête des révoltées, qui voulaient tenir très-ferme le drapeau du passé. D'abord, la lutte fut sourde, on s'en tenait aux escarmouches; puis, un beau jour, la protestation éclata par les invitations d'un bal que donnait la marquise et où n'étaient point conviées les femmes n'ayant pas atteint trente ans.

Tout naturellement la reine était au nombre des exclues, et tout naturellement aussi elle prépara sa contre-mine, ne consentant point à avoir le dernier dans cette petite guerre.

Pour cela, elle réunit cinq ou six des dames qu'elle honorait de son intimité, et qui avaient été exclues comme elle en raison de la même cause. On arrêta l'heure à laquelle on devait entrer et le costume qui était de rigueur, puis, le fameux soir venu, au beau milieu du bal de la marquise, la reine et son joli escadron tombèrent à l'improviste, le bourrelet sur la tête, les petits chaussons aux pieds et le fourreau du bébé pour toute parure.

Danseurs et danseuses restèrent debout tout interdits; mais la gaieté l'emporta, de francs éclats de rire se firent entendre de toutes parts. La partie fut donc gagnée, et, de ce jour, on décréta que l'on ne pouvait être belle que si l'on était jeune.

22. BROCHE CAMÉE.

DES DIVERSES MODES

DANS LA BEAUTÉ DES FEMMES DEPUIS DEUX SIÈCLES

La beauté est comme la mode, elle varie selon le temps et le caprice; aussi est-il très-curieux de voir les diverses phases qu'elle a suivies depuis un peu plus de deux siècles, pour ne pas remonter plus haut, ce qui nous conduirait trop loin. Ainsi, par exemple, sous Louis XIII et surtout sous Louis XIV, une femme n'était belle qu'à la condition qu'elle fût grasse et blonde, et les conditions étaient si expresses sur ce point, qu'on ne saurait croire à quelles sortes de régimes se mettaient celles qui étaient fluettes, et à quelles espèces de cosmétiques livraient, pour la faire changer de couleur, leur chevelure méconnue, les malheureuses brunes incomprises.

On était alors, pour la chevelure, le corps et le visage, au culte de la beauté grecque, avec un peu plus de coloris seulement. Aussi tous les chroniqueurs de ces temps nous apprennent combien le choix de Louis XIV, quand il tomba sur Mlle de La Vallière, fit émeute, car elle était maigre, tranchons le mot, et pâlote, par-dessus le marché; aussi ce choix étrange du roi causa-t-il parmi les gens de goût de l'époque un étonnement et une indignation, dont, deux siècles plus tard, M. Cousin se fit l'écho en déversant une critique un peu trop sévère sur la pauvre La Vallière, pour jeter toutes ses fleurs sur la grosse et blonde Mme de Montespan, qui était belle selon l'usage.

Sous la Régence commença et sous Louis XV se perfectionna cette mode de beauté qui ne fut plus seulement un caprice de détail, mais devint un corps de petites lois auxquelles il fallait se soumettre.

On exigeait un nez à la Roxelane, bien retroussé et bien mutin, l'œil chinois, la bouche en cerise, c'est-à-dire très-petite, ferme, avancée, vermeille; il fallait encore des fossettes au visage, il en fallait beaucoup aux joues, au menton, etc.

Mais vous croyez que la beauté de la figure entrait seule dans le programme ?... Du tout! on exigeait aussi la *physionomie du corps*, si je puis me permettre cet assemblage étrange dans les mots. Ainsi, les jambes de menuet, fort peu prisées sous Louis XIV, en raison du développement que les mollets se permettaient alors, devinrent une des conditions indispensables de la beauté, et on entendait par jambes de menuet, des jambes fines, allongées, frétillantes, tenant d'un côté à un genou bien arrondi, de l'autre à une cheville mignonne et à un cou-de-pied bien arqué. Ajoutez à cela la taille à la fois inclinée et cambrée, la poitrine en avant, le cou tendu, le nez en l'air, les lèvres au vent, et vous aurez la *portraiture* complète de ces femmes qui s'appelaient alors des *colombes* et jetaient en extase tous les roués de l'époque.

24. COSTUME DE VOYAGE. — MODÈLE DES MAGASINS DU PRINTEMPS.

Ou redressa un peu son attitude, on ne porta plus le nez en l'air, on le prit même le plus aquilin possible, et on devint rousse le mieux qu'on put; les cheveux de Marie-Antoinette ayant cette couleur très-transparente sous la poudre.

Hélas! à dater de 93, de la cour la mode tomba dans la rue. Il faut donc l'y suivre, et nous nous y trouvons en présence des beautés du jour qui devaient avoir le type des matrones romaines. Cela dura jusqu'au moment du Directoire, époque où on alla rechercher les idées, les goûts et les mœurs de l'ancienne Grèce, et la beauté fit tout naturellement partie de ce bagage.

Les femmes prirent donc la mode d'être Grecques alors, ce qui n'était pas très-commode, ce me semble, car il fallait puiser dans son propre fonds, les élégantes devant se montrer aussi peu vêtues que possible, ce qui ne laissait pas beaucoup de place à la fraude; ainsi, Mmes Récamier et Mme Tallien allaient se promener aux Tuileries portant des costumes d'une si merveilleuse transparence, qu'elles semblaient se proposer pour soutenir la concurrence avec les belles statues du jardin de la demeure des anciens rois.

L'Empire vint, Joséphine n'était plus jeune. Aussi supprima-t-elle au plus vite ces costumes extravagants; car ce fut à nouveau de la cour que vinrent non-seulement les mœurs, mais aussi la mode de beauté de l'époque, et les femmes brunes triomphèrent alors. L'impératrice était créole.

Mais arrêtons-nous ici, ce siècle n'étant point entré encore dans le domaine que nous avons voulu parcourir.

Cte DE BASSANVILLE.

LA MUSIQUE

Gavotte de Gluk (Iphigénie en Aulide), transcription variée pour le piano, par Francis Planté. Prix : 2 fr. 50.

Célèbre menuet de Zocchérini, transcription du même auteur.

Cette transcription existe aussi à quatre mains arrangée par Renaud de Vilbac. Prix : 2 fr. 50.

Ces deux morceaux de concert ont valu aux séances Alard-Franchomme du Conservatoire un éclatant succès à l'éminent pianiste Planté. Celles de nos abonnées qui aiment la musique classique nous sauront gré de leur avoir signalé ces perles de l'écrin des maîtres. Heugel, éditeur.

Les Enfants, charmante mélodie, de Weckerlin, 1 fr.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Les Nuits étoilées, valse chantée, du même auteur, 2 fr.

Ce deux nouvelles compositions de l'auteur de tant d'œuvres ravissantes peuvent être chantées par les jeunes filles à qui elles semblent spécialement destinées par la grâce et la fraîcheur de l'inspiration. — Heugel, éditeur, 2 *bis*, rue Vivienne.

M. DE S.

Les Menus de la Saison

Juillet.

DINER DE FAMILLE

Potage à la purée de pois verts.
Par sauce au fenouil.
Gigot de sept heures.
Marinade de cervelles.
Canard rôti.
Haricots verts sautés.
Abricots à la Condé.

INSTRUCTION SUR LA SAUCE BLANCHE ET LA SAUCE HOLLANDAISE

De la sauce blanche.

De toutes les sauces en usage dans les ménages, la *sauce blanche* est celle la moins souvent bien réussie et le plus souvent manquée.

On la manque par inattention ou faute de savoir, et la parcimonie en fait de beurre empêche souvent de la réussir.

Pour mener à bonnes fins une sauce blanche, voici la manière de procéder.

Quantités. — Par 10 grammes de farine, 30 grammes de beurre (trois fois plus), un décilitre d'eau chaude, une pincée de sel et un peu de poivre.

Opération. — Mettre sur le feu dans une casserole la totalité de la farine et le tiers de beurre.

Les mêler et en former une pâte.

Ajouter le sel et le poivre.

Verser les quatre cinquièmes de l'eau chaude en tournant avec une cuiller de bois jusqu'au premier bouillon ; après la sauce est formée.

Elle peut se trouver trop épaisse, car les farines ne sont pas toutes de même qualité ; il faut, dans ce cas, la détendre avec tout ou partie de l'eau mise en réserve.

Si, au contraire, la sauce est trop claire, prendre un peu de beurre restant et le manier avec la quantité de farine qui paraît nécessaire pour amener la sauce à bonne consistance; retirer la casserole de dessus le feu; laisser refroidir pendant un instant, puis y incorporer le beurre mélangé de farine, et dès qu'il est fondu remettre la casserole sur le feu.

A la première ébullition, l'en retirer définitivement et incorporer à la sauce, en la remuant, le restant du beurre, divisé en morceaux, pour qu'il fonde le plus rapidement possible.

Le beurre fondu, la sauce est terminée et prête à servir.

LE BARON BRISSE.

Les Conseils du Docteur

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite)

Le meilleur moyen d'obtenir une belle chevelure, c'est d'employer les soins hygiéniques dès la naissance même des cheveux, c'est-à-dire dès la plus tendre enfance. Et, à ce sujet, je me bornerai aujourd'hui à combattre un préjugé répandu non-seulement parmi le peuple, mais même dans les classes les plus aisées de la société : je veux parler de ce qu'on appelle vulgairement les *gourmes* des enfants. Pour être mieux compris, je laisserai de côté tout le bagage scientifique, je conserverai l'expression de *gourmes*, dont nos lectrices saisiront parfaitement le sens, et je m'efforcerai de démontrer la nécessité de débarrasser les enfants de cette affection, qui n'est pas toujours sans danger pour leur santé générale et pour la chevelure en particulier.

Il y a un grand nombre de mères de famille qui se croient obligées de respecter les gourmes qui couvrent la tête de leurs enfants; elles se figurent que c'est un signe non équivoque de santé, et que le jour où on les ferait disparaître serait marqué par l'éclosion d'une grave maladie. Cette opinion est tellement enracinée chez certaines personnes, que, pour mon compte, il m'a été souvent impossible de persuader le contraire. Voyons ce qui se passe.

Tout le monde sait que les enfants en venant au monde présentent sur différentes parties du crâne, et principalement à la partie antérieure, des points mous, dépressibles, complétement dépourvus de tissu osseux. Si l'on applique le doigt sur ces points délicats, et qu'on presse légèrement, le doigt s'enfonce et arrive directement sur la substance cérébrale. La moindre lésion de celle-ci, la compression même produisent des accidents terribles : personne ne l'ignore. Aussi la crainte de ces accidents conduit les personnes qui s'occupent des enfants à négliger entièrement les soins de la tête. On fait la toilette de tout le corps plusieurs fois par jour, s'il le faut, mais on néglige la tête, et cette négligence engendre évidemment la malpropreté. La poussière séjourne sur le cuir chevelu et s'y mêle aux produits de sécrétion naturels. De là, une cause constante d'irritation locale. Sous cette influence, le cuir chevelu, très-sensible à cette époque de la vie, s'irrite, s'enflamme et devient le siége d'une éruption caractérisée par de petites vésicules extrêmement nombreuses et remplies d'un liquide blanc ou jaunâtre. Après quelques jours d'existence, les vésicules se rompent, se déchirent, et l'humeur qu'elles contiennent se concrète pour former ces croûtes plus ou moins nombreuses, qu'on désigne sous le nom de *gourmes*. Si des soins intelligents ne viennent pas débarrasser la tête des enfants ainsi affectés, les éruptions vésiculaires se succèdent et s'étendent de plus en plus sur les parties voisines, si bien que toute la tête et le visage même peuvent être envahis. La maladie se prolonge quelquefois plusieurs années, et parfois aussi elle se transforme en une autre affection du cuir chevelu, beaucoup plus grave, et qui devient une cause certaine de la chute prématurée des cheveux qui ont résisté aux premières attaques.

Nous avons dit, dans notre aperçu anatomique, qu'au moment de la naissance le cuir chevelu était pourvu déjà de tous ses follicules pileux ; mais, si les follicules existent, les cheveux qui les garnissent n'ont pas tous percé l'épiderme pour se montrer au dehors. Quelques cheveux mesurent un centimètre de longueur, d'autres deux ou trois centimètres, mais le plus grand nombre est encore enfoui, pour ainsi dire, dans l'épaisseur de la peau et ne demande qu'à sortir. Qu'arrivera-t-il si le cuir chevelu est couvert de croûtes épaisses qui l'irritent et l'épuisent constamment? Les cheveux déjà sortis seront d'abord malades et tomberont; ceux qui sont à naître seront retardés, et plusieurs même périront avant d'éclore. Telle est la conséquence, au point de vue de la chevelure, de la négligence des nourrices à enlever les gourmes des enfants qu'elles élèvent.

Quant à l'opinion qui consiste à regarder les gourmes comme un exutoire par où l'économie se débarrasse des mauvaises humeurs, elle est complétement fausse. Ce n'est point par la tête que le corps se débarrasse des mauvaises humeurs, et quand même cela serait, la propreté, qui consiste à enlever les croûtes sèches, n'empêcherait pas l'humeur intérieure de ressortir, ce serait plutôt le contraire. Ainsi donc, à tous les points de vue, il faut se hâter de débarrasser la tête des enfants de toute espèce de souillure, et, ce qui est bien mieux encore, c'est d'empêcher les gourmes de s'y former, en les lavant tous les matins avec une petite éponge imbibée d'eau tiède pure ou d'eau de feuilles de noyer.

Le traitement des gourmes est extrêmement simple. Il faut faire des lotions fréquentes avec de l'eau de fleurs de sureau, de son, de guimauve, ou avec du lait. On peut encore se servir de petits cataplasmes de semoule, de bouillie, de farine de riz ou de fécule de pommes de terre, et enfin, si les croûtes persistaient à ne pas se détacher, il faudrait les recouvrir d'un cataplasme de farine de lin. Tels sont les soins hygiéniques que réclame la tête des tout jeunes enfants.

Plus tard, lorsque les cheveux ont grandi, il est complétement inutile de les couper toujours ras dans l'intention d'en augmenter la quantité. On poursuit un but impossible; il faut les aviver de temps en temps pour les régulariser, et les soigner absolument comme les cheveux des grandes personnes.

Enfin, puisque nous en sommes sur le chapitre des préjugés, mes lectrices voudront bien me permettre d'en relever encore un autre. Celui-ci n'est pas plus attrayant que le précédent, mais quand il s'agit des enfants, tout le monde les aime, personne n'en est dégoûté, quand même ils auraient des *poux*. J'ai dit le mot ; pardonnez-le-moi.

Quelques mères de famille se figurent que ce genre d'insectes parasites est absolument nécessaire à la santé de leurs enfants, et j'en ai connu qui ont poussé le dévouement jusqu'à aller en récolter sur la tête des voisins pour les acclimater chez leurs enfants. Ce système de culture est peu pratiqué, il est vrai, mais il n'en existe pas moins, quelque ridicule qu'il soit. Les enfants se passent fort bien de ces insectes incommodes, et lorsqu'ils en ont, il faut les en débarrasser le plus tôt possible. Car ici la multiplication est rapide; en deux mois, une bonne paire peut en produire dix-huit mille, et jugez, si cela continuait. Les soins de propreté suffisent généralement pour les détruire; mais si vous aviez besoin d'un moyen plus prompt et infaillible, frictionnez la tête avec un peu d'essence de térébenthine, ou bien encore huilez abondamment les cheveux, car l'huile tue ces insectes en les asphyxiant.

DOCTEUR IZARD.

Un Duel aux Lanternes

(Suite et fin.)

Cahuzac fit un bond qui faillit renverser la table.

— Oh! pour cela non, dit-il.

— Votre voyage n'en sera nullement retardé. Nous signons ce soir, d'ailleurs j'ai appris que le premier navire en partance pour les Antilles ne quitte pas Bordeaux avant huit jours. Ainsi, c'est convenu, vous êtes des nôtres.

— Oh! ne l'espérez pas.

— Je vous en prie.

— Encore une fois, non.

— Je le demande en grâce à mon ancien adversaire.

— Formulé ainsi, je ne puis vous refuser votre demande, mais soyez certain, dit Cahuzac en étouffant ses sanglots, que j'en mourai.

Et il remonta précipitamment dans sa chambre pour cacher les larmes qu'il ne pouvait retenir.

Vers cinq heures, une chaise de poste s'arrêta devant la maison. Cahuzac regarda avec un indicible battement de cœur. Il allait voir son rival, celui qui lui enlevait son bonheur, descendre de voiture. Il aurait voulu, pour dix ans de sa vie, le voir verser au tournant de la route.

A sa grande stupéfaction, ce fut le docteur qui mit pied à terre. Il tendit la main à un gros homme qui soufflait comme un phoque en posant avec toute sorte de précaution ses gros souliers à nœuds barbottants sur le marchepied.

— Merci, docteur, merci, dit le gros homme en parvenant enfin, grâce à l'aide du docteur, à gagner la terre sans encombre.

— Que diable! aussi, cher maître, vous êtes toujours embarrassé de cet énorme portefeuille.

— Un vrai notaire, docteur, doit-il donc jamais se séparer de son portefeuille.

Ainsi Cahuzac était renseigné désormais et tranquille sur le compte du gros homme, c'était le notaire; mais où donc était le futur? comme disent les belles-mères.

Don Luis alla au-devant des deux vieillards, et causa longuement avec eux en se promenant de long en large. Enfin, il les fit entrer au salon où Céleste était occupée à garnir des vases de fleurs.

— Où est donc notre hôte? dit le vieux don Luis.

— Je ne pense pas qu'il soit descendu depuis le déjeuner, mon père.

— Allez le chercher, César.

Cahuzac arriva bientôt comme la victime qu'on mène au sacrificateur.

— Monsieur le notaire, dit don Luis, voulez-vous bien, avant le dîner, nous donner lecture du contrat.

Céleste regarda son père d'un air ébahi. Cahuzac cherchait si son rival n'allait pas sortir de quelque trappe. Rien ne paraissait. Cependant, comme c'est la tradition, le notaire avait toussé, craché et commençait ainsi de cette voix nasillarde d'un notaire royal que l'abus du tabac fait parler du nez :

— Par-devant nous, etc., etc. Le nom du futur? dit le notaire en se tournant vers don Luis.

— Louis, vicomte de Cahuzac, dit le vieillard.

Cahuzac ouvrait des yeux comme des portes cochères.

— Et demoiselle?... dit le notaire après avoir écrit.

— Louise Céleste Van Ruyter de Montalvan de Cahuzac, dit gravement don Luis.

— Ici, monsieur le notaire, continua don Luis, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse. Et d'abord, embrassez-moi, mon neveu, dit-il en se tournant vers Cahuzac.

— Quoi! mon oncle, c'est... dit Cahuzac encore abasourdi.

— Eh bien! ton oncle, c'est moi, après?

— Mais ce nom de don Luis Van Ruyter de Montalvan ?

— Ah! voilà. Il paraît que, dans notre famille, c'est une manie. Mais, quant à moi, du moins, ce n'est pas ma faute si j'en ai changé, ou du moins si j'en ai ajouté un autre au mien, c'est par reconnaissance que je l'ai fait.

A Saint-Domingue où je m'établis d'abord, je commençai par faire d'excellentes affaires en relevant une plantation que les noirs avaient entièrement saccagée et ruinée en 1792 à l'époque du massacre des blancs. Mais un jour, le monstre Dessalines passa sur mon habitation, elle lui plut; il me fit la proposition de m'en défaire et, comme je refusais de la lui vendre, il m'accusa de je ne sais quel complot imaginaire, afin de s'en emparer au meilleur marché possible. Il y allait de la tête. Je m'en-

fu's sur une barque qui faisait voile pour Cuba. J'étais alors beaucoup plus pauvre qu'en quittant la France; j'avais employé toutes mes ressources à l'acquisition et plus tard à l'agrandissement de ma plantation, et je n'avais comme argent comptant que quelques milliers de francs que je pus cependant emporter à Cuba.

Je fus assez heureux pour rencontrer un vieil hidalgo d'origine flamande, Van Ruyter de Montalvan, qui avait fait dans la colonie une de ces fortunes fabuleuses dont on n'a nulle idée en France. Le vieillard était seul, sans enfant, entouré seulement de collatéraux avides, venus d'Espagne pour guetter sa mort, et qui, naturellement, lui inspiraient un profond dégoût. Il se prit pour moi d'une affection toute paternelle. Van Ruyter me mit d'abord à la tête de ses affaires et me traita en tout comme son fils.

Depuis quelques années je vivais ainsi, sans songer à rien changer à mon genre de vie. Le vieillard qui m'avait recueilli me dit un jour :

— Écoute, mon enfant, — je sens que je m'en vais, — que je te fasse part de mes projets. Tu as bientôt trente ans, il est temps de te marier. Je t'ai trouvé une femme. Quant à la dot, ceci me regarde. D'ailleurs, j'ai décidé que tu serais mon légataire universel. Mais tu sais que je suis entouré de collatéraux jaloux qui ne manqueraient pas d'attaquer mon testament. Tu es étranger, ils sont Espagnols. Le procès serait porté à Madrid où tu succomberais probablement; j'ai songé à t'adopter. Ne me refuse pas cela. Je suis le dernier de ma race et ne veux pas que mon nom tombe comme une vieille guenille dans l'oubli, ni que ma fortune soit divisée. Prends donc dès aujourd'hui l'un et l'autre. Tu t'appelleras don Luis Van Ruyter de Montalvan de Cahuzac. Tu ne peux pas refuser cette consolation à mes vieux jours. Et voilà comment je pris le nom du vieil hidalgo et comment je devins le mari de la mère de cette enfant, qui mourut en mettant ma Céleste au jour.

— Ah! mon oncle, mon cher oncle, dit Cahuzac en sautant encore une fois au cou de don Luis.

— Ce ne fut que longtemps après, continua le vieillard, que je pus retourner à Saint-Domingue. Je ne portais plus mon nom de Cahuzac, et l'on m'y connaissait seulement sous celui de Van Ruyter de Montalvan. Si bien que c'est par le plus grand des hasards que je trouvai, il y a quelques mois, trois lettres à mon adresse qui flânaient dans un carton de la poste de Port-au-Prince. Mon parti fut pris immédiatement. Je retournai à Cuba et je m'embarquai par le plus prochain navire pour aller chercher en France le neveu que mon cher frère m'avait tant recommandé à son lit de mort. Il était décidé entre ma fille et moi qu'elle n'aurait pas d'autre mari que son cousin; mais ce qui ne figurait pas dans le programme, c'est que mon neveu, ce vrai Cahuzac, me mettrait au lit d'un grandissime coup d'épée dans le flanc.

— Oh! mon oncle!...

— Très-bien! mon neveu. J'arrivai à Paris. Pendant que je te cherchais d'un côté sous le nom de Cahuzac, tu te cachais de l'autre sous celui d'Edmond Routy. Et maintenant, tu sais le reste beaucoup mieux que moi. Continuez, monsieur le notaire... à moins, poursuivit don Luis en posant sa main sur le bras du notaire, à moins que ma fille ne consente pas, auquel cas je ne voudrais pas la violenter.

— Méchant père!

— Allons, petite masque, embrassez votre cousin, je vous le donne pour mari, à une condition cependant, ajouta-t-il en retenant Cahuzac qui s'était déjà précipité vers Céleste.

— Laquelle? mon oncle. Dites vite, je suis pressé.

— C'est, dit le vieillard en se fendant, qu'aussitôt après ton mariage tu me donneras ma revanche.

— Oh! mon père!

— Ne crains rien, cette fois nous aurons soin de boutonner les fleurets.

ÉDOUARD DIDIER.

FIN

FONTAINE AUX VIOLETTES

I

La partie du département de la Meuse qui comprend presque toute la vallée arrosée par l'Ornain, est la contrée la plus pittoresque de l'ancienne Lorraine. Partout la vue est admirable. Les grands villages, les petites villes, les fermes isolées se pressent les uns sur les autres, entourés de jardins en plein rapport, de terres admirablement cultivées, de prairies dont l'eau de l'Ornain entretient la verdure éternelle. Là, tout le monde est propriétaire, et chacun s'applique à faire donner à sa terre la plus grande somme de produits. Le milieu de chaque propriété, qui se termine en dos d'âne, est planté d'une rangée de noyers ou de cerisiers, qui se couvrent au printemps de fleurs parfumées, et l'été et l'automne de fruits abondants. Au sommet des collines poussent des forêts remplies d'arbres séculaires, tandis que sur leurs flancs en terrasse croissent des vignes, des pêchers, des groseilliers, qui fournissent, les unes un vin peut-être un peu sure, les autres des fruits savoureux et des confitures délicieuses, qui se fabriquent à Bar-le-Duc, et font les délices des gourmets parisiens. On voit que la population n'émigre pas et que les fils veulent vivre, travailler et mourir où ont vécu, ont travaillé et sont morts leurs pères. Là comme, du reste, dans toutes les campagnes, domine l'esprit de clocher; chaque village prête à son voisin une foule d'aventures plus ou moins baroques, que l'on se raconte dans les longues veillées d'hiver.

Ligny s'enorgueillit de ses fabriques de compas, Tréveray de ses mines de fer, Naix des vieux souvenirs que son nom rappelle à la mémoire. Les habitants de ce dernier village vantent son antiquité et savent tous que sous la domination romaine il s'appelait Nasium, qu'une forteresse importante s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par leurs maisons, et que les tribuns militaires faisaient faire à leurs troupes l'exercice dans la prairie. Des pierres énormes, des débris encore imposants, malgré leur état de dégradation, prouveraient, du reste, à défaut de l'histoire, la vérité de ce qu'ils avancent.

Si l'agriculture est florissante, l'industrie est aussi très-avancée. Outre les fabriques de compas, d'importants établissement métallurgiques s'élèvent de toutes parts à Naix et surtout à Tréveray.

Il y a bien des années déjà que le baron de Varney arriva dans ce pays alors très-arriéré et, par conséquent, très-pauvre, et fit construire ces hocards, ces usines, qui font aujourd'hui sa richesse. Les mines furent exploitées; tout le long de l'année les paysans purent travailler, et leur misère se changea en une aisance relative.

Il faut dire, pour rendre justice à la vérité, que le noble industriel se ruina à force de travail et d'innovations coûteuses.

Il avait semé la richesse, il recueillit la ruine; mais son nom ne périt pas avec lui. Les murs noirs des usines leurs cheminées pyramidales s'élèvent au-dessus de la taille élancée des peupliers. Les ouvriers sont toujours aussi nombreux et aussi occupés. L'homme a passé, mais son idée est restée!

A une lieue de Tréveray, on voit la vieille abbaye d'Evaux, transformée aussi en usine, dont la chapelle, surmontée de son clocher octogone, explique au passant la destination primitive.

Le bruit assourdissant des machines à vapeur, les cris des ouvriers, les hennissements des chevaux, en un mot, tout le pêle-mêle de l'industrie moderne a remplacé les chants pieux des moines.

Le dix-neuvième siècle est-il aussi impie qu'on le croit généralement, et cette activité dévorante qui le distingue n'est-elle pas aussi une façon de rendre hommage à la divinité?

Houdelaincourt n'a pas d'établissements industriels; mais, en revanche, il possède un notaire qui a la plus belle maison du village, et une fontaine ornée de statues, de colonnes, de monstres marins. Malheureusement, malgré tous les efforts et tous les frais faits, l'eau, ce complément indispensable de toute fontaine qui se respecte, n'a rempli qu'à de très-longs intervalles les auges desséchées du monument.

II

A deux kilomètres d'Houdelaincourt, toujours en remontant le cours de l'Ornain, Abainville étale coquettement au soleil sa double rangée de maisons blanches, sa mairie élégante couverte d'ardoises, son église qui supporte un clocher surmonté d'une croix de fer et d'un coq doré.

Vers la fin de juillet 185..., le village d'Abainville paraissait être à la veille d'une révolution. Malgré le beau temps et les travaux, chacun s'arrêtait, se parlait, disait un mot.

— Eh bien! il paraît que c'est chose faite, disait un cultivateur à la face rubiconde aux quelques individus en bonnets de coton qui l'entouraient.

— Mon Dieu! oui, en voilà encore un qui ne sait quoi faire de son argent, répondit un des bonnets de coton; et l'on s'étonne que des gens se ruinent!

— Oh! il est riche, celui-ci!

— Ne vous y fiez pas trop. Tout ce qui luit n'est pas d'or!

— C'est vrai! mais enfin chacun est payé.

— Oui, quant à cela, on ne lui réclame rien; il peut faire ce qu'il lui plaira de son domaine!

— Il est joli, le domaine!

— J'aime mieux qu'il l'ait que moi.

— Croit-il que le chanvre va pousser dans ses cailloux?

— Peut-être bien!

— Avec ça, il fait des embarras! c'est à ne pas croire.

— Patience! ça ne durera pas.

— Tant mieux! Parce qu'ils ont quelques sous de plus que nous, ces riches se croient le droit de nous mépriser! Je suis sûr qu'il n'a adressé la parole à aucun de vous?

— C'est vrai; c'est à peine s'il salue!

— Voyez vous ça!

Nous allons expliquer au lecteur la cause de ce remue-ménage.

M. de Neuville, cause principale des cancans des villageois, avait acheté à très-bon compte des marécages infertiles de leurs différents propriétaires, enchantés d'échanger un terrain improductif contre de belles pièces de cinq francs, et ils traitaient, *in petto*, d'imbécile l'homme assez bon pour s'embarrasser d'un semblable domaine.

Mais l'étonnement ne fit que grandir, lorsqu'on sut que M. de Neuville, outre les marais, achetait aussi, à beaux deniers comptants, les terrains situés sur le flanc des coteaux dénudés qui montraient au soleil, comme des plaies blanches, les ravins creusés par les pluies d'hiver. Pas un arbre, pas un buisson, pas un brin d'herbe ne poussaient sur ces monticules, qui s'étendaient dans leur affreuse nudité jusqu'à un quart d'heure de Gondrecourt.

Ces acquisitions successives avaient fait à M. de Neuville une propriété de plus de deux lieues de tour. Il commença d'abord par la faire entourer d'un fossé pour la mettre à l'abri des troupeaux de moutons, qui, de temps immémorial, venaient y paître. Le lit de la rivière fut creusé et élargi; peu à peu les eaux se retirèrent et laissèrent à sec une vaste étendue de terrains à travers lesquels les charrues se promenèrent continuellement pendant plus d'un mois. Arrachées par les dents de fer des herses, les racines, les mauvaises herbes, mises en tas, furent brûlées et servirent d'engrais. Des prairies magnifiques étendirent bientôt leur tapis de verdure à la place qu'occupaient auparavant les marais, et promettaient de fournir, dans un temps donné, des récoltes abondantes.

Des semis de pins avaient été faits sur les coteaux, des arbrisseaux de différentes essences y avaient été plantés, la verdure avait remplacé les roches noires, des barrages dans les ravins arrêtaient les eaux dans leur course vagabonde, et, distribuées avec intelligence, elles servaient, au contraire, à l'irrigation.

Un mur de pierre brute avait remplacé le fossé primitif. Une charmante maison de maître, une usine immense étaient sorties de terre comme par enchantement. Bientôt des machines à vapeur mirent en mouvement un attirail gigantesque. La rivière, formant une chute puissante, faisait tourner une roue colossale, qui, à son tour, donnait l'élan à des marteaux-pilons, à des laminoirs qui faisaient retentir la vallée de leurs bruits formidables. Un monde d'ouvriers, au torse entièrement nu, circulait au milieu de tous les engins de la civilisation, les uns, armés de la pince ou du marteau, les autres, traînant dans des vases concaves, portés sur de petites roues, de la fonte liquide. De la gueule des fourneaux sortaient des rivières incandescentes de métal en fusion.

Auprès de la forge, une rangée de maisons à un seul étage servaient de logement aux ouvriers. Chaque maison était occupée par deux ménages, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier. Une multitude de petits jardins, un pour chaque famille, avaient été donnés aux ouvriers pour leur inculquer le goût de l'horticulture et les empêcher de hanter les cabarets, principale cause de la gêne et du peu d'harmonie qui règnent dans la plupart des ménages villageois.

Chacun cultivait sa petite propriété à sa façon; aussi, en suivant les allées étroites qui séparaient chaque jardin, les yeux et l'esprit étaient flattés de la multiplicité et de la variété des plantes. Les uns étaient remplis de fleurs qui en faisaient de petites forêts parfumées. Dans les autres, on ne voyait que des choux, des carottes, des salades; ce dernier genre de culture dénotait la mère de famille économe, sacrifiant l'agréable à l'utile. Une salle d'école se remplissait, le jour, d'une armée de bambins roses et potelés, et le soir, les employés de l'usine, se changeant en professeurs, donnaient, à tour de rôle, des leçons aux adultes. Le bâtiment de l'école renfermait aussi une bibliothèque, dont une table en bois de chêne, chargée d'encre, de plumes et de papier, occupait le centre.

Quelques journaux politiques, une foule de revues scientifiques et littéraires, arrivaient de Paris chaque semaine et tenaient leurs lecteurs au courant des progrès qui s'accom-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pissaient dans toutes les parties du monde. Les femmes n'avaient pas été oubliées; mises en rapport avec de grandes maisons de Nancy, elles s'occupaient à des broderies, apportant ainsi leur petite part de bénéfices dans la communauté. Le curé d'Abainville venait tous les dimanches donner l'instruction religieuse aux familles. En acceptant ce surcroît de travail, il avait voulu éviter aux ouvriers les fatigues d'une course assez longue.

III

On le voit, M. de Neuville n'avait pas perdu son temps. Quoique jeune encore, ayant à peine trente-six ans, il avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et beaucoup souffert.

Marié à vingt-huit ans à une femme qu'il adorait, il avait eu le malheur de la perdre au bout de trois ans d'une union heureuse.

Resté seul avec une petite fille charmante, l'idée de se remarier ne lui vint même pas. Ayant sans cesse présent à l'esprit l'image de sa femme, il aurait cru insulter à sa mémoire en donnant une seconde mère à son enfant. La petite Marie, élevée sous les yeux de son père, devenait comme lui, en grandissant, bonne, douce et affable. Les ouvriers l'adoraient. Elle exagérait encore, s'il était possible, les brillantes qualités de M. de Neuville. Dans ses promenades à pied ou à cheval, elle était toujours accompagnée d'un vieux domestique qui était en continuelle admiration devant sa maîtresse. Quelle que fût son opinion, Mlle de Neuville était d'avance sûre d'être applaudie par Jean. Elle lui aurait dit que les pommiers étaient en fleurs au mois de décembre, que Jean eût soutenu que le fait existait, Mlle Marie étant incapable de se tromper.

IV

Jean avait eu une existence assez agitée; des malheurs dont il s'était exagéré l'importance lui avaient rendu le caractère morose et grognon, et il ne s'adoucissait que devant ses maîtres.

Champenois de naissance, il avait amené un mauvais numéro à la conscription; n'ayant pas les moyens de se racheter, il avait dû, à son grand regret, servir sa patrie. La profession de soldat lui souriait peu et l'expérience qu'il en fit l'en dégoûta tout à fait. Il rejoignit le régiment dans lequel il devait entrer. En arrivant à la caserne, on lui donna des habits beaucoup trop larges; cela le vexa, il eût préféré faire l'exercice en blouse : mais, malheureusement, on ne lui demanda pas son avis.

Une fois costumé, on le fit descendre dans la cour avec cinq ou six de ses camarades; on les arma de petits crochets en fil de fer, et, sous la conduite d'un brigadier, ils durent, pendant quatre heures, arracher les brins d'herbe qui avaient poussé entre les pavés. Ce travail n'était pas fatigant, mais il était passablement ennuyeux. En rentrant dans la chambre, le soir, Jean vit une vingtaine de petits lits en fer; on lui indiqua le sien, et le brigadier lui recommanda, avec la majesté qui distingue ces honorables sous-officiers, de ne pas faire de bruit en se couchant, de ne pas ronfler en dormant, et ce, sous peine de deux jours de salle de police. Jean trouva le brigadier bien sévère. Passe encore en se couchant d'éviter tout bruit; mais, une fois endormi, pouvait-il répondre des incartades de son nez? Pourquoi le punir du bruit que pourrait produire, et que produirait bien certainement son appareil respiratoire? Jean se coucha de fort mauvaise humeur.

En allongeant ses jambes, un obstacle l'arrêta. Il eut beau pousser, il lui fut impossible de se mettre à son aise. Il se leva pour voir ce qui l'empêchait de s'étendre.

— Ah çà, animal! hurla le brigadier, allez-vous dormir? Je vous consigne pour deux jours.

— Mais, brigadier...

— Assez! couchez-vous!

Jean dut passer la nuit le menton sur les genoux; ce fut le lendemain seulement qu'il s'aperçut de la farce qu'on lui avait jouée. Un des draps du lit était replié à moitié de sa longueur, et ses camarades de chambre lui demandèrent en riant s'il s'était étendu à son aise dans le lit qu'il devait à la munificence du gouvernement.

Après avoir raccommodé sa couche, le brigadier avertit sa nouvelle recrue d'aller chez le perruquier de la compagnie.

— Vous avez les cheveux très-longs, lui dit-il, il faut vous faire tondre, suivre le règlement.

Jean se rendit chez le frater, qui promena sur sa tête une paire de formidables ciseaux; cinq minutes après, il avait la tête ronde comme une boule; mais, en se regardant dans un morceau de glace, il vit au sommet de son crâne dévasté une touffe de cheveux qui menaçait insolemment le plafond. Il avait tout à fait l'air d'un sauvage de l'Amérique du Nord, avec ce petit balai qui pointillait d'une façon ridicule.

— Eh bien, et ça? demanda-t-il à l'artiste capillaire en lui montrant le bouquet de cheveux.

— Vous voulez que je vous fasse votre raie? Peste! vous êtes coquet, reprit le perruquier.

Les témoins de cette scène riaient à se tenir les côtes, et Jean dut payer une foule de petits verres pour débarrasser sa tête de ce malencontreux ornement. Son sabre et ses éperons surtout l'agaçaient. En descendant les escaliers de la caserne, ses éperons s'accrochèrent à une marche, et, d'un saut, il se trouva avoir franchi un étage; mais cette cabriole lui valut une foulure au bras et une plaie sur le nez. Son sabre s'embarrassait sans cesse dans ses jambes, et il lui fallait prendre des précautions excessives afin de ne pas tomber. Il finit cependant par s'habituer tant bien que mal au métier de soldat. Il fit l'expédition d'Espagne, fut blessé au Trocadéro et retourna dans son village à la fin de son congé. Une nouvelle déception l'attendait. Une jeune fille, qui lui avait juré un amour éternel, une fidélité à toute épreuve, allait, disait-on, se marier. Jean chercha à rompre cette union, il parla à son ex-future, et obtint d'elle, sinon une promesse formelle, du moins quelques paroles d'espérance. Un jour qu'il se trouvait avec son rival à la noce d'un ami, il fut placé à table auprès de sa fiancée; mais soit hasard, soit préméditation, son odieux ennemi occupait l'autre côté. Ils cherchaient tous les deux à accaparer l'attention de la coquette villageoise, que ce manége amusait. Au milieu du repas, Jean risqua sa main sous la table; il frémit en rencontrant une autre main qui serra bien tendrement la sienne. Jean était aux anges. Ces pressions continuelles ne contenaient-elles pas tout un monde de promesses : Jean se baissa au niveau de la table pour baiser cette chère main qu'il tenait, mais il recula d'horreur en reconnaissant le formidable battoir attaché au bras de son rival. Toutes ses idées de tendresse l'abandonnèrent, il vit qu'on s'était moqué de lui. Cette aventure, racontée et commentée de toutes les façons, amusa tout le village. Jean, au désespoir, partit pour Paris, et entra au service de M. de Neuville. Jamais il ne remit les pieds dans son pays, mais jamais non plus il n'oublia les railleries de ses compatriotes. Son caractère s'aigrit, et personne ne pouvait l'approcher dans ses moments de tristesse. Il avait été, disait-il, blessé à mort, ce qui ne l'empêchait pas de manger comme quatre et d'engraisser d'une façon merveilleuse; mais il mettait tout cela sur le compte de la douleur.

AUGUSTE LEPAGE.

(La suite au prochain numéro.)

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES FRAMBOISES

La framboise rouge est acide, sucrée, légèrement aromatique, assez lourde à digérer; elle est souvent attaquée par les vers. On prépare avec ce fruit des confitures, un sirop, un vinaigre, une liqueur.

SIROP DE FRAMBOISES

Framboises	1,000	grammes.
Cerises rouges acides	1,000	—

Écrasez les fruits sur un tamis, portez le jus à la cave; au bout de deux jours, passez au travers d'une étamine en exprimant fortement; filtrez au papier.

Si on n'a pas de cerises, on laisse les framboises fermenter pendant trois jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que le jus soit clair et limpide.

Jus de framboises filtré	1,000	grammes.
Sucre blanc	1,750	—

Faites fondre à une douce chaleur dans un vase en faïence. Passez sitôt que le sirop est arrivé à l'ébullition; lorsqu'il est froid, mettez-le en bouteilles.

VINAIGRE FRAMBOISÉ

Framboises récentes et mondées	3,000	grammes.
Vinaigre blanc	2,000	—

Mettez dans un bocal, laissez infuser pendant douze jours; passez dans un linge sans expression; filtrez au papier; mettez ce vinaigre dans des bouteilles bien bouchées.

Si on n'a pas de vinaigre blanc, on peut employer du vinaigre rouge; il faut éviter d'employer celui qui est fait avec l'acide pyrolique.

Une cuillerée à café de vinaigre framboisé dans un verre d'eau sucrée est une boisson très-agréable pendant l'été.

SIROP DE VINAIGRE FRAMBOISÉ

Vinaigre framboisé	500	grammes.
Sucre blanc	875	—

Faites fondre à chaud ou à froid, passez-le au travers d'une étamine, s'il n'est pas clair.

Conservez-le dans une bouteille.

LIQUEUR A LA FRAMBOISE

Fraises	15,000	grammes.
Framboises	1,500	—
Eau-de-vie	2,000	—

Distillez pour obtenir 15,000 grammes; à cet alcoolat, ajoutez 500 grammes de sirop de fraises.

Cette liqueur de table est fort agréable.

STANISLAS MARTIN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PROCÉDÉ POUR RÉARGENTER SOI-MÊME LES COUVERTS, FLAMBEAUX, ETC.

Procurez-vous un flacon de *bleu d'argent pur* de Labonde, 14, rue Saint-Gilles; grâce à ce bleu d'argent, vous réargenterez vous-même, en quelques minutes, sans fatigue et sans danger pour votre santé, les couverts et l'orfévrerie de table. A l'approche des fêtes patronales, le *bleu d'argent pur* vous sera d'une grande utilité pour rendre aux flambeaux de l'église du village leur éclat et leur brillant.

RECETTE DE LA POMMADE A LA MOELLE DE BOEUF

On met la moelle de bœuf, coupée en petits morceaux et très-soigneusement débarrassée de tous les petits filaments, dans un vase de cuivre étamé. On plonge ce vase dans un récipient rempli d'eau bouillante, et on met le tout sur un feu doux. Quand la moelle commence à fondre, on la remue souvent avec une spatule, puis, après qu'elle est fondue, on la passe à travers un tamis fin ou un linge. On a soin de la faire tomber dans un vase assez grand pour pouvoir la battre fortement au moyen d'une cuillère ou d'une spatule, sans la répandre au dehors. Pendant cette opération, on verse goutte à goutte le rhum ou l'essence de quinquina, de façon à ce que le mélange soit parfait. Puis on met dans des pots, et on laisse refroidir avant de couvrir.

Par les chaleurs torrides que nous subissons, il est un produit hygiénique qui est spécialement recommandé par les médecins. Nous voulons parler du goudron Guyot, préparé par la pharmacie, 37, avenue Friedland. Le flacon coûte 1 fr. 60 au lieu de 2 fr. Une instruction accompagne chaque flacon.

Demander à cette pharmacie son prix courant. Tous les produits spéciaux y sont vendus avec la même proportion de réduction de prix.

PETITE CORRESPONDANCE

G. M. 199. — La robe de mousseline sur jupon de soie claire est bien; je préfère le corsage de soie montant dessous pour la messe et la journée. Le soir, si on ne veut pas se décolleter tout à fait, on mettra un corsage bas sous le corsage clair. Je préfère l'organdi à tout autre tissu blanc. Je ne saurais donner de description qui vaille une de nos figurines, parmi lesquelles on peut choisir une forme et une garniture pouvant se reproduire en toute étoffe. Le *noir* n'est guère en usage à un mariage, même porté par une *mère*. Un dessus de dentelle se met sur toutes les nuances.

A. X. — Je crois avoir souvent parlé de gants dans le Courrier de la Mode. Du reste, je prends note de l'observation et reviendrai sur ce sujet, fort intéressant, j'en conviens.

F. P. — La question posée ne saurait être tranchée absolument qu'en parfaite connaissance de cause. En thèse générale, le domestique doit dire dans le cas présenté : « Monsieur est servi. » Une *jeune* fille destinée à changer de nom en se mariant peut remplir chez son père les fonctions de maîtresse de maison, mais sans s'arroger toutes les prérogatives qui s'attachent à ce titre.

A une jeune Langroise. — L'éclairage au gaz dans une chambre à coucher est toujours dangereux; il a souvent occasionné la mort par asphyxie. Ce système d'éclairage doit être entièrement banni des chambres à coucher.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Encore un peu de patience, et le sol sera libre!

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

2e Année. — N° 83 (avec patrons). Dimanche, 3 Août 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES. — Toilette de déjeuner. — Deux toilettes de campagne. — Toilette de promenade. — Deux toilettes de fillettes. — Éventail de demi-toilette. — Éventail Maintenon. — Éventail japonais. — Parure et manche Léona. — Parure et manche Bolard. — Tournure duchesse. — Tournure à volants bouillonnés. — Jupon tournure. — Coin de mouchoir en guipure Renaissance. — Coin en broderie Renaissance. — Bébus.

SUPPLÉMENTS. — Planche de modes coloriées. — Planche de patrons.

EXPLICATION
DES GRAVURES

1. Toilette de déjeuner. — Robe en mousseline unie et en mousseline à pois alternées. Le jupon se fait en mousseline unie; il est orné de quatre volants plissés, dont deux en mousseline à pois et deux en mousseline unie; ces volants sont contrariés. La tunique, formant pointe devant et étoile par derrière, est prise dans la mousseline à pois; l'étoile est relevée en pouf à l'aide d'une large écharpe en velours noir qui recouvre le tablier sur le devant, et qui, après être remontée à la taille au-dessous du bras, retombe en dessous du pouf où elle se rattache en un long nœud. Mantelet Marie-Antoinette posé sur un corsage ouvert en cœur; il est orné d'une bande de mousseline brodée et festonnée. Nous donnons sur notre supplément le patron en grandeur naturelle de ce mantelet Marie-Antoinette. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

1. TOILETTE DE DÉJEUNER. — MODÈLE DU PETIT-SAINT-THOMAS. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

2. Éventail de demi-toilette. — La monture de cet éventail est en ivoire tout uni, ou tout simplement en os ou en bois peint; les lames sont recouvertes d'un ruban de soie rose, mais on peut assortir la nuance de ces éventails à celle de toutes les toilettes.

3. Éventail japonais. — La monture est en bois peint, et la garniture en toile ou ruban enluminé de bouquets de fleurettes aux nuances vives et heurtées.

4. Éventail Maintenon. — Ces éventails, de forme assez grande, sont fort en vogue en ce moment; la monture de notre modèle est en ivoire ou en ébène, et la soie ou la toile est illustrée d'une peinture représentant une gerbe de coquelicots, de bluets, d'épis et de marguerites très-touffus en tête de la gerbe et allant en s'amoindrissant à l'autre extrémité. — Modèles de la Châtelaine, 34, rue du Bac.

5-6. Parure Léona. — Cette parure est destinée aux robes ouvertes carrément, et doit se porter de préférence avec les toilettes de matin, car elle n'est pas très-habillée; la garniture, qui est montée à plis réguliers et forme collier, est en mousseline brodée. Le corps de fichu, très-soigné, est monté à plis réguliers. Manche assortie, composée d'une ruche montée à plis plats et retenue par un biais.

7-8. Parure Bolard. — Col à coins cassés; ce col a la même destination que le précé-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dent; il convient aux toilettes simples et de chez soi. Le revers, ou coin cassé, est en fine toile, et le tout est encadré d'une dentelle de Bruges ou d'une valenciennes au gros réseau; manche assortie au col. Voir les patrons sur le supplément.

9 à 11. Trois tournures. — Modèles de la Châtelaine, 34, rue du Bac. — La mode des crinolines proprement dites est tombée en désuétude; mais comme les toilettes sont peu élégantes, lorsqu'elles sont plates et étriquées, elles ont besoin d'être gonflées et soutenues; c'est pour cela qu'il est indispensable de porter en dessous un jupon-tournure, plus ou moins long, suivant le genre et la forme de la robe. Pour les robes à traînes faites d'étoffes un peu lourdes, il faudra choisir le jupon-tournure n° 11, dont le prix est de 16 francs; les volants du haut soutiennent les plis de la jupe, et sur ceux du bas s'appuie la traîne qu'ils soutiennent et qu'ils garantissent.

La tournure n° 10, à volants bouillonnés avec gros rouleau dans le haut, convient aux toilettes légères, à tuniques relevées et gonflées; son prix est de 11 fr.

Enfin, la tournure duchesse n° 9, d'un porter plus journalier, doit servir aux robes plus ordinaires, aux toilettes simples. Sous la robe princesse, les tuniques et blouses Louis XV, les polonaises, elle produit fort bon effet; son prix est de 13 fr.

3. ÉVENTAIL JAPONAIS.

4. ÉVENTAIL MAINTENON.
MODÈLE DE LA CHATELAINE, RUE DU BAC, 34.

12. Coin de mouchoir en guipure Renaissance. — Est-il rien de plus ravissant que ce coin de mouchoir? Sa légèreté et sa finesse n'ont d'égales que les jolies dentelles en point à l'aiguille, qu'il peut remplacer si on l'exécute avec soin.

Procurez-vous du lacet Renaissance de première qualité et de la largeur exacte donnée par notre dessin; reproduisez ce dessin sur un papier pelure, que vous posez sur de la toile cirée; cousez votre lacet sur ce papier pelure partout où notre dessin l'indique; ensuite, à l'intérieur des fleurs, faites des jours variés. Vous pouvez exécuter exactement les points indiqués sur notre modèle, ou bien, si vous le préférez, mêlez les points de Paris, les points de tulle, les points de perles, le point de diamant, le point d'Espagne, etc. L'effet produit sera ravissant. Les barrettes de Venise sont interrompues par des points de rosette. Pour faire ces rosettes, vous lancez deux ou quatre fils pour vos barrettes; arrivée au milieu, vous festonnez sur deux fils de chaque côté, ce qui forme trou au milieu.

Quant aux feuilles, je les ferais comme les points de relief du filet, en lançant trois fils, et travaillant dessus comme pour le point de lacet. Le dessin de tous les points de filet sera donné très-prochainement.

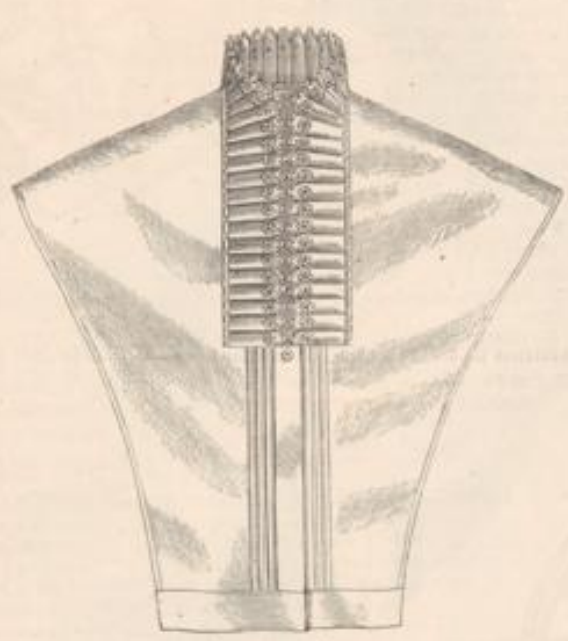
13. Coin en broderie Renaissance. — La broderie Renaissance ne s'exécute pas comme la guipure portant le même nom. Je rappelle qu'elle se fait sur toile ou sur batiste; elle se brode au feston; dans les parties mates du dessin, la toile reste, tandis qu'on l'enlève dans tous les intervalles; ces intervalles sont ensuite remplis par des barrettes de Venise. Notre dessin peut servir pour coin de mouchoir, pour taie d'oreiller ou pour encoignure de confection, de même que la bordure peut se répéter et se faire isolément. Une observation en terminant : le milieu des feuilles sera rempli par un gros point de cordonnet; un gros œillet de chat, bien bourré, formera le calice des marguerites.

14 Toilette de campagne. — Robe en percale à mille raies et en batiste écrue mélangée; le jupon, qui tombe à ras de terre, est séparé en deux parties; le devant est garni d'un haut volant aux plis alternés, l'un de l'étoffe rayée, l'autre de l'étoffe unie; par derrière, la disposition des garnitures varie, les plis réguliers sont remplacés par des volants montés en fronce alternés comme les plis, l'un de l'étoffe unie, l'autre de la percale rayée.

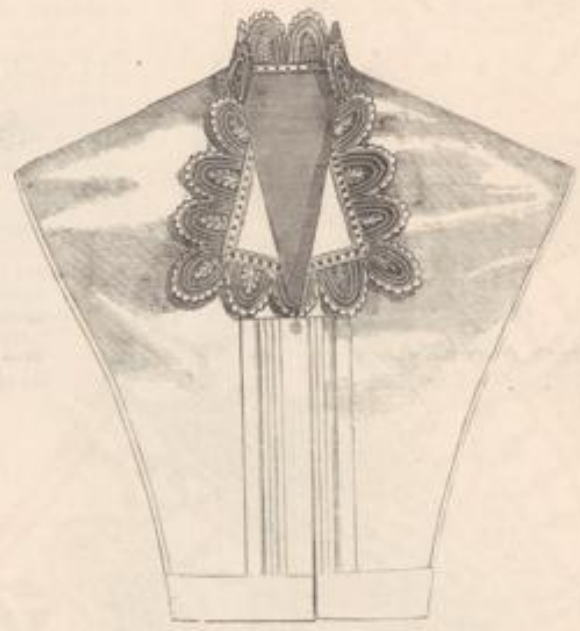
La tunique prise dans la percale rayée est encadrée d'un biais de toile; le petit paletot, au contraire, est pris dans l'étoffe écrue et le biais et les revers dans l'étoffe rayée. Des boutons de nacre, supportant le lavage, rattachent le vêtement qui est croisé en redingote sur la poitrine. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

15 Toilette de plage. — Robe en toile batiste écrue; le jupon, peu ample, est garni d'un volant froncé haut de 15 centimètres, au-dessus duquel se trouve un volant plissé n'ayant que 10 centimètres, surmonté lui-même d'un autre volant monté en fronce, comme le premier; une bande de toile bleue soutachée de blanc fait tête à cette série de volants. Elle se trouve répétée autour de la tunique et aux parements des manches, où elle fait tête à une mignonne garniture à petits plis réguliers, ornée elle-même d'une soutache blanche posée à plat. Mastelet paysan, orné de la même garniture que la toilette. Ombrelle de toile batiste écrue, doublée de batiste bleue avec canne douairière. Nous donnons sur notre supplément le patron en grandeur naturelle de ce mantelet paysan. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

2. ÉVENTAIL DE DEMI TOILETTE.



5. PARURE LÉONA.



7. PARURE BOIARD.

6. MANCHE LÉONA.

8. MANCHE BOIARD.

16. Toilette de fillette de cinq à six ans. — Robe de toile bleue; le jupon, tout uni, est brodé à même en coton blanc, d'un dessin très-clair et très à jour, en broderie anglaise proprement dite; les roues produi-

9. TOURNURE DUCHESSE.

10. TOURNURE A VOLANTS BOUILLONNÉS.

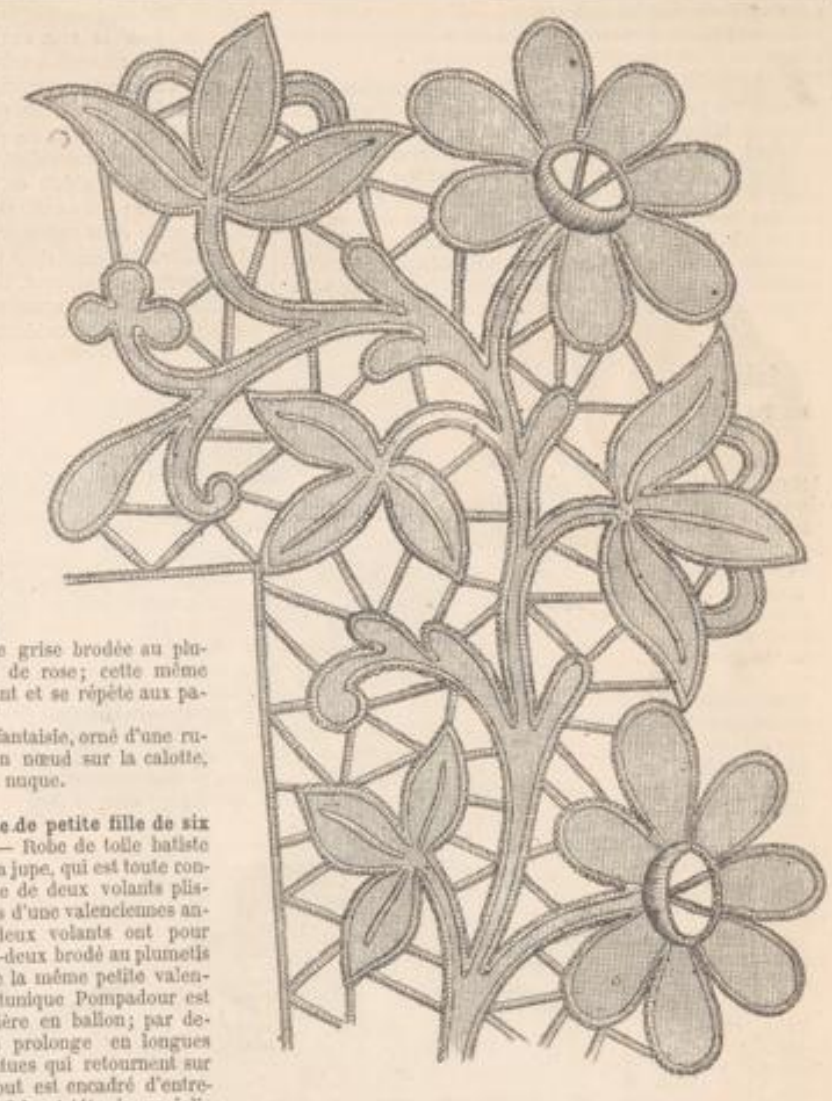
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

11. JUPON TOURNURE.

sent en ce genre un délicieux effet. Nous avons publié dans notre supplément du 6 juillet un dessin de broderie qui peut servir à établir une robe d'enfant sur le modèle de celle ci. Le corsage, décolleté carrément, est à basques longues devant et à postillon derrière, avec bande de broderie assortie à celle de la jupe. Nous donnons sur notre supplément le patron de ce corsage.

17. Toilette de campagne. — Robe de toile écrue ou de batiste; la jupe, peu ample, est garnie d'un volant de 35 centimètres monté en fronce, au-dessus duquel se trouve une bande montée presque droite et sans fronce, bande brodée au plumetis; un volant plissé se trouve au-dessus de cette garniture. La tunique ou blouse Louis XV, toute ronde, retombe à ras de ce volant plissé, elle est encadrée d'une bande de toile grise brodée au plumetis et festonnée au point de rose; cette même bande forme étole sur le devant et se répète aux parements des manches.

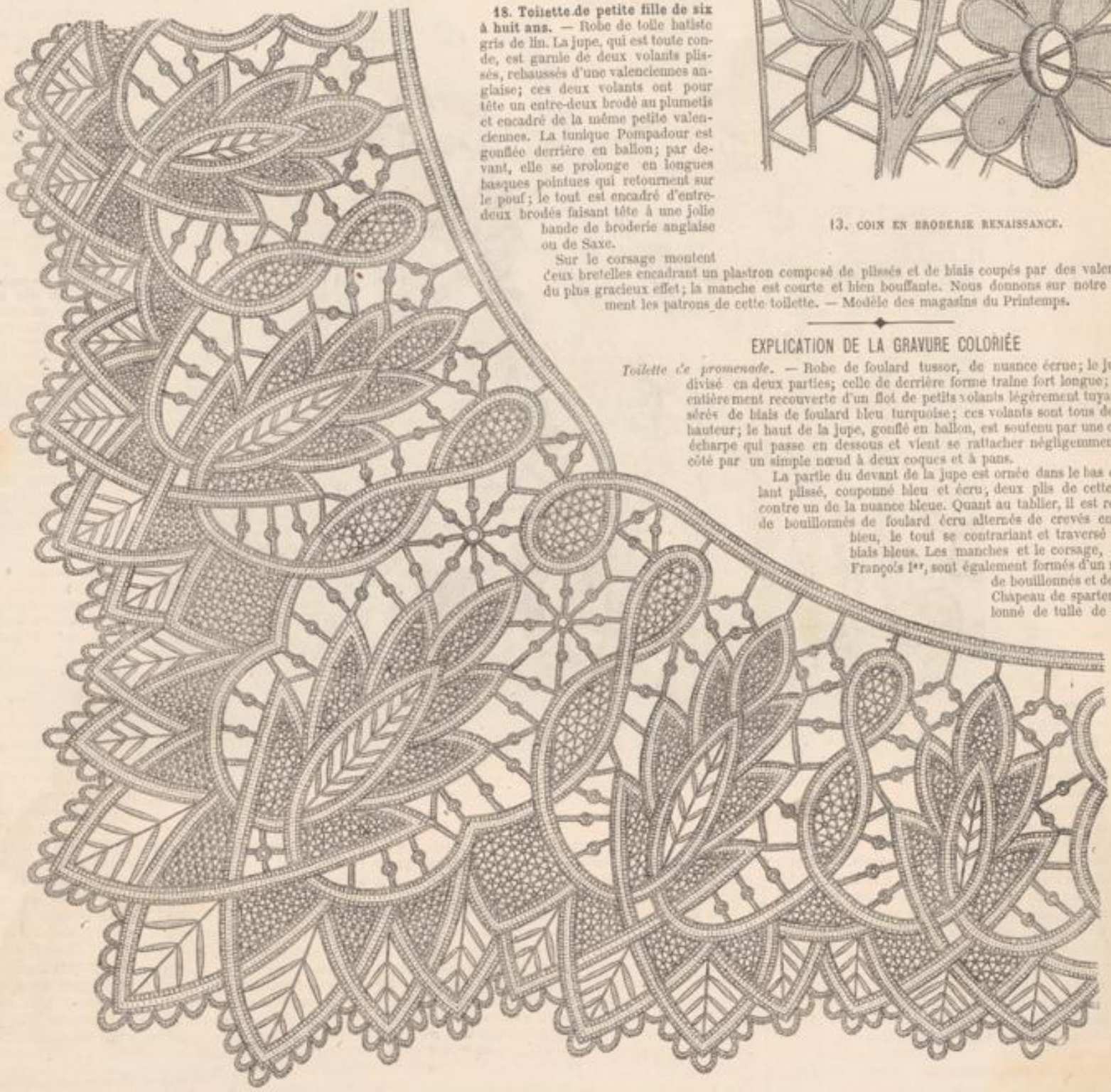
Chapeau glaneuse en paille fantaisie, orné d'une ruche en ruban découpé et d'un nœud sur la calotte, lequel retombe en flots sur la nuque.



13. COIN EN BRODERIE RENAISSANCE.

18. Toilette de petite fille de six à huit ans. — Robe de toile batiste gris de lin. La jupe, qui est toute ronde, est garnie de deux volants plissés, rehaussés d'une valenciennes anglaise; ces deux volants ont pour tête un entre-deux brodé au plumetis et encadré de la même petite valenciennes. La tunique Pompadour est gonflée derrière en ballon; par devant, elle se prolonge en longues basques pointues qui retournent sur le pouf; le tout est encadré d'entre-deux brodés faisant tête à une jolie bande de broderie anglaise ou de Saxe.

Sur le corsage montent deux bretelles encadrant un plastron composé de plissés et de biais coupés par des valenciennes du plus gracieux effet; la manche est courte et bien bouffante. Nous donnons sur notre supplément les patrons de cette toilette. — Modèle des magasins du Printemps.



12. COIN DE MOUCHOIR EN BRODERIE RENAISSANCE.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de promenade. — Robe de foulard tussor, de nuance écrue; le jupon est divisé en deux parties; celle de derrière forme traîne fort longue; elle est entièrement recouverte d'un flot de petits volants légèrement tuyautés, liserés de biais de foulard bleu turquoise; ces volants sont tous de même hauteur; le haut de la jupe, gonflé en ballon, est soutenu par une ceinture-écharpe qui passe en dessous et vient se rattacher négligemment sur le côté par un simple nœud à deux coques et à pans.

La partie du devant de la jupe est ornée dans le bas d'un volant plissé, couronné bleu et écru; deux plis de cette nuance contre un de la nuance bleue. Quant au tablier, il est recouvert de bouillonnés de foulard écru alternés de crevés en foulard bleu, le tout se contrariant et traversé par des biais bleus. Les manches et le corsage, de style François Ier, sont également formés d'un mélange de bouillonnés et de crevés.

Chapeau de sparterie bouillonné de tulle de soie, et

agrémenté de blondes satinées, au milieu desquelles est enfoui un pouf de roses de roi rattaché à l'aide de rubans blancs.

Toilette de promenade. — Robe de popeline anglaise gris argenté. Le jupon rond est garni tout autour d'un volant monté en tuyaux d'orgues, laissant voir l'étoffe du jupon; ce volant est retenu par un biais sur lequel court une guirlande de feuilles de lierre et de fleurs de sorbier brodée au passé; la même broderie se répète sur le tablier de la tunique, aux revers des manches et sur le devant du corsage, qui est tout plat et se termine derrière en basques taillladées, rappelant les pattes du haut du volant. Chapeau de paille fantaisie relevé sur le côté et agrémenté d'un long voile de gaze dona Maria voilant une touffe de géranium.

PLANCHE
DE PATRONS

Notre supplément contient les patrons suivants en grandeur naturelle :

Parure Boïard (col et manche);

Corsage décolleté carrément, pour fillette de cinq à six ans;

Corsage à basques pointues, pour fillette de huit ans;

Mantelet Marie-Antoinette;

Mantelet paysan;

Les dessins d'ensemble de ces divers costumes sont publiés dans notre numéro.

Le même supplément contient en outre divers modèles de broderies;

Deux coins de mouchoir; un bonnet d'enfant; un col marin pour enfant; trois bordures; un écusson; un alphabet complet et divers chiffres demandés par nos abonnées.

Une remarque à ce propos : plusieurs abonnées nous prient de faire figurer leurs chiffres dans le *prochain supplément;* or, la composition et l'impression d'un supplément exigent plusieurs semaines; ce qui nous force à remettre à un mois, et quelquefois plus, les demandes de chiffres.

E. BOUGY.

14. TOILETTE DE CAMPAGNE. — 15. TOILETTE DE PROMENADE.

COURRIER
DE LA MODE

Une femme élégante et bien mise n'est pas celle qui porte de belles robes bien faites et de ravissants chapeaux; mais bien celle dont la toilette présente dans son ensemble et dans ses détails une harmonie parfaite, et révèle un soin méticuleux des accessoires. Rien, par exemple, n'est plus important que les objets de lingerie. Il y a la lingerie *tapageuse* et de mauvais goût et la lingerie de bon ton, et on ne saurait imaginer quelle différence peut exister, au point de vue du bon goût, entre deux jupons ou deux camisoles. Certains objets de lingerie peuvent faire un grand étalage de luxe, de faux luxe s'entend, et coûter très-bon marché; certains autres semblent très-modestes d'apparence, et cependant peuvent être d'un prix élevé. En général, tout ce qui est imitation de dentelle est mal porté; il vaut infiniment mieux ne faire usage que de linge bien fait, à petits plis soigneusement cousus, que de se parer de fausse dentelle valenciennes ou guipure. Les jupons très-longs, rasant terre, sont de mauvais goût dans la rue, et ne doivent être adoptés que par les femmes qui vont en voiture, ou pour le soir, avec des robes longues. J'ai vu des jupons de nansouk à volants faits comme les jupes de robes en vogue en ce moment, c'est-à-dire avec des volants remontant jusqu'à la taille, par derrière; le dernier volant est monté dans la ceinture, ce qui dispense presque, en empesant assez raide ces volants, de porter une tournure, ou, du moins, ce qui réduit cet accessoire à des proportions modérées. Au point de vue de la grâce, de la démarche et de l'ensemble de la personne, je conseillerai toujours de ne pas exagérer les dimensions de la tournure en crin et acier qui se porte généralement. Il vaut mieux ajouter par-dessus une autre petite tournure composée de volants superposés en mousseline amidonnée, pour obtenir le même résultat; rien n'est raide et disgracieux, surtout avec des robes légères, comme cet *appareil*, qui se déforme, prend mille plis du plus désagréable effet, et dont on devine sans peine la présence.

Je ne sais si j'ai raison d'entrer dans ces menus détails, mais je pense qu'il est de mon *devoir* d'avertir mes lectrices des inconvénients que présentent certaines modes. On ne s'avise pas toujours d'examiner soigneusement ces petites choses, et souvent on ne trouve pas tout d'abord le remède à certaines imperfections. Il n'est donc pas inutile de s'occuper de temps à autre des *accessoires* indispensables de la toilette féminine, qui, pour ne pas être apparents, n'en sont pas moins très-importants au point de vue de l'ensemble général.

On fait une sorte de camisole appelée *matinée*, qui est un vêtement fort commode. On fait ces *matinées* en nansouk, avec entre-deux brodés et petits plis; on le garnit d'une bande brodée, en broderie anglaise ou au plumetis. Le dos est ajusté ou cintré. Le devant est vague. Un ruban de taille peut, à volonté, fixer le dos en dessous, ce qui laisse le devant flottant; ou bien on peut nouer par-dessus de larges brides formant ceinture en nansouk et terminées par des plis et une broderie. Avec un jupon blanc garni d'un volant, on peut rester ainsi en été jusqu'à l'heure du déjeuner, c'est une variante du peignoir. J'ai vu aussi des robes du matin en piqué blanc, forme princesse, mais non point absolument ajustées. Le prix de ces peignoirs n'est pas exagéré, si on ne les garnit pas de broderies. Simplement ornés d'un feston, lequel, brodé sur l'étoffe, simule un plastron qui s'évase aux épaules, s'amoindrit à la taille, pour former ensuite tablier, cette robe fait une charmante toilette du matin, qui peut fort bien se porter toute la journée à la campagne quand on n'attend pas de visites. On peut l'ouvrir en cœur et la garnir d'un plissé en nansouk formant fraise. Mes lectrices ont dû remarquer que je prône le *blanc* à outrance. En effet, j'avoue ma prédilection pour tous les tissus blancs, quels qu'ils soient; mais j'appuie mon opinion sur des raisons que j'ai tout lieu de croire bonnes. Le blanc, on en conviendra avec moi, sied à tous les teints, de plus, il a l'avantage d'offrir mille ressources pour le nettoyage. Une robe qui peut se faire blanchir, quelque prix qu'elle ait coûté d'achat, n'est pas une chose chère. Et comme le blanc est frais, jeune, élégant! Au milieu des bals les plus brillants, où les femmes font assaut de riches atours où les diamants scintillent, il arrive souvent qu'une simple robe de tulle blanc bien faite éclipse les plus somptueuses toilettes. Deux robes blanches, un jupon bleu, un autre rose, un pardessus en légère soie blanche pour les grandes occasions, des ceintures assorties à quelques nœuds de différentes nuances, et voilà presque une garde-robe complète pour l'été. Je parle ici aux femmes raisonnables et économes, à celles qui sont obligées d'équilibrer soigneusement leur budget, tout en désirant (désir bien naturel) paraître toujours bien mises. A celles que la fortune favorise, je dirai encore : Vous ne serez jamais plus élégantes qu'avec du blanc, et il vous est d'ailleurs loisible de dépenser en broderies et en dentelles telle somme qui vous plaira. J'ai admiré une robe en mousseline blanche, avec des entre-deux de malines et garnie de malines qui coûtait 3,000 francs, et je n'ai jamais rien vu de plus ravissant que cette vaporeuse toilette, que j'aurais prise, enfant, pour un de ces merveilleux ouvrages de fées dont se paraient les princesses, leurs favorites. Voulez-vous une description? Le jupon à traîne était garni d'un haut volant composé d'entre-deux de malines et de biais de mousseline et terminé dans le bas par une malines. Au-dessus du volant trois bouillon-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873

N° 83

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nés en mousseline, séparés par des entre-deux, ornaient le jupon jusqu'à la hauteur du genou. La tunique en mousseline était rayée en long sur les trois lés du devant, d'entre-deux de mousseline séparés par de légers bouillonnés; par derrière, un simple entre-deux courant dans le bas de la jupe qui, taillée très-longue, formait un pouf assez volumineux et descendait très-bas sur la traîne. Tout autour une malines, légèrement froncée, était passée au pied d'un bouillonné. Le corsage à basques était fait d'entre-deux et de bouillonnés et ouvert cagrément sur la poitrine, et garni autour de l'échancrure d'une malines très-plissée. Il n'est pas difficile de concevoir que cette toilette ait pu atteindre le chiffre énorme dont j'ai parlé plus haut. Ajoutons qu'elle était destinée à une princesse appelée à régner sur un grand peuple.

Du reste, comme on peut toujours simplifier et modifier, il serait facile de faire cette même robe en nansouk et guipure, en organdi et bandes de tulle bruxelles formant entre-deux, ce qui est extrêmement joli; dans ce cas, on remplace la dentelle qui termine le volant et la tunique par un volant plissé à petits plis couchés en mousseline, terminé par une bande de tulle cousue à plat avant que le plissé soit fait.

Une aimable abonnée m'a fait observer que je négligeais un peu l'un des accessoires indispensables de la toilette femme. Je croyais cependant avoir plusieurs fois recommandé à mes lectrices le gant de Suède sans boutons, dit gant de Saxe, dont le principal avantage est de rendre la main blanche, et voici pourquoi. La pression du bouton au poignet fait refluer le sang au bout de la main, tandis que la forme du gant sans boutons permet la libre circulation, aussi la main, au sortir du gant, apparaît-elle blanche et exempte des marques et des raies qui sont inévitables quand elle est serrée.

Les gants de 6, 7, 8, 10 boutons et plus, ne se portent que le soir. Au delà de 7 ou 8 boutons, ils sont disgracieux, à mon avis; quelques fabricants les bordent dans le haut d'un large biais en peau blanche. Pour soirée intime, le gant de Suède sans boutons, très-clair, paille ou saumon, est admis; pour visite, il est actuellement accepté. Le gant glacé en chevreau est surtout le gant d'hiver.

On me demande aussi une adresse de maison vendant des gants bien coupés élégants; je ne saurais mieux faire que d'adresser nos abonnées à la Châtelaine, rue du Bac, 34, d'autant mieux qu'elles trouveront dans ce magasin mille objets charmants et utiles, d'un goût parfait. Je signalerai spécialement à mes lectrices la tournure duchesse, prix 13 fr., et la tournure à volants bouillonnés, prix, 11 fr., dont les aciers sont, ainsi que je l'ai dit plus haut, entièrement recouverts par de gros plis en tissu de crin qui dissimulent leur présence, le jupon-tournure coûtant 16 fr. pour les personnes très-minces. Enfin des collerettes charmantes, des nœuds de cou et de cheveux en toutes nuances, et chiffonnés avec une grâce particulière, en un mot, toutes les fantaisies élégantes en ce genre qu'une maison de premier ordre peut offrir.

MARIE DE SAVERNY.

16. TOILETTE DE FILLETTE DE 5 A 6 ANS. 17. TOILETTE DE CAMPAGNE. 18. TOILETTE DE FILLETTE DE 7 A 8 ANS.

MODÈLES DES MAGASINS DU PRINTEMPS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

AOUT

Le mois d'août, appelé anciennement *sextilis* ou le sixième, parce que tel était son rang dans le calendrier de Romulus, reçut, sous le consulat d'Auguste, une autre dénomination, ainsi que l'ordonnait l'édit suivant, publié par le Sénat :

« Parce que, dans le mois de *sextilis*, César Auguste a commencé son premier consulat, lui qui a eu trois fois les honneurs du triomphe, a vu marcher sous ses auspices les légions de Janicule, a réduit l'Égypte sous l'obéissance du peuple romain et terminé la guerre civile, il plaît et il plaira au Sénat que ce mois, le plus heureux pour l'empire, soit désormais appelé *auguste*. »

Et c'est de ce nom que nous avons fait *août*.

Les Égyptiens célébraient, pendant ce mois, la fête de Nephytis.

Les Grecs, sans doute par imitation, célébraient aussi en août une fête semblable à celle des tabernacles chez les Hébreux.

Les uns et les autres élevaient des tentes couronnées de feuillage et y vivaient comme dans un camp. On y remarquait, toutefois, cette différence, c'est que chez les juifs toute la nation était obligée à ce genre de vie, tandis que chez les Grecs, il n'y avait que neuf tentes destinées à des députés de chaque tribu; puis cette solennité durait neuf jours chez les Grecs, et pour les juifs elle finissait au bout du septième.

C'est dans le mois d'août que règne la canicule et que les feux follets commencent à briller; ces feux légers, qui ont donné lieu à tant de poétiques légendes et qui impressionnent toujours toute imagination vive, quoique la science, qui dépoétise tout, ait cherché à les vulgariser.

Les savants, d'ailleurs, ne sont pas d'accord sur la cause de ce météore; seulement, très-généralement, on l'attribue à des vapeurs phosphoriques qui s'élèvent et s'enflamment au seul contact de l'air, par les chaudes soirées qui suivent les jours de canicule. Quelques-uns supposent qu'ils sont l'effet de la lente combustion de quelques gaz inflammables qui deviennent visibles en s'élevant dans une couche d'air plus dense; d'autres les attribuent au carbure d'hydrogène enflammée par l'électricité de l'atmosphère; enfin, quelques entomologistes prétendent que ce sont des insectes ailés, lumineux comme les vers luisants. Ainsi, nous avons lu dans un rapport présenté à l'Institut que les feux follets n'étaient autre chose qu'une lumière produite par plusieurs vers luisants volant en troupe; et celui qui avait fait ce rapport affirmait avoir vu ces insectes à la faible distance d'à peu près deux mètres, ce qui lui avait permis de les observer parfaitement.

Un autre savant de même farine, tout en concédant à son confrère que le feu follet est un animal phosphorescent, prétend que ce n'est pas le ver luisant qui le produit, mais la taupe-grillon, affirmant son dire, qu'il appuyait à l'aide de ce fait : un soir le fils de son fermier, ennuyé d'être suivi par un feu follet, l'avait poursuivi à son tour, et, l'ayant attrapé avec son chapeau, avait saisi l'insecte luisant, qui n'était autre que la taupe-grillon, et le lui avait apporté dans son cabinet.

Maintenant, voici un autre rapport fait par d'autres savants encore, se prétendant témoins oculaires, rapport qui est complétement en désaccord avec les précédents :

Ces messieurs traversaient à cheval un pays humide, sur une chaussée assez haute pour être praticable; il pouvait être dix heures du soir et il faisait une de ces belles nuits qui succèdent à un jour très-chaud; mais comme il n'y avait pas de lune brillant au ciel, la nuit était fort sombre. Tout à coup ils virent une lumière à environ quinze ou vingt pas de la route, lumière qui n'était point une clarté vive, mais qui semblait plutôt une vapeur lumineuse. Elle s'élevait d'un marais couvert de mousse; seulement cette mousse, ayant été partiellement enlevée, laissait çà et là des trous remplis d'eau où s'était produit une sorte de végétation qui commençait à se convertir en tourbe, et on sait que dans ces endroits la décomposition des végétaux produit une grande émission de gaz, ils pensèrent donc que la lumière qu'ils apercevaient et qui s'élevait à un mètre environ au-dessus du sol, en provenait, et ils en eurent la preuve quand, ayant voltigé d'un trou à un autre, parallèlement à la route, jusqu'à la distance d'une cinquantaine de mètres, cette lueur s'éteignit tout d'un coup sous leurs yeux comme une chandelle que l'on souffle; ce feu follet ne pouvait donc pas provenir d'un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

insecte. Mais ces batailles entre savants, qui eurent lieu, il y a déjà beaucoup d'années, furent complétement gagnées depuis, paraît-il, et cela tout à l'avantage des derniers que j'ai cités, c'est-à-dire que d'après une foule d'expériences on est arrivé au résultat qui consiste à connaître que c'est le dégagement du gaz hydrogène carboné, ayant lieu lorsque les matières végétales ou animales sont en décomposition, qui produit les feux follets quand quelque courant électrique l'enflamme. En un mot, il est prouvé aujourd'hui que les feux follets sont des météores.

Voilà donc ce que nous apprend la science sur ces petits feux légers que les villageois croyants, mais superstitieux par ignorance, et naturellement amis du merveilleux, affirment être les âmes du purgatoire qui viennent demander des prières à leurs parents et à leurs amis restés sur terre. Il y a dans cette croyance un pieux souvenir des morts qui touche et qui aussi s'explique; les feux follets se montrent de préférence sur les tombes, dans les cimetières ou sur les eaux fangeuses, lesquelles eaux jouent toujours aux veillées un rôle sombre, passant pour avoir été le théâtre d'une foule d'aventures tragiques.

Quant aux habitants du Nord, plus poétiques et moins superstitieux que les peuples du Midi, ils croient que les feux follets sont des esprits bons, familiers, inoffensifs, qui se plaisent à venir voir les humains, et souvent on entend le pâtre de ces pays froids chanter de sa voix mélancolique ces paroles populaires en Suède :

Quand pour retrouver ma compagne
Dans son chalet,
Je vais, arpentant la campagne,
Moi, son valet,
Que la lumière m'accompagne,
Esprit follet.

Vous voyez quelle immense différence il existe dans la façon de juger la même chose entre ces divers peuples, puisque les uns tremblent de tous leurs membres se signent en disant des patenôtres à la moindre apparition qui les frappe en ce genre, tandis que les autres les recherchent, les appellent mélodieusement, et sont tout joyeux quand ils peuvent en découvrir; c'est donc la science seule qui donne à toute chose sa juste mesure ici-bas; mais aussi, hélas! comme je viens de le dire, c'est elle qui dépoétise tout.

Cᵗᵉˢ DE BASSANVILLE.

LA MUSIQUE

Les premières chansons, valse-rondeau chanté, musique de Gumbert, traduction française de Jules Barbier.

Cette œuvre, l'une des plus charmantes de l'auteur de la mélodie si connue : *Oiseaux légers*, est empreinte d'un sentiment poétique qui charme et séduit. Succès réel toutes les fois qu'elle a été interprétée par une voix agréable. Prix, 2 fr.

Je pense inutile de prévenir nos abonnées que presque toutes les romances ou morceaux de chant que je signale à leur attention sont écrits dans deux tons différents, pour soprano ou mezzo-soprano et contralto. Il suffit, en demandant un morceau, d'indiquer le genre de voix.

La Fille de l'onde, ballade de Chopin, op. 38, transcrite pour une ou deux voix, par Bordèse, paroles d'Émile Richebourg. Prix, 1 fr. 25.

Le compositeur-professeur Bordèse a transcrit pour la voix une série des œuvres principales de Chopin, mazurka, nocturnes, valses. C'est là une idée heureuse mise à exécution avec un rare bonheur par l'auteur. Je recommanderai encore dans cette série la valse op. 64, intitulée : *Les Fleurs*. Prix, 1 fr. 75.

Ces trois morceaux de chant se trouvent chez Heugel, éditeur, 2 *bis*, rue Vivienne.

M. DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Août.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Crème de chicorée à la Colbert.
Filets de grondins sauce tomate.
Queues de mouton au riz.
Filets de lapereaux aux concombres.
Albrans ou canards rôtis.
Haricots verts au beurre noir.
Tarte aux cerises.

On trouvera dans les 366 *Menus* les recettes de la *chicorée à la Colbert* et des *filets de lapereaux aux concombres*.

Pour répondre à une demande, j'ai traité dans notre dernier numéro de la *sauce blanche*, en omettant cependant de dire que, si elle vient à tourner, il suffit, pour la remettre en bon chemin, de la relever du feu, d'y jeter un peu d'eau fraîche, de la remuer vivement et de la reposer sur le feu en remuant toujours; elle revient immédiatement.

Passons maintenant à ces sauces au beurre dites *sauces hollandaises* servies chez les restaurateurs et si enviées dans les ménages.

Sauce hollandaise. — Mettre dans un bol 125 grammes de beurre fin, trois jaunes d'œufs frais, du sel blanc et une petite cuillerée de vinaigre : faire chauffer au bain-marie, en remuant avec une cuiller de bois, jusqu'à consistance épaisse; au moment de servir, ajouter le jus d'un citron.

En voici une autre d'une exécution encore plus facile. — Je la désigne sous le nom de *sauce hollandaise simplifiée*.

Mêler dans une casserole 100 grammes de beurre fin à une cuillerée de farine, de manière à en faire une pâte et y incorporer, un à un, cinq jaunes d'œufs; puis le jus d'un citron, du poivre, du sel et un peu de noix muscade. Du soin avec lequel est fait cet amalgame dépend le succès de l'opération. Ajouter alors un verre d'eau; mêler et poser la casserole sur le feu. Quand la sauce commence à prendre, retirer la casserole sur l'angle du fourneau; la travailler (la remuer) jusqu'à ce qu'elle soit bien lisse, puis placer la casserole dans un *bain-marie*. Au moment de servir, incorporer à la sauce 100 autres grammes de beurre, en la travaillant toujours, et la servir.

Cette sauce est des plus savoureuses.

LE BARON BRISSE.

L'ANE D'AHMET

CONTE ARABE

Pendant que le soleil descendait derrière les buissons de jujubiers sauvages qui effrangeaient le sommet des mamelons, Ahmet-ben-Mocktar s'en allait d'un pas indolent. Il suivait un de ces chemins arabes formés de plusieurs sentiers rapprochés, qui tantôt se confondent et tantôt se divisent et se croisent comme un filet, selon que les piétons ont évité pendant la mauvaise saison les endroits défoncés du précédent sentier.

Au-devant et sous les pieds d'Ahmet, les insectes et les sauterelles s'élevaient des chardons poudreux et du gazon brûlé comme par un incendie.

Notre homme revenait du marché, où il avait été vendre deux outres d'huile, et regagnait son douar.

Son âne, un de ces malheureux quadrupèdes costellés de plaies vives et au poil usé, qui semblent être les parias des animaux chez les Arabes, venait à quelques pas derrière lui, la tête basse et la queue chassant les mouches.

Son pas égal et aussi lent que celui de son maître tenait constamment tendue la longe qu'Ahmet gardait distraitement de ses deux mains réunies derrière le dos.

Quant à Ahmet, satisfait de son négoce, il cheminait nonchalamment en murmurant un chant psalmodique, ainsi que le font tous les Arabes en route.

C'est toujours le même air au rhythme lent et monotone mais le chanteur compose lui-même les paroles et les varie au gré de son imagination et de son humeur.

Si plusieurs Arabes cheminent ensemble, ils chantent alternativement, le laboureur vantant son cheval, ses bœufs, ses moutons, ses champs, nombrant ses charrues; le voyageur contant ses aventures de guerre ou les récits qu'il a entendus chez le kaoudjid (le cafetier).

Si l'Arabe marche seul, c'est à lui-même qu'il chante ce qu'il possède ou qu'il conte des aventures, et il n'emploie pas moins toute son éloquence.

Ahmet, l'esprit léger, se chantait la fraîcheur de son laitage et la douceur de ses huiles.

Il y avait déjà longtemps qu'il marchait ainsi, complétement absorbé par son sujet et murmurant ses modulations psalmodiques, lorsqu'il sentit la longe se raidir tout à fait et l'âne se faire tirer.

Ahmet se contenta de répondre par une forte secousse, pour rappeler à sa bête que l'heure de dormir n'était pas encore arrivée, et, sans regarder en arrière, il poursuivit sa marche nonchalante et son chant monotone.

Enfin, poussé à bout par une résistance tout à fait insolite et hors de mesure, il finit par se retourner.

Jugez de sa stupéfaction : à la place de l'âne, il aperçut un homme courbé, chargé des outres et le cou pris dans la longe.

Avant qu'Ahmet eût eu le temps de pousser une exclamation, l'homme était tombé à genoux, la face contre terre, baisant les bords du burnous du marchand d'huile, et il s'écria :

— Dieu soit avec toi, homme choisi! je m'humilie. Je vais te dire mon histoire.

— Mais, mon âne? cria Ahmet; qu'as-tu fait de mon âne?

— Ton âne? c'était moi! Ne t'exclame pas; écoute plutôt quelle fut ma faute et courbe-toi devant la justice et la sagesse d'Allah!!

Je suis le fils d'un caïd puissant des bords du désert. Allah m'avait donné la force du lion et la beauté qui attire le regard des femmes. La puissance qui commande devait me revenir. J'étais fier comme le cheval de guerre!

Or, un jour, je suivais seul et à pied un sentier assez loin des tentes, le soleil était, comme tout à l'heure, sur le point de retourner dans le sein de Dieu, lorsque j'aperçus un vieillard aveugle assis sur le bord du sentier, à côté d'un énorme fagot d'épines sèches.

« — Qui que tu sois, dit-il en entendant mes pas, je t'attendais. Aide mon bras affaibli par l'âge, à remettre sur ma tête ce fagot que la fatigue m'a contraint de laisser tomber. Et qu'Allah t'accompagne! »

Je ne sais pourquoi l'esprit du mal me poussa à passer sans répondre, et m'envoya la pensée que cet homme aux yeux fermés ne saurait dire quel est celui qui, fort, lui a refusé un peu de force?

Mais je n'avais pas fait trois pas au delà du vieillard, que je fus immobilisé sur place et changé en âne. J'entendis une voix me dire :

« — Tu serviras ainsi, pendant cinq ans, à porter les fardeaux. Ton dernier maître, en te rendant la liberté, me sera agréable; je féconderai ses troupeaux et protégerai sa maison. »

La parole sacrée commença immédiatement à s'accomplir, et pendant ma transformation, ayant voulu faire un cri, ma voix ne proféra que le braiement de l'âne.

Le vieil aveugle, dont j'avais méprisé la prière, se leva, vint me toucher; puis ayant en vain appelé un maître, il finit par me charger de son fagot d'épines et m'emmena à la tribu.

Le lendemain il fit annoncer qu'il avait trouvé un âne errant et qu'il le tenait à la disposition de celui qui l'avait perdu. Personne ne me réclama. Je devins la propriété de l'aveugle, et je rapportai chaque jour le bois mort qu'il allait ramasser au bois.

Quand le vieillard mourut, je fus vendu par le cadi, sur un marché, pour achever le payement de quelques dettes laissées par le défunt.

En me faisant changer de maître, Dieu me retira la mémoire du présent; aussi, ne puis-je plus rien te dire, sinon que la dernière heure des cinq années de ma peine vient d'expirer à l'instant, avec le dernier rayon de soleil de cette journée; et que, me retrouvant homme comme avant mon péché d'orgueil, je te demande d'accomplir la parole d'Allah en me rendant la liberté. Il ne manquera pas de tenir sa promesse sur ta maison et sur tes biens.

Je te demande, en outre, de garder le secret de mon humiliante punition, afin qu'il n'y ait jamais que Dieu, toi et moi qui la connaissions.

Je te salue et j'appelle sur toi la main du Très-Haut.

En disant cela, le pénitent libéré s'était débarrassé de la longe, avait posé les outres vides sur le sentier et était parti dans une direction opposée à celle que suivait Ahmet. Il dit une dernière fois :

— Aslam in-ta! (salut à toi.)

Ahmet était resté un moment interdit, puis il avait replié la longe en silence, l'avait mise dans le capuchon de son burnous, s'était chargé des outres et avait repris le chemin de son douar, en disant :

— Dieu est grand!

Le fils du caïd des bords du désert, pris de son côté un sentier à peine tracé à travers les jujubiers sauvages. Il ne tarda pas à arriver à un puits, près duquel il rejoignit un Arabe gardant un âne qui se désaltérait. Si Ahmet avait eu l'idée de suivre sa bête, redevenue homme, malgré toute son impassibilité, il n'aurait pu dissimuler son étonnement devant l'animal occupé à boire, car il aurait reconnu son véritable âne.

— Tu vois que mon avis était bon, dit le nouveau venu à l'Arabe qui gardait l'âne. Je connais la force et le caractère d'Ahmet, nous ne lui aurions rien pris par la violence; il aurait plutôt tué l'un de nous. Tandis que la simplicité et la crédulité de son esprit nous ont fait réussir.

— En effet, répondit l'Arabe, et j'ai admiré ton adresse, lorsque je t'ai vu aller adroitement détacher l'âne, prendre sa place dans la longe en te chargeant des outres dégoutlées, sans que le moindre bruit de tes pieds sur le sol t'ait trahi, ni qu'aucune secousse ait averti Ahmet.

— Il serait déshonnête de ne pas convenir que le portefardeau a mis à me céder sa place une docilité dont nous lui devons être reconnaissants, fit généreusement le félicité. Une fois détaché, il s'est arrêté net, et, pendant que tu l'emmenais à l'écart, j'ai continué de marcher un moment en imitant son mouvement de la tête et du pas, j'avais soin de maintenir la faible tension et le balancement réguler de la longe qui indiquent habituellement à Ahmet que la tête branlante de son animal se trouve au bout.

Comme on le voit, d'après cette conversation, le naïf Ahmet avait été habilement volé.

Après s'être mutuellement complimentés, les deux larrons furent vendre l'âne et se partagèrent loyalement l'argent qu'ils en avaient tiré.

A quelques semaines de là, Ahmet ayant besoin de remplacer sa monture qu'il croyait transformée en homme, se rendit à un grand marché des environs. Il en avait déjà parcouru une partie, lorsque son œil fut attiré par une oreille d'âne taillée d'une certaine façon. Il s'approcha; son doute devint une certitude : c'était bien l'âne qu'il avait à son service quelque temps auparavant. C'était le même poil gris blanc, usé par places.

Alors, l'âme touchée de compassion fraternelle, Ahmet mit sa bouche contre l'oreille de son ancien serviteur et lui dit à voix basse :

— Ah! malheureux! tu es donc retombé dans le péché? qu'Allah te protége!

Puis il murmura pour lui-même en se redressant :

— C'est égal, cette fois-ci je ne l'achèterai pas.

Et Ahmet-ben-Mocktar s'éloigna en plaignant mentalement celui qui se rendrait propriétaire de l'âne condamné...

Ce conte n'est-il pas une histoire de tous les jours?

Que de fois, par suite de notre égoïsme, nous sommes ainsi dupes en pensant être mieux éclairés que nos voisins. Nous servons souvent nos larrons en gardant précieusement, pour nous seuls, un prétendu secret!

ALEXANDRE RIBBONI.

FONTAINE AUX VIOLETTES

(Suite)

V

Tous les villages des environs d'Abainville avaient ressenti le contre-coup des bienfaits de M. de Neuville. Tous les hommes valides étaient certains de trouver de l'ouvrage à l'usine dans les plus mauvais jours de l'année. Chacun était payé selon son travail. Un vaste terrain avait été réservé pour une pépinière où tous les dimanches se réunissaient les ouvriers et les campagnards, pour écouter les leçons que leur donnait un jardinier largement rétribué par le maître de forges. Peu à peu, l'instruction se faisait jour au milieu des ténèbres épaisses de l'ignorance. Malgré quelques routiniers attachés aux vieilles coutumes, le progrès envahissait ce petit coin de terre. Moyennant une légère cotisation mensuelle, l'ouvrier assurait sa vie et le paysan sa maison ou sa récolte. Ces sages précautions devaient tuer le paupérisme et anéantir la misère, fléau si terrible lorsque la mort, la grêle ou l'incendie viennent s'abattre sur les familles, sur les champs ou sur les maisons.

Un homme, cependant, avait vu d'un œil jaloux ces progrès s'accomplir, quoiqu'il en eût profité. Joseph Marteau était pauvre comme le bonhomme Job à l'arrivée de M. de Neuville. Par une bizarrerie inexplicable, il avait un esprit étroit et stupide, et il était doué d'une intelligence capable de comprendre les plus grandes choses et de les appliquer. Il haïssait M. de Neuville parce qu'il était riche, il voulut devenir riche aussi. Robuste et capable de supporter les plus grandes fatigues, le travail pour lui n'était qu'un jeu d'enfant. Il assista avec soin à toutes les leçons et suivit tous les cours. Quoique âgé de quarante ans, il apprit à lire. A peine avait-il cent francs d'économies, qu'il achetait, à raison de trente ou quarante francs l'hectare, de vastes terrains qui, depuis des siècles, n'avaient pas été cultivés. On rit de lui les premières années; mais Marteau laissa rire. Au bout de dix ans de ce travail sans relâche, il était possesseur d'une ferme de cinquante hectares. Il avait construit lui-même sa maison, ses hangars, tracé les chemins de sa propriété. Le sainfoin, le trèfle avaient remplacé avec avantage les épines et les herbes malgres qui poussaient autrefois sur ses terres. Des bœufs s'engraissaient là où dix ans auparavant quelques maigres moutons trouvaient à peine de quoi brouter.

De magnifiques plantations de sapins promettaient, dans un temps donné, de beaux produits et avaient quintuplé la valeur du terrain. Marteau couchait sur la dure, dans une sale chambre, mais ses animaux se vautraient sur une litière fraîche, dans des écuries saines et aérées. Pas un atome de fumier n'était perdu; des fosses à purin bien cimentées recevaient les détritus liquides de la ferme, des instruments aratoires perfectionnés étaient traînés par de robustes attelages conduits par trois ou quatre domestiques, que leur maître avait habitués à obéir à ses moindres ordres. Joseph Marteau avait tiré une fortune du néant, et les mères regardaient avec admiration son fils René, se disant qu'il serait un jour un riche parti.

Joseph le savait bien, mais il avait ses vues sur son fils. Habitué à voir tout plier devant sa volonté, il ne lui venait pas même à l'esprit que René pût un jour avoir la pensée de protester contre ses exigences.

VI

M. de Neuville avait d'abord essayé d'entrer en relation avec le sauvage Marteau. Mais froissé du sans-façon et des réponses grossières du paysan, il l'avait envoyé à tous les diables, regrettant toutefois qu'un homme relativement intelligent fût doué d'un esprit si obtus. Ses travaux importants lui firent oublier son grincheux voisin, et sa fille, qu'il était allé chercher à Paris, remplaçait avec avantage, par son charmant babil, les sottes histoires des campagnards.

Habile écuyère, musicienne consommée, causeuse spirituelle, Mlle de Neuville, d'un caractère toujours égal et ne comprenant rien aux affaires, savait dissiper les soucis qui plissaient quelquefois le front de son père. Gracieuse et souriante, elle accourait à travers les allées du parc, faisant franchir à son cheval tous les obstacles; l'intelligent animal, comme s'il eût senti l'importance du précieux fardeau, mettait une douceur infinie dans les sauts périlleux que lui faisait accomplir sa charmante conductrice.

Beaucoup moins étourdi, Jean faisait suivre à sa monture les chemins les plus larges, évitant avec soin le plus petit obstacle. Malgré son dégoût de l'existence, il prenait toutes les précautions imaginables pour ne pas détériorer son individu.

Immédiatement au-dessous de l'usine, la rivière avait été canalisée; des tulipiers, des platanes, des saules, des peupliers en décoraient les rives.

L'été, M. de Neuville et sa fille, assis dans une barque élégante, que conduisait le fidèle Jean, respiraient à pleins poumons le parfum âcre des foins coupés, ou celui, plus doux, des arbres en fleurs. Ils restaient quelquefois des heures entières sans se parler, plongés dans leurs réflexions, l'un, remontant le cours de son existence, l'autre, songeant au présent, et ne s'occupant pas encore de l'avenir. La tête appuyée sur l'épaule de son père, Marie plongeait son regard dans le ciel bleu, tout parsemé de brillantes constellations étoilées. Elle écoutait les bruits des chariots sur la grande route, les cris des charretiers, le léger frémissement du vent dans les grands arbres, le son des cloches qui sonnaient lentement les heures. Naturellement rêveuse, ce calme majestueux des nuits d'été lui plaisait.

Dans ses jours de tristesse, elle se retirait dans une petite maison qu'elle s'était fait construire au milieu du parc; c'était bien la plus charmante habitation que l'on pût voir. Marie avait été elle-même son architecte. Peu soucieuse des règles de l'art, elle avait tout simplement suivi son caprice, qui l'avait heureusement servie.

Disparaissant dans un renfoncement du terrain, enserrée de trois côtés par des collines aux pentes rapides, la petite ferme, — car c'était une ferme en miniature, — élevait ses murs, dont la blancheur disparaissait derrière le feuillage épais des espaliers. Le rez-de-chaussée était consacré à la cuisine et au logement d'une domestique. L'appartement de la jeune fille occupait tout le premier étage; sa chambre à coucher, — où elle ne couchait jamais — était tendue de damas blanc. Le lit aussi avait des rideaux blancs, un petit bénitier surmonté d'un christ en ivoire, véritable merveille de sculpture, était attaché au mur. Une bibliothèque en bois de rose, un piano à queue, un petit bureau, deux fauteuils et quatre chaises complétaient l'ameublement. A côté, c'était la salle à manger, ornée de tous ses accessoires. Quelquefois Marie invitait son père à dîner *chez elle*, et M. de Neuville s'amusant de ses fantaisies d'enfant, lui demandait ce qu'elle comptait faire des quatre ou cinq chambres restées pour l'instant sans meubles et sans destination bien arrêtée.

— Car enfin, disait-il, ta maison est trop vaste, ton architecte s'est trompé : trois familles seraient ici à l'aise. Dans ton écurie, six chevaux, quatre vaches, une douzaine de moutons pourraient prendre leurs ébats. Décidément ton architecte manque totalement de ce coup d'œil qui fait les vrais artistes.

— Mais puisque c'est moi qui ai donné le plan aux ouvriers!

— Je ne t'en fais pas mon compliment.

Tout l'été, trois ou quatre fois par mois, se renouvelaient ces disputes, ces taquineries charmantes, qui leur plaisaient à tous les deux.

Les seuls habitants vraiment sérieux de la ferme étaient une grosse servante, une vache et quelques moutons.

Ne prétendant pas lutter avec Le Nôtre pour la perspective et l'harmonie, Mlle de Neuville avait tiré parti comme elle avait pu du terrain dépendant de sa maison.

Des sources jaillissaient à chaque pas dans les gazons et entretenaient sur ce petit coin de terre une fraîcheur et une verdure perpétuelles. Par un de ces caprices qui lui étaient familiers, Marie avait fait planter par Jean une petite forêt d'aubépines autour de sa ferme. Elle aimait à voir au printemps sa forêt se couvrir de fleurs d'une éblouissante blancheur, remplacée l'été par des milliers de petits fruits rouges, qui pendaient aux branches en grappes serrées. La terre, au pied des aubépines, était couverte de tapis de violettes, dont la jeune fille aimait le suave parfum. Elle avait donné à sa propriété le nom de Fontaine-aux-Violettes, et tous les matins elle venait y boire une tasse de lait frais.

Jamais Marie n'avait pensé que cette existence, qu'elle-même s'était faite, pût changer plus tard.

VII

Un jour que Marie se trouvait dans le cabinet de travail de son père, elle vit l'étonnement se peindre sur son visage en décachetant une lettre que le facteur de Gondrecourt venait de lui remettre :

— Ce pauvre Octave! murmura-t-il en refermant la missive.

— Qu'est-ce que c'est qu'Octave? lui demanda Marie.

— C'est un jeune homme que j'estime beaucoup qui m'écrit qu'il arrivera bientôt.

— Que fait-il?

— Il est médecin.

— Quel âge a-t-il?

— Vingt-huit ans, je crois.

— Comment le connais-tu? tu ne m'en avais jamais parlé.

— Tu m'ennuies à la fin avec tes questions. Tu sauras tout cela plus tard.

Marie se jeta au cou de son père, déposa sur sa joue un gros baiser et disparut.

Le lecteur, plus curieux que la jeune fille, voudra sans doute connaître le commencement des relations du médecin et du maître de forges; nous allons donc lui raconter, d'une façon sommaire, l'histoire du nouvel arrivant.

Parmi les nombreux ouvriers que M. de Neuville occupait lorsqu'il faisait construire son usine, se trouvait un jeune garçon de seize ou dix-sept ans, aux grands yeux bleus, au front large, doué d'une figure intelligente. L'air doux et modeste du jeune travailleur plut tout d'abord à l'industriel, qui s'informa de la famille du jeune homme et de ses moyens d'existence. Il sut qu'il était orphelin et que le travail de ses mains lui permettait seul de ne pas mourir de faim.

En effet, un matin que plusieurs cultivateurs se rendaient aux champs, ils entendirent des vagissements sortant d'un fossé qui longeait la route. Ils s'approchèrent et aperçurent à travers un tas de linge la figure d'un jeune enfant. Ils le ramassèrent, réchauffèrent ses membres engourdis, lui donnèrent à manger, et, le portant le plus doucement possible, ils le remirent au directeur de l'hôpital de Gondrecourt.

On donna à l'enfant le nom d'Octave, et comme on ne connaissait pas sa famille, on l'appela Marly, en souvenir de l'endroit où il avait été trouvé.

Dès qu'il fut en âge de travailler, l'orphelin fut placé comme domestique chez un propriétaire d'Abainville; ce fut en quittant son maître qu'il entra comme simple ouvrier chez M. de Neuville.

Octave était intelligent. Il savait lire et écrire; sa passion unique était d'acheter des livres avec les petites économies qu'il parvenait à grand'peine à réaliser. Après lui avoir parlé, M. de Neuville jugea qu'il y avait dans ce jeune homme autre chose que l'étoffe d'un simple manœuvre. Il l'envoya faire ses études à Nancy, à Strasbourg, et de là à Paris, où il passa un brillant examen.

Pour compléter ses études médicales Octave, toujours avec l'aide de M. de Neuville, voyagea. Il visita l'Allemagne, l'Italie, la Turquie et l'Égypte. Il arrivait de ce pays lorsque M. de Neuville reçut sa lettre.

Jamais le maître de forges n'avait parlé à sa fille de son protégé. Il mettait en pratique ce précepte : que la main gauche doit toujours ignorer ce qu'a fait la main droite.

VIII

M. de Neuville et sa fille se promenaient un matin sur le chemin d'Abainville, lorsqu'ils aperçurent deux cavaliers se dirigeant de leur côté avec une rapidité effrayante. Les pieds de leurs chevaux touchaient à peine le sol, un nuage de poussière enveloppait les hommes et leurs superbes monture.

Un des deux cavaliers précédait l'autre d'une centaine de pas : il était coiffé d'un léger chapeau de paille; le second, son domestique sans doute, avait la tête entourée d'un turban blanc et les épaules couvertes d'un burnous de même couleur. Marie avait fait arrêter son père pour le voir passer, lorsque son mouchoir, qu'elle tenait à la main, fut enlevé d'un coup de vent et alla tomber à quelques pas d'un des deux chevaux. Prompt comme la pensée, et sans arrêter sa monture, le voyageur, le pied posé sur un étrier et se tenant d'une main à la crinière de son cheval, se baissa, ramassa par terre le mouchoir et se remit en selle.

Tout cela s'était fait en un clin d'œil. Mlle de Neuville admirait la souplesse et l'habileté du cavalier, intérieurement flattée d'être la cause de ce véritable tour de force. Elle était femme, et par conséquent il ne lui déplaisait pas trop qu'un homme s'exposât pour elle à un danger quelconque.

Arrivé en face des deux promeneurs, le jeune homme arrêta brusquement son cheval. Obéissant à la pression du mors, le noble animal s'arc-bouta sur ses jambes et tomba presque sur les genoux entraîné par la puissance de son élan.

— M. de Neuville! s'écria le voyageur en sautant légèrement à terre.

— Octave! dit le maître de forges.

Les deux hommes s'embrassèrent. Octave remit respectueusement le mouchoir à Marie, qui le remercia en rougissant.

— Mon ami, dit M. de Neuville au jeune homme, je te présente ma fille.

— Mon enfant, dit-il en s'adressant à Marie, M. Octave Marly.

Les deux jeunes gens se regardaient sans se dire un mot.

— Allons, reprit M. de Neuville, embrassez-vous; et toi, Octave, offre le bras à ma fille.

Mlle de Neuville présenta son front blanc au jeune homme, qui y appuya ses lèvres.

— Pas comme cela! sur les deux joues, que diable! Lorsque depuis dix ans on est séparé, il est bien permis de s'embrasser autrement qu'au front.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

— Permettez, monsieur, dit Octave; depuis dix ans, c'est vrai, je vous ai quitté; mais je crois, si ma mémoire est bonne, que mademoiselle et moi ne nous sommes jamais parlé.

— Tu m'obligeras de garder tes réflexions pour toi. Donne ton cheval à ton nègre, et fais ce que je viens d'avoir l'honneur de te dire.

Il fallut se conformer à la prescription impérieuse de M. de Neuville. Nous devons dire, pour rester fidèle à la vérité, que Marie et Octave ne se firent pas tirer l'oreille.

Le domestique d'Octave fut chargé de conduire les chevaux, et la petite troupe se dirigea pédestrement vers l'usine.

IX

L'arrivée à la forge de ce nouvel hôte avait fait grand bruit à Abainville. Tous ceux qui l'avaient connu pauvre, en butte aux railleries des mauvais plaisants du village, qui prennent très-souvent leurs grossièretés pour de l'esprit et croient faire preuve d'intelligence en reprochant sans cesse à un malheureux, qui n'en peut mais, sa naissance illégale ou sa pauvreté, le voyaient sinon riche, du moins en train de se créer une position indépendante. Ce fut à qui lui ferait le plus d'avances, le plus de politesses. Octave reçut toutes ces gracieusetés très-froidement, il connaissait son village sur le bout du doigt, et il savait parfaitement bien que si sa position fût restée la même, chacun le traiterait d'imbécile. Il admira les prodigieux changements accomplis depuis son départ. Il visita l'usine, le parc, les maisons des ouvriers, et Marie lui fit voir sa petite ferme de Fontaine-aux-Violettes.

Quelques jours après l'arrivée d'Octave, M. de Neuville invita à dîner ses principaux employés et le curé d'Abainville, qui desservait la chapelle de l'usine. Le digne prêtre était heureux de posséder un paroissien aussi généreux que M. de Neuville. Il avait des châsses superbes, des étoles magnifiques, des aubes richement brodées; mais, il y a toujours un mais aux choses les plus parfaites, mais, disons-nous, le curé trouvait son paroissien trop tiède; il aurait voulu en faire un dévot, un petit saint; M. de Neuville s'était toujours montré très-récalcitrant sur ce point. L'espérance n'abandonne jamais ceux qui ont une foi véritable, le curé d'Abainville avait cette foi qui transporte des montagnes; il espérait donc, tôt ou tard, voir revenir à lui le pécheur endurci.

Octave raconta quelques-unes de ses aventures chez les différents peuples qu'il avait visités.

Il n'était pas poëte, ses études et ses goûts le ramenaient toujours aux idées positives. Le progrès était sa passion, il ne voyait rien au delà.

— L'homme, disait-il, qui garde pour lui seul sa science ou sa richesse, est un être inutile. Si vous avez une idée féconde, vous devez faire profiter vos semblables de votre fortune, non en leur donnant une aumône qui humilie toujours et n'enrichit jamais celui qui la reçoit, mais en donnant du travail à chacun selon ses forces ou son intelligence.

X

Malgré la sécheresse et l'aridité de la conversation, Mlle de Neuville avait écouté parler Octave avec un plaisir infini. La voix douce du jeune médecin raisonnait encore à son oreille comme une musique délicieuse, lorsque déjà depuis une heure elle ne l'entendait plus. Elle admirait, sans tout à fait le comprendre, sa science profonde, mais sentant son infériorité, elle ne se mêla pas à la conversation, et se contenta d'écouter.

— Il m'a parlé, se disait-elle, mais c'est par politesse; il a souri lorsque je lui ai répondu, mais il n'a probablement pas entendu les réponses que je lui ai faites. Il ne pense déjà plus à moi; ce qui l'occupe, avant tout, c'est la science. Que suis-je, moi, pour lui? une pauvre fille bien niaise, qui ne mérite un de ses regards que parce que je suis la fille de mon père!

Marie ne dormit pas de la nuit. Sans cesse l'image d'Octave se présentait devant ses yeux. Elle le voyait venir à cheval suivi de son domestique; elle se rappelait son mouchoir envolé, ramassé par lui au risque de se rompre le cou.

La figure pâle, les grands yeux bleus, la bouche au doux sourire du jeune homme l'enchantaient et la désespéraient tout à la fois.

— Pourvu qu'il n'en aime pas une autre, dit-elle en s'endormant.

Le soleil brillait et inondait la chambre de ses rayons lorsque Marie s'éveilla. Elle ouvrit sa croisée et contempla la campagne, comme si pour la première fois elle la voyait. Les vastes prairies, la rivière au cours sinueux, les collines qui étendaient au loin leurs ondulations gracieuses, dont les flancs étaient couverts de riches moissons et le sommet planté de forêts épaisses, s'étalaient sous ses yeux dans leur splendeur incomparable. Les oiseaux chantaient, cachés au milieu des arbres; perdues dans l'azur, les alouettes lançaient dans l'espace leurs notes joyeuses.

Dans la cour, Sélim, le domestique noir d'Octave, pansait le cheval de son maître. Le cœur de Marie battait avec violence.

— Sans doute il va venir, se disait-elle.

En effet, celui qu'elle attendait avec tant d'impatience parut bientôt. Octave portait un costume simple et très-léger, un petit chapeau de paille lui couvrait la tête; il s'avança du côté de Sélim et lui dit quelques mots en arabe. Le nègre attacha une couverture sur le dos du cheval; d'un bond Octave sauta sur l'animal, qui partit ventre à terre et disparut derrière les arbres.

Marie tomba anéantie sur un fauteuil. Elle en voulait au jeune homme de ne l'avoir pas regardée; sans rien comprendre à l'amour, elle l'aimait de cette passion chaste et pure qui peut seule naître dans le cœur d'une jeune fille de seize ans.

Elle employait tous les moyens pour rencontrer, *par hasard*, Octave, qui, la plupart du temps, plongé dans des réflexions profondes, ne la voyait même pas. Mais lorsqu'il l'apercevait, il souriait en la saluant, et la naïve enfant, heureuse de ce sourire, embrassait son père, appelait Jean, lui faisait seller les chevaux, et galopait des heures entières dans les allées du parc. Après ces courses effrénées, Jean était sur les dents. Il regrettait presque le temps où il grattait les pavés de la caserne de Strasbourg.

— Au moins, se disait-il, si je m'ennuyais, je ne me fatiguais pas à arracher des brins d'herbe.

XI

Depuis quelque temps on parlait d'un canal qui devait traverser la Champagne, la Lorraine et l'Alsace, et faire communiquer la Seine avec le Rhin. Pour la partie du canal qui devait aller du bassin de l'Ornain à la Meuse, deux projets étaient en présence.

Dans le premier, la nouvelle voie navigable, en quittant la Meuse, suivait le pied d'une chaîne de collines qu'elle traversait au moyen d'un tunnel, et longeait, sur le versant opposé, une petite vallée fertile et très-peuplée, pour aller aboutir à l'Ornain, au village de Naix.

Le deuxième était un peu plus long, et M. de Neuville l'appuyait.

Le canal remontait la Méholle jusqu'à sa source et traversait de part en part, au moyen d'un tunnel de 5 kilomètres, les montagnes couvertes de forêts qui s'étendent entre Demange et Mauvages. Tout près de Demange, il se bifurquait. Un embranchement remontait à Houdelaincourt, où un port devait être creusé, tandis que la ligne principale longeant l'Ornain se dirigeait vers Bar-le-Duc.

Les habitants des divers villages que devait traverser la voie navigable n'étaient pas très-fixés alors sur les questions économiques. Ils ne virent dans ce travail que leur ruine complète. En effet, les terrains, dont l'expropriation était indispensable, situés au fond des vallées, n'étaient-ils pas les plus fertiles, les mieux cultivés et les plus chers? Si un seul bateau pouvait porter cent à deux cent mille kilos de marchandises, il devenait évident que le transport sur les routes avait fait son temps, que les charretiers, les maîtres de poste, les aubergistes, les marchands de chevaux étaient ruinés.

Parmi les propagateurs acharnés de ces bruits malveillants, se trouvaient le taupier de Mauvages et le garde champêtre. Le premier de ces fonctionnaires craignait de perdre sa place si le canal prenait la prairie dans toute son étendue. Le second faisait comme la majorité, il criait pour le plaisir de crier. Ayant mangé ce qu'il possédait, il n'avait cependant rien à craindre. Il donnait à tout le monde des conseils, dictait des pétitions, les écrivait même, et, pareil à la mouche du coche, se démenait beaucoup et faisait peu de besogne. Un ordre du maire arrêta le garde champêtre dans ses idées d'opposition.

M. de Neuville avait réuni chez lui les maires et les cultivateurs les plus importants des cinq ou six villages menacés d'expropriation. Il voulait faire entrer dans leurs étroits cerveaux ses idées larges et justes.

Octave assistait au dîner qui avait suivi la réunion.

— Si l'on vous prend vos terres, disait-il aux paysans, on vous les payera largement. Il vous en restera encore assez à cultiver. Avec l'argent que vous recevrez, vous pourrez renouveler votre matériel et le mettre à la hauteur de celui de quelques provinces françaises.

— Et mon commerce? dit un aubergiste.

— Votre commerce, répondit Octave, jamais il n'a été en aussi bonne voie. Les travaux dureront au moins six ans; vous gagnerez dans ces six années plus que vous et vos prédécesseurs n'avez gagné jusqu'alors. Songez aux milliers d'ouvriers qui vont accourir ici, attirés par ce charme puissant et irrésistible qui s'appelle argent!

— Vous trouvez des remèdes à tout, reprit un charretier; mais que ferai-je de mes chevaux, de mes voitures, lorsqu'un bateau, traîné par deux mauvaises rosses, pourra transporter à lui seul plus que moi avec cent chariots attelés chacun de quatre bêtes solides?

— Vous avez trente chevaux, dans un an vous en aurez cent qui traîneront des tombereaux chargés de déblais. A la fin des travaux, si votre fortune n'est pas faite, ce sera votre faute. Dans tous les cas, si cela vous plaît, vous pourrez vendre vos animaux de prix, acheter des rosses, comme vous disiez tout à l'heure, et vous mettre à traîner les bateaux.

AUGUSTE LEPAGE.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GALETTE CHERBOURGEOISE, pour dix à douze personnes. — Faites fondre à feu doux 250 grammes de beurre; délayez et fouettez, en vous servant d'une fourchette, avec 500 grammes de pâte au levain doux, que vous prendrez chez le boulanger; ajoutez deux œufs, deux cuillerées d'eau-de-vie, plein une cuillerée à café de sel fin; continuez à fouetter encore pendant quelques minutes; laissez reposer pendant deux heures dans un endroit tiède; mettez dans un moule ou une casserole beurrés; ne remplissez le moule qu'aux trois quarts, parce que cette galette monte; faites cuire trois quarts d'heure; démoulez, et servez chaud.

GALETTE LORRAINE OU QUICHE. — Prenez 500 grammes de farine, 125 grammes de beurre, plein une cuillère à café de sel fin, un œuf: mélangez bien le tout; étendez cette pâte de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs, placez-la sur une tôle; formez un bord à la pâte, en la relevant et roulant un peu tout autour. Mettez 15 à 20 minutes au four chaud. Retirez-la et versez dessus deux œufs (blanc et jaune); battez avec un verre de lait et un peu de sel. Une fois cette composition versée sur la pâte, éparpillez-y, de place en place, des petits morceaux de beurre gros comme des noisettes, et faites cuire un quart d'heure au four.

CAKE OU GATEAU ANGLAIS. — Prenez 500 grammes de pâte préparée pour le pain, gros comme un œuf de beurre, un demi-verre de lait, deux cuillerées de sucre en poudre, plein une cuillerée à café de sel fin et huit cuillerées de raisin de Corinthe. Mélangez bien le tout et faites cuire, dans une casserole beurrée, une heure environ, feu dessus et feu dessous.

Nous avons emprunté ces trois recettes à *la Bonne cuisine française*, par M. Dumont. Faire bien, en dépensant le moins d'argent possible, par les procédés les plus simples, tel est le programme que s'est proposé et qu'a rempli M. E. Dumont. Ses recettes sont claires et pratiques, et, à ce titre, nous recommandons son livre à toutes nos lectrices.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme M., de Lille. — *Les costumes* courts ou rasant terre se porteront encore longtemps comme toilette de jour et pour sortir à pied. Les robes longues sont réservées aux réceptions du soir. Quant aux gilets, la chose est moins certaine; cependant nous sommes au règne de la fantaisie, et tout est à peu près de mode. Comme étoffe *très-deuil*, je ne connais guère que le cachemire, ou la popeline, ou certaines étoffes de fantaisie à raies diagonales; les passementeries pointillées de jais sont de deuil.

Mme L. Q. aura les lettres désirées.

Mme W. aura le dessin pour broder la robe d'enfant tel qu'elle le désire.

Une fidèle abonnée peut faire la corbeille à jour n° 9 du 13 juillet; les patrons demandés ont été donnés plusieurs fois.

Mme A. J., à C. — Prenez les pelotes telles qu'elles vous tomberont sous la main; il ne faut nulle régularité. Les diamants ne vont pas avec une toilette de grand deuil; le jais se porte, mais seulement au bout de quelque temps.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Porter aide aux émigrés d'Alsace et Lorraine est au moins un devoir.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 84. Dimanche, 10 Août 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE BAINS DE MER. 2. TOILETTE DE VISITE. 3. TOILETTE DE PROMENADE. DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de bains de mer. — Toilette de visite. — Toilette de promenade. — Toilette de campagne. — Toilette de voyage. — Étoile au crochet. — Voile au crochet. — Bande en tapisserie. — Rond en broderie Renaissance. — Pantoufle en mule en application de drap (2 dessins). — Sept chaussures : soulier Molière, soulier de plage, soulier lacé, deux bottines, soulier de bébé, soulier d'enfant. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

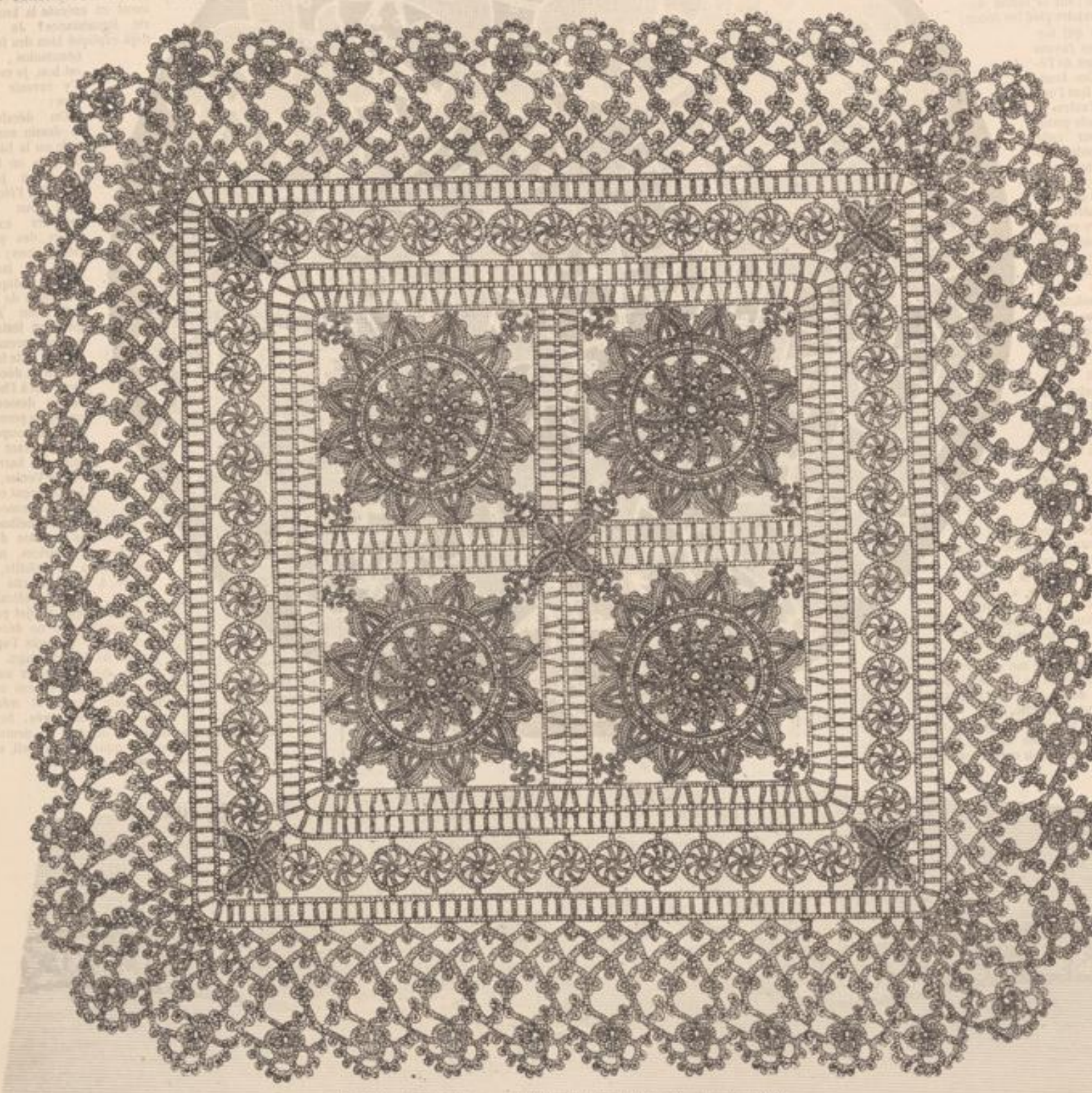
1. Toilette de bains de mer. — Robe de toile écrue garnie de toile bleue. La jupe, presque ronde, est agrémentée dans le bas de cinq biais alternés, l'un écru, l'autre bleu. Au-dessus, sont posées droites trois soutaches. La tunique est droite, fournie en fronces à la taille, comme les lés d'une jupe; elle forme parapluie. Elle est encadrée d'un biais bleu; une aumônière, assortie et faite dans les deux toiles, retombe sur le côté. On peut la remplacer par une aumônière en cuir. Le corsage, à longues basques devant et postillon derrière, s'ouvre sur un gilet Louis XV, rattaché à l'aide de simples boutons de nacre.

2. Toilette de visite. — Robe de faille vert

4. ÉTOILE AVEC CARRÉ AU CROCHET.

azuline; le tablier est garni par deux ornements semblables et répétés, disposés comme suit : trois biais d'étoffe sont encadrés de deux guipures noires, dont une basse pour la tête et une plus haute en biais; les lés de derrière, montés tout droits et froncés à la taille, sont ornés d'un haut volant à tête monté en fronces avec biais pour séparer la tête du volant. Tunique en tussor, relevée en pouf à l'aide d'une ceinture en ruban formant écharpe en dessous du pouf et nouée négligemment sur le côté; un entre-deux de guipure posé au défaut de l'étoffe, et par conséquent formant jour, encadre toute la tunique et fait berthe au corsage; une dentelle assortie, formant volant, complète l'ornement du costume.

3. Toilette de campagne. — Robe en sultane gris argent. Le devant de la jupe est monté du haut en bas en longs plis plats, allant un peu en s'évasant par le bas; pour les lés de derrière, la disposition des plissés est toute nouvelle et très originale. Chacun d'eux, coupé dans le haut en languette lisérée de blanc, se rattache en biais d'un pli sur l'autre, à l'aide d'un bouton blanc en métal, en nacre ou en étoffe. Cette garniture, large des côtés, va en diminuant jusqu'au milieu du lé de derrière, pour remonter en cercle de l'autre côté. La tunique suit l'ondulation de la garniture; elle retombe en châle à sa naissance pour se draper sur les côtés en dessous du lé de devant, qui est fort court et forme tablier. Corsage formant jaquette à gros plis et à basques droites, sur lesquelles sont disposées des poches carrées. Ce modèle et les deux précédents ont été dessinés aux magasins du Petit-Saint-



5. VOILE AU CROCHET. — MODÈLE DE Mme LECKER, 3, RUE DE ROHAN.

Thomas, rue du Bac.

4-5. Voile au crochet. — On ne fait plus de crochet plein; mais cela n'empêche pas de créer par le travail au crochet de jolis objets d'ensemble, tels que couvre-pieds, dessus d'édredon, rideaux, voiles de fauteuils, etc., et cela, grâce à l'établissement de carrés ou d'étoiles, qui, réunis, forment un ensemble attrayant.

Notre voile est formé de quatre étoiles réunies et entourées d'une dentelle. Chaque étoile se crochète séparément.

Il faut commencer par le rond du milieu; on fait à cheval une espèce d'anneau au feston, en prenant le fil à cheval; sur ce feston devront prendre pied les douze arcades qui forment les rayons intérieurs de l'étoile. Ces branches se font l'une après l'autre, et la seconde prend pied sur celle qui précède. Chaque branche exige cinq brides à la suite les unes des autres: la première en bride simple, et la dernière en brides quadruples; puis on revient sur soi-même, et en dessus on fait un rang de picots au nombre de sept, et au bout un petit trèfle. La branche qui suit se prend derrière ce picot sur le même point où celui-ci s'appuie, ce qui produit un relief, le picot d'une branche cachant le pied de l'autre arcade.

En montant ses brides, on aura soin de ne pas aller jusqu'en haut de la précédente; on s'arrête à cinq points avant la fin, ce qui forme roue fournante; il faut faire alors quinze points dans dix.

Une travailleuse me comprendra.

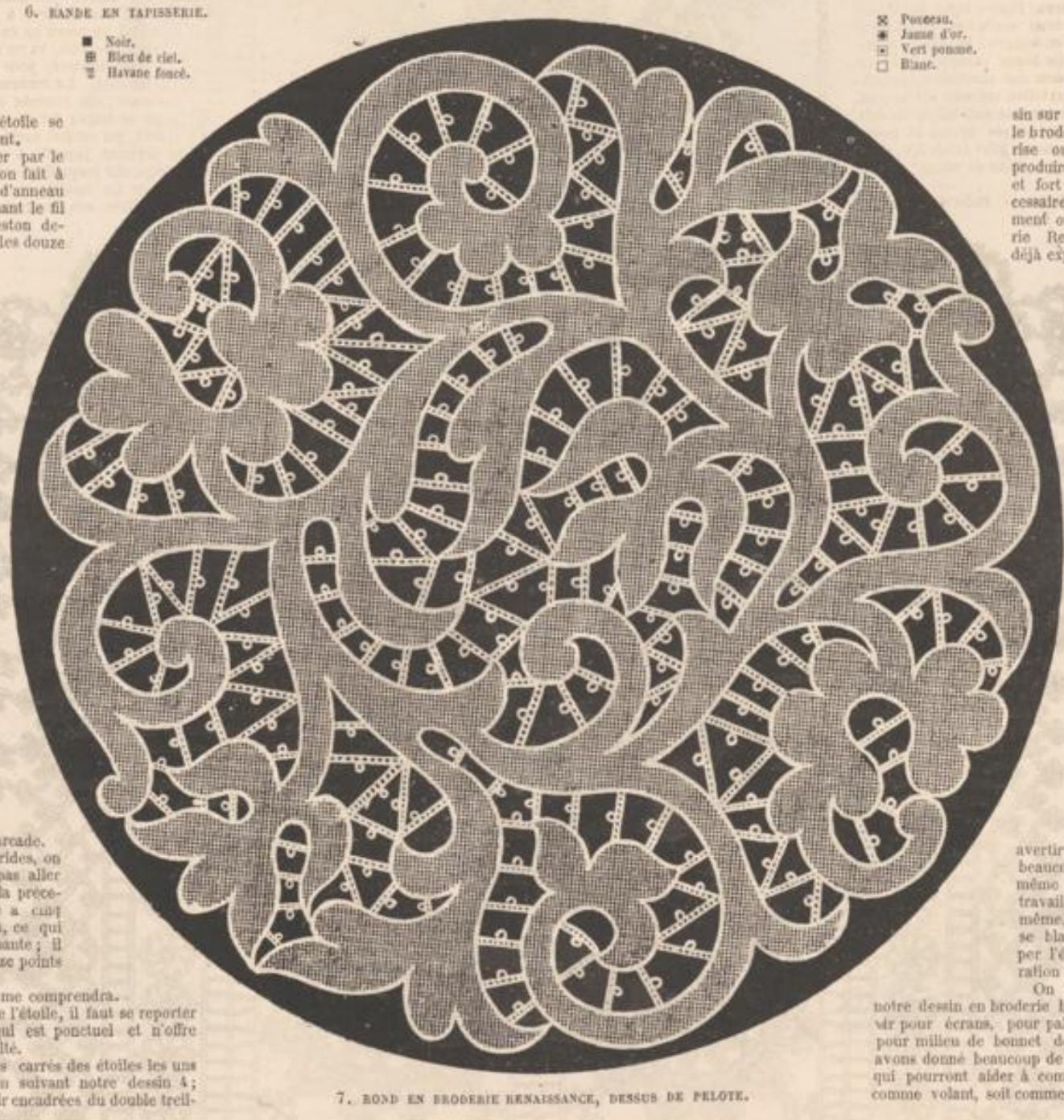
Pour le restant de l'étoile, il faut se reporter à notre dessin, qui est ponctuel et n'offre plus aucune difficulté.

On fait tous les carrés des étoiles les uns après les autres, en suivant notre dessin 4; puis, après les avoir encadrées du double treillage, on les assemble et on crochète autour la bordure de petites roues qui fait pied à la dentelle. L'on peut suivre textuellement ce travail sur notre dessin 5.

6. BANDE EN TAPISSERIE.

■ Noir.
⊞ Bleu de ciel.
▯ Havane foncé.
⊠ Pourpre.
✱ Jaune d'or.
▣ Vert pomme.
□ Blanc.

6. Bande de tapisserie pour ameublement, bordures de tapis, etc. Les couleurs à employer sont désignées sous le dessin à côté de chaque signe.

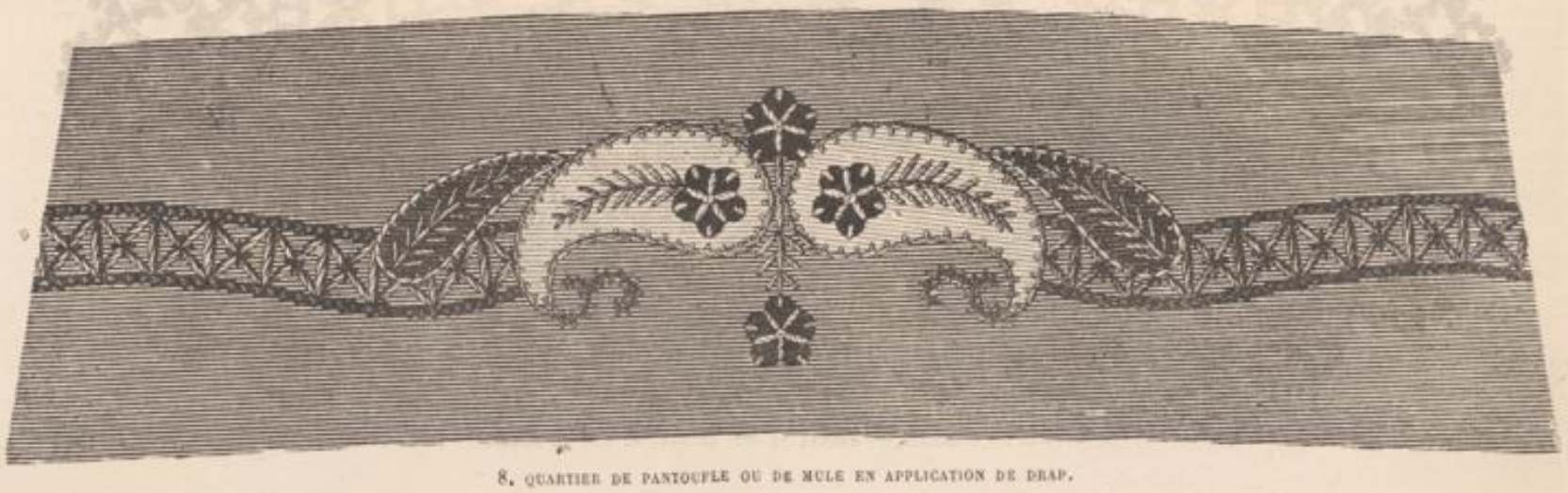


7. ROND EN BRODERIE RENAISSANCE, DESSUS DE PELOTE.

7. Dessus de pelote en broderie Renaissance. — Je conseille d'exécuter ce joli dessin sur batiste écrue et de le broder en cordonnet cerise ou bleu; ce travail produira un effet nouveau et fort original. Est-il nécessaire de répéter ici comment on exécute la broderie Renaissance? Je l'ai déjà expliqué bien des fois; néanmoins, il est bon, je crois, d'y revenir encore:

On décalque le dessin sur la toile ou la batiste; puis on festonne, en prenant bien l'étoffe dans tous les contours extérieurs des parties pleines; ensuite on lance les fils indiqués au défaut de l'étoffe, sur lesquels on festonne, sans prendre l'étoffe cette fois, car on la découpera tout à l'heure en dessous; quelques personnes découpent l'étoffe avant de faire les barrettes de Venise, elles trouvent cela plus commode. Cette méthode, je me hâte d'en avertir mes lectrices, nuit beaucoup à la solidité, et même à la régularité du travail; il est préférable même, lorsque l'objet peut se blanchir, de ne découper l'étoffe qu'après l'opération de blanchissage.

On peut exécuter aussi notre dessin en broderie blanche; il peut servir pour écrans, pour pale d'autel, et même pour milieu de bonnet de dame âgée. Nous avons donné beaucoup de dessins de dentelle qui pourront aider à compléter le travail, soit comme volant, soit comme garniture.



8. QUARTIER DE PANTOUFLE OU DE MULE EN APPLICATION DE DRAP.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

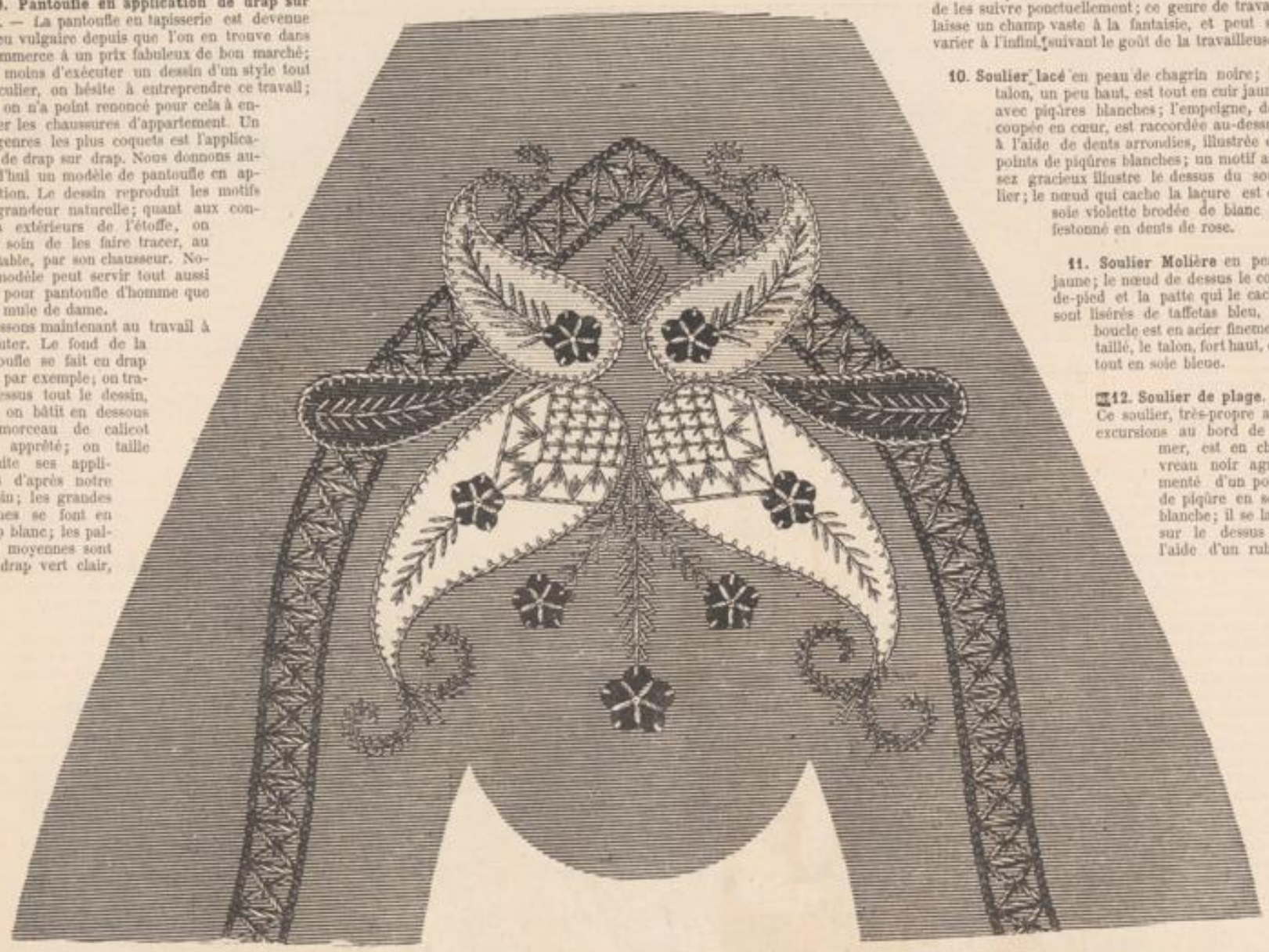
8-9. Pantoufle en application de drap sur drap. — La pantoufle en tapisserie est devenue un peu vulgaire depuis que l'on en trouve dans le commerce à un prix fabuleux de bon marché; et, à moins d'exécuter un dessin d'un style tout particulier, on hésite à entreprendre ce travail; mais on n'a point renoncé pour cela à enjoliver les chaussures d'appartement. Un des genres les plus coquets est l'application de drap sur drap. Nous donnons aujourd'hui un modèle de pantoufle en application. Le dessin reproduit les motifs en grandeur naturelle; quant aux contours extérieurs de l'étoffe, on aura soin de les faire tracer, au préalable, par son chausseur. Notre modèle peut servir tout aussi bien pour pantoufle d'homme que pour mule de dame.

Passons maintenant au travail à exécuter. Le fond de la pantoufle se fait en drap noir, par exemple; on trace dessus tout le dessin, puis on bâtit en dessous un morceau de calicot bien apprêté; on taille ensuite ses appliques d'après notre dessin; les grandes palmes se font en drap blanc; les palmes moyennes sont en drap vert clair, et les plus petites, qui sont foncées sur notre dessin, se taillent en drap vert foncé. Les fleurettes sont en drap rouge, brodées et retenues par du cordonnet blanc. Le treillage qui se trouve sur les palmes blanches est en cablé jaune, avec de toutes petites croix en soie cerise.

La bordure extérieure, au feston fort lâche, est également en cablé jaune, car vous savez, mesdames, que lorsque les appliques sont légèrement collées sur le drap, il faut les y maintenir extérieurement par un point de feston à points espacés, qui prend pied sur le drap du fond et coud en même temps l'application.

Quelquefois, tout en faisant son point, on dispose un gros cablé ou une petite ganse très-mignonnette tout autour du morceau appliqué; l'on comprend cette ganse dans son feston, qui se fait à cheval dessus; cela produit un effet original, surtout lorsque les deux tons sont bien heurtés; avec le jaune, on peut mettre du bleu ou du cerise. Les branchages droits ou tournés, qui se font au point d'épines, doivent être exécutés de plusieurs tons de vert; la plus grande variété est préférable; dans les palmes vertes, les arrêtes changeront cependant, et seront cerise.

Le cordon extérieur, avec treillage, s'obtient à l'aide d'une soutache ou ganse perlée, et le treillage lui-même se fait en gros cablé jaune.



9. MULE OU PANTOUFLE EN APPLICATION DE DRAP.

J'ai indiqué des nuances, mais on n'est pas forcé de les suivre ponctuellement; ce genre de travail laisse un champ vaste à la fantaisie, et peut se varier à l'infini, suivant le goût de la travailleuse.

10. Soulier lacé en peau de chagrin noire; le talon, un peu haut, est tout en cuir jaune avec piqûres blanches; l'empeigne, découpée en cœur, est raccordée au-dessus à l'aide de dents arrondies, illustrée de points de piqûres blanches; un motif assez gracieux illustre le dessus du soulier; le nœud qui cache la lacure est en soie violette brodée de blanc et festonné en dents de rose.

11. Soulier Molière en peau jaune; le nœud de dessus le coude-pied et la patte qui le cache sont liserés de taffetas bleu, la boucle est en acier finement taillé, le talon, fort haut, est tout en soie bleue.

12. Soulier de plage. — Ce soulier, très-propre aux excursions au bord de la mer, est en chevreau noir agrémenté d'un point de piqûre en soie blanche; il se lace sur le dessus à l'aide d'un ruban de faille n° 9; le bas est caché par une patte de velours violet.

13. Bottine de chevreau noir, doublée de taffetas rose; la guêtre est tout en satin de laine des plus fins; les boutons sont en malachite ou en imitation; l'empeigne est brodée de blanc, le talon est jaune.

14. Bottine de dame. — L'empeigne de cette bottine, du style des cothurnes, est tout en cuir noir; la guêtre se compose d'une jolie étoffe soyeuse blanche et noire au damier délicat.

15. Soulier d'enfant, haute fantaisie. Le quartier et l'empeigne de ce soulier sont tout en cuir verni d'un joli gris; il est bordé dans le haut d'une bande en cuir noir découpée à l'emporte-pièce, et sous laquelle se trouve une applique rouge formant transparent; le bout du pied comporte le même ornement, et de plus il est rattaché par une piqûre blanche; sur le dessus se trouve une boucle mignonne en acier, posée sur une patte en cuir noir, avec transparent rouge.

16. Soulier de bébé en vernis blanc; les petites pattes se rattachent au cou-de-pied; la boucle est en ivoire et la patte est illustrée d'une broderie en soutache de soie blan-

11. SOULIER MOLIÈRE.

12. SOULIER DE PLAGE

13. SOULIER D'ENFANT.

10. SOULIER LACÉ.

14. BOTTINE DE DAME.

16. SOULIER DE BÉBÉ.

13 BOTTINE DE DAME.

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

15, Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Elise, 64, r. Richelieu.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

che. Nous avon
M. Abler, 9, r

17. Toilette
de percale à fo
jupe, ronde, es
assez fournies s
derie de Saxe ;
moins ample, e
soutache blanc
de deux soutac
sez bas sur le
pour former po
en redingote
biais d'étoffe p
encadré d'un p
bande qui orne
biais liséré de

18. Toilet
voyage. — R
tissu beige d
nuances form
maieu. La j
garnie d'un b
lant plissé c
des deux nuan
l'étoffe; trois p
pris dans la
claire et trois
dans la nuance
La tunique, s
ample et longe
même ornem
de moindre l
cette tunique
ve sur le côté
creux pris dan
vers, puis elle
be par derrièr
droite sans êt
flée en pouf. J
croisée, à rev
châle; les
ments du costu
pris dans la m
plus foncée;
boutons d'acie
ment travaillé
plètent cette
fort distingué
sa simplicité.

PLANCHE C

Toilette de g
ver. — Robe
tas d'Italie n
brillant; la j
séparée en de
ties; celle de
re, qui forme
fort légère, es
verte jusqu'en
volants mon
fronce et ayan
10 à 13 centim
hauteur chac
volants sont
sur les côtés
bande ou un
sant tête à un
tit volant, po
la longueur
bande, ainsi q
vant du tablie
tunique, sont
d'une broderie
sé représenta
jolie guirlan
roses et de
entr'ouverts,
lage varié. L
qui se trouve
sous du tabl
monté en lon
plats, surmont
chenille qui bo
vert sur un gi
ainsi que les r
derie au passé
Bru,es fait re
une vraie frais
Les cheveux,
tout agrément
gnon.

Toilette de r
gris feutre Gis
de retroussis e
les nuances ve
diterranée, le
le vert-de-gris
tirant un peu s
jupe est divisé
le derrière nu

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

che. Nous avons fait dessiner ces différentes chaussures chez M. Abler, 9, rue du Hazard-Richelieu.

17. Toilette de campagne. — Robe de toile-batiste ou de percale à fond bleu de roi parsemé de pois blancs. La jupe, ronde, est ornée d'abord d'un volant monté en fronces assez fournies au-dessus duquel se trouve une bande en broderie de Saxe; sur cette bande retombe un second volant moins ample, également froncé et garni sur le bord d'une soutache blanche; il a pour tête un biais bordé également de deux soutaches blanches. Blouse Louis XV retombant assez bas sur le devant et relevée en draperie sur les côtés pour former pouf par derrière; le devant de la robe est garni en redingote de deux bandes de broderies de Saxe, avec biais d'étoffe pour tête; quant au tour de la tunique, il est encadré d'un petit volant plissé, sur lequel retombe la même bande qui orne le costume, bande ayant aussi pour tête un biais liséré de blanc.

18. Toilette de voyage. — Robe en tissu beige de deux nuances formant camaïeu. La jupe est garnie d'un haut volant plissé couponné des deux nuances de l'étoffe; trois plis sont pris dans la nuance claire et trois autres dans la nuance foncée. La tunique, qui est ample et longue, a le même ornement, mais de moindre hauteur; cette tunique se relève sur le côté en plis creux pris dans le travers, puis elle retombe par derrière toute droite sans être gonflée en pouf. Jaquette croisée, à revers et à châle; les compléments du costume sont pris dans la nuance la plus foncée; de jolis boutons d'acier, finement travaillés, complètent cette toilette, fort distinguée dans sa simplicité.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de grand dîner. — Robe de taffetas d'Italie noir bien brillant; la jupe est séparée en deux parties; celle de derrière, qui forme traîne fort légère, est recouverte jusqu'en haut de volants montés en fronce et ayant au plus 10 à 13 centimètres de hauteur chacun; ces volants sont arrêtés sur les côtés par une bande ou un biais faisant tête à un plus petit volant, posé dans la longueur. Cette bande, ainsi que le devant du tablier de la tunique, sont illustrés d'une broderie au passé représentant une jolie guirlande de roses et de boutons entr'ouverts, au feuillage varié. Le jupon, qui se trouve en dessous du tablier, est monté en longs plis plats, surmontés d'un petit volant sur lequel s'appuie l'effilé chenille qui borde la tunique. Le corsage, simple, est ouvert sur un gilet Louis XV en faille bleu turquoise, lequel, ainsi que les retroussis des manches, est illustré d'une broderie au passé assortie à celle de la jupe. Une dentelle de Bruges fait revers au corsage, et un vrai collier Henri IV, une vraie fraise enfin, complète cette toilette aristocratique. Les cheveux, simplement retroussés en nuque, n'ont pour tout agrément qu'une branche de roses posée dans le chignon.

Toilette de réception. — Robe de popeline anglaise, d'un gris feutre Giselle des mieux réussi, ornementée de biais et de retroussis en faille vert de mer, — ici une parenthèse : les nuances vert de mer varient à l'infini, il y a le vert Méditerranée, le Rhône, le Néwa, le grand Océan, le Neptune, le vert-de-gris même. Notre vert sera le vert Méditerranée, tirant un peu sur le bleu. — Revenons à notre toilette. La jupe est divisée en deux parties, le devant est bouillonné, le derrière nu; tout autour, le même volant d'étoffe monté à plis creux, plus haut cependant derrière que devant. Le voilant, doublé de vert, est à tête renversée. La tunique princesse forme tablier devant et est agrémentée de dentelle dans cette partie; derrière, elle est droite et à pans coupés, bordés d'un gros liséré dont l'ourlet, à l'envers, a 5 à 6 centimètres de hauteur. La ceinture, dont le pan forme une espèce de poche avec gros boutons, est en faille verte, ainsi que le poignet de la manche coudée, qui a pour ornement un petit sabot. Le corsage, ouvert, est agrémenté d'une grosse ruche double en étoffe doublée de vert et complétée à l'intérieur par une parure en tulle illusion tuyautée légèrement.

E. BOUGY.

17. TOILETTE DE CAMPAGNE. MODÈLES DU PETIT-SAINT-THOMAS. 18. TOILETTE DE VOYAGE.

COURRIER DE LA MODE

Nous sommes arrivés à cette époque de l'année où le mouvement de la mode subit forcément un temps d'arrêt absolu. Il n'y a plus rien à créer, puisque tous les choix sont faits et que les chefs-d'œuvre de nos couturières et de nos modistes sont soigneusement emballés dans de grandes malles, et traversent la France dans tous les sens, pour être exhibés ensuite soit au nord, aux bains de mer, sur nos plages à la mode, soit au sud, à Bagnères ou à Cauterets, soit au centre, à Vichy, soit enfin dans les résidences élégantes où le high-life va continuer la vie de Paris. Que reste-t-il aux vitrines ou dans les salons de ceux qui décrètent la mode? Des modèles défraîchis, pour avoir été maintes fois essayés, et certains spécimens excentriques destinés à l'admiration des naïves étrangères, peu familières avec les raffinements de la coquetterie parisienne. Cependant j'ai vu déjà quelques nouveautés d'automne; mais les *premiers essais* d'innovation doivent toujours être suspects, quand il s'agit de donner des indications justes, précises, et qu'il faut éviter d'induire en erreur des abonnées assez confiantes en le bon goût de leur rédactrice pour adopter sans hésitation les modes qu'elle leur présente. Je ne dirai donc *rien* encore aujourd'hui de ce que j'ai pu remarquer d'extrêmement original et d'imprévu dans les futures nouveautés d'automne; mais comme il faut bien après tout que je tâche de vous intéresser un peu, chères lectrices, voulez-vous que nous causions de ces charmants petits objets qui tiennent une si grande place dans la toilette des femmes, et qui se nomment les bijoux?

Vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous dire tout d'abord mon opinion personnelle sur les bijoux, car il ne me paraît guère possible d'entrer en communication absolue avec vous, mesdames, si je ne vous fais pas part de mes idées, de mes impressions, de mes goûts, en les appuyant du raisonnement par lequel j'explique mes sentiments et mes *opinions*. Je n'ai pas la prétention de faire partager ma manière de voir à toutes nos abonnées; j'apporte simplement ma part d'expérience, de réflexion, d'impression, et voilà tout.

Certes, rien n'est splendide comme une gerbe de brillants, une rivière étincelante, une pierre précieuse d'une grande valeur; mais, à mes yeux, la valeur intrinsèque de la pierre disparaît si *l'art* est étranger à la façon dont elle est montée et disposée.

J'avouerai même que cette exhibition exagérée de bijoux valant une fortune me semble du plus mauvais goût, et je ne l'excuse que lorsque diamants, perles ou pierres précieuses ont été sertis, groupés, montés par la main d'un artiste, et que la forme, le dessin du bijou lui prêtent une valeur nouvelle. Je recommande aux jeunes femmes, dont la corbeille renferme un riche écrin un collier ainsi composé, que je préférerais à la plus brillante rivière : sur un ruban de velours noir, large d'un doigt environ, on pose une légère guirlande de feuilles de chêne, ou de myosotis, ou de toute autre fleur ou feuillage, exécutée avec de petits brillants mélangés de quelques autres plus gros formant le cœur des fleurs ou la tige des feuilles. On peut placer au milieu du collier un médaillon représentant une branche de fleurs ou de feuilles exécutée avec des pierres plus grosses, et auquel on peut donner telle valeur désirée par le choix des diamants. Le bracelet se fait de même, c'est-à-dire en dessous de la guirlande se trouve un bracelet de velours noir. L'effet produit sur le cou et au poignet par le velours noir, qui fait ressortir l'éclat des brillants est prestigieux aux grandes lumières.

On a un peu abandonné les grandes boucles d'oreilles pendantes. Les formes plus généralement adoptées sont les larges anneaux, ce qui donne un faux air de femme sauvage, ou

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

encore deux anneaux enlacés, ou ce qui se nomme un *pavé*, soit de diamants, de perles, de turquoises, de rubis ou d'émeraudes. Il y a aussi les boucles d'oreilles à pivot, se fixant derrière au moyen d'un petit écrou, et formées d'une seule pierre ou d'une perle, ou représentant une mignonne mouche faite en émeraude, rubis et brillants, et qui semble posée sur le bout de l'oreille. Il y a encore dans ce genre, des fleurs, comme des myosotis en turquoise, des violettes émaillées, etc. Je recommande ce genre de boucles d'oreilles à celles de mes lectrices qui trouvent que la nature a trop largement développé chez elles cet organe. Les longs pendants agrandissent l'oreille, tandis que la nouvelle mode que je signale fait paraître l'oreille infiniment plus petite qu'elle ne l'est en réalité.

Tout le monde connaît les bracelets unis qui s'appellent bracelets *bonheur;* les plus jolis sont les plus étroits. J'en ai vu d'un peu plus larges, mais très minces et très-flexibles, et faits comme une sorte de jarretière, avec des trous espacés pour les resserrer à volonté, et qui sont disposés de façon à s'adapter à une agrafe. Ces bracelets ont pour objet de fixer aux poignets, ou plus haut, les gants longs sans boutons dont je parle si souvent et qui, étant très-lâches, ont parfois l'inconvénient de retomber du poignet. Ces bracelets se portent journellement, car ils n'ont pas de valeur réelle et ne sont nullement prétentieux, puisqu'ils ont une *utilité*. Leur prix est de 45 francs pièce. J'ai trouvé cela fort élégant et de bon goût.

J'avoue ma prédilection pour les bagues, mais..... il y a un mais, je ne crois pas que *toutes les mains* puissent les adopter, au moins en profusion. Si une main blanche, délicate, mignonne, aux doigts en fuseau, terminés par des ongles roses et polis, doit paraître encore plus charmante ornée de quelques bagues artistiques ou étincelantes, il est évident qu'une autre main rougeaude ou bouffie paraîtra encore plus commune si le regard est violemment attiré sur elle par le rayonnement d'une émeraude ou d'un saphir entouré de brillants. Mais c'est là une question délicate, et comme je suppose que toutes mes lectrices ont une main charmante, je leur conseille la bague à chaton allongé comme très-seyante. Je leur recommande de ne point en surcharger tous les doigts. L'annulaire seul peut contenir autant de bagues que la fantaisie le désire; j'admets aussi une bague artistique au petit doigt; mais je n'approuve pas la présence des bagues à la main droite. Quand on est possesseur d'un grand nombre de ces bijoux, on peut se donner le plaisir de les changer et de les porter alternativement. On mettait autrefois certaines bagues nommées *duchesses* par-dessus le gant; cet usage est passé de mode.

Le bijou le plus utile, c'est la montre. Les femmes les plus modestes ont une montre; mais la mode, à cet égard, ne change guère, la manière de les porter diffère seule. On a adopté maintenant l'ancien crochet de nos gaand'mères, modifié selon le goût du jour, et qui s'appelle *breloquet*; on en fait de très-artistiques, en or ciselé. On emploie pour le même bijou toutes les espèces d'or, comme l'or rouge, l'or jaune et l'or verdâtre; c'est très-joli... et très-cher. On les orne de brillants, de perles et de pierres précieuses. On en fait aussi de plus simples, mais pour la rue et les toilettes simples, je préfère la chaîne, au moyen de laquelle on peut rapprocher sa montre du regard, et qui se dissimule mieux et fait moins d'étalage. Il se vend aussi beaucoup de montres en bois noir, en écaille, en argent niellé, en ivoire, pour courses du matin, toilettes de campagne ou voyages; ces montres-là sont toutes attachées à un breloquet du même style que la montre, où s'accrochent aux ceintures de cuir de Russie ou de cuir noir, si fort à la mode en ce moment, et qui sont pourvues à cet effet d'une chaînette avec porte-mousqueton.

MARIE DE SAVERNY.

Les Conseils du Docteur

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite)

Plusieurs de nos lectrices m'ont prié de leur faire connaître les moyens de se débarrasser des pellicules qui se détachent en abondance du cuir chevelu au moment de la toilette. S'il ne s'agissait que d'enlever les pellicules existantes, je leur indiquerais un moyen bien simple de les faire disparaître, ce serait de oindre la racine des cheveux avec une forte dose de pommade et de passer ensuite le peigne fin, puis la brosse. La pommade forme avec les cheveux une sorte de pâte épaisse qui est entraînée par l'action du peigne. Malheureusement les pellicules se reforment presque aussitôt, et on devrait chaque jour recommencer la même opération sans obtenir le moindre résultat satisfaisant. Il faut donc aller plus loin et attaquer le mal jusque dans ses racines, c'est-à-dire la maladie sous l'influence de laquelle se développent les pellicules. Cette maladie du cuir chevelu se rattache à deux variétés qu'on désigne sous les noms d'*eczéma* et de *pityriasis*. Ce dernier étant de beaucoup le plus fréquent, c'est par lui que je vais commencer.

Le pityriasis se montre quelquefois chez les enfants, mais il est plus commun chez les grandes personnes, principalement chez les femmes, et surtout parmi celles-ci, chez celles qui ont les plus belles chevelures. Il débute généralement d'une façon tout à fait insensible, sans douleur ni démangeaisons d'aucune sorte. Sous l'influence du peigne, il se produit d'abord une desquamation légère, mais qui devient de jour en jour plus abondante. Bientôt les malades éprouvent le besoin de se gratter, et comme ils ne savent pas résister à ce besoin, l'action des ongles ne fait que donner un degré d'irritation de plus au cuir chevelu et augmenter l'intensité de la maladie. Les femmes surtout qui ont une chevelure épaisse et abondante redoublent de soins et de manœuvres. Elles ont recours aux pommades les plus irritantes que leur débite le charlatanisme; elles emploient les brosses les plus dures, les peignes fins qu'elles passent et repassent dans les cheveux avec une persévérance et une pression tellement exagérée qu'elles écorchent parfois le cuir chevelu.

Et, chose extraordinaire, tout ce qu'elles font pour diminuer ou guérir la maladie ne fait que l'aggraver, au point qu'au bout d'un certain temps, le matin, après leur toilette, on dirait que leurs vêtements ont été couverts d'une couche de *farine*.

Un pareil état n'est pas fort agréable, non-seulement au point de vue de la propreté et de la beauté de la chevelure, mais surtout au point de vue de sa conservation; car le pityriasis chronique entraîne presque toujours la perte des cheveux. Le poil, sous l'influence inflammatoire de la peau qui le nourrit, s'altère dans sa composition, devient sec, cassant, grêle, amaigri, et tombe par poignées sous l'action du peigne. Heureusement que cette alopécie n'est pas définitive, et que les cheveux repoussent bientôt après. Mais quelle est la jeune femme qui, habituée à se parer d'une brillante chevelure, consentirait à s'en séparer même pour quelques semaines?

Les causes du pityriasis ne sont pas toutes connues, mais sachant que cette maladie est constituée par l'inflammation du cuir chevelu, il est évident que toutes les causes capables de déterminer cette inflammation pourront développer l'affection qui nous occupe. En première ligne, on doit placer les soins excessifs de la chevelure, l'abus des peignes fins, des brosses trop dures et particulièrement des cosmétiques. L'usage trop fréquent du peigne fin irrite la peau du crâne, soit par le tiraillement qu'il exerce sur la racine des cheveux, surtout quand ils sont épais et fournis, soit par le frottement qu'il opère à la surface du derme. L'action des brosses est à peu près la même. Mais de toutes les causes, la plus fréquente et la plus réelle est certainement l'emploi des cosmétiques liquides ou en pommades, réputés infaillibles pour arrêter la chute des cheveux ou pour les faire repousser. Il en est de même des différentes eaux destinées à teindre les cheveux. Celles-ci contiennent toujours un principe irritant, comme je le démontrerai plus tard.

En résumé, le pityriasis, caractérisé par la chute et la reproduction incessante d'un grand nombre de pellicules blanches, sèches, constituant une espèce de fleur farineuse, n'est jamais une maladie grave, parce qu'elle n'attaque point la santé générale. Mais elle présente une ténacité désespérante, résistant souvent avec opiniâtreté au traitement le plus rationnel. Toute sa gravité consiste dans la chute à peu près certaine des cheveux, et par suite dans une calvitie plus ou moins complète. Celle-ci pourtant n'est jamais définitive : les cheveux repoussent avec autant de facilité qu'ils étaient tombés; puis retombent de nouveau pour repousser encore. Mais les malades se contentent peu de cette alternative de crainte et d'espérance. Les cheveux leur manquent pour fournir à la coiffure, même la plus simple, et elles ont toujours peur de les voir disparaître définitivement. Il faut donc se hâter d'appliquer un remède prompt et efficace.

Le meilleur traitement consiste à se débarrasser au plus vite de tout ce qui peut entretenir ou augmenter l'irritation du cuir chevelu, c'est-à-dire de toutes les pommades, de toutes les eaux de toilette qui, sous prétexte de faire repousser les cheveux, ne font qu'aggraver la maladie et la transformer en état chronique. Un régime rafraîchissant, dit Cazenave, quelques bains de pieds, quelques bains entiers d'eau de son, de légers laxatifs, le soin de s'abstenir de tout cosmétique, de changer les raies de la coiffure, de ne pas serrer les cheveux, d'éviter de les tourmenter, de les tirailler.

Cet ensemble de soins suffit, dans beaucoup de cas, pour guérir un pityriasis au début, quand il ne se traduit encore que par quelques squames aux points de séparation de la coiffure, et par la chute de quelques cheveux, qu'emporte le peigne à démêler? Mais lorsque la maladie est invétérée, ces soins sont insuffisants, il faut y joindre un traitement général et un traitement local. Le premier est indiqué par l'état de santé de la personne, état qu'il ne m'est pas permis de décrire dans ce journal; le second, je puis le faire connaître sans inconvénients.

1° Suspendez l'usage du peigne fin, et faites, matin et soir, d'abondantes lotions sur la tête avec le liquide suivant :

Sous-borate de soude.....	10 grammes.
Eau distillée.....	1 litre.

2° Si, au bout de quelques jours, vous n'éprouviez point une amélioration sensible, suspendez les lotions précédentes, et faites tous les soirs des onctions avec la pommade suivante :

Sous-carbonate de potasse.....	5 grammes.
Cérat.....	60 —

Le lendemain matin, lavez-vous abondamment la tête avec une infusion de fleurs de sureau, ou mieux de feuilles de noyer.

3° Enfin, si ces moyens restaient impuissants, il faudrait remplacer la pommade précédente par celle qui suit, toujours le soir en se couchant :

Soufre sublimé.....	8 grammes.
Cérat de Galien.....	60 —

Nettoyez la tête tous les matins avec une eau légèrement savonneuse.

Ajoutez à ce traitement des bains généraux, fréquents, tièdes, à l'eau de son, avec laquelle vous vous laverez la tête chaque fois.

DOCTEUR IZARD.

La Musique

Comme à vingt ans. — Transcription brillante pour le piano de la mélodie si connue d'Émile Durand, par Alfred Lebeau. Prix : 2 fr., chez Choudens, éditeur, rue Saint-Honoré, 265.

La fée Mignonne, rêverie-*berceuse*, musique de Membrée, petit poëme plein de grâce et de fraîcheur sur lequel l'auteur a composé quelques phrases musicales délicieuses. 2 fr., chez Heugel, éditeur, 2 *bis*, rue Vivienne.

M. DE S.

Les Menus de la Saison

Août.

Depuis quelque temps, pour cause de chaleurs, je délaisse les *menus* de grands dîners; mais le retour de nos députés dans les départements devant donner lieu à de nombreuses réunions, il est opportun de les reprendre.

MENU D'UN DINER DE 25 A 30 COUVERTS

DEUX POTAGES

Consommé de volailles garni de ravioles.
Purée de pois verts, garniture de pois verts.

DEUX HORS D'ŒUVRES CHAUDS

Bouchées à la reine.
Petits pains de lapereaux au salpicon.

DEUX RELEVÉS

Filets de maquereaux à la normande.
Jambon mariné sauce Robert.

QUATRE ENTRÉES

Épigrammes d'agneau à la chicorée.
Poulets à l'estragon.
Casserole de riz à la polonaise.
Darnes de saumon au beurre de Montpellier.

DEUX RÔTS

Halbrans rôtis.
Homards en broche.

QUATRE ENTREMETS

Aubergines au gratin.
Épinards au jus.
Gâteau génois au rhum.
Crème plombière aux amandes.

EXTRA

Ramequins.

LE BARON BRISSE.

Fontaine aux Violettes

Suite

Le repas se prolongea assez avant dans la nuit. Mlle de Neuville s'était retirée dès dix heures. Le seul intérêt pour elle était de voir et d'écouter Octave.

En le comparant aux invités, elle sentait en lui l'homme supérieur, inaccessible aux petites passions, aux jalousies mesquines, aux craintes peu fondées de ces villageois, qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez.

La jeune fille se leva de bonne heure, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Jean sella les chevaux, et, à son grand désespoir, il accompagna Marie dans sa promenade, ou plutôt dans sa course à travers le parc. Durant deux heures, qui lui parurent deux siècles, Jean caracola, manquant de tomber à chaque instant, serrant les jambes, les yeux fixés en avant, ayant l'air de choisir l'endroit où il voulait s'étaler.

Enfin, cette course furibonde toucha à sa fin, Mlle de Neuville remit au digne domestique les rênes de son cheval, et rentra dans sa chambre.

— Je suis perdu, murmurait Jean en se frottant les cuisses, où diable mademoiselle a-t-elle l'idée? Toujours à cheval, je n'y résisterai pas; encore un an d'une pareille existence et je serai mort ou fourbu! Peut-être l'un et l'autre!

Dix minutes après, l'écurie retentissait de ronflements sonores. Jean rêva que le dernier des chevaux venait de se

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

noyer dans l'Ornain. La joie qu'il en éprouva fut telle qu'il se réveilla, et la vue des deux coursiers, dont le poil était encore humide, le ramena au triste sentiment de la réalité.

— Décidément, se dit-il, j'aimerais mieux encore gratter les pavés et faire l'exercice. Au moins je ne serais devenu qu'idiot, au lieu d'être écloppé!

Il se rendormit.

XII

Nous avons depuis quelques chapitres complétement mis de côté Joseph Marteau. A l'époque où nous en sommes de notre récit, c'est-à-dire à la fin de juillet 184.., le jaloux et avare cultivateur est assis sur une chaise de paille dans une chambre éclairée seulement par une chandelle fichée dans un vieux bougeoir de fer-blanc. A dix heures du soir, contre son habitude, Joseph Marteau n'était pas encore couché. Il tenait à la main une lettre qu'il essayait de déchiffrer. Cette lettre, qui portait le timbre de Paris, lui avait coûté vingt-six sous de port. Il avait dû donner au facteur cette somme, qu'il trouvait énorme; il avait traité de la belle façon le gouvernement, qui exploitait ainsi les malheureux.

Cependant Joseph souriait en lisant, si on peut donner le nom de sourire à la grimace qui élargissait sa bouche et plissait ses joues.

Depuis qu'il s'était mis dans la tête de devenir riche, c'est-à-dire depuis l'arrivée de M. de Neuville dans le pays, Marteau avait envoyé son fils à l'école; sa misère devenant une honnête aisance, il l'avait envoyé à Bar-le-Duc; l'aisance, à son tour, se changeant en fortune, le jeune homme était allé à Paris faire son droit. Intelligent, appliqué à ses devoirs, René Marteau venait d'être reçu avocat; dans la lettre que son père était en train de déchiffrer, il lui annonçait cette heureuse nouvelle.

« Grâce à tes soins, écrivait-il, grâce au travail auquel tu t'es condamné, aux privations de toutes sortes que tu t'es imposées, je suis en voie de me créer une position. Veux-tu que j'aille à Abainville passer un mois ou deux auprès de toi? Nous sommes séparés depuis si longtemps! J'attends ta réponse avec impatience, j'espère que tu ne me refuseras pas; certain de ton affection, tu dois désirer mon retour...

— Enfin, disait Joseph, voilà donc mon fils aussi instruit que ces fils de famille qui ont, en venant au monde, cinquante mille francs de rentes. Je leur ferai voir, à tous ces farauds qui nous regardent comme de la boue, que Joseph Marteau n'est pas si bête qu'il en a l'air. Et ce petit mendiant d'Octave qui me salue à peine lorsqu'il passe près de moi, — croit-il qu'on a oublié sa naissance et la façon dont il a été élevé?

XIII

Le père Marteau répondit à son fils qu'il l'attendait avec impatience; quelques jours après, René arrivait à Abainville.

C'était un grand et beau garçon que René Marteau; mais ayant peu fréquenté le monde et encore moins les lieux de plaisirs où la jeunesse des écoles prenait ses brillants ébats, il avait toute la timidité d'une jeune fille. Son seul plaisir était l'étude. Son père fut fort étonné lorsqu'il le vit calme au récit des insultes qu'il s'imaginait recevoir tous les jours. N'appréciant l'instruction qu'au point de vue de la position qu'elle pouvait procurer, il ne croyait pas qu'un esprit développé pût laisser de côté et mépriser les rancunes mesquines qui depuis des années l'agitaient continuellement.

D'un coup d'œil René jugea la position que s'était faite son père. Il comprit la haine qui, depuis si longtemps, s'accumulait dans son cœur; il vit pourquoi M. de Neuville l'avait laissé seul. Sa découverte l'effraya.

Vouloir ramener à de meilleurs sentiments ce cœur ulcéré était chose impossible. Il essaya pourtant, mais il fut obligé d'y renoncer.

L'harmonie ne dura pas entre ces deux hommes de caractères si différents.

Dans ses promenades quotidiennes, René rencontrait souvent Mlle de Neuville; jamais il n'avait osé lui parler, mais l'image de la jeune fille était restée gravée dans son cœur. Vivant seul dans Paris, n'ayant jamais connu ces plaisirs légers dont la jeunesse des écoles se montre si friande, il était tout naturel que la première jeune fille pure et naïve qu'il rencontrerait devint aussitôt pour lui l'incarnation de son idéal, le portrait vivant de ses rêves. Dénué d'ambition, son seul but était, lorsque sa position le lui permettrait, de se marier et de continuer en famille ses études favorites. Il savait son père riche; son idée était de venir rester à Abainville.

Un moment, il crut que le mariage d'Octave avec Mlle de Neuville était décidé; mais, voyant la froideur du jeune médecin, il se dit qu'il n'était venu qu'en ami, et que sous peu il repartirait et lui laisserait le champ libre.

Il résolut de parler à son père de ces idées qui lui trottaient par la tête.

Un jour que Joseph Marteau était en train d'arroser quelques plantes dans son jardin, René vint à lui.

— Mon père, lui dit-il, je voudrais te parler.

— Parle! garçon, parle! Regarde donc quels choux magnifiques. Nous ne manquerons pas de légumes cet hiver.

— Ce que j'ai à te dire est très-sérieux et mérite toute ton attention.

— Cause pendant que je travaillerai. Il y a une diablesse de taupe qui a fait ses farces dans ce carré de salades; je vais mettre un piége sur son passage.

— Écoute-moi d'abord, tu mettras ton piége après.

— C'est donc bien important ce que tu as à me dire!

— Très-important.

— Alors j'écoute; mais sois bref.

— Sois tranquille, cela ne sera pas long.

Les deux hommes s'assirent sur le gazon.

— As-tu jamais pensé à me marier? demanda brusquement René.

— Pourquoi cette question?

— C'est que j'y ai songé, moi!

Joseph regarda son fils.

— Ah çà! aurais-tu jeté tes vues sur quelque péronnelle de Paris?

— Non. Celle que j'aime mérite qu'on parle d'elle avec respect d'abord, et ensuite elle n'habite pas Paris.

— Connu! connu! L'objet de ta flamme a toutes les qualités, mais elle ne possède pas un rouge liard. Je refuse!

— Je ne tiens pas à la fortune.

— Moi, j'y tiens énormément.

— Je le sais. Aussi te dirai-je que peut-être elle est plus riche que moi.

— Cela change la question : alors je suis tout oreilles. La connais-je?

— Oui.

— Son nom?

— Mlle de Neuville.

La foudre, tombant à ses pieds, n'eût pas plus surpris le père Marteau que les trois mots que venait de prononcer son fils.

— Ah çà! mon garçon, tu es fou? dit-il après le premier moment de surprise passé.

— Je ne suis pas fou le moins du monde. Ce que je viens de dire, je suis prêt à le répéter. Je sais que tu hais M. de Neuville, je veux ignorer la cause de cette haine, de peur d'être forcé de te blâmer. La fortune que tu as amassée sou à sou vient tout entière de ton travail; c'est là une source honorable. Tu peux donc sans crainte demander pour ton fils à M. de Neuville la main de sa fille. S'il te refuse, c'est qu'il aura pris d'autres engagements; mais sois d'avance certain que le mépris n'entrera pour rien dans sa réponse.

— Mais ma ferme n'a pas la valeur de son usine : il est riche cinq ou six fois plus que moi.

— Tu exagères la fortune de M. de Neuville, et tu diminues la tienne. Il est inutile de ruser, mon parti est pris.

— Diable! tu parles en maître.

— Non, je parle en homme qui a pris une résolution.

— Alors j'irai chez le maître de forges.

— Quand?

— Ça n'est pas pressé : dans un mois ou deux.

— C'est trop long.

— Dans quinze jours alors.

— Demain!

— Enfin, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, va pour demain!

Le lendemain, Joseph Marteau, après avoir endossé son habit des dimanches et couvert son chef d'un respectable tromblon, se rendit à la forge. M. de Neuville ne fut pas peu étonné de la visite de son grincheux voisin et de la demande qui s'ensuivit.

— Mon cher monsieur, répondit-il, je suis flatté de ce que vous venez de me dire; je crois, puisque vous me l'assurez, que monsieur votre fils aime ma fille; mais j'ai sur elle des projets arrêtés depuis longtemps; son mari, ou du moins celui qui le sera un jour, est ici; vous le connaissez, du reste, c'est M. Marly.

Le père Marteau fut un peu étourdi de cette brusque réponse. Malgré la modestie qu'il affectait devant son fils, il croyait que M. de Neuville accepterait sa demande avec joie. Il partit furieux, maugréant contre le maître de forges et contre son fils, qui l'exposait à ce qu'il appelait un affront.

René pâlit en voyant rentrer son père, la figure bouleversée, les yeux étincelants, l'air furibond.

— Quand tu n'auras à me charger que de commissions semblables, tu les feras toi-même! lui cria le fermier.

— Ta demande n'a pas été acceptée?

— Ne te l'avais-je pas dit!

— Alors il n'y a pas d'espoir?

— Non! puisqu'il n'y en a jamais eu!

Marteau raconta en jurant les détails de sa visite.

René essaya de le calmer.

— Je pars après-demain pour Paris, dit-il.

— Voilà! parce que monsieur n'a pas pu obtenir la main de Mlle de Neuville, il s'en va. Je t'avertis que j'ai assez dépensé d'argent pour faire de toi un propre à rien : si tu as des ressources pour vivre là-bas, tant mieux; mais ne compte plus sur ton imbécile de père!

— Si je n'en ai pas, je m'en créerai, grâce à l'éducation que tu as bien voulu me faire donner...

— Elle est belle, ton éducation! Si c'était à recommencer...

— Tu ferais ce que tu as fait une fois. La colère te fait dire des choses qui sont, certes, loin de ta pensée.

— Pas si loin que tu crois.

— Alors, c'est convenu; je pars après-demain.

— Non. Pas avant deux mois.

— Tu y tiens?

— Oui!

— C'est bien, je resterai encore deux mois.

Le père Marteau se mit en route quelques jours après pour faire différents achats, laissant à son fils la direction de la ferme.

Quant à René, il mit autant de soin à éviter désormais la rencontre de Mlle de Neuville qu'il en avait mis autrefois à se trouver sur son chemin. Il renferma en lui sa douleur et essaya par un travail assidu d'oublier la jeune fille.

XIV

Joseph Marteau cherchait un moyen de se venger de M. de Neuville. Le jour il y pensait, la nuit il en rêvait; le maître de forges était devenu sa bête noire; mais il avait beau chercher, il ne trouvait rien, lorsque le hasard, cette providence des hommes dans l'embarras, vint à son secours.

M. de Neuville avait eu projet des spéculations importantes; il s'était vu obligé, pour les mener à bonne fin, de prendre des associés qui lui avaient avancé une partie de l'argent nécessaire. Toute cette somme, qui s'élevait à plus d'un demi-million, avait été déposée provisoirement chez un banquier de Paris. Cet industriel partit pour Bruxelles emportant le contenu de la caisse, et M. de Neuville se vit à la veille d'une ruine complète. Sa situation fut bientôt connue de tout le monde; chacun disait son mot. Les uns le plaignaient, les autres étaient dans la joie. Les gros bonnets du village, se posant en connaisseurs, critiquaient gravement des questions commerciales qu'ils étaient incapables de comprendre, et réunissaient force preuves, entassaient Pélion sur Ossa, pour arriver à dire que M. de Neuville avait eu jusqu'alors plus de bonheur que d'intelligence, et que le malheur dont il était victime devait tôt ou tard tomber sur lui et l'écraser. Les plus haineux, se prétendant bien renseignés, donnaient à entendre que M. de Neuville pouvait bien être un peu d'accord avec le banquier en fuite, et qu'il avait eu sa part du gâteau.

Pendant que les indifférents parlaient à tort et à travers, le père Marteau agissait. Il partit pour Paris, se mit en rapport avec les créanciers de M. de Neuville, acheta au rabais des titres pour une somme importante et poursuivit le maître de forges. Il comptait bien que M. de Neuville lui demanderait du temps pour payer, et il avait préparé sa réponse, jouissant d'avance de l'humiliation de son ennemi. Il fut fort étonné lorsqu'il ne vit venir aucun messager. M. de Neuville se laissa poursuivre sans demander merci. Marteau était heureux, il tenait son ennemi; il avait été chargé par les différents créanciers de la défense de leurs intérêts.

René avait d'abord essayé de lutter contre les intentions de son père, mais il fut brutalement prié de ne pas se mêler de choses qui ne le regardaient pas.

Un jour, le père Marteau alla chez le perruquier d'Abainville, qui était en même temps appariteur de la commune, pour se faire raser. Cette opération se faisait en pleine rue; les curieux et les commères faisaient cercle autour du frater villageois.

— J'espère, disait un cultivateur à la carrure robuste, que vous savez mener une affaire rondement. Peste! dans trois mois de temps, mettre en faillite ce vaniteux maître de forges et faire vendre son bien : c'est fort cela!

Joseph Marteau sourit.

— Il a un peu ce qu'il mérite, reprit un deuxième.

— Vous êtes bien bon, dit un troisième, un peu, merci! moi, je dis qu'il a récolté ce qu'il a semé.

— Et puis enfin, si c'est vrai ce que l'on a dit,

— Quoi?

— Marteau le sait bien, quoi, — qu'il était d'accord avec le banquier. n'est-ce pas, Marteau?

— Je n'en suis pas positivement sûr, mais j'en jurerais presque, répondit Marteau.

— Misérable! dit une voix indignée.

Chacun regarda du côté d'où venait cette voix, et on aperçut Octave debout, les bras croisés, les yeux brillants de colère, devant le perruquier et son client. Tout le monde se recula, puis peu à peu les causeurs disparurent. Ils craignaient une scène et ne voulaient pas être pris pour témoins si la chose allait en justice. Le premier moment de surprise passé, Marteau releva la tête et regarda insolemment son interlocuteur. Malgré sa colère, Octave partit d'un grand éclat de rire.

Le barbier, pour couper les cheveux de son client à la dernière mode, lui avait appliqué sur la tête un petit vase en bois, pareil à une petite calotte; cette sorte de vase sert dans les villages à porter la braise. La vue de cette tête couverte d'une si singulière coiffure avait fait fondre la colère du jeune médecin; il haussa les épaules et se disposa à continuer son chemin. Il avait à peine fait quelques pas qu'il se trouva face à face avec René.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Monsieur, lui dit celui-ci, vous venez d'insulter un vieillard, et ce vieillard est mon père.

— Tant pis pour vous, répondit Octave.

— Vous allez lui faire des excuses!

— C'est plutôt moi qui aurais le droit d'en exiger.

— Monsieur, vous êtes un insolent!

— Et vous un drôle. Mais vous avez une meilleure figure que votre père; c'est peut-être parce que vous n'avez pas de chapeau de bois. Je trouve cela très-bizarre, un chapeau de bois. Et vous?

— Trêve de plaisanteries, monsieur! vous me rendrez raison!

— Je suis à vos ordres.

Octave partit, laissant René avec son père et le barbier.

XV

Le caractère énergique de M. de Neuville l'avait soutenu dans la crise où sa fortune venait de s'engloutir. Dans cette lutte à outrance, il avait toujours refusé que l'on fît, en son nom, la moindre démarche auprès de Marteau. Le cultivateur en aurait eu trop de joie, et se serait donné le plaisir de refuser toutes les propositions possibles.

Ne comprenant rien aux affaires, Marie n'avait vu qu'une chose, la ruine. Elle avait, en cachette, versé bien des larmes, en voyant la douleur de son père, en pensant à son pauvre cheval, dont le trot était si doux; aux tableaux qui ornaient sa chambre de jeune fille; à la voiture capitonnée où, assise à côté de M. de Neuville, elle allait se promener sur la route poudreuse de Gondrecourt ou sur les allées ombreuses du parc.

Cependant elle avait pris son parti. Le rire était revenu sur ses lèvres roses, et, dans ses moments de tristesse, la figure de M. de Neuville s'éclaircissait sous les baisers de sa fille, comme un ciel sombre sous les chauds rayons d'un soleil de juin.

Celui qui paraissait le plus affecté, c'était Jean. Le pauvre domestique pleurait en voyant la position de son maître; il promenait sa tristesse à travers les champs, ne pensait plus à rien, laissait dépérir les fleurs du jardin de Fontaine, et ne manquait jamais, lorsqu'il rencontrait le vieux Marteau, de le regarder avec des yeux furibonds, et de l'appeler bien bas: *Vieux gredin!*

Un jour que M. de Neuville et Marie se trouvaient dans une petite chambre au premier étage de leur maison, Octave entra et leur annonça son départ pour Paris.

— Que vas-tu faire à Paris? lui demanda le maître de forges.

— Je vous le dirai plus tard. Dans tous les cas, vous m'accorderez bien quinze jours?

— Tout ce que tu voudras, mon pauvre enfant! tu es entièrement libre. Seulement, tâche, à ton tour, de te faire une position. Ton nom est connu dans le monde des savants; tu peux, si cela te plaît et si tu as de l'ambition, faire rapidement ton chemin.

— Vous êtes triste aujourd'hui, monsieur; je vous en prie, ne vous abandonnez pas trop à des regrets stériles. Ayez bon espoir et songez à Mlle Marie.

— Ce n'est pas la fortune que je regrette, c'est le renversement des projets que j'avais formés.

— Quels projets?

— Oh! c'était trop beau! dit M. de Neuville en prenant les mains des deux jeunes gens. Octave comprit ce que M. de Neuville ne voulait pas expliquer, il regarda Marie, dont le gracieux visage s'empourpra. Son regard étonné se fixa sur le maître de forges.

— Quoi, vous auriez pensé?...

— Oui!

— Mais vous ne songez donc pas que je ne suis qu'un enfant trouvé! qu'à vous seul je dois mon instruction! que j'ai été élevé par la charité publique!

AUGUSTE LEFAGE.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

LES GROSEILLES

Le fruit du groseillier rouge ou blanc sert à préparer un sirop et une gelée de ce nom.

GELÉE DE GROSEILLES

Groseilles rouges mondées de leurs rafles.....	1,000 grammes.
Framboises mondées.....	125 —

Écrasez les fruits dans un tamis en crin ou dans un linge qui ne soit pas trop serré; exprimez fortement. Mettez dans une bassine en cuivre non étamée ou mieux encore dans un vase en terre ou en porcelaine :

Jus de groseilles préparé comme ci-dessus.....	1,000 grammes.
Sucre blanc cassé en morceaux.	1,000 —

Chauffez jusqu'à ébullition, retirez du feu, écumez et coulez dans des pots. Lorsque les confitures sont froides, on place sur les pots des rondelles de papier imbibées d'alcool, cette confiture doit être conservée dans des armoires très-sèches.

Malgré cette précaution, il arrive souvent que la surface des pots se couvre de moisissure; on l'évite en mettant sur la gelée une petite couche de miel blanc.

GELÉE DE GROSEILLES BLANCHES

Cette gelée n'est pas d'une parfaite conservation; elle est très-longue à préparer, parce qu'il faut, au moyen d'une plume, enlever de chaque grain les pepins qui s'y trouvent.

SIROP DE GROSEILLES

Groseilles mondées.....	2,000 grammes.
Cerises acides mondées.....	250 —

Écrasez ces fruits sur un tamis de crin placé sur une terrine; exprimez fortement le marc, descendez le vase à la cave; au bout de vingt-quatre heures, passez le suc au travers d'une étamine en laine.

Prenez le suc préparé comme ci-dessus	1,000 grammes.
Sucre blanc cassé en morceaux.	1,750 —

Faites dissoudre à chaud et passez au travers d'un tissu en laine. Mettez ce sirop en bouteilles qu'on porte à la cave.

Si on désire que ce sirop ait une belle couleur rouge, il faut, dans la préparation du jus, y ajouter 100 grammes de cerises noires.

Le sirop de groseilles est rafraîchissant et se conserve longtemps sans s'altérer.

Les grosses groseilles, dites à maquereau, avant leur parfaite maturité, servent à faire une sauce dont les Anglais font une grande consommation pour relever la saveur du poisson qui porte ce nom.

On fait du vin de groseilles; mais il n'est pas assez alcoolique pour se garder longtemps.

LE CASSIS

La groseille noire, vulgairement appelée cassis, est un fruit qui ne fait pas partie de nos desserts; on l'emploie à composer une liqueur de table très-estimée dans le peuple, on lui attribue des propriétés toniques et cordiales.

Cette liqueur se prépare de plusieurs manières; les formules suivantes sont les plus usitées.

Cassis très-mûr mondé de ses rafles. 2,000 grammes.

On le met dans un vase, qu'on abandonne à lui-même pendant un mois, jusqu'à ce que la fermentation soit terminée; après ce temps, on exprime le cassis, dont le jus est clair, foncé et très-aromatique; ce suc est mis dans un bocal.

Par kilogramme de jus, on met 500 grammes d'eau-de-vie et 500 grammes de sucre blanc; après un mois de macération, on filtre la liqueur. Le cassis fait par ce procédé est moins délicat que par la manière suivante.

AUTRE MÉTHODE

Cassis mondé.....	1,000 grammes.

Mettez-le dans un bocal en verre, versez dessus de l'eau-de-vie, une suffisante quantité pour le faire baigner et au delà; on bouche le bocal avec un liége; on l'expose au soleil. Deux mois après, on jette ce cassis sur un linge pour séparer le fruit du jus; on exprime fortement le marc.

On remet le jus dans le bocal; par kilogramme de liquide on ajoute 500 grammes d'eau-de-vie et autant de sucre.

L'aromate qu'on met dans cette liqueur varie selon le goût des personnes; quelques-unes aiment la vanille, d'autres la framboise. Le plus souvent on lui ajoute le mélange suivant :

Anis étoilé.....	30 centigrammes.
Cannelle.....	40 —
Coriandre.....	2 grammes.

On pulvérise grossièrement ces substances, qu'on renferme dans un nouet; on laisse macérer un mois, puis on filtre au papier.

La quantité de sucre et d'eau-de-vie peut varier selon le goût des personnes.

On peut varier les doses; celles que nous donnons ne sont pas absolues.

La feuille du cassis est très-aromatique; on en ajoute quelquefois à cette liqueur; elle a l'inconvénient de trop en exalter la saveur.

STANISLAS MARTIN.

LETTRE D'UNE AMIE

Les recettes que j'ai données ont été si bien accueillies, que je m'empresse d'en récolter de nouvelles.

Je vais vous donner le moyen suivant pour *enlever les taches de cambouis, de graisse et d'huile sans altérer les couleurs des étoffes.* A cette époque de l'année, cette recette a bien son prix.

On prend un jaune d'œuf et on en dépose un peu sur la tache.

On pose un linge bien blanc sur la partie enduite d'œuf; on humecte ce linge avec de l'eau aussi chaude que possible; on frotte le tout ensemble un instant, étoffe, jaune d'œuf et linge blanc; on recommence plusieurs fois l'opération, en imbibant chaque fois le linge d'eau chaude. Enfin on enlève le linge qui aura attiré à lui le jaune d'œuf d'abord et la tache ensuite. On laisse sécher l'étoffe; la tache a disparu.

Lorsque les taches de cambouis seront compliquées et que la partie graisseuse aura été enlevée par le procédé précédent, il faudra enlever l'oxyde de fer restant par l'acide oxalique.

Je viens de traverser les magasins de *Pygmalion*, rue de Rivoli; je ne sais si le beau soleil qui nous éclaire me fait voir tout en rose, mais je ne saurais vous exprimer tout l'enchantement de ma visite. A côté des mousselines et des gazes transparentes qui constituent la toilette de la saison, j'ai aperçu les chaudes et moelleuses confections de bains de mer aux formes capricieuses et élégantes dont il faut nous prémunir en prévoyance des soirées fraîches. Il y a, entre autres, des châles et des capelines en tricot de barége d'une légèreté incomparable; rien n'est plus doux au visage et le prix en est fort peu élevé. Le choix des bons costumes de bains de mer y est immense; on trouve depuis le plus simple jusqu'au plus élégant, ainsi que les coiffures, qui sont, cette année, tout de fantaisie.

Je parle coiffure, il est bien entendu que je veux désigner les coiffures dites de bain en toile cirée ou en grosse paille. Pour les coiffures habillées et de voyage, il faut vous adresser de préférence à Mme Herst, 8, rue Drouot, qui fait de si gracieuses choses, et dont les prix, vous avez pu en faire l'expérience, sont excessivement raisonnables, surtout lorsque l'on se rend compte des qualités employées. Vous n'ignorez pas que Mme Herst est une habile couturière, et que vous pouvez lui confier sans crainte les jolies robes de batiste que vous aurez achetées à la *Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tronchet.

Vous ne pouvez partir en villégiature sans vous prémunir de quelques-unes de ces robes de batiste si simples et si aristocratiques en même temps, dont vous pouvez augmenter la richesse en les ornementant à l'aide des ravissantes dentelles Renaissance.

Les nombreux dessins de dentelles publiés dans le journal vous seront ici d'un grand secours.

Pour exécuter ces dessins, il vous faut de bonnes fournitures, des lacets écrus de première qualité, du fil assorti; allez dans une bonne maison de mercerie et de passementerie, et je ne saurais vous en recommander une meilleure que celle des *Galeries de Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. Vous trouverez là, non-seulement les objets classiques de la table à ouvrage, mais en même temps les mille fantaisies gracieuses de l'industrie parisienne.

Le bleu d'argent pur de Labonde, 14, rue Saint-Gilles, est le meilleur ingrédient à employer pour réargenter. Que votre séjour à la campagne soit profitable à la pauvre église du village. Faites hommage à M. le curé de quelques-uns de ces flacons, pour que les chandeliers et les crucifix de l'autel redeviennent pimpants et brillants comme au jour où, sortis à peine des mains du fabricant, ils ont figuré pour la première fois à la fête de la paroisse.

E. DOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme... — Je conseillerais plutôt la robe en étoffe de fantaisie; il y en a de charmantes qui ne sont pas plus coûteuses que la toile. D'ailleurs, au mois de septembre, le temps peut être variable, les soirées sont fraîches. Les échantillons sont jolis, mais c'est de la toile, et je vous signale les inconvénients de faire une robe de toile à vos fillettes à cette époque de l'année. Les formes les plus simples sont préférables à cet âge, où l'on est toujours suffisamment habillée avec une toilette fraîche. Je trouve la grande raie plus jolie.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Où trouver un homme qui refuserait treize billets de banque un vendredi?

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 85 (avec patrons). Dimanche, 17 Août 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE DEUIL. 2. TOILETTE DE VILLE. 3. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLES DE Mmes ÉLISE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOMMAIRE

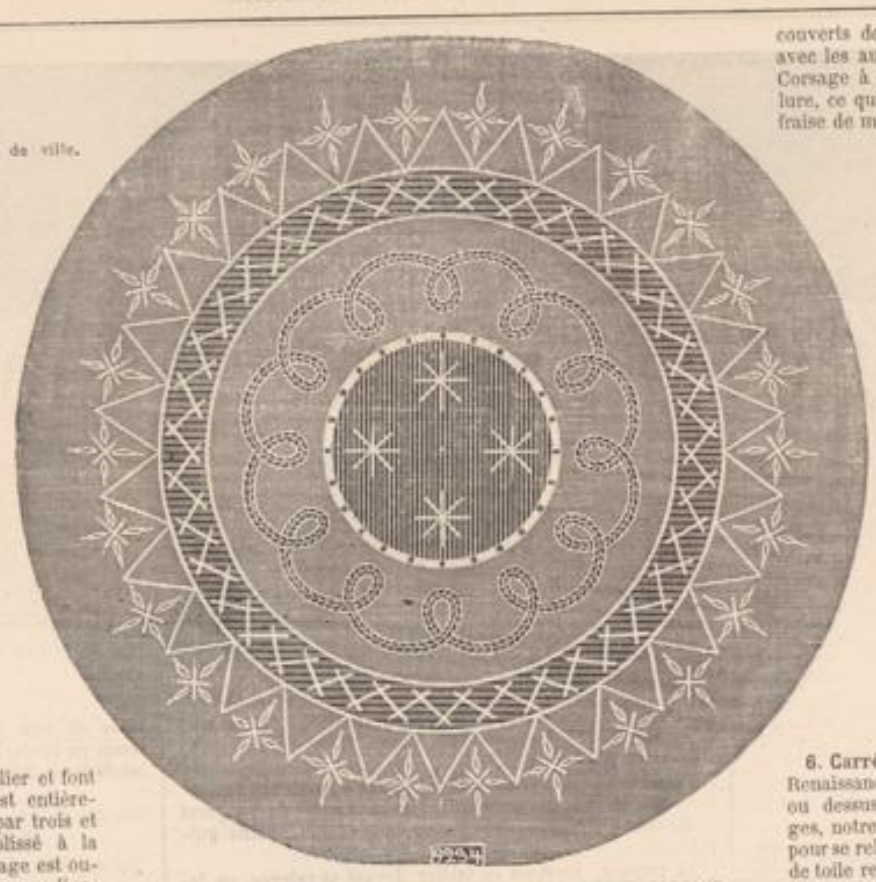
GRAVURES : Toilette de deuil. — Deux toilettes de ville. — Toilette de jeune fille. — Toilette de petite fille. — Rond en application, pour calotte grecque. — Bande en application. — Carré en broderie Renaissance. — Carré en lacet Renaissance. — Corbeille à laine. — Deux bandes et enseignures en guipure Renaissance.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de deuil. — Robe de faille noire, voilée de bouillons de ruches et de volants en grenadine de laine.

Le devant du jupon bouillonné et coulissé est encadré de chaque côté d'un large plissé à la vieille qui vient se raccorder au milieu du dos à la taille, où une ceinture de faille, aux pans assez courts, a l'air de rattacher ensemble les deux côtés du tablier. Sur le devant, trois volants de même hauteur et n'ayant pas plus de 10 centimètres, terminent le tablier et font suite au bouillonné. Par derrière, la jupe est entièrement recouverte de volants disposés trois par trois et surmontés dans leur largeur d'un large plissé à la vieille, assorti aux quilles des côtés. Le corsage est ouvert en cœur et agrémenté d'une fraise en grenadine; à l'intérieur de la quille, on peut mettre une ruche de crêpe blanc ou noir, suivant la rigueur du deuil porté.



4. ROND EN APPLICATION POUR DESSUS DE CALOTTE GRECQUE.

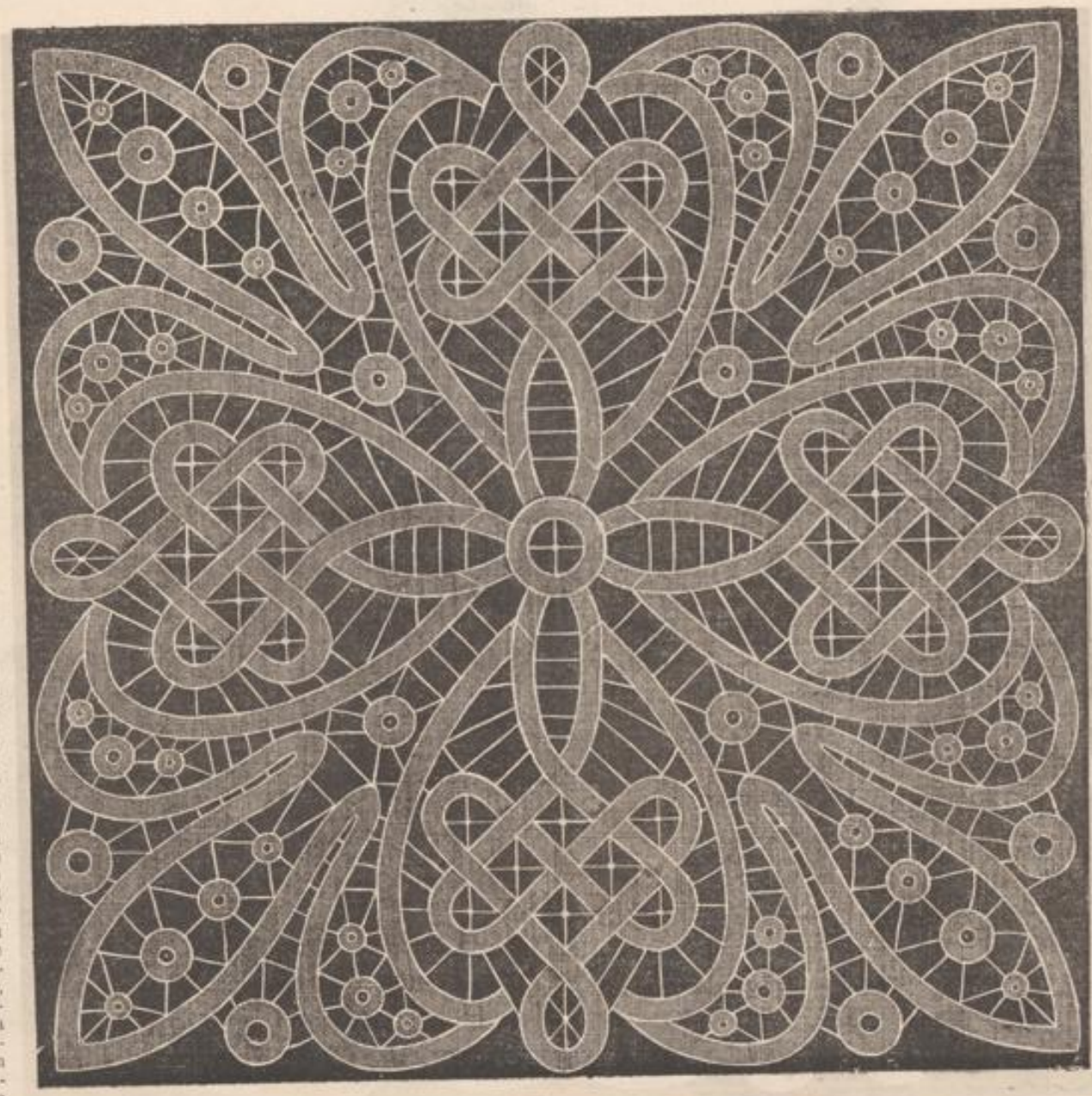
2. Toilette de ville. — Robe de faille vert mousse très-pâle, formant légèrement la traîne. Le tablier est garni d'un large bouillonné, plusieurs fois coulissé dans la largeur et bordé de chaque côté; dans le bas, une grosse ruche en velours noir forme cadre; cette ruche surmonte sur le devant deux volants de 15 centimètres simplement ourlés et montés en fronce. La traîne est ornée de trois volants de 20 centimètres chacun, se recouvrant les uns les autres, et garnis en tête d'un ruché de velours. Au-dessus, deux volants, n'ayant que 12 centimètres, sont disposés de même; ils ont pour tête la même ruche de velours. Le corsage, à longues basques pointues devant et derrière, est encadré d'une ruche de velours; il est ouvert en cœur sur le devant, et la garniture de velours se prolonge de chaque côté, laissant juste un espace pour une jolie garniture de boutons. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce corsage.

3. Toilette de ville. — Robe de faille noire; un volant plissé à gros plis espacés et n'ayant que 15 centimètres de hauteur est surmonté d'un large bouillonné à deux têtes posé en travers, et dont les fronces sont lisérées d'un gros cordonnet qui forme relief; sur la tête du ruché du haut retombe une tunique courte drapée dans la hauteur, ce qui fournit beaucoup de plis dans la largeur. Cette tunique est garnie d'un riche effilé de chenille ou de soie flocho très-fourni. Les lés de derrière sont recouverts de volants froncés et plissés, alternés les un avec les autres et ne laissant aucun espace entre eux Corsage à basques postillon, montant jusqu'à l'encolure, ce qui ne l'empêche pas d'être agrementé d'une fraise de même étoffe qui encadre bien le cou. — Toilettes de Mme Élise, 64, rue Richelieu.

4-5. Calotte grecque. — Plusieurs abonnées nous ont demandé un patron de calotte grecque en application; quoique ce travail ne soit pas une nouveauté, nous nous empressons d'accéder à leur désir. Notre dessin peut s'exécuter sur drap ou sur velours; il comporte une application de lacet de soie, de nuance tranchée pour le cordon, et une application de drap d'une autre nuance pour l'ornement qui fait draperie pointue. Un point de chausson sera fait sur le lacet, d'une nuance bien harmonieuse; la soutache, qui court d'un motif à l'autre, est en or fin; la broderie à même le drap, qui forme guirlande, se fait en cordonnet d'or ou de couleur, à volonté.

Je n'indique pas de nuances arrêtées, ceci dépendant entièrement des goûts de la personne qui travaille et de celle à la quelle l'objet est destiné. Le rond comporte, bien entendu, le même travail. Pris séparément, il peut servir pour dessous de plateau, pour pelote ou dessus d'essuie-plumes.

6. Carré en broderie Renaissance ou en guipure Renaissance, pour pales d'autel, pelotes, couvre pieds ou dessus d'édredon. Pour ces deux derniers ouvrages, notre carré devra se répéter plusieurs fois, soit pour se relier à d'autres, soit pour se mêler à des carrés de toile rehaussés de broderie anglaise; mais pour pales d'autel, pelotes ou écrans, un seul carré suffit. Notre modèle peut s'exécuter de deux façons différentes, soit en broderie Renaissance sur toile ou batiste assez fine, et alors les pois au milieu des barrettes se prennent à même la toile; soit en guipure Renaissance, en employant un lacet au réseau un peu serré; dans ce dernier cas, les pois qui se trouvent au milieu des barrettes se font en feston bourré.



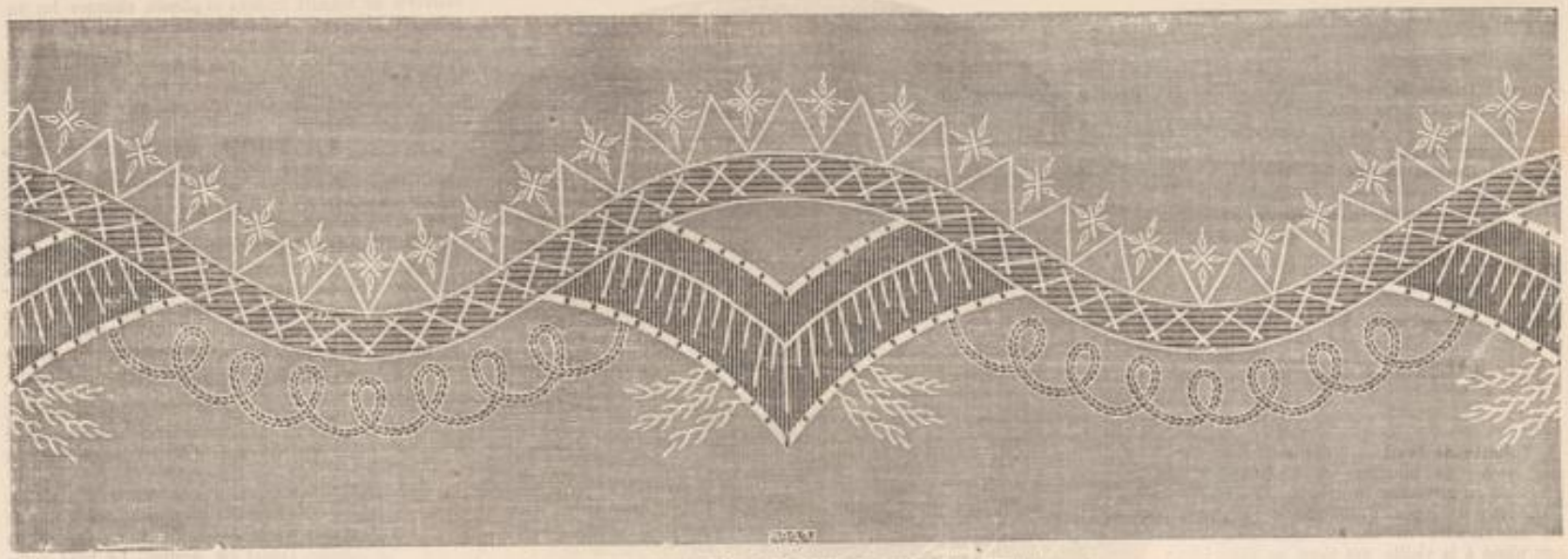
6. CARRÉ EN BRODERIE RENAISSANCE OU EN GUIPURE RENAISSANCE.

7. Carré en lacet Renaissance, pour pelotes, pales, écrans, etc. — Ce modèle s'exécute à l'aide du lacet Renaissance. Rappelons-nous qu'il faut reporter le dessin sur un papier pelure, puis bâtir ce papier pelure sur une toile cirée verte; on bâtit tous les lacets sur la toile cirée, en suivant les méandres et les circuits du dessin, qui s'enchevêtre sans l'ombre d'interruption. Ce travail doit être fait soigneusement et comme s'il devait rester adhérent à la toile. Quand tout le lacet est bâti, vous faites des barrettes de Venise dans les intervalles, et des roues ou des pois ombrés partout où notre dessin l'indique. Vous ne débâtissez et vous n'enlevez la toile cirée que lorsque toutes les barrettes sont bien cousues et tout le travail achevé.

8. Corbeille à laines. Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Il faut que la corbeille, dans laquelle nous serrons nos pelotons de laine ou nos écheveaux de fil, soit légère et d'un transport facile.

Notre modèle répond à ces exigences. En osier des plus fins, il est excessivement léger et élégant en même temps, mais son élégance naturelle est rehaussée par la bande de drap découpée et brodée que l'on pose tout autour;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



5. BANDE EN APPLICATION POUR TOUR DE CALOTTE GRECQUE.

cette bande se brode au point russe, de nuances bien tranchantes, sur un drap de couleur noire, rouge ou bleue, à volonté. La bande de drap est découpée en dents de rose. La bande de la calotte grecque portant le numéro 5 peut servir pour cette corbeille.

9-10. Deux bandes avec encoignure, en broderie Renaissance. — Nous multiplions d'autant plus les modèles en broderie Renaissance que la vogue de ce genre de travail est plus grande que jamais; on peut tirer un fort grand parti de ce travail, facile, gracieux et riche d'effet. Nos deux dessins, 9 et 10, sont ravissants d'aspect, très-heurtés d'opposition; les parties mates tranchent bien sur celles tout à fait à jour et s'en détachent admirablement. Nos dessins peuvent servir pour taies d'oreiller, pour encadrement de dessus d'édredon ou de rideaux, tout aussi bien que pour garniture de robes et de confections.

11. Toilette de sortie. — Robe de taffetas gris argent agrémentée de velours noir; le jupon est partagé en deux parties; les lés du devant sont ornés d'un volant monté en fronce, sur lequel retombe un plissé de velours n° 900. Cette garniture est elle-même dominée par un volant plissé régulièrement, monté à tête. Sur les lés de derrière, qui forment la traîne, se trouve un volant d'étoffe dentelé du haut et du bas; ce volant retombe sur une large bande de velours, et en tête il est doublé de la même étoffe; une draperie de velours, retenue par des agrafes d'étoffe, sépare la tête du corps du volant.

Les pans de la tunique sont croisés les uns sur les autres par devant, et se terminent en pointes de châle par derrière. Une écharpe de taffetas doublée de velours noir relève le pouf et le soutient. Col et manches à revers de velours noir. Chapeau de paille anglaise agrémenté de velours noir et orné de fleurs ces champs; une voilette de tulle, pointillée de noir, retombe sur la figure et se rattache derrière sur le sommet du chignon. — Toilette de Mmes Lamy, 3, rue Scribe.

12. Toilette de jeune fille de douze à quatorze ans. — Robe de nansouk ou de percale blancs. Le jupon est garni dans le bas d'un entre-deux de broderie et d'une petite guipure.

La tunique, tombant en tablier devant et relevée en laveuse par derrière, est agrémentée d'un volant comportant le même ornement qu'au bas de la jupe. Paletot demi-ajusté, de même étoffe que la tunique; il est enserré à la taille d'une ceinture de faille bleue ou cerise. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce paletot.

13. Toilette de petite fille de trois à quatre ans. — Robe de toile bleue ou grise brodée à même la robe d'un semis en broderie anglaise à jours, exécuté en coton blanc, ceinture en faille rouge ponceau.

PLANCHE DE MODES COLORIÉES

Première toilette. — Toilette de visite. Robe de taffetas d'Italie couleur feuille de rose, avec agréments de taffetas blanc; la partie du devant de la jupe est ornée d'un haut plissé, maintenu en tête comme en pied par un biais de taffetas blanc, duquel s'échappe une garniture tuyautée en taffetas blanc. Sur les lés de derrière, sont disposés trois volants de hauteur moyenne alternés, un rose et deux blancs; les volants blancs sont rehaussés d'un biais de taffetas rose. Tunique sans manches en étoffe appelée *soudan*, étoffe soyeuse et mate en même temps, excessivement légère et ayant beaucoup de style; une dentelle de soie, assortie de nuance et de genre avec l'étoffe, encadre la tunique; elle est disposée sur toute la hauteur du devant en grands coquillés, dans le milieu desquels s'enfoncent des nœuds de taffetas rose avec agrafes de jais.

Chapeau en paille anglaise cousue, gracieusement gondolé et retroussé sur les deux côtés, ce qui laisse voir la doublure en taffetas rose un peu tronçée; un nœud de faille domine la calotte, et une guirlande de bruyère au feuillage tendre, posée sous le retroussis du côté gauche, part presque du milieu du devant, pour s'arrêter par derrière, sans former traînasse.

Deuxième toilette. — Robe en foulard tussor de nuance écrue; le volant, assez haut, est monté en larges ondulations.

Ce volant mérite une attention particulière, à cause de sa disposition entièrement nouvelle; il est monté à plis réguliers, sur lesquels s'étale de place en place

7. CARRÉ EN LACET RENAISSANCE, POUR PELOTE, PALES, ÉCRANS, ETC.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

un pouf d'étoffe assez original; la tête est entièrement régulière, et la torsade qui la sépare du corps du volant est en soie bien assortie, formant espèce de cordelière.

Tunique fort légère tout en blonde satinée noire; le corsage est décolleté en cœur devant et derrière; posée en draperie devant, cette tunique retombe en châle par derrière; une écharpe de moire et de faille, d'une largeur de 50 centimètres, la retient et la relève un peu en pouf; cette ceinture est volumineuse, elle forme deux étages de coques, sans compter les pans qui retombent assez bas. — Modèles de Mme Cavally.

PLANCHE DE PATRONS

Notre supplément contient huit patrons en grandeur naturelle :

Paletot demi-ajusté pour jeune fille de douze à quatorze ans.

Corsage à basques pointues.

Les dessins d'ensemble de ces deux patrons se trouvent dans le numéro de ce jour.

Veste à gilet Louis XV. Le dessin sera donné dans le prochain numéro.

Corsage à postillon (voir le dessin dans le numéro du 10 août).

Corsage jaquette (voir le dessin dans le numéro du 10 août.)

Deux bonnets de matin (voir les dessins dans le numéro du 27 juillet).

8, CORBEILLE A LAINES.

Chemises de dames (voir les dessins 13, 14 et 15 dans le numéro du 20 juillet).

Notre prochain supplément de patrons et de broderies, qui accompagnera le numéro du 7 septembre, contiendra un certain nombre de chiffres demandés par nos abonnées

E. DOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Cette souveraine fantasque et volage qui se nomme la mode n'est plus à Paris. Elle a abandonné la capitale de son empire, et, grâce sans doute au don d'ubiquité, elle est allée pour un temps établir son trône et exercer sa puissance dans nos grandes villes d'eaux. Je n'ai malheureusement pas le même privilège, et je ne saurais vous dire, chères lectrices, les somptuosités ou les excentricités de toilette de nos jolies baigneuses dont les unes sont au nord, les autres au midi. D'ailleurs, j'ai, je crois, mieux à faire : c'est de chercher à surprendre les secrets des *inventeurs* pour la saison d'automne et à vous les révéler aussitôt, afin que nos abonnées soient au courant, non pas seulement de la mode d'aujourd'hui, mais encore de la mode de demain. Un peu de patience, et bientôt je vous dirai des choses étonnantes. Vous ne vous doutez guère, en effet, de ce que vont devenir vos tuniques et vos chapeaux! Il paraît que le besoin de changement s'est fait vivement sentir; l'imagination s'est mise en route, et on a créé, ou plutôt on a l'intention de créer des modes... inouïes, fantastiques, impossibles. Si je ne vais pas plus loin dans mes confidences, c'est que j'espère bien que ces tentatives seront partielles et recevront des femmes de goût l'accueil qu'elles méritent; je n'en jurerais pas pourtant... Bref, entre ces deux alternatives, le plus sage est de se taire, et c'est ce que je fais jusqu'à nouvel ordre.

On est quelquefois assez embarrassé pour choisir une toilette qui s'adapte exactement à chaque circonstance. Il est cependant quelques règles générales que je veux répéter ici. Sans doute ce qui va suivre sera parfaitement inutile au plus grand nombre de mes lectrices, mais peut-être en est-il quelques-unes, habitant depuis longtemps une petite ville, ou dont le mariage vient rompre brusquement une vie monotone et solitaire pour les lancer dans la vie du monde, et qui seraient peut-être heureuses de lire ces quelques détails. Je prie donc celles de nos abonnées qui n'ont que faire de mes conseils, de se souvenir qu'il faut savoir s'oublier de temps en temps pour son prochain, et cela d'autant mieux que je suis toujours à leur disposition pour toute autre chose. Je l'ai dit, et je le répète, je n'ai pas de plus grand plaisir que celui de vous rendre service, mesdames, quand cela est en mon pouvoir.

La toilette du matin doit être d'une simplicité rigoureuse, quel que soit le rang que l'on occupe dans le monde, quelle que soit la situation de fortune. Point de bijoux; des objets de lingerie unis; cols et manches en toile; chapeaux sombres, même en été. Pour l'hiver, le cachemire, le drap, la vigogne, en un mot toutes les étoffes de laine noires ou de teintes très-foncées se portent uniquement; pour la saison chaude, la toile unie, le linon uni ou rayé, le mohair, etc. Le chapeau rond est plus spécialement le chapeau du matin, j'entends

9, BANDE ET ENCOIGNURE EN BRODERIE RENAISSANCE.

10, BANDE ET ENCOIGNURE EN BRODERIE RENAISSANCE.

de se taire, et
ouvel ordre.
embarrassé pour
de exactement à
pendant quelques
répéter ici. Sans
arfaitement inu-
le mes lectrices,
lques-unes, habi-
petite ville, ou
pre brusquement
pour les lancer
ui seraient peut-
elques détails. Je
ées qui n'ont que
ouvenir qu'il faut
temps pour son
ieux que je suis
pour toute autre
pète, je n'ai pas
lui de vous ren-
cela est en mon

tre d'une simpli-
le rang que l'on
le que soit la si-
bjets de lingerie
sombres, même
p, la vigogne, en
u de teintes très-
saison chaude, la
, etc. Le chapeau
matin, j'entends-

N° 85

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Cavally 8. Boul.d des Capucines

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

quand on est j
pour la journé
l'après-midi, si
observer la fen
qui donne co
juste le point
trop criardes
que les chapeau
Les toilettes
convives, l'éta
néral, dès qu
nuances claires
pas, bien enten
décolletée est
On porte tr
pour que le n
des toilettes
mais je conseill
sir un corsag
carrément, ga
telle à l'écha
dentelle va infi
le soir au tein
que la toile o
line, qui sont
accessoires
simples. Les
coude, avec fl
les, sont u
mode actuelle
mi-toilettes. D
veux, une rose
bouquet, un
plus, des bijou
pierreries, aus
que possible;
un de ces
d'une valeur
incontestable,
destiné surtou
précié des ge
mettez-le pou
sera mieux ad
ces longues h
tiennent dan
étroit, autour
un groupe d
dont l'attenti
centrant dan
rayons, ne m
d'être attirée
jet d'art. Les
mieux à leur
grands bals.
ments de la
changements
brusques et
scintiller leurs
tes et leur fo
feux. Gardons
pour ces fête
couronnement
lette décolleté
poreux; ils se
mordusement
de fleurs, par
ils ressemblen
lumineuses
magique.

La toilette
voilà le vér
des femmes.
de couturières
véritable secr
tage d'une r
robe soit carr
y a une ligne,
ble, si je pui
ainsi, qui m
reusement la
corsage doit
quoi l'harmon
ble est rom
dent que cett
les; savoir tr
la femme qu
moins que l'o
le talent de s
centimètre,
apparaît ou t
trop bas et c
Si le corsage
rait gauche,
dis inction,
donc de surv
chancrure d'u

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

quand on est jeune. On reprend sa liberté pleine et entière pour la journée. Plus de règles à partir de deux heures de l'après-midi, si ce n'est toutefois celles que doit toujours observer la femme comme il faut, en d'autres termes, celle qui donne comme limite à l'originalité et à la fantaisie, juste le point où commence l'excentricité. Les couleurs trop criardes sont *toujours au delà* de cette limite, ainsi que les chapeaux trop grands ou trop petits, etc., etc.

Les toilettes de dîner varient suivant le nombre des convives, l'état de maison des hôtes qui reçoivent. En général, dès que l'on doit être huit ou dix à table, les nuances claires sont admises en toute saison. Je ne parle pas, bien entendu, des grands dîners d'apparat, où la robe décolletée est de rigueur.

On porte trop de noir pour que le noir soit banni des toilettes du soir ; mais je conseillerai de choisir un corsage décolleté carrément, garni de dentelle à l'échancrure. La dentelle va infiniment mieux le soir au teint du visage que la toile ou la mousseline, qui sont d'ailleurs les accessoires des toilettes simples. Les manches au coude, avec flot de dentelles, sont une très-jolie mode actuelle pour les demi-toilettes. Dans les cheveux, une rose, un mignon bouquet, un nœud, rien de plus, des bijoux sobres de pierreries, aussi artistiques que possible ; si vous avez un de ces objets rares, d'une valeur relative, mais incontestable, et qui est destiné surtout à être apprécié des gens de goût, mettez-le pour un dîner. Il sera mieux admiré pendant ces longues heures qui retiennent dans un cercle étroit, autour d'une table, un groupe de personnes dont l'attention, se concentrant dans un étroit rayon, ne manquera pas d'être attirée par un objet d'art. Les diamants sont mieux à leur place dans les grands bals. Les mouvements de la danse, les changements de positions brusques et répétés, font scintiller leurs vives facettes et leur font jeter mille feux. Gardons les diamants pour ces fêtes. Ils sont le couronnement d'une toilette décolletée, du tulle vaporeux; ils se mêlent harmonieusement aux traînes de fleurs, parmi lesquelles ils ressemblent aux gouttes lumineuses d'une rosée magique.

La toilette de bal, ah! voilà le véritable écueil des femmes. Combien peu de couturières ont trouvé le véritable secret du *décolletage* d'une robe! Que la robe soit carrée ou non, il y a une ligne, ligne inflexible, si je puis m'exprimer ainsi, qui marque rigoureusement la place où le corsage doit s'arrêter, sans quoi l'harmonie de l'ensemble est rompu. Il est évident que cette ligne n'est pas la même pour toutes les tailles; savoir trouver sa place exacte, c'est l'affaire surtout de la femme qui essaye sa robe de bal devant une glace, à moins que l'on ait une confiance aveugle et justifiée dans le talent de sa couturière. Un corsage trop bas, même d'un centimètre, est disgracieux. L'épaule se dégage mal, elle apparaît ou trop épaisse ou trop mince; la manche s'attache trop bas et coupe la ligne du bras d'une façon désagréable. Si le corsage est trop haut, si peu que ce soit, la taille paraît gauche, empâtée, lourde, les épaules hautes; plus de distinction, par conséquent plus d'harmonie. Il importe donc de surveiller le dernier coup de ciseau donné à l'échancrure d'une robe de bal.

J'ai fait ma profession de foi : je n'aime guère les produits douteux de notre trop inventive parfumerie; cependant je crois devoir recommander à nos abonnées, dans leur propre intérêt, une eau de toilette d'un parfum suave et léger, et dont l'action est réellement bienfaisante. Elle s'appelle l'*eau de Ninon*. La recette de cette lotion vient, à ce qu'il paraît, très-authentiquement de cette femme qui resta belle jusqu'à quatre-vingts ans, et c'est là une excellente recommandation. L'*eau de Ninon* s'emploie pure ou étendue d'eau, et son effet se complète avec la poudre appelée *duvet de Ninon*. On trouve l'*eau* et le *duvet de Ninon* chez Mme Lecomte, rue du Quatre-Septembre, 35.

MARIE DE SAVERNY.

11. TOILETTE DE SORTIE. 12. TOILETTE DE JEUNE FILLE. 13. TOILETTE DE PETITE FILLE.

CAUSERIE

SUR LES TRAVERS DU JOUR

Je me trouvais l'autre soir chez une charmante femme datant du temps passé et acceptant fort bien son âge; femme qui sait causer et faire causer autour d'elle, aussi son salon est-il encore suivi, même par les hommes, ce qui est chose rare à cette époque, et qui prouve ce que j'ai dit souvent; c'est que si les femmes savaient être aimables, les hommes ne déserteraient pas leur société comme ils le font.

Mais ce n'est point de ceux qu'il est question ici. Donc, on causait entre amis de tout également, du temps passé, — je le confesse, — aussi nous amusions-nous à faire ce que font généralement les gens qui vieillissent, c'est-à-dire à critiquer les mœurs de l'époque présente, en les comparant à celles qui régissaient la société aux jours heureux de leur jeunesse.

— Voyons, dit avec un fin sourire la maîtresse du logis en prenant l'initiative de la proposition, cherchons un peu. Si La Bruyère revenait en ce moment sur la terre, quel serait, parmi nos ridicules contemporains, celui qui le frapperait davantage et qu'il ferait ressortir avec le plus de plaisir, dans les nouveaux portraits et caractères, qu'il laisserait tomber de son admirable plume?

Cette proposition eut un succès complet, et aussitôt nous nous mîmes tous en chasse, chacun proposant son mot comme pour une charade ou pour une énigme.

— C'est l'amour du plaisir à tous les âges, dans toutes les classes et dans tous les rangs, disait l'un. Voyez plutôt ces nouveaux enrichis, comme ils oublient vite, soit la peine qu'ils ont eue à gagner leur fortune, soit les actions douteuses qu'il leur a fallu commettre pour se procurer cet or dont ils sont si fiers! et cela parce qu'ils ne songent qu'à se divertir, au lieu de s'efforcer à racheter le passé par une vie sage et bienfaisante; et ces jeunes femmes qui ne rêvent que jeux et fêtes auprès de leurs petits enfants, quand elles ne devraient songer qu'à créer un doux avenir à ces chers anges en leur donnant cette bonne et sage éducation qui est le germe de toute la vie, et qu'il n'appartient qu'à la mère de semer! — ces jeunes filles pour lesquelles un bal ou une soirée passée au théâtre, sont le *nec plus ultra*, du bonheur en ce moment; pauvres enfants qui ignorent quel est le but de l'existence des femmes et quelle est la mission pour laquelle elles sont créées; hélas! que de malheurs cette ignorance leur prépare! — et les femmes âgées qui passent leur vie dans le monde sans songer...

— Je conviens que l'amour du plaisir est porté trop loin par beaucoup, interrompit vivement un autre, et surtout que cet amour déréglé prépare un bien triste avenir aux femmes qui s'y livrent; mais je prétends que ce qui semblerait encore plus ridicule à La Bruyère, c'est la passion exagérée que l'on montre pour les titres et la particule à cette époque où l'on ne vante que l'égalité; que sous Louis XIV, moment où la noblesse était tout et conduisait à tout, on désirât attraper une *savonnette à vilain*, ceci se comprend; mais aujourd'hui où tout soldat porte en son sac un bâton de maréchal de France, tout industriel la fortune en poche et tout avocat peut avoir les honneurs en perspective, à quoi sert d'être noble, je vous le demande? Eh bien, tout en ne parlant que d'égalité, pour peu qu'on soit riche, on songe à allonger son nom à l'aide d'une terre, d'un château, voire même en ajoutant celui où l'on est né, si on a su se rendre un tantinet célèbre; puis bientôt on l'orne de la particule, souvent même d'un titre, et, ce qu'il y a de plus triste dans tout ceci, c'est que les jeunes filles tombent elles-mêmes dans ce ridicule fâcheux. Aussi, si Molière, au lieu de La Bruyère, revenait en ce bas monde, et que la fantaisie lui prenne de refaire son *Bourgeois gentilhomme*, ce serait tout à la fois et plus plaisant et plus dramatique, les gens d'argent devant y jouer un singulier et les jeunes filles un triste rôle. Ainsi, voyez dans les pensions ou dans les couvents ces petites personnes qui marchent le nez au vent, parce que M. leur père possède un blason, et d'autres qui sont assez sottes pour les envier, au lieu d'avoir le très-sage bon sens de se dire :

— La première de toutes les noblesses est celle que donne

le bon Dieu, qui est le premier des rois; donc, mon père est plus noble, s'il est homme de génie et s'il est un homme de bien, que celui qui tient un titre d'un roi quelconque, fût-ce de Pharamond lui-même, s'il n'a pas les mêmes qualités, c'est-à-dire l'âme aussi noble.

Mais, non, elles se laissent éblouir par la poudre qu'on leur jette aux yeux, et ne rêvent plus pour époux qu'un homme titré, sans avoir la raison de penser que ce qu'il faut désirer, avant tout, c'est de porter le nom d'un honnête homme.

— Pour moi, interrompit à son tour une troisième, tout en partageant cet avis que l'amour des titres est un ridicule et un danger pour notre société moderne, je crois que l'amour de luxe dans toutes les classes et à tous les rangs est encore chose plus grave; car il est de bon goût maintenant de se priver du nécessaire pour se donner le superflu, parce que avant tout il faut briller et que l'on vit ensuite.

Sans être un Molière, quelle sanglante comédie on pourrait faire sous ce titre : *Luxe et indigence*. D'abord on y ferait figurer de ces jeunes filles élégantes dont nos salons sont pleins, qui, n'ayant point ou peu de dot, espèrent jeter assez de poudre aux yeux par leur toilette pour prendre un mari à l'hameçon; pauvres enfants auxquelles on n'a pas eu le bon sens d'apprendre que les vrais prétendants au mariage recherchent bien plus les qualités que les oripeaux chez la femme qu'ils doivent prendre pour compagne; et que les hommes qui se laissent attirer par l'étalage d'une toilette exagérée ne sont que des prétendants... à une contredanse ou à une polka.

On y verrait aussi ces jeunes femmes dont le mari n'a qu'un revenu modique ou une place modeste et qui dépensent cinq ou six cents francs pour une seule robe, quitte à ne faire boire que de l'eau à leur famille pendant plusieurs mois pour payer cette folie... et celles qui n'apportant qu'une dot modique exigent une corbeille de noce brillante, quand, pour faire cette dépense, on sera peut-être gêné pendant plusieurs années dans leur nouveau ménage. Mais, du reste, qu'importe? On cachera ses soucis sous un beau châle de l'Inde enviè par ses amies...; et aussi celles qui tremblent à chaque coup de sonnette, croyant toujours que c'est un mémoire d'objet de toilette qu'on leur apporte...

— Arrêtez-vous, mes bons amis, fit alors très-vivement la maîtresse de la maison, car vous deviendriez injustes pour les pauvres jeunes femmes et jeunes filles de cette génération nouvelle sur lesquelles toutes vos pierres portent coup; d'autant que ce dont il faut convenir, c'est que les travers dont vous parlez ne sont pas sortis de terre à notre époque seulement; la coquetterie, le faux luxe et la ridicule gloriole datent de tous les siècles, et que, de plus, ce qu'il est bon d'ajouter, c'est que la faiblesse des mères qui se parent de leurs enfants comme de jolis bijoux, contribue à augmenter ces défauts, qui alors dégénèrent en vices; tandis qu'au contraire il faudrait s'efforcer de leur apprendre que la simplicité, chez les hommes comme chez les femmes, est la première richesse d'une maison; tandis que le luxe exagéré sur soi et autour de soi y attirera toujours la misère.

Cᵗᵉˢˢᵉ DE BASSANVILLE.

Les Menus de la Saison

Août.

LES TIMBALES DE MACARONI

De Montauban, une de nos abonnées me somme très-gracieusement de fournir des renseignements sur les timbales de macaroni. Je me rends à cet ordre.

Timbales de *lazagnes*, de *nouilles*, de *paviolet* et de *macaroni* sont de même famille et se traitent à peu près de même.

Pour leur préparation, on procède d'abord à la fabrication de la timbale. Et voici comment on opère :

Faire une abaisse de pâte *d'office;* la couper par petites bandes; rouler ces bandes sur le tour, avec les mains, de manière à leur donner la forme et la grosseur du macaroni; les placer sur un couvercle de casserole; les humecter de beurre fondu presque froid; puis les monter en colimaçons contre les parois intérieures d'un moule préalablement foncé, jusqu'à ce qu'il en soit tout à fait garni.

Ou bien, ce qui est plus simple :

Beurrer le moule, le garnir avec de la pâte abaissée très-mince et le foncer.

Pocher du macaroni dans du bouillon; l'assaisonner de sel, poivre, parmesan râpé et pointe de muscade; en garnir le moule et semer dessus de la mie de pain.

Mettre la timbale dans un four passablement chaud; et après trois quarts d'heure, temps nécessaire pour qu'elle soit bien cuite, la relever, la démouler et la servir.

C'est là une simple timbale de macaroni.

Si on la veut garnir à la milanaise, il faut, après l'avoir démoulée, faire une ouverture sur le dessus, en laissant un bord de deux à trois centimètres; enlever à l'intérieur le tiers du macaroni et le remplacer par un ragoût composé d'escalopes de blanc de volaille, langue à l'écarlate, champignons émincés, crêtes de coq et... truffes, si on en a; lianl le tout d'un bon jus bien réduit. Ce ragoût doit former dôme au-dessus de la timbale, qui est servie ainsi, en l'accompagnant d'une saucière contenant de la sauce du ragoût.

On peut également garnir les timbales de macaroni, ainsi que celles de vermicelle et de nouilles, avec des moules et des huîtres, des laitances de carpes ou de harengs frais, des queues d'écrevisses ou de crevettes, des filets de harengs fumés, ou encore avec des quenelles de gibier ou autres, des ailerons de poularde et des rognons de coq.

LE BARON BRISSE.

Fontaine aux Violettes

(Suite et fin)

M. de Neuville reprit :

— Tout ce que tu viens de me dire t'ôte-t-il une seule de tes qualités? Es-tu cause si ta naissance est obscure, si tes parents ne t'ont pas élevé et nourri? Ne vaux-tu pas pour moi mille fois mieux que le fils de Marteau?

— C'est donc vrai que vous lui avez refusé la main de mademoiselle?

— Oui, puisque je pensais à toi.

M. de Neuville raconta la visite que lui avait faite le cultivateur.

Octave se leva, les sanglots l'étouffaient. Il admirait cet homme, qui lui avait préparé un avenir brillant, et qui, non content de cela, voulait le faire entrer dans sa famille. Il lui serra la main avec force sans prononcer une parole, et regarda Marie, dont le visage était inondé de larmes.

— Et vous, mademoiselle, que pensez-vous de ce projet?

— Je pense, ou plutôt je pensais comme mon père, dit-elle en se jetant dans les bras de M. de Neuville, et souriant au milieu de ses larmes.

— Alors, tâchons de le réaliser.

Octave sortit, laissant ensemble le père et la fille. Quinze jours après, il était de retour, et avait trouvé à Paris des personnes qui, sur sa parole, avaient prêté à M. de Neuville la somme nécessaire pour désintéresser complétement Marteau. La cour de Nancy fut saisie immédiatement d'une demande en réhabilitation.

XVI

La paix du cœur, sinon la tranquillité, régnait dans la petite maison de Fontaine-aux-Violettes. Marie, heureuse du retour d'Octave, faisait retentir le jardin de notes joyeuses. Elle attendait avec impatience le jour où celui qu'elle considérait désormais comme son mari demanderait sa main, *pour la forme*, se disait-elle, car il sait très-bien qu'il ne sera pas refusé. Et l'heureuse enfant allait, venait et formait les projets les plus beaux.

Je ne suis plus riche, pensait-elle, mais mon mari gagnera pour deux. Mon père a reçu déjà plusieurs propositions pour diriger différentes affaires industrielles, il gardera Jean avec lui. Ce brave Jean! il mérite bien que mon père et mon mari fassent quelque chose pour lui. — Mon mari! c'est drôle le plaisir que j'éprouve à dire ce mot! — En attendant, je vais faire mon ménage.

La jeune fille s'y prit d'une si drôle de façon qu'elle renversa une pile d'assiettes, dont les débris couvrirent le parquet.

Jean accourut au bruit.

— Que faites-vous donc, mademoiselle? s'écria-t-il en entrant tout effaré dans la pièce où venait d'avoir lieu l'accident.

— Je range la vaisselle, mais...

— Mais je trouve que vous brisez au lieu de mettre en ordre, interrompit Jean.

— C'est vrai, j'ai été maladroite.

— Vous ne vous êtes pas blessée au moins?

— Non.

— Alors le malheur n'est pas grand.

Le brave domestique enleva les morceaux d'assiettes et les porta sur la route.

Marie raconta, en riant, à son père et à Octave son accident.

— Mais à quoi pensais-tu donc? demanda M. de Neuville.

La jeune fille rougit et ne répondit pas à cette question, faite à brûle-pourpoint.

XVII

Un matin, dès cinq heures, six hommes montaient, d'un pas rapide, dans une allée du parc de la forge. Deux de ces hommes portaient chacun une épée, qu'ils ne prenaient même pas la peine de dissimuler. Arrivés dans une clairière où poussait un épais gazon, la petite troupe s'arrêta; les épées, mesurées encore une fois, furent remises aux deux adversaires, car c'était d'un duel qu'il s'agissait; les témoins se reculèrent et le combat s'engagea.

Au bout de cinq minutes, un des combattants roula, plutôt qu'il ne tomba, sur l'herbe humide. Il était traversé d'outre en outre par l'épée de son adversaire. On essaya de le faire revenir à lui, mais la blessure était mortelle. Après quelques convulsions il expira, couvrant de son sang le gazon sur lequel il était étendu.

A voir la pâleur des témoins, on devinait qu'ils assistaient pour la première fois à une scène semblable. Ils ne savaient où donner la tête, et sans la présence d'esprit du combattant vainqueur, ils se seraient sauvés, abandonnant le cadavre, laissant au premier passant venu le soin de le ramasser.

On a deviné que les deux duellistes n'étaient autres qu'Octave et René Marteau. C'était ce dernier qui venait de payer de sa vie l'insolence et la grossièreté de son père.

L'un des témoins prit les devants pour préparer le père Marteau à la triste arrivée du cadavre de son fils. Le vieux cultivateur était dans la cour, gourmandant les domestiques, jurant après les chevaux, criant comme un sourd que le travail n'avançait pas.

Il venait de monter à cheval à la façon des paysans lorrains, c'est-à-dire les jambes pendantes du même côté, lorsqu'il aperçut le messager, qu'il reconnut de suite pour un des employés de la forge.

— Ah çà! monsieur Maury, qu'avez-vous donc ce matin? Vous êtes tout drôle! Vous trouvez-vous malade, voulez-vous prendre une goutte? ça vous remettra.

— Merci, monsieur Marteau. J'aurais seulement deux mots à vous dire.

— Dites de suite! monsieur Maury, vous le voyez, je suis en retard, j'ai à peine le temps de vous écouter.

— Ce que j'ai à vous communiquer est très-grave!

— Bah! comme vous dites ça! Je vous écoute alors.

Marteau sauta lourdement à terre et s'approcha de son interlocuteur.

— Surtout ne soyez pas long, dit-il.

— Votre fils vient de se battre avec M. Octave.

— Je devine! il aura rossé d'importance le médecin, et il craint une semonce de ma part. Comment se sont-ils battus? contez-moi ça.

— Ils se sont battus à l'épée.

— Diable! c'est grave. A quel endroit a-t-il troué le docteur?

— Ce n'est pas le docteur qui est blessé. C'est M. René.

— Gravement? dit le cultivateur avec quelque inquiétude.

— Très-gravement!

— Il n'y a pas de danger pourtant?

— Si! beaucoup.

— Où est-il blessé?

— Au cœur!

— Mais alors il est perdu?

— Il est mort!

De rouge qu'elle était habituellement, la figure du cultivateur devint d'une pâleur affreuse. En ce moment les hommes qui apportaient son fils entrèrent et le déposèrent sur de la paille fraîche qui se trouvait là.

Marteau se précipita sur le cadavre et le serra contre sa poitrine. Son cœur se brisa en voyant étendu, inerte et couvert de sang, ce fils qu'il avait tant aimé. Il remplit la cour de cris de douleur et de blasphèmes. Il se roulait sur les cailloux, s'arrachait les cheveux, déchirait ses habits. De son gosier s'échappaient des onomatopées exprimant la plus profonde douleur. Les larmes, qu'il n'avait jamais connues, coulaient comme deux ruisseaux le long de ses joues ridées.

Il parlait au cadavre, lui adressait les mots les plus doux, baisait son front pâle, ses yeux éteints, secouait doucement ses bras roidis par la mort.

— N'est-ce pas, mon enfant, que tu n'es que blessé, lui disait-il; ouvre les yeux, mon René! Je suis ton père, ton père qui t'aime et qui regrette aujourd'hui ses violences! Ah! un mot! un mot seulement! que je t'entende! que je voie remuer tes lèvres, que je sente palpiter ton cœur!

Rien! il ne me répond pas! Mon enfant est mort, et c'est moi qui l'ai tué! Malheureux que je suis!

La nouvelle du duel et de la mort de René s'était rapidement propagée. Tous les habitants d'Abainville, entassés dans la cour, écoutaient, le cœur gros, les plaintes du malheureux père. Quelques-uns pleuraient. Marteau n'était généralement pas aimé, mais toutes les haines contre l'homme tombaient devant la douleur du père.

On porta le cadavre sur son lit et le père suivit les porteurs en se traînant sur les genoux. Il baisait les taches de sang qui tombaient de la blessure sur la terre. Il refusa de quitter la chambre de son fils; quelque insistance qu'on y mît, il voulut rester auprès de son enfant.

Le curé d'Abainville essaya en vain de le consoler; ses bonnes et douces paroles restèrent sans effet. Redoutant un accès de désespoir, le digne prêtre passa la journée et la nuit auprès du corps de René.

C'était un saisissant spectacle, sur les dix heures du soir, de voir étendu sur un lit maculé de taches de sang, ce jeune homme, le matin encore plein de vie.

A côté de lui, sur une petite table, une chandelle, dont la douteuse clarté perçait avec peine les ténèbres qui remplissaient la chambre, projetant sur les murs jaunis et sur les poutres noircies du plancher des ombres fantastiques, et à genoux, au pied du lit, ce vieillard désolé, abîmé dans sa douleur, tandis que le prêtre, assis auprès de la table, récitait mentalement les prières des morts.

Le lendemain, tout le village assistait à l'enterrement de René, et quelques jours après on emmenait à la maison des aliénés de Fains le père Marteau. Sa raison n'avait pu résister au coup qui l'avait frappé si brutalement.

XVIII

La désolation était aussi à Fontaine-aux-Violettes. Octave était désespéré de l'issue fatale de ce duel qu'il n'avait pas provoqué; M. de Neuville était anéanti. Il termina promp-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

tement ses affaires avec les héritiers de Joseph Marteau, ui avaient tout l'air de prendre la douleur du bon côté et de ne pas trop s'affecter de la catastrophe qui les enrichissait. M. de Neuville avait de la peine à surmonter le dégoût qu'il éprouvait en face de ces êtres que l'amour de l'argent rendait ignobles.

Le mariage d'Octave et de Marie fut célébré dans l'église d'Abainville sans aucun faste. Les témoins des deux jeunes gens assistaient seuls à la cérémonie.

Les nouveaux propriétaires de la forge rachetèrent Fontaine-aux-Violettes, et ce ne fut pas sans un violent serrement de cœur que Marie se prépara à quitter pour toujours cette charmante retraite. Chaque arbre, chaque fleur, lui rappelaient un souvenir.

— Pauvres sources, pensait-elle, je n'entendrai plus votre joyeux murmure! Je ne verrai plus vos eaux claires couler sur les cailloux polis! Et vous, fleurs dont j'aimais à respirer es parfums, arbres que j'ai moi-même plantés, vous ne vivrez plus que dans mes souvenirs!

A un robuste paysan qui venait une dernière fois lui serrer la main, M. de Neuville fit entendre d'excellentes paroles.

— J'ai fait ce que j'ai pu, lui dit-il, et si le sort m'eût continué ses faveurs, soyez certain que j'avais encore bien des projets dans l'esprit. La Providence assigne à chaque individu un rôle à remplir; lorsqu'il a rempli ce rôle elle le brise comme chose inutile. J'ai fait à peu près ce qu'il était possible pour votre pays, vous voyez aujourd'hui le résultat de toute une vie d'un travail continu : la ruine!

Malgré tout, je ne me crois pas le droit de me plaindre; j'ai donné ici l'impulsion qui doit, dans un temps donné, changer la face de cette contrée; j'ai rendu fertiles des terrains incultes, j'ai donné du prix à des choses sans valeur; tous ou presque tous, vous m'avez suivi sur ce champ de bataille où la vie de personne n'est en danger, où chacun, au contraire, est certain de récolter, non pas la gloire bruyante de la guerre, mais celle beaucoup plus modeste de la routine vaincue, de la misère éloignée. Chaque coup de pioche que vous donnerez dans une terre en friche, chaque arbre que vous planterez au flanc d'un coteau infertile, autant de droits que vous vous créez à la reconnaissance de vos concitoyens!

— Elle est belle, la reconnaissance! interrompit le cultivateur.

— Luttez toujours! c'est votre devoir. Si, par moment, la désespérance s'empare de vous, ne dites pas : après moi le déluge! Songez que si vous êtes mortel, si un jour ou l'autre la mort doit faire de vous sa proie, l'humanité est immortelle, et qu'en travaillant pour vous aujourd'hui, dans un siècle, dans dix siècles peut-être, des hommes nouveaux jouiront de ce que vous avez semé.

— Je ferai ce que je pourrai, monsieur, heureux d'apporter une pierre, si petite qu'elle soit, pour construire cet édifice immense que vous appelez le progrès; mais vous me laisserez bien dire que les hommes de notre temps sont bien mauvais, bien imparfaits!

— Par cela seul qu'il existe, l'homme ne peut pas être parfait. Il vient au monde avec des qualités et des défauts; ce sont ceux-ci qu'il faut combattre et vaincre avec l'aide de celles-là. Rien, dans la nature, n'atteint la perfection absolue. Ce qu'on appelle aujourd'hui perfection, demain s'appellera routine. Ainsi donc, bon courage, monsieur Robert, et pensez quelquefois à moi.

Le cultivateur sortit, le cœur gros, souhaitant à M. de Neuville toutes sortes de prospérités.

XIX

Octobre tirait à sa fin. Les feuilles se détachaient des arbres et couvraient la terre. Les jours étaient courts, les nuits longues et l'atmosphère froide. Le soleil brillait encore, mais ses rayons n'avaient plus le brillant ni la chaleur de l'été. Les ruisseaux, gonflés, roulaient leurs eaux bourbeuses. L'azur du ciel était caché en partie par des masses épaisses de noirs nuages que le vent poussait vers le sud.

La voiture qui emportait M. de Neuville venait d'arriver au sommet de la montée qui domine la forge, lorsque Marie dit au postillon d'arrêter ses chevaux. Elle jeta un long et triste regard sur cette vallée, qu'elle quittait peut-être pour toujours. A travers les arbres, on voyait encore le toit d'ardoises de Fontaine-aux-Violettes; on pouvait suivre de l'œil tous les contours de la colline, toutes les sinuosités de la vallée. On distinguait facilement tous les bâtiments de la forge, les habitations des ouvriers et le clocher de la petite chapelle, surmonté de son coq de fer, indiquant la direction du vent.

Marie mit sa main sur sa bouche et envoya un baiser d'adieu à ces choses inanimées, puis elle descendit de voiture et alla quelques pas plus loin se mettre à genoux au milieu de la chaussée. Octave et M. de Neuville la regardaient faire, ne comprenant absolument rien à cette manière d'agir.

La jeune femme monta dans la berline, s'assit auprès de son mari et appuya sa tête sur son bras.

— Est-ce une indiscrétion que de te demander pourquoi tu as été te mettre à genoux sur la route? lui dit Octave.

— Non, mon ami!

— Alors tu vas me le dire, ou plutôt nous le dire, car je suppose que ton père peut entendre cette histoire?

— Oui, certainement!

— Nous t'écoutons!

— Te rappelles-tu le jour de ton arrivée à Abainville?

— Oui.

— As-tu présent à l'esprit l'endroit où tu nous rencontras, moi et mon père?

— Parfaitement! c'est justement où tu viens de t'arrêter

— Bien! et après?

— Après! Dame, je ne sais pas!

— Je vais t'aider. Tu venais de notre côté suivi de ton noir domestique; vos chevaux allaient comme le vent, mon mouchoir s'envola et alla tomber à quelques pas de ton cheval, tu le ramassas sans arrêter ta monture, risquant ainsi ta vie pour faire plaisir à une femme que tu ne connaissais pas.

— Oui! mais plus tard...

— Laisse-moi parler. C'est à partir de ce moment que je t'ai aimé, et toi, ingrat, tu ne daignais même pas abaisser ton regard sur celle qui est aujourd'hui ta femme! Je souffrais, et je n'avais pas la consolation de voir la cause de ma souffrance me prendre en pitié! Il a fallu, ô honte! que mon père t'offrit ma main! J'en rougis!

Et la folle enfant riait en racontant ses douleurs passées.

— Oui, tout ce que tu dis est vrai, reprit Octave, mais je ne me croyais pas digne de toi, je n'aurais jamais supposé que ton père ..

— Allons, enfants, taisez-vous! dit M. de Neuville qui s'amusait de ce bavardage, vous êtes mariés, que diable! et vous êtes là à causer comme deux prétendus.

AUGUSTE LEPAGE.

UN CHEVEU BLANC [1]

HISTOIRE INTIME

Il n'est pas rare de voir, dans les classes supérieures de la société, des femmes sur lesquelles les années semblent pendant longtemps ne point avoir de prise. Comblées de toutes les faveurs de la fortune, hors de l'atteinte des privations qui usent la santé, des soucis qui creusent les yeux, des chagrins qui rident le visage, à l'abri des difficultés de la vie et des assauts de l'adversité, chaque jour embellies par les atours de la mode et les raffinements de la coquetterie, chaque nuit rajeunies dans les bras de la mollesse et de l'indolence, ne connaissant d'autre insomnie que les veilles consacrées au plaisir, d'autre joug que leur propre caprice, d'autre besoin que de jouir, d'autre peine que de se laisser vivre, on dirait que le temps les oublie comme elles ont l'air d'oublier le temps. Elles ne vieillissent pas, elles mûrissent ainsi qu'un beau fruit, sans rien perdre de leur éclat ni de leur fraîcheur.

Constance de Tourville brillait au premier rang de ces créatures privilégiées. Prérogatives de la naissance, faveurs de la fortune, dons de la nature, elle possédait tout ce qui flatte l'ambition. Mariée à l'époux de son choix, mère d'une fille telle qu'elle eût pu la choisir, abreuvée des hommages et des plaisirs du monde, exempte de passions, heureuse dans ses goûts, en un mot n'effleurant de la vie que les roses, elle regardait fuir les jours, les mois, les ans, sans songer à se demander même l'heure qui sonnait pour elle à l'horloge du temps.

Un matin, nonchalamment assise en face de sa toilette, elle abandonnait à la savante main de sa femme de chambre une longue chevelure noire et lustrée à l'égal du jais, dont elle avait le droit d'être vaine; ses doigts moelleux et effilés chiffonnaient en jouant l'oreille d'un joli chien anglais à la robe couleur de perle, qui se prélassait sur ses genoux. Tout à coup elle fut interrompue dans son manége par une exclamation de surprise échappée à sa camériste :

— Qu'y a-t-il, Lucile? lui demanda-t-elle.

— Oh! madame, c'est bien singulier.

— Mais encore!... vous expliquerez-vous?

— Un cheveu blanc, madame!

— A qui donc?... à vous? reprit Mme de Tourville avec une quiétude parfaite.

— Pardon... mais à... madame.... je crois... répliqua la servante, non sans hésiter.

— Allons donc! impossible, riposta sa maîtresse d'un accent d'incrédulité qui n'admettait même pas le doute.

— Si madame permet que je... l'ôte.

— Assurément, Lucile, ôtez-le... Ce sera un poil de Lovely qui aura voltigé sur ma tête.

La soubrette saisit délicatement entre le pouce et l'index le fil d'argent, objet du litige, et d'une légère secousse, elle l'arracha. Mme de Tourville poussa un petit cri de douleur. La sensation du mal passa comme un éclair; mais le choc avait répondu de l'épiderme au plus profond du cœur. Cependant Constance se plaisait encore à se donner le change et ne voulait se rendre qu'au témoignage de ses propres yeux.

— Voyons, dit-elle en s'étudiant à déguiser sous un enjouement affecté l'anxiété à laquelle elle se sentait en proie; montrez, Lucile, montrez votre précieuse trouvaille.

Elle prit le cheveu des doigts de la camériste, le considéra un moment dans une contemplation muette, l'étendit sur le dos de sa main rosée pour mieux s'assurer de la nuance; puis, convaincue, bien à contre-cœur, par cette épreuve, elle reprit avec une émotion qui, en dépit de ses efforts pour la contraindre, palpitait jusque dans sa voix :

— Oui, vous aviez raison, Lucile..., en effet, c'est un cheveu blanc.

Si novice que fût la suivante en matière de psychologie, elle n'eut garde de se laisser prendre à cette indifférence affectée, et lut sans peine dans l'âme de sa maîtresse la révolution que venait de produire sa malencontreuse sincérité. Avec la maladresse habituelle aux gens sans tact, jaloux de réparer au plus vite une gaucherie, elle aggrava la première d'une seconde.

— Eh! madame, qui est-ce qui n'a pas de cheveux blancs?... J'en ai bien, moi qui n'ai pas vingt ans.

« Moi qui n'ai pas vingt ans. » Ces mots, si insignifiants en apparence, furent un coup de foudre pour Mme de Tourville. Jamais, jusqu'à ce jour néfaste, il ne lui était venu à l'esprit d'interroger son âge; cette simple phrase l'y fit songer pour la première fois de sa vie. Elle mit du temps à dresser l'inventaire de ses années, car, le calcul fait et refait, elle le recommençait encore, tout étonnée du résultat.

A la fin, il fallut se rendre à l'évidence : elle avait bien « trente-trois ans! »

Cette découverte inopinée plongea Mme de Tourville dans une stupéfaction mêlée d'une indicible angoisse. Elle avait donc doublé, les yeux fermés, le cap de la trentaine, l'âge climatérique de la vie d'une femme élégante, et elle s'acheminait à grands pas vers les frimas de la quarantaine.

Quel réveil! il semblait à Constance qu'arrachée d'un coup de baguette à un long et doux enchantement, elle passait sans transition de la jeunesse à l'âge mûr, de son apogée à son déclin.

Il lui tardait de se trouver seule pour consulter tout à son aise le miroir, ce confident sincère, et lui demander son avis sur les signes extérieurs de cette soudaine métamorphose. En conséquence, elle se hâta de congédier sa femme de chambre, sous le premier prétexte venu, poussa le verrou de sa porte et courut incontinent à sa psyché.

Rien de changé dans sa personne; toujours sa tournure souple et pleine d'élégance, ses épaules blanches et polies, ses traits gracieux et animés, tout cela relevé par un déshabillé d'une exquise coquetterie, tel était l'ensemble du premier coup d'œil, mais . . .

Mais, en s'observant de plus près, il fallut bien qu'elle s'avouât qu'un embonpoint perfide menaçait d'envahir sa taille, que la fleur de son teint commençait à pâlir; enfin un examen plus attentif encore lui fit découvrir sur son front, naguère uni comme l'ivoire, une trace presque imperceptible, linéament naissant d'une ride à venir. Dans ces symptômes encore discrets, mais éloquents, Mme de Tourville reconnut avec une poignante amertume les premiers pronostics de l'arrière-saison. Elle ne pouvait plus se dissimuler qu'elle descendait ce versant de la vie qui aboutit à la vieillesse. Elle entrevoyait à l'horizon le moment des adieux au monde et à cette royauté fugitive que la femme à la mode tient de l'opinion.

Humiliant et inévitable retour! Cette couronne, que naguère elle enlevait en riant du front d'une favorite déchue, elle s'en verrait dépouillée au profit d'une rivale appelée, du droit de la jeunesse, à la supplanter à son tour. Objet d'indifférence et d'oubli, elle suivrait dans l'ombre le char triomphal du soleil levant. Ces fêtes dont elle avait été, dont elle était encore l'âme et l'idole, elle y serait présente, obscure, inaperçue, perdue dans le cortége des comparses!

Était-il, pour une femme adorable, adorée, accoutumée à plaire, jalouse de briller, en un mot avide et enivrée d'encens, de plus mortelle et de plus déchirante agonie? Avec quel désespoir elle voyait s'avancer le terme fatal de son empire, et combien aujourd'hui elle lui paraissait courte la florissante période dont son imprévoyante insouciance n'avait pas même soupçonné la fin!

Comment combler le vide que creusait dans sa vie l'abandon qui la glaçait d'effroi? Plus elle sentait la coupe des vanités mondaines près de s'éloigner de ses lèvres, et plus elle brûlait de s'y désaltérer encore. Que n'eût-elle pas donné pour remonter le cours des ans qui l'entraînait et ressaisir sa jeunesse, trésor inestimable dont on ne sait le prix que quand on l'a perdu?

Vains souhaits! La fontaine de Jouvence est tarie et tout l'or de la terre n'en ferait pas retrouver la source. Il faut bon gré mal gré, subir la loi de la nature, il faut vieillir et assister, coûte que coûte, à la chute des feuilles de ses derniers beaux jours.

Telles étaient les méditations de Mme de Tourville, lors-

(1) Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qu'un coup, légèrement frappé à la porte de sa chambre, la tira brusquement de sa rêverie.

— Qui est là? demanda-t-elle, éveillée en sursaut.

— C'est moi, Constance; c'est votre mère qui s'étonne de ne point vous avoir encore vue ce matin, et qui vient chercher de vos nouvelles.

Mme de Tourville tira le verrou et ouvrit. La nouvelle venue entra. C'était ce qu'en termes familiers on appelle une femme bien conservée. Son âge paraissait flotter entre cinquante et cinquante-cinq ans; ses traits, encadrés de longues boucles d'un beau blanc argenté, portaient les irrécusables vestiges d'une remarquable beauté. Elle était grande et d'un embonpoint bien approprié à sa stature. Son négligé, d'un goût parfait et d'une simplicité qui n'excluait pas l'élégance, accusait au plus haut degré l'art, si difficile à son âge, de ne suivre la mode ni de trop près ni de trop loin. En somme, tous ses dehors, empreints d'une rare distinction, attestaient qu'elle savait, avec un tact exquis, louvoyer entre ces deux écueils de la vieillesse : la négligence et la prétention.

Elle s'appelait Mme d'Arvigny.

En entrant, elle promena autour de la chambre de sa fille un regard d'observation; puis le ramenant sur celle-ci, qui, toujours absorbée dans ses réflexions, se tenait la tête baissée.

— Qu'avez-vous, Constance? lui dit-elle avec sollicitude; et pourquoi vous trouvé-je enfermée?... On dirait que vous avez pleuré.

— Moi, pleuré, ma mère? Quelle folie! .. Non, je n'ai rien, je vous assure.

— Vous m'assurez cela d'un ton à me convaincre que vous me trompez... Voyons, parlez, ma chère enfant; ai-je démérité de votre confiance?... Ou serait-ce moi-même, par hasard, qui serais la cause, — bien involontaire, — de vos peines?

— Oh! ma mère, vous n'y pensez pas!

— En ce cas, ouvre-moi ton cœur... ou je croirai que tu m'en veux.

— Eh bien! c'est que vraiment, ma mère, reprit-elle en s'interrompant, l'aveu que vous me demandez est si .. étrange, que j'ai peur de vous voir sourire à mes dépens.

— Les chagrins d'une fille ne sont-ils pas sacrés aux yeux d'une mère?

— Vous le voulez : écoutez donc.

Et Mme de Tourville fit, sans rien déguiser, le récit de la scène qui s'était passée et le tableau des tortures morales que lui causait... un cheveu blanc.

Quand elle eut achevé :

— Eh bien, ma mère, dit-elle à Mme d'Arvigny, qui l'avait écoutée avec une affectueuse attention, vous n'êtes pas tentée de me railler un peu?

— Loin de là... je vous plains, ma fille; car la période que vous traversez est la plus douloureuse épreuve de l'existence d'une femme façonnée comme vous aux adulations. C'est le chapitre, chère enfant, des désanchantements et des sacrifices.

D'autres que vous, ajouta-t-elle en étouffant un soupir, ont connu les déchirements et les cuisants regrets qu'il recèle. Heureux encore si ces regrets n'ont d'autre cause que les déconvenues de l'amour-propre, si ces déchirements n'atteignent pas jusqu'aux fibres les plus sensibles du cœur! Mais malheur à celle qui, cramponnée à ses songes, n'a pas le courage de divorcer à temps avec les goûts et les aspirations de la jeunesse, et qui conserve à son couchant les sentiments et les illusions de son aurore! En un mot, malheur, mon enfant, à la femme qui ne sait pas vieillir!

C'est une science, croyez-moi, dans laquelle il faut nous essayer de bonne heure, sans attendre de nous y voir contraintes par le déclin de notre étoile, ou, ce qui est bien pis encore, par une de ces crises soudaines qui nous précipitent brusquement du faîte de nos chimères au fond des abîmes de la réalité.

A votre tour, écoutez-moi, Constance, et laissez-moi vous révéler l'exemple d'une de ces douleurs intimes, d'autant plus poignantes, qu'on les dérobe soigneusement aux yeux du monde; car sa malignité n'y voit qu'un ridicule et n'a pour elles que des rires et des quolibets.

Mme Dalbrun (je déguise les noms des personnages, vous ne les reconnaîtrez peut-être que trop aisément), Mme Dalbrun avait trente-cinq ans, deux ans de plus que vous, Constance. Au printemps de la vie, c'est un jour; à son automne, c'est un siècle.

Saturée comme vous de jouissances et de flatteries, l'étourdissement des plaisirs, le prestige du luxe et de la toilette, enfin, — pourquoi ne pas le dire? — un peu d'aveuglement volontaire, — lui déguisaient les progrès de l'âge et les premiers outrages du temps.

Belle encore, — on le disait du moins, — veuve, maîtresse absolue d'elle-même, elle laissait l'imagination prendre sur sa conduite un ascendant qu'elle refusait à la raison.

Cependant ses rêves romanesques ne l'absorbaient pas au point de lui faire oublier qu'elle était mère. Elle avait une fille de seize ans, objet de son affection la plus tendre. Mais, décidée à s'abuser sur tout ce qui pouvait la vieillir, Mme Dalbrun ne voulait voir qu'un enfant chez la jeune fille, et cherchait la cause du mal partout où elle n'était pas. La médecine, plus clairvoyante, en pénétra aisément la source et ordonna un voyage à Spa.

Vous savez qu'à l'exception de quelques pèlerinages aux fontaines et aux promenades d'alentour, la vie de l'étranger à Spa se concentre presque tout entière dans les salons de la Redoute. Lecture, concerts, bals, il y trouve, ou du moins il y trouvait alors tous les passe-temps propres à charmer ses loisirs et notamment le plus dispendieux de tous, le jeu. La roulette et le trente et quarante fonctionnaient en permanence à la Redoute.

Parmi les amateurs rangés autour du tapis vert, et dont je vous épargne la peinture, Mme Dalbrun n'en distingua qu'un seul, un beau jeune homme à la taille élevée, à l'extérieur empreint d'une noblesse mêlée d'une nuance de hauteur qui ne lui messeyait pas.

Debout, négligemment appuyé sur le dossier d'une chaise, il jetait d'un air d'indifférence des poignées de pièces d'or, qu'il voyait disparaître ou se multiplier sans que l'inaltérable sang-froid de ses traits ni de ses manières se ressentît de l'influence des péripéties du hasard.

Les femmes aiment tous les genres d'audace, et ce hardi défi jeté si flegmatiquement à la fortune ne laissa pas que d'éveiller chez Mme Dalbrun une sorte d'intérêt magnétique pour cet intrépide joueur.

A. DE BRAGELONNE.

(La suite au prochain numéro).

Un grand nombre de lectrices nous ont prié d'indiquer, à l'occasion des vacances, un choix de lectures attrayantes et morales qu'on puisse mettre sans crainte entre les mains des jeunes filles, d'un style et d'un esprit assez élevés pourtant pour que les dames puissent en tirer agrément et profit durant les loisirs de la villégiature. C'est pour répondre à ces désirs que nous signalons à nos lectrices un choix spécial des publications de la librairie académique de Didier et Ce, 35, quai des Augustins. Voici les titres et les prix des ouvrages que nous avons remarqués :

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Ce

35, quai des Augustins.

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Mme Craven. — *Récit d'une sœur*, 2 vol., 8 fr.; — *Anne Séverin*, 1 vol., 4 fr.; — *Adélaïde Capece Minutolo*, 1 vol., 2 fr.; — *Fleurange*, 2 vol., 6 fr.

Mme Swetchine. — *Sa vie et ses œuvres*, publiées par M. de Falloux, 2 vol., avec portrait, 8 fr.; — *Maurice et Eugénie de Guérin*, journal, lettres et poèmes, 3 vol. à 3 fr. 50.

Rosa Ferrucci. — *Sa vie et ses lettres*, trad. avec une étude par M. l'abbé Lemonnier, 1 vol., 3 fr.

Mme d'Armaillé. — *Marie-Thérèse et Marie-Antoinette*, 1 vol., 3 fr.; — *Catherine de Bourbon*, 1 vol., 3 fr.; — *La Reine Marie Leckzinska*, 1 vol., 2 fr.

Mlle Cl. Bader. — *La Femme biblique*, 1 vol., 3 fr. 50. — *La Femme grecque*, 2 vol., 7 fr.

Mme N. Guillon. — *L'Entrée dans le monde*, 1 vol., 3 fr.; — *Cinq années de la vie des jeunes filles*, 1 vol., 3 fr.; — *Projets de jeunes filles*, 1 vol., 3 fr.

Ant. Rondelet. — *L'Éducation de la 20e année*, 1 vol., 3 fr.; — *Le Lendemain du mariage*, 1 vol., 3 fr.; — *Le Danger de plaire*, etc., 1 vol., 3 fr.

Masson (Michel). — *Historiettes du père Bronsaille*, 1 vol., 3 fr.; — *Les Gardiennes*, 1 vol., 3 fr.; — *Lectures en famille*, 1 vol., 3 fr.

Mme Fertiault. — *L'Éducation du cœur*, 1 vol., 3 fr.

F. Fertiault. — *Les Féeries du travail*, 1 vol., 3 fr.

Mlle Guerrier de Haupt. — *Marthe*, 1 vol., 3 fr.; — *Forts par la foi*, 1 vol., 3 fr.

Mme Lenormant. — *Quatre femmes au temps de la Révolution*, 1 vol., 3 fr.

Eug. Muller. — *Récits champêtres*, 1 vol., 3 fr.

Hipp. Audeval. — *Paris et province*, 1 vol. 3 fr.

Rangabé. — *Le Prince de Morée*, 1 vol., 3 fr.

Mila (Comtesse de). — *Linda*, 1 vol., 3 fr.

Mme Thuret. — *Belle-mère et belle-fille*, 1 vol., 3 fr.; — *Le Comte d'Elcairet*, 1 vol., 3 fr.

Mlle Thérèse-Alph. Karr. — *La Fille du cordier*, histoire irlandaise, 1 vol., 3 fr.

J. de Chambrier. — *Marie-Antoinette*, 2 vol., 7 fr.

Mme de Witt. — *Charlotte de la Trémoille*, 1 volume, 3 fr. 50.

E. Jonveaux. — *Le Sacrifice de Paul Wynter*, 1 vol., 3 fr.

Mme Marie Sebran. — *Rousou*, histoire du village, 1 vol., 3 fr.; — *Journal d'une mère pendant le siège de Paris*, 1 vol., 3 fr.

Aug. de Barthélemy. — *Pierre le Peillarot* (1789-1795), 1 vol., 3 fr.

Mme Gagne-Moreau. — *Mémoires d'une sœur de charité*, 1 vol., 3 fr.

Mme Gabrielle d'Étampes. — *Isabelle aux blanches mains*, 1 vol., 3 fr.

Mlle Aug. Couppey. — *L'Orpheline du 41e*, 1 vol., 3 fr.

Mlle Ulliac. — *Emilie*, 1 vol. in-12, 3 fr.

Ed. Auger. — *Récits d'outre-mer*, 1 vol. in 12, 3 fr.

De Wogan. — *Du Far West à Bornéo*, 1 vol. in-12, 3 fr.

Ernouf. — *Souvenirs de la Terreur*, 1 vol. in-12, 3 fr.

D'Héricault. — *Thermidor*, Paris en 1794, 2 vol., 6 fr.

(Chaque ouvrage est envoyé *franco* contre le prix en timbres-poste).

LA MUSIQUE

L'Invitation à la mazurka, fantaisie pour le piano, par Théodore Ritter, brillante et d'une exécution assez difficile. Prix, 2 fr. 50.

Tableaux basques, pensée caractéristique pour le piano, par Oscar de la Cinna; composition très-élégante et très-originale et d'une interprétation facile. Prix, 2 fr.

Fantaisie de poète, polka de Johanne Strauss; très-dansante et bien rhythmée. Prix, 2 fr.

Les Trois prières, paroles d'Édouard Plouvier, musique d'Edmond Membrée. C'est à la fois un poème et une scène lyrique. L'enfant demande à Dieu de le faire fort contre les épreuves de la vie; la femme supplie la Vierge Marie de lui donner, comme elle, la résignation dans la douleur; et l'homme, fort et courageux, prie le Créateur de bénir ses travaux, en les rendant féconds et utiles. Ces trois prières s'exhalent en phrases harmonieuses, et l'auteur de tant de charmantes mélodies n'a jamais été mieux inspiré. Prix, 2 fr.

Ces quatre compositions se trouvent chez Heugel, *au Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme C. C., à Mont — Vous trouverez le renseignement désiré dans l'article du baron Brisse. Le prix de la broche camée est de dix-neuf cents francs.

Mme C. peut compter sur l'alphabet désiré.

Mme V. R. — Impossible de donner deux fois le même dessin, même en réduction; vous allez avoir bientôt une robe d'enfant d'un fort joli modèle; si vous tenez à celui désiré, adressez-vous directement à M. Lévêque.

Une habitante de Châteaubriant. — Je donnerai le renseignement que vous demandez pour les applications dans le corps du journal. Cette explication peut être utile à toutes nos lectrices et demande plus de place que je n'en puis disposer dans la Petite correspondance.

Mme L. R. — Ce genre de vêtement ne se soutache pas beaucoup; puis, comme il doit être bien ajusté à la taille, nous n'oserions choisir les proportions d'un dessin personnel. Mettez une jolie passementerie, ou brodez un semis et une guirlande légère; cependant, ce n'est pas un refus formel : j'essayerai de vous satisfaire.

Mme M. R., à La Ch... — Demande de chiffres inscrite; oui, pour les dessins sur toile d'emballage, appelée toile de Madagascar.

Mme M. de M., à Saint-Seclin. — Bien difficile de vous satisfaire, si votre première demande ressemble à la seconde. Vous me demandez un C et un t enlacés; c'est probablement une erreur de plume. Dès que j'aurai le renseignement bien exact, je vous satisferai. Regrets : si je vous signale l'erreur, c'est pour que vous ne nous accusiez pas de négligence.

Mme C. T. — Demande inscrite.

Mme B. S — C'est un secret de métier, madame, et aucune ouvrière ne voudrait nous le livrer; le lui prendre serait vouloir lui causer préjudice.

Mme G. L. aura les chiffres désirés.

Mme Saussaience peut compter toutes demandes inscrites.

Mme M. F. — Connaissez-vous le point de sable de la broderie blanche? On fait un nœud autour de son aiguille, puis on pique sur l'étoffe, pour maintenir le nœud : c'est le point perlé de la broderie sur drap.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Chaque état doit alimenter son maître.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 86. Dimanche, 24 Août 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de dîner. — Toilette de voyage. — Toilette de promenade. — Cinq dentelles au crochet. — Nappe d'autel. — Deux tapisseries. — Bande en application. — Parure Watteau. — Chapeau Directoire. — Le touriste. — Chapeau d'excursion. — Chapeau Clarisse. — Toilette de ville. — Toilette de visite. — Les excentricités de la Mode. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de dîner. — Robe de faille noire, le devant de la jupe est orné de petits volants hauts de 8 centimètres se voilant les uns les autres; le devant est séparé de la traîne par une large quille bordée de chaque côté d'agréments en jais et en passementerie; des nœuds pris dans l'étoffe ornent la quille. La traîne est ornée de volants également froncés, superposés, ayant de 12 à 15 centimètres. Une tunique en crêpe de Chine blanc, retombe sur la première jupe; le corselet décolleté et les manches courtes sont agrémentés de franges de soie floche et de chenille. Cette tunique est relevée en bouillons à l'aide d'une large écharpe de velours noir, dont les pans retombent sur les côtés; le devant de la tunique est agrémenté de nœuds de velours noir formant agrafe; le corsage est garni en berthe de velours noir, avec agrafes sur les épaules laissant tête à un bel effilé assorti à celui de la tunique. — Toilette de Mme Elise, 68, rue Richelieu.

2. Toilette de voyage ou de campagne. — Robe de linon; la jupe, assez fournie, est garnie dans le bas d'un volant de 60 centimètres, plissé et garni en tête d'une bride de velours. La tunique forme tablier sur le devant, le relevé ne s'obtient que par la coupe, l'ampleur est fournie par des fronces montées sur une ceinture. Corsage à longues basques et gilet Louis XV simulé; des boutons d'acier suivent la garniture de velours, laquelle simule l'ouverture de la veste, et se prolonge sur la basque.

1. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE Mme ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

3. Toilette de promenade. — Costume en tissu beige; le jupon, monté tout droit et arrondi, est orné d'un volant haut de 25 à 30 centimètres, monté en plis plats et réguliers; ce volant est lui-même surmonté de deux petits volants froncés de 7 à 8 centimètres de hauteur, bridés d'un biais en faille marron; le même biais de faille marron se trouve répété, en plus large, à la tunique qui forme tablier arrondi devant, et se relève sur les côtés pour retomber en laveuse par derrière.

Le gilet de style Louis XV est en faille marron; il est agrémenté de boutons en vieil argent. Une veste ouverte en tissu beige retombe dessus; elle est ornée de col et de revers en soie assortie au gilet. Voir sur notre dernier supplément le patron de cette veste. Ombrelle de soie grise doublée de soie marron. — Modèles du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac.

4 à 8. Cinq dentelles au crochet avec motifs. — Nous avons publié, l'an dernier, de jolies dentelles toutes nouvelles au crochet, retenant dans leurs mailles de jolis motifs préparés, qui portent la marque C B et se trouvent dans les maisons de spécialité de tapisserie.

Ces motifs varient à l'infini, ils sont en fils, ils prennent la forme d'une demi-marguerite avec branchage régulier comme la dentelle n° 4; aussi cette dentelle, tout en produisant beaucoup d'effet, est-elle fort promptement exécutée; la demi-marguerite s'achetant toute faite, il ne reste à exécuter que le treillage du pied et l'encadrement en ogive d'une branche se raccordant de côté avec l'autre branche.

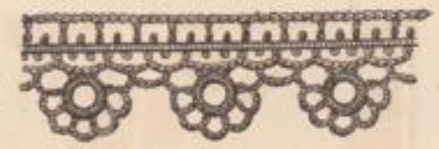
Pour les deux dentelles portant les nos 5 et 6, la rosace du milieu se trouve

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en tapisserie. Les nuances de laine ou de soie sont indiquées sous chaque dessin.

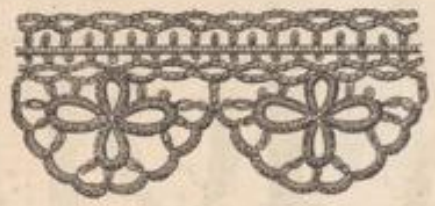
8. DENTELLE AU CROCHET.

13. Bande en application. — Ce modèle a été dessiné spécialement pour la corbeille à laine dont nous avons publié l'ensemble dans notre dernier numéro. Il se brode au point russe sur une bande de drap noir, rouge ou bleu; les deux grands losanges se font en drap blanc; le petit losange du milieu, ainsi que la grande feuille qui le surmonte, se taille en drap de deux nuances, bien opposées à celles du fond.



7. DENTELLE AU CROCHET.

aussi toute préparée en deux grosseurs différentes. Elle semble être faite en frivolité, c'est une espèce de feston, qui figure parfaitement ce genre de travail. Décrire les points qui retiennent ces rosaces les unes aux autres est inutile, vu la régularité parfaite du dessin qui est d'une ponctualité aussi rigoureuse que si nous mettions le modèle en coton sous vos yeux.

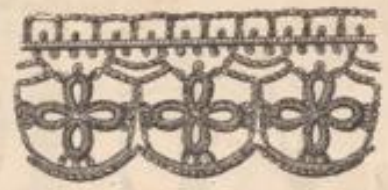


5. DENTELLE AU CROCHET.

La dentelle n° 7 est plus simple, une petite roue imitant les ronds en frivolité en forme le milieu, et le crochet s'appuie sur une jolie mignardise bien régulière.

Dans la dentelle n° 8, le motif est plus lâche, il s'encadre de mignardise et au besoin, il peut se remplacer par tout un travail au crochet dans l'intérieur des dents.

14. Parure Watteau. — Modèle des galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs.— Rien de plus gracieux que cette parure, grâce à laquelle on peut rehausser la toilette la plus simple. Elle est en turquoise bleu myosotis; un liséré de même étoffe, mais d'une nuance feuille de rose, l'encadre. Ce liséré fait tête à une jolie blonde satinée, à dents aiguës. A l'encolure est posée une ruche Margot en tulle de soie, ruche bien fournie, plus haute derrière que devant; un nœud de faille assorti de nuances complète la parure.



6. DENTELLE AU CROCHET.

15. Chapeau Directoire. — La forme est en paille noire aux bords retroussés, formant cabriolet, comme au temps jadis, mais d'une nuance moins exagérée. Sur ce retroussis s'appuie une grosse guirlande de roses blanches et de roses mélangées, ces deux fleurs se retrouvent après dans le nœud de derrière, et accompagnent la nuque. Le chapeau est bridé de blais de faille rose et de faille noire mélangées. Le nœud qui se trouve sur la calotte, et dont les pans à boucle retombent par derrière, est en ruban satiné d'un côté et rayé de l'autre.

4. DENTELLE AU CROCHET.

9. Nappe d'autel en broderie Renaissance. — Comme je l'ai dit souvent, la broderie Renaissance, dont la vogue s'accroît de jour en jour, peut être utilisée à mille objets divers, et il est tout rationnel qu'on l'emploie dans les ornements d'église, surtout pour les nappes d'autel, qui, suivant le nouveau rite en usage dans presque toutes les églises de Paris, ne doivent pas avoir plus de 20 centimètres de hauteur. Pour donner à ce travail plus de cachet artistique, je conseille de prendre de la toile ou de la batiste au réseau très-clair.

Cette bande peut aussi être utilisée pour ameublement : couvre-pieds, dessus d'édredon et grands rideaux.

16. Le Touriste. — La forme est en paille noire; l'écharpe qui entoure la calotte et retombe en longs bouts flottants par derrière, est en foulard gris; le gros nœud, la jarretière et le retroussis se font en beau velours noir; touffe de plumes grises teintées et boucle en acier.

17. Chapeau d'excursion. — La forme est en paille noire; le fond est très-haut et le retroussis de côté très-élevé; le retroussis est bridé de velours noir; une touffe de plumes naturelles blanches dans le bout, marron clair à l'extrémité, domine la calotte, sur laquelle se trouvent des feuilles en perles de jais et des coques de faille bleue et de velours noir mélangées.

18. Chapeau Christiane. — D'un cachet tout original, il se trouve composé de deux étoffes les plus disparates, velours noir et plissés de mousseline blanche; les plumes sont moitié blanches et moitié noires. La boucle longue qui retient des pattes de faille rose est fort brillante; en dessous du retroussis, par derrière, se trouve enfouie une touffe de boutons de roses du plus gracieux effet. — Modèles de Mmes Moreau-Didsbury, 23, boulevard des Capucines.

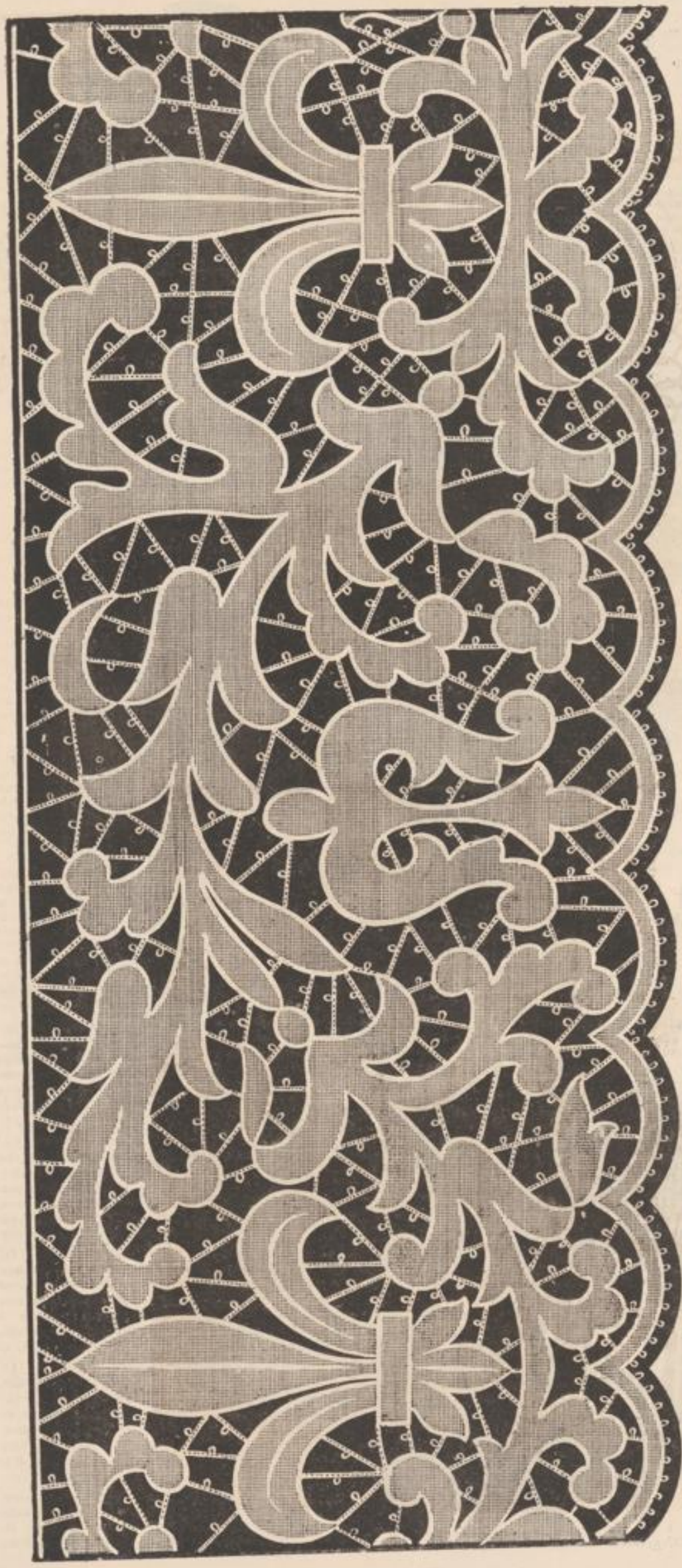
10. Bande en application. — Que de petits objets, paniers, corbeilles, sacs, vide-poches, on peut ornementer et rendre ravissants, grâce au concours de ces bandes brodées sur drap ou sur cachemire à l'aide d'applications de draps de nuances différentes, de soutache et de points russes alternés. Notre modèle est en cachemire rouge. Les médaillons se font en velours noir; un cordonnet d'or encadre chaque médaillon et forme le motif qui se trouve au milieu; des petites perles de jais taillées forment semé sur la ganse d'or, et des perles d'or brillent au milieu de l'encadrement, qui est complété par une ganse noire cordonnée de soie bleue; une grosse soutache bleue nattée d'or forme le cordon qui relie les médaillons. Le vermicellé du milieu sera en cordonnet d'or. Quant aux pendeloques, elles se font en drap vert olive encadré de ganse d'or.

2. TOILETTE DE VOYAGE. 3. TOILETTE DE PROMENADE.

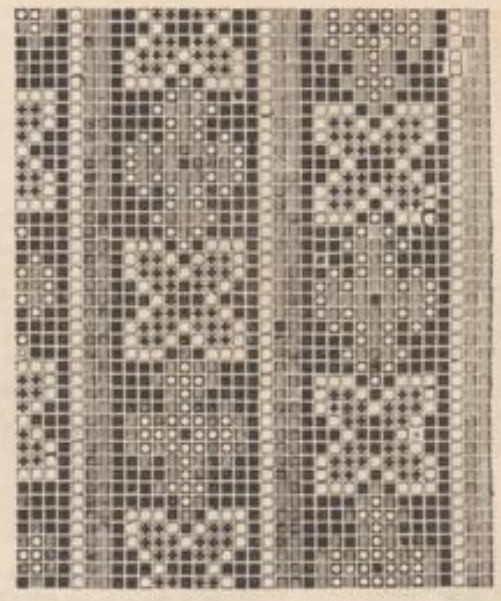
19. Toilette de ville. — Robe de faille vert Isly, recouverte de garnitures et de volants en grenadine vert. Sur le devant de la jupe, qui est toute droite, montent deux quilles de chaque côté, composées de grosses ruches plissées et retenues des deux côtés extrêmes par une piqûre; par derrière, un flot de volants froncés recouvre entièrement le jupon du haut en bas. La tunique, en algérienne blanche, couverte devant en redingote, agrémentée de deux entre-deux de guipure montés au dé-

11-12. Deux motifs de tapisserie. — Ces deux modèles continuent la série de nos petits motifs courants

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

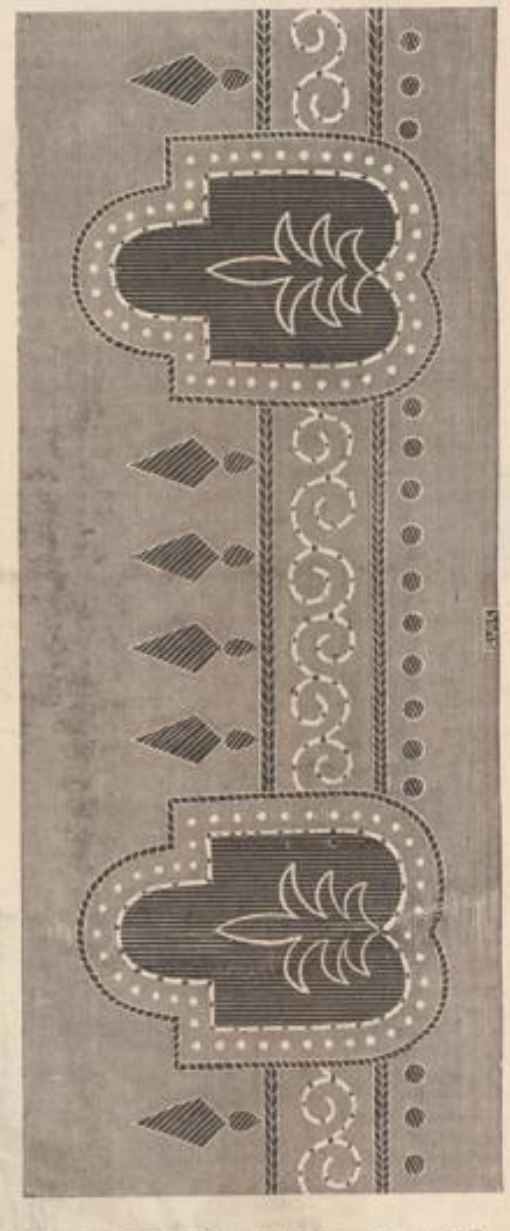


9. NAPPE D'AUTEL EN BRODERIE RENAISSANCE.

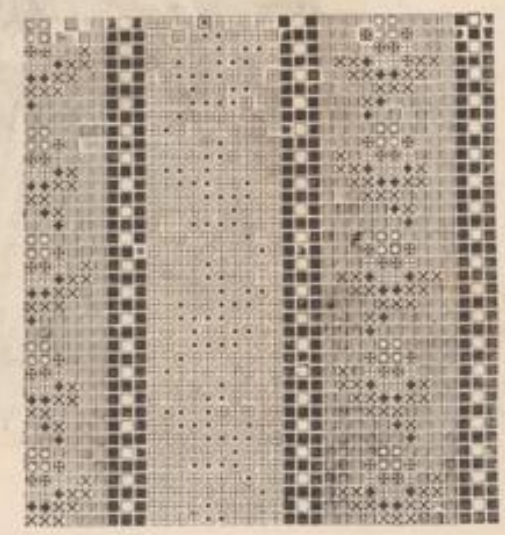


12. TAPISSERIE.

■ Havane foncé. □ Blanc. ● Bleu de ciel.
◘ Pourpre. ▫ Vert.



10. BANDE EN APPLICATION
POUR PANIERS, CORBEILLES, SACS, VIDE-POCHES, ETC.



11. TAPISSERIE.

□ ■ Noir. ◆ Vert foncé. ⌘ Vert clair. ▫ Jaune d'or. ▨ Pourpre.
❀ Havane foncé. ◘ Havane clair. • Bleu foncé. ▫ Bleu de ciel.

15. CRAPEAU DIRECTOIRE.

faut de l'étoffe, c'est-à-dire à jour, et d'une dentelle assortie. Une berthe carrée, formée d'entre-deux et de dentelle, illustre le corsage. La même dentelle forme fraise à l'encolure et sabot aux manches. — Modèle de Mme Élise.

20. Toilette de visites. — Robe de faille noire, voilée de garnitures variées en grenadine de soie. Sur le devant de la jupe on trouve d'abord un volant monté en gros plis creux sur lequel retombe une petite garniture plissée qui lui fait tête; sur cette garniture retombe un autre petit volant froncé qui fait suite à un bouillonné de grenadine recouvrant toute la jupe. La tunique est courte par devant; légèrement bouffante, elle se prolonge en traîne derrière, où elle se trouve recouverte entièrement de volants froncés et plissés alternés; ces volants sont de hauteur régulière, ils ont à peu près 15 centimètres. Corsage à basques tournantes, ouvert en cœur et garni en fraise d'un gros bouillonné à deux têtes d'où s'échappe une ruche de tulle qui adoucit l'effet un peu dur de la grenadine. — Modèle de Mme Élise.

COURRIER DE LA MODE

Permettez-moi, chères lectrices, de commencer ce courrier par une petite histoire très-véridique et toute parisienne. Je connais les personnages, et peut-être m'en voudront-ils un peu de mon indiscrétion; mais comme, après tout, je ne lèverai pas les masques, je me crois assez excusable de vous faire partager le plaisir, je dirai presque l'émotion que j'ai éprouvée au récit de cette aventure aussi chaste que romanesque. *Ils* étaient, un soir, assis sur l'élégante terrasse d'une villa, non loin de Paris; *lui* était jeune, beau, spirituel et riche; *elle* était jolie, douce, bonne, intelligente et non moins riche; et ils causaient doucement du bonheur qu'un avenir prochain leur promettait, car ils étaient fiancés. « Je veux, disait-*il* (il disait déjà : Je veux, le despote!), je veux, ma chère âme, que vous ayez une corbeille digne de votre grâce et de votre beauté. Dès demain, je cours dévaliser nos plus élégants magasins, et vous verrez si j'ai l'intuition de ce qui peut vous plaire; vous verrez si mon goût est sûr. » *Elle*, levant ses yeux sur *lui*, répondit : « Je vais vous faire une question bien étrange, mon ami, et une demande non moins étrange. Ne jugez pas, ne vous étonnez pas, ne questionnez pas, vous me feriez souffrir. Dites, voulez-vous répondre à cette question? voulez-vous m'accorder ma demande sans faire aucun commentaire? Si vous ne voulez pas accepter cette condition, je me tais. » — « Parlez, je vous jure de ne pas même chercher à comprendre. » — « Eh bien, dit-elle après quelques secondes d'hésitation, quelle somme destinez-vous à ces merveilles que doit contenir la corbeille de princesse que vous me préparez? » — « Mais, je ne sais... répondit-il un peu surpris; je n'ai pas posé de limite à ma tendresse; je ne puis en poser à ce qui doit en être l'expression extérieure. » — « Ce n'est pas répondre, cela, répliqua-t-elle avec un petit mouvement d'impatience; il me faut un chiffre. » Pour le coup, il ne put réprimer un geste qui marquait son étonnement. « C'est bien, reprit la jeune fille avec tristesse, vous manquez à votre promesse. Je n'ai rien dit, n'en parlons plus. » — « Pardon, s'écria-t-il, j'ai tort. Eh bien, 20,000 francs, par exemple. » — « Ah! comme je vous gronderais de cette prodigalité, monsieur, ajouta-t-elle, si... Mais je ne vous gronde pas, et je trouve cela très-bien de votre part; maintenant... vraiment, je ne sais comment vous exprimer le désir insensé, extravagant, qui me

16. LE TOURISTE.

14. PARURE WATTEAU.

17. CRAPEAU EXCURSION.

18. CRAPEAU CHRISTIANE.
MODÈLES DE Mmes MOREAU-DIDSBURY.

PLANCHE COLORIÉE

Première toilette. — Robe de taffetas d'Italie gris-violet; la jupe est montée en tuyaux d'orgue; par derrière, elle est garnie d'un volant de 30 centimètres, monté à tête simplement froncée, et orné de velours en bande n° 70; par devant, deux volants occupent le même espace; ils ne comportent qu'un seul velours comme ornement, et celui-ci tend à dissimuler le point des fronces. Sur le tablier uni, des bandes de velours n° 120 sont posées en barrettes pointues. Tunique encadrée d'un volant surmonté de velours en bande n° 150; deux longues pattes-écharpes, bordées du même velours, retombent par derrière. Corsage à longues basques gilet. Parure en mousseline claire et dentelle agrémentée de nœuds de velours noir. Les manches sont garnies d'un retroussis d'étoffe sur lequel se retrouve toute la gamme des velours employés dans la toilette. Peigne à la girafe.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas vert Océan, montée en longs tuyaux d'orgues et illustrée tout autour de deux petits volants à tête frangés à même l'étoffe, en haut et en bas. Tunique de nansouk clair tout unie, encadrée d'entre-deux et de broderie anglaise. Corsage en mousseline à pois: la basque se prolonge et se gonfle en ballon; ce pouf est retroussé à l'aide de banderoles de velours noir en bande n° 120 et enserré à la taille par une mignonne ceinture de même velours, dont les pans retombent sur le côté. Le corsage ouvert, décolleté en cœur par devant, est orné d'une fraise Médicis en belle broderie au plumetis qui se retrouve au sabot des manches.

E. BOUGY.]

13. BANDE EN APPLICATION POUR CORBEILLE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

16. LE TOURISTE.

TIANE.
-DIDSBURY.

unez pas, ne question-
question? voulez-vous
ne voulez pas accepter
même chercher à com-
ation, quelle somme
ncesse que vous me
z? » — « Mais, je ne
répondit-il un peu sur-
n'ai pas posé de li-
ma tendresse; je ne
poser à ce qui doit
l'expression extérieu-
« Ce n'est pas répon-
a, répliqua-t-elle avec
it mouvement d'impa-
il me faut un chif-
Pour le coup, il ne put
er un geste qui mar-
on étonnement. « C'est
prit la jeune fille avec
e, vous manquez à
promesse. Je n'ai rien
n parlons plus. » —
don, s'écria-t-il, j'ai
h bien, 20,000 francs,
emple. » — « Ah!
je vous gronderais
le prodigalité, mon-
jouta-t-elle, si... Mais
ous gronde pas, et je
cela très-bien de votre
maintenant... vrai-
je ne sais comment
xprimer le désir in-
extravagant, qui me

A Lavoreur fe

Monrocq et Falconnier imp. Paris

J. Gomp d

1873

N° 86

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mlle Bataillon, 5, rue Chérise.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

poursuit n
tre de dis
aucune qu
à savoir c
bijoux et
reuse pro
bonheur d
fête de re
désir et j'y
tous vos g
bien recon

A quelq
de la belle
confiant, s
pauvre jeu
élevée, —
scène de l

fin et soye
plus splend
de nos arti
cles d'oreil
siècle dern
voyé n'eût
ce que l'am
peut désire
cela vous
femme. N'
lonté ; je v
une corbeil
rait transig
qui dit : « I
parant de c
promis. —
joie sera to

Voilà qu
chères lect

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

poursuit nuit et jour... maintenant, voulez-vous me permettre de disposer à mon gré de cette somme sans me faire aucune question sur l'emploi que j'en ferai, sans chercher à savoir comment je la répartirai entre les cachemires, les bijoux et les dentelles dont votre femme doit être l'heureuse propriétaire? » — « Vous me privez, mon amie, du bonheur de m'occuper de vous; je me faisais une véritable fête de remplir cette douce tâche; mais je conçois votre désir et j'y accède de grand cœur; je serai certain ainsi que tous vos goûts seront satisfaits. » Un serrement de main bien reconnaissant fut la seule réponse de la jeune fille.

A quelques jours de là on signait le contrat de mariage de la belle fiancée avec le beau jeune homme si tendre, si confiant, si obéissant. Dans l'embrasure d'une fenêtre, une pauvre jeune fille regardait sans envie, — c'était une âme élevée, — mais avec tristesse, car elle était malheureuse, la scène de bonheur qui se passait sous ses yeux. Déjà le notaire, assis devant sa table où était déposé le contrat, à côté de la plume et de l'encrier solennels, allait procéder à la lecture, quand la belle fiancée, s'approchant de son futur mari, lui dit rapidement : « J'ai un aveu à vous faire, un pardon à vous demander. Les vingt mille francs que vous m'avez remis, j'en ai disposé, mais je n'ai acheté avec cette somme ni robes, ni bijoux, ni dentelles; je les donne comme cadeau de noces à Mlle X..., que vous voyez si sombre, si triste, si malheureuse. Elle aussi aime tendrement un ami d'enfance; mais ils sont si pauvres tous deux qu'elle ne peut l'épouser : il lui manque la dot que toute femme d'officier doit apporter à son mari. Cette dot, mon ami, c'est l'argent de ma corbeille qui la lui donne, en y joignant mes économies de jeune fille. Elle va apprendre cela tout à l'heure de ma bouche, et elle acceptera de moi ce cadeau, de moi, son amie, presque sa sœur. J'ai cru bien agir en vous associant à ce léger sacrifice, ai-je eu tort?

— Vous êtes un ange, et je vous adore! » s'écria-t-il.

Je passe sous silence la scène qui suivit, les larmes de joie et de reconnaissance de Mlle X..., le concert de louanges qui entoura la bienfaitrice; tout cela se passait en famille et l'orgueil et la dignité de l'obligée n'eurent point à souffrir : il n'y avait là que des cœurs généreux.

Trois jours après eut lieu le mariage, et jamais visages de mariés n'exprimèrent mieux la joie et la douce sécurité que donnent à deux êtres destinés à marcher ensemble dans la vie, l'estime réciproque et la parfaite et mutuelle connaissance des qualités du cœur. Mais, après la cérémonie, en rentrant dans la maison de sa mère, la jeune femme, toute blanche encore d'émotion, ne put retenir une exclamation de surprise. Sur tous les meubles du grand salon, sur la grande table du milieu était étalé tout ce que l'industrie et l'art parisien peut créer de plus frais, de plus riche, de plus élégant. Ici, des flots de chantilly au réseau

19. TOILETTE DE VILLE.

20. TOILETTE DE VISITE.

fin et soyeux, aux dessins harmonieux; là, des étoffes les plus splendides; des écrins ouverts contenant les merveilles de nos artistes sous forme de bracelets, de colliers, de boucles d'oreilles; des éventails à faire rêver les duchesses du siècle dernier; des fleurs si bien imitées, qu'un papillon fourvoyé n'eût pas hésité à se poser sur l'une d'elles; enfin, tout ce que l'ambition la plus effrénée de la coquetterie féminine peut désirer se trouvait là pour le plaisir des yeux. « Tout cela vous appartient, dit l'heureux mari à sa charmante femme. N'avais-je pas, certain soir, formulé ainsi ma volonté; je veux que celle que j'ai choisie entre toutes ait une corbeille de princesse. Or, l'autorité du maître ne saurait transiger; résignez-vous donc et soumettez-vous à la loi qui dit : « La femme doit obéissance à son mari, » en vous parant de ces objets choisis par moi, ainsi que je me l'étais promis. — Cher seigneur, lui fut-il répondu, ma plus grande joie sera toujours de faire selon votre désir. »

Voilà qui ne ressemble guère à un courrier de mode, chères lectrices, mais une fois n'est pas coutume; d'ailleurs j'ai vu moi aussi, j'ai admiré les somptuosités de cette magnifique corbeille, et je compte bien vous en faire la description, mais cela m'entraînerait trop loin. Aujourd'hui, je vous ferai part de quelques remarques que j'ai faites sur la tendance de la mode, en ce qui concerne les chapeaux par exemple. La forme, complétement abaissée sur le devant, semble accaparer la vogue en ce moment. Cette forme se porte assez avant sur le front et très-relevée derrière. On garnit beaucoup ce genre de chapeau en velours et en plumes lisses; ailes, aigrette en plume de coq ou de faisan, etc.

Je signale une nouveauté; une imitation très-fidèle en jais de l'aigrette qui surmontait le bonnet persan du shah.

Cette aigrette se compose d'un croissant fait avec des pierres de jais taillées comme les diamants du souverain oriental et d'une gerbe de petites perles de jais enfilées dans du fil de fer et représentant la fusée de brillants qui a tant émerveillé les Parisiens. On place cette aigrette triomphante entre des coques de velours ou au milieu d'un nœud de dentelle, ou bien encore elle sert de *pied* aux plumes qui ornent le chapeau. C'est original et même quelque peu excentrique, mais je dois convenir que c'est aussi fort joli. J'ai vu bien des vêtements, paletots, dolmans ou rotondes; presque tous sont garnis de dentelles perlées, de galons de jais, de franges de jais. Du jais et toujours du jais. Je citerai une petite rotonde de popeline de soie entièrement recouverte de blonde noire perlée dont les rangs sont superposés les uns sur les autres depuis le tour du cou jusqu'au bas. C'est très-élégant, mais bien lourd à porter. J'aime mieux le paletot Louis XV, dont les devants, plus longs que le derrière, s'écartent largement et ne s'attachent que par un bouton placé dans le haut, près du cou. On peut le garnir de galons de jais, posés en échelle devant; grandes poches placées presque derrière; tout autour un petit bord de plumes frisées posé en dessous et dépassant à peine. J'ai vu encore... mais je dois remettre à la semaine prochaine la suite de mes descriptions. Un peu de patience, chères lectrices; je vous ai promis du *nouveau*, et je tiendrai ma promesse.

MARIE DE SAVERNY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les Menus de la Saison

Août.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Potage à la purée verte.
Carpe au bleu.
Gigot braisé garni de laitues farcies.
Pintade rôtie.
Aubergines à la provençale.
Compote de pêches.

Compote de pêches. — Essuyer les pêches avec soin et les placer, soit entières, soit coupées en deux ou en quatre, dans un poêlon d'office, en les faisant baigner avec un léger sirop de sucre et les couvrant d'un rond de papier blanc. Placer le poêlon sur le feu; après quelques bouillons, enlever les quartiers de pêches, les disposer dans un compotier, les laisser refroidir, puis verser dessus le sirop dans lequel ils ont cuit.

Cette compote s'aromatise avec quelques gouttes de sirop de fleurs de sureau.

On me demande mon avis sur un nouveau livre de cuisine ayant pour titre la *Bonne Cuisine française*, le voici :

Le succès de la *Cuisinière*, de M. Audot, excite les mêmes convoitises que celui obtenu par la liqueur de la Grande Chartreuse. Des éditeurs cherchent sans cesse à supplanter l'une, des liquoristes travaillent constamment à obtenir l'excellence de l'autre. Mais un livre bien fait et une liqueur exquise se remplacent difficilement par des imitations; aussi tous ces éditeurs et ces liquoristes en sont-ils encore pour leurs frais.

La Bonne Cuisine française ne troublera point le sommeil de M. Audot.

Seulement, comme il y est traité avec un soin extrême du *parti à tirer des restes* et des *moyens d'en faire des plats nouveaux*, les ménagères intelligentes feront bien en lui donnant place dans leur bibliothèque.

LE BARON BRISSE.

Les Conseils du Docteur

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite)

Pour compléter l'histoire des pellicules de la tête, commencée dans mon dernier article, je dois vous parler de l'*eczéma* du cuir chevelu.

Cette maladie est une espèce particulière de dartre qui envahit la peau du crâne et tire un caractère spécial de gravité de la présence même des cheveux.

L'eczéma, en général, est une inflammation de la peau caractérisée par l'éruption d'un grand nombre de petites vésicules, remplies d'un liquide transparent ou légèrement jaunâtre, et accompagnée d'une démangeaison plus ou moins vive. Lorsque les vésicules se rompent, le liquide qu'elles renferment s'écoule quelquefois en abondance, tandis que, dans d'autres cas, il se concrète, se mêle et se combine avec les vésicules épidermiques, de façon à constituer de petites lamelles ou *squames*, blanches, sèches et adhérentes. La première variété a reçu le nom d'*eczéma humide*, la seconde d'*eczéma sec ou squameux*.

Eczéma humide. — Cette forme est remarquable par le suintement constant d'un liquide séreux qui mouille et trempe quelquefois les chevelures les plus épaisses. Il répand en même temps une odeur nauséabonde des plus désagréables. La maladie occupe rarement toute la tête; elle se montre de préférence autour des oreilles et à la partie postérieure du crâne. Les points affectés sont rouges et couverts de lamelles jaunâtres, molles, sous lesquelles suinte l'humeur qui mouille et colle les cheveux par petites mèches. Il existe en même temps une démangeaison très-vive et parfois un véritable sentiment de brûlure. Dès le début, les malades éprouvent de la pesanteur et des douleurs de tête; le cou est roide, tendu, et les mouvements en sont difficiles et pénibles; des deux côtés, on trouve souvent les ganglions engorgés et douloureux. Au bout de quelques jours, tous ces symptômes diminuent; il ne reste plus que des pellicules lamelleuses, de la démangeaison et le suintement, qui finit lui-même par diminuer, mais pour reparaître bientôt après avec une nouvelle abondance, et ainsi de suite, pendant un temps indéterminé, jusqu'à ce qu'enfin la maladie passe à l'état chronique.

On conçoit aisément combien doit être terrible pour la chevelure cette espèce d'eczéma. Sous son influence, en effet, les cheveux s'altèrent; ils perdent leur éclat, leur couleur et finissent par tomber. Cependant leur chute n'est pas définitive, et on a toujours l'espoir de les voir repousser.

Eczéma squameux. — Cette variété se présente sous une forme toute particulière. Il n'existe pas de suintement; mais les cheveux sont collés comme par petits paquets et enfermés dans une espèce d'étui blanchâtre depuis leur racine jusqu'à une distance plus ou moins éloignée. Ce sont de véritables gaines formées par la sérosité des vésicules et les petites pellicules qui forment leurs parois. Dans quelques cas, il existe seulement un nombre infini de pellicules blanches, sèches, furfuracées, qui se détachent avec une grande facilité pour se reproduire ensuite comme dans le pityriasis que nous avons déjà vu. Cette forme d'eczéma succède assez souvent à la forme précédente, surtout lorsque la maladie est passée à l'état chronique. Cependant l'eczéma sec débute quelquefois d'emblée, et alors on voit le cuir chevelu tout entier couvert de pellicules blanches, sèches, très-légères et peu adhérentes; la brosse seule suffit pour les détacher.

Chez les femmes, ces pellicules sont très-nombreuses sur les points que recouvrent les bandeaux et à la partie postérieure de la tête. L'éruption s'accompagne ordinairement de démangeaisons très-vives; et comme les malades résistent rarement au désir de se gratter, l'action des ongles irrite la peau, la fait rougir et occasionne assez souvent un léger suintement; mais celui-ci ne tarde pas à disparaître, pour faire place à la sécheresse primitive de la peau. Cette forme d'eczéma est la plus rebelle et la plus difficile à combattre.

L'eczéma du cuir chevelu attaque principalement les enfants et les jeunes personnes, surtout celles qui possèdent une abondante chevelure. On le voit fréquemment succéder aux gourmes de la première enfance, quand on a négligé de les faire disparaître. Il se développe par manque de soins de la chevelure; mais l'excès contraire peut également le faire naître sur une tête dont les cheveux sont constamment tourmentés, tiraillés et enduits de pommades irritantes. Enfin il peut succéder à des névralgies opiniâtres qui appellent une sorte de fluxion du côté du cuir chevelu. D'ailleurs, quelle qu'en soit la cause, cette affection ne présente aucune gravité au point de vue de l'état général, elle n'entraîne que la chute des cheveux. Cette conséquence est cependant assez fâcheuse pour qu'on ne néglige aucun moyen de se débarrasser de l'eczéma.

Traitement. — L'eczéma du cuir chevelu exige des soins tout particuliers qui se rapportent à trois périodes distinctes de la maladie. Dès le début, c'est-à-dire à la première période, il faut s'abstenir de toute espèce de pommade et de cosmétique; il faut surtout ne pas s'acharner à détacher les pellicules en irritant la peau du crâne. Toutes ces manœuvres ne font qu'aggraver la maladie. On doit se contenter de nettoyer la tête avec une brosse fine et de faire, matin et soir, des lotions avec une décoction de racine de guimauve et de têtes de pavot. A ces soins locaux, on ajoute l'usage de quelques tisanes rafraîchissantes ou légèrement amères, telles que l'eau d'orge, de chiendent, la limonade, l'orangeade, l'infusion de chicorée sauvage, de pensée sauvage, de saponaire, de houblon.

Dans la *seconde période*, lorsque les vésicules sont rompues et que le suintement a lieu, qu'il se forme des croûtes et des gaines qui enchevêtrent les cheveux, il faut avoir recours à des purgatifs légers, mais souvent répétés. L'un des meilleurs consiste à prendre tous les matins, à jeun, un verre d'eau de Pullna. Si les malades éprouvent quelque répugnance pour ce purgatif, on pourrait le remplacer par le suivant :

Follicules de séné.....	8 grammes.
Sommités de pensée sauvage.....	30 —

Une infusion dans un demi-litre d'eau bouillante à prendre le matin à jeun, jour entre autre.

A ces premiers moyens, on peut ajouter encore, toujours dans les cas d'eczéma humide, quelques tisanes diurétiques, telles que celles de chiendent, de queues de cerises, de pariétaire, dans lesquelles on met, par litre de tisane, 4 grammes de nitrate de potasse. Voilà pour les soins généraux. Quant au traitement local, il consiste surtout à calmer les démangeaisons, à dissoudre les croûtes et à débarrasser le cuir chevelu des pellicules qui le recouvrent. On peut pour cela faire des lotions fréquentes, tantôt avec une décoction de guimauve et de têtes de pavot, tantôt avec une infusion de feuilles de noyer. Il faut éviter avec le plus grand soin l'usage de toute espèce de pommade dont on ne connaît pas la composition. On peut employer avec succès les deux suivantes :

Goudron.....	5 grammes.
Axonge.....	30 —
Ou bien :	
Huile de cade.....	5 grammes.
Axonge.....	30 —

en friction tous les soirs en se couchant. Le lendemain matin, on lave soigneusement la tête avec l'eau de feuilles de noyer.

Enfin, dans les cas les plus rebelles et lorsque tous ces moyens ont échoué, il faut avoir recours à une médication interne très-énergique et qui réussit toujours, c'est l'usage de l'arsenic à l'intérieur; mais ici vous ne devez rien faire sans consulter votre médecin, qui vous fixera sur la dose à prendre en rapport avec votre constitution.

DOCTEUR IZARD.

La journée d'une dame anglaise

Les peintres de mœurs n'ont vraiment pas assez spéculé sur la *season*; on a beau vivre à Londres et essayer de s'acclimater à la vie fiévreuse des Anglais du monde, notre tempérament parisien ne se fera jamais à cette agitation inouïe qui exige un déploiement de forces supérieures aux nôtres. Dans trois mois, on peut dire deux mois à peine, mai, juin et juillet, nos voisins entassent plus de plaisirs, plus de bals, de concerts, de dîners, de parties de jardin, de parties d'eau, de pique-nique, que deux années de notre existence d'homme du monde n'en pourraient supporter.

L'Anglais est robuste, difficile à émouvoir; il dépense peu d'émotion et sait équilibrer ses dépenses de forces; mais que dire de l'Anglaise frêle et mince, de l'Anglaise de Keepsake au teint pâle, ou de l'Anglaise rose et rousse, de la large matrone haute en couleur et prête à éclater, ou de la longue, mince, sèche et inaltérable fille d'Albion, absolument affolée par le plaisir sans qu'aucune émotion se trahisse sur son visage?

L'Anglaise est de fer : à huit heures elle a revêtu l'amazone, et on la voit au Parc à cheval; à dix heures elle déjeune, à onze elle écrit ses billets du matin, lance ses invitations ou répond à celles qu'elle a reçues. A midi elle s'habille pour luncher en ville ou pour donner le luncheon à ses amis. A quatre heures elle est dans Brompton, ou dans Oxford, ou dans Baker street, et on voit sa voiture à la porte des magasins. A cinq heures elle fait des visites, à six heures elle retourne au Parc en voiture, à sept heures et demie elle est décolletée pour dîner à huit heures; à neuf heures elle est à Covent-Garden, et à minuit elle entre au bal pour y rester jusqu'aux heures matinales.

Il y a quelque chose de logique et de physiquement vrai dans cette promenade à cheval, à l'heure fraîche du matin, si pénible qu'il soit de s'arracher au sommeil agité qui succède aux soirées de bal. L'air fouette les joues et amène le sang à l'épiderme, les nerfs se détendent, les forces se retrouvent, et, avec le complément du *Tub* ou l'immersion d'eau froide, c'est là de l'hygiène bien entendue. Pendant trois mois, tous les jours, les plus frêles créatures mènent cette existence fiévreuse, entremêlée et compliquée de concerts en plein jour, de parties de jardin, de macht de cricket, de combinaisons ingénieuses qui ont la distraction pour but.

CH. YRIARTE.

UN CHEVEU BLANC (1)

HISTOIRE INTIME

Le lendemain, c'était soirée dansante à la Redoute.

Assise à côté de sa fille, dans la riche salle de bal de l'établissement, Mme Dalbrun prêtait machinalement l'oreille aux premières mesures d'une valse, quand une voix dont l'harmonie retentit au fond de son cœur, prononça ces paroles :

— Madame daignera-t-elle me faire l'honneur de valser avec moi ?

Elle tourna les yeux, et reconnut, non sans une légère émotion, le joueur dont l'insouciante témérité avait conquis sa sympathie. Elle lui tendit la main en signe d'assentiment, et laissant sa fille sous la garde de sa dame de compagnie, elle s'élança, au bras de son cavalier, dans le tourbillon des valseurs.

Quand elle revint à sa place, le bel inconnu avait fait un pas de plus dans son estime. D'abord, il valsait à ravir, ce qui est un grand titre à la considération d'une femme, et puis, au peu de mots qu'il avait échangés avec elle, à travers les rapides évolutions de ce tournoiement continu, elle avait reconnu sur-le-champ que la distinction de son langage égalait celle de sa personne.

Elle sentait sa curiosité naître en même temps que s'augmentait le faible qu'elle éprouvait pour ce jeune homme, et elle brûlait de soulever le voile qui l'enveloppait encore à ses yeux.

Aussi accueillit-elle sans se faire prier l'offre de sa main qu'il lui fit pour la contredanse suivante, car elle se flattait de trouver dans les demi-confidences de la conversation un aliment à sa curiosité. En effet, si la valse est, de son essence, trop active pour ne pas être un peu taciturne, les repos périodiques des quadrilles semblent faits, au contraire, pour favoriser la causerie.

Les prévisions de Mme Dalbrun étaient fondées, et la dernière figure n'était point achevée qu'elle savait déjà, grâce à des demi-mots adroitement provoqués, que son danseur appartenait à la première noblesse de France, qu'il était riche, maître de sa fortune et de ses volontés par la perte prématurée de ses parents, et que, violemment écarté de la carrière diplomatique, à laquelle il s'était voué, il voyageait un peu pour connaître le monde, et beaucoup pour passer son temps.

Ces épanchements, bien que sans conséquence, établirent entre Mme Dalbrun et son jeune partenaire une espèce d'intimité naissante, parfaitement autorisée, d'ailleurs, par le laisser aller des eaux. Ce dernier, en reconduisant sa danseuse à la place où l'attendait sa fille, demanda respectueusement la permission de s'asseoir à côté de ces dames. Le moment ne finit qu'avec la soirée, car le charme, l'esprit, la finesse qu'il déploya, la variété de ses connaissances, la piquante justesse de ses observations, la grâce naturelle de sa parole, firent paraître court à Mme Dalbrun le temps qu'il passa auprès d'elle. Quand l'heure de la retraite sonna, la connaissance était assez avancée pour que celle-ci acceptât son bras et lui permit de les accompagner, elle et sa fille, jusqu'à la porte de l'hôtel où elles avaient élu domicile.

Le jour qui suivit fut pour Mme Dalbrun ce qu'on appelait chez nos mères « une quinte de vapeurs. » En proie à

(1) Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

un désœuvrement sans motif, à une inquiétude sans objet, elle quittait sa tapisserie pour sa broderie, elle renonçait à broder pour écrire, et l'aiguille, ainsi que la plume, à son tour lui tombait des mains.

Que lui manquait-il ? elle l'ignorait, ou plutôt elle évitait de se le demander, car la réponse n'était pas douteuse.

A peine eut-elle achevé de dîner, qu'elle jeta sur ses épaules son châle le plus riche et le plus élégant, mit sur sa tête le plus joli chapeau qu'elle put trouver dans sa garde robe, et s'achemina, avec sa fille, vers la promenade de Sept-Heures.

— Peut-être, disait-elle, la musique, qui devait se faire entendre, suivant l'habitude de chaque soir, calmerait-elle les agacements de ses nerfs.

Mais ce n'était qu'un prétexte, et son empressement prenait sa source dans un désir qui se devine. En effet, il était aisé de reconnaître qu'elle cherchait quelqu'un dans la foule que l'usage convoquait chaque jour, à la même heure, à ce rendez-vous du beau monde.

Il y avait peu d'instants qu'elle était assise, lorsqu'elle le vit apparaître à l'entrée de l'allée, dans une toilette dont le gracieux sans-façon relevait encore sa bonne mine.

Au nuage qui passa sur ses yeux et aux palpitations de son cœur, elle put mesurer l'empire qu'un sentiment né de la veille exerçait déjà sur ses sens; elle s'y abandonnait sans résistance et se jetait, pour ainsi dire, tête baissée dans le foyer même du feu. Je ne saurais dire quelle secrète béatitude s'empara d'elle quand elle l'aperçut qui se dirigeait du côté où elle avait pris place. Il s'approcha, fit aux deux dames un salut empreint du savoir-vivre de la meilleure compagnie, et, après les compliments d'usage, entama la conversation.

Elle roula naturellement sur la musique : c'était un sujet de circonstance. Mme Dalbrun ne cachait pas la douce émotion que lui causait ce concert champêtre et sans apprêts au pied d'une montagne, aux heures pâlissantes du crépuscule, sous la voûte verdoyante des arbres séculaires doucement agités par la brise du soir.

— Que serait-ce, madame...? reprit monsieur...

— Monsieur?... demanda curieusement Mme de Tourville à cet endroit du récit de Mme d'Arvigny, il se nommait monsieur.. ?

— Qu'importe? appelons-le Gaston et poursuivons.

— Que serait-ce, madame, reprit M. Gaston, si cette harmonie qui vous charme, en dépit de la proximité désillusionnante de l'orchestre et de la crudité des sons, si vous l'entendiez dans la demi-teinte d'un lointain vague et vaporeux, du haut de la falaise, par exemple, que vous voyez à quelques pas de nous ? C'est une expérience à faire, et, s'il vous plaît de tenter l'escalade, permettez-moi de solliciter la faveur de vous servir de guide.

Mme Dalbrun fit un geste d'adhésion, prit le bras de Gaston, donna le sien à sa fille, et tous trois se mirent à gravir le versant pittoresque qui domine la promenade de Sept-Heures.

La montée, du reste, est presque sans fatigue, grâce aux zigzags frayés sur le flanc du rocher entre deux haies de chênes mélangés de trembles et de bouleaux.

A mesure qu'ils approchaient du sommet, la voix des instruments perdait peu à peu de son intensité et ressemblait aux échos de ces sérénades errantes le long des lagunes de Venise dont Byron parle quelque part. Quand ils atteignirent au faîte, ce n'était plus que des accords aériens, d'insaisissables vibrations analogues à celles des harpes éoliennes et qui n'avaient rien de terrestre.

Tant qu'avait duré l'ascension, tous trois, l'oreille tendue aux mélodies qui flottaient dans l'air, retenant leur haleine, étouffant jusqu'au bruit de leurs pas, gardaient, comme par une convention tacite, une sorte de religieux silence...

Gaston fut le premier qui le rompit :

— Eh bien! mesdames, demanda-t-il une fois qu'ils touchèrent au terme de leur excursion, que vous semble de mon expérience?

— Qu'il ne se peut rien, en vérité, de plus poétique et de mieux fait pour inviter à la rêverie que ce voyage musical dans les régions de l'infini... Mais, — pardonnez, monsieur Gaston, cette question peut-être indiscrète, se peut-il, qu'un homme comme vous réunisse à un si haut degré deux choses si peu compatibles en apparence, d'une part, ce spiritualisme divin qui se dégage de la terre par ses élans vers l'inconnu, de l'autre, ce matérialisme bourgeois qui s'y rattache par la monomanie du jeu? Vous êtes riche, vous n'avez pas besoin d'argent, et je ne vous en crois point avide. Vous jouez sans exaltation, sans fièvre; vous n'avez même pas pour le jeu cette passion, cet emportement qui poétise bien des folies et en justifie quelques-unes.

— Sans doute, madame, parce que le jeu n'est chez moi ni une passion, ni une folie : c'est un passe-temps, voilà tout. Je ne veux me poser, je vous jure, ni en ténébreux, ni en incompris. Je ne cherche point, comme l'on dit dans les romans, une âme qui réponde à la mienne, mais je cherche une femme qui m'inspire un sentiment plus sérieux que ceux que j'ai éprouvés jusqu'ici. J'ai eu dans ma vie des caprices, des goûts, des inclinations peut-être, mais un amour, un amour véritable, jamais; ma tête s'est parfois laissé prendre, mon cœur est toujours resté libre. Que je trouve l'être appelé à le subjuguer, et sans regret, sans retour, sans arrière-pensée, je dis au tapis vert un adieu éternel.

— Pardon, monsieur, dit Mme Dalbrun en interrompant son interlocuteur, il est temps que nous redescendions; je sens aux tressaillements du bras de ma fille que la fraîcheur du soir commence à la gagner.

— Partons donc au plus vite, reprit vivement Gaston. Le soin d'une santé si chère doit passer même avant l'ineffable plaisir que je goûte à m'épancher auprès de vous. Une autre fois, si vous le permettez, nous reprendrons notre entretien. Rien n'est doux comme de philosopher au sein de la campagne. Je partage là-dessus les idées de Jean-Jacques, et nous avons ici tout à l'entour de Spa maint et maint paysage que n'eût point à coup sûr dédaigné l'hôte des Charmettes... Pour peu que vous consentiez, madame, à m'agréer un jour en qualité de cirerone...

— Ce serait de grand cœur, dit Mme Dalbrun, si je n'avais horreur de la fatigue.

— Une voiture pourrait y pourvoir.

— Par malheur, je n'ai pas la mienne, et pour ce qui est des carrosses et des attelages invalides que l'on trouve dans ce pays-ci, je ne vous cacherai pas qu'ils ne jouissent ni de ma confiance, ni de mes prédilections.

Tout en causant ainsi, on atteignit le seuil de l'hôtel, Gaston prit congé de ces dames en leur demandant la permission de venir leur rendre ses hommages, ce qui, vu l'état de leurs relations mutuelles, lui fut octroyé sans hésitation.

Le lendemain, dès que l'heure permit de se présenter sans inconvenance chez Mme Dalbrun, Gaston s'y faisait annoncer; il tenait à la main une cravache à pomme d'or richement ciselée.

— Pardon, madame, dit-il dès qu'il fut introduit, pardon de troubler de si grand matin les loisirs de votre réveil, mais je viens vous rappeler une promesse et vous mettre en demeure de la tenir.

— Une promesse, moi? et laquelle, de grâce?

— Celle que vous me fîtes hier au soir.

— Et qu'ai-je donc promis hier au soir?

— D'accomplir, sous ma conduite, un pèlerinage à nos alentours.

— Ah! fort bien. Mais monsieur Gaston a oublié la clause essentielle...

— J'ai tout prévu, madame, et vous n'aurez à subir, Dieu merci, ni attelage invalide, ni carrosse démantelé. J'ai trouvé ce matin, sous le séquestre de mon aubergiste, l'équipage tout flambant neuf d'un quart d'agent de change naufragé sur les récifs de la roulette. Voiture, chevaux, harnais, tout est au grand complet. J'ai acheté l'épave, j'ai mis au gouvernail mon vieux valet de chambre, un cocher émérite de la maison du roi, et j'accours, en galant corsaire, vous offrir une promenade à mon bord.

Refuser une proposition faite d'aussi bonne grâce, eût été presque une mortification. D'ailleurs, cette galanterie magnifique souriait à l'amour-propre de Mme Dalbrun. Elle laissa facilement vaincre sa résistance, et, suivie de sa fille, monta dans la voiture qui les attendait à la porte.

C'était un charmant phaéton attelé de deux beaux chevaux pleins d'ardeur, qui piaffaient d'impatience et blanchissaient leur mors d'écume.

Gaston offrit la main aux voyageuses pour franchir les échelons du marchepied, puis refermant derrière elles la portière, pendant qu'elles s'installaient commodément sur les banquettes :

— Quant à moi, dit-il avec enjouement, je vous demanderai, mesdames, de me nommer votre écuyer et de me permettre de cavalcader à vos côtés en vrai mousquetaire de la reine.

En achevant ces mots, il sauta lestement sur un fringant cheval de selle qu'un domestique menait par la bride, et se mit à caracoler à la portière avec l'aisance et la haute mine d'un cavalier consommé.

Chaque avantage nouveau qu'elle découvrait chez lui enfonçait plus avant dans le cœur de Mme Dalbrun le trait dont elle était décidément atteinte, bien qu'elle ne se l'avouât encore qu'à demi. Chaque attention, chaque prévenance attisait davantage la flamme qu'il allumait en elle en la flattant d'une réciprocité tacite.

La journée se passa, de la part de Gaston, en égards, en petits soins, en galanteries délicates qu'il savait partager avec un tact exquis entre Mme Dalbrun et sa fille.

Promoteur et ordonnateur de cette partie improvisée, il se piquait d'en faire les honneurs de manière à ne pas laisser à l'enchantement de ses compagnes de promenade une minute de langueur.

Et tel était le charme de cette intimité croissante, de cette solitude à trois, embellie par la variété des tableaux d'une nature agreste, par la limpidité de l'air et la sérénité des cieux, qu'on en prolongea la durée jusqu'aux dernières lueurs du jour.

La nuit tombait à l'heure où l'on se mit en devoir de regagner la ville. Sur l'invitation de Mme Dalbrun, vaguement inquiète de cette pérégrination nocturne, le cocher activait de la voix et du fouet l'allure de son attelage. Animés par cette surexcitation qu'exaltait l'appétit de l'écurie, les chevaux s'échauffent, s'irritent, les rênes ne les dominent plus; en vain leur conducteur alarmé s'efforce de les modérer; trop faible pour s'en rendre maître, ces tiraillements ne réussissent qu'à les enflammer davantage. Aveuglés, furieux, ils s'emportent, ils volent, entraînant comme un trait le léger véhicule dans la direction du ravin de la Sauvenière, qui fait face au chemin où ils sont engagés.

Du fond de la voiture, où elles se tenaient tremblantes, Mme Dalbrun et sa fille n'entrevoyaient que la moitié du péril. Mais Gaston, à portée de tout, a mesuré d'un regard l'étendue de la catastrophe imminente. Plus rapide que le vent, il enlève sa monture l'éperon dans le ventre, devance de quelques pas l'attelage emporté et met en un clin d'œil pied à terre.

A ce trait de démence, les deux dames, qui se sont levées en le voyant partir, se penchent avidement en dehors des portières, et jettent un double cri d'épouvante. L'une ferme les yeux, l'autre retombe inanimée sur les coussins. Pour lui, ferme, impassible, il attend l'avalanche et, au moment où elle va l'atteindre, il lance à toute volée à travers les naseaux des chevaux écumants un formidable coup de cravache.

Ceux-ci terrifiés se cabrent.

Gaston leur saute aux guides et d'un poignet nerveux les contient jusqu'à ce que le valet, plus mort que vif, vienne l'aider à les maîtriser.. ..

. . . . . .

Le danger est passé, l'intrépide jeune homme court à ses protégées. Mme Dalbrun est pâle et défaite; sa fille, plus pâle encore, repose immobile sur ses genoux.

Sans prononcer un mot, Gaston la soulève, l'emporte en lui faisant un berceau de ses bras, et la dépose évanouie à la petite auberge voisine de la fontaine de la Sauvenière.

Des soins empressés la ranimant, mais l'émotion, l'effroi, ont épuisé ses forces; elle se soutient à peine; on lui dresse à la hâte un lit dans la voiture. Gaston, pour prévenir tout nouvel accident, s'empare lui-même des rênes, et la petite caravane se dirige lentement vers Spa.

Quoique sans gravité, l'indisposition de la jeune personne la retint quelques jours à la chambre. Gaston, plein d'attention, venait matin et soir s'informer de ses nouvelles et guetter les progrès de son rétablissement.

A. DE BRAGELONNE.

(La suite au prochain numéro).

LA BIBLIOTHÈQUE

Blanche Mortimer, par Adrien Paul. Collection Hetzel, et chez Dentu, libraire, Palais-Royal. Prix 3 fr. 50.

Ce roman est le récit des aventures d'une jeune orpheline anglaise, issue d'une grande famille, et à qui les hasards de la vie donnent pour époux un esclave russe qui voyage en Europe sous les apparences d'un gentleman. Cet esclave est, du reste, le fils d'adoption de son seigneur, qui lui a promis la liberté et lui a fait donner une éducation d'homme libre. Ses mérites, sa distinction, ont séduit Blanche Mortimer. Les grâces exquises de celle-ci ont subjugué Mathéus au point de lui faire oublier sa triste condition d'esclave; il n'a pu résister à la sympathie qui l'entraîne, et n'a pas révélé la vérité dans la crainte de perdre son bonheur. Sans dire le motif de son voyage à Blanche, il part avec elle pour la Russie, pour aller demander à son seigneur l'accomplissement de sa promesse et son affranchissement; mais, déception atroce, le seigneur est mort, et l'esclave est désormais la propriété de son fils, le prince Ivan, homme cruel, imbu de tous les préjugés féroces de l'esclavage, et qui, de plus, est son rival en amour. Il a connu Blanche Mortimer en Italie et a vainement essayé de la séduire. La situation est poignante, on le comprend sans peine. Elle se déroule au milieu de descriptions d'une vérité saisissante des mœurs russes avant l'abolition du servage; les scènes bizarres, attendrissantes, terribles, se succèdent, racontées avec une verve et une vérité remarquables. Les personnages sont peints avec beaucoup d'art; et l'on ne peut s'empêcher de sourire aux exploits d'un groom anglais, d'une excentricité toute britannique et très-amusante. Enfin, l'action se dénoue par un coup de théâtre : une pièce authentique, produite par un vieil intendant auquel l'ancien seigneur à son lit de mort a confié l'acte d'affranchissement de Mathéus, rend la joie et la vie à Blanche et à son époux.

Pour satisfaire entièrement le lecteur, l'auteur envoie en Sibérie le prince Ivan qui, certes, l'a bien mérité. Ce roman est non-seulement intéressant et instructif par tous les détails qu'il contient sur les mœurs russes, mais c'est encore une œuvre de goût écrite dans un style très-élégant et très-correct.

M. DE S.

LES EXCENTRICITÉS DE LA MODE

Quelque troublée que soit une époque, la mode ne perd pas ses droits, surtout dans l'esprit des femmes. Jamais, peut-être, les excentricités du costume n'ont été plus nombreuses que pendant la révolution de 1789; et, quand déjà

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

l'orage grondait, les fantaisies de la reine Marie-Antoinette devinrent les lois de la mode.

Léonard Autier était ministre de la coiffure; il avait une certaine influence à la cour. On a publié, sous le nom de Léonard, des *Souvenirs* apocryphes; mais il est certain que cet homme fut dans le secret du voyage de Varennes. C'est aussi lui qui fonda, avec le célèbre violoniste Viotti, le théâtre de *Monsieur*.

De son côté, la modiste Rose Bertin était ministre de la toilette; elle jouissait, comme Léonard, d'une réputation européenne. Rose Bertin n'échappait point au démon de la vanité. « Dans le conseil tenu avec la reine, dit-elle un jour, nous avons arrêté que les bonnets les plus modernes ne paraîtraient pas avant un mois. » On a aussi fabriqué des *Mémoires* de Rose Bertin, mémoires désavouées par sa famille.

L'imagination de Léonard se donna libre carrière, et ce fut grâce à lui que parurent successivement les grandes plumes flottant dans les cheveux, les coiffures *hérisson*, res-

COIFFURE A LA NATION.

D'après un prospectus du coiffeur Depain (année 1790).

semblant un peu à celles que nos dames ont adoptées depuis peu, les coiffures *jardin*, — *à l'anglaise*, — *montagnes*, — *parterres*, — *forêts*, où se trouvaient mêlés les fleurs, les feuillages, et mêmes les fruits. Mais le *nec plus ultra* de l'excentricité se manifesta par les *grandes* coiffures. Pour monter ces coiffures, une matinée suffisait à peine. Elles devinrent si hautes que, afin de ne pas les déranger pendant le sommeil, il fallait prendre toutes sortes de précautions.

De là des caricatures qui tapissaient les boutiques des marchands d'estampes. On voyait, sur les unes, des coiffeurs travaillant à l'aide d'immenses échafaudages; on remarquait celle que nous reproduisons, où deux domestiques, perchés sur une échelle, placent sur la tête de leur maîtresse une carapace de bois destinée à préserver sa coiffure.

Chaque événement considérable de la révolution se traduisit en mode éphémère. Après la prise de la Bastille, les dames de la haute société attachèrent à leurs bonnets des « cocardes à la nation, » et sur le devant de leurs coiffes les signes des trois ordres : la bêche, l'épée et la crosse, avec des branches d'olivier brodées en soie verte. Il y eut des boucles et des tabatières « à la Bastille, » des robes, des bonnets, des souliers, des *rosettes* aux trois couleurs. Les bonnets à la Bastille représentaient une tour garnie de deux rangs de créneaux en dentelle noire.

Lorsque l'Assemblée constituante eut accepté les idées nouvelles, lorsque la fédération eut rassemblé dans le Champ-de-Mars les envoyés de tous les départements, le sieur Depain, coiffeur de dames, artiste habile qui « continuait toujours l'art de coiffer, » disait-il dans ses prospectus, inventa la coiffure « à la Nation, » — chapel orné de plumes et de rubans, surmontant des cheveux bouclés, assez simple d'ailleurs et vraiment gracieux.

Le même Depain imagina la coiffure « aux charmes de la liberté, » qui ressemblait aux grandes coiffures, formait un étalage de cheveux abondants, de plumes, de roses enrubannées, et qui avait des proportions gigantesques. Il fallait voir se promener aux Tuileries les dames qui se coiffaient « aux charmes de la liberté, » beautés désireuses, avant tout, d'attirer les regards sur leurs propres charmes, rehaussés par des affiquets tapageurs.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

Nous avons emprunté cet article, et les trois vignettes qui l'accompagnent, au dernier numéro de *la Mosaïque* (1).

(1) *La Mosaïque*, revue pittoresque, paraît tous les dimanches depuis le 18 janvier. Le prix de l'abonnement annuel est de 7 francs pour Paris, — 8 francs 50 centimes pour les départements. — Bureaux de *la Mosaïque*, 11, quai Voltaire, à Paris.

LES EXCENTRICITÉS DE LA MODE

Fac-simile d'une gravure satirique de l'an 1788 contre l'abus des grandes coiffures.

LETTRE D'UNE AMIE

Nous sommes à une époque de transition entre la mode qui va finir et celle qui va naître : ce n'est point encore l'heure des achats sérieux; il est trop tard pour les toilettes éditées, il est trop tôt pour les toilettes à venir. Profitons du répit que nous laisse dame Coquetterie pour aller à *Pygmalion* remonter notre linge de maison. Il faut que toute bonne ménagère réserve chaque année une somme à cet achat important, si elle ne veut pas être obligée de renouveler le tout d'un seul coup. Pour l'emplette du linge de maison, il ne s'agit plus de sacrifier à la fantaisie : c'est une emplette qui demande réflexion. Pour l'usage ordinaire, les toiles de Flandre ou de Bretagne sont les plus convenables; celles de Voiron, d'un aspect peu flatteur, ont une durée qui leur mérite leur vogue.

Je n'admets pour les jours de cérémonie que le linge de Saxe ou de Hollande, et pour linge de corps les toiles de Lisieux ou de Vimoutiers. Il est peu de maisons où le rayon de toile soit aussi bien compris qu'à *Pygmalion*. Vous y trouvez depuis la toile la plus commune, jusqu'au service damassé du dessin le plus splendide, et dans des conditions de prix excessivement modérés.

Il faut vous défier un peu des affiches de maisons en liquidation qui vous annoncent des toiles au-dessous du cours. La toile a toujours sa valeur relative. Pour vous prémunir contre toute tentative de supercherie, je vais vous donner *un moyen de constater la présence du coton dans la toile*.

Dégagez de son apprêt l'échantillon que l'on vous offre,

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Ne lanternez point pour exécuter vos bonnes résolutions.

faites-le sécher, trempez-le ensuite pendant dix minutes dans de l'acide sulfurique, rincez-le dans de l'eau de fontaine, comprimez-le entre quelques feuilles de papier; s'il existe des fils de coton, l'acide les fera disparaître, et l'échantillon ne se composera plus que d'une trame légère et transparente en fil de lin.

Il est bien reconnu, et cela d'après les autorités médicales les plus renommées, que le fer et le quinquina sont les spécifiques les plus importants contre les désordres de l'organisme humain; le fer est un véritable aliment, il est partie constituante de la composition des globules sanguins; le quinquina à son tour est le plus utile des toniques que possède la matière médicale; trouver l'un et l'autre réunis sous une forme agréable au goût est donc un précieux avantage que vous avez dans le vin antianémique de Dubrac. Il est

COIFFURE AUX CHARMES DE LA LIBERTÉ.

D'après un prospectus du coiffeur Depain (année 1790).

sage d'avoir toujours une provision de ce vin à Paris et à la campagne; les enfants devront, pour se fortifier l'estomac, en boire régulièrement un petit verre matin et soir; on trouve le vin de Dubrac dans toutes les bonnes pharmacies.

Éclaircir le teint, polir la peau du visage, même la plus rugueuse, la raffermir si les tissus se relâchent, tel est le triple problème qu'a résolu le *Lait antéphélique* de Candès. Employée selon les cas, à haute ou à faible dose, cette préparation, qui date de 1849, dissipe les masques de grossesse, les rousseurs, les lentilles, les hâles, les efflorescences, les rougeurs, gerçures, boutons et autres altérations accidentelles du teint. Le *Lait antéphélique* rend et conserve la peau du visage claire, ferme et unie. Il se vend, 26, boulevard Saint-Denis, et chez tous les bons parfumeurs de Paris ou de province.

E. BOUGY.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES MURES

Les fruits multiples du mûrier servent à préparer un sirop acide, astringent, très-employé en gargarismes contre les maux de gorge; quelques médecins le conseillent à l'intérieur comme expectorant, ou encore avec une tisane appropriée; il se prépare de la manière suivante :

On met des mûres noires dans une terrine qu'on porte dans un lieu frais; la fermentation se développe avec le temps; lorsqu'elle est terminée, on soumet le fruit à la presse; pour 500 grammes de suc, préparé comme ci-dessus, on ajoute 875 grammes de sucre; on chauffe jusqu'à ébullition; lorsque le sucre est fondu, on passe au travers d'une étamine de laine.

La mûre paraît rarement sur nos tables comme dessert, parce qu'elle est peu agréable à manger.

On pourrait utiliser le principe colorant de ce fruit; il serait bien préférable à certains bois exotiques pour colorer les vins : la fraude, du moins, ne serait pas dangereuse.

L'écorce de la racine de cet arbre passe pour lénifuge et purgative.

La feuille est, en France, d'une grande utilité pour nourrir les vers à soie.

STANISLAS MARTIN.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 87. Dimanche, 31 Août 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de dîner. — Dix-huit modèles de broderie sur filet. — Dentelle en lacet et roues. — Bande en broderie Renaissance. — Étoile au crochet. — Bande de tapisserie. — Bande en application de drap et velours. — Corselet en velours découpé. — Toilette Henri III. — Bébés.

SUPPLÉMENT : Planche coloriée de chapeaux d'automne.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de dîner. — Modèle de Mme Lamy, 3, rue Scribe. — Robe en taffetas gris perle ornée de volants de dentelle de Chantilly. Le tablier de la robe, par devant fort large, uni dans toute sa largeur, est encadré d'une ruche chicorée qui, dans le bas, fait pied à une belle dentelle de Chantilly. La traîne, sans être gonflée en pouf, fournit assez d'ampleur, grâce aux plis pris dans les lés de côté; elle est garnie dans le bas d'un petit volant avec tête en ruche chicorée. Tunique princesse à grandes basques pointues sur le devant, relevée sur les hanches, pour se terminer en petites languettes derrière; ces languettes sont encadrées de ruches chicorée; sur les côtés, retombent deux barbes de dentelles réunies dans le milieu à l'aide de la ruche qui fait le principal ornement de la toilette.

On nous demande souvent le moyen d'utiliser les volants classiques de dentelle noire donnés dans la corbeille de noces; cette toilette a été composée spécialement dans l'intention de renseigner les abonnées désireuses d'utiliser leurs dentelles.

1. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE Mme LAMY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

LES POINTS DE FILET

2 à 19. Principes de dix-huit points de filet. — Nous avons publié souvent des dessins de filet, brodés au point de toile, d'esprit ou de roues. Un certain nombre d'abonnées nous ont demandé la marche et les notions élémentaires de ce travail; nous allons les satisfaire. Déjà, dans une leçon spéciale, nous avons étudié le travail du filet proprement dit, et vous savez manœuvrer le moule et la navette. Le détail de tous les points employés dans la broderie sur filet sera, je n'en doute pas, bien accueilli par toutes nos lectrices.

Ce travail, à la vérité, ne fait pas nouveauté; mais je crois qu'à l'instar de la tapisserie, il a pris chez nous droit de cité, et qu'on s'en servira longtemps encore pour l'ornementation de nos intérieurs.

Point de toile (dessin 2). — Bien des ouvrages qu'on admire au musée de Cluny, ne sont exécutés qu'au point de toile ou de reprises, dont la marche seule offre des difficultés. Il s'agit, à la fin de son travail, de revenir toujours à son point de départ; les deux brins de fil du commencement et de la fin doivent se retrouver côte à côte lorsque l'on arrête le travail; là est tout le secret du métier.

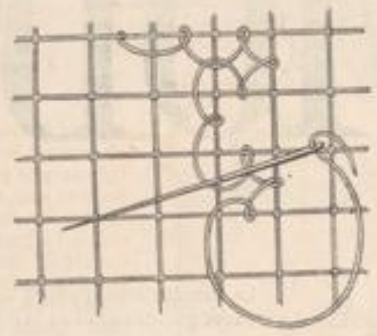
Notre dessin 2 représente l'ouvrage monté sur un métier. Le filet sur lequel nous allons travailler, est monté sur un petit cadre en fer; ce montage se fait à l'aide de points de zigzags ou de lacet qui relient le filet au cadre. On procède toujours de la sorte lorsque l'on veut travailler sur filet. Si le cadre se trouvait plus grand que de besoin, on allongera davantage le point de lacet,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en ayant soin que le filet sur lequel on brode reste bien tendu : ceci est indispensable.

Voilà donc notre filet bien tendu dans le cadre de fer; nous allons maintenant l'enjoliver par notre travail. Suivez bien mes descriptions à l'aide du dessin 2.

Nous lançons d'abord nos fils verticalement, en passant dans quatre petits carreaux de hauteur; nous continuons le travail en allant de droite à gauche, toujours verticalement; mais en ne prenant plus qu'un carreau de hauteur; nous faisons ainsi deux petits carreaux de droite à gauche; enfin, arrivés au 4e carreau de gauche, nous lançons nos fils à nouveau dans quatre carreaux de hauteur. Ceci constitue la première partie du travail; nous allons le compléter en recroisant nos fils dans le sens horizontal. Nous parcourons d'abord les quatre carreaux du bas. Le dessin 2 montre l'aiguille en train d'exécuter ce travail : nous recroisons ensuite l'un après l'autre les deux petits carreaux de gauche en remontant; arrivés à la rangée de carreaux du haut, nous lançons nos fils d'une extrémité à l'autre; nous recroisons les quatre carreaux du haut comme nous avons fait pour ceux du bas; il nous reste à recroiser les deux petits carreaux de droite; et nous voilà ainsi revenus à notre point de départ.



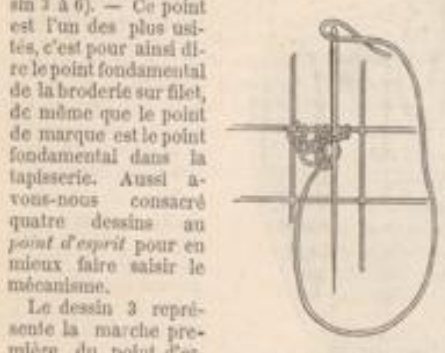
4. POINT D'ESPRIT.

Cette explication, à la lecture, pourra peut-être paraître un peu obscure; mais en la suivant à l'aide du dessin, il sera facile d'en comprendre la marche. Le point de toile est un point élémentaire dans la broderie sur filet; il est indispensable de le bien exécuter.

Il est donc convenu que le point de toile se suit sans interruption et qu'en lançant les fils d'une partie, on arrive presque toujours à recroiser une précédente dont les fils ont déjà été lancés, il ne faut jamais revenir sur soi-même, et faire cinq points dans un sens quand il n'y en a que quatre dans l'autre, pour redescendre souvent d'une encoignure à une autre partie; on cordonne alors la partie extérieure, la lisière, si je puis m'exprimer ainsi, et cela d'une façon méthodique, afin que l'on arrive, à l'endroit voulu, à bien contrarier les fils déjà lancés.

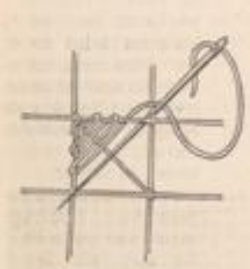
Point d'esprit (dessin 3 à 6). — Ce point est l'un des plus usités, c'est pour ainsi dire le point fondamental de la broderie sur filet, de même que le point de marque est le point fondamental dans la tapisserie. Aussi avons-nous consacré quatre dessins au *point d'esprit* pour en mieux faire saisir le mécanisme.

Le dessin 3 représente la marche première du point d'esprit; c'est un point lâche de feston qui va d'un carré à un autre, et dans lequel on revient pour maintenir la bouclette et en former un point croisé. Dans notre dessin 3, l'aiguille est en train d'achever la bouclette de l'un des carrés.



13. POINT DE PYRAMIDE.

Les dessins 4 et 5 reproduisent la marche du point d'esprit lorsqu'il s'étend sur plusieurs carrés à la fois en laissant des vides sans travail. On peut se rendre compte que dans les angles on lance son fil souvent sur deux traits à la fois, comme dans le dessin 5. En revenant, on arrête une des parties en passant son aiguille à cheval sur le fil du filet; plus loin, vous voyez le point terminé, l'aiguille l'arrêtant sur le fil horizontal.



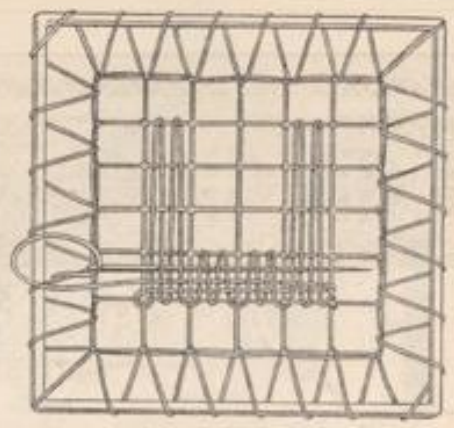
14. POINT DE FICHU.

Enfin, le dessin 6 nous montre la manière d'entrer son aiguille lorsqu'un premier rang de points d'esprit est déjà exécuté : on entre dans le milieu de la bouclette, en prenant à cheval, en même temps, le brin du filet.

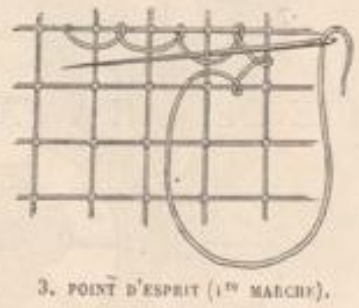
Point d'étoile (dessins 7 à 9). — Ce point est généralement employé pour motifs de milieu dans beaucoup de dessins. Nous lui avons consacré trois dessins. Le dessin 7 nous le montre entièrement terminé. Dans le dessin 8, vous voyez le travail d'une branche de l'étoile en cours d'exécution.

Le dessin 9 montre le point qui la maintient sur l'autre montant.

Pour une étoile, deux pointes sont exécutées dans un même carré; ces pointes doivent donc être plus longues dans un sens que dans l'autre. Pour obtenir ce résultat, vous prenez à cheval un seul point sur la branche transversale, comme dans le dessin 8; puis, rien qu'en tournant votre fil et sans changer votre métier de position, vous faites à cheval, sur la branche horizontale, deux points de feston à côté l'un de l'autre. C'est assez simple, comme vous voyez.

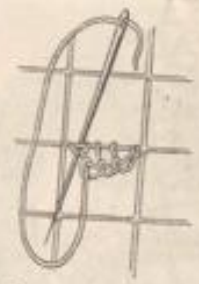


2. POINT DE TOILE.



3. POINT D'ESPRIT (1re MARCHE).

9. POINT D'ÉTOILE.

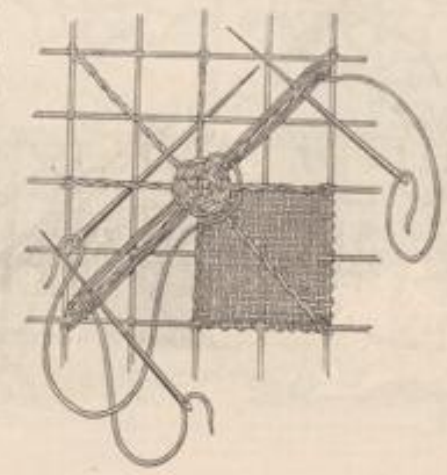


12. POINT DE PYRAMIDE.

7. POINT D'ÉTOILE TERMINÉ.

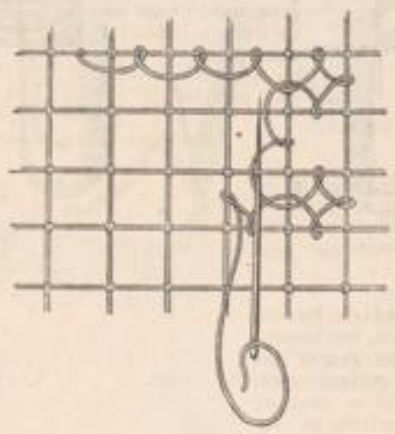
15. POINT DE GLACIS.

11. POINT DE PYRAMIDE.



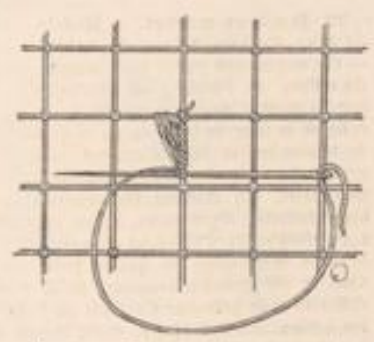
10. POINT DE RELIEF.

Point de relief (dessin 10). — Un seul dessin va nous servir pour plusieurs explications. Nous trouvons dans le point de relief, d'abord du *point de toile* plein dans une partie, puis un *pois* dans le milieu, et enfin du *relief* sur les deux branches extrêmes. J'ai expliqué plus haut le point de toile (dessin 2). Pour obtenir le pois, il s'agit de prendre un centre, puis de tourner tout autour en colimaçon, en prenant à cheval tous les fils qui rayonnent de ce centre et en croisant lesdits fils à chaque tour de roue.



5. POINT D'ESPRIT.

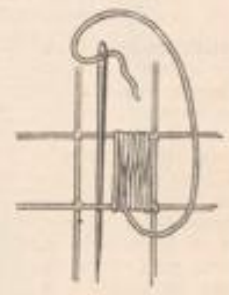
Reste à obtenir le point de relief, complément indispensable de tout joli travail sur filet. Sans lui, point de fleurettes, point de guipures, ni d'ornements. Étudions donc ce point si utile. On lance, à défaut de filet, trois brins ou six brins de fil, comme dans notre dessin 10; sur ces brins de fil, on exécute un point de lacet ou de zigzag, que notre dessin représente fort clairement. Dans un sens, on lève les deux brins de fil du milieu avec l'aiguille, et dans l'autre sens, on opère le travail contraire en levant les deux branches extrêmes avec l'aiguille, qui passe alors bravement sur les fils du milieu. Rien de plus simple, mais rien ne demande plus de régularité que le point de relief.



8. POINT D'ÉTOILE (1re BRANCHE.)

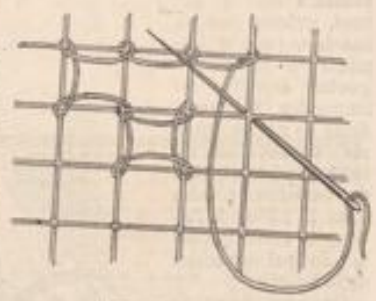
Point de pyramide (dessins 11, 12 et 13). — Ce point, qui quelquefois est employé dans le reprisage de la toile, est tout simplement le point de feston pris point dans point et à chaque rangée successive; dans un sens, on festonne de gauche à droite, comme dans le dessin n° 12; dans l'autre, de droite à gauche, comme dans le dessin n° 13, et, comme en retournant à chaque rangée on laisse forcément un point dans lequel on ne peut entrer, cela donne une pyramide double ou simple, comme dans notre dessin 11.

Point de fichu (dessin 14). — Ce point est tellement simple, que le dessin suffirait seul pour le faire comprendre; on lance un fil dans le travers du carré, puis on travaille dessus en reprise, en commençant par l'extrémité pointue pour arriver au milieu, où l'on s'arrête.



16. POINT DE GLACIS.

Point de glacis (dessins 15 et 16). — Ce point remplit un carré et forme un mat tout aussi bien que le point de toile. Il n'a pas besoin d'être recroisé; on dirait des fils croisés en corde, comme l'osier d'un ouvrage de vannier. Le travail se fait toujours de droite à gauche; on prend à cheval sur la barre transversale du haut, puis on tire son aiguille pour la placer ensuite en dessous de la barre transversale du bas, comme dans le dessin 16, puis on remonte en haut, comme au n° 15, et toujours ainsi jusqu'à ce que le carré soit complet.



17. POINT DOUBLE.

Point double (dessin 17). — Regardez bien ce point double, si simple à exécuter; c'est une variété du point *d'esprit*; seulement, au lieu de faire son feston dans le milieu des carrés, on l'appuie dans les angles sur lesquels on travaille.

Points de petites et de grandes roues (dessins 18 et 19. — Ces points sont faciles à saisir : il s'agit de lancer en rayons des fils, que l'on cordonne à chaque branche, et de former cercle cordonné simple ou double, suivant que nous l'indique le dessin que nous copions.

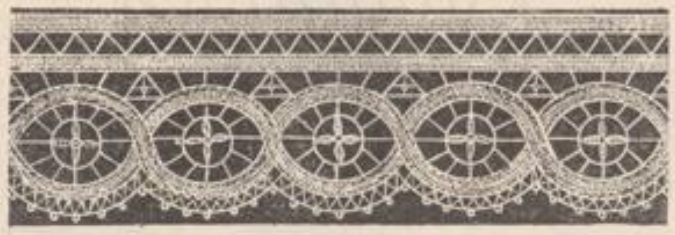
Après cette série de points si variés, je crois, mesdames, que vous pouvez sans crainte entreprendre tous les travaux de guipure sur filet dont nous publions les modèles.

^^^

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

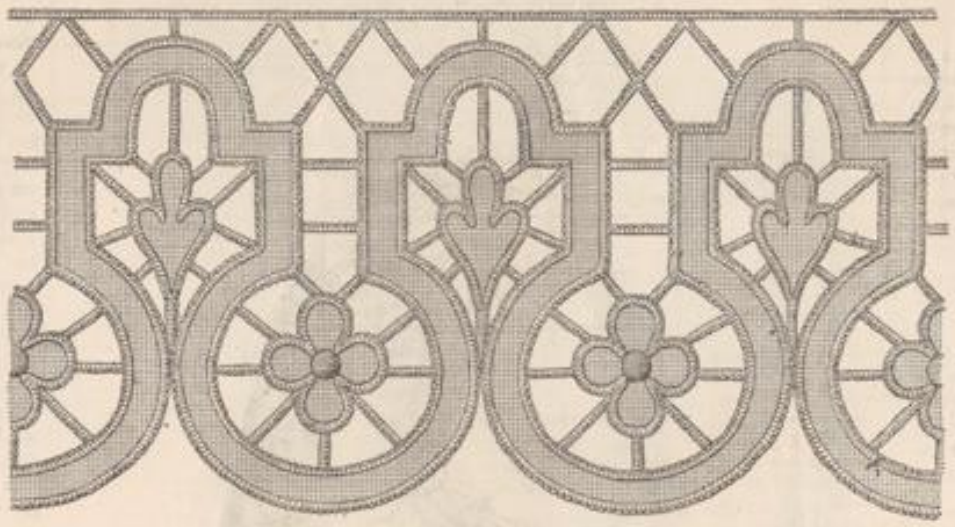
18. POINT DE ROUE DOUBLE.

20. Dentelle en lacet et roues. — Que de services pourra vous rendre cette jolie petite dentelle, si claire et si fine! Pour l'exécuter, il faut prendre un lacet Renaissance ayant la largeur indiquée sur notre dessin; coudre ce lacet en suivant bien les contours du dessin, puis remplir les intervalles à l'aide de barrettes de Venise, exécutées sur fil excessivement fin; on peut remplacer le feston par un simple cordonnet pour alléger le travail.



20. DENTELLE EN LACET ET ROUE.

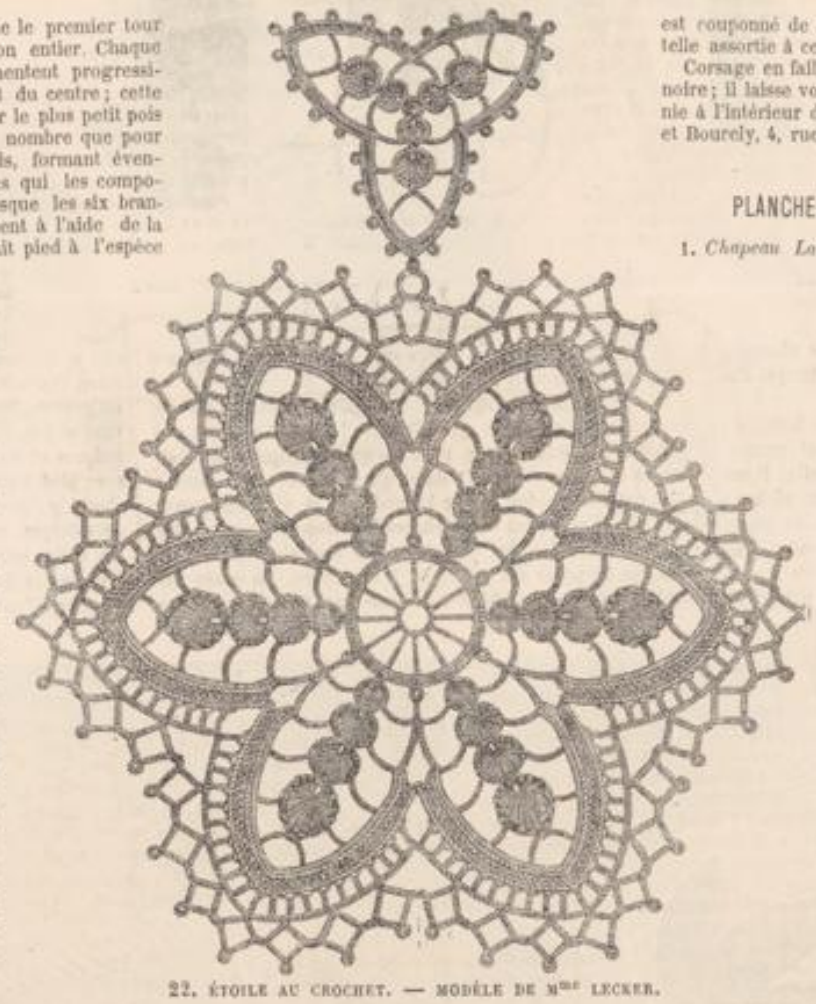
21. Bande en broderie Renaissance. — Cette bande, fort réussie, est une variété des genres que nous publions depuis quelque temps. Elle se fait sur toile et se brode au feston plein et en barrettes de Venise ou festons pris sur fils lancés dans le vide aux endroits où l'étoffe est enlevée.



21. BANDE EN BRODERIE RENAISSANCE.

22 Étoile au crochet. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — On commence par le petit anneau du milieu de l'étoile; on crochette sur cet anneau les douze rayons de la roue et le tour de la roue, au moyen de triples brides bien allongées; sur cette roue s'appuient les six branches de l'étoile, qui doivent être exécutées chacune séparément, après cependant que le premier tour sur lequel elles s'appuient aura été fait dans son entier. Chaque branche se compose de quatre pois qui augmentent progressivement de grosseur à mesure qu'ils s'éloignent du centre; cette différence de grosseur s'obtient en faisant pour le plus petit pois les brides moins longues, et en moins grand nombre que pour le pois de la circonférence; pour obtenir ces pois, formant éventail, vous vous rendez bien compte que les brides qui les composent sont toutes prises dans le même point. Lorsque les six branches sont terminées, on les encadre régulièrement à l'aide de la galerie, pleine d'abord et à jour ensuite, qui fait pied à l'espèce de dentelle festonnée et à picot de l'extérieur.

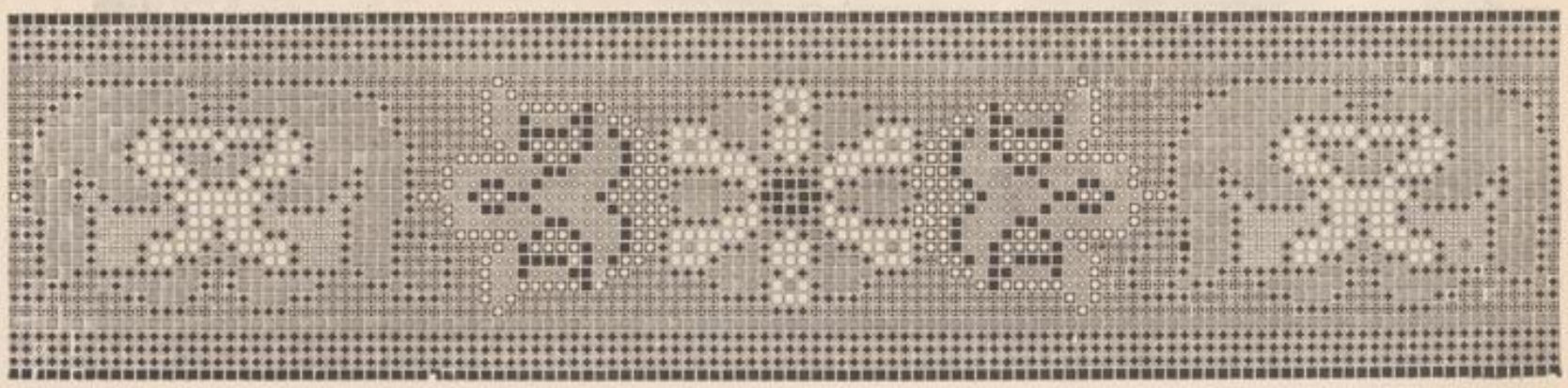
Le petit trèfle qui sert à relier ensemble plusieurs étoiles dans un ouvrage de longue haleine, se compose d'un petit pois central, sur lequel s'appuient trois branches de deux pois chacune, encadrées d'une galerie pleine. Même travail que pour l'étoile.



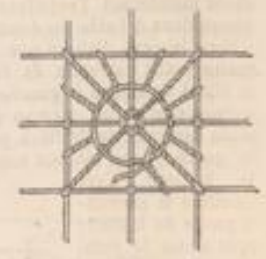
22. ÉTOILE AU CROCHET. — MODÈLE DE Mme LECKER.

23. Bande en tapisserie. — Cette bande servira pour bordure, rideaux, chaises, etc. Les nuances à employer sont indiquées sous le dessin.

24. Bande en application de drap et velours. — Tout le monde n'aime pas également le travail de la tapisserie, à l'aide duquel on peut faire de si jolies bandes pour chaises, fauteuils, descentes de lit, rideaux et portières, et cependant il est bien agréable de n'avoir qu'une bande à tenir dans les mains pour réaliser l'un de ces travaux importants qui, exécuté en plein, demanderait beaucoup de temps. Les appliqués et la broderie sur drap sont là heureusement pour nous tirer d'embarras. C'est encore un modèle de ce genre que reproduit notre dessin 24. Il est presque partout rempli par des points russes ou des fils tout simplement lancés en soie de toutes nuances; une soutache nattée forme l'ovale. Quant au motif avec trèfles, il s'obtient à l'aide d'appliques de velours noir encadrées de soie d'or ou de soutache perlée de jais.



23. BANDE EN TAPISSERIE. ■ Noir. ⊞ Havane foncé. ✱ Jaune d'or. ⊠ Vert clair. □ Vert foncé. ▣ Pourceau. ⊡ Bleu clair. □ Blanc.



19. POINT DE ROUE SIMPLE.

25. Corselet en velours découpé. — Modèle de Mme Élise, 64, rue Richelieu. — Rien de plus nouveau que le modèle de corselet ou de cuirasse que nous publions; pour l'établir, il faut une main exercée et habile. Les fleurettes de notre modèle sont découpées à jour dans du velours noir et brodées au feston, ce qui laisse voir en transparent le corsage de la robe en taffetas gris perle. La ceinture, en velours noir, a ses deux pans terminés par des fleurettes en velours découpé. La jupe est simplement agrémentée de deux volants, dont l'un plissé et l'autre froncé, celui-ci surmonté d'un ruché à la vieille, assez haut, monté à deux têtes d'égale hauteur. Une belle dentelle forme sabot à la manche. Ruche Médicis bordée de velours cerise, avec chou assorti.

26. Toilette Henri III. — Robe de faille noire agrémentée de faille mauve.

La jupe forme par derrière un long manteau de cour; elle est ornée en quille de revers de faille mauve encadrée de dentelles noires et de nœuds mauve.

Le tablier de la robe, monté en longs plis pris dans la faille mauve, est couronné de ruchés de taffetas noir faisant tête à une dentelle assortie à celle des quilles.

Corsage en faille noire, décolleté carrément et bordé de blonde noire; il laisse voir une *modestie*, plissée en faille mauve et garnie à l'intérieur de dentelle blanche. — Modèle de MM. Millette et Bourcly, 4, rue Meyerbeer.

PLANCHE COLORIÉE DE CHAPEAUX D'AUTOMNE

1. *Chapeau Lamballe.* — La forme est en paille de riz bleutée, retroussée complétement derrière et relevée par devant. Guirlande jardinière de coquelicots et de raisin. La calotte est entourée d'une torsade de rubans de faille des deux tons de bleu; une grande plume d'autruche bleue part du devant et retourne sur la nuque.

2. *Chapeau Valentine.* — La forme est en paille fantaisie noire. Une grosse ruche de velours noir remplit l'intervalle des cheveux à la passe et forme auréole. Une touffe de géranium, aux feuillages d'un vert tendre, fait tête à une longue plume d'autruche noire; des coques de rubans sans envers ont l'air de rattacher la touffe de géranium; les brides formant barbes sont en tulle point d'esprit excessivement léger et entourées d'une blonde-dentelle fort mignonne.

3. *Chapeau Pallas.* — Forme en paille belge assez haute de calotte; la passe touche presque les cheveux; cependant cette passe, bridée de velours vert jaune, s'appuie sur une torsade de même velours. Une guirlande de raisins noirs, au feuillage pourpré, entoure la calotte et est retenue par des nœuds et des coques de velours vert pris dans l'étoffe en biais.

4. *Chapeau Musette.* — Le chapeau est en paille noire; il est bridé de turquoise noire; des biais de turquoise, d'un beau rose, entremêlés d'une torsade noire, forment auréole. La calotte est cachée sous une torsade de rubans de faille noire et rose, de plumes des

mêmes nuances alternées et d'une belle touffe de roses à cent feuilles.

5. *Chapeau Dinah.* — Ce chapeau, plus simple que les précédents, est en paille gaufrée noire. La passe, légèrement relevée, s'appuie sur une guirlande de roses pompon sans feuillages, d'un gracieux effet; une touffe de roses pompon se trouve mélangée aux coques qui retombent sur la nuque, et rattachent le retroussis du chapeau.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Dans quelques jours va commencer la guerre à outrance contre les malheureux perdreaux, les pauvres lièvres, et plusieurs d'entre vous, mesdames, accompagneront sans doute leur mari ou leur père à travers champs, oubliant dans les émotions de la chasse les fatigues d'une longue marche. A celles-là, je recommanderai la botte ou la demi-botte en peau de daim, si douce et si souple, que le pied n'est jamais blessé par son contact. Les ronces, les broussailles et les pierres ne peuvent écorcher ni déchirer cette peau; et si la boue ou l'herbe des prés la maculent et la salissent, il suffit d'un vigoureux lavage pour faire disparaître toute tache. Il faut avoir seulement le soin de faire faire deux formes en bois, que l'on introduit dans la bottine, qui se moule exactement dessus.

Cette précaution prise, on brosse à l'eau de savon et on laisse sécher entièrement avec les formes. Cette opération peut se répéter autant de fois qu'il est nécessaire, et à chaque nouveau nettoyage on se trouve possesseur d'une paire de bottes neuves. Comme la peau de daim est d'une extrême solidité, il s'ensuit que l'acquisition, en apparence coûteuse, d'une paire de chaussures d'excursion ou de voyage, faite avec cette peau, est une réelle économie. On a des bottes ou demi-bottes en daim pour 50 ou 60 francs.

J'ajouterai que rien n'est plus élégant et plus agréable à porter. Les gants de cheval, de chasse ou de voyage, les meilleurs et les plus élégants sont les gants du Tyrol, en peau de chamois, qui se lavent également et durent ainsi fort longtemps. J'ai déjà signalé ce genre de gants à mes lectrices.

Le procédé est encore plus simple que pour les bottines : on se gante, et ensuite *on se lave les mains*, tout comme si on n'avait pas de gants, avec du savon de toilette. Il est préférable d'avoir des mains en bois pour faire sécher; néanmoins, on peut simplement, après avoir retiré les gants, qui sont, par le moyen que j'ai indiqué, parfaitement propres, les suspendre à l'air au moyen d'une petite ficelle qui les réunit. Les marbrures qui se produisent disparaissent quand on remet les gants sur la main. Les couleurs les plus solides sont l'écru et le paille.

25. CORSELET EN VELOURS DÉCOUPÉ. — MODÈLE DE Mme ÉLISE. DESSIN DE G. JANET.

Je me suis aperçue que je négligeais un peu celles de nos abonnées qui, bien que n'ayant plus *vingt ans*, ont cependant l'habitude d'une mise élégante et qui sont désireuses peut-être de savoir dans quelle limite une femme d'un certain âge doit suivre la mode. Si je n'ai pas causé plus tôt de cela avec vous, chères lectrices, c'est que cette question est infiniment délicate et que rien n'est plus difficile que de poser des principes à cet égard. La mode actuelle, d'ailleurs, semblait faite *pour tout le monde*, en ce sens qu'il est toujours possible de la modifier à son gré. Nous sommes au règne de l'arbitraire et de la fantaisie, et chaque femme, pour peu qu'elle ait un peu de goût et de tact, doit savoir faire le choix qui lui convient. Je dirai cependant que le *chapeau* est surtout le *drapeau de l'âge* et de la tournure, et que rien n'est ridicule comme un édifice provoquant et tapageur sur la tête d'une femme qui, sans cesser d'être charmante, se doit à elle-même de se donner un extérieur posé et raisonnable. Donc, pas de chapeaux surélevés, surchargés de fleurs voyantes, et surtout pas de chapeaux, sans brides ou barbes nouant sous le menton passé..... voyons, le dirai-je? Eh bien, oui, je dois avoir le courage de la vérité : passé quarante ans. Le teint est resté uni et blanc; les yeux sont toujours brillants, le sourire laisse apercevoir des dents charmantes, mais un certain empâtement du cou et du menton, ou bien, au contraire, un muscle plus saillant, viennent, en altérant les frais contours, privilége exclusif de la jeunesse, indiquer à l'œil observateur cet âge si redoutable pour les femmes, pour celles du moins qui ont voué un culte à leur beauté. Donc à celles-là surtout je conseillerai les brides et les barbes qui, en dissimulant ces *preuves*, les aideront à maintenir l'illusion. Du reste, je ne blâme nullement le désir très-naturel de rester belle le plus longtemps possible; ne vaut-il pas mieux, en effet, présenter à ceux qui vous chérissent l'*image* la plus parfaite, surtout si l'on ne doit user pour cela que de stratagèmes aussi innocents que celui que j'indique? La mode des *mantelets*, mantilles, dolmans, qui sied si bien aux jeunes femmes, semble néanmoins avoir été créée pour les plus âgées. J'ai vu l'autre jour la plus *jolie* grand'mère du monde. Voici sa toilette. Un jupon de faille noire très-belle, n'ayant pour toute garniture qu'un plissé à la vieille posé presque dans le bas, haut de 20 centimètres, dont les deux têtes étaient ornées d'une toute petite guipure. Sur le plissé, fixant les plis, trois petits biais de velours noir très-étroits. La tunique était garnie d'un même plissé moins haut, avec deux petits biais; elle se relevait à peine sur les côtés et au milieu par derrière. Sur cette robe, était jeté un mantelet *bonne femme* en gros de Suez, avec pans carrés et assez larges par devant et par derrière. Ce mantelet était garni d'une haute guipure et d'une ruche faite avec deux guipures basses cousues pied à pied et plissées ensuite; col en valenciennes et chantilly avec jabot coquillé blanc et noir, manches demi-larges, en valenciennes et chantilly. Pour compléter cette toilette, un chapeau en paille de riz noire, forme relevée par devant et s'abaissant vers les joues, et garni en dessous d'une ruche dans laquelle couraient des feuilles

24. BANDE EN APPLICATION DE DRAP ET VELOURS, POUR CHAISES, FAUTEUILS, RIDEAUX, DESCENTES DE LIT, ETC.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ossible de la modi-
mmes au règne de
ntaisie, et chaque
lle ait un peu de
voir faire le choix
cependant que le
drapeau de l'âge et
rien n'est ridicule
quant et tapageur
qui, sans cesser d'ê-
à elle-même de se
sé et raisonnable.
surélevés, surchar-
et surtout pas de
barbes nouant sous
oyons, le dirai-je?
ir le courage de la
s. Le teint est resté
t toujours brillants,
dir des dents char-
in empâtement du
en, au contraire, un
nment, en altérant
ège exclusif de la
il observateur cet
les femmes, pour
oué un culte à leur
surtout je conseil-
rbes qui, en dissi-
aideront à main'e-
je ne b'âme nulle-
de rester belle le
; ne vaut-il pas
r à ceux qui vous
s parfaite, surtout
cela que de strata-
e celui que j'indi-
lets, mantilles, dol-
ux jeunes femmes,
été créée pour les
e jour la plus *jolie*
oici sa toilette. Un
belle, n'ayant pour
sé à la vieille posé
de 20 centimètres,
ient ornées d'une
le plissé, fixant les
velours noir très-
garnie d'un même
deux petits biais;
u milieu par der-
elet *bonne femme*
ez larges par de-
garni d'une haute
dipures basses cou-
n valenciennes et
t noir, manches
ly. Pour complé-
de riz noire, forme
joues, et garni en
raient des feuilles

A. Chaillot

Monier et Fabiani imp. Paris

E. Gonin

1873

N° 87

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Chapeaux de Mme Moreau Disbury 23 B.d des Capucines

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et des boutons de rose thé. Sur le chapeau, deux plumes noires, une torsade de velours mêlée de jais et une rose thé entortillée dans une grande barbe de fin chantilly, dont les larges bouts retombaient en écharpe par derrière; barbes de tulle à pois, bordées de chantilly nouant sous le menton. Mais ce qu'il y avait de mieux et de plus charmant, c'était le calme et doux visage, les beaux cheveux blancs sur lesquels ce chapeau était posé.

Les formes de robes restent à peu près les mêmes pour tous les âges. Un peu moins de *bouffant* dans les jupes, une plus grande sobriété dans les garnitures, des couleurs plus sévères, voilà les seules modifications qu'il soit possible d'indiquer.

J'ai vu dernièrement chez une de nos premières modistes une sorte de mantille en dentelle arrangée en forme de coiffure pour dame âgée, et pouvant se mettre au théâtre ou pour un dîner. Cette mantille, en blonde ou en chantilly, est carrée et se place par la pointe sur une sorte de petite carcasse de bonnet. Elle se chiffonne sur cette carcasse, de manière à former un fond mou, et retombe en voile par derrière; devant, sous les plis qu'elle forme, on place un bouquet de roses ou toute autre fleur; ce bouquet se répète en plus gros par-dessus. Une torsade de ruban ou de velours fixe le fond mou en l'entourant et se termine par un nœud à coques et à pans placé derrière.

Bien exécutée, cette coiffure est charmante. Les jeunes femmes peuvent la modifier en y mettant des nœuds de rubans bleus ou roses au lieu de fleurs, et s'en servir comme sortie de théâtre en ramenant les pointes de derrière sous le menton.

MARIE DE SAVERNY.

20. TOILETTE HENRI III. — MODÈLE DE MM. MILLETTE ET BOURELY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

CAUSERIE

SUR LES RIDICULES DU JOUR

—

Quand on va, durant la saison, soit aux eaux, soit aux bains de mer, et qu'on y va seulement en touristes, on ne prend que les joies de ces lieux de plaisir, et on laisse un voile jeté sur tout ce qui peut porter à réfléchir; mais quand on a mon âge et qu'on voit les plaies toujours sous les fleurs qui les couvrent, on ne peut que trembler et gémir sur ce besoin de se faire remarquer, admirer, en un mot, de se mettre en avant, dont aujourd'hui un grand nombre de jeunes filles sont possédées comme d'un mauvais esprit.

Et le mot dont je me sers est juste; car est-il un plus mauvais esprit que celui qui les porte à rejeter tout ce qui fait leur charme, tout ce qui plaît, tout ce qui attire, tout ce qui séduit, enfin, pour se poser en Bradamante, sans songer que qui sort des rangs sert de but, et que la calomnie atteint toujours la jeune fille assez hardie et assez folle pour se présenter sans vergogne aux regards? D'ailleurs, c'est aussi du plus mauvais goût d'agir ainsi; en un mot, c'est autant pécher contre la bonne éducation et le savoir-vivre, que contre la morale et la modestie.

« Une jeune fille, disait la marquise de Maintenon, comme la violette des bois, doit être modeste, car c'est le parfum de son mérite seul qui donne du charme à sa beauté et sait la faire rechercher et aimer de tous. »

Et ce qui était vrai dans le grand siècle, devrait être bien plus vrai encore dans celui-ci, où, les rangs étant confondus, on ne se distingue plus que par la noblesse et la dignité de son caractère et de ses manières.

Du reste, si je veux vous parler de ce malheureux défaut qui semble s'implanter chez la jeunesse du jour, c'est que justement j'ai eu dernièrement sous les yeux un exemple des conséquences déplorables qu'il peut entraîner à sa suite exemple qui a si bien donné à réfléchir aux spectatrices de la chose, que leurs allures changèrent complétement après que ce petit drame de société fut joué.

Il y a quelques semaines, je me trouvais à *** pour prendre les eaux, pays thermal très-couru par les oisifs, les joueurs, beaucoup de femmes aux singulières allures, autant d'hommes en puissance de coiffes, et aussi par quelques familles honorables venues là pour leur santé et non pour leur plaisir. Tous ces genres divers s'assemblèrent naturellement par groupes et formèrent des coteries, sinon hostiles, tout au moins complétement étrangères les unes aux autres.

La plus bruyante était celle formée par quelques jeunes femmes et quelques jeunes filles, fort élégantes, portant beau, parlant fort, tranchant sur tout, en un mot, se montrant aux yeux des personnes de bonne compagnie comme des écervelées aussi mal élevées que déplaisantes.

L'une de ces demoiselles surtout s'était mise au premier rang de ces folles, et la galerie semblait l'admirer et l'envier, quand arriva ceci :

On voulut organiser une loterie pour une œuvre de bienfaisance, et tout naturellement la jeune fille dont je vous parle, se posant en présidente de la chose, se chargea de pourvoir aux lots et de placer une grande quantité de billets. Elle est jolie, on la dit destinée à posséder une belle dot; aussi les lots de lui pleuvoir et ses billets de se placer à charme; elle triomphait donc sur toute la ligne... Mais voici le revers de cette brillante médaille :

Un soir qu'elle était au Casino avec sa bande d'admirateurs et que la musique qu'elle y entendait l'ennuyait sans doute, car ayant le sens musical dans les jambes, comme on l'a ordinairement à son âge, elle préférait les airs de danse à toutes les mélodies du monde, elle s'efforçait de cacher ses bâillements en caressant ses lèvres avec des billets de la loterie susdite, — un jeune homme qui lui était tout à fait inconnu s'avança rapidement vers elle, et, lui offrant sa bourse, lui demanda en échange les billets qu'elle tenait.

Blessée par cette action, notre jeune fille se redresse fièrement en répondant qu'elle ne vendait pas ces billets-là.

— Vous n'avez pas le droit de les garder, mademoiselle, fit alors l'étranger en souriant d'une façon fort injurieuse; ils appartiennent aux pauvres, dont vous n'êtes que la trésorière. Je les payerai le prix que vous me demanderez, mais je les veux...

Et en parlant ainsi, il portait la main sur les billets que la pauvre jeune fille retenait toute tremblante.

Cette discussion avait attiré l'attention générale, et les deux interlocuteurs furent bientôt entourés, chacun prenant fait et cause, qui pour l'un, qui pour l'autre; mais, hors les jeunes gens, que ce petit scandale amusait, tout le monde se montrait plutôt hostile que bienveillant pour l'auteur principal du débat, et je ne sais pas trop comment se serait terminée la chose, quand un certain bellâtre, adroit dénicheur de belles dots, disait-on, se plaça tout à coup devant l'acheteur refusé, lequel continuait à soutenir sa cause, et se prit à lui dire d'un air froid :

— Mademoiselle ne pouvait pas vous vendre ces billets, car ils sont à moi...

— Ah!... fit seulement l'étranger avec un si singulier sourire, sourire imité par tous ceux qui l'entouraient, que la jeune fille, comprenant aussitôt qu'elle était perdue, se laissa tomber sur sa chaise, en cachant sa tête dans ses mains et éclatant en sanglots.

Elle était perdue, en effet, la malheureuse enfant, car, devant ses pleurs, le débat s'ouvrit entre son défenseur et son antagoniste; si bien qu'ils se battirent le lendemain matin, et que l'un d'eux fut grièvement blessé. Aussi, à partir de ce moment, tout le monde devint si justement sévère contre celle qui était la cause première du mal, que la pauvre jeune fille, qui se voyait si fêtée et si enviée la veille, ne rencontra plus que des regards méprisants, des figures froides, enfin fut repoussée même par toutes les femmes jeunes et vieilles qui avaient jusque-là formé sa cour; aussi sa famille quitta-t-elle *** au plus vite, et, je vous le répète, à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

partir de ce moment, comme si toutes nos jeunes filles avaient enfin compris que le monde n'est jamais véritablement indulgent pour personne, que ce n'est pas seulement un flatteur, mais aussi un juge sévère auquel il ne faut pas donner la moindre prise sur vous, si vous voulez qu'il vous respecte, changèrent complétement d'allure et redevinrent ce qu'elles auraient du être toujours, c'est-à-dire charmantes, parce qu'elles étaient simples et modestes.

Et voilà un fait qui devrait être publié à son de trompe par toute la France, afin de servir de leçon à toutes ces folles jeunes filles qui désirent avant tout se faire remarquer, sans songer au tort qu'elles peuvent faire à leur réputation par une semblable conduite, au lieu de se rappeler toujours ces sages maximes de la marquise de Lambert :

« Les qualités qui sont indispensables aux femmes pour vivre honnêtement dans le monde sont : la *réserve*, la *retenue*, la *modestie* et la *pudeur;* la *réserve* dans ses manières et dans son maintien, la *retenue* dans sa conduite, la *modestie* dans ses discours, la *pudeur* dans ses sentiments, en un mot, la *décence* en toutes choses; car la décence, c'est la dignité de la femme, dignité qu'elle ne saurait blesser sans en souffrir profondément, puisqu'elle ne peut inspirer le respect aux autres que dans la mesure de celui qu'elle se porte à elle-même. »

Mais, hélas! qui les met en pratique aujourd'hui, ces sages conseils d'une femme de grand caractère, très-haut placée dans le grand monde, d'une grande dame, en un mot? On aime bien mieux suivre ce qui est laid, vulgaire et ridicule, c'est-à-dire tirer de bas étage les exemples à suivre, au lieu de les prendre de plus haut que soi. Je ne sais pas si c'est la vanité que l'on écoute, en agissant ainsi, mais je sais que c'est au moins la sottise.

Cᵗᵉˢˢᵉ DE BASSANVILLE.

Les Menus de la Saison

Septembre

Avec le mois de septembre, le gibier et les huîtres nous reviennent.

Le gibier de l'année est déjà parvenu à une grosseur raisonnable; mais il ne sera vraiment bon, les perdreaux surtout, que dans un mois ou deux.

Mais il est des oiseaux qui réclament d'une manière toute spéciale l'honneur d'être mangés en septembre. La caille qui s'enveloppe d'une feuille de vigne, puis d'une barde de lard et rôtie à point, c'est-à-dire nullement saignante, est un rôt délicieux.

La grive de vigne, dont le raisin est alors la principale nourriture, et qui arrive à point au moment où la vendange est dans toute sa maturité.

Il faut aussi la mettre en broche enveloppée d'une feuille de vigne et ne lui enlever que le gésier. Des rôties de pain, placées en dessous et qu'arrose leur suc, en augmentent de beaucoup les agréments.

On fait avec les grives un friand rôti, que je vais indiquer.

Après les avoir embrochées, comme il est dit ci-dessus, et pendant qu'elles rôtissent, faire un petit roux, le mouiller de bon jus et d'un verre d'excellent vin blanc et exprimer le jus d'un citron vert; laisser mijoter; puis, à leur descente de broche, placer les grives dans cette sauce en y ajoutant une douzaine de grives préalablement blanchies. Quand les grives ont bouilli doucement pendant un quart d'heure dans cette sauce, on les dégraisse et on sert.

Il est encore un oiseau fort délicat et peu connu, que nous amène le mois de septembre, c'est le guinard, espèce de pluvier, dont il a la grosseur. Le guinard se traite comme le pluvier, et on en fait à Chartres des pâtés fort recommandables.

Voici pour le 1ᵉʳ septembre un menu que j'emprunte à mes 366 menus, il est à la date du 1ᵉʳ de ce mois :

Consommé aux œufs pochés.
Tête de veau farcie.
Côtelettes de mouton à la financière.
Cailles rôties.
Écrevisses au court-bouillon.
Macédoine de fruits au citron.

LE BARON BRISSE.

LA MUSIQUE

Danse des almées, air du ballet de Sardanapale, opéra de Victorien Joncières, transcription variée pour le piano, par *Francis Planté*, prix, 2 fr. 50. Ce morceau de concert est très-brillant et d'une exécution assez difficile; il exige beaucoup de netteté et de brio et un grand soin des *nuances* et des *détails*.

Le Télégramme, grande valse de *Johann Strauss*, de Vienne, l'auteur du *Beau Danube bleu* et de tant de valses célèbres. Celle-ci ne le cède à aucune déjà connue pour le charme et la grâce. C'est absolument une primeur que je recommande à nos abonnées. Elle a été aussi arrangée à quatre mains par Renaud de Vilbac. A deux mains, elle coûte, 2 fr. 50, à quatre mains, 5 fr.

La Turquoise, grande mazurka de salon pour piano, par J. A. Aschütz, une nouveauté aussi, et qui aura certainement beaucoup de succès. — Heugel, éditeur.

Olga, polka mazurka, par *Maximilien Graziani*. Très-bien rhythmée et très chantante, facile d'exécution.

M. DE S.

UN CHEVEU BLANC [1]

HISTOIRE INTIME

(Suite et fin)

Ces visites journalières et les longues stations auxquelles elles servaient de prétexte avaient fini par faire à Mᵐᵉ Dalbrun une habitude et presque une nécessité de sa présence. Elle s'accoutumait à le considérer comme de la maison, et le traitait avec une douce et prévenante familiarité.

Un jour, la malade étant mieux, le médecin permit une courte promenade; la jeune fille descendit au jardin, appuyée d'une part sur le bras de sa mère, de l'autre sur celui de Gaston.

Tout en marchant, on devisait :

— Eh bien, monsieur, disait Mᵐᵉ Dalbrun, que nous apprendrez-vous, à nous, pauvres recluses, qui ne savons plus rien des choses d'ici-bas? Qu'est-ce que l'on fait à la Redoute?

— Eh! madame, ce qu'on y fait toujours : on feint d'y danser et d'y lire la gazette, mais, au fond, on s'amuse à s'y ruiner.

— Et vous-même, monsieur, la fortune, comment vous traite-t-elle?

— La fortune, madame? je n'ai plus rien à craindre ni à espérer de ses caprices.

— Expliquez-vous, de grâce.

— Je ne joue plus, madame... je ne jouerai jamais, articula Gaston avec une intention marquée.

— Asseyons-nous, ma mère, fit la convalescente, prise d'une faiblesse subite. J'ai besoin d'un moment de repos.

On s'assit sur un banc, et puis l'on remonta dans un silence profond et presque solennel.

Gaston ne l'interrompit que pour prendre congé. Comme Mᵐᵉ Dalbrun le reconduisait à sa sortie, il la prit à part et lui dit d'une voix légèrement altérée :

— Veuillez, madame, m'accorder demain matin un moment d'entrevue. .. Il faut que je vous parle..... sans témoins ..

— Je vous attends, monsieur, répondit Mᵐᵉ Dalbrun en s'efforçant de comprimer le trouble qui s'empara d'elle.

En effet, cette demande, rapprochée du propos significatif par lequel Gaston avait clos la conversation engagée au jardin, n'était-elle pas le présage et le préambule d'un aveu formel et décisif? Il allait donc se déclarer! Elle ne s'était donc pas trompée! elle voyait se réaliser le rêve qu'elle avait caressé sans presque oser en convenir vis-à-vis d'elle-même.

Il l'aimait! tout concourait à l'en convaincre, et ses attentions, et la fréquence de ses visites, et plus que tout cela, l'héroïsme qu'il avait déployé pour elle. Expose-t-on ses jours pour une femme qui n'inspire qu'un caprice éphémère?

Cette pensée inondait l'âme de Mᵐᵉ Dalbrun de la plus délicieuse ivresse. Elle se sentait heureuse et fière d'une conquête qui flattait à la fois le penchant de son cœur et l'instinct de sa vanité. Elle se glorifiait d'un empire vainement ambitionné par d'autres, par de plus jeunes qu'elle.

Alors, par une brusque conversion, le sentiment de l'inégalité de leurs âges, l'idée que la jeunesse de Gaston survivrait à la sienne, se glissait au milieu des élans de sa joie comme le serpent dans les fleurs. Mais elle chassait bien vite cette image importune, et, toute à l'épanouissement de ses espérances, elle se plaisait à s'étourdir sur les épreuves de l'avenir.

Ce fut dans l'agitation d'une impatience fébrile, qui la poursuivit jusqu'au sein du sommeil, que Mᵐᵉ Dalbrun attendit le terme si lent à venir au gré de ses souhaits.

Dès la pointe du jour elle eût quitté son lit, n'eût été la crainte de trahir par cet empressement insolite l'anxiété presque enfantine qui faisait bouillonner son sang.

Cependant elle se leva longtemps avant son heure ordinaire et se mit sur-le-champ à sa toilette, autant afin de tuer le temps que pour relever encore par les artifices de l'art les avantages de la nature.

Elle donnait la dernière main à son ajustement, lorsque Gaston se fit annoncer dans le salon où elle l'attendait, seule.

Il entre avec une demi-teinte de solennité que tempère l'aisance qui lui est familière, s'assoit, et s'adressant à Mᵐᵉ Dalbrun :

— Ai-je besoin, madame, lui dit-il, d'expliquer le sujet qui m'amène? Ne m'avez-vous pas deviné?

— Peut-être.

— Quand mes soins, mes assiduités, quand toute ma conduite ne vous eussent point éclairée, le sens de mes paroles d'hier eût-il pu vous laisser un doute?... Eh bien, oui, ce sentiment dont je poursuivais l'ombre, je l'ai trouvé .. Cette femme, ce messie que mon cœur attendait, il est venu! .. En un mot, madame, je suis amoureux.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur? répliqua Mᵐᵉ Dalbrun en accompagnant cette question d'un sourire de coquetterie.

— Comme vous, j'ai douté d'abord, répliqua gravement Gaston. J'ai craint de confondre une inclination passagère avec un attachement durable. J'ai interrogé une à une toutes les fibres de mon cœur, j'ai sondé le fond de mon âme... Maintenant mes doutes sont levés, madame; le bonheur de ma vie dépend d'une union dont vous êtes l'arbitre. Prononcez... Celle que j'aime, acheva-t-il en apercevant Mˡˡᵉ Dalbrun qui venait d'entr'ouvrir la porte du salon, celle que j'aime .. la voilà!

A ce coup de foudre qui pulvérisait l'échafaudage de ses rêves, Mᵐᵉ Dalbrun sentit un froid mortel se glisser dans ses veines. Ses tempes s'humectèrent d'une sueur glacée, ses paupières se fermèrent, son pouls cessa de battre, et elle se laissa presque défaillir.

— Qu'avez-vous, madame? s'écria Gaston en la voyant pâlir.

— Rien, monsieur, dit Mᵐᵉ Dalbrun imposant silence à ses angoisses.

Elle serra convulsivement la main de sa fille, qui s'était élancée à son secours.

— Rien qu'un malaise subit, causé par l'émotion bien naturelle de se voir près d'être séparée de l'objet de sa plus tendre affection.

— A Dieu ne plaise que j'aie la cruauté de réclamer de vous un pareil sacrifice! Je n'ai pas de mère, madame, vous deviendrez la mienne. Vous ne nous quitterez pas; vous vivrez près de nous, en famille; l'être que je chérirai le plus au monde... après elle... ce sera vous.

Elle jeta sur Gaston un regard de douleur et de résignation, et, tournant la tête vers sa fille penchée sur son épaule :

— A toi de prononcer, lui dit-elle.

Celle-ci baissa timidement les yeux, et, pour toute réponse, tendit à Gaston une main, qu'il pressa dans les siennes en y déposant un baiser... coup suprême qui résonna dans l'âme de Mᵐᵉ Dalbrun comme le glas funèbre de sa dernière illusion!. .

Mᵐᵉ d'Arvigny s'arrêta un moment en proie à une émotion que partageait Mᵐᵉ de Tourville.

— Et maintenant, veux-tu, Constance, que je déchire le voile sous lequel j'ai déguisé mes personnages?

— Inutile, ma mère, de leur ôter leurs masques... Je connais depuis seize ans l'énigme; vous venez de m'en apprendre le mot.

— Eh bien, profite, mon enfant, d'une leçon plus cruelle que l'avis discret que t'a donné ton cheveu blanc... Il vaut mieux laisser des regrets que d'attendre l'indifférence. Préviens par une retraite volontaire les dédains de ce monde qui t'adore aujourd'hui. Abdique avant que ton sceptre s'échappe malgré toi de tes mains, et réfugie-toi dans le sein de ces jouissances domestiques qui ne nous abandonnent qu'avec la vie. Le temps, crois-en mon expérience, te les fera trouver plus douces que celles de la vanité.

. . . . . .

Le soir même, Mᵐᵉ de Tourville allait au bal parée de la toilette sévère, bien que toujours élégante, d'une femme retranchée dans son rôle de mère, et répondait aux jeunes gens, qui, suivant leur usage, se pressaient autour d'elle pour briguer la faveur d'une contredanse :

— Non, monsieur, je ne danse plus, mais voici ma fille que je recommande à mes danseurs... je lui lègue ma survivance.

A. DE BRAGELONNE.

FIN

[1] Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

IL NE FAUT PAS COURIR.....

MORALITÉ

PERSONNAGES

LA MARQUISE DE CLERMONT.
ANTOINETTE D'AUBETERRE, sa nièce.
LE CHEVALIER DE NOGENT, cousin d'Antoinette.
LE VICOMTE DE PONTBRIAND.
M. DE LAVARDIN, commandeur de Malte.
Un Domestique.

La scène est au château d'Aubeterre, en Normandie (1760).
Un pavillon. Porte au fond; portes latérales ouvertes sur le jardin; tables, chaises rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, ANTOINETTE

(Au lever du rideau, un domestique dessert une collation.)

LA MARQUISE. Germain, dès que M. de Nogent descendra de voiture, vous le préviendrez que nous sommes au jardin.

ANTOINETTE, *lisant une lettre.* « Je quitte Paris ce soir et serai demain près de vous avant l'heure du déjeuner... »

répliqua Mme Dal-
d'un sourire de co-

répliqua gravement
nclination passagère
rogé une à une tou-
fond de mon âme...
dame; le bonheur de
êtes l'arbitre. Pro-
-t-il en apercevant
la porte du salon,

l'échafaudage de ses
rtel se glisser dans
d'une sueur glacée,
cessa de battre, et

Gaston en la voyant

imposant silence à

sa fille, qui s'était

par l'émotion bien
de l'objet de sa plus

uté de réclamer de
mère, madame, vous
quitterez pas; vous
ne je chérirai le plus

ueur et de résigna-
e penchée sur son

. et, pour toute ré-
u'il pressa dans les
suprême qui résonna
glas funèbre de sa

u proie à une émo-

que je déchire le
nnages?
eurs masques... Je
ous venez de m'en

ne leçon plus cruelle
cheveu blanc... Il
endre l'indifférence,
les dédains de ce
que avant que ton
ains, et réfugie-toi
ntiques qui ne nous
crois-en mon expé-
s que celles de la

. . . . . .
ait au bal parée de
gante, d'une femme
pondait aux jeunes
saient autour d'elle
e :
ais voici ma fille que
ui lègue ma survi-

BRAGELONNE.

TRIR.....

l'Antoinette.

te.

Normandie (1769).
ouvertes sur le jardin;

AE
TTE
ert une collation.)
de Nogent descen-
nous sommes au

tte Paris ce soir et
du déjeuner... »

Voilà bien la lettre de mon cousin, et pourtant nous avons déjeuné seules, et il est midi depuis longtemps. (*Avec inquiétude.*) Il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident; sans cela...

LA MARQUISE. Attendu avec tant d'impatience, ce serait impardonnable!

ANTOINETTE. Dame, ma tante, quand on ne s'est pas vu depuis un grand mois!

LA MARQUISE. Et que l'on compte les jours... Je ne parle pas du chevalier.

ANTOINETTE. Oh! ma tante, M. de Pontbriand faisait hier l'éloge de M. de Nogent...

LA MARQUISE. Oui, et M. de Nogent faisait, le mois dernier, l'éloge de M. de Pontbriand. Ils se soutiennent tous de peur de perdre l'équilibre; tous deux ont pour amis des vieillards de vingt-cinq ans et des jeunes gens de cinquante, qui font de la vie une étourderie perpétuelle! Le chevalier sentait un peu la province à son arrivée; on le dit maintenant fort changé. Les leçons de la cour vous forment si vite! Avoir bonne mine, persifler agréablement tout ce qu'on doit respecter, jeter ses créanciers à la porte, son patrimoine par la fenêtre, tout dire et ne croire à rien, tout promettre et ne rien tenir... voilà le merveilleux moyen de passer petit-maître!

ANTOINETTE. Oh! je suis sûre que mon cousin. .

LA MARQUISE. Voyez plutôt : le chevalier devait être ici ce matin .. Mais on s'arrache si difficilement aux séductions de Paris!

NOGENT, *en dehors*. Bien, bien... je sais...

ANTOINETTE, *avec émotion*. Ah! c'est sa voix!...

LA MARQUISE, *froidement*. En effet, je crois que c'est lui.

SCÈNE II

NOGENT, en riche costume de voyage, LA MARQUISE, ANTOINETTE.

NOGENT, *baisant la main de la marquise*. Ah! madame... ah! ma cousine... que je suis heureux de vous revoir! .. Jamais voyage ne m'a semblé si long.

LA MARQUISE. Voilà un compliment qui s'est fait attendre, savez-vous, chevalier?

NOGENT. Ne me grondez pas trop, chère parente; vos routes sont détestables, et puis... c'est la faute de Jasmin, ce fripon de Jasmin! Je le chasserai; il m'a versé deux fois...

ANTOINETTE. Quand je vous disais, ma tante...

NOGENT. J'avais si hâte d'arriver! Tenez, madame, j'habite Paris, Paris où l'on oublie si vite! J'ai d'excellents amis; on veut bien s'occuper de moi; je suis de toutes les fêtes; on m'écrirait presque : « Pends-toi, chevalier, on a soupé sans toi! » Eh bien, rien ne vaut pour moi cette belle verdure, ces vieux arbres, cette charmante hospitalité, ce château rempli pour moi de si bons souvenirs, de celui de ma cousine, du vôtre, madame... tout ce que j'aime! (*Avec animation.*) Mais Paris... oh! Paris...

LA MARQUISE. Eh bien, voyons, chevalier, qu'y dit-on de nouveau? A dix lieues de Paris, on ne sait plus rien de ce qui se passe.

NOGENT, *à part*. Tant mieux! (*Haut.*) Madame, on dit que cette ennuyeuse Mme de Villiers qui faisait la pluie et le beau temps ne fait plus que la pluie ..

LA MARQUISE. Allons, chevalier, soyez franc... Vous aurez été mal reçu?

NOGENT. Oh! madame, je ne me suis pas présenté... Mon cœur n'était pas là.

LA MARQUISE. Et où était-il, votre cœur?

NOGENT, *regardant Antoinette*. A dix lieues de Paris, madame.

LA MARQUISE. Toujours aussi épris, chevalier?

NOGENT. Non, madame .. plus épris!

LA MARQUISE. Savez-vous bien, mon cher monsieur de Nogent, que vous avez une fort mauvaise réputation?

NOGENT. Madame, il y a tant de coquins qui en ont une bonne...

LA MARQUISE. On assure que vous distribuez vos serments à toute la terre... Il y a des gens qui nourrissent cinq mille passions avec un seul cœur : c'est le miracle des poissons.

NOGENT. On m'aura calomnié, madame, car mon cœur ne m'appartient plus.

LA MARQUISE. Oui, mais à qui bien appartient-il?

(Antoinette relève la tête.)

NOGENT, *regardant Antoinette*. A une seule personne, madame, à une seule que j'aimerai toujours, si madame la marquise et Mlle d'Aubeterre le permettent.

(Une heure sonne à l'horloge du château.)

LA MARQUISE, *à part*. Une heure!... et ce commandeur qui n'arrive pas!... (*Haut, d'un ton grave.*) Chevalier, la chose est sérieuse, et j'espère qu'une fois par hasard vous dites la vérité. Il est de ces circonstances où les plus légers se rappellent qu'ils sont hommes d'honneur, et je vous crois un galant homme, chevalier; vous ne tromperiez personne. Nous allons avoir une réunion de famille; on va parler de vous.

NOGENT. Oui, la médisance!... on est si méchant en province!...

LA MARQUISE. Que voulez-vous?... Si, par malheur, on dit ce qu'on pense .. Ah! je vous ai aussi ménagé une petite surprise qui vous sera fort agréable.

NOGENT. Une surprise?...

SCÈNE III

LES MÊMES, PONTBRIAND, entrant en élégant habit de chasse.

LA MARQUISE, *à Pontbriand*. Eh bien, qu'avez-vous tué?

PONTBRIAND, *s'inclinant*. Pas même le temps, madame, puisque je suis votre hôte.

NOGENT, *se retournant et avec joie*. Pontbriand!... (*Il lui serre la main.*)

PONTBRIAND. Frédéric... ce cher Frédéric!...

NOGENT. Deux années d'absence! (*A la marquise.*) Ah! madame, quelle bonne surprise!

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Madame la marquise est attendue au salon.

PONTBRIAND et NOGENT. Madame, permettez-nous...

LA MARQUISE. Non, messieurs .. Deux années d'absence!... Je prendrai le bras d'Antoinette. Au revoir, chevalier.

NOGENT, *à Antoinette*. Plaidez pour moi!

ANTOINETTE. Monsieur le chevalier a donc bien peur qu'il y ait procès! (*Elle sort avec la marquise.*)

SCÈNE IV

NOGENT, PONTBRIAND.

NOGENT, *la regardant s'éloigner*. Elle est ravissante, ma cousine! On dirait que la marquise se doute de quelque chose, mais je veux être pendu si... (*Retournant à Pontbriand.*) Alcibiade!...

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle...

PONTBRIAND. Ta fortune n'avait pas besoin de cette rencontre pour prendre une face nouvelle! On dit que tu te maries.

NOGENT, *avec terreur*. Qui dit cela?

PONTBRIAND. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il là de si effrayant?... Une femme charmante!

NOGENT. Oh! oui, mon ami.

PONTBRIAND. Que tu aimes? ..

NOGENT. Énormément.

PONTBRIAND. Deux ou trois belles terres...

NOGENT. Quatre, mon ami.

PONTBRIAND. Autant d'esprit que d'ingénuité ..

NOGENT. Je crois bien .. une veuve!

PONTBRIAND. Comment, une veuve?... Mlle d'Aubeterre?...

NOGENT. Voilà, mon cher, voilà justement où commence mon malheur. Je ne te dis pas cela par fatuité, mon ami... mais je suis trop aimé à la fois.

PONTBRIAND. Bon! je vais être un confident de tragédie.

NOGENT. Je t'appellerai Arbate .. D'ailleurs, c'est ta faute... les absents ont tort. Figure-toi donc, cher Arbate, que, précisément à l'époque où je commençais à devenir considérablement amoureux de Mlle d'Aubeterre, — il y a de cela six mois! — je fus d'une grande nuit chez Mme de Mailly, à Versailles; là je fis la rencontre d'un domino...

PONTBRIAND. Un domino?...

NOGENT. Oui... le domino le plus accompli... une tournure délicieuse, une voix irrésistible, un pied, une main, des yeux! .. (*Pontbriand sourit.*) Ne m'interromps donc pas, mon ami...

PONTBRIAND. Je ne dis rien.

NOGENT. Oui, sous son loup de velours, des yeux qui étincelaient; jolie probablement comme un ange, elle me fit ma biographie avec l'esprit d'un démon. Que te dirai-je? mon ami, j'en devins fou. — « Qui êtes-vous, de grâce? — Vous ne le saurez jamais. » — Madame de Mailly, que je supplie, demeure inexorable; tout ce que je puis savoir, c'est que mon domino cache une veuve jeune et charmante. Le beau moyen de me calmer! Le bal fini, je ne perds pas tout à fait la tête; elle me permet de l'accompagner jusqu'à sa voiture; je mets dix louis dans la main d'un de ses gens... C'était Mme de... Je ne puis encore te la nommer. Le jour même, à tout hasard, j'écris; mes trois premières lettres restent sans réponse...

PONTBRIAND. Tiens!... comme les miennes... C'est singulier.

NOGENT. A la quatrième, on m'envoie la moitié d'une impertinence; à la cinquième, la glace fond; la sixième était tempérée. Enfin, mon ami, je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue, mais j'en suis fou, et j'ai quatorze lettres d'elle attachées avec une faveur rose.

PONTBRIAND. Et quand cet astre-là sera-t-il visible à Paris?

NOGENT. C'est une tyrannie, mon cher... Elle sait tout ce que je fais, tout ce que je dis mieux que moi-même. J'ai profité pour venir ici de quelques semaines qu'elle doit passer à sa terre de Bretagne, car elle m'a juré qu'au premier péché elle viendrait, fût-ce au bout du monde, et dans ce même costume sous lequel je ne l'ai devinée qu'une seule fois, m'en faire faire pénitence; et j'aurais presque envie ..

PONTBRIAND. Alors, brûle ce que tu as adoré, et reviens à ta cousine...

NOGENT. Eh! mon cher, voilà justement ce qui me rend le plus infortuné des hommes. Pris entre deux feux, je n'ose passer outre... J'adore plus que jamais Mlle d'Aubeterre... Ah! mon ami, quel sort que le nôtre!

PONTBRIAND. Mon ami, fais comme moi... Je suis également fou, car il y a dans nos aventures une analogie... Oui, fou d'un domino impénétrable comme le tien... qui me rebute, lui, par exemple... Eh bien! j'ai écrit d'ici ce matin même, pour refuser la fille unique d'un premier président, et j'en ai averti mon domino. C'est de la bonne politique.

NOGENT. Oh! moi, mon cher, la chose est impossible... une fiancée, mon rêve du jour! une veuve, mon rêve de la nuit!... et pour qui j'ai versé mon sang, car j'oubliais de te le dire : il paraît que dans ce bal j'avais trébuché sur l'œil de perdrix d'un commandeur de Malte qui nous suivait d'un air bourru. J'ai su depuis qu'il voulait beaucoup de bien à Mme de... Je ne puis encore te la nommer. — Monsieur le chevalier, me dit-il, a-t-il vu quelquefois le lever du soleil? — C'est l'heure où je me couche, répondis-je. — C'est un magnifique spectacle, à la porte Maillot surtout. Je compris, et le lendemain je recevais un très-joli coup d'épée dans le bras droit. Cinq heures du matin, c'est une heure bien incommode...

PONTBRIAND, *se levant brusquement*. Ah çà! mais c'est mon histoire que tu me racontes là... J'ai été aussi alité, pour le bras gauche, il est vrai, par un commandeur...

NOGENT. Ce doit être le mien!

PONTBRIAND. A l'occasion d'un œil de perdrix...

NOGENT. Ce doit être le sien!

PONTBRIAND. Et d'un domino amarante à l'Opéra...

NOGENT. Ah çà! mais ce damné commandeur a donc la spécialité des dominos amarantes!

PONTBRIAND. Il m'a promis que je le reverrais...

NOGENT. C'est aussi ce qu'il m'a fait espérer. Nais nous pouvons respirer; l'important est de gagner du temps. Or il a, dit-on, la goutte six mois de l'année, et nous sommes en septembre.

LE COMMANDEUR, *en dehors*. La marquise est visible?

UN DOMESTIQUE. Oui, monsieur le commandeur.

NOGENT ET PONTBRIAND, *stupéfaits*. Hein?...

PONTBRIAND. Il me semble avoir entendu...

NOGENT. La voix du commandeur!

SCÈNE V

LE COMMANDEUR, NOGENT, PONTBRIAND.

LE COMMANDEUR. Monsieur le chevalier!... monsieur le vicomte!...

NOGENT ET PONTBRIAND, *à part*. Mon commandeur!

LE COMMANDEUR. Ah! parbleu, messieurs, la rencontre est heureuse, et je bénis le sort qui vous fait aujourd'hui sans doute mes voisins de campagne... Et comment va votre bras droit, monsieur de Nogent?

PONTBRIAND. Comment va ton bras droit?

NOGENT. Mon bras droit?... tout à fait cicatrisé, commandeur...

LE COMMANDEUR. Et votre bras gauche, monsieur de Pontbriand?

NOGENT. Et ton bras gauche?

PONTBRIAND. Mon bras gauche?... tout à fait guéri, commandeur...

LE COMMANDEUR. Ah! c'est que j'ai une manière de blesser les gens de mérite...

NOGENT. Oui, un vrai coup de lancette, comme le docteur Tronchin.

LE COMMANDEUR. Ah! j'ai mis aussi bien des gens en terre, comme le docteur Tronchin... (*A Nogent.*) Enfin, chevalier, cela va mieux?

NOGENT. Cela va très-bien, commandeur.

LE COMMANDEUR. Monsieur de Pontbriand aussi?

PONTBRIAND. Moi aussi.

LE COMMANDEUR, *leur tendant la main*. Eh bien, sans rancune?

NOGENT ET PONTBRIAND. Aucune.

LE COMMANDEUR. Tout est oublié?

NOGENT ET PONTBRIAND. Tout.

LE COMMANDEUR. Alors nous pouvons recommencer...

NOGENT ET PONTBRIAND. Recommencer!...

PONTBRIAND. Je ne demande pas mieux.

LE COMMANDEUR. Oh! vous, monsieur le vicomte, nous verrons plus tard. (*A part.*) Il n'est pas dangereux. (*Haut, à Nogent.*) A moins que monsieur le chevalier n'ait l'extrême bonté de s'occuper infiniment moins de Mme de Noray...

PONTBRIAND, *se laissant tomber sur une chaise*. Aïe!...

NOGENT. Renoncer!... (*Se retournant au mouvement de Pontbriand.*) Qu'as tu donc, Pontbriand?

PONTBRIAND. Mon domino de l'Opéra!... Avoir refusé la fille unique d'un premier président!

NOGENT. Infortuné Arbate!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE COMMANDEUR. Eh bien, chevalier?

NOGENT. Ah! commandeur, c'est une plaisanterie... Tout ce que vous voudrez, sauf l'impossible..

LE COMMANDEUR. Monsieur le chevalier a-t-il vu quelquefois le coucher du soleil?

NOGENT, *à part.* Nous y voilà. (*Haut.*) Jamais... C'est l'heure où je me lève.

LE COMMANDEUR. C'est un magnifique spectacle, que je serais très-aise de lui faire voir aujourd'hui, étant dans la nécessité de partir demain.

NOGENT, *à part.* Il part demain!

UN DOMESTIQUE. Une lettre pour M. le chevalier!

NOGENT. Vous permettez, messieurs? (*A part et avec surprise.*) De Mme de Nozay! c'est incroyable!... (*Il lit.*) « Je sais où vous êtes. Vous avez vingt-cinq minutes pour faire vos adieux, sinon dans une heure. ... Vous savez ma promesse. Un courrier à cheval attend la réponse au bout de l'avenue. » — Il n'y a pas à balancer... (*Haut.*) Commandeur, vous me voyez désolé.

LE COMMANDEUR, *avec défiance.* Une mauvaise nouvelle, monsieur?

NOGENT. Une affaire de famille me rappelle immédiatement à Paris .. Je suis forcé de vous quitter sur-le-champ. Ce sera, si vous le voulez bien, partie remise; seulement, monsieur, puisque vous m'avez fait l'honneur de me donner un de vos meilleurs coups d'épée, permettez-moi de vous demander le secret sur tout ceci.

LE COMMANDEUR. Comptez-y. (*A part et très-vite.*) Un rendez-vous, c'est certain... Venue incognito à Paris, elle espère..... Oh! tu n'en seras pas quitte à ce prix-là! (*Haut.*) Adieu donc, monsieur le chevalier; je ferai en sorte de hâter mon retour. (*A Pontbriand, qui se lève.*) Monsieur de Pontbriand serait-il assez bon pour me conduire près de ces dames? (*Ils sortent.*)

SCENE VI

NOGENT, *seul.* Quelle situation!... Il faut pourtant obéir... Une fois à Paris, je trouverai bien un moyen de m'esquiver.. Vite, écrivons... (*Il s'assied.*) « Mon colonel... » Qu'est-ce que je dis donc?... « Mon domino, vous l'ordonnez, je pars... A vous pour la vie. » (*Mettant l'adresse.*) « A madame... madame de Nozay. » Ciel! du bruit!.. la marquise!... Vite cette lettre à son adresse. (*Il sort.*)

SCENE VII

LE COMMANDEUR, PONTBRIAND, LA MARQUISE, entrant au bras du Commandeur, ANTOINETTE, au bras de Pontbriand.

LA MARQUISE, *au Commandeur.* Oui, commandeur, on ne pouvait arriver plus à propos. Je désespérais de vous voir cette année à la campagne.

(Pendant ce temps, Antoinette cause à voix basse avec Pontbriand.)

LE COMMANDEUR. Je vais donc pouvoir vous être bon à quelque chose, marquise?

LA MARQUISE. Peut-être, car, puisque vous ne faites qu'une apparition à Aubeterre, il faut pourtant bien vous confier aujourd'hui un grand secret...

LE COMMANDEUR. Ma discrétion...

LA MARQUISE. Comme voisin, vous savez peut-être déjà le premier mot de ce secret-là... les murs mitoyens ont des oreilles.

LE COMMANDEUR. Oh! madame, trois quarts de lieue de distance...

LA MARQUISE, *baissant la voix.* Il s'agit du mariage de notre chère Antoinette.

LE COMMANDEUR. Déjà!... Comme cela nous .. je n'ose pas dire rajeunit. Et quel est l'homme heureux?...

LA MARQUISE. Vous le connaissez, à coup sûr; ce doit être un de vos blessés.

LE COMMANDEUR. Oh! madame, j'ai passé la ville et la cour au fil de l'épée.

LA MARQUISE. Il est impossible alors que vous n'ayez pas entamé un certain chevalier de Nogent...

LE COMMANDEUR, *avec explosion.* Ce serait lui!

LA MARQUISE. Vous voyez bien...

LE COMMANDEUR, *à part.* Ah! tu te permets de remarquer Mme de Nozay... (*Haut.*) Comment donc! un ami de M. de Pontbriand... (*Pontbriand retourne la tête.*) Nous parlions du chevalier; c'est un fort aimable garçon... tout à fait rangé.

PONTBRIAND, *étourdiment, à la marquise.* Oh! Nogent fera le bonheur de toutes les femmes...

LA MARQUISE, *étonnée.* Eh bien, monsieur!

PONTBRIAND, *se reprenant.* De sa femme.. (*A part.*) Si je pouvais le marier ici!

LA MARQUISE, *d'un ton de reproche.* Ah! monsieur de Pontbriand!... (*Ils causent en se promenant.*)

ANTOINETTE, *mystérieusement au Commandeur.* Commandeur, vous allez me trouver bien curieuse...

LE COMMANDEUR. Oh! je suis sûr que vous ne l'êtes pas du tout.

XAVIER AUBRYET.

(*La suite au prochain numéro*).

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LA PÊCHE

La pêche est un des fruits les plus savoureux que nous ayons; sa nature aqueuse est un obstacle à sa conservation et à son transport à de longues distances, à moins qu'on ne la cueille un peu avant sa complète maturité. C'est ainsi qu'on en expédie de grandes quantités en Russie et dans d'autres pays.

On a fait un grand nombre d'essais pour garder ce fruit. En Chine, on l'enfouit dans la glace, on le sert congelé; une fois mis sur la table, on attend qu'il soit dégelé pour le manger; dans cet état, il ne peut se conserver que quelques heures.

En France, on a proposé, pour conserver la pêche, de la renfermer dans des flacons en verre dont on raréfie l'air en les plongeant dans de l'eau bouillante; mais ce moyen a été reconnu insuffisant.

COMPOTE DE PÊCHES

On fait une compote de pêches qui est assez agréable à manger pendant l'hiver. Voici la meilleure méthode à employer :

On pèle le fruit, on le met entier dans des flacons en verre; on verse dessus du sirop de sucre cuit à 40 degrés; puis on bouche les flacons. Le sirop s'empare d'une certaine quantité de l'eau de végétation du fruit, pour le ramener à 29 ou 30 degrés. Dans cet état, il ne s'y développe aucune fermentation, si on a l'attention de déposer les vases dans un endroit très-frais.

LIQUEURS DE PÊCHE

On prépare, avec les noyaux de la pêche, deux liqueurs de table très-agréables; chacune d'elles a un arome différent.

La première formule consiste à mettre dans un bocal des noyaux entiers, à les recouvrir d'eau-de-vie; après deux ou trois mois de macération, on décante le liquide dans un autre vase, et on lui ajoute alors 500 grammes d'eau ordinaire et 600 grammes de sucre. Lorsque le sucre est fondu, on filtre la liqueur.

Pour l'autre formule, on pile, dans un mortier de fer, 250 grammes de noyaux entiers; on met la pâte qui en résulte dans un bocal avec 2,000 grammes d'eau-de-vie; on laisse macérer pendant deux mois, après quoi on décante le liquide, auquel on ajoute 500 grammes d'eau et 600 grammes de sucre; lorsque le sucre est fondu, on filtre au papier.

Cette liqueur est stomachique, calmante et d'une saveur agréable.

J'ai analysé les coquilles des noyaux de pêches, j'en ai isolé de l'acide benzoïque, ce qui fait que la liqueur faite avec les noyaux entiers a l'odeur de vanille, et que celle dont les noyaux ont été broyés a une saveur mixte de vanille et de kirsch-wasser, c'est-à-dire d'amandes amères.

L'ABRICOT

L'abricot est moins savoureux, moins fondant que la pêche; son parfum est stable, ce qui permet de le soumettre à la chaleur pour en faire des pâtes sèches connues dans toute l'Europe sous le nom de pâte d'Auvergne.

MARMELADE D'ABRICOTS

On fait avec l'abricot une marmelade qui est la base de nos desserts pendant l'hiver. On coupe l'abricot par moitié et l'on enlève le noyau; on met les moitiés d'abricots par couches dans une terrine; chaque couche est séparée de l'autre par une couche de sucre réduit en poudre grossière. Le sucre est dans la proportion égale au fruit.

On porte la terrine à la cave; douze heures après, on cuit cette marmelade, en ayant soin de remuer continuellement avec une spatule de bois pour qu'elle n'adhère pas au fond de la bassine; on coule chaud dans des pots.

Il n'est pas possible de déterminer le degré de cuisson; en fixant un poids, on doit le juger à l'œil. Il est préférable que la marmelade soit plus cuite que moins; on évitera ainsi la fermentation.

ABRICOTS CONFITS

On peut encore garder ce fruit confit dans le sucre. On procède de la manière suivante :

On pèle les abricots et l'on enlève les noyaux; on jette les abricots dans l'eau bouillante, on donne un bouillon, on les fait égoutter, puis on met les morceaux qui doivent rester entiers dans des flacons à large ouverture; on verse dessus du sirop cuit à 40 degrés, et l'on bouche.

Généralement on emploie ce fruit avant qu'il soit arrivé à sa complète maturité.

LES PRUNES

Les arboriculteurs comptent un très-grand nombre de variétés de prunes. Ces variétés diffèrent entre elles par la grosseur, la couleur et l'arome.

La prune est la base des desserts; elle se mange crue, desséchée, confite, à l'eau-de-vie, en compote, au vin, cuite dans l'eau.

CONSERVE DE PRUNES

Prenez 4 kilogrammes de prunes mirabelles et 2 kilogrammes de sucre blanc concassé.

Enlevez les noyaux du fruit; mettez les prunes dans une terrine avec le sucre; portez la terrine à la cave. Douze heures après, faites cuire à une douce chaleur, en ayant la précaution de toujours remuer avec une spatule de bois; coulez dans des pots.

PRUNES A L'EAU-DE-VIE

On jette les prunes dans l'eau bouillante et on leur donne un bouillon. On les met alors dans des bocaux, avec un mélange à parties égales de sirop de sucre et d'eau-de-vie.

Si on désire que le jus ait une saveur agréable, on l'aromatise selon son goût.

PRUNES CUITES A L'EAU

Les prunes sèches cuites avec de l'eau, du sucre, une écorce d'orange ou de cédrat, sont un mets délicieux. Toutefois, il faut en user sobrement, car ainsi préparées elles ont l'inconvénient de purger certaines personnes.

PRUNES AU VIN

Prenez des prunes de Tours desséchées, mettez-les dans un saladier; versez dessus, de manière à les baigner, du vin blanc; sucrez à volonté et aromatisez.

STANISLAS MARTIN.

Toutes les femmes jalouses de conserver leur beauté font aujourd'hui usage du *lait d'iris* de la maison L. T. Piver. Elles doivent à cette excellente préparation la blancheur neigeuse et diaphane qui semble idéaliser le teint.

Le cold-cream au lait d'iris velouté, satine, lisse la peau et efface la ride comme par enchantement. Son action fait disparaître les tons bistrés et rend aux traits leur régularité et leur animation juvénile. Le savon au suc de laitue jouit d'une réputation universelle et bien méritée, il purifie, rafraîchit, tonifie les tissus.

Parmi les parfums de la maison L. T. Piver, citons l'*opoponax*, qu'on peut appeler le parfum des parfums. L'Orient n'a jamais eu plus exquise senteur.

M. Piver (10, boulevart de Strasbourg) a fait faire d'immenses progrès à la parfumerie. La décoration de la Légion d'honneur lui a été décernée « pour la perfection ancienne et soutenue de sa fabrication. »

Cte A. DE BOREITY.

PETITE CORRESPONDANCE

Après l'orage. Sur cette étoffe, toute espèce de garniture est possible : velours noir ou velours vert, passementerie unie ou mêlée de jais, biais de faille verte, etc., etc. On peut aussi faire dessiner un joli dessin pour soutache et le broder en noir, ou bien encore une grecque double qu'il faudra exécuter avec deux soutaches, chacune d'un vert différent. Boutons d'acier taillé ou d'argent niellé ou bruni.

Avis important. — Nous prions nos abonnées d'adresser toutes leurs lettres de réclamations, demandes de patrons, d'échantillons, etc., au Directeur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris. Elles éviteront ainsi des retards dans la réception de la réponse attendue. Nous rappelons à nos lectrices que nous mettons à leur disposition des patrons coupés de n'importe quel costume, au prix de 1 fr. 50 chaque patron, y compris le port.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une des dernières bandes imprimées et de 50 CENTIMES *en timbres-poste pour frais de réimpression de la nouvelle destination.*

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 88 (avec patrons). Dimanche, 7 septembre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de ville. — Panier mexicain. — Quatre garnitures en passementerie, jais et fourrures. — Bande en tapisserie. — Bande en broderie au passé sur coutil. — Costume de fillette de huit à neuf ans. — Toilette de jeune femme. — Toilette de bébé. — Toilette de jeune fille de treize à quatorze ans. — Coiffure de dîner, coiffure de bal (2 dessins). — Deux coiffures de soirée. — Coiffure de théâtre. — Rébus.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées : Sept costumes d'enfants. — Planche de patrons et de lingeries.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de ville. — Dans cette robe au cachet original, la soie et la laine se marient et s'harmonisent tour à tour ; le corselet, ouvert en cœur et illustré de broderie, est en laine, posé sur un gilet de soie ; les manches sont assorties au gilet. La tunique en laine beige, brodée et entourée d'un bel effilé, retombe sur une jupe de soie ; le devant de la jupe est froncé en travers, suivant la nouvelle mode ; le devant forme lui-même double jupe, la première arrondie et un peu relevée à l'aide de nœuds qui forment quilles et sont placés à la séparation des lés de derrière ; ces deux jupes sont garnies de volants ornés d'un bouillonné à deux têtes ; les lés de derrière sont mélangés de draperie de laine et de volants de soie. — Modèle de Mme Élise, 64, rue Richelieu.

2 à 5. Panier mexicain. — Modèle de Mme Delalande, rue de Londres. Voici une nouveauté originale que nous publions dans toute sa fraîcheur, c'est le *panier mexicain*, exécuté avec du latanier grossièrement travaillé, ressemblant à l'enveloppe que l'on emploie pour les balles de café. Sa forme est très-commode, elle peut contenir beaucoup d'objets. Le panier est doublé, à l'intérieur, en sergé ou en flanelle rouge ou violette ; il est agrémenté, extérieurement, d'un ruché en lacet alpaga rouge ; le travail de ce ruché est clairement représenté par notre dessin 4 ; le pli est simple et régulièrement espacé.

Reste la branche de cerises au vert feuillage qui orne le côté du panier.

Les feuilles se font en laine d'un beau vert au crochet ; le travail de chaque feuille est représenté en grandeur naturelle par notre dessin 3. Prendre de la laine verte, monter une chaînette de la longueur voulue, puis, sur cette chaînette, faire une douzaine de brides et de demi-brides, en commençant par une demi-bride, puis 3 brides ordinaires, 2 doubles brides, 1 triple bride, 2 doubles brides, 2 brides ordinaires, 1 demi-bride et 2 points pleins, afin de bien effiler la feuille ; nous sommes arrivés ainsi au haut de la feuille et un seul côté est exécuté ; pour faire l'autre moitié, on redescend de l'autre côté en faisant bien les points parallèles à la partie terminée, et en prenant pied sur la chaînette du milieu.

Quand la feuille est faite, on prend de la soie plate ou soie d'Alger d'un vert opposé à celui de la feuille et de nuance plus claire, et on exécute avec cette soie un point de chaînette pris à cheval tout autour de la feuille, point très-lâche et bien espacé ; on peut remplacer le point de chaînette par un point de chausson à l'aiguille ; enfin, à l'aide de quelques points lancés, on fait les nervures du milieu et la feuille est terminée.

Restent les cerises. On les fait ordinairement en laine rouge, comme sur notre modèle ; mais un panier ornementé violet ou bleu est aussi fort élé-

1. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLE DE Mme ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

3. FEUILLE POUR LE PANIER.

gant, de sorte que nos cerises peuvent se faire en autres nuances qu'en rouge. La bordure du panier devra, en ce cas, correspondre à la nuance des cerises.

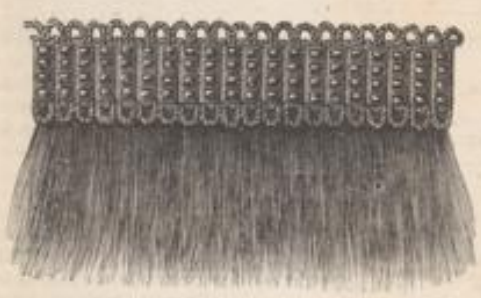
Nous avons déjà étudié dès le début de notre journal (voir le n° 2 du 14 janvier 1872) les pelotes en laine pour jeu de quilles. Le travail des pelotes pour cerises est le même, mais les cerises sont plus petites, et par conséquent les ronds de carton à employer doivent être moins grands que pour le jeu de quilles. Nos lectrices qui possèdent la collection complète de la *Revue de la Mode* trouveront dans le n° du 14 janvier 1872 la marche complète du travail avec dessins explicatifs. Pour celles qui ne possèdent point la collection, je vais tâcher de suppléer à cette lacune par une explication aussi claire que possible.

2. PANIER MEXICAIN. — MODÈLE DE Mme DELALANDE.

Prenez deux petites feuilles de carton, deux cartes de visite, par exemple, taillez dedans deux ronds grands comme une pièce de 1 franc; au milieu de ces ronds taillez une ouverture grande comme une pièce de 20 centimes; maintenant, enfilez une grande aiguillée de laine et doublez-la au besoin; réunissez ces deux ronds, puis recouvrez-les de laine, en entrant l'aiguille dans le trou du milieu, entourant les parois et revenant dans le même trou de dessous en dessous. Il faut, en répétant ce travail, tourner tout autour du cercle régulièrement jusqu'à ce que le trou du milieu soit entièrement rempli de laine et qu'il ne reste plus de place pour passer même l'aiguille.

Ou coupe alors toute sa laine à l'endroit où les deux cartons se rejoignent, de façon à ce que les ciseaux puissent entrer entre les deux surfaces du carton. Lorsque les laines sont complétement séparées, on prend un brin de fil excessivement fort, on le passe entre les deux cartes, puis on le noue très-serré, de façon à ce que tous les brins de laine soient retenus en un seul faisceau. Lorsque le nœud est solidement fait, vous enlevez vos deux cartons en les déchirant, et vos laines, en s'écartant, prennent immédiatement la forme d'une boule qui figure parfaitement la cerise. Avant de couper le fil, il faut cependant y rattacher une petite tige faite en laine verte au simple point de crochet, laquelle, lorsque la boule sera formée, ressortira tout naturellement et maintiendra notre cerise.

4. RUCHE DU PANIER.



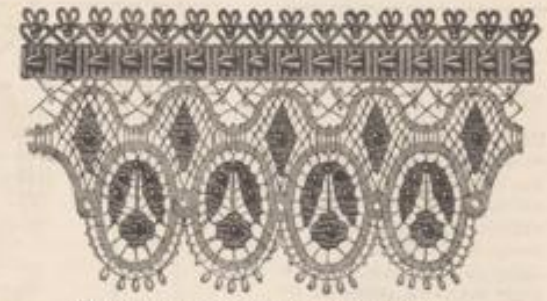
6. GARNITURE EN PASSEMENTERIE, JAIS ET FOURRURE.

7. GARNITURE EN PASSEMENTERIE, JAIS ET FOURRURE.

5. CERISE POUR LE PANIER.

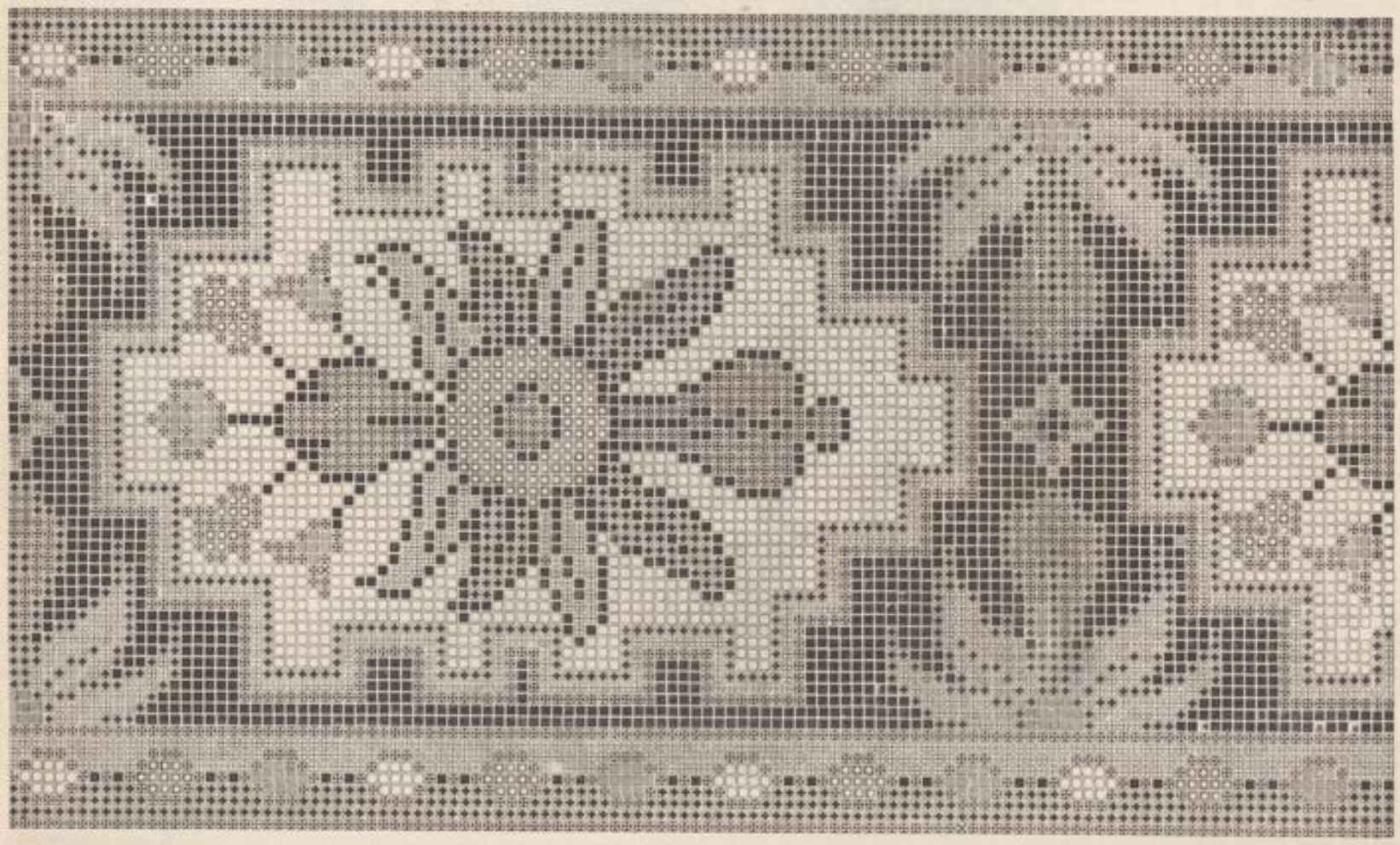
Un tondage finement exécuté est nécessaire lorsque les brins de laine sont distendus; j'ajouterai même qu'avant d'y procéder il serait bon de peigner la laine, cela lui donnerait un aspect plus moelleux, plus velouté.

Lorsque vous aurez exécuté ainsi dix-huit feuilles et quatorze cerises, vous les réunirez en deux groupes de chaque côté du panier, en les montant sur un fil de laiton recouvert de laine marron. Notre dessin 2, qui représente le panier achevé, montre clairement la disposition d'un des deux groupes.



8. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS

9. GARNITURE. — MODÈLES DE LA MAISON L. TUFFIER.



10. BANDE EN TAPISSERIE. MODÈLE DE Mme LECKER. □ Laine ponceau. ■ Laine noire. ✱ Laine havane foncé. ⊟ Laine havane clair. ⊠ Laine vert pomme. ⊡ Laine bleu clair. ⊞ Soie jaune d'or.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

4. RUCHE DU PANIER.

IE ET JAIS

AISON L. TUFFIER.

⊠ Soie jasse d'or.

pes de cerises et de feuilles: ce sont deux branches qui se croisent; sur une branche se trouvent six feuilles et cinq cerises; l'autre branche n'a que deux cerises et trois feuilles; mais votre goût peut varier cette combinaison. L'autre côté du panier est semblable.

6 à 9. Quatre garnitures en passementerie. — Nous nous proposons de donner dans nos prochains numéros toute une série de nouvelles garnitures pour robes, confections, manteaux, etc., qui seront le plus en vogue pour la saison d'automne et d'hiver. En voici d'abord quatre modèles, fabriqués spécialement pour la maison L. Tuffier, 77, rue de Rambuteau. Ces quatre garnitures, fort légères et fort élégantes, se composent de passementerie, de perles de jais et de fourrures; la fourrure se fait en plusieurs nuances, suivant la couleur du vêtement à garnir.

10. Bande en tapisserie. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Cette bande en tapisserie pour rideaux, chaises, fauteuils, etc., se compose d'un motif qui se détache en teintes un peu sombres sur fond ponceau. Ce motif se répète indéfiniment sur la bande. Le fond ponceau, encadré de deux tons havane et d'un filet en soie jaune d'or, repose lui-même sur un autre fond en laine noire. Cette bande, d'une exécution facile, produit beaucoup d'effet. Les couleurs à employer sont indiquées sous le dessin.

11 Bande à broder au passé sur coutil. Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Il existe plusieurs méthodes pour exécuter cette jolie bande; c'est à nous de choisir celle qui sera le plus en rapport avec nos goûts et notre savoir-faire. La première méthode consiste à coudre côte à côte une petite ganse perlée ou une soutache très-fine; il faudra bien choisir ses nuances: le bleu-bluet pour la fleur, des verts de tous les tons pour les feuilles et les culots. Quant au milieu des bluets, ils seront faits soit en perles de jais taillées ou arrondies, soit en cordonnet jaune, à l'aide duquel on forme un point de nœud ou un point de sable.

Une autre méthode consiste à faire le tout au point de chainette plein, c'est-à-dire que les rangs sont accolés les uns aux autres et forment plein.

On peut encore faire toute la bande au passé; chaque branche de fleurs ou de feuilles est en ce cas bourrée et faite au plumetis ou au cordonnet bien fourni; les nuances doivent être les mêmes que j'ai indiquées précédemment.

Cette bande, que nous avons vue brodée sur toile, peut se faire sur drap, sur cachemire ou sur coutil et servir indifféremment pour chaises, fauteuils, descentes de lit, sièges de jardin, bandes pour grands rideaux, etc.

11. BANDE EN BRODERIE AU PASSÉ SUR COUTIL. — MODÈLE DE Mme LECKER.

12. Toilette de fillette de huit à neuf ans. — Jupon de cachemire bleu Louise, monté dans toute sa longueur en plis longs et réguliers comme une jupe écossaise. Tunique en chalis aux rayures satinées d'un bleu Louise assorti au jupon. Cette tunique est retroussée à la Pompadour dans le milieu des les de derrière; devant, elle forme tablier; la berthe carrée, le tour de la basque pointue, et celui des revers des manches sont ornés d'un ruché à la vieille, pris dans l'étoffe même de la tunique. Chapeau Watteau en paille grise assortie de nuance, autant que possible, avec la tunique, orné de rubans bleus et d'une aile de canard d'Amérique ou de pigeon exotique.

13. Toilette de jeune femme. — Robe de popeline de Lyon couleur gris tourterelle, avec ornements de nuance bleu turquoise; le devant de la jupe, tout uni, est orné de biais posés dans la longueur, lesquels sont liserés de bleu; sur le derrière de la jupe se trouve un flot de petits volants réguliers, montés simplement en fronces et retombant les uns sur les autres sans interruption; le pied des uns cache la tête des autres. Corsage ou paletot à grandes basques arrondies, avec col et revers mousquetaire, le tout liséré de blanc et agrémenté de boutons recouverts d'étoffe assortie aux liserés; col à coins cassés, cravate Lavallière bleu turquoise. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce corsage ou paletot à revers. Chapeau Montespan en feutre gris, bridé de velours noir, enserré en jarretière d'une écharpe en turquoise bleue retenant un panache de plumes de plusieurs nuances de bleu.

14. Toilette de bébé. — Robe de cachemire blanc, ornée de draperie aux dents très-accentuées; ces dents sont liserées de roulcautés de satin blanc, bleu ou rose, à volonté; la ceinture, en faille, est assortie de nuance à la garniture de la robe. Chapeau de forme baigneuse, rabattu devant et sur les oreilles, garni de rubans de même nuance que la ceinture: panache de plumes blanches.

15. Toilette de jeune fille de treize à quatorze ans. — Robe de taffetas d'Italie noir, arrivant un peu plus haut que la cheville, parfaitement arrondie et garnie d'un haut volant à tête. Ceinture napolitaine en lainage souple à fond rouge ou bleu, traversé par des rayures aux nuances variées et heurtées. Paletot sac croisé sur la poitrine, en drap montagnac gris de fer; boutons dorés. L'encadrement du paletot s'obtient par l'application d'un velours étroit. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce paletot croisé. Fraise en tulle Bruxelles pouvant se blanchir. Chapeau Montespan en feutre gris Giselle, avec jarretière de velours noir, rattachée par une boucle dorée; panache de plumes rouges ou bleues assorties à la ceinture.

COIFFURES D'AUTOMNE

Nous devons à l'obligeance de M. de Dysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré, l'une des célébrités de la coiffure parisienne, la création de ces nouveaux modèles de coiffure pour l'automne de 1873, pour bal, dîner, soirées ou théâtre.

16. Coiffure de dîner. — Partagez les cheveux de devant à 10 centimètres du front et les cheveux de derrière en deux parties égales, d'une oreille à l'autre. Avec la partie supérieure des cheveux de derrière, exécutez une natte que vous épinglez en rond; cette opération servira de point d'appui à votre coiffure. Avec la partie du bas des cheveux de derrière, faites un catogan Louis XV. Pour le devant, il faut faire deux dents au papier de chaque côté de la raie; ensuite, de chaque côté du catogan, quatre marteaux sur épingles. Jeter çà et là dans la nuque quelques boucles négligemment frisées. Touffe de coquelicots.

17. Coiffure de soirée. — La raie transversale se fait à 8 centimètres du front. On ondule et on papillote le devant. Pour faire ces papillotes sur le front, il faut couper les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

cheveux ; pour le derrière de la coiffure, on prend d'abord une petite mèche sur le sommet de la tête et on l'épingle en rond ; c'est ce qui sert d'attache au reste de la coiffure ; on obtient ensuite trois relevés à racines droites ; avec les pointes de cheveux qui vous restent et quelques épingles frisettes, vous exécutez le dessus de la coiffure. Pour terminer, placez dans la nuque deux boucles négligemment coiffées ; comme ornement, ajoutez un nœud de rubans de faille bleu turquoise avec une jolie rose, boutons et feuillage.

18-19. Coiffure de bal (devant et dos). — Les cheveux sont séparés par devant à 10 centimètres du front et un peu loin derrière l'oreille. On attache les cheveux de derrière qui restent ; et c'est avec ces cheveux que l'on obtient les coques du dessus de la tête. Par devant, on exécute quatre coques légères sur le front, et avec les cheveux on fait tout autour de la tête des relevés roulés en dedans qui se rattachent tous sur le sommet de la tête, avec toutes les pointes des coques entrelacées. Derrière, on fait, en se servant d'une natte carrée, deux torsades très-molles descendantes et remontantes, avec quelques boucles dans le milieu et au-dessous des torsades. Une touffe de lilas blancs avec traînasse, orne le sommet et le derrière de la tête, et une double plume achève de donner à cette coiffure un grand cachet d'élégance.

20. Coiffure de soirée. — Pour exécuter cette coiffure, il faut onduler le devant à grandes vagues ; les petits cheveux du front sont papillotés et frisés à petits anneaux très-légers. Le reste de la coiffure consiste en un chignon frisé, que l'on place tout coiffé ; pivoine posée un peu de côté sur le sommet de la tête ; tiges d'avoine retombant par derrière jusqu'à la naissance de l'épaule.

21. Coiffure de théâtre. — Faire la raie à 10 centimètres du front et un peu loin derrière l'oreille ; prendre ensuite une mèche sur le dessus de la tête, en faire un petit tortillon et l'épingler : cette première opération sert de point d'appui à toutes les autres. Faire, derrière, un catogan Louis XV, c'est-à-dire un relevé à racines droites. Pour terminer la coiffure, il suffit de placer des marteaux sur épingles, en les disposant de la façon la plus gracieuse. Un pouf de fleurs ou de rubans, ou une aigrette, lui donnera son dernier cachet.

12. FILLETTE DE 8 A 9 ANS. 13. TOILETTE DE JEUNE FEMME. 14. TOILETTE DE BÉBÉ. 15. JEUNE FILLE DE 13 A 14 ANS.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de fillette de sept à huit ans. — Jupon de taffetas d'Italie noir, monté à plis plats dans toute sa longueur. Polonaise en algérienne de nuance gris de fer, aux raies satinées ; cette polonaise est fermée en redingote dans toute sa longueur ; elle est encadrée d'une bande de velours noir, n° 70 ; cette bande fait tête à un volant plissé de même étoffe, qui entoure le bas de la polonaise. Chapeau de paille anglaise orné de rubans rouges et de velours noir réunis en pouf sur le sommet, et dont les bouts retombent dans le dos en longues brides.

Toilette de jeune fille de neuf à dix ans. — Jupon de foulard tussor, orné d'un haut volant froncé, dominé par une ruche ; la tunique est en taffetas d'Italie, couleur bordeaux clairet ; cette tunique est ornée d'un volant plissé et monté à tête. Le corsage, décolleté en rond, se prolonge en longues basques-habit. Chemisette de mousseline avec entre-deux trou-trou dans lesquels sont passés de petits velours de nuance assortie au jupon. Chapeau de sparterie recouvert de mousseline bouillonnée.

Toilette de bébé de deux à trois ans. — Robe de nansouk dont la jupe est entièrement illustrée de broderie anglaise ou broderie de Saxe très à jour. La grosse ceinture en velours cerise est maintenue à l'aide de bretelles assorties, mais de largeur plus étroite. Corsage montant, entièrement brodé ; chapeau de feutre blanc enrubanné de velours cerise et agrémenté d'un panache de velours blanc.

Toilette de jeune fille de treize à quatorze ans. — Robe de popeline de Lyon bleu turquoise ; la jupe arrondie est ornée de deux petits volants tuyautés ; dans chacun des tuyaux s'incruste une patte de velours marron doré prise dans du n° 3 ou 4, au plus. La tunique est arrondie, elle comporte le même ornement que le jupon ; cependant il n'y a qu'un volant qui est surmonté d'un ruché de velours marron pris dans le n° 50. Paletot ajusté à revers et à grand col, croisé sur la poitrine et encadré d'une bande de velours marron n° 70, posé à plat. Chapeau gondole, en paille d'Italie, orné de ruban de faille bleue de couleur assortie à celle de la robe et d'un bouquet de fleurettes marron.

Toilette de jeune fille de onze à douze ans. — Jupon de taffetas d'Italie rose, orné d'un grand volant à tête tuyautée. Tunique et corselet en taffetas gris argent, gonflée en ballon, ornée d'un simple volant bordé d'un petit velours rose. Pardessus cambré en popeline blanche ou drap velours, à volonté, doublé de taffetas rose, pareil à celui de la jupe ; ce pardessus se rattache par un seul bouton sur la poitrine, puis il s'échancre pour s'ouvrir en éventail sur les hanches, laissant apercevoir un joli gilet de taffetas rose aux pointes accentuées. Nous donnons aujourd'hui sur notre supplément les patrons de ce pardessus. Chapeau de paille d'Italie enserrée d'une jarretière rattachée par une boucle de jais ; les grands bords sont fièrement retroussés sur le côté ; aile de corbeau d'où s'échappe un panache de plumes roses. La ceinture frangée est en faille noire.

Toilette de chasse ou de pêche pour jeune garçon de treize à quatorze ans. — Costume de velours anglais marron doré ; le pantalon, de forme culotte, est serré au genou à l'aide de boutons de nacre qui le rattachent à la Louis XV. La veste, ouverte sur un gilet assorti, se boutonne à l'aide de boutons dorés ou en aventurine. La chemise est à raies bleues et blanches, avec col Colin. Chapeau Diavolo en feutre gris avec jarretière en bourdaloue marron.

Toilette de petit garçon de trois à quatre ans. — Costume de matelot en cachemire ou sergé bleu de roi. La veste, qui s'ouvre en éventail, est encadrée de deux galons de soie blanche ; la ceinture, posée sur le gilet, se rattache par derrière ; elle est en foulard sergé d'un bleu un peu plus clair que le costume. Chapeau de matelot avec simple jarretière en faille bleue. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce costume.

PLANCHE DE PATRONS

Patron du paletot à revers pour jeune femme. Voir le dessin 13 du journal.

Paletot croisé pour jeune fille de treize ans. Voir le dessin 15 du journal.

Pardessus cambré pour fillette de dix ans. Le dessin de ce paletot se trouve sur la planche coloriée qui accompagne ce numéro. Nous en avons reproduit la silhouette sur la planche de patrons pour celles de nos abonnées qui ne reçoivent point les modes coloriées.

Costume matelot pour petit garçon de quatre ans. Le dessin de ce costume se trouve sur la planche coloriée de ce jour ; nous en reproduisons la silhouette sur notre planche de patrons.

Robe d'enfant à soutacher à la machine à coudre.

Deux coins de mouchoir avec écussons.

Alphabet complet à broder au plumetis, point de rose et pois.

Chiffres demandés.

Notre prochain supplément du 21 septembre contiendra les patrons en grandeur naturelle d'un certain nombre de confections nouvelles pour l'automne et l'hiver.

E. BOUCY.

COURRIER DE LA MODE

On m'a demandé la description de la corbeille dont j'ai parlé dans un précédent numéro ; je vais tâcher de raconter ce que j'ai vu ; l'imagination de mes lectrices suppléera facilement à ce que cette description pourrait avoir d'incomplet ou d'incolore. J'ai dit que les meubles étaient encombrés d'étoffes, de dentelles, de bijoux et de fleurs ; mais comme le plus grand ordre avait présidé à cet arrangement, j'ai pu passer en revue toutes ces merveilles. Occupons-nous d'abord du rayon des dentelles, comme dirait un commis en nouveautés, et admirons une tunique en chantilly, assez longue pour être relevée et former pouf par derrière. Deux corsages, l'un montant et l'autre décolleté, font de cette magnifique robe une toilette de dîner ou de soirée, à volonté. Bien entendu, on met par-dessous une jupe de faille très-garnie du bas et à traîne plus ou moins longue, et un corsage, également de faille, décolleté ou montant, suivant la circonstance.

Pour qu'on ne me reproche pas d'induire mes lectrices en tentation de dépenses folles, j'ajouterai que j'ai vu de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

e plumes roses. La

ne garçon de treize
nglais marron doré;
n genou à l'aide de
Louis XV. La veste,
à l'aide de boutons
st à raies bleues et
volo en feutre gris

tre ans. — Costume
de roi. La veste,
deux galons de soie
se rattache par der-
eu un peu plus clair
ec simple jarretière
supplément les pa-

LANCHE DE PATRONS

Patron du paletot à
vers pour jeune fem-
. Voir le dessin 12
journal.
Paletot croisé pour
ne fille de treize
s. Voir le dessin 15
journal.
Pardessus cambré
ur fillette de dix
s. Le dessin de ce
letot se trouve sur
planche coloriée qui
compagne ce nu-
éro. Nous en avons
produit la silhouette
la planche de pa-
ns pour celles de
s abonnées qui ne
oivent point les
des coloriées.
Costume matelot
ur petit garçon de
atre ans. Le dessin
ce costume se trou-
sur la planche co-
iée de ce jour;
us en reproduisons
silhouette sur notre
nche de patrons.
Robe d'enfant à sou-
her à la machine à
dre.
Deux coins de mou-
oir avec écussons.
Alphabet complet à
der au plumetis,
nt de rose et pois.
Chiffres demandés.
Notre prochain sup-
ment du 21 sep
bre contiendra les
rons en grandeur
urelle d'un certain
nbre de confections
velles pour l'au-
ne et l'hiver.

E. BOUOT.

COURRIER

LA MODE

n m'a demandé la
cription de la
beille dont j'ai par-
dans un précédent
éro; je vais tâ-
de raconter ce
fices suppléera fa-
ait avoir d'incom-
les étaient encom-
de fleurs; mais
cet arrangement,
es. Occupons-nous
dirait un commis
en chantilly, assez
ar derrière. Deux
eté, font de cette
de soirée, à vo-
une jupe de faille
moins longue, et
ou montant, sul-

e mes lectrices en
que j'ai vu de

REVUE DE LA MODE
Gazette de la Famille
13 Quai Voltaire à Paris
A. Bertin
N° 88
A. Weber 1873

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

16. COIFFURE DE DINER.
17. COIFFURE DE SOIRÉE.
18. COIFFURE DE BAL (DEVANT).
19. COIFFURE DE BAL (DOS).
20. COIFFURE DE SOIRÉE.
21. COIFFURE DE THÉATRE.

NOUVELLES COIFFURES D'AUTOMNE. — Modèles créés spécialement pour la REVUE DE LA MODE, par M. de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

semblables tuniques en dentelle *lama* blanche ou noire, très-fine, et qui peut fort bien remplacer le chantilly. Rien n'est gracieux et joli comme une tunique en lama blanc avec par-dessous bleu, gris perle ou rose, ornée de nœuds pareils ou de nœuds de velours noir. Une semblable toilette est inusable, peut prendre mille formes, et représente un prix fort modeste.

Ceci dit, entre parenthèses, je continue. Auprès de cette tunique se trouvaient de superbes volants de chantilly; d'autres, en vieux point à l'aiguille, d'une valeur inestimable, quoique hauts seulement de 20 cent.; quelques mètres de dentelle de Bruges tellement fine et soyeuse, que j'avoue n'en avoir point encore vu d'aussi belle.

Il y avait là aussi des mouchoirs composés d'entre-deux de malines et de jours à l'aiguille, d'autres en vieux point, d'autres encore merveilleusement brodés et ornés d'une valenciennes admirable.

Dans un étroit carton se trouvaient rangées dix-huit barbes de dentelle blanche, dentelle de Bruges, avec lesquelles on peut garnir une robe de velours ou de faille, soit en formant des nœuds, soit en composant un ornement qui ne saurait manquer d'être charmant.

Je ne parle pas des guipures; il y en avait cependant de fort belles, mais j'ai hâte de vous entretenir des bijoux qui étincelaient dans leurs écrins de velours grenat. J'ai remarqué tout d'abord un admirable peigne giraffe ou à l'espagnole, et sa présence au milieu de ces merveilles de la mode m'a fait supposer que ce genre d'ornement serait très en vogue cet hiver pour accompagner les hautes coiffures. Ce peigne n'avait rien d'exagéré, cependant. Il se composait d'une galerie à trois rangs de perles fines, séparées entre elles par un léger feuillage d'or parsemé de petites émeraudes. Il accompagnait des boucles d'oreilles formant une sorte de triangle allongé, dans lequel se retrouvait la même disposition de perles et d'émeraudes. Cette parure se complétait d'un collier avec médaillon, affectant aussi cette forme triangulaire. Le collier était tout simplement une légère guirlande de feuillage d'or semé d'émeraudes, avec pendeloques en perles fines. Bracelet du même style. Un charmant petit bracelet *porte-bonheur*, entièrement garni d'une rangée de petites turquoises; une bague semblable s'attachant au bracelet par une légère chaînette. Un autre bracelet composé de quatre petits cercles très-minces, en or; chaque cercle est orné au milieu d'une pierre précieuse et différente des autres; sur l'un est une émeraude, sur l'autre un rubis, sur le troisième un brillant, sur le quatrième un saphir. Les quatre pierres s'étagent au-dessous l'une de l'autre, formant sur le dessus du bracelet une diagonale d'où s'échappent mille feux. Puis encore des bagues, parmi lesquelles un saphir de la plus belle eau entouré de brillants et monté dans le goût ancien; un émail charmant et de forme oblongue, dû au pinceau d'un grand artiste, et entouré de perles fines. Puis encore une montre, merveille d'art et de goût, style Louis XV, extrêmement simple, mais portant la signature Breguet, et accompagnée d'un breloquet au crochet ciselé, d'un travail exquis.

Nous voici devant les cachemires, et je ne sais si je vais oser, chères lectrices, vous faire ma profession de foi au sujet de ce vêtement lourd, incommode, disgracieux, et qui ne sied qu'au plus petit nombre; si quelques-unes d'entre vous sont tentées de traiter d'hérésie l'opinion que j'exprime ici, je les prie de chercher dans leurs souvenirs, de regarder attentivement toutes les femmes qui *arborent* le cachemire, et de me dire franchement si elles n'ont pas trouvé souvent que la taille la plus élégante paraissait gauche, ainsi *empaquetée*. Je ne prétends pas qu'il faille bannir absolument d'une corbeille ce vêtement qui *a le mérite*, pour le vulgaire, de représenter une valeur importante. Il est d'ailleurs très chaud et peut rendre de réels services; mais je prétends qu'il faut, pour le porter avec quelque grâce, réunir dans sa personne plusieurs conditions : être grande et mince d'abord, avoir ensuite une grande aisance d'allure et une distinction réelle. Ceux que j'avais sous les yeux étaient d'une finesse incomparable, car c'est là encore une condition d'élégance pour le cachemire; plus il est fin, plus il est souple, mieux il se drape, par suite, moins il est disgracieux.

Combien je préfère le luxe des fourrures à celui des châles! Et ce n'est pas une question d'économie, car on peut dépenser en martre-zibeline, deux fois la somme que coûte le plus fin tissu de l'Inde.

La mode, depuis quelques années, a fait revivre le witchoura de nos grand'mères, c'est-à-dire la pelisse fourrée et bordée. Et comme tout le monde a voulu avoir un manteau fourré, on a fait servir à cet usage les peaux de tous les animaux connus et inconnus, depuis le chat domestique jusqu'au hamster, si commun en Allemagne. La doublure en fourrure la plus commode et la plus solide est le *dos* de petit-gris, un peu plus cher sans doute que le ventre de petit-gris, mais qui n'a pas du moins l'inconvénient de jaunir. Voilà encore une digression; je m'arrête, car j'aurais beaucoup à dire sur ce point, et je me réserve de reprendre un autre jour ce sujet très-intéressant à l'approche de l'hiver; aujourd'hui, je dois continuer ma description.

Un vêtement élégant était posé sur un fauteuil : c'était une sorte de dolman en soie gros grain, doublé en loutre ordinaire et orné d'une bordure en loutre de mer, haute de 10 centimètres. La loutre de mer est une fourrure presque noire, à poils serrés, touffus et soyeux; elle est d'un prix bien plus élevé que la loutre ordinaire. Auprès, se trouvait encore une grande pelisse en velours noir doublée de dos de gris. Cette pelisse, légèrement cintrée à la taille et très-longue, était bordée d'une bande de martre-zibeline de 6 centimètres environ; manches en martre-zibeline, et bande pour garniture de chapeau en fourrure pareille. Enfin, une sortie de bal en satin blanc, forme dolman, doublée et bordée d'hermine, avec capuchon de satin blanc, doublé et bordé d'hermine.

Je n'aurais garde d'oublier deux éventails, deux véritables bijoux; l'un, pour le bal, en nacre découpée à jour comme une dentelle, avec garniture de satin blanc et de point d'Alençon; l'autre, très-petit, monté en écaille avec moire noire; sur la moire, deux petits amours peints en grisaille par la main d'un artiste. Pour faire contraste à cet éventail miniature, un troisième, suspendu à une riche ceinture de cuir noir à agrafe d'argent, déployait ses énormes feuillets et montrait une avalanche de roses mousses jetées négligemment dans le coin de l'éventail.

Il n'est plus d'usage, paraît-il, d'offrir dans la corbeille des pièces d'étoffe pour faire des robes. Je n'ai vu, parmi tant de belles et jolies choses, ni velours déployés, ni satins miroitants; mais, en réfléchissant, j'en ai vite compris la raison. Nos habiles couturières se réservent maintenant le droit de fournir les étoffes, et ce serait commettre un crime de lèse-élégance que d'imposer à sa *tailleuse* une pièce de soie ou de velours.

Je voudrais bien vous dire quelques mots de mille riens charmants que j'ai aussi remarqués, et qui vous iraient si bien, chères lectrices, comme par exemple une petite couronne toute ronde en jasmin et en rose pompon, qui doit se poser sur le sommet de l'édifice de la coiffure, légèrement de côté, et qui s'harmoniserait à merveille avec une fraîche robe de tulle blanc; ou encore de cette guirlande de fuchsias roses, si naturelle, si élégante, complément gracieux d'une robe bleu ciel, garnie de dentelle blanche; ou bien encore... Mais je ne m'arrêterais plus, et ce courrier est déjà interminable. J'aurai plus d'une fois l'occasion de revenir sur les détails que je suis forcée aujourd'hui de laisser de côté.

MARIE DE SAVERNY.

LES HÉROÏNES DE LA CHARITÉ

L'Académie française a consacré une partie de sa séance du 28 août à la distribution des prix annuels que de pieux donateurs ont fondés dans le but de récompenser et d'encourager la vertu. Nous extrayons du rapport de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie, les passages suivants qui prouvent que les héroïnes de la charité ne manquent point dans notre chère France.

« Entre toutes les formes de la vertu, celle qui nous attire et qui nous captive, l'abnégation, le désintéressement, le dévouement, le sacrifice, la charité, en un mot, puis-je me la figurer bruyante, solliciteuse, en quête d'applaudissements, avide de récompenses, et, pour tout dire, vertu de concours? Concours et vertu sont deux termes que je ne saurais faire accorder ensemble.

« Bien loin de chercher à concourir, la charité ne s'ingénie qu'à dissimuler ses œuvres; mais, quelque soin qu'elle prenne afin d'en dérober la connaissance au monde, il y a des témoins émus qui sont d'autant plus attentifs à les découvrir. La rumeur publique a trop souvent l'occasion de dénoncer le crime : il est bon qu'elle ait en revanche à dénoncer la vertu.

« C'est devant l'Académie française que sont portées ces révélations heureuses; alors commence notre rôle, et il est bien simple. De généreux donateurs nous ont confié le dépôt de leurs libéralités : la fondation Montyon, la fondation Souriau, la fondation Marie Lasne ont pour objet d'encourager la pratique des plus louables vertus. Que pouvons-nous mieux faire que de nous tourner vers ces artisans de bonnes œuvres dont l'estime publique nous a recommandé les mérites? Mais, comme il est impossible que nous les ayons tous pour auxiliaires, nous nous adressons à ceux qui ont particulièrement fait leurs preuves, qui, inspirés par le génie de la charité, ont été les plus habiles à multiplier leur dévouement, à faire fructifier leurs aumônes, et c'est entre leurs mains éprouvées que nous versons avec confiance ces *aides à la vertu* dont l'emploi, tel qu'il soit, ne peut manquer de répondre aux intentions des fondateurs. Le choix public que nous faisons ainsi de ces cœurs d'élite est à la fois un hommage aux services déjà rendus, une satisfaction pour les témoins qui nous les ont fait connaître, pour tous un exemple salutaire, un encouragement à propager la contagion du bien.

. . . . . .

« On ne trouvera point, dans notre cher pays, de terrain si aride où la charité ne germe, ne prenne racine et ne produise ses admirables fruits; c'est donc par toute la France qu'il nous en faut faire la récolte. Le voyage est long, la chaleur est grande; aussi souhaiterais-je bien de pouvoir ménager le temps, vous indiquer seulement les principales étapes et m'épargner, comme à vous-mêmes, le retard des transitions. En un mot, c'est un rapport d'été que je voudrais faire, avec la permission d'être court.

Si vous le voulez bien, nous voici à Tavers, près de Beaugency, sur la grande route de Paris à Bordeaux; le chemin de fer ne l'a pas rendue déserte, car il y a encore beaucoup de pauvres voyageurs qui cheminent à pied, la bourse et l'estomac vides. C'est pour eux que s'ouvre à Tavers *l'Hôtellerie de la charité*. Les époux Lepage ne sont point hôteliers cependant; ils sont vignerons et cultivateurs; mais leur charité est si grande que dans tout le pays leur maison est connue sous le beau nom que je viens de dire. Chaque année, après la récolte, les époux Lepage font d'abord la part des pauvres; souvent la récolte tout entière y passe; parfois même elle n'y suffit pas, et ce sont les épargnes des bonnes années qui sont sacrifiées pour suppléer à ce qui manque. L'amour des pauvres voyageurs est de tradition dans la famille de Mme Lepage; sa mère le lui a légué comme un héritage, au lit de mort. « Ne rebutez personne, lui a-t-elle dit; le ciel a toujours béni la charité. Elle n'appauvrit pas ceux qui la font, et Dieu vous en donnera d'ailleurs la récompense. » Fidèle à ce devoir, Mme Lepage, depuis vingt-six ans, n'y a pas manqué un seul jour; c'est par milliers que se comptent les passants dénués de ressources qui, sous ce toit hospitalier, ont trouvé un abri, du pain, des soins consolateurs et des encouragements au bien.

Un jour, une voiture bourgeoise, attelée de deux bons chevaux, s'arrête devant *l'Hôtellerie de la charité;* un homme bien vêtu en descend; il entre : « O mes chers bienfaiteurs, s'écrie-t-il, me reconnaissez-vous? » C'était un ouvrier qui, comme tant d'autres, recueilli pour une nuit dans cet asile, avait, grâce à M. Lepage, trouvé du travail à Beaugency. Probe, intelligent, laborieux, il avait prospéré jusqu'à faire fortune, et c'était lui qui, devenu riche, venait fêter, avec ceux qui l'avaient aidé à sortir de la misère, le souvenir du temps où il avait reçu d'eux l'aumône avec les bons conseils. Je regrette, messieurs, de ne savoir pas le nom de cet honnête homme, de cet homme de cœur; j'aurais eu plaisir à le nommer dans ce récit; car la reconnaissance est aussi une vertu, et une vertu bien rare.

« M. Lepage est maire de Tavers; dans le mémoire que nous ont adressé les notables de la commune, il n'a pas voulu qu'il fût fait aucune mention de lui-même. L'Académie comprend ce scrupule d'une conscience délicate, mais elle ne s'y arrête pas; elle ne veut pas dédoubler en quelque sorte une vertu qui est l'honneur commun d'un peuple charitable. C'est aux époux Lepage qu'elle décerne une médaille de quinze cents francs.

« Il y a eu, au mois de février 1868, dans le département du Var, à Pontevès, l'épouvantement de *la peste noire;* c'est le nom sinistre qu'on donne encore en ces contrées à la variole. Tout le monde fuyait; les morts, les malades, étaient abandonnés dans les maisons désertes. Une femme de soixante ans, Millon Merle, restait presque seule, avec son mari, digne d'elle. Ils allaient de porte en porte consoler les moribonds, prodiguer leurs soins où il y avait encore quelque espoir, ensevelir ceux qui avaient cessé de vivre. Quelques jours se passèrent : ils n'avaient pas été atteints par le fléau. Leur exemple releva les courages; la population revint peu à peu, et, quoique l'épidémie ait encore duré trois longs mois, les victimes qu'elle a frappées n'ont plus été du moins délaissées sans secours.

« La femme Merle a toujours été pauvre, parce qu'elle a toujours partagé son pain avec de plus pauvres qu'elle. Quand les indigents du pays la voient entrer dans leur masure : *Voici venir la providence,* disent-ils en leur langage. Je trouve dans le mémoire qui nous a été adressé par les autorités de Pontevès, un détail que je ne veux pas négliger : « Cette femme, nous dit-on, est toujours propre sur sa personne. Sa mise simple a, dans sa rusticité, quelque chose de distingué. L'intérieur de son échoppe, propre comme elle, est toujours reluisant. » Le détail, messieurs, n'est pas si vulgaire qu'on peut croire; chez les pauvres gens, dans le Midi surtout, la propreté est un mérite rare, presque une vertu; c'est du moins un bon accompagnement de la vertu; L'Académie décerne à la femme Millon Merle une médaille de mille francs.

« La veuve Gacongne, à Fleury, près de Villers-Cotterets, a eu autrefois une petite aisance! depuis bien des années, elle est devenue pauvre, son mari, qui était meunier, ayant mal géré ses affaires. Dans le temps de sa prospérité relative, elle avait recueilli, en 1844, deux malheureuses femmes, la mère et la fille, presque également infirmes. Quand vint la ruine, la veuve Gacongne ne songea même point à se séparer d'elles, et cependant il lui restait à peine de quoi vivre, mais elle se mit résolûment au travail, et il fallut qu'elle travaillât beaucoup pour gagner la nourriture de trois personnes. En 1857, la mère mourut. Voilà une bouche de moins, direz-vous : oui, une difficulté de plus. L'infirmité de la malheureuse fille est telle que les articulations des bras et des mains sont détruites: il faut la soigner tout à fait comme on soigne les petits enfants; ces soins,

souvent bien pénibles, c'était la mère qui les lui donnait : depuis seize ans, c'est l'affaire de la veuve Gacougne. Elle est obligée de ne la perdre pas de vue, et si, à toute force, elle ne peut se dispenser de sortir pour quelques heures, il faut qu'elle laisse au bord de la table de petits morceaux de pain coupé que la misérable infirme prendra l'un après l'autre, comme les animaux, avec les lèvres. L'âge vient cependant pour la veuve Gacougne ; elle a moins de temps et de force à donner au travail ; mais son dévouement ni sa confiance en Dieu n'ont pas subi la moindre atteinte. L'Académie lui décerne une médaille de mille francs.

« Mlle Bricard est institutrice, depuis trente-cinq ans, au Ribay, dans le département de la Mayenne. C'est une bien petite et pauvre commune, et Mlle Bricard a tout le mérite qu'il faut pour diriger une école importante ; on lui a souvent offert une position meilleure ; elle a toujours refusé. Née au Ribay, elle ne veut pas s'éloigner de son humble village, ni de ses bien-aimées écolières. Elle a élevé les mères, elle élèvera les filles et les petites-filles, tant qu'il plaira à Dieu de lui en donner la force.

« Mlle Bricard n'a qu'un traitement modique, et, pendant les vingt premières années, elle n'en a pas eu du tout. De rétribution scolaire, il ne faut guère parler. Non seulement elle instruit gratuitement la plupart de ses élèves, mais encore elle nourrit les plus pauvres. » Arrivé un jour à midi, — c'est l'inspecteur primaire qui parle, — je trouve une douzaine d'enfants mangeant une soupe dont la bonne odeur se répandait dans toute la classe. Après bien des questions, j'apprends que la soupe, bouillon et pain blanc, est fournie par Mlle Bricard, qui y ajoute souvent un fruit, quelquefois un peu de beurre ou de viande. A mes observations sur la dépense qui en résulte, Mlle Bricard me répond simplement : « Jamais je n'aurais le courage de manger la soupe « auprès de ces pauvres enfants qui n'ont qu'un morceau de « pain noir. » Les petites filles ne sont pas seules à connaître la charité de leur généreuse institutrice, il n'y a pas de famille pauvre qui n'en ait éprouvé les bienfaits, pas de malade qu'elle n'ait assisté de ses deniers, de ses provisions et de ses soins. L'Académie offre à Mlle Bricard une médaille de mille francs.

« Une médaille de même valeur est donnée à Françoise Lécrivain. C'est une ouvrière de Lunéville dont l'existence, depuis près de cinquante ans, n'a été qu'un perpétuel sacrifice, un dévouement sans réserve à tout ce qu'une ville importante renferme de misères physiques et morales. Ramener au bien de malheureuses filles perdues ou en danger de se perdre, à la régularité chrétienne des unions de hasard, à la vie de famille, de pauvres enfants livrés au péril du vagabondage, c'est sa grande préoccupation, et, quand elle réussit, sa joie est suprême. Il n'y a point de trait éclatant à citer de Françoise Lécrivain ; mais telle est la teneur de sa conduite que ce qu'elle a d'ordinaire et de quotidien ferait époque et merveille dans la vie d'une autre. Je me trompe : il y a dans la sienne trois années plus douloureusement laborieuses, trois de ces longues années dont on dit qu'elles peuvent compter double. A dater du mois d'août 1870, la pauvre fille de Lunéville a rencontré sur son chemin des obstacles qu'elle ne connaissait pas et qui viennent seulement de disparaître enfin ; dans sa ville natale délivrée, rendue à elle-même, son activité bienfaisante n'aura plus à subir désormais l'inquisition d'une police étrangère.

J'arrive, messieurs, à toute une série d'actes vertueux, à tout un genre de dévouements analogues, entre lesquels il n'y a guère que des distinctions de noms propres et des différences de détails où il serait trop long de vous faire pénétrer. Chaque année amène devant vous un nombre toujours considérable de ces humbles et fidèles servantes dont l'attachement aux familles qu'elles ont adoptées, pour ainsi dire, a une force d'adhérence tellement puissante que rien ne saurait plus les en séparer ; et cependant, pour la plupart, ni le présent n'a de bien-être, ni l'avenir de promesses flatteuses. Tout au contraire s'assombrit autour d'elles ; les maîtres vieillissent et, trop souvent, la mauvaise fortune s'ajoute au poids de l'âge ; non-seulement elles ne touchent plus de gages, mais encore leurs épargnes s'en vont peu à peu, sacrifiées en silence ; il faut réprimer en soi la faim et le sommeil, donner la nuit à des travaux sollicités au dehors et dont le maigre salaire pourra du moins empêcher de s'éteindre le pauvre foyer domestique ; et les jours succèdent aux jours, apportant un surcroît de dévouement en même temps qu'un surcroît de misère. Il n'y a pas assurément de vertu plus touchante et qui puisse mieux recommander les neuf noms dont je vais donner lecture.

Jeanne Badoz et Marie Derne, que l'Académie a particulièrement distinguées, reçoivent une médaille de mille francs chacune. Sept médailles de cinq cents francs sont décernées à Juliette Piette, à Jeanne Lambert, à Catherine Cartier, à la veuve Vendevelde, à Pélagie Crépin, à Delphine Marrot, à Marie Rigal.

Parmi ces derniers noms, celui de la veuve Vendevelde nous a paru mériter une mention d'un ordre spécial. Son maître, qu'elle a servi pendant trente-six ans, avait été frappé de paralysie, à Paris, en 1870, tout au commencement du mois de juillet, quelques jours avant l'explosion de la guerre. Cloué sur son lit, aux trois quarts sourd, mais encore en possession de son intelligence, le vieillard a traversé le premier et le second siége, la guerre étrangère et la guerre civile, et il est mort au mois de janvier 1872, sans avoir rien su ni appris de ces événements énormes. Par un prodige de discrétion et de vigilance, avec une délicatesse infiniment supérieure à sa condition, la bonne servante s'est donné le contentement d'épargner à son cher infirme les longues angoisses et les plus poignantes des souffrances morales. Un tel fait serait incroyable si deux amis du malade, dont un était un musicien bien connu, M. Carafa, de l'Académie des beaux-arts, tous deux de la même Académie et nos confrères, ne nous apportaient pas l'autorité de leur témoignage personnel.

La liste que vous avez sous les yeux comprend encore bien des noms auxquels je ne puis adresser ici qu'un hommage collectif ; ils seront reproduits, avec les notices accoutumées, dans le livret de l'Académie. Nous y aurions volontiers ajouté, s'il eût été possible, tous ceux que nous ont révélés les quatre-vingt-quinze mémoires dont l'Académie a été saisie depuis l'année dernière. Si les limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous tenir, ne nous ont pas permis de vous en signaler un plus grand nombre, les désignations locales et les enquêtes qui les ont suivies ne sont-elles pas déjà d'un grand profit pour la moralité publique ?

C'est le privilége et l'honneur de l'Académie française de rassembler tous les témoignages, d'en ressentir la première l'émotion généreuse, de s'en inspirer et de pouvoir déclarer hautement qu'en dépit de tous les mauvais exemples et de toutes les fausses doctrines, les vertus modestes et désintéressées, les vertus chrétiennes et sociales par excellence, le dévouement, le sacrifice, les forces morales enfin n'ont pas diminué chez nous et ne sont pas près de manquer à la France.

IL NE FAUT PAS COURIR.....

MORALITÉ

(Suite)

ANTOINETTE, *avec un peu d'hésitation.* Eh bien, commandeur, croyez-vous que le chevalier de Nogent .. Je vous demande cela pour une de mes amies.

LE COMMANDEUR. Parbleu! je le pense bien.

ANTOINETTE. Soit...

LE COMMANDEUR. Soit?

ANTOINETTE. Capable d'aimer sérieusement...

LE COMMANDEUR. Notre amie?..... (*A voix basse.*) Il l'aime passionnément.

ANTOINETTE. Bien sûr, commandeur?

LE COMMANDEUR. Il s'est déjà battu pour elle.

ANTOINETTE. Et moi qui ne le savais pas!

LE COMMANDEUR. Comment! votre amie ne vous avait pas mise dans la confidence?

ANTOINETTE. Il le lui avait peut-être caché... il craignait sans doute que cela ne se répandît.

LE COMMANDEUR. Je crois qu'il le craint toujours.

ANTOINETTE. Mais alors, commandeur, vous connaissez mon amie?

LE COMMANDEUR. Aussi bien que vous.

ANTOINETTE. Et si je vous défiais de dire qui...

LE COMMANDEUR. Elle habite un beau château.

ANTOINETTE. Oui.

LE COMMANDEUR. Elle médit très-passablement de son prochain..

ANTOINETTE. Oh, non!

LE COMMANDEUR, *la regardant.* Elle est assurément fort jolie..

ANTOINETTE. Oh! mais, commandeur, qui n'habite pas un beau château? qui n'est pas jolie?... C'est le signalement de tout le monde...

LE COMMANDEUR. Vous êtes la dernière, mademoiselle, à qui je voudrais faire une pareille confidence...

ANTOINETTE. Oh! commandeur, vous êtes un homme terrible!

LE COMMANDEUR. Eh bien, elle se nomme...

ANTOINETTE. Elle se nomme? ..

LE COMMANDEUR, *bas.* Mme de Nozay.

ANTOINETTE. Ciel!...

LE COMMANDEUR. Chevalier félon, n'est-ce pas?

LA MARQUISE, *se retournant au cri d'Antoinette.* Qu'y a-t-il donc?

ANTOINETTE. Rien, ma tante... rien... M. le commandeur me demandait... quelles étaient ces fleurs.

LE COMMANDEUR, *à part.* La petite a du sang-froid. (*Haut, en se penchant vers une caisse de fleurs.*) Ah! ah! je les reconnais...

LA MARQUISE. Ah! mon enfant, vous n'avez pas encore répondu à cette invitation ..

ANTOINETTE. J'y vais, ma tante. (*Elle se dirige vers la porte.*)

LE COMMANDEUR. A propos .. où donc avais-je la tête?... je ne pensais plus à vous faire part d'une fâcheuse nouvelle, ma foi.. J'ai entendu dire que le chevalier nous quittait tout à l'heure.

LA MARQUISE, *avec surprise.* Comment! .. il arrive .. Cela ne se peut pas.

LE COMMANDEUR. Une affaire très-grave... (*Bas à Antoinette.*) J'ai tout lieu de croire qu'il s'agit de votre amie. (*Haut.*) Peut-être même aura-t-il voulu s'épargner...

PONTBRIAND, *à part.* Le maudit homme!

LA MARQUISE. M. de Pontbriand et moi nous allons bien voir... Commandeur, aidez-nous donc à retrouver le chevalier. (*A part.*) Il ne m'échappera pas.

LE COMMANDEUR. A vos ordres, marquise. (*A part.*) Je crois qu'il est pris.

LA MARQUISE. Eh bien, Antoinette?...

ANTOINETTE. J'y vais, ma tante, j'y vais de suite. (*Elle sort à droite et les autres personnages à gauche.*)

SCÈNE VIII

ANTOINETTE seule, puis NOGENT

ANTOINETTE, *revenant en scène.* Ah! c'est indigne!.. ce départ .. plus de doute! .. Me tromper ainsi... en aimer une autre! .. Cette Mme de Nozay, une amie de ma tante, que ma tante ne peut pas souffrir... Si jamais elle savait .. Eh bien, qu'il parte... je ne veux plus le revoir. (*Nogent apparaît à la porte de gauche. Avec émotion.*) Ah! le voilà!...

NOGENT, *avec embarras.* Ma cousine... (*A part.*) Maintenant, je suis tranquille, mais comment lui apprendre...

ANTOINETTE, *avec une surprise feinte et se dirigeant vers la porte de droite.* Comment, c'est vous, monsieur le chevalier!... On vous disait déjà sur la route de Paris...

NOGENT. Tenez, ma cousine.. .

ANTOINETTE. Laissez-moi, monsieur... il faut absolument ..

NOGENT. Quelques minutes, de grâce ..

ANTOINETTE. Eh bien, soit, monsieur... Aussi bien j'ai des explications à vous demander.

NOGENT. Des explications?

ANTOINETTE. Oui... cette conversation entre vous et ma tante m'est revenue à l'esprit.

NOGENT. Vous aviez pris, ma cousine, un ton si grave que j'étais à cent lieues de penser qu'il s'agissait de badinage.

ANTOINETTE. Monsieur le chevalier, c'est vous qui traitez comme un badinage les choses les plus graves.

NOGENT, *à part.* Diable! .. (*Haut.*) Ah! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?

ANTOINETTE, *le regardant fixement.* Il est arrivé que vous ne m'aimiez pas, monsieur le chevalier...

NOGENT. Moi?

ANTOINETTE. Oui, monsieur.

NOGENT, *d'un ton dégagé.* Ah! par exemple, voilà un mot pour lequel j'aurais bien envie de vous répondre : Ma cousine, vous mentez effrontément.

ANTOINETTE. Que suis-je, en effet? Une pauvre pensionnaire, une petite provinciale, comme on dit à la cour, et tout à fait indigne de fixer l'attention d'un homme à la mode...

NOGENT, *à part.* Damné commandeur! (*Haut.*) Ma cousine, nous connaissons à la cour beaucoup de femmes qui sont faites pour la province. (*La regardant.*) J'en connais en province beaucoup qui seraient faites pour la cour.

ANTOINETTE. Ah! c'est peut-être pour cela que M. de Chavannes, qui est fort bien auprès du roi, comme vous savez, se propose de demander ma main.

NOGENT, *à part.* Ah! diable!... (*Haut.*) Mais j'espère bien, ma cousine ..

ANTOINETTE. M. de Chavannes est un homme parfait, et j'occupe seule ses pensées...

NOGENT. Le ciel m'est témoin, ma cousine. .

ANTOINETTE. Pourquoi ce départ précipité?...

NOGENT. Je vous cherchais pour vous en instruire; une affaire de la plus haute importante..

ANTOINETTE. Un mensonge de la plus haute importance... Vous êtes attendu

NOGENT. Assurément ..

ANTOINETTE. Sans doute par les gens pour qui vous vous battez ..

NOGENT. Moi, ma cousine!.. Mais qui vous a dit.. (*Avec colère, à part.*) Oh! commandeur! (*Haut et prenant la main d'Antoinette.*) Les gens pour qui je me suis battu, je leur baise la main en ce moment.

ANTOINETTE, *retirant vivement la main.* C'est un baiser de Judas, monsieur le chevalier! Vous me trahissez...

NOGENT. Ah! ma cousine!... Toute ma physionomie ne vous dit-elle pas que je n'aime que vous?...

ANTOINETTE, *à part.* S'il disait vrai, pourtant! (*Haut.*) Eh bien, chevalier, si vous voulez qu'on vous croie, il faut des preuves.

NOGENT. Des preuves! Par laquelle voulez-vous que je commence ?

ANTOINETTE. J'exige deux choses. D'abord, vous allez me promettre de ne plus vous battre... pendant six mois au moins.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

NOGENT. Comment, ma cousine!... Vous faites donc aussi des édits sur le duel?

ANTOINETTE. Il faut me le jurer.

NOGENT. Ah! ma cousine, un gentilhomme...

ANTOINETTE. Alors, adieu, chevalier.

NOGENT. Ma cousine!

ANTOINETTE. Chevalier!

NOGENT, *à part*. Elle est charmante! (*Haut.*) Allons, je le jure!

ANTOINETTE. Ensuite, vous ne partirez pas... Tant pis pour cette affaire de la plus haute importance.

NOGENT, *à part*. Quelle perplexité!

ANTOINETTE. C'est mon dernier mot.

NOGENT, *à part*. Ah bah! tant pis, je récrirai qu'une affaire de la plus haute importance me retient ici... Quand je dis la vérité, on ne me croit jamais; quand je ne la dirai pas, peut-être...

LE COMMANDEUR, *en dehors*. Où donc est-il? Serait-il, en effet, parti?

ANTOINETTE. Eh bien, monsieur le chevalier, vous hésitez?...

NOGENT. Eh bien, ma cousine, je reste.

ANTOINETTE. Ciel!... le commandeur... Adieu, mon cousin. (*Elle se sauve à droite.*)

XAVIER AUBRYET.

(*La suite au prochain numéro*).

LES CONSEILS DU DOCTEUR

LA CHOLÉRINE ET LE CHOLÉRA

Mes lectrices voudront bien me permettre d'interrompre aujourd'hui l'*hygiène de la chevelure* pour leur donner d'autres conseils qui me paraissent plus opportuns et partant plus utiles.

Il n'est pas de médecin dans Paris à qui on n'adresse plusieurs fois par jour la question suivante : « Docteur, avons-nous le choléra? » Presque tous répondent non. J'en connais pourtant qui ont répondu oui; pour moi, je dis oui et non. Si vous voulez vous donner la peine de me lire jusqu'au bout, vous verrez que tout le monde a raison.

On conçoit facilement les préoccupations générales qu'inspire actuellement cette terrible maladie qui a ravagé si souvent l'Asie et l'Europe, et qui nous entoure aujourd'hui de tous côtés. Elle a éclaté cette année à l'Exposition de Vienne; de là, elle s'est répandue dans les divers Etats de l'Europe, et nous la voyons maintenant exercer ses ravages dans tous les grands centres populeux de l'Allemagne, en Autriche, en Italie et à Londres. La France et l'Espagne sont jusqu'à présent les deux contrées les plus favorisées sous ce rapport. On peut même supposer que vu le peu d'empressement que mettent les voyageurs à visiter l'Espagne, le choléra ne sera point importé dans ce pays. Reste la France et Paris en particulier. Ici, la question nous touche de près, et nous ne saurions trop recommander l'application de tous les principes hygiéniques dans le but de conjurer le fléau. Il y a pourtant deux circonstances qui peuvent nous rassurer jusqu'à un certain point : la première, c'est que le choléra, comme toutes les autres épidémies, présente des caractères de moins en moins graves, à proportion qu'il s'acclimate, en quelque sorte, dans un pays. C'est, sans nul doute, en vertu de ce principe que les ravages qu'exerce ce terrible fléau dans les contrées qu'il a envahies sont bien moins désastreux cette année qu'aux époques où il a paru pour la première ou pour le seconde fois. Il nous est donc permis d'espérer que nous ne verrons plus en France cette terrible épidémie décimer les populations d'une manière aussi affreuse qu'en 1832, 1849 et 1853. D'un autre côté, nous avons traversé les plus fortes chaleurs de l'été; le temps commence à se rafraîchir, et cette circonstance n'est pas sans influence sur le développement du choléra. Tout me porte à croire que nous serons épargnés pour cette année. Mais, outre le choléra asiatique, qui constitue la véritable épidémie meurtrière, il règne une autre espèce de choléra que les médecins constatent à peu près tous les ans pendant les fortes chaleurs, et qui débute toujours par la *cholérine*. C'est la négligence que l'on met à combattre celle-ci, qui entraîne assez souvent des cas de mort; c'est pourquoi quelques médecins ont pu dire, non sans raison, que nous avions le choléra. Je ne saurais donc trop vous recommander de combattre les premiers symptômes cholériformes dès leur apparition.

Cholérine. — La cholérine est en quelque sorte la seule maladie régnante en ce moment à Paris et dans plusieurs départements. Elle attaque surtout les classes les moins aisées de la société; mais les classes les plus riches n'en sont pourtant pas à l'abri. Une des principales causes de cette affection est la chaleur de l'été, à laquelle on peut joindre la mauvaise nourriture et l'influence des logements insalubres. L'intempérance y compte aussi le nombre de ses victimes. La maladie débute par un malaise général, un manque absolu de sommeil et une dépression considérable des forces physiques et morales. L'estomac est embarrassé et supporte difficilement la nourriture; la bouche est sèche et pâteuse, la langue recouverte d'un enduit blanchâtre. Les urines deviennent rares, et bientôt arrive une abondante évacuation alvine. Les selles sont très-fréquentes, liquides, jaunes ou verdâtres; le ventre fait entendre un gargouillement presque continuel et est le siége de douleurs vives qui augmentent par la pression. Quelquefois les malades éprouvent de violentes coliques qui paraissent devoir être calmées par une évacuation alvine; mais ils font de vains efforts, les douleurs n'en persistent pas moins. A cet ensemble de symptômes viennent s'ajouter assez souvent des vomissements bilieux qui achèvent d'épuiser rapidement les forces du malade.

Tels sont les phénomènes qui caractérisent la cholérine proprement dite, et si l'on n'apporte point un prompt secours, il n'est pas rare de voir survenir des crampes dans les membres inférieurs et un redoublement des premiers accidents qui emportent bientôt le malade. On dit alors que celui-ci a succombé à une attaque de choléra. C'est ce que nous observons à Paris depuis plus de deux mois; mais cette espèce de choléra n'est point sans remède : au contraire, on en guérit à peu près toujours lorsqu'on a soin de combattre le mal à son début.

Voici, pour mon compte personnel, ce que j'emploie tous les jours avec le plus grand succès :

Pour arrêter les vomissements :

1° Sirop diacode	30	grammes.
Sirop d'éther	30	—
Eau distillée de laitue	60	—
Laudanum de Sydenham	15	gouttes.

Une cuillerée à bouche toutes les heures.

2° Boissons glacées; limonade glacée; bouillon froid.

Pour arrêter la diarrhée :

3° Eau de feuilles de noyer	200	grammes.
Extrait de ratanhia	4	—
Diascordium	10	—
Sous-nitrate de bismuth	10	—

Pour six lavements à l'eau de son.

Dans les cas où il existe de la diarrhée sans vomissements, on peut se contenter de prendre la potion 1°, en ajoutant au mélange 6 grammes de sous-nitrate de bismuth; mais les lavements sont toujours un puissant auxiliaire.

DOCTEUR IZARD.

LA MUSIQUE

La nouvelle Vienne, valse nouvelle et brillante de Johann Strauss; à deux mains, 2 fr. 50; à quatre mains, arrangée par Renaud de Vilbac, 4 fr.

C'était bon dans l'ancien temps, chansonnette; paroles et musique de Mme Amélie Perronnet, l'auteur de *Floride* et d'*Hirondelle et jeune fille*. Cette charmante bluette, gracieuse et spirituelle, peut fort bien être dite par une jeune fille et n'exige pas beaucoup de voix. Prix, 1 fr. 25. Heugel, éditeur.

Quand l'été vient, romance; paroles de Victor Hugo, musique d'Alfred Dassier, fait partie du répertoire des familles. C'est dire que tout le monde peut chanter cette mélodie d'un caractère très-poétique. Prix, 1 fr. 25. Brandus, éditeur, 103, rue Richelieu.

M. DE S.

LES MENUS DE LA SAISON

Septembre.

On me demande comment se doivent traiter les *macreuses*. Il me semble bien en avoir déjà parlé ici, mais seulement en les effleurant. Je puis y revenir.

La chair de la *macreuse* est dure, coriace et a un goût de marée très-prononcé. Il faut beaucoup d'art et d'assaisonnement pour l'en corriger.

Voici la manière la plus simple de procéder.

Plumer, vider et laver soigneusement ses *macreuses* et les mettre à cuire *au pot*, avec moitié eau et moitié vin blanc, assaisonné s de beurre, fines herbes, laurier, clous de girofle et poivre. Après deux ou trois heures de cuisson à petit feu, les retirer, les égoutter et les servir sur une sauce au beurre, relevée d'un filet de vinaigre.

Pour manger les *macreuses* rôties, on les met en broche; on les arrose de beurre et de vinaigre salés et poivrés, puis on les présente accompagnées de citrons.

Les macreuses en pâté chaud sont une autre paire de manches.

Leur préparation a mérité à certain couvent une grande renommée; la recette en a été conservée dans les annales. Je la copie :

Faire revenir les *macreuses* dans du beurre frais, puis en saupoudrer l'intérieur de sel, poivre, quatre épices et les laisser aussi reposer quelques heures.

Pendant ce temps, hacher chair d'anguille, de carpe et de tanche; les assaisonner vigoureusement et les mêler à des champignons et des fonds d'artichauts blanchis, des marrons grillés, si on en a, et du beurre fondu. Puis en farcir les macreuses après qu'elles ont suffisamment mariné. Les piquer enfin de filets d'anguille et les mettre en pâte comme à l'ordinaire.

Quand le pâté est cuit, le remplir avec une réduction de bouillon de poisson et le servir bien chaud.

C'est un plat de vendredi, ne l'oublions point.

LE BARON BRISSE.

LETTRE D'UNE AMIE

Il est bon d'insister sur l'emploi du *lait antéphélique* de Candès, qui se vend, 26, boulevard Saint-Denis. Comme usage journalier, employé en eau de toilette, le *lait antéphélique* est l'un des meilleurs préservatifs contre toute influence délétère venant du dehors. Vous êtes trop instruites, mesdames, pour ne pas connaître la propriété poreuse de notre épiderme; vous vous rendez compte combien promptement il s'imprègne des miasmes qui circulent en l'air; il entre donc dans les lois d'une sage hygiène de l'entretenir dans un état parfait, état que l'emploi du *lait antéphélique* maintient dans les meilleures conditions.

Voici les matinées fraîches, les soirées courtes et humides.

C'est à cette époque surtout que nous devons prendre des précautions pour ne pas nous refroidir brusquement. Il nous faut, pour le matin et le soir, de chaudes confections bien moelleuses, peu lourdes, faciles à enlever à la moindre fatigue, commodes à porter sur le bras. Allez ou écrivez à *Pygmalion*, rue de Rivoli, et boulevard Sébastopol; le rayon des confections dites de bains de mer y est des mieux assortis, vous n'aurez que l'embarras du choix; et comme ces objets sont de pure fantaisie, *Pygmalion* a eu le bon esprit d'établir ces confections dans des prix de bon marché fabuleux, on en trouve depuis 5 fr. 50 jusqu'à 25 et 30 fr. Vous trouvez aussi à *Pygmalion* les imperméables de tous genres, si nécessaires en automne.

Il vaut mieux prévenir que guérir la maladie. C'est pour mettre cette maxime en pratique, que je vous recommande d'avoir toujours en réserve un stock de *cataplasmes Hamilton;* à l'aide de ces cataplasmes, vous pouvez enrayer au plus vite tout commencement d'inflammation et de malaise, surtout pour les petits enfants. L'emploi du *cataplasme Hamilton* est d'autant plus précieux pour nos chers *bébés*, qu'il ne leur cause ni ennui, ni fatigue, ni effroi, ni dégoût; aussi l'usage des *cataplasmes Hamilton* devient-il général.

E. BOUGY.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

BROU DE NOIX

Prenez des noix vertes non encore aîruitées; coupez-les par morceaux, mettez-les dans un bocal avec :

Eau-de-vie	300	grammes.
Cannelle concassée	10	—

Laissez macérer deux mois, filtrez au papier.

Ajoutez 300 grammes de sirop de sucre; filtrez de nouveau, si besoin est.

Cette liqueur est tonique, digestive et fortifiante, d'une belle couleur foncée.

STANISLAS MARTIN.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une des dernières bandes imprimées et de 50 CENTIMES *en timbres-poste pour frais de réimpression de la nouvelle destination.*

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

En France on se lasse de tout.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 89. Dimanche, 14 septembre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette d'intérieur, tunique Watteau. — Porte-cigares à broder au passé. — Huit garnitures en passementerie et fourrures. — Écran-bannière en guipure Richelieu. — Dentelle en lacet et cordonnet. — Coiffure pour dame d'un certain âge. — Confection en cachemire. — Deux toilettes de ville. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette d'intérieur. — Tunique Watteau; la jupe de nuance lilas foncé, bouillonnée devant est ornée tout autour d'un volant à tête doublée de soie plus foncée. La tunique Watteau, en lilas perse, est agrémentée d'une frange en chenille des deux tons. La ruche Médicis qui encadre le corsage est de la nuance claire à l'extérieur et de la plus foncée à l'intérieur; une contre-ruche en tulle de soie adoucit les tons de la première.

2. Porte-cigares brodé au passé. — Notre Modèle se brode sur basane, sur velours ou sur drap, à volonté. Pour l'encadrement, on prendra une grosse ganse perlée rouge ou bleue, et on la retiendra sur le cuir à l'aide d'un point double-lacure en cordonnet d'or. On peut aussi bien exécuter tout le travail ton sur ton; en ce cas, si la basane est grise, le câblé, la soie, les perles, seront gris; si la basane est havane, on choisira des matériaux havane, etc.

Le bouquet du milieu se brode au passé. Si l'on préfère exécuter le porte-cigares en nuances vives, les grains de l'épi seront en soie jaune d'or; les barbes, en soie verte très-claire ou en soie jaune, très-fine et pâle; les feuilles, en soie verte, de nuances variées. Il nous reste à obtenir, dans l'encadrement, le zigzag, au milieu duquel se trouvent des perles d'or ou de jais; il se fera en câblé vert, si la ganse perlée est rouge; jaune, si elle est bleue; violette, si elle est noire.

1. TOILETTE D'INTÉRIEUR, TUNIQUE WATTEAU. — MODÈLE DE Mme ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

3 à 10. Passementeries pour garnitures. — Nous avons annoncé dans notre dernier numéro une série de garnitures nouvelles pour les costumes et les confections du prochain hiver. Nous en donnons aujourd'hui huit modèles, fabriqués comme les précédents pour la maison L. Tuffier, 77, rue de Ramboteau. La passementerie, aujourd'hui, est devenue une véritable œuvre d'art pour laquelle on a mis à contribution la soie, les riches barrettes de Venise, les perles de jais, les franges et les fourrures de toute provenance, petit-gris, martre, vison, etc. La passementerie dominera cet hiver; les grandes et belles quilles posées sur les côtés se porteront sur les robes amples et unies; les plaques relèveront les retroussis des robes, attacheront les confections et ornementeront les corsages par devant et par derrière.

11. Écran bannière en guipure Richelieu. — Tracez sur papier pelure à décalquer tous les contours et méandres suivis par le lacet Renaissance qui forme les feuilles et les rosaces de l'écran; posez le papier pelure sur une toile cirée verte de même grandeur que le dessin. Prenez du lacet Renaissance de la largeur exacte de celui indiqué sur notre modèle; cousez ce lacet à demeure, tant sur le papier pelure que sur la toile cirée, en prenant le tout à la fois. Je ne saurais trop vous recommander de suivre bien tous les contours du dessin et de bien accentuer les angles en repliant le lacet en fichu à ces endroits,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de bien soigner enfin les endroits où ce lacet se recroise. Lorsque tout le lacet est cousu, y compris celui qui doit former les dents extérieures, il faudra remplir les intervalles avec des points de tulle ordinaire et de tulle perlé, des points de Paris et avec les autres points qui vous plairont, en observant cependant de réserver les parties mates telles qu'elles sont indiquées. Quant aux barrettes de Venise qui remplissent les intervalles, elles devront être exécutées sur fil très-fin et être parsemées de petits picots. Vous vous rappelez comment s'exécutent ces picots : on pose une aiguille dans une bouclette, puis on fait un feston en travers retenant cette boucle te.

Lorsque jours et barrettes seront terminés, on débâtira tout son lacet de dessus la toile cirée et de dessus le papier pelure; on aura alors un morceau de dentelle en guipure des plus ouvragés et des plus délicieux.

Pour monter cette guipure en écran, on taille un morceau de carton en forme d'écran, c'est-à-dire de la forme et de la grandeur de notre dessin; on recouvre ce carton de florence bleue ou cerise; puis on pose dessus sa guipure; le transparent de florence rehausse la valeur de la guipure et en fait ressortir toutes les finesses. Notre dessin vous donne, du reste, une idée à peu près exacte de l'effet obtenu. On adapte l'écran à un pied en cuivre ou en bois; il s'en fait à coulisses, se haussant et se baissant à volonté. Du reste, nous nous proposons de vous donner très-prochainement le dessin d'un écran-bannière tout monté.

12. Dentelle en lacet et cordonnet. — Une grande vogue est acquise à ce genre de dentelle, qu'on exécute si facilement et si promptement avec du lacet blanc et écru; on en garnit une foule d'objets : robes, confections, rideaux, couvre-pieds. J'ai vu, chez une de nos premières couturières, une rotonde en cachemire noir, encadrée d'une dentelle écrue du même style que notre modèle, avec ornements en fil écru perlés de jais : c'était charmant.

Retracez sur papier pelure tous les contours à exécuter en lacet; cousez ce papier pelure sur la toile cirée; bâtissez dessus votre lacet, comme je viens de l'expliquer plus haut pour la guipure Richelieu. Vous lancez ensuite vos fils, et vous les cordonnez en revenant sur eux-mêmes.

13. Coiffure pour dame d'un certain âge. — Nous avons donné dans notre dernier numéro des coiffures pour bal, dîner et théâtre. Le modèle que nous publions aujourd'hui convient plus particulièrement aux dames d'un certain âge. Pour l'exécuter, on partage les cheveux un peu loin, à environ 12 centimètres du front.

Pour la partie postérieure, on ne se sert aucunement des cheveux, mais on emploie, pour former le chignon, une natte carrée avec laquelle on fait deux torsades molles, et l'on dispose ces torsades en les entrelaçant; on en comble les vides au moyen de deux grosses boucles.

Pour le devant, on fait sur le front un bandeau plat que l'on arrête avec un petit peigne à galerie de perles; avec les pointes du bandeau, on fait deux marteaux dans le creux de la tempe; une boucle dans la nuque termine cette coiffure, qui est simple mais fort distinguée. Nœud de faille dans les cheveux. — Modèle de M. de Bysterweid, 5, faubourg Saint-Honoré.

14. Confection d'hiver en cachemire. Modèle de Mme Lièvre, rue Grange-Batelière, 6. — Voici une confection très-coquette et fort riche d'aspect; elle rappelle la forme dolman; mais ce n'est pas à proprement parler un dolman, car la partie du dos, presque ajustée et cintrée forme cependant un gros pli plat dont on aperçoit l'envers. La manche, très-ample et très-longue, tient du dolman; toute la confection est en cachemire. Ce modèle facilitera à nos lectrices l'emploi d'anciens cachemires que les caprices de la mode ont relégués au fond de la garde-robe. Nous en donnerons, sur le supplément de notre prochain numéro, les patrons en grandeur naturelle.

2. PORTE CIGARES A BRODER AU PASSÉ.

3. GARNITURE EN PASSEMENTERIE.

15. Toilette de ville. — Robe de faille vert Méditerranée, agrémentée de velours vert un peu plus foncé.

La jupe est séparée en deux; sur les lés du devant courent trois volants montés en fronce, ayant pour tête chacun un biais de velours large de 6 centimètres; sur les lés de derrière se trouve un simple volant haut, monté à plis doubles, dont la tête doublée de velours est renversée.

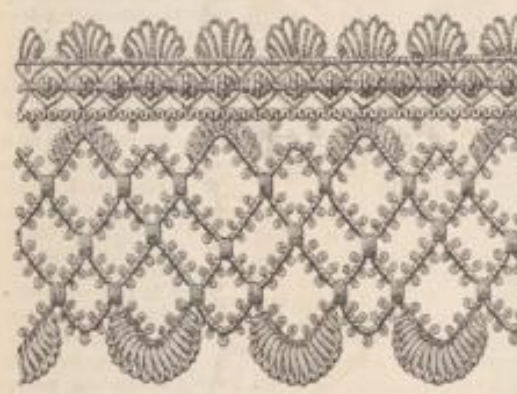
La tunique est fort gracieuse; elle fait draperie; le devant est retroussé sur les côtés dans le travers; le derrière de la tunique forme chape allongée, le tout est encadré d'un large biais de velours, sur lequel sont appliqués des boutons en vieil argent oxydé; ces boutons produisent sur le velours vert un effet fort harmonieux.

Le corsage est à longues basques droites; il forme gilet devant. Les manches sont agrémentées d'un haut retroussis de velours, illustré de boutons d'argent.

16. Toilette de ville. — On nous demande des modèles simples que la couturière du village ou la femme de chambre puisse copier aisément. En voici un qui réunit la qualité désirée : la simplicité de formes, tout en conservant son cachet d'élégance.

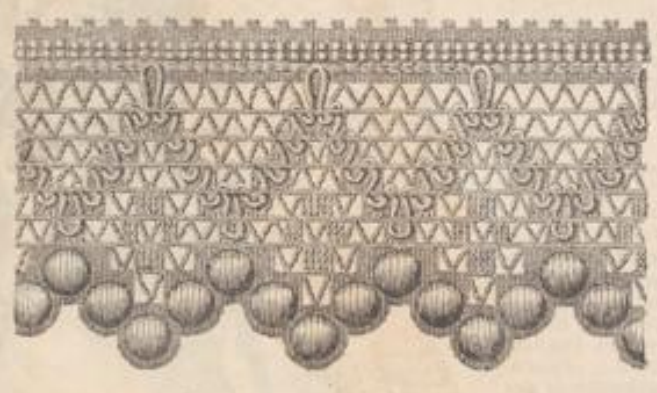
Le costume se fait entièrement en veloutine gris ardoise; la jupe est ornée d'un haut volant plissé régulièrement et dont la tête est maintenue par un velours de Saint-Étienne n° 40. La tunique, de forme princesse, est boutonnée devant en redingote; les pans, arrondis en draperie, viennent se rejoindre derrière, à la ceinture, en recouvrant en partie le haut de l'étoile un peu ample qui forme le derrière de la tunique.

Le costume est garni de velours pareil à celui de la jupe et d'une guipure de laine de nuance semblable à l'étoffe de la robe.

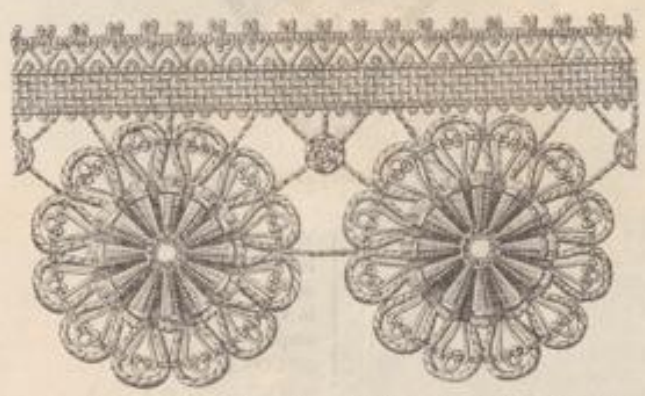


6. GARNITURE EN PASSEMENTERIE.

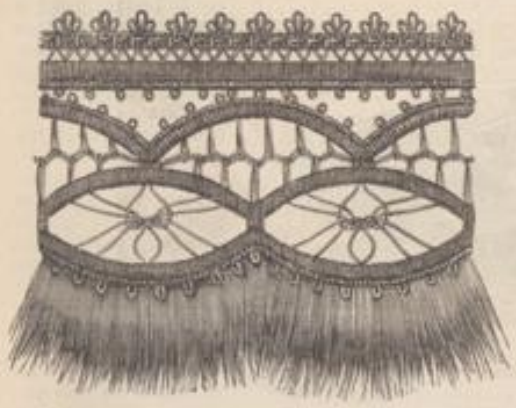
4 ET 5. GARNITURES EN PASSEMENTERIE.



7. GARNITURE EN PASSEMENTERIE.



8. GARNITURE EN PASSEMENTERIE. — MODÈLES DE LA MAISON TUFFIER.



9. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET FOURRURE.

10. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET FOURRURE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE COLORIÉE

—

Première toilette d'automne. — Jupon uni en faille noire, agrémenté de quatre rouleautés de velours vert mousse, liserés de biais de faille bleu-turquoise. Gilet-plastron en velours vert mousse, doublé de turquoise bleue et agrémenté de boutons à incrustation de nacre; un grand col de turquoise, doublé de bougran et liséré de velours mousse, encadre la naissance du cou, laissant dépasser un collet ruché. Large ceinture de velours vert, rouleauté de turquoise bleue et rattaché à l'aide d'une grosse agrafe de nacre blanche. Chapeau de feutre bridé de velours vert, enguirlandé d'un long voile de gaze Dona Maria; ce voile prend pied sous un large nœud de velours et de turquoise, retenu par une agrafe de nacre; de ce nœud s'échappe un panache de plumes à teinte bleue, dont la tête frisée retombe par derrière.

Toilette de dîner. — Robe de foulard Tussor à rayures alternées. Le jupon est garni par devant de volants de foulard couleur cuir, disposés en guirlande, et, par derrière, d'un haut volant d'étoffe, agrémenté de petites garnitures, semblables à celles du devant. La tunique, longue devant et formant tablier, se découpe en arceau sur les hanches, pour retomber par derrière en long châle pointu, après avoir fourni deux plis au pouf. Corsage à taille ronde, ouvert en cœur, agrémenté d'un revers de gros de Tours noir, liséré de faille rose de Chine; une fraise noire, doublée de rose, encadre la poitrine et s'arrête sur le corselet, qui est en faille rose. Peigne espagnol, agrémenté de perles de corail rose.

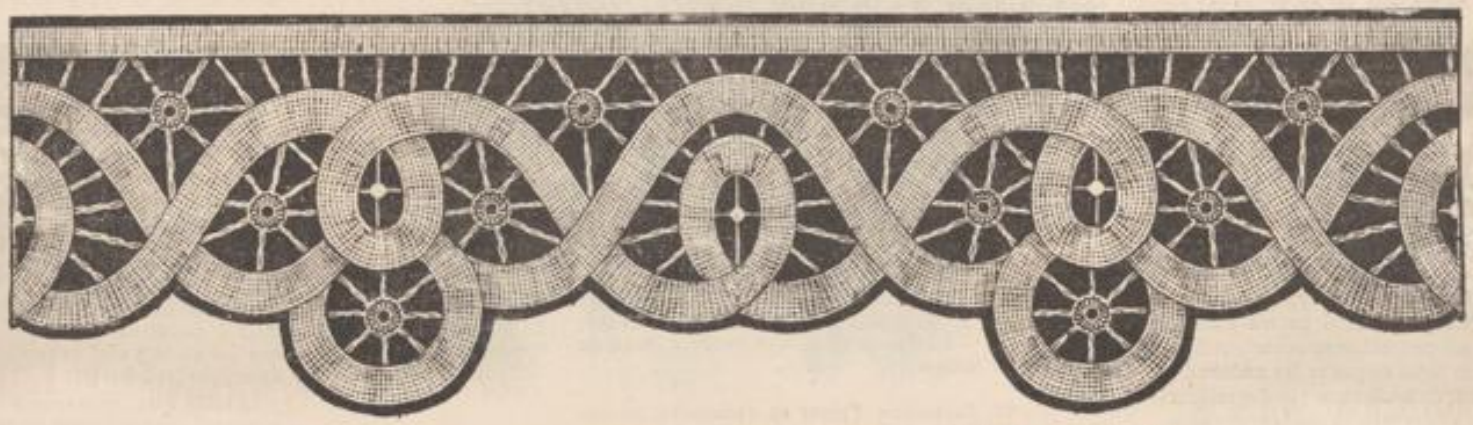
E. DOUGY.

11. ÉCRAN BANNIÈRE EN GUIPURE RICHELIEU (GRANDEUR EXACTE).

COURRIER DE LA MODE

—

Je commence à croire que les grandes révolutions annoncées dans la mode actuelle n'aboutiront qu'à de simples modifications, et j'en suis enchantée pour ma part, car je ne voyais pas sans quelque souci disparaître le costume, c'est-à-dire la robe sans traîne pour la promenade ou les visites du matin. Je comprends la robe longue pour les toilettes de soir, de dîner ou de bal, mais il est certain qu'une femme a tout à gagner, comme tournure et comme grâce, à ne pas être gênée dans ses mouvements par les longs plis de sa robe, lorsqu'elle circule sur un trottoir encombré de promeneurs, qu'elle gravit une pente de montagne ou qu'elle suit un sentier étroit entre deux vertes prairies. Donc, pour la rue, la campagne ou le voyage, on a *décrété* que le costume serait exclusivement adopté. Occupons-nous donc des costumes, puisque, en somme, la robe longue est désormais l'exception, pour un temps du moins, dans la toilette féminine. La tunique polonaise est toujours très-bien portée. On la fait généralement en tissu de laine, et elle se porte sur un jupon de faille. Les tissus les plus en vogue sont *toujours l'éternel* cachemire de toutes nuances, parmi lesquelles on choisit de préférence les teintes ternes qui empruntent à leur couleur indécise des appellations fantaisistes, comme le bleu paon, bleu verdâtre, le feuille morte, vert-jaune, le gris ardoise, gris-bleu, le vert-de-gris, gris-vert, etc., etc. Le jupon s'assortit à merveille, et, généralement, on emploie de la soie de deux ou trois tons dans la même teinte pour composer les garnitures; ces garnitures sont aussi compliquées ou aussi simples qu'on le désire. On peut, à



12. DENTELLE EN LACET ET COROONNET, POUR BORDS, CONFECTIONS, RIDEAUX, COUVRE-PIEDS, ETC.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

son gré, ne metttre sur un jupon qu'un grand volant plissé ou froncé, avec une chicorée au-dessus, ou bien des petits volants retombant l'un sur l'autre ou espacés, soit tournant autour du jupon jusqu'à 20 centimètres de la taille, soit ne garnissant que les lés de derrière; les lés de devant se garnissent alors différemment : en long, de grands plis creux, coupés de ruches, ou simplement de biais en velours, ou de galons perlés, si le jupon est en faille noire.

Il est bien entendu que le jupon de soie noire est devenu un *meuble*, comme disaient nos grand'mères, dans la garde-robe actuelle des femmes, car toute espèce de tunique ou de polonaise unie ou à pois, ou à fleurs, de nuance claire ou foncée, peut se porter avec un jupon noir. Pour les femmes économes par goût ou par raison, le jupon noir est une ressource immense. Sur un beau jupon de faille noire la plus simple tunique, même en étoffe peu coûteuse, compose une toilette toujours présentable.

Je pense utile de donner ici un excellent mode de *lavage* pour la soie noire, que j'ai expérimenté plus d'une fois, et à l'aide duquel j'ai *redonné* la vie et une apparence de jeunesse à plus d'une vieille jupe qui, après un examen consciencieux, semblait hors d'usage. Il faut d'abord enlever soigneusement la poussière avec un chiffon de laine; on mélange ensuite dans un vase une égale quantité de thé fort et de vinaigre, puis on frotte la soie avec ce mélange à l'aide d'un tampon de flanelle largement imbibé. Il ne faut pas craindre de mouiller l'étoffe. On replie soigneusement les morceaux de soie les uns sur les autres, en les tendant le plus possible; on les laisse ainsi quelques instants, et on les repasse ensuite à l'envers avec de fers *extrêmement chauds*. En opérant rapidement, il n'y a aucun danger de brûler, l'étoffe étant très-mouillée. Si le fer n'était pas très-chaud, il grincerait sur la soie qui plisserait et resterait molle et terne. Voilà ma recette, et je la donne pour excellente, expérience faite. On ne peut l'employer, bien entendu, que pour la soie noire.

J'ai vu une charmante étoffe anglaise que l'on a nommée *serge-treillis*, et qui se fait en toute nuance. Je la crois d'une solidité parfaite pour toilette de tous les jours, de voyage ou d'excursion. Au reste, j'ai remarqué que presque tous les tissus de laine que l'on prépare pour cet hiver sont *sergés*, c'est-à-dire qu'ils forment des diagonales *nettées;* ainsi la vigogne et ses dérivés, qui seront encore très en vogue.

Comme costume négligé de demi-saison, je ne connais rien de plus coquet, quand on est jeune, mince, qu'une robe en léger drap gris, presque blanc, composé d'une tunique d'un corsage formant gilet et d'un petit paletot très-ajusté à la taille, ne se fixant que par un seul bouton par devant et s'évasant des côtés, comme les jaquettes de nos sportsmen; une simple piqûre à la mécanique est le seul ornement de ce vêtement Boutons en acier. Votre journal, chères lectrices, vous a donné plus d'un modèle en ce genre; je vous les recommande, c'est ce qui est le mieux et le plus porté en ce moment. J'ai vu aussi bon nombre de vêtements de tout genre en soie, en gros de Suez, en cachemire. Le paletot ajusté est très-élégant garni de riche passementerie perlée formant feuilles de chêne ou autres. Cette passementerie se pose à plat et au bord, de façon à garnir chacun des creux d'une ruche de dentelle très-fournie.

On emploie beaucoup aussi comme garniture les bords en plume d'autruche frisée, pour accompagner les galons et les passementeries sans jais.

Le dolman se porte toujours. Cette *nouveauté* de deux ans reste le vêtement élégant par excellence; il va trop généralement à toutes les tailles pour être abandonné de sitôt.

On brode toujours les tuniques et les dolmans, les paletots et les rotondes; mais on ne se contente plus de la broderie en soutache. Tous les dessins un peu élégants sont mélangés de broderie au passé, et par ce moyen on est parvenu à élever encore le prix de ces objets déjà si coûteux. Il devient bien difficile maintenant à la femme, même la plus adroite et la plus laborieuse, d'entreprendre un travail aussi long et aussi compliqué, car elle s'exposerait à ne l'avoir terminé que lorsque la mode aurait changé.

Il en est à peu près ainsi pour les chapeaux. Les nouveaux modèles sont tellement surchargés, si bizarres de forme, si différents les uns des autres, qu'il me semble bien difficile de *réussir* un chapeau ayant un peu de cachet, si on n'a d'abord *appris* consciencieusement, comme une ouvrière en mode, la façon de passer les rouleautés, les torsades, de border sans plis disgracieux ces passes à retroussis ou ces bords relevés par-ci, abaissés par-là. Certes, je ne voudrais pas décourager celles de nos abonnées qui font assez raisonnables pour confectionner de leurs mains gracieuses et adroites leurs chapeaux, et même ceux de leurs bébés ou de leur maman, mais je dois aussi les mettre en garde contre les tendances de la mode. Rien n'est *laid* comme un chapeau mal fait, sans genre et sans distinction. Je préférerais, pour ma part, me priver d'une ou plusieurs robes et ne pas poser sur ma tête une de ces coiffures sans grâce que les modistes appellent les chapeaux d'amateur. Néanmoins, comme, malgré tout, nos abonnées peuvent très-bien posséder un vrai *talent*, je leur signalerai les modifications survenues dans les formes nouvelles. On va porter de grands chapeaux à bords ronds et plats, se posant en avant sur le front, un peu comme un chapeau d'homme, mais bas de calotte. On relèvera ou non le bord d'un côté par des coques de velours; on emploiera comme plume beaucoup de coqs russes à reflets changeants, des aigrettes et de grandes plumes. Beaucoup moins de fleurs naturellement que pendant la saison d'été. La forme capote à fond mou et à bord coulissé posé à plat sur les cheveux se fera aussi, surtout pour jeune fille ou jeune femme; puis le chapeau de feutre placé presque sur le front, et relevé derrière sur le chignon, et puis encore une foule d'autres formes créées par le génie inventeur de nos modistes, et qu'il est impossible de décrire puisqu'elles diffèrent presque toutes entre elles. Du reste, je le répète, il n'y a encore à l'horizon que des *essais* en tout genre; ce n'est que le mois prochain que je pourrai dire quelque chose de très-positif.

MARIE DE SAVERNY.

13. COIFFURE POUR DAME D'UN CERTAIN AGE.

14. CONFECTION EN CACHEMIRE. — MODÈLE DE Mme LIÈVRE.

SEPTEMBRE

Voici septembre, c'en est fait de l'été! il est presque entièrement passé, mais ses derniers instants peuvent se faire regretter davantage; il donne, à de rares intervalles, quelques beaux jours éclairés par un soleil si doux, qu'on croirait presque au retour du printemps.

Ce mois portait chez les Égyptiens le nom de *paophi*, chez les Grecs, celui de *boedromion :* deux noms qui étaient l'un et l'autre une allégorie. Septembre était le second mois de l'année égyptienne et le troisième du calendrier des Grecs; chez ces derniers, à cette époque, se célébraient tous les ans les petits mystères, et tous les cinq ans les grands mystères d'Éleusis. Romulus lui assigna une autre place; il en fit le septième mois de son année; de là, cette désignation numérique de *september*, qui lui fut conservée par César. Mais, de même qu'ils avaient changé le nom de *sextilis* et de *quintilis*, le sénat et les empereurs tentèrent plusieurs fois de changer celui de *september*. Ainsi, du nom de Tibère on le nomma *Tiberius*, puis *Germanicus*, en l'honneur de Domitien qui, avait adopté ce surnom; *Antonius*, en mémoire d'Antonin le Pieux; *Hercules*, pour flatter Commode qui aimait à prendre le nom et la parure d'Hercule; enfin *Tacitus*, sous l'empire de Tacite. Toutes ces différentes tentatives furent inutiles; le peuple romain avait en horreur les noms de tant de monstres couronnés, et ce n'était qu'avec dégoût qu'on se les rappelait. L'honnête Antonin eût bien mérité pourtant une exception, mais on ne la fit pas pour lui, ce qui fut injuste.

A Rome, septembre était consacré à Vulcain, dieu des forgerons, à qui le laboureur, dont l'année recommence, est redevable du soc et des autres instruments nécessaires à l'agriculture. De plus, il ramenait tous les ans la cérémonie du clou sacré, que le grand prêteur, magistrat qui rendait la justice, plantait au Capitole dans le temple de Minerve, usage qui remontait à la plus haute antiquité; car Pline enseigne que les Romains l'avaient reçu des premiers habitants de l'Italie, les Volsiniens, qui plantaient annuellement un clou dans le temple de la déesse Nortia. On pouvait supposer que ce clou était fait, dans son origine, pour marquer le nombre des années, d'autant que plusieurs nations plaçaient à l'époque de l'équinoxe d'automne la création de l'univers, ce que les Romains croyaient eux-mêmes; c'est pourquoi le 25 septembre ils célébraient la fête de Vénus sous le symbole de la puissance qui crée.

Une autre observation, non moins curieuse à faire, c'est que l'ancien calendrier de Rome marque au 13 septembre le départ des hirondelles, tandis que dans nos contrées, bien plus froides que l'Italie, ces intelligents oiseaux ne s'éloignent de France que vers la fin de septembre; les climats auraient donc bien changé à travers le passage des siècles...

Un autre oiseau qui déserte aussi nos contrées à la fin de septembre, oiseau bien cher aux chasseurs et aux gourmets, est la caille, sur laquelle certains naturalistes tiennent de si méchants propos : ils prétendent que les cailles sont polygames, ce qui me semble une laide calomnie, puisque dans nos climats on les voit toujours par couple; mais il est, dit-on constaté en Angleterre que les mâles y sont beaucoup plus nombreux que les femelles.

La caille, comme le coucou et autres oiseaux qui émigrent pour chercher des climats propices à leur fournir de la nourri-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873

Nº 89

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

son
ou fr
lants
tour
garn
nisse
pés
galo
Il
un
robe
de p
foncé
nom
Imm
tunic
touje
Je
pour
à l'ai
ness
scien
soigr
méla
fort
l'aid
pas
les m
le pl
les
chau
brûle
chau
molle
lente
tendr
J'a
serge
solid
ou d'
les ti
gés,
la vig
Co
rien
en l
d'une
d'un
fixan
s'éva
nos s
nique
Bout
trice
genr
est l
J'ai
tout
cach
garn
mant
seme
façon
che
Or
nitur
pour
ment
Le
ceau
gant
ment
donn
Or
man
ne s
che-
méla
moy
prix
bien
la pl
trepi
comp
term
Il
peau
men
diffé
ble
ayan
appr
en n
les t
ces
par-

ture, a été
petits; mai
système de
condamner
si elle s'arrê
vée, au lieu
tend à se fa
qu'ainsi il y
caille est d'
les champs
son nid sou
tout simple
presque tou
tres oiseaux
lemment éle
tant que, co
son sommeil
peur, pour
est si près
presque co

puis une v
comme l'h
tandis que
la sienne.
est honteu
plus forte
tuent leur
leur bec, l
mourir de
L'intelli
plus curie
qu'en Am
une espèc
bien plus
l'hirondell
bués avec
une roch
aérienne;
tumulte a
des savant

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ture, a été aussi accusée de manquer d'affection pour ses petits; mais comme il n'y a rien d'imparfait dans le système de la nature, il ne faut pas non plus sur ce point la condamner avec trop de précipitation, et on doit se dire que si elle s'arrêtait trop longtemps pour nourrir toute sa couvée, au lieu de partir avec les plus forts aussitôt que le froid tend à se faire sentir, ils mourraient tous de faim, tandis qu'ainsi il y en a la moitié au moins de sauvés; du reste, la caille est d'une nature paresseuse et gourmande; elle aime les champs libres, ne se donne pas la peine de construire son nid sous le couvert des genêts ou des taillis, mais le fait tout simplement au milieu des hautes herbes; elle passe presque toutes ses journées à dormir, non à la façon des autres oiseaux, mais couchée sur le côté et les pattes nonchalemment étendues, ce qui la rend très-facile à prendre, d'autant que, comme elle ne s'endort qu'après avoir bien mangé, son sommeil est lourd, profond, et qu'elle ne sort de sa torpeur, pour prendre son vol, que quand le chien du chasseur est si près d'elle, qu'un peu plus il la toucherait. Ce repos, presque constant, rend la caille très-grasse et de fort bonne qualité; aussi est-ce un gibier particulièrement prisé par les gourmets. De tous les oiseaux de passage, elle est peut-être la moins bien constituée pour traverser les mers, et ce fait a même été mis en doute par plusieurs savants; mais sa migration n'en est pas moins indubitable et a été notée de temps immémorial par les plus célèbres naturalistes. De France, paraît-il, elles partent pour l'Afrique, mais elles se reposent à moitié route; ainsi, vers la fin de septembre, dans l'île de Caprée, par exemple, pendant de certains jours, le sol en est littéralement couvert; on les prend à la main comme des cailloux, tant elles sont fatiguées; mais celles qui peuvent avoir deux ou trois jours de repos reprennent leur route à tire d'aile et vont hiverner en Afrique, en attendant le retour du printemps.

Mais quant à l'hirondelle, on ne sait point où elle va. Ce charmant oiseau, qui est sans contredit le plus remarquable entre tous ceux qui peuplent le vaste royaume de l'air, sans boussole, sans compas, sans étude, sait s'orienter sur tous les points du globe, traverse les mers, les forêts, les empires, sans jamais dévier de sa route; sait où il va, y arrive à jour fixe et revient à époque précise là d'où il est parti, car l'hirondelle aime sa maison, et bien qu'elle l'abandonne à l'automne et la laisse sans gardien, elle entend la retrouver libre à son retour, et ne souffre aucune atteinte à sa propriété. Aussi a-t-elle souvent maille à partir avec le pierrot, ce type du vrai gamin, du parasite effronté, du voleur de grands chemins, qui a autant de défauts et de qualités que l'honnête hirondelle a de vertus.

Gourmand, paresseux, pillard, sans le moindre atome de loyauté, maître pierrot se donne rarement la peine de se bâtir un nid, trouvant bien plus commode de prendre celui du voisin; aussi, à peine les hirondelles se sont-elles envolées pour aller au pays où fleurit l'oranger, que voici notre voleur faisant la visite des nids demeurés vides. Il les examine soigneusement, choisit celui qui lui semble le mieux construit, le plus clos, en un mot, le meilleur; puis s'y installe pour l'hiver, et comme il connaît très-bien cet axiome du Code : « Possession vaut titre, » il refuse d'en sortir quand, le printemps revenu, la dame de céans, également de retour, réclame ses pénates. De là, dispute d'abord,

16. TOILETTE DE VILLE.

15. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLE DE Mme LIÉVRE.

puis une véritable guerre ne tarde pas à se déclarer; et comme l'hirondelle est toujours soutenue par sa famille, tandis que le pierrot est également toujours abandonné par la sienne, la victoire reste enfin au bon droit, et le voleur est honteusement chassé, si toutefois on ne le tue pas pour plus forte pénitence, ce qui arrive souvent : les hirondelles tuent leur ennemi en bouchant avec de la terre, à l'aide de leur bec, le nid où le voleur s'est renfermé pour l'y laisser mourir de faim.

L'intelligence des hirondelles est la chose du monde la plus curieuse et la plus intéressante. A étudier il paraît qu'en Amérique, spécialement à la Louisiane, il en existe une espèce chez laquelle l'instinct social se manifeste à un bien plus haut degré encore que chez nous; on l'appelle l'hirondelle républicaine. Ses nids, toujours réunis et distribués avec ordre sur la surface d'une haute muraille ou sur une roche unie et d'aplomb, forment une espèce de ville aérienne; des gardes y veillent à la sûreté générale dans le tumulte apparent d'une circulation extrêmement active, et des savants qui ont fait des études sérieuses sur ces oiseaux curieux, affirment qu'ils ont reconnu chez eux des actes d'une autorité publique, des jugements, des condamnations; en un mot, tout ce qui constitue un gouvernement fort et sage.

Comme Dieu se montre toujours grand dans toutes ses œuvres!...

Cte DE BASSANVILLE.

IL NE FAUT PAS COURIR.....

(Suite et fin.)

SCENE IX

LE COMMANDEUR, NOGENT.

LE COMMANDEUR. Ah! vous ne partez pas, monsieur le chevalier? (*A part.*) Il y aura eu contre-ordre; on sait que je suis ici.

NOGENT. Non, commandeur, j'ai changé d'idée.

LE COMMANDEUR. Eh bien, j'en suis enchanté.

NOGENT. Trop bon, mille fois....

LE COMMANDEUR. Vous savez, monsieur le chevalier, que je pars demain pour la Provence.

NOGENT. Ah! c'est un pays superbe.. je vous fais mon compliment.

LE COMMANDEUR. Demain, irrévocablement.

NOGENT. Charmé de vous voir partir.. je veux dire d'avoir quelques moments de plus .. (*A part.*) Bon voyage!

LE COMMANDEUR. Le soleil va se coucher, monsieur le chevalier.

NOGENT. Le soleil va se coucher, commandeur?... (*Regardant à droite.*) Bonne nuit, soleil!

LE COMMANDEUR. Trêve de railleries, monsieur, et puisque vous n'avez plus le prétexte d'un départ obligé ..

NOGENT. Commandeur, je suis désespéré... J'ai aussi

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

changé d'idée sur votre bienveillante proposition. D'ailleurs, je ne suis pas ici chez moi, et je craindrais ..

LE COMMANDEUR. Qu'à cela ne tienne. Demain, au petit jour, vous simulerez quelque sortie contre des malfaiteurs. Vous serez admirablement soigné...

NOGENT, *indiquant son bras droit.* Ah çà! commandeur, vous êtes donc bien sûr... (*A part.*) L'heure se passe.

LE COMMANDEUR. Monsieur le chevalier a bien mauvaise mémoire.

NOGENT. Oh bien! alors, je vous certifie, commandeur, que je ne tiens nullement à ce régime de lancette.

LE COMMANDEUR, *à part.* Oh! je t'y forcerai bien... (*Haut.*) Alors, monsieur le chevalier (*Antoinette paraît à la porte du fond, une lettre à la main.*) ne s'obstinera plus à poursuivre ce domino amarante sur les pas duquel...

NOGENT, *à part, très-vite.* Ma cousine! (*Haut.*) Je vous ai si maladroitement marché sur le pied, commandeur... Ah! ah! je sais ce que vous voulez dire... Mme de Noray, une fantaisie de bal masqué... C'est de l'histoire ancienne. Commandeur, vous qui avez la mémoire des dates, quel âge peut bien avoir Mme de Noray? quelque chose comme trente-huit ans, n'est-ce pas?...

LE COMMANDEUR. Mme de Noray est jeune, monsieur. .

NOGENT. Oh! commandeur, nous avons des femmes qui... Ninon de Lenclos, à quatre-vingts ans, était encore fort bien. Il est vrai que tout le monde ne ressemble ..

LE COMMANDEUR. Mme de Noray a de la figure, monsieur.

NOGENT. Le nez un peu accusé, la bouche trop marquée, les traits sans expression. Du reste...

LE COMMANDEUR. C'est une femme de beaucoup d'esprit.

NOGENT. Oh! moi, je ne fais cas que de la qualité.

LE COMMANDEUR. Et du meilleur ton, monsieur.

NOGENT. Si vous voulez... (*A part.*) L'heure est passée. (*Haut.*) Mais, à franchement parler, c'est une coquette.

ANTOINETTE, *s'éloignant.* Il ne l'aime pas.

LE COMMANDEUR. Une coquette, monsieur .. Vous m'en rendrez raison.

NOGENT. Ah çà! mais, commandeur, il faut donc toujours vous parler les armes à la main?

LE COMMANDEUR. Oui, monsieur, quand on a toujours la médisance à la bouche.

NOGENT, *s'emportant, à part.* Elle écoute, peut-être. (*Haut.*) Eh bien, commandeur, je vous déclare que je ne puis pas me battre, que je ne me bats pas. Ce n'est pas ma faute, après tout, si Mme de Noray...

SCÈNE X

LE COMMANDEUR, NOGENT, UN DOMINO AMARANTE.

LE DOMINO. A merveille, chevalier!

NOGENT, *à part.* Mme de Noray!... C'est de la sorcellerie!.. je suis perdu!

LE COMMANDEUR, *à part.* Mme de Noray ici! .. Quelle audace! .. Oh! je vais me venger de tous les deux!

LE DOMINO, *à Nogent.* Continuez donc.

LE COMMANDEUR, *se promenant avec agitation.* Ah! Mme de Noray a trente-huit ans...

NOGENT, *au commandeur.* Vous avez mal entendu, commandeur. (*Au Domino.*) Madame...

LE COMMANDEUR. Ah! Mme de Noray a le nez long .. ah! Mme de Noray a une grande bouche..

NOGENT, *au Commandeur.* De grâce!... (*Haut.*) Si j'ai dit un mot de cela ..

LE COMMANDEUR. Ah! Mme de Noray n'a pas d'expression dans les traits ..

NOGENT. Quel contre-sens! (*Au Domino.*) Madame, c'est une infamie!

LE COMMANDEUR. Ah! Mme de Noray est une coquette...

NOGENT, *au Commandeur.* Commandeur!... (*Au Domino.*) Madame, soyez persuadée ..

LE DOMINO, *à Nogent.* J'ai tout entendu.

NOGENT, *très-vite, au Domino.* Eh bien! oui, madame.. il le fallait... c'était pour détourner les soupçons; mais, du reste, je suis innocent ..

LE DOMINO. Comme le péché mortel... Qu'êtes-vous venu faire en ce château?

LE COMMANDEUR, *à part.* Oh! je me doutais bien que ce petit chevalier...

NOGENT, *au Domino.* Passer huit jours à la campagne... Tous les jours on est invité...

LE COMMANDEUR. A se couper la gorge, morbleu!

NOGENT. Paris est affreux l'été, madame; je ne vous y savais plus... (*A part.*) Quel supplice!

LE DOMINO, *à Nogent.* Mlle d'Aubeterre... cette obéissance...

NOGENT. Les apparences sont contre moi, madame; mais est-ce à vous de vous mettre avec elles?... (*A part.*) Si je pouvais l'éloigner... (*Haut.*) Vous, madame dont je conserve encore dans cette poche voisine du cœur des lettres charmantes... (*A part.*) Quel poids sur la conscience!

LE DOMINO. Vous avez deux poches, chevalier!

NOGENT, *à genoux.* Oh! madame, je puis vous jurer... (*Antoinette paraît à la porte du fond. — A part.*) Ciel! ma cousine!... (*Il fait un mouvement pour se relever.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, ANTOINETTE, puis PONTBRIAND.

ANTOINETTE. Ne vous relevez pas, monsieur le chevalier... vous êtes un parjure!

LE DOMINO *à Nogent.* Était-ce aussi pour détourner les soupçons?...

NOGENT, *se relevant à moitié.* Oui, madame, oui, je puis vous jurer, car aujourd'hui j'aurai du courage. Ce secret qui me pèse et que j'ai eu longtemps la faiblesse de taire, j'aurai la force de le dire. . Eh bien oui, celle que je ne paraissais tromper qu'en me trompant moi-même, celle que je n'ai jamais cessé d'aimer, que j'aime seule, que je veux aimer toujours (*Tombant aux genoux d'Antoinette*), c'est bien vous, ma cousine. . Suis-je un parjure?

LE COMMANDEUR *surpris.* Mais alors, que signifie... (*S'approchant du Domino.*) M'expliquerez-vous, madame .. (*Le Domino soulève un peu son masque. Geste d'intelligence du Commandeur.*) Hum!...

ANTOINETTE. Je ne vous écoute plus, monsieur le chevalier.

NOGENT. Tant d'années de fidélité!...

ANTOINETTE. Qu'elles vous soient légères!

LE COMMANDEUR. Allons, monsieur, je suis généreux .. je veux rendre le mal pour le bien; c'est d'un bon exemple... et puisque vous n'aimez vraiment que votre cousine. .

NOGENT. Ma parole d'honneur!

LE COMMANDEUR. Je me joins à vous pour prier Mlle d'Aubeterre...

NOGENT. Ainsi, ma cousine. .

ANTOINETTE. Les préférences de M. le chevalier sont trop peu pour moi, et je le déteste autant...

NOGENT. N'achevez pas, je vous en conjure.

ANTOINETTE, *se dirigeant vers la porte.* Non, je n'achèverai pas, et je cours tout dire à ma tante.

LE DOMINO, *se découvrant.* De ce côté, mon enfant.

ANTOINETTE, *stupéfaite.* Ma tante!

NOGENT, *se relevant, de même, à part.* La marquise!. . Oh! je comprends tout... Pourtant, le commandeur ..

LA MARQUISE, *à Nogent.* Voici vos lettres, chevalier.

NOGENT, *à la marquise.* Ah! quelle épreuve!... Mais vous, madame, vous qui, par cette séduction habile, cette parole dangereuse et tout ce mystère, vous êtes emparée un moment d'un cœur bien défendu, si j'ai failli succomber, madame, c'est sans doute beaucoup ma faute; mais n'est-ce pas aussi la vôtre, et ne me pardonnez-vous pas?

PONTBRIAND, *entrant tout essoufflé.* Mon ami, mon ami, je viens de voir quelque chose d'amarante se glisser... (*Apercevant la marquise*) Ciel! madame de Clermont!

LA MARQUISE. Oui, messieurs, madame de Clermont, qui a pris un instant sous le masque le nom d'une de ses amies, Mme de Noray, connue seulement du Commandeur (*Elle le regarde*), et qui n'a pas quitté sa terre de Bretagne. (*Bas au chevalier.*) Vous en avez fait, sans le savoir, un portrait assez ressemblant : trente-huit ans, le nez long, la bouche ..

LE COMMANDEUR, *à part.* Adorable femme! Je puis maintenant partir tranquille.

PONTBRIAND, *à la marquise.* Ah! madame...

LA MARQUISE, *à Pontbriand.* Voici votre lettre de refus, monsieur de Pontbriand.

PONTBRIAND, *avec joie, à part.* Ah! j'épouserai donc la fille unique de mon premier président!

LA MARQUISE, *au Commandeur.* Commandeur, vous vous êtes battu pour rien; mais vous vous battez souvent pour moins que cela.

LE COMMANDEUR, *à part.* Je devais donner une leçon, c'est moi qui la reçois

LA MARQUISE, *à Nogent.* Quant à vous, chevalier...

NOGENT, *regardant Antoinette et la marquise.* Est-ce un crime sans pardon que d'avoir été, par anticipation, un trop affectionné neveu?

LA MARQUISE. Ce sera être quitte à bon marché... Vous voyez, chevalier, qu'*il ne faut pas courir...*

NOGENT, *interrompant et baisant alternativement la main de la marquise et celle d'Antoinette.* Pardon, madame et chère tante, je veux vous aimer toutes les deux à la fois.

XAVIER AUBRYET.

FIN.

LA CLOCHE DE SAINT-ANTOINE

I

Au mois de juillet 1862, un de mes camarades qui habite la Saintonge se maria. Il m'adressa une invitation. Je laissai là mes affaires et je me rendis à la noce.

A deux cents mètres de la maison où devaient avoir lieu les réjouissances nuptiales, il m'arriva une espèce d'aventure que je veux conter, quoiqu'elle ne se rattache pas absolument aux événements qu'on va lire.

Je suivais à cheval un sentier étroit. Devant moi marchait une robuste paysanne de quarante à cinquante ans. Mon cheval allant plus vite qu'elle, je lui criai : Gare! Elle ne se retourna même pas et continua sa route. Je la crus sourde et criai plus fort.

Elle se retourna cette fois, me lançant un mauvais regard, et reprit tranquillement sa marche, sans daigner se ranger.

— Eh! la bonne femme, lui dis-je alors, êtes-vous sourde? Gare donc!

La Saintongeoise se redressa, et m'apostrophant :

— Té! c'monsieu! cria-t-elle, faudrait-il pas à c'te heure que les chrétiens se dérangent devant les bêtes!

Le mot était à deux tranchants, et je suis sûr qu'elle l'avait cherché. Je lui fis mon compliment sur son esprit, et je poussai mon cheval dans les terres labourées pour ne pas forcer une chrétienne à se déranger devant moi.

A la noce, je racontai mon histoire. On donna raison à la paysanne.

Après toutes les cérémonies, tous les festins, toutes les danses, toutes les plaisanteries douteuses qui ont force de tradition dans les noces de campagne, il est d'usage de dormir pour pouvoir continuer à manger, à sauter et à rire pendant les jours suivants. Mais la difficulté gisait là. Le père du marié, ancien paysan enrichi par la maladie de la vigne, et auquel je n'en veux pas pour ça, le père du marié n'avait pas songé à ce détail. Nous n'avions pas de lits. On ne nous en offrit nulle part, et nous fûmes forcés de chercher un gîte.

Heureusement la nuit était chaude; j'avisai une grange et je me blottis entre deux bottes de paille, tout en songeant à ma paysanne, dont les bêtes étaient probablement mieux couchées que moi, qui suis pourtant chrétien. J'allais me dire aussi que le paysan saintongeois, pour être actif, piocheur infatigable, n'a le sentiment de l'hospitalité qu'à l'état embryonnaire; mais je m'endormis avant d'avoir parfait ma pensée, et des songes heureux vinrent me visiter.

J'avais un compagnon aux yeux duquel ma grange n'avait pas paru un logement confortable. Il s'en alla sur la route, espérant que la fatigue ne le forcerait pas à dormir. Après avoir allumé un cigare, il se livra à des études astronomiques pendant une heure, au bout de laquelle il sentit ses jambes fléchir et fut forcé de s'asseoir sur une borne kilométrique.

Il était là depuis cinq minutes, luttant contre le sommeil qui l'envahissait, lorsqu'il entendit le trot d'un cheval et le bruit d'une voiture. Un tilbury apparut au détour du chemin. Marcel se leva.

— Pardon, monsieur, dit-il au conducteur de la voiture quand elle passa près de lui, pourriez-vous m'indiquer une auberge aux environs?

La lune éclairait les deux interlocuteurs. Marcel était en habit noir, ce qui faisait un drôle d'effet sur cette route poudreuse et déserte.

— Hélas! monsieur, répondit le voyageur, il n'y a pas un seul bouchon dans un rayon d'une lieue.

— Peste! je voudrais pourtant bien dormir.

Et il exposa sa situation.

— En fait d'hospitalité, répondit l'homme au tilbury, nos paysans n'en sont encore qu'aux éléments; mais si vous voulez monter à mon côté, je puis vous offrir un gîte.

Marcel ne se fit pas prier, et le cheval reprit son allure rapide. Dix minutes après, la voiture enfila une allée et s'arrêta devant une petite maison. Il était déjà deux heures du matin.

— Nous sommes chez moi, monsieur; j'ai un lit à votre disposition et vous me ferez l'honneur d'être mon hôte jusqu'à demain.

— J'accepte, répondit Marcel, à la condition de ne déranger personne.

— Il n'y a pas de dérangement possible, puisqu'on m'attend. Le plus fort est fait. Jeanne!

Une porte s'ouvrit.

— C'est toi, père?

— Oui. Fais préparer la chambre du premier, j'amène quelqu'un.

Marcel aida son hôte imprévu à dételer Cocotte et à remiser le tilbury. Puis ils entrèrent tous les deux dans la maison. Sur une table deux couverts attendaient. La jeune fille qui avait répondu au nom de Jeanne improvisait sur un dressoir un souper pour son père et le visiteur annoncé. Marcel fit un profond salut. Jeanne s'inclina.

— Me ferez-vous l'honneur de partager mon souper, monsieur?...

— Je m'appelle Marcel Desbois.

— Eh bien, vous le voyez, monsieur Desbois, ma fille aînée, Jeanne Lauray, a mis un couvert pour vous.

— J'ai beaucoup de reconnaissance pour la délicate et gracieuse attention de mademoiselle, mais je vous remercie. Je reviens de la noce, et, naturellement, je n'ai pas grand appétit. Je me contenterai de vous faire compagnie.

— Mais point du tout. Si vous n'avez pas faim, vous devez avez avoir envie de dormir, et Marinette va vous conduire à la chambre que vous m'avez fait l'honneur d'accepter.

Marcel dormait debout. Il n'insista pas et suivit sans mot

dire la vieille servante boiteuse qu'on lui avait donnée pour guide.

Il dormit tout d'une traite jusqu'à neuf heures. Le soleil vint pour ainsi dire lui ouvrir les yeux, car un rayon indiscret frappant sur ses paupières interrompit les rêves qu'il faisait. Habillé en un clin d'œil, il descendit au rez-de-chaussée, où M. Lauray l'attendait pour lui demander des nouvelles de la nuit. Après les premiers compliments, Marcel fut invité à déjeuner. Il voulut refuser... On insista.

— Faites au moins une courte promenade au jardin, nous prendrons ensuite un verre de vin blanc et j'irai vous reconduire chez le père Vincent, où votre absence a dû être remarquée.

En mettant le pied sur le seuil de la porte, Marcel s'arrêta ébloui. On peut à peine décrire le spectacle qu'il avait devant les yeux. C'était comme un rêve réalisé. La maison dans laquelle il avait dormi était bâtie au milieu d'un bouquet d'arbres touffus que le plus splendide soleil de juillet inondait de ses rayons sans percer l'opacité de leur feuillage. Çà et là un petit jour laissait passer comme une lame de lumière qui se prolongeait jusqu'à terre sur un gazon vert et y imprimait une tache d'or tremblotante. A droite, un rideau de peupliers vigoureux dissimulait mal un coteau chargé de vignes qui abritait la maison des vents d'ouest. Au pied des peupliers, un ruisseau murmurait et attirait; à gauche, la vue se perdait dans une vallée d'une fertilité admirable et dans laquelle on voyait serpenter le ruisseau, qui, grossi par des affluents insensibles, se faisait lentement rivière.

La maison, bien blanche sur la façade et tapissée de chèvrefeuille sur les autres côtés, avait l'air d'un nid. On se serait cru dans un coin du Paradis. Par une échappée, on pouvait voir à deux cents mètres le clocher d'une vieille église; enfin, l'on entendait le tic-tac d'un moulin invisible.

C'était charmant.

M. Lauray, ayant remarqué l'étonnement de Marcel, lui en demanda la cause.

— Est-ce vous, monsieur, qui avez bâti là cette maison?

— Oui.

— Je vous en félicite, monsieur. Vous êtes un artiste..

— Merci pour vos compliments. Mais acceptez-vous mon déjeuner?

— Ma foi, oui. Je retournerai à la noce plus tard.

— C'est cela.

Marcel fouilla dans ses plus intimes replis ce petit domaine qui le charmait tant. Il eût volontiers passé là sa vie. A chaque pas, c'était une découverte nouvelle; à chaque regard, une nouvelle surprise. Il croyait lire une bergerade. Il craignait même d'être sous le coup d'une hallucination et de voir apparaître des moutons enrubannés conduits par un berger couleur de chair. Mais tout à coup une grande porte s'ouvrit: un troupeau de vaches bien grasses et pas trop propres sortit de l'étable pour aller au pré.

— Je suis décidément dans la vie réelle, se dit Marcel avec satisfaction. La bergère est suffisamment laide. Ceci est bien la campagne, et si une partie de mon paysage est un peu lézardée, c'est la nature qui l'a voulu.

Il rentra. Cette fois on voyait cinq couverts sur la table. Marinette allait et venait claudiquant dans la salle à manger.

— Allez prévenir ces demoiselles, dit Lauray à la servante.

Deux minutes après, trois jeunes filles entrèrent dans le salon. Jeanne, l'aînée, pouvait avoir dix-huit ans; Marie, la cadette, seize; et Louise était encore une enfant de treize à quatorze ans. M. Lauray était veuf.

— C'est ici qu'habite le bonheur, se dit Marcel *in petto*.

Pendant le repas, les jeunes filles parlèrent peu. Mais on passa au salon après déjeuner, et Marcel vit un piano, un magnifique piano d'Erard. La conversation ne tarda donc pas à rouler sur la musique.

Jeanne et ses sœurs avaient un charme particulier dans le son de la voix. Je ne veux pas parler du chant. Marcel n'eut pas osé les prier de chanter. Mais les sons qui sortaient de leur bouche avaient une douceur telle, un timbre si puissant et si sympathique en même temps, un charme si vivace et si étrange à la fois, que mon ami restait, par instants, muet à les écouter sans répondre à une question directe, ce qui le fit regarder d'abord comme un original.

Cependant la conversation prit une certaine vivacité. Marcel, qui était un peu musicien, un peu dessinateur, très-poëte et fort spirituel, fut aimable tout le temps, brillant parfois, éloquent même par accès lorsqu'il eut occasion de parler soit d'un opéra, soit d'une grande œuvre de quelque peintre célèbre.

Jeanne lui répondit. Pendant qu'elle parlait, il s'approcha sournoisement du piano, l'ouvrit et broda en sourdine un accompagnement aux paroles que prononçait la jeune fille. Cela fut fait tout naturellement et avec tant de laisser-aller que Jeanne ne s'en aperçut même pas et continua de parler.

Mais cette voix d'or, alliée à une simple mélodie d'arpéges, produisit une si merveilleuse musique, que M. Lauray, surpris, ouvrit de grands yeux, et, n'écoutant plus ce que disait sa fille, parut s'abîmer, comme malgré lui, dans le ravissement inattendu que produirait un chant céleste.

Marcel s'attendait à cela. Puis l'influence de cette harmonie se fit sentir sur les deux sœurs de Jeanne, et quelques instants après la jeune fille s'arrêta. Elle venait de s'apercevoir qu'on n'écoutait plus ce qu'elle disait.

— Parle encore, lui dit son père.

— Oui! oui! ajoutèrent Marie et Louise.

Marcel s'était arrêté aussi; Jeanne devint rouge et rougit.

— Je ne sais, lui dit mon ami, si au point de vue du chant vous possédez une belle voix, mais je défie de trouver au monde une musique plus douce que votre parole.

— Jamais, dit M. Lauray, je ne m'étais aperçu de cela. Parle encore.

— Oh! maintenant je n'ose plus.

— Mademoiselle, dit Marcel, qui se piquait aussi de philosophie, conservez longtemps cette voix-là. Il n'y a pas de preuve plus complète de la droiture de votre âme, de l'équilibre parfait de votre esprit et du bonheur enviable que vous goûtez ici. Je ne sais si je me trompe, mais j'oserais affirmer que vous n'avez jamais éprouvé un chagrin.

— Jamais. D'ailleurs, est-ce possible avec un père comme celui-là?

Et elle tendit son front aux baisers de M. Lauray.

La conversation continua. Marcel joua quelques airs d'un opéra nouveau qu'il promit d'envoyer à ses nouveaux amis. Il fit un sonnet pour Jeanne, un croquis au fusain pour Marie, l'ébauche du portrait de Louise, et, après avoir ainsi payé la bienveillante hospitalité dont il avait été l'objet, il se disposa à prendre congé de ses hôtes pour retourner à la noce.

En ce moment, un grand chien fauve à la tête intelligente, aux longues soies dorées, entra sans façon dans le salon, fit une demi-douzaine de gambades, et, sans respect pour la hiérarchie de famille, vint se faire caresser par Jeanne, dont il lécha les mains. Après cette politesse, il se dirigea vers M. Lauray, puis vers les deux plus jeunes filles, et reprit le chemin de la porte, sur le seuil de laquelle il s'arrêta, regardant au fond du corridor et semblant se demander pourquoi quelqu'un qu'il avait évidemment précédé n'entrait pas.

Un jeune homme blond, à la mine un peu sauvage, mais d'une beauté masculine accomplie, se montra tout à coup. A l'aspect de Marcel, il se retira brusquement.

Plock, — c'était le nom du chien, — parut interdit.

— Ce gaillard-là sera donc timide toute sa vie! dit M. Lauray.

Jeanne avait baissé les yeux en souriant.

Marcel ne fit sa réapparition à la noce que vers cinq heures du soir. On l'avait cherché partout, et comme j'avais raconté sa fantaisie de promenade nocturne, on craignit un instant qu'il ne lui fût arrivé malheur. Lorsqu'il reparut, on l'interrogea, mais plutôt par curiosité que par sollicitude. Brutalement, il répondit que le besoin de dormir lui avait fait chercher ailleurs un gîte qu'on ne lui avait pas offert. Mais on ne parut pas s'apercevoir des torts qu'on avait eus à son égard, et on le bouda pour sa longue absence.

La joie bruyante d'une noce campagnarde jurait trop avec ce tableau qu'il avait eu sous les yeux dans la matinée pour qu'il désirât rester plus longtemps chez les nouveaux époux.

Me prenant à part:

— Éprouves-tu le désir de coucher encore cette nuit dans le foin? me demanda-t-il.

— Je l'éprouve d'autant moins que j'y ai pris une migraine intense.

— Eh bien, faisons seller nos chevaux et partons.

— Partons!

Après avoir discrètement demandé quelques renseignements sur M. Lauray et sa famille, Marcel alla trouver les mariés, leur souhaita mille bonheurs et beaucoup d'enfants, puis fit connaître son intention de partir le soir même. On ne fit aucune espèce de frais pour le retenir. Nous quittâmes donc ensemble les gens de la noce.

Ce fut pendant le trajet de retour que j'appris ce que vous venez de lire.

II

Quelques jours après, Marcel, sous prétexte de politesse, se décida à aller faire une visite aux nouveaux époux. Mon ami était un homme trop bien élevé pour que la civilité ne fût pour rien dans sa démarche. Mais il se proposait bien aussi d'aller remercier M. Lauray. Il cédait donc à un sentiment de curiosité, à un peu de désir inexpliqué et beaucoup aussi au besoin de revoir cette demeure paisible où on l'avait si bien accueilli. Il voulait retrouver ce charme qui faisait un mystérieux Éden de cet intérieur.

La visite chez le père Vincent fut extrêmement abrégée au profit de celle qu'il voulait faire à Saint-Antoine. — C'était le nom du village où vivait M. Lauray.

Au moment où Marcel arrivait sous les grands arbres dans lesquels la maison était enfouie, il vit venir, par un sentier qui formait angle droit avec le chemin qu'il suivait, il vit venir un vieux prêtre qui se dirigeait aussi vers la demeure de la famille Lauray. C'était le desservant de la vieille église qu'on voyait à travers le feuillage.

Le jeune homme et le vieil abbé se rencontrèrent au seuil de la porte principale.

— Pourriez-vous me dire, monsieur le curé, si M. Lauray est chez lui?

— Je pense qu'il y est, monsieur, je vais lui faire ma visite de charité.

Ils entrèrent, Marcel cédant le pas au vieillard.

Le prêtre fut accueilli comme un patriarche, mon ami fut reçu comme une vieille connaissance.

Cette fois, le grand jeune homme blond dont il a été parlé était au salon. Il tenait ses mains en dévidoir pendant que Louise pelotonnait un écheveau de laine en lui faisant mille malices.

Plock, le chien fauve, était couché aux pieds de Jeanne et paraissait assoupi. Mais de temps en temps il relevait sa tête intelligente et regardait la jeune fille.

A l'aspect des nouveaux venus, Georges rougit en se levant, et voulut déposer l'écheveau sur le piano.

— Continuez, monsieur, je vous prie, dit Marcel à Georges.

— Oh! nous avons le temps, répondit Louise.

— Mais si c'est moi, qui suis la cause de cette interruption dans votre travail, je demande à remplacer monsieur. Je suis venu pour remercier votre père de l'hospitalité qu'il m'a si galamment offerte. Je ne voudrais pas occasionner le plus léger dérangement.

Georges, remis dans son aplomb par cette phrase, reprit son écheveau, et Louise le cours de ses malices.

Le bon curé exposa le but de sa visite.

— Ce n'est pas l'ami qui vient vous voir aujourd'hui, dit-il, c'est le pasteur. Si vous daignez vous apercevoir que j'ai mis mon rabat neuf et ma ceinture de soie, vous comprendrez que j'ai eu l'intention d'être un peu solennel.

Il sourit et ajouta:

— Je suis en tournée de charité et j'ai dans ma poche la bourse des pauvres. Elle ne sera jamais trop pleine, car voici l'hiver..

Les jeunes filles n'attendirent pas la fin de la harangue. Elles quittèrent le salon comme une nichée d'oiseaux, et revinrent, un instant après, porter au vénérable curé le plus clair de leurs économies. M. Lauray donna une somme assez rondelette; Georges fut généreux; Jeanne, et Marie et Louise déposèrent leurs offrandes d'une main qui ne devait sûrement pas dire à l'autre ce qu'elle avait donné.

Le bon curé se leva en disant:

— Merci, mes amis. Si les pauvres avaient seulement vingt-cinq bienfaiteurs comme vous dans ma paroisse, ce ne seraient plus des pauvres.

Il allait se retirer.

— Et moi, monsieur le curé, lui dit Marcel, n'accepterez-vous pas mon offrande, quoique je ne sois pas de la commune?

— Je n'ai pas le droit de refuser, monsieur, mais je n'osais vous demander quelque chose qui ressemble un peu à un impôt. Vous avez peut-être vos pauvres.

— Tous les pauvres de la terre seraient les miens si j'étais assez riche.

Marcel fit son aumône, et le prêtre se retira.

Alors mon ami fut mis dans le secret d'une petite conspiration qui se tramait au sein de cette famille. M. Lauray, Georges et les trois jeunes filles avaient comploté d'offrir un orgue-harmonium à l'église pour les fêtes de Noël. Devant Marcel on établit les comptes, et il ne restait plus qu'une petite somme à amasser pour parfaire le prix de l'instrument.

Au moment où on finissait de se réjouir à la pensée du plaisir qu'éprouverait le vieux curé, la cloche de l'église vint à sonner. On se mit à rire à la ronde. Il y avait de quoi. La malheureuse était fêlée outrageusement et rendait le son le plus faux qu'oreille humaine pût entendre

— Après l'orgue, il faudra penser à la cloche, dit M. Lauray.

Georges avait fini son office de dévidoir et s'était rapproché de Jeanne qui brodait. Marcel bavardait avec l'intelligent propriétaire de la maison; les deux plus jeunes demoiselles achevaient une paire de pantoufles en disant mille folies et en riant parfois comme des enfants qu'elles étaient. Ce tableau de famille était bien le plus délicieux que l'on pût contempler.

Une conversation assez suivie s'étant engagée entre Georges et Jeanne. Marcel se mit au piano et accompagna encore la voix de la jeune fille. L'effet fut peut-être plus saisissant que la première fois. M. Lauray fredonna une chansonnette de Nadaud. Les petites sœurs essayèrent un duo. Ils avaient tous des voix admirables.

— Je ne m'étonne plus que cette maison soit cachée dans les arbres, se dit Marcel, c'est un nid de rossignols.

Après une visite de quelques heures, il fallut quitter Saint-Antoine. Comme M. Lauray accompagnait mon ami jusqu'au bout de la grande allée, ils parlèrent de la voix de Jeanne et de l'étonnante harmonie qu'elle rendait lorsqu'on l'accompagnait au piano. Marcel ne pouvait cacher toute l'admiration que ce singulier phénomène lui inspirait.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Elle est heureuse, dit tranquillement M. Lauray, vous ne vous êtes pas trompé. Et puisque le hasard vous a mis dans le secret de la surprise que nous voulons faire au curé, soyez assez bon pour accepter la proposition que je vais vous adresser.

— Laquelle ?

— Il n'y a pas bien longtemps que j'ai l'honneur de vous connaître ; mais je crois vous avoir assez bien jugé pour pouvoir affirmer que vous êtes un aimable convive et un honnête garçon....

— Qui pense de vous, monsieur Lauray, le double de bien que vous dites de lui.

— Merci. C'est parfait alors. Si vous n'avez pas peur d'une partie de campagne en plein hiver, venez passer avec nous les fêtes de Noël. Vous serez témoin de la joie du bon curé. Ensuite vous verrez peut-être une noce.

— Une noce ? dit Marcel surpris.

— Oh ! rassurez-vous ; il y aura des lits.

— Je n'en doute pas. Mais c'est donc une de vos filles que vous mariez ?

— Oui, Jeanne.. avec Georges .. un garçon de cœur, quoique timide. Et tenez, écoutez ; il chante, maintenant que vous êtes parti, il chante avec sa future.

En effet, au milieu du silence de la campagne, on entendait une vigoureuse voix qui s'élevait pure, et qui ne tarda pas à se marier à une voix de femme admirablement sympathique.

— Acceptez-vous ?

— Avec reconnaissance. Lorsque je viens chez vous, il me semble que je me rafraîchis.

Marcel serra la main de son hôte, monta à cheval et disparut au galop.

L'avant-veille de Noël, mon ami Marcel me dit :

— Je vais demain voir mon nid de rossignols.

Il était tout joyeux. Et le lendemain, 24 décembre, à onze heures du matin, la famille Lauray était à table, lorsqu'il arriva à Saint-Antoine. On se serra un peu pour lui faire une place entre Jeanne et son père.

Il faisait très-froid. Marcel, qui venait de parcourir à cheval une trentaine de kilomètres, avait une faim de naufragé. Quand il eut calmé son appétit criard, quand la douce chaleur du brasier auquel il tournait le dos l'eut ranimé, il posa gaiement sa fourchette et se mit à bavarder. Le bonheur de cette famille avait la propriété de le rendre joyeux et communicatif. Il raconta les nouvelles de la ville, les événements récents, tous ces petits faits qui forment l'histoire de chaque jour, et qu'on ignore ordinairement à la campagne.

(La suite au prochain numéro).

LA BIBLIOTHÈQUE

Le goût de la poésie n'est pas absolument perdu, et il se trouve encore des poètes. Je n'en veux pour preuve que le charmant volume que je viens de lire et qui est à sa troisième édition, ce qui démontre clairement que les lecteurs ne lui ont point fait défaut.

Mme Ménier a publié sous ce titre : *Heures de loisir*, un recueil de fables, contes et pensées, où elle a mis tout son esprit fin et charmant, tout son cœur de femme. Le choix est difficile parmi tant de gracieuses productions, il faudrait tout citer pour faire apprécier l'œuvre. Je renvoie donc nos lectrices au livre même et je me contente de prendre au hasard, pour prouver *mon dire*, une petite fable intitulée : *le Bonheur :*

Autrefois, dans un siècle appelé l'âge d'or,
Le bonheur habitait la terre,
Prodiguant aux mortels la paix, ce doux trésor
Qu'aujourd'hui l'on ne connaît guère.
Pour eux, ce n'était pas assez de le tenir,
On voulut l'enchaîner jusque dans l'avenir !

Le bonheur, indigné de cette outrecuidance,
Jura qu'il reprendrait sa noble indépendance.
De ses ailes d'azur agitant le ressort,
Et livrant les humains à leur malheureux sort,
D'un vol léger bientôt il mesure l'espace.
D'errer dans l'infini jamais il ne se lasse,
Apollon et Phébé projettent tour à tour
Son ombre sur la terre et la nuit et le jour :
Les hommes, fascinés, la prennent pour lui-même.
Victimes de leur stratagème,
Poursuivant le bonheur avec avidité,
Ils n'ont que l'ombre, au lieu de la réalité.

L'ouvrage contient aussi plusieurs pièces de vers de plus longue haleine et animées du même souffle poétique, qui n'exclut ni la correction du vers ni l'élégance de la forme. Il se termine par une petite comédie très-agréable. — Didier, éditeur. — Prix, 3 fr. (1).

M. DE S.

(1, 2, 3) L'administration de la *Revue de la Mode* se charge d'envoyer *franco* à ses abonnées les volumes ou la musique dont il est parlé dans le journal. Prière de joindre un mandat de poste, à la lettre de demande, pour le prix marqué des ouvrages, et d'ajouter à cette somme 15 centimes par franc, pour les frais de port.

LA MUSIQUE

Sérénade du Passant (Mignonne, voici l'avril), poésie de François Coppée, musique de Wekerlin.

Les paroles de la Sérénade du *Passant* ont inspiré plusieurs compositeurs, mais pas un, ce me semble, n'a mieux réussi que Wekerlin, l'auteur de tant d'œuvres charmantes, à rendre le sentiment doux et tendre de ces vers gracieux. Prix, 1 fr. 50. Gamboggi, éditeur (2).

Bouquet de Bal. — Mazurka élégante de salon, dernière œuvre d'Eugène Ketterer, très-élégante composition d'une exécution assez facile, et qui a eu un très grand succès. Cette mazurka est très-brillante ; recommandée spécialement à celles de nos abonnées qui recherchent les morceaux *de danse* d'une facture originale. Prix, 2 fr. 50. Gamboggi, éditeur (3).

M. DE S.

LES MENUS DE LA SAISON

Septembre.

MENU D'UN DINER DÉLICAT

POTAGE

Consommé de volaille aux œufs pochés.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Huîtres en coquille au gratin.

POISSON

Soles en matelote normande.

ENTRÉES

Ailerons de dindon glacés aux petits pois.
Tourne-dos sauce poivrade.

RÔT

Cailles rôties.

ENTREMETS

Champignons farcis
Mousse aux fraises.

De ce *menu*, dont il m'a été donné hier d'apprécier les charmes, on peut, pour un dîner de famille, extraire le suivant :

Potage à volonté.
Abatis de volailles aux petits pois.
Entre-côte de bœuf grillée ou rôtie.
Ragoût de champignons.
Fraises au dessert.

Ce dernier dîner ne sera pas mauvais, mais je préfère le premier.

LE BARON BRISSE.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES AMANDES

On récolte deux variétés d'amandes, l'une a une saveur amère, l'autre est douce.

Lorsque l'amande n'a pas acquis son entier développement, elle est très-agréable à manger ; lorsqu'elle est mûre et sèche, on n'en doit user que modérément, parce qu'elle irrite la gorge et provoque la toux.

L'amande est la base des desserts appelés *quatre mendiants*, et composés d'un mélange de figues, de raisins muscats secs, d'amandes douces et de noisettes.

Les amandes enrobées de sucre portent le nom de dragées ; enrobées avec du sucre cuit au caramel, elles prennent le nom de pralines.

Les Allemands préparent le nougat avec des noix ; nous le composons avec des amandes, ce qui lui donne un goût plus délicat.

La frangipane est composée d'amandes mondées, réduites en pâte fine, cuites avec du lait sucré et aromatisées de vanille.

Par expression, on retire des amandes douces et des amandes amères une huile fine, bonne à manger en salade ; mais on emploie principalement cette huile dans la composition des parfums pour la toilette, l'huile antique et autres ; cette huile est la base du cold-cream et du cérat.

PATE POUR LES MAINS

Le tourteau qu'on obtient lorsqu'on a soumis les amandes à la presse pour en retirer l'huile, est pulvérisé ; il porte le nom de farine ou de poudre ; on l'emploie pour se nettoyer, se blanchir les mains. On en compose une pâte qui a les mêmes usages.

Poudre d'amandes douces	100 grammes.
Miel blanc	100 —
Alcool à 33 degrés	50 —
Essence d'amandes amères	10 gouttes.

SIROP D'ORGEAT

Les amandes douces servent à composer un sirop qui porte le nom de sirop d'orgeat, parce qu'au temps passé on faisait entrer dans sa composition une décoction d'orge. Le sirop d'orgeat est très-agréable l'été lorsqu'il fait chaud. On le prépare de la manière suivante :

Amandes douces	500 grammes.
Amandes amères	150 —
Sucre	3,000 —
Eau	1,625 —
Eau de fleurs d'oranger	250 —

Mondez les amandes de leurs pellicules en jetant dessus de l'eau bouillante ; réduisez en pâte fine dans un mortier en marbre ou en pierre, en ajoutant 125 grammes de l'eau et 600 grammes du sucre prescrit ; délayez cette pâte avec le reste de l'eau, passez en exprimant fortement ; ajoutez à l'émulsion le reste du sucre, faites fondre au bain-marie ; ajoutez l'eau de fleurs d'oranger, agitez ce sirop avec une spatule pour éviter qu'il ne se forme, par le refroidissement, une croûte à la surface. Mettez-le dans de toutes petites bouteilles pour qu'il reste le moins possible en vidange.

PRÉPARATION DU COLD-CREAM

L'huile d'amandes a de grands emplois en pharmacie, et dans la parfumerie elle est, nous l'avons dit, la base du cold-cream. On prépare le cold-cream de la manière suivante :

Huile d'amandes douces	215 grammes.
Blanc de baleine	60 —
Cire blanche	30 —
Eau de roses	60 —
Essence de roses	30 centigrammes.
Teinture de benjoin	15 grammes.

Faites fondre le blanc de baleine et la cire dans l'huile à l'aide du bain-marie, agitez jusqu'à complet refroidissement ; ajoutez par petites portions l'eau de rose, l'essence et la teinture de benjoin. Plus le cold-cream est battu, puis il est blanc ; on doit se servir d'un mortier de porcelaine ou de marbre.

STANISLAS MARTIN.

OSEILLE AUX PETITS POIS

Dans presque tous les ménages, on conserve pour l'hiver de la chicorée et de l'oseille, ce sont des mets économiques qui entrent comme accessoires dans d'autres mets.

L'oseille aux petits pois n'étant pas connue, nous en donnons la recette.

Dans l'oseille cuite et froide, on mêle par kilogramme 250 grammes de petits pois nouvellement écossés : l'acide de l'oseille les conserve. On coule ensuite sur cette oseille une couche de graisse de veau, qui, en se refroidissant, forme un couvercle qui intercepte l'air et prévient la moisissure.

S. M.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme *L., à S.* (*Lot-et-Garonne*). — Nous avons publié dans notre numéro du 15 juin dernier les modèles d'une layette complète. Nous en avons donné les patrons sur nos suppléments des 15 juin et 20 juillet. Nous ne pourrons de longtemps donner des patrons sur le même objet, car voici les confections, les robes d'hiver et la lingerie qui vont occuper toute la place disponible. Mais nous vous enverrons *franco*, sur votre demande, le numéro du 15 juin avec les planches de patrons des 15 juin et 20 juillet, moyennant 75 centimes en timbres-poste. Vous aurez des petites broderies.

Mme *Louise G., à C.* — Notre dernier supplément contenait une partie des objets que vous désirez. A bientôt la suite.

Mlle *M., à F.* — Vous avez dû recevoir de chez Mme Lecker les fournitures pour une paire de pantoufles.

Mme *Ler., à Boul.* — Nous allons publier successivement des modèles d'alphabets en broderie. Voyez notre dernier supplément. Il contient aussi des coins de mouchoir.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le Seigneur a dit : Laissez venir à moi les petits enfants.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 90 (avec patrons). Dimanche, 21 septembre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Confections d'automne et d'hiver : Paletot Louvois. — Mantelet Memphis. — Ferrières. — Marion Delorme. — Confection Watteau. — Chapeaux d'automne : Cérès, Angot, Andréa, Carlotta, Lisette, Montpensier. — Passementerie au passé. — Quatre dentelles au crochet, lacet et mignardise. — Quatre étoiles en crochet, croquet et frivolité. — Trois boutons pour vêtements. — Petite dentelle en broderie renaissance. — Blonde perlée. — Carré en guipure Richelieu. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées (toilettes de mariée et de demoiselle d'honneur). — Planche de patrons (cinq confections d'automne et d'hiver).

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Paletot Louvois. — Il est temps de nous occuper des confections d'automne; la saison humide que nous traversons les fait éclore cette année un peu plus tôt que de coutume.

Nous en publions aujourd'hui cinq modèles variés. Nos prochains numéros en contiendront tout une série, de façon à ce que nos lectrices puissent choisir suivant leur goût et leur position de fortune. Notre dessin forme paletot cintré derrière; ce paletot, à longues basques, se relève sur les manches et se prolonge devant en forme d'écharpe-mantelet. Établi dans un beau drap castor noir, le paletot Louvois est illustré d'un joli dessin courant, en soutache semée de perles de jais. Une guipure de laine, également perlée, le termine. Nous en donnons sur notre supplément les patrons en grandeur naturelle. Ce modèle et les deux suivants ont été créés spécialement pour la *Revue de la Mode* par MM Tainturier, Caclard et Cie, rue des Jeuneurs, 46.

2 Mantelet Memphis. — Jolie pèlerine en velours de soie, un peu froncée au bas de la taille, où elle est maintenue à l'aide d'agrafes en passementerie et de nœuds en faille. Elle est complétée par deux pans, formant basques d'habits des plus élancés et des plus gracieux. Devant, le mantelet est rond. Une passementerie illustrée de grelots

1. PALETOT LOUVOIS. 2. MANTELET MEMPHIS. 3. FERRIÈRES.

CONFECTIONS D'AUTOMNE ET D'HIVER. — MODÈLES DE MM. TAINTURIER, CACLARD ET Cie. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

satinés encadre la confection tout en faisant tête à une jolie dentelle perlée qui la complète. Nous en donnons sur notre feuille de supplément les patrons en grandeur naturelle. — La description de ces patrons se trouve à la dernière page du numéro.

3. Ferrières. — Rotonde-dolman, en moskowa noire, à envers de cachemire. Cette riche confection est illustrée d'une broderie en soutache agrémentée de jais. Elle est bordée d'une frange quadrillée, également perlée de jais. — Modèle de MM. Tainturier, Caclard et Cie.

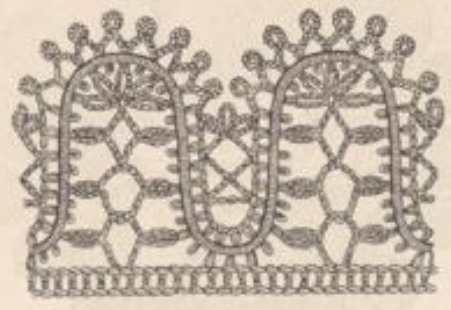
4. PASSEMENTERIE AU PASSÉ.

4 Passementerie au passé. — Modèle des galeries de Choiseul, 38, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Il faudrait emprunter le secours d'un coloriste pour vous rendre la valeur de cette passementerie, qui est un vrai chef-d'œuvre et ressemble, appliquée sur l'étoffe, à une broderie au passé que l'on aurait exécutée sur l'étoffe même. Mme de Saverny vous a parlé de ce genre de guirlande et de motifs tout préparés à l'aide desquels on peut, en quarante-huit heures, garnir une robe en lui donnant la même valeur que si

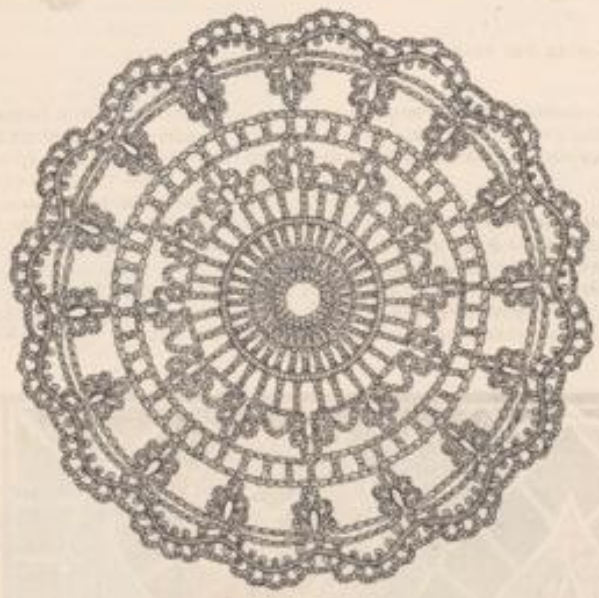
8. PETITE ÉTOILE AU CROCHET.

elle était entièrement brodée à la main. Sur notre modèle, les roses sont de plusieurs tons de rose, les verts de plusieurs nuances variées; les boutons, encadrés de leur calice et de leurs antennes, se font en vert tendre, et les tiges en soie de couleur bois. Ce même motif se fait en toutes largeurs; on peut donc varier ses garnitures et mettre sur les corsages des bandes moins larges que sur les jupons. Le prix est de 19 fr. le mètre, prix très-modéré, eu égard au travail et à ce que coûterait de temps et d'argent une robe entièrement brodée au passé.

Ces garnitures offrent un autre avantage : elles sont entièrement à jours, et par conséquent peuvent tout aussi bien figurer sur une belle robe de faille, dont elles rehaussent la valeur, que sur une toilette de bal, qu'elles rendent fraîche et pimpante.



9. DENTELLE AU CROCHET ET MIGNARDISE.

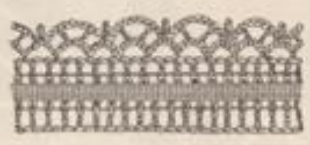


7. ÉTOILE AU CROCHET AVEC FRIVOLITÉ.

5. ÉTOILE AU CROCHET AVEC CROQUET.

5 à 8. Étoiles au crochet. — Modèles de Mmes Lecker, 3, rue de Rohan.

Étoile nos 5 et 6. — Le milieu de cette étoile n° 5 est tout à fait classique, ne comporte point d'élément étranger au coton et se fait tout entier en brides et en barrettes. On crochette d'abord un anneau sur lequel on prend à cheval pour former comme un feston; sur cet anneau, prennent pied des brides qui forment roues et qui n'ont dans le haut qu'un point d'intervalle entre elles. On crochette un rang plein au-dessus de ces brides; ce rang plein sert de base à une galerie de brides espacées de 4 en 4 points; les chaînettes d'intervalle sont festonnées comme le rond du milieu; au-dessus, les petites dents



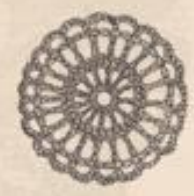
11. DENTELLE CROCHET ET LACET.

13. BOUTON EN NACRE.

se composent de 5 chaînettes; le rang qui vient ensuite est également festonné : c'est sur lui que s'appuient les deux aigues sur lesquelles se prend la galerie qui termine le rond du milieu; il faut alors recourir au crochet comme auxiliaire; un rang de brides le rattache à la galerie d'un côté; de l'autre, il est terminé par une petite dent faite en chaînette prenant pied dans les angles rentrants et aigus du croquet.

Notre dessin 6 représente les petits ronds qui servent à relier les grandes étoiles entre elles dans les ouvrages d'une grande étendue, voiles de fauteuil, dessus d'édredon, etc.

Étoile nos 7 et 8. — Cette étoile est aussi facile d'exécution que la précédente; elle se fait presque en entier au crochet, n'emprunte qu'une petite mignardise pour la dent extérieure. Le milieu se commence comme le milieu de l'étoile précédente. On fait ensuite sur ce milieu 3 rangs de brides dont les espaces vont en s'élargissant. Est-il bien besoin d'expliquer les rangs supérieurs point par point? Non : ce serait mal employer votre temps et le mien. Notre dessin est tellement clair qu'il suffit de le bien observer pour réussir le travail. Dans les ouvrages au crochet, une explication point par point n'est réellement utile que lorsqu'on n'a pas la ressource du dessin pour se faire comprendre. La petite rose n° 8 servira à relier les grandes étoiles entre elles.



6. PETITE ÉTOILE AU CROCHET.

9 à 12. Quatre dentelles au crochet. — Modèles de Mmes Lecker. — De même que pour les étoiles, il n'est pas besoin que je vous décrive point par point ces quatre jolies petites dentelles qui pourront suivant leur taille, être utilisées pour lingeries de dame ou d'enfant.

La dentelle n° 9 se fait au crochet avec le concours d'une mignardise C B, un peu grosse de lacet et, par conséquent, de picot; on commence par le rang de l'intérieur des dents; on fait ensuite les picots extérieurs, et, en dernier lieu, la galerie du pied.

La dentelle n° 10 se fait entièrement au crochet. Sur les festons qui prennent pied sur la chaînette de la galerie, on crochette d'un coup les fleurettes pleines qui forment motifs dans chacune des dents; le rang de picot extérieur s'exécute après, et l'on termine par la galerie du pied.

La dentelle n° 11 produit beaucoup d'effet, elle est d'une exécution rapide. En tête comme en pied, elle s'appuie sur un lacet Renaissance qui forme le mat du milieu.

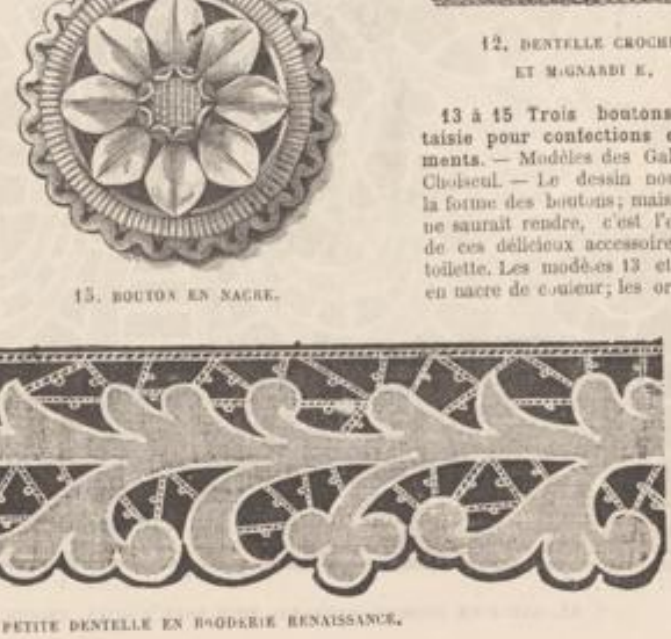
La dentelle n° 12 s'obtient au moyen d'une mignardise excessivement fine, que l'on contourne en vermicelle régulier; on crochette séparément chaque petit anneau qui se trouve au milieu des dents; puis on fait quelques points pour fermer complétement le cercle qui entoure l'anneau; une simple chaînette fait pied à la dentelle. Si on veut couvertir cette dentelle en entre-deux, il suffira de crocheter en tête une chaînette identique à celle du pied.

12. DENTELLE CROCHET ET MIGNARDISE.

14. BOUTON EN NACRE.

13 à 15 Trois boutons de fantaisie pour confections et vêtements. — Modèles des Galeries de Choiseul. — Le dessin nous donne la forme des boutons; mais ce qu'il ne saurait rendre, c'est l'effet irisé de ces délicieux accessoires de la toilette. Les modèles 13 et 14 sont en nacre de couleur; les ornements, également en nacre, sont de mille couleurs chatoyantes : le rouge tirant sur le rubis, le vert sur l'émeraude, le jaune sur la topaze, etc.

Le modèle n° 15 est tout en nacre du plus beau blanc; la couronne de feuillages se détache en relief sur le cercle extérieur, qui est découpé à jours.



15. BOUTON EN NACRE.

16. PETITE DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.

16. Petite dentelle en broderie Renaissance. — Nous avons donné depuis quelques semaines toutes les explications désirables pour le tra-

17. BLONDE PERLÉE. — MODÈLE DES GALERIES DE CHOISEUL.

vail de la broderie Renaissance : il nous semble donc superflu de répéter les mêmes explications à propos de cette petite dentelle. Je me contente de renvoyer mes lectrices à nos précédents numéros.

17. Blonde perlée. Modèle des Galeries de Choiseul. — Il entre dans notre programme de vous initier à tout ce qui se crée de nouveau et de gracieux dans le domaine de la mode. A ce titre, les blondes perlées ont droit de cité dans notre journal. Ces dentelles, dont les fleurs mates et satinées tranchent avec tant d'harmonie sur le fond clair du tulle de soie, se trouvent encore rehaussées par l'addition de perles de jais taillées qui en suivent les contours. Notre modèle peut vous servir de type pour rajeunir des dentelles noires ou blanches que vous auriez mises au rebut ; il est inutile, bien entendu, qu'elles soient du même dessin que la nôtre, cas qui se présenterait difficilement, puisque notre modèle est de la plus haute nouveauté. Pour rajeunir vos dentelles, il vous suffira de les perler en entourant de perles de jais les boutons des pétales, ou en enjolivant de jais les nervures et les calices. Nous ne vous offrons notre dessin que comme type du genre à la mode.

18. Carré en guipure Richelieu. — Ce carré employé seul peut servir pour pale d'autel ou pour pelote ; mais en le combinant avec des carrés de toile illustrés de broderies anglaises, ou avec des carrés de filet ou de crochet, on obtiendra de ravissants couvre-lits, des dessus d'édredon, des encadrements de rideaux.

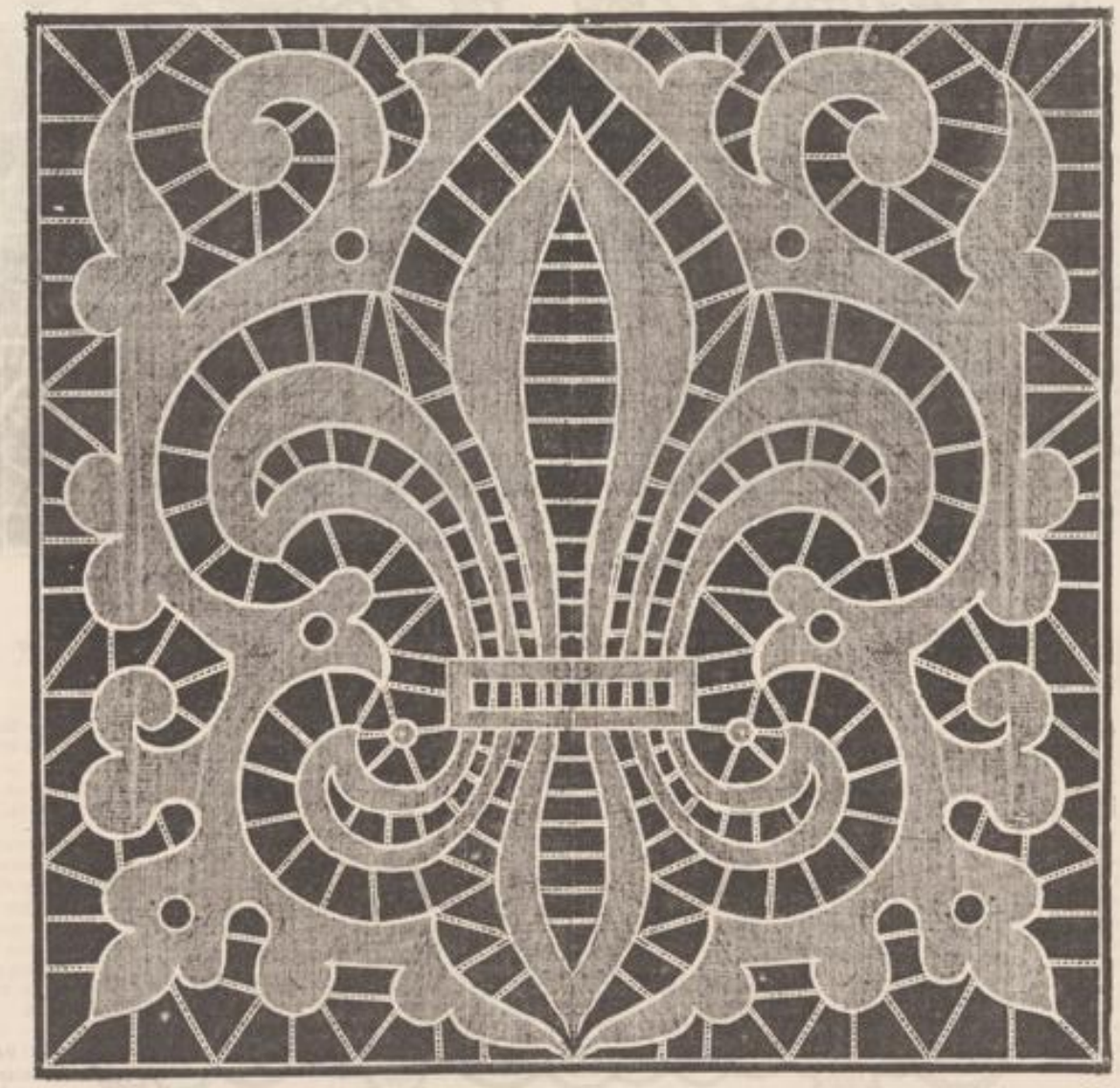
On peut l'exécuter sur toile blanche, sur toile grise ou sur toile écrue ; il ne faut pas que le tissu soit serré.

On commence par faire tous les festons qui encadrent les pleins ; on lance ensuite, sans prendre l'étoffe, les fils des barrettes vénitiennes, et on exécute celles-ci comme si l'étoffe était enlevée en dessous. On coupe alors l'étoffe pour que les barrettes soient dans le vide.

Une variante à ce travail consiste à exécuter ce carré pour pelote sur de la faille blanche d'un ton bien mat ; en ce cas, on festonnera le cadre des pleins en blanc et en jaune d'or et les barrettes en vert.

19. Costume Marion Delorme. — Jupe de faille noire ; le tablier est orné d'un haut plissé à la vieille, surmonté d'un petit volant également plissé. Le costume Marion Delorme, d'un modèle entièrement nouveau, est en drap de dame gris tourterelle ; ce drap a pour ornement un large revers de velours noir ; le même velours forme col derrière et se répète en un haut retroussis aux manches. Poche de côté agrémentée de boutons de jais et d'acier. Le costume est relevé derrière par un gros nœud retenu dans une boucle de jais et acier. Un nœud en moire part du col et retombe par derrière en longs pans flottants. Nous donnons sur notre supplément les patrons en grandeur naturelle de cet élégant vêtement. — Modèle de MM. Millette et Bourely.

20. Confection Watteau. — Robe de faille noire ornée de volants plissés et de bouillonnés alternés. Riche confection Watteau en beau cachemire noir ; cette confection, fendue dans le dos, est enrichie de dentelle de guipure parsemée de perles de jais taillées et d'agréments de passementerie. Nous en donnons le patron sur notre supplément. — Modèle de MM. Millette et Bourely, 4, rue Meyerbeer.



18. CARRÉ EN GUIPURE-RICHELIEU, POUR PALE D'AUTEL, PELOTE, COUVRE-LITS, RIDEAUX, ETC.

CHAPEAUX

21. Chapeau Cérès. — La forme est en paille anglaise noire ; la calotte est recouverte d'une guirlande de raisins noirs et de raisins dorés, au milieu desquels se trouve enfouie une touffe de roses. Le retroussis du chapeau est bridé de velours noir liséré de faille rose. La torsade et les pans qui retombent sur la nuque sont en turquoise noire doublée de faille rose. Deux belles barbes de dentelle complètent cet élégant chapeau.

22. Chapeau Angot. — Forme en paille anglaise noire. Le diadème, assez élevé, est recouvert d'un enlacement de feuillages de jais mats et clairs alternés ; un beau nœud de turquoise noire doublée de bleu ornemente le milieu du chapeau sur le devant et enserre la calotte, tout en retenant le pied d'un panache de plumes bleues et roses mélangées.

23. Chapeau Andréa. — C'est, à proprement parler, un chapeau rond. La forme, en paille belge très-fine, est crânement retroussée sur le côté ; deux pattes croisées, en faille noire et rose, ont

l'air de maintenir ce retroussis; une touffe de roses thé, qui se trouve à la tête des retroussis, retient une plume naturelle qui retombe sur la nuque; le retroussis du chapeau est bridé de velours noir liséré de rose.

24. Chapeau Lisette. — Il est tout en étoffe de turquoise, nuance très-claire, enserré dans des biais de velours violet; le ruché, qui retombe sur les cheveux, est d'une nuance douce en dessus, avec transparent plus foncé en dessous. Une aigrette blanche, qui s'élance d'une touffe de plumes violettes, domine la calotte.

25. Chapeau Carlotta. — Chapeau de velours épinglé, bleu turquoise, hardiment retroussé par derrière pour laisser voir une touffe de boutons de roses à moitié entr'ouverts. La boucle qui retient les coques du nœud est en argent niellé; du milieu des coques s'échappe un panache de plumes bleues de plusieurs nuances, partant du blanc et arrivant au bleu clair. — Modèles de Mmes Moreau-Didsbury, 23, boulevard des Capucines.

26. Chapeau Montpensier. — Véritable chapeau d'hiver; ce modèle est en velours couleur prune de Monsieur; le bouillonné qui se trouve en dessous est en turquoise bleu clair; une agrafe d'acier aux pointes diamantées rattache le nœud, et retient un panache de plumes naturelles, duquel s'échappe une trainasse de roses thé.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de mariée. — Robe de faille d'un beau blanc d'argent formant longue traine ou manteau de cour; cette traine est agrémentée de trois volants tuyautés en crêpe lisse, grenadine ou tulle de soie un peu gommé. La robe est recouverte d'une tunique en application d'Angleterre, tunique établie à l'aide des volants de la corbeille de mariage; devant, ils forment tablier à double étage, et derrière, après s'être réunis en un léger pouf, ils retombent comme une espèce de barbe prolongée qui suit les ondulations de la traine; une ceinture en gros de Tours soutient le retroussis du volant et se confond en s'y entremêlant avec les bouts de la barbe. Le corsage est ouvert et orné en fraise Médicis prise dans l'étoffe de la robe et mélangée à des ruches assorties à celles de la traine. A l'intérieur se trouve une modestie en point d'Alençon, — le corsage est à longues basques postillon qui ont l'air de suivre la direction de la traine; elles sont garnies de ruchés à tête qui, répétés aux manches, forment sabot. Le voile, en tulle illusion, est retenu par le pouf en fleur d'oranger, ce qui ne lui permet pas de retomber sur le visage comme aux voiles posés à la juive. La berthe et les manches, en application d'Angleterre, assorties à la tunique, sont réservées pour la toilette du soir, qui sera la même quant au jupon, mais décolletée pour le corsage.

Toilette de demoiselle d'honneur. — Robe de taffetas d'Italie feuille de rose. Devant, le tablier est orné en draperie

19. COSTUME MARION DELORME.

MODÈLES DE MM. MILLETTES ET BOURELY.

20. CONFECTION WATTEAU.

de ruches à tête de même étoffe avec volants de soie et de mousseline alternés; par derrière, de grands volants découpés à l'emporte-pièce, en dents de rose, recouvrent la jupe et servent de soutien à la tunique de mousseline suisse ou mousseline des Indes qui recouvre la première jupe; cette jupe est simple dans sa parfaite élégance; un grand volant ayant en tête une guipure fine ou une dentelle de Bruges un peu plus haute que celle qui fait bordure; l'entre-deux du milieu du volant doit être de même fabrication que cette dentelle. Cette tunique fait tablier un peu bouillonné devant; elle se relève sur les côtés à l'aide d'une ceinture moirée rose agrémentée de fleurettes blanches et roses sur rayure gris argent; elle forme pouf derrière, et une traverse de la ceinture, qui part du côté droit, est passée en dessous de ce pouf, qu'elle semble soutenir; le corsage seul est voilé de mousseline et de dentelle; les manches sont tout en soie, et la dentelle ne se retrouve qu'en sabots, dominés par ceux de taffetas qui, de même que ceux de la jupe, sont découpés en dents de scie; un nœud de page agrémente l'épaule gauche. Le chapeau est en velours épinglé blanc, avec torsades et bouillonnés de velours rose surmontés d'un panache de plumes d'autruche aux têtes les plus fines.

PLANCHE DE PATRONS

Nous donnons sur notre supplément les patrons en grandeur naturelle de cinq confections d'automne et d'hiver :

Paletot Louvois, dessin 1 du numéro de ce jour;

Manchelet Memphis, dessin 2 du numéro de ce jour;

Costume Marion Delorme, représenté par notre dessin 19;

Confection Watteau, représentée par notre dessin 20;

Confection en cachemire (forme dolman) dont le dessin a paru dans notre dernier numéro.

Afin de donner plus de développement à ces patrons, nous avons supprimé, pour cette fois, sur notre supplément, le texte explicatif. Nos lectrices trouveront ce texte à la dernière page du numéro.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Le temps est gris, il pleut; le froid est à notre porte, il faut songer sérieusement à se prémunir contre ses atteintes, car nous voilà avertis, l'hiver est proche. La prévoyance est une précieuse qualité. Elle est aussi bien sœur de l'élégance que de l'économie, et il serait facile de prouver que les acquisitions faites à la hâte, sans réflexion, doivent nécessairement laisser beaucoup à désirer à ce double point

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

ils retombent comme
uit les ondulations de
Tours soutient le re-
y entremêlant avec les
vert et orné en fraise
et mélangée à des ru-
l'intérieur se trouve
le corsage est à lon-
le suivre la direction
hés à tête qui, répé-
voile, en tulle illusion,
ger, ce qui ne lui per-
mme aux voiles posés
en application d'An-
réservées pour la toi-
au jupon, mais dé-

Robe de taffetas d'I-
r est orné en draperie

notre supplément, le
ont ce texte à la der-

E. BOUGY.

MODE

est à notre porte, il
ir contre ses atteintes,
oche. La prévoyance
si bien sœur de l'élé-
lacile de prouver que
réflexion, doivent né-
er à ce double point

A. Chantal

1873

Meisse et Falconnet imp. Paris

N° 90

G. Bonnin

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Bataillon, r. Choiseul 5.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

22. CHAPEAU ANGOT. 21. CHAPEAU CÉRÈS. 23. CHAPEAU ANDRÉA.

25. CHAPEAU CARLOTTA. 24. CHAPEAU LISETTE. 26. CHAPEAU MONTPENSIER.

SIX CHAPEAUX D'AUTOMNE. — MODÈLES CRÉÉS SPÉCIALEMENT POUR LA REVUE DE LA MODE, PAR Mmes MOREAU-DIDSBURY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de vue. Je sais bien que la mode n'est point fixée à cette époque, mais il est certains vêtements de *fond* qui ne varient guère d'une année à l'autre; ceux là on peut toujours les préparer à l'avance. On peut, par exemple, se munir d'un bon costume de laine noire ou de teinte foncée pour les jours sombres qui ont commencé si tôt cette année. J'ai vu des étoffes sergées très-solides et qui seront élégantes, parce qu'elles font *nouveauté*, bien que l'apparence n'en soit pas très-séduisante. On fait le costume entier ou simplement une polonaise qui se porte avec un jupon de soie noire ou de velours. Comme garniture, on emploie des effilés en laine de la même nuance, à boules et à glands, ou des biais de soie piqués, ou bien on met des plastrons de velours ornés de boutons d'acier ou d'argent bruni. On porte aussi beaucoup la tunique-jupe sans garniture, avec une simple piqûre, et le petit paletot très-ajusté et croisé sur la poitrine en veston. Les larges revers de ce paletot, les parements des manches, les poches, se doublent de faille ou de velours, ou sont simplement piqués comme la jupe; on ajoute parfois une petite poche sur la poitrine, destinée à contenir un mignon petit foulard; ce dernier détail n'est pas du goût de tout le monde, je le signale à celles de nos abonnées qui ne craignent pas un peu d'excentricité. J'ajouterai cependant que ce qui paraît *convenable* sur le pavé d'une grande ville est permis aux eaux, à la campagne, ou même pour toilette du matin.

Je sais qu'on va porter beaucoup de jupons de velours, et surtout de velours anglais. Pour ma part, je ne puis souffrir ce velours de coton, lourd à l'excès et qui jaunit ou rougit si vite, qu'au bout de trois mois on n'a plus qu'une vieillerie absolument défraîchie. Je vous engage, chères lectrices, avant de faire une acquisition de ce genre, à réfléchir et à vous demander s'il n'est pas préférable de dépenser un peu plus pour acheter du velours *tramé* qui sera d'un usage bien supérieur au velours anglais. Le velours tramé coûte de 12 à 16 francs le mètre, il est vrai mais je ferai remarquer qu'il n'est pas absolument nécessaire de faire le jupon entier en velours. On peut parfaitement utiliser le haut d'un vieux jupon de soie noire et ne calculer que sur une hauteur de 80 centimètres pour la quantité de velours à acheter. On aura ainsi un jupon d'un prix très-abordable, si on réfléchit surtout que ce jupon pourra servir pendant plusieurs années de suite, tandis qu'un jupon en velours de coton fournira difficilement la carrière d'un seul hiver, et encore!

On pourra me dire que telle bourse peut se permettre 50 francs de dépense, tandis que 80 francs sont une trop grosse somme, impossible à réaliser. Je répondrai en ce cas: Je préfère mille fois un jupon de soie noire ou le jupon pareil au costume qui n'ait aucune prétention à l'élégance, au jupon en velours de coton, lequel, pendant un mois, aura un air de faux luxe, et qui, ensuite, n'aura plus qu'un aspect misérable avec ses plis miroités et rongés. D'ailleurs, je prétends qu'il est toujours possible, quel que soit le budget de chaque femme pour sa toilette, en réglant soigneusement ses dépenses, en ne suivant pas les conseils de la fantaisie ou de l'entraînement, de n'acheter que des objets solides, bien portés, élégants. Il suffit de savoir se priver à l'occasion d'une babiole trop coûteuse, de *prévoir* la nécessité d'un achat de quelque importance en mettant de côté de temps à autre une somme minime que l'on eût employée à satisfaire quelque fantaisie. Quand vient alors le moment de choisir entre une étoffe, coûteuse, sans doute, mais d'un excellent usage, un vêtement cher, peut-être, mais solide et élégant, et d'autres d'un prix moins élevé n'ayant qu'une apparence trompeuse, on n'hésite pas: la *réserve* faite dans ce but n'est-elle pas là? Ne vous y trompez pas, chères lectrices, je vous signale en quelques lignes la véritable *économie*, qui ne consiste pas, soyez-en bien certaines, à n'acheter que des choses *bon marché*, mais bien à savoir répartir sagement ses dépenses, à faire le meilleur usage possible de ses ressources.

Je ne sais si vous avez remarqué que votre journal prend à tâche de ne vous donner que des modèles élégants, la plupart riches, mais ne croyez pas pour cela qu'il veuille vous entraîner dans la voie où se sont jetées tant de femmes à notre époque de luxe. Bien au contraire, la *Revue de la Mode* est surtout la *Gazette de la famille*, c'est-à-dire le journal des mères raisonnables, des jeunes filles modestes. Si nos gravures représentent souvent de très-belles dames revêtues de costumes d'une élégance un peu merveilleuse, c'est que nous avons foi dans l'intelligence de nos lectrices qui se disent certainement: « Voilà une magnifique toilette; certes, je ne puis me permettre ni ces hauts volants de dentelle, ni cette riche passementerie, ni même cette profusion de plissés et de ruches en étoffe coûtant 15 francs le mètre; mais cette coupe est parfaite, je puis l'imiter; mais ce *relevé* est gracieux, je puis faire la traîne moins longue, ne mettre que trois nœuds au lieu de six, employer une dentelle moins haute que je possède, et j'aurai quand même l'ensemble, la silhouette de ma gravure, qui est charmante. » N'est-ce pas ainsi que vous raisonnez, mesdames? Je serais fort heureuse de le savoir et d'en être convaincue. Donc on vous donne des modèles très-élégants, parce que ce sont ceux-là qu'il faut suivre en les modifiant, et je vous conseille les étoffes solides, quoique chères, parce que je suis convaincue que la femme économe doit les préférer aux autres.

En continuant sur ce thème, je dirai encore: Préférez les bottines bien faites aux chaussures de pacotille qui ne durent pas et abîment le pied. Une bottine avachie, déformée, donne des cors, supplice intolérable, et s'use bien plus vite que telle autre qui coûte un peu plus cher, mais qui joint l'élégance à la solidité, se moule sur le pied sans le blesser et rend la démarche aisée et gracieuse. Il faut éviter également l'écueil de la *fantaisie* et de l'excentricité qui ont produit les talons Louis XV exagérés, les formes bizarres; et je ne recommande nullement à nos abonnées de payer 10 ou 15 francs de plus le privilége d'être ridicules. Je crois m'être bien expliquée.

Je ne veux pas terminer ce courrier sans faire mention de quelques objets de lingerie que j'ai remarqués comme étant de très-bon goût. Ce sont d'abord des cols et des manches en toile fine, ornés d'un large ourlet à jour aussi large que les ourlets de mouchoir. Les cols sont droits derrière et cassés par devant à chaque coin, ou bien largement échancrés par devant et à peine repliés comme les chemises de nos élégants; ce'a s'appelle le col *cocodès* (l'objet est plus joli que le nom), ou bien ils sont légèrement ouverts droits derrière avec revers assez larges, ou plissés par derrière et rabattus par devant, mais toujours avec un large ourlet à jour. Les cols ouverts en cœur sont presque tous garnis à l'intérieur d'un plissé en mousseline, terminé par une valenciennes, ou par un plissé de malines, si le col est en très-fine batiste. Les manches se font plus larges qu'autrefois, et c'est tout simple, puisque les manches de robe sont en général infiniment plus larges aussi; celles qui accompagnent les cols dont je viens de parler sont à revers droits se repliant sur le poignet au repassage; ces revers sont ouverts à la couture extérieure et ornés d'un jour formant ourlet à 3 centimètres du bord; d'autres forment un simple poignet large, ouvert également à la couture extérieure, ornés du même jour; seulement un plissé de dentelle ou de mousseline s'échappe de l'ouverture et garnit l'intérieur de la manche.

On fait de charmants nœuds de corsage en crêpon de Chine bleu pâle, rose tendre, blanc, mauve, garnis de dentelle de Bruges ou de blonde. Ces nœuds se posent à l'échancrure des robes en cœur; ce sont les plus élégants et que l'on destine aux toilettes du soir. Les cols montants exigent un petit tour de cou accompagnant le nœud.

On m'a demandé pourquoi je ne parlais jamais des plastrons de crêpe de Chine ou de taffetas de toutes couleurs, ornés de dentelle et formant gilet, que l'on voit à tous les étalages; c'est d'abord parce que, personnellement, je n'ai jamais trouvé cela joli ni seyant; ensuite, parce que j'ai remarqué que mon opinion était celle d'un très-grand nombre de femmes justement renommées pour leur bon goût et l'art charmant avec lequel elles s'habillent, puisqu'elles n'ont jamais adopté cette mode. Je préfère à ces gilets le jabot coquillé de dentelle blanche ou noire, ou même composé de dentelle blanche et de dentelle noire, avec nœuds de la couleur de la robe, ou nœuds bleus ou roses sur une robe noire. Je pose toutefois cette restriction, que le jabot n'est pas de mise dans la rue, il est destiné à orner les toilettes de réception de jour ou du soir; il accompagne très-bien une toilette de théâtre ou de dîner intime. Dans le jour, sur le pavé, le col de toile uni restera toujours ce qui est le mieux porté, et par conséquent le plus élégant.

Je dois rectifier une erreur involontaire que j'ai commise en recommandant à mes lectrices l'*eau* et le *duvet de Ninon*. Cette eau de toilette si bienfaisante et si agréable se trouve 31, et non 33, rue du 4 Septembre, chez Mme Lecomte, seule propriétaire, *A la Parfumerie de Ninon*, ainsi que la poudre qui se nomme: *duvet de Ninon*.

MARIE DE SAVERNY.

LA CLOCHE DE SAINT-ANTOINE

(Suite)

Les demoiselles Lauray riaient beaucoup de ses boutades. Elles en riaient peut-être même plus que ne le méritaient ces saillies. Le père de famille souriait aussi de temps en temps, mais sa gaieté paraissait tempérée. Jeanne jetait parfois et à la dérobée un regard sur son père, et semblait heureuse quand un sourire effleurait les lèvres du bourgeois campagnard.

Malgré ses prétentions à être le plus fin des observateurs, Marcel ne s'apercevait pas de cela. Être au milieu de ces rossignols, cela lui suffisait. Il trouvait la joie de la famille très-naturelle et continuait à lancer les phrases les plus folles.

Tout à coup:

— Et le timide M. Georges, s'écria-t-il, ne me donnera-t-on pas de ses nouvelles?

Une espèce de nuage passa sur tous les fronts.

— Il est en voyage répondit M. Lauray.

Il y eut un silence.

Marcel n'était pas assez avant dans les secrets de la famille pour oser faire allusion à ce que lui avait dit Lauray touchant le mariage de Jeanne. Il n'insista pas.

— Et l'orgue? ajouta-t-il. Je me fais une fête de la joie du curé. Même j'ai poussé le zèle jusqu'à étudier pendant deux mois un *Agnus Dei* de Cherubini qui produira un effet saisissant.

— Mon cher ami, lui dit M. Lauray avec une gaieté factice, le moins que nous puissions faire pour tant de courage, est de vous accorder une mention honorable...

— Croyez-vous que ce soit assez? répondit Marcel sur le même ton de plaisanterie.

— Mais il faudra vous contenter de nous faire entendre ce chef-d'œuvre sur le piano de Jeanne.

— Comment?

— Un retard imprévu nous force à renvoyer à un autre jour de fête le plaisir que nous aurions en vous écoutant à l'église et en faisant une bien agréable surprise à M. l'abbé.

— Ah! c'est bien fâcheux. Mais je suis toujours invité, je pense?

— Toujours! répondit vivement Jeanne, M. Lauray ayant fait un geste de découragement que Marcel n'avait pas vu.

On passa au salon.

Jeanne fit avec Marcel tous les frais de la conversation. L'ami des rossignols en profita pour se glisser au piano et se livrer à son plaisir favori, celui d'accompagner les paroles de la jeune fille. Cela ne l'empêchait pas de causer, d'ailleurs, et il était toujours à la réplique.

Mais aux premiers accords en sourdine qu'il essaya, c'était faux. Il prit un autre ton et ne réussit pas davantage.

— Ce piano est désaccordé probablement, murmura-t-il.

Un diapason était à sa portée: il s'en empara. Machinalement et tout en discourant sur un sujet banal, il prit le *la*. Le piano était juste. Il crut s'être trompé, recommença ses accords, reprit le *la* et ne fut pas plus heureux. Marcel était stupéfait.

— La voix de Jeanne est donc fêlée? pensa-t-il.

Et alors il se souvint d'avoir lu dans le *Reisebilder* d'Henri Heine que le son de certaines voix était l'indice certain d'une vie heureuse; mais que plus tard, après la souffrance, ces mêmes voix laissaient entendre un léger défaut dans la pureté du timbre, comme ces cloches dont une fêlure imperceptible a faussé le son. Du reste, il faut être un habile physiologiste pour répondre de ne pas se tromper en présence de cet accident fréquent, surtout chez les femmes, et qu'Henri Heine appelait le phénomène des cloches fêlées.

III

Dans la circonstance présente, Marcel n'avait aucun mérite à cette découverte. Le hasard seul l'avait servi.

Mais il se prit à réfléchir. Les scènes du déjeuner lui revinrent à la mémoire. Il se rappela la gaieté un peu exagérée des jeunes filles, le sourire forcé du père de famille. Il examina le visage des deux plus jeunes sœurs et y découvrit une demi-teinte sérieuse que les splendeurs du sourire ne parvenaient pas toujours à effacer.

Pourtant ce n'était pas pour lui une certitude. La fêlure de la voix de Jeanne pouvait être momentanée et avoir sa cause dans une altération de santé, une maladie de larynx, que sais-je? Chaque chose était si bien à sa place dans cette maison; la vieille Marinette boitait plus que jamais, allant et venant toujours avec le même zèle. Georges seul était absent.

Georges! c'est là que devait être la plaie.

Marcel recommença ses accords tout doucement. M. Lauray, qui jusqu'alors était resté absorbé dans ses pensées, releva brusquement la tête et parut surpris de la dissonance.

A coup sûr il y avait un malheur dans cette maison.

Desbois ferma le piano sans avoir l'air d'y penser et alla s'asseoir fort perplexe au coin du feu. Les diverses occupations du ménage dispersèrent les jeunes filles quelques heures avant le dîner. M. Lauray demanda à son hôte la permission de faire une course aux environs et le pria de l'excuser.

— Au reste, mon cher ami, vous êtes ici chez vous; faites à votre fantaisie. On dîne à six heures.

Marcel alla rêver sous les arbres, malgré l'acuité du froid. Cette pensée qu'un vent de malheur avait soufflé sur cette admirable famille lui avait donné la fièvre. Tout en cherchant à pénétrer ce mystère, il analysait la voix de Jeanne.

C'était une étrange chose. Il y avait des notes qui manquaient, comme une harpe à laquelle on aurait brisé trois ou quatre cordes. Lorsque, par hasard, elle parlait sur ces notes-là, on entendait une espèce de sifflement imperceptible. Quant aux cordes qui restaient, quelques unes avaient conservé toute leur force, toute leur harmonie; mais à côté l'on en trouvait qui étaient d'une extrême faiblesse et comme détendues. Certes, tant qu'on ne touchait que les notes vulgaires, le son paraissait juste, mais au premier

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

essai d'accord ou de mélodie sur les cordes psychologiques, la dissonance était flagrante.

Marcel en était là de ses réflexions, lorsqu'il vit la grande porte de l'étable ouverte. Machinalement l'idée lui vint d'aller rendre visite à ce troupeau de vaches dont la vue l'avait si fort réjoui à sa première visite.

Il entra; l'étable était vide.

Les bêtes pouvaient être au pâturage? non. Les râteliers étaient dégarnis; les crèches dans lesquelles on voyait deci delà quelques brins de paille froissés ou quelques bribes d'herbages fanés, les crèches n'avaient plus ce luisant que leur imprime le contact du mufle et de la langue des ruminants. Sur le sol, plus de litière. Les araignées commençaient à tisser leurs chefs-d'œuvre dentelés entre les barreaux des râteliers. Le troupeau n'était plus là et ne devait plus y revenir.

Était-ce donc plus que le malheur qui s'était abattu sur M. Lauray? Était-ce la misère?

Marcel sentit son cœur se serrer.

Et Georges! Mais Georges alors était parti, abandonnant la pauvre fille qui avait eu foi en son amour. Georges était donc, malgré la bonne opinion qu'on avait de lui, Georges était un épouseur vulgaire qui avait disparu en même temps que la dot sur laquelle il comptait.

— C'était pourtant bien cette maison que j'aurais indiquée à tous ceux qui m'auraient demandé l'adresse du bonheur, pensait Marcel.

Comme il rentrait au salon, Jeanne vint à lui.

— Monsieur Desbois, lui dit-elle, vous avez trouvé quelque chose de dérangé dans mon piano?

— Non, mademoiselle.

— Cependant je vous ai vu prendre le diapason pour vous assurer de la justesse d'un accord.

— J'avais l'oreille mal disposée, voilà tout. Votre piano est un admirable instrument.

— Croyez-vous vraiment qu'il ait une valeur... commerciale?

— Mais comme tous les bons pianos à queue d'Érard, il vaut trois mille francs.

— Autant que cela?

Marcel craignait de comprendre

— Après le troupeau, les meubles! ce serait horrible; il faudra que je sache...

M. Lauray rentra. Jeanne ne parla plus de son piano. On se remit à table, et le repas fut naturellement beaucoup moins gai que celui du matin. Marcel, qui avait entrevu une partie de la vérité, Marcel n'osait plus être joyeux, paradoxal, spirituel. Soit qu'on se fût aperçu de sa gêne, soit toute autre cause, la famille redoubla de prévenances, de ruses, d'entrain même dans la conversation, comme si l'on eût voulu faire disparaître la fâcheuse impression sur l'esprit du jeune homme.

Peu à peu la gaieté revint. Marcel se laissa aller facilement à la joie. On porta solennellement une grosse bûche de Noël dans l'âtre. On fit des friandises. On se remit au piano, et la soirée se passa fort agréablement. Jeanne chanta. Marcel ne l'avait pas encore entendue. Il préférait peut-être à son chant sa parole d'autrefois. Mais la fêlure imperceptible de la cloche donnait à sa voix vibrante de mezzo-soprano des accents si pleins de mélancolie, que le jeune homme ne put se défendre d'une larme lorsqu'elle chanta la cavatine du *Trovatore*.

Jeanne chantait évidemment sans méthode. Mais au fond de cette âme et dans les secrets de cette voix, on sentait un monde de passions et de douleurs. C'était navrant et cela attachait d'une manière invincible.

A onze heures et demie, on partit pour la messe de minuit. Après l'office, on alla chercher le vieux prêtre qui devait faire le réveillon traditionnel avec la famille Lauray. Le desservant de Saint-Antoine paraissait grave. Marcel l'observait attentivement. Il remarqua que le vieillard était plein de prévenances délicates pour Jeanne. A chaque instant, il cherchait et trouvait l'occasion de placer un mot de consolation ou d'espérance.

Vers deux heures du matin le curé manifesta l'intention de se retirer.

— Le sonneur de cloches doit être au coin du feu à bavarder avec Marinette. Il suffira de l'appeler.

— Pas le moindre sonneur de cloches à la cuisine.

— Il se sera grisé, le malheureux, dit en souriant le curé: c'est une rente. Il faut, du reste, lui rendre cette justice qu'il ne se passe cette fantaisie qu'une fois l'an, mais toujours aux fêtes de Noël. M. Lauray, faites-moi donner une lanterne, et je vous dirai bonne nuit.

— Monsieur l'abbé, dit Marcel, me permettra bien de remplacer le sonneur pour aujourd'hui et de le reconduire au presbytère.

— Avec plaisir, monsieur Marcel.

Chemin faisant, le jeune homme entama le chapitre des renseignements, sans précautions oratoires. Il demanda au curé quel était le malheur qui avait frappé la respectable famille.

— Cette question, ajouta-t-il, n'est pas l'effet d'une curiosité qui serait stupide. Elle vient de l'intérêt que je porte à M. Lauray. J'ai cru remarquer comme une atmosphère de tristesse autour de cette gracieuse maison, et je voudrais en savoir la cause. D'ailleurs, si j'étais indiscret, monsieur l'abbé, je vous prierais de considérer mes interrogations comme non avenues.

CAMILLE DERAINS.

(La suite au prochain numéro.)

Les Conseils du Docteur

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE — DÉCOLORATION DES CHEVEUX

Il n'est pas de sujet sur lequel le charlatanisme s'exerce constamment avec plus de succès. On trouve à la quatrième page de nos journaux cette sempiternelle formule: *Plus de cheveux blancs;* il faut être circonspect dans l'emploi de ces spécifiques, car, sous cette rubrique, on débite parfois les drogues les plus absurdes et les plus compromettantes pour l'existence des cheveux.

Je vous ferai connaître, en parlant des cosmétiques, la composition et les dangers de quelques-uns de ces mélanges destinés à teindre les cheveux blancs; je vous indiquerai en même temps quels sont les moins malfaisants. Mais pour aujourd'hui je me contenterai de vous entretenir de la décoloration des cheveux, désignée en médecine sous le nom de *canitie*. Je sais que la plupart de mes lectrices n'ont pas encore de cheveux blancs; mais comme j'espère que toutes arriveront à un âge fort avancé, mes conseils pourront leur servir pour un autre temps.

On peut distinguer deux espèces de canities: 1° Celle qui résulte de l'âge et qui est un des attributs de la vieillesse, 2° celle qui résulte d'une cause accidentelle, comme une commotion morale vive.

Les cheveux commencent ordinairement à blanchir de trente à quarante ans; mais, sur ce point, les femmes jouissent d'un privilège remarquable; la canitie, chez elles, commence toujours plus tard. On attribue en général cette différence aux travaux de l'esprit qui sont toujours plus importants chez l'homme que chez la femme. Pour moi, je crois que le mode de coiffure exerce une influence beaucoup plus grande. La femme soigne bien mieux sa chevelure, et grâce aussi à son système de coiffure, a toujours les cheveux aérés; les fonctions du cuir chevelu s'exercent chez elle sans la moindre difficulté, tandis que pour l'homme il n'en est pas de même. Sa tête, emprisonnée dans un couvre-chef incommode et toujours en transpiration, est sans cesse en contact avec le même air non renouvelé. Cette circonstance doit nécessairement exercer une influence fâcheuse sur les bulbes pileux. C'est aussi pour cette raison que la chute des cheveux est plus précoce chez l'homme que chez la femme.

Quoi qu'il en soit, la canitie sénile débute ordinairement par les tempes. On aperçoit d'abord dans ces régions quelques fils d'argent dont la blancheur tranche nettement sur la coloration du reste de la chevelure. Bientôt leur nombre augmente, gagne la partie postérieure de la tête, puis le sommet et enfin toute l'étendue du cuir chevelu. Ce qui-ci se trouve alors semé çà et là de poils décolorés, plus ou moins nombreux, qui donnent un aspect grisonnant de plus en plus accentué, à mesure que la canitie fait des progrès. Enfin, il arrive un moment où la décoloration est générale et complète. C'est alors que la tête, encadrée d'une couronne d'un blanc pur et brillant comme la neige, communique à la physionomie humaine ce caractère de gravité et de respect qui ont donné parfois des inspirations sublimes aux peintres et aux poètes.

Cette canitie, contre laquelle le médecin est impuissant, doit être respectée, parce qu'elle est l'expression de la nature et que, loin de dégrader le visage, elle ne fait que l'ennoblir.

La canitie accidentelle est bien moins fréquente que la canitie sénile; et c'est surtout contre celle-là que doivent être dirigées les ressources de l'art. Il n'est pas très-rare de la voir se produire à la suite de violents maux de tête, ou bien encore à la suite de ces névralgies opiniâtres qui tourmentent si souvent les jeunes femmes. On la voit encore apparaître dans les cas de phthisie, et par suite des excès de quelque nature qu'ils soient; il en est de même des veilles, des chagrins, des contentions forcées de l'esprit. Quelquefois ce sont des cicatrices du cuir chevelu qui se recouvrent peu à peu de poils blancs. On cite encore l'arrachement répété des cheveux sur une surface limitée.

Quelquefois, sans cause connue, il arrive que sur un point de la tête il se développe tout à coup une mèche ou une plaque de cheveux blancs, tandis que le reste de la chevelure conserve sa couleur normale. Ce phénomène, qui n'est pas très-rare, donne à la tête un aspect des plus singuliers, surtout si les mèches blanches sont multiples. Le cuir chevelu participe généralement à cette décoloration des poils. Mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est que cette forme de canitie partielle est celle qu'on guérit le plus facilement. Il suffit d'un traitement régulier de quelques semaines pour rétablir la coloration naturelle des cheveux. Enfin, une des causes les plus actives de la canitie accidentelle est un ébranlement profond du système nerveux, comme la terreur, le désespoir.

Ici les exemples abondent: tout le monde sait que Marie-Antoinette, prisonnière au Temple, vit ses cheveux blanchir en une seule nuit. Thomas Morus, archevêque de Cantorbéry et chancelier d'Angleterre, avait ses cheveux parfaitement noirs à minuit quand on vint lui apprendre sa condamnation à mort: à six heures du matin, au moment de l'exécution, sa chevelure était devenue entièrement blanche.

Un jeune seigneur espagnol surpris dans les jardins de la maison royale, fut condamné à mort comme coupable de lèse-majesté. La nouvelle de ce jugement lui fit une si profonde impression qu'on le trouva, le lendemain, les cheveux tout blancs et la figure ridée. Le roi, instruit de ce fait, accorda la grâce au coupable, le regardant comme assez puni de sa faute. Un noble de Montpellier, ayant été emprisonné à Paris pendant la Révolution, eut une telle frayeur de la mort à laquelle il croyait qu'on le condamnerait, qu'il devint totalement blanc dans l'espace d'une seule nuit; mais le lendemain, lorsqu'il fut reconnu innocent et rendu à la liberté, ses cheveux et sa barbe reprirent leur couleur naturelle. Au moment où j'écris ces lignes, je viens de recevoir en consultation une dame âgée de quarante-trois ans, sujette aux névralgies et ayant ses cheveux entièrement blancs. Elle m'a raconté qu'à dix-huit ans, en une seule nuit, elle avait tellement souffert de douleurs de tête, que le lendemain, à son grand étonnement et à celui de sa mère, elle avait eu les cheveux blancs: elle les a ainsi gardés depuis.

Si maintenant je voulais passer en revue toutes les drogues, toutes les recettes qui ont été préconisées pour guérir la canitie, il me faudrait plusieurs volumes. Je me bornerai à vous en citer quelques-unes des plus célèbres. Ainsi, les médecins arabes faisaient prendre du vitriol à l'intérieur; moyen infaillible de s'empoisonner sans rappeler la couleur de ses cheveux; d'autres administraient une espèce d'opiat composé de mirobolans noirs, de beurre et de gingembre. La chair des vipères a joui pendant longtemps d'une réputation infaillible; plus tard, on a vanté les ablutions fréquentes avec le lait de chienne, avec de l'eau dans laquelle on faisait bouillir une tête d'agneau très-blanche, sans compter le fiel de taureau, etc., etc., toutes substances aussi inertes que dégoûtantes.

Aujourd'hui, le charlatanisme décore ses produits de noms beaucoup plus pompeux, mais qui n'en valent guère plus. Je dirai même qu'ils sont, quelquefois, fort dangereux, parce qu'ils attaquent la substance du cheveu, irritent le cuir chevelu et préparent une calvitie précoce.

Le moyen le plus rationnel de combattre la canitie accidentelle, c'est d'attaquer directement la cause sous l'influence de laquelle elle se produit. Le traitement local est des plus simples: il consiste d'abord à raser les parties blanches et puis à se servir pendant longtemps d'une simple pommade au tannin, au rhum ou au quinquina. On peut ajouter à l'intérieur l'usage des arsenicaux qui, à petites doses, ne nuisent jamais à la santé et ont une action directe sur le cuir chevelu. Je reviendrai, d'ailleurs, sur cette question, en parlant des cosmétiques, comme je l'ai dit plus haut.

DOCTEUR IZARD.

Les Menus de la Saison

Septembre.

L'ENGOULEVENT

L'excellence de cet oiseau sera, pour la plupart, une révélation.

L'*engoulevent* se nourrit d'insectes, il a le vol et le plumage de la bécasse; mais il est plus petit qu'elle et n'en a pas du tout la tête. La sienne est grosse, avec des yeux très-saillants, des oreilles considérablement ouvertes, un bec petit, plat et crochu, la langue courte et pointue; enfin, c'est un oiseau de crépuscule, connu vulgairement sous le nom très-impropre de *crapaud-volant*.

Dans ma jeunesse, il m'arrivait assez souvent d'en tuer;—malheureusement, ce nom avait pour effet de me les faire jeter au fumier ou accrocher aux portes de grange.

Un jour la lumière me fut donnée, et j'appréciai dans toute leur étendue les mérites de ces délicats *engoulevents* d'insectes. Grands furent mes regrets d'avoir si mal procédé à leur égard.

Quand vous aurez la chance de prendre un engoulevent, dit *crapaud-volant* en Touraine et autres lieux, *chauche-branche* en Sologne, *fraisaie* en Saintonge, *sèche trappe* en Bourgogne, etc., etc., et qu'il soit jeune et gras, laissez-le mortifier honnêtement, puis plumez-le avec soin, relevez-lui la tête et l'extrémité des pattes, blanchissez-le et négligez de le vider. Dans cet état, vous pouvez le traiter comme la plus tendre des bécasses; par exemple, l'ensevelir dans du lard mince, le mettre en broche, le cuire à feu vif, sans oublier la tranche de pain grillée et beurrée dans la lèchefrite; le débrocher dès qu'il fume, l'arroser d'un jus de citron et le manger brûlant. Si, vu le cas exceptionnel, vous voulez mieux encore, et que votre bourse le permette, procédez comme suit:

L'engoulevent étant préparé comme il a été dit, ouvrez-le par le dos, enlevez les intestins, hachez-les avec un peu de lard ou du beurre frais et... une truffe; remettez le tout dans le corps de l'oiseau, cousez l'ouverture, enveloppez-le de lard, confiez-le à la broche, etc.

LE BARON BRISSE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONSERVATION DES ALIMENTS

Les personnes qui habitent la campagne, loin des villes ou d'un chemin de fer, sont souvent obligées de conserver chez elles des provisions de bouche, soit pour faire face à un dîner imprévu, soit pour éviter à leurs domestiques des courses trop nombreuses.

On ne saurait, en effet, se contenter de volailles ou de gibier, et il est nécessaire d'être approvisionné de viande de boucherie.

Rien n'est plus facile, aujourd'hui, que d'avoir toujours à sa disposition d'excellente viande, très-fraîche, si l'on emploie le procédé suivant, qui a été tout récemment découvert.

Conservation de la viande de boucherie. — Disposez vos viandes dans un baril et saupoudrez-les d'une quantité d'acétate de soude en poudre, égale au quart du poids de la viande.

En été, l'action de l'acétate est immédiate, mais en hiver, si l'on veut qu'elle soit efficace, il faut avoir soin de placer le baril dans une salle chauffée à 20 degrés. Au bout de vingt-quatre heures, retournez la viande, en plaçant dessus celle qui était dessous et *vice versa*.

Quarante-huit heures après, l'opération est terminée; le sel a absorbé toute l'eau de la viande, et il n'y a plus qu'à laisser celle-ci dans la saumure ou à la faire sécher à l'air.

Si on la laisse dans la saumure, il importe que le baril soit plein; dans le cas où il y aurait un vide, on le remplirait en ajoutant une nouvelle dose de saumure, obtenue en dissolvant une partie d'acétate de soude dans trois parties d'eau.

Séparée de la viande et évaporée à moitié, la saumure cristallise et représente la moitié du sel employé; le surplus du liquide, c'est-à-dire les eaux mères, constitue un excellent extrait de viande, qui, réduit en pâte épaisse, représente 3 pour 100 du poids de la viande employée.

Il faut conserver avec soin cet extrait et en verser sur la viande au moment de l'apprêt dans cette même proportion de 3 pour 100; sans cela, la viande, privée des sels potassiques dissous dans la saumure, ne reprendrait pas son goût naturel et paraîtrait fade.

Voici maintenant comment on emploie les viandes préparées de cette façon.

Avant de s'en servir il faut les tremper, pendant douze heures au moins, vingt-quatre au plus, suivant la grosseur des pièces, dans un bain d'eau tiède additionné de dix grammes de sel ammoniaque par litre d'eau; le sel ammoniaque décompose l'acétate de soude resté dans les chairs en formant du sel ordinaire, qui en relève le goût, et de l'acétate d'ammoniaque qui les gonfle et leur rend l'odeur de la viande fraîche.

Ainsi préparées, ces viandes peuvent non-seulement servir à toutes les combinaisons culinaires en usage; mais encore les os qu'on en détache donnent un bouillon gras des plus savoureux.

Ce procédé s'applique indifféremment au bœuf, au porc et à la volaille plumée et vidée.

Il est bon de remarquer toutefois que, sous l'influence de la saumure, la viande perd un quart de son poids et un autre quart lorsqu'on la sèche, ce qui par conséquent la réduit de moitié.

STANISLAS MARTIN.

LETTRE D'UNE AMIE

L'une de nos abonnées me demande dans quel magasin elle trouvera de préférence l'étoffe nécessaire pour grands rideaux et garnitures de lit pour chambre à coucher; quelle couleur serait préférable pour un appartement situé au midi? A la première question, il m'est facile de répondre : Allez à *Pygmalion*, rue de Rivoli, boulevard Sébastopol ou rue Saint-Denis, et vous trouverez difficilement un rayon de meubles mieux assorti; quant à la seconde question, elle est plus délicate à résoudre. Avec le palissandre, les rideaux en reps jaune, à bordure bleue ou violette me semblent ravissants; mais cette nuance vous plaira-t-elle? Dans le doute, demandez directement à *Pygmalion* des renseignements et des échantillons. Toutes nos lectrices peuvent faire de même pour leurs achats du commencement de la saison.

Le règne des robes de batiste et de toile est terminé. Est-ce une raison pour oublier le chemin de la rue Tronchet, au n° 36, et de ne pas rendre visite à la charmante directrice de la *Compagnie irlandaise*? En toute saison, il est urgent de renouveler l'assortiment de ses mouchoirs; lorsque ceux, un peu élimés, sont passés au rebut, il faut les remplacer; or, la *Compagnie irlandaise* vous offre un choix incomparable de mouchoirs en vrai fil de main.

Il faut songer au plus vite à nos chapeaux d'automne; le velours s'y mêle au tulle et à la blonde, mais sans dominer; les fleurs deviennent d'une nuance plus soutenue que celle des beaux jours. Je vous engage à aller juger des nouveautés de la saison chez Mme Herst, 8, rue Drouot. Mme Herst est une habile physionomiste; elle sait approprier le chapeau à votre figure et en tirer le parti le plus avantageux.

Le magasin des *Galeries de Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, expose ses passementeries nouvelles et ces gracieux accessoires de la toilette, si importants pour une femme de goût.

Au retour de la campagne, au moment où vous allez renouveler toutes vos toilettes, il vous faudra des passementeries pour les garnir, des rubans pour les orner, des ruches pour les agrémenter; allez directement choisir aux *Galeries de Choiseul*, ou demandez par lettre les fantaisies de haut goût, indispensables compléments de nos toilettes.

En terminant, je vous répète un bon avis que j'ai donné déjà plusieurs fois; vous allez, en rentrant de voyage, remettre au jour toute votre argenterie vraie ou simplement ruolzée; vous la trouverez ternie : faites nettoyer le tout à l'aide de la *poudre d'argent pur*, que vous trouverez rue Saint-Gilles, n° 14, chez M. Labonde. Grâce à la *poudre d'argent pur*, il semblera que vous avez renouvelé entièrement votre service, tant il sera brillant et resplendissant.

E. BOUGY.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

COSTUME MARION DELORME

(Dessin 19 du journal.)

N° 1. ○—○—○—○— Devant du paletot Marion Delorme. Le petit côté tient au devant par la basque; une petite couture cintrée l'y raccorde sur le corsage.

N° 2. ○—○—○—○— Petit côté du paletot Marion Delorme tenant au devant par la lettre C et au dos par les lettres D et E. A partir de la lettre E, le paletot est fendu et l'on ne prolonge pas la couture.

N° 3. ○—○—○—○—○ Poche posée en hauteur sur la basque.

N° 4. ××××××××× Dos du paletot Marion Delorme. Le raccord se fait à l'épaulette par les lettres A et B, et au petit côté entre les lettres D et E.

N° 5. ~~~~~~~~~ Manche du paletot Marion Delorme.

N° 6. —×—×—×—×— Devant de la tunique du costume Marion Delorme. Nos lectrices voudront bien, en relevant ce patron, tenir compte du replié que nous avons été forcés de faire sur notre feuille.

N° 7. ——————— Derrière de la tunique Marion Delorme. Nous avons dû replier ce patron pour le faire entrer sur notre feuille.

CONFECTION WATTEAU

(Dessin 20 du journal.)

N° 8. —8—8—8—8—8—8— Devant de la confection Watteau. Les lettres D et E indiquent le raccord de l'épaulette; les lettres F et G marquent la couture au dessous de bras.

N° 9. — — — — — — — — Dos se raccordant à l'épaule par les lettres F et G. Le pli Watteau se trouve entre la lettre D de l'épaule et la lettre A du milieu de la couture; les deux D doivent se rapprocher et se retrouver l'un sur l'autre; le pli creux est à la lettre C. La grandeur de ce patron nous a forcés de le replier pour le faire entrer sur notre feuille.

N° 10. ○○○○○○○○ Berthe agrémentée de dentelle.

N° 11. ~~~~~~~~~ Manche de la confection Watteau.

Second côté.

PALETOT LOUVOIS

(Dessin 1 du journal.)

N° 1. ○—○—○—○— Devant du paletot Louvois. Les lettres B et C indiquent le raccord de l'épaulette; les lettres E et F marquent le raccord du dessous de bras. Le col se rapporte à la lettre A à l'encolure, et à la lettre B à l'épaulette. Sur notre supplément, le patron a été replié à l'un de ses extrémités, à cause de sa grandeur.

N° 2. ×—×—×—×— Grand col du paletot Louvois. Les lettres A et B indiquent son raccord à l'encolure.

N° 3. ×—×—×—×— Petit côté. Les lettres E et F indiquent le raccord au devant, et le D et le G marquent celui du dos.

N° 4. ~~~~~~~~~ Dos se raccordant à l'épaulette par les lettres B et C, et au petit côté par les lettres D et G.

N° 5. ~~~~~~~~~ Manche du paletot Louvois.

MANTELET MEMPHIS

(Dessin 2 du journal.)

N° 6. ——————— Mantelet Memphis. Il se croise devant, de manière à ce que les pattes se retrouvent en dessous du pli creux, caché par un nœud. Ce patron a été replié deux fois sur notre feuille.

CONFECTION EN CACHEMIRE

(Dessin 14 du dernier numéro.)

N° 7. ×—×—×—×— Devant de la confection en cachemire forme dolman. Les lettres H et I indiquent le raccord de l'épaulette. La manche s'attache au devant sur la partie comprise de I à J.

N° 8. ××××××××× Dos. La manche s'y rattache à la partie comprise entre I et K.

N° 9. ~~~~~~~~~ Ceinture cintrée.

N° 10. — — — — — — — — Manche. La partie qui se raccorde sur le devant est comprise entre les lettres I et J, et la partie qui se rattache au dos est comprise entre les lettres I et K.

Les personnes désireuses d'obtenir les remises les plus fortes sur les spécialités doivent s'adresser directement au dépôt central des spécialités, 37, avenue de Friedland. Comme exemple, on citera le vin de Bugeaud qui se vend dans les pharmacies 4 fr. et qui est vendu 3 fr. au dépôt central, etc., etc.

PETITE CORRESPONDANCE

Mlle Virginie V., à Rouil-sous-Saippe. — Le sel marin employé comme vous l'indiquez n'est pas nuisible; mais il peut être avantageusement remplacé par une cuillerée à bouche d'huile de ricin. Essayez encore la rhubarbe en doublant la dose. L'exercice est indispensable.

Mme I. G. peut compter sur le bonnet

Mme G. L. — Demande de lettres inscrites.

Mme ... peut compter prochainement sur la marche d'un bas d'enfant au tricot, ainsi que sur tous les points de la broderie, qui seront accompagnés des dessins explicatifs, comme pour les principes des autres travaux déjà publiés.

Mme C. M. — Cette fois le chiffre est inscrit; vous pouvez compter dessus dans un prochain numéro.

Mme L. aura des dessins de broderie pour objets de layette.

Mme G. L. D. — Demande de chiffres inscrite.

Mme J. G. peut compter sur le bonnet d'enfant en broderie Renaissance par elle demandé; ce dessin répond du reste au désir d'un grand nombre de lectrices.

Mme la comtesse de J. aura le dessin de porte-cigares; mais il est plus difficile de donner un dessin pour l'osier d'une corbeille à bureau; ordinairement, on prend un dessin courant, dont on calcule les points avec ceux de l'osier pour qu'ils se trouvent bien raccordés et répétés, ou, ce qui vaut mieux, on fait dessiner à même l'osier. Nous avons publié récemment un fort joli modèle de corbeille de bureau avec applications de lambrequins en drap sur fond uni; c'est plus nouveau que la broderie pleine à même l'osier. Ce dessin a paru dans le numéro du 17 août.

Mme de La, au château de M. — Votre demande a été transmise directement à M. Lévêque, qui a dû vous donner satisfaction.

Mme J. D. — Le costume écossais à veste tailladée, dont nous avons donné le patron, est parfaitement convenable. Oui, pour les chiffres.

Mme D. I., à S. — Cherchez bien, madame: tous les chiffres demandés sont inscrits et publiés; mais, en tout cas, les deux que vous désirez seront reproduits à nouveau.

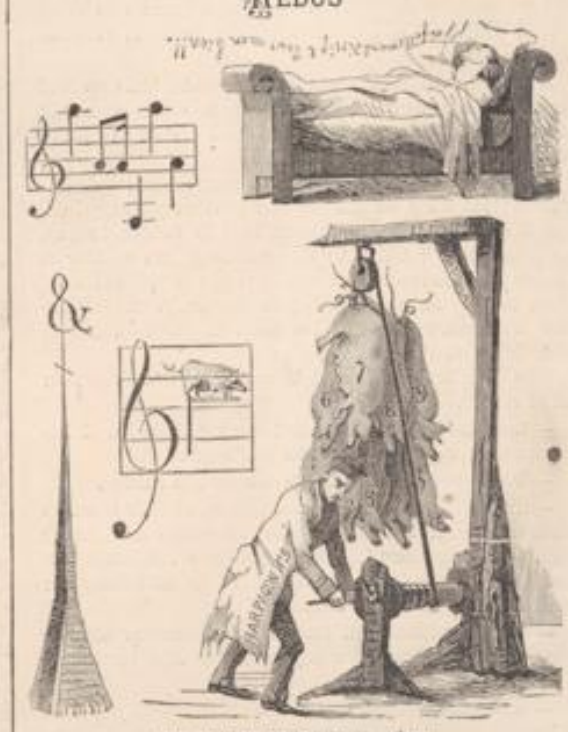
Mlle Z. L. aura le chiffre désiré.

Mme E. C., à Paris. — Cherchez bien, et vous trouverez ce patron. Quant aux modèles spéciaux, l'administration du journal se charge de vous les fournir moyennant 1 fr. 50 pièce.

Mme M. D. — Nous donnerons bientôt la manière de faire les volubilis et les lis en laine. Les bandes au crochet tunisien sont un peu molles pour descente de lit; il est préférable de broder au point de diable des bandes de tapisserie sur gros canevas ou bien sur canevas java, et de mélanger avec des bandes de velours de laine. Tout les dessins courants donnés dans nos colonnes peuvent être utilisés.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une des dernières bandes imprimées et de 50 CENTIMES *en timbres-poste pour frais de réimpression de la nouvelle destination.*

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Dans sa *Descente d'Énée aux enfers*, Virgile peint l'amour filial en vers inimitables.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 91. Dimanche, 28 septembre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de ville. Robe de chambre. — Deux toilettes de dîner. Parure Elvire. — Parure Isabeau. — Parure Isaure. — Parure Dubarry. — Parure Odette. — Deux Parures de lingerie ordinaire. — Passementerie nouvelle. — Dentelle Renaissance. — Bande en tapisserie. — Enroignure en tapisserie. — Chapeau Tudor. — Chapeau Coré. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de ville. — Robe de faille vert réséda, agrémentée de galons de passementerie brodés de jais. Le devant de la robe est garni, au tablier, de bouillonnés posés en biais et traversés par de larges galons perlés de jais. La disposition du tablier est séparée en deux parties par un galon posé à mi-jupe et encadré lui-même d'une dentelle perlée.

Par derrière, un premier volant forme jupe; un second volant, qui dépend du pouf, forme deuxième jupe. Le pouf, gonflé et bouillonné en deux parties, est retenu par un galon enrichi de dentelles.

Corsage à longues basques par devant, relevé sur le côté et noué par derrière. La garniture du corsage est fort originale; elle est formée d'un fichu irrégulier se rattachant d'un seul côté. Les manches bouffantes et à bouillons sont de style Louis XIII. — Modèle de Mme Bréant-Castel, rue du Quatre-Septembre, 19.

SEPT PARURES

On a abandonné la parure plate qui a joui naguère de tant de vogue; on ne l'emploie guère aujourd'hui que pour les toilettes du matin. Hâtons-nous donc de créer de nos propres mains, — et c'est chose facile, — une de ces jolies parures si gracieuses et si coquettes, grâce auxquelles la robe la plus simple prend de suite un cachet d'élégance. Nous publions aujourd'hui cinq modèles de parures de fantaisie : les unes très-habillées, les autres plus simples, mais toutes jolies et originales.

1. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL, 19, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

2. Parure Dubarry. — Le fichu se fait en moire vert Newa; la ruche du tour de cou et du revers croisé est en gaze dona Maria, d'un vert plus tendre. Une blonde encadre l'extérieur, et une pâquerette des champs, au feuillage nuancé, semble fermer le revers.

3. Parure Elvire. — Ce modèle est une parure de toilette; plastron dentelé en turquoise couleur prune de Monsieur; la bretelle qui le biaise est en bleu turquoise; collet couleur prune à l'intérieur et bleu extérieurement. La bande extérieure qui forme cadre est en gaze dona Maria blanche. La fraise du tour de cou se fait en broderie, sur mousseline excessivement claire.

4. Parure Isabeau. — Cette parure rentre un peu dans le col classique; le plastron ainsi que les revers des manches sont en batiste gros bleu ou marron, semé de pois blancs de moyenne grosseur; la bande qui entoure le col et sert pour les poignets, est brodée à l'anglaise en coton bleu sur nansouk blanc. Nos feuilles de broderie offrent un grand choix de petites bordures que l'on peut utiliser à cet usage.

5. Parure Isaure. — Cette parure de demi-toilette peut convenir pour dîner ou soirée intime; on l'adoptera de préférence si on est mince et élancée. La ruche Médicis est en mousse-

3. PARURE ELVIRE.

4. PARURE ISABEAU.

5. PARURE ISAURE.

2. PARURE DUBARRY.

7. PARURE EN LINGERIE (COL ET MANCHE).

8. PARURE EN LINGERIE (COL ET MANCHE).

6. PARURE ODETTE.

d'homme aux coins arrondis et ne laissant point d'écart dans le milieu.

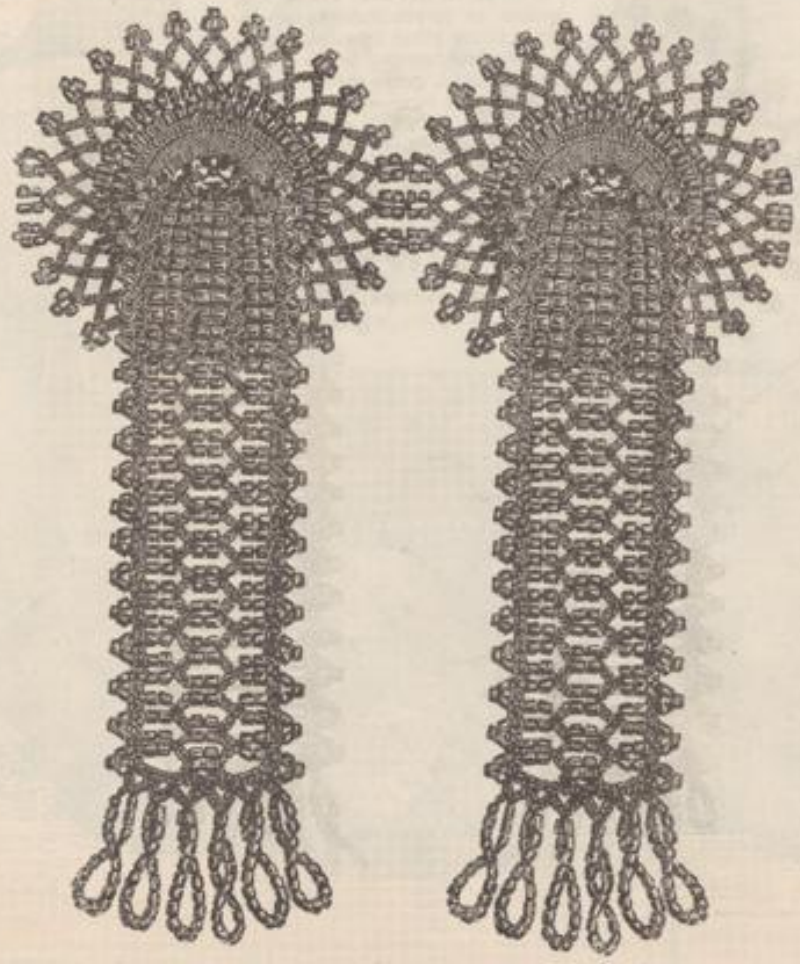
Notre modèle n° 8 n'est plus le col ordinaire qui monte droit autour du cou; il va, au contraire, en s'évasant, est plus étroit à la base vers l'encolure, et il s'ouvre en fraise en allant en s'élargissant. La manche est à double poignet, traversé par un triple biais qui semble boutonné.

9. Passementerie nouvelle. — Modèle des Galeries de Choiseul, 38, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Je pense que du premier coup d'œil vous vous rendrez un compte exact des services importants que peut vous rendre cette tapisserie; les macarons, posés à côté les uns des autres, peuvent faire bordure et tête à la frange que produisent les pattes. Si l'on a un vêtement déjà frangé, on peut, en séparant les macarons, obtenir des motifs de milieu pour garnitures de manches ou encolgn res de vêtements. Le travail de la passementerie est des plus fins; il est encore rehaussé par l'addition de perles de jais taillées, qui rendent cet ornement très-séduisant et très habillé.

10. Dentelle Renaissance — Prendre du lacet Renaissance de la largeur exacte de celui indiqué sur notre dessin. Décalquer notre dessin sur papier pelure bâti lui-même sur un papier ciré. Coudre le lacet sur le papier pelure et le papier ciré, en suivant bien exactement les ondulations indiquées par le dessin. Remplir l'intérieur des lacets avec des barrettes de Venise, c'est-à-dire des points de feston exécutés sur les fils lancés dans l'intervalle des lacets. Cette dentelle se fait en lacet blanc, en lacet écru ou en lacet de couleur. Le motif qui forme le centre de notre dessin se répète régulièrement autant de fois qu'il est nécessaire pour obtenir la longueur de dentelle voulue.

11 et 12. Bande et encoignure en tapisserie. — Ce travail est classique et n'a besoin d'aucune explication. Les couleurs que représente chaque signe sont indiquées sous les dessins. La grande encoignure est une guirlande de bluets avec feuillage se détachant sur fond pouceau, et bordée de chaque côté d'une bordure noire rehaussée de soie d'or.

La bande n° 11 représente une guirlande de fleurettes rose pâle avec feuillage de couleur feuille morte se détachant sur fond bleu de ciel. Inutile d'ajouter que l'on peut, suivant ses goûts, changer ces nuancements. — Ces deux modèles nous ont été communiqués par Mme Lecker, 3, rue de Rohan.



9. PASSEMENTERIE NOUVELLE.

13. Chapeau Tudor. — Ce chapeau est en feutre gris Gselle; une écharpe de velours brun sépia, aux plis bien fournis, enserre la calotte et se trouve retenue par une grande boucle aux pointes aciérées, du milieu de laquelle s'échappent les boucles d'un côté et les pans de l'écharpe de l'autre. Un bouquet de plumes naturelles ou plumes grises mêlées à des plumes couleur sépia, recouvre presque en entier et domine la calotte.

14. Chapeau Coré — Calotte plate et carrée; les bords, assez étroits, sont retroussés en diadème : le tout est recouvert de velours couleur bordeaux ou naccarat très-clair. La calotte est entourée d'une torsade en faille n° 16, rattachée sur le milieu à l'aide d'une grosse boucle en nacre blanc dont les ardillons percent l'agrafe du nœud.

De ce nœud s'échappe un panache de plumes naccarat aux teintes dégradées, passant de la nuance la plus foncée à la plus claire. Le chapeau est complété par une grosse rose, qui se trouve cachée à peu près sous la tête de plumes, et dont la traîne retombe sur la nuque; un bouillonné de faille bleue forme tour de tête. — Modèle de Mmes Moreau-Didsbury, 21, boulevard des Capucines.

15. Robe de chambre. — Modèle de MM. Millettes et Bourcly, 4, rue Meyerbeer. — Robe de chambre en cachemire gris de lin, illustrée d'une broderie au passé et au point russe; cette broderie est exécutée en soie floche et en laine alternées. La robe forme redingote devant; par derrière, elle fournit beaucoup d'ampleur, ayant à la taille un grand nombre de plis montés en tuyaux d'orgue. Les grandes manches Isabeau, ainsi que le devant de la robe et le grand col, sont ornés d'un galon boule de deux tons. Notre numéro du 11 avril dernier représente en grandeur naturelle ce galon boule, qui est fort joli et remplace parfaitement la fourrure. (Voir les dessins 4 et 5, page 114, du numéro du 18 avril.)

16. Toilette de dîner. — Robe de faille noire, voilée de grenadine noire lisérée

— Ce travail est clas-
st n'a besoin d'aucune
ation. Les couleurs
eprésente chaque si-
ont indiquées sous
ssins. La grande en-
re est une guirlande
ets avec feuillage se
ant sur fond pon-
et bordée de chaque
d'une bordure noire
sée de soie d'or.

hande n° 11 repré-
une guirlande de
les rose pâle avec
ge de couleur feuille
se détachant sur fond
e ciel. Inutile d'ajou-
ne l'on peut, suivant
goûts, changer ces
ments. — Ces deux
es nous ont été com-
nés par Mme Lecker,
de Rohan.

Chapeau Tudor. —
apeau est en feutre
selle; une écharpe
clours brun sépia,
s bien fournis, enser-
calotte et se trouve
e par une grande

ODETTE.

lérées, du milieu de
s boucles d'un côté
de l'autre. Un bou-
es ou plumes grises
ouleur sépia, recou-
t domine la calotte.

— Calotte plate et
étroits, sont retrous-
est recouverte de ve-
ou naccarat très-
urée d'une torsade
ée sur le milieu à
ucle en nacre blanc
t l'agrafe du nœud,
pe un panache de
ntes dégradées, pas-
us foncée à la plus
complète par une
e cachée à peu près
et dont la traîne re-
bouillonné de faille
ne. — Modèle de
. 21, boulevard des

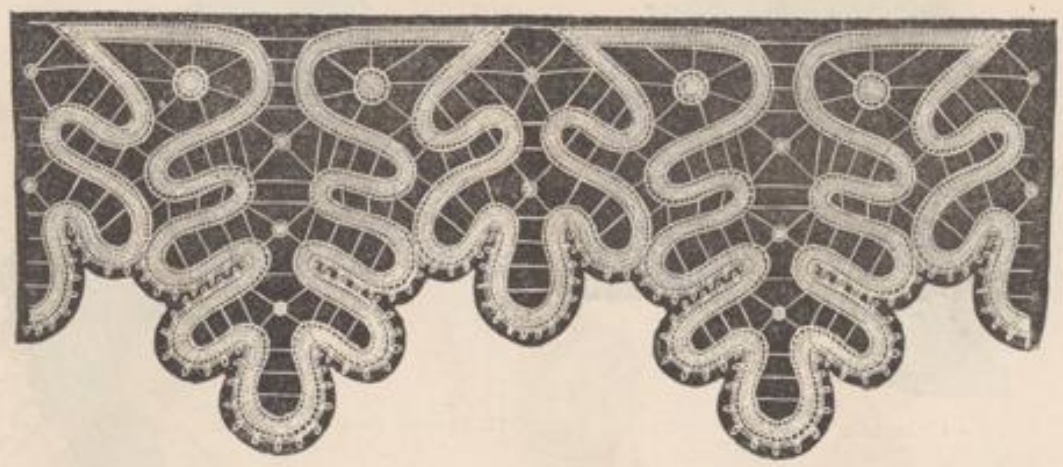
re. — Modèle de
y, 4, rue Meyerbeer.
cachemire gris de
rie au passé et au
rie est exécutée en
rnées. La robe for-
r derrière, elle four-
ayant à la taille un
montés en tuyaux
nches Isabeau, ainsi
e et le grand col,
boule de deux tons.
vril dernier repré-
elle ce galon boule,
place parfaitement
ssins 4 et 5, page
ril.)

— Robe de faille
ine noire lisérée

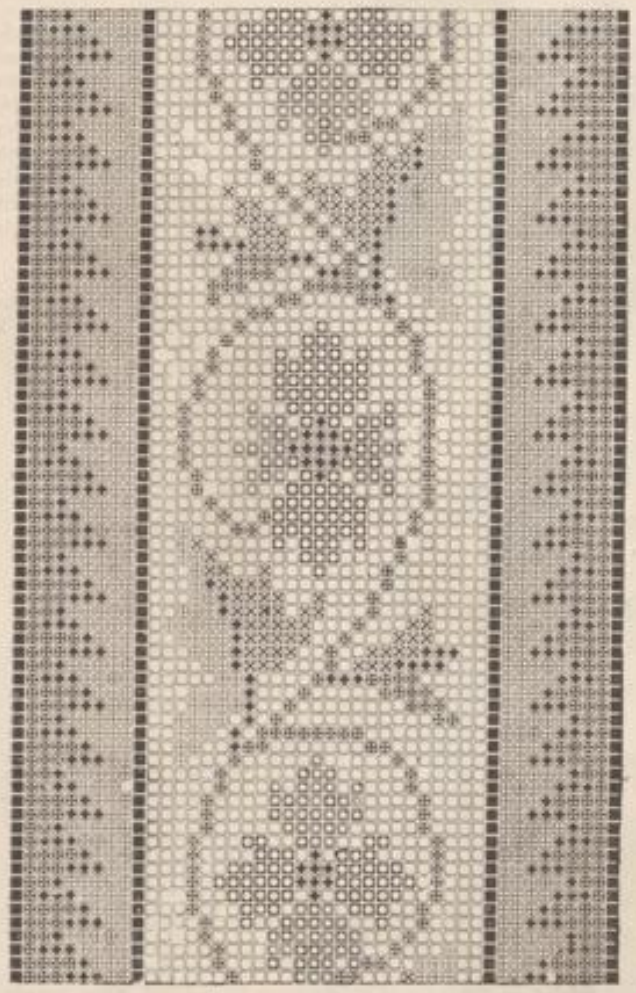
et bordée de taffetas d'Italie noir. Sur la jupe arrondie se trouvent tout autour deux volants, dont l'un plissé et l'autre froncé.

La tunique, ouverte derrière en redingote, est encadrée d'un grand volant à tête, liséré des deux côtés de faille mauve; le tablier est bouillonné devant et se termine par un volant semblable à celui de la tunique, mais plus haut. Corsage ouvert et orné d'une grosse ruche tuyautée formant fraise. — Modèle de Mme Élise, 64, rue de Richelieu.

17. Toilette de dîner (demi-deuil). — Rien de plus original que cette toilette qui sort réellement des sentiers battus. Elle se compose d'une robe de faille noire, voilée de volants de grenadine, de soie ou de gaze Dona Maria, paillefée de perles de jais. Trois volants garnissent le jupon proprement dit. La tunique, qui forme tablier devant, se gonfle en pouf derrière, mais sans former ballon; ce pouf à plis contrariés est retroussé à l'aide d'une large écharpe en moire noire. L'on peut remplacer l'écharpe noire par une écharpe gris de fer, si le deuil n'est pas très-sévère, ou par une écharpe cerise ou bleue, si l'on veut porter cette ravissante toilette sans être en deuil. Les épaulières et le corsage qui est décolleté sont agrémentés de ruches de mousseline caire simplement ourlée. Nœuds et ceinture de moire de la nuance de l'écharpe. — Modèle de Mme Élise, 64, rue de Richelieu.

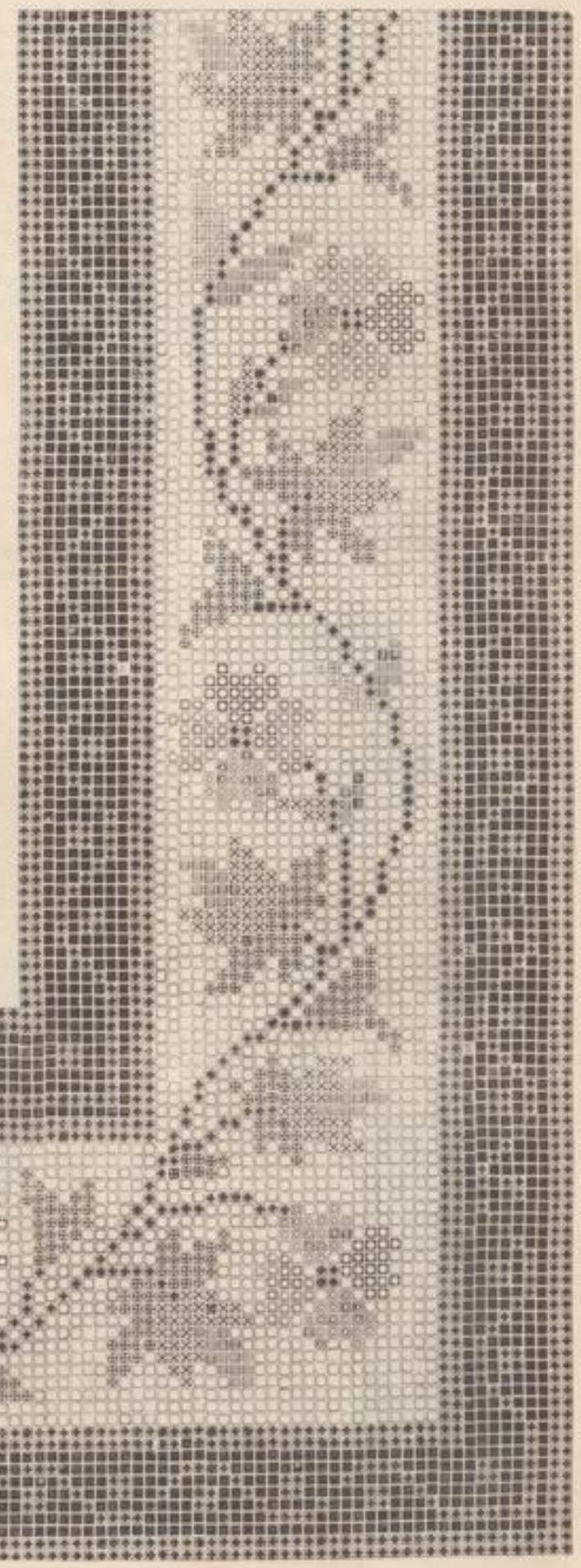


10. DENTELLE EN LACET RENAISSANCE.



11. BANDE EN TAPISSERIE.

■ Laine noire. □ Soie bleu de ciel. ✱ Soie jaune d'or. ◻ Rose clair.
▨ Gris clair. ⊠ Havane foncé. ✕ Havane clair. ◻ Rose foncé.



12. BANDE ET ENCOIGNURE EN TAPISSERIE. — MODÈLES DE Mme LECKER.

■ Laine noire. □ Laine ponceau. ✱ Soie jaune d'or. ◻ Soie bleu foncé. ◻ Soie bleu clair. ▨ Soie bleu très-clair. ▥ Soie blanche. ⊠ Laine gris très-foncé. ✕ Laine gris foncé. ▨ Laine gris clair.

chou de velours cerise, fait pied à la dentelle et se retrouve sur les coquilles. Tunique en tulle broché, ornée de dentelle blanche et de dentelle noire, et relevée par une écharpe de velours cerise. Nœud de velours cerise dans les cheveux. Modèle de Mme Bréant-Castel.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Décidément le luxe des femmes prend des proportions incroyables. On ne se contente pas de choisir des étoffes coûtant un prix fabuleux, on les surcharge encore de garnitures ruineuses. Nos mères et nos grand'mères, surtout, gémissent avec raison de la tendance

GRAVURE COLORIÉE

Première toilette. Toilette de promenade ou de visite. — Ce modèle était particulièrement destiné à une dame grande, blonde et mince.

La jupe en faille noire est ornée de deux volants; une dentelle retombant sur un premier volant uni, plissé, noir et bleu, à plis retournés, forme tête et séparation d'une haute tête plissée en taffetas noir. Tablier à plis doubles et perpendiculaires, encadré par le même plissé retourné. Tunique à gilet plissé, comme le tablier, et à revers détaché, genre garde-française; le derrière se compose de deux longs pans noirs. Manches abat-jour doublées de bleu.

2e toilette. Toilette de dîner ou de spectacle. — Cette toilette convient particulièrement pour un dame grande et brune.

Jupe en faille gris perle, ornée d'un volant plissé à disposition, de trois gros plis et d'une coquille de dentelle blanche et noire; une torsade, avec

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de l'époque; mais rien n'arrête le mouvement. Si je voulais suivre ce mouvement et dire à mes lectrices tout ce que j'ai vu d'exorbitant, d'insensé, en fait de costumes, de confections, de chapeaux même, je les émerveillerais à coup sûr; mais comme je m'adresse à des femmes *raisonnables*, je pense que pour rester pratique, pour que ces simples renseignements aient un côté réellement utile, il faut que je me tienne dans une sage limite, également éloignée de l'excentricité folle et ruineuse et de la mesquinerie. Je n'ai que peu de chose à dire aujourd'hui sur les innovations. J'ai eu beau chercher, je n'ai rien vu d'absolument nouveau. C'est toujours le jupon garni, avec tunique ou polonaise. Si la polonaise est ouverte devant, la garniture du jupon se continue par devant jusqu'à la ceinture; si, au contraire, la tunique se relève très-haut en pouf par derrière, le jupon est orné par derrière de volants jusqu'à 20 centimètres de la taille. On fera aussi bon nombre de robes sans tuniques, c'est-à-dire garnies du haut en bas de volants, de plissés, etc., etc. Avec ce jupon, le corsage à basques est nécessaire. J'ai vu une fort jolie robe de superbe faille noire faite dans ce style. Le devant de la jupe est garni jusqu'en haut de petits volants hauts de 5 centimètres ourlés et plissés à plis plats couchés et très-serrés; ils garnissent la largeur du milieu et la moitié des deux lés de côté. Le reste de la jupe est orné dans le bas d'un volant de 15 centimètres, surmonté d'un bouillonné à tête, froncé au moyen d'un très-gros cordon; au-dessus de ce bouillonné, un petit volant plissé, puis encore un volant froncé moins haut que celui du bas, avec bouillonné fait aussi de la même façon, plus un autre petit volant plissé, puis enfin un autre volant froncé sans bouillonné et à tête. Corsage Louis XV à gilet, plus long par devant et formant habit-veste par derrière, c'est-à-dire avec deux gros boutons sur la basque. Le gilet est en même faille, orné de boutons en argent bruni; sur ce gilet, s'ouvre le corsage, garni de deux grands revers de velours qui se continuent jusqu'au bas de la basque; grandes poches carrées sur le côté, presque sous le bras, avec boutons d'argent bruni; comme accessoire, une écharpe de velours noir qui se fixe sous la basque à gauche, se drape par devant et par derrière pour venir se nouer assez bas sur le côté droit au moyen d'une large boucle d'argent bruni. Manches demi-larges à larges revers de velours noir avec boutons.

13. CHAPEAU TUDOR.

14. CHAPEAU CORÉ.

DEUX CHAPEAUX D'AUTOMNE. — MODÈLES DE Mme MOREAU DIDSBURY.

Voici un autre costume d'automne plus simple, mais d'une très-grande distinction. Il est en cachemire et faille *raisin de Corinthe* (brun rouge). Le jupon, en cachemire, a dans le bas un volant de cachemire de 20 cent. plissé à plis plats; au-dessus, un volant de faille à grandes dents aiguës faites dans l'étoffe double découpée, cousue *en couture* et retournée; la tête est faite de même, à dents moins grandes. La tunique polonaise est en cachemire, simplement lisérée de faille tout autour. Le devant est garni de deux plissés de faille, dont les têtes sont à dents, et qui sont posés de chaque côté à 6 centimètres de l'ouverture. La tunique se ferme par des boutons plats; les boutonnières sont faites sur une petite bande rajoutée au-dessous du bord, de façon à cacher les boutons. Entre les deux plissés sont posés, à une petite distance, des nœuds de faille dont le milieu contient une boucle en acier ciselé, ou en argent, ou même en nacre, ce que je trouve moins joli. La manche demi-large est garnie de deux plissés : un au bas, l'autre plus haut, avec nœuds semblables à ceux de la tunique, placés entre les deux plissés.

Le chapeau qui complète ce costume est en feutre gris, garni de faille et de velours raisin de corinthe, avec aile de même couleur ou grise dont le pied est un nœud à

15 ROBE DE CHAMBRE. — MODÈLE DE MM. MIL[illegible]TTS ET SOUALLY.

16. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE Mme ÉLISE.

1873 N° 91

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Breant-Castel, rue du Quatre Septembre 19

grandes coques passé dans une large boucle en argent bruni.

Le dolman est inamovible comme le paletot et la rotonde; on peut donc, sans craindre d'avoir un vêtement démodé au bout de quelque temps, faire l'acquisition d'un dolman. Je dis cela pour les femmes sages et prudentes qui hésitent à payer 300 francs à 400 francs un objet qui peut n'avoir qu'une époque de vogue. Ce sera longtemps, sinon toujours, le par-dessus par excellence, le plus commode à porter et le plus élégant ; c'est là du moins mon avis. Seulement, il exige une très-grande richesse de broderie, et par ce fait, coûte très-cher ; c'est pourquoi j'ai prévenu mes lectrices que si elles désirent faire l'acquisition d'un dolman, elles peuvent sans crainte y mettre un certain prix, elles auront largement le temps de l'user avant qu'il ne soit plus de mode.

Je ne puis en dire autant des paletots Louis XV et Louis XVI, des mantilles de toutes sortes qui n'ont rien de *classique*, et qui ne sont que des fantaisies auxquelles je ne conseillerai jamais de mettre un grand prix. Du reste, voici la saison froide, il faut songer aux vêtements confortables et sérieux; le règne des fourrures va commencer, et plus que jamais leur usage sera universel; il y en a à tous les prix. Évidemment les très-belles fourrures sont très-chères ; mais on peut être élégante sans beaucoup de frais, en garnissant une pelisse de soie ou de cachemire, avec du skunk ou de la marmotte, jolie fourrure à longs poils mélangés de gris, de blanc, de noir et de jaune. Il y a aussi le renard argenté, qui est gris avec l'extrémité des poils blancs, et qui fait des garnitures de robes et de manteaux extrêmement jolies, mais il coûte assez cher, de 20 à 30 fr. le mètre la bande de 3 centimètres. Comme forme de vêtement fourré, il y a la rotonde pour les femmes grandes et minces, la pelisse à manches pour celles qui sont petites ou un peu fortes. J'ai vu également des pelisses moins longues, légèrement cintrées à la taille et qui sont, à mon avis, plus gracieuses. Cette forme peut s'agrémenter, au-dessus du bord de fourrure, d'une broderie en lacet plat qui remonte aux coutures et forme un dessin dans le dos. Comme doublure, il y a le ventre et le dos de petit gris. Le dernier est un peu plus cher et plus lourd, mais plus solide. Le prix diffère suivant la qualité. Quand la bande de fourrure qui borde un manteau est belle, qu'elle est, par exemple, en martre zibeline ou du Canada, en beau vison, on peut faire garnir un chapeau avec une fourrure pareille, mais il faut confier ce travail à une excellente modiste dont le goût soit éprouvé.

Il est certain que le skunk et la marmotte ne seraient qu'un ornement de mauvais goût sur la tête, et aussi que la façon dont on dispose la fourrure peut produire une coiffure élégante et originale, ou bien ridicule et grotesque.

Les manchons se portent encore très-petits; on les orne à volonté de nœuds à l'ouverture.

J'ai vu aussi parmi les quantités innombrables de garnitures en passementeries qui ont passé sous mes yeux des passementeries terminées par des effilés de fourrure : ce sera extrêmement joli sur une robe de drap, et je ne vois qu'un défaut à cet ornement, c'est son prix assez élevé. Du reste, je n'admets pas de médiocrité en fait de garniture; je trouve tout aussi élégante telle robe de drap ou de cachemire tout unie avec une simple piqûre, que telle autre richement ornée; mais ce qui est affreux, à mon avis, c'est une petite passementerie mal faite, mesquine, et qui donne à l'ensemble du costume un aspect *malheureux*.

MARIE DE SAVERNY.

17. TOILETTE DE DINER (DEMI-DEUIL). — MODÈLE DE Mme ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

LA CLOCHE DE SAINT-ANTOINE

(Suite)

— Mon cher monsieur, répondit l'abbé, c'est une famille bien éprouvée. M. Lauray a d'abord perdu tout son avoir. Mais ce qui a le plus frappé ces pauvres gens, c'est la conduite de Georges.

— Il n'est point en voyage?

— Si fait. Il est parti ; mais je crois qu'il ne reviendra plus.

— C'est lâche!

— Et cette altération dans la voix, que vous avez remarquée chez Jeanne et que vous comparez si bien à la fêlure d'une cloche, ne provient pas tant de la perte de sa dot que de l'abandon de Georges.

— Elle l'aimait donc?

— Oui, monsieur, sérieusement, noblement. Il ne méritait pas cet honneur. Mais me voici arrivé, et je vous remercie. Si vous tenez absolument à savoir cette histoire dans tous ses détails, j'irai après-demain à la ville; vous devez partir aussi ce jour-là. Nous chevaucherons côte à côte, si cela ne vous ennuie pas de cavalcader avec une soutane.

— Oh! monsieur.

— Et vous apprendrez le reste.

— Je vous remercie, et j'y compte.

— A bientôt donc, et bonne nuit.

— Bonne nuit, monsieur l'abbé.

Marcel revint en toute hâte à la maison. On l'attendait au salon. Quand il rentra, les visages étaient sérieux, presque tristes. Mais à son aspect chacun parut secouer ses préoccupations, chacun mit une espèce de masque à ses pensées et la conversation fut reprise.

Cette gaieté feinte fit mal à Marcel. Il fut sur le point de leur dire : Je sais tout, et je suis prêt à pleurer avec vous.

Malheureusement, le secret ne lui avait pas été confié par les intéressés. Avait-il le droit de laisser voir qu'il le savait? Non. Il se tut.

IV

Le surlendemain, Marcel et le curé suivaient au pas de leurs chevaux la grande route de Bordeaux à Paris.

— L'histoire de M. Lauray, dit le vénérable pasteur, est un acte de dévouement.

Son frère, engagé dans les grandes affaires avec les États-Unis d'Amérique, s'était trouvé subitement embarrassé. A cette époque, on le sait, le monde commercial fut épouvanté par les formidables faillites qui se succédèrent, soit à New-York, soit à Liverpool, soit en France. M. Lauray jeune fut la victime d'une de ces catastrophes, et se trouva réduit à la dernière extrémité.

Il eut recours à son frère. Ce dernier, ne songeant à rien qu'à l'affection vive qu'il avait vouée à son cadet, n'hésita pas. Il fit argent de tout, hypothéqua sa maison, ses domaines, et apporta à son frère 300,000 francs.

— Le noble cœur! murmura Marcel.

— Malheureusement, reprit l'abbé, ce n'était pas assez.

Cependant, avec cette suprême ressource de l'espérance, M. Lauray jeune crut qu'il pourrait se relever lentement. Il paya, manœuvra prudemment, fit quelques opérations heureuses et raffermit son crédit. Se croyant sauvé, il voulut récompenser la générosité de son frère en l'associant à ses bénéfices. Mais au moment même où il se pensait à l'abri de tout malheur, une nouvelle faillite le ruina et le remit dans l'impossibilité de continuer. Son passif excédait de 400,000 francs toutes ses ressources. Même en faisant des prodiges d'équilibre, il ne pouvait espérer de dissimuler sa position pendant deux mois.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le malheureux perdit la tête et résolut de se tuer.

Il mit toutes ses affaires en ordre, établit la situation de sa caisse, classa par *doit* et *avoir* ses créances et ses dettes, mais il ne voulut pas que son frère fût la victime de sa mauvaise fortune, et se reconnut débiteur de M. Lauray pour une somme qui lui assurait au moins 300,000 francs, dans le calcul approximatif du dividende qui devait revenir à chaque créancier.

C'était à la fin de septembre, ajouta le curé; M. Lauray reçut de son frère une lettre qui contenait les valeurs et les titres nécessaires pour sauvegarder ses intérêts.

Surpris, le père de Jeanne monte à cheval, court à Bordeaux. Il était trop tard. Son frère s'était fait sauter la cervelle dans la matinée. Après avoir rendu les derniers devoirs à ce malheureux, M. Lauray revint à Saint-Antoine. Il eut avec sa fille aînée une longue conversation. Puis il repartit pour la ville et déclara aux créanciers assemblés que son frère n'était pas débiteur de la famille, que vraiment il avait mis 300,000 francs dans la maison de commerce, mais en qualité d'associé. Il n'y avait pas d'acte de société entre son frère et lui, et il pouvait se porter créancier. Il n'en eut pas un moment la pensée; puisqu'il devait participer aux bénéfices, il se croyait engagé sur l'honneur à participer au désastre.

L'abandon de ces 300,000 francs provoqua pour ainsi dire la réhabilitation de la mémoire du jeune M. Lauray. L'aîné revint à Saint Antoine, attristé par la mort de son frère, mais satisfait de sa probité. Jeanne, qui avait généreusement abandonné la fortune de sa mère en cette circonstance, Jeanne n'en perdit pas une ombre de gaieté. C'était un spectacle admirable que celui de cette famille ruinée par un excès de délicatesse et qui ne s'en trouvait pas plus à plaindre pour cela.

Hélas! les hommes sont mauvais. A peine eut-on appris dans le pays la noble action de cet homme d'honneur, que tout crédit lui fut retiré; et ceux auxquels M. Lauray devait de légères sommes se présentèrent inopinément et le harcelèrent sans relâche.

Ici la tristesse commença à habiter cette maison.

— Je comprends le reste, dit Marcel.

— Un jour, le père Vincent, ce riche paysan chez lequel vous n'avez pas trouvé un lit pour vous reposer après la noce de son fils, le père Vincent, dis-je, à qui M. Lauray devait une somme de 2 ou 3,000 francs, fit exercer des poursuites. On vendit le troupeau. Et encore aujourd'hui, il est deux ou trois propriétaires des environs que ce brave homme a obligés cent fois et qui le menacent d'une saisie pour des bagatelles. Ce qui a le plus cruellement éprouvé cette famille, ce ne sont point les pertes d'argent, c'est la fuite de Georges. Ah! ce garçon là nous a bien trompés. Il était timide, on le croyait plein de cœur, et il est parti.

— Je puis à peine le croire, interrompit Marcel.

— Parti trois jours après la nouvelle de la ruine; parti après avoir vendu tout ce qu'il possédait. Le pauvre Plocq ne voulait pas quitter Jeanne. Les paysans n'ont point manqué d'en faire des gorges chaudes et de rire au nez de M. Lauray, qui a été obligé d'en corriger quelques-uns.

Quant à Jeanne, elle est restée pendant huit jours dans un état de prostration complète. Puis, peu à peu, le sentiment du devoir, le spectacle des douleurs de son père lui ont donné du courage. Au commencement, elle avait dans la voix des sanglots involontaires et inattendus. Parfois c'étaient des étouffements auxquels on craignait qu'elle ne succombât. Quoique d'un tempérament vigoureux, elle a manqué d'en mourir, monsieur. Peu à peu elle a su reprendre ses forces. Les sanglots sont rares, les étouffements ont disparu; mais cette voix charmeresse qui vous a tant frappé la première fois que vous l'avez entendue, cette voix a subi une altération étrange.

Marcel en savait assez. Les deux voyageurs étant arrivés à destination, ils se quittèrent en échangeant une chaleureuse poignée de main.

Je rencontrai mon ami dans la journée.

— Comment va ton nid de rossignols? lui demandai-je en souriant.

— Les milans et les éperviers ont passé par là, mon cher, me répondit tristement Marcel.

V

Malgré les soupçons du curé, les paysans auxquels M. Lauray devait quelques sommes furent généreux et prorinrent d'attendre deux ans. L'honorable propriétaire se mit à la besogne avec ardeur et put espérer, au bout de quelque temps, le retour, sinon de l'aisance complète, au moins de la tranquillité.

Mais Jeanne dépérissait.

Georges n'avait pas donné de ses nouvelles. Personne dans le village ne savait ce qu'il était devenu. L'étrangeté de cette conduite n'avait pourtant pas enlevé toutes les illusions de la jeune fille. Elle espérait encore. Ne pouvant croire à un abandon définitif, elle se donnait des raisons ou du moins des prétextes. Georges, qui était un honnête homme, ne pouvait-il pas aussi avoir ses malheurs? Ne pouvait-il pas avoir été forcé, par un événement quelconque, à se ruiner aussi? Peut-être même ne connaissait-il pas exactement la position de M. Lauray, et pauvre, lui aussi, avait-il pris la fuite pour n'avoir pas osé dire sa misère.

Quand elle avait passé ses nuits à souffrir et qu'elle s'était bien persuadé cela, elle pleurait, non pas sur elle, mais sur Georges. Malheureusement ses larmes n'éteignaient pas son amour et ses douleurs étaient doublées de ses illusions sur le compte de celui qu'elle aimait.

A la fin de ces nuits-là, pendant lesquelles sa sœur Marie ne savait que la couvrir de baisers pour la consoler, elle avait dans la voix de ces sanglots dont le curé avait parlé. Les étouffements la reprenaient, et pour éteindre les ardeurs de son gosier, elle avalait des carafes d'eau qui redoublaient sa fièvre.

Un mari se présenta, jeune, beau, riche.

A peine sut-elle pourquoi il était venu :

— Jamais! s'écria-t-elle; puis elle courut s'enfermer dans sa chambre.

Marcel allait souvent à Saint-Antoine.

A chaque visite, il constatait chez la jeune fille, un dépérissement plus sensible. Cela lui fit concevoir pour Jeanne une de ces affections immenses qu'il prit d'abord pour de l'amour. Il est constant que chez les jeunes gens au cœur généreux il y a une tendance à aimer les femmes qui ont souffert. Ils se font cette illusion qu'ils seront les grands consolateurs. Marcel céda à cette loi. Il pensa un moment à épouser la jeune fille, et, à force de soins et d'amour, à lui faire oublier le passé. Mais, après réflexion, il douta du succès. Il était trop intelligent pour ne pas comprendre qu'une passion comme celle qui tuait Jeanne ne se guérit pas par un autre amour. Et quand il fut redescendu des nues où planait son rêve, il s'aperçut, comme cela arrive souvent, qu'il n'aimait la malheureuse jeune fille que d'une amitié puissante et inaltérable.

La pauvre cloche fêlée ne rendait plus que des sons ternes et à peine perceptibles. Quand la clochette de l'église, qui n'avait pas été remplacée, appelait les fidèles à l'office divin, on ne riait plus chez M. Lauray, la comparaison était navrante.

Le piano était toujours là. On ne l'avait pas vendu. Mais on l'ouvrait à peine une fois par mois.

Cela dura deux ans. Jeanne allait mourir. Les médecins de la campagne y avaient perdu leur latin. Un jour, M. Lauray mena sa fille à Bordeaux. Un des plus habiles docteurs de la grande ville fut consulté. Il examina attentivement la malade et dit :

— L'état de mademoiselle est inquiétant. Il faudrait la conduire en Italie, afin qu'elle y passât l'hiver.

M. Lauray eut un mouvement de colère.

— Mais n'y a-t-il pas un autre traitement possible? hasarda-t-il.

— Pardonnez-moi, répondit le docteur.

Et se mettant à son bureau, il griffonna une ordonnance de l'air d'un homme qui ne veut décourager personne.

Désespéré, M. Lauray revint à Saint-Antoine. L'année avait été mauvaise, les récoltes insuffisantes, la misère allait venir et Jeanne se mourait. Que faire? Le pauvre homme aurait entrepris n'importe quel labeur pour donner la santé à sa fille. Il aurait vendu son corps s'il eût trouvé un Shylok pour lui acheter.

En ce moment, il se rappela qu'il avait été riche, et, voyant tout le mal qu'on lui avait fait, il regretta sa vertu.

— J'ai été bien sot, se disait-il. Suis-je plus honoré pour ma probité maintenant? Personne n'a l'air de se douter que je suis un honnête homme. Demain, on me vendra mes meubles, et un huissier laissera peut-être une paillasse à ma fille pour mourir.

C'était un désespoir épouvantable.

Les fêtes de Noël arrivèrent. Il y avait à peine quelques sous chez M. Lauray. Marcel, qui se savait attendu, ne manqua pas de venir. D'un coup d'œil, il devina la position. Il prit le père de famille à part :

— Monsieur Lauray, lui dit-il, vous avez été bien fier avec moi.

— Comment?

— Laissez-moi dire. Je connais votre honnêteté, votre courage. Je connais aussi votre ruine et l'acte admirable par lequel vous l'avez consommée. Voilà près de trois ans que je suis un des fidèles visiteurs de cette maison que beaucoup de gens ont abandonnée. Vous deviez bien vous douter que je savais un peu de vos secrets. Pourquoi ne m'avoir pas confié vos douleurs? Je vous aurais dit plus tôt que je suis assez heureux pour pouvoir vous être utile.

— En quoi?

— Vous êtes allé chez les principaux créanciers de votre frère, qui, grâce à votre probité, n'ont rien perdu. Suis-je bien informé?

Vous leur avez demandé un emploi. Ils vous ont repoussé. Cela devait être.

— Pourquoi?

— Un homme comme vous, monsieur Lauray, est un phénomène. Beaucoup de gens ont peur d'avoir trop de loyauté à leurs côtés. Ils feraient repoussoir.

— Mais enfin?

— De plus, vos deux plus jeunes filles passent leurs nuits à des travaux d'aiguille que le bon curé va vendre à la ville.

— Oh!... j'ignorais cela.

— Ça ne peut pas durer, n'est-ce pas? Eh bien j'ai un emploi à vous proposer. Il me reste, de l'héritage d'un oncle, un domaine près de Cannes, en Provence. C'est le climat qui rendra la santé à Mlle Jeanne. Vous irez habiter cette terre. Elle est dans un délabrement absolu, vous lui rendrez sa splendeur, et naturellement vous aurez la moitié des bénéfices.

— La moitié?

— Ne vous récriez pas; ce ne sera pas bien lourd dans les commencements, et j'y gagnerai.

— Vous sauvez la vie de Jeanne. J'accepte.

— Quand voulez-vous partir...

— Oh! le plus tôt possible.

— Bon! vous recevrez dans trois jours les sommes nécessaires à votre voyage et à vos premiers travaux.

— C'est convenu.

— Et maintenant, fêtons la Noël si c'est possible. J'ai quelques friandises dans le coffre de ma voiture, nous allons en charger Marinette.

M. Lauray rentra au salon tout joyeux. Il annonça le prochain départ de la famille. Marcel lui faisait signe de se taire; mais il ne put empêcher le brave homme de tout dire, et les trois jeunes filles allèrent vers le jeune homme et lui serrèrent les mains. Marinette, qui avait aussi entendu en passant devant la porte du salon, Marinette poussa un cri, et, tenant une bouteille d'une main et le potage de l'autre, elle demanda à Marcel la permission de l'embrasser.

En ce moment, Jeanne annonça qu'elle voulait aller à la messe de minuit. Tout le monde se récria; mais la jeune fille y mit cette obstination particulière aux malades, et, pour éviter la discussion, on lui promit tout ce qu'elle voulut.

VI

On allait se mettre à table lorsque deux paysans se présentèrent pour voir M. Lauray. C'étaient des créanciers. Avant que le futur fermier de Marcel eût pu prendre la parole, l'un des deux avec un petit air malin lui dit :

— Hé! bonjour donc, m'sieu Lauray; ça va-t-il bien? Et c'te pauvre mam'zelle Jeanne? Elle est un tantinet mieux allante, ça n'est point de gloire. Et j'venons avec le compère Coret, j'venons vous faire une surprise. Les affaires ont point tant mal été à c'te année pour nous autres, et si c'était un effet de vot' bonté de nous renouveler vos billets, nous attendrons bien encore deux ans, oui dà!

M. Lauray crut avoir mal entendu.

— Eh! non, eh! non, dit l'autre Saintongeois, vous n'êtes point enluciné. L'compère Colin a ben dit deux ans.

— Merci alors, merci, mes amis. Vous me rendez un service que je n'oublierai pas. Je vais renouveler mes billets.

En apprenant cela, Jeanne dit à Marcel :

— Vous avez apporté la première joie. Un bonheur ne vient jamais seul, pas plus qu'un malheur, et c'est à vous que nous devons cette continuation de la bonne fortune.

— Je souhaite que vous disiez vrai, mademoiselle.

M. Lauray, en revenant, dit aux deux paysans :

— Je vous remercie encore pour ce que vous venez de faire, car vous m'avez prouvé qu'il y a des gens de cœur.

— Queq'fois, répondit le compère Colin.

— Queq'fois, appuya le compère Coret.

Et ils sortirent.

On était au salon vers dix heures et Jeanne persistait à vouloir entendre la messe de minuit, lorsque la vieille Marinette entra tout effarée en criant :

— Monsieur! monsieur!

— Qu'y a-t-il, ma pauvre Marinette?

— Un miracle du bon Dieu.

Elle tomba essoufflée sur un fauteuil, et comme on l'entourait :

— Figurez-vous, ajouta-t-elle en respirant à chaque mot, figurez-vous... que j'ai voulu... tout à l'heure... à présent même... puisque j'en viens... aller à l'étable... pour chercher... un fagot... les vaches!... les vaches!...

— Eh bien, les vaches?

— Elles y sont, monsieur.

— Êtes-vous folle, Marinette?

— Toutes! monsieur, je les ai comptées toutes... vingt-deux. C'est un miracle pour sûr. Ah! le bon Dieu vous devait bien ça.

Malgré le temps écoulé depuis la vente du troupeau, M. Lauray supportait malaisément qu'on lui en parlât. On crut que Marinette avait eu une vision et chacun revint tristement vers la cheminée.

— Mais allez-y donc voir! s'écria la vieille servante exaspérée. Vous, monsieur Marcel, venez avec moi.

CAMILLE DEBANS.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EN SENTINELLE

I

Il y aura bientôt trois ans qu'un matin, le baron Félicien de Montégon tint une sorte d'assemblée solennelle dans son petit hôtel de la Chaussée-d'Antin. Il avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses meilleurs amis. On eût pu trouver dans ce cénacle des échantillons de toutes les espèces de merveilleux qui, à notre époque, font assaut d'élégance au balcon des théâtres, dans les raouts, aux courses et aux bains de mer.

Félicien avait également appelé son notaire.

Chacun remarquait sur sa physionomie une gravité d'autant plus frappante qu'elle était plus inaccoutumée.

— Mes amis, dit-il, la séance est ouverte. J'ai tenu essentiellement à vous réunir, car, d'une part, j'avais à vous communiquer une nouvelle importante, et, de l'autre, à vous demander un conseil.

— Parlez! parlez! s'écria l'assemblée.

— Mon excellent cousin, M. de Ponthiex, vieux célibataire, grand propriétaire en Bretagne, est décédé, me léguant tous ses biens, selon la promesse qu'il avait faite autrefois à mon père. M. de Ponthiex était le symbole même de l'honneur; et, malgré mes incartades de jeunesse, il a voulu exécuter de point en point ce qu'il avait promis.

L'auditoire eut peine à contenir son enthousiasme. Quel cousin que ce M. de Ponthiex! et combien, parmi les assistants, se souhaitèrent à eux-mêmes des parents de cette nature! Les félicitations commencèrent à pleuvoir sur l'heureux héritier. Mais celui-ci avait trop l'esprit des convenances pour subir cette ovation sans l'interrompre aussitôt.

— Mon Dieu! je sais bien que le monde considère comme une chance superbe quelque quarante mille livres de rente qui arrivent à pleine volée dans une existence. L'argent est utile, c'est vrai, mais enfin nous ne lui devons pas un culte. Refuser le legs que me fait mon parent serait chose déraisonnable. Cependant, je me trouve embarrassé par une clause qui n'est pas un ordre du défunt, mais qui précisément est plus qu'un ordre, car c'est une prière.

— Voyons, voyons, explique-toi.

— Si vous le permettez, l'explication vous sera fournie par le testament même, dont M. Guérin, mon notaire, va vous faire lecture.

La clause qui embarrassait le jeune baron était conçue en ces termes :

« Il est un vœu que je forme du plus profond de mon « cœur; c'est de donner à mon cousin un guide éclairé, « une amie sérieuse, une compagne fidèle. C'est lui dire « que je l'invite à épouser ma nièce, Marie de Florcadec. « Marie a vingt-deux ans : elle est veuve, et sur les in« stances que je lui en ai faites, elle consentira à accorder « sa main à Félicien. Pour peindre sa générosité, elle a « refusé une part quelconque de mon héritage, en m'objec« tant qu'elle était assez riche. Je crois en dire assez pour « que Félicien apprécie ce noble caractère. Je ne lui fais « pas une condition absolue de l'acte que je lui conseille; « je ne le lui propose que sous forme de prière, dans l'inté« rêt de son bonheur. »

Après la lecture, le notaire s'étant éloigné, la délibération s'ouvrit.

— Vous pouvez maintenant, reprit le baron, apprécier l'embarras dont je vous parlais. Mon cousin n'a raisonné qu'à travers ses illusions, et surtout il n'a jugé qu'au point de vue de la vie de province. Il ne s'est pas dit, d'abord, qu'on ne se marie pas ainsi, au hasard, avec une inconnue; qu'une détermination qui enchaîne l'existence entière est fort grave; que tout l'or du monde ne saurait payer la liberté; et qu'enfin une femme qui n'est jamais sortie de son cercle borné, de ses habitudes paisibles, ne se ferait pas aisément au bruit et au mouvement de Paris. J'y compromettrais mon bonheur sans assurer celui de la vicomtesse. N'ayant pas les mêmes goûts, la même éducation, nous nous causerions une gêne mutuelle qui ne tarderait pas à dégénérer en mésintelligence.

— Oui, interrompit un étourdi, selon la chanson : « Il faut des époux assortis. »

— Chut! chut! à la porte! cria l'auditoire.

— Je continue, ou plutôt, je conclus, dit Félicien en souriant. Je ne crois pas que le projet de mon cousin soit praticable, mais j'aurais quelque scrupule à accepter l'héritage sans remplir les vues du testateur. Voilà, mes amis, sur quoi j'invoque les conseils de votre prudence et de votre délicatesse.

A cette harangue succéda un véritable brouhaha. Chacun voulait parler le premier, et tous parlaient à la fois. Le baron tâcha d'introduire de l'ordre dans le débat; mais il n'eut pas de peine à classer les opinions, car tout le monde se trouva d'accord pour déclarer que si M. de Ponthiex avait eu raison d'instituer son cousin légataire universel, il avait eu tort de lui vouloir mettre sur les bras une proviciale; que les scrupules de M. de Montégon, encore qu'ils fussent très-honorables, ne méritaient pas qu'on s'y arrêtât. En conséquence, l'héritage devait être accepté, sauf la clause de mariage, et une lettre polie serait adressée par le baron à Mme la vicomtesse de Florcadec, pour lui exprimer la reconnaissance qu'il éprouvait de ses bons procédés, en même temps que son regret de ne pouvoir donner suite au projet de M. de Ponthiex.

Et l'un des assistants dit avec une gravité comique :

— Fait et délibéré en l'hôtel de notre ami Félicien de Montégon, le 1er juin 1863. En foi de quoi nous avons signé... A propos, signons-nous ?

— Allons, maître Rigoletto, dit Félicien, je te répondrai ce soir le verre en main. Je vous donne aujourd'hui un second rendez-vous, mais cette fois, ce sera pour souper.

Un hurrah d'enthousiasme salua ces dernières paroles; puis on se sépara, et chacun alla à ses affaires, autrement dit à ses plaisirs.

II

Sur une terrasse protégée par des arcades élégantes qu'entouraient des festons de lierre et de clématite, étaient assises deux femmes, l'une jeune et jolie, l'autre assez âgée pour qu'on pût raisonnablement l'appeler vieille. La première avait une de ces tailles souples et fines qu'on prête volontiers aux sylphides; chacun de ses mouvements décelait la grâce ainsi que la distinction. Il y avait sur ses traits réguliers, dont l'ovale était pur et allongé, une expression de douceur et d'amabilité exquise. Ses mains blanches étaient croisées sur ses genoux. Dans cette attitude, à la fois calme et rêveuse, la jeune femme ressemblait à quelque madone du divin Sanzio.

La vieille femme qui lui tenait compagnie était loin d'offrir un tel idéal. Mais il y avait aussi sur sa physionomie toute bretonne un cachet de dévouement et de fidélité, qu'on ne trouve plus que rarement. Elle filait au rouet avec autant d'activité que si elle eût attendu pour vivre le produit de son lin. Par intervalle cependant elle relevait la tête, suspendait le mouvement de son pied et laissait le fil reposer immobile entre ses doigts. C'est qu'alors, ou elle interrogeait ou elle écoutait sa jeune maîtresse, dont elle avait été la nourrice.

Celle-ci passa, par une réflexion subite, de son apparente tranquillité à une agitation assez visible. Elle se leva, fit quelques pas, respira des fleurs, puis revint s'asseoir de nouveau et dit, en fixant son regard sur la limite de l'horizon, où les massifs des chênes du parc étageaient leur ombre imposante :

— Ne trouves-tu pas, Yvonne, que la réponse de M. de Montégon se fait bien attendre ?

— Dame, ces messieurs de Paris, on dit qu'ils ont toujours beaucoup de choses à faire, et peut-être que votre cousin n'a pas eu le temps...

— Depuis huit jours! Ma pauvre Yvonne, tu supposes donc que mon cousin est très-occupé; je pourrais supposer moi, qu'il n'est pas très-empressé.

— Pas empressé de consentir à ce qu'on lui propose! s'écria la vieille Bretonne. Il serait bien dégoûté, morguenne!.. On lui laisse une fortune de roi; on lui offre avec ça la main de la plus jolie femme de notre pays, de Mme la vicomtesse de Florcadec, qui a aussi un bon bien à elle; il n'a pas semé, et cependant il n'a qu'à se baisser pour récolter; et il ferait le dédaigneux! Allons donc, c'est impossible. Aussi vrai que je porte coiffe et casaquin, je vous jure que le beau monsieur se réjouira fièrement de la proposition. Et qui sait? à c'te heure, possible qu'il soit en route à galoper autant qu'il a de force.

— Ma chère Yvonne, tu me fais plaisir en parlant ainsi. Et cependant, je t'avoue que ce n'est pas sans appréhension que je prévois l'arrivée prochaine de Félicien. Attendre un homme qu'on ne connaît pas; être engagée envers lui sans savoir quel est son caractère; être au moment peut-être de mettre son avenir entre des mains qui pourraient n'être pas sûres... c'est dangereux, sais-tu ?

— Ma foi, je suis bien aussi de cet avis, répondit la nourrice en hochant la tête; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'envisage la chose comme un vrai casse-cou.

— Que dis-tu ? s'écria la vicomtesse un peu mécontente.

— Je suis franche, tant pis, c'est une vieille habitude. Que voulez-vous, madame; vous êtes jeune, riche, aussi libre qu'un oiseau dans l'air, et v'là que vous allez vous donner un maître!

— D'abord, Yvonne, ne m'appelle pas toujours madame, mais bien Marie. Je te l'ai souvent recommandé, tu es incorrigible. Ensuite laisse-moi te rappeler que ce n'est pas moi qui ai désiré cet arrangement. En y souscrivant, je ne ferai qu'obéir à l'excellent homme qui avait mon affection. M. de Ponthiex a exprimé un désir : je m'y soumets.

Quelques larmes mouillèrent les beaux yeux de la vicomtesse.

— Eh bien, mad... Marie, allez-vous encore pleurer, vous fatiguer?

— Ah! ma bonne Yvonne, je ne pleurerai jamais assez mon meilleur ami. Mais j'y songe, il faut que je ne néglige rien pour que le baron, avant son arrivée, trouve le château bien décoré. J'ai là-haut, dans son appartement, des tapissiers dont j'ai besoin de surveiller le travail.

La vicomtesse se leva, et d'un pied léger elle rentra dans le château.

— Pauvre chère enfant! se dit Yvonne, après l'avoir suivie des yeux; je vois ce que c'est, moi. Elle a l'esprit tout plein de son cousin. Je vous demande si c'est raisonnable. Dans notre pays de Châteaulin, il ne manque pas de bons et beaux messieurs qui l'ont recherchée en mariage! Il n'en manque pas qui ont voulu me remettre pour elle des billets et des bouquets! Mais, dame! elle vous repoussait tout cela sans rémission. C'était donc pour finir par être troublée comme une âme en peine .. Oh! la jeunesse! la jeunesse!

Yvonne eût poursuivi longtemps encore le cours de ses réflexions, si un domestique ne fût venu en toute hâte l'avertir qu'une chaise de poste était à la grille, contenant un monsieur de Paris. Ce fut donc elle qui reçut l'étranger. Celui-ci lui exposa qu'il venait tout exprès de la capitale pour voir Mme la vicomtesse de Florcadec.

— Tiens, se dit Yvonne, est-ce que ce serait le cousin ?

Et elle resta toute stupéfaite en remarquant que ce monsieur portait environ cinquante ans, et qu'il n'était rien moins qu'un beau garçon.

— Ce que c'est que Paris! pensait-elle; comme ça gâte les hommes!

Mais l'étranger la tira promptement d'erreur en disant :

— Ayez la bonté d'annoncer à Mme la vicomtesse que je suis M. Guérin, notaire, et que je viens ici, pour affaire, de la part de M. le baron de Montégon.

La nourrice, rassurée, courut de toute la vitesse de ses jambes, et, suivie à peu de distance par M. Guérin, elle s'écria :

— Mad... Marie, c'est un tabellion qui vous demande.

— Faites entrer, dit la vicomtesse en souriant.

Son cœur s'ouvrit aux plus douces illusions. Mais, dès qu'elle aperçut M. Guérin, elle lut la vérité sur ses traits. Cependant elle accueillit le notaire avec sa grâce habituelle, et commença par lui exprimer le regret qu'il eût fait à son intention ce long et pénible voyage.

— Mon Dieu! madame, répondit-il, j'eusse désiré l'entreprendre sous d'heureux auspices; mais il n'en est rien.

N'accusez point M. de Montégon. Ce n'est qu'après de sérieuses réflexions qu'il a pris la détermination dont j'ai à vous rendre compte. Outre que son goût ne le porte point au mariage, il a compris que, dans votre intérêt aussi bien que dans le sien, il ne pouvait donner suite à un projet que la raison n'approuve pas entièrement. Le mariage demande les plus fortes garanties; sans doute, le baron n'hésitait pas à penser que le choix indiqué par son parent devait être excellent : mais c'est surtout de lui-même qu'il s'est défié. Habitué à la vie tout exceptionnelle de la capitale, il n'a pas voulu vous imposer ses goûts mondains, son besoin de luxe, de mouvement. En un mot, il a reculé devant une responsabilité terrible.

— Je l'en remercie, dit froidement la vicomtesse. Ce scrupule l'honore. Moi-même je n'avais cédé qu'à regret aux instances de M. de Ponthiex.

— Comment! comment! dit Yvonne, qui avait eu soin de se placer dans un coin du salon, ce beau monsieur refuse mon enfant! Il est bien dégoûté!

M. Guérin parut étonné de cette intervention imprévue.

— Pardon, monsieur, dit la vicomtesse, c'est ma bonne nourrice; elle ne m'a jamais quittée, et je n'ai jamais eu de secrets pour elle.

— Non, jamais elle n'en a eu, c'est vrai, ça, reprit Yvonne, s'animant de sa propre indignation. Jour de Dieu! si madame m'en croyait, elle s'en vengerait bien vite en épousant un de nos messieurs du pays qui la reluquent. Il n'en manque pas, et des plus huppés, faut voir!

— Pardon ma bonne, laisse-nous causer plus paisiblement. Après tout, mon cousin était libre, et je regretterais que ma personne fût pour lui la cause du moindre ennui. Vous pouvez lui faire cette réponse, monsieur, et ajouter que, par mes soins, le château a été complétement remis en état pour le jour où il voudra venir l'habiter.

— Le château?... répéta M. Guérin avec embarras.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore ?

— Il m'en coûte d'avoir à vous annoncer aussi que, par un motif de délicatesse facile à concevoir, M. le baron ne peut songer à s'établir dans ce château où vous avez vécu si longtemps. Il lui a semblé qu'il était plus convenable de le mettre en vente, et je suis chargé de cette opération.

Yvonne leva les mains au ciel, mais sans prononcer une parole. Quant à la vicomtesse, elle pencha la tête pour cacher ses larmes. Mais bientôt, recouvrant toute sa force d'âme, elle dit d'un accent expressif :

— Soyez franc jusqu'au bout, monsieur. Cette résolution, mon cousin ne l'a pas prise de lui-même; elle lui a été dictée par ses amis, et je devine quels sont les amis qui entourent un jeune héritier!

— Je serais coupable de le nier, répondit le notaire.

— C'est bien. Maintenant, voici ma proposition, et je pense qu'elle satisfera tout le monde. L'idée de voir mettre en vente la maison où M. de Ponthiex a passé une par-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tie de sa vie, de voir un bien de famille appartenir à des étrangers, cette idée me révolte. Je la repousse de toutes mes forces. Au lieu de cela, consentez à me laisser racheter le château et ses dépendances. J'ai, Dieu merci, assez de fortune pour donner la somme que vous en demanderez.

— Ah! le bon cœur! dit Yvonne; nous resterons donc chez nous.

— Madame, répondit M. Guérin, votre proposition est trop honorable pour que mon client ne s'empresse pas de l'accepter. Veuillez me laisser le temps de lui écrire, de recevoir ses instructions, et alors nous passerons régulièrement le contrat de vente.

— A merveille, monsieur. S'il vous convient de rester au château...

— Je vous remercie, madame. Je me suis établi aux environs. Très-prochainement, j'espère, j'aurai l'honneur de vous revoir.

Il renouvela, en homme poli, l'expression de ses regrets, et prit congé de la gracieuse châtelaine.

Sitôt qu'Yvonne se fut assurée qu'il était parti, elle donna libre cours à ses récriminations, formulées avec une énergie qui ne nous permet pas de les reproduire.

— Écoute, Yvonne, dit la vicomtesse, si tu m'aimes, tu ne parleras plus de cette affaire. Surtout, ne va pas conter cela aux domestiques, tu me désobligerais beaucoup.

— Je vous promets de rester bouche cousue.

— Tu auras de la peine, mais j'attends cette preuve de ton dévouement. Je vais faire un tour dans le parc... j'ai besoin d'air... C'est entendu, n'est-ce pas? jamais tu ne me reparleras de M. de Montégon.

— Jamais, ma bonne Marie... Mais ça me coûtera. J'en avais tant à dire!...

III

Pour mettre sa conscience parfaitement à l'abri, Félicien avait souvent ramené dans le cercle de ses causeries intimes le sujet du testament de M. de Ponthiex et de Mme de Florcadec. Ses amis, de leur côté, n'avaient pas varié dans leur opinion, et tout ce qu'on peut imaginer de plaisanteries avait été décoché contre la fantaisie bizarre du vieux gentilhomme breton et contre les grâces provinciales de la vicomtesse.

Possesseur sans contestation d'une belle fortune qu'il avait pu joindre aux débris de la sienne, Félicien était considéré comme un des plus brillants héros du sport. Il ne s'appartenait pas, mais son bien appartenait à tout le monde. Autour de lui c'était un mouvement de frivolité qu'il ne pouvait modérer. Il vivait dans une atmosphère de dissipation qui ne lui permettait pas de penser. S'il voulait parfois retourner un peu en arrière, le tourbillon impitoyable le ressaisissait. — Marche! marche! dit le destin au Juif-Errant. — Amuse-toi, amuse-nous, dit le monde au jeune dissipateur. Il n'y a pas de halte, il n'y a pas de trêve dans cette vie qui enivre comme l'opium.

A voir passer Félicien sur son rapide alezan, ou tenant les guides d'un brillant *four in hand*, on eût dit :

— Que ce jeune homme est heureux!

A le voir dans les salons, accueilli par mille sourires, par mille gracieusetés, on eût dit :

— Que ce jeune homme est aimé!

Mais en lisant au fond de son cœur blasé, on se fût dit :

— Il n'est pas heureux, il n'est pas aimé non plus.

— Mon Dieu, se demandait-il parfois, d'où vient que ma vie me semble vide, décousue, sans but, sans attraits?

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro).

LA MUSIQUE

Marche aux flambeaux, par Scotson Clark. Brillante fantaisie mise à la portée de tous par les deux éditions qui ont paru, l'une difficile, l'autre simplifiée pour les petites mains, mais conservant néanmoins l'originalité et le brio qui distinguent l'édition originale.

L'une et l'autre de ces éditions, 2 fr. 50.

La Fée aux perles, mazurka de salon, par A. Dessane. Le titre est séduisant, il tient ce qu'il promet; c'est lá, vraiment, de la musique élégante, gracieuse, distinguée, et qui sera toujours appréciée. Prix, 2 fr. 50.

La Chanson du chevalier, paroles de Victor de Laprade, musique de Mme Yan' Dargent.

Je suis toujours heureuse de signaler les œuvres féminines qui me paraissent avoir une valeur incontestable, ne serait-ce que pour prouver que les femmes peuvent posséder une supériorité non point relative, mais réelle. Mes lectrices ont pu juger, pour peu qu'elles aient voulu constater la vérité de mes appréciations, quel charme, quelle grâce, quelle fraîcheur distinguent les compositions de Mme Yan' Dargent. Je leur recommande *la Chanson du chevalier* comme une des plus charmantes œuvres de ce compositeur. Prix, 1 fr. 50 (1).

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

MENU D'UN DINER DE SIX PERSONNES

Consommé au pain grillé.
Pièce de bœuf garnie de petits pâtés.
Ailerons de volailles glacés au riz.
Lièvre rôti.
Tomates farcies.
Pommes au gratin.

Les ailerons de volaille sont cuits dans un sautoir foncé de lard et de légumes émincés, puis dressés, entourés d'une bordure de riz.

Les pommes au gratin, coupées en deux et cuites dans un sirop léger et vanillé, en les tenant un peu fermes, se placent dans un sautoir beurré; on les couvre de marmelade d'abricots; puis on les glace au four. Dressées ensuite en dôme sur un plat et saupoudrées de sucre en poudre et d'amandes finement hachées, elles sont remises au four pour glacer les pralins avant de les servir.

Les levrauts sont devenus des lièvres, les dindonneaux des dindons, et les perdraux sont gros comme père et mère; nos bonheurs gastronomiques augmentent de jour en jour, nous sommes donc bien en automne.

Le mois d'octobre est le mois où à Paris on dîne le moins; mais en revanche, pendant sa durée, on dîne beaucoup à la campagne. Tout le monde est aux champs, les tribunaux et la Faculté elle-même.

Les amphitryons aimables sont rares à Paris pendant le mois d'octobre; mais il est une consolation pour les malheureux, tels que les chroniqueurs obligés, pour leur devoir, de rester à Paris.

La Gironde y expédie en ce moment des ortolans tout à fait à point, c'est-à-dire fins-gras. Cette situation intéressante durera chez eux environ six semaines.

On doit se le dire.

Les ortolans cuisent tous bien en casserole close, enveloppés d'une feuille de vigne. Quelques minutes suffisent.

Moi, je les cuits sous la cendre; je dirai pourquoi et comment dans le prochain numéro.

LE BARON BRISSE.

LETTRE D'UNE AMIE

Parmi les lettres que j'ai reçues, ces jours derniers, de mes lectrices, il en est plusieurs qui me prient de les renseigner, en véritable mère, sur le choix d'une institution où elles puissent, à la rentrée, placer en toute confiance l'enfant chéri.

Je suis d'autant plus à même de leur être agréable, que moi-même, pour mon enfant, j'ai dû récemment étudier la question sous tous ses points de vue. La santé de mon fils était délicate, et je voulais pour lui le grand air et les soins maternels, en même temps qu'instruction complète. Après un sérieux examen, je le confiai, l'an dernier, au chef de l'institution Charpentier, de Villiers-le-Bel. Cette institution compte cinquante années; elle est dirigée aujourd'hui par M. Charpentier fils, qui a dignement succédé à son père, dont la mémoire est vénérée par tous ses anciens élèves.

Une année d'essai m'a donné tous les résultats désirés; mon enfant a trouvé à Villiers-le-Bel la vie de famille, la vie patriarcale, le grand air, les soins maternels, en même temps qu'une instruction solide, dont le père, meilleur juge que nous, a été parfaitement satisfait. Les progrès des élèves des classes supérieures, sont très-remarquables. Aussi mon fils étant fort bien sous tous les rapports, à Villiers-le-Bel, j'ai résolu de le confier à cette institution modèle jusqu'à la fin de son éducation, y compris la rhétorique et la philosophie.

C'est une douce satisfaction pour le cœur d'une mère de pouvoir se dire : Ce n'est point à des mains étrangères, c'est à une nouvelle famille que j'ai confié mon enfant. Cette satisfaction, il ne tient qu'à mes aimables correspondantes de pouvoir la goûter à leur tour.

E. BOUGY.

J'engage celles de mes lectrices qui désirent des renseignements plus précis sur le programme des études, le prix de la pension, le trousseau, etc., etc., à écrire directement à M. Charpentier fils, à Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), qui leur adressera *franco*, par la poste, le programme de l'institution.

(1) L'administration de la *Revue de la Mode*, se charge d'envoyer à ses abonnées les livres et la musique dont il est fait mention dans le journal. Pour recevoir *franco* il faut joindre à la lettre de demande, le prix de l'ouvrage, en timbres ou en mandat-poste, en ajoutant 15 centimes par franc pour frais de port.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONSERVATION DES ALIMENTS

(Suite.)

Conservation de la viande pendant quelques jours. — Nous avons nous-même proposé un moyen très-commode pour conserver la viande pendant cinq ou six jours, et cela au moment des plus fortes chaleurs de l'été. Notre procédé consiste à envelopper la viande d'un linge sur lequel on aura versé un petit filet d'éther sulfurique ou acétique très-pur, quatre grammes par kilogramme. On l'enferme ensuite dans un pot bien bouché que l'on dépose dans un endroit frais. Dès que l'on veut se servir de la viande, il suffit de la cuire comme d'habitude : l'éther se volatilise et ne laisse aucun goût. Quant au rôle que l'éther joue en cette circonstance, il est des plus simples : il empêche les ferments de pénétrer dans les chairs et de les corrompre.

Conservation des navets. — Certains légumes qui sont une des parties constituantes de ce mets national que nous appelons *pot-au-feu*, méritent aussi d'être conservés.

Le navet, entre autres, qui, pendant l'hiver, est très-rare et, par conséquent, assez cher, se conserve facilement, si l'on a eu la précaution de le faire sécher dans une étuve ou à l'air libre. Les navets de Freneuse ou d'Issoudun, préparés ainsi, fournissent une conserve du meilleur goût; il va sans dire que, comme ce légume, en séchant, perd toute son eau de végétation, il faudra, au moment de l'employer, le tremper dans l'eau pure pour le faire revenir à son état naturel.

Conservation du bouillon. — Ajoutons, à propos du pot-au-feu, que souvent le bouillon de bœuf prend une petite saveur d'aigre, soit parce que le temps est à l'orage, soit parce qu'on désire le conserver jusqu'au lendemain. On neutralise cette acidité en y mettant quelques grammes de bicarbonate de soude; cette addition n'offre aucun danger. Il est bon de noter qu'en mettant le bouillon dans des bouteilles et en plaçant à l'orifice du goulot de l'ouate de coton, l'air n'a alors qu'un difficile accès dans la bouteille, et encore, pour y entrer, est-il tamisé en passant au travers de l'ouate.

Conservation du poisson. — Lorsqu'on désire conserver un gros poisson et que l'on n'a pas de glace à sa disposition, on peut retarder la fermentation en lui enlevant les ouïes et les intestins, et en remplissant les espaces vides avec une pâte faite avec de la mie de pain et de l'esprit-de-vin. Le poisson, ainsi préparé, doit être enveloppé d'un linge et déposé dans un endroit frais.

Conservation de la volaille. — Lorsqu'on habite la campagne et qu'on a à sa disposition un tas de blé, on peut, en mettant dedans une volaille toute plumée et vidée, la conserver très-bien, si on met dans cette volaille de la mie de pain alcoolisée. Par la cuisson, l'alcool s'évapore; il faut néanmoins employer celui qui n'a pas de goût ni d'odeur.

STANISLAS MARTIN.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Si la prodigalité est tolérée, l'avarice ne l'est point.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 92 (avec patrons). Dimanche, 5 octobre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Cinq toilettes pour fillettes de cinq, six, sept, huit, dix et treize ans. — Trois costumes pour garçons de huit à dix ans. — Confection Mariani (devant et dos). — Paletot Médicis. — Paletot confortable. — Confection Isabeau. — Mantelet d'hiver. — Paletot Leczinska (devant et dos). — Trois camisoles de dame. — Écran à bougie. — Porte-cigares. — Deux bandes et encoignures en broderie renaissance. — Rébus.

MUSIQUE : Les Larmes d'un Ange, paroles de M. Alfred Nettement, musique de Mlle Eugénie Mathieu (Mme Yan' Dargent).

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons : quatre confections d'hiver et trois costumes d'enfant.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de fillette de dix ans. — Robe de popeline de Lyon gris-perle; la jupe, bien arrondie et courte, est ornée de deux volants montés à gros tuyaux; le corsage.

1. TOILETTE POUR FILLETTE DE 10 ANS. 2. TOILETTE DE GARÇON DE 8 ANS. 4. TOILETTE DE JEUNE FILLE DE 13 ANS. 5. COSTUME DE GARÇON DE 10 ANS.
3. TOILETTE POUR FILLETTE DE 8 ANS. 6. COSTUME DE GARÇON DE 8 ANS.

COSTUMES D'AUTOMNE POUR FILLETTES ET JEUNES GARÇONS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

aux longues basques arrondies, est ouvert en biais sur la poitrine avec un revers de faille rose; boutons de même étoffe; la ceinture ronde qui enserre la taille est également en faille rose; le chapeau de feutre gris Giselle est enserré d'une jarretière de faille rose dont les coques et les pans retiennent un panache de plumes naturelles.

2. Toilette de garçon de huit ans. — Blouse ouverte sur le côté; culotte arrêtée au genou, en velvétine bleu de roi; la velvétine est cette étoffe connue plus vulgairement sous le nom de velours anglais, étoffe si chatoyante à l'œil, et qui suffit parfaitement à la femme économe pour la confection des vêtements des enfants qui grandissent sans user leurs vêtements. Il y a deux sortes de velours anglais, la velvétine, étoffe souple et soyeuse, qui convient aussi pour toilette de fillette, et le véritable velours anglais, à la trame serrée, aux soies rasées très-près, étoffe fort solide qui convient pour garçonnet et même pour les vêtements de chambre pour hommes; mais ce velours n'est réellement joli que lorsqu'il est de couleur marron ou grise; en noir, il rougit promptement et produit bientôt fort mauvais effet.

7 ET 8. CONFECTION MARIANI (DOS ET DEVANT.)

Continuons la description de la toilette n° 2. Une ceinture écharpe en foulard bleu retient la blouse à la taille; les bottines en cuir sont cachées par des guêtres jambières en cuir jaune ou, mieux, en velours.

3. Toilette de fillette de huit ans. — La robe, en popeline blanche, est zébrée en losange dans le bas de la jupe, de bandes de velours bleu Louise, retenues par une garniture de taffetas bleu festonnée, laquelle a l'air de s'échapper des bandes; une rangée de boutons de velours s'alterne avec les bandes. Une jaquette sans manche, aux longues basques arrondies prises dans l'étoffe des garnitures de la jupe, recouvre la taille; les revers des manches sont en velours bleu, ainsi que l'espèce de double jupe en casaquin, sur lequel s'étale la ceinture de faille bleu de roi. Chapeau de feutre blanc bridé de velours bleu et enrubanné de coques et de brides de faille d'un bleu bien assorti à la jaquette; le panache de plumes doit être des trois nuances de bleu. Nous donnons sur notre supplément le patron de cette jaquette.

9. PALETOT MÉDICIS.

11. TOILETTE DE PETITE FILLE DE 5 A 6 ANS.

4. Toilette de jeune fille de treize à quatorze ans. — Jupe et gilet en velvétine bleu azuline; la jupe est encore assez courte pour laisser voir la naissance de la bottine. La tunique et le paletot entr'ouvert sont en châlis ou en foulard de nuance écrue; le tout est orné d'effilés boules, avec franges de nuance bien assortie à l'étoffe même. Chapeau à bords relevés sur les côtés; il est en turquoise écrue avec jarretière et panache bleu assortis de nuance au jupon.

5. Costume de garçon de dix ans. — Paletot croisé et pantalon bouffant en drap amazone bleu marine; une double rangée de boutons d'acier azurés garnit le devant du paletot, qui a un certain cachet anglais fort recherché; la casquette, en drap bleu, à visière, a pour jarretière une bande de drap rouge. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce paletot sac.

13. ÉCRAN A BOUGIE.

6. Costume de garçon de huit ans. — Comme le précédent costume, celui-ci rappelle le style anglais; la blouse mobile, en drap noisette, est originale dans sa coupe; le pantalon est court, sans être attaché au genou. La blouse se serre à la taille au moyen de deux pattes à l'instar de nos grandes tuniques de mobile; un grand col marin en toile bleue, assorti de nuance aux chaussettes, complète l'ensemble de la toilette, que termine un chapeau de matelot en feutre verni, avec jarretière de velours bleu. Nous donnons sur notre supplément les patrons de cette blouse.

12. COSTUME DE PETITE FILLE DE 6 A 7 ANS.

7-8. Confection Mariani (vue devant et derrière). — Ce vêtement est fort ajusté; il tient de ce qu'on appelait autrefois pince-taille; sur le dos se trouve un motif en soutache des plus heureux; le dos est cintré à la taille, pour laisser passer des basques-habit d'un effet tout à fait original; quant au devant, il est complétement cambré à la taille, un peu croisé sur la poitrine, à revers et à col renversé.

9. Paletot Médicis. — Le cachet de cette confection est réellement exceptionnel; elle convient, comme tous les vêtements à fraise, à une personne au cou un peu élancé et aux épaules effacées. Notre modèle est en drap molletonné vert bouteille; une chamarrure assez riche illustre le dos; des galons passementerie figurent une seconde schabraque illustrée d'un bel effilé. Le col doit être maintenu bien raide et le renversement s'obtient au fer par une main de tailleur habile; une guipure ou dentelle de Bruges ressort de ce col et en adoucit la raideur. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce paletot Médicis.

10. PALETOT CONFORTABLE.

10. Le Comfortable. — Sa forme est simple et classique, il est en drap castor marron foncé; les pattes, qui ont l'air de tomber du col, sont dentelées en dents de rose et posées sur transparent de drap noir; dans chaque dent du bord est adapté un gland à tête. Ce n'est point, veuillez le remarquer, un effilé à glands, mais des glands séparés, posés dans les pointes et dans les angles. — Nous donnons sur notre supplément les patrons de cette confection.

11. Toilette de petite fille de cinq à six ans. — Robe en taffetas d'Italie, ornée tout autour de trois volants à tête, simplement froncés et espacés régulièrement; des nœuds de ruban, posés sur le devant, ont l'air de rattacher ces volants, qui remontent un peu et forment légère traîne derrière. Paletot de faille noire avec revers de faille bleue ou cerise, dont l'ornement est complété par une petite fourragère qui, partant de la poitrine,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

passe sous le bras et va se rattacher au milieu du dos, à la naissance de la nuque

12. Costume de petite fille de six à sept ans. — Robe de popeline de laine gris tourterelle, ornée sur le tablier de bandes de velours bleu, avec petite garniture plissée

17. CAMISOLE DE DAME.

pour encadrement; un simple volant froncé et à tête garnit les bas de derrière. Paletot demi-ajusté en drap gris, bordé d'un lacet bleu qui suit les dents de loup. Autour du vêtement, une soutache bleue, posée à 1 centimètre du bord, suit les ondulations des dents. Les manches, à retroussis, sont agrémentées d'un joli motif soutaché bleu; les nuances des ornements peuvent varier suivant les goûts.

18. CAMISOLE OU CORSAGE DE MATIN.

13. Écran à bougie. — Modèle de Mme Lalande, 5, rue de Londres. — Voici un petit meuble fort élégant et très-commode. La monture, en cuivre doré, consiste en une légère tringle recourbée du haut, pour soutenir l'écran à distance, et terminée en pied par un anneau à ressort que l'on serre autour de la bougie.

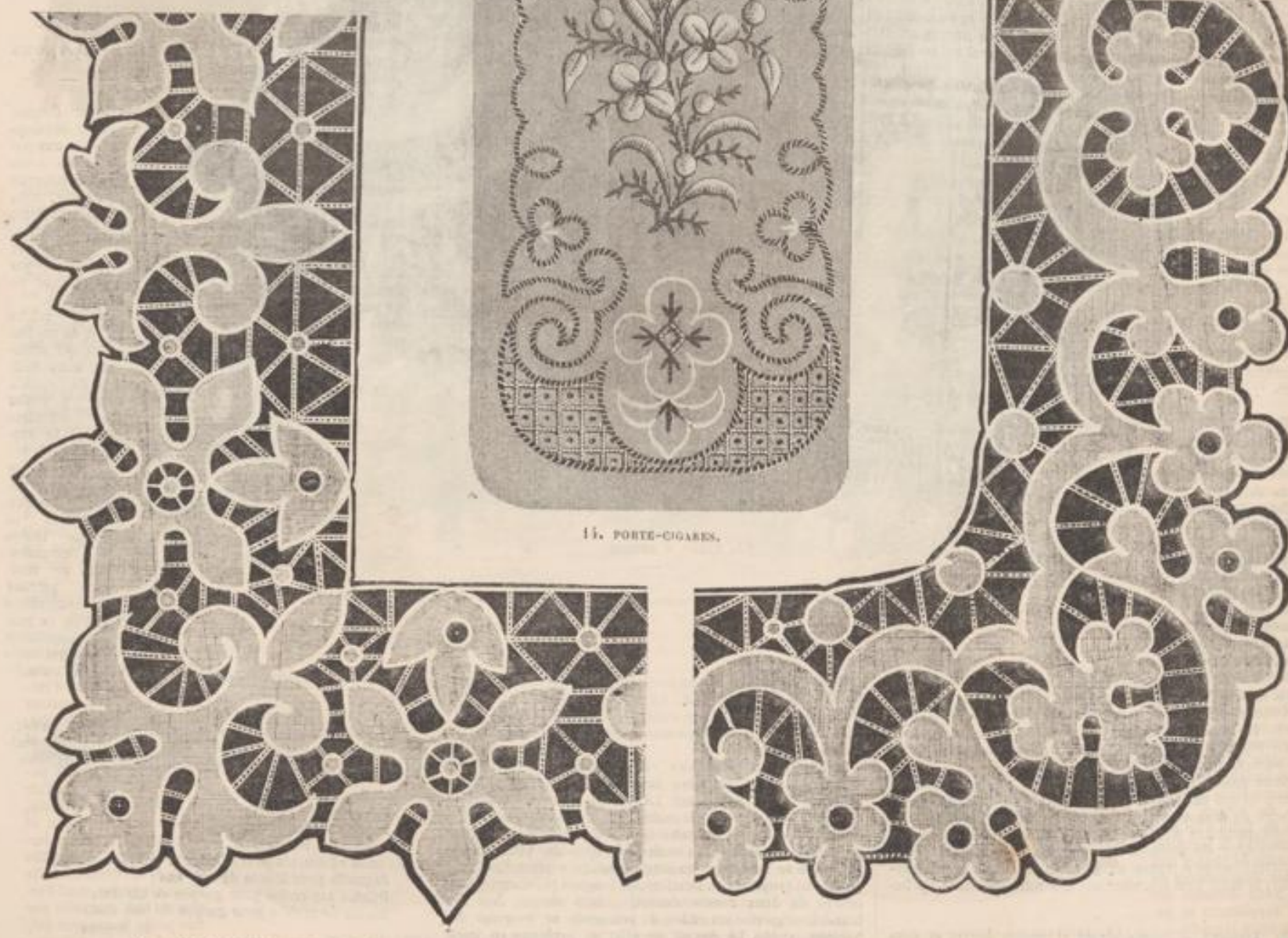
La petite bannière se brode sur drap d'or, au point de

19. CAMISOLE DE DAME.

chaînette, les nuances des fleurs et des feuilles doivent être fort adoucies et de style oriental; on emploiera du violet à côté du grenat, par exemple; quant aux lettres turques ou arabes, on les fera en chenille noire, dite chenille travailleuse.

Un petit galon de couleur, avec effilé Tom-Pouce, entoure l'écran.

14. PORTE-CIGARES.



15. BANDE ET ENCOIGNURE EN BRODERIE RENAISSANCE.

16. BANDE ET ENCOIGNURE EN BRODERIE RENAISSANCE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

14. Porte-cigares. — Il se brode sur drap, sur velours ou sur basane; une petite ganse perlée forme le cadre extérieur; elle est rattachée à l'étoffe du porte-cigares à l'aide d'un point cordonné en soie d'or; le bouquet du milieu se brode au passé, ton sur ton. On peut, si on le préfère, broder les fleurettes de plusieurs nuances de bleu et les feuillages de plusieurs nuances de vert. La monture est en cuivre doré ou en acier.

15-16. Deux bandes et encoignures en broderie Renaissance. — Je vais répéter une fois encore, pour nos nouvelles abonnées, ce que j'ai dit maintes fois déjà, sur le travail de la broderie Renaissance. Cette broderie se fait sur toile blanche ou écrue, les contours s'exécutent au point de feston, les parties teintées claires de notre dessin restent en pleine toile. Pour toutes les parties noires qui sont à jour, on enlève la toile; on relie les différentes parties de toile par des barrettes en point de Venise qu'on lance çà et là, au défaut de l'étoffe. Ces barrettes peuvent être entremêlées de picots. Nos deux dessins 15 et 16, exécutés sur batiste fine feront de charmants mouchoirs. On peut également s'en servir pour taies d'oreiller. Au lieu de coins on peut en faire des bandes que l'on emploiera pour robes et confections. Les motifs de chaque dessin se répètent à l'infini.

17-19. Trois camisoles de dames. — Le luxe de la lingerie est celui de la femme véritablement élégante; il ne lui suffit pas d'avoir une robe bien drapée, richement ornementée; tout chez elle est recherché, surtout la lingerie. Voici trois modèles de camisoles très-faciles à établir soi-même.

Pour notre modèle 17, on exécutera douze pattes recouvertes de petits plis bien réguliers; puis, après avoir encadré chacune de ces pattes d'une bande de broderie à dents, on les disposera en étoile, pour former l'ornement du devant de la camisole; un jabot de nansouk clair, monté à petits plis et simplement festonné, est posé devant, et forme entre-deux au double rang de pattes. La même garniture entoure le petit col, qui est entièrement plissé. Chaque poignet est garni de deux pattes semblables à celles de la camisole.

Notre modèle 18 peut servir parfaitement de corsage de matin. La garniture, ruchée à la vieille, suit la forme d'une veste Figaro; cette ruche se trouve encadrée de dents festonnées, qui peuvent être rapportées.

Notre dessin 19 représente une autre camisole plus élégante, et qui au besoin pourrait servir de canezou ou de corsage de dessous pour robe ouverte. Elle se compose d'un emplècement aux plis espacés, puis d'un plastron recouvert d'entre-deux de broderie; ce plastron est encadré d'une garniture qui se retrouve au jabot et au col de forme nouvelle; le rabat peut retomber sur une robe montante au besoin.

20. CONFECTION ISABEAU. — 21. MANTELET D'HIVER. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

20. Isabeau. — Paletot ajusté et cambré devant et derrière, en drap chamois ou en drap marron doré. Les manches, de style Isabeau, sont fendues tout du long à la saignée. Le vêtement est garni tout autour d'une passementerie dont les extrémités sont bordées d'un effilé de fourrure, genre complétement nouveau et inédit. Chapeau de turquoise vert réséda, enrubanné de ruban de velours de même couleur, mais plus foncés, mélangés à des coques de faille rose thé; un panache de plumes réséda et bleues surmonte la calotte. — Nous donnons sur notre supplément les patrons de cette confection.

21. Mantelet d'hiver. — Le genre mantelet restera adopté cet hiver, mais logiquement, il se fera plus ample et plus long que celui d'été; notre modèle n° 21 est un des spécimens les plus heureux. Il se fait tout en velours noir, avec grand col et revers espagnols. Cambré à la taille, il s'y ajuste à l'aide d'une ceinture dissimulée en dessous. Cette ceinture, sur laquelle on rattache le mantelet ou bas du dos en dessous, peut se passer par devant sur les pattes, et par conséquent les maintenir. La confection est agrémentée d'une belle passementerie ouvragée et encadrée d'une guipure dentelée que termine une petite frange de soie.

22-23. Paletot Leczinska (vu par devant et par derrière). — Les patrons en grandeur naturelle de ce paletot se trouvent sur notre supplément. La forme de cette confection est nouvelle et fort élégante; le devant, formant gilet Louis XV, est orné de brandebourgs en lacets de soie grise ou de soie assortie à la couleur du drap du vêtement; le petit côté se prolonge en longues basques arrondies, avec poches de propriétaire. Derrière, les basques plus courtes sont ornées de deux revers dentelés; dans chaque dent des brandebourgs et dans celles du retroussis se trouvent des boutons oxydés. Le devant du gilet se prolonge en fraise dentelée encadrant l'encolure. Un joli motif soutaché agrémente la poitrine, et une passementerie à glands est posée à la manche.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette d'intérieur. — Robe de foulard sergé de deux nuances havane; toute la traîne est recouverte d'un flot de volants froncés qui montent jusqu'à la taille; le devant, tout uni, est garni de quilles formées de ruches plissées à la vieille, d'une étoffe un peu plus foncée que la jupe. Veste à longues basques, en velours bleu turquoise, agrémentée de dentelle de Chantilly noire. Une berthe en crêpe de Chine blanc, plissée en longs plis plats et bordée d'une dentelle assortie à celle des basques, se pose sur le corsage. Peigne Empire avec perles de grenat enchâssées dans un cercle d'or.

Toilette de dîner. — Jupon de faille noire formant une longue traîne, entièrement recouvert de volants plissés et froncés alternés; les plissés sont simplement ourlés, et ceux montés en fronces se découpent en dents aiguës. Tunique de cachemire blanc ou de nansouk un peu épais, illustrée de bandes de velours noir, n° 90, et de bandes de broderies anglaises un peu hautes. — Modèles de Mme Élise, 64, rue de Richelieu.

PLANCHE DE PATRONS

Pour donner plus de développement aux patrons de vêtements d'automne et d'hiver, nous avons remplacé, cette fois encore, les broderies et les soutaches par des patrons de confections.

Nous prions celles de nos lectrices qui attendent leurs chiffres de vouloir bien patienter une quinzaine encore. Le supplément qui accompagnera le numéro du 19 octobre donnera satisfaction à presque toutes les demandes. Outre de nouveaux patrons de confections inédites, ce prochain supplément contiendra des chiffres, des broderies et des soutaches comme à l'ordinaire.

Nos lectrices trouveront à la dernière page du numéro les explications des patrons contenus dans le supplément. Ces patrons comprennent quatre confections pour dames :

Veste Leckzinska ;
Paletot comfortable ;
Paletot Médicis ;
Confection Isabeau.

Et trois vêtements pour fillettes et garçons :
Jaquette pour fillette de huit ans ;
Paletot sac croisé pour garçon de dix ans ;
Blouse de mobi'e pour garçon de huit ans.

E. Bouvy.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

enterie à glands est posée

RAVURE COLORIÉE

le foulard sergé de deux
est recouverte d'un flot de
squ'à la taille; le devant,
rmées de ruches plissées à
s foncée que la jupe. Veste
deu turquoise, agrémentée
Une berthe en crêpe de
plis plats et bordée d'une
ues, se pose sur le corsage.

Peigne Empire avec perles de grenat enchâssées dans un cercle d'or.

Toilette de dîner. — Jupon de faille noire formant une longue traîne, entièrement recouvert de volants plissés et froncés alternés; les plissés sont simplement ourlés, et ceux montés en fronces se découpent en dents aiguës. Tunique de cachemire blanc ou de nansouk un peu épais, illustrée de bandes de velours noir, n° 90, et de bandes de broderies anglaises un peu hautes. — Modèles de Mme Élise, 64, rue de Richelieu.

PLANCHE DE PATRONS

Pour donner plus de développement aux patrons de vêtements d'automne et d'hiver, nous avons remplacé, cette fois encore, les broderies et les soutaches par des patrons de confections.

Nous prions celles de nos lectrices qui attendent leurs chiffres de vouloir bien patienter une quinzaine encore. Le supplément qui accompagnera le numéro du 19 octobre donnera satisfaction à presque toutes les demandes. Outre de nouveaux patrons de confections inédites, ce prochain supplément contiendra des outaches comme à l'ordi-

dernière page du numéro
enus dans le supplément.
confections pour dames :

s et garçons :
ans ;
n de dix ans ;
n de huit ans.

E. Bocoy.

1873 — N° 92

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Elise, rue de Richelieu 64.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

COURRIER DE LA MODE

Il y a bien longtemps, ce me semble, que je n'ai songé à nos jolis bébés, à nos gentilles fillettes. Ces demoiselles sont cependant de véritables petites femmes, c'est-à-dire de charmantes créatures, passablement coquettes et très-désireuses déjà d'être aussi belles que possible. Je sais bien qu'il est dangereux d'encourager ce penchant à la vanité, et que l'on risque fort, en laissant une jeune fille se trop préoccuper des futilités de la mode, d'en faire une femme frivole et vaine; aussi n'est-ce point pour elles que j'écris, mais pour leurs mamans, à qui appartient le droit de diriger et de décider quel genre de toilette convient à telle ou telle situation de fortune, aux lieux que l'on habite, au milieu dans lequel on vit; en thèse générale, plus la jeune fille grandit et plus elle doit être simple. J'admets les plumes, les dentelles, les rubans pour le bébé. La jeune mère peut donner libre carrière à sa coquetterie maternelle, tant que l'enfant n'aura point atteint l'âge où la pensée se fixe, où le raisonnement se développe; c'est dire assez qu'il n'y a guère de limites à poser. Cependant, il est certain qu'à sept ans, une petite fille sait généralement, à notre époque détailler, de la tête aux pieds, la toilette la plus compliquée. C'est donc vers cet âge qu'il faut diminuer le nombre des volants, supprimer les ceintures tapageuses, remplacer sur les chapeaux les plumes triomphantes par des nœuds de velours, des ailes modestes.

La mode, quoi qu'on en puisse dire, n'est pas toujours aussi folle qu'on le pense. D'accord avec le bon sens, elle décrète pour les jeunes filles la simplicité que ce dernier commande impérieusement. En ce cas donc ces deux ennemis de naissance sont parfaitement d'accord. Pour redevenir technique et pratique, voici comment j'habillerais ma fille de trois ans à sept ans. D'abord, pendant tout l'hiver, elle porterait des guêtres de drap de la nuance de la robe; la santé avant tout. Le froid aux pieds est la cause la plus ordinaire des rhumes, des bronchites, des fluxions de poitrine; puis je choisirais parmi les étoffes nouvelles ces tissus souples et soyeux appelés tissus de l'Inde, et qui sont surtout si jolis en nuances claires, telles que le bleu pâle, le bleu paon, le gris de lin. Ces mêmes tissus *blancs* composent les plus délicieuses toilettes de bébé. On garnit ces costumes de biais de faille ou de satin; on les découpe à dents, et on borde ces dents de tresses de soie. Les formes sont exactement celles des costumes de femmes, c'est-à-dire que les jupes, très-courtes, sont garnies de volants et de plissés, et que le costume se complète d'une tunique ou d'une polonaise relevée en pouf derrière avec des nœuds. Le corsage décolleté est plus gracieux.

Il suffit de couvrir l'enfant en dessous, au moyen d'une chaude chemisette en piqué molletonné sur laquelle on met encore une chemisette brodée ou en foulard de l'Inde blanc, ce qui est tout aussi habillé et plus chaud. Il est bien entendu qu'on ajoute à la toilette, pour sortir, un petit paletot pareil au costume.

Les chapeaux varient beaucoup de forme et de garniture.

Il y a toujours le chapeau marin, puis le chapeau *timbale* à calotte pointue, le chapeau tyrolien à aile retroussée, puis la toque hongroise, qui se fait généralement de la couleur du costume, soit en même étoffe, soit en feutre, si le cachemire est blanc, bleu, foncé ou gris. Du reste, on teint le feutre sur échantillon. Cette année, les ailes, les aigrettes, les plumes de coq seront surtout en vogue. On met aussi grande quantité de boucles en acier, en argent, en nacre, tout aussi bien sur les chapeaux de femmes que sur les chapeaux des bébés et des jeunes filles.

Je me résume en disant que l'on peut habiller les petites filles de trois à sept ans comme soi-même, en suivant exactement sa fantaisie; passé cet âge, je conseillerai des robes sans garnitures.

Le drap sera moins à la mode cette année; on préférera, je crois, les nouveaux tissus serges, c'est-à-dire rayés en diagonale, dont j'ai vu de charmants spécimens un peu partout, et qui feront des costumes d'une solidité à toute épreuve.

Comme toilette habillée, j'admets fort bien le costume de velours pour jeune fille de sept à quinze ans, mais également sans garniture, et c'est certainement ce que la mère la plus coquette peut rêver de plus élégant pour sa fille.

J'ai vu l'autre jour une charmante femme accompagnée de ses deux filles, deux jumelles d'environ quatorze ans, et qui portaient identiquement le même costume en cachemire sergé gris de lin.

Le jupon, plissé à plis plats et couchés jusqu'à hauteur suffisante pour que la tunique recouvre les plis, était rayé en travers, de distance en distance, de biais de cachemire bordés de faille qui maintenaient les plis. La polonaise, croisée et à revers au corsage, était simplement lisérée de faille et ornée de deux rangées de boutons en faille grise. Les parements et les revers étaient également en faille. Chapeaux à ailes retroussées, en feutre gris, ornés d'un coq gris maintenu par de grosses coques en gros de Suez. Comme accessoire, une élégante ceinture de cuir noir à agrafe d'argent. Cols et manches en toile fine; cravate en foulard rose, négligemment nouée.

22-23. PALETOT LECZINSKA (DOS ET DEVANT). — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Je reprendrai ce sujet intéressant; mais je dois aujourd'hui faire part à mes lectrices d'une nouvelle qu'on vient de me donner et qui ne laisse pas que d'avoir son importance. La maison de l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, dont nos abonnées ont certainement, sur notre recommandation expresse, constaté le bon goût et apprécié la parfaite honorabilité, vient de s'agrandir considérablement et de s'assurer un nouvel élément de succès et de vogue en joignant à sa collection de robes en foulard de l'Inde, un dépôt de véritable cachemire de l'Inde. J'ai vu, j'ai admiré le plus complet et le plus attrayant assortiment de tissus d'hiver, dont l'élégance et la solidité sont remarquables. Ce sont des cachemires de l'Inde aux nuances douces à l'œil, au toucher moelleux et soyeux, avec lesquels on pourra composer les costumes les plus simples, comme les plus merveilleux, suivant qu'on les ornera d'une riche broderie, d'une passementerie, ou de biais de soie ou de velours, ou bien qu'on se contentera d'une modeste piqûre.

La maison de l'*Union des Indes* envoie en province sa collection d'échantillons, composée d'au moins cent spécimens de *nuances* différentes, depuis les prix les plus modérés.

Je suis sûre que je vais tenter bon nombre de nos abonnées, et que plus d'une voudra demander cette collection à M. Lehoussel. Qu'elles me permettent donc de leur rappeler que, garder longtemps en leurs mains ces échantillons, serait faire un tort réel à la maison de *l'Union des Indes* qui doit, on le comprend, vouloir satisfaire à toutes les demandes de ce genre qui lui sont faites.

Je reviendrai sur les nouveautés que cette maison prépare en ce moment, car ce courrier est déjà bien long; mais je ne veux pas terminer sans signaler à l'attention de mes lectrices un objet de toilette que je leur recommande comme l'expression de la plus haute élégance et du meilleur confortable : c'est la chemise de nuit en foulard de l'Inde blanc. Il est impossible de rien voir de plus joli, de plus souple, de plus seyant. Plus d'une jeune et coquette femme me remerciera, j'en suis sûre, de lui avoir fait connaître ce raffinement de luxe, qui n'est cependant pas une folie. Une chemise en foulard blanc ne coûte certainement pas plus cher qu'une chemise de percale brodée. Inutile d'ajouter que le foulard se lave comme le linge; il est d'un excellent usage. Des échantillons de foulard blanc croisé ou uni sont également envoyés à toutes les personnes qui en font la demande à la maison *l'Union des Indes*.

MARIE DE SAVERNY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA CLOCHE DE SAINT-ANTOINE

(Suite)

VII

Marcel, persuadé que Marinette avait une attaque de démence, Marcel la suivit comme pour lui faire plaisir. Il revint deux minutes après avec une physionomie stupéfaite

— C'est vrai, dit-il, je les ai vues.

M. Lauray voulut y aller à son tour.

— C'est une cruelle plaisanterie, dit-il en revenant. Il y a bien vingt-deux vaches en effet. Mais le loustic qui les a introduites dans l'étable pour se moquer de moi mériterait d'être rudement châtié.

Il se fit un long silence. On ne savait plus que penser.

Comme minuit allait sonner, on entendit tout à coup une cloche au timbre argentin retentir dans les airs. Lancée à toute volée, elle répandit des tintements joyeux. On devinait que le sonneur y allait de tout cœur. De tels sons ne pouvaient venir que du clocher. Il y avait donc une cloche neuve. Chose étrange, à ces accents le sourire revint sur toutes les lèvres.

— Ah çà! sommes-nous dans le pays des fées, ou rêvons-nous? dit M. Lauray.

— Peut-être vaut-il mieux rêver que vivre, murmura Jeanne.

Et la cloche continuait à sonner avec un timbre tout particulier qui réjouissait.

— Ne manquons pas la messe pour cela, dit Louise.

— Ne viens pas, Jeanne, mon enfant; il vaut mieux que tu dormes.

— Mais, mon père, je suis restée au lit aujourd'hui jusqu'à quatre heures. D'ailleurs je vais beaucoup mieux. Ensuite, puisque c'est le jour des miracles, je reviendrai peut-être guérie.

Elle trouva, en outre, tant et tant d'autres raisons, que son père finit par céder.

— Allons, il faut t'obéir, lui dit-il; mais enveloppe-toi bien et prends le bras de M. Desbois.

On partit. L'église avait été chauffée. L'autel ruisselait de lumières. Jamais à Saint-Antoine on n'avait vu pareille splendeur. Le vieux curé, en sortant de la sacristie, jeta un regard sur son troupeau, et, voyant Jeanne, il ne put réprimer un mouvement de regret.

La messe commença. A l'élévation, le recueillement des fidèles subit un rude échec. Au lieu de baisser la tête, on la détourna; car au fond de l'église s'élevait une harmonie admirable. L'orgue, l'orgue rêvé par la famille Lauray aux jours de sa fortune, l'orgue était là. Une main habile faisait entendre un prélude ravissant.

Puis tout à coup une voix mâle entonna le *Noël* d'Adam. Ce fut un coup de théâtre. Le curé eut un moment d'hésitation. Il faillit se retourner comme son troupeau. Jeanne, qui, seule peut-être, était restée absorbée dans sa prière profonde, Jeanne redressa la tête. Elle écouta en souriant comme dans une extase. M. Lauray s'était levé. Marie et Louise tremblaient de tous leurs membres en voyant leur sœur pâlir.

Marcel se souvenait vaguement d'avoir entendu cette voix-là quelque part.

— Viens, Jeanne, allons-nous-en, dit M. Lauray.

— C'est bien sa voix, n'est-ce pas?

— Non! non!

— Ah! c'est vrai; je rêve.

Et la voix continuait le *Noël* d'Adam, à la grande admiration des paroissiens. Jeanne était tombée sur une chaise et pleurait.

Quand le service divin fut fini, tout le monde se leva pour aller chercher le vieux curé. On avait bien des choses à lui apprendre, entre autres le prochain départ pour la Provence, et bien des questions à lui faire : la cloche... l'orgue... le chanteur!!!

Jeanne marchait d'un pas ferme.

— Je ne sais pas pourquoi je suis presque consolée, dit-elle à Marcel. Il y a autour de moi comme un vent d'espérance qui me caresse le cœur.

A peine fut-on arrivé chez M. Lauray que le vieux prêtre fut assailli de questions. Il commença, lui, par gronder Jeanne d'être venue à la messe de minuit; il blâma M. Lauray de n'avoir pas usé de son autorité pour lui faire garder la maison. Enfin il se décida à révéler comment il se faisait que son église possédât une cloche neuve et un orgue.

A vrai dire, ce qu'il avait à raconter ne devait pas jeter une bien vive lumière sur la situation. Dans la journée, un homme et un fourgon étaient arrivés, l'un dans l'autre. La voiture contenait encore, outre l'homme, une cloche qui fut installée séance tenante entre deux énormes poteaux, en attendant qu'on la baptisât et qu'on pût la placer au haut du clocher. Ce travail terminé, on tira encore du fourgon un orgue-harmonium, qui ne fut mis dans l'église que vers neuf heures du soir. Alors un jeune homme s'était présenté au presbytère et avait prié le curé d'accepter l'orgue et la cloche. Puis le même jeune homme s'était rendu à l'église, où il avait accordé l'instrument, en annonçant au curé son intention de chanter un *Noël* d'Adam pendant la messe.

— Voilà tout ce que je sais, ajouta le vieillard. Lorsque j'ai demandé à l'artiste son nom pour l'inscrire au rang des bienfaiteurs de l'église, il a répondu que ce n'était pas le moment de le dire; on le saurait le jour où la cloche serait baptisée.

— Accordez-moi la faveur de garder l'anonyme jusque-là, m'a-t-il dit.

Malheureusement ce récit ne pouvait satisfaire la curiosité de la famille, qui s'attendait à autre chose, et chacun avait sur les lèvres une question qu'il n'osait formuler.

— Alors... hasarda Jeanne.

Mais elle s'arrêta interdite.

— Achevez, mon enfant.

— Alors, reprit-elle, c'est ce monsieur qui a chanté?

— Naturellement, répondit le curé, qui savait trop bien ce que Jeanne voulait dire.

— Ah! dit simplement la jeune fille.

Ce fut comme une rafale de désillusions qui souffla sur cette belle tête et qui la fit ployer. Puis on eut l'air de ne plus penser à cet incident pour apprendre au curé que la famille allait quitter Saint-Antoine.

— Bientôt? demanda le vieillard.

— Dans trois jours.

— Je ne puis en vouloir à M. Desbois, au contraire. M. Lauray va retrouver l'aisance, et Mlle Jeanne la santé; mais je n'en éprouverai pas moins un grand serrement de cœur lorsqu'il faudra vous dire adieu. Quand donc aurons-nous fini nos épreuves?

— En mourant! dit Jeanne.

On n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Nous reviendrons, monsieur le curé.

— Qui sait? Et puis, je suis bien vieux. Serai-je encore là pour fêter votre retour?

— Certes, j'y compte bien, dit Marcel.

— Et moi donc! appuya M. Lauray.

— M. l'abbé vivra cent ans.

— Ce n'est pas mon désir; mais, dans tous les cas, je ne quitterai pas Saint-Antoine.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, toute la famille était réunie dans le salon. Jeanne paraissait moins souffrante. On causait des événements de la veille. Le troupeau était toujours dans l'étable et rien n'était venu expliquer sa présence. M. Lauray réfléchissait à la démarche des deux paysans ses créanciers, et n'y comprenait pas grand' chose, car ils avaient la réputation de deux matois avares et tenaces. Tout, en un mot, prenait autour de la famille une tournure féerique et inexplicable.

Cela n'empêchait pas de faire des projets pour l'avenir. Le voyage de Provence occupait un peu toutes les têtes. On prenait les dispositions, on établissait les comptes; Marcel mettait M. Lauray au courant de ce qu'il y avait à faire dans son domaine. Puis la cloche, l'orgue, le chanteur de la veille, revinrent sur le tapis. On se perdit en suppositions.

CAMILLE DEBANS.

(La suite au prochain numéro.)

EN SENTINELLE

(Suite)

C'est ce que Félicien répétait un matin à un lion de son intimité, à un Arthur quelconque. Ils étaient tous deux appuyés sur la rampe du balcon, le cigare aux lèvres.

— Tiens, tiens! dit l'Arthur.

— Qu'y a-t-il?

— N'aie pas l'air. Regarde en face de nous. J'aperçois au deuxième étage une fenêtre ouverte; à cette fenêtre il y a des fleurs, signe de la présence d'une ouvrière; non loin est une table chargée d'ustensiles de travail, pelotes, broderies, etc. Devant cette table est une délicieuse petite femme.

— Laisse-moi donc tranquille avec ta découverte. Qu'est-ce que cela me fait?

— Voilà bien le sultan! Il ne daigne pas lever les yeux sur la beauté.

Cependant Félicien regarda la nouvelle voisine.

— Eh bien, qu'en dis-tu?

— Pas mal. Un air modeste, une tenue simple et presque distinguée.

— Allons, tu as du goût. La ravissante jeune fille, parole d'honneur!

L'Arthur adressa de la main un salut familier à la jeune brodeuse. Celle-ci se leva, sans affectation toutefois, et ferma sa fenêtre.

— Ah! ah! dit l'ami, c'est une vertu. Il faudra beaucoup de cachemires, de bracelets et de soupers.

— Tais-toi, dit vivement Félicien; s'il est vrai que cette jeune fille soit sage dans son humble condition, elle ne mérite que plus de respect.

Cette façon de penser valut à M. de Montégon mille railleries. Mais, contre son habitude, il resta ferme dans son jugement.

Cependant, à son insu, l'image de la voisine le poursuivait. « Quel enfantillage! se disait-il. Le hasard l'a amenée en face de l'hôtel que j'habite; mais je n'en dois pas moins rester un étranger pour elle. »

Il sortait, il rentrait comme de coutume; mais il ne pouvait s'empêcher de jeter, à la dérobée, un regard sur la jeune fille qu'il retrouvait toujours à son poste de travail. Ses amis ne manquaient pas de lui dire en riant :

— Où en es-tu avec la voisine?

— Je ne m'occupe pas d'elle; veuillez m'imiter.

Telle était sa réponse.

Mais aux moments où il était seul, — ce qui arrivait rarement, — il se plaçait à son balcon; et déjà Tom, le cocher, se plaignait que monsieur allât moins souvent au Bois.

La voisine ne fermait sa fenêtre que lorsque les bruyants visiteurs de Félicien faisaient irruption chez lui. Il avait remarqué cette circonstance, et il en tira bon augure.

Ce fut en envoyant un bouquet qu'il se décida à entamer la connaissance. Le bouquet fut refusé.

Il envoya ensuite un petit billet. Le billet ne fut pas décacheté.

— Que je suis stupide! s'écria-t-il; avec une vie facile comme la mienne, je vais chercher des écueils!

Le soir même, ayant constaté que la lampe de l'ouvrière était allumée, et que par conséquent la pauvre fille travaillait comme d'ordinaire, il s'habilla avec une simplicité élégante, descendit, puis monta dans la maison en face, chez Mlle Mariette Morgand.

Il frappa légèrement, Mariette vint ouvrir.

Il s'attendait à une réception froide, hautaine même; mais, à son grand étonnement, il fut accueilli avec une cordialité de bon augure.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit-il d'une voix légèrement émue, si je prends la liberté de me présenter chez vous.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser, monsieur. Veuillez vous asseoir et me permettre de continuer mon travail, car le travail c'est mon existence; et comme je n'attends que de lui mes ressources, je lui consacre tous mes moments.

Elle reprit sa place devant la table et se remit à broder, sans affectation, après avoir indiqué de nouveau à son visiteur une modeste chaise de paille.

Il y avait dans la contenance du baron un embarras visible, qui contrastait singulièrement avec le maintien aisé de la brodeuse. Parée de sa robe d'indienne, de son petit bonnet bien blanc, de ses bandeaux bien lisses, elle était la plus exquise idéalisation de la bonne conscience. Félicien, avec son trouble, avec ses traits, beaux sans doute, mais fatigués par l'agitation d'une vie mondaine, n'offrait que trop le type de ce qu'on appelle la *jeunesse dorée*.

Cependant il sentait qu'il devait expliquer sa présence et nouer l'entretien. Aussi, faisant appel à son aplomb d'autrefois, il dit en donnant à son visage l'expression du sourire :

— En vérité, ma visite doit vous paraître bien étrange. Je vous suis inconnu.

— Vous êtes le baron de Montégon.

Il s'inclina.

— Ce n'est pas dans ma lettre que vous avez pu apprendre mon nom, puisque vous ne m'avez pas fait la faveur de l'ouvrir.

— J'ai pensé tout naturellement qu'il n'y avait rien de commun entre nous, et j'ai supposé qu'en m'écrivant vous vous étiez trompé.

— Vous avez supposé autre chose? Avouez-le, mademoiselle Mariette.

— Il se peut; c'est à vous, monsieur, à me prouver que j'ai eu tort.

— Je le désire, et c'est même le principal but de ma visite. Une lettre venant d'un inconnu, d'un homme du monde, a pu vous sembler une tentative de séduction, mais, pour peu que vous y eussiez jeté les yeux, les termes mêmes que j'avais employés vous eussent prouvé qu'aucune idée contraire à votre honneur...

— Je le crois, monsieur; il m'est agréable de le croire. Vous êtes un homme riche, vous avez tous les avantages de la fortune, de la noblesse; moi je n'ai rien qu'un peu d'éducation que m'ont donnée les bonnes sœurs de charité. Je suis orpheline, mon travail est à la fois mon soutien et ma joie. Vous n'auriez aucun intérêt à troubler mon existence, qui doit rester pure et calme. Mais puisque les termes de votre lettre étaient si convenables, vous pouvez me les faire entendre; parlez, j'écoute.

— Mon Dieu, dit Félicien, c'est étonnant comme je me sens prêt à subir votre ascendant. Vous ne ressemblez à personne.

— Pas de compliments, monsieur le baron; on en fait à tout le monde. Vous m'écriviez donc?...

— Que je m'ennuyais beaucoup; que le monde m'avait

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

appris tout ce qu'il avait à m'apprendre; que j'avais besoin d'une véritable amitié.

— Comment! vous qui avez tant d'amis!

— Oui, c'est parce que j'ai *tant d'amis* que je n'en ai pas un seul. C'est pourquoi je vous prie, mademoiselle Mariette, de m'accorder votre amitié.

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

J'ai promis, dans mon dernier menu, de dire comment je prépare les ortolans; j'accomplis ma promesse.

Un jour, je dînais chez un véritable ami; il avait des ortolans pour rôti.

Un coup d'œil donné dans la cuisine, avant le repas, m'avait permis de les apercevoir.

Ils étaient sur deux rangées, cachant presque entièrement, dans leurs jolis petits corps, des hatelets d'une longueur respectable.

Je restai un instant à les regarder.

Qu'ils étaient purs!

Qu'ils étaient appétissants!

Je faillis ne pas manger en attendant leur venue.

Elle fut acclamée des convives, mais, pour moi, ce fut une déception.

A la cuisson, faite cependant suivant l'usage, les pauvrets avaient perdu presque tous ces charmes que si fort j'admirais une heure avant.

Je me gardai d'une observation, elle eût troublé peut-être le bonheur général.

Je mangeai même plusieurs ortolans avec plaisir; mais j'étais frappé au cœur.

On devait certainement les manger meilleurs.

Le soir, je consultai tous les auteurs; ils ne m'apprirent rien.

Je ne fus pas plus heureux du côté des praticiens auxquels je m'adressai le lendemain.

J'étais resté dans les ténèbres, quand tout à coup la lumière me fut donnée.

« On m'a parlé, me dit quelqu'un, de cendres chaudes. »

Ce mot seul me suffit. Deux heures après, je me préparais à moi-même des ortolans de la manière suivante:

Après leur avoir retiré le gésier, sans détacher la tête, que je fais disparaître par l'ouverture de l'estomac, où elle va prendre la place du gésier, après les avoir bridés et saupoudrés d'un peu de sel, je les emballe séparément dans un carré de papier enduit du beurre le plus frais.

Je couche ensuite ces petits emmaillottés par demi-douzaine sur un grand carré de papier, également beurré, dont je les enveloppe avec soin, et j'enfonce cette papillote dans de la cendre bien chaude.

On la retire un quart d'heure après. On la déchire, et chaque ortolan est servi enveloppé du papier où il a cuit dans sa propre essence, sans perdre de ses formes et de son aspect primitif, et où il s'est orné de reflets dorés.

Celui qui le découvre, le premier qui le voit ainsi, c'est celui qui le mange!!!

LE BARON BRISSE.

Nota. — Tous les petits oiseaux bien gras peuvent se traiter de la même façon.

LA MUSIQUE

Nos abonnées trouveront à la dernière page de ce numéro *les Larmes d'un ange*, musique de Mme Yan' Dargent (Mlle Eugénie Mathieu).

La place nous a fait défaut pour donner avec les notes les trois strophes si poétiques de M. Alfred Nettement; mais l'intelligence musicale de nos lectrices suppléera à cette lacune, et il leur sera facile de donner à chaque mot la place qui lui convient. Nous transcrivons ici ces strophes.

M. DE S.

LES LARMES D'UN ANGE

Comme un lis à peine éclos penche
Languissamment sa tête blanche
Sous les ardeurs d'un ciel d'été,
Un enfant se mourait; pleine d'alarmes,
Sa mère, hélas! versait des larmes,
Silencieuse à son côté.
Et l'ange qui, sur le soir de la vie,
Ouvre aux cœurs purs la céleste patrie,
S'inclinait vers l'enfant et l'appelait tout bas...
Mais l'enfant ne le suivait pas...
— Bon ange, disait-il, laisse-moi sur la terre:
Des millions d'anges comme toi
Sont avec Dieu; ma pauvre mère,
Ici, pour l'aimer n'a que moi.

— Viens au banquet, ta place est prête;
Viens... du ciel, l'éternelle fête
Va s'ouvrir pour toi, jeune élu;
Ton exil est fini. Plus de souffrance.
Viens! Dieu couronne l'innocence
Comme il couronne la vertu.
Tes yeux verront les divines merveilles
Que pas un œil ne vit, et tes oreilles
Entendront nos concerts; viens, enfant, tu verras!
Mais l'enfant murmurait tout bas:
— Mon bon ange, je vois les larmes de ma mère
Qui n'a que moi pour la chérir.
Par pitié, laisse-moi sur terre,
Je suis trop aimé pour mourir!

La fraîche goutte de rosée
Rend à la fleur demi-brisée
L'éclat, la vie et la couleur.
L'ange attendri pleura; ces larmes d'ange,
Comme un dictame sans mélange
Ranimèrent cette autre fleur.
A sa mère qui, surprise et ravie,
Sur ce beau front voit refleurir la vie,
L'enfant déjà guéri tend plein d'amour ses bras,
Et l'ange murmurait tout bas:
— Ami, Dieu le permet, reste donc sur la terre,
Le ciel est moins beau qu'un devoir;
C'est aimer Dieu qu'aimer sa mère.
Je repars seul, frère, au revoir!

Fureur: *Lèvres de feu!!* valse; *Peau de satin*, polka de Klein.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

VESTE LECZINSKA

(Dessins 22 et 23 du journal.)

N° 1. ———— Devant de la veste Leczinska; le faux gilet, qui tient au devant, peut se faire en même étoffe ou être rapporté; dans ce dernier cas, la couture sera dissimulée en dessous de la bordure du corsage. Le petit côté tient au devant; la lettre C indique le point de départ de la couture qui se prolonge jusqu'au bas de la basque. Les lettres A et B indiquent le raccord de l'épaulette.

N° 2. XXXXXXXXX Dos de la veste Leczinska. Les lettres A et B indiquent le raccord à l'épaulette; D et E, à la couture du petit côté. La couture du revers rapporté de la basque, se prend en même temps que celle qui relie une partie à l'autre.

N° 3. O—O—O—O— Col de la veste Leczinska. Une croix marque son point de départ; la lettre B son raccord à l'épaulette et l'O barré le point de départ du col au milieu du dos.

N° 4. OOOOOOOOO Manche de la veste.

JAQUETTE POUR FILLETTE DE HUIT ANS

(Dessin 3 du journal.)

N° 5. O—O—O—O— Devant de la jaquette. Les lettres F et G indiquent le raccord de l'épaulette; les lettres H et K indiquent le raccord du dessous de bras à la naissance de la basque, et la lettre I au bas de la basque, qui est plus courte devant que derrière.

N° 6. O—O—O—O—O Dos et petit côté tenant ensemble. Les lettres F et G à l'épaulette, H et K au dessous de bras, J à la couture du petit côté. Entre les lettres B, dans le haut comme dans le bas de la basque, se trouvent les plis crevés qui fournissent de l'ampleur à la basque.

N° 7. OOOOOOOOO Manche courte de la jaquette.

PALETOT SAC CROISÉ
POUR GARÇON DE DIX ANS

(Dessin 5 du journal.)

N° 8. ~~~~~~~~~~ Devant du paletot sac croisé. Les lettres L et M indiquent le raccord de l'épaulette, les lettres N et O, la couture du dessous de bras.

N° 9. OOOOOOOOO Dos du paletot sac croisé. Mêmes lettres de raccord qu'au devant.

N° 10. ~~~~~~~~~~ Collet ou revers. La lettre L indique le raccord à l'épaulette, l'O barré celui du milieu du dos, et l'A le point de départ du devant.

N° 11. ~~~~~~~~~~ Manche.

BLOUSE DE MOBILE
POUR GARÇON DE HUIT ANS

(Dessin 6 du journal.)

N° 12. —X—X—X—X— Devant de la blouse de mobile pour garçon de huit ans. Les lettres P et Q indiquent la couture de l'épaulette, l'R et l'S celle du dessous de bras.

N° 13. ~~~~~~~~~~ Col matelot de la blouse se raccordant au devant par la lettre D, à l'épaule par la lettre P, et au milieu du dos par un O barré.

N° 14. —X—X—X—X— Dos de la blouse de mobile, se raccordant au devant par les lettres P et Q, à l'épaulette par les lettres R et S, au dessous de bras

N° 15. —X—X—X—X— Manche de la blouse de mobile.

N° 15 *bis*. Chiffre L Z enlacés.

Second côté.

PALETOT COMFORTABLE

(Dessin 10 du journal.)

N° 1. —8—8—8—8—8— Devant du paletot *le Comfortable*. Les lettres A et B indiquent le raccord de l'épaulette; les lettres C et D, celui de la couture du dessous de bras; la couture s'arrête à la lettre D et le paletot reste fendu.

N° 2. O—O—O—O—O— Col du paletot; il prend son point de départ à l'O barré, se raccorde à l'épaulette par la lettre A, et au milieu à la croix marquée.

N° 3. ———— Patte rapportée sur le milieu du devant.

N° 4. ———— Petit côté du paletot, se raccordant au devant par les lettres C et D, et au dos par les lettres E et F.

N° 5. —8—8—8—8—8— Dos; il se raccorde à l'épaule par les lettres A et B; au petit côté par les lettres E et F.

N° 6. —O—O—O—O—O Manche du paletot.

PALETOT MÉDICIS

(Dessin 9 du journal.)

N° 7. —O—O—O—O—C Devant du paletot Médicis; les lettres G et H indiquent le raccord de l'épaulette, l'I et le J la couture du dessous de bras.

N° 8. —X—X—X—X—X— Dos; mêmes lettres de raccord qu'au devant.

N° 9. XXXXXXXXX Col relevé. Il se double en bougran ou en toile piquée, comme pour un col d'homme un O barré indique son point de départ, le G son raccord à l'épaulette, et une croix le milieu du dos.

N° 10. ~~~~~~~~~~ Manche du paletot Médicis.

N° 11. XXXXXXXXXX Revers de la manche.

CONFECTION ISABEAU

(Dessin 20 du journal.)

N° 12. X—X—X—X—X— Devant de la confection Isabeau. Le devant se raccorde au dos, à l'épaule, par les lettres I et K, au dessous de bras par les lettres M et N.

N° 13. ~~~~~~~~~~ Petit côté.

N° 14. ~~~~~~~~~~ Dos de la confection Isabeau. Il se raccorde au devant, à l'épaule, par les lettres L et K, et au petit côté par les lettres O et P.

N° 15. ———— Grande manche Isabeau.

PETITE CORRESPONDANCE

Une abonnée. — Une robe de velours ne se fait sans tunique et sans tablier que si elle est à traîne; si elle est courte, c'est-à-dire si elle remplit le rôle de *costume*, il faut nécessairement adopter, soit la polonaise, soit la tunique et le corsage à basques. Oui, certainement, pour le bord de plumes, qui est une des plus jolies garnitures qui se puisse faire.

Villers-devant-le-Thaur. — La question est très-difficile à résoudre. C'est affaire de raisonnement; le tout dépend de la *forme* du patron. Si l'étoffe a 50 centimètres, il faut environ huit lés pour une jupe rasant terre, dont cinq biaisés. Si l'étoffe a 1 mètre, quatre lés suffisent. Il faut alors partager l'étoffe en deux pour les lés à biaiser, c'est-à-dire les lés de côté. Un lé droit derrière, celui de devant biaisé des deux côtés. Les jupons en velours de Saint-Étienne se font généralement rasant terre; je ne conseille le jupon de velours à traîne qu'en belle qualité et en velours tout soie.

Mlle Pauline. — Chaque patron coupé 1 fr. 50, y compris le port par la poste.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

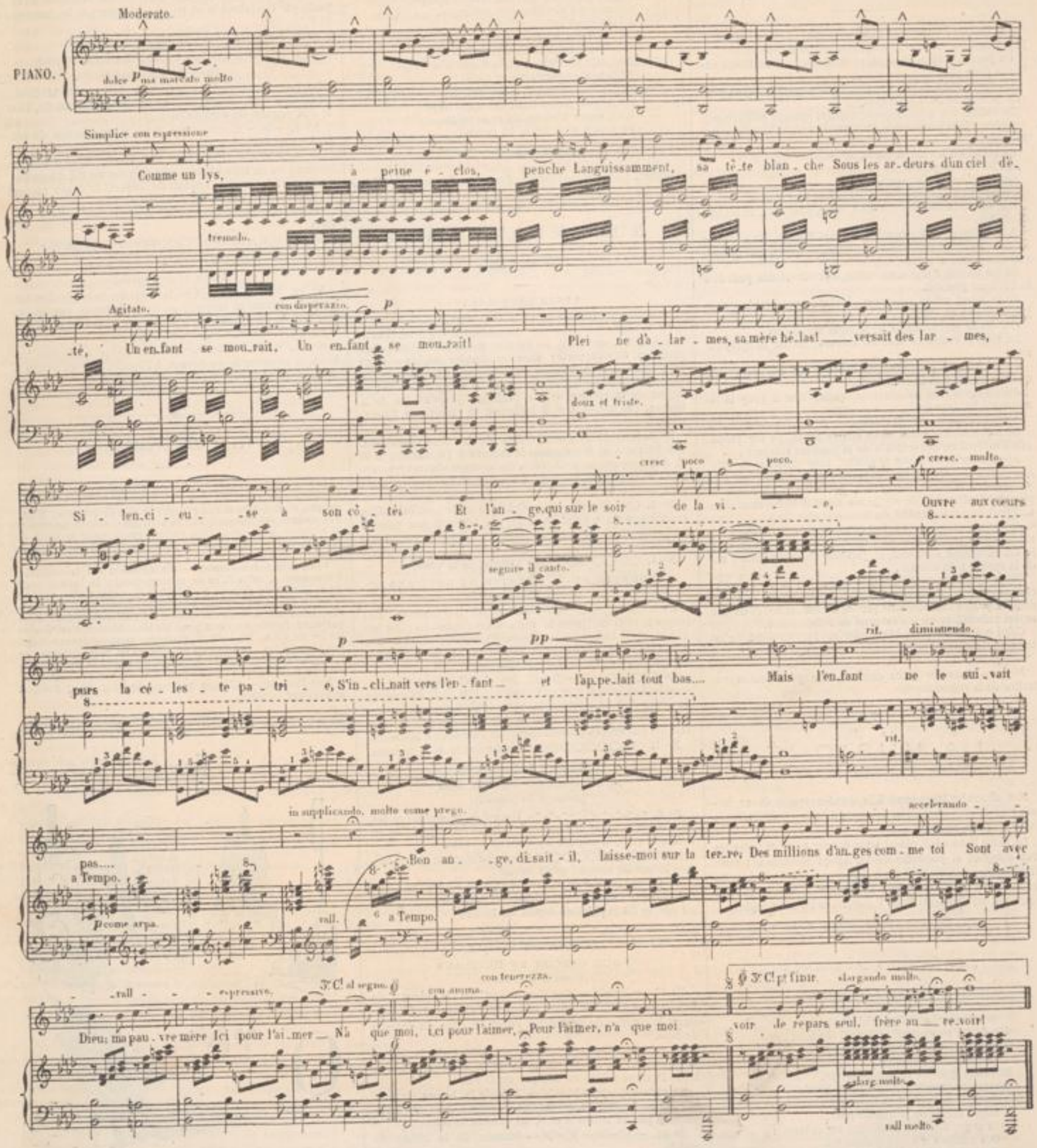
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES LARMES D'UN ANGE

PAROLES DE M. ALFRED NETTEMENT

MUSIQUE DE Mlle EUGÉNIE MATHIEU (Mme YAN' DARGENT)

A mon amie Mlle MARIE NETTEMENT



Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 93. Dimanche, 12 octobre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de cérémonie. — Toilette de bébé. — Toilette de petite fille. — Trois costumes de jeunes garçons. — Chapeau Céphise. — Chapeau Inès. — Chapeau Le Persan. — Deux toilettes de ville. — Toilette de dîner pour jeune dame. — Toilette de dîner pour jeune fille. — Carré en lacet Renaissance. — Pantoufle en application de drap (2 dessins). — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de cérémonie. — Modèle de Mme Bréant-Castel, rue du Quatre-Septembre, 19. — Robe de velours noir; la jupe, à longue traîne, est unie; sur le devant, retombent cinq longues pattes en passementerie, perlées de jais, formant châtelaine; ces passementeries se terminent par de beaux glands en jais.

Le corsage décolleté est à pointes, garni de passementerie et de dentelles de Chantilly alternées. Sous le bras gauche, la passementerie traverse le corsage en biais et revient sur le devant de la poitrine, en passant sur l'épaule droite. De l'autre côté, c'est-à-dire sur l'épaule gauche se trouve disposé un nœud de faille couleur feuille de rose, dont les bouts flottants viennent rejoindre la ceinture sur le côté droit. La ceinture se termine en deux grands pans en faille couleur feuille de rose, dont les extrémités sont brodées en relief et à jour, de plusieurs nuances de rose; cette broderie de la ceinture tient de la guipure Renaissance; l'étoffe est découpée entre les mats, mais les intervalles ne sont pas remplis par des barrettes de Venise, ce qui serait trop lourd. Notre planche coloriée, qui accompagne le numéro de ce jour, représente la même ravissante toilette, vue de dos, et aidera à en faire mieux comprendre les dispositions.

1. TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

2. Toilette de fillette de trois à cinq ans. — Robe de taffetas rayé; la jupe, arrondie est garnie sur le tablier de brandebourgs en forme de V en velours n° 80; des quilles de velours assorti, mais en plus grande largeur, bordent ces brandebourgs; les quilles et les ornements sont capitonnés de boutons de velours ou d'acier. Casaque ouverte, bordée à la mousquetaire d'un large biais de velours rehaussé de petite guipure; petit gilet aux basques arrondies; cette casaque est retroussée par derrière en draperie.

3. Toilette de bébé de trois à quatre ans. — Robe de valencias bleu Louise; le devant, encadré d'un large biais de velours bleu plus foncé, est monté dans toute sa longueur en longs plis plats; sur les quilles courent des nœuds de velours rattachés par des boucles de nacre blanche; les lés de derrière sont montés en gros tuyaux d'orgue et garnis de bandes de velours de deux hauteurs différentes. Paletot en drap velours Montagnac, orné de passementerie en fourrure.

4. Costume de garçonnet de quatre à six ans. — Pantalon en drap gris bouffant, attaché au-dessous du genou à l'aide d'un poignet, ou jarretière; veste de drap bleu marine, croisée sur la poitrine, avec revers piqués au col et aux manches; ces revers sont en taffetas noir; un galon satiné borde tout le vêtement.

5. Costume de garçon de six à sept ans. — Pantalon et veste américaine en drap amazone marron; une jarretière avec boucle rattache le pantalon au-dessous du genou. La veste-paletot est longue et à double poche; elle est croisée sur la poitrine et garnie de col et de revers en velours noir; tout le costume est bordé de galon double, complété par une piqûre bien régulière.

6 Costume de garçon de cinq à six ans. — Veste, pantalon et gilet en drap gris feutre, une bande de velours marron court tout du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. TOILETTE DE JEUNE FILLE.

long du pantalon et garnit les pattes, qui ont l'air de le rattacher. Les pattes de la veste, les revers des manches, le col, tout l'ensemble du costume enfin, est bridé du même velours; les boutons peuvent être en acier ou en velours, ceux du gilet plus petits que ceux de la veste, mais assortis.

7 Carré en lacet Renaissance pour pelote, ou voile de fauteuil. — Ce carré s'exécute à l'aide d'un lacet, que l'on bâtit sur papier, en lui faisant suivre tous les contours indiqués sur notre modèle, et en ayant soin de bien mettre d'équerre les endroits qui se recroisent les uns sur les autres. Ce sont des branches simplement cordonnées qui relient les lacets les uns aux autres. On ne débâtit les lacets de dessus le papier que lorsque toutes les barrettes sont exécutées, c'est-à-dire lorsque l'ouvrage est complétement achevé.

8-9. Pantoufle en application de drap. — Il faut tailler d'abord un morceau de drap de la grandeur exacte de la pantoufle que l'on veut exécuter, grandeur que le chausseur ou le cordonnier désignera. On applique sur ce drap la fleur de lis et le cordon qui la traverse et qui forme ornement.

Sur un fond de drap gris foncé, la fleur de lis sera en drap bleu pâle et le cordon en drap mais, ou même en lacet de soie cerise ou mais. Si l'on préfère un fond en drap noir, la fleur de lis se peut faire en drap vert clair et le cordon en soie ponceau. Ce nuancement est facultatif. Les appliques seront rattachées au fond par un feston lâche exécuté en cordonnet mais. Les nervures de la fleur se feront en soie bleue de deux nuances plus foncées, si l'application de la fleur est bleue; en deux nuances de vert foncé, si l'application de la fleur est verte; en or, si la fleur est blanche, etc. Les petites croix qui agrémentent le cordon seront de couleur foncée, si l'application est claire, ou de couleur claire, si l'application est foncée.

10 Chapeau persan. — La calotte et la passe sont en velours noir. De la torsade en faille noire, qui se termine en un nœud sans bouts, s'élance une aigrette en acier, dominant un panache de plumes bleues et noires; une grosse ruche de faille bleue, traversée par un biais de turquoise noire, forme auréole.

11. Chapeau Céphise. — Calotte un peu haute et plate, entièrement recouverte de velours noir, avec liserés de turquoise couleur jonc ou paille. La passe est fièrement accentuée en diadème; elle est également bridée de velours noir liseré de jaune. Nœud de côté en velours noir en bande, doublé de faille jaune; la doublure forme liseré intérieur. Un panache de plumes jaunes et noires entremêlées recouvre presque entièrement la calotte; le nœud de derrière, qui, partant de dessus le bavolet, se rattache à l'intérieur, est également en velours noir doublé de jaune.

12. Chapeau Inès. — La calotte, tout en velours noir, est molle; la passe est recouverte d'une ruche, également en velours noir, dont le pied est caché par une torsade de faille noire, terminée par un gros nœud de faille; au milieu du nœud, se trouve une boucle en acier poli. Une torsade bleu turquoise sert de tour de tête. Par derrière, le vide, que fournit le retroussis du chapeau,

4. COSTUME D'ENFANT.

6. COSTUME DE GARÇON.

5. COSTUME DE GARÇON.

3. TOILETTE DE BÉBÉ.

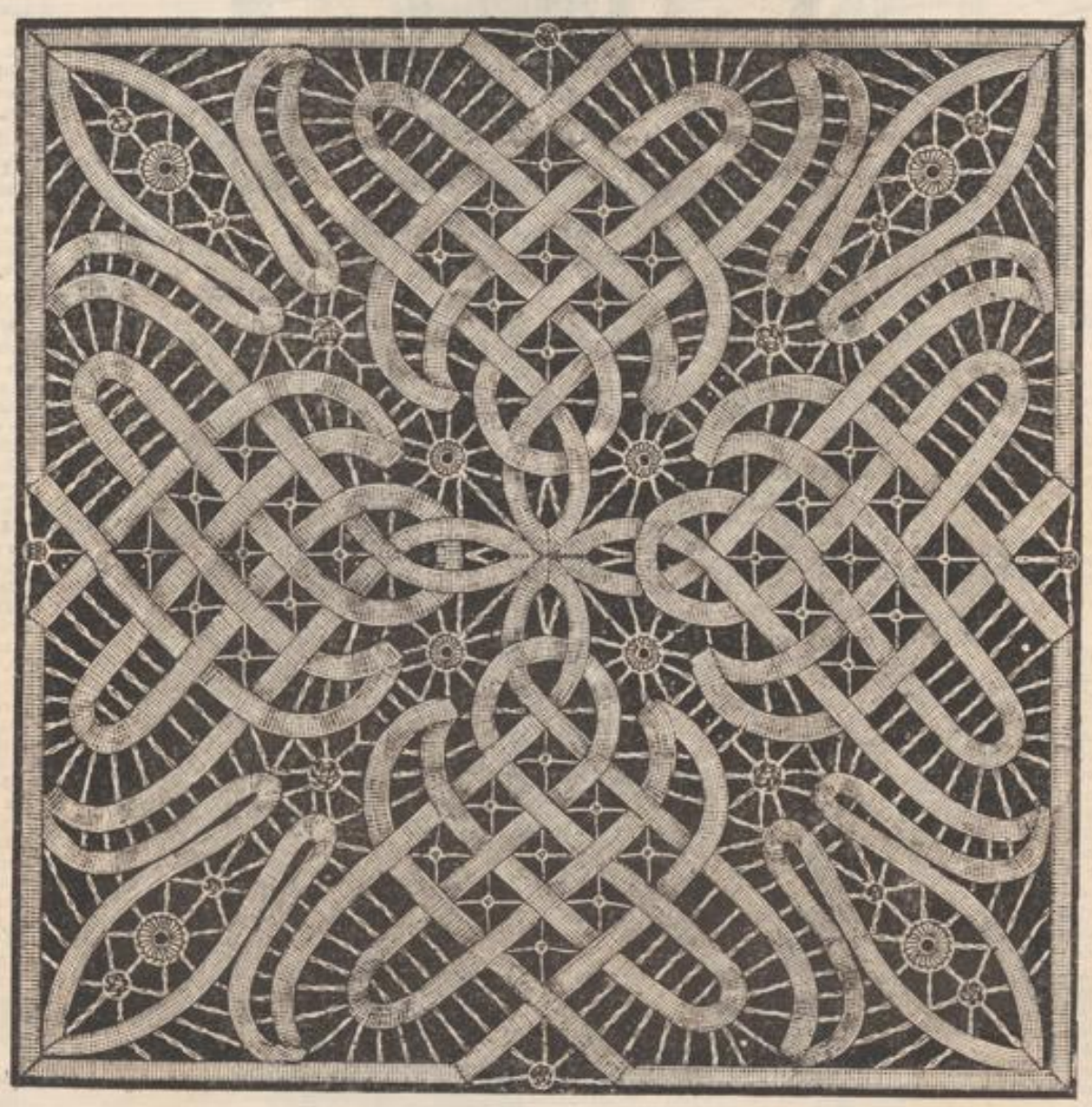
est rempli par une guirlande de boutons de rose enrubannée de rubans bleus; cette guirlande semble partir de la naissance du bavolet en dessus. — Chapeaux de Mme Moreau-Hidsbury, 23, boulevard des Capucines.

13. Toilette de ville. — Robe de faille tête de nègre; la jupe droite devant, forme un peu la traîne; le tablier est recouvert de volants plissés régulièrement; sur ces volants, serpente une guirlande de rubans, reliée de place en place par des nœuds avec agrafes de jais. Petit talma en drap castor, illustré d'une broderie soutachée et encadrée d'une bordure en skunks. Chapeau de velours gris, relevé en diadème et orné d'un tour de plume frisée avec panache assorti.

14. Hamlet. — Toilette de ville. — Jupon de popeline, orné d'un haut plissé surmonté de deux volants froncés. Tunique de drap léger couleur réséda; la tunique princesse est de forme entièrement inédite: par devant, elle se boutonne en redingote, et les poches de côté lui donnent un cachet de robe de maison très-élégant. Elle se retrousse en draperie et vient se prendre en écharpe dans une agrafe en argent oxydé qui s'appuie sur le petit côté du corsage. Par derrière, elle se drape en plis harmonieux; elle est encadrée d'un biais de faille couleur réséda d'une nuance un peu plus soutenue que celle du costume. — Modèle de Mme Breant-Castel.

15. Toilette de dîner pour jeune dame. — Jupon de taffetas d'Italie marron doré faisant traîne par derrière. Cette traîne se compose de deux hauts volants plissés régulièrement. Tunique en popeline de Lyon, nuance marron, et dont le ton mat tranche sur le brillant du taffetas. Cette tunique forme corsage; elle se prolonge en tablier devant, pour se retrousser derrière et se gonfler en ballon. Le tout est encadré d'un revers de taffetas marron, piqué et capitonné; une écharpe assortie aux revers soutient le retroussis et retombe en longues pattes sur les côtés, où elle se termine par un gros gland de cordonnet marron. Veste à revers piqués, gracieusement ouverte sur le corsage. Fraise Médicis en gros tulle, simplement ourlée.

16. Toilette de dîner pour jeune fille. — Cette toilette, de



7. CARRÉ EN LACET RENAISSANCE, POUR PELOTE, VOILE DE FAUTEUIL, ETC.

8. PANTOUFLE EN APPLICATION DE DRAP.

style Empire, convient à une jeune fille qui fait sa première entrée dans le monde; sa simplicité n'exclut pas l'élégance. Notre modèle est en popeline blanche liserée de cerise ou de bleu. La jupe, toute ronde, tombe à la naissance de la cheville. Le tablier est orné de biais liserés de velours ou de taffetas de nuance vive. La tunique, en étoffe brochée et satinée, se drape sur les côtés pour retomber en laveuse par derrière. Corsage ouvert sur la poitrine et garni d'une fraise Margot de même étoffe; il est à longues basques pointues devant et derrière. Une ceinture de taffetas à sortie aux liserés l'enserre à la taille. Les manches bouillonnées lui donnent son cachet Empire.

coupé à distances égales par des pattes gris feutre, plissées de chaque côté et terminées par des bardes de velours bleu paon; par devant, un haut bouillonné au-dessus du volant, et par derrière, deux volants froncés, arrêtés sur les côtés par des nœuds Incroyable en velours bleu paon.

Tunique et pouf gris feutre. La tunique, en forme de tablier, est garnie de plissés, d'un biais de velours, et fermée par des nœuds de velours.

Fichu de velours bleu paon, avec plissé gris feutre tournant autour de la taille et formant basque par derrière.

Manches avec revers Louis XIV, en velours bleu paon. — Modèles de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

E. BOUGY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Première toilette. — Robe de velours noir.

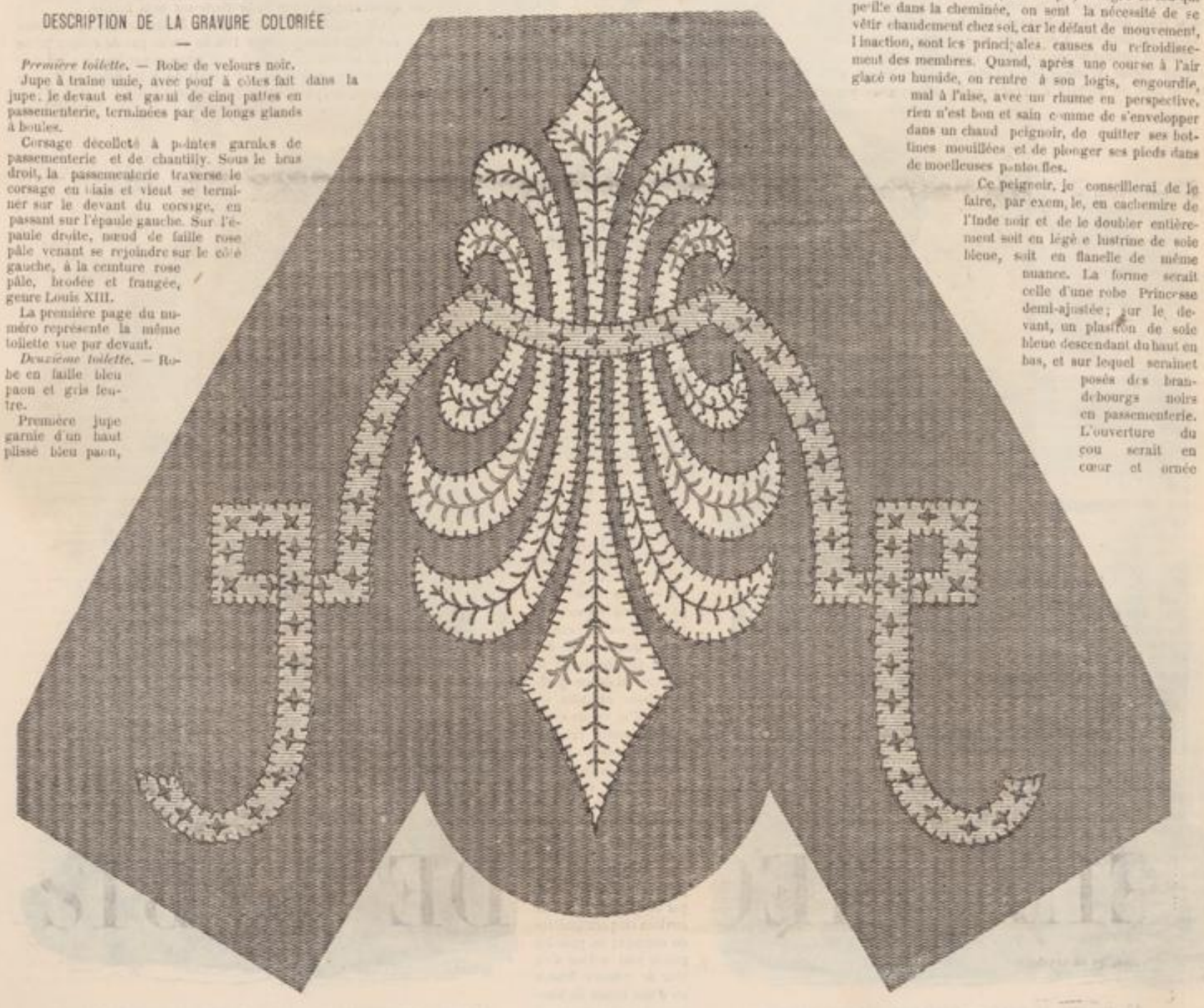
Jupe à traîne unie, avec pouf à côtes fait dans la jupe. Le devant est garni de cinq pattes en passementerie, terminées par de longs glands à boules.

Corsage décolleté à pointes garnies de passementerie et de chantilly. Sous le bras droit, la passementerie traverse le corsage en biais et vient se terminer sur le devant du corsage, en passant sur l'épaule gauche. Sur l'épaule droite, nœud de faille rose pâle venant se rejoindre sur le côté gauche, à la ceinture rose pâle, brodée et frangée, genre Louis XIII.

La première page du numéro représente la même toilette vue par devant.

Deuxième toilette. — Robe en faille bleu paon et gris feutre.

Première jupe garnie d'un haut plissé bleu paon,



9. PANTOUFLE EN APPLICATION DE DRAP.

COURRIER DE LA MODE

Il faut songer aux vêtements d'intérieur, aux peignoirs du coin du feu, aux vestes d'appartement : l'hiver approche. En dépit des bourrelets, des tapis, malgré le feu qui pétille dans la cheminée, on sent la nécessité de se vêtir chaudement chez soi, car le défaut de mouvement, l'inaction, sont les principales causes du refroidissement des membres. Quand, après une course à l'air glacé ou humide, on rentre à son logis, engourdi, mal à l'aise, avec un rhume en perspective, rien n'est bon et sain comme de s'envelopper dans un chaud peignoir, de quitter ses bottines mouillées et de plonger ses pieds dans de moelleuses pantoufles.

Ce peignoir, je conseillerai de le faire, par exemple, en cachemire de l'Inde noir et de le doubler entièrement soit en légère lustrine de soie bleue, soit en flanelle de même nuance. La forme serait celle d'une robe Princesse demi-ajustée; sur le devant, un plastron de soie bleue descendant du haut en bas, et sur lequel seraient posés des brandebourgs noirs en passementerie. L'ouverture du cou serait en cœur et ornée

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

10. CHAPEAU LE PERSIN.

d'une fraise Médicis en cachemire, doublée à l'intérieur de soie bleue, et beaucoup plus haute par derrière que par devant. Manches à la religieuse, c'est-à-dire assez larges du bas, avec revers de soie bleue formé par des biais. Poches en taffetas bleu. Dans le bas, un simple passe-poil bleu au-dessus de l'ourlet. La même robe de chambre peut se faire en cachemire bleu, avec plastron de soie noire, fraise bleue doublée de noir, ou en cachemire gris, avec plastron et doublure d'une autre nuance dans la même teinte. On peut aussi, pour réaliser une économie, remplacer la soie par du cachemire, c'est-à-dire, par exemple, faire la robe en cachemire noir et le plastron et les garnitures en cachemire bleu. Pour jeune fille surtout, ce serait fort bien ainsi. On peut ajouter un nœud à longues coques et grands pans de la couleur qui fait *garniture*, et qui se place derrière au dessous de la fraise Médicis.

Je recommanderai à celles de nos lectrices à qui leur situation de fortune permet certaines fantaisies coûteuses, un peignoir forme Watteau, c'est-à-dire avec un grand pli dans le dos, en foulard de l'Inde croisé blanc, avec par-

12. CHAPEAU INÈS.

MODÈLES DE Mmes MOREAU-DIRSBURY.

dessous ouaté et piqué en soie rose, bleue ou mauve. Le devant devra être garni de chaque côté d'un entre-deux de guipure posé à jour, sous lequel le pardessous fait transparent. Au milieu, entre les deux entre-deux, une échelle de nœuds de la couleur de ce transparent. L'ouverture du cou, faite en cœur, laisse échapper une fraise en guipure, doublée de soie. La manche, doublée aussi de soie

11. CHAPEAU CÉPHISE.

me la loutre ou le castor. Les manches ne doivent être ni assez justes, pour empêcher de revêtir promptement la veste, ni assez larges pour gêner les mouvements d'une maîtresse de maison. Quelques femmes élégantes adoptent pour les vêtements d'intérieur les couleurs vives et même éclatantes : le rouge, le bleu ciel. J'admets cela avec un ensemble de toilette riche et une grande recherche des détails. Ainsi, j'ai vu des vestes en cachemire de l'Inde vert jaune ornées d'une guirlande de fleurs aux couleurs brillantes brodées au passé sur l'étoffe même. On imite ce genre d'ornement, qui coûte fort cher, en appliquant sur le cachemire des guirlandes de fleurs brodées qui se vendent au mètre et qui se cousent sur l'étoffe, de la même façon qu'on réapplique de la broderie sur de la batiste.

On transforme aussi de vieux châles de l'Inde, et même des châles français, que l'on ne craint pas de couper parce qu'ils sont vieux, démodés ou mangés par les vers, en vestes de chambre et en vêtements du soir, pour sorties de théâtre, etc.; seulement ces transformations sont toujours

13. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

de couleur, à la forme sabot, c'est-à-dire qu'elle est plate jusqu'au coude et forme un grand volant dans le bas, orné d'un entre-deux de guipure et d'une haute guipure. Je conseille de poser coquettement sur la tête, pour compléter l'ensemble, un petit pouf chiffonné Louis XV, en foulard blanc garni de guipure et d'un nœud rose.

Mais il n'est pas toujours possible de revêtir un peignoir, parce qu'on est attendue par quelque visiteur, ou bien parce que l'on reçoit un ami à sa table. On rentre à l'heure du dîner, ayant très-froid, et vite on endosse une jolie petite veste en velours, en drap ou en cachemire, qui, loin de détruire l'harmonie de la toilette, lui donne quelque chose de plus piquant. J'ai vu de charmantes vestes entièrement brodées au passé. C'est la broderie qui fait le vêtement, et l'étoffe n'ajoute rien à l'élégance ; velours, drap ou cachemire, peu importe.

Ces vestes, demi-ajustées par derrière, ne joignent pas absolument par devant, laissant voir environ cinq centimètres du corsage; on peut les garnir tout autour d'un tour de plumes frisées ou d'une bande de fourrure à poils ras, com-

14. HAMLET. — TOILETTE DE VILLE. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

ches ne doivent être
ffir promptement la
s mouvements d'une
s élégantes adoptent
leurs vives et même
admets cela avec un
le recherche des dé-
mire de l'Inde vert
s aux couleurs bell-
même. On imite ce
en appliquant sur le
dées qui se vendent
, de la même façon
la batiste.
de l'Inde, et même
pas de couper parce
par les vers, en ves-
ir, pour sorties de
tions sont toujours

BRIANT-CASTEL.

A. Chaillon

Mulnier et Flahaut imp. Paris

G. Gonin

1873

N° 93

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Briant-Castel rue de 4 Septembre

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

assez coûteuses
médiocre.

Parlons main
ger, de ce qui

Le chapeau
tion de toute fe
chapeau lourd,
avec les lignes
ment la plus jo

Je ne saurais
un choix judici
mes qui leur s
d'hui de répo
n'est pas joli
a pas de mode
ayant un peu
et sachant se
assez bien
pour savoir
ou tel écueil,
cessairement
chapeau qui
vient.

Il y a la cap
lissée à bord
sur le devant
un tuyauté su
à calotte fron
haute et év
haut, qui co
me semble, a
filles et aux je
mes qui ont
rond. Cette ca
être ornée d'u
plumes natu
noires entour
se, de têtes
naturelles,
posées derriè
le côté; on
velours, en
gros de Suez.

Il y a le
de feutre l
oblong dont
est plus étroi
et dont une a
levée de côt
nœud cavall
lours, à larg
on ajoute enc
une aile droit
grande plum
taire, ou un
aux reflets
puis aussi
porte-bonheur
ou argenté d
passe le nœ
côté; ou bi
des flèches,
gnards mêl
droits, ou bi
s'il y en a de

Je crains
messieurs no
nos frères no
un peu de no
manifestation
ses; aussi j'e
lectrices à
vec modérat
accessoires
fantaisie.

Il y a ensu
le de gen
dans lesqu
classer les
diadèmes
du bord rel
l'ecoul toujo
sur le fron

J'ai déjà
l'exagératio
met de la t
quand on n'
accompagn
dans la rue
de faire un
Je conseille
boucles ou
jusqu'au m
alors *s'asse*
fure y gagn
risque j'

assez coûteuses e ne produisent, à mon avis, qu'un effet médiocre.

Parlons maintenant, pour faire contraste et ne rien négliger, de ce qui compose la toilette de la femme au dehors.

Le chapeau est certainement le point sur lequel l'attention de toute femme élégante doit se porter d'abord. Un chapeau lourd, disgracieux, ou qui n'est pas en harmonie avec les lignes et les contours du visage, enlaidit cruellement la plus jolie figure.

Je ne saurais trop recommander à nos abonnées de faire un choix judicieux au milieu du nombre incroyable de formes qui leur sont présentées. Il n'est plus permis aujourd'hui de répondre comme nos mères : « C'est vrai, cela n'est pas joli et ne me va pas, mais c'est la mode. » Il n'y a pas de mode, ou plutôt il y en a tant que toute femme ayant un peu de goût et sachant se connaître assez bien elle-même pour savoir éviter tel ou tel écueil, doit nécessairement trouver le chapeau qui lui convient.

Il y a la capote coulissée à bord rabaissé sur le devant et formant un tuyauté sur le front, à calotte froncée assez haute et évasée du haut, qui convient, ce me semble, aux jeunes filles et aux jeunes femmes qui ont le visage rond. Cette capote peut être ornée d'un tour de plumes naturelles ou noires entourant la passe, de têtes de plumes naturelles, d'aigrettes posées derrière ou sur le côté; on la fait en velours, en tulle, en gros de Suez.

Il y a le chapeau de feutre légèrement oblong dont la calotte est plus étroite du haut et dont une aile est relevée de côté par un nœud cavalier en velours, à larges coques; on ajoute encore parfois une aile droite, ou une grande plume mousquetaire, ou un coq russe aux reflets verdâtres, puis aussi un anneau *porte-bonheur* en acier ou argenté dans lequel passe le nœud posé de côté; ou bien encore des flèches, des poignards même, posés droits, ou bien croisés, s'il y en a deux.

Je crains bien que messieurs nos maris et nos frères ne se moquent un peu de nous pour ces manifestations belliqueuses; aussi j'engage mes lectrices à n'user qu'avec modération de ces accessoires de haute fantaisie.

Il y a ensuite une foule de genres mixtes dans lesquels on peut classer les chapeaux à diadèmes en dessous du bord relevé, qui se feront toujours, les chapeaux à fond tendu, se posant à plat sur le front et se relevant très-haut derrière, etc., etc.

J'ai déjà dit, je crois, que je ne trouvais pas gracieuse l'exagération qui fait remonter tous les cheveux sur le sommet de la tête; mais ce qui n'est pas joli dans un salon, quand on n'a pour coiffure que ses cheveux, vrais ou faux, accompagnés de nœuds de rubans ou de fleurs, est très-laid dans la rue avec un chapeau. Je défie la meilleure modiste de faire un chapeau seyant bien à une femme ainsi coiffée. Je conseille donc de prolonger les coques, les nœuds, les boucles ou les tresses dont se compose la coiffure, au moins jusqu'au milieu de la tête, par derrière. Le chapeau peut alors s'asseoir sur une base solide, et l'ensemble de la coiffure y gagnera certainement en grâce et en harmonie.

Puisque j'ai effleuré cette question de la coiffure, je veux recommander à mes lectrices, pour les soins journaliers de la chevelure, quelques préparations spéciales extrêmement efficaces. Elles ont d'ailleurs leurs *parchemins*, puisqu'elles nous viennent d'une façon authentique de Ninon de Lenclos, qui leur dut sans doute son éternelle jeunesse. C'est d'abord l'*eau vivifiante de la chevelure*, préparée à l'huile de *ricin* et au *quinquina*, qui nettoie parfaitement la tête, détruit les pellicules, empêche la chute des cheveux et les fait pousser. *La pommade vivifiante de la chevelure*, composée avec les mêmes produits, qui rend les cheveux souples et brillants et calme les démangeaisons. Enfin, et ceci est plus délicat à dire, il y a encore l'*eau de Ninon capillaire*, qui rend progressivement la couleur primitive à la barbe et aux cheveux blancs, quelle qu'ait été d'ailleurs leur nuance, noire, brune ou blonde. Pauvre Ninon, voilà donc votre

13. TOILETTE DE DÎNER POUR JEUNE DAME. 16. TOILETTE DE DÎNER POUR JEUNE FILLE.

tailleman découvert! De votre vivant, vous cachiez soigneusement un tel secret; aujourd'hui nous pouvons, comme vous, prétendre à l'éternelle beauté, grâce à l'indiscrétion de vos héritiers.

Mme Leconte, qui seule possède et a le droit d'employer ces fameuses recettes, expédie en tout pays les produits de la *parfumerie de Ninon*.

Si donc, chères lectrices, vous voulez essayer des différentes préparations dont je viens de vous parler, écrivez simplement à Mme Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre, et votre désir sera satisfait.

MARIE DE SAVERNY.

OCTOBRE

Il ne fait plus chaud, et il ne fait pas encore froid. Voilà le mois d'octobre, qui fut débaptisé à la fin du siècle dernier et dont on avait fait vendémiaire, de compte à demi avec le mois de septembre. C'est un mois de transition, tout simplement : il achève et il commence. Il achève de cueillir ses fruits, il commence à labourer ses terres arables; il jette sa ligne à pêcher dans un coin, arme son fusil pour la chasse à travers bois, et prépare ses paniers pour la vendange. Le beau temps pour les habitants de la campagne, que celui-là!

Mais pendant que retentissent à nos oreilles les joyeux propos des vendangeurs, si nous parlions un peu de la vigne au point de vue de la science, vous nous le pardonneriez, n'est-ce pas?... Donc la vigne paraît être originaire de la Perse; ce fut le roi Géryon qui l'introduisit en Espagne, et les Marseillais réclament l'honneur de cette importation en France, prétendant qu'elle fut plantée dans les Gaules par les Phocéens fondateurs de leur ville. Les femmes et les enfants même la cultivaient à l'envi; aussi s'étendit-elle sur tout notre territoire; et il paraît qu'elle brillait de tout son éclat dans l'île de Lutèce, qui fut le berceau de notre cher Paris, quand on en jeta les fondations. Plus tard même, Paris eut des treilles royales qui s'étendaient où passent les rues des *Jardins-Saint-Paul* et de *Culture-Sainte-Catherine*, clos luxuriants dans lesquels, paraît-il, on faisait encore de fort belles vendanges au seizième et au dix-septième siècle, et alors encore cette récolte était la propriété de nos rois.

Les Romains connaissaient la vigne du temps de Romulus, et ils connaissaient aussi sans doute la fabrication du vin, puisque ce prince défendit l'*usage du vin* dans les sacrifices, ordonnant de ne se servir que de lait. Numa, à son tour, proscrivit les libations de vin sur les bûchers où l'on brûlait les morts. Mais bientôt d'autres lois furent nécessaires pour réprimer l'abus qu'on fit du jus de la treille, car cette liqueur fut prise si fort en goût, non-seulement par les hommes, mais encore par les dames romaines, que l'excès en devint des plus honteux.

Pline fournit à ce sujet diverses anecdotes fort curieuses et qui peignent bien les mœurs de ces temps antiques. Ainsi, par exemple, un certain Egnatius Mecenius tua sa femme à coups de bâton, parce qu'il l'avait trouvée ivre à son retour au logis; ce mari fut absous de son crime et par la justice et par l'opinion.

Dans ses Annales, Fabius Lictor rapporte qu'une jeune fille romaine, ayant enlevé dans le sac où elles étaient renfermées les clefs de la cave pour aller voler du vin, ses parents la condamnèrent à mourir de faim, et ce supplice eut lieu. Enfin le juge Domitius condamna à perdre sa dot une femme que son mari accusait de boire plus de vin que sa faiblesse ne pouvait le lui permettre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mais revenons en France, où, Dieu merci, les femmes n'ont jamais été sujettes à cet horrible défaut, tandis qu'il fait, dit-on, des ravages en haut lieu, dans certains pays qui nous avoisinent.

Depuis le commencement de notre monarchie, la culture de la vigne y fut protégée, et la loi salique punissait sévèrement les destructeurs de ceps et les voleurs de raisin. Chilpéric, ayant taxé tout possesseur de vigne à fournir annuellement, pour sa table, une amphore de vin, le peuple se révolta, les juges furent massacrés, et le roi dut annuler son ordonnance, crainte de pire.

Avant les rois de la troisième race, les propriétaires de vignobles, au lieu de vendre leur vin en gros, le livraient en détail, c'est-à-dire qu'ils remplissaient les pots que les acheteurs apportaient chez eux, où, par exemple, il n'était pas permis de boire; mais enfin les seigneurs et les monastères s'emparèrent de ce privilége, que les rois aussi se réservaient pour les vins récoltés sur leurs domaines, témoin saint Louis. Seulement, cette vente de *vin à pot* se faisait à la criée, aux enchères, et la société de ces crieurs-là était une corporation fort importante.

Les vins de France les plus recherchés aujourd'hui ne sont plus ceux que l'on prisait autrefois, à preuve ceux de Bretagne, qui tenaient le premier rang et qui n'existent plus que dans la mémoire des vieux chroniqueurs. Ce fut François Ier qui les fit passer de mode, et voici, à ce sujet, ce que raconte Du Fail :

« Des gardes suisses de ce roi, s'amusant sur le quai du Louvre à lancer au plus loin une grosse pierre, il passa par là, lui, Du Fail, avec trois Bretons, ses compatriotes. Défi au jet leur fut fait par les Suisses; ils acceptent; alors chacun jette sa pierre bien plus loin qu'aucune n'avait porté, et cela au grand ébahissement des Suisses. Or, le soir, comme on racontait cette prouesse au roi, le gentilhomme breton, qui s'était chargé du récit, ayant ajouté qu'il y avait trois choses qui valaient mieux en Bretagne que dans tout le reste du royaume : les chiens, le vin et les hommes, François Ier répliqua en riant que, pour les hommes et les chiens, il pouvait en être quelque chose, mais que, pour les vins, il ne pouvait point en convenir, les trouvant les plus âpres et les plus désagréables au goût qui se puissent boire; et, là-dessus, il s'amusa à composer l'historiette d'un chien qui, ayant mangé près de Rennes une grappe de raisin, se sentit une telle aigreur dans les entrailles qu'il en devint enragé. C'en fut assez de cette plaisanterie royale pour perdre à jamais les vins bretons. »

C'est par erreur qu'on accuse Henri IV d'avoir eu le mauvais goût de préférer le vin de Suresnes à tous les autres crus, et voilà d'où vient cette erreur.

Ce roi possédait un excellent clos dans les environs de Vendôme, au pays de Suren, vignobles d'où il tirait un excellent vin blanc qu'il buvait habituellement et qu'il aimait fort, ce qui mit ce vin de *Suren* si bien à la mode à la cour, que les courtisans voulaient en avoir à tout prix; mais Louis XIII ne l'aimait pas. Sa vogue s'éteignit avec le règne du Béarnais.

Le vin de Champagne ne fut connu que sous le règne de Louis XIV, et voilà comment : les seigneurs qui assistaient au sacre de ce roi, ayant trouvé très-gentil le vin blanc qui leur fut servi à Reims, en portèrent à leur retour au petit lever de Sa Majesté, et comme le roi, qui était gros mangeur, était aussi un fort bon gobelet, il eut la curiosité de connaître ce vin à son tour. On en fit donc immédiatement venir, et comme il eut le bonheur de plaire à Sa Majesté, de ce jour sa fortune fut faite.

Quant au vin de Bordeaux, sa vogue ne commença que sous Louis XV, alors que le duc de Richelieu fut nommé gouverneur de la Guyenne. Cet aimable roué, s'ennuyant dans son gouvernement, où il était momentanément exilé pour quelque fredaine sans doute, imagina, pour se distraire, d'organiser en son hôtel des soupers à l'imitation de ceux que son royal maître avait établis à Marly, et une certaine dame, fort belle et fort accorte, fut priée d'y remplir le rôle de la marquise de Pompadour, c'est-à-dire de les présider en souveraine; mais la fine mouche, qui tirait parti de tout, ne voulut y consentir qu'à la condition expresse qu'il ne se boirait à ces soupers que du produit de ses vignes, vin qui lui serait payé à beaux deniers comptants.

Le maréchal-duc, qui, de son côté, ne comptait guère, accepta ce marché sans balancer; et fût-ce le prix de ce vin, qui était fort élevé, fussent les beaux yeux de la belle qui le vendait, le grand seigneur exilé le trouva si bon que, quand il retourna à Versailles, il se fit suivre de plusieurs tonnes remplies de ce même cru, pour en offrir aux nombreux hôtes attirés chez lui par le retour de sa faveur; tous les convives chantèrent si bien à l'envi les mérites de ce vin nouveau, que le roi, aux oreilles duquel le bruit en arriva, fin gourmet s'il en fut, voulut goûter cette merveille. Le duc obtint l'honneur de lui en offrir une tonne, et le roi, ayant trouvé ce vin fort à son goût, en commanda pour sa table, se faisant tacitement le parrain de ce produit qui devint une source de fortune pour un grand nombre de nos départements du Midi.

Ctesse DE BASSANVILLE.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

DE LA CHUTE DE CHEVEUX

Pour la chute des cheveux, comme pour leur décoloration, il faut se garder de certaines eaux ou pommades proclamées infaillibles, mais qui, trop souvent, loin de conserver la chevelure ou de la faire repousser, en accélèrent la perte.

Avant d'essayer d'arrêter la chute des cheveux, il faut chercher à en connaître la cause; une fois cette cause trouvée, vous pourrez agir avec quelque chance de succès. Je vais tâcher de donner à ce sujet des explications claires et précises.

La chute des cheveux porte en médecine le nom d'*alopécie* ou de *calvitie*, et il faut en distinguer deux espèces : l'une *naturelle* et l'autre *accidentelle*.

Calvitie naturelle. — Il y a beaucoup de personnes qui, arrivées à un âge avancé, à cinquante ans environ, voient leur tête se dégarnir peu à peu et devenir plus ou moins chauve. Cette calvitie, résultant de l'âge, est souvent héréditaire; elle se transmet de père en fils, et il n'est pas rare de voir tous les membres d'une même famille être chauves à peu près au même âge. Cette disposition est pourtant moins grande chez la femme que chez l'homme.

Cette espèce de calvitie est facile à distinguer de la calvitie accidentelle. Les cheveux ne se détachent pas uniformément sur toute l'étendue du cuir chevelu. C'est d'abord le sommet de la tête qui se dépouille. Il s'établit là une tonsure qui va toujours en s'élargissant; elle gagne surtout la partie antérieure du crâne jusqu'au front, laissant en arrière et sur les côtés une couronne plus ou moins large, plus ou moins épaisse, qui encadre le milieu du cuir chevelu, devenu lisse et luisant. Il est très-rare que la calvitie soit aussi complète chez les femmes.

Le traitement de cette espèce de calvitie sénile et héréditaire me paraît complétement nul, aussi nul que celui qui promettrait au vieillard de le rajeunir. Toutes les eaux, toutes les pommades du monde seraient sans influence aucune et contribueraient parfois, au contraire, à avancer l'heure de la calvitie complète. Il faut se résigner à être chauve comme on se résigne à vieillir. Cependant, lorsque la perte des cheveux, en dégarnissant la tête, expose à quelques accidents dus au refroidissement, comme les rhumes de cerveau, les névralgies, les douleurs rhumatismales, il est bon d'avoir recours alors à une perruque artificielle, à ce qu'on appelle un faux toupet.

Calvitie accidentelle. — Lorsque la calvitie n'est pas le résultat de la vieillesse, elle est produite ou par une maladie générale qui attaque toute l'économie, ou bien par une maladie qui a son siége uniquement au cuir chevelu.

Toutes les maladies graves peuvent occasionner la perte des cheveux, et celle-ci doit être alors considérée comme un symptôme de l'affaiblissement de la vitalité. Ainsi, dans les cas de fièvre typhoïde, de petite vérole, à la suite de couches laborieuses, on voit beaucoup de jeunes femmes perdre presque entièrement leur chevelure. Il en est de même des personnes atteintes de chlorose; le même phénomène se répète pour les phthisiques. Dans toutes ces circonstances, la chute des cheveux coïncide avec la déperdition des forces, la pâleur et l'amaigrissement du visage. Ce qui favorise encore la perte des cheveux, c'est que pendant toute la durée de ces graves maladies on néglige à peu près entièrement les soins de la toilette. Mais ce qui caractérise surtout cette espèce de calvitie, c'est qu'au lieu d'affecter un seul point de la tête, elle est disséminée et elle atteint tout le cuir chevelu; non point que tous les cheveux tombent, mais tous sont altérés; ils sont secs, grêles, cassants et se détachent un peu partout sous l'action du peigne, si bien qu'au bout d'un certain temps ils sont clair-semés et la chevelure se trouve considérablement réduite.

Les causes locales qui déterminent la chute des cheveux se rapportent à toutes les maladies du cuir chevelu et à l'inflammation en particulier. Ainsi l'érysipèle de la tête est fréquemment suivi de la perte des cheveux; il en est de même de l'eczéma, des gourmes, etc.; mais la calvitie, en ce cas, est parfaitement curable.

Traitement. — D'après tous les détails que nous venons de donner, il nous est facile d'indiquer un traitement de la calvitie accidentelle. Celle-ci résulte-t-elle d'une maladie grave avec anémie, chlorose, perte des forces, il faut immédiatement s'attaquer à l'état général, administrer au malade les toniques sous toutes les formes, vin de quinquina, préparations de fer, viandes noires saignantes, etc.; on peut ajouter encore des douches ou des lotions d'eau froide, le séjour à la campagne ou à une station thermale, ferrugineuse ou sulfureuse. Le traitement est le même pour la chute des cheveux par suite de couches, sauf les douches froides. A ces moyens généraux, il faudrait joindre quelques moyens locaux : le meilleur de tous est, sans contredit, la coupe des cheveux à un ou deux centimètres de longueur, répétée trois ou quatre fois tous les quinze ou vingt jours. Cette pratique, qui répugne aux malades, a un triple avantage : le premier, c'est que la racine peut être maintenue en vigueur avec une quantité de suc nourricier qui eût été insuffisante pour entretenir le cheveu dans toute sa longueur; le deuxième avantage, c'est qu'un grand nombre de petits cheveux qui étaient perdus, et pour ainsi dire étouffés par la longueur des autres, se trouvant coupés plusieurs fois et mis à jour, repoussent avec autant de force et de vigueur que les premiers; enfin, les cheveux étant courts, ne sont jamais emmêlés; le peigne devient dès lors inutile, et l'on évite ainsi la chute d'un grand nombre qui n'auraient pas résisté aux tractions nécessitées par l'entretien d'une longue chevelure souvent embrouillée. D'un autre côté, les topiques qu'on emploie pour tonifier le cuir chevelu, ont une action beaucoup plus efficace; il suffit de lotions, matin et soir, avec un peu de rhum de bonne qualité, ou bien encore de l'alcoolat de mélisse, d'arnica ou de romarin, que tous les pharmaciens et droguistes délivrent sans difficulté. Si vous préférez une pommade, prenez la formule suivante :

Extrait de quinquina..........	2	grammes.
Teinture de benjoin..........	4	—
Moelle de bœuf..........	30	—
Huile d'amandes douces..........	10	—
Huile volatile de bergamote..........	10	gouttes.

Cette pommade est tonique, excitante et répand une excellente odeur.

Dans les cas où la chute des cheveux tient à une maladie du cuir chevelu, telle que pityriasis, eczéma, gourmes, etc., il faut s'occuper, non point de la perte des cheveux, mais de la maladie qui la produit. En enlevant la maladie, on guérira le mal.

Enfin, indépendamment des cas que nous avons signalés, il y a un certain nombre de personnes qui, sans cause connue, perdent tous les jours, au moment de leur toilette, une assez grande quantité de cheveux. Je conseille à ces personnes d'abandonner pour quelque temps l'usage du peigne fin, de tirailler leurs cheveux le moins possible, de les couper, sinon ras, au moins de quelques centimètres à leur extrémité, de frictionner leur tête matin et soir avec du rhum, de l'eau-de-vie ou des liqueurs aromatiques comme celles que j'ai indiquées plus haut. La pommade précédente leur sera également d'une grande utilité; mais il vaudrait peut-être mieux se servir d'abord et pendant quelques jours de la formule suivante :

Moelle de bœuf..........	100	grammes.
Huile de ricin..........	50	—
Acide gallique..........	5	—
Huile volatile de bergamote..........	50	centig.

DOCTEUR IZARD.

LA CLOCHE DE SAINT-ANTOINE

(Suite et fin.)

Tout à coup, la porte principale s'ouvrit avec fracas. On entendit des aboiements joyeux retentir dans le corridor; puis, sans que les jeunes filles eussent le temps de se remettre de leur frayeur, un grand chien fauve entra comme un ouragan dans le salon.

— Plock! s'écria Jeanne en pâlissant.

Plock, car c'était lui, alla droit à Jeanne, qui s'était levée, se dressa et, lui appuyant les pattes sur les bras, il se mit à lui lécher les mains avec des frétillements et des petits cris de joie indescriptibles. Jeanne, succombant à l'émotion, se laissa aller dans son fauteuil.

Le brave chien, cessant de la caresser, alla rendre ses devoirs à chacun, gambadant et courant dans le salon comme s'il l'eût quitté de la veille.

Quand il eut fini ses civilités, Plock se dirigea vers le corridor en aboyant plus fort que jamais, en secouant joyeusement sa queue empanachée et en jetant des regards qui voulaient dire : Suis-moi.

Marcel et Marie s'élancèrent vers la porte en même temps, avec tant de précipitation, qu'ils se heurtèrent et que la jeune fille sentit sur son front le contact des lèvres du jeune homme. Cela ne pouvait passer pour un baiser, et d'ailleurs le hasard était seul coupable. Marie pourtant s'arrêta tout étonnée, fort émue et rougissante. Marcel lui-même parut troublé.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Mon ami, après avoir demandé pardon, passa le premier, et, arrivant sur le seuil de la maison, il trouva Georges, rouge comme une cerise, tête nue malgré le froid et attendant.

Il n'osait pas entrer.

Marcel et Marie le prirent chacun par une main et l'entraînèrent dans la maison. Arrivé à la porte du salon, il s'arrêta et jeta un regard inquiet sur ses anciens amis. M. Lauray ne pouvait en croire ses yeux. Jeanne, les paupières pleines de larmes, — larmes de joie cette fois, — Jeanne restait clouée à son fauteuil.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Plock sautait comme une chèvre folle au milieu du salon, allant de son maître à la jeune fille.

Enfin, Georges s'avança vers la malheureuse que son absence avait failli tuer; il mit un genou en terre devant elle et lui prenant les mains.

— Jeanne, lui dit-il, me pardonnez-vous?

— Oh! je ne vous ai jamais accusé, moi! répondit-elle en laissant couler ses pleurs. Je savais que vous reviendriez.

Elle eut une syncope. Georges se releva effrayé, M. Lauray se précipita vers sa fille. Mais elle rouvrit bientôt les yeux.

— Rassurez-vous, mon père, je suis guérie, dit-elle avec un sourire inénarrable. C'est vous, Georges, qui avez chanté hier à l'église?

— C'est moi.

— Vous avez bien fait. Cela m'a préparée à vous revoir.

— La cloche? interrogea Louise.

— Vous en serez la marraine, Jeanne.

— Et l'orgue?

Marinette était entrée en tapinois et pleurait dans un coin. Tout à coup :

— Mais alors, s'écria-t-elle, c'est lui aussi qui a ramené les vaches!

Georges se tut. M. Lauray alla lui prendre la main et lui dit :

— Merci. Seulement vous avez bien fait de revenir. Deux mois encore et il eût été trop tard. Merci! merci!

— Ah! je vous devais bien cela, monsieur. Aussitôt que j'eus appris votre ruine, je me doutais que vous en seriez bientôt réduit à la... misère, pardonnez-moi ce vilain mot. Je n'étais pas assez riche pour ne pas être une charge de plus. Je résolus de partir pour faire fortune. Si je n'ai rien dit, c'est que je craignais de ne pas réussir. J'ai rassemblé mon avoir; oh! ce n'était pas lourd, hélas, une quinzaine de mille francs. Un négociant de Bordeaux m'indiqua le moyen de quadrupler cette somme en peu de temps. Je partis pour l'Amérique. La guerre était finie. Je débarquai à Charleston. Les populations revenaient en foule habiter la ville. J'ai réussi au delà de toutes mes espérances. Le commerçant bordelais qui m'avait conseillé m'expédia une immense quantité de marchandises, et au bout de six mois j'eus un grand crédit.. Je voulais revenir millionnaire pour Jeanne, pour vous, monsieur, pour Marie et Louise; mais j'ai appris que celle que j'aimais était mourante et je suis accouru. Plock m'a annoncé, sans cela je ne sais comment j'aurais osé entrer.

— Toujours timide, donc? demanda Marcel.

— Toujours, répondit Georges en souriant.

M. Lauray, Marie, Louise et Marcel allèrent chercher le curé. Georges et Jeanne restèrent seuls. Le vieux prêtre arriva dans l'intention de gronder un peu Georges, mais Jeanne, transfigurée, paraissait si heureuse que l'excellent vieillard n'en eut pas le courage.

Georges revenu, Jeanne contente, on se demanda si le voyage en Provence était bien nécessaire. Les amoureux ne voulaient plus d'abord quitter Saint-Antoine. Mais la jeune fille n'avait pu supporter tant de joies sans éprouver des secousses qui, sans mettre sa vie en danger, ébranlèrent encore cette santé déjà si faible.

Elle fut prise par la fièvre. Mais, par un miracle, ses couleurs revenaient, et personne, excepté Georges, ne conçut d'inquiétude.

Quand la jeune fille se releva :

— Rassurez-vous, dit-elle à son fiancé, c'était la fièvre du bonheur.

Marcel était allé chercher un médecin de ses amis. Celui-ci ordonna de partir pour le Midi, ce qui fut fait sans nouveau délai.

Un mois après, Jeanne était complétement hors de danger. Mais comme M. Lauray avait renoncé à prendre le domaine de Marcel à ferme, Mlle Marie était fort surprise que ce jeune homme n'eût pas donné de ses nouvelles. Mon ami avait d'excellentes raisons pour cela. Il s'était décidé à les porter lui-même.

Il arriva donc sans se faire annoncer. Son apparition subite surprit quelques personnes de la famille Lauray, mais tranquillisa Mlle Marie.

Deux ou trois jours après, Jeanne causait avec sa sœur devant le feu. Les deux jeunes filles brodaient et la conversation roulait sur le prochain mariage.

— Comme tu vas être heureuse! disait Marie.

— Je l'espère.

— Et tu l'as bien mérité, pauvre sœur!

— Est-ce que tu n'envies pas un peu mon bonheur?

— Moi! Jeanne.

— Oui, toi, Marie.

— Et pourquoi veux-tu que j'en sois jalouse?

— Je n'ai pas dit, je n'ai jamais pensé que tu en fusses jalouse. Je me serai mal fait comprendre. J'ai voulu te demander si, par hasard, il n'y aurait pas au monde quelqu'un au nom duquel ce petit cœur pourrait battre bien fort?

— Que veux-tu dire?

— Ce que je dis, petite dissimulée.

— Oh! voilà une injure...

— Ne détourne pas la conversation. Viens m'embrasser plutôt.

— Quelle idée as-tu de m'embrasser tout à coup?

— Tu vas voir. Tu ne me refuseras pas un baiser, je pense?

— Oh! non, chère Jeanne.

Marie se leva et vint embrasser sa sœur. Par une ruse pleine de câlinerie, elle mit la main sur le cœur de la jeune fille, et, après l'avoir embrassée bien tendrement, elle lui dit à l'oreille :

— Marcel!

Marie se dégagea vivement en poussant un petit cri et alla se rasseoir, toute rouge de pudeur effarouchée.

Jeanne lai-sa échapper un éclat de rire argentin.

— Il a battu. Je savais bien.

— Oh! Jeanne, c'est mal...

Puis Marie baissa les yeux et garda le silence.

— Il n'en faut pas rougir, ma chère Marie.

La pauvre enfant se jeta alors dans les bras de sa sœur, et comme elle avait le cœur gros, des larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Et s'il t'aimait?

Marie se redressa soudain et regarda fixement sa sœur avec ce sourire interrogateur de l'espoir auquel on n'ose pas s'abandonner.

— Je crois qu'il a demandé ce matin quelque chose à notre père, ajouta Jeanne.

— Quoi donc, ma bonne sœur?

— Eh! ce n'est pas la main de Marinette, je suppose.

. . . . . .

Quelques mois après, le curé de Saint-Antoine fut informé du prochain retour de ses paroissiens. Pendant l'absence de la famille, Georges avait réparé la petite maison blanche.

On tint un long conciliabule en arrivant; l'on fixa, non pas le jour de la noce, mais le jour des noces.

Car, ayant rencontré mon ami Marcel vers cette époque, je lui dis :

— Donne-moi donc des nouvelles de ton nid de rossignols.

— Dans un mois, mon cher, me répondit-il il y aura un oiseau de plus.

CAMILLE DERANS.

FIN.

EN SENTINELLE

(Suite)

Mariette posa son ouvrage sur la table, joignit les mains et dit en se rejetant un peu en arrière et levant les yeux au ciel :

— L'amitié!... oh! oui, c'est bien beau.. c'est bien désintéressé... Mais c'est trop beau peut-être, et c'est impossible.

— Impossible? Voudriez-vous repousser la mienne?

— Je ne le voudrais pas. Mais écoutez : l'amitié ne peut se donner si vite, sans épreuve; et puis, moi, pauvre fille isolée, moi que les personnes du monde dédaigneraient, à quoi ça pourrait-il vous servir l'amitié d'une ouvrière, qu'on vous a conseillé sans doute de chercher à séduire?

— O Mariette!... mademoiselle, ne parlez pas ainsi. Ces conseils, je les eusse repoussés avec indignation.

La jeune fille le regarda fixement; puis elle lui dit :

— Je vous crois. Vous êtes bon, mais vous devez être faible.

— Acceptez-vous mon amitié ?

— Oui, si la mienne peut vous être utile

— Elle me comblerait de joie.

— Il ne s'agit pas seulement de cela. Me promettriez-vous de me consulter sur tout ce que vous ferez ?

Félicien baissa les yeux avec quelque embarras.

— Il y a bien des choses, dit-il, que je ne pourrais...

— Que vous ne pourriez raconter? Donc, ces choses-là ne sont pas louables. Il faudra m'écouter. Je gronderai souvent

— Vous êtes charmante !

— Ce serait curieux, dit-elle après un instant de rêverie, si l'on voyait un homme du monde se corriger de ses défauts d'après les conseils d'une simple ouvrière.

— Mariette, dit le baron avec feu, vous êtes de ces femmes qui accomplissent des miracles.

— Eh bien, le premier sera de vous rendre discret. Défense de confier à qui que ce soit un mot de notre conversation de ce soir.

— Je le jure Me permettrez-vous de revenir demain ?

— Sans doute; à moins qu'il ne vous survienne un bal, un concert, un spectacle ou une soirée. Moi qui ne vais nulle part, vous serez toujours sûr de me trouver. Adieu, monsieur le baron.

— Adieu, mademoiselle Mariette.

Le lendemain, l'ami, dont il a été question, disait à Félicien :

— Où en es-tu avec la jolie brodeuse ? Avez-vous fait connaissance ?

Et Félicien répondait :

— Écoute : je te permets toutes les plaisanteries possibles, mais il est un chapitre sur lequel je te prie d'observer, à l'avenir, un silence complet. Plus un mot de cette jeune fille.

— Parbleu! mon bon, dès que tu le désires, je mettrai un doigt sur ma bouche, comme feu le dieu du Silence.

Aussitôt, notre homme alla dire dans tout Paris :

— Vous ne savez pas? Le petit baron est amoureux de sa voisine ; mais amoureux fou. Il a refusé assez lestement sa noble cousine, et il s'est épris d'une ouvrière qu'il veut qu'on traite en duchesse! C'est le monde renversé.

Et chacun de répéter en riant à belles dents :

— C'est le monde renversé !

IV

Quelle métamorphose s'était opérée chez Félicien, qui, naguère, croyait ses journées perdues s'il ne les avait marquées par une distraction nouvelle ! Maintenant il lui arrivait de travailler, d'écrire, d'étudier, afin de pouvoir dire à Mariette : « J'ai fait quelque chose d'utile. »

L'approbation de Mariette avait pour lui un prix infini. Elle était donnée si simplement, et avec tant de bon sens ! Quand Félicien parlait d'un livre élevé, d'une science, ou causait de questions d'art, la jeune fille disait : « Je ne comprends pas bien toutes ces choses, car elle sont au-dessus de mon intelligence ; mais c'est égal, je sens que vous avez raison de vous en occuper. »

Le temps s'écoulait ainsi, et Félicien ne s'apercevait pas qu'un nouveau changement s'était opéré en lui. Du moment où, se concentrant sur une habitude et une affection, il y eut apporté à peu près toutes ses pensées, il lui arriva de s'y attacher de plus en plus ; de subir un sentiment unique, et de le subir dans ce qu'il a de touchant, de poétique, mais aussi d'impérieux : il aimait.

Il aimait avec d'autant plus de force qu'il ne pouvait avouer à personne cette passion dont le monde eût fait un texte d'inépuisables railleries. Les obstacles sans nombre que son rang, l'inégalité des conditions plaçaient entre lui et Mariette, eussent dû étouffer cet amour, et, au contraire, ils l'augmentaient et lui donnaient une violence terrible.

Avouerait-il la vérité à Mariette ? Ce serait l'offenser, ce serait s'exposer à ne plus la revoir. D'un autre côté, quand bien même il ne parlerait pas, ses regards, le trouble de sa voix, sa contenance, son embarras, tout trahirait son secret. Il se reprochait sa faiblesse ; il entrevoyait un abîme ; il se demandait comment, avec tant de moyens de distraction, tant d'éléments de bonheur, il avait pu en venir à ce point d'asservissement, de ne trouver de joie que dans la compagnie d'une ouvrière.

« Il faut pourtant bien que je devienne plus raisonnable, se disait-il chaque matin. Les choses ne peuvent durer ainsi. Aimer sérieusement une brodeuse, ce serait être hafoué ; me faire aimer d'elle, ce serait l'entraîner à sa perte. C'est décidé, ce soir, je n'irai pas chez elle. »

Mais le soir venu, lorsque, après son dîner, il avait fait un tour de boulevard, un désir irrésistible le ramenait vers l'hôtel. Là, il voyait de chez lui la lampe qui attestait la présence de Mariette ..

Savoir que son amie était là, qu'elle pensait à lui peut-être, qu'elle l'accueillirait avec son gracieux sourire, et ne pas s'élancer, ne pas franchir la courte distance de quelques étages, est-ce que c'était possible ?

Cependant Mariette grondait quelquefois.

— Il ne faut pas, disait-elle, venir si souvent. Je vous en prie, d'abord dans l'intérêt de ma réputation; puis, et cela surtout, dans votre intérêt particulier. Vous appartenez au monde et vous devez y maintenir vos relations. Si vous continuiez à vous rendre invisible, bientôt vous seriez oublié; et il est dangereux de se laisser oublier de ceux qui ont déjà tant de peine à se souvenir des gens qu'ils voient.

— Mais, petite fée, s'écria une fois le baron, où et quand avez-vous appris ces belles maximes ?

— Ma marraine était une femme distinguée qui me faisait venir sans cesse chez elle et causait beaucoup avec moi. Dans tout ce que je dis, je ne suis que son écho, je n'y ai donc aucun mérite.

— Sûrement, elle ne disait pas les choses aussi bien que vous.

— Flatteur! vous savez que vous me devrez un gage à chaque compliment.

— On paye l'amende pour être véridique ?

— Vous avez réponse à tout. Tenez, ne me parlez pas de moi, cela m'embarrasse toujours.

— De qui voulez-vous que je parle qui m'intéresse autant que vous ?

— Autant que moi, monsieur Félicien! Pour admettre cela, il faudrait supposer qu'un homme tel que vous ne tient à la société par aucune affection. Ah! si je pouvais pénétrer dans les salons où vous allez... Je vous y verrais peut-être très-empressé auprès de quelque jolie demoiselle, et je dirais : « C'est bien! Ici M. le baron est à sa place. » Et je prierais pour votre bonheur.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

— Ange du ciel!. . murmura M. de Montégon.

Il lui avait pris une main, qu'elle retira doucement en disant :

— Non, il ne faut pas encore se permettre cette familiarité entre *amis*.

— Ah! Mariette, si vous saviez...

— Monsieur Félicien, montrez-moi bien de la confiance. ce sera me prouver toute votre estime. Aimez-vous quelqu'un ? avez-vous des projets de mariage ?

— C'est mal de parler ainsi! s'écria le baron d'une voix véhémente.

— Comment, c'est mal?... Est-ce que vous n'êtes pas libre de songer à vous marier ?

— Si je l'avais voulu, ce serait fait déjà.

— Oh! contez-moi cela, je vous en prie.

Félicien retraça l'histoire de son héritage, la condition que M. de Ponthiex avait indiquée dans son testament ; il expliqua ensuite l'éloignement qu'il avait éprouvé pour un mariage ainsi arrangé, et il ajouta :

— Maintenant, Mariette, j'ai satisfait votre curiosité; j'ai parlé avec franchise, sans chercher à me faire meilleur que je ne suis, ni à pallier mes torts envers Mme de Florcadec. Ces torts sont de ceux qu'une femme ne pardonne pas, il est certain que je l'ai offensée dans son amour-propre et blessée dans sa dignité. Qu'a-t-elle dû penser! Pauvre cousine! D'autant plus que M. Guérin, mon notaire, m'a dit à son retour qu'il l'avait trouvée fort agréable, fort distinguée. J'eusse peut-être été heureux, tandis qu'à présent je souffre cruellement.

— Vous souffrez!... répéta Mariette avec commisération, en quittant son ouvrage et rapprochant sa chaise de celle du baron, — vous souffrez!.. Oh! cela me fait bien de la peine! Vous êtes si bon!... Mais c'est votre faute aussi. Pourquoi avoir refusé ce bonheur qu'on vous offrait ? Les hommes ne savent jamais ce qu'ils veulent... Il fallait réfléchir sérieusement.

— Je n'étais pas sérieux alors; je ne le suis devenu que du jour où je vous ai connue, Mariette.

— Après tout, si vous regrettez votre cousine, si vous l'aimez, il en est temps encore peut-être... Les femmes sont généreuses... Allez, écrivez-lui, demandez-lui pardon.

— Mais, c'est que je ne l'aime pas.

— Et vous souffrez ?

— Oui, parce que j'en aime une autre.

— Tout à l'heure vous disiez le contraire.

— Vous ne m'avez pas compris, ou bien vous n'avez pas voulu me comprendre; celle que j'aime n'habite pas les salons.

— Ah!... fit Mariette en unissant les deux coins de son tablier de soie.

— Celle que j'aime est la reine d'une modeste chambre bien propre, bien simple et toute poétique; celle que j'aime ne rougit pas de son humble état et du travail de ses mains; celle que j'aime a les sentiments les plus élevés, les manières les plus charmantes, la grâce la plus parfaite; celle que j'aime est la seule que j'aie jamais aimée; ô Mariette! c'est vous!

Cette déclaration, dont toute autre femme eût été fière, sembla jeter la jeune fille dans une véritable consternation.

Mariette se leva vivement, comme si elle avait peur, se retira dans l'angle de la croisée et dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Oh! que vous m'affligez, monsieur le baron! C'en est fait de notre bonne amitié; il faut donc que je cesse de vous voir!

— Que dites-vous, Mariette!... s'écria Félicien avec une sorte de désespoir; vous ne voudriez plus me voir parce que vous m'avez inspiré un sentiment que j'ai combattu certainement, mais qui a fini par me dominer. Est-ce ma faute si je vous aime ?

— Je serais coupable si je vous y encourageais.

— Cruelle enfant! toujours de ces paroles qui vous glacent!... Mais, si vous avez un cœur, laissez le donc parler; vous qui êtes la franchise même, expliquez-vous.

— O mon Dieu! il ne comprend pas combien je suis malheureuse de l'affliger. L'amour entre nous est impossible; ou bien, comme tant d'autres jeunes filles de ma condition, je perdrais l'honneur, mon unique fortune; ou bien vous feriez la folie de m'offrir votre nom. Quelque créature adroite, et il y en a tant! pourrait vous amener à cette faute, vous conduire à une mésalliance... Dieu m'en préserve! C'est pourquoi, tandis qu'il en est temps encore, je vais vous proposer un remède à cet amour : il faut cesser de nous voir ; ou je quitterai cette maison, ou vous voyagerez.

Accablé sous ce coup imprévu, Félicien ne pouvait répondre ; il y eut chez lui un mouvement de dépit, presque de colère.

— J'entends, dit-il avec effort : vous me repoussez! votre prétendue amitié n'était qu'un jeu; cela vous amusait de m'attirer; vous êtes coquette et vaine, voilà tout. Adieu!

Il se dirigea vers la porte, tandis que Mariette était retombé sur sa chaise. Lorsqu'il fut près de sortir il se retourna comme pour jeter un dernier regard à celle qui lui brisait le cœur; il vit qu'elle avait appuyé son visage sur ses mains, dans l'attitude de la tristesse : aussitôt jetant un cri, il s'élança jusqu'à elle, et sans le savoir, se trouva à ses genoux.

— Mariette, Mariette, pardonnez-moi!

— Vous pardonner?... Je ne vous en voulais pas.

— Ayez pitié de moi!

— C'est plutôt moi qui invoque votre pitié. Ayez pitié de mon honneur.

— Mais, dit-il, si je vous épousais?

— Oui, si j'avais assez d'égoïsme pour consentir à cet acte de folie.

— Enfin, Mariette, que voulez-vous donc que je fasse ? Je suis désespéré.

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

Les Menus de la Saison

Octobre.

On me demande un grand menu, je m'empresse de le donner :

MENU D'UN DINER DE 24 PERSONNES

DEUX POTAGES

Potage aux queues de veau.
Consommé au tapioca au kari.

DEUX RELEVÉS

Turbot deux sauces.
Jambon aux épinards.

QUATRE ENTRÉES

Pâté de lièvre à la financière.
Riz de veau à la chicorée.
Bouchées de volaille.
Écrevisses à la bordelaise.

DEUX RÔTS

Dindonneaux piqués au cresson.
Bécasses rôties.

QUATRE ENTREMETS

Petits pois à la française.
Artichauts à la barigoule.
Riz à la reine.
Macédoine de fruits au marasquin.
Salade. — Glaces. — Dessert.

Potage aux queues de veau. — Blanchir, puis cuire dix queues de veau avec deux choux fendus et quelques carottes. Après cuisson, couper les queues en trois, les dresser sur un plat, entourées des choux et des carottes, et les présenter avec du consommé.

LE BARON BRISSE.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES POIRES

Poires tapées. — On dessèche la poire dans un four; on la met ensuite dans des pots; on verse dessus une certaine quantité de sirop de sucre très-cuit; le sirop s'élève après les poires : dans cet état, le fruit devient un mets excellent.

Confiture de poires. — On pèle les poires avec un couteau à lame d'argent; on les coupe par moitié, pour enlever les pepins; on les met dans un pot avec du sucre, dans la proportion de 875 grammes de sucre pour 500 de fruit; pendant douze heures on les fait cuire sur un feu très-doux, en ayant l'attention de remuer de temps en temps, lorsque le sirop fait la nappe, avec l'écumoire. On retire du feu, on verse dedans quelques poignées de raisins secs de Malaga, puis on met en pots.

STANISLAS MARTIN.

La maison de commission BERARD ET Cie prévient les dames qu'elle se charge de livrer, au prix de fabrique, toute commande de nouveautés, confections, lingerie, bijouterie et objets artistiques. Écrire, 7, *passage Saulnier, Paris.*

Fureur : *Lèvres de feu!!* valse ; *Peau de satin*, polka de Klein.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme L. le F. peut compter sur le chiffre désiré, en anglaise, et non enlacé.

Une habitante de Châteaubriand. — La lettre précédente a été égarée, sans doute. Regrets sincères. Ces guirlandes se trouvent toutes brodées; cependant j'ai cherché, et j'ai trouvé le moyen de les établir soi-même. Voilà la méthode à employer : tracer le dessin sur papier végétal ou sur tulle raide directement, bâtir celui-ci sur toile cirée, puis broder au passé en suivant le détail des dessins de la guirlande choisie, et cela avec de la soie de Chine un peu grosse, aux nuances bien vives, puis on fera extérieurement un point de chaînette, en prenant bien le tulle; on découpe ensuite le tulle tout autour du travail, et la guirlande se trouve prête à être posée sur robe de bal ou de ville.

Ces broderies seront très en vogue cette saison. Quant à la mesure pour une tunique paysanne, il est bien difficile de l'indiquer : cela dépend de la largeur de l'étoffe et de la taille de la personne sur laquelle devra se proportionner la longueur et l'ampleur.

Mme T., à F. — Promesse des dessins sur tulle grec pour rideaux.

Mme M. de G. de B. — Peut être reverrez-vous dans notre journal le nom que vous regrettez. Nous l'espérons. Merci, pour toutes les gracieusetés envoyées aux deux adresses : elles sont vues avec reconnaissance des deux parts. Toutes nos maisons de tapisserie possèdent ces motifs, que je puis, selon votre désir, vous procurer directement. Ils se vendent à la grosse, et les prix varient suivant leur valeur.

B. D. — Le costume de velours anglais est toujours joli comme costume négligé. Pour reposer les cheveux et rafraîchir les raies et rester néanmoins à la mode, je ne connais rien de mieux qu'un nœud à larges coques sur le sommet de la tête avec crêpés de la nuance, si on a peu de cheveux; sans crêpés si la chevelure est longue et épaisse. Je ne suis en relation directe avec aucune maison de fourrures, je ne saurais donc vous en recommander une plus spécialement que l'autre. Je m'informerai.

Mme M. F., une abonnée. — Le prix du premier essuie-plumes est de 12 à 13 fr.; le prix du second, de 5 à 6 fr. Je puis vous envoyer par la poste ces deux objets, et tous ceux que vous pourrez désirer. Les 25 centimes ont été remis à qui de droit.

Mme M. P. — C'est à Mme Bougy per-onnellement que vous devez 4 fr. 50 pour mignardise crochet et coton.

Mme M. G. — On fera tout son possible pour vous donner en signes tous les dessins que vous désirez; ils peuvent plaire à beaucoup de lectrices. Le prix des motifs varie de 3 fr. 50, la grosse à 7 fr. 50. Adressez-vous directement à l'une de nos maisons de tapisserie.

Mme L. V., à L. aura le dessin de dentelle au tricot.

Mme E., à Maisons à P. — Dans le journal, vous trouverez un assortiment complet de tous les objets en tricot que vous demandez; il n'y a pas de dessins spéciaux pour ce genre de travaux; pour vous être agréable, je puis vous expédier des modèles exécutés, de la plus grande nouveauté; fixez un prix et désignez les objets désirés.

Mme P. G., à P. aura les renseignements pour la veste d'enfant et très-prochainement le patron de capeline.

Mme A. M. — Impossible de vous donner ce dessin, il ne conviendrait qu'à vous seule. Écrivez directement à Mme Lecker, ou à toute autre maison de petits ouvrages, de vous faire faire sur canevas ce dessin spécial.

Mme M. D. — Les chiffres ne paraissent que lorsqu'on nous en a fait la demande; vous pouvez compter sur ceux que vous désirez, ainsi que sur le patron de pardessus pour fillette de cinq à six ans.

Mme F. L. — L'emploi de la gomme arabique et de la cire vierge réussirait parfaitement, je crois; l'amidon cuit également, mais c'est un secret de métier, surtout dans la manière d'employer les ingrédients.

M. D. 33. — Ce modèle, croyons-nous, n'existe pas dans le commerce, mais vous pourrez le faire exécuter à l'aide de notre dessin.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Au pays des protégés, bien des sinécures valent des charges.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 94 (avec patrons). Dimanche, 19 octobre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de chambre. — Huit confections d'hiver : Manteau de drap, marquise, vêtement en cachemire, tunique en velours, manteau Louis XV, dolman Rachel, petite rotonde, manteau en velours. — Quatorze dessins pour les principes du tricot : montage du tricot, maille à l'endroit, passe à l'endroit, maille à l'envers, passe à l'envers, maille non tricotée, surjet, deux mailles ensemble, manière d'arrêter le tricot. — Cinq parures : Leczinska, Christiane, Andréa, Marquise, Récamier. — Toilette de jeune fille de 8 à 9 ans. — Cinq garnitures en passementerie. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planches de modes coloriées. — Planches de broderies et de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de chambre. — Cette robe de chambre si élégante est en beau cachemire bleu turquoise, de forme blouse Louis XV, avec pli Watteau; elle est illustrée d'une guirlande de volubilis, au feuillage capricieux, brodée en soie floche d'un beau blanc. Une grosse cordelière en soie blanche avec glands couponnés bien fournis la rattache à la taille; une ganse beaucoup plus fine, mais assortie de travail, borde les revers des manches et le devant de la blouse; des nœuds de faille blanche dont les bouts sont défilés complètent l'ornement de cette toilette; ils sont posés à la naissance du pli Watteau, aux poches, et en guise de broche. — Modèle de MM. Millette et Bourely, 2, rue Meyerbeer.

1. ROBE DE CHAMBRE. — MODÈLE DE MM. MILLETTE ET BOURELY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES DU TRICOT

Pour tricoter, il ne faut, en fait d'outils, que des aiguilles spéciales qui sont en acier, en bois ou en ivoire, et de grandeurs diverses suivant le travail que l'on veut exécuter.

Pour le tricot ordinaire, celui qui ne tourne pas, on emploie deux aiguilles.

Pour tout tricot en rond, il faut ce que l'on appelle un jeu d'aiguilles; un jeu complet comprend cinq aiguilles; elles sont alors presque toujours en acier.

Nous voilà munies de nos instruments de travail; nous pouvons procéder par ordre.

Commençons par la position des mains :

Posez votre pelote à votre gauche; prenez votre coton entre le majeur et l'annulaire de la main gauche, à la hauteur de la première phalange; passez-le autour du pouce en commençant par la droite, de manière qu'il revienne du côté de la main droite. Voici pour la main gauche.

Maintenant, prenez le fil avec l'auriculaire de la main droite, tournez autour du doigt, et faites-le passer sur l'annulaire, puis entre ce dernier et le majeur, de manière qu'il traverse sous la deuxième phalange pour aller se placer sur l'ongle de l'index.

Prenez une aiguille et placez-la entre le pouce et l'index de la main droite, de manière qu'elle se prolonge dans la direction de l'épaule droite.

Formation des aiguilles ou montage des tricots. — Prenez votre aiguille dans la main gauche; formez avec la laine une bouclette sur ladite aiguille; prenez une autre aiguille de la main droite, entrez-la de dessous en dessus dans ladite bouclette (voir le dessin n° 2).

Tendez votre laine sur l'index de la main droite, puis, à l'aide de ce doigt, tournez la laine autour de l'aiguille, de derrière en devant, comme dans le dessin n° 3.

Abaissez l'aiguille droite en dessous de la gauche, tout en maintenant la bouclette qui est formée dessus; puis relevez la même aiguille en l'air : vous obtenez de la sorte une bouclette sur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chacune des aiguilles, comme on le voit dans le dessin n° 4.

Pour créer la deuxième maille, vous prenez l'aiguille gauche, vous la faites entrer dans la maille qui se trouve sur l'aiguille droite, par le côté extérieur de cette maille, c'est-à-dire de droite à gauche; relevez l'aiguille gauche, et alors vous vous retrouvez dans la position du dessin n° 2

Vous recommencez à tourner votre laine autour de l'aiguille comme dans le dessin n° 3, et après l'avoir abaissée, puis relevée, vous vous retrouvez encore une fois dans la position n° 4; seulement, sur l'aiguille gauche, vous devrez avoir autant de mailles que vous avez recommencé à en créer de nouvelles.

3. MONTAGE DU TRICOT.

Il y a une autre méthode pour créer les mailles; elle est assez employée, aussi je vais vous l'expliquer; mais je préfère, et de beaucoup, celle ci-dessus, que j'emploie journellement.

Voici l'autre méthode.

Il s'agit de passer l'aiguille entre le fil et le pouce de la main droite, de manière que le fil qui est sur l'ongle se place de l'autre côté de l'aiguille; on rabat le fil qui est sur le pouce de la main gauche pour qu'il passe sous l'aiguille, et on répète cette manœuvre autant de fois que l'on veut créer de mailles.

On ne prend l'aiguille droite que pour le second tour, si je puis m'exprimer ainsi; tandis que dans mon système, les deux aiguilles sont employées simultanément pour monter le tricot.

Mailles à l'endroit. — Le tricot proprement dit se compose de mailles à l'endroit et de mailles à l'envers; ces deux genres de mailles sont la base fondamentale de tous les autres points, quels que soient leurs noms, passes doubles ou simples, mailles torses ou surjets.

Commençons par la *maille à l'endroit*, que l'on appelle aussi *maille simple* : on prend son aiguille droite et on l'entre dans la maille gauche, de dessous en dessus, comme dans le dessin n° 5.

Tournez votre fil autour de l'aiguille droite, de derrière en devant, comme dans le dessin n° 6; abaissez ladite aiguille, puis, en la relevant, faites tomber la bouclette qui se trouve sur l'aiguille gauche, et qui vient, par conséquent, d'être tricotée (dessin 7).

2. MONTAGE DU TRICOT.

5. MAILLE A L'ENDROIT.

6. MAILLE A L'ENDROIT.

Maintenant, admettons que sur l'explication d'un dessin vous trouviez une *passe* après une *maille à l'endroit*, vous laissez tout simplement votre fil tel qu'il

7. MAILLE A L'ENDROIT.

guille de gauche à droite dans la maille de l'aiguille gauche, non plus en dessous, comme dans la maille à l'endroit, mais en dessus. Du reste, je renvoie au même dessin n° 9, pour bien comprendre mon explication.

On tourne le fil de dessus en dessous l'aiguille droite, pour qu'il se retrouve entre les deux aiguilles comme dans le dessin n° 10. Puis on relève l'aiguille droite, sur laquelle s'est formée la bouclette, et on laisse tomber la maille de l'aiguille gauche.

9. MAILLE A L'ENVERS.

8. PASSE DE LA MAILLE A L'ENDROIT.

Dans les explications d'ouvrages en tricot, on indique fréquemment une passe après une maille à l'envers; pour obtenir cette passe, il faut tourner sa laine autour de son aiguille, de devant en arrière, comme dans le dessin n° 11, puis refaire sa maille à l'envers, comme je viens de l'expliquer.

Maille sans être tricotée. — Rien n'est plus simple : on relève une maille, comme si on allait la tricoter, soit à l'envers, soit à l'endroit, suivant l'indication donnée et on la fait tomber de l'aiguille gauche sur la droite, sans faire le moindre travail; puis on tricote la maille suivante, comme dans le dessin n° 12.

Surjet simple ou double. — Le surjet consiste à rabattre une maille de l'aiguille droite sur une, deux, ou trois mailles tricotées. Pour obtenir le surjet, on prend avec l'aiguille gauche, sur la droite, la maille dont la boucle doit se rabattre sur les deux autres, comme dans le dessin n° 13, et on la laisse tomber entre les aiguilles.

Deux mailles ensemble. — Soit à l'envers, soit à l'endroit, on prend avec l'aiguille droite deux mailles à la fois de l'aiguille gauche, comme dans le dessin n° 14, et on les tricote comme s'il n'y en avait qu'une.

Maille torse. — Prendre une maille sans la tricoter, la reprendre en dessous avec l'aiguille gauche; retirer l'aiguille droite et faire ensuite une maille simple.

4. MONTAGE DU TRICOT.

Inutile de donner le dessin de ce point, pas plus que des deux suivants, ils sont assez simples pour se comprendre sans cela.

Surjet torse. — Prendre une maille sans la tricoter; la reprendre en dessous avec l'aiguille gauche, et retirer la droite. Reprendre encore cette même maille sans la tricoter, et tricoter celle qui suit. Terminer, en prenant avec l'aiguille gauche la maille que l'on n'a pas tricotée, la passer par-dessus l'autre maille, et la faire tomber entre les deux aiguilles.

Deux mailles torses tricotées ensemble. — Elles se font comme la maille torse; seulement il faut prendre deux mailles au lieu d'une seule.

Manière de terminer le tricot. — Nous avons pris le tricot à son début, à la formation des mailles, nous allons logiquement finir par la manière de l'arrêter et le terminer.

On tricote une maille, puis une seconde, à l'aide de l'aiguille gauche, on rabat la première maille sur la gauche, en la laissant tomber entre les deux aiguilles, comme dans le dessin n° 15; on tricote une seconde maille, on rabat dessus celle qui est restée sur l'aiguille droite, et toujours ainsi, jusqu'au bout de la rangée.

---

16. Parure Leczinska. — Cette parure peut se porter en toute circonstance, malgré son col renversé et son bouillonné de gaz, l'un et l'autre étant peu volumineux; le plastron est violet et les revers mais; une marguerite, posée en agaçante, illustre la poitrine; une blonde satinée doit être préférée pour l'encadrement.

17. Parure Christiane. — Elle convient pour l'intérieur. Son

10. MAILLE A L'ENVERS.

style est un peu sévère; le gilet, de taille réséda, est agrémenté de revers de velours de même couleur, mais de nuance plus foncée; la ruche, posée à l'intérieur de cette parure, est en mousseline unie à simple ourlet et montée à plis plats et réguliers.

18. Fichu Andréa. — Ce fichu convient pour toilette décolletée;

11. PASSE DE LA MAILLE A L'ENVERS.

12. MAILLE NON TRICOTÉE.

13. SURJET.

14. DEUX MAILLES ENSEMBLE.

15. MANIÈRE D'ARRÊTER LE TRICOT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1875

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mlle Lièvre et Mme Grange Bulteau

ns le dessin n° 13, et

ers, soit à l'endroit, ou
s à la fois de l'aiguille
on les tricote comme s'il

sans la tricoter, la re-
; retirer l'aiguille droite
et faire ensuite
une maille
simple.
Inutile de
donner le des-
sin de ce point,
pas plus que
des deux sui-
vants, ils sont
assez simples
pour se com-
prendre sans
cela.
Surjet tors.
— Prendre une
maille sans la
tricoter; la re-
he, et retirer la droite.
s la tricoter, et tricoter
e l'aiguille gauche la
sser par-dessus l'autre
x aiguilles.
ble. — Elles se font
prendre deux mailles

avons pris le tricot à
ous allons logiquement
miner.
le, à l'aide de l'aiguille
la gauche, en la lais-
comme dans le dessin
rabat dessus celle qui
rs ainsi, jusqu'au bout

ure peut se porter en
ute circonstance, mal-
té son col renversé
son bouillonné de
ez, l'un et l'autre étant
u volumineux; le
astron est violet et
s revers mais; une
arguerite, posée en
çante, illustre la pol-
ine; une blonde sati-
e doit être préférée
ur l'encadrement.

**17. Parure Chris-
ane.** — Elle convient
ur l'intérieur. Son

LE A L'ENVERS.

u sévère; le gilet, de
st agrémenté de re-
de même couleur,
plus foncée; la ru-
l'intérieur de cette
mousseline unie à
t montée à plis plats

ndréa. — Ce fichu
toilette décolletée;

TRICOT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

une belle blonde satinée et perlée de jais blanc encadre un fichu de tulle illusion posé sur un ruban de faille cerise qui fait transparent; devant et derrière se trouvent posés deux nœuds de rubans coquillés de dentelle.

19. Parure rose marquise. — Le gilet est en faille rose, les revers en velours blanc ou en satin; une azalée

16. PARURE LECZINSKA.

17. PARURE CHRISTIANE.

18. FICHU ANDRÉA.

19. ROSE MARQUISE.

20. PARURE RÉCAMIER.

rose est passée sur le côté en engageante. La grosse ruche bouillonnée qui encadre le cou est encadrée d'un coquillé formant fraise rose à l'extérieur et blanche à l'intérieur.

20. Parure Récamier. — Le gilet, ou plastron, est en taffe raisin de Corinthe; le grand col à revers est en batiste ou en toile fine avec une application de percale nacarat formant cadre; le bouillonné du tour du cou est en gaze Dona Maria blanche; une petite broderie dentelée sur mousseline fait tête à une bande plus haute, également brodée au plumetis sur mousseline.

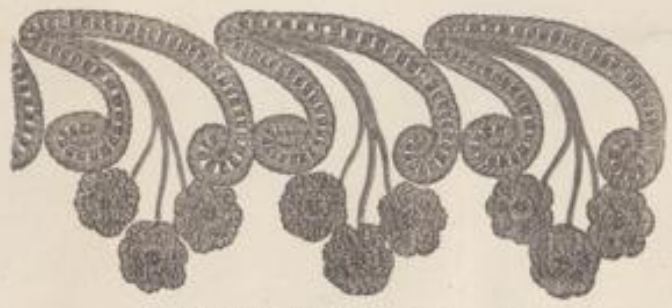
21. Toilette de jeune fille de huit à neuf ans. — Robe en popeline de Lyon couleur jaune; la jupe, bien arrondie, est garnie de deux volants froncés, retenus en tête par deux petits velours nacarat assortis à ceux qui bordent les pattes de la tuni-

21. TOILETTE DE JEUNE FILLE DE 8 A 9 ANS.

quelques modifications dans la manche, qui se trouve plus ou moins allongée. Notre modèle vaut, au Louvre, de 330 à 500 fr. En velours, de 400 à 550 fr.

30. Tunique en velours. — Ce modèle enveloppe, et peut, comme sur notre dessin, se poser sur une robe de belle étoffe, ne comportant aucune garniture. La tunique est en velours de soie; elle tient de la polonaise par la taille, qui est ajustée, et de la tunique par la jupe, qui est ample et forme un pouf très-léger, rattaché par des coquilles de dentelle et de faille. Ces coquilles partent du milieu du dos et se prolongent jusqu'au retroussis du pouf. Les poches de côté sont agrémentées de grelots perlés de jais, qui, répétés autour de la tunique, font tête à une belle dentelle de Paris, également perlée, qui encadre ce vêtement, d'une élégance extrême. Le prix, au Louvre, varie de 530 à 660 fr.

cadre le vêtement, qui avantage aussi bien la femme mince et élancée que la dame un peu forte. C'est à ce résultat important que le dolman doit sa vogue constante. On peut varier à l'infini les ornements du dolman, comme le prouvent les dessins que nous publions depuis bientôt deux ans; mais sa forme si gracieuse reste la même, sauf



22. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

27. Manteau de drap. — Véritable dolman en drap vert russe; mais il se fait en toutes nuances : il est orné de brandebourgs en ganse de soie natiée, avec boutons de passementerie; une fourragère d'un style bien assorti agrémente la poitrine et l'épaule gauche, pour retomber en longue aiguillette, terminée par des ferrets de

23. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

que et au gilet-paletot en drap blanc, avec revers dentelés; les dents, découpées en dents de scie, se posent sur le transparent de velours noir, bleu ou marron.

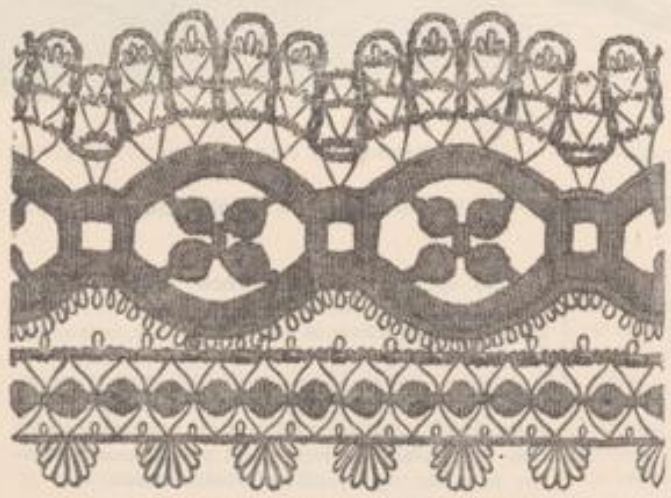
22 à 26. Cinq garnitures. — Ces cinq garnitures en passementerie et jais, reproduites d'après des modèles spécialement fabriqués pour la maison L. Tuffier, 77, rue de Rambuteau, représentent les dernières nouveautés de cet hiver. Les passementeries de jais, nous l'avons dit précédemment, sont en grande faveur sur les costumes, les confections, les manteaux; aussi croyons-nous devoir multiplier les dessins en ce genre.

24. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

(Modèles de la maison L. Tuffier.)

31. Manteau en velours de soie, de style Louis XV, avec grand gilet de marquis à basques allongées. Ce vêtement est original, il s'ouvre en habit et se prolonge en longues basques arrondies. Une belle bande de marmotte entoure les basques du gilet et le tour du paletot, ainsi que le bas de la manche; des brandebourgs en lacet, avec boutons de soie, complètent l'ornement de ce vêtement d'un genre très-nouveau pour jeune dame. Le prix, au Louvre, est de 300 à 350 fr.; et en drap, de 158 à 200 fr.

32. Dolman Rachel. — Vêtement de fantaisie fort élégant pour voiture ou sortie de théâtre; la mar-

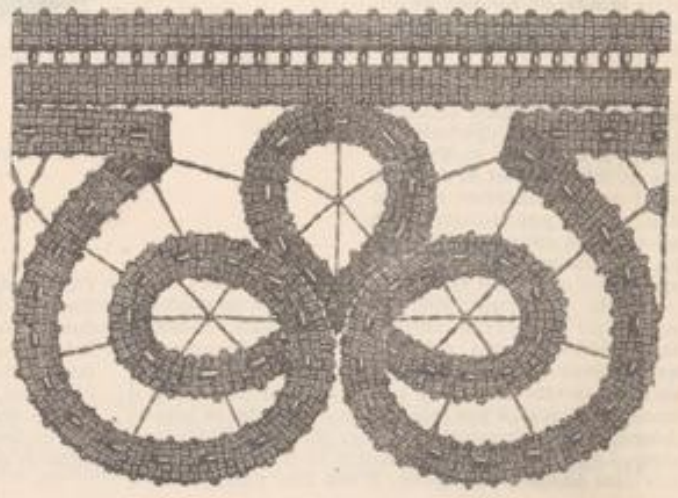


25. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

passementerie. Le vêtement est encadré de marmotte, fourrure très appréciée et très à la mode. Le prix, au Louvre, est de 190 à 250 fr.

28. Marquise. — Riche manteau de velours, de style Louis XV, agrémenté d'une passementerie d'un modèle entièrement nouveau et d'une dentelle de laine brodée de perles de jais. Le prix de ce manteau est de 390 à 420 fr. Voir les patrons sur le supplément.

29. Vêtement en cachemire, illustré d'une riche broderie en soutache perlée de jais. Ce vêtement, confortable et élégant, est entièrement doublé de soie recouvrant une doublure d'ouate. Une fourrure de très-beau skunks en-



26. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE DE PATRONS

COURRIER DE LA MODE

HUIT CONFECTIONS ET MANTEAUX D'HIVER. — SAISON DE 1874-1875. — MODÈLES DES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.

PLANCHE COLORIÉE

sur laquelle tranchent d'une façon grotesque le noir des yeux et le rouge des lèvres.

Si le dernier mot de la mode et du bon goût est de transformer toute jolie femme en pierrot de pantomime, rien de mieux; mais je ne puis croire que ce soit là le but désiré. Je comprends, j'admets la poudre de riz; elle est agréable, rafraîchissante et saine; mais encore faut-il savoir s'en servir, et surtout la choisir avec soin. Je n'en connais pas de meilleure que la veloutine Viard perfectionnée; en ce sens, d'abord, qu'elle est tellement adhérente et impalpable, qu'on ne peut soupçonner sa présence sur le visage, les épaules, et donne à l'épiderme cette transparence et ce velouté qui sont l'apanage de la première jeunesse. Je ferai remarquer à mes lectrices que ce n'est point un *fard* que je recommande ici; je leur dis simplement : Vous vous servez d'une poudre de riz imparfaite qui tombe promptement ou s'amoncelle en plaques; je viens vous signaler une autre préparation inoffensive et même salutaire, qui n'a aucun inconvénient, qui s'étale avec égalité et demeure où elle est posée, quelque légèrement que l'on ait secoué la houppe en cygne. J'ajouterai encore que les parfums les plus agréables et les plus suaves entrent seuls dans sa composition.

Si maintenant il prend fantaisie à nos abonnées de juger par elles-mêmes des qualités de la *Velontine Viard* perfectionnée, elles peuvent écrire à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal, ou s'adresser aux principales maisons de parfumerie, soit à Paris, soit en province.

Je ne veux pas terminer ce courrier sans faire part à mes lectrices d'une remarque que j'ai faite. Il m'a semblé reconnaître une tendance marquée à se coiffer avec ses propres cheveux. Quel acte de haute raison feraient les femmes en proscrivant, en thèse générale du moins, l'usage, et surtout l'usage exagéré des faux cheveux! Je sais bien qu'il n'est pas donné à toutes de se passer absolument de nattes ou de boucles artificielles; mais il est toujours possible d'*utiliser* ce que la nature plus ou moins généreuse, a donné de cheveux à chaque femme. On fait beaucoup de nœuds à doubles coques; en ce cas, un léger crêpé, recouvert d'une mèche, même peu épaisse, produit un effet superbe; puis aussi des rouleaux courts et passés inégalement dans tous les sens sur le sommet de la tête. Voilà qui fait valoir les cheveux et n'exige pas une chevelure très-abondante ni très-longue. Essayez, chères lectrices, de vous coiffer ainsi, si vous êtes jeunes, et vous verrez que vous trouverez avec moi que vous êtes tout aussi charmantes ainsi.

MARIE DE SAVERNY.

P. S. Je crains de ne pas m'être expliquée assez clairement dans l'un de mes derniers courriers, en parlant des robes de cachemire de l'Inde, dont la maison de l'Union des Indes a le seul dépôt en Europe. Ce cachemire coûte le prix unique de 11 fr. 50 le mètre par 1 mètre 20 centimètres de large, en toutes nuances, depuis le noir jusqu'aux teintes les plus claires. J'ai déjà dit le bien que je pensais de ce tissu souple, chaud, moelleux, qui, ne coûtant pas plus cher que le drap, dont on est un peu fatigué, fera nécessairement grande nouveauté cet hiver. Je sais pertinemment que les couturières en vogue vont l'employer sous toutes les formes; robes de chambre, costumes de courses ou de demi-toilette, etc., etc. M. DE S.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

SOINS A DONNER AUX CHEVEUX

Les soins hygiéniques les plus simples à donner aux cheveux consistent dans l'usage fréquent du peigne et de la brosse; mais il est un choix à faire dans l'emploi de ces deux instruments, et, quelle que soit, en apparence, la banalité d'un pareil sujet, je crois néanmoins indispensable de m'y arrêter quelques instants.

Des peignes. — Il n'est pas indifférent de se servir pour sa toilette du premier peigne qui tombe sous la main. Il est des peignes qui sont vraiment désastreux pour une épaisse chevelure et dont l'usage doit être entièrement proscrit, tel est le peigne en buis. Ce peigne est d'une excessive fragilité et fort difficile à nettoyer. Non-seulement les dents se brisent avec une grande facilité, mais elles se fendillent sur plusieurs points, et les cheveux qui s'engagent dans ces fissures pendant la toilette sont infailliblement rompus ou arrachés. Outre ces inconvénients, le peigne en buis est encore fort rude, et le grattage qu'il exerce sur le cuir chevelu peut y déterminer une irritation qui a pour résultat le développement de nombreuses pellicules.

Le peigne en caoutchouc est plus doux que le précédent; nous le conseillerions volontiers aux personnes dont le cuir chevelu est très-sensible; mais il s'échauffe par l'usage, et dans cet état répand une odeur fort désagréable.

Les peignes en buffle noir, dont on fait un fréquent usage, sont aussi fort défectueux; ils se séparent en lamelles qui se détachent ou restent adhérents par leur base; le peigne se trouve ainsi dépoli, fendillé, et sous son action les cheveux cassent ou sont arrachés.

Le peigne en corne d'Irlande est préférable à tous les précédents, il est d'un usage très doux, se rapproche de celui d'écaille et se fend bien moins que les autres; mais il est fort salissant, se recourbe facilement et tend à reprendre la forme de la matière première avec laquelle il a été fabriqué.

Le peigne d'ivoire, comme peigne fin, est d'un très bon usage, mais il ne faut point le choisir trop fin ni à dents trop serrées, parce qu'il casse les cheveux et pénètre difficilement jusqu'à leur racine pour en détacher les pellicules et les matières grasses qui reposent sur le cuir chevelu.

Enfin, le peigne par excellence est le peigne d'écaille; il est très-doux, se polit par l'usage et n'offre aucun des désavantages des précédents. C'est à celui-là qu'on doit toujours donner la préférence.

Quel que soit d'ailleurs le peigne qu'on ait choisi, il faut être modéré dans son usage. Ainsi, je ne saurais trop recommander de ne point abuser du peigne fin, qui tiraille les cheveux et irrite le cuir chevelu. On ne doit s'en servir que de temps en temps, et avec une pression légère. La propreté de la peau du crâne est indispensable sans doute à l'entretien d'une belle chevelure; mais les soins exagérés dans ce sens sont nuisibles. C'est pour cette unique raison que l'on voit beaucoup de femmes perdre de bonne heure leurs cheveux au niveau de leur séparation et sur le sommet de la tête, c'est-à-dire sur les points où ils sont le plus tourmentés, le plus souvent tiraillés. Le démêloir suffit pour une toilette ordinaire, en y joignant *toujours* l'usage de la brosse.

Brosses. — Il ne faut jamais se servir d'une brosse en chiendent ni en crin. La brosse de chiendent est d'abord très-difficile à nettoyer, puis elle se casse, et, dans cet état, elle rompt ou arrache les cheveux. On doit donner la préférence à la brosse à soie longue de 4 à 5 centimètres pour les dames, de 2 à 3 centimètres pour les hommes. La brosse à soie courte est trop rude pour les cheveux des dames, qui sont généralement fins et fragiles. La brosse doit être d'un usage aussi fréquent que le démêloir. Elle assouplit et adoucit les cheveux; elle enlève les pellicules détachées par le peigne fin, ainsi que les molécules de poussière et tous les petits corps étrangers; elle excite en même temps, sans l'irriter, le cuir chevelu dont les fonctions sécrétoires et excrétoires s'exercent ensuite avec plus d'activité. La brosse mécanique dont se servent certains coiffeurs pour nettoyer la tête des hommes doit être absolument abandonnée. Le mouvement de rotation rapide imprimé à cette brosse ébranle et déracine les cheveux; s'il se rencontre un nœud, elle arrache en un seul coup tous les cheveux qui le composent; enfin, elle irrite et congestionne le cuir chevelu. J'en dirai autant des frictions, qui, pour être faites avec les mains, n'en sont pas moins aussi dangereuses que la brosse mécanique. Quant au lavage de la tête avec les eaux athéniennes ou les eaux de quinine, qui ne sont le plus souvent que des solutions de soude ou de potasse, il ne produit qu'une grande sécheresse et une irritation dangereuse du cuir chevelu. Les meilleures eaux pour cette opération sont celles à base de glycérine.

Épingles. — Je ne crois pas entièrement inutile de dire un mot des épingles qu'on met quelquefois par douzaines dans une même chevelure. Elles ont l'inconvénient de casser les cheveux, surtout lorsqu'on les fait pénétrer dans une masse serrée par une ligature; à ce point de vue, il faut employer le moins d'épingles possible. Il est bon de ne se servir que d'épingles en acier, très-fines et non revêtues d'une couche de vernis; car celui-ci se détache par petites plaques et produit des aspérités qui cassent les cheveux.

Il faut se garder, le soir en se couchant, de laisser prendre aux cheveux une mauvaise disposition; il serait bon d'adopter une coiffure de nuit comme on adopte une coiffure de jour. De cette façon, on n'aurait pas besoin de les tourmenter de les tirailler le matin pour les redresser. Il ne faut jamais les tordre ni les serrer fortement par des ligatures. La meilleure coiffure est celle qui laisse les cheveux à peu près libres, aérés, relevés ou mollement enroulés, sans être tordus, tiraillés ou fatigués. A plus forte raison faudrait-il ne jamais se servir de la frisure au fer chaud et du crêpage.

La frisure au fer chaud est la pratique la plus désastreuse qu'aient pu inventer les coiffeurs. La chaleur du fer dessèche les cheveux, en enlève la moelle, les rougit, les rend cassants, et, pour mieux dire, les tue sur place. Tous ces inconvénients sont encore plus grands chez les personnes dont les cheveux sont secs, rudes et difficiles à manier. Voulez-vous conserver longtemps une longue et belle chevelure, que jamais le fer chaud n'approche de votre tête. J'en dirai autant du crêpage et de l'ondulation. Toutes ces manœuvres qui ont pour but de transformer la nature, exercent sur les cheveux une action toujours nuisible. On les emmêle d'une façon inextricable, on les tiraille, on les brise, on les déracine, on fait, en un mot, tout ce qu'il faut pour se préparer de bonne heure une calvitie irrémédiable. La coiffure qui, sous le rapport de l'hygiène, dit Cazenave, convient le mieux aux femmes, et surtout aux jeunes filles, est celle qui tient les cheveux doucement relevés, serrés le moins possible; celle qui consiste à les lisser soigneusement, à les disposer en larges bandeaux, de manière à ce qu'ils soient facilement et toujours aérés; à les démêler matin et soir, à les brosser avec soin et légèreté; à les enrouler mollement; en un mot, à les façonner, mais sans les tordre, sans les tirailler, de manière à les laisser libres, pour ainsi dire. Si, pour les besoins de la coiffure, on est obligé de les serrer, de les nouer fortement, il faut avoir, plus tard, le soin de les laisser reposer, de les tenir flottants pendant quelques instants, matin et soir.

DOCTEUR IZARD.

EN SENTINELLE

(Suite)

— Voyons, calmez-vous, écoutez-moi. Causons encore une fois en amis. Ce que vous ressentez pour moi n'est sans doute qu'une fantaisie... Ne vous fâchez pas si j'emploie ce mot. Ce serait bien plus raisonnable à vous de vous unir à une jeune et brillante héritière. Il y en a tant qui voudraient s'appeler Mme la baronne de Montégon! Mais enfin vous n'y songez pas en ce moment. Eh bien, il faut attendre votre guérison de l'épreuve du temps; on dit que le temps est le premier médecin du monde; il vous calmera. Vous reviendrez guéri; vous serez bien sage alors et nous redeviendrons de bons amis. Si vous vous mariez à l'étranger, vous me garderez un petit coin dans votre mémoire, n'est-ce pas?

Félicien ne pouvait parler : il se mit à pleurer. Les larmes d'un homme sont si éloquentes! Mariette prit son mouchoir et lui essuya les yeux.

— Vous êtes un enfant, dit-elle. Ah! quelle soirée! ça bouleverse; mais permettez-moi de penser à ce que je vous ai recommandé; si vous consentez à partir demain matin, vous attacherez un ruban au barreau d'une de vos fenêtres; cela voudra dire *oui*. Bonsoir, monsieur Félicien.

Il s'éloigna en proie à mille perplexités; sa nuit fut sans sommeil.

Le lendemain matin un ruban vert flottait au barreau de la fenêtre.

Le soir, Félicien courut chez Mariette.

— Que vous êtes bon et généreux, dit-elle.

— Ah! Mariette, je vous obéis, mais qu'il m'en coûte!

— Où irez-vous?

— A Bade.

— Est-ce loin Bade? Excusez mon ignorance.

— Oui, Bade est loin, trop loin, puisque je ne vous y verrai pas.

— Ce voyage vous fera du bien. Soyez prudent; choisissez avec soin vos amis.

— Vous craignez pour moi leur influence? dit le baron avec un demi-sourire.

— Peut-être. Maintenant, j'ai un cadeau à vous faire.

— Un cadeau? Vous, Mariette!

— Pourquoi pas? Le pauvre lui-même peut donner.

— Qu'est-ce que c'est?

— Cette médaille bénite. Promettez-moi de la porter constamment. S'il vous arrivait quelque épreuve difficile, vous penseriez à ce talisman.

— Et à Mariette.

— Et cette pensée pourrait vous être utile; me le promettez-vous?...

— Oh! oui, de grand cœur. Cette médaille ne me quittera jamais.

— J'y compte. Allons, amusez-vous, monsieur le baron.

— Mais vous, Mariette, que ferez-vous?

— Ce que je fais tous les jours... je broderai et je prierai.

V

Dans un de ces salons élégants de Bade, où l'aristocratie européenne, anglaise, allemande, française, russe, entourait jadis les tables de jeu, une vingtaine de personnes étaient réunies et suivaient d'un œil attentif les chances si variées et si désastreuses de la roulette.

Ici, on risquait sa fortune d'un œil indifférent en apparence, et sans déroger en rien au bon ton qui commande à la physionomie de rester glacée ou de s'animer par un sourire contracté et stéréotypé.

Dans le salon voisin, tout était harmonie, mouvement, causeries vives et spirituelles.

Les sons brillants de l'orchestre appelaient les quadrilles et les valses, et, de temps en temps, quelque voix italienne faisait entendre une cavatine de Donizetti ou de Verdi.

Si l'on a qualifié avec raison du nom d'*enfers* ces maisons où la passion du gain se déguise sous les formes les plus séduisantes, où l'intrigue coudoie l'inexpérience, où le besoin de plaire va chercher de dangereuses conquêtes, il faut avouer que ces enfers-là offrent des tentations presque irrésistibles.

L'or roulait sur la table; les enjeux étaient énormes; chaque tour de roulette emportait les riches domaines, les châteaux somptueux, les revenus princiers.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Un jeune homme parut ; son visage accusait l'ennui ; il venait du salon voisin, où il était resté quelque temps à regarder les danseurs sans se mêler à eux.

A la vue du jeu, il frémit comme s'il avait senti s'éveiller en lui un besoin d'émotions. Après avoir observé le combat qui avait lieu sur le tapis vert, il tira de sa poche une poignée d'or et la plaça sur *le rouge*.

Le succès couronna sa première mise. Aussitôt l'attention se tourna de son côté, plus d'un sourire le félicita. Il ne comprenait pas.

Une heure se passa pour lui dans les alternatives diverses ; tantôt il gagnait, tantôt il perdait ; mais le nombre des chances heureuses l'avait emporté. Il s'éloigna sans avoir compté son gain et parut vouloir rentrer dans le salon de bal. Mais là, l'ennui lui revint au cœur. En ce moment, un vieux monsieur, bariolé d'une foule de décorations étrangères, s'approcha de lui en le félicitant.

— Vous quittez déjà le jeu ? dit-il.

— Oui, monsieur, j'en ai assez.

— Permettez-moi de vous le déclarer : vous avez tort.

— Comment ?

— C'est une chose énorme que d'avoir une veine ; cela arrive presque toujours la première fois. Je puis vous assurer que si vous continuiez, vous feriez sauter la banque. Essayez !

Félicien, car c'était lui, revint prendre sa place au jeu ; mais la chance avait tourné. Les coups qui se succédèrent furent tous défavorables au baron. Celui-ci, alors, perdant l'indifférence qu'il avait montrée jusqu'à ce moment, se sentit agité, ardent ; il ne calculait plus ; il contemplait d'un regard fixe cette roulette qui ne cessait de lui emporter des lambeaux de sa fortune. Déjà, outre ses premiers gains, il avait livré au hasard hostile une trentaine de mille francs, lorsqu'une voix claire et douce attira son attention.

Cette voix disait : — En vérité, le jeu de ce soir est ruineux ; depuis que je suis à Bade, je n'ai jamais remarqué pareille animation.

Le baron avait levé les yeux ; il resta stupéfait.

De l'autre côté de la table était une jeune femme, mise avec une suprême élégance ; elle donnait le bras à un général autrichien.

Félicien eut de la peine à réprimer un cri.

Dans cette dame il lui sembla reconnaître exactement les traits de Mariette.

Il était impossible de voir une ressemblance plus complète : même regard, même taille, même finesse d'expression.

Mais quelle apparence que cette belle personne, dont la toilette annonçait l'opulence, et le maintien une assurance parfaite, eût rien de commun avec la pauvre ouvrière de la rue de la Chaussée-d'Antin !

Cependant l'étrangère parut s'être aperçue du trouble, de l'agitation de Félicien : elle se pencha vers son cavalier, et lui adressa tout bas deux ou trois paroles.

Le général fit quelques pas vers le baron, et, l'ayant salué avec courtoisie, lui dit :

— Pardon, monsieur, pour la question que je vais avoir l'honneur de vous adresser ; auriez vous l'intention d'être présenté à la dame que j'accompagne ? Vous aurait-on donné pour elle une lettre d'introduction ?

— En vérité, monsieur, balbutia le baron, qui ne pouvait détacher ses yeux de l'étrangère, je... ne sais... j'ignore... daignez m'apprendre quelle est cette dame.

— Tout le monde, à Bade, pourrait vous satisfaire à cet égard. C'est une noble russe, Mme la princesse de Windorf.

— Ah !...

Ce fut là tout ce que le baron put articuler ; mais sa pensée travaillait avec une activité effrayante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se disait-il, quelle ressemblance !

— Faites votre jeu, dirent les ponteurs.

— Eh bien ! mon cher monsieur, dit à Félicien le vieux diplomate allemand, ne tenterez-vous pas de réparer vos pertes ?

M. de Montégon fit un mouvement.

Mais il entendit de nouveau la belle dame qui disait de nouveau, sans paraître se préoccuper de l'effet de ses paroles :

— Quelle folie de se ruiner ainsi pour l'appât du gain !

Cette voix alla jusqu'au cœur de Félicien.

Et alors il pensa aux recommandations de la bonne Mariette.

Dans son trouble, il passa sa main sur sa poitrine. Sa main rencontra la médaille bénite.

— Non, dit-il avec énergie ; c'est fini, je ne joue plus, je ne jouerai jamais !

Il chercha du regard la dame qui, à son insu probablement, lui avait inspiré une si bonne résolution ; elle n'était plus là.

— Oh ! pensa-t-il, plus de timidité ! Il faut que je lui parle, que je la remercie. Sûrement elle est rentrée dans la salle de bal.

Il y courut ; on dansait ; les quadrilles étaient nombreux ; Félicien dut attendre la fin de la contredanse pour faire le tour de la salle. Mais nulle part il ne put revoir la princesse russe.

Cependant sa curiosité était trop fortement excitée pour se calmer ainsi ; le baron s'informa de la demeure de l'étrangère ; on lui indiqua l'hôtel des Souverains.

Au moment même où Félicien franchissait le seuil, une chaise de poste attelée de quatre chevaux s'éloignait rapidement.

— Mme la princesse de Windorf ? demanda le baron.

— Monsieur, lui répondit-on, la princesse vient de quitter Bade.

— Oh ! ciel !... et où se rend-elle ?

— Nous l'ignorons.

Félicien, désolé, revint lentement chez lui, comparant dans son souvenir les traits de la grande dame et ceux de sa voisine de Paris.

— Mariette, pensa-t-il, cruelle Mariette, tu ne songes peut-être plus à moi, à moi qui t'ai obéi si docilement. Ah ! ma curiosité était encore un hommage que je te rendais.

Quand il fut rentré chez lui, il prit la médaille et la baisa avec ferveur :

— Chère médaille, tu m'as sauvé de ma propre folie...

Puis il sonna.

— Apportez-moi du thé, dit-il au valet qui se présenta. Vous commanderez pour demain matin une chaise de poste.

— Monsieur le baron part ?

— Oui... pour l'Italie.

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

UNE VEUVE

I

Après deux ans de mariage, Mme de Gantrey avait eu le malheur de perdre son mari. Riche, jolie et jeune, — elle n'avait que vingt ans, — ses amis pensèrent que l'année de deuil expirée, elle quitterait ses vêtements noirs et reparaîtrait dans le monde, où l'appelaient sa beauté, sa grâce et les charmes de son esprit. On pensa aussi qu'elle ne tarderait pas à se remarier ; car, disait-on, bien qu'elle ait eu pour M. de Gantrey une affection profonde, il est impossible qu'une femme de son âge et de sa condition reste libre longtemps ; ce serait se faire remarquer et livrer sa vie à toutes sortes de suppositions malveillantes.

Son oncle, M. de Vandoise, colonel de dragons en retraite, était de cet avis.

Cependant, l'année de deuil écoulée, Mme de Gantrey, contre toutes les prévisions, non-seulement ne cessa de porter des couleurs sombres, mais ne reparut point dans le monde, où elle était si impatiemment attendue, si ardemment désirée.

Ce n'était pas seulement la douleur causée par la perte d'un époux bien-aimé qui retenait Mme de Gantrey chez elle, lui faisait fermer ses salons et l'éloignait des plaisirs de son âge : elle avait un fils ; et, le sacrifice qu'elle n'aurait peut-être point fait au souvenir de son mari, elle avait résolu de l'accomplir pour l'enfant, en lui dévouant sa vie tout entière. C'était sans doute beaucoup présumer de ses forces ; mais le cœur d'une mère connaît tous les courages et ne recule devant aucun acte d'abnégation et de dévouement.

Quand on eut bien compris que la retraite de Mme de Gantrey était sérieuse, la plupart de ses amis l'acceptèrent. Pourtant, ceux qui aspiraient à sa main ne furent point découragés ; ils s'adressèrent au colonel.

Le vieux soldat, qui ne demandait pas mieux que de donner à sa nièce un second mari, se chargea des demandes, les transmit une à une, et plaida la cause de chaque prétendant avec une adresse et une énergie dignes d'un diplomate. Mais il en fut pour ses frais, et ses meilleurs arguments étaient toujours réduits à néant par cette simple réponse :

— Je ne veux pas me marier !

Le pauvre colonel eut donc, après chaque demande, la triste mission d'éconduire poliment le demandeur.

Néanmoins, il ne perdit pas complétement courage, et, bien que les prétendants se fussent retirés, il n'en revint pas moins fort souvent sur la question du mariage. Les réponses de la jolie veuve lui causèrent plus d'une fois des irritations violentes ; mais comme, à part son obstination à vouloir marier sa nièce malgré elle, c'était le meilleur homme du monde, après avoir boudé pendant quelques jours, il finissait toujours par se condamner lui-même en avouant qu'il avait tort.

Un jour, Mme de Gantrey le vit arriver chez elle avec un air rayonnant qui la surprit.

— Vous me paraissez bien joyeux aujourd'hui, mon oncle ? lui dit dit-elle.

— Je suis toujours ce que je paraîs être, ma nièce.

— C'est vrai. Serais-je indiscrète en vous demandant la cause de votre grande joie ?

— Nullement. Sachez donc, ma nièce, que je vous ai trouvé un mari.

Mme de Gantrey laissa glisser sur ses lèvres un malicieux sourire.

— Ce doit être le septième ou le huitième que vous me proposez.

— Le neuvième, ma nièce ; mais celui-ci est celui que vous épouserez ; il a toutes les qualités, toutes...

— Les autres avaient aussi toutes les qualités, toutes les perfections, interrompit la veuve.

— Ne parlons pas de ceux-là, reprit vivement le colonel, vous ne les aimiez pas.

— Pas plus que je n'aime celui que vous me proposez aujourd'hui.

— C'est ce que nous verrons, quand vous le connaîtrez.

— Je ne désire pas le connaître, mon cher oncle ; vous savez bien que...

— Oui, que vous ne voulez pas vous remarier. Parbleu ! je sais cette phrase par cœur depuis longtemps ; mais voici le moment de la modifier de façon à lui faire exprimer tout le contraire.

— Au fait, nous ne nous sommes pas querellés depuis un mois, dit froidement Mme de Gantrey.

— Je ne veux pas me fâcher, ma nièce, je veux rester calme ; je ne cherche point à vous faire de la peine, mais je désire vivement vous persuader. Écoutez-moi.

— Oh ! je connais d'avance toutes les excellentes raisons que vous pouvez faire valoir ; mais elles ne seront jamais suffisantes pour me convaincre. Vous me répéterez ce que vous m'avez déjà dit vingt fois. A tout cela, mon oncle, je répondrai : Attachée à mon mari par une affection vive, basée sur l'estime que nous avions mutuellement l'un pour l'autre, ma vie devait s'écouler près de lui, entourée de félicités parfaites ; le ciel ne l'a pas voulu, j'ai pleuré cet ami si cher, je le regrette encore. A-t-on le droit de m'en blâmer ? Je suis heureuse dans ma liberté ; qu'on me la laisse. Vous me parlez d'aimer, est-ce que le cœur d'une mère n'est pas assez rempli quand à côté d'un souvenir se place sa tendresse pour son enfant ? Je n'envie et ne désire rien. Je me suis habituée à l'existence nouvelle que je me suis faite, elle me plaît. Pourquoi y changerais-je quelque chose ? Mon fils, voilà ma vie, mes joies, mon avenir...

— Il grandira, reprit le colonel, un jour l'amour maternel ne lui suffira plus, il cherchera son bonheur loin de sa mère, qui se sera sacrifiée pour lui, et alors...

— Alors je serai vieille, interrompit Mme de Gantrey.

— Vieille, seule et oubliée.

— Un fils aime toujours sa mère.

— Oui, si elle a su faire passer en lui une partie de son cœur.

Le regard de la veuve étincela, et un mystérieux sourire s'arrêta sur ses lèvres.

— C'est égal, reprit M. de Vandoise, je ne suis pas de votre avis, et je persiste quand même à vouloir vous marier.

— En vérité, j'admire votre courage.

— Permettez-moi de vous présenter mon protégé.

— A quel titre, mon oncle ?

— Comme votre futur mari, parbleu !

— En ce cas, je vous serai obligée de m'épargner une entrevue qui ne saurait m'être que très-pénible.

— Madame, dit le colonel d'un ton sévèrement comique, ce jeune homme est le fils de mon meilleur ami, et je me suis engagé à lui porter une réponse satisfaisante.

— Le colonel de Vandoise, si prudent d'habitude, a agi un peu légèrement dans cette occasion, reprit la jeune veuve avec une raillerie affectueuse.

— Accusez mon désir de vous voir heureuse.

— Ce monsieur me connaît donc ?

— Il vous a vue plusieurs fois chez la comtesse de Ségusac. C'est un brillant cavalier ; vous avez dansé avec lui.

— C'est possible. Comment le nommez-vous ?

— Alfred Vernon ; c'est le fils du général Vernon, un de mes vieux compagnons d'armes.

— Je connais ce nom, mais j'avoue que je n'ai pas conservé le moindre souvenir du fils de votre ami.

— Alfred a meilleure mémoire que vous, ma nièce, puisqu'il ne vous a pas oubliée.

— Je ne crois pas aux impressions que deux années ne parviennent pas à effacer, reprit la veuve en riant ; je ne cherche pas à comprendre le motif qui me fait rechercher aujourd'hui par M. Alfred Vernon. Dites-lui, mon oncle, que je ne veux pas me remarier, et qu'une veuve ayant un fils qu'elle aime exclusivement, n'est point ce qui lui convient. Il vous comprendra.

M. de Vandoise tourmenta sa moustache grise et quitta sa nièce, en jurant de ne plus s'occuper de son avenir. Elle ne le revit pas de plusieurs jours ; elle supposa avec raison que le vieux soldat lui gardait rancune, mais elle se consola en faisant cette réflexion : qu'elle n'obtiendrait jamais sa tranquillité qu'en passant par les petites et grandes colères de M. de Vandoise.

II

Un jour, vers deux heures de l'après-midi, au moment de sortir, comme d'habitude, pour promener son fils dans le jardin des Tuileries, Mme de Gantrey se trouva subitement indisposée. L'enfant, impatient de partir, le faisait déjà comprendre par des appels fréquents suivis de cris furieux. La mère, un peu malgré elle, se décida à le confier à sa bonne en disant :

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

« Veillez bien sur lui et rentrez de bonne heure. »

La domestique prit l'enfant dans ses bras et sortit, non sans avoir admiré son image qu'une glace de Venise lui avait montrée de la tête aux pieds.

Elle étrennait ce jour-là une robe nouvelle de fort bon goût ; son bonnet sans rubans, mais coquet et finement brodé, lui allait à ravir ; le tablier, d'une blancheur éblouissante, complétait le plus joli costume qu'une jeune et gentille soubrette pût rêver. Aussi Augustine s'était-elle trouvée charmante. Elle aurait pu se le dire et se le répéter tout à son aise, mais cette satisfaction lui parut légère ; il fallait à sa vanité quelque chose de mieux. S'admirer soi-même, c'est déjà bien, mais ce n'est rien à côté de l'admiration qu'on provoque chez les autres, sans compter les compliments et les regards d'envie qui en sont la suite.

« A qui pourrais-je bien me montrer ? se demandait Augustine en regardant à droite, à gauche d'un petit air superbe. Je n'ai pas de camarades dans le quartier, continuait-elle, c'est ennuyeux ; je ne cause avec personne, je suis toujours seule. Victoire et Adélaïde, mes deux payses, sont plus heureuses que moi ; elles habitent la même rue et se voient presque chaque jour. Aujourd'hui, en ce moment, elles se promènent ensemble dans la grande allée du Luxembourg... C'est loin d'ici le Luxembourg... c'est égal avec de bonnes jambes... Si j'y allais ? Voilà près de deux mois que je n'ai pas vu Victoire.

Tout en monologuant, Augustine était arrivée rue de Rivoli, à l'une des entrées du jardin des Tuileries. Elle traversa la promenade sans s'arrêter, gagna la rive gauche de la Seine, et s'enfonça dans le faubourg Saint-Germain par la rue des Saints-Pères.

Le petit garçon qu'elle portait tantôt sur deux bras, tantôt sur un seul, paraissait très-satisfait de son voyage à travers Paris : il riait, regardait, s'étonnait et jasait comme une nichée de chardonnerets dans une chenevière.

Augustine trouva ses deux amies en train de babiller, assises sur un banc de pierre.

— Tiens, c'est toi, Augustine ?

— Oui, c'est moi.

— Nous avons parlé de toi, hier.

— Et moi je pensais à vous, puisque me voilà.

— C'est vrai. Que tu as donc bien fait de venir de ce côté !

— Gaston, vous allez jouer avec les petits garçons, dit Augustine en montrant au fils de Mme de Gantrey, les deux enfants confiés aux soins et à la surveillance de ses camarades. Soyez bien sage, ajouta-t-elle.

ÉMILE RICHEBOURG.

(*La suite au prochain numéro*).

LA BIBLIOTHÈQUE

Un livre tout intime, — le livre de deux cœurs, — dit avec un rare bonheur d'expression l'auteur de la préface, vient de paraître depuis peu et me semble digne à tous égards de figurer dans notre bibliothèque.

Le Manuscrit de ma mère est placé sous l'égide du nom prestigieux de Lamartine. L'illustre poëte a recueilli pieusement ces pages touchantes, écrites par sa mère au jour le jour et sous l'impression immédiate des événements de la vie et de la famille, en y ajoutant des commentaires et des explications qui rendent cette lecture encore plus attachante. Ce n'est pas que son intention fût de publier cet ouvrage ; il ne voulait que conserver à sa famille et à ceux qui avaient connu sa mère ce manuscrit de tendresse et de dévouement maternel, d'aimable et douce philosophie chrétienne. Mais aujourd'hui qu'un motif de convenance n'arrête plus les propriétaires des œuvres de Lamartine, ceux-ci ont livré au public, ou plutôt aux mères et aux femmes, ces confidences d'un cœur tendre, d'un esprit supérieur, d'une âme éclairée par le flambeau de la foi divine, sachant bien à l'avance de quel intérêt serait pour elles ce simple manuscrit.

Ce livre a donc un attrait particulier pour mes lectrices. Elles retrouveront à chaque page le tableau vivant de leurs propres luttes et de leurs espérances, de leurs douleurs et de leurs joies ; tableau embelli et poétisé par le charme répandu dans toutes les productions littéraires du chantre d'Elvire.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

LES HUITRES

Ces jours derniers, je fus convié à une dégustation d'huitres provenant d'un nouveau parc.

Le propriétaire en avait fait la veille une expédition magistrale.

Le voyage s'était accompli pendant la nuit, et dès leur arrivée les bourriches avaient été placées en lieu frais.

Ces détails donnés avec afféterie par l'amphitryon, quelques instants avant le déjeuner, aux convives, moins un docteur en médecine, dont l'habitude est de se faire attendre, étaient loin de calmer leur légitime impatience.

Le retardataire vint enfin.

La pratique de la salle à manger nous fut immédiatement donnée, et chacun put jouir de la vue d'une pyramide de trois douzaines d'huitres devant son assiette.

Tandis que mon voisin (c'était le docteur) rangeait dans son estomac deux de ces pyramides, il me fut impossible d'aller au delà d'une douzaine.

Je m'attendais à des huitres exquises, et elles ne satisfaisaient nullement mon palais.

Après le déjeuner, excellent, du reste, j'en fis tout bas la confidence à notre hôte.

— Je suis de votre avis, me dit-il, et cependant rien n'a été négligé pour vous les présenter bonnes. Ainsi, peu confiant en l'habileté de mes yeux, j'en ai confié l'ouverture à une écaillère qui, depuis le matin, y est occupée et en a grand soin, sous ma recommandation, de les détacher toutes de la coquille.

Le mauvais goût des huitres m'était expliqué, le docteur aidant ; il s'était sans doute écoulé plus de deux heures entre le moment de leur ouverture et celui de leur absorption, et elles étaient déjà en voie de décomposition ..

Il restait des huitres à ouvrir, — leur examen fut décidé.

Le soir même, pour nous mettre en appétit des reliefs du déjeuner, coquilles de turbot, salmis à la chasseur de quartiers de perdreaux rôtis, pâté de foies gras, etc., etc., j'en avalai trois douzaines immédiatement après leur ouverture : elles étaient parfaites.

L'huitre fraîche est vivante. Morte, elle se décompose immédiatement, et elle perd la vie dès qu'on la détache de la coquille inférieure.

Conclusion. — Ne faire ouvrir les huitres qu'au moment de les manger, et ne les détacher de la coquille qu'à l'instant où on les ouvre.

LE BARON BRISSE.

On me demande la recette du *homard à l'américaine* : on la trouvera dans la *Petite Cuisine du baron Brisse*, page 253.

La *Petite Cuisine* est expédiée *franco* contre l'envoi de 3 fr. en timbres-poste, à M. Bourdilliat, administrateur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire.

LETTRE D'UNE AMIE

Je veux vous dire quelques mots d'un magasin de mercerie, que je projette depuis longtemps de vous faire connaître, c'est la maison : *Aux Tuileries*, rue de l'Échelle, 5. Vous y trouverez, à des prix abordables, les chaudes et bonnes capelines pour cet hiver, les tournures et crinolines de tous modèles pour toilette ordinaire et pour robes de bal somptueuses ; la ganterie y a un rayon spécial des mieux assortis. Je citerai spécialement le col et la manchette en papier.

Mais, direz-vous, une femme élégante peut-elle se permettre la parure en papier ? Sans doute, la lingerie fine et belle est de mille fois préférable, je le reconnais ; mais tout le monde ne peut s'en permettre le luxe, surtout pour les toilettes du matin ; la parure en papier est économique, c'est là son mérite.

Bien des questions me sont adressées sur la valeur du *lait antéphélique*. Son emploi est-il inoffensif ? me demandent la plupart de mes correspondantes. Assurément, mesdames, le lait antéphélique est conseillé par nombre de médecins comme un agent thérapeutique des plus précieux contre les taches de l'épiderme ; on doit donc s'en servir, même comme moyen préservatif, et cela journellement, en guise d'eau de toilette. Le lait antéphélique se trouve chez M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis.

E. BOUGY.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES POMMES

Pommes conservées. — On range les pommes dans des armoires ou sur les rayons d'un fruitier, de manière à ce que les fruits ne se touchent pas. On doit choisir un lieu sec, pas trop éclairé, exempt de courants d'air. Il faut avoir grand soin d'enlever, au fur et à mesure, les fruits qui se piquent.

Pommes cuites au four. — Les pommes cuites au four, devant le feu ou sous la cendre, conviennent aux convalescents : c'est un mets aussi sain que léger. Généralement on les mange avec un peu de sucre.

Marmelade de pommes. — On pèle le fruit avec un couteau d'argent (on rejette généralement la pelure, c'est un tort) ; on fait cuire à petit feu ; on ajoute de la cannelle en poudre et du sucre. Pour beaucoup de pommes, l'arome du fruit réside dans la pellicule ; aussi les amateurs de pommes d'api les croquent sans les peler.

Gelée de pommes. — Coupez les pommes par quartiers ; ôtez les peaux et les pepins ; jetez les fruits à mesure dans l'eau froide, pour qu'ils ne jaunissent pas ; mettez-les ensuite dans une bassine sur le feu avec juste assez d'eau pour que les pommes baignent à l'aise ; ajoutez le jus de trois citrons pour cinquante pommes. Lorsqu'elles commencent à s'écraser, retirez-les du feu ; placez-les sur un tamis au-dessus d'une terrine ou dans une chausse de laine, sans presser.

Pesez le jus, qui doit être tiré clair ; ajoutez-y un poids égal de sucre cuit au cassé ; faites donner cinq à six bouillons ; écumez avec soin ; retirez quand la gelée se répand en nappe autour de l'écumoire. Au moment où l'on retire du feu, mettez dans cette gelée des morceaux de cédrat confit.

Compote de pommes. — On enlève les pepins des pommes de reinette ; on les pèle, on les fait cuire à l'étouffé ; on met dedans un peu de zeste de citron ou d'orange et du sucre en suffisance.

Pommes au beurre. — Les pommes au beurre sont un mets de famille qu'on mange principalement l'hiver. On y ajoute de la gelée de groseilles.

Sucre de pommes. — Faites un suc de pommes comme pour la gelée ; ajoutez trois fois son poids de sucre qu'on fait cuire au cassé ; on coule sur une table de marbre huilée.

Cidre factice. — On dessèche la pomme au four, elle sert à faire un cidre factice, que les petites fortunes consomment lorsque le vin est trop cher.

On met dans une petite tonne :

Pommes séchées au four.....	2 kilogr.
Fleurs de sureau (renfermées dans un nouet en toile)	10 gr.
Eau bouillante.....	10 litres.
Sucre brut.....	1,500 gr.

On laisse macérer pendant huit jours, on tire le liquide dans des bouteilles qu'on bouche. Six jours après il s'y développe une fermentation, assez forte parfois pour briser les vases ; aussi est-il prudent de ne pas les emplir tout à fait. Cette boisson n'est pas alcoolique et ne peut se conserver longtemps. Son usage trop prolongé finirait par débiliter l'estomac.

STANISLAS MARTIN.

PETITE CORRESPONDANCE

A nos lectrices. — Un alinéa de la petite correspondance de dimanche dernier pourrait laisser dans l'esprit de nos lectrices une arrière-pensée que nous tenons essentiellement à détruire.

Nous profitons de la circonstance pour révéler à nos abonnées que notre rédactrice du Courrier de la mode, Mme Marie de Saverny, est un écrivain apprécié, du *Moniteur universel*, dont nous avons eu la bonne fortune de nous assurer la collaboration, et qui par sa double qualité de femme du monde et de femme du meilleur ton, nous a semblé la personne la plus capable de donner sur la mode, les mœurs élégantes et le savoir-vivre, les plus utiles conseils.

Marquise de M. — Le satin noir orné de velours se porte toujours et ne paraîtra nullement démodé, même pour une jeune femme, si la forme de sa robe et la disposition des garnitures sont nouvelles et élégantes. La manche carrée, pour dolman, a plus de style ; mais elle est très-difficile à réussir, c'est pourquoi j'aime autant la longue manche pointue. La guipure de laine perlée est très-bien. Quel genre de vêtement soutaché désirez-vous ? Les bandes de loutre feraient à merveille sur du velours tramé. On ne garnit de fourrure que la polonaise ou la tunique et le corsage ; le jupon se fait à volants ou uni. Le manchon de velours avec bandes de fourrure se porte toujours ; je préférerais cependant un manchon de loutre.

Lavault. — Je répondrai par lettre à vos questions pour l'ameublement et les bottines. Je ne vois guère comme genre de garniture en étoffe pareille, pour la robe simple de jeune fille, que des petits volants en biais découpés à l'emporte-pièce, ou des biais bordés d'un gros liséré, ou des chicorées découpées, garnissant le bas du jupon, les basques du corsage et les manches.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Débiteur de vieilles nouvelles, vous présentez la moutarde après dîner.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 95. Dimanche, 26 octobre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de promenade. — Costume Giselle. — Toilette de dîner. — Coiffure de mariée. — Coiffure de soirée pour jeune dame. — Chapeau de demi-deuil. — Coiffure madrilène. — Coiffure Sarah. — Guirlande au passé. — Étoile au crochet et croquet. — Deux bas de jupon en lingerie. — Deux garnitures en passementerie et jais. — Dentelle Renaissance. — Éventail en guipure Renaissance. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de promenade. — Robe en tissu beige tête de nègre. Le tablier de la robe, dans toute sa longueur, est monté en longs plis plats bagués sur une doublure qui maintient les plis. Les lés de derrière sont recouverts de volants froncés montés en escalier et agrémentés de dentelles en lacet écru. Nous avons publié un grand nombre de modèles de ces jolies dentelles faciles à exécuter soi-même. Corsage à doubles basques; les premières, de forme habit, retombent assez bas; les secondes simulent de grandes poches Louis XIII boutonnées à l'aide de boutons chinois, en laque, faisant nouveauté. Cette basque se relève à l'aide d'un pli creux qui laisse apercevoir la doublure d'un bleu très-passé, assortie aux liséres de la robe. La berthe agrémentée de dentelle, est en rapport avec les grandes basques d'habits par sa disposition pointue. Manches à sabots assorties de style à toute la toilette. — Modèle de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

1. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

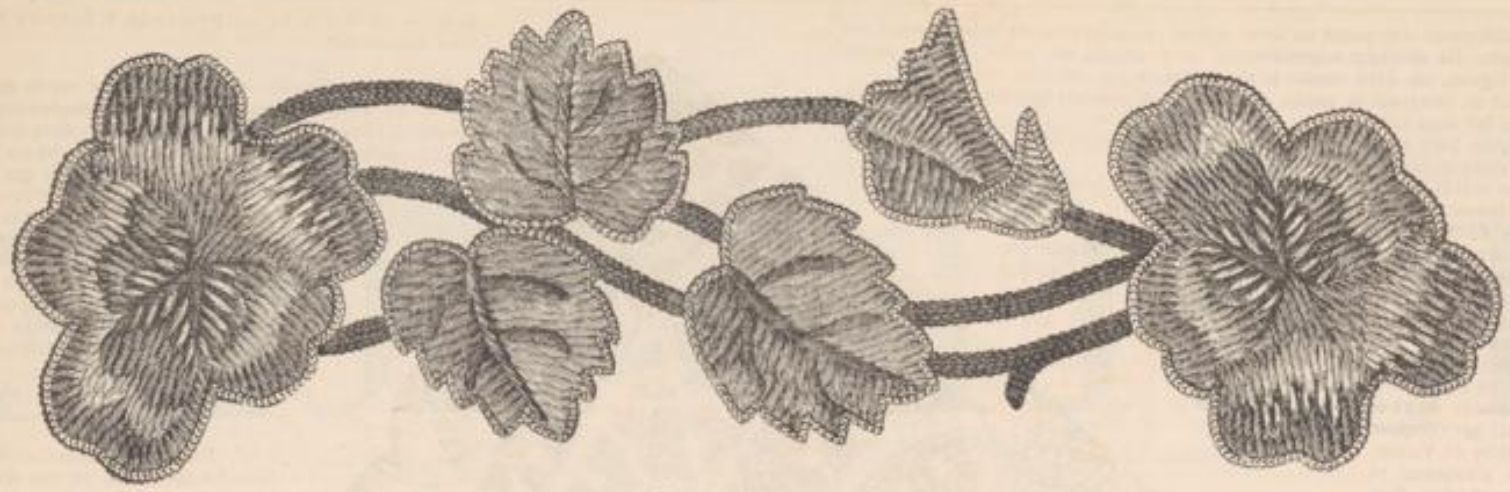
2. Guirlande au passé. — Modèle des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Nous avons déjà publié en ce genre de garniture un modèle de guirlande de roses. Notre dessin représente aujourd'hui une guirlande de pensées. Voici le moyen d'exécuter soi-même une garniture au passé, pour une robe de bal.

On trace sur gros tulle rond les contours, tels que les donne notre modèle; on bâtit ce tulle sur une toile cirée. On fait un assortiment de soie de Chine un peu grosse, de toutes les nuances nécessaires; de beaux violets nuancés pour nos pensées, du vert un peu soutenu pour les feuillages, du bois pour les branches, du jaune de deux nuances pour les cœurs des pensées.

Après avoir bourré au coton les feuilles et les fleurs, on brode dessus, au passé, en suivant exactement le sens des points marqués par le dessin. Quant aux branches, on les fait entièrement au point de chaînette; on répète ces points à côté les uns des autres. On encadre de ce même point de chaînette les fleurs et les feuilles, pour en arrêter bien les contours, et en prenant le tulle qui se trouve dessous; ce tulle peut être double pour donner plus de solidité au travail.

Lorsque le travail est débâti de dessus la toile cirée, on découpe tout près du bord le tulle non travaillé qui dépasse la guirlande, et l'on se trouve en possession d'une guirlande presque aussi jolie que celle qui nous a servi de modèle. Je dois prévenir mes lectrices que ce travail, pour être réussi, exige du temps et beaucoup de soin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

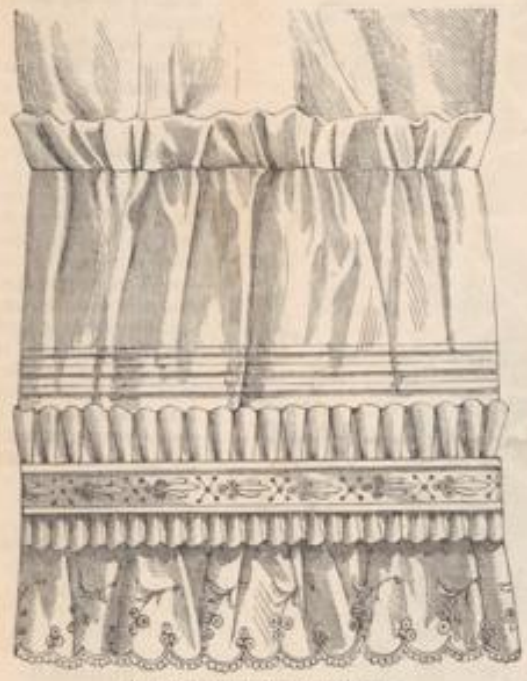


2. GUIRLANDE AU PASSÉ.

3. Étoile au crochet et croquet. — Pour exécuter cette étoile, il faut employer du coton excessivement fin, et travailler avec un crochet analogue. Elle peut également se faire en coton un peu gros; mais comme l'ensemble est très-délicat, notre modèle perdrait un peu de sa valeur. Le centre de l'étoile est entièrement au crochet, sans addition de lacet ni de mignardise. Le bord extérieur seul exige l'emploi de ce lacet dentelé que l'on appelle croquet. Le croquet employé à cette étoile doit être fin et de première qualité.

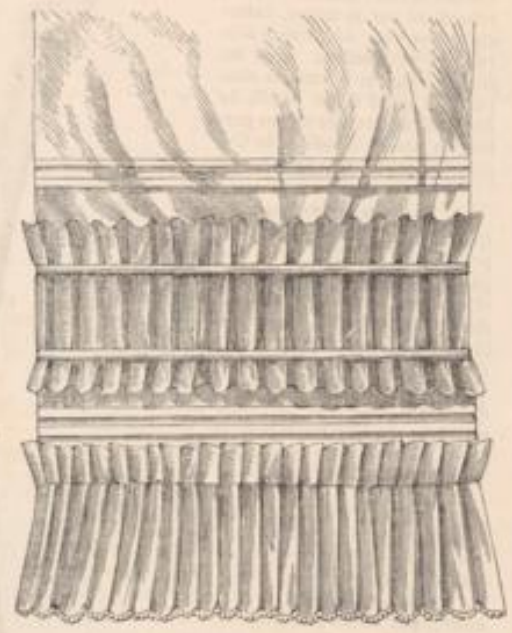
3. ETOILE AU CROCHET ET CROQUET.

4. Bas de jupon en lingerie. — Ce modèle est, à proprement parler, de la fine lingerie; cependant, il n'est pas difficile à établir; dans le bas se trouve un volant



4. BAS DE JUPON EN LINGERIE.

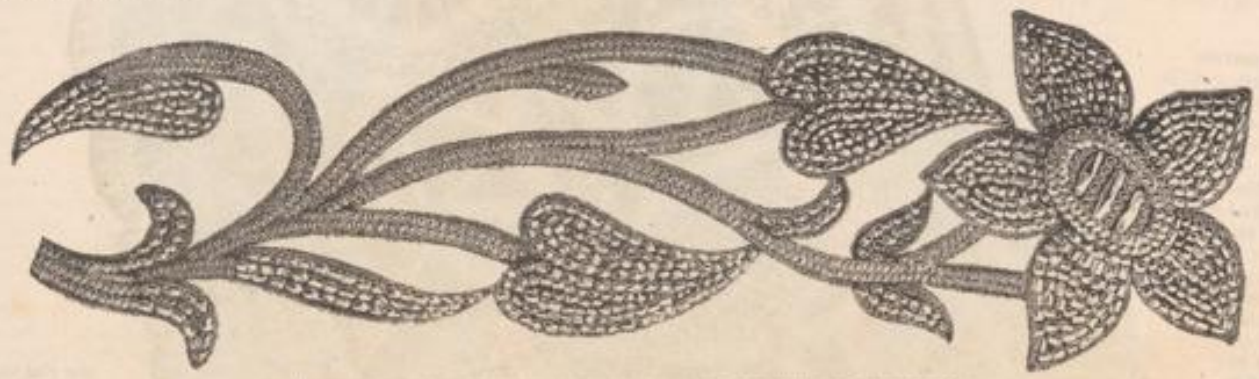
plate, car à part la dent de feston du bas, le jupon ne comporte ni dentelles ni entre-deux. Un grand volant tuyauté, monté à tête, se trouve au bas du jupon; il est surmonté de deux petits plis et d'une ruche aussi haute que le volant. Cette ruche tuyautée a deux têtes retenues par un biais large d'un centimètre; deux plis terminent le travail de ce jupon.



5. BAS DE JUPON EN LINGERIE.

ou une garniture, haute de 10 centimètres, montée légèrement en fronce. Au-dessus, nous voyons un entre-deux de broderie assortie au volant, ayant pour cadre une tête tuyautée; les tuyaux du haut sont un peu plus grands que ceux du bas.

5. Bas de jupon. — Ce modèle rentre dans ce que l'on appelle la lingerie

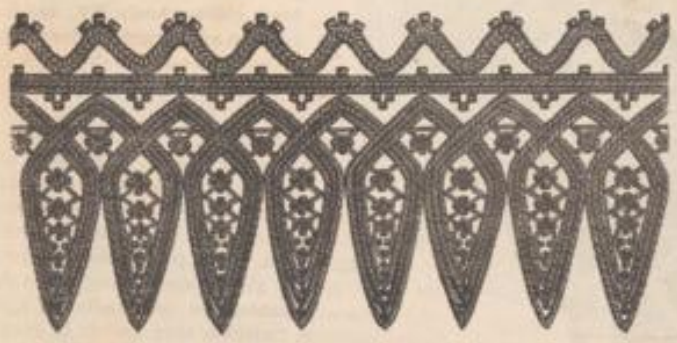


6. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS, POUR COSTUMES ET CONFECTIONS.

garniture, fort jolie, a été dessinée à la maison L. Tuffier, 77, rue de Rambuteau. Elle se compose de passementerie rehaussée çà et là de quelques perles de jais.

8. Dentelle Renaissance. — Prendre du lacet Renaissance de la largeur exacte de celui indiqué sur notre dessin. Après avoir décalqué le dessin sur du papier que l'on fixe lui-même sur une toile cirée, on bâtit son lacet sur tous les contours indiqués par le dessin; on relie les intervalles par des barrettes de Venise, c'est-à-dire par des points de feston exécutés sur des fils lancés ci et là. Quand les barrettes sont terminées et quand on a fixé ensemble les lacets partout où ils se replient l'un sur l'autre, on détâtit de dessus le papier: la dentelle est terminée.

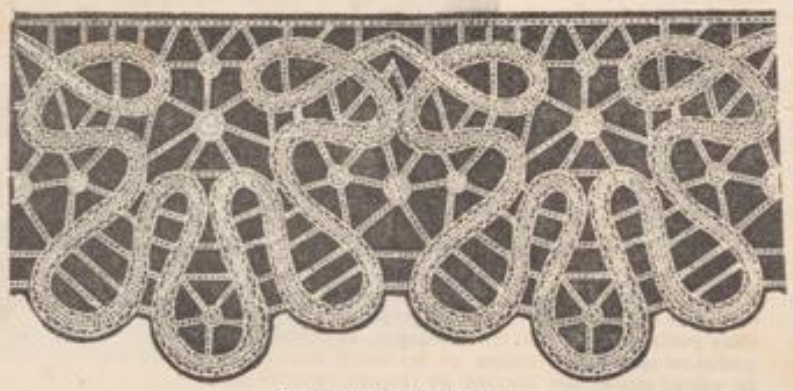
9. Éventail en guipure Renaissance. — Modèle de Mme Lalande, 5, rue de Londres. — Notre dessin reproduit en grandeur naturelle la moitié de l'éventail. Pour obtenir l'éventail entier, on continuera le travail à partir de la grande palme, en répétant les deux motifs, qui s'alter-



7. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

6. Garniture pour confections et costumes. — Elle est en passementerie entièrement constellée de perles de jais taillées à facettes. La fleur et la branche de feuilles qui forment le motif de cette garniture se répètent autant de fois qu'il est nécessaire.

7. Autre garniture en passementerie. — Cette



8. DENTELLE RENAISSANCE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nent régulièrement. On prend un lacet spécial de la largeur de celui marqué sur notre dessin. On décalque soigneusement le dessin en son entier sur un papier pelure d'oignon, on bâtit ensuite le papier pelure sur une toile cirée.

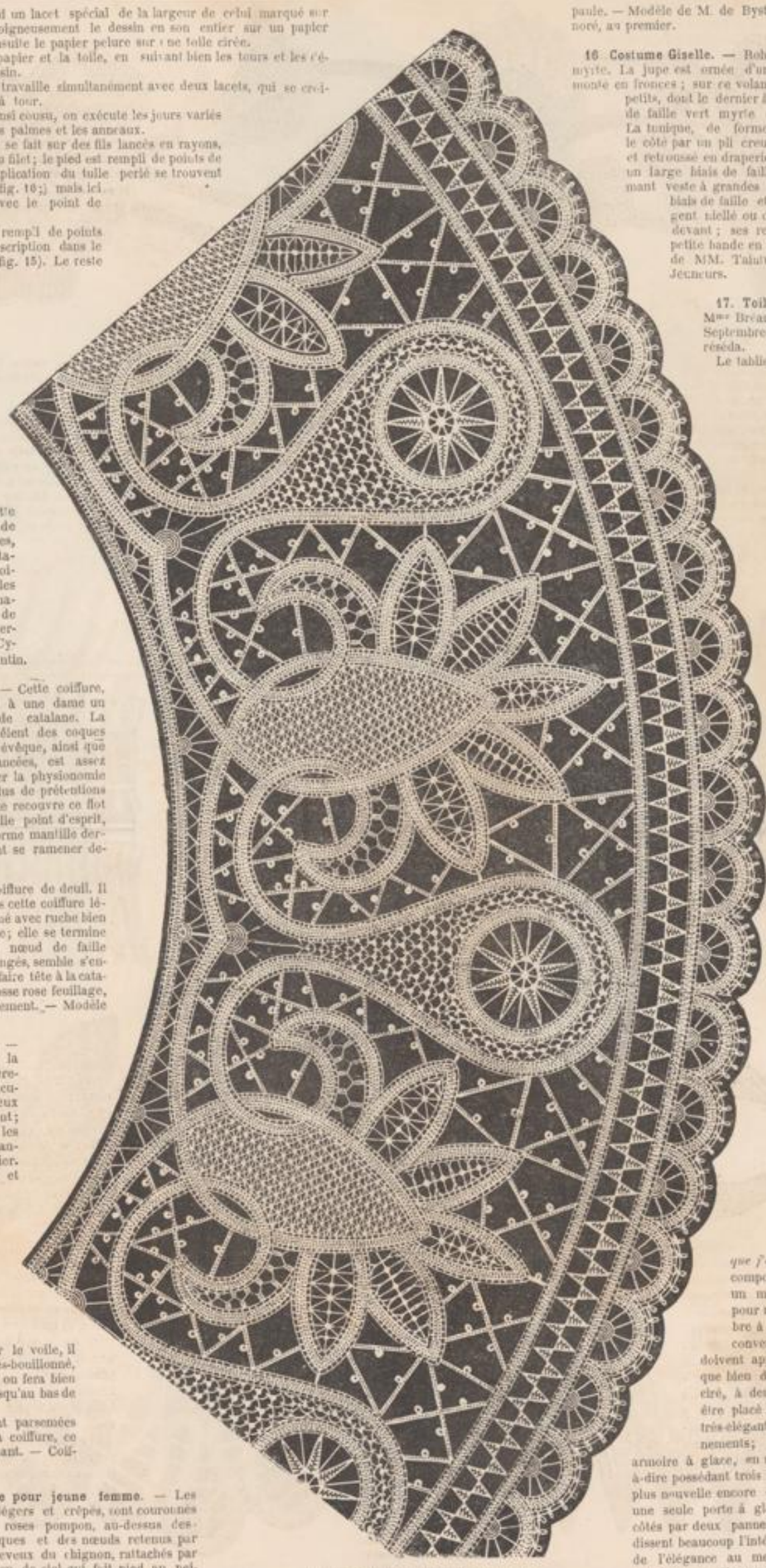
On bâtit le lacet sur le papier et la toile, en suivant bien les tours et les détours qu'il fait dans notre dessin.

Remarquez bien que l'on travaille simultanément avec deux lacets, qui se croisent et s'entre-croisent tour à tour.

Lorsque tout le lacet est ainsi cousu, on exécute les jours variés qui remplissent le milieu des palmes et les anneaux.

L'étoile de chaque anneau se fait sur des fils lancés en rayons, comme les points de relief du filet; le pied est rempli de points de tulle perlé (le dessin et l'explication du tulle perlé se trouvent dans le numéro du 27 avril, fig. 16;) mais ici les perles sont alternées avec le point de tulle ordinaire.

Le milieu des palmes est rempli de points de Paris (on en trouve la description dans le même numéro du 27 avril, fig. 15). Le reste du travail se compose de barrettes de Venise, de point d'Espagne et de chausson perlé dans les rayons de la palme. Quand tout le travail est terminé, on débâtit de dessus le papier, comme nous l'avons dit maintes fois. Quant à la monture de l'éventail, il faut forcément s'adresser à un spécialiste.



9. ÉVENTAIL EN GUIPURE RENAISSANCE.

10. Chapeau de demi-deuil. — Forme en paille cousue noire; la calotte est enserrée d'une jarretière de velours dont les grandes coques, retombant sur la nuque, rattachent une tête de plumes noires qui se confond avec les coques; sur le devant, le chapeau est garni d'une touffe de fleurs et de feuilles noires perlées de jais. — Modèle du Cyprès, rue de la Chaussée-d'Antin.

11. Coiffure madrilène. — Cette coiffure, qui convient spécialement à une dame un peu âgée, est une sorte de catalane. La passe sur laquelle s'entremêlent des coques et des pans de faille violet évêque, ainsi que des marguerites bien nuancées, est assez large pour bien accompagner la physionomie d'une bonne mère qui n'a plus de prétentions à paraître jeune. La catalane recouvre ce flot de rubans; elle est en tulle point d'esprit, encadrée de blondes; elle forme mantille derrière, et les pointes peuvent se ramener devant et servir de fichu.

12. Coiffure Sarah. — Coiffure de deuil. Il n'entre aucune dentelle dans cette coiffure légère. Tout en tulle bouillonné avec ruche bien fournie, également en tulle; elle se termine en catalane derrière; un nœud de faille noire, aux bouts bien prolongés, semble s'enfouir dans le bouillonné et faire tête à la catalane. Sur le devant, une grosse rose feuillage, tout en jais, complète l'ornement. — Modèle du Cyprès.

13. Coiffure de mariée. — Cette coiffure, ainsi que la pose des fleurs, est entièrement nouvelle. Pour l'exécuter, on sépare les cheveux à 10 centimètres du front; on attache ensemble tous les cheveux de derrière. Les bandeaux s'ondulent au papier. Placer un chignon, friser et coiffer très-négligemment; faire les boucles assez fortes. Prendre les cheveux naturels que l'on a attachés, les remonter sur le devant de la tête; faire quelques coques, parmi lesquelles on place des boucles, afin que la coiffure soit assez élevée pour soutenir le voile. Pour poser le voile, il faut avoir soin qu'il soit très-bouillonné, et surtout très-légèrement; on fera bien marquer les grands plis jusqu'au bas de la robe.

Les fleurs d'oranger sont parsemées çà et là par piqués dans la coiffure, ce qui produit un effet charmant. — Coiffure de M. de Bysterveld.

14-15. Coiffure de soirée pour jeune femme. — Les rouleautés du front, fort légers et crêpés, sont couronnés d'une guirlande de petites roses pompon, au-dessus desquelles on aperçoit des coques et des nœuds retenus par un peigne giraffe. Les cheveux du chignon, rattachés par un large nœud de faille bleu de ciel qui fait pied au peigne, retombent en torsades jusqu'à la naissance de l'épaule. — Modèle de M. de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré, au premier.

16. Costume Giselle. — Robe de drap ou de sergé vert myrte. La jupe est ornée d'un volant simplement ourlé et monté en fronces; sur ce volant retombent deux volants plus petits, dont le dernier à tête, bordés chacun d'un biais de faille vert myrte de ton plus clair que la robe. La tunique, de forme classique, est retroussée sur le côté par un pli creux monté en tuyaux d'orgue, et retroussé en draperie sans être gonflée en ballon; un large biais de faille l'encadre. Le corsage, formant veste à grandes basques d'habit, est bridé de biais de faille et ornementé de boutons d'argent niellé ou oxydé; il s'ouvre en châle par devant; ses revers sont agrémentés d'une petite bande en broderie de Saxe. — Modèle de MM. Talaturier et Caclard, 48, rue des Jeuneurs.

17. Toilette de dîner. — Modèle de Mme Bréant Castel, 19, rue du Quatre-Septembre. — Robe de faille couleur réséda.

Le tablier est garni en premier lieu d'un volant monté à gros tuyaux espacés, au-dessus duquel se trouve un volant plissé, régulièrement recouvert lui-même d'une garniture tuyautée, montée à tête bêche. Au milieu de la garniture court en guirlande du ruban de faille de même nuance que la robe, ruban qui semble rattaché, de place en place, par des nœuds rangés. Les lés de derrière sont recouverts de volants, montés à plis creux un peu espacés; ces volants, réguliers de hauteur, montent jusqu'en haut de la jupe. La tunique, arrondie devant, se relève en draperie et vient se cacher sous les basques crénelées du corsage, lequel est plat et agrémenté de biais en revers formant bretelles, biais sur lesquels sont des brandebourgs en passementerie, rattachés par des boutons oxydés.

Voir la description de la gravure coloriée, après le Courrier de la Mode. E. DUGUY.

COURRIER DE LA MODE

Je ne puis résister au désir de raconter brièvement ici une visite que j'ai faite dans les ateliers et les magasins d'un grand *artiste* en meubles sculptés et autres, chez lequel j'allais prendre des renseignements demandés par l'une de nos abonnées.

Comme il me serait difficile de dire *tout ce que j'ai vu*, je vais tout simplement composer, d'après mes souvenirs, un mobilier tel que je l'aurais choisi pour moi-même. D'abord une chambre à coucher Louis XV, car il est convenu maintenant que les meubles doivent appartenir à un style, à une époque bien déterminés; lit en palissandre ciré, à deux faces, c'est-à-dire pouvant être placé isolé, la tête adossée au mur, très-élégant de forme et très-sobre d'ornements; ce lit est accompagné d'une armoire à glace, en même bois, à trois corps, c'est-à-dire possédant trois glaces. Ou bien une armoire plus nouvelle encore et un peu moins coûteuse, à une seule porte à glace, mais prolongée des deux côtés par deux panneaux en palissandre qui agrandissent beaucoup l'intérieur sans ôter de la grâce ni de l'élégance au meuble. Meubles bas, à pieds Louis XV, entièrement recouverts de reps de soi

bleue, sur lequel se trouvent des fleurs de lis brochées. Rideaux et tentures pareils. Chaise longue capitonnée.

Autre chambre en acajou, style Louis XVI, avec colonnes aux angles, ornées de cannelures de cuivre et surmontées de pommes ciselées, également en cuivre. Armoire à glace et table de nuit Louis XVI, ornées de même façon de dessins et de cannelures de cuivre, du goût le plus pur et le plus artistique.

J'ai vu une chambre de jeune fille qui m'a semblé ravissante; elle est entièrement composée : lit, armoire à glace, petit bureau, en bois de sapin blanc, avec filets d'acajou. Rien de jeune et de frais comme ces meubles accompagnés de tentures en cretonne artistique fond blanc, ou d'un cachemire bleu aux plis souples et soyeux.

10. CHAPEAU DE DEMI-DEUIL.

Comme mobilier de salon j'aurais certainement choisi un meuble assez modeste d'apparence, mais que j'ai trouvé ravissant, en velours d'Utrecht rouge ou jaune, suivant le goût. Le style général est le style Louis XIV, c'est-à-dire les grandes formes carrées, vastes, profondes, avec des pieds cambrés et contournés. Le canapé, quatre fauteuils, quatre chaises rembourrées sont ainsi faits : le bois est noir et orné de fines sculptures; on joint à ce nombre de pièces règlementaires, deux grands fauteuils sans bois, capitonnés ou tendus de velours. Rideaux et portières, si l'on veut, en velours d'Utrecht. Ce même mobilier de salon se fait en bois doré et en velours d'Utrecht bleu paon ou gris verdâtre; il est alors infiniment plus somptueux et doit être accompagné d'une magnifique garniture de cheminée, de consoles en bois doré, d'un lustre, de torchères du même style, choisies avec grand soin. Rien n'est laid comme *les belles choses* de mauvais goût; mieux vaut le mobilier le plus simple choisi avec discernement.

Quant à la salle à manger, mon embarras eût été grand, et je n'aurais vraiment su que choisir des meubles sculptés en plein bois, tables rondes ou carrées avec angles arrondis, buffets à dresser, à glands, à crédence, etc.

Ce qui m'a frappée, c'est la beauté réelle des meubles les plus simples, la grâce des pièces les plus massives. J'ai vu, entre autres, des buffets à étagères avec angles arrondis, sculptés en acajou, non point vernis mais cirés. Voilà une véritable nouveauté. Le ton rouge un peu cru de l'acajou neuf est, quand il est ciré, une véritable beauté : on dirait de la laque rouge sans vernis. L'usage et le temps, le frottement nécessaire pour l'entretien, donnent à l'acajou ciré une valeur encore plus grande. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces meubles sont relativement d'un prix très-modéré, et qui ne dépasse pas certainement les prix de meubles achetés au hasard et bien inférieurs comme fabrication, valeur artistique, solidité, etc., etc.

Maintenant je reviens à nos petits objets de toilette, car il est bien temps de songer à se vêtir, il fait véritablement froid.

Comme formes générales, rien de réellement nouveau ni original : toujours des polonaises, les unes boutonnées de côté et croisées en plastron pour costumes négligés, les autres boutonnées droit jusqu'au bas ou s'écartant sur le devant, presque toutes garnies de bandes ou d'effilés en ourrure avec ou sans passementeries au-dessus.

Pour toilettes simples et du matin, sur la vigogne, le cachemire, le petit drap, on met des passementeries de laine de la même nuance des franges de laine. J'ai vu quelques polonaises assez étroites à jupes très-froncées aux hanches, tous les plis ramenés derrière très-hauts et fixés au milieu à 5 centimètres de la taille par une large boucle en acier bruni ou argent, suivant les boutons. Avec un jupon garni jusqu'en haut par derrière, il n'est pas besoin de pouf, on place un simple nœud sous la boucle; si, au contraire, le jupon n'est garni que du bas, on ajoute un sous-jupe qui part des hanches et qui est relevé en pouf. Les plis de la polonaise remontent par-dessus au moyen de la boucle.

Il y a aussi, bien entendu, la tunique, c'est-à-dire la jupe avec corsage à basques. On fait des basques de toutes sortes, très-longues par devant, formant tablier, et très courtes par derrière. Cette forme s'adapte mieux à un jupon très-garni sans seconde jupe, ou bien très-courte par devant et à postillon par derrière, forme amazone.

Le gilet Louis XV semble un peu moins en faveur; cependant il se fait et se fera encore, surtout en velours, en moire, comme la garniture de la robe. J'ai vu d'immenses tuniques écartées du devant et formant grandes ailes pointues par derrière. Cette forme a été créée par une grande maison. Je la trouve bien disgracieuse; les femmes paraissent gauches sous ce vêtement et ressemblent à des oiseaux gigantesques; et si j'en parle, c'est pour conseiller à mes lectrices de ne pas accepter cette nouveauté que leur proposeront peut-être leurs couturières.

11. COIFFURE MADRILÈNE.

12. COIFFURE SARAH.

13. COIFFURE DE MARIÉE. — MODÈLE DE M. DE BYSTERVELD.

Comme vêtements, on porte tout ce qu'on veut. Les dolmans brodés sont toujours de mode; les pelisses fourrées ont détrôné les rotondes, ce qui ne veut pas dire que les personnes qui ont des rotondes ne puissent pas les porter, ce sera d'ailleurs toujours la forme par excellence pour le soir, quand il s'agit de se couvrir sans froisser une toilette délicate; tout dépend de l'usage qu'on veut faire du vêtement fourré. La pelisse bien faite se met pour visites quand il fait très-froid. On peut ne pas la faire très-longue, l'orner de broderies plates en lacet et la garnir d'une fourrure de prix, martre-zibeline ou du Canada, loutre de mer, etc., etc.

Les robes de soir se feront demi-longues pour dîners ou petites réunions, à grandes traînes pour grandes réceptions. Les tailles rondes et les ceintures semblent revenir, surtout pour toilettes du soir; je ne réponds pas cependant qu'elles soient généralement adoptées. Quelques couturières font aussi des corsages à pointes devant et derrière, mais ce sont aussi des exceptions; les manches sont

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vellement nouveau
es unes boutonnées
costumes négligés,
as ou s'écartant sur
ndes ou d'effilés en
au-dessus.
r la vigogne, le ca
enuenteries de laine
e. J'ai vu quelques
ncées aux hanches,
et fixés au milieu à
ge boucle en acier
vec un jupon garni
besoin de pouf, on
contraire, le jupon

AH.

e bien disgra-
gauches sous
des oiseaux gi-
c'est pour con-
pas accepter
poseront peut-

tout ce qu'on
nt toujours de
nt détrôné les
s dire que les
s ne puissent
rs toujours la
soir, quand il
er une toilette
ge qu'on veut
élisse bien faite
très-froid. On
e, l'orner de
garnir d'une
line ou du Ca-

demi-longues
os, à grandes
s. Les tailles
revenir, sur-
e réponds pas
alement adop-
aussi des cor-
rière, mais ce
manches sont

1873 N° 95

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Cavally 6 Boul. des Capucines

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plus larges
J'ai vu d
XIII compo
séparés entr
Ces bouffant
de cinq ou d
goût. Puis a
tailladées, av
pareille, pour
ou en tulle o
pour toilettes
vés sont pla
ture du cou
ture antérieu
de manches,
corsage d'un
pléter un co
Une observ
Ce genre de
qu'aux femme
ces; une fem
perdrait cer
grâce et to
l'adoptant. J
plutôt la pol
cit, ou au
ques courtes
manches plat
étroites, à r
des biais, ou
pure et de de
à pied et tr
b'ais de velo
terminé par
sans pans. L'
pour robe du
femmes qui o
trine et la dia
trices qui sou
elles pourraie
encore plus m
en cœur, au c
aux tailles flu

les c
mêm
n'est
goût
choi
Q
eût
choi
bles
buffe
Ce
des
plèce
tres,
rondi
nais
Le t
quan
on d
L'usa
saire
une
a de
bles
et qui
de m
ferieu
que,
Mai
toilett
vêtir,

16. COSTU

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plus larges que l'an dernier.

J'ai vu des manches Louis XIII composées de bouffants séparés entre eux par des biais. Ces bouffants sont au nombre de cinq ou de sept, suivant le goût. Puis aussi des manches taillad'es, avec crevés en étoffe pareille, pour costumes de jour, ou en tulle ou en crêpe lisse pour toilettes du soir. Ces crevés sont placés soit à la couture du coude, soit à la couture antérieure; avec ce genre de manches, il faut orner le corsage d'une fraise pour compléter un costume Henri III.

Une observation en passant. Ce genre de robe ne convient qu'aux femmes grandes et minces; une femme un peu forte perdrait certainement toute grâce et toute élégance en l'adoptant. Je lui conseillerai plutôt la polonaise, qui amincit, ou au moins les basques courtes par devant, les manches plates, sans être trop étroites, à revers formés par des biais, ou garnies de guipure et de dentelle posées pied à pied et traversées par un biais de velours ou de moire terminé par un nœud, avec ou sans pans. L'ouverture carrée, pour robe du soir, va mieux que l'ouverture en cœur aux femmes qui ont un peu d'embonpoint; elle rétrécit la poitrine et la dissimule; aussi je conseille à celles de mes lectrices qui sont *maigres* de se méfier de la robe carrée, elles pourraient bien, si elles n'y prenaient garde, paraître encore plus maigres avec une robe ainsi faite. L'ouverture en cœur, au contraire, donne de l'ampleur et de la grâce aux tailles fluettes. J'aime beaucoup, dans l'échancrure carrée, les plis croisés en crêpe lisse ou en tulle de soie; rien n'est seyant et doux à la peau comme ce genre de fichu.

MARIE DE SAVERNY.

14-15. COIFFURE DE SOIRÉE POUR JEUNE FILLE. — MODÈLE DE M. DE BYSTERVELD.

PLANCHE DE MODES COLORIÉES

Toilette de ville. — Le fond de cette toilette, si gracieuse, se fait en beau pékin à rayures satinées noires et blanches avec complément de satin noir. La jupe, fort ample, forme longue traîne. De place en place sont disposés des choux de soie bleue, sur la tête desquels retombe un haut volant pris dans le biais de l'étoffe, volant terminé lui-même par un ruché de satin noir; la jupe, dans le haut, forme un double pouf séparé par un bouillonné de satin noir; large nœud de faille bleue sur le côté. Le corselet, avec col Charles IX, en satin noir, se prolonge en basques arrondies sur le devant; les basques sont terminées par une guipure.

Toilette de sortie de matin ou de voyage. — Tout le costume est pris dans du drap amazone des plus fins, couleur noisette; la robe, princesse derrière, est de forme redingote par devant; la jupe et le corsage se rattachent dans toute la hauteur par un coquillé d'étoffe, dans les plis duquels s'enfoncissent des nœuds de faille marron clair; la jupe tombe à ras de terre; elle est ornée d'un haut volant aux deux aiguës laissant dépasser la robe de 5 centimètres, le manteau douairière est de même étoffe; il retombe plus bas que la robe et est complété par une pèlerine cardinal, aux revers semblables à la jupe; une large ceinture de faille marron est posée à l'enfant, par derrière, à la taille. Chapeau de feutre gris avec jarretière en velours marron et bouquet de plumes noisette et marron.

16. COSTUME GISELLE. — MODÈLES DE MM. TAINTURIER ET CAGLARD.

17. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

DES SOIRÉES D'AUTOMNE

A LA CAMPAGNE

On ne danse pas encore, même dans les réunions de campagne, car la danse proprement dite demande une certaine étiquette que ne comportent pas les champs, mais on commence à *sauter*, quand la partie jeune domine dans la société, et les jeux eux-mêmes demandent du mouvement et du bruit. Aussi, pendant que les grands-parents sont très-gravement assis autour d'une table de whist dans le petit salon, que les hommes sérieux sont dans la salle de billard, les jeunes femmes, les jeunes filles et les jeunes gens cherchent à quoi ils peuvent se divertir. Nous allons les aider dans cette *sérieuse* occupation, en leur enseignant deux ou trois jeux à la mode en ce moment. D'abord celui-ci, qui s'intitule :

LA PATROUILLE

On place au milieu du salon deux rangées de chaises en face l'une de l'autre, mais assez distancées pour que deux

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

personnes, en se tenant par la main, puissent aisément y passer. Ces chaises doivent être de deux moins nombreuses que ne le sont les joueurs.

Ceci fait, un cavalier et une dame, désignés pour conduire le jeu, se prennent par la main, et, tandis que les autres joueurs s'asseoient sur les chaises ainsi préparées, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les conducteurs du jeu s'avancent gravement en se donnant la main, — la dame à la droite du cavalier, et en chantant sur un air cadencé et monotone, qu'on choisira à sa guise, ces paroles :

La garde passe, il est minuit,
Qu'on se retire en diligence.
La garde passe, il est minuit,
Qu'on se retire à petit bruit.

Et ils passent en chantant ainsi au milieu des joueurs assis, une ou deux fois avant de commencer le jeu, si cela leur plaît; puis chacun frappe de son côté sur l'épaule, l'un d'une dame, l'autre d'un cavalier, lesquels dames et cavaliers se prennent aussitôt par la main et suivent la patrouille du même pas, en chantant le même air; quand il n'y a plus personne d'assis, on fait encore plusieurs fois le tour du salon, on peut même aller dans les pièces qui sont de plain-pied et qui se suivent, jusqu'au moment où les meneurs du jeu, frappant dans leurs mains, s'écrient : *Chacun chez soi*, — en courant s'asseoir sur les chaises préparées. Tous les joueurs en font autant, et ceux qui n'ont pas pu avoir de chaise donnent un gage, puis mènent le jeu à leur tour.

En voici un autre :

LA MER AGITÉE

On place encore des chaises au milieu du salon, mais, cette fois, elles sont adossées les unes aux autres; sur ces chaises s'assoient des dames, laissant une place vide entre chacune d'elles. On en a mis une de moins qu'il n'y a de joueurs, ou, du moins, de valseurs, car ce jeu se fait en façon de cotillon, sur un air de valse, que joue une des musiciennes de la société, sur une mesure très-rapide.

Quand les dames sont assises, les cavaliers font la chaîne autour des chaises, et décrivent une course rapide, également autour du salon en suivant le conducteur de cette chaîne, qui en varie à son gré, et pendant un temps plus ou moins long, les mouvements. Celui-ci s'assied subitement sur une chaise restée vide; tous les autres joueurs en font autant, et pendant que celui qui n'a pas pu trouver de place donne un gage et se met à genoux au milieu du salon, chacun des cavaliers prend la dame qu'il a à sa droite et valse avec elle plus ou moins longtemps, selon que le conducteur du jeu veut *infliger une dure pénitence* au patient.

Si l'on désire continuer les jeux dansants, en voici encore un autre que l'on peut varier avec ceux que je viens de vous décrire.

LES QUATRE COINS DANSÉS

Une personne se met au piano pour jouer ce qui a été convenu, c'est-à-dire soit une valse, soit une mazurka, soit une polka, car ce jeu peut se valser, se polker, se mazurker, selon qu'il plaît.

On place des chaises, deux, trois, quatre, cinq, six, selon le nombre de dames qui jouent. On les met par nombre égal aux quatre coins du salon. Un cavalier se place au milieu et les dames s'assoient sur les chaises; mais tout à coup elles cherchent à changer de place, et ce mouvement s'exécute, non isolément et en courant, mais en se tenant par la main et en dansant sur le rhythme qu'exécute le piano; le cavalier cherche alors à s'emparer d'une des chaises restées vacantes. S'il n'y réussit pas, il donne un gage, s'il y réussit, il valse ou polke autour du salon avec la dame dont il a pris la place; puis un autre cavalier se met au milieu du jeu à son tour.

Maintenant, si on préfère les jeux d'esprit aux jeux de danse, en voici un des plus agréables et à voir jouer et à jouer, s'il est bien compris.

LES PROVERBES EN ACTION

Par exemple, deux jeunes femmes s'assoient au milieu du salon et causent entre elles comme si elles étaient seules dans leur appartement. Ce sont deux sœurs; il est question d'une soirée où elles désirent vivement aller toutes les deux; mais suivant leur caractère, chacune emploie un moyen bien différent pour atteindre ce but.

Leurs maris rentrent. L'une, celle qui est vive et volontaire, raconte aussitôt au sien l'invitation qu'elle a reçue et lui déclare qu'elle veut s'y rendre. De là, d'abord, discussion; puis, querelle, dispute, cris, attaque de nerfs, etc., etc. Enfin, bref, refus complet du mari, qui sort en fureur pour aller passer sa colère au cercle.

L'autre, qui est douce et calme, d'abord cherche à calmer sa sœur, à apaiser son beau-frère; puis, quand l'un est parti pour son cercle et que l'autre est rentrée dans sa chambre, elle cause gentiment avec son mari, lui raconte qu'il est malheureux qu'on n'aille pas à cette soirée qui doit être fort jolie, etc., etc. Enfin, le tableau qu'elle en fait est si attrayant que le mari séduit se prend à dire :

— Et pourquoi n'irions-nous pas?...

Tableau. Alors les spectateurs deviennent : « On prend plutôt les mouches avec du sucre qu'avec du vinaigre, » ce qui est vrai et partout et toujours.

C^ss^ DE BASSANVILLE.

EN SENTINELLE

(Suite et fin)

VI

Pulcinelli à la double bosse, Gilles enfarinés, Mezzetins au court manteau rayé, Pancraces à la houppelande jaune, Geronimos au large licorne, Arlequins gambadeurs, Matamores aux moustaches en croc, Turcs au caftan brodé, Sarrasins montés sur des chevaux de bois, Colombines piquantes, Isabelles langoureuses, Léandres éventés, Castillans rébarbatifs, gens de tous siècles, de tous pays, de tout costume, pressez-vous sur la place Saint-Marc; allez, venez, courez, criez en liberté; démenez-vous, croisez-vous, disputez-vous; chassez et déchassez; distribuez-vous des quolibets, des coups de batte, des averses de dragées; faites assaut de bons mots, de sauts périlleux; le grand jour est venu : Voici le *carnaval de Venise!*

Le silence habituel à la ville des doges a cessé; les gondoles noires ne glissent plus sans bruit, comme autant de catafalques sur l'onde endormie des canaux. La foule s'amasse sur les ponts; elle se heurte sur les quais; elle a des cris d'allégresse, elle a des fleurs de la vie. Les palais s'animent; à chaque balcon se groupent des têtes curieuses. Tout est spectacle, tout se meut, tout échange les appels de la gaieté et les clameurs de la licence. C'est le carnaval de Venise!

Voyez, la *Fenice* s'est illuminée brillamment. Là où un public insouciant écoutait à peine les opéras à la mode, une foule ardente se presse à la recherche du plaisir. L'intrigue court à travers ces méandres; la jalousie allume bien des flammes; mais coûte que coûte, c'est le carnaval de Venise!

Seul, un jeune Français n'a pas couvert ses traits du masque protecteur; un léger manteau de soie noire flotte sur ses épaules. Il va et vient sans paraître comprendre ce mouvement qui l'entraîne, et il se laisse emporter par le flux et reflux humain qui tantôt le prend, tantôt le ramène.

Cependant un brillant domino rose s'approche de lui; une petite main gantée de blanc saisit la sienne; une voix caressante l'invite à la causerie : il obéit machinalement Une loge était ouverte, il entre avec le masque.

C'était une de ces Vénitiennes dont Shakspeare a écrit : « Perfide comme l'onde. » Ses discours avaient cette finesse captieuse qui séduit, fascine, entraîne; durant plus d'une heure, elle sut intéresser Félicien par ses récits, ses anecdotes, ses mots piquants; elle connaissait tous les masques, elle dévoilait tous les secrets. On eût dit la chronique vivante de Venise.

— En vérité, il me semble rêver, disait Félicien. D'après Byron, je pensais jusqu'ici que la reine de l'Adriatique n'était plus que l'ombre d'elle-même.

— Seigneur étranger, il n'en est pas ainsi; nous avons encore de joyeuses fêtes, des soupers animés, des *ridotti* où les piastres courent, suivant les caprices du sort.

Le baron frémit : il songea à Bade.

La Vénitienne s'aperçut de ce mouvement; elle chercha à reporter l'attention du baron sur d'autres idées.

En ce moment, un brillant masque, vêtu d'un costume de Matamore, entr'ouvrit doucement la porte de la loge, et dit :

— Chère sœur, votre gondole vous attend.

— Merci, dit-elle. Seigneur baron, voici le marquis Gondolfa, mon frère; il s'estimera heureux de vous connaître, et se fera un plaisir et un devoir de vous initier aux magnificences de Venise.

— Certes, oui, dit Gondolfa en prodiguant les révérences, le seigneur français peut compter sur Fabia et sur moi.

— Venez donc, *caro mio*, reprit la belle d'une voix caressante.

Félicien se leva et obéit, non sans une secrète répugnance, à cet appel pressant.

A l'extrémité du couloir, ils se trouvèrent face à face avec un domino bleu, qui déjà avait passé plusieurs fois devant M. de Montégon. Ce domino saisit vivement le bras de Félicien, en disant avec assurance :

— En vertu des priviléges du carnaval, je m'empare de vous à mon tour, seigneur étranger.

— C'est inutile, beau masque, dit Fabia, le seigneur étranger quitte le bal; ses amis l'attendent à souper.

— Ses amis! .. répéta le domino bleu; est-ce bien sûr?

— Nous avons des raisons pour le savoir.

— Et moi, j'en ai de meilleures pour savoir le contraire.

— Beau masque, vous avez bien des prétentions.

— Moins que vous, assurément; je ne cherche pas à plaire.

— Cela vous serait peut-être difficile. Allons, cher baron.

Et Fabia présenta sa main à Félicien.

Celui-ci était assez embarrassé : le domino bleu, cependant, ne paraissait pas d'humeur à céder la place sans combat. A un signe qu'il fit, un homme d'une physionomie sévère et hautaine s'approcha; Fabia et Gondolfa semblèrent un peu troublés de l'intervention de ce personnage.

— Ah! dit Fabia d'un ton amer, vous vous placez sous la protection de S. Exc. le gouverneur de Venise!

— Non, répondit le domino bleu; mais M. le comte de Straplitz voudra bien me permettre de lui recommander le seigneur étranger, qui a besoin de ne pas s'égarer dans le dédale périlleux du carnaval.

La courtisane, sans rien répliquer, s'éloigna vivement, suivie de son frère, et froissant avec colère son éventail et son bouquet.

— Vraiment, madame, dit Félicien à l'inconnue, votre générosité m'enchante. Je commence à comprendre que j'étais le jouet d'une intrigue ténébreuse. Mais ne pourrais-je savoir à qui je suis redevable d'un soin si bienveillant?

— Vous le saurez. . à une condition.

— Laquelle?

— D'accepter, durant votre séjour à Venise, un logement au palais de M. le vicomte de Straplitz, qui veut bien se faire votre patron.

— Je ne puis.

— Il le faut.

— Ah! madame, vous ignorez qu'il n'est qu'une femme au monde de qui je voulusse recevoir des lois.

— Une Française?

— Oui, une Française.

Félicien sentit que le bras du domino bleu tremblait légèrement.

— Que lui importe ce que j'éprouve? se demandait-il.

— Sortons, dit la dame; on étouffe ici.

Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de la *Fénice*, l'inconnue entra dans sa gondole en disant :

— Seigneur étranger, M. le comte va vous emmener chez lui. Moi, je regrette de ne pouvoir désormais vous revoir. Je pars demain matin pour Rome, où m'attend mon mari, le marquis d'Olivati.

— Pardonnez, madame, à ma juste curiosité. N'aviez-vous pas eu la bonté de me promettre...

— D'ôter mon masque... Très-volontiers.

Déjà un des barcaro's avait donné un premier coup d'aviron; la gondole était en mouvement. Alors la dame détacha son loup de velours.

— O ciel! s'écria Félicien. On dirait Mariette!...

— *Adio, signor cavaliere*, dit de loin la marquise avec un accent italien des plus prononcés et avec un gracieux signe de main.

Et elle entra sous le pavillon de sa gondole, qui disparut rapidement dans l'ombre, tandis que le comte soutenait et entraînait le baron que la stupeur avait cloué sur place.

Et, pendant ce temps, un chœur de joyeux masques, porté sur les eaux paisibles du canal, passait en jetant aux échos des palazzi moresques les strophes jadis dédiées au carnaval par Nicolo Machiavel.

VII

L'hiver enveloppait la campagne de son manteau de frimas. Les branches des arbres se dérobaient sous les longs filaments du givre, et les prairies étalaient le large linceul de la neige. A peine les campagnes désertes étaient-elles traversées par quelque paysan courbé sous la houe et laissant sur le sol l'empreinte de ses sabots. Les ruisseaux n'offraient plus qu'une surface de glace, et les oiseaux, engourdis par le froid, se cachaient dans le fond de leurs retraites.

Ce fut à cette époque de tristesse qu'un voyageur arriva au château de Ponthiex. Il avait largement payé les postillons pour stimuler leur zèle, et cependant ce n'était pas sans peine qu'il avait pu atteindre le but de sa course.

Le silence régnait dans le vieux manoir, dont la structure antique et les hautes tourelles pointues s'harmonisaient avec le deuil de la saison.

Le voyageur se nomma au premier domestique qui vint le recevoir.

— Je suis, dit-il, le baron de Montégon. Je désire avoir l'honneur de voir votre maîtresse.

Le domestique s'inclina et conduisit le baron de pièce en pièce, jusqu'à un petit salon où il le laissa seul.

Au bout de quelques instants une porte latérale s'ouvrit. Félicien, qui s'était jeté sur un divan, s'empressa de se lever, mais grande fut sa surprise lorsque, au lieu de la vicomtesse de Florcadec, il vit une vieille femme vêtue de l'ancien costume breton.

— Pardon, dit le baron, mais j'avais demandé...

— Mme la vicomtesse, c'est vrai, m'sieu; je la représente; je suis Yvonne de Croisie, sa nourrice.

— Il se peut, et je suis très-content de faire connaissance avec vous, ma bonne. Mais le motif qui m'amène est de telle nature, que j'ai absolument besoin de parler à ma cousine.

— Ça serait difficile, dit amèrement Yvonne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— O ciel! la vicomtesse serait-elle malade? Expliquez-vous, de grâce.

— Voilà. Ma chère maîtresse a eu de l'ennui dans le temps. Un m'sieu, de Paris, je crois que c'était vous, a refusé de se marier avec elle. Alors ma pauvre Marie, qui a du cœur, n'a pas voulu m'écouter quand je lui disais d'en épouser un autre; car il n'en manque pas dans le pays de seigneurs qui ont de l'argent et des châteaux! .. Qu'est-ce qu'elle a fait! n'a-t-elle pas été se mettre dans un couvent.

— Que dites-vous! s'écria Félicien consterné.

— La pure vérité, dont j'enrage : je l'aimais tant, moi, qui l'avais nourrie de mon lait!.. Jamais je ne l'avais quittée... Elle a laissé le château à ma garde et a été s'ensevelir vivante entre quatre murs sans seulement vouloir m'apprendre dans quel cloître elle se retirait.

— Est-il possible que la vicomtesse ait pris un tel parti?

— Quand vous répéterez ça deux heures, ça ne guérira pas le mal. Mais que lui voulez-vous à mon enfant?

— Au retour d'un long voyage, je voulais la voir, lui expliquer ma conduite passée, lui en faire mes excuses, solliciter son amitié, regagner son estime. Le temps m'a mûri. Ah! ma chère Yvonne, vous ignorez ce que c'est que la société de Paris; vous ne vous doutez pas des périls qui environnent un jeune homme livré à de détestables influences qui ne lui permettent pas d'invoquer sa propre raison, de prendre conseil de son honneur!

— Eh bien, quoi! on les met à la porte ces amis-là, dit brusquement la nourrice.

— Oui, lorsqu'on connaît le fond de leur cœur... Mais je n'avais pas encore appris à me méfier d'eux; oh! maintenant, maintenant. .

Il marchait à grands pas, livré à une violente agitation.

— Maintenant, c'est fini, dit Yvonne; vos regrets ne nous rendront pas ma bonne maîtresse.

— Écoutez, dit Félicien, il se peut qu'un jour Mme de Florcadec reprenne son existence d'autrefois, et qu'après cette retraite elle rentre dans le monde et fasse le bonheur d'un honnête homme. Vous la reverrez! mon cœur l'espère; oui, vous la reverrez! Alors, je vous en prie, apprenez-lui que je suis venu, que j'ai exprimé mille regrets, et que mon vœu le plus cher est de mériter sa bonne opinion.

En achevant ces paroles, il sortit pour remonter immédiatement en voiture.

— A Paris! cria-t-il aux postillons.

Paris, c'était Mariette.

VIII

Avec quelle anxiété Félicien revenait dans la grande ville! comme sa pensée dévorait l'espace!

Un accident inattendu l'avait retenu tout un jour à Châteaudun; sa chaise de poste ayant versé, il avait fallu plusieurs heures pour la réparer.

Enfin, les premières maisons de la capitale apparurent à l'impatient voyageur; Félicien ne respirait plus, tant son cœur battait violemment.

En arrivant, sans songer à descendre chez lui, le baron donna brièvement ses ordres à son valet de chambre, puis il s'élança vers la maison d'en face.

— Où va donc monsieur le baron? demanda respectueusement le concierge.

— Chez Mlle Mornand.

— Mlle Mornand? .. Ah! bien, voilà plus de six mois qu'elle est partie.

— Elle! c'est impossible! .. s'écria Félicien.

— C'est comme ça pourtant, monsieur.

— Son adresse?

— Nous ne la connaissons pas.

M. de Montégon eût été moins accablé si on lui eût annoncé qu'il était condamné à mort; il baissa la tête pour cacher son émotion.

Son valet de chambre s'approcha en disant :

— Monsieur le baron ne veut-il pas rentrer à l'hôtel? monsieur le baron a une visite.

— Une visite! répéta vivement Félicien. A peine arrivé!... Je ne suis visible pour personne.

— Mais, monsieur le baron...

— Vous avez eu tort de permettre. .

— Je ne pouvais répondre que monsieur était absent, puisqu'on a dû le voir arriver.

— Enfin, je ne recevrai pas ce visiteur. Je vais m'enfermer dans ma chambre à coucher.

— Ah! j'oubliais de dire à monsieur le baron que c'est une dame et qu'elle m'a remis sa carte.

Félicien prit la carte et y jeta négligemment les yeux; mais il frémit en lisant ce nom : la *vicomtesse de Florcadec*.

— Est-il possible!... autre embarras!

Il dirigea son regard vers la fenêtre où tant de fois il avait contemplé Mariette travaillant et entourée d'une auréole de candeur et de grâce; ensuite, il gravit d'un pas mal assuré l'escalier de son hôtel. Il entra tout ému dans le salon en murmurant :

— Mille excuses, madame, je ..

La dame, en saluant, laissa voir une taille ravissante; puis, sans proférer une parole, elle leva le voile de dentelle noire qui cachait son visage.

M. de Montégon faillit tomber à la renverse.

— Mariette!.. Mariette! s'écria-t-il ivre de joie.

— Ou Marie de Florcadec, dit-elle en riant et lui tendant les deux mains; ou encore la princesse de Winlorf, ou encore la marquise d'Olivati...

— Ou bien toujours mon ange gardien, ma protectrice... ma femme!

— Vous ne songez donc plus à me refuser, méchant cousin!

— Oh! Mariette!... Marie!

— Avouez-le, j'ai fait assez de broderie pour gagner ma dot.

Félicien ne pouvait plus parler! il pressait, il couvrait de baisers les mains de sa cousine, il s'était jeté à genoux devant elle; son amour était un culte.

On entendit alors une voix accentuée qui disait :

— Ah ben! je crois qu'il est temps que j'entre.

— Oui, viens ma bonne Croisic, dit Marie.

La porte s'ouvrit vivement : Yvonne parut, et, à la vue de Félicien, elle poussa un gros éclat de rire.

— Eh bien, dit-elle, c'est arrangé, n'est-ce pas?

— Oui, ma chère Yvonne.

— Et vous êtes pris, quoi! .. vous n'avez que ce que vous méritez.

— Je ne me plains pas.

— Et moi je suis joliment contente. On ne dira plus que les Parisiens sont des malins qui attrapent tout le monde. Nous autres Bretonnes nous savons bien les attraper tout de même.

— Est-ce bien vrai, Marie? dit Félicien.

La vicomtesse répondit en souriant :

— Demandez à Mariette!. .

ALFRED DES ESSARTS.

FIN.

UNE VEUVE

(Suite et fin)

Gaston regarda de travers les deux enfants et s'en alla à dix pas d'eux, se rouler dans la poussière à l'ombre d'un marronnier.

— Quel joli bonnet! dit Victoire.

— La belle robe! reprit Adélaïde.

— Vous trouvez? fit Augustine rougissant de plaisir.

— Tu es tout à fait bien.

— Charmante, vraiment!

Tout en se promenant dans l'avenue de l'Observatoire, les trois amies parlèrent du pays, des beaux jours d'autrefois, des papas, des mamans, des cousins, des cousines, de celui-ci, de celles-là. Elles dirent du bien de quelques-uns, en déchirèrent beaucoup d'autres à belles dents. L'une était laide et s'arrangeait mal; l'autre une sotte qui ne trouverait jamais un mari. Monsieur un tel était avare, madame une telle une gourmande, etc. Et chacune racontait son histoire qui les faisait rire aux larmes toutes trois. La médisance allait son train et voyageait, voyageait ailes déployées. Les heures se passaient. Chaque fois que leurs pas les rapprochaient de l'endroit où jouaient les petits garçons, l'une d'elles jetait un coup d'œil distrait sous les arbres et n'avait pas plutôt reconnu un des enfants, qu'elle tranquillisait ses compagnes en disant :

— Ils sont là!

Elles s'oublièrent si bien, que la nuit commençait à venir lorsqu'elles songèrent à se séparer.

— Où sont les enfants?

— Là près de cette statue.

— Mais Gaston! je ne vois pas Gaston! s'écria Augustine.

L'enfant avait, en effet, disparu.

— Où est-il, mon Dieu? Gaston! Gaston! appela la bonne devenue très-pâle.

Quelques promeneurs se retournèrent, puis s'éloignèrent sans rien dire.

On questionna les deux enfants, ils ne comprirent même pas ce qu'on voulait leur dire.

Augustine quitta ses compagnes pour se mettre à la recherche de Gaston; ses cheveux, mouillés par une sueur froide, se collaient sur ses tempes. La nuit tomba tout à fait; on ne voyait plus que de rares promeneurs, silencieux, dans les allées sombres. Augustine sortit en pleurant, du Luxembourg, où elle avait en vain cherché l'enfant.

La crainte de recevoir des reproches qu'elle avait mérités lui fit commettre une nouvelle faute : elle n'osa pas retourner chez sa maîtresse, qui, depuis longtemps, comptait avec anxiété chaque minute qui s'écoulait sans qu'elle vît revenir son enfant.

Le soir, madame de Gantrey, oubliant ses souffrances, envoya chercher une voiture et se fit conduire au jardin des Tuileries, où elle supposait que la jeune fille avait mené l'enfant. Elle le parcourut dans tous les sens, en proie à une agitation fébrile. Elle revint chez elle désespérée, presque folle, donna l'ordre d'aller chercher M. de Vandoise, et s'affaissa sur un fauteuil en éclatant en sanglots.

Le colonel, instruit par le domestique que lui avait dépêché sa nièce, arriva avec une figure blême, toute décomposée; jamais il n'avait mordu et tortillé son épaisse moustache avec une aussi belle rage.

Mme de Gantrey lui fit part de toutes ses angoisses.

— Que faire, mon oncle, que faire?... Ah! si mon fils est mort, je ne lui survivrai pas!

Le colonel se donna le temps de réfléchir. Il sentait combien les craintes de la jeune mère étaient sérieuses, légitimes, il les partageait, cependant, il ne voulait pas la désespérer complétement en le lui laissant voir.

— Augustine n'a pas reparu, dit-il, donc elle est avec l'enfant. Qui sait? Peut-être s'est-elle trouvée malade subitement.

— Quelqu'un, en venant m'avertir, m'aurait ramené mon fils, reprit Mme de Gantrey.

Le vieil officier saisit l'extrémité de sa moustache entre le pouce et l'index, et la tira violemment.

— C'est juste, fit-il; d'ailleurs, nous ne pouvons établir que des conjectures. Si un accident grave était arrivé à votre enfant, vous en seriez déjà instruite; cela, il me semble, doit vous tranquilliser.

— Que dites-vous, mon oncle? me tranquilliser! Vous ne voyez donc pas qu'une seule minute me fait souffrir toutes les douleurs que le cœur d'une mère peut connaître! Je veux bien croire que la vie de mon enfant ne court aucun danger; cette croyance me laisse au moins un espoir; mais l'incertitude dans laquelle je suis n'est elle pas bien affreuse? Le monde fourmille de gens méchants et malintentionnés. Si on m'avait volé mon fils?...

Le colonel eut froid par tout le corps.

— Dans Paris, en plein jour .. Quelle idée! dit-il.

— Admettez-vous que cela soit possible?

— Non, non, non.

— Vous avez donc oublié le procès qui fit tant de bruit en France il y a quelques années?

— Non, mais...

— C'était un enfant de l'âge de Gaston; une misérable femme, poussée par une pensée de cupidité, l'avait volé à sa mère, dans Paris, en plein jour.

— Je sais, je sais, dit M. de Vandoise, qui ne trouvait plus rien à répliquer.

III

Comme tous les enfants, Gaston était capricieux; peut-être même un peu plus que les autres, grâce à la façon dont sa mère l'élevait, Mme de Gantrey n'ayant jamais su résister à aucun de ses jeunes désirs. Il avait dédaigné la société des deux enfants avec lesquels sa bonne lui disait de jouer, et, au bout d'un instant, s'était mêlé à d'autres qui s'ébattaient joyeusement à quelque distance.

C'étaient des enfants d'ouvriers, gardés par eux-mêmes, et habitués, sans doute, à sortir et à rentrer seuls. Ils accueillirent Gaston comme un frère, et fêtèrent sa bienvenue avec des cris, des danses et de nombreuses culbutes. Gaston, enchanté, fit comme eux, et s'en donna à cœur joie.

Le moment de rentrer à la maison arrivé, les plus âgés entraînèrent les plus jeunes, et Gaston les suivit. On sortit du Luxembourg par la rue de Fleurus, et, dans la rue de Vaugirard, la bande joyeuse s'éparpilla et disparut tout à coup dans les allées de quatre ou cinq maisons.

Beaucoup plus surpris qu'effrayé, Gaston attendit d'abord assez patiemment; mais bientôt ne voyant reparaître aucun des enfants, il regarda autour de lui avec effroi, et se mit à jeter des cris désespérés.

Les passants s'arrêtèrent, se groupèrent autour de lui, et l'accablèrent de questions auxquelles il ne répondait qu'en criant plus fort. Tant de figures inconnues l'épouvantaient au lieu de le rassurer.

— C'est un enfant perdu, dirent quelques voix.

— Pauvre petit! il faut le reconduire chez ses parents.

— C'est difficile, il ne sait pas dire où il demeure.

— Alors, menons-le chez le commissaire de police.

Ce conseil allait être mis à exécution, lorsqu'un jeune homme élégamment vêtu s'approcha de l'enfant, et déclara qu'il se chargeait d'en prendre soin jusqu'à ce qu'il fût réclamé par sa famille.

En voyant l'individu s'avancer vers lui, Gaston l'avait examiné avec défiance; puis, soit que le visage sympathique de son protecteur l'eût complétement rassuré, ou qu'il jugeât inutile de se désoler plus longtemps, ses traits s'éclaircirent et ses yeux se séchèrent comme par enchantement. Le jeune homme le prit dans ses bras et s'éloigna pendant que les spectateurs applaudissaient.

Arrivé chez lui, l'inconnu donna l'ordre de servir son dîner. La présence de l'enfant fut une occasion pour charger la table de pâtisseries, de fruits superbes et de sucreries exquises. La faim et, sans aucun doute, la gourmandise, chassèrent ce que Gaston gardait encore de timidité; ses yeux pétillèrent, et, sans plus se gêner que s'il eût été près de sa mère, ses petites mains désignèrent les diverses choses qu'il voulait manger; il suça quelques fruits, mordit aux gâteaux, et croqua sans façon une douzaine de bon-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bons. On aurait pu croire que, pour ces friandises, l'ingrat avait oublié sa mère. Cela n'était pas : Gaston avait déjà du cœur. Bientôt il cessa de rire et de babiller, deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux, et, saisissant la main de son hôte inconnu :

— Allons chez maman, dit-il.

— Nous allons y aller, mon petit ami, répondit le jeune homme en faisant asseoir l'enfant sur ses genoux.

Et, tout en caressant de la main les boucles de ses cheveux :

— Comment s'appelle ta maman? lui demanda-t-il.

— Maman? elle s'appelle maman, répondit le petit bonhomme.

Cette réponse naïve fit sourire l'inconnu.

— Et toi, comment t'appelles-tu?

— Gaston.

— Et puis? N'as-tu pas encore un autre nom?

L'enfant remua négativement la tête.

— Voyons, mon petit Gaston, tu dois savoir le nom de ton papa?

— Je n'ai pas de papa, fit l'enfant, qui se prit à pleurer.

Il venait de se rappeler que sa mère ne lui parlait jamais de son père sans verser des larmes, et ce souvenir faisait couler les siennes.

Cette sensibilité extrême chez un enfant si jeune, étonna et émut le jeune homme. Il embrassa Gaston.

— Pauvre petit, pensa-t-il, son père est mort, sans doute, et il ne l'a point oublié.

Au bout d'un instant il reprit :

— Où demeure ta maman, mon ami?

— Là-bas, répondit l'enfant en levant son bras mignon.

— Sais-tu dans quelle rue?

— Non, fit Gaston.

Et ses grands yeux intelligents regardèrent tristement la figure de l'inconnu. Celui-ci continua :

— Tout à l'heure, quand je t'ai rencontré, tu sais? tu étais seul, tu pleurais, d'où venais-tu?

— Du jardin.

— Le jardin de ta maman?

— Non.

— Tu venais de jouer?

— Oui, avec les petits garçons.

— Tu étais avec ta maman?

— Non, avec Titine.

— Sa bonne, pensa le jeune homme. Et Titine, où est-elle? reprit-il.

— Je ne sais pas.

— Elle n'est donc pas restée toujours près de toi?

— Non.

Ces réponses, quoique très-vagues, permirent au jeune homme de deviner comment l'enfant s'était perdu.

— Le questionner plus longtemps, se dit-il, serait le fatiguer inutilement; je n'apprendrai rien par lui de ce qu'il faut que je sache pour le ramener à sa mère. Pauvre femme! comme elle doit souffrir en ce moment!... Et ne pas pouvoir aller lui dire : « Ne pleurez plus, madame, voici votre fils. » Aussi je blâme les parents qui n'ont pas la précaution d'apprendre à leurs enfants, dès qu'ils commencent à bégayer quelques mots, le nom de la rue et le numéro de la maison qu'ils habitent... Voilà un enfant qui est certainement fort intelligent; comment expliquer son ignorance à ce sujet? Que dois-je faire? Attendre. Sa mère fera des recherches et se servira sûrement de la grande publicité des journaux. Demain, je les lirai tous.

Voyant qu'on ne s'occupait plus de lui, Gaston se débarrassa du bras qui l'entourait, glissa sur le parquet, puis, s'accrochant à l'habit de l'inconnu :

— Allons chez maman, lui dit-il.

— Nous irons, mon ami, demain, si tu es sage et si tu dors bien.

Mais Gaston n'avait pas entendu passer la nuit dans une maison inconnue, ni coucher dans un lit qui n'était pas le sien. Quand on voulut le dévêtir, il se débattit, cria; ni raisonnements, ni promesses, ni prières, ne purent le calmer; il ne cessa toute résistance que lorsqu'il eût épuisé ses forces. Le sommeil ne tarda pas à fermer ses yeux, et il dormit tranquille jusqu'au matin.

IV

En se réveillant, il regarda autour de lui comme surpris de ne point voir sa mère à son chevet. Pendant la nuit, des rêves bleus et roses avaient sans doute chassé de son souvenir ce qui lui était arrivé la veille. Mais, en voyant autour de lui des objets que ses yeux n'étaient pas habitués à regarder, la mémoire lui revint. Pauvre Gaston! lui, toujours si joyeux, si rieur le matin dans les bras de sa mère, pour la première fois, peut-être, son réveil est suivi de larmes... On le consola, néanmoins, en lui promettant de le conduire chez lui dans la journée. D'ailleurs, enhardi par les douces paroles et les caresses de l'inconnu, il s'empara de lui sans façon, et le força à partager ses jeux. Une partie de la journée s'écoula donc sans ennui pour Gaston; il appelait son protecteur *Mon ami, mon bon ami*, et le tutoyait ainsi qu'une vieille connaissance.

Vers quatre heures, le jeune homme fit prendre les journaux du soir. Le premier qu'il ouvrit lui donna ce qu'il cherchait à l'article : *Nouvelles diverses*.

« L'enfant porte le nom de Gaston, disait l'avis rédigé par M. de Vandoise, puis venait son signalement; enfin, ces mots terminaient : « Les personnes qui pourraient four-« nir quelques renseignements sur cet enfant, sont instam-« ment priées de vouloir bien les communiquer, sans retard, « à sa mère, Mme de Gantrey, rue Caumartin, no 5. »

— Madame de Gantrey! s'écria le jeune homme.

Ce nom frappa l'oreille de l'enfant qui jouait avec des soldats de carton à l'autre bout du salon; il se leva aussitôt, le regard brillant, et s'élança vers la porte en disant :

— Maman, maman!

— Nous allons la voir, mon ami.

Quand l'inconnu, portant l'enfant, se présenta chez Mme de Gantrey, les domestiques ne songèrent point à lui demander son nom pour l'annoncer; toutes les portes s'ouvrirent devant lui, jusqu'à celle de la chambre où se tenait la jeune mère. Mme de Gantrey poussa une exclamation de joie, bondit vers son fils, le pressa fiévreusement sur son cœur, et, pendant quelques secondes, on n'entendit plus qu'un bruit de baisers.

La jeune femme avait à peine entrevu celui qui lui ramenait son enfant; mais la première émotion passée, elle s'approcha de lui toute confuse.

— Pardonnez-moi, monsieur, balbutia-t-elle; je vous dois beaucoup, mais la joie, le bonheur... je ne songeais pas à vous remercier.

— Je suis trop heureux moi-même de votre joie, madame, pour avoir remarqué autre chose.

— Vous comprenez, n'est-ce pas? combien j'ai dû souffrir depuis. C'est vous dire que je ressens vivement le bonheur que je vous dois en ce moment et vous assurer que ma reconnaissance durera toujours. Maintenant, monsieur, puis-je vous demander comment vous avez retrouvé mon enfant?

Le jeune homme lui fit le récit détaillé de tout ce qui s'était passé entre lui et Gaston, depuis qu'il l'avait rencontré dans la rue, jusqu'au moment où un journal lui avait donné le nom de Mme de Gantrey. Pendant ce récit, la jeune femme interrompit plus d'une fois le conteur, pour le remercier vivement des soins qu'il avait donnés à son fils.

En achevant, le jeune homme se leva pour se retirer. Mais Gaston se plaça devant lui en disant :

— Je ne veux pas qu'il me quitte, mon bon ami.

Puis s'adressant à sa mère :

— N'est-ce pas, maman, que mon bon ami restera toujours avec nous?

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire. La jeune veuve, un peu embarrassée et rougissante, répondit :

— Monsieur a ses occupations, mon ami, nous ne pouvons exiger qu'il les néglige pour nous; mais il voudra bien venir nous voir souvent, quelquefois...

— Je n'y manquerai pas, madame, reprit le jeune homme d'une voix légèrement émue. D'ailleurs, il me semble que je ne pourrais plus vivre, si, de temps en temps, je ne revoyais votre charmant enfant.

Ce compliment, flatteur pour le cœur d'une mère, valut au jeune homme un sourire et un regard affectueux.

— Et continua-t-il, si le désir qu'il vient de manifester...

Il n'eut pas le temps d'achever; la porte s'ouvrit avec bruit, et le colonel de Vandoise se précipita dans le petit salon.

— Il est donc retrouvé! s'écria-t-il. Je le savais bien, moi, qu'on le ramènerait. Maintenant, ma nièce, vous m'écouterez, je l'espère; vous me croirez un peu plus, et cesserez peut-être de me donner toujours tort.

Il fit un demi-tour et se trouva en face de l'étranger.

— Vous ici? fit-il stupéfait.

— C'est monsieur qui a recueilli Gaston chez lui et qui vient de me le ramener, dit Mme de Gantrey.

— Lui, lui?.. Mille bombes! exclama le colonel en riant, on a raison de dire que le hasard est un grand maître; les anciens, qui en ont fait un dieu, n'étaient pas des sots. Ah! ma nièce, continua-t-il, vous ne vouliez pas le voir... cependant... Que dites-vous de cela?

Et il se reprit à rire bruyamment.

Mme de Gantrey ne comprenant rien à la joie étrange du colonel, se tourna vers le jeune homme comme pour l'interroger.

— Je me nomme Alfred Vernon, dit celui-ci.

— Le fils de mon vieil ami le général Vernon, ajouta M. de Vandoise.

M. Vernon fut retenu à dîner; il ne quitta la maison de Mme de Gantrey que fort tard dans la soirée.

Pendant un mois, ses amis le virent à peine; il allait très-souvent rue Caumartin, et bientôt fut célébré le mariage de Mme de Gantrey avec M. Alfred Vernon.

ÉMILE RICHEBOURG.

FIN

LES LIVRES

Grand Dictionnaire de Pierre Larousse
Livraison immédiate. 15 gros volumes in-4°.
10 mois de crédit à 20 fr. par mois.
Librairie Abel Pilon, 33, rue de Fleurus, Paris.

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

J'ai donné, dimanche dernier, une recette du *homard sauté*.

Voici une variante qui pourra plaire à quelques amateurs.

Tuer le homard et le couper en morceaux égaux, placer ces morceaux dans une casserole, les mouiller de vin blanc et les assaisonner de persil en branche, oignons émincés, échalotes, gousse d'ail, gros poivre et sel; les faire sauter et, quand ils sont cuits, les retirer et les laisser égoutter.

On peut mettre le homard en entier dans la cuisson, pour ne le découper que lorsqu'il est cuit, ce qui se fait alors plus proprement.

Pendant que les morceaux égouttent, faire un roux, le mouiller convenablement avec la cuisson du homard passée à la serviette; laisser bouillir et réduire pendant quelques minutes; passer à travers une passoire fine; ajouter des oignons coupés en dès et passés au blond de beurre, du persil haché et une pointe de Cayenne, s'assurer du bon goût de la sauce, y mettre à réchauffer les morceaux de homards, les dresser en rocher et les masquer ensuite de la sauce.

Ce qui précède peut s'appeler une recette du *homard à la bordelaise*.

Pour l'avoir *à l'américaine*, il faut dans la cuisson remplacer le vin blanc par du vinaigre et incorporer à la sauce de la purée de tomates et une plus grande quantité de poivre de Cayenne.

Pour que le palais ne soit pas trop surpris d'un pareil accommodement, on fera bien de faire précéder le *homard à l'américaine* par des *canapés d'anchois*.

A cet effet :

Couper des tranches de pain d'un pouce de large sur quatre de longueur; les frire dans de l'huile d'olive, les couvrir ensuite d'une sauce faite à froid avec huile, vinaigre, gros poivre et ciboules, câpres et échalotes hachées très-menu; étendre par-dessus des filets d'anchois, les arroser avec une peu d'huile et servir.

LE BARON BRISSE.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin tout particulier, sont exempts de tout mélange. Son seul but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.*

Une jolie femme a besoin de tout le soin que réclame une jolie fleur. Glanons donc parmi les roses et les violettes de Parme de la *Corbeille fleurie*, 30, boulevard des Italiens. La violette de Parme se présente sous toutes les formes, en eau de toilette, en pommade, en savon et en excellente poudre de riz.

Un parfum qui fait fureur parmi la gent du *high-life*, c'est l'*oppoponax* de chez Pinaud, et l'*eau de toilette oppoponax*. Comme crème de beauté, rien n'est parfait comme la *crème-neige;* nous avons également le *savon-neige*, qui est fin et délicat comme tout ce qui sort de cette importante maison.

Les parfums de la *Corbeille fleurie* font le tour du monde; tout récemment, MM. Ed. Pinaud et Meyer ont été nommés fournisseurs brevetés de S. M. le sultan; déjà ils le sont de S. M. la reine d'Angleterre. B. DE S.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme Amélie B. de B., à Lav... — Mme de Saverny a préparé une réponse et un devis pour l'ameublement; veuillez compléter votre adresse, en indiquant le bureau de poste et le département, afin que nous puissions vous adresser directement la lettre de notre rédactrice. Il existe en France seize localités du nom de Lav....

Mme V. L. — Le patron coûtera 1 fr. 50.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

C'est au théâtre Séraphin qu'on voit tout en ombres chinoises.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 96 (avec patrons). Dimanche, 2 Novembre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. COSTUME DE CHASSE. 2. TOILETTE DE CHATEAU. — MODÈLE DE Mme BRÉANT CASTEL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

3. CAPELINE EN TAFFETAS ET SATIN.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume de chasse. — Toilette de château. — Costume de faille (devant et dos). — Toilette de cérémonie (vue de deux côtés). — Coiffure de bal ou de soirée (devant et derrière). — Trois capelines. — Tournure. — Demi-tournure (vue en dessus et en dessous). — Deux nœuds de corsage. — Un nœud de cheveux. — Deux grandes étoiles au crochet et lacet dentelé. — Petite étoile. — Losange au crochet. — Sachet à mouchoirs en guipure Richelieu. — Rébus.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de broderies et de patrons.

Modèles du magasin *Aux Tuileries*, 5, rue de l'Échelle. — La forme des capelines ne peut varier à l'infini; ce vêtement ayant une mission à remplir, celle de préserver du froid, doit, avant tout, rester confortable, bien couvrir les oreilles et les épaules, et, par conséquent, ne peut entrer tout à fait dans le domaine de la fantaisie capricieuse.

Le dessin n° 3 est en cachemire ou en taffetas; il se trouve encadré de rouleautés de satin rose de Chine ou bleu azuline, et agrémenté de guipure noire. Une touffe

4. CAPELINE EN CACHEMIRE BLEU.

5. CAPELINE RAYÉE BLEU ET BLANC.

de taffetas et de guipure forme, sur le sommet de la tête, un ornement très-élégant; les rubans sont assortis aux rouleautés.

Notre modèle n° 4 est élégant et habillé; il est en taffetas ou cachemire blanc; les biais et les ruches sont bridés de rouleautés de satin blanc, et le diadème qui domine le front se compose d'un mélange de coquillés de rubans de faille et de satin alternés. Nous en donnons les patrons sur notre supplément.

Le modèle n° 5 est en petite draperie rayée bleue et blanche, doublée de bolivar. La ruche est bordée de lacets bleus, et la pointe qui retombe sur la capeline, ainsi que la pèlerine, sont encadrées d'un bel effilé de laine bleue et blanche assorti à l'étoffe.

6. NŒUD DE BLONDE ET DE CRÉPON DE CHINE.

8. NŒUD DE CHEVEUX.

6. Nœud de corsage. — Il se compose d'un coquillé de blonde satinée entouré d'une cravate de crépons de Chine bleu de l'Inde et d'un nœud fantaisiste artistement coquillé de dentelle et de crêpe bien harmonisé; la frange est prise à même l'étoffe.

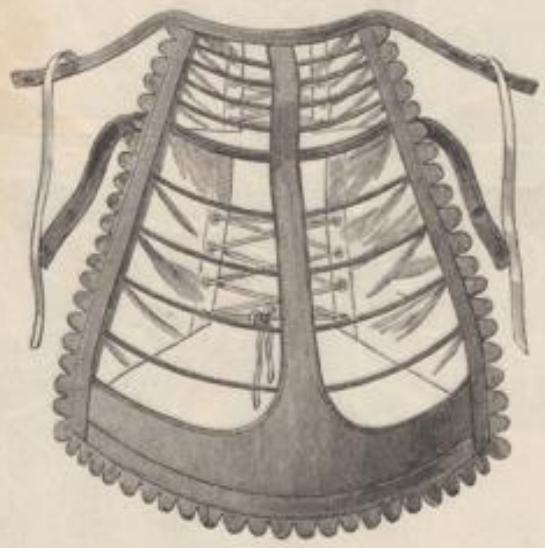
7-8. Nœud de cou et de cheveux. — Ce nœud est assez original. Du crêpe de Chine rose, assez savamment chiffonné,

7. NŒUD EN TURQUOISE ET CRÉPE.

figure une double rose, enfouie dans un coquillé de tulle de soie blanc; les nœuds et coques, sur lesquels repose cette rose, sont en turquoise bleu de ciel frangée de rose.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de chasse en drap tissé velours vert bouteille et vert jaune. — Jupe longue et unie. Corsage à gilet Louis XV et à basques plissées par derrière. Manches à revers; sur les revers, aux plis de la basque, à la poche et sur le gilet, se trouvent de gros boutons cloche en bronze florentin.



9. TOURNURE.

2. Toilette de château en serge bleu marine. — Le devant est garni en tablier de dix petits volants froncés et bordés de faille bleu clair.

Le derrière de la robe est garni par trois dispositions de deux volants froncés et bordés de faille; au-dessus de chaque disposition, un large biais de faille pour terminer.

Corsage à basques rondes devant et derrière; sur chaque petit côté, qui forme une longue patte, se trouve une poche en faille, terminée à chaque angle par un gland de soie bleu clair.

Grande écharpe de faille frangée, attachée sur le côté gauche de la jupe à l'ouverture de la basque.

Manches à revers brisés au coin, avec volant froncé posé en dessous. La brisure seulement est en faille. — Toilettes de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

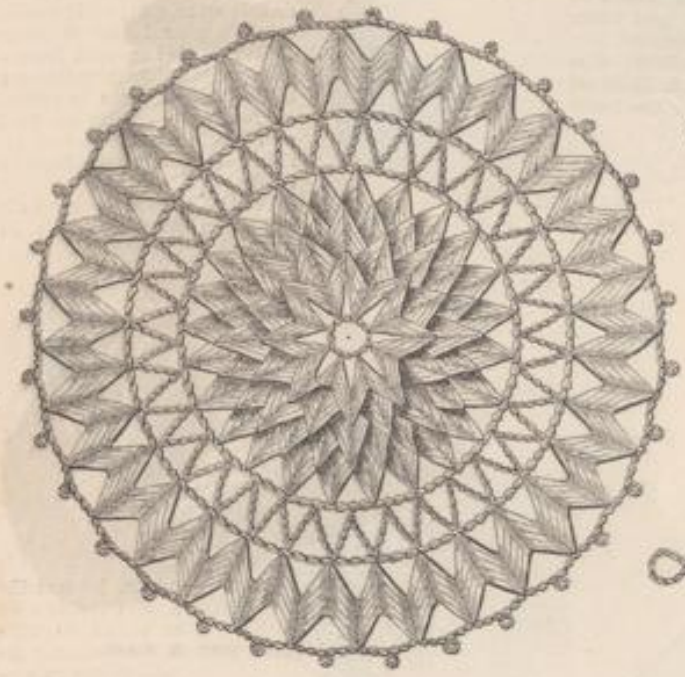
10. DEMI-TOURNURE (DESSUS).

3 à 5. Trois capelines. — fait en sergé rouge; les dents sont bordées de lacet noir, et les baleines recouvertes de lacet blanc.

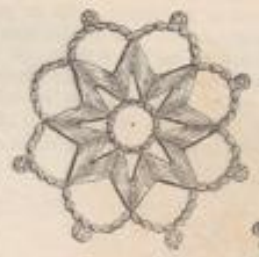
10 et 11. Demi-tournure douairière en crin, pouvant servir pour les robes gonflées en pouf ou pour accompagner les vêtements de sortie, qui sont de longueur moyenne, comme les paletots cintrés, les dolmans et les carricks Médicis. Nous l'avons fait dessiner intérieurement et extérieurement. Le dessin d'intérieur nous fait voir

11. DEMI-TOURNURE (DESSOUS).

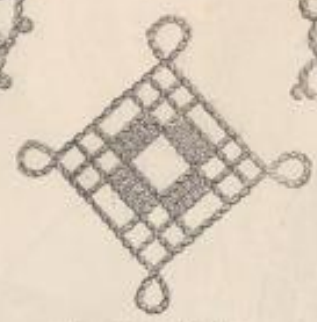
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



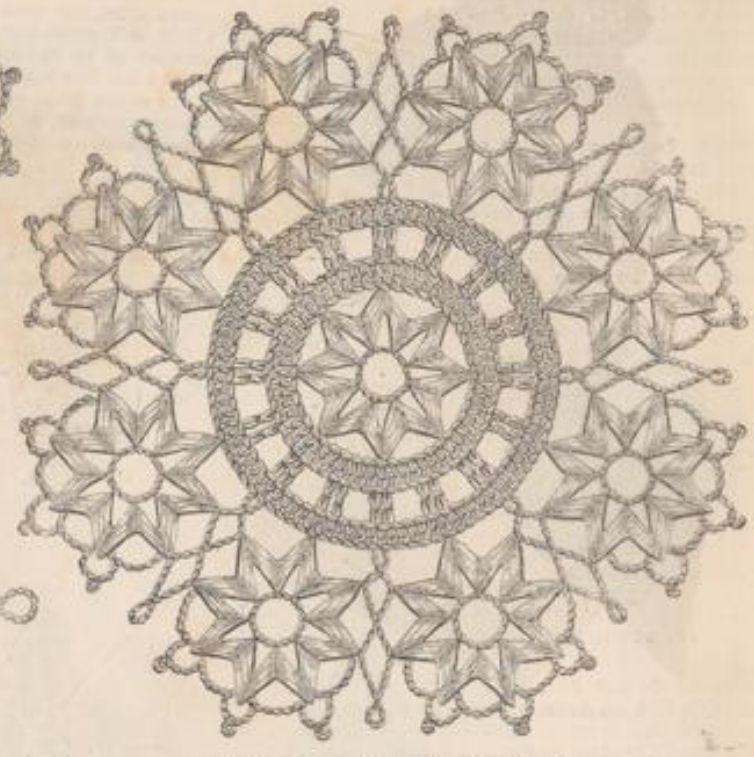
12. ÉTOILE AU CROCHET ET LACET DENTELÉ.



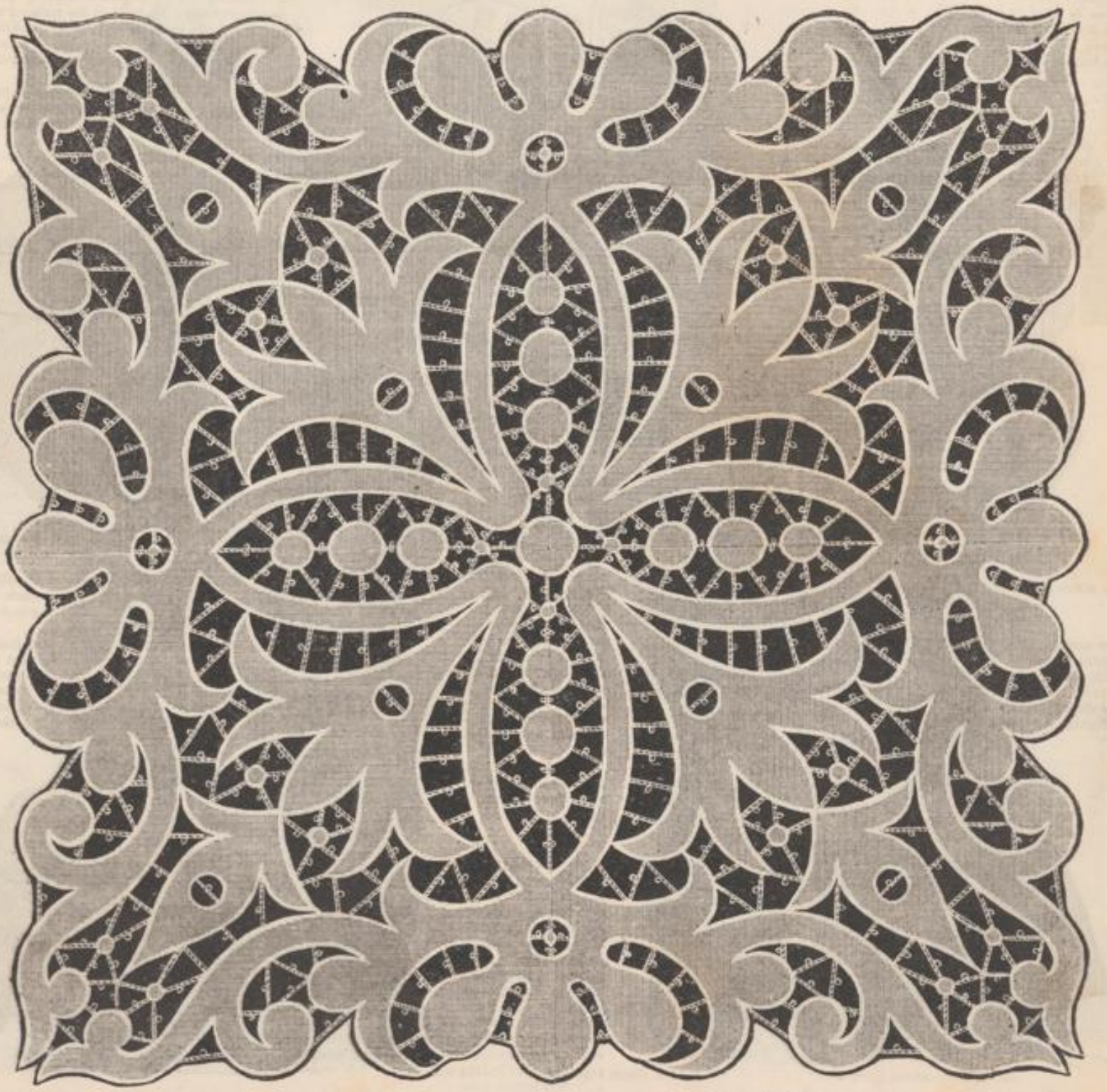
13. PETITE ÉTOILE.



14. PETIT LOSANGE.



15. ÉTOILE AU CROCHET ET LACET DENTELÉ.



16. SACHET A MOUCHOIRS, EN GUIPURE RICHELIEU. — MODÈLE DE M. A LÉVÊQUE.

qu'on peut la serrer ou la desserrer à volonté; le dessin d'extérieur montre le gracieux ensemble obtenu à l'aide des volants superposés et tuyautés qui la recouvrent.

12-13. Étoiles au crochet et lacet dentelé. — C'est le lacet aux dents bien pointues qui joue le plus grand rôle dans cette étoile; le crochet n'en est que l'accessoire. On commence par former la petite étoile centrale

17 BRACELET OR, CORAIL ET DIAMANTS.

23. BRACELET OR ET ARGENT.

15. Étoile au crochet et lacet dentelé. — On prend du lacet dentelé ou crocquet; on le tourne en cercle pour former la petite étoile centrale : on coud l'extrémité de la pointe première sur la dernière; puis, dans le milieu, on forme au crochet un petit anneau qui relie la pointe inférieure de chacune des dents de l'étoile.

Pendant que l'on est en train et que l'on sait faire l'étoile du

18. MÉDAILLON.

19. BOUTON.

20. COLLIER OR, CORAIL ET DIAMANTS.

composée de huit dents; on consolide bien ces dents et on les arrête dans le milieu à l'aide d'un petit rond au crochet.

On établit une seconde étoile ayant douze dents dans la circonférence, et on la pose sur la seconde; on exécute ensuite une troisième étoile ayant seize dents que l'on pose sur les deux premières. Enfin l'on exécute en dessous une quatrième étoile ayant vingt-quatre dents; les extrémités des dents forment relief à chacun des rangs, et cela produit un effet assez heureux.

Un rang de chaînettes reliera toutes les dents de la quatrième étoile les unes aux autres. Au-dessus de ce rang, on en fait deux autres dont un du double de

21. PENDANT D'OREILLE.

22. AIGRETTE. — MODÈLES DE M. BOUCHERON.

milieu, je conseille à mes lectrices de se mettre de suite à confectionner les huit étoiles du cercle extérieur : elles s'exécutent de la même façon que celle du milieu; mais avant de les réunir les unes aux autres, il faudra faire les deux cercles pleins alternés d'un rang à jour, qui entourent l'étoile du milieu; ce sont de simples brides rapprochées les unes des autres, qui forment ces anneaux. Quant aux étoiles du cercle extérieur, après les avoir rattachées à l'aide d'un petit point de surjet

24. COSTUME DE FAILLE (DEVANT). — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

points que celui du bas, et d'un nombre de chaînettes impair, pour que le dernier rang, qui s'appuie sur le point du milieu de ce rang, lui fasse former la pointe. Au-dessus de ces rangs de chaînettes se trouve un cercle fait en lacet dentelé, un peu plus gros que celui qui a servi pour les étoiles du milieu; les pointes se trouveront au nombre de trente-deux.

Un dernier rang, avec simple picot, arrêtera et terminera le cercle de l'étoile.

La petite étoile de rattache (dessin n° 13) est composée d'un simple cercle de huit dents aiguës retenues en pied par un petit anneau en crochet, et en tête par des arcades allant d'une dent à l'autre; les arcades sont faites en chaînettes avec un petit picot.

Cette petite étoile de rattache convient aussi pour accompagner notre dessin n° 15.

14. Losange au crochet. — Quelquefois on préfère de petits carrés ou de petits losanges pour rattacher les grandes étoiles ensemble; cela jette plus de variété dans les ouvrages de longue haleine. Notre dessin n° 14 remplira ce but. Il est tellement clair qu'il suffira de le regarder pour le bien exécuter. Inutile donc d'en faire l'explication.

25. COSTUME DE FAILLE (DOS). — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

…u crochet et lacet

…On prend du lacet …quet; on le tourne …r former la petite …: on coud l'extré… …olute première sur …uis, dans le milieu, …i crochet un petit …elle la pointe in… …aucune des dents de …

…e l'on est en train …t faire l'étoile du …

…ilieu, je conseille … mes lectrices de … mettre de suite … confectionner les …uit étoiles du cer… …le extérieur : elles …exécutent de la …ême façon que celle …u milieu ; mais …vant de les réunir …s unes aux autres, … faudra faire les …eux cercles pleins …lternés d'un rang … jour, qui entou… …nt l'étoile du mi… …eu ; ce sont de …mples brides rap… …rochées les unes …oiles du cercle ex… …tit point de surjet …

…ÉANT-CASTEL.

1873 — Mulnier et Pillement imp. Paris — N° 96

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qu'o
serr
térie
semi
lant
la re

12
lace
aux
le p
étoil
l'ace
form

comp
cons
les a
de d
Ou
ayan
conf
secot
trois
deut
prem
en d
ayan
extr
et ce
Ur
quat
rang

à leur place r
plein, on les
raccordera le
tres à l'aide d
gée de chaîn
vra tous le
d'ondulation.

16. Sachet
en guipure
Modèle de N
passage Chois
sin est d'une
ensemble remd
joli effet pro
terminé lorsq
sur un transp
aux couleurs
tantes, tel que
violet ou bleu
Nous conn
longtemps le
guipure Riche
au feston, sur
réseau peu se
rant tous les
enlève l'étoffe
mats, qui sont
les uns aux
barrettes vér
sur des fils
vide.
Pour monte
en sachet, il
sachet parfu
blanc, bien cap
en charnière
l'aide de ruba
côtés. Le tr
assortie, sur
carré, lesquels
soit par une p

17. à 22. B
dessiner chez

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

à leur place respective sur le plein, on les entourera et les raccordera les unes aux autres à l'aide d'une seule rangée de chainette, qui en suivra tous les mouvements d'ondulation.

16. Sachet à mouchoirs en guipure Richelieu. — Modèle de M. Lévêque, 60, passage Choiseul. — Ce dessin est d'une richesse et d'un ensemble remarquables. Quel joli effet produira le travail terminé lorsqu'il sera posé sur un transparent de satin aux couleurs vives et éclatantes, tel que cerise, orange, violet ou bleu un peu vif!

Nous connaissons depuis longtemps le travail de la guipure Richelieu. On brode au feston, sur de la toile au réseau peu serré, en entourant tous les mats; puis on enlève l'étoffe autour de ces mats, qui sont ensuite réunis les uns aux autres par des barrettes vénitiennes faites sur des fils lancés dans le vide.

Pour monter cette guipure en sachet, il faut établir un sachet parfumé, en satin blanc, bien capitonné, rattaché en charnière d'un côté, et à l'aide de rubans assortis au transparent des trois autres côtés. Le transparent devra être encadré d'une ruche assortie, sur laquelle s'appuient les bords festonnés du carré, lesquels pourront être terminés, soit par un picot, soit par une petite guipure.

26-27. COIFFURE DE BAL, DE SOIRÉE OU DE THÉATRE. — MODÈLE DE M. PHILIPPE.

17. à 22. Bijoux en or et corail. — Nous avons fait dessiner chez M. Boucheron, galerie de Valois, au Palais-Royal, à Paris, cette série de charmants bijoux, si délicats et si exquis de formes.

Le bracelet n° 17 est formé de grosses perles de corail, séparées par des diamants enchâssés dans une monture en or. Le médaillon n° 18 se compose, au centre, d'une grosse perle de corail, ceinte d'une auréole de diamants montés sur argent; le tout est entouré d'un ornement en or et corail. Le bouton de manchettes, dessin 19, est formé d'une monture en or supportant quatre petites perles de corail avec semis de diamants montés sur argent. Le collier n° 20 rappelle les mêmes dispositions.

Le pendant d'oreilles n° 21 est composé d'une perle de corail supportant un ornement d'or auquel sont suspendues trois poires de corail. Enfin, l'aigrette n° 22 est formée d'une grosse perle de corail enchâssée dans un ornemen d'or agrémenté de diamants et supportant quatre brindilles d'avoine formées de grains de corail qui tremblent sur une légère monture d'or.

23. — Ce bracelet est d'un style tout différent; il est en argent, rehaussé d'ornements en or très-brillant. Il est, comme les bijoux qui précèdent, de chez M. Boucheron.

24-25. Costume de faille couleur cuir de Russie. — Jupe garnie en tablier d'un grand volant froncé, surmonté d'un volant plissé et de trois autres petits volants froncés, dont le dernier à tête.

La jupe, par derrière, est garnie de trois dispositions de trois volants froncés.

Une bande ruchée, terminée par un nœud au-dessous de la poche, sépare la garniture du devant d'avec celle du derrière.

Corsage à gilet, garni tout autour d'un volant plissé. La basque forme pointe par devant et par derrière en dégageant la hanche. Petit postillon par derrière. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce corsage.

Manches ajustées et relevées en revers plissés sortant

28-29. TOILETTE DE CÉRÉMONIE (DEVANT ET DOS). — MODÈLE DE M. KINGSBURY, 7, RUE SCRIBE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de l'ouverture, avec nœud retenant les deux retournés. — Modèle de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

26-27. Coiffure de bal, de soirée ou de théâtre (vue par devant et par derrière). — Les cheveux sont relevés par derrière en racines droites et légèrement frisés par devant sur le sommet du front. Écharpe en crêpe de Chine bleu, chiffonnée autour d'une grosse rose parisienne; cette écharpe se termine par des franges de chenille. Une plume bronzée part du pied de la rose et se recourbe gracieusement en arrière sur la nuque. — Coiffure de la maison Philippe, 15, rue Royale.

28-29. Toilette de cérémonie. — La toilette entière est en faille lapis de deux tons. Le tablier est formé de grands plis bagués pris dans l'étoffe la plus foncée; dans le bas se trouve un volant clair.

Par derrière, la jupe est recouverte de deux volants, dont l'un est bordé d'un biais foncé mis à plat; au-dessus se trouve un grand plissé aux plis contrariés. Le point où se séparent ces nœuds en éventail est rattaché par des nœuds de faille bleu clair.

La tunique, d'un côté, retombe en longue pointe de châle bordée d'un volant clair, et, de l'autre côté, en longs flots de rubans étagés et mélangés des deux nuances. Le corsage est garni en fraise Margot. Les manches, de vrai style Henri III, sont bouillonnées et séparées par des biais de la nuance foncée. — Modèle de M. Kingsbury, 7, rue Scribe.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de sortie. — Robe en popeline de Lyon violet clair, faisant légèrement la traîne; le volant de la première jupe est beaucoup plus haut par derrière que sur le devant.

La tunique, ou seconde jupe, est garnie tout autour d'un volant à tête, monté en gros tuyaux d'orgue. Le vêtement, de style polonais, est en velours violet évêque, encadré d'une bande en chinchilla; la manche, à l'isabeau, retombe sur une seconde manche coudée, ajustée au bras; le devant du corsage est agrémenté d'une fourragère en passementerie avec jais du dernier genre. Chapeau de feutre gris Giselle, avec jarretière en bourdaloux, retenue par une agrafe de jais ou de nacre, à volonté; une longue plume noire, à tête violette, s'enroule sur le derrière de la calotte, qu'elle recouvre en partie.

Toilette d'excursion et de promenade. — Jupon de satin ou de velours noir, orné simplement d'un grand volant régulier et à tête. Tunique et dolman assortis en drap amazone gris havane assez clair, le tout illustré d'une riche broderie au passé, exécutée en chenille; une broderie simplement en soutache peut remplacer celle au passé: ce serait moins riche, c'est vrai, mais moins coûteux; la frange est en laine Thibet prise à même l'étoffe; dans la tête qui la compose se trouvent mêlés des brins de chenille ou de soie, qui la rehaussent. Le dolman est à manches fort courtes, laissant apercevoir celles du corsage qui se trouve en dessous. Chapeau de velours noir enrubanné de torsade rose et noire, accompagnée de flots de rubans assortis, surmontés d'une tête de plume rose bien soutenue qui retourne sur la calotte. Modèle du Bon-Marché.

PLANCHE DE PATRONS

Notre planche de supplément contient les patrons suivants:

Capeline pour dame. Le dessin se trouve dans le journal.

Paletot Célimène. Le dessin se trouve sur la grande planche du numéro du 19 octobre (fig. 31). Pour plus de clarté, nous avons reproduit ce dessin sur la planche de patrons de ce jour.

Corsage à basques pointues du costume de faille (fig. 24 et 25 du journal.)

Robe longue soutachée, pour bébé.

Deux cols en guipure Richelieu, pour dames.

Deux coins de mouchoirs en broderie.

Chiffres demandés.

Les explications des patrons et des broderies se trouvent sur le supplément.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Le temps est sombre : c'est au bruit monotone de la pluie fouettant les vitres que j'écris ce courrier; j'aperçois sur le trottoir, en face, de pauvres femmes retenant avec peine les plis d'un jupon, que garantit mal un parapluie secoué par le vent, et je fais quelques réflexions à ce sujet.

Ce n'est évidemment pas pour leur plaisir que les femmes qui trottent ainsi sous la pluie ont abandonné leur coin du feu, c'est parce que certaines obligations impérieuses les ont appelées au dehors; la plupart, même, vont ainsi gagner péniblement l'argent nécessaire à leur entretien, aux besoins multiples d'une famille. Il y a aussi parmi elles bon nombre de femmes courageuses et insouciantes de leur bien-être, pour qui un devoir d'amitié ou de famille à remplir rentre dans le cercle des obligations auxquelles on ne saurait facilement se soustraire; puis encore celles qui ont espéré vainement une place dans un omnibus ou qui ont attendu longtemps le passage d'un fiacre vide. Ne faut-il pas alors prendre bravement son parti et gagner de son pied... mouillé l'abri auquel on aspire? Eh bien, parmi toutes ces femmes que ne rebutent pas le mauvais temps, pour un motif ou pour un autre, il en est qui savent s'arranger de façon à se préserver de la boue et de la pluie, autant que faire se peut; d'autres, au contraire, qui, après une demi-heure de marche, présentent à l'œil un aspect pitoyable et rappellent involontairement à l'esprit l'image de ces malheureux barbets qui traînent dans la boue leurs longues soies et jusqu'à leurs oreilles. Je crois qu'on peut rester élégante même dans les circonstances les plus prosaïques, et je ne trouve rien de plus charmant qu'un pied, correctement, quoique solidement chaussé, marchant avec précaution au milieu d'un trottoir boueux. Si avec cela on a soin d'adopter, pour les jours de pluie, le jupon en moire de laine noire, assez court pour qu'il n'effleure jamais le sol, dans quelque position que la marche place le corps, une robe sans garniture, pouvant se serrer avec la main sans crainte de la chiffonner, on se rendra parfaitement compte qu'il est possible de faire, même de longues courses, sous la pluie, sans pour cela rentrer dans le piteux état dont j'ai parlé plus haut. Surtout pas de jupon blanc; je ne sache rien de plus laid, de plus désagréable à l'œil que le jupon blanc maculé de boue, mouillé et battant les jambes; le jupon noir seul est admis par les temps de pluie et surtout de pluie persistante, pendant la saison d'hiver.

Le waterproof, ce vêtement disgracieux, est cependant indispensable. Je conseillerai toujours de le faire simple et sans ornement; le plus *joli*, le plus orné, sera toujours laid, à mon avis. C'est un surtout, un pardessus destiné non point à garantir du froid, mais à préserver de la pluie et de l'humidité. Il faut donc le faire assez léger pour qu'il puisse *se jeter* sur l'ensemble de la toilette sans qu'il ajoute un poids trop grand et se rejeter sans difficulté en rentrant. La forme rotonde est celle qui remplit le mieux ce programme; cependant elle a l'inconvénient de gêner les mouvements des bras. On préfère maintenant la forme paletot très-large, avec grandes manches et vastes emmanchures. On ajoute, si on veut, un capuchon qui se puisse poser sur la tête au besoin. Dans ces conditions, le waterproof est non-seulement utile, mais même indispensable à toute femme qui sort à pied par tous les temps.

Il ne faut pas porter sous la pluie des plumes d'autruche frisées sur les chapeaux, car l'humidité les abîme complétement. Je conseillerai donc d'organiser soi-même, si on est capable, un chapeau de mauvais temps, en feutre, avec biais et torsades en faille, ou bien entouré d'un foulard sergé, roulé autour de la calotte et noué derrière. Sur le côté, une aile droite.

Je n'ai pas encore parlé de cette nouveauté : un foulard roulé autour d'un chapeau; c'est que je ne trouve pas cela extrêmement joli, et je n'admets cet ornement que pour un chapeau très-négligé. J'en ai vu un dernièrement qui était assez gracieusement arrangé. Sur une forme de feutre noir, abaissée par devant et bordée de velours, s'enroulait en torsade un foulard aux nuances changeantes vert-jaune. Les pointes du foulard formaient nœud, les deux pointes en l'air, et au milieu du nœud était posée une aile de perroquet de la même nuance. J'ajouterai que ce chapeau ne saurait convenir qu'à une jeune fille ou une très-jeune femme. On met aussi des foulards blanc et noir, ou bleus, ou gris feutre, avec aile grise; mais, je le répète, je ne recommande pas cela comme une mode à adopter; je signale une bizarrerie nouvelle qu'il est possible d'accepter en certains cas.

Beaucoup de femmes portent pendant l'hiver des bas de laine par raison de santé; je préfère de beaucoup les bas blancs, cependant je conviens que les bas de laine en couleur, soit bleus unis, soit rouges, soit rayés blanc et bleu, rouge et blanc, ou noir et rouge, sont assez généralement adoptés. Je ne pense pas cependant que l'on puisse *s'habiller* avec des bas de couleur; le bas blanc est le seul possible avec une toilette élégante. Je veux encore conseiller pour un temps de pluie le gant de cachemire ou le gant de castor, le gant régénération qui se fait écru pour l'été et gris pour l'hiver, et sur lequel l'eau n'a aucune influence, puisqu'il se lave à merveille. Les gants de peau mouillés deviennent affreux et sont absolument perdus. Tout ce qui précède peut se résumer ainsi : La véritable élégance ne consiste pas à être toujours mise élégamment, c'est-à-dire à porter de jolies choses ou des choses riches, mais bien à savoir conformer sa mise à la circonstance présente et à la modifier suivant les occasions, le lieu où l'on se trouve, l'heure de la journée et le temps qu'il fait. La femme qui se met le mieux est celle qui a le sentiment exact de ces nuances.

Mais la pluie ne durera pas toujours, et la neige pourrait bien lui succéder; occupons-nous donc des vêtements chauds que nous allons endosser avant peu, car l'époque de transition est finie.

Jamais, je crois, on ne vit tant de fourrures. Les plus à la mode sont : le skunks, la marmotte, et surtout le renard argenté et la loutre. On fait beaucoup de paletots entiers en loutre, garnis d'une bordure haute de 15 centimètres en castor. Le prix de ces vêtements varie de 400 fr. à 700 fr. Le castor est d'un brun plus clair que la loutre, le poil est plus long, très-épais, un peu laineux au toucher. La loutre de mer ou loutre du Kamchatka est une fourrure rare, très-estimée et peu connue, d'une nuance brune très-foncée, à poils longs, touffus et soyeux; son prix est trois fois plus élevé au moins que la loutre ordinaire. Quant à la marmotte, c'est la moins coûteuse des fourrures en vogue; un manchon en marmotte vaut de 35 à 50 fr., et la bande coûte de 7 à 10 fr. le mètre, suivant la qualité et la largeur. Le skunks naturel, en belle qualité, vaut de 14 à 18 fr. le mètre; le manchon coûte de 40 à 70 fr.. Comme doublure de vêtement, on emploie toujours le ventre de gris et le dos de gris.

Les étoffes sergées font fureur; on en fait en soie et en laine; on garnit même les chapeaux en soie sergée. Le velours se garnit avec du satin, et le satin avec du velours; on mélange aussi le satin et le velours en proportion égale. On fait, par exemple, un jupon de satin garni de volants et de tuyautés en velours, une tunique de velours avec tuyautés ou biais de satin, fraise de satin au corsage et crevés de satin aux manches, ou le contraire.

Les robes du soir se garnissent beaucoup dans le bas et en tablier; la jupe, unie par derrière et à traîne, se relève en pouf; le pouf est pris dans la longueur; on le forme, soit par des relevés en dessous, soit par le moyen d'une écharpe. On admettra moins facilement cette année les robes rasant terre pour réunions du soir, et la tendance certaine est de faire deux classifications bien tranchées, les toilettes du jour et les toilettes du soir : c'est une façon de compliquer encore la mode et d'augmenter les dépenses de chaque femme.

Les années précédentes, on faisait accepter fort bien une élégante toilette de visite pour une soirée intime; je doute qu'il en soit ainsi cet hiver, si toutefois les préoccupations politiques font trêve et si le mouvement mondain s'accentue un peu. En ce moment, le calme est absolu; point de fêtes, point de réunions, quelques représentations brillantes, mais on n'habille guère que *le corsage* au théâtre, on use, dans le fond d'une loge, les jupes démodées de l'hiver précédent. Un peu de temps encore et je pourrai, je l'espère, décrire plus d'une merveille destinée à s'épanouir sous les lustres des grandes fêtes et des réceptions solennelles.

MARIE DE SAVERNY.

A PROPOS D'UNE DOT

SCÈNE D'INTÉRIEUR

Par M. E. LEGOUVÉ

Lue dans la séance annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1873

Mesdames et messieurs,

Il y eut un temps, à ce que disent nos vieilles coutumes, où la dot d'une jeune fille ne consistait qu'en *un chapel de roses*. Ce temps-là est bien loin.

Aujourd'hui cette question de la dot est la grosse affaire dans les mariages, et elle donne lieu, au sein des familles, à plus d'une scène ou plaisante, ou triste, ou touchante : c'est une de ces scènes d'intérieur que je voudrais reproduire ici devant vous. Entrons donc, si vous voulez, dans le cabinet de M. Desgranges, à Villeneuve Saint-Georges. M. Desgranges, ancien commerçant retiré, cause au coin du feu avec sa femme et sa fille, et la conversation est fort animée, car il s'agit de mariage.

Un jeune architecte, M. Henri Grandval, demande la main de Madeleine, qu'il aime et dont il est aimé. Jusqu'ici rien de plus simple. Mais M. Granval le père ne veut marier son fils qu'à une demoiselle... de deux cent mille francs, et M. Desgranges n'en veut donner que cent mille à la sienne. Sa femme le presse de céder, sa fille l'en prie doucement, mais il refuse net. C'est un homme pratique et ferme que M. Desgranges, à qui l'on ne fait pas faire ce qu'il ne veut pas. La bonne Mme Desgranges appartient à la tribu des mères attendries qui ne peuvent pas dire *ma fille!* sans avoir des larmes dans la voix; elle insiste, elle supplie, et voyant son mari inflexible, elle se lève et lui dit avec indignation :

— Monsieur Desgranges! veux-tu savoir toute ma pensée? Tu n'as ni cœur ni entrailles!

— C'est convenu, ma femme.

— Tu n'es pas un père, tu es un...

— Un bourreau!

(*Déclamant.*)

Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin!

IPHIGÉNIE, acte IIIe, scène...

— Monsieur Desgranges!

— Madame Desgranges!

— Sais-tu bien, monsieur Desgranges, qu'avec ton flegme ironique, tu finiras par me mettre hors de moi, par me faire sortir de mon caractère!

— Pourvu que tu n'y rentres pas, ma femme! répondit à mi-voix M. Desgranges.

— Ah! c'est trop fort!

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

— Assez, ma mère! assez! dit Madeleine en se levant à son tour, je ne veux pas être cause que mon père et toi vous vous parliez ainsi. Et, puisqu'il ne croit pas devoir faire ce que nous lui demandons, ajouta-t-elle en commençant à pleurer, puisqu'il nous refuse ce que nous désirons tant, ce qui ferait notre bonheur à Henri et à moi...

— Elle pleure! s'écria Mme Desgranges, ô ma fille! ma petite fille! et cela ne l'émeut pas, monstre! Tu peux voir ses larmes, tu peux l'entendre te dire avec sa voix si douce que cela ferait son bonheur... et rester inflexible!

— Que veux-tu, ma chère? quand je vois une femme pleurer, je me méfie toujours.

— Comment?

— Ce n'est pas ma faute, je me souviens. Au début de notre mariage, tu as si souvent pleuré quand tu voulais obtenir quelque chose de moi, que les larmes des femmes me font toujours l'effet d'un placement.

— O mon père! mon père; s'écria Madeleine, comment peux-tu douter de mon chagrin! tu ne crois donc pas que j'aime Henri?

— Si vraiment!

— Henri est bon et spirituel; tu dis toi-même qu'il a un bel avenir comme architecte.

— C'est vrai!

— Son père, M. de Grandval, est un homme...

— Des plus honorables.

— Eh bien, alors ..

— Oui, eh bien, alors? ajouta Mme Desgranges.

— Eh bien, alors, qu'elle l'épouse! Je lui donne mon consentement, et avec mon consentement cent mille francs de dot; mais deux cent mille, comme le demande M. de Grandval, non!

— Pourquoi? reprit Mme Desgranges.

— Pourquoi est charmant! Parce que je ne suis pas assez riche pour donner deux cent mille francs à ma fille sans me gêner.

— Il t'en restera toujours assez!

— Assez, c'est trop peu!

— A ton âge, on n'a pas plus de besoins.

— Au contraire! chaque année de plus amène un besoin de plus. Il n'y a pas une infirmité qui ne soit une dépense. Ma vue baisse, il me faut des lunettes; mes jambes fléchissent, il me faut une voiture; mes cheveux tombent, il me faut un toupet. Et les caoutchoucs! et la flanelle! Mais j'en ai pour cent francs par an, rien qu'en flanelle!

— Mais...

— Non, non! que la jeunesse soit pauvre, c'est juste! c'est son lot! Est-ce qu'elle a besoin de quelque chose? Qu'importe le bon souper et le gîte quand on a le reste? mais la vieillesse...

— Tu n'est pas vieux, dit aimablement Mme Desgranges.

— Oh! oh! si tu me dis des choses agréables, cela devient grave!

— Voyons, voyons, reprit-elle avec câlinerie, raisonnons... De quoi s'agit-il, après tout? de quelques réductions dans notre train de vie; d'avoir, par exemple, un domestique de moins.

— Précisément!

— Eh bien, tant mieux!

— Tant pis! je suis paresseux; j'aime à être servi.

— Et tu t'alourdis! tu engraisses! tandis que si tu te servais un peu toi-même, tu resterais actif, jeune...

— Je n'y tiens pas!

— Mais moi, j'y tiens, dans ton intérêt! C'est comme pour notre table; nous retrancherons, je le suppose, un plat à notre dîner...

— Du tout! c'est ce que je ne veux pas, je suis gourmand!

— C'est un péché, père, dit Madeleine.

— Soit! mais un péché très-agréable, et il m'en reste si peu de cette espèce-là! Ma chère gourmandise! Mais je n'entends jamais approcher l'heure du dîner sans voir flotter devant mes yeux comme un rêve... le menu! sans me dire... Ah! çà, quel joli plat de douceur ma femme m'aura-t-elle imaginé pour aujourd'hui?... car je te rends justice là-dessus... tu as beaucoup d'imagination pour les entremets sucrés!

— Oui! oui! répondit plus doucement Mme Desgranges, flattée par ce compliment sur ses talents de femme de ménage, mais qu'arrive-t-il? Que tu manges trop! Tu te fais mal! Tu deviens tout rouge! Le médecin l'a dit, cela te jouera un mauvais tour, tandis qu'avec un ordinaire modeste... en devenant sobre. .

— Oh! sobre. Quel mot fade!

— Tu resteras frais .. calme... la tête libre .. tu deviendras même meilleur!

— Oui! oui! *Mens sana in corpore sano.*

— C'est-à-dire que, si tu avais le sens commun... tu devrais remercier Madeleine de la dot que tu lui donnes, car tu prolonges ainsi ta vie dans ce monde, et tu assures ton salut dans l'autre!...

— Oh! père! père!

— Voyons! reprit avec plus d'instance Mme Desgranges, s'apercevant que son mari faiblissait un peu; voyons!... je te connais! Tu as le cœur excellent!... Toutes ces petites privations-là seront des bonheurs pour toi? Réponds! Est-ce que tu ne seras pas trop heureux de te saigner pour ta fille?

— Oui! oui! je sais! le pélican! Mais il paraît que ce n'est pas vrai!

A ce moment, entre le jeune prétendu. Madeleine l'aperçoit. Elle court à lui, et le prenant par la main :

— Venez, monsieur Henri, venez! Joignez-vous à nous! Mon père commence à se laisser toucher!

— Moi? dit Desgranges.

— Oh! monsieur! monsieur! s'écria le jeune homme avec émotion..

Mais tout à coup M. Desgranges, se tournant vivement vers lui :

— Parbleu! vous faites bien d'arriver. Cela me rend à moi-même. Ah! çà, vous n'avez donc pas de cœur, vous! Comment! vous êtes aimé d'une jolie fille comme elle, bonne, instruite, affectueuse, et vous ne voulez pas l'épouser si elle n'a que cent mille francs de dot!

— Mais, mon père!...

— Il le marchande!... Mais, moi, moi, quand j'ai épousé ta mère, elle valait cinquante mille francs moins que toi!

— Comment! s'écria Mme Desgranges.

— Je veux dire qu'elle avait cinquante mille francs de moins que toi!... Et je n'ai pas hésité pourtant...

— Je n'hésite pas non plus! reprit vivement Henri.

— C'est son père qui refuse, mon ami!

— Oui, dit Madeleine, c'est son père! Mais, lui, il ne tient pas du tout à la fortune! Il m'a répété vingt fois qu'il me prendrait sans dot; qu'il aimerait même mieux que je n'eusse rien.

— C'est vrai! s'écria le jeune homme.

— Oui! oui!... on dit cela! Je l'ai dit aussi, moi... mais en dedans...

— Comment! reprend vivement Mme Desgranges, ce n'était donc pas vrai?

— Ce qui est vrai, c'est que je trouve stupide cette maxime que les pères doivent s'immoler pour leurs enfants!

— S'immoler! dit Madeleine. Est-ce que je le voudrais? Est-ce que nous le voudrions? Est-ce que cet argent ne resterait pas à toi?

— Ta, ta, ta! L'argent ne peut pas être dans deux endroits à la fois. Si je vous le donne, je le perds, et si je ne vous le donne pas, je le garde : c'est clair comme le jour.

— Mais, père ..

— Mes idées sont faites là-dessus. Un père doit être plus riche que ses enfants.

— Qu'importe qui est le plus riche? dit Mme Desgranges. Est-ce que leur maison ne sera pas la nôtre?

— Jamais! Un père ne doit jamais se mettre dans la dépendance de ses enfants, et cela pour les enfants même, afin de ne pas les rendre ingrats.

— Oh! père! se récria Madeleine. Oses-tu dire...

— Ton bon petit cœur se révolte à ce mot..

— Oh! oui. Tu m'as fait bien mal!

— Je le crois! Je crois à la sincérité de ton indignation, mais...

— Mais, dit Henri, pour qui nous prenez-vous donc, monsieur?

— Pour des enfants pleins de cœur, de bons sentiments, et c'est pour cela que je ne veux point vous gâter. Avez-vous entendu parler d'une pièce de théâtre nommée *le Roi Lear*?

— De Shakespeare?

— Juste! Eh bien, savez-vous ce que c'est que son roi Lear? Un vieil imbécile qui n'a eu que le sort qu'il méritait!... Et quant à mesdames ses filles, Shakespeare, tout Shakespeare qu'il est, a fait une grosse faute, c'est de les peindre méchantes dès le début. Ce qu'il fallait, c'était de les montrer corrompues par la prodigalité insensée de leur père, conduites à l'ingratitude par le bienfait... Voilà la vérité! Car enfin, supprimez le bienfait, il n'y a plus d'ingratitude. Or, comme j'ai autant de sollicitude pour votre perfection que ma femme en a pour mon perfectionnement, je refuse net de me dépouiller pour vous, de peur de vous exposer à la tentation...

— Mais...

— Pas de mais! C'est résolu.. Henri, allez trouver votre père et essayez de le faire renoncer à sa prétention! Que diable! il est plus facile de ne pas demander cent mille francs que de les donner.

— Mais, dit Madeleine, s'il ne réussit pas à convaincre son père?

— C'est qu'il ne l'aimera pas assez! Auquel cas, je ne le regretterai pas!...

— Monstre! bourreau! égoïste! matérialiste! s'écria Mme Desgranges.

— Va! va!...

— Adieu, monsieur Henri! dit Madeleine.

— Non, mademoiselle, au revoir! Votre père a raison! je ne serais pas digne de vous si je ne vous conquérais pas.

— A la bonne heure, jeune homme! Voilà un mot qui vous rend mon estime! Je ne vous donnerai pas un sou de plus pour cela, mais je vous estime. Partez et revenez.

II

Un mois après cette scène, les jeunes gens étaient mariés; un an plus tard, Mme Desgranges était marraine; la deuxième année, M. Desgranges était parrain, et, trois ans écoulés, nous retrouvons le jeune ménage et le vieux, les parents et les enfants, installés dans la jolie maison de Villeneuve-Saint-Georges.

J'ai dit que M. Henri Grandval était architecte, mais jeune architecte, c'est-à-dire trop souvent, hélas! architecte *in partibus*. De tous les artistes, les plus malheureux sont certainement les architectes. Un poëte a beau être pauvre, il trouvera toujours une plume pour écrire ses vers; un musicien, une feuille de papier réglé pour écrire ses notes; un peintre, un pinceau et un bout de toile pour y jeter ses idées de tableau; mais des pierres de taille, des pierres meulières et un terrain propre à la bâtisse, on n'en a pas sous la main, on n'en a pas à volonté. On ne bâtit pas des maisons pour son plaisir! Et qui est-ce qui en confie à un jeune architecte? Il a un art et pas de matériaux pour l'exercer; sa profession est de construire, et il n'a pas de constructions à faire... Imaginez-vous un castor en disponibilité! Ses seuls clients sont de petits propriétaires, qui, ayant quelque lézarde à reboucher, quelque fenêtre à percer, quelque mur à raccommoder, prennent un petit architecte, comme on prend un petit médecin... pour les indispositions, dans l'espoir de le payer moins cher! .. Tel était le sort de Henri Grandval.

Pour se dédommager de ces vils travaux, qu'il nommait des travaux... dinatoires, il employait son rare talent de dessinateur et d'aquarelliste à faire des plans de château, à concourir pour toutes les grandes reconstructions publiques, à envoyer, à qui de droit, des projets d'édifices d'utilité générale, et comme il avait la juste prétention d'être un homme pratique en même temps qu'un homme d'art, il joignait à ces dessins, des devis, des coupes, des plans de distribution qui faisaient le plus grand honneur à la solidité de ses études, mais qui avaient un grand inconvénient, c'était de lui coûter beaucoup d'argent; car il fallait payer les géomètres, payer les métreurs, payer les vérificateurs, de façon qu'il employait pour ses projets de construction tout l'argent que lui rapportaient ses réparations; il dépensait en poésie tout ce qu'il avait gagné en prose.

Son budget se composait, comme on le sait, de la dot de sa femme et de la sienne, ce qui lui constituait un revenu fort suffisant pour ce qu'on appelait autrefois un bourgeois du Marais. Mais un artiste?... un homme qui aime le beau! C'est très-cher d'aimer le beau! On trouve une occasion de belle tapisserie ancienne. Comment résister au plaisir de l'acheter? On lit la description d'un monument admirable, découvert récemment. Comment ne pas aller le visiter? Les voyages d'art sont presque un devoir pour les artistes. Ce qui les perd surtout, ce sont les prix réduits; ce sont ces grandes affiches s'étalant sur toutes les murailles, et portant en grosses lettres rouges ces mots cabalistiques : *Parcours d'un mois dans le nord de l'Italie, avec séjour dans les principales villes : cent cinquante francs!* Cent cinquante francs! C'est si bon marché! Rien de ruineux comme le bon marché! Ces grandes affiches sont immorales comme des boutiques de changeur, et l'on peut d'autant moins résister à la tentation, qu'on a l'air d'être raisonnable en y succombant.

Notre jeune ménage succombait donc souvent, et si vous ajoutez à cela que le mari était très-amoureux de sa femme, et par conséquent la voulait charmante et bien parée; si vous vous souvenez qu'en trois ans, ils s'étaient donné le luxe d'un garçon et d'une fille, vous comprendrez sans peine que généralement, quand arrivait la seconde moitié de chaque trimestre, ils étaient d'un gêné... d'un gêné... qui fendait le cœur de la bonne Mme Desgranges et attirait sur la tête de M. Desgranges un déluge de prières et d'invectives...

— Mon ami, je t'en supplie, accorde-leur un supplément de dot!

— Je n'en garderai bien, répondait M. Desgranges, je m'applaudis trop du parti que j'ai pris! Mon système est trop bon pour que j'en change.

— Comment, as-tu le cœur de les voir et de les laisser aussi gênés?

— Ils sont gênés?

— Affreusement, mon ami.

— Tant mieux! Mon gendre se donnera plus de mal pour acquérir une clientèle.

— Mais elle ne vient pas, cette clientèle!

— Raison de plus pour tout faire afin qu'elle vienne.

— Ils ont des charges de plus!

— Tu veux dire des bonheurs de plus!

Et comme Mme Desgranges levait les bras au ciel...

— Voyons! ma femme! pas d'exclamations, et raisonnons. Supposons qu'il y a trois ans, j'ale donné à ma fille cent mille francs de plus comme tu le voulais, que serait-il arrivé?

— Il serait arrivé, reprit Mme Desgranges avec un mélange d'indignation et d'attendrissement, qu'au lieu de vivre de privations comme ils ont été obligés de le faire depuis trois ans, au lieu de se tout refuser...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Permettez! ma femme, permettez! Il me semble...

— Il te semble?.. Eh bien! veux-tu que je te dise? Quand je vais chez eux à l'heure du dîner, que je vois leur pauvre petit couvert si modeste... un seul plat de viande, un seul plat de légumes, et pas d'entremets sucrés, les pauvres chéris! et qu'en revenant chez nous je te trouve, toi, attablé jusqu'au menton, avec de bonnes poulardes rôties, de bons perdreaux bardés... car il te les faut bardés, maintenant...

— Que veux-tu, ma chère, en vieillissant...

— Eh bien, cela me fait mal! je me reproche tous les bons morceaux que je mange.

— Pas moi!

— Je nous trouve révoltants...

— Ma femme!... ma femme!... du calme! et revenons à la question, car tu t'en es complétement écartée. Suis bien mon raisonnement si tu peux. Nous sommes aujourd'hui le 15 novembre; notre fille, notre gendre, leurs deux enfants, leurs deux domestiques sont ici dans notre maison de campagne depuis le 13 août, soit trois mois deux jours; et ils comptent y rester, eux, leurs enfants et leurs domestiques, jusqu'au moment de notre départ, soit le 20 décembre...

— Eh bien! Est-ce que tu veux leur reprocher leur séjour ici, maintenant? Est-ce que tu vas te plaindre de ce que leur présence te coûte? Est-ce que tu aurais l'idée de les exiler de chez toi.. de chez moi!... Oh! mais un instant, halte-là!

— Ma femme!

— Me priver de la vue de mes enfants! mais c'est ma seule consolation ici-bas!

— Merci!

— C'est que je te connais! Tu es capable de trouver que les enfants font trop de bruit! Pauvres amours!... dont les petites voix sont si douces, dont les petits pas sont si mignons!

— Mais qui est-ce qui te dit le contraire? s'écria M. Desgranges avec impatience; laisse-moi donc parler, et encore une fois suis mon raisonnement. Pourquoi notre fille et notre gendre sont-ils restés avec nous trois mois et deux jours, et pourquoi y resteront-ils jusqu'au 20 décembre!

— Belle question! Parce qu'ils nous aiment! Parce qu'ils se plaisent avec nous!... Parce qu'ils savent nous faire plaisir!... Parce qu'ils sont affectueux, sensibles...

— Enfin, tout le contraire de moi... n'est-ce pas? dit M. Desgranges en riant; puis allant à sa femme : Tiens! viens, que je t'embrasse!... Je t'adore, toi, parce que tu as toujours douze ans.

— Comment! douze ans!

— Je veux dire parce que tu es et seras toujours la bonne créature, naïve, confiante, crédule, que j'ai épousée avec tant de plaisir!

— Comment naïve! crédule! répliqua Mme Desgranges un peu offensée. Est-ce que tu prétendrais que nos enfants ne sont pas...

— Si, ma femme... ils sont tout cela et plus encore! Mais t'imagines-tu que ta fille, avec sa jolie figure qu'elle a plaisir à montrer parce que l'on a plaisir à la voir, que ton gendre avec ses goûts d'artiste et son imagination, laisseraient là Paris et ses premiers plaisirs d'hiver; bien plus, qu'il irait, lui, à Paris pour ses affaires tous les matins et en reviendrait tous les soirs, le tout pour l'unique bonheur de faire une partie de piquet avec un père qui commence à être un peu sourd et une mère qui gagnerait à être un peu muette?

— Mais que supposes-tu donc? Quel motif donnes-tu à leur séjour prolongé chez nous!

— Ma chère, reprit M. Desgranges en riant, te rappelles-tu que quand tu étais jeune et que tu avais de fort beaux cheveux, tu étais enchantée d'aller à la campagne pour laisser *reposer ta raie!*... Eh bien! nos enfants sont enchantés de rester ici pour laisser reposer leur bourse.

— Ah!... malheureux! peux-tu supposer...

— Je ne leur en veux pas! Je ne les accuse ni d'ingratitude ni d'indifférence. Je suis sûr que s'ils avaient vingt mille livres de rente au lieu de dix, ils nous aimeraient toujours, mais moins longtemps de suite. Ainsi, par exemple, je ne connais pas de gendre pareil au mien : on n'a pas plus de déférence, plus d'attentions : il ne laisse pas passer un seul de mes anniversaires, anniversaire de fête, anniversaire de naissance, anniversaire de mariage, sans accourir avec un énorme bouquet.

— Et tu crois que l'intérêt seul...

— Oh! non! ma femme! Pas l'intérêt seul!... non, l'intérêt composé... composé moitié d'affection et moitié de calcul .. calcul inconscient dont il ne se rend pas compte, mais que je devine, qui tient à ce qu'il a besoin de moi, et dont je profite sans lui en vouloir.

— Tiens! tu n'es qu'un malheureux! Tu dépoétises tout! Tu désenchantes tout! Il faut être capable de pareils sentiments pour les prêter aux autres! C'est monstrueux!

— Du tout! C'est naturel! Les vieux sont très-ennuyeux! Il faut qu'ils se rattrapent par quelque chose! Je me rattrape par l'hospitalité!

— Dis tout de suite que nos enfants prennent notre maison comme une auberge!...

— Eh! sans doute l'auberge du *Lion d'Or!* Ici on loge à pied et à cheval les enfants gênés qui ont des économies à faire. Ont-ils trop dépensé en spectacles, en bals, en concerts? Allons passer huit jours chez papa! Projettent-ils de se payer un petit voyage? Allons passer un mois chez papa! Un des enfants est un peu souffrant?... Envoyons-le à la campagne chez papa! Et on l'envoie!... Et l'on vient avec lui! Et comme on est reçu à bras ouverts! comme on est défrayé de tout, comme le père a une bonne installation et une bonne table, comme on y trouve de bonnes poulardes et de bons perdreaux, que le père égoïste est enchanté de partager avec ses enfants, ils viennent, ils reviennent, et ils restent avec plaisir.

— Ah! le misérable!... Il fait de l'égoïsme avec tout, même avec l'amour paternel!

— Mais suppose, au contraire, reprit M. Desgranges sans avoir l'air d'entendre sa femme... suppose que j'aie doublé la dot de ma fille, comme tu le voulais, que serait-il arrivé? Qu'aujourd'hui nos enfants, vu la tête un peu enthousiaste de mon gendre, ne seraient peut-être pas beaucoup plus riches, et que moi, je serais beaucoup plus pauvre; que je ne pourrais les recevoir aussi bien, et qu'ils viendraient moins chez moi, parce qu'ils seraient mieux chez eux. Ah! bon Dieu, ma chère! Mais si mes enfants étaient plus riches que nous, il y a plus de six semaines déjà que ma fille trouverait Villeneuve-Saint-Georges trop humide à l'automne; qu'elle redouterait pour ses enfants les brouillards de la rivière, et que mon gendre m'aurait déclaré que ces voyages quotidiens altèrent sa santé!... Voici donc ma conclusion, que je dédie à tous les pères qui ont des filles à marier : « Voulez-vous garder vos enfants, gardez votre argent! Voulez-vous jouir de vos petits-enfants, gardez votre argent! Car, c'est grâce à l'argent que le père reste le chef de la famille, que la maison paternelle reste le foyer domestique, c'est-à-dire pour les vieux une retraite d'honneur et de bien-être; pour les jeunes, un lieu de refuge et de plaisir; pour les petits, un nid où ils viennent chercher la santé et parfois des soins plus intelligents que les soins maternels eux-mêmes; pour tous enfin, un centre, un sanctuaire où se forment les souvenirs, où grandissent et vieillissent les générations successives, où se perpétuent enfin les traditions de respect et de tendresse! » Appelle, si tu le veux, ma prévoyance calcul et personnalité, moi, je la nomme le véritable amour paternel, celui qui consiste à rendre les enfants plus heureux et meilleurs! Car, remarque-le bien, ma chère, mon gendre avait, je veux le *croire*, les plus heureuses dispositions pour faire un gendre charmant, mais enfin, sans ma prévoyance, ces bonnes qualités seraient peut-être restées à l'état de germe, de boutons... A qui donc doit-il leur plein épanouissement? A moi! Affabulation : je n'ajouterai pas un sou à la dot de ma fille.

III

Nous voici au 30 novembre, quinze jours plus tard, mais toujours à Villeneuve-Saint-Georges; car si, dans cette scène, j'ai un peu violé l'unité de temps, j'ai du moins toujours respecté l'unité de lieu. La maison de M. Desgranges est en joie. Jamais il n'a paru, lui, aussi gai et aussi heureux. C'est le vingt-cinquième anniversaire de son mariage.

— Ma femme, a-t-il dit à Mme Desgranges, voilà un jour qu'il faut célébrer dignement. Il ne s'agit pas d'économiser aujourd'hui. Toutes voiles dehors! un dîner... comme si j'étais gourmand! J'ai bien recommandé à notre fille, qui a été passer une journée à Paris pour je ne sais quelle affaire, de revenir avec son mari par le train de quatre heures. Elle trouvera dans sa chambre une jolie robe neuve, dont je veux qu'elle se pare aujourd'hui. Et quant à toi, si tu m'aimes encore un peu, malgré mes défauts, prouve-le-moi! fais-toi charmante aussi; mets pour le dîner et la soirée, car j'ai invité tout notre voisinage, mets les diamants de ma pauvre mère. Ils me représentent ce que j'ai le plus aimé dans le monde! Elle, qui me les a donnés pour toi; toi qui les as portés pour moi et pour elle; ta fille qui les portera pour nous trois...

Et là-dessus, M. Desgranges s'éloigna pour cacher un peu d'émotion.

Pourquoi Mme Desgranges ne lui répondit-elle pas? Pourquoi resta-t-elle quelque temps immobile et la tête baissée? Pourquoi sa fille, en arrivant, l'entraîna-t-elle dans la chambre en pleurant? Pourquoi le gendre était-il sombre? Pourquoi la cloche du dîner les fit-elle tressaillir tous trois? Pourquoi, en entrant dans la salle à manger, la mère jeta-t-elle un regard troublé sur son mari? Pourquoi M. Desgranges, en l'apercevant, proféra-t-il un mot qui était presque un reproche? Pourquoi? Ce mot même dit tout :

— Tu n'as pas tes diamants! s'écria le père.

La mère, pour toute réponse, se jeta dans les bras de son mari en pleurant. La fille lui baisa la main en s'agenouillant devant lui.

— Tu n'as pas tes diamants! qu'en as-tu fait?

La femme et les enfants se turent.

— Tu ne réponds pas, reprit le père d'une voix plus sévère, c'est donc à moi de parler. Tu les as vendus! vendus pour payer l'imprudence de ton gendre! Oui, parce qu'il lui a plu de s'associer à une entreprise mal conçue; parce qu'il a fait la folie de répondre pour des coquins qui l'ont trompé, il a fallu que toi, afin de payer la moitié de sa dette... car il doit encore douze mille francs, il a fallu que tu m'arrachasses le plus cher souvenir de ma pauvre mère, le plus précieux témoin de notre tendresse... que tu empoisonnasses enfin la joie de ce beau jour. Ah! c'est mal!

La mère essaya de balbutier quelques excuses...

— Il suffit, reprit M. Desgranges en l'interrompant, voici les domestiques, allez vous asseoir à vos places.

Mère et enfants se dirigent en silence vers la table, mais tout à coup, en dépliant sa serviette, Mme Desgranges poussa un grand cri; son gendre en fit autant, et tous deux se précipitèrent vers M. Desgranges, les yeux pleins de larmes... La mère avait trouvé son écrin de diamants sous son couvert, et le gendre les douze mille francs qui lui manquaient.

— Ah! mon ami...

— Mon père!...

— C'est bon! c'est bon! reprit M. Desgranges en se dégageant de leurs embrassements. Vous ne m'appelez plus égoïste, maintenant. Eh bien, ma prévoyance avait-elle raison, et comprenez-vous enfin qu'il faut qu'un père reste toujours plus riche que ses enfants, ne fût-ce... ne fût-ce, mes amis, que pour leur venir en aide dans un moment de crise et les sauver d'une catastrophe? Seulement, mon gendre, ne recommencez pas, parce que je ne pourrais pas recommencer.

E. LEGOUVÉ.

Les Menus de la Saison

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Purée de marrons à la mancelle.
Merlans à la provençale.
Gigot de mouton braisé, garniture de navets
Perdreaux ou grouses d'Écosse rôtis.
Haricots ou racines de cerfeuil bulbeux sautés au beurre.
Flan de riz meringué.

La purée de marrons à la mancelle est un mélange de purée de gibier et de purée de marrons frais.

Le merlan à la provençale est cuit dans la poissonnière, puis servi avec des anchois frits et une sauce faite d'un léger roux mouillé de bouillon, et dans lequel sont incorporés beurre, persil et jus de citron.

Les racines de *cerfeuil bulbeux* sont une sorte de petites carottes naines qui constituent un excellent légume.

LE BARON BRISSE.

Succès. *Peau de Satin! Cœur d'artichaut!* polkas de J. Klein.

480,192,000 lettres, **11,704,700** lignes, **93,637,000** mots, **24,000** pages, **192,000** articles, contenant tout ce qui est et tout ce qui doit s'apprendre, tel est le *Grand dictionnaire Larousse*, payable 20 fr. par mois. — Librairie Aug. Pilon, rue de Fleurus, 33, à Paris.

On ne se rend pas assez compte combien est grande l'influence d'une bonne parfumerie sur notre conservation. Rien ne peut être comparé à tout ce que la maison *Ed. Pinaud et Meyer* vient de créer tout récemment : Le savon au lait d'Hébé, et comme eau de toilette, le lait d'Hébé, qui est la perfection la plus reconnue.

L'eau de toilette à l'oppoponax, ainsi que l'extrait d'oppoponax pour mouchoirs sont les parfums les plus à la mode à présent. Les savons de toilette de chez *Ed. Pinaud*, 50, *boulevard des Italiens*, se recommandent tous par leur grande finesse; le suc de laitue, le suc de nymphéa, le savon neige et l'excellent savon des enfants, à 40 cent. le petit pain. Le dernier bouquet éclos à la *Corbeille fleurie*, c'est le bouquet de l'Exposition de Vienne, de vraies fleurs parmi les autres fleurs.

B. DE S.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

A voleur, voleur et demi.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 97. Dimanche, 9 Novembre 1873.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1-2. TOILETTE DE VILLE (DEVANT ET DOS). — MODÈLE DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de ville (devant et dos). — Toilette de promenade. — Toilette de visites. — Toilette de soirée. — Toilette de bal. — Brassière Mignonnette. — Quatre mouchoirs de poche. — Fac-simile d'étoffe nouvelle. — Vide-poche hamac (3 dessins). — Bande de tapisserie. — Dentelle en lacet Renaissance. — Les curiosités de la mode. — Marchands de poisson bordelaise sous la Restauration. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Toilette de ville (devant et dos). — La robe, en satin couleur bois ou marron doré, a des ornements en étoffe rayée, moitié faille et moitié velours, de même couleur, mais de teinte un peu plus foncée.

5. MOUCHOIR DE POCHE.

7. MOUCHOIR DE DEMI-TOILETTE.

selet aux longues basques, qui est posé sur le corsage, ainsi que les brassards des manches, et la ceinture qui retombe sur le côté de la draperie par derrière. Cette étoffe, déjà si riche, est encore agrémentée de pois blancs brodés au passé sur les bandes de velours.

Autour du cou se trouve une fraise composée de ruchés de faille bleue et de satin marron doré alternés; un contre-col en étoffe rayée encadre cette fraise; les manches sont également garnies de volants ruchés, mi-partie bleus et mi-partie marron doré. — Modèle de Mme Cavally, 6, boulevard des Capucines.

3. BRASSIÈRE MIGNONNETTE.

La jupe, qui fait traîne par derrière, est garnie d'un haut volant aux plis réguliers, mais non arrêtés, sur lesquels retombe une première tunique ornée d'un plissé de satin et formant châle; sur cette tunique retombe une draperie, — on ne peut appeler cet ornement fantaisiste d'un autre nom, car ce n'est pas, à proprement parler, une tunique, et ce n'est pas non plus une écharpe; cela tient des deux. — Cette draperie est doublée de faille bleue, laquelle forme large revers ou bordure à l'endroit.

Le tablier de la robe est orné de plissés de satin alternés par une bande de l'étoffe rayée, faille et velours. Dans cette étoffe, se trouve également pris le corselet aux longues basques, qui est posé sur le corsage, ainsi que les brassards des manches, et la ceinture qui retombe sur le côté de la draperie par derrière. Cette étoffe, déjà si riche, est encore agrémentée de pois blancs brodés au passé sur les bandes de velours.

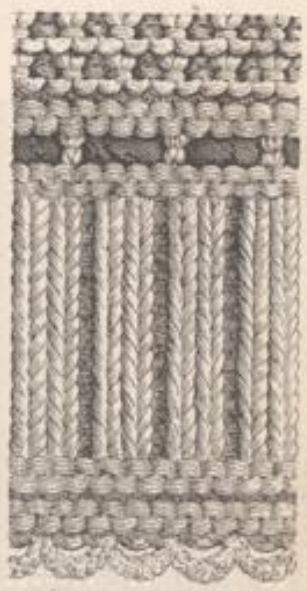
Autour du cou se trouve une fraise composée de ruchés de faille bleue et de satin marron doré alternés; un contre-col en étoffe rayée encadre cette fraise; les manches sont également garnies de volants ruchés, mi-partie bleus et mi-partie marron doré. — Modèle de Mme Cavally, 6, boulevard des Capucines.

3-4. Brassière mignonnette. — Cette ravissante brassière se fait tout en tricot plein, bien souple et bien moelleux. On l'exécute de préférence au point norvégien; on pourra néanmoins se servir de tout autre point, pourvu qu'il ne soit pas à jour.

Tricot norvégien. — Voici d'abord la marche de ce point en lui-même; nous nous occuperons tout à l'heure de la direction de la brassière :

1er *tour*. — 3 mailles à l'envers, 2 mailles simples, 3 mailles à l'envers.

2e *tour*. — 3 mailles simples, 2 mailles à l'envers, 3 mailles simples.



4. TRICOT ET DENTELLE DE LA BRASSIÈRE.

C'est alors que commence cette espèce de pince qui cambre la taille. Faites pour le milieu un rétréci et un augmenté en même temps, et cela au 24e point. De l'autre côté, répétez le rétréci au 24e point.

Travaillez ainsi durant dix rangées consécutives.

Tricotez 4 rangées unies, ou du moins du même dessin, en faisant toujours au milieu l'augmenté et le rétréci, mais en ne continuant pas sur les côtés.

S'arrêter là, puis recommencer la deuxième partie du dos semblable à la première.

Ceci fait, il s'agit de réunir sur une seule aiguille les trois parties de la brassière et de continuer le dessin tel qu'il est commencé, durant vingt rangées.

Le corps de la brassière est alors terminé; il faut réunir les épaulettes et les coudre l'une à l'autre, puis faire la dentelle du haut et du bas, ainsi que l'entre-deux formant trou-trou.

Dentelle du haut et du bas. — J'observe d'abord que, dans cette partie, elle est séparée de l'entre-deux par une hauteur de tricot à côtes; ces côtes sont établies en faisant 2 mailles à l'envers, 2 à l'endroit, les unes au-dessus des autres, et cela durant 15 rangées.

1er *rang*. — 1 maille simple, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 1 maille à l'envers; laissez la laine devant l'aiguille, 1 surjet simple, 2 mailles à l'envers.

3e, 5e, 7e et 9e *rangs*. — Comme le premier.

4e, 6e, 8e, 10e, 12e. — Comme le deuxième.

Il faut ensuite passer une petite faveur, qui sert de coulisse, dans le haut et dans le bas de la brassière, au milieu de la dentelle, et ladite brassière est achevée. Pour plus de clarté, nous avons fait reproduire en grande

3e *tour*. — Toutes mailles simples.

4e *tour*. — Toutes mailles à l'envers.

5e *tour*. — Comme le premier.

6e *tour*. — Comme le deuxième.

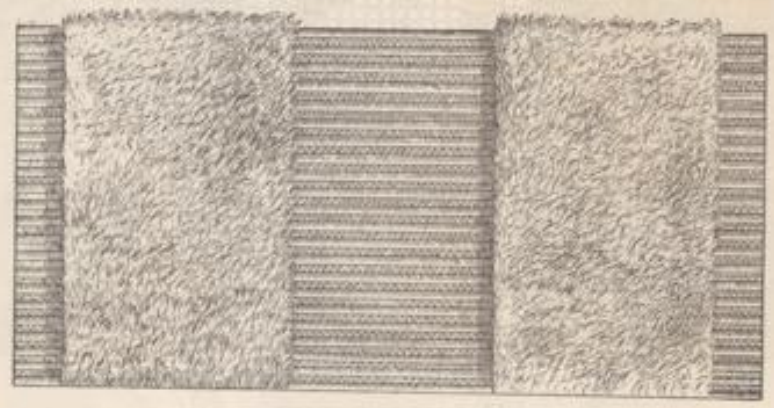
Brassière. — Pour exécuter la brassière dont nous reproduisons le modèle, commencez par monter sur deux aiguilles 32 mailles; faites votre dessin tel que je viens de vous l'indiquer; rabattez, pour l'épaulette, une maille au bout de votre aiguille, mais à partir seulement de la 16e maille, les premières étant réservées pour l'encolure, et cela durant 16 tours.

Faites ensuite 16 rangs unis sans diminutions ni augmentations.

Arrêtez-vous là. Montez 58 mailles pour le devant; rabattez pour l'épaulette 1 point de chaque côté; puis, au bout de 8 rangées unies, faites au 10e point un rétréci.

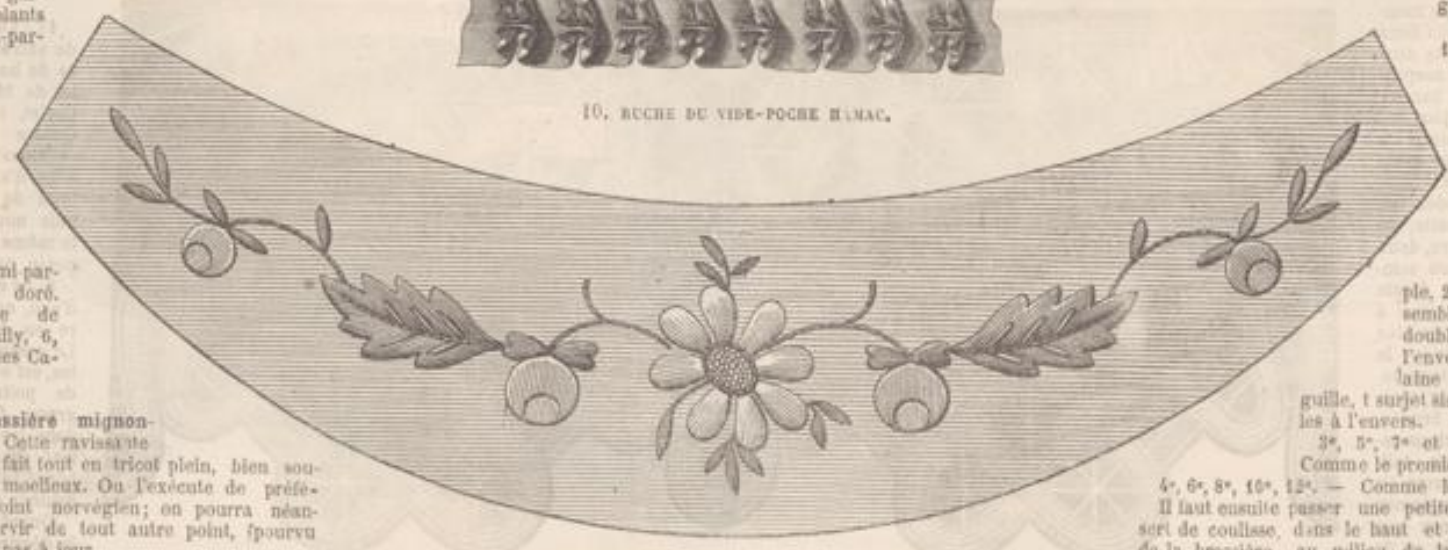
6. MOUCHOIR DE POCHE.

8. MOUCHOIR DE POCHE.



9. FAC-SIMILE D'ÉTOFFE NOUVELLE. — FOND SATINÉ ET CÔTELÉ ET BANDES PELUCHÉES BOSSÉES.

10. BUCHE DU VIDE-POCHE HAMAC.



11. BRODERIE EN GRANDEUR NATURELLE DU VIDE-POCHE HAMAC.

naturelle une partie du tricot et de la dentelle de la brassière (dessin 4).

5 à 8. Quatre mouchoirs de poche. — Modèles de la Compagnie Irlandaise, 36, rue Trouchet. — La mode ne consiste pas seulement dans la forme des robes, des confections, des chapeaux, etc., mais elle réside dans les moindres accessoires de toilette. Aussi n'est-il pas inutile de s'occuper, de temps à autre, du mouchoir? Nous en publions aujourd'hui quatre modèles.

Les modèles 5 et 6 sont en batiste de fil de main régulière, pas trop claire, car ce sont des mouchoirs ordinaires; un ourlet à jour en fait l'ornement. L'un a une simple lettre finement brodée; l'autre, un écusson tout mignon et tout gracieux.

Le dessin 7 est encadré d'une bande de batiste rayée mais et brun; cette bande est festonnée de la nuance la plus foncée, c'est-à-dire brun. Les deux étoffes se trouvent soudées à l'aide d'un cordonnet brun. Le chiffre, très-simple, convient à l'ensemble du mouchoir, qui est pour demi-toilette.

Le mouchoir n° 8 est d'un travail ouvragé; la bande jaune, qui forme cadre, est entourée d'une guirlande à pois très-délicate faite au plumetis; le milieu de cette bande se trouve brodé à jour, en coton de même nuance que l'étoffe; la batiste blanche reparaît après le rang de perles, elle est terminée par un feston à dents de rose.

12. VIDE-POCHE HAMAC.

9. Étoffe nouvelle. — Nous avons cru devoir donner le dessin en grandeur naturelle d'une étoffe qui sera fort en vogue cet hiver. A vrai dire, nous aurions eu besoin du secours d'un pinceau habile pour bien la reproduire; rien, en effet, ne peut rendre le velouté et le satiné de cette jolie étoffe qui se compose d'un fond rose satiné et côtelé, traversé par des bandes pelluchées de même couleur.

10 à 12. Vide poche hamac. — Modèle de Mme Lalande, 5, rue de Londres. — Voyez comme l'ensemble de ce petit meuble est gracieux et coquet! La monture, excessivement légère, est en cuivre doré; il faut se la procurer avant de commencer le travail; quand vous possédez cette monture, grâce aux deux petits crochets auxquels vous suspendrez votre hamac, vous n'avez plus besoin de recourir à personne pour monter l'ouvrage.

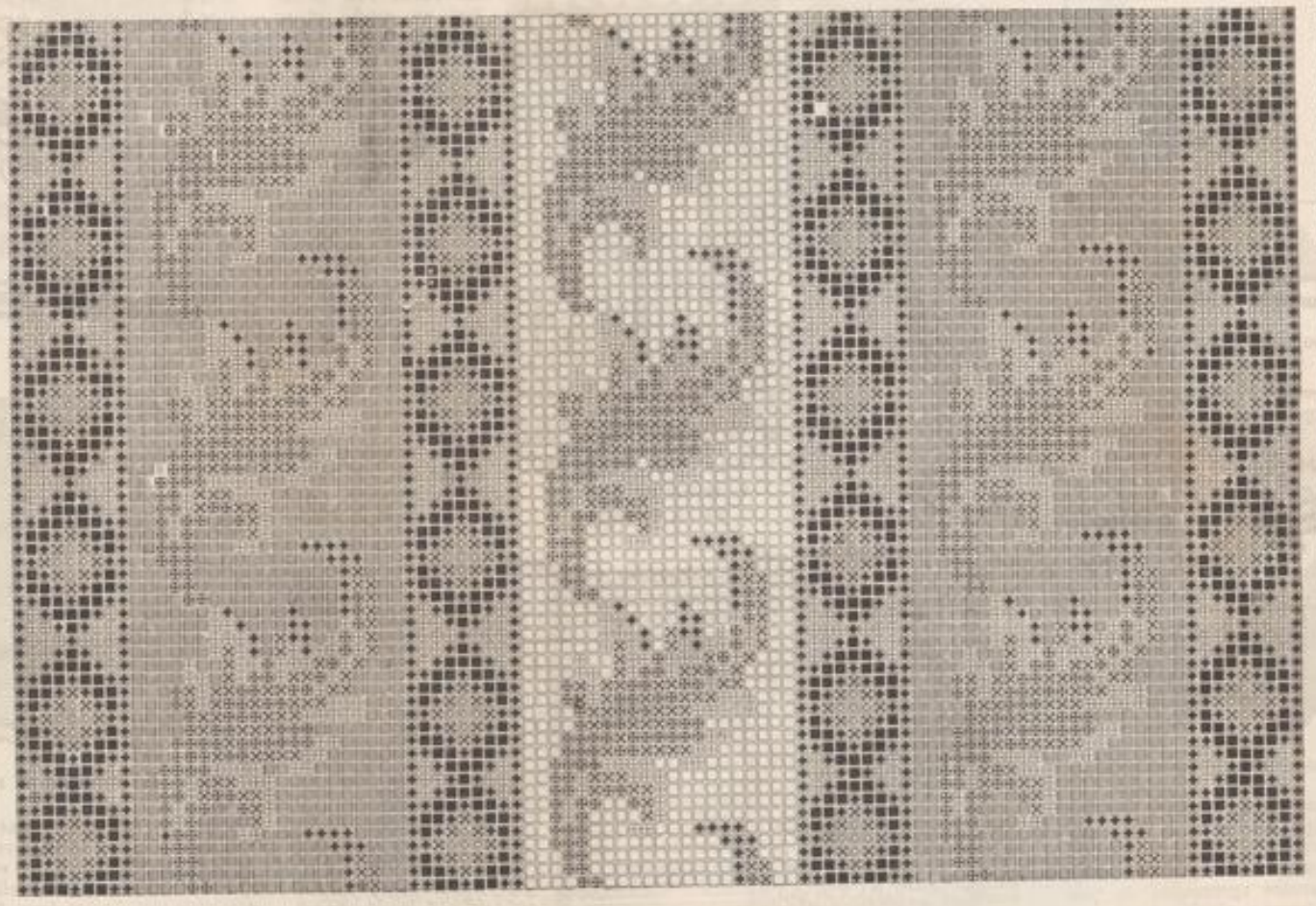
Vous brodez au passé sur satin, ou sur cachemire, deux compartiments semblables au dessin n° 11, en laissant à l'étoffe un peu plus de marge que sur le dessin; puis vous posez les deux morceaux, ainsi brodés, sur deux cartons assez résistants, taillés de la forme du hamac; vous cousez entre les deux une bande de soie ou de percale formant soufflet par le bas, ce qui donne au travail la forme de hamac ou de bateau. On double l'intérieur en soie capitonnée et on cache la réunion de la broderie et de la doublure par une ruche double chicorée, semblable au modèle reproduit par le dessin n° 10.

13. Bande de tapisserie. — Le fond se compose de bandes de soie blanche et de laine pouceau alternées et séparées par des intervalles en laine noire. Des palmes de nuance havane courent tout le long des bandes blanches et rouges. — Modèles de Mme Lecker, 3, rue de Rohan.

14. Dentelle Renaissance. — Cette dentelle s'exécute au moyen d'un lacet Renaissance de la largeur exacte indiquée sur le dessin. Est-il utile de répéter encore une fois la marche du travail? Décalquer le dessin sur un papier pelure; bâtir le calque sur une toile cirée. Coudre son lacet Renaissance sur tous les contours marqués par le dessin; puis remplir les intervalles du lacet avec des barrettes de Venise, c'est-à-dire par des points de festons faits sur des fils lancés dans les intervalles des lacets. Pour aller plus vite en besogne, on peut simplement cordonner ces fils, mais au cas seulement où l'on ne compte pas faire durer longtemps la dentelle, et si elle doit subir peu de blanchissage.

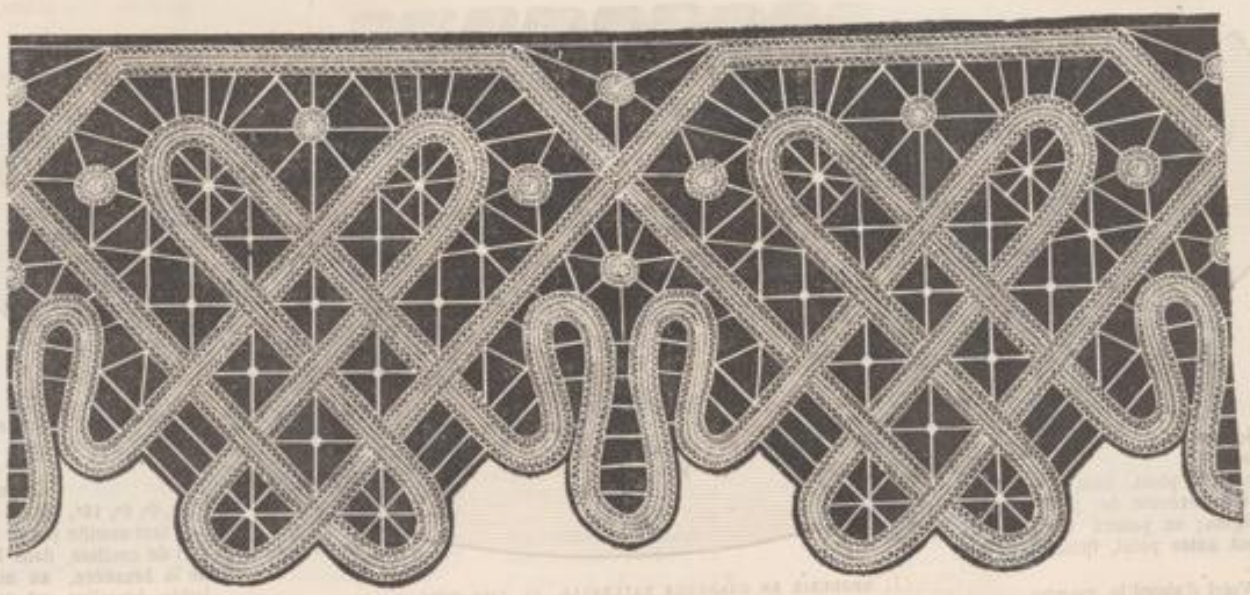
15. Toilette de promenade. — Modèle du Louvre. — Jupe de velours vert bouteille, avec grosse ruche assortie. Paletot ajusté, tout en loutre foncée, avec large revers de loutre de nuance tout à fait claire; chapeau à diadème avec fleurs et plumes.

16. Toilette de visites. — Modèle du Louvre. — Jupon de velours tête de nègre, orné dans le bas d'un petit volant surmonté d'un ruché. Pardessus de forme pelisse, en drap cachemire de soie, doublé de ventre de petit-gris, et garni extérieurement d'une bande de fourrure: skuncks, ou marmotte. Les grandes manches de forme pagode, et le capuchon, de bonne femme, sont également doublés de fourrure. Chapeau de feutre gris foncé bridé de velours tête de nègre, avec grosse touffe en velours et plume.



13. BANDE DE TAPISSERIE.

■ Laine noire. ⊞ Havane clair. ✕ Havane foncé. ⊠ Havane très-foncé. ▤ Pouceau. ▥ Vert clair. ✱ Soie jaune d'or. □ Soie blanche.



14. DENTELLE EN LACET RENAISSANCE.

17-18. Toilette de soirée et toilette de bal. — Modèles de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre. — Nous allons décrire d'abord la toilette de bal n° 18; puis nous verrons la même toilette disposée pour soirée:

Robe en faille vert d'eau, avec garniture en faille résédа. Le corsage, à pointes, est orné, en tour de poitrine, d'une grosse fraise prise dans les deux étoffes; la ruche qui borde la basque est couleur réséda.

Quant à la jupe, la décrire n'est pas chose facile. Sur un jupon de faille vert d'eau, se trouve d'a-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bord un volant de même étoffe, surmonté d'un plissé réséda d'où s'élance un gros ruché de tulle vert; au-dessus se trouve une seconde ruche réséda; puis une longue écharpe en faille également réséda traverse la jupe et vient se rattacher sur le côté gauche, après avoir soutenu le pouf de la jupe, pour retomber en longs pans étoles. Cette écharpe est encadrée d'une ruche de tulle vert et rattachée par un pouf de roses de couleur adoucie, à longue traîne de feuillages et de boutons de rose. Toute cette toilette est voilée, en outre, d'une tunique de tulle de soie qui la rend très-vaporeuse.

Notre dessin 17 reproduit un corsage montant derrière, ouvert en cœur par devant, destiné à convertir cette même toilette en costume de soirée. Une rose est posée en engageante sur le revers réséda; elle se trouve reproduite à la naissance du corsage et à la saignée, à la manche.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de réception. — Robe de velours couleur clairet ou cerise, si on le préfère. La jupe, unie, est montée derrière en gros tuyaux d'orgue et forme longue traîne. Le corsage, parfaitement ajusté, est à grandes basques crénelées par derrière et à revers devant, ce qui laisse voir la doublure en satin cerise. De beaux boutons guillochés, or sur fond argent, agrémentent le corsage; les manches, à retroussis de satin dans le bas, sont ornées dans le haut d'un bouffant avec frange de chenille et de soie floche assortie à celle qui garnit le tour de la basque et les revers des manches. Collerette Margot en blonde satinée. Coiffure relevée en nuque avec peigne à la girafe en guilloché or sur argent.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas réséda et feuille de rose. Sur le devant de la jupe, qui est réséda, s'étagent trois volants de taffetas rose, lesquels sont découpés, en tête comme en pied, en dents de scie; des nœuds de faille réséda semblent relever la guirlande des volants du devant. Par derrière, courent deux larges volants rappelant la même disposition que ceux du devant.

Une petite tunique de taffetas rose retombe sur la jupe. Cette tunique est légèrement gonflée en ballon et soutenue par une écharpe de taffetas réséda, rattachée par une boucle de jais, boucle un peu volumineuse suivant la mode du jour. Le corsage est en faille réséda, avec ornements de taffetas rose; les basques, qui forment la pointe bien accentuée, sont ornées d'un petit volant découpé assorti à la jupe. Ce corsage est ouvert en cœur sur la poitrine et laisse voir une parure toute en application, qui est à l'intérieur; un nœud page sur l'épaule complète l'ensemble de cette ravissante toilette.

17. TOILETTE DE SOIRÉE. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

COURRIER DE LA MODE

La saison s'annonce triste, sombre, froide; les préoccupations de la politique absorbent même les femmes qui n'osent pas, semblerait-il, se livrer à leurs goûts d'élégance et de luxe, tant l'inquiétude générale est grande.

Aussi, le commerce se plaint : l'élan vigoureux que lui donnent, à l'entrée de l'hiver, le renouvellement de la mode, les réceptions, les bals et les fêtes, est nul cette année, et tout s'est arrêté en chemin. Pas de créations nouvelles, pas même de changement visible ou de modifications importantes dans les formes. Les femmes soigneuses et économes vont se réjouir, car elles seront parfaitement au goût du jour avec les robes de l'an dernier, et, au besoin, nous pourrions nous contenter de rééditer toutes nos gravures de l'autre hiver. Les chapeaux, seuls, varient à l'infini et se font généralement plus grands. Le feutre, orné de velours et de plumes de coq ou d'une aile, avec accessoires tels que flèche en acier, *porte-bonheur* en jais, dans lequel passent les coques du nœud, se porte comme chapeau négligé. J'aime beaucoup la capote de velours à fond mou, à bord coulissé formant petits tuyaux, et abaissé sur le front. Les plumes frisées, les aigrettes de jais ou de plumes accompagnent très-bien ce genre de capote. Le chapeau à diadème relevé se fait aussi; il convient surtout aux femmes d'un certain âge, car il supporte mieux que tout autre des nœuds à bouts, des barbes de dentelle, enfin des ornements accompagnant le cou et la figure. Puis viennent les formes fantaisistes, plus ou moins seyantes, que je ne conseillie guère d'adopter, si elles ne sortent des mains d'une modiste d'un goût parfait et si on n'est pas jeune et élégante; en un mot, je conseillerai toujours de rester dans le *classique* plutôt que d'aborder et d'affronter l'excentricité douteuse. Les chapeaux d'enfant se font presque tous en feutre, blanc, bleu, marron, gris, noir, suivant la robe qu'ils accompagnent. Les formes préférées sont toujours le chapeau marin, en paille ou en feutre, mais à larges bords, lequel a un grand inconvénient, hiver comme été, c'est de découvrir le front et le haut du crâne de l'enfant, ce qui, en été, procure des insolations, et en hiver des rhumes de cerveau. Le chapeau timbale à forme conique; on le garnit de velours et d'une aile placée sur le côté; le chapeau à bord relevé d'un côté. On fait aussi, pour fillettes de deux à six ans, de petites capotes en velours, en velours épinglé, en faille, toutes pareilles à celles de leur

15. TOILETTE DE PROMENADE. — PALETOT EN LOUTRE.

16. TOILETTE DE VISITES. — PELISSE.

les réceptions, les
ette année, et tout
de créations nou-
ement visible ou de
ans les formes. Les
nomes vont se ré-
faitement au goût
e l'an dernier, et,
nous contenter de
es de l'autre hiver.
nt à l'infini et se
rands. Le feutre,
plumes de coq ou
tels que flèche en
s, dans lequel pas-
porte comme cha-
coup la capote de
d coulissé formant
sur le front. Les
tes de jais ou de
bien ce genre de
me relevé se fait
aux femmes d'un
e mieux que tout
s barbes de den-
accompagnant le
nuent les formes
seyantes, que le
r, si elles ne sor-
d'un goût parfait
élégante ; en un
rs de rester dans
order et d'affron-
. Les chapeaux
s en feutre, blanc,
vant la robe qu'ils
préférées sont
en paille ou en
lequel a un grand
e été, c'est de
du crâne de l'en-
des insolations,
cerveau. Le cha-
que; on le garnit
cée sur le côté; le
un côté. On fait
x à six ans, de
en velours épin-
s à celles de leur

G. Goneny.

lith. Meine et Palmaert à Paris

A. Chaillot.

1873

N° 97

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mlle Bataillon 5, Rue Chevert

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

maman, et rien n'
est aussi adoptée
quinze à dix-huit
road et ce qu'on
entre parenthèses,
l'autre.

Le vêtement le
enfant, depuis troi
russe ou la polo
sorte de paletot tr
fermant en biais p
des brandebourgs,
patte avec boutons,
façon des capotes
et remontant en h
astrakan, grèbe,
ou un effilé marab
qui est moins ch
paletot est fendu d
à une hauteur de
centimètres, suiva
taille de l'enfant;
fente est garnie d
rure. La seule diff
qui existe entre la
russe et la polonais
que celle-ci est
derrière à trois c
cintrée à la taille
entendu, on suppr
patte; mais la ju
également fendue
re et se garnit de l
me façon.

Ces deux formes
tement ont l'avanta
couvrir entièreme
toilette, ce qui perm
mères raisonnables
re user, par-dessou
robes un peu défra
sans pour cela que
fillette cesse d'être
élégante. Avec la p
un petit toquet en
rure, forme bongrois
toujours très joli; i
néanmoins observer
genre de coiffure
chaude ne donne pa
maux de tête; en c
Il ne faudrait à aucu
l'adopter.

Dans l'intérêt de l
té de ces chers béb
ne saurais trop re
mander l'usage des
tres en drap de la m
de la robe. C'est là,
leurs, une mode e
tiellement économ
puisque la guêtre re
vre presque entière
la bottine, et qui a
l'avantage d'être fort
portée. Les guêtres
naires, mais très-
samment bien faites,
tent de 5 à 8 francs,
vant la taille, et durer
tant que la robe.

Occupons-nous ma
nant un peu des je
mamans qui, après a
accompli la douce t
de pourvoir aux bes
et aux soins de la toi
de leurs enfants, ne
pas fâchées de songe
peu à ce qui devra
parer et les faire para
dans tous leurs ava
ges.

Plusieurs de mes lec
ces me demandent de
amples détails sur le
chemire de l'Inde, don
maison *l'Union des In*
a l'unique dépôt en Eu
pe. Je croyais cepend
avoir donné sur c
étoffe des renseigneme
assez complets. Je
répète pourtant avec p
sir, puisque cela peut
abonnées.

Le véritable cachemi
1 mètre 20 centimètre
50 cent. le mètre. Il
toutes les teintes, dep
foncées, et parcourt t
chaque ton. De plus,
comme il est fabriqué
lange, il peut non-seul
laver, j'en ai fait l'ép
simple de se renseigner
maison *l'Union des I*
d'échantillons.

Le jais se prodigue

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

maman, et rien n'est plus joli, à mon avis. La forme capote est aussi adoptée de préférence pour les jeunes filles de quinze à dix-huit ans; c'est la transition entre le *chapeau rond* et ce qu'on appelle aujourd'hui chapeau fermé, qui, entre parenthèses, ne me semble pas b aucoup différer de l'autre.

Le vêtement le plus chaud et le plus confortable, pour enfant, depuis trois ans jusqu'à dix ans, c'est la pelisse russe ou la polonaise très-longue. La première est une sorte de paletot très-long, couvrant entièrement la robe et fermant en biais par devant, soit par des boutons, soit par des brandebourgs. On place à la taille, par derrière, une patte avec boutons, qui resserre à volonté la pelisse, à la façon des capotes de soldats; on met au bord, tout autour et remontant en biais par devant, une bande de fourrure astrakan, grèbe, loutre, ou un effilé marabout, ce qui est moins cher. Le paletot est fendu derrière, à une hauteur de 15 à 20 centimètres, suivant la taille de l'enfant; cette fente est garnie de fourrure. La seule différence qui existe entre la pelisse russe et la polonaise, c'est que celle-ci est taillée derrière à trois côtés et cintrée à la taille; bien entendu, on supprime la patte; mais la jupe est également fendue derrière et se garnit de la même façon.

Ces deux formes de vêtement ont l'avantage de couvrir entièrement la toilette, ce qui permet aux mères raisonnables de faire user, par-dessous, des robes un peu défraîchies, sans pour cela que leur fillette cesse d'être très-élégante. Avec la pelisse, un petit toquet en fourrure, forme hongroise, est toujours très joli; il faut néanmoins observer si ce genre de coiffure très-chaude ne donne pas des maux de tête; en ce cas, il ne faudrait à aucun prix l'adopter.

Dans l'intérêt de la santé de ces chers bébés, je ne saurais trop recommander l'usage des guêtres en drap de la nuance de la robe. C'est là, d'ailleurs, une mode essentiellement économique, puisque la guêtre recouvre presque entièrement la bottine, et qui a aussi l'avantage d'être fort bien portée. Les guêtres ordinaires, mais très-suffisamment bien faites, coûtent de 5 à 8 francs, suivant la taille, et durent autant que la robe.

Occupons-nous maintenant un peu des jeunes mamans qui, après avoir accompli la douce tâche de pourvoir aux besoins et aux soins de la toilette de leurs enfants, ne sont pas fâchées de songer un peu à ce qui devra les parer et les faire paraître dans tous leurs avantages.

Plusieurs de mes lectrices me demandent de plus amples détails sur le cachemire de l'Inde, dont la maison *l'Union des Indes* a l'unique dépôt en Europe. Je croyais cependant avoir donné sur cette étoffe des renseignements assez complets. Je me répète pourtant avec plaisir, puisque cela peut être utile à quelques-unes de nos abonnées.

Le véritable cachemire de l'Inde n'a qu'une seule largeur, 1 mètre 20 centimètres, et un seul prix invariable, 11 fr. 50 cent. le mètre. Il existe seulement en uni, mais dans toutes les teintes, depuis les plus claires jusqu'aux plus foncées, et parcourt toute la gamme des nuances dans chaque ton. De plus, et ce détail n'est point indifférent, comme il est fabriqué en laine pure et exempte de tout mélange, il peut non-seulement se nettoyer, mais encore se *laver*, j'en ai fait l'épreuve. Du reste, le moyen le plus simple de se renseigner est de demander directement à la maison *l'Union des Indes*, 1, rue Auber, sa collection d'échantillons.

Le jais se prodigue partout et sur tout. On couvre de jais les chapeaux, les robes, qui se garnissent de galons et de dentelles perlées.

Le jais va encore affermir le règne du *noir*, qui accapare depuis assez longtemps la plus grande place dans la mode du jour. On va maintenant au spectacle et même au bal en robe noire; velours, moire, satin, tulle, gaze de Chambéry composent des toilettes, qui ne le cèdent en rien comme élégance aux toilettes de couleur les plus éclatantes et qui produisent toujours un effet certain. Le scintillement du jais, accessoire obligé de la robe noire, donne un air de grand luxe à cette dernière, surtout si on ajoute à cet ornement des dentelles savamment disposées. Le jais blanc, l'acier, sont également employés. On brode avec le premier des blondes destinées à garnir des robes de grand dîner ou de bal, en faille ou satin, ou en velours de nuances claires. L'acier, lui, exige, comme le jais noir, une toilette noire et comporte une très-grande élégance habituelle, une très-grande recherche des autres détails. Il donne facilement l'air excentrique à la femme qui aborde cette mode, souvent reprise, mais aussitôt abandonnée, dont je crois en tout cas qu'il ne faut user que sobrement et toujours pour toilettes de soir. Les parures d'acier sont très-jolies et peuvent très-bien, du reste, se porter sans que la robe soit garnie d'acier. J'ai vu des peignes charmants dont la galerie était composée de feuilles de chêne ou d'étoiles entièrement faites de petites perles d'acier, si bien taillées qu'elles scintillaient à la lumière comme des brillants; ces peignes coûtent de 45 à 60 francs. Puis des épingles formant des marguerites ou des étoiles, qu'on peut poser çà et là au milieu des boucles et des coques de la coiffure. Ces épingles coûtent de 8 à 10 francs pièce.

On annonce un changement dans les coiffures, et c'est tout simple. Voilà un an qu'on se coiffe très-haut, nous allons nécessairement nous coiffer très-bas. Notre journal a donné dernièrement un modèle que j'ai vu exactement reproduit sur la tête d'une très-jolie femme qui a la réputation de *prédire* la mode. Si nous nous arrêtons là, ce sera bien; mais ce que je demande en grâce, c'est qu'on ne revienne pas à ces affreux *sacs* de cheveux que l'on portait sur les épaules il y a quelques mois et dont le moindre inconvénient était de graisser en un jour, d'une façon irréparable, les robes et les vêtements.

MARIE DE SAVERNY.

18. TOILETTE DE BAL, — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

NOVEMBRE

Les dernières feuilles sont tombées. Hier il en restait quelques-unes encore; mais le vent est venu et une frénétique ratafe a suffi pour enlever aux arbres la dernière preuve de leur existence. Comme ils ont l'air tristes maintenant, avec leurs rameaux secs et tordus! Ne dirait-on pas d'immenses spectres montrant leurs bras et leurs doigts décharnés? Qu'ont-ils fait de leurs belles robes de soie verte, et pourquoi n'ont-ils plus aujourd'hui qu'un peu de bure pour se couvrir? Seraient-ils donc morts, ces beaux arbres de nos forêts?...

Non!... Silence!... Ils dorment; ils ont fait comme ces grandes coquettes surannées qui, chaque soir, déposent sur un meuble discret les atours qui les font paraître belles encore pendant que le jour brille; mais seulement, heureux arbres, quand le renouveau brillera pour eux, ce seront la jeunesse et la vraie beauté qu'ils retrouveront à leur réveil, dans les vêtements si frais que leur apportera leur charmant fournisseur, le chevalier Printemps.

Aussi les campagnards d'été rentrent bien vite, maintenant, dans leurs chaudes demeures d'hiver. Les plaisirs du coin du feu remplacent ceux des longues promenades à travers les champs et les bois, plaisirs qui ne sont point non plus sans charmes; j'en parle avec amour, j'en conviens, car, à mon âge, ils sont en première ligne et, parfois aussi au vôtre, il me semble, chères lectrices. Ainsi, par une froide soirée d'hiver, quand le givre tourbillonne en scintillant contre les vitres, qu'une brise glacée souffle en gémissant dans les airs, ne trouvez-vous pas qu'un bon feu, dans une chambre bien close, ait son charme, surtout quand on en jouit, les pieds sur les chenets, enseveli dans un excellent fauteuil, avec un bon livre entre les mains?...

Je vous vois sourire et approuver du bonnet; ce qui prouve que vous partagez mon amour pour le coin du feu; seulement, comme il faut être impartial, même à l'endroit de ses amis les plus chers, je dois avouer en toute franchise que cet amour-là a ses dangers; et la preuve que je les connais très-bien, c'est que je vais vous les dire.

Le feu nuit infiniment à la fraîcheur du teint; et quand on a quelque soin de sa personne, on évite toujours de se placer soit en face, soit trop près de la cheminée, parce que la chaleur du feu fait porter le sang à la tête, ride la peau et conduit à la couperose, fort désagréable infirmité qui perd à jamais la beauté d'une femme.

Il faut aussi éviter de s'approcher du feu quand on rentre du dehors, surtout quand le froid est assez piquant pour qu'on ait été prise de ce qu'on appelle vulgairement l'*onglée*, soit aux pieds, soit aux mains; et cela, parce que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la vive chaleur du feu amenant aussitôt une réaction violente, le sang se portera alors avec force vers les endroits frappés, en gonflera nécessairement la peau et, tout naturellement, y laissera des engelures, vilain mal qui entraîne d'abord de la souffrance, puis aussi qui déforme et ride les mains; or une main bien soignée est un des signes certains de la distinction chez une femme. Vous voyez que mon avis est bon à suivre.

Maintenant, quant à la rêverie au coin du feu, ce qui est pourtant une bien douce chose, elle entraîne une foule de dangers plus grands encore.

D'abord, quand on rêve ainsi, les yeux ouverts, on trouve un grand charme à suivre du regard la flamme qui jaillit et les étincelles qui s'envolent du foyer; eh bien, les conséquences de ce plaisir sont des plus funestes, car cela attaque les yeux, prédispose à l'ophthalmie et même conduit quelquefois à la perte totale de la vue.

Les anciens, qui avaient un raffinement de cruauté barbare, appliquaient un supplice atroce pour de certains crimes : c'était celui de couper les paupières du malheureux condamné et de l'exposer ainsi aux rayons brillants du soleil. Eh bien, sans s'en rendre compte, la rêveuse qui suit attentivement du regard les mille caprices de la flamme, renouvelle pour elle cet horrible supplice; car dans la rêverie le regard devient fixe et la paupière ne s'abaisse plus alors que rarement, pour humecter et reposer l'œil, deux choses indispensables à la conservation de la vue.

Puis le feu peut aussi prendre à nos jupes N'y faut-il donc pas penser? Hélas! si! Et j'en ai eu sous les yeux, il y a peu d'années, un bien triste exemple.

Un soir d'hiver, une jeune femme de ma connaissance, après avoir dîné, rentra dans son salon, et comme un feu joyeux brillait dans l'âtre, elle s'en approche aussitôt, et là, debout devant la cheminée, elle avance négligemment, tantôt un pied, tantôt l'autre, pour les réchauffer à la flamme.

A ce moment, un domestique entre, lui apportant une lettre de son mari absent, lettre qu'elle ouvre et lit avec empressement; puis elle tombe dans une douce rêverie, et son imagination et son cœur venaient de s'envoler pour rejoindre le cher absent, quand tout à coup une chaleur affreuse et une fumée des plus suffocantes la rappellent à la douloureuse réalité : sa robe venait de prendre feu.

Effrayée, elle jette des cris déchirants, fait retentir les sonnettes pour appeler du secours; puis, voyant que ce secours tarde à arriver, elle court à la porte, l'ouvre et appelle ses domestiques, qui tous se précipitent en même temps, et, comme cela arrive toujours, perdent la tête en présence du danger : pendant que l'un va chercher de l'eau, l'autre ouvre la fenêtre pour demander des pompiers à grands cris, sans songer que l'air du dehors active encore la flamme qui entoure la malheureuse femme; aussi, quand on parvint à éteindre le feu dévorant, sa victime lui survécut de peu d'heures à peine.

Mais aussi que d'imprudences avaient été commises! Ainsi, si, au lieu de perdre sa présence d'esprit et son sang-froid, la jeune femme dont je vous raconte la triste histoire, appelant à elle tout son courage en se voyant attaquée par le feu, avait pris immédiatement le petit tapis qui garnit toujours le devant d'un foyer, qu'elle l'eût enroulé avec force autour d'elle de façon à bien envelopper sa robe enflammée, au bout de quelques instants qu'elle eût été ainsi emmaillottée, faute d'aliment et d'air, la flamme se serait éteinte, et elle en eût été quitte pour une robe perdue.

Du reste, je l'ai dit souvent, et je ne me lasserai pas de le répéter toujours, le courage est, dans toutes les circonstances, la meilleure des sauvegardes, et le sang-froid dans le danger, le vrai moyen d'en sortir; car la faiblesse et la peur ne conduisent jamais qu'à des imprudences, lesquelles augmentent encore le mal et vous en rendent toujours victimes.

Enfin, pour nous résumer, novembre est un mois triste; il se compose d'un jour de deuil, de deux jours de froid et de trente nuits de vent, de ce vent qui vient hurler dans les grands corridors pour faire peur à ceux qui aiment trembler. C'est aussi le moment où ceux qui sont heureux doivent songer à ceux qui souffrent, le moment où il faut voir dans les chaumières et dans les mansardes les malheureux qui manquent de bois et de vêtements pour défier les mauvais temps qui s'approchent. Et ces visites-là, qui sont les plaisirs des nobles cœurs, ne leur rendent que plus doux les plaisirs que le monde leur promet.

Cᵗᵉˢˢᵉ DE BASSANVILLE.

LA NEIGE ET LES VERTES FEUILLES

PASTORALE

I

En ce monde, rien n'est plus curieux à observer que la diversité d'opinions et de sensations causées par le moindre événement.

Ce qui amène la ruine ici est une cause de richesse un peu plus loin.

Ce qui réjouit d'un côté fait pleurer de l'autre.

Ce que vous blâmez, je l'approuve, et, sans entrer dans le domaine de la politique, où l'accord est si rare, même entre les honnêtes gens, on peut hardiment affirmer que le soleil lui-même, lorsqu'il luit, n'a pas le privilége de contenter tout le monde.

S'il fait beau, on se plaint de la chaleur; s'il fait froid, on se plaint d'être glacé; s'il neige...

Mais ici nous entrons dans notre sujet. Voyons donc, avec plus de détails, les réflexions qu'inspire la neige.

Elle est gênante, disent les gens qui vont à leurs occupations; elle est la parure de l'hiver, ajoutent ceux qui sont disposés à ne voir que le beau côté des choses; elle encombre effrontément la voie publique, et je finirai par formuler une demande pour qu'on en débarrasse les rues, murmurent les conseillers municipaux chaque fois qu'ils manquent de tonber dans quelque bonne ville de province; elle couvre mes moissons de son manteau, elle les engraisse et les fortifie, disent les cultivateurs en se frottant les mains de joie et de froid.

Et, de tous les côtés, autour du foyer qui flambe, on entend les chasseurs répéter ce chœur oublié jusqu'à présent dans tous les opéras :

— Il neige! c'est désolant! Pas moyen de tirer un coup de fusil, sans quoi le garde champêtre nous dresserait procès-verbal!

Et dans les villages, lorsque les enfants, étonnés de ce spectacle, veulent sortir pour chercher dans les jardins la trace des allées disparues, on les arrête au logis par cette chanson, murmurée à voix basse, presque mystérieuse :

La neige envahit la campagne,
Flottant, tombant, s'amoncelant;
De la vallée à la montagne
Tout s'endort sous un voile blanc.
Restez, restez dans vos chaumières,
Que l'hiver retienne vos pas!
Bercez en chantant, tendres mères,
Bercez vos enfants dans vos bras.

Cependant, au milieu d'un des plus sauvages paysages des Vosges, un homme marchait seul, sur un sol couvert de neige.

Une longue habitude lui faisait reconnaître son chemin, jalonné d'ailleurs par de grands arbres.

Quelques-uns d'entre eux gisaient sur le sol, brisés par une bourrasque de la nuit précédente.

Ils étaient là, couchés par terre comme des guerriers morts au champ d'honneur.

Ils laissaient dans les airs un espace vide à côté de leurs compagnons debout, et leurs membres fracassés n'attendaient plus que la scie et la hache.

— Cela fera du bois pour se chauffer, dit l'homme en escaladant les branchages épars sur la route. Nous en avons besoin; l'hiver est rude.

Il prononça ces mots d'un ton presque joyeux, mais son regard n'était pas sans quelque inquiétude.

Évidemment, ayant à parcourir un trajet encore long, il essayait de réagir contre l'espèce d'affaissement moral qu'engendre la campagne solitaire lorsque le froid vous pénètre jusqu'aux os, lorsque la neige intercepte la lumière du jour et semble dire à tous : « Prends garde! je puis devenir ton linceul. »

Mais cet homme ne pouvait tenir compte de cette menace tacite.

Il revenait chez lui; une épouse chérie et un fils bien-aimé l'attendaient!

Et puis, il venait à peine de quitter le village, dont le clocher montrait encore à ses yeux sa silhouette sombre dans le ciel blafard.

Là, il avait déjeuné; là, il avait repris des forces et du courage.

Néanmoins, la teinte blanche l'enveloppait, l'inondait, l'éblouissait par son aveuglante uniformité.

Il éprouvait par moments une sorte de malaise et de vertige, comme lorsqu'on nage en pleine mer et lorsqu'on est environné par une immense quantité d'eau.

Quelquefois, mais rarement, il rencontrait comme un fragment de terre promise, c'est-à-dire un coin abrité où l'herbe et le sol reparaissaient.

Là, se pressaient en foule les oiseaux qui fuyaient à peine à son approche. Alouettes, chardonnerets, linots, cherchaient quelque chose à glaner sur la terre couverte de neige partout ailleurs et si inhospitalière pour eux. Puis ils regagnaient d'un vol alangui le bout des basses branches, en poussant de rares petits cris plaintifs, car le chant même était devenu pour eux une fatigue.

Leur aspect, toutefois, réjouissait le voyageur.

Pour l'homme solitaire, tout être animé devient un compagnon.

Un peu plus loin, il fit une rencontre. Une jeune fille parut devant lui.

— Ah! ah! se dit-il, en voilà une qui n'a pas peur de la neige. Elle me rappelle l'histoire de l'une des filles de Charlemagne.

Elle passa, et il ôta son chapeau avec une sorte de respect.

Il la connaissait de vue.

Où allait-elle ainsi seule?

Sa jeunesse et sa beauté auraient pu faire croire que le printemps est éternel pour les cœurs de vingt ans, si ses vêtements noirs et sa démarche attristée n'eussent démenti cette supposition.

Elle allait à un rendez-vous, la pâle jeune fille, mais à un rendez-vous plein de larmes.

Celui qu'elle devait épouser n'existait plus.

Pareil à ces oiseaux frileux qui ne peuvent supporter les rigueurs de nos climats, il avait péri jeune sous la pernicieuse influence des neiges de décembre.

Plusieurs années s'étaient écoulées, mais sa fiancée ne l'avait pas encore oublié, ne devait l'oublier jamais.

Quand la neige couvrait les campagnes, elle s'en allait seule prier sur la tombe de ce fiancé mort avant l'heure, et la vaste nappe blanche qui se déroulait sous ses yeux n'était pour elle qu'une éclatante parure de deuil.

Le voyageur la suivit un instant du regard.

Puis, voyant où elle allait, il se découvrit de nouveau et dit :

— Respect à celles qui restent fidèles à la mémoire des morts!

Et il continua son chemin.

II

C'était un homme d'une trentaine d'années, et dont la physionomie plaisait au premier abord.

Grand, les épaules larges, les bras robustes et les jambes agiles, son visage avait une expression de douceur, d'honnêteté et de force.

Ses lèvres respiraient la franchise, et ses yeux bleus indiquaient une grande tendresse d'âme.

Trois ans auparavant on disait encore de lui, quand on voulait le désigner : le beau Gaubert.

Depuis qu'il était marié, on disait : le bon Joseph.

Joseph Gaubert était peintre, non un de ces artistes dont les tableaux sont la gloire de nos musées et l'ornement coûteux de nos salons, mais un peintre dans la plus humble acception du mot, un de ces peintres qui à l'occasion remplacent lestement à une fenêtre un carreau brisé.

Non pas qu'il n'eût point le sentiment artistique très-prononcé, seulement il n'avait jamais eu le temps ni les moyens d'étudier, et il était resté un simple artisan.

A l'heure où nous le suivons sur la route poudrée à frimas, il venait de faire d'importants travaux de décoration dans un château voisin, et il se rendait à son logis, au petit village de Chézy, dans les Vosges.

Car Joseph Gaubert n'avait pas encore formé un établissement et n'habitait point dans une grande ville.

Après avoir travaillé longtemps à Remiremont, il avait épousé une jeune fille nommée Marcelle, et ils étaient venus demeurer à Chézy un an auparavant, à la suite d'une consultation de médecins, qui avaient déclaré que l'air de la campagne était nécessaire à la santé d'un enfant né de ce mariage.

Cela n'avait pas empêché l'habile artisan de conserver une clientèle riche et nombreuse. Très-apprécié pour son goût et sa probité, on ne faisait guère de réparation dans un château des environs, dans aucune maison de campagne, sans le consulter, sans l'appeler pour qu'il mît la main à l'œuvre.

Et chaque fois, après huit ou quinze jours d'absence, Joseph rapportait de quoi assurer la prospérité du logis, en attendant de nouveaux travaux.

Ce jour-là, il s'avançait promptement, le cœur léger et joyeux, malgré un temps horrible.

Vêtu de velours vert pâle, coiffé d'un chapeau de feutre enfoncé presque sur les yeux, il était boutonné jusqu'au cou pour se préserver du froid et laisser moins de prise aux ouragans déchaînés.

Parfois, cependant, il s'arrêtait, il plaçait sa main devant sa bouche pour neutraliser l'effort de la bise qui lui coupait la respiration.

Et il regardait avec un vague effroi l'horizon, où la neige semblait avoir créé de vastes et implacables solitudes.

— Marchons, marchons, ne nous attardons pas, se dit-il après une de ces courtes haltes. Le froid, comme la chaleur porte au sommeil, à l'engourdissement, et il faudrait n'avoir pas eu de grands parents morts de froid à la retraite de Russie pour ne pas savoir combien il est dangereux de s'arrêter en route quand la terre est glacée, quand les membres paralysés n'ont plus l'énergie nécessaire de veiller d'eux-mêmes à leur propre salut dès que la volonté les abandonne.

Puis il poussa un soupir de satisfaction.

— Marcelle, reprit-il mentalement, et toi, mon fils, mon brave petit Jean, vous êtes à l'abri, vous, heureusement. Je voyage, moi, je travaille, mais au moins ceux que j'aime ont chaud et ne manquent de rien.

Il voulut regarder à sa montre.

Ses doigts engourdis eurent de la peine à la retirer de son gousset.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Deux heures! s'écria-t-il. Et à quatre heures il fait nuit! Hâtons-nous! hâtons-nous!

Il se souvint d'une histoire qu'on venait de lui raconter. Un garde particulier, en faisant une tournée dans les champs, avait trouvé une femme blottie contre un arbre et morte de froid.

— Ah! ce n'est pas possible, pensa-t-il, et on a voulu me faire peur pour m'engager à rester plus longtemps à l'auberge. Mais je suis parti. L'auberge et le cabaret ne sont pas des endroits où doit s'attarder l'homme qui a le bonheur d'avoir une famille. Marcel m'attend. Mon fils m'attend. Allons, courage! J'arriverai.

Il pressa le pas.

— Mourir de froid! se dit-il ensuite comme pour envisager cette pensée en face afin de la chasser bien loin de son esprit. A-t-on jamais songé à tout ce que ce supplice doit avoir d'épouvantable? Il n'a été infligé à personne, même aux plus grands criminels, par la bonne raison qu'il ne peut être appliqué dans les pays chauds, ou en toute saison dans les régions tempérées; mais ce doit être quelque chose d'horrible que de sentir la mort vous saisir peu à peu par une étreinte irrésistible, et de ne pouvoir la braver, l'éloigner, tellement tous les ressorts de la volonté sont paralysés par le froid.

Cette surexcitation, causée par un danger mortel à éviter, ne fut pas longue.

Les pieds de Joseph Gaubert s'enfonçaient dans la neige, et, malgré l'action de la marche, étaient glacés. Le sang n'y circulait plus. Sa figure, d'un rouge violet, était comme happée, déformée. Il n'avait plus la force de remuer la tête. Tout son corps se ramassait sur lui-même comme pour ne pas laisser perdre une étincelle de chaleur. Ses mains, ses bras, il ne les sentait plus. Le froid les avait saisis d'une façon tellement intense, qu'il lui semblait qu'on aurait pu les lui couper sans lui faire du mal. Il n'avançait plus que par suite d'une résolution tenace, opiniâtre, et avec des mouvements qui paraissaient automatiques tant ils étaient roides et uniformes.

Envahi par une torpeur invincible, il l'attribua à la fatigue.

— J'ai fait déjà quatre lieues ce matin, murmura-t-il, et, ce soir... oui, oui, je me reposerais bien un peu... j'ai besoin de me reposer.

Il avisa un tronc d'arbre renversé et où la neige n'avait pu s'accumuler.

Il s'y assit.

Mais presque aussitôt il se releva avec un frissonnement d'épouvante.

— Debout, père de famille! se dit-il en faisant un effort suprême. Je vais m'endormir, et le sommeil, c'est la mort... Et ma femme sera veuve!... Et mon fils n'aura plus de pain!

Il se remit en route.

Mais sa torpeur, un instant dissipée, ne tarda pas à se manifester de nouveau, plus puissante, plus terrible, plus absorbante que jamais.

— Chézy! murmura-t-il... Chézy!... Est-ce encore bien loin?

Et il s'absint de penser, comme si penser eût été une inutile dépense de forces.

Une heure après, il s'écria avec un geste d'effroi :

— Je suis égaré! .. Oh! oh! mon Dieu! Je suis égaré... et il fait nuit!

C'était vrai.

La nuit descendait sur terre, et l'amoncellement des neiges avait fait perdre à Gaubert toute trace de son chemin.

A un endroit où la route n'avait plus d'arbres pour la signaler et était de niveau avec un champ, il s'y était engagé sans s'apercevoir de son erreur. Maintenant il se trouvait dans une terre labourée dont les sillons rendaient le sol inégal et l'avertissaient, malgré la couche de neige, qu'il se fourvoyait.

Mais il était trop tard.

La double obscurité causée par la neige qui tombait et par les ténèbres s'épaississant de plus en plus, voilait et fermait l'horizon.

Après un dernier moment d'anxiété et de désespoir, Joseph ne se laissa pas abattre.

— Marchons, se dit-il. La neige ne m'ensevelira pas tant que je serai debout. Marchons. J'arriverai toujours bien quelque part.

Autour de lui régnait un effrayant silence.

Le vent était apaisé. De blancs et incessants flocons de neige descendaient du ciel avec une sorte de monotonie molle, et se fixaient au sol sans bruit et sans secousse.

Pas un cri d'oiseau, pas un son de cloche, pas une voix humaine!

Rien!

Rien qu'une immensité morne, au travers de laquelle on cherchait vainement une indication pour se diriger.

Joseph Gaubert crut échapper à force d'énergie aux désastreux effets de sa situation, mais il les subit d'autant plus que ce fut d'une façon pour ainsi dire inconsciente.

La nature a de ces précautions.

Inexorable et terrible par instants pour ceux qui affrontent ses divins mystères, qui bravent le froid, la neige, les mers orageuses ou les chaleurs brûlantes des déserts, elle les punit souvent de leur audace par la mort, mais elle leur en cache ou elle leur en adoucit maternellement les approches, en leur jetant au cœur l'espérance, la résignation, l'ignorance du danger.

Il en fut ainsi pour Joseph Gaubert.

(*La suite au prochain numéro.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

DES COSMÉTIQUES

On entend par *cosmétiques* toutes les substances et les préparations destinées aux soins extérieurs de propreté ou aux artifices de la coquetterie; tels sont les savons, les poudres et eaux dentifrices, les fards, les poudres épilatoires, les pommades, etc.

Pour aujourd'hui je ne m'occuperai que des pommades et des huiles destinées à l'entretien de la chevelure, laissant les fards, les savons et les dentifrices jusqu'au moment où je vous parlerai de l'hygiène de la peau et de la bouche.

Les cosmétiques du système pileux ont pour but la conservation des cheveux, leur reproduction ou leur coloration. Il faudrait écrire un volume pour vous donner la nomenclature des substances ou des préparations qui encombrent les boutiques des coiffeurs et des parfumeurs. Ce travail vous serait d'ailleurs parfaitement inutile; il me paraît préférable de vous donner quelques conseils généraux en vous indiquant les cosmétiques que vous pouvez employer sans crainte et ceux que vous devez rejeter comme dangereux.

Des pommades. — Il ne faut pas croire que tout le monde ait besoin d'une pommade quelconque pour entretenir sa chevelure. Il est beaucoup de personnes qui ont naturellement les cheveux gras et humides; les sécrétions du cuir chevelu se font chez elles en grande abondance et se déposent à la surface de la peau du crâne sous forme d'une crasse épaisse qui se reproduit incessamment à mesure qu'on l'enlève. Ces personnes n'ont évidemment aucun besoin d'huiles ni de pommades, et cependant, soit par caprice, soit par simple passe-temps ou pour satisfaire aux exigences de la mode, on en voit beaucoup faire journellement usage de corps gras. En pareil cas, ces cosmétiques ne sont pas seulement inutiles, ils sont dangereux et produisent le plus souvent un effet tout opposé à celui que se proposent ceux qui les emploient. Ainsi, ils excitent et augmentent les sécrétions du cuir chevelu déjà très-abondantes, ils collent et agglutinent les poils de manière à en empêcher l'aération, ils altèrent les bulbes pileux, pourrissent, en quelque sorte, la racine des cheveux et en déterminent la chute prochaine. En outre, l'emploi intempestif de ces corps étrangers peut devenir la cause occasionnelle d'une éruption cutanée, puissant auxiliaire d'une calvitie précoce.

En règle générale, les personnes dont les cheveux sont habituellement gras et humides ne doivent jamais faire usage d'huiles ou de pommades. La brosse et le peigne seront les seuls instruments de leur toilette. Si cependant elles voulaient se parfumer la tête, il n'y aurait aucun inconvénient, à condition de n'employer que quelques gouttes d'un liquide aromatisé et plutôt astringent que huileux.

Lorsque les fonctions du cuir chevelu s'exécutent mal, que la sécrétion destinée à lubréfier les poils n'a pas lieu ou est insuffisante, les cheveux sont secs et cassants; ils s'emmêlent facilement et la peau du crâne elle-même est prédisposée à l'irritation. Dans ce cas, l'emploi des cosmétiques gras et huileux est évidemment indiqué; mais il faut en user sobrement. Il faut surtout éviter dans ces circonstances de mouiller les cheveux avec de l'eau ordinaire, comme le font beaucoup de personnes. L'eau donne sans doute aux cheveux de la fraîcheur et de la souplesse; mais cet état n'est que passager; la sécheresse et la fragilité reparaissent plus grandes dès que l'eau s'est évaporée. Après quelque temps d'une semblable pratique, les cheveux tombent avec une facilité désespérante. J'adresserai la même observation aux femmes qui ont la mauvaise habitude de mouiller les bandeaux pour rendre leurs cheveux plus foncés ou plus lisses. L'eau produit toujours un mauvais effet sur les cheveux, qui ont par eux-mêmes une grande tendance à la sécheresse.

Les personnes qui désirent se servir de cosmétiques, soit par habitude, soit pour fixer la coiffure, soit pour parfumer la tête, doivent choisir, avant tout, des préparations où il n'entre aucune espèce de sel métallique, tels que les sels de plomb, d'argent, de mercure, etc. Les pommades les plus simples sont les meilleures. Celles qu'on trouve dans le commerce sont toutes composées avec de la graisse de porc, de bœuf ou de mouton. La pommade à la moelle de bœuf est préférable à toutes les autres; mais généralement les fabricants en font peu, à cause du prix élevé de la moelle: il en est de même des pommades à la graisse d'ours, de sanglier, etc., qui n'existent souvent que sur l'étiquette des pots ou des flacons. Aussi le moyen le plus sûr serait de fabriquer soi-même la pommade qu'on emploie. Voici quelques formules tout à fait inoffensives :

1° Prenez : Moelle de bœuf préparée... 60 grammes.
Graisse de veau préparée.... 60 —
Baume de benjoin ..... 4 —
Vanille..... 2 —
Huile de noisettes ou d'amandes douces ..... 8 —

Chauffez au bain-marie pendant une demi-heure; passez et battez dans une terrine.

2° Prenez : Moelle de bœuf préparée... 30 grammes.
Extrait de quinquina..... 2 —
Huile d'amandes douces.... 8 —
Teinture de benjoin..... 4 —
Baume du Pérou..... 20 gouttes.
Essence de bergamote..... 6 —

3° *Huile philocome* destinée à remplacer les pommades.

Prenez parties égales de :

Moelle de bœuf.
Huile d'amandes douces.
Huile de noisettes.

Mêlez et aromatisez avec une essence de votre choix.

4° Pour parfumer les cheveux, on a vanté beaucoup, sous le nom d'*huile antique*, la composition suivante :

Prenez : Huile de ben..... 500 gram.
Teinture d'ambre..... 50 centigr.
Huile volatile de bergamote ou de Portugal..... 2 gr. 50

5° Huile de Célèbes.

Prenez : Huile d'olive..... 500 gram.
Cannelle..... 15 —
Santal citrin ..... 25 —
Essence de Portugal..... 2 —

Faites digérer la cannelle et le santal dans l'huile; passez et ajoutez l'essence.

6° *L'huile de Madagascar* a joui pendant longtemps d'une grande réputation comme parfum et comme conservant très-bien la chevelure. Voici sa formule :

Prenez : Huile du soleil (hélianthe). 90 grammes.
Graisse d'oie ..... 30 —
Styrase ..... 8 —
Beurre de cacao ..... 8 —
Huile d'œufs..... 8 —
Néroli..... 4 —
Huile volatile de thym..... 8 —
Huile volatile de rose ..... 1 gramme.
Baume du Pérou ..... 0,50 centigr.

Mêlez, laissez digérer ensemble et filtrez.

La base de toutes les pommades et huiles destinées à l'entretien des cheveux est tout simplement de la moelle de bœuf, une graisse quelconque ou une huile grasse. Le corps de la pommade étant ainsi obtenu, on l'aromatise ou on le parfume avec une essence. Mais toutes ces préparations ont l'inconvénient de rancir, et dans cet état elles produisent sur le cuir chevelu des effets plutôt désastreux qu'utiles. Je ne parle ici que des meilleurs cosmétiques ou de ceux qu'on peut fabriquer soi-même, car il en existe dans le commerce, à bas prix, dont les effets sont toujours nuisibles.

Nous verrons, la prochaine fois, les cosmétiques destinés à la reproduction et à la coloration des cheveux.

DOCTEUR IZARD.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les romans bien écrits, intéressants, sont assez rares, et parmi ceux-là combien en est-il qu'on puisse, sans danger, livrer à la jeune curiosité de nos filles? Bien peu sans doute. Aussi est-ce pour moi une bonne fortune que de pouvoir signaler à l'attention de mes lectrices un livre qui joint à tout l'attrait, à tout le charme d'un récit émouvant, accidenté, romanesque même, une élévation de pensée et de sentiment très-remarquables.

Un exilé, par M. Louis Colas (1), me semble mériter ce double éloge; car le souffle pur et délicat qui anime cette œuvre en fait une lecture, non-seulement inoffensive, mais encore excellente pour l'esprit et pour le cœur. Les aventures du comte de Steinbeck, déporté polonais et condamné, sur la perfide dénonciation d'un ennemi, aux plus rudes travaux dans les mines de Sibérie, sont racontées par lui-même dans un langage imagé, singulièrement attachant, et l'intérêt, je dois même dire l'émotion, s'accroît à chaque page, toujours excité par les plus nobles sentiments. Les détails curieux abondent, mêlés aux péripéties les plus émouvantes; car le cœur a sa grande place dans le récit du prisonnier; l'image à la fois douce et fière de Fédora, la fille du gouverneur des mines, vient colorer les meilleures pages et leur prêter un charme particulier. Enfin, après avoir tremblé, espéré, avec le comte de Steinbeck, fuyant la tyrannie russe et traversant les monts Gourbi, au milieu de mille dangers, le lecteur repose enfin son esprit et son imagination par le doux spectacle du bonheur des deux héros, le comte et Fédora.

MARIE DE SAVERNY.

(1) Prix, 3 francs. L'administration de la *Revue de la Mode* se charge de l'envoi *franco* de cet ouvrage. Il suffira, en nous en faisant la demande, de nous adresser le prix en un mandat-poste et d'ajouter 15 centimes par franc pour frais de port.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les Menus de la Saison

Novembre.

En 1866, à pareille date, le docteur Véron, de friande mémoire, offrait à quinze personnes de son monde un dîner dont l'ordonnance et la préparation furent alors très-prônées. J'en retrouve le menu et je le livre à mes lecteurs; il est signé *Sophie* et non pas *Carême*.

POTAGE

Potage Brunois au tapioca.

RELEVÉS

Rosbif, purée de haricots rouges.
Vol-au-vent aux queneiles de morue.

ENTRÉES

Riz de veau aux pointes d'asperges.
Mauviettes aux marrons

PUNCH A LA ROMAINE

RÔTS

Perdreaux de Bohême, gelinottes et bécasses garnis d'ortolans.
Carpe du Rhin, sauce verte.

ENTREMETS

Asperges en branche.
Petits pois aux laitues.
Bavarois à la fleur d'oranger.
Gâteau au rhum.

Les perdreaux de la Bohême apparaissent sur le marché, — malheureusement toujours en petit nombre, dès les premières gelées; — ils sont plus gros et plus gras que les nôtres, et je compte parmi mes jours fastes ceux où il m'est donné d'en manger une aile, une cuisse et la moitié de l'estomac.

LE BARON BRISSE.

En mode, le mot de la fin, plein de verve et d'esprit, dicté par le goût, est épelé facilement chaque jour à la *Ville de Lyon* par l'élite du monde élégant. Convenons aussi que la *Ville de Lyon* est un établissement unique dans son genre et dont toutes les créations ont force de loi.

Son *col Médicis*, en dentelle perlée noire, a tout le piquant de la coquetterie moderne, en dépit de son cachet historique. La dentelle est maintenue sous la nuque par un faux col laitonné en crêpe de Chine. Telles vous apparaissent, dans les portraits du temps, Marie Stuart, la reine Margot, Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrée. Le col Médicis se fait également en crêpe lisse maintenu par le vrai faux col carcan en velours ou par une draperie châle, de même nuance que le costume. Les manches assorties font admirablement valoir la main et le poignet.

Rien de charmant comme le gilet de gros de Suez encadré de dentelle perlée. C'est un complément de toilette d'une fantaisiste originalité du meilleur goût.

Nos compliments sans restriction au voile Inès, réminiscence *tra los Montes*, qui, du front à la poitrine, vous enveloppe d'une cascade de dentelle mourant derrière d'une façon tourmentée.

On ne peut imaginer plus charmant hors-d'œuvre de coquetterie que le mouchoir en damier Pénélope, avec bordure en camaïeu, pour la pochette du paletot.

La place m'est comptée, et j'ai à peine effleuré les nouveautés de la *Ville de Lyon*. Je n'ai rien dit de ses charmants chapeaux ni de sa belle variété de passementerie. Ici, il faudrait un in-folio pour une revue complète des créations de la saison. 6, Chaussée-d'Antin.)

Cᵗˢˢᵉ A. DE BORETTY.

Fureur! Klein : *Lèvres de feu! Fraises au champagne*, valses.

GRAND DICTIONNAIRE DE PIERRE LAROUSSE
Livraison immédiate. 15 gros volumes in-4°
30 mois de crédit à 20 fr. par mois
LIBRAIRIE ABEL PILON, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE

Nous empruntons à la *Mosaïque* (1) la curieuse gravure que nous publions sous ce titre.

Au commencement de ce siècle, Lanté fit différents albums de costumes aussi remarquables par l'exactitude de leurs détails que par la finesse de leur exécution. Nous donnons d'après lui une marchande de poisson telle qu'elle existait à Bordeaux il y a soixante ans. Le bonnet n'avait rien de bien gracieux, mais les yeux de celle qui le porte se recommandent par le charme qui a fait de tout temps le renom des Bordelaises.

(1) La *Mosaïque* paraît une fois par semaine. Prix du numéro : 15 centimes chez tous les libraires. Abonnement : 7 fr. par an pour Paris; — 8 fr. 50 pour les départements. Bureaux : 11, quai Voltaire, Paris.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE

MARCHANDE DE POISSON BORDELAISE SOUS LA RESTAURATION
(1815-1839)
(D'après une gravure de Lanté). — *Extraite de la* Mosaïque.

Lettre d'une Amie

L'alimentation des enfants dans le bas âge est le souci de bien des jeunes mères, qui ont le vif désir de nourrir, mais qui n'osent entreprendre cette douce tâche, de crainte de succomber en route.

Cette crainte est superflue désormais; les jeunes mères trouvent un puissant auxiliaire dans la *farine lactée*, précieux aliment qui renferme des principes nutritifs appréciés par la Faculté de médecine. Cette farine se trouve dans toutes les bonnes pharmacies; le vendeur principal est M. Christien, 31, rue du Caire.

Puisque je suis sur le chapitre de la pharmacie, n'en sortons pas, et permettez-moi de rappeler à votre mémoire l'excellent vin de Dubrac. La saison des grands dîners commence, l'usage veut que l'heure en soit retardée d'une façon souvent arbitraire et qui peut amener bien des tiraillements d'estomac. Vous éviterez ces malaises si vous avez la précaution de prendre une heure ou deux avant le dîner, un verre à vin de madère du vin de Dubrac, qui est un stomachique précieux.

Les grands dîners reprennent, et avec eux reparaît le luxe des services de table. Ces services, précieusement resserrés durant l'été, ont subi forcément quelques altérations; il est donc prudent de leur faire donner à l'office une couche de poudre de *bleu d'argent pur*. Pour vous procurer cette poudre, il faut vous adresser à M. Labonde, 14, rue Saint-Gilles, à Paris.

Allez, 36, rue Tronchet, visiter le magasin de mouchoirs de la *Compagnie irlandaise*, vous vous rendrez compte que jamais la variété des dispositions n'a été portée si loin. Il y a, entre autres, un genre breveté dont le succès est immense : ce sont des mouchoirs en batiste de fil de main avec grand ourlet à jours et chiffre supérieurement brodé, renfermés dans une jolie boîte en toile aux motifs repoussés avec chiffre répété, au prix incroyable de 30 fr. la douzaine. Nous publions à notre deuxième page quatre modèles de mouchoirs de la *Compagnie irlandaise*.

J'ai parlé il y a quelques semaines d'un excellent pensionnat de jeunes gens; c'est d'une maison d'éducation pour jeunes filles qu'il sera question aujourd'hui. Plusieurs abonnées de Paris m'ont écrit qu'elles désirent faire suivre des cours à leurs jeunes demoiselles, sans les éloigner complétement de la maison paternelle.

Je leur signale les cours complets et gradués dirigés par Mᵐᵉ *Bouveret*, 46, rue de l'Arbre-Sec. Ces cours ont lieu du 15 octobre au 1ᵉʳ août. Les jeunes filles y sont admises depuis l'âge de sept ans. Le prix est de 25 francs par mois (40 francs pour deux sœurs). Mᵐᵉ Bouveret enverra le programme à nos lectrices qui lui en feront la demande.

E. BOUGY.

Rébus

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un long châle, est surtout apprécié en hiver.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

PETITE CORRESPONDANCE

Une abonnée. M. B. P. — Je conseillerais de porter la robe en laine, tunique et corsage, avec un jupon de soie noire ou de la nuance; c'est le seul moyen de ne pas avoir un *ensemble* trop lourd. Le volant à plis couchés pèse beaucoup, en effet. Si vous tenez à un jupon pareil, je ne vois pas de garniture plus légère qu'un simple volant en biais, froncé par derrière, et devant des biais de soie piqués et placés en tablier, si la tunique est ouverte par devant, ou s'arrêtant à la même hauteur que le volant, si la seconde jupe est ronde. La simple piqûre à cette seconde jupe est bien. Je préférerais des boutons d'acier aux boutons de soie.

Mˡˡᵉ *A. B. de B. Lavault.* — Pour jeune fille, je préfère la capote de velours coulissée et à fond mou avec fleurs au lieu de plumes, ou le chapeau de feutre garni de velours et orné d'une aile ou d'un *coq russe*. Ce dernier genre est plus négligé.

Mˡˡᵉ *M. G., à Cl...* — Bonne note est prise de votre demande. A bientôt la tapisserie. Pour les patrons, envoyez autant de fois 1 fr. 50 en timbres-poste que vous désirez de patrons découpés.

Mᵐᵉ *J.* — La roulette à patrons que nous tenons, moyennant 1 fr. 50, à la disposition de nos lectrices, vous permettra de vaincre toute difficulté. Grâce à cette roulette, il est excessivement facile de relever n'importe quel patron imprimé.

Avis important. — Nous prions nos lectrices de vouloir bien adresser toutes leurs lettres au directeur de la *Revue de la Mode*. Cette façon de procéder évitera tout retard dans les réponses attendues. Joindre, autant que possible, à toute demande une des bandes d'adresse du journal.

PATRONS DÉCOUPÉS

Outre les nombreux patrons imprimés que nous publions deux fois par mois sur nos feuilles de supplément, nous nous chargeons de faire couper et d'expédier à nos lectrices les patrons de n'importe quelle toilette parue dans le journal. Chaque patron coupé, en papier, de grandeur naturelle, coûte 1 fr. 50, port compris. — Pour un costume complet, le corsage ou la tunique forme un patron, et la jupe un second patron. — Envoyez, avec la lettre de demande, autant de fois 1 fr. 50 c. que l'on désire de patrons.

Chacun de nos dessins porte un numéro d'ordre. Il suffit, en nous demandant le patron, de nous désigner le chiffre de la toilette qu'on désire et le numéro du journal dans lequel se trouve cette toilette.

Nous prions nos lectrices de vouloir bien nous accorder un délai de quelques jours pour la coupe et l'expédition des patrons. Nous remettons les patrons à la poste, autant que possible, vingt-quatre heures après avoir reçu la lettre d'avis; mais à certaines époques, les demandes arrivent en telle quantité à la fois, qu'il nous faut un délai de deux à trois jours pour satisfaire tout le monde.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 98 (avec patrons). Dimanche, 16 Novembre 1873.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Sept toilettes d'enfants : deux costumes de garçons de 4 et 12 ans et cinq toilettes de fillettes de 6, 8, 9, 10 et 14 ans. — Deux toilettes d'intérieur. — Toilette de dîner. — Toilette de promenade. — Deux formes de chapeaux, Angot et capeline. — Ceinture de flanelle. — Plastron. — Mouchoir riche au plumetis. — Étoffe d'hiver. — Chapeau de grand deuil. — Capeline en cachemire. — Capeline au tricot et crochet (trois dessins). — Boîte à cigares (trois dessins). — Trois parures. — Deux manchettes. — Bétun.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriée. — Planche de broderies et de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

SEPT COSTUMES D'ENFANTS

1. Costume de fillette de neuf ans. — Jupe unie en popeline anglaise gris argent. Basquine-habit, en velours noir, ouverte sur la poitrine avec col et revers renversés. Ceinture de faille cerise. Même chapeau, vu de face, que celui que porte la fillette n° 6; les rubans, par derrière, sont de couleur cerise assortie à la ceinture, panache de plumes blanches.

2. Costume de petit garçon de quatre ans. — Blouse à corsage décolleté carrément, en velours gris, avec liserés de velours bleu. Le corsage est plat et la jupe est montée à plis plats, comme une jupe anglaise. Chapeau Henri III en velours bleu avec panache de plumes noires.

4. FILLETTE DE 9 ANS. 2. GARÇON DE 4 ANS. 3. FILLETTE DE 6 ANS. 4. JEUNE FILLE. 5. FILLETTE DE 10 ANS. 6. FILLETTE DE 8 ANS. 7. GARÇON DE 12 ANS.

SEPT COSTUMES D'HIVER POUR FILLETTES ET GARÇONS. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

11. CEINTURE DE FLANELLE (DEVANT).

10. PLASTRON DE FLANELLE.

12. CEINTURE DE FLANELLE (DOS).

3. Toilette de fillette de six à sept ans. — Robe de cachemire bleu Louise ornée d'un simple volant froncé, sur lequel retombe une garniture dentelée. Ceinture de faille bleu ciel. Chemisette de cachemire blanc illustré de broderie au point russe.

4. Toilette de jeune fille de quatorze à quinze ans. — Jupon de velours anglais marron doré, sur lequel retombe une basquine en popeline gris feutre, ornée de boutons de velours marron. La tunique s'ouvre carrément pour laisser entrevoir un corsage de velours marron assorti au jupon. Collerette Mignon en mousseline unie.

8. FORME ANGOT.

9. FORME CAPELINE.

5. Toilette de jeune fille de dix ans. — Robe de popeline de Lyon bleu de roi, entièrement soutachée de noir; cette robe est de forme basquine Louis XV, laquelle descend en redingote jusqu'à la première garniture du jupon de dessous.

13. MOUCHOIR RICHE A BRODER AU PLUMETIS, OU EN APPLICATION.

14. FAC-SIMILE D'ÉTOFFE D'HIVER.

16. CAPELINE.

6. Toilette de fillette de sept à huit ans. — Ce costume, de style Henri III, est ravissant; la jupe, en faille noire, est ornée de plissés de velours noir mélangés de ruchés de faille. Basquine de velours de soie noir au corsage décolleté carrément, s'ouvrant sur une chemisette de foulard bleu assortie à la doublure de la basquine, laquelle se voit parfaitement. Les pans de la basquine sont relevés et rattachés par un nœud de faille bleue semblable à la ceinture et aux jockeys des manches. Chapeau Henri III, en velours noir, enserré d'une jarretière de gros grain bleu; un panache de plumes bleues et blanches surmonte la calotte.

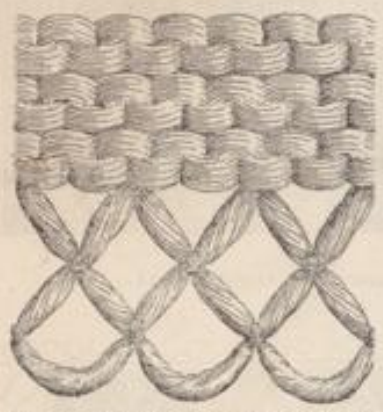
7. Costume de garçon de douze ans. — Veste de chasseur et pantalon bouffant, entrant dans la guêtre, en véritable velours anglais vert bouteille ou marron doré. Veste à revers et à col renversé; une petite poche, sur le côté, sert à mettre le mouchoir. Ceinture de cuir russe avec boucles de jais. Casquette de velours assorti au costume. Chemise à grand col Colin, avec cravate, en sergé cerise.

8 9. Deux formes de chapeaux. — En voyant ces deux chapeaux, on ne se rend pas compte que ce sont les types qui servent pour nos plus jolis modèles, les ornements les transfigurant d'une façon étrange. Le chapeau *Angot* paraît bien aride de forme; les modèles que nous avons publiés récédemment vous apprennent à le garnir d'une façon ravissante. Quant à la *capeline*, elle peut coiffer une personne d'un âge respectable tout aussi bien, et même mieux, qu'une jeune femme. En dessous du bord gondolé, on dispose des guirlandes assez volumineuses ou des torsades de velours et de rubans, qui accompagnent admirablement la physionomie. Cette forme comporte parfaitement des brides, soit en dentelles formant barbes, soit simplement en rubans.

10. Plastron en flanelle. — Modèle des magasins du Pont-de-Lodi, 17, rue Dauphine. — Voici un objet qui nous garantira, nous ou les nôtres, des atteintes du froid. Il n'est pas de meilleur préservatif, surtout pour nos messieurs, contre les rhumes et les maladies de poitrine, que ces plastrons en molleton. Notre modèle est en molleton rouge, doublé de bolivar blanc; une piqûre et un point de chausson en cordonnet blanc ornementent le plastron, un cordon, qui se passe autour du cou, sous la chemise, le tient suspendu sur la poitrine. On en trouvera le patron sur notre supplément.

15. CHAPEAU DE GRAND DEUIL.

17. CAPELINE AU TRICOT ET FILET.



18. TRAVAIL DU DESSOUS DE LA CAPELINE AU TRICOT SIMPLE.

11-12. Ceinture de flanelle. — Modèle des magasins du Pont-de-Lodi, rue Dauphine, 17. — De même que le plastron, la ceinture de flanelle est indispensable l'hiver, comme précaution hygiénique, contre les malaises journaliers auxquels nous sommes assujettis. Le patron de cette ceinture se trouve sur notre supplément, ce qui vous permettra de l'établir vous-même. Nous avons donné seulement le patron de la moitié de la ceinture, l'autre moitié étant semblable; on n'aura qu'à doubler notre patron pour obtenir la ceinture entière. On la fait en bonne flanelle de santé; on peut l'illustrer d'une jolie broderie au point de chainette ou en piqûre faite avec du cordonnet ou du coton de couleur très-bon teint. Les piqûres de la cambrure et des lisières devront être également de couleur, assorties à la broderie, s'il y en a une, mais toujours, autant que possible, de nuance tranchante; le rouge est le préféré.

19. TRAVAIL DU DESSUS DE LA CAPELINE AU POINT DE DIAMANT.

20. BRODERIE D'UN DES CÔTÉS DE LA BOITE A CIGARES.

13. Mouchoir riche. — Modèle en grandeur naturelle d'un mouchoir à border au plumetis. — On peut, si on le préfère, l'exécuter en application de nansouk sur tulle; cependant cette méthode offre des inconvénients ou du moins des difficultés de détail: les dessins sont fort mignons; on parviendra difficilement à les découper d'une façon régulière; cela se peut pourtant avec beaucoup d'habileté et de patience. Je préfère, pour ma part, le plumetis et le point de sable; le point de sable pourra être fait sur l'étoffe même, ou bien sur tulle bruxelles, excessivement fin de réseau, alors le point pourra être remplacé par

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des jours d'Alençon bien variés.

14. Étoffe d'hiver. — C'est une espèce de damassé sur fond de reps vert, un peu clair, avec relief de deux tons, l'un velouté, et d'une nuance vernis, l'autre d'un ton plus mat ; sur ce fond mat, se détache admirablement le milieu des fleurs et des feuilles.

15. Chapeau de grand deuil. — Sur une carcasse de lisou, se trouve tendu du crêpe anglais, crêpe de grand deuil, puis des nœuds ourlés à l'endroit entourent la calotte et retiennent deux ailes de corbeau d'un beau noir. Une ruche de tulle uni forme le tour de tête ; les barbes et les brides derrière sont également en crêpe anglais, avec large ourlet. — Modèle du Cyprès.

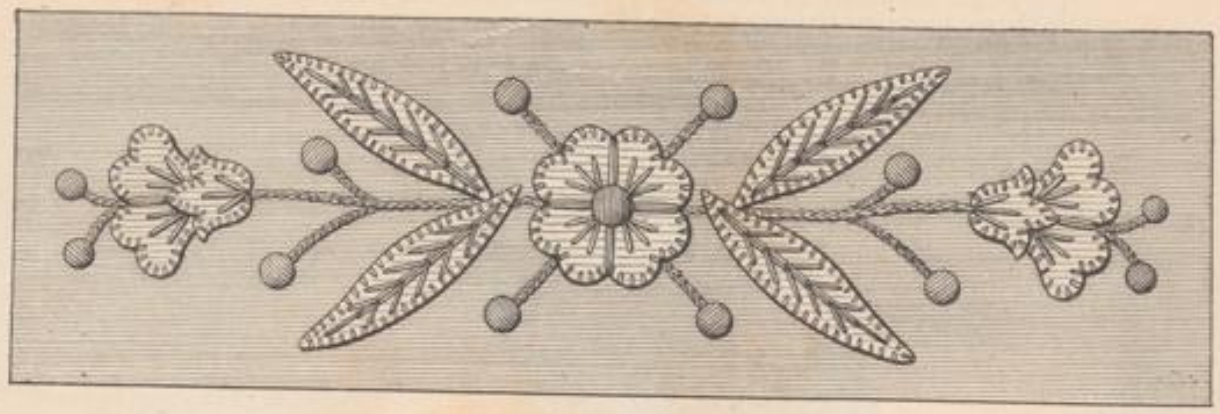
16. Capeline en cachemire blanc. — Les dents, en créneaux, sont bordées de satin mauve ou noir ; le ruché, de même étoffe, est crénelé comme la pèlerine, et bordé également de lacet ; les rubans sont assortis à la bordure.

17 à 19. Capeline en tricot et filet pour baby. — Pour les tricots légers, le point de diamant est et sera toujours le préféré. La capeline dont nous donnons le modèle est exécutée au point de diamant pour le fond, et au fil t pour la bordure.

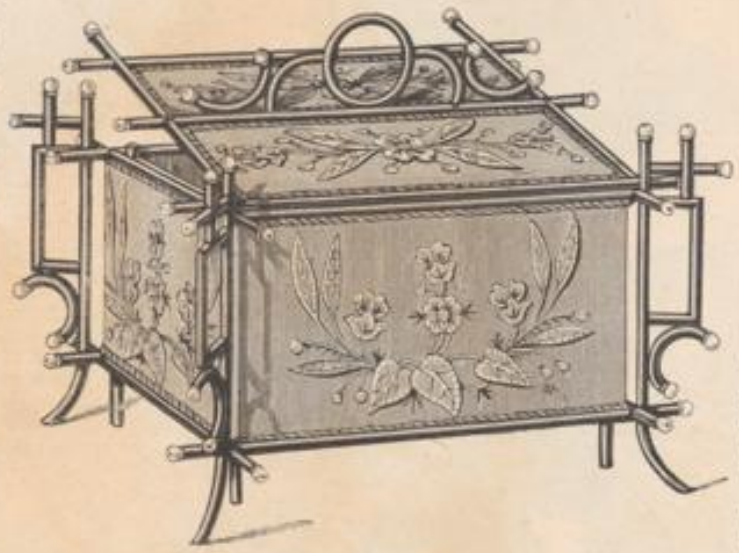
Il est urgent de bien connaître, en premier lieu, le point de diamant. Nous suivrons ensuite la marche pour exécuter la capeline elle-même.

Point de diamant (voir le dessin 19). — Monter les mailles en nombre double des points de diamant que l'on veut avoir, 60, par exemple, qui nous sont nécessaires pour la tête de la capeline.

Au second tour, prendre 2 mailles ensemble tout du long du rang.



21. BRODERIE DU DESSUS DU COUVERCLE DE LA BOITE A CIGARES.



22. BOITE A CIGARES.

3e *tour*. — Relever la maille, la tricoter, ainsi que la suivante.

4e *tour*. — Tout à l'endroit.

5e *tour*. — Tout à l'envers.

Ceci fait, nous avons la rangée complète de points de diamants.

Recommencer à prendre 2 mailles.

Travail de la capeline. — Nous allons commencer par la tête de la capeline et monter 60 mailles, comme j'ai dit ci-dessus.

Lorsque nous aurons 7 rangées de points de diamant, ou 28 tours de tricot, il faudra commencer des diminutions. Il y a 4 diminutions à la rangée ; elles se font aux rangs unis à l'endroit et à l'envers ; la première diminution se fait au 4e point de diamant ; la seconde, au 8e. Laisser 3 points d'intervalle ; recommencer 1 diminution. La dernière diminution se fait au 26e point de diamant.

Répéter ces diminutions au-dessous les unes des autres durant 5 rangées de points de diamant.

La tête de la capeline est alors terminée, du moins pour le dessus ; car on doit faire immédiatement la doublure.

La doublure, ou le dessous de la capeline, s'exécute au point simple tout à l'endroit, ou point de jarretière, avec des aiguilles assez grosses pour que le tricot soit bien léger. Le détail d'une portion de ce travail est reproduit fidèlement par notre dessin 18.

Les diminutions se font dans les mêmes proportions que pour le dessus.

On pose le dessus et le dessous bien assemblés l'un avec l'autre, en les bâtissant tout autour, et en soutenant l'encolure et le dessus de la tête, pour bien les arrondir.

Nous allons maintenant tricoter le bavolet.

Monter 84 mailles, pour avoir 42 points de diamant ; faire 4 rangées de diamant sans diminutions ; puis, durant 3 autres rangées, faire 4 diminutions dans chaque rangée pour arriver à n'avoir plus que 30 points de diamant à l'encolure. Faire la doublure identiquement semblable, comme diminution, mais la tricoter au point simple (dessin 18) ; la bâtir sur le dessus, de façon à ce qu'elle soit bien pareille de dimension ; réunir le bavolet à la tête, en le cousant à l'encolure.

Notre capeline est terminée, du moins en ce qui regarde le tricot ; il n'y a plus qu'à faire la bordure, qui est en filet. Cette bordure se fait séparément et ne provient pas du tricot.

Vous savez toutes faire le filet, j'imagine. Et je renvoie celles de mes lectrices, qui ne sont point initiées à ce travail, aux explications que j'ai données dans le n° 63 du 16 mars dernier, avec dessins à l'appui.

Il est donc bien entendu que vous connaissez le travail du filet ; occupons-nous, en ce cas, de notre dentelle.

Faites tout autour du bavolet une double garniture au filet, presque posée à plat ; la première, celle extérieure, aura 4 rangées de filet, et la seconde, qui dominera la première, a 2 rangées seulement.

Les trois premiers rangs de l'une seront en laine, et le dernier, ainsi que celui de la deuxième rangée, en soie de Chine d'un beau blanc, ce qui sera très-doux au visage de l'enfant.

Cette garniture se prolonge sur les côtés du ba-

28. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — MODÈLE DE Mme ÉLISE.

29. TOILETTE DE DÎNER. — MODÈLE DE Mme ÉLISE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873 — N° 98

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de 16e Elve 64 r. Richelieu

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

volet et à une
de 10 centimèt
les joues de la
Quant au m
se trouve be
plus garni; on f
bandes de filet
de chaque côté
puis on les m
ruche sur le s
et cela au nom
deux : la premi
ruchée à tête,
petit côté donn
le front, l'autre
levant en diade
seconde ruche e
tée en coquille
bles; elle s'app
rière le premier
qu'elle complèt
bandes se co
de quatre rang
laine et de deux
c'est-à-dire six r
tout.
Rien de plus
de plus neige
cet ornement;
capeline embell
bébés, si c'est
possible.
On peut, en g
établir sur ce typ
personne. Comm
dra le tour de la
personne qui me
ou calculera que
les trois ou qua
ne pas grandir le
sant toute la pl
neuses.
Du reste, ce t
pose facilement s
légers sans les f

20 à 22. Boîte
rue de Londres,
est en bambou n
mités. Dans l'int

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

volet et à une hauteur de 10 centimètres sur les joues de la tête.

Quant au milieu, il se trouve beaucoup plus garni; on fait deux bandes de filet bordées de chaque côté de soie, puis on les monte en ruche sur le sommet, et cela au nombre de deux : la première est ruchée à tête, le plus petit côté donnant sur le front, l'autre se relevant en diadème. La seconde ruche est montée en coquillés doubles; elle s'appuie derrière le premier ruché, qu'elle complète. Ces bandes se composent de quatre rangées en laine et de deux en soie, c'est-à-dire six rangs en tout.

Rien de plus seyant, de plus neigeux que cet ornement; notre capeline embellit nos bébés, si c'est chose possible.

On peut, en grandissant les proportions, établir sur ce type une capeline de grande personne. Comme point de départ, on prendra le tour de la figure, et si c'est pour une personne qui met ses cheveux un peu haut, on calculera quelques augmentations après les trois ou quatre premiers rangs, afin de ne pas grandir le tour de tête, tout en laissant toute la place aux coiffures volumineuses.

Du reste, ce tricot, étant fort souple, se pose facilement sur les échafaudages les plus légers sans les froisser.

24. PARURE.

23. PARURE EN TULLE ET TURQUOISE.

25. PARURE.

26. MANCHETTE.

27. MANCHETTE.

25. Autre parure. — Elle consiste en un coquillé de faille noire, encadré de chaque côté d'une ruche de tulle dont le bord est perlé de jais; le coquillé du milieu peut être de nuance variée assortie à la toilette. — Modèle du Magasin « aux Tuileries, » 1, rue de l'Echelle.

26. Manche très-simple, mais très-gracieuse; des tuyautés montés à tête-bêche et simplement séparés par un biais de crêpe ou de faille, en font tout le travail, facile à reproduire.

27. Manchette. — Un gros ruché de tulle noir perlé recouvre une ruche en tulle blanc : c'est simple, original et fort seyant.

28. Toilette d'intérieur. — Robe en faille marron, ornée de velours de même couleur.

Le tablier est recouvert d'un plissé pris dans le travers de l'étoffe; à la naissance du plissé se trouve un nœud de velours qui semble en être le point de départ. La tunique forme manteau de cour; elle se prolonge en traîne; le bas est recouvert d'un flot de volants ornés de biais de velours, dont le dernier est à tête renversée, doublée de velours assorti à celui du tablier.

Cette tunique est ouverte en marquise; de chaque côté une frange de chenille marron, retenue en tête par une bande de velours, forme encadrement. Corsage à longues basques pointues devant, et à postillon derrière; il est également orné de velours et d'une frange de chenille; des nœuds assortis à la frange, c'est-à-dire tout en velours, garnissent le de

20 à 22. Boîte à cigares. — Modèle de Mme Lalande, rue de Londres, 5. — La monture de cette boîte originale est en bambou noir avec perles de nacre blanche aux extrémités. Dans l'intérieur de la boîte se trouve un plateau percé de petits trous, qui permettent de ranger symétriquement les cigares, et par conséquent de les faire sécher à point.

Quant au travail qu'il nous faut exécuter, il consiste en appliques de drap sur drap.

Le fond est en drap marron doré, et les appliques en drap havane clair, s'harmonisant de ton avec le fond.

On découpe les fleurs et les feuilles, on les bâtit à la place qu'elles occupent sur nos dessins 20 et 21; on peut aussi les coller à l'aide d'un peu de gomme arabique. On entoure ces appliques d'un point de feston fait en cordonnet mais, nuance que l'on continuera d'employer pour les tiges, les intérieurs et les pois; employer d'autres couleurs serait détruire le cachet de ce petit meuble.

Notre dessin 20 reproduit, en sa grandeur réelle, la broderie d'un des quatre côtés de la boîte. Ces quatre côtés sont semblables. Notre dessin 21 reproduit, également en grandeur naturelle, l'un des deux motifs semblables du couvercle. Je recommande de laisser plus de largeur et de hauteur à l'étoffe sur laquelle on brodera ses appliques, afin de faciliter le montage de la boîte.

23. Parure en tulle et turquoise. — Un gros ruché en tulle forme fraise Médicis par derrière, et se termine sur le devant en un simple ruché; une torsade de turquoise bleue et noire, ou de toute autre nuance bien mariée, sert de collier à cette fraise, et se termine sur le devant par deux pattes larges qui devront être maintenues par une petite épingle de fantaisie.

24. Parure. — Pour exécuter cette parure, il suffit de suivre la disposition des ruchés, qui sont en gaz Dona Maria ou en tulle de soie, séparés par des biais de faille rose ou bleue.

30. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

31. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — MODÈLE DE Mme BRÉANT CASTEL.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vant de la poitrine. Nous donnons sur notre supplément le patron de ce corsage.

29. Toilette de dîner. — Modèle de Mme Élise, 64, rue Richelieu. — Robe en faille couleur prune de Monsieur, ornée de velours de même nuance.

Le tablier est recouvert d'un plissé pris dans le travers de l'étoffe et disposé en biais; le volant du bas, à tête renversée, doublé de velours, est garni d'un large biais de velours qui fait bordure; ce volant est régulier, il court tout autour de la robe, et par derrière il sert de soutien aux plis de la tunique qui retombe en châle. La tunique, fort ample et assez gonflée en ballon, est également encadrée d'un biais de velours; une longue écharpe de faille prenant à la taille, en dessous de la basque, vient se nouer sur le côté à l'aide d'une agrafe de nacre, après avoir passé en dessous du pouf de la tunique. Le corsage qui rappelle le type de la précédente toilette est plissé et orné d'un col à revers en velours; les manches sont ornées en rapport du volant du bas de la jupe.

30. Costume de promenade. — Modèle de Mme Bréant-Castel. — Robe de cachemire bronze, garnie de faille bronze plus foncée.

Jupe garnie devant en tablier par des biais de cachemire lisérés de faille formant V; ces biais sont terminés en pointes et arrêtés sur les volants qui forment la garniture du derrière. Chaque pointe est fixée par un bouton de nacre grise.

Le derrière de la jupe est garni de cinq volants à tête, gradués de hauteur et lisérés de faille de chaque côté.

Le corsage (forme veste) est boutonné sur le côté par des boutons de même nacre; une seconde rangée est placée sur le côté droit du corsage.

Revers, parements et petites poches en faille. Notre supplément contient les patrons de ce corsage-veste.

31. Toilette d'intérieur. — Robe de faille vert Newa, illustrée et garnie de biais de faille couleur bleu marine; le devant de la jupe est droit et uni, une série de biais le recouvre en entier. La tunique serait fort longue et formerait long manteau de cour, si elle n'était relevée à l'aide de plis doubles qui fournissent de l'ampleur au pouf; le volant est haut, il est à tête renversée, retenu, de place en place, à l'aide de pattes, retenues par des boutons de nacre; le corsage est illustré d'une ruche de velours bleu, liséré de faille vert marine. — Modèle de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

PLANCHE DE MODES COLORIÉE

Toilette de visite. — Robe de popeline d'Irlande couleur réséda. La jupe, unie, est agrémentée d'un haut volant plissé, maintenu en tête par un velours violet évêque, velours en bande n° 160. La tunique princesse, simplement relevée par un gros pli creux sur la hanche, comporte le même ornement; les boutons qui la ferment en redingote sont également en velours violet, manche coudée avec double revers enserré d'une jarretière de velours. Chapeau à calotte assez haute, tout en velours violet, avec diadème bouillonné; la torsade qui enserre la calotte, ainsi que le nœud de côté, est un mélange heureux de popeline pareille à la robe et de velours violet. Un bouquet de roses mousseuses agrémente le côté gauche du chapeau.

Toilette de petite fille. — Robe princesse en popeline ou en cachemire blanc, bordée d'un biais de velours bleu Louise. Dans le bas se trouve une ruche de faille blanche prise dans du n° 7. La ceinture, longue, frangée, simplement nouée sur le côté, est également en velours; les bas sont en filoselle rayée bleu et blanc, et les bottines en vernis bleu pour le soulier, en velours pour l'empeigne.

Toilette d'intérieur. — Robe de reps couleur jonc. Le tablier de la robe, monté en plis en travers, est agrémenté dans le bas de deux volants, dont l'un, de hauteur régulière, monté sans tête, est recouvert par le second; le second volant, haut par devant, va en diminuant sur les côtés. Ces volants, ainsi que tous ceux qui complètent l'ornement de la robe, sont bridés de velours nacarat. Par derrière, nous trouvons deux volants de hauteur régulière, puis la jupe reste unie; mais, par dessus, retombe une espèce de tunique droite, légèrement gonflée en pouf. Le corsage est tout droit, à petites basques-gilet devant et postillon derrière; il est complété par une fraise Margot tout en velours doublé à l'intérieur de l'étoffe de la robe.

PLANCHE DE PATRONS

Veste croisée, dessin 30 du journal.
Corsage à pointes, dessins 28 et 29 du journal.
Ceinture en flanelle, dessins 11 et 12 du journal.
Plastron en flanelle, dessin 10 du journal.
Pantoufle en application.
Deux cols en guipure.
Bordures et encoignures.
Chiffres demandés.

E. DOUGY.

COURRIER DE LA MODE

J'ai vu tant d'élégantes robes de faille, de velours, de satin, tant de costumes pimpants, gracieux ou originaux, tant de tuniques et de polonaises de formes diverses et parfois bizarres, tant de manteaux, de paletots, de dolmans, de pelisses, de rotondes grandes et petites, de mantelets à la douairière, de vestes Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, que tout cela forme dans ma tête un véritable chaos.

Les modes de transition ont cela de particulier qu'elles laissent libre carrière à l'imagination et qu'il suffit d'être jeune, jolie, ou même seulement élégante et... audacieuse, pour faire accepter tout ce qu'il plaît d'adopter en fait de formes ou d'ornements. Je vais tâcher, cependant, de débrouiller ce chaos; mais je ne saurais me résoudre à décrire pour mes lectrices certaines excentricités folles, dont je ne voudrais à aucun prix, dans leur propre intérêt, les voir parées. Je ne prends donc, c'est bien convenu que ce qui semble convenir à la femme raisonnable, à la femme du monde, de bon ton et de bon goût.

Voici d'abord une toilette *prune*, faille et velours tramé (ce velours de couleur coûte de 12 à 16 fr. le mètre). Le jupon est en faille, garni par devant de trois volants en biais surmontés chacun d'un bouillonné froncé également et à tête. Les trois côtés de derrière sont plissés du haut en bas à gros plis creux, maintenus et fixés en dessous par des rubans; ces plis remontent jusqu'à la ceinture et sont plus pressés dans le milieu, par derrière, de façon à faire un plus gros volume, pour que la basque du corsage soit soutenue suffisamment. La tunique, sans garniture, forme un tablier qui se fronce très haut et bride aux hanches. Ce tablier s'attache sur les plis du jupon, par derrière, au moyen d'un gros nœud mêlé faille et velours. Corsage de velours avec manches de faille; sur ces manches, un revers formé de trois biais en velours. Autour de l'ouverture en cœur, une fraise de velours doublée de faille et garnie d'une autre fraise peu volumineuse en crêpe lisse. Boutons d'acier. Cet ensemble compose une très-jolie toilette de dîner sans cérémonie, de spectacle ou d'intérieur pour les jours où on reçoit. Elle peut se porter aussi pour visites; en ce cas, il faudrait ajouter un petit paletot Louis XV, en velours, à gilet de faille, et garni de chinchilla. Manchon de velours à bandes de chinchilla. Chapeau de velours prune à fond mou, avec plume grise.

Une véritable nouveauté à citer, c'est le taffetas brodé, comme la toile et la batiste, à grandes roues et à jours; la broderie anglaise exécutée sur soie noire. Je ne donne pas cela comme une mode très-raisonnable; évidemment, c'est une fantaisie du jour coûtant cher et devant peu durer; mais je n'en parle que pour celles de mes lectrices qui ne sont pas forcées de calculer leurs dépenses. A celles-là, je dirai : Rien n'est plus joli qu'une tunique de soie, entièrement brodée de cette façon, sur un pardessous de velours ou de soie noire ou de couleur. On peut également garnir une robe de faille avec des bandes ou des volants brodés. J'ai vu un costume noir dont la polonaise était brodée sur l'étoffe même, à une hauteur de 15 centimètres, et festonnée dans le bas. Autour de l'échancrure en cœur, une fraise de soie brodée; les manches en sabot se terminaient par un volant de soie également brodé.

Le velours de toute couleur continue à être la plus grande vogue, et tout le monde en porte. Or, comme toutes les bourses ne sont pas assez bien garnies pour suffire à l'acquisition d'un costume en velours de soie, ou même tramé, on se rejette sur le velours anglais. J'ai déjà dit ce que j'en pensais; j'ajouterai que si on tient à porter du velours et que l'on ne puisse acheter que du velours anglais, je conseillerai toujours de choisir un velours de couleur, de préférence au velours noir, qui devient affreux en très-peu de temps. Le velours anglais vert olive, gris, et surtout les velours anglais marron et prune, se conservent assez bien et font d'assez jolies toilettes quand le bon goût a présidé aux détails et à l'ornementation. Si on veut y poser une garniture en marmotte, qui n'est pas extrêmement chère et qui peut resservir les années suivantes sur une autre étoffe, on obtiendra un très bon résultat. Je conseillerai aussi aux femmes adroites, ou qui ont des femmes de chambre habiles, de tenter de *réussir* un chapeau en même étoffe; je suis d'avis qu'il ne saurait trop y avoir d'harmonie dans la mise d'une femme.

Voici un charmant costume négligé porté par une jeune élégante et sortant d'une très-bonne maison. Il se compose d'un jupon de velours rayé gris, sur gris nuance feutre, fait uni, et d'une polonaise de cachemire de l'Inde gris feutre. Cette polonaise est bien relevée sur les hanches par des plis serrés et nombreux, et par conséquent très-courte et très-plissée sur le devant. Le relevé va se perdre sous deux grands pans carrés qui tombent très-bas par derrière et qui tiennent au dos de la polonaise; ces pans sont légèrement gonflés en pouf, et ce pouf est retenu par un nœud à quatre coques, sans pans posés du côté gauche. Comme garniture, un bord de plumes naturelles frisées. Avec cette polonaise, il faut un dolman en cachemire pareil, ouaté et doublé de peluche grise, et orné également d'un bord de plumes. Chapeau de feutre gris avec plume bleue et plume grise.

On ne danse pas encore, car on a bien autre chose à faire en ce moment!... Cependant plusieurs de nos abonnées m'écrivent qu'elles vont aller à la noce et me demandent comment il faut s'habiller pour le bal. Je n'ai guère d'autre réponse à faire que celle-ci : Comme l'année dernière. Cependant je vais dire ce que je conseillerais suivant l'âge ou la situation. Pour jeune fille, je dois avouer que je ne comprends rien à la folie des mères qui couvrent leurs filles de rubans, de fleurs, de nœuds, de satin et même de bijoux, ce qui ne permet plus aux danseurs de distinguer une jeune femme d'une jeune fille. Sans parler de l'inconvénient qu'il y a à *effrayer* ainsi à l'avance les *épouseurs* par cet étalage de luxe, n'est-il pas à craindre que ces messieurs, croyant s'adresser à des femmes et non à des jeunes filles, ne sortent de l'extrême réserve de langage que tout homme bien élevé s'impose devant l'innocence et la candeur. Cela est peut-être un peu subtil, il me faudrait traiter assez longuement ce sujet pour me faire bien comprendre, aussi me contenterai-je de recommander la plus grande simplicité pour les jeunes filles. L'organdi blanc pour soirées peu nombreuses, le tulle bouillonné pour grands bals, mais sans fleurs à la robe, ni garnitures. Une seule fleur dans les cheveux. Pas de coiffure extravagante d'élévation. En fait de bijoux, les plus simples ou même pas du tout.

Laissons à la jeune femme ces petites joies du mariage, et je ne dis pas seulement cela pour les jeunes filles à qui la simplicité est commandée par l'insuffisance de la fortune, mais aussi à celles qui sont destinées à un sort brillant; elles donneront ainsi de leur éducation et de leur esprit la meilleure opinion.

Quant aux jeunes femmes, tout leur est permis. A elles les riches garnitures de dentelles, les diamants étincelants, les guirlandes de fleurs éclatantes. Je recommanderai encore une façon de porter les rivières et les colliers, qui me semble mériter l'attention de mes lectrices, c'est de les coudre sur un velours. On double ainsi l'éclat des pierreries. J'ai vu dernièrement au cou d'une femme charmante, qui est une véritable artiste même en toilette, une parure turquoise et brillants, disposée ainsi, qui était éblouissante.

Je conseillerai aussi aux femmes d'un certain âge, et aux femmes âgées, de ne pas sacrifier à ce point à la mode de se décolleter *quand même*. Mais, me dira-t-on, la toilette décolletée est *seule convenable* au bal. Je sais, pour l'avoir observé maintes fois, qu'une femme est toujours *convenable* quand sa toilette s'harmonise avec sa personne, et que rien n'est plus ridicule qu'une mise en désaccord avec l'âge et la tournure; donc j'approuve fortement l'écharpe de dentelle ou le corsage de dentelle sur dessous décolleté pour les femmes âgées, même dans un grand bal, serait-ce un bal de noces.

On m'a demandé encore de nouveaux détails sur les gants. Voici ceux que j'ai recueillis aux meilleures sources.

Comme gant négligé, ou demi-toilette, rien ne vaut le gant *régénération* qui se *lave* parfaitement et qui est inusable. En couleurs foncées, pour l'hiver, il coûte, à un bouton, 4 fr. 50; à deux boutons, 5 fr. 75; à trois boutons, 7 fr. 50. Il y a aussi le gant *frileux*, en peau doublée de peluche, à un bouton, 5 fr. 75; à deux boutons, 6 fr. 90. Pour accompagner une toilette élégante, je recommande le gant *royal* en chevreau glacé, qui, à cause de sa coupe irréprochable, se moule fluement sur la main sans la gêner ou la meurtrir. A un bouton, il coûte 4 fr. 75; à deux boutons, 5 fr. 75; à trois boutons, 7 fr. 50. Si mes lectrices trouvent ces prix un peu élevés, qu'elles réfléchissent à ceci, c'est qu'un gant bien cousu, bien coupé, allant exactement à la main et en excellente peau, est toujours le gant le *meilleur marché*, puisque c'est celui qui dure le plus. Nos abonnées savent que ma devise favorite est celle-ci : la véritable économie consiste à acheter peu ce qui coûte peu, mais ce qui vaut le mieux. Ces différentes sortes de gants se trouvent à la parfumerie Ninon, chez Mme Lecomte, 31, rue du Quatre-Septembre. On trouve aussi chez elle les bijoux à la mode, le bracelet porte-bonheur en bois d'olivier venant de Jérusalem, ainsi qu'en or et à des prix très-modérés. Mme Lecomte se charge de l'expédition en province et expédie *franco* toute commande atteignant 18 fr. Il suffit de joindre à la demande un bon sur la poste; au-dessous de ce chiffre, on devra ajouter 50 centimes ou 1 fr., suivant la grosseur du paquet.

MARIE DE SAVERNY.

LA TENUE DU MONDE OFFICIEL

On n'a pas d'idée des changements qui, depuis peu, se sont opérés dans les habitudes et la tenue du monde officiel. Autrefois, le vêtement, le caractère de la *mise* étaient des questions essentielles pour ceux qui demandaient un emploi ou des fonctions publiques; après la récente réinstal-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lation de la République, il n'en fut pas ainsi : on vit prévaloir le laisser-aller et le dégingandement, mais aujourd'hui on en est revenu aux traditions des époques antérieures.

Nestor Roqueplan, avec son originalité de philosophe rieur, nous disait un jour : « Jamais le ministre, quoiqu'il soit un homme d'esprit, ne m'accordera rien. — Et pourquoi cela ? — Mon Dieu, continua-t-il, c'est que je me suis présenté à lui avec un pantalon bleu clair; ce n'est pas un pantalon d'homme sérieux. » Roqueplan voyait juste.

De tout temps, parmi nous, l'aspirant fonctionnaire doit avoir la mise sérieuse autant que l'allure et les manières. Un ministre nous disait à propos d'un jeune homme qu'on lui recommandait pour être sous-préfet : « Ce jeune homme me convient, il s'habille convenablement et en situation; je le nommerai. »

La mise d'un candidat à des fonctions administratives, doit être sévère, sans être prud'hommique, ni trop bourgeoise. Invariablement, il doit être tout de noir habillé, sans trop ressembler pourtant à un notaire assistant à un conseil de famille. L'habit noir pourra se dispenser d'une ampleur cossue. Le pantalon sera noir, pas trop large, de manière à pouvoir se promener avec, mais non pas à paraître se promener dedans; la cravate blanche ou noire, nouée avec une élégance sérieuse, est de rigueur; le gilet blanc n'est plus de mise, il est trop voyant, il faut le gilet noir, bottes fines, mais non vernies, linge exquis. La barbe, par les temps actuels, est permise au solliciteur jeune; tout rasé, il ressemble trop à un médecin *qui se respecte;* on ne l'admet ainsi que passé quarante ans.

La barbe ne se marie pas trop bien avec le costume brodé et la tenue officielle, mais n'importe; on aime assez la barbe si elle n'est pas inculte et désordonnée.

Puis il ne faut pas oublier qu'il y a des personnages officiels qui ont des sympathies ou des antipathies personnelles pour telle ou telle tenue; c'est à étudier. Le roi Jérome, ainsi par exemple, avait un penchant marqué pour les toilettes extra-luxueuses, et pour l'intéresser quand on s'approchait de lui, il fallait flatter ce goût de faste vestimentaire. M. Stanislas Girardin, dans ses mémoires, donne une idée de cette particulière et caractéristique disposition chez ce prince, en décrivant le costume qu'il portait dans un banquet aux Tuileries à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de l'Empereur. « Le col était nu jusqu'à la poitrine. Il avait : une toque de velours avec une plume; une tunique blanche couverte de perles; des diamants en quantité. Il ressemblait tellement à une femme, que, le matin, lorsqu'il se rendait à Notre-Dame dans la voiture de l'Empereur, le peuple le prit pour l'Impératrice. (page 347, tome II.)

Il y a aussi de grands personnages officiels qui ont une prédilection pour donner leurs audiences à certaines heures. Ainsi, M. de Morny, quand il était ministre, recevait à minuit, en sortant de l'Opéra. C'était exceptionnel et peu agréable pour ses huissiers. On raconte qu'un ministre d'un roi du Portugal ne voulait recevoir que des personnes ayant une tenue sévère et un air de gravité compassée. Par-dessus tout, il aimait à voir ceux qui venaient à son audience porter des lunettes de grande dimension, des lunettes de magister, parce qu'elles étaient selon lui le signe de cette gravité; si bien qu'un officier d'artillerie, souvent refusé à son audience, se décida à s'affubler d'énormes lunettes pour être reçu, ce qui lui réussit et lui gagna l'intérêt du ministre.

Si on ne tient pas aux lunettes aujourd'hui, on accepte sans inconvénient le lorgnon, mais modeste, et non s'il est monocle, fiché dans la cavité de l'œil, car il faut toujours l'allure sérieuse dans une certaine limite.

Les gants ont aussi leur rôle de convenance dans l'ordonnance de ces toilettes semi-officielles. Ils ne doivent pas être d'une nuance trop claire : ce serait le signe de propensions légères; ni trop sombres : ce serait de mauvais goût; ni paille, ni beurre frais : ce serait une hérésie; ni peau de chien, couleur trop sportive pour pareille circonstance. Les gants gris foncé seraient seyants.

La manière de tenir son chapeau est d'une importance extrême. Les hommes comme il faut, les gens du beau monde ont une manière à eux de tenir leur chapeau. Cette manière ne peut guère s'indiquer; les clairvoyants en sont frappés, car elle contraste fort avec celle de l'homme commun, l'homme sans tradition; aussi n'y a-t-il guère de précepte à donner à cet égard, mais nous pouvons indiquer vaguement une manière de se présenter en pareille occurrence, qui a plus d'une fois produit un excellent effet. Celui qui était introduit dans le cabinet du ministre, avait eu le soin, en passant le seuil de la porte, de se découvrir de la main gauche, afin de laisser une entière liberté d'action à sa main droite, dont les mouvements complètent au besoin l'élégance du corps. La main gauche, après avoir fait décrire une courte parabole au chapeau, le ramène doucement vers la hanche, qui peut lui servir de point d'appui pendant un moment. La pose qui est ensuite donnée au chapeau est sans importance, parce que l'effet voulu a d'abord été produit par la première impression.

En principes d'élégance, il est essentiel de ne jamais embarrasser sa main droite, dont à chaque instant on peut avoir à se servir; le solliciteur doit s'attacher à toujours savoir bien entrer. Nous avons vu une fois un monsieur qui, en entrant dans un cabinet de ministre, se heurta contre un fauteuil et, dans son trouble, renversa une chaise; cela fit mauvaise impression et prédisposa le ministre à le mal juger, et il fut éconduit poliment comme un ahuri; on jugea qu'il serait aussi étourdi dans ses fonctions.

Toutes ces choses, qui paraissent des minuties à bien des gens superficiels, ont une valeur excessive et souvent décisive dans les présentations officielles, aux époques de sociabilité régulière, car il faut alors se montrer homme du monde de bonnes façons, mais avec cette nuance particulière qui timbre du cachet de l'aptitude aux fonctions publiques, et de celui de l'élégance sérieuse et spéciale.

EUGÈNE CHAPUS.

LA NEIGE ET LES VERTES FEUILLES

PASTORALE

(Suite)

Vaincu par la nature et assailli par une prostration que les forces humaines étaient incapables de soulever, son cerveau affaibli lui voila par des pensées riantes l'inévitable horreur de son sort.

— Heureusement, Marcelle ne m'attend pas à heure fixe, se dit-il. Sans quoi, quelle inquiétude elle aurait, la chère femme, de me savoir en voyage par un temps pareil.

Joseph Gaubert tenta d'avancer. Mais il se trouvait au milieu d'un bois dont il heurtait les arbres à chaque pas.

Bientôt, tout meurtri d'un choc et à bout de forces, il s'abandonna, il se laissa glisser contre un chêne.

— La lune va se lever, murmura-t-il d'une voix défaillante... La lune va paraître. Elle guidera jusqu'à Chézy. Marcelle... Jean .. vous m'attendez ?...

Il s'endormit d'un sommeil léthargique, indomptable comme le sommeil éternel que cause l'asphyxie et dont on ne sent pas les atteintes.

La neige continua de tomber et recouvrit à moitié ce corps bientôt froid comme le sol, froid comme la neige.

III

Six mois après, les feuilles étaient vertes, la nature se montrait dans toute sa splendeur, et le joli village de Chézy était en fête.

Un jeune homme nommé Martin Riaux, fils d'un riche cultivateur, épousait ce jour-là la belle Marianne, jeune fille qui, elle aussi, avait du bien au soleil.

La grande salle de la mairie fut trop petite pour contenir les témoins et les invités, car tous s'étaient fait un devoir et un plaisir d'assister à cette cérémonie depuis le commencement jusqu'à la fin.

Puis, musique en tête, on se rendit à l'église.

Martin Riaux était superbe.

Grand et brun, la joie resplendissait sur son visage.

La mariée, elle, portant avec grâce et élégance le costume du pays, encadrait modestement sous un riche voile de dentelle ses traits fins et réguliers.

Les parents, les invités, groupés hiérarchiquement d'après le degré de parenté, l'âge, la richesse, la considération, le rang, car c'est peut-être dans les villages que l'égalité existe le moins, s'avançaient processionnellement.

Actif et remuant comme la mouche du coche, un cousin de Martin Riaux, nommé Célestin Lobbejoie, allait de l'un à l'autre et pressait les retardataires.

— Faut se dépêcher, disait-il. Après la mairie, l'église; après l'église, le repas. Dans les noces, on mange. Je commence à avoir faim.

Le curé officia, fit une courte et touchante allocution, puis il prononça les paroles sacramentelles qui, au nom du Dieu vivant, unissaient Martin Riaux et Marianne en mariage.

Alors un sourd sanglot se fit entendre dans un coin obscur de l'église.

Presque aussitôt il fut couvert par la voix majestueuse de l'orgue.

Ce sanglot étouffé attira l'attention de Célestin Lobbejoie, qui avait l'oreille fine.

Seulement, il crut que c'était quelqu'un qui remuait une chaise, et il tourna la tête de ce côté.

Puis il s'y dirigea précipitamment.

— C'est vous, Marcelle, dit-il en s'adressant tout bas à une femme agenouillée. Pourquoi n'approchez-vous pas ? Vous êtes dans les invités. Joseph Gaubert en serait aussi, s'il vivait encore, mon cousin Martin me l'a dit. Suivez, suivez le cortége. Après la bénédiction on va se mettre à table. Allez chercher le petit Jean. Les enfants s'amusent toujours là où l'on mange. Et même je me flatte de m'amuser, moi qui ne suis plus un enfant.

Il disparut.

Ses fonctions de garçon d'honneur le réclamaient ailleurs.

Pendant que la foule se pressait, soit pour aller signer à la sacristie, soit pour faire compliment aux nouveaux époux, la femme à qui Célestin Lobbejoie avait parlé se retira.

Mais elle fut rejointe sous le porche de l'église par Marianne.

La veuve et la jeune épouse se regardèrent.

Un pâle sourire de joie effleura les lèvres de la veuve.

Un doux sourire de tristesse glissa sur les lèvres de la nouvelle mariée.

— Vous êtes venue, lui dit-elle ensuite, merci.

— Je le devais, répondit Marcelle. Du fond du cœur j'ai prié pour vous. Je prends part à votre bonheur comme vous avez pris part à mes peines. J'avais l'intention de quitter Chézy hier, mais je suis restée pour vous voir dans tous vos atours, et pour que mes vœux puissent monter au ciel en même temps que ceux de tous nos amis.

— Vous partez ?

— Aujourd'hui.

Marianne ouvrit la bouche comme pour interroger, mais elle s'abstint discrètement.

— Une femme sans mari et un enfant sans père ont besoin d'appui, continua Marcelle. J'espère en trouver un auprès d'une grand'mère à qui j'ai écrit et qui m'a offert l'hospitalité.

— Tout le monde ici vous eût aidée, Marcelle.

— Mais personne n'eût pu le faire en qualité de parent, Marianne.

— Et vous êtes fière.

— Je suis la veuve de Joseph Gaubert.

Marianne n'insista pas.

— Puisque vous êtes restée un jour de plus à cause de mon mariage, reprit-elle bientôt, ne viendrez-vous point?...

Mais Marcelle, d'un geste doux et triste, montra ses vêtements de deuil.

— Je vais où l'on prie, et non pas où l'on danse, répondit-elle.

Puis son sourire s'accentua d'une joie bienveillante et sympathique.

— Que ce voile d'épouse vous sied bien, Marianne! continua-t-elle. Nulle mieux que vous n'est digne de le porter.

— La tâche n'est ni lourde ni difficile encore, Marcelle, répliqua la nouvelle mariée d'une voix grave; mais, si ce voile devient jamais le voile des veuves, je ne demande à Dieu qu'une grâce, c'est de savoir le porter comme vous portez le vôtre.

Un flot tumultueux de gens s'approcha.

Et la voix de Célestin Lobbejoie, qui dominait les autres, disait :

— Cousin Martin Riaux! cousin Martin Riaux! tu laisses donc ta femme causer avec tout un chacun ?

La veuve et la nouvelle mariée se séparèrent.

Lorsque tous les assistants furent sortis de l'église et réunis sur la place, le cousin Lobbejoie se mit à parcourir les groupes en criant :

— Attention à vous, les invités! On va se mettre à table. Les tables sont dressées tout autour de la grange. Ça durera ce que ça durera.

Mais bientôt Célestin faillit tomber à la renverse en écoutant ces mots prononcés par un ami :

— Tu ne sais pas? .. la mariée veut aller voir son oncle Robin, qui est paralytique.

Lobbejoie courut à son cousin, et, tout essoufflé :

— L'oncle Robin?

— Oui.

— Aux Creuzettes!... six kilomètres! une forêt à traverser! et il y a des loups!

— As-tu peur?

— Et manger?

— En revenant.

— Oh! oh! oh! moi qui n'ai rien mangé depuis hier!

Il courut vers la mariée.

Elle était en train d'expliquer à tous comme quoi, son oncle Robin étant paralytique et n'ayant par conséquent pas pu venir à la noce, elle croyait conforme aux bienséances d'aller, avant toute chose, lui faire une petite visite.

Célestin Lobbejoie écouta à peine l'explication.

— Cousin Martin Riaux! cria-t-il d'une voix tonnante... cousin Martin Riaux!

Et il ajouta, tandis que le nouvel époux s'approchait :

— C'est-il vrai, oui ou non?... la femme doit obéissance à son mari. M. le maire l'a dit pas plus tard que tout à l'heure .. et il était dans l'exercice de ses fonctions!

La circonstance était solennelle pour Martin Riaux. Son caractère n'avait pas encore eu occasion de s'affirmer. Il s'affirma à l'instant même.

— Je n'ai rien à refuser à mon épouse, dit-il, surtout en un jour comme le jour d'aujourd'hui. Si elle veut aller voir son oncle Robin qui est paralytique, allons voir son oncle Robin qui est paralytique.

IV

Les Vosges sont un pays de montagnes et un pays très-boisé.

Les communications y sont par conséquent difficiles, et le petit village de Chézy, notoirement, n'est desservi ni par un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chemin de fer ni par un service régulier de voitures publiques.

Marcelle Gaubert se mit donc en route, à pied, afin de gagner un bourg voisin d'où elle devait se faire conduire chez sa vieille parente.

La coïncidence du mariage de Martin Riaux avec une des plus riches filles de la contrée ne l'engagea point, loin de là, à différer son départ.

Ce fut au contraire une circonstance favorable pour l'effectuer tranquillement.

Les infortunés n'ont pas la prétention qu'on leur fasse cortége; ils savent qu'ils doivent aller et venir seuls, sans amis qui les accompagnent et leur disent : « Au revoir! » Mais en même temps ils ne se soucient point d'éveiller une curiosité indiscrète ou moqueuse, et ils cherchent à s'y dérober autant que possible. Or Marcelle Gaubert avait calculé qu'elle s'éloignerait tout à son aise ce jour-là. Et, en effet, pas de gens sur leurs portes, pas de questions au passage, pas de vœux et de regrets stériles! Presque tous les habitants de Chézy étaient à la noce de Martin Riaux.

Déjà les faibles ressources laissées par Gaubert étaient presque épuisées. Une vieille grand'mère avait promis d'accueillir auprès d'elle la jeune veuve et son fils. Marcelle avait donc résolu de quitter Cnézy. En supposant même que l'appui qui s'offrait à elle fût problématique ou temporaire, il lui en coûterait moins, plus tard, de travailler, d'être servante s'il le fallait, dans un pays autre que celui qui avait été témoin de sa prospérité et de son bonheur.

Ses dispositions prises, ses quelques dettes payées, elle sortit de chez elle avec son mince bagage et son fils, doux fardeau.

Elle le porta dans ses bras jusqu'au chemin traversant la forêt attenant à Chézy.

Là, elle le fit marcher un peu.

Mais l'enfant n'avançait pas vite.

Malgré sa bonne volonté et son désir de donner de l'exercice à ses petites jambes, tout au plus aurait-il pu parcourir un kilomètre en quinze jours.

Bientôt il s'arrêta.

Ayant rencontré du sable, il voulut absolument construire un édifice.

En toute autre circonstance, sa mère l'eût laissé faire.

Les plaisirs de son enfant étaient devenus ses plaisirs à elle, ses seuls plaisirs.

Mais la route était longue; Marcelle prit Jean dans ses bras. Puis, voyant les yeux de son fils se remplir de larmes, elle l'embrassa, elle lui sourit, elle lui fit prendre patience en le berçant doucement d'une chanson tout en marchant.

Les choses extérieures appelaient l'attention de Jean. Les grands arbres étalaient leurs panaches verts dans l'air immobile, les oiseaux parfois voletaient de branche en branche ou lançaient des notes éclatantes et rapides comme une fusée, qui venaient distraire l'enfant. Mais, d'un autre côté, la chaleur était accablante, et ajoutait à l'effet accoutumé de la chanson du foyer. Jean s'endormit profondément.

Sa mère pencha la tête vers lui, et des lèvres effleura son front.

Et elle marcha plus vite.

(La suite au prochain numéro.) HIPPOLYTE AUDEVAL.

LA MUSIQUE

La France et Dieu, cantate avec chœur *ad libitum*. Poésie du R. P. Dulong de Rosnay, musique de Mme Yan'Dargent, dédiée au maréchal de Mac-Mahon et chantée par Mlle de Belloca.

Les nobles et généreuses pensées inspirent les belles et grandes œuvres. La charité, la foi, le patriotisme, rayons inséparables dans tout cœur ardent et honnête, sont les sources fécondes où les auteurs de la cantate, *la France et Dieu*, ont puisé pour apporter à une institution chrétienne et humanitaire le concours aussi glorieux qu'efficace du talent. Cette cantate se vend au profit de l'œuvre des apprentis-orphelins (fondée par M. l'abbé Roussel), et le succès qu'elle ne peut manquer d'obtenir auprès de tous les amateurs de beaux vers et de grande musique, se traduira pour ces pauvres petits déshérités de la vie, en secours de tous genres que l'hiver qui s'approche rendra bien nécessaires.

Ainsi la louable pensée de faire une charité intelligente sera recompensée au centuple par le plaisir très-réel qu'éprouveront celles de nos abonnées qui sur mon conseil dépenseront la faible somme de 2 francs pour acquérir la cantate, *la France et Dieu*.

Comme moi, les premières notes de ce chant simple et large, qui ont si bien l'expression de la prière ardente, de la douleur contenue et de l'espoir consolateur, les mettront dans le charme. En déchiffrant ces pages écrites avec une très-grande entente des ressources de la voix humaine, elles reconnaîtront que rien n'est facile à exécuter comme la bonne musique, et que l'interprétation d'une œuvre, quelque difficile qu'elle puisse paraître, est à la portée de tous quand le cœur et l'âme sont tout d'abord affectés par les beautés qu'elle renferme.

Enfin, et comme couronnement, le crayon fécond et inspiré d'un grand peintre a retracé sur la première page cette scène symbolique où les disciples de Jésus, battus par la tempête dans une barque de pêcheurs, réveillent le maître endormi et, tendant vers lui leurs mains suppliantes, jettent ce cri de foi : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! »

Là est toute la pensée des auteurs, rendue vivante par le crayon de ce génie spiritualiste et chrétien. La Peinture, la Poésie, la Musique, ces trois sœurs immortelles, ont donc conclu un pacte de charité pour produire cette œuvre remarquable à tous égards.

Un chœur écrit pour voix égales est joint à la cantate (1).

MARIE DE SAVERNY.

Cœur d'artichaut! Peau de satin! polkas de J. Klein, font rage!

480,192,000 lettres, **11,704,700** lignes, **93,637,000** mots, **24,000** pages, **192.000** articles, contenant tout ce qui est et tout ce qui doit s'apprendre, tel est le *Grand dictionnaire Larousse*, payable 20 fr. par mois. — Librairie ABEL PILON, rue de Fleurus, 33, à Paris.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre.

DINER DE FAMILLE

Purée de navets aux croûtons.
Soles en matelote normande.
Lièvre à la mode.
Gigot de mouton rôti.
Haricots blancs sautés.
Pommes au riz.

Ce menu est bien simple; il constitue cependant un excellent dîner, s'il est exécuté avec soin.

Le lièvre à la mode, préparation oubliée, à grand tort, dans ma *Petite cuisine*, où elle avait tous les droits à une belle place, est un mets chaud, ayant l'avantage, après son refroidissement, de tenir parfaitement sa place dans un déjeuner.

Je la recommande, et engage à en essayer au plus tôt, — les lièvres sont à point, l'occasion ne sera jamais meilleure.

En voici la recette.

Lièvre à la mode. — Dépouiller un lièvre, le diviser en beaux morceaux et en réserver le sang. Prendre un morceau de lard pesant le cinquième du poids du lièvre; en faire deux parts égales; couper l'une en dés et l'autre en gros lardons, qui, bien assaisonnés de sel, poivre, épices et persil haché menu, sont employés à piquer les morceaux de lièvre.

Dans un pot de terre, foncé d'une cuillerée de saindoux et de couennes de lard frais, placer côte à côte les morceaux de lièvre, en garnissant les interstices avec le lard coupé en dés. Assaisonner de sel et poivre, mouiller d'un verre de vin rouge et couvrir de couennes de lard et de quelques rouelles de carottes; couvrir le pot d'une feuille de papier beurrée et de son couvercle; l'enterrer dans des cendres rouges ou le mettre au four, laisser la cuisson s'opérer doucement; dans l'intervalle, remuer une ou deux fois les morceaux de lièvre, et, au moment de servir, lier la sauce avec le sang mis en réserve.

LE BARON BRISSE.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme *Marc (Ardennes)*. — Les petits garçons de cet âge s'habillent comme les petites filles. On fait les jupes de préférence à plis couchés tout autour et dans le même sens. Corsages à basques, décolletés ou non, avec ou sans chemisette. Chapeaux marins ou toquets russes en loutre ou en astrakan. Paletots droits, allant jusqu'au bas de la robe pour l'hiver.

Mme *H. C., à P.* — Je préfère le paletot ou le dolman en velours au châle. Les jupes unies se font très-peu et seulement en satin ou en velours; il faut au moins, en ce cas, former un pouf dans la longueur de la jupe. Avec cette forme, on garnit le devant en tablier avec des ruches à la vieille, des passementeries et des dentelles perlées de jais. Adressez-vous à l'une des couturières dont vous voyez les modèles dans le journal. Elles mettront à vous satisfaire beaucoup de bonne volonté.

Une jeune fille très-importune. — Si votre deuil est un deuil de *cœur*, père, mère, frère ou sœur, je vous conseille de choisir un moyen intermédiaire, c'est-à-dire de faire une toilette gris clair, avec velours noir, par exemple, ou blanche ou noire. Je n'aime pas les toilettes d'été en hiver, si ce n'est le *soir*. Vous pouvez danser, si c'est *absolument dans l'intimité*. Quant au cadeau à faire à son fiancé, cela dépend des usages de chaque ville; à Paris cela ne se fait pas, à moins qu'il n'y ait de très-grandes relations d'amitié antérieures. Quant au *cadeau désigné*, je trouve cela d'un goût détestable, dans quelque pays qu'on se trouve. Comme bague de fiançailles, les perles et les turquoises sont préférées à toutes autres pierreries. La poudre blonde est *saine*, on peut en user, mais non pas en abuser quand on est jeune fille. Les cheveux ondulés ne sont point déplacés; il faut éviter l'exagération, qui consiste à les laisser avancer trop bas sur le front; c'est de mauvais goût pour tout le monde. Comme fourrure de grand deuil, il n'y a que l'astrakan: au demi-deuil, on peut porter le chinchilla, le renard argenté, et même d'autres fourrures quand on les a.

Mme *T. J., à A.* — Si vous avez assez d'étoffe, le dolman est bien. Vous pouvez porter votre *manteleł* en le recoupant sur un des nombreux patrons de *manteleł* donnés depuis six mois dans notre journal. On garnit de guipure perlée ou non perlée et de passementerie perlée ou non, suivant la dentelle. On place un nœud à grands bouts flottants dans le haut et par derrière. Vous pouvez également en faire une petite rotonde fendue derrière et garnie de même.

Une abonnée. — Vous avez dû recevoir directement, de la maison propriétaire de ce modèle, le bâton de cuivre par vous désiré. L'administration vous a envoyé la feuille de patrons. Le dessus peut être noir ou de toute autre couleur, à votre gré, mais toujours de nuance foncée; car, pour bureau il faut un objet sérieux.

Mme *M. B., au château de D., par M.* — Il est impossible de publier en huit jours un dessin demandé; nos dessins et nos gravures exigent un temps plus long. Tous les dessins de tapisserie peuvent s'exécuter au point de diamant; cherchez dans nos nombreux dessins un dont vous pourrez combiner les nuances comme vous les désirez, en attendant que vous trouviez ce que vous souhaitez.

Mme *C. de M.* aura le nom, trouvera le chiffre entrelacé dans la feuille de cette semaine.

Mme *S. L.* aura les chiffres désirés.

Mme *B. C.* — On ne peut être certaine de trouver ses initiales qu'à la condition d'en faire la demande spécialement.

Mme *M. C.* aura l'écusson et le chiffre.

Mme *veuve P., à Bercy.* — On ne fait plus de porte-montre au petit point; ce genre est passé de mode. Avant le jour de l'an, nous vous promettons le modèle de l'un de ces ouvrages, d'après le goût du jour.

Mme *M. M.* — Je ne connais pas de meilleur moyen que de laver les foulards blancs dans une bonne eau de son, puis de les passer ensuite dans une eau très-légèrement gommée et teintée bleu, et de les repasser presque en sortant de l'eau, après les avoir seulement essorés; je me suis toujours bien trouvée de ce procédé fort simple.

Mlle *D. E.* — Bonne note est prise. Nous publierons des carrés de filet.

M. Mart, à M. — Très-prochainement vous allez recevoir un dessin de tapis de table à exécuter de la grandeur que vous voudrez sur drap vert ou de toute autre nuance, à exécuter en soutache ou au point de chaînette; ce genre est beaucoup plus en vogue que les dessins en tapisserie qui sont lourds. Si vous tenez à la tapisserie, je vous conseille des bandes de tapisserie alternées avec des bandes de reps ou de velours. Vous voyez notre bonne volonté à vous satisfaire; aussi j'espère que vous ne songerez plus à votre ultimatum.

Mme *M. G.* — Nous avons commandé des dessins de tapisserie dans le style que vous nous désignez; mais le temps de les composer en retardera la publication. Mme Lecker peut vous fournir directement les modèles, ainsi que les motifs à la marque C B dont vous parlez; au besoin, nous nous mettons à votre disposition pour faire choix de tout ce qui vous sera agréable. Le prix varie de 6 fr. à 10 fr. la grosse; le lacet Renaissance, suivant hauteur, de 3 fr. à 5 fr.

Mme ..... — Il est bien difficile de vous donner un dessin tel que vous le demandez et qui puisse vous convenir, sans connaître la grandeur de vos médaillons d'abord, puis leur genre de broderie. D'ici peu vous allez recevoir des dessins de broderie sur tulle; espérons que vous pourrez en tirer parti; si non, donnez-moi des renseignements plus précis. Nos cols brodés de la planche supplémentaire peuvent parfaitement être utilisés comme patrons de cols unis.

Mme *L. T.* est priée de recevoir mon meilleur souvenir. Peut compter sur le chiffre désiré.

Mme *de La., à V.* — Si nous donnions le dessin désiré, il n'arriverait certainement pas en temps utile. Adressez-vous directement à M. Lebègue.

Mme *C. T.* peut compter sur le nom et les initiales.

Mme *la comtesse de L.* aura chiffres et couronnes désirés.

Mme *Big., à Vannes.* — Le prix du lait est de 5 fr. Celui d'une capeline peut varier à l'infini, il faut compter mettre de 10 à 15 fr. pour avoir un objet soigné. Si tel est votre désir, on vous en fera l'achat.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La Toison-d'Or fut établie en 1429, par Philippe de Bourgogne.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

(1) L'administration de la *Revue de la Mode* se charge d'envoyer *franco* cette cantate à ses abonnées. Prix, *deux francs*. Ajouter au prix marqué 30 centimes pour frais de port.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 99. Dimanche, 23 Novembre 1873

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes d'intérieur. — Deux sorties de bal ou de théâtre. — Collier Henri III. — Fraise Médicis. — Dentelle Renaissance. — Passementerie soie et perles. — Bas d'enfant (deux dessins). — Calotte grecque, bordure et rond. — Broderie sur tulle grec. — Dessous de plateau au point russe. — Rond au crochet et mignardise. — Petite Étoile. — Curiosités de la mode : anciennes coiffures du département de l'Eure. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette d'intérieur. — Jupe de faille très-longue et unie. Veste mousquetaire avec grand gilet de satin bleu azur. Les poches, les parements et les revers du devant et du derrière sont ornementés de petits galons nattés, terminés en pointes par des boutons d'acier.

Sur l'épaule se trouvent des flots de rubans retenus par une boucle d'acier. — Modèle de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

2. Collier Henri III. — Un plissé assez haut est monté en collier, il se trouve soutenu extérieurement par des coques de rubans de faille ou de turquoise prises dans le biais de l'étoffe. Ces coques forment couronne tout autour, le plissé est agrémenté d'une petite guipure neige qui en adoucit le sérieux et accompagne bien le cou.

3. Fraise Médicis. — Un bouillonné de crêpe lisse fait pied à une garniture de turquoise bleu Louise doublée de bleu turquoise, laquelle, montée en gros tuyaux, retombe sur une fraise de tulle bien fournie, qui forme collerette ; cette fraise retombe sur l'encolure de la robe dans la partie des garnitures, le bouillonné seul enserre le cou.

1. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

4. Dentelle Renaissance. — Cette dentelle s'exécute à l'aide du lacet Renaissance et des barrettes de Venise. Nous avons si souvent expliqué ce travail, qu'il est inutile d'y revenir aujourd'hui. Il faut avoir soin de choisir du lacet de la grandeur exacte de celui indiqué sur notre dessin.

5. Passementerie soie et perles. — Modèle des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Cette palme, si gracieuse de forme, se pose comme motif d'ornement sur le dos et le devant des confections, dans les angles des jupes, en garniture même; car ce même modèle se trouve répété en quatre grandeurs variées dans la maison qui nous en a fourni le type; je les ai vus servant à rattacher les retroussis d'une jupe en guise de pattes; c'était ravissant. Le travail de la passementerie en lui-même est très-joli, mais il est encore rehaussé par l'addition de perles de jais.

6 7. Bas au tricot pour enfant. — Sauf les proportions, la marche pour faire le bas d'enfant est à peu près la même que pour le bas de grande personne. Il y a des tricoteuses qui, pour éviter à chaque instant le changement d'aiguilles, ne se servent que de deux aiguilles, se réservant de réunir ensuite les deux côtés du bas à l'aide d'une couture. A mon avis, ce système est mauvais; le bas y perd de sa grâce et de tournure.

Pour notre petit bas, nous travaillerons sur quatre aiguilles.

Montez 60 mailles, 15 sur chaque aiguille; faites trois rangées à côtes régulières, composées de 2 points à l'envers, 2 à l'endroit, bien au-dessous les uns des autres. Notre dessin 7 reproduit fort exactement le travail de ces côtes et une partie du travail qui suit.

Au-dessous, faites deux rangées de points à l'envers tout le tour.

Puis commencez le dessin.

Premier tour. — 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers.

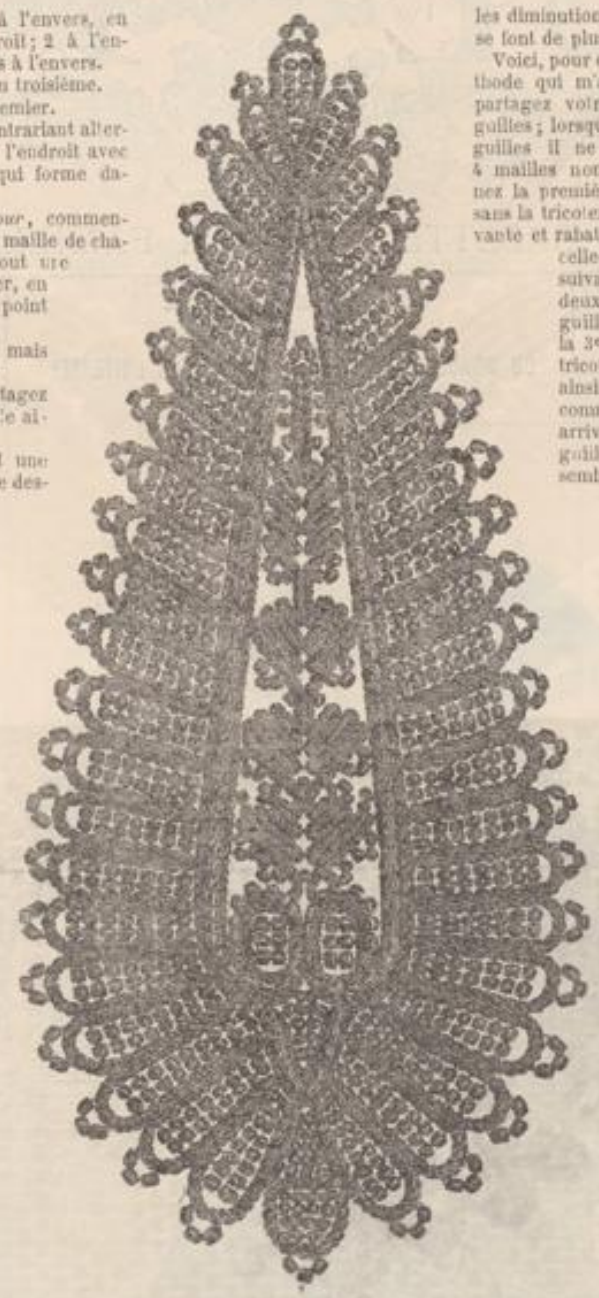
2e tour. — Semblable.

2. COLLIER HENRI III.

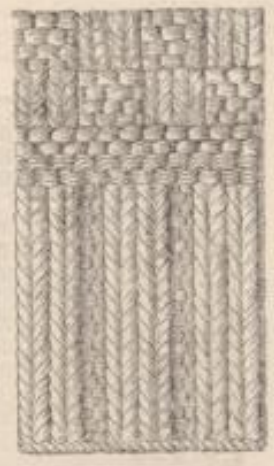
4. DENTELLE RENAISSANCE.

3. FRAISE MÉDICIS.

6. BAS D'ENFANT.



5. PASSEMENTERIE SOIE ET PERLES.



7. TRAVAIL DU BAS.

8. BORDURE DE CALOTTE GRECQUE EN APPLICATION DE DRAP OU DE VELOURS.

3e *tour*. — 2 mailles à l'envers, en dessous de celles à l'endroit; 2 à l'endroit, en dessous de celles à l'envers.

4e *tour*. — Semblable au troisième.

5e *tour*. — Pareil au premier.

Et toujours ainsi, en contrariant alternativement les mailles à l'endroit avec les mailles à l'envers, ce qui forme damier.

Au *trente-deuxième tour*, commencez une diminution d'une maille de chaque côté du point de couture que vous avez dû réserver, en faisant régulièrement un point à l'envers dans le milieu.

Les diminutions doivent se répéter huit fois de suite ; mais en laissant entre chacune six tours d'intervalle.

Faites une dizaine de tours sans diminutions, puis partagez votre tricot en quatre parties; mettez le quart sur une seule aiguille; ce quart doit avoir le point de couture au milieu.

Tricotez durant dix-huit rangées, dont une à l'endroit et une à l'envers, le commencement du talonnet, sans poursuivre le dessin. Comme on retourne son ouvrage au bout de chaque rangée, en faisant tantôt un tour à l'endroit, tantôt un à l'envers, ils se trouvent du bon côté tous à l'endroit.

Nous voilà au talonnet lui-même. Lorsque vous êtes à deux points plus loin que celui de la couture, prenez une maille sans la tricoter; tricotez la maille suivante et rabattez la maille nulle sur celle-ci; puis tricotez la maille suivante. Pour bien saisir ce travail, je vous renvoie au numéro 3 de la *Revue de la Mode* (du 21 janvier 1872), où tous les détails de la fabrication d'un grand bas sont donnés avec dessins explicatifs à l'appui.

Ceci fait, on tourne son ouvrage, et, avec l'aiguille qui reste chargée, on fait son tour à l'envers.

Lorsque vous êtes arrivée deux points plus loin que la couture, prenez deux mailles à l'endroit, puis la maille suivante, et retournez l'ouvrage, en continuant jusqu'à ce que vous soyez arrivée au bout du talonnet et qu'il n'y ait plus rien à rabattre.

On relève ensuite les mailles qui se trouvent en long au talonnet, et, reprenant les quatre aiguilles, on tourne tout autour du bas. On appelle cela la *fourche*. Au point de réunion de la fourche, au cou-de-pied, il faut faire des diminutions durant six rangées, en les espaçant de deux points en deux points du côté droit, le premier relevé; vous tricotez à la fois une maille du talon et une du cou-de-pied pour faire cette diminution; de l'autre côté, vous prenez la première maille sans la tricoter; tricotez la deuxième et abattez la maille nulle sur celle-ci; puis continuez à remonter la fourche, en tournant tout autour. Le dessin doit se continuer sur le cou-de-pied; à partir des diminutions en dessous, on fait toutes mailles à l'envers.

Les diminutions de la fourche, une fois faites, il faut encore, en tournant, faire une vingtaine de rangées qui forment le dessus du pied; puis commencer les diminutions du bout de pied, qui se font de plusieurs manières.

Voici, pour ces diminutions, la méthode qui m'a paru la meilleure : partagez votre tricot sur trois aiguilles; lorsque sur une de vos aiguilles il ne vous reste plus que 4 mailles non tricotées, vous prenez la première de ces 4 mailles, sans la tricoter; vous tricotez la suivante et rabattez la maille nulle sur celle-ci. Tricotez les deux suivantes, ainsi que les deux premières de l'aiguille suivante; puis prenez la 3e maille sans la tricoter; tricotez la suivante et rabattez la maille nulle sur celle-ci, et ainsi de suite, sur les aiguilles, en faisant vos diminutions au commencement et à la fin de chaque aiguille; bientôt vous arriverez à n'avoir plus que 6 mailles : deux sur chaque aiguille; vous les mettez en face l'une de l'autre, les tricotez ensemble en rabattant la première sur la seconde, et celle-ci sur la troisième, ce qui termine complétement le bas.

8-9. Calotte en application de drap sur drap. — On porte donc encore des calottes, me dira-t-on? — Mais oui, certes; il faut bien, hélas! remplacer l'abondante chevelure qui n'est l'apanage que de la jeunesse. Aussi devons-nous réserver dans nos colonnes une place au travail de la calotte grecque.

Notre modèle s'exécutera sur drap ou sur velours. Dans les deux cas, les fleurs se feront en application de velours d'une nuance tranchante. On les encadre d'une soutache d'or, illustrée d'un point de piqûre noire dans le milieu. Le ruban qui relie les fleurs et les tiges peut aussi comporter une application, laquelle sera bordée d'un feston en cordonnet d'une nuance très-claire. La grecque se brode au point de chainette excessivement régulier fait avec de la soie noire. On peut aussi la broder d'une petite ganse ronde excessivement fine. Quant à la tige et à ses tortillons, il faudra poser une soutache noire ou deux brins de soie d'Alger, sur lesquels on fera un point de cordonnet espacé, soit avec du fil d'or soit avec du cordonnet assorti à la grande fleur. Si je n'ai pas spécifié de nuance à employer, c'est que ce nuancement dépend de la couleur que l'on adoptera pour la fleur. On pourrait, par exemple, faire l'applique de la fleur en velours vert et employer, pour le reste du travail, des soies de verts dégradés et nuancés.

10. Broderie sur tulle grec. — La broderie en reprise sur tulle grec est un travail facile, peu onéreux, grâce auquel on peut exécuter rapidement de jolis rideaux de vitrage, des stores, des couvre-pieds, des dessus d'édredon des volles de fauteuil, etc.

Le tulle grec se trouve généralement dans le

commerce et dans les maisons de blanc; il se fait en très-grande largeur : 2 mètres à peu près; son prix est modéré : il se vend depuis 3 francs le mètre; mais je conseille aux dames qui entreprennent cet ouvrage de se procurer du tulle de première qualité, au réseau bien ouvert, bien régulier et bien solide, et de s'adresser alors spécialement à une de nos maisons d'ouvrages.

Notre modèle a été dessiné chez Mme Lecker, 3, rue de Rohan. Son encadrement, qui peut s'étendre à l'infini, convient aussi bien pour rideaux de vitrage que pour couvre-pieds ou dessus d'édredon.

Les rosaces, au besoin, peuvent servir isolément et se passer du treillage qui les sépare les unes des autres.

On emploiera pour cet ouvrage du coton à repriser bien mouliné, bien régulier. Le point à exécuter est celui de la reprise proprement dite; dans un réseau de tulle, le fil doit passer trois fois en se contrariant; du reste, notre dessin, aussi exact que l'ouvrage lui-même, reproduit le travail tel qu'il doit être exécuté.

Ce modèle sur tulle grec sera suivi d'une série de même genre, aussi variée et aussi attrayante que possible

11. Dessous de plateau. — Ce dessous de plateau s'exécute au point russe sur cachemire de couleur assortie à l'ameublement. Avant d'exécuter la broderie, il faut bâtir le cachemire sur du calicot bien empesé ou sur de la mousseline raide, afin d'éviter que les points, simplement lancés, ne tirent sur l'étoffe et ne la fassent plisser. Avec notre dessin, on peut aussi obtenir une jolie pelote pour dame.

9. ROND DE CALOTTE GRECQUE.

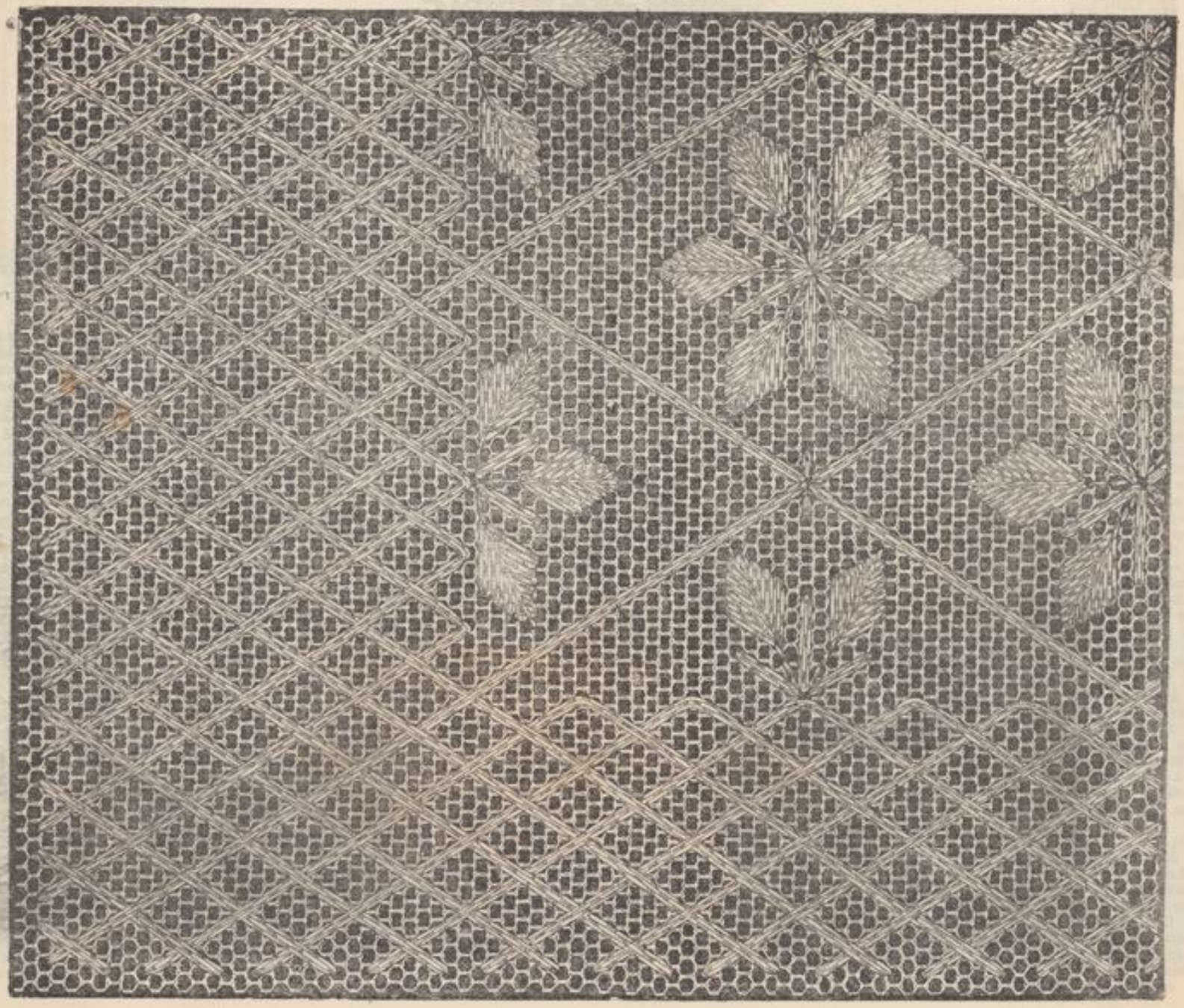
12-13. Rond en crochet et mignardise. — Modèle de Mme Lecker. — Il y a peu de ronds aussi légers et aussi gracieux que le modèle que nous publions; mais il demande, plus qu'aucun autre, une grande régularité de points.

Il faut bien choisir son coton et le prendre de première qualité.

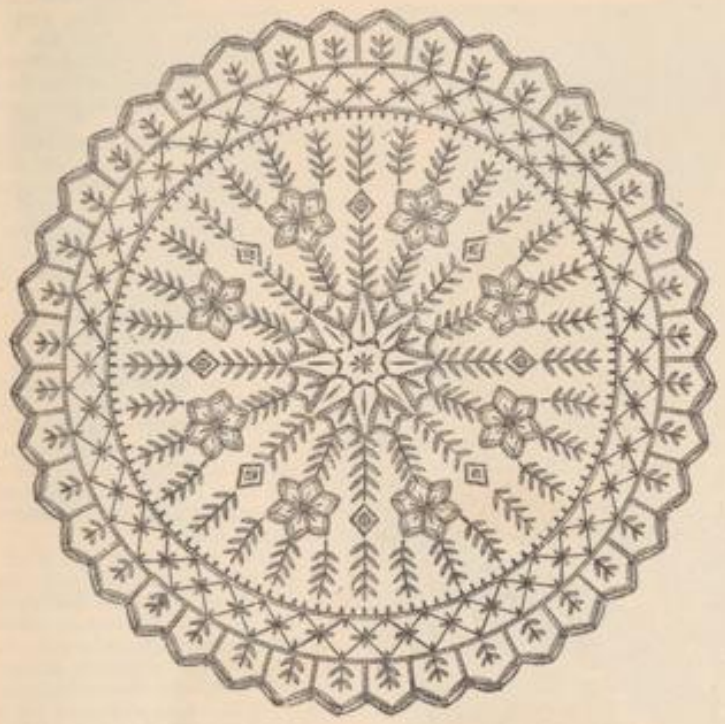
Le rond du milieu se compose de brides fort rapprochées; il est surmonté de grandes branches formant branches de roses; au-dessus de ces branches se trouve un rang formant arcades, et un autre rang à tête-bêche formant petites dents.

C'est sur ce rang que la mignardise s'appuie d'un côté; de l'autre côté, elle est maintenue par un cercle fait tout en brides rapprochées; sur ce cercle un peu mat vient s'appuyer la garniture dentelée, qui se fait aussi à l'aide de la mignardise. Un rang de crochet, qui va du milieu d'une dent à l'autre en passant en dessous, maintient bien ces dents dans la forme qu'elles doivent prendre, et un simple rang de crochet, agrémenté de quelques picots, termine le rond.

La petite étoile destinée à relier entre eux plusieurs grands ronds se fait identiquement de même, et réclame le secours d'une mignardise qui forme les dents extérieures.



10. BRODERIE SUR TULLE GREC, POUR RIDEAUX, STORES, VOILES DE FAUTEUILS, ETC. — MODÈLE DE Mme LECKER.



11. DESSOUS DE PLATEAU AU POINT RUSSE.

14. Toilette d'intérieur. — Modèle de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre. — Robe en tissu beige, couleur gris ardoise; un grand volant simplement froncé garnit tout le tour du jupon par en bas; devant, ce volant forme arcade et suit la disposition dentelée de la garniture ruchée à la vieille qui agrémente le tablier. La tunique princesse est ouverte; elle est drapée derrière en plis en travers et encadrée de la même garniture ruchée à plis contrariés. Un grand gilet, aux basques Louis XV, complète l'ensemble de la toilette.

15. Sortie de bal. — Robe de velours rubis, recouverte d'une grande sortie de bal en vigogne d'un blanc un peu jaunâtre; ce vêtement, que son grand capuchon à plis rapproche du style arabe, est orné d'un grand biais de velours bleu Louise, complété par des glands en soie, avec boules bleues.

Bachelik en tricot à la main, recouvrant la tête et retombant par derrière après s'être croisé sur la poitrine. — Modèle de Mme Bréant-Castel.

16. Sortie de bal ou de théâtre. — Robe de velours couleur bordeaux, formant longue traîne. Sortie de bal ou de théâtre en cachemire blanc doublé de soie cerise, de forme pelisse à grandes manches mac-farlane. Ce vêtement est complété par un grand capuchon pointu dont les plis se rattachent à l'aide d'une cordelière d'or qui fait coulisse.

Le capuchon est orné de pattes en galon d'or, assorties à celles qui agrémentent l'ensemble du vêtement. Une écharpe de tulle de soie, gracieusement posée sur la tête, remplace le capuchon, qui serait trop lourd à relever et écraserait la coiffure.

13. PETITE ÉTOILE.

12. BORD AU CROCHET ET MIGNARDISE.

14. TOILETTE D'INTÉRIEUR.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de ville. — Robe de satin marron doré. La jupe, peu ample, est garnie d'un grand volant monté en fronce et surmonté d'un ruché de même étoffe bordé d'une bande de martre de Canada; cette fourrure peut se remplacer par du skunk, du vison ou de la marmotte. Le nœud, qui semble relever le volant, est bordé de même fourrure; il domine une draperie gracieusement disposée. La tunique forme une draperie fort courte, arrondie par devant, se relevant sur le côté pour retomber derrière en chape droite, un peu bouffante. Corsage à taille arrondie; un pli Watteau part du milieu du dos et vient retomber sur la croupe sur laquelle il s'appuie. Les revers du corsage, ainsi que ceux des manches, sont en velours de soie marron assorti de nuance à l'étoffe de la robe; la bande de fourrure se retrouve au corsage, où elle forme collier.

Une ceinture en cuir, avec ornements en argent oxydé, retient une riche aumônière qui tombe sur le côté droit entre les deux parties de la tunique.

Chapeau Raphaël en velours marron; les bords retroussés sont ornés de faille de plusieurs couleurs et de vieil argent.

Deuxième toilette. — Robe de taffetas d'Italie gris-perle, formant légèrement la traîne, ornée de trois volants montés en fronce, surmontés de trois bouillonnés de même étoffe. Tunique artistement drapée d'une façon toute nouvelle. Elle est encadrée d'une riche passementerie et agrémentée d'une belle blonde perlée. Corsage arrondi, à pointes devant, recouvert d'une légère mantille qui se croise devant, et forme basques arrondies au-dessus de la tunique.

E. BOUGY.

15. SORTIE DE BAL.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

droit entre

ont ornés de

nant légère-
ités de trois
façon toute
nentée d'une
ouvert d'une
es au-dessus

GOY.

1873 N° 99

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Cavally, 6, Bd des Capucines.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

COURRIER DE LA MODE

J'ai remarqué qu'on ne garnissait plus ou presque plus de fourrure les tuniques de robes et les corsages, ni même les polonaises. Les bandes de fourrures sont, en revanche, le complément obligé de toutes les confections d'hiver, qu'elles soient en velours, en drap, en soie ou en cachemire. Tous les vêtements pardessus, longs ou courts, sont garnis de bandes de skunks, de marmotte, de loutre, de castor. La martre, le vizon, si recherchés il y a quelques années, sont maintenant un peu démodés et portés surtout par les femmes d'un certain âge. Néanmoins, quand on possède de belles fourrures, il serait bien peu raisonnable de les sacrifier à la mode au point de les mettre de côté, pour en acheter d'autres d'une valeur très-inférieure, et il va sans dire que la martre-zibeline sera toujours la plus belle et la plus élégante des fourrures. Il est arrivé ceci, c'est que le luxe, se propageant avec une rapidité inouïe, et s'étendant à toutes les classes et à toutes les fortunes, chaque femme a voulu avoir un vêtement orné de fourrure. Il a fallu s'ingénier, pour donner satisfaction à ces petites ambitions féminines, et l'industrie a mis à la mode dans ce but le skunks, la marmotte, la loutre, le linski, etc., etc., qui, dans une proportion plus ou moins grande, sont abordables pour presque toutes les bourses. Il faut savoir, néanmoins, choisir la fourrure suivant l'étoffe du vêtement. Ainsi, je conseillerai le renard argenté, le chinchilla, qui sont des fourrures légères, sur le velours noir ou de couleur; le skunks avec la soie, le drap, le cachemire; la marmotte sur le velours tramé ou le velours anglais noir, marron, gris, gros vert, prune, etc. La loutre et le castor accompagnent bien le drap de la même nuance que ces peaux et font de très-jolies garnitures. On les emploie souvent ainsi : sur un paletot ajusté et croisé sans garniture, on pose un grand collet rabattu et des parements très-hauts en loutre ou en castor. J'ai vu une pelisse en soie piquée et matelassée, pas très-longue, n'ayant pour tout ornement qu'un grand collet croisé en castor et de hauts parements sur des manches droites et demi-larges en castor également, qui m'a paru charmante. Cela ressemble un peu aux confortables paletots d'hommes, qui sont garnis de même au col et aux manches.

J'ai dit qu'on mettait peu de bandes de fourrure au bas des tuniques et des corsages; j'ajouterai qu'on fait même beaucoup de jupes unies et corsages sans autre ornement qu'une piqûre ou un biais liséré de faille, de velours surtout, quand l'étoffe est du drap ou une étoffe de laine formant costume négligé. Plus que jamais, on porte le jupon de velours uni ou à volant. On préfère généralement le jupon à volant au jupon uni; mais je trouve que les volants en velours sont lourds, non pas précisément à porter, mais à l'œil. Cependant je ne puis disconvenir qu'ils sont absolument de mode. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un jupon de velours est un meuble. Avec une tunique élégante, il compose une toilette habillée; avec une simple polonaise de drap ou de cachemire, il est à la fois élégant et négligé; enfin il est très-solide; si on a fait un petit sacrifice sur la première mise de fonds, c'est-à-dire sur le prix d'achat, je ne conseillerai jamais d'économiser 10 ou 20 francs sur une acquisition de ce genre; la durée du velours est en raison de sa qualité.

Du reste, le velours a toujours été et restera l'étoffe la plus élégante et la plus seyante. Il se combine avec la soie et le satin pour former de merveilleuses toilettes.

La dentelle blanche et noire, la passementerie, le jais, la broderie au passé ressortent mieux sur le velours que sur n'importe quelle autre étoffe, quelque belle qu'elle puisse être. En un mot, je me répète, rien, à mon avis, n'est plus séduisant, rien ne va mieux à tous les âges, à toutes les tournures, à tous les visages, qu'une toilette de velours. Il me serait facile de démontrer que l'achat d'une robe de velours destinée à faire une toilette de soir, de dîner, de spectacle, est une véritable économie.

Supposons qu'une belle robe de velours coûte 500 francs, mettez 600. Pendant trois ans, quatre ans, elle formera le fond de la garde-robe; on la portera d'abord tout unie dans sa première fraîcheur, ensuite on la garnira de dentelles blanches ou noires. Si une couturière manque de parole et qu'au moment d'aller dîner en ville on soit obligé de se passer d'une fraîche toilette combinée pour la circonstance, on se console aisément : on a sa robe de velours, avec laquelle on a paru si charmante tel jour, à telle époque, maintes et maintes fois. Enfin, plus tard, on coupe la grande queue, dont on fait un volant et on a une robe de visite, en ajoutant dessus une belle tunique en faille; mais le rôle de la robe de velours n'est pas encore fini après sept et huit ans d'existence. Elle se transforme alors en costume pour Mlle Lili ou en blouse russe pour M. Bébé, ou bien on en fait une riche garniture, etc., etc.

Je sais bien que je n'apprends rien de nouveau à nos abonnées; mais je pense qu'il est utile de rappeler de temps en temps certains *principes* de toilette.

Puisque je suis sur ce terrain des transformations économiques, j'y reste, et je réponds à l'une de nos abonnées qui m'a demandé comment on peut utiliser une robe de satin noir, très-plate du haut et de beaux volants de chantilly. Comme ce renseignement peut être utile à beaucoup de mes lectrices, je le donne ici, la Petite Correspondance n'étant peut-être pas lue de tout le monde. La robe de satin peut faire le dessous d'une très-belle toilette ainsi combinée. Au bas de la jupe de satin, des bouillonnés à deux têtes, en tulle à pois, dans lesquels sont passés des rubans de satin ou de faille bleus, ou gris argent pour une toilette demi-deuil, ou même noirs, si on veut une toilette toute noire. Les bouillonnés sont hauts chacun de 8 centimètres, sans compter les deux têtes, et au nombre de trois. Ils remontent par devant en coupant la jupe en biais et vont se perdre en diminuant de largeur à la ceinture de la robe, du côté gauche. Les dentelles noires devront être cousues bout à bout, de façon à former une haute dentelle composée de trois dentelles. Ainsi disposées, elles forment la tunique. Comme il faut que par derrière il y ait plus de longueur pour les relevés, on ajoute du tulle brodé qui sert à former le pouf, lequel sera en partie recouvert par la basque du corsage, ornée d'une dentelle moins haute et formée de plusieurs gros plis par derrière. Le corsage se fait en tulle brodé; il est ouvert en cœur devant et derrière; l'ouverture est garnie d'un bouillonné semblable à ceux de la jupe, mais moins haut, et qui forme une sorte de bretelle garnie de dentelle noire. Autour de l'ouverture, une dentelle très-plissée, surtout aux épaules, forme une sorte de fraise qui va en diminuant sur la poitrine et dans le dos, aux deux extrémités de l'ouverture. Une écharpe de la nuance des rubans passés dans les bouillonnés, forme le pouf et relève la tunique, qui est drapée de façon à montrer les bouillonnés qui remontent du côté gauche, et retombe droite du côté droit. On peut, si on veut avoir une toilette demi-deuil, ajouter une très-légère et très-brillante petite *corde de jais* sur les bouillonnés, sur le point qui fronce les deux têtes. J'oubliais de dire que les manches étaient à bouillons Henri III; ces bouillons, au nombre de trois, sont coupés par des *froncés* à tête, pareils à ceux de la jupe et du corsage, dans lesquels sont également passés des rubans. Au bas de la manche, qui s'arrête à moitié de l'avant-bras, un volant très-fourni en dentelle noire. Cette toilette est très-habillée, sans être décolletée, et peut servir pour réceptions officielles, grands dîners, etc.

MARIE DE SAVERNY.

16. SORTIE DE BAL OU DE THÉATRE. — MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL.

LA NEIGE

ET LES VERTES FEUILLES

(Suite et fin)

Marcelle ne sentait pas la fatigue, car son cher fardeau, en qui se résumaient maintenant le passé et l'avenir, était plutôt pour elle une allégeance à ses peines qu'un poids véritable.

Oui, Jean était pour elle l'avenir tout entier. Ainsi que le lui avait dit Marianne Martin Riaux, Marcelle portait dignement le voile des veuves, et s'était promis d'être ensevelie dans ses plis.

Elle était pourtant belle et jeune encore. Mais les grands cœurs comprennent malaisément les affections qui se succèdent les unes aux autres, comme les fleurs d'un arbuste à chaque saison nouvelle; ils n'aiment qu'une fois, et, si l'objet de leur affection leur est ravi, ils vivent par les souvenirs en attendant la réunion dans la vie éternelle. Marcelle, d'ailleurs, n'avait-elle pas une ineffable compensation à son veuvage? Elle possédait un fils, elle ne vivait que par lui et pour lui. Grâce à ce fils, un rayon d'espérance glissait encore parfois sur ses vêtements noirs, une lueur de joie étincelait souvent à travers ses larmes de veuve.

Bientôt, tout en s'enfonçant de plus en plus dans la forêt, elle arriva sur un plateau très-élevé et presque entièrement découvert.

Quelques gigantesques châtaigniers avaient seuls pu s'acclimater dans l'air vif de ce sommet.

Près de leurs troncons crevassés par la foudre et à moitié pourris, s'élançaient de jeunes tiges droites et flexibles, destinées à les remplacer un jour, lorsque le temps aurait ter-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

miné l'œuvre de destruction, lorsque les vents déchaînés auraient jeté bas ces colosses qui n'avaient plus de force et de sève que dans l'écorce.

Ils étaient là, laissant passer les âges, paraissant presque aussi vieux qu'un énorme rocher sombre qui, comme un géant robuste, soutient les masses de terre où croissent les arbres.

Au-dessous du rocher taillé à pic, au fond de l'abîme, serpente une petite rivière aux fraîches eaux murmurantes, dont le bruit, toutefois, ne parvient pas jusqu'à ces hauteurs, et se perd dans le feuillage épais des vergnes et des saules.

Afin de marcher sur le tapis de mousse qui s'étendait aux pieds des châtaigniers, Marcelle Gaubert côtoya un instant cet abîme.

Tout à coup elle s'arrêta, frémissante.

Une louve était devant elle, l'œil fixe, le poil hérissé, les mamelles pendantes et taries.

— C'est une mère, et elle a faim! se dit la veuve. Je suis perdue.

Elle voulut fuir. La louve, en trois bonds, fut près d'elle.

Puis les deux mères se regardèrent, immobiles.

Marcelle, tout en serrant d'un bras son fils sur sa poitrine, saisit de l'autre une tige de châtaignier afin de s'en faire un bâton, une arme.

Mais le bois flexible ne se rompit point sous l'effort.

Alors, elle eut une inspiration. Elle retira sa mante, y plaça l'enfant, noua les quatre bouts, ressaisit la tige d'arbre, la fit ployer, la lâcha ensuite, et son fils, qui dormait toujours, se trouva suspendu à une certaine hauteur, comme dans un hamac.

Tout est piége et appréhension pour les loups. Aussi la louve laissa s'accomplir cette action, qui d'ailleurs fut brusque et rapide comme l'éclair.

— J'ai fait ce que j'ai pu, se dit la veuve. Dieu fera le reste.

Et elle attendit.

Ce ne fut pas long.

La louve lui sauta à la gorge, et les deux mères roulèrent sur le sol.

Vainement Marcelle essaya avec ses deux mains de disjoindre cette terrible mâchoire qui l'étranglait. Se sentant vaincue et près de succomber en abandonnant son fils sans défense aux attaques de la louve, elle se traîna, elle rampa jusqu'au bord de l'abîme béant, au fond duquel coulait la petite rivière.

Puis elle jeta un regard d'adieu à son fils, et, par un effort désespéré, elle entraîna la bête fauve dans le précipice.

Leur chute ne les sépara point. Se heurtant toutes deux aux aspérités du rocher, elles arrivèrent brisées et mortes au fond du gouffre.

V

En ce moment, une joie cordiale régnait chez l'oncle Robin, qui était paralytique.

Toute la noce de Martin Riaux s'y était transportée, musique en tête.

On but force rasades, car l'oncle Robin était paralytique, mais il n'était point avare.

Célestin Lobbejoie seul fut de mauvaise humeur.

Il prit Martin Riaux à part et lui dit :

— C'est-il que tout va se passer ici? C'est-il qu'on boira sans manger? C'est-il que, toi et ta femme, vous avez l'intention d'esquiver vos obligations concernant la noce en mettant tout sur le dos de l'oncle Robin, qui est paralytique?

Martin Riaux se mit à rire.

— Tu n'es pas drôle, cousin, répondit-il, tu n'es pas amusant du tout! Et pourtant, si tu n'étais point là, il me manquerait quelque chose. Explique-moi ça, si tu peux.

L'oncle Robin pleurait à chaudes larmes.

— Elle est venue! disait-il. Elle a pensé au pauvre vieux Robin. Elle s'est dit : Il sera content de me voir! Et tu ne t'es pas trompée! Buvons à la santé de ma nièce, à la santé de mon neveu Martin Riaux! Ils sont venus me voir... C'est le plus beau jour de ma vie... Ils sont venus me voir le jour même de la solennité! Buvons! Quand les vieux s'aperçoivent que les jeunes ont bon cœur, ça les console de tout, même d'être paralytiques.

Cependant l'oncle Robin ne voulut pas les retenir plus longtemps.

On se remit en route pour Chézy.

Dès qu'on eut quitté les Creuzettes, dès que le cortége fut entré dans la forêt, quelques jeunes gens coupèrent de longues branches de noisetiers garnies de vertes feuilles, et en formèrent d'élégants parasols qu'ils portèrent triomphalement devant la mariée.

Ce n'était point là une attention superflue, quoique l'on fût dans les bois.

Le soleil, en effet, était presque perpendiculaire, et la noce était beaucoup trop nombreuse pour abandonner le chemin et s'en aller chercher de l'ombre dans les étroits sentiers.

Bientôt cet exemple fut imité. Les jeunes gens offrirent d'abord des parasols champêtres aux jeunes filles, qui auraient pu gâter leur teint aux ardeurs du soleil, puis aux vieilles femmes, qui auraient pu attraper mal à la tête.

Ce spectacle rappelait cette forêt qui marche dont parle le poëte anglais, et qui effraya si fort l'armée du roi Macbeth.

Seul, Célestin Lobbejoie n'approuvait pas.

— Vit-on jamais chose pareille? disait-il. N'aurait-on pas mieux fait de rester chez les mariés, au lieu de faire attendre les viandes qui rôtissent?

Et comme Martin Riaux, pendant une courte halte, remerciait avec effusion les gens qui avaient bien voulu l'accompagner dans sa visite à l'oncle Robin :

— Oh! il n'y a pas de danger qu'ils te quittent, ajouta Lobbejoie. Ils savent qu'il y a à manger au retour. Tu peux les promener toute la journée sans risquer d'en égarer un seul. Ils sont bien trop gourmands pour te lâcher d'un pas.

Une décharge générale de pistolets et une multiple explosion de pétards le firent sauter en l'air.

— Ça, c'est bête, cria-t-il en courant se cacher derrière un arbre. Voilà comme les accidents arrivent!

On vint lui tirer de nouveaux coups de feu dans les oreilles.

— C'est pour faire peur aux loups, lui dit-on; c'est pour faire peur aux loups!

Mais lui, tout tremblant :

— Vous croyez plaisanter? reprit-il. Il n'en est pas moins vrai qu'on en a tué un avant-hier... et on a aperçu la louve qui se sauvait... et on sait qu'elle a des louveteaux à nourrir!

On lui répondit par ce chant, qui est de tous les pays :

Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas.

Ce fut comme un signal pour la bande joyeuse.

Les enfants se mirent à faire une ronde, tout en chantant.

Puis les jeunes filles, se groupant autour de la mariée, proposèrent d'aller danser un quadrille sous les grands châtaigniers.

— Et manger? s'écria Célestin Lobbejoie abasourdi. Et manger?

On ne l'écouta pas.

Toute la noce se dirigea vivement vers les grands châtaigniers, qui étaient proches.

C'est là que venait d'avoir lieu la lutte terrible et mortelle entre la louve affamée et Marcelle Gaubert.

L'orchestre, composé de deux violons et d'une clarinette, se plaça sur une éminence et préluda.

Puis les jeunes gens se mirent à danser, tandis que les vieux causaient entre eux, regardaient et se rappelaient leur vingtième année.

L'air était doux, vif et parfumé, sous ces grands arbres dont les dômes immenses interceptaient les rayons du soleil.

Tous les assistants se sentaient envahis par cette joie sans mélange que causent un beau jour et un mariage.

Sous l'ombrage sonore retentit bientôt cette chanson, tandis que les couples entrelacés foulaient d'un pied léger le sol couvert de mousse :

Aux forêts désertes,
Chantons!
Sous les feuilles vertes,
Dansons!
Le printemps rayonne,
Puis l'été moissonne,
Puis le pâle automne
Ramène aux frimas;
Tout renaît sans cesse,
Mais le temps nous presse,
Et notre jeunesse
Ne reviendra pas.
Aux forêts désertes,
Chantons!
Sous les feuilles vertes...

Mais Marianne Riaux poussa un cri.

— Sous les feuilles vertes, dit-elle... oui, là, il y a quelque chose qui s'agite. Voyez! voyez!

Elle désigna le petit Jean enveloppé dans la mante de sa mère et suspendu aux branches comme dans un hamac improvisé.

Les danses furent interrompues.

On s'approcha, on l'entoura.

La tige d'arbre fut ployée jusqu'à terre, la mante fut décrochée, puis une exclamation de surprise s'échappa de toutes les poitrines :

— Un enfant! c'est un enfant!

— Ah! c'est plus fort! ajouta Célestin Lobbejoie. Je m'étais laissé dire que les châtaigniers ne produisaient que des châtaignes...

Marianne fit un geste d'impatience.

— Tu n'as pas la parole, cousin Lobbejoie, reprit Martin Riaux d'une voix ferme.

Et la nouvelle mariée, se penchant vers l'enfant :

— Où est ta mère? interrogea-t-elle.

Jean, tout étonné, regarda autour de lui.

Mais vous ne voyez donc point qu'il ne parle pas encore? reprit Célestin Lobbejoie. Croyez-vous donc qu'il va vous donner des renseignements exacts comme s'il était brigadier de gendarmerie?

— Où est ta mère? répéta Marianne.

Et Jean tendit vers elle ses petites mains.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa.

Une autre femme voulut le prendre. Il tourna la tête et se cramponna au cou de Marianne.

— C'est le fils de Marcelle Gaubert, dit celle-ci en le reconnaissant.

— Oui, reprit Martin Riaux, cette mante lui appartient, et si Marcelle n'est pas ici, c'est qu'elle est morte.

Il montra à Marianne, en lui faisant signe de se taire, un groupe sombre et immobile au fond du gouffre qu'ils dominaient.

C'était la veuve et la louve sanglantes et inanimées. Ce triste spectacle expliquait suffisamment ce qui s'était passé.

— Elle est morte pour défendre son fils, continua Martin Riaux d'une voix émue. Silence! N'oublions pas que ce jour doit être un jour de fête pour tous les amis qui sont nos invités. Mais fiez-vous à moi, Marianne, j'aurai soin que cette digne femme ne reste pas sans prières et sans sépulture.

Puis il considéra l'enfant avec compassion.

— Pauvre orphelin! murmura-t-il.

— Orphelin? Oh! non! répliqua Marianne vivement. Et si vous vouliez...

Elle n'acheva point.

— Excusez-moi, reprit-elle. J'en ai trop dit, peut-être... et vous êtes le maître, Martin Riaux.

Elle jeta un regard d'ineffable tendresse sur l'enfant, puis fit un pas vers quelques femmes pour le remettre entre leurs mains.

— Marianne! dit Martin Riaux en la rappelant... Marianne!

Puis il ajouta :

— N'est-il pas à vous? Ne vous a-t-il pas choisie entre toutes pour sa mère? Oh! gardez-le. Nous sommes riches, et il sera heureux. Et je l'aimerai, Marianne, car il m'a prouvé que vous êtes la meilleure des femmes, comme vous en êtes la plus belle.

— Ça va-t-il finir? cria Célestin Lobbejoie. Mangera-t-on aujourd'hui, oui ou non?

— On mangera, cousin, et il y aura un convive de plus, répondit Martin Riaux.

Dès que la détermination des nouveaux époux fut connue, elle rencontra une approbation universelle.

— Le petit Jean est gentil! dirent les femmes.

Et les hommes, les vieux surtout, ajoutèrent :

— C'est une bonne action; et quand on inaugure son entrée en ménage par une bonne action, la maison qu'on habite est bien vite respectée.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

FIN

HISTOIRE
DE
DEUX BASSONS DE L'OPÉRA

I

Les vieux abonnés de ce pauvre Opéra, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amoncellement de cendres et de ruines, se souviennent encore de deux musiciens de l'orchestre.

Ils s'appelaient Jolliet et Laroche et jouaient du basson, un des instruments les plus disgracieux et les plus fatigants qui aient été imaginés. Les gens du métier savent seuls tout ce que le basson exige d'études préliminaires et d'aptitude musicale. Pour les gens du monde, ce n'est qu'un instrument fort laid, dépourvu de charme et d'une utilité contestable. Les gens du monde ont tort. Mais le jouear de basson ne figure point au nombre de ces musiciens favorisés qui courent rapidement à la fortune et qui accrochent la gloire en passant; il n'est pas né sous l'étoile de ces instrumentistes privilégiés qui, après dix ans de gammes chromatiques, se retirent dans leurs terres, où ils vivent en princes. Hélas! non; le basson ne nourrit aucune prétention de gloire ni de fortune. Il vit à l'ombre des pupitres, évite avec soin les *soli* ambitieux, et n'élève la voix que durant les *rinforzando*, les *forte* et autres tapages mélodiques. Jusqu'à ce que l'heure de l'émancipation ait sonné, le basson restera le paria de l'orchestre.

Jolliet et Laroche formaient donc le type le plus parfait de la véritable amitié sur cette terre. C'étaient, en 1836, deux vieux amis de vingt-cinq ans. Depuis un quart de siècle, ces deux hommes, par un pacte tacite, s'étaient soudés l'un à l'autre. Ils demeuraient dans la même maison, sur le même palier, et une porte de communication existait entre les deux appartements; ils se voyaient tous les jours, ils prenaient leurs repas ensemble, ils mettaient en commun leurs peines, leurs plaisirs, leur bourse, leurs dié-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ces, leurs bémols et leurs espérances; Laroche lisait à livre ouvert dans le cœur de Jolliet, et Jolliet déchiffrait à première vue les plus secrètes pensées de Laroche. Leur amitié s'était faite par hasard, comme se font la plupart des choses ici-bas, dans un temps où ils n'avaient pour patrimoine que fort peu d'argent et beaucoup d'illusions. L'argent avait disparu, que les illusions duraient encore, et un beau jour, ils se rencontrèrent sur le pavé de Paris sans un sou et ne possédant que leurs bassons pour se tirer d'affaire.

Ce jour-là, ils parlèrent longtemps de l'art, de la grandeur de l'art, de la sainteté de l'art, de la noble mission des artistes, — et ils se couchèrent sans souper. La journée du lendemain se passa en courses, en visites, en sollicitations qui furent vaines. Ils frappèrent à la porte des théâtres, mais partout les places étaient prises. Ils visitèrent les guinguettes, on leur répondit que les orchestres de danse étaient au grand complet. Cependant, le soir venu, comme ils n'avaient rien mangé depuis trente heures, ils se dirigèrent vers les Champs-Élysées. C'était le moment de la promenade : sous prétexte de respirer l'air pur du soir, les Parisiens s'y étaient rendus en foule, en sorte que l'on y respirait un peu moins que dans la plus étroite arrière-boutique du quartier Saint-Denis. Les deux amis se glissèrent dans un massif, apprêtèrent leurs instruments et commencèrent l'ouverture de *la Caravane*, ce pont aux ânes des artistes en plein vent. Par malheur, la place n'était pas bien choisie. Non loin de Jolliet et de Laroche, un physicien et un théâtre de polichinelles captivaient l'attention de la foule. Ce fut à peine si de rares spectateurs s'approchèrent des virtuoses, qui plièrent bagage sans avoir reçu une seule pièce de monnaie. Mais le Dieu qui donne la pâture aux petits bassons prit en pitié la misère des deux pauvres diables, et, comme ils allaient recommencer pour la cinquième fois l'immuable ouverture, vint à passer un honnête mélomane qui jeta cinq francs dans le chapeau de Jolliet, au moment où celui-ci, défaillant, se laissait tomber sur un banc de pierre.

Il est des souvenirs qui ne sortent jamais du cœur. Le marin se complaît dans le récit des tempêtes qu'il a essuyées. Le vieux soldat se remémore avec délices les dangers de la bataille; ceux qui ont été pauvres éprouvent un charme très-vif à s'entretenir de leur ancienne pauvreté. Jolliet et Laroche n'avaient pas de plaisir plus grand que de se raconter leur temps d'épreuves et leurs journées d'angoisses; non pas qu'ils fussent devenus millionnaires dans l'intervalle, mais du moins ils étaient à l'abri du besoin, les appointements de l'Opéra, joints au produit de quelques leçons qu'ils donnaient en ville et dans des pensionnats de jeunes gens, leur assurant une aisance médiocre, mais honnête.

Cette existence coulait calme et limpide comme un ruisseau sur un lit de sable doré. Le matin, ils se levaient à la même heure et déjeunaient en tête-à-tête; dans l'après-midi, on donnait des leçons : l'heure du dîner les ramenait au logis, et les soirs où l'Opéra faisait relâche, ils se rendaient dans un petit café du boulevard, lisaient les journaux et buvaient une bouteille de bière, après l'avoir jouée en *partie liée* aux dominos. Tout cela réglé à la façon d'une montre de Genève.

Un matin, au mépris des saintes lois de l'habitude, Jolliet entra chez Laroche deux heures plus tôt qu'il n'en avait la coutume. A cette infraction, Laroche n'hésita pas à penser qu'il se préparait quelque chose de grave. Quant à Jolliet, on reconnaissait facilement à la pâleur de ses joues et à la rougeur de ses yeux qu'il avait passé une nuit sans sommeil. Il fit deux ou trois tours dans la chambre, épousseta machinalement le marbre de la cheminée, vint s'asseoir sur le bord du lit, et dit enfin à Laroche :

— Je n'y tiens plus!

— Hein? quoi? qu'y a-t-il? demanda Laroche intrigué au plus haut point par cet exorde *ex abrupto*.

— Il y a, dit Jolliet en baissant les yeux comme une pensionnaire prise en faute, il y a que je suis un monstre!...

— Toi?

— Moi-même. J'ai un secret, un secret à moi tout seul, depuis trois mois, et tu n'en sais pas le premier mot.

— C'est donc bien grave?

— Si c'est grave! Dans ce que je vais te dire, il y a une question de vie ou de mort pour notre vieille amitié!

— Parle donc vite, interrompit Laroche; tu as un diable d'air lugubre qui me donne la chair de poule. Tu me rappelles M. Levasseur dans son rôle de Bertram.

— Tu sais, dit Jolliet, si je t'aime sincèrement?

— Tu ne m'as pas encore donné le droit d'en douter.

— Pas plus tard qu'hier soir, dans un entr'acte de *la Muette*, nous causions de l'avenir, et je disais que notre amitié suffisait à mon bonheur.

— C'est vrai; eh bien?

— Eh bien, je mentais, mon bon Laroche, je mentais effrontément. Je suis un faux ami; ton amitié ne me suffit plus! Depuis longtemps il me manque quelque chose.

— Bon! s'écria Laroche, je te vois venir; tu rêves le mariage?

Jolliet rougit et ne répondit pas.

As-tu bien songé, continua Laroche, à tout ce que l'intervention d'une jeune femme apportera dans notre intimité de trouble et de désordre? Toi, marié, quelle place occuperai-je dans ton affection? Et je suppose qu'il te vienne des enfants, car enfin il faut tout prévoir, dans quel recoin obscur de ton cœur l'ami Laroche sera-t-il relégué?

— A toi la première place; demain, comme hier, comme toujours. Et, d'abord, ce mariage n'est pas encore fait; bien plus, il ne se fera qu'avec ton consentement. Et puis la femme que j'ai choisie ne changera rien à nos habitudes. Ce n'est point une jeune fille, comme tu parais le croire, c'est une femme raisonnable qui nous aimera tous les deux, qui nous soignera tous les deux; car nous ne sommes plus jeunes, Laroche; avec l'âge viendront les infirmités, et ne sera-t-il pas bien doux de trouver chez nous, à poste fixe, une compagne toujours bonne et dévouée?

Ainsi parla Jolliet; il dit ces choses et de bien plus éloquentes encore. Laroche, à demi ébranlé, consentit à voir la future de son ami. C'était véritablement une bonne femme, qui, à force de douceur et de vertus civiles, acheva de gagner la cause du mariage. Trois semaines après, Jolliet était donc marié, et, au grand étonnement de Laroche, il n'y eut rien de changé dans la maison; il ne vit qu'une amie de plus.

Ce fut là, jusqu'en 1836, le seul épisode qui vint troubler leur profonde tranquillité. Cette noce impromptue jeta bien, dès l'abord, un certain émoi dans l'association, mais, peu à peu tout rentra dans l'ordre habituel. Quant à Jolliet, pour convaincre son ami que le mariage ne lui portait aucun préjudice, il redoubla de prévenances, de soins affectueux et d'amitié; si bien que Laroche ne tarda pas à convenir qu'il n'avait jamais été plus heureux de sa vie.

L'intérieur des deux bassons de l'Opéra offrait au regard charmé un spectacle calme, reposé, à la manière des intérieurs de l'école flamande. L'appartement était carrelé, mais les carreaux reluisaient mieux qu'un plancher d'acajou; on se serait miré dans les meubles de noyer; les rideaux étaient tout simplement en calicot blanc, avec des bordures rouges, mais tout cela si propre et d'un si joli arrangement, qu'on oubliait volontiers la mesquinerie du fond pour ne songer qu'aux charmantes coquetteries de la forme. Mme Jolliet, instituée surintendante générale des deux appartements, avait la haute main dans la maison; depuis l'armoire au linge, ce luxe des petits ménages, jusqu'aux caisses de fleurs qui égayaient le bord des fenêtres, elle surveillait tout, elle dirigeait tout. Jolliet et Laroche n'avaient donc plus qu'à se laisser vivre, et ils vivaient le plus doucement du monde.

Sur ces entrefaites, un grand malheur vint affliger la communauté. Un jour, Laroche fut rapporté sur un brancard, souillé de sang et privé de connaissance. Le malheureux avait été renversé par une voiture et foulé aux pieds par les chevaux. Laroche resta couché trois longs mois, durant lesquels ses appointements furent suspendus, et où il perdit la plupart de ses élèves. Pour subvenir à tant de dépenses imprévues, Mme Jolliet improvisa une foule d'économies auxquelles son mari applaudit de grand cœur : on supprima un plat au modeste dîner, et le café fondamental du matin fut remplacé par ces fantastiques bouillons que débitent sans pudeur certains restaurants à prix fixe. Jolliet, qui comptait acheter un habit noir, fit retourner une vieille redingote bleue, aimant mieux payer le médecin de son ami que son propre tailleur.

Nous n'essayerons pas de dire tout ce que souffrait Laroche pendant sa maladie. Aux souffrances physiques, qui ne furent rien moins que supportables, il faut joindre les souffrances morales, et celles-là sont les plus affreuses. Laroche voyait la gêne de ses amis, et ce spectacle le désespérait. Chaque visite du médecin, chaque potion nouvelle envoyée par le pharmacien, lui faisait pleurer des larmes amères.

— O mon Dieu! s'écriait-il, faites que je guérisse promptement! rendez-moi ma santé et mon basson, afin que je m'acquitte envers eux.

Un jour, Laroche prit à part le médecin et lui demanda s'il répondait de sa guérison. Dans le cas où l'amputation eût été nécessaire, il avait résolu de se laisser mourir plutôt que de continuer à ruiner inutilement ses amis. Fort heureusement, l'Esculape répondit des deux jambes de son malade, et l'événement justifia sa prédiction. Mais que de soins et surtout de dépenses n'exigeait pas encore l'état du pauvre Laroche! Or, les privations de toute nature que s'imposaient les Jolliet ne suffisaient déjà plus. Des bains avaient été prescrits, des bains très-chers, mais d'un effet sûr, selon le docteur, et il ne restait pas d'argent à la maison.

— Adélaïde, dit Jolliet à sa femme, tu l'as entendu : la santé de Laroche est entre nos mains.

Mme Jolliet poussa un soupir et garda le silence.

— Comment! reprit le vieux basson, tu parais triste? tu ne partages pas ma joie quand je te dis...

— Tu sais bien ce que tu m'as dit, interrompit Mme Jolliet. Sa santé est entre nos mains; mais le remède indiqué ne se donne pas, il se vend, et fort cher.

— Eh bien?

— Eh bien! nous ne possédons pas de quoi en faire l'acquisition.

Jolliet ressentit une grande douleur; un nuage passa devant ses yeux, et il eut besoin de s'appuyer contre la muraille.

— Comment! dit-il, faute de quelques misérables pièces de cinq francs, je laisserai mourir mon ami! c'est impossible!

— Comprends-tu ma tristesse à présent? Je t'aurais bien conseillé de demander une avance à l'Opéra; mais le mois prochain est le mois du terme, et c'est tout au plus si nous pourrons satisfaire le propriétaire.

Ce fut au tour de Jolliet à soupirer et à ne rien répondre. Oh! comme il maudit sa pauvreté! comme il envia le sort des riches! Il y a dans la vie de tout homme, si probe et si honnête qu'il soit d'ailleurs, un jour, une heure, une minute, où l'ange des mauvaises pensées parle en maître, en vainqueur. Cette heure était sonnée pour Jolliet. Un grand orage grondait sur sa tête et dans son cœur. Il blasphéma Dieu, qui lui avait fait une existence toute pleine de sacrifices et de privations; il se demanda à quoi sert la vertu, s'il n'est pour elle aucune récompense sur cette terre. Il sortit et marchant droit devant lui; le hasard le poussa dans le passage des Panoramas, et il s'arrêta cloué devant les carreaux de ces changeurs qui étalent leurs richesses derrière une mince cloison de verre. La vue de l'or lui brûlait les yeux, et il ne tarda pas à prendre la fuite, craignant de commettre un crime. Il courut tout d'une haleine jusqu'à la porte de Frascati, monta rapidement l'escalier, jeta son chapeau aux laquais galonnés de M. Benazet et fouilla avec angoisse dans sa poche. O joie inespérée! il y trouva cinq francs, cinq francs qui devaient alimenter le ménage pendant trois jours, et qu'il lança sur le tapis. Peu fait aux mystères du trente-et-quarante, Jolliet attendait encore l'arrêt du sort, que sa pièce avait déjà disparu dans la caisse de la banque, attirée par l'inflexible râteau, et cependant il voulait de l'argent, il lui fallait de l'argent! Son imagination en délire lui montrait Laroche près de succomber, lui tendant les bras et criant de sa voix mourante : « Sauve-moi, sauve-moi! » Tout à coup, Jolliet ralentit sa course vagabonde. Il venait de songer au mont-de-piété, cette ressource désespérée qui est aux pères de famille ce que les usuriers sont aux fils de famille. Il tira de son gousset sa montre, le seul bijou qu'il eût jamais possédé, et se dirigea en toute hâte vers la rue des Blancs-Manteaux. — Le lendemain, Laroche commençait à prendre les bains prescrits par le docteur.

Une des distractions les plus douces du malade consistait à s'entretenir de l'Opéra et de tout ce qui se passait au théâtre. Or, si l'on s'en souvient, il se préparait de grandes choses rue Le Peletier. On disait que le directeur ne renouvelait pas l'engagement de Nourrit, et cette nouvelle excitait une vive rumeur dans le public et parmi les artistes. L'orchestre surtout était dans un émoi profond. Tous ces musiciens, pour la plupart blanchis sous le harnais, tous ces hommes qui avaient vu Nourrit débuter, qui avaient assisté à ses progrès de chaque jour et qui savaient combien cet excellent chanteur était capable de grandir encore, se demandaient comment une administration intelligente pourrait jamais commettre une faute si grave. Quant à Jolliet à et Laroche, ils refusaient d'y croire et c'était pour eux le sujet d'interminables causeries.

(*La suite au prochain numéro.*) ALBÉRIC SECOND.

Succès! *Lèvres de feu!! Cuir de Russie*, valses de J. Klein.

GRAND DICTIONNAIRE DE PIERRE LAROUSSE
Livraison immédiate. 15 gros volumes in-4°
30 mois de crédit à 20 fr. par mois
LIBRAIRIE ABEL PILON, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

DES COSMÉTIQUES

(Suite)

Cosmétiques destinés à la reproduction des cheveux.

Je vous ai parlé des huiles et des pommades destinées à l'entretien de la chevelure; je vais vous donner aujourd'hui mon opinion sur les cosmétiques qu'on emploie généralement pour faire repousser les cheveux.

Je suis convaincu qu'il n'y a pas une seule de mes lectrices qui ne connaisse quelques personnes atteintes de calvitie. Je me permets donc de vous demander si vous avez jamais vu une tête chauve se recouvrir de cheveux à la suite de frictions ou d'onctions avec n'importe quelle pommade. La réponse ne me paraît pas douteuse; elle sera négative. Jugez par là de la confiance que vous pouvez avoir dans tous ces cosmétiques à noms pompeux qu'on vous annonce comme devant infailliblement vous restituer la chevelure que vous avez perdue. Est-ce à dire pour cela qu'il n'y ait absolument rien à faire pour entraver la perte des cheveux ou pour en faciliter la reproduction? Loin de moi cette pensée décourageante. L'automne est une belle saison sans doute, mais les femmes, et beaucoup d'hommes sont femmes

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur ce point, dirait la Fontaine, ne sont jamais pressés d'y arriver. Aussi ferai-je tous mes efforts pour vous aider à réparer les injures du temps.

Si vous cherchez à faire repousser vos cheveux, au lieu de vous frotter la tête avec un spécifique quelconque, essayez de découvrir la cause du mal qui vous inquiète, et, une fois celle-ci connue, si vous ne trouvez pas le remède, vous aurez au moins la certitude de ne pas employer, pour faire repousser vos cheveux, des cosmétiques capables de vous enlever ceux qui restent. Car je vous ai déjà dit que les causes de calvitie sont très-nombreuses, et il est incontestable que le même traitement ne peut pas s'appliquer indistinctement à tous les cas.

La calvitie est-elle le résultat de la vieillesse? il ne faut pas songer à la réparer; les faux cheveux peuvent seuls nous en consoler. En dehors de ces cas, il faut avoir égard à la constitution, aux maladies antérieures, à l'âge même de la personne, à l'état particulier du cuir chevelu, aux affections dont il peut être le siége. « C'est pour n'avoir pas pris toutes ces précautions, dit Cazenave, c'est pour avoir négligé ces règles, qui dominent toute l'hygiène du cheveu, que l'on a pu voir, dans un grand nombre de cas, une chevelure, déjà menacée de calvitie, se dégarnir avec une rapidité affligeante, par suite et par l'effet de l'emploi empirique et irrationnel de certains cosmétiques excitants, de l'*eau d'Alcibiade*, par exemple. »

Il n'est pas de substance qu'on n'ait imaginée pour faire repousser les cheveux. Mais leur nombre même prouve leur inefficacité. Ainsi, je ne citerai que pour mémoire l'huile d'aspic, d'aurom, de genièvre; les graisses de taupe, de crapaud, de serpent, surtout de vipère; les cendres de sarment, de châtaignier, de noyaux de pêche; les chairs de guêpes, de grenouilles, de lézards, de sangsues. Vous comprenez facilement quels effets toutes ces substances pouvaient produire sur une tête plus ou moins chauve. Cependant, il existe des cosmétiques dont quelques médecins paraissent avoir retiré certains avantages réels; telle est la pommade de Dupuytren, dont voici la formule :

1° Moelle de bœuf.	360	grammes.
Acétate de plomb cristallisé. .	5	—
Baume noir du Pérou.	30	—
Alcool à 21°.	50	—
Teinture de cantharides. . . .	2	—
Teinture de girofle.	10	gouttes.
Teinture de cannelle.	10	—

On enduit tous les soirs le cuir chevelu avec gros comme une noisette.

Telle est encore la *pommade de Sacolet* qu'on emploie tous les soirs en onctions sur la tête, après l'avoir préalablement lavée à l'eau de savon.

2° Suc de citron.	4	grammes.
Extrait de quinquina.	8	—
Teinture de cantharides . . .	4	—
Huile volatile de cédrat. . . .	1 gr.	30 centig.
Huile de Bergamote.	0	50 —
Moelle de bœuf.	60	grammes.

Le docteur Cazenave, qui s'est particulièrement occupé de l'hygiène de la chevelure, dit avoir obtenu de bons résultats des deux pommades suivantes :

3° Sulfate de quinine.	2	grammes.
Baume du Pérou.	1	—
Huile d'amandes amères	8	—
Moelle de bœuf préparée.	30	—

Pour onctions tous les soirs.

4° Tannin.	4	grammes.
Vanille.	1	—
Huile d'amandes douces.	8	—
Moelle de bœuf préparée.	30	—

Ces quatre espèces de pommades dont je viens de vous donner les formules peuvent ne pas être d'une efficacité absolue dans tous les cas; mais elles ont l'avantage d'avoir été indiquées et expérimentées par des hommes compétents, et à ce titre on peut les employer sans craindre les accidents qui résultent souvent des préparations fabriquées par des parfumeurs entièrement étrangers à l'art de guérir.

DOCTEUR IZARD.

1 2 3 4 5

1. Gisors, Étrépagny, Mainneville. — 2. Les deux Andelys, Écouis, vallée d'Andelle. — 3. Plagnes. — 4. Ivry-la-Bataille et la plaine Saint-André. — 5. Évreux, Conches, Verneuil, Breteuil, Nonancourt, Damville.

6 7 8 9 10

6. Beaumont-le-Roger, Harcourt, Brionne, Fontaine-la-Forêt et la Rivière-Thibouville. — 7. Beuzeville, Epaignes, Corneilles-Lieuray, Saint-Georges et le Liévin. — 8. Costume de deuil du Roumois et du Liévin. — 9. Quillebeuf. — 10. Louviers, Pont-de-l'Arche, Gaillon, Amfreville et la campagne de Neubourg.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE. — ANCIENNES COIFFURES DU DÉPARTEMENT DE L'EURE.

(Gravures extraites de la *Mosaïque*).

de chacune d'elles un morceau de beurre manié avec des fines herbes et assaisonné de sel et de poivre, on les faisait rôtir embrochées sur des hâtelets fixés ensuite à une broche, en les arrosant de la marinade où elles étaient mortes. Leur accommodement *en surprise* est une préparation dont les amateurs feront bien de prendre note.

Après leur avoir fait prendre le goût du persil et les avoir tuées et égouttées, comme il a été dit ci-dessus, les mettre au feu dans de l'eau salée et les retirer au premier bouillon. Enlever les petites pattes et le corps, et tout ce qui est sous la coquille.

Faire une farce fine dans laquelle entreront les intérieurs pilés et passés au tamis et un petit *salpicon*; puis remplir les intérieurs des écrevisses d'un peu de salpicon bien enveloppé de farce, bien souder le tout, passer à deux reprises chaque écrevisse dans de l'œuf battu, puis dans de la mie de pain bien fine : les frire d'un beau blond et les servir dressées en rocher, surmontées de persil frit.

Le *salpicon* se compose de riz de veau, foie de volaille, jambon, langue à l'écarlate, champignons blanchis, truffes, si on en a, et d'une réduction d'un roux mouillé de bouillon.

LE BARON BRISSE.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre.

DINER DE FAMILLE

Potage au macaroni avec parmesan.
Matelote de carpes et d'anguille.
Côtelettes de mouton Soubise (purée d'oignons).
Perdreaux rôtis.
Céleri au jus.
Écrevisses en surprise.
Bavarois au marasquin.

LES ÉCREVISSES EN SURPRISE

L'écrevisse est une des plus ravissantes chatteries accordées aux gourmands par le Seigneur; cependant on sait peu généralement les moyens de l'honorer suivant tous ses mérites. Quand on les a servies *en buisson* ou *à la bordelaise*, quand on a fait des *bisques* ou des *coulis*, on croit avoir fait ses devoirs envers « cet humble testacée qui, du sein des plus faibles ruisseaux, monte sur les plus grandes tables, » c'est là une grave et bien triste erreur.

Au temps passé, les cuisiniers avaient plus d'égards pour l'écrevisse. S'ils en avaient le temps, ils ne manquaient jamais, avant de les mettre à cuire, de les placer dans un vaisseau avec du lait et du persil et de les y laisser une demi-journée; les écrevisses buvaient le lait et leur chair s'imprégnait ainsi de la saveur du persil!!

Pour les faire passer de vie à trépas, ils les mettaient dans une casserole posée sur des cendres chaudes, avec un verre de vin blanc, un morceau de beurre, quelques tranches de citron et d'oignons, du sel et force fines herbes. Dès qu'elles étaient mortes, ils les retiraient et les laissaient égoutter, la préparation avait ensuite lieu.

J'ai dit ici comment, après avoir placé sous la coquille

RÉBUS

Explication du dernier rébus : La faim fait sortir le loup du bois.

PARIS. — A. LOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE

ANCIENNES COIFFURES DU DÉPARTEMENT DE L'EURE

(D'après les dessins originaux publiés par M. P. Philippe en 1834.)

« Si nos pères reparaissaient au milieu de nous, ils pourraient se croire transportés sur une terre étrangère. Ici, tout se renouvelle sous l'inflexible niveau d'une rapide civilisation; les costumes eux-mêmes subissent l'influence du mouvement général, et la mode n'a respecté que les coiffures de femmes. »

Que dirait aujourd'hui M. A. Carrel, l'auteur des lignes que nous venons de citer? Le nivellement qu'il signalait n'a fait que croître, et les coiffures normandes elles-mêmes, ce dernier rempart de la tradition du quinzième siècle, ne lui résistent plus. Aussi, avons-nous jugé opportun de leur donner ici un dernier souvenir. A l'aide des dessins de M. Philippe, qui nous ont paru d'une exactitude scrupuleuse, et sans sortir pour aujourd'hui du département de l'Eure, nous avons cherché à représenter ses modes d'autrefois les plus caractérisées. — (*La Mosaïque.*)

Nous profitons de cet emprunt que nous faisons au journal *la Mosaïque* pour recommander tout spécialement à nos lectrices cet intéressant recueil qui égale, s'il ne les surpasse, les meilleures *magazine* si répandues chez nos voisins d'outre-Manche.

Ajoutons que, grâce au choix scrupuleux de son texte et de ses gravures, *la Mosaïque* peut être mise entre les mains de la jeunesse.

PETITE CORRESPONDANCE

Le printemps souriait sur votre lèvre en fleurs. — Je ne peux que vous renvoyer au numéro de la *Revue de la Mode* qui a publié une élégante toilette dessinée avec un soin minutieux, sur ces modèles mêmes. Je ne me rappelle pas exactement la date : c'est, je crois, au mois de juin. Je suis d'avis d'employer les deux méthodes, c'est-à-dire de maillotter l'enfant jusqu'à *trois mois* et d'adopter ensuite la layette anglaise. Quand l'enfant est trop jeune, rien n'est plus difficile que de l'habiller suivant la mode anglaise; à trois mois, en revanche, rien n'est meilleur et plus salutaire. Vous recevrez par la poste un devis de layette provenant de la même source que les dessins du journal. Il faudrait voir la petite, pour donner un conseil pratique ou savoir au moins en quelle étoffe elle est faite.

Mme H. de R. — Les détails que vous me demandez dépasseraient le cadre un peu restreint de la Petite Correspondance et ne seraient pas complets. Vous les trouverez au Courrier de la Mode.

Une abonnée. — Très-prochainement le patron de chemise de femme; les autres ont paru il y a quelques mois.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 100. Dimanche 30 Novembre 1873

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de visite. — Six toilettes de bal. — Encoignure d'un dessus de coussin. — Milieu d'un dessus de coussin. — Corbeille de bureau. — Manchon chasseur. — Manchon de fantaisie. — Rêves.

MUSIQUE : Chérubins, polka-mazurka par Philippe Stutz.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de visite. — Modèle de Mme Cavally. — Robe de faille havane claire. La jupe est garnie de la même façon devant et derrière. Au bas de la jupe se trouve un grand volant, terminé lui-même par un volant à tête beaucoup plus petit; au-dessus nous trouvons un autre volant plissé, puis trois volants froncés qui vont en pointe et semblent disposés en châle. Au-dessus de ces trois derniers volants retombe le pouf original qui fait suite à la tunique; deux ballons de ce pouf sont en faille, et celui du milieu en velours. Celui-ci est moins gros que les deux ballons en faille; il semble faire suite à la tunique, qui paraît passer en dessous des deux poufs de soie. Cette tunique, ainsi que le corsage, sont en velours havane clair, encadré d'une bande d'ours noir ou de skunks. Le corsage, ouvert devant, laisse voir un gilet d'étoffe; il est à basques carrées; derrière, une bande de fourrure l'agrémente; les manches, coudées, sont ornées dans le bas de biais et de plissés pris dans l'étoffe de la robe. — Nous donnerons sur notre prochain supplément le patron de ce corsage.

2-3. Dessus de coussin, ou tapis de table à broder en chainette. — Tout le monde ne peut disposer du temps nécessaire à établir un coussin ou un tapis de table en appliques de drap sur drap ou au passé, voire même au point russe; pour tous ces ouvrages, il faut de la patience et du temps, tandis qu'une broderie au point de chainette est promptement exécutée, facilement comprise et ne demande pas grande dépense.

Nos dessins 2 et 3 sont disposés pour un grand coussin carré. Les dents qui forment le tour sont toutes semblables, il sera donc facile d'agrandir ou de diminuer l'ouvrage et de se servir de ce dessin, même pour un grand tapis de table de salon ou de salle à manger.

Tout le monde connaît le travail de la chainette : c'est un point de feston pris l'un dans l'autre, et tout droit, si je puis m'exprimer ainsi, au lieu d'un point de feston côte à côte.

Je conseille de doubler son étoffe, surtout si l'on travaille sur du cachemire, afin d'éviter que l'étoffe ne plisse et ne se rétrécisse. Sur drap, avec un peu de soin, on peut éviter cette précaution.

Quant aux nuances à employer, il est fort difficile de les indiquer d'une façon toute spéciale, car cela dépend d'abord de la nuance du drap qui forme le fond, puis de celle de la pièce à laquelle le tapis sera destiné. Il faut, en général, faire les marguerites en soie teintée orange, violet ou bleu, par exemple; les guirlandes d'un beau jaune ou couleur bois, suivant les nuances de la marguerite; les feuillages verts, les petites fleurettes du milieu de nuance fort claire, blanche au besoin.

Notre dessin 3 représente le motif du milieu du coussin. Le raccord en est indiqué sur le dessin 2. Ce motif, qui forme le milieu si l'on exécute un dessus de coussin, peut se convertir en semé et se répéter autant de fois que l'on voudra, si on exécute un tapis.

4. Corbeille de bureau. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Voici un modèle heureux et nouveau, qui fournira, pour le jour de l'an, un cadeau fort apprécié. Il faut nécessairement acheter la corbeille d'osier, d'une forme tout à fait spéciale. Cet osier est assez fin de réseau, ce qui permet d'y broder un

1. TOILETTE DE VISITE. — MODÈLE DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. ENCOIGNURE POUR DESSUS DE COUSSIN OU POUR TAPIS DE TABLE, A BRODER AU POINT DE CHAINETTE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873

N° 100

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modèles créés spécialement pour les abonnés de la Revue de la Mode.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

motif de tapisserie, des attributs, un bouquet de fleurs. Les angles et les bords sont garnis avec de la chenille tortillée; les anneaux sont garnis de même. Quand le travail extérieur est terminé, on double l'intérieur avec un satin léger bien capitonné.

5. Manchon chasseur. — Ce modèle de manchon est fort original. Il tient du manchon et du petit sac, et peut contenir dans sa pochette gants, mouchoirs, flacons, etc. Une jolie cordelière permet de le suspendre autour du cou. Il sera facile à nos lectrices d'exécuter un manchon semblable avec un morceau de drap ou de faille et quelques bandes de fourrure dont elles n'ont plus l'emploi.

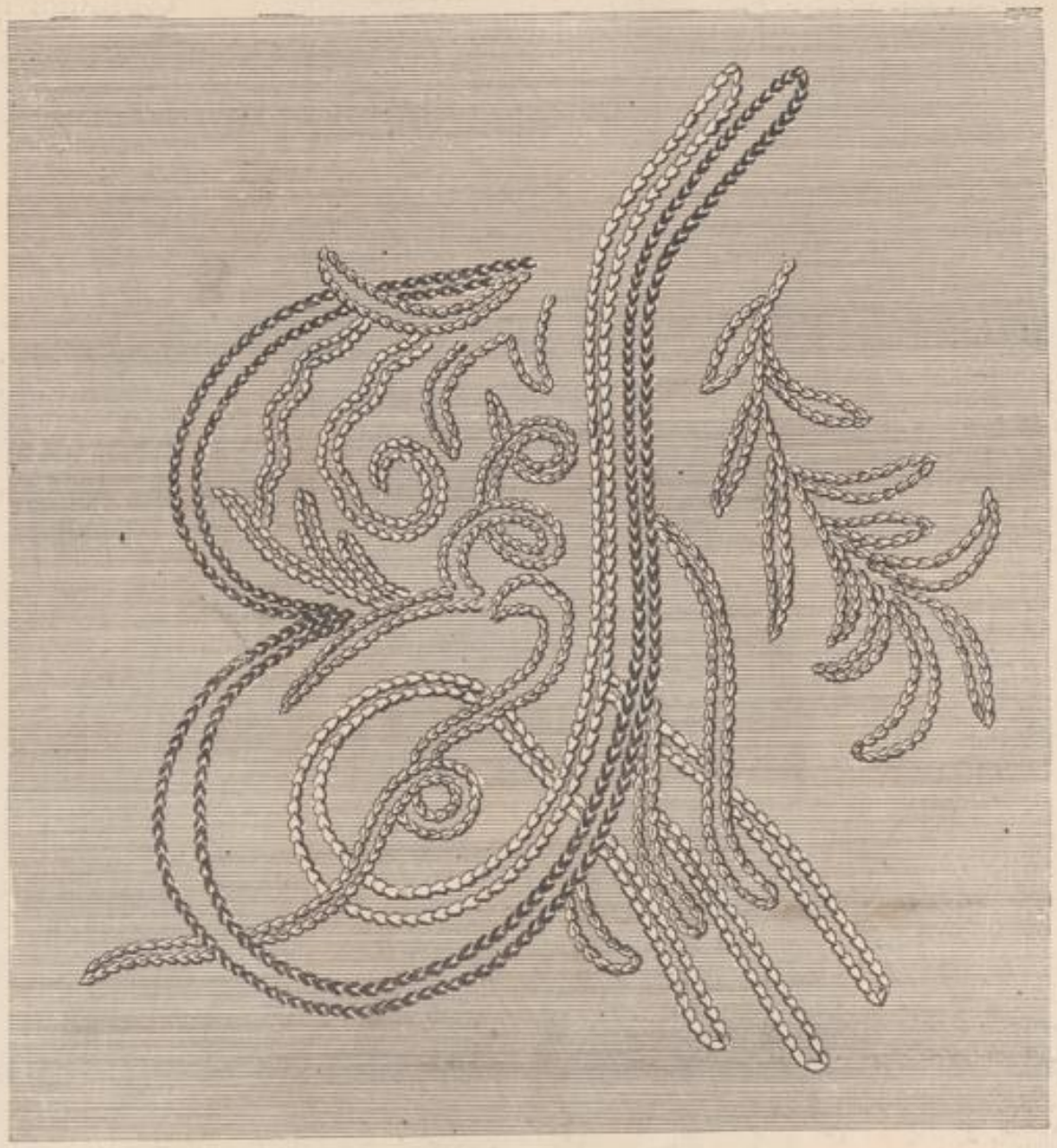
6. Manchon de fantaisie — Notre modèle est en velours noir, bordé aux deux extrémités de deux cercles de fourrure; cette fourrure sera noire ou assortie à celle de la confection; l'intérieur est doublé de satin.

SIX TOILETTES DE BAL

Les six modèles de toilettes de bal que nous offrons aujourd'hui à nos lectrices sont complétement inédits. Nous les avons fait composer spécialement pour nos abonnées, auxquelles nous en réservons la primeur.

7. Toilette de bal. — Robe de dessous en taffetas blanc d'Italie. Le tablier se trouve recouvert d'un bouillonné de tulle, rattaché par des rouleautés de velours de Saint-Etienne de nuance capucine; ces velours font pied à une haute blonde blanche satinée et brodée de soie noire.

La tunique, qui forme longue traîne en manteau de cour, est en tulle et très-amplement gonflée en ballon; elle se trouve agrémentée de rubans de velours de Saint-Etienne couleur capucine formant draperie en feston. Le corsage, en soie blanche, est simplement garni de rouleautés de velours; nœud de velours attaché sur la pointe de la basque par derrière; une rose posée sur le côté et une autre au milieu de la poitrine complètent cette toilette.



3. DESSUS DE COUSSIN OU TAPIS DE TABLE. — MOTIF DU MILIEU.

8 Toilette en soie et velours. — Jupon de dessous en soie blanche recouvert de crêpe lisse blanc; au-dessus d'un grand volant froncé, se trouve un large entre-deux de blonde satinée encadré de chaque côté d'une dentelle assortie; cet ornement se trouve répété deux fois sur la jupe de crêpe, qui doit être très-fournie en fronces en dessous. Les entre-deux rattachent les plissés, qu'ils arrêtent sans en suivre l'ampleur.

Corsage-tunique et long manteau de cour en velours noir, doublé de satin blanc; ce manteau est plissé en escalier sur les côtés, ce qui laisse apercevoir la doublure en satin blanc. Rien de plus simple à réussir que ces plissés; on dispose les bords de son étoffe pour ainsi dire en éventail. Sur le pouf, trois longues traînasses de roses cent feuilles au feuillage naturel. L'écharpe, en velours rose de Chine, est terminée par une frange chenillée. La berthe et les sabots des manches sont en blonde satinée assortie à la garniture de la jupe; les roses de la coiffure sont semblables à celles du pouf.

9. — Le jupon de dessous, en taffetas vert émeraude d'un ton assez pâle, est recouvert d'un flot de petits volants en crêpe lisse ayant à peine 5 centimètres; sur ces volants retombent, de place en place, des draperies de même étoffe, raccordées les unes aux autres, ou du moins sur les côtés, par une guirlande de roses au feuillage un peu soutenu de ton.

La tunique, en tulle noir, pailletée d'étoiles d'or, produit un effet original et gracieux; elle est relevée et drapée à l'aide d'une large ceinture de velours de Saint-Etienne vert émeraude.

Corsage à longues basques arrondies, orné en draperie disposée en cœur devant et derrière; ces draperies sont rattachées par des piqués de roses disposés sur les épaules, à la taille, devant et derrière; le feuillage de ces piqués court sur la basque, qu'ils accompagnent; dentelle en blonde fort claire.

10. Toilette de bal pour jeune femme. — Sur un jupon de taffetas blanc sont disposés trois gros bouillons étagés; ces bouillons doivent être de triple étoffe, afin de se bien gonfler en rouleautés. Le tablier est également recouvert de bouillonnés, mais ceux-ci ne forment plus rouleautés; ils sont pris dans le travers de l'étoffe et alternés par des quilles de ruban rose de Chine, volés de tulle de soie bouillonné. La tunique, ainsi que tout ce que nous venons de décrire, est de tulle brodé de soie blanche; elle est plissée en escalier ou en éventail sur les côtés, et encadrée d'un ruban

5. MANCHON CHASSEUR.

4. CORBEILLE DE BUREAU.

6. MANCHON DE FANTAISIE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

COURRIER DE LA MODE

11. Toilette style Médicis. —

12. Toilette de bal pour jeune femme. —

PLANCHE COLORIÉE

7. TOILETTE DE BAL. — 8. TOILETTE EN SOIE ET VELOURS. — 9. TOILETTE EN TAFFETAS [illegible] ET TULLE [illegible]. — 10. TOILETTE DE JEUNE FEMME. — 11. TOILETTE MÉDICIS. — 12. TOILETTE DE JEUNE FEMME.

SIX TOILETTES DE BAL POUR L'HIVER DE 187[illegible]. — MODÈLES CRÉÉS SPÉCIALEMENT POUR LES ABONNÉES DE LA *REVUE DE LA MODE*.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

me propose aussi de donner de temps en temps des toilettes choisies au théâtre parmi celles qui me paraîtront faciles à copier et d'assez bon ton pour pouvoir les signaler à nos abonnées. Elles veulent bien avoir en moi une grande confiance, et plusieurs m'ont souvent répété que mes avis et mon opinion faisaient loi pour elles. Si je mentionne ici ces éloges, qui, d'ailleurs, me sont très-précieux, c'est pour bien faire comprendre que je ne saurais chercher à répandre, dans ce journal de la famille, les modes extravagantes. Ceci était, d'ailleurs, je pense, inutile à dire. Les modes du monde, au théâtre, sont parfois très-artistiques et portées avec une élégance incontestable. Je crois donc faire plaisir à nos lectrices en leur promettant de prendre pour elles, partout où je le juge à propos, la fleur du panier.

MARIE DE SAVERNY.

UNE PROMENADE A POMPEI

Quand on est jeune, tout est plaisir : l'oiseau qui chante, le ruisseau qui murmure, le zéphyr qui passe Quand on a mon âge tout est souvenir. Ainsi, j'ai lu, l'autre jour, dans un journal napolitain, le *Pungolo*, qu'il venait d'être fait une curieuse découverte à Pompéi : « Dans la première région, près de la porte Stabia, dit cette feuille, on a mis à jour une boutique de tanneur, avec les instruments du métier, instruments qui ont la plus complète ressemblance avec ceux dont nos ouvriers se servent aujourd'hui. »

Ces quelques lignes ont suffi pour retrancher, pendant quelques minutes seulement, hélas! une vingtaine d'années de ma vie, et je me suis retrouvée me promenant au milieu de cette ville morte et enterrée depuis tant de siècles, promenade qui m'a paru si intéressante jadis, que j'ai pensé vous être agréable en vous la faisant recommencer avec moi.

A l'époque dont je parle, pour atteindre Pompéi, en quittant Naples, il fallait grimper dans un *corricolo*, singulière voiture de ce pays plus singulier encore! Le *corricolo* est une espèce de coquille de noix attelée de deux chevaux, destinée à transporter une personne et qui en charrie toujours douze ou quinze au moins; voilà comment la chose se pratique, ou du moins se pratiquait à l'époque de mon voyage, car souvenez-vous que nous vivons, en ce moment, une vingtaine d'années en arrière.

D'abord, la seule place à prendre était toujours prise, soit par un père capucin, soit par un bon gros moine; deux autres voyageurs se casant ensuite comme ils pouvaient, soit à sa droite, soit à sa gauche, derrière le capucin ou le moine; le conducteur de l'attelage se dresse sur la pointe des pieds tenant de la main gauche la bride et de la main droite le long fouet avec lequel il imprime à ses chevaux une marche vertigineuse, car le char de Pluton, quand le dieu enlevait la belle Proserpine, n'allait pas plus vite que le corricolo quand il sillonne les quais de Naples en brûlant son pavé de lave qui répond une poussière de cendres; derrière le conducteur, à la manière des valets de bonnes maisons, se groupent quelques lazzaroni qui montent, qui descendent comme des singes, sans qu'on pense jamais à leur demander le moindre salaire pour ce service rendu; sur les brancards sont assis des gamins ramassés sur la route de Torre del Greco ou de Pouzzole, cicérones surnuméraires des antiquités d'Herculanum et de Pompéi, guides marrons des ruines antiques de Cumes et de Baia; enfin, sous l'essieu du véhicule, entre les deux roues, dans un filet à grosses mailles qui s'en va ballottant de haut en bas, de long en large, grouille quelque chose d'informe qui rit, qui pleure, qui crie, qui grogne, qui se plaint, qui chante, mais qu'il est impossible de distinguer au milieu de la poussière que soulèvent les pieds des chevaux : ce sont des enfants qui appartiennent on ne sait à qui, qui vont on ne sait où, qui vivent on ne sait de quoi, et qui sont là on ne sait comment.

Voici, donc, comment on arrivait jadis à Pompéi; on y va maintenant en chemin de fer, ce qui est beaucoup plus commode, mais bien moins pittoresque... surtout quand on en est revenu.

Rien ne peut rendre l'impression qu'on éprouve en entrant dans Pompéi; car rien de ce que l'on a vu ne peut faire comprendre l'aspect, aussi mystérieux qu'étrange, d'une ville morte depuis près de mille huit cents ans et qui paraît avoir été encore habitée hier. Ainsi dans toutes ses rues, pavées en dalles du Vésuve, comme Naples l'est aujourd'hui, on voit les ornières creusées par le passage des chars, et encore aussi brillamment oxydées que si c'était à l'instant même que le fer venait d'y laisser sa trace. Ces rues aussi étaient ornées de bornes-fontaines, pour donner de l'eau à la ville, comme nous en avons à Paris; seulement, nous devons le dire à la honte de la capitale de la France, ces bornes-fontaines-là sont bien plus jolies que les nôtres; elle sont en marbre blanc bien sculpté et semblent prêtes à reprendre la vie suspendue pour elles depuis tant de siècles. Quelques-unes même contiennent encore de l'eau : on l'entend en les remuant, car on ne s'exposerait pas à les ouvrir, sachant bien que le moindre air ferait aussitôt évaporer cette eau antique.

Et dire que Pompéi était une ville de quatrième ou de cinquième ordre! Quelles devaient donc être alors les merveilles qui se trouvaient dans les principales cités de ces anciens maîtres du monde? Du reste, chez eux le goût des arts semble avoir présidé à tout, toujours et partout. Ainsi même dans les instruments les plus usuels du ménage, dans leurs marmites, par exemple, dans leurs casseroles, on retrouve ce cachet artistique aussi joli qu'élégant; ainsi, j'ai vu une de leurs très-modestes marmites, destinées à faire cuire des légumes, dont le couvercle, au lieu du traditionnel bouton qui sert à le soulever, portait l'emblème du dieu du feu accroupi sur lui-même; et les terrines à pâtés étaient faites à l'image de l'animal qu'ils devaient contenir les débris : lièvres, lapins, perdrix, etc.

Du temps que la maison de Bourbon régnait sur Naples, Pompéi appartenait au roi, non par droit de conquête, mais par droit de naissance, et Ferdinand, dont le trésor était immense, semblait regarder l'antique cité comme une vieille bague dont on ne fait pas le moindre cas, car les fouilles ne se faisaient que quand il arrivait un voyageur, ou royal ou princier, auquel on voulait servir une distraction qu'il ne pourrait retrouver dans aucun autre endroit du monde; on déterrait donc devant lui quelque merveille dont on lui faisait hommage, et tout était fini.

Quand vinrent les Piémontais, on commença d'abord par envoyer des ouvriers en quantité pour faire des fouilles régulières, puis, peu à peu, cette belle ardeur se ralentit, et, encore aujourd'hui, on recommence à laisser reposer en paix sous ses cendres cette cité antique où sont encore enfouies tant de richesses; seulement, comme il faudrait semer avant de récolter, c'est-à-dire dépenser avant de recueillir, on recule et on attend des temps meilleurs, espérant sans doute que la cendre sera enlevée par le vent qui a su si bien l'y apporter.

Il n'y a pas encore la moitié de la ville de découverte, et presque partout les habitations sont si bien conservées qu'il semble toujours, quand on passe devant elles, qu'on va voir quelque Romain en sortir pour aller vaquer à ses affaires. L'allée des Tombeaux, surtout, est superbe, large, bien aérée; elle paraît avoir été l'entrée principale de la ville, et, de distance en distance, sous une demi-rotonde fort gracieuse, se trouvent des bancs de marbre où pouvaient se reposer les voyageurs; les tombeaux, bien alignés, qui en garnissent les avenues, sont en marbre blanc sculpté et ornés de statues et de bas-reliefs fort bien conservés.

Enfin, Pompéi est située d'une façon admirable; le Vésuve, qui lui a été si funeste, sert de fond à son tableau et semble la menacer encore de sa masse fumante, tandis que, à ses pieds, la mer déroule ses flots d'azur, tout en baignant Castellamare et Sorrente, qui lui servent d'horizon.

C^ss^ DE BASSANVILLE.

HISTOIRE
DE
DEUX BASSONS DE L'OPÉRA
(Suite)

— Eh bien! demandait tous les soirs Laroche à Jolliet, lorsque celui-ci revenait du théâtre, quoi de nouveau?

— Ah! mon cher, répondait Jolliet, quelle belle soirée! *Les Huguenots* ont été exécutés d'une façon foudroyante. Nous nous sommes surpassés à l'orchestre, et M. Habeneck nous a adressé des félicitations. Je me suis senti tout attendri en écoutant Urhan préluder sur sa viole d'amour à la délicieuse romance du premier acte. Nourrit et Falcon ont été admirables; M. Levasseur n'a presque pas chanté faux, et les chœurs eux-mêmes ont presque chanté juste. Quelle représentation! Un second violon a cru apercevoir M. Meyerbeer caché dans une loge du cintre et applaudissant comme deux spectateurs.

— Et le quatrième acte?

— Interrompu vingt fois par des bravos frénétiques; Raoul et Valentine ont trouvé des effets inouïs. Nourrit a été redemandé trois fois.

— Et c'est ce moment-là qu'on choisirait pour le renvoyer!... Allons donc, c'est impossible!

— Cependant la nouvelle prend une certaine consistance. J'en ai entendu parler, ce soir, par une clarinette, qui le tenait d'un cornet à piston, qui le tenait d'un chef du chant. On allait même jusqu'à désigner le remplaçant de notre cher artiste.

— Son successeur, veux-tu dire, interrompit Laroche. On pourra succéder à Nourrit; mais le remplacer jamais! Et comment s'appelle cet audacieux personnage?

— Il s'appelle?... attends donc?.. ma foi, je crois qu'il s'appelle Duprez... Oui, c'est bien Duprez qu'on le nomme.

— Duprez? fit Laroche en interrogeant ses souvenirs. Au fait, j'ai connu un chanteur de ce nom; un petit, maigre, doué d'une petite voix désagréable; il chantait les quatrièmes ténors à l'Odéon.

— Je me le rappelle aussi, dit Jolliet. Je l'ai vu dans *la Pie voleuse*, ou, par parenthèse, on l'a un peu *travaillé*. Mais ce n'est pas celui dont on parle. Il a quitté Paris depuis longtemps, et doit cabotiner, à cette heure, du côté de Niort ou d'Aurillac.

— C'est égal, il faut convenir que voilà une horrible injustice. Ne pas conserver un homme qui a eu et qui a encore de si magnifiques succès; se priver d'un artiste qui a fait faire de si belles recettes! Oh! les directeurs de théâtre! si l'ingratitude n'existait pas, ils l'auraient inventée!

— Ma foi! dit Jolliet, je suis ravi de t'entendre raisonner de la sorte. Figure-toi que j'ai vu à l'orchestre cinq ou six de ces messieurs qui ne partagent pas l'indignation générale. Ils ne rougissent pas de dire que Nourrit se fatigue et qu'il a fait son temps.

— Ce sont des Athéniens qui sont ennuyés d'entendre chanter juste, ou plutôt ce sont des complaisants qui veulent faire leur cour à l'administration. Quant à moi, je le proclame hautement, je ne connais point le Duprez qu'on nous destine; mais je déclare à l'avance qu'il ne vaudra pas le Nourrit que nous perdons. L'unique vœu que j'adresse au ciel, c'est de pouvoir assister à ses débuts, afin de protester de toutes mes forces.

Quelques mois après, Laroche était remis sur ses jambes, Nourrit avait quitté l'Opéra, et les débuts de Duprez étaient annoncés dans *Guillaume Tell*. On n'a pas oublié la grande rumeur que produisit cet événement. *Tout Paris* attendait avec anxiété le résultat de l'épreuve décisive. Les uns saluaient l'aurore de cette royauté naissante de mille panégyriques anticipés; les autres, fidèles à la royauté déchue, n'accordaient pas le moindre talent au nouveau venu. Les esprits étaient vivement préoccupés; cette révolution de coulisses prenait toutes les apparences d'une révolution politique.

La solennité des débuts, si féconde pour un artiste en émotions de toute nature, est précédée d'une cérémonie bien plus redoutable encore : c'est la répétition générale que je veux dire. Il ne s'agit pas là, en effet, de désarmer le public, ce juge qui, après tout, n'est pas aussi méchant qu'on se plaît à le dire : il faut séduire une centaine d'hommes, lesquels, par position, ne sont nullement accessibles à l'enthousiasme, à cette électricité merveilleuse qui réside dans les foules. La lampe ne vous éblouit pas de ses gerbes fulgurantes; le lustre, avec ses flots de lumière, a fait place à des quinquets fumeux, disséminés de loin en loin; plus de ces murmures approbateurs qui soutiennent et encouragent; plus de ces longs applaudissements qui montent à la tête et qui dilatent le cœur; partout le vide, l'obscurité, le silence.

La répétition générale de *Guillaume Tell* fit époque dans les annales du théâtre. Jamais la curiosité ne fut excitée à un si haut point. Longtemps, avant l'heure indiquée, tous ceux qui avaient droit à y assister attendaient dans la cour de l'Opéra. Jolliet et Laroche se faisaient surtout remarquer parmi les agitateurs les plus violents; ils allaient et venaient dans tous les sens, se mêlant à tous les groupes, exécutant une croisade désespérée en faveur de Nourrit, pulvérisant de leurs épigrammes les prétentions de l'infortuné débutant.

Vers midi, la répétition commença. L'entrée en scène de Duprez ne lui fut pas favorable. On se rappela le port si noble et si majestueux de Nourrit, et cette comparaison fut loin d'être à l'avantage de l'artiste inconnu.

En ce moment, Laroche, qui comptait des pauses, interpela son voisin :

— Jolliet, lui dit-il, tu ne sais pas une chose?

— Quoi donc? demanda Jolliet qui ne perdait pas de vue le débutant.

— Je le reconnais : c'est le petit Duprez de *la Pie voleuse*, le quatrième ténor de l'Odéon.

— C'est, ma foi, vrai! Ah bien! nous allons rire. Je parie une glace de chez Tortoni que sa voix ne dépasse pas le trou du souffleur.

Pendant ce colloque, Duprez, visiblement ému, entonnait ce superbe récitatif qui pose d'une façon si poétique l'amour et les remords du fils de Melchal. Sa voix était altérée, son geste contraint et toute sa contenance embarrassée. Duprez avait peur.

— Son organe a tant soit peu gagné en volume, dit Laroche, mais c'est toujours le détestable comédien de l'Odéon.

Le second acte changea complétement la face des choses. Le débutant, plus maître de lui-même, déploya dans son duo avec Mathilde tous les trésors de sa voix enchanteresse. Dès lors, il marcha de succès en triomphe, et son grand air du troisième acte lui valut une magnifique ovation. Laroche, entraîné, mêla ses applaudissements aux bravos de l'orchestre.

— Eh bien! que fais-tu donc? demanda Jolliet, tu applaudis!

— Que veux-tu, je suis converti!

— Converti à quoi?

— A son talent.

— Mais il n'en a pas!

— Tu es fou.

— Je suis fou! Je te dis, moi, que ton Duprez ne vient pas à la cheville de mon Nourrit!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Physiquement, c'est possible; mais comme chanteur, Duprez a deux coudées de plus que lui.

— Tu parles sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Oh! les hommes! cria Jolliet en frappant du pied. Mais tu oublies donc ce que tu disais il y a deux heures?

— Il y a deux heures j'étais injuste.

— Et maintenant?

— Je rends hommage à la vérité. Duprez est le plus grand artiste que j'aie entendu chanter.

— C'est donc à dire que je suis un âne, moi, qui ne pense pas de même?

— Tant s'en faut; tu n'es qu'un entêté. Demain tu partageras mon avis.

— Jamais! cria Jolliet.

Et il tourna le dos à Laroche.

Ce jour-là les deux amis ne dînèrent pas ensemble, et, pour la première fois, ils se couchèrent sans s'être pressé la main, sans s'être dit bonsoir.

II

Laroche ne s'était point trompé. Le public adopta le nouveau chanteur avec un enthousiasme qui ressemblait à du délire; on se battait aux portes du théâtre chaque fois que le nom de Duprez paraissait sur l'affiche, et *Guillaume Tell*, dont Nourrit n'avait pas réussi à faire une œuvre populaire, était devenu, grâce à son successeur, l'opéra à la mode. Le Sacramento coulait à pleins bords dans la caisse du directeur.

Ce succès inouï faisait le désespoir de Jolliet. Faute de pouvoir s'élever contre l'évidence du fait matériel, il s'efforçait d'en atténuer les conséquences; et, loin de s'avouer vaincu dans ses duels quotidiens contre Laroche, loin de déposer les armes et de demander merci, il se contentait de rompre de temps à autre, mais pour revenir à la charge, plus ardent que jamais.

— Voyons, disait Laroche poussé à bout par l'opiniâtre ténacité de son adversaire, tu veux que j'aie tort, j'y consens. Mais comment expliques-tu l'aveuglement du public, qui s'obstine à partager mon erreur et à envahir la salle?

— Voilà, parbleu! une belle raison, et bien digne de votre cerveau fêlé! Ignorez-vous donc de quels éléments se compose un public de théâtre en général, et celui de l'Opéra en particulier? Au parterre, l'escouade des claqueurs et plusieurs centaines de provinciaux célibataires, qui viennent voir l'Opéra comme ils iront voir le Chodruc du Palais-Royal et la marmite des Invalides; à l'orchestre, de vieux habitués qui n'ont d'yeux et d'oreilles que pour les jambes des danseuses, et quelques journalistes, beaucoup moins préoccupés du spectacle que de l'anecdote du jour; à l'amphithéâtre, les billets donnés et les provinciaux mariés; dans les loges enfin, les abonnées qui viennent parce que c'est le jour du coupon, ou parce qu'elles ont une robe nouvelle à étaler et des diamants inédits à montrer. On afficherait un acte de *Gustave* et le ballet de *la Fille mal gardée*, que votre public ne mettrait pas un moindre empressement à venir.

— Et la morale de cette longue et savante définition, quelle est-elle?

— C'est que les seuls juges compétents résident à l'orchestre des musiciens.

— Je pensais en faire partie.

— Vous n'en êtes plus digne. Vous avez sacrifié à Baal.

— C'est-à-dire que tu es le seul à l'Opéra qui raisonne sensément. Tu ferais mieux de t'écrier tout de suite : « Le public, c'est moi! » Ce serait plus concis et tout aussi raisonnable.

Ces discussions, souvent répétées, n'avaient pas encore porté atteinte aux sentiments d'amitié qui unissaient les deux vieux bassons, mais déjà leurs bonnes relations étaient altérées. Amoureux de la paix intérieure, jaloux de prévenir les querelles, Laroche paraissait rarement aux dîners de Mme Jolliet; il prétextait des invitations en ville et préférait se condamner au régime cellulaire du restaurant à la carte. C'était, sans contredit, la plus dure privation qu'il pût s'imposer; accoutumé aux soins maternels de son hôtesse, n'ayant d'autre souci que de savourer les mets qu'elle avait préparés à l'avance, Laroche, livré à ses propres ressources culinaires, ne savait où donner de l'appétit. Il s'embarrassait dans les entrées et se perdait au milieu des entremets. Thésée, privé du fil protecteur d'Ariane, vous donnera une idée assez juste du suprême embarras où Laroche se trouvait, tous les jours, à l'heure de son dîner.

— Mais enfin, demandait Mme Jolliet à son mari, que se passe-t-il d'extraordinaire?

— Parbleu! répliquait Jolliet avec un sourire plein d'amertume, mon ami, M. Laroche, fait des siennes. Lui, un homme que j'ai honoré si longtemps de mon affection, me trahir de la sorte!

— Laroche! te trahir .. Est-ce possible?

— Certainement. Il connaît mes sympathies pour Nourrit, et, Dieu merci, je ne lui ai pas caché ma manière de voir à l'égard de son M. Duprez. Eh bien! rien n'y fait : sans songer qu'une telle conduite me blesse profondément, il ne rougit pas de s'associer à un tas d'imbéciles qui vont criant par-dessus les toits que ce Duprez est le Luther du chant et le Messie de la musique. Pour l'instant, Laroche triomphe, et il a toute l'insolence de la victoire; le public semble lui donner gain de cause; le public, ce stupide troupeau dont Panurge n'eût pas voulu se faire le berger, et qui va toujours là où on le pousse. Mais, patience! les saines doctrines finiront par l'emporter, et le nom de Duprez sera obscur depuis longtemps, que celui de Nourrit resplendira encore des vives clartés de la gloire et du génie!

— En attendant, ton cœur ne souffre-t-il pas de la position toute nouvelle que vos discussions vous ont faite à l'un et à l'autre?

— Hélas! oui, je souffre! Mais si j'ai cette faiblesse, j'ai, en revanche, la force de ne lui rien montrer de ce que j'éprouve.

— Beau courage, qui consiste à se rendre martyr de son propre entêtement!

— Adélaïde, il ne s'agit point ici d'entêtement : respecte ma conviction, elle est honorable.

— Mais Laroche aussi obéit à une conviction; est-elle donc moins honorable que la tienne?

(*La suite au prochain numéro.*) ALBÉRIC SECOND.

DES COSMÉTIQUES

(Suite.)

COSMÉTIQUES DESTINÉS A TEINDRE LES CHEVEUX

Presque toutes les eaux, les poudres et les pommades employées pour teindre les cheveux offrent des inconvénients graves. La plupart de ces agents sont composés de principes très-actifs qui attaquent directement la substance même du cheveu. Celui-ci se trouve desséché, racorni, brûlé, tué en quelque sorte sur place. Le cuir chevelu subit des altérations plus ou moins profondes; les sécrétions naturelles sont suspendues ou arrêtées; il se produit une irritation qui détermine des éruptions de formes diverses, sans compter les brûlures et autres accidents qui ne tardent pas à provoquer une calvitie complète.

Je voudrais pouvoir donner aujourd'hui une formule exempte d'inconvénients; mais je n'ai pu obtenir jusqu'ici, en agissant sur des substances d'une innocuité reconnue, qu'une teinte gris foncé ou bleu foncé : je n'ai pu produire la teinte noire qu'en soumettant les cheveux à l'ébullition. Or, comme je suppose que vous ne voudriez pas me confier votre tête pour la faire bouillir dans une chaudière, je suis forcé d'ajourner mes espérances et de me contenter de vous offrir cinq compositions qui ne sont pas tout à fait inoffensives, mais qui produisent du moins les effets qu'on leur demande.

1°

Prenez : Acétate de plomb.....	2	parties.
Chaux carbonatée.....	3	—
Chaux vive éteinte.....	4	—

Ou bien encore :

2°

Prenez : Litharge.....	60	grammes.
Chaux éteinte.....	30	—
Amidon.....	30	—
Soluté de potasse.....	8	—

On réduit toutes ces substances en une poudre homogène que l'on conserve dans un flacon hermétiquement bouché. Au moment de s'en servir, on fait avec cette poudre et de l'eau une pâte claire qu'on étend sur les cheveux à l'aide d'un pinceau. Lorsque la chevelure est bien imprégnée, on couvre la tête avec un bonnet de taffetas, et au bout de cinq ou six heures, on lave les cheveux pour les débarrasser de la composition. Cette méthode convient plus particulièrement aux personnes qui désirent obtenir un brun foncé.

La véritable couleur noire s'obtient par l'un des procédés suivants, ayant pour base le nitrate d'argent. Celui-ci noircit les cheveux par une double combinaison chimique : l'action de l'air, qui réduit le sel en oxyde noir d'argent, et l'action du soufre, qui existe naturellement dans les cheveux.

3°

Prenez : Nitrate d'argent.....	8	grammes.
Crème de tartre.....	8	—
Ammoniaque faible.....	15	—
Axonge.....	15	—

Mêlez et réduisez en pommade qu'on introduit dans les cheveux à l'aide d'un peigne ou d'une brosse.

4°

Prenez : Nitrate d'argent.....	4	grammes
Eau distillée.....	30	—
Suc vert.....	q. s.	pour colorer.

Appliquez avec un peigne fin trempé dans la solution.

Voici encore un autre procédé un peu plus long, mais qui est peut-être le meilleur. Il consiste à employer deux solutions l'une après l'autre.

5°

Prenez : Hydro-sulfure d'ammoniaque.....	30	grammes.
Soluté de potasse.....	12	—
Eau distillée.....	30	—

Mêlez et étiquetez : flacon n° 1.

Prenez : Nitrate d'argent.....	4	grammes.
Eau distillée.....	60	—

Étiquetez : flacon n° 2.

On lave les cheveux, à l'aide d'une brosse, avec le liquide du premier flacon, pendant un quart d'heure ou vingt minutes environ; puis, avec une seconde brosse, on passe de la même manière le flacon n° 2, en ayant bien soin d'humecter également toute la masse des cheveux, de façon à les atteindre partout uniformément.

Les moyens que je vous indique ne sont pas à l'abri de tout reproche; vous pouvez en juger par la nature des substances qui entrent dans leur composition. Les seules observations que je puisse faire aux personnes qui voudront s'en servir, c'est de ne pas en abuser, d'agir avec prudence et d'éviter, autant que possible, d'atteindre le cuir chevelu.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre.

DE LA PLISSURE DES SERVIETTES DE TABLE

En traitant ici du service des tables, je dois parler de la manière de plier les serviettes; elle a pour but aujourd'hui de faire ressortir dans tout leur éclat les chiffres brodés dont elles sont ornées.

Jadis, il en était autrement. Voici à ce sujet quelques renseignements qui ne sont pas sans intérêt.

La plissure des serviettes, vers l'an 1660, était l'objet d'un travail très-long et soumise aux lois d'un dessin régulier, varié et très singulier dans tous ses rapports. Dans les repas de cérémonie, chaque serviette était l'image d'un oiseau, d'un quadrupède, d'une espèce de victuaille ou l'emblème de tout autre objet non moins singulier. Un gros livre fut imprimé tout exprès pour apprendre cet art et en transmettre les préceptes dans le plus grand détail.

On y trouve la manière de *friser* et de *bâtonner* les serviettes, de les plier en forme de coquille simple ou double, en forme de melon, de coq, de poule avec ses poussins!! de pigeon qui couve dans un panier, de perdrix, de faisan; comment on leur fait figurer deux chapons dans un pâté, un lièvre, deux lapins, un cochon de lait, un chien avec son collier, un brochet, une carpe, un turbot, un poulet dinde, une tortue; enfin, pour couronner l'œuvre, comment on les métamorphose en mitre, en croix de Lorraine ou en croix du Saint-Esprit.

Tous ces procédés sont vraiment curieux. Pour en donner une idée et mettre celles de mes lectrices, qui auront beaucoup d'intelligence et du temps de reste, en état d'exécuter un de ces chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, je vais *transcrire* une de ces méthodes de plissure, celle qui représente deux chapons dans un pâté.

« Vous commencez par plier votre serviette en trois, de sa largeur; *bâtonnez-la* de sa longueur et la *frisez*. Ouvrez-la des deux côtés près des raies. Mettez un petit pain long sous chaque raie et formez, des bords de la serviette, comme un gros bord de pâté, par-dessus lequel vous ferez passer les têtes et les queues de vos chapons? »

L'auteur ajoute que l'on peut pratiquer la même chose à l'égard de toutes sortes d'oiseaux et en telle quantité qu'on voudra, en pliant la serviette autant de fois que de figures à faire. Ce qui ne laisse pas d'être infiniment gracieux.

Mais l'essentiel, pour pratiquer toutes ces belles choses, est de savoir *bâtonner* et *friser* les serviettes.

L'art de la plissure des serviettes en donne l'explication en ces termes :

« Pour *bâtonner* une serviette, il faut la plier en travers et la plisser par petits plis avec les doigts, le plus bas et le plus délié qu'il se peut.

« Lorsque la serviette est bâtonnée, il faut la *friser* par le milieu, ou par l'un des bouts, en petits carreaux bien déliés, en ayant l'attention de bien presser les plis les uns près des autres avec les doigts, et le plus qu'il sera possible.

« Lorsqu'on sait bien plisser, bâtonner et friser, on peut faire prendre aux serviettes toutes les formes que l'on veut. »

Amen.

Il faut convenir qu'une table dont chaque couvert aurait une serviette plissée en coq, en lièvre, en melon, etc., etc., offrirait un coup d'œil assez bizarre.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

On me demande si l'usage du *lait antéphélique* doit être supprimé durant l'hiver, où les taches de rousseur ne sont plus à redouter. Loin de là : en hiver, plus qu'en toute autre saison, il convient d'employer ce lait en guise d'eau de toilette, car le froid et le givre ont sur l'épiderme du visage une influence désastreuse qu'il faut combattre par des moyens préservatifs. Le *lait antéphélique* se trouve chez Candès, 26, boulevard Saint-Denis.

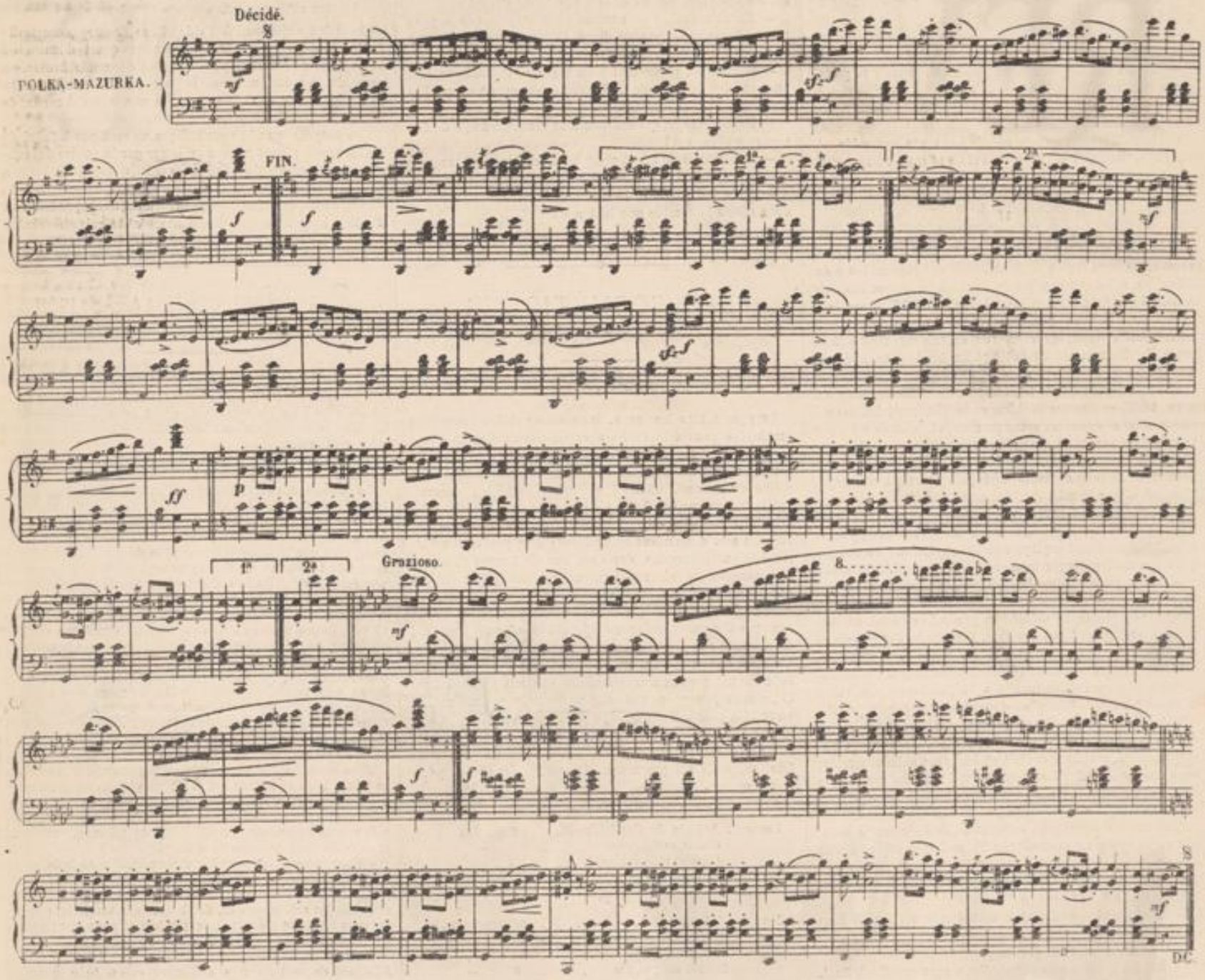
Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

CHÉRUBINS

POLKA-MAZURKA

A Mlles Jeanne, Lucie et Amélie CHEVALIER

PAR PHILIPPE STUTZ



Vraiment la passementerie a fait des progrès étonnants, et l'on reste émerveillé devant les ravissantes fantaisies que l'industrie parisienne produit en ce genre. Vous en pouvez juger en visitant les magasins des *Galeries de Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. Les *Galeries Choiseul* sont un véritable musée fait à souhait pour le plaisir des yeux et qui ne vous laisse que l'embarras du choix : ce sont des aumônières, des agrafes, des plaques, des aigrettes, des garnitures, rehaussées de perles de jais taillées qui en permettent l'emploi pour les toilettes du jour ou du soir.

Avez-vous besoin de chaude ganterie, bien drapée et élégante, de capelines confortables pour sortie de bal ou de théâtre, de crinolines d'un style simple et journalier, mais surtout de col< et de manches en papier, dont je vous ai fait apprécier toute la commodité et toute l'économie? Allez au magasin des *Tuileries*, 5, rue de l'Échelle; vous trouverez dans cette maison un bon marché réel; tous les objets y sont marqués à des prix fort avantageux.

Au moment où le fr.id sévit, la Veloutine Viard perfectionnée est des plus utiles, et nous ne saurions trop la recommander à nos lectrices comme préservant la peau du visage, tout en lui conservant la fraîcheur et le velouté de la jeunesse. Ce produit, composé d'éléments essentiellement hygiéniques, et qui atteint un degré de perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, est parfumé des essences les plus fines.

Les diverses qualités de la Veloutine Viard perfectionnée la rendent indispensable pour les soins de la toilette, et l'ont fait adopter par tout le monde élégant. (*2*, place du Palais-Royal.)

Toujours : *Peau de satin! Fraises au champagne! Lèvres de feu!!* valses de J. Klein. Il n'y a donc pas autre chose?

RÈBUS

Explication du dernier rébus : Le nombre treize et Vendredi portent malheur,... aux niais seuls.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme C. F. — Toutes les maisons qui nous fournissent les modèles de nos ouvrages vous expédieront par la poste. Le prix varie de 3 fr. 50 à 6 fr. les 25 mètres, suivant largeur.

Mme H. D. — Si vous ne voulez pas sacrifier votre feuille de broderie, décalquez votre dessin sur papier pelure; posez ce papier sur l'étoffe, et cousez par-dessus ce papier, qui s'enlèvera facilement, une fois le travail terminé. Autre méthode : tracez votre dessin sur papier ordinaire; piquez tous les contours à l'aide d'une aiguille assez fine; posez ce papier bien à plat sur l'étoffe, puis, avec de la poudre blanche, saupoudrez sur ces lignes piquées; enlevez le papier; la poudre, tamisée à travers les petits trous, aura tracé le dessin sur l'étoffe; mais comme en travaillant cette poudre s'enlèverait, il faut la fixer à l'aide d'un fer un peu chaud; on ne doit pas glisser le fer, comme pour les repassages ordinaires, mais le poser bien à plat et d'un coup, sur les traits marqués par la poudre.

Une nouvelle abonnée lira la précédente réponse, et agira avec la poudre bleue, comme j'ai dit plus haut pour la poudre blanche; pour le filet et ses principes, le numéro du 31 août dernier contient tous les renseignements demandés. Impossible d'y revenir de longtemps. Pour un mouchoir, il faut sacrifier un carré dont on enlève le milieu. On emploie généralement, pour ce travail un peu démodé, du filet à la mécanique. Les chiffres seront publiés bientôt.

Mme Laure L... aura le dessin d'une bague.

Mme L. C., aux Ternes. — Nous avons publié récemment des dessins de pantoufles en application pour homme. L'application est plus nouvelle que la tapisserie.

Mme J. D. aura les initiales et les noms demandés.

De ma ferme aimée. — Vos souhaits, si gracieusement exprimés, seront satisfaits. La demande est inscrite.

Une brune au coin du feu. — Pour coiffure de jeune fille voyez nos numéros 88 et 95 (9 septembre et 26 octobre).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 101 (avec patrons).

Dimanche 7 Décembre 1873

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de taffetas. — Costume de fillette de huit ans. — Toilette de ville. — Toilette de matin. — Toilette de sortie. — Manteau de matin. — Jaquette de matin. — Veste Amazone. — Plastron élégant. — Gilet-plastron (Devant et dos). — Quatre chapeaux : Montpensier, Cléopâtre, Marie-Antoinette, Élisabeth. — Chausson au crochet tunisien. — Deux dessous de lampe ou de plateau. — Deux ceintures de fantaisie. — Trois boucles. — Bébés.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de Broderies et de Patrons.

1. ROBE DE TAFFETAS. 2. COSTUME DE FILLETTE DE 8 ANS. 3. TOILETTE DE VILLE — MODÈLE DE Mme ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de taffetas gris à mille raies avec ornements de velours ou de taffetas noir. Les lés de devant sont garnis dans le bas d'un volant gradué monté à gros plis creux, lequel est surmonté d'un plissé double, également gradué, bordé en tête et en pied d'un biais de faille ou de velours noir. Le même ornement se répète à tous les volants recouvrant les lés de derrière. Ces deux parties de la jupe sont séparées par deux grandes quilles plissées à la vieille; ces quilles, prises dans l'étoffe même de la robe, sont doublées de noir; ces quilles, plus larges du haut que du bas, forment pyramides. La tunique est également partagée en deux; les quilles retiennent et arrêtent la partie de derrière. Celle-ci est un peu gonflée en pouf par des plis creux en travers et simplement ornée d'un volant semblable à ceux de la jupe; devant, elle forme grand tablier ou basques prolongées, car elle tient au corsage, se boutonnant comme lui sur le devant, en redingote; un large biais noir surmontant une frange couponnée, encadre ce tablier; le corsage, à col carcan, est ouvert en cœur devant; par derrière, il est à simple petite basque postillon. — Modèle de Mme Élise, 64, rue Richelieu.

4. MANTEAU DE MATIN.

2. Toilette de fillette de huit ans. — Robe de popeline de laine gris feutre, agrémentée de taffetas bleu. La jupe se trouve partagée en deux parties; les lés de devant sont garnis d'un volant de 15 centimètres, au-dessus duquel se trouvent deux autres volants bien fournis; le dernier, à tête, est complété par une ruche de taffetas bleu. Deux quilles bouillonnées, encadrées de ruches bleues, séparent les deux côtés. Par derrière, le haut de la jupe est gonflé en ballon, pour retomber sur trois petits volants égaux, liserés d'un biais de taffetas bleu. Corsage à basques arrondies et fendues, garni de ruche; il est ouvert en cœur sur la poitrine et laisse voir une chemisette à plis réguliers, chemisette terminée par une fraise mignonne.

5. VESTE AMAZONE.

3. Toilette de ville. — Robe de faille et de pékin alternés. Le fond de la robe est en faille noire et les ornements pris dans ces beaux pékins aux rayures satinées qui produisent si bel effet.

Le devant de la jupe est garni de deux volants d'étoffe montés à plis plats, au-dessus desquels se trouve une ruche de l'étoffe satinée.

Les lés de derrière sont entièrement recouverts de volants disposés ainsi : deux volants de faille liserés d'un biais de l'étoffe rayée, un volant plissé de cette même étoffe, puis au-dessus deux autres volants semblables aux deux premiers et surmontés d'un second volant plissé, puis enfin, au-dessus, quatre petits volants d'étoffe liserés de biais. Sur ces volants, vient se refermer la tunique de faille sans manches, qui, se prolongeant en tablier devant, vient en diminuant se rattacher par derrière à l'aide d'un gros nœud avec boucle d'argent. Sur cette tunique, se trouve en garniture une grosse ruche d'étoffe rayée faisant tête à une belle frange à tête quadrillée; les manches sont prises dans l'étoffe rayée, ainsi que la ruche Margot qui garnit l'encolure. — Modèle de Mme Élise.

7. PLASTRON ÉLÉGANT.

4. Manteau de matin. — Notre modèle, en nansouk ou en percale un peu épaisse, est encadré de deux garnitures de broderie anglaise retenues en tête par un plissé de rubans de couleur.

Notre modèle est fait en lingerie, mais il peut servir de type pour un vêtement établi en petit drap léger ou en molleton. La bande de broderie sera alors remplacée par un petit volant d'étoffe, ou par une bande de fourrure, ou une guipure de laine ou de soie.

5. Veste amazone pour intérieur. — Ce vêtement fort cambré à la taille, est en beau drap vert russe ou bleu marine, orné aux revers et aux poches d'appliques de velours de soie; gros boutons à cuvette en écaille diaprée. N'oublions pas le bouquet de marguerites au feuillage de velours, qui semble sortir de la petite poche et qui fait ornement sur la poitrine.

6. JAQUETTE DE MATIN.

6. Jaquette de matin en drap léger ou en molleton de fantaisie; le vêtement se croise et se double sur la poitrin

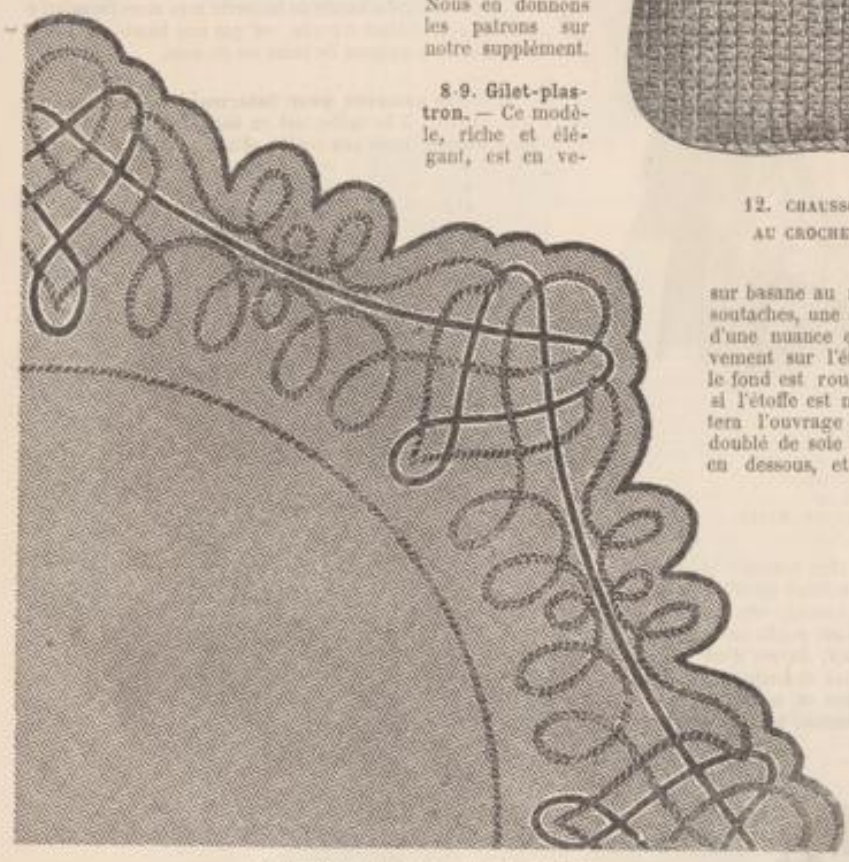
8. GILET PLASTRON (DOS). — MODÈLE DE M. KINGSBURY.

9. GILET PLASTRON (DEVANT). — VOIR LE SUPPLÉMENT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qu'il garantit des attelutes du froid. Des brandebourgs et des olives garnissent le devant. La manche large est drapée à la saignée à l'aide d'une cordelière à glands, ce qui facilite les mouvements des bras. Les patrons de cette jaquette se trouvent sur notre supplément.

7. Plastron élégant. — Les gilets de fantaisie, les tuniques, les corselets servent à user des jupes, à cacher des corsages défraîchis, à convertir un corsage décolleté en robe montante. Tel est le but de notre modèle de plastron élégant. Il est en satin noir, encadré d'une jolie dentelle. Sur la patte, qui est encadrée de dentelle, se trouve une garniture de boutons fantaisie en argent niellé. Le col, doublé de soie blanche, est de forme Médicis, à coins cassés sur le devant. Ce plastron peut se faire en moire rose, bleue ou de toute autre nuance assortie; le dos se fait cintré, de même étoffe que le devant. Nous en donnons les patrons sur notre supplément.

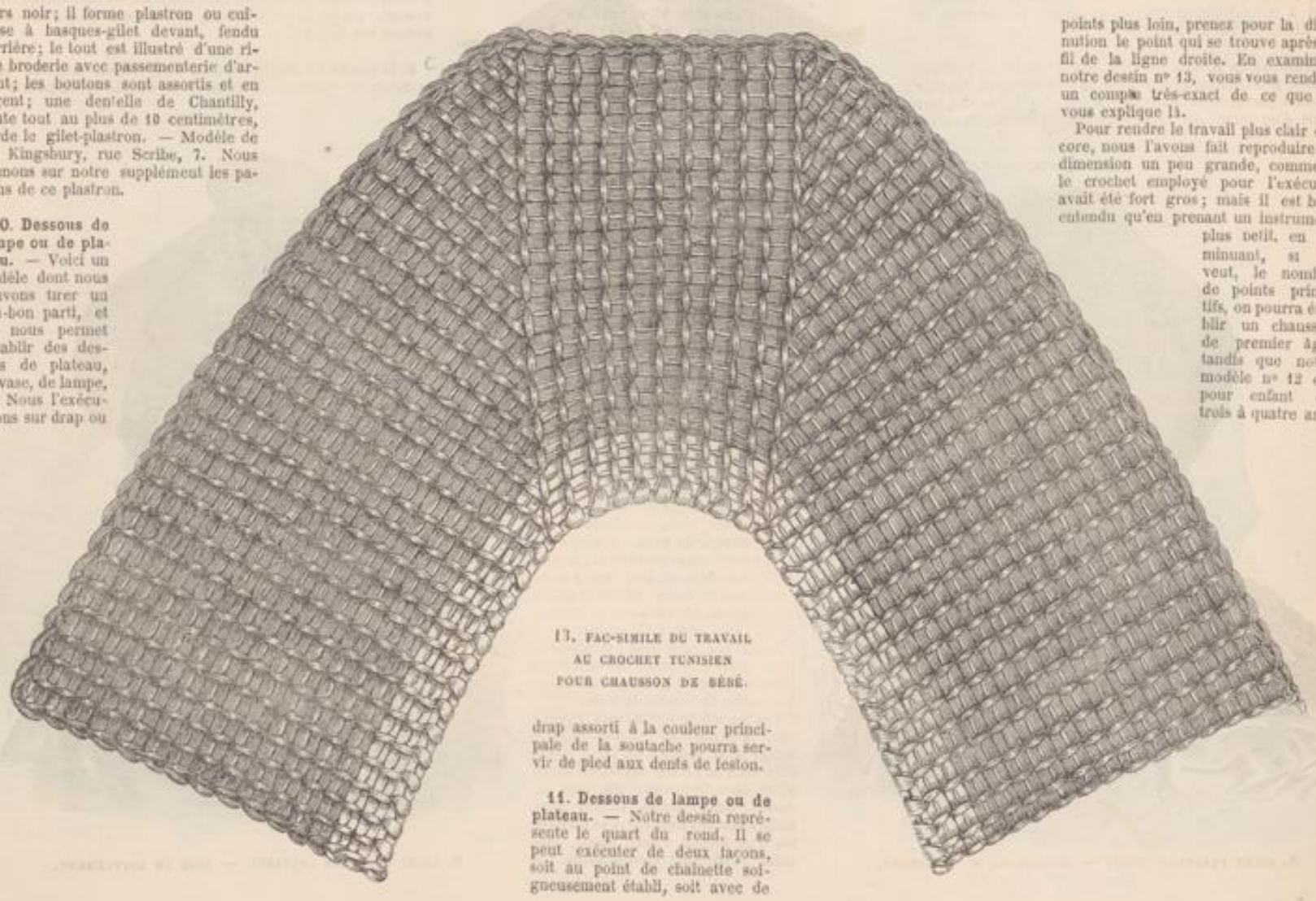


10. DESSOUS DE LAMPE OU DE PLATEAU.

11. DESSOUS DE LAMPE OU DE PLATEAU.

8-9. Gilet-plastron. — Ce modèle, riche et élégant, est en velours noir; il forme plastron ou cuirasse à basques-gilet devant, fendu derrière; le tout est illustré d'une riche broderie avec passementerie d'argent; les boutons sont assortis et en argent; une dentelle de Chantilly, haute tout au plus de 10 centimètres, borde le gilet-plastron. — Modèle de M. Kingsbury, rue Scribe, 7. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce plastron.

10. Dessous de lampe ou de plateau. — Voici un modèle dont nous pouvons tirer un très-bon parti, et qui nous permet d'établir des dessous de plateau, de vase, de lampe, etc. Nous l'exécuterons sur drap ou sur basane au moyen de deux soutaches, une en or et l'autre d'une nuance qui tranche vivement sur l'étoffe; noire si le fond est rouge; bleue-verte si l'étoffe est noire. On montera l'ouvrage sur un carton doublé de soie ou de percaline en dessous, et un ruché de drap assorti à la couleur principale de la soutache pourra servir de pied aux dents de feston.



13. FAC-SIMILE DU TRAVAIL AU CROCHET TUNISIEN POUR CHAUSSON DE BÉBÉ.

11. Dessous de lampe ou de plateau. — Notre dessin représente le quart du rond. Il se peut exécuter de deux façons, soit au point de chaînette soigneusement établi, soit avec de la soutache et de la petite ganse ronde, que l'on trouve dans le commerce.

Quand le travail de la soutache ou de la chaînette est terminé, on monte l'ouvrage sur un carton recouvert de percaline ou de florence.

12. CHAUSSON DE BÉBÉ AU CROCHET TUNISIEN.

12-13. Chausson de bébé au crochet tunisien.

Matériaux. — Un crochet à boule de la grosseur proportionnée à la laine que vous devez employer; la laine cachemire de Saint-Epin, ou, si on le préfère, la laine de Saxe 5 fils.

Montez sur le crochet 70 mailles ordinaires et faites un premier rang uniforme.

Au second tour, arrivée au 28e point, prenez au rang d'aller 2 mailles à la fois; puis, 10 points plus loin, reprenez encore 2 points ensemble. Au rang de retour, agissez comme si vous n'aviez pas de diminutions.

Aux rangs suivants, vous prendrez toujours pour les diminutions celle qui se trouve avant le point droit du cou-de-pied, au commencement; 10 points plus loin, prenez pour la diminution le point qui se trouve après le fil de la ligne droite. En examinant notre dessin n° 13, vous vous rendrez un compte très-exact de ce que je vous explique ici.

Pour rendre le travail plus clair encore, nous l'avons fait reproduire en dimension un peu grande, comme si le crochet employé pour l'exécuter avait été fort gros; mais il est bien entendu qu'en prenant un instrument plus petit, en diminuant, si on veut, le nombre de points primitifs, on pourra établir un chausson de premier âge, tandis que notre modèle n° 12 est pour enfant de trois à quatre ans.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Revenons au chausson de bébé, et admettons que nous l'ayons établi plus petit que notre modèle n° 12; nous le fermons à la couture de derrière. Nous taillons le patron d'une semelle, et nous établissons au crochet plein et au crochet double une petite semelle bien carrée du bout, rentrée dans le milieu et arrondie au talon. Cette semelle sera ensuite cousue en dessous du chausson avec lequel elle doit être proportionnée.

Il ne nous reste plus que le haut de ce petit chausson; nous le ferons en laine de couleur tranchante sur celle employée jusqu'ici; si le chausson est blanc, nous pourrons faire la petite bordure rose ou bleue; si, au contraire, le chausson était de couleur, la bordure serait blanche.

Ce détail n'est pas indispensable, et la petite bottine peut être entièrement de la même nuance.

Revenons à la jambe de cette bottine; elle se fait au crochet boule ordinaire, et non au crochet tunisien, celui-ci ne pouvant pas tourner.

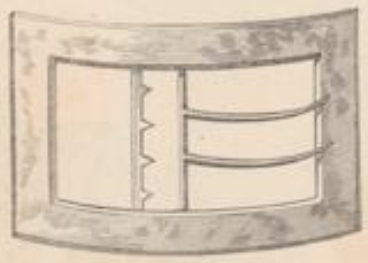
Pour le crochet boule, vous vous rappelez, sans doute, la manière la plus simple de l'exécuter. On fait un point ordinaire, puis, au suivant, on exécute 3 mailles chaînettes ou mailles en l'air sur le crochet avant de terminer son point; le crochet tourne en colimaçon sur lui-même; aussi, au rang qui suit le premier, les boules doivent-elles se trouver contrariées avec celles du premier tour, ce qui est facile, les chaînett s se faisant au-dessus du point simple et celui-ci au-dessus des chaînettes.

Un des avantages de notre système pour établir notre petit chausson, c'est qu'on peut diminuer ou augmenter les proportions, en laissant l'intervalle du milieu plus large. — On en peut aussi faire des pantoufles ou bottines d'appartements ou de lit pour homme ou pour femme. Dans ce cas, on ajoutera une semelle de bouffle ou une semelle au crochet.

Une fois la hauteur de garniture de boule proportionnée avec le chausson, on la terminera par une petite dent festonnée faite au crochet ordinaire et des deux tons de la laine employée.

14. CEINTURE.

18. BOUCLE EN VIEIL ARGENT.



16. BOUCLE EN CUIVRE DORÉ.

17. BOUCLE RONDE.

15. CEINTURE.

14-15. Deux ceintures de fantaisie. — Modèles de Mme Cavally, 6, boulevard des Capucines. — La ceinture n° 15 convient à la ville pour les toilettes habillées; la chaînette sert à soutenir le parapluie. La ceinture est en velours noir, doublée de faille blanche; les ornements sont en argent niellé et rehaussés d'or.

L'autre ceinture, n° 14, tout en maroquin noir, avec cabochons d'argent, est doublée de satin blanc. L'agrafe et les ornements sont en argent mat et verni mélangés; la chaînette sert à soutenir l'éventail, l'anneau est disposé à cet effet.

16 à 18. Boucles — Modèle des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — On met des boucles partout, aux chapeaux, aux confections, aux robes même, dont elles servent à soutenir les relevés et les pouls. Nous en reproduisons trois modèles différents. Le modèle 16, de forme allongée, est en cuivre doré, moitié mat et moitié verni.

La boucle 17, de forme ronde, convient surtout pour chapeaux; elle ne fait cependant pas mal dans les retroussis des robes, au milieu des nœuds. Notre modèle est tout en nacre cerclé d'or.

Enfin le modèle 18, plus riche que les deux premiers, est en vieil argent ciselé.

19. Toilette de matin. — Modèle du Bon-Marché. — Robe en diagonale bleu marine. La jupe, tout unie, tombe à ras de terre. La blouse Louis XV est légèrement drapée sur le côté pour retomber en châle par derrière; une ruche la borde tout autour; des appliques de velours gaufré ou soutaché en ornementent le devant, qui est fermé en redingote. La ruche autour du cou se compose d'un bouillonné de crêpe.

19. TOILETTE DE MATIN.

20. Toilette de sortie. — Modèle du Bon-Marché. — Robe en vigogne couleur tête de nègre. La jupe, tout unie, forme légèrement la traîne. La tunique, formant châle devant et derrière, est encadrée d'un plissé de ruban de faille de nuance assortie, surmonté d'une bande de marmotte, de skunks ou d'ours noir. Le paletot, boutonné tout droit sur le devant, est cambré à la taille; par derrière, de gros boutons de jais ou de velours complètent l'ensemble de cette toilette. Le chapeau, en feutre noir, est bridé de velours et enserré d'une écharpe écossaise, bordée de chaque côté par une petite bande de fourrure assortie à celle de la tunique.

21. Chapeau Montpensier. — Ce chapeau, tout en velours noir, est fort gracieux; la calotte, un peu haute, est recouverte à plat par le velours; mais, sur le retroussis très-accentué, le velours se trouve froncé, le haut seul est bridé. La calotte est presque entièrement recouverte de plumes teintées bleues et de margue-

20. TOILETTE DE SORTIE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

e, tout unie,
èrement dra-
e; une ruche
ufré ou sou-
redingote. La
e crêpe.

13. CEINTURE.

1873 N° 101

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

15 Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Cavally, 6, Boul.d des Capucines.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rites de m
lage vert

22. Cha
le retrouss
d'une jarre
des coque
de plumes
au milieu
coq au re

23. Cha
et la passe
niture ass
d'abord d
dentelle n
de velours
nouveauté
recouvert
coques de
retombe e
en fichu p

24. Cha
nette. —
chet arist
velours n
plumes bl
noires aux
dème bien
d'une jarr
jais taillé.
forme bav
rattacher
vant de la
aura du su
d'être, et
chapeaux p
de M** d
bourg Sai
mier.

GRAV

DEUX TOIL
O

La prei
velours n
de faille r
ne, peut se
par devan
velours u
une quant
bouillonné
les uns su
la ceinture
mètres du
termine e
cinq petits
faille term
une écharp
blée de la
également
be de côté
du tablier,
façon à ce
montre le
de velours
ouvert en
revers ca
coiure. Fr
feuilles ora
juste avec
et terminée
ronne de r

Deuxièm
Jupe à trai
plissés alte
devant de
gèrement
beau termin
che coupée
et suit les f
deux grand
d'effilés, a
hauteur. Le
cachemire
jeté sur la
pans relomb
pans sont o
Cette brode
Toulle de

Deux coi
Bottine d
Capeline
Barbe po
Col Louis

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rites de même couleur, avec boutons et traînasse de feuillage vert tendre.

22. Chapeau Élisabeth. — Le fond est en feutre blanc; le retroussis est brodé de velours noir, et la calotte enserrée d'une jarretière de même velours, fort garni sur le devant; des coques de velours très-fournies retiennent un panache de plumes noires qui s'élance sur la calotte en la recouvrant; au milieu de ce panache, se mêle une touffe de plumes de coq au reflet verdâtre.

23. Chapeau Cléopâtre. — La calotte est un peu haute, et la passe complétement relevée, ce qui nécessite une garniture assez volumineuse en dessous; le retroussis est d'abord doublé de turquoise bleu myosotis, sur lequel une dentelle noire fait transparent; puis sur un gros bouillonné de velours noir se trouve un ornement en jais faisant haute nouveauté. Le dessus de la calotte est pour ainsi dire recouvert d'un panache de plumes noires mélangées à des coques de velours, le tout faisant pied à la mantille qui retombe en fanchon par derrière, pour venir se rattacher en fichu par devant.

21. CHAPEAU MONTPENSIER.

24. Chapeau Marie-Antoinette. — Ce chapeau a un cachet aristocratique; tout en velours noir, il est orné de plumes blanches à la base, et noires aux extrémités. Le diadème bien tendu est enserré d'une jarretière de perles de jais taillé. Une voilette-mantille forme bavolet pour venir se rattacher en fichu sur le devant de la poitrine; cette mode aura du succès, elle a sa raison d'être, et peut s'adapter aux chapeaux plus simples. Modèles de Mme de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré, au premier.

E. BOUGY.

23. CHAPEAU CLÉOPATRE. 24. CHAPEAU MARIE-ANTOINETTE.

GRAVURE COLORIÉE

DEUX TOILETTES DE RÉCEPTION OU DE DINER

La première, en faille et velours noir, avec ornements de faille rose. La jupe, à traîne, peut se décomposer ainsi : par devant, trois largeurs de velours unies; par derrière, une quantité innombrable de bouillonnés en faille dépassant les uns sur les autres, depuis la ceinture jusqu'à 50 centimètres du bord. La traîne se termine et est couverte par cinq petits volants. Tablier en faille terminé par un effilé; une écharpe de velours, doublée de faille rose, terminée également par un effilé, retombe de côté en fixant les plis du tablier, et est disposée de façon à ce que l'un des pans montre le côté rose. Corsage de velours noir liséré de rose, ouvert en cœur, avec petits revers carrés, suivant l'encolure. Fraise de dentelle et nœud rose avec rose cent feuilles ornant l'extrémité de l'échancrure. Manche demi-juste avec petit revers remontant, doublé et liséré de rose, et terminée par un volant plissé en faille rose. Demi-couronne de roses pompons posée sur le côté de la tête.

Deuxième toilette, très-habillée, bleue et gris argent. Jupe à traîne en velours bleu saphir. Le bas est orné de plissés alternant de faille gris argent et velours bleu. Le devant de la jupe, en faille gris argent, est bouillonné légèrement et coupé en long par deux pattes en velours bleu terminées par une frange de soie gris argent. Une ruche coupée par un liséré de velours bleu termine le tablier et suit les festons que forment les bouillonnés. Sur le côté, deux grandes quilles de velours bleu ornées de trois rangs d'effilés, avec tête élégante, coupent la jupe dans toute sa hauteur. Le derrière, formant tunique drapée, est fait en cachemire gris argent richement brodé : c'est un accessoire jeté sur la toilette. Corsage de velours bleu saphir avec pans retombant, deux par derrière et deux par devant. Ces pans sont ornés de fleurs brodées en soie plate gris argent. Cette broderie se répète autour de l'échancrure en cœur. Touffe de roses blanches dans les cheveux.

PLANCHE DE PATRONS

Deux coins de mouchoir;
Bottine de bébé, à broder en soutache,
Capeline d'enfant, à broder en soutache;
Barbe pour coiffure, en lacet Renaissance;
Col Louis XIII, en broderie Richelieu;
Bordure et encoignure en soutache pour robes et confections;
Gilet-plastron, dont le dessin se trouve dans le numéro de ce jour;
Plastron él gant, dont le dessin se trouve dans le numéro de ce jour;
Corsage de dame, dont le dessin a été publié dans notre dernier numéro;
Jaquette de matin, dont le dessin se trouve dans notre numéro;
Chiffres demandés.

22. CHAPEAU ÉLISABETH.

MODÈLES DE M. DE BYSTERVELD.

COURRIER DE LA MODE

J'entends, depuis quelques jours, murmurer vaguement autour de moi les mots de bals et de soirées; on commence à faire des projets pour cet hiver, et quelques maisons élégantes semblent disposées à ouvrir prochainement leurs salons hospitaliers aux danseuses et aux danseurs impatients. Il faut donc songer aux toilettes du soir et se préparer à l'avance pour ne pas être prise au dépourvu par une invitation.

La *Revue de la Mode* donne une grande feuille toute remplie de toilettes de bal, où mes lectrices pourront, sinon copier absolument telle ou telle robe, au moins prendre des idées générales sur les tendances de la mode. Du reste, je veux placer ici une observation qui ne me paraît pas inutile. Il est quelquefois assez difficile de reproduire très-exactement dans une gravure tous les menus détails d'une toilette qui ne se présente à l'œil que d'un seul côté. Je sais bien que la description que nous donnons de chaque figurine vient en aide à nos lectrices en complétant le dessin, mais la véritable utilité de ces gravures consiste surtout à faire connaître toute forme nouvelle qui se crée, toute étoffe qui fait son apparition, comme aussi d'indiquer de quelle façon la mode actuelle permet d'utiliser les dentelles, les fourrures, etc., etc., comment elle dispose les garnitures et de quel genre sont les garnitures, en un mot quel est le goût du jour en fait d'ajustements féminins.

Voilà la tâche que notre journal s'est donnée et qu'il accomplit de son mieux. Mais c'est à vous et à vous seules, chères lectrices, qu'il appartient de faire l'application des principes généraux que nous vous donnons; c'est vous seules qui pouvez glaner de ci, de là, dans votre Revue ce qui vous plaît et ce qui vous sied le mieux. Telle forme de robe, par exemple, doit convenir à votre tournure, à votre taille, mais la nuance indiquée n'est pas celle qui sied à votre teint, à la nuance de vos cheveux, et vous la changez; cette garniture est jolie, mais ce sont des ruches, des bouillonnés; or, vous êtes petite, un peu forte; il faut remplacer ruches et bouillonnés par des biais qui, disposés de la même façon, produisent un aussi joli effet, mais ne vous grossissent pas; le corsage est ouvert en cœur et orné d'une haute fraise Médicis; vous l'ouvrirez en carré et garnirez le carré d'un plissé croisé à plat. Vous êtes, au contraire, grande, mince et même un peu maigre, voilà une robe d'une très-grande élégance, mais unie et sobre d'ornements, le corsage est trop plat : voici l'occasion de placer ces bouillonnés et ces ruches dont je parlais tout à l'heure, et cette fraise à gros tuyaux qui encadrera si bien votre cou flexible et long; ou bien on veut utiliser un certain métrage d'étoffe; on choisit un modèle assez compliqué qui exigerait, pour l'exécuter exactement, une plus grande quantité de soie, de velours ou de tout autre tissu que celle que vous possédez, c'est là où votre intelligence doit tourner cette difficulté. Prenez les trois ou quatre derniers mois de votre collection de la *Revue*, et cherchez... vous trouverez certainement le moyen de combiner le premier projet avec telle ou telle autre toilette du même style, mais dont les détails diffèrent.

C'est pour les toilettes de bal surtout que ce petit conseil n'est pas inutile. Toutes les femmes ont et ont souvent en profusion des rubans et des fleurs, car on sait ce que durent les robes de tulle : l'espace d'une soirée. Donc, les robes s'en vont et les garnitures restent, et il faut bien se resservir de ces garnitures, qui représentent, à elles seules, une certaine valeur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Voilà pourquoi j'ai dit plus haut : « Nous donnons des ensembles de toilettes qui permettront à nos abonnées de créer de fraîches robes, très-riches, très-élégantes, et qui leur fourniront le moyen de varier la même toilette tant qu'elle sera en assez bon état. »

Les étoffes légères, le tulle, la gaze, seront toujours préférées aux étoffes de soie, pour les femmes jeunes et qui n'ont pas renoncé à la danse; je ne parle pas des jeunes filles, cela va de soi. Cependant on mélangera beaucoup le velours, la soie, le satin, le crêpe de Chine avec le tulle et la gaze. Les bouillonnés, les plissés, les volants couvrent les jupes de bas en haut, disposés, soit en long par devant pour faire tablier, soit en large pour accompagner la traîne.

Voici une charmante toilette combinée par une jeune femme très-merveilleuse et qu'elle a fait exécuter sous ses yeux par sa femme de chambre, ce qui veut dire que toutes nos lectrices pourront parfaitement en faire autant. Sur la jupe d'une ancienne robe de faille feuille de rose, c'est-à-dire rose pâle, se trouvait placé un nombre infini de petits volants en gaze de soie également rose pâle, disposés de trois en trois; ces volants remplissaient les lés de derrière; les trois lés de devant, taillés en biais de manière à ne former aucun pli, étaient ornés de bouillonnés placés en biais, dans lesquels étaient passés des rubans ressortant sur les bouillonnés, de 10 centimètres en 10 centimètres; des deux côtés, à l'endroit où finissaient et commençaient ces bouillonnés, des nœuds de faille rose étaient posés depuis le haut jusqu'en bas. Sur cette jupe, d'une élégance exquise, une tunique en crêpe de Chine rosée, terminée par une haute frange filet était, drapée au moyen de branches d'aubépine. Le corsage carré n'avait pour tout ornement qu'une branche d'aubépine passée très à plat au bord de l'ouverture.

Les feuilles formaient, pour ainsi dire, broderie sur le corsage; les manches, très-courtes, étaient sur bouillonné coupé de rubans, comme le tablier.

Sur les cheveux, frisés en petites boucles neigeuses, disposées de façon à former coiffure élevée, une petite couronne ronde en fleur d'aubépine posée un peu de côté. Au cou, un velours noir agrafé devant par une grosse perle de corail rose entourée de brillants, boucles d'oreilles composées, de même, d'une perle de corail entourée de brillants.

Autre toilette de bal en tulle noir à pois chenillés. La jupe est couverte de volants et de bouillons alternés; les volants en tulle uni et plissé, les bouillons en tulle à pois chenillés. Sur cette jupe, une seconde jupe formant voile sur l'ensemble de la robe, et relevée çà et là par des fleurs, soit des roses ou des grenades, soit des branches de sorbier rouge ou de volubilis. Le goût de la couturière se révélera par la disposition de ces relevés, qui sont l'originalité de cette toilette. Le corsage à décolletage arrondi est à pointes devant et derrière; il se boutonne devant, et la pointe se prolonge assez bas, formant une sorte de plastron moyen âge. On peut, avec cette toilette, ajouter une fraise plus haute par derrière. En ce cas, on prolonge assez bas et en cœur l'ouverture du corsage sur la poitrine, et on place dans le V que forme cette ouverture un plissé de crêpe lisse ou de tulle blanc, qui continue et entoure les épaules, en diminuant de hauteur, et sur lequel se pose, au moyen d'une engrelure, le velours noir destiné à maintenir le corsage. Avec cette toilette, d'un style un peu sévère, je conseille une coiffure composée de coques, de nattes ou de boucles bien fournies; un nœud de dentelle noire, dans lequel on pose une étoile en brillants, peut accompagner une fleur posée très en arrière. Voilà, je crois, un ensemble qui siérait à ravir à une femme jeune encore, mais ne se posant plus en danseuse effrénée.

Voici venir à grands pas le jour de l'an, le jour des étrennes. Les étrennes!... ce mot fait battre bien des cœurs. Combien de jeunes têtes travaillent en ce moment et cherchent à percer le mystère de l'avenir! — Que me donnera grand-père, grand'mère ou mon oncle, pour mes étrennes? C'est la question que se posent dix fois par jour nos enfants, grands et petits; et, à notre tour, combien de fois répétons-nous : — Que vais-je donc offrir à ceux que j'aime?

Eh bien, chères lectrices, je veux venir à votre aide en vous donnant, dans ce journal, les renseignements les plus propres à vous guider dans ce choix, toujours assez difficile. Vous trouverez, dans le prochain numéro de votre journal et dans les numéros suivants, la relation exacte des visites que je compte faire à votre intention dans les meilleures maisons de Paris. Je penserai à tout le monde. Aux petits enfants d'abord, et pas un joujou nouveau ne m'échappera; aux jeunes filles et aux jeunes femmes, en signalant les plus jolis bijoux, les objets de fantaisie de toutes sortes qui peuvent les séduire. Je n'aurai garde d'oublier nos écoliers studieux, nos jeunes filles laborieuses. Je dirai à leur maman quels sont les livres nouvellement édités qui peuvent être pour eux le passe-temps à la fois le plus agréable et le plus utile. A la semaine prochaine donc mon premier article pour les étrennes.

En quelques mots, aujourd'hui, à propos des étrennes, je veux rappeler à mes lectrices que la parfumerie *Niaos*, rue du Quatre-Septembre, expédie en province non-seulement ses produits, tels que l'eau de Ninon, les eaux et pommades vivifiantes de la chevelure, mais encore les bijoux et objets de fantaisie de toutes sortes. A l'occasion du jour de l'an, Mme Leconte a très-heureusement imaginé de renfermer les gants dont on fait l'acquisition chez elle dans de fort jolis sachets parfumés, soit qu'on en prenne une demi-douzaine, soit une douzaine. Quel cadeau plus charmant à faire à une jeune fille qu'un sachet contenant six ou douze paires de gants! Un sachet contenant douze paires de gants à deux boutons coûte 29, 39 et 49 fr., suivant la qualité; le sachet, avec six paires de gants, 15, 20 et 25 fr. On trouve aussi chez Mme Leconte un grand assortiment de porte-bonheur en or, de très-jolis boutons de manchettes et tout un choix d'éventails. Du reste, je reviendrai sur tout cela dans mes articles spéciaux d'étrennes.

Je rappelle que Mme Leconte expédie *franco*, à partir de 18 fr. contre un bon de poste dans la lettre de commande, et *franco* en remboursement à partir de 28 fr.; au-dessous de 18 fr., ajouter 50 c. ou 1 fr. pour le port.

MARIE DE SAVERNY.

A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des meilleures maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

Il est préparé avec le plus grand soin et parfumé avec les fleurs les plus fines; son usage, de plus en plus répandu dans le monde élégant, prouve sa supériorité incontestable.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal, justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *deux francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *trois francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

DÉCEMBRE

C'en est fait, nous voilà en hiver; le vent souffle comme un furieux, chassant devant lui la neige en épais tourbillons. La terre a revêtu son grand manteau d'hermine, et le temps n'est plus où les vertes jalousies se soulevaient pour nous montrer de gais et souriants visages venant recevoir la brise du soir toute parfumée des larcins faits aux fleurs embaumées des jardins d'alentour; plus d'indolentes séances sous la tonnelle couverte de pampre, plus de ces délicieuses promenades dans les bois; tout est mort, ou du moins tout est endormi dans la nature. Au chant du rossignol, de la mésange, de la fauvette, a succédé le cri monotone et lugubre du corbeau qui vient s'ébattre en troupe sur les champs dévastés; c'est bien l'oiseau d'hiver, triste comme la saison qu'il ramène.

Le mois de décembre n'a qu'un beau jour, ou plutôt qu'une belle nuit, — c'est la nuit de Noël, fête que nous célébrons en famille aujourd'hui, un peu à la façon allemande, avec un bel arbre, si cher aux enfants, grâce à sa parure de fleurs, de lumières, de joujoux et de bonbons, mais qui se célèbre d'une façon bien plus poétique dans toute l'Italie, particulièrement à Rome. Ce jour-là, non-seulement le peuple, mais encore les hommes de toutes les classes se portent en foule à la tour des Anguillara pour adorer l'Enfant-Dieu couché dans son humble crèche.

La tour des Anguillara est l'un des monuments du moyen âge qui est encore le mieux conservé à Rome; elle se dresse, brune et superbe, dans le Transtevère; mais on y arrive par une suite de passages souterrains qui forment comme un labyrinthe mystérieux autour de ce monument féodal, descendu aujourd'hui à de plus humbles fonctions; car là un fabricant du pays a établi une verrerie fort belle, qui attire les chalands pendant toute l'année, et une crèche copiée sur celle où naquit le Christ (du moins à Rome, on vous l'affirme), crèche qui attire les curieux, les fervents de la ville et de l'étranger pendant toute la durée des fêtes de Noël.

Donc tous les ans, à cette époque de la naissance du Christ, les Romains y accourent et par piété et par plaisir, et je ne saurais vous dire ce qu'il y a de curieux et d'intéressant dans cet ingénieux *fac-simile* de la crèche de Bethléem, auquel il faut joindre les fleurs, les chants, la musique, les feux d'artifice, les pétards; puis de jolis petits enfants habillés, ou, pour mieux dire, déshabillés en anges qui accourent en foule, en troupes, couronnés de fleurs et portant de gros bouquets à la main. Ils déposent couronnes et bouquets près de la crèche, après avoir récité à l'Enfant-Dieu un petit discours mélodieux, dans cette belle langue romaine, pendant que les montagnards des Abruzzes, arrivés à Rome pour la fête avec leurs cornemuses et leurs musettes, reprennent en chœur, comme refrain, ces paroles d'un noël national, répétées par tous en même temps et dont le rhythme est délicieux :

Fà la nonna, a bel bambino
Fontolino
Fà la nonna o re divino.

Quand on quitte la grotte, ce noël semble vous suivre à travers les airs, car partout on l'entend retentir dans la ville; ce sont encore des montagnards des Abruzzes qui marchent par troupe et s'arrêtent pieusement devant toutes les madones ornant les rues, pour donner une petite aubade à ces saintes images.

Maintenant, si l'on est admis dans l'intimité de la famille, à Rome, on verra qu'il n'y a pas une seule maison, ni dans les plus riches ni dans les plus pauvres, où les enfants ne fassent leur crèche. Ces gentils bébés se préparent même pendant toute l'année à ce grand événement; ainsi, on met de côté l'argent donné pour les récompenses; on fait de jolis petits travaux, non-seulement grâce à l'aiguille des petites filles, mais encore et surtout grâce à l'adresse des petits garçons, car, généralement, l'Italien naît artiste; intelligents Michel-Ange en herbe, ils confectionnent, avec du liége ou avec du bois, le tout recouvert de lauriers, de buis et de tamarin, de charmantes perspectives qui donneront à leur crèche le cadre d'un délicieux paysage. En un mot, la crèche est pour Rome et le midi de l'Italie ce qu'est l'arbre de Noël pour les pays du Nord : un véritable objet de luxe.

Dès les premiers jours de décembre, toute la maisonnée, depuis les maîtres, jeunes et vieux, jusqu'aux valets de tous rangs, — et vous ne sauriez croire combien on a de valets à Rome! — sont occupés à créer des rochers, à mettre en place toutes les perspectives, à confectionner des chaumières, des troupeaux et des bergers; et tous, jusqu'à la dernière laveuse de vaisselle, apportent dans leur travail un goût, une poésie, un je ne sais quoi, enfin, qui montrent chez ce peuple une entente innée des principes de l'art, puisqu'il se rencontre là une distribution de lumière telle, qu'il se produit des lointains, des raccourcis, des oppositions faisant de ces reproductions naïves et enfantines presque la reproduction en relief des plus beaux tableaux des grands maîtres.

Tous les soirs, pendant la neuvaine de Noël, car, à Rome, la fête de Noël dure neuf jours, on illumine la crèche à giorno; les intimes et la famille se rendent en ce lieu des visites pieuses, c'est-à-dire que c'est le moment où l'on oublie ses rancunes; on se pardonne, on se promet d'oublier ses torts réciproques; c'est le moment des réconciliations enfin, sorte de façon, qui a bien son mérite, de se préparer à fêter la venue de l'Enfant-Dieu sur notre terre de misères.

Après l'embrassade, on dit le Rosaire, on chante des cantiques, on sert des glaces, de l'*aqua fresca*, du café froid, on joue une pastorale biblique qui rappelle nos anciens mystères, le tout entremêlé par des hymnes chantés en chœur par les enfants sur un rhythme d'une harmonie délicieuse.

Et, je vous l'ai dit, c'est non-seulement dans les maisons riches ou aisées de Rome que ces fêtes se font, mais c'est encore chez les ouvriers, et même chez les pauvres, qui s'associent, se cotisent, quêtent même au besoin s'il le faut, en suppliant, par leur adresse, aux ressources pécuniaires qui leur manquent; puis, quand la nuit sainte est arrivée, tous, riches et pauvres, font le *cenone* (réveillon), et c'est seulement dans la qualité, c'est-à-dire dans le prix du poisson, que consiste la différence de ce repas, qu'il soit servi dans le palais ou dressé dans la mansarde ou dans la chaumière; car le plat de macaroni aux anchois frits avec du thym et du basilic est de rigueur partout pour accompagner le poisson; il ne s'y voit rien autre chose, le réveillon, à Rome, étant toujours un repas maigre, aussi modeste qu'il est possible de faire.

A Paris, décembre commence à ramener les fêtes mondaines; on commence donc alors à songer aux bals, aux plaisirs, aux succès; mais n'est-ce point aussi le moment où

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nous devons penser aux pauvres? L'hiver s'annonce rude... le pain est cher... O vous, mes charmantes lectrices, jeunes filles et jeunes femmes, qui êtes les fleurs que le bon Dieu a semées sur la terre, donnez un peu de votre suc aux ruches malheureuses; faites la charité; le ciel vous le rendra en joie, en prospérité, en bonheur.

C^sse DE BASSANVILLE.

HISTOIRE
DE
DEUX BASSONS DE L'OPÉRA

(Suite et fin)

Étourdi par la vigueur de cet argument à brûle-pourpoint, Jolliet changea subitement le terrain de la discussion et s'écria :

— Au fait, où veux-tu en venir? à quoi bon ces reproches et ces lamentations? Moi, ton époux, j'aurais déserté le toit conjugal, que tu ne paraîtrais pas plus offensée. Que diable! Laroche n'était pas marié avec nous; il est parfaitement libre de porter sa tente autre part; il l'a fait, et je ne trouve pas qu'il y ait là de quoi pleurer toutes les larmes de son corps ni se couvrir la tête de cendres.

Mme Jolliet garda le silence; mais elle se promit de faire cesser cet état de choses qui l'affligeait sincèrement. Un matin que son mari était sorti, elle frappa trois légers coups à la porte de communication; Laroche vint ouvrir en personne; à la vue de sa voisine, il rougit beaucoup et laissa échapper une exclamation de surprise.

— Ah! c'est vous, madame! dit-il; qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Mon cher Laroche, répondit Mme Jolliet, je viens tout simplement pour vous voir et aussi pour vous demander si vous comptez nous bouder ainsi jusqu'au jour du jugement dernier?

— Tenez, madame, dit Laroche, je serai franc avec vous; votre démarche me donne la mesure de votre amitié, et je ne vous cacherai rien de ce que j'éprouve.

— Parlez, je vous écoute.

— Votre mari abrégera mon existence; il s'est constitué mon tyran et mon bourreau. Depuis tantôt six semaines, son unique distraction est de me martyriser. Si c'est ma mort qu'il désire, si je le gêne sur cette terre, eh! mon Dieu! qu'il le dise, je me tuerai; car, trépas pour trépas, je préfère me suicider : au moins lui épargnerai-je le remords d'un forfait.

La douleur de Laroche était une douleur si réellement sentie, son désespoir était de si bonne foi, que Mme Jolliet fut attendrie.

— Mon cher voisin, répondit-elle en lui prenant la main, je ne dis pas que vous ayez tout à fait tort de vous plaindre; mais il me semble que vous exagérez singulièrement les peccadilles de mon mari. Comment, vous qui le connaissez mieux que personne, pouvez-vous lui supposer les mœurs d'un anthropophage?

— Et voilà précisément où est l'erreur! s'écria Laroche. Je ne connaissais point Jolliet; je croyais le connaître. Ce n'est que d'aujourd'hui que je commence à pénétrer son affreux caractère. Plus je l'étudie, et plus...

— Permettez, interrompit Mme Jolliet, le meilleur moyen de vous livrer à des études consciencieuses serait de recommencer à vivre avec nous, comme par le passé. Ce n'est pas à travers les murailles que vous pouvez l'étudier, je pense?

— Et l'Opéra, madame! l'Opéra! s'écria Laroche. Comptez-vous pour rien l'obligation où nous sommes de nous rencontrer tous les jours à l'orchestre, soit pour les représentations, soit pour les répétitions! Mais savez-vous bien que c'est là un horrible supplice, une torture incessante durant laquelle j'ai tout le loisir d'étudier votre Jolliet et de disséquer son caractère... On parle de la chaîne qui soude deux galériens ensemble; mais cette chaîne n'est qu'une guirlande de roses, comparée à celle qui nous lie au même pupitre. Il tourne les pages quand il ne le faut pas; il me fait manquer mes rentrées... Oui, madame, il me fait manquer mes rentrées! J'ai le regret de vous le dire, chère dame : votre mari est un être insociable, sacrifiant ses amitiés à ses passions tyranniques, et haineux comme un Corse.

Comme il parlait ainsi, un léger bruit se fit entendre dans la pièce voisine, et une odeur suffocante se répandit aussitôt.

— Ah! mon Dieu! s'écria Laroche, et mon déjeuner que j'oubliais!

Il s'élança; Mme Jolliet le suivit, et un spectacle lamentable s'offrit à ses regards : l'appartement de Laroche était méconnaissable; on ne retrouvait plus la petite oasis riante et parfumée des anciens jours, alors qu'une ménagère prévoyante et industrieuse exerçait sa douce influence sur la communauté. Les meubles n'occupaient pas leurs places habituelles; la garde-robe du locataire était éparpillée dans tous les sens; le lit paraissait n'avoir pas été fait depuis une semaine, et la plupart des objets avaient perdu leur apparence primitive sous une triple couche de poussière. Au milieu de la chambre, et comme pour couronner l'œuvre, un réchaud était renversé et une apparence de bifteck se consumait dans les charbons et dans la cendre.

L'aspect de ce triste intérieur en dit plus au cœur de Mme Jolliet que toutes les plaintes de Laroche.

— Pauvre homme! pensa-t-elle, il est malheureux, il souffre; de son côté, mon mari a perdu son repos et sa tranquillité... je les réconcilierai, il le faut, je le dois.

Laroche s'était agenouillé et contemplait d'un air consterné les débris de son déjeuner; Mme Jolliet lui frappa sur l'épaule :

— Voilà un malheur, dit-elle.

— Un grand malheur, madame, fit le vieux basson... Un si beau bifteck, que j'avais soigné comme la prunelle de mes yeux!

— C'est ma faute, et il est juste que je la répare. Mon mari ne déjeune pas à la maison; venez prendre sa place.

— Moi! dit Laroche.

— Vous-même.

— Et si Jolliet rentrait à l'improviste?...

— Il ne rentrera pas; et, d'ailleurs, je prends tout sur moi.

Laroche, que la faim talonnait, accepta l'invitation sans se faire prier davantage. La table était dressée. Sur cette table, couverte d'un napperon qui réjouissait les yeux par sa blancheur, Mme Jolliet ne tarda pas à disposer un déjeuner dont la vue et l'odorat étaient flattés également. Laroche soupira au souvenir de tous les biens dont la mauvaise humeur de son ami l'avait gratuitement privé.

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans l'escalier; la porte s'ouvrit, et Jolliet fit une de ces entrées qui ne sont guère en usage qu'au boulevard, dans les théâtres de mélodrame.

— O ciel! s'écria-t-il, Laroche chez moi, à ma table! Les dieux m'auraient-ils rendu l'ami que j'ai perdu!

Quant à Laroche, il était stupéfait; à le voir avec sa bouche béante et sa fourchette à la main, on l'eût pris pour la statue de l'Appétit. A la fin, il se leva, et, s'approchant de son amphitryon, il lui dit, sans se douter qu'il parodiait Corneille :

— Soyons amis, Jolliet, c'est moi qui t'en convie!

Et il lui tendit la main.

Le premier mouvement de Jolliet fut de serrer cette main dans la sienne. Une réflexion traversa son esprit, il se contint.

— Je suis tout disposé à te rendre mon affection, dit-il; je sens qu'elle m'est, plus qu'à toi, nécessaire. J'y mets pourtant une condition.

— Une condition! Et laquelle?

— Tu feras amende honorable pour tes hérésies passées et reconnaîtras, en plein orchestre de l'Opéra, que c'est moi qui ai raison, et que Duprez n'est pas digne de délier les cordons des souliers de Nourrit.

— Je ne le ferai pas! cria Laroche, qui sentit le rouge de la colère enflammer son visage.

— Soit, dit Jolliet. Mais alors avouez que c'est une rupture éternelle que vous désirez entre nous.

— Je n'avouerai rien, sinon que vous êtes un despote et un méchant homme.

— Monsieur, je vous ferai observer que vous êtes chez moi.

— Je le sais, monsieur, et si j'ai un regret, c'est de vous avoir mis dans la nécessité de me faire cette observation.

Laroche salua poliment Mme Jolliet, lança un regard courroucé à son ancien ami et fit une sortie noble, une de ces sorties où Mlle Rachel obtenait tant de succès.

Une heure après la scène que nous venons de raconter, l'appartement de Laroche était envahi par des maçons, qui ne s'en allèrent qu'après avoir muré la porte de communication.

Pendant ce temps, et tout en surveillant les ouvriers, Laroche écrivit la lettre suivante, qu'il jeta le soir même à la poste :

« Monsieur,

« Il ne peut plus exister rien de commun entre nous : vous avez brisé notre amitié sans vous inquiéter de savoir si du même coup vous ne brisiez pas mon cœur; vous m'avez mis à la porte, moi, votre vieux camarade, votre frère depuis vingt-cinq ans; vous n'avez pas eu pitié de mes regards suppliants... c'est un triste courage que celui-là, monsieur. Allez, je n'ai pas même la force de vous maudire; je vous laisse à vos remords, ils me vengeront suffisamment.

« J'ai bien pu autrefois accepter les secours d'un ami; loin d'en rougir j'en tirais vanité, et la reconnaissance était un lien de plus qui m'enchaînait à lui. Mais à cette heure que mon ami est mort et qu'il a été remplacé par un homme qui porte bien son nom, mais qui n'a pas son cœur, ma dette me pèse et j'ai hâte de la payer.

« Veuillez donc, je vous prie, monsieur, me faire savoir de quelle somme je suis, au juste, votre débiteur. Je ne vous dissimule pas que cet argent me coûtera beaucoup à rembourser; d'abord parce que j'en regrette infiniment l'emploi; on aurait dû me laisser mourir; je serais mort avec une illusion. Et puis, monsieur, je ne suis pas riche. Néanmoins, je vous promets de m'acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Dieu m'enverra du travail; je me lèverai deux heures plus tôt, je copierai de la musique, et tant qu'il me restera un souffle, je vous jure, monsieur, que je n'aurai qu'une pensée, celle d'éteindre cette dette dont le souvenir me poursuit et m'humilie sans relâche.

« LAROCHE.

« Premier basson à l'Opéra. »

Le lendemain, en rentrant, Laroche trouva chez le concierge la réponse ci-jointe à son adresse :

« Monsieur,

« Vous ne me devez rien, et m'entretenir davantage de ces misères serait me faire injure. Pas plus que vous je ne suis riche, mais tout autant que vous j'ai de l'honneur. Il n'est plus temps de revenir sur un passé que, pour ma part, j'ai oublié complétement. Vous me parlez de services rendus, de dettes contractées, tout cela est sorti de ma mémoire. Il se peut qu'autrefois j'aie obligé quelque ami dans la détresse; mais cet ami n'existant plus, vous comprenez que j'aurais mauvaise grâce, monsieur, à vous réclamer ma créance. Les dettes sont personnelles.

« Épargnez-vous donc la fatigue que ne manquerait pas de vous occasionner une ardeur matinale qui est loin de vos habitudes; ménagez votre chère santé, monsieur, elle appartient au moins autant à vos amis qu'à vous-même. Que deviendrait ce bon Duprez, par exemple, s'il ne vous comptait plus au nombre de ses admirateurs désintéressés? Un de plus, un de moins dans la quantité, c'est énorme!

« Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

« JOLLIET.

« Deuxième premier basson à l'Opéra. »

L'orchestre de l'Opéra ne revenait pas de sa surprise. La brouille des deux bassons, dont on était resté longtemps sans s'apercevoir, mais qui avait fini par être sue de tout le monde, fournissait un sujet de commentaires perpétuels et d'interprétations sans fin. Jolliet et Laroche servaient de point de mire à l'infatigable curiosité de leurs confrères. Tous les yeux se tenaient braqués sur eux; ils ne faisaient pas un mouvement, ils ne prononçaient pas une parole, que de tous les côtés on ne prêtât l'oreille.

— Qu'est-ce qu'ils se disent? demandait une naïve clarinette, profondément intriguée.

— Ils viennent de prendre rendez-vous, répondait une facétieuse contre-basse.

— Pour déjeuner? hasardait la petite flûte.

— Eh! non... pour se battre.

— Pour se battre! répétait-on aussitôt avec effroi. Et la nouvelle ne tardait pas à circuler dans tout l'orchestre.

— Dites donc, vous ne savez pas? Jolliet et Laroche se battent demain matin.

— Tiens, tiens! je n'ai pourtant pas ouï dire que saint Roch et son chien se soient jamais mordus.

— Ah çà! s'ils meurent l'un et l'autre, duquel des deux Mme Jolliet sera-t-elle censé porter le deuil?

Et les quolibets voltigeaient, et les épigrammes se croisaient, et durant ces longues heures, enchaînés par l'impérieuse loi du devoir, assis côte à côte devant le même pupitre, et presque sur la même chaise, les deux bassons étaient forcés de souffler d'un commun accord dans leurs instruments, et de vivre, pour ainsi dire, de la même vie.

Sur ces entrefaites, une triste nouvelle nous arriva d'Italie. Nourrit s'était tué sur la terre d'exil, terminant par le suicide cette belle existence commencée dans la gloire et dans le succès.

En apprenant ce malheur, Jolliet perdit la tête. Le soir, au théâtre, il siffla Duprez à son entrée en scène dans *la Juive*, et le lendemain le directeur lui signifia qu'il n'appartenait plus à l'orchestre de l'Opéra.

Huit jours après, Laroche et quelques amis accompagnaient la dépouille mortelle de Jolliet au cimetière Montmartre, où on lui fit l'enterrement des pauvres.

L'âge, les infirmités et les pleurs cuisants que la mort de son ami a coûtés à Laroche ont affaibli sa vue peu à peu et l'ont contraint à se retirer de l'Opéra. Aujourd'hui il est deuxième basson à l'orchestre du Caveau des Aveugles.

Quant à Mme Jolliet, elle continue son œuvre de pieuse charité dans un hôpital, où elle s'est fait admettre en qualité de sœur grise.

ALBÉRIC SECOND.

FIN

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, la publication d'une très-intéressante nouvelle de Mlle *Zénaïde Fleuriot*, dont le dernier ouvrage vient d'être couronné par l'Académie française.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA FILLE ADOPTIVE

I

LA SITUATION DE M. CYPRIEN GERBAUD

— Je suis perdu... perdu sans ressources!

— Mon ami, mon cher Cyprien, il ne faut pas te désespérer ainsi ; sois homme !

— C'est que je suis dans une situation à désespérer l'homme le plus courageux. Je ne sais comment sortir de mes terribles embarras; je ne vois devant moi que la ruine... une ruine épouvantable ! si j'étais seul, je n'aurais pas d'inquiétude, je serais bien vite résigné; mon travail me donnerait du pain... et ce serait assez ; mais l'idée de te voir souffrir, ma chère Pauline, de voir souffrir nos chers enfants... cette idée odieuse me glace d'effroi !

— Calme-toi, mon pauvre ami, et parle moins haut ; Ernestine et Aurélie dorment dans la chambre voisine ; tu pourrais les réveiller et leur causer un grand chagrin.

— Tu as raison, je ne veux pas affliger notre bien-aimée Aurélie ; pour lui apprendre notre malheur, attendons que nous ne puissions plus le lui cacher. Ah ! qui nous eût dit, il y a dix-neuf ans, que nous en serions là aujourd'hui ? Je ne connaissais alors que la prospérité; je voyais réussir tout ce que j'entreprenais; la fortune me comblait de ses faveurs ; j'étais le premier négociant de notre ville; aujourd'hui, M. Duvrard fils a pris ma place!... Ah ! il est heureux, lui ! .. il est jeune et il n'est pas marié; il n'a pas d'enfants! .. Il n'a eu qu'à naître... il a trouvé devant lui une voie toute tracée; il a succédé à son père, qui est un habile homme. Il est fier de sa félicité et regarde d'un œil arrogant ceux qui n'ont point sa chance fabuleuse... Misérable orgueilleux ! un jour peut-être tu endureras ce que tu fais endurer aux autres ! Ce jour-là, je serai content !

— Ne t'exaspère pas jusqu'à l'injustice, mon ami. Ce jeune homme que tu détestes, qu'a-t-il fait pour mériter ta haine ? n'est-il pas toujours envers toi de la politesse la plus parfaite ?

— Oui, après avoir ruiné mon commerce en collaboration avec son digne père. Ses politesses même ont une nuance d'ironie qui ne m'échappe pas et qui me blesse profondément. Chaque fois que je le rencontre, je sens le rouge me monter au visage; je ne vois en lui qu'un concurrent impitoyable, que l'auteur de ma ruine ! Il ne peut suffire à toutes les commandes qu'on lui fait, et moi je n'en reçois plus. J'ai des dettes à payer, je ne sais comment y parvenir. Que faire, mon Dieu ! que faire ?

Cette conversation avait lieu entre un homme de cinquante ans à peu près et une femme qui approchait de la quarantaine. Ils étaient dans une chambre meublée sans trop de luxe, mais avec assez de goût ; minuit venait de sonner à une élégante petite pendule posée sur la tablette de la cheminée. Une bougie qui tirait à sa fin jetait autour d'eux et sur eux des lueurs vacillantes qui faisaient prendre aux objets une apparence de mobilité singulière.

En achevant les derniers mots que nous avons rapportés, M. Cyprien Gerbaud se laissa tomber avec accablement sur une chaise et appuya son front sur sa main. Ce n'était pas pourtant un homme faible ; depuis longtemps il luttait avec vaillance, et c'était la première fois qu'il s'abandonnait ainsi au désespoir devant sa femme. Quant à Mme Gerbaud, elle était épouvantée, mais elle se disait qu'en laissant voir ses terreurs à son mari, elle lui ôterait le peu d'énergie qui lui restait et dont il avait tant besoin dans une circonstance si difficile.

Mme Gerbaud était une femme de taille moyenne. Jeune fille, elle avait été fort belle, et personne n'en doutait en la voyant à trente-neuf ans, car elle conservait encore des traits d'une remarquable pureté. Elle avait épousé Cyprien par amour, et, de cet ancien et vif sentiment, il lui restait une profonde amitié. Il lui fallut un grand empire sur elle-même pour dissimuler l'angoisse qu'elle éprouvait en le voyant si triste et si abattu.

Lorsque le commerce de son mari était en pleine prospérité, Mme Pauline ne fut tourmentée que d'un seul désir, celui d'avoir un enfant. Mariée à l'âge de dix-sept ans, pendant quatre longues années elle implora vainement du ciel un petit ange blond pour le couvrir de caresses. Enfin, perdant tout espoir, elle prit le parti d'adopter un enfant pauvre. Son mari n'opposa aucune résistance à cette résolution. Dans son voisinage, elle avait remarqué une petite fille charmante, quoique chétive, que nourrissait difficilement une malheureuse femme plongée dans la misère. Cette frêle créature, si délicate et si mignonne, était à peine âgée d'un an; elle se nommait Ernestine; elle avait de grands yeux noirs qui commandaient la sympathie, une petite bouche aux lèvres vermeilles, qu'ornait fréquemment le plus doux sourire.

Sa mère consentit à se séparer d'elle pour lui assurer un avenir. Il semblait que cette pauvre femme eût reçu un avertissement du ciel, car peu de temps après, elle fut atteinte d'une maladie grave qui l'emporta rapidement.

Mme Pauline se promit de remplacer auprès de l'orpheline la mère que celle-ci venait de perdre. M. Gerbaud lui-même parut prendre en amitié l'infortunée créature qui avait tant besoin de soins. Ils l'aimèrent tous deux et la choyèrent. Ernestine sembla amener la fécondité avec elle dans la maison ; neuf mois après qu'elle y était entrée, le ciel, se souvenant des ferventes prières de Mme Gerbaud, lui envoyait ce petit ange blond si ardemment désiré. A partir de cette époque, la famille s'augmenta successivement de cinq rejetons. Les deux époux, considérant alors cette fécondité comme une faveur de Dieu, disaient qu'Ernestine leur avait porté bonheur.

Cependant déjà M. Gerbaud faisait une grande différence entre elle et ses véritables enfants; malgré lui, il voyait une étrangère dans sa fille adoptive. Celle-ci eût grandi en portant envie aux autres, si ce n'était Mme Gerbaud, qui étendait également sa tendresse maternelle sur ces petits êtres qu'elle élevait avec douceur, patience et dévouement.

En grandissant, Ernestine ne fit qu'embellir; une sincère amitié la lia étroitement à Aurélie, la seule fille de ses bienfaiteurs. L'une était un peu triste, l'autre d'une gaieté folle ; l'une était la raison, l'autre la joie, elles avaient besoin l'une de l'autre pour se compléter. Les cinq petits garçons les aimaient à leur manière, ils taquinaient Aurélie et avaient presque du respect pour Ernestine.

La prospérité de la maison n'avait pas crû en même temps que la famille. Les affaires de M. Gerbaud périclitaient d'une façon sensible. Trop timide pour essayer de les relever par quelque spéculation hardie, il s'appliquait à restreindre ses achats, afin de diminuer ses dettes. Il marchait ainsi d'un pas lent, mais continu, vers la ruine. Sans avoir rien fait pour compromettre le crédit considérable dont il avait joui, il le voyait diminuer de jour en jour, et la confiance qu'il inspirait jadis s'en était allée dans une maison rivale. Aussi avait-il conçu une haine implacable contre son heureux concurrent, M. Duvrard père. Quand ce dernier s'élançait dans quelque entreprise audacieuse, M. Gerbaud ne manquait jamais de prédire sa ruine; mais toujours l'événement l'exaspérait en lui donnant un pénible démenti.

Mme Pauline Gerbaud, en voyant son mari se laisser tomber avec tant d'accablement sur sa chaise, faillit fondre en larmes, mais elle eut le courage de se contenir.

— Voyons, mon ami, lui dit-elle avec bonté, ta femme aura-t-elle donc plus de force que toi dans l'adversité ? Ayons confiance en Dieu ; il nous viendra en aide.

— Ah ! qu'il t'entende !... Car nous touchons à une heure terrible.

— Oui, celle des échéances. Envisageons-les de sang-froid. Voyons quelles sont les plus importantes et les plus prochaines ?

— J'en ai beaucoup ; heureusement je puis prendre des arrangements avec quelques-uns de mes créanciers ; mais il en est deux qu'il faut que je paye d'ici à la fin du mois.

— Nous sommes aujourd'hui le 1er, peut-être aurons-nous le temps de trouver des ressources?... Nomme-moi ces deux créanciers? .. Dis .. Combien leur dois-tu?...

(La suite au prochain numéro.) HIPPOLYTE PIRON.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

C'est à juste raison que nos lectrices nous consultent sur le choix de leur parfumerie. Rien n'est plus précieux qu'un savon fin, rien n'est aussi nuisible qu'un mauvais.

Entrez à la *Corbeille fleurie*, 30, boulevard des Italiens; prenez surtout la *Pâte calliderma*tique pour les mains; le *Savon au lait d'Hébé*, et le *Lait d'Hébé*, qui est une perfection comme finesse de composition.

L'*Eau de toilette* à l'oppoponax, et l'*Eau de toilette* à la violette de Parme font assaut de succès.

A l'Exposition de Vienne, c'est la maison Pinaud et Meyer qui s'est encore une fois distinguée, de même que dans toutes les Expositions internationales; elle a obtenu les deux plus hautes récompenses, qui sont : la grande médaille de progrès et la médaille de mérite.

LES MENUS DE LA SAISON

Décembre.

MENUS DE BONS PETITS DINERS DE FAMILLE

I

Potage à la parisienne.
Abatis de dinde à la chipolata.
Merlans frits.
Salade.

Ne pas oublier, pour le *potage à la parisienne*, qui est composé de poireaux coupés en filets et de pommes de terre en lames, de passer d'abord les poireaux au beurre, verser ensuite de l'eau dessus et ajouter les pommes de terre.

II

Potage au mouton.
Gigot de mouton bouilli, sauce aux câpres.
Anguille à la tartare.
Salsifis frits.

Le potage au mouton se prépare en même temps que le *gigot bouilli*. On met à cuire le gigot dans une marmite avec de l'eau, ou mieux avec du bouillon, en ajoutant la garniture en légumes d'un pot au feu ordinaire. Après quatre ou cinq heures de cuisson à feu modéré, on dégraisse le bouillon, on le passe au tamis, puis on le verse sur des croûtons desséchés au four et de l'oseille passée au beurre.

Le gigot est servi masqué d'une sauce blanche avec adjonction de câpres.

III

Potage faubonne.
Poule au riz.
Côtelettes de mouton à la purée de marron.
Mauviettes rôties.
Salade.

La purée de marrons s'obtient de marrons épluchés, rôtis, passés au beurre, cuits à petit feu avec moitié bouillon et moitié vin blanc, jusqu'à ce qu'ils s'écrasent. Ajouter beurre, sel et poivre, et servir avec des côtelettes grillées dessus. LE BARON BRISSE.

PETITE CORRESPONDANCE

Château d'A... — Le Courrier de la Mode du 23 novembre contient une description de toilette, satin noir et dentelle, qui peut vous servir. On peut mettre sur de la moire grise les même bouillonnés en tulle brodé avec une tunique en dentelle, ou des bouillonnés de gaze de Chambéry même nuance que la robe et garnis aux deux têtes d'une blonde blanche. Tunique de gaze grise garnie de blonde blanche ou de dentelle de Bruges. Nœuds et écharpe de velours noir ou de faille grise ou même de satin.

Honni soit qui mal y pense. — J'aimerais mieux broder des bandes destinées à faire les volants de la jupe et broder la tunique à *plat* sur une hauteur de 20 à 30 centimètres. Avec cette combinaison, le corsage à basques se fait en mousseline unie et se garnit de bandes brodées, moins hautes que les volants. On peut aussi ne broder que la tunique et les bandes du corsage, et les porter avec un jupon de foulard ou de taffetas de nuance claire. De toutes façons, cela ferait une fort gracieuse toilette pour jeune fille ou jeune femme. — Notre journal contient une grande quantité de bandes en broderie Renaissance qui peuvent servir pour des volants. Les voiles se portent suivant le goût de chaque personne, cependant, en hiver, on les choisit plus longs et couvrant la figure jusqu'au bas du menton. Les voiles bleus et noirs sont des voiles d'été, et je les trouve, d'ailleurs, très-peu seyants. On portera encore les coiffures élevées, au moins pour quelque temps. Les boucles en profusion sont un peu prétentieuses comme coiffure habituelle, mais charmantes le soir pour accompagner une toilette habillée. Mme Cavally ne fait que les robes dont elle fournit l'étoffe. Si vous voulez une robe de sa façon, écrivez-lui en indiquant la nuance, l'étoffe et le genre; on vous répondra en indiquant le prix, et vous serez certaine d'avoir une charmante toilette.

Une fidèle abonnée. — Pour un bébé de neuf mois la coiffure qu'il faut adopter en hiver est celle qui lui tient le plus chaud. Le chapeau en feutre blanc tout rond à bords relevés et bordés, et garni de rubans et de plumes, doit être accompagné d'un petit bonnet de dessous, orné d'une grosse ruche mêlée de pompons et encadrant bien la figure. La capote coulissée est réservée aux petites filles.

Puycalvel, Lot. — Pour le nettoyage des étoffes de mérinos et d'alpaga, servez-vous du *sérico-sapo*, parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre; pour les glaces et les carreaux de croisées, employez simplement l'esprit-de-vin et un linge fin. Je vais faire, pour un prochain numéro, une liste des ouvrages demandés. Quant au mot demandé, je ne le connais pas; je suppose que c'est une traduction d'un mot languedocien, or bon nombre de mots patois n'ont pas de traduction.

RÉBUS

Explication du dernier rébus : Compilons avec goût, pillons adroitement ; c'est la devise des gens sans gêne.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 102. Dimanche 14 Décembre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de grande cérémonie. — Coiffure pour amazone. — Deux corsages d'amazone. — Coiffure de théâtre ou de soirée. — Toilette de réception. — Toilette de sortie. — Chemise de dessous au tricot (2 dessins). — Genouillère au tricot (3 dessins). — Deux carrés en broderie Renaissance. — Quatre aigrettes en jais. — Cache-peigne. — Flèche en jais. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de grande cérémonie. — Une première robe tout en satin est recouverte par une tunique sans manches en brocatelle de soie blanche, à fleurs damassées, du plus bel effet. Le devant de la première jupe est entièrement bouillonné en tablier; le bas est garni de volants étagés en application d'Angleterre. Le corsage est un simple gilet; manches à crevés.

La tunique, qui vient recouvrir cette première toilette, s'ouvre carrément sur la poitrine; de grosses ruches de tulle de soie faisant tête à une berthe en application d'Angleterre, la garnissent; ce corsage se prolonge devant en corselet, pour s'ouvrir en marquise et laisser voir toute la richesse du tablier de la première jupe; un coquillé de dentelle, qui sort d'une grosse cordelière de soie, fait bordure de chaque côté de la tunique; un nœud de satin gracieusement chiffonné semble la soutenir. — Modèle de M. Kingsbury, 7, rue Scribe.

1. TOILETTE DE GRANDE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DE M. KINGSBURY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

2-3. Chemise de dessous au tricot. — Modèle du Pont-de-Lodi, 17, rue Dauphine. — Est-ce pour enfant, est-ce pour grande personne? Ce sera, mesdames, à votre volonté; vous en proportionnerez la largeur sur la personne qui la devra porter. Pour grande personne on n'en fera qu'une camisole; pour enfant, notre modèle peut devenir une robe assez longue pour servir de jupon.

Commencez par l'entre-deux du bas, qui doit être à jour, en réservant pour la fin la dentelle, qui sera assortie du haut et du bas. Cet entre-deux est encadré de chaque côté d'une espèce de bourrelet qu'on obtient en faisant tout simplement 4 rangées à l'envers.

Une recommandation importante : il faut que le tricot soit très-souple et très-élastique; pour atteindre ce résultat, on prendra de la laine cachemire de Saint-Épin et des aiguilles d'acier proportionnellement grosses.

Lorsque le second bourrelet de l'entre-deux sera fait, on commencera le corps de la chemise, qui s'exécute à côtes, c'est-à-dire 2 mailles à l'envers et 2 mailles à l'endroit alternativement. On monte tout droit sans augmentations ni diminutions jusqu'au commencement de l'entournure. On partage donc son tricot en deux parties, celle du devant et celle du dos. On monte la partie du devant toute seule, ce qui laisse la fente de l'entournure; puis, arrivé à la naissance de l'échancrure, on partage encore en deux parties, en faisant des augmentations progressives, pour arriver à l'épaulette. Les 4 côtés doivent être exactement semblables; on les réunira à l'épaulette par une couture dissimulée autant que possible.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Quant à la manche on la fait toute droite, au tricot à côtes, et on rapporte le gousset, qui se fait séparément, comme dans une chemise ordinaire. La coulisse du haut se passe dans la naissance de la dentelle.

Point de l'entre-deux.

1er *rang.* — 1 maille à l'envers sans la tricoter *, 1 passe à l'envers, 1 maille à l'envers sans la tricoter, 1 passe à l'envers, 1 maille à l'envers sans la tricoter *; terminer par 1 maille prise derrière.

2e *rang.* — 1 maille à l'envers sans la tricoter *, 2 mailles ensemble, 2 mailles ensemble à l'envers *; terminer par 1 maille prise derrière. Recommencer au 1er rang.

Il ne nous reste plus que la dentelle qui se fait au crochet ordinaire et ne se compose que de chaînettes ou mailles en l'air formant dents, et superposées les unes au dessus des autres. On peut les augmenter ou les diminuer à volonté.

Une tricoteuse peut faire une autre dentelle à son gré; j'ai décrit celle de notre modèle, mais elle peut être modifiée.

Notre dessin 3 reproduit en grandeur naturelle, une partie de la dentelle, de l'entre deux et du tricot à côtes, ce qui facilitera à nos lectrices le travail de cette chemise.

3. TRAVAIL DE LA CHEMISE.

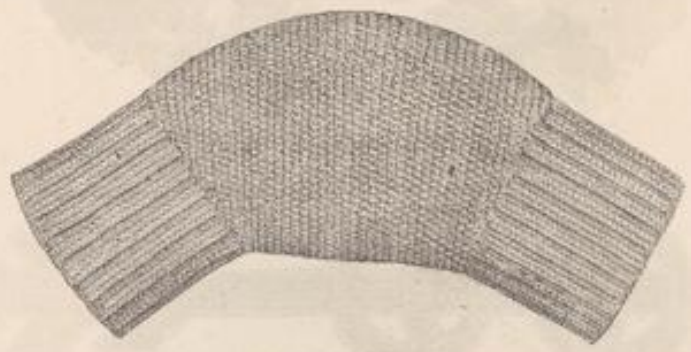
2. CHEMISE DE DESSOUS AU TRICOT.

4-6. Genouillère au tricot. — On peut la faire en rond, comme une paire de bas; mais, si on le préfère, on la tricotera sur deux aiguilles, à plat, et on la fermera après coup.

De quelque manière qu'on procède, il faut monter son tricot à côtes, afin de lui donner de la souplesse et qu'il tienne bien à la hauteur qu'il doit atteindre; on devra proportionner le nombre de mailles à la taille de la personne pour laquelle est la genouillère, et faire alternativement 2 mailles à l'endroit et 2 mailles à l'envers. Notre dessin 5 reproduit clairement ce travail.

Lorsque l'on aura obtenu la hauteur de côtes nécessaire, on partagera son tricot par le milieu, puis on fera à l'endroit 7 points; on retournera son ouvrage et on tricotera 1 rang à l'envers, pour qu'il paraisse à l'endroit de l'autre côté.

On augmente d'un point à chaque rangée, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la largeur des côtes; on continue ainsi durant 10 à 15 centimètres à peu près; puis on commence des diminutions, en allant et revenant, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 7 mailles. On relève tout le rang et on recommence à faire un grand bout côtelé semblable à celui que l'on a exécuté de l'autre côté de la genouillère. Le point de tricot qui forme le milieu de la genouillère, entre les deux bouts côtelés, est fort simple. Notre dessin 6 le reproduit très-fidèlement.



4. GENOUILLÈRE AU TRICOT.

7-8. Deux carrés en broderie Renaissance. — Voici deux carrés de même grandeur qui, alternés ensemble, serviront à obtenir de jolis volets de fauteuil.

Vous brodez d'abord le carré n° 7 pour le milieu, puis vous répétez quatre fois l'autre carré n° 8 et vous le placez aux angles du premier. L'intervalle entre chacun des quatre carrés n° 8 sera rempli par des carrés de toile unie ou par des carrés de toile avec ourlets à jour ou illustrés de broderie anglaise.

Puis vous entourez le tout d'une dentelle en broderie Renaissance assortie dont vous avez un grand choix dans la *Revue de la Mode*.

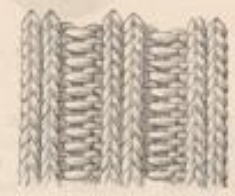
Ces deux carrés se font comme ceux que nous avons publiés précédemment; un feston plein, pris à même l'étoffe, encadre les parties mates, et des barrettes vénitiennes ou des festons pris sur des fils lancés égayent les intervalles à jour et relient entre elles les parties pleines.

7. CARRÉ EN BRODERIE RENAISSANCE.

9-12. Quatre aigrettes en jais. — Modèles des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — On met le jais partout, aussi croyons-nous devoir multiplier les modèles de ces ornements si fort en vogue. Nous publions quatre aigrettes en jais. Vous pouvez les employer dans les chapeaux, faisant tête à de belles touffes de plumes ou à des bouquets de fleurs; et, dans les coiffures montées au milieu de flots de blonde et de rubans ou camées fièrement dans les cheveux.

En se procurant des perles taillées et des perles fantaisie, en les enfilant dans du fil d'archal, une femme habile peut arriver, grâce à nos dessins, à copier ces aigrettes.

6. TRAVAIL DU MILIEU DE LA GENOUILLÈRE.



5. TRICOT A CÔTES POUR LA GENOUILLÈRE

13. Cache-peigne en jais. — Modèle des Galeries de Choiseul. — Ces petites fleurs en jais produisent un joli effet, posées sur la tête en guise de cache-peigne. Il est facile d'exécuter soi-même ces motifs en se procurant les perles nécessaires.

14. Flèche en jais. — Cet ornement servira à cacher les plis des retroussis d'une tunique, à agrémenter une confection, à compléter même les ornements d'un chapeau ou d'une coiffure.

Si je voulais en établir une moi-même, je travaillerais sur du tulle noir excessivement roide, plié en double. Je poserais mes perles, d'après les indications du dessin, sur les réseaux du tulle dont je me servirais comme d'un canevas à tapisserie; au besoin, je mettrais deux perles par réseau, lorsque ce serait nécessaire, pour qu'il n'y ait pas d'espace vide; puis, lorsqu'elles seraient bien consolidées, je couperais mon tulle tout autour des perles pour bien dégager l'ensemble du dessin.

15-18. Coiffures et toilettes d'amazones. — Un grand nombre de lectrices nous ont prié de leur donner un modèle de coiffure qui puisse s'adapter avec le costume d'amazone. Nos dessins 15 et 16, exécutés par M. de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré, répondent à ce désir. Ils reproduisent une coiffure simple, solide, qui convient parfaitement pour la chasse et le cheval. Cette même coiffure peut être utilisée pour toilette de matin ou d'intérieur.

Nos dessins 17 et 18 reproduisent deux formes de chapeaux : le chapeau classique et un chapeau de feutre, tout de fantaisie et fort coquet, que nous recommandons pour excursion à la campagne. L'un des chapeaux est entouré d'un voile de gaze, l'autre d'une jolie dentelle noire.

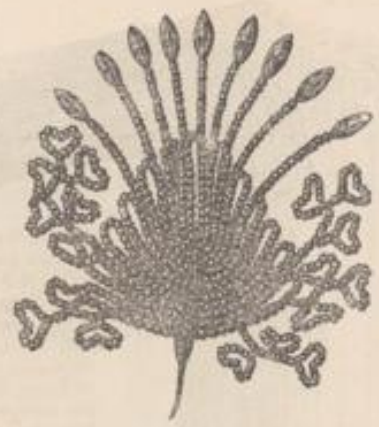
Les deux corsages sont différents : le corsage n° 18 est montant et couvre complétement la poitrine. Il se termine devant par deux petites pointes, et derrière par une double basque postillon.

Le corsage n° 17 est décolleté devant. Un gilet de drap noir, montant, pour l'hiver; un gilet blanc, légèrement décolleté, pour l'été, complète le costume.

19 20. Coiffure de théâ-

tre ou de soirée. — Modèle de la maison Philippe, 15, rue Royale, à Paris. — Le pouf, mollement fixé, est retenu par un peigne à boules. Les coques, légèrement ondulées, sont épinglées avec la nouvelle épingle-écaille Philippe.

9. AIGRETTE EN JAIS.



10. AIGRETTE EN JAIS.

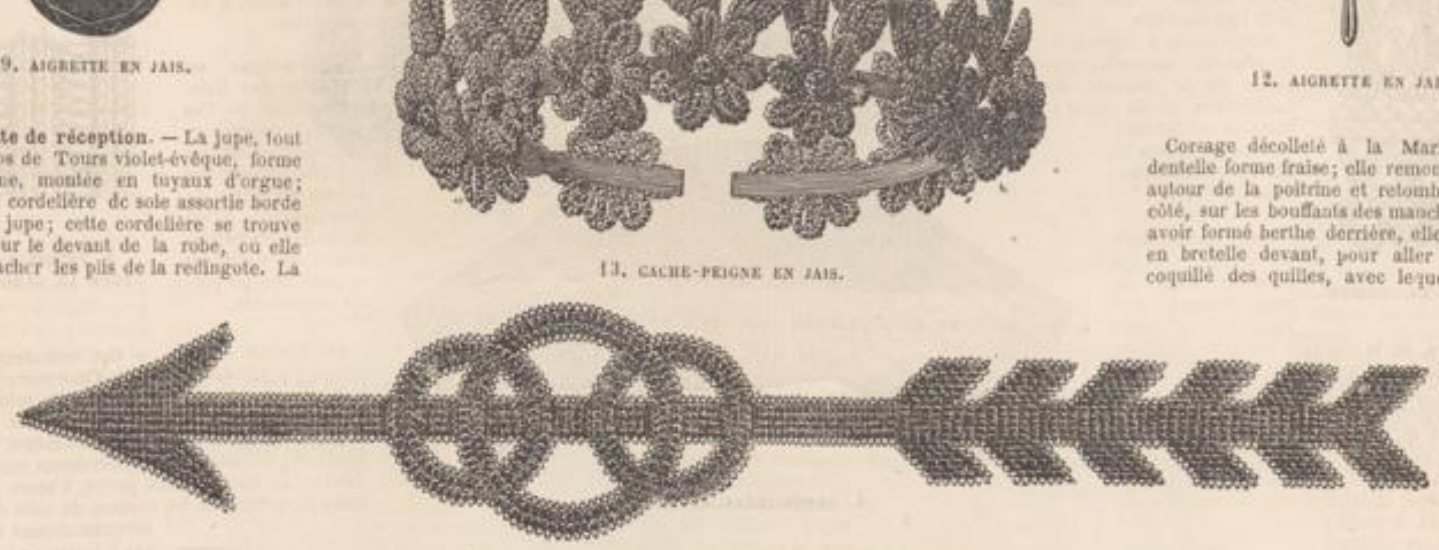
11. AIGRETTE EN JAIS.

13. CACHE-PEIGNE EN JAIS.

12. AIGRETTE EN JAIS.

21. Toilette de réception. — La jupe, tout unie, en gros de Tours violet-évêque, forme longue traîne, montée en tuyaux d'orgue; une grosse cordelière de soie assortie borde le bas de la jupe; cette cordelière se trouve reproduite sur le devant de la robe, où elle semble rattacher les plis de la redingote. La tunique, formant longues basques carrées par devant, et manteau Pompadour par derrière, est en diagonale de laine Thibet, d'un violet assorti au jupon. Cette étoffe est parsemée d'un semis de pois formant relief. La frange qui l'encadre est en laine, avec boules graduées en ganse d'effilés.

Corsage décolleté à la Marie Stuart; la dentelle forme fraise; elle remonte, d'un côté, autour de la poitrine et retombe, de l'autre côté, sur les bouffants des manches, et, après avoir formé berthe derrière, elle se prolonge en bretelle devant, pour aller rejoindre le coquillé des quilles, avec lequel elle a l'air de ne former qu'un tout; un simple velours noir rattachant un médaillon enserre le cou.



14. FLÈCHE EN JAIS. — MODÈLE DES GALERIES CHOISEUL.

22. Toilette de sortie. — Le jupon, tout uni, en belle faille noire, forme une traîne qui peut se relever à l'aide de tirettes. La tunique, ou seconde jupe, ainsi que le paletot croisé sur la poitrine, sont en vigogne bouclée d'un ton gris rosé assez heureux. Une bande en faille couleur raisin de Corinthe encadre la tunique et borde la grande ceinture et les appliques du collet, des poches et des revers de manches.

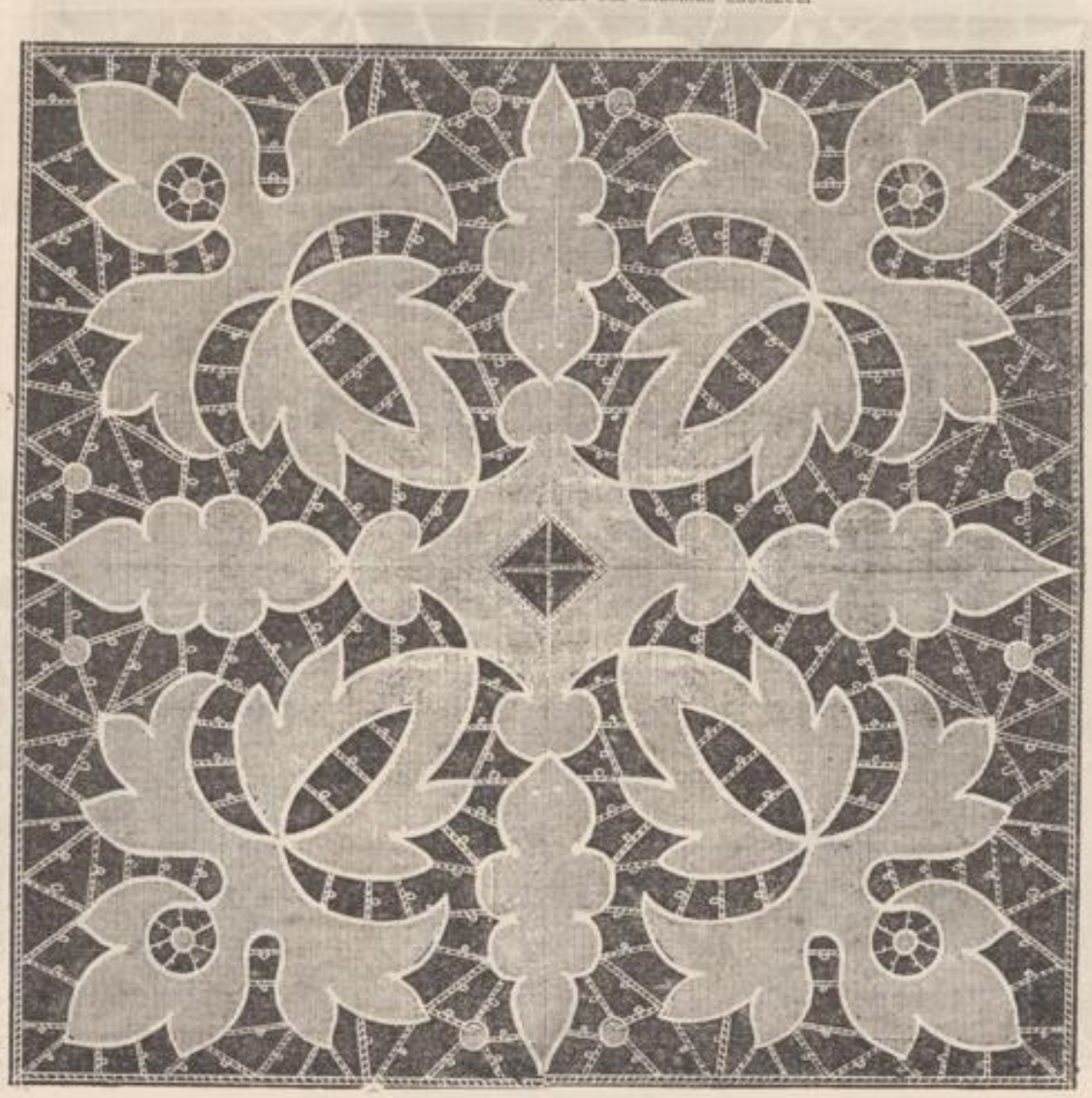
Toilette de bal. — Sur une première jupe de lampas, ou d'étoffe damassée, retombe un jupon de faille mais, se prolongeant en traîne ou manteau de cour; ce jupon est garni de quilles coquillées de blonde; chaque quille est retenue en haut par un gros bouquet de violettes de Parme, entre les quilles tombe une branche de lierre, du plus gracieux effet; bouquets et quilles sont posés en guirlandes, et semblent maintenir une troisième jupe en tulle de soie; cette troisième jupe, bien bouffante, voile celle de faille mais.

Corsage décolleté à la Médicis, la blonde remonte et encadre la poitrine, qu'elle voile légèrement; de gros bouquets de violettes dominent les deux bras, et se retrouvent devant à la naissance du corsage; des branches de lierre s'échappent des bouquets et paraissent se croiser à la taille pour retomber en traînasse sur la jupe de tulle. La coiffure se compose d'un pouf de violettes avec traîne de feuillage, qui semble rejoindre celle du dos. — Modèles de Mme Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

E. BOUGY.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de grande soirée. — Robe de satin noir; la jupe, unie par derrière, forme traîne élégante; une grande dentelle de guipure ancienne, montée en coquillé sur les côtés, forme la quille et se prolonge en volant sur la traîne; le pied de la dentelle s'appuie sur un ruché de satin rose qui en suit les contours



8. CARRÉ EN BRODERIE RENAISSANCE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

COURRIER DE LA MODE

Je suis bien mal en train aujourd'hui et assez peu disposée à causer modes et chiffons. C'est qu'aussi nous traversons un temps bien triste, c'est qu'il est impossible de ne pas se sentir le cœur serré par tous les événements terribles qui se succèdent sans relâche. En ce moment, qui de nous ne songe avec angoisse à ces malheureux qui ont trouvé dans la mer froide et sous un ciel noir et brumeux, la plus horrible des morts. Des femmes, des enfants, des vieillards ont péri ainsi, quand leur cœur, plein d'espérance, rêvait par anticipation aux joies de l'arrivée.

Mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est de songer aux familles dans lesquelles la mort a fait un choix, c'est de penser qu'elle a pris sans pitié ce pauvre petit bébé, cette fille chérie à sa mère, ce mari adoré à sa femme, se montrant ainsi mille fois plus cruelle que si elle avait été impitoyable pour tous. Comment la raison des survivants a-t-elle pu résister à une secousse si épouvantable ?

Et à côté de ce sinistre sans exemple, quel triste spectacle que celui d'un maréchal de France forcé de venir essayer de se justifier, devant des militaires comme lui, d'avoir trahi et abandonné son pays en danger.

En ce temps de malheurs publics, l'esprit le plus léger même se détourne comme malgré lui des choses futiles ; à plus forte raison une femme qui se trouve journellement en rapport de pensées avec d'autres femmes, c'est-à-dire avec des êtres essentiellement sensibles et impressionnables, est-elle bien excusable de laisser là un instant ses dissertations frivoles habituelles pour laisser courir sa plume au hasard de ses sensations du moment.

13-16. COIFFURE POUR COSTUME D'AMAZONE. — MODÈLE DE M. DE BYSTERWALD.

Néanmoins, comme j'ai une tâche à remplir, je vais essayer d'oublier les souffrances d'autrui et reprendre mes petits conseils et mes descriptions de toilettes. D'ailleurs, ainsi va le monde, et c'est là une des plus grandes preuves de la sagesse et de la bonté de Dieu, que de nous avoir créés de façon à ce que les plus grandes douleurs s'apaisent et s'oublient dans un peu de repos et de bonheur. Que serait donc cette vie si courte, si attristée, si les chagrins étaient éternels ! Nous avons au milieu de nous des jeunes filles, des jeunes femmes qui n'ont point été encore atteintes par les épreuves inévitables de l'existence ; elles sont jeunes, elles sont belles, tout sourit encore autour d'elles et pour elles. Aidons-les donc à être heureuses et à profiter de la trêve que la douleur leur accorde.

J'ai vu dernièrement un admirable trousseau destiné à une de ces heureuses dont je viens de parler. Fortune, beauté, affection sérieuse et réciproque, voilà l'apport du jeune couple dans cette association divine qu'on appelle le mariage. Cependant la jeune femme a fait preuve d'esprit et de bon sens en refusant de céder à l'impulsion générale qui fait en semblable occasion, dépenser une fortune pour l'acquisition de la corbeille et du trousseau. Tous les objets choisis par elle sont d'un goût irréprochable, il est vrai, mais d'une simplicité que plus d'une fille de parvenu, élevée sottement, taxerait de mesquinerie. La lingerie surtout se distingue par l'absence presque absolue, au moins pour les objets d'un usage habituel, de dentelle et de broderie, ou du moins dentelles et broderies sont employées de façon à ne pas former étalage et à ne produire aucun effet. Je citerai, par exemple, des chemises en fine toile faites unies et assez diminuées du haut pour n'avoir besoin ni de coulisse ni de poignet et ornées tout autour d'une légère petite guirlande brodée qui s'élargit un peu sur la poitrine, et c'est tout. Des chemises de nuit, en toile également ou en percale, avec devants, cols et poignets de toile. La même petite guirlande se retrouve sur le plastron de toile, le long des boutonnières ; au bout des poignets à la religieuse, c'est-à-dire dans lesquels on passe la main sans les boutonner et autour du col droit cassé.

J'ai vu d'autres chemises de nuit avec col, jabot et manchettes ornés d'un plissé en batiste ; ce plissé se fait à la main comme les jabots de nos grands-pères ; rien n'est plus joli, mais c'est fort cher de blanchissage. Les pantalons sont, les uns tout droits, avec broderies faites sur l'ourlet même, ou à poignets, avec petit volant plissé comme les chemises. Les jupons se divisent ainsi : jupons de dessous en piqué molletonné, ou en flanelle rose ou bleue, avec feston brodé en soie blanche ou rose et une marguerite brodée dans le creux de chaque dent pour l'hiver ; petits jupons de dessous pour l'été en percale, avec petits plis dans le bas coupés par un entre-deux ; jupons de sortie, très-diminués du haut par devant et montés à coulisse par derrière pour former tournure ; dans le bas, un grand volant festonné ou orné d'une dentelle très-solide ; quelques-uns, plus élé-

17. CORSAGE ET CHAPEAU D'AMAZONE.

18. CORSAGE ET CHAPEAU D'AMAZONE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

oduire au-
iterai, par
ises en fine
et assez
t pour n'a-
coulisse ni
rnées tout
ère petite
qui s'élargit
poitrine, et
hemises de
alement ou
evants, cols
c. La même
e retrouve
e toile, le
mières; au
la religieu
ns lesquels
ans les bou-
du col droit

s chemises
, jabot et
d'un plissé
issé se fait
e les jabots
ères; rien
ais c'est fori
ssage. Les
les uns tout
eries faites
é, ou à pol-
volant plissé
ses. Les ju-
ainsi : ju-
en piqué
en flanelle
avec feston
nche ou rose
erite brodée
chaque dent
ts jupons de
en percale,
dans le bas
rès-diminués
errière pour
festonné ou
, plus élé-

A. Chantos.

G. Gorus.

1873

N° 102

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire, à Paris

Modèles de Mme Bréant-Castel, rue du 4 Septembre 19.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gants, ornés d
terminés par
nes; enfin, ju
du soir à traîne
par derrière ju
mètres de haut
devant. Ces j
en nansouk ou
le volant du h
nit d'entre-deu
ses; les autres
ment terminés
ciennes anglais

Il y a une fo
riété de cols et
A part les frais
avec manches
ouvertes en s
grandes toilett
la batiste for
de la lingerie
a le col Ang
avec pointes
non cassées; p
dicis, haut der
vant, et s'évasa
cou; puis les
créées par la
gue qui a fou
seau. Entre a
droit et très-lar
replie en deux
sage, sans m
avec le fer; ce
lâche au cou.
qui l'accompag
bles également
légèrement ouv
échancrées; de
sort un plissé
cravates en cr

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gants, ornés d'entre-deux et terminés par une valenciennes; enfin, jupon de toilette du soir à traîne, avec volants par derrière jusqu'à 20 centimètres de haut, un seul par devant. Ces jupons se font en nansouk ou en mousseline, le volant du bas seul se garnit d'entre-deux ou de plissés; les autres sont simplement terminés par une valenciennes anglaise.

Il y a une fort grande variété de cols et de manches. A part les fraises de dentelle avec manches assorties et ouvertes en sabot pour les grandes toilettes, la toile et la batiste forment la base de la lingerie de jour. Il y a le col Angot, très-haut avec pointes recourbées et non cassées; puis le col Médicis, haut derrière, bas devant, et s'évasant à partir du cou; puis les mille fantaisies créées par la maison hors ligne qui a fourni ce trousseau. Entre autres, un col droit et très-large et qui se replie en deux au blanchissage, sans marquer le pli avec le fer; ce col doit être lâche au cou. Les manches qui l'accompagnent sont doubles également; puis le col légèrement ouvert avec revers plissés; manches plates et échancrées; de la couture extérieure de cette échancrure, sort un plissé de batiste. Sous ces cols, on place de jolies cravates en crêpe de Chine de couleur pâle, coupées au bout par des entre-deux de valenciennes, ou en foulard blanc, coupées d'entre-deux noirs. On fait, avec ces cravates, un nœud très-lâche.

L'une des choses les plus charmantes de ce trousseau, c'est un peignoir de cachemire des Indes, de ce blanc particulier au cachemire de l'Inde, et qui sied si bien au teint. Le peignoir, forme princesse, est orné tout autour d'une bande assez étroite de martre zibeline, que contenait la corbeille. Cette fourrure, qui est très-chère, pourrait, du reste, être remplacée par de la loutre du Kamchatka, du renard argenté ou même du skunks.

Il y avait aussi une veste du matin en cachemire rose, simplement garnie de plusieurs rangées de lacet de laine blanc formant trandebourgs sur la poitrine, mais d'un seul côté, car la veste croise et boutonne très-loin du côté gauche. Les manches droites et aussi larges du haut que du bas, sont entièrement lisérées de lacets de laine blanche. Ces lacets ont environ 1 centimètre de large, peut-être un peu moins.

Je remets à un autre courrier la suite de cette description. Je parlerai encore des robes de tout genre qu'il contient, des confections, des bijoux, etc., etc., car je ne saurais mieux faire pour instituer ce qui se crée de plus nouveau et de plus élégant en modes de tout genre.

MARIE DE SAVERNY.

19-20. COIFFURE DE THÉATRE ET DE SOIRÉE. — MODÈLES DE M. PHILIPPE.

21. TOILETTE DE RÉCEPTION. — MODÈLE DE Mme CAVALLY.

22. TOILETTE DE SOIRÉE. — MODÈLE DE Mme CAVALLY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UN CŒUR DE MÈRE

I

CE QU'ARTHUR APPELAIT SA VOCATION

Il y avait revue sur le Champ-de-Mars de la ville de T***. L'écho sonore répétait les syllabes accentuées des commandements militaires, qui se croisaient sans se confondre, et les chauds rayons du soleil de juillet couvraient d'éclairs les canons des fusils et faisaient étinceler l'or semé sur les uniformes des officiers de l'état-major.

Dans les allées plantées, qui entouraient la vaste place d'une ceinture verte l'hiver et poudreuse l'été, allaient, venaient, s'arrêtaient, des curieux et des oisifs. Cette foule, regardée de près, se composait en grande partie d'employés et de marchands en retraite, profonds politiques et zélés partisans des passe-temps belliqueux; de vieux mendiants reniant leur profession, mais non pas leur qualité de débris des armées de l'empire, ainsi que l'attestait le ruban de couleur sombre attaché à leur veste en haillons; de très-jeunes gens, soldats en rêve de l'avenir, que la vue d'une épaulette fascinait; d'officiers retraités couverts de blessures mal fermées ou de rhumatismes; enfin de bonnes d'enfants. Ces dernières, assises sur les bancs de pierre placés d'espace en espace entre deux sycomores, devisaient confidentiellement ou bruyamment entre elles et suivaient parfois avec plus d'attention les manœuvres des bataillons que celles des marmots confiés à leur garde. Chacun d'ailleurs employait le temps à sa manière. Les petites filles d'un certain âge, tournées vers l'allée, regardaient avec un plaisir bien senti les quelques dames qui s'y promenaient ou, se contemplant entre elles, s'extasiaient sur leurs propres toilettes; les garçonnets, échappant le plus possible à la surveillance, n'avaient d'yeux que pour la masse garance et bleue qui se mouvait devant eux, et les petits, ceux qui quittaient à peine les bras et les genoux, roidissaient leur taille, ridaient leur front satiné et jetaient gentiment de leur voix claire, en croisant d'un air martial leurs bras potelés sur leur petite poitrine, des cris qui essayaient d'imiter le dernier commandement entendu.

Sur le front des carrés passaient les officiers supérieurs. Au milieu de ces hommes encore jeunes et pleins d'avenir, se faisait remarquer le colonel. Il avait, lui, son bâton de maréchal, si on jugeait de son âge par la couleur de ses cheveux et de ses épaisses moustaches. C'était un vieillard, mais un vieillard dont la taille était encore droite, le pied ferme, l'œil vif, et dont la physionomie était empreinte d'une vivacité toute méridionale.

Tous les jeunes officiers l'entouraient. C'était connu, le colonel Garnier, bien que très-sévère sur les règlements, était adoré de tout son régiment. Comme deux heures sonnaient à l'horloge de la caserne, la revue finissait. Quand le dernier fantassin eut disparu, la masse des curieux se désorganisa, et puis il ne resta bientôt sur la vaste place que quelques promeneurs, et deux jeunes gens qui avaient suivi la revue avec un intérêt tout particulier. L'un, de taille moyenne, brun aux yeux noirs, à l'œil hardi, s'animait au bruit, et à certains moments parlait avec vivacité à son compagnon, qui paraissait plus jeune que lui. Celui-ci n'était encore qu'un charmant adolescent à la taille élancée, au teint délicat, aux lèvres roses, à la chevelure blonde et frisée, aux traits finement et cependant hardiment modelés. La revue terminée, ils se prirent le bras et gagnèrent l'allée, c'est-à-dire l'ombre.

— Dieu! la belle carrière que celle du soldat, Arthur! disait le jeune homme brun; tiens, plus j'y pense et moins je comprends tes hésitations. Balancer pour savoir si l'on entrera à Saint-Cyr! C'est prouver par A plus B qu'on n'aime pas l'état militaire.

Arthur baissa les yeux et passa sa main dans les courts anneaux de sa chevelure.

— Je l'aime, fit-il, et personne ne le sait mieux que toi, Henri.

— Alors, qui t'empêche d'aller de l'avant? Tu as ton double diplôme de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences; tu seras reçu, c'est sûr.

— Peut-être, mais ce n'est pas cela qui m'arrête.

— Quoi donc? Mon cher, tu deviens capricieux comme une femme. Il y a dix-huit mois, tu étais l'homme du monde le plus pacifique; la littérature faisait tes délices, tu tournais au poëte. Arrive ton oncle qui te raille, qui te secoue, qui te donne le goût des armes. Tu deviens fou de l'épaulette, tu ne rêves qu'épée et décorations, tu plonges dans les sciences uniquement par désir d'aller à l'école militaire; la vue des galons d'épinards du colonel te met des éclairs d'envie dans les yeux, et puis, un beau matin, crac, demi-tour à gauche; tu plantes là cette pauvre gloire dont tu étais amoureux, et tu déclares que, sans doute, tu resteras pékin. Ah! çà, conscrit, je serais curieux de savoir d'où vient le vent qui te fait ainsi tourner comme une girouette.

— Girouette, girouette; ce n'est pas sans motif que je change ainsi.

— Soit; mais on te le demande, ton motif.

— Et je le dirai à toi, Henri. Ma vocation militaire fait le malheur de ma mère.

— Bah! ce n'est que cela, fit Henri en s'arrêtant pour regarder Arthur dans les yeux.

— Rien que cela.

— Par exemple! est-ce que toutes les mères n'ont pas la carrière des armes en horreur? Est-ce qu'elles ne voudraient pas nous garder bien douillettement près d'elles. Comme je ne travaillais pas beaucoup, la mienne, qui se défiait de mes goûts, se disait au fond du cœur: «Tant mieux!» Elle pensait que j'en saurais toujours assez pour entrer dans une administration, et laissait courir. A présent, je regrette ma paresse, je me mords les doigts et je trouve dur de commencer par le commencement. Cela n'empêche pas qu'il a bien fallu que ma mère consentît à me laisser m'engager; mais Dieu sait qu'elle aimerait mieux me savoir à l'école que dans la caserne.

— Tu parles bien à ton aise, Henri; tu as un frère, des sœurs. Ma mère n'a que moi, et la sacrifier à mes goûts ne serait-ce pas agir avec un égoïsme révoltant?

— Je te dis qu'elle se consolera; et d'ailleurs, est-ce que nous autres hommes nous sommes faits pour demeurer ainsi pendus à la robe maternelle? Quand les ailes nous poussent, nous partons; c'est dans l'ordre.

Nous autres hommes! Cette phrase orgueilleuse était vraiment plaisante dans la bouche de l'adolescent au menton imberbe qui la prononçait.

— Et si elle ne se consolait pas, reprit Arthur tristement, si elle souffrait de mon éloignement? Ma mère est d'une santé délicate, les impressions lui sont funestes.

— Eh bien, fais-toi rat de cave, saute-ruisseau, séminariste, ce que tu voudras. Attache-toi à ta ville comme la moule à son rocher; dans dix ans tu seras chauve, tu auras du ventre, tu porteras lunettes, tu seras un type de bourgeois paisible. Ah! tu n'as pas le feu sacré, vois-tu.

— Vraiment, dit Arthur dont les joues roses s'empourprèrent.

— Mais non, tu es pékin, pékin jusqu'à la moelle des os.

Les yeux bleus d'Arthur lancèrent un éclair.

— Tiens, et ton oncle que voici, sera, j'en suis sûr, de mon avis, continua l'impitoyable Henri, qui, connaissant la douceur du caractère de son ami, le harcelait sans crainte ni pitié.

Le colonel, qui avait suivi le régiment à sa sortie du Champ-de-Mars, s'avançait, en effet, vers eux. Il n'était plus seul. A son bras s'appuyait sa fille Mélite, une charmante fillette de treize ans, à la taille droite, au teint mat, aux yeux brillants, sur la physionomie de laquelle se fondaient harmonieusement les nuances qui appartiennent à l'adolescence, celles qui révèlent la jeunesse, c'était une enfant sérieuse, une jeune fille enfant. Née et élevée en Afrique, elle avait conservé je ne sais quoi d'étranger qui augmentait sa distinction naturelle. Son œil, d'un brun clair, avait une limpidité peu commune; ses narines fines frémissaient à la moindre émotion; son pas rapide et léger rappelait l'enfant aux pieds nerveux habitués à fouler le sable du désert.

Elle sourit à son cousin et répondit par un salut timide au salut de Henri.

— N'est-ce pas, colonel, qu'il n'y a pas en Arthur l'étoffe d'un soldat? s'écria le bouillant Henri; il peut entrer à Saint-Cyr, les portes s'ouvriront à deux battants devant lui, et il recule.

— Mais du tout, je ne recule pas, se hâta de répondre Arthur en regardant fièrement Henri.

— Eh! je voudrais bien voir qu'il en fût autrement, dit le vieil officier en caressant sa longue moustache. Il y a cent cinquante ans que les Garnier portent l'épée, et c'est à toi, mon garçon, qu'échoit cet héritage d'honneur.

— Il ne l'acceptera pas, vous verrez, colonel, dit Henri de son ton le plus provoquant.

— La botte est rude, jeune homme. Est-ce que tu ne comptes pas te défendre, Arthur?

— Mes actes parleront pour moi, murmura le jeune homme qui avait pâli de colère.

— Bien répondu, mon neveu; seulement le temps d'agir est venu, repartit le vieillard.

Et il ajouta gaiement :

— Il ne serait pas bien de te prendre en traître; mais il est bien entendu que, renoncer à l'épaulette, ce serait renoncer à ta petite femme, n'est-ce pas, Mélite?

Mélite, qui était la petite femme en question, fit un adorable hochement de tête et sourit dédaigneusement. On pouvait le dire, elle avait sucé avec le lait une estime passionnée pour l'état militaire, et n'honorait sincèrement que ce qui portait l'épée.

Arthur reçut de ce sourire une impression qui détruisit de fond en comble ses hésitations.

— Demain, je serai inscrit sur le tableau des élèves aspirant à Saint-Cyr, dit-il d'un ton dégagé, mais en surveillant l'effet que cette annonce solennelle allait produire sur sa cousine.

Mélite regarda Henri avec un petit air de triomphe tout gentil.

— Bravo, dit le colonel, tu me parais on ne peut plus décidé. Quand je prendrai ma retraite, j'aurai la satisfaction de me connaître un remplaçant sous les drapeaux français, et on soignera ton avancement. Je te le prédis, mon garçon, tu iras loin, plus loin que moi.

Et, saluant de la main les deux jeunes gens, il s'éloigna avec sa fille.

— C'est un petit canard que tu sers à ton oncle, pas vrai? dit Henri; tu n'es pas sérieusement décidé?

— Je le suis très-sérieusement.

— Bah! ta mère va s'attendrir, et, comme toujours, tu céderas.

— Non, je le sens, ma destinée m'appelle là, et, quand je le lui dirai fermement, ma mère est trop dévouée pour persister dans un refus qui me rendrait malheureux.

— Nous verrons, dit Henri en lui tendant la main. Si tu lui arraches un consentement, je tâcherai, moi, ton ancien, de me glisser plus tard sous tes ordres. Tu me traiteras en camarade, hein?

— Certainement, répondit gravement Arthur.

— C'est bon, j'y compte. Ah! si je pouvais maintenant aussi prendre l'uniforme bleu à la place de la grosse capote, et changer l'épaulette de laine contre les aiguettes, je serais diablement content. J'ai là-dessus des millions de regrets. Maudite paresse, va! Enfin, puisqu'il le faut, on en mangera de la vache enragée, et le bon temps viendra. L'espérance est une belle chose, et je ne vis que d'espérances. A demain, mon officier.

Henri fit le salut militaire; puis, secouant cordialement la main d'Arthur, le quitta et remonta le Champ-de-Mars. Arthur, au contraire, le descendit. Il marchait vite, et son visage frais et doux s'empreignait de résolution. On le devinait, il se montait à plaisir l'imagination; il s'excitait par la pensée à persévérer dans cette voie où venaient de l'engager de nouvelles promesses. Quand il arriva devant la maison, il était arrivé à un tel degré d'enthousiasme, qu'il carillonna à la porte, comme si un motif des plus puissants l'obligeait à rentrer sans retard.

La vieille servante qui se présenta le regarda avec ébahissement.

— Comment! c'est vous qui sonnez comme ça, monsieur Arthur? s'écria-t-elle.

Il ne l'entendit pas.

— Maman est-elle dans sa chambre? demanda-t-il vivement.

Et, sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il s'élança dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

LA FILLE ADOPTIVE

(Suite)

M. Gerbaut reprit :

— Je dois dix mille francs à M. Audouin, un impitoyable, celui-là... Un homme de chiffres et qui parle toujours d'huissiers; s'il n'est pas payé le 27 au matin, le peu de crédit qui me reste sera détruit.

— Tu as raison, dit Mme Gerbaut, il faut absolument le payer... C'est possible, en vendant mes bijoux, notre argenterie...

— Tes bijoux, Pauline! te priver ainsi...

— Ce n'est point pour moi une privation, tu le sais bien. J'ai passé l'âge de la coquetterie. Maintenant du moins ces futiles objets vont servir à quelque chose; ils t'aideront à sortir d'embarras.

— Avec M. Audouin... oui, je serai quitte; mais, trois jours après, il faut que je trouve trois mille francs pour solder M. Duvrard fils.

— M. Duvrard fils!... c'est lui qui est ce second créancier que tu redoutes?

— Lui-même; il a entre les mains le billet que j'ai souscrit à Bernard. Je soupçonne qu'il se l'est procuré dans un méchant dessein. Je ne rencontrerai chez lui ni trêve ni pitié; d'ailleurs je n'en voudrais pas de sa pitié. Mais comment les trouver ces trois mille francs, mon Dieu! comment?

— Ne m'as-tu pas dit que M. Verbreuil te devait précisément cette somme?

— Sans doute; mais Verbreuil a fait faillite; il est en Belgique avec notre argent et celui de bien d'autres. Voilà ceux qui s'enrichissent.

— Ah!.. la fatalité nous poursuit!...

— Oui, nous sommes maudits, vois-tu!... Nous sommes voués à une chance infernale! Et sais-tu qui nous a porté malheur?

— Je ne m'en doute pas.

— C'est Ernestine!...

— Ernestine! Que dis-tu, mon ami?

— La vérité. Elle est entrée dans notre maison en même temps que M. Duvrard père arrivait dans cette ville. Peu de temps après, il montait une maison de commerce et j'éprouvais les premières attaques de la mauvaise chance. Tout ce que j'ai entrepris depuis n'a été qu'une suite non

interrompue d'insuccès. La prospérité a fui à partir du jour où nous avons adopté cette jeune fille, qui nous porte malheur et que tu as l'air de préférer à nos propres enfants.

— Je l'aime, parce qu'elle est douce, soumise, charmante enfin!

— Oui, elle a le don de te plaire; mais moi je songe à nos enfants. Ernestine est aujourd'hui une grande demoiselle; elle a dix-neuf ans. Nous n'avons épargné ni les soins ni l'argent pour qu'elle fût bien élevée; elle a obtenu le brevet d'institutrice, elle joue bien du piano..... elle pourrait aujourd'hui gagner sa vie.....

— Je n'ose te comprendre... Est-ce qu'elle serait de trop ici?

— Dans notre situation, nous devons songer à l'économie. Ernestine partie, nous aurions en moins d'assez grandes dépenses.

— Cyprien! c'est toi qui parles ainsi?

— Je parle en bon père de famille.

— Et tu la considères comme une étrangère, elle?

— Ne l'est-elle pas?

— Non, elle ne l'est pas! Nos soins, ma tendresse, son respect et son amour en ont fait une fille pour moi!

— Je n'ai que six enfants, moi, pas un de plus! Résolu à travailler sérieusement à leur avenir, je veux réduire les dépenses de ma maison.

— En d'autres termes, tu veux chasser Ernestine?

— Eh bien! oui, je veux délivrer ma maison de la fatalité qui pèse sur elle, répondit Gerbaud, et coupant l'entretien, il rentra chez lui pour chercher le repos qui lui était nécessaire.

Dès qu'elle fut seule, Mme Pauline Gerbaud se jeta sur son lit, et elle éclata en sanglots, trop longtemps contenus.

II

DEUX AMIES DE PENSION

Le lendemain, de grand matin, Cyprien et Mme Pauline étaient réunis dans un cabinet garni d'un vieux meuble dont le velours usé attestait les longs services.

Ils avaient repris le pénible sujet de conversation de la veille. Mme Pauline essayait vainement d'ébranler la résolution cruelle qu'avait prise son mari, relativement à Ernestine. Elle ressentait pour sa fille adoptive autant d'amitié sincère qu'il avait contre celle-ci d'aversion injuste. Sur toutes les questions ordinaires, ils étaient d'accord, mais ils cessaient de s'entendre dès qu'il s'agissait de cette innocente enfant, que Cyprien rendait responsable de son malheur.

Aurélie était encore plongée dans un tranquille sommeil, quand Ernestine, qui s'était levée avant le jour, parut tout à coup dans le cabinet de M. Gerbaud, et interrompit la conversation de ses parents adoptifs.

Ernestine était de stature moyenne, sa mise simple, de bon goût, faisait ressortir le charme exquis de sa personne. Une grande pâleur était répandue sur ses traits d'une délicatesse infinie. Malgré le sourire de ses lèvres suavement rosées, la rougeur de ses paupières révélait l'insomnie de sa nuit et des larmes récemment répandues. Sa démarche avait une élégance native. Elle vint droit à Mme Gerbaud, l'embrassa tendrement, puis salua le négociant, qui la regardait avec mécontentement.

— Mon père et ma mère, dit-elle d'une voix douce, pardonnez-moi de venir vous interrompre, mais j'ai une prière à vous adresser.

— Ah! par exemple, le moment est bien choisi! fit M. Gerbaud avec dureté.

— Mon ami, écoutons-la! dit Mme Pauline, tournant vers son mari un regard suppliant, et, d'un sourire, elle encouragea sa fille adoptive à parler.

— Voici ce que c'est, reprit Ernestine. Quelques-unes de mes anciennes amies de pension m'ont beaucoup conseillé de donner des leçons de français et de piano, et je vous supplie de m'accorder la permission de suivre ce conseil.

Ces paroles causèrent un vif étonnement aux deux époux.

— Et... trouveras-tu des élèves, ma pauvre enfant?

— Je le crois, ma mère; mes amies m'en ont déjà proposé plusieurs.

— Tant mieux! Quant à moi, je donne mon consentement.

— Je vous remercie, mon père.

— Mais enfin pourquoi veux-tu donner des leçons?

— Je me suis aperçue avec peine que les affaires ne sont pas aussi brillantes ici qu'autrefois, et je voudrais pouvoir me rendre utile...

Vous m'avez fait donner de l'instruction et je serais bien heureuse, chers parents, que cela pût vous servir à quelque chose.

— Ah! ma fille! mon enfant bien-aimée! s'écria Mme Gerbaud en se levant et en se jetant dans les bras d'Ernestine, c'est bien, tu veux travailler pour nous... c'est beau cette pensée-là! Et, s'adressant à son mari : N'est-ce pas, c'est beau? reprit-elle.

— Je ne puis qu'approuver de tels sentiments, Ernestine, répondit le négociant avec quelque embarras. Nous ne sommes plus riches, et il est bon qu'une jeune fille sans fortune ne reste pas dans l'oisiveté.

(La suite au prochain numéro.) HIPPOLYTE PIRON.

Succès du jour : *Cœur d'artichaut! Peau de satin*, polkas; *Lèvres de feu! Fraises au champagne! Pazza*, valses de J. Klein

A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des meilleures maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

Il est préparé avec le plus grand soin et parfumé avec les fleurs les plus fines; son usage, de plus en plus répandu dans le monde élégant, prouve sa supériorité incontestable.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal, justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *deux francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *trois francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

LA MOSAÏQUE

Voici revenir le jour des étrennes, et, malgré la dureté des temps, ce bon et salutaire usage des petits cadeaux qui entretiennent l'amitié est heureusement loin de disparaître. C'est bien le moins, pour celui qui donne, d'espérer en retour un souvenir de celui qui reçoit. Mais, hommes, femmes ou enfants, nous sommes souvent oublieux, et c'est une sage précaution, pour celui qui offre un présent, de le choisir tel qu'il parle lui-même à la mémoire.

Au nombre de ces cadeaux, se placent en première ligne les recueils pittoresques, dont *la Mosaïque* est le type le plus nouveau et le plus complet, non-seulement par les gravures qui l'illustrent, mais aussi par le choix toujours irréprochable des mille et un sujets qui y sont traités. Publiée par livraisons, cette revue instructive et attrayante de tous les temps et de tous les pays, revient ainsi chaque semaine se placer sous les yeux de celui qui reçoit pour cadeau d'étrennes un abonnement, et frappe ainsi à la porte de son souvenir avec le nom du donateur.

Son prix modique (1) s'adresse à toutes les bourses, comme sa rédaction, variée à l'infini, la recommande aux personnes de tout âge et de toute condition.

La première année de ce recueil, que la mère peut sans crainte laisser sur la table de famille, et que l'homme d'études consultera souvent avec profit, vient d'être réunie en un volume qui sera, nous n'en doutons pas, accueilli avec grande faveur comme cadeau d'étrennes. A lui seul, c'est un ouvrage complet par la division même des sujets qu'il renferme, mais c'est en même temps le tome Ier de la plus intéressante bibliothèque que l'on puisse commencer. D'autres recueils du même genre ont déjà de nombreuses années d'existence, et, par ainsi, forment une collection coûteuse. *La Mosaïque* est dans la situation exceptionnelle d'en être à sa première année de début et s'offre par ce fait même à toute une génération nouvelle qui veut, peu à peu, se former une bibliothèque.

Nous ne saurions trop encourager une publication aussi moralement utile et nous lui souhaitons, pour le bien même du pays, où elle peut entretenir le goût des distractions instructives, tout le succès que méritent les soins apportés à sa rédaction et à ses gravures par les écrivains et les artistes les plus distingués. *La Mosaïque* porte pour devise ces deux mots : *Conscience, Science*. Tout son programme y est résumé.

(1) La première année de *la Mosaïque* forme un volume grand in-8° de 416 pages illustrées d'environ 350 gravures.

Broché	7 fr.
Relié	8 50
Relié richement, tranche dorée	10

Ajouter à ces prix 1 fr. 50 c. pour recevoir le volume *franco* dans toute la France.

En envoyant au directeur de la *Mosaïque* ou de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris, le prix du volume indiqué ci-dessus, en ayant soin d'y ajouter 1 fr. 50 cent. pour affranchissement, on le reçoit *franco* par retour du courrier.

Les abonnements pour l'année 1874 sont de 7 fr. pour Paris et 8 fr. 50 pour les départements. Les abonnés reçoivent une livraison sous couverture toutes les semaines. — Bureaux : 13, quai Voltaire, à Paris.

LES MENUS DE LA SAISON

Décembre.

MENUS DE PETITS DINERS DE FAMILLE

I

Brunoise au riz.
Civet de lièvre.
Rognon de veau rôti.
Champignons à la bordelaise.

Pour la brunoise, couper en dé du rouge de carottes, des navets, du céleri, des choux raves et des blancs de poireaux; faire revenir le tout au beurre et le cuire dans du bouillon. Au moment de servir, incorporer au potage quelques cuillerées de riz, également cuit dans du bouillon.

Les champignons à la bordelaise, après avoir été lavés dans de l'eau acidulée de vinaigre, égouttés et ciselés en dessus, sont mis à mariner pendant une heure dans de l'huile fine avec poivre et sel. On les cuit ensuite sur le gril, puis on les dresse sur un plat et on les sert arrosés d'une sauce faite d'huile chaude, persil et ciboule hachés menu, et filet de vinaigre ou jus de citron.

II

Potage de riz, purée de pois.
Soles Colbert.
Blanquette de veau.
Grives rôties.
Salade de légumes.

La sole Colbert, après avoir eu la tête et les parties menues de la queue enlevées, est fendue le long de l'arête, puis salée, farinée ou passée dans de la panure très fine et frite de belle couleur. En la servant, on introduit dans la fente pratiquée du beurre manié avec sel, poivre et jus de citron.

La blanquette de veau est élémentaire; elle se fait soit de morceaux de poitrine, soit d'émincé de veau déjà rôti. Dans ce dernier cas, il ne faut employer que du bouillon pour mouiller.

LES ÉTRENNES

LES LIVRES

Chacun de nous garde précieusement en son cœur le souvenir attendri de ses joies d'enfant, quand au grand jour des étrennes nos parents et ceux qui nous chérissent mettent en nos mains de mystérieux paquets de formes diverses, soigneusement empaquetés de papier blanc et ornés de faveurs roses, bleues, vertes. Avec quel empressement nous brisions ces faibles liens, nous déchirions cette enveloppe, et quels cris de surprise, quelles exclamations de bonheur quand apparaissaient à nos yeux la poupée mignonne, le polichinelle joyeux et les livres! les beaux livres à couverture rouge, brodée d'or, à belles tranches brillantes et remplis de superbes gravures. Les livres sont et resteront le cadeau le plus charmant. Les jouets se brisent, les livres restent. Du reste, jamais, je crois, on n'écrivit autant pour l'enfance et la jeunesse; jamais écrivains et artistes ne se mirent plus en frais d'imagination et de travail pour ces jeunes êtres si intéressants et si tendrement aimés. De véritables petits chefs-d'œuvre sont sortis depuis quelques années de la plume et du crayon de nos plus grands écrivains, de nos plus illustres dessinateurs.

Parmi les nouveautés qui vont faire leur apparition cette année, il en est qui sont destinées au premier âge : album d'images, petites histoires à la fois comiques et morales; d'autres s'adressent à l'adolescence : ce sont des livres de science amusante, ou de véritables petits romans aussi agréables à lire que véritablement moralisateurs.

Parmi ces derniers, j'ai à cœur de signaler à mes lectrices :

Les braves gens, par Girardin, un charmant volume dont les pages sont coupées par les plus ravissantes vignettes de Bayard.

C'est l'histoire bien simple, mais intéressante et touchante d'une famille de braves gens qui, dans un modeste coin de province, accomplissent sous la direction d'un père honnête, au cœur droit et franc, d'une mère intelligente, bonne, sans faiblesse et femme de grand cœur et de grand courage, la tâche qui incombe à chaque groupe de cette autre famille qui se nomme la société. L'auteur nous fait suivre ses braves gens dans toutes les phases de leur existence, depuis la naissance d'un fils, ardemment désiré, jusqu'au jour où ce fils revient au foyer après avoir payé largement sa dette à la patrie dans la dernière guerre. Rien n'est saisissant comme le récit du voyage de cette pauvre mère à la recherche du corps de son enfant qu'elle croit être victime d'une balle prussienne. Il y a là, et ailleurs, des pages qui respirent un souffle d'ardent et saint patriotisme, et plus d'un jeune cœur belliqueux battra sûrement en les lisant. Le style coloré, d'un entrain irrésistible, parfois d'une élévation remarquable, dans lequel est écrit ce livre; les incidents pleins de gaieté, les scènes attendrissantes et même dramatiques qu'il renferme, en font une lecture que ne dédaigneront pas les grandes sœurs et même les papas et les mamans de ceux à qui il sera offert. L'ouvrage coûte 5 fr. broché; cartonné en percaline à biseaux, tran-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ches dorées, 8 francs.

Le Violoneux de la Sapinière est également un très-intéressant récit dont la naïveté spirituelle répand sur l'œuvre entière un charme exquis. On trouve dans ces pages une suite de tableaux champêtres qui à eux seuls suffisent pour faire la fortune d'un livre. Les petits personnages que l'auteur, Mme Colomb, met en scène, prennent sous sa plume, tant les caractères sont bien tracés, l'importance de petits héros de romans. De fines et amusantes critiques sur les ridicules de la jeunesse, quand son éducation est mauvaise, amèneront souvent un joyeux rire sur les lèvres du lecteur. Comme *les Braves gens*, ces jeunes acteurs du *Violoneux* prennent part à la lutte héroïque soutenue par notre pays, et s'y couvrent de gloire. Je prédis au *Violoneux de la Sapinière* un très-grand et très-légitime succès. — Même prix que le précédent.

LES LIVRES D'ÉTRENNES. — Gravure extraite du volume : LA TERRE DE DÉSOLATION

La Terre de Désolation, excursion d'été au Groenland, par le docteur J.-J. Hayes, traduit de l'anglais par J.-M. L. Reclus.

Lorsque j'étais à cet âge où la soif de savoir agit toute-puissante sur l'esprit, qu'aucune préoccupation des choses de la vie ne peut distraire encore, je n'aurais pas plus avidement dévoré ce livre que je viens de refermer, toute palpitante d'émotions et la tête pleine des scènes fantastiques qu'il renferme, tableaux absolument fidèles d'un voyage d'été au Groenland.

Dans le livre du docteur Hayes, si habilement traduit par M. J.-M.-L. Reclus, tout est vrai, rien n'est inventé ; point d'incidents romanesques habilement amenés pour encadrer la description des phénomènes de la nature ; rien que le récit du voyage de *la Panthère* le long des côtes du Groenland jusqu'aux limites extrêmes de la navigation possible. Et cependant quel intérêt toujours soutenu, quelle variété dans les récits, quelles surprises continuelles réservées au lecteur, qui peut se dire : « Tout ce que je lis là s'est passé, dans tel endroit, à telle époque; celui qui m'en fait le récit en était le spectateur. »

Aussi tremble-t-on avec le narrateur et s'émerveille-t-on avec lui.

Chaque phrase du récit, chaque scène importante est reproduite par de magnifiques dessins qui ne doivent rien non plus à l'imagination, qui sont aussi le miroir fidèle de la vérité, car ils sont la reproduction de photographies prises sur les lieux mêmes.

Ce voyage, en effet, fut entrepris par M. William Bradfort, auquel ses célèbres tableaux de paysages polaires ont acquis une réputation si bien méritée, pour prendre sur place, à l'aide de la photographie, les images des scènes merveilleuses que la nature offre dans les régions polaires.

La relation du docteur Hayes, qui était un des compagnons de voyage du célèbre peintre, est enrichie, presque à chaque page, de dessins gravés d'après ces photographies, et donne une carte qui permet de suivre le chemin parcouru par *la Panthère* à travers les glaces.

Mes lectrices ont sous les yeux trois dessins extraits des ouvrages dont je viens de parler. Ces ouvrages sont édités par la maison Hachette.

MARIE DE SAVERNY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme la baronne de Saint-T..., à Trez... — Le prix des trois patrons que nous vous avons expédiés est de quatre francs cinquante.

Une ancienne abonnée. — Nous prenons note de votre demande. Le dessin que vous demandez est peut-être un peu grand pour le cadre de notre journal ; néanmoins nous espérons répondre bientôt à votre désir.

Mme Louis J., à M. — Impossible, à notre grand regret, de changer un supplément pour un autre.

PARIS. — A. SOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

Gravure extraite du volume : LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE.

Gravure extraite du volume : LES BRAVES GENS.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 103. Dimanche 21 Décembre 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE DE MESSE DE MARIAGE. 2. TOILETTE DE MARIÉE. — MODÈLES DE Mme ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

3. BRACELET PORTE-BONHEUR ET BAGUE

4. MOUCHOIR.

5. MOUCHOIR.

6. PANIER VALISE.

8. BOITE A CIGARES.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de messe de mariage. — Toilette de mariée. — Bracelet porte-bonheur et bague. — Deux mouchoirs de poche. — Panier valise. — Travail en application pour le panier valise. — Boîte à cigares. — Bande à broder pour la boîte à cigares. — Coiffure catalane avec deux vignettes explicatives du travail. — Chasuble d'enfant au tricot, avec deux vignettes explicatives. — Deux chemises de dame. — Éventail papillon. — Parure de matin. — Parure Mazarin. — Parure Quelus. — Parure Bigolette. — Blouse de nuit pour bébé. — Écran papillon. — Costumes pour fillette de sept ans, de neuf ans et de douze ans. — Costume de jeune garçon. — Toilette d'intérieur. — Église Saint-Front. — Portrait de Henri IV. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de broderies et de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de messe de mariage (mère de la mariée). — La jupe, unie, forme légèrement la traîne; elle est en satin couleur cuir de Russie, et bordée dans le bas d'une grosse ruche de même étoffe, doublée de satin bleu laqué formant rouleautés. Le corsage, à longues basques rondes, ouvert en cœur sur un plastron de velours, comporte le même ornement, c'est-à-dire ruchés et volants lisérés de satin bleu; le nœud de côté, assez court, est entièrement doublé de satin bleu assorti à la doublure des garnitures. — Modèle de Mmes Elise, 64, rue Richelieu.

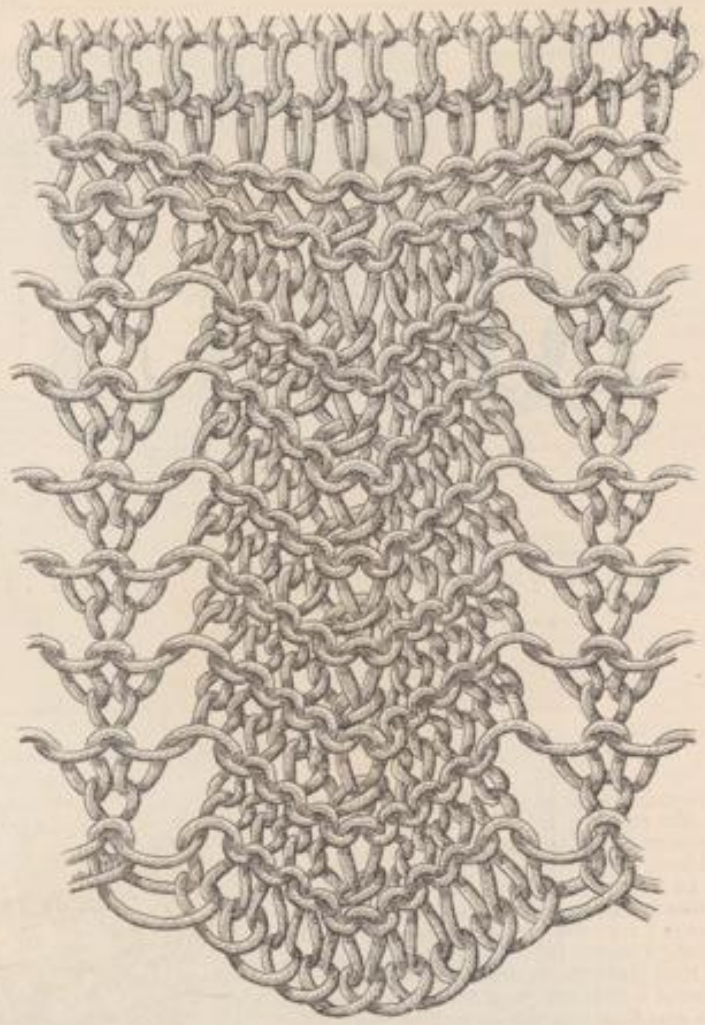
2. Toilette de mariée. — Cette toilette, dessinée chez Mmes Elise, est ravissante, quoique simple de forme. Sur un jupon en reps blanc, aux raies alternativement mates et satinées, retombe une longue tunique en satin blanc. Cette tunique, sans manches, s'ouvre en éventail sur un gilet de reps assorti à la jupe, ainsi que les manches. La tunique est relevée légèrement sur le côté, à l'aide d'une longue traîne de fleurs d'oranger à feuillage naturel; la traînasse part de l'épaule droite, s'arrête à la cambrure de la taille, pour revenir en guirlande sur le côté gauche. La ruche Médicis est en satin et en reps, avec intérieur en tulle illusion.

3. Bracelet porte-bonheur et bague, se joignant par une chaînette très-mince. Sur le bracelet, se trouve un relief très-délicat de deux nuances d'or, avec perle fine; la bague est dans le même style. La main est gantée du gant royal, dont la coupe particulière est irréprochable. Bracelet et gants sortent du magasin de Mme Leconte, 51, rue du Quatre-Septembre.

4-5. Deux mouchoirs. — Modèles de la Compagnie Irlandaise, rue Tronchet. — Le mouchoir n° 4 est encadré d'une applique de batiste grise écrue, coupée dans les coins par un carré de batiste rouge bien éclatant; comme innovation, le chiffre se trouve brodé sur ce coin, au lieu d'être appliqué sur le mouchoir.

Le mouchoir n° 5 est encadré d'une applique de batiste bleue, coupée aux quatre angles par une applique blanche; sur la bande bleue, les pois sont brodés en blanc, sur les carrés blancs en bleu; le chiffre, avec couronne, est tout blanc, le feston extérieur est blanc.

6-7. Panier valise. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Il s'ouvre en deux par le côté comme les mailles à la main; un côté peut être disposé pour contenir tous les instruments nécessaires au travail à l'aiguille; l'autre demeurera libre pour resserrer



10. DENTELLE GUIPURE POUR LA CATALANE.

7. MOITIÉ D'UN DES PANNEAUX DU PANIER-VALISE.

9. BANDE A BRODER POUR LA BOITE A CIGARES.

l'ouvrage, même un peu volumineux. J'engage à faire exécuter, en cuir ou en carton, une séparation mobile entre les deux parties de l'intérieur.

Le travail qui nous incombe est celui de la broderie extérieure des deux couvercles. Notre dessin 7 reproduit, en grandeur naturelle, la moitié d'un couvercle.

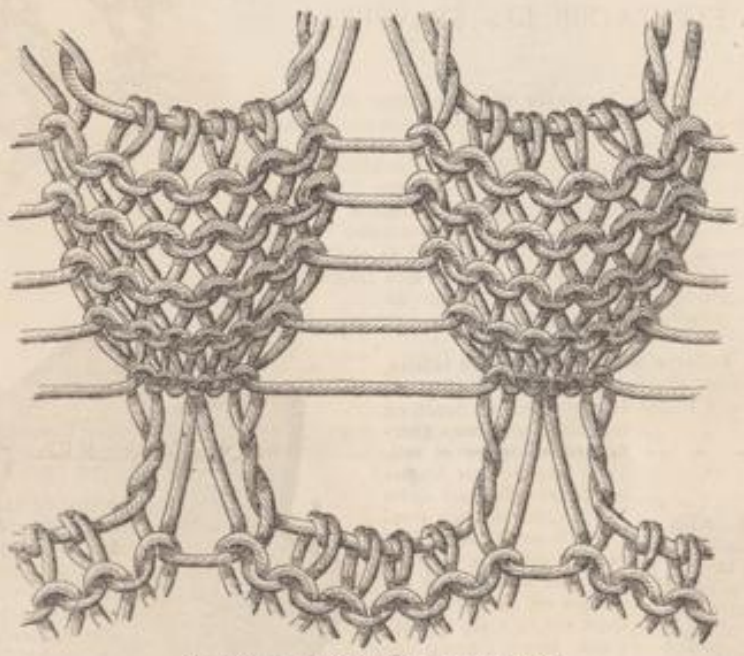
Nous prendrons du drap ou du cachemire de nuance à notre gré; nous ferons des appliques de drap blanc aux endroits indiqués sur le dessin, c'est-à-dire pour remplir les motifs du milieu de la rosace; ces appliques seront reliées à l'étoffe elle-même par un point de chausson fait avec de la soie cerise; l'encadrement du motif est fait au point de chaînette, avec de la soie floche noire ou de la chenille travailleuse; on peut encore prendre une petite soutache pour faire cet entourage, ainsi que celui qui forme les dents extérieures. Quant aux petites croix qui se trouvent dans les dents et à l'entourage, on les exécute au point de chausson avec fil lancé dans le milieu de chacun, en câblé mais ou gros cordonnet.

La fleur du milieu s'obtient par une applique de drap bleu brodée de câblé jaune.

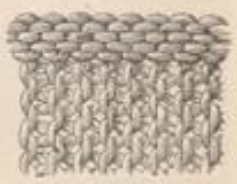
Quant au montage, rien de plus simple : vous vous procurez le panier, qui est en osier fin, et vous recouvrez chacun des panneaux du travail que vous venez d'exécuter, en le fixant à la colle ou par des points qui devront être cachés à l'intérieur par une légère doublure de soie.

8-9. Boîte à cigares. — Modèle de Mme Lecker. — Le modèle que nous publions est fort joli. Il se compose d'une monture en bambou ou en bois noir et d'une bande brodée, que nous allons exécuter nous-mêmes. La bande dont notre dessin 9 reproduit une partie en grandeur naturelle, se brode sur cachemire, de préférence à toute autre étoffe; le point russe, ou point à fils lancés, est celui qui s'y trouve en plus grande abondance; nous y trouvons aussi l'applique d'une mignonne soutache, ou mieux encore d'un fin cordonnet d'or, qui forme le cadre; les soies employées seront de nuances très-heurtées; on mariera ensemble le vert et le rouge, le bleu et le maïs, puis le bois pour les fleurettes; mais tout dépend du caprice et du goût de la travailleuse, qui peut laisser un libre champ à sa fantaisie et déployer tout son talent dans ce travail. Pour le montage, il faudrait se procurer la boîte toute préparée et y fixer la bande brodée, à la colle. Deux glands de soie attachés aux deux montants en bambou complètent l'ornementation de ce petit meuble.

13. CHAUSSON AU TRICOT.

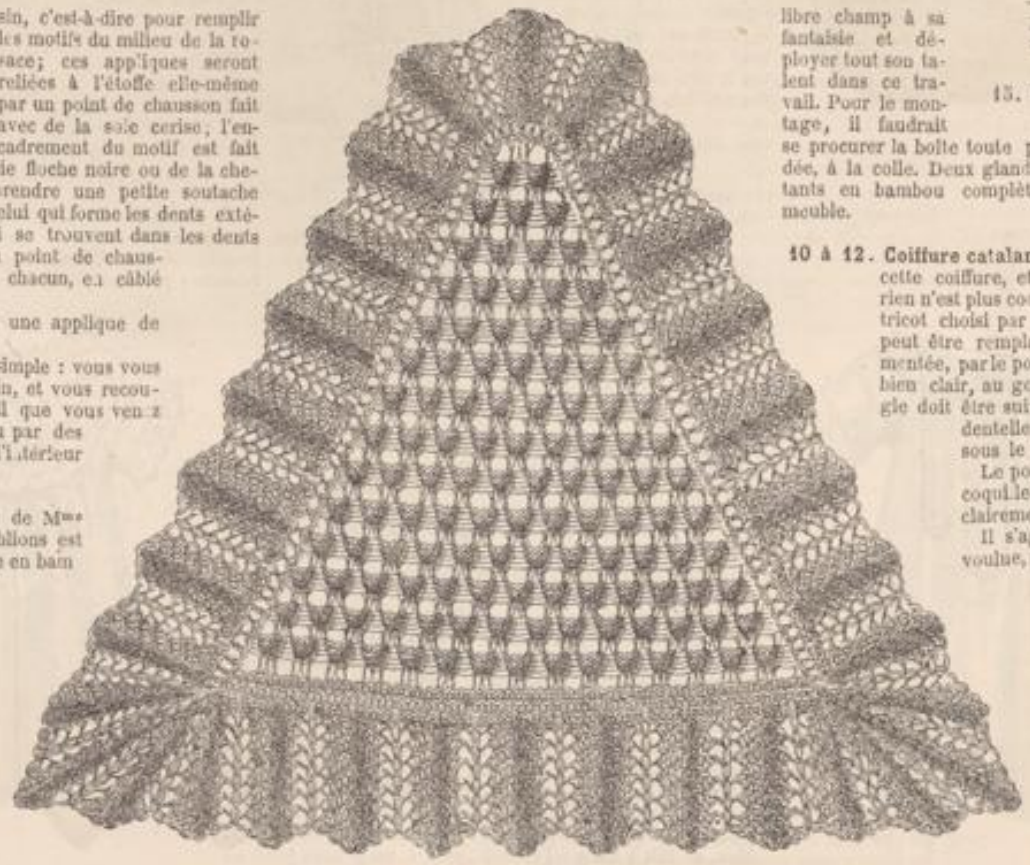


11. POINT DE TRICOT POUR LA CATALANE.



14. TRAVAIL DU PIED DU CHAUSSON.

15. TRAVAIL DU HAUT DU CHAUSSON.



12. COIFFURE CATALANE AU TRICOT.

10 à 12. Coiffure catalane au tricot — Ce n'est rien que cette coiffure, et c'est si léger, si neigeux, que rien n'est plus coquet comme coiffure d'intérieur. Le tricot choisi par nous est joli, à la vérité; mais il peut être remplacé, par une tricoteuse inexpérimentée, par le point de diamant ou tout autre point bien clair, au goût de la travailleuse. Le rectangle doit être suivi pour être encadré après par la dentelle, qui n'est autre que celui connu sous le nom de tricot gerbe.

Le point de la catalane est celui appelé coquille; notre dessin n° 11 l'indique bien clairement.

Il s'agit de monter d'abord la longueur voulue, puis de diviser ses mailles 6 par 6, entre chacune desquelles on fait une jetée d'abord, puis une double jetée, et enfin une triple jetée au dernier rang; arrivé à celui-ci, on tricote toutes ses mailles ensemble et on les réunit en coquilles, comme dans le dessin; il ne reste que 2 mailles; au rang suivant, il s'agit de recréer tout simplement, sur une grande maille tendue, les 6 mailles de la coquille qui doit se trouver dans l'intervalle, ce qui est très-facile en faisant 4 mailles sur la même maille de l'inter-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

18. ÉVENTAIL PAPILLON.

valle; les deux extrêmes dépendent de celle qui résulte des mailles réunies du rang précédent.

Dentelle gerbe. — Passons à la dentelle qui, quoique connue, sera expliquée pour les abonnées peu expertes en tricot.

Monter 32 mailles par gerbe.

Premier tour. — 2 mailles simples *, 1 passe, 1 surjet simple, 2 mailles ensemble (répéter cela trois fois); 1 passe, 1 maille simple (répéter cela trois, cinq ou sept fois); 2 mailles ensemble (répéter trois fois)*; terminer par 2 mailles simples; en laissant *ad libitum* trois, cinq ou sept fois, c'est pour permettre de faire la gerbe plus ou moins large; alors on diminuera à proportion les mailles de l'établissement.

2e *tour.* — Tout à l'envers, 4 mailles, 1 passe, 2 mailles ensemble, 24 mailles.

3e *tour.* — 2 mailles simples, 1 passe, 1 surjet simple, 24 mailles simples, terminer par 2 mailles simples.

4e *tour.* — Comme le deuxième.

5e *tour.* — Comme le premier.

6e *tour.* — Comme le deuxième.

7e *tour.* — Comme le troisième.

8e *tour.* — Comme le deuxième.

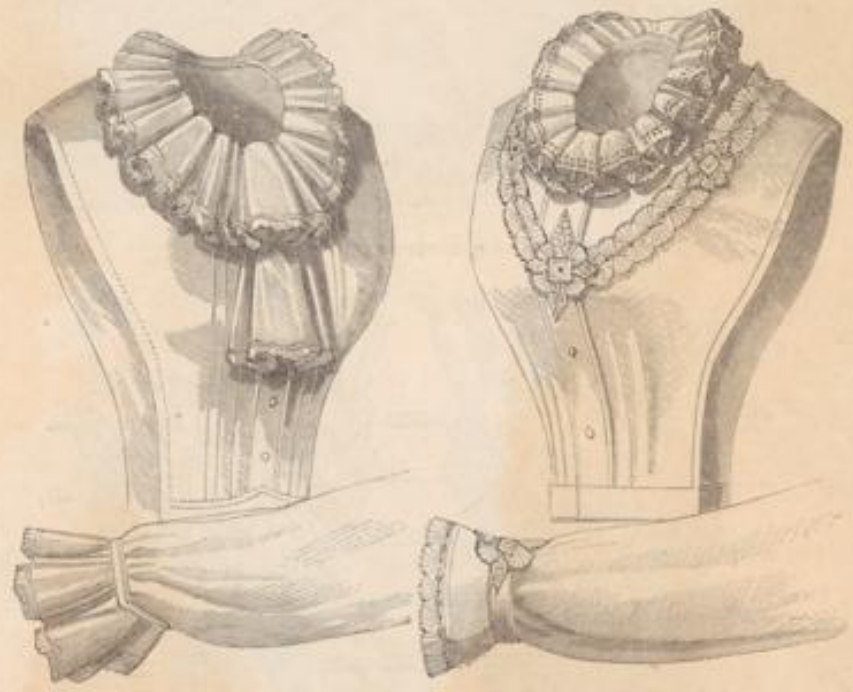
9e *tour.* — Comme le premier.

13 à 15. Chausson au tricot. — Il faut commencer, au tricot simple, à faire la petite semelle, qui doit être de forme identique à celle d'un petit soulier; puis relever les mailles tout autour et tricoter avec quatre aiguilles; on tourne tout autour en faisant une diminution de chaque côté du cou-de-pied, diminution obtenue, comme pour les bas, par un point rabattu sur l'autre, d'un côté, et deux points ensemble de l'autre, ou bien encore en commençant par le petit bout du pied, et tricotant à plat, en augmentant au commencement et à la fin de chaque tour; puis, arrivé à la fin du cou-de-pied, en tricotant

24. ÉCRAN PAPILLON.

dans le dessin 15.

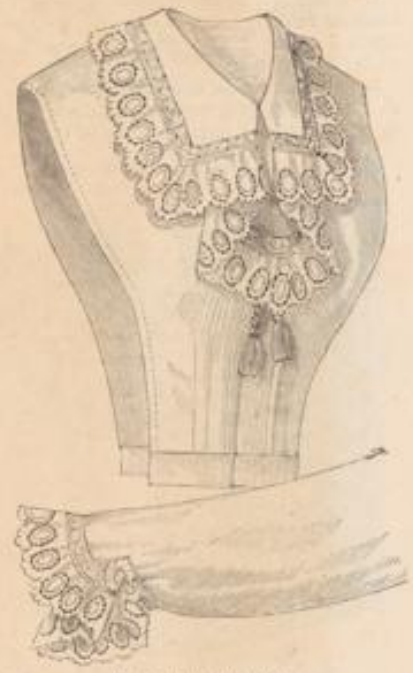
La petite dent de feston extrême se fait tout simplement à l'aide du crochet.



22. PARURE QUÉLUS.

21. PARURE RIGOLETTO.

19. PARURE DE MATIN.



20. PARURE MAZARIN.

16. Chemise de demi-toilette. — C'est à même le corps de la chemise et non en faisant empiècement rapporté que sont disposées les pattes. Ces pattes sont encadrées de petites bandes de broderie au plumetis et d'un ourlet en point turc ou d'une simple piqûre. Un poignet forme le haut; de ce poignet retombe une garniture dentelée, avec dentelle pour transparent, du meilleur effet.

17. Chemise de demi-toilette. — L'empiècement de cette chemise est nouveau et assez original; il se compose de deux bouillonnés d'étoffe encadrés d'une bande de broderie anglaise et rattachés par une petite bande piquée; la patte du devant est

23. BLOUSE DE NUIT POUR BÉBÉ.

16. CHEMISE POUR DEMI-TOILETTE.

deux bandes de chaque côté, bien pareilles toujours au point simple, réunir ces bandes par derrière, à l'aide d'une couture; par le même travail, réunir en dessous les deux lisières du tricot, ce qui formera la semelle. Lorsque le soulier est terminé, on tricote dans le haut, en travers, ce qui forme le bourrelet qui le domine, le travail du chausson étant en longueur, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par le dessin 14.

Ce petit chausson ou soulier doit être de laine de nuance vive : bleue, rouge, rose, à volonté. Quant à la petite guêtre, ou bas, qui en ressort, elle se fait en laine blanche excessivement fine; on la monte en rond, comme un bas, sur quatre aiguilles, ou à plat sur deux aiguilles; alors une couture bien soignée la fermera après coup.

Elle se fait tout simplement au tricot à côtes, 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers, et se monte à la hauteur voulue *ad libitum;* pour la dentelle, elle est du même travail, seulement les côtes sont plus serrées : 1 maille à l'endroit et 1 à l'envers s'alternant. Pour le point de la coulisse, on fait 1 rang à l'endroit, puis 1 rang avec jetée ou passe pour la coulisse, puis 1 rang à l'endroit, et on commence la dentelle, travail que vous comprendrez en regar-

17. CHEMISE POUR DEMI-TOILETTE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mame et Fladmarer imps à Paris.

1873 — N° 103

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Cavally, 6, Bd des Capucines.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

18.

également bou
notre supplém

18. Éventail
parties, sont e
perles d'acier
l'éventail, qui
lière et gland
d'acier. — Mo

19. Parure
sonnes dont le
les confections
renversé en ro
de petits plis
broderie, d'un
de l'autre; les
en toile assort

20. Parure

24. Écran
ces du haut,
marguerites b
trouve un gr
dentelle blanc
avec ornemen
de Mme Lecon

25. Toilette
line d'Irlande
en longs plis
de mousseline
trois petites
chaque côté d
velours de Sa
rement gonfl
devant, vienn
nues à l'aide
cette bande d
peu courts. L

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

également bouillonnée. — Nous en donnons le patron sur notre supplément.

18. Éventail papillon. — Les ailes, divisées en deux parties, sont en soie blanche et en soie violette brodée de perles d'acier scintillant. Une dentelle blanche entoure l'éventail, qui est monté en os ou en ivoire à jour. Cordelière et gland en soie violette et noire, avec ornements d'acier. — Modèle exclusif de Mme Leconte.

19. Parure de matin. — Cette parure convient aux personnes dont le cou est élancé et qui peuvent se permettre les confections et les robes à cols carcan. Elle est à poignet renversé en rouleau; le plastron, assez ouvragé, se compose de petits plis formant auréole, encadrés d'entre-deux de broderie, d'un côté, et d'un biais piqué avec bande festonnée de l'autre; les bandes qui s'appliquent sur le plastron sont en toile assortie au col.

20. Parure Mazarin. — Cette parure habillera parfaitement une personne un peu forte, à laquelle les petits cols conviennent peu; le col de notre parure Mazarin, en belle toile empesée, est encadré d'un entre-deux de broderie de Saxe, faisant tête à une garniture de même broderie, avec médaillons très à jour. Le jabot de cette parure est de même broderie, rattachée par une cordelière avec glands assortis.

On m'a demandé quelle différence je faisais entre la broderie anglaise et la broderie de Saxe; la première est tout à jour; dans la seconde, le plumetis accompagne les jours; cette dernière est plus riche et plus élégante.

Nous donnons sur notre supplément les patrons de la parure Mazarin.

Les patrons du corps de fichu peuvent parfaitement être utilisés pour les autres parures.

21. Collerette et manche Rigoletto. — Les colliers montants, emprisonnant le cou, ne conviennent pas à tout le monde; il faut être grande, svelte et avoir les épaules un peu basses pour se les permettre; cependant, la mode étant aux colliers Henri III, Médicis, ou autres de la même époque, il faut que tout le monde essaye de s'y conformer. Notre collier *Rigoletto*, tout en mousseline avec dentelle neige au bord, se rabat sur la robe et enveloppe le cou sans l'engoncer. Ce modèle, ainsi que celui de la manche, ne convient qu'aux toilettes du matin.

22. Parure Quélus, de même que le collier Rigoletto, elle se rabat sur l'encolure de la robe, mais les tuyaux en sont plus gros et plus fournis que ceux du Rigoletto; ils sont faits dans une bande de broderie anglaise fort à jour vers le bord; le corps de fichu est orné en collier d'appliques de broderie formant médaillons.

23. Blouse de nuit pour bébé. — Il faut que nos gentils bébés soient pomponnés pour la nuit et pour les matinées. Aussi notre modèle de chemise de nuit sera-t-il bien accueilli par les mamans; un emplècement à petits plis est encadré d'un biais à double piqûre; la patte, également plissée, est entourée d'une petite bande de broderie au plumetis, semblable à celle du col, qui est à coins brisés. Voir les patrons sur notre supplément.

25. FILLETTE DE DOUZE ANS. 26. FILLETTE DE SEPT ANS. 27. COSTUME DE GARÇON. 28. TOILETTE D'INTÉRIEUR. 29. FILLETTE DE NEUF ANS.

24. Écran papillon en soie noire et blanche. Sur les faces du haut, qui sont en soie noire, sont peintes des marguerites blanches; sur celles du bas en soie blanche se trouve un gracieux bouquet de roses; tout autour, une dentelle blanche. Le corps du papillon est en satin marron avec ornements dorés. Manche noir. — Modèle exclusif de Mme Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre.

25. Toilette de fillette de douze ans. — Robe de popeline d'Irlande gris argent. Le devant de la jupe est monté en longs plis plats régulièrement bagués sur une doublure de mousseline roide; sur la partie de derrière se trouvent trois petites garnitures montées en fronce, brodées de chaque côté d'un rouleauté de velours bleu, avec patte de velours de Saint-Étienne n° 100; le haut de la jupe est légèrement gonflé en ballon. Les basques du corsage, par devant, viennent se réunir sur le pouf, où elles sont retenues à l'aide d'un velours qui passe en dessous; en tête de cette bande de velours se trouve un joli nœud à pans un peu courts. Le corsage est, comme je l'ai dit, à longues basques, à tablier devant, presque à taille ronde derrière; il est orné en revers d'une petite fraise qui se rabat sur les épaules.

26. Toilette de fillette de sept ans. — Robe de popeline de Lyon gris perle. Sur l'ourlet de la jupe se trouvent de petites pattes rapportées, régulièrement espacées; ces pattes sont illustrées d'une légère broderie en soutache ou d'une applique de velours. La confection est longue; elle tient du dolman, dont elle a la manche, et de la tunique, dont elle a la jupe; celle-ci, fendue par derrière, est garnie d'un joli effilé chenille et encadrée de velours. Le corsage est à petites basques formant pattes; les manches font partie de ce corsage sans être montées en emmanchures. Devant, le vêtement se prolonge en redingote toute droite, la manche retournant comme celle d'un dolman.

27. Costume de garçon de sept à huit ans. — Ce modèle rappelle un peu le costume russe, mais sensiblement modifié. La blouse et le pantalon bouffant, attaché au-dessous du genou, sont en popeline, ou drap léger violet très-foncé, ou gris de fer. Le pardessus, croisé sur la poitrine, est en beau drap vert russe, avec ornement d'astrakan; une ceinture de cuir russe, avec large boucle, enserre la taille. De belles guêtres en drap vert, attachées par des boutons assortis à la boucle de la ceinture, cachent le bas. La toque, en drap vert, est bordée d'astrakan et ornée d'une aile de corbeau.

28. Toilette d'intérieur. — Robe en faille noire agrémentée de passementerie au crochet, perlée de jais. — Le devant de la jupe est monté en longs plis plats, un peu larges; sur le derrière, dans la partie du bas, nous trouvons trois volants réguliers, hauts à peine de 20 à 25 centimètres. La tunique est très-retroussée en pouf, grâce à deux écharpes qui, partant des côtés, viennent se rattacher en dessous du pouf. Le corsage, à longues basques arrondies, est garni en bretelle d'une passementerie assortie à celle de l'écharpe, il est montant et terminé par un col carcan, au milieu duquel s'enfouit une ruche de tulle illusion bien claire et bien épanouie. — Modèle de Mme Élise, 64, rue de Richelieu.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

29. Toilette de fillette de neuf à dix ans. — Robe de drap bleu marine. La jupe, peu ample, légèrement gonflée par derrière, est garnie tout autour d'un large biais de velours bleu, assorti de nuance, mais plus foncé que la jupe; ce biais se prolonge sur les côtés en quilles agrémentées de boutons drapés. Corsage-veste à basques arrondies ornées de velours en bande n° 60; des bretelles de velours, avec motifs dans le bas, sont posées sur le corsage, qu'un grand col marin, tout en velours, vient compléter; une fraise en broderie ressort de ce col et garnit le cou de l'enfant.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de visite. — Jupe de velours nacarat; cette jupe unie est très-ample et forme une traîne bien accentuée. Tunique de satin noir, formant tablier, arrondie par devant, relevée complétement vers le pouf pour retomber en écharpe aux plis contrariés dans toute la longueur. Cette tunique est encadrée d'une dentelle perlée de jais, dominée elle même par un petit agrément de passementerie, également perlée de jais. Casaque très-ajustée en velours noir, à basques fendues derrière et sur le côté, ornée d'une ruche dentelle perlée de jais, assortie, autant que possible, à celle de la tunique; une fourragère, qui prend son point de départ à la taille, redescend sur la basque, qui elle-même s'appuie sur des pans en velours retombant sur la tunique. Chapeau Angot en satin noir liséré de velours nacarat, avec grande plume d'autruche naturelle partant du sommet du chapeau pour retomber en traîne sur la nuque.

Toilette de promenade. — Jupon de satin noir, faisant légèrement la traîne, les lés de devant sont montés en longs plis plats bien réguliers; les plis de derrière sont recouverts par trois étages de volants très-fournis en fronces, et montés à tête. Tunique et corsage en velvetine couleur bleu-serpent, encadrée d'une bande de trois centimètres en peau de renard argenté, en vison ou en marmotte. La casaque, de forme hongroise, est enrichie de brandebourgs en ganse perlée, avec olives assorties; la fourrure qui l'ornemente n'a que deux centimètres; chapeau de velours bleu-serpent, comportant pour ornement une bande de fourrure assortie à celle de la robe et un panache de plumes bleues.

PLANCHE DE PATRONS ET DE BRODERIES

Notre planche de supplément contient les patrons suivants.

Brassière anglaise en broderie.
Deux bordures en soutache pour robes, confections, etc.
Bonnet d'enfant, en application sur tulle.
Col de dame, en guipure Richelieu.
Dessus de porte-cigares.
Carrés de mouchoirs au plumetis.
Bavoir en soutache.
Deux alphabets au plumetis.
Blouse de nuit pour enfant, d'après le dessin 23 du journal.
Parure Mazarin, d'après le dessin 20 du journal.
Chemise de dame, d'après le dessin 17 du journal.
Corsage et tunique courte, d'après le dessin 3 du numéro du 7 décembre.

Nous donnerons sur nos prochains suppléments de janvier des patrons pour corsages, confections, chemises d'homme, etc.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

LES ÉTRENNES

Je crois être agréable à nos abonnées en remplaçant aujourd'hui mes descriptions de toilettes et mes petits conseils par la revue des étrennes que j'ai promise et que j'ai commencée dans le dernier numéro.

Aujourd'hui, d'ailleurs, je reste dans le cadre du Courrier de la Mode, en parlant à mes lectrices des objets d'étrennes qui se rapportent à la toilette féminine en général, ce que je nommerai volontiers les étrennes raisonnables. En effet, je trouve, pour ma part, très-intelligent, lorsqu'on a à faire un cadeau à une personne qui vous touche de près et avec laquelle le décorum et le convenu peuvent être mis de côté, de chercher d'abord le côté utile et pratique de ce cadeau. Quelle est la nièce, par exemple, qui ne serait satisfaite de recevoir, au premier jour de l'an, d'un oncle ou d'une tante qui l'aiment tendrement, une jolie robe de foulard pour dîner ou spectacle; une élégante robe de cachemire de l'Inde, dont la nuance est si douce, le tissu si moelleux, et qui fera une si jolie toilette de promenade; ou bien encore, mademoiselle, vous qui cherchez un objet qui soit réellement agréable à un grand frère très-recherché dans sa mise, ainsi qu'il convient à un jeune merveilleux, je vous signale les cache-nez en foulard pongé d'un blanc laiteux et dont les bouts se terminent par un effilé pris dans le tissu; ces cache-nez coûtent 15 francs par 1 mètre de large. Il y en a de 1 mètre 10, 2 mètres et au-dessus; le prix s'élève en proportion.

Puis, pour un père à qui on veut faire une surprise, je citerai le Bandanos des Indes pour la poche, à 102 fr. la douzaine; les foulards Corah des Indes, à 96 fr. la douzaine; les foulards écrus, carrés sur 95 centimètres, à 12 fr. pièce. Puis de jolis petits foulards de poche pour les jeunes gens ou pour accompagner les toilettes de matin, avec bordure de couleur, à différents prix. Tous ces foulards se trouvent contenus dans de jolies boîtes et expédiés *franco* contre mandat ou timbres.

Je n'oubliais qu'une chose, comme le singe de la fable : d'éclairer ma lanterne, c'est-à-dire de rappeler à mes lectrices que tous ces objets, déjà en partie connus d'elles, se trouvent à la maison de l'*Union des Indes*, 1, rue Auber.

Un dernier renseignement encore : pour avoir des échantillons du cachemire de l'Inde, coûtant, ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, le prix unique de 11 fr. 50, comme pour les échantillons de foulard, il est nécessaire de se faire inscrire au plus vite pour éviter un retard. Tous les envois sont contenus dans des boîtes élégantes et solides.

BIJOUX, GANTS, OBJETS DE FANTAISIE

Bien que les bijoux ne puissent être classés dans les étrennes *utiles*, il est certain qu'ils font partie intégrale de la toilette ou tout au moins de la parure de la femme. D'ailleurs, nul ne contestera que le bijou ne soit toujours un cadeau à sensation, à plus forte raison un bijou nouveau, artistique et de bon goût.

C'est à ce triple point de vue que je recommande les bijoux de Mme Leconte. On ne trouvera peut-être pas chez elle la rivière étincelante coûtant une fortune, les pendants d'oreilles d'un prix fabuleux, des émeraudes grosses comme le pouce, ou des aigrettes, des médaillons d'une grande valeur; mais ces magnificences, on va les chercher chez les bijoutiers en renom; à moins d'exception, ce sont des cadeaux de corbeille à l'époque d'un mariage, et non pas des cadeaux d'étrennes; tandis qu'un bracelet à la mode du jour, une broche originale, des boutons de manchettes distingués, des boucles d'oreilles nouvelles sont justement les objets qui peuvent être offerts.

Notre journal contient aujourd'hui un dessin représentant une main gantée et ornée d'un bracelet porte-bonheur au fin relief ciselé en or de deux tons, représentant une branche de fleurs, dont le centre est une fleurette en perles fines; la bague, qui est attachée au bracelet par une mince chaînette, est du même style. Rien n'est charmant comme ce bijou. Le prix n'en est pas très-élevé : 295 fr., je crois.

J'ai vu, chez Mme Leconte, des bracelets porte-bonheur en or avec croix en or qui pend le long du bras, des boucles d'oreilles créole, qui vont à ravir, ne coûtant que 50 et 60 fr.; bref, un assortiment de bijoux à des prix réellement très-modérés, et dont le bon goût et le dessin sont irréprochables. Le meilleur moyen de s'en convaincre est de demander à Mme Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre, les photographies de ces bijoux; elle s'empressera d'adresser ces dessins *franco* à toutes les personnes qui lui en feront la demande.

J'ai déjà parlé des jolis sachets à gants dans lesquels la même maison (la parfumerie Ninon) expédie ses douzaines et ses demi-douzaines de gants. J'ajouterai seulement que, pour être encore mieux renseigné à ce sujet, il suffit de demander un tarif imprimé désignant le prix de chaque espèce de gants. De cette façon, on peut faire, d'après ces prix, telle ou telle combinaison pour la composition du sachet.

Choisir, par exemple, sur douze paires, trois paires de gants régénération pour les courses du matin, trois paires du gant royal pour les visites, trois paires de gants à huit ou cinq boutons en nuances claires pour le soir, deux paires de gants frileux pour les grands froids, une paire de gants de cachemire. Voilà un ensemble qui satisferait à tous les désirs de l'heureuse jeune fille ou jeune femme à qui ce joli cadeau serait offert.

J'aurais vraiment trop à faire si je voulais détailler ici toutes les jolies choses que contient le magasin de Mme Leconte. Je ne saurais oublier cependant les éventails, plus charmants les uns que les autres et de toutes les formes. Le journal publie, du reste, dans ce numéro, un dessin représentant l'éventail papillon, une nouveauté toute *nouvelle;* celui qui est dessiné, est en soie de deux nuances, violette et blanche, avec ornements d'acier. Il en est d'autres tout noirs qui sont d'une élégance merveilleuse. Quand la main agite ces éventails, l'illusion est complète; on dirait un papillon voltigeant. Voilà un éventail qui fera plus d'une fois comparer un joli visage à une fraîche fleur! Puis encore les écrans du même style, se fermant et se repliant sur eux-mêmes; puis encore l'éventail géant, sur soie noire, avec peinture originale, amours joufflus, coquettes bergères, etc., etc.

Faut-il parler aussi des flacons aux mille facettes, des porte monnaie en écaille, en ivoire, des carnets de bal, des mille riens charmants que j'ai vus, mais qu'il m'est impossible de décrire tous? Non. Il me suffit d'ajouter que mes lectrices n'ont qu'à entrer en rapport direct avec Mme Leconte. Elles sont sûres de trouver dans cette maison une obligeance parfaite et une bonne foi irrécusable. Je répéterai ce que j'ai dit plus haut, c'est que Mme Leconte expédie *franco*, lorsque la commande atteint 18 fr., en envoyant le montant dans la lettre de commande, en billets ou bon de poste, et *franco* en remboursement, à partir de 28 fr.; au-dessous de 18 fr., ajouter 50 c. ou 1 fr.

LES LIVRES D'ÉTRENNES. — LA MOSAÏQUE

MONUMENTS HISTORIQUES. — L'ÉGLISE SAINT-FRONT A PÉRIGUEUX (extrait de *la Mosaïque*).

LES JOUJOUX

Il faut songer aussi à nos bébés, qui aiment tant les joujoux et qui dévorent des yeux, ces jours-ci, les étalages splendides de nos magasins du boulevard.

Cette branche de l'industrie parisienne s'est développée de telle sorte, que, grâce au ciel, la France ne se trouve plus tributaire de l'Allemagne, et que nos marchands de jouets peuvent, s'ils le veulent, en s'inspirant d'un véritable patriotisme, n'offrir à leurs jeunes clients que des étrennes sortant d'ateliers français, ouvrages d'ouvriers français.

Comment énumérer les créations nouvelles de cette industrie? On s'aperçoit aisément que les idées sont tendues vers l'avenir et que tous veulent cet avenir glorieux; jamais on ne vit tant de boîtes de soldats, tant de camps fortifiés avec pont-levis, casemates, bastions garnis de leurs canonniers, la main sur les pièces d'artillerie; tant de canons, de mitrailleuses; de véritables canons avec des charges toutes prêtes et... inoffensives, mais dont le bruit fait tressaillir les jeunes cœurs de nos futurs vengeurs.

Mais ces joujoux-là font peur aux mères; désignons plutôt ceux qui instruisent en amusant, tels que les lotos géographiques, historiques, le loto musical avec lequel on apprend les notes, les principes de musique, étude préliminaire toujours aride, sans se douter même qu'on apprend quelque chose.

Le petit télégraphe de salon à l'aide duquel on correspond d'un bout d'une pièce à l'autre sans parler, ce qui ne saurait déplaire aux grandes personnes, que le bruit des écoliers en vacance fatigue, et aussi du premier au second étage, au moyen de fils conducteurs.

Puis encore la sculptomanie. Dans une boîte se trouve une certaine quantité de moules creux, dans lesquels l'enfant introduit de la cire à modeler; il en retire bientôt une jolie sculpture, et sa joie est complète, car il se croit un grand artiste.

Je veux dire un secret aux petits malins qui aiment à mystifier leur monde. On a imaginé des verres doubles composés de deux lames de verre; entre ces deux lames circule un liquide rouge simulant si bien l'eau rougie, que si on fait le geste de jeter ce verre de vin sur la jolie robe de sa petite sœur, celle-ci pousse un cri d'effroi, croyant sa belle toilette perdue. La surprise est complète et l'illusion aussi.

Voici une petite *tromperie* plus agréable. Vous dites à votre maman, mademoiselle, que vous lui avez fait cadeau, pour ses étrennes, d'une belle carafe, et vous ajoutez : « Personne ne doit s'en servir avant vous, ma chère mère. » On se met à table et maman prend la carafe pour se verser de l'eau. Aussitôt la carafe joue, avec une grande perfection, la valse du *Danube bleu*. N'est-ce pas gentil?

Si je ne dis rien des poupées, c'est que tout le monde en sait autant que moi sur ce sujet; j'aime mieux revenir à cet autre objet d'étrennes, qui est le plus désiré, j'aime à le croire, du moins, par le plus grand nombre de nos enfants.

Ce sont :

LES LIVRES

Je continue ma revue des publications nouvelles en recommandant à mes lectrices :

Une Sœur, par Mme de Witt, née Guizot. Les esprits sérieux, les âmes s'ouvrant facilement aux émotions douces, liront ce livre avec un plaisir extrême. C'est bien là l'œuvre d'une *femme* au cœur élevé, à l'esprit éminent. Une femme seule pouvait concevoir et tracer de sa plume convaincue et éloquente le portrait de cette jeune fille, véritable héroïne de l'amour paternel, et dont le caractère biblique (le mot n'est pas trop fort) saisit par sa grandeur.

Le *côté humain* de ce type charmant est cependant mis en relief dans ce récit avec une habileté digne des meilleurs écrivains et des plus fins observateurs; voilà peut-être le secret du charme répandu sur l'ouvrage de Mme de Witt. — 5 fr. broché, 8 fr. relié. J'oubliais de dire que *Une Sœur* a été illustré par Bayard, avec le talent habituel de cet artiste.

Les Enfants pendant la guerre est un recueil de petites pièces de vers, gracieuses, vives, amusantes, faciles à retenir et dues à la plume de M. Jousselin, conseiller à la cour d'appel de Paris. Si l'on s'étonne qu'un homme remplissant d'aussi graves fonctions, occupant un poste aussi élevé, ait daigné condescendre à parler à l'enfance *et*, surtout, ait trouvé les accents attendris qui touchent son cœur, les vives saillies qui l'égayent, je dirai : « ce livre est l'œuvre d'un père, mais d'un père que la nature a doué, aussi bien du côté du cœur que du côté du talent. » Je voudrais pouvoir transcrire au moins l'une de ces petites pièces, mais l'espace me manque, et mes lectrices n'y perdront rien, toutefois, car je leur promets, dans un prochain numéro, de leur donner une des ravissantes poésies de M. Jousselin, intitulée : *le Printemps*.

La Bibliothèque rose, bien connue de nos enfants, s'est augmentée de quelques volumes dignes de figurer avec les précédents. Ce sont, entre autres : *Les Quatre pièces d'or*, de Mme Julie Gouraud. C'est l'histoire très-simple d'une petite paysanne normande dont la vie est tour à tour semée d'épreuves et de douces consolations, et qui s'adresse surtout aux jeunes filles de dix à douze ans, plus capables d'apprécier les sentiments que contient ce livre. Puis encore *le Petit chef de famille*, par Mlle Zénaïde Fleuriot. « Si Peau-d'Ane m'était contée, j'y prendrais un plaisir extrême, » a dit avant moi un esprit charmant. Je puis, dans le même sens, dire aussi que je me suis réellement amusée en lisant *le Petit chef de famille*. De la grâce, de la gaieté, une gaieté vive et spirituelle, des mots d'enfants adorables, un parfum de naïveté exquis, font de ce volume un petit chef-d'œuvre qui sera lu et relu bien souvent par plus d'une petite fille qui croira avoir servi de modèle à l'auteur.

Dans l'extrême Far West, aventures d'un émigrant dans la Colombie anglaise, également de *la Bibliothèque rose*, mais destiné plus spécialement aux jeunes collégiens. C'est le récit des aventures extraordinaires d'un chercheur d'or, récit véridique cependant, en dépit de son étrangeté et des incidents émouvants qu'il renferme.

Pour Mlle Bébé, je recommande un joli volume-album ayant pour titre *Mademoiselle Jacasse*.

C'est l'histoire des malheurs de toutes sortes causés par les indiscrétions d'une petite bavarde, suivie dans tous ses incidents par le crayon d'un habile artiste, Bertall, dont les dessins reproduisent et rendent frappantes toutes les péripéties de cette lamentable histoire.

Il me reste aujourd'hui trop peu d'espace pour parler comme il conviendrait d'un livre, non moins intéressant pour les collégiens studieux que pour les parents eux-mêmes. C'est le récit du voyage de Stanley à la recherche de Livingstone intitulé : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*. Je donnerai, dans notre prochain numéro, une analyse de cet ouvrage illustré, magnifique cadeau d'étrennes.

Pour le prochain numéro encore, je me propose de vous parler de trois nouveau volumes de la *Bibliothèque des merveilles* : *l'Envers du théâtre*, *la Photographie* et *les Machines*.

Je ne saurais oublier dans ma revue des livres d'étrennes le charmant volume que forme l'année de *la Mosaïque*. Dans le numéro précédent, on a dit à nos abonnées ce qu'est cette publication intéressante entre toutes. Je rappelle seulement que *la Mosaïque* est à elle seule une *bibliothèque* dont le premier volume vient de paraître. Il coûte, relié, 8 fr. 50, et à tranches dorées, 10 fr. (Ajouter 1 fr. 50 pour le port.) Adresser les demandes à l'administration de *la Mosaïque* ou de *la Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire.

MARIE DE SAVERNY.

LES LIVRES D'ÉTRENNES — LA MOSAÏQUE

HENRI IV A L'AGE DE QUARANTE-HUIT ANS

Fac-simile d'une gravure de Thomas de Leu, par M. Huyot (extrait de *la Mosaïque*).

Le programme de *la Bibliothèque d'éducation et de récréation* se définit en peu de mots : l'esprit sans fiel, la gaieté sans malice, la perpétuelle préoccupation de ne rien dire qui puisse offenser les susceptibilités les plus promptes à s'alarmer, le souci constant de se garer d'un double écueil, la niaiserie sentimentale et le genre ennuyeux; bref, le succès cherché, poursuivi et obtenu en dehors de tout ce qui est malsain, à n'importe quel degré. Tel a été, en effet, le but que la librairie Hetzel s'est proposé et qu'elle a fixé comme règle invariable à ses collaborateurs.

On sait quel a été le résultat, on sait comment des écrivains tels que MM. Jules Verne, Jean Macé, P.-S. Stahl, Jules Sandeau, Erckmann-Chatrian, Lucien Biart, Legouvé, Hector Malot, Prosper Chazel, et tant d'autres, ont renouvelé la littérature du premier âge, d'abord dans *le Magasin d'éducation et de récréation*, puis dans les livres justement célèbres qui se sont groupés autour de l'œuvre mère. L'année nouvelle tient les promesses de ses devancières avec un éclat, nous allions dire une prodigalité, que nous sommes heureux de constater.

Il est difficile d'établir une hiérarchie parmi ces excellents livres, dont pas un n'est sorti des mains de l'éditeur sans avoir subi un vigilant contrôle. Cependant, nous croyons devoir signaler l'*Histoire d'une maison*, de M. Viollet-le-Duc, qui sera demain l'un des classiques de la *Bibliothèque d'éducation et de récréation*. M. Viollet-le-Duc n'a pas cru déroger en écrivant pour nous tous une œuvre qui est le plus aimable et le plus charmant enseignement. Nul ne s'était avisé, avant lui, de raconter comment se fait une maison; combien de qualités multiples sont nécessaires à l'architecte, et, au premier rang de toutes, l'esprit de suite, de méthode, la clarté du jugement et du coup d'œil.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Entre frères et sœurs, de Lucien Biart, un romancier dont la réputation est faite, est un modèle de science amusante. M. Lucien Biart a voulu montrer ce que les savants semblaient avoir pris le parti d'ignorer, que l'esprit et le style ne nuisent pas au savoir, et aucun de ses petits lecteurs ne lui en saura mauvais gré.

Avec le capitaine de frégate Louis du Temple, nous entrons dans le domaine de la science élevée; mais la clarté qu'il y porte la rend accessible à tous. *Les Sciences usuelles et leurs applications mises à la portée de tous*, forment un traité de mécanique complet, d'une clarté remarquable, qui initiera aux secrets du travail et de l'industrie moderne, sans fatigue et avec la garantie d'un enseignement irréprochable.

Ajoutons que ces excellents livres, dont nos lectrices trouveront plus loin la nomenclature, sont d'un goût et d'une richesse irréprochables. La librairie Hetzel, — et il convient de l'en féliciter, — n'a rien épargné pour que l'esprit et les yeux, sans compter le cœur, trouvent à se satisfaire un plaisir égal.

Étrennes musicales : œuvres du célèbre maestro J. Klein.

Les Menus de la Saison

Décembre.

LE RÉVEILLON

Ce repas a cela de particulier, dit Grimod de la Reynière, qu'il n'est ni un déjeuner, ni un dîner, ni un souper, c'est un *réveillon*, ce mot dit tout. Il n'a lieu qu'une fois l'an, et a été institué pour réparer les forces des fidèles, alors qu'en leur entier ils entendaient les offices de minuit.

MENU D'UN RÉVEILLON

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Saucisses. — Andouilles. — Boudins blancs et noirs.
Pieds de cochons aux truffes et pistaches.
Poularde au riz.
Côtelettes de porc frais aux cornichons.
Langue à l'écarlate.
Salade de légumes.
Crème.
Tarte et tartelettes.
Dessert.

Le cochon joue un très-grand rôle dans ce Menu. Il doit en être ainsi pour qui veut se maintenir dans la tradition. Cette règle nous vient des premiers chrétiens. Ils l'établirent sans doute pour se distinguer des juifs auxquels leur loi interdisait l'usage du porc.

LE BARON BRISSE.

A NOS LECTRICES

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro la suite du roman de Mlle Zénaïde Fleuriot, *Un Cœur de mère*, ainsi que la suite de *la Fille adoptive*. Nous reprendrons, à partir du 1er janvier, la publication régulière des articles de Mme la comtesse de Bassanville, et les Conseils si pratiques et si appréciés du docteur Izard.

Nous rappelons à nos abonnées l'offre que nous avons déjà faite d'envoyer *gratuitement* un de nos numéros, à titre d'essai, à toutes celles de leurs parentes et de leurs amies qu'elles voudront bien nous désigner. Nos lectrices se feront ainsi les propagatrices de notre œuvre dont le succès va grandissant chaque jour.

ÉTRENNES 1874

J. HETZEL & Cie

18, RUE JACOB, A PARIS

BEAUX ET BONS LIVRES ILLUSTRÉS

POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE, PAR NOS MEILLEURS ÉCRIVAINS

RELIURES ÉLÉGANTES — PRIX MODÉRÉS

Bibliothèque de Mademoiselle Lili et de son cousin Lucien

39 ALBUMS-STAHL — GR. IN-8° SUR FOUR VÉLIN

Premier Age.

ALPHABET DE MADEMOISELLE LILI. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
ARITHMÉTIQUE DE MADEMOISELLE LILI. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
LA JOURNÉE DE MADEMOISELLE LILI. — Cart., 3 fr.; rel. 5 fr.
LES COMMANDEMENTS DU GRAND-PAPA. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
LES PREMIÈRES ARMES DE MADEMOISELLE LILI ET DE SON COUSIN LUCIEN. — Cart., 3 f.; rel., 5 f.
VOYAGE DE DÉCOUVERTES DE MADEMOISELLE LILI ET DE SON COUSIN LUCIEN. — Cart., 5 fr.; rel., 7 fr. 50.
VOYAGE DE MADEMOISELLE LILI ET DE SON COUSIN LUCIEN AUTOUR DU MONDE. — Cart. 5 fr.
Mlle PIMBÊCHE. — Cart., 2 fr.; rel., 3 fr. 50.
ZOÉ LA VANITEUSE. — Rel., 2 fr. 50.
LE ROI DES MARMOTTES. — Cart., 2 fr.; rel. 3 fr. 50.
JEAN LE HARGNEUX. — Rel., 2 fr. 50.
HECTOR LE FANFARON. — Rel., 2 fr. 50.
MONSIEUR TOC-TOC. — Cart. 3 fr.; rel., 5 fr.
LE PETIT DIABLE. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
BONSOIR, PETIT PÈRE. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
L'OURS DE SIBÉRIE. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
MADEMOISELLE MOUVETTE. — Cart., 5 fr.; rel., 7 fr. 50.
LA RÉVOLTE PUNIE. — Cart., 5 fr.; rel., 7 fr. 50.
LE ROYAUME DES GOURMANDS. — Cart., 5 fr., rel., 7 fr. 50.

ALBUMS EN COULEUR

AU CLAIR DE LA LUNE. — Cart., 1 f. 50; rel., 3 f.
CADET ROUSSEL. — Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
IL ÉTAIT UNE BERGÈRE. — Cart., 1 f. 50; rel., 3 f.
MONSIEUR CÉSAR. — Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
HECTOR LE FANFARON. — Cart., 1 fr. 50; rel. 3 fr.
LE MOULIN A PAROLES. — Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
JEAN LE HARGNEUX. — Cart., 2 fr.; rel., 3 fr. 50.
HISTOIRE D'UN AQUARIUM ET DE SES HABITANTS, par VAN BAPTISSEL. — Dessins par BECKER. — Rel., 8 fr.
LES BONNES IDÉES DE MADEMOISELLE ROSE. — Dessins par DETAILLE. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
JOURNAL DE MINETTE. — Histoire d'une mère et de ses enfants. — Dessins par COINCHON. — Bradel, 3 fr.; cart. riche, 5 fr.
LA BOITE AU LAIT. — Dessins par FROMENT. — Bradel, 3 fr.; cart. riche, 5 fr.
HISTOIRE D'UN PAIN ROND. — Dessins par FROMENT. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
LE PETIT TYRAN. — Dessins par MART. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
PIERROT A L'ÉCOLE. — Dessins par FATH. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
CAPORAL, LE CHIEN DU RÉGIMENT. — Dessins par LANÇON. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
LES PETITES AMIES. — Dess. par O. PLETSCH. — Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
LA BELLE PETITE PRINCESSE ILSÉE. — Dessins par FROMENT. — Cart., 5 fr.; rel., 7 fr. 50.
AVENTURES SURPRENANTES DE TROIS VIEUX MARINS. — Dessins par GRISET. — Cart., 5 fr.; rel., 7 fr. 50.
LE PREMIER LIVRE DES ENFANTS. — Exercices de lecture. — Contes. — Fables. — Splendide Alphabet dessiné par THÉOPHILE SCHULER. — Bradel, 5 fr.; rel., 7 fr. 50.

CONTES DE CHARLES NODIER. — Édit. illust. des 10 célèbres eaux-fortes de TONY JOHANNOT. — 2 vol. in-18 : br., 7 fr.; cart. doré, 9 fr.; rel. 11 francs.

BEAUX ET BONS IN-8° ILLUSTRÉS

Premier Age. *Deuxième Age.* *Jeunesse*

Br., 7 fr.; toile dor., 10 fr.; rel. 11 fr.

VIOLLET-LE-DUC : Histoire d'une Maison. — LUCIEN BIART : Entre Frères et Sœurs. — P.-J. STAHL : La Famille Chester; Contes et Récits de Morale familière. (*Couronné par l'Académie française.*) **— STAHL et DE WAILLY : Contes célèbres anglais. — L. RATISBONNE : La Comédie enfantine**; Dessins de FROMENT. (*Cour. par l'Académie française.*) **— HECTOR MALOT : Romain Kalbris. — L. DESNOYER : Jean-Paul Choppart. — MULLER : La Jeunesse des Hommes célèbres. — Comte DE SÉGUR : Fables**; illustr. par FROELICH. **— J. MACÉ : Les Contes du Petit-Château; Le Théâtre du Petit-Château; Arithmétique du Grand-Papa; Histoire d'une Bouchée de Pain. — JULES SANDEAU : La Roche aux Mouettes. — XAVIER SAINTINE : Picciola. — KAEMPFEN : La Tasse à Thé. — CAHOURS et RICHE : Chimie des Demoiselles. — MAYNE REID : La Sœur perdue; William le Mousse; Le Désert d'Eau. Les Jeunes Esclaves; Les Naufragés de l'Île de Bornéo. — Alf. DE BREHAT : Aventures d'un petit Parisien. — Marquis DE CHERVILLE : Histoire d'un trop bon chien. — E. SAUVAGE : La petite Bohémienne**; Dessins par FROELICH.

Tous les Ages

Br., 9 fr.; toile dor., 12 fr.; rel. 14 fr.

L'Abbé de MEISSAS : Histoire sainte. — LOUIS DU TEMPLE, capitaine de frégate : Les Sciences usuelles et leurs applications mises à la portée de tous, 300 dessins. **— C. FLAMMARION : Histoire du Ciel. — GRANDVILLE : Animaux peints par eux-mêmes.**

JULES VERNE : *Voyages extraordinaires, in-8° illustrés*, couronnés par l'Académie française.

Tous les Ages

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS. — Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
LE PAYS DES FOURRURES. — Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
AVENTURES DE TROIS RUSSES ET TROIS ANGLAIS. — Br., 3 fr. 75; toile, 6 fr. 75.
UNE VILLE FLOTTANTE ET LES FORCEURS DE BLOCUS. — Br., 3 fr. 25; toile, 6 fr. 25.
Ces trois ouvrages réunis en un vol. Br., 7 fr.; toile, 10 fr., rel. 12 fr.
VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS. — Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS. — Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT. — Br., 9 fr.; toile, 12 fr.; rel., 14 fr.
CINQ SEMAINES EN BALLON. — Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE. — Br., 3 fr. 50.; t., 6 fr. 50.
Ces 2 ouvrages réunis en un vol. br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
DE LA TERRE A LA LUNE. — Br., 3 fr.; toile, 6 fr.
AUTOUR DE LA LUNE. — Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume se font suite. — Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
J. VERNE et TH. LAVALLÉE. — Géographie illustrée de la France. — 100 vues (monuments et sites célèbres) et 100 cartes. Un très-beau volume gr. in-8°. Br., 10 f.; toile angl.; 13 f.; rel., 15 fr.

L'ŒUVRE COMPLÈTE ILLUSTRÉE

9 grands vol. in-8° br., 65 fr.; toile dor., 92 fr.

LIVRES CLASSIQUES ET DIVERS

Pour divers Ages

CONTES DE PERRAULT. — Magnifiq. édition, grand in-4°, illustré par GUSTAVE DORÉ, avec préface par P.-J. STAHL. — Cart. rich., avec fers spéciaux, 25 fr.; rel. 30 fr.
FABLES DE LA FONTAINE. — Préface par A. MOREL. 116 dess. à part, par E. LAMBERT. Très-belle édit. gr. jésus. Br., 10 f.; cart. dor., 13 f.; rel. 15 f.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Éclaircir le teint, polir la peau du visage, la raffermir si les tissus se relâchent, tel est le problème qu'a su résoudre le *Lait antéphélique* ou lait Candès; on l'emploie, selon les cas, à haute ou à faible dose. On trouve le *Lait antéphélique* chez M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis (5 fr. le flacon).

Les étrennes utiles sont toujours les plus appréciées; je conseille d'aller à la *Compagnie irlandaise*, faire choix de douzaines de mouchoirs en vrai fil de main, avec lesquels on fera beaucoup d'heureuses. La *Compagnie irlandaise* a des mouchoirs pour tous les goûts et pour tous les budgets. Nous en donnons deux fort jolis modèles à la deuxième page du numéro de ce jour.

Voici l'époque des visites du jour de l'an. Il nous faut un joli chapeau, bien frais et bien élégant; nous ne pouvons mieux nous adresser qu'à Mme Herst, 8, rue Drouot. Ses chapeaux sont seyants, gracieux, à la dernière mode, sans aucune excentricité; ils ne peuvent être portés que par la femme comme il faut, qui n'aime pas les choses trop voyantes.

Que de ravissantes choses nous pouvons aller choisir aux *Galeries de Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, pour nos cadeaux d'étrennes; collerettes nouvelles et gracieuses, aumônières des plus jolis types, ceintures de cuir ou de velours aux agrafes fouillées et ciselées comme de vrais bijoux; quant aux passementeries, vous pouvez apprécier par nos dessins combien elles sont variées, nouvelles et riches dans cette maison de premier ordre.

Il est à Paris un petit nombre de maisons sachant, sans pompeuses réclames, conserver leur vieille réputation.

Parmi elles il en est une qui a toujours donné à sa fabrication tout le soin auquel elle dut, de tout temps, son succès: nous voulons parler de la maison L. Marquis.

Ses bonbons au chocolat, le choix si varié de ses coquettes bonbonnières, les splendides articles de Chine et du Japon lui assurent, cette année comme toujours, un succès mérité.

Nous engageons donc nos lectrices à faire une visite dans les magnifiques magasins de la maison L. Marquis, 8, 9, 10 et 11, galerie du Théâtre-Français (Palais-Royal), elles y trouveront de quoi offrir de charmantes étrennes et surtout des produits d'une finesse et d'un goût exquis.

ÉTRENNES A CRÉDIT *payables* 5 *francs par mois.* Tout ce qui concerne la LIBRAIRIE et la MUSIQUE. Abel Pilon, 33, rue de Fleurus. Paris.

ÉTRENNES POUR 1874

La première année de *la Mosaïque* forme un volume grand in-4° de 416 pages illustrées d'environ 350 gravures.

Broché..... 7 fr.
Relié..... 8 50
Relié richement, tranche dorée..... 10

Ajouter à ces prix 1 fr. 50 c. pour recevoir le volume *franco* dans toute la France.

En envoyant au directeur de *la Mosaïque* ou de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris, le prix du volume indiqué ci-dessus, en ayant soin d'y ajouter 1 fr. 50 cent. pour affranchissement, on le reçoit *franco* par retour du courrier.

Les abonnements pour l'année 1874 sont de 7 fr. pour Paris et 8 fr. 50 pour les départements. Les abonnés recevront une livraison sous couverture toutes les semaines. — Bureaux : 13, quai Voltaire, à Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme la comtesse d'A. — Dans toutes les grandes maisons de nouveautés. Le patron a été donné plusieurs fois l'an dernier.

Mme D., à Evreux, a dû trouver le patron désiré; c'est pour cela qu'il n'y a pas eu de réponse directe.

Mme L. B., à Al., a dû recevoir le crochet demandé. Je pense qu'il répond à son désir.

Mlle A. C., à A. — Oui, pour les chiffres. Peut-être pour le prie-Dieu : nous ferons notre possible.

Mme Asp. R. — Nous sommes bien sensibles à vos compliments. Vous pouvez compter sur les chiffres et le nom.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Rien ne porte plus à la mélancolie qu'un temps constamment couvert en été.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2e Année. — N° 104. Dimanche 28 Décembre 1873.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1, COSTUME DE SOIRÉE. — 2, TOILETTE DE BAL. — MODÈLE DE M. KINGSBURY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

4. TRAVAIL DU SECOND RANG DU MOUFLE.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume de soirée. — Toilette de bal. — Moufle ou gant d'enfant au crochet siamois, avec quatre dessins explicatifs du travail. — Rosace au crochet et mignardise. — Petit carré au crochet. — Bande en soutache et point russe. — Tapisserie. — Parure de fantaisie. — Deux Camisoles. — Coiffures de théâtre et de soirée. — Aumônière. — Toilette de réception. — Toilette d'intérieur. — Toilette de dame d'un certaine âge. — Bébés.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

7. EXÉCUTION DU POUCE.

portant la date du 11 août 1872, page 252, nous avons exposé, avec dessins à l'appui, les principes du crochet siamois. Les personnes qui ne possèdent pas ce numéro le peuvent demander moyennant l'envoi d'un timbre-poste de 25 centimes.

Ce crochet a la souplesse du tricot, sans en avoir les inconvénients c'est-à-dire l'embarras du jeu d'aiguille. Un simple crochet plat, en forme de clavette, suffit pour exécuter tous les petits travaux possibles : brassières, bonnets, bas, chaussons, gants, etc., etc.

Ce crochet se tient entre le pouce et le majeur; on le fait marcher alternativement de haut en bas, en le tenant dans une position bien droite, et sans jamais prendre le point de côté ni d'un côté ni de l'autre.

5. TRAVAIL DU 3e RANG DU MOUFLE.

Ce crochet ne se trouve pas dans toutes les maisons. L'administration de la *Revue de la Mode* se charge de le procurer *franco* à ses abonnés pour 2 fr 50 (en acier ou en ivoire). En ajoutant 50 centimes, on recevra avec le crochet un échantillon du travail.

Pour notre moufle ou gant d'enfant, on montera douze chainettes ordinaires.

Au rang suivant, on prendra son point dans chacune des perles qui se trouvent à l'envers de la chainette; le dessin 4 montre le crochet entré dans la perle.

Au tour suivant, on tourne son ouvrage et on a une espèce de natte à trois, comme dans le dessin 5. On prend le point extrême de cette natte, comme vous pouvez vous en rendre compte par ce même dessin. Il n'y a plus qu'à tourner en rond autour de ce premier travail (voir le dessin 6), en prenant toujours la maille du devant de la chainette, et ce, de bas en haut.

Ai-je besoin de faire remarquer que l'on doit proportionner la largeur du gant à la main de l'enfant, et arrêter dès les deux ou trois premiers tours, car on ne fait plus d'augmentations?

On fait ainsi quatorze ou quinze tours réguliers; puis on s'occupe du pouce et de la place qu'il doit occuper.

Le travail du pouce est le même que celui du gant; seulement on ne monte que quatre à cinq mailles chainettes; puis on tourne autour (voir le dessin 6). Lorsqu'on a exécuté sept à huit rangées, on place l'ouvrage dans la position indiquée par le dessin 7. On le raccorde, à l'aide du crochet, au corps du gant par quatre points pris sur le pouce et sur le gant; puis on continue à tourner autour du gant, jusqu'à ce que l'on soit revenu de l'autre côté à la naissance du pouce. Arrivée là, on prend ensemble un point sur le gant et un point sur le pouce; puis on tourne autour du pouce, jusqu'à ce que l'on soit à l'autre

6. TRAVAIL EN ROND POUR LE MOUFLE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de soirée pour homme. — Quoique la tenue pour homme varie peu, nous croyons faire plaisir à nos lectrices en reproduisant, d'après un des premiers tailleurs de Paris, un costume de soirée : habit, gilet ouvert et pantalon noir.

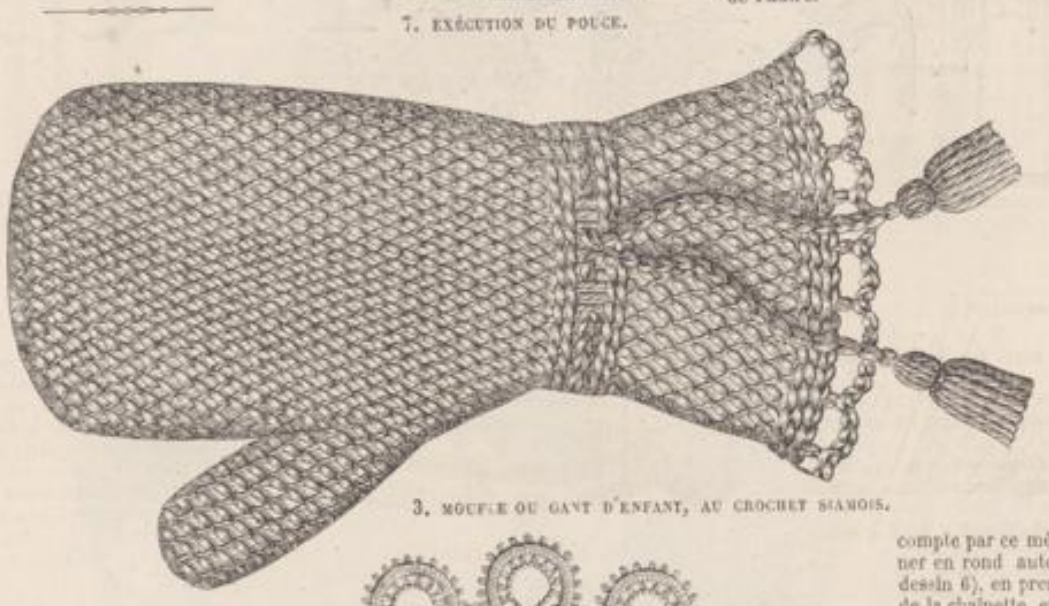
2. Toilette de bal. — Modèle de M. Kingsbury, 7, rue Scribe. — La robe est en faille blanche. Le tablier, par devant, est garni en bas de deux volants de blonde satinée et perlée de jais. Le haut du tablier est formé de deux ruchés doubles en crêpe lisse gaufré, d'un plissé de rubans brochés de bouquets de fleurs Pompadour, et de deux autres ruchés de crêpe lisse semblables aux premiers.

Par derrière, la jupe n'est point recouverte de tulle; c'est la faille blanche qui forme longue traîne. A 40 centimètres à peu près s'aperçoit un ruché gaufré en crêpe lisse, sur lequel retombent de larges pans de ceintures aux coins cassés formant revers; ces ceintures sont ornées de franges riches à tête quadrillée.

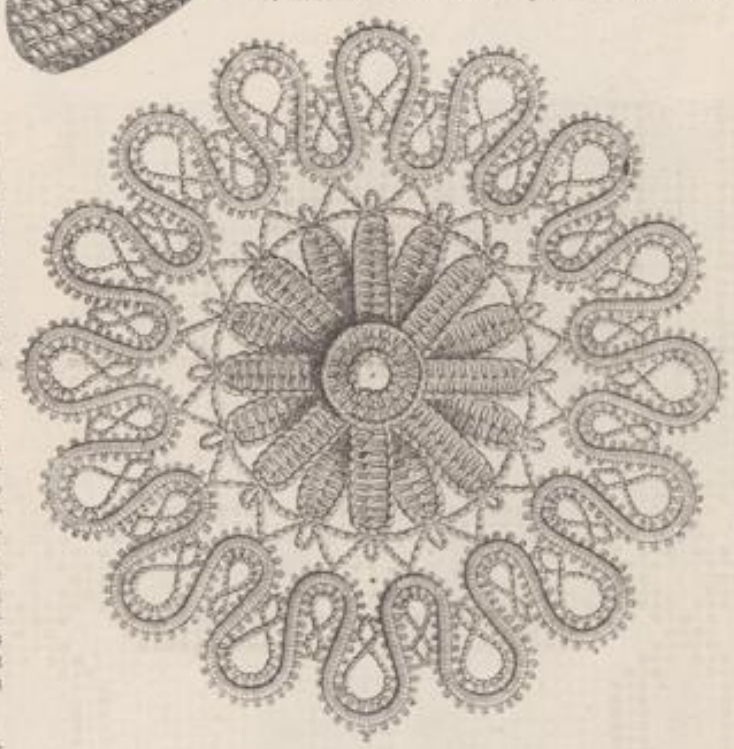
9. PETIT CARRÉ AU CROCHET.

La tunique, qui retombe sur ces pans, est formée d'un flot bien bouillonné de tulle de soie gonflé en ballon, relevé en draperie par endroits, et agrémenté de blondes formant guirlandes, d'une longue traînasse de fleurs, roses et violettes assorties complétement à celles du ruban. Le corsage est entièrement recouvert de ruchés gaufrés, de blondes et de fleurs disposés en draperie.

3 à 7. Moufle ou gant d'enfant en crochet siamois. — Dans le n° 32 de la *Revue de la Mode*,



3. MOUFLE OU GANT D'ENFANT, AU CROCHET SIAMOIS.



8. ROSACE AU CROCHET ET MIGNARDISE.

10. BANDE EN SOUTACHE ET AU POINT RUSSE.

13. CAMISOLE CONFORTABLE.

côté, où l'on prend encore un point du pouce et un du gant ensemble.

Il se trouve bien des répétitions dans cette explication ; mais je les crois nécessaires pour me faire mieux comprendre.

Lorsque l'on a fait ainsi une dizaine de rangées, la diminution du pouce se trouve établie comme dans le meilleur gant Jouvin.

On commence alors le poignet ; il se fait avec le même crochet.

Pour la coulisse, au lieu de prendre le point du devant de la chaînette, on trouve celui de derrière, ce qui change tout le travail.

Pour cette coulisse, on fait au rang du milieu deux mailles en l'air, puis deux points ordinaires, alternativement, ce qui donne les petits trous dans lesquels on passera la cordelière, que l'on peut faire soi-même en chaînette. Après cette coulisse, on recommence la manchette au point primitif, en augmentant de deux points en deux points, pour qu'elle aille un peu en éventail.

Cette manchette se termine par quatre rangées de points, pris dans la maille de derrière la chaînette ; puis un tour de dents, très-facilement obtenu par des chaînettes en maille en l'air séparées par un point plein pris sur le rang précédent.

8-9. Rosace au crochet et mignardise. — Le milieu de cette rosace est formé de seize rayons qui partent d'une petite roue intérieure et reposent sur un léger cercle qui les réunit aux extrémités.

Il faut d'abord faire la roue du milieu, qui se compose de deux rangs de petites brides superposées les unes au-dessus des autres. On exécute ensuite au crochet les rayons de dessus qui se trouvent au nombre de huit.

Pour chaque rayon, on monte en long neuf chaînettes, sur lesquelles on redescend dans l'autre sens après avoir fait un petit picot dans le haut.

12. PARURE DE FANTAISIE.

14. CAMISOLE.

Lorsque ces huit rayons sont exécutés, ils ont été pris dans le point de natte extérieur du point de chaînette de la roue du milieu ; on fait ensuite les huit rayons qui se trouvent en dessous des premiers. Ils prennent pied sur le second fil de la natte qui se trouve en haut des brides.

Pour les personnes peu initiées aux petits travaux du crochet, mon explication peut paraître confuse ; mais pour celles habituées à ce travail, elles saisiront du premier abord le mécanisme de notre rosace.

Une fois nos seize rayons exécutés et montés sur la petite roue du milieu, notre rosace sera promptement terminée. Un cercle, formé par un rang de chaînettes simples, réunit toutes les branches des rayons ; sur ce cercle s'appuie un autre rang de chaînettes formant dents aiguës ; sur ces dents aiguës viennent s'appuyer les dents arrondies de la mignardise, au milieu de laquelle court un travail de chaînette qui réunit les picots en cercle et les maintient en dents régulières.

Ces rosaces serviront à faire de jolis volets de fauteuils, des rideaux, etc. On les reliera entre elles par le petit carré au crochet n° 9, qui, vu la clarté du dessin, ne demande aucune explication.

10. Bande en soutache et au point russe. — Elle se fait sur drap ou sur cachemire ; le dessin qui ressort en noir s'exécute soit au point de chaînette, soit en petite soutache noire assez fine. Quant aux fleurettes et aux feuillages, ils sont entièrement au

11. TAPISSERIE. — MODÈLE DE Mme LUCKER.

Soie jaune d'or. ■ Laine noire. □ Laine pourpre. ▨ Soie bleu-bleuet. ▥ Laine grise. ▩ Laine havane foncé.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

15. COIFFURE DE THÉATRE OU DE SOIRÉE (DEVANT).

17. AUMONIÈRE.

16. COIFFURE VUE DE DOS. — MODÈLE DE M. PHILIPPE.

point russe ou point arrière, de nuances bien tranchées : les pâquerettes blanches, tirant un peu sur le rosé; les feuillages, de différents tons de vert; les branches, couleur bois; le milieu des fleurs au point de sable ou point noué, en soie jaune; les plus petites fleurettes, en soie bleue un peu soutenue.

11. Tapisserie. — Notre modèle est un assemblage de carrés en laine ponceau et en soie bleu bluet alternés; au milieu de chaque carré, se trouve un fruit avec feuillage de couleur sombre et à reflets dorés. Les carrés sont séparés par un encadrement noir, gris et or. Les couleurs à employer sont indiquées, sous le dessin, à côté de chaque signe. Modèle de Mme Lecker, 3 rue de Rohan.

12. Parure fantaisie. — Notre modèle forme chemisette élégante avec son plastron, son collier Médicis et sa collerette en toile batiste avec ourlet à jours. La fraise et la garniture du plastron sont en broderie anglaise sur étoffe assez fine; les médaillons qui font tête à la garniture sont fournis par des applications de broderies découpées, posées sur un biais piqué en toile blanche.

18. TOILETTE DE GRANDE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DE M. KINGSBURY.

19. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — MODÈLE DE MM. TAINTURIER ET CACLARD.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1873 N°104

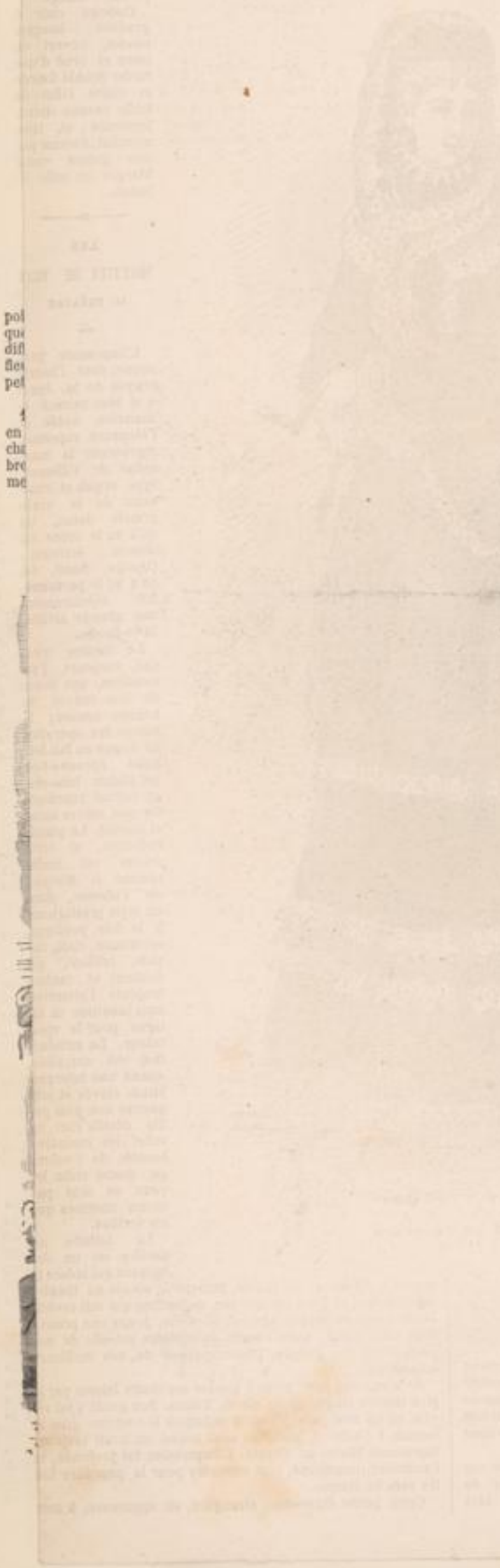
REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Kingsbury, 70 Sloane

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



La manche es
vant la mode du

13. Camisole
presque tenir lie
tr'ouverte. Le
composé d'entre
fe encadrés d'u
s'appuyant sur
dire, transparen

14. Camisole
de broderie an
un biais de
piqué des deux
tés. Le plastro
formé d'entre-d
d'étoffe à plis e
broderies altern
Col à brisure
coins ronds, en
batiste, avec trig
à l'intérieur. M
che coudée ass
d'ornement.
avons donné, il
quelques mois,
patrons de cami
qui, sauf pour
plastrons, peu
être utilisés
nos deux mod

15-16. Coiffur
théâtre ou de
rée. — Cette
fure a été créée
cialement pour
abonnées de la
vue de la Mode
un des plus ha
praticiens de P
M. Philippe, 15,
Royale. Les bou
chiffonnées so
front sont rete
par un cercle
caille. La coiffur
dominée par un
gne girafe qui
donne un cachet
ginal. Pour bien
re comprendre
détails de cette
fure, nous l'a
fait dessiner sou
deux aspects, de
et derrière.

17. Aumôn
passementerie
jais. — Modèle
Galeries de
seul, 36, rue
ve-des-Pet
Champs. —
riche aumôn
tout en passe
terie perlée d
taillé, est d'un
vail gracieux
possible. Sur
robe de velou
de satin, cett
mônière produi
fort bel effet.

18. Toilette
grande cérém
— Modèle d
Kingsbury, 7,
Scribe. — Cett
lette est la mêm
celle de notre
vure coloriée,
vue par devan
deux dessins se
plètent l'un par
tre. Voir, à la
cription de la
vure coloriée,
plication de
toilette en v
vert bouteille
faille réséda.

19. Béatrix
visée en deux
recouverts de
les blais de de
la vieille, posé
terminé lui-mê
attachés à leu
celles de la p
turier-Caclard,

20. Toilette
faille et velour
deux volants
Le dernier vol

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La manche est assortie ; le poignet va en s'évasant, suivant la mode du jour.

13. Camisole confortable. — Cette camisole pourra't presque tenir lieu de parure avec une robe de chambre entr'ouverte. Le plastron, formant étole demi-longue, est composé d'entre-deux de broderie et de bouillonnés d'étoffe encadrés d'une bande unie festonnée en dents aiguës, s'appuyant sur une dentelle droite, qui forme, pour ainsi dire, transparent.

14. Camisole. — Le plastron est encadré par une bande de broderie anglaise et plumetis, reposant elle-même sur un biais de toile piqué des deux côtés. Le plastron est formé d'entre-deux d'étoffe à plis et de broderies alternées. Col à brisure et à coins ronds, en toile batiste, avec triplure à l'intérieur. Manche coudée assortie d'ornement. Nous avons donné, il y a quelques mois, des patrons de camisole, qui, sauf pour les plastrons, peuvent être utilisés pour nos deux modèles.

15-16. Coiffure de théâtre ou de soirée. — Cette coiffure a été créée spécialement pour les abonnées de la *Revue de la Mode* par un des plus habiles praticiens de Paris, M. Philippe, 15, rue Royale. Les boucles chiffonnées sur le front sont retenues par un cercle d'écaille. La coiffure est dominée par un peigne girafe qui lui donne un cachet original. Pour bien faire comprendre les détails de cette coiffure, nous l'avons fait dessiner sous ses deux aspects, devant et derrière.

17. Aumônière, passementerie et jais. — Modèle des Galeries de Choiseul, 56, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Cette riche aumônière, tout en passementerie perlée de jais taillé, est d'un travail gracieux au possible. Sur une robe de velours ou de satin, cette aumônière produira un fort bel effet.

18. Toilette de grande cérémonie. — Modèle de M. Kingsbury, 7, rue Scribe. — Cette toilette est la même que celle de notre gravure coloriée, mais vue par devant. Les deux dessins se complètent l'un par l'autre. Voir, à la description de la gravure coloriée, l'explication de cette toilette en velours vert bouteille et en faille réséda.

LES TOILETTES DE VILLE AU THÉATRE

20. TOILETTE DE DOUAIRIÈRE. — Mme DOCHY, DANS « LE MARQUIS DE VILLEMER. »

19. Béatrix. — Costume en faille noire. La jupe est divisée en deux parties ; les lés de derrière sont entièrement recouverts de trois hauts volants bordés d'un biais liséré ; les biais de devant sont recouverts de bouillonnés ruchés à la vieille, posés en diagonale au-dessus d'un grand volant, terminé lui-même par un volant plus petit. Ces biais sont attachés à leur arête par une boucle de jais semblable à celles de la poche de la basque. — Modèle de MM. Tainturier-Caclard, 46, rue des Jeûneurs.

20. Toilette d'intérieur pour douairière. — Robe en faille et velours noir. Le jupon, à demi-traîne, est orné de deux volants de velours tournant tout autour de la jupe. Le dernier volant est séparé du premier par trois dentelles froncées, deux noires, une blanche au milieu. Le premier volant est monté à tête, et cette tête de velours est garnie d'une dentelle noire et d'une dentelle blanche. La tunique a dans le dos un pli Watteau, que la pose de la figurine ne permet pas de voir. Cette tunique est garnie d'une dentelle noire posée sur une dentelle blanche et relevée de côté par une cordelière. Manches à coude, ouvertes, garnies d'un plissé de velours et d'une dentelle blanche ; haute fraise de faille ornée de dentelle. Bonnet de tulle noir avec dentelles blanches qui forment deux barbes se croisant sur la poitrine ; on les attache au bouquet de violettes. Traîne de violettes sur le côté gauche ; nœud plat en velours noir sur le devant du bonnet.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de réception. — Premier jupon en faille couleur réséda, orné dans le bas d'un grand volant d'étoffe monté à tête renversée, laquelle est doublée de velours. Sur ce grand volant, qui est bordé en pied d'un biais de velours vert bouteille, se trouve, au tiers de la hauteur, un volant de velours, peu fourni en fronces.

Tunique-redingote en velours vert bouteille, fendue sur les côtés dans toute sa hauteur ; elle est rattachée par de riches agrafes de passementerie de nuance réséda et vert bouteille, nuance adoptée pour la grosse ganse perlée qui entoure tout le vêtement. Le corsage, fort montant, à basques taillades, se termine par une grosse ruche Médicis de velours, doublée de faille. Pour coiffure, panache de plumes.

Toilette de ville. — Robe de faille havane de deux nuances. Le premier volant, par devant, est de nuance claire avec biais foncé ; le second volant est foncé avec biais clairs. Sur les lés de derrière, la garniture est à coins renversés, laissant voir l'envers, qui est foncé ; ces coins cassés tiennent au volant un peu haut, qui se brise de place en place ; entre chaque brisure, retombe comme un pan de ceinture orné d'une frange à tête.

La tunique, de nuance foncée, est arrondie et retroussée sur les côtés, où elle semble rattachée par un pan d'écharpe claire frangé.

Corsage clair à grandes basques rondes, ouvert en cœur et orné d'une ruche double foncée et claire. Gilet de faille havane claire, boutonné et très-montant, dominé par une grosse ruche Margot en tulle illusion.

LES TOILETTES DE VILLE AU THÉATRE

L'imposante personne, dont l'habile crayon de M. Janet a si bien retracé le maintien noble et l'élégance suprême, représente la marquise de Villemer, type exquis et charmant de la vraie grande dame, tel qu'a su le créer un illustre écrivain, George Sand, tel qu'a su le personnifier dernièrement une grande artiste, Mme Doche.

Le théâtre n'est pas toujours, j'en conviens, une école de bon ton et de bonnes mœurs ; le succès des opérettes en vogue en fait foi ; aussi éprouve-t-on un plaisir très-réel en voyant représenter une œuvre saine et morale. Le plaisir redouble, si cette œuvre est écrite comme *le Marquis de Villemer*, dans un style prestigieux à la fois poétique, entraînant, clair, rapide, brillant, qui soutient et ranime toujours l'attention sans lassitude ni fatigue pour le spectateur. La satisfaction est complète, quand une interprétation élevée et soigneuse des plus petits détails met en relief les moindres beautés de l'ouvrage, quand enfin les yeux ne sont pas moins charmés que les oreilles.

La toilette au théâtre est un des moyens qui aident le mieux à l'illusion, au succès, puisque le succès au théâtre est l'illusion, et il est certain que tout artiste qui sait revêtir l'habit exact du personnage mis en scène, donne une preuve d'un rare talent ; aussi l'étude du costume est-elle de nos jours l'une des grandes préoccupations de nos meilleurs comédiens.

Je n'en veux pour preuve que les souvenirs laissés par le plus illustre tragédien du siècle, Talma. Son génie s'est révélé en un seul jour, lorsqu'il substitua le costume grec et romain à l'habit à paillettes sous lequel on avait toujours représenté Néron ou Oreste. L'impression fut profonde, et l'auditoire, transporté, crut entendre pour la première fois les vers de Racine.

Cette petite digression, étrangère, en apparence, à mon

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

sujet, a pour but de prouver ce que j'ai avancé dernièrement, à savoir que l'on trouvait au théâtre les véritables traditions du goût et de l'élégance; et, en effet, s'il faut pour représenter une femme du monde, et du vrai monde, que l'artiste se livre à l'étude minutieuse, approfondie des moindres détails du costume, du geste, de l'attitude qui conviennent à ce personnage, il est facile d'en conclure que l'on doit souvent trouver au théâtre la réalisation du type cherché. La marquise de Villemer est venue bien à propos me donner raison.

Regardez, chères lectrices, les lignes harmonieuses de cette robe de faille ornée de velours et de dentelles blanches et noires, et ne trouvez-vous pas comme moi que c'est bien là exactement le costume de la noble douairière? Et le bonnet, n'est-il pas un chef-d'œuvre? Vous trouverez au numéro correspondant à la figurine la description exacte et technique de la toilette; mais ce que je ne saurais vous dépeindre, c'est le grand air que donne à la marquise de Villemer cette robe majestueuse et ce bonnet de *vieille femme* à la fois si imposant et si coquet.

On plaisante parfois sur cette qualification : une véritable grande dame. Notre génération libérale et républicaine a fait justice, dit-elle, de ces vieux préjugés. Soit, je le veux bien, la race n'existe plus, mais la grande dame subsiste. Et, sous ce nom, je ne désigne pas seulement celle qui relève dans sa généalogie vingt quartiers de noblesse, mais bien toute femme portant en elle cette distinction souveraine qui peut être aussi bien le fruit de l'éducation et des traditions de famille, qu'un don naturel.

Mes souvenirs d'enfance me reportent vers une vieille maison posée carrément au milieu d'un vaste parc planté d'arbres séculaires et située dans l'un des vieux faubourgs de Toulouse. Là, dans un salon immense aux boiseries grises et or, garni de meubles ayant au moins cent ans d'existence, mais splendides de forme, se tenait assise une femme de haute taille à cheveux blancs, dont l'attitude majestueuse, le geste un peu solennel étaient heureusement corrigés par le sourire bienveillant et spirituel; ce sourire-là suffisait pour réchauffer l'atmosphère glaciale du cadre. Tous les ans, nous allions passer une partie des vacances chez Mme de L..., qui était alliée à ma famille et la plus sincère amie de mes parents. Chez elle, il fallait être bien sage, car elle n'aimait pas le bruit, et on m'avait appris à respecter la vieillesse. Du reste, la tâche était facile. Mme de L... exerçait sur moi une sorte de fascination; je passais mon temps à la regarder aller et venir lentement dans son grand salon. Il me semblait que personne ne savait comme elle donner des ordres à ses gens et se faire obéir, sans pour cela que rien dans le geste ou le son de sa voix dénotât une hauteur blessante ni une exigence tyrannique.

Elle avait une façon à elle de s'asseoir, en drapant les plis de sa longue jupe, de poser son coude sur la table et de me regarder en souriant, le menton appuyé sur la paume de la main, qui me paraissait inimitable.

Quand alors je venais m'asseoir sur un tabouret, à ses pieds, et qu'elle passait sur ma tête d'enfant ses doigts minces et blancs chargés de bagues, mon cœur bondissait de plaisir.

Et ses beaux bonnets ornés de fleurs dans lesquels on voyait parfois onduler une magnifique plume blanche, comme ils étaient majestueux! Rien ne l'amusait comme de s'entendre dire par moi

— Oh! ma tante, que vous êtes jolie!

— Vraiment? me répondait-elle.

— Oh! oui. Mais, par exemple, je vous trouve un peu...

— Allons, achève... Coquette, n'est-ce pas? Eh bien, écoute, et tâche de comprendre : Si la vieillesse veut être aimée, il faut qu'elle soit aimable et surtout qu'elle n'effraye personne. Jadis, je me parais pour moi-même, pour satisfaire à une petite vanité, bien excusable quand on est jeune et belle. Aujourd'hui, je me pare pour les autres, pour atténuer l'effet pénible que produisent les ravages du temps sur notre pauvre espèce humaine. Je ne veux autour de moi que des visages riants, et je tâche de ne pas faire ombre au tableau. As-tu compris?

— Oui, ma tante, c'est bien ce que je pensais; vous êtes coquette, parce que vous voulez qu'on vous trouve jolie.

Et elle riait d'un rire d'enfant..

Un jour, cependant, ma vieille parente, si douce, si bonne, me terrifia. L'un de ses fils, grand garçon de vingt-quatre ans, lui manqua de respect devant toute la famille. Elle se leva toute droite, immobile, l'œil fixe, sévère; sa main rigide et son doigt inflexible montrèrent la porte au coupable, qui, devant ce muet courroux, courba la tête et sortit à reculons. Elle ne fut pas jolie en ce moment, ma tante; elle fut sublime de noblesse et de dignité.

Eh bien, l'autre jour, à l'Odéon, le passé s'est montré à moi, vivant, palpable. Je me suis retrouvée à Toulouse, chez ma tante de L... C'était elle, avec sa grâce nonchalante, son esprit charmant, son cœur tendre; avec toute sa noblesse et toute sa dignité, Mme Doche avait ressuscité, pour moi, ce modèle parfait de la vraie grande dame.

MARIE DE SAVERNY.

COURRIER DE LA MODE

LES ÉTRENNES

Au nombre des étrennes *pratiques* se trouvent les objets de lingerie qu'on peut fort bien s'offrir *en famille*. Ainsi, par exemple, une jolie douzaine de mouchoirs en batiste, avec le nom en forme de signature et orné d'un parafe brodé dans le coin, en cordonnet blanc ou de couleur. Une parure, col et manches, de forme nouvelle. J'en ai vu de charmants. Presque tous sont en batiste, avec garniture de valenciennes; il en est aussi de richement brodés, mais cette broderie est toujours exécutée sur toile ou batiste. Ces cols nouveaux sont tous très-montants derrière, parfois ouverts en cœur par devant; en ce cas, l'ouverture est toujours ornée d'un plissé de dentelle (ce sont les plus habillés), ou d'un plissé de mousseline rehaussé d'une petite dentelle pour les toilettes négligées. Le prix de ces objets, qui affectent une simplicité à laquelle il ne faut pas se laisser prendre, peut être aussi élevé que celui d'un col tout en belle dentelle, et on peut consacrer à cette acquisition telle somme qu'il plaira de dépenser pour un cadeau d'étrennes.

On porte actuellement, avec certaines formes de cols, des cravates en crêpe de Chine, coupées d'entre-deux de valenciennes, soit dans la largeur, soit seulement dans le bout et en travers. Au bout de la cravate se trouve une dentelle très-foncée. Ces cravates se font en nuances claires et aussi en noir, avec entre-deux blancs.

On voit beaucoup aussi de gilets en soie et velours se posant comme des plastrons sur le corsage. Ces gilets sont généralement croisés, et une fraise en étoffe pareille, velours ou soie, doublée de couleur différente, entoure l'encolure en cœur, et est ornée à l'intérieur d'un haut plissé de tulle ou de dentelle.

J'admets encore le gilet *en velours noir* sur une robe noire, ou en velours de même nuance que la robe; c'est un moyen de rajeunir et de rafraîchir un corsage un peu déformé ou terni par l'usage; mais ce qui est atroce, c'est un gilet rose sur une robe grise, ou un gilet bleu sur une robe marron. J'ai vu de mes yeux ces deux *atrocités* portées par une femme du monde, et j'en ai été terrifiée. En général, je conseillerai toujours de se méfier des *assemblages* de couleur. Cela peut bien aller, se dit-on, parce qu'on a le désir d'utiliser tel ou tel objet de toilette dont un jour de caprice en a fait l'acquisition. D'ailleurs, on dit que tout le monde en porte. Sans doute, mais ce n'est pas une raison, et toute femme élégante et intelligente doit faire un choix dans *ce qui se porte*.

Donc, en thèse générale, peu d'accessoires de ce genre, à moins qu'ils ne soient d'un goût parfait et en harmonie complète avec l'ensemble du costume.

Les ceintures de cuir de Russie et de cuir noir, avec agrafes d'argent, font aussi un très-joli présent d'étrennes. Il y en a de charmantes, mais il faut y mettre un certain prix, de 10 à 80 fr.; c'est bien cher pour une fantaisie. Je crois, cependant, que cette fantaisie restera longtemps de mode, car elle a son utilité. Quand il fait bien mauvais temps, ou qu'on a besoin d'avoir les mains libres pour relever sa robe, la ceinture sert à accrocher un en-tout-cas; en voyage, elle sert d'attache à une petite escarcelle, à une lorgnette, à une montre en écaille ou en bois. Elle a encore d'autres avantages, elle soutient la taille, lorsque, pour être plus à l'aise dans un wagon, on n'a mis qu'un corset très-bas et très-souple formant ceinture; enfin, elle accompagne et donne un petit air très-élégant et très-*crâne* à un costume de voyage bien coupé et de bon goût.

Le carnet de visite, ou porte-carte, est encore un petit cadeau destiné à faire un très-grand plaisir. J'en ai vu un en peau de requin nacré, orné de coins dorés. Le chiffre est remplacé par le nom de baptême, mis en travers en caractères d'écriture et en forme de signature avec parafe. C'est très élégant pour jeune femme ou jeune fille. On trouve le même genre en cuir de Russie. Il est superflu d'essayer de mentionner ici tous les sujets utiles ou de luxe qui se font en maroquinerie, cuir de Russie et autres. J'ai vu des carnets, des portefeuilles, des porte-monnaie, des porte-montres, des éventails même et des ombrelles; puis des encriers bizarres, des bibliothèques de table, des coffrets à gants, à bijoux, à mouchoirs, etc., etc., etc.

LES LIVRES

Je n'ai pas encore épuisé la liste que j'avais faite des livres que je conseille d'offrir comme cadeau d'étrennes. Parmi ces livres, il y a d'abord les nouveaux volumes de la Bibliothèque des Merveilles, ce sont : *les Machines*, par E. Collignon, petit traité à la fois technique et amusant, qu'un écolier peut lire sans ennui et même avec un vif intérêt, et qui lui mettra dans l'esprit les notions les plus exactes, les plus justes de toutes les innovations mécaniques dues au génie des hommes.

L'Envers du théâtre, par M. Moynet, très-intéressant ouvrage qui révèle au lecteur le secret des *trucs* de tout genre dont le spectateur admire les effets sans pouvoir deviner les causes. Les mystères de la scène, du rideau, des décors, des changements à vue, des apparitions, des apothéoses, sont mis à jour. L'attrait de ce petit volume est réel, car il satisfait une passion ou plutôt un instinct humain entre tous, la curiosité. Des gravures dessinées par l'auteur contribuent à rendre les explications aussi nettes et aussi claires qu'il est *possible*.

Les Merveilles de la photographie, par M. Gaston Tissandier, ont pour préambule l'histoire très-intéressante de cette découverte admirable qui permet de fixer sur le papier l'image des choses créées. L'auteur a retrouvé les traces de cette découverte, dont la première idée remonte, paraît-il, au seizième siècle, mais qui resta à l'état de problème jusqu'à la fin du siècle dernier. Puis viennent des explications nettes, claires, précises, sur les diverses opérations de cet art charmant et à la portée de tous, grâce au livre de M. Tissandier. Le prix de ces volumes est modeste. — 2 fr. 25 brochés, 3 fr. 25, reliés.

Parmi les livres d'étrennes sérieux, il en est un intéressant entre tous, intitulé : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, par M. Henri Stanley, voyage traduit de l'anglais par Mme Loreau, un beau volume contenant 60 gravures sur bois et 6 cartes.

En 1869, le monde savant commençait à s'inquiéter vivement du sort de l'intrépide docteur Livingstone, qui avait entrepris, on le sait, de traverser l'Afrique de l'ouest à l'est.

Comme on était depuis longtemps déjà sans nouvelles du savant explorateur, on pensait généralement qu'il avait, ainsi que tant d'autres voyageurs, succombé à la tâche. Mais M. James Gordon Bennett Junior, directeur du *New York Herald*, ne voulut pas se contenter des funestes hypothèses acceptées avec tristesse par le public, et résolut d'envoyer, à ses frais, à la recherche de Livingstone, soit pour lui porter secours, si la misère ou la maladie l'avait arrêté en route, soit pour obtenir la preuve certaine de sa mort.

Il choisit pour mener à bien cette difficile entreprise un de ses reporters, M. Stanley, et chacun sait comment réussit le représentant du *New York Herald*.

Le livre dont nous venons de donner le titre est le récit fait au jour le jour par M. Stanley lui-même de son voyage à travers l'Afrique, de Zanzibar au lac Tanganika.

L'intérêt le plus vif s'attache à ces pages qui offrent l'imprévu du roman avec la réalité des aventures que courut le voyageur pour arriver jusqu'à Livingstone, qui, sans lui, allait mourir de misère et de maladie.

Je ne dois pas oublier la collection d'albums à image que la maison Hachette publie sous ce titre : *Magasin des enfants*. Rien n'est amusant comme ces petites histoires accompagnées d'images coloriées. Histoires et images ont un attrait incomparable pour nos bébés, soit qu'elles retracent quelque conte naïf, comme *Jean et Jeannette, les Bons parents, Jacques et Edme*, soit qu'elles disent les aventures extraordinaires d'Ali-Baba, de sa servante Marjane et des quarantes voleurs. Ces albums coûtent 1 franc et 2 francs.

L'Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc est un beau volume illustré qui se vend au profit de l'œuvre des Alsaciens-Lorrains. Le texte et les gravures sont l'œuvre d'une jeune Lorraine que la mort est venue surprendre avant qu'elle ait pu terminer cet ouvrage inspiré à la compatriote de Jeanne d'Arc par le même sentiment patriotique qui fit, à une autre époque, une héroïne de la bergère de Vaucouleurs. Ce n'est point là un livre ordinaire, ce n'est pas même un livre, c'est le récit naïf et plein de charme de l'enfance de Jeanne d'Arc raconté par une âme de jeune fille et rendu vivant par un crayon habile et inspiré.

MARIE DE SAVERNY

A NOS LECTRICES

L'abondance des matières nous force, cette fois encore, à remettre au prochain numéro la suite du roman de Mlle Zénaïde Fleuriot, *Un Cœur de mère*, ainsi que la suite de *la Fille adoptive*. Nous reprendrons, à partir du 1er janvier, la publication régulière des articles de Mme la comtesse de Bassanville, et les Conseils si pratiques et si appréciés du docteur Izard.

Nous rappelons à nos abonnées l'offre que nous avons déjà faite d'envoyer *gratuitement* un de nos numéros, à titre d'essai, à toutes celles de leurs parentes et de leurs amies qu'elles voudront bien nous désigner. Nos lectrices se feront ainsi les propagatrices de notre œuvre, dont le succès va grandissant chaque jour.

La *Revue de la Mode*, qui compte aujourd'hui deux années d'existence, a vu son succès s'affirmer dans le monde entier : notre feuille se publie actuellement, pour l'étranger, en langues anglaise, italienne, suédoise, grecque, arménienne; elle s'édite également en langue russe et en langue espagnole; nous atteignons ainsi le but que nous nous proposions de propager, par le crayon et le burin d'*artistes français*, le goût français et les modes françaises, que menaçait la concurrence allemande.

Nous remercions nos abonnées dont la confiance et les conseils nous ont été d'un précieux encouragement au début de notre œuvre, et nous les prions de vouloir bien nous continuer leur concours. Nous accueillerons toujours avec reconnaissance les avis ou les renseignements qu'on voudra bien nous adresser, car nous désirons apporter à la *Revue de la Mode*, dans la limite du possible, les améliorations qui nous seront signalées.

Nous prions les personnes dont l'abonnement est terminé avec ce numéro de vouloir bien nous adresser sans retard le montant de leur renouvellement, afin que nous puissions leur faire adresser, en temps utile, le premier numéro de janvier 1874. (Le prix des abonnements, pour la France et l'étranger, se trouve à la dernière page de la couverture.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA COMÉDIE DE NOTRE TEMPS

Sous ce titre, *la Comédie de notre temps*, la librairie Fon vient de faire paraître un livre écrit et illustré par Bertall avec une verve, une gaieté et un esprit tout français. Ce livre, véritable kaléidoscope de la vie parisienne, est une fine satire des mœurs de notre époque. Nous avons trouvé dans cet ouvrage quelques pages pleines de sens relatives aux bébés, et nous avons cru devoir les reproduire, ainsi que le chapitre des chapeaux.

LE CHAPEAU

Ah! le chapeau! ce couronnement de l'édifice, comme dans la toilette masculine!

Le chapeau féminin est certainement, parmi les accessoires qui figurent dans la comédie de notre temps, celui sur lequel la fantaisie s'exerce le plus, et dans des proportions qui semblent confiner parfois la mystification.

Sous prétexte de chapeau, les objets les plus étranges viennent tour à tour prendre place sur le sommet de la tête de ces dames.

On y voit couramment des raisins, ou noirs, ou verts, ou rouges, ou violets; des cerises, des groseilles, des prunes, des oiseaux-mouches, des colibris, des plumes de coq, d'autruche, de faisan, de geai, de perruche, de perroquet, etc.

On y rencontre des ornements d'or, de cuivre, d'argent ou d'acier; du carton, du tulle, de la soie, du velours, des paillettes de toute sorte. Je crois même y avoir vu jusqu'à des légumes.

Le chapeau est un Protée aux mille formes : tantôt une assiette, tantôt une boîte, tantôt un plateau, tantôt une barque, tantôt une corbeille, tantôt un panier.

C'est à qui trouvera les combinaisons les plus étranges pour donner un aspect inattendu à cette petite chose qui se place, au gré du moment, ou sur le nez, ou sur la nuque, ou sur le côté droit, ou sur le côté gauche, au sommet de l'édifice des faux cheveux, placés en tour perpendiculaire; au-dessus du front ou en contre-poids du chignon, qui se répand en arrière.

Les idées les plus folles sont admises par les faiseurs et les faiseuses, et il se trouve toujours quelque audacieuse pour surmonter sans crainte sa tête et son visage des conceptions si bizarres qu'elles puissent être.

Le point de départ est toujours le même.

Le chapeau de bergère : la calotte recevant la forme de la tête, et la passe large étendue symétriquement tout autour, pour abriter le visage et les côtés, soit du soleil, soit de la pluie, — le chapeau utile et rationnel, en un mot.

Mais que de transformations et de modifications subit ce chapeau sous la main de la modiste! toutes ces transformations n'ayant d'autres règles que la fantaisie et le caprice.

1830 1835

Tantôt la calotte se dresse comme un monument, tantôt elle s'aplatit en forme d'assiette. Elle s'élargit uniformément en cylindre ou s'évase en tromblon, ou se rétrécit en cône tronqué, se rattache à la passe à angle droit, ou à angle aigu, ou à angle obtus, en suivant la ligne parallèle.

1825. 1840.

La passe, de son côté, est prise de mouvements étranges et épileptiques. Parfois on l'a vue se dresser en auvant au-dessus du front, et se rejoindre de chaque côté des joues pour abriter les oreilles;

Ou bien se rouler en cornet, au fond duquel se retire modestement le visage, à l'instar de Mmes les quakeresses.

1835. 1855.

A certaines époques, elle se fait maigre et étroite sur le devant, n'acceptant plus que le rôle effacé de tour de tête et de mentonnière, tandis qu'en arrière elle s'élargit et se tourmente en forme de bavolets destinés à recouvrir la nuque et le cou.

Puis, tout à coup, la passe se fait si petite, qu'on ne la voit plus. Le petit bord se cache sous les fleurs, les dentelles et les rubans. Le chapeau n'abrite plus les nattes, et les cheveux suffisent à ce rôle.

Le lendemain, la passe a reparu; elle se contracte et se relève sur le côté, retenue par des fruits et des fleurs.

Elle se livre à des sinuosités inattendues ou se redresse autour de la calotte comme une sorte de corbeille dans laquelle on entasse tout ce que le caprice met sous la main.

Parmi toutes ces fantaisies, combien sont ingénieuses, combien présentent une combinaison élégante, artistique ou gracieuse? Qui pourrait le dire avec certitude au moment précis où ces fantaisies apparaissent?

Ce qui semble charmant aujourd'hui paraîtra sans doute pitoyable et ridicule demain.

Au temps où florissaient les manches à gigot, les chapeaux Paméla, à grande et large passe, à haute calotte monumentale, chargés de plumes, écrasés de rubans ou de fleurs, dominaient puissamment de leur envergure l'étalage des manches gonflées de crin et d'ouate. On les proclamait adorables, suivant les dires de l'époque.

Survint la guerre des manches bouffantes et des manches plates. Ces dernières ayant remporté la victoire, le gigantesque chapeau Paméla, honteusement détrôné, fut remplacé par le chapeau bébé, un chapeau minuscule, qui avait abdiqué les passes et les trois quarts de la calotte : il fut sans protestation proclamé adorable à son tour.

Action et réaction! loi fatale aussi bien dans la physique, la balistique, que dans la politique ou la toilette!

Contraria contrariis curantur, le succès est dans les contraires.

Cet axiome, que les allopathes déclarent vrai pour leurs malades, l'est encore plus pour les fabricants de bibis ou de pamélas. Plus les chapeaux diffèrent, plus il est impossible de les remplacer.

A vrai dire, les femmes, sans autre souci que celui du changement et du nouveau, se laissent aller gaiement à ces fantaisies, nées, pour la plupart, dans les officines des faiseurs et des faiseuses à l'affût de nouveautés à placer et à vendre.

Comme disait Rabelais : « une belle femme, fût-elle coiffée d'ung panier, sera toujours belle et plaisante à voir. »

Les belles femmes, les jolies femmes le savent à merveille. Celles qui ne sont ni belles ni jolies croient le devenir en imitant scrupuleusement celles qui le sont. Les autres suivent forcément, à la façon des brebis de Panurge.

De là le courant invincible de la mode.

De là ces conceptions étranges que les femmes consentent à équilibrer sur leur tête, sous prétexte d'élégance, de recherche et de nouveauté. Elles en sont quittes pour rire aux larmes, trois années après, de ce qu'elles ont porté trois ans auparavant.

Les maris, eux, chargés de payer, rient peut-être moins; mais c'est là leur affaire.

Il faut le dire, le sceptre de la mode n'est pas une vaine figure. Mais en temps de république, il n'a pas été relégué avec les vieux accessoires abandonnés par M. Prud'homme : Paris l'a conservé.

Le morceau de soie, de paille, de velours, de bougran ou de tulle, tourmenté nouvellement par les modistes parisiennes et agrémenté de rubans, de fleurs en calicot, de dentelles ou de fruits en carton, n'a pas plutôt été arboré sur les têtes des femmes élégantes, à Paris, qu'il part en conquérant faire son tour de France, d'Europe et du monde entier. Les étrangers n'ont pas l'énergie nécessaire pour créer des bibis, ils les subissent.

Le bibi en vigueur à Paris s'impose tyranniquement, pour l'année qui suit, au monde entier.

Pendant le siége de Paris, en 1870, les femmes des deux mondes, n'ayant pu consulter l'oracle, ont conservé deux ans de suite la même forme de chapeau.

Ce fut un deuil!

Le bibi, quel qu'il soit, est une domination et une puissance.

De plus, c'est une raison commerciale.

C'est là son excuse.

COSTUME DE BÉBÉ

Quand on voit poindre la promesse de ce petit être dont la présence ou l'espoir est la base de toutes les conditions sociales, on se prend tout d'abord à songer à lui donner de quoi pouvoir se présenter décemment ou brillamment en ce monde, dans lequel il arrive tout nu, et où il doit nécessairement jouer un rôle :

« Petit Lion, dans le sein de ta mère,
« Tu n'as jamais connu la pauvreté. »

La pauvreté ni la richesse : le clos et le couvert suffisaient à ses modestes besoins.

A peine affranchi des premiers liens qui l'attachent à la famille, le bébé devra naturellement emprunter au dehors une compensation à ce qui lui manquera désormais.

Aussi la sollicitude et la coquetterie de la mère s'éveillent en faveur de ce cher poupon encore inédit.

C'est l'âge d'or des petites brassières, de ces délicieux bonnets microscopiques, riches de dentelles et de rubans, que font sauter sur le poing les petites mamans, pensionnaires de la veille, les yeux humides de tendresse et la bouche souriante.

C'est le moment où l'on court frémissante et empressée tous les magasins, où l'on trouve les magasins du Louvre trop petits, où l'on bouleverse une escouade de commis, afin de découvrir des langes convenables, des couches d'une qualité tout à fait avantageuse, et des guipures de choix pour les robes habillées.

Le bébé a fait son entrée dans le monde.

Le cher petit chou n'est pas plutôt apparu, qu'il est classé par sa tenue et par son costume.

Nous ne parlons pas des bébés exceptionnels qui trouvent le grand cordon de la Légion d'honneur dans leur berceau.

Mais les uns débutent en cachant leurs petits nez rouges dans la batiste et le point d'Alençon, tandis que les autres éternuent dans la toile cretonne bise et le calicot.

Les uns sont-ils plus heureux que les autres? J'en doute fort, d'autant plus que les derniers trouvent le plus souvent dans le sein de leur mère, bien à eux, des compensations auxquelles ils doivent *in petto* attacher une importance d'un ordre tout à fait supérieur.

Pendant les premiers mois, le bébé est une petite poupée bien entourée de langes, de couches et de longues robes qui l'enveloppent tout entière.

Mais quand les jambes ont commencé à affirmer leur puissance et quand la petite poupée s'efforce à s'affranchir des bras de la maman pour faire ses premiers pas dans le monde, alors apparaissent les petits vestons soutachés, les robes plus courtes, les vastes rubans, les petits souliers, devant lesquels se pâment les bons papas et les vieilles grand'mères.

L'enfant marche! quel beau jour pour cette pauvre maman que celui où la première fois son fils est en culotte!

Et c'est pourtant le premier signal de l'affranchissement définitif, et le moment où, semblable à la poule qui a couvé un petit canard, le cœur bien gros elle verra le cher bébé devenu grand, s'élancer étourdiment sur cet océan où son aile ne saurait plus le protéger.

En attendant, combien de mamans et combien de papas débutent par les erreurs et les exagérations du costume, à préparer sans le vouloir des déboires pour l'avenir, à eux, aux bébés ensuite, et finalement à la société tout entière!

A partir de trois ou quatre ans, certains parents commencent à faire répéter aux bébés, qui marchent à peine et qui tout au plus commencent à parler, leur rôle dans la comédie de la prétention et du chic.

Les petites filles sont habillées en camargos, en bouquetières Louis XV, en dames du temps de Henri II, en ballerines ou en danseuses, en Écossaises ou en Suissesses. Elles arborent des crinolines, des jupons tuyautés et des éventails.

Quant aux petits garçons, de mémoire d'homme, trop de mamans se sont plu à les costumer, suivant les temps, ou en artilleurs, ou en garde national, ou en grenadier, ou en zouave, ou en Écossais.

L'Écossais sévit encore de nos jours sur les petits garçons de la manière la plus inquiétante.

Le résultat ne se fait pas attendre. Les petites comédiennes, devenues grandes, agrandissent insensiblement leur rôle; elles deviennent nécessairement des exagérées, des gommeuses, des femmes chic, ou même des cocottes!

Quant aux petits comédiens, ils ont été bercés dans l'amour du décor, du clinquant et du galon. Ils deviennent fatalement cocodès, petits crevés ou gommeux. Quelques-uns, restés fanatiques du galon et du costume, rêvent des emplois fantastiques, des tenues à collants et à bottes molles, convoitent des ministères insensés, et arrivent à s'improviser colonels sous la Commune.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le citoyen Pauvert, qui, nommé directeur des télégraphes pendant le règne de ladite Commune, s'était improvisé un uniforme de hussard bleu soutaché d'argent, complété par des bottes à l'écuyère, avait débuté sans doute, dans ses jeunes années, par être costumé en artilleur ou bien en Écossais.

Les Menus de la Saison

Décembre.

J'indique pour le premier de l'an un Menu possible partout, suffisant à dix-huit personnes et dont on puisse faire le dîner de huit à dix personnes, en en retranchant un potage, une entrée, un rôt et deux entremets.

MENU D'UN DINER DE 18 PERSONNES

DEUX POTAGES

Potage aux pâtes d'Italie avec parmesan.
Bisque d'écrevisses.

HORS D'ŒUVRE CHAUD

Petits pâtés au jus.

DEUX RELEVÉS

Barbue à la hollandaise,
ou Brochet à l'allemande.
Dinde braisée sauce Périgueux.

ENTRÉES

Filets de veau piqués glacés à la jardinière.
Croustade garnie d'un salmis de grives
aux champignons.
Homard à l'américaine,
ou Écrevisses à la bordelaise.
Punch à la romaine.

RÔTS

Gigot de chevreuil.
Terrine d'alouettes désossées de Bourette.

ENTREMETS

Céleri au jus avec un émincé de truffes.
Petits pois au beurre (conserve).
Crème à la chantilly.
Baba au rhum.
Hors-d'œuvre froids. — Salades. — Dessert.

LE BARON BRISSE.

LIVRES D'ÉTRENNES

La première année de *la Mosaïque* forme un magnifique volume grand in-4° de 416 pages illustrées d'environ 350 gravures.

Cette publication ayant pris naissance sous nos yeux et dans notre imprimerie, nous pouvons sûrement la recommander à nos lectrices.

PRIX

Broché	7 fr.
Relié	8 50
Relié richement, tranche dorée	10

Ajouter à ces prix 1 fr. 50 c. pour recevoir le volume *franco* dans toute la France.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

En envoyant au directeur de *la Mosaïque* ou de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris, le prix du volume indiqué ci-dessus, en ayant soin d'y ajouter 1 fr. 50 cent. pour affranchissement, on le reçoit *franco* par retour du courrier.

Les abonnements pour l'année 1874 sont de 7 fr. pour Paris et 8 fr. 50 pour les départements. Les abonnés recevront une livraison sous couverture toutes les semaines. — Bureaux : 13, quai Voltaire, à Paris.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ÉTRENNES POUR 1874

L'Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants, par M. GUIZOT. — En vente les tomes I, II et III, illustrés de 275 gravures sur bois par A. DE NEUVILLE. — Chaque volume se vend séparément, broché, 16 fr.; relié. . 2 fr. 50

Le Journal de la Jeunesse, nouveau recueil hebdomadaire pour les enfants de 10 à 15 ans, très-richement illustré par nos plus célèbres artistes. — Prix de l'année 1873 brochée en 2 vol., 20 fr.; relié. . 26 fr.

Comment j'ai retrouvé Livingstone, par H. STANLEY, voyage traduit de l'anglais par Mme H. LORRAIN. — Un vol. in-8° illustré de 60 gravures sur bois et accompagné de 6 cartes, broché, 10 fr.; relié. 14 fr.

La Terre de Désolation, par le Dr I.-J. HAYES, voyage traduit de l'anglais par Mme Lois RECLUS. — Un beau vol. in-8° illustré de 40 gravures et d'une carte, broché, 10 fr.; relié. . . . . 14 fr.

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

LE VOLUME BROCHÉ, 3 FR.; CART., 3 FR.

Les Braves gens, par J. GIRARDIN. — Un beau vol. in-8° raisin illustré de 117 gravures dessinées sur bois par E. BAYARD.

Le Violoneux de la Sapinière, par Mme COLOMB. — Un beau vol. in-8° raisin illustré de 85 gravures dessinées sur bois par A. MARIE.

Une Sœur, par Mme DE WITT (née GUIZOT). — Un beau vol. in-8° raisin illustré de 65 gravures dessinées sur bois par E. BAYARD.

Mademoiselle Jacasse, texte et dessins par BERTALL, album in-16, colorié et cartonné. . . . . 4 fr.

Les Enfants pendant la Paix, poésies par M. HENRI JOUBELIN, auteur des *Enfants pendant la Guerre*. — Un vol. in-8° raisin illustré de vignettes par BERTALL, broché, 4 fr.; relié. . . . . 6 fr.

Magasin des petits enfants, nouvelle collection de contes imprimés en gros caractères et illustrés de gravures en chromolithographie.

BIBLIOTHÈQUE DE MERVEILLES

Publiée sous la Direction de M. ÉDOUARD CHARTON. — Chaque vol. broché, 2 fr. 25; cart. . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Pour enfants et adolescents. — Ch. vol. broché, 2 fr. 25; cart. 3 fr. 50

Étrennes musicales : *Lèvres de feu!! Fraises au champagne, Cuir de Russie, Peau de satin!! Cœur d'artichaut*, de J. Klein.

ÉTRENNES A CRÉDIT *payables* 5 *francs par mois*. Tout ce qui concerne la LIBRAIRIE et la MUSIQUE. Abel Pilon, 33, rue de Fleurus. Paris.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

a des correspondants dans le monde entier qui lui transmettent, par les voies les plus rapides, des dessins et des notes sur tous les événements.

Il raconte ainsi au fur et à mesure l'histoire universelle de notre temps.

Mais ce n'est pas à ce titre seulement qu'il se recommande à ses abonnés. Les gravures sont l'œuvre des artistes les plus distingués; il est ainsi un recueil artistique de premier ordre. Parmi les dessinateurs, nous citerons : MM. Gustave Doré, Godefroy Durand, Lix, Duvivier, Vierge, Lavée, Yon, Cham, Bertall, Bénard, de Bérard, Bertrand, Bocourt, G. Bordèse, de Beaurepaire, F. Chifflart, Hubert Clerget, Crafty, Darjou, Daubigny, Deroy, Férat, Ferdinandus, Grandsire, Harpignies, Ed. Hubert, Gustave Janet, etc.

Sa rédaction littéraire compte parmi ses collaborateurs : MM. Pierre Véron, Jules Noriac, Monselet, Amédée Achard, L. Enault, Lorédan Larchey, Eugène Muller, A. de Lasalle, Petit-Jean, Xavier Aubryet, Paul de Saint-Victor, Élie Berthet, Champfleury, Gustave Claudin, etc.

On se souvient du *Panorama du mont Cenis*, des *Dernières cartouches*, et notamment des portraits des 750 membres de l'Assemblée nationale, publiés au commencement de l'année, et dont le tirage s'est élevé à 250,000 exemplaires.

LE MONDE ILLUSTRÉ prépare pour les abonnés de l'année 1874 une prime splendide, qui n'aura pas eu son équivalent comme exécution et comme intérêt.

Bureaux du MONDE ILLUSTRÉ, Paris, 13, quai Voltaire

Abonnement : Un an, 24 fr. Six mois, 13 fr. Trois mois, 7 fr.

Un numéro, chez tous les marchands de journaux de France, 50 centimes.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Au moment de la NOEL et des ÉTRENNES nous engageons vivement nos lectrices à visiter le palais de la MÉNAGÈRE. Dans cet établissement, le plus important de Paris, les visiteurs trouveront un choix considérable de tous les *articles de ménage* (sans exception) : orfévrerie, cristaux, porcelaines, petits meubles, bronzes, lampes, suspensions, enfin tout ce qui constitue l'*utile* et l'*agréable*. L'entrée de ses immenses galeries est libre, et l'acheteur peut constater le bon marché des objets par le *prix fixe marqué* sur chacun d'eux. L'envoi d'un catalogue et la modicité des frais d'emballage expliquent les nombreuses demandes qui sont envoyées de province au directeur de la MÉNAGÈRE, 20, *boulevard et palais Bonne-Nouvelle, à Paris.*

***

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin tout particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général*, 132, *rue de Rivoli.*

***

SIRAUDIN ET LES *MERVEILLEUSES*

Les *Merveilleuses*, c'est le titre de la pièce nouvelle : c'est aussi le nom du bonbon nouveau. Et, à ce propos, le bruit court qu'un procès serait pendant entre Sardou et Reinhardt-Siraudin. Ces derniers reprocheraient à Sardou, qui prend son bien partout où il le trouve, comme le bon Lafontaine, de leur avoir pris *les Merveilleuses* comme il leur avait déjà pris *les Ganaches* et *nos Intimes*. Espérons que ce procès tombera dans l'eau et que la collaboration de ces ingénieux esprits continuera pour le plus grand plaisir de tous.

Quelle est, me demanderont mes lectrices, la forme et la couleur du bonbon nouveau? Mon Dieu, la réponse est assez embarrassante à faire. En réalité, *les Merveilleuses* n'ont point de forme arrêtée ni de nuance particulière. Cela tient à ce que, de tous ses confrères, Siraudin est celui qui a le plus franchement rompu avec les traditions du passé. Vous ne trouverez dans l'aimable paradis de la rue de la Paix aucune des friandises archaïques dont se délectaient nos grand'mères : point de sucreries en forme de légumes, d'animaux féroces, de monuments ou de personnages.

Non. Siraudin fait de la confiserie, voilà son grand secret. Ses bonbons n'ont pas d'autre prétention que de plaire au palais, que de parfumer la bouche d'une saveur inattendue, toujours exquise et variée.

C'est aussi chez lui que le contenant s'harmonise le mieux avec le contenu. Quoi de plus élégant et de plus joli que sa bonbonnière-pendule, en satin capitonné de toutes nuances ? Il n'est pas une Parisienne qui ne voudra demander l'heure à ce gracieux bijou. Quoi de plus somptueux que ces coffrets en cachemire, tout ensoleillés des tons chauds de l'Orient ? Et ces nœuds alsaciens où revit un cher souvenir ? Et ces bibelots de laque, de cristal ou de filigrane ?

Mille autres surprises attendent ceux qui iront, comme moi, faire leur pèlerinage d'étrennes à la rue de la Paix, et s'arrêteront pendant une demi-heure chez Siraudin.

PETITE CORRESPONDANCE

Au bord de la Seine. — Votre sympathie m'est précieuse et je vous remercie de m'en avoir envoyé l'expression. J'approuve votre combinaison de toilette, mais le voile de tulle de soie est *impossible* sur une robe de mousseline. Je préfère la tunique un peu *courte* en organdi (rien ne s'oppose à ce qu'il soit d'une mousseline plus claire que le jupon) et relevée avec goût par des bouquets de violettes. Je préfère aussi un corsage carré en mousseline de Florence blanc, avec bretelles en velours noir, ainsi disposées : on prend 4 mètres de velours, large de 6 à 7 centimètres, ou un biais de velours doublé de soie. On partage le velours au milieu et on le dispose en V par derrière. Il remonte en bretelles sur les épaules et se croise par devant sur la poitrine. Les deux bouts sont fixés sous les bras et se prolongent pour former écharpe et relever la tunique en pouf. Cette écharpe se noue sur le côté par un nœud à quatre coques sans pans, passées dans une boucle de nacre. Voilà ma combinaison. Vous plaît-elle? Les bretelles auront le même effet, au point de vue de la taille, que le corselet, que je trouve un peu *fillette*.

Règle générale, madame, comptez au moins huit jours pour avoir une réponse. Par exemple, pour qu'elle paraisse le *samedi*, il faut que je la *reçoive* le *samedi* précédent.

F. T. J. — Nous ignorons absolument par quel moyen vous pourriez faire parvenir votre lettre. Néanmoins, si le destinataire est un négociant ou une personne connue, la poste le trouvera, assurément, car il existe à Londres, aussi bien qu'à Paris, un répertoire des adresses.

Mme B. L., Doubs. — Je suis on ne peut plus sensible à l'approbation de ces messieurs et surtout à l'aimable *intention* de ma correspondante. Je voudrais vous satisfaire ; malheureusement, j'ai consulté plusieurs dégraisseurs de tapisseries, personne ne connaît le moyen de faire revenir la couleur verte de vos chaises. Je ferais, moi, ce que vous dites. J'essayerais de passer une couleur préparée avec un fixatif quelconque qu'un marchand pourra vous préparer.

Une abonnée de trente ans. — Votre journal a donné, il y a quelque temps, une gravure coloriée (n° 95) contenant une toilette mélangée satin noir et étoffe rayée blanche et noire que je vous conseille de copier pour utiliser votre robe noire et grise ; vous pourriez employer, pour les parties noires, du velours ou de la faille.

Alba., Alger. — Les chiffres paraîtront prochainement. Quant au recueil de poésie, j'en ai indiqué trois dans les articles intitulés : Bibliothèque ; cherchez, je vous prie, et vous trouverez. Celui de Mme de Witt (née Guizot) est spécialement destiné aux jeunes filles et composé pour elles par une mère de grand cœur et de grand talent.

Une blanche qui vaut bien deux soupirs. — Je pense que vous désirez deux LL. Si ce n'est pas cela, prière d'écrire à nouveau. Nous ferons notre possible pour la bande.

Mme A. N. Aura les chiffres au point de rose.

Mmes R. et G., à B. — Nous avons donné, en 1872 et 1873, des modèles ravissants pour layette depuis les objets de premier âge jusqu'à ceux de deux ans. Demandez les numéros à l'administration de la *Revue de la Mode*.

Mlle J. de G., au château de S. — Un peu de patience, vous aurez bientôt les dessins de filet.

Mme M. B. — Les droits de toutes nos abonnées sont égaux, et notre plus grand désir est de les satisfaire toutes. Vous pouvez compter sur les chiffres désirés.

Mme A. G., une abonnée indiscrète. — Le prix de l'objet est de 12 fr. tout monté.

Mme J. C. — Demande inscrite.

Mme C. T. — Nous vous promettons de nouveaux modèles.

Mme E. D. — Les ouvrages que vous demandez ne sont plus en faveur ; si je trouve quelque nouveauté en ce genre, je m'empresserai de la faire paraître. Le nettoyage, à la potasse et au savon noir. Nous avons donné plusieurs tapis de table, un entre autres au point de chaînette pour le crochet tunisien ; on le fait uni, puis on brode dessus comme sur du canevas ; tous nos modèles de tapisserie peuvent servir. Les dessus en bande peuvent servir pour embrasse. Vous trouverez certainement l'objet de vos désirs.

Une abonnée, à Villeneuve. — Lorsque vous voulez connaître exactement le prix d'un objet, envoyez-nous un timbre-poste pour recevoir la réponse directement par lettre, ou bien adressez-vous à la maison qui a fourni le modèle, ce que nous indiquons presque toujours soit sous le dessin, soit dans l'explication. Je crois qu'il faut mettre de 25 à 30 francs, on vous fera volontiers l'envoi.

RÉBUS

Explication du dernier rébus : Les favoris d'un roi sont plutôt sur les épines que sur les roses.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

cristal ou de

ront, comme
de la Paix,
raudin.

est précieuse
l'expression.
s le voile de
ousseline. Je
ien ne s'op-
e que le ju-
de violettes.
de Florence
disposées : on
timètres, ou
e le velours
remonte en
t sur la poi-
et se prolon-
e en pouf.
ud à quatre
nacre. Voilà
s auront le
le corselet,

s huit jours
elle paraisse
écédent.
quel moyen
moins, si le
connue, la
ndres, aussi

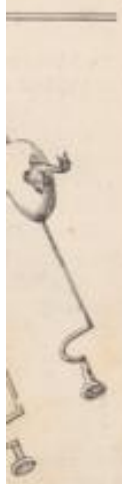
s sensible à
'aimable in-
s satisfaire ;
raisseurs de
faire revenir
ce que vous
rée avec un
préparer.
l a donné, il
5) contenant
e blanche et
tiliser votre
f, pour les

chainement.
ois dans les
ous prie, et
zot) est spé-
pour elles
nt.
e pense que
re d'écrire à
nde.
rose.
, en 1872 et
puis les ob-
. Demandez
de Mode,
de patience,

onnées sont
daire toutes.

lx de l'objet

aux modèles.
odez ne sont
en ce genre,
dloyage, à la
usieurs tapis
pour le cro-
ssus comme
trie peuvent
ur embrasse.
irs.
voulez con-
ous un tim-
par lettre,
i le modèle,
us le dessin,
ettre de 25 à



l'un roi sont

RANT.

A 125
2392 (46)
r Rde.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf